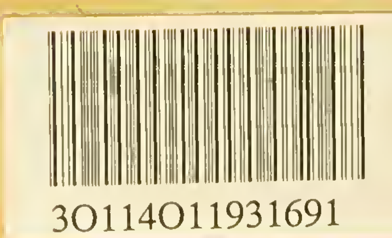


Glasgow
University Library



Ferguson Collection
1921
F737.–1921.

U11³ c. 14



Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/b21471514_0002

BIOGRAPHIE MÉDICALE

II

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

BIOGRAPHIE

MÉDICALE

PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE

D'APRÈS

DANIEL LECLERC, ÉLOY, ETC.

MISE DANS UN NOUVEL ORDRE, REVUE ET COMPLÉTÉE

PAR

MM. BAYLE ET THILLAYE

TOME SECOND

PARIS

ADOLPHE DELAHAYS, LIBRAIRE

4-6, RUE VOLTAIRE, 4-6

1855

fatigues auxquelles il s'exposa inconsidérément, il altéra tellement sa santé déjà délicate, qu'il tomba en consomption, dont il mourut le 19 avril 1702, âgé de 58 ans. En 1676, il avait été reçu dans l'académie des curieux de la nature, sous le nom de Chiron Ier, et depuis son admission dans cette compagnie, il n'avait cessé d'enrichir ses Mémoires par des observations plus ou moins intéressantes. Mais il a fait quelque chose de plus pour l'avantage de la médecine, en publiant les ouvrages dont voici les titres :

Josephi Pandolphini a Monte Martiano tractatus de ventositatis spinæ sævissimo morbo. Norimbergæ, 1674, in-12. Il n'est point uniquement l'éditeur de ce traité ; car il l'a non-seulement corrigé en plusieurs endroits, mais il l'a encore enrichi de notes conformes à l'opinion qu'il avait de cette maladie. Il avait en particulier des sentiments fort singuliers sur le compte des anciens. Poussé par une sorte d'enthousiasme pour tout ce qui pouvait leur faire honneur, il prétend qu'ils ont eu connaissance de toutes les maladies que nous regardons comme nouvelles, sans même en excepter la petite vérole et les maux vénériens ; et il ajoute que les modernes n'ont d'autre avantage sur les anciens, que celui d'avoir mieux expliqué la nature et la cure de ces maladies. Mais Freind, qui fait cette remarque, déclare ouvertement qu'il n'entrera jamais en lice avec ceux qui soutiennent de pareilles opinions, puisque l'excès de leur attachement pour l'antiquité les aveugle au point de refuser la découverte de la circulation du sang aux auteurs qui en ont parlé les premiers. — *Tractatio medica curiosa de ortu et occasu transfusionis sanguinis. Ibidem*, 1679, 1715, in-8o. Notre médecin s'élève avec beaucoup de force contre cette pratique qu'il accuse d'être cruelle et dangereuse. — *Lindenius renovatus, sive, Joannis Antonidæ Vander Linden de scriptis medicis libri duo. Ibidem*, 1686, deux volumes in-4o. C'est celui des ouvrages de Mercklein qui l'a fait connaître plus avantageusement. Il n'est cependant point sans fautes ; car il n'est guère possible de les éviter toutes dans de pareils recueils. Quelque attention que j'eusse donnée à la composition de ce dictionnaire, qui n'est lui-même qu'un Lindenius plus étendu et plus historique, je n'ose me flatter de n'y avoir point commis quantité de fautes. — *Sylloge casuum medicorum incantationi vulgo adscribi solitorum, maximeque præ cæteris memorabilium. Norimbergæ*, 1698, 1715, in-4o. Malgré les lumières que la saine philosophie a répandues sur notre siècle, il se trouve encore des gens assez bons pour ajouter foi aux enchantements et aux sortiléges, dont on a bercé leur enfance.

Ap. J.-C. 1644. — WALDSCHMIDT (Jean-Jacques), membre de l'académie impériale des curieux de la nature, sous le nom de Priam, était de Rofdelheim dans la Wéteravie, où il naquit le 13 janvier 1644. Il étudia la médecine pendant dix ans, d'abord à Giessen, puis à Vienne, à Prague, ainsi que dans plusieurs autres universités d'Allemagne, et vint enfin recevoir les honneurs du doctorat en 1667 dans les écoles de la première ville. Waldschmidt s'est appliqué de bonne heure à la médecine ; car si ce qu'on vient de dire est vrai, il doit en avoir commencé le cours à l'âge de treize ans. Quoi qu'il en soit, il est au moins certain qu'il se mit si bien au fait de la pratique sous les différents maîtres qu'il suivit, qu'il fut en état de l'aller exercer à Hanau d'abord après sa promotion. La réputation qu'il acquit dans cet endroit par ses succès, lui mérita l'attention de la faculté de Marpurg, qui l'invita en 1674 à venir remplir une des premières chaires dans ses écoles. A cette place, elle ajouta bientôt après celle de professeur de physique, et la cour de Hesse-Cassel y joignit encore la charge de son médecin. Waldschmidt s'acquitta des devoirs de tous ces emplois avec beaucoup de distinction ; il était même parvenu au plus haut degré d'estime dans l'université de Marpurg, lorsqu'il y mourut de la dyssenterie le 12 août 1689. — Ce médecin, semblable à tant d'autres qui ont voulu se faire un nom par des opinions particulières, afficha les siennes et les soutint de toute l'autorité d'un maître qui s'est acquis de la célébrité par des talents utiles. Il se fit une affaire d'introduire les principes de Descartes dans la médecine. Infatué des savantes rêveries de la philosophie corpusculaire, il voulut en faire le fondement de l'art de guérir, qui ne peut être solidement établi que sur les faits. Il condamna hautement l'usage des eaux minérales, ainsi que celui des purgatifs qu'il tâcha d'exclure de la pratique. La

sienne consistait principalement dans les remèdes chauds, les absorbants, et dans un grand éloignement pour la saignée. Mais pour donner plus de poids à sa façon de penser, il ne se borna point à la faire valoir dans la chaire, il la fit encore passer dans les ouvrage qu'il a laissés sous ces titres :

Fundamenta medicinæ. Lugduni Batavorum, 1685, in-8°. — *Chirurgus Cartesianus detegens aliquot in chirurgia errores. Marpurgi*, 1687, in-4°. — *Commercium epistolare cum Joanne Dolæo. Lugduni Batavorum*, 1688, in-12. *Francofurti*, 1689, in-4°. — *Institutiones medicinæ rationalis. Marpurgi*, 1688, in-12. *Leidæ*, 1691, in-8°. *Francofurti*, 1696, 1717, in 8°. — *Decas epistolarum de rebus philosophicis et medicis. Francofurti*, 1689, in-4°. — *Anchora salutis pro variolosis. Ibidem*, 1689, in-4°. En allemand, 1690, in-4°. Il y promet un spécifique contre la petite vérole. Haller soupçonne que tout son secret consistait dans la teinture des roses rendue aigrelette — *Praxis medicinæ rationalis succincta, per casus tradita. Francofurti*, 1690, in-8°. *Parisiis*, 1691, in-12. — *Notæ ad praxim chirurgicam Pauli Barbette. Francofurti*, 1695, in-4°, 1707, in-8°, dans le recueil de ses œuvres. — *Opera medico-practica. Ibidem*, 1695, in-4°, 1707, deux volumes in-8°. *Neapoli*, 1717, deux volumes in-4°. *Lugduni*, 1736, deux volumes in-4°. — *Monita medica circa opii et opiatorum naturam. Marpurgi*, 1697, in-4°. C'est une nouvelle édition d'une thèse qui avait été soutenue sous sa présidence dès l'an 1676.

Après J.-C. 1644. — FALCONET (Noël), fils d'André, vint au monde le 16 novembre 1644. Dès qu'il eut fini le cours de ses humanités à Lyon, son père l'envoya à Paris en 1658, et le confia aux soins du célèbre Gui Patin. Cet ami le reçut dans sa maison, veilla sur sa conduite et sur ses études, et l'envoya au collége de Navarre, où il s'appliqua à la philosophie sous M. Sanier qui avait été professeur des deux fils de Patin. Au mois d'août 1660, Falconet soutint une thèse sur toutes les parties de la philosophie; Gui Patin qui en parle dans sa lettre 194°, fait un grand éloge du candidat. Pendant les deux années suivantes, ce jeune homme suivit les leçons de la faculté de médecine, ainsi que celles de son patron au collége royal; il étudia aussi la botanique et les autres parties de l'art qu'il avait embrassé. — En 1662, il retourna à Lyon, et s'étant rendu à Montpellier, il y fut reçu docteur en 1663. D'abord après sa promotion, il revint travailler sous les yeux de son père, qui le fit agréger au collége des médecins de Lyon le 14 juin 1666. Ses talents lui firent bientôt un nom dans la pratique; il sentit lui-même tout l'ascendant qu'ils lui avaient procuré dans le public, et il en profita pour fronder avec plus d'avantage le traitement de la maladie de madame Dugué, femme de l'intendant de Lyon, qui avait été dirigé par De Lucques son confrère. Il désapprouva hautement sa méthode, et la réfuta dans un ouvrage intitulé : *La méthode de M. De Lucques sur la maladie de madame, etc., réfutée*. Lyon, 1675, in-4°. Il y ajouta plusieurs lettres curieuses et des remarques sur l'*or* prétendu *potable*. — En 1678, il quitta Lyon pour suivre à Paris Louis de Lorraine, comte d'Armagnac, grand-écuyer de France, auquel il était attaché. Arrivé dans la capitale, ce seigneur le nomma médecin des écuries de Sa Majesté; quelques années après, il parvint à la charge de médecin consultant de la personne du roi. Il succéda encore à la confiance que la famille de Villeroy avait eue en son père, et pendant tout le reste de sa vie, il ne cessa de donner des marques du plus grand attachement pour cette illustre maison. Il en donna la preuve lorsque le maréchal de Villeroy, gouverneur de Louis XV, eut ordre de se retirer de la cour et d'aller à Lyon. Il supplia M. le duc d'Orléans de lui permettre d'accompagner ce seigneur; et le duc-régent lui accorda non-seulement sa demande, mais il parut touché de cet acte de générosité.

Le père Nicéron dit que Falconet présida à la dixième édition du Cours de chimie de Lemery, qui fut donnée à Paris en 1713, in-8°. Cela peut-être, mais on sait certainement qu'il fit imprimer dans la même ville, en 1723, un ouvrage in-12 de sa composition, sous le titre de *Système des fièvres et des crises, selon la doctrine d'Hippocrate; des fébrifuges, des vapeurs, de la peste, de la goutte, de la petite vérole, etc.* M. Burette en donna l'analyse dans le Journal des Savants du mois d'août 1724. Ce fut au sujet de cet ouvrage qu'on adressa ces deux vers à Falconet :

Fatidici Hippocratis neglectum dum excolis agrum,
Inde nova fructus colligis arte novos.

Ce médecin mourut à Paris le 14 mai 1734, dans la quatre-vingt-dixième année de son âge. M. Haller dit qu'il fut le premier qui se servit du quinqua en France, et il ajoute qu'il eut le même bonheur qu'Asclépiade. Un homme était réputé mort, Falconet reconnut en lui un reste de vie, et il la lui rendit tout entière par ses soins.

Ap. J.-C. 1645 *env.* — MOINICHEN (Henri DE), médecin danois qui, après avoir étudié à Padoue sous Antoine Molinetti et à Venise sous Michel-Ange Rota, revint dans sa patrie, où il reçut le bonnet de docteur à Copenhague. Il vivait dans cette ville en même temps que Thomas Bartholin, c'est-à-dire, au milieu du dix-septième siècle, et il était intimement lié avec lui. Comme il avait recueilli différentes observations en Italie sur des cas rares, et qu'il en avait amassé d'autres dans le cours de sa pratique, il les rassembla en un volume qu'il dédia à son ami Bartholin, sous ce titre : — *Observationes medico-chirurgicæ XXIV. Hafniæ*, 1665, in-8°. *Ibidem*, 1678, in-8°, avec le *Culter anatomicus* de Michel Lyser. *Francofurti*, 1679, in-8°. *Dresdæ*, 1691, in-12. L'auteur se récrie contre l'abus des escharotiques dans le traitement des carnosités de l'urètre; mais il ne s'agit que de faire attention aux accidents qu'il leur attribue, pour sentir toutes les raisons qu'il avait d'en condamner l'usage. Les sondes ou bougies, dont on se servait de son temps, étaient composées de caustiques, ou violents, ou mal combinés, qui les rendaient bien différentes de celles qu'on emploie aujourd'hui. Moiban parle si avantageusement de la méthode de Taliacot pour réparer les défectuosités du nez et des autres parties du visage, qu'il paraît bien qu'il en était grand partisan.

Apr. J.-C. 1645 *env.* — THEVENIN (François), chirurgien natif de Paris, grand oculiste pour son temps et opérateur ordinaire du roi, mourut le 25 novembre 1656. C'est au moins ainsi qu'il est dit dans le Dictionnaire de Moréri, contre le sentiment de Devaux qui met la mort de ce chirurgien au même jour de l'année 1658. Il paraît qu'on ne devrait point douter de la justesse de cette dernière date, puisqu'elle est prise d'après les Tables nécrologiques du collége de Saint-Côme; M. Portal la trouve cependant fautive, puisque dans deux approbations des OEuvres de Thevenin, l'une du 4 février, l'autre du 26 du même mois de l'année 1657, on lit feu M. Thevenin; d'où il conclut qu'il faut mettre sa mort en 1656. — Ce chirurgien a laissé, en manuscrit, un traité des opérations, un autre des tumeurs contre nature, et un dictionnaire étymologique des mots grecs servant à la médecine et à la chirurgie. Guillaume Parthon, son neveu et chirurgien oculiste du roi, rassembla ces différentes pièces et les fit imprimer sous ce titre :

OEuvres contenant un traité des opérations de chirurgie, un traité des tumeurs, et un dictionnaire des mots grecs servant à la médecine. Paris, 1658, 1669, in-4°. Cet ouvrage est dédié à la très-illustre, très-ancienne et très-célèbre faculté de médecine de Paris. On voit encore dans l'épître dédicatoire des traits de la bonhomie reconnaissante, dont se piquaient autrefois les chirurgiens de Paris envers la faculté de cette ville. Guillaume Parthon s'exprime ainsi : « En effet, messieurs, le témoi- » gnage que toute sa vie il a rendu, et » l'aveu sincère qu'il a fait, que les meil- » leures connoissances qu'il eust acquises » il les tenoit de vous, sont des preuves » certaines, qu'en le publiant, il n'auroit » point cherché d'autre protection que » la vostre, non-seulement afin de faire » éclater l'estime particulière et cette » vénération qu'il a toujours eue pour » vostre illustre corps, mais encore pour » vous laisser des marques de sa recon- » noissance. Et véritablement quelque » avantage qu'il eust receu de la nature, » qui sans doute lui fut assez libérale, et » quelque soin qu'il eust pris d'ailleurs » pour se rendre considérable dans sa » profession, on peut asseurer que sans » le bonheur qu'il a eu d'approcher de » vous, et de puiser si long temps dans » cette source pure de la médecine, dont » estes les maistres et les seuls posses- » seurs, jamais il ne seroit venu a cette » réputation dans laquelle il a vescu, et » qui a fait à tout Paris regretter sa » perte... Toute la grâce que j'ay à vous » demander pour moy, c'est que vous me » considériez aussi respectueux à vostre » égard, et aussi soumis que feu mon » oncle l'a toujours esté. » Quant au fond de l'ouvrage de Thevenin, on peut dire qu'il n'y a presque rien qui ne soit extrait de ceux des auteurs qui l'ont pré-

cédé. Le principal mérite de ce recueil consiste dans la précision avec laquelle ce chirurgien a detaillé, dans un seul volume, ce que d'autres n'avaient dit que dans de plus gros et même plus nombreux écrits.

Ap. J.-C. 1645.—WÉDEL (George-Wolfgang), savant et laborieux médecin, était de Goltzen dans la Lusace, où il naquit le 12 novembre 1645 de Jean-George Wédel, ministre de cette ville. Il prit la première teinture des lettres dans sa patrie, et au bout de six ans d'application sous les régents du collége de la Porte, il passa à Iéna, où il commença son cours de philosophie en 1661. A peine eut-il été reçu maître ès-arts, qu'il se mit sur les bancs de la faculté de médecine en la même université, et il en suivit les professeurs jusqu'à sa prise de bonnet. Il se rendit ensuite à Gotha, où il pratiqua pendant cinq ans; mais il retourna à Iéna en 1673, pour y remplir la chaire à laquelle on l'avait nommé. L'année précédente, l'académie des curieux de la nature se l'était associé sous le nom d'Hercule Ier. Bientôt les honneurs se succédèrent les uns aux autres; et comme son mérite fut reconnu par toute l'Allemagne, on ne manqua pas de l'illustrer par de nouveaux titres. En 1679, le duc de Weimar lui donna celui de son premier médecin; en 1685, les ducs de Saxe lui accordèrent la même faveur; en 1694, l'empereur Léopold le créa comte palatin; en 1706, la société royale de Berlin le reçut au nombre de ses membres; en 1716, l'empereur Charles VI le nomma son conseiller; en 1718, les princes de Saxe le déclarèrent assesseur de leur conseil; enfin, un mois avant sa mort arrivée le 6 de septembre 1721, Lothaire-François de Schoenborn, électeur de Mayence, le choisit pour son premier médecin.

On ne doit pas s'étonner de l'empressement des princes d'Allemagne à illustrer Wédel. Il avait mérité leurs bontés, non seulement par un grand fond de modestie, de probité, et par un dévouement entier au service des pauvres, mais encore par l'étendue de ses talents dans la médecine, la physique, les mathématiques et la poésie. On ne peut assûrément lui refuser une place distinguée parmi les savants de son siècle; cependant, les occupations d'une pratique nombreuse, la quantité d'écrits qui sont sortis de sa plume, les devoirs de la chaire qu'il a remplis à Iéna un peu moins de cinquante ans, ne lui ont pas permis d'exceller autant dans son art qu'il aurait fait, s'il eût pu jouir plus souvent de lui-même dans le silence du cabinet. Voici le catalogue de ses ouvrages, auquel je n'ai joint qu'un petit nombre de ses dissertations académiques, parce qu'il serait trop long de les indiquer toutes.

Non entia chymica, sive, catalogus eorum operum, operationumque chymicarum, quæ cum non sint in rerum natura, nec esse possint, magno tamen cum strepitu a vulgo chymicorum passim circumferuntur et orbi obtruduntur. Francofurti, 1670, in-12. — *Specimen experimenti chymici novi de sale volatili plantarum, quo demonstratur posse ex plantis, modo particulari, parari sal volatile verum et genuinum. Ibidem,* 1672, in-12. Sous le titre d'*Experimentum chymicum novum de sale volatili plantarum. Ienæ*, 1675, 1682, in-12. — *Opiologia ad mentem academiæ naturæ curiosorum elaborata. Ienæ*, 1674, 1682, in-4°. — *Exercitationes pathologico-therapeuticæ Ibidem*, 1675, 1697, in-4°. — *Pharmacia in artis formam redacta. Ibidem*, 1677, 1686, 1693, in-4°. — *Theoremata medica, seu, introductio ad medicinam Ibidem*, 1677, 1682, in-12. — *De medicamentorum facultatibus cognoscendis et applicandis libri duo. Ibidem*, 1678, 1696, in-4°. En anglais, Londres, 1685, in-8°. — *Tabulæ synopticæ de medicamentorum compositione extemporanea. Ienæ*, 1679, in-folio, 1693, in-4°. — *Physiologia medica Ibidem*, 1679, 1682, 1704, in-4°. — *Progressus academiæ naturæ curiosorum. Ibidem*, 1680, in-4°. — *De morbis a fascino. Ibidem*, 1682, in-4°. — *Amœnitates materiæ medicæ. Ibidem*, 1684, 1700, 1704, in-4°. — *Exercitationum medico-philologicarum decades duæ. Ienæ*, 1686, in-4°. *Decas III. Ibidem*, 1687, in-4°. *Decades IV*, 1689. *Decas V*, 1691. *Decas VI et VII. Ibidem*, 1692 et 1694, in-4°. *Decas VIII*, 1696. *Decas IX*, 1699. *Decas X. Ibidem*, 1701, in-4°. C'est un recueil des thèses soutenues sous sa présidence. — *Tabulæ pathologico-therapeuticæ omnium morborum. Ienæ*, 1686, in-4°. — *Physiologia reformata. Ibidem*, 1688, in-4°. — *De sinapi Scripturæ propempticon. Ibidem*, 1690, in-4°. — *Pathologia medica*

dogmatica. Ibidem, 1692, in-4°. — *Dissertatio de spectris. Ibidem*, 1693, in-4°. — *Aphorismi Hippocratis in porismata resoluti. Jenæ*, 1695, in-12. — *Diæta litteratorum. Ibidem*, 1695, in-12.

Dissertatio de fœtore præternaturali. Ibidem, 1696, in-4°. — *De resina Ægyptia Plauti. Ibidem*, 1697, in-4°. — *De camphora. Ibidem*, 1697, in-4°. — *De vino medico propompticon. Ibidem*, 1698, in-4°. — *Exercitationes semeiotico-pathologicæ. Ienæ*, 1700, in-4°. — *Dissertatio de aro. Ibidem*, 1701, in-4°. — *Theoria saporum medica. Ibidem*, 1703, in-4°. — *Centuriæ secundæ exercitationum medico-philologicarum decas prima. Ienæ*, 1704, in-4°. — *Decas II. Ibidem*, 1708. *Decas III*, 1711. *Decas IV*, 1715. *Decas V. Ibidem*, 1720, in-4°. — *Introductio in alchymiam. Ienæ*, 1705, in-4°. — *De ipecacuanha Americana et Germanica. Ienæ*, 1705, in-4°. — *Compendium praxeos clinicæ exemplaris. Ibidem*, 1706, in-4°. — *Epitome praxeos clinicæ, sectio prima de morbis capitis. Ibidem*, 1710, in-4°. Les remèdes qui plaisaient davantage à Wédel, c'étaient les absorbants; les bézoardiques et la plupart des drogues incendiaires. Il n'est pas le seul à qui ce reproche s'adresse; car ces sortes de médicaments étaient tellement au goût des médecins allemands de son temps, que leurs ouvrages en sont surchargés. — *De serpentaria Virginiana. Ibidem*, 1710, in-4°. — *Schediasma de sale volatili oleoso. Ienæ*, 1711, in-4°. — *De moly Homerico. Ibidem*, 1713, in-4°. — *Compendium chymiæ theoreticæ et practicæ. Ibidem*, 1715, in-4°. — *Liber de morbis infantum. Ibidem*, 1717, in-4°. C'est un de ses meilleurs ouvrages. — *Experimentum curiosum de colchico veneno et alexipharmaco simplici et composito. Ibidem*, 1718, in-4°. — *Tentamen botanicum, flores plantarum in classes dividendo, cognitioni nominis, generi infimo ad quod planta pertinet competentis, inserviens. Ienæ*, 1749, in-4°. C'est la seconde édition.

Apr. J.-C. 1645. — MERY (Jean) de Vatan en Berry, naquit le 6 janvier 1645, de Jean Mery, maître-chirurgien, et de Jeanne Mores. On lui fit commencer le cours des études ordinaires, mais il se dégoûta bientôt de la langue latine, et s'attacha uniquement à la profession de son père. Le temps n'était point encore venu qu'il fallait être maître ès-arts pour être chirurgien à Paris; Mery est cependant une preuve qu'on peut être excellent chirurgien, sans avoir passé par les études qui conduisent à ce titre académique. Puisse-t-il n'être jamais prouvé que l'art a perdu du côté de l'observation, depuis que les artistes ont couru après le bel esprit, l'érudition, la spéculation et les systèmes! — Mery n'avait que dix-huit ans, lorsqu'il vint à Paris pour s'instruire à l'Hôtel-Dieu, la meilleure de toutes les écoles pour la pratique. Non content de ses exercices du jour, il dérobait subtilement un cadavre quand il le pouvait, l'emportait dans son lit et passait la nuit à le disséquer secrètement. En 1681, il fut pourvu d'une charge de chirurgien de la reine. En 1683, M. de Louvois le mit aux Invalides en qualité de chirurgien-major. L'année suivante, le roi de Portugal ayant demandé à Louis XIV un chirurgien capable de donner du secours à la reine son épouse, M. de Louvois le fit partir en poste pour Lisbonne; mais la reine mourut avant son arrivée. L'Espagne et le Portugal tentèrent inutilement d'enlever Mery à sa patrie; quelque avantageuses qu'eussent été les offres par lesquelles on chercha à l'arrêter dans l'une et l'autre de ces cours, il ne put se résoudre à les accepter, et revint à Paris, où il entra dans l'académie des sciences en 1684. L'occasion se présenta de faire un autre voyage; ce fut celui d'Angleterre qu'il entreprit par ordre de la cour en 1692; mais on a toujours ignoré le sujet qui l'y a conduit. Louis XIV le nomma ensuite chirurgien du duc de Bourgogne encore enfant. Mery se trouva, dit Fontenelle dans son Éloge, plus étranger à la cour qu'il ne l'avait été en Portugal et en Espagne; ce n'était point un séjour qui lui convînt, et il alla, aussitôt qu'il le put, reprendre son poste aux Invalides.

Il vivait extrêmement retiré et se communiquait fort peu: après qu'il avait rempli ses fonctions ordinaires, dont il s'acquittait toujours avec la dernière exactitude, il se renfermait dans son cabinet pour étudier et pour travailler; sa famille même ne le voyait qu'aux heures des repas. En 1700, il fut fait premier chirurgien de l'Hôtel-Dieu; mais il n'accepta cette charge, que quand il fut bien sûr qu'elle n'était pas incompatible avec sa place à l'académie. On lui a en-

tendu dire que les deux ensemble remplissaient toute son ambition ; aussi l'ont-elles uniquement occupé. Des malades, quels qu'ils fussent, n'ont jamais pu le faire sortir de chez lui ; tout au plus a-t-il traité quelques amis, à qui il n'aurait point été honnête qu'il se refusât. — Comme il avait une profonde connaissance de l'anatomie, et que par l'adresse et la persévérance qu'il faut pour faire de grands progrès dans cette partie, il avait acquis la plus grande réputation, des étrangers le sollicitèrent souvent de leur faire des cours particuliers ; mais les promesses les plus magnifiques et les plus sûres ne purent jamais le déterminer à condescendre à ce qu'ils souhaitaient si passionnément. Il ne voulait point d'augmentation de fortune, qui lui eût coûté un temps destiné à de nouveaux progrès dans la chirurgie. C'était pour y parvenir qu'il travaillait à lui seul aux dissections les plus exactes et les plus minutieuses ; mais pour ne pas trop se glorifier de la connaissance qu'il avait de la structure des animaux, il faisait réflexion sur l'ignorance où l'on est de l'action et du jeu des liqueurs. *Nous autres anatomistes*, disait-il familièrement, *nous sommes comme les crocheteurs de Paris, qui en connaissent toutes les rues, jusqu'aux plus petites et aux plus écartées, mais qui ne savent pas ce qui se passe dans les maisons.* Il ne cherchait pas lui-même d'y fouiller trop curieusement. Son génie était d'observer avec une extrême exactitude, et de se bien assurer de la simple vérité des choses, sans se presser d'en imaginer les raisons. Il avait été si longtemps appliqué à ne faire autre chose que de voir, qu'il n'avait pas songé à se faire des systèmes. Il n'en était cependant pas moins attaché à ses propres opinions : la retraite, dans laquelle il a vécu, lui faisait ignorer certains ménagements d'expressions qui sont nécessaires dans la dispute. Il ne donnait point à entendre qu'un fait rapporté était faux, qu'un sentiment était absurde ; il le disait crûment. C'est ainsi qu'il en agissait à l'académie ; mais cet excès de sincérité ne blessait aucun de ses membres, on le lui passait sans peine. Il n'était cependant pas si entier dans ses sentiments, qu'il n'en changeât quelquefois. On le vit d'abord approuver l'opération de la taille du frère Jacques, qu'il désapprouva dans la suite, et il en a usé de même en quelques autres occasions. Tel fut le caractère de Mery, qui d'ailleurs eut toute sa vie beaucoup de religion et des mœurs telles que la religion les demande et les inspire. Il était de la constitution la plus forte qu'il soutenait par un régime exact ; mais comme nos corps dépérissent tous les jours, malgré les soins que nous prenons pour les conserver dans leur intégrité, Mery sentit presque tout d'un coup ses jambes manquer vers l'âge de 75 ans, après quoi il ne fit que languir jusqu'au 3 de novembre 1722, qu'il mourut dans sa soixante-dix-septième année.

On a de lui plusieurs savantes dissertations dans les Mémoires de l'académie des sciences, et les ouvrages suivants qui ont été publiés séparément : — *Description de l'oreille de l'homme.* Paris, 1681, 1687, in-12. Il adressa cette description à Lamy qui la fit paraître à la suite de ses ouvrages, pour prévenir Duverney. Tout le monde savait que celui-ci travaillait depuis long-temps à son traité de l'ouïe. — *Observation sur la manière de tailler dans les deux sexes, pour l'extraction de la pierre, pratiquée par le frère Jacques.* Paris, 1700, in-12. En hollandais, Amsterdam, 1700, in-8°. Le premier rapport de Mery fut on ne peut plus avantageux à l'opération du frère Jacques, mais c'était d'après celle qu'il lui avait vu faire sur le cadavre que ce chirurgien parlait. Dans le second rapport, Mery décrit non-seulement l'opérateur et les instruments dont il se servait, mais encore l'opération qui pouvait être bonne en elle-même, ainsi que Rau l'a démontré en la rectifiant. On sent assez que l'un de ces rapports contredit l'autre ; il faut cependant remarquer que Mery parle dans le dernier d'après les opérations faites sur les vivants, et que c'est à sa candeur et à sa façon de voir qu'on doit en attribuer la différence. Fort éloigné de penser, ainsi que Garengeot le fait entendre, ce ne fut point à la persuasion des lithotomistes contemporains du frère Jacques que Mery fit son second rapport ; ce fut la vérité et l'observation qui l'obligèrent de parler.

Nouveau système de la circulation du sang, par le trou oval, dans le fœtus humain, avec les réponses aux objections de MM. Duverney, Tauvry, Verheyen, Sylvestre et Buissière. Paris, 1700, in-12. On croyait généralement que le trou ovale était destiné à

laisser un passage à une partie du sang de l'oreillette droite, dans l'oreillette gauche. Mery seul proposa une opinion contraire. Il écrivit que tout le sang de l'oreillette droite coulait dans le ventricule droit, d'où il parvenait au poumon par l'artère pulmonaire qui le verse dans les veines pulmonaires, d'où il tombe dans l'oreillette gauche. Il se divise ici en deux colonnes; l'une parvient dans l'artère aorte, qui la distribue à toutes les parties du corps, l'autre aboutit à l'oreillette droite à la faveur du trou ovale : il descend dans le ventricule droit, revient dans l'artère pulmonaire, etc. Ainsi la plus grande partie du sang circule du cœur au poumon, et la plus petite quantité est portée dans les parties du corps par l'artère aorte : quel paradoxe! Il ne put séduire l'esprit clairvoyant du célèbre Duverney : accoutumé à distinguer les sophismes d'avec la vérité, il leva le voile dont les raisonnements captieux de Mery les couvraient. Il soutint l'opinion reçue sur la circulation du sang dans le fœtus, et pour la défendre, il composa plusieurs mémoires qui n'eurent pas tout le succès qu'il devait en attendre. Ce qu'il y eut de singulier dans cette dispute, dit Senac dans son Traité du cœur, c'est que les savants se partagèrent entre Mery et Duverney. Le plus grand nombre était pour Mery. L'erreur eut plus de partisans que la vérité; cela n'est pas surprenant, elle était mal défendue par Duverney qui la connaissait peu exactement. Verheyen, Buissière, Sylvestre, qui connurent mieux la vérité, la défendirent aussi fort mal.

Problèmes de physique. Paris, 1711, in-4°. Camille Falconet fit soutenir, en cette année, une thèse dans les écoles de la faculté de Paris, par laquelle il cherchait à prouver que l'enfant se nourrit plutôt du lait, dont la matrice est abreuvée, que du sang qui circule de la mère au fœtus par le moyen du placenta. Mery combattit cette opinion, et il appuya la sienne, sur la communication réciproque entre la mère et l'enfant, par l'hémorrhagie qui survient lorsque le placenta se décolle pendant la grossesse, ou que les sages-femmes le détachent avec trop de précipitation après l'accouchement. C'est principalement sur cette preuve que Mery se fonde. Mais le décollement du placenta amène toujours après lui une effusion de sang plus ou moins considérable; et si cette effusion dégénère en perte dans les cas posés, c'est que les ouvertures des vaisseaux demeurent béantes par défaut de contraction suffisante de la matrice. Rien de tout cela n'exclut l'existence d'une matière laiteuse, propre à la nourriture du fœtus.

Apr. J.-C. 1645. — LEMERY (Nicolas) naquit à Rouen, le 17 novembre 1645, de Julien, procureur au parlement de Normandie. Il reçut les premières leçons de chimie d'un apothicaire de sa ville natale, à qui on avait confié le soin de l'instruire, mais peu content de ce qu'il avait appris chez ce premier maître, il en chercha d'autres, vint à Paris et s'attacha à Glaser. Il fit ensuite plusieurs voyages afin d'augmenter ses connaissances; il ne revint dans la capitale qu'au bout de six ans, et il s'y fit recevoir apothicaire. Pour donner au public des preuves de son savoir, il annonça un cours de chimie dans le laboratoire de son ami Martin, apothicaire du prince de Condé. Bientôt il en eut un en propre qui fut ouvert aux étrangers; et ce fut là que Rohaut, Bernier, Ausout, Regis, Tournefort, et plusieurs autres savants vinrent admirer sa dextérité dans les opérations. Paris devint alors le centre de la chimie. Avant Lemery, cette science était une espèce de chaos, où le faux était entièrement mêlé avec le vrai. Il les sépara; il réduisit la chimie à des idées plus nettes, plus simples et moins vagues; il abolit la barbarie inutile de son langage, il en dissipa l'obscurité; et bannissant le jargon vide de sens qui en avait fait un art mystérieux, il s'accommoda au goût et à la philosophie de son temps. Bien différent de tant d'autres, Lemery augmenta sa fortune par la chimie; comme il était le seul dans Paris qui sût faire le blanc d'Espagne, cette découverte l'enrichit beaucoup.

En 1675, il donna son *Cours de chimie* au public. Cet ouvrage fut reçu avec beaucoup d'applaudissement : l'auteur s'était pourtant réservé certains secrets, et on le soupçonne d'avoir seulement simplifié quelques opérations, sans révéler le dernier degré de facilité avec lequel il les exécutait. Il y a eu beaucoup d'éditions de cet ouvrage. La première de Paris en 1675, in-8°, fut suivie de celles de 1679, 1681, 1682, 1683, 1690, 1697, 1701, 1713, 1730, dans la même ville aussi in-8°. Genève, 1681, 1691,

in-12, en latin. Dresde, 1697, 1734, in-8°, en haut-allemand; la seconde édition est ornée des notes du traducteur Jean-Christian Zimmerman. En anglais, Londres, 1688, in-8°, par Vautier Harris. En français, Leyde, 1716, in-8°. Lyon, 1724, in-8°. La meilleure édition de l'original est celle de Paris de 1713, qui a été revue par Noël Falconet. On y a mis beaucoup de choses qui ne se trouvent point dans les précédentes : elle contient les principales opérations sur les substances des trois règnes, qui sont écrites avec exactitude et fidélité, et sont chacune accompagnées de notes qui en exposent les raisons physiques. Mais comme cette addition ne fait point la meilleure partie de l'ouvrage, on ne conseille point au lecteur de s'en rapporter aux raisonnements de Lemery ; il vaut mieux consulter là-dessus le Cours de chimie de cet auteur, revu, corrigé, et augmenté de notes savantes par M. Baron, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, et imprimé en cette ville, 1756, in-4°.

Du reste on ne peut trop louer la diligence minutieuse avec laquelle Lemery a décrit toutes les circonstances des procédés, et particulièrement de ceux où il pourrait y avoir quelque danger pour l'artiste. Mais de la manière dont cet ouvrage est fait, il ne paraît point destiné pour les commençants : l'auteur débute par la partie la plus difficile de la chimie, l'analyse des métaux. Le plus grand nombre de ses procédés est tellement analogue à la préparation des remèdes qu'il paraît bien qu'il ne travaillait point en philosophe, mais que son dessein était plutôt de remplir les boutiques des apothicaires de médicaments, que d'instruire ses lecteurs dans la connaissance des principes et des fondements de la chimie. Cela ne doit cependant point empêcher de lui savoir gré de son travail; en assujettissant la chimie à la médecine, il a contribué à la perfection d'un art qu'on peut regarder comme la partie principale de la philosophie naturelle. — En 1681, il s'éleva des troubles sur la religion, et comme Lemery professait ouvertement le calvinisme, il fut obligé d'interrompre ses cours. Sur ces entrefaites, l'électeur de Brandebourg l'appela à Berlin ; mais il refusa de s'y rendre, et préféra d'aller en Angleterre où le roi Charles II le reçut avec distinction. Les choses ne répondirent cependant point à son attente dans cette cour et pour cette raison, il se détermina à repasser en France, où il prit le bonnet de docteur en médecine à Caen en 1683. L'édit portant révocation de celui de Nantes fut publié en 1685 ; comme il interdisait l'exercice de la médecine à ceux de la religion prétendue réformée, Lemery se trouva absolument sans emploi. Ébranlé par cette circonstance qui dérangeait ses projets, mais plus ébranlé encore par les moyens dont on usa pour le convaincre des vérités de la religion catholique romaine, il se détermina à l'embrasser en 1686, et reprit le cours de ses exercices ordinaires. — En 1697 et 1698, il donna au public deux ouvrages considérables. Le premier qui est un recueil de toutes les compositions des remèdes décrits dans les meilleurs livres de pharmacie, est intitulé :

Pharmacopée universelle. Paris, 1697, 1716, 1754, 1764, in-4°. Amsterdam, 1716, in-4°. La Haye, 1729, in-4°. En italien, Venise, 1720 in-4°. Voici le titre du second : — *Dictionnaire universel des drogues simples.* Paris, 1698, 1714, in-4°. Ibidem, 1733, avec les augmentations de M. de Jussieu, et 1759, in-4°. Amsterdam, 1716, in-4°. Roterdam, 1727, in-4°. En italien, Venise, 1720 et 1737, in-folio. — Au rétablissement de l'académie royale des sciences en 1699, Lemery obtint la place d'associé chimiste; mais Bourdelin, qui était pensionnaire, étant venu à mourir, il lui succéda et se mit alors à lire à l'académie son *Traité de l'antimoine.* Cet ouvrage contient l'analyse chimique de ce minéral, ainsi que le recueil d'un grand nombre d'opérations. Il fut imprimé à Paris en 1707, in-12, et en italien à Venise en 1717, in-8°. Un anonyme a donné des notes critiques sur ce traité. Dès qu'elles eurent été publiées à Paris en 1707, in-12, Lemery se mit en devoir d'y répondre; mais les raisons qu'il a apportées pour soutenir ses opinions et pour repousser l'attaque de son adversaire, sont bien faibles. Le traité de l'antimoine n'est point la seule pièce que notre auteur a communiquée à l'académie; il y a lu plusieurs autres mémoires qu'on trouve dans le recueil de ceux que cette savante compagnie a donnés au public. — Lemery commençait à avancer en âge, lorsqu'il sollicita la place de pensionnaire pour son fils. Il eut l'agrément de savoir que sa recommandation ne lui serait pas inutile un jour; en ef-

fet, ce fils qui s'était perfectionné dans le laboratoire de son père, lui succéda à sa mort arrivée le 19 juin 1715, à la suite d'une apoplexie. Ce savant chimiste était un homme infatigable au travail ; toujours occupé, il fit voir par ses ouvrages, que celui qui sait ménager son temps, en a beaucoup à donner à l'étude. Il était d'ailleurs bon ami, d'une probité exacte et d'une simplicité de mœurs assez rare ; il ne connaissait que la chambre de ses malades, son cabinet, son laboratoire, l'académie.

Apr. J.-C. 1646. — PECHLIN (Jean-Nicolas), était de Leyde, où il naquit en 1646. Après de bonnes études, il obtint, en 1667, le bonnet de docteur dans les écoles de la faculté de médecine de sa ville natale, et voyagea ensuite en Italie, dont il visita les universités les plus célèbres. Enrichi par les connaissances qu'il avait recueillies de la bouche des premiers maîtres, il ne lui manquait plus que l'occasion de les communiquer; et il la trouva, cette occasion, en 1673, dans la chaire qu'on lui confia à Kiell dans le Holstein. Son mérite y fit du bruit. L'académie des curieux de la nature le reçut au nombre de ses membres, en 1678, sous le nom de Télamon, et la société royale de Londres lui donna entrée dans son corps en 1691. Mais dès l'an 1680 le duc de Holstein-Gottorp l'avait nommé son premier médecin, et dans la suite, il en devint bibliothécaire et conseiller. En 1698, il accompagna ce prince à Stockholm, et il s'y rendit encore en 1704 avec le prince héréditaire, auquel il était attaché en qualité de précepteur. Ce fut dans cette capitale que Pechlin mourut au mois de février 1706. On a de lui plusieurs ouvrages, dont la plupart font preuve de son éloquence et de la beauté de son esprit. Le principal a paru sous le titre de *Metamorphosis Æsculapii et Apollinis Pancreatici;* il le lâcha contre Sylvius de Le Boë et de Graaf, sous le faux nom de *Janus Leonicenus Veronensis*. Les autres traités de sa façon sont intitulés :

De purgantium medicamentorum facultatibus. Lugduni Batavorum, 1672, in-8°. *Amstelodami,* 1702, in-8°, avec des augmentations. — *De vulneribus s lopetorum. Kilonii*, 1674, in-4°. — *De aëris et alimenti defectu, et vita sub aquis. Ibidem*. 1676, in-8°. — *De habitu et colore Æthiopum. Ibidem*, 1677, in-8°. C'est dans le réseau cutané qu'il établit le siége de la couleur des nègres. Il semble croire que la bile contribue à cette couleur, par la noirceur dont elle est naturellement empreinte, et il est le premier qui ait avancé cette opinion. Barrère, médecin de Perpignan, l'a fait revivre vers le milieu de ce siècle, mais elle a été solidement réfutée. — *Theophilus bibaculus, sive, de potu theæ. Francofurti,* 1684, in-4°. *Parisiis*, 1685, in-12. Cet ouvrage, qui est écrit en style poétique, a pour objet de vanter l'usage du thé, à qui l'auteur prodigue les plus grands éloges. — *Observationum physico-medicarum libri tres. Hamburgi*, 1691, in-4°. On trouve d'excellentes remarques dans ce recueil, mais aussi beaucoup de preuves de la crédulité de Pechlin.

Ap. J.-C. 1646. — PLUMIER (Charles) doit être compté parmi les botanistes voyageurs qui ont le plus utilement servi la science. Né à Marseille en 1646, d'une famille obscure, il entra de bonne heure dans l'ordre des minimes, et se livra à l'étude des mathématiques sous le P. Maignan, son confrère, qui lui apprit en même temps l'art de tourner, de faire des lunettes, des miroirs ardents, des microscopes, et autres ouvrages curieux. Envoyé à Rome pour s'y perfectionner dans ses premières études, une maladie, suite d'une trop grande contention d'esprit, ayant dérangé sa santé, il quitta les mathématiques pour s'adonner à la botanique qui distrait davantage que l'étude pénible du cabinet. Son inclination le portait d'ailleurs à la recherche des plantes, et il y donna tout son loisir sous un habile Italien. Comme il avait déjà fait de grands progrès dans cette partie à son retour en Provence, ses supérieurs le placèrent au couvent de Bormes, lieu maritime et champêtre près d'Hières, où il avait la commodité d'herboriser. Quelque temps après, Louis XIV l'envoya en Amérique pour en rapporter les plantes dont on pourrait tirer en France quelque utilité pour la médecine. Le père Plumier fit trois voyages différents aux Antilles, mais il s'arrêta plus volontiers à l'île Saint-Domingue. Il vint ensuite demeurer à Paris, où il fut affilié à la province de France. Ce fut alors qu'il présenta les fruits de ses travaux au roi, qui, pour récompenser son mérite, lui donna une pension avec le titre de son botaniste. Le célèbre Fagon l'engagea à faire un

quatrième voyage pour découvrir, s'il était possible, d'où vient que le quinquina qu'on apporte en Europe depuis la fin du dernier siècle, a moins de vertu que celui qu'on apportait au commencement qu'on le connut. Le savant minime consentit à courir encore une fois tous les risques de cette périlleuse entreprise ; il partit ; mais la mort l'arrêta au port de Sainte-Marie, proche de Cadix, où il finit sa carrière en 1704, à l'âge de 58 ans. Comme sa piété était aussi éclairée que sincère, l'étude de la nature l'avait enflammé d'un amour infini pour celui qui en est l'auteur, il voyait la main de Dieu partout, dans la mousse qui croît sur la terre, ainsi que dans les arbres qui couronnent les forêts. — On a plusieurs dissertations de sa façon dans le Journal de Trévoux et celui des Savants, comme sur la cochenille, sur l'organe de l'ouïe de la grande tortue de mer, sur le crocodile, sur le colibri, sur la tortue, etc., et l'on a trouvé dans son cabinet quelques ouvrages écrits de sa main, qui sont dans la bibliothèque des minimes de Paris. Ces manuscrits contiennent non-seulement les figures et les descriptions d'environ 900 plantes américaines, mais encore l'histoire d'un grand nombre d'oiseaux, de poissons, de coquilles et d'insectes qu'il avait vus et dessinés en Amérique ; et comme il était aussi habile graveur que dessinateur, il avait déjà gravé lui-même une bonne partie de ces dessins. Ses ouvrages les plus considérables ont été imprimés sous ces titres :

Description des plantes de l'Amérique avec leurs figures. Paris, 1693, in-folio. En latin, par Jean Burmann, sous le titre de *Plantarum Americanarum fasciculi decem*. Amsterdam, 1755, 1760, in-folio, avec 262 planches. Le traducteur a joint la description de chaque plante aux figures de celles que le père Plumier avait dessinées dans ses trois voyages aux Antilles. — *Traité des fougères de l'Amérique*. Paris, 1695 et 1705, in-folio, en français et en latin sur deux colonnes. — *L'Art de tourner*. Lyon, 1701, in-folio. Paris, 1749, in fol. — *Nova plantarum Americanarum genera. Parisiis*, 1703, in-4°.

Apr. J.-C. 1646. — SCHROECK (Luc), fils d'un médecin de même nom, qui était physicien d'Ausbourg, naquit dans cette ville le 20 septembre 1646. Après avoir étudié la médecine à Iéna, où il fut reçu à la licence en 1669, il fit divers voyages en Allemagne et en Italie, et vint ensuite prendre le bonnet de docteur en la même université de Iéna l'an 1671. Décidé à se fixer dans sa patrie, il ne tarda pas à s'y rendre, et il eut l'avantage d'y voir ses talents récompensés par les charges et les honneurs. Il commença par être médecin de l'hôpital ; place qui convenait si bien à un jeune homme plein de zèle, et qui flattait son goût pour l'observation. En 1676, il fut reçu dans l'académie impériale des curieux de la nature, sous le nom de Celse Ier, et en 1678, dans celle des *Ricovrati* de Padoue, des *Physicocritici* de Sienne. En 1681, on le nomma adjoint de l'académie impériale, directeur des Éphémérides en 1685, et président de cette société de savants en 1693. Il fut sept fois doyen du collége des médecins d'Ausbourg. Il parvint, en 1712, à l'emploi de premier physicien de cette ville, et peu de temps après, à celui de visiteur perpétuel des boutiques d'apothicaires. Comme il remplit toutes ces charges avec distinction, il mérita pendant sa vie l'estime de ses concitoyens, et à sa mort arrivée le 3 janvier 1730, dans la quatre-vingt-quatrième année de son âge, il emporta leurs regrets dans le tombeau. Comme il ne laissa point d'enfants, il légua sa bibliothèque, qui était nombreuse et de grand prix, à la ville d'Ausbourg, et cette augmentation inattendue enrichit beaucoup la belle collection de livres que cette ville possédait déjà à l'usage du public. Les ouvrages de ce médecin sont intitulés :

Pharmacopœa Augustana restituta, sive, examen animadversionum in dispensatorium Augustanum, ejusdemque mantissam hermeticam Joannis Zwelfferi. Augustæ Vindelicorum, 1673, 1684, 1694, in-4°. — *Pharmacopœiæ augustanæ restitutæ defensio. Ibidem*, 1675, in-4°. C'est une réponse aux arguments que Frédéric Hoffmann avait mis au jour, pour défendre la cause de Owelffer. — *Memoria welschiana, sive, Vita Georgii Hieronymi Welschii. Ibidem*, 1678, in-8°. — *Historia Moschi ad normam academiæ curiosorum conscripta. Ibidem*, 1682, in-4°, avec figures. Il avait soutenu une thèse sur le musc, pendant le cours de ses études à Iéna. — *Hygea augustana, seu, memoria sæcularis collegii medici Augustani. Ibidem*, 1682, in-4°. On y trouve

l'histoire de ce collége, celle des plus célèbres médecins d'Ausbourg, et des remarques sur le parti avantageux au public, que cette compagnie a tiré des bienfaits qui lui ont été accordés. — *Continuatio progressus academiæ naturæ curiosorum. Noribergæ*, 1689, in-4°. — *Pharmacopœia Augustana renovata. Augustæ Vindelicorum*, 1710, in-folio. L'éditeur a fait plusieurs corrections importantes à cette nouvelle pharmacopée d'Ausbourg. La médecine, plus simple aujourd'hui dans ses moyens curatifs, voit avec plaisir qu'on travaille à bannir des dispensaires ce tas énorme de formules inutiles, dont les boutiques des apothicaires rassemblaient les compositions. Il est un choix à faire dans les médicaments; trop d'art dans leur combinaisons, ne tend souvent qu'à en augmenter le prix et diminuer leurs vertus. Une simplicité plus générale, mais beaucoup d'exactitude, et l'uniformité la plus grande chez tous les apothicaires d'une ville, est le vœu des médecins. Il est d'autant plus nécessaire de prescrire une règle à ceux qui se mêlent de préparer et de vendre les médicaments, que dans leur profession rien ne peut être arbitraire; il est nécessaire encore qu'on veille à ce que cette règle soit bien observée et qu'on punisse les négligences et les défauts des artistes, parce que la circonspection de leur ministère doit correspondre à la confiance du public qui ne connaît rien aux drogues qu'on lui vend.

Apr. J.-C. 1646 *env.* — COURVÉE (Jean-Claude de LA), de Vesoul en Franche-Comté, fut médecin de la reine de Pologne et de Suède. On a de lui: — *Frequentis phlebotomiæ usus et cautio in abusum. Parisiis*, 1647, in-8°. — *Ostensum, seu, historia mirabilis trium ferramentorum notandæ longitudinis ex insanientis dorso et abdomine extractorum, qui ante menses decem ea voraverat. Parisiis*, 1648, in-8°. — *Discours sur la sortie des dents aux petits enfants, de la précaution et des remèdes que l'on peut y apporter.* Varsovie, 1651, in-4°. — *Paradoxa de nutritione fœtus in utero. Dantisci*, 1655, in-4°. L'auteur y soutient l'opinion d'Harvey sur la génération; mais il veut que l'enfant respire dans la matrice, et se nourrisse de l'eau dans laquelle il surnage. Les vaisseaux du placenta ne s'anastomosent pas, selon lui, avec les vaisseaux de la matrice; ils sont simplement contigus. Il veut encore que l'enfant contribue par ses efforts à sa sortie, et qu'il avance ainsi la délivrance de sa mère. On donne encore aujourd'hui le nom de paradoxes à la plupart de ces assertions.

Apr. J.-C. 1647 *envir.* — HEYDEN (Herman VANDER) était de Louvain, où, après avoir fait toutes ses études, il prit le grade de licencié en médecine. Mais ce que l'on sait certainement, c'est qu'il alla en Flandre en 1597, qu'il se mit à y pratiquer sa profession, et qu'il s'établit ensuite à Gand, dont il devint médecin pensionnaire; charge qu'il remplissait encore en 1649. L'habileté, dont il donna tant de preuves dans la cure des maladies, lui mérita une estime universelle, pendant que la connaissance qu'il avait des belles-lettres le fit rechercher par la plupart des savants de son siècle. Il avait près de cinquante ans de pratique, lorsqu'il écrivit un traité imprimé à Gand en 1643 et 1645, in 4°, sous le titre de *Discours et advis sur les flux de ventre douloureux, soit qu'il y ait du sang ou point: sur le trousse-galant*, dit choléra morbus: *la peste: les effets signalez de l'eau: la vraye génération, cause, préservation et curation de la goutte: les fièvres tierces et quartes, et leurs accidents survenants, causez de l'infection des poldres et terres avoisinées de la mer.* Cet ouvrage est écrit d'un style qui approche beaucoup de celui de Michel Montaigne: mais sur les représentations qu'on lui fit qu'il vaudrait mieux qu'il fût mis en latin, afin d'en étendre l'utilité, il le traduisit en cette langue, et fit entrer dans sa version une partie des additions qu'il avait préparées pour augmenter l'original français. L'édition latine est intitulée:

Discursus quinque in quibus clare et compendiose deducuntur seri lactis in fluxu torminali et maxime dysenterico: aquæ frigidæ, inter inauditos et incredibiles alios affectus, podagræ dolores vel sistentis, vel mirabiliter demulcentis, et ischiadicos novitios penitus exterminantis, et secure absque omni suppuratione et defiguratione primo apparatu persanantis vulnera: et aceti in præservatione a peste et ejusdem curatione, alii quæ morbis venenatis, ut in præcautione ad hydrophobia, præstantissimæ facultates ex-

plicantur et commendantur; multis additis observationibus novis et scitu necessariis. Gandavi, 1649, in 12. *Londini*, 1653, in-12. *Lugduni Batavorum*, 1752, in-12. *Lovanii*, 1760, in-12. Ce que Vander Heyden a écrit sur l'eau froide, a paru à Londres en anglais, 1724, in-8°, et en italien avec les ouvrages de Sancassani. — Il ne faut pas confondre cet auteur avec Antoine de Heide ou Vander Heiden qui naquit à Middelbourg en Zélande, et pratiqua la médecine à Amsterdam vers le milieu du dix-septième siècle. Ses ouvrages sont : *Anatome mytuli. Observationum medicarum centuria. Experimenta circa sanguinis missionem, fibras motrices, Utricam marinam.* Ils ont paru ensemble à Amsterdam, 1684 et 1686, in-8°; mais la seconde édition est préférable à la première. Il y combat les opinions de Bellini sur la saignée, dont il borne les effets au seul rafraîchissement qu'elle procure au sang; et par des expériences faites sur les grenouilles, il prétend prouver que les frictions épaississent le sang, bien loin de le rendre plus fluide. Ce qu il dit là-dessus, est vrai à certains égards. Ce médecin est encore auteur d'un traité en flamand sur la pharmacie, publié à Amsterdam en 1682, in-8°, sous le titre de *Nieuw licht der apothekers*.

Apr. J.-C. 1647 *env.* — PECQUET (Jean), docteur de la faculté de Montpellier, était de Dieppe. Il avait l'esprit vif, remuant, et propre à faire des découvertes : c'est à lui qu'on doit celle du réservoir du chyle et du canal thoracique, qu'il fit par hasard en 1647 lorsqu'il étudiait la médecine à Montpellier. Après cet heureux prélude, il alla faire sa profession dans sa ville natale; mais s'étant bientôt rendu à Paris, il se livra à d'ultérieures recherches pour découvrir complétement ce qu'il n'avait fait qu'entrevoir. M. Portal dit qu'il s'occupa de l'anatomie avec Mentel, médecin célèbre de la faculté de Paris, avec Pierre Mercenne et Jacques Duval, ses illustres confrères. Il profita encore des conseils d'Adrien Auzot de Rouen, et de Louis Gayant, chirurgien distingué de Saint-Côme, à qui Pecquet dit devoir beaucoup. — Notre médecin sut si bien user de ce que le hasard lui avait offert, il s'expliqua en de si bons termes et avec tant de netteté pour mettre sa découverte en évidence, qu'il en eut autant d'honneur que s'il l'avait faite au moyen de recherches préméditées. Cette découverte répandit son nom dans toute l'Europe, et l'y fit connaître dans un âge où à peine aurait-il osé lever les yeux sans ce coup de fortune : mais, comme les hommes à talents ne manquent jamais d'envieux, on s'efforça de diminuer sa gloire en disant qu'Eustachi l'avait prévenu en indiquant la vraie position du canal thoracique, qu'il avait vue dans le cheval. Mais Pecquet a bien ajouté aux travaux de ce grand anatomiste, et l'on ne peut disconvenir que c'est à lui que nous sommes redevables de la parfaite connaissance que nous avons des veines lactées qui portent le chyle au réservoir. C'est encore lui qui a démontré que le chyle passe de là par des veines particulières à travers la poitrine, jusqu'à la hauteur de l'épaule gauche, où il entre dans la sous-clavière, et ensuite va droit au cœur. C'est dans l'ouvrage suivant qu'on trouve tout cet exposé :

Experimenta nova anatomica, quibus incognitum hactenus chyli receptaculum, et ab eo per thoracem in ramos usque subclavios vasa lactea deteguntur, avec une dissertation anatomique de la façon de Pecquet, qui est intitulée : *De circulatione sanguinis et chyli motu. Hardervici*, 1651, in-12. *Parisiis*, 1651, in-4°. *Ibidem*, 1654, in-4°, avec la dissertation *De thoracicis lacteis* contre Riolan qui avait censuré les expériences anatomiques de l'auteur, parce qu'elles renversaient le système de la sanguification le plus reçu de son temps. *Lugduni Batavorum*, 1654, in-12. *Heidelbergæ*, 1659, in-8°, avec le recueil de Syboldus Hemsterhuys, intitulé : *Messis aurea. Amstelodami*, 1661, 1700, in-12. *Genevæ*, 1685, in-folio, dans la Bibliothèque anatomique de Manget, ainsi que dans la plupart des éditions de l'Anatomie réformée de Thomas Bartholin. Il y a une traduction anglaise de l'ouvrage de Pecquet, Londres 1653, in-8°. — Ce médecin eut la jambe cassée dans les rues de Paris, par la chute qu'il fit de son cheval qui s'était abattu sous lui; mais il en guérit heureusement. Ce fut l'eau-de-vie qui le fit mourir. Cet homme avait son faible, il conseillait l'usage de cette liqueur comme un remède à tous maux, et il en buvait lui même si abondamment, qu'elle fut enfin pour lui une eau de mort. Il finit ses jours à Paris au mois de février 1674. M. Fouquet, dont

il était médecin, s'amusait de lui à ses heures perdues, et lui faisait expliquer les plus belles questions de la physique. Pecquet en avait beaucoup de connaissances; et c'était à elles, ainsi qu'à ses talents anatomiques, qu'il devait l'entrée de l'académie royale des sciences, où il avait été reçu en 1666.

Apr. J.-C. 1647. — SPON (Jacques), fils de Charles, naquit à Lyon en 1647, et fut élevé dans la religion prétendue réformée. Il se fit recevoir docteur en médecine à Montpellier en 1667, et fut agrégé au collége des médecins de Lyon en 1669. Peu de temps après, il alla en Italie avec Vaillant, antiquaire du roi; mais le goût qu'il avait pris pour l'étude favorite de ce savant, l'engagea à de plus longs voyages. Il passa encore en Dalmatie, en Grèce et dans le Levant, pour en observer les antiquités. Il revint en France donner des preuves des progrès qu'il avait faits dans cette partie; il quitta cependant ce royaume au mois de septembre 1685, un peu avant la révocation de l'édit de Nantes, pour aller s'établir à Zurich, où son père avait obtenu le droit de bourgeoisie. Il n'y parvint pas, car il tomba malade à Vevay, ville du canton de Berne, et il y mourut le 25 décembre de la même année.

Les académies de Padoue et de Nîmes avaient reçu Jacques Spon dans leur corps; l'étendue de son érudition et le grand nombre d'ouvrages qu'il a publiés, lui ont mérité cet honneur. L'antiquité, l'histoire, la médecine, sont les sujets sur lesquels il a écrit. — *Recherches des antiquités et curiosités de la ville de Lyon.* Lyon, 1673, in-8°. — *Discours sur une pièce curieuse du cabinet de Jacob Spon.* Lyon, 1674, in-8°. — *Ignotorum atque obscurorum quorumdam Deorum aræ. Lugduni*, 1676, in-8°, avec des notes. — *Miscellanea eruditæ antiquitatis. Ibidem*, 1676, 1685, in-folio, avec figures. Bon ouvrage pour la connaissance des inscriptions et des médailles. — *Lettre au père de La Chaise sur l'antiquité de la religion.* In-12. — *Voyages d'Italie, de Dalmatie, de Grèce et du Levant, faits en* 1675 *et* 1676. Lyon, 1677, trois volumes in-12. La Haye, 1680, 1689, deux volumes in-12. Ce recueil est curieux, savant et utile pour la connaissance des antiquités, du commerce et des maladies de ces différents pays. George Wheeler, compagnon de voyage de Spon, a contribué à la perfection de cet ouvrage. — *Réponse à la critique publiée par Guillet contre ses voyages.* Lyon, 1679, in-12. — *Histoire de la ville de Genève.* Lyon, 1682, deux volumes in-12. Utrecht, 1685. Genève, 1700, deux volumes in-4°, ou quatre volumes in-12, avec des figures et les notes de M. Gautier, secrétaire d'état. — *Observations sur les fièvres et sur les fébrifuges*, à l'occasion du remède du chevalier Talbot. Lyon, 1681, 1684, in-12. En anglais, Londres, 1682, in-12. — *Recherches curieuses d'antiquités.* Lyon, 1683, in-4°, avec figures. On y trouve une dissertation qui prouve qu'*il n'est pas vrai que ce fussent seulement les esclaves qui exerçassent la médecine à Rome, ou que les médecins en aient jamais été bannis.* — *Aphorismi novi ex Hippocratis operibus passim collecti. Lugduni*, 1684, in-12, en grec et en latin, avec des notes. — Spon a encore mis en latin le *Traité* sur l'usage du thé, du café et du chocolat, qui avait paru à Lyon sans le nom de Philippe-Sylvestre Du Four, quoique lui-même en fût l'auteur. Sa traduction a été imprimée à Paris, 1685, in-12, à Genève 1699, in-12, sous le titre de *Tractatus de potu caphe, de Chinensium the et de chocolata, cum notis.* La partie de cet ouvrage qui concerne le café, a été publiée avec des notes par Jacques Manget, sous ce titre: *Bevanda Asiatica, id est, physiologia potus cafe. Lipsiæ*, 1705, in-4°.

Ap. J.-C. 1647. — CHAMBON (N.), naquit en 1647 à Grignan, petite ville de France en Provence. Il étudia la médecine à Aix, où il prit le degré de docteur. Après sa promotion, il fut à Marseille dans l'intention d'y fixer son séjour; mais une querelle l'obligea de passer en Italie, de là en Allemagne, ensuite en Pologne, où il devint médecin du roi Jean Sobieski. Ce prince connut bientôt son mérite et lui donna des preuves de son estime; cependant, Chambon le quitta pendant le siége de Vienne, et fut en Hollande voir les sectateurs de la doctrine de Paracelse et de Van Helmont. De retour en France, il se rendit à Paris, où il fut reçu avec distinction par M. Fagon, premier médecin du roi, qui souhaita de le faire agréger à la Faculté de médecine de cette ville. Cela souffrit d'abord quelques difficultés parce que Chambon n'était pas maître ès-

arts; mais M. Fagon les leva. Il passa bachelier et licencié sans aucune contradiction. Lorsqu'il n'avait plus qu'à prêter le serment, les médecins voulurent lui faire promettre qu'il ne donnerait aucun remède particulier et qu'il laisserait ce soin aux apothicaires ; il répondit qu'il ne pouvait pas s'engager à cela, parce qu'il avait des remèdes spécifiques dont il avait fait cent fois l'expérience, avec lesquels il avait opéré des cures très-remarquables. Il promit seulement de ne débiter aucun des remèdes qu'on trouverait chez les apothicaires ; mais la Faculté n'ayant point voulu se contenter de cette promesse, Chambon, toujours appuyé de la protection de M. Fagon, obtint un arrêt du parlement qui le confirma et le maintint dans son grade de licencié. A ce titre, il pratiqua la médecine à Paris, où il se procura de la réputation. Quelques années après, un seigneur napolitain ayant été conduit à la Bastille, il fut choisi par M. d'Argenson, alors lieutenant-général de police, pour lui servir de médecin. Les fréquentes conversations qu'il eut avec ce seigneur le mirent bientôt au fait du sujet qui l'avait fait arrêter. Chambon, toujours intrigant, résolut de le faire mettre en liberté, et dans cette vue, il composa un mémoire qu'il fit présenter au roi. Comme ce mémoire était directement contre le duc de Savoie et madame la duchesse de Bourgogne, madame de Maintenon le communiqua à cette princesse, et Chambon fut aussitôt enfermé à la Bastille. M. d'Argenson étant allé l'interroger, ce nouveau prisonnier s'imagina qu'il obtiendrait plus tôt sa liberté s'il s'avouait le seul coupable ; mais il se trompa et demeura encore deux ans à la Bastille. Quand il en sortit, il se trouva sans pratique, de sorte que ne pouvant plus soutenir, ni sa table, ni son équipage, il se retira en Provence, et par le crédit de M. le comte de Grignan, il fut fait médecin des galères de Marseille. En 1705, Chambon traita dans cette ville la comtesse de Grignan attaquée de la petite-vérole, et cette dame étant morte entre ses mains, il en eut tant de chagrin, qu'il quitta son poste et retourna auprès d'un de ses frères, doyen du chapitre de sa ville natale. Il y vivait encore en 1732, étant alors âgé de quatre-vingt-cinq ans. Les troubles dont la vie de ce médecin fut agitée, ne l'ont point empêché d'écrire sur sa profession. Il y a du curieux dans les ouvrages qu'il a donnés, surtout dans celui qui traite des métaux et des minéraux ; ce dernier est cependant languissant et ennuyeux. C'est le jugement de l'abbé Lenglet du Fresnoy dans son Histoire de la philosophie hermétique. Voici les titres de ces ouvrages :

Principes de physique rapportés à la médecine pratique. Paris 1711, in-12. — *Traité des métaux et des minéraux et des remèdes qu'on en peut retirer.* Paris 1714, in-12. — *Suite des principes de physique rapportés à la médecine.* Paris 1714, in-12. — *Suite des principes de physique rapportés à la médecine pratique.* Paris, 1716, in-12.

Après J.-C. 1647. — BONTEKOË (Corneille), médecin du dix septième siècle, était d'Alcmaer, où il naquit en 1647, de Gerard-Joseph Decker, surnommé Bontekoë, à cause d'une enseigne attachée à sa maison, qui représentait une vache de plusieurs couleurs. Dès que Corneille eut fini ses humanités, on le mit chez un chirurgien qui se chargea de l'instruire dans son art, mais le jeune élève s'aperçut bientôt que la pratique de son maître n'était fondée que sur une routine d'usage, et qu'il entrait peu ou point de raisonnement dans la cure des maladies chirurgicales qu'il entreprenait de traiter. C'est pour cette raison qu'il abandonna ce premier maître, et qu'après avoir formé le dessein de joindre l'étude de la médecine à celle d'une chirurgie mieux fondée, il se rendit à Leyde, pour y profiter des leçons du célèbre Sylvius de Le Boë et des autres professeurs qui donnaient tant de réputation à l'académie de cette ville. Ce fut là qu'il étudia encore la philosophie de Descartes, dont il se déclara zélé partisan. Mais le temps étant venu de songer à sa promotion, il prit le grade de licence et retourna ensuite dans sa patrie. Son dessein était d'y pratiquer également la médecine et la chirurgie; et comme il ne manquait pas de talents, il se serait attiré beaucoup de réputation dans l'un et l'autre de ces arts importants, s'il ne s'était mis en butte à la jalousie, à la haine même de ses confrères qu'il indisposa contre lui. Il ne put tenir contre les traits dont ils l'accablèrent; c'est pourquoi il prit la résolution de changer de domicile, dans l'espérance d'être mieux accueilli ailleurs. Il passa à La Haye, où il trouva les mêmes ob-

stacles, parce qu'il y porta la même singularité, la même hardiesse à soutenir ses idées, et le même entêtement à n'écouter aucune raison. De cette ville il se rendit à Amsterdam, qu'il quitta bientôt pour aller à Hambourg, et de là à Berlin, où il fut médecin de Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, qui lui donna une chaire dans l'université de Francfort sur l'Oder. Il jouit peu de la bienveillance de ce prince; car il fit une chute qui lui cassa la tête, et le mit au tombeau le 3 janvier 1685, à l'âge de trente-huit ans. On a de lui plusieurs traités en hollandais, dont le recueil a paru à Amsterdam en 1689, in-4°. La médecine, la chirurgie, ses systèmes en sont les sujets; on y trouve un ouvrage sur le thé, le café et le chocolat, et un autre contre ceux qui s'arrêtent aux années climatériques. Il y a une traduction française d'un traité de notre auteur, qui fut publiée à Paris, en 1698, deux volumes in-12, sous le titre de *Nouveaux éléments de médecine touchant les maladies du corps humain et les moyens de se conserver la santé*; mais les traductions latines sont en plus grand nombre.

Diatriba de febribus, *in qua auctor complures antiquorum medicorum juxta et recentiorum detegit errores*, *cum ratione earumdem theoriæ tum praxeos. Hagæ Comitis*, 1683, in 8°, de la version de Jean-Abraham de Gehema, avec *Fragmenta motum et hostilitatem*, *seu potius amicitiam acidi et alcali*, *simulque phlegmatis*, *spiritus*, *olei*, *sulphuris*, *terræ ac capitis mortui naturam declarantia*. — *Litteræ familiares ad Joannem-Abraham a Gehema. Berolini*, 1686, in-8°. On ne trouve point ces lettres dans le recueil de ses ouvrages. — *Fundamenta medica. seu*, *de acidi et alcali effectibus. Amstelodami*, 1688, in-8°. — *Metaphysica. De motu liber singularis*, *nec non œconomia animalis. Lugduni Batavorum*, 1688.

Bontekoë était d'un caractère vif et même violent. Il était fortement attaché à ses opinions qu'il défendait assez mal. Comme il faisait dépendre toutes les maladies du scorbut acide qui engendrait la viscosité des humeurs, les absorbants et le thé furent ses principaux remèdes. Il ne croyait pas que le sang pût jamais avoir trop de ténuité, et regardait cet état comme le plus favorable à la santé. Dans cette vue, il imagina toutes sortes de moyens pour désunir les principes du sang, et tenir ce fluide vital dans la plus grande liquidité possible. Emporté par son système, il affiche sa passion pour le thé, jusqu'à conseiller d'en prendre 100 et même 200 tasses par jour. Cette énorme quantité de boisson tiède est, à son avis, une vraie panacée; il ne craint point que cet abus porte atteinte au ressort des fibres de l'estomac, qu'il est si propre à détraquer. D'une autre part, il rejette absolument la possibilité de la pléthore, et sur ce principe, il condamne la saignée et l'application des sangsues. Il ne veut dans la pratique ni purgatifs, ni vésicatoires, ni rafraîchissants; les sudorifiques et l'opium sont tous ses remèdes. Ainsi pensa-t-il pour les autres et pour lui-même. Victime de son système, il refusa d'être saigné et ne voulut se soumettre à aucune opération chirurgicale, après la chute qui le mit au tombeau. Tel est l'empire de l'opinion. Bontekoë en fut l'esclave dans celle de toutes les sciences à qui les faits doivent parler plus haut que la raison, quand on n'a pas les yeux fermés à la lumière: c'est pour avoir été sourds à la voix de l'expérience, que tant de médecins ont débité de fausses hypothèses, dont ils ont été eux-mêmes les martyrs.

Après J.-C. 1648 *env.* — KYPER (Albert), était de Kœnigsberg dans la Prusse ducale. Après ses cours d'humanités et de philosophie, il se livra tout entier à l'étude de la médecine, dont on croit qu'il prit le bonnet à Leyde; au moins, il paraît qu'il était dans cette ville en 1642. Il y fut sans emploi pendant plusieurs années; mais le prince Frédéric-Henri de Nassau ayant résolu, en 1646, d'ériger une école à Bréda, David le Leu de Wilhelm, conseiller des princes d'Orange, le recommanda pour y être professeur de physique et de médecine. Il prit possession de cet emploi le 9 septembre de la même année, après avoir paru la veille dans la solennité qui se fit pour l'inauguration de la nouvelle Académie. En 1648, Kyper passa à Leyde, où ses talents lui avaient mérité une chaire de médecine, qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée le 15 septembre 1655, étant alors recteur de l'Université. George-Mathias ne s'accorde pas avec M. Paquot sur la date de la mort de ce médecin, car il en fixe l'époque en 1658; mais l'un et l'autre pensent de même sur

les ouvrages qu'on lui attribue. Voici leurs titres :

Methodus medicinam rite discendi et exercendi. Lugduni Batavorum, 1642, in-12. — *Institutiones physicæ. Accedit responsio ad pseudo-apologema quod Vopiscus Fortunatus Plempius secundæ editioni fundamentorum suorum medicinæ subjungi curavit. Lugduni Batavorum*, 1647, in-12. C'était Kyper qui avait été le premier agresseur. Il avait censuré les *Fundamenta medicinæ*, du professeur de Louvain, dans son ouvrage intitulé : *Methodus medicinam discendi, etc.* Un licencié de la même université, nommé Vernostius, fit paraître pour la défense de Plempius : *Breve apologema, etc.*; et c'est cet écrit que Kyper attaque. — *Anthropologia, corporis humani contentorum, et animæ naturam et virtutes secundum circularem sanguinis motum, explicans. Lugduni Batavorum*, 1647, in-12. *Ibidem*, 1650, 1660, in-4°. *Amstelodami*, 1665, in-4°. — *Institutiones medicæ ad hypothesin de circulari sanguinis motu compositæ. Amstelodami*, 1654, in-4°. — *Collegium medicum, XXVI disputationibus breviter complectens quæ ad institutiones pertinent. Accedunt ejusdem disputationes physico-medicæ miscellaneæ atque politicæ de origine et jure magistratus, de jure belli et de fœderibus. Lugduni Batavorum*, 1655, in-12.

Après J.-C. 1648. — NIGRISOLI (François-Marie), était de Ferrare, où il vint au monde en 1648. Son goût pour la médecine se développa à l'école de son père. Il prit de lui les premières leçons en cette science, et passa ensuite dans l'université de sa ville natale, où il fit son cours avec tant de succès que, peu de temps après sa promotion au doctorat, il fut nommé premier médecin de la ville de Comacchio dans le duché de Ferrare. Il y avait à peine trois ans qu'il exerçait cet emploi, lorsqu'il fut rappelé dans le lieu de sa naissance, pour y enseigner l'anatomie qu'il démontra encore par de fréquentes dissections; et de cette chaire, il passa successivement à celles de théorie, de pratique et de philosophie. L'amour qu'il avait pour l'étude et le travail fut si grand, que malgré le temps qu'il donnait aux fonctions de ses charges, ainsi qu'à la visite des malades, il trouva encore celui de s'appliquer à la composition des nombreux ouvrages qu'il a laissés. Quelques-uns ont paru sous le voile de l'anonyme, d'autres sous un nom étranger; mais plusieurs sont demeurés manuscrits dans le cabinet des curieux, et, tout intéressants qu'on soit en droit de les croire par les titres qu'ils portent, les bibliographes n'en font point mention comme d'ouvrages qui aient vu le jour. Leur auteur mourut à Ferrare le 10 décembre 1727. —Voici le catalogue des traités qui sont de la façon de Nigrisoli :

Dell' anatomia chirurgica delle glandole. Ferrare, première partie en 1681, la seconde en 1682. — *Febris chinachinæ expugnata, seu illustrium aliquot virorum opuscula quæ veram tradunt methodum febres chinachinæ curandi. Ferrariæ*, 1687, 1700, in-4°. On y trouve le remède anglais pour la guérison des fièvres par Nicolas de Blegny; la méthode de traiter les fièvres par l'usage du quinquina, suivant François de Monginot : Hippocrate de l'usage du chinachina pour la guérison des fièvres par Raimond Restaurand; une observation par de Blegny sur le nouveau fébrifuge; les observations de Jacques Spon sur les fébrifuges et les fièvres. — *Ad anchoram sauciatorum Joannis Cornelii Weeber observationes. Ferrariæ*, 1687. — *Anonymi tractatus varii de morbis, ad recentiorum mentem concinnati. Ibidem*, 1690, 1700, in-8°. — *Lettera sopra l'invasione fatta da topi nelle campagne di Roma l'anno* 1690, Ferrare, 1693, in-4°. — *De charta ejusque usu apud antiquos. Venetiis*, 1699. — *Considerazioni intorno alla generazione de viventi, e particolarmente de mostri.* Ferrare, 1712, in-4°. C'est sur les œufs qu'il établit le système de la reproduction des êtres vivants. La seconde et la troisième partie de cet ouvrage devaient traiter des monstres, mais elles n'ont point été publiées. Ce qu'il a mis au jour, n'a pas été à l'abri de la critique. Apparemment que les raisons qu'on lui a opposées, ne l'ont point fait changer d'opinion; car il a défendu son premier écrit par un autre qu'il a publié en 1714, sous le titre de *Difesa della considerazione, etc.* — *Parere intorno alla corrente epidemia degli animali bovini*, Ferrare, 1714, in-8°. L'Italie était alors dévastée par l'épizootie qui lui a enlevé un grand nombre de gros bétail. — *De onocrotalo exercitatio.* 1720. Il y dit des choses curieuses sur le pélican, cet

oiseau singulier, si commun en Afrique et en Amérique.

Pharmacopœæ Ferrariensis prodromus, seu, determinationes et animadversiones circa plurium medicamentorum compositionem. Il publia cet ouvrage à l'occasion de la visite qu'il fit des apothicaireries de Ferrare au commencement de l'année 1723, en qualité de prieur du collége des médecins de cette ville. — *Consigli medici.* Ferrare, 1726, 2 vol. in-4°. Il y a une partie de ces consultations en italien et une autre en latin. L'auteur se préparait à donner une troisième centurie, mais elle est demeurée parmi ses papiers, avec les ouvrages suivants : — *Annales anatomici, in quibus a primo anatomes ortu ad nostra hæc usque tempora illustres quotquot fuerunt anatomici, juxta annorum seriem referuntur, scripta, observationes, inventa, lites et controversiæ recensentur.* — *Historia nova anatomica, seu, historica enarratio illorum omnium quæ in anatome fuerunt reperta et observata, ab ætate famosissimi anatomici Andreæ Vesalii ad nostra hæc usque tempora.* — *L'anatomia delle piante di Neemia Grew, e di molte osservazioni accresciuta.* Traduction d'après l'édition française de l'Anatomie des plantes, que Grew a publiée en anglais. — *Sturionis descriptio historico-anatomica.*—*De medicis Ferrariensibus, illis scilicet qui Ferrariæ nati, Ferrariæ etiam et in Ferrariensi gymnasio medicinam professi sunt, seu etiam illis qui Ferrariæ nati, extra patriam medicinam professi sunt, et illis tandem qui aliunde nati, Ferrariæ medicinam professi sunt, et ad docendum atque legendum in publico gymnasio conducti sunt.* — *Parere intorno all'uso di alcuni rimedii, parte prima, nella quale si considerano gli rimedii tolti della chirurgia.*— *Institutiones medicæ ad recentiorum mentem concinnatæ, quas juvenibus medicinæ initiatis dictabat.*

Après J.-C. 1648. — HARTMANN (Philippe-Jacques), naquit le 26 mars 1648 à Stralsund, dans la Poméranie Citérieure. Comme on lui remarqua de grandes dispositions à l'étude, il n'eut pas plutôt achevé son cours d'humanités qu'on l'envoya à Kœnigsberg, où il finit celui de philosophie le 21 avril 1672, par la réception du bonnet de maître-ès-arts. Il se mit alors à étudier la théologie, mais ce ne fut pas pour long-temps. Il se jeta bientôt du côté de la médecine, et, après avoir suivi les professeurs de Kœnigsberg, il se rendit à Valence en Dauphiné pour y prendre le titre de docteur, qu'il obtint le 16 février 1678. Après sa promotion, il voyagea en France, en Hollande et en Angleterre, toujours dans le but de se perfectionner dans la médecine. Il y fit en effet tant de progrès, qu'à son retour à Kœnigsberg en 1679, il fut nommé professeur extraordinaire. Il passa dans la suite à différentes autres chaires, et il les honora toutes par son savoir. C'était un homme laborieux, fort exercé dans les dissections anatomiques, et très-appliqué à la lecture des anciens, qu'il avait pris pour guides dans la pratique de son art. Il fut reçu, en 1685, dans l'Académie impériale d'Allemagne, sous le nom d'Aristote II; et en 1701, dans la Société royale de Berlin. Il survécut jusqu'au 28 mars 1707, et laissa les ouvrages suivants : — *Succincta succini Prussici historia. Francofurti.* 1677, in-8°. *Berolini,* 1699, in-4°. — *Anatome phocæ seu vituli marini. Regiomonti;* 1683, in 4°. — *De originibus anatomicis, peritiaque veterum anatomica.* Ce sont des thèses qu'il a fait soutenir dans les écoles de Kœnigsberg depuis 1684 jusqu'en 1693. Il y avance que la circulation a été connue des anciens.

Apr. J.-C. 1648. — DU VERNEY (Joseph-Guischard) de Feurs en Forest, naquit le 5 août 1648, de Jacques Du Verney, médecin, et d'Antoinette Pittre. Il prit goût de bonne heure pour la profession de son père, et ce goût le fit passer à Avignon, où, après cinq ans d'étude, il reçut le bonnet de docteur en 1667. Il vint à Paris dans la même année, et ne tarda pas à s'y distinguer par les talents qu'il avait pour l'anatomie. Bientôt il fut admis dans les assemblées de savants qui se tenaient chez l'abbé Bourdelot et chez Denis, célèbre médecin de Paris, qui l'employèrent à disséquer. Le jeune Du Verney avait tout ce qu'il fallait pour y réussir ; à un rare savoir il joignait cette éloquence mâle qui captive toujours l'attention de l'auditeur. On trouvait dans ses discours de l'ordre, de la clarté, de la justesse ; il s'exprimait même avec tant de grâce, que les plus fameux comédiens furent l'entendre pour acquérir à son école le talent de parler en public. « Il n'eût pas

» pu, dit M. de Fontenelle dans l'Éloge » de ce médecin, annoncer indifféremment la découverte d'un vaisseau, » ses yeux en brillaient de joie et toute » sa personne s'animait : cette chaleur, » ou se communique aux auditeurs, ou » du moins les préserve d'une langueur » involontaire, qui aurait pu les gagner. » On peut ajouter qu'il était jeune et » d'une figure assez agréable. Ces petites » circonstances n'auront lieu, si l'on » veut, qu'à l'égard d'un certain nombre » de dames qui furent également cu- » rieuses de l'entendre. A mesure qu'il » parvenait à être plus à la mode, il y » mettait l'anatomie qui, renfermée jus- » que-là dans les écoles de médecine » ou à Saint-Côme, osa se produire dans » le beau monde, présentée de sa main. » Je me souviens, continue le grand » Fontenelle, avoir vu des gens de ce » monde-là qui portaient des pièces sè- » ches, préparées par lui, pour avoir le » plaisir de les montrer dans les compa- » gnies, surtout celles qui appartenaient » aux sujets les plus intéressants. » — L'académie des sciences, qui venait de perdre MM. Gayant et Pecquet, reçut le jeune Du Verney en 1676, suivant M. de Fontenelle ; et en 1674, selon la liste chronologique insérée à la fin du second tome de l'histoire générale de cette académie. En 1679, il fut nommé à la chaire d'anatomie au jardin du Roi ; il eut même l'honneur de faire un cours de cette science en présence du dauphin. Comme l'académie royale des sciences s'occupait alors de l'histoire naturelle, Du Verney joignit ses travaux à ceux des membres de cette savante compagnie, qui l'envoya en Basse-Bretagne en 1679, pour y faire des dissections de poissons ; il partit avec M. de La Hire qu'elle avait chargé d'autres occupations. En 1680, ils allèrent tous deux sur les côtes de Bayonne pour les mêmes desseins. C'est ainsi que Du Verney entra dans une anatomie toute nouvelle ; mais il ne put qu'ébaucher la matière.

Il mit les exercices anatomiques du jardin du Roi sur un pied où ils n'avaient point encore été. On vit avec étonnement la foule d'écoliers qui s'y rendaient, et l'on compta en une année jusqu'à 140 étrangers : chose surprenante pour ce temps-là ; mais peu merveilleuse aujourd'hui, par la réputation que se sont acquise toutes les écoles de Paris. Dans les premiers temps de ses exercices au jardin Royal, il faisait et les démonstrations des parties qu'il avait préparées et les discours qui expliquaient les usages, les maladies, les cures, et résolvaient les difficultés. Mais la faiblesse de poitrine, dont il était attaqué, ne lui permit pas de remplir longtemps les deux fonctions à la fois. Un habile chirurgien (Dionis), choisi par lui, faisait sous ses ordres les démonstrations, tellement qu'il ne lui restait plus que les discours. Cet arrangement a subsisté après lui, sous MM. Winslow, Hunauld, Ferrein, Petit. — Du Verney fut le seul anatomiste de l'académie jusqu'en 1684, qu'on lui joignit Méry, avec qui il eut de très-vives discussions. Ils étaient tous deux réunis par le même objet, mais ils étaient bien éloignés par la manière dont ils l'envisageaient. Du Verney fut toujours attaché à décrire la structure des parties, au lieu que Méry se plaisait à proposer de nouveaux systèmes que le temps a détruits peu après qu'ils ont été enfantés. — Notre médecin se crut enfin autorisé par son âge à demander à l'académie la qualité de vétéran, et sa place fut remplie par M. Petit, docteur en médecine. Il s'absenta de l'académie pendant quelques années ; mais en 1728, ayant entendu dire que cette compagnie s'occupait à faire réimprimer l'*Histoire naturelle des animaux*, à laquelle il avait eu autrefois beaucoup de part, il y reparut à quatre-vingts ans avec toute la vivacité qu'on lui avait connue ; et quoiqu'il fût accablé par les infirmités de l'âge, « il passait des nuits » dans les endroits les plus humides du » jardin Royal, couché sur le ventre, » sans oser faire aucun mouvement, pour » découvrir les allures, la conduite du li- » maçon, qui semble en vouloir faire un » secret impénétrable. Sa santé en souf- » frait, mais il aurait encore plus souffert » de rien négliger. » — Du Verney pratiqua peu la médecine ; ce fut à ses leçons, aux connaissances qu'il avait de l'anatomie et de l'histoire naturelle, qu'il dut la réputation dont il jouit. Il mourut à Paris le 10 septembre 1730, âgé de 82 ans, et fut généralement regretté, autant pour sa probité que pour sa science. Sa religion allait jusqu'à la piété la plus fervente ; il se reprochait souvent d'être trop occupé de sa profession, de crainte de ne l'être pas assez de l'auteur de la nature.

Les ouvrages que nous avons de ce grand anatomiste sont intitulés : —

Traité de l'organe de l'ouïe, contenant la structure, les usages et les maladies de toutes les parties de l'oreille. Paris, 1683, 1718, in-12. Leyde, 1731, in-12. En latin, Nuremberg, 1684, in-4°. Leyde, 1730, in-12. En allemand, Berlin, 1732, in-8°. Les planches de la première édition sont de la main de Sébastien Le Clerc, célèbre graveur; celles des autres ne leur ressemblent pas en beauté. Les vérités intéressantes que Du Verney a amassées dans ce petit volume, sont les fruits de la juste méthode qui conduisait son esprit, et du génie brillant et solide qui l'éclairait. — *Traité des maladies des os.* Paris, 1751, deux volume in-12. En anglais par Samuel Ingham, Londres, 1762, in-8°. — *OEuvres anatomiques.* Paris, 1761, deux volumes in-4°. — Tels sont les titres des ouvrages du plus laborieux et d'un des plus clairvoyants anatomistes. Pour éviter la longueur, je ne cite point les mémoires dont il a enrichi l'académie des sciences; on peut y avoir recours dans les volumes qu'a publiés cette compagnie, et on y verra que chaque année de la vie de Du Verney est marquée par plusieurs importantes découvertes. Ce médecin eût encore publié un plus grand nombre d'écrits, si la crainte d'une critique sévère ne l'en eût empêché; il promettait depuis longtemps de donner au public un cours complet d'anatomie et de chirurgie, mais la mort ne lui permit pas d'y mettre la dernière main. M. Senac, digne et zélé disciple de Du Verney, qui connaissait le prix des travaux de son illustre maître, sollicita M. le duc d'Orléans à faire l'acquisition de ses manuscrits. Ce prince les acheta, et M. Senac, après les avoir scrupuleusement examinés, donna tous ses soins pour faire imprimer les *OEuvres anatomiques* et le *Traité des maladies des os.* On trouva le cours d'opérations en trop mauvais état pour le publier, on vit seulement que Dionis, son démonstrateur, avait beaucoup profité de ses leçons, et que la plupart des préceptes exposés dans le Cours d'opérations de ce chirurgien se trouvaient dans le manuscrit du grand Du Verney.

Apr. J.-C. 1649 *env.* — MOLINETTI (Antoine), médecin natif de Venise, prit ses degrés dans l'université de Padoue, et revint dans sa patrie, où il se distingua non seulement par les succès de sa pratique, mais encore par son adresse dans les dissections anatomiques. Ses talents en ce dernier genre lui méritèrent la chaire d'anatomie et de chirurgie dans les écoles de Padoue. Il succéda à Veslingius en 1649; et par une faveur spéciale il fut nommé, en 1661, pour remplir en même temps la chaire de médecine théorique qui était vacante depuis 1657 par la mort de Liceti. Notre médecin les occupa toutes deux avec une égale célébrité; mais comme les devoirs académiques ne le détournèrent jamais de la visite des malades qu'il traita avec le plus grand succès, il parvint à un tel degré de réputation dans la pratique de son art, qu'il fut souvent appelé en différentes villes d'Italie et même chez l'étranger. Le duc de Bavière le fit venir dans sa résidence pour le consulter, et le renvoya à Padoue chargé de présents. Le duc de Parme l'appela aussi à sa cour, et ce fut là qu'il mourut, en 1675, suivant George-Mathias; mais si l'on en croit l'historien de l'académie de Padoue, c'est à Venise qu'il finit ses jours. — On reproche à Molinetti d'avoir été un savant présomptueux. Autant attaché à ses opinions qu'opposé à celles des autres, il lui coûta toujours de s'exécuter soi-même et de rendre justice au mérite de ses émules. Ce défaut a fait tort à sa mémoire. Mais la postérité, plus équitable que lui, a sagement distingué l'homme de l'auteur; elle n'a vu que le dernier dans les ouvrages estimables qui ont paru sous ces titres :

Dissertationes anatomicæ et pathologicæ de sensibus et eorum organis. Patavii, 1669, in-4°. On y trouve les principes de la saine physique réunis à ceux d'une anatomie exacte. Molinetti croit que c'est le pont de Varole qui fournit les nerfs aux organes des sens, et que c'est dans cette partie que réside la perception. Il ajoute un septième muscle aux moteurs des yeux, sous le nom de trochléateur; et il dit l'avoir découvert en 1666, avec François Boldini son prosecteur. Il a combattu l'ancienne erreur sur la distinction des nerfs propres au mouvement et d'autres à la sensation; il a soupçonné que l'humeur crystalline est le siége de la cataracte; il s'est déclaré partisan de la méthode de Taliacot, et il en appelle à la guérison d'un noble polonais à qui son père avait réparé le nez en 1625. Il s'ensuit de la preuve qu'il apporte, que son père exerçait la chirurgie. — *Dissertationes anatomico-pathologicæ, quibus humani corporis partes accuratissime descri-*

buntur, morbique singulas divexantes explicantur. Venetiis, 1675, in-4°. C'est la seconde édition de l'ouvrage précédent avec des augmentations. Il s'y étend davantage sur la structure et les n ages des parties, ainsi que sur les maladies qui les attaquent, et ne manque point d'y joindre plusieurs bonnes observations chirurgicales.

Apr. J.-C. 1649 *environ.* — TARDY (Claude), du diocèse de Langres, reçut le bonnet de docteur dans la faculté de médecine de Paris en 1645. Il marcha sur les traces de Richard Lower et de Jean Denis, il renchérit même sur les opérations de ces médecins au sujet de la transfusion du sang d'un animal dans un autre. Plus hardi qu'eux, il exécuta la transfusion du sang d'un homme dans celui d'un autre homme, ainsi qu'il l'assure dans un ouvrage publié à Paris en 1667, in-4°, sous le titre de *Traité de l'écoulement du sang d'un homme dans les veines d'un autre, et de ses utilités.* On a encore de lui une *Lettre à M. Le Breton, docteur régent de la faculté, touchant la transfusion.* Paris, 1668, in-4°. Bien des gens s'empressaient à partager l'honneur de cette découverte; mais les mauvais succès de l'opération mirent bientôt les concurrents d'accord. — Tardy s'occupa de quelque chose de mieux; il travailla sur Hippocrate. On remarque son ouvrage intitulé : — *In librum Hippocratis de virginum morbis. Parisiis*, 1648, in-4°. Mais suivant M. Hazon, dans ses notes sur l'Éloge historique de la faculté de médecine de Paris, qu'il prononça en latin le 16 octobre 1770, et qui fut imprimé en français en 1773, Claude Tardy publia aussi, en 1657, sa traduction française des livres de Galien sur la formation du fœtus et l'accouchement au septième mois. La faculté ne donna cependant pas son approbation à ce livre : elle ne voulut point que la traduction des œuvres des princes de la médecine parût en langue vulgaire. Il y a long-temps qu'on pense différemment. Mais comme la faculté de Paris avait alors fort à cœur que ses membres se conformassent à ses intentions, elle accorda une pension de 300 livres à Tardy qui était pauvre, à condition qu'il ne mettrait au jour aucun ouvrage sans l'attache de sa compagnie. Il paraît que ce médecin ne s'embarrassa guère de la façon de penser de ses confrères, car il fit imprimer à Paris en 1662, in-4°, un *Cours de médecine* dans lequel il n'a fait que commenter les livres d'Hippocrate, d'où il a tiré ce qui se trouve de plus intéressant dans le sien.

Après J.-C. 1649 *env.* — STRATEN (Guillaume-VANDER), seigneur de Williskoop et de Korthecswyk, était d'Utrecht. La fortune, que les biens de son père lui assuraient, ne diminua rien de son goût pour l'étude; il sentit de bonne heure qu'un riche ignorant est un être incommode et méprisable dans la société où il ne fait que végéter. Vander Straten s'appliqua à différentes sciences, et fit, en particulier, tant de progrès dans la médecine, qu'il obtint la place de premier médecin de sa ville natale, et qu'il fut autorisé, en 1621, à enseigner l'anatomie en hollandais. Mais comme on fonda une université à Utrecht en 1536, on ne manqua pas de jeter les yeux sur lui pour remplir la chaire de pratique et d'anatomie dans les nouvelles écoles. Il s'acquitta de cet emploi avec tant d honneur, qu'on le fit monter, en 1641, à la première chaire, dont il retint même le titre et les émoluments pendant tout le temps qu'il fut attaché au prince d'Orange, dont il était médecin.

Les curateurs de l'université de Leyde l'invitèrent, en 1648, à venir occuper la chaire de Scrivelius dans les écoles de la faculté de cette ville; mais il préféra sa patrie aux avantages plus considérables qu'on lui offrait ailleurs. La régence d'Utrecht sentit toute la générosité de son procédé, et récompensa son attachement par la charge de conseiller en 1674, et celle de député aux états généraux en 1677. Vander Straten survécut à cette époque jusqu'au 6 novembre 1681, qu'il mourut à l'âge 88 ans. Il a écrit : — *Causæ, signa et medela febrium comprehensa et proposita septem disputationibus in academia Trajectina. Trajecti*, 1640, in 4°. — *De fallaci urinarum judicio. Ibidem*, 1670, in-8°, avec d'autres pièces sur cette matière.

Ap. J.-C. 1649. — SCHELHAMMER (Gonthose-Christophe), naquit à Iéna le 13 mars 1649. Ce fut dans les écoles de sa ville natale et celles de Leipsic qu'il passa les premières années de son cours de médecine. Les progrès qu'il y avait faits, étaient assez considérables pour s'en applaudir, et un écolier moins

avide de science que lui, aurait pu aspirer au titre de maître; mais la belle passion qu'il avait de tout savoir lui fit différer son doctorat, pour voyager en Hollande, en Angleterre, en France et en Italie. L'application avec laquelle il continua d'étudier les différentes parties de la médecine, les leçons des professeurs les plus célèbres dont il recueillit les instructions, les exercices publics et particuliers qu'il fréquenta avec autant de fruit que d'assiduité, enfin cinq années entières, employées à se perfectionner, lui firent croire qu'il pouvait demander le bonnet. Il revint en Allemagne, et il l'obtint à Iéna le 4 septembre 1677. Ses talents ne tardèrent pas à être connus. Schelhammer fut recherché de toute part; on le demanda à Helmstadt où il enseigna pendant dix ans, c'est-à-dire, depuis 1679 jusqu'en 1689; il remplit ensuite une chaire à Iéna, et passa, en 1695, à Kiell en qualité de professeur primaire. Le duc de Holstein-Gottorp l'honora de sa confiance et le nomma son médecin. Pour tout dire en un mot, Schelhammer s'acquitta tellement des emplois qui lui furent confiés, qu'il jouit constamment d'une réputation si brillante, qu'elle ne fut pas même ternie par les torts qu'il eut vis-à-vis de ses contemporains.

Triste condition de l'humanité! Toujours de l'homme partout. Notre médecin en est la preuve. La fougue de son tempérament le porta souvent à s'élever contre le mérite d'autrui, qu'il n'apprécia pas toujours avec assez de justice, pendant que son amour-propre l'engageait à prôner le sien. On ne peut certainement lui refuser beaucoup de génie et de science, mais la modestie lui manqua; comme il était encore naturellement chagrin, on ne parvenait point aisément au bonheur de lui plaire. Il était d'ailleurs si fortement entiché de la philosophie d'Aristote, qu'il avait embrassée à la persuasion d'Herman Conringius, son beau-père, qu'il se fit là-dessus plusieurs affaires avec les savants qui trouvaient que les sentiments de cet ancien philosophe n'étaient plus de mode. Il y en a en effet dans les sciences humaines; non que la nature puisse varier au gré des novateurs, mais tout uniment parce que la raison éclairée par l'expérience voit les choses sous un autre point de vue que nos pères. — Schelhammer mourut le 2 janvier 1716; et selon Mathias, le 11 février : dans sa soixante-septième année. Il était de l'académie des *Ricovrati* de Padoue, et de celle des curieux de la nature, dans laquelle il avait été promu à la place d'adjoint, sous le nom de Théophraste. On lui doit une édition de l'introduction à la médecine par Conringius, son beau-père, avec des notes; on lui doit aussi beaucoup d'observations qui méritent d'être lues, sur la langue, sur le larynx, sur les glandes salivaires, sur le diaphragme, sur le mésentère, sur le colon et le cœcum, sur le réservoir du chyle, sur les reins, sur les doigts et les ongles, sur la lymphe et les canaux lymphatiques. Les éphémérides d'Allemagne contiennent encore plusieurs pièces de cet auteur, comme l'anatomie d'une môle, un mémoire sur le calcul du cerveau, etc.: mais rien ne lui a fait plus d'honneur que les ouvrages qu'il a publiés en différents temps; on en pourrait même faire un bon recueil qui enrichirait la médecine, si quelque éditeur se donnait la peine de les choisir. Voici les titres sous lesquels notre auteur les a fait paraître : — *In physiologiam introductio. Helmæstadii*, 1681, in-4°. — *Catalogus plantarum rariorum quas in hortulo domestico aluit. Ibidem*, 1683, in-4°. — *De auditu liber unus. Lugduni Batavorum*, 1684, in-8°. Il y a plus de physique que d'anatomie dans ce traité. — *Catalogus plantarum horti academici. Helmæstadii*, 1684, in-4°. Quoique l'auteur n'eût point fait son affaire principale de la botanique il n'a pas laissé d'orner ce catalogue de plusieurs remarques utiles.

Epistola ad Georgium Wedelium de pulsu. Ibidem, 1690, in 4°. — *Catalogus plantarum circa Helmæstadium sponte nascentium. Ibidem*, 1693, in-4°. — *De genuina febres curandi methodo. Ienæ*, 1693, 1727, in-4°. — *Epistola ad Rayum de nova plantas in classes digerendi ratione. Hamburgi*, 1695, in-4°. *Ienæ*, 1695, in-4°. Il n'y a rien de remarquable. — *Onkologia parva, seu, de humani corporis tumoribus, corumque legitima curandi ratione. Ienæ*, 1695, 1701, in-4°. — *Natura sibi et medicis vindicata. Kiliæ*, 1697, in-4°. — *Naturæ vindicatæ vindicatio, qua ea quæ libro de natura olim fuerunt asserta, ulterius confirmantur atque explicantur. Ibidem*, 1702, in-4°. Cet ouvrage a été écrit contre Sturmius et Boyle. L'auteur prétend que la nature est un être particulier qui existe, mais

dont on ne peut définir les opérations. Il se trompe, puisque la nature n'est qu'une manière d'être dépendante des lois du mécanisme, et que celles-ci sont les suites des propriétés que le créateur a imprimées à nos organes. — *Acidularum Schwalbacensium et Pyrmontanarum per experimenta exploratarum inter se collatio. Kiliæ*, 1704, in-4°. — *Analecta anatomico-physiologica. Ibidem*, 1704, in-4°. — *Anatome xiphiæ ad Hottonum. Hamburgi*, 1707, in-4°. Le xiphias est un poisson cétacé, qui a le museau fait en forme d'épée. C'est l'espadon. — *De nitro, vitriolo, alumine et atramentis opusculum. Amstelodami*, 1709, in-8°. Il assure que le nitre, dont nous nous servons, a été inconnu aux anciens. — *De humani animi adfectibus. Kiliæ*, 1710, in-4°. Il prouve, par des exemples plus ou moins frappants, les effets des passions sur le corps. — *Ars medendi universa, ex veris suis fundamentis eruta, et probatissimis veterum et recentiorum sententiis curate expensis superstructa. Opus posthumum; nunc demum edidit Ernestus Fridericus Burchard. Lipsiæ*, 1747, 1748, 1752, trois volumes in-4°. Le premier volume avait paru à Weimar en 1717; c'est un traité de physiologie, où l'auteur censure tous les systèmes qui avaient cours de son temps. — Christian-Etienne Scheffel, docteur en médecine, désigné professeur ordinaire dans l'académie de Gripswald, a publié à Wismar en 1727, in-8°, le recueil des lettres que les savants ont écrites à Schelhammer, et il y a joint la vie très-détaillée de ce médecin, avec une liste souvent historique de ses écrits. Ce recueil est intitulé : *Virorum clarissimorum ad Guntherum Christophorum Schelhammerum epistolæ selectiores, rem litterariam, philosophiam naturalem ac medicinam potissimum spectantes.*

Apr. J.-C. 1649. — DUNCAN (Daniel), fils de Pierre et petit-fils de Guillaume, médecins issus d'une famille noble d'Ecosse, naquit en 1649 à Montauban, où son père exerçait alors son art avec assez de réputation. Il étudia la philosophie à Toulouse avec Bayle, auteur du Dictionnaire critique ; et après en avoir achevé le cours, en 1668, il alla à Montpellier, où il reçut le bonnet de docteur en médecine en 1673. Après sa promotion il se rendit à Paris, toujours occupé du dessein de se perfectionner dans son art ; au bout de quatre ans, il revint à Montauban pour le pratiquer. Mais la révocation de l'édit de Nantes le chassa de sa patrie en 1685 ; il se retira à Genève, et ensuite à Berne, où il demeura pendant huit ou neuf ans. La manière dont il exerça la médecine, lui fit beaucoup d'honneur dans cette dernière ville ; il y enseigna même l'anatomie avec réputation; il fut cependant obligé d'en sortir en conséquence d'une ordonnance des magistrats, par laquelle il fut enjoint aux Français réfugiés de passer ailleurs. Duncan obéit à cet ordre. Il alla d'abord à Berlin, où il obtint le titre de professeur en médecine. En 1707, il se rendit à La Haye et il y demeura douze ans; mais il quitta cet endroit pour passer à Londres, où il mourut le 30 avril 1735, âgé de 86 ans. Duncan est auteur de plusieurs ouvrages dans lesquels on remarque beaucoup d'idées neuves, et en même temps une infinité d'opinions plus absurdes les unes que les autres. Voici les titres sous lesquels ces ouvrages ont été publiés :

Explication nouvelle et méthodique des actions animales. Paris, 1678, in-12. C'est presque tout Willis en français; mais non content d'avoir adopté la fausse théorie de ce médecin anglais, il a parsemé son livre d'opinions ridicules. — *La chimie naturelle, ou explication chimique et mécanique de la nourriture de l'animal.* Montauban, première partie, 1681. Deuxième et troisième parties, Paris, 1687, in-12. Les trois ensemble, La Haye, 1707, in-8°. En latin, sous le titre de *Chymiæ naturalis specimen. Amstelodami*, 1707, in-8°. — *L'Histoire de l'animal, ou la connaissance du corps animé par la mécanique et par la chimie.* Paris, 1682, 1687, in-8°. En latin, Amsterdam, 1683, in-8°. Le système à la mode était alors de rendre la nature toute chimique, elle, dont les opérations n'ont aucun rapport avec les fourneaux, les fermentations, les sublimations, etc. — *Traité sur l'abus du café, du chocolat et du thé.* Roterdam, 1705, in-8°. En allemand, Leipsic, 1707, in-12. En anglais, Londres, 1716, in-8°. C'est le seul des ouvrages de Duncan qui mérite quelque attention.

Apr. J.-C. 1649. — PALFIN (Jean), chirurgien et anatomiste, était de Courtrai, où il naquit en 1649, peut-être en

l'année suivante. Cet homme est recommandable par le grand amour qu'il eut pour sont art; il l'enseigna publiquement à Gand, en qualité de lecteur, et il s'acquit assez de réputation dans cette ville. Il s'en fit même chez l'étranger par les ouvrages qu'il publia; mais comme ils sont presque entièrement tirés de ceux des autres, et qu'on y trouve peu d'observations qui lui soient propres, on n'a pas tardé à les apprécier à leur juste valeur. Dans son Anatomie chirurgicale, qui parut en flamand à Leyde, Palfin fait mention des instruments les plus nouveaux de son temps et donne la description de plusieurs autres parmi lesquels on remarque un bistouri herniaire fort ressemblant à celui dont Ledran s'est fait honneur. — Comme Palfin était fort curieux de tout ce qui pouvait contribuer à la perfection de la chirurgie, il passa plusieurs fois à Londres et à Leyde pour y voir par lui-même les progrès que faisait cet art utile dans ces deux villes. Il allait presque tous les ans à Paris, et il y recueillait, de la bouche des savants maîtres de cette capitale, les principes des nouvelles méthodes et le détail des découvertes les plus intéressantes. Ce n'est pas que Palfin n'en fît quelquefois lui-même. Vers l'année 1722, il apporta à Paris une sorte de forceps, connu sous le nom de *tire-tête de Palfin*, revendiqué ensuite par Ledoux, chirurgien d'Ipres, et qui a subi depuis ce temps-là bien des corrections et des perfections. M. Levret, qui en parle, croit que la première idée de cet instrument est due à la cuiller de Paré, laquelle fait exactement la moitié de l'instrument de Palfin; et que celui-ci fit son forceps en ajoutant une seconde cuiller, les deux se regardant par le creux. — Notre chirurgien mourut à Gand en 1730, à l'âge de près de 80 ans. On a de lui une Ostéologie en flamand, qui fut bien reçue lorsqu'elle parut à Gand, en 1701, in-12. Elle fut réimprimée à Leyde en 1702 et en 1727, sous le même format, et traduite en allemand, Breslau, 1630. L'auteur en avait préparé une édition française, mais il mourut au moment où il allait la donner à l'imprimeur; ce contre-temps n'empêcha cependant point qu'elle ne fût publiée à Paris en 1731, in-12. Les autres ouvrages de Palfin sont :

Description anatomique des parties de la femme qui servent à la génération, avec le traité des monstres de Fortunio Liceti, et la description de celui né à Gand en 1703. Leyde, 1708, 1724, in-4°, en flamand. — *Anatomie chirurgicale, ou description exacte des parties du corps humain, avec des remarques utiles aux chirurgiens dans la pratique de leur art.* Leyde, 1710, 1718, in-8°, en flamand. Leipsic, 1717, in-8°, en allemand. Palfin n'est pas le premier qui ait tenté de concilier l'anatomie avec la chirurgie; plusieurs auteurs l'avaient fait avant lui et mieux que lui. Mais comme son ouvrage n'était pas sans mérite, Devaux, chirurgien de Paris, le sollicita de le mettre en français; et comme l'auteur ne possédait qu'imparfaitement cette langue, il l'aida encore dans sa traduction. Il veilla même à l'édition qui fut publiée à Paris en 1726, deux volumes in-8°. Il en parut une seconde dans la même ville, 1734, deux volumes in-8°, avec figures; elle est due aux soins de Boudon, docteur en médecine établi à Vendôme, qui l'a revue, corrigée et augmentée, qui l'a même enrichie de notes dans le premier volume et refondue dans le second. L'éditeur y a joint les observations anatomiques et chirurgicales de Ruysch et celles de Brisseau. M. Antoine Petit, docteur régent de la faculté de médecine en l'université de Paris, et professeur d'anatomie, de chirurgie et de l'art des accouchements, n'a pas jugé l'ouvrage de Palfin indigne de son attention. On lui doit l'édition de Paris de 1753, en deux volumes in-8°, avec un grand nombre de figures en taille-douce; mais il a entièrement refondu ce traité, qu'il a encore enrichi d'une ostéologie nouvelle. L'Anatomie chirurgicale a paru en italien, Venise, 1758, trois volumes in-8°; en allemand, 1760, in-12. — Palfin a traduit en flamand le Traité des maladies des yeux d'Antoine Petit, chirurgien à Mery-sur-Seine, auquel il a joint, dans la même langue, la découverte publiée par l'académie des sciences de Paris sur la véritable opération de la cataracte, une lettre écrite par Woolhouse sur le même sujet, le mémoire de Dominique Anel touchant la guérison de la fistule lacrymale, et diverses observations qui lui sont propres. Cette traduction a paru à Leyde, 1714, deux volumes in-4°.

Apr. J.-C. 1649.— FLOYER (Jean), médecin anglais, naquit à Hintes dans la province de Stafford vers l'an 1649. Il

prit ses degrés en philosophie dans l'université d'Oxford, et passa ensuite aux écoles de médecine de la même ville, où il fut reçu docteur le 8 juillet 1680. Les connaissances qu'on acquiert sur les bancs ne suffisent pas pour faire un praticien; Floyer le savait, et pour cette raison il se rendit à Lichfield, ville considérable de sa province, où il se mit à étudier la nature aux lits des malades. Les progrès qu'il fit dans cette partie essentielle de son art, lui attirèrent bientôt la confiance des principaux habitants et lui méritèrent en même temps une réputation si étendue, que le roi l'honora du titre de chevalier pour encourager ses talents. Ce médecin était grand partisan des bains froids; il n'a rien négligé pour les remettre en vogue, et pour en faire sentir l'utilité et la sûreté. Il les vante beaucoup pour les maladies des nerfs, le rhumatisme, les varices, etc.; et il prétend que la chartre n'est devenue si commune en Angleterre, que depuis le temps qu'on a aboli l'usage de baptiser les enfants par immersion. Parmi les ouvrages de Floyer, il y en a qui n'ont point d'autre objet que d'établir cette doctrine. Voici les titres sous lesquels les uns et les autres ont paru :

The Touchstone of medicines. Londres, 1687, 1691, in-8°. Il a intitulé cet ouvrage, Pierre de touche des médicaments tirés des règnes végétal, minéral et animal; et cette pierre de touche par rapport aux plantes, c'est le goût et l'odorat. — *The preternatural state of animal humours described by their sensible qualities*, c'est-à-dire, état non naturel des humeurs animales démontré par leurs qualités sensibles. Londres, 1696, 1698, in-8°. Il y établit la doctrine des ferments, — *An enquiry into the right use of baths*, ou, recherches sur l'usage et l'abus des bains chauds, froids et tempérés. Londres, 1697, in-8°. Cet ouvrage a paru sous différents titres, comme : *Antient Psychrolusie revived.* Londres, 1702, in-8°. La matière est plus amplement détaillée dans cette autre édition : *History of hot and cold bathing antient and modern with, an Appendix of D. Baynard.* Londres, 1709, in-8°, et encore 1715, 1722, sous le même format. En allemand, Breslau, 1749, in-8°. — *A treatise of the asthma*, ou, Traité de l'asthme. Londres, 1698, 1710, 1726, in-8°. En français, Paris, 1761, in-12. — *The physicians Pulse-Watch*, c'est-à-dire, horloge médicinale pour toucher le pouls. Londres, 1707, 1710, deux volumes in-8°. En italien, Venise, 1715, in-4°, sous le titre d'*Orivolo del pulso.* L'auteur y détermine le nombre des pulsations qui se font sentir dans un temps donné, et qui sont propres aux sujets de différent âge, sexe, tempérament, et même aux différents temps de la journée. On n'a pas toujours trouvé ses calculs justes; mais des observations recueillies en Angleterre ne peuvent pas se vérifier dans tous les pays. — *Medicina Geromica of preserving old mens health, with an appendix concerning the use of oil and unction and a letter on the regimen of jounger years.* Londres, 1725, in-8°. — Cette édition est la seconde; il y propose différents moyens tirés du régime, pour mettre les malades à l'abri des exhalaisons qui venaient de leur corps et qui sont si capables de nuire quand on néglige d'en purger les chambres.

Apr. J.-C. 1649.—DEVAUX (Jean), naquit à Paris le 27 janvier 1649. Après ses cours d'humanités et de philosophie qu'il fit avec distinction, son père voulut l'engager à prendre le parti de la chirurgie. Une secrète aversion pour cet art, et principalement pour les opérations qu'il exécute sur le corps humain, fut la principale raison qu'il opposa à la volonté de son père; mais celui-ci trop absolu dans ses volontés pour ne pas être obéi, persista dans son dessein, et, après avoir eu la douleur de voir son fils se laisser aller pendant quelques années à la fougue des passions qu'une jeunesse inconsidérée inspire et entretient, il eut le plaisir de le trouver enfin docile à ses avis. Devaux, qui aimait l'indépendance, s'était vengé de la contrainte à laquelle son père voulait l'assujettir par la résistance à ses ordres; mais après avoir refusé d'être chirurgien malgré lui, il le fut par réflexion, autant que par soumission à la volonté de ce père qui avait disposé de lui, sans consulter son goût. Il commença donc par s'appliquer à l'étude de la théorie, et il en prit les leçons sous Claude David, le fils, qui fut depuis premier chirurgien de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, et qui auparavant était fort en vogue pour la saignée. Devaux s'aperçut, sous cet habile maître, qu'il avait quelque disposition pour l'état dans lequel il était entré. Plus il suivait les leçons de David, plus il sentait naître en lui du goût pour

une science qu'il avait d'abord eue en horreur.

Il commençait déjà à être répandu dans le public, lorsqu'il perdit son père en 1695. Il sentit vivement cette perte, et, pour la réparer en quelque sorte, il s'appliqua plus que jamais à faire revivre en lui-même toute la probité et l'habileté d'un homme qui avait si long-temps et si utilement servi le public, et qui en mérita l'estime pendant sa vie et les regrets après sa mort. Devaux était plus en état que personne de remplacer son père. Il possédait à un degré éminent l'art si nécessaire de bien employer le temps; et comme il avait reçu de la nature un esprit vif, pénétrant, une mémoire heureuse, il saisissait les choses à la simple lecture, et en retenait long-temps une idée nette et solide. — Le mérite de ce chirurgien a toujours été applaudi du public, et en particulier de ses confrères. Ils lui en donnèrent des preuves, en le nommant deux fois prévôt, c'est-à-dire, en le mettant, conjointement avec trois autres, à la tête de sa compagnie pour gérer ses affaires et présider à la réception des candidats. A la fin de sa première prépositure, il fut exilé pendant quelques jours à Soissons; mais comme il n'avait été ainsi traité que parce qu'il avait opposé une vigoureuse résistance aux sourdes menées de l'intrigue, ses confrères le récompensèrent de son zèle pour les intérêts de leur corps, en le nommant tous d'une voix prévôt pour la seconde fois. — Les grands travaux de corps et d'esprit auxquels Devaux se livrait sans relâche, n'abrégèrent point ses jours, et n'affaiblirent point sa tête qu'il conserva saine jusqu'au dernier soupir. Il supportait le travail de tête dans un âge avancé, beaucoup plus facilement que n'aurait fait un jeune homme, d'un tempérament même robuste. Comme il avait amassé une bibliothèque considérable, qu'il augmentait tous les jours, et dont ses amis et ses confrères partageaient avec lui l'usage; comme de plus il s'était, depuis long-temps, familiarisé avec les livres, il trouvait ses délices dans son cabinet : ceux qui venaient l'y voir ne sortaient jamais d'avec lui sans avoir appris quelque chose d'utile. Dans les dernières années de sa vie, la grosseur de ses jambes, qui étaient devenues très-enflées, et la pesanteur de l'âge encore plus que celle du corps l'empêchant de sortir aussi souvent qu'il l'eût désiré, presque toutes ses journées étaient employées à lire, ou à composer, ou à répondre, soit par écrit, soit de vive voix, aux consultations qu'on lui demandait.

Devaux sentait depuis long-temps que sa fin approchait, et il s'y préparait en chrétien. Mais le jour auquel il revit un petit mémoire qui contenait très-brièvement le catalogue de ses ouvrages, avec quelques circonstances de sa vie, il eut un pressentiment que l'heure de sa mort n'était pas éloignée. En effet, la nuit suivante, qui était celle du samedi 23 avril 1729, au dimanche 24, il sentit une oppression et une pesanteur extraordinaire à la poitrine, qui fut même si violente, qu'on fut obligé de lui faire recevoir les derniers sacrements le dimanche même. L'oppression continua toujours malgré les prompts remèdes qu'on lui administra. Cela ne l'empêcha pas de retoucher encore le mémoire dont on vient de parler; mais succombant à la violence du mal, il mourut le lundi 2 mai de l'année 1729, sur les six heures du matin, à l'âge de 81 ans. Il eut deux filles de son mariage. La cadette mourut peu de temps après avoir embrassé la vie religieuse, et l'aînée épousa M. Chateau, chirurgien.

Ceux qui voudront plus de détails sur la vie de Devaux, ne pourront mieux faire que de lire l'Eloge historique qu'en a fait M. Sue le jeune, maître en chirurgie à Paris. C'est de cet ouvrage que j'ai extrait tout ce que je viens d'en dire. M. Astruc n'a point parlé aussi favorablement que M. Sue, sur le compte du chirurgien qui est le sujet de cet article. C'était, dit-il, un homme à qui il ne manquait ni esprit, ni connaissance des lettres, mais qui aurait acquis plus de réputation, s'il avait mieux connu ses forces et n'était pas si souvent sorti de sa sphère, en entreprenant des ouvrages au dessus de sa portée. Astruc a cependant estimé plusieurs de ses traductions dont il fait l'éloge. Il en blâme d'autres; car il ajoute que Devaux a donné quelques versions si mauvaises, que de bons ouvrages latins sont devenus de pitoyables traités français. M. Sue n'a pas manqué de s'inscrire en faux contre cette censure; il n'y voit que prévention soutenue par cet esprit de corps, dont les plus grands génies ne sont pas plus à l'abri que les autres. Mais cette passion que l'on appelle esprit de corps, n'a-t-elle eu lieu que parmi les médecins? Si Astruc est tombé dans l'excès des repro-

ches, M. Sue n'a point évité celui des louanges. — On doit à Devaux les ouvrages suivants qu'il a augmentés ou traduits :

L'Art de saigner, par Henri-Emmanuel Meurisse. Paris 1689, 1728, in-12. Ce chirurgien l'avait publié en 1686, sous le titre de l'*Art de saigner, accommodé aux principes de la circulation du sang*. — *Nouveaux éléments de médecine, ou réflexions physiques sur les divers états de l'homme, divisés en trois parties*. Paris, 1698, deux volumes in-12. Ouvrage traduit du hollandais de Corneille Bontekoë, avec des éclaircissements et des augmentations. — *Observations chirurgicales de Saviard*. Paris, 1702, in-12. Comme ces observations étaient la plupart sur des feuilles volantes toujours sujettes à s'égarer, Devaux les rassembla et les mit en ordre après la mort de l'auteur. Il y a joint un recueil de quelques remèdes particuliers dont Saviard s'est servi dans le traitement des maladies qui sont le sujet de ses Observations. — *Nouvelle pratique médicinale de Gladbach où il est traité de la fièvre, du scorbut, de la cachexie, du catarrhe, avec les remèdes qui conviennent à leur guérison*. Paris, 1704, in-12. L'auteur, médecin à Creutznac et zélé sectateur de la doctrine de Bontekoë, avait publié cet ouvrage en latin l'an 1694. — *Traité de la maladie vénérienne et des remèdes qui conviennent à sa guérison*. Paris, 1711, deux volumes in-12. Il est traduit d'après l'ouvrage latin de Charles Musitan, médecin de Naples; Devaux y a joint des remarques judicieuses et intéressantes. — *Traité complet des accouchements de La Motte*. Paris, 1722, in-4°. Il a fourni la plupart des observations et des réflexions qui l'accompagnent. On a encore une édition de Paris, 1765, deux volumes in-8°. — *Traité complet de chirurgie* par *La Motte*. Paris, 1722, trois volumes in-12. Il en a usé de même à l'égard de cet ouvrage que du précédent.

L'Abrégé anatomique de Laurent Heister, professeur d'anatomie et de chirurgie à Altorf. Traduction faite sur la seconde édition de cet abrégé qui avait paru à Altorf et à Nuremberg en 1719. Paris, 1724, in-12. — *Deux dissertations médicinales et chirurgicales, l'une sur la maladie vénérienne et sur une méthode particulière de la traiter par les frictions; l'autre, sur la nature et la curation des tumeurs* : par M. Deidier. Traduction française sur l'édition latine de Londres, en 1723. Paris, 1725, in-12. — *Les Aphorismes d'Hippocrate expliqués conformément au sens de l'auteur, à la pratique médicinale et à la mécanique du corps humain*. Traduction française sur la version latine d'un auteur anonyme (Hecquet) imprimée à Paris en 1723. Paris, 1725 et 1727, deux volumes in-12. — *Anatomie de Dionis*. Paris, 1728, in-8°, avec des augmentations et des réflexions. — *Le Chirurgien-Dentiste*, par *Fauchard*. Paris, 1728, deux volumes in-12. Il fit des corrections à cet ouvrage, et il y inséra des observations qui lui sont propres. — *Abrégé de toute la médecine pratique* par *Allen*; traduction française d'un chirurgien de Paris, avec la méthode de Sydenham, et quelques formules conformes à la pratique française. Paris, 1728, trois volumes in-12. M. Boudon, docteur en médecine, en donna une autre édition en 1737, six volumes in-12. Les libraires en publièrent une autre en 1741, sept volumes in-12. Enfin le même M. Boudon en donna une dernière édition en 1752, avec beaucoup d'additions et de corrections, aussi en sept volumes in-12.

Traité de la vertu des médicaments, traduit du latin de Boerhaave. Paris, 1729, in-12. Cette version et les suivantes n'ont paru qu'après la mort de M. Devaux. — *Traité des maladies aiguës des enfants, avec des observations médicinales sur les maladies et sur d'autres matières très-importantes, et une dissertation sur l'origine, la nature et la curation de la maladie vénérienne*. Traduit du latin de Gauthier Harris, sur la seconde édition imprimée à Londres en 1705. Paris, 1730, 1738, in-12. — *Traité de la nature, des causes, des symptômes et de la curation de l'accident le plus ordinaire du mal vénérien*, par Guillaume Cockburn. Traduit sur l'édition latine imprimée à Leyde en 1717. Paris, 1730, in-12. — *Traité des maladies qui arrivent aux parties génitales des deux sexes, et particulièrement de la maladie vénérienne*; par Jacques Vercelloni. Traduit sur l'édition latine de Leyde de 1722. Paris, 1730, in-12. — *Emménologie ou traité de l'évacuation ordinaire aux femmes, où l'on explique les phénomènes, les retours, les vices et la méthode curative qui la concernent, selon les*

lois de la mécanique; par M. Freind. Paris, 1730, in-12. — Ce chirurgien ne s'est point borné à publier, corriger, augmenter ou traduire les ouvrages d'autrui; il en a fait imprimer d'autres qui sont de sa composition :

Le Médecin de soi-même, ou l'Art de conserver la santé par l'instinct. Leyde, 1682, in-12. Il se plaît à tourner en ridicule les médecins de son temps, et il donne lui-même dans le plus grand des ridicules où les médecins soient jamais tombés, je veux dire, l'astrologie médicinale et les influences des astres. — *Découverte sans découverte.* Paris, 1684, in-12. Il publia cet écrit au sujet d'une brochure que Blegny avait mise au jour sous le titre de *Découverte du véritable remède anglais pour la guérison des fièvres.* Cette brochure n'était qu'une affiche de ce charlatanisme dont Blegny faisait profession ouverte. *Factum sur les accouchements.* Paris, 1695, in-4°. Peu, célèbre accoucheur, avait publié en 1694 un livre intitulé : *La Pratique des accouchements*, dans lequel il avait inséré, en parlant des cohérences de la vulve et du vagin, un fait qu'on l'accusa d'avoir falsifié, et qui compromettait l'honneur de plusieurs de ses confrères. Devaux était de ce nombre, ayant vu et suivi la malade pendant le traitement qu'elle essuya, après avoir souffert une opération contre laquelle Peu s'était beaucoup élevé. Ce fut à cette occasion que Devaux publia une espèce de *Factum*, tant pour se justifier lui même d'avoir conseillé l'opération, que pour mettre d'accord les deux praticiens divisés.

L'Art de faire des rapports en chirurgie. Paris, 1703, 1730 et 1743, in-12. La dernière édition a été augmentée et corrigée par M. Morand. En allemand, Bautzen, 1713, in-8°. L'auteur enseigne la pratique, les formules et le style le plus en usage parmi les chirurgiens commis aux rapports; il y joint un extrait des arrêts, des statuts et des règlements faits en conséquence.—*Index funereus chirurgorum parisiensium, ab anno* 1315 *ad annum* 1714. *Trivoltii*, 1714, in-12. Il a continué cet ouvrage jusqu'en 1729, qui est l'année de sa mort, et on le trouve imprimé à la suite des *Recherches historiques et critiques sur l'origine de la chirurgie en France.* — *Dissertation sur l'opération césarienne.* Elle se trouve dans le *Traité des opérations* de Verduc, édition de 1720. Il y discute les dangers de cette opération, rapporte les exemples de sa réussite cités par les auteurs, et finit par conclure qu'elle peut être pratiquée, dans quelques cas, sur la femme vivante. — *Dissertation concernant la chirurgie des accouchements, tant sur son origine que sur les progrès qu'elle a faits en France jusqu'à présent* (1727). Elle se trouve dans la continuation des Mémoires de littérature et d'histoire par le P. Desmolets, tome III, page 462. C'est une histoire suivie, quoique abrégée, de l'art des accouchements, depuis la création du monde jusqu'à nos jours. Il finit par l'éloge des plus célèbres accoucheurs français : Mauriceau, Viardel, Portal, Peu, Fournier, Armand, Dionis, de La Motte.

Apr. J.-C. 1649. — BIDLOO (Godefroi) naquit à Amsterdam en 1649. Il s'appliqua premièrement à la chirurgie, qu'il exerça avec beaucoup de succès; il fut même employé en qualité de chirurgien d'armée. Il prit ensuite le bonnet de docteur en médecine, et fut honoré du titre de médecin de Guillaume III, roi d'Angleterre, qui le recommanda si fortement aux curateurs de l'université de Leyde, qu'à sa considération on le nomma, en 1694, à la chaire d'anatomie et de chirurgie dans les écoles de la faculté de cette ville. Bidloo y mourut en 1713, âgé de 64 ans. — Ce médecin a publié cent cinq planches qui représentent les différentes parties du corps humain : mais on accuse quelques-unes de ses figures de manquer d'exactitude; l'art y brille plus que la nature. Celles des nerfs et des vaisseaux sont vicieuses; les muscles sont mieux exprimés, ainsi que les os, sinon que ces derniers sont en général trop ronds et trop petits. Cet auteur donne une membrane urinaire au fœtus humain, contre le sentiment des meilleurs anatomistes. Verheyen le pria de démontrer publiquement cette membrane ou d'enseigner la méthode de la trouver; mais il a usé de tant de subterfuges pour éluder la force de cette objection, qu'il a laissé tout le monde dans l'opinion qu'il n'avait jamais découvert ce sac urinaire dans le fœtus humain, et que c'était par une fausse analogie qu'il lui avait supposé une partie qui n'existe que dans les animaux brutes.

Bidloo eut plusieurs démêlés avec Frédéric Ruysch, son émule; il les poussa avec trop de vivacité, et ne se fit point

honneur par sa conduite. Il est vrai que Ruysch en agit assez mal à son égard; il engageait ses disciples à lui mander par lettres ce que lui-même avait remarqué de défectueux dans les ouvrages de son adversaire, et il en saisissait cette occasion pour écrire contre lui pour démontrer ses erreurs. Bidloo attaqua aussi Guillaume Cowper, mais avec plus de raison et même de modération; il plaida plus dignement sa cause. Il accusa Cowper de plagiat par-devant la société royale d'Angleterre, et l'accusa de lui avoir enlevé ses propres figures, qu'il avait publiées sans lui en faire honneur, sous le faible prétexte d'en avoir corrigé quelques-unes et d'avoir mis leurs explications en meilleur ordre. On prétend cependant que Cowper ne fit autre chose, pour se donner le nom d'auteur, que d'effacer celui de Bidloo des planches qu'il avait achetées au nombre de trois cents, chez l'imprimeur hollandais, et d'y substituer le sien. Le fait est que Cowper se disculpa assez mal de cette imputation; mais l'irrégularité de sa conduite à cet égard ne semble point avoir porté atteinte à la considération dont il a joui parmi les anatomistes. Passons maintenant à la notice des ouvrages de Bidloo.

Anatomia corporis humani centum et quinque tabulis per artificiosissimum G. de Lairesse ad vivum delineatis demonstrata, veterum, recentiorumque inventis explicata, plurimisque hactenus non detectis illustrata. Amstelodami, 1855, in-fol., *maximo regali. Lugduni Batavorum*, 1739, in-fol., forme d'Atlas, avec 114 planches. *Ultrajecti*, 1750, in-fol. avec un supplément. — *De anatomes antiquitate oratio. Lugduni Batavorum*, 1964, in-fol. C'est le discours qu'il prononça lorsqu'il prit possession de la chaire de chirurgie et d'anatomie à Leyde — *Vindiciæ quarumdam delineationum anatomicarum contra animadversiones Friderici Ruysch. Ibidem*, 1697, in-4°. — *Observationes de animalculis in hepate ovillo et aliorum animalium detectis. Ibidem*, 1698, in-4°. — *Guillelmus Cowperus criminis litterarii citatus coram tribunali societatis Anglicæ. Ibidem*, 1700, in-4°. — *Exercitationum anatomico-chirurgicarum decades duæ. Ibidem*, 1708, in-4°. On y trouve plusieurs observations importantes sur les maladies chirurgicales, et l'on y remarque les sentiments particuliers de l'auteur sur la structure du corps humain. Il nie l'existence du fluide nerveux, et prétend que les nerfs sont solides et non creux. — *Opuscula omnia anatomico-chirurgica edita et inedita. Lugduni Batavorum*, 1715, 1725, in-4°, avec figures. — Manget parle de Lambert Bidloo, qui a donné une dissertation, *De re herbaria*, imprimée à Amsterdam, en 1683, in-12, et à Leyde, en 1709, in-12, avec le catalogue des plantes de Jacques Commelin. Il cite encore Nicolas Bidloo, médecin du czar Pierre-le-Grand, qui a publié à Moscou, en 1705, la description d'un monstre humain à deux têtes. Suivant M. Carrère, Lambert Bidloo était frère de Godefroi et père de Nicolas.

Apr. J.-C. 1650 *environ*. — PONA (François), de Vérone, reçut le bonnet de docteur en médecine à Padoue, à l'âge de 20 ans. Il se fit agréger au collége des médecins de sa ville natale, et il s'y distingua, non-seulement par son habileté dans l'art de guérir, qu'il connaissait mieux que personne de son temps, mais encore par son savoir dans les langues et belles-lettres. Ce furent ces talents qui lui ouvrirent l'entrée de plusieurs académies d'Italie, à qui il fit honneur. Il obtint même, en 1651, le titre d'historiographe de l'empereur Ferdinand III, mais il mourut peu de temps après. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en prose et en vers, dont les bibliographes font mention. Tels sont:

Disputatio de lycanthropi. — *De vitiata respiratione*. — *De lue venereâ*. — *Farrago medica peregrina remedia continens*. — *Theoria anatomica plantarum*. — *Consultationum medicarum centuriæ tres*. — *Antidotus bezoardica adversus omnia venena. Veronæ*, 1622, in-12. — *Il Paradiso de' fiori e catalogo delle piante chè si possono avere del monte Baldo*. Vérone, 1622, in-4°. — *La Maschera jatropolitica, overo cervello e cuore principi rivali, etc.* Milan, 1627. In-12. — *Elogia. Veronæ*, 1629, in-4°. — *Medicinæ anima, sive, rationalis praxis epitome, selectiora remedia ad usum principum continens. Ibidem*, 1629, in-4°. — *Trattato de veneni e lor cura*. Vérone, 1643, in-4°. — *Prudentia medica. Venetiis*, 1650, in-12. — *Academico medica saturnalia. Veronæ*, 1652, in-8°.

Jean Pona, apothicaire de Vérone,

était de la famille du précédent, peut-être son père. Il a écrit :

Plantæ, seu, simplicia quæ in Baldo monte et in via ad Baldum reperiuntur, cum iconibus. Veronæ, 1593, in-4°. *Antverpiæ*, 1601, in fol. avec l'*Historia rariorum stirpium de Charles l'Escluse. Editio altera, cui additæ sunt nonnullæ stirpes insignes ab Honorio Bello Vicentino in Creta observatæ. Basileæ*, 1608, in-4°. Le même ouvrage en italien, sous le titre de *Monte Baldo descritto*. Venise, 1617, in-4°, avec figures. — *Del vero balsamo degli antichi*. Venise, 1623, in-4°.

Ap. J.-C. 1650 *env.* — VELSCHIUS (George Jérôme), natif d'Augsbourg, se fit beaucoup considérer par la diversité de ses talents. Il apprit les belles-lettres, la philosophie, les langues grecque, hébraïque et arabe, la musique et la plupart des arts libéraux ; aussi parut-il comme un prodige dans les principales universités d'Allemagne, entre autres dans celles de Tubingue et de Strasbourg, où il s'était rendu pour se perfectionner dans la philosophie. Dès qu'il y eut fait ces admirables progrès qui lui méritèrent l'estime de ses maîtres, il apprit encore le syriaque et même un peu de théologie. La médecine fut ensuite le principal objet de ses études ; il s'avança tellement dans cette science, qu'il obtint le bonnet de docteur à Bâle en 1645. Bientôt après, il voyagea en Italie, s'arrêta à Padoue, et fut reçu partout avec honneur et distinction. Il revint dans sa patrie vers la fin de 1649, et ne tarda point à se livrer à la pratique ; il acquit même tant de réputation par les succès de ses cures, que le collége des médecins d'Augsbourg se glorifia de l'avoir pour membre, et que l'Académie des curieux de la nature s'empressa de le mettre au nombre des siens, sous le nom de Nestor I. Il correspondit parfaitement à cet honneur, car il communiqua quantité d'observations intéressantes à cette compagnie de savants. — Velschius était un peu entêté de l'astrologie, qui de son temps avait beaucoup d'influence sur la médecine. Il aimait si passionnément la lecture, qu'on peut dire qu'il dévorait les livres. Il aimait également à écrire, car à sa mort, arrivée le onzième jour de novembre 1677, on trouva dans son cabinet plusieurs ouvrages imparfaits, mais prêts à recevoir la dernière main. Parmi ces ouvrages, il y en avait plusieurs qui n'étaient pas de lui, et qu'il s'était proposé de publier avec des augmentations, des notes et des corrections. Il est étonnant combien de livres ce médecin avait entrepris de composer ou de perfectionner. Parmi ce grand nombre on ne connaît que les suivants qui aient vu le jour.

Dissertatio de ægagropilis, sive calculis in rupicaprarum ventriculis reperiri solitis. Augustæ vindelicorum, 1660, 1668, in-4°. — *Sylloge curationum et observationum medicinalium, centuriæ VI. Ulmæ*, 1668, in-4°. Les observations de Marcel Cumanus, de Jérémie Martius, d'Achille Gasserus, d'Udalric Rumler, de Jérôme Reusner, de Prevot et de Sleger, lui ont fourni le fonds de ce recueil. — *Exercitatio de vena medinensi ad mentem Ebn Sinæ, sive, de dracunculis veterum, specimen exhibens novæ versionis ex arabico, cum commentariis. Augustæ vindelicorum*, 1674, in-4°, avec un traité intitulé *De Vermiculis capillaribus infantium*. — *Hecatostheæ duæ observationum physico medicarum. Ibid.*, 1675, in-4°. On y trouve l'histoire de quelques maladies rares. — *Somnium vindiciani, sive, desiderata medicinæ. Ibidem*, 1676, in-4°. Cet ouvrage est écrit dans le goût des contes fabuleux. — *Curationum exoticarum chiliades duæ et consiliorum medicinalium centuriæ quatuor, cum annotationibus. Ibidem*, 1698, in-4°. Les quatre centuries de consultations avaient paru plus de vingt ans auparavant ; et comme l'auteur les avait dédiées au sénat de Venise, il reçut une lettre pleine d'éloges, que le doge Louis Contarini lui écrivit le 2 janvier 1676, au nom de la seigneurie.— *Curationum propriarum et consiliorum medicorum, decades X. Ibidem*, 1698, in-4°. Il suivit la méthode de son temps dans le traitement des maladies ; les remèdes chauds, et ces bézoardiques si vantés et si inutiles ou nuisibles, tenaient le premier rang dans la fièvre. La manière dont il trace la plupart de ses observations est d'autant plus défectueuse, qu'il s'attache moins à caractériser les maladies, qu'à donner les formules qu'il croit propres à les guérir.

Velschius travailla long-temps à l'histoire de la médecine qu'il se proposait de mettre au jour, mais il mourut sans l'avoir achevée. Il s'occupa beaucoup du traité *De scriptis medicis* publié par Vander Linden ; outre les additions et

les corrections qu'il cherchait à y faire, il voulait y joindre les jugements que les savants ont portés sur les ouvrages repris dans le recueil de ce bibliographe. Il s'occupa encore de la chronologie des médecins, et de l'histoire de ceux qui se sont distingués chez les Orientaux. On a trouvé sur ce sujet des mémoires dans sa bibliothèque.

Ap. J.-C. 1650.—MOELLENBROCK (Valentin-André), d'Erfurt, reçut le bonnet de docteur en médecine, à Jene, en 1650. Il remplit une chaire dans les écoles de la faculté de sa ville natale, mais il l'abandonna au bout de quelques années pour aller occuper la place de médecin de Hall, en Saxe, où il mourut le 8 août 1675. Les observations dont il a enrichi les Mémoires de l'académie des curieux de la nature lui ont mérité une place dans cette compagnie, sous le nom de Pégase I; il a aussi donné quelques ouvrages au public : *Medulla totius praxeos aphoristica. Erfurti*, 1656, in-4°. Le fonds de ce traité est de la main de Tobie Dornerell; mais Moelleubrock l'a augmenté de ses notes et de celles de Joachim Schell, physicien de la ville de Copenhague. — *De varis, seu, arthritide vaga scorbutica. Halæ*, 1662, in-8°. *Lipsiæ*, 1663, 1672, in-8°. —*Cochlearia curiosa cum figuris et indice locupletissimo. Lipsiæ*, 1674, 1746, in-8°. En anglais, par Sherley, Londres, 1677, in-8°. L'auteur distingue assez mal les espèces de cochlearia; il en donne même des figures peu ressemblantes. Mais il n'a pas manqué son but du côté des formules qui servent aux compositions des remèdes, où cette plante peut entrer; car il les a entassées les unes sur les autres, et il s'est par là conformé au goût de son siècle pour la polypharmacie.

Ap. J.-C. 1650 *environ.*—BROWNE (Jean), anatomiste du dix-septième siècle, était chirurgien ordinaire de Charles II, roi d'Angleterre, et en même temps chirurgien de l'hôpital de Saint-Thomas à Londres. Il a publié dans cette ville une Myographie, dont la plupart des planches sont tirées de Jules Casserius; mais il y a long-temps qu'on lui a reproché d'avoir gâté ces planches en voulant les corriger, et de les avoir rendues plus défectueuses qu'elles n'étaient au sortir des mains de leur auteur. Cette Myographie, qui contient trente-sept planches, parut en anglais en 1681 et en 1697, in-folio; en allemand, à Berlin en 1704, et à Leipsick en 1715, in-folio. Il y a aussi une traduction latine qui a été imprimée sous ce titre : *Myographia nova, sive, musculorum omnium in corpore humano hactenus repertorum accuratissima descriptio. Londini*, 1684, in-folio. *Lugduni Batavorum*, 1687, 1690, in-folio. *Amstelodami*, 1694, in-folio.

Ce chirurgien a écrit quelques autres ouvrages en sa langue maternelle. Tels sont un Traité complet des plaies, imprimé à Londres, en 1678, in-4°; un Traité complet sur les tumeurs contre nature, publié dans la même ville en 1678, in-8°; un Traité anatomico-chirurgical des glandes et des écrouelles, qui parut à Londres en 1684, in-4°. Il parle, dans ce dernier ouvrage, de la guérison des écrouelles faite par l'imposition des mains des rois d'Angleterre pendant l'espace de 640 ans. Ce n'est pas manquer de foi, que de ne pas croire à ce miracle. — On trouve plusieurs médecins du même nom. André Browne a écrit : *De febribus tentamen theoretico-practicum. Edimburgi*, 1695, in-8°. Jean Browne a publié des Institutes de médecine en anglais, Londres, 1714, in-8°. Joseph Browne a donné un Traité de la peste dans la même langue. Londres, 1720, in-8°. C'est un recueil de toutes les épidémies pestilentielles du dix-septième siècle. Patrice Browne est auteur d'un ouvrage intitulé : *The civil and natural history of Jamaïca, in three parts.* Londres, 1756, in-folio, avec cinquante planches. On y trouve un détail circonstancié des principales productions fossiles, végétales et animales de cette île de l'Amérique. Richard Browne a fait imprimer en anglais, l'an 1729, un Essai sur les effets du chant, de la musique et de la danse sur le corps humain, dans lequel il traite de la nature des maladies de la rate et des vapeurs. Cet Essai a paru en latin à Londres, 1735, sous le titre de *Medicina musica.*

Ap. J.-C. 1650. — JACOBOEUS (Olivier), naquit à Arhusen le 6 juillet 1650. Son père était évêque de cette ville; mais l'ayant perdu en 1671, sa mère, qui était fille de Gaspar Bartholin, l'envoya étudier dans l'université de Copenhague, où il prit les degrés de docteur en philosophie et en médecine. Il voyagea ensuite en France, en Italie,

en Hongrie, en Allemagne, en Angleterre, dans les Pays-Bas, pour se perfectionner dans les sciences; et il y réussit tellement, que ses progrès lui valurent la connaissance et l'estime des plus savants hommes de l'Europe. Il se lia même d'amitié avec plusieurs, et il entretint long-temps commerce de lettres avec eux. Pendant son séjour à Livourne, il s'appliqua à la dissection des poissons sous le célèbre Sténon, que les grands-ducs Ferdinand II et Côme III s'étaient successivement attaché par leurs bienfaits. Dans les autres villes, il profita des instructions et des lumières de Du Verney, de Du Hamel, de Rédi, de Malpighi, de Charles Patin, de Borelli, d'Ettmuller, de Crusius, de Brown, de Sydenham, de Grævius, et de plusieurs autres savants français, italiens, allemands, anglais et hollandais. Chargé des fruits qu'il avait recueillis dans ses courses, il vint en faire part à sa patrie. Il arriva à Arhusen en 1679, et bientôt après le roi de Danemark le nomma professeur de philosophie et de médecine dans l'université de sa capitale, où il parut avec éclat en 1680. Dans la suite, il reçut diverses autres marques d'estime de la part de Christiern V, qui lui donna encore la commission d'arranger et d'augmenter le cabinet de curiosités que les rois ses prédécesseurs avaient commencé d'enrichir. Enfin, Frédéric IV le nomma conseiller de son tribunal de justice en 1699; mais il ne profita guère de ce dernier honneur. Jacobæus était déjà attaqué de langueur lorsqu'il en fut décoré, et après trois ans de souffrances il mourut, le 18 juin 1701, à l'âge de 51 ans, laissant six enfants d'Anne-Marguerite Bartholin, fille du célèbre Thomas, sa première femme, qu'il avait perdue en 1698. On a de lui plusieurs observations intéressantes dans les Mémoires de l'académie de Copenhague. Les ouvrages suivants sont encore les fruits de son travail et de ses soins :

De ranis dissertatio. Romæ, 1677, in-12. *Parisiis*, 1676, 1682, in-8°, avec la Lettre de Gaspar Bartholin : *De nervorum usu in mo u musculorum. Hafniæ*, 1686, in-8°, sans la Lettre de Bartholin. Il n'est que l'éditeur de cette Dissertation, qu'il avait copiée dans la bibliothèque des Médicis à Florence. — *Compendium institutionum medicarum. Hafniæ*, 1686, 1694, in-8°. — *Musæum regium, sive, catalogus rerum tam naturalium, quàm artificialium, quæ in basilica bibliothecæ Christiani quinti, Hafniæ asservantur. Hafniæ*, 1696, in-folio. Il y a un Supplément de 1699, aussi in folio. — *Dissertatio de distinguendis cadaveribus per crania. Hafniæ*, 1709, in-4°.

Apr. J.-C. 1650.—CHIRAC (Pierre) naquit en 1650 à Conques, bourg de France en Languedoc. Ses parents n'étaient pas riches, et, quoiqu'ils n'eussent que ce fils, ils le destinèrent à l'église, où ils espéraient lui procurer quelque établissement. Il fut mis dans sa jeunesse entre les mains de quelques maîtres destinés à élever les enfants de chœur et les bas ecclésiastiques du chapitre fondé à Conques sur les revenus d'une ancienne abbaye qui a été sécularisée. Dans la suite, il fut envoyé à Rhodez, où il fit ses humanités assez imparfaitement dans le collége des Jésuites : son style s'est toujours ressenti de cette négligence. — Ses études finies, Chirac vint, en 1678, à Montpellier et il y commença son cours de théologie: l'âge de 28 ans, qu'il avait alors, fait assez voir qu'il était fort retardé dans ses études. Ce fut pour se procurer plus d'aisance à les continuer, qu'il entra en qualité de précepteur chez M. Carquet, maître-apothicaire de Montpellier, et qu'il se chargea de l'éducation d'Isaac Carquet, son fils aîné, qui prit le bonnet de docteur en médecine en 1684. Cette maison lui inspira du goût pour la même science, il sentit qu'il était fait pour elle; et dès lors il renonça à l'état ecclésiastique, pour lequel il n'avait jamais eu beaucoup de vocation, et se fit immatriculer en 1680.

A peine eut-il commencé à se faire connaître parmi ses condisciples, qu'il fut choisi par Michel Chicoyneau, chancelier de la faculté de médecine, pour précepteur de ses enfants. Dans l'état où se trouvait Chirac, il dut regarder cette place comme avantageuse et, par l'événement, elle a été le premier pas de sa fortune. En commençant à étudier la médecine, il s'appliqua avec ardeur à l'anatomie. Il profita des secours que lui offraient les démonstrations publiques et particulières; et en y joignant ce qu'il apprenait par lui-même dans les dissections qu'il faisait, et dans les livres qu'il lisait, il se mit bientôt en état de donner des leçons aux autres. Il commença donc à faire des cours particuliers d'anatomie avant que d'être doc-

teur; et le profit qu'il en retira, servit non-seulement à son entretien, mais encore aux dépenses nécessaires du doctorat, auquel il fut admis en 1683. — Il continua ses exercices particuliers après sa promotion; et il y avait déjà trois ans qu'il s'y livrait, sans prévoir quelle serait un jour la ressource qui le mettrait en état de subsister plus avantageusement; mais la fortune se déclara alors en sa faveur. Le syndic de la faculté de théologie de Montpellier obtint en 1686 des lettres patentes pour la réunion des quatre facultés en corps d'université. Rien n'était plus utile que cet arrangement; le public et même la faculté de médecine en auraient tiré de grands avantages. Le chancelier seul y perdait quelque chose, et son intérêt engagea la faculté à s'opposer à l'exécution de ce qui était réglé par ces patentes. Chicoyneau fut député à Paris le 21 avril 1686, pour en obtenir la révocation.

Dans ce temps, Jérôme Tenques, professeur en médecine, dont la santé était languissante, cherchait à vendre la survivance de sa régence; Chirac, autorisé par Chicoyneau, se présenta, et il fut accepté. Les provisions de cette place furent demandées et obtenues par Chicoyneau lui-même, qui était à Paris. Il comprit bien que cette démarche déplairait à la faculté, mais l'avantage du précepteur de ses enfants l'emporta sur les égards qu'il devait avoir pour sa compagnie. Dès que la faculté fut instruite de ce procédé, elle révoqua sa députation et protesta contre les provisions que Chirac sollicitait par l'entremise de son protecteur. Tous les docteurs se mêlèrent de cette affaire; mais leurs mouvements furent inutiles; Chirac obtint des provisions en commandement par le crédit d'Antoine d'Aquin, premier médecin du roi, et il fut en conséquence installé dans la chaire de Tenques en 1687. — Quelque promptitude que la faculté eût mise dans ses oppositions, elle ne tarda pas à rendre justice au nouveau professeur. De son côté, il travailla à mériter l'estime de ses confrères, il remplit ses fonctions avec exactitude, et il ne les a jamais si bien remplies que les quatre ou cinq premières années. Il se mit alors dans la pratique, et prit pour modèle Barbeyrac qui tenait le premier rang à Montpellier dans cette partie. Celui-ci affectionna beaucoup Chirac, et le recommanda au maréchal Anne-Jules de Noailles qui allait commander les armées du roi en Catalogne. Il en obtint, en 1692, l'emploi de médecin de cette armée, emploi qu'il occupa pendant deux ou trois ans. En 1693, une dyssenterie épidémique s'étant mise dans les troupes et l'ipécacuanha n'ayant eu aucun succès, Chirac donna du lait coupé avec de la lessive de sarments de vigne, et réussit par ce remède à guérir presque tous les malades.

Après avoir quitté l'armée, il accepta la place de médecin du port de Rochefort, où il demeura encore deux ans: mais il revint ensuite prendre ses fonctions de professeur et de médecin à Montpellier. A son retour, il s'acquit beaucoup de réputation dans la faculté, non seulement parmi les élèves qui l'écoutaient comme un oracle, mais encore parmi les docteurs qui, quoique moins prévenus, ne laissaient pas de reconnaître son mérite. Il savait mieux l'anatomie qu'eux, il connaissait mieux l'économie du corps humain, il était mieux instruit des nouvelles opinions, il avait sur plusieurs parties de la médecine des vues nouvelles et un esprit de système qui éblouissait. Il joignait à ces qualités un air d'autorité qu'il a conservé toute sa vie, et qui lui faisait dire les choses, même triviales, du ton dont on a coutume d'annoncer les découvertes les plus singulières et les plus importantes. Mais cet extérieur éblouissant n'était pas sans défaut. Chirac n'avait dans ses leçons et dans ses écrits, ni méthode, ni ordre, et par conséquent, ni clarté, ni justesse; son style était mauvais, dur, obscur, difficile; il avait adopté les hypothèses willisiennes qui étaient à la mode de son temps, mais dont l'absurdité sautait aux yeux, et il les proposait avec une si grande confiance et un air si persuadé, qu'il faisait illusion à des élèves qui croyaient trouver dans ses explications le développement des mystères de la nature. — Il eut alors trois contestations très-vives, mais sur des sujets si légers, qu'à peine méritent-elles qu'on s'y arrête. — En entrant dans la faculté, il avait publié un petit traité sur la *Nature et l'origine des cheveux*, et c'est peut-être le meilleur de ses ouvrages, c'est du moins le plus clair. Un jeune docteur, nommé Placide Soracy, de Messine en Sicile, prétendit que la découverte que Chirac s'attribuait, lui appartenait et fit une brochure pour le prouver. Comme le jeune docteur était soutenu

par Jean Chastelain, doyen de la faculté, qui n'aimait pas Chirac, la dispute s'échauffa; mais elle ne méritait pas le feu qu'on y mit : tout ce qu'il y avait de nouveau et d'essentiel dans cette prétendue découverte, avait été dit et démontré par Malpighi, dans son traité *De externo tactus organo.* — L'autre contestation fut plus vive. Elle n'était guère mieux fondée. Jean Besse, étudiant en médecine, prêt à prendre ses degrés, entreprit de faire imprimer à Montpellier un traité qui était dans le fond une espèce de physiologie raisonnée. Dès que Chirac en eut vu les premières feuilles, il prétendit que c'était l'extrait de ses leçons, et il n'avait pas tout à fait tort. Il ne se contenta pas de s'en plaindre au public, il attaqua Besse en justice, pour le faire condamner à déclarer que Chirac était l'auteur de cet ouvrage, et en conséquence lui faire défendre d'en continuer l'impression. Besse ne fit aucun cas de ses poursuites; il partit pour Paris, où il fit imprimer son traité qui parut avec privilége. On s'empressa de le lire, et dès qu'on l'eut lu, tout le monde convint qu'il n'était propre qu'à déshonorer, et celui qui disait l'avoir fait, et celui qui prétendait en être le véritable auteur. — La troisième contestation fit plus de bruit par le nom du médecin qui y était intéressé; mais elle était dans le fond tout aussi frivole.

Raimond Vieussens, docteur de la faculté de Montpellier, joignait beaucoup de vanité à beaucoup d'ardeur pour les découvertes. Il crut en avoir fait une fort importante, et il pria la faculté de permettre qu'il en fît la démonstration en sa présence dans l'amphithéâtre des écoles. On y consentit sans peine; l'assemblée fut très-nombreuse; Vieussens exposa sa découverte; il s'agissait de tirer un acide du sang, ce qu'on avait jusqu'alors tenté inutilement. Il s'étendait avec complaisance sur l'importance de cette opération, lorsque Chirac, qui était dans l'assemblée avec la faculté, se leva et annonça que la découverte qu'on proposait, et dont on se glorifiait, lui appartenait, et qu'il l'avait communiquée à deux étudiants en médecine, de qui Vieussens l'avait apprise. — On juge aisément des suites d'un pareil éclat. L'assemblée se sépara tumultueusement, et l'on attendit des éclaircissement pour se décider. On n'attendit pas long-temps; les écrits parurent de toutes parts, les uns pour soutenir la prétention de Chirac, et les autres pour défendre les droits de Vieussens. On ne se contenta pas d'examiner le fait en question, on en vint aux injures qui divertirent le public. Pour les gens sages, après avoir examiné le sujet de la querelle, ils convinrent qu'on se disputait une découverte qui n'était d'aucune importance, parce que l'extraction de l'acide du sang, supposé qu'elle fût réelle, ne servait en rien, ni à la théorie, ni à la pratique de la médecine. Astruc, que je suis toujours dans cet article, a eu la modestie de se taire sur la façon dont la dispute de Chirac et de Vieussens fut terminée. Ce médecin leur démontra à l'un et à l'autre, que la découverte n'était rien moins que réelle, et qu'il était ridicule de disputer pour un être de raison; que tout l'acide de la distillation dépendait du bol que l'on joignait au *caput mortuum* du sang distillé.

Jusqu'alors Chirac ne s'était occupé que de tracasseries académiques. Il s'ouvrit pour lui, en 1706, une nouvelle carrière, d'où il a passé aux emplois les plus brillants. — M. le comte de Nocé, attaché à M. le duc d'Orléans, vint à Montpellier en 1705. Il connut et apprécia le mérite de Chirac pendant son séjour dans cette ville, et étant retourné à Paris, il conseilla au prince, qui en 1706 alla commander l'armée du roi en Italie, de prendre Chirac pour son médecin. Le duc d'Orléans le crut, Chirac fut mandé; il suivit le prince dans ses campagnes en Italie et en Espagne, et il lui fut très-utile pour le traitement de la blessure qu'il reçut au poignet à la bataille de Turin, dont il le guérit promptement en prescrivant des douches avec l'eau tiède de Balaruc qu'on avait envoyé querir. Ce remède si simple et si peu efficace en apparence produisit une guérison si parfaite, que Chirac s'en fit honneur dans une grande dissertation, en forme de thèse, sur les plaies, dont la traduction française fut publiée à Paris en 1742. — Le duc d'Orléans revint dans la capitale après ses campagnes; Chirac le suivit, et n'ayant plus d'emploi auprès du prince qui avait Homberg pour son premier médecin, il s'y arrêta pour y pratiquer la médecine comme un simple particulier. Il fut extrêmement recherché, quoiqu'il n'eût rien dans son extérieur, ni dans ses discours, de ce qui donne souvent la vogue aux médecins. Homberg étant mort en 1715, le duc

d'Orléans, déjà régent du royaume, prit Chirac à son service. Les faveurs se succédèrent alors l'une à l'autre. En 1716, il fut reçu dans l'académie des sciences en qualité d'associé libre. En 1718, il remplaça Fagon dans sa surintendance du jardin du Roi. En 1728, il obtint des lettres de noblesse, et en 1731, la place de premier médecin de Louis XV vacante par la mort de Dodart. Mais il n'en jouit pas long-temps, car il mourut le 11 mars 1732, à l'âge de 82 ans.

Chirac était un homme à projets; il s'occupa toute sa vie du desir de dominer en médecine. Il voulut établir à Paris une académie composée de 30 ou 40 médecins, partie de la faculté de cette ville, partie des universités provinciales. Elle devait avoir correspondance avec les médecins de tous les hôpitaux du royaume, et même des hôpitaux étrangers, pour leur proposer des remèdes à éprouver dans les différentes maladies, pour recueillir les succès des épreuves qu'ils en auraient faites, de même que les observations que les ouvertures des cadavres pourraient leur donner lieu de faire, et pour rassembler ces observations, et former, par ce moyen, un corps de médecine fondé sur des faits avérés. La mort du duc régent, en 1723, le fit renoncer à son projet, parce que manquant de l'appui qu'il comptait trouver dans l'autorité de ce prince, il désespéra de vaincre les difficultés que la faculté de Paris lui avait opposées. Il reprit cependant son projet dès qu'il eut été nommé premier médecin du roi; il voulut même que lui, et après lui les premiers médecins fussent les présidents perpétuels de cette académie. Mais il trouva de nouveaux obstacles, et son plan ne fut point exécuté. — La faculté de Montpellier fut plus docile pour un autre de ses projets, que ne l'avait été celle de Paris pour celui dont on vient de parler. Chirac voulait réunir les deux professions et faire des médecins-chirurgiens; ce qui est une chimère, dit le célèbre Astruc, et ne saurait se soutenir dans l'état où sont les choses. Il exigea pour cela, que la faculté de Montpellier montrât l'exemple, et qu'elle reçût des docteurs de cette espèce, en réformant ses anciens statuts qui y étaient formellement opposés. La faculté les réforma et reçut quelques docteurs dans cette forme. Pour maintenir cet établissement, Chirac donna à la faculté, par son testament, trente mille livres qu'on devait placer, et dont la rente devait servir à recevoir gratuitement trois docteurs de cette espèce tous les ans : mais les héritiers de ce médecin ont fait casser son testament, et comme les trente mille livres n'ont point été comptées, on ne songea plus à recevoir des docteurs en médecine et en chirurgie; ceux-mêmes qui avaient été reçus de cette manière, ont bientôt répudié le titre de chirurgien. — Une petite brochure intitulée : *La vie et les principes de M. Fizes, pour servir à l'histoire de la médecine de Montpellier*, fait de Chirac le portrait suivant. Il avait donné le ton à l'école, et il était l'homme le plus propre à accréditer des opinions. Ennemi de toute défiance de soi-même, il trouvait, à l'aide d'une subtilité pointilleuse, des raisons spécieuses qui lui présentaient les erreurs sous l'apparence de la vérité; et si quelqu'un pouvait lui donner des lumières, il ne tardait pas à devenir l'objet de sa haine et quelquefois de ses insultes. Comme il pensait que Boerhaave absorberait sa réputation, il publia que celui-ci n'était rien moins que praticien; il avait malheureusement le défaut d'avoir le cœur enflé de vanité et d'orgueil. Silva et ses autres disciples, pour l'avoir entretenu dans cette illusion, empêchèrent qu'il ne fût tel que ses talents semblaient le promettre. Une chose cependant peut faire oublier ses défauts; c'est le désir sincère qu'il avait d'exciter l'émulation et de faciliter les études. — En général, il y a peu d'ouvrages plus mal écrits que ceux de Chirac. Il n'y a pas lieu d'en être surpris. Il n'a jamais pu se résoudre à les relire et à les retoucher; et il n'y en avait point qui en eussent plus de besoin. Les productions suivantes appartiennent à ce médecin, ou elles ont été compilées d'après les mémoires qu'il a laissés. — *Lettre sur la structure des cheveux*. Montpellier, 1688, in-12. Il compare le bulbe des cheveux à celui d'un oignon dont la capsule est cartilagineuse et garnie en dedans d'une membrane glanduleuse. Il croit qu'il y a dans le poil une matière semblable à la substance corticale du cerveau.

Lettre sur l'apologie de Vieussens. Montpellier, 1698, in-8°. Il y revendique la prétendue découverte de l'acide dans le sang. — *De motu cordis adversaria analytica*. *Monspelii*, 1698, in-12 C'est l'ouvrage le plus singulier et le

plus mauvais qui ait paru en médecine. M. Senac en parle ainsi dans son Traité du cœur : « Figurez-vous un homme » qui, dans une profonde obscurité, croit » voir de ses yeux les objets qui se pré- » sentent à son imagination : tel était ce » médecin si fameux dans les écoles. » Sans savoir le calcul, il a calculé la » force des nerfs. Cette force inconnue, » qui aurait embarrassé les plus grands » géomètres, n'a point effrayé M. Chi- » rac. Selon ses idées, le mouvement du » cœur est produit par une fermentation. » La cause de cette fermentation est une » matière acide que le sang verse dans » les locules creusés par la nature dans le » tissu des fibres. C'est là le sujet d'un » livre de 350 pages. De telles idées n'at- » tirent l'attention que par l'excès de » leur ridicule; ainsi nous nous dispen- » serons de les réfuter : ce qu'il y a de » plus surprenant, c'est qu'il y ait en- » core aujourd'hui des esprits assez bi- » zarres pour les adopter. » — *Quæstio de vulneribus. Monspelii*, 1707, in 8°. Les succès qu'avaient eu les eaux de Balaruc dans le traitement de la blessure de M. le duc d'Orléans, engagèrent Chirac à composer cette thèse, pour avoir occasion de raconter et de vanter cette cure. Il y a de bonnes choses dans cette dissertation, mais la forme est insoutenable, par l'ennui que cause l'affectation de l'auteur à commencer tous les articles par la proposition *Quoniam*. Cette thèse a été mise en français, sous le titre d'*Observations de chirurgie sur la nature et le traitement des plaies par Chirac, et sur la suppuration des parties molles par Fizes*. Paris, 1742, in 12. — *Observations sur les incommodités auxquelles sont sujets les équipages des vaisseaux, et la manière de les traiter*. Paris, 1724, in-8°. — *Traité des fièvres malignes avec des consultations sur plusieurs maladies*. Paris, 1742, in-12. Cet ouvrage fut composé sur les idées de Chirac, mais par des personnes qui avaient plus de méthode que lui. — *Dissertations et consultations medicinales de MM. Chirac et Silva*. Paris, 1744, deux volumes in-12.

Ap. J.-C. 1651 *env.*—ROONHUYZEN (Henri VAN), célèbre accoucheur et chirurgien d'Amsterdam vers le milieu du dix-septième siècle, était pensionné de cette ville. Deventer qui en parle dans sa lettre à Vink, lui donne le titre de docteur en médecine. C'est à un instrument connu sous le nom de *levier* de Roonhuyzen, mais dont il a fait longtemps un mystère, que ce chirurgien a dû la réputation que ses succès lui ont méritée dans l'art des accouchements. Il a laissé son secret à Roger, son fils, médecin, chirurgien et accoucheur à Amsterdam, qui le partagea avec le célèbre Ruysch et le chirurgien Boekelman. C'est d'eux que Jean de Bruin et Pierre Plaatman eurent la connaissance de cet instrument, en suite de convention. Ces derniers la communiquèrent à d'autres, sous la même réserve ; et le levier fut toujours ainsi un mystère pour le public, jusqu'à ce que MM. de Vischer et Van de Pool le lui découvrirent, après l'avoir acheté du gendre de de Bruin. On ne peut trop louer la générosité de ces médecins d'Amsterdam ; cependant le présent dont ils ont gratifié le genre humain, a fait d'autant moins de sensation sur les accoucheurs, que le forceps courbe, avec la perfection qu'on lui a donnée, rend des services supérieurs à ceux qu'on pourrait attendre du levier. — Jean-Pierre Rathlaw, accoucheur d'Amsterdam, fit imprimer dans cette ville, en 1747, une dissertation en hollandais, dont le titre peut se rendre ainsi : *Le fameux secret d'accoucher du sieur Roger Roonhuyzen, découvert et publié par un ordre souverain.* Il s'agit dans cet ouvrage d'un instrument en forme de forceps, dont la figure ne ressemble point à celle du levier. Celui-ci était sûrement le secret de Roonhuyzen; mais on n'a pas la même certitude sur celui-là, qui paraît avoir été imaginé par gens curieux de percer le voile qui cachait à leurs yeux le secret, dont les associés, que j'ai nommés plus haut, faisaient encore un mystère. — Henri Van Roonhuyzen a publié en hollandais un traité sur les accouchements, qui fut imprimé à Amsterdam en 1663 et 1672, in-8°. Il a été traduit en anglais, Londres, 1676, in-8°. On a encore des observations en hollandais qui parurent à Amsterdam en 1672, et en allemand à Nuremberg en 1674, in-8°.

Ap. J.-C. 1651. —JACQUES (Frère) fut ainsi appelé parce qu'il portait l'habit d'ermite, mais son nom véritable était JACQUES BEAULIEU. Il naquit en 1651 dans un hameau dit l'Etendonne dans la paroisse de Beaufort, au bailliage de Lons-le-Saunier en Franche Comté, de parents très-pauvres et qui gagnaient

leur vie à labourer la terre. Dès qu'il eut atteint l'âge de seize ans, il lui prit envie de quitter la maison paternelle et de voyager. Il avait appris à lire et à écrire; c'est à quoi se bornait le fruit de son éducation : mais un instinct secret le porta à chercher les moyens d'acquérir d'autres connaissances, et son goût pour la chirurgie ne tarda pas à se déclarer. Une maladie en fit naître l'occasion. Il fut porté à l'hôpital de Lons-le-Saunier, et dès qu'il se vit un peu rétabli, il témoigna le plus grand zèle à secourir les malades. Pour le faire avec plus de succès, il demanda qu'on lui apprît à saigner; mais on fit peu d'attention à cet empressement. Piqué de ce refus, il prit parti dans un régiment de cavalerie, où il servit quelques années, et fit connaissance avec un certain Pauloni, chirurgien empirique, fameux par ses opérations de la taille au grand et au petit appareil. Après avoir obtenu son congé, âgé alors d'environ 21 ans, Jacques Beaulieu suivit cet empirique pendant cinq ou six ans et voyagea avec lui en différents pays. L'envie qu'il avait de s'instruire le rendit fort attentif à la pratique de son maître; mais dès qu'il se crut en état de pouvoir travailler sans guide, il le quitta sur la route de Venise, où il ne voulut point le suivre, et se rendit en Provence. Abandonné à lui-même, il essaya de faire les opérations qu'il avait vu pratiquer à Pauloni, et pratiqua pendant huit ou dix ans, habillé comme tout le monde. En 1690 ou 1691, il commença à porter un habit monacal, qui ne ressemblait à aucun des ordres religieux connus, et depuis ce temps, il prit le nom de Frère Jacques, qui lui resta toujours. Cet habit avait assez de rapport à celui des récollets, mais avec cette différence que le nouveau frère était chaussé, et qu'au lieu de capuchon, il portait un chapeau. Il s'était fait encore une religion à sa mode, avec des vœux dont il laissait la liberté à son évêque de le dispenser, quand il voudrait.

Frère Jacques se fit connaître dans plusieurs villes de France. Il tailla beaucoup en Provence, et principalement à Marseille. Il se rendit en Languedoc et en Roussillon, et on prétend que ce fut à Perpignan qu'il commença de latéraliser l'incision qu'il faisait en pratiquant le grand appareil. Il revint dans sa patrie en 1688, fit quelques dons à la paroisse de son village; et en 1695, il se rendit à Besançon, où il tailla heureusement quelques pauvres, et parmi un très-petit nombre de gens de quelque considération, un chanoine de la métropole, qui lui conseilla d'aller à Paris, et lui donna une lettre de recommandation pour un chanoine de Notre-Dame. Cette lettre était accompagnée de plusieurs certificats, et sous ses auspices, il se présenta à Paris, le centre général des arts et des talents. Il y arriva au mois d'août 1697, et n'eut rien de plus pressé que de porter sa lettre de recommandation à ce chanoine qui le conduisit lui-même chez M. de Harlai, premier président du parlement. Sur l'ordre de ce magistrat, les médecins et chirurgiens de l'Hôtel-Dieu furent chargés d'examiner la capacité du nouveau lithotomiste et d'en rendre compte. — Frère Jacques était dépourvu d'argent lorsqu'il arriva à Paris, et il se contentait d'une nourriture très-frugale. Il paraissait honnête homme, il avait de la piété, un air de simplicité capable de séduire, et un désintéressement si général, qu'après avoir taillé, il ne demandait pour toute récompense que quelques sous, pour faire repasser ses instruments ou pour faire raccommoder ses souliers. En se présentant aux médecins et chirurgiens de l'Hôtel-Dieu, il leur montra quantité de certificats des opérations qu'il avait faites en province sur des personnes affligées de la pierre, et il les pria de lui permettre de tailler ceux qui souffraient de cette maladie, les assurant qu'il n'était venu dans la capitale que pour leur apprendre une méthode meilleure que celle dont ils s'étaient servis jusqu'alors. Ils traitèrent d'abord sa proposition d'insolente; mais pour se conformer aux ordres reçus de la part du premier président, ils lui donnèrent, pour faire son expérience, un cadavre à qui on avait mis une pierre dans la vessie. — Le sujet étant prêt, il commença son opération de la manière suivante. Après avoir assuré le cadavre sur une table, à la manière ordinaire, il introduisit dans la vessie une sonde solide exactement ronde et sans rainure, avec laquelle il poussa la vessie vers le côté gauche du périnée. Il prit ensuite un bistouri semblable à ceux dont on se sert ordinairement, mais un peu plus long, avec lequel il fit une incision au côté gauche et interne de la tubérosité de l'ischion; et coupant obliquement de bas en haut, en enfonçant, il trancha tout ce qu'il

trouva de parties jusqu'à sa sonde, qu'il ne retira point. Son incision étant faite, il poussa son doigt par la plaie dans la vessie, pour reconnaître la pierre, et après avoir remarqué sa situation, il introduisit dans la vessie un instrument pour dilater la plaie et rendre, par ce moyen, la sortie de la pierre plus facile. Sur son dilatatoire, qu'il appelait son conducteur, il poussa une tenette dans la vessie et retira aussitôt ce conducteur; et après avoir cherché et chargé la pierre par la plaie, il retira sa sonde de l'urètre, et ensuite sa tenette avec la pierre : ce qu'il fit avec beaucoup de facilité, quoi que la pierre fût à peu près de la grosseur d'un œuf de poule.

Les chirurgiens ayant disséqué les parties qu'il avait coupées, remarquèrent que le Frère Jacques avait d'abord incisé les téguments communs du périnée de la longueur d'environ deux travers de doigt; qu'il avait ensuite conduit son scapel entre le muscle érecteur et l'accélérateur gauche sans les blesser; et qu'il avait enfin coupé le col de la vessie dans toute sa longueur par le côté, et environ demi-pouce du corps même de la vessie, et tiré la pierre par cette ouverture. Plusieurs de ceux qui avaient été témoins de ces particularités, spécialement Méry, préférèrent cette méthode à celle du grand appareil, comme moins dangereuse. Ils s'appuyaient sur ce que l'incision étant faite dans le col et le corps de la vessie, et la pierre tirée par la partie la plus large de l'angle que décrivent les os pubis, elle pouvait sortir avec facilité et sans aucun effort : au lieu que dans l'opération ordinaire, comme on ne fait l'incision qu'à l'urètre, que l'on tire la pierre par le col de la vessie qu'on n'a point coupé, et par la partie la plus étroite de l'angle que forment les os pubis par leur union, il est visible que par ces endroits, qui sont fort étroits, on ne peut tirer la pierre de la vessie qu'en dilatant extraordinairement son col, son sphincter et la glande prostate, pour peu qu'elle soit grosse. Ainsi raisonnaient les approbateurs de la méthode du Frère Jacques; mais comme d'autres s'appuyaient de la variété de ses succès pour la condamner, et qu'en convenant que ce nouveau lithotomiste avait guéri des calculeux désespérés, ils assuraient qu'il avait manqué des calculeux qu'on eût sauvés par la moins sûre des méthodes connues, ils parvinrent aisément à faire décider qu'on ne pouvait permettre alors à ce frère de pratiquer son opération sur un sujet vivant. D'ailleurs, les uns et les autres convenaient assez qu'il ignorait absolument l'anatomie et les règles de l'art.

Frère Jacques, peu satisfait de l'accueil qu'on lui avait fait à Paris, sortit de cette capitale dans le mois d'octobre 1697, pour aller à Fontainebleau, où la cour était alors. Il s'adressa à Duchesne, premier médecin des princes, à qui il rendit quelques lettres de recommandation et fit voir tous ses certificats. Duchesne fut charmé du récit que lui fit ce frère du dessein qui l'avait conduit à Paris et à la cour; et après s'être mis au fait de sa manière d'opérer et avoir vu les certificats du grand nombre d'opérations qu'il avait pratiquées, il en parla à Fagon, premier médecin du roi, à Bourdelot, premier médecin de madame la duchesse de Bourgogne, et à plusieurs autres, qui tous conclurent qu'il fallait le voir opérer. Quelques jours après, il se présenta un garçon cordonnier de Versailles, qui était alors à Fontainebleau et qui avait la pierre. Duchesne le fit mettre chez une garde et lui fournit tout ce qui lui était nécessaire. Frère Jacques fit l'opération en présence des médecins et de Félix, premier chirurgien du roi, avec tant de succès, qu'elle ne fut accompagnée d'aucun des accidents ordinaires, et que l'on vit le malade se promener trois semaines après dans les rues. Cette opération mérita au frère l'applaudissement de tout le monde, et le roi qui en fut informé, dit qu'*il fallait avoir soin de cet homme-là*. Dès lors il fut logé chez Bontemps, valet de chambre du roi, et pendant son séjour à Fontainebleau, il tailla six pierreux, quatre dans l'hôpital et deux dans le bourg, entre autres un Irlandais, dans la vessie duquel se trouva une balle incrustée d'une matière graveleuse, cet homme ayant reçu dix-huit ans auparavant un coup de fusil dans le bas-ventre. — La taille du garçon cordonnier, ainsi que les autres que le Frère Jacques avait faites, lui attirèrent bientôt une réputation universelle; et comme on lui fit encore un mérite de la fermeté inébranlable qu'on lui remarquait en opérant, même dans les cas les plus difficiles, il n'en fallut pas davantage pour le faire regarder, par les Parisiens, comme un homme envoyé de Dieu pour le soula-

gement des malheureux. Le 10 avril 1698, il tailla dans l'Hôtel-Dieu de la capitale un garçon âgé de 16 à 17 ans, qui mourut à la suite de l'opération ; mais ce mauvais succès ne donna qu'une atteinte passagère à la célébrité dont il commençait à jouir. On se rappela le malade que les médecins de la cour lui avaient vu tailler à Fontainebleau l'année précédente, et bientôt on y ajouta ceux qu'il avait opérés depuis l'époque malheureuse du 10 avril. Ces circonstances engagèrent les administrateurs de l'Hôtel-Dieu à s'assembler à l'archevêché le 26 avril, où furent mandés les médecins et chirurgiens de cet hôpital, conjointement avec Bessière, fameux chirurgien. Méry avait alors vu opérer le Frère Jacques ; il fut prié de donner son avis le premier, et fit un rapport très-désavantageux de sa méthode, disant que de huit opérations que ce frère avait faites et qui lui étaient connues, deux de ses malades étaient morts trois jours après, un autre avait eu l'intestin rectum ouvert, la femme avait eu le vagin percé de part en part, et qu'il ignorait le succès des quatre restants. Tous les autres dirent qu'ils croyaient à propos d'en venir à de nouvelles expériences, et il fut décidé que Frère Jacques taillerait à l'Hôtel-Dieu et à la Charité ; ce qui fut fait.

Il tailla à l'Hôtel-Dieu quarante-deux malades et dix-huit à la Charité. De ces soixante, il en mourut vingt-cinq, et il fut résolu qu'on ne lui permettrait plus d'opérer dans ces hôpitaux. On alla plus loin ; on blâma ouvertement ce lithotomiste qui ignorait l'anatomie, on décida qu'il agissait en aveugle, et que sa tranquillité dans l'opération ne venait que de ce qu'il n'en connaissait point le danger. On ajouta que sa témérité était si grande, que la préparation chez lui n'était comptée pour rien. En effet, il ne se souciait point que le malade eût été saigné ou purgé avant l'opératoin. Il ne songeait point encore à préparer un appareil, ni à panser les taillés ; il ne se servait ni d'astringents, ni de détersifs, se contentant d'un peu d'huile et de vin pour tout remède ; et lorsqu'on lui représentait le besoin que le malade avait d'être bien pansé, il répondait tout crûment : *Il suffit que je lui aie tiré la pierre, Dieu le guérira.* — Ce n'est cependant point à raison de la négligence du pansement dans les premiers temps de l'opération, qu'on doit se ranger du parti des contemporains du Frère Jacques, qui blâmaient si hautement son procédé à cet égard. Ceux qui ont perfectionné la méthode de cet ermite, lui rendent aujourd'hui plus de justice ; ils ne pansent point d'abord les taillés, non plus que lui ; ils ont même prouvé que le trop de soins, dans les premiers moments, était préjudiciable aux malades et retardait la sortie des graviers qui s'échappent de la vessie par la plaie. On a chargé le Frère Jacques de plusieurs autres griefs, et la plupart jetteraient encore aujourd'hui un opprobre éternel sur sa façon d'opérer, si l'on ne distinguait cet ermite de lui-même dans les différents âges de sa méthode. Il suffit d'écouter là-dessus ce que dit M. Morand dans la seconde partie de ses Opuscules de chirurgie : « Je conclus, dit-il, » que si les auteurs avaient fait sur cela » les recherches nécessaires, ils auraient » distingué dans l'histoire de Frère Jac- » ques deux époques bien différentes. » La première nous donne Frère Jacques » déconcerté par les critiques qu'il avait » essuyées ; la seconde nous le donne en- » couragé par les instructions qu'il avait » reçues. L'une annonce une opération » défectueuse que l'on abandonne, l'au- » tre une opération excellente que l'on » a reprise avec M. Cheselden. C'est » donc avec raison que j'ai dit que si » Frère Jacques eût été aidé à Paris » comme il le fut d'abord à Angers, et » qu'il eût été aidé avec autant d'éclat » qu'il fut censuré à Paris, nous serions » demeurés en possession de ce que l'on » a appelé depuis l'appareil latéral. Rien » ne prouve mieux l'usage que nous » pouvions faire en France de la mé- » thode de Frère Jacques corrigée, que » celui que l'on en fit en Hollande. » Mettons cette assertion au jour dans la suite de l'histoire de notre ermite, et prenons toujours pour guide ce que M. Morand en a dit d'après les recherches qu'il a faites.

Au mois de juillet 1698, on trouve Frère Jacques à Orléans. Au mois d'août, il est à Aix-la-Chapelle où il avait été annoncé par la Gazette d'Amsterdam, qui lui donnait le titre d'opérateur de la pierre nommé par le roi très-chrétien. L'on prétend qu'il y fit environ soixante opérations, dont le plus grand nombre réussit. En 1699, Frère Jacques va en Hollande, où il est présenté à M. de Bonrepos, alors ambassadeur de France, et il y fait plusieurs opération

avec peu de succès. En 1700, M. Fagon, porté pour le bien public et pour le sien propre (car il avait la pierre) à suivre les opérations du Frère Jacques, l'engagea à demeurer chez lui à Versailles pour faire des expériences sur le cadavre, il les soumit ensuite au jugement de M. Duverney, qui rapporta que l'opération de Frère Jacques était plus avantageuse que l'ancienne, mais qu'il y avait quelque chose à rectifier, surtout à l'égard de la sonde. M. Fagon exhorta Frère Jacques à se servir d'une sonde cannelée pour assurer son lithotome et régler son incision; il l'engagea même à faire de nouvelles expériences sur les cadavres. M. Duverney, les ayant encore disséqués, rapporta qu'il ne manquait plus rien à l'opération de Frère Jacques et que son incision était régulière.

En 1701, M. Fagon fit rassembler des sujets incommodés de la pierre à la Charité de Versailles. Jusque-là Frère Jacques avait fait son opération avec une grosse sonde pleine, et un instrument particulier qu'il appelait son conducteur. S'étant rendu aux avis de MM. Fagon, Félix et Duchesne, il rectifia ses instruments qui en avaient grand besoin, et se servit d'une sonde cannelée, sur la rainure de laquelle il faisait son incision plus sûrement. Il eut pour lors des certificats très avantageux de ces messieurs, auxquels se joignirent MM. Bourdelot, médecin ordinaire du roi et premier médecin de madame la duchesse de Bourgogne, Boudin, médecin ordinaire de cette princesse, et Gervais, chirurgien ordinaire du roi. — En 1702, Frère Jacques publia lui-même sa méthode dans un imprimé de huit pages, que M. Morand a inséré dans la seconde partie de ses Opuscules. Il avait, poursuit le même chirurgien à qui je dois la plupart des choses que je rapporte dans cet article, il avait taillé dans cette année deux personnes de considération à Angers, M. Pignerol, fameux maître d'académie, et M. le baron de Saint-Denis. Il profita des leçons de M. Hunauld, médecin de réputation dans cette ville, dont le neveu, habile anatomiste, est mort à Paris en 1742. Hunauld entreprit de défendre Frère Jacques contre Méry qui avait condamné la méthode de cet opérateur, comme préjudiciable par son incertitude, ses écarts et ses variations, et qui avait donné en 1700 des *Observations sur la manière de tailler pour l'extraction de la pierre pratiquée par Frère Jacques.* On peut dire que M. Hunauld soutint sa défense avec avantage dans une dissertation dédiée à M. Fagon, mais qui n'a jamais été imprimée. M. Morand, qui la possédait, dit qu'on y trouve la methode de Frère Jacques perfectionnée, moyennant laquelle il était toujours sûr de faire son incision intérieure dans le même endroit, et il ajoute que c'est par cette méthode qu'il avait rendu la vie à tant de pierreux depuis l'ouvrage de Méry. — C'est dans cette année 1702 que Frère Jacques eut, des maîtres-chirurgiens de la Charité royale de Versailles, un certificat par lequel ils attestaient qu'ils avaient été présents à trente-huit opérations de la taille, qui toutes avaient heureusement réussi. M. Fagon voulant se faire tailler au printemps, fut sondé dans ce dessein par le Frère Jacques; il l'avait choisi pour lui faire l'opération, mais sa famille l'en détourna. Il fut taillé avec succès par M. Mareschal, qui était alors chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité, et fut depuis premier chirurgien du roi à la place de M. Félix. Cette même année, Frère Jacques fit des opérations à Beaumont et à Beauvais en Picardie.

En 1703, le maréchal de Lorges se mit entre ses mains, après avoir reçu dans son hôtel vingt-deux pauvres attaqués de la pierre, pour les faire tailler, pour ainsi dire, devant lui. Les pauvres guérirent tous, et le maréchal mourut. Fagon taillé par un autre que par Frère Jacques, le maréchal mort entre ses mains, le dégoûtèrent de Paris où il se promit de ne plus revenir; il projeta de retourner dans sa famille, après avoir été à Genève où il était mandé. Ayant pris sa route par la Bourgogne, il s'arrêta quelque temps à Montbart, et il y tailla un pauvre meunier qui fut promptement guéri. Arrivé au mois d'octobre à Genève, il fit l'opération à cinq malades, et à deux autres dans un village voisin, appelé Carouges. Quoique des sept il en périt deux, il reçut un présent du grand et du petit conseil de la République. — En 1704, on le pressa de se rendre en Hollande, et il arriva à Amsterdam au mois de juillet de cette année. Il obtint du magistrat une permission d'opérer, dont il profita si avantageusement, que les cures nombreuses qu'il fit, répandirent son nom par toute la Hollande. Les magistrats d'Amsterdam

ne se bornèrent pas à lui donner des témoignages de leur estime; ils y ajoutèrent ceux de la reconnaissance et firent graver son portrait, où il est représenté avec son habit religieux et un petit ermitage dans le lointain. On lit au haut de l'estampe cette inscription latine, qui est la justification des mauvais succès qu'ont eu quelques-unes de ses opérations : *Quia non omnes convalescunt, non idcirco nulla medicina est :* et au bas : *Frater Jacobus de Beaulieu, anachoreta burgundus, lithotomus omnium Europœorum peritissimus.* Il eut aussi de grands succès à Delfs, à Utrecht et à La Haye ; et les magistrats de cette dernière ville firent une seconde fois graver son portrait et lui donnèrent deux sondes d'or en présent. — M. Rau, qui enseignait dans ce temps-là la chirurgie et l'anatomie à Amsterdam, fut souvent présent aux opérations de Frère Jacques, et ne manqua pas de désapprouver sa méthode. Il convint cependant qu'elle pouvait avoir de plus heureuses suites en des mains plus éclairées, comme il arriva en effet ; car dès que la méthode de cet ermite eut passé en Angleterre, elle fut adoptée par Cheselden qui la porta à sa perfection. Rau lui-même en profita pour réformer la sienne, et après lui tant d'autres opérateurs, en particulier le Frère Côme, religieux feuillant, Lecat, Hawkins, Foubert, etc.

Tout sévère qu'eût été Rau dans ses censures sur la méthode de Frère Jacques, ce n'est point à elles qu'on doit attribuer la retraite de cet ermite. Il quitta la Hollande de sa pure volonté, non que l'on fût mécontent de lui ; car ayant été à Anvers, ensuite à Bruxelles où il résida quelque temps, on le redemanda à Amsterdam. Il refusa de s'y rendre, et l'on prétend qu'il répondit que l'on avait dans M. Rau un plus habile homme que lui. Celui-ci fut nommé lithotomiste d'Amsterdam et de La Haye, et Frère Jacques reçut à Bruxelles de la part des Hollandais une dernière marque de leur considération. Suivant le sentiment le plus commun, c'était une médaille d'or de la valeur de 400 livres, où d'un côté, son portrait était gravé, tenant une sonde à la main, et de l'autre, les armes de la ville d'Amsterdam avec cette inscription : *Pro servatis civibus.* Hunter doute de la vérité de l'histoire de cette médaille; il semble cependant en convenir peu après, sur le témoignage d'un célèbre médecin hollandais, en métamorphosant, d'après Verduin, la médaille en tenettes d'or, avec la même légende, entourée d'une couronne civique : ce qui revient assez au même. — Frère Jacques parcourut la Flandre, et revenu en France, il se proposa d'aller à Lyon. C'était en 1707. Il passa à Versailles, se présenta à M. Fagon qui l'accueillit avec bonté et voulut lui faire quelques présents; mais Frère Jacques les refusa et se contenta d'un second certificat en sa faveur, avec permission de travailler dans tous les lieux du royaume où il serait appelé. Il se rendit à Lyon au printemps de l'année 1708, et il resta dans cette ville ou dans la province, à peu près un an. En 1709, il fut appelé à Genève, où il eut plusieurs succès. La même année, il fut appelé à Nancy par le duc de Lorraine, pour tailler un de ses principaux officiers qui fut guéri. Il fit encore huit opérations dans ce pays-là, et le prince l'engagea à rester dans ses états durant tout le printemps de l'année 1710. Il fut ensuite demandé à Liége pour le neveu d'un tréfoncier qu'il tailla avec succès, et il y passa l'hiver de 1711. Il se rendit en 1712 à Strasbourg, où, suivant le témoignage de Saltzman, médecin de cette ville, il tailla seize malades qui guérirent tous, à l'exception d'un seul avancé en âge et fort misérable d'ailleurs. Il eut encore pour témoin de ses succès M. Le Maire, pour lors chirurgien aide-major de l'hôpital militaire, qui était son ami et qui le suivit partout. C'est dans cette même année que Frère Jacques fut sollicité d'aller à Vienne en Autriche ; il y fut, et il en partit le 11 avril 1713 pour Venise, où il n'opéra point. Il passa ensuite à Padoue et il y fit deux tailles avec succès ; de là il se rendit à Rome, où il fit plusieurs opérations et fut présenté au pape. Enfin las de voyager et voulant revoir sa patrie, il sortit de Rome, et sans s'arrêter dans sa route, il la continua jusqu'à son village. Ses père et mère étaient morts, et il n'y trouva plus que des neveux, auxquels il distribua quelque argent. Il voulut alors mener une vie pieuse et tranquille, et à cet effet, il se procura un asyle chez les pères bénédictins ; cependant il sortit dans la suite de leur maison, pour se retirer chez Laurent Decart, son ancien ami, où après une maladie de trois semaines il mourut le 7 décembre 1714. C'est au moins le sentiment de M. Morand, qui

fixe ainsi la date de la mort de Frère Jacques sur l'extrait mortuaire signé par le vicaire de sa paroisse ; d'autres auteurs renvoient la mort de cet ermite en 1720, et disent qu'il laissa pour tout bien une somme de onze mille livres. Il avait fondu les instrumens d'or qu'on lui avait donnés en Hollande, et on ne sait ce qu'il avait fait de sa médaille. Voilà l'histoire d'un homme singulier, mais à qui la chirurgie a beaucoup d'obligations; c'est à lui que nous devons la méthode de tailler par l'appareil latéral, dont Paul d'Egine et quelque autres écrivains avaient à peine entrevu l'utilité. Je renvoie ceux qui voudraient des détails ultérieurs sur la vie de Frère Jacques, à l'histoire écrite par M. Vacher, chirurgien de Besançon. Elle a paru dans cette ville en 1757, in-12.

Après J.-C. 1651. — KOEMPFER (Englebert), médecin et voyageur célèbre, était de Lemgow en Westphalie, où il naquit le 16 septembre 1651, d'un père qui remplissait les fonctions de ministre. Après avoir étudié la physique, la médecine et l'histoire naturelle à Hanovre, à Lunebourg, à Dantzick, à Thorn, à Cracovie et à Kœnigsberg, il passa à Upsal. On le sollicita vivement de s'arrêter en Suède, et pour l'engager à prendre ce parti, on lui fit les offres les plus avantageuses; mais sa passion pour les voyages lui fournit mille raisons pour ne point les accepter. Il préféra la place de secrétaire d'ambassade, à la suite de Louis Fabrice que la cour de Stockholm envoyait en Perse. Il partit en 1683, s'arrêta à Moscou pendant deux mois, et séjourna deux ans à Ispahan, où il était arrivé en 1684. Au bout de ce terme, Fabrice voulut l'engager à revenir avec lui en Europe; mais son goût pour les voyages augmentant avec les connaissances qu'il acquérait chez les étrangers, il se mit sur la flotte de la compagnie hollandaise des Indes-Orientales, en qualité de chirurgien en chef. Cet emploi le mit à portée de satisfaire sa curiosité. Il s'arrêta dans plusieurs ports de l'Arabie, passa dans la plupart des îles de la mer des Indes, surtout dans celles de Ceylan et de Sumatra, côtoya le Malabar, parcourut le royaume de Bengale, et arriva enfin en 1689 à Batavia. L'année suivante, il poussa ses courses jusqu'au royaume de Siam et au Japon. Ce pays, fermé aux Européens, n'était alors connu qu'imparfaitement ; l'habile voyageur remarqua tout, et grâces à ses soins, on vit disparaître dans la géographie un vide qu'on désespérait de pouvoir jamais remplir.

Koempfer revint en Europe en 1693, et se rendit bientôt à Leyde, où il cherchait à se faire recevoir docteur en médecine. Il prit pour sujet de sa dispute inaugurale une partie des observations qu'il avait faites aux Indes, et il les publia sous le titre de *Decas miscellanearum observationum;* on les retrouve dans ses *Amœnitates exoticæ*. Sa promotion au doctorat date de 1694. Content d'en avoir reçu les honneurs, il n'eut rien de plus pressé que d'aller faire part à sa patrie des connaissances qui lui avaient mérité le bonnet. La composition des ouvrages que nous avons de lui, la pratique de la médecine et l'emploi de médecin du comte de la Lippe, son souverain, remplirent le reste de sa vie qu'il termina le 2 novembre 1716, au château de Steinhof près de Lemgow. Parmi les écrits dont ce savant observateur a enrichi la littérature, on distingue :

Amœnitatum exoticarum politico-physico-medicarum fasciculi quinque. Lemgoviæ, 1712, in-4°, avec un grand nombre de figures. L'auteur entre dans un détail également curieux et satisfaisant sur l'histoire civile et naturelle de la Perse et des autres pays orientaux, qu'il avait parcourus et examinés avec toute l'attention d'un voyageur philosophe. Haller fait grand cas de cet ouvrage. — *Herbarium ultra-gangeticum.* — *Histoire naturelle, ecclésiastique et civile de l'empire du Japon.* Elle a d'abord paru à Amsterdam, ensuite en anglais à Londres, 1727, deux volumes in-folio, par Jean-Gaspar Scheuchzer. C'est sur cette version qu'elle a été mise en français; l'édition est de La Haye, 1729, deux tomes en un volume in-folio, avec quantité de figures. — Koempfer qui avait vu en savant, a écrit de même. Il est cependant un peu sec et quelquefois minutieux; mais il est si estimable à tant d'autres égards, il entre dans des détails si curieux, il les rend avec tant d'exactitude et de vérité, qu'il mérite bien qu'on lui pardonne quelque chose. Le recueil de tous ses voyages fut publié à Londres en 1736, deux volumes in-folio, avec figures, par les soins de Cromwel Mortimer, secrétaire de la société royale de Londres, qui se chargea de cette entreprise à la réquisition du chevalier

Hans Sloanne qui possédait les manuscrits de Koempfer. On y trouve des descriptions plus exactes que toutes celles qui avaient paru avant ce célèbre voyageur, sur l'état de la cour et de l'empire de Perse et des autres contrées orientales.

Ap. J.-C. 1651—TSCHIRNHAUSEN (Erfroi-Wautier DE), seigneur de Kislingswald et de Stolzenberg, était du premier de ces endroits, situé dans la Lusace, où il naquit le 10 avril 1651. Il fut élevé avec beaucoup de soins, et comme il montra un goût particulier pour les mathématiques et pour l'histoire naturelle, on lui donna les maîtres les plus propres à l'instruire et à le perfectionner dans l'une et l'autre de ces sciences. En 1672, il servit dans les troupes de Hollande en qualité de volontaire; mais ce ne fut point pour long-temps, car il se mit à voyager. Il avait parcouru l'Allemagne, l'Angleterre, la France et l'Italie, lorsqu'étant venu à Paris pour la troisième fois, en 1682, il proposa à l'académie des sciences la découverte de ces fameuses *caustiques*, si connues sous le nom de caustiques de M. Tschirnhausen, et fut reçu dans cette académie. Tout le monde sait que les caustiques sont les courbes formées par le concours des rayons de lumière, qu'une autre courbe quelconque a réfléchis ou rompus. Elles ont une propriété remarquable, c'est qu'elles sont égales à des lignes droites connues, quand les courbes qui les produisent sont géométriques. — De retour en Allemagne, Tschirnhausen voulut travailler à la perfection de l'optique. A cet effet, il établit trois verreries, d'où l'on vit sortir des nouveautés merveilleuses de dioptrique et de physique, et entre autres le miroir ardent qu'il présenta au duc d'Orléans. C'est encore à ce physicien que la Saxe est redevable de sa porcelaine; au moins ce fut lui qui mit sur les voies qui ont conduit cette manufacture à la perfection que l'on admire aujourd'hui. Un homme qui réunissait tant de talents, méritait bien les honneurs auxquels on voulut l'élever, mais il les refusa tous. Comme les sciences et le plaisir de les posséder étaient les seuls objets de son ambition, il se borna à les cultiver jusqu'à sa mort arrivée le 11 octobre 1708. Le roi Auguste fit les frais de ses funérailles.— Quand Tschirnhausen n'aurait pas contribué aux progrès de la médecine par ses découvertes dans la physique et l'histoire naturelle, il mériterait une place dans ce dictionnaire par un livre qu'il a donné en allemand, en deux parties. La première traite de la médecine de l'esprit et la seconde de celle du corps. Cet ouvrage a aussi paru en latin, sous ce titre :

Medicina mentis, seu, tentamen genuinæ logicæ,... cui annexa est medicina corporis, seu, cogitationes admodum probabiles de conservanda sanitate. Amstelodami, 1686, in-4°. *Lipsiæ*, 1695, in-4°. *Viennæ*, 1727, in-8°. L'auteur ne peut être accusé d'avoir traité une matière étrangère au plan de ses études, puisqu'il s'était appliqué à la médecine à Leyde sous Sylvius et Drelincourt, qu'il y avait même assidument fréquenté les colléges théorique et pratique, et qu'il s'était encore lié à Dresde avec un médecin qui lui avait donné un libre accès dans sa bibliothèque, pour y puiser les lumières nécessaires à la composition de l'ouvrage qu'il se proposait de mettre au jour. Tschirnhausen a mis la plus grande simplicité dans sa médecine du corps; mais il est tombé dans l'erreur, pour n'avoir pas distingué les cas où le médecin doit agir, d'avec ceux où il peut demeurer dans l'expectation. Il prétend que le moyen le plus sûr de conserver la santé consiste dans la juste proportion des aliments de différents genres, et dans l'attention de modérer son appétit à propos. Quant aux maladies, il veut qu'on y apporte remède de bonne heure; mais ce remède, suivant lui, doit se borner au repos, à l'abstinence, à la sueur spontanée, sans qu'il soit nécessaire d'appeler le médecin au secours, et encore moins de se servir de médicaments, qu'il croit trop actifs pour la structure fragile du corps humain. Pour les plaies, il ne veut d'autres remèdes que le repos, l'application continuelle de quelque substance huileuse, et la privation du contact de l'air. Tels ont toujours été les philosophes. Quand ils se sont mêlés de parler de médecine, ils ont rarement évité les extrêmes.

Apr. J.-C. 1651. — HARRIS (Vautier), naquit à Glocester vers l'an 1651. Il fut reçu bachelier en médecine à Oxford le 10 octobre 1670; mais ayant embrassé la religion catholique en 1673, il quitta cette université, passa à Douai, ensuite à Paris, et prit le bonnet de docteur dans quelque faculté du royaume de

France. En 1676, il se rendit à Londres, où il se mit à pratiquer la médecine. Il commençait à s'y faire de la réputation, lorsque l'ordre donné en 1678 aux catholiques romains de sortir de cette ville, vint le troubler dans les moments où la fortune s'apprêtait à lui sourire. Il délibéra sur le parti qu'il lui convenait de prendre; l'intérêt le décida à retourner à ses anciennes erreurs, et il professa publiquement la religion anglicane. Il fut alors plus recherché que jamais. Il devint médecin ordinaire du roi Guillaume III, qui monta sur le trône en 1688, et fut reçu dans le collége royal, dont on le nomma censeur en 1689. Harris vécut jusqu'en 1725. — Nous avons de lui un traité sur les maladies des enfants, qu'il mit au jour à la persuasion de Thomas Sydenham, grand praticien de Londres, dont les raisonnements, ainsi que ceux de notre auteur, ne supposent pas toujours d exactes connaissances pathologiques. Quoi qu'il en soit, ce traité lui mérita le nom de *médecin des enfants;* il le fut en effet, et il s'acquit beaucoup de réputation dans le traitement de leurs maladies. Il y a plusieurs éditions de cet ouvrage :

De morbis acutis infantum. Londini, 1689, in-8°. *Ibidem,* 1705, in-8°. *Editio secunda*, *priori auctior*, *cui accessit liber observationes de morbis aliquot gravioribus medicas complectens*, *annexis etiam quibusdam de luis venereæ origine*, *natura et curatione.* Il y a encore des éditions de Londres de 1720 et de 1741, in-8°. *Amstelodami,* 1736, 1715, in-8°, avec un commentaire *De aphthis nostratibus*, par Vincent Ketelaer. En allemand, Leipsic, 1691, in-12. En français, par Devaux, Paris, 1738, in-12. Nous avons encore de la façon de Vautier Harris : — *Dissertatio de peste*, *cui accessit descriptio inoculationis variolarum. Londini*, 1721, in-8°. Il y parle de l'inoculation chez les Turcs, par l'insertion du pus variolique dans la petite plaie faite à ce sujet; de l'inoculation chinoise, qui consiste à introduire dans les narines un bourdonnet de coton chargé de pus. Mais il condamne cette dernière méthode. Il rappelle, à cette occasion, une pratique usitée chez les Chinois dans le dessein de mettre les enfants à l'abri de la petite vérole. On fait sortir, avec beaucoup de soin, le sang qui est contenu dans le cordon ombilical, avant d'en faire la ligature après la naissance de l'enfant, parce qu'on regarde ce sang comme le germe de la petite vérole. Ce préjugé subsiste encore aujourd'hui parmi nous. Il est assez inutile de chercher à le combattre, quoiqu'on ne manque point de raisons pour y réussir; mais comme cette pratique est fort indifférente, l'humanité n'y perd rien à la laisser subsister. Je me borne à dire que si ce moyen était bien efficace pour éloigner la petite vérole, celui de l'éteindre est trouvé, et le genre humain n'a plus rien à craindre de cette maladie. — *Dissertationes medicæ et chirurgicæ habitæ in amphitheatro collegii regalis medicorum Londinensium. Londini*, 1725, in 8°. Elles sont les fruits de sa vieillesse, et roulent uniquement sur la pratique. On y remarque des traits assez vifs contre les chirurgiens de son temps, qu'il accuse d'ignorance et d'avarice. Heureusement, ceux de nos jours ont autant ennobli leur art par leurs sentiments que par leurs connaissances. — Les bibliographes font mention d'un chirurgien de Londres, nommé Thomas Harris, qui a publié en sa langue maternelle un ouvrage intitulé : — *A Treatise on the force and energy of crude mercury*. Londres, 1735, in 8°. Il y vante l'usage du vif-argent dans la cure des écrouelles et de la passion iliaque.

Apr. J.-C. 1651. — VESTI (Juste), était d Hildesheim dans la Basse-Saxe, où il naquit le 13 mai 1651. L'université d'Erfort fut celle qu'il choisit pour y faire son cours de médecine, et il l'acheva par la prise de bonnet le 25 octobre 1675. En 1677, il revint dans sa patrie, où il exerça sa profession pendant quatre ans avec beaucoup de succès; mais ayant obtenu la chaire de botanique à Erford, il quitta Hildesheim pour aller la remplir. Ce fut à ce titre que la faculté le reçut au nombre de ses membres; il s'y avança, car il devint professeur d'anatomie et de chirurgie en 1682, et il passa à la chaire de pathologie en 1690. Il l'occupait encore, lorsqu'il mourut le 27 mars 1715. On a plusieurs dissertations académiques de la façon de ce médecin, telles que celles qui portent en titre : *De struma*, *doctrina de purgatione*, *De pulvere sympathetico ; De symbolo Pythagoræ : Fabis abstineto ; De fructuum hortensium et esculentorum abusu*, *De panis usu alimentoso et medicamentoso*; *De præstantia medicamentorum simplicium et Galenico-*

rum, præ chymicis. Mais il a publié des ouvrages plus considérables : *Collegium chymicum Crameri, cum observationum medicarum decade prima. Francofurti et Lipsiæ*, 1688, in-4°. — *OEconomia corporis humani Erfordiæ*, 1688. *Lipsiæ*, 1731, sous le titre de *Compendium institutionum medicinæ.*

Gaspar-Henri Westi, fils de Juste, fut reçu docteur en médecine à Erfort en 1703, et mourut en 1713.

Ap. J.-C. 1651 *env.* — ROLFINCK (Guerner), naquit à Hambourg, dans les dernières années du seizième siècle. Il perdit trop tôt son père, qui enseignait avec distinction dans les écoles de cette ville, pour être conduit de sa main dans la carrière des sciences; mais il avait heureusement toutes les dispositions propres à y réussir. On en profita, en le faisant passer en 1616 à Wittemberg, où il eut l'avantage d'avoir Sennert pour professeur de médecine. En 1618, il se rendit à Leyde, et au bout de deux ans de séjour dans cette ville, on lui permit de voyager en Angleterre, en France et en Italie. La beauté de ce dernier pays l'engagea à s'y arrêter, mais il se borna à le parcourir tout entier; il revint ensuite à Padoue, et après avoir suivi les professeurs de l'université pendant cinq ans, il demanda le bonnet de docteur qu'il obtint le 7 avril 1625. La supériorité de ses talents lui mérita l'estime des Italiens. Ce fut une chose bien glorieuse pour lui de se voir invité à faire un cours d'anatomie dans l'amphithéâtre de Venise; mais c'en fut une plus glorieuse encore de l'avoir fait avec un applaudissement général.

Après sa promotion au doctorat il revint en Allemagne et passa à Wittemberg, où il avait pris les premières notions d'une science qu'il possédait alors si parfaitement. La faculté de Padoue, qui ne l'avait point perdu de vue, voulut l'engager, en 1628, à venir enseigner et démontrer l'anatomie dans ses écoles. L'offre était autant avantageuse qu'honorable; mais pendant que Rolfinck délibérait sur le parti qu'il devait prendre, on lui proposa de se fixer à Iene en qualité de professeur d'anatomie, de chirurgie et de botanique. Ce fut le 4 février 1629 qu'on lui fit cette proposition qu'il ne tarda pas d'accepter, parce qu'il aima mieux être utile à l'Allemagne que d'aller éclairer de ses connaissances une région étrangère. L'université de Iene le reçut avec joie; et non-seulement il lui fit honneur par la pratique de la médecine, mais encore par celle de l'art des accouchements et des autres parties de la chirurgie. Il contribua aussi à la réputation de cette université par l'établissement d'un jardin botanique et d'un amphithéâtre d'anatomie et de chimie. En sa qualité de directeur du jardin des plantes, il y mit un tel ordre, depuis 1630 jusqu'en 1638 qu'il occupa cette place, qu'aucun des jardins de l'Allemagne ne lui fut comparable, soit pour le nombre, soit pour la beauté des plantes, tant indigènes qu'étrangères. Le 21 février 1641, on le chargea d'enseigner la chimie; il accepta cet emploi, et il fut le premier professeur en cette science, non-seulement en Allemagne, mais dans toute l'Europe. Il fut en même temps le dernier des professeurs allemands qui eût expliqué publiquement les ouvrages des auteurs arabes; il les abandonna pour s'attacher à la doctrine des Grecs, comme plus saine et plus judicieuse. Ce fut en bonne partie aux soins de Rolfinck que l'université de Iene dut la haute réputation dont elle commença de jouir dès le milieu du dernier siècle. Ce fut à ses travaux littéraires que Rolfinck dut la sienne. La célébrité de son nom était répandue dans toute l'Allemagne, lorsqu'il mourut le 6 mai 1673. Ses ouvrages, qui sont en grand nombre, n'ont pas peu contribué à le faire estimer de ses contemporains; et quoiqu'on n'en fasse plus le même cas aujourd'hui, je ne puis me dispenser d'en donner le catalogue : *Zachariæ Brendelii chymia in artis formam redacta. Ienæ*, 1641, in-8°, avec une préface de sa façon. *Ibidem*, 1661, 1679, in-4°, avec des notes. *Lugduni Batavorum*, 1671, in-12. *Genevæ*, 1671, in-4°. — *Dissertatio de hepate ad circulationem accomodata. Ienæ*, 1653, in-4°. Il admet la circulation, et il en attribue la découverte à Harvey. — *Methodus cognoscendi et curandi affectus capitis particulares. Ienæ*, 1653, in-4°. *Ibidem*, 1671, in-4°, avec le traité du même auteur, qui est intitulé : *De auctoribus practicis.* — *Dissertatio de corde ex veterum et recentiorum, propriisque observationibus concinnata et ad circulationem accommodata. Ienæ*, 1654, in-4°. — *Methodus cognoscendi et curandi particulares corporis affectus, secundùm ordinem Abubetri Rhazæ, etc. Ienæ*, 1655, in-4°. *Ibidem*, 1675, in-4°, par les soins de George-Wolfgang

Wedelius. — *Dissertationes anatomicæ, veterum et recentiorum observationibus illustratæ, ad circulationem accommodatæ. Ienæ*, 1656, in-4°. Quoique Rolfinck eût passé pour le copiste de Riolan, ses dissertations anatomiques ne méritent pas moins d'être lues. Elles contiennent, dit M. Portal, des détails fort utiles et fort érudits. Après un long et savant prélude sur l'ancienneté, les progrès et l'importance de l'anatomie, cet auteur donne une description générale des parties du corps, et passe ensuite à l'examen de chacune. Avant de proposer son sentiment, il rappelle succinctement celui des plus anciens pères de l'art, et comme il possédait l'historique de l'anatomie, il a excellé dans ce genre de récits. A l'aide de ses lectures, il a été à portée de parler de plusieurs objets inconnus à ses contemporains; c'est ce qui prouve combien l'érudition est utile dans tous les états. Rolfinck a mis un ordre admirable dans ses descriptions, et cet ordre est presque partout uniforme. Il est un des premiers qui, en décrivant l'ostéologie, aient parlé de l'insertion des muscles aux os. *Ordo et methodus cognoscendi et curandi febres. Ienæ*, 1658, in-4°. — *Dissertationes chymicæ sex, de tartaro, sulphure, margaritis, perfectis metallis duobus, auro et argento, antimonio et imperfectis metallis duris duobus, ferro et cupro. Ibidem*, 1660, 1679, in-4°. — *Ordo et methodus generationi dicatarum partium per anatomen cognoscendi fabricam. Ibidem*, 1664, in-4°. Cet ouvrage parut encore sous ce titre : *Sacra Eleusinia patefacta, sive, Tractatus anatomicus de organorum generationi dicatorum structura. Francofurti*, 1684, in-4°. — *De partu difficili. Ienæ*, 1664, in-4°. C'est une des dissertations académiques soutenues sous sa présidence. Il est auteur de beaucoup d'autres. — *Ordo et methodus medicinæ specialis commentatoriæ. Ienæ et Francofurti*, 1665, in-4°. — *De purgantibus vegetabilibus liber. Ienæ*, 1667, 1684, in-4°. — *De curatione hydropis ascitis. Ibidem*, 1668, in-4°. — *Ordo et methodus medicinæ specialis consultatoriæ. Ibidem*, 1669, in-4°. *Francofurti ad Mœnum*, 1676, in-4°. — *De vegetabilibus plantis, suffruticibus, fruticibus in genere, libri duo. Ienæ*, 1670, in-4°. Il y a joint l'histoire de l'établissement des jardins botaniques d'Allemagne, d'Italie et des Pays-Bas, avec la liste des directeurs. — *Non ens chymicum, mercurius metallorum et mineralium. Ienæ*, 1670, in-4°. — *Syntagma universæ medicinæ practicæ. Francofurti*, 1688, in-4°. C'est le recueil de ses principaux ouvrages de pratique.

Apr. J.-C. 1652 *env.* — VALLOT (Antoine), prit le bonnet de docteur en médecine à Reims, suivant Gui Patin; mais selon Chomel, ce fut à Montpellier. Astruc n'a cependant point trouvé son nom dans les registres de la faculté de la dernière ville. Il est vrai que cet auteur en parle dans ses mémoires pour servir à l'histoire de la faculté de Montpellier; mais il dit que c'est moins pour apprendre les bienfaits qu'elle a reçus de Vallot, que pour qu'on n'oublie pas le tort qu'il lui a causé, en remplissant, à prix d'argent, les régences qui y vaquèrent pendant qu'il fut en place. Vallot fut premier médecin de la reine Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, dans le temps que Vautier était premier médecin de ce roi; il lui succéda dans cette place en 1652. Gui Patin assure qu'il lui en coûta 30,000 livres qu'il fallut donner au cardinal Mazarin; et il ajoute que Guénaud l'avait refusée à ce prix-là. Mais on sait le fondement qu'il faut faire sur le témoignage de Gui Patin. C'est d'après le même Patin qu'on apprend que Vallot était attaché à Fouquet, surintendant des finances, et qu'il était son médecin dans le temps qu'il fut arrêté prisonnier, le 8 septembre 1661. Cette liaison devait être grande, s'il est vrai, comme Gui Patin le dit, que le roi ait reproché à Vallot d'être espion pensionnaire de Fouquet. Patin prétend même que ce médecin en ressentit un chagrin si vif, qu'il tomba malade et fut attaqué d'une fièvre continue, accompagnée de rhumatisme et d'érysipèle.

Vallot était sur la médecine dans les mêmes principes que Vautier et Guénaud, c'est-à-dire, qu'il suivait dès lors la pratique qui a enfin prévalu, et qu'il ordonnait l'émétique, le quinquina, le laudanum, remèdes proscrits dans ce temps-là par une partie de la faculté de Paris et particulièrement détestés par Gui Patin. De là vient le ton satirique dont ce dernier parle de Vallot, en écrivant à Falconet. Le *comes archiatron* d'aujourd'hui, dit-il, *qui nihil aliud est quam ignarus et ineptus nebulo, magnus agyrta*, qui fait l'entendu par l'autorité que lui donne sa charge.....

nous savons bien, *quam sit illi curta supellex, præter garrulitatem nativam, et artes aulicas, quarum copia et robore pollet.* Cependant ce Vallot, poursuit Astruc, si méprisable selon Gui Patin, se soutint avec honneur dans son emploi, et sa méthode eut un grand succès dans la grande maladie que Louis XIV fit à Calais en 1658. Ce fut à l'émétique donné à propos que le roi dut principalement sa guérison, quoi qu'en ait dit Gui Patin dans le récit qu'il a fait de cette maladie, lettres 118 et 120 du tom. Ier. — Notre médecin ne fut pas aussi heureux dans le traitement de la maladie de Henriette, reine d'Angleterre. Patin, qui ne laisse échapper aucune occasion de maltraiter Vallot, rapporte les vers qui furent faits au sujet de la mort de cette princesse; elle était alors en France, où elle avait dû se réfugier pour se soustraire aux fureurs de la guerre allumée contre Charles Ier, son mari. Les voici, ces vers, tels qu'on les trouve dans le recueil des lettres de Patin :

Le croiriez-vous, race future,
Que la fille du grand Henri
Eut en mourant même aventure
Que son père et que son mari;
Tous trois sont morts par assassin,
Ravaillac, Cromwell, médecin :
Henri d'un coup de baïonnette,
Charles finit sur le billot,
Et maintenant meurt Henriette
Par l'ignorance de Vallot!

Mais encore une fois on sait ce que vaut le témoignage de Patin. On n'ignore point, d'ailleurs, que la médecine et les médecins sont toujours en butte aux traits satiriques des poètes et aux reproches du public, dans les premiers jours qui suivent la mort des grands. Il est rare qu'on ne charge point les médecins d'avoir employé des moyens qui ne convenaient pas à la cure de la maladie, et d'en avoir négligé d'autres auxquels ils auraient dû avoir recours : c'est ordinairement sur ces chefs que le public établit ses jugements; mais comme ils sont prononcés sans connaissance de cause, ils ne peuvent manquer d'être faux. — Vallot était d'une assez mauvaise constitution, sujet à un asthme opiniâtre, dont il avait de fréquents accès, accompagnés de fièvre et de crachement de sang. Il ne laissa cependant point de pousser assez loin sa carrière; car il était âgé de 75 ans lorsqu'il mourut, le 9 août 1671, au Jardin royal, où il avait pris le parti de se retirer.

On a publié, sous son nom, un ouvrage intitulé : *Hortus regius. Parisiis*, 1665, in-folio. C'est la seconde partie; la première fut imprimée dans la même ville en 1663, in-folio, avec une préface. Fagon, Mauvillain et Joncquet sont les auteurs de cet ouvrage. Vallot s'acquitta fort bien de la direction du Jardin des plantes, dont il était chargé. Ceux qui avaient été préposés à son entretien avant lui, s'étaient conduits assez négligemment à cet égard; mais tout mal arrangé qu'il eût trouvé ce jardin, les soins qu'il prit de son rétablissement lui réussirent d'autant mieux, qu'il sut profiter de la bonne volonté et du travail des trois médecins dont je viens de parler. — A juger Vallot sur le caractère que Gui Patin lui donne, on devrait le regarder comme un homme qui vendait tout ce qu'il pouvait pour faire de l'argent; la manière dont il disposait des régences de Montpellier, ne le présente même point sous un aspect plus favorable. Cependant Gui Patin nous apprend que Vallot procura gratuitement à Daquin, qui fut ensuite son successeur, la charge de premier médecin de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, vacante par la mort de Guénaud, arrivée en 1667. Apparemment que son alliance avec Daquin, qui avait épousé la nièce de sa femme, lui avait mérité cette faveur.

Apr. J.-C. 1652. — EYSEL (Jean-Philippe), naquit en 1652 à Erfort, dans la haute Thuringe. Il étudia la médecine dans les écoles de sa ville natale, et il y fit de si grands progrès, qu'on lui accorda les honneurs du doctorat en 1680. Son mérite reconnu ne le laissa pas longtemps sans emploi; car la petite ville de Bockolt, en Westphalie, s'empressa de le nommer à celui de son médecin ordinaire. Le dessein qu'il avait de se pousser dans l'université d'Erfort, le rappela dans sa patrie en 1684. Il n'y avait point alors de place vacante; et il dut attendre jusqu'en 1687, pour passer au rang de professeur extraordinaire. Comme il s'acquitta de cette place avec distinction, on le reçut au nombre des membres de la faculté en 1693, et l'année suivante on le mit en possession de la chaire d'anatomie et de chirurgie. Dans la suite, on y joignit celle de botanique qu'il remplit, ainsi que les autres, avec beaucoup d'honneur. En 1715, il entra dans l'Académie des curieux de la nature, sous le nom de Philoxène. Mais il n'eut pas le temps d'enrichir les Mémoi-

res de cette compagnie par un grand nombre d'observations, car il mourut le 30 juin 1717. On a de lui plusieurs dissertations en forme de thèses, et les ouvrages suivants qui sont d'une étendue plus considérable : *Enchiridion de formulis præscribendis, secundùm methodum Gasparis Crameri. Erfordiæ*, 1698, in-4°. — *Compendium anatomicum. Ibidem*, 1698, in-8°; 1710, in-4°. — *Compendium physiologicum, Ibid.*, 1699, in-8°. — *Compendium semeiologicum modernorum dogmatibus accommodatum. Ibidem*, 1701, in-4°. — *Scrutinium dysenteriæ malignæ epidemicæ nunc grassantis. Ibidem*, 1709, in-4°. — *Compendium chirurgicum. Erfordiæ*, 1714, in-8°. — *Compendium practicum modernorum praxi clinicæ accommodatum. Erfordiæ*, 1710, in-4°. — *Opera medica et chirurgica. Francofurti*, 1718, in-8°.

Apr. J.-C. 1652. — PITCAIRN (Archibald), grand partisan des principes mécaniques dans la médecine, était d'Édimbourg, où il naquit le 25 décembre 1652, d'un père qui était marchand et magistrat de cette ville. Après avoir fait un cours de philosophie dans sa patrie, il y étudia la théologie et ensuite la jurisprudence, mais avec tant de contention d'esprit, qu'il en tomba malade et fut menacé de phthisie. On lui conseilla l'air de Montpellier, où il se rendit, et sa santé s'y rétablit parfaitement. Il lui prit alors envie d'étudier la médecine, et ce fut sans doute la célébrité des écoles de cette ville qui lui en inspira le goût. Il se prépara à cette étude par celle des mathématiques, et après y avoir fait de grands progrès, il ne s'occupa plus que de son premier dessein. Pour l'exécuter avec cette sage lenteur qui en assure le succès, il retourna à Édimbourg, où il s'appliqua à la botanique, à la pharmacie, à la matière médicale et aux autres parties de la médecine; après quoi il vint se perfectionner à Paris. Ses talents firent du bruit à son retour en Écosse, et il prit le bonnet de docteur; mais comme sa réputation ne tarda point à passer dans les pays étrangers, les curateurs de l'université de Leyde lui firent offrir une chaire dans la faculté de médecine de cette ville, en 1692. Il l'accepta, et prononça sa harangue inaugurale le 26 avril de la même année : Boerhaave fut au nombre de ses disciples. Tout occupé de calcul et de démonstrations mathématiques, Pitcairn ne se mit pas toujours à la portée de ses élèves; ses leçons étaient pour la plupart un langage difficile à comprendre. On lui en fit des reproches; mais piqué de ce que les principes de mécanique et de géométrie qu'il adaptait aux lois de l'économie animale, ne plaisaient pas aux médecins de la faculté de Leyde, il retourna en Écosse en 1693, sans prendre congé de personne, et il abandonna ainsi une chaire où il se voyait peu écouté. Cette démarche annonce assez la mauvaise humeur où les médecins de Leyde l'avaient mis : il ne chercha plus qu'à se venger du peu d'estime qu'on avait fait de sa doctrine; et au ton qu'il prit dans ses écrits, on vit d'abord quel était le démon qui l'agitait. Du fond de l'Écosse, il parut vouloir régner sur toute la médecine, lui qui l'ignorait assez pour la réduire à trois problèmes. Il avait l'esprit vif, mais trop peu en garde contre les écarts de l'imagination; entiché de sa marotte, il établit un système mal assorti avec l'étendue de l'art de guérir. On remarque d'ailleurs une infinité de paradoxes dans ses ouvrages. Mécanicien outré, il s'épuise en calculs et en positions géométriques; il s'emporte dans la supputation des forces de l'estomac, jusqu'à les faire monter à l'équivalent du poids de 12,951 livres.

Pitcairn était marié, lorsqu'il mourut dans son pays le 20 octobre 1713. On a de lui plusieurs dissertations qui furent imprimées à Roterdam en 1701, in-4°; à Édimbourg, en 1713, même format, sous le titre de *Dissertationes medicæ*. Elles parurent depuis à Roterdam en 1714, et à Venise en 1715, in-4°, sous le titre d'*Opuscula medica*. Nous en avons encore d'autres éditions, comme : *Elementa medicinæ physico-mathematica. Londini*, 1717, in-8°. *Hagæ Comitis*, 1718, in-4°. En anglais, Londres, 1727, in-8°. — *Opera omnia medica. Venetiis*, 1733, in-4°. *Lugduni Batavorum*, 1737, in-4°.

Apr. J.-C. 1652. — RIVINUS (Auguste-Quirin), fils d'André, savant médecin et critique du dix-septième siècle, vint au monde à Leipsick le 9 décembre 1652. Il prit le bonnet de docteur en médecine à Helmstadt, au duché de Brunswick, en 1676, qui était l'année jubilaire de la fondation de l'université de cette ville, et retourna ensuite à Leipsick, où il obtint la chaire de phy-

siologie et de botanique, en 1691. Laborieux comme il était, il fit honneur à sa faculté par le goût qu'il mit dans ses recherches et par les découvertes qui en résultèrent. On lui doit celle d'un nouveau conduit salivaire, ainsi que l'invention d'une nouvelle méthode botanique. Quoique celle-ci n'ait point été généralement adoptée, elle ne laissa pas de le faire connaître si avantageusement, que la Société royale de Londres crut devoir lui accorder place parmi ses membres. — Rivinus mourut le 30 décembre 1723, et laissa au public les ouvrages dont voici les titres et les éditions :

Dissertatio de Lipsiensi peste anni 1680. *Lipsiæ*, 1682, 1714, in-8°. — *Introductio generalis in rem herbariam. Ibidem*, 1690, deux volumes in-folio, avec figures. — *Ordo plantarum quæ sunt flore irregulari monopetalo. Ibidem*, 1690, in-folio, avec figures.— *Ordo plantarum quæ sunt flore irregulari tetrapetalo Ibidem*, 1691, in-folio, avec figures. — *Epistola botanica ad Joannem Raium. Ibidem*, 1691, in-4°. *Londini*, 1696, in-8°, avec la réponse de Ray. — *Ordo plantarum quæ sunt flore irregulari pentapetalo. Lipsiæ*, 1699, in-folio, avec un bon nombre de planches. Le goût que Rivinus avait pour la botanique l'engagea à faire de grandes dépenses pour l'avancement de cette belle science. Il retint à ses frais plusieurs peintres et graveurs, et se procura les dessins et les planches qui ont si fidèlement rendu la figure des plantes, dont il a orné ses ouvrages. C'est dommage qu'il se soit borné au sommet de chaque plante, au lieu de la faire graver en entier. — *Censura medicamentorum officinalium. Lipsiæ*, 1701, in-4°. Le grand nombre de médicaments dont les boutiques des apothicaires sont surchargées, a toujours été regardé comme un empêchement qui retarde les progrès de la médecine pratique, jette une sorte d'incertitude dans la cure des maladies, et multiplie les dépenses du malade, sans remplir les vœux qu'il fait pour sa guérison. On convient assez des défauts de la polypharmacie, mais on ne les corrige guère. La plupart des dispensaires sont pleins de formules entassées les unes sur les autres, dans lesquelles on fait entrer une infinité de drogues souvent inutiles, pour ne rien dire de plus. Rivinus fait ici des efforts dignes de lui pour bannir de la matière médicale les prétendus remèdes qu'il range sous les sept classes suivantes. *Aliena*, c'est-à-dire les poisons, tout ce qui sert aux brutes, à la peinture, à la cosmétique et à l'art du confiseur. *Sordida et nauseosa*, c'est-à-dire, les différentes parties qu'on tire de l'homme, des animaux et même des insectes. Par *ignobiliora et indigna*, cet auteur entend parler de plusieurs plantes sèches, des choses qui s'altèrent aisément et de celles dans lesquelles on ne remarque aucune propriété notable. Sous la classe *dubia*, il range tous les remèdes sujets à être sophistiqués, et même ceux qui n'ont d'autre mérite que d'avoir été vantés par les anciens, à qui on est en droit de refuser une confiance entière à bien des égards. Ce qu'il appelle *superstitiosa*, ce sont les mixtes sans vertus, à qui l'imagination en attribue de réelles et souvent de spécifiques, soit parce qu'ils sont rares et précieux, soit parce qu'on les cueille ou prépare en certain temps, soit enfin parce qu'ils ont quelque ressemblance de figure ou de nom avec la partie malade. Viennent ensuite *male præparata*; et les médicaments sont tels par les différentes bagatelles qu'on fait entrer dans leur composition, par le défaut de préparation, et plus encore par la mauvaise foi de l'artiste dans le choix des ingrédients. La septième et dernière classe comprend *incongrue mixta*. Les remèdes que Rivinus appelle ainsi, demandent bien de la réforme, parce qu'il entre dans leur mélange quantité de choses inutiles, ressemblantes l'une à l'autre, périssables, contraires en vertu, ou d'une qualité nuisible. Si l'on suivait le plan proposé par notre médecin, que deviendraient la plupart des remèdes qui meublent nos pharmacies? Ils deviendraient meilleurs, plus sûrs, et les ministres de santé, ainsi que les malades, ne seraient pas si souvent les dupes du commun des apothicaires. *Dissertationes medicæ. Lipsiæ*, 1710, in-4°. C'est un recueil de thèses soutenues dans les écoles de Leipsick. — *Manuductio ad chemiam pharmaceuticam. Norimbergæ*, 1718, in-8°, avec la *Medulla chymiæ* de Jean-François Viganus. — *Series decanorum Lipsiensium. Lipsiæ*, 1719, in-4°. — *Introductio in rem herbariam. Ibidem*, 1720, in-12, avec la réponse de l'auteur aux objections de Jean-Jacques Dillen. — *Notitia morborum. Lipsiæ et Wittembergæ*, 1745, in-12.

Apr. J.-C. 1652. LECLERC (Daniel),

savant médecin, fils d'Et. Leclerc, était de Genève, où il vint au monde le 4 février 1652. Après avoir étudié en France, spécialement à Montpellier et à Paris, il se rendit à Valence et il y prit le bonnet de docteur en 1672. Dès qu'il fut de retour dans sa patrie, il s'empressa moins d'être recherché dans la pratique, qu'à s'y préparer par l'étude des auteurs les plus célèbres. Il fouilla dans les premières sources; et comme il s'appliqua à connaître les progrès de la médecine d'âge en âge, et les découvertes dont elle s'était enrichie, il conçut le dessein d'en tracer l'histoire. Ce projet l'occupa beaucoup; il partagea, pour ainsi dire, son temps entre le cabinet et les malades, jusqu'à ce qu'il fut nommé conseiller d'état, charge qu'il remplit pendant vingt-quatre ans et demi, et qu'il remplissait encore à sa mort, arrivée le 8 juin 1728. Il laissa deux fils, Jacques, docteur en médecine, et Jacques-Théodore, ministre et professeur des langues orientales. — Daniel Leclerc a travaillé à la Bibliothèque anatomique avec Manget. Les ouvrages suivants sont de lui seul :

Historia naturalis et medica latorum lumbricorum intra hominem et animalia nascentium. Genevæ, 1715, in-4°. En anglais, Londres, 1721, in-8°.—*Histoire de la médecine où l'on voit l'origine et les progrès de cet art de siècle en siècle*. Genève, 1696, in-12. Comme cette édition n'allait pas au delà du temps d'Hippocrate, il en donna deux autres à Amsterdam, in-4°, qui traitent de l'histoire de la médecine jusqu'à Galien. L'une parut en 1702, l'autre en 1723; on en a donné une troisième à La Haye, 1729, in-4°. On y trouve les circonstances les plus remarquables de la vie des médecins grecs et latins; mais Leclerc s'attache moins à ces détails qu'à ce qui regarde les opinions, les systèmes, les sectes, les découvertes, dont ces médecins sont les auteurs; en un mot, il traite de l'origine, des progrès et des révolutions de la médecine de siècle en siècle. Freind, qui a aussi traité de cette partie de l'art, fait le plus grand éloge de l'Histoire de Leclerc. Il ne pense pas de même au sujet de l'Essai pour servir à la continuation de cette Histoire, depuis la fin du deuxième siècle jusqu'au milieu du dix-septième, que l'auteur a ajouté à son premier ouvrage. Il est vrai qu'il y a dans cet Essai beaucoup de choses rapportées négligemment et avec peu de précision; mais on doit remarquer que ce morceau n'est qu'un plan qui laissera toujours des regrets de ce que Leclerc n'ait pas continué son entreprise jusqu'à son temps, avec la même étendue qu'il avait donnée à l'Histoire de la médecine jusqu'à la fin du deuxième siècle. Cet auteur a prévu les reproches qu'on pourrait lui faire à cet égard. Les raisons qu'il apporte pour excuser sa conduite sont trop justes et trop sensibles pour ne point s'y rendre : son âge avancé, la grandeur des dépenses pour se procurer les livres nécessaires, ses occupations, la difficulté de traiter de la médecine des Arabes sont les principaux obstacles qu'il a trouvés à la continuation de son travail. — J'ai profité de l'ouvrage de ce médecin, et j'ai tiré de son histoire un grand nombre d'articles répandus dans ce dictionnaire. J'en ai déjà prévenu le lecteur dans la préface; et si je le répète ici, c'est pour me rappeler encore une fois les obligations que j'ai au savant Leclerc. Il est impossible d'écrire une histoire sans compiler : elle est moins le fruit du génie que celui des recherches. Mais, pour éviter les reproches odieux du plagiat, un écrivain sincère doit nommer les sources dans lesquelles il a puisé. C'est pourquoi je me suis fait un devoir d'imiter la conduite de Pline, et je répète ce qu'il a dit dans la préface de son Histoire naturelle : *Benignum est et plenum ingenui pudoris, fateri per quos profeceris.*

Voici maintenant la notice des auteurs qui ont traité de l'histoire de la médecine et des médecins, et qui ont servi à la composition de celle de Daniel Leclerc, ainsi qu'il l'annonce lui-même dans la préface de son ouvrage.

Vossius dans un livre posthume intitulé, *De Philosophia*, dit plusieurs choses concernant les médecins anciens, les écrits qu'ils ont laissés, et le temps auquel ils ont vécu.

Meibomius et Reinesius, savants médecins allemands, ont travaillé sur cette matière; le premier dans son ouvrage intitulé : *Magnum opus de vitis medicorum;* le second dans une histoire des médecins.

Ménage a aussi composé une histoire des anciens médecins, qui était en manuscrit dans la bibliothèque léguée par l'abbé Bignon.

Pierre Castellan, professeur en grec à Louvain, a donné un petit traité intitulé : *Vitæ illustrium medicorum.*

Brunsfels avait fait avant lui un catalogue des médecins illustres.

Champier, Remacle Fuchs, Peucer, ont aussi écrit sur le même sujet.

Wolfgang Justus a fait une Chronologie des médecins.

René Moreau a aussi remarqué le temps auquel divers médecins ont vécu.

Neander, médecin de Brême, ville d'Allemagne dans le cercle de la Basse-Saxe, a composé un livre imprimé en 1623, où il traite de l'origine de la médecine, de son antiquité et de son excellence, des sectes qui s'y sont établies, des intervalles pendant lesquels elle a été négligée, de ceux où elle s'est relevée, et enfin de la vie et des écrits des médecins qui y ont contribué.

Melchior Adam a écrit, un peu avant lui, la vie des médecins allemands.

Doringius, autre médecin allemand, a fait imprimer, en 1611, un petit livre touchant la médecine et les médecins, l'origine et les progrès de cet art.

Martin Fogelius, fameux professeur d'Hambourg, avait promis une histoire des médecins qui avaient été omis par ceux qui ont traité de la même matière.

Welschius, autre médecin d'Allemagne, a pareillement voulu faire cette histoire.

Tiraqueau doit aussi être rangé dans le nombre de ceux qui ont travaillé pour l'histoire de la médecine.

Bernier a donné un ouvrage intitulé : *Essai de la Médecine*, où il est traité de l'histoire de la médecine et des médecins.

Lionardo Di Capoa, médecin napolitain, a aussi écrit quelque chose qui approche de l'histoire de la médecine.

Conringius a pareillement travaillé sur cette matière dans son introduction à la médecine.

Schelhammer, célèbre professeur de l'université de Kiell, a joint un savant commentaire à cet ouvrage.

Almeloveen a donné un livre intitulé : *Inventa nov-antiqua, id est, brevis enarratio ortus et progressus artis Medicæ.*

Une infinité d'autres écrivains ont traité de cette matière avec plus ou moins d'étendue, depuis que l'Histoire de Leclerc a paru ; mais personne ne l'emporte sur ce médecin, soit par la variété, soit par l'utilité des détails. Il n'y a que le docteur Freind qui lui soit comparable. Aussi n'y a-t-il point d'ouvrages qui fournissent de plus amples connaissances sur l'histoire de la médecine que ceux de ces deux auteurs. De l'Histoire de Leclerc qui va jusqu'à la fin du second siècle de salut, et de celle du docteur Freind qui commence au temps de Galien, et s'étend jusqu'au seizième siècle, on peut extraire un grand nombre de faits, de circonstances et d'anecdotes, que les médecins ne peuvent ignorer sans s'exposer au reproche d'avoir négligé une des parties essentielles de leur art.

Apr. J.-C. 1652. — MANGET (Jean-Jacques), habile médecin, naquit à Genève le 19 juin 1652. Après son cours d'humanités qu'il fit avec distinction, il commença celui de philosophie à l'âge de 14 ans, et passa ensuite aux écoles de théologie. Il s'appliqua à cette science pendant cinq ans ; mais s'étant enfin décidé pour la médecine, il y fit tant de progrès sans aucun maître, au seul moyen des livres, qu'en 1678 il obtint les honneurs du doctorat à Valence en Dauphiné. Il se mit alors à pratiquer la médecine dans sa patrie, et comme il l'exerça avec beaucoup de réputation, Frédéric III, électeur de Brandebourg et premier roi de Prusse en 1701 le nomma médecin honoraire de sa personne en 1699. Manget était laborieux ; il conserva même son goût pour le travail jusque vers la fin de sa vie, qu'il poussa jusqu'à l'âge de 91 ans, étant mort à Genève le 15 août 1742. Daniel Le Clerc, auteur de l'Histoire de la médecine, a beaucoup aidé cet écrivain dans la compilation des nombreux ouvrages qu'il a mis au jour. On sent bien qu'un homme qui a publié tant de gros volumes n'a pu tout faire lui seul ; on sent même qu'il n'est point étonnant qu'il ne soit pas toujours original et exact. Mais les recueils qu'il a laissés n'en sont pas moins utiles à ceux qui ne peuvent avoir des bibliothèques fournies de quantité de livres. Voici la notice de ceux que nous devons aux soins de Manget :

Messis medico-spargyrica, qua abundantissima seges pharmaceutica e selectissimis quibusque tum pharmacologis et chymiatris, tum celeberrimis practicis, etc., cumulatur. Genevæ, 1683, in-folio. — *Pauli Barbette Opera omnia medica et chirurgica, notis, observationibus, necnon pluribus morborum historiis et curationibus illustrata et aucta. Genevæ*, 1683, 1688, 1704, in-4°. — *Bibliotheca anatomica, sive, recens in anatomia inventorum thesau-*

rus locupletissimus. Ibidem, 1685, 1699, deux volumes in-folio, avec figures. La seconde édition doit être préférée à la première, à raison des augmentations qu'on y a jointes. C'est un recueil de ce que les écrivains du dernier siècle ont publié de plus intéressant sur la structure du corps humain. L'éditeur a malheureusement négligé de parler des découvertes importantes des anatomistes du seizième siècle, qui en ont fait un si grand nombre. Les Anglais ont donné un extrait de cet ouvrage dans l'édition qui a paru à Londres en 1711, 3 volumes in-4°. — *Pharmacopœa Schrodero Hoffmanniana illustrata et aucta. Genevœ*, 1687, in-fol. — *Tractatus de Febribus, seu febris heautontimorumenos, auctore Francisco Piens, notis, observationibus, opusculis integris, et remediis quibusdam selectioribus multò auctior. Ibid.*, 1689, in-4°. — *Jo. Andreœ Schmitzii medicinœ practicœ compendium, a Christ. Constant Rumphio auctum, et à Jo. Jac. Mangeto pluribus morborum hactenus omissorum descriptionibus locupletatum. Ibidem*, 1691, in-12. — *Bibliothcea medico-practica, qua omnes humani corporis morbosœ affectiones ordine alphabetico explicantur. Ib.* 1695, 1696, 1698, quatre volumes in-folio. *Ibidem*, 1739, quatre volumes in-folio. — *Theophili Boncti sepulchretum, sive, anatomia practica, novis commentariis et observationibus aucta. Lugduni*, 1700, trois volumes in-folio. — *Bibliotheca chemica curiosa. Genevœ*, 1702, deux volumes in-folio, avec figures. — *Bibliotheca pharmaceutico-medica. Ibidem*, 1703, deux volumes in-folio. — *Theatrum anatomicum, cum Eustachii tabulis anatomicis. Genevœ*, 1716, deux volumes in-folio. Les planches d'Eustachi sont assez mal rendues. L'ostéologie est tirée de Bidloo, la Myologie de Brown, la splanchnologie de Ruysch. Le compilateur s'est attaché par préférence aux anatomistes du dix-septième siècle, sans parler des plus anciens, qui cependant méritent attention à tant d'égards. Morgagni a vivement écrit contre cet ouvrage. — *Bibliotheca chirurgica. Genevœ*, 1721, quatre tomes en deux volumes in-folio. — *Traité de la Peste recueilli des meilleurs auteurs*, Genève, 1721, deux volumes in-12. Lyon, 1723, deux volumes in-12. — Cet ouvrage a paru à l'occasion de la peste de Marseille. — *Nouvelles Réflexions sur l'origine, la cause, la propagation, les préservatifs et la cure de la peste.* Genève, 1722, in-12. — *Bibliotheca scriptorum medicorum veterum et recentiorum. Genevœ*, 1731, quatre tomes en deux volumes in-folio. L'auteur avait au moins 80 ans lorsqu'il travailla à cette compilation. J'ai profité de son travail pour la rédaction de ce dictionnaire; mais j'ai tâché de corriger les fautes dans lesquelles il est tombé, de retrancher l'ennuyeuse prolixité de certains articles, et d'ajouter à la défectueuse briéveté de plusieurs autres. C'est en confrontant et combinant Manget avec des auteurs plus exacts que j'ai rédigé les articles de ce dictionnaire, qui me sont communs avec lui.

Ap. J.-C. 1652.—HOMBERG (Guillaume), naquit à Batavia, le 8 janvier 1652, de Jean Homberg, gentilhomme saxon qui était allé dans l'île de Java pour y faire fortune, et qui s'étant marié dans ce pays eut plusieurs enfants, entre autres celui qui fait le sujet de cet article, et une fille qui fut mère à neuf ans. Guillaume n'eut pas plutôt atteint l'âge de porter les armes qu'il se mit au service; mais son père ayant pris la résolution de se rendre à Amsterdam pour y fixer sa résidence, le jeune militaire le suivit. Ce fut dans cette ville qu'il s'aperçut du penchant qui l'entraînait vers l'étude; il y prit du goût, et dès qu'il se vit en état d'embrasser les sciences supérieures, il alla s'appliquer au droit à Jene et à Leipsic, passa ensuite à Magdebourg, où il fut reçu avocat en 1674. Il fit connaissance dans cette dernière ville avec Otton Guericke; et dès lors, négligeant l'étude des lois, il suivit la pente de son génie, et se livra entièrement à la physique expérimentale. Quelque temps après, il voyagea en Italie, où il étudia la médecine, l'anatomie, la botanique à Padoue et à Bologne. De là il se rendit à Rome, où il apprit l'optique, la peinture, la sculpture et la musique. Peu content des progrès qu'il avait faits en Italie, il chercha à perfectionner, à multiplier même ses connaissances. A cet effet, il parcourut la France, d'où il passa en Angleterre pour profiter des leçons du célèbre Boyle; il revint ensuite en Hollande, et après y avoir étudié l'anatomie sous de Graaf, il alla retrouver sa famille à Quedlimbourg. Décidé alors pour la médecine, il en prit le bonnet de docteur à Wittemberg; mais comme les

fruits qu'il avait retirés de ses courses ne satisfaisaient point encore l'avidité qu'il avait de tout savoir, il alla visiter les mines de Saxe, de Hongrie, de Bohême et de Suède; il séjourna même quelque temps à Stockholm, où il travailla dans le laboratoire du Roi. De cette capitale de la Suède, il repassa en Hollande, et de là en France; et comme il s'acquit bientôt l'estime des savants qu'il vit à Paris, il en fut si favorablement accueilli, qu'il se serait rendu aux propositions qu'ils lui firent de se fixer parmi eux, si sa famille ne l'eût redemandé avec instance. Il était au moment d'aller enrichir l'Allemagne de ses connaissances, lorsque M. Colbert, instruit de tout ce qu'il valait, l'envoya chercher de la part du roi, et lui fit des offres si avantageuses, qu'après une courte délibération il les accepta, et se détermina à demeurer à Paris. Déjà connu par ses phosphores, par une machine pneumatique de son invention, mais plus parfaite que celle de Guericke, par ses microscopes, par ses découvertes en chimie, et par un grand nombre d'autres connaissances également rares et curieuses, il fut reçu de l'Académie des sciences en 1691. Il ne tarda même pas à avoir la direction du laboratoire de chimie de cette savante compagnie, et bientôt il passa pour un de ses membres les plus distingués. En 1702, le duc d'Orléans, depuis régent du royaume, le choisit pour son maître en chimie, et lui donna le titre de son physicien, avec une pension considérable. Ce fut pour ouvrir un nouveau champ au génie inventeur du célèbre Homberg, que le duc d'Orléans fit construire le laboratoire le plus magnifique et le mieux fourni qui eût jamais existé, et qu'il se procura un grand verre ardent de la façon de Tschirnhausen. Quel usage ne fit pas Homberg de ce verre merveilleux! Il opéra des merveilles qui étonnèrent les plus savants physiciens de son temps. Le duc d'Orléans sut les apprécier ce qu'elles valaient, et, pour faire connaître publiquement l'estime qu'il faisait des talents d'un tel homme, il l'honora du titre de son premier médecin en 1704, au lieu de celui de son physicien qu'il lui avait donné auparavant. — Homberg, qui se voyait fixé en France pour toujours, songea enfin à se marier. En 1708, il épousa Marguerite Dodart, fille du célèbre médecin de ce nom; mais leur union ne dura que peu d'années, car il mourut de la dyssenterie le 24 septembre 1715. Il témoigna les plus grands sentiments de piété et de religion pendant tout le cours de sa maladie, et fit voir que l'abjuration qu'il avait faite du protestantisme, en 1682, était sincère et véritable.

Ce médecin n'a publié aucun ouvrage que dans les Mémoires de l'Académie. Ses Essais ou Éléments de chimie avaient commencé de paraître dans ce précieux recueil, et le reste de ce traité était prêt à passer sous la presse, lorsqu'il mourut. On trouve encore quelques autres pièces de sa façon dans les mémoires de l'Académie; et il n'y en a aucune qui ne contienne des vues nouvelles, et qui ne brille d'une lumière qui leur est particulière. Aussi la philosophie naturelle n'aurait pas manqué de faire des progrès considérables sous ce grand maître, s'il eût vécu plus long-temps. Comme il réunissait une opiniâtreté invincible au travail et une passion violente pour les expériences, à une grande adresse ainsi qu'à un génie profond, et que d'ailleurs il était protégé par le duc d'Orléans, aux dépens duquel se faisaient les expériences, il en tenta un grand nombre qui étaient fort au-dessus de la fortune d'un particulier et il en tira beaucoup de fruit. Il en eût sans doute tiré davantage, s'il eût toujours observé avec patience le résultat des opérations qui ne réussissaient pas suivant ses idées, et s'il eût moins donné dans les raisonnements de pure théorie.

Nous ne saurions mieux finir cet article que par le portrait que M. de Fontenelle a donné de Guillaume Homberg: « Son caractère d'esprit, dit-il, est marqué dans tout ce qu'on a de lui: une » attention ingénieuse sur tout, qui lui » faisait naître des observations où les » autres ne voient rien; une adresse ex- » trême pour démêler les routes qui mè- » nent aux découvertes; une exactitude » qui, quoique scrupuleuse, savait écar- » ter tout l'inutile; toujours un génie de » nouveauté pour qui les sujets les plus » usés ne l'étaient pas. Sa manière de » s'expliquer était tout à fait simple, » mais méthodique, précise et sans su- » perfluité. Jamais on n'a eu des mœurs » plus douces ni plus sociables, il était » même homme de plaisir; car c'est un » mérite de l'être, pourvu qu'on soit en » même temps quelque chose d'opposé. » Une philosophie saine et paisible le » disposait à recevoir sans trouble les » différents événements de la vie, et le

» rendait incapable de ces agitations dont » on a, quand on veut, tant de sujets. A » cette tranquillité d'ame tiennent né- » cessairement la probité et la droiture.» Peut-on mieux peindre un savant, un observateur, un sage?

Apr. J.-C. 1653 *environ.* — LYSER (Michel) était de Leipsic. Il étudia la philosophie dans sa patrie, et après en avoir achevé le cours avec distinction, il passa dans les écoles de médecine de la même ville où il soutint une thèse *De auditu*, en 1653, et une autre *De sphacelo cerebri*, en 1656. Il se rendit ensuite à Copenhague pour y suivre les leçons de Thomas Bartholin. De disciple de ce grand homme il en devint l'ami et bientôt après son prévôt dans l'amphithéâtre anatomique. Les dispositions qu'avait Lyser à profiter des instructions de son cher maître, le mirent à portée de devenir lui-même un des meilleurs anatomistes de son temps. Il a eu la gloire de partager avec Bartholin la découverte des vaisseaux lymphatiques. Au sortir de Copenhague il voyagea en d'autres pays, et partout il se fit estimer par son adresse dans les dissections. L'université de Padoue lui rendit justice à ce sujet lorsqu'il se présenta dans ses écoles pour y prendre le bonnet du docteur. Après sa promotion il repassa en Danemark et s'établit à Nicoping, dans l'île de Falster, où il mourut le 20 décembre 1660, âgé seulement de 33 ans, et au bout de trois semaines de mariage. Thomas Bartholin fit allusion à cette mort précipitée dans l'inscription qu'il consacra à la mémoire de son cher disciple:

ÆTERNÆ MEMORIÆ
MICHAELIS LYSERI D.
PROSECTORIS FELICIORIS
QUAM MARITI,
QUI
NOVORUM VASORUM, NOVÆQUE CONJUGIS,
INTENTUS OBSERVATIONIBUS,
UTRIUSQUE ARDENS AMORE,
QUUM
LYMPHA BARTHOLIANA,
CUJUS CUM PRÆCEPTORE PRIMO
FONTES ADVERTIT SECUNDUS,
CALOREM EXTINGUERE NON POSSET,
FEBRE ARDENTE UTI CONSUMPTUS,
FAMAM EX CINERIBUS CLARIS
CONSUMI NESCIAM,
CLARÆ CONSERVAVIT HISTORIAM
POSTERITATI
M. H. P.

TH. BARTHOLINUS.
CIↃ. IↃ. CLXIV.

Nous avons de la façon de Lyser un ouvrage qu'on estime encore aujourd'hui parce qu'il contient de bonnes instructions sur la manière de disséquer. L'auteur y traite principalement des muscles et des os, mais il ne laisse pas de dire beaucoup de choses intéressantes sur les autres parties du corps humain. Voici le titre et les éditions de cet ouvrage: *Culter anatomicus, hoc est methodus brevis, facilis et perspicua artificiose et compendiose humana corpora incidendi, cum nonnullorum instrumentorum iconibus. Hafniæ*, 1653, in-8°. *Ibidem*, 1665, in 8°, avec une préface de Bartholin. *Francofurti*, 1679, in-8°, avec un Essai des administrations anatomiques de Gaspar Bartholin. *Trajecti ad Rhenum*, 1706, in-8°. *Leidæ*, 1726, 1731, in-8°. En allemand, Brême, 1735, in-8°; en anglais, par Thomson, Londres, 1740, in-8°. Les Observations médicinales de Michel Lyser ont paru en latin à Copenhague en 1679, in-8°, avec celles d'Henri à Moinichen, de Martin Bogdanus et de Jacques Seidelius.

Après J.-C. 1653. — PEYER (Jean-Conrad) membre de l'Académie des curieux de la nature, sous le nom de Pythagore, était de Schaffhouse, où il naquit dans une famille noble le 26 décembre 1653. Il fit ses études à Bâle, mais les interrompit par un voyage de Paris, où il suivit les leçons du célèbre Duverney; il revint ensuite poursuivre son cours de médecine dans la même ville de Bâle, et il y obtint le bonnet de docteur l'an 1681. Résolu qu'il était de se fixer dans sa patrie, il ne tarda point à s'y rendre; et en même temps qu'il se distinguait dans la pratique de son art, il se fit beaucoup de réputation dans les chaires d'éloquence, de logique et de physique qu'il remplit successivement. Cet habile homme mourut à Schaffhouse le 29 février 1712. Il a rendu son nom illustre pour avoir fait mention des glandes intestinales avec quelque exactitude; avant lui, on ne les connaissait que sur ce que Severinus, Wepfer, Stenon, Malpighi et Pechlin en avaient dit. Peyer s'occupait à disséquer le ventricule et les intestins du coq d'Inde, lorsqu'il aperçut un grand nombre de glandes dans le canal intestinal. Il les chercha ensuite dans l'homme et les trouva

si apparentes qu'il s'empressa d'annoncer sa découverte au public, mais avec assez de modestie pour se borner à l'honneur d'avoir décrit ces glandes plus au long qu'on n'avait fait avant lui. On est convaincu aujourd'hui que dans l'état de santé elles séparent le fluide qui sert à humecter les intestins, et que dans la diarrhée et la purgation, elles fournissent la plus grande partie des humeurs qu'on évacue dans ces circonstances. Voici les titres des ouvrages de ce médecin : *Exercitatio anatomico-medica de glandulis intestinorum, earumque usu et affectionibus. Schafhusœ*, 1677, in-8°. *Amstelodami*, 1681, in 8°. *Methodus historiarum anatomico-medicarum. Parisiis*, 1678, in-12. Son objet principal est de tracer la manière qu'on doit suivre dans la dissection des cadavres, lorsqu'on a en vue de reconnaître les causes des maladies. Cet ouvrage est dédié à Duverney. *Peonis et Pythagorœ, id est, Harderi et Peyeri exercitationes anatomicœ et medicœ. Basileœ*, 1682, in-8°.—*Parerga anatomica et medica septem Genevœ*, 1681, in-8°. *Amstelodami*, 1682, in-8°. *Lugduni Batavorum*, 1750, in-8°, avec une Observation *circa urachum in fœtu humano pervium.* — *Experimenta nova circa Pancreas. Genevœ*, 1683, in-fol., dans la bibliothèque anatomique de Manget. *Amstelodami*, 1683, in 8°, avec l'ouvrage de Brunner qui est intitulé : *Experimenta nova circa pancreas.*—*Merycologia, sive, de ruminantibus et ruminatione commentarius. Basileœ*, 1685, in-4°, avec figures. Jean-Jacq. Peyer, fils du précédent, était aussi de Schaffhouse. Il se distingua dans la pratique de la médecine, et mit au jour un recueil intitulé : *Observationes anatomicœ, numero L. Lugduni Batavorum*, 1719, in-8°. C'est d'après quelques dissections de cadavres humains, mais un plus grand nombre d'ouvertures de bêtes en vie, qu'il amassa ces observations. Celle qui concerne l'ouraque, et qui est de la façon de son père, fut publiée par ses soins à Leyde en 1731, in-8°.

Après J.-C. 1653. — SLEVOIGT (Jean-Adrien), fils de Paul, professeur de philosophie à Jene, naquit dans cette ville en 1653. Il étudia en différentes universités, mais principalement dans celles de Jene, où il suivit les leçons de Krauss, de Wedel et de Fasch, professeurs de la faculté de médecine. Les progrès qu'il fit à leur école lui méritèrent les honneurs du doctorat en 1681. Comme Slevoigt était déjà au fait de la pratique, il ne tarda point à se faire une réputation brillante par ses succès ; elle fut même telle que les magistrats de sa ville natale ne balancèrent point de le nommer à l'emploi de médecin provincial. Il en fit les fonctions jusqu'en 1695 ; mais il abdiqua pendant le cours de cette année, parce qu'il venait d'être reçu au nombre des professeurs de la faculté de Jéna, où il remplit dans le même temps les chairs d'anatomie, de chirurgie et de botanique. En 1722 il passa à celles de pratique et de chimie qu'il garda jusqu'à sa mort arrivée le 26 août 1726. Ce médecin n'a laissé aucun ouvrage de grande étendue ; tout ce qu'on a de lui se borne à quelques dissertations en forme de thèses sur des sujets d'anatomie, de botanique, de chirurgie et de pratique. Elles sont en grand nombre et il y en a plusieurs sur des matières fort intéressantes. Mais comme Slevoigt était encore accoucheur, il n'a pas oublié de traiter, dans ses dissertations académiques, les points les plus importants qu'il avait rencontrés dans sa pratique, chez les femmes en travail ou nouvellement délivrées.

Apr. J.-C. 1653 *env.*—HOFFMANN (Jean Maurice), naquit à Altorf le 6 octobre 1653. Il étudia les langues latine et grecque à Herspruck en Franconie, et la médecine dans sa ville natale, ainsi qu'à Franfort-sur-l'Oder. Il se rendit ensuite à Padoue où il suivit les leçons de Marchettis et de Molinetti. Après deux ans de séjour dans cette université, il parcourut le reste de l'Italie et revint chez lui à la fin de l'an 1674. Il reprit alors le cours de ses études dans les écoles d'Altorf, où il fut reçu docteur en 1675. Ses talents, qu'on admira, lui méritèrent successivement les charges les plus importantes de sa faculté. Il commença par être professeur extraordinaire d'anatomie en 1677, et en 1681 on le fit passer à la chaire ordinaire. En 1682 on le chargea d'enseigner la chimie, dont il fit plusieurs cours publics dans le laboratoire que l'université d'Altorf devait aux pressantes sollicitations de son père. Mais comme le savoir d'Hoffmann était universel et qu'il excellait également dans toutes les parties de son art, il entreprit encore d'enseigner la botanique. En 1709 il abdiqua la chaire d'anatomie et se tint à celle de médecine pratique

qu'il conserva jusqu'au temps où il passa à la cour d'Anspach. Dans l'an 1684, l'Académie des curieux de la nature l'avait reçu dans son corps sous le nom d'Héliodore I; et, à la mort de Lochner, en 1721, il monta au rang de directeur. Il est le septième qui ait rempli cette charge. Celui qui en est revêtu prend de grands titres en apparence, mais qui dans le fond n'ont rien de réel que de servir à orner le frontispice des ouvrages qui paraissent sous son nom. Il se qualifie ordinairement : *Sacræ Cæsareæ majestatis archiater, sacri Palatii Lateranensis, aulæque Cæsareæ et consistorii imperialis comes ac sacri romani imperii nobilis.* Pendant qu'Hoffmann se distinguait à Altorf par son exactitude à remplir ses charges académiques, la manière avantageuse dont il se faisait connaître du côté de la pratique étendait tellement sa réputation qu'il se vit recherché par les personnes du premier rang, et surtout par les princes de la maison d'Anspach. Il fit deux voyages en Italie, l'un en 1695 et l'autre en 1701, avec celui qui régnait alors : on le sollicita même de quitter Altorf pour venir se fixer à cette cour; mais l'attachement qu'il avait à l'université et à ses devoirs académiques, lui fit différer jusqu'en 1713 de se rendre aux vives instances qu'on lui faisait depuis tant d'années. Il se détermina donc à venir se fixer à Anspach, et il y mourut le 31 octobre 1727, âgé de 74 ans. Nous avons plusieurs ouvrages de la façon de ce médecin : *Dissertationes anatomico-physiologicæ ad Joannis Van Hoorne Microcosmum annotatæ. Altdorffii*, 1685, in-4°. Il a joint au texte de Van Hoorne les descriptions anatomiques qui se trouvent dans les traités publiés avant le Microcosme de cet auteur; il rapporte même celles qu'on remarque dans les ouvrages postérieurs au livre de ce médecin.—*Idea machinæ humanæ anatomico-physiologica. Ibidem*, 1703, in-4°. C'est un recueil de vingt dissertations, dans lequel il donne la description de presque toutes les parties du corps humain.—*Floræ Altdorffinæ deliciæ hortenses locupletiores factæ, sive appendix catalogi horti medici Altdorffini, plantarum nova accessione facta anno* 1703, in-4°. Ces additions servent de suite aux ouvrages que son père a publiés.—*Disquisitio corporis humani anatomico pathologica. Ibidem*, 1713, in-4°. C'est une espèce d'anatomie médicinale divisée en vingt dissertations, dans lesquelles il s'étend davantage sur les maladies que sur la structure des parties. —*Acta laboratorii chemici Altdorffini.* —*Ibidem*, 1719, in 4°. *Syntagma pathologico-therapeuticum ad Joannis Hartmanni praxim chymiatricam concinnatum. Lipsiæ*, 1728, 2 volumes in-4°.— *Sciagraphia institutionum medicarum.* On trouva parmi les papiers d'Hoffmann un manuscrit qui parut à J.-H. Schulze un assez bon abrégé de médecine pour qu'il prît le soin de le faire imprimer en 1742, in-8°.

Après J.-C. 1653. — BRUNN ou BRUNNER (Jean-Conrad de), célèbre médecin suisse, était de Diessenhofen, petite ville municipale près de Schaffouse, où il naquit le 16 janvier 1653. Comme on le destina aux sciences, il commença ses études dans sa patrie, il les poursuivit à Schaffouse, et à l'âge de 16 ans il passa à Strasbourg pour y faire son cours de médecine, qu'il acheva en 1672. Le sujet de ses thèses inaugurales fut *De monstro bicipiti*, sur un monstre à deux têtes dont il venait de faire la dissection; et après les avoir soutenues avec toute la gloire possible, il reçut le bonnet de docteur. Il se rendit ensuite à Paris, où il assista aux exercices publics avec beaucoup d'assiduité, et se procura la connaissance de plusieurs savants, entre autres, de Dionis et de l'abbé Bourdelot. Il fréquenta aussi les hôpitaux, et s'exerça tellement aux dissections anatomiques et aux opérations chirurgicales, qu'il vint à bout d'exécuter les unes et les autres avec une adresse singulière. Du Verney conçut tant d'estime pour lui, en voyant les expériences qu'il faisait alors sur le pancréas, qu'il le mit de partie dans ses études pour travailler sur l'anatomie, et pour tenter les injections dans les artères, les veines et les autres vaisseaux; ce qui était encore une méthode nouvelle dans ce temps-là. En quittant Paris, de Brunn passa en Angleterre, où il fut considéré de Henri Oldenbourg, secrétaire de la Société royale, de Willis, de Lower et de plusieurs autres. Il aborda ensuite en Hollande et fit presque un nouveau cours de médecine à Leyde sous Syen, Craanen, Drélincourt et Maers. A Amsterdam, il visita Swammerdam et Ruysch, à qui il présenta l'ouvrage auquel il avait beaucoup travaillé à Paris. Il est imprimé sous ce titre : *Experimenta nova circa pancreas. Accedit*

diatribe de lympha et genuino pancreatis usu. Amstelodami, 1682, in-8°. *Leydæ*, 1709, 1722, in-8°. Son dessein fut de combattre la secte de Sylvius de Le Boë, et de réfuter le Traité de Reinier de Graaff sur le pancréas. Il démontra que la liqueur qui se filtre dans ce viscère n'est point acide, mais émolliente et légèrement visqueuse; et pour prouver que la digestion peut se faire assez aisément sans elle, il tira une grande partie du pancréas du corps d'un chien, qui survécut à cette opération et digéra ses aliments.

De Brunn ne fut pas plutôt de retour en Allemagne qu'il s'y fit connaître par les succès de sa pratique. En 1685, il fut reçu dans l'Académie des curieux de la nature, sous le nom d'Hérophile, et depuis son admission il ne cessa d'enrichir les Mémoires de cette société par des observations intéressantes. En 1687, il fut nommé à une chaire de médecine à Heidelberg, où il publia encore son Traité du pancréas, ainsi que les nouveaux ouvrages dont voici les titres: *Dissertatio anatomica de glandula pituitaria. Heidelbergæ*, 1688, in-4°. *Glandulæ duodeni, seu, pancreas secundarium detectum. Francofurti et Heidelbergæ*, 1715, in-4°. Il y a deux éditions antérieures à celle-ci, l'une de 1687 et l'autre de 1688, sous ce titre: *De glandulis in duodeno intestino detectis*. Depuis l'an 1685 qu'il avait été appelé à la cour de Charles, électeur palatin, il fut toujours consulté dans la maison électorale; et quoique les ravages des Français dans le palatinat l'eussent obligé d'abandonner Heidelberg et de se retirer dans sa patrie, où il arriva en 1688, l'électeur Jean Guillaume l'en rappela en 1695 et le nomma son premier médecin. Il fit plus, il l'anoblit en 1711, et lui fit présent de la seigneurie d'Hammerstein dans le pays de Bergue. Charles-Philippe, frère et successeur de Jean-Guillaume, confirma de Brunn dans l'emploi de premier médecin, et l'honora encore du titre de conseiller privé. Mais les électeurs palatins ne furent pas les seuls princes qui lui donnèrent leur confiance. Il jouissait dans sa patrie de toute l'estime de ses concitoyens, lorsque Charles, landgrave de Hesse-Cassel, l'appela à sa cour en 1690. Depuis son retour à Dusseldorf, il alla voir l'électeur de Trèves en 1706. En 1708, l'empereur Joseph le fit venir à Vienne pour l'impératrice son épouse. En 1709, il vola au secours du roi de Prusse. En 1720, il se rendit à Hanovre pour le prince de Galles, depuis roi d'Angleterre, sous le nom de George II. En 1721, il alla voir Frédéric I, roi de Suède, qui se trouvait alors en Allemagne. En 1722, il fut appelé auprès de Frédéric IV, roi de Danemark, qui était aux bains d'Aix avec la reine son épouse. Mais nous ne finirions pas si nous voulions parler de tous les princes et personnes illustres qui consultèrent ce médecin; et, pour ne pas trop nous étendre, nous nous bornerons à dire que le canton de Schaffouse, pénétré de reconnaissance pour les services importants que de Brunn lui avait rendus en différentes occasions, lui accorda la bourgeoisie en 1720, tant pour lui que pour sa postérité.

Quoique la santé de notre médecin eût été traversée par de fréquentes attaques de gravelle, dont il avait commencé à souffrir dès l'âge de 24 ans, il se servit de si bons remèdes et il observa un régime si convenable à son état, qu'il put faire face à tant de longs et pénibles voyages, ainsi qu'aux occupations de sa pratique ordinaire. A l'âge de 50 ans, il fut encore attaqué de la goutte; mais au moyen de la cure de lait, cette maladie se trouva réduite à de si faibles accès, que dans le cœur de l'hiver et à l'âge de 74 ans, il se sentit assez de vigueur pour aller en deux jours et trois nuits de Manheim à Munich, pour y voir l'électeur Maximilien-Emmanuel. Il succomba cependant à tant de fatigues; il fut si violemment atteint d'une fièvre continue rémittente, qu'il en mourut à Manheim, peu de temps après son retour de Munich, le 2 octobre 1727, âgé de soixante-quatorze ans, huit mois et vingt-six jours. Voici l'épitaphe que l'on grava sur son tombeau:

VIVIT POST FUNERA VIRTUS.
IN VENERANDAM MEMORIAM
J. C. DE BRUNN A HAMMERSTEIN SCAPHUSA-HELVETICI,
NATI DIE XVI JANUARII, A. CHRISTI MDCLIII,
SER. AC. POTENT. PRINCIP. CAROLI. PHILIPPI COM. PALAT. AD RHEN.
S. R. J. ARCHITHESAURAR. ET ELECT., ETC.
CONSILIARII INTIMI ET ARCHIATRI,
PROFESSORIS MED. IN UNIVERSITATE HEIDELB.
SOCIET. NAT. CURIOS. CÆS. LEOPOLD. HEROPHILI;
DE DIVERSIS EUROPÆ MAJESTAT., BRITANN., SUEC., DAN. ET BORUSS.,

PERMULTISQUE S. R. J. MAGNATIBUS BENE MERITI,
DENATI, COMMUNI OMNIUM MOERORE, DIE 2 OCTOBRIS MDCCXXVII,
IN CIVITATE RESID. ELECT. MANHEIM,
HOC LETHALITATIS MONUMENTUM MOESTISSIMI POSUERUNT HÆREDES.

De Brunn avait épousé, le 12 décembre 1678, Magdeleine, fille cadette du célèbre médecin Jean-Jacques Wepfer; et il en eut dix enfants. Erhard, son troisième fils, conseiller médecin du landgrave de Hesse-Cassel et professeur de médecine à Heidelberg, mourut en 1721. Jean Jacques, le plus jeune, a été médecin de Neustadt dans le Palatinat; mais, après la mort de son père, il se retira en Suisse avec sa mère. Il publia à Schaffouse un ouvrage posthume de son père, sous le titre de *Methodus tuta ac facilis citra salivationem curandi luem veneream*, 1739, in-4°.

Apr. J.-C. 1653. — ALBINUS (Bernard), l'un des plus célèbres médecins de son temps, était de Dessau dans la province d'Anhalt, où il naquit le 7 janvier 1653, de Christophe, bourguemestre de cette ville. Après avoir étudié dans la maison paternelle sous un précepteur, il fut envoyé au collége, dont le savant Henri Aller était alors recteur; mais celui-ci étant passé à l'école de Brême, le jeune Albinus, âgé de 16 ans, l'y suivit du consentement de son père. De Brême, où il avait fait de grands progrès, surtout dans la philosophie, il se rendit à Leyde pour profiter des leçons de Charles Drelincourt, de Théodore Kranen et de Luc Schacht, tous trois professeurs de la faculté de médecine. Il s'appliqua à l'étude de cette science avec tant d'ardeur, de fruit et de distinction, que ses maîtres n'eurent pas de peine à prévoir quelle serait la réputation à laquelle il parviendrait un jour. Albinus aurait voulu prolonger son séjour dans cette académie, mais obligé de céder aux désirs de ses parents, il prit le bonnet de docteur au mois de mai 1676, et se mit en devoir de satisfaire l'impatience qu'ils avaient de le revoir. Sa mère mourut peu de temps après son arrivée à Dessau; c'est ce qui lui donna la liberté de retourner à Leyde, où il se rendit en 1677, dans la résolution de s'y occuper plus que jamais de l'étude de la médecine et des mathématiques. Les nouveaux progrès qu'il y fit eurent de quoi le satisfaire; mais comme il voulut encore se perfectionner par l'observation et le commerce avec les personnes qui étaient en réputation de science en d'autres pays, il voyagea dans la Flandre et le Brabant, en France et en Lorraine, et ne retourna chez lui qu'au mois de juillet 1680. La même année, il fut nommé professeur de médecine à Francfort sur-l'Oder. Il alla prendre possession de sa chaire le 13 janvier de l'année suivante, et s'acquitta des fonctions de son état avect tant de gloire et de célébrité, que les jeunes gens désertèrent bientôt des écoles des autres universités de l'Allemagne pour se rendre dans la sienne. Tout occupé qu'il était des devoirs académiques, il dut se partager, pour remplir ceux d'une pratique nombreuse et étendue. Ce fut non-seulement aux malades de Francfort et de ses environs qu'il prêta ses soins, mais encore aux princes et aux grands qui résidaient dans les villes voisines. Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, l'appela à Postdam au sujet de l'hydropisie dont il était menacé; et il fut si satisfait des conseils que lui donna Albinus, qu'il le retint à sa cour et le nomma son médecin et conseiller privé. La mort de l'électeur, arrivée le 29 avril 1688, délia Albinus de tous les engagements qui l'avaient retenu à la cour, et il profita de sa liberté pour retourner à Francfort où il reprit sa charge de professeur. Il vivait tranquille dans cette ville, sans penser à l'augmentation de sa fortune, lorsqu'au bout de six ans, les curateurs de l'académie de Groningue lui offrirent la dignité de docteur provincial et une chaire de médecine. Il était assez disposé à accepter ces offres; mais l'électeur Frédéric, pour l'en empêcher, augmenta ses appointements de six cents florins, le combla d'autres bienfaits, et s'engagea à lui donner la première prébende qui viendrait à vaquer dans le chapitre de Magdebourg. Cette promesse fut accomplie au bout de trois ans; l'électeur fit plus, il appela Albinus à Berlin et le nomma son premier médecin, avec titre de conseiller privé.

Le canonicat de Magdebourg, qu'il avait obtenu en 1697, était d'un assez gros revenu pour mériter d'être conservé; d'autant plus que Frédéric avait dispensé ce médecin des charges qui y sont attachées : mais pour ne point incommoder ses collègues, il pria l'élec-

teur de lui accorder la permission de le céder à un autre pour une somme d'argent, et sa demande fut accordée. Pendant qu'Albinus jouissait à Berlin de l'estime et des faveurs de son maître, la république des Provinces-Unies avait toujours l'œil ouvert sur lui. Avantageusement prévenue sur son mérite, elle le regardait depuis quelque temps comme un homme propre à faire fleurir les sciences, et dont il était important de s'assurer. Le comte de Wassenaar fit les instances les plus fortes, au nom de l'académie de Leyde qu'il protégeait en qualité de curateur, pour obtenir du roi de Prusse qu'Albinus y vînt occuper la chaire qu'on lui présentait. Il ne gagna rien sur l'esprit de ce prince; il réitéra cependant ses tentatives au commencement de ce siècle, et, plus heureux cette fois que la précédente, il obtint la permission de faire passer ce médecin à Leyde. Albinus entra en fonction de son professorat, en 1702, et s'en acquitta pendant dix-neuf ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort arrivée le 7 de septembre 1721, à l'âge de soixante-huit ans et huit mois. Il avait épousé, en 1696, Suzanne Catherine, fille de Thomas-Sifroi Rings, professeur de droit à Francfort-sur-l'Oder. Il en eut onze enfants, quatre fils et sept filles. Les deux aînés sont Bernard-Sifroi et Christian-Bernard, dont nous ferons mention après avoir donné la note des ouvrages de leur père, qui, pour la plupart, consistent en dissertation académiques soutenues sous sa présidence : — *De fonticulis. Francofurti ad Viadrum*, 1681, in 4°. — *De sacro Freyenwaldensium fonte. Ibidem*, 1685, in-4°. — *De paracentesi thoracis et abdominis. Ibidem*, 1687, in-4°. — *De salivatione mercuriali. Ibidem*, 1689, in-4°. — *De Paronchia. Ibidem*, 1694, in-4°. — *De cataracta. Ibidem*, 1695, in-4°. — *De partu difficili. Ibidem*, 1696, in-4°. — *De corpusculis in sanguine contentis. Ibidem*, 1683, in-4°. — *De tarentulæ mira vi* — *De ortu et progressu medicinæ oratio. Leidæ*, 1702, in-4°. En parlant de la pluralité de ceux qui ont porté le nom d'Esculape, il soutient qu'on donna anciennement ce nom à tous ceux qui se sont distingués dans la médecine. — *Oratio de incrementis et statu artis medicæ sæculi XVII. Ibidem*, 1711, in-4°. Si on l'en croit, la médecine est encore dans son enfance.

Après J.-C. 1653 *env.* — GABURET (Nicolas), chirurgien de Louis XIII, ne se rendit pas moins recommandable par la candeur de ses mœurs, que par son habileté dans sa profession. Lorsqu'on fut obligé, en 1631, de renfermer dans les lazarets de Paris les personnes attaquées de la peste, Gaburet, qui fut nommé pour les gouverner, trouva dans cet emploi de fréquentes occasions de déployer son zèle. Il se comporta presque également en missionnaire éclairé qui cherche à guérir les âmes, et en chirurgien expérimenté qui travaille à la cure des maux du corps. Devaux, qui parle de Gaburet dans son *Index funereus*, met sa mort au 2 de juin 1662, et le place au rang des bienfaiteurs de la communauté de Saint-Côme.

Apr. J.-C. 1654. — BELOSTE (Augustin), chirurgien de grande réputation, était de Paris, où il naquit en 1654. Il servit avec distinction dans les armées du roi Très-Chrétien et les hôpitaux de France; mais le duc Victor Amédée de Savoie, roi de Sardaigne, l'enleva à ce royaume en 1697, et le plaça depuis auprès de la reine sa mère, en qualité de premier chirurgien. Il composa en 1695 un traité, sous le titre de *Chirurgien de l'hôpital et manière de guérir promptement les plaies*, dont il y a différentes éditions. On remarque celles de Paris de 1696, 1698, 1705, 1715, in-8°; d'Amsterdam, 1707, in-8°; de Dresde, 1703, 1710, 1724, in-8°. Ces dernières sont en allemand, de la traduction de Martin Schurig. En 1725, Béloste publia la *Suite du Chirurgien de l'hôpital*, qui a paru la même année à Paris et encore en 1728, in-12. Il y a joint des observations importantes sur les effets du mercure et l'utilité de la combinaison de ce minéral avec les purgatifs. Son traité du mercure a été réimprimé en 1738, in-12. Denis Sancassani a mis tout l'ouvrage en italien, sous le titre de *Chirone in campo*. Venise, 1729, deux volumes in-8°; on peut même dire qu'il a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Tant d'éditions et de versions prouvent assez l'estime qu'on a fait de ce livre. Béloste adopta d'anciennes méthodes qu'on avait négligées, et se fit par là un nom qui se soutient encore. C'est d'après Celse qu'il a conseillé de percer les os cariés avec la pointe du trépan, pour en accélérer l'exfoliation; c'est d'après César Magatus qu'il a démontré le danger des tamponnements

et des pansements trop fréquents dans la cure des plaies. — On trouve quelques lettres de ce chirurgien dans les ouvrages de Sancassani qui parle de lui avec éloge. Il a aussi mérité celui du public par ses succès dans la pratique de son art, et il jouissait encore d'une réputation brillante, lorsqu'il mourut à Turin le 15 juillet 1730. Son fils a continué de faire un mystère de la composition des pilules mercurielles, dont son père est auteur; mais ce secret n'en est plus un aujourd'hui, on en trouve la description dans plusieurs dispensaires. Ce fils de Béloste, qui porte le nom de Michel-Antoine et qui a été reçu docteur en médecine, a fait paraître le traité du mercure à Paris en 1757, in-12.

Apr. J.-C. 1654. — LANCISI (Jean-Marie) de Rome, naquit le 26 octobre 1654. Ses parents, qui étaient d'honnêtes bourgeois de cette ville, ne manquèrent pas de seconder les heureuses dispositions qu'il avait pour l'étude. Lancisi s'y appliqua de bonne heure, et dès qu'il eut achevé son cours d'humanités, il fit celui de philosophie dans le collége romain, et passa ensuite aux écoles de théologie. Comme il avait toujours eu beaucoup de goût pour la connaissance des choses naturelles, ce goût se réveilla si fortement en lui pendant qu'il étudiait la théologie, qu'il lui fit abandonner cette science, pour s'appliquer uniquement à la médecine. Il poussa son entreprise avec la plus grande ardeur. Tout occupé qu'il était à se perfectionner dans l'anatomie, la chimie et la botanique, il crut qu'il lui importait également d'étudier la géométrie; et il en apprit les éléments de Vital Giordani, habile mathématicien, natif de Bitonto, qui enseignait à Rome dans l'académie de peinture et au collége de la Sapience. — Les progrès que notre savant élève fit dans toutes ces parties, lui méritèrent le bonnet de docteur en philosophie et en médecine. Il le reçut en 1672; mais les connaissances qu'il acquit depuis sa promotion, l'élevèrent au dessus de ce titre académique, par la haute réputation dont il jouit.

En 1675, il obtint une place de médecin ordinaire du Saint Esprit *in Sassia*. Il y fit de nouveaux progrès sous les yeux de Jean Tiracoda, premier médecin de cet hôpital. Son attention à suivre les maladies dans leurs différentes périodes, son exactitude à remarquer les crises, les révolutions, les événements; en un mot, le soin qu'il prit de faire l'histoire exacte, fidèle et entière des maladies qu'il avait à traiter, le rendit en peu de temps aussi habile praticien qu'il était bon observateur. Mais il quitta le poste de médecin du Saint-Esprit en 1678, parce qu'il venait d'être reçu au nombre des membres du collége de Saint-Sauveur *in Lauro*. Ce fut là que ses connaissances acquirent le dernier degré de profondeur; il s'occupa pendant cinq ans de la lecture des meilleurs auteurs, dont il tira un si grand parti, qu'il s'appropria, pour ainsi dire, tout ce qui avait été écrit d'essentiel depuis Hippocrate jusqu'à son temps. — Ses talents reconnus lui méritèrent la chaire d'anatomie dans le collége de la Sapience; il y monta en 1684, et continua d'y enseigner pendant treize ans avec une approbation générale. Il est vrai qu'il ne disséqua pas aussi souvent qu'il l'aurait souhaité pour l'instruction de ses disciples; mais pour leur faciliter l'étude de l'anatomie, il engagea Bernardin Genga à publier les figures qu'il avait tirées sur le corps humain. Elles parurent à Rome en 1691 en un volume in-folio, avec les explications et les discours nécessaires de la façon de Lancisi. Cet ouvrage est intitulé : *Anatomia per uso e intelligenza del disegno ricercata non solo su gli ossi, e muscoli del corpo umano, ma dimostrata ancora sulle statue antiche piu insigni di Roma, delineata in piu tavole con tutte le figure in varie faccie, con le spiegationi e indice del sig. canonico Gio. Maria Lancisi, gia medico segreto della S. M. d'Innocentio XI.* — Ce fut en 1688 que le pape Innocent XI nomma Lancisi son médecin et camérier secret. Il lui donna, peu de temps après, un canonicat dans l'église de Saint-Laurent *in Damaso;* mais le nouveau chanoine ne conserva ce bénéfice que pendant la vie de son bienfaiteur, car il s'en déporta à sa mort en 1689. Le cardinal Altieri, camerlingue, chargea Lancisi d'être son vicaire pour l'installation des docteurs en médecine, et le cardinal Spinola, qui remplaça Altieri, le continua dans cet emploi que Clément XI lui assura ensuite pour toute sa vie. Sous le pontificat d'Innocent XII, ce médecin fut en telle considération, que ce pape étant tombé malade en 1699, il fut de toutes les consultations jusqu'à la mort du Saint-Père, arrivée le 27 septembre 1700. En cette

année, il entra au conclave comme médecin; et lorsque Clément XI eut été élu le 23 novembre, il s'empressa de conférer à Lancisi l'office important de premier médecin de sa personne et de camérier secret. Les fonctions de cette charge, la visite des malades et l'étude du cabinet occupèrent tour à tour ce savant homme pendant le reste de sa vie. Comme il était infatigable, tous les moments qu'il pouvait dérober à ses premiers devoirs, il les passait à lire, à écrire, à étudier, ou dans les assemblées des savants. Sa santé, qui fut constamment bonne jusqu'à sa dernière maladie, le soutint dans ce travail opiniâtre; mais ce fut à un régime très-sobre et très-frugal qu'il dut l'avantage de se porter bien. Il ne poussa cependant pas bien loin sa carrière, car il mourut le 21 janvier 1720, âgé d'un peu plus de 65 ans.

Ce médecin était d'une taille assez petite, mais bien conformée. Il avait la physionomie vive, avec un air de gaieté. Son esprit était brillant, fécond et propre à toutes choses. Personne ne fut plus habile que lui à conduire une affaire avec prudence; ni le travail qu'elle exigeait, ni les difficultés qu'elle présentait, rien ne l'arrêta jamais dans son dessein. Eloquent en public, enjoué dans la société, il répandait beaucoup de grâces sur ses discours; poli, affable, prévenant, il avait ordinairement l'avantage de mettre tout le monde de son parti. Il eut toujours une passion extrême pour l'avancement de la physique et de l'anatomie. Il ne brilla cependant point du côté de la théorie; attaché à la secte de Sylvius de Le Boë, il en soutint les opinions avec cette force que donne la persuasion d'avoir embrassé le bon parti. Mais comme il connaissait les secrets les plus cachés et la marche des mouvements de la nature, il n'en guérit pas moins ses malades, parce qu'il avait le coup d'œil juste et que sa pratique était toujours dirigée par la prudence.—Lancisi avait amassé une bibliothèque de plus de vingt mille volumes. Il la donna de son vivant à l'hôpital du Saint Esprit pour l'usage public, et surtout des jeunes chirurgiens et médecins qui servent les pauvres malades de cette maison. L'ouverture s'en fit l'an 1716, en présence du pape Clément XI et d'un grand nombre de cardinaux. L'abbé Christophe Carsughi a publié à Rome en 1718, un ouvrage in-4° pour éterniser la mémoire de ce legs important, sous le titre de *Bibliotheca Lancisiana*. Il y a ajouté un discours *De recto usu bibliothecæ*. — Les ouvrages de notre médecin sont en grand nombre. Je ne parlerai que de ceux qui ont été imprimés; car il en a laissé plusieurs en manuscrit, qui sont demeurés dans sa bibliothèque de l'hôpital du Saint-Esprit, à qui il les a légués par testament.

Lucubratio de virgine quadam Celliensi, mirabili vexata symptomate. Romæ, 1682, in-4°. — *Corporis humani anatomica synopsis. Romæ*, 1684. — *Del modo di filosofar nell' arte medica.* Cette pièce qui fut adressée à l'académie physico-critique de Sienne, se trouve dans le recueil imprimé à Venise en 1700, in-folio, sous le titre de *La galleria di Minerva.* — *De subitaneis mortibus libri duo. Romæ*, 1707, in-4°. *Lucæ*, 1707, in-4°. *Venetiis*, 1708, in-4°. *Lipsiæ*, 1709, in-8°. L'intempérance dans le régime, les vices qui affectent la structure et les fonctions du cœur et du cerveau, les anévrismes, etc., sont les causes principales auxquelles il attribue la mort subite. Il propose des moyens pour en éloigner les effets, avec une méthode pour rappeler à la vie ceux qui paraissent morts. — *Epistolæ duæ de triplici intestinorum polypo.* Dans l'ouvrage de Vallisnieri, qui parut à Padoue en 1710, in-4°, sous le titre de *Considerationi ed esperienze intorno alla generatione de vermi.* Le vers solitaire n'est point un seul animal, suivant Lancisi. Il le regarde comme un assemblage de vers cucurbitins, unis bout à bout par une pituite visqueuse. On convient aujourd'hui de la justesse de cette remarque; mais on admet un *tænia* distinct du vers dit solitaire cucurbitin. — *Dissertatio de nativis, deque adventitiis Romani Cœli qualitatibus, cui accedit Historia epidemiæ rheumaticæ quæ per hiemem anni* 1709 *vagata est. Romæ*, 1711, in-4°. L'Histoire du rhumatisme épidémique a paru seule à Genève en 1713, in-12. — *Epistola ad Cel. Joannem Fantonum. Augustæ Taurinorum*, 1611, in-4°, à la tête de l'ouvrage de Fantoni, qui est intitulé: *Anatomia corporis humani ad usum theatri accommodata.* — *Epistola de bilis secretione ad Joannem Baptistam Bianchi. Ibidem*, 1711, in-4°, avec l'*Historia Hepatica* du même Bianchi. — *De physiognomia et sede animæ cogitantis. Venetiis*, 1713, in-4°. *Tau-*

rini, 1713, in-4°, avec les observations anatomiques de Fantoni. — *Dissertatio epistolaris ad exim. et nob. C. Marsilium de ortu, vegetatione ac textura fungorum*, avec la dissertation du comte de Marsigli, qui parut en 1741, in-folio, sous ce titre : *De generatione fungorum*.

Tabulæ anatomicæ clarissimi viri Bartholomæi Eustachii, quas e tenebris tandem vindicatas et sanctissimi domini Clementis XI pontif. max. munificentia dono acceptas, præfatione, notisque illustravit. Romæ, 1714, in-folio. *Genevæ*, 1717, à la suite du théâtre anatomique de Manget, qui est en deux volumes in-folio : mauvaise édition. *Romæ*, 1728, in-folio : bonne édition. *Ibidem*, 1740, in-folio, par les soins de Cajetan Petroli : édition médiocre. *Lugduni Batavorum*, 1744 et 1762, in-fol., par les soins de Bernard-Sifroi Albinus : édition excellente. — *Physiologicæ animadversiones in Plinianam Villam. Accedit de herbis et fruticibus in recens aggesto littore Tiberis suborientibus. Romæ*, 1714, in-folio. — *Dissertatio de recta medicorum studiorum ratione instituenda. Ibidem*, 1715, in-4° et in-8°. *Avenione*, 1715, in-8°. Les langues savantes, les mathématiques, la philosophie expérimentale, la chimie, l'histoire naturelle, l'anatomie, sont les connaissances préliminaires que Lancisi exige dans un homme qui se prépare à l'étude de la pratique ; encore veut-il qu'il travaille à se perfectionner par les voyages. — *Dissertatio historica de bovilla peste ex Campaniæ finibus, anno* 1713, *Latio importata. Accedit Consilium de equorum epidemia. Romæ*, 1715, in-4°. La Consultation sur la maladie des chevaux avait déjà paru à Naples en 1712, in-8°, mais cette édition est en italien. La maladie consistait dans l'inflammation du ventricule et des intestins ; celle du bétail allait au delà, et se terminait promptement par une gangrène mortelle des mêmes parties. Comme la maladie de ces animaux était contagieuse, l'auteur a fait sentir la nécessité de séparer les bêtes malades d'avec les saines.

De noxiis paludum effluviis libri duo. Romæ, 1717, in-4°. En traitant de la malignité des miasmes qui s'élèvent des marais et infectent l'air, il s'étend sur les causes et la cure des maladies épidémiques. — *Michaelis Mercati metallotheca. Opus posthumum auctoritate et munificentia Clementis XI pontificis max. e tenebris in lucem eductum. Opera et studio J. M. Lancisi illustratum, cum figuris nitidissimis. Ibidem*, 1717, in-folio. — *Appendix ad metallothecam Vaticanam Michaëlis Mercati. Romæ*, 1719, in-folio. — *Dissertationes duæ, altera de vena sine pari, altera de structura usuque gangliorum Patavii*, 1719, in-4°, à la fin des *Adversaria anatomica* du célèbre Morgagni. — *Dissertatio epistolaris de natura et præsagio Dioscorum nautis in tempestate apparentium. Romæ*, 1720, in-8°. — *De motu cordis et anevrismatibus, opus posthumum. Romæ*, 1728, in-folio. *Neapoli*, 1738, in-4°. *Lugduni Batavorum*, 1740, in-4°. Il avait commencé à travailler à cet ouvrage pendant le conclave de 1700. — *Joannis Mariæ Lancisi opera quæ hactenus prodierunt omnia, dissertationibus nonnullis adhucdum ineditis locupletata. Genevæ*, 1718, 1725, deux volumes in-4°. *Romæ*, 1745, quatre volumes in-4°. *Venetiis*, 1739, in-folio. — *Consilia quadraginta novem posthuma. Venetiis*, 1747, in-4°. C'est à Eusèbe Squari qu'on doit ce recueil qu'il a tiré de la bibliothèque du Saint-Esprit, à qui l'on sait que Lancisi a légué tous ses manuscrits.

Apr. J.-C. 1655 *envir.* — QUILLET (Claude), poète du dix-septième siècle, était de Chinon en Touraine, où il pratiqua la médecine pendant quelques années avec assez de réputation ; mais s'étant déclaré contre les possédées de Loudun par un traité manuscrit, dont l'original se trouve dans la bibliothèque de Sorbonne, il fut obligé de fuir pour éviter le ressentiment de Laubardemont, qui était sur le point de le décréter de prise de corps. Il se retira à Rome et il y prit l'habit ecclésiastique, comme le plus favorable pour se procurer un état ; il devint sécretaire du maréchal d'Estrée, ambassadeur de France en cette cour. Ce seigneur était adversaire déclaré du cardinal de Richelieu, qui avait employé Laubardemont pour prendre connaissance de la comédie qu'il faisait jouer à Loudun contre Urbain Grandier. — Ce fut à Rome que Quillet composa sa Callipédie, poème en quatre chants imprimé à Leyde en 1655, in-4°, sous le titre de *Calvidii Læti Callipædia, sive, de pulchræ prolis habendæ ratione*. Il le publia ensuite à Paris en

1656, in-8°, sous cet autre titre : *Claudii Quilleti Callipœdia*, et le dédia au cardinal Mazarin. On l'a aussi de Londres, 1708, in 12. L'édition sous le nom de Paris et d'Amsterdam, 1749, in-8°, est accompagnée de la traduction française en prose par M. de Monthenault d'Egly, et l'on a joint une traduction libre en vers français à celle de Paris de 1774, in-12. Ce poème est extrêmement intéressant par la juste distribution des parties, par l'ingénieux emploi de la fable, par la variété des épisodes; mais sa versification ne se soutient pas, la diction n'est pas toujours correcte, et la bonne latinité y est blessée en quelques endroits. Dans plusieurs morceaux, l'harmonie, la douceur, l'élévation, le nombre et la cadence caractérisent sa muse, et la sécheresse des préceptes disparaît sous le coloris poétique. C'est dommage que la matière n'y soit pas toujours traitée avec solidité; on y trouve quelques erreurs populaires qui la déparent. — Suivant Andry, page 49 de la préface de son Orthopédie, on a été long-temps sans savoir les causes des variations du poète dans le titre de son ouvrage; mais enfin l'on a appris d'une personne bien instruite de la fortune de se livre, que Quillet l'avait d'abord fait imprimer en pays étranger sous son nom contourné en cette espèce d'anagramme, *Calvidii Læti* au lieu de *Claudii Quilleti;* et cela parce que dans un endroit de cette belle poésie, où il marque les précautions qu'il faut prendre pour unir les époux afin qu'ils aient une belle postérité, et où il invective fortement contre les mariages même des puissances, lorsqu'ils ne sont pas faits selon les règles qu'il donne, il s'était abandonné imprudemment à une digression contre le penchant qu'il attribuait à la France de se livrer à des étrangers, et pour les alliances et pour le gouvernement. Quillet disait, en parlant des Italiens : « Ils ont » un esprit fin et dissimulé, une sourde » politique, dont les ressorts abusent » l'univers imbécile. Flatteurs adroits, » bas courtisans, s'élevant à force de » ramper, fourbes, avides de gain, ils » prennent toutes sortes de formes. Ordonnez à un Italien affamé d'aller jus» qu'aux enfers, il y pénétrera, et ne se » refusera à aucun crime. » A ce trait qui attaque la nation en général, il ajoutait le suivant qui est plus direct : « Les » premiers ministres, par de coupables » vues, entretiennent les rois dans l'i» gnorance et la mollesse. Pour prolon» ger leur règne, ils perdent tous les » royaumes. Mais je me flatte que la » gloire de notre siècle, l'ornement de » la France, ce roi digne présent des » dieux, Louis, l'objet de tous leurs » soins, dissipera les nuages qui nous » cachent son éclat, et brillera un jour » de sa propre lumière. » Quillet ne se contentait pas de faire soupçonner que c'était du cardinal Mazarin qu'il voulait parler, il le dit ouvertement. « Parlerai» je des caresses que la cour de France fait » aujourd'hui à un étranger, et qui plus » est, à un homme amené de l'île de Sicile? » La France a des bontés excessives pour » ceux qui ne sont pas nés dans son sein ; » que dis-je! elle se jette le plus sou» vent dans leurs bras pour en être gou» vernée, et les fait dépositaires de sa » gloire et de ses forces. » Voilà justement la description du cardinal, né à Rome, mais Sicilien d'origine : *Trinacris devectus ab oris advena.* C'est dans l'édition de Leyde de 1655, qu'on lit ces traits que l'auteur a retranchés dans celle de Paris de 1656 pour parler ainsi du cardinal.

Sic qui hodie nostris prælucet Julius oris,
Ausoniæ rutilans jubar et Romana propago.

Il s'exprime ainsi dans un autre endroit de son poème.

Sic qui nunc placido flectit moderamine Gallos
Romanus Latio princeps spectabilis ostro,
Quam dulci exceptus gremio! Sed quanta rependit
Munera, dum firmis Gallorum cervicibus orbem
Sustentat novus Alcides, clavaque tremendus
Victrici, Hispani Gerionis ora retundit.

Voici ce qui donna occasion à Quillet de faire tous ces changements. Les émissaires du ministre lui découvrirent le véritable nom de l'auteur de la Callipédie, peu de temps après qu'elle eut été publiée ; mais le poète, qui se croyait sûr de son secret sous le masque qu'il avait pris, ne se méfia de rien, et se présenta au cardinal, dans le temps que cette éminence distribuait des pensions aux savants. Quillet n'eut pas été plutôt introduit, que le cardinal affectant un air doux, lui dit d'un ton plaintivement flatteur : « Quel sujet vous ai je donné, » monsieur l'abbé Quillet, pour me traiter » comme vous avez fait dans votre admi» rable Callipédie? Malgré votre pro» cédé, j'ai toujours senti du côté du » cœur quelque chose qui me portait à » vous demander votre amitié, et à vous » donner des marques de la mienne. » Ces paroles prononcées, le cardinal, sans

laisser au poète le loisir de répondre, appela Ondede, évêque de Fréjus, son confident. « Ondede, lui dit-il, n'y a-t-il » point quelque petite abbaye vacante » qui puisse accommoder ce grand poè- » te? » L'évêque, qui avait concerté cette scène avec le cardinal, répondit : « Oui, monseigneur, il y en a une jolie » de quatre cents pistoles, revenu bien » venant. — Je vous la donne, monsieur » Quillet, dit le cardinal; adieu, apprenez à » ménager davantage vos amis. » Le poète, confus d'une telle générosité et d'un bienfait si surprenant, sortit dans la résolution de chanter haut les louanges de l'éminence. Il réforma pour cela son ouvrage et le lui dédia après l'avoir corrigé.

La Callipédie fut donc imprimée à Paris. L'auteur commence par célébrer les louanges du cardinal dans son épître dédicatoire; puis il vient au corps de l'ouvrage qui est ainsi divisé en quatre livres. — Dans le premier, il invoque d'abord en poète le secours des Grâces et de la mère des Grâces; après quoi il expose les différents goûts des amants sur la beauté de leurs maîtresses; il passe de là aux conditions requises dans ceux qui se destinent au mariage et qui veulent avoir une belle postérité. — Dans le second, Quillet donne divers préceptes aux gens mariés sur ce qu'il est à propos qu'ils observent au moment qu'ils veulent devenir pères et mères; il marque aussi ce qu'il croit qu'il leur convient de pratiquer pour avoir des garçons plutôt que des filles. — La manière dont se doivent conduire les femmes grosses et les nouvelles accouchées, fait le sujet du troisième livre. — Le quatrième commence par une vive description de la misère de l'homme pendant les premières années; viennent ensuite diverses règles pour former l'esprit des enfants, lorsqu'ils sont parvenus à un certain âge. — On trouve dans ce poème différents préceptes qui regardent les soins qu'on doit prendre pour la nourriture et la beauté du corps des enfants; mais je me bornerai à ce que dit Quillet sur l'usage des maillots qu'il condamne avec tant de raison, et que les matrones ont tant de peine à quitter aujourd'hui.

Nec satis est agressu agili emersisse venustum
Infantem, ni legitimi nova pignora lecti,
Appositisve tener cunis foveatur alumnus.
Præcipue caveas ne duro fascia gyro
Mollia membra premat, neve ipso a limine vitæ
Induca tortam nutrix improvida formam.

Nonne incomposito quæ sæpe volumine cingunt
Vincula stricta latus pueri, costasque tenellas,
Gibbosum faciunt deformi tubere dorsum,
Elatasque humeris alas surgentibus addunt?

Quillet mourut à Paris en 1661, âgé de 59 ans, après avoir donné à Ménage tous ses écrits et 500 écus pour les faire imprimer; mais cet abbé prit l'argent et les papiers, et ne publia aucun ouvrage de son ami.

Apr. J.-C. 1655 *env.* — SORBAIT (Paul de) était de la province d'Hainaut aux Pays-Bas. Après ses cours d'humanités et de philosophie, il commença celui de médecine, qu'il acheva, suivant toute apparence, à Vienne en Autriche, où il prit le bonnet de docteur. Son savoir lui mérita non-seulement une place dans l'Académie des curieux de la nature, sous le nom de Machaon II, mais encore la première chaire de médecine dans les écoles de la faculté de Vienne, qu'il obtint en 1655 et qu'il remplit avec beaucoup de célébrité jusqu'en 1679. Ce fut pendant le cours de la dernière année que l'impératrice Éléonore, douairière de Ferdinand III, l'honora de l'état et office de son médecin, et ce fut à l'occasion de cette charge qu'il abandonna totalement les fonctions académiques. — L'année 1679 est bien remarquable par les ravages que la peste fit dans Vienne. Au rapport de Paul de Sorbait, elle emporta 76,921 personnes. Ce médecin a donné la description de cet horrible fléau dans un ouvrage intitulé : *Consilium medicum, sive, dialogus Loimicus de peste Viennensi. Viennæ Austriæ*, 1679, in-12. En allemand, Vienne, 1680, même format. L'année de l'édition latine est exprimée par ce chronographe qui est au bas du titre :

ANNO QUO
DEI MANUS TANGEBAT NOS,
ET VIENNENSIBUS FERA STRAGES
A LUE PESTIFERA
CONFEREBATUR.

De Sorbait était conseiller, surintendant et inquisiteur de santé, chevalier du royaume de Hongrie, lorsqu'il mourut à Vienne, le 28 avril 1691, dans un âge avancé. Ses ouvrages ne se bornent point à ce qu'il a écrit sur la peste; il en a laissé d'autres sous ces titres : *Universa medicina, tam theorica quam practica, nempe Isagoge institutionum medicarum et anatomicarum : Metho-*

dus medendi cum controversiis, annexa Sylva medica. Deinde sequuntur curationes omnium morborum, virorum, mulierum et puerorum, à capite ad calcem, etc. Noribergæ, 1672, in-folio. Il y a une édition de Vienne en Autriche de 1680, in-folio, et une autre de 1701, même format, qui est intitulée : *Praxeos medicæ auctæ, et a plurimis typi mendis ab ipso auctore castigatæ. Tractatus primus in quo morborum, a capite ad calcem, curatione medicæ, cum controversiis cuivis capiti annexis, traduntur. Item tractatus II, de lue venerea. Tractatus III, de febribus cum controversiis. Tractatus IV, de morbis puerorum. Tractatus V, de chirurgia, cum examine chirurgorum. Tractatus VI, de methodo medendi, cum quæstionibus et dosibus medicamentorum. Tractatus VII, de modo bene consultandi et rarioribus observationibus. Ultimo, de modo promovendi doctores Viennæ, aliquot discursibus exornato, etc.* — *Nova et aucta institutionum medicarum Isagoge. Viennæ*, 1678, in-4º. — *Commentaria et controversiæ in omnes libros aphorismarum Hippocratis. Ibidem*, 1680, 1701, in-4º. — *Traité des accouchements*, en allemand. C'est un volume in-8º.

Ap. J.-C. 1655. — LAMOTTE (Guillaume MAUQUEST de), chirurgien juré, accoucheur à Valogne, en Basse-Normandie, étudia la chirurgie à Paris, et suivit la pratique de l'Hôtel-Dieu pendant cinq ans. C'est là que son goût commença à se développer pour l'art des accouchements. Il y acquit tant de connaissances, qu'il se distingua par ses succès, non seulement dans sa patrie, mais dans tout le pays voisin, pendant un grand nombre d'années. Il a laissé un fils docteur de la faculté de médecine de Montpellier, dont les enfants sont un médecin des armées du roi, et un chirurgien qui se destine à la pratique des accouchements comme son aïeul. — Le chirurgien, qui fait le sujet de cet article, est auteur de plusieurs ouvrages. Le premier parut en 1715, sous ce titre : *Traité des accouchements naturels, non naturels et contre nature.* Il y en a plusieurs autres éditions. Paris, 1722, in-4º, par les soins de Devaux qui a fourni la plupart des réflexions et des observations qu'on y trouve. La Haye, 1726, in-4º. Leyde, 1729, in-4º. Paris, 1765, in-8º, deux volumes. En allemand, par J.-G. Scheid. Strasbourg, 1732, in-4º. Ce Traité a passé pour un des meilleurs en ce genre, après celui de Mauriceau que Lamotte censure. Il n'épargne pas plus les écrits de Peu. L'auteur, plus versé dans la pratique que dans la théorie, s'attache davantage aux détails des faits qui instruisent, qu'à toutes ces longues tirades de raisonnements qui font sentir les difficultés de l'art, mais qui ne les tranchent point. C'est pour cette raison qu'il a enrichi son ouvrage de quatre cents observations d'autant plus intéressantes qu'elles sont ornées de ces réflexions judicieuses qu'une pratique de trente ans lui avait fournies. — *Dissertation sur la génération, sur la superfétation, et réponse au livre intitulé : De l'indécence aux hommes d'accoucher les femmes, et sur l'obligation aux mères de nourrir leurs enfants.* Paris, 1718, in-12. Il réfute l'opinion des ovaristes, et combat le système des animalcules. Il nie la superfétation, et croit que la formation des animaux dépend du mélange de la semence des deux sexes. Selon lui, la génération par le moyen des œufs ne peut se concilier avec la structure des trompes, qui sont trop courtes et trop éloignées des ovaires pour les atteindre. Puzos a répondu victorieusement à cette objection; la lettre qu'il adressa à Lamotte sur une grossesse ventrale a dû l'embarrasser, puisqu'il lui fait remarquer que les trompes et la matrice étaient dans leur état naturel. Notre auteur a plus beau jeu contre Hecquet. Il rapporte plusieurs fâcheux événements, arrivés par la faute des sages-femmes, et sans improuver que les mères nourrissent leurs enfants, il assure qu'il est quelquefois avantageux que ceux-ci prennent le lait d'une nourrice étrangère. — *Traité complet de chirurgie, contenant des observations sur toutes les maladies chirurgicales, et sur la manière de les traiter.* Paris, 1722, in-12, trois volumes, par les soins de Devaux. Paris, 1732, in-12, quatre volumes. *Ibidem*, 1763, in-12, quatre volumes, et 1765, deux volumes in-8º, avec des augmentations. M. Sabatier, professeur royal en anatomie, a publié une nouvelle édition de cet ouvrage, qu'il a corrigé et enrichi de notes critiques. Paris, 1771, deux volumes in-8º. Notre auteur joignait à un amour extrême pour son état un talent singulier pour l'observation; et comme il était fort employé dans la pratique de la chirurgie,

il a été à portée de faire une utile collection des cas les plus intéressants. On ne peut s'empêcher de rendre à Lamotte toute la justice qui lui est due ; l'accueil qu'on a fait à son ouvrage, par le nombre des éditions, est le meilleur de tous les éloges. Mais on est en droit de lui reprocher le peu d'égard qu'il a eu pour ses confrères. Plein de cet égoïsme qui aveugle sur le mérite d'autrui, il ne songe qu'à se louer lui-même dans le Traité dont nous venons de parler. C'est ce qui a fait dire au célèbre de Haller : *Laudes suas non negligit, non perindè famæ collegarum studiosus.*

Apr. J.-C. 1665. — VIRIDET (Jean) était de Paray en Charollais, où il naquit en 1665. Après avoir achevé son cours de philosophie à Die, en Dauphiné, il alla étudier la médecine à Montpellier ; mais ce fut à Valence qu'il prit le bonnet de docteur. Plein du désir de se perfectionner dans la profession qu'il avait embrassée, il se rendit à Paris, où il s'appliqua à l'observation dans les hôpitaux. L'édit de Nantes, qui fut révoqué le 22 octobre 1685, obligea Viridet à quitter la France, parce qu'il était protestant : il se retira à Genève, et passa ensuite à Rolles dans le pays de Vaud, où il vivait encore en 1735. Il y a apparence que ce fut à Morges qu'il finit ses jours. — Comme ce médecin n'avait puisé que des idées confuses sur la digestion dans les écoles qu'il avait fréquentées, il se fit une affaire de la recherche des causes et du mécanisme de cette fonction. Il ne fut pas plutôt sorti de France, qu'il lut avec beaucoup d'attention tout ce qu'on avait écrit sur cette matière ; mais ne trouvant pas que les sentiments des anciens et des modernes fussent établis sur des raisons assez solides pour les adopter, il s'occupa de la réfutation de tout ce qui avait été dit avant lui, et finit par mettre le premier agent de la digestion dans un dissolvant contenu dans la salive et principalement dans le suc stomacal. Sa jeunesse le porta à se défier de son système, et pour cette raison il consulta de savants philosophes et médecins, surtout ceux de l'Académie des sciences, par le ministère de Gallois, secrétaire de cette compagnie. Sur leurs avis il donna son premier ouvrage au public sous ce titre : *Tractatus de prima coctione. Genevæ*, 1691, in-12. Mais il augmenta bientôt le même Traité, qu'il fit imprimer sous cet autre titre : *Tractatus novus medico-physicus de prima coctione, præcipueque de ventriculi fermento. Genevæ*, 1693, in-8°. Tout le monde ne fut pas de son avis. Il s'éleva un grand nombre d'opinions contraires à son système ; et pour les combattre il donna un nouvel ouvrage, qu'il intitula : *Les causes de la production du bon chyle et du mauvais, avec les remèdes.* Je n'en connais point la première édition. Il y en a une de Paris, 1735, deux vol. in-8°. Mais comme il avait remarqué que le chapitre des Vapeurs de l'estomac était d'une étendue beaucoup plus longue que les autres, il le réduisit en dissertation particulière, qui fut imprimée sous ce titre : *Dissertation sur les vapeurs qui nous arrivent.* Yverdun, 1726, in-8°.

Apr. J.-C. 1655. — GUGLIELMINI (Dominique), vint au monde à Bologne le 27 septembre 1655. Il étudia les mathématiques sous Montanari et l'anatomie sous Malpighi, et dès l'âge de 21 ans, il publia des ouvrages qui annoncèrent les progrès qu'il avait déjà faits dans les mathématiques. Il n'en fit pas de moins grands dans la médecine ; car il avait à peine atteint sa vingt-deuxième année, qu'il fut reçu docteur en cette science à Bologne. Peu de temps après, on lui permit d'enseigner les mathématiques, et en particulier l'hydrométrie, quoiqu'il ne fût point déclaré professeur en cette dernière partie ; ce ne fut qu'en 1694 qu'il en obtint le titre, quatre ans après avoir mis au jour son excellent traité sur la *mesure des eaux courantes.* La surintendance générale des eaux du Bolonais, qu'il avait depuis 1686, lui fournit de fréquentes occasions de vérifier les remarques qu'il avait faites sur cet objet, et contribua ainsi à rendre ce traité et plus net et plus méthodique. — En 1696, les talents de ce médecin lui méritèrent la place d'associé dans l'Académie des sciences de Paris ; celle des Curieux de la nature, et les Sociétés royales de Londres et de Berlin, lui déférèrent dans la suite le même honneur. En 1702, l'université de Padoue fit offrir à Guglielmini la première chaire de médecine théorique, qu'il accepta et qu'il remplit avec la plus haute réputation. Sa méthode d'enseigner avait tant d'ordre et de précision ; elle était relevée par tant de bonnes choses, dites avec tant de force et de grâce, qu'il eut la gloire de former presque autant de

grands maîtres que de disciples. Rien ne put jamais le dispenser de monter en chaire : ni la fatigue au retour d'un voyage, ni les occupations d'une pratique nombreuse, ni le soin de ses propres affaires, ni celui même de sa santé; rien de tout cela ne lui parut une raison suffisante pour l'excuser de remplir ses devoirs académiques. Toujours persévérant dans le goût de l'étude, il le suivait jusque dans les moments où la maladie l'obligeait à garder le lit. Dès que ses amis entraient chez lui pour s'informer de son état, il cachait sous son oreiller les livres dont il s'occupait quand il était seul. Il paraissait bien convalescent d'une maladie qu'il avait supportée avec autant de courage que de résignation, lorsqu'il lui survint un saignement de nez qui n'eut d'abord rien d'alarmant. Il demanda un bassin pour recevoir le sang; mais cette liqueur se mit ensuite à couler avec tant d'abondance, que ce médecin tomba dans une faiblesse mortelle qui l'emporta subitement le 12 juillet 1710, à l'âge de 54 ans et quelques mois. Ce fut à Padoue, où on l'enterra dans l'église de Saint-Antoine, avec cette épitaphe sur son tombeau :

HIC JACET
DOMINICUS GUGLIELMINI
BONONIENSIS
IN PATAVINO GYMNASIO PUBLICUS
THEORICÆ MEDICINÆ PROFESSOR PRIMARIUS.
OBIIT DIE XII JULII, ANNO MDCCX,
ÆTATIS SUÆ LIV.

Un des amis de Guglielmini ne crut pas que cette inscription en dît assez pour donner à la postérité une juste idée du mérite de ce savant homme. Il lui fit élever à ses frais un monument de marbre blanc dans la même église de Saint-Antoine, sur lequel il fit graver cet éloge funèbre :

D. O. M.
DOMINICO GUGLIELMINO BONONIENSI,
IN PATRIO PRIMUM,
MOX IN PATAVINO GYMNASIO,
MATHESEOS, INDE THEORICÆ MEDICINÆ
PUBLICO PROFESSORI PRIMARIO;
VIRO MORUM PROBITATE,
SCIENTIARUM PERITIA, SCRIPTIS EDITIS,
EDENDISQUE CLARISSIMO;
A SERENISSIMA VENETORUM REPUBLICA
HUC INGENTIBUS STIPENDIIS ACCITO
ET IN ARDUIS ADHIBITO;
QUEM,
DUM CERTATIM MAGNI PRINCIPES
MAGNIS MUNERIBUS AMBIUNT,
POST LONGAM, DUBIAM, VIXQUE MEDICIS
EXPLORATAM ÆGRITUDINEM,
IN IPSO ÆTATIS ROBORE,
FORTUNÆQUÆ SECUNDISSIMÆ PLAUSU,
PRINCIPUM PRINCEPS DEUS TERRIS ERIPUIT,
COELOQUE LOCAVIT,
ÆTATIS ANNO 54,
SÆCULI VERO XVIII ANNO X.
FELIX ABBAS VIALE
PUBLICUS BOTANICES PROFESSOR,
HORTIQUE MEDICI PATAVINI PRÆFECTUS,
AMICO ET COLLEGÆ DESIDERATISSIMO,
ÆTERNUM HOC AMORIS ET MOERORIS
MONUMENTUM POSUIT.

Voici maintenant les titres et les éditions des ouvrages de Guglielmini : — *De cometarum natura et ortu. Bononiæ*, 1681, in-4°. — *Observatio solaris eclipsis anni* 1684. *Ibidem*, 1684, in 4°. *Patavii*, 1711, in-4°. — *Riflessioni filosofiche dedotte dalle figure de sali.* Bologne, 1688, in-4° Padoue, 1706, in-4°. — *Aquarum fluentium mensura nova methodo inquisita. Bononiæ*, 1690, in-4°, première partie. *Bononiæ*, 1691, in-4°, seconde partie. — *Epistolæ duæ hydrostaticæ, altera apologetica adversus observationes contra mensuram aquarum fluentium; altera de velocitate et motu fluidorum in siphonibus recurvis suctoriis. Bononiæ*, 1692, in-4°. — *Della natura dei fiumi.* Bologne, 1697, in-4°. — *De motu aquæ mixto. Patavii*, 1697, in-4°. — *De sanguinis natura et constitutione exercitatio physico-medica. Venetiis*, 1701, in-8°. *Ultrajecti*, 1704, in-8°. — *Pro theorica medica adversus empiricam sectam prælectio habita Patavii. Venetiis*, 1702, in-8°. — *De salibus dissertatio epistolaris physico-medico-mechanica. Venetiis*, 1705, in-8°. *Lugduni Batavorum*, 1707, in-8°. Neumann a écrit contre cet ouvrage, qui est de pure théorie. — *Symposium medicum, sive, quæstio convivialis de usu mathematum in arte medica. Venetiis*, 1707, in 8°. Cet écrit a paru sous le nom de Joseph Donzelini, quoiqu'il soit de la façon de notre auteur. — *Exercitatio de idearum vitiis, correctione et usu, ad statuendam et inquirendam morborum naturam. Patavii*, 1707, in-4°. *Lugduni Batavorum*, 1709, in-8°, avec la dissertation de Louis Testi qui est intitulée : *De novo saccharo lactis et de*

arthritide. — *De principio sulphureo dissertationes, quibus accessit dissertatio de æthere. Venetiis,* 1710, in-8°. Ouvrage posthume. — *Opera omnia mathematica, hydraulica, medica et physica. Accessit Vita auctoris a J. B. Morgagni. Genevæ,* 1719, deux volumes in-4°. *Ibidem,* 1740, deux volumes de même format. — Joseph Ferdinand Guglielmini, fils de Dominique, enseigna l'anatomie avec distinction dans les écoles de la faculté de médecine de Bologne, sa patrie. Lorsqu'il prit possession de cette chaire, il prononça un discours qui fut imprimé à Bologne en 1724, in-4°, sous le titre de *Conamen ad methodum de recto morbosorum cadaverum judicio ferendo.* On a encore de lui : — *De claris Bononiæ anatomicis, Bononiæ,* 1735, in 4°.

Apr. J.-C. 1655. — LANGE (Chrétien-Jean). Voir pour les détails la page 158 du tome 1er de cette Biographie.

Apr. J.-C. 1655 *environ.* — GENGA (Bernardin), docteur en philosophie et en médecine, était du duché d'Urbin. Il enseigna la chirurgie et l'anatomie à Rome après le milieu du dix-septième siècle; Manget dit même qu'il fut chirurgien de l'hôpital du Saint Esprit de cette ville. C'était un homme d'un esprit ferme. Il soutint la circulation du sang dans un temps où elle n'était pas encore communément reçue en Italie; mais il en attribue la découverte à Paul Sarpi. Il osa se déclarer ouvertement contre Hippocrate, et il l'accusa d'avoir manqué la cure de plusieurs maladies chirurgicales, en commettant des fautes qu'on ne passerait pas à un écolier. Il en fit de plus grandes lui même, en ne voulant point qu'on traitât la hernie avec étranglement, par l'opération ordinaire qu'il rejetait comme trop cruelle. Il rejeta pareillement le trépan appliqué sur les sutures; mais on trouve d'ailleurs de très-bonnes choses dans ses ouvrages, qui ont paru sous ces titres : — *Anatomia chirurgica,* ou *Istoria dell'ossa e muscoli del corpo umano, con la descrizzione de'vasi.* Rome, 1675, 1687, in-8°. — *Anatomia per uso ed intelligenza del designo.* Rome, 1691, in-folio, avec de bonnes figures des statues anciennes. Genga prépara les cadavres, en disposant les os et les muscles suivant les attitudes forcées que tenaient les gladiateurs dans les combats. Lancisi y joignit les explications dont les figures avaient besoin. — *Commentaria latina et italica ad Hippocratis Aphorismos, ad chirurgiam pertinentia. Romæ,* 1694, in-8°. *Bononiæ,* 1697, in-8°.

Apr. J.-C. 1656. — ZELLER (Jean-Godefroid), médecin allemand, naquit le 5 janvier 1656. Il étudia d'abord la théologie, mais étant passé en 1681 dans les écoles de la faculté de médecine de Tubinge, il y fut reçu à la licence, et se mit ensuite à voyager en France, en Hollande et en différentes parties de l'Allemagne. Ses courses finies, il revint dans l'université de la même ville pour y demander le bonnet de docteur, et il l'obtint en 1684. Le prince d'OEttingen le prit à sa suite en 1686, en qualité de médecin, et il accompagna ce seigneur dans son voyage de Hollande et de France. Comme Zeller n'avait pas perdu de vue l'établissement qu'il espérait obtenir à Tubinge, il vint s'y fixer au retour de ce voyage, et il ne tarda point à être successivement nommé professeur extraordinaire et ordinaire de la faculté. Il se distingua dans l'une et l'autre de ces chaires. La pratique lui fit aussi beaucoup d'honneur, et lui mérita la confiance des cours de Wirtemberg, de Brunswick et d'OEttingen, dont il fut déclaré conseiller-médecin. Sa réputation passa même jusqu'à Vienne. En 1716, il fut appelé dans cette capitale de l'Autriche, pour veiller à la santé de l'impératrice Elisabeth-Christine de Brunswick-Blanckenbourg, qui était enceinte. Il assista à ses couches, et dans toutes les occasions, il donna tant de preuves de sa prudence et de son savoir, qu'on le combla de présents à son départ de Vienne. Revenu à Tubinge, il reprit ses exercices académiques, et les continua jusqu'à sa mort arrivée le 7 avril 1734. — Ce médecin a travaillé à donner le meilleur ordre possible à l'amphithéâtre anatomique et au laboratoire de Tubinge; il a aussi introduit une réforme nécessaire dans les pharmacies tant publiques que particulières du Wirtemberg, et il n'a rien négligé pour soutenir la vogue des eaux minérales de ce duché. Les principaux ouvrages qu'on a de lui sont en allemand, et ils ont la chimie pour objet. Ceux qu'il a écrits en latin se réduisent à des dissertations en forme de thèses, la plupart sur des matières curieuses et intéressantes. On remarque parmi elles :

Disputatio medico-forensis, quod pulmonis in aqua subsidentia infanticidas non absolvat. Tubingæ, 1691, in-4°. *Halæ*, 1746, in-12. Il y prouve que deux ou trois respirations ne suffisent pas pour dilater les vésicules pulmonaires et faire surnager le poumon. Delà il conclut que la précipitation de ce viscère au fond de l'eau n'est point un signe certain que l'enfant n'a pas vécu. — *Vita humana ex fune pendens. Tubingæ*, 1692, in-4°. Il y considère le fœtus nageant dans les eaux et attaché au placenta par le cordon ombilical; mais comme il n'imaginait pas que la source de ces eaux était dans les mamelons qui unissent les membranes à la surface interne de l'utérus, il a supposé des glandes dans l'amnios. — *De morbis ex structura glandularum præternaturali. Ibidem*, 1694, in-4°. Il a donné en 1695 une seconde dissertation sur le même sujet. — *Docimastica super causam et noxas vini lithargyrio mangonisati. Altorfiæ*, 1707. Tout le monde connaît la manœuvre des marchands qui adoucissent l'âpreté du vin avec la litharge; il résulte de ce mélange un vrai poison, dont le moindre effet est de causer la colique de Poitou. L'auteur se récrie contre cette pratique détestable, il remarque même que la justice a quelquefois sévi contre cet abus, au point de condamner à mort les personnes qui s'en étaient rendues coupables. — On trouve dans les traités de bibliographie un Jean-François Zeller qui a composé une dissertation imprimée à Prague en 1741, in-4°, sous ce titre : *De bile et ejus usu medicamentoso*. Comme il exagère les usages de la bile, il met la cause de presque toutes les maladies dans les différents vices de cette liqueur.

Apr. J.-C. 1656. — TOURNEFORT (Joseph PITTON DE) naquit à Aix en Provence, le 5 juin 1656, de Pitton, écuyer, seigneur de Tournefort, et d'Aimare de Fagoue d'une famille noble de Paris. On le mit au collége des Jésuites de sa ville natale; mais quoiqu'on l'appliquât uniquement, comme tous les autres écoliers, à l'étude du latin, dès qu'il vit des plantes, il se sentit botaniste. Il voulait savoir leurs noms, il remarquait soigneusement leurs différences, et quelquefois il manquait à sa classe pour aller herboriser à la campagne, et pour étudier la nature, au lieu de la langue des anciens Romains. La plupart de ceux qui ont excellé en quelque genre, n'y ont point eu de maîtres; Tournefort n'en eut d'autre que la nature, il étudia de lui-même ses productions, et il apprit, en peu de temps, à connaître les plantes des environs de la ville d'Aix. — Quand il fut en philosophie, il prit peu de goût pour celle qu'on lui enseignait. Il n'y trouvait pas cette nature qu'il se plaisait tant à observer, mais des idées vagues et abstraites qui se jettent, pour ainsi dire, à côté des choses et n'y touchent pas. Il découvrit dans le cabinet de son père la Philosophie de Descartes, peu fameuse alors en Provence, et la reconnut pour celle qu'il cherchait. C'était en effet ce qu'il y avait de mieux alors. Il ne pouvait cependant jouir de cette lecture que par surprise et à la dérobée, mais c'était avec d'autant plus d'ardeur; son père, qui s'opposait à cette étude, lui en augmentait le goût, et contribuait ainsi, sans y penser, à sa meilleure éducation,

Comme on destinait Tournefort à l'église, on le mit dans un séminaire pour y étudier la théologie; mais la destination naturelle prévalut sur les vues de son père. Il fallait qu'il vît des plantes; il allait faire ses études chéries dans un jardin assez curieux d'un apothicaire d'Aix, ou dans les campagnes voisines de cette ville, ou sur la cime des rochers. Il pénétrait même par adresse ou par présent dans tous les lieux fermés, où il pouvait croire qu'il y avait des plantes qui n'étaient point ailleurs. Si ces sortes de moyens ne lui réussissaient pas, il se résolvait plutôt à y entrer furtivement; et un jour, il pensa être accablé de pierres par des paysans qui le prirent pour un voleur. — Il n'avait guère moins de passion pour l'anatomie et pour la chimie, que pour la botanique. Enfin, la physique et la médecine le revendiquèrent avec tant de force sur la théologie qui s'en était mise injustement en possession, qu'il fallut qu'elle le leur abandonnât. Il était encouragé par l'exemple d'un oncle paternel, médecin fort habile et fort estimé; et la mort de son père, arrivée en 1677, le laissa entièrement maître de suivre son inclination. Il profita aussitôt de sa liberté, et parcourut en 1678 les montagnes du Dauphiné et de la Savoie, d'où il rapporta quantité de belles plantes sèches qui commencèrent son herbier.

La botanique n'est pas une science

sédentaire et paresseuse qui se puisse acquérir dans le repos et dans l'ombre du cabinet, comme la géométrie et l'histoire, ou qui tout au plus comme l'anatomie, la chimie et l'astronomie, ne demande que des opérations d'assez peu de mouvement. Elle veut que l'on coure les montagnes et les forêts, que l'on gravisse contre les rochers escarpés, que l'on s'expose aux bords des précipices. Les seuls livres qui puissent nous instruire à fond sur cette matière, ont été jetés au hasard sur toute la surface de la terre, et il faut se résoudre à la fatigue et au péril de les chercher et de les ramasser. De là vient aussi qu'il est si rare d'exceller dans cette science : le degré de passion qui suffit pour faire un savant dans une autre espèce, ne suffit pas pour faire un grand botaniste, et avec cette passion même, il faut encore une santé qui puisse la suivre, une force de corps qui en supporte toutes les fatigues. Tournefort était d'un tempérament vif, laborieux, robuste; un grand fond de gaieté naturelle le soutenait dans le travail, et son corps, aussi bien que son esprit, avait été fait pour la botanique. — En 1679, il partit d'Aix pour Montpellier, où il se perfectionna beaucoup dans l'anatomie et dans la médecine. Le jardin des plantes établi en cette ville par Henri IV, ne pouvait pas, quelque riche qu'il fût, satisfaire sa curiosité ; il courut tous les environs de Montpellier à plus de dix lieues, et il en rapporta des plantes inconnues aux gens même du pays. Mais ces courses étaient encore trop bornées; il partit de Montpellier pour Barcelone au mois d'avril 1681 ; il passa jusqu'à la Saint-Jean dans les montagnes de Catalogne, où il était suivi par les médecins du pays et par les jeunes étudiants en médecine, à qui il démontrait les plantes. On eût presque dit qu'il imitait les anciens gymnosophistes, qui menaient leurs disciples dans les déserts où ils tenaient leur école. — Les hautes montagnes des Pyrénées étaient trop proches pour n'être pas tenté d'y monter. Il savait cependant qu'il ne trouverait dans ces vastes solitudes qu'une subsistance pareille à celle des plus austères anachorètes, et que les malheureux habitants qui la lui pourraient fournir n'étaient pas en plus grand nombre que les voleurs qu'il avait à craindre. Aussi fut-il plusieurs fois dépouillé par les miquelets espagnols. Il avait imaginé un stratagème pour leur cacher un peu d'argent dans ces sortes d'occasions. Il enfermait des réaux dans le pain qu'il portait sur lui, et qui était si noir et si dur, que, quoiqu'ils le volassent fort exactement et ne fussent pas gens à rien dédaigner, ils le laissaient avec mépris. Son inclination dominante lui faisait tout surmonter; ces rochers affreux et presque inaccessibles qui l'environnaient de toutes parts, s'étaient changés pour lui en une magnifique bibliothèque, où il avait le plaisir de trouver tout ce que sa curiosité demandait, et où il passait des journées délicieuses. Un jour, une méchante cabane où il couchait, tomba tout à coup; il fut deux heures enseveli sous les ruines et il y aurait péri, si l'on eût tardé encore quelque temps à le retirer.

Il revint à Montpellier vers la fin de 1681, et de là il alla chez lui à Aix, où il rangea dans son herbier toutes les plantes qu'il avait amassées en Provence, en Languedoc, en Dauphiné, en Catalogne, sur les Alpes et les Pyrénées. Il n'appartient pas à tout le monde de comprendre que le plaisir de les voir en grand nombre, bien entières, bien conservées, disposées selon un bel ordre dans de grands livres de papier blanc, le payait suffisamment de tout ce qu'elles lui avaient coûté. — Il jouissait de ce trésor plus précieux pour lui que l'or même, lorsqu'il fut appelé pour figurer sur un théâtre supérieur à celui de la ville d'Aix. Heureusement pour les plantes, Fagon, alors premier médecin de la reine Marie-Thérès d'Autriche, s'y était fort attaché, comme à une partie des plus curieuses de la physique et des plus essentielles à la médecine. Il favorisait la botanique de tout le pouvoir que lui donnait sa place et son mérite; mais il lui manquait un homme qui fût en état de pousser cette science à une plus grande perfection. Tournefort était cet homme. Son nom parvint à Fagon de tant d'endroits différents, et toujours avec tant d'uniformité, que ce médecin songea sérieusement aux moyens de l'attirer à Paris, rendez-vous général de presque tous les talents répandus dans les provinces. Il s'adressa pour cela à madame de Venelle, sous-gouvernante des enfants de France, qui connaissait la famille de Tournefort, et qui réussit à le persuader de venir dans la capitale. Il y arriva en 1683, et cette dame le présenta à Fagon, qui, dès la même année, lui procura la place de profes-

seur de botanique au Jardin royal des Plantes, que Louis XIII a établi à Paris pour l'instruction des étudiants en médecine.

Cet emploi ne l'empêcha pas de faire différents voyages. Il retourna en Espagne et passa jusqu'en Portugal; il y vit des plantes, mais presque sans aucun botaniste. En Andalousie, qui est un pays fécond en palmiers, il voulut vérifier ce qu'on disait depuis long-temps des amours du mâle et de la femelle de cette espèce; et comme il n'en put rien apprendre de certain, ces amours si anciennes furent pour lui un mystère qu'il ne sut parvenir à développer. Il alla aussi en Hollande et en Angleterre, où il vit et des plantes et plusieurs grands botanistes, dont il gagna l'amitié et l'estime. Il n'en faut pas d'autre preuve que l'envie qu'eut Herman, professeur de botanique à Leyde, de lui résigner sa place, parce qu'il avançait en âge. Il lui en écrivit avec beaucoup d'instance; et le zèle qu'il avait pour la science qu'il professait, lui faisait choisir un successeur, non-seulement étranger, mais d'une nation qui était alors en guerre avec la Hollande. Il promettait à Tournefort une pension de 4000 livres de la part des états généraux, et lui faisait espérer une augmentation quand il serait encore mieux connu. La pension attachée à la place du Jardin royal était fort modique, cependant l'amour de la patrie lui fit refuser ces offres avantageuses. Une autre raison encore qu'il disait à ses amis, c'est qu'il trouvait que les sciences étaient pour le moins à un aussi haut degré de perfection en France, qu'en aucun autre pays. — L'Académie des sciences ayant été mise en 1691 sous l'inspection de l'abbé Bignon, un des premiers usages qu'il fit de son autorité, deux mois après qu'il en eut été revêtu, fut de faire entrer Tournefort et Hamberg dans cette compagnie; il ne les connaissait que par les noms qu'ils s'étaient faits. Après qu'ils eurent été agréés par le roi sur son témoignage, il les présenta tous deux ensemble à l'Académie; deux premiers-nés, pour ainsi dire, dignes de l'être d'un tel père, et d'annoncer toute la famille spirituelle qui les a suivis.

Le laborieux Tournefort ne fut pas long-temps à donner au public les premières preuves de ses succès dans le genre d'étude qu'il avait embrassé. Il mit au jour à Paris un ouvrage intitulé : *Eléments de botanique ou méthode pour connaître les plantes*, qui sortit en 1694 de l'imprimerie du Louvre, en trois volumes in-8°. Il est fait pour mettre de l'ordre dans ce nombre prodigieux de plantes semées si confusément sur la terre et même sous les eaux de la mer, et pour les distribuer en genres et en espèces qui en facilitent la connaissance, et empêchent que la mémoire des botanistes ne soit accablée sous le poids d'une infinité de noms différents. Cet ordre si nécessaire n'a point été établi par la nature, qui a préféré une confusion magnifique à la commodité des physiciens; c'est à eux à mettre, presque malgré elle, de l'arrangement et un système dans les plantes. Puisque ce système est l'ouvrage de leur esprit, il n'est point étonnant qu'ils se soient partagés, et que chacun ait donné la préférence à sa méthode. Celle que Tournefort a adoptée; après une longue et savante discussion, consiste à régler les genres des plantes par les fleurs et par les fruits pris ensemble, c'est-à-dire, que toutes les plantes semblables par ces deux parties doivent être rangées dans le même genre; après quoi les variétés qui s'observent dans la tige, dans la racine, ou dans les feuilles, désignent les différentes espèces. Tournefort a été plus loin, au-dessus des genres il a mis des classes qui ne se règlent que par les fleurs; et il est le premier qui ait eu cette pensée, beaucoup plus utile à la botanique qu'on ne l'a cru d'abord : puisqu'il n'a trouvé que quatorze figures différentes de fleurs qu'il faille s'imprimer dans la mémoire. Ainsi quand on a entre les mains une plante en fleurs dont on ignore le nom, on voit aussitôt à quelle classe elle appartient dans le livre des *Eléments de botanique;* quelques jours après la fleur paraît le fruit qui détermine le genre dans le même livre, et les autres parties donnent l'espèce. De cette sorte on trouve, en un moment, et le nom que Tournefort lui donne par rapport à son système, et ceux que d'autres botanistes lui ont donnés, ou par rapport à leur système particulier, ou sans aucun système. Par là on est en état d'étudier cette plante dans les auteurs qui en ont parlé, sans craindre de lui attribuer ce qu'ils auront dit d'une autre, ou d'attribuer à une autre ce qu'ils auront dit de celle-là. C'est un prodigieux soulagement pour la mémoire que tout se réduise à retenir qua-

torze figures de fleurs par le moyen desquelles on descend à 673 genres, qui comprennent sous eux 8846 espèces de plantes, soit de terre, soit de mer, connues jusqu'au temps de ce livre. Que serait-ce s'il fallait connaître immédiatement ces 8846 espèces, et cela sous tous les noms différents qu'il a plu aux botanistes de leur imposer!

Ce système fut approuvé de la plupart des physiciens : un botaniste anglais, Ray, l'attaqua cependant sur quelques points; mais Tournefort lui répondit en 1697 par une dissertation latine qui est adressée à Sherard, autre Anglais habile dans la même science. Cet écrit est intitulé : *De optima methodo instituenda in re herbaria epistola, in qua respondetur Raio de variis plantarum methodis. Parisiis*, 1697, in-8°. La dispute fut sans aigreur, et même assez polie de part et d'autre. On dira peut-être que le sujet ne valait guère la peine qu'on s'échauffât. Car de quoi s'agissait-il ? De savoir si les fleurs et les fruits suffisent pour établir les genres, si une certaine plante est d'un genre ou d'un autre. Mais on doit tenir compte aux hommes, et plus particulièrement aux savants, de ne s'échauffer pas beaucoup sur des sujets légers. Tournefort, dans un ouvrage postérieur à la dispute, a donné de grands éloges à Ray, et même sur son système des plantes. Sur quoi il est à propos de remarquer que différents botanistes ont eu le leur : comme ils ont envisagé les plantes sous divers aspects, ils ont établi leur système, les uns, par les fleurs et les étamines, les autres par les corolles ou pétales, ou par les semences ou autres parties de la fructification ; d'autres par leur saveur, leur odeur, leurs propriétés médicinales ou techniques.

Tournefort se fit recevoir docteur de la faculté de médecine de Paris en 1696 ; et l'année suivante il dédia sa première thèse de présidence à M. Fagon. Il soutint affirmativement la question : *An morborum curatio ad mechanicæ leges referenda?* Cette thèse fut célébrée d'une manière digne de celui à qui elle était dédiée. Les écoles étaient superbement décorées ; la thèse magnifiquement encadrée, ornée de sculpture et de dorures, était couverte d'un verre de Bohême. Au frontispice de la thèse paraissait le portrait de l'illustre premier médecin. — L'agrégation de Tournefort à la faculté de Paris fut pour lui un nouvel aiguillon qui l'excita à continuer ses travaux utiles. Il publia un ouvrage sous ce titre : *Histoire des plantes qui naissent aux environs de Paris, avec leur usage dans la medecine*. Paris, 1698, in-12. Il a encore été imprimé dans la même ville, en 1725, deux vol. in-12, avec des augmentations par M. Bernard de Jussieu. Je ne cite pas l'édition de 1741, parce qu'elle est la même avec un frontispice nouveau. En anglais par Martyn, Londres, 1732, 1736, deux volumes in-8°, avec des additions. Il est hors de doute que celui qui avait été chercher des plantes sur le sommet des Alpes et des Pyrénées, n'avait pas négligé d'herboriser dans tous les environs de Paris, depuis qu'il y faisait son séjour. Mais la botanique ne serait qu'une science de pure curiosité, si elle ne se rapportait pas à la médecine; et quand on veut qu'elle soit utile, c'est la botanique de son pays qu'on doit le plus étudier. Non que la nature ait été aussi soigneuse qu'on le dit quelquefois, de mettre dans chaque pays les plantes qui doivent convenir aux maladies des habitants ; cette opinion détruit les liens qui unissent la grande famille des hommes qui sont faits pour s'entr'aider les uns les autres. Le principal avantage de la botanique indigène, c'est qu'il est moins dispendieux et plus commode d'employer ce qu'on a sous la main, qu'il est plus sûr, et que souvent ce qui vient de loin n'en vaut pas mieux.

Dans cette histoire des plantes des environs de Paris, notre auteur rassemble non-seulement leurs différents noms et descriptions, mais encore les analyses chimiques que l'académie en avait faites, et leurs vertus les mieux prouvées. Ce livre seul répondrait suffisamment aux reproches qu'on fait quelquefois aux médecins de ne pas aimer les remèdes tirés des plantes communes, parce qu'ils sont à portée de tout le monde et d'un effet trop prompt. Certainement Tournefort en produit ici un grand nombre; cependant ils sont la plupart assez négligés, et il semble qu'une certaine fatalité ordonne qu'on les désirera beaucoup et qu'on s'en servira peu. — C'est à ce médecin qu'on doit attribuer un livre, ou du moins la partie d'un livre qui a paru sous son nom, quoiqu'il ne l'ait point fait imprimer. On prétend que Guillaume Sherard l'a mis en état de voir le jour, mais qu'un Anglais nommé Simon Wharton, qui avait étudié la bo-

tanique sous Tournefort pendant trois ans au Jardin du Roi, est celui qui l'a publié sous ce titre : *Schola botanica, sive, catalogus plantarum quas ab aliquot annis in horto regio Parisiensi studiosis indigitavit vir clarissimus Josephus Pitton de Tournefort, doctor medicus, ut et Pauli Hermanni, paradisi Batavi Prodromus. Amstelodami*, 1689, in-12.—Comme les éléments de botanique avaient eu tout le succès que l'auteur pouvait désirer, il en donna, en 1700, une traduction latine en faveur des étrangers. Elle parut en trois volumes in-4°, sous le titre d'*Institutiones rei herbariæ.* Cette édition est de Paris. Je ne connais point la date de la seconde, dont parlent certains auteurs; mais la troisième fut publiée dans la même ville en 1719, trois volumes in-4°, avec figures, par les soins de M. Antoine de Jussieu, qui l'a enrichie de quelques augmentations. Il y a encore une édition de Lyon, 1719, trois volumes in-4°, et deux en anglais, Londres, 1719, 1730, deux volumes de même format. — Le premier volume de l'impression de Paris contient les noms des plantes distribuées selon le système de l'auteur, et les deux autres, leurs figures bien gravées. A la tête de cette traduction est une grande préface ou introduction à la botanique, qui contient non-seulement les principes du système de Tournefort ingénieusement et solidement établis, mais encore une histoire de la botanique et des botanistes, recueillie avec beaucoup de soins et agréablement écrite. On n'aura pas de peine à s'imaginer qu'il orna cette préface de tous les agréments dont elle était susceptible, car il s'occupait toujours avec plaisir de tout ce qui avait rapport à l'objet de son amour. Cet amour n'était cependant point si fidèle aux plantes, qu'il ne se portât presque avec la même ardeur à toutes les curiosités de la physique. Pierres figurées, marcassites rares, pétrifications et cristallisations extraordinaires, coquillages de différentes espèces, tout cela méritait sa plus grande attention et l'attachait vivement. Il est vrai que du nombre de ces sortes d'infidélités, on en pourrait excepter son goût pour les pierres; car il croyait que c'étaient des plantes qui végétaient et qui avaient des graines : il était même assez disposé à étendre ce système jusqu'aux métaux, et il semble qu'autant qu'il pouvait il transformait tout en ce qu'il aimait le mieux. Il ramassait aussi des habillements, des armes, des instruments des nations éloignées; autre sorte de curiosités qui, quoiqu'elles ne soient pas immédiatement sorties des mains de la nature, ne laissent pas de devenir philosophiques pour qui sait philosopher. De tout cela ensemble, il s'était fait un cabinet superbe pour un particulier; il était fameux dans Paris, et les curieux l'estimaient à quarante-cinq ou cinquante mille livres. Ce serait une tache dans la vie d'un philosophe, qu'une si grande dépense, si elle avait eu tout autre objet que de répandre des lumières sur les mœurs et les usages des peuples; mais cette dépense n'eût-elle butté qu'à satisfaire une curiosité d'ostentation, encore prouverait-elle que Tournefort, dans une fortune aussi bornée que la sienne, n'avait pu guère donner à des plaisirs plus frivoles et cependant beaucoup plus recherchés.

Avec toutes les qualités qu'il avait, on peut juger aisément combien il était propre à faire un excellent voyageur; car on entend par ce terme, non ceux qui voyagent simplement, mais ceux en qui se trouvent, et une curiosité fort étendue qui est assez rare, et un certain don de bien voir, plus rare encore. Les philosophes ne courent guère le monde, et ceux qui le courent ne sont ordinairement guère philosophes, et par là un voyage de philosophe est extrêmement précieux. Aussi l'on regarde comme un bonheur pour les sciences, l'ordre que Tournefort reçut de Louis XIV, en 1700, d'aller en Grèce, en Asie et en Afrique, non seulement pour y reconnaître les plantes des anciens, et peut-être aussi celles qui leur étaient échappées, mais encore pour y faire des observations sur toute l'histoire naturelle, sur la géographie ancienne et moderne, et même sur les mœurs, la religion et le commerce des peuples. Il eut ordre d'écrire, le plus souvent qu'il pourrait, à M. le comte de Pont-Chartrain, qui lui procurait tous les agréments possibles dans son voyage, et de l'informer en détail de ses découvertes et de ses aventures.—Tournefort, accompagné de Gundelsheimer, excellent médecin allemand, et d'Aubriet, habile peintre, alla jusqu'à la frontière de Perse, toujours herborisant et observant. Les autres vont par mer le plus qu'ils peuvent, parce que la mer est plus commode, et sur la terre ils prennent les chemins les plus battus. Ceux-ci n'allaient par mer que le moins qu'il était

possible; ils étaient toujours hors des chemins, et s'en faisaient de nouveaux dans des lieux impraticables aux autres. On lit avec un plaisir mêlé d'horreur, le récit de leur descente dans la grotte d'Antiparos, c'est-à-dire, dans trois ou quatre abîmes affreux qui se succèdent. Tournefort eut la joie d'y voir une nouvelle espèce de jardin, dont toutes les plantes étaient différentes pièces de marbre encore naissantes ou jeunes, et qui, selon toutes les circonstances dont leur formation était accompagnée, n'avaient pu que végéter. En vain la nature s'était cachée dans des lieux si profonds et si inaccessibles pour travailler à la végétation des pierres; elle fut, pour ainsi dire, prise sur le fait par des curieux si hardis.

L'Afrique était comprise dans le dessein du voyage de Tournefort; mais la peste, qui était en Egypte, le fit revenir de Smyrne en France, l'an 1702. Ce fut là le premier obstacle qui l'eût arrêté. Il arriva, comme l'a dit un grand poète pour une occasion plus brillante et moins utile, chargé des dépouilles de l'Orient. Il en rapporta, outre une infinité d'observations, 1356 nouvelles espèces de plantes, dont une grande partie venait se ranger d'elle-même sous quelqu'un des 673 genres qu'il avait établis. Il ne fut obligé de créer pour le reste que vingt cinq nouveaux genres, sans aucune augmentation de classes; ce qui prouve la commodité d'un système où tant de plantes étrangères que l'on n'attendait point, entraient si facilement. Il en fit un supplément à l'édition latine de ses Élements de botanique, qui parut sous ce titre: *Corollarium institutionum rei herbariæ, in quo plantæ* 1356 *munificentia Ludovici Magni in Orientalibus regionibus observatæ recensentur et ad sua genera revocantur. Parisiis*, 1703, in-4°. — Dès qu'il fut revenu dans la capitale, il songea à reprendre la pratique de la médecine qu'il avait sacrifiée à son voyage du Levant, dans le temps qu'elle commençait à lui réussir beaucoup. L'expérience fait voir qu'en tout ce qui dépend d'un certain goût du public, et surtout en ce genre, les interruptions sont dangereuses. L'approbation des hommes est quelque chose de forcé et qui ne demande qu'à finir. Tournefort eut donc quelque peine à renouer le fil de ce qu'il avait abandonné. D'ailleurs, il fallait qu'il s'acquittât des anciens exercices du Jardin royal. On y ajouta encore ceux du Collége royal, où il eut une place de professeur en médecine; les fonctions de l'Académie lui demandaient aussi du temps. Enfin, il voulut travailler à la relation de son grand voyage, dont il n'avait rapporté que de simples mémoires informes et intelligibles pour lui seul. Les courses et les travaux du jour lui rendaient le repos de la nuit plus nécessaire, mais d'autres travaux l'obligeaient à passer les nuits et à prendre sur son sommeil pour en hâter l'exécution. Malheureusement il était d'une constitution assez forte pour redoubler de soins et de fatigue pendant long temps, sans être sensiblement incommodé; mais à la fin sa santé se dérangea, et il ne la ménagea pas davantage. Lorsqu'il était dans cette mauvaise disposition, il reçut, par hasard, un coup fort violent à la poitrine, dont il jugea bientôt qu'il mourrait. Il ne fit plus que languir pendant quelques mois, et il mourut le 28 décembre 1708. Il avait fait son testament, par lequel il a laissé son cabinet de curiosités au roi pour l'usage des savants, et ses livres de botanique à l'abbé Bignon. Ce second article ne marque pas moins que le premier, son amour pour les sciences; c'est leur faire un présent, que d'en faire à ceux qui veillent à leur accroissement. — De deux volumes in-4° que devait avoir la Relation du voyage du Levant, le premier était déjà imprimé au Louvre quand Tournefort mourut, et on acheva le second sur le manuscrit qu'on trouva dans son cabinet. Les éditions se sont multipliées depuis ce temps-là. Il y en a une de Paris, 1717, deux volumes in-4°; d'Amsterdam, 1718, deux volumes, même format; de Lyon, 1727, trois volumes in-8°; en anglais, 1718, in-4°, et 1741, in-8°. Cet ouvrage est intitulé: *Relation d'un voyage du Levant*, fait par ordre du roi, contenant l'histoire ancienne et moderne de plusieurs îles de l'Archipel, de Constantinople, des côtes de la mer Noire, de l'Arménie, de la Géorgie, des frontières de Perse et de l'Asie mineure; enrichie de descriptions et de figures d'un grand nombre de plantes rares, de divers animaux, et plusieurs observations touchant l'histoire naturelle. Ce précieux recueil a conservé sa première forme de lettres adressées à M. de Pont Chartrain; on y trouve deux cents planches très-bien gravées, qui représentent les plantes, les antiquités, les plans des villes, etc. — Tournefort a

laissé en manuscrit un *Traité de Matière médicale*, qui contient la description des plantes, leurs vertus, et l'énumération des formules dans lesquelles elles entrent. Cet ouvrage posthume a été mis en ordre par Henri Besnier, docteur de la faculté de médecine de Paris, et publié dans cette ville en 1717, deux volumes in-12.

Je finis cet article par dire que la plupart des choses qu'on a lues dans l'abrégé de la Vie de Tournefort sont extraites de l'Histoire de l'Académie des sciences de Paris, année 1708.

Apr. J.-C. 1656. — SAVIARD (Barthélemi) de Marole-sur-Seine, où il naquit le 18 octobre 1656, fut reçu maître à Saint-Côme. Il pratiqua la chirurgie à l'hôtel-Dieu de Paris pendant dix-sept ans, et c'est là qu'il s'appliqua à la lithotomie avec tant de succès, qu'il a joui toute sa vie de la plus grande réputation pour cette opération. Né avec un génie observateur, il recueillit les faits les plus rares et les plus intéressants à l'art qu'il exerçait; mais comme ses occupations journalières le mirent hors d'état de rédiger lui-même ses observations, il mourut sans avoir encore songé à les mettre en état d'être données au public. C'est à Égligny-sur-Seine, chez M. Étienne Saviard, son frère, qui en était curé, qu'il termina sa carrière le 15 août 1702, à l'âge de 46 ans. — Les observations de Saviard sont d'autant plus précieuses, qu'il évite les longs détails de théorie, et qu'il expose les faits avec la plus grande exactitude. Mais c'était un trésor en danger de se perdre, parce que ses observations étaient la plupart sur des feuilles volantes, toujours sujettes à s'égarer. Devaux se chargea du soin de les rassembler et de les mettre en ordre; ce qu'il exécuta en 1702, peu de temps avant la mort de leur auteur. Il ne choisit néanmoins que les plus instructives et les plus dignes d'attention, auxquelles il joignit le recueil de quelques remèdes particuliers, dont Saviard s'était servi dans le traitement des maladies qui sont le sujet de ces observations. L'ouvrage, ainsi rédigé par Devaux, fut publié sous ce titre : — *Nouveau recueil d'observations chirurgicales.* Paris, 1702, in-8°. On a encore de la façon de Saviard, une *Réponse* qui roule sur les accouchements; il la fit paraître au sujet de ce qui avait été dit dans le Journal des Savants du 26 novembre 1696.

Apr. J.-C. 1656. — RIEDLIN (Vite) vint au monde à Ulm le 19 mars 1656. Comme son goût pour l'étude de la médecine s'était développé avec l'âge, on profita de ses dispositions, dans l'espérance qu'il réparerait un jour la perte qu'on avait faite par la mort prématurée de son père. On l'envoya à Tubinge, en 1674, pour y commencer son cours, et il y fit de si grands progrès sous les professeurs de la faculté de cette ville, qu'étant passé en Italie en 1676, il reçut les honneurs du doctorat à Padoue le 27 septembre de la même année. Il aurait bien souhaité de prolonger son séjour dans cette université; mais la médiocrité des secours qu'il recevait de son pays ne lui permettant pas d'y subsister avec honneur, il retourna l'année suivante dans sa patrie. Le 14 mai 1679, il se fit agréger au collége des médecins d'Ausbourg; et bientôt après il fut reçu dans l'académie impériale d'Allemagne, qui le nomma adjoint sous le nom de Craterus. — Le mérite de Riedlin ne tarda pas à percer. Répandu dans Augsbourg par une nombreuse pratique, recherché même par les malades de la première considération, il se trouva si bien dans cette ville, que son intention était d'y passer le reste de sa vie; mais les instances qu'on lui fit pour retourner à Ulm, l'engagèrent à changer de dessein. Il se rendit aux vœux de ses compatriotes et rentra dans sa ville natale le 19 septembre 1704. Ses succès lui procurèrent autant de réputation qu'à Augsbourg, et il se soutint dans la même célébrité jusqu'à sa mort arrivée le 29 février 1724. Les observations dont il a enrichi les Mémoires des Curieux de la nature, lui ont fait honneur; mais ses autres ouvrages ne lui en ont point fait un aussi durable, puisqu'on lui a reproché de les avoir grossis par de longs détails sur les choses les plus médiocres, et par quantité d'histoires où il fait preuve de son aveugle crédulité. Quels que soient ses ouvrages, voici leurs titres :

Lineæ medicæ continentes observationes, historias, experimenta, cautelas, etc., a mense januario 1695 *ad mensem junium* 1700. *Augustæ Vindelicorum*, dix volumes in-8°. Et sous le titre d'*Observationum physico-medicarum sylloge. Lipsiæ*, 1746, in-4°. C'est le journal dans lequel il écrivait ses propres observations et celles d'autrui; mais il ne paraît pas que lui-même,

ou ceux qu'il a copiés, aient toujours eu le talent de bien voir. — *Inter medicum sanitatis recuperandæ causa institutum. Augustæ Vindelicorum*, 1702, in-8°, avec les Observations chirurgicales de George Riedlin, son grand-père. — *Methodus curandi febres. Ulmæ*, 1705, in-8°. — *Manuductio brevis ad studium medicinæ. Augustæ Vindelicorum*, 1706, in 8°. Il n'est que l'éditeur de ce traité qui appartient à son père. — *Medulla pharmacopoeiæ Augustanæ. Ibidem*, 1707, in 8°. — *Curarum medicarum millenarius. Ulmæ*, 1709, in-4°. L'auteur s'est plus attaché au nombre qu'au choix des observations, encore manque-t-il de goût dans la manière dont il les a rendues. — *De embrochis. Ibidem*, 1710, in-4°.

Apr. J.-C. 1656. — HARDER (Jean-Jacques) naquit à Bâle le 17 septembre 1656. Il s'appliqua à la médecine sous les yeux de Bauhin et de Glaser, et après de bonnes études à l'école de ces deux maîtres il passa en France, l'an 1676, et s'y perfectionna dans l'anatomie et dans la chirurgie. A son retour à Bâle en 1678, il se présenta au doctorat, dont on lui accorda les honneurs pendant le cours de la même année. En 1685, il se fit agréger à la faculté, et depuis il fut successivement professeur de physique, d'anatomie, de botanique et de théorie dans les écoles de sa ville natale. Dès l'an 1681, il avait été reçu dans l'Académie impériale des Curieux de la nature sous le nom de Pæon Ier; et en 1683, dans celle des *Ricovrati*. Honoré par ces titres littéraires, il le fut encore par celui de comte palatin, que l'empereur Léopold lui donna en 1694. Mais comme ce médecin joignait la qualité d'heureux praticien à tous les talents qui rendent un homme savant et aimable, il fut tant recherché par les princes d'Allemagne, qu'après l'âge de 30 ans, ses occupations chez les malades ne lui permirent plus de travailler dans le cabinet. Il mourut d'une fièvre tierce en 1711, selon d'autres en 1718, et fut universellement regretté. Les ouvrages qu'il a laissés et qui sont les fruits de ses premières années d'étude, seront toujours accueillis des connaisseurs : que n'aurait-on point été en droit d'attendre de lui dans un âge plus mûr, s'il eût été moins occupé des travaux de la pratique!

Epikeiresis physiologica in animæ humanæ, seu intellectivæ, naturam inquirens. Basileæ, 1671, in-4°. — *Prodromus physiologicus naturam explicans humorum nutritioni et generationi dicatorum. Ibidem*, 1679, in-8°, avec son *Examen anatomicum cochleæ terrestris domiportæ*. — *Pæonis et Pythagoræ, id est, Joannis Jacobi Harderi et Joannis-Conradi Peyer exercitationes anatomicæ et medicinæ familiares. Basileæ*, 1682, in-8°. La part que Peyer eut dans cet ouvrage, consiste principalement en lettres datées de Paris, de Montpellier et de Bâle, dans lesquelles on trouve beaucoup de choses sur les progrès de la médecine. — *Epistolæ aliquot de partibus genitalibus cochlearum, generatione item insectorum. Augustæ Vindelicorum*, 1684, in 12, avec une lettre d'Antoine Félix, qui traite *de ovis insectorum*. — *De præcipuorum viscerum structura. Basileæ*, 1685, in-4°. — *Apiarium observationum medicis et physicis experimentis illustratum. Ibidem*, 1687, in-4°. Il y parle des glandes de la dure-mère, dont Pacchioni s'est attribué la découverte au commencement de ce siècle. Le même ouvrage a reparu sous le titre de *Thesaurus observationum medicarum rariorum. Basileæ*, 1736, in-4°.

Apr. J.-C. 1656 *env.* — GASTALDY (Jérôme), naquit à Gênes au commencement du dix-septième siècle, dans une maison encore célèbre aujourd'hui par un talent supérieur pour les négociations politiques. L'état ecclésiastique qu'il avait embrassé, l'engagea à se rendre à Rome pour chercher à se pousser dans cette capitale de la chrétienté; et il ne tarda pas à trouver l'occasion de s'y produire. L'Italie éprouva en 1656 une peste cruelle, qui lui fut apportée des côtes de Sardaigne. Rome en fut bientôt infectée; et comme l'activité et la vigilance de Gastaldy étaient connues, ce fut sur lui qu'on jeta les yeux pour l'emploi périlleux de commissaire général des hôpitaux. Il le saisit avec empressement, et son courage héroïque ne lui fit voir dans ce danger que le plaisir si précieux pour une belle âme, d'en garantir les autres. Il fit paraître un courage mâle, digne des plus beaux temps de la république, où les citoyens savaient sacrifier leurs jours au salut de la patrie. — Son intrépidité fut peu après récompensée par de nouveaux périls et de plus grandes peines. Il fut nommé commissaire général de santé; il mit dans cette

charge tant de sagacité, de prévoyance et d'ardeur, que Rome fut heureusement délivrée de la peste vers le milieu de 1657. Ce furent là les degrés honorables par lesquels il s'éleva presque au faîte des grandeurs de son état. Il fut fait archevêque de Bénévent, ensuite cardinal, et enfin légat de Bologne. Dans toutes ces places éminentes, il fit briller les mêmes vertus morales et politiques qu'il avait montrées dans des emplois inférieurs. Plusieurs monuments élevés à ses frais, à Rome et à Bénévent, attestent son désintéressement et sa bienveillance; mais il ne se borna pas au plaisir d'être utile aux villes où il fut préposé à quelque charge, il voulut être encore le bienfaiteur du genre humain dans un ouvrage, trop peu connu et si digne de l'être, qui fut imprimé à Bologne en 1684, in-folio, sous le titre de *Tractatus, de advertenda et profliganda peste, politico-legalis.* — C'est par ce traité que Jérôme Gastaldy a bien mérité de la médecine, qu'il a enrichie de ses précieuses remarques. Les expériences multipliées, les soins utiles, les précautions nécessaires, les attentions sages, la police sévère, la vigilance exacte, les remèdes éprouvés qu'on doit employer pour prévenir la peste ou pour s'en délivrer, tout est détaillé dans ce Traité avec d'autant plus de clarté, de méthode et d'étendue, que l'auteur en avait fait un usage constamment avantageux.

Après J.-C. 1656. — DANIELLI (Etienne) naquit, le premier de juin 1656, dans une petite ville du territoire de Bologne en Italie. Après avoir fait son cours d'humanités chez les jésuites, et celui de philosophie chez les dominicains, il s'appliqua à l'étude de la médecine dans les écoles de Bologne, où il reçut les honneurs du doctorat. Son mérite et ses talents lui valurent bientôt une des premières chaires de l'université de cette ville; tout le monde applaudit au choix qu'on fit de lui pour la remplir. Mais comme Danielli s'acquitta de ses devoirs avec tant de distinction, qu'il contribua infiniment à la célébrité dont la faculté de médecine de Bologne a joui de son temps, il fut honoré d'un monument qu'on plaça dans les écoles avec cette inscription :

D. O. M.
S. V. D. STEPHANO DANIELLI
ÆTATIS ANN. SEXAGINTA QUATUOR,
PHILOSOPHIÆ ET MEDICINÆ DOCTORI,
CIVI BONONIENSI,
MUSIS AMICISSIMO,
INSTITUTI SCIENTIARUM
ACADEMICO HONORARIO,
RECTORI MERITISSIMO;
OB CADAVERIS HUMANI SECTIONEM
PLURIES EXHIBITAM,
MULTOS DISCIPULOS HIC ET DOMI EDOCTOS;
IN ANATOMICAM CATHEDRAM SEMEL
ITERUMQUE ASCENSUM,
FREQUENTIOREM IN THEATRO
ANATOMICO ARGUMENTATIONEM,
IN PRÆCEPTOREM SUUM SBARALEAM GRATUM
ANIMUM, EDITAQUE OPERA:
DEVINCTI ANIMI ERGO
ANTONIUS RONCHI MUTINENSIS,
PRIOR ÆSTIVUS,
AC UTRAQUE ARTISTARUM UNIVERSITAS,
PONI CURAVIT ANNO SALUTIS
M D C C XIX.

On verra ailleurs avec quelle vivacité Sbaraglia a attaqué Malpighi ; il va même jusqu'à condamner les recherches de cet anatomiste et leur utilité eu égard à la pratique de la médecine. Danielli a examiné les sentiments de son maître dans un ouvrage où il a recueilli les opinions de ces deux adversaires. Il est intitulé : *Raccolta di quistioni intorno a cose di botanica, notomia, filosophia, e medicina, agitate gia tra il Malpighi e lo Sbaraglia.* Bologne, 1723, in-8°. — Ce médecin ne s'est pas moins distingué dans la pratique que dans la chaire. Il fut très-estimé des légats du saint siége à Bologne, en particulier du cardinal Antoine Pignatelli, qui devint pape le 12 juillet 1691 et prit le nom d'Innocent XII. Les ouvrages latins que nous avons de Danielli, portent les titres suivants : — *Animadversio hodierni status medicinæ practicæ. Venetiis*, 1709, in-8°. — *Vita præceptoris sui Sbaraleæ. Bononiæ*, 1710, in-4° — *Animadversioni hodierni medicinæ status additio. Ibidem*, 1719, in 8°. — On frappa en 1726, une médaille en l'honneur de Danielli; il y avait d'un côté son portrait et son nom, et au revers cette légende : *Pro virtute Sbaraleæ fortis.* Je ne sais s'il vivait encore alors. Il laissa une fille unique, nommée Laure, qui savait les langues, et possédait tellement la philosophie et la géométrie, qu'elle en soutint publiquement les thèses, et mérita d'être mise au nombre des femmes savantes de Bologne.

Apr. J.-C. 1657. — MUSGRAVE (Guillaume), naquit vers 1657 dans le duché de Somerset en Angleterre. Il étudia pendant quelque temps le droit à Oxford, mais il passa ensuite aux écoles de médecine dans l'université de la même ville, et il y fut reçu docteur le 6 juillet 1689. Musgrave était déjà membre de la Société royale de Londres, lorsqu'il se mit sur les bancs de la faculté d'Oxford; il y avait été admis en 1684, et il en fut nommé secrétaire dans le courant de la même année. Il a communiqué quelques observations à cette compagnie. Mais il y a apparence qu'il cessa bientôt de faire les fonctions de secrétaire, tant à raison de son séjour à Oxford, que parce qu'il alla se fixer, en 1691, à Exeter, où il exerça sa profession avec beaucoup de célébrité et composa les ouvrages suivants : — *Dissertatio de arthritide symptomatica. Oxoniæ*, 1703, in-8°. *Genevæ*, 1736, in-4°. — *De arthritide anomala sive interna dissertatio. Oxoniæ*, 1707, in-8°. *Amstelodami*, 1710, in-8°. *Genevæ*, 1715, 1723, in-4°, avec la dissertation précédente, à la suite des écrits de Sydenham. — *Geta Britannicus. Iscæ Dunmoniorum*, 1716, in-8°. Ce traité concerne la science des médailles. — *De Dea salute. Oxoniæ*, 1716, in-8°.

Apr. J.-C. 1657. — SCHRADER (Frédéric), professeur d'éloquence à Helmstadt, naquit dan cette ville le 30 juillet 1657. Il étudia à Wittemberg, à Leipsic, à Helmstadt, à Groningue, à Franequer, à Leyde, mais ce fut dans les écoles de la dernière université qu'il reçut les honneurs du doctorat. Il repassa ensuite à Groningue, où il fit la médecine pendant quelque temps; il en sortit en 1683, pour retourner à Helmstadt et profiter des avantages qu'on lui faisait espérer dans l'académie de cette ville. Les chaires de physique et de médecine, qu'il y remplit successivement avec honneur, lui méritèrent beaucoup de considération de la part de ses collègues. Il était leur ancien, lorsqu'il mourut le 22 août 1704. La plupart de ses ouvrages consistent en dissertations académiques. — *Dissertatio epistolica de microscopiorum usu in naturali scientia et anatome. Gottingæ*, 1681, in-8°. — *De habitaculis animantium. Helmstadii*, 1685, in-4°. — *De partu difficili. Ibidem*, 1685, in-4°. — *Additamenta ad Joannis Veslingii syntagma anatomicum. Ibidem*, 1689, in-4°. — *Programma de nova methodo botanica. Ibidem*, 1690, in-4°. — *De vulnerum cura. Ibidem*, 1695, in-4°. — *Exercitationes de signis medicis. Ibidem*, 1699, in-4°. — Il ne faut point confondre ce médecin avec Juste Schrader qui était d'Amsterdam, où il publia quelques ouvrages de Sylvius de Le Boë et de Guillaume Harvey. Tels sont : — *Francisci de Le Boë Sylvii praxeos medicæ liber secundus, tertius et quartus. Amstelodami*, 1674, in-12. — *Observationes et historiæ omnes et singulæ e Guilelmi Harvei libello de generatione animalium excerptæ, et in accuratissimum ordinem redactæ. Item Wilhelmi Langlii de generatione animalium observationes quædam. Accedunt ovi fœcundi singulis ab incubatione diebus factæ inspectiones : ut et observationum anatomico-medicarum decades quatuor Denique cadavera balsamo condiendi methodus. Ibidem*, 1674, in-12. Son attachement à l'opinion des ovaristes l'engagea à bien des recherches. Il prétendit avoir observé, sur les ovaires des femmes, autant de cicatrices qu'elles avaient eu d'enfants. La prévention peut lui avoir fait voir ce qu'il n'est point aisé de remarquer; mais s'il a mal vu, il n'a point pensé de même, au jugement de ceux qui tiennent encore aujourd'hui au vieux système.

Ap. J.-C. 1657 *env.* — RESTAURAND (Raymond), natif de Pont-Saint-Esprit, en Languedoc, prit le bonnet de docteur en médecine, à Montpellier, et se fit connaître, après le milieu du dix-septième siècle, par différents ouvrages de sa façon, qui sont intitulés : *Monarchia microcosmi*, 1657, in-4°. — *Figulus, exercitatio medica de principiis fœtus. Arausione*, 1657, in-8°. — *Hippocrates de natura lactis ejusque usu in curationibus morborum.* Ibidem, 1667, in-8°. Ce médecin, grand partisan d'Hippocrate, voyait cet auteur partout, même dans les choses qui ont été inconnues aux Grecs; telle est, par exemple, la circulation du sang. *Hippocrate, de l'usage du boire à la glace pour la conservation de la santé.* Lyon, 1670, in 12. — *Hippocrate, de l'usage du quinquina pour la guérison des fièvres.* Lyon, 1681, in-12. En italien, de la traduction de Charles Richani. Parme, 1695, in-8°. — *Hippocrates de inustionibus sive fonticulis. Opus historiis medicis refertum.*

Lugduni, 1681, in-12. Il y démontre l'utilité des cautères, et ne néglige rien pour en rappeler l'usage presque oublié de son temps. — *Magnus Hippocrates Cous redivivus. Ibidem*, 1681, in-12. C'est le premier tome d'un ouvrage qu'il méditait; mais il en est demeuré là. Ce volume comprend la physiologie, qui est la partie de la médecine dont Hippocrate s'occupa le moins.

Apr. J.-C. 1657 *env.*— BAGGAERT (Jean), né à Flessingue vers l'an 1657, fut long-temps médecin de cette ville, où il pratiqua avec beaucoup de réputation jusqu'à sa mort arrivée en décembre 1710. Il ne comptait pas beaucoup sur l'autorité des anciens et des modernes: attentif observateur, il en appelait toujours à l'expérience; et c'était sur elle qu'il jugeait les auteurs auxquels il avait recours. On a de lui deux ouvrages en flamand, dont les titres peuvent se rendre ainsi : *La vérité dégagée des préjugés par un raisonnement juste sur les six choses non naturelles, etc.* Avec un discours préliminaire sur la petite vérole et quelques observations sur la fermentation, et sur d'autres sujets importants; ouvrage où l'on met en évidence la fausseté des idées qu'on s'est faites sur les acides et les alcalis. Middelbourg, 1696, in-12. — *Traité de la petite verole et de la rougeole*, où l'on décrit la nature, les causes, les signes, les pronostics et la cure de ces maladies. On y montre aussi les mauvais effets de la vieille méthode de tenir les malades chaudement au péril de les étouffer. Amsterdam, 1710, in-12.

Apr. J.-C. 1657. — ALMELOVEEN (Théodore Jansson d') naquit le 24 juillet 1657, à Mydrecht, village de la province d'Utrecht. Son père était ministre de ce lieu, et sa mère, Marie Jansson, était fille du célèbre imprimeur à qui nous sommes redevables de la magnifique édition des Atlas. Comme celui-ci n'avait pas d'enfant mâle, il communiqua son nom à Théodore son petit-fils. La distinction avec laquelle il avait fait son cours d'humanités engagea ses parents à ne rien négliger pour le pousser dans les sciences. Il se rendit à Utrecht en 1676, et, pendant qu'il s'y perfectionnait dans les belles-lettres sous Jean George Grævius, il apprit l'hébreu sous Jean Leusden, et les principes de la philosophie sous Gérard de Vries. C'est ainsi qu'il se préparait à l'étude de la théologie: mais les disputes et les querelles qu'il remarqua parmi ceux qui professaient cette science à Utrecht l'en dégoûtèrent tellement, qu'il se jeta du côté de la médecine et prit les leçons de Jacques Vallan et de Jean Munniks. Il en reçut le bonnet de docteur le 23 juin 1681. Peu de temps après sa promotion il se rendit à Amsterdam dans le dessein de s'y fixer; mais ayant épousé, en 1687, la fille de Jean Immerseel, bourguemestre de la ville de Goude, il se conforma au goût de sa femme qui n'aimait pas à s'éloigner de la maison paternelle. — Almeloveen s'acquit à Goude la plus grande réputation; et comme il employait au travail du cabinet une bonne partie du temps qu'il pouvait dérober à la pratique, il se fit bientôt un nom dans la république des lettres. Ses ouvrages le firent avantageusement connaître des savants et lui procurèrent une place dans l'Académie impériale des Curieux de la nature, où il entra sous le nom de *Celsus secundus*. En 1697, on l'engagea à se rendre à Harderwyk pour y professer l'histoire et la langue grecques. Il accepta cette commission, dont la variété de ses connaissances le rendait bien capable; et il s'en acquitta avec tant de gloire, qu'en 1702 il fut encore nommé à la chaire ordinaire de médecine. Il exerça tous ces emplois jusqu'à sa mort, qui arriva en 1712 à Amsterdam. Comme il ne laissa point d'enfants, il légua à l'université d'Utrecht toutes les éditions de *Quintilien* qu'il avait pu amasser, et tous les livres manuscrits à un de ses amis. Sa bibliothèque était riche: on en fit la vente en 1713. Cet auteur a composé un grand nombre d'ouvrages qui ne regardent point la médecine: *De vitis Stephanorum. Notæ ad Juvenalem. Antiquitatum e sacris profanarum specimen. Conjectanea veterum poetarum fragmenta. Plagiariorum syllabus. Amœnitates theologico-philologicæ. Factorum Romanorum consularium libri duo. Strabo cum notis variorum*, etc. Il ne s'est cependant point borné à ceux-là, il en a laissé plusieurs autres qui touchent de trop près à notre art pour n'en pas donner la notice. — *Inventa nov-antiqua, id est, brevis enarratio ortus et progressus artis medicæ, ac præcipue de inventis vulgo novis, aut nuperrime in ea repertis. Subjicitur ejusdem rerum inventarum onomasti-*

con. Amstelodami, 1684, in-8°. La seconde partie de cet ouvrage s'étend sur les découvertes; mais comme l'auteur était grand partisan des anciens, il a fait tous ses efforts pour leur attribuer le mérite des inventions qu'il enlève aux modernes. — *Anatomie de la moule, avec des observations anatomiques, médicinales et chirurgiques.* Traduit du latin d'Antoine de Heide.... avec la nouvelle Lumière des apothicaires, du même auteur, en flamand. Amsterdam, 1684, in-8°. — *Hippocratis Aphorismi græce et latine. Amstelodami*, 1685, in-24. — *Aurelii Cornelii Celsi de medicina libri octo, brevioribus Roberti Constantini, Isaaci Casauboni, aliorumque scholiis ac locis parallelis illustrati. Ibidem*, 1687, in-12; 1713, in-8°. *Patavii*, 1722, in-8°, avec *Sereni Sammonici de medicina præcepta saluberrima.—Bibliotheca promissa et latens; huic subjunguntur Georgii Hieronymi Velschii de scriptis suis medicis ineditis epistolæ. Goudæ*, 1688, in-8°; 1692, in-12. *Norimbergæ*, 1699, in-8°, *cum accessionibus Rodolphi Martini Meelfuhreri. — Apici Cœlii de obsoniis et condimentis, sive, de arte coquinaria libri X, cum annotationibus Martini Listeri, et notis selectioribus, variisque lectionibus integris. Hamelbergii, Barthii, Reinesii, Vander Linden et aliorum. Amstelodami*, 1709, in-8°. — *Cœlii Aureliani de morbis acutis et chronicis libri octo, ex recensione Joannis Conradi Amman; accessere hujusce notæ et Theodori Janssonii ab Almeloveen animadversiones et Lexicon Cœlianum. Amstelodami*, 1709, in-4°, avec figures. — Il a aussi travaillé avec Van Rheede, à la sixième partie de l'*Hortus Indicus Malabaricus*, imprimé à Amsterdam en 1686, in-fol.

Apr. J.-C. 1657. — LINSENBAHRT (Rosinus Lentilius, en allemand), membre de l'Académie impériale des Curieux de la nature, sous le nom d'Oribase, était médecin. Il naquit le 3 février 1657 à Waldenbourg, dans le comté de Hohenlohe. A l'âge de quatorze ans il commença ses études à Heidelberg, et il alla les continuer à Iéna, où il se rendit en 1673. Mais comme il manqua bientôt de moyens pour subsister honnêtement, il prit le parti de s'engager l'année suivante en qualité de précepteur, dans une campagne à portée de Leipsick, et il y demeura jusqu'en 1677. De là il se mit à voyager et chercha fortune à Rostock, à Wismar, à Lubeck, à Dantzick, à Konigsberg, à Mittau, en Courlande, où il s'arrêta, s'étant encore engagé en qualité de précepteur dans cette dernière ville. Faible ressource pour un homme de mérite, sur le pied où étaient alors la plupart des précepteurs en Allemagne et dans les pays voisins. Pour se donner plus de considération, Linsenbahrt se mit en même temps à exercer la médecine; et comme il la fit avec assez de succès, le marquis d'Anspach lui accorda la place de physicien de la ville de Creilsheim en Franconie. Il s'y rendit en 1680, après avoir pris le degré de licence en médecine à Altorf. De ce premier poste il passa, en 1685, à un pareil dans la ville de Nordlingen, en Souabe; mais l'ayant abandonné en 1698 pour aller s'établir à Stutgard, le marquis de Dourlach le nomma son médecin ordinaire, et l'attira ainsi à sa cour. Il revint cependant à Stuttgard lorsque ce prince se réfugia à Bâle à cause de la guerre, et il y remplit la charge de physicien, avec le titre de médecin honoraire du duc de Wirtemberg, dont il devint enfin premier médecin en 1711. Le fils de ce prince passa peu de temps après à Turin; et comme il reçut ordre de voyager en d'autres pays, Linsenbarht alla le rejoindre dans la capitale du Piémont. Ce médecin partit de cette ville avec le jeune prince en 1713; il l'accompagna dans les Pays-Bas, en Espagne et en France, et le ramena en parfaite santé dans ses états en 1716. Ce fut seulement alors que cet homme put jouir du repos qu'il avait si souvent souhaité, mais que ses courses avaient toujours interrompu. Il se borna à faire tranquillement la médecine, et il en continua l'exercice jusqu'à sa mort, arrivée le 12 de février 1733. — Linsenbahrt eut des opinions singulières. Grand partisan des médicaments, surtout des absorbants, des aromates, des sudorifiques, il étudia toute sa vie la matière médicale, qu'il regarda comme la principale partie de l'art de guérir. Il est le premier qui ait parlé de l'usage interne de l'arsenic pour la cure de la fièvre intermittente. Mais il faisait si peu de cas de l'anatomie et des observations des anciens, qu'il ne croyait pas qu'elles fussent nécessaires pour éclairer le médecin dans la pratique. Mauvais interprète de ce passage de Celse : *Differunt pro natura locorum genera medicinæ*, il se plaignait de ce que les médecins

traitaient leurs malades conformément aux principes que leur avaient inculqués des maîtres qui habitaient des climats différents. Il aurait voulu que les jeunes gens qui se livrent à l'étude de la médecine revinssent étudier dans une université voisine du climat où ils avaient intention de pratiquer. Il recommandait aux habitants de la Souabe de lire avec précaution les ouvrages des médecins de la Basse-Saxe, et surtout de la Hollande. — Antiphlébotomiste décidé, il fit tous ses efforts pour bannir la saignée de la pratique de la médecine; il se récria principalement contre la coutume des Allemands qui se font saigner vers les équinoxes, et il publia à ce sujet un ouvrage écrit en sa langue maternelle, qui parut à Ulm en 1692, in-8°. Il en publia d'autres en latin, sous ces titres : *Tabula consultatoria medica. Ulmæ*, 1696, in-8°. Il s'étend sur la manière dont les médecins doivent examiner les malades qui demandent leurs conseils, et fait voir tout le fruit qu'on peut tirer de leurs réponses pour reconnaître la nature du mal, combiner les indications et les contre-indications, et diriger la cure avec plus de certitude. — *Miscellanea medico-practica tripartita. Ulmæ*, 1698, in-4°. — *De hydrophobiæ causa et cura dissertatio. Ibidem*, 1700, in-8°. — *Eteodromus medico-practicus anni* 1709 *Studgardiæ*, 1711, in-4°. C'est un journal exact de ses cures et consultations pendant l'année 1709, et généralement de tout ce qui lui est arrivé concernant sa profession durant le même temps. — *Iatromnemata theoretico - practica. Ibidem*, 1712, in-8°. Il passe en revue les devoirs des médecins pensionnés par les villes d'Allemagne. Il veut qu'ils donnent les mêmes soins aux habitants qui sont en santé qu'aux malades; qu'ils travaillent à convaincre le peuple de la superstition sur laquelle l'administration de certains remèdes est fondée; qu'ils prennent inspection de la conduite, des mœurs et de la pratique des jeunes médecins, etc. Ce projet de réforme fait le sujet des dissertations jointes au corps de l'ouvrage. On trouve dans celui-ci quantité d'observations calquées sur sa méthode curative, si susceptible elle-même de la réforme que les grands maîtres de nos jours ont portée dans la théorie qui a été si long-temps du goût des médecins allemands.

Apr. J.-C. 1568 *env.* — GALEANO (Joseph), savant médecin de Palerme, pratiqua son art avec beaucoup de succès, et il en développa les principes avec d'autant plus de justesse qu'il n'eut presque d'autre objet dans ses recherches, pendant les cinquante ans qu'il exerça sa profession. Il est vrai que son génie s'étendait à tout; belles-lettres, poésie, théologie, mathématiques; et il en avait de grandes connaissances. Mais il ne fit jamais sa principale affaire de ces différentes sciences; il leur préféra toujours la médecine qu'il étudia toute sa vie avec la même ardeur, et dans laquelle il fit des progrès surprenants, surtout dans ce qu'elle a de rapports à l'anatomie et à la botanique. La sagacité qu'il montra dans la recherche des causes les plus cachées des maladies, et le coup d'œil lumineux qu'il savait jeter sur elles dans les moments les plus décisifs, lui ont fait un honneur infini : on le regarda dans son pays comme un second Galien. — La chaire qu'il remplit dans sa patrie avec un applaudissement général, lui procura la gloire de former d'illustres et de savants élèves; mais le soin qu'il prit constamment des pauvres, à qui il fournissait gratuitement les secours dont ils avaient besoin dans leurs maladies, lui fraya le chemin à une gloire plus solide et plus durable, dont la mort le mit en possession le 28 juin 1675. On attribue cette mort à l'imprudence d'un chirurgien qui, après l'avoir saigné, lui serra si fortement l'ouverture de la veine avec une bande mouillée, qu'il lui survint une fièvre violente qui l'emporta. — Galéano a laissé beaucoup d'ouvrages, les uns en latin, les autres en italien, mais ils ne roulent point tous sur la médecine. Ceux qu'il a écrits sur cette science sont demeurés en partie entre les mains de ses héritiers; car on n'a rien de lui en ce genre qu'il n'ait publié lui-même — *Epistola medica, in qua de epidemica febre theorice et practice agitur. Panormi*, 1648, in-4°. — *Oratio de medicinæ præstantia. Ibidem*, 1649, in-4°. Il y a aussi une édition en italien. — *Hippocrates redivivus paraphrasibus illustratus*, *seu Aphorismorum Hippocratis sectiones. Panormi*, 1650, 1663, 1701, in-12. — *Smilacis asperæ et salsæ parilæ causa. Ibidem*, 1654, in-4°. — *La lepra unita col mal francese*. Palerme, 1656, in-8°. — *Politica medica pro leprosis. Panormi*, 1657, in-4°. — *Idea del cavar sangue*. Palerme, 1659, in-12. — *Del vero metodo conservar*

la sanità e di curare ogni morbo col solo uso dell' acqua viva. Palerme, 1662, in-4°. — *Discorsi intorno all' uso dell' acqua viva.* Palerme, 1667, in-12, sous le nom de Bruno Cibaldi. — *Il caffee con più diligenza esaminato in ordine al conservamento della salute de' corpi umani.* — Palerme, 1674, in-4°. — On a gravé le portrait de ce medecin, tel qu'il était à l'âge de 47 ans, avec cette inscription :

JOSEPHUS GALEANUS PHILOSOPHUS AC MEDICUS SICULUS PANORMITANUS,
ÆTATIS SUÆ ANN. XLVII.
BIS LAURO CINCTUS, NAM BIS GALEANUS APOLLO EST,
CARMINA SEU PANDAT, PHARMACA SEU TRIBUAT.

Apr. J.-C. 1658 *env.* — GERVAISE (Nicolas), docteur de la faculté de médecine de Montpellier, était de Paris, et vivait vers le milieu du dix-septième siècle. Il paraît assez par ses ouvrages qu'il avait du goût pour la poésie latine, il y avait même du talent ; mais l'usage qu'il en a fait ne prouve pas toujours la justesse de ses sentiments. Il était, par exemple, fort attaché à ceux de Paracelse, dont il fait l'éloge par ce vers :

Naturæ scrutatus opes, Paracelse, recludis.

Il prétend que la musique peut seule guérir les maux que cause le venin de la tarentule :

Seu tibi lethiferos abjecta tarentula succos
Morsibus inflixit, medicis non potibus unquam
Vulnera, sed saltu et fidibus curanda canoris.

Il se montre encore grand partisan de la saignée, et même du nombre de ces phlébotomistes qui, prodigues du sang de leurs malades, ne trouvent pas de remède supérieur à cette évacuation. Voici les titres de ses ouvrages :— *Phlebotomia heroïco carmine adumbrata. Parisiis*, 1648, in-4°. Il est dédié à Vallot, alors premier médecin de la reine Anne d'Autriche, et depuis de Louis XIV. — *Hippopotamia, sive modus profligandi morbos per sanguinis missionem, carmen. Parisiis*, 1662, in-4°. — *Catharsis, sive ars purgandi corporis humani, carmen heroïcum. Ibidem*, 1566, in-4°.

Ap. J.-C. 1658 *env.* — RAU (Jean-Jacques), naquit en 1658 dans une petite ville du cercle de Souabe, nommée Bade ou Baden, et qui est la capitale du marquisat de ce nom. Son père, Jean Rau, et sa mère, Marguerite Muller, faisaient un commerce de vin si médiocre, que leur petite fortune ne permit pas qu'ils pussent donner beaucoup d'éducation à leur fils. Celui-ci n'avait que quatorze ans lorsque son père le mit dans la boutique d'un chirurgien de Strasbourg; mais il en fut retiré au bout de trois ans, parce que ses parents crurent qu'il avait fait assez de progrès dans la chirurgie pour se suffire à lui-même et pourvoir à ses besoins par son industrie. Le jeune Rau ne put obtenir la permission de revenir chez lui : on se borna à lui envoyer quelque argent pour voyager, et on l'abandonna ainsi à sa propre conduite. — Dénué de tout secours et de tout conseil, il chercha inutilement fortune en Allemagne ; mais étant passé à Hambourg, il trouva par hasard un vaisseau sur lequel il aborda en Norwége au fond du golfe de Jelta, où est située la ville de Bergen. Il se mit là au service d'un chirurgien nommé Fraven, chez qui il ne put tenir longtemps à cause de la rigueur du climat ; la peine qu'il avait d'en supporter le froid lui fit chercher l'occasion de passer ailleurs, et il trouva celle d'un vaisseau qui le porta à Amsterdam. Dans cette ville, il réussit à se faire accepter pour chirurgien d'un vaisseau de guerre commandé par le comte de Benthem, sur lequel il parcourut les côtes d'Espagne et beaucoup d'autres ports. Il revint de ce voyage en Hollande justement lorsque le prince Guillaume d'Orange était près de passer sur sa flotte en Angleterre; il y fut reçu chirurgien du vaisseau que montait milord Schey en qualité de vice-amiral, de manière qu'il fut présent à toute cette expédition.—Jusqu'alors Rau avait mené une vie errante en compagnie de gens fort grossiers ; mais heureusement il s'était réservé, par ses épargnes, tout ce qu'il avait pu amasser dans ces emplois également durs et périlleux. D'abord, après son retour en Hollande, il passa à Leyde, et s'y consacra à l'étude de la médecine avec une ardeur surprenante. Lorsqu'il crut avoir fait des progrès suffisants, il se rendit à Paris afin de s'y exercer à l'anatomie et à la pratique de la chirurgie sous les excellents maîtres qu'il suivit et dont il recueillit les instructions. En 1674, il revint à Leyde, où il se fit de nouveau inscrire à la matricule de l'université le 13 mars

de la même année, et le 11 mai suivant il soutint publiquement, pour son doctorat, une dissertation en forme de thèse qui est intitulée : *De origine et generatione dentium*. Après la dispute, il reçut le bonnet des mains du célèbre Drelincourt.

Las d'errer d'un endroit à l'autre, ainsi qu'il avait fait pendant tant d'années, il fixa sa demeure à Amsterdam, où il se fit si bien connaître par la délicatesse de ses dissections que les magistrats de cette ville lui permirent, en 1676, de les faire publiquement dans leur amphithéâtre. Vers ce temps-là, une espèce d'ermite, nommé frère Jacques de Beaulieu, vint à Amsterdam pour y pratiquer sa nouvelle méthode de tirer la pierre de la vessie, ainsi qu'il avait fait en France. Il ne tarda point à obtenir la permission des magistrats; et comme il ne lui manqua pas d'occasions de travailler, Rau assista presque toujours à ses opérations, mais il les condamna et les désapprouva hautement, surtout à cause du défaut d'instruments convenables. Son obstination à blâmer la méthode du nouvel artiste ayant été mal interprétée des magistrats, Rau fut obligé de se taire pendant quelque temps : on lui rendit pourtant justice dans la suite ; car la vérité de ce qu'il avait avancé s'étant manifestée par des événements bien tristes, il fut chargé lui-même de l'emploi de lithotomiste, et le frère Jacques se vit réduit à quitter la ville où il avait d'abord été publiquement accueilli. Ce médecin, qui avant l'arrivée du frère en Hollande n'avait taillé qu'au grand appareil, sut tellement profiter des observations qu'il avait faites sur la méthode d'opérer de cet ermite, qu'il vint à bout de la rectifier et qu'il se fit à lui-même une manière de tailler qui eut les plus grands succès. Suivant Albinus et Haller, Rau n'a enseigné sa méthode à personne ; tous les chirurgiens de son temps se sont appliqués à la saisir en imitant ce qu'ils lui avaient vu faire, mais on ne sait point au juste si quelqu'un d'eux y est parvenu. On sait maintenant que son projet dans l'opération était d'entamer la vessie près de son col, par le côté, un peu vers sa partie inférieure et postérieure; mais au rapport de feu M. Morand, seconde partie de ses Opuscules, Rau faisait tout simplement l'opération de Celse, c'est à-dire, il coupait le col de la vessie et non pas son corps. Toutes les épreuves faites ont ramené successivement les lithotomistes à suivre la méthode de Celse de préférence à toute autre; Morand n'y trouve de différence que dans les instruments. Voici comme il s'explique à ce sujet, page 111 de la seconde partie de ses Opuscules de chirurgie : « En France MM. Perchet, Le Cat, frère Côme et » moi nous l'avons pratiquée les pre- » miers; elle s'est peu à peu répandue » dans les grandes villes où j'avais fait » des élèves ; insensiblement le nombre » des pierreux qui venaient à Paris pour » se faire tailler a considérablement di- » minué, et les provinces possèdent à pré- » sent d'excellents lithotomistes. Comme » cette taille est pratiquée uniformément » pour la section intérieure, et qu'elle » ne peut différer que par quelques in- » struments que chaque lithotomiste em- » ploie de préférence, toutes les es- » pèces de taille au bas appareil n'ont » plus besoin d'être distinguées que par » les instruments employés par chacun » d'eux, tels que la sonde de Rau, le » petit couteau de Cheselden, les in- » struments de M. Le Cat à mon avis trop » multipliés, le gorgeret tranchant de » Hawkins, le lithotome caché de frère » Côme, etc. ; aussi ne les nommerai-je » plus autrement quand il en sera ques- » tion. »

Mais reprenons l'histoire de Rau. On l'appela, en 1713, à la chaire d'anatomie et de chirurgie vacantes dans les écoles de Leyde par la mort de Bidloo. Il ne quitta Amsterdam qu'avec peine ; mais il était trop souhaité pour résister à l'empressement avec lequel on le demandait à Leyde. Il s'y distingua par les dissections, et il orna l'amphithéâtre de cette ville par des préparations anatomiques de sa façon qui sont en si grand nombre qu'Albinus a cru en devoir donner le catalogue en 1725, sous le titre d'*Index suppellectilis anatomicæ Ravianæ*. — En 1718, il parvint au suprême degré d'honneur dans l'académie de Leyde : on le nomma à la charge de recteur. Sa santé était alors bien altérée. Il l'avait parfaite lorsqu'il vint remplir sa chaire, et, tant qu'il fut dans cet état, il s'acquitta de ses devoirs avec beaucoup d'assiduité ; mais quatre ans avant sa mort il fit une chute qui le blessa au pied. Les douleurs que lui causa cette blessure le retinrent au lit pendant quelques semaines, et, quand elles furent calmées, son pied devint œdémateux. Ce nouvel accident, qui l'obligea

de garder long-temps le repos, lui donna de vives inquiétudes sur son mal, et le conduisit insensiblement à la maladie hypocondriaque. Il en sentit les plus vives atteintes deux ans avant sa mort, et dès lors il mena une vie triste et languissante. Enfin son mal augmenta de jour en jour, et, vers le mois de juillet 1719, il fut tourmenté d'un délire mélancolique qui parvint à un tel degré, malgré tous les secours de ses confrères et de ses amis, qu'il mourut le 18 septembre de la même année. Il fut inhumé dans la principale église de Leyde, où Bernard Albinus prononça son oraison funèbre. — Rau avait acquis par son travail une bien raisonnable, une haute réputation, et il se trouvait plus comblé d'honneurs qu'il n'aurait osé l'espérer. Il était d'une stature au delà du médiocre, fort et robuste, d'une forme toute virile, d'un visage sévère et d'un regard un peu farouche. Il avait l'esprit prompt et d'une vivacité extraordinaire, ayant en général trop d'ardeur et de mouvement. Au reste, ingénieux, propre au travail, pensant juste et fort avide de gloire; mais il voulait l'acquérir ouvertement par son mérite et jamais par finesse. Il a vécu dans le célibat frugalement et sobrement, mais libre et gai avec ses amis. Il était peu propre à flatter les gens, et il lui était impossible de cacher long-temps ses pensées. Ce médecin ne s'appliqua point à écrire; on n'a rien de lui que deux opuscules de peu d'étendue: — *Epistolæ duæ de septo scroti ad Ruyschium. Amstelodami*, 1699, in-4°. — *De methodo discendi anatomen. Leidæ*. 1713, in-4°. C'est le discours qu'il prononça lorsqu'il prit possession de la chaire d'anatomie.

Apr. J.-C. 1658 *environ*. — TORTI (François) de Modène, enseigna la médecine dans les écoles de sa ville natale, et mérita la confiance de Renaud, son souverain, qui le nomma premier médecin de sa personne. Torti fit honneur à cet emploi, et jouit d'ailleurs d'une réputation si solidement établie, qu'elle ne reçut aucune atteinte jusqu'à sa mort arrivée en 1741. C'est à son savoir qu'il a dû la célébrité dont le souvenir est encore cher à sa patrie, qu'il a illustrée par la variété de ses talents. Il avait surtout celui de l'observation, et il en fit un si bon usage pour avancer les progrès de la médecine, que ses écrits ont été universellement accueillis par les maîtres de l'art. Ses premiers essais parurent en 1709; mais comme il ne tarda pas à voir qu'ils étaient susceptibles de beaucoup d'augmentations intéressantes, il y mit la dernière main et les publia sous ce titre: — *Therapeutice specialis ad febres quasdam perniciosas inopinato ac repente lethales. Mutinæ*, 1712, 1730, in-4°. *Venetiis*, 1732, 1743, in-4°. *Lipsiæ*, 1756, in-4°. L'édition de 1709 a paru à Modène, in-8°. — Ramazzini et Manget s'efforcèrent d'enlever à Torti l'honneur que cet ouvrage lui avait procuré; ils condamnèrent hautement sa méthode d'administrer le quinquina. Mais le premier fut victorieusement combattu par les réponses iatro-apologétiques de notre auteur, qui les publia à Modène en 1715, in-4°. On les trouve jointes à toutes les éditions de sa Thérapeutique qui sont postérieures à cette année. Quant à Manget, il sentit si bien toute la force des raisons de Torti, qu'il lui adressa des lettres d'excuse en 1720.

Apr. J.-C. 1658 *environ*. — BILS ou BILSIUS (Louis DE), gentilhomme hollandais qui faisait sa résidence ordinaire à Roterdam, causa beaucoup de rumeur parmi les anatomistes du dix-septième siècle. Il se vanta d'être l'auteur d'une nouvelle méthode de disséquer sans effusion de sang, et d'avoir le secret d'un baume qui préservait les cadavres de la corruption et conservait aux membres leur flexibilité; mais avec tout cela, De Bils n'avait que très-peu de connaissances de l'anatomie. La manière dont il annonça sa découverte, lui attira des partisans. Burchard Witteberg publia à Bruges en 1657 in-4°, une *Déclaration pour donner à connaître la nouvelle dissection sans effusion de sang;* et Antoine Deusingius vanta hautement le secret du nouvel anatomiste dans un écrit imprimé à Roterdam en 1661, in-4°, sous le titre d'*Exercitatio de admiranda anatome Ludovici De Bils*. Il parut encore à Amsterdam en 1682, in-12, un ouvrage intitulé: *Bilanx balsamationis Bilsianæ et Clauderianæ*, dont Tobie Andreas est auteur. Cet écrivain y vante beaucoup la méthode de Bilsius, et fait mention de quelques préparations anatomiques qu'il avait exécutées sous les yeux de ce gentilhomme. Mais plusieurs autres n'ont point traité cet homme à secrets aussi favorablement que les personnes qu'on vient de nommer. Paul Barbette, Thomas Bartholin,

J. H. Pauli, Jean van Hoone, ont non-seulement fait peu de cas de sa méthode, mais ils se sont encore fortement récriés sur le prix exorbitant de cent vingt mille florins, auquel il avait taxé la vente de son secret. Le dernier fut cependant tenté d'en faire l'acquisition ; il proposa à De Bils de lui céder toute sa vaisselle pour en avoir la connaissance. Suivant le célèbre De Haller, dans ses notes sur la manière d'étudier la médecine par Boerhaave, les états de Brabant achetèrent le secret de De Bils au prix de cent vingt-deux mille florins ; mais comme cet auteur ne parle de cette vente que d'après De Bils lui-même, qui passe généralement pour un charlatan, ce fait est bien douteux, au moins quant au prix. Il paraît cependant vrai pour le fond ; car François Zypæus, professeur d'anatomie à Louvain, s'est donné le titre de dépositaire royal du secret de De Bils pour l'embaumement des cadavres et la méthode de disséquer sans effusion de sang, et il l'a pris à la tête de ses ouvrages. Ceci fait croire que la méthode dont il est question, avait été communiquée à la faculté de médecine de la même ville. Ce secret, tel qu'il eût été, n'est plus rien vis-à-vis de l'art admirable des injections. Les cadavres que De Bils a préparés pour l'université de Louvain, ne subsistèrent point long-temps dans leur entier ; ceux qui sont sortis du cabinet de Ruysch, durent encore et conservent un air de vie et de fraîcheur. — Clauder rapporte que De Bils mourut phthisique par l'impression de l'air infect qu'il avait si souvent respiré en préparant des cadavres à demi pourris, et que son secret périt avec lui. Mais il nous reste plusieurs ouvrages de sa façon, les uns en flamand, les autres en latin : nous nous bornerons à la notice des derniers.

Responsio ad epistolam Tobiæ Andreæ, qua ostenditur diversus usus vasorum hactenus pro lymphaticis habitorum. Marpurgi, 1658, in-4°. *Roterodami*, 1669, in-4°. *Ibidem*, 1678, in-4°, avec l'histoire des choses arrivées à l'auteur dans le Brabant et principalement à Louvain, au sujet de sa méthode d'embaumer les cadavres. Suivant lui, les vaisseaux lymphatiques sont formés du tissu cellulaire. — *Epistolica dissertatio qua verus hepatis circa chylum, et pariter ductus chyliferi hactenus dicti usus docetur. Roterodami*, 1659, in-4°. L'auteur dit avoir découvert un nouveau réservoir près des sous-clavières, auquel va aboutir un grand nombre de vaisseaux provenant de la tête ; il nomme ces vaisseaux *ductus roriferi*, le réservoir *receptaculum tortuosum*. En effet, sa planche le représente divisé et contourné en plusieurs sens ; c'est sur le cheval qu'il a fait ses recherches et ses découvertes. — *Exemplar fusioris codicilli, in quo agitur de vera corporis humani anatomia. Roterodami*, 1659, in-4°. C'est dans cet ouvrage qu'il annonce sa méthode de disséquer sans effusion de sang, et son secret pour conserver les cadavres de la pourriture ; mais il agit en charlatan, et il fixe le prix auquel il est disposé à communiquer sa découverte. — *Epistola ad omnes veræ anatomiæ studiosos. Ibidem*, 1660, in-4°. Il y parle de ses dissections et de ses préparations, et se flatte d'ouvrir une nouvelle carrière à la pratique de la médecine. — *Responsio ad admonitiones Joannis ab Hoorne, ut et ad animadversiones Pauli Barbette in anatomiam Bilsianam. Roterodami*, 1661, in-4°. Il y avance plusieurs paradoxes ; entre autres, il soutient que la lymphe coule du canal thorachique dans les extrémités du corps. Il fait tout cela avec un air si imposant et un ton si décisif, qu'il ose dire que les connaisseurs verront qu'il a copié la nature, et que Van Hoorne n'a consulté que son imagination.

Specimina anatomica, cum clarissimorum et doctissimorum virorum epistolis aliquot et testimoniis Roterodami, 1661, 1663, in-4°. — *Auditus organi anatomia. Ibidem*, 1661, in-4°. Sa description de l'oreille interne n'est pas mauvaise. — *Epistolica dissertatio ad magnum Thomam Bartholinum. Ibidem*, 1661, in-4°. Bartholin avait blâmé l'auteur de tenir secret un art qu'il devait se faire un honneur de communiquer ; il lui avait reproché la bassesse de son procédé, et témoigné la surprise où il était, de voir un homme de son rang mettre son savoir à l'enchère. De Bils s'excuse fort mal, et n'apporte que des raisons communes à tous les charlatans : s'il a mis, dit-il, un prix à son secret, c'est qu'il lui en a coûté de l'argent pour l'acquérir, et qu'il voudrait se racquitter. — On a publié un recueil des ouvrages de notre auteur, sous ce titre : *L. De Bils inventa anatomica antiquo-nova cum clarissimorum virorum epistolis et testimoniis, ubi adnotationes*

Joannis ab Hoorne et Pauli Barbette refutantur, interprete Gedeone Buenio. Amstelodami, 1692, in-4°.

Apr. J.-C. 1658. — ANDRY (Nicolas) était de Lyon, où il naquit en 1658. Après avoir achevé son cours d'humanités dans sa patrie, il se rendit à Paris, où il commença celui de philosophie au collége des Grassins. L'envie lui prit ensuite d'étudier la théologie, à laquelle il s'appliqua pendant deux ans; mais le goût qu'il avait eu pour l'état ecclésiastique s'étant ralenti au bout de ce terme, il se jeta du côté de la médecine en 1690, et trois ans après il alla à Reims, où il prit le bonnet de docteur dans la faculté de cette ville. A son retour à Paris, il ne tarda pas à se faire agréger à la chambre royale de médecine; et après la suppression de cette chambre en 1694, il reprit le cours de ses études dans les écoles de la faculté de la capitale, où il fut reçu docteur le 8 novembre 1697. Bientôt après, son mérite perça. Il obtint en 1701 une chaire de médecine au collége royal de France, et en 1702, il fut nommé censeur des livres. — Il eut plusieurs démêlés littéraires avec Philippe Hecquet, son collègue, au sujet de la saignée et du traité des dispenses du carême. Les choses avaient été poussées avec assez de vivacité de part et d'autre, et le public les regardait comme ennemis; mais ces deux médecins, qui dans le fond ne s'étaient proposé d'autre but dans leurs écrits, que la perfection de leur art, pouvaient-ils être piqués d'inimitié l'un contre l'autre, pour avoir embrassé des opinions différentes? La promotion d'Andry au décanat de la faculté, en 1724, fit voir que non. A peine fut-il élu doyen, que Philippe Hecquet lui fit demander son heure, par un ami commun, pour aller se réjouir avec lui de la justice que la faculté venait de rendre au mérite d'un homme qu'elle semblait avoir oublié trop long temps. Andry, touché de ces avances, voulut prévenir son collègue et lui rendit la première visite. Depuis ce temps, ils n'ont point cessé de se donner réciproquement toutes sortes de témoignages de l'amitié la plus sincère.

Andry était doyen des professeurs royaux à sa mort arrivée à Paris le 14 mai 1742. L'auteur de la vie de l'abbé Desfontaines attribue à ce médecin un caractère aigre et porté à la satire. Naturellement enclin à la dispute, il aimait mieux faire une critique qu'un éloge; et sa plume n'était point stérile en expressions désobligeantes. Une telle conduite l'exposa lui-même à la censure, et ses adversaires ne manquèrent pas de lui renvoyer les traits qu'il avait lancés contre eux. M. Mairan, en parlant des contestations de Lemery avec Andry, dans l'éloge qu'il fit du premier à l'académie des sciences, fait ainsi le portrait du second: « Il jouissait en paix de sa réputation » naissante, et il travaillait sérieusement » à l'augmenter par son application à » l'étude et à la pratique, lorsqu'un mé» decin journaliste, trop connu par son » esprit critique, se déclara contre lui. » M. Andry, car il serait inutile d'en » taire le nom, attaqua le Traité des ali» ments par un de ses extraits, où l'iro» nie régnait d'un bout à l'autre, et qui, » n'étant faits que pour divertir le lec» teur oisif et malin, sont aussi propres » à l'instruire qu'à corriger l'auteur. Le » nombre d'attentions triviales et de dé» tails abjects en apparence, sur lesquels » il avait fallu insister dans un sembla» ble traité, donnait beau jeu à la plai» santerie. Mais que répondre à des cen» sures de cette espèce, quand on n'a pas » de temps à perdre en paroles; com» ment soutenir ce genre d'escrime avec » un homme qui tient en quelque sorte » la plume du public, et qui, par l'abus » qu'il en fait, peut tous les jours lancer » impunément ses traits contre nous di» rectement ou indirectement, dans une » page, dans une ligne, dans un seul » mot? Je ne dispute point, disait le père » Malebranche, avec des gens qui font » un livre toutes les semaines, ou tous » les mois. » — Lorsqu'Andry fut associé en 1702 à la compagnie du Journal des Savants, composée de deux autres médecins, il gâta cet ouvrage périodique de concert avec ses confrères, et n'en fit qu'un répertoire de maladies. Le journal en fut décrédité, et les plaisants dirent à cette occasion, qu'étant en proie aux médecins, il ne pouvait pas vivre long-temps : mais il subsiste encore, quoique d'autres médecins s'en soient mêlés jusqu'ici. Je passe maintenant aux ouvrages qui sont de la façon d'Andry. — *De la génération des vers dans le corps humain*. Paris, 1700, 1714, in-12. Amsterdam, 1714, in 12. Leipsie, 1716, in-8°, en allemand. Paris, 1741, in-12, deux volumes. Il établit autant d'espèces de vers, qu'il désigne de parties dans

l'homme, et il attribue leur production au développement des œufs qui ont été introduits dans le corps, ou par la respiration, ou par les aliments, ou par le tact. Antoine Vallisnieri a prétendu que l'édition de 1714 avait été corrigée sur ses observations. Comme Andry voyait partout des vers, Hunauld l'appela *Homo verminculosus*, dans une violente satire qu'il fit contre lui.

Eclaircissements sur le livre de la génération des vers dans le corps de l'homme, contenant des remarques nouvelles sur les vers et les maladies vermineuses. Paris, 1704, in-12. Amsterdam, 1705, in-12. Ces éclaircissements furent publiés à l'occasion de la lettre que Louis Lemery avait fait insérer, en 1703, dans le Journal de Trévoux. Elle censure l'ouvrage d'Andry dans plusieurs endroits, et reproche à ce médecin de ne voir partout que des vers, à qui il attribue la cause de la plupart des maladies. La critique qu'Andry avait faite du Traité des aliments, méritait bien que Lemery s'en vengeât sur le livre de la Génération des vers. Mais Vallisnieri a attaqué Andry avec bien moins de ménagement. Il a fait voir que plusieurs de ses histoires portent à faux, et il lui a démontré, avec sa gaieté ordinaire, qu'il s'était laissé tromper sur la tête du *tœnia*. La critique de Vallisnieri a été mise en français, sous le titre de *Lettre à l'auteur du livre de la Génération des vers.* Paris, 1727, in-12. — *Remarques de médecine sur différents sujets, principalement sur ce qui regarde la saignée et la purgation.* Paris, 1710, in-12. Il a eu en vue un ouvrage anonyme, dont Hecquet est auteur. Il combat le système de ce médecin sur la fréquence des saignées et la rareté des purgations, et n'oublie rien pour établir la nécessité des dernières dans la cure des fièvres. — *Le régime du carême considéré par rapport à la nature du corps et des aliments.* Paris, 1710, in-12. Il s'élève contre le rigorisme d'Hecquet dans son Traité des dispenses, et ne manque aucune occasion de relever les maximes outrées de cet auteur. — *Le Thé de l'Europe, ou les propriétés de la véronique.* Paris, 1712, in-12. — *Traité des aliments du carême.* Paris 1713, in-12, deux volumes. Paris, 1734, in-12, deux volumes. En 1762, on en donna à Paris une nouvelle édition, à laquelle on joignit *Le régime du carême;* elle est en trois volumes in-12. C'est toujours Hecquet qu'il a en vue dans ce nouvel ouvrage.

Examen de différents points d'anatomie, de chirurgie, de physique et de médecine. Paris, 1725, in 8°. Il y critique quelques endroits du traité de Petit sur les maladies des os, et en particulier il nie la possibilité de la rupture du tendon d'Achille. — *Remarques de chimie touchant la préparation de différents remèdes.* Paris, 1735, in-12. — *Lettres de Cléon à Eudoxe touchant la prééminence de la médecine sur la chirurgie.* Paris, 1738, 1739, deux volumes in-12. Il y fait voir que du temps même d'Aristote, il y avait des médecins architectes et des médecins manœuvres; que ceux-ci étaient des chirurgiens qui recevaient les ordres des premiers, dont les médecins d'aujourd'hui sont les vrais successeurs. Il y fait voir encore que les chirurgiens de robe longue de Paris étaient soumis aux médecins de la faculté, qui ne leur ont substitué les barbiers, que parce qu'ils leur avaient manqué et s'acquittaient mal des fonctions de leur art. Il parut, en 1738, une réponse à l'écrit intitulé : *Cléon à Eudoxe*, sous le faux nom de Nicolas des Rosiers. — *Orthopédie, ou l'art de prévenir et de corriger dans les enfants les difformités du corps.* Paris, 1741, deux volumes in-12, avec figures. Berlin, 1744, in-8°, en allemand. *Suite de l'orthopédie.* Paris, 1742, in-12. Les nations savantes ont fait beaucoup d'accueil à cet ouvrage. L'auteur entre dans un grand détail sur les difformités du corps, et il en propose la cure, tant par les règles du régime, que par les bandages, les machines et quantité d'autres moyens propres à les guérir, ou à les rendre plus supportables. Pour les bonnes choses qu'on y trouve, on passe volontiers sur les marques que ce médecin y a laissées de sa crédulité. — On a trouvé dans le cabinet d'Andry un traité manuscrit concernant la peste, qu'il avait dicté en français au collége royal, par ordre de feu M. le duc d'Orléans, régent du royaume. Cet ouvrage a été rendu public par les soins de M. Dionis, docteur en médecine de la faculté de Paris, gendre de l'auteur. — Andry était instruit; il avait acquis des connaissances profondes dans la partie qu'il avait embrassée; mais il était trop prévenu en faveur de ses propres lumières, et il en abusa. Il eût pu faire un meilleur usage de ses talents, s'il les eût unique-

ment consacrés à l'avancement de son art, à des recherches utiles à l'humanité, et à la saine critique des ouvrages d'autrui.

Apr. J.-C. 1658. — ARBUTHNOT (Jean), docteur en médecine, membre des colléges de Londres et d'Edimbourg, ainsi que de la Société royale de la première ville, a été honoré du titre de médecin de la reine Anne. Il se distingua également sous le règne de George Ier et de George II, et non-seulement il fut estimé pour son savoir et son expérience en médecine, mais on le considéra encore du côté des belles-lettres, on le rechercha même pour son esprit, sa politesse et les agréments de la conversation. A toutes ces qualités Arbuthnot joignait celle d'observateur, ainsi qu'il paraît par les ouvrages qu'il a publiés en sa langue maternelle sur la nature des aliments et l'action de l'air sur le corps humain. — *Essay concerning the nature of aliments*. Londres, 1731, 1732, 1735, in-8°. En français, Paris, 1741, in-12. En allemand, Hambourg, 1744, in-8°. On retrouve Boerhaave dans tout ce qu'il dit, car l'auteur y a mis peu de choses de son propre fonds. — *Essay concerning the effects of air on human body*. Londres, 1733, in-8°. En français, par Boyer de Prébendié, Paris, 1742, in-12. En latin, Naples, 1753, in-4°. Hippocrate, Alpini, Boerhaave, sont les auteurs sur lesquels il appuie ce qu'il dit sur les effets de l'air. Il traite de cet élément en physicien éclairé, et il descend dans tous les détails qui peuvent jeter quelques lumières sur le mécanisme de la respiration.



Après J.-C. 1658. — ZWINGER (Théodore), vint au monde à Bâle le 26 août 1658. Il étudia la médecine dans les écoles de sa ville natale, et il y reçut les honneurs du doctorat en 1680. Les progrès qu'il avait faits dans sa patrie ne le contentèrent pas; il voulut se perfectionner chez les étrangers. A cet effet il passa en Allemagne et en France, et il y séjourna pendant deux ans. Au bout de ce terme, il revint dans sa patrie qu'il enrichit de ses connaissances. Il en avait fait une récolte si abondante chez les savants auxquels il s'était attaché, qu'on ne tarda point à le mettre en place de communiquer aux autres le grand fonds de science qu'il avait acquis en différents genres. Depuis 1684 jusqu'en 1711, il fut successivement professeur d'éloquence, de physique, d'anatomie, de botanique, de théorie et de pratique. A tant de charges publiques, les cours de Wirtemberg, de Hesse-Cassel et de Bade, ajoutèrent encore celles de leur médecin, et l'académie des curieux de la nature l'agrégea à son corps sous le nom d'Aristote Ier, pendant que la société royale de Berlin le mettait au nombre de ses membres. Zwinger mourut le 22 avril 1724, et fut beaucoup regretté de l'université de Bâle, à qui il avait fait autant d'honneur par la chaire que par ses ouvrages. Voici les titres sous lesquels ils ont été publiés :

Theatrum botanicum. Bâle, 1690, in-folio, en allemand. Bernard Verzascha avait donné en 1678 les planches de Camerarius, et Zwinger, pour faire quelque chose de mieux, augmenta ce recueil de toutes les espèces de plantes qu'il trouva dans les écrits de Gaspar Bauhin. — *Scrutinium magnetis physico-medicum. Basileæ*, 1697, in 8°. — *Specimen physicæ eclectico-experimentalis. Ibidem*, in-12. — *Michaelis Ettmulleri opera omnia in compendium redacta. Londini*, 1701. Cet abrégé des œuvres d'Ettmuller a reparu à Lyon, 1705, in-8°; à Bâle, 1724, 1738, deux volumes in-8°. — *Dissertatio de acquirenda vitæ longævitate. Basileæ*, 1703, in-4°, 1711, in-8°. — *Theatrum praxeos medicæ. Ibidem*, 1710, 1740, in-4°. — *Fasciculus dissertationum medicarum. Ibidem*, 1710, in-4°. — *De methodo mathematica docendi medicinam. Ibidem*, 1714, in-4°. — *Triga dissertationum de plantis nasturcinis, de epilepsia et de morbis præliantium. Ibidem*, 1716, in-4°. — *Pædoiatreia medica, seu, curatio morborum puerilium : accessit specimen materiæ medicæ, cum remediorum formulis. Basileæ*, 1722, deux volumes in-8°. Il y parle assez bien des maladies des enfants, pour lesquelles il conseille l'usage des absorbants. Harris a suivi la même méthode. — *Dissertationes de morbis a fascino et fascino contra morbos. Ibidem*, 1723, in-4°.

Apr. J.-C. 1658. — NESSEL (Edmond), premier médecin de George-Louis de Berghes, évêque et prince de Liége, était de la ville de ce nom, où il naquit vers l'an 1658. Il étudia la médecine à Leyde, et voyagea ensuite en France pour y perfectionner ses con-

naissances. Ce ne fut qu'après s'être mis au fait de celles qui décident de la réputation d'un médecin qui se livre à la pratique de son art, qu'il prit la résolution de retourner dans sa patrie. Il s'y fit agréger au collége vers l'an 1690, et il eut bientôt l'avantage de se distinguer par les cures les plus brillantes, qui lui méritèrent la considération qu'on ne peut refuser au vrai mérite et à la science. Comme l'estime dont il jouissait à des titres aussi solides n'est point sujette aux revers, ainsi que celle qui dépend du caprice de la multitude, elle l'accompagna pendant toute sa vie; elle lui survécut même par les regrets dont le public l'honora à sa mort arrivée le 24 février 1731, dans la soixante-treizième année de son âge. On a de lui : *Traité analytique des eaux de Spa, et de leurs vertus et usages.* Liége, 1699, in-12. Il laissa encore deux manuscrits, dans l'un desquels il a recueilli ce que les meilleurs écrivains ont dit sur les propriétés des simples les plus en usage; il rapporte la méthode qui lui a le mieux réussi dans les maladies rares qu'il a eu occasion de traiter. Ces deux manuscrits sont demeurés aux mains de son fils, Matthieu Nessel, médecin et conseiller de la cour allodiale de Liége. On doit à celui-ci : *Apologie des eaux de Spa.* Liége, 1713, in-8°.

Apr. J.-C. 1658.—LITTRE (Alexis), de Cordes, dans l'Albigeois, vint au monde le 21 juillet 1658 Son père, marchand de cette petite ville, eut douze enfants qui vécurent tous. Rien ne donne une meilleure éducation qu'une petite fortune, pourvu qu'elle soit aidée de quelque talent : la force de l'inclination, le besoin de parvenir, le peu de secours même, aiguisent le désir et l'industrie, et mettent en œuvre tout ce qui est en nous. Littre joignit à ces avantages un caractère très-sérieux, très-appliqué, et qui n'avait rien de jeune que le pouvoir de soutenir beaucoup de travail. Sans tout cela il n'eût pas subsisté dans ses études, qu'il fit à Villefranche, en Rouergue, chez les pères de la doctrine. Comme une grande économie, dit M. de Fontenelle, n'eût pas suffi à son entretien, il fallut qu'il répétât à d'autres écoliers, plus riches et plus paresseux, ce qu'on venait presque dans l'instant de leur enseigner à tous, et il en tirait la double utilité de vivre plus commodément et de savoir mieux. Ses études finies à Villefranche, il se trouva un petit fonds pour aller à Montpellier, où l'attirait la grande réputation des écoles de médecine. Il y fit des progrès rapides. Mais l'anatomie fut la partie à laquelle il s'adonna avec plus de goût. Le désir de se perfectionner dans la dissection l'engagea à se rendre à Paris, où il se lia avec un chirurgien de la Salpêtrière, avec qui il disséqua dans l'hôpital, pendant l'hiver de 1684, plus de deux cents cadavres. Il jouissait déjà d'une réputation qui lui attira un grand nombre d'étudiants qu'il instruisait à proportion qu'il s'instruisait lui-même. Comme il enseignait sans titre, il fut contrarié dans ses exercices; il se réfugia au Temple, où, dit M. de Fontenelle, de plus grands criminels se mettent quelquefois à l'abri des priviléges du lieu. Il crut y pouvoir travailler en sûreté avec la permission de M. le grand-prieur de Vendôme, mais un officier subalterne, avec qui il n'avait pas songé à prendre les mesures nécessaires, ordonna qu'on lui enlevât le trésor qu'il tenait caché dans cet asile, un cadavre qui l'occupait alors. Cet enlèvement, continue le célèbre historien de l'Académie des sciences, se fit avec une pompe insultante : on triomphait d'avoir arrêté les progrès d'un jeune homme qui n'avait pas droit de devenir si habile. Il essuya encore, en vertu d'une sentence de M. de La Reynie, lieutenant de police, obtenue par les chirurgiens, un second affront, si c'en était un, du moins une seconde perte aussi douloureuse. Il fut souvent réduit à étudier sur les animaux, et principalement sur les chiens qui sont les plus exposés au scalpel, lorsqu'il n'y a rien de mieux à faire. — Cependant toutes ces disgrâces ne firent qu'accroître le goût que Littre avait pour l'anatomie. Les gens sages en furent outrés, et les étudiants, qu'une noble émulation excitait au travail, se firent un honneur de suivre ses leçons et d'y conduire leurs confrères. Littre leur communiquait ses découvertes, comme s'il eût voulu les partager avec eux. Il y avait déjà quinze ans qu'il continuait ce genre d'exercice, lorsque ses parents le pressèrent de retourner à Cordes. Mais quelle proposition, s'écrie le grand Fontenelle, pour quelqu'un qui pouvait demeurer à Paris, et qui surtout avait si peu besoin de parenté! Littre continua son genre de vie ordinaire, et pour s'instruire toujours de plus en plus il assista à toutes les conférences qu'on tenait sur

les matières qui l'intéressaient; il se trouva aux pansemens dans les hôpitaux; il suivit les médecins dans leurs visites; il fréquenta les écoles de médecine. Il était entré en licence l'an 1689, et il obtint le bonnet de docteur en la faculté de Paris l'an 1691. — Ce ne fut qu'à force d'habileté que Litlre réussit dans sa profession; encore ne réussit-il que parmi ceux qui se contentaient de l'art de la médecine dénué de celui du médecin. Sa vogue ne s'étendit point jusqu'à la cour, ni jusqu'aux femmes du grand monde. Son laconisme peu consolant n'était d'ailleurs réparé ni par sa figure, ni par ses manières. Cependant du Hamel, qui ne jugeait pas les hommes par la superficie, ayant passé dans la classe des anatomistes au renouvellement de l'Académie des sciences, en 1699, nomma Littre pour son élève. En 1702, il n'était encore monté qu'à la qualité d'associé; mais une cure extraordinaire qu'il fit en ce temps-là dans la personne d'une femme, du ventre de laquelle il tira un fœtus par le fondement, lui mérita une estime générale comme praticien, et peu de mois après il fut fait médecin au Châtelet. Cette place lui parut d'autant plus avantageuse, qu'elle fournissait des accidents rares à observer et beaucoup d'occasions de disséquer. — Comme depuis les trois ou quatre dernières années de sa vie il perdait la vue de jour en jour, il vendit à des médecins ou chirurgiens anglais et hollandais les préparations anatomiques qu'il avait faites de sa main. Malgré la perte de la vue, il continua d'assister aux assemblées de l'Académie. Le 1er février 1725 il fut frappé d'apoplexie, et mourut le 3 sans avoir eu aucune connaissance dans tout cet espace de temps. M. Littre, son neveu, lieutenant-général des Cordes, fut son légataire universel. Ce médecin n'a donné aucun ouvrage au public; tout ce qu'on a de lui consiste en ces observations intéressantes qu'il a communiquées à l'Académie des sciences depuis 1700 jusqu'en 1720, et que cette compagnie a fait insérer dans ses Mémoires.

Apr. J.-C. 1658. — MARESCHAL (George), premier chirurgien des rois Louis XIV et Louis XV, était de Calais, où il vint au monde en 1658. Son père, qui était officier dans un régiment étranger au service de France, ayant été estropié à la bataille de Rocroy, s'était retiré à Calais, où il jouissait d'une fortune médiocre. — Mareschal se sentit du goût pour la chirurgie. Il vint très-jeune à Paris pour l'apprendre, et se mit sous Le Breton, avec qui il contracta des engagements, dont il tira parti pour subsister dans cette ville en n'y faisant que la dépense absolument indispensable. Il s'appliqua d'abord a l'anatomie, et, comme il était très-assidu à l'hôpital de la Charité, il s'attira l'estime de Morel, chirurgien en chef de cette maison, et de Roger gagnant maîtrise. Celui-ci, qui était attaché à M. le prince de Conti, ayant été obligé de faire un voyage, ne put se dispenser de commettre quelqu'un à sa place; il proposa Mareschal, qui par là eut occasion de se faire connaître. Roger ne fut pas plutôt de retour, qu'il reprit son emploi; et mareschal qui en savait assez pour faire la chirurgie dans sa province, songea à aller rejoindre sa famille. Mais il fut retenu à Paris par la place de gagnant maîtrise qu'on lui donna à la Charité, et dans laquelle il succéda à Roger qui avait fini son terme de six ans. En 1684 il épousa la sœur de ce chirurgien, et dès-lors il abandonna entièrement le dessein de retourner à Calais. En 1688 il fut reçu maître en chirurgie à Paris; et presque aussitôt Morel, qui était devenu infirme, lui confia le soin de l'hôpital de la Charité, dans lequel il exerça son art en chef avec un applaudissement général. C'est alors qu'il parut dans la capitale placé dans les consultations à côté des chirurgiens du premier ordre; il fit même avec éclat toutes les opérations, et principalement celle de la taille au grand appareil qu'il a rendue plus simple et plus sûre. Sa réputation, qui l'approchait insensiblement de la première place, lui mérita d'être appelé, en 1696, pour consulter sur la maladie de Louis XIV qui avait un abcès considérable à la nuque; il fit signe de la main qu'il convenait de faire une incision cruciale, et, loin de profiter de cette circonstance pour sa fortune, il revint à la capitale après avoir ainsi donné son avis. — En 1703 il succéda à Félix dans la charge de premier chirurgien du roi, et trois ans après il obtint une place de maître-d'hôtel et des lettres de noblesse. La mort de Louis XIV ne changea rien à sa situation; il retrouva dans Louis XV la confiance dont son auguste bisaïeul l'avait honoré. En 1719 il s'associa La Peyronie, pour se mettre à même de jouir d'une vie un peu plus tranquille: c'est à sa terre de Bièvre,

près de Paris, qu'il avait acquise en 1711, qu'il allait quelquefois passer des jours d'autant plus délicieux pour lui, qu'il les employait au soulagement des pauvres. En 1723, le roi le fit chevalier de l'ordre de Saint-Michel; enfin cet habile homme mourut dans son château de Bièvre le 13 décembre 1736, âgé de soixante-dix-huit ans. — A la tête des devoirs que ce grand chirurgien avait à remplir, il mit toujours ceux de la religion au rang des premiers. Véritablement pieux, il n'était pas moins aimable dans la société; on lui trouvait des mœurs douces et rien de ce dehors austère auquel le dedans ne répond pas toujours. Il avait une éloquence naturelle et polie par l'usage du grand monde, il exposait avec clarté un fait de chirurgie, il racontait une histoire avec grâce, et ses discours étaient autant de tableaux où les choses étaient rendues avec des traits naïfs et une vérité que les ornements n'offusquaient pas. Le zèle qu'il eut toujours pour la perfection et l'avancement de son art fit qu'il employa toute la protection que lui donnait sa charge de premier chirurgien, pour illustrer cette partie de la médecine trop longtemps négligée. La Peyronie eut la gloire d'achever l'ouvrage entrepris par son prédécesseur; il eut même la satisfaction de voir l'académie de chirurgie établie sur un pied solide, et avoir des résultats dignes des maîtres qui la composaient.

Apr. J.-C. 1659 *env.* — HARVEY (Gédéon), naquit en Angleterre dans la province de Surrey. Après avoir étudié la médecine à Leyde et à Paris, il prit quelque part en France le bonnet de docteur. Muni de ce titre, il réussit à se faire agréger au collége de La Haye; mais l'amour de la patrie le rappela en Angleterre, où il fut nommé médecin ordinaire de Charles II. Sur la fin de juillet 1659, ce prince l'envoya en Flandre avec la qualité de premier médecin de son armée. Il remplit cette charge aussi bien qu'on pouvait le désirer, c'est-à-dire, avec tout le zèle et l'assiduité qu'elle demande; mais avant que de revenir en Angleterre, il voyagea en Allemagne, en Italie, en Suisse et en Hollande. De retour à Londres, il se fit un si grand nom par la singularité de sa pratique, que Guillaume III le nomma son médecin ordinaire à son avénement au trône d'Angleterre en 1688, et que peu de temps après il le nomma encore médecin de la Tour, cette prison d'État. Ce ne fut qu'au retour de ses voyages qu'Harvey se mit à écrire. Ceux qui courent le monde ont toujours quelque chose de nouveau à dire, mais ils ne sont pas tous assez judicieux pour ne dire que de bonnes choses. Ce médecin publia quelques ouvrages de philosophie et de médecine, dans la plupart desquels on remarque un scepticisme outré. Il attaqua les plus fameux praticiens de Londres, et il censura leur manière de traiter les maladies, sans prouver que la sienne valût mieux. Il lança même contre plusieurs d'entre eux des pièces insultantes et caustiques qui déparent le peu de mérite qu'il avait. On remarque principalement un ouvrage écrit en anglais, dont la première partie fut imprimée à Londres en 1683, in-8°, et la seconde en 1686, même format. Le titre porte: *Conclave of physicians detecting their intriques, frauds and plots against the patients with a discourse on the jesuits bark.* Il partage en six sectes les médecins qu'il fait entrer dans ce conclave; ceux qui font usage du fer, du lait d'ânesse, du quinquina, des eaux minérales, de la saignée, des purgatifs. Il désigne ces sectes par les noms de *ferrea*, *d'asinaria*, *jesuitica* (parce que le quinquina est appelé en Angleterre poudre des jésuites), d'*aquaria*, de *laniara* et de *stercoraria*. Les sarcasmes les plus outrageants, les faussetés les plus manifestes, les systèmes les plus absurdes, sont la matière principale de cet ouvrage. L'auteur tombe, il est vrai, sur quelques abus; mais il aurait mieux réussi à les réformer, s'il n'avait point mis tant de fiel et d'aigreur dans sa censure. Thomas Guidott a répondu à cet écrit par un poème. On a encore de Gédéon Harvey: *Litle venus unmaskd.* Londres, 1668, 1670, 1673, 1685, in-8°. Il y traite des maux vénériens. — *Morbus anglicus, or the anatomy of consumtion containing the nature, causes, signs, subjects, progress, pronostiks, preservation and methods of curing consumtions soughs and spitting of blood.* Londres, 1673, 1674, in-8°. La consomption et l'affection hypocondriaque, maladies communes en Angleterre, sont les sujets de cet ouvrage. — *De febribus tractatus theoreticus et practicus præcipue, quo praxim curandarum febrium continuarum modernam esse lethiferam et barbaram, abunde pate-*

fit. Londini, 1672, in-12. — *Disease of London, or a new discovery of the scurvey.* Londres, 1675, in 8°. — *The family physician and the house apothicary.* Londres, 1678, in-8°. — *Casus medico-chirurgicus. Londini*, 1678, in-8°. — *New discourse of smallpox and malignant feavers with various methods of curing them.* Londres, 1685, in-8°. — *Art of curing diseases by exspectation.* Londres, 1689, in-8°, et 1693, in-12. En latin, Amsterdam, 1695, in-12, sous le titre d'*Ars curandi morbos exspectatione.* Le célèbre Stahl a joint à cet ouvrage celui qu'il a intitulé : *Sileni Alcibiadis ars sanandi cum exspectatione, apposita arti curandi nuda exspectatione. Offenbaci*, 1730, in-8°. — *The vanities of philosophy and physick.* Londres, 1700, in-8°. Il s'attache encore à réformer la médecine, mais il substitue des paradoxes aux opinions qu'il condamne. Selon lui, l'étude de la botanique est inutile ; l'art de préparer les remèdes est un art dangereux, auquel on doit préférer ces secours simples et familiers que fournit la cuisine ; la digestion dépend uniquement des esprits animaux ; le cœur et les artères se portent passivement à l'égard du sang qui circule, et qui lui-même est l'auteur de son mouvement ; le fœtus végète, et comme il ne se fait point chez lui de respiration, le sang n'a point de mouvement circulatoire. Je passe sur beaucoup d'autres opinions aussi singulières que celles-ci, pour dire que cet écrivain est tombé avec justice sur les abus qui régnaient de son temps dans la pratique de la médecine, mais qu'il s'est souvent égaré dans ses jugements, et que pour briller du côté de l'esprit il a trop suivi la malignité de son cœur.

Ap. J.-C. 1659 *env.* — RUFFIN (Antoine), chirurgien de Paris, exerça sa profession, en qualité de chirurgien en chef, dans l'hôpital de la Charité de cette ville, et s'y distingua par l'opération de la taille. Il mourut le 27 juillet 1667, et laissa un fils nommé Pierre, qui succéda à sa réputation dans le collége de Saint-Côme, et se fit estimer par ses succès dans la lithotomie. Une probité à toute épreuve et une charité sans bornes envers les pauvres le firent considérer de ses confrères, ils l'honorèrent même de leurs regrets à sa mort arrivée à Paris le 25 août 1678. Les deux Ruffin avaient coutume de tenir eux-mêmes la sonde en opérant, comme font encore aujourd'hui plusieurs chirurgiens ; mais François Tolet, qui décrit leur méthode de tailler, dans son traité de l'extraction de la pierre hors de la vessie, blâme cet usage et lui préfère celui de faire tenir la sonde par un aide.

Apr. J.-C. 1659 *env.* — EYSSON (Henri) enseigna la médecine à Groningue dans le dix-septième siècle. Comme il avait beaucoup de goût pour l'anatomie, il le fit passer dans l'esprit des curateurs de cette université, qui depuis vingt ans avaient négligé d'y faire aucune dissection publique. A la sollicitation d'Eysson, on bâtit à Groningue un nouvel amphithéâtre, où il démontra l'anatomie pendant plusieurs années. Ce médecin s'est principalement distingué dans l'ostéogénie ; et c'est sur cette matière que roule le premier des ouvrages dont on va donner les titres : *De ossibus infantis cognoscendis et curandis. Accedit Volcheri Coiteri eorumdem ossium historia. Groningæ*, 1659, in 12. L'auteur est non-seulement fort exact dans la description qu'il donne des os du fœtus venu à terme, mais il fait encore des réflexions judicieuses sur les maladies qui attaquent les os dans la suite de l'âge. — *Dissertatio medica de fœtu lapide facto et ultra viginti annos retento. Ibidem*, 1661, in-12. — *Collegium anatomicum, sive omnium humani corporis partium historia. Ibidem*, 1662, in-12. On y remarque beaucoup d'exactitude. — *Syntagma medicum minus, solidiora medicinæ generalis fundamenta comprehendens. Ibidem*, 1672, in-12. — Rodolphe Eysson de Groningue, fils du précédent, a mis au jour : *Sylvæ Virgilianæ prodromus, sive specimina philologico-botanica de arboribus glandiferis proprie dictis. Groningæ*, 1695, in-12.

Ap. J.-C. 1659 *env.*—GROENEVELT (Jean), docteur en médecine et membre du collége royal de Londres, était de Deventer dans la province d'Overissel, où il naquit dans le dix-septième siècle. Il étudia à Utrecht, et, après y avoir pris le bonnet, il se livra à la pratique de son art. Mais comme il avait formé le dessein de ne pas se borner entièrement à cette pratique, il se mit sous la conduite de Velthuysen, célèbre lithotomiste d'Amsterdam, de qui il apprit à tailler les malades de la pierre. Les pro-

grès qu'il fit dans cette partie importante de la chirurgie, lui méritèrent l'estime de son maître, qui lui légua par testament tous les instruments nécessaires à cette opération, le priant de s'en servir pour le bien de l'humanité. Grœnevelt se conforma à la volonté de Velthuysen; car celui-ci ne fut pas plutôt mort, qu'il se donna au public comme lithotomiste. De toutes les façons de tailler, il préféra celle de Calot, qu'il exécuta toujours avec succès. C'est sur cette méthode qu'il a étendu ses réflexions dans le premier des ouvrages dont voici les titres: — *Dissertatio lithologica variis observationibus et figuris illustrata. Londini*, 1684, 1687, in-8°. En anglais, avec des augmentations, Londres, 1710, in-8°. Le nom de l'auteur a pris une tournure anglaise dans cette édition ; on a changé Grœnevelt en Greenfield.—*Practica qua humani morbi describun tur, Francofurti*, 1688, in-8°.—*Tractatus de tuto cantharidum in medicina usu interno. Londini*, 1698, 1703, in-8°. En anglais, par Jean Marten, chirurgien, Londres, 1706, in-8°. L'auteur y soutient son opinion sur l'usage interne des cantharides contre la censure de quelques médecins de Londres, qui l'avaient déféré au collége royal comme un homme qui introduisait des pratiques abusives et dangereuses.

Ap. J.-C. 1659 *env.*—CHICOYNEAU (Michel), natif de Blois, était parent de Martin Richer de Belleval, docteur et professeur de la faculté de Montpellier. Il vint étudier la médecine dans cette ville et fut immatriculé le 6 octobre 1646. En 1652, il fut reçu docteur, et en 1659 il succéda à Jacques Durant, dont la mort laissait une chaire vacante. Mais Belleval, son parent, étant mort en 1663, il forma le projet de succéder à toutes ses places, et il en vint à bout par des voies peu usitées alors. Le 30 mars de la même année il obtint des provisions en commandement pour la chaire d'anatomie et de botanique avec l'intendance du jardin royal. Le 3 juillet suivant, il obtint encore des provisions pour la place de chancelier; et le 7 janvier 1665 on lui accorda un brevet portant nomination à la charge de concierge des maisons et jardins des écoles de médecine. — La faculté consternée, dit le célèbre Astruc, son historien, s'opposa à ces provisions et se hâta de nommer un chancelier, selon l'usage immémorial; mais Chicoyneau ne s'en embarrassa guère. Il obtint, le 9 août 1664, un arrêt du conseil qui lui donne la provision de la charge de chancelier; le même jour, un autre qui ordonne qu'on lui payera les gâges du jardin royal; le 30 septembre 1664, un arrêt qui décrète d'ajournement personnel Pierre Sanche: le 3 janvier 1665, un autre arrêt qui maintient définitivement Chicoyneau dans la charge de chancelier et casse l'élection faite par l'université; le 13 janvier, un autre arrêt encore qui le maintient dans la chaire d'anatomie et de botanique, et dans l'intendance du jardin du roi. Ce n'est pas tout, Chicoyneau avait une régence qu'il laissait vacante par les nouvelles places qu'on lui donnait; il obtint des provisions en commandement pour cette chaire.—Tous ces arrêts sont insérés dans les registres de la faculté, et j'en suis fâché, poursuit M. Astruc, car cela n'était pas fait pour se transmettre à la postérité; mais peut-être que l'impression que la conduite de Chicoyneau fera sur les gens raisonnables empêchera qu'on n'y revienne, et c'est dans ce dessein que l'auteur que je copie a cru devoir le rapporter. La faculté, en insérant ces arrêts dans ses registres, dit qu'ils étaient dus à la faveur de Valot, premier médecin du roi; et en même temps elle fait entendre que cette faveur n'était pas gratuite. Je ne décide rien là-dessus, continue Astruc, mais je sais bien qu'une pareille conduite, en accordant au jeune docteur toutes les places et toutes les dignités qui avaient été jusqu'alors la récompense du savoir, de l'assiduité, de l'âge, a porté une fâcheuse atteinte à la faculté, dont elle se ressent encore, et dont elle se ressentira long-temps si on ne se hâte pas d'y remédier. — Michel Chicoyneau était naturellement haut et impérieux, et on juge bien qu'étant à la tête de la faculté, et soutenu comme il l'était, il s'abandonnait quelquefois à son caractère; ce qui lui attira des querelles très-vives avec différents professeurs, et surtout avec les Sanches, père et fils, qui n'étaient pas endurants. Il s'acquitta de ses fonctions avec assez d'exactitude, sans y montrer un talent supérieur. Il eut le crédit de pourvoir de ses charges trois de ses enfants successivement; mais ayant perdu fort vite le premier et le troisième, il fut obligé de les reprendre, pour les faire passer au second qui les a remplies long-temps.

Michel Chicoyneau devint aveugle dans sa vieillesse, ne se mêla plus des écoles, et mourut en 1701.

Ap. J.-C. 1659 *env.*—MARGGRAF (Christian), médecin, natif de Liebstadt en Misnie, fut reçu docteur à Franeker le 31 janvier 1639. On estima assez ses talents pour l'engager à demeurer en Hollande. Les curateurs de l'université de Leyde lui donnèrent la chaire de pathologie, qu'il remplit avec honneur jusqu'à sa mort arrivée en 1687. Mais la chimie procura à ce médecin plus de réputation que les autres parties de l'art de guérir. Le goût de cette science était alors celui qui dominait dans les écoles : l'économie animale n'était plus qu'une chimie naturelle par laquelle on expliquait toutes les fonctions du corps de l'homme. Comme Marggraff ne fut point un des moindres partisans de cette doctrine, il fit tous ses efforts pour la répandre et l'accréditer par les ouvrages suivants : —*Prodromus medicinæ practicæ dogmaticæ et rationalis. Lugduni Batavorum*, 1672, 1685, in-4°.—*Materia medica contracta*, *exhibens simplicia et composita medicamenta officinalia. Ibidem*, 1674, in-4°. *Amstelodami*, 1682, in-4°.— Ces deux traités ont été réunis et publiés sous ce nouveau titre : *Opera medica duobus libris comprehensa*, *quorum prior morborum naturam et causas inquirit; posterior medicamentorum simplicium præstantiam ac vires*, *necnon compositorum præparationem*, *usum ac dosim declarat. Amstelodami*, 1715, in-4°.

Apr. J.-C. 1659. — BERGER (Jean-Godefroi), médecin de Frédéric-Auguste II, roi de Pologne, était de Hall, en Saxe, où il naquit le 11 novembre 1659. Dès qu'il eut achevé le cours de ses premières études, il passa à Iéna en 1677, et s'y livra tout entier aux mathématiques et à la médecine pendant trois ans. Il se rendit alors à Erfort, où il suivit les plus célèbres professeurs; mais comme il était bien résolu de prendre ses degrés à Iéna, il y revint, en 1681, et, après avoir soutenu une thèse *De chylo* sous le célèbre Wédélius, il y reçut le bonnet de docteur en 1682. La faculté de médecine de Leipsig, à qui Berger s'était fait connaître par les thèses qu'il avait soutenues publiquement dans ses écoles, ne tarda pas à l'adopter dans la classe des professeurs extraordinaires; elle lui promit même la première chaire qui viendrait à vaquer dans celle des professeurs ordinaires. Dès qu'il fut installé, il quitta l'Allemagne pour aller se perfectionner dans les principales universités de Hollande, de France et d'Italie. A son retour, au lieu de retourner à Leipsig, il passa à Wittemberg, où il obtint une chaire qu'il remplit avec le plus grand applaudissement le reste de sa vie. Il était l'ancien de l'université de cette ville, lorsqu'il y mourut le 3 du mois d'octobre 1736. Berger était un homme fort éloquent, qui, après avoir profité des leçons de Ruysch, fut un des premiers qui appliqua les expériences de son maître à la théorie médicinale. C'est sur ce fondement qu'il a écrit sa physiologie; il l'a dépouillée de ces hypothèses absurdes, que le préjugé et l'ignorance avaient si long-temps soutenues dans les écoles. Les ouvrages de ce médecin ont paru sous ces titres : *Physiologia medica*, *sive de natura humana liber bipartitus. Wittembergæ*, 1701, in-4°. *Francofurti*, 1737, in-4°, par les soins de Frédéric-Christian Gregut, qui a enrichi cette édition d'une histoire succincte de l'anatomie — *De Thermis Carolinis commentatio*, *qua omnium origo fontium calidorum*, *itemque acidorum*, *ex pyrite ostenditur. Wittembergæ*, 1709, in-4°. Ce traité a paru en allemand à Dresde, en 1709, in-8°; et en 1711, in-4°.

Apr. J.-C. 1659. — SANCASSANI (Denis-André), naquit le 7 avril 1659, dans une petite ville du Modenois, où François, son père, pratiquait la médecine. Après avoir fait de bonnes études d'humanités, partie à Brescello dans le Modenois, partie à Bozolo dans le Mantouan, toujours à la suite de son père qui changeait ainsi de domicile, il apprit sous lui les premiers principes de la médecine. Mais il perdit malheureusement cette ressource au commencement de sa quatorzième année; la mort le priva, en 1672, d'un père qui se proposait de lui aplanir les difficultés qui rebutent les jeunes gens dans la carrière de la médecine. Marguerite Avignia, qui regardait Denis-André, l'aîné de ses enfants, comme le soutien futur d'une famille qui n'était rien moins qu'opulente, l'envoya à Bologne bientôt après la mort de son mari pour y faire ses cours de philosophie et de médecine. Il réussit

dans l'une et l'autre de ces sciences, et prit le bonnet de docteur en la seconde le 4 mai 1677. Se livrer à l'étude profonde de l'observation à l'âge de dix-huit ans, c'est un phénomène chez un jeune homme dont le goût devrait, semble-t-il, se porter tout naturellement vers les plaisirs et les amusements; mais Sancassani pensait plus mûrement. Il se rendit à Florence, et s'y appliqua à la pratique dans le célèbre hôpital de cette ville, connu sous le nom de Sainte-Marie la Neuve. Au bout de deux ans il alla retrouver sa mère à Reggio, dans le Modenois; et comme il était déjà au fait de la cure des maladies, il osa, à l'âge de vingt ans, se charger du traitement de celles qui passent pour être les plus rebelles aux remèdes. Les succès répondirent à ses soins; mais il quitta cette ville où le mérite n'était pas récompensé, pour essayer si sa profession ne lui serait pas plus avantageuse ailleurs. Après avoir parcouru différents endroits de l'Italie, et s'être arrêté en particulier à Comachio, où il se maria, mais qu'il abandonna, en 1708, à cause des troubles de la guerre, il vint enfin se fixer à Spolète. Il y jouissait encore d'une santé ferme en 1727, à l'âge de soixante-huit ans. Cependant, comme le dernier tome de ses *Eclaircissements* fut donné pour un ouvrage posthume en 1738, on peut conclure qu'il mourut peu de temps après avoir publié le troisième en 1737. Le premier a paru en 1731, et le second en 1733. Le titre porte : *Dilucidazioni fisico-mediche*. Rome, 4 vol. in-folio. Cet auteur est d'une prolixité rebutante.

Les autres ouvrages de Sancassani sont intitulés : *Polyandrion, seu dissertationum epistolarium Enneas*. *Ferrariæ*, 1701, in 4°. — *Il Chirone in campo, o siasi e sicuro modo di medicar li ferite nell' armate*. La première édition est de 1708, in-8°; la seconde, de Venise, 1729 même format, deux volumes. Celle-ci est un recueil des traités publiés par Belloste, que Sancassani a mis en Italien, avec un parallèle des maladies des os et de celles des parties molles. — *Aphorismi generali della cura delle ferite col modi di Magati*. Venise, 1713, in 8°. — *Cinque disinganni chirurgici per la cura delle ferite*. Venise, 1713, in-8°, sous le nom d'Antoine Boccacini, chirurgien de Comachio, avec quelques lettres pour détromper encore plus efficacement le public sur l'abus des tentes dans le pansement des plaies. — *Cinque disinganni per la cura delle ulcere*. Venise, 1714, in-8°. Il veut qu'on traite les ulcères comme les plaies — *Cinque disinganni de'i seni*. Venise, 1715, in 8°. Il combat encore l'usage des tentes, même celui des injections, et prétend que l'un et l'autre donnent lieu aux sinuosités dont les plaies sont si souvent compliquées. Ce médecin a déployé toute la vivacité de son zèle pour rappeler aux chirurgiens les sages conseils que César Magatus leur avait donnés long-temps avant lui; et pour faire voir combien il estimait sa méthode, il ajoutait ordinairement le nom de Magatus au sien. Le recueil des ouvrages de Sancassani a paru à Rome en 1741, quatre volumes in-folio. — Notre médecin se distingua non-seulement par la connaissance qu'il avait de différentes parties de son art, mais encore par celle des belles-lettres, et en particulier de la poésie latine et italienne. C'est à la variété de ses talents qu'il a dû l'entrée dans la plupart des académies de l'Italie : telles sont celle des Intrepidi de Ferrare, celle de Philopponi de Faenza, celle des Offuscati de Césène, des Rinvigoriti de Foligni, des Arcades de Rome, et de l'Institut de Bologne.

Après J.-C. 1660 env. — SPEZIOLI (Romulus), de Fermo, dans la Marche d'Ancone, prit le bonnet de docteur en philosophie et en médecine, et s'acquit beaucoup de réputation dans le territoire de sa ville natale. Il y florissait déjà en 1660; mais étant venu à Rome en 1675, lorsque le pape Clément X fit l'ouverture du jubilé de l'année sainte, il le détermina à demeurer dans cette ville, dans l'espérance d'y faire plus de fortune que dans son pays. En effet, il y était à peine établi depuis quelques mois, que le cardinal Azzolini le présenta à Christine, reine de Suède, qui le nomma son premier médecin après la mort de César Macchiati. Cette princesse le considéra beaucoup, et fut si satisfaite de son attachement et de ses services, qu'elle lui continua sa confiance jusqu'à sa mort, c'est-à-dire, jusqu'au 19 avril 1689. Elle lui donna encore des marques de son estime dans son testament, car elle ordonna de lui continuer les appointements dont il avait été gratifié tout le temps qu'il avait été à sa cour. — Le mérite de Spezioli l'avait fait connaître

des grands et même de plusieurs cardinaux pendant qu'il était attaché à la reine de Suède; mais personne ne le connut mieux que le cardinal Pierre Ottoboni. Il ne fut pas plutôt parvenu à la papauté le 6 octobre 1689, sous le nom d'Alexandre VIII, qu'il prit Spezioli pour son premier médecin et lui donna de grands bénéfices dans l'église de Saint-Pierre. A la mort de ce pape, arrivée le 1er février 1691, il aurait pu encore tirer bon parti de la réputation qu'il avait acquise dans son art, mais il en abandonna entièrement la pratique et se fit prêtre, ne retenant que sa chaire dans les écoles de la faculté de Rome. Il partagea tout son temps entre les devoirs de son nouvel état, l'étude et ses leçons de médecine, qu'il donna avec la plus grande assiduité le reste de sa vie. — J'ignore l'année de sa mort, et je ne connais de lui d'autre ouvrage que celui qui est rapporté par Manget, sous ce titre: *Allo scolare, che scrisse i fogli intitolati il dissinganno, invia i necessarii auvertimenti Romulo Spezioli.* Padoue, 1684, in-4°.

Apr. J.-C. 1660 *env.* — BLASIUS (Gerard BLAES ou), fils de Léonard, naquit vers le commencement du dernier siècle à Oostvliet, qui est un village de l'île de Cadsand, près de Bruges. Après les études ordinaires, il se tourna du côté de la médecine, dont il alla commencer le cours à Copenhague, et vint ensuite l'achever à Leyde, où il reçut les honneurs du doctorat vers 1646. La beauté du pays, les connaissances qu'il y avait faites, le ton sur lequel était la médecine, tout cela le détermina à se fixer en Hollande. Il choisit la ville d'Amsterdam pour y pratiquer et s'y mit peu à peu en réputation. Il y avait déjà un certain nombre d'années qu'il y exerçait son art, lorsqu'il obtint une chaire de médecine dans les écoles de cette capitale en 1660; peu de temps après, la régence lui confia la charge de médecin de l'hôpital, et ensuite celle de bibliothécaire de la ville. En 1682, il devint membre de l'académie impériale des Curieux de la nature sous le nom de Podalire II; mais il ne jouit pas longtemps de cet honneur, qu'il avait reçu dans un âge fort avancé, car il mourut la même année. Blasius a mis au jour les ouvrages de quelques habiles médecins de son siècle, tels que ceux de Jean-Jérôme Pulverinus, médecin napolitain, de Philippe Muller, de Jean Béguin, de Jacques Primerose, de Pierre Morellus, de Jean-Jacques Von Brunn, de Thomas Bartholin, de Fortunio Liceti, de Laurent Bellini, de Jean-Alphonse Borelli et de Thomas Willis. Outre les notes et les additions de sa façon qu'il a jointes à quelques-uns de ces ouvrages, il en a donné d'autres qui lui appartiennent en entier, et dont voici les titres: — *Commentarius in syntagma anatomicum Joannis Veslingii, atque appendix ex veterum, recentiorum, propriisque observationibus. Amstelodami,* 1659, 1666, in-4°. *Trajecti ad Rhenum,* 1696, in-4°. Toutes ces éditions sont ornées de figures et comprennent le *Syntagma anatomicum* du même Veslingius. Il s'est attaché à orner ce Commentaire des découvertes qu'on avait faites depuis la mort de cet anatomiste; on y trouve, en particulier, l'extrait des recherches de Thomas Bartholin sur les vaisseaux lactés, celles de Bellini sur les reins, de Pecquet et de Rudbeeck sur le canal thoracique, de Willis sur les nerfs, et de Malpighi sur les poumons.

Oratio de iis quæ homo naturæ, quæ arti debet. Amstelodami, 1660, in fol. C'est le discours que l'auteur prononça lorsqu'il prit possession de sa chaire. — *Medicina generalis, nova accurataque methodo fundamenta exhibens. Amstelodami*, 1661, in-12. Cet ouvrage a reparu sous ce titre: *Medicina universa, hygienes et therapeutices fundamenta, methodo nova, brevissime exhibens. Ibidem*, 1665, in-4°. C'est ici qu'il se pare de la découverte du canal excréteur de la parotide; mais d'autres l'attribuent à Sténon qui étudia quelque temps sous Blasius, et qui trouva ce canal en travaillant avec ce médecin. — *Traité des moyens de guérir la peste et de s'en préserver.* En flamand Amsterdam, 1663, in-12. — *Anatome contracta in gratiam discipulorum conscripta et edita. Amstelodami*, 1666, in-12. En flamand, 1675, in-8°. — *Anatome medullæ spinalis et nervorum inde provenientium. Ibidem*, 1666, in-12. Il y a mis beaucoup de choses en meilleur ordre. Il y décrit, sous le nom de tunique arachnoïde, la membrane qui est entre la pie-mère et la dure-mère, et il en attribue la découverte au collége d'Amsterdam, dont il était membre. Varolius passe cependant pour avoir connu cette tunique avant lui. — *Observationes*

anatomicæ selectiores, editæ a collegio medicorum privatorum Amstelodamensi. Amstelodami, 1667. Il est un de ceux qui ont contribué à cet ouvrage. — *Institutionum medicarum compendium, disputationibus duodecim, in illustr. Amstelodamensi athinæo publice ventilatis, absolutum. Amstelodami*, 1667, in-12. — *Observata anatomica in homine, simia, equo, vitulo, testudine, echino, glire, serpente, ardea, variisque animalibus aliis. Accedunt extraordinaria in homine reperta, praxim medicam æque ac anatomen illustrantia. Lugduni Batavorum et Amstelodami*, 1674, in-8°. Il avait acquis beaucoup de connaissances anatomiques, mais de plus grandes par la dissection des bêtes, que par celles des cadavres humains. — *Zootomiæ, seu anatomes variorum animalium pars prima. Amstelodami*, 1676, in-12, avec diverses figures répandues dans tout l'ouvrage, indépendamment de 88 planches qui sont à la tête, et qui sont accompagnées d'explications. Ce recueil est curieux ; c'est dommage que l'auteur n'en ait pas donné la suite, lui qui avait de profondes connaissances sur l'histoire naturelle des animaux. Cet ouvrage fut réimprimé avec beaucoup d'augmentations, sous ce nouveau titre : *Anatome compilatitia animalium terrestrium variorum, volatilium, aquatilium, etc. Amstelodami*, 1681, in-4°, avec figures. — *Observationes medicæ rariores. Accedit monstri triplicis historia, humani, agnini et vitulini. Amstelodami*, 1677, in-12. On y trouve plusieurs raretés anatomiques, mais elles ne sont représentées que par de mauvaises et petites figures. — *Medicina curatoria, methodo nova in gratiam discipulorum conscripta. Ibidem*, 1680, in-8°.

Apr. J.-C. 1660 *env.* — BOGDANUS (Martin), disciple de Thomas Bartholin, était de Driesen dans la nouvelle marche de Brandebourg. Il voyagea en France et en Angleterre, et vint se faire recevoir docteur en médecine à Bâle en 1660. Il paraît avoir eu quelque envie de se fixer dans cette ville, car il fut admis au nombre des médecins assesseurs de la faculté ; mais il quitta Bâle au bout de quelques années pour aller remplir la charge de médecin de la ville de Berne et de son canton. Nous avons de la façon de Bogdanus : — *Rudbekii insidiæ structæ vasis lymphaticis Thomæ Bartholini. Francofurti et Hafniæ*, 1654, in-4°. Il y traite Rudbek fort durement. Partisan outré de Bartholin qu'il loue à tout propos, il se répand en invectives contre Rudbek qui s'attribuait l'honneur de la découverte des vaisseaux lymphatiques.

Apologia pro vasis lymphaticis Bartholini adversus insidias secundo structas ab Olao Rudbek. Hafniæ, 1654, in-12. Même dureté dans sa façon d'écrire contre Rudbek, qu'il a assez mauvaise grâce d'accuser de plagiat, puisque ce médecin a donné beaucoup plus de preuves que Bartholin sur l'existence des vaisseaux lymphatiques. Celui-ci ne l'emporte sur Rudbek que par le mérite d'avoir été le premier qui ait publié un ouvrage sur cette matière. — *Simeonis Sethi volumen de alimentorum facultatibus, græce et latine. Parisiis*, 1658, in-8°. Il a fait cette traduction sur deux manuscrits de la bibliothèque de Mentel. — *Tractatus de recidiva morborum ex Hippocrate, ad Hippocratis mentem. Basileæ*, 1660, in-8°. — *Observationes medicæ ad Thomam Bartholinum.* Ces observations, qui sont au nombre de douze et toutes chirurgicales, se trouvent dans l'ouvrage de Michel Lyser intitulé *Culter anatomicus*, et publié à Copenhague en 1665 et en 1679, in-8°.

Après J.-C. 1660 *env.* — TIMÉE de GULDENKLÉE (Balthasar), seigneur de Neugarte, de Rusenow et de Rosenberg, était de Franstadt en Silésie, où il naquit en 1600. Après avoir étudié la médecine à Wittemberg sous Daniel Sennert, il voyagea en Italie, et revint de là en Allemagne pour y prendre le bonnet de docteur. Décidé qu'il était à se livrer aux travaux de la pratique, il se rendit à Colberg en Poméranie, et s'y distingua tellement par les qualités qui entrent dans le caractère du vrai médecin et du citoyen qui a pris les intérêts de la patrie qu'il s'est choisie, que la régence le nomma successivement aux emplois de physicien, de conseiller, de directeur des écoles et de consul. Il finit par être premier médecin de Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, et mourut au service de ce prince le 7 mai 1667. — En 1630, il avait publié à Dantzick un avis en allemand sur la peste. Son frère, Christian Timée, docteur en médecine et échevin de la ville de Treptow en Poméranie, l'a traduit en latin et l'a donné au public en 1654. Les autres

ouvrages de Balthasar, sont : — *Casus medicinales praxi triginta sex annorum observati. Lipsiæ*, 1662, 1667, in-4°. — *Epistolæ et consilia. Ibidem*, 1665, 1677, in-4°. — *Responsa medica et diæteticon. Opus posthumum. Ibidem*, 1668, in-4°. Tous les écrits de ce médecin ont été recueillis en un volume qui parut à Leipsie en 1677, in-4°, sous le titre d'*Opera medico-practica.* Il y a encore des éditions de la même ville de 1691 et de 1715, in-4°.

Apr. J.-C. 1660 *env.* — THEVART (Jacques) naquit à Paris, dans une famille noble, le 22 octobre de l'an 1600. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude de la médecine, et, après avoir voyagé en Italie pour s'y perfectionner, il revint dans sa ville natale, où il prit le bonnet de docteur dans les écoles de la faculté en 1627, sous le décanat de Nicolas Piètre. Les talents de Thevart lui méritèrent les premiers emplois ; il fut médecin de la reine Marie de Médicis, et ensuite d'Anne d'Autriche et de Louis XIV : beaucoup de piété, de politesse, et de science, étaient les qualités qui formaient son caractère. Il s'amusa de la poésie latine et française, et composa quelques ouvrages pour la défense de l'émétique. On varie sur la date de sa mort. George Mathias la met au 8 septembre 1670, à l'âge de 72 ans, et dans ce cas, il faut renvoyer sa naissance à l'année 1598. Le Dictionnaire de Moréri dit qu'il mourut le 14 décembre 1674 ; ce qui ne s'accorde point avec le sentiment de Mathias. Anne Pinson, première femme de Thevart, lui a donné dix-sept enfants ; Françoise de Poix, sa seconde, ne lui en a donné que trois. — Guillaume Baillou, grand-oncle du médecin dont je parle, lui a laissé par testament une partie de ses ouvrages manuscrits, que ce digne neveu mit pour la plupart au jour, avec de savantes remarques de sa façon. L'édition qu'il publia à Paris en 1635, quatre tomes en deux volumes in-4°, contient un traité *De virginum et mulierum morbis : Consiliorum medicinalium libri tres : Epidemiorum et ephemeridum libri duo : Definitionum medicarum liber*, et un commentaire sur Théophraste. Suivant Lipénius, Thevart a encore procuré les éditions suivantes des ouvrages de Baillou : — *Libellus de convulsionibus. Parisiis*, 1640, in-4°. — *De arthritide, de calculo, de urinarum hypostasi. Ibidem*, 1643, in-4°. — A ce compte Thevart a mis au jour tous les écrits de son oncle, à l'exception de l'opuscule *De rheumatismo et pleuritide dorsali* ; mais M. Tronchin a publié une édition complète qu'il a ornée d'une préface de sa façon. Elle a paru sous ce titre : — *Guilelmi Ballonii opera omnia in quatuor tomos divisa, studio, et opera M. Jacobi Thevart, medici parisiensis digesta, denuo in lucem edita. Genevæ*, 1762, quatre volumes in-4°.

Apr. J.-C. 1660. — SLOANNE (Le chevalier Hans ou Jean), l'un des plus savants médecins et des plus habiles physiciens du dix-huitième siècle, était de Killileah dans le comté de Down en Irlande, où il naquit de parents écossais le 16 avril 1660. Dès l'âge de seize ans, il avait fait des progrès considérables dans l'histoire naturelle et dans la physique. Il étudia ensuite la chimie à Cambridge, sous Stafford, savant élève du célèbre Stahl, et il s'acquit l'estime de Ray et de Boile qui se firent un vrai plaisir de lui communiquer leurs connaissances. En 1683, il passa en France et s'y perfectionna sous Tournefort, Du Verney et Lémery ; il fit voir à ce dernier quatre espèces de phosphores, dont il avait parlé dans son livre sans les avoir jamais vus, tout habile chimiste qu'il était. Hans Sloanne profita de son séjour en France pour se faire recevoir docteur en médecine ; ce fut à Orange qu'il prit le bonnet. — D'abord à son retour en Angleterre, il gagna l'estime du célèbre Sydenham qui prit plaisir à le pousser dans la médecine. En 1685, la Société royale de Londres l'agrégea à son corps, et deux ans après, il fut reçu dans le collège des médecins de la même ville. Mais le duc d'Albermale ayant été nommé vice-roi de la Jamaïque en 1687, Hans Sloanne l'y suivit en qualité de son médecin. Ce voyage s'accordait parfaitement avec le goût qui le dominait ; aussi en profita-t-il pour multiplier ses connaissances. Il visita la plupart des îles Caraïbes, et fit une recherche exacte des plantes, des poissons, des oiseaux, des insectes et des autres objets d'histoire naturelle qui se trouvent dans ces îles et dans celles de la Jamaïque. Après la mort du duc d'Albermale, il revint à Londres en 1688, rapportant avec lui environ 800 plantes curieuses.

Il avait déjà communiqué quantité de mémoires à la Société royale, lorsqu'il

en devint secrétaire en 1693. La place importante de médecin de l'hôpital de Christ vint à vaquer en 1695, et on la lui donna. Il la remplit pendant trente-six ans avec un désintéressement et une générosité qui ont peu d'exemples; il recevait ses appointements, en donnait quittance, et les rendait sur-le-champ, pour être employés au besoin des pauvres. C'est en leur faveur qu'il établit le Dispensatoire de Londres; endroit public, où ils ne paient que la valeur intrinsèque des drogues qui entrent dans les remèdes qu'ils y achètent. Mais ce médecin ne se contenta pas d'être utile aux pauvres, il voulut l'être aux savants. Il publia le catalogue des plantes de la Jamaïque, sous ce titre: — *Catalogus plantarum quæ in insula Jamaïca sponte proveniunt vel vulgo coluntur, cum earum synonymis et locis natalibus; adjectis aliis quibusdam quæ in insulis Maderæ, Barbados, Neves et S. Christophori nascuntur. seu Prodromus historiæ naturalis Jamaïcæ Pars prima. Londini*, 1696, in-8°.—Son nom déjà célèbre se répandit davantage dans les pays étrangers, dès que cet ouvrage y fut parvenu. Différentes académies le mirent au nombre de leurs membres; telles sont celles de Pétersbourg, de Berlin, de Madrid et de Gottingue; mais son agrégation date de temps plus ou moins éloignés les uns des autres. Ce fut en 1708 que l'Académie des sciences de Paris le nomma son associé. Il sentit tout le prix de cet honneur; il fut cependant plus sensible à celui que lui fit la Société royale de Londres, en le choisissant vice-président l'an 1712.

Sloanne s'était fait incorporer à Oxford en 1701, pour se conformer à la pratique d'usage parmi ceux qui ont pris leurs degrés dans les universités étrangères et qui veulent exercer à Londres. En 1716, le roi George I[er] le nomma chevalier baronet et médecin général de ses armées. En 1719, il fut élu président du collége des médecins, et ne quitta cette place en 1735, qu'après avoir fait des présents considérables à cette savante compagnie. Le corps des apothicaires de la capitale, qui dès l'an 1675 avait formé un jardin spacieux à Chelsea sur un fonds appartenant à Sloanne, reçut aussi des marques de sa générosité. Il rendit cet établissement plus solide en 1723, par le don qu'il fit aux apothicaires du terrain, sous la seule condition de présenter annuellement 50 plantes désséchées à la Société royale qui en meuble son cabinet de curiosités. — En 1727, le roi George II le choisit pour son premier médecin, et la Société royale pour son président, à la place de l'illustre Newton. Il remplit ces postes importants jusqu'en 1740, qu'étant parvenu à l'âge de 80 ans, il prit le parti de se retirer à sa terre de Chelsea, où il s'occupa le reste de sa vie à répondre à ceux qui venaient le consulter, et à publier des remèdes utiles. C'est à lui qu'on doit la poudre contre la rage, connue sous le nom de *Pulvis anti-lyssus*, et cette recette très-efficace contre les maladies des yeux, qu'il fit connaître dans un ouvrage imprimé sous ce titre: — *An account of a most efficacious medicine for soreness, weakness and other distempers of the eyes*. Londres, 1745, in-4°. Ce remède consiste dans le mélange de la graisse de vipère avec les fines perles, l'aloès, la tutie et la pierre hématite. Il y a une traduction française de ce traité, dont l'édition est de Paris, 1746, in-12.

Ce médecin mourut dans sa terre de Chelsea le 11 de janvier 1753, à l'âge de 92 ans accomplis. Il était grand et bien fait. Ses manières étaient aisées et libres, sa conversation gaie, familière et obligeante. Rien n'égalait son affabilité envers les étrangers; on le trouvait toujours prêt à faire voir son cabinet, pourvu qu'on l'eût averti à temps. Il tenait, un jour la semaine, table ouverte pour les personnes de distinction, et surtout pour ceux de ses confrères de la Société royale qui voulaient y venir. Quand il se trouvait quelque livre double dans sa bibliothèque, il l'envoyait soigneusement au collége des médecins, si c'était un livre de médecine; ou à la bibliothèque du chevalier Bodley à Oxford, s'il traitait d'autres matières. Il croyait par ce moyen les consacrer à l'utilité publique. Lorsqu'il était appelé auprès des malades, rien n'était égal à l'attention avec laquelle il observait jusqu'aux moindres symptômes de la maladie. C'était ainsi qu'il se mettait en état d'en porter un pronostic si sûr, que ses décisions étaient des espèces d'oracles. A l'ouverture des cadavres de ceux qui mouraient, on trouvait presque toujours la cause de mort qu'il avait indiquée. On lui doit de l'obligation au sujet du quinquina, dont il a étendu l'usage à un grand nombre de maladies, surtout aux affections nerveuses, aux gangrènes qui proviennent de

cause interne, et aux hémorrhagies. Il s'en était souvent servi lui-même dans les attaques de crachement de sang auxquelles il était sujet. — La célébrité dont Sloanne a joui pendant le cours d'une vie longue, n'est due qu'à la supériorité de ses talents. Tout ce qu'il a fait pour le bien de l'humanité et l'avancement des sciences, lui a non-seulement mérité la plus haute considération de la part de ses contemporains, mais encore la reconnaissance de la postérité. La relation de ses voyages aux îles de Madère, aux Barbades, Saint-Christophe et la Jamaïque, avec l'histoire naturelle de ces îles, mérite en particulier la reconnaissance des Anglais. Il s'est fort étendu sur les plantes qu'il a disposées suivant la méthode de Ray ; mais il ne s'est point borné à en donner les propriétés par rapport à la médecine, il a aussi parlé des usages économiques qui peuvent les rendre précieuses au commerce. Cet ouvrage intéressant a paru sous ce titre : — *A voyage to the islands Madera*, *Barbados*, *Neves*, *S. Christophers and Jamaïca, with the natural history of the herbs ann trees, fourfooted beasts*, *fishes*, *birds*, *insects*, *reptiles*, *etc.*, *of the last of these islands.* Londres, 1707, deux volumes in-folio, avec figures.

La bibliothèque de ce médecin était d'environ cinquante mille volumes, dont 347 d'estampes coloriées avec le plus grand soin, 3516 manuscrits, et un nombre considérable de livres rares et précieux. Le catalogue de son cabinet de curiosités, qui est en trois volumes in-folio et en huit in-4°, contient 69352 articles, avec une courte description de chaque pièce ; c'est la plus riche collection en ce genre qu'aucun particulier ait peut-être jamais eue. Mais comme il souhaitait que ce trésor destiné, selon ses propres termes, à *avancer la gloire de Dieu et le bien des hommes*, ne fût pas dissipé après sa mort, et que cependant il ne voulait pas priver ses enfants d'une partie si considérable de sa succession, il le laissa par son testament à la nation anglaise, en exigeant qu'on en payât vingt mille livres sterling à sa famille ; ce qui ne fait qu'une petite partie de la valeur de son cabinet. Le parlement a accepté le legs et en a rempli les conditions.—Sloanne avait épousé la fille de Jean Langloy, alderman de Londres, dont il a laissé deux filles mariées avantageusement.

Apr. J.-C. 1660. —STAHL (George-Ernest), naquit à Anspach en Franconie le 21 octobre 1660. Il étudia la médecine à Iéna, et, après y avoir reçu le bonnet de docteur en 1684, il ne tarda pas à jeter les premiers fondements de sa réputation, par les leçons privées qu'il donna aux écoliers de l'université de cette ville. Mais Stahl avait des talents sur lesquels il pouvait fonder les espérances d'une réputation plus étendue, et ce fut aux succès de sa pratique qu'il dut la place de médecin ordinaire du duc de Saxe-Weimar en 1687. Frédéric Hoffmann lui rendit justice en 1694, par l'empressement avec lequel il sollicita la chaire qu'il obtint pour le savant qu'il estimait. Il en donna part à Stahl qui ne tarda point à venir prendre place parmi les professeurs de la nouvelle université de Hall en Saxe ; mais à peine y fut-il au rang des collègues de son bienfaiteur, qu'il devint quelque chose de plus que son émule. Hoffmann, qui avait le cœur bon, se fit toujours un devoir de relever le mérite d'autrui, Stahl n'estima jamais assez celui de ses contemporains. Quoi qu'il en soit, les leçons, les ouvrages et la pratique de ce médecin répandirent bientôt son nom par toute l'Allemagne. L'académie des Curieux de la nature le mit au nombre de ses membres en 1700, sous le nom d'Olympiodore, et sa réputation faisait de jour en jour de nouveaux progrès ; il était parvenu au comble de la célébrité, lorsque Frédéric-Guillaume, roi de Prusse, l'appela à Berlin en 1716. Les occasions ne lui manquèrent pas de se répandre avantageusement dans cette ville ; il s'y était encore rendu en 1734, lorsqu'il fut attaqué de la maladie qui le mit au tombeau, le 14 mai de la même année, dans la soixante-quatorzième de son âge. — Stahl s'est fait un parti dans la médecine, et il a été regardé comme le docteur d'une école toute contraire aux partisans du mécanisme. Comme il donnait quelquefois dans les profondeurs de la métaphysique, cette étude le conduisit au système qui établit l'aristocratie de l'âme en santé et en maladie. Il soutint que toutes les opérations du corps étaient tellement dirigées par l'âme, qu'il en résultait ordinairement du bien. C'est pourquoi il voulait que le médecin obéît aux mouvements de la nature, tout dérangés et extraordinaires qu'ils paroissent à ses yeux. Cette doctrine lui fit presque négliger l'anatomie; il regardait les or-

ganes du corps humain comme des instruments qui n'agissent que passivement. La singularité de cette opinion aurait dû, semble-t-il, décréditer son système; il ne manqua cependant point de partisans, parce que les idées même les plus absurdes n'en ont jamais manqué. Stahl fut si intimement persuadé que rien n'était mieux conçu, ni plus vrai que son empire de l'âme sur le corps, qu'il se jeta dans de profondes méditations pour le soutenir contre ses adversaires. Mais l'âme, qui, suivant son hypothèse, agit toujours pour un bien, s'oublia à son égard; car elle fit de telles impressions sur le corps de ce médecin, à la suite du redoublement de ses études, qu'il en devint mélancolique.

Stahl a mieux réussi du côté de la chimie, qu'il commença à étudier dès l'âge de quinze ans; les idées nouvelles qu'il s'est formées sur cette science, ont contribué aux progrès qu'elle a faits depuis lui. C'est aussi par ce qu'il a écrit en ce genre qu'il s'est procuré une réputation qui dure encore; mais il aurait rendu son nom plus célèbre, s'il n'eût pas gâté ses ouvrages par l'obscurité de son style. En méditant sur le Collége chimique de Barner, il parvint à découvrir un alcali fixe dans le nitre. Avec les secours qu'il tira des livres de Kunkel et de la Physique souterraine de Becher, en pesant avec exactitude, comparant et répétant leurs expériences, il atteignit au plus haut point de perfection dans l'art. Les choses nouvelles qu'il trouva, sont : 1° la génération du soufre artificiel : 2° l'analyse du vitriol, la volatilisation de l'acide vitriolique et sa restitution dans son premier état de fixité : 3° la présence et l'influence du phlogistique en différents corps : 4° la résolution du soufre en un acide subtil : 5° la différente fixité des sels acides minéraux : 6° la destruction subite du nitre par déflagration : 7° le fondement réel de la fermentation vineuse et acéteuse : 8° la conversion de l'esprit de vin et son ingrès artificiel dans le vinaigre : 9° la transformation du suc de citron en vin : 10° le passage de tous les corps fermentables en une terre insipide : 11° la solution de l'or par le soufre : 12° la solution du fer par un alcali.

Sans s'arrêter aux dissertations académiques de Stahl, on a de lui un nombre d'ouvrages assez considérable, mais il ne les a point tous mis au jour lui-même. Ses disciples en ont fait imprimer plusieurs qui sont, ou des extraits de ses écrits, ou les cahiers qu'il leur avait dictés dans les écoles. Voici les titres et les éditions de ce qu'il y a de mieux parmi les uns et les autres : — *Prodromus de indagatione chymico-physiologica. Jenæ*, 1683, in-12. — *Zymotechnia fundamentalis*. 1697. — *Dissertationes de metallurgiæ et docimasticæ fundamentis*. 1697. — *Experimenta et observationes* 300 *chemicæ et physicæ. Francofurti et Lipsiæ*, 1697, in-8°. *Berolini*, 1731, in-8°. C'est principalement ici qu'il établit l'existence de son phlogistique comme principe. — *Animadversiones in artem tinctoriam fundamentalem et experimentalem*. — *Dissertationes medicæ. Halæ*, 1707, 1712, deux volumes in-4°. C'est un recueil de thèses qui a été publié par Michel Alberti. — *Diagramma de vera proeseukriseos medicæ dignitate et fundamento vero. Ibidem*, 1707, in-4°. — *Theoria medica vera, physiologiam et pathologiam sistens. Ibidem*, 1708, in-4°, 1737, in-4°, avec la préface de Juncker. — *Chirurgia medica. Ibidem*, 1713, in-4°. — *Opusculum chymico-physico-medicum. Halæ*, 1715, 1740, in-4°. — *Traité sur le soufre tant inflammable que fixe*. Hall, 1718, 1723, in-8°, en haut allemand. En français, par le baron d'Olbach, Paris, 1766, in-12. — *Observationes clinicæ. Lipsiæ*, 1719, 1735, in-8°. C'est Godefroid-Henri Ulau qui a publié cet abrégé de pratique, qu'il a extrait des leçons privées de Stahl. — *Negotium otiosum. Halæ*, 1720, in-4°. Il y défend sa doctrine de l'âme, comme principe des fonctions tant en santé qu'en maladie, et répond aux objections de Leibnitz, qui était partisan du mécanisme.

Fundamenta chymiæ dogmaticæ et experimentalis. Norimbergæ, 1723, 1732, in-4°. *Ibidem*, 1746, 1747, trois volumes in-4°. En français, par de Machy, Paris, 1757, six volumes in-12. Dans tous ses procédés, l'auteur s'attache à la recherche des principes de chaque corps qu'il soumet à ses opérations. — *Traité sur les sels*. Halle, 1723, in-8°, en haut allemand. Il a paru en français, de la traduction du baron d'Olbach, Paris, 1771, in-12. — *Commentarium in metallurgiam Becheri*. 1723. — *Observationes medico-practicæ. Norimbergæ*, 1726, in-4°. C'est des écrits de Stahl que Christophe Goetz a recueilli ces observations, qui se réduisent à de courtes

descriptions des maladies avec la cure. — *Collegium practicum. Lipsiæ*, 1728, 1732, 1745, in-4°. Jean Storch a formé cet ouvrage sur les cahiers écrits sous la dictée de notre auteur. — *Traité de la matière médicale.* Dresde, 1728, in-8°, en allemand. — *Ars sanandi cum expectatione, opposita arti curandi nuda expectatione. Offenbaci*, 1730, in-8°. Il est bien des cas où la médecine doit être plus expectante qu'agissante; la finesse de l'art consiste même souvent à ne rien faire, puisque c'est quelquefois un excellent remède que de n'en pratiquer aucun. Mais dans le sens de Stahl, qui attribuait tant de pouvoir à l'âme, il était bien plus important encore de demeurer dans l'inaction en attendant le bien, auquel il supposait qu'elle tendait presque toujours. — *Introduction à la chimie.* Hall, 1730, in-8°, en haut allemand. — *Collegium casuale minus, in quo complectuntur casus* 102 *diversi argumenti, numerum plerorumque morborum absolventes. Swidnitii*, 1734, in-4°. *Lipsiæ*, 1741, in-4°, avec une préface de la façon de J. G. Budæus.

Apr. J.-C. 1660 *envir.* — BRUNO (Jacques-Pancrace). Après avoir étudié dans Altorff sa ville natale et à Iéna, il alla poursuivre son cours de médecine à Padoue, d'où il revint dans sa patrie en 1653, pour y prendre le bonnet de docteur. En 1654, il se fit agréger au collége des médecins de Nuremberg, et il pratiqua dans cette ville avec beaucoup de réputation jusqu'en 1662, qu'il fut rappelé à Altorff pour y remplir une chaire de médecine. Il était l'ancien de cette université, lorsqu'il mourut le 13 octobre 1709. Bruno a publié quelques ouvrages d'autrui, comme: *Isagoge medica*, de Gaspar Hoffmann; *Judicium de sanguine, vena secta, dimisso*, de Jean Jessenius de Jessen; mais ceux que nous avons de sa façon, sont en plus grand nombre: — *Oratio de vita, moribus et scriptis Gasparis Hoffmanni. Lipsiæ*, 1664, 1678, in-12. — *Dogmata medicinæ generalia in ordinem noviter redacta. Noribergæ*, 1670, in 8°. — *Remoræ ac impedimenta purgationis in scriptis Hippocratis detecta. Altdorffii*, 1676, in-4°. — *Castellus renovatus, hoc est, Lexicon medicum correctum et amplificatum. Noribergæ*, 1682, in-4°. *Lipsiæ*, 1713, in-4°. *Patavii*, 1713, 1721, in-4°. *Genevæ*, 1748, in-4°. Le *Lexicon* de Barthélemi Castellus a paru en grec et en latin à Venise, 1607, in-8°, à Bâle, 1628, in-8°, avec les augmentations de Stuppan; à Roterdam, 1657, 1665, in-8°. — *Mantissa nomenclaturæ medicæ hexaglottæ, vocabula latina ordine alphabetico cum annexis arabicis, hebræis, græcis, gallicis et italicis proponentis. Noribergæ*, 1682, in 4°. — *Epitome elementa veræ medicinæ complectens. Altdorffii*, 1696, in-8°. — *Monita et porismata medicinæ miscellanea. Ibidem*, 1698, in-4°.

Apr. J.-C. 1660. — HOFFMANN (Frédéric), naquit à Hall en Saxe, le 19 février 1660 Ses parents s'occupèrent de bonne heure de son éducation. Ils lui donnèrent plusieurs maîtres, et, à l'âge de 13 ans, ils l'envoyèrent étudier les humanités, dont le cours fut suivi de celui de philosophie et de mathématiques. C'est à la dernière de ces sciences qu'il a attribué les rapides et heureux progrès qu'il a faits dans la médecine; et pour faire voir l'importance dont elle est à ceux qui se destinent à l'art de guérir, il ne cessait de citer la lettre qu'Hippocrate écrivit à ce sujet à Thessale son fils. — Hoffmann perdit ses père et mère en 1675, durant le règne d'une maladie épidémique. Ce ne fut qu'après leur mort qu'il commença son cours de philosophie; il le finit en 1678 par une thèse *De mundo*, qu'il soutint avec honneur. Le goût de la médecine, dans laquelle tant de grands hommes de son nom s'étaient distingués, parut alors être le sien; il commença l'étude de cette science à Iéna sous Wolfgang Wédélius, et, en 1679, il soutint une thèse *De menstruo ventriculi*, sous la présidence de ce professeur. En 1680, il passa à Erfurt pour y profiter des leçons que Gaspar Cramer donnait sur la chimie dans les écoles de cette ville De retour à Iéna, il disputa *De autochiria* pour le degré de docteur, le dernier jour de l'an 1681, et il en reçut les honneurs le 5 février suivant. Délivré alors de la contrainte des études académiques, il se consacra tout entier à celles du cabinet, et ne tarda pas à donner des preuves publiques de son savoir par le beau traité *De cinnabari antimonii*, qu'il mit au jour dans le courant du mois de mai 1682. Cet ouvrage fut reçu avec un applaudissement, dont Hoffmann n'aurait osé se flatter à cause de sa jeunesse; mais les hommes qui lui ressemblent, ont toujours l'avantage de donner des chefs

d'œuvre, quand ils pensent n'avoir mis au jour que leurs coups d'essai. Ce fut aux rares connaissances, qu'il avait de la chimie, qu'il dut la réussite de cet ouvrage. Ce fut encore à ces connaissances, mais en même temps à la belle méthode qu'il avait de les communiquer aux autres, qu'il dut ce concours prodigieux d'auditeurs qui suivirent ses leçons pendant l'année qu'il professa la chimie à Iéna.

Il n'eut pas plutôt achevé le cours de chimie qu'il avait entrepris de faire dans les écoles de cette ville, qu'il se rendit à Minden en Westphalie auprès de Joachim-Martin Unverfaerth, conseiller de l'électeur de Brandebourg, son parent, qui l'avait instamment invité à venir passer quelque temps chez lui. Il fit de brillantes cures à Minden; et par l'exercice qu'il fut obligé de se donner pour correspondre à l'empressement des malades, il eut le bonheur de se guérir des incommodités qu'il avait contractées pendant son séjour à Iéna, et qu'il attribuait à la vie sédentaire qu'il y avait menée. Au bout de deux ans, il quitta Minden pour aller en Hollande, où il rendit visite à tout ce qu'il y avait de savants et d'hommes de lettres en réputation. On lui fit partout un accueil proportionné à son mérite; en particulier, il fut très-honorablement reçu de Paul Hermann, professeur de la faculté de Leyde et natif lui-même de Hall en Saxe. Après avoir satisfait sa curiosité en Hollande, il s'embarqua pour l'Angleterre, où il aborda heureusement. Les hommes les plus célèbres de Londres et d'Oxford se firent un plaisir de converser avec lui; Robert Boile l'accueillit même avec tant de distinction, qu'il ne cessa de lui donner des marques publiques de son estime. — A son retour à Minden en 1685, Hoffmann fut nommé médecin de la citadelle de cette ville; mais comme cet emploi était bien au-dessous de son mérite, Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, le fit non-seulement médecin de toute la principauté en 1686, mais il l'honora encore du titre de médecin de sa personne. Quels que fussent ces avantages, ils ne suffirent point pour retenir Hoffmann à Minden; il quitta cette ville en 1688, pour aller à Halberstadt dans le cercle de la Basse-Saxe. Il y fut reçu avec distinction, et il remplit si parfaitement les devoirs de son état, qu'il se mit bientôt au-dessus de l'opinion avantageuse qu'on avait conçue de son savoir et de son mérite. Non content d'en donner des preuves dans la pratique de son art, il en donna de plus brillantes dans son traité *De insufficientia acidi et visci ti*, qu'il mit au jour contre Corneille Bontekoë, dont il détruisit le système.

Hoffmann épousa, en 1689, Jeanne-Dorothée, fille unique d'André Herstelle, habile apothicaire, avec laquelle il vécut l'espace de 48 ans, c'est-à-dire, jusqu'en 1737 qu'il la perdit. De ce mariage naquit un fils à qui l'on donna le nom de son père; il fut comme lui professeur en médecine, et le digne héritier de sa gloire. Vers cette même année 1689, Frédéric III, électeur de Brandebourg et premier roi de Prusse en 1700, fonda l'université de Hall. Hoffmann, qui fut nommé professeur primaire en 1693, rédigea les statuts de la faculté de médecine que le prince approuva et confirma. Observateur exact des règles qu'il avait dictées, il anima ses collègues à s'y conformer; il les engagea encore, par son exemple, à remplir avec distinction les devoirs de leur emploi. Lui-même s'acquitta si bien de ceux de la chaire qu'on lui avait confiée, qu'il fit autant d'honneur à l'université nouvellement établie, qu'il se procura de gloire par l'éloquence et la profondeur de ses leçons. Mais sa renommée ne se concentra point dans cette académie; elle se répandit bientôt dans toute l'Allemagne, et passa de là dans les pays étrangers. Luc Schroek l'invita à prendre place dans l'académie impériale des Curieux de la nature, où il entra sous le nom de Démocrate; et presque dans le même temps, l'illustre Leibnitz l'agrégea à la Société royale de Berlin, et Blumentrost à l'Académie de Pétersbourg. Il fut encore reçu dans la Société royale de Londres.

Pendant sa résidence à Hall, Hoffmann partagea tout son temps entre la chaire, les malades et le cabinet; mais il se vit plus d'une fois obligé d'interrompre ces exercices par les voyages qu'il dut faire dans plusieurs cours d'Allemagne. Il fut reçu partout avec distinction, et les heureux succès de ces entreprises lui procurèrent des récompenses proportionnées à la qualité des personnes qu'il avait aidées de ses conseils. Rien ne le flatta davantage, que de se voir honoré par des titres qui relevaient les talents auxquels on les avait

accordés. Charles VI, empereur des Romains, de glorieuse mémoire, le nomma son médecin aux bains de Carlostadt, et lui donna des marques de sa reconnaissance pour le traité des eaux de Sedlitz qu'il avait publié en 1717. Ce prince lui fit proposer d'en faire l'analyse en présence de Garelli, son premier médecin, et le résultat en fut si heureux, qu'on ne tarda pas à travailler à l'extraction du sel amer de ces eaux. — Frédéric, roi de Prusse, honora Hoffmann de toute sa confiance et le nomma médecin de sa personne. Il l'attira même à sa cour en 1708, pour être plus à portée de profiter de ses conseils. Mais il n'y séjourna pas long-temps. L'ennui que lui causa une vie si contraire à son goût et à ses habitudes, et surtout les démêlés qu'il eut avec André Gundelsheimer, lui firent quitter Berlin au mois de janvier 1712, pour retourner dans sa chère patrie. D'abord qu'il fut à l'aise, il travailla à la composition de ces belles dissertations dont il a enrichi la physique et la médecine. A l'âge de 60 ans, il commença son grand ouvrage qui a paru sous le titre de *Medicina rationalis systematica*. La première partie avait été imprimée dès l'an 1718; et comme il employa environ vingt ans à finir ce volumineux recueil, il n'en publia les derniers traités que peu de temps avant sa mort. Nous avons encore de lui deux volumes de consultations, où il a distribué en trois centuries les cas les plus rares et les plus épineux de sa pratique. On lui doit aussi trois livres d'observations physico-chymiques.

Malgré la grande application que demandaient ces ouvrages, Hoffmann fut souvent obligé de quitter le cabinet pour voler au secours des malades, parmi lesquels il comptait tous les ans plusieurs princes d'Allemagne. Un redoublement de travail lui faisait réparer les pertes de l'absence, dès le moment qu'il était rendu à lui-même. En 1727, il guérit le prince Schwartzembourg d'une maladie bien dangereuse, et, en récompense de ce service, ce généreux convalescent le créa comte palatin. En 1734, il quitta pour quelque temps l'université de Hall, pour aller voir à Berlin sa fille unique et son gendre; mais il y demeura plus qu'il ne s'était proposé. Les suites de la maladie dont Frédéric-Guillaume, roi de Prusse, avait été attaqué au camp du Rhin, le retinrent jusqu'en 1735. Le célèbre Boerhaave, qui avait été consulté sur cette maladie, engagea le roi à se livrer entièrement à Hoffmann pour achever la cure; et ce fut le témoignage rendu en sa faveur par un tel médecin, qui lui mérita toute la confiance de son prince. Il employa l'espace de cinq mois à cette cure, et il y réussit si bien, que le roi le combla d'honneurs et de présents. Non-seulement Hoffmann obtint pour lui le rang de conseiller intime, et pour son fils, une chaire de médecine dans l'université de Hall, avec le titre de médecin consultant; mais le roi lui donna encore son portrait enrichi de diamants, et il chargea le peintre qui l'avait travaillé de faire celui de notre médecin, qui fut placé dans la maison royale de Monbijou. L'estime que le roi de Prusse avait conçue pour ce grand homme passa même jusqu'à ses écrits, qui furent mis dans la bibliothèque de la cour. Enfin Hoffmann fut vivement pressé de se fixer à Berlin; mais il s'excusa sur son grand âge et partit de cette ville au mois d'avril 1735. — La maladie et la mort de sa femme vinrent troubler son heureuse vieillesse en 1737. L'année suivante, il fut lui-même attaqué d'une fièvre violente dont il faillit mourir; il survécut cependant jusqu'au 12 novembre 1742, jour auquel la médecine perdit en lui un de ses plus grands maîtres, et la république des lettres un savant du premier ordre. Hoffmann était d'un caractère doux et modéré : ses disputes littéraires avec Stahl, autrefois son ami et depuis son émule, ne le firent jamais sortir de ce caractère sociable. Il soutint hautement la doctrine du mécanisme qui n'était pas du goût de son adversaire, et il la soutint avec cette politesse que se doivent mutuellement les gens de lettres. On remarque l'empreinte de cette douceur d'esprit jusque dans sa pratique; il ne conseille dans ses écrits que des remèdes benins, incapables de porter le trouble dans l'économie animale: c'est dommage qu'il ait fait si souvent parade de ses secrets. On lui reproche encore d'avoir un style lâche et diffus dans la plupart de ses ouvrages, de raconter longuement des choses triviales, enfin d'être sujet à se répéter, même dans les traités dont il a approuvé l'impression; car pour ceux qu'on a publiés depuis sa mort, ces défauts y sont bien plus remarquables. Tout fondés que ces reproches puissent être, Hoffmann ne mérite pas moins d'être mis au nombre des bons auteurs

classiques. Il est vrai que si l'on veut faire quelque comparaison entre lui et les médecins grecs, ce n'est point à Hippocrate, mais à Galien qu'on doit le comparer pour sa prolixité. Voici le catalogue de ses principaux ouvrages latins :

Thesaurus pharmaceuticus. Halæ, 1681, in-4°. — *Exercitatio medico-chymica de cinnabaris antimonii eximiis viribus. Leidæ*, 1685, in-12. — *Exercitatio aeroamatica de acidi et viscidi, pro stabiliendis omnium marborum causis, et alkali fluidi pro eisdem debellandis, insufficientia. Francofurti ad Mœnum*, 1689, in-4°. — *Fundamenta medicinæ. Halæ*, 1695, in-8°. — *Annotationes ad Petri Poterii opera practica et chymica. Francofurti*, 1698, in-4°. — *Idea fundamentalis universæ medicinæ ex sanguinis mechanismo, methodo facili et demonstrativa, in usum tyronum adornata. Halæ Magdeburgicæ*, 1707, in-4°. — *Dissertationes physico-medicæ selectiores. Leidæ*, 1708, in-8°. La seconde partie, *Ibidem*, 1709, in-8°. Autre décade des mêmes. *Ibidem*, 1713, in-8°. Sous le titre d'*Opuscula pathologico-practica. Halæ*, 1738, in-4°. Sous le titre d'*Opuscula medica varii argumenti. Ulmæ*, 1725, 1736, deux volumes in-8°. *Halæ*, 1739, in-8°. — *Fundamenta physiologiæ, sive, positiones statum corporis humani vivi et sani delineantes. Halæ*, 1718, 1746, in-8°. — *Observationum physico-chemicarum selectiorum libri tres. Ibidem*, 1722, 1736, in-4°. — *Dissertatio de fontibus Lauchstadiensibus. Ibidem*, 1723, in-4°. — *Medicina rationalis systematica. Ibidem*, 1730-40, neuf volumes in-4°. Le même ouvrage en français par Bruhier. Paris, 1739-43, neuf volumes in-12. — *Consultationum et responsionum medicinalium centuria. Halæ*, 1734, deux volumes in-4°. *Amstelodami*, 1734, 1735, trois volumes in-8°. *Francofurti ad Mœnum*, 1734, 1735, deux volumes in-4°.

Medicus politicus, sive, Regulæ prudentiæ secundum quas medicus juvenis se dirigere debet. Lugduni Batavorum, 1738, in-4°. *Halæ Magdeburgicæ*, 1746, in-8°. En français, par Jacques-Jean Bruhier. Paris, 1751, in-12. — C'est aux frères de Tournes, libraires à Genève, que nous devons une édition complète des ouvrages de ce médecin. Comme ils avaient formé le dessein de recueillir tout ce qui en avait été imprimé séparément à Francfort, à Venise, à Bâle, à Hall et ailleurs, ils s'adressèrent à Hoffman qui approuva leur dessein et qui leur fournit une partie des traités qui entrent dans cette collection. Elle parut en 1740, en quatre volumes in-folio, qui contiennent six tomes. Les de Tournes l'ont réimprimée en 1748. C'était déjà une compilation bien volumineuse pour un cours de médecine, qui n'y est pas même complet ; mais elle est devenue beaucoup plus grande depuis la mort de l'auteur. On a publié en 1753, trois autres volumes bien gros, où l'on a ramassé des thèses académiques, des consultations, des collections qu'Hoffmann avait faites, à ce qu'on croit, dans sa jeunesse, pour sa propre instruction ; en un mot, un grand nombre de pièces qu'il aurait rebutées, ou qu'il avait refondues dans ses propres ouvrages. De sorte que les éditeurs de ce supplément paraissent s'être plus occupés du profit des libraires que de l'honneur de l'auteur. — Outre les médecins dont on vient de parler dans les articles Hoffmann, on en trouve plusieurs autres qui portent le même nom. On remarque surtout, Conrad qui a donné au public : — *Analysis compositionis theriacæ Andromachi. Lugduni*, 1607, in-8°. Pierre, auteur de quelques lettres imprimées à Nuremberg en 1625, in-4°, dans la *Cista medica* de Jean Hornung. — Daniel, professeur à Tubingue et membre de l'académie des Curieux de la nature, sous le nom de Niceratus, mourut le 11 avril 1752. Il a écrit un ouvrage imprimé sous ce titre : — *Annotationes medicæ ad hypotheses Goveyanas de generatione fœtus, ejusque partu, tum naturali, tum violento. Francofurti*, 1719, in-8°. L'auteur y a joint la relation de son voyage en France, et les observations qu'il a faites en 1718, sur l'état de la médecine à Paris.

Apr. J.-C. 1660 *envir.* — SEGERUS (George), de Thorn dans la Prusse royale, voyagea beaucoup et s'arrêta dans plusieurs universités pour y étudier la médecine, en particulier dans celle de Copenhague, où il suivit Thomas Bartholin. Il passa ensuite à Bâle, et ce fut dans cette ville qu'il reçut le bonnet de docteur en 1660. De là il revint dans sa patrie. On y considéra son mérite ; car il fut nommé médecin pensionnaire en 1663, et presque dans le même temps

professeur du collége. Il remplit ces emplois jusqu'en 1675, qu'il se rendit à Dantzick, où il enseigna la médecine et la physique, fut décoré du titre de médecin du roi de Pologne, et mourut le 19 décembre 1678, à l'âge de 50 ans. — Aveuglément attaché aux opinions de Bartholin, son maître, il ne manque jamais d'en faire l'éloge dans ses ouvrages. Voici les titres de ceux qu'il a laissés :

Synopsis rariorum in Musœo Olai Wormii. Hafniœ, 1653, 1658, in-4°. — *Dissertatio anatomica de usu communium corporis humani integumentorum. Ibidem*, 1654, in-4°. — *Triumphus cordis, post captam ex totali hepatis clade victoriam, erectus. Ibidem*, 1654, in-4°. — *Dissertatio anatomica de lymphœ Bartholinianœ quidditate et materia. Ibidem*, 1655, 1668, in-4°. — *Dissertatio anatomica de Hippocratis orthodoxia in doctrina de nutritione fœtus in utero. Basileœ*, 1660, in-4°, avec deux autres dissertations; l'une *De Democriti heterodoxia in doctrina de nutritione fœtus in utero*, l'autre *De cotyledonibus uteri*. — *Memoria Brunniana, seu, oratio de vita atque obitu J. Jacobi a Brunn. Hafniœ* 1660, in-4°. — *Triumphus et querimonia cordis repetitus. Basileœ*, 1661, in-4°. Les médecins qui n'admettaient point la circulation du sang démontrée par Harvey, continuaient toujours de regarder le foie comme l'organe de la sanguification; et leur persévérance à soutenir ce sentiment fut la cause du grand nombre d'écrits, dont on a eu si souvent occasion de parler dans le cours de ce dictionnaire.

Apr. J. C. 1661 *env.* — HELVÉTIUS (Jean-Adrien), naquit vers l'an 1661, peut-être à La Haye, et sûrement en Hollande. Il n'eut pas plutôt achevé son cours d'études à Leyde, que son père, qui depuis 60 ans faisait la médecine, l'envoya à Paris pour y débiter des poudres capables, à ce qu'il prétendait, de l'enrichir promptement dans un pays où les nouveaux remèdes font quelquefois naître de nouvelles maladies. Cependant le jeune Helvétius ne gagnait pas de quoi vivre; le petit débit de ses poudres le jeta dans la nécessité de retourner en Hollande. Son père ne perdit point courage pour ce contre-temps; il le renvoya en France avec des poudres plus éprouvées; mais le public, aussi peu empressé pour celles-ci que pour les premières, laissait morfondre le jeune Hollandais. Néanmoins toujours alerte, il fit connaissance avec un riche droguiste de Paris, et le vit conjointement avec M. Afforty, médecin de la faculté, qui le traitait d'une maladie périlleuse. Le droguiste tiré d'affaires par les soins d'Afforty, lui offrit par reconnaissance quelques livres de racine du Brésil, comme quelque chose de fort précieux; mais comme les vertus de cette racine étaient inconnues à ce médecin, il parut en faire peu de cas. Cependant la fortune, qui voulait favoriser Helvétius, fit que le droguiste indulgent lui céda cette racine, avec laquelle il courut faire tant d'expériences, qu'il reconnut enfin dans l'*ipécacuanha* un spécifique contre la dyssenterie. Il avertit le public de sa découverte par les affiches qu'il fit mettre dans Paris. Le bruit s'en répandit bientôt à la ville et à la cour; et les succès obtenus au moyen de ce remède ayant justifié l'annonce qu'Helvétius en avait faite, M. Colbert honora ce médecin de sa confiance et de sa protection. Dans le même temps, le Dauphin, fils de Louis XIV, fut attaqué de la dyssenterie. Daquin, alors premier médecin, envoya chercher Helvétius, pour savoir de lui si l'on pouvait avec certitude employer son remède contre cette maladie. Helvétius l'en assura, et pour en prouver l'efficacité, il offrit d'en faire de nouvelles expériences dans les hôpitaux. Il avoua en même temps à Daquin que ce remède était l'ipécacuanha, dont ce premier médecin ignorait l'usage. — Bientôt après le père de La Chaise, confesseur de Louis XIV, parla à ce prince des bons effets qu'opérait le remède d'Helvétius. Sur ce rapport, le marquis de Seignelay reçut ordre d'envoyer chercher ce médecin, et de lui marquer que, pour le bien de ses sujets, le roi désirait qu'il communiquât la préparation de son spécifique contre la dyssenterie. Il obéit, il en fit l'expérience à l'Hôtel-Dieu de Paris, et, sur les certificats que donnèrent les médecins des effets étonnants dont ils avaient été témoins, Helvétius eut ordre de rendre son secret public, et fut gratifié par le roi de mille louis d'or. La réputation de notre médecin augmenta avec son bonheur, il ne fut plus parlé que du médecin hollandais; c'était à qui l'aurait chez lui. Il fut depuis revêtu des titres d'écuyer, de conseiller de Sa Majesté très-chrétienne, de

médecin-inspecteur général des hôpitaux de la Flandre française et de médecin du duc d'Orléans, régent du royaume.

La racine d'ipécacuanha n'a paru en France qu'en 1672. Un certain Le Gras, qui avait fait trois voyages en Amérique, en avait apporté une assez grande quantité. Craquenel, apothicaire, en avait eu de lui; mais ce remède ne fit pas fortune entre ses mains. Comme il n'en connaissait pas la vertu, il s'avisa d'en donner deux gros pour une dose, et par là le décrédita. Garnier, marchand-chapelier que le désordre de ses affaires avait réduit à subsister uniquement par quelques relations qu'il avait en Espagne, fut celui qu'Helvétius employa à lui procurer tout ce qui était arrivé de racine d'ipécacuanha en France. Garnier l'ayant fait comme commissionnaire, et sans savoir à quel usage était destinée cette emplette, il osa divulguer qu'on lui était redevable du nouveau remède. Mais l'imposture de ce misérable, suggérée par des envieux, ne se soutint pas long-temps; car ayant été mis en cause, il fut condamné au Châtelet et au parlement en deux jugements extraordinaires, et obligé d'avouer, pour excuser sa calomnie, qu'il ne l'avait publiée qu'après avoir été suborné. Helvétius jouit ensuite paisiblement de sa réputation, et mourut à Paris le 20 février 1727, âgé de 66 ans. Nous avons de lui :

Remèdes contre le cours de ventre. Paris, 1688, in-12. — *Lettre sur la nature et la guérison du cancer*. Paris, 1691, in-4°, 1706, in-12. L'extirpation ou l'amputation sont les seuls remèdes du cancer confirmé; l'auteur ne trouve dans les topiques que des secours palliatifs. — *Méthode pour guérir toutes sortes de fièvres sans rien prendre par la bouche*. Paris, 1694, 1746, in-12. En latin, Amsterdam et Leipsic, 1694, in-8°. Le secret consiste dans la décoction de quinquina prise en lavements. — *Traité des pertes de sang avec leur remède spécifique, accompagné d'une lettre sur la nature et la guérison du cancer*. Paris, 1697, 1706, in-12. Son spécifique est l'alun fondu et mêlé avec le sang de dragon, dont on fait une masse qu'on réduit en pilules. — *Dissertation sur les bons effets de l'alun*. Paris, 1704, in-12. — *Mémoires instructifs de différents remèdes pour les armées du roi*. Paris, 1705, in-12. — *Traité des maladies les plus fréquentes et des remèdes spécifiques pour les guérir*. Paris, 1707, in-12. Liége, 1711, in-12. Trévoux, 1720, in-12. Paris, avec des augmentations, 1724, 1727, 1739, in-12. On a mis cet ouvrage en allemand, en flamand et en anglais. On a aussi une édition en italien, Venise, 1743, in-4°. Il y parle des vertus de l'ipécacuanha dans la dyssenterie, de celles de la racine de *parera Brava* dans la gravelle, de l'alun dans les hémorrhagies, de la pierre de porc dans les fièvres continues, etc. — *Méthode pour traiter la vérole par les frictions et par les sueurs*. La Haye, 1710, in-12. — *Recueil des méthodes pour guérir diverses maladies*. La Haye, 1710, in-12. — *Remèdes contre la peste*. Paris, 1721, in-12. — L'*Histoire* des négociations secrètes de la France avec la Hollande qui précédèrent le traité d'Utrecht, imprimée à Liége en 1767, in-12, avec d'autres pièces de la façon du père Henri Griffet, jésuite, rapporte un trait qui fait honneur au médecin dont je parle. Il y est dit, page 125 : « On jeta les yeux sur le médecin Helvétius, père de celui que nous avons » vu premier médecin de la reine, et » grand-père de l'auteur du livre *De l'esprit*. Il était né en Hollande et il » s'était établi en France, où il jouissait » d'une grande réputation. On lui avait » accordé des lettres de naturalité : c'était non-seulement un très-bon médecin, mais un homme d'un grand sens, » et qui exécuta sa commission avec » toute la sagesse et toute la prudence » d'un homme qui aurait été employé » toute sa vie dans le maniement des » grandes affaires. Il avait toujours conservé des amis en Hollande. M. de » Chamillart lui ayant expliqué les intentions de la cour, il écrivit à M. de » Nieuport, qu'il connaissait depuis long-temps, pour le prier de lui obtenir un » passe-port; on eut beaucoup de peine » à l'accorder. Enfin, après bien des remises et des difficultés, le passe-port » fut donné, et M. Helvétius arriva à La » Haye le 22 septembre 1705. » Je laisse le reste de ce passage qui entre dans le détail de toute l'intrigue de cette négociation, pour dire qu'après l'arrivée du marquis d'Alègre, Helvétius partit de la Hollande le 25 décembre 1705, et revint à Paris reprendre ses occupations ordinaires.

Apr. J.-C. 1661. — HECQUET (Philippe), naquit à Abbeville en Picardie le

11 février 1661, et fut le cinquième enfant de Jacques Hecquet et de Catherine Pigné, qui ne négligèrent rien pour le former à la vertu par des instructions toujours soutenues par leurs exemples. A ces principes d'une vie chrétienne, ils ajoutèrent ceux des belles-lettres, qu'ils lui firent apprendre sous leurs yeux par différents maîtres. A l'âge de 17 ans, Philippe Hecquet quitta sa patrie pour venir à Paris achever ses études, et fit son cours de philosophie pendant les années 1678 et 1679 sous M. Ozon qui professait au collége des Grassins. Le goût de l'état ou de la science ecclésiastique, qu'il conserva jusqu'à la fin de ses jours, le fit pencher alors du côté de la théologie, dont il prit des leçons en 1680 et 1681. Mais les exhortations de M. du Saussoi, son oncle, lui-même aussi savant théologien qu'habile médecin, le tournèrent du côté de la médecine. Il en commença l'étude à Paris en 1682, continua en 1683, et l'année suivante il alla prendre ses degrés à Reims, d'où il retourna à Abbeville, résolu de s'y fixer, tant par l'amour de sa patrie, que par le désir de s'y perfectionner dans l'étude sous les yeux et par les conseils de son oncle. Mais à peine commençait-il à s'attirer la confiance de ses concitoyens, qu'il les quitta pour venir à Paris satisfaire cette avidité qu'il avait d'apprendre. Il y fut d'abord inquiété dans l'exercice de sa profession, parce qu'il n'était pas de la faculté de cette ville; sujet pour lequel il forma le dessein de retourner dans sa patrie. Il était dans ces dispositions, lorsqu'il fut choisi pour médecin de Port-Royal-des-Champs. Il alla s'y établir le 14 août 1688, bien résolu d'y passer le reste de sa vie; mais des fatigues outrées pour le bien des pauvres, et des austérités poussées jusqu'à l'indiscrétion, altérèrent bientôt sa santé et l'accablèrent d'infirmités. On craignit pour sa vie dans les premiers jours de septembre 1689. Sa jeunesse le tira d'affaires, il reprit le même train de vie, et au bout de quelques années sa santé se trouva encore si dérangée, qu'à l'exhortation de ses amis, il quitta enfin Port-Royal en 1693. Alors résolu de se fixer à Paris, il se mit sur les bancs de la faculté de cette ville en 1694, et reçut le bonnet de docteur en 1697. L'école de médecine ne vit pas sans étonnement un disciple en état d'être maître, venir prendre ses leçons avec l'attention et toute la docilité d'un jeune aspirant; elle le vit ensuite briller dans la chaire et dans l'exercice de sa profession. En 1708, il fut choisi médecin de M. le prince (Henri-Jules de Bourbon, prince de Condé) et après sa mort arrivée en 1709, madame la princesse ne l'honora pas de moins de sa confiance que son auguste époux.

Cependant son nom s'était répandu dans Paris, et de tous côtés on s'empressait d'avoir un médecin dans lequel on était sûr de trouver un ami. Tant que sa santé le permit, il ne refusa ses soins à personne; mais en tout temps il préféra les pauvres, à qui sa maison fut toujours ouverte. En 1710, il fut choisi pour médecin de l'hôpital de la Charité. Ce poste convenait à sa tendresse pour les pauvres; aussi s'imposa-t-il la loi d'aller plusieurs fois le jour voir tous les malades de cet hôpital, et de passer un temps considérable auprès de ceux qui paraissaient avoir le plus besoin de ses secours. Mais ses forces ne répondant pas à ses désirs, ses amis le forcèrent d'abandonner cet emploi. — Le 15 novembre 1712, la faculté l'élut pour son doyen: son premier mouvement fut de refuser un honneur dont il se croyait indigne. Pendant tout son décanat, il ne fut occupé que de projets qui pussent faire honneur à la faculté; il proposa de composer et de mettre au jour un nouveau dispensaire des remèdes, ou code de pharmacie. Il obtint par le moyen de M. Fagon, alors premier médecin, une loterie pour subvenir à la réédification des écoles, mais elle ne fut point exécutée. — Depuis son établissement à Paris, il n'avait point discontinué de donner au public les fruits de son travail; et quoique sa nombreuse pratique semblât devoir le distraire de la composition de ses ouvrages, il savait si bien ménager son temps par la courte durée de ses repas et le peu de sommeil qu'il s'accordait, qu'il suffit lui seul pour mettre au jour ce qu'on n'aurait presque osé espérer de plusieurs ensemble.

Ce fut vers la fin de l'an 1726 que devenu infirme, et ne pouvant presque plus se servir de ses jambes, dont il ne tarda pas à perdre totalement l'usage, aussi bien que celui du bras droit, il prit la résolution de quitter le monde, pour ne plus travailler dans la retraite qu'à l'ouvrage de son salut, en même temps qu'il consacrerait sa plume à l'utilité publique. A peine fut-on informé de son dessein, que plusieurs commu-

nantés et quelques-uns de ses amis s'offrirent, avec empressement, à le prendre dans leur maison. Les religieuses carmélites du faubourg Saint-Jacques furent celles qui le sollicitèrent avec plus d'instance de prendre un logement chez elles. Depuis 32 ans qu'il s'était chargé du soin de leurs malades, sa sagesse, son expérience, sa piété, la bonté de son cœur avaient mérité tout leur attachement; et presque depuis ce temps elles le regardaient encore plus comme un ami tendre et sincère, que comme un habile médecin. Mais il craignait que ses infirmités ne lui permissent pas de leur continuer ses services; et ce ne fut qu'après avoir balancé long-temps qu'il crut devoir se rendre à ce qu'elles souhaitaient de lui. Pénétré de reconnaissance pour une affection fondée elle-même sur l'estime et sur la reconnaissance, il accepta dans la première cour extérieure de leur maison un petit appartement, qu'il fit accommoder selon son goût, c'est-à-dire, avec la plus grande simplicité. Comme l'esprit de pénitence était, aussi bien que l'affaiblissement de sa santé, le motif de sa retraite, il s'imposa la loi de vivre, du moins en partie, comme la communauté. C'est pour cela qu'arrivant chez ces religieuses il convint avec elles d'une somme qu'il leur donna, pour qu'elles se chargeassent du soin de le nourrir. Il avait, depuis plus de 25 ans, pris l'habitude de faire toujours maigre et de ne manger principalement que des herbes et des légumes; régime qu'il avait toujours coloré du prétexte de sa santé. Depuis aussi longtemps il s'était interdit le vin, et, malgré l'âge et les infirmités, il continua toujours de s'en priver; il se permettait seulement quelques gouttes de vin d'Alicante dans les cas nécessaires. — Sa vie fut aussi laborieuse dans sa retraite qu'elle l'avait toujours été. L'exercice de sa profession était dans son esprit au rang de ses premiers devoirs; aussi ne l'abandonna-t-il pas, quoiqu'il eût déclaré qu'il n'irait plus en ville, et qu'il eût pris congé de tous ceux qu'il avait soignés jusqu'alors. Sa porte ne cessa jamais d'être ouverte aux personnes qui voulurent le consulter, et surtout aux pauvres pour lesquels il avait toujours marqué tant de prédilection. A quelque heure qu'ils vinssent, quelque occupé qu'il pût être, ils étaient sûrs d'être bien reçus; et quand il les savait dans l'impuissance d'acheter les remèdes qu'il leur preserivait, ou de suivre un régime qui lui paraissait nécessaire, il leur en fournissait généreusement les moyens : c'est ce qu'il avait fait de tout temps.

Sa retraite ne fut pas sans fruit pour le public; elle lui donna plusieurs ouvrages. Mais les infirmités continuelles, jointes aux travaux immenses et à la vie austère qu'il s'était imposée, achevèrent bientôt d'user un tempérament encore tout de feu malgré l'âge. Vers le commencement de 1737, il s'aperçut que sa santé s'affaiblissait, et dès lors il fit sa principale occupation de se préparer à la mort. Dans le courant de mars, un soir en achevant de réciter l'office divin, il eut un œil frappé d'éblouissement : il se coucha pourtant sans en rien dire. Au milieu de la nuit, comme il avait de la lumière dans sa chambre, il s'aperçut qu'il ne voyait plus; ce qui lui fit éveiller le garçon qui le servait, pour qu'il examinât son œil. Il n'y paraissait rien à l'extérieur. Dès le matin il se fit saigner, et, l'après-dînée, la saignée fut réitérée. Comme il était sans fièvre et qu'il n'avait pas perdu l'appétit, il conserva son régime, en se permettant seulement du bouillon gras. Le 24 du même mois, il fit son testament, et, quoique sa santé parût rétablie, il prévit qu'il approchait de sa fin, et ne s'occupa plus désormais que des pensées de la mort. Le 10 avril sur les huit heures du soir, il lui prit, en se mettant au lit, un frisson qui fut suivi de fièvre accompagnée de grandes sueurs. Le lendemain matin il se fit saigner. Quelques heures après, il reçut le viatique et l'extrême-onction. Il avait fait appeler M. L'Epy, son confrère et son ami, praticien habile, qu'il regardait comme son élève. De leur avis commun la saignée fut réitérée sur les deux heures après-midi; lui même sentit bien qu'il n'irait pas loin. En effet, il mourut sur les six heures et demie, sans aucune espèce d'agonie, et n'ayant perdu la connaissance qu'au moment qu'il s'endormit du sommeil de la mort. Le lendemain il fut inhumé dans l'église des Carmélites auprès de la porte. — Le sieur Lacheric, qui demeurait auprès de lui depuis plus de 23 ans, avait mérité toute sa confiance par des soins infinis et par l'affection la plus marquée. Ce bon maître d'un serviteur fidèle, le fit légataire universel du peu d'effets mobiliers qui lui restaient et de ses manuscrits, et le nomma son exécuteur testamentaire. Le

sieur Lacherie prit donc soin de ses funérailles, qui furent honorées de la présence d'un grand nombre de ses confrères et d'une multitude de gens de mérite de différentes conditions. Le légataire, pour laisser un monument éternel de sa reconnaissance, fit mettre quelque temps après, sur la sépulture de son cher maître, cette épitaphe composée par le célèbre Rollin :

HIC JACET
PHILIPPUS HECQUET
DOCTOR REGENS IN FACULTATE
MEDICA PARISIENSI,
NATUS APUD ABBATIS-VILLAM
ANNO CHRISTI 1661, DIE 11 FEBRUARII.
PIE AC DILIGENTER A PARENTIBUS EDUCATUS,
TOTUM SE ARTIS MEDICÆ STUDIO DEDIT.
EAM PRIMUM DOCTOR IN FACULTATE
REMENSI FACTUS, IN PATRIA EXERCUIT.
MOX ACCENSUS DESIDERIO DOCTRINÆ
AMPLIORIS, PARISIOS VENIT.
IBI STADIUM MEDICUM CUM INSIGNI
LAUDE EMENSUS,
NOBILIOREM DOCTORIS GRADUM
ADEPTUS EST.
EVOCATUS IN REGII PORTUS SOLITUDINEM,
UT ILLUSTRI FÆMINÆ OPEM
MEDICAM PRÆBERET,
INTUS, FORIS, ÆGROTANTES PER ANNOS
QUATUOR, ASSIDUA ET FELICI
OPERA CURAVIT.
EXINDE DOCTRINA, PIETATE,
NON OPIBUS AUCTIOR, PARISIOS REDIIT.
QUANTUM PERTINACI LABORE ET LONGO
MEDICINÆ USU PROFECERIT,
TESTANTUR PLENA MEDICÆ ERUDITIONIS
OPERA, QUÆ ELUCUBRAVIT.
DECANUS SUÆ FACULTATIS
ANNO 1712 ELECTUS,
RE DIU ET MATURE CUM SELECTIS
DOCTORIBUS PERPENSA,
SALUBERRIMUM MEDICINÆ
CODICEM INSTITUIT.
ANNO 1727 INGRESSUS IN HANC
CARMELITARUM DOMUM,
QUAM UT MEDICUS PER
ANNOS 32 JAM REXERAT,
RELIQUUM VITÆ TEMPUS IN ORATIONE,
JEJUNIO ET CONTINUA MORTIS MEDITATIONE,
VINI CARNISQUE ABSTINENS,
TRANSEGIT.
PAUPERES ÆGROTOS, A QUIBUS NUNQUAM
NON CONSULEBATUR,
PLURIBUS MEMBRIS E DIUTINO MORBO CAPTUS,
AT IDEM ANIMO AC MENTE
INTEGER AC VALENS,
PECUNIA ET CONSILIO USQUE ADJUVIT.
TANDEM PENE PAUPER IPSE,
CÆLEBS OBDORMIVIT IN DOMINO,
ANNO ÆTATIS SUÆ 76, CHRISTI 1737,
DIE APRILIS UNDECIMA.
R. I. P.

Avant que de se retirer aux Carmélites, il avait abandonné son patrimoine à sa famille pour une modique pension viagère, et depuis sa retraite, il ne voulut plus rien recevoir de personne pour ses consultations. On ne peut pas dire qu'il ait jamais été riche, ni même dans un état d'aisance ; il ne laissa cependant pas d'être également désintéressé et généreux. Il s'était fait une règle de ne point recevoir de présents ; il refusait même quelquefois une partie de l'honoraire qu'on lui présentait. Non content de secourir les pauvres de son argent autant que de ses conseils, il eut toujours sa bourse ouverte pour le service de tous ceux qu'il connaissait dans le besoin, et principalement de ses confrères. On a plusieurs exemples de sa générosité à cet égard. Il avait soin de les aller visiter quand il les savait malades, et, comme il connaissait à peu près l'état des affaires de la plupart, il recommandait toujours à ceux qu'il trouvait auprès d'eux de ne rien épargner ; et si l'argent manquait, d'avoir recours à lui sans le témoigner aux malades. — Il y a une infinité d'autres circonstances curieuses et édifiantes dans la vie de ce médecin. Elle est écrite par M. Le Frère de Saint-Marc, et l'éditeur de la *Médecine des pauvres* l'a fait imprimer à la fin du troisième volume de cet ouvrage. C'est de là que j'ai extrait ce que je viens de rapporter. — Les qualités du cœur et de l'esprit qui relèvent le portrait d'Hecquet, suffisent pour réduire à sa juste valeur une anecdote, qu'une basse jalousie ou la langue d'un mauvais plaisant a débitée sur le compte de ce médecin, dont la gravité ne permettait pas qu'il s'échappât en de pareils propos. La voici, cette anecdote, telle qu'on la trouve dans le Dictionnaire historique portatif de feu M. Ladvocat, vol. 1er, page 679, édition de Paris, 1760.

« On raconte que M. Hecquet, visitant ses malades opulents, allait souvent dans la cuisine embrasser les cuisiniers et les chefs d'office, et les exhorter à continuer de bien faire leur métier. Mes amis, leur disait-il, je vous dois de la reconnaissance pour tous les bons services que vous nous rendez à nous autres médecins : sans vous,

» sans votre art empoisonneur, la faculté » irait bientôt à l'hôpital. » Mais dans le fond, que trouve-t-on dans ce propos, que tous les médecins ne pensent s'ils ne le disent pas? Le luxe de la table chez les Romains a fait dire que le meilleur moyen de savoir le nombre des maladies, était de compter celui des cuisiniers : *Innumerabiles esse morbos miraris, coquos numera.* C'est la pensée de Sénèque dans sa xcv^e épître. — Après avoir repoussé le ridicule qu'on a voulu jeter sur le caractère de Philippe Hecquet, après avoir tracé le portrait de son cœur et de son esprit, je voudrais pouvoir me taire sur le système qu'il a cherché à rappeler dans la médecine. Mais que peut-on opposer aux raisons dictées par la critique, et à la voix de ses contemporains qui l'ont condamné pendant la vie même de l'auteur? Les censures qu'on en a faites après sa mort, sont cependant bien plus vives et plus tranchantes. Grand partisan de la saignée et de l'eau, Hecquet en poussa l'usage jusqu'à l'excès; et le public ne tarda pas à le reconnaître, sous le masque du docteur Sangrado, dans l'ingénieux roman de *Gil Blas*, composé par Le Sage. — La plus ou moins grande tension des parties solides, fut l'âme d'un ancien système qu'il chercha à rajeunir. Suivant lui, le broiement est l'unique agent dans toutes les opérations de l'économie animale; les vices des humeurs sont des êtres imaginaires qu'il est inutile de combattre dans la cure des maladies. C'est ainsi que son amour pour les vieilles idées lui fit adopter celles que nos pères avaient proscrites; il renchérit même sur elles, et, pour leur donner un air de nouveauté, il calcula la force de chaque fibre, dont il fit monter le total à l'équivalent d'un poids autant chimérique qu'il parut immense.

Il est vrai que son système a trouvé des partisans; mais la multitude n'a jamais été de son côté. Le nombre en est même fort diminué aujourd'hui; et le peu qui en reste, ressemble à une colonie isolée qui ne veut avoir aucune communication avec ses voisins. Lorsqu'Hecquet écrivit pour donner de la vogue à ses idées, ce n'était plus le temps où un médecin qui voulait faire fortune savait monter toutes les têtes à l'unisson de son système. Hecquet trouva cependant des prosélytes qui firent valoir le sien, et lui-même se procura de la célébrité par l'art qu'il eut d'entortiller ses opinions. Du fond de sa retraite, il savait encore éblouir ceux qui n'étaient point en garde contre ses sophismes, et de temps en temps il faisait de nouveaux efforts pour soutenir le nom qu'il s'était donné. « Faut-il, s'écrie un savant écri» vain très-moderne, pour l'honneur de » la médecine, qu'un homme aussi digne » des temps les plus obscurs, ait joui » presque de nos jours d'une grande ré» putation? » Je passe sous silence quantité de traits de cette espèce, dont les bibliographes ont chargé ce médecin, en parlant de la doctrine qu'il a répandue dans ses ouvrages. Je finis cet article par la notice de ceux qu'il a publiés depuis 1707 jusqu'à sa mort et presque au delà; puisque son légataire a fait imprimer un ouvrage posthume de sa façon. La plupart de ces ouvrages, qui sont in-12, sortirent des presses de Paris; voici l'ordre de leurs éditions :

En 1707. *Explication physique et mécanique des effets de la saignée et de la boisson dans la cure des maladies.* Il y répond à la censure d'Andry sur une de ses thèses.

En 1708. *L'indécence aux hommes d'accoucher les femmes et l'obligation aux mères de nourrir leurs enfants.* Encore en 1744, sous le nom de Trévoux. La Motte a écrit contre cet ouvrage.

Traité des dispenses de carême. Et depuis, 1710, 1715, 1741, deux volumes. On peut voir à l'article d'Andry la manière dont il s'est comporté à l'égard de ce traité.

En 1712. *De la digestion et des maladies de l'estomac, suivant le système de la trituration.* Encore en 1729 et 1747, deux volumes, avec la réponse de Silva, et cinq lettres sur la révulsion, la saignée, le kermès minéral et les maladies des yeux. Selon les principes de l'auteur, la digestion, les sécrétions, en un mot toutes les opérations du corps animal, sont l'ouvrage du broiement. Mais rien n'est plus vague que les raisonnements qu'il fait; il les appuie davantage sur les citations que sur les expériences.

En 1714. *Décrets, usages et louables coutumes de la faculté de médecine de Paris.* Quoique cette faculté ait d'abord condamné ce recueil, parce qu'il n'était pas muni du sceau de son approbation, elle en a ensuite permis l'impression.

De purganda medicina a curarum sordibus. Il s'élève contre la pratique

des médecins qui s'attachent à corriger les vices des humeurs et à les évacuer par la purgation. Pour lui, il n'a d'autre objet en vue, que de ramener les solides à leurs modifications naturelles.

En 1722. *Traité de la peste avec un problème sur cette maladie.* Encore en 1728.

Novus medicinæ conspectus. Deux volumes.

En 1724. *Preuves de la décadence de la médecine.*

Observations sur la saignée du pied et sur la purgation au commencement de la petite vérole, des fièvres malignes, etc. Il y a encore une édition de 1748. Les raisons qu'il oppose à la saignée du pied sont si faibles, qu'elles ne décident rien contre la pratique qu'il condamne.

Hippocratis Aphorismi ad mentem ipsius, artis usum et corporis mechanismi rationem expositi. Deux tomes en un volume.

En 1725. *Lettre en forme de dissertation pour servir de réponse aux difficultés faites contre le livre des observations sur la saignée du pied.*

En 1726. *Réflexions sur l'usage de l'opium, des calmants et des narcotiques pour la guérison des maladies.* Son système des solides le portait tout naturellement à faire un fréquent usage de l'opium; mais la plupart des circonstances où il a employé ce médicament, font assez voir qu'il n'en connaissait guère la nature et les effets.

En 1729. *Remarques sur l'abus des purgatifs et des amers au commencement et à la fin des maladies, et sur l'utilité de la saignée dans les maladies des yeux, dans celles des vieillards, des femmes et des enfants.*

En 1732. *Le brigandage de la médecine dans la manière de traiter la petite vérole par l'émétique, la saignée du pied et le kermès minéral.* Cet ouvrage a paru sous le nom d'Utrecht. Il y a encore une édition de 1749.

Le brigandage de la chirurgie et de la pharmacie. Il a reparu en 1738.

En 1733. *Le naturalisme des convulsions dans l'épidémie des maladies convulsionnaires.* Il a en vue les fanatiques qui allaient faire mille contorsions extravagantes dans le cimetière de Saint-Médard, sur le tombeau du diacre Pâris.

Réponse touchant les devoirs des médecins et des chirurgiens au sujet des miracles et des convulsions. La cour fit cesser la manie des convulsionnaires, en ordonnant la clôture du cimetière le 27 janvier 1732; mais ces fanatiques se choisirent un nouveau théâtre dans les assemblées où ils multiplièrent leurs extravagances.

La médecine théologique, ou la médecine créée, telle qu'elle se fait voir ici sortie des mains de la nature. Deux volumes. La première édition est de 1731. La pathologie de notre auteur est fondée sur le trop ou le trop peu de tension des parties solides; c'est l'ancien système du *Strictum et laxum.* On y trouve beaucoup de raisonnements, mais ils sont si faibles et si mal liés avec le sujet de cet ouvrage, qu'ils n'ont fait impression que sur les esprits que cet écrivain avait prévenus en sa faveur par ses autres traités. On peut dire en général qu'Hecquet a souvent débité des maximes dont les conséquences sont plus ou moins pernicieuses dans la pratique de la médecine. Il était trop honnête homme pour vouloir en imposer de plein gré. Comme il lui coûtait peu d'écrire, il laissa aller sa plume où la vivacité de son imagination le porta; il entassa raisonnements sur raisonnements, auxquels il ramena les faits qui lui paraissaient les plus propres à leur donner de l'appui : mais pour avoir bouleversé l'ordre des conséquences, c'est-à-dire, pour avoir soumis l'expérience à la raison, il n'a presque écrit que des sophismes.

En 1737. *Les convulsions du temps.*

En 1738. *La médecine naturelle vue dans la pathologie vivante.* C'est la seconde édition qui est en deux volumes.

En 1740. *La médecine, la chirurgie et la pharmacie des pauvres.* Ouvrage posthume en trois volumes. Il y en a quatre dans l'édition de Paris de 1749, in-12.

Les *Amusements des eaux d'Aix-la-Chapelle* qui ont paru à Amsterdam en 1736, trois volumes in 8°, ne sont point de la façon de Philippe Hecquet, mais de celle de son neveu, aussi docteur en médecine.

Apr. J.-C. 1661 *env.* — GORNIA (Jean-Baptiste), docteur et professeur de médecine en l'université de Pise, se distingua dans le dix-septième siècle. Il accompagna Côme III, grand-duc de Toscane, dans le voyage que ce prince fit en Espagne, en France et en Angleterre. Les savants des pays que Gornia parcourut, reconnurent en lui tant de

sciences et de mérite, qu'ils le jugèrent digne d'entrer dans leurs corps. Il fut reçu de l'Académie des sciences de Paris, de la Société royale de Londres, et agrégé aux universités de Cambridge et d'Oxford. Son association à la dernière est du 4 mai 1669.—Ce médecin enseigna douze ans dans les écoles de Pise, et il s'y fit beaucoup de réputation par sa dextérité dans les dissections anatomiques. En mourant, il laissa d'importants manuscrits qui contiennent ses leçons de médecine et un grand nombre d'observations.

Apr. J.-C. 1661 *env.* — ALLIOT (Pierre), de Bar-le-Duc, professa la médecine avec tant d'honneur et de réputation qu'il fut appelé à Paris par François-Nicolas, duc de Lorraine, pour la maladie du prince Ferdinand son fils. Alliot s'acquitta si heureusement de cette commission qu'il prit faveur à la cour de ses maîtres. Le duc Charles IV le fit son médecin ordinaire par lettres patentes de l'an 1661, et l'envoya en France pour traiter la reine Anne d'Autriche, mère de Louis XIV. Ce médecin s'était acquis en Lorraine la réputation de posséder un secret pour la guérison du cancer, et ce fut sur le bruit qui courait de son savoir à cet égard que la reine, qui était attaquée de cette maladie, voulut éprouver si ses remèdes étaient aussi efficaces qu'on l'assurait. Alliot se rendit, en 1665, à Saint-Germain, et la princesse se mit entre ses mains après avoir quitté Gendron. On commença d'abord par conduire la reine-mère au Val-de-Grâce, à Paris, où ce médecin fit la première application de sa poudre le 24 août. Mais les douleurs s'étant excessivement augmentées, la reine abandonna Alliot, et se mit, le 9 janvier 1666, entre les mains d'un homme qui se disait natif de Milan, dont les remèdes n'eurent point d'autre effet que de hâter sa mort. Haller prétend que la poudre qu'Alliot employait dans la cure du cancer était faite avec l'arsenic rouge dissous dans l'eau-forte, et ensuite précipité par l'addition du vinaigre de saturne. Il édulcorait ce précipité par douze lotions d'eau simple; et dès qu'il lui paraissait insipide, il y faisait brûler de l'esprit de vin par cinq ou six fois. Dom Hyacinthe Alliot convient que c'était là le secret de son grand-père. — On a quelques dissertations de la façon du médecin qui fait le sujet de cet article; elles parurent à Pont-à-Mousson, en 1663, sous ce titre: *Theses medicæ de motu sanguinis circulato, et de morbis ex aere, præsertim de arthritide.* On encore: — *Epistola de cancro apparente. Barri*, 1664. — *Nuntius profligati sine ferro et igne carcinomatis missus ducibus itineris Hippocrate et Galeno, ad chirurgiæ studiosos.* 1664, in-12.

Apr. J.-C. 1661. — VALLISNIERI (Antoine) naquit le 3 mai 1661 à Trasilico, château du petit pays de Carfagnana dans le Modénais, de Laurent Vallisnieri qui en était gouverneur pour le duc de Modène, et de Marie-Lucrèce Davini, d'une ancienne famille de Reggio. Ce fut dans cette ville qu'il acheva le cours de ses premières études, qu'il avait commencées à Scandiano et continuées à Modène; ce fut aussi à Reggio qu'il s'appliqua à la philosophie et soutint des thèses sur cette science, qu'il dédia au prince Louis d'Este. En 1683 il passa à Bologne où il suivit les leçons des plus célèbres professeurs de la faculté de médecine, mais il s'attacha par préférence à Salani et à Malpighi. Les progrès qu'il fit sous ces habiles maîtres lui méritèrent le bonnet de docteur qu'il obtint en 1685; et comme il voulut se perfectionner dans la profession qu'il avait embrassée, il s'arrêta à Bologne jusqu'en 1687, uniquement occupé de la pratique de la médecine, de l'étude de l'anatomie, de la botanique et de l'histoire naturelle. Enfin, pour ne rien négliger de tout ce qui pouvait augmenter son savoir dans l'art important qu'il ambitionnait d'exercer avec distinction, il passa à Venise où il s'appliqua à la cure des maladies sous le médecin Florio, et à la chirurgie sous Jacques Grandi. La réputation de Jacques-Pompée Sacco, qui enseignait à Parme, l'engagea encore à aller prendre ses leçons. — Suffisamment instruit, il retourna à Scandiano, en 1689, et se mit à y faire la médecine; mais il ne s'appliqua pas moins à l'histoire naturelle, pour laquelle il avait toujours eu la plus forte inclination. L'étude des insectes qu'il cultiva, à l'exemple de Goedart, de Swammerdam, de Malpighi, de Redi et d'autres savants, le conduisit aux belles découvertes que l'on trouve dans ses ouvrages. Sa réputation perçait insensiblement; on ne tarda même pas à lui procurer l'occasion de mettre ses talents au grand jour. En 1700, il obtint la chaire ex-

traordinaire de pratique dans les écoles de la faculté de Padoue, où il remplaça Sacco, son ancien maître, qui était monté à la chaire ordinaire de théorie; et il conserva ce poste jusqu'en 1709, où les réformateurs de l'université de Padoue lui donnèrent la seconde chaire de théorie, vacante par la mort d'Alexandre Borromée. Les leçons publiques et les malades prirent beaucoup sur le temps que Vallisnieri destinait à la composition de ses ouvrages; mais plus il se voyait de devoirs à remplir, plus il redoublait d'ardeur et d'industrie pour faire face à toutes ses occupations. Sa promotion à la première chaire de théorie, en 1711, dans laquelle il succéda à Dominique Guglielmini, ne dérangea même pas le train de vie qu'il avait embrassé depuis long-temps. Tout au contraire, il s'imposa de nouvelles obligations; et comme il préférait Hippocrate à tous les anciens médecins, il se chargea encore d'expliquer les aphorismes de cet auteur dans ses leçons ordinaires. — L'estime du public et les honneurs sont les récompenses les plus flatteuses qu'on puisse accorder aux grands hommes, et elles furent celles que Vallisnieri mérita. Il avait été agrégé, dès l'an 1707, à l'académie des Curieux de la nature, sous le nom de Philagrius. Peu de temps après, il fut reçu dans la Société royale de Londres: quant aux académies d'Italie, il n'en est presque aucune qui ne l'ait mis au nombre de ses membres. On lui offrit, en 1720, la place de médecin du pape Clément XI, que la mort de Lancisi avait laissée vacante; mais son attachement à l'université de Padoue l'empêcha de l'accepter. Il refusa même la première chaire de la faculté de médecine de Turin, qu'on lui présenta encore en 1720, avec des appointements capables de tenter une âme moins désintéressée que la sienne. En 1728, le duc de Modène le créa chevalier, de son propre mouvement, par lettres patentes du 30 janvier, qui accordaient la même qualité à tous ses descendants aînés. C'est ainsi que Vallisnieri eut l'avantage flatteur de voir son mérite généralement reconnu, sans qu'il cessât pour cela de travailler à augmenter sa réputation par l'acquisition de nouveaux talents. Mais cet homme, à qui rien n'avait pu faire suspendre ses travaux, se vit arrêté, dans sa course la plus brillante, par la pleurésie qui le surprit à Padoue dans la soixante-neuvième année de son âge, et qui le mit au tombeau le 28 janvier 1730. — Ce médecin était d'une constitution robuste, d'une taille avantageuse et bien prise, d'une physionomie revenante et d'une conversation agréable. Il s'était acquis l'estime et l'amitié d'un grand nombre de personnes distinguées, et il avait un commerce littéraire très-étendu avec les hommes les plus savants d'Italie, d'Angleterre, d'Allemagne, de la Hollande et de la Suisse. Il a laissé de sa femme, Laure Mattacodi, qui était d'une ancienne famille de Reggio, un fils âgé de vingt-cinq à vingt-six ans, docteur en droit à Padoue. — Sa bibliothèque était riche, et son cabinet plus riche encore; il y avait amassé toutes sortes de raretés de la nature et de l'art, qui formaient la collection la plus nombreuse et la mieux choisie de l'Italie. Ce savant n'a rien écrit qu'en sa langue maternelle, si l'on excepte les observations qu'il a communiquées à l'académie des Curieux de la nature. Outre plusieurs pièces de sa façon qu'on trouve dans les papiers publics de son pays, il a fait imprimer beaucoup d'ouvrages qui traitent de la médecine, de l'histoire naturelle, des insectes, etc. Voici leurs titres: *Dialogi fra Malpighi e Plinio intorno la curiosa origine di molti insetti*. Venise, 1700, in-12. — *Considerazione interno al creduto cervello di bue impietrito*. Padoue, 1707-1710, in-4°. Il y examine la description d'un cerveau pétrifié, donnée par Duverney à l'Académie des sciences de Paris en 1703, et il prétend qu'on a pris une exostose du crâne pour une pétrification du cerveau. — *Prima raccolta di osservazioni ed' esperienze*. Venise, 1710, gr. in-8°. — *Considerazioni ed' esperienze intorno la generazione de' vermi del corpo umano*. Padoue, 1710, in-4°. — *Nuove osservazioni ed' esperienze intorno all' ovaia scoperta ne' vermi tondi dell' uomo, è de' vitelli, con varie lettere spettanti all' istoria medica è naturale*. Padoue, 1713, in-4°. L'auteur prétend que les vers qui sont dans les premières voies pondent des œufs qui, venant à éclore, produisent de nouveaux vers. — *Esperienze ed' osservazioni spettanti all' istoria medica è naturale*. Padoue, 1713, in-4°. — *Istoria del cameleonte africano è di vari animali d'Italia*. Venise, 1715, in-4°. Cette description du caméléon est plus complète que celles que Dominique Panaroli, Perrault et Duverney ont données. A cette occasion, l'auteur attribue

les différentes couleurs des animaux à une liqueur colorée qui s'épanche dans les interstices de la peau.—*Istoria della generazione dell uomo è degli animali, se sia da vermicelli spermatici*, etc. Venise, 1721, in-4°. Il y adopte l'opinion des ovaristes, et il y réfute plusieurs points de doctrine adoptés par Andry, médecin de la faculté de Paris, qui a donné un traité de la génération des vers. Il déclare d'ailleurs que les animalcules spermatiques, supposant la réalité de leur existence, n'ont aucun rapport avec la propagation de l'espèce. — *De' corpi marini che su monti si trovano, della loro origine, è dello stato del mondo avanti il diluvio, nel diluvio, è dopo il diluvio; lettere critiche, etc., alle quali s'aggiungono tre altre lettere critiche contra le opere del sign. Andry Francese, è suoi Giornali*, etc. Venise, 1721, in-4°. — *Giunta di lettere medico-fisiche sia del Vallisnieri a' letterati scritte, sia da' letterati à lui*. Padoue, 1726, in-4°. — *Dell' uso è dell' abuso delle bagnature, è bevande calde o fredde*. Modène, 1726, in-4°. Il passe en revue les avantages et les inconvénients des bains et des boissons chaudes ou froides, et il paraît donner la préférence aux boissons chaudes, quoiqu'il soit d'avis que l'eau froide, tant en bain qu'en boisson, puisse être utile à bien des égards. — *Lezione academica intorno l'origine delle fontana*, etc. Venise, 1726, in-4°. C'est la seconde édition que l'auteur a enrichie de plusieurs pièces nouvelles, pour appuyer son système sur l'origine des fontaines. — Le fils de Vallisnieri a fait imprimer le recueil des ouvrages de ce médecin, sous ce titre : — *Opere fisico-mediche contenenti un gran numero trattati, osservazioni, ragionamenti è dissertazioni sopra la fisica, la medicina è la storia naturale*. Venise, 1733, deux volumes in-folio, avec figures. Il n'est presque point de partie de l'histoire naturelle que l'auteur n'ait perfectionnée par ses études et ses recherches. Il inspira son goût aux Italiens, à qui il a fait souvent le reproche de préférer la diction brillante et les saillies de l'esprit à l'observation des merveilles de la nature. C'est à cet objet intéressant qu'il a voulu les ramener par son exemple.

Apr. J.-C. 1662 *env.* GEHEMA (Jean-Abraham), chevalier polonais, était fils de Jacques, staroste et chambellan du roi de Pologne. Il ne parut point d'abord qu'il était fait pour l'étude ; car il s'occupa uniquement de gérer lui-même son bien à la campagne, et passa ensuite au service militaire. Mais ayant eu occasion d'aller en Hollande, il prit un tel goût pour les sciences pendant son séjour à Utrecht et à Leyde, qu'après avoir étudié la philosophie de Descartes sous Henry du Roi, il abandonna l'emploi qu'il avait dans les troupes, s'appliqua à la médecine sous Corneille Bontekoë, et fut reçu docteur. Il exerça d'abord sa profession dans le Holstein, où il servit dans les troupes danoises en qualité de médecin. Il passa ensuite à Hambourg, puis à la cour de Gustrow, où il demeura depuis 1688 jusqu'en 1695. Il se rendit enfin à Berlin et parvint à la place de médecin du roi de Prusse. Le roi de Pologne l'honora aussi de ce titre. —Gehema a écrit plusieurs ouvrages en allemand, sur la cure de la goutte par le moxa; sur les devoirs des médecins d'armée, des médecins de cour, des apothicaires, des nourrices, sur l'excellence du thé, et sur plusieurs autres matières. Il a aussi donné quelques traités en latin, dont voici les titres ; mais il faut remarquer qu'il n'est que le traducteur du premier, qui fut composé en hollandais par son maître Bontekoë, dont il a suivi aveuglément la doctrine : — *Diatriba de febribus. Hagæ Comitis*, 1683, in-8°. — *Decas observationum medicarum. Bremæ*, 1686, in 8°. — *De morbo vulgo dicto plica polonica, litterulæ. Hagæ Comitis*, 1683, 1685, in-8°. *Hamburgi*, 1683, in-12. — *Observationes chirurgicæ. Hamburgi*, 1686, in-12. *Francofurti*, 1690, in-12. — *Diætetica vera sanæ rationi et experientiæ certæ innixa. Sedini*, 1690, in-12.

Apr. J.-C. 1662.—LOCHNER (Michel-Frédéric) naquit à Furth, bourg à une lieue de Nuremberg, le dernier jour de février 1662. Il fut envoyé de bonne heure au collége de Nuremberg, où il fit de grands progrès dans les lettres humaines ; mais comme il était d'une santé faible et délicate, on le mit à l'âge de quinze ans entre les mains de son oncle paternel à Wismar, qui prit grand soin de son éducation médicinale et littéraire. Dès que l'âge lui eut affermi le tempérament, on l'envoya à Altorf, où il s'appliqua à la médecine pendant deux ans. Au bout de ce terme, il voyagea en Suisse, en France, en Angleterre, dans

les Pays-Bas; et, à son retour en Allemagne, il ne tarda pas à se rendre encore à Altorf pour y reprendre le cours de ses études académiques. Il soutint une thèse *De nymphomania*, et prit ensuite la route de l'Italie qu'il parcourut, non-seulement en voyageur curieux, mais encore en philosophe qui cherche à s'instruire par l'observation. C'était dans les mêmes vues qu'il avait entrepris son premier voyage; et, pour multiplier les avantages qu'il pouvait attendre de celui-ci, il revint dans sa patrie par la Carinthie, la Stirie, l'Autriche et la Bohême. Jeune encore, mais savant par les fruits qu'il avait retirés de ses études et de ses voyages, il passa pour la troisième fois à Altorf pour y demander le bonnet de docteur, qu'il reçut en 1684 des mains de Jean-Maurice Hoffmann, alors doyen de la faculté de médecine. L'année suivante il entra dans le collége de Nuremberg, dont il fut trois fois doyen; en 1686, le célèbre Volcamer l'associa à l'académie des Curieux de la nature, sous le nom de Périander. Le 5 février 1711, il fut nommé adjoint; et le 26 mars suivant il passa à la charge de directeur de cette illustre compagnie. En 1712, on lui confia l'emploi de médecin de l'hôpital de Nuremberg, qu'il remplit avec la plus grande réputation jusqu'à sa mort arrivée le 15 octobre 1720, dans la cinquante-neuvième année de son âge. Il était alors l'ancien du collége.—Lochner était profondément versé dans la connaissance de l'antiquité et dans l'histoire naturelle. Il a donné plusieurs ouvrages dont la meilleure partie traite des simples exotiques. Voici les titres sous lesquels ils ont paru : — *Papaver ex omni antiquitate erutum, gemmis, nummis, statuis et marmoribus æri incisis illustratum. Norimbergæ*, 1713, in-4°. — *Mungos animalculum et radix. Ibidem*, 1715, in-4°. On doit cette racine à Kœmpfer qui l'a apportée en Europe. — *Commentatio ac ananasa, sive, nuce pinea indica, vulgo pinhas. Ibidem*, 1716, in-4°. — *Nerium, seu, rhododaphne veterum et recentiorum. Ibidem*, 1716, in 4°.—*Rariora Besleriani musæi. Ibidem*, 1716, in-fol. Cet ouvrage a été recueilli par Jean-Frédéric, son fils; il n'en est que l'éditeur. —*Bellini indicum. Ibidem*, 1717, in-4°.— *Heptas dissertationum variarum ad historiam naturalem conscriptarum. Ibidem*, 1717, in-4°. — *De novis exoticis thee et cafe succedaneis, botry Mexicana ambrosioide, ambrosia artemisiæ foliis Malabar, Peruviana egerati foliis, sive, thee de Lima, herba de Paraquay*, café à la sultane, *et oleo sirec, aliisque. Norimbergæ*, 1717, in-4°. — *De pareira brava. Ibidem*, 1719, in-4°.

Après J.-C. 1662. — PAULI (Jacques-Henri) naquit, à Copenhague où il étudia la médecine avec beaucoup de succès. En 1658, il se mit à voyager, mais ce fut avec tant de méthode et de fruit, qu'il rapporta dans sa patrie une infinité de connaissances qu'il avait puisées chez l'étranger. Elles lui méritèrent en 1662, la chaire d'anatomie dans les écoles de l'université de sa ville natale; et comme ses talents ne se bornaient point à la médecine, on lui donna la charge de professeur d'histoire, en 1664, et en même temps le titre d'historiographe du roi Frédéric III. Il abandonna ces emplois dans la suite, et ce fut lorsqu'on le jugea capable d'en occuper d'autres dans les affaires d'état, dont il s'acquitta si bien, que Christiern V l'anoblit en 1697. Pauli ajouta alors à son nom celui de Rosenschild. On a de lui une bonne édition des observations de Bellini sur la structure des reins, et le traité suivant qui est de sa façon : — *Anatomiæ Bilsianæ anatome, occupata imprimis circa vasa mesaraica et labyrinthum in ductu rorifero. Hafniæ*, 1663, in-4°. *Norimbergæ*, 1664, in-4°. *Argentorati*, 1665, in-8°. On a joint aux deux dernières éditions : *Joannis Jacobi Wepferi de dubiis anatomicis epistola cum responsione.*

Apr. J.-C. 1663. — LANZONI (Joseph), naquit à Ferrare le 26 octobre 1663. Il était encore enfant, qu'il montrait déjà l'inclination la plus ardente pour l'étude. Ses parents ne manquèrent pas d'y correspondre en lui donnant les meilleurs maîtres, et ils virent avec plaisir les grands progrès qu'il fit dans la carrière des sciences. Lanzoni se distingua surtout dans ses cours de philosophie et de médecine, qu'il acheva sous Jean-Baptiste Justini, Jérôme Nigrisoli et Hippolyte de Monétis. Il prit le bonnet de docteur en ces deux sciences l'an 1683. Quoiqu'il n'eût que 20 ans, on songea dès lors à lui donner de l'emploi; on tarda même si peu à exécuter ce dessein, qu'il fut nommé professeur ordinaire en 1684. Les talents qu'il avait pour la

chaire firent honneur aux écoles de médecine de Ferrare. Il y enseigna pendant plus de 40 ans. En 1727, il occupa la chaire de physique en qualité de lecteur primaire; et il la remplissait encore, lorsqu'il mourut, le 1er février 1730, âgé de 66 ans.

Quoique Lanzoni n'eût pas fait sa principale affaire de la pratique de la médecine, des cures brillantes lui méritèrent cependant la confiance de plusieurs personnes également illustres par leur naissance et par leur rang. Son plus grand attrait était l'étude; et comme le goût de l'application crût chez lui avec l'âge, il employa à des recherches profondes sur l'antiquité tout le temps que sa profession n'absorbait point. La littérature entrait aussi dans le plan de ses occupations; mais fidèle à ses premiers devoirs, la philosophie et la médecine tenaient toujours la place la plus distinguée dans son esprit. Il était même si versé dans ces deux sciences, que, lorsqu'il s'agitait en Italie quelque question difficile sur des matières qui étaient de leur ressort, on la soumettait presque toujours à son arbitrage. Ce médecin a été le restaurateur et le secrétaire de l'académie de Ferrare. Celle des Curieux de la nature se l'associa sous le nom d'Epicharme; la variété de ses talents, et surtout ceux qu'il avait pour la poésie latine et italienne, lui ont encore ouvert l'entrée de l'académie des Arcades de Rome, des Apatistes de Florence, de la Concorde de Ravenne, des *Incitati* de Faenza, des *Recuperati* de Padoue, etc. On trouve quantité d'observations de la façon de Lanzoni dans les Mémoires de l'Académie impériale d'Allemagne, mais ce sont les moindres de ses productions; quoiqu'en général on soit en droit de lui reprocher de n'avoir pas mis la dernière main à la plupart de ses ouvrages. Voici les titres de ceux qui ont rapport au sujet que je traite:

Additio ad Olai Borrichii dissertationem de lapidum generatione in macro et microcosmo. Ferrariæ, 1687, in-8°. — *Animadversiones variæ ad medicinam anatomicam et chirurgicam facientes. Ferrariæ et Coloniæ*, 1688, in-8°. Il a assez bien écrit sur l'anatomie, quoiqu'il ne se fût guère appliqué aux dissections. — *Scholia ad observationes Henrici a Monichen. Ferrariæ*, 1689, in-8°. — *Zoologia parva. Ibidem*, 1689. — *Dissertatio de iatro-physicis Ferrariensibus qui medicinam suis scriptis exornarunt. Bononiæ*, 1690, in-4°. — *Citrologia curiosa. Ferrariæ*, 1690, 1703, in-12. C'est une dissertation comme celles de l'académie des Curieux de la nature. Au jugement du baron de Haller, elle ne vaut pas mieux que tant d'autres qui surchargent les Mémoires de cette compagnie. — *De balsamatione cadaverum. Ibidem*, 1693, 1704, in-12. *Genevæ*, 1696, 1707, in-12. L'auteur a pris soin de recueillir dans cet ouvrage tout ce que les anciens ont écrit sur cette matière. — *Dissertationes de clysteribus, de quartana, de lacrymis. Ferrariæ*, 1693, in-4°. — *De saliva humana. Ibidem*, 1702, in-4°. — *De usu tabacci et animæ affectionibus. Ibidem*, 1702, in-4°. — *Delle corone e unguenti ne conviti degli antichi.* Cette dissertation imprimée à Ferrare en 1698, in-12, a paru en latin sous ce titre: *De coronis et ungentis in antiquis conviviis exercitatio. Ferrariæ*, 1715, in-8°. — *Adversariorum libri IV. Accedunt XX consultationes medicæ. Ferrariæ*, 1714, in-8°. — On publia à Lausanne, en 1738, le recueil des ouvrages de Lanzoni, tant de ceux que ce médecin avait fait imprimer lui même, que d'autres qu'il a laissés manuscrits dans son cabinet. Ce recueil, auquel on a joint la vie de l'auteur, est en trois volumes in-4°, sous ce titre: — *Josephi Lanzoni, philosophiæ ac medicinæ doctoris, in patria universitate lectoris primarii, S. R. J. academiæ Cæsareo-Leopoldino-Carolinæ naturæ Curiosorum socii, etc. Opera omnia medico-physica et philologica, tum edita hactenus, tum inedita.* — Il y a un autre médecin italien du nom de Lanzoni; c'est Nicolas qui a écrit les ouvrages suivants: — *In pseudo-galenicos, sive in eos qui phlebotomiam, cathartica et vesicantia remedia præscribunt, actiones tres. Neapoli*, 1703, in-8°. — *Vero methodo de serviersi dell'acqua fredda nelle febbri ed in altri mali.* Naples, 1713, in-4°. Ce traité a paru à Naples en latin, sous ce titre: *De usu aquæ frigidæ in febre.* 1714, in-4°.

Après J.-C. 1663. — CERVI (Joseph), médecin italien, né à Parme en 1663, professa pendant quelque temps la médecine dans cette ville, et termina sa carrière le 25 janvier 1748 à Madrid, où la reine Elisabeth l'avait attiré, en lui donnant le titre de premier médecin de Philippe V, roi d'Espagne. Ce fut lui

qui fonda l'académie de médecine de Séville. Le seul ouvrage que l'on connaisse de lui, n'est remarquable que par le luxe typographique et porte le titre suivant : *Pharmacopœa Madritensis*. Madrid, 1739, in-4°.

Apr. J.-C. 1664 *environ*. — DENYS (Jean), docteur en médecine de la faculté de Montpellier, parvint à la charge de conseiller-médecin ordinaire du roi Louis XIV. Il s'est fait de la réputation à Paris par un grand nombre d'expériences, dont la plupart ont été fort applaudies. Il tint chez lui pendant plusieurs années des conférences publiques, où l'on traitait principalement de la physique, des mathématiques et de la médecine. Les personnes habiles dans ces sciences s'y trouvaient régulièrement, mais on n'en excluait pas les savants qui n'étaient d'aucune de ces professions. Ces conférences commencèrent vers l'an 1664, et continuaient encore en 1672. Ce fut en cette année que Denys donna les premiers *Mémoires concernant les arts et les sciences*; il les présenta au dauphin, qui les reçut avec plaisir. Ces mémoires s'imprimaient in-4°, à Paris, chez Léonard, et l'auteur y a souvent donné des extraits d'ouvrages purement historiques. — Dans le temps que ce médecin travaillait à enrichir la physique par ses expériences, on s'occupait ailleurs de la transfusion du sang; méthode imaginée pour corriger promptement les vices de cette liqueur. Richard Lower, qui l'avait pratiquée en 1665, l'annonça en 1666 dans les Transactions philosophiques. Mais Lower ne l'avait pratiquée que sur des animaux, au lieu que Denys l'exécuta d'un animal sur un homme, comme il eut soin de l'apprendre au public dans le Journal des Savants de l'année 1667. Il n'en demeura pas là ; comme il prit à cœur d'accréditer cette méthode, il fit imprimer dans la même année une *Lettre écrite à M. de Montmor touchant une nouvelle manière de guérir plusieurs maladies par la transfusion du sang*. Paris, in-4°; et en 1668, *Lettre touchant une folie invétérée guérie par la transfusion*. Paris, in-4°. Lamy lui a cependant reproché la mort de ce fou prétendûment guéri, de même que celle du noble Suédois, nommé de Bonde. Ces mauvais succès engagèrent le parlement à défendre cette opération; mais Denys n'en fut pas moins partisan jusqu'à la mort.

Apr. J. C. 1664. — PETIT (François), plus connu sous ce nom que sous celui de *Pourfour du Petit*, naquit à Paris le 24 juin 1664, de parents qui étaient dans le commerce, et qu'il perdit étant encore enfant. Ses études lui coûtèrent beaucoup d'application et de peines, et il y réussit peu par un défaut de mémoire qui se montrait également par la difficulté d'apprendre et par celle de retenir. Il ne trouva de la facilité que lorsqu'il fut dans sa seconde année de philosophie; la physique de Descartes, que son professeur enseignait, lui plut et l'attacha. Il était né pour cette étude, et il en a fait toute sa vie le principal objet de son application. Curieux de multiplier ses connaissances à cet égard, il se mit à voyager presque au sortir de son cours; il parcourut la plus grande partie des provinces du royaume de France et la Flandre, observant partout la nature, et recherchant avec soin le commerce des hommes qui l'avaient observée. Un de ceux avec qui la liaison devint plus intime et dont il retira aussi le plus d'instruction, fut M. Blondin, établi à La Rochelle, qui avait une bibliothèque choisie, un jardin de plantes médicinales et un cabinet de curiosités naturelles. Il lui apprit l'anatomie et finit par lui conseiller de se faire médecin. Petit suivit ce conseil, alla à Montpellier vers la fin de 1687, y étudia la médecine sous Chirac, fit un cours de chimie et, ayant reçu le bonnet de docteur, revint à Paris en 1690. Il y suivit les cours d'anatomie de du Verney, ceux de botanique de Tournefort, ceux de chimie de Lémery, et s'acquit bientôt l'estime et l'amitié de ces trois grands hommes. Les années 1691 et 1692 se passèrent dans ces exercices, auxquels il joignit celui de la chirurgie pratique, dont il se mit au fait dans l'hôpital de la Charité. C'était le fort de la guerre commencée en 1688. Petit se présenta pour aller servir dans les hôpitaux de l'armée française, il fut agréé et partit le 1er avril 1693. Il travailla successivement dans les hôpitaux de Mons, de Namur et de Dinant; partout il donna des preuves de son zèle, de son désintéressement et de sa capacité. Il fit établir dans les hôpitaux même des laboratoires de chimie et des chambres d'anatomie; il exerçait encore ses élèves à connaître les plantes, à les cueillir et à les préparer dans la saison et dans les circonstances les plus convenables, soit pour en tirer des remèdes, soit pour les

garder et en faire un sujet d'étude. C'est ainsi qu'il rassembla un grand nombre de plantes qu'il dessécha avec soin; elles firent le commencement d'un herbier de trente gros volumes in-folio, qu'il a laissés.

Il revint à Paris après la paix de Riswick en 1697, et, l'année suivante, il se rendit au camp de Compiègne. Mais la succession à la couronne d'Espagne ayant rallumé la guerre en Europe, Petit fut encore employé dans les hôpitaux. Après la paix d'Utrecht en 1713, il se fixa à Paris, où il fut reçu de l'Académie des sciences en 1722. Trois ans s'étaient à peine écoulés, qu'il obtint la place de pensionnaire anatomiste, vacante par la vétérance de M. du Verney. Ce fut la réputation qu'il s'était acquise dans les différentes parties de son art, qui lui ouvrit l'entrée de cette célèbre compagnie. Il excellait surtout dans la cure des maladies des yeux. Il imagina et fit construire un ophthalmomètre, instrument destiné à mesurer les parties de l'œil, et plusieurs autres machines, pour constater ce qu'il avançait sur toute cette matière, ou pour diriger la main de ceux qui doivent opérer sur cet organe délicat. Une des plus importantes était un globe de verre creux, représentant au naturel un œil dont le crystallin était cataracté. — Cet habile homme mourut à Paris le 18 juin 1741. On remarque dans les écrits qu'il a publiés un style négligé et sans aucun agrément, parce qu'il n'avait jamais su ou voulu savoir ce que c'était que de polir un ouvrage. Renfermé dans les faits et dans les expériences, il s'embarrassait fort peu des phrases. Je ne parlerai point des mémoires qu'il a communiqués à l'Académie, je me borne à dire que ses principaux écrits sont :

Trois lettres d'un médecin des hôpitaux du roi à un autre médecin de ses amis, sur un nouveau système du cerveau. Namur, 1710, in-4°. La troisième contient une critique sur les trois espèces de *chrysosplenium* des Institutions de botanique de Tournefort, trois nouveaux genres de plantes, qui sont la *dantia*, la *prouvenzalia* et le *calamus aromaticus*, et quelques nouvelles espèces. La seconde lettre a quelque rapport avec la première, puisqu'elle traite de la nature du fluide nerveux. — *Dissertation sur une nouvelle méthode de faire l'opération de la cataracte.* Paris, 1725 et 1727, in-12. Il admet le siége de la cataracte dans le cristallin. — *Lettre dans laquelle il est démontré que le crystallin est fort près de l'uvée, et où l'on rapporte de nouvelles preuves de l'opération de la cataracte.* Paris, 1729, in-4°. Il croit que, pour faire cette opération, il faut percer le crystallin, ouvrir la capsule inférieurement et en arrière, sans intéresser la partie antérieure, et déplacer ensuite le crystallin en le poussant par en bas. — *Lettres contenant des réflexions sur ce que M. Hecquet, docteur en médecine, a fait imprimer touchant les maladies des yeux.* Paris, 1729, in-4°. Il y réfute victorieusement l'existence des cataractes membraneuses. — *Lettres contenant des réflexions sur les découvertes faites sur les yeux.* Paris, 1732, in-4°. Il y revendique la méthode de faire l'opération de la cataracte, donnée par M. Ferrein dans une des douze thèses qu'il soutint à Montpellier en 1732; mais d'un autre côté, Ferrein a prétendu que c'était à lui que Petit était redevable de cette méthode. C'est ainsi que les plus grands hommes se disputent sur leurs découvertes, comme s'il n'était pas possible que deux personnes eussent en même temps la même idée.

Après J.-C. 1664. — PACCHIONI (Antoine), célèbre médecin, membre des académies de Bologne, de Sienne et des Curieux de la nature, était de Reggio dans le Modénois, où il naquit en 1664. Il fit ses premières études dans sa patrie, avec beaucoup de succès, et s'appliqua ensuite à la philosophie et aux mathématiques. — Dès qu'il eut fini son cours de médecine, il alla à Rome, où il s'attacha à Malpighi, qui le produisit dans la pratique. L'estime de ce savant maître lui procura la confiance des habitants de Tivoli, chez qui il exerça son art avec beaucoup de réputation pendant près de six ans. Au bout de ce terme, on le rappela à Rome, où il se fit connaître si avantageusement de Lancisi, que ce médecin l'associa à son travail relatif à l'explication des planches d'Eustachi. Tour à tour disciple et ami de Malpighi et de Lancisi, il suivit le goût de ses maîtres et s'occupa beaucoup de la dissection. La dure-mère fut le principal objet de ses recherches anatomiques; mais tout ce qu'il a écrit n'est pas conforme à la vérité. Il a prétendu, entre autres choses, avoir découvert quelques glandes conglobées dans les environs du

sinus longitudinal, pendant que Nuck en a formellement nié l'existence, et que Malpighi, ce scrutateur attentif des glandes, n'en a point parlé. Méry a cependant communiqué à l'Académie des sciences de Paris une observation qui semble appuyer l'assertion de Pacchioni. Mais ce point n'est pas celui sur lequel notre médecin a eu plus à se défendre; son sentiment sur la structure musculeuse de la dure-mère a été combattu par plusieurs anatomistes, et en particulier par Baglivi, Bazani et Fantoni. — A travers ces défauts, les ouvrages de Pacchioni sont estimables par tant d'endroits, qu'ils ont été recueillis sous le titre d'*Opera omnia* avec figures. On les a réimprimés après la mort de l'auteur, arrivée à Rome en 1726; l'édition publiée dans cette ville en 1741, in-4°, est la quatrième édition. Les éditions séparées sont :

De duræ matris fabrica et usu disquisitio anatomica, quam clarissimo Lancisio sacram esse voluit. Romæ, 1701, in-8°. — *Dissertatio epistolaris de glandulis conglobatis duræ meningis humanæ indeque ortis lymphaticis ad piam meningem productis, ad clarissimum virum Lucam Schroekium. Ibidem*, 1705, in-8°. — *Dissertationes binæ ad spectatissimum virum Joannem Fantonum datæ, cum ejusdem responsione, illustrandis duræ meningis et ejus glandularum structuræ atque usibus concinnatæ. Ibidem*, 1713, in-8°. C'est dans ces écrits que sont contenues les défenses de Pacchioni et les objections de Fantoni. — *Dissertationes physico-anatomicæ de dura meninge humana, novis experimentis et lucubrationibus auctæ et illustratæ. Ibidem*, 1721, in-8°. — Parmi les nouvelles pièces dont on a enrichi l'édition de 1741, on remarque : — *Epistola ad Ludovicum Testi de novis circa solidorum et fluidorum vim in viventibus, ac duræ meningis structuram et usum observationibus.* — *Vesicantium damna in multis morbis.* — *Prolapsi cordis historia.*

Apr. J.-C. 1664. — NEBEL (Daniel), membre de l'académie impériale des Curieux de la nature, sous le nom d'Achille II, était d'Heidelberg, où il naquit en 1664. Après de bonnes études, il fut reçu docteur de la faculté de médecine en l'université de cette ville, et parcourut ensuite la Suisse et la France. Voyageur curieux, il remarqua toutes les beautés de l'un et de l'autre de ces pays; mais plus curieux encore de perfectionner et d'augmenter ses connaissances, il s'attacha aux maîtres les plus habiles et fit sous eux de si grands progrès, que peu de temps après son retour à Heidelberg, il fut nommé à la chaire de professeur extraordinaire, dans laquelle il monta en 1691. Témoin de la désolation que les Français portèrent dans sa ville natale, qui fut prise par le maréchal de Lorges en 1693, il ne put soutenir la vue des maux et des cruautés qui dévastaient sa patrie. Il s'enfuit à Marpurg, et il y fut reçu à bras ouverts; on lui donna même une chaire de médecine qu'il remplit jusqu'en 1708, temps auquel il retourna à Heidelberg pour y occuper les charges de premier professeur de la faculté et de médecin de la cour. L'électeur Charles-Philippe le nomma son premier médecin en 1728; mais Nebel ne jouit que peu d'années de cet avantage, car il mourut le 15 mars 1733. On a de lui quantité d'observations dans les Mémoires de l'Académie impériale d'Allemagne, et plusieurs dissertations qu'il a données en différents temps au public, sous ces titres :

De novis inventis botanicis hujus sæculi. Marpurgi, 1694, in-4°. — *Character plantarum naturalis. Francofurti*, 1700, in-12. — *De plantis verno tempore efflorescentibus. Heidelbergæ*, 1706, in-4°. — *De plantis vergente æstate efflorescentibus. Ibidem*, 1707, in-4°. — *De rore marino. Ibidem*, 1710, in-4°. — *De lithotomia. Ibidem*, 1710, in-4°. — *De fœtus extractione et utero. Ibidem*, 1713, in-4°. — Guillaume-Bernard Nebel, fils du précédent, était de Marpurg. Il enseigna la médecine à Heidelberg, fut reçu dans l'académie des Curieux de la nature, et publia les dissertations suivantes : — *Dissertatio physica de mercurio lucente in vacuo. Basileæ*, 1719, in-4°. — *De partu tredecimestri legitimo. Heidelbergæ*, 1731, in 4°. C'est donner bien de l'extension à la grossesse. — *De lethalitate vulneris pericardii. Ibidem*, 1739, in-4°.

Apr. J. C. 1665 *env.* — COHAUSEN (Jean-Henri) naquit, dans le dix-septième siècle, à Hildesheim, ville d'Allemagne dans la Basse-Saxe. Après de bonnes études de médecine et la réception du bonnet de docteur, il alla s'établir à Munster, où il exerça sa profession

avec d'autant plus de célébrité, que sa pratique n'y contribua pas moins que la plupart des ouvrages qu'il donna au public. Ce médecin aimait le travail du cabinet, car le nombre de ses écrits est assez considérable, ainsi qu'il paraît par le catalogue que les bibliographes ont inséré dans leurs recueils. On y remarque :

Neothea. Osnabrugæ, 1716, in-8°. En allemand, Lemgow, 1728, in-8°. En hollandais, Amsterdam, 1719. Il semble que l'auteur a eu en vue de prouver que l'usage du thé ne convient point à tout le monde, et qu'on peut le remplacer par l'infusion de différents mélanges des plantes appropriées à la diversité des malades et des tempéraments. — *Dissertatio satyrica, physico-medico moralis, de pica nasi, sive tabaci sternutatorii moderno abusu et noxa. Amstelodami*, 1716, in-8°. En allemand, Leipsic, 1720, in-8°. Plus rigide encore sur l'usage du tabac que sur celui du thé, Cohausen condamne absolument le premier, et ne le permet qu'aux tempéraments froids et pituiteux. — *Novum lumen phosphoris accensum. Amstelodami*, 1717, in-8°. Il y donne plusieurs observations singulières sur le développement des molécules ignées qui existent dans notre corps, mais la saine raison ne permet pas d'ajouter foi à tout ce qu'il rapporte. — *Ossilegium historico-physicum ad clar. viri Jod. Herm. Nunningii Sepulcretum. Francofurti et Lipsiæ*, 1714, in-4°. L'auteur examine en physicien les urnes sépulcrales de la Westphalie païenne, dont Nunning avait parlé en antiquaire. — *Raptus extaticus in montem Parnassum, sive, Satyricon novum, physico medico-morale in modernum tabaci sternutatorii abusum. Amstelodami*, 1726, in-8°. C'est une nouvelle sortie contre l'usage du tabac. — *Relatio de virtute et usu liquoris vitæ balsamici polychresti. Ibidem*, 1726, in-8°. Cet ouvrage a l'air d'une affiche de charlatan qui annonce un remède de son invention. — *Lucina Ruyschiana, sive musculus uteri orbicularis Ruyschii ad trutinam revocatus. Ibidem*, 1731, in-8°. Il prétend que la découverte de Ruysch n'est ni nouvelle, ni bien constatée. — *Archeus febrium faber et medicus. Ibidem*, 1731, in-12. Après avoir défini la fièvre dans le goût de Van Helmont, il s'étend sur les propriétés et l'usage du quinquina. — *Dissertatio de glossopetris, lapidibus cor-diformibus, etc. Francofurti*, 1746, in-4° et in-8°. — *Hermippus redivivus. Francofurti*, 1742, in-8°. Il y veut prouver l'avantage de l'ancienne méthode de soutenir et de prolonger la vie des vieillards par l'haleine des jeunes filles et la transpiration qui émane de leurs corps. — *Europæ arcana medica. Francofurti*, 1757, deux volumes in-8°. Cet ouvrage est extrait des mélanges de l'académie des Curieux de la nature.

Apr. J.-C. 1665 *env.*—TILING (Mathias), de Jévern en Westphalie, prit le bonnet de docteur en médecine à Rintlen en 1625. L'université de cette ville était encore au berceau, car sa fondation ne date que de 1621. Elle avait conséquemment besoin de professeurs qui lui donnassent de la célébrité, et Tiling fut un de ceux qui y contribuèrent par leurs leçons. Il remplit la première chaire en 1669, et parvint bientôt après à la charge de médecin de la cour de Hesse. En 1674, il fut reçu dans l'académie impériale des Curieux de la nature, sous le nom de Zephyrus II; il méritait cet honneur par le soin qu'il avait pris de communiquer ses observations à cette compagnie de savants. Ce médecin mourut en 1685, après avoir donné beaucoup d'ouvrages au public, dont quelques-uns ont rapport à l'anatomie. Mais entraîné par l'exemple de tant d'autres écrivains, il s'est moins occupé à faire des recherches sur la structure du corps humain, qu'à répéter ce qui avait été dit avant lui. Quels que soient ses ouvrages, je ne puis me dispenser d'en donner les titres et les éditions :

De tuba uteri, deque fœtu nuper in Gallia, extra uteri cavitatem, in tuba concepto, exercitatio anatomica. Rinthelii, 1670, in-12. — *Anchora salutis sacra, seu de laudano opiato. Francofurti*, 1671, ni-8°. — *De placenta uteri disquisitio anatomica. Rinthelii*, 1672, in-12. — *De admiranda renum structura, eorumque usu. Francofurti*, 1672, in-12. — *Anatomia lienis ad circulationem sanguinis, aliaque recentiorum inventa accommodata. Rinthelii*, 1673, 1676, in-12. — *Disquisitio physico medica de fermentatione, sive, de motu intestino particularum in quovis corpore. Bremæ*, 1674, in-12. — *Prodromus praxeos chymiatricæ. Rinthelii*, 1674, in-8°. — *De febribus petechialibus tractatus. Francofurti*, 1676, in-8°. — *Digressio physico anatomica curiosa*

de vase brevi lienis, ejusque usu in corporis humani œconomia. Mindæ, 1676, in-12. — *Rhabarbarologia, seu, curiosa rhabarbari disquisitio. Francofurti*, 1679, in-4°. — *De recidivis tractatus aureus. Mindæ*, 1679, in-12. — *Cinnabaris mineralis, seu, minii naturalis scrutinium. Francofurti*, 1681, in-8°. — *Lilium curiosum, seu, accurata lilii albi descriptio. Ibidem*, 1683, in-8°. — *Opiologia nova, modernis artis, medicæ principiis superstructa. Ibidem*, 1697, in-4°.

Après Jésus-Christ 1665 *environ.* — RBOECKHUYSEN (Benjamin VAN), écrivain hollandais du dernier siècle, est cité par M. Paquot qui en parle plus au long qu'aucun des auteurs qui se sont appliqués à la matière que je traite. après ses premières études et son cours de philosophie, il passa aux écoles de médecine et prit le bonnet de docteur en cette science. Revêtu de ce titre, il commença par être médecin dans les armées ; mais les soins qu'il se donna pour bien s'acquitter de cet emploi ambulant, lui en méritèrent un sédentaire; on le nomma médecin des ville et forts de Boisleduc, et en même temps professeur de philosophie et de médecine dans l'école de cette ville. Il fut encore l'un des médecins ordinaires de Charles II, roi d'Angleterre, auquel il ne survécut que peu d'années; car on met sa mort en 1686. On a de lui l'ouvrage suivant :

OEconomia corporis animalis, sive, cogitationes succinctæ de mente, corpore et utriusque conjunctione, juxta methodum philosophiæ Cartesianæ deductæ. Noviomagi, 1672, in-12. *Amstelodami*, 1683, in-4°. *Goudæ*, 1685, in-8°, sous le titre d'*OEconomia animalis ad circulationem sanguinis breviter delineata. Hagæ Comitis*, 1687, in-4°, sous celui de *Rationes philosophico medicæ theoretico-practicæ.* Sa physiologie est vraiment toute cartésienne; il pousse même l'esprit de système jusqu'à supposer un feu dans le cœur, au moyen duquel le sang est tellement raréfié, qu'il est obligé de prendre la route des artères.

Apr. J.-C. 1665. — WOODWARD (Jean) naquit, le 1er de mai 1665, dans une famille noble du comté de Derbi en Angleterre. Malgré les avantages qu'il pouvait tirer de sa naissance, soit du côté des sciences, soit du côté de l'état militaire, on le mit à l'âge de seize ans chez un tisserand de Londres, qui fut chargé de lui apprendre son métier. Mais Pierre Barwick, médecin de cette ville, l'arracha bientôt de son atelier, le fit étudier, et le retint chez lui pendant huit ans. Animé par les bienfaits de son protecteur, Woodward saisit le goût que Barwick lui inspira pour l'étude, et fit de grands progrès dans les lettres latines et grecques. Il fit même ensuite ses cours de philosophie et de médecine avec tant de succès, qu'avant la prise de bonnet en cette dernière science, il fut jugé capable de l'enseigner publiquement dans le collége de Gresham. Ce fut en 1692 qu'il y remplaça le docteur Stillingfleet. En 1693, il entra dans la Société royale de Londres, et après avoir reçu les honneurs du doctorat à Cambridge en 1696, il devint membre du collége de Pembrock de la même ville; mais il se fit incorporer en 1702, à celui des médecins de la capitale. — Woodward eut toute la vie un goût décidé pour l'histoire naturelle, et ce fut principalement par ses connaissances en ce genre qu'il mérita la considération dont il a joui. Suivant les journalistes de Trévoux, il mourut dans le sein de la religion romaine le 25 avril 1728; et selon les papiers anglais, il fonda à Cambridge une chaire de physique, avec charge au professeur d'expliquer son Histoire naturelle de la terre et de disserter sur l'état et les progrès de la médecine. On ajoute qu'il légua à l'université de cette ville deux riches cabinets qui contenaient tous les fossiles d'Angleterre.

L'Histoire naturelle de la terre parut en anglais en 1695, in-8°; mais cet ouvrage a été jugé si important, qu'on en a publié des éditions en d'autres langues. Telles sont les suivantes : — *Specimen de terra et corporibus terrestribus, speciatim de mineralibus. Tiguri*, 1704, in-8°. La traduction est de la main de Jean-Jacques Scheuchzer. — *Naturalis historia telluris illustrata et aucta, una cum ejusdem defensione. Accedit methodica et ad ipsum naturæ normam instituta fossilium in classes distributio. Londini et Roterodami*, 1714, in-8°. — *Géographie physique, ou essai sur l'histoire naturelle de la terre.* Paris, 1735, in-4°, par Noguez. — Benjamin Holloway a donné une édition anglaise de cet ouvrage, avec quelque nouveaux

traités. Londres, 1726, in-8°. Il y a aussi une édition allemande. Erfurt, 1745, in-8°. — C'est en sa langue maternelle que Woodward a publié l'état de la médecine et des maladies, avec des recherches sur les causes de l'accroissement de celles-ci, en particulier de la petite vérole, et des remarques sur la nouvelle méthode de purger dans le traitement de la dernière. Il fit imprimer cet ouvrage à Londres en 1718, in-8°. C'est une vraie satire contre la pratique et les médecins de son temps, surtout contre le docteur Freind, qui donna une réponse à cet écrit, sous le nom du docteur Byfield. Mead fut aussi impliqué dans cette dispute littéraire, qui fut poussée avec assez de vivacité et d'aigreur de part et d'autre. On a une traduction latine de l'état de la médecine, sous ce titre: — *Medicinæ et morborum status. Accedit etiologia incrementi eorum in hisce temporibus, specialim de variolis. Tiguri*, 1720, in-8°. — Mais les ouvrages de ce médecin ne se bornent point à ceux qu'on vient de citer. Il y a encore deux traités en anglais de sa façon, qui parurent après sa mort. Celui sur les fossiles et la méthode de les ranger fut publié à Londres en 1728, in-8°; le Catalogue des fossiles d'Angleterre fut imprimé dans la même ville en 1729, deux volumes in-8°. Apparemment qu'on a soustrait l'un et l'autre de la cassette où Woodward avait renfermé ses manuscrits; car il avait ordonné aux exécuteurs de son testament de les brûler d'abord après son enterrement.

Après J.-C. 1665. — BURETTE (Pierre-Jean), docteur en médecine de la faculté de Paris, pensionnaire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, professeur de médecine au Collége royal de France, était de Paris, où il vint au monde le 21 novembre 1665, de Claude Burette et de Marie Fortet, bourgeois de la même ville. Son père, originaire de Nuits en Bourgogne, était fils d'un chirurgien des plus accrédités de cette province, et d'une mère qui joignit aux devoirs essentiels de son état, beaucoup d'inclination pour la musique. Jouant avec distinction de la harpe et du clavecin, elle fit part de ses talents à son fils, Claude Burette, qui, peu après son cours de philosophie, s'étant trouvé dans la nécessité de faire usage de ces mêmes talents, les perfectionna, les fit briller à Lyon et ensuite à Paris, où il se maria. Le parti qu'il tira de la musique dans cette ville, l'engagea à l'enseigner à son fils. Pierre-Jean l'apprit en même temps qu'il apprenait à lire; et à l'aide d'une petite épinette proportionnée à sa taille, il parvint à en jouer avec tant de grâce et de justesse, qu'à l'âge de huit ans, il passait pour un prodige en ce genre. Louis XIV en ayant ouï parler, voulut que son père l'amenât quelquefois avec lui à Saint-Germain, où il allait presque tous les mois jouer de la harpe en présence du roi qui paraissait toujours l'entendre avec un nouveau plaisir. Le jeune Burette plut également à Louis XIV. Mais comme le goût du prince décide ordinairement celui de la cour et de la ville, on ne croyait pas donner à ses enfants un bon maître de musique vocale ou instrumentale, si on ne leur donnait un des deux Burette; et le bon ton étant encore de donner le fils par préférence, bientôt il ne put suffire au nombre d'écoliers qui se présentaient, quoiqu'il fût difficile dans le choix de ses élèves, et qu'il mît ses leçons à un très-haut prix. — Malgré cette réputation, le jeune Burette aspirait à quelque chose de plus élevé; il forma son plan, rassembla par ses petites épargnes des grammaires et des dictionnaires, les meilleurs auteurs grecs et latins, avec leurs versions les plus estimées, et se rendit ces deux langues très-familières. Il y avait déjà près de cinq ans qu'il employait une partie des nuits à cette étude, lorsqu'il se déclara à son père, et lui fit connaître son plan, ses projets, et la manière dont il s'était conduit. Il avait alors dix-huit ans. Burette le père ne fut pas plutôt informé du dessein de son fils, qu'il le laissa maître de son choix; et dès ce moment, celui-ci n'employa plus la musique que pour son délassement particulier. Les progrès qu'il avait faits dans ses études secrètes, le mirent tout à coup en état de paraître au collége d'Harcourt, où il brilla entre les jeunes philosophes, et passa maître-ès-arts, après avoir soutenu ses thèses avec beaucoup d'applaudissements. Il obtint ensuite, et avec la même distinction, les grades de bachelier et de licencié dans la faculté de médecine de Paris, où il reçut le bonnet de docteur en 1690. Il passa les deux années suivantes à accompagner régulièrement, dans leurs principales visites, divers médecins accrédités qui avaient des bontés pour lui. Au retour de ces visites, il avait coutume de

rédiger par écrit les observations qu'il avait faites sur la nature et les symptômes des maladies, sur la diversité des avis qu'il avait ouï proposer, sur la différence des traitements et des succès. Eclairé par cette expérience raisonnée, il se chargea ensuite d'agir par lui-même; il eut soin des malades de plusieurs charités particulières de Paris, et s'attacha enfin à la maison de la Charité au faubourg Saint-Germain, qu'il gouverna en chef près de trente-cinq ans, sans interruption.

Dès l'année 1698, il fut chargé par la faculté de médecine de donner des leçons de matière médicale, que cette compagnie avait résolu de remettre en honneur, conformément à ses statuts. Burette accepta cette mission, et, pour bien la remplir, il composa en latin un traité complet, dont il dictait chaque jour un ou deux chapitres, accompagnés de la démonstration de toutes les drogues simples et de toutes les plantes usuelles dont il y est parlé. Attentif à ne rien négliger pour l'instruction des jeunes étudiants qui le suivaient, il avait traduit et rédigé en tables les éléments de botanique que Tournefort avait d'abord publiés en français; et ce sont ces mêmes tables dont Tournefort lui-même s'est servi dans la suite pour mettre son propre ouvrage en latin. — En 1703, la faculté nomma Burette professeur en chirurgie latine; et à cette occasion, il composa un traité sur les opérations chirurgicales qui fut trouvé si exact et si méthodique, que ses successeurs se déterminèrent à le dicter à leur tour. En 1710, il fut nommé par le roi à la chaire de médecine vacante au Collége royal par la mort de M. Enguehard, célèbre médecin de la faculté. Il a rempli cette chaire avec toute la distinction qu'il mettait dans ce qu'il entreprenait. Au mois d'août 1715, il fut appelé à la cour pour la dernière maladie de Louis XIV. Son mérite seul fit penser à lui; car il n'avait jamais cultivé, ni M. Fagon, ni aucun des médecins de la cour.

Burette, qui répandait tant de lumières dans les leçons qu'il donnait au Collége royal, avait lui-même beaucoup fréquenté ce collége dans sa jeunesse; il y avait pris les leçons d'hébreu, de syriaque et d'arabe, pour n'être point arrêté dans la lecture que dès-lors il se proposait de faire des historiens sacrés et profanes, des œuvres d'Avicenne, d'Averroës et de quelques autres médecins arabes. Il avait aussi appris, en son particulier et sans maître, l'espagnol, l'italien, l'allemand et l'anglais, et il en savait assez pour entendre les livres écrits en ces langues. Tant de talents l'ayant fait connaître de bonne heure très-avantageusement, il fut reçu en 1705 à l'Académie des belles-lettres, en qualité d'élève; il eut en 1711 une place d'associé, et une de pensionnaire en 1715. La même année 1715, il fut nommé censeur royal des livres, et en 1716, il fut choisi pour travailler au Journal des Savants. En 1718, il fut commis à la recherche des livres de médecine et d'histoire naturelle, dont on pouvait augmenter la bibliothèque du Roi. Personne n'était plus en état que lui de faire face à cette commission; car n'ayant jamais voulu se marier, il s'occupa toute la vie de la collection des plus excellents livres, pour s'en former une bibliothèque choisie, et c'était à cela qu'il bornait ses soins domestiques. Il mourut le 19 mai 1747, des suites d'une attaque d'apoplexie qui le fit languir près de deux mois. On ne tarda point à travailler au Catalogue de ses livres qui fut imprimé en 1748, en trois volumes in-12.

Ce médecin a laissé manuscrits deux traités, l'un *De morbis omissis*, l'autre *De aquarum Galliæ medicatarum natura, viribus et usu*. Ce dernier, qui est le résultat des leçons qu'il a dictées au Collége royal, est passé dans les mains de M. de Begue de Presle, docteur régent de la faculté de médecine de Paris. Mais ce n'est pas là tout ce qu'il a fait; les Mémoires de l'Académie des belles-lettres sont pleins de ses ouvrages. On y trouve des dissertations sur la danse, les jeux, les combats, la course, la musique des anciens. Celles qui roulent sur cette dernière matière, furent attaquées par le père Bougeant qui s'amusait quelquefois de la musique. L'académicien soutenait que les anciens avaient connu le concert à plusieurs parties. L'abbé de Châteauneuf se déclara pour lui, et Burette, fort de l'autorité d'un tel homme et de celle de Plutarque, terrassa ses adversaires. Voici le titre de l'ouvrage qu'il publia sur la musique : *Dialogue de Plutarque sur la musique, traduit avec des remarques*. Paris, 1735, in-4°.

Apr. J.-C. 1665. — CAMERARIUS (Rodolphe-Jacques), fils d'Elie-Rodolphe, naquit à Tubingue le 17 de février

1665. Il étudia la philosophie dans les écoles de sa ville natale, et passa ensuite à celles de médecine, où il fit des progrès surprenants. Mais, moins content de lui-même que ne l'étaient ses maîtres, il voulut en suivre d'autres, pour augmenter sous eux la masse de ses connaissances; et à cet effet il parcourut les principales villes d'Allemagne pendant l'année 1685, en conversant partout avec les médecins les plus célèbres. De l'Allemagne il passa en Hollande, et après avoir vu ce qu'il y avait de plus curieux dans ce beau pays, par rapport à la médecine, il s'arrêta à Leyde, où il fut très assidu aux leçons et aux démonstrations des professeurs de l'université de cette ville. Il savait déjà l'italien et le français, qu'il avait appris dans la maison paternelle; mais comme il se proposait d'aller en Angleterre au sortir de la Hollande, il prit des leçons de langue anglaise pendant son séjour à Leyde, et il y fit assez de progrès pour lier conversation avec les personnes qu'il se proposait de voir. Muni de ce secours si nécessaire à un homme qui voyage et qui veut connaître les beautés du pays qu'il parcourt, il arriva en Angleterre, où ses lettres de recommandation lui donnèrent un accès facile chez les savants de ce royaume. De là il se rendit à Paris, et demeura pendant cinq mois dans la maison de M. Mareschal, alors chirurgien de l'hôpital de la Charité, qui lui procura d'utiles connaissances dans cette capitale. En quittant la France, il traversa la Savoie pour passer en Italie; et après avoir examiné ce que Venise, Rome et les villes principales de ce pays ont de plus curieux, il revint chez lui par la Suisse, et arriva à Tubingue en 1687. Peu de temps après, il reçut le bonnet de docteur en médecine des mains de son père et, en 1688, il fut nommé professeur extraordinaire et inspecteur du jardin botanique. Presqu'en même temps, l'illustre Schroeck l'agrégea au collége des Curieux de la nature; et comme on s'empressait à mettre ses talents à profit, on lui donna, en 1689, la chaire ordinaire de physique, qu'il remplit dignement jusqu'en 1695. Ce fut en cette année que son père mourut, et il lui succéda dans la place de professeur primaire — Ce médecin a épousé Christine-Magdeleine Craftt, dont il a eu dix enfants. Alexandre, docteur en médecine et membre de l'académie des Curieux d'Allemagne, sous le nom d'Hector IV, fut adjoint à son père dans l'inspection du jardin botanique, et lui survécut jusqu'au 11 de novembre 1736, qu'il mourut âgé seulement de 41 ans. Henri s'appliqua tout entier à l'étude de la philosophie. Ce bon père goûtait déjà le plaisir de les voir l'un et l'autre faire les plus grands progrès dans l'étude des sciences, lorsqu'il fut attaqué d'un crachement de sang, qui le jeta au bout de deux ans dans le dernier degré de la phthisie pulmonaire, dont il mourut le onzième jour de septembre 1721, à l'âge de 56 ans. Nous avons de lui :

De sexu plantarum epistola. Tubingæ, 1694. Ce petit ouvrage est plein d'érudition; l'élégance du style en relève même considérablement le mérite. Il y a fait voir que les graines sont rarement propres à reproduire les plantes, lorsqu'elles viennent des fleurs qui ont été dépouillées de leurs étamines. Il y a fait voir encore qu'il était important de fixer l'arrangement des plantes, et il les distribue lui-même de façon à croire qu'il a jeté le fondement du système que le savant Linnæus a établi dans la suite. — *De acidulis nidernovensibus. Tubingæ*, 1710, in-4°. — *Specimen experimentorum circa generationem hominis et animalium. Ibidem*, 1715, in-4°. — *De consilio anglicano ad podagram internam. Ibidem*, 1716, in-4°. — *De blasiano balneo.*

Apr. J.-C. 1666 *envir.* — GAYANT (Louis), ancien prévôt de la compagnie des chirurgiens de Paris, était de Clermont en Beauvoisis. Il passa pour un des meilleurs anatomistes de son temps, et à ce titre il fut choisi, en 1666, pour entrer dans l'académie que Louis XIV établissait à Paris, sous la dénomination d'Académie royale des sciences. Ses fréquentes dissections, tant publiques que particulières, lui donnèrent occasion de vérifier les découvertes des anatomistes qui l'avaient précédé. Témoin des recherches que Pecquet faisait alors, il contribua par ses conseils à la découverte du canal thoracique que ce médecin a heureusement démontré. — Gayant mourut à Mastrecht le 19 octobre 1673, où il était en qualité de chirurgien consultant des armées de Lous XIV. Le catalogue de la bibliothèque de M. Astruc contient un ouvrage de la façon de ce chirurgien, imprimé à Francfort en 1668, in-4°, sous ce titre : *Com-*

municatio ductus thoracici cum emulgente.

Apr. J.-C. 1666. — COLE (Guillaume) fut reçu docteur en médecine à Oxford, le 5 de juillet 1666, et alla faire sa profession à Bristol. Il ne se borna pas aux travaux de la pratique, il s'occupa encore de ceux du cabinet, d'où sont sortis les ouvrages suivants : — *Cogitata de secretione animali. Oxonii*, 1674, in-12. *Hagæ Comitis*, 1681, in 12, avec l'*OEconomia animalis* de Charleton. On le trouve aussi dans la Bibliothèque anatomique par Leclerc et Manget. Comme l'auteur attribue toutes les séparations des humeurs aux glandes, il multiplie tellement le nombre de ces organes, qu'il en met dans presque toutes les parties du corps. — *Practical essay concerning the late frequency of apoplexies.* Oxford, 1689, in-8°. Londres, 1693, in-8°. — *Novæ hypotheseos, ad explicanda febrium intermittentium symptomata et typos excogitatæ, hypotyposis. Londini*, 1693, in-8°. *Amstelodami*, 1698, in-8°. Il s'y déclare partisan du quinquina. — *Disquisitio de perspirationis insensibilis materie et peragendæ ratione. Londini*, 1702, in-8°. Quoique tout ce qu'il avance soit uniquement fondé sur la théorie, il développe assez bien les différents phénomènes de la transpiration; il tombe cependant de temps en temps dans quelques écarts. — Il ne faut pas confondre ce médecin avec un autre Guillaume Cole, qui était d'Adderbury dans le comté d'Oxford. Celui-ci fut reçu bachelier ès-arts dans l'université de cette capitale le 18 février 1650, et passa ensuite à Putney, près de Londres, où il s'appliqua avec tant de soin et de succès à la botanique, qu'il acquit en peu de temps la plus grande réputation dans cette partie. En 1660, il devint secrétaire du docteur Dappa, évêque de Winchester; mais cet emploi ne lui fit rien diminuer de son ardeur pour l'avancement de la botanique; la mort seule l'arrêta dans sa course. Elle l'enleva de ce monde en 1662, à l'âge d'environ 36 ans. Ce savant a donné plusieurs ouvrages en anglais, dont les titres ont été ainsi rendus en notre langue. — *L'Art de recueillir les herbes.* — *Adam dans le jardin d'Eden*, ou *Histoire des plantes, des herbes et des fleurs.* — *L'homme considéré suivant la théologie, la philosophie, l'anatomie; et comparé avec l'univers.*

Apr. J.-C. 1666 *envir.* — CONNOR (Bernard), médecin et philosophe irlandais, fut élevé dans la religion catholique. Il étudia à Montpellier vers l'an 1690 ; de là il se rendit à Paris, où il fut agrégé à la chambre royale qui subsistait alors. C'est pour cette raison qu'il signe : *E regia cameræ Parisiensis societate.* Pendant le séjour qu'il fit à Paris, il eut occasion de voir un squelette dont les vertèbres, les côtes, l'os sacrum et les os innominés ne faisaient qu'un seul et même os. Il y vit aussi dans le corps d'une femme, qu'il ouvrit, un sarcome très-considérable qui remplissait l'hypogastre, lequel était venu à la suite d'un coup de pied reçu sur cette région du bas ventre. Ce fut dans le même temps que le grand chancelier du roi de Pologne le chargea de l'éducation de ses fils qui étaient alors à Paris. Au sortir de cette ville, il voyagea avec eux en Italie, en Sicile, dans le royaume de Naples; et après avoir observé la grotte *del Cane*, ainsi que l'éruption du mont Vésuve arrivée en 1694, il passa en Allemagne et reconduisit ses élèves en Pologne, où il obtint le titre de médecin du roi. — Connor ne fut pas plutôt de retour en Angleterre, qu'il devint membre de la Société royale de Londres, et embrassa extérieurement la communion de l'église anglicane. Mais on assure que pendant sa dernière maladie, un prêtre de l'église romaine, déguisé, l'entretint en secret, et qu'ainsi qu'on l'observa au travers des fentes d'une porte, il lui donna l'absolution et l'extrême-onction. Le malade mourut le lendemain 30 octobre 1698, âgé seulement de 33 ans. — Peu de temps après son arrivée en Angleterre, ce médecin rassembla les observations les plus intéressantes qu'il avait recueillies dans ses voyages, et les fit imprimer sous ce titre :

Dissertationes medico-physicæ de antris lethiferis; de montis Vesuvii incendio; de stupendo ossium coalitu; de immani uteri sarcomate. Oxonii, 1695, in-8°. — On a encore de la façon de Connor : — *Compendious plan of the body of physick.* Londres, 1698, in-8°, avec la description de la Pologne. M. de Haller regarde cet ouvrage comme le canevas des leçons que ce médecin a données à Oxford. — *Tentamen epistolare de secretione animali.* Il considère les glandes comme des filtres qui, étant originairement imbus de la liqueur qu'ils sont destinés à séparer de la masse du

sang, n'en laissent échapper aucune qui ne soit semblable à celle dont ils ont été primitivement abreuvés. Cet essai a paru avec le traité suivant : — *Evangelium medici, seu, medicina mystica de suspensis naturæ legibus, sive, de miraculis quæ medicæ indagini subjici possunt. Lugduni*, 1697, in 8°. *Amstelodami*, 1699, in-8°. C'est ici que le philosophe-médecin, trop jaloux de son art, s'efforce d'expliquer les guérisons miraculeuses de l'Évangile, selon les principes de la médecine. On lui en fit des reproches à l'article de la mort, et on lui parla de cet ouvrage comme d'un livre très-suspect. Mais il répondit qu'il ne l'avait pas composé dans le dessein de nuire à la religion chrétienne, et qu'il regardait les miracles de Jésus-Christ, comme un témoignage de la vérité de sa doctrine et de sa mission. On peut croire que l'auteur avait des intentions droites; cependant son ouvrage n'en est pas moins dangereux et répréhensible. Il contient d'ailleurs des hypothèses si mal arrangées, que tout y répugne, le bon sens et la religion. Telle est en particulier celle où il imagine qu'à la résurrection, l'homme ne sera pourvu que du cœur et des organes destinés aux sensations, et qu'alors il ne sera pas plus gros qu'une mouche.

Ap. J.-C. 1666. — VALSALVA (Antoine-Marie), célèbre médecin et anatomiste, était d'Imola dans la Romagne, où il naquit en 1666 dans une famille noble. Son goût pour la dissection se développa de bonne heure; il s'amusa, dès l'enfance, à examiner la structure du corps des oiseaux, et à jeter un œil curieux sur leurs organes. Après de bonnes études d'humanités, de philosophie et de mathématiques, il commença son cours de médecine, et s'attacha particulièrement à Malpighi, dont il fut le disciple chéri. Il reçut le bonnet de docteur à Bologne en 1687, et se livra ensuite, avec plus d'ardeur que jamais, à son goût pour l'anatomie. Peu content de la méthode qu'il avait suivie jusque-là, et qui était alors celle de la plupart des écoliers, il ne se borna point à lire les ouvrages des anatomistes; il voulut mettre la main à l'œuvre, et sa principale occupation fut de disséquer, pour voir de ses propres yeux tout ce qu'il y a de plus caché dans le corps humain. Ses progrès dans cette partie lui méritèrent la chaire d'anatomie à Bologne en 1697, et il la remplit avec tant d'éclat, qu'il contribua infiniment à la réputation des écoles de cette ville. Il s'en fit beaucoup à lui-même, dans le public, par les talents qu'il montra dans la pratique de la médecine et de la chirurgie; il excella tellement dans la dernière, qu'on le nomma à l'emploi de chirurgien de l'hôpital des Incurables de Bologne. Avant qu'il eût obtenu cette place, on appliquait des boutons de feu pour arrêter le sang à la suite de l'amputation des membres; il bannit cet usage de l'hôpital confié à ses soins, et il le remplaça par la ligature. La surdité passait, dans la même maison, pour un mal au-dessus de tout remède; il prouva le contraire et le démontra par d'heureux succès. Il donna une nouvelle forme à plusieurs instruments de chirurgie trop composés, et les réduisit à une simplicité plus sûre et plus commode.

Mais sa réputation ne fut pas renfermée dans les murs de Bologne; elle passa à l'étranger. La Société royale de Londres honora du même titre le maître et le disciple, en recevant Malpighi et Valsalva au nombre de ses membres. Parmi les services que le dernier a rendus au public, on doit compter cette foule d'anatomistes et de médecins habiles qui sont sortis de son école et qui se sont distingués en marchant sur ses traces. — l'académie de Bologne le nomma, avec Jean Stancari, pour examiner la première partie des *Adversaria anatomica* de Morgagni. Pour bien remplir cette commission, il voulut vérifier, sur les cadavres et dans les livres, les faits que Morgagni avançait; mais comme ces recherches exigeaient un trop long travail, il refusa nettement l'approbation qu'on lui demandait, et se contenta de dire qu'il ne connaissait rien de faux dans les écrits de l'auteur, ni d'étranger et de contraire aux vues de l'académie. La conduite de Valsalva parut singulière; on lui en fit des reproches qu'il repoussa en disant qu'il aimait Morgagni, comme disciple et comme ami, mais encore plus la vérité. — Valsalva mourut à Bologne le 2 février 1723, à l'âge de 57 ans, et laissa un traité de l'oreille qui contient plusieurs choses nouvelles et intéressantes. Il est divisé en deux parties. Dans la première, l'auteur donne une description de l'oreille; dans la seconde, il indique les usages des organes dont elle est composée, et il y parle sommairement des principales

maladies qui l'attaquent. Ce traité a paru pour la première fois à Bologne en 1704, in-4°, et depuis à Utrecht en 1707, même format, avec la description et de nouvelles figures de la luette et du pharynx. Morgagni, qui a publié les ouvrages de notre auteur, les a commentés et censurés avec une éloquence mâle, l'exactitude la plus rigoureuse et l'érudition la plus profonde. Il en a rehaussé les beautés avec la même impartialité qu'il en a blâmé et corrigé les défauts. La quatrième édition de ce recueil fut publiée à Venise en 1740, deux volumes in-4°, avec figures, sous ce titre :

Antonii-Mariæ Valsalvæ opera, hoc est, de aure humana et dissertationes anatomicæ, cum additionibus J. B. Morgagni. L'éditeur remarque que le seul traité de l'oreille avait coûté à Valsalva plus de seize ans de travail, et qu'il avait disséqué plus de mille têtes pour découvrir la véritable structure de cet organe. Les dissertations anatomiques sont au nombre de trois; l'auteur les avait communiquées à l'académie de Bologne, dont il était membre. Dans la première, il décrit les trois ligaments du colon, les sinus de l'artère aorte, et fait quelques remarques sur les nerfs accessoires de la huitième paire, ainsi que sur les muscles des yeux. Ce qu'il a dit sur ces muscles est contraire à l'observation; différents anatomistes l'ont prouvé, en démontrant combien l'opinion de Valsalva, sur leur adhérence à la dure mère, était éloignée de la vérité. La seconde dissertation est presque un commentaire de la précédente; l'auteur y ajoute cependant que la cataracte dépend de l'opacité du crystallin, et que cette partie du globe de l'œil est jaune dans le glaucome. Il soutient, dans la troisième dissertation, que les reins succenturiaux ont un canal excréteur, lequel aboutit aux testicules dans les mâles et aux ovaires dans les femelles. Il rapporte ensuite quelques expériences, et d'après elles il croit pouvoir conclure que les reins succenturiaux servent à la génération. L'ignorance du véritable usage de ces organes a enfanté bien des opinions sur les fonctions auxquelles la nature les a destinés.

Après J.-C. 1666 *env.* — COWPER (Guillaume), chirurgien de Londres, s'est acquis une grande réputation dans le dix-septième siècle. Il a fait honneur à la Société royale, dont il était membre, par les différents mémoires qu'il lui a communiqués, et par les ouvrages qu'il a donnés au public. Plusieurs bibliographes parlent fort au long de ces ouvrages, et c'est d'après ce qu'ils en disent que nous donnons la notice suivante. — *Myotomia reformata, or, a new administration of all the muscles of human body.* Londres, 1694, in-8°. Ce traité est fait avec beaucoup de soins. Cowper a profité des travaux de Vésale, de Fallope et de Casserius; mais il a retranché beaucoup de planches superflues, il en a corrigé quelques-unes, et en a ajouté d'autres. La seconde édition qui a paru à Londres en 1724, in-folio, sous le titre de *Myotomia reformata, or, an anatomical treatise on the muscles of the human body,* est beaucoup plus correcte que la précédente. C'est l'illustre Mead qui l'a publiée; il y a joint une dissertation du docteur Henri Pemberton sur le mouvement musculaire, où l'auteur redresse plusieurs calculs de Borelli, sans trop se décider lui-même sur la cause de ce mouvement. Cowper est allé plus avant. Le tissu cellulaire qu'il a remarqué entre les fibres des muscles, lui en a imposé; il a cru que la structure de ces fibres était vésiculaire, et qu'il suffisait que le sang les distendît par son poids, pour mettre le corps du muscle en action. Les planches de cet ouvrage sont au nombre de 68, et en général assez bonnes, quoiqu'elles ne soient point comparables à celles d'Albinus.

The anatomy of human body. Oxford, 1697, in-folio. Londres, 1698, in-folio. Leyde, 1737, grand in-folio, par les soins d'Albinus qui a revu cet ouvrage. C'est une anatomie générale qui ne diffère de celle de Bidloo, dont il a emprunté 145 figures, que par des additions et des changements. On y trouve 40 figures, exprimées en neuf planches, qui lui sont propres, et dans lesquelles il décrit les muscles et les artères, et donne la structure du cerveau d'après Ridley. Les changements consistent dans les lettres qu'il a ajoutées aux planches de Bidloo; attention que cet anatomiste avait négligée, toute nécessaire qu'elle fût à l'intelligence des figures. Il a aussi joint aux planches des discours de sa façon, meilleurs que ceux de son original, et il les a enrichis d'observations anatomiques et chirurgicales qui lui appartiennent. Suivant cet exposé, il semble que Cowper n'est point aussi coupable de plagiat, que Bidloo l'a avancé

dans ses plaintes à la Société royale de Londres ; il les lui a adressées dans une dissertation publiée en hollandais à Delft en 1698, et en latin à Leyde en 1700, in-4°, sous ce titre : *Guillelmus Cowper criminis litterarii citatus coram tribunali nobiliss. ampliss. societatis Britanno-Regiæ, per Godefridum Bidloo.* L'ouvrage de celui-ci parut à Amsterdam en 1685 et fut d'abord mis en vente. Boerhaave, qui en parle dans sa Méthode d'étudier la médecine, ajoute : *Sed impressus est Londini anno* 1698, *cum nomine* Cowperi; *ea enim editio fuit certe tantum furtiva seductio* Cowperi, *et dolendum est, quod tantus vir eo descenderit. Tabulas certe habet optimas, descriptiones* Bidloianæ *nullius sunt momenti.* J'ai fait remarquer le reste du texte de Boerhaave, auquel j'ai joint l'essentiel de la note du savant Haller, dans ce que j'ai dit plus haut ; mais pour faire voir que le plagiat de Cowper n'est point aussi grossier que certains auteurs l'ont avancé, j'ajoute les propres paroles du même de Haller : *Neque probari potest, quod solo nomine Bidloi eraso, emptas ab Amstelodamensi bibliopola centum et quinque tabulas Cowperus pro suis ediderit.* Il paraît de là qu'il ne s'agissait pas moins que de charger Cowper de s'être approprié tout uniment les planches de Bidloo, sans y avoir fait tous les changements et les additions dont nous avons parlé. Mais comme la conduite du chirurgien anglais est un peu différente, il n'a point balancé de répondre à son adversaire dans une dissertation qui a été imprimée à Londres en 1701, in-4°, sous ce titre : ΕΥΧΑΡΙΣΤΙΑ, *in qua dotes plurimæ et singulares, peritia anatomica, probitas, etc., celebrantur, et ejusdem citationi humillime respondetur.* Cowper fait un éloge ironique de Bidloo en censurant ses écrits. Il relève les fautes qu'il a commises dans les explications de ses planches, et donne les motifs qui l'ont engagé à suivre le parti qu'il a pris.

On trouve dans les Transactions philosophiques du mois de mai 1699, une observation intéressante, par laquelle Cowper démontre la possibilité de la suture du tendon d'Achille. Plusieurs médecins et chirurgiens l'avaient conseillée avant lui sans l'avoir pratiquée ; et depuis on a préféré le bandage unissant qui a tous les avantages de la suture, sans en avoir les imperfections. En général, tous les ouvrages de Cowper sont parsemés d'observations curieuses et de recherches utiles. Cet anatomiste passe pour avoir donné le premier la figure du canal thoracique, tel qu'il est dans l'homme ; les auteurs ne l'avaient représenté jusqu'alors que tel qu'il est dans la bête. Il a publié la description de certaines glandes situées dans l'urètre, qu'on a appelées de son nom glandes de Cowper. Ce fut dans un ouvrage imprimé à Londres en 1702, in-4°, avec figures, qu'il annonça cette découverte, dont il avait déjà parlé dans un mémoire donné à la Société royale en 1699. Le titre de son ouvrage porte : — *Glandularum quarumdam nuper detectarum, ductuumque earum excretoriorum descriptio, cum figuris. Londini*, 1702, in-4°. Mais cette découverte n'a rien de neuf; Méry en a fait mention en 1684, et Bianchi assure que Laurent Terraneus a démontré ces glandes en 1698 et 1699. Cowper ne connut qu'imparfaitement l'art des injections, que Swammerdam et De Graaf ont poussé si loin ; c'était avec le vif-argent qu'il remplissait les vaisseaux : mais cet art a fait bien des progrès depuis sa mort arrivée en 1710. — Guillaume Dundaff, docteur en médecine, a traduit l'Anatomie de Cowper de l'anglais en latin, et l'a publiée à Leyde en 1739, in-folio, sous le titre d'*Anatomia corporum humanorum centum quatuordecim tabulis ad vivum expressis et in æs incisis illustrata, observationibus aucta.* Il y a aussi une édition d'Utrecht de 1750, in-folio, forme d'atlas.

Ap. J.-C. 1666. — BARCKHAUSEN (Jean-Conrad), du comté de la Lippe en Westphalie, vint au monde le 16 mars 1666. Il étudia la pharmacie et la chimie pendant dix ans, tant à Berlin qu'à Mayence et à Vienne en Autriche; mais ayant pris goût pour les voyages, il se mit en 1693 à parcourir l'Allemagne, la Hongrie et l'Italie, d'où il passa en Morée avec le général des troupes vénitiennes, qu'il servit en qualité de médecin. Après la mort de ce général, il alla en Hollande, en 1694, et il enseigna la chimie à Utrecht sur la simple permission du magistrat, qui lui fut accordée le 17 septembre de la même année ; mais ayant reçu le bonnet de docteur en médecine, on le nomma lecteur en chimie le 3 octobre 1698 et, le 19 mars 1703, on lui donna la chaire de profes-

seur extraordinaire en cette science. — Barckhausen a joui d'une réputation constante jusqu'à sa mort arrivée le 1er octobre 1723; et comme il n'a point eu d'enfants de Marie-Jeanne Pylsweert qu'il avait épousée en 1699, il a laissé par son testament plusieurs beaux ouvrages de botanique et d'histoire naturelle à la bibliothèque d'Utrecht. Les écrits qu'il a donnés au public n'ont pas peu contribué à la célébrité de son nom, plusieurs méritent d'être lus; et Boerhaave, qui n'aimait guère ce médecin, en parle avantageusement. Du côté de la sincérité, de l'exactitude et des bonnes choses qu'on trouve dans les ouvrages de Barckhausen, cet auteur a mérité l'approbation de ce grand homme; ses Éléments de chimie contiennent même plusieurs expériences et différentes opérations qu'on chercherait inutilement ailleurs, mais l'obscurité de ses raisonnements et la singularité de ses opinions lui ont aussi mérité de justes reproches. Voici les titres et les éditions des traités qu'il a laissés au public.—*Synopsis pharmaceutica. Francofurti ad Mœnum*, 1690, in-12. *Ultrajecti*, 1696, in-8°, sous le titre de *Pharmacopœus synopticus. Lugduni Batavorum*, 1712, in-8°, sous celui de *Synopsis pharmaciæ*. — *Pyrosophia. Lugduni Batavorum*, 1698, in-4°. *Ibidem*, 1717, in-4°, avec fig., sous le titre d'*Elementa chymiæ, quibus subjecta est confectura lapidis philosophici imaginibus repræsentata*. — *Acroamata in quibus complura ad iatro-chemiam atque physicam spectantia, jucunda rerum varietate explicantur. Trajecti Batavorum*, 1703, in-8°, — *Historia medicinæ, in qua, si non omnia, pleraque saltem medicorum ratiocinia, dogmata, hypotheses, sectæ, etc., quæ ab exordio mundi usque ad nostra tempora inclaruerunt, pertractantur. Amstelodami*, 1710, in-8°. *Trajecti ad Rhenum*, 1723, in-4°, avec des augmentations. Il y fait mention de la théorie favorite à toutes les sectes qui ont paru, mais il ne dit rien de la pratique de leurs partisans. A la fin de cette histoire, qui est beaucoup inférieure à celles que Leclerc et Freind nous ont données, on trouve une dissertation *De nepenthe Homeri*, que Barckhausen prétend avoir quelque rapport avec l'opium. — *Compendium ratiocinii chemici more geometrarum concinnatum. Lugduni Batavorum*, 1712, in-8°. C'est l'abrégé du traité intitulé *Pyrosophia*; on y trouve beaucoup d'expériences, mais aucune démonstration géométrique. — *Collecta medicinæ practicæ generalis. Amstelodami*, 1715, in-8°. Il se décide en faveur de la secte empirique dans le dialogue *De optima secta*, qui est à la suite de cet ouvrage.

Apr. J.-C. 1667 *env.* — NEEDHAM (Vautier), médecin anglais, fit la plus grande partie de ses études à Oxford. Le goût de la lecture était une suite de sa passion dominante. Toujours occupé à rechercher ce que chaque auteur avait dit de mieux dans ses ouvrages, il ne quittait presque pas les bibliothèques publiques; ces musées consacrés à l'avancement des lettres lui servaient, pour ainsi dire de cabinet. Ce fut là qu'il puisa les rares connaissances qui lui ouvrirent l'entrée du collége royal de Londres, et qui le répandirent si avantageusement dans cette ville, qu'on le nomma à la charge de médecin de l'hôpital de Sutton. Le 20 juin 1667, il fut reçu dans la Société royale, à qui il fit honneur par les observations dont il ne cessa d'enrichir ses Mémoires jusqu'à sa mort arrivée le 16 avril 1691. On a encore de lui un ouvrage dans lequel il a bien traité de tout ce qui a rapport au fœtus; on lui reproche cependant de s'être trop attaché aux expériences faites sur les animaux, et de n'avoir pas cherché à les vérifier par l'ouverture des cadavres humains. Voici le titre de cet ouvrage : — *Disquisitio anatomica de formato fœtu. Londini*, 1667, in-8°. *Amstelodami*, 1668, in-12. — Gaspard Needham, autre médecin anglais, reçu à Oxford, fit son entrée dans la Société royale de Londres le 28 août 1661. Il était aussi du collége des médecins de cette ville, et il y jouissait de la plus grande réputation lorsqu'il mourut le 31 octobre 1679, à l'âge de cinquante-sept ans. — Il ne faut point confondre ces deux médecins avec un gentilhomme anglais nommé Tuberville Needham, qui était de la Société royale de Londres. Il a publié, en sa langue maternelle, un ouvrage traduit de l'italien de l'abbé Splanzini, professeur de philosophie à Modène, dans lequel l'auteur rappelle l'ancien système de la production des animaux par la pourriture. La version anglaise a paru à Londres, en 1745, in-8°. Depuis, on a mis cet ouvrage en français dans les éditions de Leyde, 1747, in-12, de Paris, 1750, in-12, et

1769, deux volumes in-8°. La dernière a été publiée sous ce titre : — *Nouvelles recherches sur les découvertes microscopiques et la génération des corps organisés, avec des notes, des recherches physiques et métaphysiques sur la nature et la religion; et une nouvelle Théorie de la terre*, par M. Needham, membre de la Société royale et de celle des Antiquaires de Londres, et correspondant de l'Académie des sciences de Paris. Sous le nom de Londres, Paris, 1769, deux volumes in-8°.

Ap. J.-C. 1667 *env.*— DRAKE (Jacques), membre du collége des médecins ainsi que de la Société royale de Londres, a composé un ouvrage contenant un nouveau système d'anatomie. La plupart des planches sont tirées de Cowper; mais celles qu'on y voit sur la structure du nez, sont de l'auteur même, qui est entré dans de bons détails sur cette partie et sur celles qui lui sont voisines. Dans le cas de dépôt dans le sinus maxillaire, il conseille d'arracher une dent molaire ou bien d'ouvrir le sinus maxillaire avec un trépan perforatif. Ce dernier moyen avait déjà été proposé par Cowper; et, depuis, M. Lamorier, chirurgien de Montpellier, l'a présenté comme nouveau à l'Academie royale de chirurgie de Paris. — Drake avait des idées singulières sur différents points de physiologie, spécialement sur l'utilité de la bile pour les menstrues, de l'air pour la dilatation du cœur, et sur la comparaison de l'estomac avec la machine de Papin. Son goût pour les systèmes s'était développé de bonne heure. Il soutint à Cambridge, en 1690, une thèse *De febre intermittente*, dans laquelle il accuse l'abondance de bile, dans le canal intestinal, comme cause du retour des fièvres périodiques. Il en soutint deux autres pour son doctorat, en 1694, l'une *De variolis et morbillis*, l'autre *De pharmacia hodierna*, et dans la première il compare le rôle de la petite vérole aux effets de l'arsenic pris intérieurement. Quelque pitoyables que soient ces hypothèses, Edouard Milward a publié à Londres, en 1742, in-8°, les dissertations qui les avancent; elles ont même été réimprimées la même année à Amsterdam. — Drake mourut à la fleur de son âge, pendant qu'il était occupé de l'édition de son traité d'anatomie qui parut sous ce titre : — *New system of anatomy*. Londres, 1707, deux vol. in-8°. On en donna une autre édition en 1727, dans laquelle on a omis une partie des choses contenues dans la première; mais on en publia une beaucoup plus étendue en 1737, qui est intitulée : *Anthropologia nova*. Elle est en trois volumes in-8°.

Ap. J.-C. 1667 *env.* — MEURISSE (Henri-Emmanuel), habile chirurgien de Paris, natif de Saint-Quentin, mourut le 17 mai 1694. L'honneur de la communauté de Saint-Côme lui tenait si fortement à cœur qu'il fit tous ses efforts pour avancer la construction du nouvel amphithéâtre, dont il avait été le principal promoteur. Il se chargea de ses ornements intérieurs, et fit graver une estampe de l'ouvrage entier, où l'on voit les symboles qui représentent la chirurgie, rendus avec beaucoup de goût. Il fit aussi frapper, à cette occasion, des jetons chargés de devises honorables à sa compagnie. — Meurisse a écrit un traité de la saignée qui renferme des préceptes utiles et des réflexions judicieuses. Il est intitulé : — *L'Art de saigner accommodé aux principes de la circulation du sang*. Paris, 1686, in-12. Ce fut du consentement, à la sollicitation même de l'auteur, que cet ouvrage reparut en 1689, in-12, avec les augmentations de Devaux, qui s'était encore chargé d'en corriger le style. La troisième édition fut publiée à Paris en 1738, in-12. Le but de ce traité est non-seulement relatif à la manière et aux précautions à prendre pour bien exécuter la saignée, mais il s'étend presque tout autant à détailler les avantages de cette opération dans la cure des maladies. Il n'est point de livre qui préconise mieux la saignée et qui excite plus à y recourir; je ne le voudrais cependant point donner comme un oracle à suivre dans la pratique de la médecine.

Apr. J.-C. 1667 *env.* — DEKKERS (Frédéric), médecin hollandais, célèbre dans le dix-septième siècle, fut professeur du collége pratique en l'université de Leyde. Il s'est beaucoup attaché aux ouvrages de Paul Barbette qu'il a enrichis de notes et d'observations, et qu'il a fait imprimer sous ces titres : — *Pauli Barbette tractatus de peste cum notis. Leidæ*, 1667, in-12. — *Praxis Barbettiana cum notis et observationibus. Ibidem*, 1669, in-12. *Amstelodami*, 1678, in-12. — On a des observations pratiques de sa façon dans lesquelles il a suivi un ordre singulier. La distribu-

tion ordinaire des maladies ne lui a point servi de règle ; il s'est arrangé sur les classes des médicaments qui conviennent à leur guérison. Il en donne d'abord les formules et la méthode de les préparer ; il passe à leurs propriétés et aux maladies qui en indiquent l'usage ; il donne ensuite la description de celles-ci, qu'il confirme par l'histoire des malades qu'il a eu occasion de traiter. Cet ouvrage, qui mérite d'être lu, est intitulé : — *Exercitationes medicæ practicæ circa medendi methodum, observationibus illustratæ. Leidæ*, 1673, in-8° ; 1695, in-4°, avec figure et des augmentations.

Apr. J.-C. 1667 *envir.* — BERNIER (Jean), de Blois, fit son cours de médecine à Montpellier, où il reçut le bonnet de docteur en 1647. Il pratiqua pendant plus de quarante ans et fut un des premiers partisans de l'émétique ; mais sa profession lui réussit mal, car il acquit peu de réputation et peu de bien. Se trouvant dénué de fortune, le chagrin le rendit satirique, et il employa son loisir à composer des ouvrages qui se ressentent de son caractère. Il a donné un *Anti-Menagiana*, des *Réflexions, pensées, bons mots et anecdotes*, sous le nom de Popincourt. Un traité sur Rabelais, qui est intitulé : *Jugement et nouvelles observations sur les œuvres grecques, latines, toscanes et françaises de maître François Rabelais, docteur en medecine, ou le véritable Rabelais réformé, avec la carte du Chinonois*, les *médailles de Rabelais, celles de l'auteur et celles du médecin de Chaudray auquel cet ouvrage est dédié par un médecin son contemporain et son admirateur*. Paris, 1697, in-12. On ne voit point pourquoi il soit ici parlé des œuvres grecques, latines et toscanes de Rabelais ; on n'en connaît aucunes qu'on puisse appeler grecques ou toscanes. Quant a celles qui sont en latin, elles se réduisent à de petits traités d'Hippocrate et de Galien, qu'il fit imprimer à Lyon, en 1532. — Bernier est encore auteur d'une *Histoire de Blois* qui fut mise au jour à Paris en 1682. Mais celui de ses ouvrages qui fit le plus de bruit et qui a rapport avec la matière que je traite, est une histoire de la médecine qu'il publia neuf ans avant sa mort arrivée à Paris, le 18 mai 1698, à l'âge de soixante-seize ans. Cet ouvrage est intitulé : — *Essais de médecine, où il est traité de l'histoire de la médecine et des médecins, du devoir des médecins à l'égard des malades, et de celui des malades à l'égard des médecins ; de l'utilité des remèdes et de l'abus qu'on en peut faire.* Paris, 1689, in-4°. Il a donné un *Supplément au livre des Essais de médecine*, Paris, 1691, in-4°. La seconde édition a paru sous ce titre : *Histoire chronologique de la médecine et des médecins*, Paris, 1695, 1714, in-4°. L'auteur prend, à la tête de son livre, le titre de conseiller et médecin ordinaire de feu madame la duchesse douairière d'Orléans, c'est-à-dire de Marguerite de Lorraine, seconde femme de Gaston de France, duc d'Orléans, laquelle mourut en 1672. L'ouvrage est divisé en trois parties. Il est rempli de recherches très curieuses, mais faites sans aucun choix et sans exactitude, de sorte qu'il ne peut guère servir que d'indication : encore faut-il prendre garde de n'employer ce qu'il dit qu'après l'avoir vérifié. Ce défaut est d'autant plus grand, que l'humeur chagrine et caustique de l'auteur en est la principale cause ; on le remarque surtout dans la seconde partie, où il fait une satire violente des quatre plus fameux médecins qui pratiquaient à Paris de son temps, savoir : de Lorme, Guénaut, Brayer et Bélay, qui y sont extrêmement maltraités.

Après. J.-C. 1667. — BERNOUILLI (Jean) vint au monde à Bâle le 7 août 1667. Ce fut à l'école de Jacques, son frère, qu'il apprit les mathématiques ; mais le disciple égala bientôt le maître, s'il ne le surpassa pas. En 1690 il vint à Paris pour y voir les savants de cette capitale, et il y fit connaissance avec le père Malebranche, Cassini, La Hire, Varignon et le marquis de L'Hôpital. En 1694 il passa à Groningue, où il prit le bonnet de docteur en médecine. L'action des muscles est le sujet de sa thèse inaugurale ; suivant lui, c'est au gonflement des vésicules de la fibre motrice qu'il faut en rapporter la cause, et c'est en proportion de ce gonflement que les muscles se raccourcissent. Michelotti goûta tellement la théorie que l'auteur a exposée dans cette thèse, qui est intitulée : *De motu musculorum meditationes mathematicæ*, qu'il orna cette dissertation d'un commentaire et la joignit à son traité *De separatione humorum.* En 1695, Bernouilli fut nommé

professeur de mathématiques dans la même université de Groningue; mais celle de Bâle l'attira quelques années après dans ses écoles, et il commença d'y enseigner en 1705. Son mérite reconnu lui avait déjà ouvert l'entrée de l'Académie des sciences de Paris en 1699; la Société royale de Londres, l'académie de Pétersbourg, l'institut de Bologne le mirent aussi au nombre de leurs membres. Ce grand homme mourut dans sa ville natale le 1er janvier 1748. Ses ouvrages ont été recueillis et publiés à Lausanne sous le titre d'*Opera omnia*, 1742; quatre volumes in-4°, avec figures. — Bernouilli eut deux fils, Nicolas et Daniel, qui furent appelés dans l'université naissante de Pétersbourg, où ils arrivèrent le 27 octobre 1725. Nicolas y mourut d'une fièvre lente le 27 juillet de l'année suivante; et comme ce court intervalle avait suffi pour lui mériter une estime générale, la czarine Catherine voulut lui donner une marque particulière de la sienne en faisant les frais de son enterrement. Daniel prit le bonnet de docteur en médecine à Bâle avant son départ pour la Russie, mais il n'y séjourna pas long-temps et fut rappelé dans sa ville natale pour y remplir les chaires d'anatomie et de botanique. Voici les titres de ses thèses de licence et de doctorat : *Positiones miscellaneæ medico-anatomico-botanicæ. Basileæ*, 1721, in-4°. — *Dissertatio inauguralis de respiratione. Ibidem*, 1721, in-4°. Il évalue la quantité d'air qui entre dans le poumon à chaque inspiration, et soutient que le *sternum* se porte en avant lorsque la poitrine se dilate. Il a encore écrit : *Hydrodynamica, sive, de viribus et motibus fluidorum. Argentorati*, 1738, in-4°.

Apr. J.-C. 1667. — YVES (Charles Saint-) naquit le 10 novembre 1667 à La Viotte près de Rocroy. Sa famille était attachée à quelques parties du domaine de mademoiselle de Guise dans ce quartier, et cette princesse, qui avait des bontés pour elle, voulut bien se charger de Charles et de son frère aîné. Ils passèrent tous deux à Paris, où mademoiselle de Guise eut soin de leur éducation; elle les prit même dans la suite comme pages. — A l'âge de dix-huit ou dix-neuf ans Saint-Yves voulut se retirer du monde, et il choisit la maison de Saint-Lazare. Il y fut reçu le 9 octobre 1686, et après avoir fait son noviciat on l'admit à la profession. Au bout de quelque temps, on jeta les yeux sur lui pour être employé à l'apothicairerie; mais comme il avait eu auparavant du goût et des dispositions pour la médecine et la chirurgie, il s'y appliqua en même temps qu'il travaillait à la préparation des drogues. En peu d'années il fit de grands progrès dans ces trois parties; en sorte que non-seulement il gouvernait tous les malades de la maison de Saint-Lazare, mais qu'il était encore consulté par les personnes du dehors. C'est ainsi que pendant douze ou quinze ans de pratique il eut occasion de voir et de traiter beaucoup de maladies des yeux.—Comme ces maladies sont la plupart du ressort de la chirurgie et qu'elles en font une branche essentielle, il s'y livra d'autant plus particulièrement qu'il sentit tout le besoin d'avoir en France des hommes qui en fissent leur unique occupation. En effet, cette partie de l'art était alors assez négligée. Il se fit donc une affaire de l'éclairer par ses recherches, et il y réussit si bien que les guérisons surprenantes qu'il procura lui attirèrent une affluence considérable de malades de la ville et de toutes les provinces du royaume. Son nom et sa réputation passèrent même dans les pays étrangers. Aux lumières de l'esprit, à l'adresse de la main, Saint-Yves joignit les qualités du cœur qui ennoblissent les talents utiles à l'humanité souffrante. Bon et charitable, il quittait tout, même ses repas, quand on lui disait que c'était des gens de la campagne qui venaient le consulter et qui devaient retourner le même jour. Il leur fournissait, ainsi qu'aux pauvres de la ville, ses ordonnances et les remèdes *gratis*; et si leurs maladies exigeaient des opérations il les faisait demeurer à Paris, sollicitait des aumônes pour leur subsistance, et le plus souvent il y fournissait de sa bourse. — En 1711 il alla s'établir, avec son frère, à la Ville-Neuve, faubourg de Paris; et comme il était sorti de Saint-Lazare sans avoir rien épargné de son travail, il fut obligé d'acheter à crédit les meubles qui lui étaient nécessaires. Il continua depuis à consacrer ses talents à l'avantage du public, mais avec la même charité et le même désintéressement : tout Paris lui a rendu justice à cet égard. Il était surchargé d'occupations, lorsqu'en 1715 il choisit un jeune garçon-chirurgien, nommé Léoffroy, qu'il mit en état de remplir avec lui les

vues de charité dont il était animé. Saint-Yves n'avait qu'un neveu, Nicolas-Jean Palmier, qui avait travaillé sous lui à Saint-Lazare au traitement des maladies des yeux ; mais ce neveu ayant eu le malheur de déplaire à une fille nommée Manon, que son oncle avait prise chez lui d'abord en qualité de cuisinière et ensuite en celle d'économe de son ménage, il ne tarda pas à perdre les bonnes grâces de l'oncle même. L'empire de cette fille sur l'esprit de Saint-Yves tenait de l'enchantement; elle était une de ces servantes maîtresses et officieuses, qui se font un art de faire valoir aux yeux des vieux garçons l'importance de leurs services. Mais Manon ne se borna pas à subjuguer l'esprit de l'oncle, elle voulut gagner le cœur de Palmier. La qualité d'héritier présomptif fit que celui-ci lui plut, et, pour ne pas manquer la succession de l'oncle, elle voulut devenir la femme du neveu. Comme Palmier ne goûta pas la proposition, il fut chassé de la maison. Léoffroy prit sa place, et réussit si bien à gagner les bonnes grâces de Manon, qu'il parvint à l'épouser. — La qualité de mari de cette fille fit valoir aux yeux de Saint-Yves les heureuses dispositions de son élève ; le maître redoubla de soins et d'attentions pour l'instruire et le rendre capable de figurer un jour avantageusement dans l'art qu'il exerçait. Il fit plus, il l'adopta et lui donna son nom, sous les motifs exposés au roi de l'utilité que le public en retirerait. Un tel objet a déterminé sa majesté à lui accorder des lettres patentes qui furent enregistrées au parlement, pour avoir leur effet après la mort de Saint-Yves. — Dans le même temps qu'il procurait à Léoffroy les lettres dont on vient de parler, il publia un *Traité des maladies des yeux et de leurs remèdes*. Les éditions sont de Paris, 1722, in-12 ; d'Amsterdam, 1736, in-8°; de Paris, sous le nom d'Amsterdam, 1767, in-12, avec quelques augmentations par M. Cantwel. Cet ouvrage a paru en anglais par Stokton, Londres, 1741, in-8°, et en allemand à Berlin, 1744, même format. On a aussi une *Réponse de Saint-Yves à la critique de son traité;* elle est adressée à Mauchard et elle fut imprimée à Paris en 1723, in-12. — Notre oculiste continua de travailler jusqu'en 1732 ; mais comme de fréquents accès de goutte et de colique néphrétique l'empêchaient souvent de vaquer à ses occupations, il se faisait aider par son élève. Ce fut en cette année 1732, qu'à la suite d'une violente attaque de goutte, il se fit un transport d'humeur arthritique sur les reins, qui lui causa une suppression d'urine, dont il ne fut soulagé qu'au quinzième jour, après avoir été à toute extrémité. Il s'était assez bien rétabli de cette maladie ; mais l'année suivante il en fut tourmenté avec plus de violence et, malgré les remèdes les mieux indiqués qui l'avaient guéri la première fois, il mourut le dix-septième jour de cette seconde attaque, le 3 octobre 1733. Il avait fait son testament, et avait demandé d'être enterré à Saint Lazare ; car il continua d'aimer cette maison jusqu'à la fin. Son neveu, Nicolas-Jean Palmier, fut déshérité. Etienne Léoffroy et sa femme furent institués ses légataires universels, et jouirent ainsi de tout son bien.

Apr. J.-C. 1667. — FISCHER (Jean-André) naquit à Erford le 28 novembre 1667, de François Denis, célèbre apothicaire. Il reçut le bonnet de docteur en médecine dans l'université de sa ville natale, le 28 avril 1691, et bientôt après on lui donna la charge de médecin du pays d'Eisenach. En 1695, il fut nommé professeur extraordinaire dans la faculté d'Erford, et professeur de logique au collége évangélique en 1699 : mais il abandonna ces deux emplois en 1718, pour ne s'occuper que de la chaire de pathologie et de pratique, à laquelle il avait été promu dès l'an 1715. Fischer s'acquit de la réputation à Erford et dans les cours voisines de cette ville. Il était médecin de celle de Mayence depuis dix ans, lorsqu'il mourut le 13 février 1729. On a de lui plusieurs dissertations en forme de thèses, qui ont été publiées depuis 1718 jusqu'à l'année de sa mort ; mais il est auteur de quelques ouvrages plus considérables : — *Consilia medica quæ in usum practicum et forensem, pro scopo curandi et renuntiandi adornata sunt. Tomus I. Francofurti*, 1704, in-8°. *Accedit ejusdem consiliarius metallicus. Tomus II. Ibidem*, 1706, in-8°. *Accedit mantissa medicamentorum singularium. Tomus III. Ibidem*, 1712, in-8°, avec le traité de Michel Crugner, qui est intitulé : *De materia perlata*. — *Ilias in nuce, seu, medicinæ synoptica medicinæ conciliatrici subsecuturæ præmissa. Erfurti*, 1716, in-4°. — *Responsa practica. Lipsiæ*, 1719, in-8°.

Daniel Fischer, médecin hongrois de ce siècle, a écrit : *De terra Tocayensi a chymicis quibusdam pro solari habita. Vratislaviæ*, 1732, in-4°. — *Commentarius de remedio rusticano variolas per balneum primo aquæ dulcis, post vero seri lactis, feliciter curandi. Erfordiæ*, 1745, in-8°. Cette pièce appuie sur de bons principes. La méthode d'employer le bain d'eau tiède avant l'éruption de la petite vérole, est adoptée par la plupart des praticiens.

Apr. J.-C. 1667. — BOURDELIN (Claude) naquit à Senlis, le 21 juin 1667, et fut élevé avec beaucoup de soin dans la maison de son père. Du Hamel, secrétaire de l'Académie des sciences, lui choisit tous ses maîtres et présida à son éducation. A l'âge de seize ou dix-sept ans il avait traduit tout Pindare et tout Lycophron, les plus difficiles des poëtes grecs; et, d'un autre côté, il entendait sans secours le grand ouvrage de La Hire sur les sections coniques, plus difficile par la matière que Lycophron et Pindare par leur style. La diversité de ses connaissances le mettant ainsi en état de choisir entre différentes occupations, son inclination naturelle le détermina à la médecine, pour laquelle il avait déjà de grands secours domestiques. Il était né au milieu de toute la matière médicale, dans le sein de la botanique et de la chimie. Il s'appliqua donc avec tant d'ardeur aux études nécessaires, qu'il fut reçu docteur dans la faculté de médecine de Paris en 1692. Bourdelin aimait dans cette profession les connaissances qu'elle demande, mais il aimait encore plus l'utilité dont elle peut être aux hommes. Malgré les avantages qu'il pouvait retirer du grand monde, où ses heureuses dispositions l'auraient fait briller à côté des premiers maîtres, il voyait autant de pauvres qu'il lui était possible, il les voyait par préférence. Il payait leurs remèdes, et même leur fournissait souvent les autres secours dont ils avaient besoin. Quant aux riches, il évitait avec art de recevoir d'eux ce qui lui était dû; il souffrait visiblement en le recevant, et sans doute la plupart épargnaient volontiers sa pudeur, ou s'accommodaient de sa générosité.

Dès que la paix de Riswich fut faite, il en profita pour aller en Angleterre voir les savants d'un pays qui en fournit tant; la récompense de son voyage fut une place dans la Société royale de Londres. L'Académie des sciences de Paris, à qui il appartenait par plusieurs titres, le prit aussi pour un de ses associés anatomistes, au renouvellement qui se fit en 1699. En 1703, il acheta une charge de médecin ordinaire de madame la duchesse de Bourgogne. On assure qu'un de ses principaux motifs fut de donner au public des soins entièrement désintéressés, et de se dérober à des reconnaissances qu'il trouvait incommodes, mais qu'il ne pouvait pas tout à fait éviter à Paris. Quand il partit pour Versailles, ce fut un affliction et une désolation générale dans tout le petit peuple de son quartier; témoignage bien flatteur pour lui, car la plus grande qualité des hommes est celle dont ce petit peuple est le juge. Il vécut à Versailles comme il avait fait à Paris; aussi appliqué, sans aucun intérêt, aussi infatigable, ou du moins aussi prodigue de ses peines, que le médecin qui aurait le plus besoin et le plus d'impatience d'amasser du bien. Son goût pour les pauvres le dominait toujours. — Bourdelin ne fit que le médecin à la cour, sans s'y mêler du métier de courtisan. Il fit pourtant sa cour à force de bonne réputation. Bourdelot, premier médecin de madame la duchesse de Bourgogne, étant mort, cette princesse proposa elle-même Bourdelin au roi pour remplir la place qu'il laissait vacante, et elle obtint aussitôt son agrément. Elle eut ainsi la gloire et le plaisir de rendre justice au mérite qui ne sollicitait pas. Cependant les fatigues continuelles affaiblissaient fort la santé de ce médecin, et, après être tombé par degrés dans une grande exténuation, il mourut d'une hydropisie de poitrine le 20 avril 1711.

Apr. J.-C. 1668 *environ*. — TEN RHYNE (Guillaume), docteur en médecine dans le dix-septième siècle, était de Deventer dans la province d'Overissel. Il étudia sous de Le Boë, et fut pendant plusieurs années médecin de la compagnie des Indes orientales à Batavia. A son retour en Europe il publia une Description du cap de Bonne-Espérance avec une Histoire des Hottentots, dont le Catalogue de la bibliothèque de Falconnet annonce une édition latine de Bâle, 1710, in-8°. Mais on a de Ten Rhyne des ouvrages plus utiles aux médecins. Tels sont :

Meditationes in magni Hippocratis textum vigesimum quartum de veteri

medicina. Lugduni Batavorum, 1672, in-12. — *Excerpta ex observationibus Japponicis de fructice thee, cum fasciculo rariorum plantarum ab ipso in promontorio Bonæ Spei et Sardanha sinu anno* 1673 *collectarum, atque demum ex India anno* 1677 *in Europam ad Jacobum Breynium transmissarum. Gedani*, 1678, in-folio. C'est Jacques Breynius lui-même qui a publié ces pièces dans la première centurie de ses *Exoticæ, aliæque minus cognitæ plantæ.* — *Dissertatio de arthritide. Mantissa schematica de acupunctura. Orationes tres.* I. *De chymiæ et botanicæ antiquitate et dignitate.* II. *De physiognomia.* III. *De monstris. Singula ipsius auctoris notis illustrata. Londini*, 1683, in-8°. Il a écrit les deux premières parties de ce recueil en 1676, lorsqu'il était aux Indes. Dans la dissertation *De arthritide*, ce médecin s'étend fort au long sur l'efficacité d'un remède chinois dans cette maladie. C'est le *moxa*, qui est aussi appelé *jomongi* et *nophouts* par les naturels du pays. Ce cotonnier est une espèce d'armoise très-velue, dont ont sépare le duvet en coton (qui est une espèce de bourre) en écrasant les feuilles. Les Chinois, les Japonais et plusieurs nations européennes en forment des mèches grosses comme un tuyau de plume, desquelles ils se servent pour guérir la goutte; ils mettent le feu à une de ces mèches, et ils en brûlent la partie affligée d'une manière à produire peu de douleur. Ten Rhyne a eu plusieurs fois l'occasion d'observer les bons effets de ce remède, ainsi que de l'aiguille, pendant son séjour aux Indes orientales. Par l'aiguille, on entend la ponction faite en différentes parties du corps. Cette aiguille est presque toujours d'or, rarement d'argent, jamais d'autre métal ; on l'introduit par une simple piqûre, ou en la tournant entre le pouce et le doigt indicateur, ou en l'enfonçant légèrement avec un maillet, selon la nature de la maladie et la structure de la partie sur laquelle on opère.

Apr. J.-C. 1668 *envir.* — NALDIUS (Mathias), médecin natif de Sienne, fut célèbre dans le dix-septième siècle, non seulement par les connaissances qu'il avait de son art, mais encore par celles des langues latine, grecque, hébraïque, chaldaïque et arabe. Il enseignait avec beaucoup de réputation à Pise, lorsque le cardinal Fabio Chigi l'en tira pour être son premier médecin, peu de temps après qu'il eut été élevé à la papauté, sous le nom d'Alexandre VII. A son exaltation, le 7 avril 1655, ce pape avait choisi Jean-Jacques Baldini, déjà vieux, pour remplir cette charge; mais Baldini étant devenu fort infirme, Naldius fut appelé pour le remplacer. Il ne se borna pas aux devoirs du poste éminent qu'il occupait à la cour d'Alexandre VII, il enseigna encore la médecine à Rome, et contribua beaucoup à faire fleurir les écoles de l'université de cette ville. Il était d'un âge fort avancé, lorsqu'il mourut en 1682. Nous avons plusieurs ouvrages de sa façon, dont on trouve les titres dans la plupart des bibliographes; mais, à en juger par les titres mêmes, il paraît que ce médecin s'est appliqué davantage aux discussions physiologiques, qu'à mettre en ordre les observations qu'une longue pratique doit lui avoir fournies. — *Sapientis vitale filum, quod philosophicæ ac medicæ facultatis ambages publice ingressurus, heroïcis numeris sibi conglomeravit. Senis*, 1623, in-4°. Le goût qu'il eut pour la poésie dans sa jeunesse, lui fit écrire cet ouvrage en vers. — *Pamphilia, seu mundi universi amicitia, cui dissidentes philosophorum opiniones conciliantur et parantur ex re medica amicitiæ. Ibidem*, 1647, in-4°. — *Regole per la cura del contagio.* Rome, 1656, in-4°. — *Annotationes in Aphorismos Hippocratis. Romæ*, 1667, in-4°. — *Rei medicæ prodromi, præcipuorum physiologiæ problematum tractatus. Ibidem*, 1682, in-folio.

Ap. J.-C. 1668. — BAGLIVI (George), célèbre médecin et professeur de la Sapience à Rome, était membre de la Société royale de Londres et de l'académie impériale des Curieux de la nature. Haller le dit natif de Raguse; mais Nicolas Comnène, qui parle de ce médecin dans son Histoire de l'université de Padoue, assure qu'il était de Lecce, bonne ville de la terre d'Otrante dans le royaume de Naples. Il vint au monde en 1668. — Ce fut à Naples et à Padoue qu'il étudia la médecine; mais ce fut dans la dernière ville qu'il prit le bonnet de docteur. Il sentit dès-lors toute l'importance de l'observation, et la nécessité dont elle est pour entreprendre heureusement la pratique. C'est pourquoi il voyagea par toute l'Italie. — En même temps qu'il cherchait à s'instruire dans les hôpitaux

sur les démarches de la nature, il s'appliqua à reconnaître quel était l'état de la médecine dans les académies. Le jugement qu'il porte sur la manière dont cette science était traitée dans les écoles, ne fait point honneur à celles de ce temps-là. Suivant lui, la passion pour les systèmes avait produit un bouleversement presque général dans l'ancienne doctrine. L'étude de la nature était négligée, les médecins grecs dans l'oubli ou le discrédit, et, pour avoir trop accordé à la raison, qui chancelle toujours quand elle n'est pas soumise à l'expérience, l'art de guérir n'était plus qu'un assemblage monstrueux d'opinions soutenues par l'entêtement, ou par la honte d'avouer ses fautes. Baglivi fut touché jusqu'au fond de l'âme du triste état dans lequel était plongée une science qu'il avait étudiée par goût. Il résolut d'en entreprendre la réforme en réduisant les systèmes à de justes bornes et, surtout, en rappelant les médecins à la lecture des auteurs grecs. Plein de cette idée, il se rendit à Rome, où il suivit d'abord la pratique de Malpighi et de Pacchioni, et ne tarda pas à travailler aux traités qu'il méditait de donner au public. Ce fut dans ce temps que son mérite perça, et que le pape Clément XI le nomma à la chaire de théorie et d'anatomie dans le collége de la Sapience. Il en remplit les devoirs avec tant de réputation, qu'il se vit bientôt entouré d'un grand nombre d'écoliers. Méthodique dans ses leçons, ses auditeurs le suivaient sans peine dans les matières les plus difficiles; éloquent autant que les anciens Romains, il donnait du poids et de la grâce aux plus petites choses qui sortaient de sa bouche. Mais le redoublement de ses études, ses démonstrations anatomiques, les visites des malades qui étaient toujours en grand nombre, ne tardèrent point à l'accabler. Trop de mérite nuisit à la santé de Baglivi; demandé de toute part et ne se refusant à personne, il épuisa bientôt les forces de son tempérament. Il mourut en 1706, âgé seulement de trente-huit ans. Son corps fut honorablement enterré dans l'église de Saint-Marcel *in Hippodromo*, qui est située dans le quartier de la ville de Rome dit Trevi. — Ce médecin est auteur de plusieurs ouvrages qu'on ne peut lire sans se rappeler les regrets que sa mort prématurée a excités parmi les savants. Il est vrai que les différents traités que nous avons de lui, n'ont pas toute la solidité qu'un âge plus mûr aurait pu leur donner; ils ne sont pas même sans défauts : Baglivi qui déclamait si hautement contre les systèmes, en a adopté plusieurs qui ne s'accordent qu'avec son imagination. D'ailleurs, s'il est vrai que ses ouvrages soient tirés en partie des écrits d'autrui, comme Morgagni et Bazzani l'ont avancé, cela rabattrait beaucoup de l'estime qu'ils lui ont méritée. Le recueil des ouvrages de notre auteur a paru plusieurs fois sous le titre d'*Opera omnia medico-practica et anatomica. Lugduni*, 1704, 1710, 1715, 1745, in-4°. *Parisiis*, 1711. *Antverpiæ*, 1715, in-4°. *Basileæ*, 1737, in-4°. *Venetiis*, 1754, in-4°. *Lugduni*, 1765, in-4°. On a imprimé séparément : — *De praxi medica libri quatuor. Romæ*, 1696, in-8°. *Lugduni*, 1699, in 8°. En anglais, Londres, 1703, in-4°. En allemand, Leipsic, 1718, in-4°. — *Specimen quatuor librorum de fibra motrice et morbosa. Perusiæ*, 1700, in-4°. *Parisiis*, 1700, in-4°. *Romæ*, 1702, in-12. *Ultrajecti*, 1703, in-8°. *Basileæ*, 1703, in-8°. *Altdorfii*, 1703. L'auteur de *La galeria di Minerva* attribue cet ouvrage à Jean Casalecchius, médecin natif de Reggio. Qu'il soit de lui ou de Baglivi, on doit ajouter qu'il a été vivement critiqué par Nellen, médecin hollandais, dans son Traité de théorie mécanique; par Senac, dans ses Commentaires physiologiques sur l'Anatomie d'Heister; par Poli, chimiste de Rome, dans son Triomphe des acides. La critique de ce dernier est poussée jusqu'à l'indécence.

Après Jésus-Christ 1668 *environ.* — KERCKRING (Théodore), médecin du dix-septième siècle et membre de la Société royale de Londres, était originaire de Lubeck et natif d'Amsterdam. Il avait déjà atteint l'âge de dix-huit ans lorsqu'il se mit à étudier le latin avec Benoît Spinoza, sous François van Ende. La maturité de l'âge ne fit que rendre plus rapides les progrès qu'il fit sous ce premier maître. Il s'appliqua ensuite à la médecine, dans laquelle il se rendit si habile, qu'il parvint à la plus haute réputation, et s'y soutint par ses ouvrages, ainsi que par ses découvertes anatomiques et chimiques. Il trouva en particulier le secret d'amollir l'ambre jaune, sans lui ôter sa transparence, pour le faire servir de cercueil ou d'enveloppe à des corps morts qu'on voulait conserver. Kerckring ne se fit pas moins d'honneur dans la pra-

tique de la médecine, qu'il exerça pendant plusieurs années à Amsterdam, où il épousa la fille de François van Ende, ce médecin athée, sous qui il avait appris la langue latine. Plus docile que son beau-père à la voix de la nature qui annonce si hautement l'existence et les bienfaits d'un Dieu créateur, il n'imita point son opiniâtreté ; car il embrassa la religion catholique romaine, et quitta la Hollande pour passer en France, d'où il se rendit à Hambourg en 1678. Il mourut dans cette ville le 2 novembre 1693, après y avoir rempli, pendant plusieurs années, les fonctions de résident du grand-duc de Toscane. Le cabinet anatomique qu'il avait formé à Hambourg, fut long-temps un objet d'admiration pour les curieux qui s'empressaient d'aller le voir ; mais il a laissé des monuments plus durables de son goût pour l'anatomie dans les ouvrages dont voici les titres :

Spicilegium anatomicum, continens observationum anatomicarum rariorum centuriam unam, necnon osteogeniam fœtuum, in qua, quid cuique ossiculo singulis accedat mensibus, quidque decedat et in eo per varia immutetur tempora, accuratissime oculis subjicitur. Amstelodami, 1670, 1673, in-4°. La première édition est la meilleure pour la partie typographique, mais la seconde l'emporte par l'exactitude des figures, quoiqu'il y ait encore beaucoup de fautes dans l'une et dans l'autre. L'auteur a profité des découvertes de ses contemporains, et il en a enrichi son ouvrage. Parmi les cent observations qu'il contient, il y en a plusieurs qui méritent toute la considération des anatomistes ; mais il y en a d'autres dont on ne fait aucun cas. — *Anthropogeniæ ichnographia, sive, conformatio fœtus ab ovo usque ad ossificationis principia, in supplementum osteogeniæ fœtuum. Amstelodami*, 1671, in-4°, avec figures. *Parisiis*, 1672, in-4°. Il a suivi avec attention le développement du fœtus dans les différents âges. Le squelette à trois semaines de conception ne semble formé que d'une pièce continue, qui paraît cartilagineuse aux extrémités, au tronc et à la face, mais le crâne semble n'être qu'une vessie membraneuse ; il n'y a rien d'osseux, on y voit simplement les traces de l'ossification. Kerckring a remarqué que les parties du fœtus sont déjà développées au quatrième jour ; la tête se distingue surtout des autres parties. Il a observé que les osselets de l'ouïe sont endurcis de bonne heure, qu'à sept mois ils ont acquis leur dernier volume ; il ajoute qu'à cet âge les côtes n'ont point une égale direction, les cinq supérieures ont leurs extrémités contournées vers le haut, et les sept inférieures vers le bas. Le sternum, qui est cartilagineux dans le fœtus d'un âge fort avancé, se couvre vers le terme de neuf mois d'un grand nombre de points osseux, qui se joignent mutuellement pour ne former que trois pièces osseuses. Cet auteur fait d'ailleurs diverses remarques sur les épiphyses, et beaucoup d'autres qu'il serait trop long de rapporter. Je me borne à dire qu'il est entré dans quelques détails dans les observations qu'il a faites sur la génération de l'homme. Il tient à l'ancienne doctrine, et il soutient qu'on trouve dans le corps de toutes les femmes des œufs, dont les hommes sont engendrés. Mais cette opinion n'a point encore paru assez ancienne à quelques écrivains de nos jours ; ils ont remonté plus haut pour en trouver une autre, et, en rajeunissant de vieilles idées, ils ont prétendu se donner le mérite de la nouveauté. Voltaire, qui s'égare rarement quand il parle en physicien, dit à ce sujet dans son *Précis du siècle de Louis XV*. « Des systèmes » trop hasardés ont défiguré des travaux » qui auraient été plus utiles. On s'est » fondé sur des expériences trompeuses, » pour faire revivre cette ancienne er- » reur, que des animaux pouvaient naître » sans germe. De là sont sorties des ima- » ginations plus chimériques que ces ani- » maux. » — *Commentarius in currum triumphalem antimonii Basilii Valentini. Amstelodami*, 1671, in-12. *Genevæ*, 1671, 1685, in-12. Il n'est proprement que le traducteur de cet ouvrage, que Basile Valentin avait écrit en haut allemand. — *Opera omnia anatomica Lugduni Batavorum*, 1717, in-4°.

Apr. J.-C. 1668. — APINUS (Jean-Louis) naquit, le 20 novembre 1668, dans le comté de Hohenloe en Franconie. Il prit le parti des lettres, malgré le peu de fortune qu'il avait pour se soutenir dans le cours de ses études, et il se rendit à Altorf, où il étudia la médecine. Il n'y fut pas long-temps sans s'apercevoir de la difficulté qu'il aurait à continuer cette entreprise ; mais comme les passions ne manquent jamais d'expédients, et que l'amour de la science en était

une pour lui, il s'avisa de faire des répétitions aux écoliers et de se charger de la place de correcteur de l'imprimerie de Meyer. Ces deux ressources lui procurèrent non-seulement de quoi vivre, mais encore l'argent nécessaire aux frais de son doctorat, qu'il fit en 1691. D'abord après sa promotion, il fut nommé médecin de la ville d'Herspruck dans le territoire de Nuremberg, ce qui l'engagea, en 1694, à se faire agréger au collége de cette dernière ville. En 1702, on lui donna la chaire de physiologie et de chirurgie dans l'université d'Altorf. Il était fait pour cet emploi, car il possédait éminemment les qualités nécessaires à un bon professeur; mais il n'y brilla pas long-temps, puisqu'il mourut d'une fièvre catarrhale, le 28 octobre 1702. — Ce médecin s'est fait beaucoup de réputation par l'écorce de chacarille et son extrait, qu'il employa avec succès dans la cure des fièvres malignes épidémiques. Il s'en fit encore par les observations, dont il a enrichi les Éphémérides de l'académie Léopoldine, où il était entré sous le nom de Nonus. Nous avons de lui des ouvrages d'une plus grande étendue, comme :

Febris epidemicæ, annis 1694 *et* 1695 *in Noricæ ditionis oppido Herspruccensi grassari deprehensæ, historica relatio. Norimbergæ*, 1697, in-8°. — *Fasciculus dissertationum academicarum. Altorfii*, 1718, in-8°. On y remarque en plusieurs endroits l'attachement de l'auteur aux sentiments de Stahl. Haller attribue cette collection à Sigismond-Jacques Apinus, fils de Jean Louis, qui mourut à Brunswick, en 1732, où il était recteur de l'école de Saint-Gilles. Jean-Jacques Bayer, professeur de la faculté de médecine à Altorf, en est l'éditeur.

Apr. J.-C. 1668. — BOERHAAVE (Herman), un des plus célèbres médecins du dix-huitième siècle, naquit en Hollande, le dernier jour de décembre 1668, dans un bourg nommé Voorhout, attenant à la ville de Leyde du côté par où l'on va à Harlem. Ses ancêtres, qui tiraient leur origine de la Flandre, vinrent s'établir à Leyde au temps de la révolution des Pays-Bas, et ils y exercèrent le commerce avec honneur. Son père, qui était ministre du bourg que je viens de nommer, s'appelait Jacques, son aïeul Charles, et son bisaïeul Marc; tous honnêtes marchands de Leyde. Marc fut le premier de sa famille qui s'acquit de la réputation dans les sciences; il fut pasteur de la ville de Médenblick. — Jacques Boerhaave, père d'Herman, savait le latin, le grec et l'hébreu; il avait même fait une étude particulière de l'histoire. C'était un homme ouvert, d'une candeur et d'une franchise charmante; excellent père de famille qui, n'ayant qu'un revenu modique pour l'éducation de neuf enfants, fit voir à combien de frais on peut fournir par une sage économie. C'est ainsi qu'Herman parle de son père, dans le petit abrégé qu'il a fait de sa vie. — Le 10 juillet 1663, Jacques Boerhaave épousa Hagor Daelder, fille d'Herman, honnête marchand d'Amsterdam et ingénieux ouvrier; il en eut cinq filles, et pour fils unique le personnage qui fait le sujet de cet article. Sa femme étant morte au mois d'août 1673, il fit une seconde alliance avec Eve Dubois, fille de Jacques, un des ministres de Leyde. Cette seconde femme sut si bien partager sa tendresse entre ses propres enfants et ceux du premier lit, que les uns et les autres la regardèrent toujours comme leur véritable mère. Herman l'estimait tant, qu'après la mort de son père il resta toujours avec elle, vivant ensemble dans une parfaite union. Il a aussi beaucoup aimé Jacques Boerhaave, son frère du côté paternel, à qui il a dédié sa Chimie.

Herman fit de surprenants progrès dans ses premières études; son père, qui le destinait au ministère, lui fit apprendre de bonne heure les langues savantes et l'histoire. Avant l'âge de onze ans, il était très-instruit du latin et du grec, à quoi il joignait une grande connaissance de l'histoire universelle. A douze ans, il lui survint une maladie qui interrompit considérablement le cours de ses études, mais qui ne l'empêcha pourtant point de faire toutes ses classes avec moitié moins de temps qu'il n'en faut aux autres. Ce fut un ulcère malin à la cuisse gauche, lequel dura sept ans, sans qu'aucun remède, ni de la médecine, ni de la chirurgie, pût y être d'aucun secours. Au bout de ce long terme, il renonça à tous les médicaments qu'il avait essayés jusqu'alors, et se contenta de bassiner son ulcère avec de l'urine et du sel; ce qui, étant continué quelques jours, lui procura une guérison entière. Malgré l'opiniâtreté de cet ulcère, Herman fut envoyé à Leyde en 1682, où il se distingua tellement pendant le cours

rapide de ses humanités, qu'il avait fait sa rhétorique à quinze ans. Mais il pensa être arrêté tout court au milieu d'une si belle carrière ; car son père mourut alors, laissant, avec très-peu de bien, une femme et neuf enfants, dont l'aîné n'avait tout au plus que seize ans. Ce fâcheux contre-temps jeta Herman dans la perplexité ; il ne voyait point d'où il pourrait tirer de quoi continuer ses études et mettre à profit ses talents. Heureusement Jacques Trigland, un des amis de son père, se prit d'estime pour lui et le recommanda si fortement à Van Alphen, que celui-ci se chargea de sa fortune. De l'avis donc de ces deux hommes célèbres, Boerhaave apprit la philosophie sous Senguerdius, le grec sous Gronovius, et la géographie sous Rickius. Jacques Trigland lui-même et Charles Schaaf lui enseignèrent l'hébreu et le chaldéen, toujours dans le but de le pousser au ministère. — Au milieu de ces occupations, Boerhaave se sentit du goût pour les mathématiques. Il ne s'y appliqua encore que légèrement en 1687; mais quand son ulcère fut guéri, il se plongea bientôt tout entier dans cette étude, tant recommandée par Hippocrate et si négligée par la plupart de ses disciples ; étude qui est la base et la clef de toutes les autres, et qui a cela de particulier, qu'elle transporte et fixe presque tous ceux qui sont capables de s'y adonner.

En 1688, c'est-à-dire, à vingt ans, il donna des preuves publiques de son érudition et de son éloquence ; car ce fut en ce temps qu'il prononça, sous la présidence du célèbre Gronovius, un discours académique par lequel il fit voir que Cicéron avait solidement réfuté le sentiment d'Epicure sur le souverain bien : sujet épineux, qui ne pouvait être traité que par un grand génie. Boerhaave s'en tira à merveille; et la ville de Leyde, pour le récompenser et l'encourager, lui fit présent d'une médaille d'or. — En 1689, ses talents paraissaient de plus en plus. Outre le latin, le grec, l'hébreu, le chaldéen qu'il savait parfaitement, il s'attacha à l'étude de l'histoire ecclésiastique et à la lecture des pères de l'Église. En 1690 il fut fait docteur en philosophie et, pour répondre à l'honneur qu'il recevait, il soutint dans sa dispute inaugurale la distinction de l'âme et du corps. C'est dans cette dissertation qu'il réfute avec la plus grande force Epicure, Hobbes son compilateur, et ce monstre d'incrédulité, Spinoza, dont l'athéisme ressemble assez au labyrinthe de Dédale, tant il y a de tours et de détours dans son système. Mais Boerhaave le suit partout, et partout il porte la lumière ; plus fort qu'Hercule, il abat d'un seul coup toutes les têtes de l'hydre qu'il attaque. Ceux qui liront cette dissertation, auront peine à croire qu'elle soit l'ouvrage d'un jeune homme, tant elle est forte de choses, de raisonnement et de métaphysique. Son président, en cette occasion, fut Volder, pour lequel il eut toute sa vie le plus profond respect, comme Volder eut pour lui l'amitié la plus tendre.

Il était temps qu'il s'appliquât à la théologie, et il eut pour maîtres Jacques Trigland, Frédéric Spanheim et Jean Markius. Il se dévoua ensuite aux fonctions du ministère, sans que cela l'empêchât de se perfectionner dans les mathématiques; mais comme il ne pouvait suffire aux dépenses qu'il faut faire nécessairement dans les académies, et qu'il avait d'ailleurs trop de sentiments et de délicatesse pour continuer d'être à charge à ses patrons, il s'avisa de donner des leçons de mathématiques, pour en tirer de quoi fournir, en partie, aux frais de ses études. Cela lui valut la connaissance de Jean Vandeberg, qui, pour lui donner des marques de l'amitié qu'il avait pour lui, le fit nommer pour conférer le catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Vossius, que Leyde avait achetée depuis peu et qu'elle avait fait venir d'Angleterre. Il s'acquitta de sa commission en homme d'esprit, et son travail plut si fort au magistrat et à Vandeberg en particulier, que celui-ci résolut de faire tout pour la fortune d'un homme de ce mérite. Il lui conseilla d'abord de joindre à ses autres connaissances, celle de la médecine. Boerhaave le fit; mais ce qui surprendra beaucoup, c'est qu'il n'eut jamais que quelques leçons du célèbre Drelincourt, et qu'à proprement parler, il a été son maître dans une science qu'il a portée si haut, que la postérité en sera étonnée. Il commença par l'anatomie, qu'il étudia dans Vésale, le prince des anatomistes, dans Fallope, dans Bartholin, etc. ; et pour joindre la pratique à la théorie, il assista régulièrement aux leçons de Nuck. Il travailla encore chez lui à des dissections particulières, examinant toutes les parties du corps avec des yeux géomètres. Il se mit ensuite à lire les au-

ciens médecins, dans l'ordre et suivant le temps où ils ont vécu; il examina sans relâche tout ce que les Grecs et les Latins nous ont fourni d'hommes illustres en ce genre : mais il s'aperçut bientôt que les auteurs postérieurs à Hippocrate avaient pris de lui tout ce que l'on trouve de bon dans leurs écrits. Ce fut donc aux ouvrages de ce grand homme qu'il s'arrêta particulièrement; il en considéra le plan et les preuves, il en fit des extraits; en un mot, il se remplit si bien de sa doctrine, qu'on eût dit qu'elle était passée du maître dans le cœur et l'esprit du disciple. Il lut avec la même rapidité, et pourtant avec autant de soin et d'exactitude, les écrits des médecins modernes; mais ce fidèle historien de la nature, qui en a, pour ainsi dire, suivi toutes les allures pas à pas et qui nous les a tracées avec la dernière précision, Sydenham, fut son auteur favori. Boerhaave lut plusieurs fois tous les ouvrages de cet Hippocrate anglais, toujours avec le même plaisir et cette sorte d'avidité qu'on ne sent guère que pour les excellents livres.

Notre auteur s'appliqua ensuite à la chimie, et bientôt après à l'étude de la botanique, mais avec cette précaution qu'il voulait voir de ses yeux et toucher, pour ainsi dire, de ses mains ce qu'il avait remarqué dans les livres. On croirait après cela que Boerhaave était tout médecin, et qu'il ne songeait plus à l'étude de la théologie; mais son respect pour les ordres connus de son père, lui fit prendre la résolution de se mettre au nombre des proposants. Il voulut cependant avant tout se faire recevoir docteur en médecine. Il se rendit pour cela à Hardewick, où ce savant disciple d'Esculape reçut le bonnet le 10 juillet 1693. Le sujet de l'acte qu'il soutint, pour parvenir à ce degré, concerne l'importance dont il est que les médecins examinent avec soin les déjections de leurs malades : *Disputatio de utilitate explorandorum excrementorum in ægris, ut signorum.*

A son retour, il songeait plus que jamais à être tout à la fois ministre et médecin; c'était aussi l'idée de son illustre ami Vandeberg; mais ayant appris à son arrivée à Leyde que le bruit courait qu'il avait embrassé le spinozisme, et ses amis n'ayant pu réussir à le justifier de cet odieux reproche, il laissa au temps à détruire ce préjugé. Cependant cela détermina Boerhaave à abandonner le projet qu'il avait formé d'être en même temps ministre et médecin. Il se tint au dernier parti et s'y livra tout entier, regardant la médecine comme un pays plus tranquille pour lui, où la malice de ses adversaires aurait moins d'occasions de l'attaquer. Il faut avouer que ses commencements ne furent pas heureux; sa pratique ne rendit point d'abord autant que son habileté semblait le lui promettre. Il ne se découragea pas pour un mal nécessaire à presque tous ceux qui entrent en pareil exercice; au contraire, donnant à ses livres l'heureux loisir dont il jouissait, il amassa ces trésors de science qui lui ont acquis dans la suite tant de gloire et de fortune. Le vrai mérite perce tôt ou tard; le sien ne tarda point à se répandre. Cependant ses amis songeaient à le faire entrer dans le corps de l'université de Leyde; ils réussirent dans leur dessein, et, le 18 mai 1701, Boherhaave fut nommé à la chaire de théorie à la place du célèbre Drelincourt, dont il soutint et surpassa bientôt la réputation. Il préluda par un discours où il recommande fortement la doctrine d'Hippocrate, persuadé, avec raison, qu'il n'y a point de meilleur modèle à suivre. Ce prince de la médecine était alors dans une espèce de discrédit; on trouvait et on voulait que son règne fût passé : le suivre encore, c'était adorer de vieilles imaginations et un auteur qui n'avait rien de respectable que son antiquité. Mais il fit voir clairement que jamais homme n'avait pénétré plus avant que lui dans les secrets de la nature; que ses règles, pour connaître et distinguer les maladies, que ses remèdes pour les guérir, étaient de tout point conformes à l'expérience; et il parla sur ce sujet avec tant de force, d'érudition et de clarté, qu'on n'osera plus vraisemblablement disputer à Hippocrate ce surnom de divin, cet empire que nos pères lui ont donné et qu'il mérite à tant de titres.

Ce discours prononcé en l'honneur d'Hippocrate, et encore plus la profondeur des leçons du nouveau professeur, lui acquirent en peu de temps une si grande renommée que l'académie de Groningue lui offrit une chaire de médecine en 1703; mais sur son refus, de l'avis encore de Vandeberg qui ne manquait jamais l'occasion d'avancer son ami, les curateurs de l'université de Leyde lui promirent la première place vacante. En attendant, ils augmentèrent ses gages, pour le dédommager de ce qu'il perdait

par zèle et par attachement à son corps. C'est à ce sujet qu'il prononça, le 24 septembre de la même année, un second discours sur l'usage et la nécessité des mécaniques dans la médecine : *De usu ratiocinii mecanici in medicina.* — On sait avec quel succès Boerhaave exerçait son emploi, et toujours sous le titre de simple lecteur, lorsqu'on le nomma enfin professeur en médecine et en botanique à la place d'Hotton. Le décret de sa nomination est du 18 février 1709, son discours inaugural du 20 mars suivant. Le titre est : *Oratio qua repurgatæ medicinæ facilis asseritur simplicitas:* De la simplicité de la médecine. Ce fut dans le but de s'attacher de plus en plus un aussi grand sujet que l'académie de Leyde ajouta la chaire de botanique à celle de médecine qu'elle donna à Boerhaave. On connaissait déjà ses rares talents pour remplir celle-ci, et l'on s'attendait bien qu'il ferait honneur à celle-là, mais on fut surpris de trouver en lui un nouveau Tournefort. Il augmenta bientôt de moitié le nombre des plantes du jardin, le tout avec un choix qui décèle l'habileté du collecteur et la profondeur de ses connaissances. — En 1714, il fut nommé recteur de l'université. Peu de temps après, le 8 août de la même année, il fut fait professeur du collége pratique à la place de Bidloo; et outre ses leçons ordinaires, il en donnait deux fois la semaine à l'hôpital sur les maladies régnantes, tant pour le soulagement des pauvres malades que pour l'utilité de ses écoliers. Il en résultait sans doute un grand avantage, de l'œil et de la main on pouvait joindre la pratique à la théorie; union nécessaire, puisque celle-ci ne fait, pour ainsi dire, que le corps de la médecine, dont celle-là est l'âme. Ayez tant que vous voudrez des connaissances; réunissez en vous seul ce que savent tous les autres, s'il est possible, vous serez très habile : l'essentiel, c'est l'expérience; sans elle on n'est jamais digne du nom de médecin. Disons-le hardiment, sans cette pratique consommée, le grand Boerhaave eût été un savant, mais non un médecin du premier ordre; sans elle, l'Angleterre n'aurait pas eu son Sydenham; la Grèce, son Hippocrate; Paris, son Duret, son Fernel, etc. Le nouveau recteur prononça, à la fin de son rectorat, un discours sur le chemin qu'il faut tenir pour découvrir la vérité en physique : *De comparando certo in physicis.*—Le 21 septembre 1718, Boerhaave fut encore chargé de remplir la chaire de chimie vacante par la mort du professeur Lemort. C'est ainsi qu'un seul homme suffisait à tant d'emplois, dont il s'acquittait avec la plus grande distinction. Jetons un coup d'œil sur lui en qualité de professeur, et voyons quelle fut sa méthode dans les leçons qu'il a données sur presque toutes les parties de la médecine. Peignons-le d'après le docteur Maty, qui parle ainsi de lui dans son *Eloge critique :* « L'affluence de ses disciples » justifia l'empressement de ses mécènes, » et il n'est presque plus besoin de dire » que Boerhaave eut des étudiants de di» vers, des plus reculés, et même des » plus barbares climats de l'Europe. Le » lieu où il donnait ses leçons conte» nait à peine ceux qu'un désir d'instruc» tion ou un simple motif de curiosité y » attiraient. On était obligé de se presser » et de venir une demi-heure à l'avance » pour s'assurer une place, et ceux qui » étaient moins diligents devaient tou» jours se tenir debout. C'était à un tel » auditoire que Boerhaave donnait ses le» çons les quatre premiers jours de la » semaine. Cet homme, si plein d'idées » sublimes, savait là se mettre à la por» tée de tous ses auditeurs, fournissant » une preuve illustre, que les sciences » ne sont épineuses que par la manière » dont elles sont enseignées. Si l'on ex» cepte ses cours de chimie, jamais il ne » se servait de cahiers, et cependant ja» mais il ne se trouvait embarrassé; ja» mais il ne devenait obscur. Ses leçons » étaient toujours parfaitement liées, et » tous les ans, les mêmes pour les choses, » quoique variées pour le tour et l'ex» pression. Il commençait par les prin» cipes les plus simples, y conformait » ses termes et ses gestes, et variait con» tinuellement son style, selon la nature » des sujets. Il suivait avec exactitude » l'ordre de ses matières, et paraissait » ainsi apprendre lui-même avec ceux » qu'il instruisait. Il s'insinuait dans leur » esprit, et par la gravité de son action, » et par le tendre intérêt qu'il paraissait » prendre à leurs progrès. On comprenait » facilement, et on pouvait retenir long» temps ce qui semblait ne lui rien coû» ter à digérer et à énoncer. Les appli» cations fréquentes et d'ordinaire jus» tes, qu'il faisait des passages d'auteurs » et surtout des poëtes anciens, ne con» tribuaient pas peu à éclaircir ou du » moins à égayer ses sujets. Il ne man-

» quait non plus jamais de comparaisons » familières ou d'histoires particulières » qui, en lui servant d'exemples ou de » preuves, réveillaient l'attention de ses » auditeurs, et leur rendaient faciles l'in- » telligence et le souvenir de ses leçons. » Je puis assurer que jamais on n'en sor- » tait sans se sentir pénétré d'une satisfac- » tion intime, fruit de l'augmentation des » connaissances qu'on venait d'acquérir. » Suivez maintenant ce grand homme oc- » cupé, dans le cours d'une journée, à » donner une heure, l'été, dans le jardin » académique, à la démonstration des » plantes, et l'hiver, dans le laboratoire, » aux opérations de la chimie; une autre » dans l'auditoire public, à l'explication » de quelque matière curieuse, soit de » médecine, soit même quelquefois de » philosophie; et deux autres à ses cours » sur la théorie et sur la pratique de la » médecine. Représentez-le-vous assidu » à tous ces exercices, remplacer les » jours que des solennités, soit publi- » ques, soit particulières, le forçaient » de perdre, en y substituant ceux dans » lesquels il était libre. Non content de » ces travaux, il en sollicitait lui-même » de nouveaux. Il obtint que l'on rouvrît » un hôpital de malades qui avait long- » temps été fermé aux étudiants. Quoi- » que cet hôpital fût très peu considéra- » ble en lui-même, et par le nombre et » par la qualité des maladies qu'il y avait » à traiter, il le devint extrêmement par » les leçons de Boerhaave, qui venait » deux fois par semaine y visiter les ma- » lades, en présence de ses disciples. » C'était en effet dans ces exercices qu'é- » clatait principalement sa capacité. » Pour se rendre utile à ses auditeurs, il » leur faisait, au lit des malades, l'ap- » plication de ses principes et surtout de » sa méthode. Il leur détaillait d'abord » toutes les circonstances de la vie de » ceux qu'il s'agissait de guérir, telles » qu'il avait pu les découvrir, et sous le » point de vue qui pouvait les faire ser- » vir à son but. Il leur faisait ensuite re- » marquer avec soin tous les symptômes » du mal, dont ils étaient spectateurs, » et leur montrait l'usage qu'il fallait » faire de ces signes. De ces principes, » sur lesquels il s'étendait le plus, il pas- » sait à la recherche de la cause qui pro- » duisait tous ces effets. Il découvrait » ainsi (si la chose était possible) le genre » de la maladie présente. Il passait en- » suite au pronostic qu'on pouvait faire » des suites qu'elle aurait. Ce pronostic » était en général fondé sur ces deux » principes; le degré de violence des » symptômes, et celui de vigueur des » fonctions. Par le premier, il détermi- » nait l'effort du mal, et par le second » les forces de la nature pour y résister; » en un mot, ce qu'il y avait à craindre » et à espérer. Les indications résul- » taient nécessairement de tout ceci; on » découvrait ce qu'il fallait faire pour » s'opposer à la nature même du mal; » s'il y avait quelque symptôme pressant, » ce qui ne pouvait l'adoucir; et enfin » ce qui pouvait aider et soutenir la » nature. Les remèdes répondaient à » cette indication, et, par le succès » dont ordinairement ils étaient suivis, » les étudiants se voyaient animés à se » régler un jour sur une pratique aussi » méthodique et aussi raisonnée. Voilà » une partie des soins que notre maître » se donnait pour nous. Un homme si » capable d'enseigner, et si disposé à le » faire, n'a-t-il pas dû former, pour la » postérité, des médecins qui, suppléant » à sa perte, la fissent par cela même » d'autant plus regretter! »

Mais comme la réputation de Boerhaave s'étendait de jour en jour, l'Académie des sciences de Paris lui écrivit, en 1715, pour lier avec lui un commerce de botanique et de physique. Il ne fut cependant pas reçu dans ce respectable corps, à titre d'associé étranger, qu'en 1728, à la place de l'illustre comte de Marsigli. Deux ans après la mort de Freind arrivée en la même année 1728, la Société royale de Londres lui fit un pareil honneur. Tant que ce savant médecin anglais a vécu, jamais Boerhaave ne put être reçu dans cette Société, parce que Freind en était président, et qu'il n'avait pas pour notre auteur toute l'estime qu'il méritait, sans qu'on en ait pu pénétrer le motif. Il est vrai que le médecin hollandais ne fit aucun pas pour cela; mais tous ses amis parlaient pour lui, et ils n'étaient point écoutés. Heureusement l'honneur que devait un jour recevoir et Boerhaave et le célèbre corps dont il s'agit, n'était que différé : la Société royale eût été trop flattée de posséder à la fois un Freind et un Boerhaave, les deux plus grands ornements de leur nation.

Tandis que notre médecin se livrait tout entier aux pénibles fonctions de ses charges, son corps ne pouvant plus résister à tant de fatigues, succomba sous le poids de ses travaux. Il tomba malade

au milieu du mois d'août 1722; la goutte se joignit à une paralysie qui le rendit perclus des deux jambes, et il souffrit pendant cinq mois des douleurs extrêmes, avec une patience admirable. Étant encore tombé malade sur la fin de 1727 et même en 1729, il se démit cette dernière année de ses places de professeur en botanique et en chimie, ne se réservant que son collége pratique. — En 1730, il fut nommé une seconde fois recteur. Suivant l'usage, il prononça, en quittant cet emploi, un discours *De honore medici servitute* qui paraît au-dessus de tous ceux qu'il ait jamais prononcés. Son but dans cette harangue, comme dans celle du mécanisme des corps, est de prouver la nécessité de l'étude de la nature; que l'art de guérir les maladies n'est jamais plus puissant que lorsque le médecin est soumis à la nature et qu'il se borne à en être le fidèle ministre; que l'honneur du médecin, comme du chirurgien, est de se rendre humble serviteur de cette souveraine maîtresse.—Boerhaave était naturellement d'une complexion forte; l'éducation qu'il avait reçue, la promenade à pied, l'exercice à cheval qu'il aimait beaucoup, les viandes sèches, solides, le pain sec, bien fermenté, le biscuit même, dont il faisait sa nourriture ordinaire, et qu'il recommande tant à ceux qui ont les fibres lâches et qui sont sujets aux aigreurs; toutes ces choses avaient encore augmenté la vigueur de son tempérament : mais à force de travailler, tant d'esprit que de corps, de trop grandes épreuves le jetèrent dans un dépérissement considérable de sa santé. Sa dernière maladie commença par une difficulté de respirer qui augmenta toujours peu à peu; en 1738, il sentit un battement d'artères inégal et d'une violence extraordinaire au côté droit du cou, qu'il attribua à un polype, et en conséquence à une dilatation de vaisseaux entre le cœur et le poumon. Comme il était fort replet, il étouffait au moindre mouvement qu'il se donnait; et ces étouffements étaient si continuels et son pouls si intermittent, qu'il était incapable de tout exercice. Ce qui l'incommodait le plus, c'est que sa respiration semblait s'arrêter dès qu'il voulait prendre du repos, en sorte qu'il était obligé de combattre contre le sommeil, par la crainte d'être étouffé. C'est ainsi qu'il en écrivit lui même à un de ses amis de Londres, dans une lettre qui est du 8 septembre, quinze jours avant sa mort. Les maux les plus ordinaires causent des désordres étonnants dans les esprits faibles; ceux même qui paraissent plus forts, se laissent abattre à de plus grands maux. Pour Boerhaave, tranquille au milieu de ses souffrances, il prenait encore sur lui de consoler sa famille et ses amis affligés, et conserva ce calme jusqu'à la fin. Les pieds s'enflèrent, le ventre devint plus douloureux, la respiration fut prodigieusement embarrassée, le délire survint, la raison se troubla, ce qu'il y eut de mortel s'éclipsa peu à peu, et ce grand médecin rendit enfin les derniers soupirs le 23 septembre 1738, âgé de soixante-dix ans moins trois mois et dix jours. Il laissa à sa fille unique pour la valeur de deux millions de florins de biens, lui qui avait été long-temps obligé de donner des leçons de mathématiques pour subsister.

On a la Vie de Boerhaave écrite de différentes mains. Albert Schultens fut le premier qui la publia à Leyde en 1738, in-4°. Elle a paru dans les Mémoires de l'Académie royale des sciences de Paris, année 1738. Burton l'écrivit en 1743 et elle fut réimprimée en 1747, in-8°, avec quelques lettres à Mortimer, docteur en médecine et secrétaire de la Société royale de Londres. La quatrième est de la façon du docteur Maty, qui l'a composée avec beaucoup d'impartialité, sous le titre d'*Essai sur le caractère du grand médecin* ou *Éloge critique de Boerhaave*. Leyde, 1747, in-8°. On y trouve l'image de son cœur et de son esprit. Jamais on ne vit un ami plus tendre et plus sincère. Il n'était point soupçonneux, il ne jugeait mal de personne; au contraire, il interprétait tout en bien. Il ne se mettait jamais en colère, quelque raison qu'il parût en avoir; ses conseils étaient sages et modérés, la paix et encore la paix. Il a eu des ennemis : et le mérite n'en donne-t-il pas toujours? Mais il les forçait à se taire par ses bienfaits. S'il trouvait de ces esprits opiniâtres, incapables de se rendre, il s'expliquait publiquement sur leurs accusations; après quoi il restait tranquille, content du témoignage de sa conscience. Souvent il ne répondait rien; il était persuadé que c'était trop honorer la calomnie que d'y répondre, il la comparait à ces étincelles qui s'éteignent d'elles-mêmes quand on ne les relève pas. Il ne vantait jamais ses ouvrages, et il ne parlait de lui qu'a-

vec une vraie modestie, et non avec cette fausse humilité qui cherche les louanges. Il était compatissant et très charitable envers les pauvres ; il les assistait le plus secrètement qu'il pouvait. Il n'était cependant rien moins que prodigue, on l'eût même peut-être soupçonné de donner dans l'extrémité contraire ; car, au milieu de l'abondance et des plus grandes richesses, il vivait chez lui avec une médiocrité qui tenait pour le moins du philosophe. Il ne mangeait chez personne, et personne ne mangeait chez lui ; c'eût été trop se livrer, ou s'exposer à perdre un temps précieux. Génie supérieur, philosophe inébranlable, l'adversité et la prospérité ne causaient aucune altération dans son âme ; aussi tranquille à la mort de son père, quand il manqua de tout, que lorsqu'il se vit un des hommes les plus puissants de la république. Mais sa vertu favorite était la reconnaissance : jamais cœur ne fut plus pénétré de ce sentiment qui fait tant d'honneur à l'humanité. Telle était la reconnaissance de Boerhaave envers son frère, envers Vanderberg et Van-Alphen, ses illustres protecteurs, qu'il n'en parlait qu'avec un zèle, une effusion, une chaleur de sentiment qui marquait si véritablement sa gratitude, que son cœur semblait passer sur ses lèvres. — On nous a dépeint Boerhaave d'une taille au-dessus de l'ordinaire et bien proportionnée, d'un tempérament fort et robuste. Son maintien était simple, décent, vénérable, surtout depuis que l'âge avait blanchi ses cheveux. Il avait l'air mâle, l'œil vif, le regard perçant, le nez un peu relevé, la couleur vermeille, la voix agréable, la physionomie douce et prévenante, quelque chose d'humain et en même temps de majestueux, une gravité aimable, une gaieté modeste ; en un mot, il ressemblait assez au portrait que nous avons de Socrate : c'était les mêmes traits, mais plus adoucis et plus riants. Orateur éloquent, il déclamait avec dignité et avec grâce ; il enseignait avec méthode et avec précision, personne ne se lassait de l'entendre. Quelquefois la raillerie assaisonnait ses discours ; mais c'était une raillerie fine et ingénieuse, qui n'était propre qu'à égayer les matières dont il parlait, sans avoir rien de mordant ni de satirique. Ennemi de tout excès, il regardait une joie honnête comme le sel de la vie. Le matin et le soir, il les consacrait à l'étude : il donnait au public une partie du temps qui s'écoulait entre eux : le reste était pour ses amis et pour le plaisir. Tant que sa santé le lui permit, il montait régulièrement à cheval. Quand elle commença à lui interdire cet exercice, il se promenait à pied ; et de retour chez lui, la musique, dont il était grand amateur, achevait de lui faire passer des moments délicieux où il reprenait des forces pour le travail. — Il garda long-temps le célibat. Ce fut à quarante-deux ans qu'il épousa, le 16 septembre 1710, Marie Drolenvaux, demoiselle d'un mérite accompli, fille unique de cet Abraham Drolenvaux, échevin de la ville de Leyde, à qui il dédia ses Institutes. Le 19 mars 1720, Boerhaave eut, pour premier fruit de son mariage, une fille qui fut nommée Marie-Jeanne ; c'est la seule qui vécut de quatre enfants qui lui vinrent.

Après avoir envisagé ce médecin du côté du caractère, considérons-le du côté des langues et des sciences. Il savait le hollandais, l'allemand, le français, l'anglais, l'italien, l'espagnol, le latin, le grec, l'hébreu et le chaldéen. Il nous a laissé des ouvrages sur toutes les parties de la médecine : sur l'anatomie, sur la physiologie, la pathologie, le diagnostic, le pronostic, la cure des maladies tant chirurgicales que médicinales, la matière médicale, la botanique et la chimie ; et ces ouvrages passeront pour des chefs-d'œuvre. Quant à la pratique, il n'employait que des remèdes simples, autant qu'il était possible ; mais il poussait quelquefois la saignée jusqu'à la faiblesse, et se servait des émétiques et des purgatifs les plus forts. Sydenham était son modèle pour les maladies aiguës, dans la cure desquelles il rappela l'usage des acides. Dans les maladies chroniques, il louait beaucoup les frictions ; et il n'était pas sans espérance que l'on trouverait un jour quelques spécifiques pour les unes et pour les autres. — Tel a été l'homme à qui la ville de Leyde a élevé un monument dans l'église de Saint-Pierre ; on y remarque la noble simplicité qui distinguait cet Hippocrate moderne. C'est une urne sur un piédestal de marbre noir ; six têtes, dont quatre figurent les quatre âges de la vie, et deux les sciences dans lesquelles Boerhaave excellait, forment un groupe qui sort entre l'urne et son appui. Le chapiteau de cet appui est entouré d'une draperie de marbre blanc, où l'artiste a ingénieusement représenté les divers emblèmes

des maladies et de leurs remèdes. Au-dessus, sur la face intérieure du piédestal, est un médaillon portant Boerhaave en cheveux gris ; on voit, à l'extrémité du cadre, un ruban qui renferme la devise favorite de ce savant : *Simplex sigillum veri :* La vérité toute nue. On lit de plus sur cette même face : SALUTIFERO BOERHAAVII GENIO SACRUM.

Passons maintenant au catalogue des ouvrages de ce médecin, et donnons-le d'après ce qu'il dit lui-même dans la préface de sa chimie : — *Oratio de utilitate explorandorum excrementorum corporis humani. Harderovici*, 1693, in-8°. *Lugduni Batavorum*, 1742, in-8°. — *Oratio de commendando studio Hippocratico. Lugduni Batavorum*, 1701. Il y condamne toute hypothèse en matière de physique, et soutient que nous ne savons rien au juste de la nature des corps, que ce que nous apprenons par le moyen des sens et de l'expérience. Il admet d'ailleurs tous les écrits d'Hippocrate comme vrais et légitimes; mais un de ses plus célèbres disciples n'a pas été de son avis. Voyez l'article HALLER. — *Oratio de usu ratiocinii mechanici in medicina. Ibidem*, 1703, in-4°; 1709, in-8°. Les objections contre le mécanisme sont solidement réfutées. L'auteur ramène à la mécanique toutes les explications de physiologie. Il admet dans l'homme une machine hydraulique, dont le cœur est le piston, et il renverse par des preuves convaincantes l'opinion de ceux qui supposent des ferments généraux ou particuliers. Il trouve la cause des sécrétions dans la différente vitesse des liqueurs qui circulent dans l'organe sécrétoire. Il parle de l'anastomose des vaisseaux lymphatiques avec les vaisseaux sanguins, et il entrevoit la cause de l'inflammation dans le passage du sang artériel dans les vaisseaux lymphatiques. C'est dans cette pièce qu'il prouve l'existence des artères lymphatiques, dont on a depuis attribué la découverte à Vieussens. Cet ouvrage a été attaqué par un anonyme, dans un écrit intitulé : *Ratiocinii mechanici abusus in medicina et impotentia*, sous le faux nom de Fribourg, 1719, in-8°. — *Oratio qua repurgatæ medicinæ facilis asseritur simplicitas. Leidæ*, 1709, in-4°. Il y démontre que rien ne peut mieux abréger et simplifier l'étude de la médecine, que d'en bannir les hypothèses et de la réduire à l'observation. — *Oratio de comparando certo in physicis. Lugduni Batavorum*, 1715, in-4°. En voulant pénétrer dans la nature des choses qui nous sont inconnues, on se jette dans des systèmes qui nous éloignent d'autant plus du vrai, que souvent ils sont contredits par l'expérience et par les sens. C'est sur quoi roule principalement ce discours, où Boerhaave s'élève contre ces philosophes qui veulent déduire de leur imagination la cause des effets, sans consulter la marche de la nature.

Oratio de chemia suos errores expurgante. Ibidem, 1718, in-4°. Il y prouve que c'est par la chimie qu'il faut corriger les erreurs, que la chimie elle-même a introduites dans la théorie et la pratique, — *Oratio de vita et obitu clarissimi Bernhardi Albini. Ibidem*, 1721, in-4°. — *Oratio quam habuit cum botanicam et chemicam professionem publice poneret. Ibidem*, 1729, in-4°. On y trouve plusieurs traits de sa vie. — *Oratio de honore medici servitute. Ibidem*, 1731, in-4°. L'honneur du médecin consiste à suivre la nature dans sa marche. — *Institutiones medicæ in usus annuæ exercitationis domesticos. Ibidem*, 1708, 1713, 1720, 1727, 1734, 1746, in-8°. *Parisiis*, 1722, 1737, 1747, in-12. Il y a encore plusieurs autres éditions, et, suivant Schultens, il y en a même une en arabe. M. de Haller a donné un commentaire de cet ouvrage, en sept volumes in-4°. La Mettrie a mis le livre de Boerhaave en français, sous le titre d'*Institutions et aphorismes*. Paris, 1743, huit volumes in-12. Jamais ouvrage n'a procuré plus de réputation à son auteur que celui dont je viens de donner le titre. Boerhaave le composa à l'usage de ses disciples, pour leur servir de guide dans les leçons qu'il leur donnait sur la théorie de la médecine. On y remarque une grande lecture des principaux auteurs, une critique sage de leurs travaux, et un choix judicieux de leurs découvertes. Vésale, Eustachi, Stenon, Lower, Borelli, Malpighi, Cowper, Ruysch, Leeuwenhoeck, lui ont fourni les descriptions et les observations intéressantes dont cet ouvrage est rempli. En fait d'anatomie, Boerhaave a souvent été obligé de penser d'après autrui ; parce que dans le temps de ses premières études, il eut peu d'occasions d'assister aux démonstrations. Il paraît même que son goût l'entraînait plus, dans sa jeunesse, vers les expériences chimiques, que vers les dissections anatomiques. Cet auteur

ne se ressemble point en tout. Lorsqu'il s'agit de la botanique, il décrit des plantes qu'il a vues. Dans sa Chimie il rapporte ses propres opérations. Lorsqu'il parle de la physique, l'expérience et le raisonnement sont presque ses seuls guides. Mais dans l'anatomie, il hésite quelquefois, il s'en fie au témoignage d'autrui; et si de temps en temps il corrige les auteurs qu'il suit, en les comparant les uns avec les autres, il tombe dans ces légers défauts, qu'il est si difficile d'éviter dans un ouvrage de la nature du sien.

Aphorismi de cognoscendis et curandis morbis, in usum doctrinæ domesticæ. Lugduni Batavorum, 1709, 1715, 1728, 1734, 1742, in 12. *Parisiis,* 1720, 1726, 1728, 1747, in-12. *Lovanii*, 1751, in-12, avec le traité *De lue venerea.* En anglais, 1735. En français, Rennes, 1738, in-12. Les Aphorismes de Boerhaave sont écrits à l'imitation de ceux d'Hippocrate, mais peut-être dans un meilleur goût. Il s'agissait de faire pour la pratique de la médecine, ce qui avait été fait pour la théorie; je veux dire de ranger les diverses maladies du corps humain dans un ordre simple et facile, de les expliquer par des principes clairs et certains, et d'indiquer les méthodes les plus sûres pour la guérison. Chacun de ces articles était nécessaire pour faire un système méthodique, et aucun d'eux n'était facile. Cependant Boerhaave les a remplis. On trouve dans son ouvrage une description concise, mais nette et circonstanciée, de la plupart des dérangements du corps humain, de leurs symptômes, de leurs suites et de leur guérison. L'auteur commence par déterminer quels sont les maux les plus simples, à la connaissance desquels il nous soit possible d'arriver; et de combinaison en combinaison, il passe par degrés aux plus compliqués. Il en fait remarquer la liaison et les rapports, en décrit les signes et les effets, en déduit les causes, et indique enfin la méthode qui lui paraît la meilleure pour les guérir. L'attachement à des hypothèses incertaines, ou à des spécifiques mystérieux, est évité scrupuleusement, et l'on ne cesse d'y montrer les inconvénients de l'un et de l'autre. Le style de ce livre est pur, mais laconique; l'ordre en est naturel, mais précis. Vous n'y trouverez rien d'inutile; point d'expressions superflues, ni de circonstances déplacées. Chaque mot renferme un sens; chaque chose conduit au but. Les symptômes préparent aux effets, et les indications résultent des uns et des autres.

Index plantarum quæ in horto academico Lugduno-Batavo reperiuntur. Leidæ, 1710, 1718, in 8°. — *Libellus de materie medica et remediorum formulis. Londini*, 1718, in-8°. *Leidæ*, 1719, 1727, 1740, in-12. *Parisiis*, 1720, in-12. *Francofurti,* 1720, in-12. *Lovanii,* 1750, in-12. En français, Paris, 1739, 1756, in-12.—*Index alter plantarum quæ in horto academico Lugduno-Batavo aluntur. Leidæ*, 1720, in-4°, avec figures. *Ibidem*, 1727, trois volumes in-4°, avec figures. Dans cette édition, qui est considérablement augmentée et réformée sur celle de 1710, il distribue les plantes suivant la méthode d'Herman, célèbre professeur de botanique, mort à Leyde en 1695; il y donne encore l'histoire des directeurs du jardin de cette ville. — *Epistola pro sententia Malpighiana de glandulis ad clarissimum Ruyschium. Lugduni Batavorum,* 1722, in-4°. On y a joint une lettre de Ruysch à Boerhaave sur la même matière. Notre auteur adopte l'opinion de Malpighi sur la structure des glandes. Il accuse Ruysch de forcer, par l'injection, les vaisseaux à se dilater plus qu'ils ne le sont dans l'état naturel, et d'effacer ainsi les follicules des glandes. On trouve dans cette lettre la description des sinus muqueux de la membrane pituitaire. — *Atrocis nec descripti prius morbi historia, secundum medicæ artis leges conscripta. Lugduni Batavorum*, 1724, in-8°. Il s'agit de la rupture de l'œsophage, à la suite du vomissement. — *Atrocis rarissimique morbi historia altera. Ibidem,* 1728, in-8°. Une tumeur adipeuse, logée dans la poitrine, avait prodigieusement dilaté le cœur du malade. — *Tractatus medicus de lue aphrodisiaca*, *præfixus aphrodisiaco. Lugduni Batavorum,* 1728, 1731, deux volumes in-folio. Cette édition comprend la collection *De morbis venereis* publiée à Venise en 1566, 1567, deux volumes in-folio, et réimprimée en 1599, par les soins de Louis Luisinus. *Franekeræ*, 1751, in-8°. C'est uniquement le traité de Boerhaave, qui a encore paru sous ces titres: *Commentarii novi de lue venerea. Londini*, 1728, in-8°. — *Système de Boerhaave sur les maladies vénériennes.* Paris, 1735, in-12, par La Mettrie. — *Elementa chemiæ quæ anniversario labore docuit in publicis privatisque*

scholis. Parisiis, 1724, deux volumes in-8°. *Lugduni Batavorum*, 1732, deux volumes in-4°. *Parisiis*, 1733, 1753, deux volumes in-4°, avec les opuscules de l'auteur. La Mettrie a donné un précis de cet ouvrage, sous le titre d'*Abrégé de la théorie chimique tiré des écrits de Boerhaave*. Paris, 1741, in-12. Il y a encore d'autres éditions en français : La Haye, 1746, in-8°, par M. Allamand, professeur à Leyde. Amsterdam, 1752, deux volumes in-8°. Paris, 1754, six volumes in-12. Un anonyme a donné l'abrégé de cet ouvrage en anglais, Londres, 1732, in-8°, avec des notes critiques, auxquelles Rogers a répondu au nom de Boerhaave. Encore en anglais, Londres, 1735, in-4°, par Timothée Dallowe; Londres, 1741, in-4°, par Pierre Shaw. Ce traité est regardé avec raison comme le chef-d'œuvre de Boerhaave. On y remarque les vues de l'auteur pour débarrasser la chimie des entraves de l'empirisme, et la ramener au point d'utilité que peuvent en attendre la médecine, la physiologie et la physique. — A ces ouvrages, on peut ajouter les suivants qui sont également de la façon du célèbre Boerhaave, soit qu'il les ait publiés lui-même, soit qu'ils eussent été publiés par d'autres, après ce qu'il en avait dicté.

Tractatus de peste. 1728. — *Observata de argento vivo*. On les trouve dans les Transactions philosophiques, n° 430. — *Consultationes medicæ, sive, Sylloge epistolarum cum responsis. Hagæ Comitis*, 1744, in-8°. *Gottingæ*, 1744, 1751, in-12. *Londini*, 1744, in-8°. *Parisiis*, 1750, in-12. En anglais, Londres, 1745, in-8°. — *Prælectiones publicæ de morbis oculorum*. L'auteur les dicta en 1708. Haller les fit imprimer à Gottingue en 1746, in-8°, sur une assez mauvaise copie de J. Rodolphe Zwinger, mais il en donna une meilleure édition dans la même ville en 1750, in-8°, sur le manuscrit de Laurent Heister. Cet ouvrage a aussi paru à Venise en 1748, in-8°, et à Paris en 1749, in-8°, avec toutes les fautes de la première édition de Gottingue. Il a encore été imprimé en français, Paris, 1750, in-8°. Les éditions de Leyde, 1751, deux volumes in-8°, de Francfort, 1762, deux volumes in-8°, sont en latin. — *Introductio in praxim clinicam, sive, Regulæ generales in praxi clinica observandæ. Lugduni Batavorum*, 1740, in-4°. On y trouve de grands détails sur la manière dont le jeune médecin doit se conduire dans la pratique. — Voici maintenant la liste des éditions procurées par Boerhaave, auxquelles il a presque toujours ajouté une préface de sa façon. — *Nicolai Pisonis selectiores observationes. Lugduni Batavorum*, 1718, in-4°. — *Opera anatomica et chirurgica Andreæ Vesalii. Lugduni Batavorum*, 1725, deux volumes in-folio, avec figures. B. S. Albinus a aussi contribué à cette édition. — *S. Vaillant botanicon Parisiense*, ou, Dénombrement des plantes des environs de Paris. Leyde, 1727, in-fol. — *Bellinus de urinis et pulsibus. Lugduni Batavorum*, 1730, in-4°. — *Prosper Alpinus de præsagienda vita et morte. Ibidem*, 1733, in-4°. — *Aretæus de causis, signisque morborum, eorumque curatione. Ibidem*, 1731, in-folio. — *N. Pisonis de cognoscendis et curandis morbis. Ibidem*, 1736, in-4°. — *Swammerdam de historia insectorum. Ibidem*, 1737, deux volumes in-folio, avec figures. Gaubius est le traducteur. — Boerhaave dédia ses *Institutions* de médecine à Abraham Drolenvaux, son beau-père, pour le remercier de lui avoir donné une bonne femme. Un fait remarquable sur ce traité, c'est qu'un mufti l'a traduit en arabe et qu'on l'a imprimé à Constantinople. Les *Aphorismes* sont aussi traduits en arabe. Nous avons l'obligation à l'illustre Van-Swieten, premier médecin de la cour de Vienne, d'un Commentaire si nécessaire pour l'intelligence de ces *Aphorismes*. Le traité *De materia medica*, doit être bien distingué d'un autre livre qui a été donné par quelques-uns de ses écoliers, sous ce titre : *De viribus medicamentorum*. Devaux, chirurgien de Paris, l'a traduit en français, croyant qu'il était réellement de notre auteur; mais le volume *De materia medica* ne lui ressemble point. Celui-ci ne contient que des formules de remèdes qui ont tant de rapport avec les *Aphorismes*, qu'on ne peut guère séparer ces deux ouvrages : le traité *De viribus medicamentorum*, ne présente que des raisonnements. — Le catalogue raisonné des plantes du Jardin de l'académie de Leyde qui parut en 1720, est le double de celui qu'on imprima en 1710, parce que dans cet espace de temps le nombre des plantes s'augmenta tellement sous la direction de Boerhaave, qu'on voyait dans un terrain beaucoup moins grand que le Jardin-du-Roi à Paris, tout ce qu'il y a de plus rare

en plantes dans les quatre parties du monde.

Plus heureux que Malpighi, le prince des observateurs, Boerhaave remit en honneur le sentiment sur les glandes qui paraissait abandonné; il faut voir là-dessus son épître à son ami Ruysch, avec qui il allait tous les ans passer une partie de ses vacances à Amsterdam. L'édition des OEuvres de Vésale qu'il donna en 1725, suffirait seule pour le faire connaître avantageusement du côté de l'anatomie et de la chirurgie, si ses Institutes, ses leçons, et la profondeur avec laquelle il a écrit dans ses Aphorismes sur les principales maladies chirurgicales, ne décidaient encore pour lui d'une façon plus heureuse. Il est vrai que notre auteur partagea l'honneur de ce travail avec Albinus; mais ce fut lui qui en conçut et dirigea le projet, et qui se chargea en particulier de la Vie de Vésale. — La description de l'étrange maladie du baron de Wassenaer est de 1724, et celle de la maladie du marquis de Saint-Alban de 1728. En cette même année parut son Traité sur la peste, ouvrage excellent et qu'on trouve à la tête des écrits composés en ce temps-là à l'occasion de la peste de Marseille. Lorsque cette cruelle maladie attaqua la ville de Leyde, Boerhaave prit de si bonnes mesures et donna des soins si efficaces à ses habitants, qu'il les délivra de ce fléau; mais victime de son zèle, il en fut lui-même attaqué. Il se sentit à peine pris de la contagion, qu'il envoya chercher ses confrères, leur fit écrire par ordre tous les accidents actuels et futurs de cette maladie, et les moyens de remédier à chacun en particulier, quand sa tête serait attaquée. On suivit de point en point la cure marquée, et elle eut tout le succès que le malade attendait. — Il donna, en 1731, la magnifique édition d'*Arétée* de Cappadoce sur les causes, les signes et les remèdes des maladies, et il profita, à cette occasion, des lumières de Jean van Groemuld, aussi profond jurisconsulte que savant médecin. Ces deux grands hommes, que la vertu et les mêmes études unirent ensemble, avaient résolu de donner au public la Bibliothèque des médecins grecs; mais ce dessein n'a point été exécuté, et on ne sait ce qui l'a empêché de réussir. — Quant au mérite de Boerhaave comme chimiste : pour bien l'apprécier, il faut lire les Éléments de chimie qu'il donna en 1732; car ceux qui ont paru avant ce temps ne sont point de lui. Il ne serait pas nécessaire d'en avertir, s'il ne l'avait fait lui-même, en pleurant sur l'avarice et l'intérêt sordide des libraires et de ses écoliers, qui, pour donner plus de succès aux compilations les plus ridicules ne manquaient pas d'y mettre son respectable nom. On ne saurait croire combien ces livres postiches se sont multipliés; ce qui ne laissait pas de répandre beaucoup d'amertume parmi les délices de la réputation dont il jouissait. Les faux Éléments de chimie, qui ont heureusement engagé Boerhaave à donner les siens, étaient regardés comme des leçons prises de sa bouche même; c'est pourquoi on en faisait grand cas. Mais cet ouvrage n'est pas le seul qui ait paru sous son nom; voici les titres d'autres livres postiches qu'on a encore attribués à notre auteur :

Praxis medica. Londini, 1716, in-12. — *De viribus medicamentorum. Parisiis*, 1723, in-8°, 1726, in-12, par Benoît Boudon; 1740, in-12. *Venetiis*, 1730, 1753, in-12. En français par Devaux, Paris, 1729, in-12. Cet ouvrage a été recueilli d'après les leçons qu'il a données en 1711 et 1712 sur l'action des médicaments. — *Institutiones et experimenta chemiæ. Parisiis*, 1724, deux volumes in-8°. Ces fameux éléments de chimie ont été rassemblés sur ce que Boerhaave avait dit sur cette science depuis 1718 et successivement jusqu'en 1724. — *Methodus discendi medicinam. Amstelodami*, 1726, 1734, in-8°. *Londini*, 1744, in-12. *Venetiis*, 1747, in-8°. Il avait détaillé cette matière à ses auditeurs pendant l'hiver de 1710. Le célèbre Haller a considérablement augmenté cet ouvrage. Il a conservé le texte de Boerhaave, mais il y a ajouté tant de notes, que d'un volume in-12, il en a fait deux in-4°, qui ont paru à Amsterdam en 1751, sous ce titre : *Hermanni Boerhaave, viri summi, suique præceptoris, methodus studii medici emaculata et accessionibus locupletata.* — *Historia plantarum quæ in horto academico Lugduni Batavorum crescunt. Lugduni Batavorum*, 1727, deux volumes in-12, sous le nom de Rome. *Londini*, 1738, in-12. Cet ouvrage a été recueilli des leçons que Boerhaave a données dans le jardin de Leyde depuis 1709 jusqu'en 1728. Il est mal digéré; on y trouve cependant quelques observations intéressantes sur la botanique. — *Index plantarum quæ in horto Lei-*

densi crescunt, *cum appendicibus et characteribus earum desumptis ex ore clarissimi viri Hermanni Boerhaave. Leidæ*, 1727, in-12. — *Commentaria in aphorismos de cognoscendis et curandis morbis*. 1728, in-8°, sous le nom de Padoue. On y reconnaît l'esprit de Boerhaave, mais la diction de cet ouvrage est bien mauvaise. — *Prælectio de calculo. Londini*, 1740, in-4°. Les leçons qu'il donna en 1729, roulent sur cette matière. — *Prælectiones academicæ de morbis nervorum*, *quas ex auditorum manuscriptis collectas edi curavit Jac. Van Eems. Lugduni Batavorum*, 1761, deux volumes in-8°. Boerhaave traita des maladies des nerfs dans ses leçons de 1730 et de 1735. Le même ouvrage a reparu à Francfort, 1762, in-8°.

En 1734, ce grand médecin envoya ses observations sur le vif-argent à la Société royale de Londres et à l'Académie des sciences de Paris. Je ne parle point du livre de Swammerdam sur les insectes, qui est intitulé : *La Bible de la nature*. C'est Gaubius, professeur de chimie à Leyde, qui l'a traduit en latin par le conseil, à la vérité, et peut-être avec les lumières de son protecteur Boerhaave, qui se chargea de l'édition et l'orna d'une magnifique préface. Je passerai encore sous silence ce nombre infini de lettres, de réponses à des consultations, de mémoires sur les maladies. Il reçut un jour de la Chine une lettre dont l'adresse était *A l'illustre Boerhaave*, *médecin en Europe*: il semble par là qu'on ait voulu faire sentir que personne, dans cette vaste partie du monde, ne pouvait ignorer l'existence, la demeure et le mérite de ce médecin. Je ne dis rien de cet empressement avec lequel les rois et les princes, et tant d'autres personnes éminentes, attendaient ses réponses. Un homme de cette réputation pouvait-il manquer d'être consulté de tous les coins de la terre? Mais ce qui est surprenant, c'est que malgré le nombre infini de ses occupations, malgré son collége public, ses leçons particulières, et le temps qu'il donnait aux malades et à ses ouvrages, il était très-exact à répondre de vive voix ou par écrit, en quelque temps que ce fût, laissant tout pour le service et l'utilité des particuliers. Tel était le haut degré de renommée auquel Boerhaave était parvenu depuis vingt ans, sa maison était regardée comme le temple d'Esculape; on y venait de toutes parts, et chacun en sortait satisfait. Une foule innombrable d'étudiants en médecine accourait de toute l'Europe à Leyde, pour apprendre, aux leçons de ce grand homme, les principes de leur art, ou pour perfectionner les connaissances qu'ils avaient acquises ailleurs. Il ne venait personne à Leyde, d'un certain rang, qui ne se fît du moins un plaisir de faire visite à cet oracle de la médecine moderne; des princes même lui ont fait cet honneur. Le czar Pierre-le-Grand, qui acheta une partie des injections de Ruysch, entretint Boerhaave en 1715, pendant plus de deux heures, et ne pouvait se lasser d'admirer son beau génie et la vaste étendue de ses connaissances. François, duc de Lorraine et depuis grand-duc de Toscane et empereur, le visita pareillement. Telle fut la réputation du célèbre médecin dont je finis l'éloge : son nom subsistera à toujours dans les fastes de son art, malgré tout ce que la critique et l'envie en ont dit. — Tandis que Boerhaave a vécu, il n'a presque trouvé que des admirateurs de son savoir; depuis qu'il est mort, on a cessé de l'estimer, on est passé jusqu'au mépris. Quelle perspective pour les grands médecins qu'on encense aujourd'hui! Tel est le cœur de l'homme. L'esprit, d'accord avec lui, ne voit que science, grandeur, supériorité, dans les maximes et les ouvrages des auteurs célèbres qui existent; mais la mort n'a pas plutôt enlevé au monde ces lumières éclatantes qui l'éclairaient, que l'amour-propre prête des armes à la jalousie, pour attaquer leur mémoire. On a osé dire de Boerhaave, que ses Aphorismes sur les maladies seraient aujourd'hui dans un parfait oubli, si les écrits de son illustre commentateur n'en rappelaient le souvenir.

On peut avoir exagéré l'éloge de ce médecin, ses disciples peuvent avoir porté trop loin sa célébrité; mais quand des hommes tels que les de Haller et les Van-Swieten, n'en parlent qu'avec respect et reconnaissance, peut-on ne pas se ranger de leur parti? On souffre de voir un auteur très-moderne s'épuiser en reproches pour avilir la mémoire de Boerhaave. Il ne lui passe aucun défaut; comme si ce médecin était moins grand, parce qu'il a quelquefois erré. Il lui fait un crime d'avoir profité des travaux d'autrui; il va même jusqu'à ne trouver d'autre mérite dans sa doctrine, que celui d'avoir favorisé toutes les sectes. Il

dit plus ; il ajoute que suivant cette doctrine *on voit tout, excepté la nature ; on observe tout, excepté ses effets ; on mesure tout, on calcule tout, excepté ses mouvements.* Juger ainsi, à l'âge de 36 ans, un homme qui a vieilli dans l'étude et la pratique de son art, c'est un trait qui sent bien l'écolier enthousiasmé de ses maîtres, mais qu'on ne peut passer à un professeur qui a obtenu la vétérance et qui s'épuise en éloges sur son propre compte dans le même volume où il fait une censure amère du grand Boerhaave.

Apr. J.-C. 1669 *environ.* — NUCK (Antoine), médecin qui était Allemand de nation, se rendit célèbre par ses travaux anatomiques vers la fin du dix-septième siècle. Il exerça d'abord sa profession à La Haye, et passa ensuite à Leyde, où il remplit la chaire d'anatomie et de chirurgie, et fut président du collége des chirurgiens. En moins de huit ans il disséqua plus de soixante cadavres humains, sans compter le grand nombre de bêtes qu'il soumit à ses recherches anatomiques. L'art des injections contribua à la facilité de ses découvertes; mais comme cet art était encore éloigné alors de sa perfection, le vif-argent fut principalement la matière dont il se servit pour remplir les vaisseaux qu'il voulait rendre sensibles. Ce médecin mourut vers l'an 1742. — Il est le premier qui ait aperçu et indiqué la manière dont la perte accidentelle de l'humeur aqueuse de l'œil se répare. Il découvrit un canal particulier qui part de l'artère carotide interne, et qui, après avoir serpenté le long de la sclérotique, passe au travers de la cornée dans les environs de la prunelle, se disperse en plusieurs branches autour de l'iris, s'y insère, et répare l'humeur aqueuse par celle qu'il y transporte. Cet infatigable anatomiste a encore découvert quelques glandes salivaires dont Wharton, Stenon, Bartholin ou Rivinus n'ont point fait mention. Il a donné une ample description des glandes salivaires de l'homme, qu'il a extraite des meilleurs auteurs, et à laquelle il a joint ses propres recherches. Il a dit que les mamelles sont des amas de glandes, auxquelles des ramifications innombrables des artères thoraciques et axillaires fournissent du sang ; et que plusieurs de ces vaisseaux, passant à travers l'os de la poitrine ou du sternum, s'unissent aux vaisseaux du côté opposé. Ces artères, qui sont d'une petitesse incroyable, répandent le lait dans de petits canaux contenus dans les glandes dont on a parlé. De ces canaux, quatre ou cinq forment un petit tronc en s'unissant. — Nuck prétend que les vaisseaux lymphatiques partent immédiatement des artères, que plusieurs de ces vaisseaux traversent les glandes conglobées qui sont dans la poitrine et dans le bas-ventre, et qui se trouvent sur la route du réservoir du chyle ou des veines dans lesquelles ils se déchargent. Le traité qu'il a donné là-dessus, peut passer pour l'histoire la plus complète des glandes lymphatiques qu'on ait publiée jusqu'alors. Nuck a trouvé un nouveau conduit salivaire, mais ce ne fut point dans l'homme; il ne le vit que dans les animaux et surtout dans les chiens. Bernard Albinus a fait la même découverte qu'il s'est appropriée.

Telles sont les recherches anatomiques dont notre auteur s'attribue la gloire ; mais il n'en est point demeuré là, il a écrit plusieurs bonnes choses sur la chirurgie. On en remarque spécialement deux qu'on a fait valoir dans ces derniers temps. L'une est la dilatation de l'anneau des muscles du bas-ventre avec le doigt, lorsqu'on ne peut faire rentrer la portion d'intestin qui fait la hernie. M. Leblanc, chirurgien d'Orléans, a rempli les vues de cette méthode par un dilatatoire de son invention, dont il a parlé dans le second volume de son *Précis d'opérations de chirurgie* publié en 1775. L'autre est une machine pour redresser le cou porté de travers par la rétraction des muscles. Nuck la décrit comme une espèce de collier attaché de deux côtés à un demi-cercle de fer au milieu duquel est un anneau où l'on attache une corde : le collier appliqué et le demi-cercle élevé par-dessus la tête, on passe une corde dans une poulie fixée au plancher et l'on tire jusqu'à ce que le malade soit suspendu. On doit réitérer cette manœuvre trois ou quatre fois la journée, et laisser toutes les fois le malade suspendu pendant un quart d'heure. Cette machine est, à peu de chose près, l'escarpolette anglaise, qui consiste dans un demi-cercle de fer et deux boyaux de cuir souple matelassés dont les bouts sont attachés de chaque côté aux extrémités du demi-cercle. Un anneau placé au milieu de ce demi-cercle joue par sa queue dans le trou qu'on y a formé, et sert, par sa partie supérieure, à recevoir une corde atta-

chée au plancher. C'est un vrai jeu pour les enfants qui sont menacés de quelque difformité de la colonne épinière, de monter à l'escarpolette. Ils s'y suspendent en passant une des courroies sous le menton et l'autre à la nuque, et se tenant par les mains aux cuirs qui partent des extrémités du demi-cercle de fer. On les balance dans cette attitude, pour leur donner le mouvement qu'ils continuent ensuite d'exécuter eux-mêmes. — Il me reste maintenant à donner les titres et les éditions des ouvrages de notre médecin :

De vasis aquosis oculi. Leidæ, 1685. — *De ductu salivali novo, saliva, ductibus aquosis et humore aqueo oculorum. Lugduni Batavorum*, 1686, in-12. *Ibidem*, 1690, 1695, in-8°, sous le titre de *Sialographia et ductuum aquosorum anatome nova.* — *Adenographia curiosa et uteri fœminei anatome nova, cum epistola ad amicum de inventis novis. Ibidem*, 1692, 1696, in-8°, avec la dissertation *De motu bilis circulari* par Maurice Van Revershost. *Ibidem*, 1723, in-8°. — *Operationes et experimenta chirurgica. Lugduni Batavorum*, 1692, in-8°, par les soins de Jean Tiling. *Ibidem*, 1696, 1714, 1733, in-8°. *Ienæ*, 1698, in-8°. En allemand, Lubeck et Weismar, 1709, in-8°, avec les notes de Bassius. Hall en Saxe, 1728, in-8°. Les trois derniers ouvrages ont paru à Lyon en 1722, trois petits volumes in-12.

Ap. J.-C. 1669. — SCARBOROUGH (Charles), maître ès-art à Cambridge, fut reçu docteur en médecine à Oxford, le 23 juin 1646. Ses talents le firent estimer du célèbre Harvey, qu'il aida de ses lumières lorsque ce médecin était occupé de la composition du Traité de la génération des animaux. Scarborough fut le premier qui s'avisa d'appliquer à l'anatomie des raisonnements tirés de la géométrie et de la mécanique ; il en agit ainsi lorsqu'il démontra la structure des parties du corps humain, et qu'il en expliqua les usages dans l'amphithéâtre des chirurgiens de Londres, où il fit des leçons pendant seize ou dix-sept ans. Comme il passa la plus grande partie de sa vie dans cette capitale, il eut l'avantage d'y voir son mérite récompensé. Le roi Charles II, qui l'avait nommé son premier médecin, le créa chevalier le 15 août 1669. Il fut aussi attaché au service du duc d'York, frère du roi, qui monta lui-même sur le trône en 1684, sous le nom de Jacques II. Scarborough occupa encore l'emploi important de médecin de la Tour de Londres, et finit par être médecin de Guillaume III, roi en 1688. Il est auteur de quelques ouvrages anatomiques qui roulent sur la myologie ; ils sont écrits en anglais.

Apr. J.-C. 1669. *env.* — SCHNEIDER (Conrad-Victor), de Bitterfeld en Misnie, se distingua parmi les médecins allemands du dix-septième siècle. Il enseigna l'anatomie, la botanique et la pathologie dans l'université de Wittemberg, où il fut nommé à la première chaire qu'il remplit avec autant d'honneur que les autres qu'il avait précédemment occupées. Schneider mourut l'ancien de la faculté, le 10 août 1680, à l'âge de 66 ans. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages dont plusieurs roulent sur la membrane pituitaire et les os de la tête. Une erreur ancienne avait cours de son temps ; on croyait que l'humeur catarrheuse distille du cerveau par l'os cribriforme. Il fit voir qu'aucune liqueur, pas même le sang, ne peut passer du cerveau dans les narines et la bouche, et que la source de l'humeur catarrheuse est dans la membrane pituitaire. Voici le catalogue des ouvrages que ce médecin a mis au jour : — *Dissertationes anatomicæ de partibus, quas vocant, principalioribus, corde, capite, hepate, cum observationibus ad anatomiam, necnon ad artem medendi pertinentibus. Witterbergæ*, 1643, in-8°. — *Oratio de æquitate et justitia naturæ. Ibidem*, 1646, in-4°. — *Oratio de bellis naturæ. Ibidem*, 1646, in-fol. — *Disputationes osteologicæ aliquot. Ibidem*, 1649, in-8°. — *Dissertatio anatomico-chirurgica de natura ossis frontis et ejus vulneribus et vitiis. Ibidem*, 1650, in-4°. — *De osse occipitis, ejusdem vitiis ac vulneribus. Ibidem*, 1653, in-8°. — *Disputatio medica de ossibus temporum. Ibidem*, 1653, in-8°. — *Liber de osse cribriformi, et sensu ac organo odoratus, et morbis ad utrumque spectantibus, de coryza, hemorrhagia narium, polypo, sternutatione, amissione odoratus. Witterbergæ*, 1655, in-12. — *De catarrhis libri quinque. Ibidem*, 1660-1662, in-8°. Ce n'est point par l'étendue de l'ouvrage qu'il faut juger de son mérite. La partie anatomique est ce qu'il y a de mieux. Du reste, l'auteur rappelle la mémoire de tant de vieilles opinions qui devraient être rayées du

tableau des connaissances médicinales ; il est si diffus, il multiplie si fort les citations des écrivains italiens qu'il fait parler à tout instant; il dit lui-même si peu de choses neuves, il en dit tant de mauvaises sur la doctrine des catarrhes à travers les bonnes qu'on remarque dans ce traité qu'il l'a rendu tout à la fois long, ennuyeux et obscur. — *Liber de catarrhis specialissimus. Wittebergæ*, 1664, in-4°. — *Liber de morbis capitis, seu cæphalicis illis, ut vocant, soporosis. Ibidem*, 1669, in-4°.—*Liber de nova gravissimorum trium morborum curatione; de apoplexia, de lipopsychia et paralysi. Francofurti*, 1672, in-4°. — *Liber de spasmorum natura et subjecto. Wittebergæ*, 1678, in-4°. — Il y a beaucoup de théorie galénique dans cet ouvrage. Suivant notre auteur le spasme n'est autre chose que l'effort de la faculté conservatrice qui cherche à se débarrasser de ce qui lui nuit. Vieux langage qui ne dit rien ; mais, pour avoir plus élégamment habillé certaines théories modernes, la plupart de nos physiologistes en disent-ils davantage ?

Ap. J.-C. 1669.—FELIX DE TASSY (Charles-François), premier chirurgien de Louis XIV, était de Paris. Instruit à l'école de son père, il se montra digne de lui par l'étendue de ses connaissances, et par la réputation qu'il acquit dans les hôpitaux de la ville et des armées. Il fut prévôt de la communauté de Saint-Côme, et parvint à la charge de premier chirurgien du roi, dans laquelle il succéda à son père. On peut dire qu'il la dut plutôt à son mérite qu'aux recommandations, si ce n'est point être recommandé que d'être souhaité de tout le monde. Comme il avait gagné l'estime de tous les courtisans, et qu'il s'était toujours prêté aux besoins des plus petits serviteurs du roi, toute la cour se fit une fête de le voir élevé à la première place. — Ce fut lui qui fit l'opération de la fistule à l'anus à Louis XIV, le 21 novembre 1687. On avait appelé les chirurgiens les plus célèbres ; aucun ne connaissait, ni ne pouvait pratiquer l'opération convenable à cette maladie. Celse en a cependant fait mention ; et Jean Arder, chirurgien anglais du quatorzième siècle, traitait déjà cette maladie par la ligature et par l'incision, ainsi que Celse l'avait enseigné et Paul d'Egine après lui. Mais les beaux jours de la chirurgie française n'étaient point encore venus. On fit des essais ; et Félix, qui s'était exercé pendant deux mois, entreprit enfin d'opérer le roi. Ce chirurgien mourut le 25 mai 1703, dans un âge peu avancé.

Ap. J.-C. 1669 *env.*—GABORREAU (Louis), natif d'Ussé près d'Avranches en Normandie, fit honneur à la communauté des chirurgiens de Paris, dont il était membre. Il s'en fit à lui-même par ses succès dans l'opération de la taille, et par la confiance que Christine, reine de Suède, lui témoigna en le nommant à l'emploi de son premier chirurgien. Il suivit cette princesse à Rome et demeura à son service pendant sept ans. De retour à Paris, il y reprit l'exercice de sa profession ; il continua de se distinguer jusqu'à sa mort arrivée dans la force de l'âge, le 13 octobre 1682.

Après J.-C. 1669. — TAUVRY (Daniel) naquit en 1669 à Laval au Bas-Maine, d'Ambroise Tauvry, médecin de cette ville. Son père fut son maître pour le latin et pour la philosophie ; il lui enseigna aussi la médecine et le mit au fait de la pratique de cette science par les leçons qu'il lui donna dans l'hôpital de Laval. Charmé des progrès du jeune élève, dans un âge où les autres sont encore sur les bancs des classes d'humanités, ce père crut ne devoir rien négliger pour procurer à son fils les moyens de perfectionner ses connaissances. Il l'envoya à Paris à l'âge de treize ans. Daniel s'y appliqua à tout ce qui a rapport à la médecine, et il le fit avec tant de succès, qu'au bout de deux ans il se présenta à la faculté d'Angers qui le jugea digne d'être reçu au nombre de ses docteurs. C'est une espèce de phénomène littéraire que de voir un jeune homme revêtu de la pourpre académique dans sa quinzième année; mais cet honneur passa moins dans le public comme une preuve de la science de Tauvry, que comme un aiguillon propre à redoubler de soins pour l'acquérir. En effet, il retourna à Paris aussitôt après sa prise de bonnet et il y continua ses études avec plus d'ardeur qu'auparavant. L'anatomie en fut le principal objet pendant les trois années suivantes. Au bout de ce terme, c'est-à-dire à l'âge de dix-huit ans, âge où les meilleurs esprits se font encore un devoir d'apprendre, il osa s'afficher comme un maître en état d'instruire les autres. Non content d'a-

voir ouvert une école, la vivacité de son génie le rendit auteur; à vingt et un ans il publia son *Anatomie raisonnée*, dont il y a plusieurs éditions. Paris, 1690, 1693, 1698, in-12, avec figures, 1721, in-8°. Ulm, 1694, in-8°, en latin. On fait peu de cas de cet ouvrage, il se sent de l'âge de son auteur; et s'il mérite quelque attention, ce n'est que par des hypothèses extravagantes et une théorie la plus singulièrement imaginée. — De l'étude de l'anatomie Tauvry passa à celle des remèdes. Le jugement qu'on avait porté sur son premier ouvrage ne l'empêcha pas d'en faire imprimer un autre sous le titre de *Traité des médicaments et la manière de s'en servir pour la guérison des maladies*. Paris, 1690, deux volumes in-12; 1699, in-8°: 1711, deux volumes in-12. — Comme la hardiesse contribue quelquefois à relever le mérite, Tauvry parvint à se faire connaître de M. de Fontenelle, qui s'empressa d'autant plus à lui témoigner l'estime qu'il faisait de ses talents, qu'ils ressemblaient aux siens, lui dont l'esprit, plutôt que le génie, a si souvent donné naissance aux fruits de son imagination. M. de Fontenelle le choisit pour son élève à l'Académie des sciences, et dès lors Tauvry se décida à se fixer à Paris. Mais les défenses que le roi fit aux médecins étrangers de pratiquer dans cette ville l'obligèrent à se mettre sur les bancs de la faculté et à demander le bonnet de docteur, qu'il obtint le 12 mars 1697. Revêtu de ce titre, il redoubla d'ardeur pour l'étude d'une profession qu'il avait embrassée presque dès le berceau. Comme il avait l'esprit fertile en réflexions, et que ses lectures et son expérience lui en fournissaient continuellement de nouveaux sujets, il composa sa *Nouvelle pratique des maladies aiguës et de toutes celles qui dépendent de la fermentation des liqueurs*. Cet ouvrage fut imprimé à Paris en 1698, deux volumes in-8°, et depuis dans la même ville, 1706, 1720, deux volumes in-12. — En 1699, lorsque Louis XIV fit un nouveau règlement pour l'académie des sciences, Tauvry passa de la place d'élève à celle d'associé, et, bientôt après, il s'engagea contre Méry dans la fameuse dispute de la circulation du sang dans le fœtus. A cette occasion il fit son *Traité de la génération et de la nourriture du fœtus*, qui fut publié à Paris, en 1700, in-12. Cette dispute fut très-vive, et contribua peut-être à la maladie dont il est mort. Comme il avait un grand adversaire dans la personne de Méry, il fit de grands efforts de travail pour tâcher de lui faire face; mais la disposition naturelle qu'il avait à l'asthme ayant augmenté vers le commencement de l'année 1700, il mourut phthisique, au mois de février 1701, à l'âge de trente et un ans et demi. On ne peut refuser à ce médecin beaucoup d'esprit et de pénétration, mais on doit avouer qu'il l'employa fort mal et qu'il passa toute sa vie à enfanter des systèmes.

Apr. J.-C. 1669. — VAILLANT (Sébastien), très-habile botaniste, naquit, le 26 mai 1669, à Vigny près Pontoise. Dès sa plus tendre jeunesse, il fit paraître une passion extrême pour la connaissance des plantes; à peine avait-il cinq ans, que souvent on le trouvait occupé à cueillir celles qui lui plaisaient davantage, qu'il allait ensuite planter dans le jardin de son père. Celui-ci dut borner l'inclination naissante de cet enfant, qui, par la multitude des plantes champêtres qu'il mettait dans ce jardin, en aurait banni celles qui servent aux besoins de la vie et à l'agrément; il lui céda une portion de terrain, dont il le rendit maître, avec défense de toucher au reste. — Ce goût pour les plantes s'accrut tellement avec l'âge, que Vaillant ayant été mis à Pontoise, sous la conduite d'un prêtre, pour apprendre à lire, à écrire, et les premiers rudiments du latin, il ne profitait de la promenade où ce maître le conduisait avec ses compagnons d'école, que pour aller cueillir des herbes qu'il rapportait au logis, et qu'il y examinait avec tout le soin que son inclination lui inspirait. Il ne négligea cependant point ses études principales; il y fit même tant de progrès que son père lui fit encore apprendre la musique. Il touchait l'orgue avec tant de délicatesse que les bénédictins de Pontoise le choisirent pour leur organiste à l'âge de onze ans; mais il les quitta pour passer chez les religieuses hospitalières de la même ville, qui lui avaient présenté de meilleures conditions que ces pères. — Ce fut alors que se sentant du goût pour la médecine, il profita de ses heures de loisir pour observer le cours des maladies; et, pour être plus à portée de continuer cet exercice, il entra à l'Hôtel-Dieu de Pontoise en qualité de garçon-chirurgien. Mais ce ne fut point assez pour lui de voir des malades; il

voulut puiser dans les écrits des plus célèbres maîtres en chirurgie et en anatomie la connaissance des moyens qui pouvaient le mettre en état de leur être utile. Il passa dans l'étude tout le temps qui lui restait après ses fonctions à l'hôpital, et souvent il employa la plus grande partie des nuits à disséquer les membres qu'il emportait furtivement dans sa chambre. — En 1688, Vaillant s'attacha à un chirurgien d'Evreux ; mais il le quitta, en 1690, pour suivre en Flandre le marquis de Goville, capitaine dans les troupes de France, qui fut tué le 1er juillet de la même année à la bataille de Fleurus. Cela fut cause qu'il revint à Evreux, d'où il passa à l'Hôtel-Dieu de Paris, en 1691, et s'y appliqua à la chirurgie en qualité de garçon externe. Peut-être aurait-il toujours continué l'étude de cet art, si les démonstrations du célèbre Tournefort au Jardin-des Plantes n'eussent réveillé son ancienne inclination. Il n'y put résister. Son assiduité à suivre les herborisations, son application particulière à la botanique, ses recherches, la lecture des meilleurs auteurs, tout cela lui fit faire des progrès si rapides que Tournefort en fut surpris. Mais Vaillant manquait de fortune, et il lui eût été difficile de se soutenir dans le cours d'une étude qui demande beaucoup de peines et de dépenses ; c'est pourquoi il ne laissa pas échapper l'occasion qu'il trouva de se placer, en qualité de secrétaire, chez le Père de Valois, jésuite et confesseur du duc de Bourgogne. Ce fut là qu'il eut l'avantage d'être connu de Fagon, premier médecin de Louis XIV, qui le prit à son service en la même qualité de secrétaire. Cette place convenait mieux aux talents de Vaillant ; aussi l'habile homme à qui il était attaché n'eut pas plutôt connu ceux qu'il avait pour la botanique, qu'il lui donna entrée dans tous les jardins du roi, et lui fit avoir la direction de celui de Paris, dont les richesses se multiplièrent par ses soins. Vaillant devint ensuite professeur et sous-démonstrateur de ce jardin, garde des drogues du cabinet du roi, et s'ouvrit enfin l'entrée de l'Académie des sciences, à qui il a communiqué différents mémoires. — Ce savant botaniste mourut de l'asthme le 21 mai 1722. Il a laissé d'excellents ouvrages, et en particulier un livre des plantes qui naissent aux environs de Paris. Boerhaave en publia un essai en latin, à Leyde, en 1723, in-8° ; mais il fut depuis magnifiquement imprimé sous ce titre : — *Botanicon Parisiense*, ou Dénombrement, par ordre alphabétique, des plantes qui se trouvent aux environs de Paris. Leyde et Amsterdam, 1727, in-folio, en très grand papier, avec plus de trois cents figures dessinées par Claude Aubriet, peintre du cabinet du roi. Il y a encore une édition de Leyde (Paris), 1743, in-8°. Voici la note des autres écrits de Vaillant : — *Novum plantarum genus, Araliastri nomine, cujus species est celebratissimum illud ninzin, sive ginseng Sinensium. Hannoveræ*, 1718, in-4°. — On trouve une observation de sa façon sur le ginseng, dans les mémoires de l'Académie des sciences, année 1718. — *Discours sur la structure des fleurs, leurs différences et l'usage de leurs parties*, Leyde, 1718, in-4°. Le même en latin. Leyde, 1728, in-4°. Il fut prononcé en français au Jardin-Royal de Paris, le 10 juin 1717. — Etablissement de trois nouveaux caractères de trois familles ou classes des plantes à fleurs composées, savoir : des gynarocéphales, des corymbifères et des chicoracées. Mémoires de l'Académie des sciences, 1718, 1719, 1720, 1721. — Caractère de quatorze genres de plantes, le dénombrement de leurs espèces, les descriptions de quelques-unes et les figures de plusieurs. *Ibidem*, année 1719. — Suite des corymbifères, ou la seconde classe des plantes à fleurs composées. Années 1720, 1721. — Suite de l'Etablissement de nouveaux caractères de plantes. Classe des dipsacées. Année 1722. — Remarques sur la méthode de Tournefort. Mémoires de l'Académie, année 1722.

Après J.-C. 1669. — VELSCHIUS (Christian Louis) vint au monde à Leipsic, le 23 février 1669. A l'exemple de son père, il voyagea en Italie pour profiter des leçons des grands maîtres qui faisaient alors tant d'honneur aux universités de Padoue, de Bologne et de quelques autres villes. Dès qu'il fut de retour en Allemagne, il songea à prendre ses grades ; en 1690, il reçut le bonnet de maître-ès-arts à Leipsic : et en 1693, celui de docteur en médecine à Wittemberg. Cette promotion n'empêcha pas la faculté de Leipsic de l'agréger à son corps en 1700, parce qu'elle ne voulut point être privée d'un homme qui pouvait lui faire honneur. Il remplit en effet l'attente qu'on avait conçue de

lui, et se fit tellement estimer de ses collègues, qu'il emporta leurs regrets dans le tombeau le premier jour de janvier 1719. On a de lui : *Compendiosa status hominis naturalis historia. Basileæ*, 1692, in-4°. — *Basis botanica, seu, brevis ad rem herbariam manuductio, omnes plantarum partes, una cum earumdem virtutibus, secundum novissima botanicorum fundamenta generali quadam methodo demonstrans; cum onomastico plantarum in climate Lipsiensi crescentium. Lipsiæ*, 1697, in-12. Le savant Haller ne fait aucun cas de ce traité. — *Tabulæ anatomicæ LXI universam humani corporis fabricam perspicue ac succincte exhibentes. Ibidem*, 1697, 1712, in-folio. Les premières planches représentent les instruments nécessaires aux dissections; la cinquième jusqu'à la vingt-deuxième appartiennent à l'ostéologie; la vingt-troisième peint la structure de quelques muscles; les suivantes se rapportent aux autres parties du corps humain, spécialement aux viscères, dont les figures sont nombreuses.

Ap. J.-C. 1669.—WALDSCHMIDT (Guillaume-Hulderic), fils de Jean-Jacques, vint au monde à Hanau en 1669. Il étudia à Marpurg, à Giessen, à Heidelberg, à Tubinge, à Zurich, et parcourut ensuite la Hollande et l'Angleterre, d'où il revint en Allemagne occuper l'emploi de médecin des troupes de Hesse. Mais comme cette charge l'obligeait à mener une vie ambulante, et par là ne s'accommodait pas avec le goût qu'il avait pour l'étude du cabinet, il s'empressa de la quitter pour aller jouir de lui-même dans quelque université, où il espérait de trouver à s'établir. En 1691 il obtint les chaires d'anatomie et de botanique dans les écoles de Kiell, et, en 1693, celle de physique expérimentale. Tout surchargé qu'il fût par la multiplicité des devoirs que ces différentes places lui imposaient, il ne manqua à aucune, et les remplit toutes avec honneur. L'académie impériale d'Allemagne le reçut dans son corps, en 1698, sous le nom de Dioclès, et la faculté de Kiell le fit monter à la première chaire de ses écoles en 1719. Il était recteur de l'université de la même ville, lorsqu'il mourut le 12 janvier 1731. — Outre plusieurs dissertations académiques que ce médecin a laissées, on a de lui un petit Traité latin sur la superfétation, un autre en allemand sur l'aloës qui fleurit à Gottorp, en 1705, et les deux pièces suivantes: — *De usu et abusu thee in genere, præcipue vero in hydrope. Kilonii*, 1692, in-8°.—*Epistola de rebus medicis et philosophicis. Ibidem*, 1693, in-4°. Ce fut pour soutenir les sentiments de son père contre Tiling, qu'il mit cette lettre au jour.

Après J.-C. 1669. — WINSLOW (Jacques-Bénigne), petit-neveu du célèbre Stenon, était d'Odensée, ville de Danemark dans l'île de Funen ou Fionie. Il naquit, le 9 avril 1669, de Pierre Winslow, curé d'Odensée, et de Marthe Brun. Sa famille, qui était originaire de Suède, avait eu depuis long-temps du service dans le ministère ecclésiastique de son pays, Winslow y fut destiné lui-même; et il avait déjà fait de grands progrès dans la théologie luthérienne, lorsqu'à l'exemple d'un de ses amis il embrassa l'étude de la médecine. Il suivit Borrichius pendant un an, et, au bout de ce terme, il obtint une pension du roi de Danemark, à la charge d'aller s'instruire dans les principales universités de l'Europe. Il partit de Copenhague le 7 février 1697 avec Baeweld, qui fut dans la suite professeur dans les écoles de cette capitale et médecin de son souverain. Ils se rendirent en Hollande, où ils séjournèrent un an. En 1698, Winslow arriva à Paris; il étudia sous Duverney, maître habile qui trouva dans ce jeune homme un disciple digne de lui, et le goût le plus décidé pour l'anatomie. Sérieusement occupé de cet objet, il ne quittait l'étude que pour discuter quelque point de sa religion avec le fils d'un président danois qui était alors à Paris. Comme il avait été arrêté que Winslow serait l'agresseur dans les conférences qu'ils faisaient entre eux sur les points principaux de controverse, il importait à notre médecin de se munir d'armes pour livrer et soutenir le combat. Un jour qu'il était allé acheter la Physique de Rohault chez Desprez, libraire, il trouva dans le même endroit l'Exposition de la doctrine de l'Église par l'illustre Bossuet, et il crut que cet ouvrage lui fournirait d'abondants moyens pour intriguer son adversaire. Il le lut avec tant d'attention qu'il fut frappé de la solidité des principes de notre religion, et que l'éloquence persuasive du savant évêque de Meaux l'ébranla dans sa croyance. Mais, comme avec ce livre

il réduisit son antagoniste au silence, les doutes se multiplièrent tellement dans son esprit, qu'il implora le secours de Dieu et le pria de l'éclairer dans une occasion si pressante. Il lui vint alors l'idée de consulter l'évêque de Meaux; il se rendit à sa maison de campagne de Germigni, lui proposa ses doutes, et l'oracle de l'Eglise gallicane les dissipa après plusieurs conférences. Winslow fit son abjuration entre les mains de ce prélat, qui lui administra le sacrement de la confirmation et lui donna son nom. — Ce changement de religion attira à Winslow la disgrâce de ses parents, qui lui refusèrent tout secours. Mais Bossuet lui servit de père. Cependant il fallait prendre un état; la théologie aurait pu lui convenir, mais il se détermina à continuer ses études de médecine. Il se présenta à la faculté de Paris en 1702, et en 1703 il soutint une thèse qu'il dédia à M. l'évêque de Meaux; ce respectable prélat se fit transporter dans les écoles, quoiqu'il fût accablé d'infirmités. Winslow était encore dans le cours de la licence, lorsqu'il perdit son bienfaiteur le 12 avril 1704. Ce contre-temps l'obligea de s'adresser à la faculté pour être admis à l'examen de pratique, et cette savante compagnie lui accorda non-seulement sa demande, mais elle le dipensa de tous les frais pour le reste de ses grades. Elle le reçut au doctorat en 1705. —Tous les gens de bien s'empressèrent à rendre service à M. Winslow. Duverney, qui connaissait ses talents, le présenta en 1707 à l'Académie royale des sciences qui le nomma, le 12 mai de la même année, à la place d'élève de ce grand anatomiste. Duverney le chargea pendant long-temps de faire pour lui les leçons d'anatomie et de chirurgie au Jardin-du-Roi; Winslow ne lui succéda cependant point, ce ne fut qu'après la mort de M. Hunauld qu'il obtint cette place le 5 janvier 1743. — L'Académie des sciences de Paris avait fait monter notre médecin de la classe d'élève à celle d'associé, lorsque la Société royale de Berlin le reçut au nombre de ses membres. Dès lors sa réputation se répandit dans toute l'Europe; et comme il ne la dut qu'à ses travaux, qu'à son génie, qu'au vrai goût de l'anatomie dont il était supérieurement doué, il n'est point douteux qu'elle subsistera long-temps après lui. Winslow parvint à une extrême vieillesse, malgré la délicatesse de son tempérament. Rien ne put altérer sa santé; il fut seulement attaqué de surdité quelques années avant la mort qui l'enleva au milieu de ses travaux, le 3 avril 1760, à l'âge de quatre-vingt-onze ans. Il avait épousé, en 1711, demoiselle Catherine Gilles, dont il eut un fils et une fille. Il fut enterré dans l'église de Saint-Benoît, où on lit cette épitaphe sur son tombeau :

D. O. M.
HIC JACET
JACOBUS-BENIGNUS WINSLOW,
PATRIA DANUS, COMMORATIONE GALLUS,
ORTU ET GENERE NOBILIS, NOBILIOR VIRTUTE
ET DOCTRINA.
PARENTIBUS LUTHERANIS NATUS,
HÆRESIM, QUAM INFANS IMBIBERAT, VIR
EJURAVIT,
ET ADNITENTE ILLUSTRISSIMO EPISCOPO
MELDENSI
JACOBO BENIGNO BOSSUETIO;
CUJUS NOMEN BENIGNI IN CONFIRMATIONE
SUSCEPIT.
AD ECCLESIAM CATHOLICAM EVOCATUS,
STETIT IN EJUS FIDE, VIXIT SUB EJUS LEGE,
OBIIT IN EJUS SINU.
VIR ÆQUE VERAX ET PIUS,
IN PAUPERES SUMME MISERICORS,
NULLAQUE ERRORIS AUT VITII PRAVITATE
AFFLATUS.
REGIUS LINGUARUM TEUTONICARUM INTERPRES,
SALUBERRIMÆ FACULTATIS PARISIENSIS DOCTOR
REGENS;
ILLUM MEDICÆ ARTIS, ET PRÆSERTIM
ANATOMICÆ,
DOCTOREM AC PROFESSOREM PERITISSIMUM,
REGIA ERUDITORUM SOCIETAS BEROLINI,
REGIA SCIENTIARUM ACADEMIA LUTETIÆ,
SOCIUM COMMUNI SUFFRAGIO ELEGERE;
ET UTRAQUE DIGNISSIMUM
EJUS SCIENTIA ILLUSTRATUS ORBIS
PUBLICO JUDICIO COMPROBAVIT.
VITA EXCESSIT III NON. APR. ANN. SAL.
MDCCLX, ÆTATIS 91.
PIO CONJUGI ET PARENTI
UXOR ET LIBERI HOC MONUMENTUM
MOERENTES POSUERE.

Winslow s'est distingué davantage du côté de l'anatomie que de la pratique de la médecine. Il ne manquait sûrement pas de lumière sur les ressorts et le jeu de la machine humaine, il en avait peut-être de plus grandes que la plupart de ses contemporains; mais son âme n'étant pas imbue de certaines vérités, dont on peut tirer beaucoup de conséquences immédiates, il doutait et craignait de se

tromper dans l'application des moyens de guérir. C'est ainsi qu'en a parlé feu M. Le Camus, docteur régent de la faculté de Paris, dans sa *Médecine pratique* publiée en 1769. Il ajoute que ce savant anatomiste tremblait lorsqu'il prescrivait une saignée, et qu'il se mettait en prière avant d'ordonner deux onces de manne. M. Le Camus badinait volontiers. — Winslow a écrit plusieurs mémoires qu'on trouve parmi ceux publiés par l'Académie des sciences. On a de lui une *Lettre* sur le Traité des maladies des os du célèbre Petit; une autre qui est jointe au Traité de la taille au haut appareil, publié à Paris en 1728, in-12; une *Dissertation* sur l'incertitude des signes de la mort, que Bruhier a étendre au point d'en faire un ouvrage imprimé à Paris en 1742, in-12; des *Remarques* sur le Mémoire de M. Ferrein touchant le mouvement de la mâchoire inférieure. Paris, 1755, in-12. Mais le traité le plus important que nous ayons de la façon de M. Winslow, est intitulé : — *Exposition anatomique de la structure du corps humain*. Paris, 1732, in-4°, et cinq volumes in-12. Amsterdam, 1743, quatre volumes in-12, 1754, 1762, quatre volumes in-8°, avec cinq planches et les explications d'Albinus. Bâle, 1752, quatre volumes in 8°. En allemand, Berlin, 1733, in-4° et in-8°. En anglais, Londres, 1734, in-4°, par le docteur George Douglas. En italien, Naples, 1746, in-4°. En latin, Francfort, 1753, quatre volumes in-8°. Encore en français, Paris, 1765, 1767, quatre volumes in-12. Cette édition, qui a été publiée d'après l'exemplaire trouvé dans le cabinet de l'auteur, est enrichie d'une figure nécessaire. Ce Traité passe pour un des meilleurs systèmes anatomiques. L'ostéologie est excellente, spécialement au sujet des os frais, des ligaments et des cartilages; la myologie est admirable. L'auteur décrit les artères et les veines avec la plus grande exactitude, et ce qu'il dit sur les nerfs n'est pas moins précis. On remarque, en général, beaucoup de clarté et d'ordre dans cet ouvrage; on y trouve partout la nature, que M. Winslow a plus consultée que les écrits des anatomistes. D'ailleurs les termes nouveaux qu'il a introduits servent infiniment à éclaircir la matière et à rendre les connaissances plus nettes et plus vives.

Il est à propos de remarquer, au sujet de la Dissertation de M. Winslow et du traité de Bruhier sur l'incertitude des signes de la mort, qu'il y a beaucoup à rabattre de la crainte d'être enterré vivant. Il est vrai que cette crainte est appuyée sur des exemples qu'on ne peut révoquer en doute, mais ces exemples sont rares; il arrive bien plus souvent que le malade qu'on a jugé mort meurt en effet parce qu'on l'a abandonné ou qu'on ne l'a secouru que faiblement. En général, on est coupable de négligence à l'égard de ceux qui meurent de mort subite; on s'éloigne d'eux, sans avoir employé les moyens qui pourraient les rappeler à la vie s'ils ne sont qu'asphyxiés ou dans un état de mort apparente. On doit douter de la réalité de la mort toutes les fois qu'elle n'a pas été précédée par des symptômes capables de la procurer, c'est-à-dire dans tous les cas qu'on appelle morts subites. Il est vrai que telle est la façon de penser de la plupart des hommes, qu'ils ont attaché une espèce de ridicule aux secours qu'on donne à un cadavre; mais les âmes sensibles doivent mépriser les propos auxquels elles s'exposent par l'inutilité de leurs soins, pour ne pas encourir la honte qu'il y aurait d'avoir abandonné un malade en qui il existe un reste de vie sous les apparences de la mort. Du moins les hommes devraient-ils s'accorder à ne pas éloigner trop tôt de leur présence ceux de leurs semblables qui peuvent, absolument parlant, devenir les victimes de cette précipitation. On dira qu'il est incommode de soutenir le voisinage d'un cadavre; on ajoutera même que c'est le vrai moment de l'écarter d'auprès de nous : mais la sensation désagréable qu'éprouve la délicatesse de nos sens, n'est rien en comparaison du doute cruel qui pourra nous rester; car la précipitation expose, dans bien des cas, à livrer aux horreurs du tombeau un homme qui vit encore. Ces cas sont moins rares qu'on ne le pense. Les personnes noyées, celles qui sont suffoquées par des effets méphitiques, par la vapeur du charbon; les enfants qui paraissent morts ou mourants en venant au monde, etc., en fournissent des exemples fréquents, puisqu'il est possible de rappeler les uns et les autres à la vie par des moyens analogues à ceux qu'on emploie en faveur des noyés. Voyez là-dessus l'*Avis au peuple* sur les asphyxies ou morts apparentes et subites, par M. Gardane, docteur régent de la faculté de médecine de Paris.

Après J.-C. 1669. — MALAVAL (Jean) naquit, le 2 mars 1669, à Lézan en Languedoc, diocèse de Nîmes. Destiné à la chirurgie, il prit le parti de venir à Paris pour y puiser à la source les vrais principes de cet art; il arriva dans la capitale en 1693. Ce que la fortune fit de plus heureux pour lui, fut de le loger dans le voisinage de M. Hecquet. Ce savant et pieux médecin ayant connu le jeune Malaval le jugea digne de son amitié, et lui rendit à la fois deux services de la plus grande importance; il lui fit abjurer la religion protestante dans laquelle il avait été élevé par ses parents, et il le plaça chez M. Le Dran père. Déjà instruit des principes de la chirurgie, Malaval s'exerça à la pratique sous cet habile maître; et comme il avait une mémoire prodigieuse, il se fit, plus aisément qu'un autre, un fonds de théorie qui le mit en état d'être reçu dans la communauté de Saint-Côme, le 20 août 1701, et de faire un cours public d'ostéologie en 1704. C'était une espèce de pierre de touche à laquelle on éprouvait alors les talents des jeunes maîtres. — En 1706, Le Dran fils revint de l'armée. La maison paternelle lui offrit les leçons de pratique les plus intéressantes; mais il fut confié, pour celles de théorie, à Malaval, qui l'instruisit pendant trois ans. Feu M. Morand, dont les Opuscules de chirurgie m'ont fourni la plus grande partie de cet article, dit qu'il a eu la satisfaction d'entendre M. Le Dran parler avec des sentiments dignes de lui, de ce commerce affectueux de services réciproquement et cordialement rendus. — Malaval se fit dès lors une réputation. Il se distingua surtout par l'opération de la saignée, qu'il a exercée long-temps avec un succès qui n'a été affaibli par aucune aventure fâcheuse. Il saignait encore à quatre-vingts ans sans lunettes. Mais il ne se borna pas à cette opération dans laquelle il brillait; il en fit dans son temps de plus grandes et sur des personnes de distinction dont il mérita la confiance par ses succès. En 1721, il fut pourvu de la charge de chirurgien du roi en sa cour de parlement. Dans cette place, les premiers magistrats l'honorèrent encore de la confiance la plus intime; et plusieurs, de leur amitié.

A la création des démonstrateurs royaux, en 1724, il fut un des cinq premiers établis par le roi sur la présentation de Mareschal, et chargé du cours qui a pour objet la démonstration de la saignée, du séton, des cautères et des médicaments chirurgicaux. A l'époque de l'institution de la Société académique en 1731, il en fut nommé vice-directeur par le roi et continué pendant dix ans; en 1741 il monta à la place de directeur, dans laquelle il fut continué pendant quatre ans. Il a été fait lieutenant du premier chirurgien en 1750; et à ce titre il parvint de droit à la charge de trésorier de l'Académie, en vertu du règlement donné par le roi, lorsqu'il adopta cet établissement, en 1751. Zélé pour les progrès de l'art, auxquels les travaux de la nouvelle académie ont contribué d'une manière éclatante, Malaval y a fourni son contingent par les observations dont il a enrichi ses mémoires. — Entre plusieurs indications pour l'opération du trépan, l'on comptait communément le détachement du péricrâne. Malaval a fait voir que cela peut arriver à la suite de plaies de tête, sans qu'il paraisse aucun des accidents propres à nécessiter cette opération; et Quesnay s'est servi des observations de notre chirurgien pour appuyer un point de doctrine à ce sujet. — Une espèce de hernie inconnue aux anciens, qui se fait par le trou ovalaire, a fourni un fait communiqué par Malaval, il est d'autant plus intéressant que l'opération en fut faite avec succès. Il se trouve dans le second tome des Mémoires de l'Académie. — Les praticiens ont observé que l'usage du mercure est aussi pernicieux dans le traitement des cancers, qu'efficace pour la cure des maladies vénériennes. Il est bien dangereux de prendre le change sur cela. Malaval a confirmé par plusieurs exemples la vérité de ce précepte présentement adopté par les bons chirurgiens. M. Mark Akenside, l'un des médecins du roi d'Angleterre, vient cependant de publier des observations dans le premier volume des Transactions médicinales du collége de Londres, imprimé dans cette ville en 1768, qui prouvent que le sublimé corrosif, joint aux pilules de ciguë, a été heureusement employé dans la cure des cancers récents.

Malaval venait avec plaisir aux assemblées de sa compagnie, et il y jouissait de la considération qu'il avait si bien méritée; mais, son grand âge ne lui permettant plus de les suivre, il demanda la vétérance pour ne s'occuper dorénavant que des hommages qu'il devait à la

religion catholique, qu'il avait sincèrement embrassée. Il mourut le 16 juillet 1758, âgé de quatre-vingt-neuf ans et quelques mois. Aux rares talents que ce chirurgien avait pour son art, il joignit une belle âme et un grand jugement. Celui-ci s'affaiblit tellement par le nombre des années, que sa vieillesse fut une véritable enfance : mais ce qui doit étonner, c'est que dans cet état même il ne perdit pas les traces des choses qu'il avait confiées autrefois à sa mémoire. A l'occasion d'un mot qui frappait son oreille dans la conversation, à laquelle il ne pouvait pas prendre part, il récitait avec chaleur un assez grand nombre de vers ou de pages entières d'ouvrages en prose qui lui étaient familiers, et où se trouvait le mot qui lui servait, pour ainsi dire, de réclame. Son cerveau était une espèce de montre à répétition. — Ce chirurgien a été père de trois enfants, deux fils et une fille. L'aîné s'était destiné à la médecine ; il fut reçu docteur de la faculté de Paris en 1734. Le cadet était maître-chirurgien du collége de Paris, et docteur en médecine de la faculté de Reims. Tous deux biens nés, bien élevés, tous deux dignes d'une plus longue vie, ils sont morts à la fleur de leur âge. On retrouve dans leur sœur, mariée à M. Foubert, ce caractère d'amabilité dont la nature avait libéralement pourvu la famille de Malaval.

Apr. J.-C. 1669. — ALGHISI (Thomas) naquit à Florence, le 17 septembre 1669, de George Alghisi, savant professeur de chirurgie, et de Catherine Campani. Il fit ses premières études dans sa ville natale, et s'appliqua ensuite à la chirurgie dans l'hôpital de Sainte-Marie-la-Neuve, sous la direction de son père. Les progrès qu'il fit dans cet art utile lui méritèrent bientôt la qualité de maître et de lecteur ; mais comme il voulut se distinguer de la foule par la supériorité de ses talents, il s'appliqua particulièrement à la lithotomie, et se livra tout entier à l'anatomie sous le célèbre Laurent Bellini. Alghisi fit l'opération de la taille à un officier du pape Clément XI, avec beaucoup de succès, ce qui augmenta sa réputation. Le 15 avril 1703, il reçut le bonnet de docteur en médecine, à Padoue, des mains de Vallisnieri, avec qu il entretint une correspondance littéraire. Les Apathistes de Florence et les Arcades de Rome rendirent à ce médecin-chirurgien un témoignage public de l'estime qu'ils faisaient de son savoir, en le recevant dans leur académie. — Il mourut le 24 septembre 1713, à la suite de l'amputation de la main gauche, qu'il avait eue malheureusement blessée par un fusil qui creva en tirant une tourterelle. Le pape Clément XI, informé de cet accident, le recommanda au grand duc de Toscane ; et ce prince, pour consoler Alghisi de sa disgrâce, lui promit une chaire de chirurgie dans l'université de Pise. Mais comme les revenus de cette chaire n'auraient pas suffi pour soutenir décemment la nombreuse famille de ce médecin, le grand duc lui fit encore une pension, parce que la perte de la main le mettait hors d'état de tirer de quoi vivre de sa profession de lithotomiste. Toutes ces avances furent inutiles ; Alghisi fut emporté malgré tous les secours qu'on s'empressa de lui donner. Il a écrit une Lettre remplie d'érudition au savant Antoine Vallisnieri ; elle est en italien. Il a aussi publié, dans la même langue, un Traité de la lithotomie, qui fut imprimé à Florence, en 1707, in-f°, avec figures, et l'année suivante à Venise. La méthode de tailler, dont il parle et qu'il avait adoptée lui-même, est celle de Jean des Romains. Il rapporte plusieurs observations de calculs extraits par cette méthode, et il conseille de laisser une canule dans l'urètre après l'opération, afin de favoriser la sortie de l'urine par la voie naturelle, et de la détourner de la plaie. Il y a plusieurs planches dans cet ouvrage qui représentent quelques instruments de son invention.

Apr. J.-C. 1670 *environ*. — LORME (Charles de) était de Moulins. Son père fut son premier maître ; il alla étudier ensuite la médecine à Montpellier et prit ses degrés en 1607. Il n'eut pas plutôt achevé son cours qu'il publia le recueil des thèses qu'il avait soutenues pendant sa licence ; c'est à Paris qu'il le fit imprimer en 1608, in-8°, sous le titre de *Laurea apollinaris*. Il examine dans la première si les amoureux et les fous peuvent être guéris par les mêmes remèdes, et il décide pour l'affirmative. — Ainsi qu'on vient de le dire, Charles de Lorme pratiqua la médecine à Paris sous les yeux de son père, à qui il succéda, en 1626, dans la place de médecin ordinaire du roi. Comme il remplit cette place avec plus de considération que son père, il fut très-suivi tant à la cour qu'à la

ville; on le rechercha non-seulement pour les malades, mais encore pour ceux qui se portaient bien, parce qu'il donnait la santé aux premiers et qu'il inspirait de la gaîté aux derniers. — Gui Patin dit que Charles de Lorme fut premier médecin de Gaston de France, frère unique de Louis XIII: mais il ne le fut pas long-temps. Jean Bernier a aussi parlé de lui dans ses *Essais*. Il le traite assez mal, comme c'était la coutume de cet auteur satirique, qui par là ne mérite pas toujours d'être cru. Il paraît cependant que de Lorme avait donné prise à la satire, car il était vain, glorieux, avantageux, faisant le maître, et d'un commerce fâcheux dans l'exercice de la médecine; tout ce qui pouvait rendre sa conduite tolérable à ses confrères, c'est que du moins il rachetait ces défauts par beaucoup de savoir. Il était d'une si bonne constitution à l'âge de soixante-dix-huit ans, qu'il eut le courage de se marier pour la troisième fois. Il survécut à sa femme, qui mourut dans la première année de son mariage, et il atteignit l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, qui est celui auquel il est mort en 1678. Malgré sa grande vieillesse, il avait encore l'esprit si vif qu'on a vu des vers de sa composition fort bien tournés, qu'il avait faits quinze jours avant sa mort. — Quelque réputation qu'ait eue ce médecin pendant sa vie, on ne le connaît plus que par les bouillons rouges qu'il mit à la mode, que tout le monde prenait de son temps, dont beaucoup de malades se trouvaient bien, et qu'on ordonne encore quelquefois. Ces bouillons si vantés n'étaient dans le fond que des bouillons altérants, avec des racines et des herbes, où l'on ajoutait des racines d'oseille pour leur donner la couleur rouge.

Apr. J.-C. 1670.—MAETS (Charles-Louis) est un de ces hommes qui ont travaillé une partie de leur vie à multiplier les médicaments chimiques. Il naquit à Utrecht, d'un père qui enseignait la théologie dans les écoles de cette ville. En 1668, il obtint la permission d'y ouvrir un cours de chimie; mais devenu professeur en titre dans l'université de Leyde, il commença, en 1670, à donner des leçons publiques sur cette science. Jaloux d'étendre la doctrine qu'il enseignait, il ne se borna pas à instruire ses écoliers; il mit au jour quelques ouvrages où il tâche d'inspirer la plus grande confiance aux remèdes chimiques. Ces ouvrages sont: — *Prodromus chemiæ rationalis, adjectis observationibus in librum cui titulus : Collectanea chymica Leidensia. Lugduni Batavorum*, 1684, in-8°. C'est en cette même année que les *Collectanea chymica* avaient paru; Marghraff, Lemort, Maets y étaient mis à contribution. Mais le dernier ne put souffrir qu'on eût publié ses procédés chimiques à son insu, sans rectifier, par ses observations, les fautes qu'on y avait glissées.— *Praxis chymiatrica rationalis. Lugduni Batavorum*, 1687, in-8°. Il y passe en revue les principales maladies de la tête, de la poitrine et du bas-ventre; et comme il en établit les causes dans la variété des particules, par rapport à la figure, la grandeur, la situation, etc., et dans la disposition des pores ou des vaisseaux à les transmettre, il entrevoit partout obstruction ou compression dans les maladies et, parmi les moyens qu'il croit les plus propres à y remédier, il n'oublie pas les médicaments chimiques.

Apr. J.-C. 1670 *env.* — HORSTIUS (Jean-Daniel), était de Giessen. De bonnes études lui méritèrent les honneurs du doctorat et le firent nommer aux chaires qu'il remplit successivement dans les écoles de médecine de sa ville natale ainsi que dans celles de Marpurg, où il enseigna avec distinction. Il se distingua encore à la cour de Hesse-Darmstadt, dont il fut le médecin; mais voulant jouir de soi-même et profiter du repos qu'il avait mérité par des travaux utiles à sa profession, il se retira à Francfort-sur-le-Mein, où il mourut le 27 janvier 1685, âgé de soixante-cinq ans. L'Académie impériale des Curieux de la nature s'était associé ce médecin en 1655, sous le nom de Phœnix; il en était digne par ses talents ainsi que par les écrits qu'il donnait de temps en temps au public. On lui doit un Recueil de quelques ouvrages de son père, une édition des Questions médico-légales de Paul Zacchias, qui parut à Francfort en 1666, in-folio; on lui doit encore celles des *Opera medica* de Lazare Rivière, publiée dans la même ville en 1674, in-folio. Quant aux traités qui lui appartiennent, ils sont intitulés: — *Positionum anatomicarum decades decem. Marpurgi*, 1638, in-4°. Ce recueil ne renferme rien de particulier. — *Anatome corporis humani tabulis compre-*

hensa. Ibidem, 1639, in-4°. On y trouve quatre planches, que leur inexactitude met infiniment au-dessous de celles que les anatomistes modernes ont publiées. — *Ruminatio detectionis novæ sectæ Sennerto-Paracelsicæ. D. Freitagii. Ibidem*, 1640, in-4°. — *Compendium physicæ Hippocraticæ. Ibidem*, 1646, in-8°. *Darmstadii*, 1662, in-8°. — *Manuductio ad medicinam. Marpurgi*, 1648, in-8°, 1657, in-12. *Ulmæ*, 1660, in-12, avec des augmentations. Il composa ce livre classique à l'usage des écoliers de l'université de Marpurg. — *Pharmacopœa Galeno-chymica catholica, post Renodæum, Quercetanum aliosque hujus generis celeberrimos utriusque medicinæ doctores practicos adornata. Francofurti*, 1651, in-fol. Le format de ce volume fait assez voir avec quel prolixité l'auteur a traité de la matière médicale. Les remèdes galéniques et chimiques y sont en grand nombre ; on y a même déterminé les maladies auxquelles ils sont propres, sans faire trop d'attention à la variété des causes qui oblige si souvent à prescrire des médicaments dont l'action est tout opposée à celle que semble exiger un traitement général. — *Malva arborescens lutea. Giessæ*, 1654, in-8°. — *Ducas observationum et epistolarum anatomicarum. Francofurti*, 1656, in-4°. On y trouve quelques lettres qui traitent des veines lactées, du réservoir du chyle et des vaisseaux lymphatiques ; mais les sentiments d'Horstius portent à faux à l'égard de ces organes. Il croit à l'existence des premiers ; il se trompe cependant sur leur usage, car il présume qu'ils ne contiennent du lait ou du chyle que lorsqu'ils sont viciés. Quant aux vaisseaux lymphatiques, il en conteste la découverte à Bartholin, et il prétend que leur existence répugne aux lois de la circulation. Il raisonne mieux sur le traitement de la petite vérole que sur ces points d'anatomie, puisqu'il blâme la méthode de ses contemporains qui faisaient usage de cordiaux et de remèdes échauffants dans la cure de cette maladie. — *Judicium de chirurgia infusoria Joannis Danielis Majoris. Ibidem*, 1659, 1665, in-12. — *Physica Hippocratea Tackenii, Helmontii, Cartesii, Espagnet, Boylæi, etc., aliorumque recentiorum commentis illustrata. Francofurti*, 1682, in-8°.

Apr. J.-C. 1670 *envir.* — BROWN (Thomas), fameux médecin et antiquaire, était de Londres, où il naquit au commencement du dix-septième siècle. Il fut élevé dans le collége de Pembrock à Oxford, et il y prit le degré de maître-ès-arts. Bientôt après cette cérémonie, il se mit sur les bancs de la faculté de médecine ; mais comme il remarqua que la plupart de ses condisciples voyageaient pour se perfectionner dans cette science, il imita leur exemple, et sortit d'Angleterre, en 1629, pour aller étudier dans les universités étrangères. Il prit le bonnet de docteur hors du royaume, et à son retour à Londres il fut reçu dans le collége des médecins, à qui il fit beaucoup d'honneur par ses succès dans la pratique. Vers la fin de sa vie, il se retira à Norwich, où le roi Charles II le créa chevalier en 1671. C'est dans cette ville que Brown mourut en 1680. Il a laissé plusieurs ouvrages en anglais, qui ont été recueillis à Londres en 1686, in-fol. On y remarque celui intitulé : *La Religion du médecin*, dont il y a un grand nombre d'éditions anglaises. Il a aussi paru en latin, à Leyde, en 1644, in-12, de la version de Jean Merry Werther, et à Strasbourg, avec des notes, en 1652, in-8°. On a encore une édition française de 1668, in-12, et une autre en allemand. Mais il est à propos de se souvenir que l'irréligion, qui fait la base de ce traité, lui a mérité la censure la plus sévère de la part des catholiques romains. Haller cite un autre ouvrage du même auteur, imprimé à Londres en 1646 et en 1673, in-fol., en 1666, in-4°, sous le titre de *Pseudodoxia epidemica or enquiries in the vulgar errors*. Il y a une version en allemand publiée à Nuremberg, en 1680, in-4° ; et l'abbé Souchay en a donné une en français, qui est intitulée : *Essai sur les erreurs populaires*. Paris, 1683 et 1742, deux volumes in-12. Cet ouvrage était excellent pour le temps auquel Brown a vécu ; il l'est moins aujourd'hui, puisque les erreurs qu'il combat sont presque tombées d'elles-mêmes, à la faveur des lumières qui ont éclairé notre siècle.

Apr. J.-C. 1671. — FALCONET (Camille), médecin consultant du roi, ancien de la faculté de Paris, de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, etc., était de Lyon, où il naquit le 1er mars 1671. Quand Noël Falconet, son père, se rendit à Paris, en 1678, il fut confié aux soins d'André, son grand-père, qui se chargea de son éducation.

Dès qu'il fut en âge d'aller au collége, il fut envoyé à Paris, à celui du cardinal Le Moine, et après avoir fini sa rhétorique, à quatorze ans, il revint à Lyon, où il fit son cours de philosophie avec tant de succès qu'il ne fut pas difficile de le déterminer à embrasser la profession de ses ancêtres. A cet effet il se rendit à Montpellier, où il commença ses études de médecine ; Chirac fut son professeur, et Chicoyneau son compagnon d'école. L'amitié qu'ils contractèrent ensemble dura jusqu'à la mort.—André Falconet, qui s'affaiblissait par l'âge, trouva que le séjour de son petit-fils serait trop long à Montpellier, s'il lui faisait prendre les degrés de docteur dans cette université, et, pour cette raison, il l'envoya à Avignon, où les degrés sont plus courts. Camille y prit le bonnet de docteur et revint aussitôt à Lyon, où il se fit agréger au collége des médecins. La mort de son grand-père arriva peu de temps après. Il ne s'occupa alors que de ses études et de l'exercice de son art, son cabinet devint le centre où se rendaient les savants et les étrangers ; on le regarde comme le berceau de l'Académie de Lyon. A ce trait, il n'est pas difficile d'entrevoir que les études de Falconet ne se bornaient pas uniquement à sa profession ; elles avaient plusieurs autres objets, tels que les belles-lettres, l'histoire, la géométrie. Philibert Villemot, curé de la Guillotière, fit imprimer à Lyon, en 1707, un ouvrage intitulé : *Nouveau système ou nouvelle explication du mouvement des planètes ;* ce médecin le traduisit en latin et l'orna d'une préface de sa façon. — Mais son père le pressait de se rendre à Paris. Sur ses instances réitérées il y vint en 1707, et laissa sa femme, ses enfants et sa bibliothèque à Lyon. Pour le fixer dans la capitale, M. le grand écuyer lui donna la survivance de médecin des Écuries du roi ; et les personnes dont son père était médecin, lui firent tout l'accueil possible pour l'engager à y rester. La maison de Bouillon lui donna dès-lors une confiance entière. Mademoiselle de Bouillon fut même si sensible aux soins qu'il avait pris de la santé de M. le duc son père, et de la sienne, qu'elle lui en marqua sa reconnaissance par testament, en lui assurant une pension et en lui léguant sa bibliothèque.

M. Villemot fit dans ce temps un voyage à Paris. Pendant son séjour il procura à Camille Falconet la connaissance du Père Malebranche, qui contribua encore à le fixer dans la capitale; ce savant philosophe fut jusqu'à sa mort en liaison avec notre médecin. Mais une nouvelle raison se présenta, en 1708, de l'attacher à Paris. Tournefort, qui occupait l'emploi de médecin de la Chancellerie, mourut le 22 décembre de cette année ; et M. de Pontchartrain le gratifia de cette charge au commencement de 1709. Ce fut aussi cette raison qui l'engagea à se mettre sur les bancs de la faculté de Paris, dans cette même année. Il soutint sa thèse de bachelier sous la présidence de Jacques Fourneau ; elle avait pour sujet la question : *An totum generationis opus solis mechanices legibus absolvatur?* La conclusion est négative. Les deux de licence roulent, la première, sous la présidence de Claude Berger, sur la question : *Utrum ex mineralibus et metallicis, chronicorum morborum certior cura ? Affirmative.* La seconde, sous la présidence de François Gouel : *An aer qui temperatissimus omnibus videtur, perinde omnibus salubris ? Negative.* Et après son acte de vespérie le 6 de novembre 1710, il prit le bonnet de docteur le 27 du même mois.—En février de l'année suivante il présida à la thèse d'Antoine de Jussieu, dont il est l'auteur : *An fœtui sanguis maternus alimento ?* Il y explique son sentiment sur la formation et la nourriture du fœtus ; il prétend que le sang de la mère ne sert point de nourriture à l'enfant, qu'il n'y a même aucune communication de l'un à l'autre par les vaisseaux qui charrient le sang. Ce sentiment, qui combattait celui que Méry avait avancé, comme démonstration, dans les Mémoires de l'Académie des sciences de l'an 1708, fut réfuté par cet anatomiste dans une brochure qu'il fit imprimer, en 1712, sous le titre de *Problèmes de physique.* Quoiqu'il ne soit pas de l'avis de Falconet, il loue sa capacité et son expérience dans plusieurs endroits de cette brochure.

Il fut reçu, en 1716, dans l'Académie des inscriptions et belles-lettres et, le 6 avril 1717, il y lut une *Dissertation historique et critique sur ce que les anciens ont cru de l'aimant.* Au mois de septembre 1721, il lut une *Dissertation sur les bétyles ;* sortes de pierres dont les prétendus effets merveilleux sont fondés sur la superstition la plus bizarre, car ils ne viennent que de quelques points de l'histoire naturelle mal entendus. Cet

académicien donna en 1727 des *Observations sur les premiers traducteurs français, avec un essai de bibliothèque française*. Les recherches qu'il dut faire pour la composition de ces ouvrages lui avaient, semble-t-il, fait oublier la faculté pour s'attacher davantage à l'académie; mais après une longue absence il reparut aux écoles de médecine le 11 de mai 1730, et présida à la thèse que M. Malouin soutint le même jour sur la question: *An educendo calculo, cœteris anteferendus apparatus lateralis?* La conclusion est affirmative. Il continua de présider en 1739, 1740, 1744, 1749, et 1752, et les thèses roulaient toujours sur des sujets intéressants. — On a plusieurs ouvrages de la façon de ce médecin. L'auteur de la *France littéraire* lui attribue les notes qui sont à la fin des Amours de Daphnis et Chloé, qui ont paru en 1731, in-8°. Il donna, suivant le même auteur, une nouvelle édition du *Cymbalum mundi* qu'il orna de notes et de remarques. M. Lancelot contribua aussi à cet ouvrage imprimé en 1732. La dissertation sur les *Assassins, peuples de l'Asie*, fut lue à l'Académie le 3 et le 20 décembre 1743; et, le 13 avril 1745, il fit la lecture d'une autre *sur les principes de l'étymologie par rapport à la langue française*, à la suite de laquelle on trouve des *Remarques sur la signification du mot* DUNUM qui entre dans un si grand nombre de noms celtiques. Au mois de juin de la même année, il lut à l'Académie une *Dissertation sur Jacques de Dondis, auteur d'une horloge singulière, et, à cette occasion, sur les anciennes horloges*. Le 21 avril 1750, il fit part à la même académie d'un Discours *sur la Pierre de la mère des dieux*, qu'il considère du côté de l'histoire naturelle; il composa encore la préface qui est à la tête d'un traité de M. de Fontenelle, intitulé: *Théorie des tourbillons cartésiens*.

On s'étonnera sans doute que dans le cours d'une vie longue, toujours laborieuse et occupée, Falconet ait si peu écrit sur la médecine; c'est une perte pour cette science. Mais on peut assurer qu'il ne paraissait point d'ouvrage sur lequel il ne fût consulté; qu'il en rectifiait quelquefois le plan et contribuait à la perfection par ses conseils. — Ce médecin a joui d'une santé parfaite jusqu'en 1760; elle commença alors à s'affaiblir, et les accidents qui lui survinrent continuèrent jusqu'à sa mort arrivée le 8 février 1762, à l'âge de quatre-vingt-onze ans. Il conserva, pendant ces deux dernières années, toute sa mémoire, sa vivacité, et la même ardeur pour l'étude. M. Vallant, à qui il avait cédé sa charge de médecin des Écuries du roi, a fait dessiner le portrait de Falconet par Cochin, d'après le modèle de M. Etienne Falconet. Il l'a fait graver par Moitte, pour le placer à la tête de l'éloge lu à l'Académie, par M. Le Beau. Voici les vers qui sont au bas de ce portrait:

Il fut, par sa candeur, digne du siècle d'or:
Il sema de bienfaits son heureuse carrière:
De son savoir, à tous, il ouvrit le trésor,
Et mille écrits divers brillent de sa lumière.

Depuis plus de soixante-dix ans, Camille Falconet travaillait à former la riche bibliothèque qu'il laissa à sa mort; c'est une collection très-nombreuse de livres dans tous les genres. Attentif aux ouvrages qui paraissaient soit en France, soit dans les pays étrangers, et qui pouvaient lui être de quelque utilité pour ses études, il n'épargnait ni peines, ni soins, ni dépense pour se les procurer. En examinant le catalogue de sa bibliothèque, qui fut imprimé à Paris, chez Barrois, 1763, en deux volumes in-8°, le premier de 543 pages, et le second de 479, on reconnaîtra quel travail et quelle sagacité on doit accorder au savant qui a formé cette nombreuse collection. Mais ce qui ajoute un prix infini aux vues du médecin dont nous parlons, c'est que, plein de reconnaissance pour les bontés du roi, et de zèle pour les gens de lettres qui ont recours à la bibliothèque de sa Majesté, il supplia Louis XV, au mois de décembre 1742, d'accepter tous les livres de son cabinet qui ne se trouvaient point dans la Bibliothèque royale, ne s'en réservant que l'usage pendant sa vie. — Des cinquante mille volumes que Falconet a laissés après sa mort, la Bibliothèque du roi en a acquis onze mille environ; le reste a été vendu. C'est ainsi que son zèle pour l'avancement des sciences fut sans bornes: en mourant, il a enrichi la bibliothèque de sa Majesté; pendant sa vie, son cabinet était ouvert à toutes les personnes studieuses. Il les aidait de ses conseils, il leur prêtait ses livres avec plaisir; il n'en avait que la propriété, la jouissance leur en appartenait. On peut le comparer en cela au célèbre Jean Grolier, de Lyon, trésorier des troupes françaises dans le seizième siècle, qui avait amassé une nombreuse bibliothè-

que, et avait mis cette inscription sur ses livres : *Exemplar Grolierii et amicorum*.

Apr. J.-C. 1671 *envir.* — STRAUSS (Laurent), premier médecin de la cour de Hesse-Darmstadt, et professeur de médecine et de physique à Giessen, était natif d'Ulm. Il mourut le 6 avril 1687, âgé de 54 ans, et laissa un fils, Jean-Daniel, qui se distingua dans la profession que son père avait exercée avec tant de réputation. Les ouvrages suivants sont de la façon de Laurent Strauss : — *Epistola de pulvere sympathetico ad comitem Digbæum. Darmstadii*, 1651, in-8°. — *Theatrum sympatheticum. Noribergæ*, 1660, in-12; 1662, in-4°. Il est l'éditeur et en partie le traducteur de ce recueil ; car il a mis en latin bien des choses qu'il a tirées des auteurs français. — *Resolutio observationis singularis Mussipontanæ, fœtus extra uterum in abdomine retenti, tandemque lapidescentis. Darmstadii*, 1661, 1663, in-4°. *Francofurti*, 1669, in-4°. Il s'agissait d'expliquer le fait que voici : une femme âgée d'environ soixante ans, veuve depuis trente, se plaignait d'un poids considérable dans la région ombilicale. Elle en souffrait depuis long-temps, lorsqu'un jour, en se levant du lit, elle fit une chute et mourut. On l'ouvrit, et l'on trouva dans l'intérieur du bas-ventre, au-dessous de l'ombilic, une masse charnue et adhérente aux parties voisines par cinq ligaments; elle renfermait un fœtus entièrement développé, mais pétrifié.

Cursus medicus per universam medicinam. Giessæ, 1663, in-4°. C'est un recueil de vingt dissertations soutenues sous sa présidence. — *Conatus anatomicus aliquot disputationibus exhibitus. Francofurti*, 1665, in-4°. *Giessæ*, 1666, in-4°. — *De ovo galli. Giessæ*, 1669, in-4°. Ce n'est qu'une thèse académique. — *Exercitationes medicæ ad Gregorii Horstii compendium institutionum medicarum accommodatæ. Ibidem*, 1670, in-4°. — *Microcosmographia metrica, sive, humani corporis historia elegiaco carmine exhibita. Ibidem*, 1679, in-4°. — *Isagoge physica. Ulmæ*, 1684, in-8°. — *Palæstra medico-practica. Giessæ*, 1686, in-8°.

Apr. J.-C. 1671 *environ.* — GREW (Néhémie), membre du collége des médecins de Londres, fut reçu dans la Société royale de cette ville le 16 novembre 1671, et devint secrétaire de cette compagnie le 30 du même mois 1677, à la mort d'Oldenbourg. La Société, qui connaissait ses talents, le chargea encore de la direction de son cabinet de raretés le 13 décembre 1682, et il s'en acquitta à la satisfaction de tous ses collègues. Grew ne se distingua pas moins dans la pratique de la médecine, que dans les assemblées du collége ou de la Société de Londres; savant en tout genre, il passa pour un des premiers hommes de cette capitale, où il mourut subitement en 1711. On a de lui : — *The anatomy of vegetables begun, with a general account of vegetation founded thereon*. Londres, 1672, in-12, avec figures. En latin, dans les Mémoires de l'académie d'Allemagne, Breslau, 1678, in-4°. En français, par Le Vasseur, Paris, 1675, 1679, in-12. Leyde, 1685, in-12, et 1691, même format, avec l'*Ame des plantes* par Dedu, et un recueil d'expériences de Grew et de Boile. Cet ouvrage contient les premiers éléments de l'anatomie des plantes, le détail de toutes leurs parties, l'ordre et les progrès de la végétation, la manière dont se fait la circulation de la sève dans les différents vaisseaux, qu'il distingue en ligneux, aériens, lactés, lymphatiques. Peu éloigné du système de Millington qui regardait la poussière des étamines comme la semence du mâle, Grew dit que ces étamines sont les organes qui séparent les parties volatiles qui sont destinées à féconder les graines. — *An idea of a philological history propounded, together with a continuation of the anatomy of vegetables particularly prosecuted upon roots; and an account of the vegetation of roots grounded chiefly thereon*. Londres, 1673, in-8°. En latin, dans les Mémoires de l'académie des Curieux de la nature. Breslau, 1680, in-4°.

The comparative anatomy of trunks, together with an account of their vegetation grounded thereon in two parts. Londres, 1675, in-8°, avec figures. En latin, dans les Mémoires de l'académie impériale d'Allemagne. Breslau, 1680, in-4°. — *Of the nature proces and cause of mixture*. Londres, 1675, in-8°. — *Musæum regalis Societatis, or a catalogue and description of the natural and artificial rarities belonging to the royal Society and preserved a Gresham colledge*. Londres, 1681, in-

folio, avec trente et une planches. Grew y a joint une anatomie comparée de l'estomac et des intestins. Ce catalogue du cabinet d'histoire naturelle de la Société royale n'est rien moins qu'une nomenclature sèche des pièces dont il y est fait mention, il s'étend sur la figure et la structure des raretés contenues dans ce cabinet. — *The anatomy of plants, with an idea of a philological history of plants, and several other lectures read before the royal Society.* Londres, 1682, in-folio, avec quatre-vingt-trois planches. C'est le recueil de différents ouvrages que Grew avait publiés jusqu'à cette époque. — *Tractatus de salis cathartici amari in aquis Ebeshamensibus, et ejusmodi aliis contenti natura et usu. Londini,* 1695, in-12. — *Cosmologia sacra. Londini,* 1701, in-folio. Il y traite de la Providence, de l'ordre établi par Dieu, de l'Écriture sainte, et s'attache surtout à démontrer l'existence du Créateur par la créature, en exposant aux yeux des incrédules les conséquences frappantes qui résultent de la structure du corps des animaux, et qui prouvent qu'un Être suprême a dirigé leur formation.

Apr. J.-C. 1671 *env.* — GOELICKE (André Othon), médecin allemand, s'est acquis beaucoup de réputation, surtout à Hall en Saxe et à Francfort-sur-l'Oder, où il a enseigné la médecine avec distinction. Ses écrits ont été fort accueillis par les sectateurs de la doctrine de Stahl, dont il fut lui-même un des plus grands partisans. C'est tout ce que je sais de particulier de Goelicke ; la notice de ses ouvrages le fera mieux connaître : — *Epistola qua refutat præjudicium, medicos romanos omnes servos fuisse. Lipsiæ,* 1708, in-4°. Rien n'est plus mal fondé que le sentiment de certains auteurs sur la condition servile des médecins de Rome. Les Grecs, qui firent tant de bruit dans cette ville, étaient sûrement de condition libre; les historiens citent même beaucoup de Romains de bonne famille, qui ont pratiqué la médecine parmi leurs concitoyens. — *Oratio de mutilo medicinæ corpore resarciendo per chirurgiam et pharmaciam postliminio revocandus. Halæ Magdeburgicæ,* 1709, in-4°. Il y soutient la préséance de la médecine sur la pharmacie et la chirurgie. — *De sapientissima lege Atheniensium qua solemniter sanciverunt ne quæ fœmina, neve servus, medicinam disceret. Ibidem,* 1713, in-4°. — *Historia anatomiæ nova æque ac antiqua. Halæ Magdeburgicæ,* 1713, in-8°. En français, par M. Eidous, avec l'Histoire de la chirurgie. L'auteur suit l'ordre chronologique, donne la note des écrits des principaux anatomistes, rappelle la mémoire de leurs découvertes, et rapporte les jugements des meilleurs critiques sur leurs ouvrages. C'est le plan de la plupart de ceux qui ont traité cette matière après lui. Goelicke n'a point exécuté le sien sans commettre beaucoup de fautes; il en est aussi échappé à ceux qui ont écrit sur ce sujet depuis lui, et je ne me crois point assez heureux pour n'en avoir point laissé glisser dans ce Dictionnaire. — *Historia chirurgiæ antiqua. Halæ Magdeburgicæ,* 1713, in-8°. Goelicke y suit le même ordre que dans l'ouvrage précédent.

Historia chirurgiæ recentior. Ibidem, 1713, in-8°. Il fait une classe différente des chirurgiens de chaque nation. — *Historia medicinæ universalis, qua celebriorum quorumcumque medicorum, qui a primis artis natalibus ad nostra usque tempora inclaruerunt, vitæ, nomina, dogmata singularia, ratiocinia, hypotheses, sectæ, etc., accurate pertractantur. Hallis,* 1717, 1720, trois volumes in-8°. Il a divisé cette histoire par époques, et elles ont paru en différentes années. La première en 1717; il y traite des personnages qui ont vécu avant et après le déluge et, à cette occasion, il s'étend sur la médecine des Hébreux. La seconde en la même année; il y parle des Phéniciens, des Assyriens, des Babyloniens, des Indiens, et principalement des Égyptiens qu'il défend contre les attaques de Conringius. La troisième période, qu'il a publiée en 1718, a pour objet la médecine des Grecs depuis Esculape jusqu'à la guerre de Troie. La quatrième, qui est aussi de 1718, s'étend sur l'état de la médecine depuis la guerre de Troie jusqu'à Hippocrate. La cinquième a paru en 1719, elle se borne à traiter de la médecine du grand Hippocrate. Enfin la sixième est de 1720 ; elle passe en revue les descendants du père de la médecine et leurs contemporains, jusqu'au partage de l'art en trois professions. — *Historia litteraria scriptorum qui medicinam forensem commentariis illustrarunt. Francofurti ad Viadrum,* 1723, 1735, in-4°. — *Spiritus animalis e foro medico relegatus. Ibi-*

dem, 1725, in-4°. Les raisons qu'il allègue pour réfuter l'existence du fluide nerveux, sont très-faibles. Jean-Philippe Burggravius a vivement censuré cette dissertation. — *Medicina practica clinica et forensis. Lipsiæ*, 1735, in-4°. — *De meninge arachnoidea cerebri. Francofurti ad Viadrum*, 1734, in-4°. — *Institutiones medicæ secundum principia organico-mechanica. Ibidem*, 1735, in-4°. Il y soutient la doctrine de Stahl sur l'empire de l'âme, et tâche de faire voir que le mécanisme des parties du corps humain ne suffit point pour en expliquer toutes les fonctions. — *Introductio in historiam litterariam anatomes, seu conspectus plerorumque qui operibus suis anatomiam illustrarunt. Francofurti ad Viadrum*, 1738, in-4°. Cet ouvrage, à qui il a donné plus d'étendue qu'à son Histoire ancienne et nouvelle de l'anatomie, est dirigé suivant le plan de celle-ci, à l'exception de l'ordre chronologique, auquel il a substitué l'ordre national des auteurs. Il n'a pas manqué de corriger, dans cette édition, les fautes qui lui étaient échappées dans celle de 1713. — *Propemticum inaugurale de mathematum studio cum medicina conjungendo. Ibidem*, 1740, in-4°.

Apr. J.-C. 1671 *envir.* — CHEYNE (George), Écossais qui, après avoir fait de bonnes études de philosophie et de mathématique, s'appliqua à la médecine avec tant de succès, qu'on lui donna le bonnet de docteur en cette faculté, et qu'il mérita d'être reçu dans la Société royale de Londres. Il pratiqua long-temps à Bath dans le duché de Sommerset, mais il ne se borna pas à voir des malades; car il employa une bonne partie de son temps à composer les ouvrages que nous avons de lui. On met sa mort vers l'an 1748. — Ce médecin est connu de tout le monde par un traité qu'il écrivit en 1724 pour le chevalier Joseph Jekyll, et qui parut plusieurs fois en anglais sous le titre d'*Essay on health and long life*. Il y a une édition de Londres dans la même langue, 1740, in-8°, avec quelques augmentations. Nous en avons une traduction française qui est intitulée : *Règle sur la santé et les moyens de prolonger la vie*. Paris, 1725, in-12. Bruxelles, 1727, in-12. On le mit aussi en latin avec quelques additions, et on l'intitula : *Tractatus de infirmorum sanitate tuenda, vitaque producenda. Londini*, 1726, in-12. *Parisiis*, 1742, in-12. Au sentiment du célèbre Haller, c'est le meilleur livre que nous ayons sur le régime des gens de lettres et des personnes d'une constitution faible. Cheyne est encore auteur des ouvrages suivants ;

Theory or account of acute and slow feavers. Londres, 1722, in-8°. Comme c'est de la juste quantité du sang qu'il déduit les forces du corps, il fait dépendre les fièvres lentes de la diminution de ce liquide vital. Il prétend que l'obstruction placée dans certains vaisseaux augmente la vélocité avec laquelle le sang circule par ceux qui sont libres, et que c'est en cela que consiste l'essence de la fièvre. Cette théorie est tirée de Bellini, dont il suivait les maximes. En général, ce médecin n'employait que des remèdes doux dans sa pratique; il avait même une si grande idée de la diète, qu'il assurait qu'elle suffit seule pour éloigner et guérir la plupart des maladies. — *Essay on the gout*. Londres, 1722, in-8°. C'est un livre dans lequel il donne la méthode de traiter la goutte. Il insiste beaucoup sur le régime végétal, sur le lait, l'exercice et les purgatifs; il prétend même qu'ils sont les remèdes les plus efficaces pour la guérison de cette maladie, dont il établit la cause dans le serrement des vaisseaux et l'acrimonie qui les abreuve. — *Philosophical principles of religion*. Londres, 1724, in-4°, 1736, in-8°. — *De fibræ natura, ejusque laxæ morbis. Londini*, 1725, in-8°. Il y déduit les maladies chroniques, ou de la lenteur du mouvement des fluides, ou de leur acrimonie, ou du défaut de contractilité dans les fibres. La différence qu'il met entre les maux chroniques et aigus, c'est que ceux-ci proviennent de la lenteur du cours des liqueurs, combinée avec la force des fibres; et ceux-là, de la même lenteur accompagnée de la faiblesse des parties solides. — *The english malady or a treatise of nervous of all kinds, as spleen vapours, lowness of spirits, hypochondriacal and historical distempers*. Londres, 1734, in-8°. Il s'agit dans cet ouvrage d'une maladie qui n'est plus uniquement celle des Anglais, puisqu'elle s'est répandue dans toutes les contrées de l'Europe où le luxe et les délicatesses, qui en sont les suites, ont pris le plus d'empire sur les mœurs. Le luxe s'est présenté sous toutes les faces possibles : il a rendu les hommes mous et efféminés; il a réduit les femmes

à la condition d'automates parlants, à qui rien ne rend la vie que la variété des plaisirs. La plus grande partie du genre humain a perdu ses forces : rien n'est plus commun que la plainte d'être excédé du plus petit travail, qui n'était que délassement chez nos aïeux. Tout le monde se plaint de souffrir des nerfs ; on en est attaqué jusqu'à la vapeur, et la vapeur est aujourd'hui également commune aux hommes et aux femmes. Cheyne passe en revue les causes qui ont produit une telle révolution dans l'espèce humaine. L'usage des aliments épicés et des boissons échauffantes, l'abus des viandes, l'inaction, les veilles, c'est de là que partent ces maladies presque inconnues à nos pères. Selon lui, le mercure, l'antimoine, les gommes ferrulacées, le quinquina, le fer, les eaux ferrugineuses, le régime végétal, l'exercice, en sont les remèdes. Il prouve d'ailleurs, par son propre exemple, les grands effets de la diète ; car c'est par elle, de faible et languissant qu'il était, qu'il est parvenu à se donner une santé ferme et constante. — *Natural method of curing the diseases of the body and the disorder of the mind.* Londres, 1742, in-8°. C'est le dernier des ouvrages de Cheyne, qui était déjà vieux lorsqu'il le publia. M. de La Chapelle, membre de la Société royale de Londres, a mis ce traité en français, sous le titre de *Méthode naturelle de guérir les maladies du corps et celles de l'esprit qui en dépendent.* Paris, 1749, deux vol. in-12.

Ap. J.-C. 1672 *env.*— SALTZMANN (Jean), de Strasbourg, fit ses premières études dans cette ville, où il s'appliqua ensuite à la médecine avec tant de succès, qu'il y mérita les honneurs du doctorat. L'envie de se perfectionner lui fit entreprendre de longs voyages. De retour dans sa patrie, il donna tant de preuves des progrès qu'il avait faits, surtout dans l'anatomie et la chirurgie, qu'il fut nommé à la chaire de cette première science en 1708. C'est à lui qu'on doit rapporter l'établissement de la leçon de chirurgie à Strasbourg; il y enseigna cette partie de l'art dont personne ne s'était occupé jusqu'à lui, mais qui depuis a toujours été traitée par le professeur d'anatomie. Saltzmann remplit ces deux chaires avec réputation, et fit tant d'honneur à l'université de Strasbourg, qu'il en mérita les regrets les plus sincères à sa mort, arrivée en 1734, dans la trente et unième année de son doctorat. Ce médecin a laissé plusieurs bonnes dissertations académiques qui traitent principalement de l'anatomie et de la chirurgie, dans lesquelles il excellait, et qui font voir combien il avait de goût pour l'observation.

Apr. J.-C. 1672 *environ.* — DIONIS (Pierre), chirurgien de Paris, déjà célèbre vers le milieu du dix-septième siècle, fut le premier qui fit les dissections anatomiques et les opérations chirurgicales établies par Louis XIV au Jardin royal des plantes. Il y fut employé depuis 1672 jusqu'en 1680, et n'abandonna cet emploi que pour passer à la cour, où il fut d'abord chirurgien ordinaire de Marie-Thérèse d'Autriche, et finit par être premier chirurgien de madame la dauphine et des enfants de France. Il mourut à Paris le 11 de décembre 1718, et fut enterré dans l'église paroissiale de Saint-Roch. L'année précédente, le 9 de novembre 1717, il avait eu la douleur de voir mourir François, son fils aîné, chirurgien ordinaire d'Adélaïde de Savoie, dauphine de France. Il égalait déjà les plus fameux accoucheurs; il les aurait surpassés si une attaque d'apoplexie ne l'eût enlevé à la fleur de son âge. — Pierre Dionis a fait imprimer plusieurs ouvrages de sa façon :

Histoire anatomique d'une matrice extraordinaire. Paris, 1683, in-12. Il y donne l'histoire d'une des femmes de chambre de madame la dauphine, qui fut attaquée au sixième mois de sa grossesse de douleurs excessives à la région de la matrice; les convulsions survinrent, le ventre s'enfla, et elle mourut un quart d'heure après. Dionis nous apprend que la reine et madame la dauphine, surprises d'une mort si prompte et si tragique, lui ordonnèrent de faire l'ouverture du corps; il la fit le lendemain en présence de MM. Daquin et Fagon. Il trouva la capacité du ventre toute pleine de sang, et un enfant couché sur les intestins. La matrice avait deux fonds : dans l'un, il trouva un faux germe; et l'autre, qui lui parut surnuméraire, était ouvert. Dionis pense que l'enfant se fraya cette route. Cette rupture de matrice est singulière, et l'ouvrage, dans lequel Dionis en fait la description, est très-bien écrit. Comme je n'ai pu me procurer cet ouvrage, j'ai tiré cette note

de l'*Histoire de l'anatomie et de la chirurgie* par M. Portal ; mais peut-on allier la vérité de ce récit avec les connaissances qu'on ne peut refuser à Dionis? On est étonné d'y voir une femme mourir dans le sixième mois de sa grossesse, et un chirurgien aussi expérimenté attendre des ordres pour faire l'ouverture du corps, qu'il renvoie au lendemain. Se peut-il qu'il n'ait pas fait cette ouverture immédiatement après la mort, pour donner le baptême à l'enfant! — *Anatomie de l'homme suivant la circulation du sang et les nouvelles découvertes.* Paris, 1690, in-8°. Il s'èn fit déjà une troisième édition dans la même ville en 1698, in-8°; elle fut suivie de celles de 1705 et de 1716. On traduisit l'ouvrage en latin, et on le donna en cette langue à Genève en 1696, in-8°. Il parut aussi en anglais en 1703. Mais la meilleure édition est celle que Devaux publia à Paris en 1728, in-8°, avec des notes de sa façon. Comme Dionis avait eu occasion de disséquer beaucoup de cadavres, pendant qu'il travaillait au Jardin-du-Roi, il amassa les matériaux nécessaires à la composition de ce traité. On a fait à ce chirurgien un honneur singulier, qui ne lui est commun presque avec aucun Européen. Son Anatomie a été mise en langue tartare, à l'usage des médecins de la Chine. La traduction est du père Parrenin, jésuite missionnaire, qui l'entreprit par les ordres de Camhi, empereur de la Chine, mort en 1723. Au reste Dionis doit cet honneur au choix de son compatriote et non à celui de l'empereur, puisqu'il avait simplement ordonné de traduire le meilleur traité d'anatomie qu'on eût en Europe.

Cours d'opérations de chirurgie démontrées au Jardin royal. Paris, 1707, 1714, in-8°. Bruxelles, 1708, in-8°. La Haye, 1712, in-8°. En allemand, Augsbourg, 1712, in-8°, de la traduction d'Heister qui l'enrichit de notes de sa façon. En flamand, 1710 et 1740. En anglais, Londres, 1733, in-8°. M. de La Faye, célèbre chirurgien de Paris, a donné une nouvelle édition des Opérations de Dionis, auxquelles il a ajouté ses propres remarques ; les découvertes des modernes, et celles des anciens qui avaient échappé à l'auteur. Ces additions ajoutent beaucoup au mérite de l'ouvrage, qui a été imprimé à Paris en 1736, 1740, 1751, 1765, in-8°. Dionis avait pratiqué son art pendant 46 ans, lorsqu'il donna au public son Cours d'opérations. Il y expose les différentes manières de guérir par le secours de la main, avec candeur, simplicité et exactitude; il descend dans les plus petits détails; il met au fait des instruments et des appareils nécessaires; il soutient ce qu'il avance par des observations dont la plupart sont de lui. — *Dissertation sur la mort subite, avec l'histoire d'une fille cataleptique.* Paris, 1709, in-12. — *Traité général des accouchements qui instruit de tout ce qu'il faut faire pour être habile accoucheur.* Paris, 1718, in-8°. Bruxelles, 1724, in-8°. En anglais, 1719, in-8°. En allemand, Augsbourg, 1723, in-8°. En hollandais, Leyde, 1735, in-8°. Le fond de cet ouvrage est extrait de celui de Mauriceau, son parent, envers lequel il se conduit avec assez peu de ménagement.

Apr. J.-C. 1672 *envir.* — VERDUC (Laurent), de Toulouse, se fit recevoir maître en chirurgie à Paris. où son art ne lui procura pas moins de célébrité que le grand nombre d'élèves qui sortirent de son école. Il mourut dans la capitale le 18 juillet 1695 ; et il emporta dans le tombeau, la réputation d'un homme plein de candeur et de charité. Ce fut en faveur de ses élèves qu'il mit au jour l'ouvrage intitulé : — *La manière de guérir les fractures et les luxations, etc., par le moyen des bandages.* Paris, 1685, in-12; 1689, in-12, avec figures, et un *Traité des plaies d'arquebusade.* Paris, 1711, in-12. Amsterdam, 1691, in-8°, en hollandais. L'auteur a profité de ce qu'il avait trouvé dans les OEuvres d'Hippocrate sur les fractures et les luxations ; mais comme cette matière a été enrichie par les modernes, il y a joint les découvertes postérieures au père de la médecine, et en particulier les bandages les plus en usage chez les chirurgiens de son temps. — Jean-Baptiste Verduc, fils du précédent, fut reçu maître en chirurgie à Paris ; mais comme il prit quelque part le bonnet de docteur en médecine, et qu'il mourut à la fleur de son âge, il n'eut guère le temps de s'appliquer à la pratique des opérations. Il trouva cependant celui d'écrire des ouvrages que plus de réflexions et d'expérience auraient rendus meilleurs. Quels qu'ils soient, voici leurs titres :

Nouvelle Ostéologie, avec le squelette du fœtus. Paris, 1689, 1693, in-8°. C'est le moins mauvais des traités qui sont

sortis de sa plume. — *Les Opérations de la chirurgie, avec une pathologie.* Paris, 1693, 1701, 1703, trois volumes in-8°. Amsterdam, 1739, trois volumes in-8°. En allemand, Leipsic, 1712, in-4°. La Pathologie a paru seule à Paris, 1710, deux volumes in-12, avec des augmentations; à Amsterdam, 1714, deux volumes in-12; et 1717, deux volumes in-8°. Le traité des opérations est très-succinct; encore l'auteur ne parle-t-il que d'après autrui : sa pathologie est remplie de fictions et d'hypothèses. — *Traité de l'usage des parties.* Paris, 1696, 1711, deux volumes in-8°. En anglais, 1704, in-8°. Cet ouvrage, qui fut mis au jour par Laurent, son frère, est chargé d'explications futiles et hasardées. — *Suite de la nouvelle ostéologie, contenant un traité de myologie raisonnée.* Paris, 1698, 1711, in-12. La myologie, qui n'est qu'un simple abrégé, a paru en latin sous ce titre : *Syllabus musculorum corporis humani. Londini*, 1698, in-8°. — Laurent Verduc, frère de Jean-Baptiste, embrassa la profession de son père, dans laquelle il donna de si grandes preuves des progrès qu'il avait faits, qu'il obtint *gratis* le titre de maître en chirurgie de la communauté de Saint-Côme. Il s'appliqua beaucoup aux démonstrations anatomiques et fut assez suivi dans ses cours; mais il ne put pousser bien loin ses recherches, puisqu'il mourut dans un âge peu avancé, le 6 février 1703. Nous avons de lui un ouvrage qu'il fit d'abord paraître sous le nom de son père, et qui est intitulé : — *Le maître en chirurgie, ou abrégé de la chirurgie de Gui de Chauliac.* Paris, 1691, 1699, 1704, in-12. Il est fait par demandes et par réponses. Le fond de cet abrégé ne répond guère au titre, car l'auteur a peu suivi Gui de Chauliac son modèle.

Apr. J.-C. 1672. — GEOFFROY (Étienne-François) naquit à Paris, le 13 février 1672, de Matthieu-François Geoffroy, marchand-apothicaire, ancien échevin et consul, et de Louise Devaux, fille d'un chirurgien célèbre en son temps. L'éducation de Geoffroy a été telle que, quand il fut en physique, il se tenait chez son père des conférences réglées où Cassini apportait ses planisphères, le père Sébastien ses machines, Joblot ses pierres d'aimant; où Du Verney faisait ses dissections, et Homberg ses opérations de chimie; où se rendirent, du moins par curiosité, plusieurs savants fameux et des jeunes gens qui portaient de beaux noms; enfin ces conférences parurent si étendues et si utiles, qu'elles furent le modèle et l'époque de l'établissement des expériences de physique dans les colléges. On croirait d'abord qu'il s'agissait de l'éducation d'un fils de ministre, destiné pour le moins aux grandes dignités de l'Eglise; cependant tout cela fut fait pour le jeune Geoffroy, que son père ne destinait qu'à lui succéder dans sa profession. Mais il savait combien de connaissances demande la pharmacie embrassée dans toute son étendue : il l'aimait, et par goût, et parce qu'elle lui réussissait fort; et il croyait ne pouvoir mieux faire que de fournir à son fils les moyens de poursuivre, avec plus d'avantages, la carrière où lui-même avait vieilli. — Après cette première étude de physique générale, Geoffroy fit des cours particuliers de botanique, de chimie et même d'anatomie, quoique cette science ne fût pas l'objet principal de ses études. Il s'en écartait encore davantage dans ses heures de délassement, où l'on est maître de choisir ses plaisirs : il tournait, il travaillait des vers de lunettes, il exécutait des machines en petit, il apprenait l'italien de l'abbé Roselli si connu par le roman de l'Infortuné Napolitain.

En 1692, son père l'envoya à Montpellier pour y apprendre la pharmacie chez un habile apothicaire, qui de son côté envoya son fils à Paris chez Geoffroy : échange bien entendu; puisque l'un et l'autre de ces jeunes gens, en laissant dans la maison paternelle ce qu'il était bien sûr d'y retrouver toujours, allait chercher dans une maison étrangère ce qu'il n'eût pas trouvé chez lui. Geoffroy suivit les plus célèbres professeurs de l'école de Montpellier; et il se vit presque naître alors dans cette ville un grand nom qui s'est toujours accru depuis, et qui, par lui-même et sans nul secours étranger, s'est élevé à la première place. Avant que de revenir à Paris, il voyagea dans les provinces méridionales du royaume et alla voir les ports de l'Océan; car il embrassait aussi ce qui n'était que de pure curiosité. Il eût peut-être été bien puni à Saint-Malo, où il se trouva enfermé en 1693 dans le temps du bombardement des Anglais, si la terrible machine infernale, qui menaçait d'abîmer tout, n'eût manqué son effet. — Le comte de Tallard, depuis duc,

pair et maréchal de France, ayant été nommé au commencement de 1698 à l'ambassade extraordinaire d'Angleterre, choisit Geoffroy, qui n'était point médecin, pour avoir soin de sa santé, et il ne crut point que cette confiance donnée au mérite dépourvu de titre, fût trop hardie. Geoffroy, qui savait voyager, ne manqua pas de profiter du séjour de Londres : il gagna l'estime de la plupart des savants d'un pays qui en produit tant, et principalement celle du chevalier Sloane, et, en moins de six mois, il devint leur confrère par une place qu'ils lui donnèrent dans la Société royale. L'année suivante, il entra aussi dans l'Académie des sciences de Paris.— D'Angleterre il passa en Hollande, où il vit d'autres savants, fit d'autres observations et acquit de nouvelles connaissances. L'occasion de faire un autre voyage se présenta, celui d'Italie, où il alla en 1700 avec l'abbé de Louvois en qualité de son médecin, selon le langage de Geoffroy, et en qualité d'ami, selon le langage de cet abbé; car ils avaient tous deux le mérite de ne pas parler de même.

Le grand objet de Geoffroy était toujours l'histoire naturelle et la matière médicale; et il était d'autant plus obligé de porter ses vues de ce côté-là, que son père avait dessein de lui laisser sa place et son établissement. Dès l'an 1693, il avait subi l'examen pour la pharmacie et fait son chef-d'œuvre : cependant ce n'était pas là le fond de son intention, il voulait être médecin et n'osait se déclarer; il faisait des études équivoques qui convenaient également au plan de son père et au sien. Telle était la matière médicale qu'un habile apothicaire ne saurait trop connaître, et que souvent un habile médecin ne connaît pas assez. Enfin, quand le temps fut venu de ne pouvoir plus soutenir la dissimulation et de prendre un parti décisif, il se déclara et le père se rendit. Il avait destiné à la médecine son second fils qui fut depuis l'un des chimistes de l'Académie des sciences : celui-ci prit la pharmacie au lieu de son aîné. — Geoffroy se mit donc sur les bancs de la faculté de médecine, et fut reçu bachelier en 1702. Il avait choisi cette question pour sa première thèse : *Si le médecin est en même temps un mécanicien chimiste?* On sent assez qu'il avait intérêt de conclure pour l'affirmative, au hasard de ne pas comprendre tous les médecins dans sa définition. Il composa encore lui-même ses deux autres thèses de bachelier, et à plus forte raison celle dont il fut président, après avoir été reçu docteur, en 1704. Il prenait toujours des sujets utiles et intéressants. Celle où il demandait *si l'homme avait commencé par être ver* piqua tellement la curiosité des dames et des dames du plus haut rang, qu'il fallut la traduire en français pour les initier dans des mystères dont elles n'avaient pas la théorie. On assure que toutes les thèses sorties de sa main, n'ont pas seulement été regardées dans les écoles comme des traités presque complets sur les sujets choisis, mais qu'elles se sont trouvées plus au goût des étrangers qu'un grand nombre d'autres, où ils se plaignent que le soin dominant a été celui de l'élégance du style et de la belle latinité.

Il ne se pressa point de se jeter dans la pratique dès qu'il en eut le droit : il s'enferma pendant dix ans dans son cabinet, et voulut être sûr d'un grand fonds de connaissances avant que de s'en permettre l'usage. Les médecins ont entre eux ce qu'on appelle les bons principes; et puisqu'ils sont les bons, ils ne sont pas ceux de tout le monde. Les confrères de Geoffroy ont toujours convenu qu'il les possédait parfaitement. Son caractère doux, circonspect, modéré et peut-être même un peu timide, le rendait fort attentif à écouter la nature, à ne la pas troubler par des remèdes sous prétexte de l'aider, et à ne l'aider qu'à propos, autant qu'elle le demandait. Une chose singulière lui fit tort dans les commencements; il s'affectionnait trop pour les malades, et leur état lui donnait un air triste et affligé qui les alarmait : on en reconnut enfin le principe, et on lui sut gré d'une tendresse si rare et si chère à ceux qui souffrent. Persuadé qu'un médecin appartient également à tous les malades, il ne faisait nulle différence entre les bonnes pratiques et les mauvaises, entre les brillantes et les obscures. Il ne recherchait rien et ne rejetait rien. De là il est aisé de conclure que ce qui dominait dans le nombre de ses pratiques, c'étaient les obscures et les mauvaises; d'autant plus que ses premiers engagements lui étaient sacrés, et qu'il n'eût pas voulu les rompre ou s'en acquitter légèrement, pour courir aux occasions plus flatteuses qui seraient survenues. D'ailleurs, souverainement éloigné de tout faste, il n'était point de ceux qui savent aider à leur réputation,

et qui ont l'art de suggérer tout bas à la renommée ce qu'ils veulent qu'elle répète tout haut avec ses cent bouches. Cependant le vrai avait percé à la longue, et Geoffroy était bien connu. Dans les grandes affaires de médecine, ceux qui s'étaient saisis des premiers postes, l'appelaient presque toujours en consultation, il était celui dont les autres voulaient emprunter les lumières. — En 1707, Fagon le chargea de desservir sa chaire de chimie au Jardin royal, à la place de Saint-Yon qui était devenu infirme. En 1709, Louis XIV lui donna la chaire de médecine vacante au Collége royal par la mort de Tournefort. Le nouveau professeur entreprit de dicter à ses auditeurs toute l'histoire de la matière médicale, sur laquelle il avait depuis long-temps amassé de grandes provisions. Tout le règne minéral a été examiné, c'est-à-dire, tous les minéraux qui sont en usage dans la médecine; et c'est ce qu'on avait de son temps de plus recherché, de plus certain et de plus complet sur ce sujet. Il en était au règne végétal, et, comme il suivait l'ordre alphabétique, il en est resté à la *mélisse*, qui, bien qu'elle soit avancée dans l'alphabet, laisse après elle un grand vide et beaucoup de regrets aux curieux de ces sortes de matières. Il n'avait point touché au règne animal; mais du moins tout ce qu'il a dicté, s'est trouvé en très-bon ordre dans ses papiers. On l'a donné au public sous ce titre :

Tractatus de materia medica, sive, de medicamentorum simplicium historia, virtute, delectu et usu. Parisiis, 1741, trois volumes in-8°, par les soins d'Antoine de Jussieu. *Venetiis*, 1742, deux volumes in-4°, et 1746, trois volumes in-4°, avec un supplément. — Antoine Bergier, habile médecin de Paris, a traduit ce traité en français. Il fut imprimé en cette langue à Paris, 1743, sept volumes in-12; et la suite dans la même ville, 1750, trois volumes in-12. Arnault de Nobleville et Salerne, médecins d'Orléans, ont donné au public la continuation de cet ouvrage, sous le titre d'*Histoire naturelle des animaux*. Paris, 1756, 1757, six volumes in-12. Cette tâche était difficile à remplir; elle demandait un homme qui eût de grandes connaissances sur l'histoire naturelle, et sur l'usage que les médecins peuvent faire des parties des animaux. Il s'agissait même de soutenir dignement la haute réputation dont Geoffroy jouit si justement; et c'est en remplissant ces objets, que ces deux habiles médecins ont prouvé qu'il n'était pas impossible de se dédommager de la perte de l'auteur du traité *De materia medica*, et qu'on pouvait joindre à cet ouvrage une suite qu'il n'aurait pas désavouée. Mais pour qu'il ne manquât rien à la perfection de ce bel ouvrage, on a imprimé à Paris en 1764, quatre volumes in-8°, *Les figures des plantes d'usage en médecine, décrites dans la Matière médicale de M. Geoffroy, dessinées d'après nature par M. de Garsault, et gravées par MM. de Feht, Prévôt, Duflos, Martinet, etc.* L'Explication abrégée de ces plantes a été publiée à Paris en 1765, in-8°. On a poussé plus loin l'attention de perfectionner l'ouvrage de notre médecin : on a mis au jour à Paris en 1770, in-12, une Table générale alphabétique de six volumes de la Matière médicale de M. Geoffroy, suivie d'une autre table alphabétique des six volumes, servant de suite à la Matière médicale et contenant le règne animal.

Revenons maintenant à Geoffroy et finissons son histoire. En 1712, Fagon se démit de sa charge de professeur de chimie au Jardin royal, et notre médecin eut sa place. En 1726, il fut choisi doyen de la faculté; et ses deux années de décanat finies, il fut continué, et cela par les suffrages mêmes de ceux qui auparavant lui avaient été contraires. Comme tous les membres d'une république ne sont pas également républicains, quelques-uns avaient attaqué sa première élection par des irrégularités prétendues, et lui même aurait été volontiers de leur parti; mais l'élection fut confirmée par le jugement de la cour. Il s'était élevé un procès entre les médecins et les chirurgiens, espèce de guerre civile qui divisait les citoyens d'un même État. Geoffroy se livra sans mesure aux travaux extraordinaires du second décanat; le procès dont on vient de parler, le jeta dans les plus grandes discussions qui, jointes aux soins qu'exigeaient sa profession et ses différentes places, ruinèrent absolument sa santé qui était naturellement faible. Au commencement de 1730 il tomba accablé de fatigues, et insensiblement elles le conduisirent au tombeau le 6 janvier 1731. Il eut cependant le courage, malgré sa maladie, de mettre la dernière main à un ouvrage que ses prédécesseurs doyens

avaient jugé nécessaire, mais qu'ils n'avaient pas fini : c'est un recueil des médicaments composés les plus usités que les pharmaciens doivent toujours tenir prêts ; c'est le Code médicamentaire de la faculté de Paris, dont il y a eu depuis deux éditions plus ou moins augmentées et corrigées.

Apr. J.-C. 1672. — SCHEUCHZER (Jean-Jacques), fils d'un savant médecin suisse, naquit à Zurich le 4 août 1672. Il fut envoyé en 1692 à Altdorf pour y étudier la médecine ; mais il quitta les écoles de cette ville pendant le cours de l'année suivante, et se rendit à Utrecht, où il fut reçu docteur en 1694. Il repassa à Altdorf en 1695 pour y voir ses amis et ses premiers maîtres, et de là il se mit en route pour Zurich. Son mérite ne tarda pas à y être connu ; fils d'un père qui s'était distingué dans la pratique de la médecine, il atteignit à sa réputation en l'imitant : mais il s'en procura une bien plus grande et plus étendue par les ouvrages qu'il donna au public. Ils lui méritèrent l'entrée de plusieurs académies. La Société royale de Londres, celle de Berlin, l'Institut de Bologne, lui envoyèrent des lettres d'agrégation ; l'académie impériale des Curieux de la nature le mit au nombre de ses membres sous le nom d'Acarnan. En 1710, il fut nommé physicien de la ville de Zurich et professeur de mathématiques. Le célèbre Leibnitz engagea, en 1712, le czar Pierre-le-Grand à appeler Scheuchzer en Russie, en qualité de médecin de sa personne ; mais dans le même temps qu'il se préparait à partir pour se rendre à la cour de ce prince, le conseil de Zurich le retint et lui assigna un honoraire capable de le dédommager du sacrifice qu'on exigeait de lui. Ce savant ne s'appliqua plus qu'à répondre à l'attention qu'on lui avait témoignée ; il redoubla de soins et d'ardeur pour être utile à la jeunesse et au public. La manière dont il s'acquitta de ses emplois lui fit beaucoup d'honneur, mais il s'en fit davantage par les écrits qu'il mit au jour. La célébrité de son nom était passée dans toute l'Europe ; il était au faîte de la gloire à laquelle un homme de lettre peut atteindre, lorsqu'il mourut à Zurich le 23 juin 1733. Il a laissé à sa famille une bibliothèque nombreuse et bien choisie, avec un beau médaillier et un riche cabinet de curiosités, surtout sous le rapport de l'histoire naturelle. Voici la notice des ouvrages dont il a enrichi le public :

Historiæ Helveticæ naturalis prolegomena. Tiguri, 1700. Il a donné en 1716 une histoire naturelle de la Suisse qui est en allemand. — *Specimen lithographiæ Helveticæ, quo lapides ex figuratis Helveticis selectissimi, æri incisi sistuntur. Ibidem*, 1702, in-8°. *Gedani*, 1740, in-4°, par les soins de Jacques-Théodore Klein, sous le titre de *Sciagraphia lithologica, seu, lapidum figuratorum nomenclator.* — *Itinera Alpina tria, in quibus incolæ, animalia, plantæ, montium altitudines barometricæ, cœli et soli temperies, aquæ medicatæ, mineralia, etc., et quidquid per Alpes Helveticas et Rheticas rarum sit exponitur et iconibus illustratur. Tiguri*, 1702, 1709, in-4°, en neuf descriptions. *Londini*, 1708, in-4°. On n'y trouve que les trois premières descriptions, savoir : *Alpes Suranenses*, *Alpes Rheticæ*, *Lapides œningenses* ; mais la seconde avait déjà paru à Londres en 1706, par les soins de Jean Thorpe, membre de la Société royale. *Lugduni Batavorum*, 1723, deux volumes in-4°. Cette édition comprend les neuf descriptions. L'auteur a fait onze voyages aux Alpes pour compléter ses recherches. — *Nova litteraria Helvetica ab anno* 1701 *ad annum* 1714. *Tiguri*, 1703, *et seq.*, in-8°. — *Piscium querelæ et vindiciæ expositæ. Ibidem*, 1708, in-8°. — *Herbarium diluvianum. Ibidem*, 1709, in-folio. *Lugduni Batavorum*, 1723, in-folio. On a ajouté à la seconde édition un catalogue des plantes dont les empreintes se trouvent sur différentes pierres ; il est disposé selon la méthode de Tournefort. — *Musæum diluvianum. Tiguri*, 1716, in-8°. — *Bibliotheca scriptorum historiæ naturali omnium terræ regionum inservientium, tanquam historiæ naturalis Helveticæ prodromus. Ibidem*, 1716, in-8°. — *Dissertation sur la peste de Provence.* Zurich, 1721, in-4°, en latin, en haut allemand et en français. — *Itinera per Helveticæ Alpinas regiones anno* 1703-1711. *Lugduni Batavorum*, 1723, quatre tomes, deux volumes in-4°. C'est le titre de l'édition de Leyde, dont on a parlé à l'occasion de celles publiées à Zurich depuis 1702 jusqu'en 1709. — *Physicæ sacræ specimen de locustis. Tiguri*, 1721, in-4°. L'auteur a donné une Physique sacrée, ou histoire naturelle de la Bible, en allemand ; elle parut

en 1725, quatre volumes in-fol. Cet ouvrage savant, mais diffus, fut traduit en latin et publié à Augsbourg, 1732-1735, cinq volumes in-folio. Il y a encore une édition française en huit volumes, même format, Amsterdam, 1734 et années suivantes. Ce livre est recherché des curieux pour la beauté des figures, qui sont au nombre de 750. Elles ont été exécutées sur le plan et les dessins de Jean-André Pfeffel, célèbre graveur d'Augsbourg, qui a fait travailler les plus habiles ouvriers de son temps sous ses yeux. L'édition originale surpasse les autres par la beauté des planches; et par la même raison, l'édition latine est préférable à la française. — *Homo diluvii testis. Tiguri*, 1726, in-4°. — *De Helvetiæ aeribus, aquis, locis, specimen I. Ibidem*, 1728, in-4°. Il a écrit un ouvrage particulier, en allemand, sur les eaux minérales de la Suisse, dont l'édition est de Zurich, 1732, in-4°.

Apr. J.-C. 1672. — CHICOYNEAU (François) naquit à Montpellier en 1672. Son père l'avait destiné au service de mer; mais la mort précipitée de ses deux autres enfants, lui fit changer d'avis, et le détermina à le faire étudier en médecine dans la faculté de Montpellier, où il fut reçu docteur en 1693. Le 23 juin de la même année, il obtint des provisions en commandement pour la survivance des charges que ses frères avaient occupées. Michel Chicoyneau savait, comme on le voit, les moyens d'obtenir ces grâces; et Antoine d'Aquin, qui était encore premier médecin du roi, n'était pas moins obligeant que Valot. — L'âge de Chicoyneau ne parlait pas en sa faveur; mais il était bien fait, avait un air noble et prévenant, était doué d'une mémoire très-heureuse, récitait de bonne grâce ses leçons qu'il apprenait par cœur, jusqu'à ce qu'un plus grand fonds d'étude eût mûri ses connaissances, et, quoiqu'il ne fût ni un anatomiste ni un botaniste du premier ordre, il charmait tout le monde, et il en savait assez pour les écoliers qu'il était chargé d'instruire. Il était exact à remplir ses fonctions, d'un accès facile pour ses auditeurs, très-honnête pour les professeurs avec qui il vivait dans la plus grande amitié et la plus parfaite union, et dont il était généralement aimé. Il avait continué à vivre de cette manière près de vingt ans, lorsqu'il commença à s'attacher à la pratique, où il tint bientôt le premier rang. Tout le monde s'empressait à avoir pour médecin un homme qui était conseiller de la cour des Aides, chancelier de la faculté, très-assidu auprès de ses malades, et qui ne voulait point d'honoraires.

François Chicoyneau uniquement occupé des fonctions que ses places lui imposaient, ou de celles que son goût lui avait fait embrasser, vivait content à Montpellier, lorsque Chirac, son beau-père, qui était alors premier médecin du régent, le proposa à ce prince pour l'envoyer à Marseille, où la peste faisait de grands ravages en 1720. Il s'y rendit avec M. Verny, habile praticien de Montpellier, et M. Deidier, professeur de la faculté de la même ville, pendant que MM. Boyer et Du Verney, docteurs de celle de Paris, y arrivaient par ordre de la cour. On ne pouvait pas choisir des médecins plus capables de remplir l'emploi qu'on leur confiait; ils s'y rendirent avec courage, rassurèrent par leur présence les habitants alarmés, leur procurèrent tous les secours qui dépendaient d'eux; et si leurs remèdes n'eurent pas un plus grand succès, c'est que la médecine n'en a guère contre la peste. — Après un an de séjour dans cette malheureuse ville, la peste ayant cessé ou du moins étant diminuée en Provence, Chicoyneau revint à Montpellier, où il fut reçu avec joie et reprit ses fonctions ordinaires. Mais Chirac étant devenu premier médecin du roi, appela en 1731 son gendre à la cour, pour être médecin des enfants de France. Il n'occupa cette place qu'environ neuf mois; car alors la place de premier médecin étant venue à vaquer par la mort de Chirac, le roi l'y nomma, et il l'a remplie près de vingt ans avec la confiance de son maître et l'estime de la cour. Il accompagna Louis XV dans toutes ses campagnes, et ne cessa de lui être utile, que lorsqu'il succomba sous le poids de la vieillesse le 13 avril 1752, à l'âge de 80 ans. On a de lui des thèses de médecine qu'il a publiées quand il a présidé aux actes; et parmi elles, on remarque une dissertation par laquelle il tâche de prouver, à son retour de Marseille que la peste n'était pas contagieuse. Astruc a réfuté cette opinion. Il y a encore une autre de ses dissertations qui a fait du bruit : c'est celle où il s'est en quelque sorte attribué la gloire d'avoir appris à diminuer les doses des frictions mercurielles, à écarter même les frictions pour éviter la saliva-

tion qui n'est pas nécessaire pour la guérison des maladies vénériennes. Les partisans de Chicoyneau ont beaucoup relevé cette méthode, dont ils l'ont déclaré auteur; mais Astruc s'est encore élevé contre l'honneur qu'on lui a fait mal à propos au sujet de cette découverte. Il a dit, dans son Traité des maladies vénériennes, que cette méthode avait été connue et pratiquée deux cent cinquante ans avant que Chicoyneau composât sa thèse. Les ouvrages suivants ont paru sous le nom de ce médecin, soit qu'ils fussent de lui ou d'après lui :

Observations et réflexions touchant la nature, les événements et le traitement de la peste de Marseille. Lyon et Paris, 1721, in-12. Verny et Deidier ont aussi contribué pour leur part à cet ouvrage. Ils prétendent tous trois que la peste n'est pas contagieuse. — *Lettre de M. Chicoyneau pour prouver ce qu'il a avancé dans les Observations.* Lyon, 1721, in-12. — *Oratio de contagio pestilenti.* 1722, in-4°. En français, Montpellier, 1723, in-8°. — *Traité des causes, des accidents et de la cure de la peste, avec un recueil d'observations et un détail circonstancié des précautions qu'on a prises pour subvenir aux besoins des peuples affligés de cette maladie, ou pour la prévenir dans les lieux qui en sont menacés.* Paris, 1744, in 4°. C'est une collection publiée par ordre du roi, sous la direction de Chicoyneau, qui a joint à quelques écrits relatifs à la peste, tout ce qui avait été imprimé au sujet de celle de Marseille.

Apr. J.-C. 1672. — ANDALORI (André), naquit à Messine le 10 novembre 1672. Il fit beaucoup de progrès dans les sciences, spécialement dans la médecine; il eut même toute sa vie un goût si décidé pour l'étude, qu'il l'aima avec une sorte de passion, et qu'il ne trouvait pas de moments plus délicieux que ceux qu'il passait dans son cabinet. Ce médecin mourut après l'an 1714, et laissa plusieurs ouvrages en italien. *La bilancia fisica, o sia idea del vero medico. La miniera dell' argento vivo, o sia ristretto di tutte li qualita, preparazioni, virtu, usi alchimistici e mecanici del mercurio. Il medico morale. La medicina sacra.* — *Il cafe descritto ed esaminato, nel quale si prova con ragioni, che la virtu della bevanda del cafe dipende piu totto d'all'acqua calda, che dal seme del cafe abrustolito.* Messine, 1703, in-12. Cet auteur pensait singulièrement, et à juger de son ouvrage par le titre; il ne paraît pas qu'il connût l'action du café sur le sang et les nerfs. S'il l'eût connue, il n'eût point avancé que les propriétés de cette boisson asiatique dépendent plus de l'eau chaude, que du café brûlé. — Andalori a encore écrit un *Dictionnaire étymologique de médecine*, en latin, mais Manget, de qui j'ai tiré cette notice, ne cite aucune édition de ces ouvrages, sinon de celui qui traite du café.

Apr. J.-C. 1673. — MEAD (Richard) naquit le 2 août 1673 à Stephey, petit village près de Londres. Son père y exerçait les fonctions de ministre; mais la disgrâce qu'il eut d'être soupçonné d'avoir trempé dans quelque conspiration contre la cour, l'obligea à s'expatrier. Il passa en Hollande avec son fils et le mit sous la direction de Grævius, qui lui enseigna les humanités à Utrecht. Richard fit aussi son cours de philosophie dans cette ville, et de là il se rendit à Leyde, où il commença celui de médecine, qu'il alla finir en Italie par la réception du bonnet de docteur dans les écoles de Padoue. De retour en Angleterre l'an 1696, il exerça le grand art de guérir avec un succès qui décida de la réputation dont il jouit toute sa vie. Comme il joignait à la plus profonde théorie la pratique la plus brillante, la plus étendue et la plus heureuse, l'université d'Oxford confirma les lettres patentes par lesquelles celle de Padoue rendait témoignage de sa promotion au doctorat; le collége des médecins de Londres le reçut même dans son corps, et la Société royale de la même ville lui accorda une place parmi ses membres. Nommé médecin du roi George II en 1727, il fut l'Esculape de la cour et de la ville : on assure que sa profession lui rapportait par an près de cent mille livres, monnaie de France. Il pratiqua pendant cinquante ans, dont il passa la plus grande partie à observer le cours des maladies dans l'hôpital de Saint-Thomas; aussi s'est-il acquis une réputation qui a porté son nom dans les pays étrangers, où il a été regardé non-seulement comme un excellent médecin, mais encore comme un habile littérateur. Il mourut le 16 février 1754, âgé de 80 ans, et laissa une magnifique collection de livres, de médailles et de monuments antiques. Le catalogue des choses précieuses qu'il avait dans son cabinet en

ces deux derniers genres, fut imprimé à Londres en 1755, in-8°, sous le titre de *Musæum, sive, catalogus nummorum, veteris ævi monumentorum ac gemmarum*.

Né avec des mœurs douces, une âme noble et délicate, Mead se fit des amis, et il en avait à la cour, dans les lettres et même parmi ses confrères; Boerhaave et Freind étaient de ce nombre. Un seul trait fait son éloge. Le docteur Wigan, auteur de la Vie de Freind, ne fait mention que fort légèrement de cette anecdote intéressante; c'est pourquoi je vais rendre ce qu'en a dit l'abbé Ladvocat dans son Dictionnaire historique portatif : « Freind ayant assisté au parlement » en 1722 comme membre du bourg de » Launceston, il s'éleva avec force contre » le ministère. Cette conduite le fit accu- » ser de haute trahison, et renfermer au » mois de mars à la Tour de Londres. » Environ six mois après, le ministre » tomba malade et envoya chercher » Mead, habile médecin, intime ami de » Freind. Mead, après s'être mis au fait » de la maladie, dit au ministre qu'il lui » répondait de sa guérison, mais qu'il ne » lui donnerait pas seulement un verre » d'eau, que Freind son ami ne fût sorti » de la Tour. Le ministre, quelques jours » après, voyant sa maladie augmenter, » fit supplier le roi d'accorder la liberté » à Freind. L'ordre expédié, le malade » crut que Mead allait ordonner ce qui » convenait à son état; mais le médecin » ne voulut rien faire que son ami ne » fût élargi. Après cet élargissement, » Mead traita le ministre et lui procura » en peu de temps une guérison parfaite. » Le soir même, il porta à Freind en- » viron cinq mille guinées, qu'il avait » reçues pour honoraire en traitant les » malades de son ami pendant le temps » qu'il fut en prison, et l'obligea de re- » cevoir cette somme, quoiqu'il eût pu la » retenir légitimement, étant le fruit de » ses peines. » Quelle grandeur dans cette action pour obtenir la liberté de Freind! Mais il faut vivre dans un pays comme l'Angleterre, pour oser l'entreprendre. Quelle confiance du ministre malade envers Mead! Mais il fallait avoir les talents de ce médecin pour la mériter. Quel désintéressement de conduite envers un ami qu'on a rendu à lui-même et au public! Mais c'est l'ouvrage du sentiment, et, par malheur, il est trop rare parmi les hommes de notre profession.

La généreuse bienfaisance de Mead n'avait point de bornes. Sa table, ouverte aux gens de lettres et de mérite, réunissait la délicatesse de celle des financiers et les plaisirs de celle des hommes sages. Sa bibliothèque, aussi riche que bien choisie, était autant pour le public que pour lui; il était même le premier à offrir ses lumières et ses richesses littéraires. Le zèle, dont il brûlait pour les progrès des sciences, lui fit souvent faire d'utiles démarches pour découvrir le savoir caché et secourir les talents indigents. Plein de reconnaissance pour ceux qui s'étaient distingués dans la médecine, il voulut contribuer à l'immortalité de son compatriote Harvey, et fit faire à ses dépens la statue de ce grand homme, qu'on plaça dans le Collége des médecins de Londres. Bon citoyen, parce qu'il était ami de l'humanité, il engagea par ses conseils un libraire, nommé Guy, à consacrer un bien immense à la fondation d'un nouvel hôpital, qui est un des plus beaux ornements et des plus utiles établissements de la capitale d'Angleterre. Mais il voulut contribuer par lui-même au soulagement des maux inséparables de notre nature; c'est par ses ouvrages qu'il a rempli des vues aussi salutaires, et c'est encore par eux qu'il a donné de nouvelles preuves de son zèle pour l'avancement des lettres. Voici les titres sous lesquels ses écrits ont paru :

Mechanical account of poisons. Londres, 1702, 1711, 1747, in-8°. Dublin, 1729, in-8°. Le même en latin, traduit par Josué Nelson, est intitulé : *Mechanica expositio venenorum. Lugduni Batavorum*, 1737, in-8°. En italien, 1744, in-4°. — *De imperio solis ac lunæ in corpora humana et morbis inde oriundis. Londini*, 1704, 1746, in-8°. Il établit un flux et un reflux dans l'air comme dans les eaux de la mer; il étend même si loin l'action du soleil et de la lune sur l'élément subtil qui nous environne, qu'il en déduit tous les maux que la diminution du poids de l'air peut occasionner aux hommes. — *A short discourse concerning pestilential contagion*. Londres, 1720, in-8°. Cet ouvrage fut imprimé six fois pendant le cours d'une seule année; la dernière édition anglaise, qui est la neuvième, est de 1744, in-8°. Il y a aussi des éditions latines, sous le titre de *Dissertatio de pestiferæ contagionis natura et remediis. Hagæ Comitis*, 1721, in-8°. *Londini*,

1723, in-8°. La peste de Marseille fut alors la raison pour laquelle on mit au jour une infinité de traités sur la cure de cette maladie. Celui de Mead tient un rang distingué parmi eux, non-seulement parce qu'il contient des remarques utiles à la pratique, mais encore à la police. Cet auteur veut qu'on interdise tout commerce avec les pays infectés ou soupçonnés de l'être; il ne conseille pas d'allumer des feux dans le but de purifier l'air, il condamne même la méthode de couvrir de chaux les corps des pestiférés qu'on enterre. — *Oratio anniversaria Harveiana. Adjecta est dissertatio de nummis a Smyrnæis in medicorum honorem percussis. Londini*, 1724, in-4°. *Leidæ*, 1725, in-8°. *Gottingæ*, 1748, in-8°. La plupart des médailles dont il est parlé dans cette dissertation ont été apportées de Smyrne par Ckishull. On y voit les noms de quelques médecins de la secte d'Erasistrate et d'Hérophile, tels que Xeuxis, Hicesius, Apollophanes, Jatrodorus, Jason Jasonis, Athenagoras, Sérapion, Pasicrates, Metrodorus Pasicratis, Hermogenes Triccæ. Les revers de ces médailles présentent l'empreinte et les symboles des dieux de la médecine, tels qu'on les remarque dans les médailles romaines des familles Aeilia, Junia, Claudia, Rubria, etc. — *De variolis et morbillis liber. Londini*, 1747, in-8°, avec le commentaire de Rhazès sur les mêmes maladies, traduit de l'arabe en latin. Mead dit, dans la préface de ce livre, qu'il est auteur de la méthode de purger dans la fièvre secondaire de la petite vérole confluente; il en avait effectivement parlé au docteur Freind avant que celui-ci mît au jour sa lettre *De purgantibus in secunda variolarum confluentium febre adhibendis*. La lettre de Freind date de 1719, et la première observation de Mead de 1708; il l'avait faite dans l'hôpital de Saint-Thomas.

Dissertation on the Scurvy. Londres, 1749, in-8°. En français, Paris, la même année, in-8°. Il y décrit le scorbut qui désola la flotte de l'amiral Anson. — *Medica sacra, sive, de morbis insignioribus qui in Bibliis memorantur commentarius. Londini*, 1749, in-8°. *Amstelodami*, 1749, in-8°. Il s'étend, avec beaucoup de liberté, sur les maladies les plus remarquables, dont il est fait mention dans les livres saints; telles sont celle de Job, la lèpre, celles des rois Saül, Joram, Ezéchias, Nabuchodonosor, les démoniaques, les lunatiques, la femme au flux de sang, etc. : mais il ne s'agit que de lire la préface qui est à la tête de cet ouvrage, pour se convaincre que les sentiments de l'auteur ne s'accordent point toujours avec ceux de l'église romaine. — *Monita et præcepta medica. Londini*, 1751, in-8°. *Hamburgi*, 1752, in-8°. *Lovanii*, 1755, in-12. *Parisiis*, 1757, in-12. En français, Paris, 1758, in 12, avec un Discours académique de Kaau Boerhaave, sur les qualités qui forment et perfectionnent les médecins. — M. Lorry, docteur régent de la faculté de médecine en l'université de Paris, nous a procuré une édition latine des ouvrages du célèbre Mead, qui vaut mieux que celle publiée à Gottingue en 1748, 1749, deux volumes in-8°. L'édition de Paris est intitulée : — *Opera ad editiones anglicas nuperrimas typis mandata. De venenis. De peste. De variolis et morbillis. De imperio solis et lunæ in corpora humana. Oratio Harveiana. Dissertatio de nummis Smyrnæis. Anglica interpretatus est. Parisiis*, 1751, in-8°, avec figures. On trouve à la fin du volume, le commentaire *De morbis insignioribus qui in Bibliis memorantur*. Depuis, M. Coste, médecin de l'hôpital militaire de Nancy, a donné une traduction française des OEuvres physiques et médicinales de Mead, qui a paru à Bouillon en 1774, deux volumes in-8°, avec des notes intéressantes de la main de l'éditeur.

Apr. J.-C. 1673. — CAMERARIUS (Elie), second fils d'Elie Rodolphe, vint au monde à Tubingue le 17 février 1673. Il prit le bonnet de docteur en médecine dans l'université de sa ville natale, où il obtint ensuite une chaire qu'il remplit avec assez de distinction. L'académie des Curieux de la nature l'adopta sous le nom d'Hector III, et le duc de Wirtemberg lui confia la charge de son conseiller premier médecin. Camerarius méritait toutes ces marques d'honneur, il avait beaucoup de bonnes qualités; mais comme il était singulier dans ses opinions, ses contemporains eurent beaucoup de peine à lui pardonner les écarts d'imagination dans lesquels il tomba. S'il eût mieux pensé, il eût été plus universellement regretté à sa mort arrivée le 8 février 1734, à l'âge de 61 ans. Ce laborieux médecin a laissé plusieurs ouvrages, et c'est là qu'on trouve les preuves de la singularité de ses idées : on en ju-

gera par les courtes notices que nous allons joindre aux titres de ses principaux écrits :

Dissertationes tres: De spiritibus animalibus: De spiritu fumante Boyleano: De potu the et caffe. Tubingæ, 1691, in-8°. En traitant des esprits animaux, il leur suppose tant d'élasticité, qu'il ne balance point de conclure qu'ils sont de la nature de l'air. — *Dissertationes Taurinenses epistolicæ medico-physicæ ad illustres Italiæ ac Germaniæ quosdam medicos scriptæ. Ibidem*, 1712, in-8°. C'est un recueil de ving lettres écrites pendant son séjour en Italie avec le prince Frédéric-Louis de Wirtemberg, qu'il y accompagna en qualité de médecin. Il le publia au retour de ce voyage. Haller, qui a étudié sous Elie Camerarius, dit que cet auteur affiche un pyrrhonisme outré dans ses lettres, qu'il refuse même de croire ce que les meilleurs observateurs rapportent; et, pour achever de le peindre, il ajoute que ce médecin s'arrête avec si peu de jugement à ce qui se rencontre quelquefois de merveilleux dans les maladies, qu'il ne balance point de les déclarer magiques ou démoniaques, pour avoir occasion de combattre des sentiments mieux fondés. — *Kurtze anmerkungen bey gelegenheit der krankheit à la mode.* Tubinge, 1712, in-8°. Ce traité contient l'histoire d'une fièvre catarrhale épidémique, telle qu'a été celle qui a paru en 1581, et qui a encore régné par toute l'Europe en 1733 et 1776. Les Français l'ont appelée grippe. — *Specimina quædam medicinæ eclecticæ. Francofurti*, 1713, in-4°. Il y combat la théorie des fièvres de Morton, celle de Vieussens sur le délire et la mélancolie, le système de Baglivi sur la fibre motrice, celui de La Peyronie sur le siége de l'âme, et surtout les sentiments de Leeuwenhoeck sur les écailles de la surpeau et les fibres du crystallin. — *Medicinæ conciliatricis conamina. Francofurti*, 1714, in-4°. Il se récrie contre Tschirnhausen, dont le plan de médecine lui paraît trop simple, et il propose un système de physiologie de la plus grande étendue, dans lequel il tâche de concilier les sentiments des anciens avec ceux des modernes. Mais bien loin d'avoir réussi dans son dessein, il n'a fait que multiplier les difficultés, et jeter plus d'incertitude encore sur le parti qu'il convient de prendre. Cet ouvrage fait bien voir que son auteur brillait davantage par le talent de faire des questions, que par celui de les résoudre.

Systema cautelarum medicarum circa prœcognita, partesque singulas artis saluberrimæ, discentium commodo, methodo eclectica concinnatum. Francofurti ad Mœnum, 1721, in-4°. C'est un abrégé de toutes les parties de la médecine. — On a encore plusieurs dissertations, en forme de thèse, de la façon de Camerarius. Il continue dans la plupart de montrer la même défiance sur les observations d'autrui, pendant qu'il admet, avec une crédulité puérile, tout ce qui a le moindre rapport à la magie. C'est sa marotte. En général, il a fait voir qu'il préférait de raisonner dans la solitude du cabinet, plutôt que d'observer la nature au pied du lit des malades. Voici les titres de quelques-unes de ses dissertations: *De gemursa Pliniana*, 1722. *Magici morbi historia attentius perpensa*, 1724. *De calculis in vesica fellea repertis*, 1724. *De efficacia animi pathematum in negotio sanitatis et morborum*, 1725. *De mictione pultacea*, 1728.

Apr. J.-C. 1673. — KEILL (Jacques) naquit en Écosse en 1673. De bonnes études lui méritèrent le titre de docteur en médecine à Cambridge, et ses rares talents l'entrée de la Société royale de Londres. C'était en voyageant dans les pays étrangers qu'il avait réussi à se perfectionner dans les connaissances dont on admira la supériorité à son retour en Angleterre. Elève de Du Verney à Paris, il était si bien au fait de l'anatomie, qu'il fut chargé d'enseigner cette science à Oxford et à Cambridge; et il s'en acquitta avec le plus grand applaudissement. En 1700 il s'établit à Northampton, où il pratiqua la médecine avec tant de succès, qu'il parvint à la plus haute réputation. Ce fut dans cette ville qu'il mourut d'un cancer à la bouche, en 1719, à l'âge de 46 ans. — Ce médecin était savant en mathématiques, ainsi que son frère; mais il fit plus que lui, il unit étroitement cette science avec la médecine. La profondeur de ses calculs le conduisit cependant à des systèmes, dont les fondements ne se trouvent pas toujours bien solides : les droits de la vérité ont souvent été négligés dans ses ouvrages, et la fécondité de son imagination l'a quelquefois emporté sur la marche si simple des opérations de la nature. Tout ce qu'il y a d'anatomie dans ses écrits, est tiré de Cowper; il disséquait

quelquefois, mais c'était surtout des animaux vivants. Il a cependant publié le Rapport de l'ouverture du corps de Jean Bayles, maître-boutonnier de Northampton, qui mourut à l'âge de 130 ans. Les particularités qu'il a remarquées, ressemblent beaucoup à celles que Guillaume Harvey a observées en disséquant le corps du vieux Parre. Je finis cet article par la notice des ouvrages de Keill; ils sont intitulés :

The anatomy of the human body abridg'd. Londres, 1698, 1714, 1718, in-12. Il y a encore plusieurs éditions de Londres; la onzième a paru en 1742. Noguez en a donné une en français, Paris, 1723, in-12. C'est un assez bon abrégé d'anatomie que l'auteur a divisé en sept chapitres. — *An account of animal secretion, the quantity of blood in the human body, and muscular motion*. Londres, 1708, in-8°. Le même traité a reparu avec des augmentations, sous cet autre titre : — *Essays on several parts of the animal œconomy*. Londres, 1717, 1738, in-8°. La traduction latine est intitulée : *Tentamina physico-medica ad quasdam quæstiones, quæ œconomiam animalem spectant, accommodata; quibus accessit medicina statica britannica. Londini*, 1718, in-8°. *Lugduni Batavorum*, 1725, 1730, in-4°. Cinq questions différentes font le sujet de cet ouvrage. Dans la première, l'auteur recherche quelle est la quantité du sang dans le corps de l'homme et de certains animaux. Dans la seconde, il s'attache à déterminer la vitesse du cours du sang dans les vaisseaux. La troisième question concerne la force du cœur; la quatrième, la sécrétion des humeurs, et la cinquième, le mouvement musculaire.

Apr. J.-C. 1674. — POURMAN ou POURMANN (Matthieu-Godefroid), chirurgien allemand, se fit de la réputation dans les troupes de Brandebourg depuis 1674 jusqu'en 1679. Il se retira alors à Halberstadt, où il se dévoua au service des malades attaqués de la peste qui s'était déclarée dans cette ville peu de temps après son arrivée. En 1685, il se rendit à Breslau, et on l'y retint par de forts appointements. — Pourman a écrit plusieurs ouvrages en sa langue maternelle. Tels sont : une *Chirurgie curieuse;* une *Chirurgie véritable* en cinq traités qui passent pour être fort utiles aux chirurgiens d'armée; un *Livre des devoirs du chirurgien pendant la peste*, dans lequel il donne pour règle ce qu'il avait pratiqué lui-même pendant l'épidémie d'Halberstadt; un autre sur la *méthode de traiter les maladies vénériennes*. C'est d'après Goelicke que Manget parle de ce chirurgien dans sa Bibliothèque des écrivains en médecine. Haller dit qu'il était homme d'esprit, et qu'il osa éprouver la transfusion du sang sur lui même; mais il ajoute qu'il s'épuisa d'ailleurs en recherches inutiles sur les causes des maladies, qu'il eut une confiance aveugle en certains médicaments qui ne pouvaient point opérer tout ce qu'il en attendait, et qu'il entassa formules sur formules dans ses ouvrages. En général, il comptait trop sur les drogues dans la cure des maladies chirurgicales, il abusait des topiques, et il poussait la crédulité jusqu'à ajouter foi à la poudre de sympathie. Partisan des anciens, il recommanda l'usage des cautères et des tentes, et ne sentit point assez les inconvénients du tamponnement dans la cure des plaies. Quant aux opérations délicates ou difficiles, on ne voit pas qu'il s'y soit beaucoup distingué; cependant Freind le cite pour avoir pratiqué la bronchotomie, et d'autres disent qu'il trépana deux fois le sternum.

Apr. J.-C. 1674. — BAZZANI (Matthieu), célèbre médecin, était de Bologne, où il naquit le 16 avril 1674, de Charles Bazzani et de Thérèse Montebagnoli. Il étudia la botanique dans sa patrie sous le savant Trionfetti, la médecine sous Sandris, et prit ses degrés en 1698. Il obtint bientôt après une chaire dans l'université de Bologne, et il la remplit avec distinction; il parvit même à la charge de président de l'Institut de cette ville, dont il enrichit les Mémoires de ses propres observations. Bazzani mourut le 29 décembre 1749, et laissa un ouvrage intitulé : — *De ambigue prolatis in judicium criminationibus, consultationes physico-medicæ nonnullæ. Bononiæ*, 1742, in-4°. On y trouve quatre questions médico-légales sur les infanticides. — A l'exemple de Du Hamel, ce médecin a nourri plusieurs poulets avec de la garance; et les résultats de ses expériences sont en tout conformes à celles de l'académicien français : excepté que les poulets, qui ont servi à ses expériences, ont très-bien résisté, au lieu que ceux de Du Hamel n'ont pu soute-

nir les épreuves auxquelles il les avait soumis.

Apr. J.-C. 1674. — DOBELIUS (Jean-Jacques), naquit à Rostock le 29 mars 1674. Il commença son cours de médecine dans sa patrie, et il alla l'achever, partie à Copenhague, partie à Konigsberg. De là il passa à Dantzick pour s'y exercer dans les dissections anatomiques sous Vœgeding et Gottwald. Ceux-ci lui reconnurent tant de mérite, qu'ils le placèrent à Varsovie auprès du staroste Nicolas Crudzinski, en qualité de médecin. Il lui en manquait cependant le titre; c'est pourquoi il se rendit à Rostock, où il fut reçu docteur le 18 avril 1696. D'abord après sa promotion, il retourna à Varsovie prendre sa place chez le staroste; mais ce ne fut pas pour longtemps. Au mois d'août de la même année il passa à Wismar, et bientôt après à Gothenbourg en Suède, dont il fut nommé physicien le 31 mai 1697. Cette place l'obligea à se faire agréger au collége royal de Stockholm. En 1698, il obtint la permission de voyager en Hollande et dans les autres provinces des Pays-Bas; il en fut rappelé le 17 mai de la même année par ordre de Charles XII, qui l'avait promu à la charge de médecin provincial de la Scanie. Ce nouvel emploi l'engagea à précipiter son retour; il arriva à Malmuyen au mois de juillet suivant. Mais Dobelius n'en demeura pas là; comme avec beaucoup de mérite il avait trouvé de justes estimateurs de ses talents, le 30 décembre 1709 il fut nommé médecin de l'armée suédoise dans la Scanie. Le 24 mai 1710 on le déclara professeur de médecine à Lunden, le roi l'anoblit en 1716; le 4 décembre 1733 il fut reçu dans la Société d'Upsal, et le 6 juin 1735 dans l'académie impériale d'Allemagne sous le nom de Demarchus. Il fit honneur à tous ces titres, et se soutint dans une réputation distinguée jusqu'à sa mort arrivée en 1743, au grand regret des savants, à qui il avait communiqué d'importantes observations dans les Mémoires des académies dont il était membre. George Mathias, qui parle de lui dans son *Conspectus historiæ medicorum chronologicus*, dit qu'il a publié : *Historia academiæ Lundensis. Compendium physiologiæ medicæ anatomicis demonstrationibus illustratæ.* Il ajoute même que la faculté de Lunden s'étant bâti un nouvel amphithéâtre, dont on fit l'inauguration solennelle au mois de mai 1736, Dobelius fut chargé d'y faire les premières démonstrations anatomiques.

Apr. J.-C. 1674 *env.* — MORTON (Richard), de la province de Suffolk en Angleterre, fut reçu bachelier ès-arts à Oxford, et devint ensuite chapelain de la famille de Foley dans la province de Worcester. Mais comme il était non conformiste, il dut abandonner cette place; et dès lors il s'appliqua à l'étude de la médecine, dont il prit le bonnet de docteur en 1670, pendant le séjour qu'il fit à Oxford avec le prince d'Orange, qu'il accompagna en qualité de médecin attaché à sa personne. Après sa réception au doctorat, il se fit agréger au collége royal de Londres et ne tarda pas à être fort suivi dans la pratique. Il s'acquit surtout beaucoup de célébrité par le traitement de la phthisie, dont il rapporte lui-même les succès dans celui de ses ouvrages qui s'étend sur cette maladie. Il en a écrit quelques autres qu'il publia peu d'années avant sa mort arrivée dans la province de Surrey le 30 août 1698. Voici les titres sous lesquels les ouvrages de ce médecin ont paru : — *Phthisiologia, sive, exercitationes de phthisi. Londini*, 1689, in-8°. En anglais, Londres, 1694, in-8°. Il entre dans un grand détail sur cette maladie et ses différentes espèces. — *Exercitationes de morbis universalibus acutis. Londini*, 1692, in 8°. — *De febribus inflammatoriis. Ibidem*, 1694, in-8°. *Bremæ,* 1693, in-8°. C'est avec raison qu'on reproche à cet auteur son attachement au régime chaud dans la cure des maladies aiguës. L'abus dans lequel il tomba à cet égard, et surtout dans la petite vérole, doit avoir eu des suites assez frappantes pour lui ouvrir les yeux; mais la lumière de l'expérience ne fait sur eux qu'une impression bien faible, quand ils sont éblouis par le faux brillant d'un système. — *Opera omnia. Amstelodami*, 1696, deux volumes in-8°. *Genevæ*, 1696, in-4°, avec les ouvrages de Lister et de quelques autres. *Lugduni Batavorum*, 1697, in-4°. *Genevæ*, 1727, in-4°. *Venetiis*, 1733, in-4°. *Lugduni*, 1737, in-4°.

Apr. J.-C. 1674. — PETIT (Jean-Louis), célèbre chirurgien, était de Paris, où il naquit d'une famille honnête le 13 mars 1674. Il fit paraître dès sa plus tendre jeunesse une vivacité d'esprit et une

pénétration peu commune à cet âge; M. de Littre, célèbre anatomiste qui demeurait dans la maison de son père, tira un augure favorable de ces dispositions, qu'il soutint par des témoignages de tendresse auxquels le jeune Petit parut toujours sensible. L'attachement de cet enfant et sa curiosité le conduisaient quelquefois à la chambre où de Littre faisait ses dissections ; et dès lors on crut apercevoir en lui le germe de ses talents pour la chirurgie. Les dissections faisaient son amusement, loin de l'effrayer; on le trouva un jour dans un grenier, où, croyant être à couvert de toute surprise il coupait un lapin qu'il avait enlevé dans le dessein d'imiter ce qu'il avait vu faire à de Littre. Cet habile anatomiste ne manqua pas de cultiver cette inclination. Son jeune élève, dès l'âge de sept ans, assistait régulièrement à ses leçons; et il y fit des progrès si rapides, qu'il avait à peine douze ans, quand de Littre lui confia le soin de son amphithéâtre. Il apprit ensuite la chirurgie sous Castel et sous Mareschal, et fut reçu maître à Paris en 1700. Il était né, dit M. Lesne, pour l'art qu'il exerçait; il eût créé la chirurgie, si elle n'eût pas été connue; il en a été le flambeau pendant sa vie. On se rappelle encore l'influence qu'il avait sur la pratique de l'art dans la capitale : il était appelé dans toutes les maladies importantes; il y avait peu d'opérations difficiles et délicates qu'il ne fît ou auxquelles il ne présidât, et ses conseils en assuraient presque toujours le succès. — La réputation que lui procura la pratique de la chirurgie, fit passer son nom dans les pays étrangers. Il fut appelé en 1726 par le roi de Pologne et, en 1734, par don Fernand, depuis roi d'Espagne. Il rétablit la santé de ces princes, qui lui offrirent de grands avantages pour le retenir; mais il préféra sa patrie aux postes les plus brillants, et ne manqua pas d'y trouver de justes appréciateurs de son mérite. Il était membre de l'Académie des sciences depuis 1715, et il devint directeur de celle de chirurgie, censeur et professeur royal des écoles. La Société royale de Londres l'avait aussi reçu dans son corps.

Cet habile homme mourut à Paris le 20 avril 1750, âgé de 76 ans un mois et quelques jours, après avoir fait d'importantes découvertes et inventé de nouveaux instruments pour la perfection de son art, à qui il fit autant d'honneur par les qualités de son cœur que par celles de son esprit. Son humeur était naturellement assez gaie, et il aimait à recevoir chez lui ses amis. Ses manières se sentaient plus d'une cordialité franche que d'une politesse étudiée. Il était cependant vif, surtout quand il s'agissait de sa profession. Une bévue en chirurgie l'irritait plus qu'une insulte; mais il n'était sujet qu'à ce premier mouvement. Aussi prompt à revenir qu'à se fâcher, il ne conservait aucune rancune, quelque grave qu'eût pu être l'offense. Sa sensibilité pour les misères des pauvres était extrême ; soins, remèdes, attentions, rien ne leur était épargné. — On a de lui un *Traité des maladies des os*, avec les machines et appareils qui servent à leur guérison. Il en donna l'essai en 1705. Paris, in-12. Leyde, 1709, sous le même format. Mais il augmenta cet ouvrage, dont on a des éditions de Paris, 1723, 1735, 1741, 1749, 1756, 1758, deux volumes in-12. M. Antoine Louis, qui a procuré la dernière, y a joint un discours historique et critique sur ce traité. Il y a encore deux éditions en allemand, l'une de Dresde, 1711, in-8°, l'autre de Berlin, 1743, deux volumes, même format. Les écrits de Petit ne se bornent point à ce traité; on trouve plusieurs mémoires de sa façon parmi ceux de l'Académie des sciences, et dans le premier volume de l'Académie royale de chirurgie. M. Lesne, autrefois élève de ce grand homme, et depuis ancien prévôt du collége et conseiller de comité de l'Académie de chirurgie, a donné au public les œuvres posthumes de M. Petit, sous le titre de *Traité des maladies chirurgicales et des opérations qui leur conviennent*. Paris, 1774, trois volumes in-8°, avec beaucoup de figures d'instruments de chirurgie. L'éditeur a mis à la tête de cet ouvrage un discours préliminaire de sa façon, et depuis, il a publié un supplément au traité de son maître.

Les écrits du célèbre Petit prouvent qu'il connaissait aussi parfaitement la théorie de son art que la pratique. Il ne fut cependant point à l'abri des traits de l'envie ; peut-être n'y fut-il plus exposé qu'un autre, que parce qu'il était dans la plus haute réputation. Il eut à soutenir plusieurs querelles littéraires au sujet de son Traité des maladies des os. On ne peut disconvenir que ses adversaires n'aient agi avec beaucoup de vivacité à son égard; ils l'accusèrent de penser trop

favorablement de lui-même et d'étendre trop loin son opinion sur les causes des maladies, qu'il attribue presque toutes à la vérole. Ils lui passèrent de l'esprit et de l'expérience, mais ils lui reprochèrent de n'être point lettré; comme si l'on ne pouvait être bon chirurgien, sans ce titre. — Nicolas Andry, docteur de la faculté de médecine de Paris, fit plusieurs remarques sur le Traité des maladies des os, dans le Journal des Savants. Petit y répondit par des *Lettres* écrites à l'auteur de l'Extrait du livre intitulé Des maladies des os, inséré dans le Journal du mois de mars 1724. Il y soutient que le danseur Cochoix se cassa le tendon d'Achille, et que cette histoire n'est point celle rapportée par Ambroise Paré, que même la cure est différente. Il ajoute et confirme par de nouvelles expériences que c'est la synovie, et non point le calus ou l'exostose, qui procure le déplacement du fémur. Andry répliqua par un petit ouvrage sous le titre d'*Examen* de divers points d'anatomie, de chirurgie, de physique et de médecine, au sujet de deux Lettres touchant l'exposé qu'on a fait, dans le Journal des Savants, d'un Traité sur les maladies des os. Paris, 1725, in-12. Ce médecin se livre à des reproches minutieux; il persiste à nier que la rupture du tendon fût véritable, et prétend que les instruments inventés par Petit, pour la réduction des os luxés, sont défectueux.

A toutes ces attaques en succédèrent d'autres. Un anonyme publia, en 1726, des *Dissertations* en forme de lettres, au sujet de l'auteur des Lettres sur les maladies des os. Cet écrivain traite Petit avec beaucoup de vivacité, non-seulement au sujet de son ouvrage sur les maladies des os, mais encore à l'occasion des mémoires de sa façon qui se trouvent dans le recueil de l'Académie des sciences. Il va jusqu'à attribuer à Bossuet une dissertation sur la déglutition, que notre chirurgien avait fait mettre sous son nom dans les Mémoires de cette académie. Il lui reproche d'avoir trop attribué aux mouvements de la langue, et trop peu aux muscles de la luette; d'avoir mal décrit l'articulation de la mâchoire inférieure : après quoi, il censure la conduite des chirurgiens qui se mêlent d'exercer la médecine. Quelques-uns attribuent ces lettres à M. Hunauld. — Rien ne frappa tant l'habile chirurgien dont je parle, que de voir M. Winslow, qui en qualité de censeur royal avait approuvé son ouvrage sur les maladies des os, se rétracter de son approbation dans une lettre écrite à M. Bignon et insérée dans le Journal des Savants du mois de mai 1725. Winslow s'y plaint de ce que Petit n'avait rien changé dans son traité, après lui avoir promis de le corriger. Mais la modération de l'auteur lui fit passer l'éponge sur toutes ces chicanes; il se borna à mériter par ses talents une réputation qui le mît au-dessus des impressions qu'elles auraient pu faire sur le public. On doit cependant ajouter que les contestations auxquelles le livre des maladies des os a donné lieu, ont beaucoup contribué à sa perfection. Loin de porter le découragement dans l'esprit de l'auteur, elles n'ont servi qu'à piquer son émulation : Petit a su profiter des avis qu'on lui a donnés, il a corrigé les fautes qu'il avait faites, et il a jeté un nouveau jour sur certains endroits qu'il n'aurait jamais pensé d'éclaircir. Telle était la façon d'agir de ce célèbre chirurgien; comme il ne cherchait rien de plus que les progrès de son art, il n'en coûta rien à son amour-propre pour les avancer. Aussi a-t-on dit de lui, qu'il est un de ces flambeaux faits pour éclairer la chirurgie et pour y porter un nouveau jour; que même, depuis Ambroise Paré, il est celui dont la réputation a été le plus justement méritée, et dont les ouvrages ont été le plus favorablement accueillis de sa nation et des étrangers.

Jean-Louis Petit eut un fils qu'il destina à lui ressembler. Il naquit à Paris le 28 mai 1710. Rien de ce qui peut contribuer à une excellente éducation ne fut négligé pour la sienne. Lorsqu'il eut fait ses humanités, son père interrompit quelque temps le cours de ses études, afin d'essayer s'il s'accoutumerait à la vue des premiers objets de la chirurgie, pour lesquels ceux qui commencent ont une sorte d'horreur. Mais le jeune homme ayant bientôt déclaré sa vocation pour cet art, son père y donna volontiers son consentement; il exigea cependant de lui qu'il partageât son temps entre l'anatomie et la philosophie. Le fils eut d'autant moins de peine à suivre les intentions de son père, qu'elles étaient conformes aux siennes. Il termina son cours de philosophie par la prise du bonnet de maître ès-arts en l'Université de Paris l'an 1729.

Ce fut alors qu'il se livra tout entier à la dissection. Après y avoir fait d'admirables progrès, il puisa à l'école de

son père ces rares connaissances qui le firent recevoir maître en chirurgie l'an 1730, et qui lui méritèrent d'être nommé en 1732 à la place de démonstrateur royal comme substitut de son père. Ses talents étaient si généralement reconnus que son âge ne fut point un obstacle aux différentes prétentions qu'il forma. Il demanda d'être employé à l'armée, et il fit la campagne de 1733 en qualité de chirurgien aide-major; mais il fût pourvu l'année suivante de l'emploi de chirurgien-major, et servit sur le Rhin dans les campagnes de 1734 et 1735. Un chirurgien-major d'une armée de cent mille hommes n'ayant pas encore vingt-quatre ans est une espèce de phénomène capable d'exciter l'envie des chirurgiens les plus âgés, d'alarmer le soldat, de surprendre tout le monde; mais nomme-t-on le fils du célèbre Petit, tout le monde applaudit au choix du ministre.

Après avoir profité de ce que la chirurgie militaire lui avait donné occasion d'apprendre, il commença à mettre en ordre les idées vastes et lumineuses qu'il avait sur plusieurs parties essentielles de son art. Il travailla à un grand ouvrage sur les *épanchements*, dont il lut une partie dans une séance publique de l'Académie quoiqu'il fût très-incommodé et dans un état qui faisait peine à ses amis. Il continua cependant de venir assidument aux assemblées pendant sa maladie; et, comme on lui représentait la nécessité de rester chez lui et de ne songer qu'à sa santé, il répondit avec courage qu'il voulait mourir à l'Académie. On l'y vit encore le 6 août 1737, et il mourut le 19, n'ayant pas encore 28 ans accomplis. — Ce jeune homme projetait un *Traité d'ostéologie et de myologie* avec de nouvelles planches, par lesquelles il avait dessein de corriger les défauts auxquels les yeux délicats ne s'accoutument point quoiqu'ils les voient partout. Il disposait aussi très-sérieusement ses matériaux pour faire le cours public des principes lorsque la mort l'a enlevé à son père, à ses amis et à la chirurgie.

Après J.-C. 1674. — GASTALDY (Jean-Baptiste), docteur de la Faculté d'Avignon et conseiller-médecin ordinaire du roi de France, était de Sisteron, où il naquit en 1674. Il vint très-jeune à Avignon; et, dès qu'il s'aperçut que cette ville pouvait favoriser son goût pour l'étude, il se proposa de ne la plus quitter. La Faculté de médecine, à laquelle il se fit agréger, lui dut beaucoup. Il en occupa la première chaire pendant plus de quarante ans. Il avait dans ses leçons le talent de mêler l'utile à l'agréable: c'était le charme par lequel il attachait ses élèves à l'étude de leur art. Les matières intéressantes qu'il traitait dans une latinité pure fixaient l'attention même de ceux qui étaient étrangers dans cette science. Il s'appliqua beaucoup à la pratique, surtout dans les hôpitaux. La peste qui ravagea Avignon en 1720 fit sentir à cette ville combien un tel médecin lui était utile. Il y mourut en 1747. Ses principaux ouvrages sont:

Institutiones medicinæ physico-anatomicæ. Avenione, 1713, in-12. La physique de Descartes y est pleinement adoptée par l'auteur, qui a su encore tirer parti des leçons de Chirac pour la composition de ce livre classique. — *Question* sur des pierres de couleur blanc-cendré rendues par les selles à la suite d'une abondance de lait brusquement supprimée. — Deux autres *Questions*, l'une sur la salive et l'autre sur la maladie dite du pays; et nombre d'autres, toutes intéressantes et curieuses, dont les journalistes de Trévoux ont fait un grand éloge dans le temps qu'elles ont paru. On a cependant peine à lui passer d'avoir ignoré en 1718 que le crystallin est le vrai siége de la cataracte. Il mit au jour en cette année une dissertation où il soutient que le crystallin n'est point vicié dans cette maladie.

Apr. J.-C. 1675 *envir.* — CARRÈRE (François), de Perpignan, étudia la langue latine et la philosophie dans l'Université de Perpignan, sa ville natale; mais les horreurs de la guerre la lui firent quitter en 1641 pour se retirer à Barcelone. Il y continua ses études, et, après y avoir reçu le bonnet de docteur en médecine le 22 mai 1654, il se mit à y exercer sa profession. Elle lui réussit, et il fut bientôt un des praticiens les plus employés de cette ville. L'occasion se présenta en 1667 de servir les armées espagnoles en qualité de médecin: il accepta cet emploi, qu'il remplit avec tant de succès qu'il parvint au rang de premier médecin en 1676. Il occupa cette charge pendant quatorze ans; mais au bout de ce terme l'amour de la patrie et le désir de finir ses jours dans le sein de sa famille l'engagèrent à demander sa retraite. Il l'obtint avec une pension de 200 ducats, et se rendit à Perpignan en

1690. Comme cette ville appartenait alors à la France, le domicile que Carrère y avait fixé en quittant l'Espagne fut la cause qu'il ne reçut plus sa pension. Cette disgrâce l'engagea à passer à Barcelone en 1695 pour en solliciter le payement; mais il n'eut pas le temps de faire les poursuites nécessaires à cet égard, car il tomba malade peu de jours après son arrivée, et mourut le 20 avril, âgé de 73 ans. On a de lui :

De vario omnique falso astrologiæ conceptu. Barcinone, 1657, in-4°. Il prononça ce discours dans les écoles de Barcelone. Cette ville avait alors une université; mais elle fut supprimée après l'avénement de Philippe V au trône d'Espagne pour punir les Catalans de leur révolte.—*De salute militum tuenda. Matriti*, 1679, in-8°. L'auteur ne s'occupe point du traitement des maladies du soldat; il se borne aux soins qu'on doit prendre pour la conservation de sa santé dans les garnisons et dans les camps.

Apr. J.-C. 1675. — RIVARD, chirurgien natif de Neuf-Château en Lorraine, vint au monde vers l'an 1675. Il ne se fut pas plutôt mis au fait des principes de son art, qu'il apprit dans son pays, qu'il alla à Paris afin d'y étendre ses connaissances. Comme il demeura près de vingt ans à l'Hôtel-Dieu, il profita si bien de l'expérience qui naît d'une pratique journalière et s'appropria tellement les traits de lumière qu'elle répand qu'il jouit bientôt de la plus haute réputation, surtout pour l'opération de la taille, qu'il exécuta à Paris avec tout le succès possible. Mais M. Mahuet, qui est mort premier-président du parlement de Nancy, connaissait trop particulièrement le mérite de Rivard pour ne point inspirer au duc Léopold le dessein de rappeler cet habile chirurgien dans ses États. Ce grand prince, qui ne négligea aucune occasion de montrer à ses sujets qu'il était autant leur père que leur souverain, fit revenir Rivard en Lorraine et l'établit démonstrateur d'anatomie dans la Faculté de médecine de Pont-à-Mousson. Il y aurait formé des jeunes gens à la pratique de la chirurgie s'il eût eu d'autres élèves que des candidats en médecine et s'il eût pu avoir les cadavres nécessaires pour les démonstrations; mais, faute d'en trouver, il passa des années entières sans disséquer. C'est ce qui lui faisait dire en plaisantant : « Je ne ferai que des ignorants si les grands chemins sont sûrs. » Il parlait ainsi parce que les ordonnances que le duc Léopold avait fait publier pour la sûreté des chemins avaient purgé la Lorraine de ces brigands qui, au commencement de son règne, attaquaient la vie et la fortune de ses sujets.

Rivard venait régulièrement deux fois l'année à Lunéville pour exercer gratuitement ses talents sur les personnes ayant la pierre ou la fistule. Il y réussissait tellement qu'il y avait fort peu de malades qu'il ne guérît : aussi se mettait-on entre ses mains avec une entière confiance. Son caractère était la bonté et la charité envers les pauvres, beaucoup de piété, de religion et de délicatesse de conscience.

Ap. J.-C. 1675 *env.*—HANNEMANN (Jean-Louis), d'Amsterdam, passa de de l'étude de la théologie à celle de la médecine, prit les premiers degrés dans cette science et la pratiqua en plusieurs endroits de l'Allemagne. Il était à Hambourg, en 1675 lorsqu'on l'invita à se rendre à Kiell, dans le Holstein, où on lui donna la chaire de physique. La même année il alla prendre le bonnet de docteur à Copenhague, d'où il revint à Kiell continuer ses leçons publiques; ce qui lui fit d'autant plus d'honneur qu'il enseigna avec la même assiduité et le même concours d'écoliers pendant environ cinquante ans. En 1680 il fut reçu dans l'académie des Curieux de la nature sous le nom de Nestor II. Il paraît qu'il ressembla assez à cet ancien personnage du côté de la vigueur, puisqu'il passa en secondes noces en 1718, étant alors âgé de 78 ans. Il ne vécut cependant que peu d'années dans ce nouvel engagement, car il mourut le 25 octobre 1724, qui était son jour natal, dans sa quatre-vingt quatrième année. L'Université de Kiell hérita de sa bibliothèque.

Ce médecin s'opposa opiniâtrément à la découverte de la circulation du sang. Attaché plus que personne aux sentiments des anciens, il fit valoir sa résistance par des observations qui ont été insérées dans les Mémoires de l'académie de Copenhague, et que Thomas Bartholin a censurées avec cette force victorieuse que donne le langage de la vérité. Hannemann a aussi communiqué plusieurs observations à l'académie des Curieux de la nature. Quant à ses ou-

vrages, on peut dire en général qu'ils sont si mal écrits, si prolixes et d'un si mauvais goût qu'ils portent l'empreinte d'un auteur aussi mal instruit qu'il est peu judicieux. Tels qu'ils sont, voici leurs titres :

De plantarum ex suis cineribus resuscitatione. Kilonii, 1670, in-4°. — *Prodromus lexici utriusque medicinæ practicæ. Hamburgi*, 1670, in-12. Ce dictionnaire n'a jamais paru. — *Ovum Harveianum generationis animantium curiosum, quo demonstratur, adversus materialistas, quod generatio animalium fiat ex nihilo. Kilonii*, 1675, in-4°. — *Exercitatio de vero et genuino sanguificandi organo. Ibidem*, 1675, in-4°. — *Ætiologia philosophico-medica curiosa facultatis purgatricis, qua ostenditur, contra Willisium et Willisianos, in resinosis particulis non esse collocandam catharsin. Hamburgi*, 1677, in-4°. — *Curiosum scrutinium nigredinis posterorum Cham, id est Æthiopum, juxta principia philosophiæ corpuscularis adornatum. Kilonii*, 1677, in-4°. — *Nova et accurata methodus cognoscendi simplicia vegetabilia. Ib.*, 1677, in-4°. — *Dissertatio pharmaceutico-therapeutica de usu et abusu inebriaminum. Norimbergæ*, 1679, in-4°. — *Ovum Hermetico-Paracelsico-Trismegistum, id est Commentarius philosophico-chymico-medicus, in quandam epistolam*, mezahab *dictam, de auro; et Historia philosophico-chymico-medica de eodem metallo nativo et artificiali. Francofurti*, 1694, in-4°.

Ap. J.-C. 1675 *env.* — GIVRE (Pierre Le) naquit à Charly, près de Château-Thierry, dans la Brie, dans la première moitié du dix-septième siècle. Il se tourna du côté de la médecine, dont il fit de bonnes études qu'il alla perfectionner par l'observation dans l'hôpital de la Charité de Paris. Il pratiqua ensuite cette science à Noyers en Bourgogne. Depuis il se fixa à Provins, où il épousa, en 1649, Marthe d'Origny, fille du lieutenant au grenier à sel de cette ville. Comme il remplit toute sa vie les devoirs d'un bon médecin, et qu'il se fit autant estimer par sa probité que par son assiduité auprès des malades, il fut extrêmement regretté à sa mort, arrivée le 5 juin 1684, à l'âge de 66 ans. Ses ouvrages sont :

Anatomie des Eaux minérales de Provins. Paris, 1654, in-8°. Le même sous ce titre : *Traité des Eaux minérales de Provins, contenant leur anatomie, la différence des fontaines, leurs propriétés, vertus et effets admirables, avec le régime de vivre qu'il faut observer en buvant ces Eaux.* Paris, 1659, in-12. Les eaux minérales de Provins avaient été découvertes en 1648 par Michel Prévôt, médecin, et Pierre Le Givre n'oublia rien pour en vanter le mérite et les vertus. — *Le secret des Eaux minérales acides, nouvellement découvert par une méthode qui fait voir quels sont les minéraux qui se mêlent avec les eaux de Provins, de Spa, de Forges, de Pougues, de Château-Thierry, d'Auteuil, de Passy, d'Ancosse, de Sainte-Reine, et qui montre que l'opinion commune touchant l'acidité des eaux minérales ne peut subsister.* Paris, 1667, in-12; le même, avec des augmentations, Paris, 1677, 1682, in-12. Les deux dernières éditions contiennent des lettres de plusieurs médecins sur le système de l'auteur, avec ses réponses. Samuel Cottereau-Duclos, médecin du roi et membre de l'Académie des sciences, est un de ceux qui se sont attachés à réfuter les principes avancés par Le Givre; mais, comme ils ignoraient tous deux l'art que l'on a aujourd'hui d'analyser les eaux minérales, leurs disputes sont fondées sur de ridicules hypothèses. Cet ouvrage a été mis en latin sous le titre d'*Arcanum acidularum novissime proditum. Amstelodami*, 1682, in-12. — *Lettres de Guérin, docteur en médecine de la faculté de Paris, et de Le Givre, touchant les minéraux qui entrent dans les eaux de Sainte-Reine et de Forges.* Paris, 1702, in-12. — C'est une traduction du latin en français par les soins d'un chirurgien nommé Filesac.

Apr. J.-C. 1675 *env.* — DESAULT (Pierre), docteur en médecine, était de Bordeaux. Il se fit agréger au collége de sa ville natale, où il se mit à pratiquer, au commencement de ce siècle, avec le ton qui annonce un homme d'esprit et d'érudition. Il ne manquait effectivement ni de l'une ni de l'autre de ces qualités, mais il les affichait trop, et voulait encore se faire passer pour un homme à secrets. Son caractère se développe dans ses ouvrages, il court après le merveilleux; et souvent il lui échappe de glisser sur la difficulté qu'il rencontre à expliquer les causes des maladies, pour

n'avancer que des subtilités purement imaginaires. Voici les titres qu'il a donnés aux différentes dissertations qu'il a mises au jour :

Nouvelles découvertes concernant la santé et les maladies les plus fréquentes. Paris, 1727, in-12. — *Dissertation sur les maux vénériens, contenant une méthode de les guérir sans flux de bouche, sans risque et sans dépense.* Bordeaux, 1733, trois volumes in-12, avec deux autres Dissertations, une *sur la rage*, et l'autre *sur la phthisie.* Ces deux dernières ont été réimprimées à Paris en 1734, et celle sur les maladies vénériennes en 1740, in-12. Partisan du système d'Antoine Deidier, il établit la cause des maux vénériens dans un amas de vermisseaux qui se communiquent d'un corps à l'autre. Il propose l'usage du mercure par extinction, comme une méthode toute neuve; mais ce qu'il dit à cet égard fait voir qu'il connaissait peu l'histoire de la médecine. — *Dissertation sur la goutte*, avec une *Dissertation sur les maladies dépendantes du défaut de transpiration.* Paris, 1735, in-12. — *Dissertation sur la pierre des reins et de la vessie*, avec une *Réponse* à la Critique de M. Astruc sur les maux vénériens. Paris, 1736, in-12. — Il y a joint des Observations sur les eaux de Barèges, qui contiennent une méthode simple et facile pour dissoudre la pierre sans endommager les organes de l'urine. Le moyen que l'auteur propose est 1° la boisson des eaux minérales de Barèges; 2° leur injection dans la vessie; 3° la douche de ces mêmes eaux sur le bas-ventre ou sur la région des reins; 4° les lavements de cette eau.

Ap. J.-C. 1675. — FREIND (Jean), de Crotond, ville d'Angleterre, dans le comté de Normandie, naquit en 1675. Son père, ministre de la même ville, l'envoya de bonne heure à Westminster pour y prendre les premières notions des lettres. Freind y fit de grands progrès, et, pour soutenir en lui une ardeur qui le portait à redoubler d'application à l'étude, il fut ensuite conduit au célèbre collége de la maison de Christ, à Oxford, où il eut le fameux Aldrich pour maître.

Ce fut aussi à Oxford qu'il étudia la médecine. A l'âge de 28 ans, n'étant encore que bachelier, il mit au jour son *Emménologie*, ou Traité de l'évacuation propre au sexe. Les mathématiques, qu'il avait cultivées avec le plus grand soin, lui fournirent les principaux fondements de ce traité. Les règles de la statistique et de l'hydraulique lui servirent de base, il fit même voir que ces règles étaient celles que la nature suivait dans ses opérations; et prenant la pléthore locale et le nombre des vaisseaux pour causes du flux périodique, il parvint presque à démontrer son système par des raisons tirées de la structure et de la position du corps de la femme. Il s'étend ensuite sur les causes qui peuvent déranger cette évacuation, soit par diminution, soit par excès. Dans le premier cas, il accuse la lenteur du sang ou la résistance des vaisseaux; dans le second, il s'en prend au relâchement de ces mêmes vaisseaux et à la ténuité des humeurs. Cet ouvrage a paru sous ce titre : *Emmenologia, in qua fluxus muliebris menstrui phœnomena, periodi, vitia, cum medendi methodo, ad rationes mechanicas exiguntur. Oxonii*, 1703, in-4°. *Roterodami*, 1711, in-8°. *Amstelodami*, 1726, in-8°, *Parisiis*, 1727, in-12. Il y a une traduction française par Devaux, Paris, 1730, in-12. — Freind fut nommé professeur de chimie en l'université d'Oxford, l'an 1704. L'année suivante, il accompagna le comte de Péterboroug qui allait porter la guerre en Espagne. Il y servit en qualité de médecin d'armée, et après deux campagnes il fit un voyage à Rome pour contempler à loisir ces célèbres antiquités dont il avait déjà connaissance par la lecture. Comme sa réputation l'avait précédé dans la capitale du monde chrétien, il y fut reçu avec distinction par Baglivi et Lancisi, médecins de cette ville.

Il ne fut pas plutôt de retour dans sa patrie, qu'il travailla à ses leçons de chimie, où il s'étend fort au long sur les changements que les corps éprouvent par le feu. Elles parurent en 1709, sous le titre de : *Prælectiones chymicæ, in quibus omnes fere operationes chymicæ ad vera principia et ipsius naturæ leges rediguntur.* Il les avait données dès l'an 1704 dans les écoles d'Oxford; mais il voulut y mettre la dernière main avant qu'on les rendit publiques par l'impression. On a encore les éditions d'Amsterdam, 1710, in-8°; de Paris, 1727, in-12, avec l'Emménologie; de Londres, 1729, in-8° en anglais. Jacques Lemort a écrit contre Freind au sujet de cet ouvrage. En 1712, notre

médecin fut reçu dans la Société royale de Londres. C'est à son mérite qu'il en dut l'entrée, et c'est par lui qu'il fit tant d'honneur à cette compagnie de savants. Comme Freind était également profond dans la médecine, dans la philosophie, dans la géométrie, dans les mécaniques, dans la chimie et dans l'anatomie, la Société royale trouva dans un seul homme un esprit assez éclairé pour répandre des lumières sur toutes ces sciences, et un génie assez actif pour en développer les mystères les plus secrets. Mais Freind fut obligé de quitter Londres en cette même année 1712. L'intérêt de sa patrie l'appelait encore à l'emploi pénible de médecin d'armée. Il partit pour la Flandre avec le duc d'Ormond qui allait y commander les troupes anglaises. Son voyage fut court, car la paix le ramena à Londres l'année suivante. — En 1716, il publia à Londres le premier et le troisième livre des Maladies épidémiques d'Hippocrate, qui reparurent à Amsterdam en 1717, in-8°, sous ce titre : *Hippocratis de morbis popularibus liber primus et tertius ; his accommodavit novem de febribus commentarios J. Freind, M. D.* En 1719, il mit au jour une lettre adressée au docteur Mead, son ami : *De purgantibus in secunda variolarum confluentium febre adhibendis. Londini, in 4°. Roterodami*, 1720, in-8°. Il emploie la raison, l'expérience et l'autorité de Rhazès pour confirmer cette pratique ; mais il ne s'y tient point uniquement, car il fait encore entrer dans la cure les vésicatoires, les ventouses et la saignée.

Tout lui avait réussi jusqu'à l'année 1722 ; il avait joui de cette heureuse tranquillité qu'on trouve dans l'étude des sciences et des belles-lettres. Mais ayant assisté au parlement en cette année 1722, comme membre du bourg de Launceston, il s'éleva avec tant de force contre les prétentions du ministère, qu'il fut accusé de haute trahison et renfermé au mois de mars à la tour de Londres. On verra à l'article de Richard Mead la manière dont ce médecin s'y prit pour l'en tirer, et le procédé généreux dont il usa à son égard. — En 1723, Freind dédia à son ami désintéressé une lettre, *De quibusdam variolarum generibus*, imprimée à Londres, in-4°. En 1725, il publia le premier tome de son Histoire de la médecine ; et le second l'année suivante. Il s'étend peu sur la vie des médecins, et semble n'avoir eu en vue que de faire remarquer ce que chaque auteur a observé dans l'histoire et la cure des maladies ; et à cette occasion il rappelle avec beaucoup d'exactitude les découvertes des anciens, qu'il appuie par ses réflexions. Cet ouvrage, qu'il a écrit en anglais pendant sa détention à la Tour de Londres, fut réimprimé dans cette ville et dans la même langue en 1751, deux volumes in-8°, sous le titre d'*History of physick.* Il avait déjà été mis en latin par le docteur Jean Wigan, et il avait paru en cette langue à Leyde, 1734, in 8°. A Paris, 1735, in-4°, avec les autres traités de l'auteur. Il y a encore une édition française de Leyde, 1727, in-4°, et 1728, trois volumes in-8°. Etienne Coulet en est le traducteur. — L'Histoire de la médecine de Freind fut attaquée par différents auteurs. Wintringham mit au jour contre elle, mais sous le voile de l'anonyme, un écrit intitulé : *Observations on D. Freinds History of physick shewing some false representations of antient and modern physicians, by C. W. D. M.* Londres, 1726, in-8°. D'une autre part, Jean Leclerc n'a rien négligé pour soutenir son frère Daniel. C'est dans le tome vingt-sixième de sa *Bibliothèque ancienne et moderne* qu'il cherche à le justifier sur les reproches de Freind. Celui-ci avait relevé plusieurs fautes de chronologie dans l'Histoire de la médecine que Daniel Leclerc a publiée ; mais Jean Bayllie a vivement soutenu le parti de Freind contre Jean Leclerc, par l'ouvrage publié à Londres en 1727, in-4°, sous ce titre : *A defense of D. Freind and his History of physick in answer to the reflections of M. Leclerc with remarks upon the age of the Greek physicians, the introduction of chymistry in physick.* Cette réponse fut encore imprimée à Londres en 1733, in-8°. Elle a pour objet principal de prouver que Freind a bien placé l'âge d'Ætius, de Paul et d'Alexandre Trallien, que Leclerc avait renvoyé à d'autres temps sur le témoignage de René Moreau. Elle prouve encore que Mésué est le premier qui ait reconnu les vertus astringentes et purgatives de la rhubarbe, que Rhazès a parlé des préparations chimiques avant Avicenne, et qu'Actuarius n'a guère suivi la doctrine des Arabes.

Après avoir donné tant de preuves de son savoir, il était juste que Freind fût autant récompensé que son mérite avait été reconnu. On avait oublié à la cour

la vivacité patriotique qui l'avait fait emprisonner en 1722 ; et George II étant monté sur le trône d'Angleterre en 1727, ce prince le nomma à la charge de premier médecin de la reine. Mais comme s'il eût suffi à ce grand homme d'avoir été jugé digne de cet emploi important, il n'y fut installé que pour le quitter bientôt. Il sentit les approches de la mort en 1728, et ses forces, épuisées par le travail, purent à peine fournir à quelques jours de vie. Le roi et la reine, à qui sa conservation était chère, avaient ordonné d'assembler les médecins les plus renommés pour consulter sur sa maladie ; ils leur avaient même fait connaître le vif intérêt qu'ils prenaient à son rétablissement : mais le mal était sans remède. Freind mourut au mois de juillet 1728. Ce savant homme était en si grande considération, que la nouvelle de sa mort ne fut pas plutôt répandue dans le public, que tout le monde se plongea dans la douleur; les grands mêmes le regrettèrent, et les soins que le roi prit de sa veuve et de son fils achevèrent de prouver combien avant il était dans l'estime de ce prince. Freind fut enterré à Hircham, petite ville dans le comté de Buckingham, où ses héritiers lui firent élever un mausolée qu'on chargea d'une inscription funèbre.— Freind n'était point de ces savants sombres et farouches, toujours étrangers dans le monde ; c'était l'homme le plus poli et le plus aimable. Comme médecin, il était aussi heureux dans la pratique qu'éclairé dans la théorie ; ses opinions étaient reçues en Angleterre comme celles d'Hippocrate l'ont été dans la Grèce. Tous ses ouvrages ont été recueillis et imprimés en latin à Naples, 1730, in-4° ; à Londres, 1733, in-folio, par les soins du docteur Wigan ; à Venise, 1733, in-4° ; à Paris, 1735, in-4°.

Apr. J.-C. 1675 *env.* — DOUGLAS (Jacques), communément appelé le docteur Douglas, était membre du collége des médecins de Londres et de la Société royale de cette ville, où il exerça sa profession dès le commencement de ce siècle. Il se distingua surtout par ses connaissances anatomiques et la pratique des accouchements; mais comme il s'occupa encore du soin de perfectionner la chirurgie, il étudia tout ce que les anciens ont écrit sur cet art important, il consulta la nature elle-même, et l'interrogea en examinant les corps qui avaient été attaqués de quelque maladie chirurgicale. Il s'était spécialement attaché à tout ce qui concerne les hernies et avait même eu l'idée de composer un ouvrage sur cette matière, ainsi que son frère l'a annoncé; mais il ne paraît point qu'il l'ait achevé, car il n'a point été rendu public. Ceux que nous avons de lui se réduisent aux suivants :

Myographiæ comparatæ specimen. En anglais, Londres, 1707, in-8°. En latin, *Lugduni Batavorum,* 1729, 1738, in-8°, avec des augmentations par Jean-Frédéric Schreiber, qui en est le traducteur. La jeunesse de Douglas n'a rien ôté au mérite dont cet ouvrage était susceptible ; il y marque avec beaucoup d'exactitude la différence qu'il y a entre les muscles de l'homme et ceux du chien. — *Bibliographiæ anatomicæ specimen, sive, Catalogus omnium pene auctorum qui ab Hippocrate ad Harvæum rem anatomicam ex professo, vel obiter, scriptis illustrarunt. Londini,* 1715, in-8°, *Lugduni Batavorum,* 1734, in-8°, sous la direction d'Albinus, qui a enrichi ce catalogue de plusieurs remarques importantes. Il y a bien des fautes dans cet ouvrage, qui ne passe pas 263 pages. —*History of the lateral operation.* Londres, 1726, in-4°. En latin, sous le titre d'*Historia lateralis operationis. Lugduni Batavorum,* 1728, in-4°. L'auteur a recueilli dans cet ouvrage tout ce que Jean Mery, Martin Lister, Bussière, Bernard-Sifroi, Albinus et d'autres ont écrit sur la méthode de tailler, du frère Jacques et de Rau. Sa compilation, qui est fort judicieuse, contient les réflexions de Bamber et de Cheselden, sur les corrections qu'il convient de faire à cette méthode d'opérer. Le même, en français, par Noguez, sous le titre de *Nouvelle manière de faire l'opération de la taille, pratiquée par Douglas : avec ce qu'a écrit Rousset, le Traité de Cheselden,* etc. Paris, 1724, in-12. — *Avertissement on the journal of R. Maningham.* Londres, 1727, in-8°. Il l'écrivit pour détromper le public sur le compte d'une femme, nommée Marie Fofts, qui donna de son temps une comédie assez singulière à toute la ville de Londres. Cette femme feignait d'accoucher de temps en temps de quelques lapins, et, par l'adresse avec laquelle elle jouait son rôle, elle était parvenue à en imposer à plusieurs personnes qui croyaient le fait véritable. — On a encore du

même auteur une *Description du péritoine*, qui fut imprimée en Anglais à Londres en 1730, in-4°, et qu'Élie-Frédéric Heister, fils de Laurent, traduisit en latin et publia à Helmstadt en 1733, in-8°. Il y a aussi une édition latine de Leyde de 1737, in-8°, par les soins de Josué Nelson. — Le docteur Freind, en parlant dans l'*Opération de la hernie*, dans son *Histoire de la médecine*, dit que pour avoir une notion exacte de la distension à laquelle le péritoine est capable de parvenir, il faut examiner les préparations de cette membrane par l'exact anatomiste Douglas, qui est le premier qui nous ait donné une juste idée de cette partie. L'opération de la taille au haut appareil demande aussi une grande connaissance et un mûr examen de sa structure. Douglas est encore le premier qui ait démontré que l'expansion de la première lame du péritoine ne forme point, comme les auteurs l'ont cru, l'enveloppe ou la tunique des testicules, mais qu'elle forme une tunique particulière aux vaisseaux spermatiques, qu'il appelle la *tunique propre des vaisseaux spermatiques*. — Ces ouvrages ne firent point diversion à ce que Douglas méditait encore sur la taille. Il publia une *Addition à l'histoire de l'appareil latéral* qui contient la méthode adoptée alors par Cheselden. Il suit cet opérateur dans toutes les circonstances, tant par rapport aux instruments qu'aux parties qu'ils occupent. Il se déclare même ouvertement pour cette méthode, après avoir fait voir dans la préface de ce traité, qu'Arétée, Celse et Paul sont ceux, parmi les anciens, qui ont approché de plus près de la section latérale. Voici le titre de l'écrit dont je parle :

Appendix to the history of the lateral operation for the stone, containing M. Cheselden's present method of performing. Londres, 1731, in-4°. On a mis cet ouvrage en latin, et il a paru à Leyde, en 1733, in-4°. *Appendix historiæ sectionis lateralis, seu, Cystotomia Cheseldiana*. — Ce médecin s'était proposé de publier un *Traité complet d'ostéologie*, et, à cet effet, il avait amassé une infinité d'os humains, coupés et divisés de différentes façons pour en mieux connaître la structure; il avait même déjà beaucoup de figure d'os et de ligaments. Mais le goût qu'il prit pour les belles-lettres ralentit sa première ardeur; et comme il ne travaillait qu'avec assez de lenteur, il mourut avant que d'avoir exécuté son dessein. Il n'a rien mis au jour sur cet objet, que la description de la rotule en un petit volume in-fol. — Le docteur Douglas ne s'était point tellement appliqué à l'anatomie et à la chirurgie, qu'il en eût négligé les autres parties de la médecine. Il excellait dans toutes; on a même quelques mémoires de sa façon sur la botanique, qu'on a insérés dans les Transactions philosophiques. On a encore les ouvrages suivants sur la même science. — *Lilium Sarniense*. Londres, 1725, in-fol, en anglais. — *Description and history of the coffytree*. Londres, 1727, in-fol. C'est une savante collection de tout ce qui a été écrit sur le café.

Ap. J-C. 1675. — FANTONI (Jean), médecin célèbre, était de Turin, où il naquit en 1675. Il étudia les belles-lettres et la philosophie dans l'université de sa ville natale et, après y avoir fait tous les progrès qu'on était en droit d'attendre de la supériorité de son génie, il passa aux écoles de médecine, où il donna de nouvelles preuves de son savoir et mérita les honneurs du doctorat. Les libéralités de son prince lui fournirent le moyen d'aller travailler à sa perfection dans les pays étrangers; il parcourut l'Allemagne, les Pays-Bas et la France, et partout il acquit d'utiles et précieuses connaissances dans son art. Il paraît qu'il s'attacha beaucoup à Méry pendant son séjour à Paris; car on remarque dans ses Dissertations une infinité de choses qu'il a tirées de ce savant anatomiste. De retour à Turin, il enseigna publiquement l'anatomie et passa successivement aux chaires de médecine théorique et pratique. Dans l'intervalle, le roi de Sardaigne le nomma médecin du prince de Piémont son fils. Il s'acquitta de cette charge avec beaucoup d'honneur, mais sans négliger ses exercices dans l'université de Turin, où il se distinguait encore vers le milieu de ce siècle, malgré son âge avancé. Voici les titres des ouvrages que nous avons de sa façon : — *Dissertationes anatomicæ XI. Taurini*, 1701, in-8°. Dans ces Dissertations, qui ont pour but la description des trois capacités du corps humain, l'auteur confond ses recherches avec celles des anatomistes les plus célèbres.

Anatomia corporis humani ad usum theatri medici accommodata. Ibidem,

1711, in-4°. Cette édition, qui fait partie de l'ouvrage précédent, ne contient que ce qui regarde le bas-ventre et la poitrine. — *Dissertationes duæ de structura et usu duræ matris et lymphaticorum vasorum, ad Antonium Pacchionum conscriptæ. Romæ*, 1721, avec les Opuscules de Pacchioni. Il n'est point du sentiment de ce médecin sur la structure de la dure-mère, non plus que sur l'existence des vaisseaux lymphatiques dans le tissu de cette membrane.— *Dissertationes duæ de thermis Valerianis, aquis Gratianis, Maurianensibus. Genevæ*, 1725, in-8°, et 1738, in-4°. C'est un traité sur les eaux d'Aix en Savoie, dont il borne les principes à la terre, au fer et au soufre. — *Opuscula medica et physiologica. Genevæ*, 1738, in-4°. On y a joint les Observations de son père. — *Dissertationes anatomicæ septem priores renovatæ, de abdomine. Taurini*, 1745, in-8°.— *Commentariolum de aquis Vinaoliensibus, Augustanis et Anfionensibus. Ibidem*, 1747, in-4°. — Jean-Baptiste Fantoni, son père, bibliothécaire et premier médecin de Victor-Amédée II, duc de Savoie, enseigna aussi l'anatomie et la théorie dans les écoles de Turin. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, auxquels il n'a pu mettre la dernière main; la mort l'ayant enlevé en 1692, à l'âge de 40 ans, dans les environs d'Embrun, où le duc son maître était campé pendant le siége de Chorges. Jean Fantoni a revu ces manuscrits, dont il a tiré les meilleurs morceaux qu'il a donnés au public sous ce titre : — *Observationes anatomico-medicæ selectiores. Taurini*, 1699, in-4°. *Venetiis*, 1713, in-4°. La première édition contient 31 observations, la seconde 37. On y trouve de bonnes choses sur les maladies du cœur.

Apr. J.-C. 1675. — VILLARS (Élie COL DE), était de La Rochefoucauld, ville de France dans l'Angoumois, où il naquit en 1675. Comme il eut l'occasion de se rendre à Paris pour y élever un jeune homme de famille, il profita du séjour de cette ville pour s'avancer dans la médecine; il se mit sur les bancs de la Faculté, acheva heureusement son cours, et reçut le bonnet de docteur en 1713. Au bout de quelques années, il obtint la charge de médecin du roi au Châtelet, et il la remplit pendant dix-huit ans; il fut encore médecin de l'Hôtel Dieu pendant douze ans, et de l'Hôpital-des-Incurables pendant un moindre espace de temps. La Faculté le nomma deux fois professeur de chirurgie en langue française, et il s'acquitta des fonctions de cette chaire avec éclat. Il obtint le décanat de sa compagnie en 1740, fut continué en 1741, et passa à un nouveau terme de deux ans en 1742. Ce fut sous ce second décanat que la Faculté fit rebâtir l'amphithéâtre de ses écoles. Col de Villars mourut le 26 juin 1747, et laissa les ouvrages suivants : — *Cours de chirurgie dicté aux écoles de médecine*. Tome premier et second, Paris, 1738, in-12. Tome troisième, 1746. Tome quatrième, 1747, in-12. La mort de l'auteur aurait privé les élèves de ce qui restait à publier pour compléter ce traité classique, si heureusement M. Pierre Poissonier, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, de l'Académie des sciences de la même ville, et membre de celles de Pétersbourg, de Stockholm, etc., ne se fût chargé de continuer l'ouvrage. L'édition à laquelle il a présidé est en cinq volumes in-12, et le dernier a paru en 1749. Mais le *Cours de chirurgie* s'est perfectionné entre ses mains, non seulement par des additions qu'il y a faites, mais encore par des corrections d'autant plus nécessaires, que l'auteur avait laissé glisser quantité d'erreurs et de superfluités dans l'original. Il y a une autre édition de Paris, 1764, six volumes in-12. — *Dictionnaire français et latin des termes de medecine et de chirurgie*. Paris, 1741 et 1760, in-12. On y trouve les définitions les plus exactes.

Apr. J.-C. 1676 *env.* — DENIS (Jean-Baptiste), né à Paris, étudia la médecine à Montpellier, y prit le bonnet doctoral et fut agrégé à la chambre royale. De retour à Paris, , il fut professeur de philosophie et de mathématiques, et plus tard médecin du roi. Il commença en 1664 à tenir chez lui des conférences publiques où l'on s'occupait de physique, de mathématiques et de médecine. Ces conférences durèrent huit années. En 1673, il fit un voyage en Angleterre; il s'était rendu célèbre à cette époque pour avoir pratiqué, non-seulement sur des animaux, mais même sur l'homme, la transfusion du sang. Denis mourut subitement à Paris, le 3 octobre 1704, dans un âge assez avancé. Ses ouvrages sont : *Lettre de M. Denis à M. *** touchant la transfusion du sang*, du 9 mars 1667,

dans le Journal des Savants du 14 mars de cette année. — *Lettre à M. *** sur le même sujet, du 2 avril* 1667, dans le Journal du 25 avril. — *Lettre à M. de Montmort, touchant deux expériences de la transfusion du sang faite sur des hommes.* Paris, 1668, in-4°. — *Lettre à M. *** touchant une folie invétérée qui a été guérie depuis peu par la transfusion du sang*, in-4° de 12 pages datées de Paris le 12 janvier 1668. — *Discours sur l'astrologie judiciaire, sur les horoscopes.* Paris 1669, in-4°, 36 pages.— *Recueil de mémoires et de conférences sur les arts et les sciences, présenté à M. le dauphin par Jean-Baptiste Denis.* Ce recueil sert de supplément au *Journal des Savants* pour les années 1672, 1673 et 1674.— *Relation d'un enfant qui est venu au monde le nombril fermé, sans qu'on eût été obligé de le lier, avec la réponse à une difficulté qu'on a faite à ce sujet. Journal des Savants*, 1673 et 1674. — *Relation curieuse d'une fontaine découverte en Pologne, laquelle, entre autres propriétés, a celle de suivre le mouvement de la lune, et s'enflamme, comme fait l'esprit-de-vin; de guérir diverses maladies, et de prolonger la vie jusqu'à cent cinquante ans: avec l'explication des propriétés de l'eau de cette fontaine.* Paris, 1687, in-4°. — (*Dict. hist. de médecine.*)

Ap. J.-C. 1676 *environ.* — ASNIER (Remy L'), ancien prévôt des chirurgiens de Paris, était un homme dont le port avantageux et la physionomie heureuse auraient suffi pour en imposer au public dans la pratique de son art, si un mérite plus solide n'avait relevé en lui ce dehors qui prévenait en sa faveur. Il n'employa jamais la flatterie pour donner cours à son savoir; et, s'il fut honoré dans sa profession, il ne dut l'accueil qu'on lui fit qu'à ses talents, et surtout à sa dextérité dans les opérations de la taille et de la cataracte. Ce n'est pas qu'il n'eût embrassé toutes les maladies de l'œil; il en fit son étude unique après avoir abandonné la lithotomie: mais comme il s'est plus distingué par la cure de la cataracte que par celle des autres maladies de l'œil, c'est aussi par cet endroit qu'il s'est montré avec plus d'avantage. Il a fait voir, par des expériences incontestables, que la perte de la vue, dans la cataracte, ne provient point d'une pellicule formée entre la cornée et l'humeur crystalline, mais de l'épaississement de cette humeur même. L'Asnier mourut chargé d'honneur et de mérite le 5 de mai 1690. Devaux, qui parle de ce chirurgien dans son *Index funereus*, dit qu'il est le premier qui ait assuré que le siége de la cataracte est dans le crystallin.

Ap. J.-C. 1676. — ADOLPHI (Christian-Michel) naquit à Hirschberg en Silésie, le 14 août 1676, de Balthasar Adolphi, marchand de cette ville. Il fit ses premières études à Breslau et passa ensuite à Leipzig, où il s'appliqua à la philosophie. En 1701 il se rendit à Hall, et, après y avoir pris pendant plusieurs mois les leçons de Stahl et de Hoffman, il voyagea en Allemagne, en Suisse, en France, en Angleterre et en Hollande. Le dessein qu'il avait formé de prendre le bonnet de docteur à Utrecht, le fixa pour quelque temps dans cette ville et, dès qu'il l'eut reçu, il retourna à Leipzig, où il mourut le 13 octobre 1753. Ce médecin fit honneur, par ses talents, à l'académie des Curieux de la nature, dont il était membre. Il n'en fit pas moins à l'université de Leipzig, où il enseigna avec beaucoup de réputation, et publia quantité de dissertations plus ou moins intéressantes. Nous en avons différents recueils sous ces titres: — *Trias dissertationum physico-medicarum ad chorographiam medicam spectantium. Lipsiæ*, 1725, in-4°. — *Trias dissertationum medicarum ad diæteticam potissimum spectantium. Ibidem*, 1726, in-4°. — *Trias dissertationum medicarum pathologico-therapeuticarum, nimirum de morbis frequentioribus et gravioribus pro sexus differentia. Ibidem*, 1727, in-4°. — *De equitationis usu medico. Lipsiæ*, 1729, in-4°. — *Tractatus de fontibus quibusdam soteriis. Ibidem*, 1733, in-4° — *Dissertationes physico-medicæ selectæ varii argumenti, in universitate Lipsiensi diversis temporibus conscriptæ. Ibidem*, 1647, in-4°. Les médecins allemands se sont toujours plus appliqués que bien d'autres à recueillir les dissertations académiques qui leur ont paru mériter d'être répandues dans le public. M. Haller, dans ces derniers temps, s'est occupé du même travail; il a donné une belle collection des meilleures thèses sur l'anatomie, la chirurgie et la pratique de la médecine. Quelques-unes des dissertations d'Adolphi roulent sur l'air et l'eau

de Leipzig et des environs de cette ville, sur la salubrité du climat de la Silésie, sur les avantages du séjour sur les montagnes, sur la chambre des malades, sur les frictions, sur les bains particuliers, sur les bandages, etc.

Apr. J.-C. 1677 *env.* — FOURNIER (Denis), natif de Lagny, ville de France en Brie, fut reçu maître dans la communauté des chirurgiens de Paris, et se distingua par l'exercice de cette partie de son art qu'on appelle *prothèse,* et qui consiste à mettre et à ajuster un membre artificiel au défaut du naturel. Il fut d'ailleurs plus entreprenant qu'aucun de ses confrères dans les cures difficiles, et il inventa plusieurs instruments. Ce chirurgien mourut le 25 novembre 1683. On a de lui : *Traité de la gangrène, et particulièrement de celle qui survient en la peste.* Paris, 1670, in-12. Il y recommande l'usage des forts escharotiques. Celui dont il se servait ordinairement était fait avec la chaux, le sel ammoniac, le sel de tartre, l'alun calciné, qu'il joignait à la thériaque ou à l'égyptiac. — *L'Economie chirurgicale pour le rhabillement des os du corps humain, contenant l'ostéologie, la nosostéologie et l'apocatastostéologie.* — Paris, 1671, in-4°. Le traité des os est fondé sur les principes chirurgicaux les plus accrédités de son temps. — *L'Economie chirurgicale pour le rétablissement des parties molles du corps humain, avec un petit Traité de myologie.* Paris, 1671, in-4°. — *L'Accoucheur méthodique.* Paris, 1677, in 12. Cet ouvrage surpasserait tous ceux qu'on a écrits sur les accouchements, si la méthode de l'auteur était aussi certaine qu'il l'assure : *pour opérer dans les accouchements naturels et artificiels, tost, sûrement et sans douleurs.* — *Explication des bandages, tant en général qu'en particulier.* Paris, 1678, in-4°. On y trouve la description et les figures de tous les bandages connus jusqu'alors.

Apr. J.-C. 1677. — BAIER (Jean-Jacques) naquit à Iéna le 14 janvier 1677. A l'étude des belles-lettres et de la philosophie il joignit bientôt celle de la médecine, à laquelle il s'appliqua dans l'université de sa ville natale, où il prit le bonnet de docteur en 1700. Il se rendit ensuite à Hall, et partagea son temps entre les leçons qu'il donnait aux étudiants et les visites des malades ; mais, ne se plaisant pas dans cette ville, il passa à Nuremberg, où il fut agrégé au collége des médecins. En 1704 il alla professer la physiologie et la chirurgie à Altorf, et parvint ensuite à la première place dans sa faculté, ainsi qu'à la charge d'inspecteur du jardin botanique. Ses talents lui ouvrirent l'entrée de l'académie des Curieux de la nature, dont il fut nommé conseiller en 1720, directeur en 1729, et président en 1730. Il était l'ancien de l'université d'Altorf, lorsqu'il mourut le 14 juillet 1735. On a de lui plusieurs bonnes dissertations académiques, qui ont paru depuis 1704 jusqu'en 1725. On a encore : — *Rerum fossilium et ad minerale regnum pertinentium, in territorio Noribergensi ejusque vicinia observatarum, succincta descriptio. Noribergæ,* 1708, in-4°. — *Adagiorum medicorum centuria. Altdorfii*, 1718, in-4°. — *Historia horti medici Altdorfini. Ibidem*, 1727, in-4°. — *Orationum varii argumenti fasciculus. Ibidem*, 1727, in-4°. — *Bibliographia professorum medicinæ qui in Academia Altdorfina unquam vixerunt. Noribergæ et Altdorfii*, 1728, in-4°. — *Animadversiones physico medicæ in novum Testamentum. Altdorfii*, 1736, in-4°.

Apr. J.-C. 1678 *env.* — BARTHOLIN (Gaspar), fils de Thomas, embrassa la profession de ses ancêtres, et suivit le plan d'études qui leur avait frayé le chemin à la plus grande célébrité. Il eut le même goût pour les voyages. Celui de Hollande fut le premier qu'il entreprit, et il ne manqua pas d'y profiter des lumières que Ruysch, Sylvius de Le Boë, Swammerdam et Drelincourt répandaient alors avec tant de réputation sur la médecine. L'exemple des jeunes gens qui se rendaient en foule en Italie, l'attira ensuite à Padoue ; et après avoir suivi pendant quelque temps les leçons des professeurs de l'université de cette ville, il se rendit à Florence et à Bologne. Mais comme le désir qu'il avait de s'instruire était en quelque sorte insatiable, le grand nom que Du Verney s'était fait par ses talents l'engagea à prendre la route de Paris, où il ne tarda pas à mériter l'estime de cet anatomiste, qui le mit de partie avec lui dans les différentes recherches qu'il fit sur la structure des ovaires. Ce fut à l'école de cet habile maître que Bartholin acquit les rares connaissances dont il alla enrichir

sa patrie. Il y fut reçu docteur en médecine en 1678, et ne tarda pas à faire voir qu'il était le digne héritier de la réputation de son père et de son aïeul. Il a publié plusieurs ouvrages du premier; quant aux siens, ils consistent en quelques traités sur les ovaires, sur la génération, sur la structure du diaphragme. On lui attribue la découverte des conduits salivaires petits et inférieurs. Il a aussi donné une nouvelle méthode de préparer les viscères pour la dissection et les usages anatomiques. Sur la fin de sa vie, il fut appelé à la cour de Copenhague, où il mérita le titre de chevalier par ses services; il y est mort au commencement de ce siècle. Nous avons de lui :—*Exercitationes miscellaneæ varii argumenti. Lugduni Batavorum*, 1675, in-8°. — *Diaphragmatis structura nova. Accessit novus modus præparandi viscera per injectiones liquidorum, cum instrumenti novi descriptione. Parisiis*, 1676, 1682, in-8°. Il n'avait que vingt-deux ans lorsqu'il publia ce traité; mais il ne lui fit pas le même honneur dans tout les pays où il parvint, car Charles Drelincourt l'a accusé de plagiat, et d'avoir eu en général assez de finesse pour profiter des travaux d'autrui. — *Epistola ad Obligerum Jacobæum de nervorum usu in musculorum motu. Parisiis*, 1676, 1682, in-8°. — *De ovariis mulierum et generationis historia Romæ*, 1677, in-8°. *Amstelodami*, 1678, in-12. *Norimbergæ*, 1679, in-8°. *Lugduni*, 1696, in-12.—*Administrationum anatomicarum methodus. Francofurti*, 1679, in-8°, avec le *Culter anatomicus* de Lyser. — *De olfactus organo. Hafniæ*, 1679, in-4°. — *De ductu salivali hactenus non descripto, observatio anatomica. Ibidem*, 1684, in-4°. *Ultrajecti*, 1685, in-8°. L'auteur date sa découverte du 13 mars 1682; mais on trouve la description de ce nouveau canal excréteur dans une thèse soutenue en 1679, à Leipsic, sous la présidence de Rivinus.—*De fontium et fluviorum origine ex pluviis. Hafniæ*, 1689 in-4°.—*Specimen historiæ anatomicæ partium corporis humani. Ibidem*, 1701, in-4°. *Amstelodami*, 1702, in-8°. On y trouve un abrégé de physiologie, avec un recueil d'observations sur les routes du sang, le diaphragme, l'organe de l'odorat et le conduit salivaire.

Apr. J.-C. 1678.—HALES (Etienne), philosophe anglais, a rendu beaucoup de services à la médecine, parce qu'il a écrit sur l'air, le sang, la force du cœur, l'action des remèdes, etc. Il naquit en 1678, et fit tant de progrès dans les sciences, qu'il obtint le bonnet de docteur archéologiste, devint recteur de Zeddington, chapelain du prince Wallis, et membre de la Société royale de Londres. Il tâcha de bonne heure d'être utile à sa patrie, et il fut assez heureux pour y parvenir. Son *Ventilateur*, sa *Statique des végétaux*, qu'il publia à Londres, en 1727, in-8°; sa *Statique du sang humain*, qui parut dans la même ville, en 1733, in-8°, sont autant de découvertes qui l'immortaliseront. Mais ce qui fera passer son nom à la postérité avec plus d'éclat, c'est le secret de rendre l'eau de la mer douce et potable, qu'on trouve dans le recueil de ses expériences physico-mécaniques, imprimées à Londres en 1739, in-8°. Les Boyle, les Leutman, les Lister, qui avaient tenté de rendre ce service à l'humanité, n'avaient réussi que médiocrement. Ils avaient employé la pierre infernale avec quelque succès, mais ce caustique ne pouvait produire l'effet désiré qu'à grands frais. La recette du docteur Hales est plus sûre, plus facile et moins coûteuse. On mêle une once de poudre à canon dans quatre pintes d'eau de la mer; on distille et l'on en retire environ deux pintes. Cette eau est meilleure que celle que donne toute autre opération chimique; car il ne faut pas penser qu'elle puisse être agréable. Il suffit qu'elle soit potable. L'expérience que ce philosophe a proposée pour l'édulcoration des eaux de la mer, a engagé les curieux à multiplier les recherches sur cet objet si important et si utile à ceux qui voyagent sur cet élément. — Hales mourut en 1761, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, généralement regretté des gens de lettres et de ses concitoyens. Les services qu'il a rendus à sa patrie, par ses ouvrages, lui ont mérité l'honneur d'avoir son tombeau dans l'abbaye de Westminster, parmi ceux des rois. Comme cet ingénieux naturaliste n'a rien écrit qu'en anglais, nous aurions été privés du fruit qu'on peut retirer des précieux traités qu'il a laissés, si des savants, amis des lettres et de l'humanité, ne s'étaient pas donné la peine de les traduire en français. Voici les titres sous lesquels ils ont paru : *La Statique des végétaux et l'analyse de l'air*. Paris, 1735, in-4°, par M. de Buffon.

En allemand, Hall en Saxe, 1747, in-4°. L'auteur y démontre la manière dont se fait la transpiration dans les plantes, ainsi que le mécanisme de la circulation de leurs sucs. Il y parle aussi des propriétés de l'air fixe, et met l'air en général au rang des éléments qui entrent dans la composition des corps. — *Institutions contenant la manière de rendre l'eau de la mer potable, de conserver l'eau douce et de saler les animaux.* La Haye, 1740, in-8°. — *L'hémastatique ou la statique des animaux.* Paris, 1744, sous le nom de Genève, par M. de Sauvages. — *Description du ventilateur, par le moyen duquel on peut renouveler facilement, et en grande quantité, l'air des mines, des prisons, des hôpitaux, etc.* Paris, 1744, in-12, par M. Demours.

Après J.-C. 1678. — PEYRONIE (François de LA) naquit à Montpellier, le 15 de janvier 1678, de Raymond La Peyronie, chirurgien de cette ville. A l'âge de quinze ans, il avait fini ses études dans sa patrie, au collége des Jésuites; il fit ensuite deux années de philosophie, après lesquelles il entreprit un second cours de physique conforme à son objet, qui était de se livrer à son goût pour la chirurgie. Ce fut pour le satisfaire qu'il assista régulièrement aux démonstrations publiques et particulières d'anatomie, qu'il suivit les hôpitaux, qu'il accompagna les chirurgiens célèbres chez les malades, qu'il vit les opérations et les pansements. Il ne négligea pas les leçons des plus habiles professeurs en médecine de Montpellier: enfin toutes ses études, tous ses pas, toutes ses conversations tendirent à le mettre en état d'exercer un jour la chirurgie. — Il avait fait en peu de temps des progrès si rapides dans cet art que sa jeunesse était le seul obstacle à sa réception à la maîtrise. Son père demanda la dispense d'âge; on l'accorda au mérite du fils, qui, à dix-neuf ans, soutint avec éclat des examens rigoureux, et fut reçu chirurgien avec l'applaudissement de toute la ville de Montpellier. Chirac conseilla alors à son père de l'envoyer à Paris, où Mareschal, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu et depuis premier chirurgien du roi, le prit chez lui comme pensionnaire, et se fit un plaisir de communiquer ses lumières à un élève qu'il vit ensuite à son côté dans le poste le plus distingué du royaume. Lorsque La Peyronie se crut en état de reparaître dans sa patrie avec une sorte de célébrité, il y retourna, et débuta par donner chez lui des leçons particulières d'anatomie et de chirurgie. Il compta tous les étudiants de Montpellier au nombre de ses disciples, et se fit une réputation si brillante par ses leçons, qu'il fut choisi professeur public aux écoles de médecine; emploi dont il s'acquitta avec un égal succès. La place de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Montpellier vint ensuite à vaquer, et elle lui fut donnée; peu de temps après, il fut nommé chirurgien-major de l'armée envoyée sous les ordres du maréchal de Villars contre les rebelles des Cévennes. — La Peyronie se distingua dans tous ces emplois, mais il eut bientôt occasion de se signaler sous les yeux de Louis XIV. Le duc de Chaulnes était attaqué d'une fistule qui avait résisté aux soins de plusieurs chirurgiens. Chirac conseilla de faire venir La Peyronie, et le duc de Chaulnes fut guéri. Cette cure porta Louis XIV à charger MM. de Chaulnes et Chirac de ne rien épargner pour fixer La Peyronie dans Paris. Ce chirurgien eut beaucoup de peine à se rendre à cette proposition; mais le procédé du généreux convalescent leva tous les obstacles et détermina La Peyronie à faire ce qu'on demandait de lui. Le duc acheta à son insu une charge de chirurgien de la prévôté de Paris, qui l'agrégea à la communauté de Saint-Côme; et, peu de temps après, il lui fit avoir celle de chirurgien-major de la compagnie des Chevau-légers. Enfin on y ajouta encore la place de chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité. La Peyronie enseigna aussi l'anatomie à l'amphithéâtre de Saint-Côme et du Jardin-du-Roi en qualité de démonstrateur. — Tant de places le conduisaient à grands pas à la première. Dès l'an 1717, c'est-à-dire deux ans après son établissement à Paris, il fut nommé premier chirurgien du roi en survivance; et, ce qui est bien digne de remarque, ce fut Mareschal lui-même qui demanda que La Peyronie lui fût associé. Devenu titulaire de la charge de premier chirurgien en 1736, il reçut de Louis XV de nouvelles preuves que ses services lui étaient agréables. Ce prince lui avait déjà fait présent d'une charge de maître-d'hôtel de la reine, et lui avait donné des lettres de noblesse en 1721. Il le gratifia, en 1737, d'une pension de dix mille livres; et lorsqu'en

1738 il eut guéri M. le dauphin d'un dépôt considérable à la mâchoire inférieure, sa majesté lui en marqua sa satisfaction par le don d'une charge de gentilhomme ordinaire de sa chambre. — Le roi voulut ainsi ajouter des honneurs à ses bienfaits, mais La Peyronie n'était jaloux que des distinctions littéraires qu'on accorde à son art, et il eut la satisfaction de les recevoir. Il était depuis long-temps associé anatomiste de l'Académie des sciences de Montpellier; celle de Paris le réclama à son tour et le nomma à une place d'associé libre en 1732. L'Académie de l'institut de Bologne le mit aussi au nombre de ses membres. — Comme La Peyronie était également jaloux de tout ce qui pouvait contribuer à l'honneur de son art, il profita de sa faveur auprès du roi pour procurer à la chirurgie des distinctions qui animassent à la cultiver et à des établissements qui servissent à l'étendre. Il est celui de tous les chirurgiens français qui ait montré le plus de zèle et qui ait fait plus de dépense pour la perfection et les progrès de son art; c'est une gloire qui lui est propre et qu'il ne partage point; c'est un mérite qui lui est unique et personnel. On ne peut entendre le récit des choses que La Peyronie a faites pour l'illustration et la perfection de la chirurgie, sans être frappé d'étonnement et d'admiration. Il travailla d'abord de concert avec Mareschal, et, sur leurs représentations, le roi créa, en 1724, cinq démonstrateurs dans l'amphithéâtre de Saint-Côme. C'est encore à ces deux hommes célèbres qu'on doit l'idée d'une académie de chirurgie, qu'ils eurent la permission de former en 1731. Cette entreprise n'était pas aisée à exécuter, dit l'auteur de l'Eloge de M. Quesnay. Il s'agissait de rassembler les chirurgiens en un corps qui fût le dépôt des connaissance et le foyer des lumières. La Peyronie avait compris que dans la réunion des membres épars, l'émulation, mère des succès, animerait tous les académiciens; que l'expérience isolée de chaque praticien qui, dans le plus long exercice, ne peut produire qu'un petit nombre de faits souvent inexacts et mal observés, se comparant, se critiquant mutuellement, il en résulterait une théorie plus sûre, guide infaillible de la pratique. Cette idée, qui réunit aujourd'hui tous les suffrages, dut en son temps paraître bizarre et peut-être extravagante. Comment tirer la chirurgie de l'avilissement où elle se trouvait? Comment se flatter d'élever à l'état d'académiciens des gens dont quelques-uns savaient à peine lire, et qui étaient confondus dans une classe obscure d'artisans? Voilà ce que La Peyronie a osé concevoir et ce qu'il a exécuté. Il n'a cependant pu être le témoin de la perfection qu'on a donnée à l'établissement de l'Académie confirmé de la manière la plus authentique par des lettres patentes enregistrées au parlement; mais comme il prévoyait la solidité future de cet établissement qu'il avait tant à cœur, à sa mort arrivée à Versailles le 25 avril 1747, dans la soixante-dixième année de son âge; il légua à la communauté des chirurgiens de la capitale les deux tiers de ses biens, sa bibliothèque et sa terre de Marigny qui fut vendue au roi deux cent mille livres. Cet illustre citoyen légua aussi à la communauté des chirurgiens de Montpellier deux maisons qui lui appartenaient dans la grande rue de cette ville, avec cent mille livres pour y faire construire un amphithéâtre sur le modèle de celui de Paris. Il institua la même communauté légataire pour le tiers de ses biens. Tous ces legs renferment des clauses qui ne tendent qu'au bien public, à la perfection et aux progrès de la chirurgie. C'est autant par ces belles fondations, que par la supériorité de ses talents, que ce chirurgien a immortalisé son nom, qui ne cessera jamais d'être cher aux vrais amateurs de l'art important qu'il a tant illustré.

La Peyronie était aimable dans la société. Les agréments de son esprit, ses manières engageantes inspiraient aux malades la confiance et la gaieté si propres à accélérer la guérison. Ennemi du luxe et de l'ostentation, ses meubles, son train, ses équipages, tout annonçait la modestie et la simplicité. Il semblait fuir les dépenses étrangères au bien public. Il ne refusait jamais son ministère aux pauvres; il les voyait même par préférence, et sa main libérale leur prodiguait des secours de toute espèce. Sa maison, et surtout sa terre de Marigny, étaient l'asile de l'indigence et de l'infirmité. — Ce chirurgien n'a fait imprimer aucun ouvrage; ce qu'on a dit de lui se réduit à des mémoires et des observations qu'on trouve dans le Recueil des académies dont il était membre.

Apr. J.-C. 1679 *env.* — BRISSEAU (Pierre), docteur de la faculté de Montpellier, était de Paris. Il se fit inscrire au

collége des médecins de Tournay, le 13 juin 1677, et il jouit successivement des trois pensions que le magistrat de cette ville accorde, ou à l'ancienneté, ou au mérite de ses médecins. Il servit dans les hôpitaux de Louis XIV, tant à Mons qu'à Tournay, et lorsque le parlement de cette dernière ville fut transféré à Cambrai, après le siége des alliés en 1709, Brisseau se rendit à Douai, où il mourut le 10 septembre 1717, à l'âge de 86 ans. On a de lui : *Traité des mouvements sympathiques*. Valenciennes, 1682, in-12. Mons, 1692, in-12. — *Dissertation sur la saignée*. Tournay, 1692, in-12. — *Lettre à M. Fagon, premier médecin du roi, touchant une fontaine minérale découverte dans le diocèse de Tournay*. C'est celle de Saint-Amand. — *Nouvelles observations sur la cataracte*. Tournay, 1706, in-12. L'auteur doit être regardé comme un des premiers qui aient mis le siége de la cataracte dans le cristallin. Il envoya son ouvrage à Paris en 1705, et on refusa de l'approuver. Celui d'Antoine Maître-Jean, qui soutient la même opinion sur la cataracte, ne parut qu'en 1707; conséquemment Brisseau ne l'avait point vu lorsqu'il écrivit le sien, d'où il s'ensuit que c'est à tort qu'on a voulu faire honneur à celui-là de la publication d'une découverte dont celui-ci a le mérite de l'ancienneté sur lui—*Lettre touchant les remèdes secrets*. 1707. — *Suite des observations sur la cataracte*. Tournay, 1708, in-12. Cet ouvrage, et le premier qu'il a écrit sur cette matière, ont été publiés ensemble. Paris, 1709, in-12. En allemand, Berlin, 1743, in-8°.—Michel Brisseau, fils du précédent, naquit à Tournay, et fut enregistré au collége des médecins de cette ville le 10 de septembre 1696. Il passa ensuite à Douai, où il prit le bonnet de docteur, parvint à la chaire de professeur primaire de la faculté, et devint médecin des hôpitaux du roi. Il est mort dans le mois de mars 1743, et il a laissé des observations anatomiques imprimées à Douai en 1716, in-12, et depuis, avec l'*Anatomie chirurgicale* de Jean Palfin.

Apr. J.-C. 1680 *env.* — BRIGGS (Guillaume), médecin, natif de Norwich, qui, après avoir voyagé en différents pays, vint s'établir à Londres, où il se fit généralement estimer. Son mérite lui procura une place dans la Société royale, et sa science celle de médecin ordinaire du roi Guillaume III, ainsi que la direction de l'hôpital de Saint-Thomas dans Southwark. Il mourut généralement regretté le 4 septembre 1704, à l'âge de 62 ans. — Briggs a particulièrement étudié l'œil, et il en a tellement développé tous les replis, qu'il est le premier qui ait bien fait connaître les nerf optiques, la rétine et les conduits lymphatiques de cet organe. C'est à ce titre qu'il a passé pour un judicieux anatomiste et un scrutateur laborieux de la nature. Les ouvrages que nous avons de lui sont les dépositaires de ses recherches. L'un intitulé : *Ophthalmographia, sive, oculi ejusque partium descriptio anatomica*, a paru à Cambridge en 1675, in 8°; l'autre qui porte le titre de *Theoria visionis*, fut d'abord imprimé en anglais dans les Transactions philosophiques en 1682; mais comme l'auteur ne tarda pas à le mettre en latin, on en eut bientôt deux éditions en cette langue. Londres, 1685, in-8°, Leyde, 1686, in-12, avec son *Ophthalmographia*. Newton et d'autres savants ont fait de grands éloges de ces deux traités. On a encore un écrit en anglais de la façon de ce médecin, dans les Transactions philosophiques; il y rapporte deux cas singuliers par rapport à la vision. Il a aussi donné un Mémoire en latin, où il rend raison de l'état d'un jeune homme qui avait la vue bonne pendant le jour, mais qui ne voyait pas le soir.

Apr. J.-C. 1680 *env.*—CHARRIÈRE (Joseph de la), médecin et chirurgien de ce siècle, était d'Annecy en Savoie. Il demeura à Paris pendant plusieurs années, n'ayant d'autre objet que de se former dans la pratique de la médecine et de la chirurgie. Il fit assez de progrès dans l'une et dans l'autre, et retourna ensuite dans sa patrie, où il soutint, par ses talents, la réputation que ses ouvrages lui ont méritée. Il a écrit : *Traité des opérations de chirurgie*. Paris, 1690, 1692, 1706, 1721, 1727, in-12. En allemand, 1700, in-8°. En anglais, Londres, 1705, in-8°. Jean-Daniel Schlichting a mis ce traité en hollandais, avec une préface de sa façon. L'auteur donne la théorie de chaque maladie, avant que de parler de l'opération qu'il convient de pratiquer pour la guérir ; mais il entre dans si peu de détails sur la méthode d'opérer, que son ouvrage n'est plus rien aujourd'hui en comparaison de ceux que nous avons sur cette matière. — *Anatomie nouvelle de la tête de l'homme*. Pa-

ris, 1703, in-12. Il s'étend sur le mécanisme du mouvement musculaire et sur les sens; il traite de la structure des os et des phénomènes de la salive; il décrit les os de la tête et le cerveau; mais on remarque visiblement que tout ce qu'il dit est d'emprunt. Il a copié Vieussens dans la description des nerfs, et pour le reste, il a répété ce qu'il avait entendu de ses maîtres ou lu dans les ouvrages des anatomistes les plus célèbres.

Ap. J.-C 1680 *env.*—WOOLHOUSE (Jean-Thomas), oculiste de Guillaume III, roi de la Grande-Bretagne, était de Londres, où il naquit dans une famille noble. Paris fut le théâtre qu'il choisit pour y déployer ses talents. Il dit lui-même qu'il y avait vingt-sept ans qu'il travaillait dans cette ville, lorsqu'il y publia, en 1711, un écrit contenant ses *Expériences de différentes opérations manuelles et des guérisons qu'il a pratiquées aux yeux.* Cet ouvrage fut mis en latin sous le titre de *Quadraginta circiter operationes chirurgicæ, quas oculis laborantibus administrat, docetque in collegio vulgo dicto de l'*Ave Maria, *juxta ecclesiam parochialem Sancti Stephani de Monte, in universitate Pariensi. Francofurti*, 1719, in-8°. —Woolhouse eut de vives disputes sur la cataracte avec Laurent Heister, et il publia à ce sujet quelques *Dissertations sur la cataracte et le glaucome de quelques modernes, et principalement de MM. Brisseau, Antoine et Heister.* Ce recueil, qui parut à Offenbach en 1717, in-8°, fut mis en latin par Christophe Le Cerf. L'édition est de Francfort, 1719, même format, sous ce titre : *Dissertationes de cataracta et glaucomate contra systema Brissæi, Antonii, Heister et aliorum.* Il n'est point de moyens que l'auteur n'emploie pour étayer son opinion sur la cataracte membraneuse; mais il ne s'est point fait beaucoup de partisans. Ses autres ouvrages sont : *Catalogue d'instruments pour les opérations des yeux.* Paris, 1696, in-8°.— *Observations critiques sur un livre imprimé en Angleterre.* Londres, 1713, in-8°. Et quelques mémoires dans le Journal de Trévoux, dans celui des Savants, et dans le Mercure de France. Ce sont tout autant d'écrits polémiques contre Brisseau, Heister, Coward, Winstow Saint-Yves et Morand ; car Woolhouse n'avait point l'avantage de penser, sur bien des points, de la même façon que ces habiles maîtres. *Treatise of the cataract and glaucoma.* Londres, 1745, in-8°. C'est l'ouvrage d'un de ses élèves.

Apr. J.-C. 1680 *env.*— AMANRICH (Cyr) naquit à Pia, village du Roussillon à une lieue de Perpignan. Ce fut dans cette ville qu'il étudia la philosophie et la médecine, et qu'il reçut le bonnet de docteur en cette dernière science, le 13 février 1676 ; il s'y fixa même et continua d'y faire sa profession jusqu'à la mort. — On ne peut s'empêcher de rappeler ici une anecdote qui fait l'éloge de ce médecin, mais qui fait encore plus d'honneur à celui qui a reconnu publiquement le mérite d'un de ses confrères. Je la tire de la Bibliothèque littéraire, historique et critique de M. Carrère, dont le parent, Joseph Carrère, a épousé, en 1707, la fille d'Amanrich. « Chicoyneau, chancelier de l'université de » Montpellier, appelé à Perpignan, en » 1695, auprès de M. de Montmort, évê- » que de cette ville, fut scandalisé de la » manière simple et singulière, on peut » même dire ridicule, dont Amanrich » était habillé ; on eut beaucoup de peine » à l'engager à consulter avec lui ; mais » après l'avoir entendu, il se rendit au- » près du malade pour lui annoncer son » départ, en ajoutant : *Vous n'avez plus* » *besoin de moi, j'ai trouvé mon maî-* » *tre.* » De pareils aveux sont aujourd'hui fort rares. — L'exercice de la médecine n'empêcha pas Amanrich de se livrer aux fonctions de la régence. Il se rendit, en 1700, aux sollicitations des consuls de Perpignan, et se chargea de remplir une chaire de médecine dans l'université de cette ville ; mais il la quitta en 1708 pour la faire passer à Jacques Amanrich, son fils aîné. Il se retira, vers 1720, à la campagne ; il cherchait un repos dont il ne jouit pas long-temps. Comme il ne put se refuser aux sollicitations de ses concitoyens, il revint à Perpignan, où il termina sa carrière en 1728, après avoir eu la douleur de voir mourir son fils Jacques, en 1723. Cyr Amanrich, le second de ses fils, reçut le bonnet de docteur en médecine à Toulouse, le 8 juillet 1709, fut agrégé à la faculté de Perpignan en 1710, et mourut dans cette ville le 17 octobre 1768. Il se rendit fameux, dans le Roussillon, par son opiniâtreté à nier la circulation du sang. On a quelques opuscules de la façon d'Amanrich le père :

Medicus in conspectu magnatum ex-

tollendus. Perpiniani, 1702, in-4°. C'est un discours prononcé en 1701, à l'ouverture des écoles.—*Programma de insania circulationis et circulatorum. Ibidem*, 1705, in 8°. — *Disquisitiones de universa medicina. Ibidem*, 1706, in-4°. C'est une dissertation académique soutenue, en 1706, dans les écoles de Perpignan, sous sa présidence, par Jacques Amanrich, son fils, et Joseph Carrère, qui devint son gendre l'année suivante.

Apr. J.-C. 1680 *env.*—LESCOT (Simon), chirurgien de Saint-Côme dans le dix-septième siècle, était de Paris. Quoiqu'il n'eût fait aucune étude d'humanités, son esprit propre pour les sciences et les arts, se développa tellement avec l'âge, qu'il fit de grands progrès dans la philosophie de Descartes et les mécaniques. Il s'appliqua ensuite à l'anatomie et passa bientôt pour un des plus habiles dissecteurs de son temps. Ce fut lui qui introduisit en France l'art des injections avec les liqueurs et la cire colorée, dont Swammerdam s'était déjà servi avec succès. Il démontra ainsi la distribution des artères, des veines et des autres vaisseaux du corps humain. Ses talents dans l'anatomie le rendirent non-seulement un des meilleurs opérateurs de son temps, mais ils l'éclairèrent assez pour l'engager à se charger des cures les plus difficiles et les plus douteuses. Il se fit même une telle réputation par les succès qui couronnèrent la plupart de ces cures, que la ville de Gênes lui offrit des appointements considérables pour qu'il vînt prendre soin de son grand hôpital. Il s'en chargea; mais les fatigues que lui occasionna le nombre des blessés au temps du bombardement de Gênes par les Français en 1684, altérèrent tellement sa santé, qu'il survécut peu d'années au désastre de cette ville, et mourut le 7 du mois de septembre 1690. M. Portal dit qu'on n'a d'autre ouvrage de ce chirurgien qu'une dissertation sur la myologie qu'on trouve dans le *Regnum animale* d'Emmanuel Konig, imprimé à Bâle en 1682 et en 1698, in-4°. Si cette dissertation est aussi mauvaise que l'auteur de l'Histoire de l'anatomie et de la chirurgie l'assure, elle dépare le recueil de Konig, qui, suivant le même auteur, est très-estimé des connaisseurs.

Ap. J.-C. 1680 *env.*—MAITRE JEAN (Antoine), chirurgien-juré du roi à Méry-sur-Seine, et correspondant de l'Académie des sciences de Paris, s'était formé dans cette capitale, sous Dionis et Méry; il se fit de la réputation par ses succès dans le traitement des maladies de l'œil. La description de cet organe, que l'on trouve au commencement de son ouvrage, fait voir qu'il n'avait rien négligé pour en découvrir la structure. Mais comme il étudia également l'œil malade, il entra dans les plus grands détails sur cet organe. Il parvint à démontrer que le siége de la cataracte n'est point dans la membrane de l'œil, et que c'est uniquement de l'opacité du cristallin que cette maladie dépend. Voici les titres des ouvrages de Maître-Jean. *Traité des maladies de l'œil et des remèdes propres pour leur guérison*. Troyes, 1707, in-4°; 1722, in-8°. Paris, 1741, in-12. En flamand, par Pulfin. Leyde, 1714, in-4°. En allemand. Nuremberg, 1725, in-8°. — *Observations sur la formation du poulet*. Paris, 1722, in-12, avec des figures dessinées par l'auteur. Son opinion est que la femelle des animaux quelconques fournit le germe de l'embryon et que le mâle ne fait que lui donner l'action d'où la vie dépend.

Ap. J.-C. 1680 *env.*—HÉROGUELLE (François DE), médecin, natif d'Arras, fut inscrit dans le registre du collége de Tournay le 25 octobre 1680. Il s'est non-seulement distingué par les soins qu'il se donna pour mettre en vogue les eaux de Saint-Amand; mais il s'est encore fait connaître par ses observations sur les eaux minérales de Marimont dans le Hainaut, et sur les eaux du Saulsoir, à la distance d'une demi-lieue de Tournay, au pied de l'abbaye des dames de ce nom. Héroguelle alla s'établir à Saint-Amand, où il mourut fort regretté. Ses ouvrages sur les eaux de cet endroit sont intitulés: *Anatomie des eaux minérales de Saint-Amand*. Tournay, 1685, in-8°. — *La Fontaine minérale de Saint-Amand triomphante par les arcanes ou plus rares secrets de la médecine*. Valenciennes, 1691 et 1699, in-12. Les incommodités du séjour rendent ces eaux moins célèbres qu'elles ne devraient l'être. — Héroguelle et Brisseau, le père, ne sont pas les seuls qui ont écrit sur les eaux minérales de Saint-Amand. Mignot, médecin des hôpitaux du roi à Mons, a donné un traité de ces eaux, imprimé à Valenciennes en 1700. Pithoys a publié un journal de ce qui s'est passé de plus particulier à Saint-Amand en 1700; il

parut la même année à Valenciennes. Brassard, médecin et directeur des eaux, a composé un traité imprimé à Lille en 1714. M. Morand a lu en 1743, dans une séance de l'Académie royale des sciences à Paris, un mémoire que cette compagnie a fait insérer dans ses Recueils. M. Goffe, médecin de l'hôpital royal militaire de Saint-Amand, a publié des observations imprimées à Douai en 1650. M. Bouquié, chirurgien en chef du même hôpital, a donné un essai physique sur ces eaux qui a paru à Lille en 1750. Enfin M. Desmilleville, médecin des hôpitaux du roi à Lille et intendant des eaux de Saint-Amand, a fait imprimer, en 1768, à Valenciennes, un essai historique et analytique des eaux et des boues de Saint-Amand. La célébrité des eaux de cette petite ville, qui est dans la Flandre française, date du milieu du siècle passé, par la guérison de l'archiduc Léopold, gouverneur général des Pays-Bas, qui les prit avec tout le succès possible.

Apr. J.-C. 1680.—JUNCKER (Jean) naquit le 3 juin 1680, à Londorf, bourg de la haute Hesse, près de Giessen. Il reçut, en 1718, le bonnet de docteur en médecine à Hall, où il professa dans la suite avec beaucoup de célébrité, et se distingua dans la charge de médecin de l'hôpital. Il mourut dans cette ville le 25 octobre 1759, et laissa un fils, Frédéric-Christian, qui a aussi enseigné la médecine dans la même université. Juncker le père est auteur de plusieurs ouvrages qui ont mérité l'estime publique. *Conspectus medicinæ theoretico-practicæ tabulis* 137 *omnes primarios morbos, methodo Stahlianâ tractandos, exhibens. Halæ*, 1718, in 4°. *Ibidem*, 1724, in-4°, avec une préface de la façon de Stahl.—*Conspectus chirurgiæ, tam medicæ methodo Stahliana conscriptæ, quam instrumentalis recentissimorum ductu collectæ, quæ singulæ tabulis* 105 *exhibentur. Halæ*, 1721, in-4°. C'est plus par le choix des ouvrages qu'il a consultés, que par ses propres remarques, que l'auteur a rendu ce recueil intéressant.—*Conspectus formularum medicarum, exhibens tabulis* 16 *tam methodum rationalem, quam remediorum specimina, ex praxi Stahliana potissimum desumpta et therapeiæ generalia ccommodata. Halæ*, 1723, in-4°.— *Conspectus therapeiæ generalis, cum notis in materiam medicam, tabulis* 20 *methodo Stahliana conscriptus. Halæ*, 1725, in-4°.—*Conspectus chymiæ theoretico-practicæ in forma tabularum repræsentatus, in quibus physica, præsertim subterranea, et corporum naturalium principia, habitus inter se, proprietates, vires et usus, itemque præcipua chymiæ, pharmaceuticæ et mechanicæ fundamenta a dogmatibus Becheri et Stahlii potissimum explicantur, eorumdemque et aliorum celebrium chymicorum experimentis stabiliuntur. Tomus prior. Halæ*, 1730, in-4°. L'auteur promet dans sa préface un second volume, dans lequel il se propose de traiter des soufres, des sels acides, alcalins et neutres, etc. Il paraît qu'il a tenu parole, car on annonce deux volumes de cet ouvrage, dans le Catalogue de la bibliothèque de Falconet. — *Conspectus physiologiæ. Halæ*, 1735, in-4°. Ce n'est qu'une compilation, mais faite avec choix et méthode : l'auteur y donne une idée succincte de la physique du corps humain. On a encore plusieurs thèses intéressantes de la façon de Juncker.

Ap. J.-C. 1680 *env.*—FELIX (Charles-François), fils aîné de François Félix de Tassy, premier chirurgien de Louis XIV, naquit à Paris dans le milieu du dix-septième siècle. Son père se chargea lui-même de son éducation médicale, et guida les premiers pas qu'il fit dans la carrière de la chirurgie. Félix se montra digne de son maître par l'étendue de ses connaissances, la réputation brillante qu'il acquit, et les postes éminents qu'il occupa : il fut prévôt de la communauté de Saint-Côme, et succéda à son père dans la charge de premier chirurgien du roi. Si les faveurs de la cour, si l'estime des courtisans étaient constamment inséparables du vrai mérite, on n'aurait point à douter aujourd'hui que Félix ait dû des places à ses talents ; mais l'hommage des contemporains est un titre insuffisant pour justifier aux yeux de la postérité la célébrité dont cet homme a joui de son vivant, et c'est pourtant le seul que Félix puisse offrir. Néanmoins, on ne peut se dissimuler qu'il montra une grande habileté à l'occasion d'une fistule à l'anus dont Louis XIV fut atteint. On avait appelé les chirurgiens les plus célèbres, et aucun ne connaissait et ne pouvait pratiquer l'opération applicable à cette maladie, quoique Celse et Paul d'Egine, après lui, en eussent fait mention, et que Jean Arden, chirurgien

anglais du quatorzième siècle, la traitât déjà par l'incision et la ligature. On fit des essais; et Félix, qui s'était exercé pendant deux mois, entreprit enfin d'opérer le roi. Il le fit avec un plein succès, le 21 novembre 1687. Cet habile chirurgien mourut le 25 mai 1703, âgé d'environ cinquante ans. (*Biographie médicale.*)

Apr. J.-C. 1681. — SANTORINI (Jean-Dominique), professeur de médecine et démonstrateur d'anatomie dans l'école de Venise, s'est distingué au commencement de ce siècle par plusieurs découvertes. Haller, qui en parle comme d'un homme également infatigable et ingénieux, serait tenté de se plaindre de l'industrie trop clairvoyante de ce médecin, si l'excès d'adresse était un défaut en anatomie. Il a poussé ses recherches sur les muscles à un point, auquel les plus habiles disséeteurs modernes n'ont pu atteindre; il est même entré dans des détails si circonstanciés, que plusieurs anatomistes les ont regardés comme minutieux. Santorini ne s'est point borné à la myologie. Curieux d'apprécier les travaux d'autrui et de les confronter avec les siens, il a fait tout à la fois usage de la profondeur de son érudition et du rare talent de bien observer, dans l'exposition anatomique du cerveau, des nerfs, des glandes lacrymales, du nez, du larynx, des viscères contenus dans la poitrine et le bas-ventre, des organes de la génération dans les deux sexes. C'est dans ses observations qu'on trouve tous ces détails intéressants, qu'il a enrichis de trois planches extrêmement bien faites; Haller les appelle *minutas*, *doctas et divites*. Voici les titres des ouvrages de Santorini.

Opuscula medica de structura et motu fibræ, *de nutritione animali*, *de hæmorrhoïdibus*, *de catameniis. Venetiis*, 1715, 1740, in-8°. *Roterodami*, 1719, in-8°. On les trouve encore à la fin de presque tous les recueils des ouvrages de Baglivi. Disciple de Malpighi, de Bellini et de Delphini, notre auteur composa ses Opuscules avant l'âge de vingt-cinq ans, et donna par là une preuve publique des progrès qu'il avait faits sous ces habiles maîtres. — *Observationes anatomicæ. Venetiis*, 1724, in-4°. *Lugduni Batavorum*, 1739, in-4°. Il y a encore plusieurs éditions italiennes. — *Istoria d'un feto estratto delle parti deretane.* Venise, 1727, in-4°. Il s'agit de l'extraction d'un fœtus par l'anus.

Après J.-C. 1681 *env.* — STORCK (Antoine), docteur de la faculté de médecine en l'université de Vienne, conseiller premier médecin de Sa Majesté impériale et royale apostolique, Marie-Thérèse, glorieusement régnante, président et directeur de la faculté de Vienne, s'est fait beaucoup de réputation dans toute l'Europe, après le milieu de ce siècle. Déjà répandu dans la capitale de l'Autriche par ses talents et ses succès dans la pratique, il avait mérité l'estime du célèbre Van-Swieten, à qui il a succédé, lorsqu'il se fit connaître dans le monde médical par ses ouvrages. Ils traitent principalement des remèdes tirés des plantes vénéneuses, qu'il propose pour la cure des maladies les plus rebelles à la méthode ordinaire. — La ciguë, la pomme épineuse, la jusquiame, l'aconit, le colchique d'automne sont les plantes qu'il a soumises à l'examen le plus scrupuleux pour en reconnaître les propriétés. Il a proposé ses expériences au public avec la modestie d'un vrai savant, ainsi qu'avec toute l'attention d'un médecin observateur; mais elles n'ont pas été également bien reçues de toute part. Les uns, emportés par le préjugé, ont d'abord condamné ces remèdes sans vouloir examiner les expériences qui déposaient en leur faveur; les autres, trop servilement attachés aux opinions de l'auteur, ont prôné ces médicaments avec une sorte d'enthousiasme qui ne permet pas toujours d'apprécier les choses avec justesse: la plupart se sont ainsi éloignés du but salutaire auquel visaient les efforts du laborieux Storck. Ce médecin ne demandait que des expériences faites avec ordre et méthode, et qui fussent capables de constater ou d'infirmer les siennes; mais la manière dont ses remèdes avaient été reçus par certaines personnes et administrés par d'autres, ne manqua pas de les jeter dans une sorte de discrédit. Ce fut alors qu'il se chargea lui-même du soin de multiplier les faits, et il en communiqua bientôt le résultat au public dans les nouveaux traités qu'il mit au jour. Parmi les expériences dont il suit le fil, il y en a de décisives: répétées ailleurs, elles n'ont pas été également heureuses. La ciguë, surtout, n'a point eu de succès brillants dans nos provinces, malgré la précaution de ne se servir que de l'extrait préparé à

Vienne. L'oxymel colchique a mieux réussi. Mais, quels qu'aient été les effets des différents remèdes que ce médecin a publiés, on doit toujours lui savoir gré de tout ce qu'il a fait pour enrichir la matière médicale, et fournir des armes contre les maladies les plus rebelles. C'est ce qu'il a eu en vue, en publiant les ouvrages suivants :

Annus medicus, quo sistuntur observationes circa morbos acutos et chronicos. Vindobonæ, 1759, in-8°. Il y rend un compte exact des maladies qu'il avait eu à traiter dans l'hôpital confié à ses soins. M. Colin a continué ce travail utile. — *Libellus, quo demonstratur cicutam non solum usu interno tutissime adhiberi, sed et esse simul remedium in multis morbis. Ibidem*, 1760, in-8°. En français, Paris, 1761, in-12. Vienne, 1761, in-12, par M. Colin, médecin de cette ville. En allemand, Vienne, 1761, in-8°. Dresde, 1762, in-8°. — *Annus medicus secundus, quo sistuntur observationes circa morbos acutos et chronicos. Vindobonæ*, 1761, in-8°. Ce qui a paru ensuite sur cette matière est dû à M. Colin, qui a suivi les malades de l'hôpital auquel M. Storek était préposé avant lui. — —*Libellus secundus de cicuta. Ibidem*, 1761, in-8°. — *Supplementum necessarium de cicuta. Ibidem*, 1761, in-8°. Ces deux ouvrages ont aussi été mis en français. Paris, 1762, in-12.—*Experimenta et observationes circa usum internum stramonii, hyosciami et aconiti. Vindobonæ*, 1652, in-8°. En français, Paris, 1763, in-12, avec figures, par M. Le Bègue de Presle. — *Libellus quo demonstratur colchici autumnalis radicem, non solum tuto posse exhiberi hominibus, sed et ejus usu interno curari quandoque morbos difficillimos. Vindobonæ*, 1763, in-8°. En allemand, Zurich, 1763, in-8°. En français, par M. Le Bègue de Presle. Paris, 1764, in-12, avec des additions tirées de Locher et de De Haen. — *Libellus quo continuantur experimenta et observationes circa sua nova medicamenta. Vindobonæ*, 1765, in-8°. — *De usu medico pulsatillæ nigricantis. Ibidem*, 1771, in-8°. En allemand, Nuremberg, 1771, in-8°.—*Instituta facultatis medicæ Vindobonensis. Viennæ*, 1775, in-8°.

Apr. J.-C. 1681.—BIANCHI (Jean-Baptiste) naquit à Turin, le 12 de septembre 1681, dans une famille patricienne, originaire de Milan. Son aïeul maternel, François Peghini, prit soin de son éducation ; et comme il lui remarqua un goût décidé pour l'étude, il soutint ces belles dispositions par tout ce qui pouvait encourager son élève. Bianchi correspondit avec tant d'ardeur aux peines qu'on se donna pour le pousser dans les sciences, qu'avant d'avoir atteint sa quinzième année il soutint des thèses publiques sur les points les plus difficiles de la philosophie. Il passa ensuite aux écoles de médecine ; et comme il continua d'y faire des progrès aussi rapides, il fut reçu docteur à l'âge de dix-sept ans. Sa jeunesse devait naturellement l'exclure de tous les emplois d'importance, mais la précocité de ses talents l'emporta sur son âge ; et peu de temps après sa promotion au doctorat, on ne balança pas à lui confier la direction des hôpitaux de la ville de Turin. Il remplit cette charge avec autant de gloire que de succès ; et comme il savait que l'ouverture des cadavres éclaire le praticien sur le siége et les causes des maladies, il ne manquait aucune occasion de s'instruire à cette école : il poussait même ses dissections au delà de ce point de vue, et voulait encore pénétrer jusque dans les replis les plus cachés de la structure du corps humain. Sa dextérité et ses découvertes lui firent un tel nom dans Turin, que les médecins et les chirurgiens de cette ville l'engagèrent à faire jusqu'à treize cours publics d'anatomie, et que le roi de Sardaigne lui fit bâtir en 1715 un amphithéâtre très-commode, où il continua ses démonstrations. En 1718, on chargea encore Bianchi d'enseigner publiquement les institutes de son art, et pendant les années suivantes il donna successivement des leçons sur la philosophie, l'anatomie, la pharmacie galénique, la chimie, et enfin sur la pratique médicinale. C'est à l'étendue de ses talents qu'il dut sa réception dans les académies *degl' Innominati*, *degl' Intrepidi* et des Curieux de la nature. L'université de Bologne lui fit non-seulement l'honneur de l'agréger à son corps, mais elle l'invita en 1720 à venir occuper la chaire de médecine théorique dans ses écoles. Victor-Amédée II, qui avait conçu le dessein de rétablir l'université de sa capitale dans son ancienne splendeur, arrêta l'effet des sollicitations pressantes qu'on faisait à Bianchi, en le nommant à la première chaire d'anatomie. Le nouveau professeur entra si bien dans

les vues de son prince, qu'il contribua plus que personne à rendre l'université de Turin florissante ; il y fut considéré jusqu'à sa mort, arrivée le 20 janvier 1761. On a de lui plusieurs ouvrages, sur lesquels le célèbre Morgagni a exercé sa critique dans les cinq derniers Adversaires anatomiques qu'il a publiés. Les écrits de notre auteur sont intitulés :

Historia hepatica, seu, de hepatis structura, usibus et morbis. Augustæ Taurinorum, 1710, in-8°; 1716, in-4°. *Genevæ*, 1725, 2 vol. in-4°, avec figures et six discours anatomiques. Cet ouvrage est un de ceux que Morgagni a soumis à sa censure dans deux lettres, où il relève les erreurs de Bianchi. — *Ductus lacrymales novi, eorum anatome, usus, morbi, curationes. Taurini*, 1715, *Leidæ*, 1723, in-8°. Morgagni a encore critiqué ce traité. — *De naturali in humano corpore, vitiosa, morbosaque generatione historia. Ibidem*, 1741, in-8°, avec figures. C'est l'histoire de l'homme depuis l'œuf avant sa fécondation, jusqu'à la mi-grossesse. Il est partisan du système des ovaristes, et il suppose le germe du fœtus préexistant à l'imprégnation. On trouve dans cet ouvrage plusieurs observations qui viennent à l'appui de cette opinion, et quelques autres touchant les vers du corps humain. — *De lacteorum vasorum positionibus et fabrica. Taurini*, 1743, in-4°. — *Storia del mostro di due corpi che nacque sul pavese*. Turin, 1749, in-8°. Il y parle savamment de plusieurs enfants nés avec une conformation monstrueuse. — *Lettera sul insensibilita*. Turin, 1755, in-8°. Il y attaque le système de M. de Haller sur les parties sensibles. Celui-ci en prit occasion de censurer notre auteur avec autant de vivacité que Morgagni l'avait fait à d'autres sujets. Il lui reproche d'abord de n'avoir presque rien vu par lui-même et de s'être fié à une main étrangère pour les expériences qu'il rapporte ; il lui reproche encore d'avoir annoncé la découverte de quelques parties du corps humain, que les anatomistes les plus éclairés n'ont pu retrouver, quelques soins qu'ils eussent pris en les cherchant après lui. — Mais ce ne sont pas là tous les écrits de Bianchi. On a quelques dissertations de sa façon dans le Théâtre anatomique de Manget, et dans la Bibliothèque des écrivains en médecine du même auteur il est fait mention de plusieurs ouvrages qui étaient prêts à être mis sous presse. Tels sont les suivants : *Dissertationes anatomicæ duodecim. De pulsuum intermittentium causis*, avec figures. *De miliari eruptione. De humanis vermibus*, avec figures. *De fœtu taurinensi, molli et succoso, quindecim annis in ventre matris gestato. De mammis et genitalibus mulieribus*, avec figures. On trouve dans le théâtre anatomique : *De genuina duræ matris fabrica*, avec figures. *De insertione ilei in colon*, avec de nouvelles figures. *De musculis urinariæ vesicæ*, avec de nouvelles figures. *Problemata theoretico-practica. Castigationes explicationum ad tabulas Eustachii.* On a publié à Turin, en 1757, une collection de cinquante-quatre planches qui contiennent 270 figures anatomiques ; et c'est aux soins de l'infatigable Bianchi que l'on est redevable de ce précieux don qu'il a consacré à la médecine. L'assiduité opiniâtre, les connaissances profondes, le goût, le choix, les dépenses qu'a exigés un pareil ouvrage ont mérité à son auteur la reconnaissance la plus grande de la part du public. Les observations qu'on y trouve sont nouvelles et instructives, les figures y sont dessinées avec beaucoup d'élégance et de précision ; elles sont nombreuses, sans être confuses ; faites avec beaucoup d'art, sans trop d'ornements ; en un mot, on y voit la nature. Bianchi a réuni dans cet ouvrage les avantages de l'anatomie avec ceux de la pratique, et il a fait voir que ces deux objets étaient inséparables quand on voulait parvenir à être grand médecin.

Apr. J.-C. 1682. — SILVA (Jean-Baptiste) naquit à Bordeaux, le 13 janvier 1682, d'un père qui exerça la médecine avec distinction pendant plus de soixante ans, et qui lui inspira le goût de son état. Le jeune Silva alla se mettre sur les bancs de la faculté de Montpellier, et il y prit le bonnet de docteur à l'âge de 19 ans. Il s'était principalement attaché à Chirac, qui lui accorda son estime et devint dans la suite son protecteur. Ce fut à Paris qu'il ressentit les effets des bons offices de son ancien professeur. Silva n'avait point tardé à passer dans la capitale, où il épousa, en 1710, Marie-Madelaine Prévost, fille d'un riche procureur au Châtelet, chez qui il demeurait ; et ce mariage le décida à s'y fixer. Il recommença un nouveau cours dans les écoles de la faculté de Paris, et il y fut reçu au doctorat en 1712. Helvétius le père,

contribua à le faire connaître dans cette ville; comme il l'estimait beaucoup, il se déchargea quelquefois sur lui d'une partie des affaires dont il était accablé. Plusieurs cures importantes achevèrent de le mettre en réputation, et il fut recherché dans les maisons les plus distinguées. En 1721, il intervint à plusieurs consultations au sujet de la maladie du roi; et comme ses conseils avaient réussi, il n'eut pas de peine à obtenir l'agrément de ce prince, en 1724, pour la place de médecin consultant, vacante par la démission de M. Boudin. Son nom passa bientôt dans les pays étrangers. Il fit le voyage de Munich pour l'électeur Charles-Albert, qui fut depuis empereur. En 1738, la czarine Anne lui fit proposer la place de son premier médecin avec des avantages considérables; mais Silva ne voulut pas abandonner le pays à qui il devait sa naissance, sa réputation et sa fortune, on pourrait ajouter des honneurs, car Louis XV lui accorda, en la même année 1738, des lettres de noblesse pour lui et sa postérité. Il était premier médecin de Louis-Henri de Bourbon, prince de Condé, lorsqu'il mourut à Paris le 19 août 1742, à l'âge de 61 ans. — Silva laissa des biens assez considérables à ses enfants et quelques écrits au public. Le plus recherché de ses ouvrages est intitulé :

Traité de l'usage de différentes sortes de saignées, principalement de celle du pied. Paris, 1727, deux volumes in-12. Amsterdam, 1729, deux volumes in-12. Le but de l'auteur est de faire voir qu'on doit pratiquer la saignée révulsive dans la partie éloignée de celle qui est affectée : au pied, si c'est la tête; au bras, si c'est le bas-ventre. Il n'admet la saignée de la jugulaire, qu'après qu'on a diminué la masse du sang par d'autres saignées. Pour la dérivation, il la condamne absolument. Il soutient d'ailleurs que les artères ne sont coniques que tout autant qu'elles sont considérées chacune en particulier; mais qu'elles ne le sont pas dans leur ensemble, puisque la somme des calibres de différentes ramifications d'un tronc artériel est toujours plus grande que le calibre de ce tronc. Keill avait déjà fait cette remarque. — C'est dans cet ouvrage qu'il attaque celui que Philippe Hecquet a publié sous le titre d'*Observations sur la saignée du pied;* mais quoiqu'il ait eu la gloire d'avoir victorieusement combattu cet auteur, Chevalier et Quesnay ont trouvé matière à quelques réflexions critiques sur son propre traité. Tout ce qu'on en a dit, n'a cependant donné aucune atteinte à la célébrité de Silva; il était au-dessus de son livre, c'était un de ces médecins que Molière n'eût pu ni osé rendre ridicules. M. Portal dit qu'il était doux, affable, autant attaché à l'intérêt public qu'au sien. Les médecins eurent en lui un ami tendre et généreux, aussi porté à profiter de leurs conseils, qu'à leur communiquer son avis sur les cas difficiles de la pratique. — Depuis la mort de Silva, ses *Dissertations et consultations médicinales* ont été publiées à Paris par M. Bruhier, docteur en médecine. L'édition est de 1744, en deux volumes in-12.

Apr. J.-C. 1682. — MUYS (Wyer-Guillaume) naquit à Steenwyk, dans l'Overyssel, le 5 janvier 1682, de Jean Muys, docteur en médecine, et de Marie Schulting, fille d'un bourguemestre de ce lieu. Il commença ses humanités dans sa patrie et alla les continuer, pendant trois ans, au collége de Kempen dans la même province. Isaac Muys, son frère aîné, l'appela alors à Vollenhove et lui donna, pendant deux ans, des principes de géométrie, de médecine et d'algèbre. Il n'avait que seize ans lorsqu'il sortit de la maison de son frère pour se rendre à Leyde, où il fit son cours de philosophie sous de Volder et Senguerdius; il passa ensuite aux écoles de médecine, et suivit les leçons des professeurs Bidloo, Dekkers et Hotton. De Leyde, il alla à Utrecht dans l'intention d'y demander le bonnet de docteur qu'il reçut au mois d'octobre 1701. Comme il n'était point fort à l'aise du côté de la fortune, il s'empressa de voir des malades, d'abord à Steenwyk et ensuite à Arnhem, ce qu'il fit avec un succès dont il avait besoin pour vivre convenablement pour son état. En 1707, les censeurs de l'académie de Groningue lui offrirent la chaire de philosophie et de mathématiques, qui vaquait par le départ du célèbre Jean-Bernoulli; mais les démêlés qui divisaient le magistrat de cette ville et celui des Ommelandes, arrêtèrent l'effet de ces offres et laissèrent Muys sans emploi. Il réussit mieux du côté de l'académie de Franeker, où il fut appelé, dans le mois de mars 1709, pour remplacer Bernard Fullenius en qualité de professeur des mathématiques. Il prit possession de cette chaire le 13 août 1711 et, le 4 novembre de l'année suivante, on lui en donna en-

core une de médecine, qu'il quitta en 1720 pour celle de chimie. Enfin, en 1726, il passa à la charge de professeur de botanique, à laquelle est attachée l'inspection du Jardin des plantes. A ces emplois, la maison d'Orange avait encore ajouté celui de conseiller médecin ; et quoiqu'il ne fût demandé qu'assez rarement pour en exercer les fonctions, il ne laissa pas de jouir de gros appointements pendant toute sa vie. — Ce médecin avait à peine atteint l'âge de 62 ans, lorsqu'une maladie de quelques semaines l'enleva de ce monde le 19 avril 1744. Herman Venema, professeur en théologie, prononça son oraison funèbre le 22 mai suivant. Muys fut cinq fois recteur de l'université de Franeker, et il était de la Société royale de Berlin depuis le mois de septembre 1709. On a de lui :

Oratio de usu matheseos in perficiendo ingenio et judicio. Franequeræ. 1711, in-folio. — *Elementa physices methodo mathematica demonstrata, quibus accedunt dissertationes duæ : prior, de causa soliditatis corporum : posterior, de causa resistentiæ fluidorum. Amstelodami*, 1711, in-4°. — *Oratio inauguralis de theoriæ usu, atque recta illam excolendi ratione. Franequeræ*, 1714, in-folio. — *Dissertatio et observationes de salis ammoniaci præclaro ad febres intermittentes usu. Franequeræ*, 1716, in-4°. — *Disputationes duæ, de materia luminis seu ignis, caloris et lucis natura. Ibidem*, 1721, 1722, in-4°. — *Investigatio fabricæ quæ in partibus musculos componentibus exstat. Lugduni Batavorum*, 1738, 1741, 1751, in-4°, avec trois planches dessinées par l'auteur. C'est par le travail le plus opiniâtre qu'il est venu à bout de former une compilation de tout ce qui avait été dit sur la fibre musculaire, et qu'il a donné le recueil des expériences faites à ce sujet. Il y a joint tout ce qu'il a lui-même découvert par le microscope. — *Dissertation sur la perfection du monde corporel et intelligent, où l'on démontre en détail le merveilleux mécanisme par lequel Dieu a voulu que les espèces des hommes, des animaux et des plantes se perpétuassent pendant un temps déterminé, etc.* Leyde, 1745 et 1750, in-12. — *Opuscula posthuma, seu sermones academici de selectis materiis, et dissertatio de distinctione mentis et corporis, cum Hermanni Venema oratione funebri in ejus memoriam. Edente J. H. G. Muys filio. Leovardiæ*, 1749, in-4°. — Jean Muys, père de celui dont on vient de parler, exerça la médecine à Leyde, et publia quelques ouvrages que Sancassani cite avec éloge. — *Praxis medico-chirurgica rationalis.* Les quatre premières décades ont paru à Leyde en 1684, in-12; la cinquème en 1685; la sixième et la septième en 1690, in-12. En tout, douze décades qui furent publiées à Amsterdam en 1695, in-8°, et en allemand, à Berlin, 1699, in-4°. — *Podalirius redivivus. Leidæ*, 1686, in-8°. C'est une addition aux observations précédentes. L'un et l'autre recueil furent imprimés à Naples en 1727, in-4°, avec d'autres ouvrages. — Ce médecin a donné dans les théories de son temps. L'acide passe chez lui pour une cause prédominante dans les maladies. On ne saurait trop se récrier contre la fureur des systèmes, dont on a encore tant de peine à se guérir aujourd'hui. Rien ne prouve davantage leur insuffisance dans la pratique, que les cures opérées par des personnes diamétralement opposées sur le même point de théorie : Muys, avec le plus mauvais système, a fait les cures les plus brillantes. Ce qui fait voir que malgré le libre essor qu'il donnait à son génie dans le raisonnement, il agissait en médecin expérimenté dans la pratique et se conformait aux règles que la nature a dictées elle-même.

Après J.-C. 1682. — ALBERT ou ALBERTI (Michel), professeur en médecine à Hall en Saxe, de l'Académie royale de Berlin, et de celle des Curieux de la nature sous le nom d'Andronicus Ier, naquit à Nuremberg le 13 novembre 1682. Il a donné plusieurs observations intéressantes qui ont été publiées dans les mémoires de l'Académie impériale; et ce fut non-seulement par elle qu'il se distingua dès le commencement de ce siècle parmi les médecins allemands, mais encore par son grand attachement aux sentiments de Stahl, qu'il soutint de toutes ses forces contre les partisans du mécanisme, et en particulier contre Heister. La plupart de ses ouvrages, et cette infinité de dissertations académiques qu'il a mises au jour, ont pour objet la défense du système qu'il avait adopté. Si j'allais rapporter toutes les thèses qu'il a fait imprimer, ce catalogue me mènerait trop loin ; je me borne à donner les titres de ses principaux ouvrages. — *Epistola qua*

thermarum et acidularum idolum medicum destruit. Halæ, 1713, in-4°. — *Introductio in universam medicinam. Halæ*, 1718, 1719, 1721, in-4°. C'est un grand ouvrage en trois volumes, dans lequel on trouve tout le système de Stahl dans une suite de thèses sur les différentes parties de la médecine. Il se répand en longs raisonnements physiologiques pour établir l'empire de l'âme sur le corps; et dans la pratique, il recommande d'étudier la nature et de ne point la troubler dans ses opérations. — *Specimen medicinæ theologicæ. Halæ*, 1726, in-8°. — *Tentamen lexici realis observationum medicarum ex variis auctoribus selectarum. Ibidem*, 1727, première partie, 1731, deuxième partie, in-4°, deux volumes. — *Tractatio medico-forensis de torturæ subjectis aptis et ineptis, secundum morales et physicas causas. Ibidem*, 1730, in-4°. — *Commentatio medica in constitutionem criminalem Carolinam, variis titulis et articulis confirmata. Ibidem*, 1739, in-4°. — *Systema jurisprudentiæ medico-legalis.* Ouvrage en six volumes in-4°, dont le premier parut à Hall en 1725, le second à Schneberg en 1729, et le dernier à Gorlitz en 1747. L'auteur y rapporte les décisions de la faculté de médecine de Hall, dont il fait beaucoup de cas. On remarque que ces décisions penchent plus vers la douceur que vers la sévérité. Il est en effet de la justice d'agir ainsi dans les matières douteuses; et il vaut mieux s'exposer à excuser un coupable, qu'à punir un crime qui n'est pas bien avéré. — On met la mort de ce médecin au 17 de mars 1757, dans la ville de Hall, où il enseignait depuis 1716.

Après J.-C. 1682. — MORGAGNI (Jean-Baptiste) naquit à Forli, ville de la Romagne, le 25 février 1682, de Fabrice Morgagni et de Marie Fornielli. Il n'avait que six ans lorsqu'il perdit son père, mais il trouva dans les soins de sa mère tout ce qu'il pouvait espérer du côté de l'éducation; et comme il avait autant de goût que de disposition à l'étude, il fit des progrès rapides dans les belles-lettres et les langues savantes, auxquelles il s'appliqua dans sa patrie. Il n'en fit pas de moins grands dans la philosophie, dont il soutint des thèses qu'il dédia au cardinal Ottoboni. Savant au delà de son âge, Morgagni donna dès lors les plus belles espérances de ce qu'il pouvait devenir un jour, s'il continuait de montrer la même ardeur dans la carrière des sciences. Il se rendit à Bologne pour y commencer son cours de médecine; et quoiqu'il n'eût que quinze ans lorsqu'il l'entreprit, Antoine-Marie Valsalva, Hippolyte-François Albertini et Jacques de Sandris, ses premiers maîtres, ne tardèrent pas à sentir tout ce que valait un tel disciple. Les actes qu'il soutint pour son doctorat lui firent beaucoup d'honneur. On lui trouvait déjà de grandes connaissances; et comme il avait une mémoire étonnante, la réflexion juste, le jugement pénétrant, on ne douta pas que bientôt il n'en acquerrait de plus grandes encore. Son assiduité à l'étude lui donna un mal d'yeux qui interrompit pendant quelque temps ses lectures, qui fit même craindre qu'il ne perdît la vue; mais l'air natal, le repos et les remèdes qu'il employa parvinrent à dissiper ce mal si désolant pour un homme de lettres.

Dès qu'il fut guéri, il retourna à Bologne où il apporta une nouvelle ardeur pour l'étude. Il commença par aider Valsalva dans ses travaux anatomiques sur l'oreille; ce fut lui qui prépara la plupart des pièces qui ont été décrites, ou dont on trouve les figures dans le traité que ce médecin a publié sur l'organe de l'ouïe. Il lui rendit encore d'autres services, comme celui de remplir sa chaire pendant le temps d'un voyage qu'il fit à Parme. Morgagni fut d'autant plus suivi dans les leçons qu'il donna alors à Bologne, qu'il les rendit intéressantes par la quantité de préparations anatomiques qu'il démontra à ses auditeurs, et par les discours éloquents qu'il leur adressa. Il avait d'ailleurs des manières si engageantes, qu'il mettait tout le monde de son parti et qu'il était impossible de lui refuser son amitié; les plus savants hommes de son temps lui accordèrent même la leur, et en particulier les frères Manfredi, Beccari, Jean-Antoine et Victor Stancari. — Sa réputation, qui augmentait tous les jours, lui mérita l'entrée de l'Académie *degli Inquieti.* Mais comme Morgagni n'était occupé que des moyens d'étendre la sphère de ses connaissances, il se rendit à Venise, où il cultiva diverses branches de la physique avec Jean Polcni, Jean-Jérôme Zanichelli et plusieurs autres savants. Tout occupé encore du dessein de se perfectionner dans la médecine, il passa de Venise à Padoue pour y suivre les leçons des profes-

seurs de l'université de cette ville ; et ce ne fut qu'après avoir fait de nouveaux progrès qu'il se détermina à s'établir dans sa patrie. Mais trop resserré à Forli pour y tirer parti de ses talents, il suivit le conseil de Guglielmini qui l'engagea à revenir à Padoue. Il n'y fut pas long-temps sans être employé ; car Guglielmini étant mort en 1710, Vallisnieri lui succéda, et laissa une chaire vacante que Morgagni obtint en 1711. Pendant qu'il enseignait à Padoue, il se lia d'amitié avec le célèbre Lancisi, qu'il aida dans l'explication des Tables d'Eustachi qui furent publiées en 1714. — Le savoir de Morgagni n'était point borné à la médecine ; il s'étendait sur la littérature, l'histoire et les antiquités. Ce fut cependant par l'anatomie que ce grand homme brilla davantage, et ce fut elle qui lui mérita la réputation qui le fit monter à la première chaire de Padoue le 5 octobre 1715 ; il y remplaça Michel-Ange Molinetti.

L'académie des Curieux de la nature reçut Morgagni au nombre de ses membres en 1708, la Société royale de Londres en 1724, et l'Académie des sciences de Paris le choisit pour remplacer Ruysch mort en 1731. Comme le nom de notre médecin devenait de jour en jour plus célèbre, l'Académie impériale de Pétersbourg le mit dans la liste de ses associés en 1735, et l'Académie de Berlin en 1754. Ces différentes admissions firent honneur à Morgagni ; mais ce qui ne lui en fit pas moins, ce fut de se voir estimé des hommes les plus savants de son temps, d'être même, en quelque sorte, l'arbitre des disputes qui s'élevaient dans la médecine, puisque tout le monde cherchait à s'appuyer de son opinion. La ville de Forli se fit gloire de l'avoir vu naître ; et pour laisser à la postérité une marque publique des sentiments qu'elle avait conçus pour un tel citoyen, elle l'honora de son vivant, en faisant placer dans le palais principal, son buste avec cette inscription :

JO. BAPT. MORGAGNO, NOB. FOROL.
PATRIA,
INVENTIS, LIBRISQUE EJUS PROBATISSIMIS
UBIQUE GENTIUM ILLUSTRATA,
DECREVIT A. D. MDCCLXIII
PONENDAM IN CELEBERRIMO HOC LOCO
MARMOREAM EFFIGIEM
ADHUC VIVENTIS.

On lit tout autour :

HIC EST, UT PERHIBENT DOCTORUM
CORDA VIVORUM,
PRIMUS IN HUMANI CORPORIS HISTORIA.

A toutes ces marques d'honneur, Morgagni pouvait ajouter celles qu'il avait reçues par la visite des plus grands personnages de son temps. Les princes, les savants se firent un plaisir de l'aller voir dans leurs voyages d'Italie. Charles-Emmanuel III, roi de Sardaigne, eut une longue conversation avec lui en passant à Forli. Il fut accueilli de Joseph II, empereur régnant, dans le voyage que ce grand prince fit en Italie. Les papes Clément XI et Clément XII lui ont donné des marques particulières de leur estime, et Benoît XIV a fait de lui une mention honorable dans son traité *De beatificatione servorum Dei*. Les hommes les plus célèbres de son siècle n'échappèrent même aucune occasion de relever son mérite ; tels furent, en particulier, Lancisi, Verheyen, Heister, Ruysch, Boerhaave, Daniel Leclerc, Fantoni, Nigrisoli, Michelotti, Riccha, etc. Ce fut principalement par l'anatomie que Morgagni fut considéré ; il s'occupa de cette science toute sa vie, et ne cessa de travailler jusqu'à la fin de sa carrière, qu'il termina le 5 décembre 1771, à l'âge de 89 ans 9 mois et 10 jours. — Ce médecin était d'une constitution robuste, grand de taille, d'un aspect agréable et gai. Il avait les yeux bleus ; et comme il s'était fait une habitude de les baigner tous les jours avec de l'eau froide, il conserva la vue extrêmement bonne jusque dans la vieillesse. Morgagni avait épousé Paola Vergieri, noble demoiselle de Forli, qui lui donna quinze enfants, dont huit vivaient encore à sa mort. — L'anatomie doit beaucoup de découvertes à ce savant. Il en fit de considérables sur les muscles de l'os hyoïde, de la luette et du pharynx, sur la langue, l'épiglotte, les glandes aryténoïdes, les glandes sébacées, la vessie, l'utérus, le vagin et les mamelles. Il porte partout le flambeau de la vérité ; car il est un des premiers qui aient banni de l'anatomie ces erreurs, que de fausses lumières avaient entretenues trop long-temps. C'est dans ses précieux ouvrages qu'il faut chercher le résultat des recherches qui lui ont coûté un travail infini :

In Aurelium Cornelium Celsum et Quintum Serenum Sammonicum epi-

stolæ quatuor. Hagæ Comitis, 1704, in-4°. — *Adversaria anatomica prima. Bononiæ*, 1706, in-4°. *Leidæ*, 1714, in-4°. *Adversaria anatomica II, III et IV. Bononiæ*, 1717, in-4°. *Adversaria sex anatomica. Patavii*, 1719, in-4°. *Lugduni Batavorum*, 1723-1740, six volumes in-4°, avec figures. Il n'est point de partie du corps humain de laquelle cet anatomiste n'ait parlé, mais il le fait avec cet esprit de critique qui pèse tout, qui réfléchit sur tout, et qui n'avance rien qu'il ne l'ait vu et bien vu. — *Nova institutionum medicarum idea. Patavii*, 1712, in-4°. *Leidæ*, 1740, in-8°. — *Vita Gulielmini* à la tête des ouvrages de ce médecin, dont il a procuré l'édition. On en a une de Genève, 1719, deux volumes in-4°. — *Epistolæ anatomicæ duæ, novas observationes et animadversiones complectentes, quibus anatome augetur, anatomicorum inventorum historia evolvitur, utraque ab erroribus vindicatur. Lugduni Batavorum*, 1728, in-4°. Morgagni eut de vifs démêlés avec Bianchi sur la structure du foie; Lancisi, leur ami commun, tâcha de les concilier. Mais celui-ci étant mort, Bianchi voulut rentrer en lice, et mit au jour ses sentiments dans une nouvelle édition de l'histoire du foie. Ce fut à ce sujet que Morgagni censura ses planches dans la première des deux lettres, dont on vient de donner le titre. Il y attaqua son adversaire avec beaucoup de modestie. Bianchi s'en prévalut dans sa défense; il s'étudie à piquer le pacifique Morgagni. Celui-ci fut si sensible à ce mauvais procédé, qu'il mena assez durement Bianchi dans sa seconde lettre. — *Epistolæ anatomicæ duodeviginti ad scripta pertinentes celeberrimi Ant. Mariæ Valsalvæ. Venetiis*, 1740, deux volumes in 4°, avec les ouvrages du même Valsalva, dont il a donné une édition. Ces lettres roulent sur la structure de l'oreille interne et externe, sur le larynx, le pharynx, le colon, le cœcum, le cœur, les vaisseaux veineux et artériels, les nerfs, les reins, la structure de l'œil, etc.

De sedibus et causis morborum per anatomen indagatis, libri quinque. Venetiis, 1760, in-folio. *Patavii*, 1765, deux volumes in-folio. *Lovanii*, 1766-67, deux volumes in-4°, en quatre tomes. L'auteur était âgé de près de quatre-vingts ans, lorsqu'il publia cet excellent ouvrage. Son épître à Jean-Frédéric Meckel est datée de Padoue le 31 août 1760, et c'est la dernière de celles qui se trouvent à la tête de différents livres de ce traité. On peut dire que Morgagni n'a fait que des chefs-d'œuvre. Comme il est partout l'interprète de la nature, il a tenu le premier rang parmi les anatomistes de son temps : M. Senac l'a surnommé le grand Morgagni. — Ses ouvrages en tout genre, c'est-à-dire, ceux de littérature, d'histoire, d'anatomie et de médecine, ont été recueillis et publiés à Bassano, 1765, en cinq volumes. On y trouve les pièces suivantes, outre celles dont on a déjà parlé : — *De anatomicis Eustachii tabulis, epistola.* — *De glandulis, epistola.* — *De lacrymalibus ductibus, eorumque obstructione, epistola.* — *De acu intra vesicam intrusa, et de excrescentia membranæ adiposæ, epistola.* — *De calculis felleis, epistola.* — *De venæ cavæ varicibus, epistola.* — *De vesicæ calculis a fratre Jacobi Beaulieu Patavii exsectis, et de casu Corneliæ Baudiæ, epistola.* — *Responsum medico-legale circa obstetricum judicium de mulieris virginitate.* — *Responsum medico-legale alterum super seminis emittendi impotentia.* — *Responsum medico-legale tertium, an post septem a conceptione menses infans nasci possit vitalis et perfectus.*

Ap. J.-C. 1683 *en.*—LAMZWEERDE (Jean-Baptiste), écrivain du dix-septième siècle, s'appliqua à la médecine et prit quelque part le bonnet de docteur en cette science. Il s'établit à Amsterdam, où il se fit recevoir dans le collége des médecins au plus tard en 1666; mais il abandonna cette ville vers 1683 pour se rendre à Cologne et y remplir la charge de professeur extraordinaire. C'est en cette qualité qu'il donna des leçons d'anatomie jusque vers le commencement de ce siècle. Ce médecin prétendait que Descartes avait emprunté de Platon, d'Aristote et de Galien tout ce qu'il y a de bon dans ses ouvrages; pour le reste, il le condamnait absolument : il se faisait même un devoir de s'afficher comme un des plus mortels ennemis de de la philosophie de ce novateur. Nous avons de la façon de Lamzweerde :

Explication de la cause du mouvement des muscles, avec un catalogue des muscles. Amsterdam, 1667, in-12. En flamand, d'après le latin de Willis. — *Joannis Sculteti armamentarium chirurgicum auctum et illustratum. Amstelodami*, 1672, in-8°. *Lugduni Batavorum*, 1693, in-8°, par les soins

de Jean Tiling, qui a joint à cette édition les observations de Verduin le fils. *Amstelodami*, 1741, in-8°, avec les corrections de Jean-Christophe de Sprogel. Toute la part que notre médecin a eue à cet ouvrage, consiste en 103 observations tirées de Pierre de Marchettis qu'il ne nomme même pas ; et pour cette raison, Almeloveen l'accuse de plagiat dans son traité intitulé : *Inventa nov-antiqua*. — *Respirationis Swammerdammianæ expiratio*. *Amstelodami*, 1674, in-8°, avec figures. — *OEconomia animalis ad circulationem sanguinis breviter delineata. Accedit, de generatione hominis ex legibus mechanicis. Goudæ*, 1682, in-8°. — *Monita salutaria de magno thermarum et acidularum abusu confirmata, et a verboso Blondelli strepitu vindicata. Coloniæ*, 1684, 1686, in-12. — *Oratio de podagra*. 1685, in-fol. — *Historia naturalis molarum uteri*, *in qua accuratius de natura feminis, ejusque singulari in sanguinem regressu*, *modo conceptionis et generationis*, *ac ovis humanis disquiritur*. *Lugduni Batavorum*, 1686, in-12, avec figures.

Ap. J.-C. 1683.—NEUMANN (Gaspar), conseiller aulique de sa majesté prussienne, était de Zullichau dans le duché de Crossen, où il naquit, le 11 juillet 1683, de George Neumann, bourgeois et apothicaire de cette ville. Il s'appliqua à la profession de son père, et, après avoir tenu quelque temps une pharmacie à Unruhstadt dans la grande Pologne, il passa en 1705 à Berlin, où il entra dans l'apothicairerie de voyage du roi de Prusse. Il voyagea sept ans en cette qualité; mais comme on lui reconnut des talents et d'heureuses dispositions pour les perfectionner, on en rendit compte au roi qui voulut qu'il étudiât à Hall, et qui le fit ensuite voyager à ses frais pour lui donner occasion d'approfondir la chimie. Ce fut en 1711 qu'il commença ses voyages. Après avoir visité les mines d'Allemagne, il passa en Hollande pour y voir travailler les plus célèbres chimistes de ce pays, et surtout pour y profiter des lumières du savant Boerhaave. De là il se rendit en Angleterre, où il apprit la mort de son maître, le roi de Prusse Frédéric Ier, qui périt en 1713 d'une maladie de langueur. Dans cette circonstance qui l'embarrassait, il trouva, en retournant, le docteur Cyprien qui le retint à Francquer et qui l'employa à faire différentes expériences. Mais le médecin Gundelsheimer lui écrivit de Berlin, en 1715, pour savoir s'il avait envie de revenir dans cette ville, et s'il voulait aller en Poméranie en qualité d'apothicaire de campagne. Neumann l'en remercia, et en 1716 il alla avec le roi d'Angleterre, George Ier, à Hanovre, d'où il se rendit à Berlin pour y vaquer à quelques affaires particulières qui demandaient sa présence. Il y lia connaissance avec Stahl, médecin du roi Frédéric-Guillaume, et gagna tellement l'estime et l'affection de ce savant, qu'il lui obtint la permission de voyager encore pendant un an aux frais de la cour. Neumann profita de cette nouvelle faveur pour voir l'Angleterre, la France et l'Italie. Il fit partout connaissance avec les chimistes les plus habiles, et en France il donna des leçons de botanique. A Rome il mérita la bienveillance de Lancisi, qui lui fit voir tout ce qui pouvait mériter son attention dans cette ville, où il demeura six semaines. De retour à Berlin, il fut fait apothicaire de la cour, et le roi ayant fondé, en 1723, un collége de médecine et de chirurgie dans sa capitale, il fut nommé professeur de chimie pratique, et en 1724 membre du collége. En 1725 la Société royale de Londres le reçut dans son corps, et la faculté de médecine de Hall lui accorda le bonnet de docteur en 1727. Il fit cette année un voyage en Silésie, en Moravie, jusqu'à Vienne ; il passa à son retour par la Bohême, visita les bains de Toeplitz, et se rendit à Berlin par Dresde et Freyberg, dont il examina les mines avec toute l'attention d'un philosophe chimiste.

Neumann fut agrégé à l'Académie impériale des Curieux de la nature en 1728, et à l'Institut de Bologne en 1734. La même année il fit un voyage dans la Nouvelle-Marche et la Poméranie, où il découvrit la véritable génération de la pierre ostéocolle. En 1736, l'académie des Curieux lui envoya le diplôme d'adjoint ; et presque en même temps, il fut nommé doyen du collége de médecine et de chirurgie à Berlin. Il mourut dans cette ville le 20 octobre 1737, et laissa plusieurs mémoires au public dans les Recueils des Sociétés savantes dont il était membre. Les Actes des Curieux de la nature contiennent : *Tractatus de oleo distillato formicarum æthereo* : *Tractatus de albumine ovi succino simili*. On trouve dans les Mélanges de

la Société royale de Berlin, où il avait encore été reçu : *Disquisitio de camphora; De experimento probandi spiritum vini gallici; De salibus alcalino-fixis*, dans les Transactions philosophiques : *De camphora thymi; De ambra grysea*, etc. On a séparément : *Lectiones chymicæ de salibus alcalino-fixis* et *De camphora. Berolini*, 1727, in-4°; — *De succino, opio, caryophyllis aromaticis et castoreo. Ibidem*, 1730; — *Disquisitio de ambra grysea. Dresdæ*, 1736; — et quelques ouvrages en allemand, dont celui qui renferme des Leçons publiques sur le thé, le café, la bière et le vin fut publié à Leipsig en 1736, in-4°.

Apr. J.-C. 1683 *env.* — HEISTER (Laurent), célèbre médecin, était de Francfort-sur-le-Mein, où il naquit le 21 septembre 1683, de Jean-Henri Heister, aubergiste de cette ville. Comme ses parents lui reconnurent beaucoup de dispositions pour les sciences, dès qu'il fut en âge d'aller au collége ils l'envoyèrent à celui de Francfort, où il fit ses humanités avec distinction. Heister montra de bonne heure un goût singulier pour la lecture; tandis que ses condisciples se livraient aux amusements de leur âge, il se retirait dans son cabinet avec des livres et il en faisait ses délices. La poésie surtout était son étude favorite; il y fit de grands progrès, ainsi que dans la peinture. Mais voyant que ces deux arts ne pouvaient pas le conduire à ce point de fortune dont il avait besoin pour réparer la médiocrité de celle qu'il envisageait dans la succession de ses parents, il embrassa le parti de la médecine. Plein du désir de se distinguer dans cette profession, il alla en 1702 à Giessen, où il suivit les leçons de Moeller; il s'attacha même si fortement à ce professeur, que, celui-ci ayant été appelé ailleurs, il le suivit encore : il revint cependant à Giessen pour assister aux dissections de Bartholde, et faire ses cours de chimie et de botanique. — En 1706, il passa à Leyde, et de là à Amsterdam, où Ruysch et Rau le fixèrent pendant long-temps. Le premier lui accorda non-seulement son amitié, mais il lui fournit encore tous les cadavres dont il avait besoin pour se former aux dissections anatomiques. Le second l'instruisit, par des leçons utiles, sur les différentes parties de la chirurgie, et spécialement sur la lithotomie. Ce fut pour mettre en pratique les préceptes qu'il tenait de ces deux grands maîtres, qu'il prit la résolution d'aller joindre l'armée des alliés en Brabant. En passant à Louvain, il vit Verheyen, pour qui Ruysch lui avait donné une lettre de recommandation. Mais sur la fin de l'été il revint à Leyde, où il suivit les leçons de Boerhaave et d'Albinus; il passa ensuite à Gand pour y fréquenter les hôpitaux. Le désir de revoir Ruysch l'engagea cependant à retourner à Amsterdam, où il fit connaissance avec Almeloveen, professeur à Harderwick, qui le sollicita d'y venir prendre le bonnet de docteur. Heister se rendit à ses instances, quoiqu'avec peine; et en 1708 il soutint pour son doctorat une thèse : *De tunica oculi choroidea*. D'abord après sa promotion, il retourna à Amsterdam, et Ruysch, qui connaissait son mérite, le pressa de s'y établir pour exercer la médecine et donner des leçons d'anatomie et de chirurgie. Mais comme la guerre continuait encore, Heister préféra de se rendre à l'armée, dont il devint premier médecin par la protection de Ruysch, qui se fit un vrai plaisir de trouver l'occasion de rendre justice à ses talents. Il fit honneur à la recommandation de ce grand homme; et comme il avait un goût décidé pour la chirurgie, il s'appliqua beaucoup aux opérations les plus importantes de cet art. La cataracte mérita en particulier toute son attention, et, par les expériences qu'il répéta sur cette maladie, il fut un des premiers qui se convainquirent qu'elle dépendait de l'opacité du cristallin.

Heister était au moment de revenir à Amsterdam pour y continuer ses cours d'anatomie et de chirurgie, lorsqu'on lui offrit une chaire dans l'université d'Altdorf. Il l'accepta; mais avant d'aller la remplir, il demanda la permission de passer en Angleterre pour y voir les savants de ce royaume. Ce voyage fait, il se rendit à Altdorf, où il prit possession de la chaire d'anatomie et de chirurgie le 5 décembre 1710. Il s'acquitta des devoirs de cette place pendant dix ans avec beaucoup de célébrité; il s'en serait même acquitté plus long-temps avec un concours égal d'auditeurs, si on ne lui eût présenté en 1719 deux autres chaires, l'une dans l'université de Kiell, et l'autre dans celle d'Helmstadt. Heister eût préféré la première s'il eût été le maître de suivre son goût; mais par déférence pour les sollicitations du duc de Lunebourg, il prit la seconde, et se

rendit à Helmstadt dans le courant du mois de juin 1720, pour y prononcer son discours inaugural. La chaire qu'on lui avait donnée dans cette ville était aussi celle d'anatomie et de chirurgie. Il la remplit jusqu'en 1730 qu'il monta à celle de théorie et de botanique, et ensuite à celle de pratique. Mais il n'abandonna jamais la leçon de chirurgie qui était la partie qui lui attirait le plus grand nombre d'écoliers. A ces charges académiques se joignirent les travaux d'une pratique nombreuse dont il s'acquitta avec le plus grand succès. Sa réputation à cet égard ne fut pas concentrée dans la ville d'Helmstadt et ses environs; elle passa dans les pays éloignés, d'où il fut souvent consulté par les personnes du premier rang, et même par les princes souverains. Le czar Pierre Ier voulut l'attirer dans ses Etats pour y professer l'anatomie et la chirurgie; mais Heister ne put se résoudre à abandonner l'Allemagne, où il était si fort considéré. Il passa le reste de ses jours à Helmstadt, et les finit dans cette ville le 18 avril 1758, au grand regret de tout le monde. De douze enfants qu'il eut de son mariage avec Marie, fille de Henri Hildebrande, premier professeur d'Altdorf, deux seulemens lui survécurent. Nous parlerons d'un de ses fils à la fin de cet article. Il s'apprêtait à ressembler à son père, mais il fut enlevé à la fleur de son âge. — Le mérite de Laurent Heister, si connu dans toute l'Europe, lui valut une place dans l'Académie impériale d'Allemagne, ainsi que dans les Sociétés royales de Londres et de Berlin, et dans l'Académie de Florence : l'acquisition que firent ces compagnie leur fut autant avantageuse qu'elle était honorable au célèbre médecin dont je fais l'éloge. En effet, il réunissait dans sa personne le savoir d'un médecin profond, à l'adresse d'un chirurgien habile ; il exécutait même les opérations les plus délicates. Pour être convaincu de la supériorité des connaissances d'Heister dans l'une et l'autre de ces professions, il suffit de consulter ses ouvrages ; voici les titres et les éditions de ceux qu'il a mis au jour pendant une vie longue et laborieuse. On lui doit d'abord le traité de Bohnius qui est intitulé *De renuntiatione vulnerum*; il le fit paraître à Amsterdam en 1710, in-8°, avec une préface de sa façon. Il a traduit en allemand le *Cours de chirurgie* de Dionis, qu'il a fait imprimer à Augsbourg en 1722, in-8°, avec des augmentations. — *De tunica choroidea. Harderovici*, 1708, in-4°. *Helsmstadii*, 1746, in-8°. C'est la dissertation qu'il soutint lorsqu'il prit le bonnet de docteur à Harderwick ; il y donne la description des vraies adhérences de la choroïde à la cornée et au nerf optique.

De hypothesium medicarum fallacia et pernicie. Altdorfii, 1710, in-4°. — *De difficultate veritatis inveniendæ in physica et medicina. Ibidem*, 1710, in-4°. — *De cataracta, glaucomate et amaurosi tractatio. Ibidem*, 1713 et 1720, in-4°. Il est le premier médecin allemand qui ait établi le siége de la cataracte dans le cristallin. Son opinion date de 1711, temps auquel parut la première dissertation sur cette matière. Il en fit soutenir d'autres dans les écoles d'Altdorf en 1712 et en 1713, et il en forma le traité que je viens de citer. — *De entero et gastroraphe. Altdorfii*, 1713, in-4°: — *Chirurgiæ novæ adumbratio. Ibidem*, 1714, in-4°. — *De nova methodo sanandi fistulas lacrymales. Ibidem*, 1716, in-4°. — *Compendium anatomicum, veterum recentiorumque observationes brevissime complectens. Altdorfii*, 1717, in-4°. *Altdorfii et Norimbergæ*, 1719, 1727, 1732 et 1741, deux volumes in 8°. *Amstelodami*, 1723, 1748, in-8°. *Freybergæ*, 1726, in-4°. *Venitiis*, 1730, in-8°. En anglais, Londres, 1721, in-8°. En français, avec des essais de physique par M. Sénac. Paris, 1735, 1753, in-8°. Paris, 1729, in 8°, de la traduction de Devaux. En allemand, Nuremberg, 1721, in-4°, 1741, 1749, in-8°. Breslau, 1733, in-8°. L'Anatomie de Verheyen, qui était généralement adoptée dans toutes les facultés de l'Europe ne tarda pas à tomber dans l'oubli dès qu'Heister eut publié la sienne. Il la composa en faveur des écoles en donnant une vraie nomenclature et une juste définition des parties, tirée des écrivains les plus exacts : car il faut avouer qu'il doit pour le moins autant à ses lectures qu'à ses dissections. Il relève les fautes de Verheyen dans la préface de son ouvrage ; mais en indiquant les défauts de cet auteur, il n'apprécie point assez les bonnes choses qu'on lui doit. Heister n'est point lui-même sans quelques erreurs qui ont été remarquées par les anatomistes qui l'ont suivi. Plus justes que lui dans leurs critiques, ils n'en louent pas moins son traité pour les faits intéressants qu'on y trouve. — *Apologia et uberior illustratio systematis sui de ca-*

taracta, glaucomate et amaurosi contra Woolhousi cavillationes et objectiones, itemque Parisiensis eruditorum Diarii iniquam censuram. Altdorfii, 1717, in-8°. En soutenant son opinion sur la cataracte dans le cristallin, il avait réfuté celles qui sont contraires à la sienne. Woolhouse fut l'auteur qu'il eut principalement en vue; il se défendit contre les attaques d'Heister, qui soutint son sentiment par de nouveaux ouvrages. Notre médecin répondit aussi aux objections d'Andry, qui était alors au nombre de ceux qui travaillaient au Journal des savants.

De valvula coli disertatio anatomica. Ibidem, 1718, in 4°. Il y justifie Bauhin qui a décrit la valvule du colon ; il éclaire même les doutes de Bianchi, qui avait réduit l'existence de cette valvule à un simple cercle musculeux. — *Oratio de incrementis anatomiæ in hoc sæculo XVIII. Wolffenbuttelæ*, 1720, in-8°. Il prononça ce discours en prenant possession de la chaire d'anatomie à Helmstadt. On y trouve une analyse succincte des ouvrages publiés sur la structure du corps humain depuis 1700 jusqu'en 1720. — *De superfluis et noxis quibusdam in chirurgia. Altdorfii*, 1719, in-4°. — *Vindiciæ suæ sententiæ de cataracta, glaucomate et amaurosi, adversus ultimas animadversiones atque objectiones Woolhousi. Ibidem*, 1719, in-8°. Il y réfute plus amplement le système d'Andry et de Woolhouse sur la cataracte membraneuse qu'il croit possible, mais beaucoup plus rare que la cristalline. Il rapporte tout ce que les auteurs ont écrit de favorable à son opinion ; il s'appuie en particulier sur ce que Brisseau et Maîtrejean ont avancé. Il propose ensuite une nouvelle manière de faire l'opération de la cataracte, et parle de deux aiguilles de son invention, dont il donne la figure. — *De optima cancrum mammarum extirpandi ratione. Altdorfii*, 1720, in-4°.—*De anatomes subtilioris utilitate, præsertim in chirurgia.—Helmstadii*, 1728, in-4°. Il y fait voir dans combien de fautes peut tomber le chirurgien qui n'est pas assez instruit de l'anatomie. — *Programma de studio rei herbariæ emendando. Ibidem*, 1730, in-4°. C'est le discours qu'il prononça lorsqu'il se mit en possession de la chaire de botanique. — *Catalogus plantarum horti Academiæ juliæ*, 1730. Il continua de donner un catalogue chaque année, et souvent avec des augmentations. — *De medicamentis Germaniæ indigenis sufficientibus. Helmstadii*, 1730, in-4°. Cette dissertation a été traduite en français, et publiée à Paris. On sent assez que la plupart des pièces dont les titres ont été cités dans cette notice ne sont que des thèses académiques. Mais l'auteur a si bien traité sa matière dans ces petits ouvrages qu'ils ont été reçus, même des étrangers, avec toute l'estime dont on a accueilli ceux d'une plus grande étendue.

Observationes medicæ miscellaneæ. Helmstadii, 1730, in-4°. — *De aquis mineralibus Pyrmontanis. Ibidem*, 1732, *in*-4°. — *De chirurgia cum medicina necessario conjungenda. Ibidem*, 1732, in-4°.— *Apologia pro medicis. Amstelodami*, 1736, in-12. — *Compendium institutionum medicarum. Helmstadii*, 1736, 1745, in-4°. *Genevæ*, 1748, in-8°. *Amstelodami*, 1764, in 8°. L'auteur y a joint un catalogue abrégé des meilleurs ouvrages, sous le titre de *Methodus de studio medico instituendo et absolvendo, cum scriptoribus maxime necessariis.* — *De anatomes majori in chirurgia quam in medicina necessitate. Helmstadii*, 1737, in-4°.—*De medicinæ mechanicæ præstantia. Ibidem*, 1738, in-4°. Contre les partisans de la doctrine de Stahl. — *Oratio de hortorum academicorum utilitate. Ibidem*, 1739, in-4°.—*Institutiones chirurgicæ. Amstelodami*, 1739, 1750; deux volumes in-4°, avec fig. *Venetiis*, 1740, in-4°. *Neapoli*, 1759, in-4°. C'est la traduction du traité de chirurgie publié en haut allemand à Nuremberg, 1719, 1724, 1731, 1743, 1747, in-4°, avec figures et un ample catalogue des livres qui ont rapport à cet art. Le même ouvrage a paru en espagnol à Madrid en 1747, et en anglais à Londres en 1748, in-4°. L'auteur a voulu réunir dans un seul livre les connaissances qu'on avait acquises de son temps dans la chirurgie, mais qui étaient répandues dans divers ouvrages écrits en différentes langues. Il y a joint les observations qu'une longue pratique lui avait fournies ; il a même enrichi la seconde édition latine de nouvelles remarques. Ce traité ne sembl. fait que pour les chirurgiens qui sont déjà versés dans leur art, car il est profond et savant ; il part de main de maître. Il a cependant besoin de beaucoup d'additions et de quelques corrections, vu les progrès que la chirurgie a faits

depuis la mort de l'auteur. Il vient de paraître une édition française de cet ouvrage. Paris, 1771, deux volumes in-4° ou quatre volumes in-8°, par M. Paul, docteur en médecine, qui a joint à sa traduction un tableau des principales découvertes dont la chirurgie s'est enrichie depuis 1750 jusqu'en 1770 inclusivement.— *Compendium medicinæ practicæ. Amstelodami*, 1743, in-8°. *Genevæ*, 1748, in-8°; en allemand, 1749, in 8°. — *De lithotomiæ Celsianæ præstantia et usu. Helmstadii*, 1745. En français, Paris, 1751, in-8°. — *Systema generale plantarum ex fructificatione; cui adnectuntur regulæ de nominibus plantarum a celeb. Linnæi longe diversæ. Helmstadii*, 1748, in-8°.—J'ai passé sous silence un grand nombre de dissertations académiques de Heister sur l'anatomie et la chirurgie, sciences que l'auteur avait fort à cœur de pousser à une plus grande perfection.

Après J.-C. 1684 *env.* — LECLERC (Gabriel), médecin ordinaire de Louis XIV, se fit de la réputation par les ouvrages qu'il donna au public. On remarque surtout sa *Chirurgie complète*, qui, de tous les livres élémentaires qui ont paru sur cet art important, est le mieux fait et le plus instructif. Boerhaave et Haller ont même dit que le Traité d'ostéologie inséré dans cet ouvrage était le plus exact qui eût paru depuis Vésale; et, suivant M. Portal, il est encore un des meilleurs que nous ayons. Voici les titres des différents écrits qui sont sortis de la plume de Leclerc: — *L'École du chirurgien, ou les principes de la chirurgie française*. Paris, 1684, in-12. — *Chirurgie complète*. Ce traité, qui est par demandes et par réponses, est dédié à M. Fagon, premier médecin du roi. Il y en a eu grand nombre d'éditions. Paris, 1694, 1702, 1706, in-12, 1719, 1739, deux volumes in-12, Genève, 1699, in-12; Liége, 1702, in-12; La Haye, 1707, in-12; Bruxelles, 1724, 1749, deux volumes in-12; Leyde, 1731, deux volumes in-8°. En allemand, Dresde, 1699, 1707, in-8°. En italien, Naples, 1734, in-4°. Comme l'auteur avait été disciple de Duverney, il a enrichi son ouvrage des découvertes de son maître, mais sans le nommer. — *Appareil commode en faveur des jeunes chirurgiens*. Paris, 1700, in-12, avec figures. — *Catalogue des drogues*. 1701, in-12. — *La Médecine aisée*. Paris, 1719, deux volumes in-12.

Apr. J.-C. 1684 *env.* — FRICCIUS (Melchior), médecin qui exerça sa profession à Ulm vers la fin du dix-septième siècle, a mis au jour plusieurs ouvrages intéressants, dont voici les titres et les éditions: *Dissertatio medica de peste, seu nova methodus cognoscendi et curandi pestem. Ulmæ*, 1684, in-12. — *Icon podagræ repræsentans morbi podagrici historiam, causas, prognosim et curationem. Ibidem*, 1693, in-12. — *Tractatus medicus de virtute venenorum medica. Ulmæ*, 1693, 1701, in-8°. *Augustæ Vindelicorum*, 1710, in-8°.— *De colico scorbutica, Ulmæ*, 1696, in-12. — *Paradoxa medica in quibus plurima curiosa et utilia contra communes medicorum opiniones pertractantur. Ibidem*, 1699, in-12. — Les sentiments de l'auteur, dans son traité *De virtute venenorum medica*, n'ont pas manqué d'être mis au rang des paradoxes par ses contemporains. Il a cependant prouvé par la raison, l'expérience et l'autorité, qu'on peut employer les poisons, tant extérieurement qu'intérieurement, sans aucun danger; et que, tout pernicieux qu'ils sont à certaine dose et en certaines occasions, la prudence du médecin peut en tirer des remèdes efficaces dans les maladies le plus rebelles à la cure ordinaire. Les poisons que Friccius a rangés dans la classe des remèdes sont principalement l'arsenic, le sublimé corrosif, l'euphorbe, l'aconit, la jusquiame, la ciguë, la belladone, etc. Mais il ne paraît pas que ses sentiments aient pris sur la multitude des médecins; la crainte, soutenue par les préjugés, a décrédité les raisons sur lesquelles il a établi ses opinions. Peut-être même ignorerait-on aujourd'hui qu'un médecin a écrit, vers la fin du siècle passé, sur les vertus des poisons dans la cure des maladies les plus opiniâtres, si le baron Van Swieten n'avait heureusement employé le sublimé dans le traitement des maladies vénériennes, et si Storck n'avait appuyé par de nouvelles expériences ce que Friccius a annoncé dans son ouvrage. M. Storck a tant écrit depuis quelques années sur l'usage interne de la ciguë, de la pomme épineuse, de la jusquiame, de l'aconit et du colchique d'automne, qu'il a persuadé une infinité de médecins de l'efficacité de ces remèdes. Il a cependant

trouvé beaucoup de contradicteurs de ses opinions ; mais ce qui en a multiplié le nombre, c'est qu'ils n'ont point eu, ou assez de confiance dans l'usage de ses médicaments, ou assez de prudence pour les employer à propos, ou assez de discernement pour ne point les regarder comme des remèdes universels. Malgré tout ce qu'on en a dit, il sera toujours vrai qu'il était réservé à l'Allemagne d'avoir des médecins assez hardis et assez éclairés pour démontrer qu'on pouvait employer à la conservation des hommes les choses qui paraissaient n'avoir été faites que pour les détruire.

Apr. J.-C. 1684. — VATER (Abraham) vint au monde à Wittemberg en 1684. Après avoir étudié dans plusieurs universités d'Allemagne, spécialement dans celle de sa ville natale, où il reçut le bonnet de docteur en médecine l'an 1710, il voyagea en Angleterre et en Hollande, et s'y fit estimer des savants. Il profita surtout de son séjour à Amsterdam pour lier connaissance avec le célèbre Ruysch qui lui donna des instructions particulières sur l'anatomie, et lui apprit tout l'art de ces belles injections, qui était son grand talent. Vater fit de tels progrès à l'école de Ruysch, qu'il eut bientôt l'adresse de son maître, et qu'après avoir été son disciple, il fut son émule. — Auguste, roi de Pologne, employa ce médecin à plusieurs opérations secrètes de chimie, qu'il exécuta à la satisfaction de ce prince. Il paraît de là que Vater excellait dans différentes parties de son art ; mais comme il avait encore d'admirables talents pour la chaire, il remplit successivement les devoirs de professeur d'anatomie, de botanique et de médecine dans les écoles de Wittemberg. La réputation qu'il y acquit, soutenue qu'elle était par ses découvertes et ses ouvrages, lui mérita une place dans l'Académie des Curieux de la nature, ainsi que dans les Sociétés royales de Londres et de Berlin. Il mourut à Wittemberg en 1752, à l'âge de soixante-huit ans, et laissa des préparations anatomiques qui ne cèdent en rien à celles de Ruysch. Elles composaient un cabinet magnifique, dont il a fait lui-même la description qui a été publiée à Helmstadt en 1750, in-4°, avec une préface de Laurent Heister, sous le titre de *Vateri musæum anatomicum proprium*. Ses autres ouvrages consistent en dissertations académiques qu'il a données depuis 1710 jusqu'en 1750, et en quelques traités particuliers. Je ne grossirai point ce dictionnaire du titre de toutes ces dissertations ; je ne m'arrêterai qu'à celles dont les auteurs ont fait une sorte d'analyse.

Epistola ad Fridericum Ruyschium, 1708. *Amstelodami*, 1714. L'auteur croit que l'air s'insinue des vaisseaux aériens dans les vaisseaux sanguins du poumon, et il décrit les voies de communication entre ces deux espèces de canaux. M. Portal ajoute que Vater s'étend sur la structure des organes sécréteurs et sur l'origine des nerfs du cerveau. Tout ce qu'il en dit, n'est pas toujours conforme aux sentiments de Ruysch ; mais comme il ne s'est point borné à avancer ses opinions, et qu'il a osé attaquer celles du médecin hollandais, celui-ci lui a fait une réponse pour défendre sa doctrine. — *Novum diverticulum bilis. Wittebergæ*, 1710. Il y parle d'une production du canal cholédoque qui se joignait avec une des branches du canal pancréatique, et se perdait dans le rein. — *Programma de modo quo foramen ovale clauditur. Ibidem*, 1719, in-4°. La description qu'il donne du trou ovale, est assez bonne ; mais on fait peu de cas des raisons qu'il propose pour expliquer l'oblitération de ce trou chez les enfants nouveau-nés. — *De methodo transplantandi variolas per insitionem. Ibidem*, 1720, in-4°. L'inoculation, déjà connue en Allemagne en 1720, puisqu'on était en état de disserter sur ses avantages et ses inconvénients, a tardé encore bien du temps à faire fortune dans ce pays. — *De vulnerum intestinorum lethalitate. Wittebergæ*, 1720. Il rapporte quelques cures singulières de plaies considérables aux intestins ; mais comme il les met au rang des guérisons extraordinaires, il ne déclare pas moins ces sortes de plaies mortelles. Les connaissances et la dextérité de nos meilleurs chirurgiens ont cependant bien souvent mis la vie des malades en sûreté, dans les grandes plaies du bas-ventre. — *Observatio de novo ductu salivali glandulæ lingualis. Ibidem*, 1720, 1721, 1723, in-4°. Instruit des recherches de Morgagni et d'Heister sur le trou *cæcum* de la langue, et sur le canal excréteur qu'ils avaient cru y aboutir, Vater entreprit, dit M. Portal, de lever le doute. Il injecta diverses liqueurs dans le trou de la langue, et parvint enfin, après plusieurs tentatives infructueuses,

à découvrir un canal qui aboutissait à une grosse glande placée à la base de la langue, et qui, suivant lui, communique avec la thyroïde par quelques canaux. Vater en donne une ample description, ainsi que de son canal excréteur ; mais les détails qu'il en fait ne sont pas tous également justes. Des anatomistes plus modernes ont dit que le trou *cæcum* n'est autre chose que la rencontre des conduits excréteurs des glandes situées dans l'épaisseur de la langue, et qui fournissent une salive épaisse.

Joannis Curvi Semmedi pugillus rerum indicarum, quo comprehenditur historia variorum simplicium ex India orientali, America, aliisque terræ partibus allatarum. Wittebergæ, 1722, in-4°. Il a traduit cet ouvrage du portugais. — *Catalogus plantarum exoticarum horti Academici Wittembergensis. Ibidem*, 1722, in-4°. *Supplementum. Ibidem*, 1724, in-4°. Il y a encore une édition de Wittemberg, 1738, in-8°, sous le titre de *Syllabus plantarum potissimum exoticarum quæ in horto medico Academiæ Wittembergensis aluntur.* — *Programma de anatomes utilitate in morbis. Ibidem*, 1723. Il parle de plusieurs maladies, et prouve, par ses propres observations, qu'il est indispensable d'avoir de grandes connaissances en anatomie, pour bien diriger leur traitement. — *Programma de laboribus anatomicis et botanicis.* 1733. Il rend compte de tout ce qu'il a fait pour l'avancement de l'anatomie et de la botanique. — *De valore et sufficientia signorum infantem recens natum, vivum aut mortuum editum arguentium, ad dijudicandum in infanticidio.* 1735. Il y a plusieurs choses curieuses dans cette dissertation ; elle répand un grand jour sur les signes qu'on apporte, pour distinguer si l'enfant est né mort ou vivant. Dans le soupçon d'homicide, il n'est pas moins important d'avoir des signes certains, à la faveur desquels on puisse décider si la personne noyée jouissait de la vie quand elle a été jetée à l'eau, ou si elle était morte. Il importe également de savoir distinguer l'homicide du suicide dans les pendus. Ces deux dernières matières ont occupé, depuis quelque temps, des auteurs déjà célèbres par d'autres ouvrages. —*Catalogus præparata Ruyschiana et aliorum celeberrimorum virorum exhibens* 1735. L'auteur y suit Ruysch dans ses travaux, et parle des principaux cabinets d'anatomie et d'histoire naturelle de l'Allemagne. — *De calculis in locis inusitatis natis et per vias insolitas exclusis.* 1741. Vater prouve qu'il n'y a pas d'endroit dans le corps humain, où il ne puisse se former des concrétions pierreuses, et il appuie ce qu'il avance par diverses observations. — Ce médecin a communiqué plusieurs mémoires intéressants aux académies dont il était membre; on en trouve quelques-uns dans les Transactions philosophiques.

Apr. J.-C. 1684.— ORTLOB (Jean-Frédéric), d'Oels, en Silésie, fut reçu docteur en médecine à Leipsik le 18 septembre 1684. Quoiqu'il eût assez fait de progrès dans ses études, il se rendit justice et sentit combien il était encore éloigné de cette perfection de connaissances que doit avoir un médecin qui veut se distinguer de la foule. Ce fut pour se mettre en état de figurer un jour avec honneur dans l'exercice de sa profession, qu'il voyagea en Hollande, en Angleterre et en France. Il y vit les hommes les plus célèbres et profita tellement de leurs lumières, qu'étant revenu à Leipsik, où il se fit agréger à la faculté, il ne tarda pas à y être successivement nommé à la chaire extraordinaire d'anatomie et à l'ordinaire de physiologie. Ortlob était médecin de Frédéric-Auguste, roi de Pologne et électeur de Saxe, et membre de l'Académie impériale des Curieux de la nature, sous le nom de Démocède, lorsqu'il mourut le 12 décembre 1700. Nous avons de lui : *Analogia nutritionis plantarum et animalium. Lipsiæ*, 1683, in-4°. La date de cette dissertation fait voir que cet écrit n'est autre chose qu'une thèse qu'il soutint pendant le cours de ses études. — *Historia partium corporis humani. Ibidem*, 1691, in-4°. Il y avance une opinion singulière sur le mouvement du diaphragme. Il prétend que cette cloison musculeuse agit passivement, et qu'elle ne se meut qu'en conséquence de l'action du cœur, à raison de l'attache du péricarde. — *Dissertatio de vesicatoriis. Lipsiæ*, 1696, in-4°. — *Historia partium et œconomiæ hominis secundum naturam, seu. Dissertationes anatomico physiologicæ in academia Lipsiensi publice ventilatæ et in usum philiatrorum collectæ. Ibidem*, 1696, in-4°. C'est un recueil de trente-sept dissertations.

Apr. J.-C. 1684. — ASTRUC (Jean) naquit, le 19 mars 1684, à Sauve, ville considérable du Bas-Languedoc, diocèse d'Alais, d'une famille honnête et alliée à la meilleure noblesse de la province. Son père était ministre du Saint-Evangile dans sa patrie, remplie alors de protestants. Il fut baptisé dans le temple de Sauve, mais il ne s'est jamais connu que catholique; parce que l'abjuration de son père a précédé de quelque temps la révocation de l'édit de Nantes, qui fut publiée le 22 octobre 1685. Ce fut à l'école de ce père savant, qu'Astruc puisa, ainsi que son frère Anne-Louis, les premières connaissances de littérature; ce fut là qu'il sentit s'allumer en lui ce feu, ce zèle, à qui il doit les progrès qu'il a faits dans les sciences. — Ces cours d'études finis, Astruc passa à Montpellier, où il fit sa philosophie et fut reçu maître-ès-arts en 1700. Aussitôt après il choisit la médecine par goût, et se consacra tout entier à l'étude de cette science. Il reçut le degré de bachelier en 1702, et commença dès ce moment à jeter les fondements de la haute réputation à laquelle il est parvenu. Cette même année, il publia à Montpellier une dissertation *De motus fermentativi causa;* il s'agit dans cet ouvrage de la cause de l'impulsion de l'acide dans l'alcali, ce que nous appelons effervescence, et qu'on ne distinguait pas encore de la fermentation. — Licencié le 12 octobre 1702, et docteur le 25 janvier 1703, Astruc sentit toute la charge qu'il s'était imposée; il suivit les actes de la faculté avec zèle et avec assiduité; il fréquenta les hôpitaux, et ne sortait de son cabinet que pour ces deux occupations. C'est là le temps où il a embrassé toute l'étendue de l'art auquel il s'adonnait, et dont il voulait augmenter la splendeur. La barbarie était bannie des écoles, mais la vérité n'y régnait pas encore. Il ne s'agissait pas dans le commencement de ce siècle de peser les phénomènes, d'étudier les exceptions, de borner les règles, de s'arrêter où l'évidence nous abandonne. On supposait le fait, il fallait l'expliquer. Faire une hypothèse qui cadrât bien avec les phénomènes, qui répondît bien à toutes les objections, était le chef-d'œuvre d'un professeur. — Cette gloire, à laquelle il avait plus de droit qu'un autre, ne le satisfit pas. Cependant avant que d'oser élever la voix, il fit des provisions immenses de travail et d'observations. Pendant ce séjour paisible à Montpellier, il lut avec la plus grande application tous les auteurs anciens et modernes. Il en a fait des morceaux d'analyse, dans lesquels il aurait eu lui même de la peine à se reconnaître, s'il n'eût été guidé par la sévérité de sa méthode. Il divisait la médecine en époques historiques; dans chaque époque il saisit le plus ancien des auteurs, et presque toujours celui qui a travaillé d'après la seule nature, par conséquent le meilleur; il en fait l'analyse exacte, et de là en descendant suivant l'usage de chaque écrivain, il met à part ce que chacun d'eux a ajouté, et ce qu'ils ont de contraire entre eux. Il pèse ensuite leur autorité dans la balance de l'observation. Telle fut la méthode d'étudier d'Astruc. On la retrouve dans son Traité des maladies vénériennes, et on ose la proposer pour règle à tous ceux qui voudront approfondir quelque partie de la médecine, qui, tout entière étant une science de faits, ne peut tirer de lumières que de la comparaison des faits entre eux.

La physique de la médecine ne consiste de même que dans des faits qui ne peuvent être unis que par leurs liens naturels. Ces liens sont la mécanique et la chimie. Disciple de Malpighi, de Boyle, de Bellini et de Borelli, le médecin, dont nous parlons, est un des premiers professeurs qui aient suivi l'ordre des démonstrations mathématiques dans la physique du corps humain; il est un des premiers auteurs de l'école qui ait appris aux professeurs à douter, à s'arrêter à propos, à observer la nature, à avouer que souvent elle est au-dessus de leurs recherches. Il est un des premiers qui aient enseigné aux écoliers, qu'une autorité quelque respectable qu'elle soit, ne peut jamais être irréfragable, et qu'elle doit être examinée avec le doute de l'observation. Pour étudier avec fruit la physique du corps humain, le jeune docteur fonda, par des recherches très-profondes, les mystères de l'anatomie; il y employa un temps considérable. Il ne peut pas être compté entre les anatomistes de notre siècle, parce qu'il n'a pas eu le temps de suivre ses observations, de les vérifier, de les critiquer même: mais du moins on ne peut pas nier que les remarques qu'il a faites sur les appendices cécales de la matrice, dans son Traité de la maladie des femmes, ne nous annoncent un homme qui a beaucoup vu et bien vu, quoiqu'on puisse n'être pas d'accord avec lui sur les con-

séquences qu'il tire de ses observations. — Telle fut la vie d'Astruc depuis 1703 jusqu'en 1710. Ce ne fut qu'après cette retraite passée en philosophe, qu'il se crut en droit de rompre le silence. Il donna en 1710 une dissertation physico-mathématique sur le mouvement musculaire. Ce fut aussi en cette même année qu'il lut à la Société royale des sciences de Montpellier, dont il était membre, une dissertation sur la digestion, dont il fut beaucoup question quelques années après. — Il se crut enfin appelé à professer; et qui pouvait l'être mieux que lui? L'occasion s'en présenta en 1710; il obtint au concours une chaire d'anatomie et de médecine dans l'université de Toulouse. Il alla la remplir et la remplit bien; mais en quittant Montpellier, il jeta un coup d'œil de regret sur cette patrie qu'il avait adoptée, qui seule était capable de fixer ses désirs et d'être le prix de son émulation. Ce fut à Toulouse qu'il publia son Traité de la cause de la digestion, sur laquelle il s'était déjà expliqué. Cette question était alors très-fameuse à Paris. Hecquet soutenait la trituration avec feu. Pitcairn, professeur écossais, que sa réputation avait fait appeler à Leyde, la regardait comme une invention qui lui était propre; avant lui elle n'avait été proposée que par Leuwenhoeck, qui était un physicien d'une autorité très-médiocre lorsqu'il n'avait pas les yeux armés d'un microscope. Les deux partis convenaient que l'*atteri cibos* d'Erasistrate n'était autre chose que la trituration. Prétendre exclure une des causes de la digestion, était donner une extension violente à l'autre. Astruc diminùa trop la force des solides, que les triturants augmentaient prodigieusement. Quelques mathématiciens écrivirent contre lui. Pitcairn, du fond de l'Ecosse, où il s'était retiré, ne lui répondit que par une plaisanterie basse et déplacée, pendant qu'un de ses disciples, nommé Thomas Boër, lui prêta son nom et sa plume pour répondre à Astruc, mais sans urbanité, avec dédain, et d'un style qui tient encore de la barbarie des siècles précédents, où les savants se disaient souvent les plus grossières injures dans leurs querelles littéraires. Astruc prit un ton bien différent pour lui répondre dans une Lettre adressée à un médecin de la faculté de Paris, qui fut imprimée à Toulouse en 1715. — Ces travaux publiés avaient acquis à notre auteur une très-juste réputation, quand Chirac et Vieussens eurent entre eux une dispute violente au sujet de l'acide, que ce dernier prétendait savoir extraire du sang, à l'exclusion de tout autre. Pour l'extraire, il joignait au *caput mortuum* du sang distillé une terre bolaire; mais il n'avait pas réfléchi que le bol, à la violence du feu, fournit évidemment un acide. Chirac, au lieu de sentir le faux des prétentions de Vieussens, s'attribua l'honneur de cette découverte, et accusa son adversaire de plagiat. Après beaucoup d'écrits injurieux, publiés de part et d'autre, et oubliés heureusement pour tous les deux, on prit Astruc pour arbitre. Il leur démontra que la découverte n'était rien moins que réelle, et qu'il était inutile de se disputer pour un être de raison; que tout l'acide de la distillation dépendait du bol. On ignore de quelle façon Vieussens prit ce jugement; mais Chirac eut la générosité de n'en pas moins estimer son auteur, puisqu'obligé de se fixer à la cour en 1716, il demanda et obtint pour Astruc l'exercice et la survivance de sa place. — Il se mit d'abord à enseigner à Montpellier en cette qualité; et Chatelain étant mort bientôt après, il lui succéda, en 1717, et devint professeur en titre. Comme il a eu une étendue de talents qui étonne, il ne lui fut pas difficile de se distinguer dans la chaire; mais de tous ses talents, celui qui était le plus frappant c'était celui d'enseigner. Il était professeur par goût et par nature. Il avait l'art de conduire et de former, pour ainsi dire, la mémoire de ses auditeurs. Sans travail, on retenait presque tout l'essentiel de ces discours rapides qui se font ordinairement à peine comprendre aux commençants. Véritablement éloquent, il plaçait des réflexions si justes auprès des vérités, elles en coulaient si naturellement, que l'attention se trouvait fixée sans travail et sans gêne. Les grâces du style qu'on néglige trop souvent, prêtaient encore des charmes à ses discours; peut-être aussi la gravité imposante de sa figure lui donnait-elle un nouveau droit à se faire écouter. — Astruc avait un goût décidé pour les recherches métaphysiques. Il donna, en 1719, une dissertation *De sensatione*, et en 1723, une autre *De judicii exercitio*. Il avait dans la tête une espèce de physique des sens, qu'il voulait donner au public et qu'il intitulait *De animastica*. Cependant sa réputation croissait de jour en jour. Les acclamations de sec

écoliers le rendaient célèbre dans toute l'Europe. La cour retentit de ses éloges. On crut devoir lui donner des marques d'attention ; en un mot, le récompenser et l'encourager. Le roi lui donna une pension de sept cents livres. Il n'avait point sollicité cette grâce, elle alla le chercher à Montpellier en 1720. L'année suivante, M. Dodart, premier médecin, le nomma inspecteur des eaux minérales de Languedoc. — Quelque agrément qu'eût Astruc à Montpellier, il s'aperçut enfin que, la masse de ses recherches augmentant, il manquait de moyens pour les perfectionner. Son grand ouvrage *De morbis venereis* qu'il méditait depuis long-temps; ses recherches sur la faculté de Montpellier, ouvrage auquel il était fort attaché, exigeaient qu'il vînt puiser à la source des manuscrits. Il se détermina à quitter Montpellier, et se rendit à Paris; mais son grand nom ne lui permit pas de s'y enfermer. Le roi de Pologne, électeur de Saxe, l'appela auprès de lui en qualité de son premier médecin en 1729 ; les conditions étaient utiles et honorables. Il s'y rendit; mais Astruc à la cour était déplacé. Sa façon de penser, libre, hardie, toute de lui, sa fermeté dans ses opinions, le rendaient peu propre au commerce des grands. Il s'ennuya bientôt de ce séjour, et sous le prétexte de quelques affaires de famille, il obtint un congé passager rempli d'éloges et d'invitations à un prompt retour; mais il renonça absolument à la Saxe. — Son retour en France, et la préférence qu'il avait donnée à ses travaux sur le commerce des cours, ne fut point regardé comme l'effet de l'inconstance. Aussi, presque à son arrivée, fut-il décoré du titre de médecin consultant du roi, en 1730 ; l'année suivante, Geoffroy, doyen de la faculté de Paris et professeur au collége royal, étant mort au grand regret de tous ceux qui s'intéressaient aux progrès de la physique et de la médecine, on crut réparer cette perte en nommant Astruc à cette chaire. Il fut donc enfin fixé dans la capitale, suivant son goût, c'est-à-dire, pour y enseigner. Personne ne l'a fait avec plus d'exactitude que lui jusqu'à la mort. En six ans, il expliquait en latin, à ses auditeurs, toutes les maladies et la méthode de les traiter dans le plus grand détail. Toujours le premier à l'heure indiquée, il parlait pendant une heure entière avec une facilité et une méthode dont il est peu d'exemples. Cette occupation était pour lui un moment de plaisir. D'ailleurs, il pratiqua bientôt la médecine avec la vogue d'un homme qui paraît sur l'horizon, annoncé par d'excellents ouvrages, accueilli par les suffrages de ses confrères et par l'estime de tous les savants avec qui il figurait. C'est au milieu de la vie tumultueuse et agitée par une pratique nombreuse, qu'il donna, en 1736, son grand ouvrage *De morbis venereis*. La réputation de l'auteur et la bonté du livre engagèrent les libraires à le contrefaire en 1738. Malgré cette fraude, l'édition en fut bientôt épuisée. Il ajouta à la seconde, qui parut en 1740, quelques observations sur les maladies vénériennes des yeux et sur d'autres symptômes importants ; mais surtout il retoucha et augmenta beaucoup la partie historique, qui est celle qui coûte plus de travail et qui est moins satisfaisante au génie. M. Jault, médecin, a traduit cet ouvrage sous les yeux de l'auteur, qui, à la seconde édition de la traduction, a ajouté quelques remarques sur de nouveaux spécifiques qui avaient paru avec éclat dans le public depuis sa première édition. Nous ne parlerons point des versions anglaises et allemandes de ce livre ; il a été adopté par toute l'Europe. — Astruc était depuis long temps lié d'amitié avec les principaux membres de la faculté de Paris. Il souhaita d'être admis dans leur corps ; ils désirèrent de l'avoir pour confrère. Il fut unanimement adopté en 1743, et disserta devant la faculté sur sa profession, pour suppléer à un examen qu'on ne pouvait pas raisonnablement exiger d'un homme si éprouvé. Il soutint aussi une thèse sans président. Jamais médecin n'a eu un plus grand attachement pour son corps, qu'Astruc n'en a eu pour celui où le suffrage unanime des gens éclairés venait de le faire entrer. Les moindres actes, les moindres assemblées de ce corps, ont été honorés de sa présence jusqu'à la fin de sa vie, quelque rigoureuse que fût la saison, quelque temps qu'ils exigeassent. Il y visitait les pauvres malades qui s'y assemblent tous les samedis, comme s'il n'eût point eu d'autre affaire. Il vieillissait, les infirmités commençaient à se faire sentir, il se pressait d'autant plus d'avancer dans ses travaux. Mais ce ne fut que lorsqu'il se sentit avancé en âge qu'il se crut en droit de donner au public ses *Conjectures* sur les mémoires originaux dont Moïse a pu se servir pour

composer la Genèse. Le scrupule le retenait; il eut besoin d'être rassuré par des personnes pieuses et instruites, avant de donner cet ouvrage, qui n'est que curieux sans être dangereux. Les leçons qu'il faisait au collége royal, et que chacun de ses écoliers rédigeait à sa guise, furent pour lui l'occasion d'un nouveau travail. Ces leçons se répandaient par l'impression dans toutes les universités de l'Europe ; mais comme il sentait tous les inconvénients de ces éditions furtives, il résolut de les retravailler. Il commença par le Traité des tumeurs, dont la première édition a été enlevée avec une promptitude qui semble n'appartenir qu'à des ouvrages d'agrément. Deux ans après, il donna le Traité des maladies des femmes, écrit dans le même goût. Il fut suivi de deux nouveaux volumes qu'il publia sur les maladies des femmes grosses et accouchées; le Manuel des accouchements a été son dernier ouvrage.

Ses infirmités augmentaient, mais il ne relâchait rien de ses travaux. Il espérait de donner incessamment son histoire de la faculté de médecine de Montpellier et son *Animastique*. Il ne bornait pas là ses espérances. La force de sa tête lui faisait illusion sur la faiblesse de son corps. Tout objet de travail utile lui était précieux; il s'y livrait avec toute l'ardeur de la jeunesse. Nommé commissaire par la faculté pour examiner la question de l'inoculation, on l'a vu, la dernière année de sa vie, assister aux assemblées que l'on tenait sur cet article important, se charger d'une partie des recherches, écouter tous ses confrères avec douceur et tranquillité, ne point présumer de son savoir immense auquel on aurait pardonné un peu de présomption. Tel fut Astruc. Que la postérité lui assigne le rang qu'il a mérité entre les bienfaiteurs de l'humanité. Les étrangers lui ont rendu plus de justice que ses concitoyens. Un grand roi écrivait à un philosophe, son ami, qu'il savait malade : « Je suis tranquille sur votre sort, un homme tel que vous ne peut avoir pour médecin qu'Astruc. » — Après avoir peint ce médecin par la plupart de ses ouvrages, il nous reste fort peu de chose à dire de sa vie privée. Toujours occupé à des études sérieuses et utiles, toute sa vie était renfermée dans l'enceinte de son cabinet. Père heureux, ami fidèle et zélé, il ne donnait cependant que peu de moments à ses enfants et à ses amis. Ce même père, dans le temps que son fils avait besoin de ses soins, était au milieu de toutes ses occupations : quoiqu'il fît fonction de son répétiteur, qu'il semblât même se multiplier pour son éducation, il ne donnait à la tendresse de ce fils que quelques instants qu'il regardait comme dérobés au travail. Il aimait les jeunes médecins, et, sans trop se livrer, il les instruisait sans affectation, leur donnait ses avis sans vanité, et corrigeait leurs erreurs avec bonté. C'est au milieu de l'exercice constant de ces vertus que la mort l'a enlevé au public le 5 du mois de mai 1766, à l'âge de quatre-vingt-deux ans un mois seize jours. Il avait épousé demoiselle Jeanne Chaunel, fille d'une très-bonne famille de sa province. De son mariage il a eu deux enfants, un fils et une fille. Sa fille a été mariée à M. de Silhouette, ministre d'État. Sa mort, qui a précédé celle de son père d'environ un an, lui a causé la douleur la plus vive et a augmenté de beaucoup ses infirmités. Son fils, sur lequel toute sa tendresse s'était justement réunie, était M. Astruc, président honoraire de la cour des aides de Paris, et maître des requêtes ordinaire de l'hôtel du roi. — C'est de l'éloge que M. Lorry, docteur régent de la faculté de médecine de Paris, a mis à la tête des Mémoires sur l'histoire de la faculté de Montpellier, dont il est l'éditeur, que j'ai extrait celui que je viens de faire du célèbre Astruc. Voici maintenant le catalogue de ses ouvrages : *Tractatus de motus fermentativi causa. Monspelii*, 1702, in-12. — *Mémoires sur les pétrifications de Boutonnet, petit village près de Montpellier*, 1708. L'auteur doit une partie des détails de ces Mémoires à M. Bon, premier président de la chambre des comptes de Montpellier. — *Conjectures sur le redressement des plantes inclinées à l'horizon*, 1708. — *Dissertatio physica de motu musculari Monspelii*, 1710, in-12. Après avoir réfuté les sentiments de Pitcairn sur l'excès de force qu'il attribue à l'estomac et aux autres muscles, il établit la théorie du mouvement musculaire sur le gonflement des vésicules par les esprits animaux. — *Mémoire sur la cause de la digestion des aliments*. Montpellier, 1711, in-4°. — *Traité de la cause de la digestion, où l'on réfute le nouveau système de la trituration et du broiement, et où l'on prouve que les aliments sont digérés et convertis*

en chyle par une véritable fermentation. Toulouse, 1714, in-8°.— *Epistolæ quibus respondetur epistolari dissertationi Thomæ Boeri de concoctione. Tolosæ*, 1715, in-12. C'est une réponse à Boërce qui avait pris le parti de Pitcairn, son maître, contre les attaques d'Astruc. — *Dissertatio de ani fistula. Monspelii*, 1718, in-12. En anglais, Londres, 1738, in-8°, avec des additions de la açon de Jean Treke, chirurgien. —*Dissertatio medica de hydrophobia*, 1720. Des hommes mordus par un loup enragé furent long-temps sans s'apercevoir d'aucun effet; enfin ils tombèrent malades et moururent. Leurs cadavres prirent d'abord de l'infection. — *Quæstio medica de naturali et præternaturali judicii exercitio. Monspelii*, 1720. —*Dissertation sur la peste de Provence*, 1720, in 8°. Montpellier, 1722, in-8°. La même en latin par Jean-Jacques Schenchzer; Zurich, 1721, in-4°. — *Dissertation sur la contagion de la peste, où l'on prouve que cette maladie est véritablement contagieuse.* Toulouse, 1725, in 8°. Il a principalement en vue la dissertation que Franço s Chicoyneau avait publiée à son retour de Marseille, pour prouver que la peste n'était pas contagieuse. Astruc démontre, dans la sienne, que cette maladie ne s'était montrée ni à Marseille, ni ailleurs, avant l'arrivée des marchandises ou des personnes infectées; il ajoute que le miasme contagieux attaque premièrement l'estomac, qu'il soulève par le vomissement. — *De morbis venereis libri sex. Parisiis*, 1736, in-4°. La seconde édition, augmentée par l'auteur, est de 1740, deux volumes in-4°. Il y a une traduction française en quatre volumes in-12, dont on a fait plusieurs éditions. La dernière est de 1755. Astruc suit la vérole dans tous ses symptômes et dans toutes ses branches, et il appuie beaucoup sur l'usage modéré des frictions mercurielles. — *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle de la province de Languedoc.* Paris, 1737, in 4°, avec figures et cartes en taille-douce. Il a joint à cet ouvrage une dissertation qui avait paru à Toulouse sur la cause des intercalations de la fontaine de Fontest-Orbe. On y trouve peu de choses sur les animaux et les fossiles du Languedoc. — *Lettre* sur un écrit intitulé : *Second Mémoire pour les chirurgiens.* Paris, 1737, in-4° Il réfute les assertions de ce mémoire, et fait voir que ce n'est point aux chirurgiens qu'on est redevable de la méthode de traiter la vérole. Thierry de Hery l'avait apprise à Rome, mais Jacques de Bethencourt, médecin de Rouen, en avait déjà parlé en 1527, long-temps avant que Hery n'eût pratiqué les frictions à son retour en France.—*Seconde lettre.* Paris, 1738, in-4°. Il prétend que la cure de la vérole est du ressort de la médecine, qu'au moins, les médecins doivent diriger le traitement. — *Troisième lettre* à M. de Laire sur un écrit intitulé : *La Réponse d'un chirurgien de Saint-Côme.* Cette réponse est attribuée à J.-L. Petit.—*Quatrième lettre* à M. de Laire sur un écrit intitulé : *Réponse d'un chirurgien de Saint-Côme à la première lettre de M. Astruc.* Paris, 1738, in-4°. L'auteur de la lettre y loue beaucoup les frictions pour la cure de la vérole, et prétend qu'Ange Bolognini est le premier qui ait bien écrit sur cette maladie. Il y prouve aussi que les hôpitaux de Rome sont les écoles où les Français ont été s'instruire, même avant le retour de Thierry de Hery. — *Cinquième lettre* sur l'extrait qui a été fait de la quatrième. Paris, 1738, in-4°. Astruc y fait voir que Carpi était un professeur en médecine, et qu'il avait pris le bonnet de docteur dans cette faculté. Il reproche à Petit d'avoir des gens à gages pour écrire contre les médecins, entre autres l'abbé Desfontaines, qui passe pour auteur de l'extrait dont il est question dans cette lettre. — *Tractatus therapeuticus. Genevæ*, 1743, in 8°. Il y en avait déjà eu d'autres éditions. Astruc a désavoué cet ouvrage, comme une production qui s'était altérée en des mains étrangères. — *La nécessité de maintenir dans le royaume les écoles de chirurgie qui sont établies dans la Faculté de médecine.* Paris, 1749, in-4°. — *Tractatus pathologicus. Genevæ*, 1753, in-8°. *Parisiis*, 1766, in-12. C'est la quatrième édition. Cet abrégé est bien écrit, et l'on y trouve une longue énumération des causes des maladies. — *Conjectures sur les mémoires originaux dont il paraît que Moïse s'est servi pour composer le livre de la Genèse.* Bruxelles (Paris), 1753, in-12. — *Dissertation sur l'immatérialité et l'immortalité de l'âme.* Paris, 1755, in-12. — *Doutes sur l'inoculation de la petite vérole proposés à la Faculté de médecine de Paris*, 1756, in-12 — *Traité des tumeurs et des ulcères*, avec deux lettres. Paris, 1759, deux volumes in-12.

Cet ouvrage est fort méthodique. — *Traité des maladies des femmes.* Paris, 1761-1765, six volumes in-12. Il a été traduit en anglais et publié à Londres. Il y a aussi une édition de Venise, qui est en latin. — L'*Art d'accoucher réduit à ses principes.* Paris, 1766, in-12. — *Mémoires pour servir à l'histoire de la Faculté de médecine de Montpellier.* Paris, 1767, in-4°. M. Lorry, docteur régent de la faculté de Paris, est l'éditeur de cet ouvrage, auquel il a joint des notes de sa façon. Il l'a encore orné du portrait et de l'éloge historique de l'auteur, ainsi que d'une belle préface qui est de lui. Tout cela m'a beaucoup aidé dans la rédaction de ce dictionnaire. J'en ai averti plusieurs fois.

Ap. J.-C. 1685 *env.* — LEDRAN (Henri), chirurgien juré de St-Côme et ancien prévôt de sa compagnie, était de Paris. Comme il fut un des grands opérateurs de son siècle, il remit en vigueur l'amputation des mamelles attaquées de cancer; méthode qui était négligée depuis long-temps, et qu'on avait mise au nombre de celles qui perdent leur mérite en vieillissant. Il est vrai que le succès de cette opération est souvent infructueux; mais c'est moins de la part de l'opération même, que de celle de l'opérateur qui s'y prend trop tard, et lorsque le virus cancéreux a déjà attaqué les glandes de l'aisselle et infecté toute la masse. — Ledran se fit beaucoup de réputation dans les armées par les cures épineuses dont il fut chargé. Il traita plusieurs officiers distingués avec le plus grand succès, et en particulier le maréchal-duc de Villars, qu'un boulet de canon blessa à la jambe à la bataille de Malplaquet. Ce chirurgien ne se fit pas moins de réputation à la cour, où il fut appelé pendant la maladie dont Louis XIV mourut. Cinq ans après, il mourut lui-même, le 1er de février 1720, et fut enterré dans l'église de Saint-Sulpice sa paroisse. — Henri-François, son fils, ancien chirurgien-major de la Charité, de l'Académie de chirurgie, de la Société royale de Londres, et chirurgien consultant des camps et armées du roi, naquit à Paris. A l'exemple de son père, il fut presque toujours de l'avis de passer aux grandes opérations; mais comme l'expérience dirigée par beaucoup d'esprit et de jugement, était le premier mobile de ses décisions, les succès qu'il en eut, et la dextérité avec laquelle il opéra, lui méritèrent la réputation dont il jouissait encore en 1768. Cette réputation durera même long-temps après lui: c'est dans les ouvrages qu'il a donnés au public, que la postérité trouvera la preuve des rares connaissances qu'il avait dans son art.

Parallèle des différentes manières de tirer la pierre de la vessie. Paris, 1730, 1740, in-8°. En allemand, Berlin, 1737, in-8°. En anglais, Londres, 1738, in-8°. Cet habile chirurgien examine les différentes méthodes de tailler qui ont eu le plus de célébrité. Avant que d'entrer en matière il donne une description succincte des parties contenues dans le bassin. Il a connu les replis du péritoine qui fixent la vessie aux os pubis, et il leur attribue l'usage des ligaments; il a encore donné des observations sur le tissu cellulaire qui enveloppe la vessie. Il a fait représenter le bassin dans la position où il est, lorsqu'on opère suivant la méthode de Rau, et il a fait dépeindre une moitié de bassin sciée verticalement, méthode dont M. Camper a retiré les plus grands avantages. M. Ledran s'étend peu sur le petit appareil qu'il condamne par rapport à l'extraction des pierres qui sont dans la vessie. Il se montre plus partisan du grand appareil; mais il conseille de faire l'incision un peu plus bas que les Colot n'avaient coutume de la faire. Il prétend que ceux qui pratiquent la taille à cet appareil, agissent avec trop de précaution, ne mesurent point le degré d'incision, ou font, en retirant la pierre, des dilacérations qu'ils eussent pu prévenir en agissant avec plus de prudence. Il trouve en général moins d'avantages que d'inconvénients dans le haut appareil; il n'en proscrit cependant pas totalement l'usage, sinon que le corps de la vessie soit affecté. Si la vessie est saine et la pierre trop grosse, il conseille d'y recourir. L'opération latérale de Rau lui paraît très-dangereuse si l'on se sert de la sonde qu'Albinus a décrite; il prétend qu'on risque d'inciser très-souvent le rectum. L'auteur a imaginé une nouvelle sonde pour obvier à cet inconvénient, et il s'en est servi avec succès dans un grand nombre de tailles. — *Observations de chirurgie, auxquelles on a joint plusieurs réflexions en faveur des étudiants.* Paris, 1731, deux volumes in 12, et 1751, sous le même format. En allemand, Nuremberg, 1738, in-8°. En anglais, 1739,

in-8°. La plupart de ces observations ont pour objet des maladies graves. L'auteur, qui les a tirées de sa pratique, parle de ses bons succès sans ostentation, et des mauvais avec beaucoup de candeur.

Traité des opérations de chirurgie. Paris, 1731 et 1742, in-8°. Bruxelles, 1745, in-8°. En anglais, par Gataker, Londres, 1749, in-8°, avec les additions de Cheselden et de nouvelles figures d'instruments. C'est un bon ouvrage, qui ne comprend cependant point toutes les opérations; mais M. Ledran a la modestie de parler de quelques nouvelles pratiques, sans s'attribuer le mérite de la nouveauté. — *Réflexions sur les plaies d'armes à feu.* Paris, 1737, 1740, 1759, in-12. Amsterdam, 1745, in-12. En allemand, Nuremberg, 1740, in-8°. Ce traité est court, mais il est plein de remarques également judicieuses et intéressantes; il est le fruit que l'auteur a recueilli des campagnes qu'il a faites dans les armées françaises. M. Ledran prétend qu'il y a contusion dans toutes les plaies d'armes à feu; il recommande l'usage des grandes incisions, blâme celui des tentes, rejette les pansements fréquents, indique plusieurs nouveaux appareils, et examine scrupuleusement les plaies de différentes parties du corps. — *Suite du parallèle de la taille.* Paris, 1756, in-8°. Les nouveaux instruments inventés pour cette opération, depuis la publication de son premier ouvrage, lui ont donné matière à quantité de réflexions. — *Consultations sur la plupart des maladies qui sont du ressort de la chirurgie.* Paris, 1765, in-8°. Cet ouvrage répond parfaitement à la haute réputation de son auteur, et les préceptes qu'on y trouve sont d'autant plus sûrs, qu'ils sont presque tous appuyés sur la longue pratique de ce grand chirurgien. — *Traité économique de l'anatomie du corps humain.* Paris, 1768, in-12. Ce traité ne figure point avec les autres productions de M. Ledran, on n'y reconnaît plus l'auteur des excellents ouvrages dont on vient de parler. Le génie de l'homme vieillit avec le corps.

Ap. J.-C. 1685 *env.* — TEICHMEYER (Herman-Frédéric), professeur de médecine dans l'université d'Iéna, a publié un grand nombre de dissertations intéressantes, qui ont été soutenues sous sa présidence dès le commencement de ce siècle. Haller, son gendre, en a inséré plusieurs dans ses collections. On doit encore d'autres ouvrages à Teichmeyer. Tels sont : — *Elementa philosophiæ naturalis experimentalis, in quibus omnium rerum naturalium affectiones recensentur, earumdemque causæ, quantum fieri potest, deteguntur, et per experimenta tam ex mathesi, tum ex chymia imprimis desumpta, declarantur. Ienæ*, 1717, 1724, in-4°. — *Elementa anthropologiæ, sive, Theoria corporis humani, in qua omnium partium actiones, ex recentissimis inventis anatomicis, et rationibus tum physicis, tum chymicis, tum denique mechanicis, declarantur. Ibidem*, 1719, in-4°, avec figures. Il passe en revue les principaux points de la physiologie, et donne une description succincte des parties destinées aux fonctions. — *Institutiones medicinæ legalis et forensis, in quibus præcipuæ materiæ civiles, criminales et consistoriales, secundum principia medicorum decidendæ, ex recentissimis atque optimis eorum hypothesibus erutæ, traduntur. Ienæ*, 1723, in-4°. Les facultés d'Iéna et de Leipsik se sont toujours distinguées par la jurisprudence médicinale. L'auteur de cet ouvrage a soutenu l'honneur acquis à son corps par la justesse de ses décisions en ce qui concerne la virginité, la grossesse, l'accouchement naturel, l'avortement, la superfétation, la mole, les hermaphrodites, l'impuissance, les poisons, les plaies mortelles, l'infanticide, la torture, etc. — *Vindiciæ quorumdam inventorum anatomicorum. Ienæ*, 1727, in-4°, et dans la collection des dissertations anatomiques recueillies par le célèbre Haller. Notre médecin y décrit le trou de Rivinus, dans la membrane du tympan, et prétend qu'il est pourvu d'une valvule. Il y parle encore de quelques osselets qu'il dit avoir découverts dans l'oreille interne.

Apr. J.-C. 1685. — SOLANO (François), médecin natif de Lucques, capitale de la république de ce nom en Italie, exerçait au commencement de ce siècle à Antequera, ville d'Espagne au royaume de Grenade. Comme il avait le génie observateur, il ne négligea aucune occasion de mettre en œuvre un talent si nécessaire à tous ceux qui veulent se distinguer dans la cure des maladies. Il étudiait la médecine à Grenade, lorsqu'il se mit à suivre Joseph Pablo, professeur et doyen de l'université de cette

ville ; il vit régulièrement avec lui les malades de l'hôpital Royal, de celui de Saint-Jean-de-Dieu et du Refuge, et il prêta la plus grande attention à tout ce qui leur arrivait, spécialement aux modifications du pouls qui lui paraissaient les plus singulières. Il avait souvent observé le *pouls rebondissant*, sans trop savoir ce qu'il en devait augurer, et il lui prit la curiosité d'en demander la raison au docteur Pablo. Celui-ci, qui était un homme d'un tempérament assez violent, lui répondit fort crument de ne point s'arrêter à de pareilles bagatelles qui ne provenaient que des vapeurs fuligineuses du sang. Solano sentit toute la futilité de cette réponse, mais il n'en comprit pas moins que son maître avait tort de négliger une chose qui lui paraissait de conséquence. Il fit donc de lui même des observations sur le pouls, ainsi que sur ce qui arrivait aux malades qui avaient eu tel ou tel pouls : et par l'étude exacte et suivie qu'il continua pendant 31 ans, c'est-à-dire, depuis 1707 jusqu'en 1738, il parvint à prédire les événements les plus critiques, sur le seul fondement des différentes modifications qu'il remarquait dans le battement des artères au lit des malades. Charmé de sa découverte, il la crut d'une assez grande conséquence pour en faire part au public dans un ouvrage qui porte le titre de *Lapis Lydius Apollinis*. L'édition est de Madrid, 1731, in-folio. L'auteur y parle de différentes espèces de pouls qui se réduisent au nasal, à l'hépatique, au gastrique, à l'intestinal, au rénal et au cutané, sur lesquels il prétend avoir porté un pronostic toujours sûr.

Cet ouvrage étant tombé en 1713 entre les mains de Jacques Nihell, médecin irlandais établi à Cadix, l'obscurité qu'il y trouva lui fit prendre le parti d'aller à Antequera, pour demander à l'auteur les éclaircissements dont il avait besoin. Solano se prêta obligeamment à sa demande, et le rendit plusieurs fois témoin de la justesse des prédictions faites suivant ses principes. Mais comme depuis ce temps-là il est souvent arrivé à Nihell de faire d'heureuses applications de ces règles, il en a rendu compte au public dans un recueil d'observations qu'il a dédié au docteur Mead, célèbre médecin de Londres. Guillaume Noortwyk a traduit ce recueil de l'anglais en latin, sous le titre de *Novæ observationes circa variarum crisium prædictionem ex pulsu : accedunt monita de natura crisium*. Le même ouvrage a paru en français en 1748, de la traduction de M. Lavirotte, médecin des facultés de Paris et de Montpellier. Mais feu M. de Bordeu a renchéri sur tout cela, car il a beaucoup travaillé à éclaircir et à étendre cette matière, que Solano et Nihell avaient traitée avec assez d'obscurité.

Ap. J.-C. 1685.— VERDIER (César) naquit à Morières près d'Avignon le 24 juin 1685. Après avoir fait de bonnes humanités dans cette ville, il fut destiné à la chirurgie : et les écoles de chirurgie qui étaient près de lui, jouissant alors de la plus grande réputation, il ne balança pas à s'y rendre pour faire ses cours. Nissole, chirurgien qui occupait la place de démonstrateur royal d'anatomie dans les écoles de la faculté, fut le maître à qui il s'attacha davantage ; il en devint même le pensionnaire, afin de pouvoir en suivre plus exactement les leçons tant publiques que particulières. Il y joignit celles de M. de La Peyronie, qui, dès l'an 1703, commençait à être connu, et donnait déjà les espérances de ce qu'il devait être un jour. — Le goût décidé que Verdier avait pour l'anatomie et les progrès qu'il y avait faits, le portèrent à croire qu'il pourrait déployer avantageusement ses talents dans la capitale du royaume. Il vint à Paris, où le Jardin royal attira toute son attention. Dans ce temps-là, c'était effectivement l'école la plus brillante. Deux hommes uniques, l'un professeur, l'autre démonstrateur pour l'anatomie et la chirurgie, semblaient se disputer une supériorité que les connaisseurs n'ont pu sans injustice accorder plutôt à l'un qu'à l'autre, car chacun montrait des talents éminents dans son genre.

Du Verney joignit la facilité du langage à ses profondes connaissances en anatomie, sur lesquelles il n'avait rencontré de rival redoutable que Hery, et il séduisait autant ses auditeurs par la vivacité du débit, que par ses préparations recherchées ; mais sur la chirurgie, il n'avait que la théorie pour lui. Arnaud, ajoute M. Morand que je suis dans la première partie de ses Opuscules, ne se présentait point avec l'appareil pompeux du professeur ; mais, démonstrateur exact en anatomie, il donnait le ton sur les matières de chirurgie, et parlait en maître également éclairé par la plus saine judiciaire et la plus grande pratique. — C'est à peu près dans le même temps que

Petit, connu par sa science en anatomie, en tenait école chez lui ; il y attira Verdier pour partager ses travaux et lui confia le soin de son amphithéâtre. La vie aisée que cet habile chirurgien se fit un plaisir de lui procurer, et le produit de ses leçons, le mirent en état de se présenter à la communauté de Saint-Côme, où il fut reçu maître en 1724. L'année suivante, il fut nommé par le roi, sur la présentation de M. Mareschal son premier chirurgien, démonstrateur royal pour l'anatomie aux écoles de sa communauté. C'est là où il montra la plus grande sagacité pour enseigner tout ce qui concerne la structure du corps humain. Une exposition claire de ses parties, de leur situation naturelle, de leur rapport, de leurs fonctions, était suivie d'une démonstration présentée de toutes sortes de manières. Préparations fraîches et sèches, injections, pièces conservées dans de l'esprit-de-vin, morceaux d'anatomie comparée, coupes singulières, dessins, planches coloriées, il n'y avait pas de moyen que Verdier n'employât pour inculquer ses propres connaissances. On le voyait arriver à l'amphithéâtre avec une espèce de magnificence, et une profusion de pièces d'autant plus utiles aux étudiants, que ce qui échappait à leur intelligence sous une forme, était saisi sous une autre ; et si la nature lui donna une volubilité dans la parole qui l'empêcha quelquefois d'être suivi, son cœur savait y suppléer par une patience à toute épreuve vis à vis des élèves même indiscrets. Il en était le père autant que le maître ; et si ceux qu'il a secourus dans leur indigence publiaient leurs noms, la liste aussi nombreuse qu'édifiante aurait de quoi étonner : mais Verdier aimait à obliger pour satisfaire son inclination, et il y mettait la condition de l'oubli.

Indépendamment de ses leçons publiques, un prodigieux nombre d'écoliers se rendait chez lui, où il donnait des leçons privées, et c'est pour eux qu'il publia un *Abrégé d'anatomie* qui est plein de notions claires, exactes, précises, de toutes les parties de cette science indispensablement nécessaire au chirurgien. C'est sur cet ouvrage que s'est formée une multitude de jeunes élèves qui se sont répandus dans les provinces, après avoir suivi les leçons de ce grand maître. Il y a eu jusqu'à neuf éditions françaises de l'*Abrégé d'anatomie*. Paris, 1725, in-12, 1729, 1739, 1754, 1759, 1761, deux volumes in-12. Bruxelles, 1752, in-8°, 1765, deux volumes in-8°. Paris, 1768, deux volumes in-12, avec les corrections et augmentations de M. Sabatier, chirurgien dont tout le monde connaît le mérite et le savoir. Il y a encore une édition en allemand, Hambourg, 1744, in-8°, et une anglaise par Ingram, Londres 1750, même format. Cet abrégé est un bon extrait de l'exposition anatomique de M. Winslow, auquel Verdier a ajouté quelques réflexions chirurgicales, dans le goût de l'ouvrage de Palfin. — En 1731, le roi ayant permis l'établissement d'une Société académique, devenue depuis l'Académie royale de chirurgie, Verdier fut admis dans la première classe des membres dont elle fut composée, et il se faisait un devoir essentiel d'en suivre les assemblées. Le second et le troisième tomes des Mémoires de cette académie renferment trois pièces de sa façon ; des recherches sur les hernies de la vessie, qui passeront toujours pour un chef-d'œuvre, ainsi que la planche qu'il y a jointe; des observations sur une plaie au bas-ventre et sur une autre à la gorge.

Après la mort de M. Petit, son ancien maître, l'Académie royale des sciences désira de le voir remplacé par Verdier, et M. Morand fut chargé de lui en parler; mais il se refusa constamment à ses sollicitations par un motif de modestie si rarement compagne des talents supérieurs. D'ailleurs, il était d'un âge avancé et méditait sérieusement sa retraite. Effectivement, après avoir enseigné l'anatomie dans les écoles de Saint-Côme pendant vingt-cinq ans, et en particulier pendant cinquante, il abdiqua sa place de démonstrateur et professeur royal en faveur de M. Sue, son élève, homme si digne de lui succéder en tous points. Verdier forma alors le projet de partager son temps entre ses devoirs de religion, la lecture et un commerce social soutenu par d'anciennes liaisons. Juste appréciateur du mérite, il savait mettre chacun à sa place. Plein de probité et de politesse, il cherchait par ses égards à ne déplaire à personne. Il prononçait volontiers ce mot, qui était comme sa devise, *ami de tout le monde;* mais on doit avouer que cette amitié générale l'empêchait quelquefois de prendre le parti de ses amis particuliers. Du reste, comme il faisait plus de cas des qualités du cœur que des talents de l'esprit, il ne pouvait souffrir les traits de l'envie, et encore moins

ceux de la satire. — Cet homme vertueux, s'étant fait un état heureux et tranquille par la simplicité de sa conduite, jouissait paisiblement, dans le célibat, de la moisson qu'il s'était préparée dans son jeune âge par des travaux fort durs, lorsqu'il fut attaqué d'un catarrhe suffocant qui le mit au tombeau en peu de jours, le 19 mars 1759, âgé de soixante-quatorze ans. Il emporta les regrets des maîtres qui jouissaient avec lui de la société la plus douce, des élèves qui avaient en lui l'homme le plus zélé et le plus ardent pour leur instruction, enfin de tous les gens de bien qui l'avaient d'autant plus admiré, qu'il leur était une preuve que la science n'est pas incompatible avec les mœurs austères et la piété la plus grande : qualité dont les philosophes de notre temps font peu de cas, parce qu'ils les croiraient volontiers propres à nuire à leur réputation. — Outre l'*Abrégé d'anatomie*, on attribue à Verdier un *Traité de phlébotomie*, in-12, que Martin a revu et corrigé. On dit encore qu'il a fait des notes sur l'*Abrégé de l'art des accouchements*, composé par madame Bourrier du Coudray, ou Louise Bourgeois, sage-femme de Marie de Médicis, reine de France. Cet ouvrage qui avait été imprimé à Paris en 1609, in-12, a reparu avec les notes en 1759, sous le même format.

Apr. J.-C. 1685. — HELVÉTIUS (Jean-Claude-Adrien), fils de Jean-Adrien et de Jeanne Desgranges, naquit à Paris le 18 juillet 1685. Après de bonnes études au collége des Quatre-Nations, il passa sur les bancs de la faculté de médecine de sa ville natale, et il y reçut le bonnet de docteur en 1708. Son père lui acheta en 1713 une charge de médecin du roi par quartier; et dès lors il se fit connaître si avantageusement à la cour, que Louis XV étant tombé dangereusement malade en 1719, il fut consulté et donna des conseils qui eurent tout le succès possible. Le duc d'Orléans fit tant d'estime d'Helvétius, qu'il ne voulut plus qu'il s'éloignât du jeune monarque; et lorsque la cour passa à Versailles, le duc régent l'engagea à aller s'y fixer, en lui offrant une pension de dix mille livres. Helvétius fut ensuite conseiller d'état, premier médecin de la reine Marie Leczinska, inspecteur général des hôpitaux militaires de la Flandre, membre des Académies des sciences de Paris, de Londres, de Berlin, de Florence et de l'Institut de Bologne. Cet homme respectable mérita tout l'empressement que produit la confiance établie sur la supériorité des talents; car il était autant estimable par sa probité que par son savoir. Il mourut le 17 juillet 1755, âgé de soixante-dix ans moins un jour. Comme il avait toujours beaucoup affectionné la faculté de Paris, il lui légua tous les livres de sa bibliothèque que cette compagnie n'avait pas dans la sienne. Il a aussi enrichi le public de quelques ouvrages de sa façon :

Idée générale de l'économie animale et observations sur la petite vérole. Paris, 1722, in-12, 1725, deux volumes in-12. Lyon, 1727, in-12. En anglais, 1723, in-8°. Après s'être occupé de la théorie des fièvres intermittentes et continues, qu'il fait dépendre de l'épaississement du sang pour les premières, et du vice de la fermentation de cette liqueur pour les secondes, il propose différents moyens curatifs, tels que la saignée, le vomissement, la purgation. Il conseille la saignée du pied dans les maladies de la tête, et rejette celle de la jugulaire. Dans les maladies du bas-ventre, il ne veut d'autre saignée que celle du bras. — *Lettre au sujet de la critique de M. Besse.* Paris, 1725, in-12. Dans la lettre que M. Besse publia en 1723 sur le livre de l'Économie animale, il reprocha à Helvétius d'avoir copié Boerhaave, en établissant la théorie de l'inflammation sur le passage du sang dans les vaisseaux lymphatiques. Il lui reprocha encore de s'être attribué la démonstration de la nécessité de la saignée dans les fièvres malignes, que lui même avait préconisée depuis long-temps. Mais Helvétius s'est défendu contre ces imputations; et malgré les raisons victorieuses qu'il apporta en sa faveur, Besse continua d'écrire, et lui répondit par une *Réplique* imprimée en 1726. — *Eclaircissement concernant la manière dont l'air agit sur le sang dans les poumons.* Paris, 1728, in-4°. Cet ouvrage est écrit contre Michelotti, mais on y trouve plus de raisonnements que de faits. — *Principia physico-medica in tyronum medicinæ gratiam conscripta. Parisiis*, 1752, deux volumes in-8°. *Francofurti*, 1755, deux volumes in-4°, avec figures. Cet illustre académicien s'est proposé de rassembler dans ces deux volumes, ce qu'il croyait qu'un jeune médecin doit savoir de physique. Il y a avancé ses conjectures avec une modestie peu commune, et il y a déposé les matiè-

res dans l'ordre le plus méthodique et le plus lumineux.

Apr. J.-C. 1685. — FISCHER (Jean-Bernard), né à Lubeck le 28 juillet 1685; amené par son père à Riga, à l'âge de vingt ans, le perdit avant d'avoir atteint sa dixième année. Konrad Rudolphe Herz, d'Erfurt, lui en tint lieu, et lui fit faire ses premières études en médecine et en chirurgie, jusqu'en 1703. Il vint les continuer à Halle et à Iéna en 1704. Il voyagea en Hollande en 1708, prit le doctorat à Utrecht, puis passa l'année suivante en Angleterre, et vint en France. En décembre 1710 il fut de retour à Riga, où il se livra à la pratique. Il fut nommé médecin pensionné de la ville en 1733. Médecin conseiller de la veuve duchesse Anne de Courlande depuis 1725, il fut choisi par elle, quand elle monta sur le trône de Russie en 1734, pour son premier médecin, et nommé archiatre et directeur de la médecine dans tout l'empire. Bientôt après il fut élevé à l'état de noble par l'empereur Charles VI, et nommé en 1740, par la régente Anne, médecin du prince impérial Ivan III. Quand Elisabeth monta sur le trône, en 1742, le comte Lestocq ayant été nommé directeur général de la médecine, Fischer donna sa démission et revint à Riga où il vécut dans la retraite, livré aux études qui faisaient ses délices. C'est depuis lors que furent écrits, à l'exception de sa *thèse inaugurale*, tous les ouvrages que nous avons de lui. Fischer mourut à l'âge de quatre-vingt-sept ans, le 6 juillet 1772. Il est auteur de divers ouvrages étrangers à la médecine, que nous n'indiquerons pas ici. Voici ceux qui se rapportent à l'objet de notre dictionnaire. — *Diss. medic. inaugural. de mania* (*præs.* Jacques Vallan), Utrecht, 1709, in-4°, p. 20. Godebresch et Mensel n'ont point connu cette thèse inaugurale de Fischer. — *Lieflendisches Landwirthschafts-buch auf die Erdgegend, etc., etc.* — *Traité d'économie rurale* approprié aux contrées de la Livonie, de l'Estonie et de la Courlande, contenant : 1° tout ce qui est relatif à l'agriculture, à l'éducation des animaux et à l'économie domestique; 2° l'exposé des causes et les remèdes de l'épizootie qui frappe les bœufs; 3° le traitement des diverses maladies auxquelles sont sujets les agriculteurs, et particulièrement de la peste, Halle, p. 410; plus, trois feuilles et demie pour la préface, les tables et les additions et corrections, deuxième édition, par J.-C. Fischer. Riga, 1772, in-8°, p. 861. On trouve un extrait de la troisième édition de cet ouvrage dans le tome III des *Commentaires de Leipsic.* — *De senio ejusque gradibus et morbis, nec non de ejusdem acquisitione tractatus, cum præfatione. Aud. Eliæ Büchneri.* Erfurt, 1754, in-8°, p. 280. — Deuxième édition, sous ce titre : *De senio, ejusque gradibus et morbis, nec non de ejusdem acquisitione tractatus, de novo revisus et abundanter auctus. Accesserunt præterea desiderati Franc. Ranchini et Floyeri Gerocomicarum amplæ sciagraphiæ, nec non Welstedii et Dethartingii, conspirante quasi ad longævitatem fato, eodem* 1724 *anno, cum Floyeri Geroc., edita, commenta, tribus verbis indigitata.* Erfurt, 1760, in-8°, p. 324; ouvrage intéressant sur lequel il est inutile de s'étendre ici, parce qu'il est bien connu et qu'on doit le lire comme étant la première monographie dans laquelle la vieillesse ait été considérée à la fois sous les rapports de l'anatomie et de la physiologie, de l'hygiène et de la thérapeutique. — *Commentatio in commentarios publicatos in tractatum suum De senio. Erfodiæ,* 1754, édition in-8°, 1757, p. 16. — *De febre miliari, purpura alba dicta, veris principiis eruta et confirmata : tractatus per longam experientiam collectus.* Riga, 1767, in-8°, p. 143. La partie théorique de cet ouvrage rappelle un peu trop la plume octogénaire qui l'a écrit; mais il y a des remarques pratiques qui ne sont pas sans utilité. — *Observatio de scorbuto : in Act. Acad. natur. Curios.*, t. IX, p. 256. — *De krakatiza, ibid.*, p. 335. — *De Munere archiatri in Rossia, ibid.*, p. 341. — *Observatio de rhabarbaro, ibid.*, t. X, p. 64. — *Observatio de thea, ibid.*, p. 71. — *De albis leporibus, ibid.*, p. 71. — *De singultu et vagitu uterinis, ibid.*, p. 254. — *Motus convulsivi puellæ XIV annorum inter rariores reputandi, ibid.*, p. 394. — *De pelicano, in Nov. Act. Acad. natur. Curios.*, t. I, p. 284. — *Nævus monstrosus in cane ex imaginatione matris, ibid.*, t. II, p. 207. — *De sphacelo in febribus acutis externo, ibid.*, t. III, p. 207. — *De obstructione alvi, post illatas intestinis, per nimium nisum, injurias, ibid.*, p. 310. — *De Melancolia ex insomnio et inedia mortifera puellæ XIV annorum, ibid.*, p.

313. — *De vagitu uterino per embryulcionem confirmato, ibid.*, p. 325.—Dezeimeris, *Dict. histor. de medecine.*

Après J.-C. 1685. — BENEVOLI (Antoine), originaire de Norcia, ville d'Italie, au duché de Spolette, naquit en 1685 dans un château du même duché. Il était fort jeune lorsqu'il perdit son père, qui le laissa sans fortune; mais il eut le bonheur d'être secouru par un de ses parents, nommé Jérôme Accoromboni, habile chirurgien, qui l'envoya à l'âge de neuf ans à Florence. Il y apprit le latin, étudia ensuite la philosophie, s'appliqua à l'anatomie sous Thomas Paccini, et à la chirurgie sous Angelo Querci qui était alors le plus célèbre professeur en cette science. Bénévoli fit des progrès si rapides sous ces grands maîtres, que bientôt il fut regardé lui-même comme un habile chirurgien surtout, et s'acquit beaucoup de réputation dans le traitement des maladies des yeux et des hernies. Côme III, grand duc de Toscane, le gratifia d'une pension en 1719. Le cardinal Buoncompagni, archevêque de Bologne, le fit venir dans cette ville pour le consulter sur la cataracte dont il était attaqué. Bénévoli l'opéra, et le succès de cette cure lui fit beaucoup d'honneur. Mais ce fut principalement à Florence qu'il se distingua par quantité de belles opérations; et, pour se rendre de plus en plus utile au public, il associa à ses travaux le célèbre Nannoni et Jean-Dominique Baciocchi. Comme toutes les grandes opérations étaient également connues de Benevoli, il devint lithotomiste de l'hôpital de Sainte-Marie-la-Neuve, et enfin premier chirurgien de cette maison en 1755. Il n'a guère survécu à sa nomination à ce dernier emploi, car il mourut à Florence le 7 mai 1756. On a de lui : *Lettera sopra la cataratta gleucomatosa.* Florence, 1722, in-8°. Cette lettre est adressée à Valsalva. L'auteur le prend pour juge des opinions différentes qu'on a proposées sur la cataracte; quant à lui, il la fait dépendre de l'opacité du cristallin, sans cependant oser assurer qu'elle ne soit pas quelquefois occasionnée par une membrane logée dans les chambres de l'humeur aqueuse.—*Nuova proposizione in interno alla caruncula dell' uretra detta carnosita, aggiunta sopra la cataratta gleucomatosa.* Florence, 1724, in-12. Il y donne une description succincte du *verumontanum*, et tâche de prouver que cette partie est le siége des caroncules. Au reste, il blâme l'usage des bougies corrosives, auxquelles il préfère les adoucissantes. — *Manifesto sopra alcune accuse contenute in uno certo parere del signor Pietro Paoli Lupi.* Florence, 1730, in-4°. Non-seulement Lupi s'était attaché à réfuter l'opinion de ceux qui placent le véritable siége de la cataracte dans le cristallin, mais il soutenait que cette maladie est toujours produite par une membrane placée dans la chambre antérieure de l'humeur aqueuse.—*Giustificazione delle replicate accuse del signor Pietro Paoli Lupi.* Florence, 1734, in-4°. L'opiniâtreté avec laquelle Lupi, chirurgien de Lucques, soutenait ses sentiments, obligea Benevoli à justifier sa façon de penser par de nouvelles preuves.—*Dissertazioni sopra l'origine dell' ernia intestinale : intorno alla piu frequente cagione dell' ischuria : sopra il leucoma; aggiuntovi XL osservationi.* Florence, 1747, in-4°. Le relâchement des anneaux est, suivant notre auteur, la cause la plus fréquente des hernies. La strangurie est produite par l'âcreté de l'urine, et c'est sur cette cause qu'il établit l'analogie qu'il y a entre cette maladie et le ténesme. Les observations qui terminent cet ouvrage sont d'autant plus intéressantes que Benevoli expose avec candeur ses fautes et ses succès.

Apr. J.-C. 1686 *envir.* — SCALA (Dominique LA), de Messine en Sicile, fut élevé avec tant de soins, et fit tant de progrès dans l'étude de la médecine, qu'il reçut les honneurs du doctorat à l'âge de vingt-deux ans. Sa promotion ne fit qu'animer son ardeur pour le travail; il redoubla ses veilles et porta son attention sur tout ce qui pouvait étendre la sphère de ses connaissances. Mais il puisa malheureusement dans de mauvaises sources, c'est-à-dire dans les ouvrages de Démocrate, de Paracelse, de Van Helmont, dont il adopta les sentiments avec tant de chaleur qu'il se prit de passion pour leur doctrine. Il en fit retentir la chaire qu'il remplissait dans sa patrie, et ne tarda pas à se montrer comme chef d'une nouvelle secte, dont les partisans prirent le nom de *Scalistes*. Parmi les remèdes que ce médecin condamnait, on remarque surtout la saignée et les vésicatoires, contre lesquels il se déclarait hautement; selon lui, il n'était point de maladie où ils dussent être employés.

Cette opinion, toute singulière qu'elle fût, ne diminua rien de la réputation qu'il avait méritée sous d'autres rapports, car on le demanda, en 1686, pour enseigner la médecine dans l'université de Padoue, et il s'excusa d'accepter cette chaire pour continuer à remplir celle qu'il avait à Messine et qu'il garda jusqu'à la fin de sa vie. En 1665, il avait été appelé en Espagne pour la maladie de Philippe IV, mais ce prince mourut avant que l'ordre de partir lui eût été intimé. Après l'exaltation d'Innocent XII en 1691, il fut encore proposé à ce pape pour remplir la charge de son premier médecin. George Mathias dit même qu'il y fut nommé. Il ne l'accepta cependant point, soit que son attachement à sa patrie, soit que le grand nombre d'écoliers qui suivaient ses leçons l'eût empêché de se rendre à une invitation si glorieuse pour lui. Content d'ailleurs de la médiocrité de son état, il se borna à ses premiers devoirs; monter en chaire, visiter les malades, répondre aux consultations, c'est à quoi il employa tout son temps. Après la mort de sa femme, il prit l'habit clérical et reçut les ordres sacrés; mais il n'en pratiqua pas moins la médecine, surtout à l'égard des pauvres, pour qui il eut toujours des entrailles de père. Il mourut le 7 du mois de septembre 1697, à l'âge de soixante-cinq ans, et laissa un ouvrage contre la saignée, sous le titre de *Phlebotomia damnata, sive, Avidii, Chrysippi Cnidii, Asclepiadis, Erasistrati et Aristogenis contra sanguinis missionem doctrina e vetustatis tenebris in lucem sibi debitam revocata et luculentius enucleata juxta leges motus humorum in orbem. Patavii*, 1696, in-4°. Un médecin, nommé Matthieu George, s'est élevé contre la doctrine de cet ouvrage par un écrit intitulé: *Phlebotomia liberata, seu apologia pro sanguinis missione. Genuæ*, 1697, in-4°. Mais comme toutes les opinions, même les plus absurdes, ne manquent jamais d'avoir quelques partisans, Jean-Baptiste Vulpini a voulu soutenir celles de La Scala dans une lettre qu'il publia contre George. Cette dispute au sujet de la saignée avait déjà été agitée plusieurs fois, et l'on remarque que la passion, l'entêtement, le préjugé y ont toujours eu beaucoup de part. On a donné dans les extrêmes. Ceux qui n'étaient pas du goût de la saignée l'ont entièrement proscrite de la pratique de la médecine; ceux qui la regardaient comme un remède puissant ont répandu le sang humain à grands flots, sans trop s'attacher aux différences des tempéraments, non plus qu'à la variété des causes, des circonstances et des complications des maladies.

Apr. J.-C. 1686. — MARCOT (Eustache), docteur et professeur en médecine, premier médecin ordinaire du roi, et médecin des enfants de France, naquit à Montpellier en 1686. Son père, qui était un habile médecin, le destina de bonne heure à la même profession. Cet homme extraordinaire, bienfaisant, donnait aux pauvres une partie de ses honoraires. Son fils hérita de ses sentiments généreux et il le surpassa par ses talents et la position qu'ils lui procurèrent dans le monde. En commençant à se livrer à l'étude de la médecine, Marcot s'appliqua avec ardeur à l'anatomie, comme base de la physiologie et de la pathologie qui devinrent à leur tour les bases principales de la théorie pratique. — Docteur dès 1712, il se présenta en 1732 pour disputer la chaire vacante par la démission d'Astruc. Marcot eut deux concurrents redoutables, Fizes et Ferrein, devenus depuis long-temps si célèbres dans deux carrières différentes, la pratique et l'enseignement. Plus médecin à cette époque que le premier, et moins anatomiste que le second, mais réunissant des connaissances qui manquaient à ses antagonistes, Marcot remporta la chaire mise au concours. Il eut occasion, dans cette dispute, de se prononcer très-positivement en faveur de l'inoculation, question alors presque neuve dans l'Europe entière. Marcot remplissait depuis peu de temps les fonctions de professeur quand il fut appelé à la cour. Homme de bien, il vécut, dans cette atmosphère d'intrigues et de corruption, tout occupé de l'exercice de la médecine, dans lequel il eut beaucoup de succès. On rapporta presque entièrement à lui seul, en 1744, la guérison de Louis XV, prince alors si chéri de ses sujets. Marcot a laissé peu d'écrits, et il condamna même à l'oubli d'assez nombreux manuscrits, en les brûlant un peu avant sa mort. Cependant on a de lui quelques *Mémoires* dont deux sont imprimés dans le recueil de l'Académie royale des sciences. Le premier renferme l'*Observation d'un enfant né sans cerveau et sans cervelet*, ce qui conduit à l'examen de la question difficile et obscure de la géné-

ration des monstres. On était loin d'avoir réuni assez d'observations et d'avoir fait les ingénieux rapprochements qui prouvent aujourd'hui que ce que l'on considérait comme des observations complètes de la nature, se trouve aussi soumis à des lois régulières. Le deuxième *Mémoire* a pour objet une *tumeur* anévrismale de l'artère aorte, et il offre plusieurs aperçus qui durent à cette époque inspirer beaucoup d'intérêt. — Marcot songeait sérieusement à aller terminer sa carrière sous le beau ciel du Languedoc, où il était né, lorsqu'il mourut d'apoplexie à Versailles, en 1755, à l'âge de soixante-dix ans. *Biographie médicale.*

Apr. J.-C. 1686.— PUZOS (Nicolas) vint au monde à Paris en 1686. Son père, qui avait été chirurgien-major des armées, obtint, pour récompense de ses services, le poste de chirurgien-major d'une compagnie de mousquetaires, qu'il remplit avec distinction pendant trente ans. Il destina son fils à la même profession, mais il crut qu'il ne pouvait l'y destiner avec plus d'avantages qu'en lui faisant faire de bonnes études et un cours de philosophie dans l'université de Paris.— Nicolas Puzos, ayant fait provision de ces lumières qu'on puise dans la littérature, et qui sont plus essentielles aux chirurgiens qu'on ne le croit, apprit les éléments de son art, et bientôt après fut employé dans les hôpitaux militaires, où, depuis 1703 jusqu'en 1709, il eut de fréquentes occasions d'acquérir de l'expérience. Les batailles d'Hochstet, de Ramillies, d'Audenarde et de Malplaquet furent pour lui une source féconde d'observations. Il était aide-major de l'armée à cette dernière affaire : mais comme dans l'intervalle des campagnes il revenait à Paris, il fut reçu maître en chirurgie l'an 1707.—L'amitié que Clément, le plus célèbre accoucheur de son temps, avait pour Puzos le père, fit espérer au fils des progrès plus rapides dans cette partie de la chirurgie, s'il s'y attachait. Clément lui en donna les premiers principes. Il trouva dans son élève les plus heureuses dispositions, et voulant les faire valoir pour la pratique, il lui affecta pour domaine les faubourgs de Paris et les villages voisins, dont il avait, pour ainsi dire, acquis le droit de disposer, parce qu'il s'était depuis long-temps consacré au service des pauvres. — Après beaucoup d'expériences dans le peuple, Puzos mérita la confiance de plusieurs femmes d'un haut rang ; les voyages que Clément fut obligé de faire dans une cour étrangère avaient donné lieu à son élève d'étendre sa réputation. S'il eut la modestie de ne point aspirer aux premières places, dès lors ceux qui le connaissaient crurent qu'il était bien fait pour les remplir.

L'institution de l'Académie de chirurgie, en 1731, fut pour lui un événement auquel il prit part en bon citoyen. Sans émoluments, puisque la société n'en donnait point alors, il venait aux assemblées avec plaisir, avec exactitude; cette compagnie était encore au berceau lorsque Puzos en fut nommé par le roi vice-directeur en 1741. Il en devint ensuite directeur ; place qu'il occupa depuis 1745 jusqu'en 1751. On ne saurait faire trop d'éloges de la façon dont il s'y est montré. Modéré dans la dispute, occupé de chercher le vrai, faisant accueil aux observateurs, il remplissait les devoirs de sa charge à la satisfaction de tout le monde. Au mois de mars 1751 le roi lui accorda des lettres de noblesse, par un motif qui manifeste en même temps la bonté du souverain pour ses peuples, et la haute capacité de Puzos. Il est dit dans ces lettres : « L'art à la perfection duquel » il a dévoué ses talents, est d'une si » grande importance pour la société ci- » vile, que nous regardons comme un » objet digne de notre attention d'il- » lustrer ses travaux par un titre d'hon- » neur capable d'inspirer de l'émulation » à tous ceux qui se destinent à marcher » sur ses traces. » Puzos jouissait de la plus haute considération à laquelle pouvait aspirer un homme d'art qui avait bien mérité de sa patrie, lorsque le roi y ajouta la décoration dont on vient de parler. Il n'en profita pas long-temps. Depuis quelques années il était sujet à une espèce d'asthme; il tomba tout à fait malade au mois de mars 1753, et il mourut le 7 juin suivant, dans sa soixante-septième année. — Ce chirurgien, quoique d'un tempérament délicat, était actif, laborieux, aussi dur à lui-même qu'il était complaisant pour les autres. Jamais homme ne fut plus fortement occupé des devoirs de sa profession. Sans cesse emporté par le tourbillon des affaires, il ne se permettait nulle sorte de dissipation, et le peu de temps que lui laissaient ses malades, il le donnait aux travaux de cabinet. Sa charité pour les pauvres ne se bornait pas à secourir gratuitement ceux qui avaient recours à lui ; il en était

volontiers le chirurgien, mais il y en avait bien un plus grand nombre dont il était le trésorier.

Comme Puzos avait pratiqué l'art des accouchements pendant quarante ans avec la plus grande distinction, il a laissé nombre d'observations utiles, que M. Morisot-Deslandes, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, a recueillies et publiées sous ce titre : — *Traité des accouchements contenant des observations importantes sur la pratique de cet art; deux petits Traités, l'un sur quelques maladies de la matrice, et l'autre sur les maladies des enfants du premier âge; quatre Mémoires, dont le premier a pour objet les pertes de sang dans les femmes, et les trois autres sur les dépôts laiteux*. Paris, 1759, in-4°. A la tête de l'ouvrage il y a une dissertation de la façon de l'éditeur, dans laquelle on prouve que le vrai médecin sait la chirurgie, quoiqu'il ne la pratique pas, et que, sans être accoucheur, il est instruit de tout ce qui concerne les accouchements. Cette dissertation est suivie de l'éloge de Puzos, par Morand, secrétaire de l'Académie de chirurgie.

Apr. J.-C. 1687 *env.*—HAGUENOT (Henri) naquit à Montpellier, de Pierre Haguenot, docteur agrégé de la faculté de médecine de cette ville. Henri prit le bonnet dans la même faculté le 7 février 1706, et succéda à la place de son père en 1709. Il fut fait professeur en 1715, par la réunion de deux agrégations en une chaire, et devint membre de la Société royale des sciences de Montpellier. Il était encore conseiller en la cour des comptes, aides et finances; mais cette charge ne le détourna jamais de ses devoirs académiques. Comme il y fut toujours attaché par goût, il les remplit avec d'autant plus d'honneur qu'il était bien au fait de sa profession. Il a composé plusieurs savantes dissertations qui ont été soutenues dans les écoles de Montpellier, sur le mouvement des intestins dans la passion iliaque, sur la nutrition, sur les sensations, sur les fièvres en général, sur la transpiration insensible, et sur d'autres matières également importantes. Il est encore auteur des ouvrages suivants : — *Mémoire contenant une nouvelle méthode de traiter la vérole*. Montpellier, 1734, in-8°. — *Mémoire sur les dangers des inhumations dans les églises*, 1748. — *Tractatus de morbis externis capitis. Avenione*, 1751, in-12. — Ce médecin a fini ses jours dans sa patrie en 1776, et en mourant, il a fait don à la faculté d'une bibliothèque considérable, qui est ouverte un jour de la semaine pour l'instruction des étudiants.

Apr. J.-C. 1687.—SCHULZE (Jean-Henri), habile et célèbre médecin, était de Colbitz dans le duché de Magdebourg, où il naquit le 12 mai 1687. On ne dit point en quelle université il prit ses degrés, mais on sait qu'il enseigna dans celle de Halle avec beaucoup d'honneur, et qu'il devint membre de l'académie des Curieux de la nature, sous le nom d'*Alcmæon*. C'était un vrai savant, et il l'était dans plus d'un genre. Il avait une assez belle collection de médailles, il ne manquait même pas de connaissances à cet égard. Il savait parfaitement les langues grecque et arabe. Il était fort instruit dans l'anatomie, mais il ne l'avait apprise que par l'étude des auteurs qui ont traité de la structure du corps humain : faute de cadavres, il ne put disséquer autant qu'il l'aurait voulu. Plein de goût pour le travail de cabinet, il s'en occupa long-temps. On a de lui beaucoup de dissertations intéressantes sur différents points de médecine, et quelques ouvrages d'une plus grande étendue. Tous ceux qu'il a écrits n'ont point paru de son vivant; il y en a plusieurs qui ne furent publiés qu'après sa mort, arrivée en 1745. Voici les titres des uns et des autres : — *Historia medicinæ a rerum initio ad annum urbis Romæ 535 deducta. Lipsiæ*, 1728, in-4°. *Halæ Magdeburgicæ*, 1741, in 8°, sous le titre de *Compendium historiæ medicinæ a rerum initio ad Hadriani excessum*. Cet abrégé contient quelques traits qui ne se trouvent pas dans le premier ouvrage. L'auteur a presque toujours suivi Daniel Leclerc; il est vrai qu'il ne s'est point étendu autant que lui, mais il a mis un meilleur ordre dans ce qu'il a donné. A certains égards, il a poussé son travail au delà de celui de Leclerc; car on lui doit beaucoup de choses sur la médecine des Chinois, des Malabares et des Egyptiens. C'est dommage qu'il soit mort avant que d'avoir publié l'Histoire des médecins arabes, à laquelle il s'appliquait avec d'autant plus de fruit, qu'il était au fait de leur langue. — *Excursio ad servi medici apud Græcos et Romanos conditionem eruendam. Halæ*,

1733, in-4°. Jamais conséquence ne fut plus fausse que celle qu'on a tirée de la condition servile de quelques médecins de l'ancienne Rome : parce qu'il s'est trouvé des esclaves qui ont exercé la médecine dans cette capitale du monde, on a conclu que tous les médecins l'étaient. — *Prælectiones de viribus et usu medicamentorum quæ in officinis pharmacopolarum parata prostant. Norimbergæ*, 1736, in-8°. — *Dissertatio de anatomes ad praxim chirurgicam necessitate. Halæ*, 1737, in-4°. — *Dissertationes medicæ et historicæ. Ibidem*, 1743, in-4°. — *Therapeia generalis. Ibidem*, 1746, in-8°. — *De materia medica. Ibidem*, 1746, in-8°, par les soins de Strumpf, gendre de l'auteur. — *De formulis præscribendis. Ibidem*, 1746, in-8°. — *Physiologia medica. Halæ*, 1746, in-8°. Il suit assez les sentiments de Boerhaave, mais ce n'est pas sans se défier de tout ce qui a l'air de système. — *Pathologia generalis. Ibidem*, 1747, in-8°. — *Pathologia specialis. Ibidem*, 1747, in-8°. — *Chirurgia in usum auditorum edita. Ibidem*, 1747, in-8°. — *Prælectiones in dispensatorium Brandenburgicum. Norimbergæ*, 1742, in-8°.

Apr. J.-C. 1687. — JANTKE (Jean-Jacques), né à Brieg le 30 janvier 1687, prit le grade de docteur à Altdorf, en 1710, après avoir étudié successivement dans les universités de Leipzick et de Halle. Au retour d'un voyage qu'il entreprit après sa réception, il fut nommé médecin du duc de Sulzbachs et en même temps professeur extraordinaire de physiologie et de pathologie à Altdorf. L'année suivante, en 1714, il parvint au titre de professeur ordinaire, et en 1751, il fut admis au nombre des membres du collége des médecins de Nuremberg. Mort le 22 mars 1768, il a laissé les ouvrages suivants :

Kurzer und nothwendiger Unterricht, wie sich jedermann bey der an vielen Orten einreissenden pestilenzialischen Seuche verwahren und davon befreyen moege. Sulzbach, 1713, in-8°. — *Programma ad inaug. munus profess.* Altdorf, 1714, in-4°. — *Dissertatio de colliquatione*. Altdorf, 1714, in-4°. — *Dissertatio de sudoribus nocturnis*. Altdorf, 1714, in-4°. — *Dissertatio de atrophia infantili*. Altdorf, 1714, in-4°. — *Dissertatio de nephritide*. Altdorf, 1716, in-4°. — *Dilectus materiæ medicæ, in gratiam philiatrorum et practicorum juniorum, LXVI tabulis conscriptus, in quo ea quæ ad praxin elegantiorem et felicem faciunt ac medicum ornant, ita disposita sunt, ut primo statim intuitu conspici queant quæcunque præscribenda sunt, et ab ægris aut adstantibus expetuntur; dum de reliquo in margine ubique indicatur modus utendi, atque dosis*. Nuremberg et Altdorf, 1702, in-12. *Ibid.*, 1731, in-12. *Ibid.*, 1749, in-12. — *Dissertatio de sanguificatione*. Altdorf, 1723, in-4°. — *Dissertatio de sudore sanguineo*. Altdorf, 1737, in-4°. — *Jerenians kurzer, doch gruendlicher Beweis, dass der Missbrauch des Coffeetranks so ad morbos exanthematicos, als fluxum sanguinis hæmorrhoidalen besonders disponire*. Altdorf, 1762, in-8°. — *Biogr. médicale*.

Apr. J.-C. 1688. — FURSTENAU (Jean-Hermann), naquit à Herforden en Westphalie, au mois de mai 1688. Il fit ses premières études dans sa ville natale, d'où il sortit à l'âge de dix-huit ans pour aller commencer son cours de physique en Saxe. Il fréquenta avec tant d'assiduité les écoles de Wittemberg, d'Iéna, de Halle, qu'après avoir fait les plus grands progrès sous les savants professeurs qui procuraient alors la réputation la mieux méritée à ces universités, il obtint le degré de licence dans la dernière. Vers l'an 1709, il revint chez lui, et ne tarda pas à être fort occupé dans la pratique ; mais il avait formé le dessein de voyager dans les Pays-Bas. Il partit de Herforden en 1711, pour aller entendre et consulter les grands maîtres dont les villes d'Amsterdam, de Leyde, d'Utrecht, de La Haye, de Delft et de Dordrecht étaient si abondamment fournies. Après avoir profité de leurs inspirations, soit dans la chaire, soit dans le cabinet et les hôpitaux, il retourna dans sa patrie vers la fin de l'année, et reprit les exercices de la pratique avec la même ardeur qu'il avait montrée à sa sortie de Halle, mais avec plus de connaissances et de lumières. Il interrompit cependant ces exercices par un autre voyage auquel il employa presque toute l'année 1716. Il se maria en 1717, avec la résolution de se fixer à Herforden : mais Charles Ier, landgrave de Hesse, l'en arracha pour le placer dans l'université de Rintlen, où il monta en chaire en 1720. Nous avons de lui un ouvrage, in-8°, qui a paru à

Halle, à Amsterdam, à Francfort-sur-le-Mein, à Rintlen et à Leipsic, sous le titre de *Desiderata medica*. Il comprend :

Desiderata anatomico-physiologica : Desiderata circa morbos et eorum signa : Quæ desiderantur in praxi medica : Desiderata chirurgica. Nous avons encore : *De fatis medicorum, oratio inauguralis. Rintelii*, 1720, in-4°. — *De morbis jurisconsultorum epistola. Francofurti*, 1721, in-8°. — *De dysenteria alba in puerpera, dissertatio. Rintelii*, 1723, in-4°. — *Programmata nonnulla, tempore magistratus academici impressa. Ibidem*, 1724 et 1725, in-folio. Furstenau mourut à Rintlen le 27 avril 1756, âgé de 68 ans.

Apr. J.-C. 1688. — GARENGEOT (René-Croissant DE), de Vitré dans la haute Bretagne, naquit le 30 juillet 1688, d'un chirurgien de cette petite ville, qui eut quelque soin de son éducation et qui lui apprit les premiers éléments de son art. Dès qu'il se vit au fait de la théorie, il tourna ses vues du côté de la pratique ; et pour avoir plus d'occasions de s'en instruire, il travailla pendant cinq ans dans l'hôpital d'Angers et dans les grands hôpitaux de la marine en Bretagne ; ensuite il fit deux campagnes sur mer. Il s'était déjà amassé un fonds de connaissances, lorsqu'il vint à Paris en 1711, pour y saisir tous les moyens possibles de l'augmenter. Peu aidé de la fortune, il se logea chez un chirurgien toléré pour lors dans l'enceinte des écoles de médecine, et qui, à la faveur de cette immunité, s'occupait des menus détails de la chirurgie et de la barberie. Une résidence de six années de suite dans les écoles de médecine le mit à même de profiter des instructions familières du célèbre Winslow, mais sans négliger celles des chirurgiens qui avaient le plus de réputation. Le voisinage de l'Hôtel-Dieu le rendit assidu auprès de Mery et de son successeur Thibaut, et il profita encore des lumières que répandaient la théorie savante de l'un et la pratique immense de l'autre. Dans la ville, il s'était attaché à un chirurgien très-distingué dans son temps, qui fut effacé par un autre bien supérieur : Arnaud est le premier, Petit est le second. — Garengeot fut aussi très-assidu à suivre les savants et habiles maîtres de Saint-Côme. Cette école, qui est sans contredit une des plus célèbres pour la chirurgie, a toujours été dirigée par des démonstrateurs qui n'épargnaient rien pour former l'esprit et la main de leurs élèves dans les principes et l'exercice de l'art. C'est à cet object important que fait allusion le distique qu'on lisait autrefois sur la porte de cette école ; il est de la façon de Santeuil :

Ad cædes hominum prisca amphitheatra patebant ;
Ut discant longum vivere, nostra patent.

Ces deux vers ont été mis en français par l'abbé Bosquillon :

Si dans les siècles idolâtres
Ces superbes amphithéâtres
Où l'on admire encor la grandeur des Romains,
S'ouvraient pour avancer le trépas des humains ;
Cette aveugle fureur ne se voit plus suivie,
Les nôtres sont ouverts pour conserver la vie.

En 1725, Garengeot fut reçu à la maîtrise dans la communauté de Saint-Côme. M. Mareschal, pour lors premier chirurgien du roi, savait tendre la main au mérite dépourvu de fortune, et c'est à sa générosité que Garengeot dut son établissement. Celui-ci n'en fit point un secret ; car bien loin de se taire, par une fausse honte, sur le bienfait que la modestie de Mareschal aurait voulu cacher à toute la terre, il dédia le Traité des opérations à ce célèbre chirurgien, pour avoir occasion de publier sa reconnaissance. Voyez la préface et l'épître dédicatoire de la seconde édition de cet ouvrage. — Agrégé à la compagnie des maîtres de Paris, Garengeot fut en état de se montrer au public. Il fit un cours d'anatomie aux écoles de médecine, et il y vérifia avec beaucoup de sagacité les découvertes de Winslow, qui a donné une si exacte topographie du corps humain. En 1728, il sortit de cet état obscur où il avait vécu jusque-là, du moins à Paris. Son nom connu dans les pays étrangers lui procura l'entrée de la Société royale de Londres. Il fut nommé démonstrateur royal aux écoles de chirurgie pour le cours des médicaments, à la place de Malaval qui s'était retiré ; et ensuite pour le cours des opérations, lorsque M. Morand passa à celui des principes, par la retraite de M. Petit. — Lors de l'établissement de la Société académique, sous la protection du roi, en 1731, Garengeot fut choisi pour remplir l'office de commissaire pour les extraits, qu'il conserva jusqu'en 1742. Mais il ne se borna point à cette fonction ; les deux premiers tomes des Mémoires de l'Académie sont enrichis des observations qu'il communiqua à sa compagnie. En

1742, il succéda à Terryer dans la place de chirurgien-major du régiment du Roi infanterie. Il l'avait suivi pendant quinze ans, lorsque, balancé entre la crainte de ne pouvoir plus soutenir les fatigues de la guerre et le désir de faire encore quelques campagnes, il parut avoir envie de se retirer. M. le comte de Guerchy, son colonel, y consentit à la condition que Garengeot se choisirait lui-même un successeur d'un certain âge, d'un jugement mûr, qui eût une bonne main, surtout très-entendu dans le traitement des plaies d'armes à feu; en un mot, aussi habile que lui s'il se pouvait. La campagne approchait et il fallait se décider. Garengeot vint un jour chez son colonel pour lui présenter un chirurgien précisément tel qu'il le souhaitait. Le colonel demanda à le voir : *C'est moi*, lui dit Garengeot. Ce seigneur n'osa pas lui rappeler qu'il oubliait une condition essentielle au marché et qu'il lui manquait l'art de se rajeunir. Cette plaisanterie, qui n'était qu'honnête, ne déplut point au colonel, et Garengeot reprit ses fonctions, dont il était occupé avec le même zèle qu'auparavant, lorsqu'une attaque d'apoplexie l'enleva, à Cologne, le 10 décembre 1759, âgé de 71 ans. — Ce chirurgien était plus solide que brillant, et quand il dissertait sur les matières de l'art, on lui trouvait le fond d'un homme très instruit. C'est ainsi que M. Morand en a jugé dans la première partie de ses opuscules de chirurgie, dont j'ai profité pour la rédaction de cet article et de quelques autres. Je passe maintenant à la notice des ouvrages de Garengeot. Tout le monde connaît la manie qu'il avait d'écrire sur tout et avant tout le monde; c'est de là que sont venus les différents traités qu'il a mis au jour.

Traité des opérations de chirurgie. Paris, 1720. *Ibidem*, 1731 et 1749, trois volumes in-12, avec figures. En anglais, Londres, 1723, in-8°. En allemand, Berlin, 1733, in-8°. La première édition parut, comme on le voit, avant la maîtrise de l'auteur; et comme il n'était point encore en état d'endoctriner les autres par lui-même, il s'est borné à joindre ses réflexions aux observations des grands chirurgiens de ce temps-là, principalement d'Arnaud, Thibaut, Petit, Ledran, La Peyronie, Guérin le père. C'est dommage qu'il ait mêlé ces observations avec d'autres auxquelles on a peine à ajouter foi. En publiant la seconde édition, il y ajouta des planches peu correctes, et supprima en beaucoup d'endroits les noms des praticiens cités dans la première. Il en avait annoncé, en 1750, une troisième qu'il n'a pas eu le temps de mettre au jour. — *Traité des instruments de chirurgie*. Paris et La Haye, 1723, in-12. Paris, 1727, deux volumes in-12, avec figures. En allemand, Berlin, 1729, in-8°. C'est un des moins mauvais ouvrages que Garengeot ait publiés; il y donne une description succincte et assez exacte des instruments de chirurgie les plus employés de son temps. Il parut cependant une lettre anonyme contre ce traité : mais il n'en fut pas quitte pour cette attaque. Vigneron, habile ouvrier qui avait perfectionné plusieurs instruments de chirurgie, fut extrêmement surpris de voir que Garengeot s'était fait honneur de son travail sans faire aucune mention de lui. Il revendiqua ce qui lui appartenait, et notre chirurgien en fut pour la honte d'avouer ses torts. Garengeot, comme on voit, était fertile en astuces; mais elles ne sont pas toutes aussi honnêtes que celles que M. le comte de Guerchy lui passa. — *Myotomie humaine et canine, ou la manière de disséquer les muscles de l'homme et des chiens, suivie d'une Myologie ou histoire abrégée des muscles*. Paris, 1724, 1728, 1750, deux volumes in-12. Ce traité est beaucoup augmenté dans la dernière édition, qui est plus correcte que les deux précédentes. Ce fut sur elles que M. Haller décida que la Myotomie de Garengeot était le plus mauvais de ses ouvrages. L'auteur devait cependant avoir beaucoup de connaissances en anatomie : car, suivant M. Morand, on le voyait sans cesse dans les amphithéâtres, dans les écoles, où il était devenu, pour ainsi dire, le prosecteur banal. — *Splanchnologie, ou traité d'anatomie concernant les viscères*. Paris, 1728, 1739, in-12. Paris, 1742, deux volumes in-12, avec figures gravées sur l'original, faites à la plume par Stockausen, médecin de Magdebourg. En allemand, Berlin, 1733, in-8°. Il y a de bonnes choses dans ce traité, mais les meilleures appartiennent aux célèbres Winslow et Morgagni. On trouve à la fin de cet ouvrage une *Dissertation sur l'origine de la chirurgie et de la médecine, sur l'union de la médecine à la chirurgie, et sur le partage de ces deux sciences*. C'est à l'occasion de cet écrit que M. Morand dit que Garengeot fut un

des plus ardents défenseurs des droits de la chirurgie. Suivant Portal, il y paraît pétri d'orgueil et de vanité. Enthousiaste du corps de chirurgie, il tâche de rapporter aux chirurgiens les plus brillantes découvertes de la médecine; il oublie ainsi toutes les obligations qu'il a lui-même à Du Verney, à Winslow, à Morgagni et à tant d'autres. En un mot, il s'estime trop et n'estime point assez les médecins à qui il arrache les découvertes les plus importantes, pour les donner à ceux de son ordre. Il refuse, par exemple, à Harvey celle de la circulation du sang, qu'il attribue à Rueff, chirurgien suisse.

L'Opération de la taille par l'appareil latéral corrigée de tous ses défauts. Paris, 1730, in-12. Garengeot était à l'affût de toutes les nouveautés de l'art, mais la manie d'imprimer ne lui laissait pas toujours le temps de les approfondir. Ce petit ouvrage semble n'avoir été fait que pour informer le public que M. Perchet, depuis premier chirurgien du roi d'Espagne, aidé de ses conseils, avait essayé de faire cette opération : mais M. Morand qui revenait d'Angleterre, était occupé dans le même temps de la faire revivre en France. — Jamais auteur n'a été plus tourmenté par la critique que Garengeot. On parle ainsi de son Traité des opérations de chirurgie, dans un livre qui a paru sous le titre de *Bibliographie médicale raisonnée :* — « Que le fond de cet ouvrage » soit tout d'emprunt, ou qu'il soit en» tièrement du compilateur, qui mérite, » à raison des peines qu'il a prises et de » l'industrie qu'il a fait paraître dans le » tour qu'il donne aux choses, le nom » d'auteur, il importe peu à ceux qui » veulent s'instruire de la manière de » faire adroitement les opérations chirur» gicales, ou qui cherchent à connaître » la manière dont on les fait. Dès qu'un » jeune médecin sait se préserver de l'in» fection de l'esprit de querelle qui rè» gne presque partout dans cet ouvrage, » il doit le lire et il est assez instructif. » Il présente quelquefois des faits qu'on » ne trouve point ailleurs. Il est vrai » pourtant que la grande crédulité de » Garengeot et que son amour pour le » merveilleux doivent nous tenir en garde » contre ses rapports : il paraît pencher » à autoriser indifféremment les fables » et la vérité. On peut se plaindre aussi » de l'exactitude de bien des planches » où l'auteur a voulu représenter les at» titudes des opérations, et quelquefois » le style est fort au-dessous de la sim» plicité. »

Mais cette critique n'est pas la seule que Garengeot ait essuyée. Freind parlant de la paracentèse à l'article d'Albucasis, dans son Histoire de la médecine, censura l'explication que notre chirurgien avait donnée de la cause de la syncope qui arrive souvent dans cette opération. Garengeot y fut sensible; mais il se tira d'affaire par une réponse où il traite un peu trop légèrement son respectable adversaire. Un anonyme se crut obligé de venger la mémoire du médecin anglais. Il envoya au rédacteur des Essais d'Edimbourg un écrit, qu'on trouve dans le tome Ier, article XXIV de la traduction française, sous ce titre : *Remarques sur la politesse et sur le profond savoir de M. Garengeot, lesquelles servent d'inscription à la mémoire du docteur Freind.* —Le Traité des opérations reçut plusieurs autres atteintes. L'histoire d'un nez arraché, réappliqué et repris; les cures d'autrui, dont il parle comme si elles lui appartenaient; de vives excursions contre les élèves de Méry, d'Arnaud et de Thibaut, qui étaient encore attachés à l'usage des tentes dans le pansement des hernies opérées : tout cela le mit en butte aux différents écrits qu'on lança contre lui. Mais aucun de ses ouvrages ne fut plus attaqué que sa Splanchnologie. Les journalistes français et étrangers se déchaînèrent contre l'auteur; Heister même le traita cruellement à la fin de son livre intitulé : *Compendium anatomicum.* Il fit face à toutes ces attaques. Il en aurait fallu bien moins à beaucoup d'autres pour leur faire tomber la plume des mains; mais Garengeot était ferme; il s'était attendu à cette guerre littéraire, et dès l'an 1728, il avait annoncé dans sa Myotomie que son parti était pris, et que, sans faire attention aux contradictions, il écrirait avec une honnête liberté tout ce qu'il aurait fait et vu faire, quand cela pourrait être utile aux jeunes chirurgiens. « Il a amplement tenu sa parole, poursuit M. Morand dans l'éloge qu'il fait de Garengeot dans la première partie de ses opuscules. Mais plus de modestie et de retenue aurait-il fait tort au mérite de ce chirurgien? Et la vivacité de ses excursions n'a-t-elle pas quelquefois fait jouer le rôle de critique sévère à ceux qui auraient préféré celui de panégyriste de ses talents? » On a lieu de le

croire, puisque M. Hunauld, docteur régent de la faculté de Paris, de qui M. Morand même assure qu'*il n'était pas louangeur des chirurgiens*, a rendu justice à la mémoire de Garengeot par un quatrain qui est à la tête de sa Myologie, au-dessous de son portrait :

> Corporis humani tristes reparare ruinas
> Chirurgos docui, imbellesque salubribus armis
> Instruxi. Hic videant ut totos fusa per artus
> Mens agitat corpus, cultroque inquirere discant.

Apr. J.-C. 1688. — CHESELDEN (Guillaume) était de Somerby dans le comté de Leicester, où il naquit en 1688. Il étudia l'anatomie sous le célèbre Cowper, et la chirurgie sous Fern, chirurgien de l'hôpital de Saint-Thomas à Londres. Les progrès qu'il fit sous ces maîtres et les preuves qu'il donna de son habileté dans toutes les parties de l'art important qu'il exerçait, lui méritèrent des places qu'il honora autant qu'elles l'honorèrent lui-même. La reine d'Angleterre le nomma son premier chirurgien; il le fut encore de l'hôpital de Saint-Thomas. La Société royale de Londres le mit au nombre de ses membres, et il entra comme associé étranger dans l'Académie de chirurgie de Paris, où il prit séance le 16 septembre 1732, pendant le voyage qu'il fit en France en cette année-là. Il s'était borné à l'emploi de chirurgien-major de son hôpital, lorsqu'il fut atteint de paralysie. On le croyait presque entièrement rétabli, quand au bout de trois mois il eut une attaque d'apoplexie qui l'enleva de ce monde le 12 avril 1752, à l'âge de 64 ans.

Comme Cheselden a joui de la plus haute réputation en Angleterre, il a laissé un nom célèbre en chirurgie, que ses ouvrages feront passer à la postérité. Il commença à démontrer l'anatomie à l'âge de 22 ans; et l'année suivante, c'est-à-dire en 1711, il donna un catalogue anatomique de toutes les parties du corps humain, qui fut imprimé in-4°. — Les succès de Jean Douglas, dans la taille au haut appareil, l'ayant porté à suivre cette méthode et à la pratiquer, il publia un traité à Londres en 1723, in-8°, sous le titre de *Treatise on the high operation of the stone*. On y trouve la description du péritoine et celle de son rapport avec la vessie, de bonnes figures qui représentent la situation de la vessie, et des observations qui prouvent qu'elle surpasse l'os pubis quand elle est pleine. Il parut un écrit contre ce traité, que l'on croit être de la main de Douglas même, dans lequel cet auteur reproche à Cheselden de n'avoir rien rapporté que d'après lui. Le titre porte : *Lithotomus castratus*, or *M. Cheselden's Treatise on the high operation examined*. Londres, 1723, in-8°. L'un et l'autre de ces ouvrages ont été traduits en français par Noguez : *Nouvelle manière de faire l'opération de la taille pratiquée par Douglas, avec ce qu'a écrit Rousset, le Traité de Cheselden, etc.* Paris, 1724, in-12. — Les expériences de la taille au haut appareil réussirent quelquefois à Cheselden; mais comme il avait aussi été arrêté par la difficulté de guérir la plaie faite au fond de la vessie, il abandonna bientôt la méthode qu'il avait adoptée, et suivit celle de Rau, qu'il corrigea. Elle lui valut une réputation fondée sur des succès plus constants, et ce fut pour en être le témoin que M. Sauveur Morand, célèbre chirurgien de Paris, fit exprès le voyage d'Angleterre. — Les travaux de Cheselden ne s'étaient point bornés jusqu'alors à la chirurgie; il avait publié une Anatomie du corps humain, imprimée à Londres en 1713, in-8°, sous le titre de *The anatomy of human body*. Il y en a eu depuis six éditions en anglais, qui ont paru à Londres, in-8°, en 1722, 1726, 1730, 1741, 1750 et en 1752. Alexandre Monro a joint à celle de 1741 une Névrologie et une Description des vaisseaux lactés de sa façon. Mais ce n'est point seulement pour cela qu'elle est préférable aux autres; elle leur est encore supérieure par de nouvelles planches qui représentent les os, les muscles, la veine-porte, le squelette et la bonne situation des viscères. Les figures que Cheselden avait données sur les os dans les premières éditions, étaient assez mal réussies; il a corrigé ce défaut dans celle de 1741; il en a même ôté quelques planches, parmi lesquelles on remarque la représentation des sinus du cerveau. En général, cet ouvrage est très-estimable, non-seulement par l'exactitude des descriptions, mais encore par les observations chirurgicales dont il est parsemé, et par les considérations physiologiques de l'auteur sur le mouvement du cœur et des muscles. — Ce chirurgien a donné en 1733 une Ostéologie, imprimée à Londres en anglais; elle est in-folio, avec de très-belles figures et une exposition fort exacte des maladies des os. Jean Douglas a encore attaqué cet ouvrage par un écrit intitulé : *Remarks on a late pompous work*. Lon-

dres, 1735, in-8°. Il y fait voir que cette Ostéologie n'est pas sans défauts, et en particulier que les descriptions des os ne sont pas assez étendues, et que leurs figures ne sont pas de main de maître. — Cheselden blâme les écrivains qui ont admis des fibres musculaires dans la structure des viscères. Il a observé que les angles formés par les ramifications vasculeuses décroissent en s'éloignant du cœur. Il a aperçu les vaisseaux cysto-hépatiques. Il a fait dépeindre le réseau artériel et veineux, et il a averti que tout le corps n'est point formé de vaisseaux. Il ne croit pas que les nerfs vulgairement connus sous le nom de première paire ou de nerfs olfactifs, pénètrent les cavités du nez, et que la peau soit pourvue de papilles nerveuses.

Apr. J.-C. 1689 *env.* — COMMELIN (Jean), fils d'Isaac, naquit à Amsterdam dans la première moitié du dix-septième siècle. Ce célèbre botaniste a rempli avec honneur la charge d'échevin de sa ville natale; on lui doit le nouveau jardin, dans lequel on trouve encore aujourd'hui les plantes les plus rares. Le magistrat d'Amsterdam, ayant pris la résolution d'employer le terrain de l'ancien jardin botanique à l'augmentation de la ville, chargea Jean Commelin, conjointement avec Jean Huidckoper, seigneur de Marseveen et de Neerdyk, de veiller à l'arrangement du nouveau. Le travail fut poussé avec tant de vigueur sous leur direction, que malgré le mauvais fonds, qui était marécageux, ce jardin devint en moins de quatre ans un objet d'admiration pour les curieux, qui le trouvèrent orné d'un nombre infini de plantes. Mais Commelin ne s'est point borné à contribuer par ses soins à cet établissement si utile à la botanique, il a consacré les vingt dernières années de sa vie à écrire sur cette belle science. La seconde partie de l'*Hortus Indicus Malabaricus* qui a paru à Amsterdam en 1679, in-folio, la troisième qui fut publiée dans la même ville en 1682, in-folio, sont l'une et l'autre ornées de ses notes et ses commentaires. Il travailla encore à la description des plantes les plus rares du jardin d'Amsterdam; mais sa mort, arrivée en 1692, l'empêcha d'achever cet ouvrage, auquel Gaspard, son neveu, mit la dernière main. Il en a publié d'autres qui ont paru sous ces titres :

Nederlandische Hesperides. Amsterdam, 1676, in-folio. Londres, 1683, in-8°, en anglais. On y trouve plusieurs belles planches qui représentent différentes espèces d'orangers. — *Catalogus plantarum indigenarum Hollandiæ, cui præmissa Lamberti Bidloo dissertatio de re herbaria. Amstelodami*, 1683, 1685, in-12. *Lugduni Batavorum*, 1709, in-12. Ce catalogue contient 776 plantes. — *Catalogus plantarum horti medici Amstelodamensis, pars prior. Amstelodami*, 1689, 1697, in-8°. *Ibidem*, 1702, in-8°, sans aucun changement. Son neveu, Gaspard, a aussi contribué à cet ouvrage, dont la seconde partie fut imprimée en 1701. Il y a encore une édition de ce catalogue sous ce titre : — *Rariorum plantarum horti medici Amstelodamensis descriptio et icones. Amstelodami*, 1697, in-folio. C'est Ruysch, docteur en médecine, qui l'a mis en latin. Kiggeler y a joint des observations.

Apr. J.-C. 1689 *envir.* — GORTER (Jean DE), disciple du célèbre Boerhaave, a enseigné la médecine à Harderwick, sa patrie, avec tant de réputation, qu'il fut reçu dans les académies de Pétersbourg, de Rome, de Harlem, et mérita le titre de médecin d'Élisabeth, impératrice de toutes les Russies. Nous lui devons plusieurs ouvrages, qui sont écrits avec beaucoup d'ordre, et contiennent quantité d'observations nouvelles et intéressantes. Le public leur a fait l'accueil le plus distingué, et le jugement qu'il en a porté leur est si favorable, qu'il ne manquera pas de faire passer le nom de l'auteur à la postérité la plus reculée. C'est ainsi que ce laborieux écrivain survivra à la mort qui l'a enlevé de ce monde le 11 septembre 1762, à l'âge de 74 ans. Voici le catalogue de ses ouvrages. — *De perspiratione insensibili. Lugduni Batavorum*, 1725, 1736, in-4°. *Patavii*, 1736, 1755, in-4°. Ce médecin suit de bien près la théorie de Sanctorius et de Keil, et il prétend, toutes choses égales, qu'on transpire moins pendant le sommeil que pendant la veille, pendant l'hiver que pendant l'été. — *De dirigendo studio in medicinæ praxi, seu de tabulis pro disciplina medica concinnandis. Herderovici*, 1726, in-4°. — *De secretione humorum e sanguine, ex solidorum fabrica, præcipue et humorum indole, demonstrata. Lugduni Batavorum*, 1727, 1735, 1761, in-4°.

Patavii, 1761, in-4°. Il croit que les globules rouges du sang sont plus petits dans l'hydropisie qu'ils n'ont coutume d'être dans l'état de santé. Il a remarqué, avec Kell, que la cavité des rameaux vasculaires en général est plus grande que celle de leur tronc. — *Medicinæ compendium in usum exercitationis domesticæ digestum. Lugduni Batavorum*, *Pars prima*, 1731. *Pars secunda*, 1737, deux volumes in-4°. *Francofurti et Lipsiæ*, 1749, deux volumes in-4°. *Venetiis*, 1751, in-4°. *Patavii*, 1756, in-4° La première partie traite des maladies en général, la seconde des maladies en particulier. On trouve dans l'une et dans l'autre des observations importantes. — *Morbi epidemici descriptio. Harderovici*, 1733, in-4°. *Amstelodami*, 1734, in-4°. Il s'agit d'une fièvre catarrhale. — *Exercitationes quatuor medicæ. I, De motu vitali. II, De somno et vigilia. III, De fame. IV, De siti. Amstelodami*, 1737, in-4°. Il déduit la perpétuité du mouvement vital de la tendance de la fibre à se raccourcir, et de l'opposition continuelle qu'elle met ainsi à l'extensibilité du corps musculaire. Dans la seconde dissertation, il avance que pendant le sommeil les parties sont dans un état de relâchement, et les fonctions ralenties ou suspendues. La troisième et la quatrième dissertation traitent de la faim et de la soif; l'auteur y fait diverses remarques de pratique qui contribuent à en rendre la lecture intéressante. — *Medicina Hippocratica exponens Aphorismos Hippocratis. Amstelodami, liber I*, 1739; *II*, 1740; *III et IV*, 1741; *V et VI*, 1742; *VII*, 1747, in-4°. *Ibidem*, 1755, deux volumes in-4°. — *Medicina dogmatica tres morbos particulares, delirium, vertiginem et tussim, exhibens. Harderovici*, 1741, in-4°. — *Chirurgia repurgata. Leidæ*, 1742, in-4°. *Florentiæ*, 1745, in-4°. *Patavii*, 1755, 1765, in-4°. Cet ouvrage, que l'auteur avait publié en hollandais dès l'an 1731, ne s'étend pas beaucoup sur le manuel des opérations. — *Praxis medicæ systema. Harderovici*, 1749, in-8°. *Patavii*, 1752, deux volumes in-4°. *Lipsiæ*, 1755, deux volumes in-4°, avec quelques autres ouvrages. — *Opuscula varia medico-theoretica. Patavii*, 1751, 1755, in-4°. — *Formulæ medicinales cum indice virium. Amstelodami*, 1755, in-8°. *Lipsiæ*, 1759, in 4°. — David de Gorter, son fils, s'appliqua aussi à l'étude de la médecine, et prit le bonnet de docteur en cette science. On a de lui : — *Materia medica exhibens virium medicamentorum simplicium catalogos. Amstelodami*, 1740, in-4°. *Patavii*, 1755, in-4°.

Apr. J.-C. 1689 *environ.* — COLOT (François), lithotomiste de Paris, était en estime vers la fin du dix-septième siècle. Philippe son père, mort à Luçon en Poitou en 1656, à l'âge de 63 ans, avait mis en pratique les préceptes de l'art important de ses ancêtres, mais avec une dextérité supérieure à celle qu'ils avaient montrée eux-mêmes. Il dégagea leur manière d'opérer de tout ce qu'elle renfermait de rude et de difficile; et par cette raison, il fut tellement occupé à Paris, que le cardinal Chigi, depuis Alexandre VII, ne put l'engager à se rendre à Bologne. — François pratiqua aussi le grand appareil, et ses cures firent tant de bruit, que la renommée répandit bientôt son nom par toute la France, l'Italie, l'Angleterre et l'Allemagne. Une expérience de plusieurs siècles l'avait rendu habile dans cette façon de tailler; les préceptes en avaient été renfermés dans sa famille; ils avaient passé par plusieurs générations, dont les chefs étaient les fidèles dépositaires de la méthode d'opérer; et la durée des temps, bien loin d'en avoir obscurci la tradition, y avait toujours porté de nouvelles lumières. On aurait peut être été en droit de demander à ces illustres opérateurs un désintéressement qu'ils n'avaient point : ils faisaient de leur art un art mystérieux; ils ne travaillaient qu'en secret; mais aussi cet art était un bien qu'ils ne devaient à personne, c'était un patrimoine qu'ils n'auraient pas retrouvé dans la libéralité du public. S'ils ont paru avares de leurs connaissances, ils n'ont jamais refusé leurs soins aux malades indigents; ils ont traité à l'Hôtel-Dieu tous ceux qui se sont présentés; les récompenses ne les ont pas animés, il n'ont jamais rien exigé des administrateurs. — François Colot a en quelque façon réparé les pertes que nous avons faites des lumières de ses prédécesseurs. Héritier du secret qu'une longue expérience avait établi dans sa famille, il l'a cultivé dès l'enfance; les leçons de son père l'ont instruit. Il connut ensuite les maux terribles qui étaient l'objet de ses recherches; il sentit les douleurs de la pierre et se fit tailler par son fils. Enfin

l'âge ayant ralenti ses travaux, il voulut rendre son loisir utile; il rassembla ses observations pour les donner au public. On les a trouvées écrites de sa main dans la bibliothèque de son héritier, et on les a imprimées, sans aucun changement, sous ce titre :

Traité de l'opération de la taille, avec des observations sur la formation de la pierre et les suppressions d'urine. Paris, 1727, in-12. Cet ouvrage trace d'un même coup de pinceau l'histoire du grand appareil et celle des ancêtres de l'auteur; c'est pourquoi nous en donnons l'extrait suivant, en copiant ce qu'on y lit, pages 64-74 :—« Les anciens » n'ont rien dit de ce grand appareil, » parce qu'ils ne le connaissaient pas, et » ce fut en 1525 qu'il fut inventé par » Jean des Romains, médecin de la ville » de Crémone. Il le pratiquait aussi bien » que la nouveauté le pouvait permettre, » et, tout imparfait qu'était cet appareil, » il lui acquit de la réputation; mais il » n'en profita pas long-temps, étant pour » lors dans un âge avancé. Il résolut » donc d'en faire part à Marianus Sanctus de Barlette, son meilleur ami. — » Marianus était aussi docteur en médecine; et s'il entreprit de faire cette » opération conjointement avec la médecine, ce fut de l'avis et de l'agrément des docteurs de la faculté de médecine de Padoue, où il avait pris le » bonnet. — Ces messieurs crurent que » cette profession n'était pas indigne » d'être entre les mains d'un de leurs » confrères Malgré donc le serment » qu'ils avaient prêté à l'exemple de leur » divin maître, ils jugèrent que cette » opération était d'autant plus du ressort » de la médecine, qu'elle demandait » plus que l'adresse d'un chirurgien; » de là il faut conclure que ce n'est pas » assez d'opérer, mais que cette opération renferme tant de choses qui dépendent du médecin, qu'elle lui appartient au moins autant que le » reste de la médecine. C'est de Marianus que nous avons un petit traité » intitulé : *Libellus aureus de lapide e* » *vesica extrahendo.* Il instruisit Octavian de Ville, chirurgien de la ville » de Rome, lequel, s'étant trouvé seul » après lui, était appelé de tous côtés, » même dans les pays étrangers; il fit » divers voyages en France, où la pierre » est d'autant plus commune, que les » vins et certaines eaux, avec la bonne » chère, y contribuent beaucoup; il s'y » acquit une grande réputation, quoi- » que dans ces premiers temps cette méthode ne se pratiquât pas encore avec la » même assurance qu'elle se pratique aujourd'hui.

» Cet habile homme avait souvent » passé par la petite ville de Tresnel près » de Troyes en Champagne, et ce fut là » qu'il contracta une étroite amitié avec » Laurent Colot qui, quoique professant » la médecine, ne laissait pas de faire les » opérations de chirurgie les moins usitées et les moins connues au commun » des chirurgiens.—C'est le même Laurent Colot duquel parle Ambroise Paré, » premier chirurgien des rois François II et Henri II, dans son Traité » des opérations et des monstres; c'est » encore lui que cite Rolfintius, célèbre » médecin d'Allemagne, sur le témoignage de M. Baillou, habile médecin » de Paris, dans son Traité des purgatifs, » page 123. — Octavian de Ville s'en » retourna a Rome, où il mourut peu de » temps après; ce qui fit qu'en 1556 Laurent Colot, qui était le seul qui pour » lors pratiquât la méthode dont je parle, » fut obligé de s'établir à Paris par ordre exprès de Henri II, qui l'honora » d'un présent digne d'un aussi généreux » et d'un aussi grand prince, il fit plus, » car à son sujet il créa une charge d'opérateur de sa maison pour la taille. » Laurent Colot a joui de cette charge le » reste de ses jours. — Trois de ses successeurs en ont hérité. Philippe Colot, » mon père, a été le dernier; il avait » pourtant de son vivant obtenu pour » moi la survivance de cette charge, sans » qu'il m'en dût rien coûter non plus » qu'à mes pères; mais M. Vallot, qui » pour lors était premier médecin de Sa » Majesté, soit par négligence, ou par » quelque raison que je ne veux pas pénétrer, me fit perdre cette charge; il » apporta tant de délai, soit pour me » faire prêter le serment accoutumé, soit » pour signer mes lettres, que, mon père » étant décédé, il ne me parla plus de la » charge que pour me la vendre; je ne » voulus pas l'acheter, croyant que je » ternirais mon nom, si je mettais à » prix d'argent une charge qui n'avait » été créée que pour récompenser mes » ancêtres.

» Je préférai donc le parti de travailler » à me rendre digne de succéder à la » réputation de mes pères, sans envier » un avantage qui devenait le prix de » l'ambition ou de l'intérêt. — Philippe

» Colot, petit-fils de Laurent, et par » conséquent mon grand-père, se trouva » seul capable de continuer la profession » de lithotomiste; mais le fardeau devint » trop pesant pour pouvoir le soutenir, à » cause du nombre des malades; d'ailleurs il était valétudinaire, et ne pouvait pas se dispenser de suivre la cour, » ni de s'attacher à la personne de Henri-» le-Grand d'heureuse mémoire, qui » l'honorait de sa confiance. — Il prit » donc la résolution, pour se soulager et » pour se rendre utile au public, d'instruire deux sujets; le premier fut Restitut Gyrault, auquel il donna en mariage sa fille aînée, à condition qu'il » instruirait Philippe Colot, son fils et » mon père, quoique très-jeune. Mon » père reçut de lui les lumières suffisantes pour se rendre habile tant dans » la théorie que dans la pratique; et, » quelques années après, Restitut Gyrault s'associa avec lui, conjointement » avec Jacques Gyrault, son fils, et cette » société a duré pendant toute leur vie. » — L'autre élève fut Séverin Pineau, » chirurgien ordinaire du roi, auquel il » fit épouser Geneviève Colot, sa cousine; enfin tous les deux s'étant perfectionnés, Philippe Colot mourut âgé » seulement de quarante-deux ans. — » M. Du Laurens, pour lors premier médecin de Sa Majesté, persuadé qu'il » était du devoir de sa charge de conserver à la postérité un secret d'une » aussi grande importance, représenta » au roi la nécessité où l'on était d'avoir » de bons opérateurs pour ceux qui » étaient affligés de la pierre, et qu'il fallait les secourir dans leurs pressants » besoins.

» C'est pour cela que Henri-le Grand, » de l'avis de monsieur Sanguin, sieur de » Livry, conseiller du roi et de son parlement de Paris, ordonna que Séverin » Pineau, qui ne songeait qu'au présent, » n'ayant pas d'enfants, prendrait soin » de faire instruire dix jeunes chirurgiens choisis, et qu'on lui donnerait » une récompense convenable à ses peines » et au mérite de la chose. — Pour cela » il fut passé un contrat entre nosseigneurs de Sillery, chancelier de France, » le duc de Sully, pair de France, pour » Sa Majesté; messieurs le prévôt des » marchands et échevins de cette ville » de Paris, d'une part, et ledit Séverin » Pineau, de l'autre, qui tous s'engagèrent sous le bon plaisir du roi. — Séverin Pinçau prit les mesures nécessaires pour satisfaire au contrat avec » honneur et de bonne foi; mais, soit » qu'il mourût trop peu de temps après, » ou que ces dix élèves n'eussent pas répondu à ses soins, le public ne reçut » pas de cet établissement les avantages » qu'il s'était proposés; ce qui fit que » Restitut Gyrault et ses deux élèves, » qui continuèrent leur application avec » succès, restèrent seuls capables de » rendre à l'état un service si important. » — Je suis l'unique qui aie été instruit » par ces deux derniers : car Gyrault le » fils, se trouvant mon allié par différents mariages, ne refusa pas, après la » mort de son père, de s'unir avec le » mien pour me former dans mes premières opérations; ils ont formé aussi » tous les opérateurs; il n'y aurait que » moi qui pratiquerais à présent ce grand » appareil duquel nous parlons, si ces » deux grands hommes n'avaient pas été » touchés de compassion pour les pauvres de l'hôpital de la Charité de Paris. » Ils ont été les premiers qui y ont opéré » gratuitement, et j'ai bien voulu travailler avec le même désintéressement » qu'eux à l'Hôtel-Dieu, où j'ai fait seul » toutes les opérations de la pierre pendant dix-huit ans sans récompense. — » — Ce fut dans ces deux maisons où les » chirurgiens, qui y gagnaient la maîtrise, s'instruisirent en nous surprenant; ils firent secrètement quelques » ouvertures aux planchers entre les » deux solives directement au-dessus de » la chaise où on plaçait les malades pour » y être taillés; ce sont eux qui dans la » suite ont conduit ceux qui opèrent aujourd'hui, et ceux-ci ont instruit tous » ceux qui se sont retirés dans différentes » provinces, ou qui ont vécu dans leur » particulier. » — Telle est l'histoire du grand appareil. Cette méthode d'opérer a reçu différents degrés de perfection entre les mains des Colot, et de plus grands encore après eux : mais elle a dû céder le pas à l'appareil latéral qui a été généralement adopté et qui mérite la préférence, tant par la simplicité et le petit nombre d'instruments, que par la promptitude et la sûreté de l'opération.

Apr. J.-C. 1690 *environ.* — AMMAN (Jean-Conrad), médecin natif de Schaffhouse, exerça sa profession à Amsterdam vers la fin du dernier siècle. Il s'y fit beaucoup de réputation par l'art de faire parler les sourds et muets de naissance. Mais comme il ne voulut pas priver le

publie des secours qu'il pouvait tirer de sa méthode, il la mit à la portée de tout le monde dans un ouvrage intitulé : — *Surdus loquens. Amstelodami*, 1692, in-8°. *Ibidem*, 1700, in-8°, sous le titre de *Dissertatio de loquela. Ibidem*, 1702, avec des augmentations. *Leidæ*, 1727, 1740, in-8°. En allemand, à Prentzlow, 1747, in-8°. — Nous avons une bonne édition des œuvres de Cælius Aurelianus, qui parut à Amsterdam en 1709, in-4°, par les soins d'Amman, avec les notes et les remarques d'Almeloveen. — Jean Amman, fils de Jean-Conrad et docteur en médecine comme lui, alla s'établir à Pétersbourg, où il enseigna la botanique. Les plantes sèches que Heinzelmann, Messerschmid et Gmelin avaient envoyées de Finlande à l'Académie impériale de Pétersbourg, lui parurent si belles et si rares, qu'il en publia la description et les figures dans un recueil qui porte ce titre : — *Icones et descriptiones stirpium rariorum ruthenicarum. Petropoli*, 1739, in-4°. L'auteur, qui était membre des Académies de Londres et de Pétersbourg, a enrichi les Mémoires de la seconde par différents écrits de sa façon sur la botanique.

Apr. J.-C. 1690. — SCARAMUCCI (Jean-Baptiste), médecin du dix-septième siècle, qui exerça à Macerata et à Urbin, deux villes de l'État ecclésiastique, fut reçu en 1690 dans l'Académie impériale des Curieux de la nature, sous le nom de *Phaëton*. Outre les observations qu'il a communiquées à cette compagnie savante, il a écrit : — *De motu cordis mechanicum theorema. Senogalliæ*, 1689, in-4°, avec un recueil qui traite *De motu arteriarum et pulsuum differentiis simplicibus*. Sans s'attacher au terme banal de faculté vitale; sans s'attacher au sentiment d'Harvey, qui suppose que les ventricules du cœur doivent se contracter parce qu'ils ont été précédemment dilatés par l'entrée du sang veineux; sans faire attention à l'effervescence imaginée par Borelli; il n'admet d'autre théorie que celle qu'il établit sur l'interruption du cours du sang dans la substance du cœur. Il remarque que le sang passe dans l'artère coronaire pendant la contraction, et point dans la veine; que dans la dilatation il se jette dans les interstices des fibres et la veine coronaire, qu'il ne circule point dans l'artère de ce nom : c'est de là qu'il déduit la solution de son théorème. — *Theoremata familiaria de physico-medicis lucubrationibus juxta leges mecanicas. Urbini*, 1695, in-4°. L'auteur renferme en vingt théorèmes tout ce qu'il a recueilli de plus intéressant, soit de son expérience dans la pratique, soit de celle des autres. — *Lettera sopra un idrofobo*. Macerata, 1703, in-8°. Il s'agit dans cette lettre, qui est adressée à Antoine Mugliabechi, d'une rage survenue à la suite de violents accès de colère. On a plusieurs exemples d'hydrophobies spontanées.

Apr. J.-C. 1690 *environ.*—RUMPH (Georges-Everard), natif de Hanau dans la Wétéravie, fut reçu dans l'Académie impériale des Curieux de la nature, sous le nom de *Plinius Indicus*. Les affaires de son commerce l'ayant attiré à Amboine, ville de l'île de ce nom, en Asie, son intelligence, sa droiture et son activité l'élevèrent à la charge de conseiller de la Compagnie hollandaise des Indes orientales. Mais comme ses talents n'étaient point bornés au commerce, il profita de son séjour à Amboine pour étudier l'histoire naturelle de cette île. Il est mort fort regretté vers l'an 1706, à l'âge de 69 ans. On a de lui plusieurs observations dans les Mémoires de l'Académie impériale. Il a encore laissé un herbier de l'île d'Amboine, et un cabinet des raretés naturelles du même pays, qui comprend la description de différents poissons, minéraux, pierres, etc. L'auteur avait écrit ces ouvrages en hollandais, et le second a paru en cette langue à Amsterdam en 1705, in folio; mais l'un et l'autre ont été imprimés en latin, sous ces titres : — *Thesaurus imaginum piscium, testaceorum, cochlearum, concharum, conchyliorum et mineralium. Lugduni Batavorum*, 1711, in-fol. Il y a une seconde édition qui ne vaut pas la première pour les planches; elle est intitulée : — *Thesaurus imaginum piscium, testaceorum, quales sunt cancri, echini echinometra, stellæ marinæ, etc., ut et cochlearum varii generis; quibus accedunt conchylia et conchæ univalviæ et bivalviæ, denique mineralia, etc., quorum omnium maximam partem Georgius-Everhardus Rumphius, dictus Plinius Indicus, collegit; jam vero naturæ amator et curiosus quidam in hunc ordinem digessit et nitidissime æri incudi curavit. Hagæ Comitum*,

1739, in-fol. — *Herbarium Amboinense, plurimas complectens arbores, fructices, herbas, plantas terrestres et aquaticas, quæ in Amboina et adjacentibus reperiuntur insulis, accuratissime descriptas juxta earum formas, cum diversis denunciationibus, cultura, usu et virtutibus; quod et insuper exhibet varia insectorum animaliumque genera, plurima cum naturalibus earum figuris picta, cum observationibus Joannis Burmanni; cui accedit auctuarium reliquas complectens arbores quæ in Amboina et adjacentibus demum repertæ sunt insulis, cura et studio ejusdem Joannis Burmanni editum. Amstelodami*, 1740-1755, sept vol. in-fol.

Apr. J.-C. 1690. — BASSIUS (Henri) naquit en 1690 à Brême, de Gérard Bass, chirurgien distingué de cette ville. Il se rendit en 1713 à Halle, et suivit les leçons des plus habiles professeurs de la faculté de médecine, principalement celles de Frédéric Hoffmann. En 1715, il passa à Strasbourg, et deux ans après à Bâle, où il s'occupa beaucoup de l'anatomie et de la chirurgie. Décidé enfin à prendre ses degrés, il retourna à Halle, et reçut dans cette ville le bonnet de docteur en 1718. La même année, il fut nommé professeur extraordinaire d'anatomie et de chirurgie, place qu'il a remplie jusqu'à sa mort arrivée le 5 mars 1754. On a de lui : — *Disputatio de fistula ani feliciter curanda. Halæ*, 1718. C'est sa thèse inaugurale, dont Haller a fait tant d'estime, qu'il l'a insérée dans son Recueil de thèses chirurgicales. Macquart l'a traduite en français. Paris, 1759, in-12. Il y compare les méthodes adoptées par les anciens avec celles qui étaient en usage de son temps, et il croit trouver beaucoup de conformité entre elles. — *Grundlicher beritch von bandagen.* Leipsic, 1720 et 1732, in-8°. En hollandais, Amsterdam, 1748. Il s'étend sur les bandages. — *Observationes anatomico-chirurgico-medicæ. Halæ*, 1731, in-8°. L'auteur y a joint des réflexions judicieuses et plusieurs bonnes figures. On y trouve encore la description de quelques instruments de son invention. — *Tractatus de morbis venereis. Lipsiæ*, 1764. in-8°. L'éditeur y a ajouté quelques observations. — Henri Bass a encore donné en allemand des commentaires sur la chirurgie de Nuck, qui ont été imprimés à Halle en 1728, in-8°.

Apr. J.-C. 1690. — FIZES (Antoine) naquit vers l'an 1690, de Nicolas Fizes, qui était d'une famille originaire de Frontignan, et professeur de mathématiques à Montpellier. Il fut élevé par son père et n'eut point d'autre précepteur que lui. Sa pénétration, son assiduité au travail, sa grande mémoire, tout cela porta son père à ne rien négliger pour son éducation; et comme il songea dès lors à le rendre capable de lui succéder un jour dans sa chaire de mathématiques, il voulut en faire un savant, et commença par l'instruire dans la langue grecque et l'histoire. Antoine se mit ensuite à étudier la philosophie, et, après son cours fini, il serait passé aux écoles du droit s'il se fût trouvé d'âge à y être inscrit. Mais pour ne pas perdre de temps, il obtint de son père de fréquenter le collége de médecine, où l'on faisait des leçons d'anatomie. Il prit du goût à cette partie de la physique; et comme il ne se vit pas sans talents pour y réussir, il chercha à déterminer son père à lui laisser suivre son inclination. Celui-ci voulut s'assurer si ce goût était réel; il feignit de se rendre aux pressantes sollicitations de son fils, mais voyant que le savoir de ce fils se perfectionnait de jour en jour, il lui permit enfin d'étudier la médecine. — Les écoles de Montpellier étaient alors sous l'empire des tourbillons, des ferments, et l'on y substituait des agents chimiques et d'autres principes supposés à ceux qui découlent de la structure des parties et des lois du mécanisme, Malgré une telle théorie, la pratique avait fait quelque progrès : on avait abandonné les recettes de Gordon, le galénisme et la polypharmacie chimique de Lazare Rivière. Les choses étaient dans cet état, lorsque Antoine Fizes se présenta vers l'an 1708 pour prendre le degré de bachelier : la génération de l'homme fut le sujet de sa thèse. Il fit un précis de tout ce qui avait été dit sur cette matière depuis Aristote, sans cependant entrer dans les discussions frivoles inventées par les Arabes et les métaphysiciens. Il adopte, dans cette thèse, l'opinion des ovaristes, prétend que le fœtus se nourrit par la bouche et le cordon ombilical, et déduit des affections de la mère la cause de presque toutes les difformités de naissance.

Les succès de ce premier acte flattèrent le nouveau bachelier, qui se dévoua à l'étude de cabinet avec tant d'ardeur,

qu'il y employa dix heures par jour. Ce sacrifice était dû à la liberté qui régnait dans son âme : on ne lui avait jamais inspiré le goût des plaisirs qui détournent des choses sérieuses. Sa constitution en fut cependant altérée, par une sorte de concentration qui le rendit étranger à tout ce qui n'est pas du ressort de la médecine. A ce vice de l'esprit succédèrent ceux du corps, et, en particulier, ses digestions devinrent si tardives, qu'il en fut incommodé le reste de sa vie, jusqu'à être exposé plusieurs fois à périr en très-peu de temps par les douleurs vives de la colique. On n'acquiert ordinairement la science qu'au prix de la santé. — Lorsqu'il eut pris ses degrés, il pensa à se faire un nom. Après avoir retouché le Traité de la génération, dont son père châtia la diction, il recueillit les Monuments de la pratique de Barbeyrac, et ne tarda point à suivre les médecins qui avaient le plus de célébrité, en particulier Deidier, qui dirigeait alors les malades de l'Hôtel-Dieu de Montpellier. Fizes s'appliqua soigneusement à démêler ses bons d'avec ses mauvais principes, et, en les comparant avec ceux des autres praticiens, il fit voir qu'un génie appliqué peut acquérir en peu d'années autant de science dans le traitement des maladies que le plus vieux médecin. Heureux celui qui profite de sa première jeunesse. Lorsqu'on est surchargé d'affaires, on est incapable de profondes méditations; la rapidité avec laquelle les objets se succèdent ne permet que de jeter un coup d'œil sur chacun.—Fizes le père voyait avec plaisir la promptitude avec laquelle son fils marchait dans une profession qu'il avait entreprise par goût. Il voulut contribuer de tout son pouvoir à la culture de ses talents ; et malgré la médiocrité de sa fortune, il sacrifia volontiers une partie de ses revenus à l'avantage que ce fils bien-aimé pouvait retirer de son séjour à Paris. Antoine fut sensible aux bontés de son père ; il s'empressa d'y répondre en se rendant dans la capitale, et il n'en revint qu'après avoir suivi les meilleurs maîtres, en particulier Du Verney, Lémery et les deux de Jussieu. Arrivé à Montpellier, il s'occupa à voir les malades de la Charité, à faire des cours publics et à travailler dans le cabinet. Mais la chaire de mathématiques étant venue à vaquer par la mort de son père, il chercha à l'obtenir et parvint enfin à être nommé pour enseigner alternativement avec M. de Clapiers, qui s'était fait pourvoir en survivance. Après la mort de celui-ci il enseigna seul jusqu'au moment où sa chaire de médecine et l'étendue de sa pratique le forcèrent à abandonner toute autre occupation. Ce fut en 1732 qu'il concourut pour cette chaire, que l'abdication de Deidier avait rendue vacante. Il eut pour compétiteurs MM. Ferrein, Marcot, Fournier et Cantwel ; et quoique le premier se soit distingué au point de mériter la supériorité que la faculté lui adjugea, tout le monde sait que la cour en décida autrement, et que Fizes fut installé.

Il remplit les devoirs de cette chaire avec exactitude, mais avec peu d'éclat. Il brilla davantage du côté de la pratique, car il avait un talent singulier pour l'observation. Doué d'ailleurs d'un jugement sain et d'une mémoire peu commune, il saisissait le caractère de la maladie la plus compliquée, et se faisait surtout admirer par la justesse du pronostic. Ces talents l'avaient rendu le praticien de Montpellier le plus suivi, lorsque la cour jeta les yeux sur lui pour remplir la place de premier médecin du duc d'Orléans. Ce prince le choisit à la sollicitation de M. de Senac. Quelque flatteur que fût ce nouvel emploi, Fizes empoisonna le plaisir d'y être nommé par la fausse idée de ce que la jalousie pouvait entreprendre sur lui ; et, soit faiblesse ordinaire à l'âge avancé, soit par raison de santé, il fit des efforts réitérés pour être dispensé de l'accepter. Il se rendit cependant, et quitta sa ville natale pour venir à Paris, où les bruits publics qui devancèrent son arrivée le représentèrent dans le grand monde comme une espèce singulière d'homme qu'il tardait à chacun de voir. Dès qu'il fut arrivé, on répandit le bruit que sa présence effaçait jusqu'aux traces de son nom, et les railleries qu'on débita sur son compte lui auraient fait rebrousser chemin si d'ailleurs il n'avait eu la satisfaction d'être honoré de la protection d'un grand prince et de l'amitié de M. de Senac. Son indécision sur le parti à prendre l'engagea à se loger chez MM. de Jussieu pour être à même par là de mieux sonder le terrain et de demander plus aisément sa retraite. En effet, il ne fut pas long-temps à s'apercevoir des tracasseries que lui préparait la cabale qui s'était formée contre lui ; il se vit offensé, contredit, et exposé à son âge

combattre continuellement; d'ailleurs sa santé s'altéra et il ne pouvait souffrir le cahot de la voiture. Il se rappelait cependant avec plaisir la bienveillance de M. Astruc et les assiduités de MM. Bordeu, Combaluzier, et de quelques autres docteurs de l'université de Montpellier, qui semblaient lui faire oublier ce qu'il souffrait. Mais revenant à lui-même, il résolut de demander sa démission après quatorze mois de résidence; on le vit partir avec regret, malgré le peu d'habitude et de penchant qu'il avait à se mouler aux usages de la cour. A la vérité, on peut l'accuser de quelque misanthropie, mais cette passion le concentrait dans sa profession et dans les devoirs de l'honnête homme. Ennemi de l'adulation et de l'amour-propre, il paraissait révolté de toute espèce de politesse artificieuse.

A son retour à Montpellier, il y reprit les fonctions de la chaire et de la pratique, et pensa sérieusement à établir une maison. Il appela son frère auprès de lui avec sa famille, et lui donna un état honorable. Mais à peine s'était-il flatté du plaisir de se voir un héritier dans la personne de son neveu, que la mort enleva ce jeune homme, le seul qui pût perpétuer son nom. Cet événement faillit d'abord lui coûter la vie, et fut comme l'annonce de la fin de sa carrière. Il s'arma cependant d'une certaine philosophie et reprit ses occupations ordinaires. Le public le vit revenir à lui avec plaisir, mais ce ne fut pas pour long-temps; sans être accablé d'années, il était ruiné par le travail et les inquiétudes. Il fut atteint d'une fièvre maligne, compliquée de paralysie, qui, malgré les soins assidus de ses confrères, l'enleva en trois jours, le 14 août 1765, âgé d'environ soixante-quinze ans. — Personne ne fut plus exact que lui à remplir ses devoirs. Attaché à son corps, ainsi qu'aux docteurs ses collègues, il soutint la bonne médecine dans le temps où elle semblait devoir périr dans l'école, par la multiplicité de prétentions et de sentiments. C'est ainsi qu'en parle M. Estève dans le mémoire qu'il a donné, en 1765, *sur la vie et les principes de M. Fizes*. Mais Astruc l'a regardé comme un homme médiocre; et suivant Portal, dans son *Histoire de l'anatomie et de la chirurgie*, les médecins lui ont reproché une orgueilleuse opiniâtreté à soutenir les opinions les plus absurdes, et ils l'ont accusé d'avoir retardé les progrès de l'art au lieu de les avancer. Cette partie de son éloge n'est point flatteuse. Fizes gagne plus à être vu du côté de ses qualités personnelles. Il fut vertueux, humble et vrai. Il parlait avec circonspection et franchise, et il exigeait que ceux qui avaient quelque affaire à traiter avec lui en usassent de même. Tout, chez lui, portait une teinte d'exactitude. Quant à l'avarice, dont on l'a taxé dans le public, elle n'avait que la figure de cet amour sordide des richesses qu'on ne saurait trop blâmer. Ce qu'on a appelé avarice dans M. Fizes n'était qu'un attachement à ce qu'il se devait à lui-même et à sa famille; il était bien juste qu'ayant travaillé *gratis* pendant vingt ans, il se fît payer quand il devait l'être. Sa fortune n'a guère été au-delà de trois cent mille livres. — Il me reste à parler des ouvrages de ce médecin, qui consistent principalement en dissertations sur différentes matières de théorie et de pratique.

De hominis liene sano. Monspelii, 1716, in-12. Il croit que le principal usage de la rate est d'atténuer les particules du sang artériel et d'en faire un mélange homogène. Suivant lui, il existe dans le sang contenu dans la rate un petit mouvement de fermentation par lequel le chyle est intimement assimilé. On trouve plusieurs autres pareils systèmes dans cette dissertation : — *De naturali secretione bilis in jecore. Monspelii*, 1719, in-12. — *Specimen de suppuratione in partibus mollibus. Monspelii*, 1722, in-8°. Il entre dans de fort longs détails pour expliquer la suppuration; en général, il suit Boerhaave d'assez près. — *Partium corporis humani solidarum conspectus anatomico-mecanicus. Monspelii*, 1729, in-4°. Il attribue une pulsation aux veines, aux vaisseaux lymphatiques, et à tous les vaisseaux qui émanent des artères. Il suppose encore que le ventricule est perméable aux parties les plus subtiles des aliments qui s'insinuent dans les vaisseaux sanguins de ce viscère; et c'est par là qu'il explique l'action des cordiaux. — *De cataracta*. Il admet également les cataractes membraneuses et cristallines, mais il incline davantage pour les dernières. — *Universæ physiologiæ conspectus. Monspelii*, 1737, in-8°. L'auteur suit la méthode des mécaniciens dans presque tous ses détails; il les présente succinctement et avec beaucoup de clarté. — *De tumoribus in*

genere. Monspelii, 1738, in-4°. *Parisiis*, 1751, in-8°. Ce traité, qui est purement scolastique, est tiré en partie des ouvrages de Saporta et de Deidier. — *Tractatus de febribus. Monspelii*, 1749, in-12. *Hagæ Comitis*, 1757, in-12. — La plupart des écrits de Fizes ont été recueillis en un volume in-4° qui parut à Montpellier en 1742. Il y a un autre recueil sous le titre d'*Observations sur les plaies par Chirac, et sur la suppuration par Fizes*. Paris, 1742, in-12.

Après J.-C. 1690. — REGA (Henri-Joseph), docteur et professeur primaire de la faculté de médecine en l'université de Louvain, était de cette ville, où il naquit le 26 avril 1690, de Pierre Rega et de Christine Van Herrebergen. Ses parents l'élevèrent avec beaucoup de soin, et dès qu'il fut en âge de commencer ses études, ils l'envoyèrent au collége de la Sainte-Trinité. Cette école d'humanités, si célèbre à Louvain par les grands hommes qu'elle a donnés aux sciences supérieures, fut celle où le jeune Rega remporta toujours les premières places. Il passa ensuite au collége du Porc, en la même ville, et par l'étude de la philosophie, mais surtout de la physique; il s'y disposa à celle de la médecine, pour laquelle il ne tarda pas à montrer le goût le plus décidé. Il se mit donc sur les bancs de la faculté, et, son cours fini, il fut reçu à la licence le 7 avril 1712. La mort de M. de Lucq ne tarda point à le faire monter au rang de professeur, car le magistrat de Louvain le nomma, le 24 de ce mois, à la place vacante. Cette promotion ne fit qu'augmenter l'ardeur qu'il avait pour l'étude; mais comme sa chaire ne l'occupait que pendant six semaines, il n'en eut pas plutôt rempli les devoirs qu'il alla à Paris se perfectionner dans l'anatomie, la chirurgie et la chimie dont il fit plusieurs cours sous les maîtres les plus habiles. A son retour à Louvain, il commença à travailler à son traité *de Sympathia*, et ce coup d'essai, dont les hommes les plus consommés se seraient fait honneur, lui valut une approbation universelle, lorsqu'il le publia en 1721. — En 1716, il remplaça de Raedmacker dans la chaire de chimie. Le 22 février 1718 il reçut le bonnet de docteur avec Favelet et Narez; peu de temps après, il passa à la chaire d'anatomie, qu'il abandonna le 11 septembre de la même année, pour occuper celle de professeur primaire que la mort du docteur Peeters avait laissée vacante. En 1719, il fut élu recteur de l'université; on lui accorda encore le même honneur en 1722; et, pendant ses deux rectorats, il s'occupa vivement de tout ce qui pouvait contribuer à l'avantage du corps académique.

Le mérite de Rega, qui jusqu'à cette époque n'avait guère été connu que dans le sein de la ville de Louvain, se répandit alors au dehors. Sa réputation perça dans les provinces voisines, et bientôt on vit les malades des pays même les plus éloignés, ou venir le trouver pour prendre ses conseils, ou les lui demander par lettres. Comme il avait de grands sentiments, il exerça sa profession avec tant d'honneur et de générosité, que, non content de refuser, en certaines occasions, les honoraires qui lui étaient présentés de la part des riches, il avait encore sa bourse ouverte pour les pauvres qui l'appelaient à leur secours. Prêt à servir tout le monde, lorsque des occupations indispensables, ou quelque maladie ne lui permirent pas de remplir les devoirs qu'il s'était imposés envers les indigents, il en chargea toujours d'autres médecins, par qui il se faisait rendre compte de leur état. Ses soins charitables allèrent encore plus loin. S'il observait, en visitant ses malades, qu'ils fussent menacés de quelque revers de fortune, il en écartait les coups par les secours qu'il leur donnait en argent, sous la seule condition de garder le silence le plus profond et d'oublier ses bienfaits. Plusieurs familles lui ont eu l'obligation d'avoir été préservées d'une chute prochaine. — Comme Rega possédait le grand art de savoir ménager son temps, le nombre de ses malades ne le détourna jamais des fonctions académiques, non plus que de l'étude de la médecine et des belles-lettres. Sa bibliothèque, amplement fournie de ce qu'il y avait de meilleurs livres en tout genre, était l'endroit où il passait utilement les heures qu'il pouvait ménager sur ses occupations publiques. Mais cet homme, toujours avide de science, s'épuisa par la continuité d'un travail trop assidu; sa santé diminua sensiblement sans qu'il songeât pour cela à la ménager davantage. Plus attentif à guérir les maux des autres que les siens, il parut en quelque sorte se négliger lui-même; il devint si sérieusement malade qu'il mourut le 22 juillet 1754, âgé de soixante-quatre ans. Il a passé sa vie dans le célibat. — Ce méde-

cin est auteur des ouvrages suivants : — *De sympathia, seu de consensu partium corporis humani. Harlemi*, 1721, in-12. *Lipsiæ*, 1762, in-12. — *De urinis tractatus duo. Lovanii*, 1732, in-12. *Francofurti*, 1761, in-8°. — *Accurata methodus medendi per aphorismos proposita. Lovanii*, 1737, in-4°. *Coloniæ Agrippinæ*, 1767, in-4°. — *Dissertatio medica de aquis mineralibus Fontis Marimontensis in comitatu Hannoniæ. Lovanii*, 1740, in-12. En français, par Servais-Augustin Devillers, docteur de la faculté de médecine de Louvain, sous le titre d'*Analyse des eaux minérales de Marimont*. Louvain, 1741, in-12. Ces deux médecins, qui avaient travaillé à cette analyse, conjointement avec le professeur de chimie Sassenus, ont encore donné celle des fontaines appelées le *Roidemont*, le *Montaigu*, et les ont jointes au *Supplément au traité des eaux de Marimont*, publié sous le nom de Delval, directeur des eaux, et imprimé à Louvain en 1742, in-12. — *Dissertatio medico-chimica qua demonstratur sanguinem humanum nullo acido vitiari. Lovanii*, 1744, in-8°.

La sérénissime archiduchesse Marie-Elisabeth, gouvernante des Pays-Bas pour l'empereur Charles VI, son auguste frère, décora Rega, en 1740, du titre de conseiller médecin de sa personne, et lui donna son portrait enrichi de diamants, en récompense des soins qu'il avait pris pour l'analyse des eaux de Marimont. Son altesse royale monseigneur le duc Charles de Lorraine et de Bar, actuellement gouverneur-général des Pays-Bas, lui a aussi fait présent de son portrait magnifiquement enrichi, de même que le prince de Lichtenstein, à qui il avait eu occasion de donner quelques conseils sur sa santé. — Rega était en correspondance avec les médecins les plus célèbres de l'Europe, et ce commerce littéraire l'avait fait avantageusement connaître en différents pays. Sa réputation se répandit même tellement les dernières années de sa vie, que, sans l'attachement qu'il conserva toujours pour l'université de Louvain et sa patrie, il aurait pu faire une fortune brillante dans les cours des princes qui lui ont proposé de passer à leur service. Cet homme uni dans sa conduite, content de son état qu'il aimait, aussi savant que modeste, sentit tout le prix de ces avances ; mais le plaisir qu'il trouvait dans la bienfaisance lui fit préférer l'avantage d'être utile à la multitude. Il ne cessa de l'être pendant sa vie, tant qu'il le put ; en mourant même, il le fut par les dispositions de son testament ; car il légua une somme de dix mille florins de change pour la fondation de deux bourses destinées principalement aux étudiants en médecine, et une autre de deux mille florins pour la bibliothèque de l'université.

Après J.-C. 1690. — BOUILLET (Jean) de Servian, bourg du diocèse de Béziers où il naquit le 14 mai 1690, prit le bonnet de docteur en médecine à Montpellier en 1707. Soixante-dix ans de pratique lui ont mérité la plus grande considération à Béziers. Déjà respectable par ses talents, avant qu'il l'eût été par son âge, il fut nommé professeur de mathématiques et secrétaire de l'académie de Béziers, membre de la Société royale de Montpellier, de l'Académie de Bordeaux, et correspondant de celle des sciences de Paris. Il s'est encore distingué par les ouvrages qu'il a donnés au public. — *Lettre écrite à M. Penna, premier médecin du prince de Monaco, au sujet de la rhubarbe*. Béziers, 1717, in-4°. — *Dissertation sur la cause de la multiplication des ferments*. Béziers, 1719, 1720. Il y suit aveuglément les opinions de Chirac, son maître ; mais ayant reconnu la fausseté de ce système, il y a renoncé dans ses autres écrits. — *Dissertation sur la cause de la pesanteur*. Bordeaux, 1720, in-12. Cette pièce a remporté le prix de l'Académie de Bordeaux. — *Avis et remède contre la peste*. Béziers, 1721, in-8°. — *Mémoire sur les maladies qui règnent à Béziers et que l'on appelle coup de vent*. Béziers, 1736. Il y parle fort au long du catarrhe épidémique de cette ville. — *Sur la manière de traiter la petite vérole*. Béziers, 1736, in-4°. — *Recueil de lettres, mémoires et autres pièces, pour servir à l'histoire de l'académie de Béziers jusqu'en* 1731. Béziers, 1731, in-4°. *Plan d'une histoire générale des maladies*. Béziers, 1737, in-4°. Il y promit un ouvrage en sept volumes, dans lequel il devait faire entrer tout ce qu'il y a de remarquable dans les cahiers dictés à Montpellier par Chirac et Châtelain ; mais on n'a point appris qu'il ait exécuté ce projet autrement que dans les deux volumes du traité suivant : — *Eléments de la médecine pratique tirés des écrits d'Hippocrate et de quelques autres médecins anciens et modernes*. Béziers, 1744,

in-4°. C'est un recueil de différentes pièces qui n'ont point de liaison suivie. Les principales sont des règles tirées d'Hippocrate, un extrait de James sur la rage, un discours sur la mauvaise qualité des champignons, des observations de pratique parmi lesquelles il s'en trouve peu de la façon de l'auteur. Au commencement de la quatrième partie, il y a un mémoire qui contient des remarques intéressantes sur le climat de Béziers, et en général sur les maladies qui y sont les plus fréquentes, avec le détail des maladies particulières qui ont régné depuis 1730 jusques et compris 1742. — *Suite des éléments de la médecine pratique.* Béziers, 1746, in-4°. C'est encore un recueil fort varié. On y remarque une dissertation sur l'asthme, pour la cure duquel il vante beaucoup l'usage du savon ; il en fait de même pour celle de la goutte. On remarque encore une dissertation sur la peste, et il y assure que cette maladie n'est point contagieuse; sentiment qu'il a copié d'après Chirac, son maître. Une autre dissertation sur le traitement des fièvres aiguës, qu'il fonde, avec d'autant plus de raison, sur les antiphlogistiques, que cette méthode est celle qui a constamment réussi depuis le temps d'Hippocrate jusqu'au nôtre. Suivent les Constitutions épidémiques de Béziers en 1743, 1744, 1745, et l'Histoire de la maladie que le roi Louis XV a faite à Metz.—*Mémoire sur l'huile de pétrole, et particulièrement sur celle de Gabian près de Béziers.* Béziers, 1753, in-8°. — *Mémoire sur le moyen de preserver de la petite vérole la ville et le diocèse de Béziers.* Il a été lu à l'assemblée publique de l'académie de cette ville le 15 mars 1770.

Ap. J.-C. 1691 *env.* — MUNNICKS (Jean), fils d'un apothicaire, né à Utrecht dans la seconde moitié du dix-septième siècle, étudia la médecine dans sa patrie et il y fit tant de progrès qu'on lui accorda les honneurs du doctorat le 29 octobre 1677. Le 11 décembre de l'année suivante, il fut nommé lecteur d'anatomie; mais le 9 février 1680, il monta à la chaire d'anatomie, de médecine et de botanique; et quoique ce fût sous la condition de ne jouir d'aucun honoraire pendant deux ans, il en remplit les devoirs avec autant d'assiduité que d'honneur. Ce médecin mourut le 10 juin 1711, et laissa plusieurs enfants de Marie de Graaf, sa seconde femme, qu'il avait épousée en 1685. Il s'était marié en premières noces, l'an 1681, avec Hélène Meulemans. Voici la notice des ouvrages de Jean Munnicks: — *Dissertatio de urinis earumdemque inspectione. Trajecti ad Rhenum*, 1674, in-12, 1683, in-8°. Si l'on en croit Gaspard Burmann, dans son *Trajectum eruditum*, notre médecin a tiré la matière de cette dissertation d'un livre écrit en français, que peut-être il n'a fait que traduire ; c'est au moins ce qu'on lui reproche dans un libelle intitulé : *Uromanticus castratus.* — *Oratio de præstantia rei herbariæ. Ultrajecti*, 1678, in-4°. Il prononça ce discours lorsqu'il prit possession de la chaire extraordinaire de médecine.—*Oratio inauguralis de utilitate anatomiæ et fine. Ibidem*, 1680, in-4°. C'est par ce discours qu'il ouvrit ses premières leçons d'anatomie, le 20 novembre 1677. — *Chirurgia ad praxim hodiernam adornata. Ibidem*, 1689, in-4°. *Francofurti*, 1691, in-8°. *Genevæ*, 1715, in-4°, sous le nom d'Amsterdam. Corneille Havardt a mis cette chirurgie en hollandais, Utrecht, 1693, in-4°; elle a depuis paru en allemand. Francfort, 1700, in-8°. C'est un recueil tiré des écrits de différents auteurs, mais dans lequel on trouve bien peu de choses qu'on puisse attribuer à l'auteur. — *Oratio de discorde hominum concordia. Ultrajecti*, 1693, in-4°. Il la prononça en sortant de son second doctorat, en 1694. — *De re anatomica liber. Ibidem*, 1697, in-4°. En hollandais, Amsterdam, 1740. L'ouvrage est court, mais bien écrit. C'est tout simplement un extrait de tout ce qu'on avait publié de mieux en anatomie avant que cet auteur mît son livre au jour; on y trouve cependant plusieurs observations qui lui appartiennent. — *Oratio de morte. Ultrajecti*, 1710, in-4°. Ce discours fut prononcé lorsqu'il se dépouilla de la dignité de recteur pour la troisième et dernière fois. — Munnicks a travaillé à la quatrième et à la cinquième partie de l'*Hortus Malabricus*, qui ont paru en 1683 et en 1685, in-folio.

Apr. J.-C. 1691 *env.* — HAVERS (Clopton), médecin anglais, était de la Société royale de Londres. Il publia, en 1691, un traité d'ostéologie sous ce titre : *On some new observationem of the Bones and the parts belonging to them.* Il a reparu en la même langue à Londres, en 1729, in-4°. L'auteur a divisé cet ouvrage en cinq discours qu'il lut à la

Société royale en différents temps. Dans le premier, il entreprend de décrire l'os depuis le temps de la conception jusqu'à celui de la décrépitude ; dans le second, il explique la formation des os par une théorie assez singulière ; dans le troisième, il donne une description plus ample que celle qu'on avait faite de la moelle contenue dans les os cylindriques ou dans les os plats ; dans le quatrième, il parle des glandes qui fournissent l'humeur synoviale des extrémités articulaires ; enfin, dans le cinquième, il s'étend sur la nature et les usages du cartilage. Comme on a trouvé des vues neuves dans cet ouvrage, et une description anatomique des os assez bien détaillée, on s'est empressé de le mettre en latin. Nous en avons plusieurs éditions en cette langue : *Observationes novæ de ossibus, partibusque ad ea spectantibus. Francofurti*, 1692, in-8°, par les soins de Melchior-Frédéric Geuder. — *De ossibus versio nova, cui accessit* Heyne *Tentamen chirurgico-medicum de ossium morbis. Amstelodami*, 1731, in-8°, avec figures. — *Novæ quædam observationes de ossibus. Lugduni Batavorum*, 1734, in-8°. — Havers parle des glandes qu'il a aperçues dans chaque articulation, comme d'une découverte qui lui est propre ; mais plusieurs anatomistes les avaient vues avant lui. Ils n'entrent cependant point dans un détail aussi clair et aussi circonstancié que notre auteur, qui les appelle *glandes mucilagineuses* ou *articulaires*. Elles fournissent une substance onctueuse, nommée *humeur synoviale*, dont il a examiné la nature par un grand nombre d'expériences. Cette humeur sert, avec la moelle que les os fournissent, à humecter les jointures et les parties qui s'y emboîtent, afin qu'elles puissent jouer aisément, et remplir les fonctions auxquelles elles sont destinées. Lorsque les glandes articulaires ne versent pas en assez grande quantité la liqueur synoviale, le mouvement est gêné, et il est aboli si toute excrétion est suspendue. Si l'excrétion au contraire est trop abondante, il se forme une hydropisie à l'articulation ; si l'humeur s'épaissit, la goutte survient ; le rhumatisme est produit par une cause semblable. Suivant cet auteur, le vice ne diffère que par le siége ; dans la goutte, c'est la synovie articulaire qui est épaissie ; dans le rhumatisme, c'est la liqueur qui découle des glandes de la membrane commune des muscles. Toutes ces notions sont importantes. Elles jettent des lumières sur un grand nombre de phénomènes qu'on n'expliquait auparavant qu'avec peine, et qu'on entend maintenant avec assez de facilité. C'est en partie à ces notions que nous devons l'évidence avec laquelle on démontre la cause et les effets de la goutte. Si à ce premier avantage tiré de l'anatomie, la thérapeutique pouvait ajouter celui de trouver un remède efficace contre cette pénible maladie, la médecine passerait pour un art bien merveilleux ; elle aurait surtout pour panégyristes ces hommes qui s'autorisent d'autant plus à se récrier contre elle qu'ils n'ont que trop senti la dure vérité de cet ancien proverbe :

Tollere nodosam nescit medicina podagram.

Nous ne manquons point de connaissances anatomiques et théoriques sur la goutte, ainsi que sur bien d'autres maladies ; elles résistent cependant toutes à nos soins, et nous n'avons point encore de remèdes assurés pour les guérir.

Après J.-C. 1691 *env.* — CHROUET (Warner), médecin du dix-septième siècle, se fit avantageusement connaître par une dissertation intitulée : — *De trium humorum oculi origine, formatione et nutritione. Leodii*, 1688, in-8°, et 1691, in-12. Il s'élève dans cet ouvrage contre la doctrine de Nuck, et prétend que les conduits aqueux de celui-ci sont de véritables artères. Il entre dans plusieurs autres détails, comme sur la structure celluleuse de l'humeur vitrée, sur l'analyse du cristallin et de l'humeur aqueuse, sur la membrane qui ferme l'iris. Nuck publia un ouvrage pour soutenir ses sentiments, et il parut à Leyde en 1691, in-8° ; mais comme cette théorie n'est plus d'usage aujourd'hui, les écrits qui l'avancent et la défendent ont presque été oubliés avec elle. — Chrouet a écrit sur les eaux de Spa et d'Aix-la-Chapelle, et il a recueilli beaucoup d'observations pour confirmer les vertus des unes et des autres. Il en a fait part au public dans son traité intitulé : — *La Connaissance des eaux minérales d'Aix-la-Chapelle, de Chaude-Fontaine et de Spa par leurs véritables principes*. Leyde, 1714, in-12. Liége, 1729, in-12. — Il a encore donné de savantes notes sur le *Spadacrène* de Henri de Heers, dont l'ancienne édition n'avait d'autre mérite que l'élégance du style et les observations de l'auteur.

Chrouet a mis cet ouvrage en français, et sa traduction a paru à La Haye en 1739, in-12. Il y a corrigé les fautes touchant la chimie, et il a établi, par ses expériences, l'existence d'un acide, d'un esprit volatil, d'une terre alcaline et du fer dans les eaux de Spa. On a aussi quelque chose de sa façon sur l'analyse du soufre commun, dans les journaux de Trévoux de 1707. Il y prétend, contre le sentiment de Homberg qu'il attaque, qu'il est possible d'avoir des fleurs de soufre sans aucun mélange d'acide; mais il se trompe, car M. Macquer a fait voir que le soufre sublimé, ou les fleurs de soufre, ont absolument les mêmes propriétés que le soufre qui n'a pas été sublimé.

Ap. J.-C. 1692 *env.*—ABEILLE (Scipion), chirurgien de la communauté de Saint-Côme, était de Riez en Provence. Ses talents lui méritèrent la place de chirurgien-major du régiment de Picardie, et en cette qualité il fit deux campagnes en Allemagne; mais la paix générale conclue à Riswick, en 1697, le ramena à Paris où il mourut le 9 décembre de la même année. — Ce chirurgien eut un frère, nommé Gaspard, qui fut connu dans le monde sous le nom de l'abbé Abeille. Comme il ne manquait pas de talent pour la poésie, ses ouvrages en ce genre lui procurèrent l'entrée de l'Académie française en 1704. Cet abbé inspira du goût pour les vers à Scipion, qui en fit usage lorsqu'il se mit à écrire les traités que nous avons de lui sur l'anatomie et la chirurgie. Il se saisit d'autant plus volontiers de cette occasion de rimer, qu'en amusant son lecteur par quelques morceaux de poésie, il crut le disposer à s'instruire des choses qu'il convient à un chirurgien de savoir. Voici les titres sous lesquels les ouvrages de Scipion Abeille ont paru : — *Nouvelle histoire des os, selon les anciens et les modernes.* Paris, 1685, in-12. Cette histoire prouve que l'auteur était meilleur poète qu'anatomiste. — *Le parfait Chirurgien d'armées* est un livre qui contient quatre traités composés pour les jeunes chirurgiens employés dans les hôpitaux. Il est en un seul volume, mais nous allons le diviser en ses différentes parties, pour être plus à même de faire une courte analyse de chacune d'elles. — *Traité des plaies d'arquebusades.* Paris, 1696, in-12. La bonté d'un ouvrage de cette espèce consiste dans la justesse des conseils et des préceptes, et non pas dans un vain étalage d'érudition. Il ne fallait point autant de cet air scientifique que l'auteur a affecté d'y mettre pour prouver que les plaies d'arquebusades ne sont point envenimées.—*Chapitre singulier tiré de Guidon.* Paris, 1696, in-12. Il instruit les jeunes chirurgiens sur la manière dont ils doivent étudier et pratiquer leur art; mais, dans le fond, ce traité n'est qu'un examen d'aspirants, qui est tiré des écrits de Gui de Chauliac. On y trouve quelques pièces en vers, parmi lesquelles on remarque celle qui indique les qualités qu'un chirurgien doit avoir :

Qu'il soit grand ou petit, mais bon chirurgien ;
Qu'il soit Normand, Gascon, Manceau, Parisien ;
Qu'il porte le rabat, qu'il porte la cravate ;
Qu'il marche à pas comptés, ou qu'il marche à la hâte ;
Qu'il soit vêtu de gris, qu'il soit vêtu de noir ;
Qu'importe, à cela près, s'il fait bien son devoir !
Si des rigueurs du temps il craint trop pour sa nuque,
Qu'il quitte ses cheveux, et prenne la perruque.
S'il aime les rubans, les diverses couleurs,
Qu'il en change, cela ne change point les mœurs :
Un peu d'ajustement sied bien au mérite.
Sous quelque habit qu'on soit, l'on rêve, l'on médite.
Qu'il soit civil, honnête et bon praticien,
Charitable surtout, et fort homme de bien.

Le parfait Chirurgien d'armées. Paris, 1696, in-12. Il y donne une description des bandages les plus usités; il y traite de la gastroraphie, de la fistule, des amputations, des fractures, et en général des opérations qu'on pratique le plus souvent à l'armée; mais il n'en parle qu'en peu de mots. Il y donne encore une description des instruments les plus nécessaires au chirurgien ; et joint à tout cela un traité des maladies d'armées, pour lesquelles il propose une assez mauvaise méthode curative qu'il fait principalement consister dans l'administration des remèdes chauds. — L'*Anatomie de la tête et de ses parties.* Paris, 1696, in-12. Ce n'est qu'un abrégé; il est même si succinct qu'on n'y trouve que la nomenclature des parties, sans description de leur structure.

Apr. J.-C. 1692 *env.* — BOTTONI (Dominique), fils de Nicolas Bottoni, célèbre philosophe et médecin, et de Camille Cantanzaro, naquit à Léontini en Sicile, vers le milieu du dix septième siècle. Il avait à peine atteint la fin de sa sixième année lorsqu'on l'envoya à Messine, et après les rudiments il y apprit les langues, puis la philosophie chez les jésuites, et enfin la médecine sous le docteur Pierre Castellus. Il fit tant de progrès dans l'une et l'autre de ces sciences, qu'il en prit le bonnet en

1658, et ne tarda pas à se faire la réputation la plus brillante, malgré les obstacles qu'un jeune homme trouve presque toujours, à raison de son âge. Bottoni s'appliqua à l'étude de la médecine pratique avec tant d'ardeur, que le public, étonné de la maturité qu'il avait acquise en si peu d'années, ne balança pas à lui donner toute sa confiance; il fut bientôt celui qui était le plus consulté dans les maladies dangereuses. Dans la suite, le marquis de Villa-Franca, vice-roi de Sicile, le prit pour son médecin, et le nomma surintendant de ceux du territoire de Messine. Le marquis de Castel-Rodrigo, qui succéda à ce seigneur, confirma Bottoni dans les mêmes emplois et lui rehaussa sa pension de cinquante écus par mois. Ce médecin fut aussi fort avant dans les bonnes grâces du cardinal Louis-Fernandez Porto-Carrero, qui engagea le roi Charles II à lui accorder la charge de directeur de l'hôpital royal de Messine, dont il prit possession en 1692.—Le comte de Saint-Etienne, qui avait beaucoup connu Bottoni en Sicile pendant sa vice-royauté, ne fut pas plutôt en possession de celle de Naples, qu'il sollicita ce médecin de se rendre dans cette ville. Il y vint, et non-seulement il se chargea d'y enseigner la philosophie, ce qu'il fit pendant quatre ans, mais il y remplit encore la place de médecin ordinaire de l'hôpital. Ce fut en récompense de ces services que le vice-roi le nomma bientôt à la charge importante de proto-médecin du royaume de Naples. Bottoni ne put cependant l'exercer par lui-même, parce que les priviléges accordés à cette capitale excluent les étrangers de cet emploi. Un autre médecin le déchargea en son nom, et convint de lui faire une pension annuelle de mille écus sur le proto-médicat. — Bottoni était au comble de ses désirs, lorsque de fréquentes attaques de goutte vinrent troubler le bonheur de sa vie et le forcèrent de songer à la retraite. Il demanda au vice-roi de Naples la permission de retourner à Messine, qu'il n'obtint qu'après beaucoup de sollicitations; mais comme sa santé se rétablit en Sicile, il reprit bientôt ses emplois et son train d'étude. Ce médecin fut reçu dans la Société royale de Londres en 1697; il est le premier Sicilien à qui elle ait fait cet honneur. Il en fit lui-même à cette savante société pour les ouvrages qu'il publia jusqu'à sa mort, arrivée vers l'an 1731. — On remarque principalement: — *Pyrologia topographica, id est de igne dissertatio juxta loca, cum eorum descriptione. Neapoli*, 1692, in-4°. — *Febris rhumaticæ malignæ historia medica. Messanæ*, 1712, in-8°. —*Preserve salutari contro il contagioso malore*. Messine, 1721, in-4°.— *Idea historico-physica de magno Trinacriæ terræ motu*. Il envoya ce mémoire à la Société royale d'Angleterre.

Apr. J.-C. 1692. — AUBERT (B.), médecin du roi à Marseille, naquit à Oullioules, en Provence, le 21 juillet 1692. Elevé à Marseille par un oncle alors curé de la paroisse Saint-Martin, il fit ses humanités chez les pères de l'Oratoire et se livra ensuite à l'étude de la médecine. Il acquit de bonne heure, dans cette carrière, une réputation qui n'est ordinairement que le fruit des années et de l'expérience, et qui le fit appeler au service de la marine royale de Brest, d'où il revint à Marseille remplir les mêmes fonctions, et il en conserva les titres et la pension lorsque les galères furent retirées de cette ville. Dès lors il se fixa à Marseille, que les souvenirs de sa jeunesse lui faisaient considérer comme sa patrie, et où les pauvres furent toujours les objets les plus chers de son zèle et de ses soins. Ses charités journalières, quoique très abondantes, ne mirent point d'obstacle au grand établissement que l'on doit à sa générosité. Le premier est la place de médecin à l'hôpital de Saint-Louis, pour en soigner jour et nuit les malades; un don de 20,000 francs, de ses épargnes, forma le fonds sur lequel sont assignés les émoluments attachés à cette place. L'*Hôpital des pauvres malades abandonnés* est un autre monument de sa bienfaisance: 100,000 francs qu'il plaça sur la communauté de la ville d'Antibes en furent les premiers fonds, qu'il s'occupa sans relâche à augmenter en y ajoutant ses épargnes annuelles.—L'étendue considérable des bâtiments, et le nombre des malades qu'on peut y recevoir, prouvent assez les grands frais que nécessita la formation de cet établissement. Aubert mourut subitement au milieu de ses occupations philanthropiques, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, emportant avec lui la considération publique, le respect général et les regrets des malheureux sans nombre qu'il soulagea pendant sa vie. Foucou, sculpteur du roi, fut chargé, par les administrateurs de l'hôpital qu'il avait fondé, d'exécuter en

marbre le buste de ce médecin bienfaisant.— L'histoire de la médecine ne doit pas seulement renfermer les noms des savants qui ont contribué à ses progrès ; elle s'honore également des vertus de ceux qui, comme Aubert, se sont rendus chers à l'humanité en montrant un aussi louable désintéressement pour soulager leurs concitoyens. On lui attribue : *Consultation médicale sur la maladie noire*, 1745, in-8°. Cette brochure est indiquée aussi, sans le lieu de l'impression, par Ersch (la *France littéraire*, t. I) et par Desessarts (*Siècles littéraires de la France*), tandis que les auteurs de la *Biographie médicale* l'attribuent à un médecin champenois nommé Aubert, et désignent Châlons comme le lieu de l'impression. — Ersch attribue encore à Aubert l'édition de l'ouvrage intitulé : *Ant. Storck*, *nec non H.-Jos. Collinani medici*, etc., édit. *novissimè præfatus est.* Amsterd. et Lyon, 1779.—Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*

Apr. J.-C. 1693 *env.* — ANDRIOLO (Michel-Ange), de Vérone, prit le bonnet de docteur en médecine et se fit agréger au collége des médecins de Venise, où il exerça sa profession dès la fin du dix-septième siècle. L'Académie des Curieux de la nature ne manqua pas de s'associer un homme de ce mérite; il en avait fait preuve par ses ouvrages qui sont intitulés : — *Consilium veterum et neotericorum de conservanda valetudine, sive de morborum causis procatharticis, in quo rationes experimentorum suffragiis discussæ exarantur. Lugduni*, 1693, in-4°. Il y passe en revue les six choses non naturelles, et il en déduit toutes les causes des maladies. —*Novum et integrum systema physico-medicum. Basileæ*, 1694, in-8°. *Clagenfurti*, 1701. — *Philosophia experimentalis*, *præside Platone, in consilio veterum et neotericorum convocato; seu physica reformata Platonis, constructa super diruta tria principia fundamentalia Aristotelis. Venetiis*, 1718.

Apr. J.-C. 1693 *environ.* — GARTH (Samuel), poète et médecin anglais, naquit dans une bonne famille de la province d'Yorck, et fut reçu dans le Collége des médecins de Londres en 1693. C'est à son zèle que l'on doit la fondation du Dispensary, qui est un appartement du collége dans lequel on donne aux pauvres les consultations *gratis* et les médicaments à bas prix. Cet établissement, qui fait tant d'honneur à l'humanité, exposa Garth à l'envie et au ressentiment de plusieurs médecins et apothicaires; mais il fit face à leurs attaques, et les tourna en ridicule avec beaucoup d'esprit et de feu, dans un poëme en six chants intitulé le *Dispensary*. Cette satire, qui est dans le goût du *Lutrin* de Boileau, n'est pas toujours fine, mais très-souvent piquante. L'auteur y peint une bataille donnée entre les médecins et les apothicaires.— Garth fut un des membres de la fameuse société de *Kic-cat-club*, composée d'environ trente gentilshommes distingués par leur zèle pour la succession de la couronne dans la maison de Hanovre. Le roi George Ier, à son avénement au trône, le nomma premier médecin de son armée; mais il ne profita pas long-temps des avantages attachés à cette place et à celle de médecin ordinaire du roi, car il mourut au commencement du XVIIIe siècle. Il a mérité les éloges de Pope, qui parle de lui en plusieurs endroits de ses ouvrages.

Apr. J.-C. 1693 *env.* — GERICKE (Pierre), professeur ordinaire de chimie, de théorie et de médecine médicale dans l'université d'Helmstadt, premier médecin du duc de Brunswick-Lunebourg, membre de l'Académie royale de Berlin, est auteur de plusieurs savantes dissertations anatomiques et chirurgicales. Dans celle *De venarum valvulis*, *harumque usu*, qui parut à Helmstadt en 1723, il accorde à Servet la découverte des valvules, et il prétend qu'elles sont plutôt destinées à prévenir l'extension des parois qu'à empêcher le sang de rétrograder. On a de lui des ouvrages plus considérables ; tels sont : — *Fundamenta chymiæ rationalis. Lipsiæ*, 1740, in-8°. — *De generatione. Helmstadii*, 1744, in-folio. Suivant cet auteur, les particules prolifiques voltigent dans l'air ou sont contenues dans les aliments ; et celles qui par leur assimilation produisent l'homme, sont différentes de celles qui concourent à la génération des animaux. — *Corpus humanum machina naturalis. Helmstadii*, 1745, in-4°.

Apr. J.-C. 1693 *environ.* — PEU (Philippe), ancien prévôt de la communauté de Saint-Côme, était de Paris, où il mourut le 10 février 1707. Il pratiqua

long-temps la chirurgie à l'Hôtel-Dieu; mais ayant pris du goût pour l'art des accouchements, il en fit son unique occupation et se répandit bientôt dans le monde par ses succès. Il avait, dit-il, assisté à plus de cinq mille accouchements, lorsqu'il songea à donner un ouvrage sur cette matière, dont la première édition fut publiée à Paris en 1694, in-8°, sous le titre de *Pratique des accouchements*. Ce chirurgien y condamne l'usage des crochets de Mauriceau, la section césarienne sur la femme vivante, et fait beaucoup de remarques sur les contours du cordon ombilical, si capables de retarder la naissance des enfants. Mauriceau se trouva offensé de la critique de Peu, et le traita assez mal dans une édition de ses œuvres, où il l'accuse d'avoir falsifié différentes observations dans le livre qu'il avait mis au jour. Peu, qui fut sensible à ce reproche, défendit sa cause dans un traité imprimé à Paris en 1695, in-8°, sous le titre de *Réponse aux observations de Mauriceau*.

Apr. J.-C. 1693 *env.* — SOLINGEN (Corneille VAN), célèbre chirurgien et accoucheur hollandais, florissait à La Haye vers la fin du XVII[e] siècle. On a de lui deux ouvrages écrits en sa langue maternelle, qui ne sont intéressants que par les observations dont il les a remplis, car il ne s'est guère attaché aux détails théoriques. Le premier parut à La Haye en 1673, in-12, sous le titre d'*Embryulcia, etc.* C'est un traité d'accouchements, où l'auteur expose les manœuvres les plus usitées de cet art, et même quelques-unes de celles qui lui étaient propres. Le second est intitulé : *Manuale operation der chirurgie, etc.* La Haye, 1685, et Amsterdam, 1698, in-4°. En allemand, Francfort-sur l'Oder, 1693, in-4°, et Wittemberg, 1712, même format. Solingen y passe en revue les opérations les plus importantes, et donne son sentiment sur chacune d'elles.

Apr. J.-C. 1693. — BIANCHI (Jean) naquit à Rimini le 3 janvier 1693, de Jérôme Bianchi et de Catherine Maggioli. Comme il avait fait des progrès rapides dans les belles-lettres, dans la botanique et dans le grec, il fut nommé, en 1715, secrétaire de l'Académie des Lyncei. Vers la fin de 1717, il se détermina pour l'étude de la médecine et se transporta à Bologne, où il suivit les leçons du docteur Bazzani, alors secrétaire et depuis président de l'Institut de cette ville. Bianchi s'appliqua beaucoup à la botanique et à l'histoire naturelle sous Trionfetti et sous le docteur Monti. Il apprit encore les mathématiques sous les deux frères Eustache et Gabriel Manfredi, et il assista avec beaucoup d'assiduité aux cours de philosophie expérimentale de Barthélémi Beccari. Les connaissances qu'il acquit sous ces différents maîtres lui méritèrent le bonnet de docteur en médecine, qu'il obtint le 7 juillet 1719. Il retourna ensuite dans sa patrie, où il se consacra au service des pauvres; mais son attachement à l'université de Bologne le rappela bientôt dans cette ville. Il y arriva le 19 octobre de la même année, et il y prononça un discours pour l'ouverture des études. Au commencement de 1720 il alla à Padoue, et après avoir suivi les écoles pendant toute l'année, il revint à Bologne pour repasser à Rimini. C'est là qu'il exerça la pratique de la médecine avec une réputation égale à ses succès, et qu'il cultiva l'anatomie, la botanique et beaucoup d'autres sciences avec la plus vive ardeur. Comme il faisait de temps en temps des voyages en Italie, il y recueillait tout ce qu'il pouvait trouver de curieux pour son cabinet d'histoire naturelle, qui devint bientôt un des mieux fournis de sa patrie.

En 1741, on le nomma professeur d'anatomie dans l'université de Sienne; mais le goût de ses chères études le fit revenir à Rimini, où il travailla à faire revivre l'Académie des Lyncei, dont il assemblait les membres dans sa propre maison. Ce fut pour reconnaître les peines qu'il prit à cet égard, qu'on fit graver une médaille qui d'un côté représentait son portrait avec cette inscription : *Janus Plaucus Ariminensis*, et de l'autre, un lynx, avec ces mots, *Lynceis restitutis*. Ce médecin vivait encore en 1760. Il eut différents assauts à essuyer dans sa vie littéraire, car on lâcha beaucoup de critiques contre sa personne et contre ses écrits. Ceux-ci sont en assez grand nombre : — *Lettera intorno alla cataratta*. Rimini, 1720, in-4°. — *Epistola anatomica ad Josephum Puteum Bononiensem*. *Bononiæ*, 1726, in-4°. — *Osservazioni intorno una sezione anatomica*. Rimini, 1731, in-4°. — *Fabii columnæ phytobasanos : accedit vita Fabii et Lynceorum notitia, cum annotationibus*. *Mediolani*, 1744, in-4°, avec

figures. — *Storia della vita di Catterina Vizzani, trovata pucella nelle sezione del suo cadavero*. Venise, 1744, in-8°. En anglais, Londres, 1751, in-8°. — *Dissertazione de vesicatori*. Venise, 1746, in-8°. L'auteur en blâme l'usage. — *De monstris et rebus monstrosis*. *Venetiis*, 1749, in-4°. — *Storia medica d'una postema nel lobo destro del cerebello, che produsse la paralisia della membra della porte destra, con alcune osservazioni anatomiche fatte nella sezione, con una tavola*. Rimini, 1751, in-8°. — Mazzuchelli ajoute que ce médecin a laissé plusieurs manuscrits anatomiques. On peut y joindre : *Discorso sopra il vitto Pitagorico*. Venise, 1752, in-8°. — *Trattato di Bagni di Pisa a pie del monte di S. Giuliano*. Florence, 1757, in-8°. — *Lettera sopra uno gigante*. Rimini, 1757, in-8°.

Après J.-C. 1693. — FERREIN (Antoine), docteur des facultés de Montpellier et de Paris, ancien médecin des armées du roi, lecteur et professeur de médecine au Collége royal, professeur d'anatomie et de chirurgie au Jardin du roi, de l'Académie royale des sciences de Paris, de celle des Curieux de la nature, d'Erfort et d'Auxerre, était de Frespech en Agénais, où il naquit le 25 octobre 1693, d'Antoine Ferrein et de Françoise Delprat, qui l'élevèrent avec beaucoup de soin. Il fit son cours d'humanités sous les jésuites d'Agen, ainsi que celui de philosophie qu'il acheva en 1709. A son retour dans la maison paternelle, il prit tant de goût pour l'étude des mathématiques, qu'il s'y consacra tout entier pendant quatre ans. En 1713, il alla à Cahors, où il s'appliqua également à la théorie, au droit et à la médecine, tant il était incertain sur l'état qu'il devait embrasser. Son père aurait voulu qu'il étudiât le droit; mais le penchant décidé du fils pour l'anatomie le porta vers la médecine. Ferrein se rendit à Montpellier en 1715, avec des lettres de recommandation pour le célèbre Vieussens, qu'il suivit dans ses cours et ses dissections. Il suivit aussi Deidier, gendre de cet anatomiste; mais rebuté du peu de solidité de sa doctrine, il ne put jamais s'y attacher.

Le 28 septembre 1716, il fut reçu bachelier, et passa ensuite à Marseille avec un de ses oncles maternels, officier de dragons. Il profita de son séjour dans cette ville pour y suivre les hôpitaux; son goût pour l'anatomie le porta même à demander la permission d'ouvrir les sujets dont il avait suivi la maladie. Il l'obtint; et en cherchant à connaître la structure des parties, il dirigea encore ses vues vers la cause et le siége des maux qui avaient donné la mort. Ses dissections frappèrent les médecins et chirurgiens de Marseille; il s'y montra si habile, qu'ils le prièrent de leur faire un cours entier d'anatomie et de chirurgie. Ferrein ne se pressa pas de retourner à Montpellier; on ne l'y vit reparaître qu'en 1728, et le 27 septembre de la même année il reçut le bonnet de docteur des mains de M. Chicoyneau, chancelier de l'université, ensuite premier médecin du roi. Peu de temps après son doctorat, il fut chargé de remplir la chaire vacante par l'absence de M. Astruc. Mais celle de Deidier étant venue à vaquer en 1732, par la démission de ce professeur, il se présenta au concours avec plusieurs autres prétendants, sur lesquels la faculté lui adjugea la supériorité, en le nommant d'une voix unanime le premier des trois sujets qu'elle devait présenter au roi. La cour en jugea autrement, et la chaire fut accordée à M. Fizes. — Ferrein fut si sensible à cette préférence, qu'il quitta aussitôt Montpellier pour se rendre à Paris. A peine y fut-il arrivé, que le cardinal de Fleuri désira de le voir. Ce ministre lui dit, pour le consoler, que s'il n'avait pas été nommé à la chaire, dont il s'était rendu digne par la supériorité qu'il avait montrée dans la dispute sur ses concurrents, c'est que ce choix avait été déterminé par des raisons particulières et de convenance. Il l'assura qu'il le recommanderait à M. Chicoyneau, premier médecin du roi; et dans le même temps, M. Chauvelin, garde des sceaux de France, lui fit dire que s'il avait dessein de retourner à Montpellier, on érigerait une nouvelle chaire en sa faveur. — Quoique cette offre flattât beaucoup Ferrein, il crut devoir la refuser; il connaissait déjà trop la capitale pour ne point espérer qu'il y trouverait de plus grands avantages qu'à Montpellier. Il commença par faire chez lui un cours d'anatomie, qui fut si suivi qu'on quittait les cours publics pour aller l'entendre. Mais il abandonna bientôt ces exercices pour se rendre en Italie, où il avait été nommé à la charge de médecin en chef des hôpitaux de l'armée de France. A son retour à Paris en 1735, il eut la

commission d'aller dans le Vexin Français, où la suette faisait de grands ravages, et il en arrêta le cours par ses soins.

Ferrein se présenta à la faculté de médecine de Paris en 1736, et fut admis au doctorat le 27 octobre 1738. En 1741, il entra à l'Académie des sciences en qualité d'adjoint; en 1742, il succéda à M. Andry, professeur de médecine au Collége royal, et en 1758, il fut nommé à la place de professeur d'anatomie et de chirurgie vacante par la démission de M. Vinslow, qui avait pris le parti de se retirer du Jardin du Roi à cause de son grand âge. Ces cours publics ne l'empêchaient point d'en faire de particuliers sur les parties de la médecine; il y a formé un si grand nombre de médecins, que les places les plus brillantes et presque toutes les chaires de l'Europe sont occupées aujourd'hui par ses disciples. L'ordre qu'il mettait dans ses leçons était admirable; il épuisait son sujet, sans jamais le perdre de vue. Sa théorie était fondée sur la pratique des plus grands maîtres, et sur la sienne propre, qu'il a faite à Paris avec tant d'éclat que sa réputation lui attirait tous les jours des consultations des pays les plus éloignés. Il ne fut cependant point à l'abri de la critique; ses Mémoires lui attirèrent plusieurs censures dont il a triomphé. Il n'en essuya pas de plus vives qu'au sujet de son système de la voix, qui fut attaqué par M. Bertin. Il parut quantité d'écrits à cette occasion, tant de la part de Bertin lui-même que de celle de Montagnat, le défenseur de Ferrein. On était en droit d'attendre de lui quelques ouvrages plus considérables, on sait même qu'il en préparait plusieurs qu'il destinait à voir le jour, mais il mourut sans en donner aucun le 28 février 1769, âgé de 76 ans, à la suite d'une attaque d'apoplexie. — On doit aux soins de M. Arnault de Nobleville le *Cours de médecine pratique de M. Ferrein*, imprimé à Paris en 1769, trois volumes in-12. On doit encore à M. Gauthier, docteur régent de la faculté de Paris, des *Éléments de chirurgie pratique*, faisant partie des œuvres de feu M. Ferrein, premier volume. Paris, 1771, in-12.

Apr. J.-C. 1693. — SCHEFFEL (Chrétien-Étienne) naquit à Meldorp, le 12 octobre 1693. Il étudia pendant quatre ans la médecine à Kiel, sous Schelhammer et Waldschmidt; puis à Leipzig, où il obtint la protection et l'amitié de Bohn et de Rivinus; et à Leyde, où il fut reçu docteur le 26 juin 1721. Il alla se fixer ensuite à Wismar: il y obtint de grands succès dans la pratique; mais se sentant plus de goût pour la vie académique, il se rendit à Greifswald, où il succéda, en 1727, à Fabre Mayer, dans la chaire de médecine. Il fut quatre fois recteur de l'université, et honoré presque constamment du décanat depuis 1728. Scheffel mourut le 12 octobre 1763. On lui doit, outre un grand nombre considérable d'opuscules académiques, une biographie des professeurs en médecine de l'université de Greifswald. Sa vie s'y trouve jusqu'à l'an 1756, époque de la publication de l'ouvrage.

Diss. inaug. med. de lithiasi fellea sive calculo vesicæ biliariæ, cujus occasione traditur simul brevis historia lapidis procini Malacensis. Leyde, 1721, in-4°. — *Diss. de lue venerea, ex atomis seminalibus oriunda.* Leyde, 1721, in-4°. Publiée sous un autre nom que le sien. — *Diss. de dysenteria.* Leyde, 1721, in-4°. — *Virorum clarissimorum ad Gunth. Christophorum Schelhammerum epistolæ selectiores, rem litterariam, philosophiam naturalem ac medicinam potissimum spectantes. Recensuit, simulque vitam Schelhammeri, cum indice scriptorum ejus tam editorum quam prelo destinatorum, quorum occasione simul controversiæ quas illi cum J.-C. Sturmio et B. Ramazzini obtigere, breviter enarrantur, variaque eruditorum de iis judicia inferuntur, una cum programmate celeb. J.-B. Maii invitatorio, præmisit C. S. S.* Wismar et Sund, 1727, in-8°.—*Diss. de noxis in corpus humanum ex abusu mercuralium, harumque remediis.* Gryphiswald, 1728, in-4°. — *Diss. de singultu.* Gryphiswald, 1730, in-4°. — *Progr. de Spiritu sancto, tanquam aqua cœlesti; ubi simul disquiritur an aqua sit elementum universale; fest. Pentecost.* Gryphiswald, 1730, in-4°. — *Progr. de providentia Dei, circa reformationis negotium.* Gryphiswald, 1730, in-folio. — *Progr. ad orationem jubilæam Mic. Chr. Rusmeyeri audiendam invitatorium.* Gryphiswald, 1730, in-folio. — *Progr. de Luthero in morbis ecclesiæ medendis veri medici munere functo, ad audiendam orat. jubil. Job. Lembke, med. p. p.* Gryphiswald, 1730, in-folio. — *Progr. de*

arte athletica sacra, ubi simul agitur de medicina arteque veterum gymnastica. Gryphiswald, 1730, in-folio. — *Progr. de peregrinationibus philiatrorum earumque utilitate.* Gryphiswald, 1730, in-4°. — *Progr. de providentia Dei circa Christum in utero Mariæ inclusum et ex eo egressum.* Gryphiswald, 1730, in-4°. — *Progr. de seminibus plantarum, earumque morte et germinatione, occasione verborum Christi, Joh. XII, 24; in festo Resurr. Chr.* Gryphiswald, 1731, in-4°. — *Progr. in obitum Balthasariæ.* Gryphiswald, 1731, in-folio.

Progr. in obitum Corsuantiæ. Gryphiswald, 1731, in folio. — *Diss. de exoticomania, sive de eo quod nimium est circa usum medicamentorum exoticorum.* Gryphiswald, 1733, in-4°. — *Progr. de anatomiæ utilitate.* Gryphiswald, 1733, in-4°. — *Diss. de mictopharmacomania prior, deque majori medicinæ certitudine, ex usu simplicium medicamentorum præ compositis acquirenda.* Gryphiswald, 1735, in-4°. — *Diss. de mictopharmacomania posterior.* Gryphiswald, 1736, in-4°. — *Diss. de mictopharmacomania postrema.* Gryphiswald, 1738, in-4°. — *Progr. de linguæ ad loquelam perficiendam necessitate, rectoque ejus usu; in festo Pentec.* Gryphiswald, 1738, in-4°. — *Progr. quo cives academici admonentur ut scandala quæ pedibus manibusque patrari possunt, fugiant, Dei potius sapientiam ex horum membrorum artificio discant, eoque ad veram pœnitentiam se duci patiantur; in festo Mich.* Gryphiswald, 1738, in-folio. — *Progr. in obitum Dan. G. Gerdesii, consiliarii provincialis Pomerani.* Gryphiswald, 1738, in-folio. — *Progr. in obitum Timoth. Lutkemanni, superintend. general. Pomeraniæ et Regiæ.* Gryphiswald, 1738, in-folio. — *Progr. in obitum Nicol. Koppennii, lingu. orient. p. p.* Gryphiswald, 1738, in-fol. — *Progr. de Deo φιλανθρώπῳ, ejusque potentia, sapientia et providentia ex utero partibusque huc spectantibus cognoscenda; in festo Nat. Christi.* Gryphiswald, 1738, in-4°. — *Progr. de apostolis, resurrectionis Christi per oculos suos, in nostram salutem, convictis, deque recto oculorum nostrorum usu; festo Paschal.* Gryphiswald, 1739, in-4°. — *Progr. I de pyromania.* Gryphiswald, 1741, in-4°. — *Progr. II de pyromania.* Gryphiswald, 1742, in-4°. — *Progr. de præstantia situs parturientium in lecto, quæ reliquis alias consentit. Resp. auct. T. Pyl.* Gryphiswald, 1739, in-4°. — *Progr. de varii generis præsagitionibus, et in primis de ancilla Wismariensi præsaga.* Gryphiswald, 1739, in-4°. — *Diss. III de pyramania.* Gryphiswald, 1743, in-4°. — *Diss. IV de pyromania.* Gryphiswald, 1745, in-4°. — *Diss. de malo hypochondriaco. Resp. auct. B. N. Weigel.* Gryphiswald, 1745, in-4°. — *Progr. de fatis medicamentorum roborantium.* Gryphiswald, 1745, in-4°. — *Progr. in obitum Jo. Wernh. de Negendank, nobilis Megalopolitani et S. R. I. equitis, in quo simul de antiquitate et gloria gentis Negendankianæ agitur.* Gryphiswald, 1746, in-fol. — *Progr. de situ naturali et spirituali in festo Pentec.* Gryphiswald, 1746, in-4°. — *Progr. in obitum Jo. Lemhke, med. p. p.* Gryphiswald, 1746, in-folio. — *Progr. de oculis, non ad peccata perpetranda, sed gloriam Dei nostramque salutem promovendum, adhibendis; ubi simul a cæcitate et nyctologia spirituali dehortatio; in festo Mich.* Gryphiswald, 1746, in-4°. — *Progr. de fiducia ægrotantium in medicum æque longe majori Christo medico præstanda; in festo Nativ. Christi.* Gryphiswald, 1736, in-4°.

Progr. in obitum Jo. Pansovii. Gryphiswald, 1747, in-folio. — *Progr. de somno mortis Christi triduano, hinc morte nostra somno æternali minus dicenda nec metuenda; in festo Resurr. Chr.* Gryphiswald, 1747, in-4°. — *Progr. in obitum Andr. Westphali.* Gryphiswald, 1747, in-folio. — *Progr. de necessitate diagnoseos causarum mortificarum, deque ructibus putridis nauseaque cruditatis in ventriculo acidæ sæpe signis.* Gryphiswald, 1747, in-4°. — *Progr. de fatis medicamentorum in genere, et in specie vomitoriorum, purgantium, lapidosorum et martialium. ex supposita illorum vi absoluta.* Gryphiswald, 1747, in-4°. — *Progr. de hostibus venæ sectionis.* Gryphiswald, 1747, in-4°. — *Progr. de methodo quorumdam medicorum tentativa.* Gryphiswald, 1747, in-4°. — *Progr. de crisi morborum ac pulsu tanquam signo critico; ubi simul præcipua signa ac leges, pro variarum crisium prædictione ex pulsu juxta Franciscum Solanum de Leque recensentur, itemque de partu instante ex pulsu*

prænoscendo quædam adduntur Gryphiswald, 1747; in-4°. — *Diss. de pædotrophia. Resp. auct. J. M. Mehlen.* Gryphiswald, 1747, in-4°. — *Diss. de chlorosi ab uterinæ purgationis obstructione. Resp. auct. J. D. Nallinger.* Gryphiswald, 1747, in-4°. — *Diss. de sanguinis missione in pleuritide. Resp. auct. J.-C. Scheuring.* Gryphiswald, 1747, in-4°. — *Diss. de hæmoptysi. Resp. auct. J. C. Odebrecht.* Gryphiswald, 1747, in-4°. — *Diss. exhibens olfactum deficientem. Resp. auct. C. E. Charisius.* Gryphiswald, 1747, in-4°. — *Diss. de passione iliaca. Resp. auct. H. C. Nuremberg*, Gryphiswald, 1748, in-4°. — *Diss. de calculo renali. Resp. auct. H. B. L. Lembke.* Gryphiswald, 1748, in-4°. — *Diss. de torminibus infantum præcipue lactantium. Resp. auct. C. F. Zand.* Gryphiswald, 1748, in-4°. — *Progr. de usu silentii medico.* Gryphiswald, 1748, in-4°. — *Progr. de præjudicio auctoritatis novorum corumque utilium inventorum in medicina obice.* Gryphiswald, 1748, in-4°. — *Progr. de diversa praxi medica, ex diverso medici temperamento, hincque variis variorum remediorum fatis.* Gryphiswald, 1748, in-4°. — *Diss. de suppressione mensium.* Gryphiswald, 1749, in-4°. — *Progr. de exoticomastigia.* Gryphiswald, 1749, in-4°. — *Diss. V de pyromania.* Gryphiswald, 1750, in-4°.

Diss. de damnis in praxin ex alcali, tanquam causa morborum nimis universali supposito, redundantibus. Gryphiswald, 1749, in-4°. — *Diss. VI de pyromania.* Gryphiswald, 1752, in-4°. — *Diss. VII de pyromania.* Gryphiswald, 1753, in-4°. — *Diss. de morbillis.* Gryphiswald, 1753, in-4°. — *Diss. de fatis medicamentorum chemicarum sinistris, ex immodicis illorum laudibus.* Gryphiswald, 1753, in-4°. — *Diss. de fistula lacrymali, ejusque sanandi methodis.* Gryphiswald, 1753, in-4°. — *Diss. de præstantia pyrosophiæ in re medica.* Gryphiswald, 1753, in-4°. — *Diss. de causa praxeos ex pyromania damnosæ.* Gryphiswald, 1753, in-4°. — *Diss. de sanguine et ejus missione* Gryphiswald, 1753, in-4°. — *Diss. de statu naturali et præternaturali tunicæ pituitariæ Schneideri.* Gryphiswald, 1753, in-4°. — *Diss. de angina.* Gryphiswald, 1753, in-4°. — *Diss. de damnis in praxin ex acido.* Gryphiswald, 1753, in-4°. — *Progr. theses miscell. medicæ.* Gryphiswald, 1753, in-4°. — *Progr. theses pathol. pract.* Gryphiswald, 1753, *in-4°.* — *Progr. de indole venenata multorum mineralium falso præsumta* Gryphiswald, 1735, in-4°. — *Programmata invitatoria ad sectiones anatomicas.* In-folio. — *Vitæ professorum medicinæ qui in Academia Gryphiswaldensi a primis ejus initiis usque ad finem anni ipsius secularis tertii vixerunt.* Gryphiswald, 1757, in-4°; *ibid.*, 1766. C'est la même édition avec un titre nouveau. — Dezeimeris, *Dict. hist. de la médecine.*

Apr. J.-C. 1693. — PIBRAC (Gilles Bertrand), né en 1693, mort le 14 juillet 1771, fut premier chirurgien de l'École royale militaire de Paris, et directeur de l'Académie royale de chirurgie. Il est surtout connu par l'espèce de proscription qu'il jeta sur l'emploi des sutures pour la réunion des plaies. Il a fourni aux Mémoires de l'Académie de chirurgie les ouvrages suivants : *Mémoires sur l'abus des sutures.* Dans les Mém. de l'Acad. roy. de chirurg. t. iii, pag. 408. — *Remarques sur le traitement des plaies avec perte de substance.* Dans les Mém. de l'Acad. de chirurg. t. iv, pag. 63. — *Mémoire sur l'usage du sublimé corrosif.* Dans les Mém. de l'Acad. roy. de chirurg. t. iv, pag. 153. — Dezeimeris, *Dict. hist. de la médecine.*

Apr. J.-C. 1694 *env.* — BURNET (Thomas), était de Richmont en Écosse. Il étudia à Cambridge dans le collége du Christ, au sortir duquel il voyagea en Hollande, en France, en Italie et en Allemagne avec le duc d'Ormond. A son retour en Angleterre, il prit le bonnet de docteur en médecine, et parvint à la charge de médecin du roi, qu'il remplit avec honneur. Burnet a vieilli dans sa profession ; car on met sa mort au 15 de septembre 1715. Il a aussi étudié la théologie ; il a même donné quelques ouvrages sur cette science, comme *Telluris theoria sacra. De statu mortuorum et resurgentium.* Mais je ne m'arrêterai point à ces productions ; je me bornerai à celles qui ont rapport à la médecine : voici les titres sous lesquels elles ont paru : — *Thesaurum medicinæ practicæ, cum observationibus Danielis Puerarii. Lugduni*, 1673, in-4°. *Genevæ*, 1678, in-12, 1698, in-4°. *Venetiis*, 1687, in-12, 1733, in-4°. *Lugduni*, 1702, in-4°. Le même en français, Lyon, 1681,

trois voulumes in 8°. — *Hippocrates contractus. Edimburgi*, 1685, in-8°. *Lugduni Batavorum*, 1686, 1752, in-12. *Viennæ*, 1737, in-8°. *Lugduni*, 1743, in-8°. *Argentorati*, 1765, in-8°. C'est un bon abrégé de ce qu'il y a de plus intéressant dans les œuvres du père de la médecine.

Apr. J.-C. 1694 *envir.* — DOLÆUS ou DOLÉE (Jean), médecin du landgrave de Hesse-Cassel, et membre de l'Académie impériale d'Allemagne, sous le nom d'Andromachus, était de Geismar dans la Hesse. Il fit ses études à Heidelberg, et après avoir voyagé en France, en Angleterre et en Hollande, il revint dans la même ville pour y demander le bonnet de docteur, qu'il reçut en 1673. Ce médecin mourut en 1707, et laissa des ouvrages qui se ressentent beaucoup de la doctrine de Paracelse, de Van Helmont, de Willis et de Descartes. Ils ont paru sous ces titres : — *Theatrum theriacæ cœlestis Hoffstadianæ. Hanoviæ*, 1680, in-12. — *Encyclopedia medicinæ theoretico-practicæ. Francofurti ad Mœnum*, 1684, 1691, in-4°. *Amstelodami*, 1686, in-4°. — *Encyclopedia chirurgica rationalis. Francofurti*, 1689, in-4°. Le catalogue de la bibliothèque de M. Falconnet annonce une édition de Venise, 1690, trois volumes in-4°, mais il est évident qu'elle contient tous les ouvrages de Dolæus. Le recueil en a encore paru à Venise, 1695, in-folio; à Francfort, 1703, deux volumes in-folio. — *De furia podagræ lacte victa et mitigata. Amstelodami*, 1705 et 1703, in-12. En anglais, Londres, 1732, in-8°.

Apr. J.-C. 1694. — PLATNER (Jean-Zacharie), naquit à Chemnitz en Misnie le 16 août 1694. Son père, qui était un des premiers commerçants de cette ville, le destina dès son bas âge à lui succéder un jour dans le négoce qu'il tenait lui-même de ses ancêtres; mais il ne le disposa à cet état que par des études propres à lui rendre l'esprit plus solide, et voulut qu'il fît ses cours d'humanités et de philosophie avant que de se jeter dans les affaires du commerce. Jean-Zacharie était d'une assez faible complexion, et pour cette raison, autant que par égard pour les succès de ses premières études, ses parents changèrent de dessein et consentirent à lui laisser prendre le parti de la médecine, pour laquelle il témoignait beaucoup de goût. Il en commença le cours à Leipsik en 1712, et demeura sur les bancs de la faculté de cette ville jusqu'en 1715, que la réputation de l'université de Hall l'attira dans ses écoles. Pendant l'hiver suivant, il s'appliqua à l'étude de la métallurgie dans les fameuses minières de Chemnitz; après quoi il revint à Halle, où il reçut les honneurs du doctorat le 25 septembre 1716. — Ce médecin fut un de ces hommes dont le goût décidé pour la profession qu'ils ont entreprise tourne en une sorte de passion. Il ne négligea aucun des moyens qui pouvaient perfectionner ses connaissances; et comme il savait que la conversation avec les maîtres de l'art était le meilleur de tous les genres d'application, il prit le parti de voyager, pour se mettre à même de profiter de leurs instructions et de leurs conseils. Ce fut dans cette vue qu'il parcourut les principales universités de l'Allemagne, d'où il se rendit à Lyon par la Suisse et la Savoie. Il alla ensuite à Paris pour y faire une étude particulière de l'anatomie et de la chirurgie, et ses progrès correspondirent à son application. Mais comme il s'attacha par préférence à la cure des maladies des yeux par l'opération de la main, il acquit tant de connaissances dans cette partie de l'art, que, suivant le témoignage du baron de Haller, il vint à bout de guérir des maux que Saint-Yves avait manqués. A son départ de Paris, il prit sa route par la Hollande, où il rendit visite aux célèbres professeurs de l'université de Leyde, Boerhaave et Albinus; il continua ensuite son chemin et il arriva à Chemnitz en 1719. — Les avantages qu'on lui faisait espérer à Leipsick le déterminèrent à s'y rendre en 1720. L'année suivante, il fut nommé professeur extraordinaire d'anatomie et de chirurgie, mais il ne tarda pas à obtenir une place plus distinguée parmi les docteurs régents de la faculté. En 1724, il obtint la chaire de physiologie vacante par la mort de Rivinus; en 1737, il passa à celle de pathologie, et en 1747, à celle de thérapeutique. Presque en même temps, on le nomma doyen perpétuel de la faculté et médecin conseiller de la cour de Saxe. Ces honneurs le flattèrent beaucoup, mais il n'en jouit guère; car il mourut subitement le 19 décembre 1747, dans la cinquante-quatrième année de son âge. Le matin de ce jour il avait visité ses malades, et l'après-dînée

il avait donné sa leçon. Il rentra chez lui vers six heures du soir, et un instant après il mourut par la violence d'un accès d'asthme. Nous avons différents ouvrages de la façon de ce médecin qui parurent, le premier par les soins de l'auteur, le second par ceux de son fils, Frédéric Platner, professeur en droit, le troisième aux dépens du libraire Fritsch.

Institutiones chirurgiæ rationalis, tum medicæ, tum manualis. Lipsiæ, 1745, 1758, 1761, in-8°, avec figures. *Venetiis*, 1747, in-4°. En allemand, Leipsick, 1748 et 1749, deux volumes in-8°. C'est un précis de chirurgie que Platner a tiré des meilleures sources et auquel il a joint ses propres observations. — *Opusculorum chirurgicorum et anatomicorum tomi duo. Dissertationes et prolusiones. Lipsiæ*, 1749, in-4°, avec figures. — *Ars medendi singulis morbis accommodata. Lipsiæ*, 1765, in-8°. Ce traité, dont Platner avait légué le manuscrit à J. Benjamin Boehmer, son disciple, sous la condition de ne le jamais rendre public, a vu le jour, par l'empressement du libraire Fritsch, à qui il en est tombé une copie entre les mains, dix-huit ans après la mort de l'auteur. Le fils de celui-ci a fait les plus vives instances à l'imprimeur pour l'engager à respecter les dernières volontés de son père; mais le profit que Fritsch crut retirer de son édition, et l'utilité dont on lui dit que cet ouvrage pourrait être au public, le firent passer par-dessus toutes les représentations. Quel que soit ce traité, il est fort éloigné d'être ce qu'il aurait été si l'auteur y avait mis la dernière main.

Apr. J.-C. 1694. — QUESNAY (François) était de Mercy, près de Montfort-l'Amaury, petite ville de l'Ile-de-France; il y naquit en 1694. La nature fit les premiers frais de son éducation, et s'il conserva toujours une raison ferme et un jugement sain et vigoureux, il le dut sans doute à l'avantage d'avoir formé son entendement avec lenteur. Il prodigua sa jeunesse aux détails les plus communs de l'économie rustique sous les yeux de ses parents, qui étaient bien loin d'imaginer que ce jeune homme, qui à seize ans ne savait pas lire, serait un jour distingué parmi les membres les plus célèbres de l'Académie des sciences de Paris. Las de vivre dans l'ignorance, il sentit naître en lui l'aiguillon de la curiosité. Déjà aidé d'un chirurgien du village d'Ecquevilly et du petit nombre de livres qu'il pouvait se procurer, il apprit presque tout seul le latin et le grec, et fouilla ce chaos obscur d'opinions antiques et modernes que nous nommons la philosophie. — Ses parents auraient voulu concentrer ses désirs et ses vues dans le cercle étroit de leur fortune et de leurs habitudes. Quesnay s'en défendit; son âme était faite avant son état, et le préjugé lui permettait de suivre une profession qu'il devait un jour rendre si noble. Un goût vif l'y portait : il avait entrevu les rapports de la chirurgie avec toutes les branches de la physique. Il triompha donc de l'opposition de sa famille; mais bientôt le chirurgien d'Ecquevilly ne se trouva plus en état de suivre son élève. Celui-ci avait composé quelques cahiers sur ses lectures; son maître, qui était venu solliciter d'être admis au collége de Saint-Côme, osa les présenter comme de lui, et fut reçu avec applaudissement. A ce signal d'encouragement, Quesnay se rendit enfin justice; il vint à Paris achever les études profondes auxquelles il s'était dévoué, et recevoir la maîtrise. Logé, à son arrivée à Paris, chez le père du célèbre Cochin, graveur, il apprit le dessin et la gravure : cette occupation le délassait souvent de ses études; il a gravé tous les os du corps humain, un grand nombre de sujets, et M. Hévin, son gendre, a entre les mains plusieurs de ces morceaux estimés des connaisseurs.

Quelques années s'étaient écoulées pour lui dans la pratique de son art, et dans le travail rare, pénible et peu apprécié de digérer ses idées et ses observations pour en former des théories, lorsqu'un concours de circonstances heureuses vint l'arracher de Mantes, ville assez considérable de l'île de France, où il semblait avoir fixé son établissement. La Peyronie, plein de l'amour de son art, méditait un projet utile au public; c'était l'établissement de l'Académie de chirurgie. Il lui fallait des coopérateurs et il en cherchait partout. Garengeot, chirurgien estimé et plein comme lui de l'enthousiasme de sa profession, le servait dans cette recherche avec toute la bonne foi d'un homme qui n'aurait pas couru la même carrière : il découvrit Quesnay, et ce fut à ce concours de hasards que celui-ci dut une célébrité que sa modestie et son aversion pour

toute intrigue lui auraient sans doute refusée, ou qu'au moins elles lui auraient fait long-temps attendre. — Sollicité par Garengeot d'écrire sur l'art, il saisit l'occasion qui se présenta. Silva venait de donner un traité de la saignée ; Quesnay l'attaqua par une critique qui était elle-même un traité complet. Sa théorie opposée absolument à celle de Silva, fit naître des disputes, dont l'effet fut de répandre sa réputation et de servir à sa fortune. La Peyronie convaincu, aperçut en lui l'homme nécessaire à l'établissement de son Académie. Il s'agissait de rassembler les chirurgiens en un corps qui fût le dépôt des connaissances et le foyer des lumières. Mais cette idée dut en son temps paraître bizarre et peut-être extravagante : comment tirer la chirurgie de l'avilissement où elle se trouvait? Confondus dans une classe d'artisans, comment se flatter d'élever à l'état d'académiciens des gens dont quelques-uns ne savaient pas lire? Voilà ce que La Peyronie avait osé concevoir et ce qu'il exécuta. Mais, pour l'aider dans une entreprise si hardie, il lui fallait un homme dont les vues fussent profondes, le courage infatigable, le zèle du bien public ardent, et à l'épreuve de tout dégoût, et qui, familiarisé avec l'idiome propre à chacune des sciences qu'on allait cultiver, fût l'interprète de toutes et le rédacteur commun de tous les mémoires : en un mot, un secrétaire de l'Académie; et cet homme fut Quesnay. — Mais les travaux que demandait cet emploi, minaient sourdement une santé déjà délicate : la goutte, dont il avait de fréquens accès, lui fit craindre que sa main ne se refusât enfin à l'exercice de la chirurgie; il se détermina donc à prendre l'état de médecin. Ce n'était pas changer de profession ; il avait allié dans ses études toutes les branches de l'art de guérir, et pendant les campagnes du roi, il avait satisfait aux formalités et reçu le bonnet de docteur à Pont-à-Mousson. Une nouvelle raison le déterminait encore, il venait d'être nommé à la charge de médecin consultant du roi, vacante par la mort de M. Terray. — C'est de l'éloge de François Quesnay, publié à Paris en 1775, in-8°, que j'ai extrait ce que je viens de dire de cet homme célèbre. Je puiserai dans la même source tout ce que j'en dirai encore, après avoir donné la notice de ses ouvrages, dont voici les titres :

Observations sur les effets de la saignée, avec des remarques critiques sur le traité de Silva. Paris, 1730 et 1750, in-12. Dans la première édition, il rapporte ses expériences, dont il croit que le résultat prouve la dérivation, et que la révulsion n'est autre chose que la dérivation elle-même. La seconde édition est beaucoup plus étendue ; il y réduit les effets de la saignée à l'évacuation, la spoliation et la dimotion. Ce qu'il dit sur la spoliation, mérite l'attention des praticiens : rien ne prouve mieux la nécessité, comme les abus de la saignée. — *L'Art de guérir par la saignée.* Paris, 1736, in-12. Il vante la saignée dans presque toutes les maladies ; et il en agit ainsi, parce qu'il ne sentait point alors toute la force des conséquences qui résultent des principes qu'il a établis dans la seconde édition de l'ouvrage précédent. — *Essai physique sur l'économie animale.* Paris, 1736, deux volumes in-12, et 1747, trois volumes in-12. On retrouve Boerhaave dans plusieurs endroits de cet Essai, qui, au jugement du baron de Haller, fait une physiologie fort incomplète. L'auteur a souvent été sourd à la voix de l'expérience et de l'observation, pour n'écouter que ce que la vivacité de son imagination lui dictait. — *Préface des mémoires de l'Académie de chirurgie.* Paris, 1743, in-4°. C'est un morceau recherché; il y prouve que la connaissance des lettres est très-utile aux chirurgiens. Son principe est vrai ; mais ainsi que toutes les bonnes choses, il peut être nuisible par l'abus. On s'aperçoit même qu'il l'est déjà ; car plusieurs chirurgiens, fiers de posséder cette connaissance des lettres, semblent préférer le faux brillant des systèmes que leur imagination enfante, à la solidité de l'observation. Pour le peu que cet abus fasse de progrès, on verra dans la chirurgie plus de subtils théoriciens, que d'habiles et de vrais praticiens. Comme l'exemple d'autrui est une bonne leçon, que les chirurgiens voient ce qu'a été la médecine, lorsque la fureur des systèmes a prévalu sur l'étude de la nature au lit des malades. Les Mémoires de l'Académie de chirurgie contiennent plusieurs observations intéressantes de la façon de Quesnay.

Recherches critiques et historiques sur l'origine, sur les divers états et sur les progrès de la chirurgie en France. Paris, 1744 et 1749, in-4°. Paris, 1744, deux volumes in-12. On y a joint l'*Index funereus* de Devaux. L'ouvrage des

Recherches n'a pas été sans réplique ; il en méritait davantage, car tous les faits ne sont point rendus avec la vérité qu'exige la fidélité de l'histoire. — *Testament de M. de La Peyronie* du 18 avril 1747. In-4°. — *Examen impartial des contestations des médecins et des chirurgiens de Paris.* 1748, in-12. — *Mémoire présenté au roi par son premier chirurgien, où l'on examine la sagesse de l'ancienne législation sur l'état de la chirurgie en France.* Paris, 1749, in-4°. — *Traité de la suppuration.* Paris, 1749, in-12. Cet ouvrage est bien rempli. — *Traité de la gangrène.* Paris, 1749, in-12. L'auteur connaissait bien sa matière. Il est entré dans des détails intéressants dont on a fait le plus grand cas, et que les meilleurs maîtres ont pris pour règle de leur conduite dans le traitement de la gangrène. — *Traité des fièvres continues.* Paris, 1753, deux volumes in-12. — Je passe maintenant au récit des anecdotes qui caractérisent si bien Quesnay du côté du cœur et de l'esprit. Dans le temps où les bontés de madame de Pompadour lui donnaient un crédit qu'il n'employa jamais pour lui, un homme vint le prier de lui faire obtenir d'elle une recommandation pour une affaire qui l'intéressait fort. Quesnay l'obtint. L'affaire décidée en faveur de son protégé, il apprit que la partie adverse était fort gênée pour payer mille écus qui étaient le fond de la contestation ; sa délicatesse s'alarma de la simple possibilité d'être la cause fort occasionnelle de son malaise, il lui fit remettre les mille écus. — M. le dauphin, père de Louis XVI, qui l'honorait d'une bonté et d'une considération particulière, lui disant un jour comme il entrait dans son cabinet, « Monsieur Quesnay, c'est chasser sur vos terres, nous parlons économie, nous nous promenons dans les champs, — Monsieur, répondit l'ingénieux philosophe, vous vous promenez dans votre jardin, c'est là que croissent les fleurs de lis. »

Le même prince disant un jour devant lui, que « la charge de roi était bien difficile à remplir, — Monsieur, je ne trouve pas cela, dit Quesnay. — Et que feriez-vous donc si vous étiez roi ? — Monsieur, je ne ferais rien. — Et qui gouvernerait ? — Les lois. » — Dans un temps d'agitations causées par le choc de la puissance civile et de la puissance ecclésiastique, il se trouvait chez madame de Pompadour un homme en place qui, voyant combien ces disputes fatiguaient la cour, proposait des moyens violents, et disait : « C'est la hallebarde qui mène un royaume. » M. Quesnay, surpris de cette assertion, osa lui dire : « Monsieur, et qui est-ce qui mène la hallebarde ? » On attendait, il développa sa pensée ; « C'est l'opinion, c'est donc sur l'opinion qu'il faut travailler. » Cet avis modéré fit impression et peut-être épargna-t-il bien des maux. — Après une consultation fort importante sur une tête précieuse, un médecin fameux, dont l'avis avait prévalu quoiqu'avec beaucoup d'opposition, le vint voir. La goutte le retenait chez lui ; le médecin qui voulait s'autoriser de son opinion, la lui demanda ; mais lui, saisissant l'esprit de cette déférence, et n'approuvant pas l'avis qui avait passé, en quoi il fut justifié par l'événement, se contenta de répondre : « Monsieur, j'ai mis aussi à la loterie quelquefois, mais jamais quand elle était tirée. » — Après la petite vérole de M. le dauphin, le feu roi qui aimait M. Quesnay et qui l'estimait beaucoup, lui donna des lettres de noblesse que le philosophe n'avait pas demandées. Quesnay pria le roi ingénument de lui choisir aussi ses armoiries, et ce prince, qui avait de la grâce dans l'esprit, et qui avait coutume de le nommer le Penseur, lui donna trois fleurs de pensée en champ d'argent, à la face d'azur, avec cette légende au cimier : *Propter cogitationem mentis.* Ce fut presque la seule grâce qu'il reçut de la cour, car on ne peut pas regarder comme tels les emplois qu'il eut, où il fut utile à tout le monde, excepté à lui-même ; aussi quoique vieux et après une longue faveur, il est mort sans fortune, n'ayant qu'un léger argent comptant qui circulait toujours entre ses amis qui pouvaient en avoir besoin. Il était premier médecin ordinaire du roi, membre de l'Académie des sciences de Paris, ainsi que des Sociétés royales de Londres et de Lyon, lorsqu'il mourut à Versailles le 16 décembre 1774, âgé de 80 ans. L'Académie de chirurgie lui a accordé seul, avec M. Petit, l'honneur de voir son portrait placé de son vivant dans la salle du conseil.

S'il y eut jamais un homme dont on put dire que la chaîne de ses pensées forme l'histoire de sa vie, ce fut Quesnay. Chez la plupart des hommes la faiblesse du caractère ou le défaut d'éten-

due dans l'esprit, place en opposition les sentiments du cœur, le jugement de l'esprit, et les délicatesses de l'amour-propre; leur caractère est une mosaïque; mais cette âme privilégiée avait été formée par la nature, comme d'un seul jet. La *méthode* fut le caractère propre de son esprit, l'*amour de l'ordre* fut la passion dominante de son cœur. Voilà l'origine de ses découvertes; voilà la source de ses vertus. Dur à lui-même, mais sensible à l'excès pour l'humanité souffrante, une action généreuse lui arrachait des larmes. Jamais homme ne fut plus contredit, ses nombreuses découvertes lui suscitèrent une foule d'adversaires; et jamais homme ne porta moins d'aigreur dans la controverse : il discutait toujours pour l'intérêt de la vérité, mais jamais il ne disputait pour l'intérêt de son amour-propre. Le calme de son âme s'annonçait par la sérénité de son visage et la gaieté de son esprit que les douleurs les plus vives n'altérèrent jamais, il souffrait tranquillement les infirmités de sa vieillesse, et n'y voyait, disait-il, « que » l'opération lente de la nature qui dé» molit des ruines. » L'observation de la nature lui était devenue une habitude. Ne se pressant jamais de parler, écoutant tranquillement, il rapprochait par une opération intérieure très-vive tout ce qu'il venait d'entendre, et ces fragments s'éclairant mutuellement, il suppléait les lacunes avec une sagacité merveilleuse, et connaissait à fond l'homme qui croyait l'avoir entretenu légèrement d'un sujet indifférent. Lui parliez-vous d'une science, d'un art, dont souvent il n'avait qu'une légère teinture; l'ordre qu'il mettait dans vos idées, vous les éclaircissait à vous-même; il en résultait souvent de nouveaux aperçus, et il n'y avait personne qui ne crût en le quittant avoir été enrichi par lui de connaissances que souvent lui-même n'avait pas : effet précieux et singulier de l'esprit de méthode. Il poussait jusque dans la logique ce principe de laisser opérer la nature, et ne se hâtant pas d'établir dogmatiquement son opinion, il vous amenait par une suite de questions bien ménagées à poser vous-même, comme conséquence, ce qu'il vous aurait donné pour principe; c'était la marche des dialogues de Platon. Opposé comme Socrate à la foule des sophistes, il avait son ironie, et semblait, comme le fils de Sophronisque, avoir fait son étude particulière de l'art d'*accoucher les esprits*. Il est étonnant combien la nature avait mis de rapport entre ces deux hommes, dont l'histoire est celle de la morale. On trouvait à Montesquieu la figure de Cicéron, tel que les marbres nous le représentent; Quesnay avait exactement la figure de Socrate telle que nous l'ont conservée les pierres antiques; comme si la nature, fidèle à un plan d'analogie, attachait constamment certaines qualités de l'âme à certains traits de physionomie. La candeur de son âme lui donnait une sorte de simplicité qui n'était pas comme dans La Fontaine la bêtise du génie; ses naïvetés étaient des vérités profondes, cachées sous l'apparence d'un tour ordinaire et commun.

Tel fut le caractère de ce grand homme : sa vie ne fut qu'une action continuelle. Dans ses dernières années, il avait entrepris de pousser jusque dans les abstractions de la géométrie et indépendamment de tout calcul, l'évidence qu'il avait établie dans la métaphysique et la morale. Il donna l'explication de plusieurs problèmes qui élevèrent des disputes que le monde savant jugera. Une observation qu'on ne doit pas négliger, c'est que le philosophe Hobbes avait eu les mêmes idées que lui; ainsi l'autorité de ces deux hommes de génie peut au moins balancer quelque temps cette décision importante. Ce fut le dernier effort de cet esprit infatigable; accablé d'infirmités, et ne conservant presque plus que sa tête, il sortit de la vie, suivant le mot d'un ancien poète, comme d'un festin, sans dégoût, mais sans regret.

Apr. J.-C. 1694.—RICHTER (George-Gottlob), savant professeur de Gottingue, était né à Schneeberg le 4 février 1694. Il finit ses humanités et ses études philosophiques à Schneeberg, à Plauen et à Leipsic. Admis au baccalauréat en 1713, et à la maîtrise en 1714, il fit des cours de philologie et de philosophie. La même année, il commença à se livrer sérieusement à l'étude de la médecine. En 1716, il quitta Leipsic pour aller à Wittemberg. Dans l'été de 1717, il fit un voyage dans la Basse-Saxe, et alla continuer ses études à Kiel. En 1718, il passa en Hollande pour aller écouter à Leyde les leçons de Boerhaave et d'Albinus. Il revint l'année suivante à Kiel, où il fut reçu docteur en médecine. Son temps fut depuis lors partagé entre l'enseignement de la philolo-

gie, de la philosophie, de la physique et de la médecine, et la pratique de l'art de guérir. — Nommé en 1728 conseiller et premier médecin du duc de Holstein, prince évêque de Lubeck, il accompagna l'année suivante ce prince à Paris. Lors de la fondation de l'université de Gottingue, Richter fut choisi pour y occuper la première chaire de médecine, et il reçut en même temps les titres de conseiller et premier médecin du roi de la Grande-Bretagne. Il se rendit à Gottingue le 24 mars 1736. Depuis lors, il se donna de tout son zèle à la carrière académique, qu'il remplit avec beaucoup d'éclat. Richter mourut le 28 mai 1773. A l'exception d'un traité d'hygiène, qui ne fut publié qu'après sa mort, il n'a laissé d'autres ouvrages que des programmes et des dissertations. Ackermann a pris soin de les réunir en une collection qui les conserve. En voici les titres :

Diss. de ortu et progressu morum humanorum. Leipsic, 1714, in-4°. — *Diss.* (*Præs. P.-G. Schachero*) *de usu thermarum Carolinarum in morbis ventriculi et intestinorum.* Leipsic, 1715, in-4°. — *Diss.* (*Præs J.-L. Hannemanno*) *somnium Arcadis de amico cauponis Megarici insidiis interfecto.* Kiel, 1718, in-4°. — *Diss.* (*Præs. eodem*) *de naturæ characteribus in triplici regno.* Kiel, 1718, in-4°. — *Diss. de æquilibrio propensionum humanarum.* Kiel, 1718, in-4°. — *Diss. de mirabili sanatione mulieris Bremensis secundum naturæ leges explicanda.* Kiel, 1718, in-4°. — *Diss. de medicina firmis certisque fundamentis innixa.* Kiel, 1722, in-4°. — *Progr. de morte sine morbo, tanquam externo artis salutaris metu.* Gottingue, 1736, in-4°. — *Progr. de causis instabilis medicaminum effectus.* Gottingue, 1736, in-4°. — *Progr. de cauta virium medicarum inquisitione pro diversis corporum partibus.* Gottingue, 1737, in-4°. — *Progr. de celeri ingestorum mutabilitate non semper salubri.* Gottingue, 1737, in-4°. — *Progr. de prudentia medica antiquos naturæ motus et crises determinandi.* Gottingue, 1737, in-4°. — *Diss. de lacte insonte.* Gottingue, 1737 in-4°. — *Diss. de medicamentorum efficacia generatim determinanda.* Gottingue, 1737, in-4°. — *Diss. de natura se ipsam nunc vindicante, nunc destruente.* Gottingue, 1737, in 4°. — *Progr. de naturæ apparente prodigentia seminum.* Gottingue, 1738, in-4°. — *Diss. de morbo hypochondriaco.* Gottingue, 1739, in-4°. — *Diss. de divino Hippocratis.* Gottingue, 1739, in-4°; par le répondant C.-P. Gesner. — *Progr. de veterum empiricorum ingenuitate.* Gottingue, 1741, in-4°. — *Progr. de nævis theoriæ medicæ.* Gottingue, 1741, in-4°. — *Progr. de vario sensu vocis ακοιλις.* Gottingue, 1741, in-4°. — *Progr. de morte repentina hominum specie sanorum.* Gottingue, 1741, in-4°. — *Progr. de virtute stomachica vini calidi,* Gottingue, 1741, in-4°. — *Progr. de purpura antiquo et novo pigmento.* Gottingue, 1741, in-4°. — *Progr. de materia et sede podagræ.* Gottingue, 1741, in-4°. — *Diss. de salutari frigoris in medicina usu.* Gottingue, 1741, in-4°. — *Diss. de malo hysterico.* Gottingue, 1741, in-4°. — *Diss. de fluxu ventris dysenterico.* Gottingue, 1742, in-4°. — *Diss. sistens medicinam ex Talmudicis illustratam.* Gottingue, 1743, in-4°. — *Diss. de scorbuto.* Gottigue, 1744, in-4°. — *Diss. de erysipelate.* Gottingue, 1744, in-4°. — *Progr. de viis sputi pleuriticorum.* Gottingue, 1744, in-4°. — *Prog. de mania erotica.* Gottingue, 1744, in-4°. — *Progr. de nimia laude hemorrhoïdum.* Gottingué, 1744, in-4° —. *Progr. de scorbuti antiquitatibus Hippocraticis.* Gottingue, 1744, in-4°. — *Progr. de assuetudine venena ferendi in drimyphagis.* Gottingue, 1744, in-4°. — *Progr. de phthisi sine ulcere.* Gotting., 1744, in-4°. — *Progr. de phthisi nervosa.* Gottingue, 1744, in-4°. — *Progr. vindicæ Boerhaavii contra censorem anglum,* Gottingue, 1744, in-4°. — *Diss. de cunis infantum imprimis nobiliorum.* Gottingue, 1745, in-4°. — *Diss. de cachexia icterica.* Gottingue, 1755, in 4°. — *Diss. de medicina plagosa.* Gottingne, 1746, in-4°. — *Diss. de muscorum notis et salubritate.* Gottingue, 1747, in-4°. — *Diss. de insolatione, sive potestate solis in corpus humanum.* Gottingue, 1747, in-4°. — *Diss. de natura morborum per morbos victrice.* Gottingue, 1747. in-4°. — *Diss. de tussi.* Gottingue, 1747, in-4°. — *Diss. de medicamentis specificis.* Gottingue, 1748, in-4°. — *Progr. de duplici novo inflammationum exitu, rigescendo et desquamando.* Gottingue, 1748, in-4°. — *Progr. de crisibus veterum et proprio iis tempore.* Gottingue, 1748, in-4°. — *Progr. de balneo animali,* etc. Gottingue, 1748, in-4°. — *Diss. de tenuitate humorum temere laudata.* Gottingue, 1750,

in-4°.—*Diss. de cardialgia.* Gottingue, 1750, in-4°. — *Diss. de tremore.* Gottingue, 1750, in-4°. — *Diss. qua vocem naturæ, sive sensus internos variæ corporis indigentiæ adstrictos sistit. Resp. auctor J.-F. Ackermann pro gradu doctoris.* Gottingue, 1751, in-4°. — *Diss. de spe et præsidiis longævorum.* Gottingue, 1752, in-4°. — *Diss. de natura, labe et præsidiis memoriæ humanæ.* Gottingue, 1752, in-4°. — *Progr. sistens quædam de constantia senilis valetudinis.* Gottingue, 1752, in-4°. — *Diss. de silentio medico.* Gottingue, 1752, in-4°.—*Progr. exhibens quædam de piscium salutari cibo.* Gottingue, 1752, in-4°. — *Progr. de jejuniorum ac nimiæ sobrietatis noxa.* Gottingue, 1752, in-4°. — *Progr. de limitandis laudibus respirationis.* Gottingue, 1752, in-4°. — *Diss. de justo febrium moderamine.* Gottingue, 1753, in-4°. — *Progr. de salutari somni natura et tempore.* Gottingue, 1753, in-4°. — *Diss. de salubritate fructuum horæorum.* Gottingue, 1754, in-4°. — *Diss. de doctarum lucubrationum noxis.* Gottingue; 1755, in-4°. — *Diss. de statu mixto somni et vigiliæ, quo dormientes multa vigilantium munera obeunt.* Gottingue, 1756, in-4°.—*Progr. de lege consuetudinis legibus medicis concilianda.* Gottingue, 1756, in-4°. — *Progr. de paralysi alio sensu priscis, alio recentioribus sumpta, ad paralyticos novi testamenti applicata.* Gottingue, 1756, in-4°.—*Progr. de salutari dormientium situ.* Gottingue, 1756, in-4°. — *Progr. de salutari situs corporei varietate litteratis etiam, qui scribendo, legendo meditandoque occupantur, opportuna.* Gottingue, 1756, in-4°. — *Progr. frigus capiti, colorem fotumque magis convenire pedibus.* Gottingue, 1756, in 4°. — *Commentatio de morte Servatoris in cruce.* Gottingue, 1757, in-4°. — *Commentatio de sene valetudinis suæ custode.* Gottingue, 1757, in-4°.—*Progr. de insalubri lactis et vini miscela.* Gottingue, 1757, in-4°. — *Progr. de salutari limitando tamen equitationis exercitio.* Gottingue, 1757, in-4°. — *Diss. de cura magistratus circa valetudinem civium.* Gottingue, 1758, in-4°. — *Epistola I. Querelæ de tempore.* Gottingue, 1748. — *Epistola II.* Gottingue, 1759. — *Epistola III-VI.* Gottingue, 1760-1762, infol. réunies sous ce titre : *Querelarum de tempore epistolæ sex. Accedit Jubilæus de pace; edidit junctim Ern. Godofr. Baldinger*, etc. Gottingue, 1782, in-4°. — *Diss. de coctionum præsidiis, evacuationum abusu eversis.* Gottingue, 1759, in-4°. — *Progr. de medico morientis aspectum magis quam mortui fugiente.* Gottingue, 1759, in-4°. — *Progr. de immunitate mentiendi, a Platone medicis concessa.* Gottingue, 1759, in-4°. *Progr. de antiquitate et salubritate victus animalis.* Gottingue, 1762, in-4°. — *Progr. Academiæ nomine scriptum.* Gottingue, 1763, in-4°. — *Diss. valetudo hominis nudi et cooperti.* Gottingue, 1763, in-4°. *Progr. de siccis et sobriis.* Gottingue, 1764, in-4°. — *Progr. de commodis senectutis, et imprimis senili satietate vitæ.* Gottingue, 1764, in 4°. — *Funebria conjugis.* Gottingue, 1766, in-fol. —*Elegia in funere Ger. Adolphi L.-B. Munchhusii.* Gottingue, 1770, in-fol.— *Ge. Gottlob Richter*, etc. *Opuscula medica collecta studio Jo.-Chr. Gotlieb Ackermann. M. D. præfatus est Dan. Wilh. Triller*, vol. I et II. Francfort et Leipsic, 1780; vol. III, *ibid.*, 1781, in-4°. — DEZEIMERIS, *Dict. hist. de la méd.*

Ap. J.-C. 1695 *env.*—ABERCROMBY (David), médecin écossais, est auteur de plusieurs ouvrages qui furent donnés au public vers la fin du dix-septième siècle. —*Tuta ac efficax luis venereæ, sæpe absque mercurio et semper absque salivatione mercuriali, curandæ methodus. Londini*, 1684, in-12. Il y parle de la salivation comme d'un remède cruel et dangereux dans la cure des maux vénériens. Il a cependant changé d'opinion dans la suite ; car on remarque, dans le recueil de ses écrits publiés à Londres, en 1687, et à Paris, en 1688, in-12, qu'il admet la salivation, mais il ne propose que le mercure doux pour l'exciter. —*De variatione et varietate pulsus observationes, Londini*, 1685, in-12. L'auteur établit plusieurs espèces de pouls, dont il rend ainsi raison. La contraction des artères dépend de celle de leurs tuniques musculeuses, et comme elles reçoivent plus ou moins de fluide nerveux suivant la différence des circonstances de la vie de l'homme, elles doivent agir sur le sang d'une manière irrégulière. — *Nova medicinæ tum speculativæ tum practicæ clavis. Londini*, 1685, in-12, avec l'ouvrage précédent. Comme les recherches que l'on a coutume de faire pour bien connaître les propriétés des simples pa-

raissaient trop embarrassantes à ce médecin, il chercha à les rendre plus aisées. Il s'imagina de s'en rapporter uniquement au goût, et il prétendit que ce sens pouvait seul mieux décider de la vertu des médicaments que tous les autres expédients qu'on emploie à cet effet. L'amer, le doux, le piquant et l'aigre sont les saveurs sur lesquelles il veut qu'on décide de la propriété des simples. Mais il trouva peu de partisans de son système. Ses contemporains, qui le regardèrent comme le fruit de son imagination, ne se mirent point en peine de le combattre par leurs raisons. Ils s'en tinrent à l'expérience et à l'analyse, qui leur parurent des moyens plus sûrs pour reconnaître les vertus des médicaments. Ne s'attachât-on même qu'à l'expérience, elle a souvent fait voir que certaines productions de la nature ont des propriétés qu'on n'aurait jamais soupçonnées par le goût. — *Fur academicus*, *sive*, *satyra de insignioribus inter eruditos furtis. Amstelodami*, 1689, in-12.

Apr. J.-C. 1695 *env.* — BEISSIER (Jacques), natif de Saint-André-de-Rosans, bourg du Dauphiné, s'appliqua de bonne heure à la chirurgie, et se choisit pour guide, dans l'étude et la pratique de cet art, le célèbre Martin d'Alencé, si connu par son expérience dans le traitement des plaies d'armes à feu. Instruit par un tel maître, Beissier fut trouvé capable de servir dans les armées de France aux Pays-Bas; il y vint en qualité de chirurgien-major, et sa réputation s'étant rapidement établie, il fut reçu à Saint-Côme. En 1673, on l'employa encore dans les armées à titre de chirurgien consultant. Il s'acquit dans cette charge la confiance du soldat et de l'officier; il gagna même tellement celle de Louis XIV, que ce prince ne fit depuis aucune campagne sans avoir Beissier à son service. Lorsque ce roi résolut de se faire traiter par François Félix, il lui associa encore le chirurgien dont nous parlons, et ne voulut pas que rien se fît sans avoir pris ses conseils. Louis XIV, ayant ensuite donné le commandement de ses armées au dauphin, et successivement au duc de Bourgogne, choisit Beissier pour suivre ces princes dans leurs expéditions; il fut même si content des services de cet habile homme, qu'il le récompensa par des gratifications dignes de sa magnificence royale et lui accorda des lettres de noblesse. — Quelle que fût la considération que ce chirurgien avait méritée du côté de ses talents, elle ne lui donna point d'ambition, parce que les qualités de son cœur l'avaient mis au-dessus des faiblesses de l'amour-propre. Accueilli des grands, respecté de tout le monde, il jouissait avec tant de modestie de la réputation que son habileté lui avait procurée, qu'il était celui qui pensait le moins favorablement sur son compte. Chrétien par principes autant que par éducation, il s'épuisa en libéralités envers les pauvres pendant le rigoureux hiver de 1709 et la disette qui en fut la suite; il poussa sa charité jusqu'à vendre ses chevaux et son carrosse, et leur en distribuer le prix. Mais son âge l'avertissait de sa fin prochaine. Il employa les dernières années de sa vie à l'affaire de ce monde la plus essentielle, qui est celle du salut, et il se prépara à la mort par les exercices de la piété la plus solide. Dans ces dispositions, il assista pendant quinze jours à la mission que le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, fit faire en 1712 dans la paroisse de Saint-Gilles, Saint-Leu; le dernier jour il communia, et le soir il mourut subitement, le 15 de juin, à l'âge de quatre-vingt-onze ans. Son corps fut inhumé dans la paroisse de Saint-Sauveur.

Apr. J.-C. 1695 *env.*—BIUMI (Paul-Jérôme) de Milan, fit de grands progrès dans les belles-lettres, et se rendit ensuite à Pavie, où il étudia la médecine et prit ses degrés en 1685. Le 3 février 1699, il fut nommé démonstrateur d'anatomie dans l'hôpital de sa ville natale dont il était depuis quelque temps le médecin ordinaire. C'est principalement par l'anatomie qu'il a cherché à se distinguer. Il a publié différents ouvrages à ce sujet; mais les bibliographes qui en donnent les titres, n'en font pas grande estime: — *Encomiasticon lucis*, *seu lucis encomia in physiologicis medecinæ novæ fundamentis e veterum tenebris erutis*, *atque cultro anatomico*, *autopsiæque caractere confirmatis. Mediolani*, 1701, in-8°. — *Scrutinio di notomia e di cirurgia.* Milan, 1712, in-8°. Comme l'auteur était déjà vieux lorsqu'il composa ce traité, on ne doit pas s'étonner de la prolixité de son style; c'est le défaut ordinaire des écrivains de son âge. Il y parle en homme qui avait beaucoup lu, et il soutient ce qu'il avance par une infinité de citations; mais il n'en

soutient pas moins de vieilles erreurs. Il explique les fonctions à la faveur des ferments qu'il place dans les viscères sécrétoires. Il admet les idées plastiques et combat assez mal les partisans de la méthode de César Magatus qui a banni le tamponnement du pansement des plaies. — *Esamine di alcuni canaletti chiliferi che dal fondo del ventricolo per le toniche del omento sembrano penetrare nel fegato.* Milan, 1717, in-8°. Le passage des vaisseaux chylifères du ventricule vers le foie est une chimère qui fait preuve du goût de l'auteur pour les paradoxes. Ce médecin mourut à Milan en 1731, dans un âge fort avancé.

Apr. J.-C. 1695 *env.*—BLACKMORE (Richard), docteur en médecine, agrégé au collége royal de Londres, était fils d'un procureur. Il fut fait chevalier, en 1697, par le roi Guillaume II, et à la mort de ce prince, en 1702, il entra au service de la reine Anne en qualité de médecin ordinaire. On a de lui : — *Essais upon several subjects.* Londres, 1717, in 8°, en deux volumes. Le premier n'a point de rapport à la médecine, mais le second contient quelques essais sur des matières qui appartiennent à cette science. Tel est en particulier celui qui traite de la rate. L'auteur prétend que ce viscère modère les feux de l'amour en raison de son volume ; que plus la masse est grande, plus l'homme est disposé à la continence, et que tout au contraire, il a beaucoup de penchant à la volupté, lorsque la rate est petite. — *Dissertations on a dropsy, a tampany, the jaundice, the stone, and a diabetes.* Londres, 1727, in-8°. Il y traite d'une manière assez satisfaisante de l'hydropisie, de la tympanite, de la jaunisse, de la pierre et du diabète. La différence qu'il y a entre ces deux ouvrages, c'est que dans le premier, il parle en philosophe qui s'égare en voulant trop raisonner, et que dans le second, il agit en médecin qui se laisse conduire par l'observation.

Apr. J.-C. 1695 *env.*—COLBATCH (Jean), apothicaire anglais qui, après avoir pratiqué la médecine et la chirurgie dans les armées, s'érigea en médecin et devint membre du collége de Londres vers la fin du dernier siècle. Il commença par vouloir réformer les principes établis pour le traitement des plaies ; à la méthode ordinaire il substitua l'usage d'une poudre vulnéraire, délayée dans l'eau chaude, qu'il vante beaucoup pour arrêter l'hémorrhagie et dissiper les symptômes fâcheux qui sont les suites des plaies d'armes à feu. Le traité qu'il publia à ce sujet est intitulé : — *A new light of chirurgery*, etc. Londres, 1695, in-8°. Il y expose son système, à l'appui duquel il apporte les expériences qu'il avait faites en Flandre en la même année 1695. Mais comme cet ouvrage ne tarda pas à être critiqué, il le soutint par une réplique sous ce titre : — *The light of chirurgery vindicated from the many injust aspersions, etc.* Londres, 1696, in-8°. Il y rapporte de nouvelles expériences faites à Londres pendant l'hiver de cette année. — De la chirurgie, Colbatch passa à la médecine. Sa théorie, nouvelle pour le temps, met la cause de la plupart des maladies dans un alcali destructeur qu'il combat par le jus de limon, l'huile de vitriol et la crème de tartre. Les écrits suivants tendent à établir cette doctrine : *A physico-medical essay concerning alkali and acid, etc.* Londres, 1696, in-8°. — *A treatise of gout, etc.* Londres, 1697, in-8°. — *The doctrine of acids in the cure of diseases farther asserted, etc.* Londres, 1698, in-8°. Il y répond aux objections du docteur Tothil, et continue d'affirmer que la plupart des maladies, spécialement la fièvre, le scorbut et la goutte, ont un sel alcali pour cause et trouvent le plus puissant remède dans les acides. — La collection des ouvrages de ce médecin a paru à Londres en 1704, in-8°, sous ce titre : *A collection of tracts chirurjical and medical.* Je ne sais si dans ce recueil est compris un traité que le célèbre Haller lui attribue, et qui fut imprimé dans la même ville en 1733, in-8°. *Generous physician seu medicine made easy.* La diète et les remèdes les plus simples y font la base du traitement de toutes les maladies. — On a mis en français un écrit de la façon de Colbatch, qui est intitulé : *Dissertation sur le gui de chêne, remède spécifique pour les maladies convulsives.* Paris, 1719, in-12.

Apr. J.-C., 1695 *env.* — RIDLEY (Henri), membre du collége des médecins de Londres, publia à la fin du dernier siècle un traité du cerveau, avec plusieurs remarques sur la théorie du mouvement musculaire. On y trouve quelques observations qui ont échappé à

Willis et à Vieussens, et que les anatomistes modernes ont adoptées, mais on en trouve aussi que ces mêmes anatomistes ont rectifiées ou rejetées. L'ouvrage de Ridley a paru à Londres en 1695, in-8°, sous ce titre : — *The anatomy of the brain, containing its mechanism and physiology.* On a imprimé, en 1705, une traduction latine de la main de Michel Ettmuller; et il y a encore une édition en cette langue, qui est intitulée : *Anatomia cerebri complectens ejus mechanismum et physiologiam. Lugduni Batavorum*, 1725, in-8°. — Ridley a aussi écrit des observations pratiques et physiologiques, dont le recueil porte ce titre : *Observationes quædam medico-practicæ et physiologicæ, inter quas paulo fusius de asthmate, hydrophobia et cordis in embryone structura, etc., agitur. Londini,* 1703. in-8°. *Lugduni Batavorum*, 1738, in-8°.

Apr. J.-C. 1695. — TRILLER (Daniel-Guillaume), docteur en philosophie et en médecine, naquit à Erfurt le 19 février 1695. Il enseigna dans les écoles de Wittemberg, où il vivait encore en 1770. La première thèse à laquelle il présida, est de 1716; il venait de prendre le bonnet, car on trouve une autre dissertation académique qu'il soutint comme répondant en 1715. — Abraham Gronovius a profité des notes de ce médecin sur l'Histoire des animaux de Claude Elien, et il en a enrichi l'édition grecque et latine qui a paru à Londres en 1744, in-4°. Triller et Jean-Etienne Bernard ont aussi fait des remarques sur l'ouvrage d'Hypatus qui est intitulé : *De partibus corporis*, et qui a été imprimé, en grec et en latin, à Leyde, 1744, in-8°. Notre médecin a pris part à la dispute sur l'ancienneté de la petite vérole entre Werlhof et Hahn, et il a adressé deux lettres au dernier, sous le titre d'*Epistolæ de anthracibus et variolis veterum*, in-4°. Ses autres ouvrages sont :

De nova Hippocratis editione adornanda. Lugduni Batavorum, 1728, in-4°. L'édition d'Hippocrate, dit M. Goulin dans la feuille n° 28, année 1776, a été le point mélancolique qui a occupé la tête de Triller pendant toute sa vie. En 1720, il écrit à M. Freind et lui demande son avis sur l'édition d'Hippocrate qu'il préparait et qui devait être bientôt prête à être mise sous la presse. En 1728, il se propose de corriger les fautes que Foës avait laissées en plusieurs endroits de sa version, ainsi que Reinesius l'avait très-bien prouvé. Il donne en même temps un essai des notes qu'il se propose de joindre au texte, qu'il écrase de commentaires, après avoir accusé Foës d'être diffus en cette partie. Ce n'est pas que sa vaste érudition y soit déplacée et qu'il ne soit à souhaiter que tout Hippocrate soit éclairci de la sorte, ainsi que l'a très-bien désiré M. De Haller; mais Triller veut borner son Hippocrate à deux volumes in-4°, tandis que ses commentaires sont au texte et à la traduction au moins comme seize sont à un. Il observe, poursuit M. Goulin, qu'il a trop avancé sa parole pour n'être pas bien décidé à la tenir, et qu'il travaille depuis douze ans dans ces vues. Sur quoi il faut remarquer qu'en écrivant en 1720 à M. Freind qui a publié ses Epidémies d'Hippocrate en 1716, il s'excuse beaucoup de ce qu'il n'a pu le faire plus tôt; on en sent la raison. L'ouvrage de Freind lui avait porté le coup d'émulation, et il fallait bien au moins quatre ans de préparation pour ne pas parler à vide à un pareil homme. Mais pendant quarante ans, il remplit quatre volumes in-8° de poëmes latins sur la médecine, il publie des dissertations, des opuscules, un traité médiocre sur la pleurésie, défigure l'excellente pharmacopée de Wittemberg en la surchargeant de citations et de notes, où il cite souvent les poésies latines, et fait voir, à travers beaucoup de jeux de mots très-puérils, qu'il n'est ni pharmacien, ni médecin; et cependant il écrit encore à Francfort en 1762 qu'il donnera son Hippocrate qu'il n'a pas donné, quoiqu'il vécût encore en 1770. Le traité de la pleurésie et la pharmacopée, dont parle M. Goulin, ont paru sous ces titres :

Succincta commentatio de pleuritide ejusque curatione. Francofurti, 1740, in-8°. Il y établit la préférence de la saignée directe. — *Dispensatorium pharmaceuticum universale, sive, thesaurus medicamentorum tam simplicium quam compositorum locupletissimus; ex omnibus dispensatoriis et libris de materia medica, ac remediorum et celeberrimorum medicorum operibus congestus, digestus, et variis observationibus practicis selectioribus instructus. Francofurti*, 1764, deux volumes in-4°. Peut-on mieux faire preuve de son goût pour la polypharmacie? — Le

Journal de médecine, février 1777, annonce un autre ouvrage de la façon de Triller : — *Clinotechnia medica antiquaria, sive de diversis ægrotorum lectis, secundum ipsa varia morborum genera convenienter instruendis, commentarius medico-criticus. Francofurti ad Mœnum*, 1774. Ce morceau de recherches sur les lits est d'un médecin octogénaire. Il a divisé son traité en trois parties : la première est employée à parler des lits des anciens en général : la seconde renferme les particularités qu'on peut y observer : dans la troisième sont exposées les diverses formes que les anciens donnaient aux lits, selon la différence des maladies. Si cet ouvrage n'est point posthume, il fait voir que Triller a vécu au delà de 1770.

Apr. J.-C. 1695. — TREW (Christophe-Jacques), fils d'Abdias, naquit en 1695 dans la ville de Lauffen. Il fit la médecine à Nuremberg avec tant de distinction, qu'il parvint à la place de directeur de l'Académie des Curieux de la nature, dont il s'acquitta à l'avantage de cette compagnie et du public. Aidé de quelques-uns de ses confrères, il travailla à un ouvrage périodique qui commença à paraître à Nuremberg en 1731, sous le titre de *Commercium litterarium ad rei medicæ et scientiæ naturalis incrementum institutum;* il y a inséré diverses observations de sa façon, et il y a eu part jusqu'au quinzième volume qui fut imprimé en 1745. Mais Trew ne s'est point borné à la rédaction de ce recueil; laborieux comme il était, il a mis les ouvrages suivants en état de voir le jour :

De vasis linguæ salivalibus, epistola ad A. Haller. Norimbergæ, 1734, in-4°. — *Dissertatio de differentiis quibusdam inter hominem natum et nascendum intercedentibus. Ibidem*, 1736, in-4°. On y trouve beaucoup de détails anatomiques. — *Icones posthumæ Gesnerianæ. Ibidem*, 1748, in-folio. Ces planches de Gesner, dont il avait fait l'acquisition, contiennent 216 figures de plantes gravées en bois. — *Selectarum plantarum decades. Augustæ Vindelicorum*, 1750, in-folio. — *Librorum botanicorum libri duo, quorum prior recentiores quosdam, posterior plerosque antiquos ad annum 1550 usque excussos recenset. Norimbergæ*, 1752, in-folio. — *Plantæ selectæ quarum imagines ad exemplaria naturalia Londini in hortis curiosorum nutrita, manu artificiosa pinxit Georgius Dionysius Ehret Germanus, collegit, nominibus notisque illustravit C. J. Trew. Ibidem*, 1754, *in-folio regali.* — *Cedrorum Libani historia, eorumque character botanicus, cum illo laricis, abietis, pinique comparatus. Accedit disquisitio, an hæc arbor sit illa ipsa in sacro codice præ omnibus celebrata. Norimbergæ*, 1757, in-4°, avec figures.

Apr. J.-C. 1695. — COCCHI (Antoine), fils d'Hyacinthe Cocchi, naquit à Florence en 1695, selon quelques auteurs; mais d'autres le disent natif de Mugliano dans la Toscane. Il fit ses cours d'humanités et de philosophie à Florence et montra dès lors beaucoup de dispositions pour les sciences. Décidé pour l'étude de la médecine, il s'y appliqua avec tant de succès, qu'il n'eut pas de peine à obtenir le bonnet de docteur. Mais les connaissances qu'il avait acquises dans les écoles, ne furent point capables de satisfaire son goût; il s'empressa de les augmenter et de les perfectionner par les voyages. A cet effet, il se rendit dans les principales villes de l'Europe et se lia d'amitié avec divers savants, parmi lesquels on peut compter Boerhaave et Newton A peine était-il revenu dans sa patrie, qu'il fut appelé à Pise pour y enseigner la médecine; il ne tarda cependant point à quitter l'université de cette ville pour aller à Florence, où il remplit la chaire d'anatomie et de chirurgie jusqu'à sa mort arrivée dans le mois de janvier 1758, à l'âge de 62 ans 4 mois et 26 jours. — Peu de médecins ont eu des connaissances plus profondes de leur art que Cocchi. Elles lui méritèrent non seulement la réputation dont il a joui en Italie, mais elles l'ont encore rendu célèbre dans toute l'Europe. Ceux qui douteront de l'étendue et de la variété de ses talents, pourront recourir aux ouvrages qu'il a publiés; ils y trouveront le médecin, l'anatomiste, l'observateur et l'homme de lettres réunis dans la personne du seul Cocchi. Voici les titres des ouvrages que nous lui devons :

Oratio de usu artis anatomicæ. Florentiæ, 1736, in-4°. En italien, Florence, 1745, in-4°. C'est par ce discours qu'il ouvrit le cours public d'anatomie dans l'hôpital de Sainte-Marie-la-Neuve. On y trouve plusieurs traits de l'histoire de la médecine et de l'anatomie. L'au-

teur réfute l'opinion de ceux qui ont soutenu que les anciens avaient eu la cruauté de disséquer les hommes en vie, et qui en ont accusé Hérophile et Érasistrate. — *Medicinæ laudatio in Gymnasio Pisis habita. Lucæ*, 1727, in-4°. — *Elogio di Piet. Ant. Micheli.* Florence, 1737, in-4°. — *Del vitto Pitagorico.* Florence, 1743, 1750, in 8°. Venise, 1744, in-12. En français, sous le titre de *Régime de Pythagore.* Paris, 1762, in-8°, avec des notes. L'auteur donne la préférence au régime végétal. — *Dissertazione sopra l'uso esterno oppresso gli antichi dell acqua fredda sul corpo umano.* Florence, 1747, in-12. — *Dei Bagni di Pisa trattato.* Florence, 1750, in-4°. — *Græcorum chirurgici libri : Sorani unus de fracturarum signis : Oribasii duo de fractis et luxatis, ex collectione nicetæ, Florentiæ*, 1754, in-folio. C'est sur les manuscrits de la bibliothèque de Médicis qu'il a traduit ces précieux ouvrages. Il avait aussi promis quelque chose sur *Apollonius Citeius*, sur Hérophile, sur Celse, mais on ne croit pas qu'il ait rempli ses engagements à ces différents égards. — *Discorsi sopra Asclepiade.* Florence, 1758, in-4°. On en doit l'édition au fils de l'auteur. En anglais, Londres, 1762. Ce discours aurait été divisé en cinq parties, si Cocchi avait assez vécu pour l'achever. Il n'a fini que la première, mais il a laissé des mémoires sur les quatre autres. — *Dei vermi cucurbitini dell' uomo.* Pise, 1759, in-8°. L'auteur a lu cet écrit en 1734 dans une assemblée de la Société botanique de Florence. — *Discorsi.* Florence, 1761, in-4°. C'est un recueil de cinq discours de la façon de Cocchi. — Le fils de ce médecin, Raimond Cocchi, lui a succédé dans la place de professeur d'anatomie et de chirurgie de l'hôpital de Sainte-Marie-la-Neuve à Florence. Il est mort en 1775, pendant qu'on imprimait un ouvrage de sa façon qui est intitulé : — *Lezioni fisico-anatomiche.* Leçons physico-anatomiques, données publiquement à l'hôpital de Sainte Marie à Florence. Livourne, 1775, in-4°. Ces leçons, au nombre de dix, ont principalement pour objet le mystère de la génération et les parties des deux sexes, qui concourent à cette fonction.

Apr. J.-C. 1695 *env.* — COCKBURN (Guillaume), médecin anglais qui fit honneur à sa nation par ses ouvrages, était de la Société royale de Londres. Attentif à observer la marche des maux qui dérangent et altèrent la santé des hommes, il profita du temps qu'il fut employé au service de la marine, en qualité de médecin de l'escadre Bleue, pour faire des remarques sur la nature, les causes, les symptômes et la cure des maladies qui attaquent les gens de mer. Le traité dans lequel il a consigné les fruits de ses recherches, fut imprimé en anglais à Londres en 1696, in-8°, la continuation en 1697, sous le même format, et avec des augmentations en 1708 et 1736, in-8°. On le mit en allemand, et ce fut en cette langue qu'il parut à Rostoch en 1726, in-8°. Cockburn y passe en revue le régime des matelots, met l'abus des viandes au rang des premières causes de leurs maladies, et propose les aigres comme préservatifs. A cette occasion, il décrit le scorbut, qu'il déduit de la pléthore combinée avec la lenteur du mouvement circulaire ; il explique encore de la même manière la nature et la cause des fièvres intermittentes. Ce médecin a aussi discuté l'histoire des flux de ventre dans un livre écrit en anglais et publié à Londres en 1710 et 1724, in-8°. Ses autres ouvrages sont :

OEconomia corporis humani. Londini, 1695, in-8°. *Augustæ Vindelicorum*, 1696, in-12. Quelques écrivains ont accusé cet auteur d'y avoir copié Bellini et Pitcairn ; mais Haller, qui l'excuse de ce reproche, dit que non-seulement il est contraire au dernier dans le traité du ventricule, mais qu'il a montré beaucoup d'éloignement pour les démonstrations mathématiques, sur lesquelles Pitcairn appuie ses opinions. Haller loue d'ailleurs Cockburn pour les soins qu'il a pris de séparer la vérité du faux brillant des systèmes, dont elle est si souvent enveloppée. Il attaque en particulier le système de la fermentation, et le détruit par les raisons les plus solides. — *The symptome, nature, cause and cure of a gonorrhea.* Londres, 1713, 1719, 1728, in-8°. En latin, sous le titre de *Virulentæ gonorrheæ symptomata, natura, causæ et curatio. Lugduni Batavorum*, 1717, in-12. On doit à Devaux une bonne traduction française de ce traité; elle a été imprimée à Paris en 1730, in-12. L'auteur établit le siége de la gonorrhée dans les lacunes de l'urètre.

Apr. J.-C. 1696 *env.* — VERDUIN (Pierre-Adrien), maître chirurgien à Amsterdam, se fit un nom dans son art vers la fin du dix-septième siècle, par la méthode de faire l'amputation des membres qu'il proposa comme nouvelle, et qui fut appelée *amputation à lambeau*. Le docteur Massuet ne regarde pas Verduin comme le véritable auteur de cette méthode; sur le témoignage de Yonge, chirurgien anglais, il l'attribue à un certain Lowdham qui avait imaginé de conserver un lambeau plus de dix-huit ans avant Verduin. Quoi qu'il en soit, celui-ci publia un ouvrage pour annoncer sa découverte, et il l'intitula : — *Dissertatio epistolaris de nova artuum decurtandorum ratione. Amstelodami,* 1696, in-8°. L'année suivante, cette dissertation parut en hollandais à Amsterdam, in-8°. Il y a aussi une édition française par Massuet, Paris (Amsterdam), 1756, in-8°, avec notes et figures. Mais il y en avait eu précédemment une autre, en la même langue, par Joseph Vergnol, chirurgien français réfugié, sur lequel Verduin avait opéré suivant sa nouvelle méthode. — Verduin conservait un lambeau de chair dans l'amputation, et il en recouvrait le moignon, sans faire aucune ligature aux vaisseaux; mais comme il ne croyait pas le malade à l'abri de l'hémorrhagie, il avait la précaution d'employer un bandage particulier pour serrer le membre plus ou moins, selon les circonstances. La méthode de notre auteur a été reçue assez favorablement par de célèbres anatomistes et de savants chirurgiens. Goëlicke, Verduc, Manget l'ont préconisée; Sabourin, chirurgien de Genève, la proposa à l'Académie des sciences de Paris, et Du Verney et Mery n'en parurent pas éloignés. Vermale, Ravaton s'en sont servis avec avantage, en y faisant quelques corrections. Garengeot l'a adoptée pour le fond; La Faye a cru qu'on pouvait en tirer parti, et M. Louis a tâché d'en corriger les inconvénients.

Apr. J.-C. 1696 *env.* — COURTIAL (Jean-Joseph), conseiller médecin ordinaire du roi et professeur d'anatomie à Toulouse vers la fin du dernier siècle, a donné quelques ouvrages au public : — *Dissertation physique sur les matières nitreuses qui altèrent la pureté de l'air de Madrid,* par Jean-Baptiste Juanini, traduite de l'espagnol. Toulouse, 1685, in-12. — *Nouvelles observations anatomiques sur les os, sur leurs maladies extraordinaires, et sur quelques autres sujets.* Paris, 1705, in-12. Leyde, 1709, in-8°. Il y a beaucoup de bonnes choses dans ce recueil; M. Portal fait même honneur à l'auteur, d'avoir donné une explication fort naturelle de la formation des sutures, et d'en avoir parlé avec tant de précision, que M. Hunauld, qui a traité le même sujet dans un mémoire présenté à l'Académie royale des sciences, n'est pas plus expressif.

Apr. J.-C. 1696 *envir.* — DEIDIER (Antoine), fils d'un chirurgien de Montpellier, naquit dans cette ville. Après y avoir pris le bonnet de docteur en médecine en 1691, il se présenta en 1696 à la dispute qui fut ouverte pour remplir la chaire de chimie, vacante par le décès d'Arnauld Fonsorbe. Il fut choisi par le roi qui lui fit expédier des provisions de cette charge, dans laquelle il fut installé en 1697. Cette grâce ne fut pas la seule qu'il obtint de la cour; comme il avait été à Marseille, en 1720, pour secourir les pestiférés, on l'honora du cordon de l'ordre de Saint-Michel. La Société royale de Londres lui fit aussi l'honneur de le recevoir au nombre de ses membres. Ce médecin se lassa de sa place de professeur, qu'il abandonna en 1732 pour se retirer à Marseille, où le roi l'avait nommé à la charge de médecin des galères. Il mourut dans cette ville le 30 avril 1746. Ses ouvrages ont paru sous ces titres :

Physiologia tribus dissertationibus comprehensa. Monspelii, 1708, in-4°. C'est la thèse que Jean Wyss, oncle de M. Haller, et Jean-Baptiste Chomel ont soutenue dans leur dispute inaugurale. La première de ces dissertations roule sur la physique, la seconde sur la physiologie du corps humain qu'il établit sur les principes chimiques et les ferments. La troisième, qui a les vaisseaux pour objet, présente une observation sur une ossification trouvée dans le corps cannelé du cerveau. — *Dissertatio de morbis internis capitis et thoracis. Monspelii,* 1710, in-8°. *Dissertatio de tumoribus. Ibidem,* 1714, in-8°. En français par Devaux, sous le titre de *Dissertation sur la nature et la guérison des tumeurs.* Paris, 1725, in-12, 1732, in-8°, 1738, in-12. L'auteur propose l'application de l'arsenic dans la

cure du cancer. — *Chimie raisonnée, où l'on tâche de découvrir la nature et la manière d'agir des remèdes chimiques les plus en usage en médecine et en chirurgie.* Lyon, 1715, in-12. — *Institutiones medicæ theoreticæ physiologiam et pathologiam complectentes. Monspelii*, 1716, in-12. *Parisiis*, 1731, in-12. Le même en français, Paris, 1735, in-12. Cet ouvrage est plein d'opinions hasardées ; il est même difficile d'en trouver qui contiennent autant de fictions. Selon cet auteur, l'accroissement des animaux et des arbres ne se fait que par l'expansion et le développement de la matière contenue dans leur germe primitif, sans aucune formation de nouvelle substance solide ; tellement que dans un chêne de cent ans, il n'y a pas plus de substance solide, que dans le germe du gland d'où il est venu. Le sang, selon lui, ne diffère de la lymphe que par sa densité qui est plus grande, les capsules rénales font l'office des reins, en tirant et recevant l'urine comme eux. — *Lettre sur la maladie de Marseille.* Montpellier, 1721, in-12. Il n'admet point de dissolution alcaline du sang dans la peste, mais une coagulation : il ne regarde même point cette maladie comme épidémique. — *Expériences sur la bile et les cadavres des pestiférés.* Zurich, 1722, in-4°. — *Dissertatio de morbis venereis. Accedit dissertatio de tumoribus. Monspelii*, 1723, in-8°. *Londini*, 1724, in-8°. En français par Devaux, Paris, 1735, in-12. Paris, 1750, in-12. C'est la septième édition.

Theoria morborum internorum capitis, thoracis et abdominis, absque suppositione spirituum animalium. Monspelii, 1723, in-8°. — *Dissertatio de arthritide. Ibidem*, 1726, in-8°. — *La matière médicale.* Paris, 1738, in-12. — *Anatomie raisonnée du corps humain.* Paris, 1742, in-8°. La description de la plupart des parties est tronquée. On y remarque quelques détails sur la méthode de disséquer, mais en même temps beaucoup de paradoxes physiologiques. Suivant cet auteur, le battement du pouls dépend de l'élasticité du sang artériel ; le diaphragme se porte passivement dans l'inspiration ; les fibres nerveuses ne sont rien autre chose que des vaisseaux artériels, etc. — *Consultations et observations médicinales.* Paris, 1754, trois volumes in-12. — Ce professeur avait de l'esprit et du savoir, mais, pour ne rien dissimuler, il paraît qu'il courait souvent après la nouveauté beaucoup plus qu'après la vérité. Il suffisait qu'il crût une opinion nouvelle, pour qu'il la soutînt avec chaleur ; il se plut même tellement à faire des innovations en médecine, qu'en cela il passa souvent les bornes de la théorie. Son système général était que lorsque la pratique ordinaire ne suffit pas à guérir une maladie, il faut en prendre le contrepied. — Le principe sur lequel il établit la cause des maux vénériens, n'est pas une hypothèse nouvelle, comme il le croyait, elle avait été plusieurs fois proposée et réfutée. Il a enseigné que ces maladies reconnaissent pour cause de petits vers imperceptibles, très-rongeants et très-féconds, qui se transmettent d'un sujet à l'autre ; et comme il voyait des vers partout, il a prétendu que le principe volatil et spiritueux des végétaux ne dépend que de leur assemblage. Mathe, son sous-démonstrateur en chimie, n'était point apparemment de ce sentiment, lorsqu'il dit en sa présence, dans une leçon publique, qu'il était utile de presser le feu sur la fin de la distillation des esprits, sans devoir être retenu par la crainte de brûler la cervelle aux vermisseaux. Ce discours échauffa la bile du docteur ; il s'emporta jusqu'à se donner du ridicule, et jeta son bonnet à la tête de son sous-démonstrateur. — Cette opinion sur les vers, ainsi que la conduite ordinaire de Deidier, lui ont fait reprocher qu'il avait plus d'imagination que de jugement. Il jouait quelquefois le rôle d'homme à projets, et portait souvent le même esprit dans sa pratique. Grand dans le vrai, extrême dans l'erreur, inconstant dans sa manière de penser, il fournit un ensemble, dont il y a peu d'exemple parmi les hommes qui se sont fait un nom. Généreux et communicatif, il voulut toujours mettre les autres à l'égal de lui-même ; quand il était médecin de l'Hôtel-Dieu de Montpellier, il ne refusait jamais de répondre aux questions qui lui étaient faites. Tel fut Deidier, gendre de Raimond Vieussens : le beau-pere pécha aussi du côté du jugement, et ne sut pas toujours discerner le bon et le vrai, d'avec le mauvais et le faux.

Apr. J.-C. 1696. — DAVIEL (Jacques), était du bourg de la Barre en Normandie, diocèse d'Évreux, où il vint au monde le 11 août 1696. Il commença

ses études de chirurgie sous un de ses oncles établi à Rouen ; de là il vint à Paris et travailla à l'Hôtel-Dieu sous M. Boudou. Comme la peste s'était montrée en Provence en 1719, on détacha de cet hôpital un nombre de jeunes chirurgiens de bonne volonté, pour aller au secours des malades. Daviel s'y porta avec zèle, s'y conduisit avec intelligence, et fut assez heureux pour échapper à la contagion qui enlevait cruellement malades et médecins. Ce fut à l'occasion de cette peste qu'il prit le parti de s'établir à Marseille ; et comme ses services s'étaient fait remarquer dans cette ville désolée, les échevins, de leur propre mouvement, mais autorisés ensuite par le parlement d'Aix, donnèrent à Daviel, et à quelques autres qui s'étaient distingués, une marque de la reconnaissance publique. Il fut agrégé au corps des maîtres chirurgiens, à la condition de soutenir un léger examen. Cette récompense a l'air d'une couronne civique, laquelle placée à propos honorerait les compagnies encore plus que les récipiendaires. En même temps, le roi le gratifia d'une marque d'honneur, en lui permettant de porter une croix avec l'image de saint Roch, et l'inscription : *Pro fugata peste.* — Daviel, maître chirurgien à Marseille, y devint chirurgien-major d'une galère, et ses services, en cette qualité, lui méritèrent par la suite une pension. Les hôpitaux de cette grande ville lui étaient ouverts, avec le privilége de disposer des cadavres pour ses expériences. Il fut bientôt en état d'être proposé par sa compagnie pour faire les cours publics d'anatomie et de chirurgie en faveur des élèves, et il s'acquitta de cette fonction pendant vingt ans. Appelé dans tous les cas de pratique importants, il recueillit un grand nombre d'observations ; il en envoya plusieurs à l'Académie de chirurgie de Paris, qui le récompensa par une place d'associé.

En 1728, il se livra entièrement aux maladies des yeux, et spécialement à l'opération de la cataracte, qu'il commença par pratiquer à la manière ordinaire, c'est-à-dire, en abaissant le cristallin avec l'aiguille destinée à cet usage. Il avait fait sur cette matière une si grande quantité de recherches, qu'à peine les cadavres des hôpitaux de Marseille y pouvaient suffire. Des travaux suivis avec tant de constance, mais ce qui parle plus avantageusement, une dextérité de la main reconnue par beaucoup de succès, lui donnèrent une célébrité qui ne se borna point à Marseille ; les pays étrangers voulurent profiter de ses lumières. En 1736, il fut appelé à Lisbonne. De retour à Marseille et obligé d'accompagner madame la duchesse de Modène dans ses états, il fut invité d'aller à Gênes, et parcourut plusieurs villes d'Italie. — En 1746, Daviel vint s'établir à Paris, étant pour lors agrégé à l'Académie des sciences de Toulouse et à l'Institut de Bologne. En 1747, il obtint de M. le comte d'Argenson, ministre de la guerre, la permission d'opérer aux Invalides. Ce fut en cette même année, qu'ayant rencontré une cataracte qu'il ne put abattre avec l'aiguille, il abandonna son ancienne méthode, et ne s'occupa plus que des moyens de réussir dans l'opération qui consiste dans l'extraction du cristallin, et qui l'emporte sur la première par les avantages dont elle est suivie. Son mérite dans cette partie de la chirurgie, reconnu qu'il était dans la capitale, ne tarda pas à lui attirer les regards du souverain. En effet, le 1er janvier 1749, il obtint un brevet très-honorable de chirurgien-oculiste du roi. — En 1750, il fut mandé à la cour de Manheim pour la princesse palatine de Deux-Ponts, et par occasion, il rendit la vue à quatre personnes, en les opérant par sa nouvelle méthode. Au mois de novembre 1752, il fit deux cents six opérations, dont cent quatre-vingt-deux réussirent. Il fut en Espagne en 1754. Le roi Ferdinand VI, qui voulait se l'attacher en qualité d'oculiste, lui fit faire des offres très-avantageuses qu'il refusa par amour pour sa patrie. Le dernier voyage qu'il fit dans les pays étrangers fut à Munich, pour le prince Clément de Bavière; mais il continua ses courses dans les différentes provinces de France, où il croyait pouvoir être utile.

En 1756, il opéra sur le sieur de Voge, peintre établi à Gray en Franche-Comté; il lui ôta une cataracte qu'il nomme osseuse, et que M. Morand regarde comme un cristallin pétrifié, dans ses opuscules de chirurgie d'où j'ai extrait cet article. Le peintre qui avait apparemment à se louer autant du désintéressement que de la dextérité de Daviel, le paya en artiste obligé. Il fit graver en 1760 en l'honneur de son oculiste, une estampe allégorique où l'on voit son médaillon représenté avec

tous les attributs de la science, l'invention personnifiée, le génie, la renommée, sa trompette, le temple de mémoire et le reste. Daviel aimait un peu les témoignages ostensibles de sa capacité; espèce de jactance dont les savants même ne sont pas toujours exempts. Mais cette estampe ne valait pas les honneurs qu'il venait de recevoir par son association aux Académies royales de Londres, de Stockholm, de Dijon et de Bordeaux. Son nom se trouvait pour lors inscrit sur huit listes qu'il ne déparait pas. — Depuis Burrhus, cet oculiste du nord qui prétendait avoir l'art de restaurer l'humeur vitrée; depuis Woolhouse qui avait établi quarante et une opérations et quatre-vingt-deux instruments pour les maladies des yeux, il n'y en eut point de plus entreprenant que Daviel. Mais le dépérissement de sa santé l'obligea de ralentir son zèle pour le bien de l'humanité. Affecté depuis quelque temps des suites d'une paralysie, il partit pour les eaux de Bourbon, dont il ne tira aucun secours. Il crut pouvoir en trouver à Genève dans les conseils de M. Tronchin; mais la paralysie devint complète aux organes de la déglutition, il ne pouvait plus prendre de nourriture, et il succomba à un épuisement total, le dernier jour de septembre 1762, âgé de 66 ans. On a trouvé dans ses papiers un traité complet des maladies des yeux, qui, pour peu qu'il fût retouché, serait en état de paraître et ne manquerait pas d'être bien reçu. Ce chirurgien n'a rien publié qu'une lettre sur les maladies des yeux, 1748, in-12; une autre sur les avantages de l'opération de la cataracte par extraction, et une troisième à M. Vandermonde sur le même sujet. 1756, in-12.

Apr. J.-C. 1696. — BAGARD (Charles), né à Nancy le 2 janvier 1696, prit de bonne heure le parti de la médecine, et reçut les honneurs du doctorat à Montpellier en 1715. Animé par l'exemple de son père, un des plus habiles médecins de son temps, il crut n'avoir pas de meilleur modèle à imiter; mais il le surpassa. Les profondes connaissances qu'il avait de son art, lui méritèrent les bontés de feu S. A. R. madame la duchesse de Lorraine; et en perdant son auguste bienfaitrice, il trouva une nouvelle protection dans le prince qui succéda au duc François, depuis empereur des Romains et grand-duc de Toscane. Stanislas, roi de Pologne, devenu duc de Lorraine et de Bar par la cession de ces provinces à la France, nomma Bagard son médecin-consultant, et bientôt après lui donna le titre de premier médecin de sa personne. Ce fut pour honorer le mérite de ce savant homme, qu'il lui procura encore la croix de l'ordre royal de Saint-Michel. Bagard dut tous ces avantages à ses talents; et comme il aimait sa profession, il profita de tout le crédit qu'il avait auprès du roi Stanislas, pour en obtenir des établissements qui puissent en faciliter les progrès. Ce prince ressemblait trop au sage de Térence, pour ne pas croire que tout ce qui intéresse l'humanité était digne de lui; c'est à ses libéralités que la ville de Nancy doit le jardin botanique, que Bagard y fit construire sur un terrain d'environ huit arpents. C'est aux sollicitations et aux soins de ce médecin que la Lorraine doit la fondation du collége royal établi dans la même ville. Il en fut nommé président par le roi Stanislas, qui crut ne devoir point consulter l'ancienneté pour décider des talents. Ces établissements, et tant d'autres qui ont illustré le règne de ce prince bienfaisant, feront vivre sa mémoire à jamais : ce qu'il a fait d'avantageux pour la médecine, a disposé la capitale de la Lorraine à recevoir l'université de Pont-à-Mousson, qui fut transportée dans l'enceinte de ses murs après la mort de Stanislas, arrivée le 23 février 1766, Les lettres de translation sont du 3 août 1768. — Bagard est connu dans la république des lettres par ses *Observations médicinales*, par son *Traité* des eaux minérales de Lorraine, ainsi que par les ouvrages suivants : *Dissertation sur la cause physique des tremblements de terre et sur les maladies épidémiques qui peuvent en résulter. Traité sur la durée de la vie de l'homme. Dissertation sur l'inoculation de la petite vérole. Discours sur l'histoire de la thériaque.* Il a aussi travaillé à un recueil qui devait paraître sous le titre de *Materies medica usualior, sive selectas medicamentorum usualiorum catalogus.* Il a été publié sous celui-ci : *Pinax materiei medicinalis, seu, selectus medicamentorum officinalium, simplicium et compositorum. Parisiis*, 1771, in-8°. Ce médecin est mort d'apoplexie le 7 décembre 1772, au grand regret de ses collègues, à qui son mérite l'avait rendu autant respectable que son âge.

Apr. J.-C. 1696. — LAMORIER (Louis), naquit à Montpellier en 1696 et y mourut en 1777. S'étant rendu à Paris, en 1718, il s'attacha principalement à suivre la pratique de Méry, chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu. Cet hôpital, le plus considérable de la capitale, comme il l'est encore aujourd'hui, était alors le seul dans lequel ont pratiquât journellement de grandes opérations. — Lamorier. revenu à Montpellier en 1720, devint en peu de temps professeur aux écoles de chirurgie, et l'un des chirurgiens du grand hôpital Saint-Eloi; il fut aussi admis dans la Société royale des Sciences, d'abord comme adjoint, et à peu près comme associé. Il eut enfin, parmi ses concitoyens et les étrangers, une grande et juste réputation comme savant et comme praticien.—L'Académie royale de chirurgie l'avait nommé l'un de ses associés. Ses écrits sont : — *Observations sur les tumeurs qui ont paru participer à la fois des caracteres variqueux et anévrismal.* — *Anatomie de la seiche* (sépia) *et principalement des organes avec lesquels elle lance sa liqueur noire* (Histoire de la Société royale des Sciences de Montpellier, t. I. Lyon, 1766, in-4°). — *Observations sur un épiplocèle hydatideux.* — *Mémoire sur l'union qui se fait des artères avec les nerfs après les amputations, pour déterminer la cause mécanique des douleurs que l'on croit sentir dans plusieurs parties du corps qui en ont été séparées.* — *Observations sur les rapports et les différences du tigre avec le chat.* — *Observations sur les suites de certains pessaires trop long-temps retenus dans le vagin.* — *Mémoire de l'ankylose de l'os des iles avec l'os sacrum* (Mémoires de la Société royale des Sciences de Montpellier, t. II. Lyon, 1718.) *Nouvelle manière d'opérer la fistule lacrymale* (Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris, pour 1728). — *Sur les causes qui empêchent le cheval de vomir* (Mémoires de l'Académie royale des Sciences de Paris, 1733).— L'éloge de Lamorier fut fait par de Ratte, et il a été inséré par extrait dans les *Eloges des académiciens de Montpellier*, recueillis, abrégés et publiés à Paris par le baron Desgenettes.

Apr. J.-C. 1696. — MAUCHARD (Burchard-David), naquit en 1696 à Marbach, dans le duché de Wittemberg, de Jean-David Mauchard, docteur en médecine. Après avoir fait de bonnes études dans sa patrie, il alla à Tubingue, où il s'appliqua à la médecine, pendant cinq ans, sous Camerarius et les autres professeurs qui enseignaient dans l'université de cette ville. De là, il passa à Altorf pour y écouter le célèbre Heister, et ce fut sous sa présidence qu'il soutint sa dissertation inaugurale *De vera glandularum appellatione*, et qu'il reçut le bonnet de docteur en 1718. De retour à Marbach, il y exerça la médecine pendant six mois, sous les yeux de son père ; mais comme il voulait encore se perfectionner dans l'école de l'anatomie et de la chirurgie, il se rendit à Paris, où il fit connaissance avec les célèbres Du Verney et Winslow, et se lia d'amitié avec Petit et Thibaut, chirurgiens. Il suivit aussi la pratique de Gérard, premier chirurgien de la Charité, chez qui il logeait. Après deux ans de séjour dans la capitale, Mauchard revint en Allemagne dans le dessein d'y exercer la médecine. En 1722, il se fit agréger à la faculté de Tubingue, où il soutint une thèse sur les hernies pour parvenir à cette agrégation ; mais à peine avait-il fait ce pas, qu'il songea encore une fois à quitter sa patrie, d'où plusieurs savants de Paris l'excitaient à sortir par leurs promesses. Cependant la place de médecin de la cour de Wittemberg qu'il occupait lui fit abandonner son projet, et bientôt après il épousa la fille de Zeller, professeur de médecine à Tubingue. En 1726, il obtint la chaire d'anatomie et de chirurgie, place qu'il a remplie avec distinction jusqu'à sa mort qui arriva le 11 avril 1752. — Ce médecin s'est acquis beaucoup de réputation en Allemagne par la dextérité et le succès avec lesquels il traitait les maladies des yeux dont il s'était particulièrement instruit sous Heister et Woolhouse. On a de lui un grand nombre d'observations importantes sur la médecine et la chirurgie dans les mémoires de l'Académie des Curieux de la nature, et beaucoup de dissertations, en forme de thèses, qui sont estimées et méritent toutes d'être lues. Le *Mercure de France*, mai 1722, contient une lettre critique de sa façon sur le traité des maladies des yeux par Saint-Yves qui lui répondit; mais Mauchard, peu satisfait de cette réplique, proposa de nouvelles objections à son adversaire dans le Journal des savants, 1723.

Apr. J.-C. 1697 *env.*—BLANCARD

(Etienne), vint au monde à Middelbourg. Il commença le cours de ses premières études dans sa patrie, et il alla le continuer à Bréda, où il fit encore celui de philosophie. L'exemple de son père le décida à embrasser la médecine, et après s'être mis au fait de la pharmacie et de la chirurgie, sous les meilleurs maîtres d'Amsterdam, il se rendit à Francker, où il reçut le bonnet de docteur. Peu de temps après sa promotion, il retourna à Amsterdam, et ne s'occupa plus que de la pratique de son art et de la composition des nombreux ouvrages que nous avons de lui. Il a donné une *Anatomie réformée* qui fut publiée en hollandais en 1686, in-8°; et en latin, 1695, in-8°, avec quatre-vingt-quatre planches. Elle a aussi paru en allemand à Leipsic, 1691, in-4°. Gœlicke accuse Blancard de plagiat, et le charge d'avoir gâté, dans ses éditions, la plupart des bonnes choses qu'il a tirées des anatomistes qui lui ont servi de guides. Il le blâme encore d'avoir publié tant d'ouvrages en langue vulgaire, et d'avoir ainsi ouvert la porte du sanctuaire de la médecine aux charlatans qui ne se mêlent de cette science que pour en abuser. Que dirait Gœlicke s'il vivait maintenant? Témoin de la fureur des auteurs qui n'écrivent presque rien en médecine que dans leur langue maternelle, il aurait tous les jours occasion de s'écrier avec Baglivi: *Scientiarum lingua romana esto.* — Blancard a donné un ouvrage qui fut imprimé sous le titre d'*Anatomia practica rationalis, sive, variorum cadaverum morbis denatorum anatomica inspectio. Amstelodami*, 1688, in-12. En allemand, Hanôvre, 1692, in-8°. C'est le meilleur des livres qui soient sortis de sa plume; il y rapporte environ deux cents ouvertures de cadavres; ses histoires sont courtes, mais utiles. Les autres ouvrages de cet auteur ont paru sous ces titres:

De circulatione sanguinis per fibras et de valvulis in iis repertis. Amstelodami, 1676, in-12. C'est une vraie hypothèse. — *Lexicon medicum græco-latinum, in quo termini totius artis medicinæ secundum neotericorum placita definiuntur et circumscribuntur. Amstelodami*, 1679, in 8°, *Jenæ*, 1683, in-8°. *Lugduni Batavorum*, 1690, 1702, 1717, 1735. in-8°. — *Francofurti*, 1705. *Magdeburgicæ*, in-8°, 1748, in-8°. *Lovanii*, 1754, deux volumes in-8°. En anglais, Londres, 1715, in-8°. — *Hollandisch Jaarregister.* Amsterdam, 1680, in-8°, et les années suivantes. En allemand, Leipsic, 1690. On y trouve beaucoup d'observations chirurgicales. — *Cartesiaansche academie ofte institutte der medycine.* Amsterdam, 1683, 1691, in-8°. En allemand, Leipsic, 1690, 1693, in-8°. Il y traite de la physiologie, et, comme il était un des plus ardents sectateurs de Descartes, il appuie beaucoup sur l'acide étranger, sur les figures des sels et sur le mécanisme. — *Naeuwkeuge verhandelingen van her Scheurbuyk.* Amsterdam, 1684, in-8°. En allemand, Leipsic, 1690, in-8°, 1693, 1704, in-4°. Il s'étend non-seulement sur le scorbut, mais encore sur la fermentation qu'il explique suivant le système de Descartes. — *Venus beleegert en ontset of verhand de Pocken en desselfs toevallen.* Amsterdam, 1684, in-8°. En français, dans la même ville, 1688 in-8°, sous le titre de *Traité de la vérole.* En allemand, Leipsic, 1689, 1693, in-8°. Il y prétend prouver que les maux vénériens sont de plus ancienne date en Europe qu'on ne le croit communément. Suivant lui, ce n'est point dans les Indes occidentales que nous avons été prendre cette maladie, mais c'est nous qui l'avons portée dans ces vastes régions par le moyen d'un nègre qui l'avait contractée au siége de Naples. L'auteur a tiré cette fable des écrits de Van Helmont. *Pharmacopea ad mentem neotericorum adornata. Amstelodami*, 1688, in-8°, avec les *Fundamenta medicinæ* de Bontekoe. — *Verhandeling van de zie kinderen.* Amsterdam, 1684, in-8°. — *Der Nederlandschen herbarius.* Amsterdam, 1698, in-8°. — *Institutiones chirurgicæ verioribus fundamentis superædificatæ. Leidæ*, 1701, in-4°, dans le recueil de ses ouvrages. Bontekoe et Descartes sont les auteurs sur lesquels il se fonde. — *Collegie over de practyc der medicyne.* Amsterdam, 1690, in-8°. En allemend, Hanôvre, 1690, 1703, in-8°. — Blancard est encore auteur de plusieurs autres traités écrits en hollandais; mais le peu de cas qu'on en fait m'oblige à les passer sous silence, pour dire qu'on a recueilli ses principaux ouvrages en un volume in-4° qui a été imprimé à Leyde, en 1701, sous le titre d'*Opera medica, theoritica, practica et chirurgica.*

Apr. J.-C. 1697. — PETIT (Jacques), natif de Pierrefite, village situé une lieue au-delà de Saint-Denis près de Paris,

commença dès l'âge de treize ans à s'appliquer à la chirurgie. Il entra d'abord à l'Hôtel-Dieu de Paris, et il y donna tant de preuves de sa capacité et de son attachement au bien des malades, qu'on ne manqua pas de le fixer dans cette maison où il mourut le 22 août 1708, à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans. Il en était depuis long-temps le premier chirurgien. Les malades trouvèrent en lui autant de charité que d'adresse. La crainte de manquer à ce qu'il leur devait, l'éloigna constamment de toute occupation étrangère aux engagements de sa place. Caractère rare! Les succès de ses cures l'avaient tellement répandu dans la ville et chez les grands, qu'en se refusant aux services qu'on exigeait de lui, il se refusa en même temps aux récompenses que ses talents lui auraient méritées. Il n'y avait dans sa conduite ni singularité, ni ostentation. Ses vues étaient pures, et s'il donna au monde le bel exemple du mépris qu'il faisait des richesses, c'est qu'il craignit de les acquérir aux dépens de son devoir.

Apr. J.-C. 1697 *env.* — TRALLES (Jean-Christian) de Strelen en Silésie, exerça la médecine à Breslau et fut membre de l'Académie impériale des Curieux de la nature, sous le nom d'Avenzoar. Auguste, roi de Pologne, le nomma son médecin en 1697, mais il ne jouit guère de cet honneur, car il mourut l'année suivante, au retour de la campagne où il avait suivi ce prince qui était allé pacifier les troubles survenus dans ses nouveaux états, à la suite de l'élection du prince de Conti, son concurrent à la couronne. On ne connaît rien de Jean-Christian Tralles qu'un ouvrage imprimé en 1680, in-8°, sous ce titre: *De insufficientia expuitionis salivæ pro obtinenda gloria præservationis universalis naturalis pestis.* — Balthasar-Louis Tralles, célèbre médecin de Breslau où il naquit le 1er de mars 1708, était de la famille du précédent. Après avoir étudié à Halle, en Saxe, sous Frédéric Hoffmann, il ne tarda pas à se distinguer dans sa patrie, dont il mérita la confiance et l'estime. — Déjà répandu dans le monde savant par des ouvrages qui sont tous remarquables, il fut reçu dans l'Académie impériale d'Allemagne, dont il devint adjoint sous le nom d'Avenzoar II. La Société royale de Berlin le mit aussi au nombre de ses membres. Mais comme on ne peut mieux juger de Tralles que par ses écrits, je passe à la notice que les bibliographes en ont donnée: — *Exercitatio physico-medica de virtute camphoræ refrigerante, cum præfatione Friderici Hoffmann. Vratislaviæ et Lipsiæ*, 1734, in-8°. *Lipsiæ*, 1738, in-8°. — *De vena jugulari frequentius secanda, commentatio, Lipsiæ*, 1735, in-8°. Il y parle de la saignée à la jugulaire comme du plus puissant de tous les secours contre la plupart des maladies de la tête. — *Traité sur le régime des femmes grosses.* Breslau, 1736, in-4°, en allemand. — *Traité contre les préjugés des Allemands.* Breslau, 1736, in-8°, dans la même langue. — *Virium, quæ terris remediis hactenus gratis adscriptæ sunt, examen rigorosius. Vratislaviæ et Lipsiæ*, 1740, in-4°. C'est aux systèmes que différents médecins ont imaginés sur les causes des maladies, qu'on doit en partie attribuer la polypharmacie qui a rendu la cure de nos maux si rebutante. Les anciens n'ont point connu tout ce fatras de médicaments terreux dont les modernes surchargent si inutilement l'estomac des pauvres malades. L'idée d'absorber, de corriger, de changer la qualité dominante de nos humeurs, a fait croire que ces médicaments étaient propres à cet effet; et parce qu'on a remarqué que les absorbants tempèrent les aigreurs qui résultent d'une digestion faible et lente, on a étendu l'action de ces remèdes jusque sur le sang où ils ne passent jamais.

Examen rigorosius, quo simul multarum traditionum practicarum mythologia et vanitas dilucide declaratur. Lipsiæ, 1740, in-4°. — *De machina et anima humana prorsus a se invicem indistinctis, commentatio. Lipsiæ*, 1749, in-8°. Cet ouvrage combat victorieusement les assertions impies que le médecin La Mettrie a effrontément publiées dans son traité intitulé: l'*Homme machine.* — *Historia choleræ atrocissimæ quam sustinuit ipse et persanavit ægerrime. Vratislaviæ*, 1753, in-8°. — *Usus opii salubris et noxius in morborum medela, solidis et certis principiis superstructus. Ibidem*, 1757, 1760, 1762, quatre sections en deux volumes in-4°. Suivant lui, l'opium augmente le mouvement du cœur et des artères, conséquemment la vitesse de la circulation et la chaleur naturelle du corps; il raréfie, il atténue le sang à qui il procure une turgescence qui équivaut à l'augmenta-

tion de la masse; il rend la respiration plus accélérée et plus difficile, détermine plus abondamment le sang vers la tête : c'est de là que l'auteur déduit tous les effets qu'on remarque chez les personnes qui ont fait usage de ce suc épaissi de pavot qu'on nous envoie sous le nom de *meconium*. Mais Tralles ne se borne point à détailler les avantages et les inconvénients de l'opium considéré par lui-même; il examine ce médicament sous un autre point de vue, et en déterminant les cas qui rendent son action utile ou dangereuse, il saisit l'occasion de s'étendre sur la nature, les causes, la marche et le traitement de presque toutes les maladies. — *De methodo medendi variolis hactenus cognita sæpe insufficiente, magno pro inoculatione argumento, dissertatio. Vratiflaviæ*, 1761, in-8°. — *De methodo medendi in curatione variolarum pessimæ indolis. Ibidem*, 1764, in-8°. C'est une lettre apologétique adressée à Antoine de Haen, médecin de Vienne, qui avait censuré sa méthode curative. — *Vexatissimum nostra œtate de insitione variolarum vel admittenda vel repudianda argumentum, curatius evolutum et expensum. Additur brevis disquisitio de usu missionis sanguinis et opii in secunda variolarum febre. Ibidem*, 1765, in 8°. — *Vera patrem patriæ sanum et longævum præstandi methodus. Ibidem*, 1764. Cet ouvrage est dédié à Stanislas Auguste, roi de Pologne, qui avait invité Tralles à se rendre à Varsovie pour y remplir la charge de son premier médecin. Plusieurs raisons le détournèrent d'accepter ce parti honorable. Son attachement à la religion évangélique qu'il aurait dû abandonner; l'âge de soixante ans qu'il avait alors; le train d'une vie unie et toute littéraire auquel il était habitué, et que le tumulte de la cour ne lui aurait pas toujours permis de suivre à son gré; cela l'engagea à prier le roi de le dispenser de quitter Breslau. Mais pour ne point être inutile à ce prince, il lui adressa les conseils diététiques qui font la matière du traité dont on a vu le titre.

Ap. J.-C. 1697 *env.* — VICARIUS (Jean-Jacques) ou VICARY, prit le bonnet de docteur en philosophie et en médecine dans l'université de Fribourg en Brisgaw, où il obtint la première chaire. L'Académie impériale des Curieux de la nature fit tant d'estime de ses talents, qu'elle le mit au nombre de ses membres, en 1697, sous le nom d'Anaximander. Il méritait cet honneur par les observations qu'il avait communiquées aux directeurs de cette société; mais les ouvrages qu'il publia dans la suite l'en rendirent encore plus digne. Tels sont : — *Hydrophylacium, seu, discursus de aquis salubribus mineralibus. Ulmæ Suevorum*, 1699, in-8°. — *Basis universæ medicinæ in quinque libros institutionum pro veteri more divisa, ac juxta neotericos in principiis mathematicis, mecanicis et anatomicis fundata. Ibidem*, 1700 in-8°. *Argentorati*, 1710, in-8°. — *Tractatus de intemperato Hippocratio, seu cacochymiis Galeni, in tres libros divisus. Argentorati*, 1712, in-4°.

Apr. J.-C. 1697 *env.* — ARNAUD (Roland-Paul) fils de Paul qui fut prévôt de la compagnie de Saint-Côme et chirurgien du roi à l'Hôtel-de-Ville de Paris, naquit dans cette capitale après le milieu du dix-septième siècle. Dès qu'il eut fini son cours d'humanités, il fut placé chez Charles Gonin le père pour y apprendre les éléments de la chirurgie. Il fit des progrès dans cet art; et, comme il s'était beaucoup appliqué aux dissections anatomiques et à la pratique chirurgicale, il fut à peine reçu à Saint-Côme qu'on le nomma démonstrateur d'anatomie et des opérations de chirurgie. Cette charge lui fut continuée pendant vingt-sept ans, et non-seulement il s'en acquitta à l'amphithéâtre de Saint-Côme, mais encore au Jardin du roi et aux écoles de médecine. Son mérite ne perdit rien à être exposé aux yeux du public; comme il était solide, le grand jour lui fit honneur. Les malades de toute condition eurent beaucoup de confiance en Arnaud, et ses confrères l'estimèrent au point de l'appeler presque toujours en consultation, soit pour les aider de ses conseils, soit pour opérer dans les cas les plus difficiles. — Après la bataille de Malplaquet, il servit dans les armées du roi en qualité de chirurgien consultant. Il était connu à la cour depuis longtemps; car il a été un des premiers chirurgiens de Paris que Louis XIV ait appelés pour la fistule dont il fut opéré en 1687. On lui rendit dès lors toute la justice qu'on devait à son mérite naissant; et comme il ne négligea aucune occasion de perfectionner ses talents, il aurait aisément enlevé tous les suffrages s'il n'avait fait tort à sa réputation par

le mépris dont il accabla ses confrères, qui ne manquèrent pas de s'en venger, ainsi que par l'attachement sordide qu'il eut toujours pour l'argent. Il est difficile de le laver de cette tache : elle le suivit dans le tombeau le 23 janvier 1723, à l'âge de soixante-six ans. Il fut enterré dans l'église de Saint-Étienne-du-Mont.

Apr. J.-C. 1697 *envir.* — MONRO (Alexandre), célèbre professeur d'anatomie en l'université d'Edimbourg, de la Société royale de la même ville et de celle de Londres, est un de ces homme à qui la médecine a les plus grandes obligations. Les Essais de la Société d'Edimbourg contiennent plusieurs mémoires de sa façon sur des matières intéressantes; on peut les voir dans la traduction française par Demours, Paris, 1740 et suiv., in-12. Mais les ouvrages du savant Monro ne se bornent point à ces mémoires; on a de lui différents traités écrits en anglais, dont les éditions sont en cette langue, en latin ou en français.— *Anatomy of human Bones*, Edimbourg, 1726, 1732, 1741, 1750, 1758, 1763, in-8°. Ce que l'auteur a dit des nerfs dans cet ouvrage a été publié en latin, à Franeker, sous le titre d'*Anatome nervorum contracta*, 1751, 1754, in-8°; et en français, avec le traité des maladies nerveuses de Whytt, traduit par M. Le Begue de Presle. Paris, 1767, in-12. Tout l'ouvrage a été imprimé en français, Avignon, 1759, grand in-12; mais cette édition n'est rien en comparaison de celle que M. Sue a donnée de l'Ostéologie de Monro, sous le titre : —*Traité d'ostéologie, traduit de l'anglais* de M. Monro, professeur d'anatomie et de la Société royale d Edimbourg, auquel on a ajouté des planches en taille-douce, qui représentent au naturel tous les os de l'adulte et du fœtus, avec leurs explications. Paris, 1759, 2 volumes grand in-folio. Les éditions anglaises sont sans figures, parce que le célèbre Monro les croyait superflues après celles que Cheselden avait publiées. Mais M. Sue pensa différemment. En adoptant l'Ostéologie de notre auteur, qu'il fit traduire par un de ses élèves, sur l'édition de 1732, il l'orna de trente et une planches à la façon des tables d'Eustachi mises au jour par Lancisi, et de celles d'Albinus; c'est-à-dire que le même sujet occupe deux planches dont l'une représente la figure avec toutes ses ombres, teintes et demi-teintes; l'autre n'est exprimée que par le simple trait ou l'esquisse, pour laisser la gravure plus nette, et la place nécessaire pour recevoir les lettres indicatives toutes seules. M. Sue expose, dans la préface, les raisons qu'il a eues de donner le texte de Monro par préférence à tout autre; et c'est essentiellement parce que cet auteur ne s'est point borné à la connaissance des os, mais qu'il y a joint l'attache de presque tout les muscles, le passage d'un grand nombre de vaisseaux et de nerfs, et qu'il indique à quels os et à quelle partie de ces os répondent presque tous les viscères. Cet ouvrage est un chef-d'œuvre de typographie à la magnificence duquel tout concourt : papier, caractères, burin, frontispices, vignettes, cul de-lampe, etc.

Tentamina anatomica circa methodum injiciendi. Leide, 1741, in-8°. C'est la traduction d'un mémoire sur cette matière, qui se trouve dans les Essais de la Société d'Edimbourg. Il s'est beaucoup occupé de la recherche du secret de Ruysch pour les injections anatomiques. — *Examen* des remarques de MM. Winslow, Ferrein et Walthers sur les muscles. Cet ouvrage a paru en anglais à Edimbourg, 1752, in-12.—*Médecine d'armée* ou *Traité des maladies les plus communes parmi les troupes dans les camps et dans les garnisons.* C'est le titre que M. Le Begue de Presle a donné à la traduction qu'il a mise au jour avec quelques augmentations.—*An account of the inoculation of smallpox in Scotland. Edimbourg*, 1765, in-8°. En français, Paris, 1766, in-8°. Il y dit les choses les plus favorables à la pratique de l'inoculation en Ecosse. — Ce médecin a eu la satisfaction d'avoir deux fils qui se sont distingués dans sa profession. Comme ils l'avaient embrassée avec d'heureuses dispositions, ils ne manquèrent pas de correspondre aux soins d'un père savant dont l'exemple était pour eux un puissant aiguillon qui les anima toujours dans les cours de leurs études. Ils ne tardèrent pas à donner au public des preuves de leurs talents. Donald Monro, professeur de médecine à Edimbourg, a publié un ouvrage sous ce titre : — *Dissertatio de hydrope. Edimburgi*, 1753, in-8° En anglais, Londres, 1756, in-12; c'est la seconde édition. En francais, Paris, 1760, in-8°, par Savari. L'auteur y a rassemblé tout ce que la théorie, l'anatomie et l'observation pouvaient jeter de lumières sur la maladie dont il traite; et le traducteur a fait

choix de quantité d'autres faits de pratique, qui viennent à l'appui des premiers.

Alexandre Monro prit le bonnet de docteur en médecine à Edimbourg, où sa thèse inaugurale, *De testibus et de semine in variis animalibus*, parut en 1755, in-8°, avec figures. Il a donné plusieurs mémoires qu'on trouve dans les Essais de la Société d'Edimbourg; les plus intéressants roulent sur les vaisseaux spermatiques et la matrice fécondée. Il a encore publié : —*Dissertatio de venis lymphaticis valvulosis et de earum imprimis origine. Berolini*, 1757, in-8°, *Lipsiæ*, 1760, in-8°. Il révoque en doute l'existence des artères lymphatiques, et n'admet que les veines de ce genre, qu'il regarde comme les vrais vaisseaux absorbants qui reportent dans le torrent de la circulation le liquide déposé dans les viscères et les principales cavités du corps. C'est au moyen de ce système qu'il explique les métastases, dont il cite plusieurs exemples. — *Observations anatomical and physiological*, Edimbourg, 1758, in-8°. Cet ouvrage est écrit contre le docteur Hunter qui s'attribuait la découverte des vaisseaux des testicules et de l'épididyme, ou du moins qui prétendait avoir jeté plus de jour sur cette matière qu'aucun autre anatomiste avant lui. — *Answer to the notes on the proscript to observations anatomical and physiological.* Edimbourg, 1758, in-8°. C'est une suite de l'ouvrage précédent.

Apr. J.-C. 1697.—MORAND (Sauveur) était de Paris où il vint au monde en 1697, et mourut au mois de juin 1773. C'est faire son éloge que de le nommer. Ce célèbre chirurgien de la communauté de Saint-Côme, érigée aujourd'hui en académie royale, a eu la satisfaction d'en voir la naissance et les progrès. Il contribua à l'illustration de cette compagnie par son mérite, mais ce fut à lui seul qu'il dut les places honorables qu'il a occupées, et les titres dont il a été décoré. Il était chevalier de l'ordre de Saint-Michel, membre et pensionnaire de l'Académie royale des Sciences de Paris, ancien secrétaire de celle de chirurgie de la même ville, de la Société royale de Londres, ainsi que des académies de Pétersbourg, de Stockholm, de Bologne, de Florence, de Rouen, etc. Quelque honneur que ces titres procurassent à Morand, il les aurait regardés comme des noms stériles, s'il ne les eût point honorés lui-même par son mérite et ses talents. Les mémoires qu'il a communiqués aux académies des Sciences et de Chirurgie de Paris, et les ouvrages dont il est l'auteur ou l'éditeur, feront passer son nom à la postérité la plus reculée. Sa compagnie vient de lui rendre la justice qu'elle lui doit en plaçant son buste sous le portique du nouveau collége royal de chirurgie, parmi ceux de Mareschal, de La Peyronie, de Petit, etc. Voici la notice des ouvrages que nous devons à Morand :

Traité de la taille au haut appareil, avec une dissertation de M. Morand et une Lettre de M. Winslow sur cette matière. Paris, 1728, in-12. En anglais par Douglas, Londres, 1729, in-8°, avec l'histoire de soixante tailles au haut appareil. Comme les suites de cette méthode ne furent pas toujours heureuses en France, et que les succès de l'opération latérale faisaient du bruit en Angleterre, Morand se rendit à Londres pour y voir opérer Cheselden. Il fut si satisfait de la réussite que la taille latérale avait entre les mains de cet habile chirurgien, qu'il ne balança pas de l'adopter; il s'empressa même de la pratiquer dès qu'il fut de retour à Paris, et les épreuves qu'il en fit eurent les plus grands succès. C'est en 1729 que M. Morand fit le voyage de Londres aux frais de l'académie des Sciences, et ce fut en 1730 qu'il commença ses opérations dans l'hôpital de la Charité.—*Eloge historique de M. Mareschal, premier chirurgien du roi.* Paris, 1737, in-4°. M. Morand avait épousé la fille de ce premier chirurgien. — *Réfutation d'un passage du Traité des opérations de chirurgie, en anglais, publié par M. Sharp, chirurgien de Londres*, Paris, 1739, in-12. Ce chirurgien y avait dit que l'opération latérale était défendue par un édit du roi dans les hôpitaux de France. — *Discours dans lequel on prouve qu'il est nécessaire au chirurgien d'être lettré.* Paris, 1743, in-4°. Ce discours fut prononcé à l'ouverture des écoles de chirurgie, le 29 octobre 1743. —*Mémoire sur les eaux minérales de Saint-Amand.* Dans les Mémoires de l'Académie royale des Sciences de Paris, année 1743.— *Recueil d'expériences et d'observations sur la pierre.* Paris, 1743, deux volumes in-12. — *L'Art de faire des rapports en chirurgie.* Paris, 1743, in-12. Il a fait quelques additions à cette nouvelle édition de l'ouvrage de Devaux.—*Histoire de l'Académie royale de chirurgie*, pour le se-

cond et le troisième volume. — *Catalogue des pièces d'anatomie, instruments, machines, etc., qui composent l'arsenal de chirurgie formé à Paris pour la chancellerie de médecine de Pétersbourg.* Paris, 1759, in-12. M. Condoidi, conseiller, premier médecin de sa majesté l'impératrice de Russie Elisabeth, chancelier de médecine, élève de l'illustre Boerhaave, était venu à Paris, en 1729, pour acquérir des connaissances dans la chirurgie. Une étroite liaison avec M. Morand qu'il choisit pour cela, et chez qui il demeurait, établit entre eux un commerce d'amitié qu'ils entretinrent mutuellement. M. Condoidi, devenu, par des talents distingués, premier médecin de l'impératrice, représenta à sa majesté la disette où était la chancellerie de médecine en ce qui concerne la chirurgie, et sa majesté approuva le choix qu'il avait fait de son ami, pour former à Paris une collection d'instruments et de machines nécessaires pour la chirurgie, à laquelle serait jointe une anatomie artificielle. Celle-ci a été exécutée avec beaucoup d'art et de justesse par demoiselle Biheron, dont l'Académie des sciences a approuvé le travail. Ce catalogue est dédié à M. Condoidi, et M. Morand y rend compte de toutes les pièces qui composent la collection.

Opuscule de chirurgie. Première partie. Paris, 1768, in-4°. Seconde partie. Paris, 1772, in-4°. Comme il avait donné sa démission de la place de secrétaire de l'académie de chirurgie avant d'avoir mis la dernière main au recueil qui devait former le canevas du quatrième volume des Mémoires de cette compagnie, et comme il vit que M. Louis, son successeur, avait suivi un autre plan que celui du second et du troisième volume, il crut devoir mettre le public en état de juger si ces changements étaient aussi nécessaires que M. Louis semble l'avoir pensé. — Morand fit le cours de ses études au collége Mazarin et le termina de très-bonne heure, puisque dès l'an 1712 il fut mis au rang des chirurgiens employés à l'hôtel royal des Invalides. Le cours de ses humanités ne l'avait point empêché de trouver, dans la maison paternelle, une école excellente pour la profession à laquelle il était destiné, et dans laquelle il devait un jour acquérir la plus haute réputation. — En 1716, il prit le bonnet de maître ès-arts à l'université de Paris, et huit ans après il fut reçu maître chirurgien; ce qui lui procura la qualité de chirurgien titulaire aux Invalides, où jusqu'alors il n'avait servi que comme simple employé. — En 1725 il fut nommé, dans sa compagnie, démonstrateur des opérations et des principes de l'art utile qu'il exerçait. En 1730, il obtint une place de censeur royal, et fut placé, à la même époque, à la tête de l'hôpital des religieux de la Charité. Sa réputation s'augmentait à tel point qu'il lui venait de tous les pays des élèves dont le nombre était quelquefois si grand que ne pouvant les recevoir tous chez lui, les maisons voisines de la sienne en étaient remplies.—Successivement directeur et secrétaire de sa compagnie, il n'y faisait que changer d'honneurs. Bientôt l'Académie des sciences se l'attacha en qualité d'anatomiste; il aurait même pu figurer dans celle des belles-lettres par la connaissance qu'il avait des antiquités et des médailles. — En 1739, il fut nommé chirurgien-major du régiment des Gardes françaises, et, deux ans après, on lui confia divers postes relatifs à la chirurgie militaire. Il ne lui manquait que des honneurs publics, et en 1751 il se vit décoré du cordon de l'ordre du roi; mais comme sa supériorité s'annonçait partout où il se présentait, l'Académie de chirurgie le chargea des fonctions du secrétariat qu'il a remplies long-temps avec distinction. En 1757 il fut encore honoré d'une commission d'intendance pour les miliciens. — Tant de preuves de la considération à laquelle il s'était élevé ne laissent aucun doute sur ses talents utiles; mais il tenait encore de la nature et de l'usage du monde tout ce qui peut rendre un homme agréable. Une figure aimable, ouverte et prévenante, un maintien décent, un ton poli et formé sur celui de la meilleure compagnie, un esprit orné et gai, tout cela était porté chez lui à un point qui le mettait au-dessus des personnes de son état, et qui le faisait rechercher aussi souvent par les gens de la meilleure santé que par ceux qui avaient besoin de ses lumières et de ses secours.

Passons maintenant à quelques anecdotes qui doivent trouver place dans l'article du célèbre chirurgien dont je parle. M. Le Blanc, professeur d'anatomie et d'opérations aux écoles royales de chirurgie d'Orléans, me fournit la première, page 535 du premier volume de son *Précis d'opérations de chirurgie.* « M. Mareschal, dit-il, premier chirur-

» gien du roi, fit en 1726, avec le plus » heureux succès, en présence de M. Morand qui était jeune alors, et de plusieurs consultants, l'ouverture d'un » abcès au foie à M. Le Blanc, ministre » de la guerre : j'accompagnais M. Morand, et j'eus la satisfaction de voir » faire cette opération Dans l'instant où » M. Mareschal portait le bistouri sur la » tumeur pour en faire l'ouverture, M. » Morand y posa le bout du doigt; M. » Mareschal lui fit signe de l'ôter; M. » Morand le réappliqua en regardant » fixement M. Mareschal et lui indiquant » des yeux et du doigt que c'était là où » il fallait ouvrir. M. Mareschal fit l'incision au lieu marqué, et pénétra dans » le foyer de l'abcès. Le ministre parfaitement rétabli donna un grand repas » à sa famille et y invita MM. Mareschal » et Morand. Dans ce cercle où la joie » était peinte sur les visages, le ministre » prit M. Mareschal par la main et dit à » ses convives : *Voilà celui à qui je dois » la vie... Vous vous trompez, monseigneur*, répondit M Mareschal, et en » montrant M Morand : *C'est à ce jeune » homme que vous la devez, car sans » lui je vous tuais*. Ce grand homme » plein de justice et de vérité ne rougit » point, dans une circonstance glorieuse » où le ministre lui marquait sa vive » reconnaissance, de lui faire le détail » de son opération, et de lui apprendre » que sans M. Morand il aurait fait, en » l'opérant, une faute grave. » — La seconde anecdote que j'ai à rapporter, est le voyage que M. Morand fit à Bruxelles, où il arriva le premier de l'an 1767. Il fut appelé dans cette ville pour des accidents survenus à la jambe de S. A. R. monseigneur le duc Charles de Lorraine, gouverneur général des Pays-Bas Autrichiens. Comme cet habile chirurgien déploya tous les talents qu'il avait perfectionnés par une longue pratique de son art. et qu'en travaillant au rétablissement de ce prince si justement chéri des peuples qu'il gouverne, il parvint à écarter les dangers auxquels était exposée une vie si précieuse, il fut magnifiquement récompensé. Mais ce qui surpasse en quelque sorte les gratifications considérables qui lui furent faites, c'est d'avoir été lui-même accueilli par tout un peuple qui le bénissait comme le libérateur de la patrie. Témoin de la joie publique que causa la première sortie de son altesse royale, lorsque ce prince se rendit à la comédie le 5 février de la même année, M. Morand eut la douce satisfaction de recevoir les applaudissements de la multitude. Les sentiments et les démonstrations de toute espèce, par lesquels la ville de Bruxelles a fait éclater son attachement et son amour pour cet auguste convalescent, ont sans doute frappé l'esprit de ce chirurgien devenu lui-même, dans ce moment l'objet de la vénération du peuple. Il a vu que la nation belge se fait un devoir d'aimer ses maîtres et les princes qui les représentent, autant et plus que toute autre nation; et s'il a trouvé moins d'art et d'apprêt dans la façon d'aimer de cette nation, c'est que son amour porte l'empreinte du caractère de son cœur.

M. Morand a pu le remarquer pour ce qui le regardait lui-même. L'impression qu'a fait sur lui l'accueil distingué, dont une foule immense s'étudiait à lui donner des marques, est presque comparable à la joie que ressentaient les grands capitaines de l'ancienne Rome, lorsqu'ils recevaient la couronne au milieu des acclamations du peuple qui assistait à leur triomphe. — Mais de nouvelles alarmes vinrent troubler la sécurité que la journée du 5 février avait répandue dans les Pays-Bas Autrichiens; les succès de la cure opérée par Morand ne se soutinrent point autant qu'on l'avait espéré. La jambe de S. A. R. empira, et l'état fâcheux où elle fut après le départ du chirurgien français, rappela dans l'esprit alarmé des peuples ces tristes moments, pendant lesquels on avait craint pour la vie précieuse d'un prince universellement adoré. Nous n'étions cependant pas sans ressource. Il existait dans nos provinces un homme qui avait le talent particulier de guérir les maux de jambe les plus désespérés. Chirurgien par état, il s'était distingué depuis long-temps par les cures les plus brillantes et les plus assurées, auxquelles de grands maîtres avaient paru renoncer. Mais, concentré dans la ville de Louvain, où il jouissait en paix de la médiocrité de sa fortune, cet homme ne semblait pas fait pour paraître à la cour, où le célèbre Morand avait échoué. Il est cependant arrivé plus d'une fois que des chirurgiens les plus renommés, soit par la supériorité du génie qui leur avait procuré des places honorables, soit par les succès dans les grandes opérations qui les avaient répandus dans le monde, ont blanchi vis-à-vis des maux légers

en apparence, pendant que des hommes d'une réputation moins brillante ont réussi à les guérir par un traitement simple, appuyé d'une méthode particulière.

M. Jean Voghels, chirurgien de Louvain, avait ce précieux talent pour les ulcères des jambes. Il entreprit la cure du sérénissime prince, et pour y avoir réussi, il a été décoré du titre glorieux de conseiller-chirurgien de sa personne. Comblé des bienfaits de son altesse royale, il a encore eu la satisfaction de voir M. Jean-Joseph Voghels, son fils, devenir l'objet des bontés de cet auguste prince qui l'a pris à son service en qualité d'homme de chambre. Par les soins que le fils donne pour assurer la solidité persévérante de la cure de son père, nos provinces belges ont l'avantage de voir leur sérénissime gouverneur-général jouir de la santé la plus parfaite, et la douce espérance de profiter encore longtemps de ses bénignes influences. — C'est pour éterniser la mémoire d'un prince si digne d'être aimé et qui ne peut l'être assez, que les états de Brabant ont fait l'inauguration de sa statue pédestre le 17 janvier 1775. Elle est en bronze au milieu de la nouvelle place, vis-à-vis l'endroit où était la vieille cour à Bruxelles, avec cette inscription sur le devant du piédestal.

CAROLO ALEXANDRO
LOTHARINGIÆ ET BARRI DUCI,
SUPREMO
EQUIUUM TEUTONICORUM MAGISTRO,
PRO MARIA THERESIA AUG.
BELGII PRÆFECTO.
OPTIMO PRINCIPI
PATRIÆ DELICIO.

On lit sur le derrière du piedestal :

QUOD PER LUSTRA QUINQUE,
SACRIS EXCULTIS LEGIBUS ÆQUIS SANCITIS,
AGRIS ERECTIS, EXCITATIS ARTIBUS,
COMMERCIO PROPAGATO,
PERPETUA RERUM COPIA PROCURATA,
PUBLICAM FELICITATEM ASSERUERIT.
ORDINES BRAB. GRATI POSUERE.
ANNO M. D. CC. LXIX.

Voici un quatrain qui pourrait lui-même servir d'inscription :

Bronze, qui vas transmettre à la race future,
Du meilleur des héros les traits et la figure ;
Puisses-tu, d'âge en âge, aux yeux du citoyen,
Retracer ses vertus, notre amour et le sien!

L'attachement à ma patrie, et à tout ce qui l'intéresse, m'a engagé dans cette espèce de digression. Mais si on la considère du côté de la maladie de S. A. R., cette digression vient ici fort à propos ; car si la première cure est une époque honorable à la mémoire de feu M. Morand, la seconde est un événement bien plus flatteur pour M. Voghels, puisqu'elle a rappelé le calme dans l'esprit des peuples, et qu'elle a assuré le bonheur dont ils jouissent sous le gouvernement de S. A. R.

Apr. J.-C. 1697. — HAMBERGER (George-Erhard) de l'Académie des Curieux de la nature, professeur de chimie et de pratique en l'université de Iéna, était de cette ville, où il naquit le 21 décembre 1697, de George-Albert Hamberger, professeur de mathématiques et de physique. Il fit ses premières études dans sa patrie sous André-Samuel Gesner, et apprit de son père les mathématiques, dont il a fait dans la suite une savante, mais trop générale application à la médecine. Il montra dès sa plus tendre jeunesse un goût décidé pour l'anatomie ; il se dérobait de la vue de ses parents pour assister aux leçons que Slevoigt donnait sur cette science. Après la mort de son père, il abandonna l'étude des mathématiques à laquelle il s'était appliqué pendant plusieurs années, et se livra entièrement à la médecine, qu'il étudia sous Wedel, Fick et Slevoigt. Mais comme il ne pouvait faire que des progrès ordinaires dans l'anatomie, il résolut de saisir la première occasion qu'il trouverait pour s'y livrer de plus près. Elle ne tarda pas à se présenter. Slevoigt eut besoin d'un prevôt ; il en offrit la place à Hamberger qui se chargea de lui préparer ses leçons, et disséqua sous lui avec la plus grande assiduité. Pendant qu'il se mettait ainsi au fait de la structure du corps humain, il ne fit pas moins de progrès dans les autres parties de la médecine ; c'est ce qui lui mérita le bonnet de docteur, qu'il reçut à Iéna en 1721, et la chaire extraordinaire, à laquelle on le nomma en 1726. Il passa ensuite à celle de chimie et de pratique, qu'il remplit jusqu'à sa mort arrivée le 22 juin 1755. — Ce médecin a fait du bruit par la querelle littéraire qu'il eut avec M. de Haller au sujet du mécanisme de la respiration ; elle fut assez vive de part et d'autre. Hamberger publia en 1727 une dissertation : *De respirationis mechanismo et usu genuino*. Il y suppose un air inté-

rieur entre la plèvre et les poumons, pour contre-balancer l'action de celui que nous respirons; il avança même que les muscles intercostaux internes sont destinés à l'abaissement des côtes, et les externes à leur élévation. Le célèbre Haller qui vit les opinions de Boerhaave attaquées dans cette dissertation, s'éleva contre cette doctrine dans ses Commentaires sur les Institutes de son maître. Mais Hamberger n'en devint que plus ardent à soutenir sa cause ; et afin que le public ne s'empressât point à adjuger la victoire à son adversaire, il proposa ses moyens de défense dans huit programmes qu'il fit paraître en 1744 et 1746, et dans lesquels il ne ménagea guère M. de Haller. Celui-ci y répondit par un ouvrage imprimé en 1746 à Gottingue, où il établit les preuves de la non-existence de l'air entre la plèvre et le poumon, et de la destination des muscles intercostaux internes à l'élévation des côtes. Hamberger répliqua en 1748 par des remarques où il y avait, dit Haller, plus de traits insultants, que de preuves et de notions anatomiques. Un disciple de ce dernier, nommé Trendelenburg, épousa alors le parti de son maître, et répondit assez durement à Hamberger vers la fin de 1749, par un écrit intitulé : *Continuatio controversiæ de mechanismo respirationis Hambergeriano. Gottingæ*, in-4°. Il le fait passer pour un homme à paradoxes, qui ne soutient que de frêles opinions; il va même jusqu'à l'accuser d'être nuisible aux lettres, de ne débiter que des fables, de négliger la vérité pour enseigner l'erreur; et il lance contre lui plusieurs autres traits de même nature, mais que les gens de lettres devraient toujours bannir de leurs disputes. Hamberger qui sentit bien que le maître s'était servi de la plume de son disciple pour lui porter des coups plus accablants, ne répliqua point. Il s'aperçut assez que les savants n'étaient point de son parti ; et comme il eut le temps de se convaincre de la faiblesse de ses hypothèses, il avoua quelque temps avant sa mort à un de ses amis, que la seule crainte de se dégrader l'avait retenu dans ses premiers sentiments. On a d'autres ouvrages de la façon de ce médecin :

Dissertatio de venæ sectione quatenus motum sanguinis mutat, contra eruditorum dubia. Ienæ, 1729, 1737, 1747, in-4°. Il ne considère la saignée que du côté de l'évacuation, et rejette le choix de la veine, la dérivation, la révulsion, la diminution de la vitesse dans le cours du sang, comme des choses de pure imagination. Je passe sous silence beaucoup d'autres dissertations de cet auteur, qui ont paru depuis 1744 jusqu'en 1754. — *Dissertation sur la mécanique des sécrétions dans le corps humain*. Bordeaux, 1746, in-4°. Elle a remporté le prix au jugement de l'Académie de cette ville. — *Physiologia medica, seu, De actionibus corporis humani sani. Ienæ*, 1751, in-4°, avec figures. On remarque dans cet ouvrage combien grand était le goût de l'auteur pour les mathématiques. Il en fait une application continuelle à la physique du corps humain; il introduit les calculs jusque dans l'art des accouchements. — *Elementa physiologiæ medicæ in usum prœlectionum academicarum concinnata. Ibidem*, 1757, in-8°, avec figures. C'est l'abrégé de sa physiologie à l'usage des commençants. — *Methodus medendi morbis. Ibidem*, 1761, in-8°. On doit cette édition à Ern. God. Baldinger qui l'a ornée d'une préface sur l'excellence de la théorie de l'auteur.

Apr. J.-C. 1697. — ALBINUS (Bernard-Sifroi), naquit à Francfort-sur-l'Oder, le 24 février 1697. Il fut instruit dans la langue latine par Sommers et Nesterhoff, et il étudia la philosophie et ses diverses branches sous Personnius et Gronovius. Quant à la médecine, ce fut à l'école de son père qu'il en puisa les premières connaissances; mais il fréquenta ensuite les cours des célèbres Bidloo, Rau, Decker et Boerhaave. Instruit par de si grands maîtres, il fit les plus rapides progrès, et on le vit soutenir ses examens avec une distinction marquée. Albinus vint à Paris en 1718, où il profita des savantes leçons de Vaillant et de Duverney; c'est alors qu'il se lia d'amitié avec Winslow et Senac, et qu'il jeta les fondements de cette correspondance utile à l'anatomie qu'il entretint toujours avec eux. Après six mois d'absence, les curateurs de l'université de Leyde le rappelèrent dans cette ville pour remplir la chaire d'anatomie et de chirurgie vacante par la mort de Rau. L'anatomie comparée fut le sujet de son discours d'installation. La délicatesse, la précision, l'étendue, avec lesquelles il traita cette matière, développèrent publiquement la profondeur de ses connaissances, et surtout celles qu'il avait

des auteurs qui ont écrit sur la structure du corps humain. Mais les dissertations qu'il poussa jusqu'aux parties les plus minces et les plus cachées aux yeux du commun des anatomistes; les injections, dont il sut profiter avec toute l'adresse qui les rend utiles; les planches de la plus grande beauté, dont il enrichit l'anatomie ; tout cela lui a donné un rang distingué parmi ceux des médecins de notre siècle, qui se sont illustrés par la supériorité de leurs talents en ce genre.

Albinus perdit son père en 1721. Peu de temps après, il fut chargé de donner une description du cabinet de Rau, qu'il publia en 1725, avec des remarques historiques sur la vie de ce célèbre professeur, et sur sa méthode de tailler. Les années suivantes ont été marquées par de nouveaux travaux. En 1745, il accepta la chaire de médecine qui lui fut offerte par messieurs les curateurs. On le vit alors enseigner les diverses branches de cette science avec beaucoup de succès; il s'est cependant surpassé dans ses leçons de physiologie. Albinus a été deux fois secrétaire de l'université, et deux fois recteur, en 1726 et en 1738. On voulut lui conférer la même dignité en 1758 et en 1770, mais il ne put l'accepter, se trouvant surchargé par des malades et ses travaux anatomiques. C'est au milieu de ces occupations que ce grand homme mourut le 9 septembre 1770, à l'âge de 73 ans, après 50 ans de professorat. Juste appréciateur du mérite d'autrui, la crainte d'obscurcir le sien ne l'empêcha pas de publier les ouvrages des anatomistes qui l'avaient précédé; il y ajouta même tout ce qui dépendait de lui pour les faire valoir. Ce fut dans cet esprit qu'il mit au jour les écrits du célèbre Harvey, avec une préface de sa façon. En 1725, il publia les œuvres anatomiques et chirurgicales de Vésale, qu'il enrichit de notes utiles, d'une nomenclature des muscles et d'une préface savante. En 1738, il fit imprimer les ouvrages anatomiques de Fabrice d'Aquapendente. Mais les planches de Barthélemi Eustachi sont d'un mérite supérieur à tout cela ; il les fit graver et les donna à Leyde en 1744, in-folio, avec des explications. — Dans le temps qu'Albinus travaillait à faire honneur aux ouvrages d'autrui, il publiait modestement les siens. Il commença par l'*Index supellectilis anatomicæ Ravianæ*, qui lui appartient pour quelque chose. Ce recueil, dont les os font la matière principale, parut à Leyde en 1725, in-4°, avec la vie de Rau et l'histoire de la méthode de tailler, que ce médecin avait adoptée. Notre auteur se mit ensuite à publier les écrits qui sont entièrement de lui :

De ossibus humani corporis. Lugduni Batavorum, 1726, in-8°. *Vindobonæ*, 1746, 1757, in-8°. Le style est fort élégant, et la justesse des descriptions ne cède en rien à la beauté des figures. — *Historia musculorum hominis. Lugduni Batavorum*, 1734, in-4°. Haller dit que cette histoire est si parfaite dans toutes ses parties, qu'il n'est guère possible de rien trouver de mieux en fait d'anatomie. Elle est ornée de figures gravées avec la plus grande précision ; cependant La Mettrie a osé les critiquer dans sa *Pénélope :* mais de quoi cet homme satirique n'était-il pas capable ? — *De arteriis et venis intestinorum hominis. Ibidem,* 1736, 1738, in-4°, avec une belle planche. — *Icones ossium humani fœtus : accedit osteogeniæ brevis historia. Ibidem*, 1737, in-4°. Les planches sont de toute beauté, tant pour la gravure que pour la vérité de l'expression. L'accroissement des os et l'ossification des cartilages sont démontrés par de nouvelles expériences. — *Tabulæ sceleti et musculorum corporis humani. Ibidem*, 1747, in-folio *plano. Londini,* 1749, in-folio, *charta maxima.* — *Tabulæ septem uteri gravidi. Lugduni Batavorum*, 1749, in-folio. Elles représentent la situation naturelle du fœtus dans la matrice. — *Tabulæ ossium humanorum. Ibidem*, 1753, in-folio, *charta maxima.* — *Academicarum annotationum, liber primus et secundus. Ibidem*, 1754, 1755, deux volumes in-4°, avec figures. On a continué cette collection, dont le septième tome a paru à Leyde en 1766, in-4°. — *De sceleto humano liber. Leidæ*, 1762, in 4°. L'auteur s'était contenté d'indiquer les différentes parties du squelette humain, lorsqu'il avait publié ses magnifiques planches en 1726. Il n'était point entré dans tous les détails qu'exigent les anatomistes ; et ce fut pour remplir ce vide qu'il donna en 1762 une histoire complète des os qui composent la charpente du corps. Il y a refondu et considérablement augmenté la première édition.

Christian-Bernard Albinus, professeur d'anatomie dans l'université d'Utrecht,

mourut le 5 avril 1752, à l'âge de 56 ans. Ses talents lui ont mérité une réputation qui approche beaucoup de celle de Bernard-Sifroi, son frère. On a de lui: — *Specimen anatomicum exhibens novam tenuium hominis intestinorum descriptionem. Lugduni Batavorum*, 1722, in-4°, 1728, in 8°. — *De anatome errores detegente in medicina. Ultrajecti*, 1723, in-4°. Il prouve, par beaucoup d'exemples, qu'il est utile d'ouvrir les cadavres, pour découvrir la cause et les effets des maladies. — Les bibliographes citent deux autres Albinus. Jacques, natif de Hambourg, a donné, vers 1620, une dissertation sur le scorbut. Eléazar a écrit une histoire des insectes d'Angleterre, dont il est parlé dans les actes de Leipsic de 1722. Cet ouvrage a paru à Londres en 1720, in-4°, avec 110 planches, sous le titre de *Natural history of English insects*. Son mérite consiste plus dans les figures, que dans le raisonnement physique, dont cette matière a besoin; le public lui a cependant fait assez d'accueil, pour engager les libraires à le faire réimprimer à Londres en 1736 et années suivantes, en quatre volumes in-4°. Le même auteur a publié une histoire naturelle des oiseaux, en anglais; elle a été traduite en français. La Haye, 1750, in-4°, trois volumes.

Apr. J.-C. 1698 *environ.* — ANEL (Dominique), chirurgien ordinaire de madame royale, mère du duc de Savoie, alors roi de Sicile et depuis roi de Sardaigne, s'est distingué à Turin vers le commencement de ce siècle. Cet auteur a débuté par un traité intitulé: — *L'Art de sucer les plaies sans se servir de la bouche d'un homme; avec un discours sur un spécifique propre à prévenir les maladies vénériennes.* Amsterdam, 1707, 1716, 1732, in 12. Il y donne la description d'un nouvel instrument de son invention, qui est une espèce de seringue pour pomper les liqueurs, le sang et le pus extravasé dans quelques parties du corps. Cette méthode réussit, selon lui, lorsque les plaies sont récentes, et que le pus n'est pas d'une nature extrêmement maligne. Sancassani a combattu la pratique de ce chirurgien. — *Observation singulière sur la fistule lacrymale, dans laquelle on apprendra la méthode de la guérir radicalement.* Turin, 1713, in-4°. Anel rapporte ici le résultat du traitement qu'il a suivi pour guérir l'abbé Fieschi, neveu de l'archevêque de Gênes, attaqué de deux fistules lacrymales. Il passa une sonde par le point lacrymal, dans le dessein de rétablir la communication entre lui et le conduit nasal; et à la faveur d'une seringue de son invention, il injecta diverses liqueurs propres à guérir l'ulcération du sac et des voies lacrymales. Cette méthode n'était point connue, lorsque ce chirurgien l'a exécutée. Cependant elle ne paraît pas entièrement nouvelle; et Morgagni a remarqué que Pline fait mention d'un certain Caius Julius, médecin, qui traitait quelques maladies des yeux, avec des stylets qu'il introduisait dans l'œil. Morgagni remarque encore que Plater parle d'une fille attaquée de la fistule, dont on injecta les voies lacrymales. Mais il faut avouer que les écrivains avaient indiqué l'une et l'autre de ces pratiques en des termes si obscurs, que les médecins ni les chirurgiens n'eussent pu parvenir à les exécuter, en suivant littéralement ce qu'ils en avaient dit. Anel peut donc passer pour le véritable auteur; c'est d'après ses travaux qu'on a connu ceux des autres, et non pas d'après autrui qu'il est parvenu à sonder et à injecter les points lacrymaux. Ce chirurgien a trouvé plus de critique que d'approbateurs; mais l'Académie des sciences de Paris fit honneur à sa méthode et déclara ses observations également nouvelles et ingénieuses. Elles ont au moins ouvert le chemin à la pratique des savants maîtres de nos jours, qui viennent à bout de guérir la fistule lacrymale, en introduisant dans le conduit nasal une sonde au moyen de laquelle ils font leurs injections.

M. Portal, que j'ai presque toujours suivi dans cet article, continue ainsi celui qu'il a mis dans son Histoire de l'anatomie et de la chirurgie, au sujet d'Anel. François Signorotti publia quelques ouvarges en italien contre la nouvelle méthode de ce chirurgien; mais Fantoni, Manget, Woolhouse, Molinetti, Lancisi, Vallisnieri, Morgagni, etc., écrivirent en faveur d'Anel, qui a joint toutes leurs lettres aux ouvrages suivants: — *Nouvelle méthode de guérir les fistules lacrymales.* Turin, 1713, in-4°. — *Suite de la nouvelle méthode de guérir la fistule lacrymale.* Turin, 1714, in-4°. On a encore du même auteur: — *Dissertation sur la nouvelle découverte de l'hydropisie du conduit*

lacrymal. Paris, 1716, in-12. Il y recommande l'usage des sondes pour désobstruer le sac lacrymal. — *Relation d'une énorme tumeur occupant toute l'étendue du ventre d'un homme cru hydropique, et remplie de plus de* 7000 *corps étrangers.* Paris, 1722, in-8°.

Apr. J.-C. 1698 *env.* — CRAMER (Gabriel) naquit à Genève vers le milieu du dix-septième siècle. Son père, Jean Ulric, de Strasbourg, avait pratiqué la médecine; mais il abandonna cette profession pour se charger de l'éducation du prince Ernest de Hesse, auquel il fut attaché jusqu'au temps qu'il abjura la religion prétendue réformée. La conversion de ce prince détermina Jean-Ulric à se rendre à Genève, où il obtint le droit de bourgeoisie. Ce fut de cette ville qu'il envoya Gabriel à Strasbourg pour y étudier la médecine. Celui-ci y reçut le bonnet de docteur le 11 octobre 1664, après quoi il revint dans sa patrie où il exerça sa profession avec beaucoup de succès pendant soixante ans, c'est-à-dire, jusqu'à sa mort arrivée le 15 juin 1724. Il était alors doyen du collége de médecine. On n'a rien de lui que deux petits ouvrages, qui sont des thèses soutenues pendant le cours de ses études:

Theses anatomicæ totam anatomiæ epitomen complectentes. Argentorati, 1663, in-4°. — *Disputatio inauguralis de obstructione jecoris. Ibidem*, 1664, in-4°. Jean-Isaac Cramer, fils de Gabriel, suivit les traces de son père et reçut le bonnet de docteur le 12 mai 1696. Il pratiqua la médecine à Genève où il publia un ouvrage de matière médicale, en vingt-deux parties, sous ce titre: — *Thesaurus secretorum curiosorum, in quo curiosa non solum ad omnes corporis humani tum internos, tum externos morbos curandos, sed etiam ad cutis, faciei, aliarumque partium ornatum, formam, nitorem et elegantiam conciliandos, continentur secreta. Coloniæ Allobrogum*, 1709, in-4°.

Apr. J.-C. 1698 *env.* — LISTER (Martin), habile naturaliste qui était d'York, fut reçu dans la Société royale de Londres le 2 novembre 1671. On lui avait donné la meilleure éducation avant de l'envoyer étudier la médecine à Cambridge: il y fit de grands progrès qu'il alla continuer en France. A son retour en Angleterre, il exerça sa profession dans sa ville natale; mais ayant pris la résolution de se fixer à Londres, il se rendit à Oxford pour y prendre le bonnet de docteur, qu'il reçut le 5 mars 1683. De là il vint dans la capitale, où il obtint l'entrée du collége royal, et ne tarda pas à être connu pour tout ce qu'il valait. En 1698, il accompagna le comte de Portland en France. Ce voyage lui mérita une place parmi les médecins de la reine Anne, sous le règne de laquelle il mourut au commencement de ce siècle. On a de lui quelques mémoires dans les transactions philosophiques, et plusieurs ouvrages sur l'histoire naturelle des animaux, sur les eaux minérales de l'Angleterre et sur la médecine. Voici les titres et les éditions de ces ouvrages:

Historiæ animalium Angliæ tractatus tres. Unus de araneis. Alter de cochleis, tum terrestribus, tum fluviatilibus. Tertius de cochleis marinis. Quibus adjectus est quartus de lapidibus ejusdem insulæ ad cochlearum quamdam imaginem figuratis. Londini, 1678, in-4°. Le traité des araignées l'emporte sur les autres, par les détails intéressants qu'il donne sur tout ce qui a rapport à ces insectes et à leurs différentes espèces. — *De fontibus medicatis Angliæ exercitatio nova et prior. Eboraci*, 1682, in-8°. *Francofurti et Lipsiæ*, 1684, in-8°. — *De fontibus medicatis angliæ exercitatio altera Londini*, 1684, in 8°. Les deux ensemble, *Lugduni Batavorum*, 1686, in-8°. — *Joannis Goëdartii de insectis opus in methodum redactum cum notulis. Londini*, 1685, in 8°, avec l'ouvrage de Lister, qui est intitulé: *Appendix ad historiam animalium Angliæ, una cum scarabeorum Anglicanorum quibusdam tabulis mutis.* Il y a corrigé les fautes qui lui étaient échappées dans son premier traité sur l'histoire des animaux de l'Angleterre. — *Historia conchyliorum. Londini*, 1685, 1693, in-fol., en cinq parties, avec 1057 figures, dont le dessin est de la main des filles de l'auteur. — *Exercitatio anatomica, in qua de cochleis maxime terrestribus et limacibus agitur. Ibidem*, 1694, 1696, in-8°, avec figures. — *Sex exercitationes medicinales de quibusdam morbis chronicis. Londini*, 1694, 1697, in-8°. *Francofurti* 1696, in-8°. Il y traite de l'hydropisie contre laquelle il recommande l'usage des purgatifs les plus forts; du diabétès, de l'hydrophobie, de la vérole, dont il ne disconvient pas que le mercure soit le remède spécifique, mais il ajoute que le mercure a besoin lui-même

d'un antidote, et que cet antidote c'est le gayac; du scorbut, des maladies arthritiques, de la pierre, de la petite vérole, pour la guérison de laquelle il vante autant les alexipharmaques, qu'il condamne la méthode rafraîchissante. — *Exercitatio anatomica altera de buccinis fluviatilibus et marinis. Accedit exercitatio medicinalis de variolis. Londini*, 1695, in-8°. — *Conchyliorum bivalvium utriusque aquæ exercitatio anatomica tertia. Accedit dissertatio medicinalis de calculo humano. Londini*, 1696, in-4°. — Voyage de Paris de 1698. En anglais, Londres, 1699, in-8°. Cet ouvrage curieux et intéressant est rempli d'anecdotes sur l'état de la médecine et de la chirurgie en France. — *Sanctorii Sanctorii de statica medicina aphorismorum sectiones septem, cum Commentario Listeri. Londini*, 1701, in-12. *Lugduni Batavorum*, 1711, in-12. — *Dissertatio de humoribus. Londini*, 1709, in-8°. *Amstelodami*, 1711, in-8°. Il passe en revue les humeurs du corps humain et assure que le chyle est la matière de toutes les sécrétions. Comme il soutient que les nerfs sont solides et non creux, il nie l'existence des esprits animaux, il regarde même le cerveau comme l'organe sécrétoire de la pituite. Drake et Ruysch, qui ne pensaient point ainsi, sont traités assez durement dans cette dissertation. — *De scarabeis britannicis appendix. Londini*, 1710, in-4°, avec l'histoire des insectes de Jean Ray. — On doit encore à Lister une édition de *Cœlius Apicius*, intitulée : *De obsoniis et condimentis libri decem*. Elle parut à Londres, et fut ensuite donnée au public à Amsterdam, en 1709, in-8°.

Apr. J.-C. 1699 *env.* — POUPART (Franç.), naquit au Mans. Il fit ses cours d'humanités et de philosophie chez les Pères de l'Oratoire de sa ville natale, vint ensuite à Paris, où il s'appliqua avec ardeur à la physique et à l'histoire naturelle. La modicité de sa fortune, qui tenait un peu de l'indigence, aurait dû, semble-t-il, le détourner de l'étude de ces sciences qui ne fournissent pas ordinairement de promptes ressources pour mettre leurs amateurs en état de vivre à l'aise; mais cette réflexion ne l'arrêta pas; il se laissa aller où son goût le portait. Comme celui qu'il avait pour l'étude des insectes était le plus attrayant, il employa une partie de son temps à les observer et à les disséquer; et pour avancer les progrès qu'il espérait de faire dans cette étude, il s'appliqua sérieusement à l'anatomie et à la chirurgie. La pratique de l'une et de l'autre lui parut même nécessaire, et pour cette raison il se présenta à l'Hôtel-Dieu de Paris où il subit les examens et fut reçu avec applaudissement. Mais il étonna tout le monde quand il avoua qu'il n'avait que la théorie et qu'il ne savait pas même saigner. On l'instruisit alors dans la pratique de la chirurgie pendant trois ans, et chacun s'empressa à le diriger dans les opérations de cet art, ainsi que dans les dissections anatomiques. Poupart se fit ensuite recevoir docteur en médecine à Reims, et en 1699 il fut admis à l'Académie des Sciences en qualité d'élève de Méry.

Ce médecin mourut à Paris au mois d'octobre 1708. Il n'était point philosophe seulement par ses connaissances, il l'était encore par sa conduite. Réduit à un genre de vie fort incommode et fort étroit, il le supportait avec gaieté. Son extérieur était modeste, et cette modestie avait passé jusqu'à son cœur. On a de lui une *Dissertation sur la sangsue* dans le Journal des Savants, un *Mémoire sur les insectes hermaphrodites*, l'*Histoire du formica leo*, celle du *Formica pulex*, des *Observations sur les moules*, une *Dissertation sur l'apparition des esprits* à l'occasion de l'aventure de saint Maur, et d'autres Mémoires dans le recueil de l'Académie des sciences. Il passe aussi pour éditeur d'une *Chirurgie complète* qui est extraites de plusieurs traités écrits sur cet art, et que le célèbre Haller regarde comme un ouvrage différent de celui de Le Clerc, qui porte le même titre.

Apr. J.-C. 1699 *envir.* — BERGER (Claude), était fils de Claude Berger, docteur de la faculté de médecine de Paris depuis 1669, qui fut élu doyen de la compagnie en novembre 1692 et continué en 1693, 1694, et 1695. Le jeune Berger se décida à embrasser la profession de son père. Il fit son cours avec distinction, et pendant qu'il était sur les bancs il soutint, sous la présidence de M. Fagon, premier médecin, une thèse contre l'*usage du tabac*, dont le style et l'érudition furent beaucoup admirés, et les préceptes fort peu suivis. L'applica- qu'il donna à l'étude des plantes sous Tournefort, lui mérita l'estime de ce grand botaniste, qui le fit entrer dans l'Académie des sciences, en qualité de

son élève, lorsqu'on la renouvela en 1699. Depuis, par certains arrangements qui se firent dans cette célèbre compagnie, il devint élève d'Homberg, ayant paru également propre à remplir un jour une place soit dans la botanique, soit dans la chimie. Mais différentes occupations le détournèrent bientôt des fonctions que l'Académie demande. Il fut reçu docteur de la faculté de Paris en 1700, et suivant la coutume de ceux qui veulent obtenir la régence, il professa un cours aux écoles pendant deux ans. D'ailleurs son père, bon praticien et des plus employés, le conduisait avec lui chez ses malades et l'instruisait autant par son exemple que par l'observation de la nature même; leçon plus efficace et plus animée que celle qu'on prend dans les livres. Mais ce père si attaché à éclairer les routes que son fils devait tenir dans la pratique, eut des indispositions qui l'obligèrent à passer les deux dernières années de sa vie sans sortir de chez lui; il ne cessa cependant point d'exercer encore la médecine. Il continua d'être utile aux malades par le moyen de son fils qu'il envoyait chargé de ses ordres et qu'il dirigeait par la profondeur de ses lumières. Aussi, après la mort de Claude Berger le père en 1705, son fils succéda à la confiance que l'on avait eue en lui, et se trouva fort employé presque a titre héréditaire. Enfin M. Fagon, qui avait la place de professeur de chimie au Jardin du Roi, en chargea Berger en 1709, et lui en obtint la survivance deux ans après. Mais sa complexion délicate succomba à tant de travaux; son poumon fut attaqué, et il mourut le 22 mai 1712.

Apr. J.-C. 1699 *env.* — AMAND (Pierre), chirurgien de la communauté de Saint-Côme, était de Riez en Provence. La pratique des accouchements est la partie dans laquelle il excella; et comme il avait fait plusieurs observations à cet égard, il en donna le recueil au public quelques années avant sa mort arrivée le 22 juin 1720. La première édition est de Paris, 1713, in-8°, la seconde de la même ville, 1715, in-8°, toutes deux sous le titre de *Nouvelles observations sur la pratique des accouchements.* On y trouve l'histoire de plusieurs *grossesses ventrales.* Il admet le système des ovaristes, mais il n'était pas partisan de l'opération césarienne. Il inventa une sorte de tire-tête qui était fait avec de petites cordes diversement entortillées, à la façon des frondes dont les enfants se servent pour lancer des pierres. Cet instrument, que l'auteur a fait représenter dans trois planches différentes, est heureusement remplacé par le forceps à deux branches, qui a aussi fait oublier l'ancien tire-tête.

Ap. J.-C. 1699 *env.*—DETHARDING (Georges-Christophe) enseigna avec distinction la médecine à Rostoch et à Copenhague. Il a fait imprimer plusieurs opuscules qui rappellent la doctrine de Sthal. Voici leurs titres: —*De modo subveniendi submersis in aqua per laryngotomiam. Rostochii,* 1714, in-4°.—*De meritis Lutheri in artem medicam. Ibidem,* 1717, in-4°.—*De necessitate medicinæ ex natura termini vita. Ibidem,* 1719, in-4°. — *Palæstra medica exhibens themata physiologica, XXX disputationibus ventilata. Rostochii,* 1720, in-4°. — *De variolarum inoculatione. Ibidem,* 1723, in-4°.—*Scrutinium physico-medicum, quo indoles intellectus animæ insiti, ab adventitio probe discernendi, eruitur et medicis commendatur. Ibidem,* 1723, in-4°.—*Meditatio physico-pathologico-therapeutica de morte. Ibidem,* 1723, in-4°.—*Manuductio ad vitam longam. Ibidem,* 1724, in-4°. — *De necessitate inspectionis vulnerum in crimine homicidii. Ibidem,* 1726, in-4°. — *Dissertatio, an in cranii depressione elevatio ejus per manum chirugicam sit semper necessaria? Rostochii,* 1731, in-4°. — *De tribus impostoribus, potu theæ et coffeæ, vita commoda et officinis domesticis. Ibidem,* 1731, in-4°. — *Dissertatio, an studiosus medicinæ, circa vivi doctoris vocem, propria industria sufficientem sibi comparare queat scientiam? Hafniæ,* 1734, in-4°. —*Historiam morborum conscribendi fida et arcana methodus. Rostochii,* 1734, in-4°. — *Elementa diætæ, sive Regulæ medico-physicæ clinicæ. Hafniæ,* 1735, in-8°.—*De medendi methodis in medicina et chirurgia suspectis. Ibidem,* 1737, in-4°. *Enodatio Quæstionum Spinosarum ad historiam medicam de missionibus sanguinis artificialibus. Ibidem,* 1738, in-4°. Il y parle de l'ancienneté de la saignée et des diverses manières de la pratiquer. — *Fundamenta semeiologiæ medicæ. Hafniæ,* 1740, in-4°. — *Fundamenta methodi medendi. Hafniæ,* 1743, in-8°. — *De glandula inguinali. Ibidem,* 1746, in-4°.

Apr. J.-C. 1699 *env.* — ARNAUD DE RONSIL (George), habile chirurgien français qui, après avoir été reçu maître à Paris, et après avoir enseigné dans l'école de Saint-Côme, quitta cette capitale et se retira à Londres, où il devint membre de la société des chirurgiens de cette ville. Il y est encore fort suivi aujourd'hui, et autant estimé pour ses talents, que pour les bons ouvrages qu'il a donnés au public. Tels sont : — *Traité des hernies ou descentes.* 1749, in-12, deux volumes. Il a aussi paru en anglais, 1754, in-8°. — *Observations sur l'anévrisme.* 1760, in-8°. Ce recueil avait d'abord été écrit en anglais, mais il fut ensuite traduit en français, et inséré dans les mémoires académiques de l'auteur. — *Instructions simples et aisées sur les maladies de l'urètre et de la vessie.* En anglais, Londres, 1763, in-8°. En français, Amsterdam, 1764, in-12. Il y donne une description des parties de la génération, explique les différentes espèces de gonorrhées par de nouveaux principes, et propose les moyens de remédier aux carnosités de l'urètre par l'usage des bougies médicamenteuses.

Dissertation sur les hermaphrodites, écrite d'abord en anglais, traduite ensuite en français, et insérée dans les mémoires académiques de l'auteur. — *A discourse on the importance of anatomy.* Londres, 1767. Ce discours, sur l'importance de l'anatomie, fut prononcé le 21 janvier 1767, dans l'amphithéâtre des chirurgiens de Londres. — *Mémoires de chirurgie, avec quelques remarques historiques sur l'état de la médecine et de la chirurgie en France et en Angleterre.* Londres et Paris, 1768, deux volumes in-4°. On trouve la vie du docteur Hunter, médecin de Londres, à la tête de cet ouvrage. — *Remarks on the composition, etc.*, c'est-à-dire, Remarques sur la composition, l'usage et les effets de l'extrait de saturne de M. Goulard, et de son eau végéto-minérale. Londres, 1771. Cet ouvrage tend à faire l'éloge de ces préparations, mais en même temps à annoncer que celles que l'auteur distribue, l'emportent sur toutes les autres du même genre.

Apr. J.-C. 1699. — SANCHEZ (Antoine-Nunnez-Ribeiro), célèbre médecin portugais, né à Pegna-Macor le 7 mars 1699, fut déterminé par le mauvais état de sa santé à embrasser la carrière de la médecine. Il étudia cet art à Coïmbre, prit le grade de docteur à Salamanque, et alla s'établir à Benavente, avec le titre de médecin pensionné. S'étant bientôt aperçu qu'il n'avait recueilli que des connaissances fort incomplètes, tant à Coïmbre qu'à Salamanque, il se rendit à Londres, où il passa deux ans, puis à Paris et à Leyde, où il suivit les leçons de Boerhaave pendant trois années. L'impératrice Anne s'étant adressée à ce dernier pour obtenir trois médecins de son école, auxquels elle destinait des emplois éminents dans son empire, Boerhaave lui désigna Sanchez, qui partit sur-le-champ, et qui fut nommé proto-médecin de Moscou, avec la charge d'examiner tous les médecins et chirurgiens qui voulaient pratiquer en cette ville. Au bout de deux ans il fut appelé à Saint-Pétersbourg, en 1733, et nommé membre du collége de médecine et médecin des troupes impériales. Cette dernière place lui fournit l'occasion de visiter la Pologne, l'Ukraine, la Crimée et quelques autres provinces. A son retour, l'impératrice le nomma médecin du corps des cadets, et enfin son propre médecin; bientôt la confiance qu'elle prit en lui n'eut plus de bornes, et elle ne cessa qu'à la mort de cette princesse. Sanchez fut un des membres les plus actifs de l'Académie de Pétersbourg, et l'un de ceux qui contribuèrent le plus avec Euler à la célébrité de cette compagnie. A l'avénement d'Elisabeth au trône, il éprouva toutes sortes de désagréments, fut en butte aux persécutions, et s'estima heureux de pouvoir enfin quitter la Russie. Il se retira en 1747, à Paris, où il vécut sans exercer sa profession et dans un état voisin de la gêne; car la cour de Russie, à laquelle il avait rendu de grands services, le laissa pendant seize années sans récompense. Ce fut seulement la grande Catherine qui lui fit une pension de mille roubles. Cette marque de souvenir le flatta beaucoup, car il conservait toujours un fond d'attachement pour la Russie; mais il en jouit peu, et la mort l'enleva le 24 octobre 1783. On a de lui :

Dissertation sur l'origine de la maladie vénérienne, dans laquelle on prouve qu'elle n'a point été apportée de l'Amérique, et qu'elle a commencé en Europe par une épidémie. Paris, 1752, in-12. *Ibid.*, 1765, in-12. Trad. en allemand, Brême, 1775, in-8°. — Ouvrage important et fort érudit, dans lequel Sanchez s'attache à prouver que

la maladie vénérienne était déjà connue en France et en Italie au commencement de 1493, et au plus tard dans le mois de juin de cette année, ce qui ne permet pas de la faire provenir d'Amérique, puisque cette époque est antérieure à celle du premier retour de Christophe Colomb. — *Examen historique sur l'apparition de la maladie vénérienne en Europe, et sur la nature de cette épidémie.* Lisbonne, 1774, in-12. — C'est une suite de l'ouvrage précédent. Les deux opuscules ont été réimprimés ensemble par les soins de Gaubius (Leyde, 1777, in-8°).—*Observations sur les maladies vénériennes*, Paris, 1785, in-8°. Trad. en allemand, Nuremberg, 1788, in-8°; en portugais par André Golenz de Risuvigni, Lisbonne, 1788, in-8°.— Cet ouvrage, publié par Andry, ne traite que des maladies vénériennes larvées. On y trouve la théorie la plus étrange et la plus absurde sur le mode d'action du virus vénérien. Rien, dit l'auteur, ne peut détruire ce virus, quand une fois il a été introduit dans l'économie, et il se transmet ensuite de génération en génération. Ceux qui ont été affectés lors de la première éruption du mal n'ont jamais été guéris, non plus que leurs enfants; de là tous les maux qui affligent le genre humain, et la faiblesse des hommes d'aujourd'hui. Sanchez nous apprend que ce fut lui qui enseigna l'usage du sublimé à Van Swieten, quoique ce dernier ne l'ait jamais nommé. Son livre mérite d'être lu; aucun n'est plus propre à dégoûter du système reçu sur les maladies vénériennes, et à le montrer dans toute sa dégoûtante absurdité. Il peut marcher sur la même ligne que celui de Fabre.

On trouve un article remarquable de Sanchez (*Affections de l'âme*) dans l'Encyclopédie méthodique. (*Biogr. méd.*)

Ap. J.-C. 1700. — VERHEYEN (Philippe), célèbre docteur de la faculté de médecine en l'université de Louvain, était de Verbrouck, village du pays de Waes. Thomas Verheyen et Jeanne Goemans, ses père et mère l'excitèrent, par leur exemple, à la pratique des devoirs de chrétien et d'honnête homme; et il les remplit toute sa vie avec la plus grande exactitude. Ces principes d'éducation, les seuls nécessaires, furent ceux auxquels ses parents se bornèrent à son égard. Comme ils étaient fort médiocrement avantagés de la fortune, ils n'eurent d'autres desseins sur lui, que de l'associer à leur travail et à la culture de quelques petites portions de terre, qui faisaient tout leur bien. Mais Jean Jaspars, curé de Verbrouck, ayant remarqué dans ce jeune homme un esprit propre à de plus grandes choses, il se donna la peine de lui enseigner les rudiments de la langue latine pendant l'hiver; et voyant que malgré les occupations de l'été, son élève continuait à y faire des progrès considérables, il l'envoya à Louvain en 1672, pour y commencer son cours d'humanités. — Verheyen était alors dans sa vingt-quatrième année : un écolier de cet âge ne reste pas ordinairement sur les bancs. Il acheva son cours en trois ans, et passa ensuite au collége du Lis de la même ville, où il commença celui de philosophie. Ce fut principalement dans ce genre d'étude qu'il fit preuve de la pénétration de son esprit. Les matières qu'on expliquait alors à Louvain dans les écoles de philosophie, étaient des plus abstraites; mais Verheyen en approfondit tellement les difficultés, qu'il remporta, en 1677, les lauriers de la première place dans le célèbre concours des quatre colléges.

Les avantages attachés à cette place lui procurèrent les moyens de poursuivre ses études avec aisance. Il prit l'habit clérical; entra dans le grand collége du Saint-Esprit et se mit sur les bancs de la faculté de théologie dans les écoles de Louvain. Mais la Providence qui l'avait destiné à l'étude de la médecine, l'arrêta dans son premier projet. Il lui vint une inflammation si considérable à la jambe, que le mal étant empiré jusqu'à y produire la gangrène, on fut obligé de la lui couper. Cet accident le rendait moins propre aux fonctions ecclésiastiques : ce fut pour cette raison qu'il tourna ses vues du côté de la médecine, et qu'après le cours ordinaire, il prit le degré de licence en cette faculté le premier de février 1681.

D'abord après sa promotion, il se rendit à Leyde, où il fit d'heureux progrès et se perfectionna dans toutes les parties de la médecine. Mais l'affection qu'il avait conservée pour l'Université de Louvain le rappela bientôt dans ses écoles; et comme il avait dessein de s'y fixer, il épousa, en 1683, Marie-Anne Vanden Zippe, sœur de François Zypæus, alors professeur d'anatomie. En cette même année, il fut admis au degré de docteur, il différa cependant de pren-

dre le bonnet jusqu'en 1695. Ce n'est pas qu'il eût été jusqu'alors sans avancement; car il avait été nommé à la chaire royale d'anatomie de 1689, et l'on y avait ajouté celle de chirurgie en 1693. Il y fit preuve de l'étendue de ses connaissances, et il eut bientôt la gloire de voir que sa réputation augmentait de jour en jour le nombre de ses disciples, et que son nom passait dans les pays étrangers au moyen des ouvrages qu'il donnait au public. Parmi ceux que nous avons de lui, il n'en est point qui lui ait procuré plus de célébrité que son Anatomie, dans laquelle on trouve plusieurs détails mieux tracés que dans les écrits des anatomistes qui l'ont précédé. Verheyen était un homme infatigable, et si les recherches ne l'ont pas toujours éclairé dans l'exposition de la structure du corps humain, c'est qu'il n'a pu disséquer assez de cadavres pour multiplier ses observations et rectifier ses erreurs. Comme son Traité d'anatomie s'est prodigieusement répandu dans les premiers temps de sa publication, les savants ont été extrêmement divisés dans les jugements qu'ils en ont portés. Les uns en ont fait les plus grand éloges, les autres, peu satisfaits de contredire les faits contenus dans l'ouvrage, en ont critiqué jusqu'à la diction. Morgagni a été un des plus rigides censeurs de Verheyen, et Heister n'a pas toujours rendu un témoignage avantageux des travaux de ce médecin. Haller lui attribue plusieurs descriptions exactes, et en effet on ne peut disconvenir que l'anatomie de notre auteur ne contienne de bonnes choses; aussi se décide-t-on assez à dire aujourd'hui que la vérité y brille d'une part, mais que l'erreur se fait visiblement reconnaître de l'autre. On trouvera, dans la notice suivante, les différents titres sous lesquels cet ouvrage de Verheyen a paru; je les rapporte avec ceux de ses autre écrits :

Compendii theoriæ practicæ in quatuor partes distributi pars I et II, *Lovanii*, 1685, in-8°.

De febribus. Ibidem, 1692, in-12.

Anatomia corporis humani. Lovanii, 1693, in-4°, *Lipsiæ*, 1699, 1716, in-8°. En allemand, Konigsberg, 1739, in-8°. L'auteur avait perfectionné ce Traité, lorsqu'il parut sous ce titre : *Corporis humani anatomiæ liber primus. Editio secunda ab auctore recognita, novis observationibus et inventis, pluribusque figuris aucta. Bruxellis*, 1710, in-4°. *Supplementum anatomicum, sive, Anatomiæ corporis humani liber secundus. Bruxellis*, 1710, in-4°. On trouve beaucoup de planches dans ces deux volumes, mais on n'en estime ni le burin, ni l'expression. *Bruxellis*, 1726, deux volumes in-4°. *Neapoli*, 1717, deux volumes in-4°. *Lipsiæ*, 1731, deux volumes in-8°. *Amstelodami*, 1731, deux volumes in-8°.

Lettre à un maître chirurgien. Paris, 1698, in-12.

Seconde lettre à un anatomiste de Gand. Paris, 1698, in-12. L'une et l'autre sont adressées à *Palfin*.

Vera historia de horrendo sanguinis fluxu ex oculis, naribus, auribus et ore R. P. Joannis Baptistæ Onraet Societatis Jesu, et miraculosa ejusdem sanatione per intercessionem sancti Francisci Xaverii. Lovanii, 1708, in-8°.

Verheyen méditait le plan d'un ouvrage considérable, qui était un Traité de pratique fondé sur l'anatomie, mais la mort l'a empêché d'exécuter son dessein. Elle le surprit à Louvain le 28 janvier 1710 dans la soixante-deuxième année de son âge, au grand regret de l'Université. Il fut enterré dans le cimetière de l'église de Saint-Michel, sa paroisse. Comme ce grand homme avait fait beaucoup de dépenses pour l'avancement de l'anatomie, comme il avait même employé en frais d'étude la meilleure partie de ses revenus, il ne laissa d'autre bien à ses enfants que sa réputation, et d'autre testament que cette épitaphe qu'il avait composée lui-même :

PHILIPPUS VERHEYEN,
MEDICINÆ DOCTOR ET PROFESSOR,
PARTEM SUI MATERIALEM HIC IN CIMÆTARIO
CONDI VOLUIT,
NE TEMPLUM DEHONESTARET AUT NOCIVIS
HALITIBUS INFICERET.
R. J. P.

L'année de sa mort est exprimée par ce chronographe :

JaCet VerheYen, honor MeDICInæ.

Apr. J.-C. 1700. — MICHELOTTI (Pierre-Antoine), médecin natif de Trente, était de la Société royale de Londres, de l'Académie des sciences de Berlin, et de l'Institut de Bologne. Il était encore du collége des médecins de Venise, où il pratiqua avec beaucoup de réputation dès le commencement de ce siècle; ce fut aussi dans cette ville qu'il fit imprimer les ouvrages que nous

avons de lui. On remarque, parmi eux, un écrit en italien contenant ses conjectures sur la nature, les causes et la cure de la maladie qui attaqua le gros bétail dans l'Etat de Venise vers l'automne de l'an 1711 : l'édition est de Venise, 1712, in-8°. On remarque encore :

De separatione fluidorum in corpore animali, dissertatio physico mechanico-medica. Venetiis, 1721, in-4°. A l'exemple de Bellini, de Pitcairn et de Keill, il applique les mathématiques à la médecine, et il prouve qu'on peut en tirer un grand parti à plusieurs égards; mais il recommande très-fort de n'en point abuser.

Epistola ad Bernardum Fontenellum, in qua, an aër pulmones influens cogat ne, an solvat sanguinem eorum canales permeantem inquiritur. Lutetiæ Parisiorum, 1724, in-4°. Le sentiment que Claude Adrien Helvétius avait avancé dans son Mémoire de 1718, sur la condensation du sang dans le poumon de l'homme, a mérité l'attention de Michelotti. Il soutient une opinion contraire, et prétend que l'air, en se mêlant avec le sang, le raréfie et lui donne une couleur plus rouge.

Rari ac prope inauditi ex utero morbi historia, una cum necessariis medicis animadversionibus: Venetiis, 1726. Il s'agit d'une longue abstinence d'aliments et de boisson.

Apologia in qua Bernouillium motricis fibræ in musculorum motu inflatæ curvaturam supputasse defenditur. Venetiis, 1727, in-4°.

Ap. J.-C. 1700. — SWIETTEN (Gérard VAN), commandeur de l'ordre royal de Saint-Etienne, conseiller, premier médecin, bibliothécaire de leurs majestés impériales et royales apostoliques, président de la censure des livres, vice-président de la commission impériale et royale des études; directeur perpétuel de la Faculté de médecine de Vienne et de toutes celles des pays héréditaires autrichiens; de l'Académie impériale des Curieux de la nature et de Pétersbourg, de l'Académie royale des sciences de Paris et de celle de chirurgie de la même ville, de la Société royale de médecine d'Edimbourg, de celle des sciences de Harlem, de la Société botanique de Florence, de la Société allemande de Iéna, de celle *degli Agiati* de Rovérédo, de l'Institut de Bologne, etc., était de Leyde, où il naquit, le 7 mai 1700, de Thomas Van Swietten et d'Elisabeth Loo. Sa famille, déjà illustre depuis plus de 400 ans, est alliée avec les principales des Pays-Bas; elle a donné des trésoriers à l'Etat, des receveurs généraux à la Hollande et à la Zélande, des procureurs généraux à la cour de Hollande, des guerriers aux armées et elle a possédé des terres et des richesses assez considérables pour fonder d'opulents monastères.

Né avec un goût infini pour les sciences, Van Swietten montra dans le cours de ses études un désir insatiable de se distinguer dans la carrière des lettres. Beaucoup d'intelligence, de pénétration, lui en ouvrirent le chemin; beaucoup de sagacité, de netteté dans le jugement, une mémoire prodigieuse, une application suivie, lui méritèrent les progrès surprenants qui couronnèrent ses travaux.

La mort lui enleva ses parents dans le temps où ils eussent été le plus nécessaires à son éducation. On lui donna des tuteurs qui, peu soigneux de ses biens, le furent moins encore de la culture de son esprit; il se vit réduit à former et à façonner lui-même ses talents. Dès qu'il eut achevé ses humanités à Leyde, il fut envoyé à Louvain, à l'âge de seize ans, pour y étudier la philosophie; et après un cours de deux ans, il obtint place dans la première ligne. On chercha à le retenir dans cette université, mais son goût pour la médecine, vers laquelle son inclination le portait tout entier, le rappela à Leyde, où il se mit au rang des disciples du grand Boerhaave. S'il s'estima heureux de se voir sous un tel maître, Boerhaave se félicita de l'acquisition d'un disciple si propre à étendre la science qu'il professait. Après sept ans d'étude, Van Swietten reçut les honneurs du doctorat en 1725, et dès lors Boerhaave, malgré l'autorité que lui donnait son âge, malgré la célébrité, malgré la haute considération dont il jouissait, fit de son jeune élève son ami; vit en lui son successeur, son émule, un homme dont la gloire égalerait la sienne. Mais comme il le voyait sans jalousie, il l'instruisait sans cesse et lui communiquait tous les secrets de l'art, Van Swietten de son côté, malgré les connaissances qu'il avait acquises, malgré la dignité de professeur, dont il ne tarda pas à être revêtu, continua toujours de travailler d'après les idées de son cher maître, et lui voua une reconnaissance qui a duré autant que sa vie.

Il n'est point étonnant que Van Swietten ait fait tant de progrès dans l'art de guérir : la manière dont il a rempli la carrière de ses études, lui a procuré les plus grands avantages. Rechercher les principes fondamentaux des sciences dans leur première origine, c'est-à-dire, dans les écrits des auteurs de l'antiquité la plus reculée; les suivre pas à pas jusqu'à notre temps par une route longue et pénible, mais la plus utile; approfondir toutes les règles, tous les préceptes, jusqu'à ceux-mêmes qui paraissent les moins dignes d'attention; ne pas se borner à connaître la substance des choses, mais s'attacher à tout ce qui peut faciliter ou éclaircir l'objet principal, tirer, par la combinaison, des principes déjà connus des vérités nouvelles et les constater par d'exactes expériences; renoncer, pour y travailler solidement, à toute société, s'enfermer dans la solitude, n'en point sortir même aux heures du repas, ne prendre de repos que lorsque le besoin y force, prendre au contraire beaucoup sur son sommeil; continuer ainsi jusqu'à ce que l'âme accablée tombe dans une sombre et triste mélancolie, jusqu'à ce que le corps épuisé succombe sous le poids, que les forces s'anéantissent, que le sommeil s'évanouisse, que les aliments, que les amusements même n'inspirent plus que le dégoût: voilà quelle fut pendant plusieurs années l'immensité des travaux de Van Swietten, qui ne croyait pas pouvoir acheter la science à trop haut prix. Cette ardeur était cependant un excès, et la prudence de Boerhaave y mit des bornes qui empêchèrent son élève d'être victime de sa passion pour l'étude : mais la route que tiennent les esprits supérieurs est toujours une route extraordinaire. Par celle que Van Swietten suivit, il fut honoré du nom de savant à l'âge de 25 ans.

Après son doctorat, il continua à travailler sous Boerhaave, et à profiter pendant vingt ans de ses leçons; mais il n'en ouvrit pas moins les trésors qu'il avait accumulés pour les partager au monde, et en cela, il suivit l'amour de l'humanité qui le guidait, et le noble désir qu'il avait d'être utile à la société. Dès qu'il fut nommé professeur, on accourut en foule à ses leçons; l'Allemagne, la France, l'Angleterre lui fournirent chaque année un nombre si considérable de disciples, qu'il se vit en butte à l'envie, cette passion basse qui est toujours ennemie du vrai mérite. Van Swietten était catholique, et ses ennemis se couvrirent du masque de la religion pour l'attaquer; ils réclamèrent les lois de l'Etat contre lui, et parvinrent à le faire descendre de la chaire qu'il remplissait si dignement dans l'Université de Leyde.

C'est en 1729, qu'il songea à se marier. Il épousa, pendant le cours de cette année, Marie-Lambertine-Thérèse Beek van Coesfeld, d'une ancienne famille patricienne, originaire de Cassel dans la Hesse. Il en a eu deux fils et deux filles.

Le caractère de Van Swietten le mit au-dessus des tracasseries qu'on lui avait suscitées pour lui ôter la place qu'il occupait dans la Faculté de Leyde. Couvert de la gloire que ses doctes travaux lui avaient acquise et qu'on ne put lui enlever, il mérita une nouvelle gloire par la magnanimité avec laquelle il s'efforça d'arrêter la vengeance éclatante qu'une jeunesse irritée voulait prendre de ses ennemis. Rendu à lui-même, il employa son loisir à travailler à ses admirables commentaires sur les Aphorismes de Boerhaave. Le premier volume avait déjà paru et le second touchait à sa fin, lorsque l'auguste Marie-Thérèse l'invita à venir se fixer à sa cour. Vainement il s'excusa de passer à Vienne à la proposition qui lui en fut faite; vainement il voulut sacrifier un emploi aussi considérable qu'honorable à la vie simple, tranquille et paisible qu'il chérissait; il fallut obéir aux décrets du ciel et céder aux bontés de Marie Thérèse qui lui offrait à Vienne une nouvelle patrie, où il oublia bientôt la Hollande. Il arriva dans la capitale de l'Autriche le 7 juin 1745.

Attaché en qualité de premier médecin à la cour principale de l'Europe, honoré de la confiance de nos augustes souverains, fixé à leur service par des émoluments considérables, élevé ensuite à la dignité de baron, ces honneurs et ces avantages ranimèrent en lui l'ardeur qu'il avait toujours conservée pour les sciences. A peine fut-il instruit des vues bienfaisantes de l'impératrice pour en hâter les progrès, qu'il les seconda par des travaux immenses. Il crut que le moyen le plus sûr pour remplir ces vues, était d'abord de faire connaître qu'il était une méthode mieux fondée et plus certaine d'enseigner que celle dont on s'était servi jusque-là dans les écoles de

Vienne; et qu'il fallait commencer à inspirer du goût pour cette méthode, avant que de jeter les fondements de l'établissement qu'il projetait. Sur ce principe, il se chargea de l'emploi de professeur, et on le vit, pendant plusieurs années, en exercer lui même les pénibles fonctions. Quels soins, quelles attentions ne porta-t-il pas à réformer les abus? Quelles observations ne fit-il pas pour l'avenir? Quel zèle ne montra-t-il pas dans toutes les parties de la charge qu'il s'était imposée, mais surtout à reconnaître et à encourager les talents? Quels avantages ne leur procura-t-il pas? C'est aux médecins, dignes membres de la Faculté de Vienne, à publier les louanges que mérite Van Swietten sous ce rapport; pleins des sentiments d'une juste reconnaissance, ils publieront leur gloire en publiant celle de leur illustre maître. Si l'on a vu à Vienne autant de talents se développer, si le désir de s'instruire, si le zèle de secourir l'humanité souffrante se sont enflammés, si l'esprit d'émulation a été excité, si les états héréditaires de l'impératrice-reine ont été peuplés de tant de médecins savants, si dans une heureuse perspective on voit les soins que de dignes élèves prendront de la santé des sujets de l'auguste Marie-Thérèse et de leurs derniers neveux, c'est l'ouvrage de l'infatigable Van Swietten. Il a tiré les sciences de l'état de médiocrité où elles languissaient et il les a fait monter au point où il souhaitait qu'elles fussent; il a rendu à l'Université de Vienne son ardeur primitive, elle qui dès long-temps rassasiée de son ancienne gloire semblait se reposer tranquillement sur ses antiques lauriers, sans songer à en cueillir de nouveaux.

Quel homme était plus capable de cette heureuse révolution que le célèbre Van Swietten? Non seulement il possédait toutes les connaissances relatives à la médecine, à la botanique, à l'anatomie, à la chirurgie, à l'art important des accouchements, à la chimie, mais il savait la plupart des langues de l'Europe. Il était déjà consommé dans son art et chargé d'une multitude d'affaires, lorsqu'il apprit l'arabe et le hongrois. Il possédait à fond le grec et le latin, et il s'exprimait dans cette dernière langue avec une énergie, une élégance et une clarté peu communes. Il était non seulement très-instruit de la littérature grecque et romaine, mais il avait encore le talent d'en répandre les fleurs sur les écrits les plus sérieux et les discours les plus graves. Dans le même temps qu'il semblait s'adonner tout entier à la médecine, il étudia seul et sans l'aide de personne les Eléments d'Euclide, et de là il passa à diverses branches de mathématiques, qu'il connaissait assez pour en faire le plus grand cas. Il était fondamentalement versé dans l'histoire naturelle et les principes de la physique; il avait d'ailleurs d'utiles notions de théologie, du droit, de la politique et de l'histoire, quoique ces objets fussent étrangers à la médecine. Savant du premier ordre, homme d'un jugement exquis, d'un esprit vaste, d'un esprit qui embrassait tous les genres de sciences, d'une lecture immense, et par-dessus tout, appréciateur et appui des talents; promoteur et soutien des lettres; homme enfin, dont le nom vivra aussi longtemps qu'on élèvera des temples et des autels aux sciences. Faut-il s'étonner après cela si l'auguste Marie-Thérèse, dont la pénétration discerna d'abord la supériorité du génie de Van Swietten, l'a honoré de toute sa confiance? Faut-il s'étonner après cela qu'elle lui ait demandé son avis dans toute ce qui concernait les sciences, qu'elle l'ait consulté, et que, convaincue de ses lumières et de sa droiture, les conseils de ce médecin aient toujours déterminé les résolutions de cette grande princesse? Quand le baron Van Swietten n'aurait pas fait pour l'avantage des sciences tout ce qu'il a fait par lui-même, son crédit si heureusement employé en leur faveur suffirait pour immortaliser son nom.

Ce fut d'après ses représentations que Sa Majesté l'impératrice-reine apostolique, glorieusement régnante, fit rebâtir l'hôtel de l'Université de Vienne avec la plus grande magnificence. Les plus célèbres architectes et les plus habiles peintres y ont épuisé leur art. On admire surtout la façade de cet autel, ses portiques et la grande salle destinée aux exercices publics; on admire également le laboratoire de chimie et un cabinet qui sert pour l'astronomie. L'école de chirurgie et d'anatomie a aussi été l'objet des bontés de cette auguste princesse; c'est par ses ordres qu'on n'a rien négligé de tout ce qui peut contribuer aux progrès de ces sciences utiles. On a encore augmenté le jardin des plantes, dont on a donné la direction à M. Laugier; on a établi le collége

pratique dans un des premiers hôpitaux, où feu M. de Haen faisait observer à ses disciples le cours des maladies, les variations de leurs symptômes et les effets des remèdes indiqués pour la guérison. Quelles obligations n'ont pas au célèbre Van Swietten ceux qui s'appliquent à la médecine dans l'Université de Vienne, lui qui a persuadé l'impératrice-reine de la nécessité de pareils établissements? Les conseils des grands hommes sont toujours la règle des décisions des grands princes; il semble que le ciel n'a fait naître les premiers que pour illustrer le règne des seconds, en leur suggérant des projets utiles à l'humanité. C'est pour honorer le mérite de Van Swietten et récompenser son zèle, que leurs majestés impériales ont ordonné, en 1763, de placer le portrait de cet homme célèbre dans les écoles de médecine de l'Université de Vienne, avec cette inscription :

FRANCISCUS I ET MARIA THERESIA AUGG.
HANC EFFIGIEM
GERARDI L. B. VAN SWIETTEN,
OB STUDIUM MEDICUM AB IPSO FELICITER
EMENDATUM.
IN AUDITORIO HUJUS FACUTATIS PUBLICE APPENDI JUSSERUNT.
DIE XXX DECEMBRIS M. DCC. LXIII.

Ce fut en 1746 que Van Swietten conçut le projet de réformer l'étude de la médecine dans l'Université de Vienne; et pour l'exécuter avec plus de promptitude et de succès, il commença, dès la même année, à enseigner la méthode d'étudier cette science dans le vestibule de la bibliothèque impériale. Il expliqua ensuite les Institutes de Boerhaave, et il en fit quatre cours, chacun de deux ans. Mais les occupations de sa charge de premier médecin s'étant beaucoup multipliées, il fut obligé de se faire remplacer par des professeurs qu'il crut capables de seconder la grandeur de ses vues. Tel fut d'abord Jean-Melchior Storck, aujourd'hui premier médecin de la cour impériale, et ensuite Henri Crantz, qui ont fait l'un et l'autre honneur à son choix. — Pendant que Van Swietten semblait tout occupé du rétablissement des études dans l'Université de Vienne, il porta un coup d'œil attentif sur la bibliothèque impériale, dont la direction lui était confiée. La salle superbe qui la contient, paraissait plutôt faite pour satisfaire la vue des curieux, que pour l'usage auquel elle est destinée; on s'y était fait une loi bizarre et digne des siècles barbares, d'y refuser la liberté de noter ou d'extraire. Aujourd'hui, ce temple des muses est ouvert toute l'année, et chaque jour durant plusieurs heures, à quiconque s'y présente. On y a pourvu aux rigueurs de l'hiver pour ceux qui le fréquentent pendant cette saison; et loin d'empêcher maintenant de prendre des notes et des extraits à ceux qui en ont la volonté, ils trouvent tout ce qui leur est nécessaire pour cela. — Ami des lettres, il suffisait d'avoir bien mérité d'elles, pour aspirer à la bienveillance de Van Swietten; tout savant pouvait compter sur sa bonne volonté et sur sa protection. Comme il était persuadé que les sciences languissent dans le chemin de la perfection, tandis que ceux qui les enseignent ne sont point dans une certaine aisance, il employa tout son crédit pour la leur procurer; et la main libérale de l'auguste Marie Thérèse répandit sur les professeurs les fruits d'une munificence vraiment royale. Ce ne fut point encore assez pour lui, il voulut que ceux qui parcourent la carrière des études participassent aussi à cette protection; il jeta même ses regards sur les jeunes gens en qui il remarquait du génie, et ne manqua jamais de leur procurer les moyens de poursuivre utilement des études que le défaut de fortune leur aurait empêché d'achever. En général, l'heureux emploi qu'il a fait de son crédit n'a eu sa source que dans la bonté de son cœur, passionné qu'il était pour la gloire des sciences: il a ennobli tous ses travaux par autant de vertus. La religion, la probité, la droiture, l'attachement invariable à ses devoirs et à ses augustes maîtres, joints au plus grand désintéressement et à la modestie la plus rare, ont été constamment le mobile et le guide de toutes ses actions. Il est vrai qu'il était d'un tempérament ardent et impétueux. Né sévère et ferme, un penchant naturel l'attachait à l'ordre, et il l'observait avec une ponctualité scrupuleuse. Tout ce qu'il faisait, il le faisait d'après une mûre délibération et même d'après conviction : et c'est pour cette raison qu'il ne revenait guère de la résolution qu'il avait une fois prise. On lui a reproché de s'emporter avec feu contre les négligences, contre les oppositions, contre les fautes qui concernent l'ordre et contre ce qui blessait les lois au maintien

desquelles il était chargé de veiller; mais dans ces circonstances il n'avait que le dehors de la colère, et lorsqu'il employait les reproches les plus vifs et les menaces les plus fortes, la tranquillité de son âme n'était point altérée. Comme il n'agissait ainsi que pour maintenir l'ordre et les lois, de la sévérité des réprimandes il passait bientôt à la douceur des conseils; il avait même la noble franchise de convenir des excès de son emportement, et il les réparait par des services réels.

Accoutumé par les sciences à l'unique recherche du vrai, ce mobile le guidait en tout, et principalement en ce qui avait rapport aux mœurs. Il avait pour le mensonge une horreur invincible; il le regardait comme le partage de l'âme la plus méprisable et la plus basse. Il n'était point pour lui de loi plus sacrée que celle de rendre à la vérité un hommage constant; mais il exigeait que les autres fussent comme lui soumis à cette loi. La vérité pouvait tout sur lui, et ce cœur, qu'on traitait de dur, d'inflexible, se brisait, s'attendrissait, était porté à l'indulgence au moment où on avouait ingénument la faute qu'on avait commise, sans chercher à la pallier, à l'excuser par des subterfuges. Mais vouloir lui en imposer en la moindre chose, c'était s'exposer à lui faire rompre sur-le-champ et sans retour les nœuds de l'amitié, même la plus intime.

Par cet empressement à remplir ses devoirs et par son zèle pour le service de la souveraine, Van Swietten s'est acquis la réputation d'un homme également droit et sincère. Né dans le sein d'une république, où l'on ne contracte pas peut-être pour les souverains cet amour que nous suçons avec le lait, il n'en fut pas moins véritablement, moins tendrement attaché à Marie-Thérèse depuis le moment qu'il parut à sa cour. Il ne fut découragé ni par la multitude ni par l'embarras des affaires dont cette princesse jugea à propos de le charger; son âge même et le dépérissement de ses forces ne lui firent point suspendre ses travaux; et, comme dans sa jeunesse il avait travaillé avec toute la maturité de la vieillesse, il travailla dans la vieillesse avec toute l'activité de la jeunesse.

Accablé de fatigues, il ne pouvait pas manquer de succomber sous le poids de l'immensité des travaux qu'il avait entrepris par zèle, et en effet il ressentit bientôt les atteintes du mal qui devait un jour terminer sa vie. Sa santé, qui avait été assez bonne jusqu'en 1769, se dérangea considérablement. Il la soutint cependant par beaucoup de soins jusque vers la fin du mois de mars 1772. Il parut au doigt d'un de ses pieds une petite tumeur blanchâtre qui laissa suinter de la sérosité, l'os se découvrit, et la gangrène s'empara de cette extrémité. Environné dès lors des ombres de la mort, il attendit courageusement qu'elle vînt se montrer. Suivons-le jusqu'au terme de sa carrière, et voyons-le orné de cette vertu qui couronne toutes les autres, et sans laquelle il n'en est point qui soit d'éternelle durée. J'entends la religion, à qui il a donné tant de preuves de son zèle et de son attachement. Non-seulement il la professa en homme de bien et craignant Dieu, mais il sortit victorieux de toutes les attaques qu'il soutint pour elle. Il fut tenté par les brillantes alliances qu'il aurait pu contracter en Hollande s'il eût voulu se déterminer à l'indifférence en fait de religion. Il préféra la perte des honneurs, de la dignité, des émoluments de l'emploi de professeur public, plutôt que d'adopter la fausse doctrine de sa patrie. Il refusa l'offre séduisante qui lui fut faite de passer en Angleterre, où on voulait placer pour lui et pour ses descendants à perpétuité dans les fonds publics un capital qui lui assurerait le revenu de mille livres sterlings: et il refusa cet avantage, parce qu'il voulait exercer publiquement la religion de ses pères.

C'est à la pratique réunie de toutes les vertus qu'il avait montrées séparément pendant le cours de sa vie qu'il dut la belle mort qui la termina. Il la reçut comme le coup qui allait accomplir son sacrifice; il s'abandonna tout entier à la volonté de l'Être suprême, se jeta dans les bras de sa miséricorde, ranima son espérance et son amour par les lectures réitérées des promesses d'un Dieu, vivifia ces sentiments par la piété la plus ardente, se dépouilla sans réserve de ce qui était mondain pour se livrer tout entier à son créateur, et mourut à Schonbrunn le 18 juin 1772, dans la soixante-treizième année de son âge, avec une résignation tranquille et l'espérance la plus vive dans les miséricordes du Seigneur. Les sentiments de Van Swietten expirant ont fait l'admiration de tous ceux qui ont été présents à sa mort. L'auguste Marie-Thérèse, qui a été le voir souvent pendant sa maladie, et huit jours encore avant sa mort, n'a pu assez l'ad-

mirer ni s'empêcher de mêler les larmes de sa douleur à celles d'admiration et d'édification. C'est ainsi que mourut ce grand homme, cet ornement, cet appui des sciences, cette source des connaissances les plus riches, ce bienfaiteur des savants, ce restaurateur de la médecine dans l'Université de Vienne, cet homme de bon conseil, cet ami vrai, ce citoyen vertueux, ce bon mari, ce père tendre, cet homme bienfaisant, modeste, cet homme si fidèle, si éclairé, si zélé, si plein de respect pour la religion, cet homme enfin admiré de tous, pleuré par Marie-Thérèse, et dont le nom passera à la postérité la plus éloignée. L'impératrice-reine l'a immortalisé par une statue qu'elle lui a fait ériger dans une des salles du palais de l'Université ; mais elle l'a immortalisé d'une manière bien plus digne d'envie par ses larmes précieuses. Cette grande princesse a voulu que le corps de Van Swietten fût transporté à Vienne pour y être enterré aux Augustins, dans une chapelle où reposent les cendres des héros et d'autres hommes illustres qui ont fait honneur à leur siècle.

On a extrait la plus grande partie de cet article d'un petit ouvrage imprimé à Vienne chez Joseph Kurboeck, 1763, in-12. C'est la traduction française de l'éloge funèbre de Gérard Van Swietten, prononcé en allemand dans la grande salle de l'Université, le 7 de septembre 1772, par le R. P. Ignace Wurz de la compagnie de Jésus, docteur en théologie, professeur d'éloquence en la même Université.

Il me reste à parler des ouvrages de Van Swietten. On lui doit d'excellents commentaires sur les Aphorismes de Boerhaave: l'esprit du maître est passé tout entier dans ces commentaires, que le disciple a enrichis de tout ce qu'une érudition sage et consommée pouvait fournir d'utile et d'intéressant. Peu de jours avant sa mort Van Swietten eut la satisfaction d'apprendre que le cinquième et dernier tome était achevé d'imprimer. Il semblait n'attendre que ce moment pour terminer une carrière laborieuse et aussi glorieuse pour lui qu'elle a été utile au monde. Voici le titre sous lequel ces commentaires ont paru : — *Gerardi L. B. Van Swietten Commentaria in Hermani Boerhaave Aphorismos de cognoscendis et curandis morbis. Lugduni Batavorum*, 1743, deux volumes in-4°, premier et second tomes. *Ibidem*, 1745, 1749, 1753, 1764, quatre volumes in-4°, premier, second, troisième et quatrième tomes. *Ibidem*, 1772, in-4°, cinquième tome. *Parisiis*, 1746 1754, trois volumes in-4°. C'est la première édition de Paris; la seconde est de 1755 et années suivantes, cinq volumes in-4°. Il y a aussi une édition de Turin sous le même format, 1745 et années suivantes. Venise, 1746 et années suivantes, in-4°. Francfort, 1762 et années suivantes, in-4°. Cet ouvrage a paru en allemand à Leipsic et en anglais à Londres.

Nous avons encore de ce médecin une *Description abrégée des maladies qui règnent communément dans les armées, avec la méthode de les traiter.* Vienne, 1759, in-8°. Paris, 1760, in-12. On a trouvé parmi ses papiers un traité, *De corde*, qui appartient à Boerhaave, mais que Van Swietten a enrichi de ses notes. — Les Aphorismes de Boerhaave, depuis le cent quarante-quatrième jusqu'au cinq cent cinquante huitième, et les Commentaires de notre auteur sur ces Aphorismes ont été traduits en français pour la commodité des chirurgiens. Ils ont paru sous le titre d'*Aphorismes de chirurgie d'Herman Boerhaave, commentés par M. Van Swietten, traduits du latin en français.* Paris, 1753, cinq volumes in-12. Mais il vaut mieux lire l'original que la traduction, qui n'a pas toujours rendu le vrai sens du latin. Cette partie des commentaires de l'illustre Van Swietten attache surtout par une multitude de faits historiques rapportés avec la plus grande fidélité.

Après J.-C. 1700. — CAT (Claude-Nicolas LE), écuyer, docteur en médecine, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen, lithotomiste pensionnaire de la même ville, professeur-démonstrateur royal en anatomie et chirurgie, correspondant de l'Académie royale des sciences de Paris, doyen des associés régnicoles de celle de chirurgie, membre des Académies de Londres, Madrid, Porto, Berlin, Lyon, des Académies impériales des Curieux de la nature et de Petersbourg, de l'Institut de Bologne, et secrétaire perpétuel de l'Académie de Rouen, était de Blérancourt en Picardie, où il naquit le 6 septembre 1700 de Claude Le Cat, chirurgien très-estimé, et de mademoiselle Meresse, fille d'un homme célèbre dans la même profession.

La chirurgie, à laquelle le portaient

des exemples pris dans sa propre famille, ne fut point d'abord le parti qu'il embrassa. Né avec un esprit avide de connaissances, avec un goût particulier pour l'étude et pour la recherche, il sembla vouloir en quelque sorte épuiser les secrets de toutes les professions avant que de se décider à en choisir aucune. Il parut incliner pour l'état ecclésiastique. Ses parents, éblouis des succès de ses premières études, favorisaient eux-mêmes ce penchant, ou plutôt le faisaient naître par leurs insinuations. Le jeune Le Cat porta sans répugnance cet habit pacifique; mais à peine avait-il commencé son cours de philosophie, où il brilla comme dans tout le reste de ses études, qu'il prit goût pour la géométrie, et dès lors celui qu'on lui avait en quelque sorte inspiré pour l'état ecclésiastique se dissipa pour faire place à des inclinations bien différentes. Le Cat embrassa avec ardeur l'architecture militaire, et dans cette partie sa main servit admirablement bien son esprit. Sans études, sans autre maître que la nature, il dessinait la fortification avec une netteté, une exactitude qui n'est pas toujours le fruit de la plus longue application. S'il en avait été cru, peut-être se serait-il borné à cet art meurtrier qui avait tant d'attrait pour lui. Heureusement il trouva des obstacles. Sa famille le rappelait à l'Église, mais le génie militaire l'en avait dégoûté. Ne voulant donc point céder au goût de ses parents et ne pouvant suivre le sien; d'une profession où l'on est nécessairement ennemi d'une partie du genre humain il revint à celle qui a le bonheur d'être utile à toute l'humanité, c'est-à-dire à la chirurgie. Il puisa les principes de cet art salutaire dans les leçons des plus grands maîtres de la capitale, et cette profession lui devint d'autant plus chère que la physique, à laquelle il s'était voué, en était la base.

La chaleur de son imagination et la multitude de ses idées lui donnèrent de bonne heure le désir de se faire connaître du monde savant. Il eût souhaité mettre au jour quelques ouvrages qui eussent annoncé ses progrès dans l'état dont il faisait sa principale occupation; mais il entrevoyait la difficulté qu'il y a d'écrire à vingt-quatre ans sur une science où la théorie ne peut avoir de mérite qu'autant qu'elle est appuyée sur des faits, parce que les hypothèses conduisent aux plus grandes erreurs. Il se contenta donc de donner pour lors quelques dissertations physiques dans lesquelles on remarqua l'esprit géométrique de l'auteur, qui en a fait si souvent usage dans ses autres productions. C'est par le secours de ce même esprit qu'en appliquant avec discernement aux maladies internes la théorie et la pratique que lui avait procurées l'étude des maladies externes il franchit, pour ainsi dire, sans s'en apercevoir les barrières que l'usage a établies entre les deux parties de l'art de guérir, et qu'il se trouva tout à la fois et grand chirurgien et médecin très-instruit. M. de Tressan, archevêque de Rouen, qui reconnut en lui toutes ces qualités, se l'attacha comme chirurgien et médecin en 1729, quoiqu'il n'ait pris le bonnet de docteur que trois ans après. Ce fut à Reims qu'il le reçut.

En 1731 M. Le Cat désira la survivance de chirurgien major de l'Hôtel-Dieu de Rouen. Des talents déja connus, la confiance et l'attachement de M. de Tressan auraient suffi pour lui assurer cette place; mais elle n'aurait pas rempli son ambition si la faveur seule en avait décidé. Il en connaissait trop l'importance pour chercher à l'obtenir par une voie moins honorable que celle du concours. Soit confiance dans ses propres forces, soit délicatesse, scrupule ou crainte d'en priver quelques-uns qui auraient été plus en état de l'occuper que lui, il n'employa ses protecteurs que pour s'assujettir à cette épreuve. Il obtint ce qu'il demandait, c'est-à-dire le concours et la survivance; mais il ne fixa sa résidence à Rouen qu'en 1733, où il fut reçu maître en chirurgie l'année suivante.

Dès le commencement de son établissement il enseigna l'anatomie. Ses démonstrations n'étaient point de ces expositions sèches et stériles où le maître n'a d'autre mérite que celui d'enlever les grossières enveloppes des organes principaux qui constituent le corps humain. Ses leçons étaient pleines de réflexions justes et précises sur les usages des différentes parties. Ses élèves n'étaient pas même privés du plaisir d'entrevoir la situation et les fonctions de celles que le scalpel le plus délié et guidé avec la patience la plus décidée ne permet point d'apercevoir. Il joignit des leçons de chirurgie à celles d'anatomie; elles étaient trop savantes pour qu'on ne désirât pas qu'elles devinssent publiques, et Le Cat était trop bon citoyen pour ne pas se prêter à ces vues. Il ne se

borna même point à donner des leçons gratuites; comme la réputation de ses cours rendit bientôt ses écoles étroites, il conçut le plan d'un amphithéâtre, et il en fit bâtir la plus grande partie à ses frais.

C'est à l'amour qu'il avait pour son art, que Rouen est redevable des écoles publiques de chirurgie qui y sont établies. Tant d'occupations, multipliées encore par la place qu'il occupait, et par la confiance qu'il avait si justement méritée, ne l'écartaient point des autres sciences. Les savants et les amateurs de tout genre s'assemblaient chez lui. L'universalité de ses connaissances le mettait à portée de communiquer avec tous; quelque fût l'objet de la question, le génie de Le Cat offrait toujours des ressources pour l'approfondir. Le zèle avec lequel il soutint ces assemblées, le soin qu'il prit d'en démontrer l'utilité par ses écrits, les fit ériger en Académie royale des sciences. C'est ainsi qu'on peut dire qu'il devint le fondateur de cette société littéraire. Il contribua même beaucoup à l'illustration de l'Académie de chirurgie à Paris par les savants mémoires, dont il l'enrichit quand elle était encore au berceau. S'il n'obtint que l'*accessit* la première année qu'il concourut pour le prix fondé par M. de La Peyronie, il eut l'avantage de le remporter constamment depuis 1732 jusqu'en 1738 inclusivement. Cette supériorité frappante pouvait jeter le découragement parmi les concurrents. L'Académie, qui en sentit les conséquences, jugea qu'il était nécessaire de prier le vainqueur de se reposer sous ses lauriers. Mais pour le dédommager de tous les triomphes auxquels elle le priait de renoncer, elle crut qu'il n'était point de moyen plus honorable que de lui répliquer le mot *Usquequo*, qu'il avait choisi pour la devise de son dernier mémoire, en lui faisant la question : *Jusqu'à quand M. Le Cat gagnera-t-il les prix qu'elle propose?* C'est ainsi qu'on le pria de ne plus entrer en lice, pour ne pas décourager ceux qui craindraient un tel concurrent; et pour que cette exclusion si honorable à M. Le Cat fût connue de tout le monde, l'Académie en a fait mention de la manière la plus glorieuse dans le premier volume des mémoires de ses prix.

M. de La Peyronnie fut tellement frappé de la supériorité de M. Le Cat, qu'il désira l'attirer dans le sein de l'Académie. Ce chirurgien fut sensible à cette marque d'estime; et s'il n'eût point eu cet esprit de philosophe qui est absolument incompatible avec celui de courtisan, ou, pour mieux dire, s'il eût cru que les talents, le zèle et l'application eussent suffi pour se mériter la considération des grands, il eût peut-être accepté les offres avantageuses que lui fit alors M. de La Peyronnie. Mais comme l'intrigue, qu'il prévoyait être le plus sûr moyen pour parvenir, lui était inconnue, les promesses d'occuper les premières places de l'Académie ne le tentèrent point; il ne voulut pas courir les risques d'un nouvel établissement dans la capitale, quoique tout semblât lui promettre une réussite assurée. La reconnaissance d'ailleurs, qui fut toujours pour lui un devoir sacré, ne lui permit point de perdre de vue la confiance et les distinctions flatteuses que lui avait accordées la ville de Rouen. Son attachement pour les différentes écoles qu'il y avait établies, et pour l'Académie même dans laquelle il trouvait tant de ressources, le rendirent encore plus sourd à la voix de l'intérêt. Ce fut donc après ce refus que l'Académie royale de chirurgie, désirant toujours qu'il lui appartînt, lui envoya le titre d'associé.

Le Cat tout concentré dans Rouen, mais répandu au dehors par la célébrité que ses ouvrages et ses cures lui méritaient tous les jours, jouissait tranquillement des avantages que lui avaient procurés ses talents, lorsque le roi lui accorda, en 1759, une pension de 2000 livres par augmentation de celle de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu. Au mois de janvier 1762, le roi lui accorda encore des lettres de noblesse; et par une distinction particulière, le parlement et la chambre des comptes de Normandie les enregistrèrent *gratis*. C'est acquitter les dettes de l'humanité, que de récompenser les hommes qui se consacrent tout entiers à la servir. Tel fut Le Cat dans le cours de sa pratique; tel fut-il encore dans le silence du cabinet. Le grand nombre d'ouvrages que nous avons de cet auteur, et les recherches que ces mêmes ouvrages attestent qu'il a faites dans la nature, nous prouvent l'exactitude scrupuleuse avec laquelle il croyait devoir employer tous les instants de sa vie; il avait même si bien le grand art de tirer le meilleur parti du temps, qu'il semble n'avoir pris de délassement qu'en changeant les objets de son application. Mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que des travaux

aussi opiniâtres, aussi difficiles, et qui ont porté les plus cruelles atteintes à sa santé, n'altérèrent jamais son imagination; elle conserva toujours la même vivacité : les tristes effets de l'âge, qui n'énervent l'esprit qu'en affaiblissant les organes qui lui sont soumis, ne se sont point fait apercevoir dans les ouvrages de M. Le Cat. Comme secrétaire de l'Académie de Rouen, il employa les dernières années de sa vie à l'édition des premiers volumes de ses mémoires. De pareils ouvrages devraient donner à l'auteur même qui les entreprend, l'immortalité qu'ils assurent à son nom ; mais malheureusement la durée de la vie des hommes célèbres ne dépend point de la nature et de l'utilité de leurs travaux. Les forces de M. Le Cat, épuisées par la continuité des siens, ne purent résister à tout ce que son génie lui fit entreprendre. Il se sentit affaiblir ; il vit approcher la mort en philosophe chrétien, il la défia avec la fermeté convenable à un homme qui lui avait arraché tant de victimes. Après une maladie courte, il termina sa brillante carrière le 20 août 1768, ne laissant qu'une fille mariée à M. David, maître en chirurgie de Paris.

Une gaieté naturelle était le caractère de M. Le Cat ; elle le garantit toujours de cette rudesse que l'étude des questions difficiles donne communément à ceux qui s'y livrent avec opiniâtreté. On lui a attribué un amour désordonné pour la gloire; on l'a même accusé d'être avide de réputation en tout genre, d'éclater avec trop d'aigreur, trop d'amertume contre ses rivaux ou ses envieux, de mettre quelquefois de l'emportement où il ne fallait que de la raison, et de dédaigner les lumières des autres quand il était sûr des siennes. Mais en appréciant ces griefs, tout ce qu'il en résulte, c'est que M. Le Cat était homme, et que la supériorité de son génie n'avait pu le préserver de toutes les faiblesses attachées à l'humanité; par combien de vertus ne les a-t-il pas rachetées? Il aimait les arts et la gloire, il n'avait point d'autres passions; c'était celles-là qui le rendaient quelquefois critique ardent envers les autres et apologiste chaud ou plutôt naïf de lui-même. Quand il aurait donné à cet égard dans quelques excès, quand il aurait fait trop valoir ses talents et ses productions, sa mémoire en doit-elle être moins chérie et moins respectée? Si Le Cat avait des défauts, il avait des vertus. Il était d'un accès facile aux malheureux; il aurait cru leur manquer, s'il ne les avait point prévenus dans leurs demandes. Les droits qu'avaient sur lui ceux qui étaient confiés à ses soins, prouvent assez que les cœurs qui sont nés avec de la sensibilité, ne sont point susceptibles d'être endurcis par l'habitude de voir des misérables. Comme le soir il ne supputait pas combien sa profession lui avait rapporté du côté de l'intérêt, et que les journées les plus lucratives pour lui étaient celles où il avait soulagé ou guéri le plus grand nombre de ces infortunés; ils n'ont jamais ressenti dans leurs pansements le poids d'une main qui n'est charitable que par devoir et par obligation.

Les honneurs que lui ont rendus, même après sa mort, l'auguste corps du parlement de Rouen, la célèbre académie de cette ville et sa patrie entière, sont les preuves de la juste considération dont il a joui ; et ce qui sans le paraître ajoute encore plus de poids à tous ces témoignages, ce sont les regrets du peuple et des pauvres, qui, avec moins d'égards pour les rangs et conséquemment plus d'équité, n'accordent leurs larmes qu'à la perte des citoyens vraiment vertueux.

On trouvera peut-être cet article un peu long ; mais peut-on être court en parlant des hommes chers à l'humanité et aux sciences ? Ce que je dis ici de M. Le Cat, n'est que l'extrait d'un éloge plus étendu que M. Valentin, du collége royal de chirurgie de Paris, a fait imprimer en 1769. Je passe maintenant à la notice des ouvrages de ce célèbre et fécond écrivain : *Dissertation physique sur le balancement d'un arc-boutant de l'église de Saint-Nicaise à Reims*. 1724. Il y démontre que le mouvement très-sensible que cet arc-boutant éprouve lorsqu'on sonne, n'altère en rien sa solidité. — *Dissertations qui ont été couronnées à l'Académie de chirurgie de Paris depuis* 1732 *jusqu'en* 1738, que l'auteur a été prié de ne plus entrer en lice. — Comme l'Académie donna pour sujet du prix de 1755 une matière très-importante, Le Cat ne put s'empêcher de présenter un mémoire; mais il emprunta le nom d'un chirurgien de ses amis, pour ne point être reconnu, et emporta encore ce prix. — *Traité des sens*. Rouen, 1740, in-8°. Paris, 1740, 1742, in-8° Amsterdam, 1744, in-12, avec figures. Londres, 1750, en anglais. Cet ouvrage est celui qui paraît lui avoir le

plus coûté de travail. Par une modestie peu ordinaire aux hommes qui écrivent beaucoup, il ne fit paraître que l'article *Des sens* en particulier, parce qu'il le crut le plus propre à sonder le goût du public, et retint le reste dans son cabinet. Les planches anatomiques de l'organe de l'ouïe et de la base du cerveau avec toutes ses dépendances, qu'il a jointes au *Traité des sens*, et qui ont été gravées d'après ses dessins, suffiront pour prouver que le nom de Le Cat peut être placé à côté de celui du célèbre Winslow, dont notre auteur reçut les premières leçons en anatomie. — *Lettres concernant l'opération de la taille pratiquée sur les deux sexes.* Rouen, 1749, in-12. — *Recueil des pièces sur l'opération de la taille*, première partie. Rouen, 1749, in-8° Seconde partie, *ibidem*, 1752. Troisième partie, *ibidem*, 1753, in-8°. Ce chirurgien y traite de la dilatation du corps de la vessie, qu'il croit préférable aux grandes incisions, et il répond à ceux qui ont été d'un avis contraire. Lui-même en avait changé en 1735 et 1736; à l'exemple des Tolet, des Mareschal, il abandonna la dilatation, en se livrant à des incisions plus étendues; mais il déclare que ses succès ne furent pas aussi constants. L'auteur décrit les instruments qu'il a inventés pour produire le degré de dilatation qu'il juge nécessaire, et il en donne les figures avec celles de quelques instruments que d'autres chirurgiens ont proposés; il en fait ensuite la comparaison avec les siens. — *Réponse au recueil du frère Côme.* Il s'est élevé avec beaucoup de force contre le lithotome caché et la manière d'opérer de son auteur. — *Dissertation sur l'existence et la nature du fluide des nerfs et son action pour le mouvement musculaire.* Berlin, 1765, in-8°, avec figures. Ce mémoire a remporté le prix que l'Académie royale de Berlin a proposé en 1753, et il a mérité à son auteur d'être associé à cette savante compagnie. La nature de la question a ouvert un champ bien libre à l'imagination de M. Le Cat; il a couru après le merveilleux plutôt qu'après la vérité. A la suite de cette dissertation, on en trouve d'autres sur la sensibilité et l'irritabilité. Le nouveau système de M. de Haller sur l'insensibilité faisait du bruit; il en imposait à un très grand nombre de physiologistes, et il était d'autant plus difficile de se préserver de l'erreur, que cet auteur célèbre avait appuyé son opinion d'une multitude d'expériences. M. Le Cat osa combattre ce système; il prouva la sensibilité de la dure mère, de la pie-mère, des membranes, des ligaments, des tendons, et démontra la fausseté des observations hallériennes par les accidents qui se présentent à la suite des piqûres des tendons, des aponévroses, etc. Il s'est aussi élevé contre l'irritabilité; et après avoir prouvé qu'il existe effectivement une irritabilité dans nos fibres, qui n'est qu'une dépendance du sentiment et qui a même été reconnue d'Hippocrate, il avance que les nouvelles idées de M. de Haller sur cette propriété des fibres vivantes, ne sont que de pures distinctions métaphysiques. — *Éloge de M. de Fontenelle.* 1759, in-12. — *Dissertation sur le dissolvant de la pierre, et en particulier sur celui de mademoiselle Stephens.* Rouen, 1739, in-12. Il y rapporte les bons et les mauvais effets de plusieurs espèces de lithontriptiques, et il conclut qu'il ne faut, ni donner une croyance imbécile à tout ce qu'on débite sur eux, ni refuser de croire des faits avancés par des personnes dignes de foi. — *Traité de la couleur de la peau humaine en général et de celle des nègres en particulier.* Amsterdam, 1765, in-8°. Le corps muqueux est, suivant M. Le Cat, le véritable organe de la couleur; il enveloppe les papilles nerveuses, et il doit son existence aux sucs qui en transsudent. Voilà donc, dit-il, que le suc nerveux est le principe de notre couleur blanche, parce qu'il est naturellement blanc; et comme le corps muqueux des nègres est noir, et ce corps étant formé par le suc des mammelons nerveux, l'espèce de suc versé par les houppes nerveuses de la peau a la même couleur noire. Mais si de là, ajoute-t-il, vous concluez que tout le suc nerveux d'un Maure, tout son suc nourricier, sa lymphe nerveuse sont noirs, vous serez démenti par tous les faits anatomiques, pour avoir tiré une conséquence générale d'un fait particulier; raisonnement très-vicieux; car de ce qu'un suc de la peau du nègre, émané de ses nerfs, est noir, il ne s'ensuit point du tout que la masse de leur suc nerveux contenue dans le système entier de leurs nerfs ait cette couleur. Il explique ensuite le sentiment qu'il a adopté; mais comme il n'est fondé ni sur l'observation, ni sur l'expérience, on est en droit de le renvoyer dans la classe des hypothèses qui sont plus ingénieuses que concluantes.

Nouveau système sur la cause de l'évacuation periodique. Amsterdam, 1765, in-8°. Comme M. Le Cat se plaisait en idées neuves, il établit la cause de l'évacuation menstruelle dans l'esprit séminal fermenté et préparé par les houppes nerveuses de l'uterus et de ses dépendances, qui occasionnent une espèce de phlogose voluptueuse et en quelque sorte hémorrhoïdale des organes de la génération du sexe.

Lettres sur les avantages de la réunion du titre de docteur en médecine avec celui de maître en chirurgie, et sur quelques abus de l'un et l'autre art. Amsterdam, 1766, in-8°. Il était sans doute piqué de ce que M. Bonté, médecin de Coutances, l'avait plaisanté sur le titre de docteur en médecine, dans ses Objections contre le nouveau système de la menstruation.

Traité des sensations et des passions en général et des sens en particulier. Paris, 1767, deux volumes in-12. Le Cat prévient qu'il n'a pu s'occuper de cet ouvrage qu'avec le dégoût affreux qu'on éprouve en recommençant un travail auquel on avait déjà mis la dernière main. Il veut parler de l'incendie qui consuma ses manuscrits en 1762, et en particulier le traité dont il est ici question On y trouve le même goût pour le neuf, que dans les autres écrits physiologiques de cet auteur : c'est un tissu de noms particuliers, d'explications singulières, d'hypothèses hasardées plus propres à obscurcir qu'à éclairer. On pourrait répéter, au sujet de cet ouvrage, ce que M. Bonté a dit à l'occasion du nouveau système de la menstruation : « Se peut-il que l'imagination d'un savant, respectable par ses succès et le nombre de ses années, l'égare ainsi à l'ombre des lauriers qu'il a cueillis autrefois dans sa physique ? »

Cours abrégé d'ostéologie. Rouen, 1768, in-8°. Ce traité est recommandable par l'ordre qui y règne. M. Le Cat y fait des remarques importantes sur la connexion des os ; il décrit les osselets de la face avec plus d'exactitude qu'on ne l'avait fait avant lui. Un auteur ne brille jamais avec plus d'avantage pour le public, que lorsqu'il s'attache aux matières qui sont directement de son ressort.

Après J.-C. 1700. — BERNOULLI (Daniel), dont les lexicographes défigurent souvent le nom, en l'appelant *Bernouilli*, fut l'un des plus grands physiciens et mathématiciens du siècle dernier. Second fils du célèbre Jean Bernoulli l'ancien, il naquit le 29 janvier 1700, à Groningue, où son père professait encore à cette époque. Ses parents l'emmenèrent avec eux lorsqu'ils revinrent, en 1705, à Bâle, où, dès qu'il eut atteint l'âge requis, il fut envoyé au gymnase public. Ayant été admis, en 1713, parmi les élèves de l'Académie, il s'occupa de la philosophie avec beaucoup d'ardeur, sans négliger toutefois les mathématiques, pour lesquelles il se sentait un goût décidé. Il prit la licence en 1715, et le titre de maître ès-arts en 1716. Son père souhaitait de lui voir embrasser la carrière du commerce ; mais Daniel, trouvant moins d'attrait aux calculs de l'intérêt mercantile, qu'à ceux de la haute et transcendentale philosophie, qui semble nous élever au-dessus de nous-mêmes, en déroulant à nos yeux un vaste champ de spéculations dont le vulgaire n'a pas même une idée, trouva plus convenable de se faire médecin, pour concilier ensemble le soin de sa fortune et ses ardents désirs. Il obtint sans peine la permission de son père, puisa les premières notions de l'art de guérir dans les cours des professeurs de Bâle, alla, en 1718, entendre Nebel à Heidelberg, passa l'année suivante à Strasbourg pour s'y perfectionner dans l'anatomie et la chirurgie, et revint, en 1721, dans sa ville natale, où la Faculté de médecine lui accorda la licence après les examens d'usage.

Cependant Bernoulli, loin de négliger la physique et les mathématiques, consacrait au contraire tous ses moments de loisir à ces deux sciences, et se montrait un des plus assidus aux leçons de son père. Le désir d'acquérir de nouvelles connaissances, lui fit entreprendre un voyage en Italie. Il vint, en 1723, à Venise ; Michelotti l'y prit tellement en amitié qu'il ne le quittait presque pas, et le menait avec lui chez ses malades. Rizetti et Ricetto, professeurs de physique et de mathématiques, ne lui témoignaient pas non plus moins de bienveillance. L'Institut de Bologne l'admit parmi ses membres en 1724. En 1725, il remporta le prix proposé par l'Académie des sciences de Paris sur la question relative à la manière de construire les clepsydres. De Venise il alla à Padoue, pressé du désir d'entendre Morgagni ; mais une maladie grave ne lui permit pas d'assister aux leçons de l'illustre anatomiste Vers la

même époque, malgré sa jeunesse, la république de Gênes lui offrit, sur la recommandation du marquis Pallavicini, la présidence de l'Académie qu'elle venait d'établir. Quelque flatteuse que fût pour lui cette proposition, il refusa cependant; mais il n'en fut pas de même de l'invitation qui lui fut faite de venir remplir une chaire de physiologie médicale et de mathématiques transcendantes dans la résidence impériale de Russie. Séduit par les avantages qu'on lui présentait, il partit, avec son frère aîné, Nicolas, appelé, comme lui, en qualité de professeur de mathématiques, et arriva, le 26 octobre 1725, à Saint-Pétersbourg. Quoiqu'il se fût engagé à rester cinq ans en Russie, la mort de son frère, qu'une fièvre lente emporta, le 26 juillet 1726, au tombeau, le délabrement de sa santé, peut-être aussi le chagrin d'être éloigné de sa patrie, et l'âpreté du climat le décidèrent à donner sa démission, qu'on n'accepta point. Cédant alors à d'instantes prières, et vaincu par de brillantes promesses, il consentit à rester; mais Jean, son frère, étant venu le voir, il repartit avec lui, et, après une navigation périlleuse, il débarqua en Hollande, traversa la Belgique et la France, et arriva dans sa patrie en 1733.

Dans le courant de cette même année, le 19 septembre, l'Académie de Bâle le désigna pour remplir la chaire d'anatomie et de botanique. Deux jours après, il prit le grade de docteur en médecine, dont il n'était point encore revêtu, et il fit sa première leçon publique le 18 novembre. Malgré son assiduité à remplir ses devoirs de professeur, il n'en continua pas moins de cultiver les sciences qu'il affectionnait le plus, la physique et les mathématiques, ainsi que le prouvent les nombreux mémoires qu'il mit au jour, soit dans les recueils littéraires, soit pour répondre aux questions proposées par des compagnies savantes. Dix fois, en 1734, 1737, 1740, 1743, 1744, 1745, 1746, 1747, 1751 et 1757, il remporta ou partagea les prix décernés par l'Académie des sciences de Paris. Ce fut avec son père qu'il partagea, en 1734, celui dont l'objet était la solution du problème de l'orbite planétaire. Cette question et celle du flux et reflux de la mer, sont les seules d'astronomie physique qu'il ait traitées. Fidèle à la théorie de Newton, qu'il avait adoptée de bonne heure, il admit que tous les corps célestes sont entourés d'une atmosphère qui tourne avec eux, mais que l'atmosphère solaire enveloppe toutes les planètes comprises dans son système, et que l'action de cette atmosphère est la cause de l'obliquité de l'écliptique, qui tend naturellement à reprendre un jour et à garder ensuite toujours son parallélisme avec l'équateur : idée qui, du reste, n'était pas nouvelle, car Louville l'avait déjà exposée en 1719. Tous les corps savants de l'Europe s'empressèrent de l'accueillir dans leur sein : il devint membre de l'Académie de Berlin en 1747, de celle de Paris en 1748, à la mort de son père; de celle de Londres en 1750, etc. La chaire de physique étant devenue vacante, on la lui offrit, le 16 novembre 1750, avec des émoluments extraordinaires. Il la remplit pendant vingt-six années ; mais, en 1777, se sentant trop affaibli au physique, quoique ses facultés intellectuelles n'eussent rien perdu de leur énergie, il sollicita et obtint sans peine la faveur de céder cette place à son neveu Daniel, fils de son frère Jean. Il mourut le 17 mars 1783. Son neveu a écrit sa vie (Bâle, 1783, in-4°), et Condorcet a prononcé son éloge devant l'Académie des sciences (Paris, 1785, in-4°. Trad. en allemand avec de nombreuses remarques, par Daniel Bernoulli, Bâle, 1787, in-8°).

« Fils et neveu de deux mathématiciens célèbres (Jacques et Jean Bernoulli), que la voix de leurs contemporains avait placés à côté de Newton et de Leibnitz, sa famille, dit Condorcet, eut l'honneur unique jusqu'ici, nous ne dirons pas dans l'histoire des sciences, mais dans les annales du monde, de produire trois grands hommes en deux seules générations. Sans la mort prématurée de son frère (Nicolas), le prodige eût été plus étonnant encore, et l'Europe eût compté deux fois de suite deux frères du nom de Bernoulli parmi ces génies du premier ordre, entre lesquels la génération qui jouit de leurs travaux partage son admiration, en laissant à la postérité seule le droit de marquer leur rang. » Pendant près d'un siècle, c'est-à-dire pendant quatre-vingt-onze ans, on retrouve le nom de Bernoulli parmi ceux des huit associés étrangers de l'Académie des sciences, au nombre desquels il fut inscrit aussitôt après le renouvellement de la compagnie en 1699, et l'hérédité surprenante de talents aussi éminents dans une même famille explique et légitime cette hérédité de distinc-

tions honorifiques, qui n'a dès lors rien que la raison n'approuve hautement.

Il ne nous appartient pas d'insister sur les importants services que Bernoulli a rendus aux mathématiques, par ses travaux sur l'hydrodynamique, la mécanique et la physique générale ou particulière, mais surtout en cherchant, plutôt néanmoins par son exemple que par ses préceptes, à détourner les géomètres des calculs de l'analyse pure, pour diriger principalement leur attention sur ceux dont on peut faire quelque application utile à la pratique. On trouvera dans le bel éloge de Condorcet, et dans les différentes histoires de la physique et des mathématiques, l'exposé clair et précis de la marche de son esprit et de la nature de ses travaux. Nous ne devons l'envisager ici que comme médecin, et malheureusement, sous ce rapport, on trouve qu'il n'a rien fait qui puisse ajouter le plus petit fleuron à sa gloire. Bien loin de jeter aucun éclat, ses opuscules physiologiques n'en tirent que de son nom, et ils n'auraient pas suffi pour soustraire celui de tout autre écrivain à l'oubli. Il partage avec son père le triste honneur d'avoir contribué à rendre de l'éclat aux doctrines iatromathématiques dont les esprits commençaient à se lasser; et s'il n'appliqua pas lui-même aux mouvements des humeurs du corps vivant son analyse si exacte des lois auxquelles les fluides obéissent en parcourant les canaux, d'autres, surtout en Angleterre, se chargèrent avec empressement de ce soin inutile, nuisible même, aux progrès de la physiologie. D'un autre côté, il paraphrasa la théorie du mouvement musculaire imaginée par son père, et l'embellit encore de calculs analytiques. Il supposait que la fibre musculaire est creuse, et garnie, d'espace en espace, d'autres fibres annulaires qui la serrent en se contractant, et lui donnent la forme d'une sorte de chapelet vésiculaire. Bernoulli ne s'aperçut pas qu'il ne faisait ainsi qu'enfoncer la difficulté dans les ténèbres de l'infini, sans contribuer le moins du monde à la résoudre. Il s'est beaucoup occupé de la fameuse expérience de Mariotte, et, après nombre d'opérations pour déterminer la grandeur et la situation du point insensible de la rétine, il a cru pouvoir conclure que ce point est circulaire, qu'il a le septième du diamètre de l'œil, son centre situé un peu au-dessus du milieu de l'œil, et à sept vingt-cinquième de ligne de distance du diamètre antéro-postérieur de l'organe. Déduisant de là des conséquences par le calcul, il a essayé d'expliquer les motifs et de démontrer les avantages de la décussation des nerfs optiques. On peut encore lire avec intérêt ses recherches sur l'inoculation. Ses ouvrages sont :

Dissertatio de respiratione. Bâle, 1721, in-4°. — Bernoulli soutient que l'air passe en nature dans le sang, et que le sternum se porte en avant lorsque la poitrine se dilate. Haller a inséré cette thèse dans sa collection de dissertations anatomiques. — *Positiones miscellaneæ medico-anatomico botanicæ*. Bâle, 1721, in-4°. L'auteur nie l'existence des vaisseaux aériens dans les plantes, et considère les feuilles comme le réceptacle des humeurs les plus grossières du végétal. — *Theses logicæ, sistentes methodum examinandi syllogismorum validitatem*. Bâle, 1722, in-4°. — *Exercitationes quædam mathematicæ*. Venise, 1724, in-4°. — *Sermo in promotione Garmanni medicinæ doctoris habitus*. Bâle, 1737, in-fol. — *Hydrodynamica, sive de viribus in motibus fluidorum commentarii*. Strasbourg, 1738, in-4°. — On a encore de Daniel Bernoulli beaucoup de mémoires dans les Actes des Académies de Saint-Pétersbourg, de Paris et de Berlin. Il en a inséré aussi quelques-uns dans les Actes des savants de Leipsick, et dans les Actes helvétiques. *Biogr. médic.*

Apr. J.-C. 1701. — BUECHNER (André-Élie de), et non pas Jean-André-Élie Buchner, comme on le nomme dans la *Biographie universelle*, naquit le 9 avril 1701, à Erford, où son père, Wolfgang Henri, exerçait la profession de prédicateur. Après avoir terminé son éducation première, et même ébauché l'étude de la médecine, dans les écoles de sa ville natale, il alla, en 1719, à Halle, où enseignaient alors Hoffmann, Alberti, Bass, Coschwiz et Buxbaum. En 1721 il quitta cette université pour se rendre à Leipsick, où il ne resta guère que six mois, au bout desquels il allait partir pour Strasbourg lorsque ses parents ayant appris qu'une maladie épidémique régnait en France le retinrent. Il obtint seulement la permission de parcourir la Franconie, la Souabe et une partie de la Basse-Saxe. La même année il reçut le bonnet de docteur en médecine à Erford. En 1726, il prit celui de docteur en philosophie, et devint membre de

l'Académie des Curieux de la nature, sous le nom de *Bachius*, ancien médecin dont Galien parle avec éloge. Trois ans après, le duc de Saxe-Eisenach le nomma physicien à Rudolstadt. Il fut nommé, en 1729, professeur extraordinaire, et en 1737 professeur ordinaire de médecine à Erford ; et en 1738, président de l'Académie impériale des Curieux de la nature, à la place de Jean-Jacques Baier, qui venait de mourir. L'impératrice de Russie, Anne, lui offrit une place de médecin de la cour, qu'il refusa ; mais les offres de l'empereur Charles-Quint le séduisirent et furent acceptées. Ce monarque le créa conseiller et comte palatin. Une religieuse s'étant cachée, en son absence et à son insu, dans sa maison, il fut obligé de quitter Erford pour se soustraire aux persécutions qu'on lui préparait. C'était en 1744 : il vint à Halle remplir la chaire que la mort du grand Hoffmann laissait vacante, et mourut dans cette ville le 29 juillet 1769. Linné a consacré à sa mémoire un genre de plantes, sous le nom de *buchnera*. Il a rendu un grand service à la doctrine d'Hoffmann en la présentant sous des dehors plus séduisants pour les élèves, l'appliquant à toutes les branches de l'art de guérir, et la mettant à la portée des intelligences les moins développées. On peut dire qu'il a fait pour cette doctrine célèbre, ce qu'Alberti avait fait avant lui pour celle de Stahl. Il y a, en effet, le plus grand rapport entre le genre de talent de ces deux célèbres médecins allemands; aussi féconds polygraphes l'un que l'autre, ils ont publié un nombre presque incalculable d'ouvrages, dans lesquels on chercherait vainement une idée qui leur fût propre, mais où les théories dont ils se sont portés les champions sont exposées avec clarté, et développées avec beaucoup d'art. Les écrits de Buechner, qui, de même que ceux d'Alberti, sont, pour la plupart, des opuscules académiques, portent les titres suivants :

Disputatio de eo, an dari possit bonum aliquot jucundum et utile, quod non sit honestum : Præs. M. Brokic. Erford, 1717, in 4°. — *Disputatio inauguralis medica de atrocissimo sexus sequioris flagello, passione hysterica.* Erford, 1721, in-4°. — *Dissertatio de rabie canina ad mentem celeberrimorum quorumdam virorum considerata.* Erford, 1726, in-4°. — *Dissertatio de naturali bilis constitutione et usu.* Erford, 1726, in-4°. — *Programma de combinandis antiquorum et modernorum dogmatibus, muneri professoris institutum præmissum.* Erford, 1729, in-4°. — *Sammlung von natur-und medicin-wie auch dazu gehoerigen Kunst-und literatur-geschichte, so sich im jahr 1726 in den drey herbstmonaten in Schlesien und andern laendern zugetragen haben, als der acht und dreysigste versuch ans licht gestellt.* Erford, 1730, in-4°. — C'est une continuation des *Breslauer sommlungen.* — *Programma quo chymiam complura abdita naturæ mysteria accurate explanantem et exacte sæpius imitantem sistit, et prælectionum rationem, munus professoris chymiæ in perantiqua academia germana clementer sibi demandatum auspicaturus, indicat.* Erford, 1731, in-4°. — *Miscellanea physico-medico-mathematica, oder angenehme, curieuse und nuetzliche nachrichten von physikal-und medicinischen wie auch dazu gehoerigen kunst- und literatur-geschichten die sich 1727 in deutschland und andern reichen zugetragen, oder bekannt worden sind.* Erford, 1731-1734, 4 vol. in-4°. — *Dissertatio de pneumatosi, seu mola flatulenta malitiose excitata, iterumque feliciter sublata.* Erford, 1731, in-4°. — *Dissertatio de tuenda et restituenda navigantium sanitate.* Erford, 1735, in-4°. — *Dissertatio de prœternaturali bilis depravatione et noxâ.* Erford, 1735, in-4°. — *Programma concredito sibi præsidio societatis imperialis naturæ curiosorum præmissum.* Erford, 1735, in-4°. — *Vollstaendiges und accurates universal-register aller wichtigen und merkwuerdigen materien, welche in dem ehemahls durch herrn D. Kanold von Jahr* 1717 *bis* 1726 *einzeln nach einander herausgegebenen* 38 *versuchen und* 4 *supplementis derer sogenannten sammlungen von natur-und medicin-wie auch dazu gehœrigen kunst-und litteratur-geschichte befindlich sind.* Erford, 1736, in-4°. — *Dissertatio de æris externi noxis in curatione vulnerum : Resp. S.-S. Erhardt.* Erford, 1737, in-4°. — *Dissertatio sistens spasticorum motuum theoriam et therapiam generalem.* Erford, 1738, in-4°. — *Dissertatio sistens pathologiam et therapiam passionis hystericæ.* Erford, 1739, in-4°. — *Dissertatio sistens monita practica circa noxium et salutarem usum lactis.* Erford, 1739, in-4°. — *Dissertatio de salutaribus ægrotantium*

agrypniis. Erford, 1739, in-4°. — *Dissertatio de spasmo intestinorum : Resp. J.-J. Moronsky*. Erford, 1741, in-4°. — *Dissertatio de medicina medicamentorum, sive cautelis circa usum remediorum observandis : Resp. D.-U. Pohl*. Erford, 1741, in-4°. — *Dissertatio de morbis cerebri ex structura ejus anatomica deducendis : Resp. A.-G. Albrecht*. Erford, 1741, in-4°. — *Dissertatio de genuinis principiis et effectibus arnicæ*. Erford, 1741, in-4°. — *Dissertatio de fraxinella : Resp. H. C. Bertuch*. Erford, 1742, in-4°. — *Dissertatio de febre catarrhali maligna epidemice hactenus grassante : Resp. E.-A. Gehr*. Erford, 1742, in-4°. — *Dissertatio de curatione palliativa : Resp. G.-L. Rosa*. Erford, 1742, in-4°. — *Dissertatio de salibus essentialibus vegetabilibus*. Erford, 1742, in-4°. — *Dissertatio de nuce juglande ejusque usu medico : Resp. G.-F. Spindler*. Erford, 1743, in-4°. — *Dissertatio de hydrope ascite : Resp. J.-C. Pezold*. Erford, 1743, in-4°. — *Dissertatio de arcano tartari ejusque volatilisatione : Resp. J.-G.-A. Fabricius*. Erford, 1743, in-4°. — *Dissertatio de favo capitis : Resp. J.-J. Kaempf*. Erford, 1743, in-4°. — *Dissertatio de medicamentis diaphoreticis eorumque in corpus humanum agendi modo : Resp. G.-G. Hesse*. Erford, 1743, in-4°. — *Dissertatio de influxu chymiæ in medicinam : Resp. G. Einsport*. Erfort, 1743, in-4°. — *Dissertatio de anchylosi : Resp. G.-F. Hausleutner*. Erford, 1743, in-4°. — *Dissertatio de pareira brava ejusque virtutibus medicis : Resp. J.-F. Pachelbel*. Erford, 1744, in-4°. — *Dissertatio de procidentia uteri : Resp. J.-C. Sturm*. Erford, 1744, in-4°. — *Dissertatio de gravissimo luis venereæ symptomate, tortura nocturna : Resp. J.-F. Frank*. Erford, 1744, in-4°. — *Dissertatio cur fœminæ, licet corpore debiliores, eumdem cum viris vitæ terminum attingant? Resp. J.-N. Zerener*. Halle, 1745, in-4°. — *Dissertatio de prolongatione morborum ex culpa medici atque chirurgici : Resp. N.-C. Bach*. Halle, 1745, in-4°. — *Dissertatio sistens regulas necessarias circa excretionem calculi renum a medico observandas : Resp. E.-G. Heinrich*. Halle, 1745, in-4°. — *Dissertatio sistens historiam et curationem febris catarrhalis inter milites epidemicæ : Resp. L.-F. Mueller*. Halle, 1745, in-4°. — *Dissertatio de morte naturali et præternaturali ejusque causis : Resp. J. Bordolo*. Halle, 1745, in-4°. — *Dissertatio de diureticis eorumque agendi modo et usu : Resp. C. G. Schmidt*. Halle, 1745, in-4°. — *Dissertatio de præservandis artificum morbis : Resp. J.-G. Tralles*. Halle, 1745, in-4°. — *Dissertatio de speciebus quibusdam motus corporis certis morbis accommodandis : Resp. C.-G. Koetschke*. Halle, 1745, in-4°. — *Fundamenta physiologiæ, ex physico-mechanicis principiis deducta*. Halle, 1746, in-4°. — *Fundamenta pathologiæ generalis anatomico et physico-mechanicis principiis, ex Hoffmanni medicina systematica deprompta*. Halle, 1746, in-4°. — *Dissertatio de differentia naturarum respectu climatum : Resp. G.-G. Mueller*. Halle, 1746, in-4°. *Dissertatio de dulcificatione acidum : Resp. J.-C. Henckel*. Halle, 1746, in-4°. — *Dissertatio de cauta alvi solutione in morbis : Resp. C.-F. Truppel*. Halle, 1746, in-4°. — *Dissertatio de gravissima anginæ specie cynanche : J.-S. Brunner*. Halle, 1746, in-4°. — *Dissertatio de genuinis viribus tabaci ex principiis constitutionis demonstratis : Resp. J.-J. Fraunknecht*. Halle, 1746, in-4°. — *Dissertatio de tincturis alcalinis : Resp. E.-F. Zittmann*. Halle, 1746, in-4°. — *Dissertatio an dentur remedia abortum simpliciter promoventia, quæstio in partem negativam resolvitur : Resp. F.-M. Graef*. Halle, 1746, in-4°. — *Dissertatio de medicamentis traumaticis eorumque legitimo usu : Resp. J.-C.-G. Knoll*. Halle, 1746, in-4°. — *Dissertatio de pellentium remediorum usu, abusu et damno in parturientibus : Resp. J.-G. Mueller*. Halle, 1746, in-4°. — *Dissertatio de emeticis : Resp. C.-G. Rudelbauner*. Halle, 1746, in-4°. — *Dissertatio de exploranda locorum salubritate : Resp. F.-J.-L. Crell*. Halle, 1746, in-4°. — *Dissertatio de venenis eorumque diverso agendi modo : Resp. J.-C.-F. Pertsch*. Halle, 1746, in-4°. — *Fundamenta therapiæ generalis*. Halle, 1747, in-4°. — *Fundamenta therapiæ specialis*. Halle, 1747, in-8°. — *Dissertatio de furore uterino : Resp. T.-G. Buchholz*. Halle, 1747, in-4°. — *Dissertatio de optima hæmorrhoides sanandi ratione : Resp. G.-S. Graef*. Halle, 1747, in-4°. — *Dissertatio de bulimia, sive nimia ciborum appetentia : Resp. M.-C. Niefeld*. Halle, 1747, in-4°. — *Dissertatio de methodo morbos chronicos rite tractandi : Resp. P.*

Paulsohn. Halle, 1747, in-4°.—*Dissertatio de signis mortis prognosticis : Resp. C.-F. Seld.* Halle, 1747, in-4°. — *Dissertatio de causis sterilitatis hominum utriusque sexus : Resp. A. Molnar.* Halle, 1747, in-4°. — *Dissertatio de gracilitate, ejus causis et effectibus : Resp. G.-H. Oswald.* Halle, 1747, in-4°. — *Dissertatio de æris effectibus in corpore humano : Resp. J.-D. Herrnschwand.* Halle, 1747, in-4°.— *Dissertatio sistens mechanicam obstructionis theoriam : Resp. J.-C. Nasse.* Halle, 1747, in-4°. — *Dissertatio de causis anxietatis ægrotantium : Resp. T. Gerling.* Halle, 1747, in-4°. — *Dissertatio de genuinis plethoræ effectibus in corpore humano : Resp. M.-C. Bens.* Halle, 1747, in-4°. — *Dissertatio de structura pulmonum : Resp. J -U. Reichenau.* Hlle, 1747, in-4°. — *Dissertatio de imminutione et suppressione lochiorum : Resp. S. Brever.* Halle, 1747, in-4°. — *Dissertatio de variæ therapiæ necessitate tam in hypochondriaco quam hysterico malo : Resp. J.-C. Stockmann.* Halle, 1747, in-4°.—*Dissertatio de oleis expressis eorumque modo agendi et usu : Resp. F.-B.-O. Schroeter.* Halle, 1747, in-4°. — *Fundamenta pathologiæ specialis.* Halle, 1748, in-8°. — *Fundamenta semiologiæ medicæ, tam generalis quam specialis.* Halle, 1748. in-8°. — *Dissertatio de præcipuis adjumentis et impedimentis felicis morborum curationis : Resp. J. Schuster.* Halle, 1748, in-4°. — *Dissertatio de communicatione vasorum mammariorum cum epigastricis : Resp. G.-A. Lindener.* Halle, 1748, in-4°. — *Dissertatio de damnis a motu voluntario excedente oriundis : Resp. J.-A. Hagemeister.* Halle, 1748, in-4°. — *Dissertatio de prognosi ex lingua in quibusdam morbis formanda: Resp. C.-G. Pauli.* Halle, 1748, in-4°. — *Dissertatio de anthelminticorum usu et operandi modo : Resp. G.-G. Mentzel.* Halle, 1748, in-4°.— *Dissertatio de salivæ secretione vera : Resp. E.-S. Burella.* Halle, 1748. in-4°. — *Dissertatio de gangliis : Resp. J.-G.-S. Schlaeger.* Halle, 1748, in-4°. — *Dissertatio de genuinis opii effectibus in corpore humano : Resp. C.-G. Schwarz* Halle, 1748, in 4°. —*Dissertatio de præcavendis et prudenter tollendis morborum recidivis : Resp. J.-C.-G. Verporten.* Halle, 1748, in-4°. — *Dissertatio de medicorum scandalis sive morbis curatu difficilibus et insanabilibus : Resp. P.-J. Heinecken.* Halle, 1748, in-4°. — *Dissertatio de optima morbum Saturninum vulgo Huettenkatze sanandi methodo : Resp. C.-A. Brand.* Halle, 1748, in-4°. — *Dissertatio de abscessibus et ulceribus mammarum : Resp. C.-A. Teucher.* Halle, 1748°, in-8°.—*Dissertatio de febribus continuis : Resp. J.-G.-S. de Sonnenberg*, Halle, 1748, in-4°. — *Dissertatio de generatione et differentia salium : Resp. C.-P. Brandes*, Halle, 1748, in-4°. — *Dissertatio de modo agendi virtutis resolventis mercurii vivi in corpore humano : Resp. E.- G. Henrici.* Halle, 1748, in-4°. — *Dissertatio de consensu morborum capitis et ventriculi : Resp. A.-C. Bunger.* Halle, 1748, in-4°. — *Dissertatio de curcuma officinarum ejusque genuinis virtutibus : Resp. C.-C. Loeber.* Halle, 1748, in-8°. —*Dissertatio de atonia nervorum morbisque inde oriundis : Resp. E -S. de Steinen.* Halle, 1749, in-4°. — *Dissertatio de ægrotantium inappetentia salutari et morbosa : Resp. A.-F. Lerche.* Halle, 1749, in-4°. — *Dissertatio de congruo delectu potulentorum in morborum curatione perquam necessario : Resp. C.-S. Greifenhagen.* Halle, 1749, in-4°.— *Dissertatio de salutari et noxio diureticorum medicamentorum usu : Resp. J.-C. Class.* Halle, 1749, in-8°. — *Dissertatio de adjumentis et impedimentis concoctionis alimentorum : Resp. F.-E. Deich.* Halle, 1749, in-4°. — *Dissertatio de imbecillitate partium corporis solidarum ab imminuta earum cohæsione pendente : Resp. C.-L. Foerster.* Halle, 1749, in 4°. — *Dissertatio de singulari sensibilitate hypochondriacorum, ejusque causis : Resp. M. Girald.* Halle, 1749, in-4°. — *Dissertatio de viribus et usu ferri in medicina : Resp. J.-D. Lehmann.* Halle, 1749, in-4°. — *Dissertatio de commodis et incommodis equitationis in hominum sanitatem redundantibus : Resp. J.-P. Erpal.* Halle, 1749, in-4°. — *Dissertatio de ætatis ratione habenda medico præcipue circa venæ sectionem : Resp. L.-H. Umbescheiden.* Halle, 1749, in-4°. — *Dissertatio de nimia sanguinis fluiditate morbisque inde oriundis : Resp. J.-M. Wohlfarth.* Halle, 1749, in-4°. — *Dissertatio de secura morborum hæreditariorum præservatione : Resp. J.-C. Hildebrand.* Halle, 1749, in-4°. —*Dissertatio de sanguificatione : Resp. J.-P. Eberhard.* Halle, 1749, in-4°. —

Dissertatio de gravissima herniarum specie, entero-epiplocele : Resp. J.-A. Harnisch. Halle, 1749, in-4°. — *Dissertatio de consensu pedum cum intestinis : Resp. G.-S. Thebesio.* Halle, 1749, in-4°. — *Dissertatio de rite determinanda quantitate sanguinis sub venæsectione emitt ndi : Resp. J. R. Lavater.* Halle, 1749, in 4°. — *Dissertatio de congestionum natura, causis et effectibus : Resp. C.-F. Fromhold.* Halle, 1749, in 4°. — *Dissertatio de præservandis morbis pulmonum, tam communibus quam propriis : Resp. F. G.-H. Luncano.* Halle, 1749, in-4°. — *Dissertatio de insomniis ut signo in medicina : Resp. H.-G. Heisterbergk.* Halle, 1749, in 4°. — *Dissertatio de metastasi febrili : Resp. C. C. Scholz.* Halle, 1750, in-4°. — *Dissertatio de morbis ex varia conditione vestimentorum oriundis. Resp. G. H. Beyer.* Halle, 1750, in-4°. — *Dissertatio de plethora senum ejusque rationali therapeutica tractatione speciatim per venæsectionem : Resp. G.-E. Gorn.* Halle, 1750, in-4°. — *Dissertatio de diæta et regimine hypochondriacorum : Resp. G. Zacharades.* Halle, 1750, in-4°. — *Dissertatio sistens considerationem generalem pathologicam hæmorrhagiorum : Resp. J.-H. A. Tschudi.* Halle, 1750, in-4°. — *Dissertatio de morbis acutis malignis, quatenus venæsectionem indicantibus : Resp. G.-B. Feyereisen.* Halle, 1750, in-4°. *Dissertatio de præservatione spasmodicorum morborum : Resp. M. Machal.* Halle, 1750, in-4°. — *Dissertatio de damnis ex abusu resinæ jalappæ : Resp. A. Coi.* Halle, 1750, in-4°. — *Dissertatio de noxia sudoris provocatione, præservationis causa suscepta : Resp. J.-P. Herbst.* Halle. 1750, in-4°. — *Dissertatio de natura somni : Resp. J.-G. Pezold.* Halle, 1750, in-4°. — *Dissertatio de vulneribus cerebri non semper lethalibus : Resp. J. C. Teubeler.* Halle, 1750, in-4°. — *Dissertatio de acidi et salsi usu diætetico : Resp. F. Feist.* Halle, 1750, in-4°. — *Dissertatio de origine dysenteriarum, cautoque in his passi Hungarici usu : Resp. J.-A. Reymann.* Halle, 1750, in-4°. — *Dissertatio de causis et effectibus humorum viscidorum : Resp. J.-F. Gallasky.* Halle, 1750, in 4°. — *Dissertatio de prudenti morborum insanabilium mitigatione : Resp. J. F. Schoepfer.* Halle, 1750, in-4°. — *Dissertatio de præcipuis mortis subitaneæ causis : Resp L.-A. Ran.* Halle, 1750, in-4°. — *Dissertatio de morbis ex varia temperamentorum conditione oriundis : Resp. A. Schnell.* Halle, 1750, in 4°. — *Dissertatio sistens casum de lienteria in puero observata et curata : Resp. F.-C. Lieberoth.* Halle, 1750, in-4° — *Dissertatio de scarificatione, quatenus remedio, ad regressa exanthemata iterum producenda : Resp. D.-G. Krause.* Halle, 1750, in 4°. — *Dissertatio de nausea sive vomitu eorum qui curru vehuntur : Resp. E. L. Rosa.* Halle, 1751, in-4°. — *Dissertatio de damnis ex nimio calore externo in sanitatem redundantibus : Resp. J.-D. Brockmann.* Halle 1751, in-4°. — *Dissertatio de clavo hysterico : Resp. H.-D. Brockmann.* Halle. 1751, in-4°. — *Dissertatio de cautelis circa theoriam et curationem hæmorrhagiarum observandis : Resp. J.-C. Corvino.* Halle, 1751, in 4°. — *Dissertatio de morborum recursu : Resp. D. Pfeiffer.* Halle, 1751, in-4°. — *Dissertatio de reliquiis variolarum tam præservandis quam curandis : Resp. J.-B. Gschwend.* Halle, 1751, in-4°. — *Dissertatio de morbis pharmacopæorum et chymicorum : Resp. S. Prieur.* Halle, 1751, in 4°. — *Dissertatio de naturali constitutione salivæ. Resp. J.-A. Ruysch.* Halle, 1751, in-4°. — *Dissertatio de inflammatione oculorum a rachitide cum tuberculis in inferiore palpebrarum tunica : Resp. G. H. Koenigsdoerfen.* Halle, 1751, in-4°. — *Dissertatio de adminiculis ex aeris temperie in morborum curatione petendis : Resp. J.-C. Foerster.* Halle, 1751, in-4°. — *Dissertatio de salutari et noxio ellebori nigri ejusque præparatorum usu : Resp. J.-A.-C. Stegmann.* Halle, 1751, in-4°. — *Dissertatio de fame : Resp. B.-L. Hinz.* Halle, 1751, in 4°. — *Dissertatio de prudenti medicamentorum mutatione : Resp. T. Dreysig.* Halle, 1751, in 4°. — *Dissertatio de olfactus ad capienda signa usu : Resp. J. Lemger.* Halle, 1752, in-4°. — *Dissertatio de obsoletis quibusdam remediis frequentiori usu restituendis : Resp. F.-G. Voigtel.* Halle, 1752, in-4°. — *Dissertatio de vomitu cruento plerumque per se non lethali : Resp. J.-H. Lichtenberg.* Halle, 1752, in-4°. — *Dissertatio de nexu podagræ cum calculo renum et vesicæ : Resp. D.-G. Zierold.* Halle, 1752, in-4°. — *Dissertatio de trepanatione : Resp. J.-J. Roessel.* Halle, 1752, in-4°. — *Disser-*

tatio de oleis essentialibus æthereis, eorumque operandi modo et usu : Resp. J.-F. Vangerow. Halle, 1752, in-4°. — *Dissertatio de incongruo diaphoreticorum usu, frequenti affectuum exanthematicorum causa : Resp. C. Dahl.* Halle, 1752, in-4°. — *Dissertatio de tremore artuum ejusque causis : Resp. J. J. Mollweide.* Halle, 1752, in-4°. — *Dissertatio de modo agendi metallorum in corpore humano : Resp. J. H. Mollweide.* Halle, 1752, in-4°. — *Dissertatio de ore ut signo : Resp. J.-C.-P. Timmermann.* Halle, 1752, in-4°. — *Dissertatio de aquis medicatis, præsertim fonte medicato Cliviensi : Resp. C.-H. Schutte.* Halle, 1752, in 4° — *Dissertatio de singulari quadam Indorum Orientalium dysenteria, ejusque præcipua a nostrate differentia : Resp. J.-T. Lamich.* Halle, 1752, in 4°. — *Dissertatio de oculo ut signo : Resp. C.-F. Oswald.* Halle, 1752, in-4°. — *Dissertatio de insolito corporis augmento, frequenti morborum futurorum signo : Resp. C.-J. Quateck.* Halle, 1752, in-4°. — *Dissertatio de inflammatione sanguinea : Resp. J.-J. de Steinen.* Halle, 1752, in-4°. — *Dissertatio de intempestivo diureticorum usu, frequenti affectuum nephreticorum causa : Resp. G.-C.-G. Webel.* Halle, 1752, in-4°. — *Dissertatio de varia medendi methodo pro ætatum diversitate : Rasp. J.-C. Rose.* Halle, 1752, in-4°. — *Dissertatio de celeri corporis incremento post febres : Resp. H.-A. Mallinkrot.* Halle, 1752, in-4°. — *Dissertatio de cura dentium ad sanitatem proficua : Resp. C. G. Strumpff.* Halle, 1752, in-4°. — *Dissertatio de debilitate ab imminuto partium corporis humani matricium elastico vitali motu pendentium : Resp. J.-D. Gerlach.* Halle, 1752, in-4°. — *Dissertatio de temperamentorum ratione in semiologicis habenda : Resp. C.-G. Gaebel.* Halle, 1752, in-4°. — *Dissertatio de singularibus quibusdam ad peripneumoniam et pleuritidem spectantibus : Resp. C.-G. Ucke.* Halle, 1753, in-4°. — *Dissertatio de venæsectionis sæpius in peripneumonia repetitæ usu eximio, singulari casu comprobato : Resp. A.-F. Krause.* Halle, 1753, in-4°. — *Dissertatio de optima causas morborum proximas investigandi methodo : Resp. N.-F. Frese.* Halle, 1753, in-4°. — *Dissertatio de cataracta omni tempore deponenda : Resp. G.-H. Troschel.* Halle, 1753, in-4°. — *Dissertatio de uteri connexione cum mammis : Resp. G.-G. Reichart.* Halle, 1753, in-4°. — *Dissertatio de circumspecto usu vasorum stanneorum, ad potuum ciborumque præsertim ex ovis conficiendorum, præparationem necessario : Resp. J.-A. C. Hoeffler.* Halle, 1753, in-4°. — *Dissertatio sistens cautelas quasdam circa chemicam remediorum explorationem observandas : Resp. J.-G.-D. Kursner.* Halle, 1753, in-4°. — *Dissertatio de necessaria medici ad ægrotantium cubitus attentione : Resp. H.-A. Rumpff.* Halle, 1753, in-4°. — *Dissertatio de contusione uteri ejusque affectibus in gravidis : Resp. F.-G. Drechsler.* Halle, 1753, in-4°. — *Dissertatio de transitu morbi chronici in acutum, et vice versa : Resp. Wisselinck.* Halle, 1753, in-4°. — *Dissertatio de intempestivo purgantium usu frequenti, adfectuum hæmorrhoidalium causa : Resp. Schopf.* Halle, 1753, in-4°. — *Dissertatio de mutua uteri cum ventriculo consensione : Resp. J.-J. Meder.* Halle, 1753, in-4°. — *Dissertatio de venæsectionis usu in puerperis : Resp. A.-H.-G. Solling.* Halle, 1753, in 4° — *Fundamenta materiæ medicæ, ad specialem praxin imprimis accommodatæ. simplicium medicamentorum historiam, vires, delectum usum et præparata in compendio exhibentia, in usum auditorum edita.* Halle, 1754, in-4°. — *Dissertatio de morbo periodico generatim : Resp. Raetzdorff.* Halle, 1754, in-4°. — *Dissertatio de remediis mercurialibus, spinæ ventosæ medicandæ interdum idoneis : Resp. Niemann.* Halle, 1754, in-4°. — *Dissertatio de vitiis menstrui fluxus perfecte emendandis : Resp. Niedt.* Halle, 1754, in-4°. — *Dissertatio de purpura puerperarum symptomatica ex uteri inflammatione : Resp. Hartmann.* Halle, 1754, in-4°. — *Dissertatio de differentia actionis medicamentorum, medicæ et physicæ : Resp. de Roy.* Halle, 1754, in-4°. — *Dissertatio de morborum signis, quæ ex naribus desumuntur : Resp. Roll.* Halle, 1754, in-4°. — *Dissertatio de medicamentorum mercurialium cum salibus paratorum efficacia per adjunctum sulphur, ad certos quosdam morbos magis accommodanda : Resp. Rienter.* Halle, 1754, in-4°. — *Dissertatio de partibus constitutivis salis communis, hujusque actione in corpus humanum : Resp. Marquard.* Halle, 1754, in-4°. — *Dissertatio de præcipitatione*

chemica generatim : Resp. de Clausbruch. Halle, 1754, in-4°. — *Dissertatio de indiciis aurium in morbis : Resp. Dennewitz.* Halle, 1754, in-4°. — *Dissertatio de morborum differentia individuali generatim : Resp. Letzav.* Halle, 1754, in-4°. *Dissertatio de pinastro sive pino sylvestri.* Halle, 1754, in-4°. — *Historica academiæ naturæ curiosorum.* Halle, 1755, in-4°. — *Academia naturæ curiosorum bibliotheca physica, medica, miscellanea.* Halle, 1755, in 4°. — *Dissertatio de fronte morborum interprete : Resp. Willmanns.* Halle, 1755, in-4°. — *Dissertatio de medicamentorum mercurialium usu in cancro : Resp. Cless.* Halle, 1755, in-4°. — *Dissertatio de mutatione sensationum in morbis : Resp. Reinhold.* Halle, 1755, in-4°. — *Dissertatio de causis pulsus intermittentis : Resp. Tralles.* Halle, 1755, in-4°. — *Dissertatio de rarissimis et gravissimis tympanitis extra intestina speciebus : Resp. Adolph.* Halle, 1755, in-4°. — *Dissertatio de varia manuum gesticulatione in morbis ominosa : Resp. Emmiughaus.* Halle, 1755, in-4°. — *Dissertatio de differentia sensationis et irritationis : Resp. Schultz.* Halle, 1755, in-4°. — *Dissertatio de aeris renovatione ad præcavendos curandosque morbos efficaci : Resp. Pelloutier.* Halle, 1755, in-4°. — *Dissertatio de gradibus malignitatis in morbis malignis : Resp. Radolph.* Halle, 1755, in-4°. — *Dissertatio de phosphori urinæ analysi et usu medico : Resp. Peutzky.* Halle, 1755, in-4°. — *Dissertatio de salubritate hæmorrhagiarum in mitigandis deliriis : Resp. Schaaf.* Halle, 1756, in-4°. — *Dissertatio de vino ut medicina et veneno : Resp. Stever.* Halle, 1756, in-4°. — *Dissertatio de morbis præteritis, quatenus præsentium causis : Resp. Ellenberger.* Halle, 1756, in-4°. — *Dissertatio de ventriculi sub cœlo frigido robore majore : Resp. Fleischmann.* Halle, 1756, in-4°. — *Dissertatio de dolore ad partum directione rationali : Resp. Groebsting.* Halle, 1756, in-4°. — *Dissertatio sistens casum de scirrho mesenterii exulcerato : Resp. Hebenstreit.* Halle, 1756, in-4°. — *Dissertatio de difficultate pariendi ex mala conformatione pelvis : Resp. Schiffert.* Halle, 1756, in-4°. — *Dissertatio de motibus criticis caute dijudicandis : Resp. Wenckebach.* Halle, 1756, in-4°. — *Dissertatio de provido emeticorum usu in morbis acutis contagiosis : Resp. Hase.* Halle, 1756, in-4°. — *Dissertatio de Indo Germanico ex Glasto : Resp. Ebel.* Halle, 1756, in-4°. — *Dissertatio de incongruo expectorantium usu, frequenti morborum pectoralium causa : Resp. Supprian.* Halle, 1756, in-4°. — *Dissertatio de causis pulsus intermittentis : Resp. Tralles.* Halle, 1756, in-4°. — *Dissertatio de efficaci mercurialium usu in cancro : Resp. Jaensch.* Halle, 1756, in-4°. — *Dissertatio de circumspecto clysterum in morbis exanthematicis usu : Resp. Finger.* Halle, 1757, in-4°. — *Dissertatio de peripneumonia notha : Resp. Beyer.* Halle, 1757, in 4°. — *Dissertatio de incongrui corporis motus insalubritate : Resp. Struensee.* Halle, 1747, in-4°. — *Dissertatio de topicorum medicamentorum abdomini illitorum modo agendi : Resp. Loeber.* Halle, 1757, in-4°. — *Dissertatio de exacerbatione hæmorrhagiarum ab intempestivo adstringentium usu : Resp. Matthæi.* Halle, 1757, in-4°. — *Dissertatio de deliriis vitam et mortem præsagientibus : Resp. Rodenburg.* Halle, 1757, in-4°. — *Dissertatio sistens spicilegia de olei vini præparatione atque usu : Resp. Guttorf.* Halle, 1757, in 4°. — *Dissertatio de morborum temporibus eorumque diversa indicatione et prognosi : Resp. Boeching.* Halle, 1757, in-4°. — *Dissertatio de viribus vitri antimonii cerati : Resp. Mueller.* Halle, 1757, in-4°. — *Dissertatio de prurienle naso, frequenti vermium indice : Resp. Clauswitz.* Halle, 1757, in-4°. — *Dissertatio de ossificatione vasorum et concrescentia, ut causis morborum : Resp. Mersellin.* Halle, 1757, in-4°. — *Dissertatio de febrium malignarum ancipiti eventu, ob tubum cibarium bile et cruditatibus repletum : Resp. Klose.* Halle, 1757, in-4°. — *Dissertatio sistens novæ methodi surdos reddendi audientes physicas et medicas rationes : Resp. Jorissen.* Halle, 1757, in-4°. — *Dissertatio de necessaria brevi post partum secundinarum extractione : Resp. Roth.* Halle, 1757, in-4°. — *Dissertatio de hæmorrhagiarum artificialium prærogativa præ naturalibus in complicatione febris synochæ cum acuta maligna : Resp. Schminke.* Halle, 1757, in-4°. — *Dissertatio de difficultatibus circa promotionem hemorrhagiorum naturalium obviis ejusque causis : Resp. Tschepe.* Halle, 1757, in-4°. — *Dissertatio de tincturis alcalinis aquosis :*

Resp. Hausk. Halle, 1757, in-4°. — *Dissertatio de iræ noxio et salutari effectu : Resp. Reginhelz*. Halle, 1757, in-4°. — *Dissertatio de tartaro vitriolato volatili, ejusque viribus : Resp. Lucæ*. Halle, 1757, in-4°. — *Dissertatio de sudore colliquotivo : Resp. Schlichter*. Halle, 1757 in 4°. — *Dissertatio de febris intermittentis complicatione cum maligna : Resp. Ruecher*. Halle, 1757, in-4°. — *Dissertatio de sternutationis commodis et incommodis : Resp Schnackenburg*. Halle, 1757, in-4°. — *Dissertatio de diæta et cura imbecillium : Resp Muller*. Halle, 1758, in-4°. — *Dissertatio de habenda climatis ratione in conservanda militum valetudine : Resp. Knecht*. Halle, 1758, in-4°. — *Dissertatio de genuino fœtus in utero materno situ naturali : Resp. Huffelmann*. Halle, 1758, in-4°. — *Dissertatio de crebriore sanguinis missione fiecunda plethoræ genitrice : Resp. Carl*. Halle, 1758, in 4°. — *Dissertatio de soda hispanica ejusque usu : Resp. Schmidt*. Halle, 1758, in-4°. — *Dissertatio de tincturis mediis salinis : Resp. Bohte*. Halle, 1758, in-4°. — *Dissertatio de vesicatoriorum ad exanthemata a nobilioribus partibus avocanda efficaci usu : Resp. Chuiden*. Halle, 1758, in-4°. — *Dissertatio de hæmorrhagiis naturalibus, quatenus impediunt salutarem solutionem febrium malignarum : Resp. Timmermann* Halle, 1758, in 4°. — *Dissertatio de medicamentorum congruo delectu in morbis perquam necessario : Resp. Mucher*. Halle, 1758, in-4°. — *Dissertatio de inflammatione hypochondriorum frequentius sinistrum quam dextrum infestante : Resp. Boehme*. Halle, 1758, in 4°. — *Dissertatio de mercurii sublimati corrosivi usu medico interno : Resp. Stockhausen* Halle, 1758, in-4°. — *Dissertatio de crystallisatione : Resp. Thebesius*. Halle, 1758, in-4°. — *Dissertatio de noxio caloris effectu ex æstuosis capitis integumentis producto : Resp. Grass*. Halle, 1758, in 4°. — *Dissertatio de commoda venereæ luis sine sialagogis curatione : Resp. Telgmann*. Halle, 1758, in-4°. — *Dissertatio de medicamentorum ex auripigmento præparatorum præstantissimo usu medico : Resp. Kuppermann*. Halle, 1758, in-4°. — *Dissertatio de tuburcinationis damnis : Resp. Fridrich*. Halle, 1758, in-4°. — *Dissertatio de oscitatione ut signo : Resp. Finger*. Halle, 1758, in-4°. — *Dissertatio de damnis ex male affecto pancreate : Resp. Paldamus*. Halle, 1759, in-4°. — *Dissertatio de sale sedativo Hombergii*. Halle, 1759, in-4°. — *Dissertatio de difficili affectuum pruriginosorum medicatione : Resp. Schuster*. Halle, 1759, in-4°. — *Dissertatio de tunica quadam oculi nova : Resp. Stier*. Halle, 1756, in-4°. — *Abhandlung von einer besondern und leichten Art, Taube hœrend zu machen ; nebst noch einigen andern medicinischen Abhandlungen*. Halle, 1759 et 1760, in-8°. — *Dissertatio de febre maligna per accidens lethali : Resp. Decker*. Halle, 1760, in-4°. — *Dissertatio de carminativorum usu : Resp. Korn*. Halle, 1760, in-4° — *Dissertatio de phosphori urinarii usu : Resp. Barthewitz*. Halle, 1760, in-4°. — *Dissertatio de pleuritide spuria : Resp. Gloes*. Halle, 1760, in-4°. — *Dissertatio de tincturis acidis : Resp. Cyprian*. Halle, 1760, in-4°. — *Dissertatio de generatione motuum ex principiis novis : Resp. Apel*. Halle, 1760, in-4° — *Dissertatio de venæsectione in febribus acutis malignis : Resp Caracasses*. Halle, 1760, in-4°. — *Dissertatio de vasis hæmorrhoidalibus : Resp. Thebesius* Halle, 1760, in-4°. — *Dissertatio de noxio usu pellentium in partu præternaturali : Resp. Kruegelstein*. Halle, 1760, in-4°. — *Dissertatio de probe attendendis mictionis imminutæ et suppressæ variis causis : Resp. Janssen*. Halle, 1761, in-4°. — *Dissertatio de neglecta benigna febre catarrhali frequenti morborum pulmonalium causa : Resp. Dolhof*. Halle, 1761, in-4°. — *Dissertatio de cauto usu sternutatoriorum in apoplexia : Resp. Hildebrand*. Halle, 1761, in-4°. — *Dissertatio de vasorum lymphaticorum glandularumque conglobatarum utilitate : Resp. Vogel*. Halle, 1761, in-4°. — *Dissertatio de vera podagræ sede et vomitu : Resp Stolle*. Halle, 1761, in-4°. — *Dissertatio de validiorum evacuantium noxis in hydrope : Resp. Seyffert*. Halle, 1762, in-4°. — *Dissertatio de soda, ut morbo sæpe gravi : Resp. Ackermann*. Halle, 1762, in-4°. — *Dissertatio de solutione empyematis per mictionem purulentam : Resp. Flohr*. Halle, 1762, in-4°. — *Dissertatio de usu interno olei vitrioli diluti, in nonnullis scabiei speciebus : Resp. Hellmich*. Halle, 1762, in-4°. — *Dissertatio de causis determinantibus ancipitem eventum morborum in nosocomiis occurrentium : Resp. Mun-*

nich. Halle, 1762, in-4°. — *Dissertatio de usu corticis peruviani cum camphora remixti in febribus ex putredine ortis : Resp. Marggraf.* Halle, 1762, in-4° — *Dissertatio, venæsectio in febribus catarrhalibus non semper nociva : Resp Euler* Halle, 1762, in-4°. — *Dissertatio de hæmoptysi ut hemorrhagia plerumque periculosa : Resp. Chemniz.* Halle, 1762, in-4°. — *Dissertatio de sudoris pedum, imprimis habitualis noxia suppressione : Resp. Pitsch.* Halle, 1762, in-4°. — *Dissertatio de solutione inflammationis per discussionem facta non semper optima : Resp. Larssohn.* Halle, 1762, in-4°. — *Dissertatio de salutaribus et noxiis motuum convulsivorum symptomaticorum effectibus : Resp. Hertel.* Halle, 1762, in 4°. — *Dissertatio de morbis malignis ex annonæ caritate oriundis : Resp. Friderich.* Halle, 1762, in-4° — *Dissertatio de religiosarum sancti ordinis Cisterciensis sanitate tuenda : Resp. Frost* Halle, 1762, in-4°. — *Dissertatio de effectibus ex quorumdam humorum defectu in genere pendentibus : Resp. Bruck.* Halle, 1763, in 4°. — *Dissertatio de febre tertiana intermittente epidemica soporosa, apoplexiam mentiente, ut plurimum funesta, justa tamen methodo feliciter curanda : Resp. Bluemke.* Halle, 1763, in-4°. — *Dissertatio de præstantia camphoræ in deliriis : Resp. Receard.* Halle 1763, in-4°. — *Dissertatio de catarrhis, quatenus salutem adferre dicuntur : Resp Schmidt.* Halle, 1763, in-4°. — *Dissertatio de tussi humida epidemica, morbos præcavente : Resp. Osperkans.* Halle, 1763. in-4°. — *Dissertatio de angina exanthematum eruptione solvenda : Resp. Anhalt.* Halle, 1763. in-4°. — *Dissertatio de causis, salutarem medicamentorum effectum impedientibus : Resp. Kuhne.* Halle, 1763, in-4°. — *Dissertatio de destructa partium irritabilitate, per incongruum adstringentium usum : Resp. Koehler.* Halle, 1763, in-4°. — *Dissertatio de causis sitim producentibus : Resp. Herbst.* Halle 1763, in-4°. — *Dissertatio de periculo gravidarum ex febribus : Resp. Wegelin.* Halle, 1763, in-4°. — *Dissertatio de necessario attendendis generalioribus principiis, in specifica actione explicanda : Resp. Bernd.* Halle, 1763, in-4°. — *Dissertatio de tussi hydropicorum ancipitem morbi eventum prænuntiante : Resp. Pfluge.* Halle, 1763, in-4°. — *Dissertatio de morbi symptomatici ad idiopathicum differente ratione therapeutica : Resp. Brelitz* Halle, 1763, in 4°. — *Dissertatio sistens casum affectus spasmodico-convulsivi : Resp. Schwarzenberg.* Halle, 1764, in-4°. — *Dissertatio de scorbuti cum lue venerea complicatione : Resp Siefart* Halle, 1764. in-4°. — *Dissertatio de frequentiori ortu calculi renum et vesicæ ejusque causis : Resp. Achilles.* Halle, 1764, in-4°. — *Dissertatio de fluxu menstrui ratione ad ventriculum et intestina : Resp. Lorbeer.* Halle, 1763, in-4°. — *Dissertatio : An symptomata per causas non explicata possint esse vera prognostica morborum signa : Resp. Kluge* Halle, 1764. in 4°. *Dissertatio de ætiologiæ variolarum per hypothesin tentata explicatione : Resp. Pelisson.* Halle, 1764, in-4°. — *Dissertatio de ossificatione duræ matris singulari observatione confirmata : Resp. Albrecht.* Halle, 1764, in 4°. — *Dissertatio de gummi resinis, Kikekuno malo, Looc et Galda : Resp. Schmalter.* Halle, 1764, in 4°. — *Dissertatio de causis quibusdam specialibus apoplexiæ, observationibus rarioribus confirmatis : Resp. Adami.* Halle, 1764, in-4°. — *Dissertatio de difficili morborum cognitione : Resp. Gumbert.* Halle, 1764, in-4°. — *Dissertatio de secretione lactis muliebris et præcipuis ab ea impedita pendentibus morbis : Resp Frize.* Halle, 1764, in-4°. — *Dissertatio de consensu primarum viarum cum perimetro : Resp C.-H. Rocholl.* Halle, 1764, in 4°. — *Dissertatio de crisibus cum febribus tantum, non cum aliis morbis connexis : Resp. Cublemeyer.* Halle, 1764, in 4°. — *Dissertatio de dysenteria, ex principiis chemiæ sublimiori perlustrata : Resp. Mueller.* Halle, 1764, in 4°. — *Dissertatio de morborum acutorum et chronicorum differentia vera : Resp. Venninghausen.* Halle, 1764, in-4°. — *Dissertatio de febris salubritate in fluore albo benigno : Resp. Wasmannsdorf.* Halle, 1764, in-4°. — *Dissertatio de indicatione chemiæ universalis ductu formanda : Resp. Schroeder.* Halle, 1765, in-4°. — *Dissertatio de viribus medicamentorum explorandis.* Halle, 1765, in-4°. — *Dissertatio de colluvie verminosa, quatenus cacochymiæ causa. Resp. Bausanquet.* Halle, 1765, in-4°. — *Dissertatio de sudoris sub calore febrili minus salutari eruptione : Resp. Wichura.* Halle, 1765, in-4°. —

Dissertatio de hecticorum deliriis malo omine oriundis : Resp. Delahon. Halle, 1765, in-4°. — *Dissertatio de valetudinariorum vita, robustiorum diuturniore : Resp. Zobel.* Halle, 1765, in-4°. — *Dissertatio de hæmoptysi, sua sponte mortalibus eveniente : Resp. Klipsch.* Halle, 1765, in-4°. — *Dissertatio de diarrhϾ in febribus exanthematicis salute et noxa : Resp. Bendixen.* Halle, 1765, in-4°. — *Dissertatio de tendinis Achillis soluti sanatione : Resp. Behr.* Halle, 1765, in 4°. — *Dissertatio de liquidi nervei ratione ad vitam et sanitatem : Resp. Styrius.* Halle, 1765, in-4°. — *Dissertatio de legibus irritabilitatis generalioribus : Resp. Pakendorff.* Halle, 1765, in-4°. — *Dissertatio de rite dijudicanda hæmorrhagiarum in febribus intermittentibus salubritate : Resp. Rudolph.* Halle, 1765, in-4°. — *Dissertatio de usu corticis Peruviani chirurgico : Resp. Kronecker.* Halle, 1766, in 4°. — *Dissertatio de vesicatoriorum parti dolenti applicatorum usu salubri et noxio : Resp. Weizmann.* Halle, 1766, in-4°. — *Dissertatio de natura somni ejusque causis : Resp. Fest.* Halle, 1766, in-4°. — *Dissertatio : non omnia salia alcalina fixa ignis progenies esse : Resp. Koch.* Halle, 1766, in-4°. — *Dissertatio de febrium generali consideratione pathologico-practica : Resp. Heurion.* Halle, 1766, in-4°. — *Dissertatio de usu nervorum telæque cellulosæ in nutriendis corporis humani partibus : Resp. Stute.* Halle, 1766, in-4°. — *Dissertatio de morte in fulmine tactis : Resp. Hoffmann.* Halle, 1766, in 4°, — *Dissertatio de paralysi sine nervorum et arteriarum læsione : Resp. Hahn.* Halle, 1766, in-4°. — *Dissertatio de diversa hydropi medendi methodo : Resp. Bluth.* Halle, 1766, in-4°. — *Dissertatio de cautius defendendi fructuum horæorum in producenda dysenteria innocentia : Resp. Degner.* Halle, 1766, in-4°. — *Dissertatio de nonnullis ad morbillorum insitionem spectantibus : Resp. Boehme,* Halle, 1766, in-4°. — *Dissertatio de purgantium resinarum et gummarum conversione in sapones, horumque usu medico : Resp. Kruse.* Halle, 1766, in-4°. — *Dissertatio de militum valetudine ab aeris injuriis defendenda : Resp. Kollossowsky.* Halle, 1766, in-4°. — *Dissertatio de antimonio variisque ejus tincturis cum alcalicis menstruis factis : Resp. Lavatter.* Halle, 1767, in-4°. — *Dissertatio sistens considerationes pathologico practicas singultus : Resp. Stoerzel.* Halle, 1767, in-4°. — *Dissertatio de tartaro vitriolato et præcipitatione alcali fixi ab acido vitriolico : Resp. Vogel.* Halle, 1767, in 4°. — *Dissertatio de duplici specie exanthematicarum febrium in praxi bene observanda : Resp. Klose.* Halle, 1767, in-4°. — *Dissertatio de nonnullis ad rabiem caninam et hydrophobiam spectantibus : Resp. Hafners* Halle, 1767, in-4°. — *Dissertatio de auditus difficultate, circa febrium acutarum decrementum occurrente : Resp. Fischer.* Halle, 1767, in-4°. — *Dissertatio de inflammatione ejusque in tela cellulosa sede frequentissima : Resp. Richter.* Halle, 1767, in 4°. — *Dissertatio de prophylactica purpuræ albæ per balnea curatione : Resp. Glaser.* Halle, 1768, in 4°. — *Dissertatio de differentiis morborum, quæ contitutioni epidemicæ debentur : Resp. Hincke.* Halle, 1768, in-4°. — *Dissertatio de primis viis morborum periodicorum sede frequentissima : Resp. Krupp.* Halle, 1768, in-4°. — *Dissertatio de virtute corticis peruviani antiphlogistica : Resp. Weichardt.* Halle, 1768, in-4°. — *Dissertatio de methodo antiphlogistica in genere : Resp. Krocher.* Halle, 1768, in-4°. — *Dissertatio de diversa colicam Pictonum curandi methodo : Resp. Schraoter.* Halle, 1768, in-4°. *Dissertatio qua proposita ab A. Mackbridge putredinis theoria examini subjicitur : Resp. Gargolius.* Halle, 1768, in-4°. — *Dissertatio de methodo medendi febribus intermittentibus generatim : Resp. Helwig.* Halle, 1768, in-4°. — *Dissertatio de cauto regiminis calidi usu : Resp. Kulmus.* Halle, 1768, in-4°. — *Dissertatio de plantarum amararum insigni virtute medica : Resp. Wermuth* Halle, 1768, in-4°. — *Dissertatio de roborantium differentiis in praxi bene attendendis : Resp. Open.* Halle, 1768, in-4°. — *Dissertatio de morborum similitudine : Resp. Ihle.* Halle, 1768, in 4° — *Dissertatio de salutaribus et noxiis dolorum effectibus : Resp. Ruffer.* Halle, 1768, in-4°. — *Dissertatio de secretionum legibus generalioribus : Resp. Krapp.* Halle, 1768, in-4°. — *Dissertatio de natura morborum contagiosorum generatim spectata : Resp. Henning* Halle, 1768, in 4°. — *Dissertatio de actione cordis, quatenus a nervis pendet : Resp. Basse.* Halle, 1768, in-4°. — *Dissertatio de*

vero ortu mali hypochondriaci et hysterici: Resp Sonnenmayer. Halle, 1768, in-4°.— *Dissertatio de morbis viscerum abdominalium phthisin pulmonalem mentientibus. Resp. Conradi.* Halle, 1768, in-4°. — *Dissertatio de usu nervorum, telæque cellulosæ in nutriendis corporis humani partibus: Resp. Stute.* Halle, 1768, in-4°. — On a encore de Buechner une foule de Mémoires dans les *Breslauer Sammlungen*, et dans les Actes de l'Académie des Curieux de la nature, dont il a surveillé l'impression depuis le cinquième volume jusqu'au dixième. Il a aussi dirigé la publication des *Nova Acta* jusqu'à l'époque de sa mort. Il possédait un très-beau cabinet d'histoire naturelle, dont le catalogue a été publié sous ce titre : *Ausfuehrliche Nachricht von des Hrn. Sel. Rath von Buechner's Naturalien-und Kunst-Kabinet* (Halle, 1771, in-8°).

(*Biogr. médicale*).

Après J.-C. 1701.— ARNAULD DE NOBLEVILLE (L. Daniel), médecin d'Orléans, où il vint au monde le 24 décembre 1701, a donné plusieurs ouvrages au public, voici leurs titres :

Manuel des dames de charité. Orléans, 1747, in-12. Paris, 1755, 1758, 1766, in-12. C'est un recueil de formules et de médicaments faciles à préparer, qu'il a fait à l'usage des personnes charitables qui distribuent les remèdes aux pauvres dans les villes et les campagnes. — *Ædologie, ou Traité du rossignol franc ou chanteur, contenant la manière de le prendre au filet, de le nourrir facilement en cage, et d'en avoir le chant pendant toute l'année.* Paris, 1751, in-12.—*Histoire naturelle des animaux pour servir de continuation à la Matière médicale de Geoffroi.* Paris, 1756, 6 vol. in-12. Cet ouvrage qu'Arnauld a donné ensemble avec François Salerne, comprend les insectes, les poissons, les amphibies, les oiseaux, les quadrupèdes et l'homme. Les recettes qui terminent presque tous les articles, ne sont pas ce qu'il y a de mieux dans ce Traité.—*Description abrégée des plantes usuelles, employées dans le Manuel des dames de charité.* 1767, in-12. — *Cours de médecine pratique.* Paris, 1769, in-12. Cet ouvrage est tiré des leçons de M. Ferrein.

Apr. J.-C. 1701—VILLERS (Servais-Augustin DE) docteur et professeur primaire de la faculté de médecine en l'université de Louvain, était de Hui dans l'état de Liége. Il y naquit le 28 août 1701 de Servais de Villers major de cavalerie, depuis trois fois bourgmestre de cette petite ville, et de Marie-Jeanne De Sarta native de Liége. Les grandes dispositions qu'il montra pour l'étude, furent toujours soutenues par les soins qu'on prit de les cultiver. Il fit son cours de philosophie au collége du Porc à Louvain, et il remporta la huitième place dans la promotion générale de l'an 1722. Mais comme son application à la physique avait augmenté le goût qu'il avait pour la médecine, il ne tarda pas à se mettre sur les bancs de cette faculté; et après avoir rempli, avec distinction, les charges de fisc et de doyen des bacheliers, il fut reçu à la licence le 14 octobre 1725. Il en fit l'acte sous les heureux auspices de la sérénissime archiduchesse Marie-Elisabeth qui passait à Louvain pour se rendre à Bruxelles, où elle allait prendre possession du gouvernement général des Pays-Bas autrichiens, auquel Charles VI, son auguste frère, l'avait nommée. Cette princesse permit que De Villers lui dédiât sa thèse de licence et, après la cérémonie, elle lui fit présent d'une chaîne d'or, d'où pendait le portrait de l'empereur, représenté sur une médaille de même métal.

Après deux ans de pratique à Liége, ce médecin fut rappelé à Louvain pour y remplir la chaire de professeur royal aux Institutes, dans laquelle il fut installé le 7 juillet 1727. Il se distingua beaucoup dans cette chaire, tant par le fond des matières dont il traitait, que par l'éloquence séduisante du discours. La Faculté vit avec plaisir arriver le moment qu'elle allait s'associer plus étroitement un sujet qui lui faisait tant d'honneur : De Villers demanda le bonnet de docteur, et il le reçut le 14 avril 1733.

Comme ce médecin avait l'art de faire briller les talents de son état par ceux qu'il avait acquis par l'étude de belles-lettres; comme il connaissait d'ailleurs, plus que personne de Louvain, les règles et les beautés de la langue française, le 5 juillet 1740 il obtint la chaire de cette langue, qui vaquait depuis plus de six ans par la mort d'Antoine-François de Pratel. Le 2 juin 1742, on le nomma à la nouvelle chaire des eaux minérales, à l'occasion de l'analyse de celles de Marimont, qu'il avait faite avec Rega, son collègue, et Sassenus, professeur de chi-

mie. De Villers a publié deux ouvrages sur la nature et les propriétés des eaux de Marimont.

Analyse des eaux minérales qui se trouvent au château royal de Marimont en Hainaut, où l'on examine la nature et les preuves des principaux principes qui caractérisent les eaux minérales en général, et celles de Marimont en particulier : on y joint une exposition succincte et raisonnée des cas auxquels les eaux minérales sont convenables ou nécessaires, avec la manière de les boire, et le régime qu'il faut observer pour lors. Louvain, 1641, in-12. — *Supplément aux Traités des eaux de Marimont, où l'on confirme leurs qualités minérales et vertus salutaires, tant par de nouvelles preuves faites à Louvain, que par plusieurs cures communiquées par le sieur Delval, médecin et directeur de ces eaux. On y a joint l'analyse de deux autres fontaines du même endroit, dont l'une est appelée* La Roidemont *et l'autre* La Montaigu, *avec le détail des maladies auxquelles elles sont convenables.* Louvain, 1742, in-12, conjointement avec Rega.

Peu d'années après mourut le docteur Narez, natif de Binche à trois lieues de Mons; ce célèbre praticien, qui toute sa vie s'occupa de l'art de guérir et ignora toujours l'art du médecin, était professeur primaire. C'est ainsi qu'on appelle à Louvain ceux qui remplissent les deux premières chaires, qui sont à la collation du magistrat et des doyens des arts et métiers. De Villers succéda à Narez le 12 décembre 1744, et il se fit dans cette place la même réputation qu'il avait eue dans les autres. Ce médecin mourut à Louvain le 3 décembre 1759, à la suite d'une chute de cheval. Il laissa huit enfants, quatre fils et quatre filles, qu'il avait eus de son mariage avec Marie-Elisabeth de Rorive, demoiselle de qualité, native d'Ama, bourgade près de Hui. Son corps repose dans le petit cimetière de l'église collégiale de Saint-Pierre, où ses héritiers lui ont fait dresser cette épitaphe :

D. O. M.
HIC SEPULTUS EST NOBILISS. AMPLISS. AC
CLARISS. DOMINUS
SERVAT AUGUST. DE VILLERS HUENSIS,
MED. DOCT. ET PROF. PRIM.
NECNON LINGUÆ GALL. ET AQUAR. MINERAL.
PROF. REG.
EX ANTIQ. NOBILITAT. JAM A TRIB. QUATUORVE
SECUL. FAMILIA PATRIÆ LEOD.
NATUS,
PLURIB. ILLUSTRIB. EJUSD. PATRIÆ LEOD.
FAMIL. JUNCTA,
A SERENISS. AC CELSISS PRINC. ARCH. MAR.
ELISAB. BELG. AUS. GUB.
CATENA AUREA,
UNAQUE EFFIGIE AUGUSTISS. IMP. CAROLI VI,
ANNO 1725 CONDECORATUS,
VIR SUMMI INGENII ET JUDICII,
RARÆ ET MIRANDÆ ELOQUENTIÆ,
ARTIS MEDICÆ VERO PERITISSIMUS,
SCHOLÆ MEDICÆ ET UNIVERSITATIS PERPET.
DECUS ET ORNAMENTUM,
IN PAUPERES LIBERALISS. OMNIBUS OBSEQUENS
ET SINCERUS,
LONGO ÆVO SANE DIGNISSIMUS.
AT BIENNIO LANGUORE FATALI PRESSUS
E VITA UNIVERSE PLANCTUS EREPTUS EST.
IN MEMORIAM TANTI EXCELL. VIRI
NOB. DNA MARIA ELISAB. DE RORIVE,
UXOR EJUS,
ET LIBERI EORUM MOESTISS. HOC MONUM. EI
ET SIBI POSUERUNT.
OBIIT ILLE 3 XBRIS 1759, ÆTAT. 58,
ILLA VERO. . . . .

R. I. P.

Voici les titres des autres ouvrages de M. De Villers :

Institutionum medicarum libri duo, complectentes physiologiam et hygienen. Lovanii, 1736, in-4°. Ce fut à l'occasion de ces Institutes qu'il s'éleva une dispute littéraire entre l'auteur et Favelet, son collègue. Plusieurs écrits polémiques de part et d'autre; mais la vivacité et l'aigreur que son adversaire mit dans ceux qu'il publia, ne purent faire oublier à notre médecin ce qu'il devait à son confrère, autrefois son protecteur. La reconnaissance lui rappela, au milieu de la dispute, le souvenir des bienfaits dont Favelet l'avait comblé avant sa promotion au doctorat, et il en fit publiquement l'aveu avec autant de candeur que de franchise, dans un écrit intitulé :

Ventilabri, per cl. ampliss. D. Favelet, med. doct. et prof. prim. prima hujus anni pro strena et antidoto exhibiti, inchoata Ventilatio, cum adjecta epistola per modum strenæ reciprocæ ad eumdem cl. D. Favelet. Lovanii, 1736, in-12. — *Dissertatio medica de hæmorrhoïdibus. Lovanii*, 1748, in 12.

Après J.-C. 1701. — HUNAULD (François Joseph) naquit à Château-

briant, le 24 février 1701, de René médecin de la faculté de Caen, et de Léonarde Nepveu. Son père avait quitté la ville d'Angers, sa patrie et sa demeure ordinaire, pour aller s'établir à Saint-Malo, où il exerça la médecine avec plus d'honneur et de désintéressement, que de fortune. François fut envoyé de bonne heure à Rennes pour y faire ses humanités et sa philosophie; de là il passa à Angers, où il étudia la médecine pendant un an et se fit recevoir maître ès-arts. Fils, petit-fils, neveu et cousin de médecins, il était naturel qu'on le destinât à la même profession; mais la nature n'avait pas attendu la destination de ses parents, et s'était déjà déclarée dans Hunauld par le goût le plus vif et les dispositions les plus favorables. A dix-huit ans il vint à Paris, et âgé de vingt et un ans il alla prendre le bonnet de docteur à Reims. Les médecins de cette université, à qui ses talents furent bientôt connus, s'en souviennent avec plaisir et s'en font honneur.

De retour à Paris, il se livra tout entier à l'anatomie, le fondement de la médecine et le guide du médecin. Il étudia aussi à fond la chirurgie, anatomie encore, mais qui agit sur le corps humain vivant. Déjà en état de donner des leçons, il n'en était que plus assidu à celles de ses maîtres. Winslow fut celui à qui il s'attacha plus particulièrement; mais il voulut aussi recueillir les derniers enseignements de Du Verney, deux hommes célèbres et accoutumés à répandre leur savoir, soit par leurs écrits, soit par ce nombre infini d'élèves qu'ils ont formés par toute l'Europe, et dont plusieurs sont devenus d'excellents maîtres. La réputation qu'Hunauld s'était acquise dans les écoles de médecine, et le témoignage des célèbres anatomistes Du Verney et Winslow, le firent recevoir à l'Académie des sciences dès l'an 1724. Il y entra en qualité de chimiste-adjoint, qui était alors la seule place vacante, quoiqu'on sût bien que la classe de chimie n'était pas celle où il aspirait, où même il convenait de le mettre. C'est une sorte d'exception qui n'est pas nouvelle dans l'Académie, mais qui honore toujours le sujet, dont la compagnie veut ainsi s'assurer. Ce ne fut qu'en 1728, qu'une place d'anatomiste étant venue à vaquer, on y fit passer Hunauld. Ce n'est aussi que depuis 1728, qu'il vint assidument aux assemblées de l'Académie, qu'il y lut ses mémoires, et qu'il se fit inscrire dans les listes publiques des académiciens.

Comme M. le duc de Richelieu honorait Hunauld de sa bienveillance, il se l'était attaché et l'avait pris pour son médecin. Il l'emmena avec lui à Vienne, lorsqu'il fut en ambassade à la cour de l'empereur Charles VI, et l'y retint jusqu'à son retour, c'est-à-dire, jusqu'en 1728, excepté le temps de quelques voyages qu'il lui permit de faire à Paris en 1725 et en 1726. Hunauld a joui jusqu'à sa mort, de la même faveur, et a rempli les mêmes fonctions auprès de ce seigneur; logé dans son hôtel, la confiance qu'inspire le médecin habile fut toujours accompagnée, à son égard, des sentiments réservés à l'ami fidèle.

L'ardeur qu'avait Hunauld pour l'anatomie était sans bornes; et quoiqu'il en eût embrassé toutes les parties, il fit cependant une étude particulière de l'ostéologie et des maladies des os. Entre divers mémoires qu'il a lus à l'Académie sur ce sujet, nous choisirons celui qu'il donna en 1730, comme un des plus propres à faire sentir la sagacité et l'esprit de découverte qui brillent dans la plupart de ses ouvrages. Celui-ci a pour titre : *Recherches anatomiques sur les os du crâne de l'homme*. Ces jointures dentelées, qu'on nomme les sutures du crâne, et par où les parties qui le composent se trouvent étroitement unies, font le principal objet du mémoire. Les plus fameux anatomistes ont cru que toutes ces différentes pièces primitivement distinctes, se liaient entre elles seulement par les différentes découpures de leurs bords, qui s'ajustent ensemble, qui s'engrènent mutuellement. C'est ce préjugé qu'Hunauld voulut détruire. Il prétend qu'originairement le crâne ne fait qu'une seule pièce continue; que cette pièce unique, qui n'est d'abord que membraneuse, se transforme peu à peu en os; que son ossification commence dans le même temps en divers endroits, d'où elle s'étend à la ronde, comme en partant d'autant de centres, et qu'insensiblement toutes ces portions membraneuses ossifiées se rencontrent, s'unissent et s'entrelacent plus ou moins parfaitement par les inégalités de leurs bords, de manière cependant qu'on y peut presque toujours remarquer, entre-deux, un reste de membrane primitive, qui ne s'ossifie entièrement que dans l'extrême vieillesse.

C'est donc par l'inspection des os du

crâne des enfants et du fœtus, qu'il faut s'assurer de la conformation primitive du crâne de l'homme. A l'égard des enfants, ce sera surtout ceux qui sont morts d'une hydropisie de tête, qui donneront plus d'éclaircissements sur cet objet. Car les parties naturellement monstrueuses, ou devenues telles par accident ou par maladie, nous dévoilent souvent une structure que notre industrie ne nous eût jamais fait apercevoir; et ce fut pour vérifier celle du crâne de l'homme, que notre savant anatomiste fit une infinité de dissections de toutes sortes de sujets. Il tira encore de grands secours d'une manière qu'il avait trouvée de préparer les os, par laquelle étant détrempés dans l'eau ils s'y amollissent pour reprendre ensuite leur première dureté en séchant.

La même année 1730 mourut Du Verney à l'âge de 82 ans. Il y en avait plus de 50 qu'il professait l'anatomie au Jardin du Roi. Hunauld, qui avait obtenu peu de temps auparavant de la cour, et de concert avec Du Verney, l'agrément de cette place, lui succéda âgé seulement de 28 ans. Malgré une disproportion d'âge si marquée, et la circonstance encore plus à craindre d'un prédécesseur si célèbre, il se fit dans les mêmes fonctions une réputation peu différente de celle que Du Verney y avait acquise. Bientôt ses démonstrations lui attirèrent un si grand concours d'étudiants, qu'ils ne pouvaient tenir dans l'amphithéâtre où elles se faisaient, tout spacieux qu'il est. On renvoyait des auditeurs par centaines; ils ne se rebutaient pas; mais ils prenaient mieux leurs mesures pour n'être pas renvoyés une seconde fois. Aux leçons publiques se joignaient de petits cours particuliers pour des écoliers d'élite, ou pour des personnes de distinction qui ne pouvaient aller au Jardin du Roi. C'est là que se faisaient les plus minutieuses démonstrations et les dissections les plus délicates: on eût pu se rappeler ces jours brillants de la vie de Du Verney, où la cour, la ville et les étrangers venaient en foule pour l'entendre. Aussi Hunauld rassemblait-il, avec les qualités essentielles à son art, une grande facilité de s'énoncer, et ces qualités extérieures qui ne l'emportent que trop souvent sur les premières, et qui n'avaient pas peu servi à concilier des suffrages à son prédécesseur. Tous deux semblent avoir marché dans la même route; ils se sont particulièrement appliqués à l'ostéologie et ils y ont fait des découvertes; l'un et l'autre ont montré une même ardeur pour s'instruire, et une même sensibilité pour l'objet de leurs instructions et pour leurs découvertes. C'est à l'aide des qualités qui caractérisent les vrais savants, que le nom d'Hunauld passa bientôt chez toutes les nations de l'Europe où les sciences sont en honneur; il y remplaça celui du célèbre Du Verney; et il y a bien de l'apparence que ce qui resterait à désirer pour achever le parallèle de ces deux grands hommes, nous aurait été fourni dans une plus longue vie, si elle avait été accordée à Hunauld.

Tout reconnu qu'était son savoir, Hunauld n'était pas décoré du titre indispensable pour exercer la médecine dans la capitale; il n'était point encore docteur de la Faculté, et ce fut pour obtenir les honneurs de ce grade, qu'il se remit sur les bancs de l'École de médecine de Paris, où il prit le bonnet en 1730. Il exerça ensuite publiquement sa profession, et il le fit avec d'autant plus de succès, que l'envie de s'affermir et de se rendre plus profond dans la théorie, le porta à être observateur exact dans la pratique. Il savait que si la première est la boussole de la seconde, celle-ci peut à son tour la redresser et lui fournir mille nouveaux sujets de recherche. C'est dans cette vue qu'il entra à l'Hôtel-Dieu en qualité de médecin-expectant, et il se procura par là tout d'un coup un nombre prodigieux de malades à étudier. Ses consultations à Rambouillet, où il fut appelé pendant la maladie du comte de Toulouse, furent si généralement goûtées, que le roi en parla au duc de Richelieu; et si la louange de ce monarque fut glorieuse pour Hunauld, elle ne fut guère moins flatteuse pour son protecteur.

Un voyage que ce médecin fit en Hollande lui valut la connaissance et l'estime de l'illustre Boerhaave, avec qui il a toujours entretenu commerce dans la suite. Il est même le seul professeur de Paris qui ait expliqué publiquement les œuvres classiques de cet Esculape de nos jours. En 1735 il fit un autre voyage, il alla à Londres, et il en revint membre de la Société royale, après avoir lu dans une assemblée de cette compagnie des *Réflexions sur l'opération de la fistule lacrymale*, qui ont été insérées dans les Transactions philosophiques.

Hunauld s'est aussi distingué par ses découvertes et ses observations. Il a dé-

montré un rameau de nerfs qui part du ganglion semi-lunaire, qui est proche du plexus mésentérique, et qui remonte dans la poitrine, où il se distribue à l'oreillette droite et à la base du cœur. Il a aussi fait voir que les vaisseaux lymphatiques des poumons s'ouvrent dans le canal thoracique. Il a encore donné des observations sur la structure et sur l'action de quelques muscles des doigts, et plusieurs autres touchant la graisse; il conclut des dernières. que le sentiment reçu au sujet des muscles, qu'on dit être lubrifiés par la graisse, est avancé sans preuve. Nous nous dispensons de rapporter le titre et le précis de plusieurs autres mémoires qu'il a donnés et qui sont répandus dans les volumes mis au jour par l'Académie des sciences depuis l'année 1729 inclusivement, jusqu'au mois de décembre 1742. Nous remarquerons seulement qu'il parut une *Dissertation* en forme de lettre *au sujet des ouvrages de l'auteur du livre Sur les maladies des os*. Paris, 1726, in-12. Elle est suivie d'un écrit intitulé : *Le chirurgien-médecin*, par M. Renéanme de la Garonne, qui attaque vigoureusement les chirurgiens qui pratiquent la médecine. La dissertation vit le jour sous le voile de l'anonyme, mais le public l'a attribuée à M. Hunauld qui fait de vives sorties contre M. Petit le chirurgien. Celui-ci ayant dénoncé ce livre à l'Académie avec un peu d'amertume, Hunauld s'en déclara l'auteur; l'Académie alors lui en fit faire des reproches par M. le président.

Notre médecin mourut le dixième jour d'une fièvre maligne, la nuit du 14 au 15 décembre 1742. L'Académie l'avait vu avec plaisir monter à la place d'associé au mois d'août 1741; et comme depuis long temps elle connaissait les précautions et l'exactitude scrupuleuse qu'il apportait à ses recherches, elle s'était souvent reposée sur lui du soin d'examiner certaines questions et certains faits délicats, dont elle voulait prendre connaissance. Telle est la fameuse question de l'accourcissement ou de l'allongement du cœur dans la systole. Il s'était élevé, en 1731, une dispute sur ce sujet entre deux prétendants à une chaire de médecine de Montpellier. Ferrein soutenait que le cœur se raccourcissait dans la systole, et Fizes, avec quelques autres, qu'il s'allongeait; mais ne se trouvant point d'accord sur le sujet de la contestation, ils s'en rapportèrent à l'Académie des sciences pour en décider, Hunauld chargé de cet examen, avec plusieurs autres commissaires, donna un mémoire qui est le fruit du savoir profond qu'il avait déjà sur cette matière, et d'un nombre infini de nouvelles dissections et de nouvelles expériences qu'il fit à cette occasion. Il paraît se déterminer pour l'accourcissement dans la systole, quoique Winslow ne fût pas tout à fait de son opinion. On sait aussi le bruit que fit le remède prétendu infaillible d'un paysan anglais contre la morsure des vipères, par l'application de l'huile d'olive sur la plaie. Hunauld fut encore chargé d'en faire la vérification et le rapport, conjointement avec Geoffroy; et les deux académiciens n'ont rien oublié pour détromper le public trop prévenu en faveur du remède, et lui ôter une sécurité qui pouvait lui devenir funeste.

Hunauld s'était déjà formé une bibliothèque d'anatomie qui approchait d'autant plus d'être complète, qu'il s'était absolument borné à cette seule partie de la médecine, quoiqu'il ne fût pas médiocrement habile dans les autres, dans la physique, et même dans les belles-lettres. Son cabinet de curiosités, assorti de ses livres, était rempli d'une infinité de préparations anatomiques, dont il avait été le conducteur et l'artisan; car outre qu'il disséquait avec beaucoup d'adresse, il s'était mis au fait des injections; invention alors nouvelle, qui le dispute, pour le merveilleux, aux embaumements des anciens, et dont on fait un usage plus utile. On voyait surtout dans ce cabinet une collection précieuse de tout ce qui concerne l'ostéologie et les maladies des os : l'Académie des sciences l'a estimée au point d'en faire l'acquisition, pour la joindre au curieux recueil qu'elle avait déjà sur cette matière.

Mais ce qu'on ne se serait pas attendu à trouver avec un goût si décidé pour l'anatomie, c'est l'horreur qu'Hunauld avait apportée en naissant pour la dissection des cadavres; horreur qu'il eut bien de la peine à surmonter; il la fit cependant céder à la nécessité de vaincre ou de renoncer à son étude la plus chérie. C'est dans de pareilles circonstances qu'il faut avouer à la honte de la raison, que le plus sûr moyen, et presque le seul que nous ayons pour nous guérir de nos faiblesses et de nos passions, est de leur opposer des passions contraires.

L'usage que ce médecin a fait de ce

que lui valurent ses succès dans la pratique de son art, et de ce qu'il retirait du Jardin du Roi, est plus estimable que tout ce que nous venons de dire de lui. Il n'a jamais cessé de secourir son père et sa famille qui étaient dans le besoin : il se serait privé du nécessaire pour remplir ce devoir de la piété filiale, et il semblait ne le remplir que pour satisfaire à ses plaisirs. C'est par ce père infortuné et déjà avancé en âge que l'Académie des sciences en a été informée, ainsi que le rapporte M. Mairan dans l'éloge qu'il prononça, en 1743, dans une séance publique de cette célèbre compagnie, dont il était alors secrétaire. C'est de cet éloge que j'ai extrait les principales circonstances de la vie de M. Hunauld : l'avantage que j'ai eu de profiter des savantes leçons de cet habile anatomiste, est pour moi une raison, supérieure à toutes les autres, de m'acquitter de ce que je dois à sa mémoire.

Apr. J.-C. 1677. — SAGAR (Jean-Baptiste-Melchior), médecin à Iglau, dans la Moravie, né à Poellands, en Ukraine, le 2 novembre 1701, est un des auteurs qui ont marché avec le plus de succès sur les traces de notre Boissier de Sauvages, et ce n'est guère que sous ce rapport qu'il est connu hors de son pays. Comme Vicq-d'Azyr, il ne dédaigna pas de joindre l'étude de la médecine vétérinaire à celle de la médecine humaine, rapprochement qui ne peut manquer de produire les plus heureux résultats, lorsqu'il sera fait par un homme de génie. Sagar doit être mis au nombre de ces médecins estimables qui, ne se bornant pas à pratiquer, observent et transmettent à leurs contemporains et à la postérité le résultat de leurs observations. On peut lui reprocher d'avoir multiplié les espèces, et d'avoir créé un trop grand nombre de mots dans sa classification des maladies; mais il ne faut pas oublier que ce judicieux auteur ne cherchait pas seulement à donner ce qu'on appelle les maladies simples, qu'il ne lui était jamais venu à la pensée de ne renfermer dans un cadre nosologique que les maladies les plus rares, et qu'il donna à son ouvrage le titre de Système des maladies symptomatiques. On a de lui :—*Dissertatio de salicaria.* Vienne, 1762, in 4°.—*Libellus de aphthis pecorinis anni* 1764; *cum appendice de morbis pecorum in hac provincia tam frequentibus, eorumdem causis et medelis præservatoriis.* Vienne, 1765, in-4° — *Libellus de morbo singulari ovium anni* 1765. Vienne, 1765, in-8°. — *Bericht von dem Pozdiateker Gesundbrunnen in Machren.* Vienne, 1765, in-8°. — *Systema morborum symptomaticorum secundum classes, ordines et genera, cum characteribus.* Vienne, 1771, in-8°. *Ibidem*, 1784, in-8°. — *Dissertatio de variolis Iglaviensibus anni* 1766. Leipsick, 1773, in-8°. — *Historia morbi epidemici in circulo Iglaviensi et adjacentibus Bohemiæ pagis observata annis* 1771 et 1772. Vienne, 1773, in-8°. — *Abhandlung von dem Meltau, als der gressten Ursache der Hornviehseuche, und dersc ben Curart.* Vienne, 1775, in-8°. — *Von der wahren Kennzeichen der Hornviehseuche.* Vienne, 1782.

(*Biogr. médic.*)

Ap. J.-C. 1701.—SCHUSTER (Gottwald), né à Iéna le 28 décembre 1701, fit ses études médicales à Altenbourg et à Leipsick. Après qu'il eut pratiqué pendant cinq ans dans cette dernière ville, le comte de Schœnbourg le nomma physicien de Penig, et ce fut seulement une année après, en 1726, qu'il prit le grade de docteur. Sur la fin de ses jours il était médecin à Chemnitz. Sa mort eut lieu le 25 décembre 1785. Ses ouvrages sont très nombreux.—*Won gemeynter Vorschlag, reichen und armen Patienten in der Stadt und auf dem Lande zu dienen.* Leipsick, 1726, in 4°.—*Entwurf eines compendieusen Haus-und Privatapothekgens.* Leipsick, 1749, in-8° *Ibidem.*, 1778, in-8°.— *Epistola de requisitis medici practici essentialibus.* Leipsick, 1731, in-4°. — *Epistola de quibusdam observationibus medico-practicis.* Chemnitz, 1732, in-4°.—*Experimental-Untersuchung derer zu Niederwiern im Altenburgischen entsprungenen Gesundheitsquellen.* Chemnitz, 1738, in 4°. — *Genesis quadrimellorum.* Chemnitz, 1739, in-4°.—*Hydrocardiologia seu dissertatio de liquore pericardii.* Chemnitz, 1740, in-4°. — *Commentationes difficiliora et notatu digna quædam themata complexiæ.* Chemnitz, 1741, in-4°. — *Nachricht von Kraft und Wirkung der Rhabarbertintur.* Chemnitz, 1742, in-4°. — *Vernuenftige, naturmaessige und in der Erfahrung gegruendete Methode, die meistein Krankheiten zu heilen.*

Chemnitz, 1743, in-4°. — *Bericht und Nachricht von einigen bewahrten Arzneyen und Kuren.* Chemnitz, 1745, in-4°. — *Hydrologia mineralis medica.* Chemnitz, 1746, in 8°. — *Termologia Wolkensteinensis.* Chemnitz, 1747, in-4°. — *Nachricht von einigen Arzeneyen, zu einer haemato-catharrischen Cur oder Blutreinigung.* Chemnitz, 1751, in-4°. — *Commentatio, qua mecanismus venæsectionis stabilitus et ruinosus cum casu et problemate exhibetur.* Chemnitz, 1752, in-4°. — *Observatio de chemosis.* Leipsick 1754, in 4°. — *Observationes therapeuticæ.* Leipsick, 1755, in-4°. — *Medicinisch-Chymisches Lexicon.* Chemnitz 1756, in-8°. — *Parænesis ad medicos juniores de excitando observandi studio in medicina.* Chemnitz, 1759, in-4°. — *Ordo scriptorum editorum, quo simul ratio studiorum et exercitæ per quadraginta annorum spatium praxeos medicæ ostenditur.* Chemnitz, 1764, in-4°. — *Gruendli he Anweisung zur alten und neuen praktischen Chirurgie.* Chemnitz, 1765, in-4°. — *Medicinisches Journal.* Chemnitz, 1767-1770, in-8°. — *Vermischte Scriften.* Chemnitz, 1772-1778, in 8°.

(*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1701. — DARAN (Jacques), né à Saint-Frajon, le 6 mars 1701, embrassa la profession chirurgicale aussitôt après avoir terminé ses humanités. Un désir ardent de voyager le conduisit en Allemagne. Ayant accepté du service dans les troupes autrichiennes, il obtint le titre de chirurgien-major, avec le grade d'officier; mais il ne conserva pas long-temps cette place, et la quitta pour passer à Milan, d'où il se rendit à Turin. Ce fut en vain que le roi de Sardaigne essaya de le fixer dans sa capitale. Daran sut résister aux offres les plus séduisantes, et refusa constamment de s'établir hors de sa patrie. De Turin il alla visiter Rome, puis revint à Vienne, où il fit un grand nombre d'opérations qui contribuèrent à accroître la célébrité dont il jouissait déjà. L'Italie, qui avait tant d'attraits pour lui, le revit encore, et cette fois il alla jusqu'à Naples et s'embarqua même pour la Sicile. Les sollicitations pressantes du prince de Villa-Franca le déterminèrent à accepter une place de chirurgien-major, et pendant le séjour qu'il fit à Messine il eut occasion de déployer ses talents et son humanité dans une peste qui désola cette ville. Mais comme l'horrible épidémie faisait chaque jour des progrès, Daran, voulant y soustraire tous ses compatriotes, les fit embarquer et les ramena tous à Marseille, à l'exception d'un seul. Enthousiasmés de cet acte de dévouement, les principaux habitants et les magistrats de la ville lui témoignèrent vivement le désir de le retenir au milieu d'eux, et il céda sans peine à des vœux aussi honorables pour lui. Cependant l'habileté qu'il avait acquise dans le traitement des rétrécissements de l'urètre ayant été publiée jusqu'à Paris, le roi le fit inviter à s'y rendre, et à peine y fut-il arrivé qu'on vit de toutes parts accourir des malades qui réclamaient ses soins. Ses bougies emplastiques opérèrent presque des prodiges, mais il eut le tort d'avoir fait long-temps un secret de leur composition, ce qui l'a fait mettre au nombre des charlatans; cependant il appartient à la classe de ceux qui n'ont pas perdu tous droits à l'estime publique. Cette tache inaffaçable qu'il imprima à sa mémoire ne fut pas compensée par des avantages pécuniaires; il gagna bien des sommes immenses dans le traitement des maladies des voies urinaires, mais des spéculations hasardées lui ravirent tout ce qu'il possédait sur la fin de ses jours, et, en 1784, il termina sa carrière à Paris, dans un état voisin de la misère. Ses ouvrages sont:

Observations chirurgicales sur les maladies de l'urètre, traitées par une nouvelle méthode. Avignon, 1754, in-12. Paris, 1748, in-12. *Ibid.*, 1758, in-12. *Ibid.*, 1768, in-12. Traduit en anglais par Tomkyns. Londres, 1755, in-8°. Recueil apologétique de cent observations, vraies ou supposées, qui constatent l'efficacité de ses bougies et de sa manière de les employer. — *Réponse à une brochure intitulée : Sur la défense et la conservation des parties les plus essentielles de l'homme.* Paris, 1750, in-12. Réponse à une diatribe de Jean Baget. — *Traité complet sur la gonorrhée virulente des hommes et des femmes, où l'on fait voir les différentes manières de la traiter, l'insuffisance de la plupart des méthodes, les dangers qu'il y a de négliger cette maladie, et les moyens de distinguer dans les femmes les gonorrhées d'avec les flueurs blanches.* Paris, 1756, in-12. Daran reproduit dans ce livre toutes les erreurs d'Astruc sur le siége et la nature

de l'urétrite catarrhale qu'il peint comme la plus dangereuse des maladies. Cet ouvrage n'a fait que consolider des erreurs funestes. — *Lettre pour servir de réponse à un article du Traité des tumeurs, où l'auteur prétend que les bougies de M. Daran lui sont connues, et en donne la composition.* Paris. 1759, in-4°. Daran, dans cette lettre contre Astruc, prétend que la recette de ses bougies, décrite par ce dernier, n'est pas celle dont il faisait véritablement usage. — *Composition du remède de M. Daran, publié par lui-même.* Paris, 1770, in-8°. *Ibid.*, 1780, in-12. Le ton emphatique du charlatanisme règne dans cette production et dans tous les autres ouvrages de Daran.

Ap. J.-C. 1702. — HEBENSTREIT (Jean-Ernest), professeur de médecine en l'université de Leipsick, de l'Académie des Curieux de la nature et de celle des sciences de Marseille, était de Neustadt, petite ville du marquisat de Misnie, où il naquit, le 15 janvier 1702, de Jean-David Hebenstreit, ministre du saint Evangile, qui lui apprit les premiers éléments des langues grecque et latine. Le jeune élève montra de bonne heure des talents supérieurs pour les belles-lettres, mais surtout pour la poésie, dont il s'occupa dans la suite avec succès. En 1721, il alla à Leipsick pour y profiter des instructions qu'il ne trouvait pas dans sa famille et il se lia d'amitié avec les célèbres Rivinus et Hencher. En 1730, il prit dans cette ville le bonnet de docteur en médecine; et comme il ne cherchait rien tant que les occasions de se perfectionner dans la profession qu'il avait embrassée, il fit divers voyages dans les principales villes d'Allemagne, de Suisse et de France. Il revint ensuite à Leipsick, où il fut nommé en 1735 à la chaire de physiologie, vacante par la mort d'Ettmuller. Il remplit ensuite celle d'anatomie et de chirurgie. A la mort de Platner, il devint professeur de pathologie, et finit par remplacer Walther dans la chaire de thérapeutique. Il occupait ce dernier emploi, lorsqu'il mourut le 5 décembre 1757. Ses ouvrages consistent principalement en dissertations académiques, dont le célèbre Haller a fait tant d'estime, qu'il en a inséré plusieurs dans son recueil de thèses. Nous avons encore de la façon d'Hebenstreit :

Dissertationes ac definitiones plantarum. Lipsiæ, 1731, in-4°. — *De usu partium carmen. Ibidem*, 1739, in-8°. — *Pathologia metrica, seu de morbis carmen. Ibidem*, 1740, in 8°. — *Anthropologia forensis. Ibidem*, 1751, 1753, in-8°. — *De homine sano et ægro carmen. Lipsiæ*, 1753, in-8° — *Tentamen philosophico-medicum super Ælii Amydenii Synopsim medicorum veterum, libris octo græce et latine. Ibidem*, 1757, in-4°.

Apr. J.-C. 1702. — WEISS (Jean-Nicolas), né à Hof, le 9 janvier 1702, fit ses humanités dans cette ville, et alla ensuite étudier la médecine à Iéna, Erford, Leipsick, Halle et Strasbourg. De retour dans sa patrie, il s'y livra pendant cinq années à la pratique, prit ensuite le titre de licencié à Altdorf, et continua l'exercice de sa profession, en y joignant des cours particuliers de mathématiques, de physique et d'anatomie. L'université d'Altdorf lui conféra, en 1732, le titre de professeur d'anatomie et de chirurgie. Ce fut alors seulement qu'il prit le bonnet doctoral. Au bout de quatre ans, il fut chargé encore d'enseigner la médecine théorique; mais en 1765 il échangea sa chaire contre celle de chimie, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 5 mars 1783, après cinquante et un ans de profession. Ses ouvrages se réduisent à des opuscules académiques dont voici les titres :

Dissertatio de viscerum, glandularum et ulcerum quarumdam analogia. Altdorf, 1729, in-4°. — *Programma de aquæ adminiculo in administratione anatomica.* Altdorf, 1733, in-4°. — *Dissertatio de usu musculorum abdominis.* Altdorf, 1733, in-4°. — *Programma ad anatomen publicam corporis fœminini.* Altdorf, 1733, in-4°. — *Observationes quædam ex præc. dentibus sectionibus notabiles, programma I*, 1733; *II*, 1736; *III*, 1739; *IV*, 1740; *V*, 1745, in-4°. — *Dissertatio de discrimine motus elastici et vitalis fibrarum.* Altdorf, 1735, in-4°. — *Dissertatio de abusu purgantium in recens natis.* Altdorf, 1737, in-4°. — *Dissertatio de usu lactis antidoto.* Altdorf, 1737, in-4°. — *Dissertatio de damnis e diarrhœa intempestiva suppressa oriundis.* Altdorf, 1742, in 4°. — *Dissertatio de salubritate Altorfi Noricorum.* Altdorf, 1743 in-4°. — *Dissertatio de arteriis viscerum propriis.* Altdorf, 1744, in-4°. — *Theorema medicum, quod alia seu-*

satio alium motum inferat, assertum. Altdorf, 1745-1756, in-4°. — *Tetras dissertationum medicarum, quibus theorema medicum, alia sensatio, alii motus, adstruitur, applicatur, limitatur; cum præfatione de variante partium irritabilitate.* Altdorf, 1759, in 4°. *Historia partus impediti ex membrana tendinosa os uteri internum arctante.* Altdorf, 1761, in-4°. — *Dissertatio de causis, cur humanum corpus e materia valde corruptibili sit compositum.* Altdorf, 1764, in-4°. — *Dissertatio de hæmorrhoidibus cristatis.* Altdorf, 1764, in 4°. — *Dissertatio de unguento fusco Felicis Wurzii.* Altdorf, 1764, in-4°. — *Dissertatio de dextro cordis ventriculo post mortem ampliore.* Altdorf, 1767, in-4°. — *Dissertatio de flexibilitate actionum in corpore humano.* Altdorf, 1776, in-4°. (*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1702. — TABARRANI (Pierre), anatomiste distingué, naquit le 3 mai 1702 à Lombrici dans l'Etat de Lucques. Il fit ses études médicales à Pise. Après sa réception au doctorat il alla à Florence, où il commença à pratiquer dans l'hôpital de Santa-Maria-Nuova. Le cardinal Salviati l'emmena avec lui à Rome en qualité de son médecin. Dans cette ville, l'archiatre pontifical Leprotti lui procura la faculté de disposer de tous les cadavres dont il pourrait avoir besoin pour ses travaux; et il se livra avec ardeur à des recherches anatomiques, dont il publia les résultats. Une longue maladie de son frère le rappela à Lucques, et l'y retint longtemps. Quand il en partit, ce fut pour aller a Bologne, où il passa plusieurs années. Le désir de lier connaissance avec Morgagni, le conduisit à Padoue, où il resta jusqu'en 1759, qu'il fut appelé à Sienne pour y remplir une chaire d'anatomie. Non-seulement il l'occupa avec beaucoup de distinction, mais il fit connaître dans l'université le goût de l'anatomie qui s'y était éteint depuis quinze ans que l'enseignement anatomique et les dissections y avaient été suspendus. Devenu aveugle à l'âge de 63 ans, Tabarrani eut pour suppléant son disciple, devenu depuis si célèbre, Paul Mascagni. En 1780, Tabarrani fut atteint d'une gangrène spontanée du pied droit et il succomba le 5 du mois d'avril. On a de lui :

Lettere di P. Tabarrani. Lucques, 1764, in-4°. — Les *Atti dell' Academia degli fisico-critici* de Sienne contiennent de nombreuses observations de Tabarrani. — Tabarrani est auteur de deux lettres anonymes sur la *coupe de la forêt de Viareggio*, où il fait voir que cette coupe peut être préjudiciable à une grande étendue de pays. La première de ces lettres a eu deux éditions, dont la dernière, faite à Bassano, est de 1742. La deuxième fut imprimée à Pesaro en 1744, in-4°. — On doit encore à Tabarrani : *Observationes anatomicæ.* Lucques, 1753, in-4°. Elles avaient paru auparavant dans les *Memorie dei Valentuomini.* Tabarrani est encore l'auteur d'un ouvrage composé de trois lettres : l'une sur le *flux du sang*, l'autre sur l'*opération de l'hydrocèle*, la troisième sur les *ventricules du cerveau*, sur les *muscles intercostaux* et sur le *larynx* (Lucques, 1764, in-4°). On lui doit de plus des *Lettres médico-anatomiques.* (Sienne, 1766, in-4°), et divers Memoires insérés parmi ceux de la Société de Bologne. (Dezeimeris, *Dict. hist. de la Médec.*)

Apr. J.-C. 1702. — BUNON (Robert), habile chirurgien dentiste de Paris, était de Châlons en Champagne, où il naquit le 1er mai 1702. Il fut reçu à Saint-Côme en 1739, et se fit tant de réputation par sa dextérité dans la partie qu'il avait embrassée, qu'il devint dentiste de Mesdames de France en 1747. Il ne jouit pas long-temps de cet honneur, car il mourut à Paris, d'une fluxion de poitrine, le 25 janvier de l'année suivante, à l'âge de 46 ans. Nous avons de lui plusieurs ouvrages savants et curieux. — *Dissertation sur un préjugé concernant les maux de dents qui surviennent aux femmes grosses.* Paris, 1741, in-12. Il s'attache à réfuter l'opinion de ceux qui croient qu'il est dangereux d'arracher les dents aux femmes enceintes, et qui regardent comme une chose plus périlleuse d'ôter les canines que les autres. — *Essai sur les maladies des dents, où l'on propose de leur procurer une bonne conformation dès la plus tendre enfance.* Paris, 1743, in-12. Il a cherché à éclaircir la manière dont les secondes dents chassent les premières. Il a fait voir que le mauvais arrangement des dents provient ordinairement de la petite étendue des mâchoires, qui les empêche de garder le bel ordre qui contribue tant à l'agrément de la bouche : et c'est pour corriger la disposition à ce

dérangement, qu'il conseille d'arracher de bonne heure les premières dents qui se déplacent. Il distingue la carie de l'érosion, et prouve que cette dernière maladie est la cause de la destruction des dents dans leurs alvéoles, avant même qu'elles paraissent au dehors. — *Recueil raisonné d'expériences et de démonstrations faites à la Salpêtrière et à Saint Côme.* Paris, 1746, in-12. Ces expériences concernent principalement l'érosion des dents dans leurs alvéoles ; l'auteur les fit en présence des commissaires nommés par l'Académie de chirurgie. Il a joint à cet ouvrage plusieurs observations sur le tuf des dents, les ulcères des alvéoles, la chute des dents par la trop grande force de celles qui leur sont opposées, la différente épaisseur de leur émail, etc.

Apr. J.-C. 1702. — HOVIUS (Jacques) prit le bonnet de docteur en médecine à Utrecht le 13 juillet 1702. Le sujet de sa dissertation inaugurale roule sur les expériences qu'il avait faites sur le mouvement circulaire des humeurs de l'œil ; mais il étendit depuis sa dissertation, et il en forma un traité qui parut sous ce titre : — *De circulari humorum motu in oculis. Lugduni Batavorum;* 1716, 1740, in-8°, avec figures. On y a joint : *Adami Christiani Thebesii dissertatio medica de circulo sanguinis in corde ;* elle avait été publiée à Leyde en 1709. Haller fait peu d'estime de l'ouvrage de Jacques Hovius, tant à raison de la barbarie du style, que des expériences suspectes qu'il contient. L'auteur assure que les humeurs de l'œil se dissipent continuellement, et qu'elles sont continuellement réparées par les vaisseaux qui s'y rendent. L'humeur aqueuse s'évapore certainement, et il n'est point de doute que cette évaporation ne soit réparée ; mais ce fait n'est pas de la même certitude par rapport aux autres humeurs, quoique le même mécanisme paraisse nécessaire pour les entretenir dans le même éclat et la même transparence. C'est cette même certitude que Jacques Hovius a prétendu établir, en démontrant qu'il y a une circulation aussi régulière dans les trois humeurs de l'œil, que dans les autres humeurs du corps humain : mais toutes ses expériences ne sont pas également favorables à la conclusion qu'il en tire. — Ce médecin a publié un autre ouvrage intitulé : *Epistola apologetica ad Ruyschium.* Il reproche à Ruysch, avec la plus grande indécence, de n'avoir pas connu plusieurs vaisseaux de l'œil, d'avoir mal décrit les névro-lymphatiques, et d'être tombé dans plusieurs autres erreurs

Apr. J.-C. 1703 *environ.* — AIGNAN (François), d'Orléans, prit le bonnet de docteur à Padoue vers la fin du dix-septième siècle, et vint pratiquer à Paris, en qualité de médecin du roi et du prince de Condé. Il se mit ensuite sur les bancs de la Faculté de cette capitale, et y reçut les honneurs du doctorat le 27 juin 1703. Les sentiments singuliers que l'on remarque dans les ouvrages de ce médecin, lui étaient communs, pour la plupart, avec les autres écrivains de son temps. Voici les titres de ces ouvrages : — *L'ancienne médecine à la mode.* Paris, 1693, in-12. Il prétend prouver que l'acide et l'alcali sont les vraies causes des maladies : mais cette façon de penser n'est plus de mode aujourd'hui. — *Le prêtre médecin,* avec un *Traité du café et du thé.* Paris, 1696, in-12. — *Traité de la goutte.* Paris, 1707, in-12. — François Aignan mourut à Paris le 30 janvier 1709, à l'âge de 65 ans. Il fut l'un des deux capucins dits *du Louvre*, pour y avoir travaillé en chimie l'an 1678 ; en effet, il avait commencé par être capucin sous le nom de Père Tranquille.

Ap. J.-C. 1703. — LEVRET (André), accoucheur de feu madame la dauphine, chirurgien accoucheur de MADAME et de madame la comtesse d'Artois, membre de l'Académie royale de chirurgie de Paris depuis le 28 février 1742, conseiller vétéran du comité perpétuel, s'est acquis la plus grande confiance dans la capitale par ses talents, et la réputation la plus étendue dans les pays étrangers, par le nombre prodigieux d'élèves qu'il a formés dans l'art des accouchements, et qui l'exercent avec d'autant plus de succès, qu'ils se font une règle de suivre ses principes. C'est un vrai dommage que les occupations multipliées de M. Levret ne lui permettent plus de continuer les leçons de ses cours ; mais ce vide est heureusement rempli par les soins et les talents de M. Destremeau, son gendre, membre du collége de chirurgie de Paris depuis le 24 septembre 1763. M. Levret lui a remis la collection riche et précieuse de toutes les pièces qui sont nécessaires pour les démonstrations.

Destremeau prépare d'ailleurs une édition des écrits fugitifs de son beau-père, auxquels il ajoutera quelques mémoires ou dissertations qui n'ont pas encore été publiées. Nous avons déjà plusieurs ouvrages intéressants de la façon de M. Levret. Voici leurs titres :

Observations sur les causes et les accidents de plusieurs accouchements laborieux. Paris, 1747, 1750, 1762, in-8°. *Ibidem*, 1770, in-8°, avec des remarques sur le levier de Roonhuisen. En allemand, Lubeck, 1758, in-8°. — *Observations sur la cure radicale de plusieurs polypes de la matrice, de la gorge et du nez, opérée par de nouveaux moyens*. Paris, 1749, 1759, 1771, in-8°. avec figures. — *Suite des observations sur les causes et les accidents de plusieurs accouchements laborieux.* Paris, 1751, in-8°. C'est une réponse de la critique qu'on a faite du premier ouvrage, en 1749, dans le Journal des savants. On la trouve avec les *Observations* dans l'édition de 1770 En allemand, Lubeck, 1761, in-8°. — *Explication de plusieurs figures sur le mécanisme de la grossesse et de l'accouchement.* Paris, 1752, in 8°. L'auteur a représenté, autant que les variations de la nature peuvent le permettre, les différents degrés de dilatation de la matrice. — *L'Art des accouchements démontré par des principes de physique et de mécanique.* Paris, 1753, 1761, 1766, in-8°, avec figures. Il y a deux traductions italiennes de cet ouvrage — *Essai sur l'abus des règles générales, et contre les préjugés qui s'opposent aux progrès de l'art des accouchements.* Paris, 1766, in-8°.

Dans l'ouvrage intitulé : *Suite des observations*, on trouve une histoire particulière du forceps, connu sous le nom de tire-tête de Palfin. Cet instrument que son auteur, chirurgien et démonstrateur en anatomie à Gand, apporta à Paris vers l'an 1722, et qui fut revendiqué ensuite par Ledoux, chirurgien d'Ipres, a subi depuis ce temps bien des corrections et des perfections. — M. Levret pense que la première idée de cet instrument est due à la cuillère de Paré, laquelle fait exactement la moitié de l'instrument de Palfin; et que celui-ci fit son forceps en appliquant une seconde cuillère, les deux se regardant par le creux. Une troisième cuillère, ajoutée par un chirurgien de Bruges, parut aux accoucheurs superflue et même nuisible, et le forceps employé aujourd'hui est resté à deux branches. — Il est peu d'instruments qui aient tant exercé le génie des chirurgiens pour l'amener à sa perfection, que celui-ci. En France, dit Morand dans ses Opuscules de chirurgie, MM. Grégoire, Petit, Soumain, Dussé; chez les étrangers, MM. Chamberlain, Chapman, Bultel, Giffard, Sander, Smellie, s'en occupèrent. M. Petit y avait ajouté une crémaillère qui ne permet aux deux cuillères de s'approcher l'une de l'autre, qu'autant qu'il est nécessaire pour embrasser sûrement la tête de l'enfant et la tirer. Le docteur Chamberlain, Anglais, fit ouvrir ces deux cuillères dans presque toute leur longueur; c'était un pas de plus vers la perfection; mais la courbure que M. Levret a donnée au forceps, d'après la figure des tenettes dont on se sert dans l'opération de la taille, a procuré à cet instrument un avantage qui lui manquait. — Notre chirurgien a mis au jour un supplément à l'histoire du forceps, parce que depuis la publication du traité intitulé : *Suite des observations*, il parut d'autres instruments inventés pour la même fin, dont quelques-uns firent beaucoup de bruit. Tel est celui que Pierre Rathlaw, accoucheur à Amsterdam, publia sous le nom de Secret de Roger Roonhuisen : M. Levret en donne la figure. Tels sont encore les forceps de Freke, chirurgien de l'hôpital Saint-Barthélemi à Londres, et de Bingius de Copenhague Mais celui de l'accoucheur français l'emporte sur eux. Telle perfection qu'on ait voulu donner à cet instrument, à qui tant de mères et d'enfants doivent la conservation de la vie, personne n'y a mieux réussi que le célèbre Levret. L'art des accouchements, qu'il a éclairé par ses recherches, lui en aura une obligation éternelle.

Apr. J.-C. 1703. — LIEUTAUD (Joseph), naquit en 1703 à Aix en Provence. Il était professeur d'anatomie dans les écoles de sa ville natale, lorsqu'il fut appelé à Versailles, en 1749, pour y remplir la charge de médecin de l'Infirmerie royale, d'où il monta, en 1655, à celle de médecin des enfants de France. La supériorité de ses talents lui ouvrit l'entrée de la Société royale de Londres, et le fit recevoir à l'Académie des sciences de Paris en 1752. Il est enfin parvenu, en 1775, à la place de premier médecin du roi, et il a été reçu membre de la fa-

culté de la capitale par une cooptation d'autant plus flatteuse, qu'elle est très-rare et ne s'accorde qu'au mérite bien reconnu. — M. Lieutaud eut toujours le goût le plus vif pour l'anatomie, et ses découvertes dans cette science lui ont acquis beaucoup de réputation. Comme il disséqua au moins douze cents cadavres, il ne manqua pas d'occasions de multiplier ses connaissances; il les communiqua au public dans les ouvrages que nous avons de lui : — *Essais anatomiques contenant l'histoire exacte de toutes les parties qui composent le corps humain.* Aix, 1742, in-8°. Paris, 1766, in-8°, 1772, deux volumes in-8°. Quoique ce livre ne soit pas de grande étendue, il renferme beaucoup de découvertes, et un grand nombre de descriptions où l'auteur attaque les opinions des anatomistes qui l'ont précédé, entre autres, celles du célèbre Winslow. Il n'est cependant point irrépréhensible lui-même; malgré toutes les commodités qu'il a eues pour étudier l'anatomie dans les deux hôpitaux dont il a été médecin, il lui est arrivé d'observer ou d'assurer des choses que les meilleurs anatomistes n'ont vues, ni décrites comme lui. Tout ce qui se présente à l'œil du disséceteur, ne fait pas toujours règle dans l'exposition du corps humain : la nature s'égare quelquefois dans la figure et la position des parties, et ses égarements doivent être concentrés dans le cercle des observations extraordinaires, sans pouvoir en tirer des conséquences sur la vraie et constante structure de nos organes. M. Portal a publié une nouvelle édition, Paris, 1777, deux volumes in-8°, avec des notes et des observations.

Elementa physiologiæ juxta solertiora, notissimaque physicorum experimenta et accuratiores anatomicorum observationes concinnata. Parisiis, 1749, in-8°. Il avait composé cet ouvrage en faveur de ses disciples, lorsqu'il professait la médecine à Aix. — *Précis de la médecine pratique.* Paris, 1759, 1761, in-8°, 1769, 1777, deux volumes in-8°. Le même en latin avec des augmentations, Amsterdam, 1765, deux volumes in-4°. Paris, 1770, deux volumes in-4°. Cette édition est la meilleure; elle comprend la pratique, un traité des médicaments et un autre des aliments. Paris, 1777, deux volumes in 8° que l'auteur a revus. — *Précis de la matière médicale.* Paris, 1766, in-8°, 1770, 1777, deux volumes in-8°. — *Historia anatomico medica, sistens numerosissima cadaverum humanorum extispicia. Parisiis*, 1767, deux volumes in-4°, avec quelques observations par M. Antoine Portal, et une table nosologique par le même. — M. Lieutaud a communiqué à l'Académie des sciences plusieurs observations anatomiques qu'elle a insérées dans ses Mémoires. Ce médecin s'est aussi occupé de l'histoire naturelle de la Provence. Les matériaux qu'il a amassés à ce sujet, regardent les animaux et les minéraux. Ceux qu'il a recueillis d'ailleurs méritent également qu'on en fasse cas, puisqu'ils viennent, pour la principale partie, de M. Garidel, son oncle.

Apr. J.-C. 1703. — SÉGUIER (Jean-François), de Nemours, ville de l'île de France dans le Gâtinois, s'est distingué, dans ce siècle, par son goût pour la botanique. Il avait étudié la jurisprudence, il croyait même s'en occuper, lorsqu'admirant les plantes rares que Pierre Baux cultivait dans son jardin à Nemours, il se sentit tout-à-coup emporté vers l'objet des plaisirs de son ami. Mais peu content d'admirer la merveilleuse structure des plantes en simple physicien, il voulut devenir botaniste, et après s'être mis au fait de tout ce que contenait le jardin de son ami, il poussa sa curiosité jusqu'aux plantes qui croissent dans les campagnes. Il sentit cependant qu'il avait besoin de maître dans ce nouveau genre d'étude; il suivit Chicoyneau à Montpellier et Antoine de Jussieu à Paris. Tout ce que la nature et l'art lui présentaient d'objets sur la botanique, fut soumis à l'activité de ses recherches. Les recueils des plantes enluminées qu'il vit à la bibliothèque du roi, et principalement ceux qui sont sortis des mains de Nicolas Robert et de Claude Aubriet, l'engagèrent à s'adresser à M. Jean-Paul Bignon, bibliothécaire du roi, pour lui représenter le peu d'ordre qu'il y avait dans ces recueils. Ce savant abbé sentit toute la justesse de ses plaintes, et le chargea de la commission de mieux arranger ces précieuses collections. Séguier ne l'accepta qu'avec peine; il fallut que le bibliothécaire, qui connaissait son mérite, employât les sollicitations les plus pressantes pour l'engager à remplir la tâche dont il voulait le charger. Ce fut en travaillant à mettre les recueils de la bibliothèque royale en meilleur ordre, que Séguier conçut

le dessein de composer l'ouvrage suivant, et qu'il l'exécuta à l'aide des notes qu'il avait prises dans les autres bibliothèques qu'il avait eu occasion de voir en voyageant. Ce premier ouvrage est intitulé :

Bibliotheca botanica, sive, Catalogus auctorum et librorum qui de re botanica, de medicamentis ex vegetabilibus paratis, de re rustica et de horticultura tractant. Hagæ Comitis, 1740, in-4°, avec la *Bibliotheca botanica Joannis Antonii Bumaldi, seu potius, Ovidii Montalbani.* Il y a une autre édition qui est de Leyde, 1760, in-4°, par les soins de Laurent Théodore Gronovius qui l'a enrichie de l'*Auctuarium in Bibliothecam botanicam Seguierii.* — Les voyages que Séguier fit en France, en Angleterre, en Hollande et en Allemagne avec le marquis Scipion Maffei, lui procurèrent partout la connaissance des gens de lettres les plus célèbres ; et comme il ne perdit jamais la botanique de vue dans ses voyages, il en fit une étude particulière lorsqu'il se rendit ensuite en Italie. Le champ fertile du Véronèse fut le principal objet de ses recherches ; il en examina toutes les plantes, les recueillit, et il en publia la description dans les traités suivants : — *Plantæ Veronenses, seu stirpium, quæ i agro Veronensi reperiuntur, metho a synopsis. Accedit Bibliothecæ botanicæ supplementum. Veronæ.* 1745, deux volumes in-8°. — *Plantarum quæ in agro Veronensi reperiuntur volumen tertium. Ibidem*, 1754, in-8°.

Ap. J.-C. 1703. — JAMES (Robert), médecin anglais, devenu célèbre par la poudre qui porte son nom, vint au monde en 1703, dans le comté de Stafford, à Kinverfton. Ayant pris le grade de licencié à Oxford, il exerça successivement l'art de guérir à Keffield, Litchfield, Birmingham et Londres. En 1755, il se fit recevoir docteur en médecine à Cambridge. Il mourut le 23 mars 1776. La composition de la poudre qu'il débitait, et qui fut une véritable mine d'or, tant pour lui que pour ses descendants, n'est pas bien connue, attendu qu'il la tenait soigneusement cachée. Pearson, qui l'avait analysée, la supposait composée de phosphate de chaux et d'oxyde d'antimoine. Celle qu'on débite encore aujourd'hui sous le même nom, est un mélange de sulfate de potasse avec du phosphate de chaux et d'antimoine, qu'on obtient en calcinant ensemble un mélange d'os brûlés à blanc, de nitre et de sulfure d'antimoine réduit en poudre. On ne la regarde plus aujourd'hui comme un fébrifuge presque infaillible, vertu qu'on lui attribuait il y a un demi-siècle, soit en Angleterre, soit en France. James, qui passe pour avoir été un médecin fort habile, a laissé plusieurs ouvrages parmi lesquels on remarque les suivants :

Medicinal dictionary. Londres, 1743, 1744, trois volumes in-folio. Traduit en français par Diderot, Eidous et Toussaint, et revu par T. Busson. Paris, 1746, 1748, quatre volumes in-folio. Cet ouvrage important, qui semblait au-dessus des forces d'un seul homme, fait le plus grand honneur à James, et lui suppose une immense érudition. — C'est un tableau de ce qu'on avait écrit de mieux jusqu'alors sur les diverses parties de l'art de guérir. Un pareil travail a dû exiger de longues et pénibles recherches. Il n'est plus aujourd'hui au courant à beaucoup près, mais on le consulte encore avec fruit, quoiqu'il faille le lire avec défiance et critique. — *The practice of physic.* Londres, 1746, deux volumes in-8°. — *On canine Madnes.* Londres, 1760, in-8°. — *A dispensary.* Londres, 1764, in 8°. — *A dissertation upon fevers.* Londres, 1778, in-8°. — *A vindication of the fever powder.* Londres, 1778, in-8°. — *A short treatise of the disorders of children.* Londres, 1778, in-8°. — James a traduit en anglais le traité des *Maladies des artisans* de Ramazzini, et placé en tête de sa traduction celle du traité d'Hoffmann sur les *Maladies endémiques.*

(*Biogr. médicale.*)

Apr. J.-C. 1703. — ALBRECHT (Jean-Guillaume), né à Erfurt le 11 août 1703, était professeur d'anatomie, de chirurgie et de botanique à Gœttingue, où il mourut encore jeune le 7 janvier 1736. Haller, qui lui succéda, en parle avec éloges, et cite quelques-uns de ces ouvrages qu'il regarde comme des témoignages honorables du bon goût et de l'application de ce médecin. Ces ouvrages sont : *Disputatio inauguralis medica de morbis epidemica.* Præs. J. A. Fischer. Erford, 1727, in-4°. — *Observationes anatomicis. Erfurti*, 1731, in-4°. — *Tractatus de tempestate, cui adjecta observatio, circa vasa lymphatica ventriculi instituta.* Erford, 1731,

in-8°. — *Tractatus physicus de effectibus musices in corpus animalium.* Lepizick, 1734, in-8°. — *Programma de vitandis erroribus, in doctrina medica.* Gœttingue, 1734, in-4°. — *Programma in vitandis erroribus in doctrina mechanica.* Gœttingue, 1735, in-4°. — *Programma de loco quodam Hippocratis male explicato.* Gœttingue, 1734, in 4°. — *Dissertatio inauguralis medica de spiritu vini ejusque usu et abusu. Resp. Christoph. Papen.* Gœttingue, 1735, in-4°. — *Programma quo ad lectiones suas invitat.* Gœttingue, 1735, in-4°. — *Paranœsis ad artis medicæ cultores dum duorum cadaverum masculinorum sectionem primum obiret.* Gœttingue, 1735, in-4°. — Albrecht a aussi publié les détails d'une opération de trépan, couronnée de succès, dans le tome v, du *Commercium litterarium noricum.* (*Biogr. Médic.*)

Apr. J.-C. 1704. — SEGNER (Jean-André de), né à Presbourg le 19 octobre 1704, fit ses premières humanités dans le collége de cette ville, sous la direction de Bel, le célèbre auteur de l'Histoire de la Hongrie, alla ensuite apprendre la langue magyare à Raab, suivit des cours de philosophie à Debreezin, où l'on professait encore à cette époque le système de Descartes, termina son éducation à Presbourg, et finit par étudier la médecine à Iéna. Les leçons d'Hamberger fortifièrent le goût qu'il avait manifesté dès sa plus tendre enfance pour les mathématiques, et les principes de Wolf, qu'il apprit à connaître, lui firent bientôt abandonner ceux du cartésianisme qu'il avait puisés dans sa patrie. Après avoir pris le bonnet doctoral, il pratiqua quelque temps l'art de guérir à Presbourg, et obtint ensuite la place de médecin pensionné à Debreezin ; mais les faveurs dont la fortune s'apprêtait à le combler ne pouvant satisfaire son âme avide d'instruction, il ne tarda pas à quitter la Hongrie, pour se rendre de nouveau à Iéna, où il fit des cours particuliers de mathématiques, et fut investi, en 1733, d'une chaire de philosophie. Deux ans après il alla remplir celle de physique et de mathématiques à Gœttingue, et au bout de vingt ans il reçut du roi de Prusse des lettres de noblesse, avec le titre de professeur de mathématiques à l'université de Halle, où sa carrière se termina le 5 octobre 1777. Segner ne s'est rendu célèbre que dans les mathématiques, qu'il aimait passionnément, et qui furent l'occasion d'une dispute assez vive entre lui et les partisans fanatiques de Wolf, dont il avait relevé quelques erreurs, que ce grand philosophe eut la franchise d'avouer. Ses éléments de physique sont remarquables par la discrétion qu'il mit dans l'emploi des hypothèses, et par l'application qu'il fit des principes de la chimie du temps à l'explication des phénomènes de la nature. Il n'était point praticien, et aucun des opuscules qu'il a écrits sur la médecine ne se distingue par des idées neuves ou particulières. On reconnaît dans tous l'homme qui s'était consacré d'une manière spéciale à la science du calcul. Nous ne citerons parmi ses écrits que ceux qui ont un rapport direct ou indirect à l'art médical.

Dissertatio de natura et principiis medicinæ. Iena, 1725, in-4°. — *Dissertatio de actione intestini coli, qua contenta propellit.* Iéna, 1733, in-4°. — *Programma de mutationibus aëris a luna pendentibus.* Iéna, 1733, in-4°. — *Programma de spongia in aqua submersa, et subinde ad superiora enatante.* Gœttingue, 1735, in-4°. — *Dissertatio περι των σπερματικων ζωων.* Gœttingue, 1736, in-4°. — *Vom Boeckel und geraeucherten Fleis h.* Gœttingue, 1736, in-4°. — *Programmata II de fonte Pliniana.* Gœttingue, 1737, in-4°. — *Programma quo a iqua de effervescentia salium expenduntur.* Gœttingue, 1737, in-4°. — *Dissertatio de abortu.* Gœttingue, 1738, in-4°. — *Programma de æquandis thermometris aëreis.* Gœttingue, 1739, in-4°. — *Observationes quædam et conclusiones circa calorem et frigus maxime hiemis.* Gœttingue, 1740, in-4°. — *Programma de raritate luminis.* Gœttingue, 1740, in-4°. — *Invitatio ad lectiones philosophiæ naturalis experimentalis publicas.* Gœttingue, 1741, in-4°. — *Dissertatio de vomica pulmonis.* Gœttingue, 1741, in-4°. — *Dissertatio de morbis ex interceptis hæmorrhoïdibus, potissimum rarioribus.* Gœttingue, 1741, in-4°. — *Dissertatio de praxi medicinali secundum theoriam instituanda.* Gœttingue, 1741, in-4°. — *Dissertatio de sensibus in genere.* Gœttingue, 1741, in-4° — *Programma de novo barometro navali.* Gœttingue, 1743, in-4°. — *Programma de mutatione barometrorum a ventis.* Gœttingue, 1743, in-4°. — *Dissertatio de partu difficili.* Gœttingue, 1743,

in-4°. — *Einleitung in die Naturlehre.* Gœttingue, 1746, in-8°. *Ibidem*, 1753, in-8°. *Ibidem*, 1770, in 8°. — *Dissertatio de eiborum digestione.* Gœttingue, 1752, in-4°. — *Dissertatio de colica saturnina metallurgorum.* Gœttingue, 1752, in 4°. — *Dissertatio de prœrogativa medicamentorum simplicium prœcompositis.* Gœttingue, 1752, in-4°. — *Dissertatio prophylaxin morborum non esse peculiarem hygiœnes partem ostendens.* Gœttingue, 1752, in 4°. — *Dissertatio de acido pinguedinis animalis.* Gœttingue, 1754, in-4°.

(*Biogr. médicale.*)

Apr. J.-C. 1704. — CARTHEUSER (Jean-Frédéric), docteur et professeur en médecine à Francfort-sur-l'Oder, s'est fait beaucoup de réputation par les ouvrages qu'il a donnés au public. Le premier qu'il a fait imprimer, a la chimie pour objet; et l'on peut dire que c'est elle qui lui a ouvert le chemin de la célébrité à laquelle il est parvenu. En débutant par cet ouvrage, il a fait voir qu'il était un auteur vrai, fidèle, et qu'il ne ressemblait point à ces chimistes enthousiastes qui ne finissent pas de vanter tout ce qu'ils proposent de remèdes. On a encore plusieurs bonnes dissertations académiques de sa façon, et quelques autres traités sur différentes matières.

Elementa chymiœ medicœ dogmaticœ experimentalis. Halœ, 1736, in 8°. *Francofurti ad Viadrum*, 1753, in-8°, avec des augmentations. — *Rudimenta materiœ medicœ. Francofurti ad Viadrum*, 1741, in-8°. *Ibidem*, 1749, 1750, deux volumes in-8°, sous le titre de *Fundamenta materiœ medicœ generalis et specialis. Ibidem*, 1767, deux volumes in 8°. *Parisiis*, 1752, deux volumes in-12. *Parisiis*, 1769, quatre volumes in-12, par les soins de Jean-Charles des Essarts, docteur de la faculté de médecine de cette ville, qui a corrigé et augmenté cette édition. En français, Paris, 1755, quatre volumes in-12. Cet ouvrage est d'autant plus utile à ceux qui exercent l'art de guérir, qu'il est rempli d'expériences faites par l'auteur, et que les vertus qu'on attribue quelquefois aux médicaments avec trop peu de raisons et de preuves, sont exactement distinguées de celles que l'observation a solidement établies. — *Pharmacologia theoretico practica. Berolini*, 1745, in-8°. *Genevœ*, 1764, deux volumes in-8°. — *Fundamentum pathologiœ et therapeiœ prœlectionibus suis academicis accommodatœ. Tomus I. Francofurti ad Viadrum*, 1758, in-8°. *Tomus II. Ibidem*, 1762, in 8°. — *Rudimenta hydrologiœ systematicœ. Ibidem*, 1758, in-8°. — *Dissertatio chymico-physica de genericis quibusdam plantarum principiis hactenus plerumque neglectis. Francofurti ad Viadrum*, 1764, in-8°, troisième édition. Les principes, dont il traite dans cette dissertation, sont ceux que l'on peut retirer tels qu'ils existent dans les plantes, sans les décomposer, ni les dénaturer. Il les réduit à six genres : les camphres, les sels volatils huileux concrets, les cires, les suifs ou huiles figées qu'on appelle quelquefois beurres; les savons, autre espèce d'huiles figées; les sucres, auxquels il ajoute les esprits balsamiques acidules.

Après J.-C. 1704. — ANDRÉ (N.), né à Dijon le 15 octobre 1704, s'appliqua à la chirurgie dès l'âge de seize ans, et suivit les meilleurs maîtres de Montpellier et de quelques autres villes du royaume. Au mois d'août 1729, il fut reçu dans la communauté des chirurgiens de Versailles. Il obtint ensuite la place de chirurgien de la maison royale de Saint-Cyr, qu'il remplit pendant près de dix ans, et après l'avoir quittée, il passa à celle de chirurgien de la Charité de la paroisse de Saint-Louis à Versailles. Nous avons de lui les ouvrages suivants : — *Dissertations sur les maladies de l'urètre qui ont besoin de bougies.* Paris, 1751, in-12. — *Observations pratiques sur les maladies de l'urètre et sur plusieurs faits convulsifs.* Paris, 1756, in-12. L'auteur cherche à s'appuyer de ces observations pour faire valoir ses bougies, et prouver que, sans leur usage, les remèdes usités pour ces maladies sont insuffisants. — *Manière de faire usage des bougies anti-vénériennes.* Paris, 1758, in 8°. — *Nouvelles observations sur les maladies de l'urètre et de la vessie.* Paris, sous le nom d'Amsterdam, 1766, in-8°.

Ap. J.-C. 1704. — HAEN (Antoine de), premier professeur de médecine pratique en l'université de Vienne en Autriche, est un de ces médecins que le célèbre Boerhaave a formés dans son école. Dès qu'il eut reçu le bonnet de docteur à Leyde, il se rendit à La Haye, où il pratiqua son art avec beaucoup de

succès et de réputation. M. le baron Van Swietten l'invita à venir occuper à Vienne les places qu'il lui destinait; il connaissait toute l'étendue de son mérite, et il se proposait de l'associer à l'entreprise qu'il avait fait agréer à l'impératrice, pour la réforme de la faculté de médecine de sa capitale. De Haen passa à Vienne en 1754, et il justifia parfaitement l'opinion qu'on avait conçue de lui. La pratique de la médecine fut enrichie et perfectionnée par ses ouvrages, autant que par l'assiduité infatigable avec laquelle il observa le cours des maladies dans l'hôpital confié à ses soins. L'auguste Marie-Thérèse chargea ce médecin de donner dans cet hôpital la leçon la plus utile et la plus propre à former de bons élèves. Comme l'observation en est le principal objet, c'est là que les élèves en médecine viennent confirmer les principes de la théorie par l'expérience qui leur met sous les yeux la nature, le caractère, les vicissitudes, la cure et la terminaison de chaque maladie, dans la personne même de ceux qui en sont attaqués. Ce monument de la bienfaisance de cette grande princesse est une preuve bien éclatante de la bonté de son cœur, et de la tendresse avec laquelle elle compatit aux maux de ses sujets. De Haen a rempli si bien les vues de cet auguste reine, qu'il a mérité les éloges des plus célèbres médecins. Ami de l'humanité, il n'a pas borné ses soins à l'instruction des seuls élèves de l'université de Vienne; il a communiqué au public le résultat de ses travaux. On trouve parmi ses ouvrages, ceux qu'il a consacrés à la perfection de la pratique médicale :

Historia anatomico-medica morbi incurabilis medicos passim fallentis. Hagæ Comitis, 1744, in-8°. C'est l'histoire d'une maladie accompagnée de vomissements continuels, produits par la tumeur du ventre, à raison de l'épiploon épaissi au point d'être intimement adhérent à l'estomac et aux intestins. L'auteur a pratiqué la médecine à La Haye pendant vingt ans. — *De colica Pictonum dissertatio, Hagæ Comitis*, 1745, in-8°. — *De deglutitione, vel deglutitorum in cavum ventriculi descensu impedito. Ibidem*, 1750, in-8°. — *Quæstiones super methodo inoculandi variolas. Vindobonæ*, 1757, in-8°. — *Theses pathologicæ de hæmorrhoïdibus. Viennæ*, 1759, in-8°. — *Réfutation de l'inoculation servant de réponse à MM. De La Condamine et Tissot.* Vienne, 1759, in-8°. Malgré tout ce qu'en a dit M. de Haen, l'inoculation a pris faveur à Vienne. Non-seulement on a soumis les augustes enfants de l'impératrice à cette opération, mais on a encore établi un hôpital à l'usage des enfants du peuple, que leurs parents voudront faire inoculer. Cet établissement s'est fait depuis la mort du baron Van Swietten qui, dans ses Commentaires sur Boerhaave, fait une assez longue discussion au sujet de la petite vérole naturelle et celle prise par l'insertion. Il ne parait pas qu'il ait jamais été partisan de cette méthode, puisqu'il finit le chapitre de la petite vérole par dire : Les raisons que je viens de rapporter, m'ont engagé à ne conseiller jusqu'aujourd'hui à personne de se faire inoculer. *Sic breviter recensui rationes, quæ me permoverunt, ut hactenus nemini variolarum insitionem suaserim.* Le volume, où il a parlé ainsi, a été imprimé à Leyde en 1772. — *Ratio medendi in nosocomio practico. Vindobonæ*, 1759, in-8°. Il y a aussi des éditions de Paris et de Leyde. Cette première partie a été suivie de plusieurs autres, qui ont paru successivement à Vienne et ailleurs jusqu'au nombre de seize.

Theses sistentes febrium divisiones. Vindobonæ, 1760, in-8°. — *Difficultates circa modernorum systema de sensibilitate et irritabilitate corporis humani. Viennæ Austriæ*, 1761, in-8°. *Lugduni Batavorum*, 1761, in-8°. — *Vindiciæ difficultatum circa modernorum systema de sensibilitate et irritabilitate corporis humani. Viennæ Austriæ*, 1762, in-8°. Le système du baron de Haller sur la sensibilité et l'irritabilité des parties a donné lieu à la querelle littéraire qui a fait prendre la plume à tant de médecins. M. de Haen s'est mis du parti de ceux qui ont écrit contre le nouveau système; mais il s'est enfin entendu avec son adversaire, ainsi qu'on peut le voir dans la quatorzième partie *Rationis medendi*, imprimée à Vienne en 1770. Il y fait mention de la lettre que le célèbre Haller lui écrivit en date du 29 octobre 1770. Il y est dit : « Tout » cela fait simplement le résultat d'un » nombre extrême d'expériences, sans » système, ou hypothèse. Voici, mon- » sieur, ce que je vous prie de présenter » au public dans votre quatorzième vo- » lume, et toute méprise deviendra dé- » sormais impossible. Je ne sais si c'est

» une répétition, mais je ne puis que » vous prier, que deux savants en » dispute, s'exposent au jugement des » ignorants et des demi-savants, et que » c'est déjà une dégradation que d'être » jugé par de tels gens. Pour le patho- » logique, je n'ai jamais voulu m'en mê- » ler. » C'est principalement ce dernier point qui a tranché le fil de la dispute. De Haen laisse à Haller la liberté de faire autant d'expériences qu'il voudra, pourvu qu'il n'en applique point le résultat à la pratique, dont le premier fait toute son occupation. — *Lettre à un de ses amis au sujet de la lettre de M. Tissot à M. Hirzel.* Vienne, 1758, in-8°. — *Dissertatio medica sistens examen tristissimi proverbii : medicina turpis disciplina. Lugduni Batavorum*, 1763, in-8°. C'est une nouvelle édition; car cette pièce avait paru il y a long-temps. — *Responsio ad apologeticam epistolam Balthasaris-Ludovici Tralles, circa variolarum inoculationem, sanguinis missionem et opium. Viennæ Austriæ*, 1764, in 8°. — *Epistola de cicuta, cum alethophilorum Viennensium elucidatione necessaria. Ibidem*, 1765, in-8°. Ses démêlés avec M. Storck, au sujet de la ciguë, lui ont procuré quelques désagréments.

Outre sa *Ratio medendi*, que M. de Haen a poussée jusqu'au XVIe tome, on a encore de lui : *Magiæ examen.* 1774. *De miraculis liber. Francofurti et Lipsiæ*, 1776, in-8°. — Vienne a perdu ce savant professeur en 1776; et comme on ne manque pas de juger les grands hommes d'abord qu'ils sont morts, voici ce qu'on a dit de M. de Haen, dans le journal de médecine, octobre 1776 : « Il tra- » vaillait avec un zèle infatigable à éten- » dre les progrès de la médecine. Ses » ouvrages ont essuyé plusieurs criti- » ques, peut-être trop sévères. Il faut » cependant convenir que sa doctrine sur » le pouls, sur le quinquina, sur l'inuti- » lité et le danger de la sueur, et sur » d'autres objets, est assez systématique » pour souffrir des contradictions : mais » ce qui doit immanquablement porter » une atteinte générale à sa réputation » en médecine, c'est son Traité de la » magie. Cet ouvrage, qu'il a donné au » public à la suite des autres, annonce » une imagination très-exaltée; une telle » disposition est presque toujours un ob- » stacle pour observer avec exactitude » les opérations de la nature et de l'art. » — Aussi, nonobstant l'accueil que les » médecins consommés ont fait aux vo- » lumes qui ont pour titre : *Ratio medendi*, ils n'en conseillent point la lec- » ture à de jeunes médecins, dont les » principes auraient encore besoin d'être » affermis. Ils craindraient qu'elle n'in- » duisît quelquefois en erreur. » Je laisse le parallèle qu'on fait ensuite de dom Calmet avec *le docte et pieux professeur de Vienne*, et je me borne à demander si le zèle de celui-ci pour étendre les progrès de la médecine, si les bonnes choses qu'il a avancées pour parvenir à cette fin, si les succès de son entreprise qu'il a réalisés par sa doctrine, ne méritent point qu'on lui passe les écarts sur lesquels on le juge trop sévèrement, parce que la censure ne tend qu'à faire saillir les endroits les plus répréhensibles de ses ouvrages. Un jugement, pour être impartial, doit représenter l'auteur sous toutes les faces.

Anr. J.-C. 1704. — KNIPHOF (Jean-Jérôme), né le 24 février 1704, à Erford, fit ses études dans cette ville et à Iéna. Reçu docteur à l'Université d'Erford en 1737, il fut nommé, au bout de dix ans, professeur d'anatomie, de chirurgie et de botanique. En 1745, il devint inspecteur du Cabinet d'histoire naturelle et d'objets d'art, et bibliothécaire de l'Académie impériale des Curieux de la nature, dont il était déjà membre depuis douze années. Il termina sa carrière le 23 janvier 1765, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages :

Dissertatio exhibens lepram, sive elephantiasin observatam et curatam. Erford, 1727, in-4°. — *Botanica in originali. Das ist : Lebendig Kraeuterbuch, worinnen die in hiesigen Lande wachsende Kraeuter nach ihrer Schœnheit vorgestellet werden.* Erford, 1733, 1747. 12 centuries in-folio. Halle, 1756, 1757, in-folio. — Cet ouvrage est peu utile au naturaliste, en ce qu'il ne donne pas les caractères botanique des plantes. — *Programma de physiognomia, tanquam parte semioticæ.* Erford, 1737, in-4°. — *Programma de manuscriptis, præcipue medicis.* Erford, 1742, in-4°. — *Dissertatio de febribus compositis.* Erford, 1746, in-4°. — *Dissertatio de pica.* Erford, 1746, in-4°. — *Dissertatio sistens corticis peruviani febrifugi succedaneorum quorumdam examina.* Erford, 1747, in-4°. — *Dissertatio de gramine levidensi præcellentissimo.* Erford, 1747, in-4°. — *Dissertatio de ther-*

mis artificialibus. Erford, 1748, in-4°. — *Dissertatio de eo quod novo medico opus sit cæmeterio.* Erford, 1748, in 4°. — *Programma : novo medico praxin non esse concedendam.* Erford, 1748, in-4°. — *Programma de eo, quemquam suus vellicat vomis* Erford, 1748, in-4°. — *Dissertatio de transpiratione insensibili.* Erford, 1748, in-4°. — *Dissertatio vexatorum theoria et historia.* Erford, 1748, in-4°. — *Dissertatio de lactis discussione* Erford, 1749, in-4°. — *Dissertatio de optima ossium in sceleto artificiose jungendorum ratione.* Erford, 1749, in-4°. — *Dissertatio de laboribus pharmaco-chymicis.* Erford, 1749, in-4°. — *Dissertatio circa usum venæ sectionis in puerperis* Erford, 1750, in 4°. — *Dissertatio de virgis.* Erford, 1750, in-4°. — *Dissertatio de errore loci.* Erford, 1750, in-4°. — *Dissertatio de salubritate Erfordiæ.* Erford, 1750, in-4°. — *Dissertatio de gutta serena.* Erford, 1751, in-4°. — *Dissertatio de sectione venæ medianæ nonnunquam periculosa.* Erford, 1752, in-4°. — *Dissertatio de capite coniformi fœtus, partum facilitante.* Erford, 1752, in-4°. — *Dissertatio de morborum recidivis.* Erford, 1752, in-4°. — *Physikalische Untersuchung des Pilzes, welch n die Natur durch Facultniss im Jahre 1752 auf einigen Wiesen hervo-gebracht.* Erford. 1753, in 8°. — *Programma de utili et jucundo in materia medica connexu.* Erford, 1753, in-4°. — *Dissertatio de nitro.* Erford, 1753, in-4°. — *Dissertatio de insania.* Erford, 1753, in 4°. — *Dissertatio de compressione.* Erford, 1754, in-5°. — *Dissertatio de pilorum usu.* Erford, 1754, in-4°. — *Dissertatio de incommodo et periculo puerperis ex convivio baptismali imminenti.* Erford, 1756, in 4°. — *Dissertatio de elegantioris sexûs conditionibus.* Erford, 1758, in-4°. — *Dissertatio de pediculis inguinalibus, insectis et vermibus homini molestis.* Erford, 1759, in-4° — *Dissertatio de lochiorum retentione.* Erford, 1762, in-4°. — *Dissertatio de regulo antimonii medicinali* Erford, 1762, in-4°. — On trouve aussi quelques morceaux de lui dans les Actes de l'Académie des Curieux de la nature, et dans les mélanges physico-médico-mathématiques de Buchner. (*Biogr. médic.*)

Apr. J. C. 1704. — DESPORTES (Jean-Baptiste), médecin du roi et correspondant de l'Académie des sciences de Paris, était de Vitré en Bretagne, où il naquit en 1704. Après avoir fait une étude particulière de l'anatomie et de la botanique, il s'attacha à l'Hôtel-Dieu et à l'hôpital de la Charité de la capitale, et il y acquit la réputation d'un bon praticien. Il n'avait que 28 ans lorsqu'il fut nommé pour remplir les fonctions de médecin du roi dans l'île de Saint-Domingue; et, parmi les services qu'il rendit à l'humanité dans cette contrée, on doit compter le rétablissement de l'hôpital du Cap, qu'il augmenta de plus de quatre-vingts lits. Son zèle lui obtint la confiance de M. le comte de Maurepas; mais la mort l'arrêta au milieu de sa carrière brillante. Il fut enlevé en 1748, à l'âge de 43 ans. Nous avons de lui : — *Histoire des maladies de Saint-Domingue.* Paris, 1770, trois volumes in-12. C'est un ouvrage curieux et intéressant, où l'on trouve des choses neuves. On y a joint un traité des plantes usuelles de l'Amérique, avec une pharmacopée, et un catalogue de toutes les plantes que l'auteur a découvertes à Saint-Domingue, ou qui lui ont paru mal décrites par le père Plumier et par Barrère, avec leurs noms français, caraïbes, latins, et leurs différents usages.

Apr. J.-C. 1705 *env.* — PILARINO (Jacques), médecin natif de Céphalonie en Grèce, reçut les honneurs du doctorat à Padoue. Il retournait dans sa patrie pour satisfaire aux ordres de son père qui l'avait rappelé dans le sein de sa famille, lorsqu'un marchand lui proposa de passer dans l'île de Candie avec lui. Il s'y rendit, malgré les ordres respectables qui lui enjoignaient de revenir à Céphalonie; il s'y livra même bientôt à la pratique de la médecine et il l'exerça avec tant de succès, qu'il ne tarda pas à amasser assez de fortune pour suivre le penchant qu'il avait de voyager. Il alla d'abord à Constantinople, où il acquit de la réputation; mais il en sortit à la suite d'un bacha qui le conduisit en Syrie. Il y fut suivi dans sa profession, spécialement à Alep, dont le séjour lui plut pendant quelque temps. De là il se rendit, en Égypte qu'il parcourut presque tout entière, et après un court séjour à Alexandrie il passa à Smyrne, où il s'attacha au consul de la république de Venise. Il avait mérité l'estime des habitants de ces contrées par les succès de ses cures, lorsqu'il prit la résolution de

retourner en Europe, pour lui faire part des connaissances qu'il avait acquises dans ses voyages. Ce fut pour les augmenter encore, qu'il poussa ses courses à travers la Transylvanie, la Valachie, la Moldavie et la Moscovie. Il eut quelque envie de se fixer dans ce dernier pays, où la fortune semblait lui sourire; mais il ne put jamais se faire aux manières grossières de ses habitants. Il retourna à Constantinople, passa encore à Smyrne, et se rendit enfin à Venise, bien résolu d'y jouir, dans le sein des lettres, des richesses qu'il avait amassées par ses talents. Il s'était déjà formé une ample bibliothèque, il se faisait journellement un plaisir de la consulter dans le silence du cabinet, il jouissait même d'une réputation brillante dans cette ville, lorsqu'il se vit attaqué de l'hydropisie qui le conduisit au tombeau le 7 juin 1718, à l'âge de soixante ans. Dès qu'il se sentit mortellement atteint, il se fit transporter à Padoue, bien moins pour y chercher du remède à son mal, que pour guérir son âme de l'état de réprobation où la retenaient les erreurs de l'hérésiarque Photius qu'il avait suivies jusqu'alors. Il les abjura, et mourut dans la foi de l'Église romaine. Son corps fut enterré dans le cimetière des Frères-Mineurs de l'étroite Observance, où l'on mit cette épitaphe sur son tombeau :

D. O. M.
MEMORIÆ
JACOBI PILARINO NOB. CEPHALENI,
MED. DOCTORIS,
VIRI APUD DACOS, MOSCHOS ET THRACAS,
IN ASIA ET ÆGYPTO,
EX ARTE, PRUDENTIA, PROBITATE,
ET RERUM PUBLICARUM
ADMINISTRATIONE CLARI,
FRATRES MM. PP.
OBIIT ANNO SALUTIS M.D.CC.XVIII,
ÆTATIS LX.

On a trouvé dans le cabinet de Pilarino une relation de ses voyages en italien. Elle est demeurée manuscrite entre les mains de ses héritiers; mais il avait publié lui-même les ouvrages suivants : — *Nova et tuta variolas excitandi per transplantationem methodus, nuper inventa et in usum tracta, qua rite peracta, immunia in posterum præservantur ab hujusmodi contagio corpora. Venetiis*, 1715, in-12. *Norimbergæ*, 1717, in-8°. *Lugduni Batavorum*, 1721, in-8°, sous ce titre : *Jacobi Pilarini et Emmanuelis Timoni tractatus de nova variolas excitandi per transplantationem methodo.* — *La medicina difesa, etc.* Venise, 1717, in-12. C'est un écrit contre celui que Gazzola a intitulé : *Il mondo ingannato da falsi medici.* — Ce fut apparemment à Constantinople que Pilarino observa le cours de la petite vérole prise par l'inoculation, et qu'il se mit au fait de pratiquer cette méthode qui s'est perfectionnée entre les mains des Anglais et des Français. L'inoculation a été fort en vogue chez ces deux nations depuis le milieu de ce siècle, mais elle ne semble plus avoir aujourd'hui le même nombre de partisans.

Apr. J.-C. 1705 *env.* — VALENTINI (Michel-Bernard), de Giessen dans la Haute-Hesse, étudia la médecine dans l'université de cette ville, et bientôt après y avoir été reçu à la licence en 1680, il fut nommé à la place de médecin de la garnison de Philisbourg. Mais il abandonna cet emploi en 1682 pour retourner à Giessen, où il reprit le cours de ses études. La nouvelle de son admission dans l'Académie impériale des Curieux de la nature, sous le nom de Thessalus, fut le premier aiguillon qui l'excita à redoubler d'ardeur au travail. Il prit la résolution de voyager pour s'enrichir des connaissances de l'étranger, et après avoir séjourné à Heidelberg et à Francfort-sur-le-Mein pendant quelques mois de l'année 1685 et de la suivante il se mit en route pour la Hollande, l'Angleterre et la France, qu'il parcourut. Mais comme il avait été nommé docteur en médecine durant son absence, il revint à Giessen en 1687 pour la cérémonie de sa prise de bonnet, et il se mit ensuite à enseigner publiquement la physique. — Le mérite de Valentini lui procura la place d'adjoint dans l'Académie impériale, il y fut nommé en 1689, et bientôt après, à celle de directeur. Il entra aussi dans l'Académie des *Recuperati* de Padoue. En 1696, il obtint la chaire extraordinaire de médecine dans la faculté de Giessen ; mais il ne la remplit pas long-temps, car il passa à celle de professeur ordinaire en 1697. Les talents qu'il déploya dans cette charge, et les ouvrages dont il enrichit la république des lettres, ne tardèrent point à faire passer son nom chez les étrangers qui lui donnèrent des témoignages bien flatteurs de leur estime. La Société royale

de Berlin le reçut dans son sein en 1705, et celle de Londres en 1717. — Valentini était l'ancien de l'université de Giessen depuis 1720, lorsqu'il mourut dans cette ville le 13 mars 1729, âgé de 71 ans. Voici la notice des ouvrages qu'il a donnés au public :

Historia moxæ, cum adjunctis meditationibus de podagra. Lugduni Batavorum, 1686, in-12. — *Discursus academicus de china china. Giessæ*, 1697, in-4°. — *De ipecacuanha, novo, Gallorum antidysenterico. Ibidem*, 1698, in-4°. On a vu plus haut le détail des circonstances qui ont facilité à Helvétius la découverte des vertus de l'ipécacuanha dans la dyssenterie. (Voyez l'article de ce médecin.) — *Medicina novo-antiqua, tradens universum medicinæ cursum e scriptis Hippocraticis ad mentem modernorum erutum. Francofurti ad Mœnum*, 1698, 1713, in-4°. C'est un abrégé de médecine écrit dans l'ordre adopté dans les écoles pour la division de différentes parties de cette science. — *Polychresta exotica in curandis affectibus contumacissimis probatissima. Ut et nova herniarum cura. Ibidem*, 1700, in-4°. — *Pandectæ medico-legales, sive, responsa medico-forensia ex archivis academiarum et celebriorum medicorum desumpta. Ibidem*, 1701, trois volumes in-4°, 1722, in-folio. L'auteur ne se borne point aux lumières qu'il répand sur la jurisprudence médicale ; il déclame contre les abus qui se rencontrent dans l'exercice de différentes branches de l'art. Mais ses déclamations sont d'autant plus inutiles, qu'il ne fait qu'indiquer le mal, sans suggérer les moyens d'y remédier. Son ouvrage est un tissu de reproches contre les chirurgiens de son temps qui se mêlaient de traiter les maladies vénériennes, dont il ne connaissaient point assez la nature ni la cure. Il y traite aussi fort durement les herniaires et les sages-femmes, et donne quantité de preuves de leur impéritie. En tout cela, il n'avait pas tort ; car la chirurgie et les professions qui y tiennent, ont été en Allemagne, bien plus long-temps qu'ailleurs, à secouer le joug de l'ignorance, et à franchir les bornes de cette routine aveugle qui s'oppose aux progrès des sciences et des arts.

Dissertatio de lapide filtro. Giessæ, 1702, in-4°. — *Musæum musæorum*. En allemand, Francfort, tome I[er], 1704, in-folio. Tomes II et III, 1714, in-fol. C'est un ouvrage de la plus grande étendue sur la matière médicale. Jean-Conrad Becker l'a mis en latin, sous le titre d'*Historia simplicium reformata. Accedit India litterata quam latinitate donavit auctoris filius. Francofurti*, 1716, in-folio. *Giessæ et Francofurti*, 1723, in-folio. *Offenbaci ad Mœnum*, 1733, in-folio, avec figures. On a joint aux éditions latines un abrégé de la vie de Valentini, qu'il avait lui-même composé en vers. — *De magnesia alba. Giessæ*, 1707, in-4°. — *Prodromus historiæ naturalis Hassiæ. Ibidem*, 1707, in-4°. — *Armamentarium naturæ systematicum. Ibidem*, 1709, in-4°, avec l'histoire littéraire de l'Académie des Curieux de la nature. — *Cynosura materiæ medicæ. Argentinæ*, 1710, in-4°. *Ibidem*, 1726, trois volumes in-4°, avec les augmentations de Boccler, qui consistent dans l'histoire des simples, et l'énumération de toutes les choses, jusqu'à la plus petite plante, qui peuvent entrer dans les formules des médicaments. Valentini avait dicté son ouvrage à ses disciples. — *Novellæ medico-legales, seu, Responsa medico-forensia. Francofurti*, 1711, in-4°. — *Praxis medicinæ infallibilis, cum nosocomio academico. Ibidem*, 1711, 1715, deux volumes in-4°. *Ibidem*, 1721, in-4°. Il y décrit les maladies de différents âges, et traite assez succinctement de celles qui sont du ressort de la chirurgie. — *Physiologiæ biblicæ capita selecta. Giessæ*, 1711, in-4°. — *Amphitheatrum zootomicum, tabulis æneis quamplurimis exhibens historiam animalium anatomicam. Francofurti*, 1720 et 1740, in-folio. Les figures dont on a orné cet ouvrage, sont assez mal rendues. — *Viridarium reformatum. Ibidem*, 1720, in folio. On y a joint beaucoup de planches infiniment supérieures à celles du traité précédent. — *Corpus juris medico-legale, constans e Pandectis, Novellis et Authenticis iatrico-forensibus. Ibidem*, 1722, in-folio. C'est un recueil des ouvrages de l'auteur sur la jurisprudence médicale. Les médecins allemands se sont beaucoup occupés de cette matière ; ont doit même avouer qu'ils en ont mieux traité que les écrivains des autres nations.

Christophe-Bernard Valentini, fils du précédent, fut reçu docteur en médecine dans l'université de Giessen, où il enseigna publiquement, et prit place dans l'Académie impériale des Curieux

de la nature, sous le nom de Thessalus II. On a de lui : — *Labyrinthus medici studii feliciter superandus. Giessæ*, 1711. — *Tournefortius contractus, sub forma tabularum sistens Institutiones rei herbariæ. Accedit materia medica a Paulo Hermanno in certas classes characteristicas redacta. Francofurti ad Mœnum*, 1715, in-folio, avec figures.

Apr. J.-C. 1705. — PARSONS (Jacques), antiquaire et médecin anglais, naquit à Barnstable en 1705, reçut sa première éducation à Dublin, et vint ensuite étudier la médecine à Paris. Ayant pris le grade de docteur à Reims, en 1736, il retourna dans sa patrie, où Douglas l'employa dans ses travaux anatomiques, et où il exerça en même temps l'art des accouchements avec beaucoup de succès. La Société royale lui ouvrit ses portes. Nous passons sous silence ses recherches sur les antiquités des langues européennes, qui annoncent un homme très-savant, mais trop peu éclairé pour la critique. On lui doit une nouvelle théorie de la génération, qui n'a rien de remarquable. Son hypothèse sur la cause du mouvement des fibres musculaires n'offre plus aucun intérêt depuis les beaux travaux de MM. Dumas et Prévost. On a de lui divers mémoires insérés dans les Transactions philosophiques, et quelques ouvrages qui ont pour titres :

Mechanical and critical enquiry into the nature of hermaphrodites. Londres, 1741, in-8°. Ce n'est qu'une compilation. — *Description of the urinary human bladder and the parts belonging to it*. Londres; 1742, in-8°. Trad. en allemand, Nuremberg, 1759, in-8°, en français, Paris, 1743, in-8°. Le but de l'auteur est surtout de discréditer le remède de mistriss Stephens. — *The croonian lectures on muscular motion*. Londres, 1745, in-4°. — *Human physiognomy explained*. Londres, 1746, in-4°. — *Philosophical observationes on the analogy between the propagation of animals and that of vegetables*. Londres, 1752, in-8°. Trad. en hollandais, La Haye, 1753, in 8°.

(*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1701. — SCHREIBER (Jean-Frédéric), était de Konigsberg, où il vint au monde le 26 mai 1705, de Michel Schreiber, docteur en théologie. Après avoir fait son cours de philosophie dans sa patrie, il se décida pour la médecine, et se rendit, en 1726, à Francfort-sur-l'Oder et de là à Leipsic, où il se mit à étudier cette science. Il ne fit point un long séjour dans ces deux villes; car la réputation du célèbre Boerhaave l'attira bientôt à Leyde, et il y fit des progrès si rapides, qu'on lui accorda le bonnet de docteur en 1728. Sa thèse inaugurale, qui est intitulée *De Fletu*, est remarquable par une nouvelle théorie qu'il propose sur la cause de la douleur et sur toutes les sensations désagréables de l'âme. — Peu de temps après son doctorat, il trouva une occasion de se placer en Russie. Le czar Pierre II avoit besoin de six médecins pour ses armées; Schreiber sollicita une de ces places qu'il obtint. Cet emploi lui donna le moyen de se faire bientôt connaître dans un pays où les savants étaient considérés depuis que Pierre-le-Grand y avait mis les sciences en honneur. Il se fit même tant de réputation, qu'il parvint à être reçu dans l'Académie de Pétersbourg. Notre médecin correspondit à cet honneur par les ouvrages qu'il mit au jour; il en aurait publié davantage, si la mort ne l'eût arrêté dans la brillante carrière qu'il courait. Ce fut le 28 janvier 1760 qu'elle l'enleva de ce monde. — Outre plusieurs bonnes observations qu'on trouve dans les actes de Pétersbourg, Schreiber a traduit, de l'anglais en latin, l'Ostéologie de Clopton Havers, et la Myologie de Douglas qu'il a ornée d'une préface de sa façon. Il a encore écrit :

Corporis ac motûs consideratio. Petropoli, 1731, in-4°. — *Elementa medicinæ physico-mathematica. Lipsiæ*, 1731, in-8°, première partie. Plein du désir de procurer à la médecine la même certitude qu'on remarque dans les sciences exactes, il adopte partout le langage des mathématiciens, rejette les anciennes définitions, et leur en substitue d'autres plus géométriques qu'il déduit de la structure et du mécanisme du corps humain. Il ne manque au projet de l'auteur, que d'être avoué par la nature qui se couvre quelquefois d'un voile impénétrable à nos yeux. — *Epistola ad A. Hallerum de medicamento Joannæ Stephens contra calculum renum et vesicæ divulgato, et inefficaci et noxio. Gottingæ*, 1744, in-4°. Il ne blâme pas moins tous les lithontriptiques en général, que le remède de mademoiselle Stephens. —

Observationes et cogitata de pestilentia quæ annis 1738 *et* 1739 *in Ucrania grassata est. Berolini*, 1744, in 8°. — Un *Traité* en allemand sur les maladies externes, à la tête duquel on trouve des principes généraux sur la chirurgie. Leipsic, 1756, in 8°. — *Almagestum medicum, introductio physiologiæ medicæ, pars prima. Lipsiæ et Viennæ*, 1757, in-4°. Il y traite de l'irritabilité de la fibre, presque de la même manière que M. de Haller. On y trouve beaucoup de recherches sur la nature du sang, dans lequel il admet l'existence du fer.

Apr. J.-C. 1705. — GAUBIUS (Jérôme-David), élève du savant Boerhaave, devint lui-même docteur et professeur de médecine en l'université de Leyde, où il prit le bonnet en 1725. On a de lui plusieurs bons ouvrages que son maître n'aurait pas désavoués : — *Dissertatio inauguralis de solidis humani corporis partibus. Leidæ*, 1725, in-4°. — *Libellus de methodo concinnandi formulas medicamentorum. Ibidem*, 1739, 1767, in-8°. *Francofurti*, 1750, in-8°. En français, Paris, 1749, in-12 — *De regimine mentis, quod medicorum est. Leidæ*, 1747, 1763, in-8° Il y fait voir les effets qui résultent de l'empire du corps sur l'âme. — *Institutiones pathologiæ medicinalis. Lugduni Batavorum*, 1758, 1763, 1775, in-8°. M. Sue le jeune, chirurgien de Paris, a traduit cet ouvrage en français et l'a fait imprimer dans cette ville en 1770, in-12 — *Adversariorum varii argumenti liber unus. Leidæ*, 1771, in-4°.

Apr. J.-C. 1705. — ARTEDI (Pierre), naquit le 22 février 1705, dans la province d'Ingermanland en Suède. Son père le destina à l'état ecclésiastique ; mais comme on ne put vaincre son goût pour l'histoire naturelle, on lui laissa la liberté de suivre son inclination. En 1716, il entra dans l'école d'Hurnefaud, et pendant ses études à Upsal, l'alchimie eut pour lui tant d'attraits, qu'il s'y attacha; il se voua cependant dans la suite à des sciences plus solides, et s'appliqua en particulier à la médecine. Charles Linnæus, qui était venu à Upsal en 1728, y vit Artedi, et ne tarda pas à lier une étroite amitié avec lui. Ils se communiquèrent leurs lumières, et firent l'un et l'autre de grands progrès dans toutes les parties de la physique et de la médecine. Artedi le cédait à Linnæus par rapport à la botanique, mais celui-ci regardait Artedi comme son maître dans la connaissance des poissons et des amphibies : quant aux recherches sur la nature des animaux quadrupèdes et des pierres, ils travaillaient avec une égale diligence, et ils étaient tous deux à peu près de même force. L'envie de se perfectionner par les voyages sépara ces deux amis. Linnæus prit la résolution de passer en Laponie, et en cas de mort, il établit Artedi héritier de tous ses manuscrits. Artedi partit pour l'Angleterre, et fit la même chose pour Linnæus. Mais après un certain temps, ils se rencontrèrent en 1735 à Leyde. Linnæus y procura à son ami la connaissance du célèbre Seba, et il l'engagea à mettre en ordre le troisième tome de son *Trésor*, où il ne devait traiter que des poissons. Ce travail étant fini, Artedi voulut approfondir davantage ce qui regarde les plantes ombellifères; il acheva ensuite sa philosophie ichtyologique, et la disposa à être mise au jour avant de retourner dans sa patrie. Mais la mort le surprit dans ce dessein ; le soir du 27 septembre 1735, il sortait de chez M. Seba pour retourner chez lui, lorsqu'il tomba dans un fossé, où il se noya. Linnæus obtint ses écrits, les rectifia, les mit en ordre et les fit imprimer. La philosophie des poissons était complète; le traité *De synonymis* l'était aussi, mais mal en ordre; la bibliothèque était imparfaite, et le système avait presque reçu la dernière main. Linnæus mit ces ouvrages en état de voir le grand jour, et les fit paraître à Leyde en 1738 in-8°, sous ces titres :

Bibliotheca ichthyologia, seu historia literaria ichtyologiæ, in qua recensio fit auctorum qui de piscibus scripsere, librorum titulis, loco et editionis tempore, additis judiciis, quid quivis auctor præstiterit, quali methodo et successu scripserit, disposita secundum sæcula in quibus quisque auctor floruerit. — *Philosophia ichtyologica, in qua quidquid fundamenta artis absolvit, characterum scilicet genericorum, differentiarum specificarum, varietatum et nominum theoria rationibus demonstratur et exemplis comprobatur.* — Linnæus a orné ce recueil de la vie de son ami qu'il a écrite en latin. Les autres manuscrits d'Artedi, qui risquaient de s'égarer ou de tomber en des mains étrangères, ont aussi été recouvrés et achetés par Linnæus.

Apr. J.-C. 1706. — SAUVAGES (François Boissier de), professeur royal de médecine et de botanique en la faculté de Montpellier, membre des Sociétés royales de Londres, de Stockholm, d'Upsal, de Berlin, de Montpellier, ainsi que de l'Académie des Curieux de la nature, sous le nom de Straton II; de l'Académie physico botanique de Florence, et de l'Institut de Bologne, était d'Alais dans le Bas-Languedoc, où il naquit le 12 mai 1706, de François Boissier, seigneur de Sauvages, ancien capitaine du régiment de Flandre, et de Gillette Blanchier, dont il fut le sixième fils. — L'éducation qu'il reçut à Alais fut assez défectueuse; on n'y avait pas encore établi de collége public, et il n'eut pour guides dans les humanités et la philosophie que des maîtres d'un mérite obscur. Il sut réparer ce désavantage par des talents qui lui aplanirent les difficultés qu'on rencontre dans la route des sciences; ses succès furent même si heureux, qu'il se vit en état d'entrer dans un chemin plus difficile encore, et d'entreprendre un cours de médecine. Il passa en 1722 à Montpellier, où il suivit les leçons de Chicoyneau, de Deidier, d'Astruc et d'Haguenot, et fut reçu docteur en 1726. Sa thèse de licence fit du bruit; il agita cette question : *Si l'amour peut être guéri par les remèdes tirés des plantes*? Elle lui valut pour quelque temps le surnom de *Médecin de l'amour*. — La réputation des médecins de Paris l'attira dans cette ville en 1730. Il y fit sous eux de nouveaux progrès, et après avoir eu quelque sorte rempli les vues qui l'avaient amené dans la capitale, il retourna à Montpellier, où il obtint en 1734 la survivance de la chaire de Marcot, dont il ne tarda point à devenir titulaire. Son application à l'étude ne le détourna jamais des devoirs académiques qu'il remplit avec un zèle étonnant; quelque attaché qu'il fût, même à son cabinet, à ses livres, à ses expériences, il quittait tout pour les malades qui réclamaient son secours. Ils furent d'abord en petit nombre. Ce n'est pas qu'il n'eût du talent pour la pratique; mais il ignorait entièrement l'art de se faire valoir, et il fallait du temps pour réduire au silence ceux qui prétendaient borner son mérite à la simple spéculation. Malheureusement il avait pris trop de goût pour les inventions modernes. L'application des mathématiques à la théorie de la médecine, qu'il soumet quelquefois aux calculs d'algèbre les plus rigoureux et aux démonstrations de la plus sublime géométrie; le système de Stahl touchant le pouvoir de l'âme sur le corps, l'état de souffrance de cette partie spirituelle de nous mêmes qui cherche et emploie tous les moyens possibles d'écarter le danger dans les maladies : tout cela a fait tirer à Sauvages des conséquences qui ne s'accordent pas toujours avec les opérations de la nature. C'est surtout au système de Stahl que Zimmermann attribue la plupart des erreurs que notre médecin a adoptées avec tant de feu. — « Ne » peut-on pas entendre tout simplement » par la nature, dit l'auteur que je cite, » *la force vitale active de du corps or-* » *ganisé vivant*, force dont l'union de » l'âme avec le corps est le principe » éloigné, mais dont le fluide nerveux » est la cause immédiate? Ce sentiment » est clair, lumineux, quelle que soit la » nature de ce fluide, fût-ce même celui » de Le Cat. On conviendra que le » corps est subordonné à l'empire de » l'âme dans tous les mouvements que » nous appelons communément volon- » taires; mais l'âme paraît, au contraire, » lui être subordonnée dans ceux où » elle est dans un état de passibilité : » c'est ce que l'expérience journalière » peut prouver à un homme qui ne » prend pas les mots pour les choses. » Si Sauvages ne se fût pas laissé emporter par la vivacité de son génie, il aurait du moins suspendu son jugement sur des opérations, qu'on peut rappeler à la seule organisation du corps humain. — En 1740, notre médecin fut chargé de la démonstration des plantes du jardin royal de Montpellier, à la place de Chicoyneau le fils, qui venait de mourir. Il s'en acquitta alternativement avec Fitz-Gerald, qui, étant mort lui-même en 1748, le laissa pour plusieurs années chargé de tout ce travail. En 1752, il obtint le brevet de professeur de botanique, et il s'acquitta de cette charge avec une célébrité qui ne diminua rien de celle qu'il avait méritée par ses autres emplois. Mais une maladie qui dura près de deux ans, et qui deux mois avant sa mort l'obligea à garder la chambre, vint mettre fin à ses travaux; elle l'enleva de ce monde le 19 février 1767, à l'âge de soixante ans et neuf mois. Il était simple dans ses mœurs comme dans son caractère. Il fut aimé de ses disciples et mérita de l'être, parce qu'il leur commu-

niquait aussi volontiers ce qu'il savait, qu'il recevait des autres ce qu'ils étaient en état de lui apprendre. Ses connaissances passaient sans faste dans ses conversations; nulle envie de briller. Il portait quelquefois dans le monde cet air que l'on prend dans le cabinet, et qui s'oppose si souvent, malgré nous, à l'enjouement et aux grâces; mais il réparait ce défaut par les traits de lumières qui lui échappaient, et les gens raisonnables préféraient le maintien sérieux et abstrait de ce savant, à l'air badin de ces hommes qui parlent beaucoup pour ne dire que de jolis riens. Sauvages avait épousé, en 1748, Jeanne-Yolande Foucard d'Olimpies, fille de Nicolas Foucard d'Olimpies, capitaine au régiment dauphin-dragons. Il en a laissé deux fils et quatre filles.

Ce médecin eut l'avantage d'être loué et estimé dans sa jeunesse par Boerhaave, et il prouva, dans la suite, qu'il avait droit à ses éloges. Infatigable dans ses travaux utiles, plein de sagacité dans ses expériences, savant en mathématiques, exact dans ses observations, il ne lui manqua que d'avoir moins de penchant pour les systèmes et de consulter la nature sans prévention. Malheureusement il ne fut point toujours tel, comme on peut s'en assurer par la lecture des dissertations d'ailleurs intéressantes, et des ouvrages dont voici la notice : — *Dissertation sur les animaux venimeux*. Elle a remporté le prix de l'Académie de Rouen. Le recueil des mémoires de cet auteur qui ont été couronnés par différentes sociétés savantes, fut publié à Lyon en 1770, deux volumes in-12, sous le titre de *Chefs-d'œuvre de M. de Sauvages*. — *Nouvelles classes des maladies dans un ordre semblable à celui des botanistes, comprenant les genres et les espèces*. Avignon, 1732, in-12. C'est le canevas de sa nosologie. — *Mémoire sur les eaux-minérales d'Alais, pour servir à l'histoire naturelle de la province*. Il fut lu à l'assemblée publique de la Société royale des sciences de Montpellier le 19 avril 1736, in-4°. — *Theoria febris*. *Monspelii*, 1738, in-12. En français, Genève, 1744, in-4°. Il y fait voir combien il est partisan du système de Stahl, en établissant la cause de la fièvre dans les efforts que fait l'âme pour lever les obstacles qui s'opposent à la liberté des mouvements du cœur. — *Pathologia methodica, seu, de cognoscendis morbis*. *Monspelii*, 1739, in-12. *Amstelodami*, 1752, 1759, in-12. — *La manière d'élever les vers à soie*. 1740. — *Nova somni theoria*. *Monspelii*, 1740, in-4° — *De motuum vitalium causa*. *Ibidem*, 1741, in-4°. — *Inflammationis theoria*. *Ibidem*, 1793, in-12. — *La Statique des animaux* traduite de l'anglais de Hales, avec les dissertations sur la théorie de la fièvre et de l'inflammation. Genève, 1744, in-4°. Dans sa théorie de la fièvre, il s'étend sur la cause qui excite le cœur à se contracter, mais avec plus d'esprit que de vérité. Il compare ce viscère creux à un soufflet qui ne pousse la liqueur qu'il contient, par le tuyau qu'on lui a adapté, que parce qu'on le comprime. A cette occasion, il passe en revue ce que Borelli, Keill et Jurin ont dit sur la contraction du cœur.

Mémoire sur les maladies des bœufs du Vivarais. Montpellier, 1746, in-4°. Il y parle du groseillier noir comme d'un spécifique. — *Dissertatio de vasorum capillarium corporis humani succione*. *Monspelii*, 1747, in-12. — *De noctambulatione*. *Ibidem*, 1748, in-8°. — *De hemiplegia per electricitatem sanata*. *Ibidem*, 1749, in-8°. — *Dissertation sur la nature et la cause de la rage*, qui a remporté le prix de l'Académie de Toulouse en 1748. Toulouse 1749, in-4°. — *Conspectus physiologicus*. 1751, in-4°. — *Methodus foliorum, seu, plantæ Floræ Monspeliensis juxta foliorum ordinem ad juvandam specierum cognitionem digestæ*. *Hagæ Comitis*, 1751, in-8°. On y trouve le catalogue d'environ 500 plantes qui manquent dans le *Botanicon Monspeliense* que Magnol publia en 1676, in-8°, et en 1686, même format, avec un *Appendix*. — *Dissertation dans laquelle on recherche s'il y a des médicaments qui affectent certaines parties du corps plutôt que d'autres*. Bordeaux, 1752, in-4°. — *Nova pulsûs et circulationis theoria*. 1752, in-4°. — *Embryologia, seu, dissertatio de fœtu*. 1753, in-4°. — *Synopsis morborum oculis insidentium, genera et species exponens*. 1753, in-4°. — *Theoria tumorum*. 1753, in-4°. — *Dissertation sur la manière dont l'air agit sur le corps humain*. Elle a été couronnée par l'Académie de Bordeaux et publiée en 1754, in-4°. — *Physiologiæ mechanicæ elementa*. *Amstelodami*, 1755, in-12. — *Recherches sur les lois du mouvement du sang dans les vaisseaux*. Mémoires de l'Académie de Berlin,

année 1755. — *Theoria doloris*. 1757, in-4°. — *Dissertatio de respiratione difficili*. 1757 in-4°. — *Dissertatio de astrorum influxu in hominem*. 1757, in-4°. — *Dissertatio de visione*. 1758, in-4°. — *Medicinæ sinensis conspectus*. 1759, in-4°. — *Theoria convulsionis*. 1759, in-4°. — *Dissertatio de amblyopia*. 1760, in-4°. — *Dissertatio de suffusione*. 1760, in-4°. — *Dissertatio medica opposita argumentis celeberrimi Eberhardi de animæ imperio in cor. Avenione*, 1760, in-4°. — *De anima redivida dissertatio*. 1761, in-4°. — *Dissertatio de catharticis*. 1762, in-4°. — *De prognosi medica ex necrologis eruenda*. 1762, in 4°. — *Nosologia methodica sistens morborum classes, genera et species, juxta Sydenhami mentem et botanicorum ordinem. Amstelodami*, 1763, cinq volumes in-8°. Le sixième ordre des maladies de la première classe, concernant les déplacements, appartient à M. Pierre Cusson, docteur de la faculté de médecine de Montpellier, de la Société royale de cette ville et de celle de Londres. Cet ouvrage a pour base le plan que l'auteur s'était fait depuis bien des années; comme il définissait les maux qui affligent l'humanité par les symptômes plutôt que par les causes, il a étonnamment multiplié le nombre des maladies. Tout excellente qu'est sa nosologie à certains égards, on s'attendait qu'il y mettrait la dernière main en la retouchant; il n'a pu le faire; mais on a profité d'un très-grand nombre de nouvelles descriptions de maladies qu'il avait recueillies dans les trois dernières années de sa vie, dans le dessein de le faire entrer dans la seconde édition de son ouvrage. M. Jean-Antoine Cramer, docteur en médecine, à exécuté ce projet. Il a inséré les nouvelles descriptions dans la Nosologie méthodique imprimée à Amsterdam en 1768, deux volumes in-4°. Gouvion, médecin, a traduit cet ouvrage en français et l'a publié à Lyon en 1771, dix volumes in-12. Il y a une autre traduction française par M. Nicolas, chirurgien gradué, Paris, quatre volumes in-8°; mais il s'en faut beaucoup qu'elle vaille celle de M. Gouvion. — M. Ratte, secrétaire perpétuel de la Société royale des sciences de Montpellier, a prononcé l'éloge de Sauvages dans une assemblée publique de cette compagnie. J'en ai tiré parti pour rédiger l'article que je viens de mettre sous les yeux du lecteur.

Apr. J.-C. 1706. — ROSEN de ROSENSTEIN (Nicolas), célèbre médecin suédois, naquit près de Gottenbourg en 1706. Élevé dans la maison paternelle jusqu'à douze ans, il fut alors envoyé au gymnase de Gottenbourg, où il passa deux années. Il alla ensuite a l'université de Lund. Son père, désirant en faire un théologien, l'avait confié aux soins d'André Ridel, qui devint depuis évêque; mais le jeune Rosen, qui, de très-bonne heure, avait senti un goût prononcé pour la médecine, en commença l'étude en cachette, et la continua quatre années. A défaut de ressources suffisantes, il fut obligé d'aller à Stockholm, en 1724, afin de gagner sa vie en se chargeant de l'éducation de quelques enfants. Une place d'assesseur adjoint à la faculté de médecine de l'université d'Upsal étant venue à vaquer en 1728, il l'obtint par l'entremise de Rudbec, et prit alors le grade de docteur en médecine, au lieu de celui de théologien, que son père croyait encore devoir être le sien. Peu après il entreprit un long voyage. Il passa par Grefswald. Stettin, Berlin et Leipzig, où il séjourna quelque temps. Il fut à Halle, revint à Leipzig, puis visita les principales villes d'Allemagne, de Suisse et de France, et après quelque séjour à Paris, il passa en Hollande. De retour dans sa patrie en 1731, il prit possession de sa place d'adjoint à la faculté d'Upsal, et devint bientôt membre de la Société des sciences de cette ville. Il n'eut qu'à être connu pour gagner l'estime de tout le monde. Aussi, l'année suivante, une chaire de physique lui ayant été offerte à Lund, pour le retenir à Upsal on augmenta ses appointements; il fut nommé successivement assesseur du collége de médecine, et l'un des médecins du roi. La Société des sciences fondée à Stockholm, le compta parmi ses membres. En 1740 il devint titulaire de la chaire dont se démit Rudbec, et dont il remplissait déjà les fonctions comme adjoint depuis neuf années. Après la retraite de Robert, Rosen fut chargé simultanément de l'enseignement de l'anatomie, de la physiologie et de la médecine pratique. Il exerçait ses élèves à la pratique au lit des malades. En 1756, il céda ce poste à son gendre Samuel Aurivillius, et alla se fixer à Stockholm, pour se livrer tout entier à la pratique de l'art de guérir. Rosen mourut le 16 juillet 1773. Il est auteur d'une quarantaine de dissertations soutenues sous sa prési-

dence, de nombreux mémoires académiques, et de trois ouvrages dont le plus célèbre est son traité des maladies des enfants.

Dissertatio de usu methodi mechanicæ in medicina. Upsal, 1728, in-8°. — *Dissertatio de historiis morborum conscribendis.* Harderwyk, 1731, in-4°. — *Theses medicæ.* Upsal, 1731, in-8°. — *Tentamen anthropologiæ experimentalis, quo demonstratur existentia vasorum absorbentium in intestinis, partem chyli ad venas mesentericas immediate deferentium.* Upsal, 1731, in-4°. — *Resolutio casus ægræ, variis malis a plethora ortis, vexatæ et feliciter curatæ.* Upsal, 1732, in-4°. — *Theses medicæ de emendatione temperamentorum.* Upsal, 1732, in-4°. — *Dissertatio, de aere, ejusque in corpus humanum effectibus.* Upsal, 1734, in-4°. — *Dissertatio de insigni capitis tumore, quem, separatio maximæ partis, ossis frontis excepit.* Upsal, 1735, in-4°. — *Dissertatio de ventriculo humano.* Upsal, 1736, in-4°. — *Dissertatio de purificatione aquæ.* Upsal, 1736, in-4°. — *Dissertatio de communi ad septentrionem per æstatem gentium malo, alvo adstricta.* Upsal, 1737, in 4°. — *Dissertatio de erroribus in formulis medicinalibus.* Upsal, 1737, in-4°. — *Beskrifuing of hela mannioken cropp.* Stockholm, 1738, in-8°. — *Dissertatio de equitatione, ejusque in medicina usu.* Upsal, 1738, in-4°. — *Dissertatio de diversis cibi potusque generibus.* Upsal, 1739, in-4°. — *Dissertatio de febre intermittente quartana.* Upsal, 1739, in-4°. — *Dissertatio de medicamentis absorbentibus, eorumque perverso usu.* Upsal, 1739, in-4°. — *Dissertatio de tussi.* Upsal, *pars I*, 1739, *pars II*, 1741, in-4°. — *Dissertatio de hydrope.* Upsal, 1739; *pars II*, 1742, in-4°. — *Dissertatio de compositione medicamentorum Halensium, eorumque vero et limitato usu.* Upsal, 1739, in-4°. — *Dissertatio de dignoscenda et curanda imminente phthisi pulmonali.* Upsal, 1740, in-4°. — *Dissertatio de inflammatione ventriculi.* Upsal, 1740, in-4°. — *Dissertatio de chirurgiæ curtorum possibilitate.* Upsal, 1742, in-4°. — *Examen aquarum distillatarum simplicium, quæ in pharmacopœa stockholmiensi occurrunt.* Upsal, 1743, in-4°. — *Dissertatio de tincturis, essentiis et elexiriis.* Upsal, 1744, in-4°. — *Programma de symptomatibus ex usu hyoscyami in puero visis.* Upsal, 1745, in-4°. — *Dissertatio de decoctis infusis et emulsione officinali.* Upsal, 1746, in-4°. — *Dissertatio de ossibus calvariæ.* Upsal, 1746, in-4°. — *Tal om en opartisk och fornuftig medici foernamste gorømal.* Stockholm, 1746, in-8°. — *Decades binæ thesium medicinalium.* Upsal, 1737, in-4°. — *Regimen et cura puerperarum.* Upsal, 1749, in-4°. — *Resolutio casus pleuritici cum metu pleuropneumoniæ.* Upsal, 1749, in-4°. — *Dissertatio de legibus microcosmicis.* Upsal, 1750, in-4°. — *Examen medicamentorum simplicium quæ in catalogo medicamentorum svethico continentur.* Upsal 1750, in-4°. — *Dissertatio de amphimerina catarrhali.* Upsal, 1750, in-4°. — *Observationes botanicæ circa plantas quasdam Sueciæ, non ubivis obvias et partim in Suecia nondum detectas.* Lund., 1750, in-4°. — *Dissertatio de variolis præcavendis.* Upsal, 1751, in 4°. — *Morbi evacuatorii sanguinis. Pars III.* Upsal, 1752, in-4°. — *Dissertatio de morbis infantum.* Upsal, 1754, in-4°. — *Idea pharmacopœæ reformatæ.* Upsal, 1754, in-4°. — *Dissertatio de variolis curandis.* Upsal, 1754, in-4°. — *Dissertatio de epilepsia infantili.* Upsal, 1754, in-4°. — *Dissertatio de emesi.* Upsal, 1754, in-4°. — *Hus och rese apoteque.* Stockholm, 1765, in-8°. Traduit en allemand. Leipzig, 1766, in-8°. — *Underraettelse om barns-sjukdomar, och deras botemedel.* Stockholm, 1764, in-8°, *Ibidem*, 1771, in-8°. Traduit en allemand par Murray. Gottingue, 1766, in-8°. *Ibidem*, 1768, in-8°. *Ibidem*, 1774, in-8°. *Ibidem*, 1778, in-8°. *Ibidem*, 1781, in-8°. *Ibidem*, 1785, in-8°. — En hollandais, par E. Sandifort. Amsterdam, 1768, in-8°. — En anglais, par Sparmann. Londres, 1780, in-8°. — En français, par J.-B. Lefebvre de Villebrune. Paris, 1780, in-8°. (*Comment. de rebus in med. gestis.* — Haller. — Jo. Em. Wikstrœm. — Jo. Henr. Liden.)

Dezeimeris (*Dict. hist. de la méd.*).

Après J.-C. 1706. — POHL (Jean-Christophe), né à Lobendau, près de Liegnitz, le 22 juin 1706, fit ses humanités au collége de Schweidnitz, et les termina à l'université de Leipzick, où il se livra ensuite à l'étude de la médecine, et fut reçu docteur en 1734. Seize ans après, il obtint le titre de professeur extraordinaire. Ce ne fut qu'en 1758 qu'il

fut investi d'une chaire salariée. Après avoir enseigné successivement la physiologie, la chirurgie, l'anatomie, et la pathologie, occupé diverses places dans l'état civil, et rempli plusieurs dignités universitaires, il mourut le 26 août 1780, laissant un grand nombre d'opuscules, tous de circonstance, puisque ce sont seulement des dissertations académiques, dont voici les titres :

Dissertatio de vampiris. Leipzick, 1732, in-4°. — *Dissertatio de obesis et voracibus eorumque vitæ incommodis et morbis.* Leipzick, 1734, in-4°. — *Dissertatio de prostatis calculo affectis.* Leipzick, 1737, in 4°.—*Programma de abscessu abdominali.* Leipzick, 1737, in-4°. — *Programma de tumoribus cysticis feliciter maleque curatis.* Leipzick, 1738, in-4°. — *Dissertatio de respiratione sana et læsa.* Leipzick, 1738, in-4°. — *Programma de herniis et in specie sarcocelo.* Leipzick, 1739, in-4°. — *Programma de defectu lienis et de liene in genere.* Leipzick, 1743, in-4°. — *Dissertatio de fibra senili.* Leipzick, 1746, in-4°. — *Programma de hydrope saccato ab hydatidibus.* Leipzick 1747, in-4°. — *Programma de tumore lienis saccato a causa hydropica.* Leipzick, 1749, in 4°. — *Exercitii disputatori tentamen I, de dysuria ab acredine humorum; II de spissitudine sanguinis a neglecto motu; III de motu musculari sanitati restaurandæ conveniente; IV de imminuta ventriculi coctione a deperdito liquore gastrico; V de læsa a vitiata saliva chylosi; VI de morbis epidemicis ab aere atmospherico; VII de morbo endemio ab aqua impura.* Leipzick, 1750, in-4°. — *Dissertatio de febre lochiali.* Leipzick, 1753, in-4°. — *Programma de callo ulcerum.* Leipzick, 1757, in-4°. — *Programma de chylificatione.* Leipzick, 1758, in-4°. — *Dissertatio de effusis in cerebro aquis.* Leipzick, 1763, in-4°. — *Dissertatio de dura matre partim ossea facta.* Leipzick, 1764, in-4°. — *Dissertatio de excretionum universalium moderamine.* Leipzick, 1764, in-4°. — *Programma de morbis contextus cellulosi in genere.* Leipzick, 1765, in-4°. — *Programma de genesi tumorum in contextu celluloso.* Leipzick, 1766, in-4°.— *Programma de callo ulcerum.* Leipzick, 1767, in-4°. — *Programmata II de contextu celluloso fabricæ ossium varietatem efficiente.* Leipzick, 1767, in-4°. — *Programma de motu humorum in contextu celluloso corporis animalis.* Leipzick, 1767, in-4°. — *Programma de communicatione cellulorum contextus cellulosi.* Leipzick, 1768, in 4°. — *Programma de sede obstructionis inflammatoriæ.* Leipzick, 1768, in-4°. — *Dissertatio de causis obstructionis lentæ.* Leipzick, 1768, in-4°. — *Programma de regimine caloris et frigoris in morbis exanthematicis.* Leipzick, 1768, in-4°. — *Programma de causis morborum in hominibus carcere inclusis observatorum.* Leipzick, 1770, in-4°. — *Programma de callositate ventriculi ex potus spirituosi abusu.* Leipzick, 1771, in-4°. — *Programma de cura morborum in hominibus carcere inclusis.* Leipzick, 1772, in-4°. — *Programma de apta musculorum disquisitione et divisione.* Leipzick, 1772, in-4°.— *Programma de periculo contusionum capitis.* Leipzick, 1774, in-4°. — *Programma de ossificatione vasorum præternaturali.* Leipzick, 1774, in-4°. — *Programma de corde adhærente.* Leipzick, 1775, in-4°. — *Programma de pericardio cordi adhærente ejusque motum turbante.* Leipzick, 1775, in-4°.— *Programma de fractura ossis bregmatis cum fissura per suturam in os temporum penetrante.* Leipzick, 1776, in-4°. — *Programma de difficili infantum dentitione.* Leipzick, 1776, in-4°. — *Programma de abcessu vesicæ urinariæ et intestini coli.* Leipzick, 1777, in-4°. — *Programma de venæ sectione gravidarum.* Leipzick, 1777, in-4°. — *Programma de hydrocephalo infantis recens nati externo et interno.* Leipzick, 1777, in-4°. — *Programma de carcinomate mammæ singulari curato.* Leipzick, 1777, in 4°.— *Programma de lethalitate vulnerum lienis.* Leipzick, 1777, in-4°. — *Programma de difficili disquisitione cadaverum aqua submersorum.* Leipzick, 1778, in-4°. — *Programma de atrophia infantum.* Leipzick, 1780, in-4°.— Pohl a inséré aussi quelques observations dans les nouveaux actes des savants de Leipzick, et dans ceux de l'Académie des curieux de la nature. (*Biog. médic.*)

Apr. J.-C. 1706. — KALTSCHMIDT (Karl Friedrich), l'un des médecins renommés du dernier siècle, naquit à Breslau, le 21 mai 1706. Il fit ses études littéraires dans le gymnase Sainte-Elisabeth de sa ville natale. En 1726 il se rendit à Iéna, où il étudia deux ans le droit

avant de se livrer à la médecine. Il fut promu au doctorat en 1732, et il se livra à l'enseignement de la médecine légale, de l'anatomie et de la chirurgie. En 1736 le duc de Saxe-Eisenach le nomma conseiller et médecin aulique, et l'année suivante le duc de Saxe-Weimar le choisit pour conseiller et premier médecin. En 1738 Kaltschmidt fut nommé professeur extraordinaire de chirurgie à Iéna. Durant les années 1742 et 1743, il fit un voyage à Pétersbourg, par la Prusse, la Courlande et la Livonie, et revint par Lubeck et la Basse-Saxe. En 1745 il fut nommé professeur ordinaire; et, après la mort d'Hamberger, en 1755, il eut le premier rang dans la Faculté de médecine, et la place de médecin pensionné du canton. Kaltschmidt mourut le 6 novembre 1769, ayant fait soutenir sous sa présidence un grand nombre de dissertations, la plupart intéressantes, et donné lui-même beaucoup d'opuscules académiques.

Diss. inaug. (Præs. H. F. Teichmeyero) de cancro, in specie mammarum. Iéna, 1732, in-4°. — Diss. de vulnere hepatis curato cum disquisitione in lethalitatem vulnerum hepatis. Iéna, 1732, in-4°. — Programma quo prælectiones suas futuro semestri instituendas indicit, et emendati instrumenti chirurgici Trocardicti, schema cum curatione virginis hydropicæ præmittit. Iéna, 1738, in-4°. Cum fig. — Kurze Nachricht von dem Rastenburger Gesundbrunnen welcher in dem Weimarichen Fürstenthume bey der Stadt Rastenberg oder Rastenburg anzutreffen ist. Iéna, 1745, in-4°. — Diss. de distinctione inter fœtum animatum et non animatum ex medicina forensi eliminanda. Iéna, 1747, in-8°. — Programma de ileo in hernia incarcerata, gangræna affecto, ægra tamen superstite. Iéna, 1747, in-4°. — Programma de ileo, a scrupulis pirorum mespilaceorum eroso et perforato. Iéna, 1747, in-4°. — Diss. sitens casum de virgine nymphomania laborante. Iéna, 1748, in-8°. — Diss. de Bezoardicorum et regiminis sudoriferi abusu in febribus stomachicis ac intestinalibus, mesaraïcis etiam dictis. Iéna, 1748, in-4°. — Diss. de dysenteria. Iéna, 1748, in-8°. — Diss. de aquis medicatis Fachingensibus. Iéna, 1749, in-4°. — Diss. de otalgia. Iéna, 1749, in-4°. — Programma de necessitate exstirpationis chirurgicæ herniarum spuriarum majorum, imprimis hydroceles et sarcoceles vel hydrosarcoceles. Iéna, 1749, in-4°. cum fig. — Diss. de fluore albo benigno. Iéna, 1749, in-4°. — Programma de chirurgia medicis vindicata, et necessitate reliquarum medicinæ partium, ad chirurgum perfectum. Iéna, 1749, in-4°. — Diss. de oculo ulcere cancroso laborante, feliciter exstirpati antea adstringentibus intempestive adhibitis. Iéna, 1749, in-4°. — Diss. de morbis puerperarum. Iéna, 1750, in-4°. — Diss. sistens arthritidem rationaliter demonstratam. Iéna, 1750, in-4°. — Diss. de virginitate. Iéna, 1750, in-4°. — Diss. de partu cæsareo. Iéna, 1750, in-4°. — Diss. de inflammationibus febre acuta stipatis, sive de febribus inflammatoriis in genere. Iéna, 1750, in-4°. — Diss. de genesi calculi renum et vesicæ. Iéna, 1751, in-4°. — Programma de casu partus difficilis ubi infanticidium licitum est. Iéna, 1751, in-4°. — Programma de experimento pulmonum infantis aquæ injectorum, adjecta observatione anatomica de dextro infantis lobo, aquæ immisso supernatante, sinistro fundum petente. Iéna, 1751, in-4°. — Diss. de eodem argumento, adjecta observatione anatomica inferioris lobi pulmonis infantis dextri lateris unius et quadrantis anni aquæ injecti fundum petentis. Iéna, 1751, in-4°. — Programma de intermissa funiculi umbilicalis post partum deligatione non absolute lethali. Iéna, 1751, in-4°. — Diss. de sanguinis in venam portam ingesti vera natura. Iéna, 1751, in-4°. — Programma de hernia incarcerata, cum vesica, ita ut feces et urina ex rupto perinæo profluerent, ægro per XVII annos conservato. Iéna, 1751, in-4°. — Diss. de pleuritide vera atque spuria. Iéna, 1751, in-4°. — Diss. de phthisi pulmonali ejusque præservatione. Iéna, 1751, in-4°. — Programma de experientia quadam anatomica, da die Milz eines neunjahrigen Knaben 14 und eine halbe Unze gewogen, und doch sonst die Milz eines Erwachsenen nur 12 Unzen wiegt. Iéna, 1751, in-4°. — Progr. de perverso in investigandis vulneribus specillorum usu. Iéna, 1752, in 4°. — Diss. de signis graviditatis certis. Iéna, 1752, in-4°. — Diss. de partu legitimo. Iéna, 1752, in-4°. — Diss. de vidua XXX annorum chlorosi laborante. Iéna, 1752, in-4°. — Programma de necessitate exsecandi fœtum ex gravida mortua. Iéna, 1752, in-4°. — Diss. de pleuritide vera. Iéna, 1752, in-4°. — Program. de nervis opticis in cadavere latis inventis a compressione per undas facta causa

ante mortem subsecutæ guttæ serenæ. Iéna, 1752, in-4°. — Diss. de bilis interno et externo usu medico. Iéna, 1752, in-4°. — Programma de raro coalitu hepatis et lienis in cadavere invento. Iéna, 1752, in-4°. — Programma de mola suppuratione confecta, relinquente globum pilorum pugni magnitudinis cum testa sebacea. Iéna, 1752, in-4°. — Prog. de tumore squirrhoso trium cum quadrante librarum, glandulæ parotidis extirpato. Iéna, 1752, in-4°. — Diss. de ileo. Iéna, 1753, in-4°. — Diss. de affectibus spasmodicis vagis. Iéna, 1754, in-4°. — Diss. de vermibus et præcipue de specie illa vermium intestinalium, quam tæniam vocamus. Iéna, 1755, in-4°, cum fig. — Programma de uno rene in cadavere invento. Iéna, 1756, in-4°. — Programma de raro casu, ubi intestinum rectum in vesicam urinariam insertum fuit. Iéna, 1756, in-4°. — Diss. de causis et effectibus plethoræ. Resp. et auct. Grau. Iéna, 1756, in-4°. — Diss. de febribus intermittentibus, et speciatim de tertiana simplici. Iéna, 1756, in-4°. — Diss. de gravidarum morbis. Iéna, 1756, in-4°. — Diss. de hepatide. Iéna, 1756, in-4°. — Diss. de methodo hæmorrhagias vulnerum sistendi optima. Iéna, 1756, in-4°. — Diss. de necessaria fœtus in omni partu præternaturali, qui a situ fœtus vitiato dependet, versione, cum suis cautelis. Iéna, 1756, in-4°. — Diss. de phrenitide. Iéna, 1756, in-4°. — Diss. de asthmate pituitoso. Iéna, 1757, in-4°. — Programma de necessaria post paracentesin abdominis deligatione. Iéna, 1757, in-4°. — Programma de difficili ex brachio fœtus sinistro primum ex utero prodeunte et delirii a medicamenti partum provocantis abusu originem habentis curatione. Iéna, 1757, in-4°. — Diss. de plethora vera in sensu medico sumpta. Iéna, 1757, in-4°. — Diss. sistens effectus salium sanguini inhærentium, tam naturales quam præternaturales. Iéna, 1757, in-4°. — Diss. de febre quartana intermittente. Iéna, 1757, in-4°. —Diss. de hæmoptysi. Iéna, 1757, in-4°. — Diss. de hæmorrhoïdibus cæcis. Iéna, 1757, in-4°. — Diss. sistens varia partus impedimenta ex capitis vitio. Iéna, 1757, in-4°.—Diss. de plethora in sensu medico semper spuria. Iéna, 1757, in-4°.— Diss. sistens theses de inflammatione generatim. Iéna, 1757, in-4°. — Diss. de istis mercurii partibus, quæ imprimis miasma venereum in corpore hærens destruere valent. Iéna, 1757, in-4°. — Diss. sistens atrophiæ pathologiam. Auct. et Resp. Truhart. Iéna, 1757, in-4°. — Diss. de convulsionibus ex atra bile. Iéna, 1758, in-4°. — Diss. de vera causa variolarum generatim. Iéna, 1758, in-4°. — Diss. de angina inflammatoria. Iéna, 1759, in-4°. — Progr. de situ corporis erecto excedente, sanitati contrario. Iéna, 1759, in-4°. — Diss. de intestino in hernia incarcerata a chirurgo incaute læso. Iéna, 1759, in-4°. — Diss. de pleuritide vera. Iéna, 1759, in-4°. — Diss. de morbis periostei. Iéna, 1759, in-4°.— Diss. de vomicis. Iéna, 1759, in-4°. — Diss. de phthisi. Iéna, 1759, in-4°. — Diss. de schirro in genere. Iéna, 1759, in-4°. — Diss. de hæmorrhagia uteri post partum nimia. Iéna, 1759, in-4°. — Diss. de cacochymia pituitosa. Iéna, 1760, in-4°. — Programma de necessitate partus cæsarei instituendi in omnibus gravidis mortuis. Iéna, 1760, in-4°. — Diss. de regimine gravidarum. Iéna, 1760, in-4°. — Diss. de genuina febres continuas curandi ratione in universum. Iéna, 1760, in-4°. — Diss. de mercurii usu in hydrophobia. Iéna, 1760, in-4°. — Diss. de interitide. Iéna, 1760, in-4°. — Diss. sistens tympanitæ pathologia. Iéna, 1760, in-4°. — Diss. de cholera. Iéna, 1760, in-4°. — Diss. de putredine in corpore humano ejusque effectibus. Iéna, 1760, in-4°. — Diss. de medicamentorum consolidantium modo agendi et usu. Iéna, 1761, in-4°. — Programma de parte ossis humeri exstirpata, brachio tamen post consolidationem integram servante longitudinem. Iéna, 1761, in-4°. — Diss. de raro phthiseos curatæ casu. Iéna, 1761, in-4°. — Diss. de abusu situs corporis erecti. Iéna, 1761, in-4°.— Diss. de prognosi status morbosi rite formanda. Iéna, 1762, in-4°. — Diss. de partu cum hæmorrhagia uteri conjuncta. Iéna, 1762, in-4°. — Diss. de symptomatibus urgentibus in febribus malignis. Iéna, 1762, in-4°. — Diss. de herniis in genere, imprimis oscheocele. Iéna, 1762, in-4°. — Diss. de diamne periodico. Iéna, 1762, in-4°. — Progr. de multorum præjudicio, venæ sectionem in corpore prima vice institutam vitæ periculum avertere, et hinc differendam, donec aliis aliquando frustra tentatis remediis firmum in ea superesse possit præsidium. Iéna, 1762, in-4°. — Programma de testiculo trium cum dimidia librarum feliciter extirpato. Iéna, 1762, in-4°. — Progr. de extirpato scirrho in labio sinistro vulvæ, cum monito,

emollientia in tumoribus inflammatoriis duris præstare resolventibus. Iéna, 1762, in-4°. — Diss. de sugillatione a causa interna orta. Iéna, 1763, in-4°. — Diss. de theoria passionis histericæ. Iéna, 1763, in-4°. — Diss. de natura sulphuris antimonii aurati. et hinc dependente virtute emetica ejusdem. Iéna, 1763, in-4°. — Diss. de officio medici in foro politico versantis in genere. Iéna, 1763, in-4°.— Diss. de catarrho præfocante. Iéna, 1763, in-4°. — Diss. de encycloblephare pueri XII annorum curato. Iéna, 1764, in-4°. — Program. de scirrho glandulæ axillaris extirpatæ. Iéna, 1764, in-4°. — Progr. de masticatione pueri VII annorum per cartilaginem maxillas ligantem sublata, sed per operationem chirurgicam restituta. Iéna, 1764, in-4°. — Diss. de febri lenta hæmorrhoidali feliciter curata. Iéna, 1765, in-4°. — Diss. de nausea. Iéna, 1765, in-4°. — Diss. de causis debilitatis febrilis. Iéna, 1765, in-4°. — Diss. de vomitoriis. Iéna, 1765, in-4°. — Progr. de tumore hernioso. Iéna, 1765, in-4°. — Progr. de hydrope pectoris saccato. Iéna, 1765, in-4°. — Progr. de tumore tunicato peculiari. Iéna, 1766, in-4°. — Diss. de frictionum usu. Iéna, 1766, in-4°. — Diss. de inflammatione, quatenus per venæ sectionem discutitur et quatenus gravior inde redditur. Iéna, 1766, in-4°. — Progr. de tænia. Iéna, 1766, in-4°. — Progr. de aquis in hydrope ascite unica operatione evacuandis. Iéna, 1767, in-4°. — Progr. de costis duabus primis veris in dextro puellæ latere per interpositam substantiam osseam cohærentibus. Iéna, 1767, in-4°. — Progr. de cicuta. Iéna, 1768, in-4°. — Diss. de virgine, chlorosi et gutta serena laborante. Iéna, 1768, in-4°. — Diss. de hernia incarcerata. Iéna, 1768, in-4°. — Diss. de variis effectibus medicamentorum aquosorum in quibusdam morbis chirurgicis. Iéna, 1768, in-4°. — Diss. de lethalitate vulnerum capitis in infantibus recens natis. Iéna, 1768, in-4°. — Observatio de ileo in hernia incarcerata gangræna affecto, ægra tamen superstite. In Actis acad. natur. curios. vol. IX, p. 12. — Observatio de ileo a scrupulis pirorum mespilaceorum eroso et perforato. In Act. acad. nat. curios., p. 14. — Rotermund. — Menset. — Haller.

(DEZEIMERIS, *Dict. hist. de la médecine.*)

Après J.-C. 1706. — BASSUEL (Pierre), né à Paris en 1706, fut élevé dans les lettres. Il fréquenta de bonne heure les écoles de chirurgie et les hôpitaux, et il s'y exerça avec tant de succès qu'il fut reçu maître en 1730. La société académique de chirurgie prit naissance l'année suivante, et Bassuel fut un des membres nommés par le roi. En 1744, il fut choisi démonstrateur royal pour la thérapeutique; en 1745, il fut substitué à M. Hévin, son beau-frère, pour remplir la charge de commissaire des correspondances; et le roi ayant adopté l'académie de chirurgie en 1751, il eut cette place en titre. — Lorsqu'il fit son entrée dans la chirurgie, une controverse assez célèbre agitait les esprits; il était question de savoir si le cœur se raccourcit dans la systole, c'est-à-dire quand il se contracte pour pousser le sang dans les artères. Bassuel se déclara pour le raccourcissement, dans une dissertation qu'il présenta à l'Académie des sciences. Celle de Saint-Côme eut aussi le plaisir de voir paraître plusieurs mémoires de sa façon, qu'elle estima assez pour les faire insérer dans ses recueils. Ils roulent sur la hernie crurale, sur la fracture de la rotule, sur une sueur salivale à la joue, qui se manifesta à la suite d'un long usage d'emplâtres vésicatoires. Ce chirurgien aurait été capable d'en produire bien d'autres, si une vie pénible et très-agitée au dehors lui eût permis de plus grands loisirs dans son cabinet. La carrière de Bassuel fut brillante dans son genre, mais elle ne fut pas longue: il mourut le 4 juin 1757, à l'âge de 51 ans. C'était un homme qui n'avait pas l'art de se faire valoir; son mérite faisait toute sa recommandation. Plein de franchise et de droiture, sa conversation était assez contentieuse, mais sans sortir des bornes de la politesse et de la modération. Il tenait volontiers à son opinion et la défendait avec chaleur; mais après la dispute la plus opiniâtre, il restait l'ami de celui qu'il avait combattu, et bien loin de se faire craindre par sa résistance, on s'exposait avec plaisir à redescendre avec lui dans l'arène.

Apr. J.-C. 1707 *env.* — LEMORT (Jacques), fils d'un apothicaire de Harlem, fit les cours d'humanités et de philosophie à Leyde, où il étudia la théologie pour contenter son père qui souhaitait de le voir un jour ministre. Mais il se dégoûta entièrement de cette étude au bout de trois ans, et se détermina à embrasser la profession d'apothicaire ou

de médecin. Dans cette vue, il alla se mettre chez un Allemand, habile chimiste d'Amsterdam, et il se rendit très-assidu à son laboratoire. Cet homme étant venu à mourir au bout d'un an, Lemort retourna à Leyde, où il continua de s'occuper de la chimie sous différents amateurs de cette science. En 1672, il dressa lui-même un laboratoire, dans lequel il attira beaucoup d'étudiants, curieux de voir ses procédés. Trois ans après, il ouvrit une boutique de pharmacie, et se mit presque en même temps à donner des leçons particulières, non-seulement sur cette partie de l'art et la chimie, mais encore sur la médecine, tant spéculative que pratique. Le concours qui s'y fit ne manqua pas d'exciter la jalousie des médecins chargés de l'enseignement dans les écoles de Leyde. Lemort fut ajourné par-devant le collége, dont Schecht était alors président, et il fut condamné à l'amende, pour avoir donné atteinte aux priviléges académiques. Ce fut en 1677 qu'il essuya cette mortification. Pour n'en avoir plus à craindre, il se rendit à Utrecht, où il prit le bonnet de docteur en médecine en 1678, et retourna ensuite à Leyde. Sa promotion n'empêcha pas que les médecins de cette dernière ville ne le chagrinassent toutes les fois qu'ils en trouvèrent l'occasion. Il fit face à toutes leurs attaques, et parvint enfin, l'an 1702, à se faire nommer à la chaire de chimie dans l'université de Leyde. — Comme Lemort était fortement entiché d'idées chimiques, il réussit d'autant mieux à les faire servir de fondement à la pratique de la médecine, que de son temps bien des gens étudiaient davantage cette science dans le laboratoire qu'au lit des malades. Mais pour donner encore plus de vogue à ses opinions, il condamna hautement les mathématiques comme inutiles, et méprisa tellement la doctrine d'Hippocrate et de Galien qu'il s'en fallut peu qu'il ne la déclarât contraire aux principes de la véritable médecine. Tout ce que l'antiquité avait amassé d'observations que l'expérience des siècles postérieurs a vérifiées; tout ce que de nouveaux observateurs avaient donné de preuves pour appuyer les remarques judicieuses de ceux qui les ont précédés; tout ce que ses contemporains avaient écrit sur les opérations de la nature qu'ils s'étaient fait un devoir de suivre avec l'exactitude la plus scrupuleuse; il rejeta tout cela pour adopter des principes fondés sur les raisons imaginaires qu'il tirait de ses procédés chimiques. Entêté, comme le sont tous les hommes à systèmes, rien ne put jamais le faire revenir de ses erreurs. Il persista dans ses sentiments jusqu'à sa mort, arrivée le 1er mars 1718, et il ne fallut pas moins que l'autorité du célèbre Boerhaave, qui lui succéda, pour dissiper les impressions que sa doctrine avait faites sur les esprits de ceux qui aiment la nouveauté. — Lemort entendait très-bien la pratique de la chimie, et il en a exposé les opérations avec beaucoup de clarté; ses procédés ne sont cependant guère suivis aujourd'hui. Il ne pouvait souffrir qu'on appliquât les principes de la géométrie et des mécaniques à ceux de la chimie; et comme il avait banni de cet art la doctrine de l'attraction, il traita avec beaucoup de sévérité un savant médecin anglais qui avait eu recours à cette doctrine, ainsi qu'aux mathématiques, pour expliquer différentes opérations de la chimie. Mais Lemort ne s'est pas contenté de débiter ses maximes dans la chaire; il les a aussi consignées dans les ouvrages qui nous restent de lui, sous ces titres :

Compendium chemicum. Lugduni Batavorum, 1682, in-12. — Pharmacia et chymia medico-physica, rationibus et experimentis instructa. Ibidem, 1684, in-8°, et avec des augmentations, 1688, in-8°. — Idea actionis corporum, motum intestinum, præsertim fermentationem, delineans. Ibidem, 1693, in-12. — Chymiæ vera nobilitas et utilitas. Ibidem, 1696, in-4°. — Metallurgia contracta. Ibidem, 1696, in-4° avec figures, dans les Collectanea chymica Leidensia. — Fundamenta nov-antiqua theoriæ ad naturæ operas revocata, superstructa fluido corporum exercitio humanam machinam afficienti, chymiæ nobilioris, id est, physicæ antiquæ experientia suffulta. Lugduni Batavorum, 1700, 1718, in-8°. — Oratio de concordantia operum naturæ, chymiæ et medicinæ. Ibidem, 1702, in-4°. C'est le discours qu'il prononça lorsqu'il fut fait professeur. — Facies ac pulchritudo chymiæ ab afflictis maculis purificata, et ad veras naturæ et suæ artis leges exornata. Londini, 1710, in-8°. Lugduni Batavorum, 1712, in-8°. — C'est dans cet ouvrage, qui est écrit avec feu, qu'il attaque le docteur Freind. Il avait attaqué auparavant Baglivi dans sa réponse à la lettre de Henri Snellen, imprimées l'une et l'autre à la tête d'un

livre de ce dernier, qui a paru à Leyde en 1705, in-12, sous le titre de Theoriæ mechanicæ physico-medica delineatio. Lemort s'exprime ainsi dans sa réponse : « Je pardonne à M. Baglivi, qui écrit à » la romaine; tel homme, tel discours. » J'aime mieux voir la folie d'autrui que » d'être moi-même fou. Que les autres » suivent les vents, qu'ils coupent les » flammes, qu'ils écrivent sur l'eau; » qu'ils soient les fiers esclaves de leurs » idoles; je ne les envie point, je les » admire, » etc.

Ap. J.-C. 1707, — PRINGLE (Jean), docteur en médecine, chevalier baronnet de la Grande-Bretagne et médecin ordinaire de la reine, membre de la société royale de Londres et ci-devant médecin général des armées du roi d'Angleterre, eut pour père un des plus fameux professeurs en médecine de l'université d'Edimbourg. Il commença lui-même par y enseigner la philosophie morale; mais son goût l'ayant ensuite déterminé à se consacrer à la médecine, la réputation de Boerhaave l'attira à Leyde, où il reçut le bonnet de docteur en 1730. Sa dissertation inaugurale qui roulait sur le dessèchement des vieillards, *De marcore senili*, annonçait déjà ce qu'on devait attendre de lui. — La guerre étant survenue en 1742, M. Pringle suivit les armées, et par les services qu'il rendit, il mérita d'avoir la place de médecin du duc de Cumberland, et ensuite celle de médecin général des armées du roi d'Angleterre. En 1750 il donna ses observations sur la nature et le traitement des fièvres des hôpitaux et des prisons. Elles étaient adressées en forme de lettre au docteur Mead, sous ce titre :

Observations on the nature and cure of hospital and Jayl Fevers, to M. Mead, 1750, in-8°. Ces lettres furent publiées à la hâte, à l'occasion de la maladie contagieuse qui enleva quelques-uns des magistrats de Londres, qui avaient tenu les assises du mois de mai 1750. Cette maladie tirait son origine de Newgate, prison qui a le désavantage de recevoir, de toutes les autres, les criminels qu'on y conduit dans le temps des assises. L'air renfermé, l'humidité et la malpropreté du lieu et de ceux qui l'occupent, rendent comme impossible d'y éviter un mal qui se communique si aisément. — Cette fièvre des prisons a tant de rapport avec la fièvre pestilentielle des hôpitaux, qui cause de si grands ravages dans les armées, que M. Pringle n'a pas voulu priver ses lecteurs des observations qu'il avait publiées dans sa lettre sur ce sujet. Il les a donc refondues, et après y avoir fait les changements et les corrections qu'il a crues nécessaires pour les perfectionner, il en a fait un chapitre à part qu'il a inséré dans un ouvrage intitulé :

Observations on the disease of the army in camp and garnison. Londres, 1752, in-8°. *En français*, sous ce titre : Observations sur les maladies des armées dans les camps et dans les garnisons. Paris, 1755, 1771, deux volumes in-12. La seconde édition française a été revue, corrigée et augmentée sur la septième angläise. M. Pringle a joint à ces observations sept mémoires sur les substances septiques et anti-septiques. Ils furent successivement présentés à la société royale depuis le 28 juin 1750 jusqu'au 13 février 1752; et cette compagnie les reçut avec tant d'applaudissements, que dans son assemblée du 20 novembre 1752, elle gratifia leur auteur de la médaille annuelle, assignée, par le chevalier Copley, à celui qui dans le cours de l'année se distinguerait par quelque découverte curieuse et utile. Personne ne la méritait à plus juste titre que Pringle.

Apr. J.-C. 1707. — STOCK (Jean-Chrétien), né à Iéna, le 27 février 1707, se consacra de bonne heure à la médecine, qu'il étudia dans les écoles de sa ville natale, où il devint professeur en 1734, et mourut le 4 novembre 1759. Sa vie laborieuse fut entièrement consacrée à la pratique et aux devoirs de l'enseignement public. Ses productions sont assez nombreuses, mais elles se réduisent toutes à des opuscules académiques, dont voici les titres :

Dissertatio de morbis humorum. Iéna, 1729, in-4°. — Dissertatio de emendatione temperamentorum. Iéna, 1731, in-4°. — Dissertatio de coxagra, seu passione ischiadica. Iéna, 1731, in-4°. — Dissertatio de cadaveribus sanguisugis, von den sogenannten Vampyren oder Menschensangern. Iéna, 1732, in-4°. — Dissertatio de partibus hominis essentialibus. Iéna, 1732, in-4°. — Dissertatio de homine Dei conditoris teste. Iéna, 1733, in-4°. — Dissertatio de fulgure, tonitru et fulmine. Iéna, 1734, in-4°. — Programma de ratione odorum et sapo-

rum specificorum in vegetabilibus. Iéna, 1735, in-4°. — Exercitationes physicæ. Iéna, 1735, in-4°. — Programma de ideis et judiciis, ex sensationibus et imaginationibus in se spectatis, originem trahentibus. Iéna, 1739, in-4°. — Dissertatio de consuetudine. Iéna, 1740, in-4°. — Dissertatio de exhalationibus seu, effluviis. Iéna, 1743, in-4°. — Programma quo nonnullas de idiosyncrasiis meditationes sistit. Iéna, 1747, in-4°. — Dissertatio scorbutica in purpura, in purpuram febrilem malignam ipsis petechiis junctam conversa, feliciter adhibitam curationem exhibens. Iéna, 1747, in-4°. — Dissertatio de lienis humani fabrica, et fundamento lethalitatis violentarum laudati visceris læsionum. Iéna, 1748, in-4°. — Dissertatio de massæ sanguinis depuratione. Iéna, 1749, in-4°. — Dissertatio de judicio ex sanguinis vena secta emissi inspectione et examine recte formato, egregio sanitatis conservandæ, tum restituenpæ præsidio. Iéna, 1749, in-4°. —Dissertatio de malo hypochondriaco-hysterico. Iéna, 1749, in-4°. — Programmata XII de tuenda sanitate in meditationum laboribus. Iéna, 1750-1756, in-4°. — Dissertatio de lue venerea. Iéna, 1751, in-4°. — Dissertatio de usu et abusu venæsectionis in febribus exanthematicis. Iéna, 1751, in-4°. — Dissertatio de rachitide. Iéna, 1752, in-4°. — Dissertatio de sterilitate. Iéna, 1752, in-4°. — Dissertatio de podagra mulierum. Iéna, 1753, in-4°. — Dissertatio de affectu hypochondriaco. Iéna, 1754, in-4°. — Dissertatio de statu salivalium humanorum. Iéna, 1754, in-4°. — Dissertatio de statu mesenterii naturali et præternaturali. Iéna, 1754, in-4°. — Dissertatio de usu et abusu mercurii et medicamentorum mercurialium. Iéna, 1754, in-4°. — Dissertatio de abusu diaphoreticorum, sudoriferorum et bezoardicorum. Iéna, 1755, in-4°. — Dissertatio de cerevisiæ salubritate suspecta. Iéna, 1756, in-4°. — Dissertatio de coctione humorum in statu corporis humani præternaturali. Iéna, 1756, in-4°. — Programmata II de sudore sanguineo Christi. Iéna, 1756. in-4°. — Programmata III de liquore Dianæ virtute magis polychresta corroborata. Iéna, 1756, in-4°. — Programma de vera motuum naturæ in corpore humano notione. Iéna, 1756, in-4°.—Programma de famoso unguento ophthalmico anglico. Iéna, 1757, in-4°. — Programma de clysterum emollientium usu in colica suspecto. Iéna, 1757, in-4°. — Programma de emollientium ac refrigerantium clysterum usu in febrium exanthematicarum curatione. Iéna, 1757, in-4°. — Dissertatio de ictero colicæ juncto. Iéna, 1757, in-4°. — Programmata II de verni regimine. Iéna, 1758, in-4°. — Programmata III de aeris æstivi regimine. Iéna, 1758, in-4°.

Apr. J.-C. 1707. — LINNÉ, dit LINNÆUS (Charles VON), un de ces hommes rares que le dix-huitième siècle a vus naître, et dont le génie supérieur n'a cessé jusqu'aujourd'hui d'éclairer la médecine, naquit le 24 mai 1707, à Rœshult, dans la province de Smoland. Ses talents lui ont ouvert l'entrée de l'Académie des sciences de Paris, de l'Académie des Curieux de la nature, ainsi que de celles de Montpellier, de Stockholm, de Berlin, d'Upsal, etc. Le roi de Suède, qui l'a mis au nombre de ses médecins, l'a nommé à la chaire de botanique en l'université d'Upsal, à qui Linnæus a procuré la plus grande célébrité. Réformateur de la méthode de Tournefort, il en a imaginé une nouvelle pour la division des plantes en classes, en genres et en espèces. Les différentes parties qui servent à la fructification lui ont fourni les règles qu'il a suivies. Il a proposé vingt-quatre classes de plantes qui viennent se ranger d'elles-mêmes dans la place qui leur convient, soit dans les classes, soit dans les sous-divisions. L'auteur a été cependant obligé d'employer de nouveaux mots, inconnus aux botanistes qui l'ont précédé; mais comme ces mots ne sont point employés pour désigner les plantes en particulier, et que d'ailleurs ils sont tous tirés du différent arrangement des parties de la fructification, bien loin de charger la mémoire d'une nouvelle nomenclature, ils ne servent qu'à fixer les idées et à favoriser la libre application des principes de cet auteur. — Outre la commodité qui résulte de la méthode de Linnæus, on y trouve encore un autre avantage. Des expériences réitérées ont appris que les plantes qui portent des caractères communs, possèdent aussi à peu près des vertus analogues. C'est ainsi que la sous-division *monogynia* de la classe nommée *tetrandria*, contient des plantes astringentes et diurétiques. Les plantes de la classe appelée *monodelphia*, sont comptées entre les mucilagineuses et les émollientes. Les plantes

amères et stomachiques appartiennent à la classe nommée *gynandria*, etc. — C'est par la continuité d'un travail bien entendu que ce médecin a mérité d'être mis au nombre de ceux qui ont illustré la botanique. Les nombreux ouvrages qu'il a donnés sur cette matière, le feront vivre long-temps dans la mémoire des savants. Je n'entreprendrai point de donner les titres de tous les écrits que nous lui devons. Je passerai sous silence ce grand nombre de dissertations intéressantes, en forme de thèses, qui roulent la plupart sur la botanique, parce qu'on les trouve dans ses *Amœnitates academicæ;* je ne dirai rien non plus des ouvrages publiés en langue suédoise, parce que cette langue étant peu connue dans les contrées savantes de l'Europe, ces traités ne peuvent être utiles qu'à ceux qui la parlent. Je me borne donc à la notice suivante :

Systema naturæ, sistens regna tria naturæ in classes, ordines, genera et species redacta, tabulisque æneis illustrata. Lugduni Batavorum, 1735, in-folio, 1756, in 8°. Holmiæ, 1740, 1748, 1766, in-8°. Parisiis, 1744, in-8°. Lipsiæ, 1748, in-8°. Hallis, 1749, in-8°. Ce fut par ce traité que l'auteur débuta pour la réforme de la botanique. Son système n'eut cependant pas l'avantage de plaire à tous les naturalistes, parce qu'ils trouvèrent que la méthode qu'il avait imaginée pour le règne végétal, ne pouvait point également être appliquée aux deux autres règnes. — Musa Cliffortiana florens Hartecampi prope Harlemum. Lugduni Batavorum, 1736, in-4°, avec figures. — Bibliotheca botanica recensens libros plus mille de plantis huc usque editos, secundum systema auctorum naturale dispositos, additis editionis loco, tempore, forma, lingua. Amstelodami, 1736, 1741, in-8°, avec les Fundamenta botanica du même auteur. Halæ Salicæ, 1747. in-8°. — Hortus Cliffortianus plantas exhibens, quas in hortis tam vivis, quam siccis Hartecampi in Hollandia colit vir nobilissimus et generosissimus Georgius Clifford, juris utrinsque doctor, cum tabulis æneis 36. Amstelodami, 1737, in-folio. — Viridarium Cliffortianum in quo exhibentur plantæ omnes, quas vivas aluit hortus Hartecampensis annis 1735, 1736, 1737, indicatæ nominibus ex horto Cliffortiano depromptis. Amstelodami, 1737, in-8°. — Critica botanica, in qua nomina plantarum examini subjiciuntur. Lugduni Batavorum, 1737, in-8°. Il y fait voir la nécessité de changer les noms dans les genres et dans les espèces des plantes. — Flora laponica exhibens plantas per Laponiam crescentes, secundum systema sexuale collectas. Amstelodami, 1737, in-8°. C'est le fruit du voyage qu'il fit en 1732 en Laponie, d'où il rapporta 536 plantes. — Genera plantarum, earumque characteres naturales secundum numerum, figuram, situm et proportionem omnium fructificationis partium Lugduni Batavorum, 1737, in-8°, et avec des augmentations, 1742, in-8°. Parisiis, 1743, 1748, in-8°. Holmiæ, 1754, in-8°. Cette édition a été corrigée et augmentée par l'auteur. Ibidem, 1764, in 8°. — Corollarium generum plantarum, exhibens genera plantarum LX addenda prioribus characteribus expositis in generibus plantarum. Accedit methodus sexualis sistens genera plantarum secundum marcs et fœminas, in classes et ordines redacta. Lugduni Batavorum, 1737, in-8°. — Classes plantarum, seu, systemata plantarum omnia a fructificatione desumpta. Pars secunda fundamentorum botanicorum. Lugduni Batavorum, 1738, in-8°. — Oratio de necessitate peregrinationum intra patriam, cum elencho animalium per Sueciam observatorum. Accedunt Joannis Browallii examen epicriseos Siegesbeckianæ in systema plantarum sexuale, et Joannis Gesneri dissertationes de partium vegetationis et fructificationis structura, differentia et usu. Lugduni Batavorum, 1743, in-8°. — Oratio de incrementis telluris habitabilis. Lugduni Batavorum, 1744, in 8°. Par la raison que la terre a été entièrement couverte d'eau dans les jours de la création, et que cet amas d'eau s'est retiré pour laisser la terre à découvert, il prétend que les mers continuent de se retirer insensiblement vers leur lit, et qu'elles augmentent ainsi l'espace de la terre habitable. — Flora Suecica exhibens plantas per regnum Sueciæ crescentes. Leidæ, 1745, in-8°. Upsaliæ, 1745. in-8°. — Fauna Suecica sistens animalia Sueciæ regni, quadrupedia, aves, amphibia, pisces, insecta, vermes. Holmiæ et Lugduni Batavorum, 1746, in-8°, avec figures. — Vires plantarum. Upsaliæ, 1747, in-4°. — Flora Zeilanica sistens plantas Indicas Zeilanæ insulæ, quæ olim ab anno 1670 ad 1677 lectæ fuere a Paulo Hermanno. Stockholmiæ, 1747, in-4°. Amstelodami, 1748, in-4°, avec figures. Les plantes recueillies par Hermann dans

l'île de Ceylan et qu'il avait arrangées en trois volumes in-folio, sont heureusement tombées dans les mains de Linnæus qui, à l'aide du Musæum Zeilanicum ou Catalogus plantarum in Zeilana sponte nascentium, publié à Leyde en 1717, s'est trouvé en état de les disposer par genres et espèces, suivant sa méthode. — Hortus Upsaliensis, exhibens plantas exoticas horto Upsaliensis academiæ a se illatas ab anno 1742 ad 1748. Stockholmiæ, 1748, in-8°, avec figures. Amstelodami, 1748, in-8°. — Flora œconomica. Upsaliæ, 1748, in-4°. En suédois, à Stockholm, 1749, in-8°. — Materia medica secundum genera, loca, nomina, qualitates, vires, differentias, durationes, simplicia, modos, usus, synonyma, culturas, præparata, potentias, composita. Holmiæ, 1749, 1763, in-8°. — Amœnitates academicæ, seu, dissertationes variæ physicæ, medicæ, botanicæ. Holmiæ et Lipsiæ, 1749, 1760, cinq volumes in-8°, avec figures. Le premier volume a paru à Leyde en 1749, le second à Amsterdam en 1752, le troisième à Amsterdam et à Leyde en 1756, in-8°. C'est un recueil des dissertations académiques que les élèves de l'université d'Upsal ont soutenues sous la présidence de Linnæus. — Pan Suecicus. Upsaliæ, 1749, in-4°. Il y examine la nature des plantes les plus propres à la nourriture du bétail. — Semina muscorum. Ibidem, 1750, in-4°. — Philosophia botanica, in qua explicantur fundamenta botanica, cum definitionibus partium, exemplis terminorum, observationibus rariorum. Stockholmiæ, 1751, in-8°, avec figures. Viennæ Austriæ, 1763, in-8°. — Species plantarum exhibentes plantas, rite cognitas ad genera relatas, cum differentiis specificis, secundum systema sexuale digestas. Holmiæ, 1753, deux volumes in-8°. Vindobonæ, 1764, deux volumes in-8°. — Essai sur l'histoire de la nature, de l'art et de l'économie, publié sur les expériences de plusieurs provinces de Suède. En allemand, 1756, in-8°. — Animalium specierum in classes, ordines, genera et species methodica dispositio, additis characteribus, differentiis, atque synonymis. Lugduni Batavorum, 1759, in-8°. — Instructio peregrinatoris. Ibidem, 1762, in-4°.

Apr. J.-C. 1707 — HUBER (Jean-Jacques), anatomiste habile, et l'un des disciples les plus distingués de Haller, naquit à Bâle le 11 septembre 1707. Il commença ses études dans sa ville natale, puis il les continua à Berne, sous Haller, et à Strasbourg. Il fut reçu docteur en médecine à Bâle en 1733, et, l'année suivante, membre du collége des médecins de cette ville. En 1735, il fit un voyage à Paris; il fut nommé la même année premier médecin du duc de Bade Dourlach. Quand Haller se fut fixé dans l'université de Gœttingue, il fit nommer Huber son prosecteur, et plus tard professeur extraordinaire d'anatomie, après que celui-ci eut fait un voyage botanique en Suisse, dont Haller mit à profit les résultats dans son histoire des plantes de ce pays. En 1742, Huber fut nommé professeur d'anatomie et de chirurgie au Gymnase de Cassel, et, en 1748, premier médecin du grand-duc de Hesse. Il mourut dans ces emplois le 6 juillet 1778. Il était membre de la société royale de Londres et de l'Académie des curieux de la nature.

Diss. inaug. de bile. Bâle, 1733, in-4°. — Positiones anatomico-botanicæ, pro vacante cathedra anatomico-botanica defensæ. Bâle, 1733, in-4°. — Programma inaug. de medulla spinali. Gœttingue, 1739, in 4°. — Programma de partu difficili ex prolapsu brachii, lectionibus de arte obstetrica habendis præmissum. Bâle, 1740, in-4°. — Commentatio de medulla spinali; speciatim de nervis ab ea provenientibus, cum iconibus. Bâle, 1741, in-4°. — Commentatio de vaginæ uteri structura rugosa, nec non de hymene. Gœttingue, 1742, in-4°. — Programma de miris vis externæ ac imprimis imaginationis in mulieres gravidas indeque in embryones effectibus. Cassel, 1743, in-4°. — Epistola anatomica ad D. Wigandum de nervo intercostali deque nervis et noni paris et accessorio. Gœttingue, 1744, in-4°. — Programma de foraminis ovalis arteriosique canalis structura et usu. Cassel, 1745, in-4°. — Cogitationes tumultuariæ de aere atque electro œconomiæ animali famulantibus et imperantibus. Cassel, 1747, in-4°. — Programma sistens observationes ac cogitationes nonnullas de monstris, demonstrationibus suis anatomicis præmissas. Cassel, 1748, in-4°. — Satura medica. Prog. ad felicem praxim clinicam ducens, et imprimis naturam medici magistram tradens. Cassel, 1750, in-4°. — Programma sistens observationes nonnullas circa morbos nuperorum hinc aliquot annorum epidemicos, per reciprocum aeris humoris et atmosphærici com-

mercium illustratos. Cassel. 1755, in-4°. — Programma sist. observationes aliquot anatomicas aliaque dicta certe necessaria. Cassel, 1760, in-4°. — Programma animadversiones nonnullas anatomicas sistens. Cassel, 1763, in-4°. Recus. in Sandifort thesaurus Diss., t. II. — Programma de cicuta. Cassel, 1764, in-4°. — Programma de erroribus aliquot rei medicæ popularibus. Cassel, 1767, in-4°. — Oratio de chirurgiæ cum anatome nexu. Cassel, 1767, in-4°. — Programma memoriam instaurati Athenæi pie celebrandam indicens. Cassel, 1769, in-4°. — De aere œconomiæ animali famulante. Cassel, 1769, in-4°. — Invitatio ad negotia anatomica in novo theatro tractanda.. Disputantur quædam de ortu hominis. Cassel, 1777, in-4°. — Medullæ spinalis et uteri mulicbris clara explanatio; in Halleri Icon. anat. Fasc. I. — Observatio de hymene; in Actis acad. naturæ curios., vol. VIII, page 64. — De fœtus ano præcluso ex suspecta gravidæ matris imaginatione ita concreta. Act. acad. naturæ curios., tom. VIII. — De duobus vesiculis in infante repertis. Act. acad. naturæ curios., vol. IX, p. 383. — De ligamento hepatis suspensorio venaque umbilicali. Act. acad. naturæ curios., vol. IX. — Observatio de musculo pectorali. Act. acad. naturæ curios., vol. X, p. 109. — Triga observationum myologicarum. Act. acad. naturæ curios., vol. X. — Observationes quædam singulares anatomicæ; in nov. Act. acad. naturæ curios., tom. III, p. 533. — Epistola ad Cromwell Mortimerum d. d. Cass. 31 jan. 1747, de cadavere aperto, in quo non exstitit vesica fellea et de sterno gibboso; in Philosophical transact., vol. XLVI, n° 492, p. 92. — Observationes anatomicæ ad musculorum historiam facientes in Actis Helvet. phys. anatom. bot. med., vol. III, p. 249, fig. — Observationes aliquot (XII) de arcus aortæ ramis, de arteria thyroide quinta s. supernumeraria deque vicinis his quibusdam arteriis aliis. Ibid., vol. VIII, p. 68-100. — Zwey Briefe v. Huber an Haller 1732 u. 1734; in Epistolis ad Hallerum scriptis latin. Berne, 1773, in-4°, vol. I, p. 124. — Vom Aderlassen, dans la Cassel Polic. Gelehrten u. Commercial-Zeitung 1751 St. 16 S. 121. — Versuch angestellt zwischen der Sprache der Menschen und deren der Thiere. Idib., St. 51 u 52.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1707. — GUATTANI (Charles), naquit à San Bartolomeo-Bagni dans le Novarèse, le 30 avril 1707. Ses parents donnèrent tous leurs soins à son éducation. Il fit ses humanités et sa réthorique dans sa ville natale. Les écoles du lieu ne lui offrant pas les moyens de pousser plus loin ses études, il fut envoyé à Rome près d'un parent à l'âge de 16 ans. Il suivit d'abord les cours du collége, et à l'âge de 19 ans, il se présenta aux examens qu'il fallait subir à l'hôpital du Saint-Esprit, pour y être reçu élève en chirurgie. Il eut une des premières places dans le concours, et, au bout d'un an, il eut un poste fixe dans l'hôpital. Après huit années d'études assidues, il fut élu substitut des chirurgiens ordinaires, le 20 juin 1738, et chargé par eux de la pratique des opérations. Jean-Pierre Gai, l'un des chirurgiens de l'hôpital, étant mort le 5 octobre 1742, Guattani lui succéda. Après avoir mis au jour en 1745, son premier ouvrage sur les Anévrismes, ouvrage qui reçut un accueil d'autant plus flatteur que la chirurgie était peu avancée sur ce sujet, il obtint par l'entremise de Leprotti, d'être envoyé en France, aux frais du souverain pontife, pour étudier l'état de la science dans ce pays, qui avait la réputation d'être le plus avancé de l'Europe. Avant son départ, le titre de chirurgien du pape lui fut conféré. Guattani séjourna dix-huit mois à Paris, et fut reçu membre de l'Académie royale de chirurgie, et correspondant de celle des sciences. En retournant à Rome, il visita les diverses contrées de l'Italie et se lia d'amitié avec Bertrandi à Turin, Molinelli à Bologne, Morgagni à Padoue. Guattani s'attacha dans sa pratique et sa clinique à l'hôpital, à simplifier le traitement des plaies et à substituer aux onguents compliqués, dont on faisait alors un si grand abus, l'usage de l'eau froide et des pansements rares. Il pratiquait les grandes opérations avec beaucoup d'habileté; et il fut le premier chirurgien de l'hôpital à qui fut confié la pratique de l'opération de la taille, qui avait été jusque là la propriété en quelque sorte, de la famille des Norcini, et il forma des élèves et prit des mesures pour qu'elle ne sortît plus désormais du domaine de la chirurgie. Guattani préparait un ouvrage pour la presse, quand il fut attaqué d'une affection aiguë du foie à laquelle succéda, au bout de trois mois, une hydropisie ascite. La

paracentèse lui fut pratiquée au mois de juin 1773, et peu de jours après il succomba à l'âge de 64 ans et deux mois. Flajani a écrit l'éloge de Guattani : c'est de là qu'a été tiré cet article. Ses ouvrages sont :

Observation anatomique sur un polype sanguin dans le ventricule gauche du cœur. Acad. royale des sc. de Paris, 1750, hist. pag. 49. — Historiæ duæ anevrysmatum, quorum alterum in brachio per chirurgicam operationem sanatum, in femore alterum paucos intra dies lethale fuit. Rome, 1745, in-4°. — Observation anatomique sur une grande quantité d'hydatides, sorties d'une tumeur survenue à la région du foie. Acad. roy. des. sc., Paris, 1767, pag. 44. — Observation anatomique sur deux anévrismes, l'un à l'aorte, et l'autre à l'artère sous-clavière gauche, dans la même personne. Acad. roy. des sc. de Paris, 1750, hist. pag. 59. — Observation d'une veine azygos double. Acad. roy. des sc. Savants étrangers, t. III, p. 512. — De externis anevrysmatibus, manu chirurgica methodice pertractandis, cum nonnullis circa anevrysmata etc. observationibus. Rome, 1772, in-4°. — De externis anevrysmatibus manu chirurgica methodice pertractandis, cum nonnullis circa anevrysmata interna ac tribus aliis rarioribus chirurgica observationibus, atque œsophagotomiæ operatione, e gallico sermone in latinum versa, omnia cum tabulis archetypis. (In Lauth, scriptor. Latinor de anevrysmatibus collect. Strasbourg, 1784, pag. 101-234.). — Mémoire sur l'œsophagotomie. Mém. de l'Acad. roy. de chirurg., t. III, p. 351, édit. in-4°.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1707.—BUFFON (Georges-Louis Leclerc de), nom également connu et révéré du savant, de l'homme de lettres, de l'homme du monde, et qui se présente aussitôt à l'esprit dès qu'on parle d'histoire naturelle. Au tableau de la nature s'est indissolublement lié le souvenir du grand peintre qui l'a tracé avec un talent digne de la sublimité du modèle. — Buffon naquit à Montbard en Bourgogne, le 7 septembre 1707. La fortune dont jouissait son père, Benjamin Leclerc, conseiller au parlement de Dijon, lui procura, après le bienfait de l'éducation la plus soignée, l'heureuse liberté de choisir ses occupations. Son père eût désiré cependant en faire un magistrat ; mais les sciences dont il devait un jour faire la gloire, le réclamaient. Un Anglais fort instruit, gouverneur du jeune duc de Kingston, avec qui Buffon s'était lié à Dijon, lui en inspira le goût. — Il parcourut avec ce jeune lord la France et l'Italie, et l'accompagna jusqu'en Angleterre, où il séjourna quelques mois. Comblé de tous les dons de la nature, joignant à un extérieur fait pour plaire, un esprit vif, un caractère bouillant, il se livrait avec la même ardeur au plaisir et au travail. Peu de temps après son retour en France, ayant eu à Angers un démêlé au jeu avec un Anglais, il se battit avec lui, et le blessa. — Il débuta dans le monde savant par la traduction de deux ouvrages célèbres : la *Statique des végétaux* de Hales et le *Traité des fluxions* de Newton. Cette double tâche ne pouvait être remplie avec succès que par un homme également versé dans la physique et la géométrie. A l'étude assidue de ces sciences, Buffon joignait dès lors le goût de l'économie rurale. — Dès 1733, l'Académie des sciences l'avait appelé dans son sein. Parmi divers travaux qu'il présenta à cette compagnie, se distinguent ses recherches sur les *miroirs ardents*, où, par la construction d'une machine de ce genre, capable d'incendier les corps à de grandes distances, il prouva la possibilité de ce qu'on raconte d'Archimède ; et ses expériences sur la force des différents bois, ainsi que sur les moyens de l'augmenter par l'écorcement des arbres quelque temps avant de les abattre.

La nomination de Buffon à la place d'intendant du Jardin du roi (1739), en dirigeant toutes ses pensées vers l'histoire naturelle, peut être considérée en quelque sorte comme le principe de la gloire qu'il s'est acquise. Dufay, son ami, avait commencé à donner à cet établissement une importance qu'il n'avait point eue jusqu'alors, lui-même en mourant avait désigné Buffon comme l'homme le plus propre à lui succéder, et à suivre ses projets. L'agrandissement et l'illustration du Jardin du roi devinrent de ce moment le but principal des travaux de Buffon. Il ne se contenta pas du soin de recueillir, de disposer avec art les productions de la nature, il se sentit appelé à la tâche plus noble de la peindre dans son ensemble et dans ses détails. — En 1749, parurent les pre-

miers volumes de l'Histoire Naturelle, et les yeux de l'Europe furent dès lors fixés sur ce magnifique ouvrage et sur son auteur. Il donna successivement la théorie de la terre, l'histoire de l'homme, celle des quadrupèdes vivipares, celle des oiseaux, et celle des minéraux. Dans plusieurs suppléments, dont les époques de la nature furent le principal, il ajouta à ses premiers ouvrages, et s'efforça de les perfectionner. — Un seul homme ne pouvait pas rassembler et coordonner les matériaux d'un si vaste édifice, les mettre en œuvre, en imprimant partout le sceau du génie, et s'occuper en même temps d'une foule de détails, exigeant une minutieuse exactitude, qui devaient nécessairement en faire partie. Buffon trouva dans Daubenton, son compatriote, un collaborateur plein de zèle et de dévouement, et toute la partie descriptive et anatomique de l'histoire des quadrupèdes, fut l'ouvrage de ce dernier et de Mertrud. Guéneau de Montbelliard et l'abbé Bexon l'aidèrent dans l'histoire des oiseaux. — Quelque vastes que soient les travaux de Buffon, ils ne forment cependant qu'une partie du plan immense qu'il s'était tracé, et qui comprenait la nature entière. — Jamais livre n'eut un succès plus prompt et moins contredit que l'Histoire Naturelle. Tous les suffrages mirent l'auteur au premier rang des écrivains comme des savants. Les hommages unanimes des hommes distingués de toutes les nations, la faveur de son roi, les témoignages les plus flatteurs de considération de la part des souverains étrangers, furent les avantages dont il se vit comblé, et dont il se montra toujours également digne par ses ouvrages et par son caractère. La terre de Buffon fut érigée en comté. De son vivant même il vit l'admiration de ses compatriotes graver l'inscription : *Majestati naturæ par ingenium*, au pied de sa statue placée à l'entrée du cabinet du roi, que la célébrité de son nom enrichissait chaque jour de nouveaux trésors. De toutes les parties du monde on s'empressait de lui envoyer ce qu'elles offrent de plus remarquable. On vit pendant la guerre d'Amérique des corsaires anglais lui renvoyer des caisses à son adresse tombées dans leurs mains, tandis qu'ils gardaient celles du roi d'Espagne. — La grande duchesse de Russie, lors de son voyage à Paris, s'informa si Buffon y était. Apprenant qu'il était absent : « J'irai donc, dit-elle, faire ma cour à son cabinet, ne pouvant la faire à lui-même. » — En 1753, l'Académie française s'était attaché Buffon. Dans son discours de réception sur le style, il en donna l'un des plus parfaits modèles, et il eût sans doute appris à l'imiter, si le secret du génie se révélait.

N'ayant rien à désirer ni du côté de la fortune ni du côté de la gloire, Buffon fut heureux pendant le cours d'une longue vie. Il n'eut point d'ennemis, ou les força de l'estimer et de le respecter. Aucun homme aussi célèbre ne fut moins critiqué, et lorsqu'il le fut, il eut le bon esprit de ne jamais répondre. Il est peut-être le seul grand homme qui n'ait pu dire, mes persécuteurs. Etranger à toute cabale littéraire ou politique, il assura sa tranquillité par des égards constants pour les hommes et les corps en crédit. Quand la Sorbonne reprit quelques propositions qu'il avait avancées, il n'hésita pas à la satisfaire par les explications convenables. Il fut lié avec la plupart des philosophes de son temps, sans entrer dans l'espèce de parti qu'ils formaient. En mourant, il déclara que ses erreurs en matière de foi avaient été celles de son esprit et non de son cœur. — Buffon passait une partie de sa vie au Jardin du roi, et l'autre dans sa terre de Montbard. C'est dans ce dernier lieu surtout qu'il se plaisait et se livrait sans distraction à ses recherches et à ses spéculations. Levé en même temps que le soleil, il se rendait à un pavillon placé au milieu de ses magnifiques jardins, et où il donnait souvent jusqu'à quatorze heures par jour au travail. Rousseau, visitant ce cabinet, l'appela le berceau de l'histoire naturelle, et en baisa le seuil avec respect. — A une taille avantageuse, Buffon joignait une figure et des manières pleines de noblesse. Il portait le soin de lui-même, et surtout de sa coiffure, à un degré assez rare dans un savant et un philosophe. Le goût de la représentation se montrait même dans sa vie privée. Il respirait l'encens avec plaisir, mais seulement quand il était délicatement offert. On lui a reproché de s'être, surtout dans sa vieillesse, trop exclusivement complu dans ses propres écrits, où pourtant il n'a jamais laissé paraître cette disposition.

Il n'aimait point la poésie, à laquelle Laharpe nous apprend qu'il était tout à fait étranger, et qui, selon lui, faisait

nécessairement deux esclaves de l'écrivain et de la langue. — Même avec le plus rare talent, on n'approche de la perfection qu'avec beaucoup de soins et de peine. Les belles pages de Buffon sont loin d'être l'ouvrage du premier jet. Aucun écrivain supérieur n'a peut-être plus patiemment travaillé son style. Il disait que le génie n'était qu'une grande aptitude à la patience. Il passait quelquefois une matinée entière à arranger une seule phrase. Souvent il lisait et déclamait tout haut celles qu'il avait écrites, pour s'assurer de leur harmonie et de leur effet. Il faisait mettre au net, et corrigeait à plusieurs reprises chaque morceau qu'il avait composé. On assure que le manuscrit des Etudes de la nature fut ainsi copié jusqu'à onze fois, et même dix-huit, s'il faut en croire l'auteur de l'Essai sur Dijon. — La conversation de Buffon, ordinairement simple et même négligée, répondait peu à l'élévation du style de ses ouvrages. La même négligence se remarque dans ses lettres. C'est surtout à table, où il se plaisait à rester assez long-temps, qu'on pouvait l'entendre à son aise, et qu'il devenait quelquefois éloquent. — Aimable et galant, sans être tendre auprès des femmes, les plaisirs faciles étaient ceux qu'il préférait. Persuadé, comme il l'avait écrit, que le physique est en amour tout ce qu'il y a de bon, il s'en tenait là. L'extrême sensibilité dont il était doué lui faisait sans doute craindre un sentiment qu'il eût difficilement maîtrisé. Il pouvait rarement, sans que des larmes lui échappassent, entendre de la musique ou assister à une fête de famille, à une réjouissance publique, à une cérémonie religieuse. — Répandre des bienfaits autour de lui, était pour lui la plus douce jouissance. Au désir d'obliger, il joignait l'art plus rare d'obliger toujours avec grâce. Un jeune professeur d'un collége voisin vient le visiter à Montbard sur un cheval emprunté. Pendant la visite le cheval meurt, et la nécessité de s'en retourner à pied n'était pas le plus grand embarras du jeune homme. La voiture de Buffon le reconduisit, mais déjà un autre cheval était chez le propriétaire. — Dans son mariage, la beauté, la vertu, l'esprit déterminèrent son choix. Mademoiselle de Saint-Bélin, qu'il épousa en 1762, était d'une excellente maison de Bourgogne, mais sans fortune. Il fut le meilleur, le plus tendre des maris et des pères. Il connut aussi tout le prix de l'amitié; Montbelliard fut plus nécessaire encore à son cœur, qu'utile à ses ouvrages. — Tourmenté par la pierre, de longues douleurs précédèrent sa fin, mais n'interrompirent point ses travaux. Il mourut à Paris le 16 avril 1788, âgé de quatre-vingt un ans. Ses dernières paroles, adressées à son fils, furent : « Ne quittez jamais le chemin de l'honneur et de la vertu : c'est le seul moyen d'être heureux. » Le cortége funèbre de Buffon, suivi de toutes les académies, fut magnifique; le peuple même, pressé dans les rues, aux fenêtres, jusque sur les toits, semblait connaître la perte que faisait le monde savant. Son fils accompagna son corps à Montbard, où il repose dans une chapelle que lui-même avait fait construire pour cette destination. « Faites cet endroit solide, disait-il aux ouvriers, je serai là plus long-temps qu'ailleurs. »

Le fils de Buffon, devenu colonel de cavalerie, périt victime du tribunal révolutionnaire en 1793, quinze jours seulement avant le 9 thermidor. Le seul nom d'un père si illustre, le dernier mot qu'il prononça, auraient suffi sans doute pour le soustraire à la mort, si les démagogues furieux qui dominaient alors eussent respecté quelque chose. — Buffon conçut le premier la véritable manière de traiter, d'écrire l'histoire naturelle, et le modèle qu'il en donna ne sera probablement point surpassé. L'Histoire des animaux d'Aristote, et l'Histoire du monde de Pline, étaient encore les deux seuls ouvrages de ce genre qui portassent ce caractère de supériorité, d'originalité, qui assure aux productions de l'esprit humain une célébrité indépendante des changements qu'amène le temps dans les opinions, et de l'accroissement progressif des lumières. Aristote avait su lier, d'après les vues les plus philosophiques, les plus profondes, une masse d'observations qui étonne. En recueillant sur chaque être les notions de toute espèce, utiles ou curieuses qui s'y rattachent, Pline ne s'était pas montré moins soigneux de plaire que d'instruire. Il avait appris, malgré le désordre des faits qu'il rassemble, malgré ses inexactitudes, sa crédulité, combien peut intéresser la peinture des objets qui en semblent le moins susceptibles. D'énormes et fastidieuses compilations, d'arides nomenclatures, une foule d'observations éparses, mais formant les plus solides matériaux de la science, voilà ce qu'of-

fraient les modernes. Plein de l'esprit d'Aristote, et bien supérieur à Pline en talent, Buffon n'imita ni l'un ni l'autre. Embrassant l'univers entier, comme le naturaliste romain, mais se traçant un plan moins vague, moins illimité, il en étendit chaque partie autant qu'elle doit l'être pour n'offrir que des tableaux complets et satisfaisants. La profondeur des vues jointe à l'exactitude des détails, le choix des faits et l'érudition, l'art avec lequel sont disposés et liés des matériaux si divers, la vie, la couleur que donne à tout la plus brillante imagination, forment un admirable ensemble, auquel ne peut être comparé rien de ce qui avait encore paru sur l'histoire naturelle. Tout l'intérêt, tout le charme de l'étude de la nature ne fut révélé que par Buffon.

On nous saura gré sans doute de transcrire ici le jugement porté sur ses ouvrages par l'homme qui, depuis lui, a le plus contribué à l'avancement de la zoologie. — « Personne, dit Cuvier, ne peut plus soutenir dans leurs détails ni le premier ni le second système de Buffon sur la théorie de la terre. Cette comète qui enlève des parties du soleil, ces planètes vitrifiées et incandescentes qui se refroidissent par degrés, et les unes plus tôt que les autres, ces êtres organisés qui naissent successivement à leur surface, à mesure que leur température s'adoucit, ne peuvent plus passer que pour des jeux d'esprit. Mais Buffon n'en a pas moins le mérite d'avoir fait sentir généralement que l'état actuel du globe résulte d'une succession de changements dont il est possible de saisir les traces; et c'est lui qui a rendu tous les observateurs attentifs aux phénomènes d'où l'on peut remonter à ces changements. — Dans ses Époques de la nature, en ne paraissant que vouloir appuyer, développer sa théorie de la terre, Buffon en donna vraiment une assez différente de la première. Jamais hypothèse plus brillante ne fut présentée avec plus d'art et de force, et dans un style plus capable d'entraîner. — Son système sur les molécules organiques et sur le moule intérieur, pour expliquer la génération, continue M. Cuvier, outre l'obscurité et l'espèce de contradiction dans les termes qu'il présente, paraît directement réfuté par les observations modernes, et surtout par celles de Haller et de Spallanzani; mais son éloquent tableau du développement physique et moral de l'homme n'en est pas moins un très-beau morceau de philosophie, digne d'être mis à côté de ce qu'on estime le plus dans l'ouvrage de Locke.

» Il a eu tort de vouloir substituer à l'instinct des animaux une sorte de mécanisme, plus inintelligible peut-être que celui de Descartes; mais ses idées concernant l'influence qu'exercent la délicatesse et le degré de développement de chaque organe sur la nature des diverses espèces, sont des idées de génie, qui feront désormais la base de toute histoire naturelle philosophique, et qui ont rendu tant de services à l'art des méthodes, qu'elles doivent faire pardonner à leur auteur le mal qu'il a dit de cet art. Enfin ses idées sur la dégénération des animaux et sur les limites que les climats, les montagnes et les mers assignent à chaque espèce, peuvent être considérées comme de véritables découvertes qui se confirment chaque jour, et qui ont donné aux recherches des voyageurs une base fixe, dont elles manquaient auparavant. — La partie de son ouvrage la plus parfaite, celle où il restera toujours l'auteur fondamental, c'est l'histoire des quadrupèdes. Avant lui, on n'avait pour ainsi dire que des notions fausses et embrouillées des quadrupèdes étrangers. Le plan qu'il conçut de faire décrire isolément et en détail chaque espèce, et d'en soumettre l'histoire à une critique sévère, a servi de modèle à tout ce que l'on a fait de bon depuis lors sur l'histoire naturelle, et surtout aux excellents ouvrages de Pallas. C'est la confusion où Buffon trouva l'histoire de cette classe d'animaux qui lui avait donné, contre les méthodes et la nomenclature, une humeur qu'il exprime quelquefois trop vivement. — Mais il renonça bientôt à cette prévention, et, dans son histoire des oiseaux, il se soumit tacitement à la nécessité où nous sommes tous de classer nos idées pour nous en représenter clairement l'ensemble. Aussi, quoique l'histoire des oiseaux n'ait point cette sévérité de critique, ni cette exactitude de détails qui règnent dans celle des quadrupèdes, elle forme un tout beaucoup plus facile à saisir et plus agréable à lire. Elle fait le fond de tous les livres que l'on a écrits depuis sur le même sujet, et dont aucun n'offre encore, relativement à l'époque où il a été fait, autant de critique et d'exactitude que celui de Buffon.

» Ce qu'il a de plus faible, c'est son

histoire des minéraux, parce que, séduit par les occasions fréquentes de s'y livrer à son goût pour les hypothèses, il ne s'aida point assez de la chimie, et négligea trop de suivre les progrès rapides que la minéralogie faisait par les travaux de Romé-de-l'Isle, de Bergmann, de Saussure, et par ceux de M. Haüy, qui commençait à faire prévoir dès lors ce qu'il serait un jour. — Si le plan de Buffon, si la manière dont il en conçut et l'ordonnance générale et chaque article en particulier, étaient des choses nouvelles, le style dans lequel il traita de pareils sujets le parut encore davantage, et l'éleva bien plus au-dessus de tous les naturalistes qui l'avaient précédé. » « L'historien de la nature, ce sont les expressions de Laharpe, est grand, fécond, varié, majestueux comme elle : comme elle il s'élève sans efforts et sans secousses, comme elle il descend dans les plus petits détails, sans être moins attachant ni moins beau. Son style se plie à tous les objets, et en prend la couleur : sublime quand il déploie à nos regards l'immensité des êtres et les richesses de la création, quand il peint les révolutions, les bienfaits ou les rigueurs de la nature, orné quand il décrit, profond quand il analyse, intéressant quand il nous raconte l'histoire de ces animaux devenus nos amis et nos bienfaiteurs. » — Une noble simplicité fait le caractère principal du style de Buffon, même lorsqu'il s'élève le plus. On le retrouve également et dans les vues de la nature et dans l'histoire du serin et de l'oiseau-mouche, quelque différent que soit le coloris de ces morceaux. Jamais la plus légère nuance d'affectation et de faux goût n'altère cette beauté continue. Il ne semble peut-être quelquefois un peu uniforme que parce qu'il est toujours également beau. C'est au style de Bossuet que celui de Buffon me paraît le plus analogue à tous égards. Buffon a tracé l'histoire de la nature comme l'évêque de Meaux celle des empires. — La médecine est liée trop intimement à l'histoire naturelle, pour que les écrits de Buffon n'aient pas eu sur ses progrès une influence marquée. En traitant le premier dans son ensemble, avec autant de profondeur que de talent, l'histoire naturelle de l'espèce humaine et de ses variétés, il fit mieux connaître aux médecins le sujet sur lequel s'exerce leur art, que les livres d'anatomie et de physiologie, qui ne le montrent que sous quelques points de vue particuliers. En comparant partout l'organisation des animaux à celle de l'homme, il donna l'impulsion à l'étude de l'anatomie comparée, et en fit sentir toute l'importance. C'est de cette époque que datent vraisemblablement les progrès qu'a faits depuis cette science, fondement de la zoologie. La partie anatomique de l'histoire des quadrupèdes, traitée avec une exactitude et un soin remarquable, fut, il est vrai, rédigée par Daubenton, mais il ne fit en cela que remplir parfaitement les vues de Buffon. Elles ne le furent pas de même dans l'histoire des oiseaux par Guéneau de Montbelliard, dont le style pourrait quelquefois être pris pour celui de Buffon, si quelques nuances d'affectation ne le trahissaient, mais qui manquait tout à fait des notions positives d'anatomie nécessaire pour remplacer Daubenton.

Aucun système sur la génération n'est plus connu, plus célèbre, que celui de Buffon ; aucun surtout n'a été développé d'une manière plus propre à séduire. La découverte des animalcules par Leeuwenhoek et Hartsoeker avait presque fait oublier l'axiome de Harvey, *omne vivum ex ovo*. On ne croyait plus pouvoir expliquer le plus intéressant, mais le plus profond mystère de la nature, la génération, que par l'intervention de ces atomes animés. Après s'être livré quelque temps aux observations microscopiques, alors en vogue, Buffon ne crut pas devoir regarder ces corps, d'une structure si simple, si variable, comme de véritables animaux. Il n'y vit que les parties infiniment déliées d'une matière organique, animée, universellement répandue dans toutes les substances animales ou végétales, qui sert également à leur nutrition, à leur développement et à leur reproduction. Il suppose (Suppl., tome XI) que cette matière organique pourrait bien n'être que la matière brute et passive elle-même, pénétrée dans toutes ses dimensions par l'élément vivifiant, le feu, la lumière, et rendue active et vivante par cette pénétration. — Cette matière, toujours active, ces *molécules organiques*, opèrent la nutrition et le développement des animaux, en pénétrant intimement, par une force particulière, la forme ou *moule intérieur* de leurs différentes parties, et en s'assimilant à ces parties. — Ce qui surabonde de cette matière, renvoyé de toutes les parties de l'animal ou du végétal dans un

ou plusieurs réservoirs, sert à la reproduction.

La formation d'un nouvel être semblable au premier a lieu dès que cette matière organique, contenant des molécules analogues à toutes les parties de l'animal ou du végétal, se trouve déposée dans une matrice convenable. — Rassemblée par hasard autre part que dans une matrice, elle produit des êtres organisés différents. Telle est, suivant Buffon, l'origine des *tœnia*, des ascarides, des animaux microscopiques, etc. Il admet aussi des générations spontanées dans la destruction des matières végétales et animales. Les molécules organiques, libres, par la destruction, du moule intérieur qui se les était appropriées, si elles n'en trouvent pas aussitôt un autre, peuvent, en vertu de leur activité constante, en s'unissant à quelques parties de matière brute, former des êtres organisés de nature diverse, tels que vers de terre, champignons, animalcules, infusoires, insectes sépulcraux, etc. (*Voyez* Suppl., vol. XI). — Tantôt la matrice nécessaire au développement existe, de même que la matière organique, dans tous les individus, qui alors peuvent se reproduire seuls; tantôt elle n'existe que dans un certain nombre, et alors les sexes sont distincts. — Dans ce dernier cas, la pénétration du fluide séminal des deux est une condition nécessaire à la conception. — Les molécules extraites des organes sexuels et destinées à la reproduction sont les seules qui ne puissent se pénétrer, étant seules essentiellement différentes : fixées les premières, elles servent aux autres de base. — La prédominance des molécules de l'un ou de l'autre sexe détermine celui du nouvel être. — Le superflu de la matière organique après la formation du fœtus forme son placenta, ses enveloppes. — La théorie de Buffon sur la génération fut combattue principalement par Haller, Bonnet, d'Agoty, Lignac, Spallanzani.

La simplicité de ce système, où l'on trouve quelque analogie avec les idées d'Hippocrate sur le même sujet, l'heureuse harmonie qu'il montre dans la reproduction de tous les êtres vivants, la facilité avec laquelle il permet de rendre raison des monstruosités, des ressemblances, des métis, etc., offrent certainement, indépendamment de l'art avec lequel il est présenté, un ensemble plus satisfaisant que la plupart de ceux qu'on a imaginés sur la génération. Il est pourtant impossible d'y voir autre chose qu'une ingénieuse hypothèse, dont certaines parties, comme ce qui concerne les productions anomales, les générations spontanées, sont tout à fait contraires à la saine physique. Après avoir épuisé toutes les suppositions, on en est revenu de nos jours à la doctrine des ovistes, qui paraît en effet la plus raisonnable. La génération paraît l'un des phénomènes où il convient le plus de se borner à l'observation des faits, sans se tourmenter pour pénétrer au delà dans des mystères que la nature paraît s'être plu à dérober à notre inquiète curiosité. — Le goût des hypothèses dans les sciences physiques n'était point encore passé, comme il l'est aujourd'hui, quand Buffon commença d'écrire. Ce goût, qui naissait en lui du même fond d'imagination qui rend son style si brillant, et son antipathie pour les méthodes de classification, sont les seuls reproches fondés qu'on puisse lui faire. Il ne parut pas d'abord, il faut en convenir, avoir bien saisi l'esprit des systèmes artificiels, tels que celui de Linné, qui n'ont vraiment pour but que de conduire à la connaissance du nom des espèces. C'est peut-être parce que Buffon s'était surtout occupé d'une partie de l'histoire naturelle où le nombre borné des êtres rend une pareille méthode moins indispensable, qu'il n'en reconnut pas toute l'importance. Il fut injuste envers Linné et ceux qui suivaient la même marche, dans son Discours sur la manière de traiter l'histoire naturelle, où, dans tout le reste, il montre tant de sagesse et de profondeur. On assure que ce fut par une idée de vengeance, que Linné donna à une plante le nom de *bufonia*, qui rappelle également, et le grand homme dont les critiques l'avaient blessé, et les crapauds (*bufo*) qui croassent dans les marais qu'habite cette plante. Les deux premiers naturalistes du monde finirent cependant par se rendre justice. Distingués par des qualités tout à fait différentes, la réputation de l'un n'a pu nuire à celle de l'autre. — Doit-on être surpris qu'au milieu de la masse étonnante de faits, d'observations exactes, dont Buffon a enrichi l'histoire naturelle, quelques erreurs de détails lui soient échappées? De courtes notes suffisent pour les rectifier, et indiquer les faits nouveaux : des tableaux de classification peuvent facilement suppléer au défaut de méthode, et

la supériorité de l'ouvrage empêchera toujours ces additions de paraître autrement que comme de minces accessoires.

L'aigreur, la morgue avec laquelle quelques savants, étrangers surtout, du trop grand nombre de ceux qui ne connaissent en histoire naturelle que des catalogues systématiques, que des descriptions techniques, ont osé traiter Buffon, ne prouve que l'impuissance de s'élever à la hauteur de ses vues et de sa manière. Les travaux descriptifs sont à la portée de tout le monde; chacun peut à son gré faire des espèces ou des genres. La nature n'a encore eu qu'un historien tel que Buffon : parmi ceux qui ont essayé de continuer son plan, M. de Lacépède seul s'est montré quelquefois son émule, dans l'histoire des reptiles et des poissons. On a reproché à Buffon son éloquence même, comme si, dans les sciences, il était nécessaire d'être sec et rebutant, comme si ce n'était pas les servir, que de les faire aimer. — Les catalogues d'histoire naturelle deviennent bientôt incomplets, et sont remplacés par d'autres. Le *Systema naturæ* de Linné lui-même est déjà presque perdu dans l'immensité des changements et des additions. Les derniers ouvrages de ce genre sont toujours ceux qu'on préfère. La gloire d'un ouvrage historique marqué du sceau du génie est à la fois et plus populaire et plus durable. Malgré les progrès de la zoologie depuis Buffon, l'Histoire des animaux est dans toutes les mains, et subsistera comme fondement de la science, comme un monument inimitable de savoir et de talent, comme le tableau le plus vrai, le plus intéressant de la première classe des êtres animés.

Histoire naturelle générale et particulière. 1749-1788, 36 vol. in-4°. — Les 15 premiers (1749-1767) contiennent la Théorie de la terre, l'Histoire de l'homme et celle des quadrupèdes. 7 autres (1774-1789) servent de supplément aux précédents. — L'Histoire des oiseaux comprend 9 vol. (1770-1783). — Celle des minéraux en forme 5. — Cette première édition, faite à l'Imprimerie-Royale, est la plus estimée des naturalistes et des curieux à cause de la beauté des gravures, — Une autre édition in-4°, en 28 vol. est également sortie des presses royales (1774 et années suiv.). Les suppléments ont été refondus dans le corps de l'ouvrage ; mais la partie anatomique retranchée et l'imperfection des épreuves des figures, sont cause qu'on recherche peu cette édition. — L'Histoire des quadrupèdes ovipares et des serpents, par M. de Lacépède, 2 vol. in-4°, 1787-1789 ; l'Histoire des poissons, 5 vol. in-4°, 1799-1803, et celle des cétacés par le même, 1804, 1 vol, in-4°, font suite à ces deux éditions. — l'Imprimerie-Royale a aussi donné une édition in-12 (1752 et années suiv.) de l'Histoire naturelle de Buffon. Elle est en 73 ou en 54 volumes, suivant que la partie anatomique y est comprise ou non. Les continuations de Lacépède ont été imprimées dans le même format en 17 vol. — Les exemplaires de cette édition, qui portent le titre d'OEuvres complètes de Buffon, diffèrent des autres dans l'arrangement des 13 premiers volumes et des 14 de suppléments. — Les généralités et l'Histoire des quadrupèdes ont été réimprimées, à Amsterdam, 1766-1779, en 21 vol. in-4°, par les soins du professeur Allemand. Buffon a profité dans ses suppléments, de beaucoup de bons articles ajoutés à cette édition. — L'édition faite à Deux-Ponts, 1785-1791, 54 vol. in-12, très-mal imprimée, n'a quelque valeur que parce que les planches sont coloriées. — Histoire naturelle générale et particulière, nouvelle édition, accompagnée de notes, etc., ouvrage formant un cours complet d'histoire naturelle, rédigé par Sonnini. Paris, 1798-1807, 127 vol. in-8°. — Les ouvrages de Buffon, avec notes et additions, forment les 64 premiers volumes de cette grande collection. Le reste comprend ses continuations, savoir : Reptiles, par M. Daubin, 8 vol. — Mollusques, par M. Denys-Montfort, 6 vol. — Crustacées et insectes, par M. Latreille, 14 vol.— Poissons, par M. Sonnini, 13 vol. — Cétacés, par le même, 1 vol. (Une grande partie de ces deux derniers ouvrages est empruntée de M. de Lacépède).—Plantes, par MM. Brisseau-Mirbel et autres, 18 vol. — Des tables générales, par M. Sue, forment les 3 derniers volumes. — Dans l'édition de Paris, 1799-1802, 76 vol. in-12, l'Histoire naturelle de Buffon se trouve disposée dans un nouvel ordre, par M. de Lacépède. Une table méthodique et synonymique des quadrupèdes et des oiseaux forme le 14e vol. Les 20 derniers comprennent les continuations de M. de Lacépède. Cette édition fait suite à la collection stéréotype de MM. Didot, dont quelques exemplaires portent le nom. — Cours complet d'histoire naturelle. Paris,

1799-1802, 80 vol. in-18. — Dans cette collection, dirigée par M. Castel, les ouvrages de Buffon, abrégés et classés suivant le système de Linné, sont réduits à 26 volumes. Les autres comprennent : Minéraux, par M. Patrin, 5 vol. — Poissons, par M. Castel, 10 vol. — Reptiles, par MM. Sonnini et Latreille, 4 vol. — Insectes, par MM. Tigni et Brongniart, 10 vol. — Coquilles, vers et crustacés, par M. Bosc, 10 vol. — Botanique, par MM. de Lamarck et Mirbel, 15 vol. — Histoire naturelle de Buffon, réduite à ce qu'elle contient de plus instructif et de plus intéressant, par Bernardi. Paris, 1799, 11 vol. grand in-8°. — OEuvres complètes de Buffon. Paris, 1810, 34 vol. in-8°.—Cette édition, la plus complète, mais la plus mauvaise pour les gravures, n'a été tirée qu'à 300 exemplaires. — Collection des animaux quadrupèdes de Buffon, formant 362 planches coloriées, servant à toutes les éditions des OEuvres de cet auteur, etc., avec 2 tables. Paris, 2 vol. in-4°. — Histoire naturelle des oiseaux par Buffon et Montbeillard. Paris, Imprimerie-Royale, 1771-1786, 10 vol. in-folio et in-4°, avec 1008 planches coloriées. — Edition recherchée, dont les planches furent exécutées sous la direction de Daubenton le jeune, frère du collaborateur de Buffon. On estime surtout les exemplaires grand in-folio le plus anciennement enluminés. — Il existe deux traductions allemandes de l'Histoire naturelle de Buffon. Elle a été traduite de même en anglais, en italien, en espagnol, en hollandais. — Statique des végétaux et analyse de l'air, etc., par Hales, traduite de l'anglais par Buffon. Paris, 1735, 1 vol. in-4°. Ibidem, 1780, 2 vol. in-8°, avec la Statique des animaux, traduite par Sauvages. — Traité des fluxions de Newton, trad. de l'anglais par Buffon. Paris, 1740, 1 vol. in-4°. — Il existe encore de Buffon différents Mémoires, sur des sujets de physique et d'agriculture, parmi ceux de l'Académie des sciences, et des Lettres à l'abbé Bexon; qui lui avait fourni des matériaux pour l'Histoire des oiseaux, recueillies par M. François de Neufchâteau, dans le premier volume du Conservateur, 1800, 2 vol. in-8°. (*Biogr. médicale.*)

Ap. J.-C. 1707 — BARON (Hyacinthe Théodore), fils aîné d'Hyacinthe-Théodore Baron, doyen de la Faculté de médecine de Paris, dont la famille avait suivi la carrière de la médecine depuis près de 150 ans, naquit à Paris en 1707. L'exemple d'un père savant le décida à prendre le même parti que lui. Il se mit sur les bancs de la Faculté de sa ville natale, et prit le bonnet de docteur le 29 octobre 1732, sous le décanat de ce père qui lui avait servi de modèle et de guide dans ses études. Comme la faculté trouva ensuite, dans le fils, le même zèle et le même attachement à tout ce qui l'intéressait, elle le choisit doyen en novembre 1750 et le continua en 1751, 1752 et 1753. Baron fit imprimer en 1752 un ouvrage qui semble être fait pour servir à l'histoire de cette faculté ; c'est un recueil des titres des thèses qui ont été soutenues dans les écoles de Paris depuis 1539 jusqu'en 1752. Il est intitulé :

Quæstionum medicarum series chronologica. In-4°. On y a joint : *Compendiaria medicorum parisiensium notitia*, qui est une suite des doyens, bacheliers, licenciés et docteurs depuis 1295 jusqu'en 1752. La Faculté de Paris s'était proposé de continuer ce double recueil, et M. Baron s'en était chargé ; le premier supplément a été poussé jusqu'en 1763. Ce médecin avait précédemment donné : *Ritus, usus et laudabiles Facultatis medicinæ parisiensis consuetudines. Parisiis*, 1751, in-12.

Nous devons encore à ce médecin un ouvrage qui a paru en 1758, in-12, sous le titre de *Formules des médicaments à l'usage des hôpitaux d'armée.* C'est la sixième édition. L'emploi de médecin en chef des camps et armées du roi en Allemagne et en Italie, lui a fourni de fréquentes occasions de voir ce qui convient le mieux au fonds de ce recueil pharmaceutique.

Ap. J.-C. 1708 *env.* — THEBESIUS (Adam-Chrétien), était d'Hirschberg dans la Silésie. Il se fit particulièrement estimer par un ouvrage qu'il publia sur la circulation du sang dans la substance du cœur. La description des routes que le sang parcourt dans ce viscère est rendue avec exactitude ; il y est fait mention des vaisseaux qui déposent immédiatement dans les ventricules le liquide qu'ils reçoivent par les artères coronaires ; il y est encore parlé de ceux qui s'ouvrent dans les oreillettes. Thebésius annonça sa découverte en 1708. C'est le sujet de la dissertation inaugurale qu'il publia à Leyde le 15 mai de cette année, lorsqu'il y prit le bonnet de docteur.

Il y a encore une édition de Leyde, 1716, in-8° et une autre de Leipsick, 1739, in-4°, sous le titre de *Dissertatio medica de circulo sanguinis in corde.*

Ap. J.-C. 1708 *environ.* — BLAIR (Patrice), fit la médecine à Boston dans la province de Lincoln en Angleterre, et s'ouvrit l'entrée de la Société royale de Londres par la supériorité de ses talents, en particulier par son savoir en botanique. On a de lui plusieurs ouvrages, publiés au commencement de ce siècle, qui roulent tous sur cette partie de l'histoire naturelle, on trouve même plusieurs mémoires de sa façon sur cette matière dans les Transactions philosophiques. Aucun des ouvrages de ce médecin n'a paru qu'en anglais : voici les titres qu'il leur a donnés :

Miscellaneous observations in the pratrice of physick, anatomy and surgery, with new and curious remarks in botany. Londres, 1718, in-8°. — *Botanick essays in two parts.* Londres, 1720, in-8°. Ces essais sont au nombre de cinq. Dans le premier et le second, il explique la nature des fleurs et des fruits, et tire de là le fondement de sa méthode pour la distribution des plantes en certaines classes et l'explication de leur sexe. Dans le troisième, il passe en revue les différentes méthodes qu'on a imaginées pour fixer les classes, les genres et les espèces, et il finit par adopter le système du célèbre Tournefort. Dans le quatrième essai, il traite de la génération des plantes, et il prétend que la différence des sexes est aussi nécessaire pour leur production, que pour celle des animaux. Dans le dernier, il s'étend sur la manière dont les plantes e développent et se nourrissent.

Pharmaco-botanologia, or an alphabetical and classical dissertation on all the british indigenous and garden plants of the new London dispensatory; in which their genera; species, characteristick and distinctives notes are methodically described; the botanical terms of art explained, their virtues, uses, and shop preparations declared. Londres, 1723-27, in-4°, en six décades.

Apr. J.-C. 1708. — TRALLES (Balthasar-Louis), célèbre médecin allemand, né à Breslau le 1er mars 1708, alla terminer à Leipsick et à Halle les études qu'il avait commencées dans sa ville natale, prit le bonnet doctoral dans cette dernière université, et revint ensuite en Silésie pour s'y adonner à l'exercice de l'art de guérir. Les succès de sa pratique lui procurèrent bientôt une réputation si étendue, que plusieurs princes d'Allemagne cherchèrent à l'attirer auprès d'eux par les offres les plus séduisantes; mais Tralles résista à toutes les sollicitations, et mourut au milieu de ses concitoyens le 7 février 1797, revêtu du titre de médecin du roi de Pologne. Il était membre de l'Académie des Curieux de la nature, sous le nom d'Avenzoar II. Parmi ses ouvrages, nous en laissons de côté plusieurs qui roulent sur la théologie ou la métaphysique. Dans le nombre de ceux qui ont rapport à la médecine, on distingue surtout un Traité de l'opium, qui a passé long-temps pour classique, et un examen critique des prétendues propriétés médicinales attribuées aux substances que l'on désigne sous le nom d'*absorbants.* Tralles attaque aussi Lamettrie avec tout le zèle d'un homme sincèrement attaché aux principes de la religion.

Entwurf einer vernuenftigen Vorsoge redlicher Muetter von das Leben und die Gesundheit ihrer ungebohrnen Kinder. Breslau, 1730, in-8°. — Dissertatio de vitæ animalis consideratione theoretico-practica. Halle, 1731, in-4°. — Exercitatio medica, qua virtus camphoræ refrigerans, ac internis corporis humani incendiis restringendis aptissime edisseritur atque e genuinis artis principiis adstruitur. Breslau, 1734, in-8°. — De vena jugulari frequentius secanda commentatio. Breslau, 1735, in-4°. — Das Aderlassen, als ein oftmahls unentbehrliches Hueflsmittel zu einer glaecklichen Blattercur. Breslau, 1736, in-8°. — Ibid., 1745, in-8°. — Virium, quæ terreis remediis gratis hactenus adscriptæ sunt, examen rigorosius. Breslau, 1739, in-4°. — De machina et anima humana prorsus a se invicem distinctis commentatio. Leipsick et Breslau, 1749, in-8°. — Critique d'un médecin du parti des spiritualistes sur la pièce intitulée : Les animaux plus que machines. La Haye, 1752, in-8°. — Historia choleræ atrocissimæ. Breslau, 1753, in-8°. — Opii usus salubris et noxius in morborum medela, solidis et certis principiis superstructus. Breslau, 1757-1762, in-4°. — Ibid., 1784, in-4°. — De methodo medendi variolis hactenus cognita, sæpe insufficiente, magno pro inoculatione argumento. Breslau, 1761, in-8°. — De methodo medendi Sydenhami, Tissoti, aliorumque virorum in curatione vario-

larum pessimæ indolis. Breslau, 1764, in-8°. — Vexatissimum nostra ætate de insitione variolarum vel admittenda vel repudianda argumentum. Breslau. 1765, in 8°. — Naples, 1780, in-8°. — Ad Ludwig disquisitionem de vi opii cardiaca responsio. Breslau, 1771, in-4°. — De usu vesicantium in febribus acutis, ac specialim in sananda pleuritide accuratius determinando, commentatio. Breslau. 1779, in-8°. — Gruendliche Erlaeuterug und Vertheidigung seiner Abhandlung von dem Gebrauche der Spanischen Fliegenpflaster in Fiebern. Breslau, 1778, in-8°. — Einige Erinnerungen gegen die Zweifel und Erinnerungen Kemme wider die Lehre der Aerzte von der Ernaehrung der festen Theile. Breslau, 1770, in-8°. — Usus vesicantium salubris et noxius in morborum medela. Breslau, 1782-1783, in-8°. — De limitandis laudibus et abusu moschi in medela morborum dissertatio. Breslau, 1782, in-8°. — Die Ehre und Unschuld des gemeinschaftlichen Kelches bey dem heiligen Abendmahl, gegen ungegruendete Einwuerfe und Bedenklichkeiten gerettet. Breslau, 1785, in-8°. — Nothwendige Vertheidigung seiner kleinen Schrift von der Ehre und Unschuld der gemeinschaftlichen Kelchs bey dem heiligen Abendmahl. Breslau, 1785, in-8°.

(*Biogr. méd.*)

Apr. J.-C. 1708. — LUDOLFF (Jérôme de), savant médecin allemand, petit fils du célèbre orientaliste Job Ludolff, vint au monde à Erfurt le 11 décembre 1708. Ses premières études, dans l'université de sa ville natale, furent consacrées à la jurisprudence malgré le penchant naturel qui l'entraînait vers la médecine. Aussi, tout en suivant les cours de la faculté de droit, ne négligea-t-il point les leçons des professeurs de chimie et de chirurgie. Au bout d'un certain laps de temps, il se rendit à Iéna, où la mort inopinée de son père, qui le laissait à peu près sans ressources, vint l'arrêter au milieu de la carrière qu'il commençait à parcourir, sinon avec satisfaction et éclat, du moins avec honneur et résignation. Il songea d'abord à réclamer l'assistance d'un grand oncle qu'il avait en Danemark, et qui passait pour être fort riche; mais le voyage qu'il fit à Copenhague n'eut aucun résultat, son parent s'étant trouvé possesseur d'une fortune bien moins considérable que celle qu'on lui supposait. Ludolff ne perdit pas courage; se voyant hors d'état de suivre les Universités, il fit généreusement le sacrifice de la profession libérale à laquelle il aspirait, et entra comme clerc chez un autre de ses oncles, procureur à la cour de Wetzlar. Au bout de dix-huit mois il quitta cette place et alla reprendre l'étude du droit à Iéna. En 1734, il devint précepteur d'un jeune homme fort riche, auprès duquel il vécut à Berlebourg jusqu'en 1737. Lorsque cette ressource vint à lui manquer, il se trouva réduit à exercer, pour vivre, l'art de l'horloger, qu'il avait appris autrefois pour s'amuser. Cependant son ancien goût pour la médecine prit un tel ascendant sur lui, que ne pouvant plus résister, il retourna en 1737 à Iéna, et s'y consacra tout entier à l'art de guérir, mais plus particulièrement toutefois à la chimie. De retour à Erfurt en 1739, il prit le grade de docteur, se mit à pratiquer avec beaucoup de succès, et fit même des cours. L'Université le nomma, en 1741, professeur de philosophie, et cinq ans après professeur de chimie. Dans la suite, il devint médecin pensionné de la ville, puis médecin de l'électeur de Mayence, auprès duquel il resta jusqu'en 1764, année où ce prince mourut, et où lui-même termina sa carrière, le 7 novembre, à Erfurt, où il était venu reprendre ses fonctions dans l'enseignement public. On a de lui :

Dissertatio de acidi vitrioli præstantia. Erfurt, 1739, in-4°. — Dissertatio de sale non igne. Erfurt, 1741, in-4°. — An et quomodo pharmacopæus vel etiam chirurgus in arte sua peritus felicem in universa medicina progressum facere possit. Erfurt, 1746, in-4°. — De artis pharmaceuticæ ad studium medicum necessitate et utilitate. Erfurt, 1746, in-4°. — Die in der medicin siegende chimie, bestehend in aufrichtiger Mitteilung derer in Bereitung der wichtigsten medicamentorum mit Nutzen gebrauchten chymischen Handgriffe. Erfurt, 1746-1749, in-4°. — Dissertatio de mercurio per alcali soluto tutissimo specifico antivenerco. Erfurt, 1747, in-4°. — Dissertatio sistens demonstrationem, quod atrocissima luis venereæ symptomata non sint effectus morbi, sed curæ mercurialibus institutæ. Erfurt, 1747, in-4°. — Dissertatio de olei animalis Dippelii faciliori præparatione et modo agendi. Erfurt, 1748, in-4°. — Dissertatio de hydrope a vermibus caussato. Erfurt, 1748, in-4°.

— Dissertatio de clysterum insigni utilitate et noxa. Erfurt, 1748, in-4°. — Programma de mirabili fabrica articulationis maxillæ inferioris cum ossibus temporum. Erfurt, 1749, in-4°. — Zugabe zu der in der Medicin noch immer und immer siegenden Chymie. Erfurt, 1750, in-4°. — Dissertatio de sale ammoniacoli a spiritu vini parato ejusque præstantia. Erfurt, 1750, in-4°. — Dissertatio de alvi obstructione hypochondriaca. Erfurt, 1750, in-4°. — Dissertatio de prærogativa remediorum pharmaceuticorum in affectionibus oculorum. Erfurt, 1750, in-4°. — Dissertatio de clavo hysterico. Erfurt, 1750, in-4°. — Dissertatio docens methodum specialem tumores glandularum chronicos in schirros degenerantes e fundamento curandi. Erfurt, 1751, in-4°. — Dissertatio de gonorrhæa. Erfurt, 1751, in-4°. — Vollstaendige und gruendliche Einleitung in die Chymie. Erfurt, 1752, in-4°. — Dissertatio de arthritide tanquam inflammationis specie. Erfurt, 1752, in-4°. — Dissertatio de catarrhis, tanquam causis frequentissimis febris lentæ eorumque legitima cura. Erfurt, 1752, in-4°. — Dissertatio sistens generales de febribus epidemicis conceptus. Erfurt, 1753, in-4°. — Dissertatio de menstruorum fluxio nimio. Erfurt, 1753, in-4°. — Dissertatio de hæmorrhoïdibus. Mayence, 1754, in 4°. — Dissertatio de febribus inflammatoriis. Erfurt, 1755, in-4°. — Dissertio de affectu spasmodico vago, maligno, epidemico, vernacula Gruebelkrankheit. Erfurt, 1756, in4°. — Dissertatio de diuresi critica. Erfurt, 1756, in-4°. — Dissertatio : cur homines frequentius ægrotent præ brutis, ea tamen longævitate superint? Erfurt, 1757, in-4°. — Dissertatio sistens incommoda placentæ a fundo uteri aberrantis. Mayence, 1757, in-4°. — Dissertatio de medicamentorum suppurantium modo agendi et usu. Erfurt, 1763, in-4°. — Dissertatio de generibus et speciebus tumorum. Erfurt, 1764, in-4°. (*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1708. — RAULIN (Joseph), docteur en médecine, conseiller-médecin ordinaire du roi, censeur royal, de la société royale de Londres, des académies des belles-lettres, sciences et arts de Bordeaux, de Rouen, de Châlons-sur Marne, de celles des Arcades de Rome, agrégé honoraire au collége royal des médecins de Nancy, naquit à Aiguetinte dans le diocèse d'Auch. Il pratiqua d'abord la Médecine à Nérac, en Gascogne, où il déploya des talents supérieurs qui lui méritèrent une réputation fort étendue. Mais trop resserré dans cette ville, il chercha un théâtre plus vaste, où il pourrait profiter des lumières d'autrui et communiquer les siennes; il se rendit à Paris vers le milieu du 18e siècle. Physicien éclairé, savant médecin, bon citoyen, il ne tarda pas à s'y faire connaître par les ouvrages, que des vues qui portent toutes au bien de l'humanité lui ont fait mettre au jour, sous ces titres :

Traité des maladies occasionnées par les promptes et fréquentes variations de l'air. Paris, 1751, in-12 avec figures. — Dissertation en forme de lettre sur le ver solitaire. Paris, 1752, in-12. — Raisons pour et contre l'inoculation. Paris, 1752, in-12. — Observations de médecine sur le préjugé de l'usage du lait dans la pulmonie, avec une dissertation sur les ingrédiens de l'air. Paris, 1754, in-12. — Suite d'observations sur l'alliage du camphre et du mercure. Paris, 1755, in-12. — Traité des maladies occasionnées par les excès de chaleur, de froid, d'humidité et autres intempéries de l'air. Paris, 1756, in-12. — Réponse à la critique du Journal des Savants sur le livre de l'intempérie de l'air. 1757, in-4°. — Traité des affections vaporeuses du sexe. Paris, 1758, in-12. — Traité des flueurs blanches avec la méthode de les guérir. Paris, 1766, deux volumes in-12. — De la conservation des enfants, ou, les moyens de les fortifier, de les préserver et guérir des maladies depuis l'instant de leur naissance jusqu'à la puberté. Paris, 1768, in-8°, premier volume en deux parties; 1769, in-8°, deuxième volume. L'ouvrage complet doit aller à huit volumes; c'est par ordre de Louis XV que Raulin l'a entrepris. — Observations sur l'usage des eaux minérales de Pougues. Paris, 1769, in 12. — Instructions succinctes sur les accouchements en faveur des sages-femmes de province, faites par ordre du ministère. Paris, 1770, in-12. — Traité des maladies des femmes en couche, avec la méthode de les guérir, fait par ordre du ministère. Paris, 1770, in-12. — Traité analytique des eaux minérales en général, de leurs propriétés et de leur usage dans les maladies, fait par ordre du gouvernement. Paris, 1772, in-12, deux volumes. — Traité des eaux minérales de Verdusan, connues sous le nom d'eaux minérales

du Castera-Vivent, avec leur analyse, leurs propriétés et leurs usages dans les maladies, fait par ordre du gouvernement. Paris, 1772, in-12. — Examen de la houille considérée comme engrais des terres. Paris, 1775, in-12. L'auteur, après avoir succinctement considéré la houille en naturaliste, examine chimiquement les principes dont elle est composée. Il passe ensuite à l'usage qu'on en fait pour fertiliser les prairies. Dans certains pays, la cendre de houille ou charbon de terre est un engrais dont les laboureurs font usage; mais ce qu'ils appellent *cendre de mer* vaut beaucoup mieux encore pour la fertilisation des terres. On entend par ce nom la cendre qui nous vient de la Hollande, où le peuple a coutume de se chauffer avec la tourbe qu'il lève en morceaux pendant l'été et fait sécher au soleil, en la rangeant par petits monts. La France tire aussi un parti avantageux de ses tourbières, tant pour le chauffage que pour l'engrais. — M. Raulin, le fils, docteur en médecine, médecin du roi par quartier, médecin des hôpitaux militaires, inspecteur des eaux minérales de la Flandre et du Hainaut, intendant de celles de Saint-Amant, a publié en 1774, in-4°, des Observations sur la maladie épizootique de la Flandre et du Hainaut.

Ap. J.-C. 1708.—HAZON (Jacques-Albert), docteur régent de la faculté de médecine en l'université de Paris, naquit dans cette ville en 1708, et y puisa, dans une instruction solide et sous les meilleurs maîtres, le goût des lettres et des sciences. Après avoir terminé son cours de philosophie, son inclination bienfaisante et son amour tendre et actif pour les malheureux le déterminèrent d'abord à embrasser l'état ecclésiastique. Mais son extrême modestie lui ayant fait entrevoir des difficultés sans nombre pour parvenir au degré de perfection qu'exige le sacerdoce, Hazon renonça à son premier projet, abandonna la théologie, et, d'après les avis de son allié et ami Vernage, il se livra à l'étude de la médecine. Sa constitution faible et délicate semblait devoir l'exclure à jamais d'une carrière qui demande, pour être parcourue avec succès, des veilles, des peines et des fatigues continuelles. Hazon qui saisissait toutes les occasions de faire le bien, surmonta toutes ces difficultés. Riche de ce qu'il avait appris de ses maîtres et de ce qu'il avait recueilli de ses lectures, il se présenta à la licence, dont il soutint toutes les épreuves avec honneur, et fut proclamé docteur en 1734. Sa thèse, pour le doctorat, était *An colico hepatis dolori*, *venæ sectio*?.... *emeticum*? « Observateur attentif, dit Andry, Hazon notait les maladies, et tenait compte des différentes circonstances qui pouvaient rendre plus heureuse sa pratique et celle de ses confrères. Il regardait comme ses plus proches parents ceux que la fortune avait le moins favorisés, et plusieurs personnes doivent à ses bienfaits des pensions, des rentes viagères, etc. C'était chez les indigents qu'Hazon se rendait de préférence. Ingénieux à choisir dans les ressources de la médecine, contre leurs maux, celles qui étaient le moins dispendieuses, lorsqu'il était forcé de recourir à des moyens coûteux, il se chargeait d'envoyer les remèdes, souvent même il allait les faire préparer lui-même et en payait le prix. » Ce médecin philanthrope donnait aux pauvres ce qu'il recevait des riches, et jamais les malheureux n'implorèrent en vain ses secours. L'étude et la lecture des bons auteurs remplissaient ses autres moments. Cette manière de vivre, jointe à des austérités que l'on pouvait regarder comme excessives pour une personne d'une constitution aussi faible, lui occasionnèrent une fièvre inflammatoire à laquelle il succomba en 1779. — Hazon a publié une foule de mémoires et d'observations intéressantes qui ont été insérés dans le Journal de médecine et que nous allons faire connaître dans l'énumération de ses ouvrages. Nous lui sommes encore redevables de plusieurs dissertations généralement estimées, dont voici les titres:

An uteri inflammationi post partum venæ sectio, a brachio? Conclus. affirmat. Paris, 1736. — An in calculo renum et vesicæ pro natura calculi, ætate et temperamento ægrotantis remedium alkalino-saponaceum anglicum? Conclus. affirmat. Paris, 1742. — Cette thèse, qui fut soutenue par Macquer, dont le nom est devenu célèbre dans les Annales de la médecine, se trouve consignée dans le tome IV des Disputationes chirurgicæ selectæ de Haller. L'auteur, après avoir fait connaître l'efficacité de son dissolvant, toutes les fois que les calculs présentent un sable friable, ou que leur grain offre une couleur rouge, avoue, avec la plus grande franchise, son non-succès dans les cas où leur grain

est tout à fait noir. Il s'attache surtout à démontrer, par la théorie et la pratique, qu'un âge avancé favorise singulièrement l'action de ce prétendu lithotriptique. — Cette dissertation, dont il parut presque de suite deux éditions, offre beaucoup d'intérêt. La seconde de ces éditions, que l'on regarde comme la plus complète, est augmentée de deux observations de guérisons obtenues à Paris sous les yeux même de l'auteur par son remède savonneux. Les malades, âgés de plus de soixante-dix ans, et chez lesquels on s'était assuré de l'existence de la pierre au moyen du cathétérisme, rendirent leurs calculs par parcelles et par petits graviers, après avoir fait un long usage du dissolvant alkalino-savonneux (*voyez* Haller, op. cit.). — An diæta omnibus necessaria, magis tamen Lutetiæ Parisiorum incolis? Conclus. affirmat. Paris, 1755. — Cette dissertation, que l'on retrouve dans le tome II du Journal de médecine, page 163, fut traduite en français; elle a été insérée dans le tome III du même journal. — Observation sur une affection iliaque dont une femme a été attaquée pendant sa grossesse, et qui a résisté à tous les remèdes ordinaires; — Journal de médecine, tome IV, page 363 et suiv., mai 1756. — Observation sur une pierre trouvée, après la mort, dans la vessie d'un homme qui avait pris le remède savonneux vingt ans avant; — Journal de médecine, tome IV, page 363 et suiv., mai 1756. — Observation sur un ulcère chancreux guéri, au sein d'un homme, par un charlatan, avec les funestes suites de cette guérison; — Journal de médecine, tome V, pag 444 et suiv., décembre 1756. — Observation sur un hoquet périodique; — Journal de médecine, tome V, page 39, année 1756. — Observation sur une rupture du cœur; — Journal de médecine, tome IX, page 516 et suiv., décembre 1758. — Observation sur une hydropisie du cerveau; — Journal de médecine, tome XII, page 451, mai 1760. — Observation sur un resserrement ou brédissure de la mâchoire à la suite d'un traitement vénérien; — Journal de médecine, tome XIV, 249, mars 1761. — Observation sur une rétention d'urine à la suite d'une couche et d'un lait répandu sur la vessie; — Journal de médecine, tome XV, page 145, août 1761. — Observation singulière sur une tumeur carcinomateuse; traitement de cette tumeur par la ciguë; suites et conjectures relatives à ce traitement; — Journal de médecine, tome XVII, page 533 et suiv., décembre 1762. — Observation sur les bons effets du quinquina dans une petite vérole gangréneuse; — Journal de médecine, tome XX, page 343 et suiv., année 1764. — Discours sur la nécessité de la vocation de Dieu à l'étude de la médecine. Paris, 1762. — Eloge historique de l'Université de Paris. Paris, 1770. — Cet éloge, qui était un discours de vespéries, fut prononcé avec appareil, et l'année suivante la Faculté en permit l'impression; mais le conseil ayant rendu un arrêt contre cet opuscule, qui lui fut dénoncé comme entaché de jansénisme, Hazon fut suspendu de ses fonctions de docteur régent jusqu'au moment où M. de Malesherbes arriva au ministère, et le fit rentrer dans tous ses droits. Il y eut deux éditions de cet ouvrage, la première parut en latin et en français, et la seconde en français seulement en 1773. — Eloge historique de la Faculté de médecine de Paris, 1770, in-4°. — Ce discours fut aussi imprimé, en 1773, avec la permission du doyen de la Faculté, après le rapport avantageux des commissaires. — Notice des hommes le plus célèbres de la Faculté de médecine en l'Université de Paris, depuis 1110 jusqu'en 1750 inclusivement. Paris, 1778, in-4°. — Cet ouvrage est partagé en trois époques différentes, dont la première commence au milieu du douzième siècle, et la dernière se prolonge jusqu'au milieu du dix-huitième : on y fait mention des écoles de médecine les plus anciennes et les plus célèbres de l'Europe, Cordoue, Salerne et Montpellier. Cette Notice, qui sert de suite et de supplément à l'Histoire abrégée de la Faculté de Paris, publiée sous le nom d'Eloge historique, présente, dans un ingénieux rapprochement et sous un point de vue facile à saisir, les époques de la réunion des médecins de Paris en compagnies, celles de leurs priviléges et des établissements qu'ils ont créés pour l'amélioration de l'enseignement et pour les progrès de l'art. Enfin des recherches immenses ont fourni les matériaux de cette précieuse collection, à laquelle l'auteur a donné le titre modeste de notice. (*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1708 *env.* — DISDIER (François-Michel), de l'Académie royale de chirurgie de Paris et démonstrateur d'anatomie dans celle de peinture et de

sculpture de Saint-Luc, naquit à Grenoble vers le commencement du 18e siècle. Il est auteur des ouvrages suivants :

Histoire exacte des os. Lyon, 1737, 1745, 1759, in-12. Paris, 1757, in-12, avec figures. La dernière édition est préférable aux précédentes; mais le fond de cette histoire se retrouve dans l'ostéologie de M. Winslow, dont elle est l'abrégé.— Traité des bandages. Paris, 1741, 1754, in-12. Il est fait en faveur des commençants. — Sarcologie, ou traité des parties molles. Première partie, De la myologie. Paris, 1748, in-12. Seconde partie, Des viscères. Paris, 1753, deux volumes in-12. Troisième partie, Des vaisseaux, des nerfs et des glandes. Sa Myologie est fort imparfaite. — Exposition exacte, ou tableaux anatomiques. Paris, 1758, in-folio. On y trouve plusieurs remarques concernant les accouchements et les hernies.

Apr. J.-C. 1708. — BEHR (Georges-Henri), fils de Georges-Adam Behr, chirurgien habile de Strasbourg, vint au monde dans cette ville, le 16 octobre 1708. Il perdit son père l'année même de sa naissance, mais une bonne mère et des amis sincères rendirent cette perte moins sensible pour lui. La carrière médicale fut celle qu'il embrassa, et les études qu'elle exige ne l'empêchèrent pas de cultiver aussi la poésie allemande. En 1730, il entra comme chirurgien dans un régiment suisse au service de France, place qu'il quitta, dès l'année suivante, pour voyager en Allemagne et en Hollande. Il fut reçu docteur en 1731, et devint, en 1738, médecin du prince de Hohenlohe-Waldenbourg. La ville de Strasbourg l'honora aussi de plusieurs magistratures. Il mourut le 9 mai 1761, laissant les ouvrages suivants :

Thesium anatomicarum pensum V. Strasbourg, 1727, in-4°. — Dissertatio medica de variis diætæ, etiam nimis strictæ, noxis. Strasbourg, 1728, in-4°. — Dissertatio inauguralis de pancreate ejusque liquore. Strasbourg 1730, in-4°. — Dissertatio medica de morbo herculeo, vulgo epilepsia : Resp. Joh. Martin Fries. Strasbourg, 1734, in-4°. — Physiologia medica, oder richtige und umstaendliche Beschreibung des menschlichen Leibes : darinn alle desselben Theile, nebst dessen natuerlichen und ordentlichen Verrichtungen, Nutzen und Wirkungen, aus denen besten physiologischen, anatomischen und andern Schriftstellern, wie auch eigner Nachforschung in Teutscher Sprache abgehandelt werden. Strasbourg, 1736, in-4°. — Glueckwuenschungs-Gedicht, in welchem zugleich die verstuempelte Medicin, sammt Benennung derer so mancherley Gattung medicinischer Pfuscher, mit dahin gehoerigen Noten abgehandelt wird. Strasbourg, 1736, in-8°. Ibid., 1743, in-8°.— Dissertatio medico-chirurgica de abscessuum recta et tempestiva operatione : Resp. Joh. Andr. Guelch. Strasbourg, 1737, in-4°. — Dissertatio de carduo benedicto : Resp. Georg.-Christ. Otto. Strasbourg, 1738; in-4°. — Lexicon-physico-chymico-medicum reale, iis præprimis utile, qui de hac vel illa materia, aliorum etiam doctorum virorum suffragia et observationes scire, sicque de suis simul opinionibus certiores fieri cupiunt. Cum præfatione D. Michel. Alberti. Strasbourg, 1738, in-4°. — Gottfried-Samuel Baeumler's praeservirender Arzt, oder gruendliche Anweisung, wie sich ein Mensch mit Verleihung gœttlicher Gnade, durch eine ordenliche Diaet bey gute Gesundheit erhalten, und folglich zu einem hohen und geruhigan Alter gelangen kœenne : aus Liebe fuer den Naechsten, aus dem Manuscript des seeligen Auctoris zum Druck befoerdert, auch mit einer Vorrede, etlichen Kapiteln und Registern versehen und vermehrt. Strasbourg, 1738, in-8°. — Die Nothwendigkeit und Nutzbarkeit der Teutsch geschriebenen Arzneybuecher, so statt einer Vorrede und Gluecwunsches dem ersten Theile des medicinischen Passe partout, den der gelehrte Strasburgische Doctor und Practicus Hrn. F.-B. von Lindern herausgegehen, vorgesetzt worden. Strasbourg, 1739, in-8°. — Dissertatio de aqua Selterana : Resp. Joh. Kilian. Strasbourg, 1740, in-4° — Dissertatio de sudore, præprimis nimio : Resp. Benjam. Frid. Erhardt. Strasbourg, 1741, in-4°. — Dissertatio de infantum recens natorum mali regiminis correctione, eorumdemque morborum præcipuorum correctione : Resp. Joh.-Frider. Lichtenberger. Strasbourg, 1741, in-4°. — Dissertatio de vomitu cruento : Resp. Leonhardo Edel. Strasbourg, 1742, in-4°. — Dissertatio de colica spasmodica, seu potius convulsiva : Resp. Carol.-Frider. Heidenreich. Strasbourg, 1742, in-4°. — Dissertatio de venæsectionis, etiam reiteratæ, usu in febribus

inflammatoriis imo exanthematicis: Resp. Frid.-Theophilo Mueller. Strasbourg, 1743, in-4°. — Gottfried-Samuel Baeumler's mitleidiger Arzt : welcher ueberhaupt alle arme Kranke und insonderheit abgelegene Landleute, gruendlich lehret, durch gemeine Hausmittel sich selbst zu curiren. Strasbourg, 1743, in-8°. — Wœchentliche politische und neue Welgeschichte. Strasbourg, 1744 et 1745, in-4°. — Behr ne mit point son nom à ce journal consacré à la politique. — Das Strassburger Muenster-und Thurnbuechlein ; oder kurzer Begriff der merkwuerdigsten Sachen, so im Muenster und dasigen Thurn zu finden ; mit neuen beygefuegten Kupfern hin und wieder vermehrt und verbessert. Strasbourg, 1746, in-8°. — Dissertatio de chlorosi, vulgo von der Jungfern-Krankheit : Resp. Jacob.-Lambert. Lahmen. Strasbourg, 1747, in-4°. — Dissertatio de cardiogmo, oder vom Anwachsen der Kinder : Resp. Joseph-Georg.-Adam Guadefinger. Strasbourg, 1747, in-4°. — Dissertatio de partu naturali, ejusque versa causa : Resp. Phil.-Jacob. Walther. Strasbourg, 1748, in-4°. — Das wegen seiner Tugend wom Himmel beschnezte Stransburgische Fraenzimmer. Strasbourg. 1748, in-folio. — Zwey Buecher von der materia medica, oder vollstaendige Beschreibung aller und jeder Arzneymittel; sammt beygefuegter wohleingerichteten, und hoechst nutzbaren Therapie. Strasbourg, 1748, in-4°. —Dissertatio de flatuum fallaciis : Resp. Ant.-Joh.-Arnold.-Georg. Kielmann. Strasbourg, 1749, in-4°. — Dissertatio de cohibendis potius quam promovendis hæmorrhoïdalibus : Resp. Ant.-Christ.-Philip.-Theoph. Draud. Strasbourg, 1749, in-4°. — Dissertatio de fungis articulorum : Resp. Joh.-Albert.-Frideric. Euckelmann. Strasbourg, 1749, in-4°. — Das frohlockende Elsass. Strasbourg, 1750, in folio. — Die florirende Themis zu Strassbourg. Strasbourg, 1750, in-fol. — Ausfuehrliche Beschreibung des Gesundbrunnens zu St Peters-Thal, sonsten auch das Welsche Thal genannt. Strasbourg, 1756, in 8°. — Medicina consultatoria, oder Sammlung einiger schweren und seltenen Zufaelle. Augsbourg, 1751, in-4°. — Die Gottheit oder Lob und Erkenntniss des Schœpfers aus seinen Geschoepfee. Strasbourg, 1751, in-8°. — Die schwache Wissenschoft der heutigen Aerzte. Strasbourg, 1753, in-8°. — On a encore de Behr un assez grand nombre d'observations dans le Commercium litterarium Noribergense. et dans les Actes de l'Académie des curieux de la nature : on distingue surtout la description d'un œuf qui en renfermait un autre dans son intérieur.

(*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1708. — HALLER (Albert de), disciple du célèbre Boerhaave, naquit en 1708 à Berne en Suisse, et reçut le bonnet de docteur en médecine à Leyde au mois de mai 1727, avant d'avoir atteint la fin de sa dix-neuvième année. Il sortait de Tubinge, où il avait déjà étudié la médecine, lorsqu'il se rendit à Leyde à l'école de Boerhaave, ee grand maître qui en a formé tant d'autres. Malgré sa jeunesse, M. de Haller ne tarda pas à donner des preuves qu'il serait un jour de ce nombre. Comme il était né avec cet esprit supérieur qui rend les jeunes gens mêmes capables de grandes choses, quand ils ont du goût pour le travail et pour l'application, il conçut le projet de commenter les Institutes de médecine de Boerhaave. Muni des cahiers qu'il avait écrits sous la dictée de ce savant professeur, il commença dès l'an 1729 à lire tous les traités dont il crut pouvoir tirer quelques secours pour la réussite de son entreprise. Pendant qu'il faisait des extraits, il cherchait à éclaircr la théorie par les expériences. Il disséqua des cadavres d'hommes et d'animaux. Appelé en 1736 à Gottingue, il y continua ses lectures et ses dissections, ayant le plus grand soin de recueillir tout ce qu'il voyait et observait. Les recherches qu'il dut faire pour la composition de ses Commentaires sur les Institutes de Boerhaave, qui commencèrent à paraître en 1739, lui montrèrent quelles branches de l'anatomie et quelles expériences avaient besoin d'être perfectionnées. Il en tint compte, et saisit dans la suite toutes les occasions qui se présentèrent de consulter la nature sur ses doutes. Il fit plus ; il engagea les jeunes élèves qui fréquentaient les écoles de Gottingue, à traiter chacun, dans leurs disputes inaugurales, quelque point important de l'anatomie : ce qui lui procura un grand nombre d'observations utiles.

Sa santé l'ayant obligé d'abandonner l'université de Gottingue en 1753, il se retira à Berne, où, dénué de cadavres, il se mit à faire des expériences sur les animaux vivants. Cela lui donna l'occa-

sion de recueillir d'importantes découvertes sur les mouvements du cœur et de la respiration, sur la route du sang dans les vaisseaux transparents des animaux froids, sur les phénomènes de la formation du poulet, sur celle des os dans les animaux, enfin sur la sensibilité et l'irritabilité des parties. C'est à un plan d'étude si utilement dirigé et soutenu par une application continue, que nous devons la quantité d'excellents ouvrages que ce grand médecin a mis au jour, et que nous devons ceux dont il paraît encore disposé à enrichir la médecine. Il est peu de savants qui lui soient comparables, tant pour le nombre que pour le mérite de ses productions. — La réputation de ce médecin est moins fondée sur les titres avantageux qui l'honorent, que sur les qualités personnelles et littéraires, qui lui ont procuré la gloire de les voir accumuler par les sociétés savantes. Le baron de Haller a mérité le titre de conseiller et premier médecin du roi d'Angleterre dans l'électorat d'Hanovre; celui de professeur et doyen de la faculté de médecine de Gottingue, de président de la Société royale des sciences et du collége de chirurgie de la même ville. Il était membre de l'Académie des sciences de Paris, de celle des Curieux de la nature, de la Société de Londres, de Stockholm, de Bologne, d'Upsal, associé étranger de l'Académie de chirurgie de Paris, de la Société royale de Berlin, Amman de la république de Berne. Voilà ce que nous avions à dire de ce célèbre médecin, dont l'existence sera toujours une époque glorieuse dans l'histoire : la renommée en dira davantage après sa mort. Voici la liste de ses ouvrages :

Dissertatio inauguralis sistens experimenta et dubia circa ductum salivalem novum Coschwitzianum. Lugduni Batavorum, 1727, in-4°. C'est la thèse qu'il soutint en 1725 à Tubinge sous la présidence de Jean-George Duvernoi, professeur de médecine à l'université de cette ville. Il la soutint encore à Leyde pour son doctorat. M. de Haller prétend que les conduits salivaires que Coschwitz croyait avoir découverts, sont des êtres de raison, et qu'il a pris une branche artérielle par un vaisseau salivaire. Du moins, notre auteur a trouvé, en disséquant la langue d'un veau, une artère qui, par sa figure et par sa position, ressemblait au canal de Coschwitz. Celui-ci fait partir de petits canaux de la glande sublinguale et de la sous-maxillaire, qui se réunissent en un seul tronc de chaque côté. Ces troncs, après avoir fait un détour circulaire, s'ouvrent à la partie postérieure et latérale de la langue. — De musculis diaphragmatis dissertatio anatomica. Bernæ, 1733, in-4°. Lugduni Batavorum, 1738, in-4°. Lipsiæ, 1738, in-4°. Il y rapporte tout ce que les anatomistes ont dit de mieux sur ce muscle, dont il a ensuite donné une belle figure dans le premier recueil de ses planches anatomiques.—Sermo, quantum antiqui eruditione et industria antecellant modernos. 1734. — Descriptio fœtus bicipitis ad pectora connati, ubi in causas monstrorum ex principiis anatomicis inquiritur. Tiguri, 1735, in-8°. Hanoveræ, 1739, in-4°, avec figures. Gottingæ, 1751, in-8°. — De methodico studio botanices absque præceptore, dissertatio inauguralis. Gottingæ, 1736, in-4°. — Programma, quod Hippocrates corpora secuerit. Ibidem, 1737, in-4°. — De Veronicis Alpinis specimen I et II et de pedicularibus. Ibidem, 1737, in-4°. — Dissertatio de vasis cordis propriis. Ibidem, 1737, in-4°. Ibidem, 1739, in-4°, sous ce titre : Iteratæ de vasis cordis observationes. Comme il considère le cœur sous deux faces, l'une supérieure qui est convexe, l'autre inférieure qui est plate, il appelle le ventricule gauche, ventricule supérieur et postérieur, et donne au ventricule droit le nom de ventricule inférieur et antérieur. Il passe de là à la position de tous les vaisseaux qui émanent du cœur, et il remarque que les artères coronaires naissent de l'aorte, tantôt par-dessus, tantôt par-dessous les valvules. Il a encore poussé plus loin ses recherches sur les vaisseaux du cœur, et il a fait part de ses nouvelles découvertes dans l'édition de 1739. — Dissertatio de motu sanguinis per cor. Gottingæ, 1737, in-4°. L'auteur s'étend sur la description des valvules du cœur, dont il avait déjà si bien parlé dans la dissertation précédente; et il prouve que les deux ventricules de ce viscère se contractent en même temps. — Observationes de valvula Eustachii. Gottingæ, 1738. Lipsiæ, 1749. On y trouve une histoire suivie des travaux des anatomistes sur la valvule qu'Eustachi a découverte dans le point de réunion de la veine cave supérieure et inférieure. Mais ce qui augmente le mérite de ce programme, c'est que M. de Haller a décrit cette valvule avec beaucoup

plus d'étendue qu'on ne l'avait fait avant lui. — Iter hercynicum anni 1738. Gottingæ, 1738, in-4°. La botanique a été l'objet de ce voyage dans la Forêt-Noire. — Fœminæ gravidæ historia. Ibidem, 1739, in-4°. L'occasion qu'il eut de disséquer deux femmes mortes pendant leur grossesse, l'a mis à même de faire beaucoup d'observations, qu'il a communiquées dans cette histoire. — Commentarii ad Hermanni Boerhaave prælectiones academicas in suas rei medicæ institutiones. Gottingæ, 1739-44, sept volumes in-8°. Altdorfii, 1741-44, in-8°. Taurini, 1741-45, trois volumes in-4°. Venetiis, 1743-45, in-4°. Neapoli, 1754-56, in-4°. Lugduni Batavorum, 1758, sept volumes in-8°. Ibidem, 1760, six volumes in-8°. En anglais, Londres, 1742, in-8°. Le texte de Boerhaave n'a pas été repris dans cette édition. En français par Lamettrie, Paris, 1743 et suiv. M. de Haller n'a pas approuvé cette traduction. En allemand, Hall, 1753. in-8°. De l'aveu même de l'auteur, ces commentaires sont surchargés de citations, la plupart assez mal rendues, quant aux endroits d'où elles sont tirées. Il se reproche encore d'avoir suivi trop aveuglément les sentiments de Boerhaave, son maître; c'est pourquoi il ne tarda pas à former le dessein de donner une nouvelle physiologie. Entreprise qu'il a exécutée, et dont il parle avec beaucoup de complaisance. — Strena anatomica. Gottingæ, 1740. Il y parle de la duplicature du péritoine, de la vessie, des enveloppes du fœtus humain, du foie, et de différentes autres parties, dont il fait remarquer les singularités. — Iter Helveticum anni 1739. Gottingæ, 1740, in-4°. — Observationes botanicæ ex itinere in sylvam hercyniam anno 1738 suscepto. Ibidem, 1740, in-4°. — Anatomen publicam fœminæ suspensæ indicit, omnes curiosos ad viscerum demonstrationem invitat et omenti novam iconem tradit. 1742, in-folio. — Duorum monstrorum anatome. Gottingæ, 1742, in-4°. — Enumeratio methodica stirpium Helvetiæ indigenarum, qua omnium brevis descriptio et synonymia, compendium virium medicarum, dubiarum declaratio, novarum et rariorum historia et Icones continentur. Gottingæ, 1742, deux volumes in-folio. Il est arrivé à l'auteur, ainsi qu'à tous ceux qui ont proposé des systèmes de botanique, de voir qu'ils avaient omis plusieurs plantes, et que d'autres s'étaient tout naturellement rangées dans certaines classes, sans avoir prévu qu'elles dussent s'y placer. — Observationes myologicæ. Gottingæ, 1742, in-4°. — Dissertatio de nervo intercostali. Ibidem, 1743, in-4°. Nous passons sous silence beaucoup d'autres dissertations et programmes de cet auteur, parce qu'on les trouve dans le recueil de ses disputes, ou dans celui de ses opuscules. — Iconum anatomicorum, quibus præcipuæ partes corporis humani delineatæ continentur, Fasciculi VIII. Gottingæ, 1743-56, in-folio, grand papier. Haller avait annoncé, en publiant les premières planches, que le nombre se monterait à trente-six; il a tenu sa promesse. Le diaphragme et les artères sont également représentés dans ces figures, auxquelles il a joint de bonnes descriptions. — Dissertatio de nervorum in arterias imperio. Gottingæ, 1744, in-8°. Les nerfs, suivant l'auteur, forment un nombre prodigieux d'anses, au travers desquelles passent des rameaux artériels, sur qui les nerfs ne peuvent manquer d'agir par une proximité d'autant plus sensible, qu'elle se présente de différents côtés dans un petit espace. — De allii genere naturali libellus, cum figuris æneis. Gottingæ, 1745, in-4°. — De fœtu humano septimestri cerebri experte. Ibidem, 1745, in-4°. — De monstrorum origine mechanica. Gottingæ, 1745. — De respiratione experimenta anatomica I et II, quibus aëris inter pulmones et pleuram absentia demonstratur, et musculorum intercostalium officium asseritur. Gottingæ, 1746 47, in-4°. En français, Lausanne, 1758, in-12. Cet écrit fut réimprimé à Gottingue en 1751, in-8°, avec les opuscules de l'auteur, qui y a joint le journal de ses expériences. Il publia cette pièce contre Hamberger, docteur et professeur en médecine à Iéna, à l'effet de prouver qu'il n'y a point d'air entre la plèvre et les poumons, et que les muscles intercostaux internes servent à élever les côtes et non point à les abaisser. Cette dispute ne se termina pas sans quelque aigreur de part et d'autre. — Disputationes anatomicæ selectæ. Gottingæ, 1746-52, huit volumes in-4°, avec figures. Le huitième volume contient la table que Willich en a dressée. — Historia morborum Vratislavensium. C'est un recueil qu'il a orné d'une préface et qu'il a fait imprimer à Lausanne en 1746, in-4°. Il a suivi l'édition de Breslau de 1706, où il est parlé des ma-

ladies qui ont regné en 1699, 1700, 1701. L'histoire de celles qui ont paru en 1702, fut publiée à Breslau en 1710, et l'on a encore profité de cette dernière pour augmenter les éditions qui se sont faites ailleurs, spécialement celle de Paris. — Primæ lineæ physiologiæ in usum prælectionum academicarum auctæ et emendatæ. Gottingæ, 1747, 1751 et 1765, in-8°. Venetiis, 1754, in-8°. Lausannæ, 1771, in-8°. En français, par Tarin, Paris, 1752, in-12. Dans la même langue, par Bordenave, Paris, 1770, in-8°. En anglais, Londres, 1754, in-8°. En italien, Venise, 1765, in-8°. C'est un extrait des Commentaires sur les Institutes de Boerhaave, que M. de Haller a donné lui-même en faveur des commençants, et que pour cette raison il a dépouillé de citations, en se bornant à y rappeler les faits les plus essentiels. — Opuscula botanica. Gottingæ, 1749, in-8°, avec figures. — Opuscula anatomica de respiratione, de monstris, aliaque minora quæ recensuit, emendavit, auxit. Addidit alia inedita et novas icones. Ibidem, 1751, in-8°. — Réflexions sur le système de la génération de M. de Buffon. Genève, 1751, in-12. L'auteur attaque, avec la modestie d'un vrai savant, le système de la génération de M. de Buffon, mais il l'attaque avec cette force qui en ébranle les fondements, si elle ne les détruit pas. La ressemblance des enfants à leur père a fait imaginer à ce célèbre naturaliste le système dont il est question. M. de Haller nie tout court cette ressemblance, et fait contre elle des objections victorieuses, auxquelles il n'est guère possible de donner une solution satisfaisante. —Hermanni Boerhaave methodus studii medici emaculata et accessionibus locupletata. Amstelodami, 1751, deux volumes in-4°. Venetiis, 1754, in 4°. Cet ouvrage, qui est le fruit d'un travail prodigieux, m'a été de la plus grande utilité dans la rédaction de ce dictionnaire. C'est une source commune où d'autres ont puisé également comme moi. — Observationes de morbis colli. Gottingæ, 1753. — Enumeratio plantarum horti regii et agri Gottingensis aucta et emendata. Ibidem, 1753, in-8°. — Dissertation sur les parties sensibles et irritables des animaux. Lausanne, 1754, in-12. C'est la traduction que M. Tissot a donnée d'un mémoire de M. de Haller, qui se trouve dans ceux de Gottingue, 1753, sous ce titre : Sermo I et II de partibus corporis humani sentientibus et irritabilibus. Cette pièce a paru en italien, Rome, 1755, in-4°, et à Bologne, 1757, in-5°. En anglais, Londres, 1755, in-8°. En suédois et en allemand. — Disputationes chirurgicæ selectæ. Lausannæ, 1755, 1756, cinq volumes in-4°, avec figures. En français, Paris, 1758-60, cinq volumes in-12, avec figures, sous le titre de Collection des thèses médico-chirurgicales sur les points les plus importants de la chirurgie théorique et pratique.— Opuscula pathologica, quibus sectiones cadaverum morbosorum potissimum continentur : accedunt experimenta de respiratione. Lausannæ, 1755, in-8°. Neapoli, 1755, in-8°. Venetiis, 1755, in-8°. En anglais, Londres, 1756, in-8°. — Deux mémoires sur le mouvement du sang et sur les effets de la saignée, fondés sur des expériences faites sur les animaux. Lausanne, 1756, in-8°. Ouvrage traduit du latin par M. Tissot, et tiré du quatrième tome des Mémoires de l'Académie de Gottingue, à qui M. de Haller l'avait envoyé en 1754. Il y a aussi une édition anglaise, Londres, 1757, in-8°. L'auteur y traite de la nature des artères et des veines, des globules du sang, de leur mouvement dans les vaisseaux, des causes de ce mouvement, des variations que les ligatures et les saignées peuvent y apporter, et des principaux changements que le sang peut subir. Tout cela est accompagné de réflexions judicieuses et intéressantes. — Mémoire sur la nature sensible et irritable des parties du corps animal. Lausanne, 1756, quatre volumes in-12. C'est la traduction de différentes pièces latines que M. de Haller a mises au jour sur un sujet qui a été pendant plusieurs années la source des dissensions qui ont divisé les écoles. Ce médecin distingue la sensibilité de l'irritabilité, et pose en principe que les nerfs ne sont point irritables, mais qu'ils sont très-sensibles. Les parties irritables sont celles qui deviennent plus courtes, quand quelque corps étranger les touche fortement. La fibre sensible est celle qui, étant touchée, transmet a l'âme l'impression de ce contact. Selon lui, l'irritabilité est si différente de la sensibilité, que les parties les plus irritables ne sont point sensibles, et que les plus sensibles ne sont point irritables. Il détermine ensuite quelles sont les parties qui sont sensibles ou irritables, quelles sont celles qui ne le sont point. Ce qu'il avance là-dessus est bien

éloigné des idées reçues; il fonde ce qu'il en dit sur une multitude d'expériences faites sur les animaux. L'épiderme, le tissu cellulaire, les tendons, les ligaments, les capsules ligamenteuses, le périoste, la dure-mère, la pie-mère, la plèvre et le péritoine lui ont paru insensibles. La peau, les membranes, les tendons, les ligaments, le périoste, les capsules, l'iris, ne sont point irritables; les artères, les veines, les conduits excrétoires le sont peu; l'œsophage, le ventricule, les intestins, la vessie, la matrice le sont beaucoup. Le diaphragme reste long-temps irritable; mais le cœur est le plus irritable de tous les organes. La fibre musculeuse, suivant M. de Haller, est la seule partie irritable, comme les nerfs sont les seules parties sensibles du corps animé. — Plusieurs savants réitérèrent les expériences de l'auteur et les trouvèrent fautives; ils donnèrent même des expériences décisives contre celles que ce grand homme avait publiées. On veut croire que s'il les avait toutes faites lui-même, on n'aurait point trouvé de reproches à opposer à leur validité; mais ayant été obligé de se servir de la main et de l'œil de plusieurs de ses disciples, il a adopté des expériences qui déparent les siennes par le défaut de justesse dans leur résultat. Les adversaires du baron de Haller ont encore remarqué qu'il y a de la différence entre les sensations des hommes et celles des animaux; qu'elles varient selon les circonstances, et qu'il est impossible de bien juger des unes par les autres. Ils ont aussi remarqué que le défaut de sensibilité des parties dans l'état sain, fait illusion lorsqu'on considère ces mêmes parties dans certains états de maladies. Les praticiens, qui avaient toujours redouté les blessures des parties tendineuses, aponévrotiques, membraneuses et ligamenteuses, ont été surpris lorsque M. de Haller affirma, d'après un nombre considérable d'expériences faites sur les animaux vivants, que ces parties, que l'idée de leur sensibilité faisait nommer *nerveuses*, étaient absolument insensibles, et que leurs blessures étaient sans conséquence. Plusieurs chirurgiens ont frémi à cette annonce, soit par la sécurité qu'elle pourrait inspirer à contre-temps dans la pratique de leur art, soit par les procédés téméraires qu'elle pourrait engager de hasarder dans le traitement de ces blessures. — Parmi ceux qui s'élevèrent avec le plus de force contre un système dont les conséquences ont tant d'influence sur la pratique de la médecine et de la chirurgie, on remarque Bianchi, président et chef du tribunal souverain de médecine du roi de Sardaigne; Lorry, docteur régent de la faculté de Paris; Vandelli, docteur de Padoue; Radniczky, célèbre médecin et anatomiste de Prague; Le Cat, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen; Cigna, Whytt, Krause, Fabri, Borghi, De Haen, et plusieurs autres. M. De Haen, en particulier, a poussé assez vivement la dispute; mais il l'a enfin terminée par le consentement des deux partis à rabattre quelque chose de leurs prétentions. Voici comme il s'explique page 272 de la XIIe partie du Rationis medendi, édition de Vienne : « Jam vero rebus sic se habentibus, manum de tabula. Manifestum » jam est Ill. Hallero eam non fuisse » mentem, quam quidem experimenta » priora, necdum expositione posteriore » illustrata, referre viderentur : in phy- » siologiæ illustrationem se intendisse, » de mutanda pathologia ne somniasse » quidem. Virum proinde dignissimum » esse, quem omnes, germani per uni- » versum orbem artis filii, veneremur, » atque tanquam medicinæ cultorem in- » clytum, promotoremque indefatiga- » tum, suspiciamus. Adversus illum » quondam scripsi, quia, ut ex relatis » constitit, scribere debui : scripsisseque » me vel ob id gaudeo, quod inclyto » viro occasionem dederim, ea in artis » emolumenta illustrandi, ex quibus alii, » sinceræ ejus mentis ignari, consequen- » tias audaciores formare inceperant. » Excidit mihi, fateor, hinc inde quid as- » periusculi : hoc vero ubinam excidere » non contingit, quando de summa re- » rum, quando de imminente damno a » gente humana propulsando, quando de » periculis agitur averruncandis? Lec- » tores, non præoccupati animo, in illus- » trium adversariorum meorum, Halleri » et Tyssoti, scriptis nonnulla asperiora » quoque doluerunt : verum omnia hæc » et illi, et ego, veluti nunquam aut » scripta, aut saltem malo animo excogi- » tata, reputemus oportet. Et remora » tandem amicitia fulgentior erit. » — Disputationes ad morborum historiam et curationem facientes. Lausannæ, 1757-61, sept volumes in-4°, avec figures. Il y a aussi des éditions de Gottingue et de Venise; mais il est bien apparent qu'elles ne diffèrent de celle de Lausanne

que par le frontispice. — Elementa physiologiæ corporis humani. Lausannæ, 1757-66, huit volumes in-4°. Venetiis, in-4°. En allemand, Berlin, in-8°. En français, sous le titre d'Éléments de physiologie, ou, Traité de la structure et des usages des différentes parties du corps humain. Paris, 1752 et suiv. in-4°, 1768, in-12, par Boerhaave. C'est le plus grand ouvrage de médecine qui ait paru dans ce siècle. Il contient l'extrait des travaux de presque tous les écrivains célèbres de différents siècles et de divers pays, et les remarques d'un des plus judicieux et du plus infatigable observateur de nos jours. — Deux Mémoires sur la formation des os, fondés sur des expériences. Lausanne, 1758, in-12. Paris, 1758, in-12. Il a répété les expériences de M. Du Hamel, mais elles lui ont donné des résultats différents. — Deux Mémoires sur la formation du cœur dans le poulet, sur l'œil, sur la structure du jaune, etc. Lausanne, 1758, deux volumes in-12. Paris, 1758, deux volumes in-12. Cet ouvrage, qui est traduit des observations latines envoyées à l'Académie royale des sciences, a coûté trois ans de travail à son auteur. M. de Haller a suivi heure par heure les divers développements du poulet et principalement celui du cœur. — Expériences sur les parties sensibles et irritables. Réponse générale aux objections. Réponse à M. Lamure, à M. Whytt. Lausanne, 1759, in-12. M. Lamure prétendait avoir observé, avant M. de Haller, que le sang contenu dans la veine cave et les veines jugulaires reflue vers le cerveau pendant l'expiration et en occasionne l'élévation. Notre auteur tâche de détruire cette prétention, et de prouver que la découverte lui appartient. Il répond encore à M. Whytt, partisan de la doctrine de Stahl, qui avait écrit contre le système de la sensibilité et de l'irritabilité. — Adversus difficultates Antonii de Haen vindiciæ. Lausannæ, 1761 et 1762, in-8°. Bernæ, 1761, in-8°. En allemand, Zurich, 1761, in-8°. — Opuscula minora, emendata, aucta et renovata. Lausannæ, 1762, in-4°, premier volume. Ibidem, 1764, in-4°, deuxième volume. Le troisième a suivi de près. — Artis medicinæ principes, Hippocrates, Aretæus, Alexander, Aurelianus, Celsus, Rhazes. Recensuit, præfatus est. Lausannæ tomus I, 1769; tomi II et III, 1770; tomus IV, 1771, in-8°. Ces quatre volumes ne contiennent qu'Hippocrate. Suivent ceux qui regardent Arétée, Alexandre de Tralles, Aurélien, Celse, Rhazes; et si cette collection est accueillie du public, M. de Haller annonce qu'il pourra ajouter à ces premiers quelques autres anciens. Il ne paraît pas même éloigné d'y joindre un petit nombre de praticiens modernes, tels que Sydenham, Huxham, Torti. Les journaux ont fait mention d'un cinquième volume qui contient les œuvres d'Arétée, du sixième et septième pour Alexandre Trallien, suivis d'un huitième et neuvième pour Celse, d'un dixième et onzième pour Cœlius Aurelianus. — L'étendue du génie de M. de Haller ne se borne pas aux talents relatifs à sa profession; il excelle encore par ceux qu'un homme de son état semble ne cultiver que par amusement. Les poésies allemandes qu'il a données au public, le font passer à juste titre pour un des meilleurs poètes de sa nation. La force et l'énergie forment le caractère dominant de ses vers; les tours en sont également beaux. Le style se ressent cependant en quelques endroits du terroir où ils ont été produits, et l'on rencontre par-ci par là des expressions qui, pour être d'usage en Suisse, n'appartiennent pas à la langue allemande, quand on l'écrit purement. C'est le jugement qu'en a porté le baron de Bielfeld dans son ouvrage intitulé : Progrès des Allemands dans les scienccss, les belles-lettres et les arts. Ce médecin s'est attaché à épurer sa diction; car la nouvelle édition de ses poésies est supérieure à la première. On a mis en français ce qu'il a écrit en ce genre, et cette traduction a paru à Berne en 1760, in-8°.

Ap. J.-C. 1709 *env.*—MISTICHELLI (Dominique), professeur de médecine en l'université de Pise, était né dans le territoire de cette ville. Vers l'an 1709, il se fit agréger à l'université de Rome, et parvint ensuite à l'emploi de médecin de l'hôpital de la Charité, qui est desservi par les frères de Saint-Jean-de-Dieu, dits Fate ben fratelli. Cet emploi le fixa dans la capitale du monde chrétien, où il mourut le 28 août 1715. — On a de lui un traité de l'apoplexie écrit en italien, qu'il fit imprimer à Rome en 1709, in-4°. Il y a inséré plusieurs remarques sur la moelle allongée et la moelle de l'épine, et il y a parlé du cautère actuel appliqué aux plantes des pieds, comme d'un premier remède con-

tre l'apoplexie. Les additions qu'il publia sur cet ouvrage sont dédiées à Antoine Vallisnieri; elles furent imprimées à Padoue en 1715, in-4°, sous le titre d'Aggiunta al trattato dell' apoplessia. On y trouve plus de physiologie et d'anatomie que de pratique. Il nie l'existence des esprits animaux, êtres invisibles qu'on ne peut soupçonner que par leurs effets; mais comme il assure que les nerfs tirent leur origine des méninges, il regarde ces membranes sous un point de vue bien différent de ce que pense le commun des anatomistes; car il prétend qu'elles sont les véritables organes du mouvement et du sentiment.

Ap. J.-C. 1709 *env.*—NIEUWENTYT (Bernard VAN), né à Westgraafdyk dans la Nord-Hollande, montra dès sa première jeunesse beaucoup d'inclination pour les sciences; mais avec le désir de tout savoir, il eut la sagesse de se borner. Il s'attacha d'abord à la philosophie et aux mathématiques, et passa ensuite à l'étude du droit et de la médecine. Les progrès qu'il fit en ces différents genres, furent également rapides; bon philosophe, grand mathématicien, médecin célèbre, magistrat habile et équitable, il fut plus attentif à suivre l'attrait de son génie, qu'avide des honneurs du gouvernement de sa république. Il se contenta d'être conseiller et bourgmestre de la ville de Purmerende, où il demeurait, sans briguer des emplois qui l'auraient tiré de son cabinet. Son amour pour l'étude ne finit qu'avec lui le 30 mai 1718, à l'âge de 63 ans. On lui doit plusieurs ouvrages, comme une Réfutation de Spinoza, en hollandais, des écrits contre les infiniments petits; mais le principal est un traité, en hollandais, qui parut en 1716, 1720 et 1725, in-4°, et qui fut mis en français par Noguez, sous ce titre : L'Existence de Dieu démontrée par les merveilles de la nature. Paris, 1725, in-4°. Il y a aussi une traduction allemande qui fut publiée à Leipsick en 1747, in-4°. Cet ouvrage fait preuve de l'étendue des connaissances de l'auteur dans les mathématiques, la physiologie des corps vivants, la physique expérimentale et l'hydrostatique.

Apr. J.-C. 1709. — WALLERIUS (Jean-Gottschalk), célèbre chimiste et minéralogiste suédois, naquit le 11 juillet 1709, dans le comté de Nerk. A l'âge de quatorze ans, ses parents l'envoyèrent au gymnase de Stergnaess, dans le Sudermannland, où il passa deux années, à l'expiration desquelles il alla suivre les cours de l'université d'Upsal. Après qu'il y eut terminé ses humanités, il se décida à prendre la carrière de la médecine, dans laquelle il eut pour maître et pour principal guide Rosen de Rosenstein. Nommé en 1732 adjoint de la faculté de médecine de Lund, il eut occasion de faire plusieurs courses, tant en Danemark qu'en Suède, et prit le bonnet doctoral en 1735. Ses travaux en chimie et en minéralogie le firent bientôt connaître honorablement dans toute l'Europe, et le roi l'appela à Stockholm en qualité de son premier médecin. En 1750, il obtint à Upsal la chaire de chimie, de métallurgie et de pharmacie, à laquelle il renonça en 1767. La mort termina sa laborieuse carrière le 16 novembre 1785. Il eut le mérite de tenter le premier en minéralogie l'établissement d'une classification naturelle, qui fut préférée à celle de Linné. Il appliqua fort heureusement la chimie à l'agriculture, et l'on peut le considérer, à proprement parler, comme le fondateur de la chimie agricole. Ses ouvrages sont fort nombreux, ils se composent de dissertations académiques, et de traités d'une certaine étendue, dont voici les titres :

Waelmente tankar om Daennemark haelsobrune, hoc est cogitationes de fonte soterio ad Daennemark prope Upsalum sito. Stockholm, 1737, in-8°. — Dissertatio de historiæ naturalis usu medico. Upsal, 1740, in-8°. — Decades binæ thesium medicarum. Upsal, 1741, in-8°. — Foerswards skrifft waratinnan Joh. I. Salberg, Talbesoras, h. c. Defensio contra Salbergium apothecarium, in qua de natura nonnullorum salium, imprimis natri et nitri veterum tractatur. Stockholm, 1745, in-8°. — Dissertatio de siti naturali et morbosa. Upsal, 1746, in-8°. — Mineraliket, hoc est, mineralogia systematice proposita. Stockholm, 1747, in-8°. Trad. en allemand par J.-D. Denso, Berlin, 1750, in-8°. — Watturiket, hoc est, hydrologia systematice proposita. Stockholm, 1748, in-8°. Ibid., 1749, in-8°. Trad. en allemand par J.-D. Denso, Berlin, 1751, in-8°. — An ac quousque chemia resolvat corpora naturalia in illas, a quibus fuerunt composita, partes. Upsal, 1748, in-8°. — Dissertatio de origine et natura nitri. Upsal, 1749, in-8°. — Om salternes ursprung och andledning at ut leda or-

sakentel kaubracckt juern, hoc est, sermo de origine salium et causa, cur ferrum frigidum fragile. Stockholm, 1750, in-8°. Ibid., 1751, in-8°. — Bref om chemicus raetta beskaffenhet, nytta och waerde til. N. N oeswerhaendt om of honom til trycket befordrat, hoc est, Litteræ de chemiæ indole ejusque genuino usu. Stockholm, 1751, in-8°. — Observationes mineralogicæ ad plagam occidentalem sinus Bothnici factæ. Upsal, 1751, in-8°. — Dissertatio de principiis vegetationis. Upsal, 1751, in-8°. — Dissertatio de salibus alcalinis eorumque usu medico. Upsal, 1751, in-8°. — Dissertatio de indole maris mortui. Upsal, 1751, in-8°. — De nexu chemiæ cum utilitate reipublicæ. Upsal, 1751, in-8°. — De artificiosa fœcundatione immersiva seminum vegetabilium. Upsal, 1752, in-8°. — De origine salium alcalinorum. Upsal, 1753, in-8°. — Afhandling om Quarz. Upsal, 1753, in-8°. — Urbani Hiærne auctorum chemicorum Holmiensium, annotationibus illustratorum, tom. I et II. Stockholm, 1753, in-8°. — Om smaeltningar. Upsal, 1754, in-8°. — Causæ sterilitatis agrorum. Upsal. 1754, in-8°. — Censuræ circa præparationem medicamentorum chymicorum. Upsal, 1754, in-4°. — Dissertatio de monte argenteo occidentali, vulgo dicto westra Silfberget. Upsal, 1755, in-4°. — Om en bruks patrons Tilboerliga Upsigt i hytta och hammar vid jernsmide. Upsal, 1756, in-8°. — Om malmgaengars natur och beskaffenhet. Upsal, 1757, in-8°. — Om malmgaengars upsoekande. Upsal, 1757, in-8°. — Dissertatio de ustulatione mineræ ferreæ. Upsal, 1757, in-8°. — Cupri montis falunæ œconomia prisca metallica. Upsal, 1757, in-8°. — Dissertatio de geocosmo senescente. Upsal, 1758, in-8°. — Dissertatio de origine montium. Upsal, 1758, in-8°. — An calor a sole? Upsal, 1758, in-8°. — Dissertatio de emendatione agri. Upsal, 1758, in-8°. — Om malmfoerande bargs egenskaper. Upsal, 1759, in-8°. — Chemia physica. Stockholm, 1759, in-8°. Ibid., 1768, in-8°. Ibid., 1769, in-8°. Trad. en allemand, Gotha, 1761, in-8°. Leipzick, 1775, in-8°. — Limstens Nytta vid jernmalms smaeltningar. Upsal, 1760, in-8°. — Dissertatio de chao. Upsal, 1760, in 8°. — Prober konsten. Upsal, 1760, in-8°. — Dissertatio de argilla ad fertilitatem contribuente. Upsal, 1760, in-8°. — An vis æris prius quam ferri innotuerit? Upsal, 1760, in-8°. — Dissertatio de prima vinorum origine casuali. Upsal, 1760, in-8°. — Dissertatio de vestigiis diluvii universalis. Upsal, 1760, in-8°. — Dissertatio de valore et proportione monetæ sviogothieæ argenteæ. Upsal, 1760, in 8°. — Dissertatio de lapide tonitruali. Upsal, 1760, in 8°. — Dissertatio de origine geocosmi ab aqua. Upsal, 1760, in-8°. — Dissertatio de diversitate montium extrinseca. Upsal, 1760, in-8°. — Dissertatio de decrementis aquarum. Upsal, 1760, in 8°. — Dissertatio de terra adamica. Upsal, 1760, in-8°. — Dissertatio de montibus ignivomis. Upsal, 1760, in-8°. — Dissertatio de vegetatione seminum vegetabilium per mortem. Upsal, 1761, in-8°. — Dissertatio de mutata facie telluris. Upsal, 1761, in-8°. — Dissertatio de indole aquæ mutabili. Upsal, 1761, in-8°. — Analysis et synthesis pulveris laxantis D. Ailhaud. Upsal, 1761, in-8°. — Dissertatio de diluvio universali. Upsal, 1761, in-8°. — Dissertatio qua dubia quædam contra transmutationem aquarum mota refelluntur. Upsal, 1761, in-8°. Continuatio. Upsal, 1764, in-8°. — Dissertatio de tellure olim per ignem non fluida. Upsal, 1761, in-8°. — Dissertatio de origine fontium. Upsal, 1761, in-8°. — Dissertatio de incrementis montium dubiis. Upsal, 1761, in-8°. — An interitus mundi quædam indicia in globo terraqueo sint obvia. Upsal, 1761, in-8°. — Agriculturæ fundamenta chemicæ. Upsal, 1761; in-8°. — Dissertatio de origine odorum in vegetabilibus. Upsal, 1761, in-8°. — Dissertatio de insulis natantibus. Upsal, 1761, in-8°. — Om metallernes calcinatiener i eld. Upsal, 1761, in-8°. — Dissertatio de principiis corporum. Upsal, 1761, in-8°. — Animadversiones chemicæ ad ictum fulminis in arce regia Upsaliensi. Upsal, 1761, in-8°. — Om guld-och silfver-skedning. Upsal, 1761, in-8°. — Dissertatio de pluvia sulphurea. Upsal, 1762, in-8°. — Om de vid stora kopparberget i smelt-processen faefaengt foersoekte foerbettringar. Upsal, 1762, in-8°. — Dissertatio de circulatione aquarum duplici. Upsal, 1762, in-8°. — Dissertatio de Mose mineralogo et chemico summo. Upsal, 1762, in-8°. — Dissertatio de cinnabaris in corpus humanum effectu. Upsal, 1762, in-8°. — Dissertatio de dulcificatione acidorum. Upsal, 1763, in-8°. — Dissertatio de aqua rorali. Upsal, 1763, in-8°. — Dissertatio de nobilitate ferri imprimis

Sviogothici. Upsal, 1763, in-8°. — Dissertatio de vegetatione mineralium. Upsal, 1763, in 8°. — Dissertatio de pluvia ante diluvium probabiliter non existente. Upsal, 1763, in 8°. — Dissertatio de aquis supracœlestibus. Upsal, 1763, in-8°. — Dissertatio de statua salina uxoris Lothi. Upsal, 1763, in-8°. — Dissertatio de chemia naturæ. Upsal, 1763, in-8°. — Dissertatio de probabili longævitatis causa antediluvianorum. Upsal, 1763, in-8°. — Dissertatio de fertilitate ac prærogativis regni sviogothici naturalibus. Upsal, 1763, in 8°. — Dissertatio de aqua pluviali. Upsal, 1763, in-8°. — Dissertatio de gigantum reliquiis. Upsal, 1763, in-8°. — Dissertatio de abysso geocosmi. Upsal, 1763, in-8°. — Dissertatio de terra salina sterili. Upsal, 1764, in-8°. — Dissertatio de statu aquæ naturali. Upsal, 1764, in-8°. — Dissertatio adumbrans colles ad Uddewallium conchaceos. Upsal, 1764, in-8°. — Dissertatio de palingenesia. Upsal, 1764, in-8°. — Dissertatio de sacro igne. Upsal, 1764, in-8°. — Dissertatio de quadruplici regno naturæ. Upsal, 1764, in 8°. — Dissertatio de divitiis in arena. Upsal, 1764, in-8°. — Dissertatio de indole historiæ naturalis in genere. Upsal, 1764, in 8°. — Dissertatio de virgula divinatoria. Upsal, 1764, in-8°. — Dissertatio de spiritu mundi. Upsal, 1764, in-8°. — Dissertatio de diversis ignem producendi modis. Upsal, 1764, in-8°. — Dissertatio de incongrua medicamentorum mixtura. Upsal, 1764, in-8°. — Dissertatio de convenientia macrocosmi et microcosmi. Upsal, 1764, in-8°. — Dissertatio de unguento nardino pretioso. Upsal, 1764, in-8°. — Aurifodina Adelfors. Upsal, 1764, in-8°. — Dissertatio de natura et indole montium diversa. Upsal, 1765, in-8°. — Om nyttan af malmernas raestning. Upsal, 1765, in-8°. — Dissertatio de differentia et examine oleorum. Upsal, 1765, in-8°. — Om de mineraliske kroppars foervittring i lasten. Upsal, 1766, in-8°. — Dissertatio de materiali differentia luminis et ignis. Upsal, 1766, in-8°. — Elementa metallurgiæ, speciatim chemicæ. Stockholm, 1768, in-8°. Trad. en allemand, Leipzick, 1770, in-8°. — Systema mineralogicum. Stockholm, 1772-1775, 2 vol. in-8°. Vienne, 1778, in-8°. Trad. en allemand, Berlin, 1781-1785, in-8°. — Introductio in historiam litterariam mineralogicam. Upsal, 1779, in-7°. — Disputationes physico-chemico-pharmaceutico-mineralogicæ et metallurgicæ. Upsal, 1781, 2 vol. in-8°. — Meditationes physico-chemicæ de origine mundi imprimis geocosmi ejusdemque metamorphoscos. Upsal, 1779, in-8°. Trad. en allemand, Erfurt, 1782, in-8°.

(*Biogr. médicale.*)

Apr. J.-C. 1709. — TRONCHIN (Théodore) de Genève, prit le bonnet de docteur en médecine à Leyde, et ne tarda pas à se faire un nom dans la pratique de cette science. Il parvint à l'emploi de premier médecin de S. A. S. M. le duc d'Orléans, et en cette qualité, s'établit à Paris, où il fut logé au Palais-Royal. La chaire de médecine et de chirurgie qu'il a remplie avec honneur dans l'Académie de sa ville natale, lui a frayé le chemin aux titres et aux places dont il a été revêtu. Successivement premier médecin de feu S. A. R. l'infant don Philippe et de l'infant d'Espagne don Ferdinand, duc de Parme, il fut associé aux Académies de Stockholm, d'Edimbourg, à celle de chirurgie de Paris, ainsi qu'aux Académies royales de Londres et de Berlin. Tout cela fait preuve de son mérite; mais rien ne le fit éclater davantage que le succès de l'inoculation de la petite vérole, pratiquée en 1756 à Paris, sur la personne du duc de Chartres. Cette opération était encore une nouveauté dans la capitale; elle était connue de Tronchin depuis long-temps, car dès l'an 1748 il en avait fait l'essai sur son fils à Amsterdam, où il remplissait alors la charge d'inspecteur du collége des médecins.

Lorsqu'il vint à Paris pour inoculer le duc de Chartres, il se répandit dans cette ville comme médecin, et sut habilement profiter du faible de certains malades que la longueur de leurs maux désole, ou qui dans les maladies aiguës, croient trouver plus de ressource dans la pratique d'un nouveau venu. Il fit des cures qui contribuèrent à le tenter par différents moyens de se fixer à Paris; mais il les éluda adroitement, et se rabattit toujours sur les raisons qui l'attachaient à sa patrie. Une de ces raisons fut, dit-on, la conduite des docteurs de la faculté, qui blâmaient hautement la manière singulière qu'il affectait dans le traitement des maladies. L'auteur d'un ouvrage intitulé : Essai historique sur la médecine en France (feu M. Chomel), a renchéri sur la censure de ses

confrères; car il s'exprime, à la note de la page 25, d'une façon à faire croire qu'il n'a eu personne en vue que M. Tronchin. Voici les termes de la note. « Ce que les historiens nous di- » sent des différents caractères des mé- » decins les plus accrédités de Rome au- » rait lieu de nous étonner, si nous ne » voyions pas reparaître, comme par » intervalle, des hommes aussi singu- » liers. La postérité aura peine à croire » qu'on ait vu à Paris un médecin étran- » ger, fort à la mode et fort couru, qui » cependant rejetait de sa méthode, sai- » gnées, purgations, lavements, quin- » quina, opium, émétique, lait, bains, » eaux minérales, vésicatoires, etc. » Toute sa pratique se bornait à conseil- » ler des frictions, du mouvement, de » l'exercice, de longues promenades à » pied, l'usage du vin, de la viande » froide. D'une thèse particulière, vraie, » il en faisait une trop générale, et » croyait que toute fièvre était néces- » saire à la guérison des maladies; il » excitait cette fièvre, l'allumait, l'en- » tretenait par des remèdes chauds et » actifs, peu ou point de remèdes chi- » miques, beaucoup de cordiaux, des » gommes précieuses, de la myrrhe, de » l'aloës, de la gomme ammoniaque, du » sagapenum, des baumes, des poudres, » et autres fatras de l'ancienne médecine » arabesque. Son tempérament froid » influait sans doute sur sa conduite. Il » ne croyait jamais pouvoir assez aug- » menter le cours du sang et des hu- » meurs, pour faciliter des crises, dont » il attendait patiemment la guérison du » malade; méthode perfide dans les ma- » ladies aiguës, capable seulement d'a- » muser ceux qui s'imaginent être ma- » lades. Aussi ne lui a-t-on vu traiter » ou guérir que des femmes, des vapo- » reux et des mélancoliques.» Cette sortie est bien vive.

M. Tronchin en essuya une autre au sujet de son traité *De colica Pictonum*, qu'il publia à Genève en 1757, in-8°. On imprima un examen de ce livre, qui en est une critique délicate et judicieuse. Vandermonde en a parlé ainsi dans le Journal de Médecine du mois d'avril 1758. « Les opinions de M. Tronchin y » sont analysées, combattues et réfutées » avec une sagacité et une érudition » singulières. On y rend, sans partialité, » aux différents auteurs tout ce que » M. Tronchin avait su s'approprier » sans leur aveu. On l'attaque dans ses » propres pensées, et on lui prouve » qu'elles sont toutes ou fausses ou dan- » gereuses, de façon que l'on retire » beaucoup plus de profit et d'agrément » de la lecture de cette critique, que de » l'ouvrage même. L'auteur s'est donné » le titre de médecin de Paris. Le traité » de M. Tronchin méritait-il un pareil » adversaire? Quoi qu'il en soit quand » on observe les traits de force et de » lumière qui brillent de toutes parts » dans cette critique, on y reconnaît » aisément la main d'un très-habile » homme, qui, s'il n'est pas médecin de » Paris, est très-digne de l'être. » Le journaliste connaissait parfaitement l'auteur de cette critique, et savait que c'était M. Bouvart, son confrère. Ceci prouve encore que M. Tronchin à Paris aurait été dans un pays ennemi, s'il s'y fût fixé dans ces premiers moments qui donnent du ton à un étranger. Le mérite est alors en butte à la jalousie, souvent même il s'éclipse par la possession, parce qu'un nouveau venu y perd à être vu de trop près ou trop longtemps. On ne peut cependant disconvenir des talents de ce médecin, et l'on doit avouer que c'est à lui que le parti des inoculateurs de la capitale est redevable des essais qui les ont enhardis à pratiquer l'insertion. Peut-être auraient-ils encore tardé à adopter cette méthode, si l'heureux succès de l'opération faite au duc de Chartres par Tronchin, ne les avait autorisés à la répéter sur d'autres personnes.

M. Tronchin a procuré une belle édition des OEuvres de Guillaume Baillou, Genève, 1762, quatre volumes in-4°, avec une préface de sa façon, où l'on trouve un précis succinct de l'histoire de la médecine.

Apr. J.-C. 1709. — METTRIE (Julien-Offray DE LA), médecin qui n'est fameux que par des livres impies et satiriques, dans lesquels on ne trouve ni science, ni jugement, ni érudition, était de Saint-Malo, où il naquit en 1709. Comme il avait fait ses humanités avec assez de succès, ses parents secondèrent son goût pour la médecine, et l'envoyèrent étudier en Hollande sous le célèbre Boerhaave. Il y fit des progrès, et puisa à l'école de cet habile maître les connaissances, dont il vint faire parade en France. Hardi et entreprenant, il trouva moyen de s'insinuer chez le duc de Grammont, colonel des gardes fran-

çaises, qui lui donna le brevet de médecin de son régiment. La Mettrie accompagna ce seigneur à la guerre et se trouva avec lui à la bataille de Dettingen et au siége de Fribourg, où il tomba dangereusement malade. Cette circonstance qui aurait dû être pour lui une source de réflexions, fut une source de délires. Il crut voir que cette intelligence immortelle qu'on appelle âme, baissait avec le corps et se flétrissait avec lui. De cette première erreur il passa à une seconde, et traita en physicien ce qui n'est point du ressort de la physique; il osa faire l'Histoire naturelle de l'âme, qui parut sous le nom de La Haye, 1745, in-4°. Cet ouvrage, qui respire l'impiété à chaque page, souleva tout le monde contre son auteur; il lui aurait attiré le châtiment qu'il méritait, sans le crédit de son protecteur: mais le duc de Grammont ayant été tué d'un coup de canon à la bataille de Fontenoi, La Mettrie perdit sa place et n'en devint pas plus sage.

La perversité de son cœur et de son esprit ne lui permit pas d'être oisif. Il écrivit un autre ouvrage aussi détestable que le premier, sous le titre de l'Homme machine. Leyde, 1748, in-12. Après avoir avancé que l'âme est matérielle, il soutient que Dieu lui-même n'est que matière. Quel blasphème! Mais il lui manquait de mettre le comble à son irréligion, à son orgueil, à sa déraison.

Un homme qui se dégradait ainsi lui-même, était capable de tout. Il venait de tourner ses armes contre ses confrères dans le libelle calomnieux, cynique et grossier qui fut imprimé à Genève, sous le nom de Berlin, 1748, en deux vol. in-12, sous le titre d'Ouvrage de Pénélope, ou Machiavel en médecine. L'auteur, qui s'y donne le faux nom d'Alethius Demetrius, maltraite Boerhaave, Linnæus, Winslow et la plupart des médecins français. En 1749, parut un supplément, où il attaque particulièrement Astruc, Ferrein et Sylva. C'est ainsi que cet auteur qui faisait peu de cas de la médecine, parce qu'il l'ignorait, s'est emporté jusqu'à mépriser les hommes les plus respectables, et à publier une censure indécente de leurs meilleurs écrits, ainsi que de leurs actions les plus louables.

Le soulèvement de la faculté de Paris contre l'Ouvrage de Pénélope obligea La Mettrie à quitter la France. Il se retira à Leyde, où il publia son Homme machine; livre pitoyable, par lequel il entreprend de prouver le matérialisme de l'âme, dont il avait déjà tenu une sorte d'école à Paris, pendant qu'il était attaché au régiment des gardes françaises. Une supposition continuelle de principes, de comparaisons imparfaites érigées en preuves, d'observations particulières d'où il tire des conclusions générales qui n'en naissent point, l'affirmation la plus absolue mise à tout instant à la place du doute; voilà la misérable logique que l'auteur emploie dans la déduction des absurdités dont son livre est tissu. Cependant l'enthousiasme avec lequel il déclame, l'air de persuasion qu'il prend, étaient capables de séduire ces esprits faibles qui aspirent à l'esprit fort pour cacher leurs faiblesses; mais ce n'était pas ce que La Mettrie désirait le plus. Il voulait seulement avoir le titre d'animal spirituel et de machine curieuse: cela était plus tranchant; il se mettait ainsi à l'abri des faiblesses des esprits forts, et il étouffait les remords qu'attire après soi le retour à la raison.

Poursuivi en Hollande, où sa détestable production fut livrée aux flammes, il se sauva au péril de la vie, et ne dut qu'à la précipitation de sa fuite, d'avoir échappé au juste châtiment que leurs hautes puissances lui destinaient. Après avoir erré assez long-temps, La Mettrie se rendit, en 1748, à Berlin, où il devint lecteur du roi et membre de l'Académie de cette capitale. Il y vécut tranquille jusqu'à sa mort arrivée en 1751: elle fut la suite d'un trait de cette folie qui perçait dans toute sa conduite. Il avait une fièvre d'indigestion; il prit les bains, se fit saigner huit fois, et mourut comme il avait vécu. On a prétendu qu'il s'était repenti dans ses derniers moments, et que les philosophes de Berlin avaient dit que La Mettrie les avait déshonorés pendant sa vie et à sa mort; il est bien à souhaiter qu'il ait paru coupable à leurs yeux par l'humble et sincère aveu de ses fautes. Mais il est bien apparent qu'il n'en a rien fait; car un de ses amis écrivait de Berlin qu'il avait quitté la vie à peu près comme un acteur quitte le théâtre, sans autre regret que celui de perdre le plaisir d'y briller. On trouvera peut être que j'ai peint ce médecin matérialiste trop désavantageusement. Je réponds, avec les auteurs du nouveau Dictionnaire historique portatif: nous l'avons peint tel qu'il était.

Peut-on en douter quand deux hommes tels que le marquis d'Argens et Voltaire ne pensent pas mieux sur son compte? La Mettrie était, suivant le dernier qui l'avait beaucoup connu, un fou qui n'écrivait que dans l'ivresse.

La conversation de ce médecin était amusante, lorsque sa gaieté n'allait pas jusqu'à l'extravagance, et elle y allait souvent. On voyait quelquefois ce prétendu philosophe jeter sa perruque par terre, se déshabiller et se mettre presque tout nu, au milieu d'une grande compagnie. Il était dans ses écrits ce qu'il était dans ses actions. Se figurant un jour que le baron de Haller, un des plus savants hommes qui fussent alors à Gottingue, était un athée, il imagina une histoire calomnieuse sur le compte de ce célèbre médecin et il la publia. Il raconta qu'il avait vu ce respectable professeur dans un mauvais lieu, combattant l'existence de l'Etre suprême; mais tout le monde sait que le savant Haller avait trop étudié la structure merveilleuse des organes du corps humain, pour n'y avoir pas reconnu l'empreinte de la main toute-puissante qui seule a pu les former.

La Mettrie a écrit plusieurs traités de médecine et il a traduit différents ouvrages de Boerhaave. On trouve du feu, de l'imagination et du brillant dans ces productions, mais en même temps peu de justesse, peu de précision, peu de goût. Voici les titres sous lesquels elles ont paru :

Système de Boerhaave sur les maladies vénériennes. Paris, 1735, in-12, avec des notes et une dissertation du traducteur sur l'origine, la nature et la cure de ces maladies. — Traité du vertige avec la description d'une catalepsie hystérique et une réponse à M. Astruc. Paris, 1737, in-12. — Du vertige et des maladies vénériennes. Paris, 1738, in-12. — Mémoire sur la dyssenterie. In-12. — Lettre sur l'art de conserver la santé et de prolonger la vie. Paris, 1738, in-12. — Aphorismes de médecine traduits du latin de Boerhaave. Paris, 1738, in-8°. — Traité de la matière médicale de Boerhaave. Paris, 1738, in-12. — Traité de la petite vérole, avec la manière de guérir cette maladie suivant les principes de Boerhaave et ceux des plus habiles médecins de notre temps. Paris, 1740, in-12. — Institutions de médecine traduites du latin de Boerhaave. Paris, 1740, deux volumes in-8°. — Abrégé de la théorie chimique de la terre, tiré des écrits de Boerhaave, avec le traité du vertige et une lettre à Astruc sur les maladies vénériennes Paris, 1741, in-12. — Les Eléments de chimie de Boerhaave ont été publiés en français, de la traduction de la Mettrie. Paris, 1754, six vol. in-12, avec figures. — Commentaires sur les institutions de médecine de Boerhaave. Paris, 1743, six volumes in-12. Il a copié Haller qui a traité le même sujet; mais il a gâté sa version par la quantité de fautes et de bévues qu'on trouve dans les additions qu'il a faites à cet ouvrage. — Observations de médecine pratique. Paris, 1743, in-12. Il y donne la description de plusieurs maladies, entre autres, du choléra dont il fut lui-même attaqué ; et il y fait parade de son goût pour les remèdes violents, pour les fortes saignées, etc. — Ouvrage de Pénélope, ou le Machiavel en médecine. Berlin et Genève, 1748, deux vol. Supplément, Berlin, 1750, un volume, en tout trois volumes. — Les animaux plus que machines. Berlin, 1750, in-8°.—Réflexions philosophiques sur l'origine des animaux. Berlin, sous le nom de Londres, 1750, in-4°. L'auteur pousse sa manie pour les paradoxes, jusqu'à vouloir prouver que la terre peut produire des animaux ; mais tout ce qu'il avance en faveur de cette opinion absurde, est frappé au coin de la singularité qui déraisonne, et de la bizarrerie qui renverse l'ordre naturel des choses. — Traité de l'asthme et de la dyssenterie, 1750, in-12.

Les ouvrages de ce médecin ont été recueillis après sa mort, sous ces titres :

OEuvres philosophiques. Berlin, 1751, in-4°. L'Homme machine, l'Homme plante, l'Histoire de l'âme, l'Art de jouir, le Discours sur le bonheur, sont les pièces principales de ce recueil. Elles serviront, comme tant d'autres, à faire preuve des égarements de l'esprit humain dans le dix-huitième siècle.

OEuvres de médecine dédiées au roi de Prusse. Berlin, 1755, in-4°, avec figures.

Apr. J.-C. 1709. — BACHER (George-Frédéric), de Thann dans la Haute Alsace, s'appliqua de bonne heure à la médecine et fut reçu au doctorat en l'université de Besançon. Comme il comptait parmi ses ancêtres une longue suite de médecins qui se sont distingués dans l'exercice de leur

profession, leur exemple fut pour lui un puissant aiguillon qui l'excita à suivre la route qu'ils lui avaient tracée. Revenu dans sa patrie, il s'occupa de la pratique et de tout ce qui pouvait contribuer au bien des malades; mais arrêté quelquefois dans la cure de l'hydropisie, il sentit tout le besoin qu'elle avait d'un remède plus efficace que ceux qu'on emploie ordinairement, et se livra à des recherches particulières sur cette maladie. Il parvint enfin à découvrir une sorte de spécifique qui réunit les qualités convenables à la grandeur du mal; et pour ne pas être confondu avec cette foule de charlatans qui n'annoncent des secrets que pour en retirer le principal avantage, il voulut s'assurer de l'efficacité de son remède par une expérience de trente ans, avant de le publier. Il commença par mettre au jour les ouvrages suivants :

Précis de la méthode d'administrer les pilules toniques dans les hydropisies. Paris, 1765, 1767, in-12. Paris, 1771, in-12, avec des augmentations. — Observations faites par ordre de la cour sur les hydropisies et sur les effets des pilules toniques. Paris, 1769, in-12. Pénétré de l'honneur de sa profession, et guidé par l'amour de l'humanité, Bacher a communiqué la composition de son remède avec un désintéressement digne d'éloges; on le trouve dans le Recueil des observations faites dans les hôpitaux militaires, publié à Paris en 1772, in 4°. La base de ce remède est l'ellébore noir, qu'on emploie à la dose de deux onces, avec une pareille dose de myrrhe, et environ trois gros de chardon béni, réduit en poudre. On emploie encore, sous la forme d'irroration, l'eau-de-vie alcalisée avec l'alcali de nitre fixé par les charbons, à la dose d'un dixième sur neuf parties d'eau-de-vie.

Apr. J.-C. 1709 *env.*—BARBEU DU BOURG (Jacques), né à Mayenne, ville de France dans la province du Maine, prit le bonnet l'an 1748 dans la faculté de médecine de Paris. Il est ancien professeur des écoles, correspondant de la société royale des sciences de Montpellier, associé de celle de Stockholm, et auteur des ouvrages suivants :

Lettre d'un garçon barbier à l'abbé des Fontaines au sujet de la maîtrise-ès-arts, 1743, in-12. —Gazette d'Épidaure. Paris, 1761, 1762, 1763, cinq vol. in-8°. C'est un recueil périodique de nouvelles de médecine, avec des réflexions pour simplifier la théorie et éclairer la pratique : c'est dommage que l'auteur ait été trop facile à prodiguer des éloges. — Le Botaniste français, comprenant toutes les plantes communes et usuelles, disposées suivant une méthode nouvelle, et décrites en langue vulgaire. Paris, 1767, deux vol. in-12. Cet ouvrage réunit la méthode, l'ordre et la clarté, la sûreté des principes, l'agrément et la pureté du style, enfin les grâces de la nouveauté.

On a encore de ce médecin :

Objection à M. Basselin sur la quadrature du cercle. —Sommaire de chronologie en vers techniques. — Lettre à mademoiselle .... sur les vents. — Lettre sur l'histoire traduite de Bolingbroke. — Chronographie ou description des temps. — Deux lettres à une dame au sujet d'une expérience de chirurgie, faite à l'hôpital de la Charité le 22 juin 1754. — Recherches sur la durée de la grossesse et le temps de l'accouchement. 1765, in-8°. — Opinion d'un médecin sur l'inoculation. 1768, in-12. — Projet d'un cours complet de médecine. — Traduction du traité de Dickinson, avocat de Pensylvanie, intitulé : Lettre d'un fermier de Pensylvanie aux habitants de l'Amérique septentrionale. 1769, in-8°. — Lettre d'un Philadelphien à un ami de Paris. — OEuvres de Francklin, traduites de l'anglais. 1773, in-4°.

Apr. C.-J. 1709 *env.*—ARMSTRONG (Jean), naquit vers l'année 1709 à Castleton, dans le comté de Roxburg, où son père était ministre. Il fit ses études et fut reçu docteur en médecine à l'université d'Édimbourg en 1732. Il fut envoyé par le roi d'Angleterre dans l'île de Minorque en qualité de médecin des hôpitaux, et il ne quitta cette île qu'en 1756, lorsqu'elle eut passé au pouvoir des Français. Il a donné les ouvrages suivants, qui sont presque tous littéraires :

De tabe purulenta. Dissert. inaugural. Édimb., 1732, in-4°. — An essay for abridging the study of physic, to which is added a dialogue betwin Hygeia, Mercury and Pluto relating to the practice of physic as it is menaged by a certain illustrious society, and an epistle from Usbeek the persian to Joshua ward, esq. (Essai d'une méthode abrégée d'étudier la médecine, auquel on a joint un dialo-

gue entre Hygie, Mercure et Pluton, etc.). Lond., 1735. — A synopsis of the history and cure of venereal disease (Tableau de l'histoire et du traitement de la maladie vénérienne). Lond. 1737, in-8°. C'est une histoire abrégée de la syphilis et de son traitement. — The economy of love (Économie de l'amour). Londres, 1739, in-12 et 1768. — The art of preserving health a poem (l'Art de conserver la santé, poème). Lond., 1744, in-8°. — Poem on benevolence (Poème sur la bienveillance). Lond., 1751, in-12. — Taste, and epistle to a young critic (le Goût, épître à un jeune critique). Londres 1753. — Sketches or essays. on various subjects, by Lancelot Temple, esq., in two parts (Esquisses ou essais sur divers sujets par Lancelot Temple, en deux parties). Londres, 1758. — Day, an epistle to Jonh Wilkes of Aylesbury, esq (le Jour, épître à John Wilkes d'Aylesbury). Londres, 1760. — Miscellanies (Mélanges). Londres, 1770, 2 volumes in-8°. — Medical essays (Essais de médecine). Londres, 1773, in-4°.

Apr. J.-C. 1709. — GMELIN (Jean-Georges), si célèbre comme botaniste, et surtout comme voyageur, naquit à Tubingue le 12 août 1709. Il était fils d'un pharmacien habile de cette ville, qui lui fit suivre les cours de l'université dès l'âge de quatorze ans, et qui ne négligea rien pour lui inspirer le goût de la physique et de l'histoire naturelle. Gmelin étudia la médecine sous Cammerer, et l'anatomie sous Duvernoy et Mauchard : ce dernier lui fit défendre sa dissertation si connue sur l'*ophthalmoxyse*. Le titre de docteur lui fut accordé en 1727. Cette même année, jaloux de suivre la fortune de ses maîtres Duvernoy et Bilfinger, qui s'étaient rendus en Russie, il partit de Tubingue, et s'embarqua pour Saint-Pétersbourg, ou, par le don volontaire d'une belle collection de minéraux du Wurtemberg, il se concilia les bonnes grâces de Laurent Blumentrost, président de l'Académie, qui lui procura toutes sortes de facilités pour ses études, et lui fit même obtenir un traitement à la cour, quoiqu'il n'eût aucune fonction à remplir. Gmelin eut dans cette capitale l'occasion de disséquer un éléphant avec Duvernoy, et de se perfectionner dans l'anatomie, pour l'étude de laquelle les sages dispositions de Pierre-le-Grand offraient plus d'avantages qu'on n'en pouvait avoir dans la petite ville de Tubingue. Au bout de trois ans, satisfait des connaissances qu'il avait acquises, il se proposait de retourner en Allemagne; mais les promesses de Blumentrost le retinrent, et, en 1730, il obtint une chaire de chimie et d'histoire naturelle, qu'il remplit avec autant de zèle que de talent. A l'expiration de son engagement, qui ne devait durer que trois ans, il s'offrit pour faire partie de l'expédition que l'impératrice Anne voulait envoyer dans la Sibérie et au Kamtschatka. Sa proposition fut acceptée. on lui adjoignit Gérard-Frédéric Muller, comme historien, et Louis Delisle de La Croyère, comme astronome; la caravane se composait en outre de six élèves, deux peintres, deux chasseurs, deux mineurs, quatre arpenteurs, douze soldats, un caporal et un tambour. — Gmelin et ses compagnons partirent avec leur troupe le 19 août 1733, et voyagèrent d'abord à pied jusqu'au village de Wuschnei-Wolotschock, où ils s'embarquèrent sur la Twerza. pour aller gagner le Wolga, qu'ils suivirent jusqu'à Casan. Ils s'arrêtèrent quelque temps dans cette ville, entrèrent en Sibérie à la fin de décembre, et arrivèrent à Tobolsk, capitale de la contrée, le 30 janvier 1734. Au retour du printemps, ils remontèrent l'Irtisch pour pénétrer dans le pays des Kalmouques, et observèrent, avec le plus grand soin, les pays situés sur la rive orientale de ce fleuve. Mais la crainte d'être maltraités par les Kosaques Kirgisses ne leur permit pas d'explorer de même la rive occidentale. Ils dirigèrent ainsi leur course du côté du levant, vers l'Oby et le Tom, qui sont séparés de l'Irtisch par des steppes presqu'inhabitées aujourd'hui, mais où l'on trouve éparses des ruines de monuments qui attestent le séjour d'un peuple plus civilisé, et où la nature déploie une vigueur extraordinaire dans toutes ses productions. Comme l'hiver approchait, ils dirigèrent leur course vers le Jéniséi, et passèrent, à Jenisseisk, la saison des froids, qui sont si épouvantables dans ces durs climats que l'air même y semble gelé, et que les oiseaux tombent comme morts. En 1735, dès que le printemps dissipa un peu les frimas, les voyageurs se rendirent à Krassnojar, et tournant toujours du côté de l'est, parvinrent à Irkutzk, et traversèrent le lac Baïkal, encore gelé, pour aller gagner Selengisk, à deux milles lieues de Saint-Pétersbourg. L'été fut employé à parcourir

les bords du lac et les frontières de la Chine, autour de Kiachta, d'où ils gagnèrent Nerschinsk, la ville la plus reculée de l'empire russe dans ces contrées lointaines, et allèrent visiter les mines d'argent d'Ostrog dans le pays des Tougouses. Comme les conventions faites entre la Chine et la Russie ne leur permettaient pas de pénétrer plus avant dans l'est, ils tournèrent vers le sud, et après des fatigues inouïes dans un désert où l'eau et le bois leur manquaient, ils arrivèrent enfin à Udinzk, vers la fin de l'automne, et allèrent aussitôt à Irkutzk, pour y passer l'hiver. Au printemps de 1736, ils se remirent en route, parcoururent à pied les pays qui les séparaient de la Léna, descendirent ce fleuve et atteignirent la ville de Jakutzk après de grandes fatigues. Ce fut là qu'ils perdirent presque tous les fruits de leurs pénibles recherches par l'effet d'un incendie qui dévora la maison de Gmelin en son absence. Après ce malheur, les autorités du pays leur donnèrent l'assurance qu'on ne pourrait pas leur fournir cette année le blé dont ils avaient besoin pour passer au Kamtschatka. Craignant donc de périr de faim dans cette terre inhospitalière, Gmelin et ses compagnons résolurent de parcourir les bords de la Léna pour réparer autant que possible la perte que le feu leur avait fait éprouver, et vinrent passer l'hiver au couvent de Kirensk. Les mêmes obstacles se reproduisirent l'été suivant, de sorte qu'ils furent obligés de se rendre à Jenisseisk, après avoir visité les pays arrosés par l'Angara et le Tongus. Ce fut en cet endroit que vint les rejoindre l'infatigable Georges Guillaume Steller, qui les quitta bientôt pour s'enfoncer dans les affreuses solitudes du Kamtschatka. Les autres voyageurs descendirent le Jéniséi jusqu'à Mangaséi, où ils trouvèrent toutes les rues couvertes de neige le 17 juin, mais où aussi ils virent, quelques jours après, la végétation faire des progrès dont la rapidité eut lieu de les surprendre. Vers la fin de la belle saison ils revinrent à Jenisseisk, se reposèrent quelque temps dans cette ville, et partirent pour Krassnojar, où Gmelin fut quitté par Muller, dont la santé chancelante exigeait du repos. Lui même écrivit à Saint-Pétersbourg pour solliciter la permission de revenir, et en attendant la réponse de la cour, il parcourut les steppes de la Tartarie qui l'entouraient de tous côtés. En 1740, au printemps, il se rendit à Tasewkoi, suivit pendant quelque temps le cours du fleuve de Mana, et revint à Krassnojar, où il trouva une lettre de l'Académie, qui lui permettait de se rapprocher peu à peu de la capitale. En conséquence il se remit en route, visita les mines de cuivre et d'argent de Chastach et de Coschack, et arriva au mois d'octobre à Tomsk, où il passa tout l'hiver. L'année suivante, il dirigea sa marche sur Tara, de là sur Tjumen, et après une excursion à Tobolsk, où ses affaires l'avaient appelé, il se rendit à Turinsk, résolu d'attendre en cet endroit le retour du printemps. Dès que les grands froids furent passés, il gagna la forteresse de Tetsch, et traversant le pays des Baschkirs, arriva sur les bords du Jaik et du Kysyl. Au mois d'août, il atteignit Catharinenbourg, visita les mines de cuivre de Neiw et de Byny, ainsi que celles de fer de Tur, et vers le commencement d'octobre il revint à Turinsk. Ayant alors parcouru la Sibérie dans tous les sens, et, croyant avoir bien rempli les intentions du gouvernement russe, il quitta cette ville pour se rendre, par Wercholuria, à Solikamsk, capitale de la Permie, d'où il prit directement la route de Saint-Pétersbourg. Il y arriva en 1743, au mois de février, après une absence de neuf années et demie. — Nulle expédition, celle d'Égypte exceptée, n'a rendu d'aussi importants services aux sciences que celle de Gmelin, et il fallait toute sa patience, tout son courage, pour triompher pendant si long-temps des obstacles de mille espèces qui naissaient, pour ainsi dire, à chaque instant sous ses pas. Pendant trois ans il s'occupa sans relâche à mettre en ordre les nombreux matériaux qu'il avait recueillis; mais, enfin, le désir bien naturel de revoir sa patrie lui fit solliciter un congé, que le président de l'Académie lui accorda en 1747, sous la condition expresse de revenir en Russie au bout d'une année. Gmelin s'empressa de se rendre à Tubingue, où il fut reçu avec les plus grandes marques d'estime. A l'expiration de son congé, il était sur le point de retourner en Russie, lorsque l'Université lui offrit, en 1749, la chaire de professeur de botanique et de chimie que la mort de Baemeister laissait vacante. Il accepta cette place, dont sa constitution épuisée par le travail et les fatigues ne lui permit pas de jouir longtemps. Une mort prématurée termina sa

carrière le 20 mai 1755, avant qu'il eût pu mettre en ordre toutes ses observations et toutes ses notes. Linné lui a dédié un genre de plantes (*Gmelina*) de la famille des pyrénacées. Nous devons à son infatigable activité les ouvrages suivants :

Dissertatio sistens examen acidularum Dcinacensium atque spiritus vitrioli volatilis ejusdemque phlegmatis per reagentia. Tubingue, 1727, in-4°. — Flora Sibirica, sive historia plantarum Siberiæ. Saint-Pétersbourg, tome Ier, 1747; II, 1749; III, 1768; IV, 1770, in-4°. — Les deux derniers volumes ont été publiés par Samuel-Théophile Gmelin. On compte 50 planches dans le premier, 98 dans le second, 67 dans le troisième et 83 dans le quatrième. Les plantes sont classées d'après la méthode de Royen. Gmelin a placé en tête une longue préface dans laquelle il esquisse rapidement la géographie physique et l'histoire naturelle de la Sibérie, et trace d'une manière sommaire le plan de son voyage. Leben Herrn Georg Wilhelm Steller's gewesenen Adjuncti der Kaiserl. Akademie der Wissenschaften zu Saint-Pétersbourg, worinnen die bisher bekannt gemachten Nachrichten von desselben Reisen-Entdeckungen und Tode, theils widerlegt, theils ergaenzet und verbessert werden. Francfort, 1748, in-8°. — Sermo academica de novarum vegetabilium post creationem divinam exortu. Adduntur Programma ad Panegyr. hanc invitator. et propter materiæ nexum D.-A.-J. Camerarii de sexu plantarum epistola. Tubingue, 1750, in-8°. — Trad. en Français par Keralio, et inséré dans sa collection de différents morceaux sur l'histoire du nord. — Reisen durch Sibirien, von dem Jahr 1733 bis 1743, Gœttingue, 1751-1752, 4 vol. in-8°. — Trad. en hollandais par Elverfelt, Harlem, 1752-1757, 4 vol. in-8°; en français, mais avec des abréviations et des altérations par Keralio. Paris, 1767, 2 vol. in-8°. — On trouve un autre extrait de cet ouvrage dans l'Histoire générale des voyages de Prevost. Ce dernier donne les cartes et les figures de l'original, qui manquent dans l'imitation de Keralio. Quoique la relation originale soit surchargée de longueurs et de minuties, on regrette qu'elle n'ait pas été traduite en notre langue; on aurait pu aisément faire disparaître les détails insignifiants et ennuyeux qui refroidissent l'intérêt. — Dissertatio de rhabarbaro officinarum. Tubingue, 1752, in-4°. — Dissertatio de febre miliari. Tubingue, 1752, in-4°. — Dissertatio de coffee. Tubingue, 1752, in-4°. — Programma diluens quæstionem, quomodo balsama, unguenta et linimenta in humanum agant corpus. Tubingue, 1753, in-4°. — Dissertatio qua novum febrium acutarum specificum Anglicarum proponitur. Tubingue, 1753, in-4°. — Cette thèse est du répondant T.-B. Faber. — Dissertatio de tactu pulsus, certo in morbis criterio. Tubingue, 1753, in-4°. — Dissertatio de viis urinæ ordinariis et extraordinariis. Tubingue, 1753, in-4°. — Dissertatio singulare anthropogeniæ specimen exhibens. Tubingue, 1752. in-4°. — Cette thèse est du répondant L.-H. Ricke. — Dissertatio de innocuo et agregio corticis peruviani in febribus intermittentibus usu. Tubingue, 1754, in-4°. — Le répondant G.-C. Helcer est l'auteur de cette thèse. — Gmelin a inséré divers mémoires dans les commentaires de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, le Commercium litterarium de Nuremberg, les Éphémérides des Curieux de la nature, et les Petersburg. Anmerkungen zu den Zeitungen. On en remarque entre autres un sur les ossements du mammout, et un second sur l'augmentation du poids qu'acquièrent certains corps lorsqu'on les calcine. (*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1710 *env.* — MUSITAN (Charles), fils de Scipion et de Laura Pugliese, était de Castrovillari dans la Calabre. Après avoir fini son cours de philosophie, il alla étudier la médecine à Naples sous Thomas-Corneille Consentinus, Léonard Capua et Sébastien Bartholus; il y prit même ses degrés et se jeta ensuite dans la pratique qu'il exerça avec beaucoup de célébrité. Différentes académies d'Italie l'agrégèrent à leur corps, et l'université de Naples le mit au nombre de ses professeurs. — Musitan fut tout à la fois prêtre et médecin; mais cette combinaison d'états lui suscita bien des tracasseries de la part de ses ennemis. Le mal de Naples faisait alors de grands ravages, et notre médecin traitait avec succès ceux qui en étaient atteints; il se mêlait d'ailleurs de tout ce qui a rapport aux maladies des femmes. Ces différents départements de la médecine ne parurent point du ressort d'un prêtre-médecin. Les envieux crièrent à l'indécence, et sous ce prétexte dicté par la jalousie, ils allèrent jusqu'à vouloir lui

interdire toute pratique de la médecine. Ils ne parvinrent cependant point à l'en exclure; car le pape Clément IX, qui connaissait le savoir et le mérite de Musitan, lui permit de l'exercer, et le cardinal Antoine Pignatelli, archevêque de Naples, et depuis souverain pontife sous le nom d'Innocent XII, consentit encore qu'il fût admis à entendre les confessions. C'est ainsi que Musitan triompha des intrigues de l'envie. Le public plus équitable ne lui avait jamais refusé son estime; et comme il continua de la mériter, il en jouit jusqu'à sa mort arrivée en 1714, à l'âge de 79 ans. — Ce médecin fut ennemi déclaré du galénisme. Attaché à la secte chimique, il fit beaucoup d'usage des remèdes chauds et vanta hautement ses prétendus spécifiques, pendant qu'il condamnait la saignée, les sangsues et les lavements. Il ne s'écarta guère de cette méthode dans les traités qu'il a laissés; mais tout insupportables qu'ils soient à raison des moyens curatifs, ils sont encore plus ennuyeux par la longueur avec laquelle l'auteur décrit les maladies et donne l'ordre de leurs causes. Voici les titres de ces ouvrages :

Pyretologia, seu de febribus. Neapoli, 1683, in-4°.—Coloniæ Allobrogum, 1701, in-4°. Le système qu'il avait adopté ne pouvait manquer de produire une bien mauvaise théorie des fièvres. La corruption de l'urine, de la bile et du sang sont tout autant de causes qu'il attaque par des médicaments tirés des trois règnes par l'action du feu chimique. — Del mal francese, en quatre livres. Naples, 1697, in-8°. Il y vante les remèdes qu'il propose comme s'ils étaient nouveaux, et il s'en glorifie, comme s'ils étaient capables de correspondre à ses vues; mais sa conduite à cet égard est d'autant plus blâmable, qu'au mépris des lois de l'honneur elle porte l'empreinte du charlatanisme. — Chirurgia theoretico-practica, seu, Trutina chirurgico-physica. Genevæ et Lugduni, 1698, in-4°. Genevæ, 1718, in-4°. La quatrième partie de cet ouvrage roule sur le traitement de la vérole. Elle parut en français, à Trévoux, en 1711, deux volumes in-12, sous ce titre : Traité de la maladie vénérienne et des remèdes qui conviennent à sa guérison. Devaux, qui a fait cette traduction sur l'édition latine, y joint des notes critiques de sa façon, dont le mérite surpasse celui de l'original. — Apologia celeberrimorum virorum. Genevæ, 1700, in-4°. Il mit cet écrit au jour pour se défendre contre les adversaires que lui avait suscités son opposition au galénisme. — Trutina medico-physica. Genevæ, 1701, in-4°. C'est un corps de pratique. — Mantissa ad Hadriani a Mynsicht thesaurum et armamentarium medico-Chymicum. Ibidem, 1701, in-4°. Il y fait un pompeux étalage des médicaments qu'il a inventés ou adoptés. — De morbis mulierum. Ibidem, 1709, in-4°. En allemand. Leipsic, 1743, in-8°. Il y débite beaucoup de misères sur les signes de la virginité, sur le flux périodique des femmes et sur l'esprit séminal, dont il établit le siége au centre du diaphragme.— Le recueil des ouvrages de ce médecin fut imprimé, sous le titre d'Opera omnia. Genevæ, 1701, deux volumes in-4°. Ibidem, 1716, deux volumes in-folio. Cette édition a été augmentée d'un traité De morbis infantum, d'un autre De luxationibus et de fracturis. On y trouve encore Pyrotechnia sophica, qui est la chimie de l'auteur. Lugduni, 1733, deux volumes in-folio. Venetiis, 1738, deux volumes in-fol.

Apr. J.-C. 1710 *envir.* — ERNDTEL (Chrétien-Henri), dont on trouve quelquefois le nom écrit *Erndl*, par élision, naquit à Dresde, on ignore en quelle année. Après avoir terminé ses études médicales à l'université de Leipzick, entraîné par l'amour des sciences, il entreprit, en 1706 et 1707, un voyage en Hollande et en Angleterre. Au bout de trois années, en 1710, Frédéric-Auguste, roi de Pologne, l'éleva au rang de son premier médecin. Erndtel profita de son long séjour à Varsovie poux faire connaître au monde savant un pays encore tout neuf du côté des productions naturelles. Il termina sa carrière à Dresde le 17 mars 1734. Ses ouvrages témoignent assez qu'il n'avait que des connaissances superficielles dans tous les genres qu'il a cultivés.

De usu historiæ naturalis exotico-geographicæ in medicina. Leipzick, 1700, in-4°. — Relatio ad amicum de itinere suo anglicano et batavo. Leipzick, 1710, in 8°. — Amsterdam, 1711, in-8°. — De flora Japonica, codice bibliothecæ regiæ Berolinensis rarissimo. Dresde, 1716, in-4°. — Erndtel décrit plusieurs plantes du Japon, rapportées par Cleyer, et quelques-unes du Brésil, recueillies par le prince Maurice de Nassau. — Plantarum circa Sedlicenses thermas elenchus. Nu-

remberg, 1723, in-8°. — Warsavia physica illustrata, sive de aere, aquis, locis et incolis Warsaviæ eorumdemque moribus et morbis tractatus, cui annexus est viridarium Warsaviense, sive catalogus plantarum circa Warsavium crescentium. Dresde, 1730, in-4°. — Cet ouvrage, qui a fait la réputation d'Erndlel, est médiocre sous tous les rapports. quant à la botanique, cependant, nous devons avouer qu'il a été, jusqu'à Gilibert, le seul livre dans lequel on pût trouver quelques notions positives sur la flore des environs de Varsovie. — Erndtel a publié en 1733, dans le troisième volume des Actes de l'Académie des Curieux de la nature, un catalogue des plantes qui croissent près de Tœplitz.

(*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1710 *envir.* — NENTER (George-Philippe), célèbre professeur de médecine en l'université de Strasbourg, a donné quelques ouvrages au public vers le commencement de ce siècle. Ils sont intitulés :

Theoria hominis sani, sive, physiologia medica. Argentorati, 1714, in-8°. Ibidem, 1723, in-8°. — Theoria hominis ægroti, sive, Pathologiæ medicæ pars generalis. Ibidem, 1716, in-8°. — Fundamenta medicinæ theoretico-practicæ. Ibidem, 1718, in-4°. Le second tome a paru à Strasbourg en 1721, in-4°, et les deux ensemble à Venise en 1753, in-fol. — Les deux premiers ouvrages servaient de cahiers aux élèves qui suivaient les leçons, dans lesquelles il leur expliquait plus au long les matières qui n'étaient qu'ébauchées dans l'imprimé. Les avantages que les élèves tirèrent de cette méthode d'enseigner, engagèrent Nenter à céder à leurs prières, et à donner plus d'étendue au corps de doctrine qu'il a établie, en deux tomes in-4°, sur les principes de Stahl et d'autres médecins célèbres. La préface qu'il a mise à la tête de cette édition est remarquable par la manière ingénieuse avec laquelle il traite de la médecine malade. Il expose, avec autant de vérité que d'énergie, les causes qui dérangent la santé, et il les rapporte principalement au mépris qu'on fait assez généralement de la médecine et des médecins, parce que ceux-ci ne travaillent point assez à donner à cette science le degré de perfection dont elle est susceptible. Il ajoute que la pratique tire peu de fruit de l'enseignement des écoles; que la médecine d'Hippocrate est trop négligée, celle des novateurs trop aveuglément suivie; que les médecins ne s'appliquent point assez à la recherche des remèdes héroïques, et que l'essence de plusieurs maladies leur est encore trop peu connue. La source d'où partent tant de maux, est, selon lui, la négligence des modernes à suivre la nature pas à pas, ainsi que faisaient les anciens. On a commencé par abandonner la manière d'écrire aphoristique, et cette admirable brièveté, sous laquelle Hippocrate a renfermé les plus grands principes, pour se répandre en raisonnements la plupart étrangers à la médecine, et tous inutiles à la perfection de la pratique. On a tiré peu de lumières de l'observation, parce que l'histoire des maladies a été mal tracée ou négligée. On a eu beaucoup d'ardeur pour l'étude, mais on en a peu profité, parce qu'on s'est attaché à de mauvais auteurs, surtout à ceux qui en imposent à leurs lecteurs par le faux brillant des hypothèses philosophiques et médicinales. Nenter ne prévoit pas qu'on puisse guérir la médecine qu'à l'aide du temps. Il faut la préparer de longue main à l'action des remèdes efficaces, dont elle a un vrai besoin ; et ces remèdes consistent principalement dans la meilleure méthode d'enseigner cette science, de l'apprendre et de l'exercer. C'est de la nature de l'enseignement que découlent les bons principes qui doivent former des élèves savants et des praticiens heureux. Tout professeur doit commencer par rejeter les préjugés qui offusquent la raison. Une érudition solide, beaucoup de fidélité dans l'exposition des mouvements de la nature, un grand désir de communiquer ce qu'il sait, un désir plus grand encore de n'enseigner que des vérités utiles et constantes, une aversion marquée pour les systèmes séduisants de l'imagination qui court après la nouveauté : telles sont les qualités que doit avoir celui à qui on a donné la charge également honorable et importante, de former des élèves capables de servir un jour l'humanité souffrante.

Apr. J.-C. 1710. — HEBERDEN (Guillaume), né à Londres en 1710, commença ses études dans cette ville, et alla les terminer à Cambridge, où il obtint les honneurs du doctorat, et exerça la médecine pendant dix années, laps de temps durant lequel il fit marcher de front avec la pratique l'enseignement de la matière médicale. Ce fut en 1748 qu'il

se décida enfin à s'établir à Londres, et il ne tarda pas à acquérir beaucoup de réputation dans cette grande cité. La Société royale l'admit parmi ses membres en 1759, et celle de médecine de Paris le nomma correspondant en 1778. Sa mort eut lieu le 17 mai 1801. Il fut l'un de ceux qui contribuèrent le plus à déterminer le Collége des médecins de Londres à publier ses observations sous le titre de *Medical Transactions*, recueil dont le premier volume parut en 1768, et dans lequel on distingue plusieurs mémoires intéressants d'Heberden, un entre autres sur les ascarides vermiformes ou oxiures. Son histoire de l'angine de poitrine est souvent citée dans les traités de médecine, quoiqu'elle n'ait pas répandu un grand jour sur la nature encore problématique de cette maladie, ou pour mieux dire, de ce groupe de symptômes. On consulte encore aujourd'hui son mémoire sur les maladies du foie, et principalement sa description de la méthode dont les Chinois se servent pour préparer la racine de genseng. Les Transactions philosophiques renferment aussi divers articles de sa façon, qui roulent sur la médecine et sur la météorologie. Ceux de ses ouvrages qui ont été publiés à part portent les titres suivants :

Antitheriaca, an essay on mithridation and theriaca. Londres, 1745, in-8°. — Commentarii de morborum historia et curatione. Londres, 1802, in 8°. — Francfort, 1804, in-8°. — Trad. en allemand par J.-F. Niemann, Leipzick, 1805, in-8°. (*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1710. — OBERKAMP (François-Joseph de), né à Amorbach en 1710, étudia la médecine à Wurzbourg, y fut reçu docteur en 1735, et alla perfectionner ses études à Leyde et vint ensuite à Paris. — A son retour dans sa patrie, il fut nommé premier médecin du cardinal de Schœnborn, évêque de Spire, puis il devint conseiller à la cour de Banberg-Wurzbourg, professeur ordinaire de médecine à l'université, et médecin de l'hôpital Julius de Wurzbourg. En 1748 il fut appelé à occuper à Heidelberg la chaire de professeur de médecine pratique et de botanique, et le poste de premier médecin de la princesse de Pfalz, dont il devint conseiller intime en 1753. Oberkamp mourut au mois de juillet ou d'août de l'an 1768. Ses ouvrages, d'une assez mince valeur, sont les suivants :

Systema theoretico-practicum, etc., physiologiam, pathologiam et therapiam jungens. Nuremberg, 1737, in-8°. — Dissert. de mutatione esculentorum poculentorum. Wurzbourg, 1743, in-4°. — Mechanismus seu fabrica intestinorum tenuium eorumque mechanicus usus. Wurzbourg, 1747, in-4°. — Wahrer Mineralgehalt und davon obstammende Wurkkœrfte der Kissinger and Bockleter heil-trink und badebrunnen, in dem furstenthum Wurzbdrg. Nebst einem kupfer. Wurzbourg, 1747, in-4°. — Nephritidis inflammatoriæ idea, causæ, symptomata et curatio. Heidelberg, 1750, in-4°. — Collectio dissert. medic. inauguralium, Leyde, tome 1er. Francfort, 1767, in-4°.

(Dezeimeris, *Dict. histor. de la médec.*)

Apr. J.-C. 1710. — SUE (Jean-Joseph), du diocèse de Vence, ordinairement appelé *Sue de la Charité*, fut reçu maître en chirurgie à Paris le 7 août 1751. Ses ouvrages méritent un article dans ce dictionnaire; il le mérite lui-même par les talents qui l'ont promu aux places qu'il occupait et qu'il remplit avec beaucoup de célébrité. Il fut professeur d'anatomie aux écoles de chirurgie, et à l'académie de peinture et de sculpture de Paris, censeur royal, conseiller du comité de l'académie de chirurgie, chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité, de la société royale de Londres et de celle d'Édimbourg. Ces places lui font honneur, et les ouvrages qu'il a mis au jour prouvent qu'il en est digne.

Traité des bandages et des appareils. Paris, 1746, 1761, in-12. — Abrégé d'anatomie. Paris, 1748, deux vol. in-12. Paris, 1754, deux vol. du même format. — L'anthropotomie ou l'art d'injecter, de disséquer et d'embaumer. Paris, 1749, 1765, in-8°. Ouvrage devenu très rare et qui doit être considéré pour l'époque à laquelle il fut écrit, comme un excellent manuel d'anatomie. — Éléments de chirurgie. Paris, 1755, in-12. Ce livre, destiné aux élèves, est un précis élémentaire sur les *maladies* et les opérations chirurgicales. — Traité d'ostéologie, traduit de l'anglais de Monro, auquel on a ajouté des planches en taille douce qui représentent au naturel tous les os de l'adulte et du fœtus avec leurs expli-

cations. Paris, 1759, deux vol. in-folio. Le célèbre Monro a publié trois éditions de son Ostéologie, la dernière en 1741. Cet excellent ouvrage manque de figures, parce que l'auteur les regardait comme superflues après celles de Cheselden, qui ont paru en 1733, et qui devaient bientôt être suivies de celles de MM. Trew et Douglas. M. Sue, adoptant l'ostéologie de Monro comme supérieure à toutes celles qui avaient paru jusqu'alors, a cru au contraire qu'il y manquait des figures. Il a fait traduire par un de ses élèves la seconde édition de 1732, et a fait la dépense de trente et une planches à la façon des tables d'Eustachi par Lancisi, et de celles d'Albinus; c'est-à-dire que le même sujet occupe deux planches, dont l'une représente la figure avec toutes ses ombres, teintes et demi-teintes; l'autre n'est exprimée que par le simple trait ou l'esquisse pour laisser d'un côté la gravure plus nette, et de l'autre la place nécessaire pour recevoir les lettres indicatives toutes seules. M. Sue a enrichi la traduction par des notes intéressantes qui sont de lui. Cet ouvrage est un chef-d'œuvre de typographie à la magnificence duquel tout concourt : papier, caractères, burin, frontispice élégant, vignettes, culs-de-lampe, etc.

Apr. J.-C. 1711 *env.* — PETIVER (Jacques), naturaliste anglais, pharmacien de Londres et membre de la Société royale de cette ville, s'appliqua à l'étude de l'histoire naturelle avec tant de succès qu'il enrichit cette belle science d'une infinité de mémoires qu'on trouve dans les Transactions philosophiques, de planches, et d'ouvrages publiés sous ces titres :

Musei Petiveriani centuriæ decem, rariora naturæ continentes, videlicet, animalia, fossilia, plantas, ex variis mundi plagis advecta, ordine digesta, et nominibus propriis signata. Centuria prima. Londini, 1692 et 1695, in-8°. Les secondes et troisièmes centuries ont paru en 1698; les quatrième, cinquième, sixième et septième en 1699; la huitième en 1700; les neuvième et dixième en 1703. — Gazophylacii naturæ et artis decades X, in quibus animalia, quadrupedes, aves, pisces, reptilia, insecta vegetabilia, item fossilia, corpora marina, et stirpes minerales e terra erutæ, lapides figura insignes, descriptionibus brevibus et iconibus illustrantur. Hisce annexa supellex antiquaria. Londini, 1702, in-folio avec figures. — Pterigraphia americana icones continens plus quam 400 filicum variorum specierum, videlicet, arborescentes, scandentes, spinosas, floriferas, aliasque perraras, necnon muscos, lychenes, fungos, coralla, spongias, aliaque non pauca submarina; cui adjiciuntur crustacea, testacea, aliaque animalia fere omnia ex insulis Charibæis. Londini, 1712, in-fol. avec vingt planches. — A catalogue of M. Ray's english Herbal illustrated with figures on folio copper plattes, etc. Londres, 1713, in-folio, en anglais et en latin, avec cinquante planches qui contiennent 600 figures de plantes. — English Herbad continu'd with the fourth leaved flowers. Londres, 1715, avec vingt-deux nouvelles planches. Le chevalier Hans Sloane a procuré une seconde édition de cet ouvrage à Londres, 1732, in-folio, mais on en a tiré bien peu d'exemplaires.— Plantarum Etruriæ rariorum catalogus e Cæsalpino, Boccone, Mentzelio, Raio. Londini, 1715, in-folio, en une seule feuille. — Monspelii desideratarum plantarum catalogus e Raio, Magnolio, Chabræo, C. et J. Bauhino, ordine alphabetico. Londini, 1716, une feuille in-folio. — Plantæ Silesiacæ rariores ac desideratæ a Caspare Swenckfelsio excerptæ et methodo Rayana digestæ. Londres, 1717, une feuille in-folio. — Plantarum Italiæ marinarum et graminum icones, nomina, etc. Londini, 1715, in-folio. On a rassemblé cinq planches dans cette feuille. — Hortus peruvianus medicinalis, or the South sea herbal, containing the names, use, etc. of divers medicinal plants lately discovered by Father Feuillée one of the King of France's herbalists. Londres, 1715, avec cinq planches. — Graminum, muscorum, fungorum submarinorum et britannicorum concordia. Londini, 1716, in-folio. — Petiveriana, seu, Naturæ collectanea III domi forisque auctori communicata. Londini, 1717, in-folio.— Et quantité de figures de plantes qui ont été données au public en différents temps.

Ap. J.-C. 1711. — LIEBERCKUNH (Nathanaël), célèbre anatomiste, était de Berlin, où il naquit le 5 septembre 1711. Il prit le bonnet de docteur dans la faculté de médecine de Leyde, et bientôt après, il fut reçu dans le collége de sa ville natale ; mais comme il ne tarda pas à donner des preuves éclatantes de ses

talents, la société royale de Berlin, celle de Londres, et l'Académie des Curieux de la nature le mirent au nombre de leurs membres. Ce médecin mourut le 7 décembre 1756, et laissa un cabinet anatomique composé de plus de quatre cents pièces, qui a été exposé en vente pendant long-temps. Il a aussi laissé quelques mémoires qui ont été insérés dans le recueil de l'Académie de Berlin, et deux dissertations imprimées à Leyde, l'une sous le titre de Disputatio de valvula coli, 1739, in-4°, l'autre sous celui de Dissertatio de fabrica et actione villorum intestinorum tenuium hominis, 1744, in-4°. Tout ce que cet auteur a écrit est intéressant.

Apr. J.-C. 1711. — PIQUER (André), né à Fornoles dans le royaume d'Aragon le 6 novembre 1711, commença ses études dans la maison paternelle, les suivit dans les écoles de Fresnada, et alla les achever à Valence. Après avoir fini le cours de philosophie, Piquer se livra, en 1730, à l'étude de la médecine, qu'avait aussi embrassée un de ses frères, à l'exemple de plusieurs de leurs ancêtres, et il prit, en 1734, les grades de docteur en philosophie et en médecine. — Les doctrines enseignées alors dans toutes les écoles médicinales de l'Espagne, étaient un mélange de galénisme et d'arabisme réduits en système. Piquer, à qui la nature et l'étude des mathématiques avaient donné de la rectitude dans l'esprit, s'éloigna des idées courantes, et, dès 1735, il fit connaître les siennes par un ouvrage sur la médecine ancienne et moderne. Cette production fut fort bien accueillie par la majorité des médecins espagnols les plus instruits, et le nom de Piquer prit place parmi ceux qui fixaient l'attention publique.

Il épousa, en 1736, une fille de Noguera, célèbre médecin de Valence, et, en 1742, il fut nommé professeur d'anatomie, puis de médecine dans l'université, médecin des épidémies, et inspecteur du grand hôpital de la même ville. Il se montra dès-lors comme tout le reste de sa vie, savant, fécond et méthodique dans la chaire; courageux et éclairé dans le traitement des fléaux qui affligèrent fréquemment les provinces confiées à ses soins; enfin, il obtint les suffrages du public comme un praticien dont la pénétration, l'assuidité près des malades et l'humanité étaient couronnées par les plus fréquents succès. — Piquer sentant combien il était important de réformer, dans son pays, l'enseignement de la physique, publia sur cette science, en 1745, un premier volume qui devait être suivi d'un second. Cette publication entraîna une polémique toute de mots, et qui se serait prolongée, si une discussion médicale ne fût venue l'interrompre et la terminer. — Les usages et mêmes les lois sanitaires de l'Espagne et de quelques autres contrées méridionales de l'Europe exigent que les médecins fassent connaître aux magistrats les malades attaqués de phthisie pulmonaire et ceux qui en sont décédés, afin que l'on puisse prendre les précautions pour les premiers et anéantir une partie des effets qui ont appartenu aux seconds. Piquer avait declaré l'existence de la phthisie chez un jeune individu; elle fut niée par d'autres médecins. Cela devint le sujet d'une violente dispute qui produisit une foule de mauvais écrits, et dans laquelle éclatèrent à la fois le savoir et la modération de Piquer. — Convaincu plus que jamais du besoin qu'ont les hommes de raisonner avec justesse pour saisir la vérité, Piquer publia, en 1747, un traité de logique. — En 1751 il fit paraître son traité des fièvres, si justement estimé. — Il fut nommé dans la même année médecin de la chambre du roi, et, en 1752, proto-médecin du royaume et vice-président de l'Académie royale de médecine de Madrid. Piquer, tout entier à ses devoirs, remplit religieusement ses fonctions de médecin près du souverain, des princes de sa maison et de ses grands-officiers; il remplit également avec le plus grand zèle les fonctions que lui imposait sa double qualité de juge supérieur et de censeur du tribunal royal médical; enfin, il fut un des membres les plus assidus et les plus laborieux de l'Académie royale de médecine.

Considéré sous le rapport spécial de la médecine pratique, Piquer, qui était très-versé dans la lecture des auteurs anciens et modernes, était évidemment syncrétiste, c'est-à-dire qu'il cherchait à les concilier dans l'intérêt de l'art et des malades. La médecine ne peut être étudiée, enseignée et exercée sur ce plan que par de bons observateurs, des érudits et de forts logiciens tout ensemble. — On verra dans l'énumération des écrits de Piquer que, pour avoir traité des questions de morale et avoir voulu

lier cette doctrine positive avec les dogmes religieux, il se trouva engagé dans d'odieuses querelles. Cela ne sera point inutile pour faire sentir les difficultés de sa position, expliquer quelques-unes de ses transactions avec ses adversaires, et adoucir en même temps quelques reproches que nous nous sommes permis de lui adresser.— Piquer mourut à Madrid, fort regretté, le 3 février 1772. — Nous avons donné d'autant plus volontiers quelque extension à cet article, que Piquer a été oublié par presque tous les biographes, injustice fréquemment commise pour plusieurs autres écrivains distingués de la même nation, que ses malheurs nous ont encore rendue plus chère. — Ouvrages de Piquer publiés de son vivant:

Medicina vetus et nova. Valence, 1735, in-4°. Il y en a eu cinq autres éditions, et la dernière est de 1791. — A la suite d'une préface très-rapide, l'auteur traite, d'après les anciens et les modernes : 1° des urines, 2° du pouls, 3° de la pharmacie galéno-chimique, 4° des fièvres, 5° enfin il donne une suite d'avis pratiques très-précieux, et qui sont réduits sous la forme d'aphorismes. — Fisica moderna, racional y experimental. Valence, 1745, in-4°. — Il faut regarder comme faisant suite à cet ouvrage l'écrit intitulé : Cartas apologeticas por la fisica moderna del doctor Andres Piquer. Publicadas don Francisco Prado. Valence, 1745, in-4°. — Manifestation de las razones y fundamentos que tuvo don Andres Piquer, para declarar ser hetico Vicente Navarro. Valence, 1746. — Reflexiones criticas sobre los escritos que han publicado los doctores y catedraticos de medicina Manuel Morera, Joseph Gasolvez, y Luis Nicolau. Valence, 1746. — Carta jocoscria de D. Matias de Llanos, cirujano latino, al doctor Mariano Seguer. Valence, 1756. — Noticias del Parnaso sobre los escritos del doctor Nicolau, communicadas par don Martias de Llanos, al doctor Andres Piquer en Carta de 2 de julio de 1748. Valence, 1748.— Logica moderna o arte de hallar la verdad y perfeccionar la razon. Valence, 1747, in-4°. — Madrid 1771. — Tratado de calenturas, segun la observacion y el mecanismo. Valence, 1751. — Ce traité offre deux choses distinctes, le résultat de l'observation et les inductions tirées de la physiologie à la manière dont l'auteur l'entendait. Il a été traduit en français, et la lecture en était fort recommandée à Montpellier, sous le premier rapport, par Lamure, Barthez et Fouquet. — Filosofia moral. Madrid, 1755, in-4°. — Discurso sobre la explicacion de la filosofia a los asuntos de religion. Madrid, 1757. — Piquer, frappé d'une part du défaut d'ouvrages élémentaires sur la morale, et de l'autre de ses rapports de tous les instants avec la profession qu'il exerçait, publia le premier de ses ouvrages, qui traite des obligations de l'homme envers Dieu, envers lui même et envers ses semblables. Mais à peine eut-il paru, qu'une classe d'hommes, qui s'arrogent le droit exclusif de moraliser les autres, s'éleva contre lui avec la plus grande animosité. Ce fut encore bien pis quand Piquer, pour expliquer toute sa pensée, eut indiqué, dans le second ouvrage, les points de contact qui unissent inséparablement la morale et la religion, et démontré la puissance irrésistible qui résulte de leur union.

Las obras de Hipocrates mas selectas con el texto griego y latino puesto in Castellano, e illustrado con las observaciones practicas de los antiguos y modernos. 1er vol., Madrid, 1757, 1770 et 1788; le 2e vol. Ibid. 1761 et 1774; le 3e en 17.., à Madrid, 1781, édition indiquée comme la seconde. — C'est un beau travail sur les pronostics et le premier livre des épidémies d'Hippocrate. — Institutiones medicæ ad usum scholæ Valentinæ. Madrid, 1762. — Ces institutions se composent de deux traités, l'un de physiologie et l'autre de pathologie. Voici comment Piquer expose lui-même le but qu'il se proposait et la route qu'il a suivie. « Ea propter institutum nostrum in hoc opere fuit medicinam tradere theoretico-practicam fidis observationibus, atque adeo fideli experientia, munitam : propositiones stabilire practicis, et anatomicis observationibus fundatas : facta factis probare, et omni prorsus abjecto systemate artem ita edocere, ut rationis usu ab experimentis et observationibus nunquam sejuncto, imo et cum ipsis amice coadunato, vera resultaret rationalis et experimentalis medicina. » — Praxis medica ad usum scholæ Valentinæ. 1re partie, Madrid, 1764. — 2e partie, ibid. 1766. — Le passage des institutions qui vient d'être cité indique dans quel esprit la pratique médicale a été composée et rédigée. — Hidalguia de sangre de don Andres Piquer. Madrid, 1767. — Cette généalogie fut

imprimée à un petit nombre d'exemplaires destinés aux membres de la famille. — Discurso sobre el sistema del mecanismo. Madrid, 1768. — Voici la profession de foi de Piquer, mûri par l'âge, relativement aux théories des mécaniciens : « Fateor arrisere mihi juveni adhuc inexperto horum hominum dogmata, neque in publicis lectionibus renuebam aliqua auditoribus nedum verbo, sed scriptis more scholarum tradere; sed triginta annorum intervallo, assidua lectione et continua, neque interrupta in naturæ operibus observandis diligentia, tum demum agnovi systema mecanicum nedum insufficiens, sed et noxium esse ad medicinam promovendam. (Introd. ad Instit. med.). — Ouvrages posthumes de Piquer. — Dictamen del tribunal del Real proto-medicato sobre inoculacion de rionelas. — Juicio de la embriologia sacra de don Fr.-Em. Cangiamila. — Piquer s'est montré dans cette dissertation plus scrupuleux sur l'administration du baptême et moins raisonnable relativement à l'opération césarienne que l'inquisiteur sicilien. Les décisions de celui-ci, d'ailleurs conformes aux édits d'un vice roi, pourraient être considérées comme une apologie ou, ce qui serait plus honorable, comme une conformité d'opinions entre deux hommes supérieurs à ceux qui les entouraient. — Dictamen leido en la Academia medico matritense, y presentado al supremo consejo de Castilla, como voto particular, sobre reforma de estudios medicos in Espana, y modo de majorar la medicina en Madrid. — Oratio de medicinæ experimentalis præstantia et utilitate. — De Hispanorum medicina instauranda. — De procuranda veteris et novæ medicinæ conjunctione. — Informe de la Academia med co-matritense al supremo consejo de Castella sobre censores de libros. — C'est un code théorique et pratique d'intolérance politique et religieuse qui pourrait faire soupçonner que l'inquisition d'Espagne crut avoir un moment besoin d'auxiliaires, et qu'elle voulut en recruter parmi les médecins. — Discurso sobre la medicina de los Arabes leido en la Academia medica matritense. — Ce fragment historique offre de l'intérêt. — Un des fils de Piquer (Jean-Chrysostome), chapelain de la Visitation de Sainte Marie de Madrid, est parvenu, en faisant réimprimer quelques ouvrages de son père, à en former une collection de treize volumes. Le dernier renferme la Vie d'André Piquer et ses œuvres posthumes; il a paru à Madrid, en 1785. comme les précédents, format grand in-8°. (*Biogr. médic.*)

Ap. J.-C. 1711. — BOUVART (Michel-Philippe), né à Chartres le 11 janvier 1711, fut reçu docteur de la faculté de Paris en 1738, devint membre de l'Académie des sciences, et obtint une chaire de médecine au collège royal de France. Peu de médecins ont acquis autant de réputation comme praticiens que Bouvart. On a de lui :

An ossa innominata, in gravidis et parturientibus diduecantur : Aff. resp. Exup.-Jos. Bertin. Paris, 1739, in-4°. — Mémoire sur le sénéka ou polygala de Virginie, dans les mémoires de l'Académie des sciences, année 1744. — De experientiæ et studii necessitate in medicina. Paris, 1747, in-4°. — De dignitate medicinæ. Paris, 1747, in-4°. — Examen d'un livre qui a pour titre : T. Tronchin in Academia Genevensi medicinæ professoris, collegii medici Amstelodamensis olim inspectoris, de colica Pictonum, par un médecin de Paris. Paris, 1758. — Il y a dans cet opuscule une érudition solide et des sarcasmes nombreux. Bouvart eut évidemment pour but de porter une atteinte profonde à la réputation d'un praticien que la renommée plaçait à côté de lui. — Lettre d'un médecin de province à un médecin de Paris. Châlons, 28 juin 1758. Cette lettre, dirigée contre Lavirotte, ne justifie pas Bouvart du reproche d'avoir traité avec trop de sévérité, et même avec injustice, le médecin de Genève. — Mémoire à consulter. Paris, 1764, in-4°. — Consultation contre les naissances prétendues tardives. Paris, 1764, in-8°.

Il s'agissait de savoir si on devait regarder comme légitime un enfant né à dix mois et dix-sept jours après la mort de son père, âgé de soixante-seize ans, ou né après onze mois et demi de grossesse, à partir du 20 octobre 1762, jour auquel le père, déjà malade depuis le 8 du même mois, fut attaqué d'une gangrène qui le fit succomber le 17 novembre 1762 : la mère était accouchée le 3 octobre 1763. Bouvart se prononça pour la negative, et assurément on ne peut s'en étonner, car les circonstances paraissaient réunies comme à dessin pour faire suspecter la légitimité de l'enfant. Néanmoins cette question est une de celles dans lesquelles on ne peut avouer

que des probabilités plus ou moins spécieuses, puisque les actes de la vie ne sont jamais rigoureusement calculables, et surtout parce que le moment de la conception n'a jamais pu être constaté dans les cas présentés comme favorables à la doctrine des naissances tardives.

Consultation sur une naissance tardive pour servir de réponse : 1° à deux écrits de M. Le Bas, chirurgien de Paris, l'un intitulé Question importante, l'autre Nouvelles observations ; 2° à une consultation de M. Bertin ; 3° à une autre de M. Petit. Paris, 1765, in-8°. C'est la seconde édition de l'ouvrage précédent, avec la réfutation que Bouvart crut devoir faire des écrits de ses antagonistes. — Lettre pour servir de réponse à un écrit qui porte pour titre : Lettre à M. Bouvart par M. Petit. Paris, 1769. Ces lettres, dans lesquelles Bouvart déploie toute la force de son esprit mordant, offrent des traces nombreuses de mauvaise foi, que Lepreux a très-bien relevées. Le style de Bouvart était peu correct, quoiqu'il se fût érigé en censeur très-sévère des écrits d'Antoine Petit.— L'ouvrage suivant n'est que le résumé des leçons que Bouvart avait faites au collége royal : De recondita febrium intermittentium, tum remittentium natura, libri II. Amsterdam, 1759, in-8°.

Après J.-C. 1711. — SIGWART (Georges-Frédéric), né à Gross-Bettlingen, dans le pays de Wurtemberg, le 3 avril 1711, étudia d'abord la théologie, et fut même chargé pendant quatre années du soin de l'instruction spirituelle des enfants reçus à l'hospice des orphelins de Francfort-sur-le-Mein. Les circonstances lui ayant permis enfin de suivre son goût pour l'art de guérir, il se livra avec ardeur aux études médicales, et, après avoir suivi les cours de plusieurs universités d'Allemagne, prit le bonnet doctoral à Halle. Il se rendit ensuite à Berlin, puis à Iéna, et enfin à Stuttgart, où sa pratique fut couronnée d'un grand succès, et lui mérita bientôt le titre de médecin du prince. Ayant été nommé professeur d'anatomie et de chirurgie à Tubingue, en 1751, il entreprit un voyage à Strasbourg et à Paris avant de prendre possession de sa chaire, qu'il remplit avec éclat jusqu'à sa mort, arrivée le 9 mars 1795. Ses ouvrages sont assez nombreux, et contiennent beaucoup de faits intéressants sous le rapport de l'anatomie pathologique.

Specimen ophthalmiologiæ. Halle, 1742, in-4°. — Dissertatio qua novum problema chirurgicum de extractione cataractæ ultro perficienda proponitur. Tubingue, 1752, in-4°. — Pantometrum eruditionis maxime medico-chirurgicæ novis principiis mathematicis præmunitum. Paris, 1752, in-4°. — Oratio, qua idea medicinæ organologicæ irenica proponitur. Tubingue, 1753, in-4°. — Pulsus sanus, urina sana, æger moritur. Tubingue, 1753, in-fol. — Novæ observationes de infarctibus venarum abdominalium internarum. Tubingue, 1754, in-4°. — Tripes Heiterbacencis. Tubingue, 1755, in-4°.—Dissertatio de insectis coleopteris. Tubingue, 1755, in-4°. — Cor humanum veri nominis antlia hydraulica pressoria methodo analytico-systematica delineatum. Tubingue, 1755, in-4°. — Antagonismus fibrarum cordis humani musculosarum controversiosus, Tubingue, 1755, in-4°. — De polyæmiæ nosologia. Tubingue, 1776, in-8°. — Dissertatio de carie consumptæ tibiæ notabilis jactura sub feliciori empirica naturæ maxime beneficio restituta. Tubingue, 1756, in-4°. — Phthisis hæmorrhoïdalis illustri exemplo illustrata. Tubingue, 1656, in-4°. — Epistola de imaginatione. Tubingue, 1757, in-4°. — Homo in singulari dualis, nec dissyllabum tantum, sed biceps animal. Tubingue, 1757, in-4°. — Dissertatio de balneis infantum. Tubingue, 1758, in-4°. — Anthropomes historico-chondrologicæ conspectus systematicus. Tubingue, 1758. in-4°. — Dissertatio de hæmorrhagia intestino-hepatica hæmorrhagiarum hypochondriacarum specie vulgo neglecta. Tubingue, 1758, in-4°. — Specimen sialalogiæ physico-medicæ, Tubingue, 1759, in-4°. — Fragmenta dynamices. Hippocratico-Galenicæ sparsis monumentis memoriæ prodita. Tubingue, 1759, in-4°. — Medicina dynamica summatim præfinita. Tubingue, 1759, in-4°. — Conspectus pathologiæ psychologicæ antrhopologicæ. Tubingue, 1759, in 4°. — Dissertatio de febre tertiana intermittente soporosa. Tubingue, 1759. in-4°. — Programma de subtiliori anatome. Tubingue, 1759, in-4°. — Quæstiones medicæ Parisinæ. Tubingue, 1759-1760, in 4°. *Ibid.*, 1766, in-4°. — Dissertatio de hydrope uteri gravidi. Tubingue, 1761, in-4°. — Medicinæ dynamicæ specimen quartum. Tubingue, 1761, in-4°. — Dissertatio de exploratione per tactum. Tubingue, 1761, in-4°.

— Oratio : medicus non anatomicus non medicus, sed medicaster, non inutilis tantum, sed perniciosus plane. Tubingue, 1761, in-4°. — Dissertatio de aere et alimentis militum præcipuis hygienes militaris momentis. Tubingue, 1762, in-4°. — Historia et therapia pneumonitidis benignæ. Tubingue, 1763, in-4°. Dissertatio de chlorosi. Tubingue, 1763, in-4°. — Dissertatio de scabie ovium. Tubingue, 1763, in-4°. — Historia pneumonitidis malignæ. Tubingue, 1763, in-4°. — Historia rarior mammæ cancrosæ sanguinem menstruum fundentis methodo simpliciori curatæ. Tubingue, 1763, in-4°. — Dissertatio de experientia praxeos medicæ magistra. Tubingue, 1764, in-4°. — Dissertatio de gonorrhæa virulenta sive contagio nata. Tubingue, 1764, in-4°. — Exemplum verminosi non a vermibus epileptici. Tubingue, 1764, in-4°. — Dissertatio de naphtha vitrioli. Tubingue, 1764, in-4°. Cystotomia lateralis Moreaviana novus. Tubingue, 1764, in-4°.— Triga morborum maleartificialium. Tubingue, 1765, in-4°, — Dissertatio de phthisi. Tubingue, 1765, in-4°. — Venenorum discrimina summatim excussa. Tubingue, 1765, in-4°. — Dissertatio de me ipso olim varioloso et morbiloso. Tubingue, 1768, in-4°.— Febris malignæ pathologia. Tubingue, 1769, in-4°. — Dissertatio de vegetabilium ulteriore indagine, ejusque necessitate et utilitate. Tubingue, 1768, in-4°. — Historia gemellorum coalitorum monstrosa pulchritudine spectabilium. Tubingue, 1768, in-4°. — Dissertatio de vermibus intestinalibus, Tubingue, 1760, in-4°. — Dissertatio de morborum differentiis quoad eorum subjecta. Tubingue. 1770, in-4°. — Dissertatio de vi imaginationis in producendis et removendis morbis. Tubingue, 1769, in-4°. — Nosologia luxationis brachii. Tubingue, 1771, in-4°. — Dissertatio de plethora sanguinis spuria. Tubingue, 1770, in-4°. — Ætiologia luxationis brachii. Tubingue, 1771, in-4°. — Novum notisque hactenus perfectius instrumentum chirurgicum tractorium, fractis luxatisque brachiis maxime accommodatum. Tubingue, 1772, in-4°. — Dissertatio : an sub partu humano, etiam naturali, emoveantur innominata adeo pelvis ossa? Tubingue, 1774. in-4°. — Dissertatio de obesitatis corporis humani nosologia. Tubingue, 1775, in-4°. — Dissertatio de obesitatis corporis humani therapia. Tubingue, 1775, in-4°. — Arthritidis ratio et curatio singulari casu illustrata. Tubingue, 1777, in-4°. — Fœtus per pelvim transitum sub partu naturali accuratius descriptum. Tubingue, 1778, in-4°. — Aphorismi, medici theorico-practici. Tubingue, 1779, in-4°. — Motus muscularis primarii organum immediatum nervorum vaginæ. Tubingue, 1779, in-4°. — Dissertatio de natura medicatrici. Tubingue, 1779, in-4°. — Casus puellæ post mensium suppressionem epilepticæ. Tubingue, 1780, in-4°. — Casus singularis osteosarcoseos. Tubingue, 1781, in-4°. — Dissertatio de sanguinis ex pulmonibus rejectione. Tubingue, 1781, in-4°. — Conspectus morborum corporis humani specialis. Tubingue, 1782, in-4°. — Historia corticis peruvianæ medico-practica. Tubingue, 1782, in-4°. (*Biogr. médicale.*)

Après J.-C. 1711. — LANGGUTH (Georges-Auguste), médecin allemand assez célèbre, naquit à Leipzick en 1711, le 7 juin. Il commença l'étude de la médecine dans sa ville natale et la continua ensuite à Berlin, où il s'appliqua d'une manière spéciale à l'anatomie, à la chirurgie et à la chimie. De retour à Leipzick en 1738, il se mit à faire des cours de philosophie, et l'année suivante il prit le grade de docteur. Depuis 1742 jusqu'en 1746 il remplit à Wittemberg la chaire d'anatomie et de botanique, que Heucher, retenu à Dresde par ses fonctions de premier médecin, ne pouvait occuper, et dont il devint titulaire à la mort de ce dernier. Lui-même termina sa carrière en 1782, laissant un assez grand nombre d'opuscules, tous académiques.

Dissertatio de antiquitatibus plantarum feralium. Leipsick, 1738, in-4°. — Dissertatio qua communis sensorii historia sistitur. Leipsick, 1738, in-4°. — Programma de luce ex pressione oculi. Wittemberg, 1742, in-4°. — Dissertatio de motu peristaltico. Wittemberg, 1742, in-4°. Langguth assure que l'œsophage et les gros intestins ne jouissent pas du mouvement péristaltique, et qu'on ne l'observe que dans les intestins grêles.— Programma de meridiatione, præcedenti disputationi præmissum. Wittemberg, 1742, in 4°.—Dissertatio sistens meditationem ad circulationem sanguinis. Specimen I. Wittemberg, 1743, in-4°. Specimen II, *Ibid.* 1743, in-4°.—Programma de morbo articulari a muneribus personalibus vacationem præstante, ad lib. II. C. qui morb. se excus. Wittemberg,

1743, in-4°. — Programma de Hippocrate, medicinam a sapientiæ studio non omnino separante, ad locum Celsi præfat. l. I, de remediis. Wittemberg, 1744, in-4°. — Dissertatio de polypo infantis, rachitici. Wittemberg, 1744, in-4°. — Dissertatio de arteria a motu cordis æmulo remota. Wittemberg, 1745, in-4°. — Dissertatio de fractura patellæ genu. Wittemberg, 1745, in-4°. — Programma de periosteo propter ossis amputationem sollicite circumcidendo. Wittemberg, 1745, in-4°. — Programma de siphonis, anatomici usu parum anatomico. Wittemberg, 1746, in 4°. — Dissertatio de saccati humoris per solos renes percolatione. Wittemberg 1746, in-4°. — Dissertatio de fœtu ab ipsa conceptione animato. Wittemberg, 1747, in-4°. — Programma de poculo abortionis aut amatorio. Wittemberg, 1477, in-4°. — Programma de recepta vulgo medicinam addiscendi ratione haud optima. Wittemberg, 1747, in-4°. — Dissertatio de usu medico luti thermarum. Wittemberg, 1748, in-8°. — Dissertatio de terebratione capitis chirurgia generosa, nec ita difficili detestabilique. Wittemberg, 1748, in-4°. — Programma de sinus frontalis vulnere sive terebratione curando. Wittemberg, 1748, in-4°. — Dissertatio de reddenda recens præfocatis adempta anima. Wittemberg, 1748, in-4°. — Programma de curatione recens præfecatorum magis imperanda quam impedienda. Wittemberg. 1748, in-4°. — Dissertatio de valetudine sexus elegantioris, a coma calamistrato. Wittemberg, 1749, in-4°. — Traduction en allemand, Iéna, 1753, in-8°. — Dissertatio de pilo, parte corporis non ignobili. Wittemberg, 1749, in-4°. — Programma de immoderata tabaci abusione, communi juvenilis aetatis pernicie. Wittemberg, 1750, in-4°. — Programma de tabe sicca lethali, ex callosa pylori angustia. Wittemberg, 1750, in-4°. — Programma quo embryonem trium cum dimidio mensium abortu rejectum, qua faciem externam describit. Wittemberg, 1751, in-4°. — Dissertatio de nutritione fœtus per solum umbilicum. Wittemberg, 1751, in-4°. — Dissertatio de purgatione alvi frequentiore veneno magis quam panacea. Wittemberg, 1751, in-4°. — Programma de pleura, inflammationis periculum sibi non conciliante. Wittemberg, 1752, in-4°. — Dissertatio de officio matris prolem lactandi. Wittemberg, 1752, in-4°. — Programma de regimine lactantium. Wittemberg, 1752, in-4°. — Programma de potissimis canceri mammarum causis prudenter occupandis. Wittemberg, 1752, in-8°. — Dissertatio de optima methodo sanandi ulcera per remedia potissimum interna. Wittemberg, 1753, in-4°. — Programma de utilitate atque dignitate artis veterinariæ. Wittemberg, 1753, in-4°. — Programma de morbi boum contagiosi causa et sanatione probabili. Wittemberg, 1753, in-4°. — Dissertatio de oculorum integritate improvidæ puerorum ætati sollicite custodienda. Wittemberg, 1754, in-4°. — Programma de paradoxo Hippocratis ad Libr. de arte. Wittemberg, 1754, in 8°. — Dissertatio de clystere exanthematicorum remedio. Wittemberg, 1756, in-4°. — Programma de clystere sicco. Wittemberg. 1756, in-4°. — Dissertatio de morbis sexus sequioris, ex nimis perversoque pulchritudinis studio oriundis. Wittemberg, 1757, in-4°. — Dissertatio de animo sanitatis præsidio atque custode optimo. Wittemberg, 1758. in-4°. — Programma de cortice peruviano medicina adversus febres populariter grassantes præstantissima. Wittemberg, 1758, in 4°. — Dissertatio de medico platonico. Wittemberg, 1759, in-4°. — Programma de exoptanda, sine metu mortis, morte. Wittemberg, 1759, in-4°. — Dissertatio qua causæ principaliores, quæ efficiunt, quominus in curandis morbis finis exoptatus semper obtineatur. Wittemberg, 1761, in-4° — Programma de modestia sternulantium medica Wittemberg, 1761, in-4°. — Dissertatio de diversa colicam curandi methodo. Wittemberg, 1762, in-4°. — Dissertatio de motibus spasmodicis vagis, junctis deliriis periodicis jucundis, annexis eorum theoria atque therapia. Wittemberg, 1764, in-4°. — Programma de medico, ex clinice philosopho του Θέιου ἐν τοῖς τῶν ἐνεργουμένων νόσοις competente judice. Wittemberg, 1764. in-4°. — Programma de incrementis futuri populi. Wittemberg, 1764, in-4°. — Programma de nonnullis odoratus mirabilibus. Wittemberg. 1764, in-4°. — Dissertatio de morbo boum, adhuc epidemici grassante. Wittemberg, 1765, in-4°. — Programma de paracentesi ascitis remedio. Wittemberg, 1765, in-4°. — Programma de recuperanda medicinæ veterinariæ prima dignitate. Wittemberg, 1765, in-4°. — Dissertatio de hæmorrhoïdibus, morbo cæco. Wittemberg, 1766, in-4°. — Programma ad locum Hipp. Prædict. II, 27. Wittem-

berg, 1766, in-4°. — Dissertatio de scabie viva. Wittemberg, 1767, in-4°. — Programma de examine aquarum necessario et frugifero. Wittemberg, 1767, in-4°. — Dissertatio de vena fonte hæmorrhoïdum non satis limpido. Wittemberg, 1768, in-4°. — Programma de hæmorrhoïdum venosarum vindicatione. Wittemberg, 1768. in-4°. — Dissertatio de modo regenerationis vasorum, P. I. generalis Wittemberg, 1770, in-4° — Dissertatio de minuenda mortium subitarum formidine. Wittemberg, 1770, in-4°. — Programma de magni nunc climacterici solvendo motu. Wittemberg, 1770, in-4°. — Programma de plantarum venenatorum arcendo scelere. Wittemberg, 1770. in-4°.—Dissertatio de mortibus repentinis, senioribus annis parcius imputandis. Wittemberg, 1771, in-4°. — Dissertatio de mortibus repentinis, juvenilibus annis potissimum imputandis. Wittemberg, 1771, in-4°. — Programma de nucis vomicæ virtute medica non ita fallaci. Wittemberg, 1772, in-4°. (*B. méd.*)

Apr. J.-C. 1711. — DIMSDALE (Thomas), fils d'un chirurgien-apothicaire de Thoydon-Garnon, dans le comté d'Essex, vint au monde en 1711. Il appartenait à une famille de quakers, et son grand-père fut l'un des compagnons de Guillaume Penn en Amérique. Son père fut son premier guide dans la carrière médicale, et le confia ensuite aux soins des chirurgiens de l'hôpital Saint-Thomas. Dimsdale s'établit, en 1734, à Hertford, et ne tarda pas à y acquérir une grande réputation. La mort de sa première femme l'accabla de chagrin. Pour faire diversion à ses peines, il entra dans la carrière militaire en 1745, et servit sous les ordres du duc de Cumberland. Après la paix, il revint à Hertford, et contracta un nouveau mariage. Ce fut en 1761 seulement qu'il prit le titre de docteur. Au bout de sept ans, pendant lesquels son nom se répandit dans toute l'Europe, il fut appelé par l'impératrice de Russie, qui l'engagea d'introduire l'inoculation dans ses états, et qui, pour faire impression sur l'esprit de ses sujets, se soumit elle-même à cette opération, ainsi que le grand-duc Paul. Catherine récompensa généreusement Dimsdale, qui reçut d'elle deux mille livres sterling pour son voyage, dix mille de gratification, et cinq cents de pension viagère, avec le titre de premier médecin, celui de conseiller d'état, et le rang de baron russe transmissible à ses descendants. Il n'en fallait pas tant pour le mettre à la mode, et les premières familles de Russie s'adressèrent à lui pour faire inoculer leurs enfants ; il fut même obligé de faire un voyage à Moscou. A son retour en Angleterre, la Société royale le reçut parmi ses membres. En 1780, nommé, par la ville d'Hertford, membre de la chambre des communes, il renonça presqu'entièrement à la pratique de l'art de guérir. Cependant il retourna l'année suivante en Russie, pour inoculer l'empereur actuel de Russie et le grand-duc Constantin. Ses compatriotes le députèrent une seconde fois au parlement en 1784 ; mais, vers cette époque une double cataracte le priva de la vue, que Wenzel lui rendit ensuite par l'opération. Il quitta la chambre des communes en 1790, et passa le restant de sa vie loin du monde et des affaires, dans le sein de sa famille, à Hertford, où il mourut le 30 décembre 1800. Tous ses écrits sont relatifs à l'inoculation, dont ils ont puissamment contribué à répandre la pratique : la précieuse découverte de Jenner en a beaucoup diminué l'importance ; mais il faut les juger d'après l'époque où ils ont paru, et alors on demeure convaincu qu'ils méritaient réellement l'estime dont ils ont joui.

The present method of inoculating for the small pox. Londres, 1766, in-8°. *Ibid.* 1772, in-8°. Traduction en français par Fouquet, Amsterdam et Montpellier, 1772, in-8°. Dimsdale décrit avec clarté et précision la méthode de Sutton, dont il attribue avec raison la supériorité à l'emploi qu'on fait de virus frais, ainsi qu'à l'usage de donner des boissons fraîches aux malades durant la période de l'éruption, et de permettre à l'air de circuler librement dans les lieux qu'ils habitent. — Thoughts on general and partial inoculation. Londres, 1776, in-8°. — Observations on the introduction to the plan of the dispensary for general inoculation. Londres, 1778, in-8°.—Remarks on D. Lettsom's letter on general inoculation. Londres, 1779, in-8°.—A review of D. Lettsom's observations of baron Dimsdale's remarks. Londres, 1779, in-8°.— Tracts on inoculation. Londres, 1781, in-8°. Relation de son voyage en Russie, et de l'inoculation pratiquée sur Catherine et sur Paul. Dimsdale développe la méthode qu'il avait proposée pour introduire l'inoculation dans l'empire russe. (*Biogr. médicale.*)

Apr. J.-C. 1712 *env.* — COURCELLES (Étienne CHARDON DE), bachelier de la faculté de Paris, qui est cité par M. Baron sous le décanat de M. Élie Col de Villars, élu en novembre 1740 et continué en 1741, naquit à Reims. Il est éditeur du traité de Materia medica par M. Geoffroy; mais il ne s'en est point tenu là. Sa place de médecin de la marine à Brest l'a engagé à écrire les ouvrages suivants :

Manuel de la saignée. Paris, 1746, in-12. Brest, 1763, in-12. L'auteur, destiné par son emploi à instruire des chirurgiens pour la marine, a cru devoir composer en leur faveur un traité élémentaire sur la saignée, opération la plus commune en chirurgie. Il a rempli supérieurement son objet; car à des détails historiques, curieux et intéressants, il joint ses observations pratiques qui sont de la plus grande utilité. — Abrégé d'anatomie en quatre parties. Paris. 1753. in-8°. C'est un précis très succinct d'anatomie à l'usage des chirurgiens de la marine; il y règne beaucoup d'ordre et de clarté. — Manuel des opérations les plus ordinaires de la chirurgie. Brest, 1756, in-8. Ce manuel d'opérations est aussi recommandable que l'abrégé d'anatomie; on y remarque plusieurs faits intéressants.

Apr. J.-C. 1712. — HENKEL (Jean-Frédéric), habile chirurgien allemand, né à Pruessisch-Holland, le 4 mars 1712, reçut de son père, qui portait le même nom que lui, les premières leçons de l'art de guérir, qu'il alla ensuite étudier à Kœnisberg et à Berlin. Ayant accepté en cette dernière ville une place de chirurgien de compagnie dans un des régiments de l'armée prussienne, il montra de si heureuses dispositions que le roi l'envoya, comme pensionnaire, à Paris et en Hollande, pour s'y perfectionner. Henkel sut profiter de cette faveur, et après avoir suivi pendant deux ans la clinique des plus habiles chirurgiens français, après surtout s'être adonné à l'art des accouchements, il revint à Berlin, où le roi, qui voulut l'examiner lui-même, le nomma chirurgien en chef d'un régiment de ses gardes. Au bout de quelques années, en 1744, il alla prendre ses grades à Francfort-sur-l'Oder, et au retour de la seconde campagne de Silésie il quitta le service pour se dévouer tout entier à la pratique et à l'enseignement. Il mourut à Berlin, le 1er juillet 1779, après avoir eu la gloire de perfectionner en Prusse l'art des accouchements, jusqu'alors abandonné aux empiriques et aux ignorants. Ses ouvrages renferment des remarques utiles, mais en petit nombre, noyées dans un fatras de détails généralement connus, et rédigées dans un style dont l'incorrection annonce combien l'éducation première de l'auteur avait été peu soignée.

Dissertatio de cataracta crystallina vera. Francfort-sur-l'Oder, 1744, in-4°. — Erste Sammlung medicinischer und chirurgischer Anmerkungen. Berlin, 1744, in-4°. Zweyte, 1747, in 4°. Dritte, 1748, in-4°. Vierte, 1749, in-4° Fuenfte, 1750, in-4°. Sechste, 1751, in-4°. Siebente, 1760, in-4°. Achte 1763, in 4°, — Anmerkungen von widernatuerlichen Geburten, zur Verbesserung der Hebammenkunts, Berlin, 1751, in-4°. — Anweisung zum verbesserten chirurgischen Verbande. Berlin, 1756, in-8°. Berlin et Stralsund, 1767, in-8°. — La seconde édition est ornée de quatorze planches. Abhandlung von Beinbruechen und Verrenkungen, Berlin, 1759, in-8°. — Abandlung von der Geburtsheulfe. Berlin, 1761, in-8°. Ibid. 1770, in 8°. Ibidem, 1774, in-8°. Ce n'est qu'une traduction libre du traité de Roederer. — Abandlung von der Wirkung der aeusseriichen Arzneyen an und in dem menschlichen Roerper. Berlin, 1765, in-8°. Appendix, 1765, in-8° — Neue medicinische und chirurgische Anmerkungen. Berlin et Stralsund, cah. I, 1769; II, 1772, in-8°. — Ablandlung der chirurgischen operationen. Berlin, cah. I, 1770; II, III, 1771; IV, 1772; V, 1773; VI, 1774; VII et VIII. 1775, in-8°. — Ablandlung von den Fussgeburten, worinnen eine Hebamme grosse Geschicklichkeit besitzen muss. Berlin, 1677, in-8°. *Biog. Méd.*

Ap. J.-C. 1712. — BERTIN (Joseph-Exupère) naquit le 25 juin 1712 à Tremblay, diocèse de Rennes. Il étudia la médecine dans les écoles de la Faculté de Paris et il y reçut le bonnet de docteur en 1740; ses vespéries sont du 24 octobre, son doctorat du 26 du même mois, et sa pastillaire du 23 novembre. Son goût pour l'anatomie annonça tous les progrès qu'il ferait dans cette partie; c'est à eux qu'il doit l'entrée de l'Académie des sciences, à qui il a donné plusieurs mémoires sur des sujets intéressants. Ils font honneur à l'esprit de recherches

qu'on y remarque ; et quoiqu'ils soient quelquefois parsemés de réflexions hasardées, l'auteur n'a pas moins mérité l'accueil des savants.

Le principal ouvrage de M. Bertin est un Traité d'ostéologie imprimé à Paris en 1754, quatre volumes in-12. Ce médecin a examiné et décrit les os secs et les os frais avec beaucoup d'exactitude. Il a découvert deux sinus dans les racines des petites ailes du sphénoïde, des conduits creusés dans les os maxillaires supérieurs, lesquels reçoivent quelques vaisseaux sanguins et quelques nerfs des dents. Pour le dire en un mot, la description qu'il donne des sinus de la face mérite d'être consultée ; c'est là qu'il parle de ses cornets sphénoïdaux, dont on prétend que Schneider a eu connaissance avant lui.

Les démêlés littéraires de MM. Ferrein et Bertin ont fait trop de bruit pour les passer sous silence. Le premier avait proposé une nouvelle théorie de la voix, qu'il établissait sur l'allongement et le raccourcissement des ligaments de la glotte. Le second, qui prétendait que le resserrement de la glotte fait les sons aigus, et que les sons graves sont produits par le relâchement de cet organe, fit paraître une Lettre sur un nouveau système de la voix, imprimée à Paris en 1745, in-8°. Ferrein se mit en garde contre cette attaque ; lui ou Montagnat, son ami, la repoussèrent vivement par un Éclaircissement en forme de lettre sur la découverte qu'a faite M. F. Paris, 1746, in-8°. Cette dispute ouvrit bientôt un nouveau champ à ces savants adversaires. Ferrein s'attribuait en quelque sorte la découverte des vaisseaux transparents de l'uvée, en mettant sa description fort au-dessus de celle que Hovius en avait donnée. Bertin, au contraire, soutenait que son collègue n'avait rien avancé, qu'il n'eût puisé dans les ouvrages de ses prédécesseurs. Montagne parut alors sur la scène et répondit à l'accusation de Bertin par une Lettre sur un nouveau genre de vaisseaux découverts dans le corps humain. Paris, 1746, in-8°. M. Haller, qui donne l'histoire de toutes ces discussions dans ses Notes sur la méthode d'étudier la médecine par Boerhaave, fait honneur à Ruisch de la découverte des vaisseaux blancs de l'uvée ; et M. Portal ajoute, dans son Histoire de l'anatomie et de la chirurgie, qu'ils ont été amplement décrits par Vieussens. La dispute ne fut point terminée par la lettre de Montagnat. Bertin, qui sentait toute la supériorité de ses preuves, y répondit sous le voile de l'anonyme ; mais le public le reconnut dans les Lettres sur le nouveau système de la voix et sur les artères lymphatiques, qui furent adressées en 1748 à M. Gunz, professeur d'anatomie à Leipsick, et qui contiennent une critique amère des ouvrages de M. Ferrein.

Un nouveau sujet alluma une guerre ouverte entre de nouveaux champions. Il s'agissait de décider du terme de l'accouchement. MM. Bertin et Petit, médecins de Paris, M. Lebas, chirurgien de la même ville, donnaient à ce terme une extension capable de troubler le repos des familles, en leur faisant adopter, pour descendants légitimes, des enfants qui naissent trop long-temps après la mort du mari de leur mère, pour regarder celui-ci comme père. M. Bertin exposa ses sentiments dans une Consultation sur la légitimité des naissances tardives, publiée à Paris en 1764, in-8°. Il prétend que s'il y a des parts de sept mois, c'est parce que le fœtus est, dans ce cas, plus capable d'atteindre sa perfection en peu de temps, à raison que la mère lui fournit une plus grande quantité de sucs nourriciers ; mais comme il y a des mères et des fœtus qui n'ont pas cette disposition à un aussi haut degré, c'est de là qu'il arrive que les grossesses sont quelquefois prolongées et les accouchements retardés jusqu'au onzième mois et même plus tard. Tels étaient les fondements sur lesquels Bertin s'appuyait pour admettre également les naissances précoces et tardives. M. Bouvart, célèbre médecin de la Faculté de Paris, a solidement réfuté ces nouvelles opinions par le témoignage des auteurs les plus instruits et les plus dignes de foi, soit de médecine, soit de jurisprudence. Il soutient qu'il n'y a point de grossesse prolongée au delà de dix mois dix jours.

Ap. J.-C. 1712.— KANNEGIESSER (Théophile-Henri), médecin allemand assez célèbre, vint au monde à Gotha le 22 juillet 1712. Dès qu'il eut atteint l'âge de quinze ans, ses parents, augurant bien des heureuses dispositions qu'il montrait, s'empressèrent de l'envoyer à l'université d'Iéna, pour y étudier la médecine, à laquelle il avait témoigné le désir de se consacrer. La célébrité du grand Hoffmann lui inspira bientôt le désir d'aller à Halle, où il se

rendit effectivement, et fit de rapides progrès sous la direction de ce maître habile, d'Alberti et de Juncker. Lorsqu'il eut terminé le cours de ses études, il entreprit, dans le Nord, un voyage, durant lequel l'offre qui lui fut faite d'une place de médecin à Apenrode en Danemark, qu'il n'accepta cependant pas, lui donna l'idée de se faire recevoir à Kiel, où il se soumit aux épreuves publiques en 1731. L'année suivante, le gouvernement danois lui accorda le titre de médecin ordinaire des bailliages de Neumuenster et de Bordisholm. Ayant obtenu le titre de licencié en 1733, il se mit à faire des cours qui lui valurent, en 1736, le titre de professeur extraordinaire. Cette même année, il prit le grade de docteur. Nommé professeur ordinaire en 1743, il vit depuis lors les dignités académiques et les distinctions civiles s'accumuler sur sa tête; jusqu'à l'époque où la mort vint terminer sa carrière, le 26 août 1792. Il n'a laissé aucun ouvrage tant soit peu volumineux, mais un grand nombre d'opuscules de circonstance dont plusieurs sont encore recherchés aujourd'hui.

Dissertatio de excretione cutanea Kiel, 1731, in-4°. — Dissertatio de causis morborum ex influxu siderum pendentibus. Kiel, 1732, in-4°. — Observationes medico-clinicæ de febre catarrhali maligna, anno 1733 mense aprili chilonium Holsatorum obsidente. Kiel, 1733, in-4°. — Dissertatio de præ ipsis cautelis, praxin adeunti clinico juxta probe attendendis. Kiel, 1733, in-4°. — Programma de spinæ dorsalis præternaturali plexu, prælectionibus suis physiologicis præmissum. Kiel, 1734, in-4°. — Oratio de pietate, medico imprimis necessaria. Kiel, 1736, in-4°. — Programma de felicium pharmacorum infelici sæpe usu. Kiel, 1736, in-4°. — Vollstaendige Beschreibung der Hallischen medicamente. Kiel, 1737, in-8°. — Programma de spasmo ex calore et frigore, altero alterum immediate excipiente. Kiel, 1743, in 4°. — Oratio de modernorum studiis altioribus non altioribus. Kiel, 1743, in-4°. — Dissertatio de sudoriferum abusu. Kiel, 1744, in-4°. — Oratio de probabili mentis cum corpore unione. Kiel, 1744, in-4°. — Dissertatio de adstringentium efficacia diaphroretica. Kiel, 1744, in-4°. — Dissertatio de lapidis microcosmici genesi. Kiel, 1745, in 4°. — Programma de indefinito morborum numero. Kiel, 1745, in-4°. — Unterricht von der rim Holsteinischen grassirenden Hornviehseuche. Kiel, 1745, in-8°. — Dissertatio de spiritu ardente ejusque operandi modo. Kiel, 1747, in-4°. — Oratio de veterum in rem medicam laude et meritis plane singularibus. Kiel, 1747, in 4°. — Oratio de temperamentorum formalitate. Kiel, 1748, in-4°. — Dissertatio de pneumatosi. Kiel, 1748, in-4°. — Dissertatio de pleuritide. Kiel, 1745, in-4°. — Programma de tubulosa nervorum structura. Kiel, 1749, in-4°. — Oratio de bilis naturali et præternaturali efficacitate. Kiel, 1749, in-4°. — Oratio de refrenanda litteratorum intemperantia. Kiel, 1749, in 4°. — De cura piscium per Slesvici et Holsatiæ ducatum usitata libellus. Kiel, 1750, in-4°. — Oratio de remediorum a mineralibus desumptorum cum corpore humano proportione. Kiel, 1751, in-4°. — Oratio de cautione circa præsagia. Kiel, 1751, in-4°. — Oratio de animi incandescentia insigni sanitatis præsidio. Kiel, 1753, in-4°. — Dissertatio de elephantiasi. Kiel, 1753, in-4°. — Dissertatio de telephio et Chironio ulcere. Kiel, 1753, in-4°. — Oratio de arcii et echii discrepantia. Kiel, 1753, in-4°. — Dissertatio de salivæ efficacitate. Kiel, 1753, in 4°. — Dissertatio de ætatibus. Kiel, 1755, in 4°. — Dissertatio de salivæ efficacia. Kiel, 1755, in 4°. — Dissertatio de hydrope. Kiel, 1756, in-4°. — Dissertatio de apoplexia. Kiel, 1756, in-4°. — Dissertatio de variolis. Kiel, 1756, in-4°. — Dissertatio de impotentia conjugali. Kiel, 1756, in 4°. — Oratio de philosophia naturali futuro medico necessaria. Kiel, 1757, in-4°. — Dissertatio de damno ex venæ sectionis abusu. Kiel, 1757. in-4°. — Oratio de prorectoris officio. Kiel, 1757. in-4°. — Dissertatio de virginitatis læsæ et integræ signis. Kiel, 1758, in 4°. — Dissertatio de locorum salubritate. Kiel, 1760, in-4°. — Dissertatio de morbis dissimulatis et fictis. Kiel, 1760, in-4°. — Oratio de senium prævertendi adminiculis. Kiel, 1761, in 4°. — Dissertatio de morbo comitiali. Kiel, 1761, in-4°. — Programma de loto antiqua. Kiel, 1761, in-4°. — Oratio de veterum pugilatu, sanitatis præsidio insigni. Kiel, 1761, in 4°. — Dissertatio de somno meridiano sanitatis præsidio insigni. Kiel, 1765, in-4°. — Oratio de quadratura circuli physica. Kiel, 1765, in-4°. — Oratio de internecione. Kiel, 1768, in-4°. — Programma de lapidibus aqui-

linis Kiel, 1768, in-4°. — Institutiones medicinæ legalis. Halle, 1768, in-8°. Ibid., 1777, in-8°. Kiel, 1777, in 8°. — Dissertatio de hydrope. Kiel, 1769, in-4°. — Dissertatio de variolarum insitione. Kiel, 1769, in-4°. — Programma : cibus aliena dente molitus nauseam parit. Kiel, 1769, in-4°. — Oratio de ave Britannica. Kiel, 1769, in-4°. — Dissertatio de prognosi inflammationum. Kiel, 1769, in-4°. — Programma de prædictionibus. Kiel, 1769, in-4°. — Oratio de doctrina futuro medico necessaria. Kiel, 1769, in-4°. — Oratio de intemperantia insigni sanitatis impedimento. Kiel, 1770, in-4°. — Oratio de interrogatoriis medicis utiliter instituendis. Kiel, 1771, in-4°. — Dissertatio de ortu et progressu hominis. Kiel, 1771, in 4°. — Dissertatio de morbo Pliniano. Kiel, 1771, in-4°. — Dissertatio de corcino. Kiel, 1771, in-4°. — Kannegeisser a inséré de nombreuses observations dans les Actes de l'Académie des Curieux de la nature.

(*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1712. — FOTHERGILL (Jean), médecin aussi recommandable par sa philosophie que par ses connaissances médicales, naquit le 8 mars 1712, à Carr-End près Richemond, dans le Yorkshire. Il étudia à Edimbourg sous Monro, d'Altson et autres élèves de Boerhaave, fut reçu docteur en 1736, et vint à Londres, où il fréquenta avec assiduité l'hôpital de Saint-Thomas. Il visita ensuite la France, la Hollande et l'Allemagne, puis il vint se fixer à Londres où il se fit particulièrement remarquer lors de l'angine épidémique qui, en 1746, ravageait cette capitale, et à laquelle il opposa avec avantage l'usage des vomitifs, celui des boissons vineuses, des acides minéraux et des amers. Depuis cette époque, les mêmes moyens ont toujours été employés dans l'angine gangréneuse. Ayant acquis une grande réputation, Fothergill ne tarda pas à devenir possesseur d'une fortune considérable dont il fit le plus bel usage puisqu'il employa des sommes immenses pour faciliter les progrès de l'histoire naturelle et surtout pour secourir les malheureux ; aussi après sa mort, arrivée le 26 décembre 1780, ses concitoyens firent-ils mettre cette épitaphe sur sa tombe :

CI-GIT
LE DOCT. FOTHERGILL,
QUI DÉPENSA DEUX CENT MILLE GUINÉES
POUR LE SOULAGEMENT DES MALHEUREUX.

Fothergill, qui appartenait à presque toutes les sociétés savantes de l'Europe, a publié les ouvrages suivants :

Thesis de emeticorum usu, in variis morbis tractandis. Edimbourg, 1738, in-8°. — An account of the sore throat attended with ulcers. Londres, 1748, in 8°. Ibid., 1754, in-8°. Trad. française par l'abbé de Larivière. Paris, 1749, in-12. — Rules of the preservation of health containing all that has been recommended by the most eminent physicians, with the easiest prescriptions for most diseases incident to mankind : Being the result of many year's pratice. Londres, 1762, in 8°. — Some accounts of the late docteur Collinson (sans nom d'auteur). Londres, 1770, in-8°. — Explanatory remark to the preface to Sidney Parkinson's journal of a voyage to the south seas Londres, 1773, in-4°. — Case of hydrophobia. Reprinted from the medical observations and inquiries; with additions. Londres, 1778, in-8°. — Remarks on the neutral salts of plants : and on terra foliate tartari in Edimburg medical essays, 1746, pag. 177. — On the origin of amber. in philosoph. Transact. 1744. — On the manna persicum. Ibid., pag. 31. — On the recovery of persons apparently deead, by distending the lungs. Ibid., p. 103. — Rupture of diaphragm, and the displacement of some of the viscera in a child to months old. Ibid., p. 187. — Of the use of the bark in scrofulous cases (in Medic. observations and inquiries, 1755, t. I, pag. 303). — Letter concerning an astringent gum Brought from Africa (Medic. observat. and inquiries, 1755, t. I, pag. 303). — Letter relative to the cure of the chincough (in Medic. observat. and inquiries, 1767, t. III, p. 319). — Observations on the use of Hemlock (in Medic. observat. and inquiries, 1767, t. III, pag. 400). — Remarks on the hydrocephalus internus (in Medic. observat. and inquiries, t. IV, p. 40). — Of the cure of sciatica. Ibid., t. IV, pag. 69. — Of the use of tapping early in dropsies. Ibid., pag. 114. — Remarks on the use of balsams in the cure of consumptions. Ibid., p. 231. — Remarks on the cure of the consumptions. Ibid., pag. 289, et further remarks on the treatment of consumption. Ibid., t. V, pag. 345. — Some account of the cortex Winteranus, or Magellanicus. t, V, pag. 41. — Account of a painful affection of the face. Ibid., pag. 129. — Account of the tree

producing the terra Japonica. Ibid., pag. 148. — On the management proper at the cessation of the menses. Ibid., pag. 160. — Fatal case of a hydrophobia. Ibid., p. 195. — Case of angina pectoris with remarks. Ibid., p. 253. — Further account of the same. Ibid., pag. 252. — Additional remarks on the treatment of persons bit by mad animals. Ibid., pag. 290. — Observations on disorders to which paniters in water-colors are exposed. Ibid., pag. 394. — Remarks of the cure of epilepsy with considerations on the practice of bleeding in apoplexies. Ibid., t. IV, pag. 68. — Remarks on that complaint commonly known under the name of a sick head ache. Ibid., pag. 103. — On the cure of fluxus by small doses of ipecacuanha. Ibid., pag. 186. — Sketch of the epidemic disease which appeared in London in the end of 1775. Ibid., p. 340. — Il a paru deux recueils des œuvres de Fotherghill, publiés par deux de ses amis, l'un en 1781, l'autre en 1784.

Apr. J.-C. 1712. — CULLEN (Guillaume), célèbre médecin écossais, naquit en 1712, dans le comté de Lanerk. Il étudia d'abord la chirurgie et la pharmacie à Glascow, fit plusieurs voyages aux Indes orientales à bord d'un vaisseau marchand, puis exerça la médecine et la pharmacie à Hamilton, ville dans laquelle il se lia intimement avec Guillaume Hunter, qu'il suivit à Edimbourg pour y étudier la médecine. En 1746 Cullen obtint la chaire de chimie à l'université de Glascow, où il avait été reçu docteur; en 1751, il permuta et devint professeur de médecine. — La réputation que Cullen acquit dans ce nouvel enseignement lui fit obtenir, en 1756, la chaire de chimie, vacante par la mort de Plummer, dans l'université d'Edimbourg, où on le vit successivement professer la matière médicale et la médecine théorique et pratique. La doctrine de Boerhaave dominait alors dans toutes les écoles médicales de l'Europe, Cullen ne craignit pas d'attaquer une théorie qui paraissait aussi solidement établie : et, prenant Willis, Baglivi, Hoffmann et Barthez pour guides, il fonda une nouvelle doctrine ayant pour base l'influence spéciale de l'état des puissances qui impriment le mouvement à l'organisme, et bannit ainsi l'humorisme du domaine de la médecine. C'est cette même doctrine, modifiée ensuite par Brown et Pinel, qui se répandit en France et en Europe. — Cullen, qui fut l'un des plus célèbres praticiens de son époque, déploya une rare sagacité dans la recherche des indications curatives, et l'on ne saurait trop louer le scepticisme éclairé qu'il porta dans le chaos de la matière médicale. Cet habile médecin mourut le 5 février 1790. On a de lui les ouvrages suivants :

Synopsis nosologiæ methodicæ in usum studiosorum. Edimbourg, 1769, in-8°. Ibid., 1772, ibid, 1780, 2 vol, in-8°. Cet ouvrage a été traduit en anglais sous ce titre : Nosology : or a systematic arrangement of diseases by classes, orders, geners, and species, etc. Edimbourg, 1800, in-8°. Il a été publié plusieurs abrégés de cet ouvrage.—Institutions of medicine : physiology for the use of the students in the university of Edimbourg. Edimbourg, 1772, in-12. Ibid., 1777, in-8°. Ibid., 1785, in-8°. Traduct. française par Bosquillon, Paris, 1785, in-8°. Traduit en latin, Venise, 1788, in-8°. — Lectures on the materia medica. Londres, 1772, in-4°. Réimprimées avec des corrections et additions considérables, et avec l'approbation de Cullen. Londres, 1773, in-4°. Traduit en français par Caullet de Veaumorel, Paris, 1787, in-8°. — A treatise of the materia medica. Edimbourg, 1789. 2 vol. in-8°. Traduit en français par Bosquillon, Paris, 1789, 2 vol. in-8°. — Letter to lord Cathcart concerning the recovery of Persons drowned and seemingly dead. Edimbourg, 1775, in-8°. Clinical lectures, delivered in the years, 1765, 1766. Londres, 1797, in-8°. Edimbourg, 1814, in-8°. — Cullen a publié encore dans les Essais de médec. et de littér., t. II, pag. 145, 1756, un Mémoire sur la production du froid par l'évaporation des liquides, et sur quelques autres moyens de le produire.

Apr. J.-C. 1712. — BROMFIELD (Guillaume), célèbre chirurgien anglais, naquit en 1712 et mourut en 1792. Il était depuis assez long-temps médecin de la princesse douairière de Galles, quand il fut promu, en 1769, à la place de chirurgien du roi d'Angleterre, devenue vacante par la mort de Thomas Gataker. Il fut aussi chirurgien des hôpitaux de Saint-Georges et de Lock. On a de lui :

Syllabus anatomicus generalem Humani corporis partium ideam comprehendens : adjungitur syllabus chirurgicus præcipuas chirurgiæ operationes

complectens. Londres, 1748, in-4°. — Narration on certain particular facts who have been misrepresented relative to the conduit of M. Bromfield. Londres, 1759, in-8°. — Thoughts arising from experience concerning the present peculiar method of treating persons inoculated for the small pox, etc. Londres, 1767, in-8°. — Chirurgical observations and cases. Londres, 1773, 2 vol. in-8°. C'est dans cet ouvrage que Bromfield a donné le premier la véritable interprétation du passage de Celse, relatif à la taille nommée depuis *bilatérale*.

Apr. J.-C. 1712. — NAVIER (Pierre-Toussaint), médecin correspondant de l'Académie royale des sciences de Paris, membre de la Société littéraire de Châlons-sur-Marne, naquit à Saint-Dizier en Champagne. Il s'est distingué dès le milieu de ce siècle par les ouvrages suivants :

Lettre sur quelques observations d'anatomie. Châlons, 1751, in-4°. — Lettre à M. Aubert, dans laquelle on examine si le péritoine enveloppe immédiatement les intestins. Ibidem, 1751, in-4°. Elle attira à l'auteur une critique de la part de M. François Aubert, médecin des hôpitaux de Châlons-sur-Marne, né à Dormans le 28 septembre 1695, sous le titre de Réponse aux écrits de M. Navier sur le péritoine. Celui ci répliqua avec toute l'honnêteté et la modestie possible. — Réplique à la critique de M. Aubert sur le péritoine. Châlons, 1752, in-12. M. Navier dit que le péritoine, en embrassant les intestins par une duplicature membraneuse, les enveloppe immédiatement. — Dissertation sur plusieurs maladies populaires qui ont régné depuis quelque temps à Châlons-sur-Marne, Paris, 1753, in-12. — Observations sur l'amollissement des os. Paris, 1755, in-12. Il traite de cette matière en général; et en particulier de la femme Supiot. — Réflexions sur les dangers des exhumations précipitées, et sur les abus des inhumations dans les églises ; suivies d'observations sur les plantations d'arbres dans les cimetières. Paris, 1775, in-12. Ces réflexions ont été lues, en 1767, dans une séance de l'Académie de Châlons-sur-Marne.

Apr. J.-C. 1712. — ESCHENBACH (Chrétien-Ehrenfried), de Rostock, vint au monde en 1712, le 12 août. Il était fils d'un marchand qui avait passé quelques années de sa jeunesse chez un apothicaire de Naumbourg, et conservé une sorte de prédilection pour son premier état ; c'est pourquoi il consacra son fils à cette même profession. Le jeune Eschenbach, après avoir terminé ses cours de latinité, fut envoyé en 1727 à Leipzick, où il demeura cinq années dans une pharmacie très-renommée. Ce laps de temps écoulé, il revint dans sa patrie en passant par Hambourg. Mais l'art pharmaceutique exigeant de sa part une assiduité et une attention soutenues pour des détails purement mécaniques, qui n'entraient point dans ses goûts, il fit de la médecine l'objet principal de ses études. Au bout de trois années, en 1736, il partit pour la Russie, qu'habitait un de ses proches parents; et ce fut pendant son séjour dans la capitale de cet empire, que l'Académie de Rostock lui adressa un diplôme de docteur. Ne voyant aucun moyen de réussir à Saint-Pétersbourg, il passa en 1736 à Dorpat en Livonie; il y pratiqua pendant dix-huit mois, au bout desquels il revint dans sa ville natale. Là, depuis trois ans déjà, il vivait tranquille et retiré, lorsqu'en 1740 le désir lui prit de visiter la Hollande et la France, attiré surtout par l'éclat dont la chirurgie brillait dans cette dernière contrée. En 1742 il était de retour à Rostock, où il continua l'exercice de sa profession et obtint la chaire de mathématiques en 1756. Dix ans après, il fut nommé à celle de médecine, avec le titre de médecin pensionné, et mourut le 25 mai 1788. On lui doit un grand nombre d'opuscules académiques et de livres élémentaires.

Dissertatio gratulatoria de morborum in morbis pluralitate. Rostock, 1744, in-4°. — Anfangsgruende der chirurgie. Rostock, 1745, in-8°. — Medicina legalis, brevissimis comprehensa thesibus, in usum auditorii conscripta. Rostock, 1746, in-8°. Ibid., 1778, in-8°. — Dissertatio de suppuratione et remediis suppuratoriis; insérée dans le tome II du recueil de l'Académie de chirurgie, qui lui avait décerné l'accessit en 1747. — Commentatio vulnerum ut plurimum lethalium dictorum nullitatem demonstrans. Rostock, 1748, in-8°. — Anatomische Beschreibung des menschlichen Koerpers. Rostock, 1750, in-8°. — Gegrundeter Bericht von dem Erfolg der operationen des Englischen oculisten Ritters Taylor, in verschiedenen Stued-

ten Teutschlands, besonders in Rostock. Rostock. 1751, in-8°. — Observata quædam anatomico-chirurgico-medica rariora. Rostock, 1753, in-4°. Ibid., 1769, in-8°. Continuatio. Ibid., 1769, in 8°. — Chirurgie. Rostock, 1754, in-8°. — Novæ pathologiæ delineatio. Rostock, 1755, in 8°. — Commentatio de algebræ primordiis Rostock, 1756, in-4°. — Mathematik. Erster Theil. Die arithmetik. Rostock, 1761, in-8°. — Commentatio quæstionis: Est-ne matheseas usus adeo universalis? Rostock, 1761, in-4°. — Programma de verbis Psalm. 12, 10, medice consideratis. Rostock, 1762, in 4°. — Programma de verbis Jes. 53, 10, medice consideratis Rostock, 1763, in-4°.— Programma de verbis Ebr 13, 10, medice consideratis. Rostock, 1763, in-4°. — Grundlage zum Unterricht einer Hebamme. Rostock, 1765, in-8°. Ibid., 1767, in-8°. — Programma de morbis hæreditariis. Rostock, 1765, in-4°. — Programma de sudore Christi sanguineo. Rostock, 1766, in 4°. — Programma de apparentibus mortuis. Rostock, 1766, in-4°. — Programma I et II de morbis supranaturalibus. Rostock, 1767, in-4°. — Programma de dignitate hominis Rostock, 1768, in 4°. — Programma de communicatione idearum. Rostock, 1769, in-4°. — Programma de piscina Bethesda. Rostock, 1769, in-4°. — Programma de gemellorum partu Genes. 38, 27-30. Rostock, 1771, in-4°. — Bedenken von der Schaedlichkeit des Mutterkorns, und von den Mitteln zur Rettung der Ertrunkenen. Rostock, 1771, in-4°. — Programma de dolore cum morbo. Rostock, 1772, in 4°. — Programma de inflammatione lymphatica atque serosa Rostock, 1772, in-4°. —Programma de vulnere trachææ lethali. Rostock, 1774, in-4°. — Programma de infanticidio. Rostock, 1774, in-4°. Programma de affluxu sanguinis et aquæ e latere Christi perfosso, miraculi defectu non laborante. Rostock, 1775, in-4°. — Programma de lepra Judæorum. Rostock, 1774, in-4°. — Programma de obsessis, tempori Salvatoris obvenientibus. Rostock, 1773, in-4°. — Programma de scorbuto, in Megapoli atque Rostochii non endemio. Rostock, 1778, in-4°. — Scripta medico-biblica. Rostock, 1779, in-4° — Recueil des dissertations médico-théologiques dont nous avons indiqué les titres plus haut, et qui font peu d'honneur à Eschenbach; car elles témoignent de sa crédulité puérile. — Programma de dysenteria, contagio vacua. Rostock, 1781, in-4°. — Eschenbach a inséré un très-grand nombre d'articles de circonstance dans les Gemeinnuetzige Aufsaetze de Rostock, et rédigé aussi la Gelehrte Zeitung de cette même ville. (*Biog. méd.*)

Apr. J.-C. 1712. — SCHMUCKER (Jean-Leberecht), né en 1712, mort le 5 mars 1786, occupa en Prusse les places de chirurgien en chef des armées et de directeur des hôpitaux militaires de Berlin. Ses ouvrages, entièrement pratiques, renferment un grand nombre de faits intéressants, et prouvent surtout que, de son temps, la chirurgie avait fait de grands progrès en Allemagne. Il serait à désirer que nos chirurgiens les consultassent quelquefois.

Chirurgische Wahrnehmungen. Berlin et Stettin, 1774, 2 vol. in 8°. Ibid., 1789, in-8°.— Le premier volume traite des plaies de tête; le second des maladies chirurgicales de la poitrine, du bas-ventre et des membres. — Vermischte chirurgische Schrifften. Berlin, tome I, 1776, in-8°. Ibid., 1785, in-8°.; tome II, 1779, in-8°. Ibid., 1786, in 8°.; tome III, 1782, in-8°. (*Biog. méd.*)

Apr. J.-C. 1712.—BRENDEL (Jean-Godefroy), fils d'Adam Brendel, médecin érudit du dix-septième siècle, naquit à Wittemberg au mois de février 1712. Son éducation ne souffrit point de la mort de son père. Sa mère l'envoya au collége de Grimma, près de Leipsick, où il fit de bonnes études. Il revint ensuite à Wittemberg pour y suivre les cours de médecine, et reçut le bonnet doctoral en médecine en 1736. Deux ans après, il fut nommé professeur extraordinaire de médecine à Gœttingue. En 1739, il fut professeur ordinaire. Quand Haller quitta cette université, Brendel fut chargé de le remplacer dans la chaire de chirurgie. Les honneurs académiques ne furent pas les seuls dont il jouit : le roi d'Angleterre et l'électeur de Brunswick le nommèrent leur médecin. Brendel mourut le 18 janvier 1758, à l'âge de 47 ans. Il aimait beaucoup les mathématiques, et voulut trop souvent les transporter dans une science qui n'est pas susceptible d'en recevoir l'application. On lui doit un grand nombre de dissertations qu'il est inutile d'énumérer, parce qu'elles ont été réunies en

collection, et quelques ouvrages publiés après sa mort. On a de Brendel :

Opuscula mathematici et medici argumenti. Gœttingue, 1769-1775, trois vol. in-4°. — Medicina legalis sive forensis, ejusque prælectiones academicæ in Teichmeyeri institutiones medicæ legalis. Edid. Meyer. Hanovre, 1779, in-4°. — Prælectiones academicæ de cognoscendis et curandis morbis. Edid. H.-G. Lindmann. Leipsick, 1792, 1793, trois vol. in-8°.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la Méd.*)

Apr. J.-C. 1712. — BOURGELAT (Claude), savant aussi laborieux que modeste, doit à juste titre être regardé comme le créateur de l'art vétérinaire : en effet, les anciens abandonnaient à d'ignorants mercenaires le soin de traiter les maladies des animaux domestiques; Végèce, qui a écrit sur la médecine des animaux, s'était borné à réunir les recherches de ses devanciers; Solleyssel alla un peu plus loin, il recueillit et fit connaître ce que lui avait appris sa propre expérience; mais Bourgelat parcourut en entier et avec gloire cette nouvelle carrière. Il naquit à Lyon en 1712, étudia d'abord le droit, puis exerça la profession d'avocat qu'il abandonna pour entrer dans les mousquetaires, déterminé par le goût très-vif que depuis son enfance il éprouvait pour les chevaux. En peu de temps, Bourgelat devint l'élève le plus distingué des maîtres d'équitation de la capitale; bientôt il obtint la place de chef de l'Académie royale de Lyon. Lié d'amitié avec Pouteau et Charmeton, il disséqua un grand nombre de chevaux et acquit des connaissances positives sur les maladies de l'espèce humaine. Bourgelat avait inspiré un grand attachement à Bertin, intendant de la généralité de Lyon, qui, devenu ensuite contrôleur-général des finances, institua l'Ecole vétérinaire de Lyon dont l'ouverture eut lieu le 1er janvier 1762. — Bourgelat, chargé de l'administration de ce nouvel établissement, obtint les plus grands succès, et la plupart des puissances de l'Europe envoyèrent des élèves pour suivre ses leçons. Le gouvernement français appréciant alors l'importance de cette école, institua celle d'Alfort qui, dirigée par un tel maître, acquit bientôt une grande célébrité.

Les hommes les plus remarquables de l'époque, Buffon, lord Pembroke, Charles Bonnet, d'Alembert, Haller et Voltaire, furent en correspondance avec Bourgelat; et c'est à lui que s'adressa Frédéric-le-Grand pour savoir si la *charge au trot* convenait mieux aux manœuvres de cavalerie, que la *charge au galop*. Le savant vétérinaire décida en faveur de la première.

Aussi désintéressé qu'il était dévoué à la science, Bourgelat laissa sa famille dans une position peu fortunée : aussi ne subsista-t-elle que par les bienfaits du gouvernement. Mais, à toutes les époques, les ouvrages qu'il a laissés seront pour ses descendants une puissante recommandation. On a de Bourgelat :

Le nouveau New Kastle, ou traité de cavalerie géométrique, théorique et pratique. Lauzanne et Genève, 1744, petit in-8°, 3 vol. Lyon, 1771, petit in-12. — Eléments d'hippiatrique, ou nouveaux principes sur la connaissance et sur la médecine des chevaux. Lyon, 1750-63, petit in 8°, 3 vol. — Précis historiques du corps du cheval comparé à celui du bœuf et du mouton; ouvrage qui fut d'abord publié sous le titre de Zootomie ou Anatomie comparée. Paris, 1766, in-8°, en quatre parties formant un volume de 530 pages avec la table qui parut en entier en 1769. — Art vétérinaire ou médecine des animaux. Paris, 1767, in-4° de 32 pages. — Matière médicale raisonnée ou précis des médicaments considérés dans leurs effets, à l'usage des écoles vétérinaires; avec les formules médicinales et officinales des mêmes écoles. Lyon, 1765, in-8°. Cet ouvrage, qui forme la première partie des Eléments de l'art vétérinaire de Bourgelat, est rare aujourd'hui. — Traité de la conformation extérieure du pied du cheval : de sa beauté, de de ses défauts; des considérations auxquelles il importe de s'arrêter dans le choix qu'on doit en faire; des soins qu'il exige, de sa multiplication ou des haras, etc., etc., à l'usage des écoles vétérinaires. Paris, 1768-1769, in-8°. Ce traité forme la 3me partie des Eléments de l'art vétérinaire : c'est le meilleur ouvrage de Bourgelat. Il eut plusieurs éditions. La dernière est de 1818, in-8° avec fig., enrichie de notes, par Huzard père. — Essai théorique et pratique sur la ferrure, à l'usage des élèves. Paris, 1774, in-8°. Ibid., 1804, in-8°. Ibid., 1813, in-8°. Cet ouvrage forme la quatrième partie des Eléments de l'art vétérinaire. Essai sur les appareils

et sur les bandages propres aux quadrupèdes. Paris, 1770, in 8°, fig. Ibid.; 1813, in-8°, 21 planches. Ouvrage formant la cinquième partie des Éléments de l'art vétérinaire. École royale vétérinaire (Mémoire sur la maladie épizootique de 1770). Paris, 1770, in-4°, 32 pp. — Mémoire sur les maladies contagieuses du bétail. Paris, 1775, in-4°, 32 pag. — Sommaire d'un mémoire sur une question très-importante. Paris, 1775, in-4° de 12 pp. — Règlement sur les écoles vétérinaires de France. Paris, 1777, in-8°. — Réflexions sur la milice. Lyon, 1760, in-8°. On doit encore à Bourgelat des articles relatifs à l'art vétérinaire et au manége dans l'ancienne Encyclopédie ; un grand nombre de notes dans les Mémoires sur les maladies épidémiques des bestiaux par Barberet (1760), et les Mémoires suivants qui ont paru dans le tome III du Recueil des savants étrangers de l'Académie des sciences : 1° Mémoire sur des vers trouvés dans les sinus frontaux, dans le ventricule et sur la surface extérieure des intestins d'un cheval ; 2° Nouveau système de cavalerie ou Traité du manége réduit à ses principes naturels.

Ap. J.-C. 1713 *env.* — AUDOIN de Chaignebrun (H.), ancien chirurgien des hôpitaux et armées du roi de France, a donné un ouvrage sous le titre de Cartes micro-cosmographiques, ou description du corps humain. Dès l'an 1754 cet ouvrage avait été approuvé par Morand, et l'auteur avait obtenu un privilége pour la sûreté de l'impression; mais ayant été employé, depuis cette époque, au traitement des différentes maladies épidémiques, il n'a pu s'occuper de la publication de son ouvrage. Il pensait enfin à le faire paraître en 1762, lorsque Chirol donna sa première carte sur l'angéiologie. La ressemblance qu'Audoin crut y trouver avec les siennes, excita ses plaintes: mais la contestation a été décidée en 1770. On a de ce chirurgien :

Relation d'une maladie épidémique et contagieuse qui a régné l'été et l'automne de 1757, sur les animaux de différentes espèces, dans la Brie. Paris, 1762, in 12. Il termine son ouvrage par ses découvertes sur le tissu cellulaire qu'il présente avec la complaisance d'un homme qui se les attribue. Il nous apprend que le tissu cellulaire est le siége et l'organe des métastases, etc., mais la doctrine qu'il établit à cet égard n'est pas de lui ; elle avait déjà été développée et mise dans tout son jour par Thierry, médecin de Paris, dans la thèse qu'il soutint, en 1749, dans les écoles de la Faculté : An in celluloso textu frequentius morbi et morborum mutationes? Il conclut pour l'affirmative. — Cartes micro-cosmographiques, ou Description du corps humain. L'auteur les fit paraître en 1770, in-4°, et les dédia à M. le prince de Conti. Parallèle nouveau ou abrégé des différentes méthodes de tailler, Paris, 1749, in-4° de 6 pages. On trouve des Observations de Chaignebrun dans le Journal de médecine et dans les Mémoires de Goulin.

Ap. J.-C. 1713. — COMBALUSIER (François de Paule), médecin natif du bourg Saint-Andéol en Vivarez, mourut à Paris le 24 août 1762. Il s'était déjà distingué dans la chaire qu'il avait obtenue à Valence en Dauphiné, il s'était même fait connaître par un Mémoire sur les eaux minérales de Saint-Laurent en Vivarez, lorsqu'il se rendit dans la capitale du royaume, où il fut reçu docteur de la Faculté en 1750. Comme il avait des connaissances très-étendues dans son art, et qu'en leur faveur on lui avait ouvert l'entrée de la Société royale de Montpellier, il ne lui fut pas difficile de briller dans les écoles de Paris, où il enseigna en qualité de professeur de pharmacie ; mais il brilla davantage dans le public par les différents écrits dont il est auteur, et surtout par le premier de ceux dont je vais donner la liste :

Pneumato-pathologia, sive, tractatus de flatulentis corporis humani affectibus ; Parisiis, 1747, in-12. C'est un bon livre dont la matière est remplie ; mais l'auteur est trop diffus dans la cure des maux qu'il cherche à combattre. M. Jault a donné une traduction française de cet ouvrage qui a été publiée à Paris en 1754, deux volumes in-12, sous le titre de Pneumato pathologie, ou Traité des maladies venteuses. — La subordination des chirurgiens aux médecins, Paris, 1748, in-4°. — Remarques sur la subordination des chirurgiens aux médecins, Paris, 1748, in-4°. — Prétexte frivole des chirurgiens pour s'arroger l'exercice de la médecine, Paris, 1748, in-4°. — Exposition des examens pendant le cours de la licence dans la faculté de médecine de Paris, 1748, in-4°. — Mémoires présentés au roi, 1748, in-4°. — Repré-

sentations au roi sur les plaintes des provinces, 1748, in-4°. — Considérations d'un médecin de Montpellier sur les deux premiers mémoires du sieur Pichaut de La Martinière, Paris, 1749, in 4°. Ce sont les contestations survenues entre les médecins et les chirurgiens de Paris, qui l'ont engagé à donner le jour à ces productions polémiques. — Dissertation épistolaire adressée à M. le maréchal de Biron sur une lettre de l'auteur du Traité des tumeurs et des ulcères, 1760, in-8°. — Réponse à l'auteur du Traité des tumeurs. C'est M. Astruc. — Observations et réflexions sur la colique de Poitou ou des peintres, Paris, 1761, in-12. — L'avant-propos de la méthode de M. Keyser pour l'administration de ses dragées. — Défense de la faculté de médecine de Paris, 1762, in-12.

Apr. J.-C. 1713. — POTT (Percival), chirurgien célèbre, naquit à Londres le 26 décembre 1713. Ayant perdu son père dans un âge encore peu avancé, il fut placé sous la protection immédiate du docteur Wilcox, évêque de Rochester, et destiné à l'état ecclésiastique. Ses études classiques étaient à peine terminées, qu'il montra pour la chirurgie un goût si vif et si persévérant qu'il fallut lui faire embrasser cette carrière. Un chirurgien de l'hôpital de Saint-Barthélemy le prit chez lui, dirigea ses premiers pas, et il fut du petit nombre de ceux qui, à cette époque, suivaient des cours réguliers d'anatomie. Pott prépara bientôt les leçons de son maître, et acquit ces connaissances exactes sur l'organisation humaine qui ont toujours été le premier élément de l'habileté chirurgicale. Sa réputation fit des progrès rapides, et il se plaça bientôt au premier rang parmi les praticiens de Londres. En 1745, il devint chirurgien-adjoint et, en 1749, un des principaux chirurgiens de l'hôpital où il avait commencé ses études. La Société royale de Londres l'admit, en 1764, au nombre de ses membres, et les colléges des chirurgiens d'Édimbourg et d'Irlande lui conférèrent, en 1786, le titre d'associé. Pott ne se livra que fort tard à l'enseignement de la chirurgie; mais, après avoir surmonté les premières difficultés que présente l'art de parler en public, il excella dans cette carrière, et ses leçons acquirent une célébrité justement méritée. Au milieu des regrets universels il résigna, en 1787, sa place de chirurgien à l'hôpital de Saint-Barthélemy, et mourut le 22 décembre 1788. — Pott est un des praticiens dont s'honore avec le plus de raison l'Angleterre. Contemporain de Cheselden, de Sharp, des deux Hunter, il fleurit à l'époque la plus remarquable de la chirurgie moderne. Son génie méditatif le portait à l'étude des maladies chirurgicales, plus qu'à celle de l'anatomie et de la physiologie, dont il faisait toutefois une constante application à la pratique. Lorsqu'il débuta dans les hôpitaux de Londres, la chirurgie portait encore l'empreinte de l'ignorance et d'une hardiesse plutôt barbare que rationnelle. Des pansements rudes, les escharotiques prodigués dans le traitement des ulcères et des fistules, des cautères toujours préparés et chauffées durant les visites, tel était le cortége effrayant des chirurgiens : ils semblaient se proposer moins de guérir les maladies que de détruire les parties malades. Pott, observateur judicieux, étudia les ressources de la nature; il apprit et enseigna ensuite à profiter de ses efforts, à les diriger; entre ses mains la pratique devint plus simple, plus efficace et moins cruelle. L'art d'éviter les opérations lui parut plus utile que celui de les pratiquer avec dextérité. Il opéra, sous ce rapport, dans la chirurgie anglaise, une révolution qu'il fut assez heureux pour voir se répandre et devenir profitable à l'humanité.

Les tumeurs avec ramollissement des os, cette maladie singulière connue sous le nom de tumeur fongueuse sanguine, le cancer du scrotum chez les ramoneurs, la paralysie des membres inférieurs dans les courbures du rachis sont autant de sujets auxquels Pott a attaché son nom. On lui doit des remarques intéressantes sur les hernies, les plaies de tête, la fistule lacrymale, l'hydrocèle, la cataracte, la fistule à l'anus, les amputations des membres. Il perfectionna le traitement des fractures, et démontra les avantages de la demi-flexion du membre dans celles de la jambe. Ses ouvrages sont écrits avec une élégance et une précision très-remarquables; ils ont pour base les observations tirées de sa pratique, beaucoup plus qu'une érudition que ses études continuelles avaient fort étendue. — Les écrits que Pott publia sur ces nombreux sujets sont depuis long-temps réunis en un seul corps d'ouvrage. La première édition de ses œuvres, publiée en 1775, du vivant de l'auteur, ne contenait pas plusieurs traités qui parurent

depuis. Afin de réparer cette omission, M. Earle, gendre de Pott, en publia, en 1790, une seconde sous le titre de : Chirurgical works of Percival Pott. Londres, 1790, 3 vol. in-8°. — Cet ouvrage, enrichi de notes et de deux traités, l'un sur la cure radicale de l'hydrocèle au moyen de l'injection, et l'autre sur les excroissances hémorrhoïdales, par l'auteur, fut traduit en français, et parut à Paris en 1792, 3 vol. in-8°.

(*Biogr. médic.*)

Ap. J.-C. 1713. — BACK (Abraham), naquit en 1713, à Hudwichwald, ville capitale de la province d'Helsingie, en Suède. Il fit ses études à Upsal, où il s'appliqua successivement aux belles lettres, à la physique, à la botanique, à l'anatomie, enfin à la médecine, dont il prit le bonnet de docteur en 1739. L'amour de sa profession l'engagea à ne rien négliger pour perfectionner les connaissances qu'il avait acquises à Upsal; dans cette vue il entreprit de voyager, et il parcourut les Pays-Bas, l'Angleterre, l'Allemagne et la France. Il s'arrêta à Paris pendant deux ans, et, au bout de quatre ans d'absence, il revint dans son pays, où ses talents lui méritèrent d'honorables distinctions. Il était assesseur du collége royal de médecine depuis 1745, lorsqu'il fut nommé professeur d'anatomie en 1747, médecin de la cour de Suède en 1748, médecin ordinaire du roi en 1749, président du collége en 1752, et membre de la commission chargée de dresser les Tables des nouveau-nés et des morts dans toute la Suède en 1765. Plusieurs académies se sont empressées de s'associer ce médecin, mais ses talents lui ont mérité une récompense bien plus flatteuse pour un homme de lettres, le roi Gustave III l'a admis en 1773 dans l'ordre équestre, et l'a décoré de l'ordre de l'Étoile polaire.

Back a donné plusieurs Mémoires intéressants qu'on trouve dans les recueils de différentes académies, beaucoup de Dissertations académiques qui ont été soutenues à Upsal, quelques Discours prononcés dans les séances de l'Académie de Stockholm, et une Traduction suédoise de l'ouvrage anglais de Dimsdale sur la nouvelle méthode d'inoculer la petite vérole. Cette traduction, qui a paru à Stockholm en 1769, est précédée d'une préface de Back sur l'origine et l'utilité de l'inoculation.

Apr. J.-C. 1714 *envir.* — TURNER (Daniel), chirurgien anglais qui prit le bonnet de docteur en médecine, fut reçu en cette dernière qualité dans le collége royal de Londres. Il se mit à écrire dès le commencement de ce siècle, mais il n'a rien publié qu'en sa langue maternelle. Voici le catalogue de ses ouvrages :

Case in Surgery being an account of an uncommon fracture and depression of the Skull in a child about six years accompany'd with a vast apostume of the brain. Londres, 1709, in-8°. Il y rapporte plusieurs observations sur les fractures et les dépressions du crâne, s'étend sur les suites, en particulier, sur les abcès du cerveau. — Treatise of diseases incident to the skin. Londres, 1714, 1726, in-8°. En français, sous ce titre : Traité des maladies de la peau en général, avec un court appendix sur l'efficacité des remèdes topiques dans les maladies internes, et leur manière d'agir sur le corps humain. Paris, 1743, deux volumes in-12. — Syphilis. Londres, 1717, in-8°, c'est la première partie; la seconde a paru en 1727 dans la même ville. Les deux ensemble : Syphilis. A pratical dissertation on the venereal disease. Londres, 1732, 1739, in-8°. En français, sous ce titre : Dissertation sur les maladies vénériennes. Paris, 1767, deux volumes in-12. L'auteur s'étend assez sur la nature des maux vénériens, mais il ne met point, dans son ouvrage, cet ordre et cette méthode dont la matière est susceptible. Il n'est sûrement point de maladie sur laquelle on ait autant écrit que sur la vérole, et il n'en est point dont le traitement ait tardé aussi longtemps à être poussé à sa perfection. — The art of surgery. Londres, 1722, 1725, 1736, in-8°. C'est un abrégé de chirurgie pratique avec quelques bonnes observations. — Discourse concerning gleats. Londres, 1729, in-8°. — Discouse concerning fevers. Londres, 1732, in-8°. — The antient physician's legacy impartially survyd. Londres, 1734, in-8°. Il se récrie contre les abus qui se sont glissés dans l'usage de la saignée et du mercure. — Aphrodisiacus. Londres, 1736, in-8°. C'est un recueil succinct des auteurs dont il est parlé dans l'ouvrage de Louis Luisinus qui parut à Venise en 1599, deux volumes in-folio.

Ap. J.-C. 1714 *env.* — VERNA (Jean-Baptiste), chevalier du Saint-Empire,

était de Lanciano, ville d'Italie, au royaume de Naples, dans l'Abruzze citérieure. Il étudia la médecine à Naples, et, après avoir reçu le bonnet, il se forma à la pratique sous le professeur Cajetan de Alteriis, et il alla ensuite l'exercer à Melfi dans la Basilicate, d'où il passa dans la Pouille. Il n'était âgé que de trente-sept ans lorsqu'il publia un traité imprimé à Venise en 1713, in-4°, sous le titre de Princeps acutorum morborum pleuritis; il y combat les sentiments d'Erasistrate et de Van-Helmont, et prouve combien il est important de recourir à la saignée dans le traitement de cette maladie. Mais comme il étendait l'usage de ce remède à une infinité de circonstances, il mit au jour un autre ouvrage intitulé :

Princeps medicaminum omnium Phlebotomia; l'édition est de Padoue, 1716, in-4°. — Verna se fit connaître si avantageusement par le premier de ces traités, que dès l'an 1714 on jeta les yeux sur lui pour remplir la chaire de médecine pratique que Bernardin Ramazzini avait occupée dans l'université de Padoue. La manière dont il s'acquitta de cet emploi répandit tellement sa réputation, que le roi de Sardaigne lui fit faire les offres les plus gracieuses pour l'engager à accepter la première chaire de pratique dans les écoles de la faculté de médecine de Turin; mais différentes raisons l'empêchèrent de se rendre dans cette ville. Il était trop considéré à Padoue pour abandonner la place qu'il y occupait. Manget dit que ce professeur était, vers 1730, au moment de publier un ouvrage en sa langue maternelle sur l'état de la médecine en Italie, les devoirs, les fonctions et les prérogatives des médecins, et qu'il se proposait d'y joindre l'histoire de ceux qui s'étaient distingués soit par l'enseignement, soit par leurs écrits. Cet ouvrage était intitulé : Il medico nobile italiano.

Apr. J.-C. 1714 *env.*—SCHURIGIUS (Martin), docteur en médecine, fut nommé à l'emploi de physicien de la ville de Dresde dès le commencement de ce siècle, et se fit connaître dans la république des lettres par les nombreux ouvrages qu'il mit au jour. On les lirait avec plus de plaisir et de fruit s'il ne les avait pas défigurés par une quantité de citations et de longs passages d'auteurs qui ont écrit en allemand, en italien et en hollandais. Comme tout le monde n'entend pas ces langues, le mélange qu'il en fait avec le latin rend la lecture de ces ouvrages extrêmement rebutante. L'auteur a d'ailleurs manqué de goût dans le choix et l'ordre des matières qu'il a tirées de quantité de livres tant anciens que modernes. Voici les titres sous lesquels les écrits de Schurigius ont paru :

Spermatologia, sive, de semine humano, ejusque natura et usu, simulque opus generationis pertinens, de castratione et de hermaphroditis. Francofurti, 1720, in-4°. — Sialologia, historia medica, salivæ humanæ consideratio, ejus natura et usus, simulque morsus brutorum et hominis rabies. Dresdæ, 1723, in-4°. — Chylologia, chyli humani, sive, succi hominis nutritii consideratio physico-medico-forensis. Ibidem, 1725, in-4°. — Muliebria, hoc est, partium genitalium muliebrium consideratio. Dresdæ et Lipsiæ, 1729, in-4°. — Parthenologia, hoc est, virginitatis consideratio, qua ad eam pertinent pubertas et menstruatio, necnon de partium muliebrium pro virginitatis custodia, etc. Dresdæ et Lipsiæ, 1729, in-4°. — Gynæcologia, hoc est, congressus muliebris, qua utriusque sexus salacitas et castitas, necnon coïtus ipse, ejusque voluptas, cum observationibus. Dresdæ et Lipsiæ, 1730, in 4°. — Syllepsilogia, hoc est, conceptionis muliebris consideratio physico-medico-forensis. Dresdæ, 1731, in-4°. —Embryologia, hoc est, infantis humani consideratio. Ibidem, 1732, in-4°. — Lithologia, hoc est, calculi humani consideratio, qua non solum ipsius generatio, etc., sed etiam in corpore humano affectus morbosi exponuntur. Ibidem, 1744, in-4°. — Hæmathologia, hoc est, sanguinis consideratio. Ibidem, 1744, in 4°. Parmi les observations que l'auteur a recueillies dans ces ouvrages, il y en a qui lui sont propres et un plus grand nombre qui appartiennent à d'autres. Il y a joint quantité de questions assez frivoles, qu'il décide par des raisons plus frivoles encore; en général, cet écrivain peu circonspect a montré bien de la crédulité à certains égards.

Apr. J.-C. 1714. — GUNZ (Juste-Godefroid), naquit le 1er mars 1714 à Konigstein dans l'électorat de Saxe. Son père, ministre luthérien, lui ayant remarqué un goût singulier pour les sciences, ne manqua pas de le soutenir par une bonne éducation. Il l'envoya à Gorlitz pour y faire ses cours

d'humanités et de philosophie ; et voyant que son fils s'était décidé pour l'étude de la médecine, il le fit passer en 1733 à Leipsick. Juste-Godefroid lia une amitié étroite avec les professeurs de cette université, surtout avec Platner et Hebenstreit. Les preuves qu'il leur donna de sa pénétration et de son savoir pendant qu'il était encore sur les bancs, engagèrent ces médecins à le faire nommer, en 1736, pour examiner la nature des eaux thermales du pays. Gunz revint la même année à Leipsick, où il ne tarda pas à être reçu bachelier ; enfin il prit le bonnet de docteur en 1738. — L'électeur de Saxe, qui aimait à récompenser le mérite, ne connut pas plutôt celui de Gunz, qu'il nomma ce jeune médecin à la chaire de professeur extraordinaire d'anatomie et de chirurgie dans les écoles de Leipsick. Le nouveau professeur sentit toute l'importance de cette charge et ne s'empressa pas de l'exercer ; il demanda la permission de voyager, pour se mettre en état de la bien remplir. A cet effet il parcourut plusieurs villes d'Allemagne, dont il visita les savants ; il passa ensuite à Strasbourg et de là à Paris, où il se perfectionna dans l'anatomie sous MM. Hunault et Bertin et s'appliqua à la chirurgie sous MM. Le Dran, Guérin, Saint-Yves, etc. Après avoir multiplié ses connaissances sous ces habiles maîtres, il alla en Hollande pour les augmenter encore sous les célèbres professeurs de l'université de Leyde. Mais la mort de son père le rappela bientôt dans sa patrie. Il revint en 1739 à Leipsick, pour s'y fixer, et il y enseigna avec tant de réputation, que l'Académie royale des sciences de Paris le nomma son correspondant en 1744. Peu de temps après, il passa au rang d'associé. L'Académie de Rouen lui accorda le même honneur en 1746 ; et dans la suite, celle de Suède. — Dès que Walther et Platner furent morts, Gunz fut choisi professeur en titre. Mais il ne remplit pas long-temps cette place ; car, l'électeur étant tombé malade, il fut appelé à Dresde, en 1750, pour prendre soin de la santé de ce prince, dont il fut nommé premier médecin. Il se fit à la cour la même réputation qu'à Leipsick ; et il s'en serait fait une bien plus grande encore, si la mort ne fût venue l'enlever, en 1754, dans la quarante et unième année de son âge. L'anatomie et la chirurgie lui sont redevables de plusieurs ouvrages intéressants, parmi lesquels on compte ses Dissertations académiques :

De mammarum fabrica et lactis secretione. Lipsiæ, 1734, in-4°. Il admet l'anastomose des artères mammaires avec les artères épigastriques ; et à la façon dont il apprécie les travaux des plus célèbres anatomistes qui se sont occupés de la structure des mammelles, il paraît qu'il joignait au talent d'observer, une vaste et profonde érudition. — De auctore operis De re medica, vulgo Plinio Valeriano adscripti, libellus. Ibidem, 1736, in-4°. — In Hippocratis librum de affectione. Ibidem, 1738, in-4°. L'auteur démontre, de la manière la plus claire et la plus savante, que plusieurs découvertes, qui passent aujourd'hui pour nouvelles, remontent à Hippocrate. On ne peut disconvenir que le père de la médecine n'ait parlé de différentes parties du corps humain avant les anatomistes modernes, mais ceux-ci en ont exposé la structure avec plus de précision que cet ancien ; et c'est cette précision qui a fait donner le nom de découverte à ce qu'ils en ont dit : elle en a en effet et l'air et le mérite. — De derivatione puris ex pectore in bronchia. Lipsiæ, 1738, in-4°. C'est à l'occasion de son texte, qu'il décrit si bien les parties contenues dans la poitrine. — Programma de respiratione. Ibidem, 1739, in-4°. — De calculum curandi viis quas Chirurgi Galli repererunt, liber unus. Ibidem, 1740, in-8°. Il y examine les méthodes de tailler adoptées par Foubert, Perchet, Garengeot, Ledran et Lecat, dont il rapporte les inconvénients et les avantages. Il donne la préférence à celle de Lecat, quoiqu'il y fasse plusieurs corrections. — De commodo parturientium situ. Lipsiæ, 1742, in-8°. Il veut qu'on donne à la femme une situation relative à la position de l'enfant et de la matrice, et à la conformation du bassin. — De arteria maxillari interna. Ibidem, 1743, in-4°. L'auteur a dédié cette dissertation à M. Bertin, comme tenant de lui la plupart des faits qu'il y expose. — Observationum anatomico-chirurgicarum de herniis libellus. Ibidem, 1744, in-4°. Ce traité des hernies est fort étendu. L'auteur rapporte en peu de mots, et avec choix ce qui était épars dans différents volumes. Il donne une nouvelle description de l'anneau et du ligament de Fallope, il préfère le nom de scissure à celui d'anneau, et il prétend, contre l'opinion de Morgagni et de quel-

ques autres anatomistes, que le ligament de Falloppe est indépendant de l'aponévrose des muscles du bas-ventre, et de l'aponévrose du fascia-lata. Il s'étend encore sur plusieurs autres points relatifs à cette matière, et présente les hernies annulaires et celles de la vessie sous un nouveau jour. — Recensio critica suarum epistolarum, quarum altera a chirurgo anonymo, altera a Coghlano, super Fulberti calculum secandi rationem, gallice scriptæ sunt. Lipsiæ, 1745, in-4°. — Commentaria in librum Hippocratis de humoribus. Lipsiæ, 1745, in-8°. Parmi de savantes remarques historiques, on trouve la description des sinus muqueux de la membrane pituitaire, et quelques observations sur les glandes de Meibomius et sur leurs canaux excréteurs. — De sanguinis motu per durioris cerebri membranæ sinus, observationes. Ibidem, 1746, in-4°. — Observationes circa hepar fœtæ. Ibidem, 1748, in-8°. Il donne une plus ample description des vaisseaux sanguins et lymphatiques du foie, profite des travaux de M. Ferrein, mais le contredit à plusieurs égards. Il admet des artères et des veines lymphatiques qu'il a fait peindre dans deux figures. — Observationes quædam de maxillæ articulo et motu. Lipsiæ, 1748, in-4°. Notre médecin décrit le mouvement circulaire de la mâchoire inférieure, presque de la même manière que M. Ferrein.—Observationes de entero-epiplocele. Ibidem, 1749, in-4°. — De cerebro pars I et II. Ibidem, 1750, in-4°. — Observationes ad ozænam maxillarem ac dentium ulcus. Lipsiæ, 1753, in-4°. Cet auteur remarque, avec beaucoup de justesse, les suites qui résultent des abcès, dont les sinus maxillaires sont souvent attaqués, en conséquence de l'inflammation de la membrane qui les tapisse, ou de la carie des dents. — Observationes de utero et naturalibus fœminarum. Ibidem, 1753, in-4°. Bien loin de regarder toute obliquité de la matrice, comme un accident contre nature, Gunz prétend qu'elle est toujours inclinée du côté droit, par rapport à l'arc du colon. Il a connu les ligaments postérieurs et inférieurs de cet organe de la génération, d'après Santorini à la vérité, mais il en a donné une description beaucoup plus détaillée. Ce ne sont, selon lui, que des replis du péritoine, et ces deux ligaments se trouvent dans tous les sujets. — Observationes circa lapillos glandulæ pinealis. Lipsiæ, 1754, in-4°. — Le cabinet anatomique de cet auteur était composé de plus de deux mille pièces. On en a publié la description après sa mort, sous le titre de Præparata anatomica in liquore, sicca sceleta et ossa Gunziana. Dresdæ, 1756, in-12. Il a aussi laissé une belle et nombreuse bibliothèque, dont le catalogue a paru à Dresde en 1755, in-8°.

Apr. J.-C. 1714 *env.* — TAYLOR (Jean), médecin oculiste du roi d'Angleterre, a exercé son art dans les différentes parties de l'Europe qu'il a parcourues vers 1730 et les années suivantes. Cet oculiste avait d'assez bonnes notions sur l'organe de la vue et sur ses maladies. Il a inventé plusieurs nouveaux instruments, dont il se servait avec beaucoup d'adresse; et comme il mettait la scarification du blanc de l'œil au rang des moyens curatifs, il recourait souvent à cette opération qu'il exécutait avec un petit pinceau fait de barbes d'épi de blé.

Taylor avait du mérite, mais il l'affichait trop; il se plaisait même à répandre dans le public ces papiers d'annonce qui ne siéent qu'aux charlatans qui se préconisent. Il m'est tombé dans les mains un de ces papiers, sous le titre de Seconde lettre à messieurs de l'Académie royale de chirurgie de Paris, où l'auteur parle ainsi de lui : « Le chevalier Taylor, oculiste pontifical, impérial et royal, aussi bien que du feu roi de Pologne, Stanislas Ier, du feu roi de Pologne, Auguste III, du roi d'Angleterre, du roi de Danemark, du roi de Suède, etc., du feu prince don Philippe infant d'Espagne, de tous les électeurs du Saint-Empire et de plusieurs autres têtes couronnées et princes souverains; membre de plusieurs illustres sociétés de savants et auteur d'un très-grand nombre d'ouvrages sur l'œil et l'art de guérir ses maladies, écrits en différentes langues, qui sont le fruit d'une pratique des plus étendues pendant plus de trente années, que personne n'a égalé dans le siècle où nous sommes.» Cette lettre est terminée par le Catalogue exact des ouvrages que le chevalier de Taylor a écrits en différentes langues et publiés en divers pays. Je passe sur les Anecdotes de sa vie, in-4°; les Extraits de l'histoire de ses voyages, trois volumes in-8°, et l'Abrégé de sa vie, in-8°, pour dire que cet oculiste annonce les ouvrages suivants :

Description exacte de deux cent qua-

rante trois maladies auxquelles l'œil, ses enveloppes et ses parties contiguës sont exposés. Il y a deux éditions en latin, en français et en anglais. — Le mécanisme de l'œil, avec l'usage de ses différentes parties ou de celles qui lui sont contiguës; en espagnol. 1738, in-8°; en français, Paris, 1738, avec figures; en allemand, 1750, in-8°. Encore en danois et en suédois. La première édition est en anglais, 1727. — Traité sur les maladies de l'organe immédiat de la vue, en français, Paris, 1735, in-12. Amsterdam, 1732, in-12, en anglais, en allemand, en italien. — Traité sur les maladies de l'humeur crystalline, en anglais, Londres, 1736, in 8°. — Tous les maux des yeux exactement écrits dans l'ordre de ses leçons et pour le service de ses élèves, en anglais, en allemand et en italien. Son cours était de trente leçons. — Essai sur la vision, en anglais et en italien. — De vera causa strabismi, Parisiis, 1738, in-8°; encore en italien. — Dissertation sur l'art de conserver la vue, en italien. — Dissertation sur les différentes espèces de faiblesse de la vue et la manière de les guérir, dans la même langue. — Traité universel de la nature et guérison des maux des yeux, avec une description exacte de plus de cinquante différentes opérations, la plus grande partie de son invention et que personne ne pratique que lui seul et ses élèves, avec 243 figures en taille-douce, représentant tous les différents maux qui affligent les yeux et leurs contigus; le tout dessiné avec la dernière exactitude, in-folio.

Apr. J.-C. 1714 *env.*—WHYTT (Robert), membre de la société royale de Londres et du collége des médecins de cette capitale, enseigna dans les écoles de la faculté d'Edimbourg vers le milieu de ce siècle. Déjà connu par les mémoires qu'il publia dans les Essais d'Edimbourg, il fut encore plus accueilli du public lorsqu'il mit au jour les ouvrages qui furent imprimés sous ces titres :

An essay on the vital and other involuntary motion of animals. Edimbourg, 1751, in-8°. Partisan zélé de la doctrine de Stahl, il attribue à l'âme les principales fonctions; on voit cependant à travers son attachement au parti des animistes, qu'il sent la nécessité de recourir aux principes des mécaniciens, car il s'efforce de temps en temps de combiner les idées de Stahl avec celles de Boerhaave. — An essay on the water, in the cure of the stone. Edimbourg, 1755, in-12. C'est la seconde édition, augmentée et corrigée par l'auteur. M. Roux docteur de la faculté de médecine de Paris, a traduit cet ouvrage en français sous le titre d'Essai sur les vertus de l'eau de chaux pour la guérison de la pierre. Paris, 1757, in-12, avec la méthode de dissoudre la pierre par la voie des injections, par Butler.— Physiological essays containing an inquiry into the causes wich promote the circulation of the fluids in the very small vessels of animals; observations on the sensibility and irritability of the parts of man and other animals. Londres, 1755, in-12. Edimbourg, 1757, 1763, in-12. Il s'élève contre les principes que de Haller a déduits de ses expériences sur la sensibilité et l'irritabilité des parties. — M. Le Bègue de Presle, docteur régent de la faculté de médecine de Paris, a traduit de l'anglais un traité de Whytt, qu'il a fait paraître sous ce titre : Les vapeurs et maladies nerveuses, hypochondriaques et hystériques, reconnues et traitées dans les deux sexes. Paris, 1767, deux volumes in-12. Les symptômes, qui résultent des désordres du système nerveux, sont si nombreux et si différents quelquefois d'eux-mêmes, qu'on a raison de regarder ces maladies comme de véritables Protées. Rien n'est plus difficile que d'en donner une description exacte; aussi M. Whytt s'est contenté d'en tracer l'esquisse, quoiqu'il ait été attaqué lui-même d'une maladie de cette espèce. Les remèdes qu'il propose pour la cure se réduisent principalement aux amers, au quinquina, au martiaux, aux bains froids, à l'exercice et aux amusements qui égaient et distraient les malades en éloignant la crainte, le chagrin et l'inquétude, dont ils sont si cruellement tourmentés.

Apr. J.-C. 1714. — THEDEN (Jean-Chrétien Antoine), célèbre chirurgien allemand, naquit, le 13 septembre 1714, à Steinbeck, petit village peu éloigné de Wissmar, dans le Mecklembourg. Les désastres de la guerre, qui avaient ruiné sa famille, et la perte de son père, qu'il essuya en bas âge, influèrent d'une manière fâcheuse sur son éducation et sur ses débuts dans le monde. Il reçut à peine les premiers éléments de l'instruction, et, à l'âge de treize ans, il fut réduit à prendre une place de domestique.

Cette condition humiliante révolta enfin son amour-propre, et, résolu d'en sortir, il prit le parti d'apprendre un métier. Son frère aîné, qui exerçait la profession de tailleur, le reçut en apprentissage; mais Theden n'ayant aucun talent pour l'aiguille, s'attirait sans cesse des réprimandes qui ne tardèrent pas à le dégoûter. Ce fut alors qu'il conçut le dessein de se livrer à l'art de guérir. Ses parents le placèrent chez un chirurgien de Butzow, où il passa quatre années dans une boutique de barbier, sans aucun profit réel pour son instruction. Son engagement étant expiré, il se rendit à Rostock, puis à Hambourg, à Lubek et à Dantzick. Ce fut en cette dernière ville qu'il obtint enfin du service dans les troupes du roi de Prusse et qu'il fut attaché, en qualité de chirurgien, à un escadron de cuirassiers. La ponctualité avec laquelle il remplit ses devoirs lui mérita bientôt l'estime et l'amitié des chefs; mais la jalousie de son chirurgien-major l'empêcha de profiter des bontés que le roi Frédéric Guillaume Ier lui avait témoignées, lors d'une revue à Riesembourg, et la mort de ce prince fit évanouir les espérances de fortune et d'avancement qu'il avait conçues d'abord. En 1742, il vint à Berlin, où le célèbre Schaarschmidt, juste appréciateur de ses talents, l'honora d'une tendre amitié, et lui procura de l'emploi, comme chirurgien-major, pendant la seconde guerre de Silésie. Au bout de trois ans, il fut nommé pensionnaire du roi à Berlin, reprit ses études avec ardeur, et se livra sans relâche à la chirurgie et à l'anatomie. La guerre de sept ans lui fournit ensuite des occasions multipliées de développer l'habileté qu'il avait acquise et les excellentes qualités de son cœur. Le grand Frédéric l'éleva successivement, de grade en grade, jusqu'à celui de chirurgien en chef des armées. Theden, dans ce poste éminent, améliora toutes les branches du service de santé, et déploya une activité qui lui concilia de plus en plus les bonnes grâces du souverain. Le successeur de Frédéric l'honora également de sa confiance, et Theden jouit jusqu'à la fin de ses jours d'une estime et d'une considération qu'il ne devait qu'à son mérite réel et à ses éminents services. La mort termina sa carrière le 21 octobre 1797. Les fatigues et l'agitation continuelle de la guerre ne l'empêchèrent pas de rédiger les observations qu'il avait pu recueillir sur un théâtre immense. Ses ouvrages sont peu nombreux, mais ils portent le cachet de l'expérience, et l'on y reconnaît la touche ferme et hardie d'un homme qui ne se hasarda à prendre la plume qu'après trente années de la pratique la plus étendue. Il faut cependant excepter toute la partie théorique, qui y tient malheureusement une trop grande place, et qui ne repose que sur les principes surannés des théories humorales.

Neue Bemerkungen und Erfahrungen zur Bereicherung der Wundarzneykunst und medicin. Berlin et Stettin, 1771-1795, in 8°. — Unterricht fuer die Unterwundaerzte bey Armeen. Berlin, 1774, in-8°. Ibid. 1782, in-8°. Sendschreiben an Richter, die neu erfundenen catheter eus der Resina elactica betreffend. Berlin, 1777, in 8°.

Biog. Médic.

Apr. J.-C. 1714. — CARRÈRE (Thomas), naquit à Perpignan le 11 février 1714. — Destiné à l'état ecclésiastique, il en prit l'habit et s'appliqua à l'étude de la théologie; mais la médecine le revendiqua, il obtint les honneurs du doctorat en cette science dans la faculté de sa ville natale. Le 21 février de la même année, il fut nommé pour régenter une chaire de médecine pendant la vacance, et ce choix fut confirmé par la voix du concours, d'où il sortit victorieux au mois d'octobre suivant. Honoré de la dignité de recteur de l'université de Perpignan en 1752, il s'occupa du projet de rétablir ce corps académique dans son ancien lustre. Le besoin de réforme était urgent; cette compagnie touchait au moment d'une décadence totale; mais Carrère se conduisit avec tant d'activité, de zèle et de prudence pendant et après son rectorat, qu'il eut la douce satisfaction d'avoir contribué, par ses soins, au rétablissement du corps dont il était membre.

En 1753, il fut nommé à la place de médecin de l'hôpital militaire de Perpignan, et il fut successivement chargé de plusieurs autres missions qui font preuve de la confiance que le ministère avait en ses lumières. La société royale des sciences de Montpellier en connut elle-même l'étendue; elle mit Carrère au nombre de ses membres en 1757. Ce médecin était parvenu au faîte des honneurs de son état; il occupait à lui seul toutes les places distinguées et lucratives destinées à ceux de son art dans le Roussillon, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie grave qui le

conduisit au tombeau le 26 juin 1764, dans la cinquante-unième année de son âge. Il avait épousé Jeanne Ruffat, de laquelle il a laissé un fils dont nous parlerons après avoir donné les titres de ses ouvrages. Nous passerons sur les dissertations académiques qui grossissent le catalogue de ses écrits, pour nous borner à ceux qui ont été plus répandus dans le public. Tels sont :

Réponse à une question de médecine, dans laquelle on examine si la théorie de la botanique, ou la connaissance des plantes est nécessaire à un médecin. 1740, sans indication de lieu ni d'imprimeur. Cette réponse est adressée à Pierre Barrère. — Lettre d'un médecin de province à M. Louis XX, médecin de la faculté de Perpignan. 1743, in-4°. — Réponse à la lettre raisonnée de Louis XX, médecin de la faculté de Perpignan. 1743, in-4°. — Lettre à M. Gourraigne, médecin de la faculté de Montpellier. 1743, in-4°.—Réflexions sur les éclaircissements que M. Simon a donnés au sujet de la maladie d'un officier d'artillerie. 1744, in-4°. La maladie de cet officier est le sujet sur lequel roulent les quatre derniers ouvrages. — Essai sur les eaux minérales de Nossa en Conflant, sur leur nature, sur leurs vertus, sur les maladies auxquelles elles peuvent convenir, et sur la manière de s'en servir. Perpignan, 1754, in-12. — Réponse à l'auteur d'une lettre sur l'impossibilité de reconnaître, par l'ouverture des cadavres, les causes éloignées et immédiates des maladies. 1755, in-12. Les ouvertures des cadavres sont de la plus grande utilité, c'est par elles qu'on parvient à découvrir certaines causes des maladies; mais il faut se garder de confondre ces causes avec leurs effets. — Traité des eaux minérales du Roussillon. Perpignan, 1756, in-8°. C'est le premier ouvrage qui ait paru sur les eaux minérales de cette province.

Après J.-C. 1714. — FABRICIUS (Philippe-Conrad), fils de Jacques Fabricius, médecin pensionné de la ville de Busbach, étudia la médecine à Giessen et à Strasbourg. Il fut nommé en 1748 professeur d'anatomie, de physiologie et de pharmacie à Helmstadt, élevé en 1750 au titre de conseiller à la cour de Brunswich-Wolfenbuttel, plus tard, élu président de la société de médecine de Helmstadt, et enfin doyen de cette faculté. Né le 2 octobre 1714, il mourut le 19 juillet 1774, ayant mis au jour un grand nombre d'opuscules académiques, dont la plupart ont de l'intérêt.

Diss. de ægro epilepsia saltatoria laborante. Giessen, 1737, in-4°. — Idea anatomiæ practicæ, exhibens modum cadavera humana rite secandi. Wetzlar, 1741, in-8°. Ed. altera auctior, Halle, 1774, in-8°. — Guide pour les dissections, fait par un prosecteur exercé. On y trouve par occasion des observations curieuses. Fabricius a vu plusieurs cas de prolapsus complet de la matrice sans inversion. — Primitiæ Floræ Butisbacensis, s. sex decades plantarum rariorum inter alias Butisbacum sponte nascentium, cum observationibus, methodos plantarum Tournefortianam, Rivianam, Raianam, Knautianam et Linneanam potissimum concernentibus, etc. Wetzlar, 1743, in-8°. — Ouvrage d'un habile observateur sur lequel Haller porte le jugement que voici : « Proprio studio, nemine jubente aut remunerante, plantas suæ civitatis vicinas accurate perquisivit, multas detexit, quæ fugerant perspicaces Dillenii oculos; in difficilioribus characteribus naturam curiosissime speculatus est. Linneanos characteres passim emendat, involucrorum incertitudinem ostendit, inconstantiam staminum in plurimis demonstrat. » — Sciagraphia historiæ physico-medicæ Butisbaci ejusque viciniæ, cum sylloge observationum anatomico-chirurgico-medicarum minus vulgarium. Wetzlar, 1746, in-8°. — L'auteur énumère les plantes vénéneuses ou médicinales des environs. — On trouve parmi les observations un cas de blessure mortelle de l'artère vertébrale entre l'atlas et l'occiput. — Un cas de détroncation du fœtus. — Fabricius nie la luxation des vertèbres chez les pendus. — Il regarde l'opération du trépan comme fort dangereuse. — Oratio de autopsiæ in medicina utilitate et præstantia. Helmstadt, 1748, in-4°. — On ne peut apprendre l'anatomie avec des planches, quelque bonnes qu'elles soient. — Progr. quo facilitatem insignem extractionis fœtus vivi et incolumis in parturientibus procidentia uteri sine inversione laborantibus tempestive tentatæ notabili quodam casu clinico-practico et argumentis anatomicis declarat. Helmstadt, 1748, in-4°. — Thèse remarquable, réimprimée dans la collection de Haller. — Commentatio historico-physico-medica de animalibus quadrupedibus, avibus, amphibiis, piscibus et insectis Wettera-

viæ indigenis. Helmstadt, 1749, in-8°. — Progr. invitator. ad sectionem anatomicam cadaveris sexus feminei. Helmstadt, 1749, in-4°. — Progr. singularia quædam in tribus cadaveribus infantilibus nuper adnotata. Helmstadt, 1749, in-4°. — 26 côtes et 26 vertèbres dans un sujet. — Progr. quo morbum et curationem juvenis prægrandi musculorum abdominis inflammatione et periculosa puris in cavum illius effusione laborantis paracentesi in integrum restituti, anatomice et medice considerat. Helmstadt, 1749, in-4°. — Prolusio academica, qua disquiritur utrum secundum opinionem vulgarem assidua tractatio studii medici et anatomici cum primis, plus tædii et molestiarum, quam amœnitatis conjunctum habeat, ac an illa cultores suos ad præmaturam mortem disponat. Helmstadt, 1749, in-4°. — Oratio solemn. de insignibus incrementis et cultura quæ scientia medica fundationi academiarum accepta refert, quum Acad. Jul. Carol. suum natalem 1748, ibid. octobris celebravit. Helmstadt, 1749, in-4°. — Diss. de præcipuis cautionibus in sectionibus et perquisitionibus cadaverum humanorum pro usu fori observandis. Ibid, 1756, in-4°. — Tableau des plaies mortelles et des plaies non mortelles. — Diss. de cognitionis anastomoseos vasorum insigni usu. Helmstadt, 1750, in-4°. — Utilité de cette connaissance en physiologie et en médecine légale. — Progr. quo sectionem et demonstrationem publicam cadaveris hominis adulti sexus virilis decollati indicat. Helmstadt, 1750, in-4°. — Progr. quo observationes nonnullas anatomicas in tribus præcedentibus cadaveribus adultis factas succincte recenset, et sectionem anatomicam indicit. Helmstadt, 1750, in-4°. — Glandes de Brunner développées. — Appendice intestinal. — Adhérence du cœur avec le péricarde. — Diss. observationes quasdam circa constitutionem epidemicam anni 1750 adnotatas sistens. Helmstadt, 1750, in-4°. — Diss. de paralysi brachii unius et pedis alterius lateris dysentericis familiari. Helmstadt, 1750, in-4°. — Diss. de lethalitate vulnerum ventriculi, secundum principia anatomica et medica expensa. Helmstadt, 1751, in-4°. — Recus. in J.-C.-F. Schlegel, collect. opusc. select. ad. med. forens, t. II, n° 12. — Diss. de noxiis ex cibis oriundis effectibus. Helmstadt, 1751, in-4°. — Oratio de præcipuis Germanorum in rem herbariam meritis. Ibid, 1751, in-4°. — Prolusio anatomica dubia quædam circa novum systema evolutionis vasorum cutaneorum naturalis in morbo variolarum contingentis exponens. Helmstadt, 1751, in-4°. — Prolusio sistens nonnullas observationes anatomicas. Helmstadt, 1751, in-4°. — Oratio sol. de officiis prorectoris academici, salutis publicæ academiæ custodis, cum functione medici insigni analogia et convenientia. Helmstadt, 1751, in-4°. — Progr. quo causæ infrequentiæ vulnerum lethalium præ minus lethiferis ex fabrica corporis humani anatomica et situ partium eruuntur. Helmstadt, 1753, in-4°. — Recus. in Schlegel, coll. opusc. med. for. spect. t. IV, n° 23. — Progr. quo observationes nonnullas anatomicas superis sectionibus collectas recensere pergit. Helmstadt, 1754, in-4°. — Sammlung einiger medicinischer responsorum und sectionsberichte. Recueil de quelques consultations et rapports d'ouvertures cadavériques. I. Sammlung Helmstadt, 1754. — II. Samml. Ibid, 1760, in-8°. Nouvelle éd. augmentée. Halle et Helmstadt, 1772, in-8°. — Egregiam collectionem dit Wachsmuth quam partim Herstero, partim Fabricio debemus inter primaria scripta refero. Plusieurs cas d'accusation d'infanticide. Plaies de poitrine. — Observationes variæ anatomicæ, in act. Acad. nat. curios. t. X, et dans le Rec. périod. d'obs. de méd. 1759. t. VI. Détail des maladies les plus remarquables, observées à Helmstadt, dans les années 1754 et 1755. — Diss. de hujus sæculi emendationibus studii medici practici. Helmstadt, 1755, in-4°. — Diss. de suppressæ transpirationis causis, morbisque præcipuis ex eadem ortis. Helmstadt, 1756, in-4°. — De fonte martiali medicato Helmstadiensi commentatio. Helmstadt, 1756, in-4°. Trad. en français dans le Recueil périodique d'observations de méd., etc. 1757. t. VI, p. 203. — Diss. de ichthyocolla. Helmstadt, 1756, in-4°. — Diss. de alcali fixo minerali. Helmstadt, 1756, in-4°. — Diss. distinguendo certo a probabili in medicina. Ibid, 1756, in-4°. — Diss. sistens genuinam calculi renalis genesim. Helmstadt, 1757, in-4°. Mauvaise théorie basée sur des faits insuffisants. Observation curieuse. — Enumeratio methodica plantarum horti medici Helmstadiensis. Helmstadt, 1759, in-8°; editio IIa auctior. Ibid, 1763; editio IIIa posthuma aucta. Ibid, 1776, in-8°. — Programma responsionem ad dubia contra analysin

fontium martialium sistens. Helmstadt, 1757, in-4°. — Programma quo Syllogen observationum anatomicarum ab anno 1754 ad annum 1759, in theatro anatomico Helmstadiensi factarum communicat et novas suas lectiones hybernas indicit. Helmstadt, 1759, in 4°. — Briéveté et étroitesse du canal intestinal chez une femme octogénaire. — Vaste dégénération carcinomateuse dans tous les environs d'un cancer ulcéré de la mamelle, chez une vieille femme. — Intussusception de l'intestin causée par des vers. — Poumon droit hépatisé tout entier, allant au fond du vase quand on le mettait dans l'eau. — Fractures multipliées des os de la tête, sans blessure apparente au dehors. — Diss. de Sulphuris antimonii aurati eximio usu in arthritide nonnullis casibus illustrato. Helmstadt, 1759, in-4°. — Diss. de oleis distillatis æthereis. Helmstadt, 1759, in-4°. — Dissertation remarquable (Haller). — Observationes in puella variolis defuncta. Helmstadt, 1760, in-4°. — Diss. de nephritide. Helmstadt, 1760, in-4°. — Diss. de motibus convulsivis. Helmstadt, 1763, in-4°. — Animadversiones varii argumenti ex scriptis Fabricii minoribus collegit, notisque adjectis edidit Geo. Rud. Lichtenstein. fasciculus I. Helmstadt, 1783, in 4°. 140 pp. — Ce recueil, qui n'a malheureusement pas été continué, renferme sept des opuscules indiqués précédemment. — Obs. d'anat. — Connaissances des anatomistes. — Blessures de l'estomac. — Autopsies cadavériques médico-légales. — Inflamm. des muscles de l'abdomen. — Accouchement, la matrice étant en prolapsus sans inversion. — Discours sur la vie bien réglée.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la médecine.*)

Apr. J.-C. 1714. — ELOY (Nicolas-François-Joseph), médecin pensionnaire de Mons sa patrie, naquit dans cette ville le 20 septembre 1714. Ayant perdu son père et sa mère très-jeune encore, ses oncles prirent soin de son éducation, et, après avoir fait ses premières études dans sa ville natale, et sa philosophie à Louvain, il se livra à l'étude de la médecine dans cette dernière faculté, y prit le grade de licencié et vint ensuite se perfectionner à Paris. A son retour à Mons au bout d'un an, il se livra avec zèle à l'exercice de sa profession, et en 1752 la régence de la ville lui confia l'emploi de médecin pensionnaire. Deux ans après il fut nommé médecin-consultant de la duchesse de Lorraine et de Bar. Eloy conserva toujours le premier de ces deux titres, et plus tard celui de conseiller-médecin ordinaire du duc Charles de Lorraine et de Bar.

On doit à ce médecin, qui mourut le 10 mars 1788, plusieurs ouvrages parmi lesquels on distingue son Dictionnaire historique de la médecine, publié en 1770, dans lequel nous avons puisé les principaux matériaux de la Biographie médicale de notre Encyclopédie. Les ouvrages d'Eloy sont : — Reflexions sur l'usage du thé. Mons 1750, in-12, pour montrer l'abus que l'on fait de cette boisson. — Réflexions sur une brochure intitolée Apologie du thé, 1751, in-12. — Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne, etc., etc. Liége, 1755, 2 vol. in-8°. Mons, 1778, 4 vol. in 8°. Traduit en italien avec de nombreuses additions, 7 vol. in-8°. — Cours élémentaire des accouchements, distribué en quarante leçons avec l'exposition sommaire de la matière que l'on doit expliquer dans chacune d'elles, etc. — Mémoire sur la marche, la nature, les causes et le traitement de la dysenterie. Mons, 1780, in-8°. — Question médico-pratique : si l'usage du café est avantageux à la santé et s'il peut se concilier avec le bien de l'Etat dans les provinces Belgiques. Mons, 1781, in-8°.

Apr. J.-C. 1714. — BARBERET (Denis), naquit le 27 décembre 1714, dans le bailliage d'Arnay-le-Duc en Bourgogne. Après avoir étudié la médecine à Montpellier, où il reçut les honneurs du doctorat, il voyagea en Italie, et vint ensuite s'établir à Dijon en 1743. Il était membre de l'Académie de cette ville depuis 1744, et agrégé au collége des médecins depuis 1746, lorsqu'il fut nommé médecin des armées du roi de France, et employé en cette qualité dans l'île de Minorque et en Allemagne. Il a été ensuite désigné pour être le premier médecin de l'armée qui s'assembla en Bretagne. Après avoir ainsi voyagé d'un endroit à l'autre, il vint résider à Bourg-en-Bresse, dont il fut fait médecin pensionné en 1761 ; mais il quitta cette ville en 1766, pour aller remplir la charge de médecin de la marine au département de Toulon, et donner des leçons d'anatomie, de pathologie, de matière médicale et de botanique aux chirurgiens employés dans le même département. Nous avons quelques

ouvrages de ce médecin, qui ont tous été couronnés par différentes académies:

Dissertation sur les rapports qu'il y a entre les phénomènes du tonnerre et ceux de l'électricité. Bordeaux, 1750, in-12. Mémoire qui a remporté le prix de physique de l'année 1761, au jugement de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon. Lyon, 1762, in-12. — Mémoires sur les maladies épidémiques des bestiaux. Paris, 1766, in-8o. Barberet est encore l'auteur d'une Dissertation sur l'art de cultiver la vigne et de faire le vin, d'une autre sur la meilleure manière d'amender les terres.

Apr. J.-C. 1714.— BERGEN (Charles-Auguste DE), naquit le 11 août 1714 à Francfort-sur-l'Oder, de Jean-George, professeur en médecine dans l'université de cette ville. Après avoir fait ses premières études, il prit du goût pour la profession de son père, et il s'y appliqua sous lui. Au sortir de cette école, il passa à celle de Leyde, où il suivit les leçons de Boerhaave et d'Albinus. De là il se rendit à Paris, et fit dans cette capitale de grands progrès dans l'anatomie et la chirurgie. La réputation dont Salzmann et Nicolaï jouissaient, l'attira ensuite à Strasbourg; et après avoir encore visité les plus célèbres Académies de l'Allemagne, il retourna dans sa ville natale, où il prit le bonnet de docteur en médecine l'an 1731. L'année suivante, il y fut nommé professeur extraordinaire, et en 1738 il obtint la chaire d'anatomie et de botanique qui était devenue vacante par la mort de son père. En 1744, il succéda à Goelicke dans celle de thérapeutique et de pathologie, et il en remplit les devoirs avec beaucoup de distinction jusqu'à la maladie qui termina ses jours le 7 octobre 1760. Ce médecin s'est beaucoup occupé de l'anatomie. Ses ouvrages, qui consistent principalement en dissertations académiques, roulent presque tous sur cette science. M. Haller, qui les a recueillis, les a insérés dans la collection des thèses anatomiques qu'il a publiées. La dissertation *De nervo intercostali*, qui parut en 1731, a mérité de grands éloges à son auteur; elle est remplie de recherches intéressantes. Celle *De membrana cellulosa*, qui fut imprimée en 1732, n'est pas moins savante, ainsi que plusieurs autres que je passe sous silence, pour donner les titres des écrits de Bergen qui ne sont point compris dans la classe de ses dissertations :

Icon nova ventriculorum cerebri. Francofurti, 1734. — Programma de nervis quibusdam cranii ad novem paria hactenus non relatis. Francofurti, 1738. — Methodus cranii ossa dissuendi, et machinæ hunc in finem constructæ per figuras ligno incisas delineatio. Francofurti, 1741, in-4o. — Pentas observationum anatomico-physiologicarum. Ibidem, 1743, in-4o. — Elementa physiologiæ juxta selectiora experimenta. Genevæ, 1749, in-8o. — Cet ouvrage est dans le goût des Institutions de Boerhaave, que l'auteur suit presque d'un bout à l'autre. — Anatomes experimentalis pars prima et secunda. 1755, 1758, in-8o. — Flora Francofurtana, facili modo elaborata; accedunt cogitata de studio botanices methodice et proprio marte addiscendæ, terminorum technicorum nomenclator, et indices necessarii. Francofurti, 1750, in-8o.

Apr. J.C. 1715. — KRUGER (Jean-Gottlieb), professeur de médecine dans l'université de Hall en Saxe, membre des académies de Berlin et des Curieux de la nature, mourut en 1760, âgé de 45 ans. Nous avons de lui quelques ouvrages en allemand sur la dispute entre les animistes et les mécaniciens, qui divisait alors les partisans de Stahl d'avec la plupart des autres médecins. Le premier est une physiologie qui parut à Hall en 1743 et en 1748, in 8o, et dont on a une traduction hollandaise, imprimée à Amsterdam en 1763, sous le même format. L'auteur semble y tenir le milieu entre les sectateurs de Stahl et les mécaniciens; il soutient cependant le parti de ceux-là, en accordant que l'âme préside à nos fonctions. Il donna un autre écrit en allemand publié à Hall en 1745, in 8o, dans lequel il s'efforce encore de concilier le système des animistes avec celui des mécaniciens. Il en parut un troisième dans la même langue en 1748, in-4o, et depuis, deux en latin sous ces titres :

De refrigeratione sanguinis in pulmonibus. Hallæ, 1748, in-4o. — Differentia elateris, toni, contractionis vitalis, voluntariæ, sensibilitatis et irritabilitatis. Halæ, 1754, in-4o.

Apr. J.-C. 1715 *env.* — BEHRENS (Conrad-Bertauld), membre de l'Académie impériale des Curieux de la nature, sous le nom d'Eudoxe Ier, était d'Hildesheim dans la Basse-Saxe, étudia la

médecine à Brême, à Helmstadt, à Strasbourg et à Leyde, et revint en 1784 prendre le bonnet de docteur dans l'université d'Helmstadt. D'abord après sa promotion, il servit en qualité de médecin dans les troupes de Brunswick pendant la guerre de Hongrie; en 1702, il fut nommé échevin de sa ville natale; en 1709, il fut reçu dans l'Académie de Berlin; en 1712, il obtint l'emploi de médecin de la cour de Brunswick-Lunebourg; enfin il mourut le 4 octobre 1736. On a de lui quantité d'observations insérées dans les Mémoires de l'Académie impériale d'Allemagne, et des traités en sa langue maternelle sur des sujets de médecine, de généalogie et d'histoire. Il en a aussi écrit en latin, et parmi les uns et les autres, voici ceux qui ont rapport à l'objet de ce Dictionnaire :

De constitutione artis medicæ. Helmstadii, 1691, in-8°. — Medicus legalis. Helmstadt, 1696, in-8°, en allemand. On y trouve plusieurs questions médico-légales, et l'histoire de différentes personnes mortes subitement, dont l'auteur a fait l'ouverture. — Selecta medica de medicinæ natura et certitudine. Francofurti et Lipsiæ, 1708, in-8°. Il y parle de la dignité de la médecine, des fonctions de ses ministres, et des sectes qui font époque dans l'histoire de cette science. — Selecta diætetica, sive, de recta et conveniente ad sanitatem vivendi ratione tractatus. Francofurti, 1710, in-4°.

Rodolphe-Augustin Behrens, fils du précédent, a aussi donné quelques ouvrages au public :

Trias casuum memorabilium medicorum. Guelpherbiti, 1727, in-4°. — De imaginario quodam miraculo in gravi oculorum morbo, ejusdemque spontanea atque fortuita sanatione. Brunopoli, 1734, in-4°. Il y détaille le traitement et la guérison d'une maladie de l'œil, que Mongeron a placé parmi les miracles du diacre Pâris. — De felicitate medicorum aucta in terris Brunsvicensibus. Brunopoli, 1747, in-4°. Il y parle des nouveaux priviléges accordés au collége des médecins de Brunswick, et par occasion, il réfute les sentiments de ceux qui ont prétendu que la plupart des médecins de l'ancienne Rome étaient esclaves.

Apr. J.-C. 1715. — UNDERWOOD (Michel), docteur en médecine, chirurgien de l'hôpital des femmes en couches de Londres, médecin de la princesse de Galles, s'est fait une grande réputation par un ouvrage sur les maladies des enfants. Il était né en 1715, et mourut le 10 décembre 1795.

Surgical tracts, containing a treatise on ulcers of the legs; hints on a successful, method of treating some scrofulous tumours, and the mammary abscess and sore nipples of lying-in women; with observations on the more common disorders of the eye, an on gangrene. Londres, 1787, in-8°, 2d. edition, revised, enlarged, and defended. Londres, 1788, in-8°. Ibid., Londres 1799, in-8°. — Treatise on the diseases of children. Londres, 1784, in-8°. A new edition revised and enlarged. 1789, 2 vol. in-12, 1795, 2 vol. in-12. Londres, 1799, 3 vol. in-12. Trad. en français par Lefebvre de Villebrune. Paris, 17., in-8°. Nouvelle édition avec de nombreuses additions, par Euzèbe de Salle. Paris, 182., in-8°, 2 vol.

(Dézeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1715. — WATSON (Guillaume), savant médecin anglais, et l'un des premiers botanistes de cette nation qui reconnurent la supériorité du système de Linné, était fils d'un négociant estimé et naquit à Londres en 1715. A l'âge de quinze ans, on le mit en apprentissage chez un apothicaire. Dès sa jeunesse, il eut un goût décidé pour l'histoire naturelle, et particulièrement pour la botanique. Cette passion le porta à faire de fréquentes herborisations autour de Londres. Son habileté et son zèle dans sa profession le firent remarquer parmi les membres de la Société royale, dans laquelle il entra en 1741. Bientôt après son admission dans cette société, il se distingua comme botaniste, et composa plusieurs mémoires qui furent imprimés dans les Transactions philosophiques. Les découvertes qu'il fit en électricité contribuèrent aussi beaucoup à étendre sa réputation, non-seulement en Angleterre, mais même dans toute l'Europe. En 1757, l'université de Halle lui envoya un diplôme de docteur en médecine. Le même honneur lui fut aussi conféré par celle de Wittemberg. Peu de temps après, il perdit les priviléges de la compagnie des apothicaires, et devint licencié du collége des médecins en 1759. Au bout de trois ans, il fut nommé l'un des médecins de l'hôpital des Enfants-Trouvés, place qu'il conserva le reste de sa vie. Il mourut le 10 mai 1787, laissant une foule de mé-

moires sur des sujets très-variés, qui ont paru dans les Transactions philosophiques, le Gentleman's magazin et les London medical observations. On a de lui un traité intitulé :

An account of a series of experiments instituted with à view of ascertaining the most succesful method of inoculating the small pox. Londres, 1768, in-8°.

(*Biog. méd.*)

Ap. J.-C. 1715. — LEIDENFROST (Jean-Gottlob), né le 24 novembre 1715 à Ortenberg, dans le comté de Stolberg, fit ses études à Giessen, à Leipzick et à Halle. Après avoir pris le grade de docteur dans l'université de cette dernière ville, il fit divers voyages, vint à Berlin, qu'il habita pendant quelque temps, et prit du service, comme médecin, dans les troupes prussiennes, avec lesquelles il fit la première campagne de Silésie. En 1743, l'université de Duisbourg lui conféra une chaire, qu'il remplit jusqu'à sa mort arrivée le 2 décembre 1794. Il a inséré une foule d'articles et de mémoires détachés sur toutes sortes de sujets, dans la Gazette littéraire de Duisbourg, et publié en outre les opuscules suivants:

Dissertatio de motibus corporis humani, qui fiunt in proportione harmonica, præsertim crisibus et febribus. Halle, 1741, in-4°. — Acrisia, hiatus et errores criseos perpetuæ, quam celeb. Segnerus formavit in duo capita geometriæ illustris Wolfii. Berlin, 1742, in-8°. — Programma de valvulo intestini singulari. Duisbourg, 1750, in-4°. — Exercitatio academica de succis herbarum recentium recenter expressis eorumque usu ad morbos præter scorbutum adhibitis. Duisbourg, 1751, in-4°. — Exercitatio academica de coagulo seroso et ejus resolventibus medicinis. Duisbourg, 1752, in-4°. — Exercitatio academica exhibens nonnullas observationes circa aquæ simplicis naturam. Duisbourg, 1753, in-4°. — De aquæ communis nonnullis qualitatibus tractatus. Duisbourg, 1756, in-8°. — Ibid., 1796, in-8°. — Programma de honore terreis medicaminibus restituendo. Duisbourg, p. I, 1756; II, 1759, in-4°. — Exercitatio academica de lethargo hirudinis. Duisbourg, 1758, in-4°. — Exercitatio academica medico-forensis de scriptionis possibilitate et impedimentis. Duisbourg, 1759, in-4°. — Dissertatio de methodo explorandi morborum latentes causas per vitalium, animalium et naturalium functionum examen. Duisbourg, 1768, in-4°. — Oratio funebris post exsequias rite paractas Joh.-Hildebr. Withofii habita. Duisbourg, 1769, in-4°. — Propempticon inaugurale de utilitate hypothesium. Duisbourg, 1771, in-4°. — Vindiciæ pro officio controverso musculi digastrici. Duisbourg, 1771, in-4°. — Dissertatio de sensu gustus, qui in faucibus est, ab eo, qui per linguam exercetur, plane diverso. Duisbourg, 1771, in-4°. — Dissertatio de machinæ definitione, et quatenus corpus humanum sit machina. Duisbourg, 1771, in-4°. — Dissertatio de morbo convulsivo epidemico Germanorum, vulgo die Kriebel-Krankheit. Duisbourg, 1771, in-4°. — Dissertatio de rachitide. Duisbourg, 1771, in-4°. — Dissertatio de motu peristaltico cutis humanæ aliquando visibili. Duisbourg, 1772, in-4°. — Dissertatio de sacchari effectibus salubribus et insalubribus in corpus humanum. Duisbourg, 1775, in-8°. — Dissertatio de arthritide vaga. Duisbourg, 1775, in-4°. — Dissertatio de morbis ossium. Duisbourg, 1775, in-4°. — Dissertatio de dysenteria, quæ anno 1779 late grassata est. Duisbourg, 1780, in-4°. — Dissertatio de illa hæmoptisi, quam phthisis sequi solet. Duisbourg, 1781, in-4°. — Tentamen chymicum de theoria solutionum. Duisbourg, 1782, in-4°. — Dissertatio de symptomatibus qualitatum. Duisbourg, 1782, in-4°. — Dissertatio de cancro scorbutico. Duisbourg, 1782, in-4°. — Super Pythagorico, mentem esse numerum, considerationes medicæ; adjectæ J. B.-C. de Schoenleben tentamini de calore animali. Duisbourg, 1783, in-4°. — Dissertatio de oleorum dulcium virtute medica resolvente. Duisbourg, 1783, in-4°. — Propempticon inaugurale, quo fabula cartesiana, cerebrum esse sensorium commune, falsitatis arguitur. Duisbourg, 1784, in-4°. — Dissertatio de asthmate. Duisbourg, 1784 in-4°. — Dissertatio de tinnitu aurium. Duisbourg, 1784, in-4°. — Dissertatio de susurru aurium. Duisbourg, 1785, in-4°. — Confessio, quid putet per experientiam didicisse de mente humana. Duisbourg, 1793, in-8°. — Trad. en allemand, Duisbourg, 1794, in-4°. — Après la mort de Leidenfrost, il parut : — Opuscula physico-chimica, et medica, antehac seorsim edita, nunc post ejus obitum collecta. Lemgo, 1797-1798, 4 vol. in-8°.

(*Biog. méd.*)

Apr. J.-C. 1715. — HEVIN (Pru-

dent), célèbre chirurgien du dix-huitième siècle, naquit à Paris en 1715. Son père, qui était lui même un chirurgien assez habile, le destina à suivre la carrière chirurgicale, pour laquelle le jeune Hévin montra bientôt le goût le plus vif. Après avoir fait d'excellentes études classiques, il fut admis à l'hôpital de la Charité, qui était alors l'école où se formaient presqu'exclusivement les praticiens les plus célèbres de la capitale. Hévin fut successivement chirurgien gagnant maîtrise et chirurgien-major de cet établissement. Il obtint en 1737 le titre de maître en chirurgie, et devint le gendre du célèbre Quesnay, qui l'aida constamment de ses conseils, et se plut à lui communiquer toutes les lumières de sa longue expérience. A l'institution de l'Académie royale de chirurgie, Hévin fut appelé à faire partie de ce corps illustre, qui lui confia la place honorable et importante de secrétaire pour la correspondance. Quelque temps après, il obtint la chaire de thérapeutique chirurgicale au collège royal de chirurgie. Sa réputation se répandit alors, au moyen des nombreux auditeurs qu'il rassemblait à ses leçons. Louis XV le nomma premier chirurgien des Dauphines; plus tard il obtint le même titre auprès du Dauphin; enfin, en 1770, Madame, sœur du roi, lui confia également le soin de sa santé. Il fut nommé aussi inspecteur des hôpitaux militaires et des colonies. Les Académies des sciences de Lyon, de Stockholm, et plusieurs sociétés savantes lui ouvrirent leurs portes. Hévin, continuant ainsi une carrière marquée par des travaux importants et par de nombreux succès dans la pratique, obtint, en 1788, la place de vice-directeur de l'Académie royale de chirurgie, mais il ne remplit pas long-temps les fonctions attachées à ce poste : sa mauvaise santé, plus encore que son grand âge, le retint chez lui et, son mal faisant des progrès rapides, il mourut à Paris le 3 décembre 1789. Hévin occupe une place distinguée dans les fastes de la chirurgie française. Peu de personnes réunirent à un plus haut degré que lui les qualités nécessaires à l'enseignement. Dans ses cours, brillaient constamment l'ordre, la méthode, la précision. Son nom est honorablement associé à ceux des membres les plus célèbres de l'Académie royale de chirurgie. Ses écrits portent l'empreinte d'un esprit sévère et d'un jugement droit; plusieurs de ses mémoires sont ornés d'une érudition qu'il sut toujours féconder et rendre utile par des critiques judicieuses. Enfin, on trouve dans ses ouvrages un caractère de clarté et d'utilité pratique que l'on chercherait vainement dans les productions plus brillantes. Il ne paraît pas qu'Hévin, adonné tout entier à ses devoirs de professeur et d'académicien ainsi qu'aux travaux de sa clientèle, ait jamais pris une part active dans les querelles qui s'élevèrent, à l'époque où il vivait, entre les médecins et les chirurgiens; il resta même habituellement étranger aux discussions dont les opérations de la taille, de la cataracte et de la fistule lacrymale furent de son temps l'objet dans le sein même de l'Académie. Il remplissait plutôt alors le rôle d'observateur et de juge que celui de combattant. Ses principaux écrits sont :

Précis d'observations sur les corps étrangers arrêtés dans l'œsophage. — L'auteur divise les corps étrangers arrêtés dans l'œsophage en ceux qui, incapables de nuire, soit par leur forme, soit par leur composition, doivent être poussés dans l'estomac; en ceux qu'il faut extraire; enfin, en ceux qui devraient être retirés, mais qui, à raison de leur situation trop profonde, ne peuvent qu'être enfoncés, et en ceux qu'il n'est possible de faire passer ni par la bouche ni par l'estomac. Hévin décrit avec exactitude les moyens qu'il faut employer pour remplir chacune de ses indications; si, depuis la publication de son travail, la chirurgie s'est enrichie de procédés nouveaux, la doctrine qu'il a émise a conservé toute sa justesse, et l'on doit encore se conformer à ses préceptes. — Recherches historiques et critiques sur la néphrotomie ou taille des reins. — Cet écrit, moins important que le premier, a pour objet de prouver que jamais on n'a ouvert le rein pour en extraire des calculs urinaires, et qu'il ne faudrait recourir à cette opération que si l'organe renfermait un abcès qui vînt faire saillie à l'extérieur. — Recherches historiques sur la gastrotomie ou l'ouverture du bas-ventre dans les cas de volvulus ou l'intussusception d'un intestin. — Analysant presque tous les faits connus de gastrotomie, à la suite des maladies intestinales, Hévin démontre dans ce travail que la plupart d'entre eux ne se rapportent qu'à des opérations de hernie, et qu'il ne faut jamais, quoi qu'en ait dit Paul Barbette, inciser le ventre dans l'intention de remédier à une lésion dont

l'existence n'est jamais démontrée chez le sujet vivant.—Ces trois mémoires sont insérés parmi ceux de l'Académie royale de chirurgie. — Cours de pathologie et de thérapeutique chirurgicales. Paris, 1780, in-8o. — Hévin rédigea d'abord cet ouvrage sur les manuscrits de Simon, son confrère et son ami; mais l'ayant considérablement augmenté, il en fit, sous son nom seul une nouvelle édition en deux volumes in-8°. Paris, 1784. Cet ouvrage, réimprimé en 1793, est remarquable par la multitude des matières que l'auteur y a rassemblées; il forme une collection de préceptes relatifs à toutes les maladies chirurgicales, une sorte de manuel qui, naguère encore, était mis avec fruit entre les mains des jeunes chirurgiens. (*Biog. méd.*)

Apr. J.-C. 1715. — NANNONI (Ange), chirurgien de l'hôpital de Sainte-Marie la-Neuve à Florence, enseigna la chirurgie dans cette ville, où il jouissait d'une grande réputation vers le milieu du dernier siècle. On a de lui différents ouvrages qui ont été bien accueillis du public :

Trattato delle malattie delle mamelle. Florence, 1746, in-4°. Il vante le vinaigre, en fumigations, contre la plupart des maladies des mamelles; mais, à l'exemple de tant d'autres qui se sont épuisés en réflexions sur la nature du cancer, il regarde l'amputation comme le seul moyen curatif de ce mal désolant.—Dissertazioni chirurgiche della fistola lacrimale, cataratta, etc. Paris, 1748, in 8°. Il y est question de médicaments dessiccatifs et caustiques, dont l'auteur explique l'action d'une manière assez vraisemblable. — Discorso chirurgico nell'introduzzione al corso delle operazioni. Florence, 1750, in-4°. L'auteur parle surtout des différentes manières d'amputer les membres. — M. Bertrandi parle d'un autre traité de Nannoni, qui a paru sous ce titre : Della simplicita di medicare. La simplicité du traitement a toujours été la pierre de touche de la bonne médecine et de la bonne chirurgie : dès qu'on connaît la nature et les causes d'une maladie, on n'emploie point tantôt un remède et tantôt un autre; on se tient à celui indiqué. —Memoria sull' anevrisma della piegatura del cubito. Florence, 1784. Haller a donné, dans le huitième livre de sa Bibliothèque de chirurgie, un long article sur les ouvrages d'Ange Nannoni.

Apr. J.-C. 1715. — KAAU-BOERHAAVE (Abraham), médecin de Leyde, professeur de médecine en l'université de Pétersbourg, membre de l'Académie impériale de la même ville, était de La Haye, où il naquit en 1715, de Jacques Kaau, docteur en droit et en médecine, et de Marguerite Boerhaave, sœur du célèbre Herman. Il fit ses premières études dans sa patrie, et delà il se rendit en 1733 à Leyde, où il suivit les leçons de Bernard-Sifroi Albinus, d'Herman Oosterdych Schacht, d'Adrien von Royen et de Jérôme-David Gaubius, professeurs de la faculté de médecine. En 1736, il arriva à Kaau un accident bien singulier. Il perdit l'ouïe pendant la nuit : et le matin appelant son domestique, il se mit dans une étrange colère de ce qu'il ne lui répondait pas. Cependant observant le mouvement des lèvres de ce garçon, il commença à se douter de sa surdité; alors il frappa sur une table et, n'entendant aucun son, il en fut convaincu. Cette surdité le rendit très-incommode dans la société; mais elle ne l'empêcha pas de devenir savant en plusieurs genres. Il fut en particulier si éloquent, qu'ayant prononcé, le 4 septembre 1737, un discours De gaudiis alchemistarum, on admira également, et les grâces de l'orateur et la beauté de la diction. Ce succès lui valut une médaille que les curateurs de l'université de Leyde firent battre à son honneur. L'année suivante, Kaau fut admis au doctorat, et bientôt après, il joignit à son nom celui de Boerhaave; ainsi que son oncle l'avait souhaité de son vivant, parce qu'il se voyait sans enfant mâle. — Il fut appelé en 1740 à Pétersbourg, en qualité de médecin de la cour impériale. En 1743 il obtint la dignité de conseiller d'Etat et en 1748 celle de premier médecin, qu'il conserva jusqu'à sa mort arrivée à Moscou le 7 octobre 1753. On a de Kaau plusieurs mémoires qu'on trouve dans le nouveau recueil de l'Académie de Pétersbourg; mais il ne s'est point borné à ces pièces, les ouvrages suivants sont encore de lui :

Dissertatio de squirrho. Leyde, 1738, in-4°. — Perspiratio dicta Hippocrati per universum corpus anatomice illustrata. Lugduni Batavorum, 1738, in-12. Il a divisé ce traité en trente-deux chapitres, dans lesquels il décrit d'abord les principales parties de notre corps; il en déduit ensuite les conséquences relatives à la pratique de la médecine.

Il n'oublie même pas les parties qui paraissent moins essentielles, telles que la peau, les glandes et les papilles de cet organe, les poils, les ongles, la graisse, etc. Les questions qu'il traite relativement à ces différents sujets, ont un air de nouveauté qui plaît et qui instruit. Il s'étend fort au long sur l'exhalation et l'inhalation interne et externe. Il prouve qu'Hippocrate a eu une connaissance assez parfaite de la transpiration; mais que Sanctorius en a mieux développé les effets. Suivant Kaau, toutes les parties du corps humain qui sont pourvues d'épiderme, transpirent; et l'épiderme, selon lui, ne se trouve pas seulement sur la peau, mais tapisse tous les viscères creux. — Impetum faciens dictum Hippocrati per corpus consentiens philologice et physiologice illustratum. Lugduni Batavorum, 1745, in-12. Il y traite de l'action de l'âme sur le corps; et à la faveur des petites anses nerveuses qui entourent les artères, il explique le pouvoir qu'elle a sur ces dernières. Il s'étend sur les phénomènes du sommeil et les effets de l'opium, qu'il expose en habile physiologiste. « C'est l'ouvrage le plus important de Kaau, celui, dit Boisseau, qui lui a mérité l'honneur d'être si souvent cité par tous les partisans de l'existence du principe vital, et par tous les auteurs qui se sont occupés des sympathies. Cet ouvrage est en effet un traité des sympathies sous un titre assez bizarre; les nouvelles idées médicales, ou si l'on veut les idées médicales renouvelées de nos jours, en font presque une production de circonstance. Il contient des faits très-intéressants et présentés avec beaucoup de précision. » — Sermo academicus de iis quæ virum medicum perficiunt et ornant. Ibidem, 1752, in-8°. — Historia anatomica infantis, cujus pars corporis inferior monstrosa. Petropoli, 1754, in-4°, avec figures. — Historia altera anatomica infantis Ibidem, 1757, in-4°. — De iis quæ virum medicum perficiunt et exornant. Pétersbourg, 1757, in-4°.

Apr. J.-C. 1715. — ERXLEBEN (Dorothée-Chrétienne), dont le nom de famille était Leporin, vint au monde à Quedlinbourg le 13 novembre 1715. ou son père, Chrétien-Polycarpe Leporin, connu par quelques ouvrages, exerçait la profession de médecin. Pendant son enfance, qu'une constitution faible et délicate rendit orageuse, elle suivit avec assiduité les leçons qu'on donnait à son frère, et apprit les éléments de la langue latine avec beaucoup de facilité. Son père, surpris des dispositions étonnantes qu'elle montrait, et de son goût décidé pour les études les plus abstraites, résolut de lui faire apprendre la médecine. Elle y fit de rapides progrès; et le roi de Prusse, à qui l'on parla d'elle comme d'une femme extraordinaire, la recommanda en 1741 à l'université de Halle, pour qu'elle y fût soumise aux épreuves du doctorat, lorsqu'elle s'y présenterait. Cependant Dorothée ne profita pas sur-le-champ de cette faveur, son mariage avec Jean-Chrétien Erxleben, ministre de l'Evangile, qui eut lieu l'année suivante, la détourna de ses premiers projets; peut-être même les embarras et les soins du ménage les lui auraient-ils fait abandonner tout à fait, si la nécessité de repousser des insultes publiques qu'elle eut à essuyer ne l'avait pas enfin décidée à faire usage du rescript du roi. Elle se rendit donc, en 1754, à Halle et, le 12 juin de cette même année, le grade de docteur en médecine lui fut conféré solennellement sous le décanat de Jean Junker, exception jusqu'alors inouïe en Allemagne, et dont on n'avait eu d'exemples qu'en Italie. Libre alors d'exercer à son gré l'art de guérir, elle y consacra tous les moments dont ses devoirs d'épouse et de mère lui permirent de disposer. Elle devint veuve en 1759, et survécut peu à une perte qui l'affligea profondément; un cancer au sein termina douloureusement sa carrière le 13 juin 1762. Deux de ses fils lui ont survécu, l'un dont il sera question plus loin, l'autre, Jean-Henri Erxleben, qui devint professeur de jurisprudence à Marbourg, et conseillé privé de justice du prince de Hesse-Cassel. Elle a écrit quelques ouvrages, dont voici les titres :

Gruendliche Untersuchungen der Ursachen, die das weibliche Geschlecht vom studieren abhalten. Berlin, 1742, in-8°. Francfort et Leipsick, 1749, in-8°. — Dissertatio inauguralis quod nimis cito ac jucunde curare sæpius fiat causa minus tutæ curationis. Halle, 1754, in-4°. Trad. en allemand par l'auteur même, Halle, 1755, in-8°.

Apr. J.-C. 1715. — BARON (Théodore), vint au monde à Paris le 17 juin 1715. Après avoir fait de bonnes études au collége de Beauvais, l'exemple de son père et de son frère lui inspira pour la

médecine ce goût qui semblait être celui de sa famille. Il est vrai que son aïeul, son bisaïeul et son trisaïeul ne furent pas médecins; mais ils touchèrent de bien près à cette profession, car ils furent tous trois apothicaires du roi en son artillerie à Paris. La chimie devint la passion de Baron, dès le moment qu'il se mit sur les bancs de la faculté de sa ville natale; ce fut dans les leçons du célèbre Rouelle qu'il puisa les principes de cette science, et que son goût pour elle prit les accroissements qui le conduisirent lui-même à la célébrité dont il a joui dans cette partie de l'art. — Il reçut les honneurs du doctorat le 12 octobre 1742, mais il ne se pressa pas de se livrer à la pratique. Il joignit encore aux préceptes de Rouelle, ceux d'Astruc et de Lemery; il médita long-temps la théorie, avant que de se montrer au public comme médecin. La dissertation qu'il adressa à l'Académie des sciences, sur la propriété remarquable que le sel de tartre a de précipiter tous les sels sur lesquels il n'a aucune action; ses recherches et ses expériences sur le borax, et sur un sel appelé borck, qu'on avait apporté de Perse et qu'on donnait pour du borax naturel, commencèrent la réputation de Baron parmi les chimistes. Ces écrits lui procurèrent la connaissance d'Hellot, qui était chargé alors d'examiner tout ce qui paraissait au bureau de M. Rouillé concernant les mines, les teintures, les arts et les manufactures. En 1748 il fut nommé adjoint à Hellot dans cette place de confiance, dont sa probité et ses talents le rendaient également digne. Il saisit avec ardeur une occasion si favorable de se livrer tout entier à son goût pour les expériences de chimie; mais, malheureusement, il n'en jouit que pendant deux ans, et fut remercié pour des motifs dont il serait inutile de rendre compte. Ce qui est certain c'est que cet événement nuisit à sa fortune, et qu'il eut besoin de toute sa philosophie pour le soutenir. — Son chagrin fut un peu adouci par sa réception à l'Académie des sciences en 1752; ses excellentes observations ont enrichi plus d'une fois les Mémoires de cette illustre compagnie. En 1756, il fut nommé censeur royal. Mais Baron ne s'est pas contenté d'éclairer la chimie par ses propres expériences, il a quelquefois travaillé, pour les progrès de l'art, sur les ouvrages des autres; et c'est à cette louable émulation que nous sommes redevables de ses Notes sur la Pharmacopée de Fuller, et des excellentes augmentations qu'il a faites au Cours de chimie de Lemery, qui parut en 1756, in-4°. — Après avoir parlé des ouvrages de Baron, on lui doit la justice de dire un mot de son caractère. Ses mœurs étaient douces et honnêtes; l'homme était aussi estimable en lui que l'auteur. Il consacrait tous ses moments à l'exercice et à l'étude de sa profession; il était même si attaché à son cabinet, qu'on a remarqué qu'il avait lu tous les volumes qui composaient sa bibliothèque, où rien n'était par ostentation. Ce médecin était depuis long-temps tourmenté de la goutte et d'une hernie ombilicale qui lui causait de fréquentes coliques; ces maux, qu'aucun remède ne put dissiper, terminèrent sa carrière le 10 mars 1768.

Ap. J.-C. 1716 *env.*— BLEGNY (Nicolas de), chirurgien du dernier siècle, homme singulier qui joua toute sorte de rôles pour s'accréditer dans le public, était de Paris. Il fut pendant quelques années, clerc de la compagnie de Saint-Côme, où, entendant toujours parler de la chirurgie, il crut en savoir assez pour prendre un privilége. Dionis nous apprend qu'il se maria à une sage-femme et, suivant M. Astruc, la construction des bandages pour les hernies fut sa première occupation. Il semble que cette profession aurait dû le fixer; mais à l'imitation de M. Bourdelot, qui tenait chez lui des assemblées de savants, il se mit à la tête d'une académie de nouvelles découvertes en médecine. Cette société publia ses mémoires par cahiers de chaque mois. Les trois premières années parurent sous son nom; mais aux suivantes, il n'est plus fait mention de lui. Bonet prit la peine de traduire ces journaux en latin et de les faire imprimer sous le titre de Zodiacus medico-gallicus. Année première, 1679, Genevæ, 1680, in-4°. Année deuxième, 1680. Année troisième, 1681, Genevæ, 1682, deux volumes in-4°. Années 1682, 1683, ibidem, 1685, in-4°. Comme Blegny y traitait les auteurs de la première distinction d'une manière outrageante, le conseil crut devoir interdire l'impression de cet ouvrage; il le fit par un arrêt qui parut en 1682 et, malgré cette défense, le journal fut encore continué pendant un an. Au bout de ce terme, Blegny changea de plan; il s'associa

avec Gautier, médecin de Niort, qui demeurait alors à Amsterdam, pour qu'il fît imprimer les mémoires qu'il lui envoyait. Ils parurent en 1684, sous le titre de Mercure savant.

Mais Blegny n'était pas subitement passé à l'état de directeur d'Académie; il avait préludé à cette fonction importante, par des occupations moins brillantes. Il annonça par diverses affiches un cours de chirurgie, et il donna des leçons particulières aux élèves qui s'y présentèrent. Il fit un cours de pharmacie aux garçons apothicaires; et un auteur moderne ajoute qu'il s'avisa de faire un cours de perruques aux garçons perruquiers qu'il recevait moyennant une somme d'argent. Enfin ses premiers succès l'enhardirent à viser à quelque chose de plus considérable; il fut nommé chirurgien ordinaire de la reine, en 1678, et chirurgien ordinaire de Philippe duc d'Orléans, en 1683. Il vint même à bout, par ses intrigues, d'obtenir, en 1687, la charge de médecin ordinaire du roi; et la France étonnée ne vit pas sans mécontentement, qu'on eût décoré de ce titre important, un homme qu'on savait, ailleurs qu'à la cour, n'avoir ni mœurs, ni étude, ni science. Mais le voile qui cachait tant de défauts ne tarda pas à tomber. Blegny avait entrepris de faire revivre l'ordre du Saint-Esprit autrefois établi à Montpellier; il s'en disait chevalier commandeur et, en qualité d'administrateur général, il intentait des procès à ceux qu'il croyait avoir usurpé les revenus anciennement attachés à cet ordre. Il s'était encore avisé d'établir, à Pincourt, un hôpital pour les pauvres malades; mais le roi, informé que cette fondation n'était qu'un prétexte pour cacher les débauches qui s'y faisaient, fit emprisonner cet aventurier le 4 juin 1693. On l'enferma d'abord au For-l'Evêque; puis de là on le conduisit au château d'Angers, d'où il sortit au bout de huit ans et se rendit à Avignon. Il y exerça la médecine avec une sorte de réputation; et il y finit sa vie, que moins d'ambition aurait rendue plus heureuse.

Blegny a employé le peu de talent qu'il avait, à la composition des ouvrages suivants :

L'art de guérir les maladies vénériennes expliqué par les principes de la nature et de la mécanique. Paris, 1673, in-12. La Haye, 1683, in-8°. Lyon, 1692, in-12. Amsterdam, 1696, in-8°. En anglais, Londres, 1676, in-8°. Il y loue beaucoup la décoction de gaïac, et il en met les vertus en parallèle avec celles du mercure. — L'art de guérir les hernies de toute espèce dans les deux sexes, avec le remède du roi. Paris, 1676, 1693, in-12. Ce livre paraît avoir été publié pour augmenter le débit de ses bandages élastiques, qu'il vante par-dessus tous les autres. Il vante encore plusieurs remèdes chimiques; et en particulier, l'emplâtre du Prieur de Cabrières. On y trouve des détails anatomiques et pratiques sur les hernies, mais la plupart font preuve de l'ignorance de l'auteur. — Histoire anatomique d'un enfant qui a demeuré vingt-cinq ans dans le ventre de sa mère. Paris, 1679, in-12. L'enfant était pétrifié, et à peine y trouvait-on la figure humaine. —Le remède anglais pour la guérison des fièvres. Paris, 1681, 1683, in 12. Bruxelles, 1682, in-12. Cet écrit fut publié par ordre du roi, à qui Talbot avait vendu la méthode de donner le quinquina. — La doctrine des rapports, fondée sur les maximes d'usage et sur la disposition des nouvelles ordonnances. Lyon, 1684, in-12. — Le bon usage du thé, du café et du chocolat pour la préservation et la guérison des maladies. Lyon, 1687, in-12. Paris, 1687, in-12. — Secrets concernant la beauté et la santé. Paris, 1686, 1689, deux volumes in-8°.

Ap. J.-C. 1716 *env.*—ALSTON (Charles), médecin écossais, était professeur de médecine et de botanique à Edimbourg. Il a publié, en 1751, un ouvrage anglais, écrit en faveur des marins, dans lequel il présente l'eau de chaux comme utile dans le scorbut putride, moins par sa vertu antiseptique, que par sa qualité pénétrante, detersive et diurétique. Il y donne encore la manière d'employer la chaux pour préserver l'eau de la corruption. Cet écrit est intitulé : A dissertation on quick lime and lime-water. Mais Alston ne s'est point borné à la composition de cet ouvrage, on lui doit les suivants :

Tyrocinium Edimburgense. Edimburgi, 1753, in-8°. Il y est parlé de six cents plantes rangées suivant la méthode de Tournefort. Ce livre est précédé d'une dissertation sur le principe de la botanique, dans laquelle l'auteur donne des règles pour l'étude de cette science et condamne beaucoup de principes de

Linné. — Lectures on the materia medica, containing the natural history of drogs, their virtues and doses etc. Londres, 1770, 1772, deux volumes in-4°. Cet ouvrage, qui a été rédigé sur les manuscrits de l'auteur et publié par J. Hope, professeur de l'université d'Edimbourg, contient quatre-vingt-deux leçons, dont les onze premières servent d'introduction. Alston y parle de l'invention des remèdes, de la manière dont ils produisent leurs effets, des révolutions que la médecine a éprouvées, etc. Il donne des notions succinctes, mais exactes, sur l'histoire naturelle des drogues, sur leurs vertus, sur leurs doses; il y a joint des instructions pour l'étude de la matière médicale, et un appendix sur la manière de dresser les formules. On trouve, dans ces leçons, des réflexions sages, des recherches profondes et des observations utiles.

Ap. J.-C. 1716. — DAUBENTON (Louis-Jean-Marie). Un écrivain moderne a remarqué d'une manière générale, en retraçant les progrès les plus récents des sciences naturelles, que les médecins les avaient utilement cultivées dans tous les temps, et que leurs travaux occupaient nécessairement une place très-étendue dans l'histoire de ces connaissances auxquelles on ne s'est même livré d'une manière spéciale que dans le dix-huitième siècle. Cette réflexion, si honorable pour les médecins, et qui se présente d'ailleurs si naturellement à l'esprit des lecteurs instruits, expliquera comment nous avons dû faire entrer dans ce dictionnaire la biographie de Daubenton et de plusieurs autres savants qui paraissent moins appartenir à la classe des médecins qu'à celle des physiciens et des naturalistes. — Daubenton naquit à Montbar le 29 mai 1716; il fit ses premières études chez les Jésuites, et montra de très-bonne heure cette douceur de mœurs et cette aptitude au travail qui formaient les principaux traits de son caractère. — Sa vie privée ne commença à se lier sensiblement avec son existence littéraire qu'à l'époque où, arrivé à Paris pour étudier la théologie, il se livra à la médecine. — Les sciences naturelles en général et l'anatomie en particulier commençaient alors à être cultivées en France avec autant d'activité que de succès. Daubenton suivit les leçons des savants académiciens qui contribuaient le plus alors aux progrès de ces sciences, Baron et Coll de Villars (Winslow, Hunaud et Antoine de Jussieu).

Il prit ensuite ses degrés à Reims, en 1740 et en 1741. Après la mort de son père, il revint dans sa ville natale pour s'y livrer à la pratique de la médecine; ce qu'il fit avec beaucoup de succès dans le traitement d'une épidémie. Des liaisons avec Buffon, qui jetait alors les bases de son grand travail sur l'histoire de la nature, détournèrent Daubenton de l'exercice de l'art de guérir, pour l'attacher tout entier à l'histoire naturelle. — Ce changement dans la direction de ses travaux fixa son séjour à Paris, où il obtint la place de garde et démonstrateur du cabinet d'histoire naturelle. Admis par l'exercice de son nouvel emploi, à la collaboration de son illustre compatriote, il se consacra, dans le muséum d'histoire naturelle, qui se trouvait alors bien incomplet, à une longue suite de recherches et d'observations sur l'anatomie des animaux. Son travail parut dans la première édition de l'ouvrage de Buffon, qui sentit très-bien, dans la suite, que cette anatomie de détail, cette mesure de parties, cette description minutieuse d'organes, dont les savants de profession ont peut-être exagéré l'importance, n'appartenaient pas à une histoire générale de la nature, et ne pouvaient l'intéresser, lui, ni les lecteurs auxquels il s'adressait, que dans les résultats élevés, ou les vues générales que l'esprit philosophique devait en déduire.

Cette opinion de Buffon, et le retranchement qu'il fit du travail de son collaborateur dans l'édition in-12 de son Histoire naturelle, affligèrent profondément Daubenton, et ce ne fut pas malheureusement le seul chagrin et la seule contrariété que lui fit éprouver la publication de la description du muséum confié à sa surveillance. — Réaumur, qui exerçait alors une grande influence, comprit Daubenton dans son animosité et son injustice pour Buffon. Son ami Delignac, dans ses Lettres à un Américain, n'oublia pas ce dernier et critiqua amèrement la classification du cabinet du roi. Il paraîtrait même que cette espèce de guerre littéraire alla beaucoup plus loin et que Buffon avait été obligé d'employer son crédit auprès de madame de Pompadour pour soutenir Daubenton et lui faire obtenir la récompense de ses travaux. — Les naturalistes de profession n'ont pas d'ailleurs montré assez d'im-

partialité relativement à cette circonstance, mais ils ont eu raison de regretter que Buffon se fût privé, dans la suite, de la collaboration de Daubenton pour le plus grand nombre de ses ouvrages. — Les écrits que Daubenton publia plus tard, en mettant à profit les nombreux sujets de recherches qu'il avait à sa disposition, ont eu pour objet l'enseignement ou la rédaction de quelques ouvrages didactiques, mais plus souvent l'examen de différentes questions plus ou moins importantes dans des mémoires particuliers.— Le plus grand nombre de ces mémoires se rapportent à l'histoire naturelle : deux d'entre eux, qui sont insérés dans la collection de l'Académie des sciences, ont fait connaître cinq espèces de chauves-souris et une espèce de musaraigne qui jusqu'alors avait échappé à l'observation des naturalistes. Un troisième mémoire a été consacré à l'histoire du chevrotin qui produit le musc, et contient des détails curieux sur son organisation (année 1772, 2e partie). La conformation singulière des organes de la voix dans plusieurs oiseaux étrangers, a fait le sujet d'un quatrième mémoire qui se trouve également dans le recueil des Actes de la même académie pour 1781. Daubenton a fait, en outre, d'heureuses applications de l'anatomie comparée à la géologie, et, quoiqu'il n'ait pas été toujours heureux dans ses conjectures, il a, sous ce rapport, ouvert une carrière immense, et détruit, par plusieurs recherches sur les os fossiles, les idées absurdes que les savants accueillirent quelquefois, et qui se reproduisaient presque toujours lorsque l'on déterrait les ossements de quelque grand animal. — A juste titre, Daubenton est regardé comme le promoteur de ce genre d'anatomie comparée (l'anatomie des fossiles); et les savants n'ont point oublié la sagacité avec laquelle il reconnut, au moyen de cette anatomie, que l'os prétendu de la jambe d'un géant, que l'on conservait au garde-meuble, n'était autre chose que le radius d'une girafe, dont le Muséum ne possédait pas encore de squelette. — Les mots *animaux* et *animal* ont peut-être, dans notre langue, un sens trop étendu. Buffon, qui a fait plusieurs fois cette remarque, pensait qu'il faudrait le restreindre aux animaux invertébrés et aux animaux à sang rouge (animaux vertébrés). Daubenton a développé cette idée, en l'appuyant de preuves et d'exemples, dans un mémoire où il proposait de rapporter à deux grandes divisions bien séparées les animaux vertébrés et les animaux invertébrés, qui présentent, en effet, deux manières d'être très-différentes, et que l'on ne peut rapprocher sans joindre ce que la nature n'a pas réuni. Nous ne parlerons point ici des recherches du même auteur sur plusieurs points d'anatomie ou de physiologie végétale, et de minéralogie, dont les résultats ne peuvent être convenablement appréciés que dans un dictionnaire biographique des naturalistes ou dans une histoire des sciences naturelles. Il n'en est pas ainsi de ses remarques sur les *indigestions* et sur la position du trou occipital dans l'homme, travail qui nous intéresse d'une manière particulière. — Les recherches sur la position du trou occipital ont eu principalement pour objet de faire voir que la situation de cette ouverture vers le milieu de la base du crâne, est un des principaux caractères de l'espèce humaine; et qu'elle correspond à l'ensemble de dispositions qui ne se rencontrent pas dans les quadrupèdes, et qui font de la station perpendiculaire une attitude exclusivement propre à l'homme et convenable à la supériorité de son organisation. (Voir les Mémoires de l'Académie des sciences, 1764, p. 569.) — Le Mémoire sur les *indigestions*, dont M. Cuvier n'a pas parlé dans son Éloge historique de Daubenton, renferme quelques vues de médecine préservative assez importantes, entre autres cette remarque générale : que l'estomac étant un des organes par lesquels commence, chez plusieurs individus, le dépérissement progressif et sénile, il est nécessaire, pour prévenir les indigestions ou les digestions laborieuses, dépendantes de cette altération, et qui se manifestent de quarante à quarante-cinq ans, d'en bien reconnaître la nature, pour les prévenir ou les éloigner par des moyens de régime et de traitement convenables. — Daubenton plaçait l'ipécacuanha parmi ces moyens diététiques pris journellement à petite dose, depuis un grain ou un demi-grain jusqu'à trois, quatre et même six grains, suivant la sensibilité de l'estomac. — Dans des recherches si nombreuses, dans des travaux si variés, Daubenton se montra presque toujours le même, c'est-à-dire philanthrope par excellence, ami sage et paisible de la nature, ne cultivant la science que pour en obtenir des résultats directement utiles, et pour contribuer ainsi à l'accroissement des commodités

de la vie, des douceurs de la société et du bonheur de ses concitoyens. — Une assez longue suite de recherches, entreprises dans ces vues patriotiques, a eu pour objet l'amélioration des laines en France : il les commença en 1766, et les continua jusqu'à sa mort. Leurs résultats ont fourni les matériaux d'une suite de mémoires qui ont été successivement communiquées à l'Académie des sciences, et dans lesquels l'auteur a traité : 1° de la rumination et du tempérament des bêtes à laine, 2° du pareage permanent et de ses avantages, 3° de l'amélioration des bêtes à laine en général, 4° du régime et des médicaments qui leur conviennent, 5° de la comparaison entre les laines de la France et les laines étrangères, 6° des purgatifs bons pour les bêtes à laine.

Son Institution pour les bergers, publiée en 1782, avait pour but de mettre à la portée des cultivateurs un peu instruits la partie de ses travaux qui les intéresse le plus, et qu'il a exposée de manière à servir de modèle pour tous les écrits dans lesquels on se propose de faire descendre les communications et les bienfaits de la science, des sommets académiques aux derniers rangs de la société. — Cet ouvrage élémentaire et la philanthropie si bien connue de l'auteur, lui donnèrent une grande popularité ; et lorsque, dans un temps bien malheureux et bien difficile, il ne devait guère espérer de pouvoir se procurer un certificat de civisme, ses amis lui conseillèrent de se présenter comme *berger* au comité de sa section, pour obtenir cette singulière attestation. Daubenton, presque octogénaire, fut obligé, en effet, d'avoir recours à ce stratagème pour ne pas être arraché à ses fonctions, et il obtint, comme *berger*, un témoignage de confiance que l'on aurait sans doute refusé au directeur du Muséum national d'histoire naturelle. — Voici, au reste, une copie du certificat qui fut accordé à Daubenton dans cette circonstance ; ce certificat, digne de l'époque à laquelle il fut délivré à Daubenton, nous a semblé assez curieux pour être reproduit textuellement dans cette Biographie.

SECTION DES SANS-CULOTTES.

Copie de l'extrait des délibérations de l'assemblée générale dans la séance du 5 de la première décade du troisième mois de la seconde année de la république française une et indivisible.

Appert que d'après le rapport *faite* de la Société fraternelle de la section des sans culotte sur le bon civisme et faits d'humanité qu'a *toujour* témoignés le berger Daubenton, l'assemblée générale arrête unanimement qu'il lui sera accordé un certificat de civisme, et le président, *suivie* de plusieurs *membre* de la dite assemblée, lui donna *lâcolade* avec toutes les *acclamation* dues à un *vraie* modèle d'humanité, ce qui a été témoigné par *plusieures reprise.*

Signé R.-G. DARDEL, président.

Pour copie conforme :

Signé DOMONT, *secrétair.*

On compte parmi les écrits de Daubenton relatifs à l'enseignement et à l'exposition générale de l'histoire naturelle : le *Dictionnaire des animaux vertébrés*, dans l'Encyclopédie méthodique ; ses *Leçons* à l'école normale et son *Cours de minéralogie* au Collége de France, qui n'a pas été publié mais dont il paraît que Buffon a pris connaissance lorsqu'il a écrit son Histoire des minéraux. — Daubenton avait beaucoup réfléchi sur cette philosophie analytique et distributive qui s'occupe de l'ordonnance et de la transmission des connaissances ; il pensait qu'une même science doit être enseignée sous trois formes différentes, savoir : 1° sous forme élémentaire, dégagée de toute difficulté, de tout sujet capable de fixer trop fortement l'attention, et réduite à des notions simples, préliminaires dont l'acquisition puisse être regardée comme un premier pas vers des connaissances ultérieures ; — 2° sous forme de cours complet, et dans le dessein de présenter systématiquement et avec détail toutes les parties de la science ; — 3° enfin, sous la forme d'éléments, c'est-à-dire, d'une manière transcendante, et dans un point de vue qui embrasse les sommités de la science, ses rapports les plus étendus, ses résultats les plus généraux et ses applications les plus fécondes et les plus utiles. — Daubenton, après s'être livré à ces deux premières formes d'enseignement d'une

manière pratique à l'École vétérinaire d'Alfort et au Muséum d'histoire naturelle, parvint jusqu'aux généralités les plus élevées de la science, dans les leçons de l'École normale, dont il connut et apprécia l'esprit beaucoup mieux peut-être que les hommes auxquels la France fut redevable de cette célèbre institution. — Les jeunes médecins ou les professeurs qui liront cette biographie, ne pourront manquer d'apprécier cette manière philosophique de considérer l'enseignement d'une science d'après des résultats de réflexions et d'expériences que nous avons plusieurs fois entendu développer par Daubenton, à la fin du dernier siècle, dans les leçons qu'il donnait alors au Collége de France. — On n'attachera pas moins de prix à sa manière de travailler, qui pourrait être prise pour modèle dans toutes les recherches scientifiques. « Il n'avait jamais négligé, dit M. de Lacépède, d'examiner avec un soin scrupuleux l'état de la question qu'il devait résoudre, de la débarrasser de toutes les idées secondaires qui n'y étaient pas intimement liées, de réduire le problème à l'expression la plus simple, de circonscrire le but de sa recherche, de donner, par ces précautions, à son sujet la plus grande clarté; d'employer sans cesse à son avantage l'empire que les sens exercent sur l'imagination, d'éveiller perpétuellement la pensée par la présence de l'objet dont il voulait dévoiler quelque qualité, de le placer dans le lieu le plus apparent de sa retraite de tous les jours, de forcer ainsi ses yeux à recevoir et à transmettre son image dans tous les moments où une volonté très-déterminée ne les fixait pas sur quelque autre point; de ne laisser échapper aucun des hasards qui pouvaient éclairer une de ces faces difficile à distinguer et sur laquelle cependant se trouve la solution de la difficulté, de ne présenter qu'avec la retenue la plus circonspecte un résultat général, de modérer sans relâche la marche de son esprit, de passer toujours d'une tentative à une autre, mais de ne s'avancer, pour ainsi dire, que par des nuances de succès...... » — Nulle existence, sans doute, n'a été plus remplie que celle de Daubenton, qui conserva jusque dans les dernières années de sa vie le désir et la faculté d'enseigner et de se rendre utile. — Lorsqu'il fut nommé membre du sénat, il était plus qu'octogénaire; et la première fois qu'il parut dans cette assemblée il fut frappé d'une apoplexie à laquelle il succomba bientôt malgré tous les secours qui lui furent prodigués (le 31 décembre 1799, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans).

On remarqua que, pendant ses derniers moments lucides, sa faculté d'observation ne l'avait point abandonné, et qu'il explorait lui même, très-paisiblement, l'état de son pouls avec les doigts qui étaient restés libres. Il avait d'ailleurs donné plusieurs fois, dans le cours de sa vie, l'exemple de ce courage philosophique, et ce n'était jamais sans un attendrissement mêlé d'admiration, que ses élèves l'avaient entendu plusieurs fois faire la description de la vieillesse, d'après lui-même, et en montrant, comme des objets de démonstration, plusieurs parties de son corps altérées par la goutte ou déformées par la décrépitude. — Une patience à toute épreuve, une attention à laquelle aucun détail ne pouvait, pour ainsi dire, échapper, une grande douceur de mœurs, une persévérance opiniâtre, et un calme imperturbable dans les recherches ou dans les efforts, distinguaient éminemment le caractère d'esprit de Daubenton. — La candeur et la bonhomie, qu'il savait joindre à l'activité et à la finesse, paraissaient presque toujours dans l'exposition de ses expériences ou dans sa manière d'en considérer les résultats, et de les rapporter à leur cause la plus prochaine. En voici une preuve assez frappante. Douze cochons d'Inde, auxquels il n'avait fait donner, pour tout aliment, que des champignons, afin de constater l'effet de ces plantes sur ces animaux, périrent au bout de huit jours. On vint aussitôt lui annoncer cette nouvelle. — *De quoi sont-ils morts?* demanda-t-il avec vivacité...... *De faim*, répond tranquillement la personne qu'il interroge. — *Cela ne m'étonne pas*, reprend alors Daubenton avec encore plus de tranquillité, *ces pauvres animaux n'avaient pas dû manger depuis huit jours......*

Si l'on en excepte quelques nuages passagers, toute la vie de Daubenton fut heureuse; et il semblait que, de toutes les situations possibles dans la vie, celle où il se trouvait était la plus convenable à son bonheur : il le sentait, et l'exprimait souvent avec un sentiment de gratitude envers Buffon. *Sans lui*, disait-il à M. de Lacépède, *je n'aurais pas eu cinquante ans de bonheur dans ce jardin.* — Des mœurs pures, des affections plus

douces que vives, la quiétude du talent et de la vertu, une âme étrangère à toutes les passions haineuses et violentes, et l'habitude d'un travail sans fatigue et sans effort, se réunirent en outre pour embellir et prolonger l'existence de Daubenton, à qui sa sagesse, autant que ses longues vertus, méritèrent si bien le nom de Nestor des naturalistes. — Les secrets de son bonheur consistèrent donc dans sa bonté, dans son habitude d'une occupation paisible, et dans l'attention avec laquelle il se préserva de ces passions vives qui font toujours sacrifier la félicité de la vie à quelques jouissances éphémères, à quelques éclairs de plaisir. Celle de toutes ses passions qui était plus liée avec la nature de ses travaux, l'amour de la gloire, ne fut jamais portée chez lui au point de présenter les caractères d'une forte passion. Ses recherches et ses études étaient plutôt un amusement qu'un travail; il voulait s'occuper, être utile, et passer doucement avec sa gloire sans alarmer l'envie ni fatiguer la renommée : toutefois il sentait le besoin de ces émotions douces que donnent les chefs-dœuvre de la poésie ou des beaux-arts; un loisir absolu ne pouvait jamais lui convenir; s'occuper moins fortement était sa manière de se reposer; et lorsque, dans les dernières années de sa vie, il faisait servir nos romans modernes à cet usage, il disait, en parlant de leur lecture, qu'*il mettait son esprit à la diète*.

Daubenton, dit M. de Lacépède, Daubenton a toujours été heureux, malgré les maux physiques qui l'ont fréquemment atteint, malgré les ans qui ont pesé sur sa tête, parce qu'il a toujours aimé les objets de ses goûts et ceux de ses affections, sans trouble, sans excès, sans inquiétude, sans orages; parce qu'il n'a laissé aux passions que leur douceur, parce qu'il a toujours travaillé avec la même constance, parce qu'il a toujours projeté de travailler jusqu'à sa dernière heure, parce que le passé et l'avenir ont toujours pour lui embelli le présent : et tous ces avantages, il les a possédés, parce que, jeune encore, il voulut fortement que la réflexion fût la première de ses facultés. (*Biogr. méd.*)

Apr. J.-C. 1717. — BARRÈRE (Pierre), médecin de l'hôpital militaire de Perpignan, sa patrie, professeur en médecine, et jadis botaniste du roi à l'île de Cayenne, mourut le 1er novembre 1755. On a de lui plusieurs ouvrages curieux :

Dissertation sur la cause physique de la couleur des nègres, de la qualité de leurs cheveux, et de la génération de l'un et de l'autre. Paris, 1741, in-12. L'auteur avance un système assez singulier. Il regarde la couleur des nègres comme un ictère noir, c'est-à-dire, comme l'effet de l'amas d'une humeur bilieuse dans le tissu de l'épiderme. Il dit avoir remarqué dans le cadavre des nègres, qu'il a eu occasion de disséquer à Cayenne, que la bile était noire comme de l'encre, et qu'elle était plus ou moins noire à proportion de la couleur de leur peau. Mais ce qui renverse entièrement ce système, c'est que des observations plus constantes ont mis hors de doute que la bile dans les nègres est jaune comme dans les blancs. Si la bile de ceux-là a paru noire comme de l'encre à l'auteur, cela peut avoir été l'effet de quelque maladie particulière. Au reste, cette question a été savamment discutée par feu M. Le Cat, docteur en médecine et chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen, qui a pleinement détruit le système de Barrère dans son Traité de la couleur de la peau humaine en général, de celle des nègres en particulier, et de la métamorphose de l'une de ces couleurs en l'autre. — Essai sur l'histoire naturelle de la France équinoxiale. Paris, 1741, 1749, in-12. — Nouvelle relation de la France équinoxiale. Paris, 1743, in-12. L'étendue de ces deux ouvrages n'est pas grande; mais le fonds en est riche, surtout pour la description des animaux et des plantes. — Ornithologiæ specimen novum, sive, series avium in Ruscinone, Pyreneis montibus atque in Gallia æquinoctiali observatarum. Perpiniani, 1745, in-4°. — Observations sur l'origine et la formation des pierres figurées. Paris, 1746, in-8°. Il déduit la variété de ces pierres de l'introduction des particules terreuses, pierreuses et séléniteuses dans les pores des animaux marins et des coquillages. — Diverses observations anatomiques, tirées des ouvertures des cadavres. Perpignan, 1751, in-8° et 1753, in-4°. On y trouve des remarques intéressantes, spécialement sur les maladies du foie. — Barrère, qui était né avec un goût décidé pour l'histoire naturelle, ne manqua pas de le satisfaire pendant un séjour de trois ans dans la Cayenne, et ses courses dans le Roussillon et les Pyrénées; ce fut plutôt

à ses connaissances en ce genre, qu'à ses talents en médecine, qu'il dut le titre de correspondant de l'Académie des sciences de Paris, et celui d'associé de celle de Montpellier.

Apr. J.-C. 1717.—LASSONE (Joseph-Marie-François de), conseiller d'état, premier médecin de la reine, membre de l'Académie royale des sciences, docteur de la faculté de médecine de Paris depuis 1742, agrégé honoraire du collége royal de médecine de Nancy, naquit le 3 juillet 1717 à Carpentras dans le comtat Venaissin. M. De Lassone était à peine âgé de vingt et un ans lorsqu'il composa une dissertation intitulée *Solutio quœstionis chirurgicœ : An instituenda cancri mammarum sectio?* Elle remporta le prix de l'Académie royale de chirurgie en 1739 ; mais le triomphe de cet auteur est d'autant plus grand, qu'il le partagea avec le célèbre Le Cat. Persuadé qu'on ne peut exceller en médecine que lorsqu'on a des connaissances étendues en chirurgie, M. De Lassone crut devoir s'occuper dans sa jeunesse de l'étude de la pratique de cet art. Les progrès qu'il y fit ne sont point équivoques. Il se distingua surtout dans l'anatomie, sur laquelle il communiqua plusieurs mémoires importants à l'Académie royale des sciences de Paris. Voici la notice qu'en donne M. Portal dans son Histoire de l'anatomie et de la chirurgie, d'où j'ai extrait cet article :

Observations anatomiques pour l'histoire du fœtus. 1749. Il s'étend principalement sur l'inclinaison des deux courbures de l'estomac, et sur la structure des glandes surrénales. — Premier mémoire sur l'organisation des os. 1751. Il pense que la lame osseuse n'est qu'un assemblage de fibres ou de filets endurcis, qui s'étendent plus ou moins directement, qui sont immédiatement adhérents par leurs anastomoses et par leur contact réciproque, sans l'interposition des aréoles ou des vésicules osseuses, et par conséquent que tout y est organisé d'une manière uniforme ; ce qui rend la structure des os absolument fibreuse. — Second mémoire sur l'organisation des os. 1752. On y trouve des remarques sur l'ossification du crâne et la cause mécanique des sutures, sur la substance cartilagineuse placée entre la racine de la dent et l'alvéole, sur la structure des cartilages articulaires, et sur la manière avec laquelle les ligaments et les tendons adhèrent aux os. — Histoire anatomique de la rate. 1754. L'auteur reconnaît dans la rate un parenchyme celluleux, qui ne ressemble point à la structure entièrement vasculeuse que Ruysch a assignée à ce viscère. — Recherches sur la structure des artères. 1756. Les remarques qu'il fait sur le sujet de ce mémoire, sont nouvelles, curieuses et utiles à plusieurs égards. — M. De Lassone a lu à l'Académie des sciences, le 20 juillet 1774, le rapport des inoculations faites dans la famille royale de France au château de Marli, et il a publié, en 1776, in-4°, un écrit intitulé Méthode éprouvée pour le traitement de la rage. C'est un imprimé de 25 pages. — Ce médecin donna des preuves bien grandes des sentiments d'humanité qui l'animent, lorsqu'il se chargea de la confection des remèdes que le roi faisait distribuer dans les provinces pour les pauvres habitants des campagnes. M. de Lassone fit venir de la première main toutes les drogues simples qui entrent dans la composition de ces remèdes, et il veilla avec l'attention la plus scrupuleuse à ce qu'elles fussent toujours du meilleur choix. Il s'attacha ensuite à les faire préparer sous ses yeux par les personnes les plus expérimentées, et parvint ainsi à rendre leur usage aussi utile que les intentions du monarque qui en a ordonné la distribution étaient bienfaisantes. Louis XIV avait fait distribuer en différentes occasions des remèdes gratuits dans les provinces de son royaume. L'utilité qu'en retirèrent les habitants des campagnes, le plus souvent dénués de tout secours, engagea son auguste successeur à ordonner, par les arrêts de son conseil, du 29 mars 1721 et 5 juin 1722, qu'il serait envoyé chaque année aux intendants et commissaires dans les différentes généralités du royaume, jusqu'à la concurrence de cent mille prises de remèdes, pour être confiées à des personnes charitables pour en faire la distribution ; quantité qui, en 1741, fut portée à 126,910 prises. M. de Lassone s'aperçut bientôt qu'il pouvait rendre cette distribution encore plus utile, en substituant à des drogues trop coûteuses et d'un usage peu fréquent, des remèdes d'un usage plus journalier et moins chers. Ses représentations ayant été accueillies par Sa Majesté, les envois furent portés à 400,000 prises environ. L'expérience convainquit ce médecin qu'on pouvait encore en doubler le nom-

bre, sans une augmentation de dépenses considérable. Il eut la générosité de vouloir y contribuer, en prenant une partie de cette dépense sur les bénéfices qu'il retirait; désintéressement bien rare, et auquel le roi lui-même a cru devoir donner des éloges dans l'arrêt émané de son conseil du 1er mars 1769, par lequel il est ordonné que ces envois seraient portés à 932,136 prises. Tel était l'état des choses, lorsque, Sa Majesté ayant desiré faire participer ses sujets de Lorraine à la distribution, notre médecin, toujours animé des mêmes sentiments, a offert de fournir gratuitement le supplément nécessaire. — Comme rien ne fait plus d'honneur à la médecine que la générosité de ces âmes sensibles qui se dévouent au soulagement de l'humanité souffrante, j'ai saisi avec empressement l'occasion de répéter ici l'éloge que le journal du mois de mai 1774 a fait de M. de Lassone. Mais tant de mérites ne demeurèrent pas sans récompenses. Lorsque Louis XVI éleva M. Lieutaux à la charge de son premier médecin, il nomma M. de Lassone survivancier.

Apr. J.-C. 1717. — WARNER (Joseph), habile chirurgien, naquit en 1717 à l'île d'Antigoa. Il fut envoyé de très-bonne heure en Angleterre, et fut élevé au collége de Westminster. A dix-sept ans il commença l'étude de la médecine et de la chirurgie, et eut pour maître Samuel Sharp. A vingt-cinq ans il fut nommé professeur-adjoint d'anatomie à l'hôpital Saint-Thomas, et plus tard professeur en titre. En 1745 il devint premier chirurgien de l'hôpital de Guy, place qu'il occupa avec la plus grande distinction pendant plus de quarante ans. Il passa les dernières années de sa vie dans une retraite qu'il s'était choisie près de Londres; il mourut le 24 juillet 1801, à l'âge de 84 ans. Warner était membre de la Société royale de Londres, et fut un des fondateurs de l'école de chirurgie de cette ville.

Cases in surgery, with introductions, operations and remarks, also an account of the preparation and effects of the agaric of the oak in stopping hæmorrhages. Londres, 1754, in-8°. 4th edition enlarged. Londres, 1784, in-8°. — Description of the human eye and its adjacent parts; together with their principal diseases, and the methods proposed for relieving them. Londres, 1773, in-8°. — Account of the testicles; their common covering and coats, and the diseases to which they are liable: with the method of treating them. Londres, 1774, in-8°. Londres, 1776, in-8°. — Of a tumour growing of the inside of the bladder successfully extirpated. Phil. trans., 1750. Abr. X, p. 32. — Of the operation of the empyema successfully performed. Ib., p. 244. — The case of a piece of a bone with a stone in the bladder successfully extracted. Ib., p. 270. — Successful operation for empyema. Ib., p. 394. — Of the effects of the agaric of oak in stopping hæmorrhages. Ib., p. 479 and 546. — History of the agaric as a styptic. Ib., p. 480, 546. — Two singular cases of diseased knee-joints successfully treated. Phil. Trans., 1755. Ib., p. 671. — A remarkable instance of four rough stones discovered in a human urinary bladder, contrary to the received opinion; and successfully extracted by the lateral method of cutting for the stone. Phil. Trans., 1758. Abr. XI, 225. — Remarkable case of empyema. Ib., 1759, 372. — An account of two stones of remarkable shapes and sizes, which, for the space of six years, were firmly lodged in the urethra of a young woman, and at length successfully cut out. Ib., 895. On a very small fœtus. Ib., 1770. Abr. XIII, 79.

(DEZEIMERIS, *Dict. hist. de la médec.*)

Après J.-C. 1717. — LAMURE (François Bourguignon de Bussière de) naquit au fort Saint-Pierre de la Martinique, le 11 juin 1717. Son père, commandant des milices d'un des quartiers de cette île, l'ayant envoyé en France vers l'âge de cinq ou six ans, pour y recevoir une éducation convenable, quelques parents qu'il avait en Bretagne le placèrent d'abord au collége de Nantes, puis à celui de La Flèche. Lorsqu'il eut terminé sa philosophie, il repassa en Amérique. Un penchant vif, favorisé par des talents naturels, et un goût décidé pour l'étude, le portaient vers la médecine; mais son père, qui avait d'autres vues, lui refusa la permission de s'embarquer pour aller prendre ses degrés en France. Lamure, cédant à sa passion, s'échappa secrètement en 1736, débarqua à Marseille, et vint s'établir à Montpellier, où, dès l'année suivante, il se livra sans relâche à l'étude de la médecine, et obtint les honneurs du doctorat en 1740. Ce fut alors qu'il conçut le projet de se fixer dans cette ville, et de

s'y procurer, dans la carrière de l'enseignement, les moyens de subsistance que la rigueur d'un père lui refusait. Les leçons publiques qu'il donna sur l'anatomie, la physiologie et tout ce qui compose des institutions de médecine, ne tardèrent pas à attirer la foule des élèves, et prouvèrent qu'il possédait éminemment le talent d'enseigner, c'est-à-dire qu'à l'abondance, au choix et à l'enchaînement des idées, il joignait la plus grande clarté dans l'expression, et même de l'élégance quand le sujet pouvait le comporter. Une chaire étant venue à vaquer en 1748, par la mort de Fitz-Géral, Lamure se mit au nombre des candidats; l'opinion publique lui donnait la préférence sur tous les autres concurrents, et il la justifia par la supériorité qu'il montra sur ces derniers dans le concours: mais son opposition aux systèmes qui avaient long temps dominé dans l'école l'empêcha d'obtenir les suffrages des juges. Révolté de cette injustice, il se rendit à Paris, où, après un nouvel examen de ses thèses, et sur le rapport du chancelier d'Aguesseau, le roi lui donna l'expectative de la première chaire qui vaquerait dans l'université de Montpellier. Lamure usa modérément d'un triomphe si flatteur pour son amour-propre; trois ans après, en 1751, il devint professeur, par la mort de Rideux, et sa douceur, l'élévation de son caractère, l'ascendant de ses talents lui concilièrent les suffrages et l'amitié d'une compagnie qui avait voulu le repousser de son sein. Depuis cette époque, aux travaux de l'enseignement il joignit des recherches et des expériences physiologiques du plus haut intérêt; et l'Académie royale des sciences de Montpellier fut la première société à laquelle il offrit ses mémoires sur plusieurs de ces objets: mémoires parmi lesquels le premier n'est pas un des moins remarquables, l'auteur y prouvant que ce n'est point par la pression exercée sur les glandes salivaires que l'écoulement de la salive devient plus considérable lorsqu'on parle ou durant la mastication. Un autre mémoire, non moins intéressant, avait pour objet l'explication de la cause des mouvements de l'encéphale dans l'homme et dans les animaux. Lamure établit que l'élévation du cerveau, pendant l'expiration, résulte de la compression du sang dans la veine cave, qui produit le gonflement des sinus placés à la base du crâne. Il se livra ensuite à des recherches sur la cause de la pulsation des artères, qu'il faisait dépendre d'une secousse ou d'une vibration qu'elles éprouvent, et non de leur dilatation. Cependant, par une sorte de défiance de soi-même, il s'était interdit jusqu'alors l'exercice de la médecine. Voulant enfin essayer de faire l'application de ses connaissances théoriques à la pratique, il vit ses premiers essais couronnés du plus grand succès; de sorte qu'il mérita bientôt d'être compté parmi les praticiens les plus habiles du siècle. Il cessa même de bonne heure d'écrire, tous ses moments étant absorbés par les nombreuses consultations qu'il recevait, et par ses devoirs de professeur, qu'il remplit jusqu'à sa mort arrivée le 18 mars 1767. Ses ouvrages ont pour titres :

Theoria inflammationis. Montpellier, 1743, in-8°. — Dissertatio de vero mechanismo secretionum in corpore humano. Montpellier, 1743, in 4°. — Lamure fait dépendre la diversité des sécrétions de la densité différente des solides. — Quæstiones medicæ XII. Montpellier, 1749, in-8°. — Examen animadversionum in parergon de anevrysmate. Montpellier, 1749, in-4°. — Conspectus physiologicus. Montpellier, 1751, in-4°. — Dissertatio de respiratione. Montpellier, 1752, in-4°. — Lettre à M. d'Aumont, par laquelle il fait voir qu'on ne peut le soupçonner d'avoir copié M. de Haller au sujet de l'explication des mouvements du cerveau. Lyon, 1756, in-12. — Positiones ex physiologia. Montpellier, 1761, in-8°. — Primæ lineæ pathologicæ. Montpellier, 1766, in 8°. — Tous les ouvrages de Lamure ont été réunis en deux volumes in-12.

(*Biogr. méd.*)

Apr. J.-C. 1717. — LAMBERGEN (Tibère), fils d'Othon, vint au monde en 1717. Il se rendit en 1736 à Franequer, où il étudia d'abord la philosophie, ensuite la médecine, et prit le bonnet de docteur le 31 mai 1740. La réputation dont jouissaient les professeurs de Leyde, l'attira dans cette ville pour y suivre leurs leçons, et se préparer lui-même à enseigner les autres, dès qu'il trouverait à se placer quelque part. L'occasion s'en présenta en 1751. Le 13 avril de cette année il fut nommé professeur de médecine à Franequer, et il prit possession de sa chaire le 18 du même mois. La célébrité qu'il procura à cette Académie, engagea celle de Groningue à l'appeler

dans ses écoles en 1753, pour y remplir la chaire de botanique, de chimie et de pratique. Il s'y rendit, et le 11 juin de l'année suivante il commença l'exercice de sa place par un discours qu'il prononça sur l'utilité de la botanique dans la médecine. Il est intitulé :

Oratio inauguralis, exhibens encomia botanices ejusque in re medica utilitatem singularem. Groningæ, 1754, in-4°. — On a encore un petit ouvrage de ce médecin, sur la matière dont il traita dans sa première leçon de pratique. — Lectio inauguralis sistens ephemeridem persanati carcinomatis. Groningæ, 1754, in-4°. Il s'étend beaucoup sur l'usage du quinquina contre le cancer.

Apr. J.-C. 1717. — ACREL (Olof) naquit le 26 novembre 1717, dans une paroisse près de Stockholm, dont son père était ministre, et que ses ancêtres avaient desservie sans interruption, en la même qualité, depuis l'an 1580. Ses parents auraient souhaité qu'il eût étudié la théologie, mais le goût qu'il avait pour la médecine l'emporta sur leurs vues. Il commença en 1732, à suivre les leçons des professeurs Pruts, Roberg, Rosen et Linné, qui remplissaient les chaires de la faculté d'Upsal avec distinction. Après trois ans de séjour dans cette ville, il se rendit à Stockholm dans l'intention de joindre l'étude de la chirurgie à celle de la médecine. Il y fut reçu en 1735 chez G. Boltenhagen, chirurgien savant et expert, sous lequel il s'appliqua à l'une et l'autre de ces parties de l'art de guérir. Il fit encore, sous les yeux et la direction de ce praticien, une traduction suédoise de quelques ouvrages de Boerhaave. En 1738, il passa chez Schulzer, autre chirurgien de Stockholm, dont le fils s'éloignait de sa patrie pour voyager. Acrel, qui le remplaça, s'appliqua plus particulièrement, sous ce nouveau maître, à l'étude de l'anatomie et de la chirurgie légale. Mais il avait conçu lui même le dessein de voyager; et la guerre qui fut déclarée en 1741, entre la Suède et la Russie, accéléra l'exécution de son projet. On voulait l'engager malgré lui au service de l'armée, en qualité de chirurgien ; et ce fut pour cette raison qu'il partit secrètement. Il traversa le Danemark, alla à Hambourg, s'arrêta à Gottingue pour y suivre les leçons des savants professeurs de cette ville, passa ensuite à Strasbourg où il étudia pendant huit mois; et au bout de ce terme, c'est-à-dire au mois de mai 1742, il fit une course de treize semaines par la Suisse, le Piémont, la Lombardie, la France, et revint encore à Strasbourg. Delà il se rendit à Paris au mois de novembre suivant, et partagea son temps entre l'étude de la théorie chirurgicale et de la pratique. En 1743 et pendant la campagne de 1744, il servit dans l'armée française en Allemagne ; mais, ne pouvant supporter les fatigues auxquelles il était exposé, il demanda son congé et se retira à Strasbourg, d'où il sortit après quelques mois de séjour, traversa la Hollande et revint à Stockholm.

A peine était-il arrivé depuis un mois dans cette capitale, qu'il subit les examens ordinaires et fut reçu dans la société des chirurgiens. Depuis cette époque, Acrel s'est entièrement fixé à Stockholm. L'Académie des sciences de cette ville le mit au nombre de ses membres en 1746, et celle de chirurgie de Paris le nomma associé étranger en 1750. En 1751 il obtint la place de chirurgien-major du régiment de la noblesse, en 1752 une chaire de chirurgie; en 1764 il fut fait membre de la commission royale de santé, et la même année il reçut les honneurs du doctorat en la faculté de médecine d'Upsal. Cette promotion lui a ouvert l'entrée du collége royal des médecins de Stockholm. Telles sont les distinctions qu'on a accordées au mérite d'Acrel. Il ne s'est cependant point borné à faire preuve de ses talents par la pratique de la chirurgie, il a encore enrichi cet art par les ouvrages qu'il a publiés en suédois et dont les titres peuvent se rendre ainsi en français :

Traité sur les plaies récentes. Stockholm, 1745. Il contient les observations que l'auteur a faites dans les hôpitaux de l'armée française pendant les campagnes de 1743 et 1744. — Discours sur la meilleure méthode d'établir un bon hôpital en peu de temps. Stockholm, 1750. Il prononça ce discours dans une séance de l'Académie royale de Stockholm, lorsqu'il en fut élu président. — Observations de chirurgie. Stockholm, 1759 et 1775, in-8°. Il a fait des augmentations considérables à la seconde édition qu'il a encore ornée de onze planches. Cet ouvrage parut en hollandais à Leyde et en allemand à Lubeck. — Dissertation sur la vraie méthode d'abattre la cataracte. Stockholm, 1766,

in-8°. C'est une apologie de la pratique de l'auteur, qui est relative à la dispute qui s'était élevée entre lui et le médecin Walbom au sujet du choix à faire dans les différentes méthodes. — Discours sur la réforme nécessaire dans les méthodes et instruments pour les opérations chirurgicales. Stockholm, 1767. Il prononça ce discours lorsqu'il fut élu président de l'Académie royale pour la seconde fois.

Apr. J.-C. 1717. — BOEMER (Philippe-Adolphe) naquit à Halle en 1717. Son père, Just-Henning, l'un des jurisconsultes les plus célèbres de l'Allemagne, était directeur de l'université de cette ville, et chancelier de la principauté de Magdebourg. Philippe-Adolphe, cadet de la famille, fut aussi le seul qui n'embrassa pas la carrière du barreau, que ses trois autres frères, mais particulièrement Georges-Louis et Jean-Samuel-Frédéric, parcoururent avec non moins de succès et d'éclat que leur père. Entraîné vers la médecine par une vocation irrésistible, après avoir passé six années dans le gymnase de Glaucha, faubourg de sa ville natale, il se fit inscrire, en 1732, sur les registres de l'université, et suivit avec assiduité, pendant six autres années, les leçons d'Hoffmann, de Schultze et de Cassebohm. Hoffmann fut son patron et lui servit de guide dans la carrière médicale. Ce fut sous sa présidence qu'il soutint sa thèse inaugurale, le 29 janvier 1738, après quoi le titre de docteur lui fut conféré. Il se rendit ensuite à Strasbourg pour s'y perfectionner dans l'anatomie et les accouchements; néanmoins il resta peu dans cette ville, revint à Halle, et fut, quelque temps après, nommé physicien d'Eissleben, et premier médecin du duc de Saxe-Weimar. En 1741, lorsque Cassebohm passa à Berlin, Bœhmer le remplaça dans la chaire d'anatomie. En 1769, il devint doyen de la faculté de médecine et premier professeur. En 1787 il fut nommé conseiller du roi de Prusse, et doyen de l'université. Cette dernière dignité lui fut conservée jusqu'à sa mort arrivée le 1er novembre 1789. Ses ouvrages sont :

Dissertatio medica de præcavenda polyporum generatione. Halle, 1736, in-4°. — Bœhmer soutient que les polypes proviennent de la partie fibreuse qui existe dans le sang, et que tout l'art de les prévenir consiste à atténuer le fluide circulatoire pour y diminuer l'abondance de cette partie fibreuse. — Dissertatio epistolaris de numeri septenarii felici augurio. Halle, 1737, in-4°. — Dissertatio medica de cortice cascarillæ, ejusque insignibus in medicina viribus. Leipzick, 1738, in-4°. — C'est la thèse qu'il soutint pour obtenir le doctorat. — Præfamen academicum, quo situs uteri gravidi, fœtusque a sede placentæ in utero per regulas mechanismi deducitur, lectionibus publicis de arte obstetricandi habendis præmissum. Leipzick, 1741, in-4°. — Haller a inséré ce programme dans ses Disputationes anatomicæ selectæ (tom. v, p. 293). Bœhmer soutient que l'obliquité de l'utérus n'entraîne pas toujours un dérangement dans la situation naturelle et accoutumée de l'enfant, et qu'au contraire cet organe peut n'être point dévié quoique le fœtus soit plus ou moins oblique.— Observationes binæ anatomicæ de quatuor et quinque ramis ex arcu arteriæ magnæ adscendentibus. Leipzick, 1741, in-4°. — On trouve cette dissertation dans les Dissertationes anatomicæ selectæ de Haller (tome II, p. 449). Bœhmer y décrit deux variétés dans la distribution des branches de l'aorte, dont la plus remarquable est celle d'une artère vertébrale et d'une mammaire interne naissant de l'aorte elle-même. Il a vu aussi quatre troncs, au lieu de trois, sortir de l'aorte, et les deux carotides, ainsi que les deux sous-clavières, être ainsi parfaitement distinctes l'une de l'autre, et isolées. — Epistola anatomica problematica de ductibus mammarum lactiferis, experimento novo confirmata. Leipzick, 1742, in-4°. — Cette dissertation est insérée parmi les Disputationes anatomicæ selectæ de Haller. L'auteur y donne une description fort exacte et une assez bonne figure des vaisseaux lactifères. — Dissertatio de febre lactea puerperarum : Resp. H.-L. Woltersdorff. Leipzick, 1742, in-4°. — Dissertatio de prolapsu et inversione uteri, ejusque vaginæ relaxatione : Resp. F.-B. Wachter. Leipzick, 1745, in-4°. — C'est l'histoire d'une hernie complète de la matrice, qui, sortie entièrement de l'abdomen, formait au dehors une tumeur grosse comme la tête d'un enfant. — Dissertatio de necessaria funiculi umbilicalis vi vasorum structuræ, in nuper natis, deligatione : Resp. J. Burchart. Leipzick, 1745, in-4°. — Insérée dans Haller (t. v, p. 625). Le but de Bœhmer est de prouver par de nombreux exem-

ples combien il importe de lier le cordon ombilical, dont il donne une longue et assez bonne description. — Richardi Manningham artis obstetricariæ compendium, tam theoriam, quam praxin spectans, morborumque omnium qui fœminis inter gestandum in utero, et in puerperio, nec non infantibus supervenire solent, curationem totam complectens. Huc accedunt morborum omnium quibus corpus humanum est obnoxium, naturam investigandi methodus vera et accuratissima, illorum curationem efficacissime indigitans, et observationes nonnullæ ad praxin generalem medicinæ attinentes. In usum medicinæ tironum denuo editum, et novis quibusdam additamentis, videlicet præfamine, et duabus disquisitionibus theoretico-practicis, quarum prima de situ uteri gravidi fœtusque a sede placentæ in utero, per regulas mechanismas deducendo agit; altera vero præstantiam et usum forcipis anglicani in partu difficili ex situ capitis obliquo, intra ossa pubis immobiliter hærentis, commendat. Halle, 1746, in-4°. — Bœhmer s'est en quelque sorte approprié cette édition du Manuel de Manningham, par les additions dont il l'a enrichie. Le but de sa première dissertation est de combattre l'opinion suivant laquelle l'enfant fait la culbute dans la matrice. Dans l'autre, il décrit le forceps de Chamberlayne, corrigé par Chapman et Griffard, dont il veut qu'on fasse principalement usage lorsque la tête de l'enfant se trouve enclavée entre les os pubis.— Dissertatio de bronchiis et vasis bronchialibus. Halle, 1748, in-4°. — Institutiones osteologiæ, in usum prælectionum academicarum, cum iconibus anatomicis. Halle, 1751, in-8°. — Ce manuel d'ostéologie est fort bon : on y distingue surtout une excellente description des os de la face et de leurs sinus. — Observationum anatomicarum rariorum fasciculus, notabilia circa uterum humanum continens, cum figuris ad vivum expressis. Halle, 1752, in-folio.— Ce recueil est important pour l'histoire des monstres humains. On y remarque entre autres la description d'un double canal pancréatique. — Observationum anatomicarum rariorum fasciculus alter notabilia circa uterum humanum continens, cum figuris ad vivum expressis. Halle, 1756, in-folio. — Ce second fascicule renferme une multitude d'observations faisant suite à celles qui sont décrites dans le premier, mais on y trouve en outre de précieuses remarques sur l'anatomie pathologique : comme des cas de concrétions calculeuses dans la cavité de l'utérus, et de môles dans les trompes de Fallope; on distingue aussi la description d'une matrice divisée en deux portions, à chacune desquelles aboutissait un vagin. Le docteur Frédéric Tiedemann a publié naguère une observation entièrement analogue à cette dernière. — Dissertatio de nimis scrupulosa humani corporis ab aere frigido defensione, ejusque noxa : Resp. Gross. Leipzick, 1758, in-4°. — Bœhmer développe avec beaucoup de sagacité les inconvénients qui peuvent résulter de l'habitude de se couvrir trop chaudement la tête. Si la structure et les fonctions du système pileux avaient été mieux connues de son temps il aurait donné un bien plus haut degré d'intérêt encore à cette dissertation, qu'on ne lira cependant pas sans fruit. — Dissertatio de hemorrhagia suppuratoria. Leipzick, 1759, in-4°. — Dissertatio de paracentesi : Resp. Buchholz. Leipzick, 1759, in-4°. — Dissertatio de herniis incarceratis : Resp. Ziesemer. Leipzick, 1761, in-4°. — Dissertatio de fluoris albi benigni in malignum transitu, sine prævio contagio : Resp. Wiehl. Leipzick, 1761, in-4°. —Dans cet opuscule remarquable, Bœhmer cherche à prouver, contre Astruc et les autres syphilomanes, que l'écoulement leucorrhoïque, chez les femmes, peut acquérir des qualités aussi virulentes que le gonorrhoïque, quoique la personne ne soit pas exposée à l'infection. Il est singulier qu'on ne répugne pas à admettre, d'après les observations récentes du professeur Chaussier, la possibilité que le flux palpébral soit contagieux en quelques circonstances, et qu'on refuse d'accorder la même propriété au flux leucorrhoïque, tandis que peut-être n'est-il pas une seule de nos sécrétions muqueuses qui ne puisse l'acquérir par la réunion de causes plus ou moins variées. — Dissertatio de imperfecta paralysi seu paresi ex colica : Resp. Jahn. Leipzick, 1761, in-4°. — Dissertatio de cancro aperto et occulto : Resp. Tenzer. Leipzick, 1761, in-4°. — Dissertatio de vomica pulmonum : Resp. Birner. Leipzick, 1762, in-4°. — Dissertatio de ictero nigro, febribus acutis, exanthematicis, symptomatice superveniente : Resp. Bernhold. Leipzick, 1762, in-4°. — Dissertatio de methodo paresin ex colica rationali convenienter curandi :

Resp. Bœrensprung. Leipzick, 1762, in-4°. — Dissertatio de spasmorum externorum ratione ad viscera, indeque oriunda morborum complicatione: Resp. Struempfler. Leipzick, 1762, in-4°. — Dissertatio de noxiis animi adfectuum in corpore humano effectibus, eorumque remediis: Resp. Ziegler. Leipzick, 1762, in-4°. — Dissertatio de colica: Resp. Grote. Leipzick, 1762, in-4°. — Dissertatio de ulcerum externorum sanatione difficili, ab illorum cum morbis viscerum complicatione: Resp. Molzahn. Leipzick, 1762, in-4°. — Programma de uracho humano. Leipzick, 1763, in-4°. — On trouve ce programme dans l'ouvrage intitulé Fasciculus dissertationum anatomico-medicarum, qui contient en outre les deux opuscules suivants et un troisième, de J.-C. Themelius, intitulé Commentatio qua nutritionem fœtus in utero per vasa umbilicalia solum fieri ostenditur (Amsterdam, 1764, in-8°). — Dissertatio de confluxu trium cavarum in dextro cordis atrio: Resp. N. Theune. Leipzick, 1763, in-4°. — Anatome ovi humani, trimestri abortu elisi, figuris illustrata: Resp. C.-A. Madai. Leipzick, 1763. in-4°. — Dissertatio de morborum crisi metastatica: Resp. Dresde. Leipzick, 1763, in-4°. — Dissertatio de urinæ secretione et excretione ob multitudinem arteriarum renalium largiore, casu quodam singulari illustrata: Resp. Mender. Leipzick, 1763, in-4°. — Dissertatio de natura et morbis salivæ, ejusque necessaria secretione rite promovenda. Resp. Scheffler. Leipzick, 1763, in-4°. — Dissertatio de pulmonum cum encephalo consensu: Resp. Wesche. Leipzick, 1763, in-4°. — Dissertatio de necessaria therapiæ cum externa conjunctione: Resp. Dietrich. Leipzick, 1763, in-4°. — Dissertatio de ossium ex viscerum læsione mollitie: Resp. Zembsch. Leipzick, 1763, in-4°. — C'est le cas fort remarquable d'un individu imbécile, dont les os étaient dans un état de ramollissement à peu près semblable à celui dans lequel tombèrent les os de notre célèbre femme Supiot. — Dissertatio de ulcere putridam præcavente febrem: Resp. Gutfeld. Leipzick, 1764, in-4°. — Dissertatio de purgantibus, chronica cutis exanthemata nonnunquam exacerbantibus: Resp. Gerbes. Leipzick, 1764, in-4°. — Dissertatio de salutari vis vitæ in morbis actione: Resp. Thalheim. Leipzick, 1764, in-4°. — Dissertatio de transitu febrium benignarum in malignas, præsertim in Frisia orientali: Res. Escherhausen. Leipzick, 1764, in-4°. — Dissertatio de febre scarlatina, epidemice hactenus grassante: Resp. Ehrlich. Leipzick, 1764, in 4°. — C'est un des meilleurs opuscules de Bœhmer. — Dissertatio de signo spasmi peripherici in febribus continentibus: Resp. Nœller. Leipzick, 1765, in-4°. — Dissertatio de damnis ex retardata abcessuum apertione: Resp. Miska. Leipzick, 1765, in-4°. — Dissertatio: An purpura arte exstirpari queat? Resp. Suessemilc. Leipzick, 1766, in-4°. — Dissertatio de febre catarrhali maligna epidemica, angina gangrenosa stipata: Resp. Herzog. Leipzick, 1768, in 4°. — Dissertatio de nonnullis momentis ad curationem epilepsiæ spectantibus: Resp. Stahl. Leipzick, 1768, in-4°. — Dissertatio de usu salutari extracti aconiti in arthritide, observationibus comprobato: Resp. Andreæ. Leipzick, 1766, in 4°. — Dissertatio de febris lentæ ortu ex intermittentibus: Resp. Splittegarb. Leipzick, 1768, in-4°. — Dissertatio de morbis quibusdam inflammationes simulantibus et dissimulantibus: Resp. Ritter. Leipzick, 1768, in-4°. — Dissertatio de aquis ex utero gravidarum et parturientium profluentibus: Resp. Kœnig. Leipzick, 1768, in 4°. — Dissertatio de solvendis et extrahendis secundinis: Resp. Spannagel. Leipzick, 1768, in-8°. — Dissertatio exhibens historiam peripneumoniæ veræ cum aliis morbis complicatæ, ejusque explicationem: Resp. Picht. Leipzick, 1769, in-4°. — Dissertatio de complicata cum abdominis hydrope graviditate, ejusque signis, occasione singularis casus: Resp. Reimann. Leipzick, 1770, in-4°. — Dissertatio de hæmorrhoïdibus externis: Resp. Wegener. Leipzick, 1770, in-4°. — Dissertatio de methodo spasmis medendi generatim: Resp. Bennecke. Leipzick, 1770, in-4°. — Dissertatio sistens causas infanticidii impunis: Resp. Richter. Leipzick, 1771, in-4°. — Dissertatio de regimine in febribus acutis moderato optimo: Resp. Abel. Leipzick, 1771, in-4°. — Dissertatio prima de constitutione epidemica Halæ ad Salam 1771-1772 observata: Resp. Hawarth. Leipzick, 1772, in-4°. — Dissertatio secunda de constitutione epidemica Halæ ad Salam 1771-1772 observata: Resp. Hoehl. Leipzick. 1772, in-4°. — Dissertatio de notione malignitatis morbis adscriptæ: Resp. Fuerstenmuehl. Leipzick, 1772, in-4°. — Dissertatio de quo-

rumdam roborantium præstantia : Resp. Burchart. Leipzick, 1772, in-4°. — Dissertatio de causis cur malum hystericum morbum malo hypochondriæ majorem constituat? Resp. Conradi. Leipzick, 1772, in-4°. — Dissertatio de mutatione qualitatum sanguinis, ab ejus transitu per pulmones dependente : Resp. Zimmermann. Leipzick, 1772, in-4°. — Dissertatio de causis motus progressivi sanguinis in venis : Resp. Wildegans. Leipzick, 1772, in-4°. — Dissertatio de peripneumonia : Resp. Muennich. Leipzick, 1772, in-4°. — Dissertatio de abortu habituali : Resp. Tnau. Leipzick, 1772, in-4°. — Dissertatio de inflammatione doloris experte : Resp. Clemens. Leipzick, 1772, in-4°. — Dissertatio de lochiorum pathologia et therapia. Leipzick, 1773, in-4°. — Dissertatio de regimine puerperarum post partum naturalem. Leipzick, 1773, in-4°. — Brevis medicinæ sciagraphia. Leipzick, 1776, in-4°. — Dissertatio de cruditatibus et impuritatibus primarum viarum. Leipzick, 1776, in-4°. — Dissertatio de congruo fasciarum in tumoribus pedum usu. Leipzick, 1776, in-4°. — Dissertatio de vomitu pituitoso. Leipzick, 1778, in-4°. — Dissertatio de arthritide. Leipzick, 1780, in-4°. — Dissertatio de mydriasi oculorum. Leipzick, 1780, in-4°. — Dissertatio de fasciarum cauta in puerperis applicatione. Leipzick, 1783, in-4°. — Bœhmer a encore inséré une observation sur un sarcome de la matrice, dans le tome IX, p. 59, de l'Appendice des Actes de l'Académie des curieux de la nature, dont il était membre, aussi bien que de l'Académie royale de chirurgie, qui lui avait décerné le titre d'associé étranger. (*Biogr. médicale.*)

Apr. J.-C. 1718 *env.* — JUNGKEN (Jean-Helfric), membre de l'Académie impériale sous le titre d'Apollonius, naquit à Kalern dans la Hesse et fut élevé avec beaucoup de soins. Les progrès qu'il fit dans l'étude de la philosophie, le mirent en état d'entreprendre celle de la médecine, pour laquelle il avait toujours témoigné la plus grande inclination. Il en commença le cours à Marpurg, et il fut l'achever à Heidelberg, où il reçut les honneurs du doctorat en 1671. Non content des connaissances qu'il avait acquises dans ces académies, it chercha à les multiplier par d'utiles voyages qu'il entreprit en 1675 et finit en 1689. Il se rendit alors à Francfort-sur-le-Mein, où il fut nommé médecin de l'hôpital en 1693, et physicien ordinaire en 1695. Ces emplois, dont il s'acquitta avec honneur, lui méritèrent une réputation fort étendue; comme il la soutint par une pratique d'ailleurs brillante, ainsi que par les ouvrages qu'il donnait de temps en temps au public, il mourut fort regretté le 5 janvier 1726. Voici les titres et les éditions de ses ouvrages :

Chymia experimentalis curiosa ex principiis mathematicis demonstrata. Francofurti, 1681, 1694, in-8°, 1701, in-4°. — Medicus præsenti sæculo accommodandus. Ibidem, 1682, in-8°, 1689, in-8°, avec des augmentations. — Praxis medica, sive, corporis medicina, morborum internorum corporeæ machinæ fere omnium et fiendi et curandi modum, juxta modernorum practicorum saniora principia, nudis exhibens terminis. Ibidem, 1689, 1703, in-8°. — Une chirurgie en haut allemand. Francfort, 1691, in-8°. Nuremberg, 1700, 1718, in-8°. — Fundamenta medicinæ modernæ eclectica, ubi physices compendio præmisso, ad Cartesii potissimum mentem conscripto, ex celeberrimis neotericis scriptoribus medicis talis per omnes medicinæ partes traditur selectus, cui ars medica per varia opinionum et sententiarum discrimina hactenus volutata, firmius nunc innititur. Norimbergæ, 1693, in-8°. Francofurti, 1718, in-8°. Ce traité ne présente qu'un vain étalage d'opinions à la mode; car il en est une, surtout dans la théorie de la médecine. C'est ainsi que quantité d'auteurs, en voulant réformer d'anciennes erreurs, leur en ont substitué de nouvelles. — Manuale, sive, vade mecum praxeos medicæ modernæ, pro memoria sublevanda conscriptum. Francofurti et Norimbergæ, 1694, 1707, in-8°. Norimbergæ, 1740, in-8°. — Corpus pharmaceutico-chymico-medicum universale, sive, concordantia pharmaceuticorum compositorum discordans, modernis medicinæ practicis dicata. Francofurti, 1697, 2 volumes in-4°, 1711, in-folio, avec des augmentations, 1732, in-folio, par les soins de David de Spina. — Lexicon pharmaceuticon pro majori commoditate in duas partes divisum : quarum prior continet magis ubique usuatis notissimarum pharmacopœarum, utpote Augustanæ renovatæ, Norimberginsis, Schroderi, Mynsichti, etc., ut et alia hinc inde multum celebrata celeberrimorum auctorum Silvii, Michaelis, Timæi, Wedelii, alio-

rumque composita : Pars altera similia generosiora juxta Zwelfferi, Hoffmanni, et animadversiones aut censuras adornata tradit composita, iis priori in parte positis, pro majori dilucidatione brevissimis surrogata. Francofurti, 1698, in-8°. — Lexicon chymico-pharmaceuticum, in duas partes distinctum, quarum prior continet selectos processus chymicos, potissimum hactenus magis usuales et originaliter e medicorum, non vero pharmacopolarum laboratoriis prodeuntes; pars altera exhibet composita pharmaceutico-galenica, tam hactenus usualia quam alia his subordinata, et correctiora dicta. Norimbergæ, 1709, 1716, in-8°. L'auteur y a joint une préface où il s'étend sur la nécessité de réduire à un plus petit nombre ce prodigieux amas de drogues qui meublent les boutiques des apothicaires. Rien n'est plus important que de bannir la pharmacomanie de la pratique de la médecine. — Nephrologia quæ docet admirandam renum structuram. Francofurti, 1709, in-12. — Compendium physicæ. Ibidem, 1713, in-12.

Apr. J.-C. 1718. — QUINCY (Jean), docteur en médecine, était Anglais. Il fit sa profession à Londres dès le commencement de ce siècle, et il y publia différents ouvrages qui ont été bien reçus du public. Tels sont :

La médecine statique de Sanctorius. Londres, 1718, in-8°, en anglais. Il y a encore une édition de 1728, qui est la quatrième. — A new physical dictionary, Londres, 1719, in-8°. — The dispensatory of the royal college of physicians in London. Londres, 1721, in-8°. En français, par Clausier, sous le titre de Pharmacopée universelle raisonnée, où l'on trouve la critique des principales préparations qui sont dans les boutiques des apothicaires. Paris, 1745, in-4°. — A course of lectures in pharmacy chimical and Galenical. Londres, 1723, in-4°.

Apr. J.-C. 1718 *env.* — NISSOLE (Guillaume) de Montpellier, naquit dans cette ville de Jean, chirurgien et anatomiste royal dans les écoles de l'université. Après avoir fait ses études avec succès chez les jésuites, il prit le parti de la médecine et, comme il s'y appliqua par goût et avec de grandes dispositions, il s'y rendit fort habile. Après son doctorat, il alla à Paris, dans le dessein de se perfectionner par le commerce des savants, et après trois ans de séjour dans cette capitale il revint à Montpellier. En 1675, il disputa avec beaucoup d'honneur une chaire vacante par la mort de Louis Soliniac; mais cette chaire continua d'être possédée par Amé Durant, que Soliniac avait nommé pour son survivancier, en vertu du brevet qu'il avait obtenu en date du 21 janvier 1665. Tout inutile qu'eût été la tentative de Nissole, elle fit connaître son mérite, auquel on applaudit. Il connaissait particulièrement l'économie animale dans un temps où l'anatomie des animaux de toute espèce n'avait point encore été portée au degré de précision où nous la voyons aujourd'hui. Mais il avait la science de son temps; et, parfaitement soumis à l'autorité des Grecs, des Latins et des Arabes, il aurait cru manquer à son devoir, s'il se fût écarté de la loi établie dans les écoles de médecine. Plein de respect pour les décisions des anciens, il se conduisit suivant leurs principes dans la visite des malades; il ne tarda cependant point à sentir que ces principes lui manquaient souvent dans l'application, lorsqu'il avait à traiter certaines espèces de maladies. Pour remédier à cet inconvénient, il se livra à l'étude même de la nature; et, n'osant plus se rapporter aveuglément aux sentiments des autres, il voulut tout voir, tout examiner par lui-même. Il prit en particulier tant de goût pour l'histoire naturelle et surtout pour la botanique, qu'il en fit, dans la suite, sa principale occupation, quoiqu'il n'eût qu'un patrimoine médiocre qu'il lui eût été facile d'augmenter, s'il eût voulu continuer la pratique de la médecine.

Nissole avait projeté de donner un catalogue de toutes les plantes du Languedoc, d'y ajouter toutes les curiosités naturelles qu'il aurait pu remarquer dans ses voyages, et de corriger les descriptions mal rendues ou exagérées par les auteurs, qui ont écrit sur ces matières. Cet ouvrage a été commencé, mais il n'a pu être achevé. L'Académie de Montpellier conserve dans ses mémoires beaucoup de descriptions de plantes faites par cet illustre botaniste, comme celles du Ricinioides, de l'Alypum monspelianum, de l'Arachnoides americana, du Phaseolus indicus, du Luffa Arabum. On y remarque encore une dissertation sur l'établissement de quelques nouveaux genres de plantes, année 1711, et une autre sur l'origine et la nature du Ker-

mès, année 1714. Nissole avait été associé à cette académie dès le commencement de son établissement en 1706. Il mourut en 1735, selon Séguier à l'âge de près de 88 ans. Tournefort lui a fait l'honneur d'appeler quelques plantes de son nom.

Ap. J.-C. 1718. — HUNTER (Guillaume), l'un des médecins que l'Angleterre oppose avec le plus d'orgueil aux premiers praticiens des autres nations, vint au monde, le 2 mai 1718, à Kilbridge, dans le comté de Lanerk, en Ecosse. Lorsqu'il eut atteint l'âge de quatorze ans, son père l'envoya au collége de Glasgow, où il étudia pendant cinq années avec succès, et mérita l'estime des supérieurs par son application et sa bonne conduite. Sa famille désirait qu'il prît l'état ecclésiastique; mais il avait déjà trop d'indépendance dans le caractère et de droiture dans l'esprit, pour ne pas se dégoûter bientôt de la théologie. Quelques entretiens qu'il eut avec Cullen, qui débutait alors dans la pratique à Hamilton, achevèrent ce que la raison avait commencé, et le décidèrent à embrasser la profession de médecin. Il s'établit donc, en 1737, dans la maison même de Cullen, auprès de qui il passa près de trois années, qu'il regarda toujours comme les plus heureuses de sa vie. En 1740, il alla profiter des leçons de Monro à Edimbourg; et après un an de séjour dans cette capitale il se rendit à Londres, où Douglas l'accueillit et se plut à lui servir de guide. Ce célèbre accoucheur, déjà fort avancé en âge, le logea dans sa propre maison, se fit aider par lui dans ses travaux anatomiques, et lui confia l'éducation de son fils. Hunter devint alors aide-chirurgien de l'hôpital de Saint-Georges. En 1743, il lut, à la Société royale de Londres, un essai sur la structure et sur les maladies des cartilages qui encroûtent les articulations. Ce sujet avait été négligé jusqu'alors, et Hunter le traita de manière à annoncer de profondes connaissances en anatomie. Il s'attacha surtout à y démontrer que les cartilages sont formés de fibres qui s'élèvent perpendiculairement à l'extrémité de l'os. Bientôt il commença des cours d'anatomie qui attirèrent un grand concours d'auditeurs, lorsque, après la mort de Douglas, Scharp lui abandonna son amphithéâtre en 1746. L'année suivante, il fut reçu membre de la corporation des chirurgiens de Londres et, peu de temps après, il partit pour Paris, avec le fils de son ancien maître, et parcourut la Hollande avant de se rendre en France. Ce voyage n'interrompit pas les leçons publiques qu'il donnait en Angleterre, car il revint assez tôt dans sa patrie pour les reprendre à l'époque accoutumée.

Hunter fit d'abord marcher de front l'anatomie et la chirurgie; mais, comme cette dernière lui inspirait une répugnance insurmontable, il ne tarda pas à l'abandonner tout à fait. Dès-lors tout son temps fut partagé entre l'enseignement de l'anatomie et la pratique de l'art des accouchements. Il devint successivement accoucheur à l'hôpital de Middlesex, puis à celui de la Maternité à Londres. Son ton et ses manières contribuèrent cependant plus que ses talents à le mettre en vogue et à lui attirer une pratique infiniment plus étendue que celle de Smellie, dont les manières dures et grossières éloignaient de lui ceux même qui avaient le plus d'estime et de vénération pour sa grande habileté et sa longue expérience. La mort de Manningham et l'éloignement de Sandys, qui étaient alors les accoucheurs les plus recherchés de Londres, le laissèrent bientôt sans rivaux, et sa fortune s'accrut rapidement. En 1750, il obtint le titre de docteur à Glasgow; et, renonçant pour toujours à la chirurgie, il commença sérieusement à exercer la médecine. La place de médecin de l'hospice de la Maternité lui fut donnée en 1755; l'année suivante le collége des médecins de Londres l'admit dans son sein, et bientôt après il devint membre de la Société de médecine. On trouve dans le premier volume des Actes de cette Société, qui parut en 1757, ses observations sur les dilatations de l'aorte, suivies de remarques sur les anévrysmes en général. Les volumes suivants renferment d'autres mémoires de sa façon parmi lesquels on distingue ceux qui traitent de l'emphysème et de la symphyséotomie. La Société, pour le récompenser des services qu'il lui avait rendus, l'élut président à la mort de Fothergill.

En 1762 Hunter mit au jour ses Commentaires, ouvrage dans lequel il soutenait, avec une excessive vivacité, les droits qu'il croyait avoir à quelques découvertes anatomiques qu'on lui contestait. L'adversaire contre lequel il dirigea principalement cet ouvrage, était Alexandre Monro, le jeune, professeur d'Edimbourg, qui lui disputait la priorité

de ses recherches sur l'injection des conduits séminifères, sur ceux de la glande lacrymale, sur l'origine et les usages des vaisseaux lymphatiques, enfin sur l'absorption par les veines. Quelque temps après, Hunter, accablé d'occupations, s'associa pour collaborateur Hewson qui lui resta attaché jusqu'en 1767.

La Société royale accueillit Hunter dans son sein en 1767. Il y lut, l'année suivante, un mémoire sur les ossements fossiles de l'animal de l'Ohio, dans lequel il reconnut un quadrupède différent de l'éléphant et de tous ceux que nous connaissons aujourd'hui. Plus tard, il s'occupa aussi de recherches sur les os fossiles qu'on trouve à Gibraltar, et donna la description du nyl ghau, espèce d'antilope particulière aux Indes orientales.

En 1768, Hunter devint membre de la Société des antiquaires; et la même année, à l'établissement de l'Académie royale des beaux-arts, le roi lui accorda le titre de professeur d'anatomie. Cette chaire lui fournit l'occasion d'envisager la science de la structure du corps humain sous un point de vue entièrement neuf, celui de ses rapports avec la peinture et la sculpture.

Comme Hunter demeura célibataire, et qu'il vivait avec une grande frugalité, il eut bientôt amassé une fortune considérable. Après s'être assuré l'indépendance à laquelle tout homme de mérite doit aspirer, il résolut d'employer le surplus de ses richesses à l'établissement d'une école d'anatomie, dont il voulut être le seul fondateur. Ayant acheté un terrain à cet effet, il y fit bâtir une maison spacieuse, offrant un vaste amphithéâtre, diverses salles pour les cours et les dissections, et d'autres destinées à contenir un muséum. La formation de ce cabinet, composé d'abord uniquement d'objets d'anatomie, mais dans lequel il rassembla ensuite des fossiles, des livres, des médailles, etc., l'occupa jusqu'à sa mort, conjointement avec sa pratique et avec ses cours qu'il n'abandonna jamais. Ce cabinet a joui et jouit encore d'une grande célébrité. Après la mort du fondateur, survenue le 20 mars 1783, il fut confié à son neveu, Matthieu Baillie. Les derniers moments de Hunter furent remarquables. Tourmenté depuis long-temps par de vives douleurs arthritiques, ce médecin célèbre quitta la vie avec une tranquillité d'esprit peu ordinaire. « Si j'avais assez de force pour tenir une plume, disait-il, j'écrirais combien il est aisé et doux de mourir. » L'université de Glasgow possède actuellement son muséum. Ses ouvrages sont :

Medical commentaries. Londres, 1762, in-8°. — Anatomy of the human gravid uterus. Londres, 1775, in folio, en anglais et en latin. Cet ouvrage est enrichi de 34 planches, représentant les objets de grandeur naturelle, avec autant de vérité que de précision. Le texte a été rédigé par Baillie, et publié à part (Londres, 1794, in-8°). C'est dans cet ouvrage, pour lequel son frère l'aida beaucoup, qu'on trouve la description de la membrane caduque, qui porte son nom. — Two introductory lectures to his anatomical course. Londres, 1785, in-8°. Les mémoires qu'il a insérés dans les Transactions philosophiques et dans les Actes de la Société de médecine de Londres ont été traduits en allemand par C.-G. Kuehn (Leipzick, 1784-1785, 2 vol. in-8°). (*Biogr. méd.*)

Apr. J.-C. 1718. — MACQUER (Pierre-Joseph), docteur de la faculté de médecine en l'université de Paris, depuis 1742, ancien professeur de pharmacie, censeur royal, membre de l'Académie des sciences de Turin, de Stockholm et de celle de Paris, naquit dans la dernière ville le 9 octobre 1718. Personne jusqu'à lui, pas même le grand Boerhaave, n'avait traité de la chimie seule et sans égard à l'art de guérir : on la regardait moins comme une partie considérable de la physique expérimentale, que comme une partie de l'art de préparer les médicaments. Il n'est donc pas étonnant que la plupart des écrits qu'on a donnés sur la chimie, soient remplis de formules propres à dégoûter de l'étude utile de cette science tous lecteurs qui ne sont pas médecins. Mais M. Macquer, qui a senti cet abus, l'a évité avec soin; ses ouvrages peuvent également servir aux médecins et à ceux qui ne s'appliquent qu'à la physique expérimentale. En voici les titres :

Éléments de chimie théorique. Paris, 1749, 1753, in-12. Ils ont paru en allemand et en anglais. — Éléments de chimie pratique. Paris, 1751, deux volumes in-12. Ces deux ouvrages ensemble. Paris, 1756, trois volumes in-12. — Plan d'un cours de chimie expérimentale et raisonnée. Paris, 1757, in-12, conjointement avec Baumé. — Dictionnaire de chimie, contenant la théorie et la pra-

tique de cet art. Paris, 1766, deux volumes in-8°. En allemand, 1768, 1769, trois volumes avec des notes. — Le second ouvrage est l'application des règles et comme la démonstration des vérités fondamentales que l'auteur a exposées dans le premier. On peut compter l'un et l'autre parmi les meilleurs livres qui aient paru depuis long-temps. Il y a bien long-temps que la chimie n'était guère que l'art de se ruiner méthodiquement, en cherchant à faire de l'or; mais, grâce au célèbre Boerhaave et à quelques autres savants, on s'aperçoit aujourd'hui qu'elle est une vraie science, et qu'elle fait une partie considérable de la physique expérimentale. Avant l'époque qui a procuré cette heureuse révolution, la chimie se bornait à préparer des médicaments contre les maladies; et, comme elle n'a que trop réussi à remplir son objet, elle a surchargé l'art de guérir de cette multitude de remèdes, qui, joints à ceux qu'a inventés la pharmacie, son émule, font preuve que nous sommes en disette de médicaments bons et efficaces, puisqu'on s'est toujours occupé à en chercher de nouveaux. Mais anciennement c'était bien pis encore. Ceux qui ont écrit il y a deux siècles, et même un siècle, sur la chimie, n'étaient pour la plupart que des hommes fastueux, des alchimistes orgueilleux, qui se sont fait un mérite de n'écrire qu'avec obscurité, et dont les métaphores et les expressions figurées ont servi de masque à leur ignorance, ou rendu leur savoir inutile au genre humain. Il semble que la plupart de ces auteurs, piqués d'avoir été les dupes de leur travail, n'ont voulu écrire que pour en faire d'autres. Mais les Le Fèvre, les Lémery, les Boerhaave et quelques autres grands génies ont paru, ils ont déchiré le voile qui couvrait la chimie; ils ont fait sortir cette science des profondes ténèbres dont les alchimistes l'avaient enveloppée. — Macquer a obtenu la survivance de Bourdelin, professeur de chimie au Jardin du roi à Paris.

Apr. J.-C. 1718. — SCHMIDEL (Casimir-Christophe), plus célèbre comme botaniste observateur que comme médecin, vint au monde le 21 novembre 1718 à Bayreuth. Après avoir étudié successivement à Géra, Halle et Iéna, il rit le grade de docteur dans cette dernière école, et revint ensuite dans sa patrie, où il ne tarda pas à être nommé professeur dans l'université que le margrave venait d'y établir. Lorsque cette université fut transportée à Erlangue en 1743, il la suivit chargé d'enseigner l'anatomie et la botanique. Au bout de vingt ans, il fut investi du titre de médecin du prince à Auspach: mais les mœurs de la cour ne convenaient point a son caractère indépendant; aussi n'y réussit-il pas, et fut-il même remplacé dans son emploi. Cependant il conserva le traitement considérable qui lui avait été assigné. Libre alors de se livrer sans contrainte à ses goûts, il consacra tous les moments dont la pratique lui permettait de disposer, à l'histoire naturelle, pour laquelle il avait une véritable passion, et qui le compte parmi les hommes aux travaux desquels elle doit le plus d'acquisitions importantes. Les faveurs du prince, éclairé sur son mérite par la célèbre actrice mademoiselle Clairon, vinrent encore un fois l'arracher à la vie tranquille qu'il chérissait. Elles lui fournirent toutefois l'occasion de satisfaire un de ses plus ardents désirs, celui de voyager, car il fut chargé d'accompagner la duchesse de Wurtemberg à Lausanne, où elle se rendait pour consulter Tissot, et à Dieppe, où elle alla ensuite prendre les bains de mer. De retour en Allemagne, Schmidel partit bientôt après pour l'Italie, avec son souverain, et visita de nouveau la France. Une maladie grave, dont il fut atteint sur la fin de ses jours, le priva en grande partie de ses facultés intellectuelles, et il mourut dans un état voisin de l'enfance le 18 décembre 1792. Ses travaux les plus importants sont ceux qui ont pour objet les plantes cryptogames, à l'observation desquelles il s'attacha avec une patience infatigable. Ses travaux sur les organes reproducteurs des Jungermannia, des Marchantia, des Blasia, des Riccia et des Anthoceros, sont empreints d'un tel caractère d'exactitude, qu'on n'y a presque rien ajouté depuis. Il était membre de l'Académie des curieux de la nature, sous le nom d'Oribase II. Ses ouvrages, parmi lesquels on distingue encore quelques excellentes monographies anatomiques, ont pour titres :

Dissertatio de exulceratione pericardii et cordis exemplo illustrata. Iena, 1742, in-4°. — Dissertatio de varietatibus vasorum magni plerumque momenti. Erlangue, 1744, in-4°. — Dissertatio de febre intermittente tertiana. Erlangue, 1744, in-4°. — Dissertatio de purga-

tionis fortioris præstantia in hydrope. Erlangue, 1745, in-4°. — Epistola anatomica, qua de controversia nervi intercostalis origine quædam disseruntur. Erlangue, 1747, in-4°. — Dissertatio de inflammatione intestinorum. Erlangue, 1747, in-4°. — Programma de habitu naturali venarum lymphaticarum super hepar. Erlangue, 1747, in-4°. — Icones plantarum et analyses partium. Nuremberg, 1747-1777, in-folio. Ibid., 1782, in-folio. Ibid., 1796, in-folio. — La première édition renferme cinquante planches. Il y en a soixante-quinze dans la seconde, qu'on doit à J.-C.-D. Schreber. Cet ouvrage sera toujours un des plus beaux et des plus importants de la littérature botanique. Les planches sont excellentes et coloriées. — Dissertatio de morbo ex navigatione oriundo. Erlangue, 1748, in-4°. — Dissertatio de obstructione alvi. Erlangue, 1749, in-4°. Ibid., 1755, in-4°. — Dissertatio de lepra. Erlangue, 1750, in-4°. — Dissertatio de pathologia dolorum gravidarum, parturientium et puerperarum. Erlangue, 1750, in-4°. — Dissertatio de oreoselino. Erlangue, 1751, in-4°. — Dissertatio de dentitione, præsertim infantum, difficili. Erlangue, 1751, in-4°. — Dissertatio de præcordiis. Erlangue, 1753, in-4°. — Dissertatio de nervo intercostali. Erlangue, 1754, in-4°. — Dissertatio de kermes minerali. Erlangue, 1754, in-4°. — Dissertatio de actione nervorum. Erlangue, 1755, in-4°. — Dissertatio de tumoribus a graviditate. Erlangue, 1755, in-4°. — Dissertatio de alcalescentia humorum. Erlangue, 1756, in-4°. — Dissertatio de dignitate duodeni in dijudicandis et curandis morbis. Erlangue, 1757, in-4°. — Dissertatio de sede variolarum non in sola cute. Erlangue, 1758, in-4°. — Dissertatio de buxbaumia. Erlangue, 1759, in-4°. — Dissertatio de blasia. Erlangue, 1760, in-4°. — Dissertatio de jungermanniæ charactere. Erlangue, 1760, in-4°. — Dissertatio de hydrophobia ex usu fructuum fagi oriunda. Erlangue, 1762, in-4°. — Fossilium, metalla et res metallicas concernentium glebæ. Nuremberg, 1762, in-4°. — Epistola de medulla radicis ad florem pertingente. Erlangue, 1763, in-4°. — Dissertatio de pulmonibus natantibus. Erlangue, 1763, in-4°. — Dissertatio sistens lochia præternaturalia. Erlangue, 1763, in-4°. — Vorstellung einiger merkwuerdigen Versteinerungen. Nuremberg, 1781-1793, in-4°. Erlangue, 1793, in-4°. — Dissertationes botanici argumenti revisæ et recusæ. Erlangue, 1784, in-4°. — Descriptio itineris per Helvetiam, Galliam et Germaniæ partem 1773 et 1774 instituti, mineralogici, botanici et historici argumenti. Erlangue, 1794, in-4°. — Schmidel a publié la première partie des Opera botanica de G. Gesner (Nuremberg, 1751, in-fol.) et une portion de la seconde (ibid., 1759-1770, in-fol.). *(Biogr. médic.)*

Ap. J.-C. 1718. — PETIT (Antoine), célèbre anatomiste, né à Orléans, fut reçu docteur de la faculté de médecine de Paris le 25 novembre 1746, et membre de l'Académie royale des sciences en 1760. Les talents qui le distinguent dans l'art de guérir, lui méritèrent la charge d'inspecteur des hôpitaux militaires du royaume en 1768; et l'année suivante la chaire d'anatomie et de chirurgie au Jardin-du-Roi, où par son éloquence persuasive il sut attirer à ses leçons un concours prodigieux d'auditeurs. Cet habile médecin a donné au public les ouvrages suivants :

Lettre d'un médecin de Montpellier, au sujet de l'examen public que le sieur Louis a subi à Saint-Côme en 1749, pour servir d'éclaircissement à ce qu'en dit M. Fréron. In-4°, 1749 et 1774. — Anatomie chirurgicale publiée ci-devant par Jean Palfin, etc. Nouvelle édition entièrement refondue et augmentée d'une ostéologie nouvelle. Paris, 1753, deux volumes in-8°. Cet ouvrage attira à M. Petit la critique la plus vive et la plus hardie de la part de M. Portal, auteur de l'Histoire de l'anatomie et de la chirurgie. M. du Chanoy, disciple et prosecteur de M. Petit, se chargea de venger son maître, dont l'article avait été répandu de toutes parts, long-temps avant la publication de l'Histoire de l'anatomie. Cette manœuvre indécente, à laquelle il paraît que M. Portal s'est prêté, ne manqua pas de faire sur du Chanoy la plus vive impression; elle augmenta encore par la lecture de l'Histoire de l'anatomie, et il sembla au zélé disciple que ce livre renfermait une critique injuste et si peu sensée, qu'il ne pouvait se défendre de prendre la plume, pour en montrer le faux et justifier M. Petit des torts qu'on lui avait donnés gratuitement. A ce sujet, il adressa à M. Portal une lettre imprimée en 1771. Mais comme il eut l'imprudence de n'y point ménager M. Bouvart, membre de

la faculté de Paris, celle-ci prit le parti de l'exclure de ses écoles. Il y rentra cependant à la demande de quelques docteurs, après avoir prononcé un discours de repentir en pleine assemblée. — Discours sur la chirurgie. Paris, 1757, in-4°. Il fut prononcé aux écoles de médecine, à l'ouverture du cours. — Consultation en faveur des naissances tardives. Paris, 1764, in-8°. L'auteur croit la chose possible; mais son opinion et ses preuves ont été combattues par M. Bouvart, à qui M. Petit a répondu. On trouve sa replique dans le Recueil des pièces relatives à la question des naissances tardives, Paris, 1766, deux volumes in-8°. — Premier et second rapport en faveur de l'inoculation. 1766, in-8°. — Deux consultations médico-légales; la première tendant à prouver qu'un briquetier de la ville de Liége, trouvé mort dans sa chambre le 11 avril 1766, s'est pendu et fait mourir de lui-même; la seconde, pour demoiselle Famin, femme du sieur Lencret, accusée de suppression, exposition et homicide de deux enfants. Paris, 1767, in-8°. On a encore différentes autres consultations de M. Petit sur des sujets interessants. — Il y a déjà trois ans que M. Vicq d'Azyr, docteur régent de la faculté de médecine de Paris, supplée M. Petit, au Jardin-du-Roi dans l'exercice de la chaire, dont ce dernier est titulaire.

Apr. J.-C. 1718. — PLAZ (Antoine-Guillaume), né à Leipzick le 2 janvier 1718, fut élevé avec soin jusqu'à l'âge de quinze ans, par ses parents, qui lui firent suivre alors les cours de la faculté de philosophie de sa ville natale. Au bout de deux années, il obtint le titre de maître ès-arts. Ses humanités étant finies, il résolut de prendre la profession de médecin, et s'appliqua tellement à l'étude que le grade de bachelier lui fut conféré après trois années seulement de noviciat. En 1728, il se rendit à Halle pour prendre le bonnet de docteur. Cinq ans après, l'université de Leipzick lui conféra le titre de professeur extraordinaire. Dans la suite, il passa successivement aux chaires de botanique, de physiologie et de thérapeutique. Nommé en 1773 doyen perpétuel de la faculté de médecine, il succomba le 26 février 1784, laissant un très-grand nombre de productions littéraires, qui ne sont toutes que des opuscules de circonstance, des écrits académiques.

Dissertationes duæ de corporis humani machina, sapientiæ et providentiæ divinæ teste. Leipzick, 1725, in-4°. — Dissertatio de usu medico exercitionum corporis potissimum personis illustribus familiarium. Leipzick, 1726, in-4°. — Dissertatio de tabaco sternutatorio. Leipzick, 1727, in-4°. Ibid., 1733, in-4°. — Dissertatio de tussi infantum epidemica. Halle, 1728, in-4°. — Sous la présidence de Michel Alberti. — Programma de medica arte instaurata. Leipzick, 1732, in 4°. — Dissertatio de potus cofe abusu catalogum morborum augmente. Leipzick, 1733, in-4°. Ibid., 1744, in-4°. — Programma quo historiam radicum exponit. Leipzick, 1733, in-4°. — Programma de plantarum seminibus. Leipzick, 1736, in-4°. — Dissertatio de foliorum in plantis historia. Leipzick, 1740, in-4°. — Dissertatio de caule plantarum. Leipzick, 1745, in-4°. — Dissertatio de morbis ex munditie intempestiva. Leipzick, 1746, in-4°. — Dissertatio de munditiei affectatæ incommodis. Leipzick, 1747, in-8°. — Dissertatio de morbis ex oblectamentis. Leipzick, 1748, in-4°. — Dissertatio de flore plantarum. Leipzick, 1749, in-4°. — Programma de brutorum imaginatione. Leipzick, 1749, in-4°. — Dissertationes III de oblectamentorum incommodis. Leipzick, 1749-1750, in-4°. — Organicarum in plantis partium historia physiologica antehac seorsim exposita, nunc revisa et aucta. Leipzick, 1751, in-4°. — De jucundis morborum causis dissertationes VII seorsim antehac editæ, nunc conjunctim recusæ. Leipzick, 1753, in-4°. — Dissertatio de sanitatis publicæ obstaculis. Leipzick, 1753, in-4°. — Programma de plantarum plethora. Leipzick, 1754, in 4°. — Dissertatio de partu debili reficiendo. Leipzick, 1754, in-4°. — Dissertatio de illustrium oblectamentis noxiis. Leipzick, 1759, in-4°. — Dissertatio de therapia per jucunda. Leipzick, 1760, in-4°. — Programma de natura plantas muniente. Leipzick, 1761, in-4°. — Dissertationes III de plantarum virtutibus ex ipsarum charactere haudquaquam addiscendis. Leipzick, 1761-1763, in-4°. — Dissertatio de therapia per injucunda. Leipzick, 1762, in-4°. — Programma III de plantarum facultatibus Leipzick, 1762, in-4°. — Programmata III de pedantismo medico. Leipzick, 1762, 1764, in-4°. — Programma de saccharo. Leipzick, 1763, in-4°. — Dissertatio de vulgatiorum remediorum usu non reji-

ciendo. Leipzick, 1763, in-4°. — Dissertatio de morbis ex vitæ genere. Leipzick, 1764, in-4°. — Programma de plantarum sub diverso cœlo nascentium cultura. Leipzick, 1764, in-4°. — Dissertatio de medico audace. Leipzick, 1765, in-4°. —Programmata V de signis mortis attente explorandis. Leipzick, 1766, 1767, in-4°. — Dissertatio de voluptatibus studiorum impedimentis. Leipzick, 1767, in-4°. — Oratio de cœlibatu medicis fugiendo. Leipzick, 1767, in-4°. — Programma de sostris. Leipzick, 1768, in-4°. — Programmata II : non omnia in re medica bono semper fieri exemplo. Leipzick, 1768-1771, in-4°. — Programma de mortuis curandis. Leipzick, 1770, in-4°. — Dissertatio de removendis sanitatis publicæ impedimentis. Leipzick, 1771, in-4°. — Programma de empiricis. Leipzick, 1771, in-4°. — Dissertatio de sensibus, morborum causis. Leipzick, 1772, in-4°. — Dissertatio de sensibus internis, morborum causis. Leipzick, 1772, in-4°. — Programma de piis medicorum desideriis. Leipzick, 1772, in-4°. — Programma de arte, naturam superante. Leipzick, 1772, in-4°. — Programma de abortibus medicis. Leipzick, 1772, in-4°. — Programma de scrupulositate medica. Leipzick, 1772, in-4°.—Programmata II de minutiis non semper a medico posthabendis. Leipzick, 1773, in-4°. — Dissertatio de curatione per injucunda. Leipzick, 1773, in-4°. — Orationes quædam. Leipzick, 1774, in-4°. — Programma de non semper mortifera umbilicalis funiculi intermissa deligatione. Leipzick, 1774, in-4°. — Programma de medicina per hypotheses corrupta. Leipzick, 1774, in-4°. — Programma de erroribus medicorum secantium vincibilibus. Leipzick, 1775, in-4°. — Programma de putredine a corporibus arcenda. Leipzick, 1775, in-4°. — Programma de nonnullis argumentis medicis. Leipzick, 1775, in-4°. — Programma de medicina polemica. Leipzick, 1776, in-4°. — Programma de juribus medicorum. Leipzick, 1776, in-4°. — Programma de atropa belladona. Leipzick, 1776, in-4°. — Programma de erroribus medicorum invincibilibus. Leipzick, 1776, in-4°. — Dissertatio de medicina morbos faciente. Leipzick, 1776, in-4°. — Programmata II de magiæ vanitate. Leipzick, 1777, in-4°. — Programma de causis contemptus medicinæ. Leipzick, 1777, in-4°. — Dissertatio de chirurgia morbos faciente. Leipzick, 1777, in-4°. — Dissertatio de inevitabilibus morborum causis. Leipzick, 1778, in-4°.—Programmata II : subitaneæ super variis argumentis medicis cogitatiunculæ. Leipzick, 1778, in-4°. — Programma de fama per doctrinam augenda. Leipzick, 1778, in-4°. — Programma de inconstantia medica. Leipzick, 1778, in-4°. — Dissertatio de subitaneis morborum causis. Leipzick, 1778, in-4°. — Series decanorum Facult. med. Lipsiensis. Leipzick, 1778, in-4°. — Programma de natura non fatiscente. Leipzick, 1779, in-4°. — Programma de magnetismo et electricitate fascini experte. Leipzick, 1779, in-4°. — Programma de exiguo ex medicina lucro. Leipzick, 1780, in-4°. — Programma de officiis medicorum non digne satis compensatis. Leipzick, 1780, in-4°. — Programma de medicæ vitæ commodis et incommodis. Leipzick, 1781, in-4°. — Programma de necessario eruditis otio. Leipzick, 1781, in 4°. — Dissertatio de salubritate et insalubritate habitationum. Leipzick, 1781, in-4°. — Programma de brevioris et infirmioris vitæ causis infantilis ætatis. Specimen I : Infantilis ætas. Leipzick, 1782, in-4°. Specimen II : Juventus. Ibid., 1783, in-4°. — Programma de licentia medica. Leipzick, 1782, in-4°. — Programma de medicina supra jurisprudentiam æstimanda. Leipzick, 1782, in-4°. — Programma : dulcedinum scientiæ naturalis commentatio. Leipzick, 1783, in-4°. — Programma de humoribus morborum causis. Leipzick, 1783, in-4°. —Programma priscam et recentiorem medicinam commendans. Leipzick, 1783, in-4°. — Programma omnia propter hominem facta esse exponitur. Leipzick, 1783, in-4°. — Programma de potioribus studiorum impedimentis. Leipzick, 1783, in-4°.

(*Biogr. médic.*)

Ap. J.-C. 1718. — MULLER (Gerhard-Andreas), né à Ulm le 23 février 1718, alla à Tubingue en 1732 pour étudier la médecine, revint chez lui l'année suivante, et continua ses études en son particulier, voyagea ensuite pour perfectionner ses connaissances, s'arrêta à Strasbourg en 1738, et y reçut le grade de docteur en 1740. De Strasbourg il se rendit à Worms où vivait alors sa famille; il s'y livra à la pratique, et il obtint bientôt la place de médecin pensionné de la ville. Ayant eu à faire un voyage à Weimar, il y fut nommé en 1743 médecin de la garnison, et il eut peu après

l'inspection de la bibliothèque et le titre de conseiller du grand-duc. En 1750, il alla en Pologne et y occupa un poste élevé; mais l'année suivante il fut appelé à Giessen en qualité de professeur ordinaire d'anatomie, de chirurgie et de botanique. En 1754, il passa à la première place de la Faculté de médecine; en 1755, il eut le titre de conseiller à la cour; en 1756, il fut médecin pensionné de la ville. Müller mourut le 26 février 1762.

Untersuchung der wahren Ursache von Newton's allgemeiner Schwere; wie auch der bewegenden Kræfte der Kœrper. Weimar, 1743, in-4°. — Vermischte Gedanken über allerhand zur Naturlehre, Arzneykunst und überhaupt zur Litteratur gehœrige Materien. Iste Sammlung. Iéna, 1745, in-8°. — Schreiben an einen guten Freund von der Ursache und von dem Nutzen Elektricitæt; als ein Anhang der Allgemeine schwere. Weimar, 1746, in-4°. — Un partheyische Critit Leibnitzischen Monadologie, wie auch der vorher bestimmten Harmonie der Seele und des Leibes; bey Gelegenheit der Berlinischen Aufgabe entworfen. Iéna, 1748, in-8°. — Oratio inauguralis de longævitate acquiranda. Giessen, 1751, in-4°. — Entwurf eines neuen Lehrgebæudes der naturlichen Philosophie und der Arzneykunst. Francfort-sur le-Mein, 1752, in-8°. — Nothdürftige Ablehnung einiger ihm gemachter empfindlincher Vorwürfe. Francfort, 1753, in-8°. — Betrachtung über die Art und Weise der Mitwirkung der Nerven zu den musculœsen Zusammenziehungen; bey Gelegenheit der Berlinischen Aufgabe kürzlich entworfen. Francfort, 1753, in-8°. — De utilitate anatomes practicæ. Francfort, 1753, in-8°. — Einleitung zu dem Entwurfe einer neuen Methode. Francfort, 1754, in-8°. — Giessische Nebenstunden, die Arzneykunst Naturlehre und Litteratur betreffend. Iste Sammlung. Francfort et Leipzick, 1755, in-8°. — Diss. de oleis essentialibus, s. æthereis vegetabilium absque distillatione parandis. Giessen, 1756, in-4°. — Diss. de solutione aluminis vitriolata, medicamento euporisto, polychresto. Giessen, 1757, in-4°. — Diss. biga observationum chirurgico-medicarum. Giessen, 1757, in-4°. — Diss. Functionum corporis humani manifestarum genera et species reformata. Giessen, 1757, in-4°. — Diss. de generibus et speciebus statuum præternaturalium, qui in partibus fluidis contentisque corporis humani locum habent Giessen, 1757, in-4°. — Diss. Iatrarche contracta. Giessen, 1757, in-8°. — On attribue cette thèse au répondant C. Gruninger. — Diss. de vitiis motuum corporis humani in genere. Giessen, 1757, in-4°. — Diss. de emendata an et ulterius emendanda membra amputandi ratione. Giessen, 1757, in-4°. — Richard Mead's medicinische Lehren und Erinnerungen; aus dem lateinischen übersetzt, mit grœsstentheils praktischen Anmerkungen. Francfort-sur-le-Mein, 1759, in-8°. — Diss. sylloge observationum quarumdam anatomicarum, imprimis de cisterna lumbari ductuque chylifero. Giessen, 1760, in-4°. — Diss, de oleo tartari, fætido. Giessen, 1760, in-4°. — Diss. de formatione indicationum generalium in febribus exanthematicis. Giessen, 1761, in-8°. (DEZEIMERIS, *Dict. histor. de la médec.*)

Apr. J.-C. 1718. — BOECLER (Philippe-Henri), naquit à Strasbourg le 15 décembre 1718. Les progrès qu'il fit dans l'étude des belles-lettres, de la philosophie et des mathématiques, le répandirent avantageusement dans l'université de sa ville natale; on le regardait déjà comme un de ces élèves qui annoncent des talents au-dessus de leur âge lorsqu'il fut reçu maître-ès-arts le 8 novembre 1736. Bientôt après il se fit immatriculer dans la faculté de médecine, et pendant les cinq années qu'il en fréquenta les écoles il donna tant de preuves de la supériorité de ses dispositions à l'étude de cette science, qu'on n'eut pas de peine à prévoir tout ce qu'il deviendrait un jour. Il est d'usage, c'est même une loi à laquelle sont soumis ceux qui sont nés à Strasbourg, de soutenir deux thèses publiques, l'une sous la présidence d'un docteur, l'autre sans président; Boecler s'acquitta du premier de ces devoirs le 13 avril 1741, et du second le 30 juin de la même année. La manière dont il se distingua dans l'un et l'autre de ces actes, lui mérita le bonnet de docteur, qu'on lui donna le 19 avril 1742. Revêtu de ce titre, il n'eut rien de plus pressé que de chercher à se tirer de la foule en cherchant à acquérir de nouveaux talents; et dans cette vue il se rendit à Paris, où il suivit les professeurs de cette capitale, principalement MM. Winslow et Ferrein. La haute réputation dont M. Liétaud jouissait parmi les anatomistes, le détermina encore à faire le

voyage d'Aix en Provence, pour y profiter des leçons de cet habile médecin. De là il passa à Montpellier, où il fit de nouveaux progrès. En 1744, il revint dans sa patrie, et il ne tarda pas à s'y distinguer, tant du côté de la pratique de la médecine et de la chirurgie que de celui de l'art des accouchements. C'est à cette variété de connaissances qu'il dut la place de professeur extraordinaire de la faculté, le 24 février 1748; mais il n'en demeura pas là, car il obtint la chaire d'anatomie et de chirurgie en 1756. Il n'en jouit pas long-temps; il mourut le 7 juin 1759, au grand regret de l'Université de Strasbourg, à qui il avait fait honneur par toutes les qualités qui forment le caractère d'un vrai savant. Les ouvrages de ce médecin consistent en dissertations académiques.

Apr. J.-C. 1719 *env.* — DOUGLAS (Jean), chirurgien de Londres, était membre de la Société royale et lithotomiste de l'hôpital de Westminster. Il entreprit la taille au haut appareil, que le docteur Jacques Douglas, son frère, avait soutenue possible et avantageuse dans un mémoire présenté à la Société royale en 1718. Ce n'est pas que cette méthode soit de l'invention de ce médecin anglais, car on l'attribue à Pierre Franco, chirurgien provençal qui la pratiqua quelques années après le milieu du seizième siècle. Rousset en fut aussi le partisan; mais comme elle était ensevelie depuis long-temps dans l'oubli, lorsque le docteur Douglas la fit revivre en 1718, et que son frère l'exécuta en 1719, on les regarde l'un et l'autre comme les restaurateurs de cette méthode de tailler. Elle est peu suivie aujourd'hui; il n'y aurait que le cas d'une pierre extraordinairement volumineuse qui pourrait engager à y recourir; hors de là, on lui préfère les autres méthodes, et surtout l'appareil latéral. Jean Douglas est auteur de plusieurs ouvrages :

Lithotomia Douglassiana with a course of operations. Londres, 1719, in-4°. En français, Londres, 1723, in-4°. Paris, 1724, in-8°, sous le titre de Nouvelle opération de la taille par Jean Douglas. En allemand, de la traduction de Jean Timmius. Brême, 1729, in-8°, avec des notes et un supplément. — An account of mortifications and of the surprising effets of the Bark in putting a Stop to their progress, etc. Londres, 1729 et 1732, in-8°. Il s'étend fort au long sur les propriétés du quinquina pour arrêter les progrès de la gangrène et la guérir. — Remarks on a late pompous work Londres, 1735, in-8°. C'est un libelle assez vif contre les fautes répandues dans l'Ostéographie de Guillaume Cheselden. Il y parle du dessein qu'avait Jacques Douglas, son frère, de publier un traité d'ostéologie; mais ce traité n'a point paru, et la perte en doit d'autant plus être regrettée que ce savant médecin avait amassé quantité de matériaux qui devaient entrer dans la composition de cet ouvrage. Le roi d'Angleterre, qui connaissait tout le mérite de cet anatomiste, lui avait fait une pension de 500 livres sterling pour l'exciter à faire ses recherches. — Short account on the state of midwifry in London. Londres, 1736, in 8°. C'est une déclamation poussée jusqu'à l'invective contre Chapmann et Chamberlayn, dans laquelle il prend le parti des sages-femmes, et prétend qu'elles suffisent dans les accouchements sans qu'il soit besoin d'avoir des hommes destinés à cette opération. Hecquet avait agité la même matière vingt-huit ans auparavant, mais avec plus de modération; l'indécence qu'il supposa dans les accouchements pratiqués par les hommes, l'emporta dans son esprit sur les avantages qui en résultent pour l'humanité.

Dissertation on the venereal disease. Londres, 1737, in-8°. Il loue beaucoup la méthode de ceux qui font usage des purgatifs dans la cure des maux vénériens, pour détourner la salivation qu'exciteraient les frictions mercurielles.

On trouve un autre Douglas (Robert), médecin anglais qui a écrit en sa langue maternelle un traité sur la génération de la chaleur dans les animaux. Londres, 1747, in-8°. La traduction française a été imprimée à Paris en 1755, in-12.

Ap. J.-C. 1719. — BAUMER (Jean-Guillaume), naquit le 10 septembre 1719 à Rehweiler, où son père était inspecteur des eaux et forêts. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il étudia la philosophie et la théologie à Halle et à Iéna, depuis 1739 jusqu'en 1741, et devint prédicateur évangélique en 1742 à Krautheim, dans le comté de Castell. Une hémoptysie habituelle dont il fut atteint ne lui permit pas de continuer cette profession : ayant donc obtenu l'agrément de ses supérieurs, il revint à Halle en 1746, dans l'intention seulement d'y soigner et d'y rétablir sa santé

mais bientôt il conçut du goût pour la médecine, se mit à l'étudier, et prit le bonnet de docteur en 1748. Quelque temps après il vint à Erfort, où une chaire de médecine et de philosophie lui fut accordée. De là il passa, en 1764, à Giessen, avec le titre de premier professeur de médecine; il y fut nommé, dans le même temps, conseiller des mines du duc de Hesse-Darmstadt, et médecin pensionné de Giessen, de Kœnigsberg et d'Allendorf sur la Lunda. Ce fut dans cette dernière ville qu'il termina sa carrière, le 4 août 1788. On a de lui :

Dissertatio de justitia divina. Iéna, 4741, in-4°. — Ce fut après avoir soutenu cette thèse qu'il obtint la maîtrise. — Dissertatio inauguralis de hæmoptoi. Halle, 1748, in-4°. — Le titre de docteur en médecine lui fut conféré après qu'il eut soutenu cette thèse. — Dissertatio de transpiratione insensibili. Erford, 1748, in 4°. — Dissertatio de nexu rerum hypothetice necessario, libertatem moralem non auferente. Erfort, 1749, in-4°. Vollstaendige lateinische Sprachkunst, nach wissenschaftlicher Lehrart abgefasset. Erford, 1749, in-4°. — Dissertatio de potulentis. Erford, 1750, in-4°. — Dissertatio de pollutione. Erford, 1751, in-4°. — Dissertatio de gonorrhoea. Erford, 1751, in-4°. — Dissertatio de arthritide. Erford, 1752. in-4°. — Fundamenta psychologico-logica. Erford, 1752, in-4°. — Fundamenta physiologica, qui ont été insérés dans la seconde partie de la Physica experimentalis de Gordon. — Programma de ratione, qua sapientiæ studia ingredimur. Erfort, 1753, in-4°. — Dissertatio de febribus epidemicis. Erford, 1753, in-4°. — Dissertatio de animali generatim, et speciatim de humana natura. Erford, 1754, in-4°. — Dissertatio de febribus intermittentibus. Erford, 1754, in-4°. — Programma de morbis articulorum. Erford, 1754, in-4°. — Dissertatio de febribus inflammatoris. Erford, 1754, in-4°. — Programma de electricitatis effectibus in corpore animali. Erford, 1754, in-4°. — Dissertatio de febribus continentibus. Erford, 1758, in-4°. — Dissertatio de eo quod hæmorrhagiis proprium est et commune. Erford, 1758, in 4°. — Dissertatio de mineralogia territorii Erfurtensis. Erford, 1759, in 4°. — Dissertatio de memoria, ejusque labe et præsidiis. Erford, 1760, in-4°. — Dissertatio de mali hysterici vera indole et ratione. Erford, 1763, in-4°. — Naturgeschichte des Mineralreichs, mit besonderer Anwendung auf Thueringen. Gotha, 1763-1764, 2 vol. in-8°, ornés de planches. — Dissertatio de laterum doloribus cum arthritide conspirantibus. Erford, 1764, in-4°. — Dissertatio de encephalo. Erford, 1764, in-4°. — Dissertatio de seri profluviis hæmorrhagiarum vices sustinentibus. Giessen, 1765, in-4°. — Dissertatio de glandulis et vasis lymphaticis. Giessen, 1765, in-4°. — Dissertatio de affectu acidorum salutari et noxio in corpore humano. Giessen, 1769, in-4°. — Dissertatio de re Cattorum metallica. Giessen, 1769, in-4°. — Dissertatio de aquis sotoriis Carbensibus. Giessen, 1769, in-4°. — Dissertatio de funiculo umbilicari. Giessen, 1771, in-4°. — Via valetudinem secundam tuendi, et vitæ terminum propagandi compendiaria, in usum auditorum conscripta. Giessen, 1771, in-4°. — Historia naturalis lapidum pretiosorum omnium, nec non terrarum et lapidum hactenus in usus medicos vocatarum. Francfort-sur le-Mein, 1771, in-8°. — Trad. en allemand par Charles de Medinger. Vienne, 1774, in-8°. — Programma de febre catharrali epidemica maligna. Giessen, 1774, in-4°. — Dissertatio de hydrope anasarca. Giessen, 1774, in-4°. — Dissertatio de veris tympanitæ causis ac rationali curatione. Giessen, 1774, in-4°. — Dissertatio de febre rubra. Giessen, 1775, in-4°. — Dissertatio de meningibus. Giessen, 1775, in 4°. — Programma de placentarum uterinarum in molas vesicarias mutatione. Giessen, 1776, in-4°. — Programma cautelas chimico-medicas de sacchari usu proponens. Giessen, 1776, in-4°. — Programma de hæmorrhoïdibus mucosis, earumque sympathia cum asthmate humoroso. Giessen, 1776, in-8°. — Programma monita quædam de variolis, earumque curatione et insitione proponens. Giessen, 1776, in-4°. — Programma de aqua calcis naturali, vel soteria alcalina. Giessen, 1776, in-4°. — Programma de iis quæ spasmis rigidis particularibus communia sunt. Giessen, 1776, in-4°. — Programma de erroribus circa aquarum soteriarum usum, vulgo admitti solitis. Giessen, 1776, in-4°. — Dissertatio de calce viva. Giessen, 1776, in-4°. — Dissertatio de tetano. Giessen, 1776, in-4°. — Dissertatio de emprosthotono. Giessen, 1776, in-4°. — Dissertatio de vera catalepseos notione, ac rationali curatione. Giessen, 1776, in-4°. —Programma de exstaseos et catalepseos

differentia. Giessen, 1776, in-4°. — Fundamenta politiæ medicæ, cum annexo catalogo commodæ pharmacopoliorum visitationi inserviente. Francfort et Leipzick, 1777, in-8°. — Dissertatio de convulsionibus tonicis particularibus. Giessen, 1778, in-4°. — Medicina forensis, præter partes consuetas, primas lineas jurisprudentiæ medico-militaris et veterinario-civilis continens. Francfort et Leipzick, 1778, in-4°. — Dissertatio de opisthotono. Giessen, 1778, in-4°. — Dissertatio de convulsionibus clonicis. Giessen, 1778, in-4°. — Fundamenta geographiæ et hydrographiæ subterraneæ. Giessen, 1779, in-8°. — Historia naturalis regni mineralogici, ad naturæ ductum tradita. Francfort-sur-le-Mein, 1780, in 8°. — Dissertatio de febre catarrhali epidemica maligna. Giessen, 1780, in-4°. — Dissertatio de nitri effectibus in corpore humano. Giessen, 1780, in-4°. — Dissertatio de fluxionibus sanguineis. Giessen, 1780, in-4°. — Programma de hydrargyro. Giessen, 1782, in-4°. — Programma historiam mercurii cornei Hassiaci naturalem et chimicam investigationem sistens. Giessen, 1782, in-4°. — Bibliotheca chimica. Giessen, 1782, in-4°. — Fundamenta chemiæ theoretico-practicæ. Giessen, 1783, in-4°. — Anthropologia anatomico-physica. Francfort-sur-le-Mein, 1783, in-8°. — Programma de signis vitæ neogeniti, a partu peracto rite dijudicandis. Giessen, 1788, in-4°. — Programma de hæmorrhoïdibus arteriosis. Giessen, 1788, in-4°. — Programma de hæmorrhoïdibus symptomaticis. Giessen, 1788, in-4°. — Baumer a publié aussi, avec des remarques, le Traité des maladies vénériennes de Henri Bass, et donné, en outre, divers Mémoires philologiques, littéraires, anatomiques, physiologiques, ou relatifs à divers points, soit de la pratique, soit de la médecine légale, tant dans les actes de l'Académie d'Erford que dans ceux de la société philosophique et médicale de Giessen, et dans le magasin de Hambourg. (*Biogr. médicale.*)

Ap. J.-C. 1719. — PALLUCCI (Noël-Joseph), né en 1719, mort le 28 juillet 1797, était bachelier en médecine de l'Université de Paris. Il exerça la chirurgie d'abord à Florence, puis à Vienne. Partisan de l'ancienne méthode du petit appareil, il recommanda aussi celle de Foubert, et modifia légèrement le haut appareil. Il inventa, pour diriger plus facilement le lithotome dans la vessie, un conducteur dont l'extrémité est arquée, et qu'il plaçait dans la bifurcation de la sonde creuse. Ce conducteur lui-même portait une cannelure, le long de laquelle on conduisait le lithotome dans la vessie, et se terminait par deux bras qui maintenaient convenablement la lame de l'instrument. Le procédé de Pallucci pour l'opération de la fistule lacrymale consistait à introduire, par un des points lacrymaux, une canule d'or très-déliée, qui lui servait à guider un fil également d'or dans les voies lacrymales. Au bout de quelque temps, il attachait à ce fil une mèche, qu'il enduisait de digestif quand il le jugeait nécessaire. Lorsque la fistule était ancienne, il incisait le sac lacrymal, sondait le canal nasal, et y introduisait ensuite une canule d'or très-mince, qui lui servait à passer un fil d'or, auquel il finissait par attacher, comme précédemment, des mèches trempées dans un digestif. Ses ouvrages sont :

Description d'un nouvel instrument pour abattre la cataracte avec tout le succès possible. Paris, 1750, in-12. — Trad. en allemand. Leipzick, 1752, in-8°. — Histoire de l'opération de la cataracte faite à six soldats invalides. Paris, 1750, in-12. — Nouvelles remarques sur la lithotomie, suivies de plusieurs observations sur la séparation du pénis, et sur l'amputation des mamelles. Paris, 1750, in-12. — Trad. en allemand. Leipzick, 1753, in-8°. — Lettre sur les opérations de la cataracte faites par M. Pallucci. Rouen (sans date), in-8°. — Lithotomie nouvellement perfectionnée, avec quelques essais sur la pierre et sur les moyens d'en empêcher la formation. Vienne, 1757, in-8°. — Methodus curandæ fistulæ lacrymalis. Vienne, 1762, in-8°. — Descriptio novi instrumenti pro cura cataractæ. Vienne, 1763, in-8°. — Ratio facilis atque tuta narium curandi polypos. Vienne, 1763, in-8°. — Lettre sur la cure de la pierre. Vienne, 1764, in-4°. — Saggio di nuove osservazioni e scoperte. Florence, 1768, in-8°. — Sendschreiben ueber einige an ihm gemachte Einwendungen. Vienne, 1786, in-8°. (*Biogr. medic.*)

Apr. J.-C. 1719. — DEVENTER (Henri), docteur en médecine et célèbre accoucheur dans le dix-huitième siècle, était de Deventer dans la province d'Over-Issel. Il pratiqua à Groningue et dans plusieurs autres endroits des Pro-

vinces-Unies, où son habileté le fit souvent désirer; il fit même quelques voyages en Danemark, pour le service de Christiern V, qui récompensa ses talents. Son savoir n'était point borné à la pratique de la médecine et des accouchements; il s'étendait encore à différentes parties de la chirurgie. Il avait imaginé des machines pour redresser les bossus, ceux qui ont le cou de travers, et pour guérir les boiteux : mais rien ne lui fit plus d'honneur que d'avoir prouvé que l'obliquité de la matrice est une des premières causes des accouchements difficiles, et d'avoir indiqué la manœuvre que demandent les accouchements de cette espèce. Cette découverte est cependant ancienne; Hippocrate en a parlé, mais Deventer a le mérite de l'avoir établie sur des preuves plus démonstratives que ne sont celles de ce grand maître de l'école grecque. C'est dans ses ouvrages qu'il a consigné toutes les conséquences de la pratique manuelle des accouchements relativement à cette découverte ; ils sont intitulés :

Novum lumen obstetricantium quo ostenditur, qua ratione infantes in utero tam obliquo, quam recto prave siti extrahantur. Lugduni Batavorum, 1701, in-4°. — Ulterius examen partuum difficilium, Lapis Lydius obstetricum, et de necessitate inspiciendi cadavera. Ibidem, 1725, in-4°. — Operationum chirurgicarum novum lumen exhibentium obstetricantibus. Pars secunda. Lugduni Batavorum, 1733, in-4°. C'est le recueil des ouvrages de Deventer sur les accouchements, dont il y a des éditions en plusieurs langues. En hollandais, 1701, 1724, 1746, in-4°. En anglais, 1716, in-8°. En allemand, Iéna, 1717, 1728, 1731, 1740, in-8°. En français, de la traduction de Jean Jacques Bruyer d'Ablaincourt, Paris. 1734, in-4°, avec figures, sous le titre d'Observations sur le manuel des accouchements, avec des observations sur les points les plus importants. — Deventer est encore auteur d'un traité en hollandais sur la chartre : Van de ziektens der beenderen, insonderheit van de rachitis. Cet ouvrage, qui est posthume, fut imprimé à Leyde en 1739, in-4°.

Apr. J.-C. 1719.—BECKETT (Guillaume), chirurgien anglais, était de la Société royale de Londres. Il exerça sa profession dans cette capitale jusqu'à l'époque où il se retira à Abington dans le comté de Barck, où il est mort en 1738. Il a donné trois dissertations sur l'antiquité de la vérole qu'il dit avoir été connue en Anglerre avant l'époque de Naples; mais il n'a fait que copier les raisons que le docteur Hans Sloane avait avancées en 1707 sur le même sujet, sans cependant imiter ce médecin dans l'aveu sincère qu'il a fait dans la suite, en convenant que la vérole est une maladie bien différente de celles avec lesquelles il l'avait confondue. On a quelques autres ouvrages de Beckett, qui sont en anglais :

Chirurgical remarks, etc. Londres, 1709. — Cure of cancers. Londres, 1712, in-8°. — Chirurgical observations. Londres, 1740 in-8°. — Collection of chirurgical tracts. Londres, 1740, in-8°. On y trouve les ouvrages précédents avec quelques autres écrits qui ne sont pas du même auteur.

Apr. J.-C. 1719. — RONCALLI (François), médecin, s'est fait beaucoup de réputation à Brixen dans le Tyrol, où il exerçait son art, mais il s'en est fait davantage par toute l'Europe, en publiant les ouvrages dont voici les titres :

Exercitatio agens novam methodum extirpandi caruneulas et curandi fistulas urethræ. Brixiæ, 1720, in-8°. — Epistola ad Valisuierum. Ibidem, 1724. — De aquis Brixianis examen chymico-medicum. Brixiæ, 1724, 1735, in-4°. — De aquis Caldorii in Mediolanensi ducatu. Ibidem, 1724, in-4°. — Dissertationes quatuor. Ibidem, 1740, in-4°. — La seconde dissertation qui traite De hominibus invulnerabilibus et de acubus ferreis sub cute monialis repertis, fut traduite en italien par Ange Zanardelli, et publiée à Brixen en 1746, in-8°. — Historiæ morborum observationibus auctæ et clarissimorum virorum observationibus illustratæ. Brixiæ, 1741, in-fol. — Europæ medicina a sapientibus illustrata. Ibidem, 1747, in-fol. L'auteur avait écrit aux médecins les plus célèbres pour s'informer des particularités et de l'état de la pratique dans leur pays; il n'a point été assez heureux pour avoir réponse de tous, mais la plupart des Italiens l'ont honoré de la leur.

Apr. J.-C. 1720 *env.* — PAITONI (Jean-Marie), naquit à Venise, de Barthélemi et d'Élisabeth Santinelli, sœur du célèbre père Stanislas Santinelli de l'ordre des Somasques, qui s'est distingué à

Rome par ses emplois et ses ouvrages. Jean-Marie fit ses premières études dans sa patrie, mais il se rendit à Padoue pour le cours de réthorique. Il ne l'eut pas plutôt achevé qu'il revint à Venise, où il s'appliqua successivement à la philosophie, aux mathématiques, à l'anatomie, à la botanique et aux autres parties de la médecine. Ses progrès furent si rapides, qu'on lui accorda les honneurs du doctorat en cette dernière science, quoiqu'il ne fût âgé que de 17 ans. Trop jeune pour marcher seul dans les routes épineuses de la pratique, mais d'un esprit assez réfléchi pour observer la marche de la nature, il se mit sous la direction de François Ludovici, célèbre médecin de Venise, et il apprit, sous lui, l'art important de voir les maladies en visitant les malades. Ce fut alors qu'il redoubla d'ardeur pour l'étude ; il embrassa toutes les sciences qui ont quelque rapport avec la médecine, et surtout l'histoire naturelle qu'il aima et cultiva particulièrement. Déjà plein de connaissances à l'âge de 19 ans, il osa en faire part au public dans de savantes dissertations sur la génération de l'homme. Elles sont écrites en italien sous ce titre : Della generazione dell' huomo, discorsi. La première et la seconde partie ont paru à Venise en 1722, in-4°, la troisième et la quatrième en 1726 dans la même ville et sous le même format. Paitoni y soutient le système des ovaristes. Il se fonde sur la reproduction de quantité d'animaux par les œufs, des végétaux par les semences, d'où il conclut que la nature, uniforme dans ses opérations, emploie des moyens semblables pour la génération des animaux vivipares. Pierre Bianchi de Raguse s'éleva contre le sentiment de notre auteur, et prit cette querelle d'autant plus à cœur, que l'opinion de Valisnieri, son maître, y était attaquée. Bianchi écrivit plusieurs lettres à ce sujet, auxquelles Paitoni répondit par un ouvrage intitulé :

Vindiciæ contra epistolas Petri Bianchi. Faventiæ, 1724, in-4°. — On a encore de notre médecin : — De vita et meritis Fabricii Bartholeti commentarius. Venetiis, 1740, in-8°.

Apr. J.-C. 1720 *envir.* — PAPA (Joseph DEL), d'Empoli, petite ville de Toscane, eut l'avantage d'avoir François Redi pour maître en l'Université de Pise. Après y avoir reçu le bonnet de docteur en philosophie et en médecine, il y enseigna d'abord la logique, fut ensuite professeur extraordinaire, puis ordinaire de médecine pratique, et finit par être premier médecin du grand-duc, son souverain. Il mourut en 1735, et laissa les ouvrages suivants :

Lettere interno alla natura del caldo e del freddo. Florence, 1674, in-8°. — Lettera nelle quale si discorre se il fuoco e la luce sieno una cosa medesima. Florence, 1675, in-8°. — Exercitatio de præcipuis humoribus qui in humano corpore reperiuntur, deque eorum historia, qualitatibus et officiis. Florentiæ, 1733, in-4°. Venetiis, 1735, in-8°. Leidæ, 1736, in-8°, avec le traité De sanguine ejusque sero de Jerôme Barbati. — Consulti medici. Rome, 1733, deux tomes en un volume in-4°. Venise, 1734, in-4°. — Trattari vari fatti in diverse occasioni. Florence, 1734, in-4°. C'est le recueil de ses opuscules.

Ap. J.-C. 1719. — GESNER (Charles-Philippe), fils du célèbre Jean-Mathieu, qui se prétendait, sans fondement, issu de la famille de Conrad Gesner, naquit à Weimar le 6 septembre 1719. Elevé sous les yeux d'un père qui avait si profondément et si long-temps médité sur les vrais principes de l'éducation, il ne put manquer de recevoir l'impulsion la plus salutaire, et l'art ne tarda pas à développer les heureuses facultés dont la nature s'était montrée libérale envers lui. Dès sa plus tendre enfance, il avait annoncé, pour les sciences naturelles, des dispositions particulières, que son père, loin de contrarier, s'attacha, au contraire, à cultiver et à mûrir. Ce dernier ayant été appelé à Gœttingue en 1734, Gesner l'y suivit, profita rapidement des nombreuses facilités que cette ville lui offrait pour ses études favorites, et s'y trouva sur un théâtre plus favorable qu'à Leipzick, où, depuis trois ans, il était inscrit au nombre des élèves de l'Université. Au bout de deux ans, le désir d'entendre Boerhaave, Albinus, Royen, Gaubius et s'Gravesande l'attira en Hollande; il eut le bonheur de s'y lier avec Linné et avec Kramer. En 1737, il revint à Gœttingue pour assister à l'inauguration solennelle de l'Université; l'année suivante, il soutint sa première thèse sous la présidence de son père, et, en 1739, au retour d'un voyage dans le Harz, où il avait accompagné Segner, le titre de docteur lui fut conféré. A peine revêtu de ce titre, il alla

trouver son frère à Stuttgard, et profita de cette occasion pour parcourir les différentes mines du Wurtemberg; après avoir consacré une année entière à ses excursions minéralogiques, il vint à Paris en passant par Tubingue, Bâle et Strasbourg. Son but, en visitant cette capitale, était surtout de suivre la pratique des opérations, mais il ne négligea rien de ce qu'elle pouvait offrir d'intéressant à son insatiable désir d'observer et de s'instruire. En 1741 il reprit la route de l'Allemagne, et dès l'année suivante il obtint, en Pologne, la place de médecin du comte de Sapienha, grand-chancelier de Lithuanie, qu'il conserva jusqu'en 1754. A cette époque, Auguste III, roi de Pologne, l'appela auprès de lui à Dresde et, après avoir suivi ce prince dans ses campagnes, à sa mort il conserva le même titre près de son successeur, Frédéric-Auguste. La mort termina sa carrière le 23 juillet 1780. Quelque laborieux et actif qu'ait été ce médecin, il n'a cependant fait imprimer que trois opuscules, qui ont pour titre :

Dissertatio de animulis Hippocratis. Gœttingue, 1737, in-4°. — Dissertatio de causa gravitatis Beckeriana. Gœttingue, 1738, in-4°. — Dissertatio de divino Hippocratis. Gœttingue, 1739. in-4°. (*Biogr. médic.*)

Apr. C.-J. 1720 *env.* — FAVELET (Jean-François), naquit au fort de Perle près d'Anvers, de Jean Favelet, enseigne au service du roi d'Espagne, et d'Ursule Cays, tout deux de bonne famille. Il eut le malheur de les perdre à l'âge de sept ans; mais M. Hernandès, curé de Londerzeele, son cousin, prit soin de son éducation, et jeta dans son cœur les semences de ces vertus chrétiennes et morales qui ont fait tout le bonheur de sa vie. A l'âge de dix ans, on l'envoya au bourg de Mol dans la Campine, où il commença son cours d'humanités qu'il vint achever à Malines chez les PP. de l'Oratoire. Il montra dès-lors ce qu'on était en droit d'espérer de la beauté de son génie. Il vint ensuite à Louvain, où il fut reçu dans la maison de Standonck, et prit pendant quinze mois des leçons de philosophie au collége du Porc. Il tourna alors ses vues du côté de la médecine, dont il acheva le cours dans la même ville, sous les docteurs Peeters, Somers et Verheyen, qui le distinguèrent de ses condisciples en le nommant, en 1697, aux charges de fisc et de doyen. C'est ainsi qu'on appelle dans cette université celui qui, après avoir soutenu pendant trois mois les exercices de l'école dans les disputes publiques doit présider à douze thèses pendant le même intervalle de temps. Favelet remplit l'un et l'autre de ces devoirs avec un applaudissement général; mais comme il connaissait toute l'insuffisance de la théorie et le besoin qu'elle a d'être éclairée par l'expérience, il crut qu'il lui importait d'étudier la nature au lit des malades, avant que de se faire recevoir à la licence. A cet effet, il se rendit à Malines, où il s'appliqua à la pratique dans l'hôpital militaire, et ne revint à Louvain qu'en 1701, pour y prendre le grade de licencié qu'il obtint le 5 septembre de la même année. Il aurait pu alors s'avancer, par son savoir et son mérite, à des emplois lucratifs; mais désirant plutôt augmenter sa science que sa fortune, il mena une vie privée dans l'université jusqu'en 1705, époque à laquelle Maximilien-Emmanuel, duc de Bavière et gouverneur des Pays-Bas pour Philippe V, roi d'Espagne, le nomma à la chaire de botanique, dans laquelle il remplaça Guillaume Van Limborch. En la même année, la régence de Louvain lui confia le soin de l'hôpital de cette ville. En 1710, il obtint la chaire d'anatomie et de chirurgie, vacante par la mort du célèbre Verheyen. C'est dans cet emploi qu'il mit au grand jour un fonds de connaissances qu'il n'avait point encore eu l'occasion de faire valoir; car il se fit autant admirer par son adresse dans la dissection, que par l'éloquence des discours qui accompagnaient les démonstrations.

Le 26 février 1718, il fut choisi pour remplacer Henri Somers dans l'une des deux premières chaires de médecine : il avait reçu le bonnet de docteur huit jours auparavant. Dès-lors, sa réputation s'étendit davantage; la profondeur de son savoir l'avait même tellement répandu parmi la noblesse de Brabant et des provinces voisines, qu'en 1725, à l'arrivée de la sérénissime archiduchesse Marie-Élisabeth, qui venait gouverner les Pays-Bas autrichiens au nom de l'empereur Charles VI, son auguste frère, il fut honoré du titre de médecin-conseiller de cette princesse. Sa réputation passa encore chez les étrangers; il fut associé à l'Académie royale des sciences de Paris en 1729. Le 9 août de l'année suivante, il se trouva à l'assemblée de

cette savante compagnie, à qui il fit un discours de remercîment, qui fut imprimé sous ce titre : Gratianum actio panegyrica instituta per J. F. Favelet, prima, qua illustrissimæ ac regiæ parisiensium Academiæ comitiis intererat, vice, 9 nimirùm mensis Augusti 1730. Parisiis ex typographia Langlois, 1730, in-4°.

Comme ce médecin préférait l'honneur aux richesses, il ne possédait rien qu'il n'eût volontiers consacré à se procurer d'illustres amis. Il aimait d'ailleurs à obliger tout le monde; mais quand il s'agissait d'aider quelqu'un par ses libéralités, il le faisait de façon que la délicatesse de celui qui recevait n'en était point blessée. Sa bienfaisante industrie employait alors mille manières pour ôter à ses largesses tout ce qu'il y avait d'honorable pour lui et d'humiliant pour les autres. Sa charité envers les pauvres n'était pas moins grande que sa libéralité envers les personnes dont il a si souvent rétabli les affaires. On le voyait toujours environné d'indigents qu'il ne congédiait jamais sans leur faire quelque aumône. Il savait qu'heureux est celui qui se laisse attendrir sur les pauvres, parce que le Seigneur le délivrera au jour de ses vengeances. Animé par ces paroles du Psalmiste, il était aussi prompt à leur donner les secours de son art, qu'à leur ouvrir sa bourse. Sa conduite à l'égard des pauvres fit toute sa consolation quand il vit la mort s'approcher. Après avoir reçu les sacrements avec une ferveur et une dévotion exemplaire, il rendit son âme au créateur le 30 juin 1743, vers les huit heures du matin.

Favelet a donné plusieurs écrits au public sur des questions controversées en médecine. Partisan aussi décidé du système de la fermentation qu'il était ennemi déclaré de celui de la trituration, il n'épargna rien, soit dans ses leçons publiques, soit dans ses ouvrages, pour saper les fondements de ce dernier. Les deux traités dont on va donner les titres n'ont point d'autre objet. Il a joint au second plusieurs écrits polémiques, adressés à M. de Villers son collègue et autrefois son disciple; mais on voudrait n'avoir point à lui reprocher le peu de ménagement qu'il a gardé à l'égard des docteurs qu'il attaquait, et dont le mérite était déjà connu. Voici ces traités :

Prodromus apologiæ fermentationis in animantibus, instructus aliquot animadversionibus in librum de digestione nuper editum per clariss. virum D. Hecquetium. Lovanii, 1721, in-12. — Novarum, quæ in medicina a paucis annis repullularunt, hypothescon Lydius Lapis. Aquisgrani, 1737, in-12.

Apr. J.-C. 1720. — WESTPHAL (André), savant médecin allemand né à Gripswald, le 19 février 1720, étudia la médecine à l'université de cette ville, ainsi qu'à celles de Berlin et de Halle. Ce fut dans cette dernière qu'il obtint les honneurs du doctorat. Revenu dans sa patrie, il y fut nommé professeur en 1743, place qu'il perdit en 1777. A l'époque de sa mort, qui eut lieu le 16 décembre 1788, il avait le titre de médecin du roi de Suède. Outre diverses observations éparses dans les Actes de l'Académie des curieux de la nature, à laquelle il appartenait, on a de lui :

Dissertatio de parte intestini jejuni per guttur inferius excreta salva manente ægri vita, Gripswald, 1741, in-4°. — Programma de novis medicis, novis cæmeteriis. Gripswald, 1742, in 4°. — Dissertatio de existentia ductuum hepatico-cysticorum in homine. Gripswald, 1742, in-4°. — Dissertatio de vulnere intestini coli feliciter consolidato. Gripswald, 1743. in-4°. — Programma de infectionibus anatomicis. Gripswald, 1744, in-4°. — Programma de peritia Aristotelis anatomica. Gripswald, 1745, in-4°. — Dissertatio de usu potus ad conservandam restituendamque sanitatem. Gripswald, 1746, in-4°. — Mittel wider die viehseuche unter dem Rindwieh. Gripswald, 1746, in-4°. — Curationes morborum internorum, quæ a chirurgis suscipiuntur, a magistratu non esse tolerandas. Gripswald, 1747, in-4°. — Dissertatio de vi atque efficacia diætæ et remediorum stomachicorum in curandis morbis chronicis. Gripswald, 1748, in-4°. — Oratio de studiis per regulas diæteticas facilitandis. Gripswald, 1756, in-4°. — Dissertatio de usu quarumdam solidarum partium corporis humani adhuc dubio. Gripswald, 1757, in-4°. — Dissertatio sistens aliquas animadversiones medicas circa potiora quædam momenta in passione Salvatoris occurrentia. Gripswald, 1761, in-4°. — Litigia quædam de generatione hominum orta. Gripswald, 1762, in-4°. — Dissertationes II de frictione, magno remedio antihypochondriaco. Gripswald, 1762-1763, in-4°. — Dissertatio de matre infantem suum non lactante, huic et sibi

noxas insignes inferente. Gripswald, 1763, in-4°. — Dissertatio de cortice Peruviana. Gripswald, 1763, in-4°. — Dissertatio de structura mammarum sexus sequioris, nuperrimis observationibus et experimentis superstructa. Gripswald, 1764, in-4°. — Programma de materia lactis. Gripswald, 1764, in-4°. — Dissertatio de animi deliquiis. Gripswald, 1764, in-4°. — Dissertatio de angina. Gripswald, 1764, in-4°. — Dissertatio de epilepsiæ motuumque convulsiorum infantum causis præcipuis. Gripswald, 1765, in-4°. — Dissertatio de limitandis laudibus ipecacuanhæ ad curandam dysenteriam. Gripswald, 1765, in-4°. — Dissertatio de nephrotomia. Gripswald, 1766, in-4°. — Dissertatio de laudibus limitandis essentiarum et elixiorum stomachicorum. Gripswald, 1766, in-4°. — Ægroti arthritide laborantis historia. Gripswald, 1766, in-4°. — Dissertatio de medelis quibusdam, quæ apoplexiæ parantur, suspectis partim et noxiis, partim laudandis. Gripswald, 1767, in-4°. — Programma de magno laxantium in morbis acutis, imprimis exanthemate cutaneo stipatis, malignis, ad imminuendum calorem auctum usu. Gripswald, 1771, in-4°. — Dissertatio de calore naturali in febribus vel aucto vel imminuto. Gripswald, 1771, in-4°. — Dissertatio de commercio uterum inter et placentam fœtusque nutritione. Gripswald, 1771, in-4°. — Dissertatio de rubedine sanguinis. Gripswald, 1775, in-4°. — Dissertatio de limitandis laudibus vomitoriorum ad curandas febres malignas. Gripswald, 1775, in-4°. — Programma de principiis sanguinis constitutivis. Gripswald, 1775, in-4°. — Commentationes medicæ II de limitandis laudibus medicamentorum alvum solventium. Gripswald, 1777, in-4°.

(*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1720. — VICAT (Pierre Rodolphe), naquit à Payerne en 1720. Les cinq premières années qui suivirent sa réception au doctorat se passèrent en Pologne, le plus souvent dans des voyages avec des seigneurs polonais. A son retour, il passa six mois à Paris; il rentra en Suisse. Il avait été disciple de Haller, il lisait avec facilité l'écriture de ce grand homme, avantage que tout le monde était loin de posséder; il fut chargé de disposer ses ouvrages pour l'impression, et il consacra sept années entières à ces travaux, qui alimentaient trois presses sans discontinuer. Après la mort de Haller, Vicat alla occuper à Payerne, le 18 février 1778, la place de médecin pensionné qui lui avait été offerte à la fin de l'année précédente. Plus tard il revint à Lausanne, où il mourut en 1783.

Mémoire sur la plique polonaise à Lauzanne, 1775, in-8°. — Matière médicale tirée de Halleri Historia stirpium Helvetiæ indigenarum; avec nombre d'additions fournies par l'auteur, quelques observations du traducteur et les usages économiques des mêmes plantes. Berne, 1776, in-8°, 2 vol. — Traduit en allemand sous ce titre : Materia medica, oder Geschicht der Arzneyen des Pflanzenreichs, aus des Hrn. von Haller Beschreibung der schweitzerischen Pflanzen gezogen mit desselben ungedrückten Zusætzen sowohl, als mit eigenen, auch den ökonomischen Nutzen betreffenden Anmerkungen versehed. 2 Theile. Leipzig, 1781-1782. in-8°. — Histoire des plantes vénéneuses de la Suisse, contenant leur description, leurs mauvais effets et leurs antidotes, rédigée surtout d'après l'histoire des plantes helvétiques de M. Haller. Yverdun, 1776, in-3°. — Supplément au Dictionnaire raisonné universel d'histoire naturelle de M. Valmont de Bomare. Lauzanne, 1778, in-8°. — Observations et dissertations de médecine pratique, publiées en forme de lettre par M. Tissot, et traduites avec l'approbation de l'auteur. Yverdun, 1780, in-12. — Delectus observationum practicarum ex diario clinico deprompatarum. Yverdun, 1780, in-8°.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1720. — SCHAEFFER (Jean-Théophile), né à Querfurt le 13 septembre 1720, fut privé par la mort de son père, de la faculté de faire des études régulières, et prit le parti de se mettre en apprentissage chez un pharmacien d'Altembourg. Après avoir passé sept ans dans cette officine, il entra chez un autre pharmacien de Ratisbonne; il resta dix-huit mois dans cette ville, où il apprit le grec et le latin. Son frère lui fournit ensuite les moyens de faire son cours d'humanités à Neustadt. En 1744, il se rendit à Altdorf pour y étudier la médecine, à laquelle il se livra avec tant d'ardeur, que le bonnet doctoral lui fut accordé dès l'année suivante. S'étant établi alors à Ratisbonne, il y pratiqua

l'art de guérir jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 1er février 1795. Ce fut lui qui introduisit l'inoculation dans cette ville. Membre de l'Académie des curieux de la nature, il a fourni au recueil de cette compagnie savante trois observations, dont deux intéressantes pour l'histoire de l'anatomie pathologique. Elles ont pour objet l'ouverture cadavérique d'un jeune homme mort d'obésité, et l'observation d'un foie monstrueux qui fut trouvé dans le cordon ombilical d'un enfant nouveau-né. Parmi ses ouvrages, dont nous allons rapporter les titres, on distingue un bon traité sur l'usage des lavements de fumée de tabac, et une histoire fort bien faite de l'opération de la cataracte :

Dissertatio de causis cur alimenta et medicamenta alium sæpè effectum edunt in hominibus sanis quam ægrotis. Altdorf, 1743, in-4°. Il serait fort utile de traiter de nouveau cette importante question dans l'état actuel de la physiologie et de la pathologie. — Dissertatio : aliam sensationem alium motum inferre. Altdorf, 1745, in-4°. — Die Kraft und Wirkung der Elektricitaet in dem menschlichen Kærper und dessen Khrankheiten, besonders bey galaehmten Gliedern. Ratisbonne, 1752, in-8°. — Ibid. 1766, in-4°. — Der Gebrauch und Nutzen des Tabackrauchklistiers, nebst einer dazu bequemen Maschine. Ratisbonne, 1757, in-4°. Ibid. 1766, in-4°. — Ibid. 1772, in-4°. — Haus-und Reiseapotheke. Ratisbonne, 1760, in-4°. — Ibid. 1785, in-8°. — Ibid. 1789, in-8°. — Geschichte des Grauen Staares, und der neuern operation, solchen durch Herausnehmung der Krystallinse zu heilen. Ratisbonne, 1766, in-4°.

(*Biogr. médic.*)

Ap. J.-C. 1720. — SCHAARSCHMIDT (Auguste), célèbre chirurgien et anatomiste allemand, naquit à Halle le 6 octobre 1720. Ayant perdu son père de très bonne heure, il fut mis à l'hospice des orphelins, où il passa trois années. Sa mère l'en retira à l'âge de dix-sept ans, et son frère, qui était devenu professeur au collége médico-chirurgical de Berlin, se chargea de son éducation. Aussitôt qu'il eut terminé ses humanités, il s'appliqua avec ardeur à la médecine, et vint terminer ses études à Halle. Après sa réception, il obtint le titre de physicien à Ratenau, dans la marche de Brandebourg ; mais cette place étant peu lucrative, il y renonça bientôt, et se rendit de nouveau à Berlin, où il s'occupa spécialement de travaux anatomiques, et fut nommé prosecteur. Le gouvernement lui accorda aussi une place de médecin dans l'hôpital de la Charité, ce qui lui procura bientôt une pratique fort étendue, qui, jointe aux excellents écrits qu'il publia, lui valut en peu de temps une grande réputation. En 1760 il fut investi de la chaire d'anatomie et de chirurgie à l'université de Butzow, où, quatre ans après, il institua une école d'accouchements. Sa carrière se termina le 24 avril 1791. Depuis deux ans déjà il avait renoncé aux fonctions de l'enseignement. Ses ouvrages sur l'anatomie ont été considérés pendant long-temps comme classiques, et n'ont cessé de l'être qu'en raison des grands progrès qu'a faits la science depuis leur publication. On a de lui :

Dissertatio de nonnullis ad motum cordis et circulationem sanguinis pertinentibus. Halle, 1742, in-4°. — Osteologische Tabellen. Halle, 1746, in-8°. — Myologische Tabellen. Halle 1747, in-8°. Ibid. 1783, in-8°. — Sphanchnologische Tabellen. Halle, 1748, in-8°. — Ibid. 1764, in-8°. — Nevrologische Tabellen. Berlin, 1750, in-8°. Ibid. 1762, in-8°. Ibid. 1777, in-8°.—Merkwuerdigkeiten, welche bey dem anatomischen theater zu Berlin befindlich sind. Berlin, 1750, in-8°. — Anatomische anmerkungen. Berlin, 1750, in-4°. — Adenologische Tabellen. Berlin, 1751, in-8°. — Ibid. 1765, in 8°. — Syndesmologische Tabellen. Berlin, 1752, in-8°. Ibid. 1765, in-8°. —Tous ces tableaux anatomiques, traduits en latin par Jean Frédéric Erasme, parurent à Moscou en 1767, in-8°. Une autre traduction latine, avec des additions, par E.-X. de Wasserberg fut imprimée à Vienne, 1777, in-8°. L'original fut réimprimé avec beaucoup de fautes à Francfort, 1789, in-8°. — Hartenkeil et Sœmmerring en ont donné une nouvelle édition augmentée, Francfort, 1803, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, commode pour les étudiants n'est guère qu'un extrait de Winslow. — Nachricht von der natur und kur der Krankheiten, die mit der gueldenen ader verbunden zu seyn pflegen. Berlin, 1756, in-8°. — Nachricht von den gegenden und dem gesundbrunnen bey Freyenwalde. Berlin, 1761, in-4°. — Chirurgische operationen. Rostock, 1762, in-8°. — Kurgen unterricht von den venerischen Krankheiten.

Berlin, 1770, in-8°. — Ce n'est qu'un recueil de propositions aphoristiques. — Kurzer begriff der allgemeinen kurmethod in der praktischen medicin. Berlin, 1770, in-8°. — Verzeichniss der arzneymittel zur allgemeinen kurmethod. Berlin, 1773, in-8°. — Kurzer unterrich von den krankheiten des menschliebep koerpers. Berlin. 1775, in-8°.

(*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1720. — BILGUER (Jean-Ulric de), se livra de bonne heure à l'étude de la chirurgie, et après avoir passé par différents grades dans les troupes du roi de Prusse, il parvint à celui de chirurgien général des armées de ce prince. Il était déjà revêtu de ce titre, lorsqu'il se présenta à la faculté de Halle pour y recevoir le bonnet de docteur en médecine, qu'on lui accorda le 21 mars 1761. Mais sa promotion ne l'a point empêché de continuer l'exercice de la chirurgie qui lui a ouvert l'entrée de l'Académie des curieux de la nature, ainsi que des sociétés de Gottingue et de Mayence. Bilguer se dit natif de Coire, ville de Suisse au pays des Grisons, dans le titre de la dissertation qu'il a soutenue pour son doctorat. Cette pièce fut imprimée à Berlin en 1761, in-4°. Dissertatio inauguralis medico-chirurgica de membrorum amputatione rarissime administranda aut quasi abroganda. Elle fit du bruit et mérita l'attention du célèbre Tissot, qui la traduisit en français, en y mettant des notes. Nous en avons une édition de Paris, sous ce titre : Dissertation sur l'inutilité de l'amputation des membres. 1764, in-12. — Bilguer a écrit en allemand des Instructions sur la pratique de la chirurgie dans les hôpitaux d'armée; elles ont paru à Glogow et à Leipzick, 1763, in-8°. On lui doit encore un Avis au public concernant l'hypocondrie, qu'il a aussi écrit en allemand; Carrère cite une édition de cet ouvrage de 1767.

Apr. J-C. 1720. — POISSONIER (Pierre-Isaac), naquit à Dijon le 5 juillet 1720. Son père, pharmacien très-considéré, et dont la famille, anoblie en 1398, avait occupé les premières charges municipales, lui fit donner une bonne éducation littéraire. — Il commença l'étude de l'art de guérir chez ce même père, homme fort éclairé, alla la continuer dans l'une des premières officines de Paris, suivit les écoles publiques, prit des inscriptions à la faculté de médecine, et en devint docteur régent en 1743. — Trois ans après, il obtint l'agrément du ministère pour remplacer dans sa chaire, moyennant finance, le professeur Dubois, qui enseignait la chimie au collége de France. Peut-on décemment vendre ce que l'on n'a point acheté, et peut-on acheter ce qui doit être le prix du mérite tout seul? Mais laissons de côté cette double question. Poissonier conserva jusqu'en 1777 cette chaire, dans laquelle il parut avec distinction. On a remarqué qu'il s'attachait soigneusement à saisir le degré d'attention que lui prêtaient ses auditeurs, et à ne jamais le dépasser. C'était la mesure de la durée de ses leçons, qui, à cette époque déjà reculée, n'étaient point accompagnées d'expériences et de démonstrations. — Poissonier pratiqua de bonne heure la médecine avec succès; il passa rapidement des classes indigentes dans la haute bourgeoisie, et même chez les grands, où son aménité, ses grâces et le meilleur ton le firent constamment rechercher. — Il termina le cours de chirurgie dicté aux écoles de la faculté de médecine de Paris par Col de Villars, en publiant, en 1749, un cinquième volume qui traite des fractures et des luxations, et, en 1760, un sixième et dernier volume qui consiste en un Dictionnaire français-latin des termes d'anatomie, de médecine et de chirurgie. — Nommé en 1754 suppléant d'Helvétius dans les fontions d'inspecteur des hôpitaux militaires du royaume, il fut, en 1757 et 1758, premier médecin de l'armée d'Allemagne, qui avait été portée à cent mille hommes. On verra, quand il sera question de ses écrits, qu'il fut à la hauteur d'une place aussi difficile à remplir.

Vers la fin de 1758, Poissonier fut envoyé en Russie près d'Elisabeth Petrowna, pour donner des soins à sa santé. On crut que c'était un prétexte qui couvrait une négociation politique. Les mémoires du temps s'accordent sur ce point, et nous apprennent qu'il y avait entre Poissonier et le duc de Choiseul une correspondance très-suivie que ce ministre faisait passer sous les yeux de Louis XV, qui la lisait avec beaucoup d'intérêt. L'impératrice comblait journellement Poissonier de témoignages d'estime et de considération; elle alla jusqu'à lui conférer le rang de lieutenant-général de ses armées, pour pouvoir,

suivant l'étiquette, l'admettre publiquement à sa table. Il fut accueilli à l'Académie des sciences avec autant de distinction qu'à la cour, prit une part active à ses travaux, en particulier aux expériences et aux observations faites sur la congélation du mercure en 1759 et 1760, dont il envoya la relation en France. — Poissonier revint à Paris en 1761, fut sollicité par le ministre tout-puissant de suivre la carrière de la diplomatie, sut résister aux séductions de l'ambition, et se borna à obtenir un brevet de conseiller d'État, sans fonctions et sans appointements; mais ce titre facilita dans la suite l'admission de son fils unique comme avocat-général dans une cour souveraine, le parlement de Dijon. — En 1764, Poissonier fut nommé inspecteur-général de la médecine, chirurgie et pharmacie de la marine et des colonies, et occupa cette place jusqu'à sa suppression en 1791. — Il entra en 1765 comme associé libre dans l'Académie des sciences. Ces sortes de places ne s'accordaient qu'à des hommes d'une grande réputation dans l'église, la cour, l'armée ou la haute magistrature, et qui ne pouvaient s'occuper assidument des travaux de l'Académie. — Ce qui a le plus contribué à illustrer le nom de Poissonier, c'est le procédé qu'il proposa, en 1763, pour dessaler l'eau de la mer et la rendre potable. Il fit construire à cet effet un alambic propre à résister aux mouvements du vaisseau. Il ajoutait six onces d'alcali marin (carbonate de soude) par barrique d'eau. Halles et Appleby avaient précédemment employé la pierre infernale (nitrate d'argent fondu). Les expériences prouvèrent la supériorité de la méthode de Poissonier, dont un certain Irwin contesta vainement l'invention. On employait le feu de la cuisine du vaisseau, ce qui était fort économique. Nos marins firent connaître, dès 1765, que l'on avait bu sur un bâtiment de la compagnie des Indes, pendant un mois, de l'eau dessalée, sans toucher à celle de la cale. Bougainville, dans la relation de son fameux voyage autour du monde, déclara positivement qu'il avait dû la conservation de son équipage à l'usage de l'eau de mer distillée suivant la méthode de Poissonier. Les détails de cette opération furent répandus par Baumé, Macquer, Valmont de Bomare et plusieurs autres savants. L'appareil dont il est question, quoique très-simplifié et perfectionné, n'est plus en usage. Le procédé de carboniser l'intérieur des futailles, et plus encore celui de conserver l'eau douce dans des vases de fer sont bien préférables, sous tous les rapports, à la distillation de l'eau de mer.

Poissonier avait établi, en 1768, dans les hôpitaux des grands ports, des cours élémentaires et des concours dont il était le juge. Ces établissements, qui ont fourni des sujets très-distingués, portés depuis, surtout dans ces derniers temps, à un haut degré de perfection, sont un des plus grands services rendus à l'État. L'inspecteur-général se portait partout où il croyait sa présence nécessaire, et c'est ainsi qu'en 1779 il se rendit à Brest pour arrêter les ravages d'une épidémie qui désolait l'armée combinée de France et d'Espagne, et l'avait forcée de rentrer dans ce port. — En 1777, Poissonier, remplacé au collége royal par Raulin le fils, mort en 1795 médecin en chef d'armée, continua de présider cette compagnie, comme doyen, d'après une délibération très-honorable du 11 janvier 1778. Lalande, qui nous a conservé ces détails dans une notice sur Poissonier, lue à la rentrée du collége de France, le 29 brumaire an VII, ajoute : « Il honorait cette place non-seulement par une taille imposante, mais par la dignité de ses discours, la noblesse de ses sentiments et la considération dont il jouissait dans le public. Nous l'avons entendu parler plusieurs fois dans nos rentrées, depuis vingt ans, d'une manière qui faisait honneur à la compagnie et à son chef. » (*Magasin encyclopédique*, 4e année, tome IV.) — Il y eut surtout une circonstance dans laquelle Poissonier se montra tout ce que l'on vient de dire ; ce fut lorsqu'il prononça, en 1782, au collége royal un discours d'apparat au sujet de la naissance du dauphin. Quittant les sentiers battus, l'orateur traça à grands traits l'histoire des sciences et des lettres parmi nous, et fit l'éloge de leurs protecteurs depuis Charlemagne jusqu'au monarque régnant. Aucune adulation ne souilla sa bouche, qui n'exprima que des hommages aussi nobles et aussi délicats que respectueux. Lorsque Poissonier, à la tête d'une députation du collége royal, se rendit à Versailles pour présenter son discours au roi, il fut accueilli avec une bonté touchante, et la reine daigna lui dire : *C'est dans votre discours que l'on apprendra à lire à M. le Dauphin.* —

Des places importantes et de grands talents sont beaucoup plus qu'il ne faut pour exciter l'envie. Poissonier fut donc en butte à ses traits. On l'a souvent peint, surtout dans les querelles oubliées de la faculté et de la société royale de médecine, comme un homme médiocre, rusé et de peu de franchise; il n'était rien de tout cela. Ce fut un esprit délié et orné d'un grand nombre de connaissances, en même temps que doué d'une grande prudence et d'un sentiment exquis de toutes les convenances sociales. Sa première épouse, Catherine Martinon, car il fut marié deux fois, avait été nourrice du duc de Bourgogne, et cette circonstance l'avait mis à portée de rendre à M. le dauphin, son père, des hommages presque journaliers. Ce prince si éclairé se plaisait beaucoup dans la conversation de Poissonier, qui était remplie de grâces. Cette haute faveur d'aborder si facilement l'héritier du trône ne lui fit jamais oublier ceux de ses protecteurs qui avaient eu le malheur de déplaire au prince. Poissonier resta le client des Choiseul, et son nom fut inscrit des premiers sur les fameuses tables de Chanteloup. Il avait été lié avec les hommes les plus illustres de son temps, tels que Voltaire, Piron, Duclos, d'Alembert, Crébillon, Buffon, Daubenton, Helvétius, Thomas, et plus intimement avec Darcet, Barthélemy et Vicq-d'Azyr. C'est à ce dernier, s'il eût survécu, qu'il appartenait de peindre Poissonier, qu'il avait étudié comme un parfait modèle de vivre au milieu du monde. — Poissonier fut incarcéré du temps de la terreur; comme il était très-bienfaisant et qu'il en avait la réputation, il crut échapper, par sa popularité, à ce régime, et on l'arrêta tout justement alors qu'il distribuait à des indigents des tablettes de bouillon. Millin, qui fut son compagnon d'infortune, nous a laissé cette note: « J'ai eu l'avantage de connaître le citoyen Poissonier dans le monde et plus particulièrement encore dans la prison de Saint-Lazare, au temps de la persécution des hommes de lettres; il y avait été enfermé avec sa famille et son fils. Tous ceux qui ont vécu avec lui, l'ont chéri pour la politesse et l'aménité de ses manières. » (*Magasin encyclopédique*, 6e année, ive volume.) — Poissonier, qui avait épousé en secondes noces Jeanne Molay de Revoi, beaucoup plus jeune que lui, mourut veuf le 15 septembre 1798. — Sue prononça son éloge, comme secrétaire de la société de médecine du département de la Seine, dans la séance publique du 22 brumaire an VII. Les auteurs de la Biographie universelle ont reproché à cet écrit d'être tout à fait dans l'esprit républicain. Ce n'était pas effectivement le ton qu'il convenait de prendre pour louer Poissonier. — Indépendamment de la continuation du cours de chirurgie de Col de Villars, dont il a été parlé, Poissonier a publié les écrits suivants:

Mémoire pour servir d'instruction sur les moyens de conserver la santé des troupes pendant les quartiers d'hiver. Halberstadt, le 18 octobre 1757. — Cette instruction fut mise à l'ordre de l'armée et affichée en placard. — La destruction des armées françaises en Allemagne, y est-il dit, s'est faite principalement pendant les quartiers d'hiver qu'elles y ont pris. — L'abus des poêles que les soldats entretiennent trop échauffés dans leurs chambres; le peu de précautions qu'ils prennent contre le froid en les quittant; les mauvaises eaux, la malpropreté, le défaut d'exercice, l'ennui, etc., sont des causes de mort certaine. — Il faut, pour la conservation des soldats, établir, autant que possible, des cheminées dans leurs chambres. Elles renouvellent l'air, tandis que les poêles y conservent les exhalaisons nuisibles des corps. Les poêles font le même effet que les cheminées en les retournant ou les ouvrant par-devant comme en France. — Toutes les fois qu'il y aura plusieurs petites chambres contiguës, au lieu d'y disperser les soldats, on abattra les cloisons, pour les réunir dans des endroits plus vastes. — Les commandants des corps feront faire des visites par les officiers, tous les jours, matin et soir, pour s'assurer si les poêles ne sont point trop échauffés; ils observeront d'en faire fermer à clef les fourneaux. Cette clef sera gardée par le chef de chambrée, qui seul aura le droit d'y mettre du bois, pour l'entretien au degré de chaleur convenable. — Le chef de chambrée fera également ouvrir les fenêtres tous les jours, depuis neuf heures du matin jusqu'à dix, et depuis quatre heures après midi jusqu'à cinq. — Il sera défendu d'entretenir le poêle au delà de sept heures du soir. — Indépendamment de l'ouverture des fenêtres, il sera très-utile de pratiquer une ouverture proportionnée à la grandeur de la chambre, et à l'opposite de la fenêtre principale, pour

pouvoir à volonté renouveler entièrement la masse d'air. — Le chirurgien-major de chaque régiment doit visiter aussi les chambres tous les matins, et faire enlever les soldats malades ou menacés de l'être. — Il est indispensable de faire construire des cheminées dans tous les corps-de-garde. Le feu doit y être entretenu jour et nuit, sans qu'on soit obligé d'employer aucune des précautions prescrites pour les chambres à poêles. — On recommandera soigneusement aux soldats de quitter leurs habits dans les chambres chauffées seulement par des poêles, et d'y rester en vestes ou camisoles seulement; il ne les prendront que pour sortir, et il leur sera ordonné de les boutonner. — Lorsque les soldats sortent d'un lieu chauffé par des poêles pour aller en faction, il serait à désirer qu'ils s'accoutumassent à se couvrir la bouche, ainsi que le font tous les habitants de l'Allemagne et de la Bohême principalement. Les capotes pour le temps de la faction seront, à cet effet, garnies d'une espèce de collet ou mentonnière qui montera jusqu'au nez. — Les officiers doivent apporter une attention particulière à ce que l'on ne vende point aux soldats de la bière, ou autres boissons gâtées ou nouvelles. Ils s'informeront aussi s'il n'y a pas dans le pays quelques aliments malfaisants. Les eaux d'Allemagne étant communément très-malsaines, il est essentiel de les corriger; le moyen le plus simple est de les faire bouillir avec un morceau de fer rouillé. — Les soldats doivent être tenus propres, tant pour le linge que pour les chaussures. — Pour que les soldats ne passent point des fatigues excessives de la campagne à un dangereux repos, il faut les faire marcher tous les jours, même sans armes. Lorsque le temps est mauvais, il faut leur procurer des jeux de quilles, de ballons, de boules, ou autres qui pourront les exercer sans leur causer de fatigue. — Il est à désirer que MM. les colonels accordent un prix chaque mois et même chaque semaine à celui des soldats d'un bataillon ou d'une compagnie qui aura le mieux tiré au blanc. Cet exercice, dans lequel les soldats trouveront un objet d'intérêt qui se renouvellera souvent, sans compter qu'il leur donnera plus d'adresse, et qu'il les accoutumera à bien diriger leur feu, aura surtout l'avantage de les occuper agréablement, et d'empêcher qu'ils ne prennent la maladie du pays, qui est pour eux une des plus redoutables. — Formulæ generales ad usum nosocomiorum castrensium. 1758, in-8°. — Ouvrage fort bien fait. — Discours prononcé devant l'Académie impériale des sciences de Pétersbourg. Pétersbourg, 1759, in-4°. — Discours prononcé au collége royal de France, à l'occasion de la naissance de M. le dauphin. Paris, 1782, in-4°. — Abrégé d'anatomie à l'usage des élèves en chirurgie des écoles de la marine royale. Paris, 1783, 2 volumes in-12. — Poissonier n'a voulu être regardé que comme l'éditeur de cet ouvrage, qu'il indique comme appartenant à de Courcelles, premier médecin de la marine au port de Brest, quoiqu'il l'ait mis en ordre et complété en ajoutant la splanchnologie. (*Biog. méd.*)

Apr. J.-C. 1720. — DELIUS (Henri-Frédéric de), l'un des médecins les plus instruits et les plus célèbres du siècle dernier, était le fils d'un prédicateur évangélique, et vint au monde le 8 juillet 1720, à Wernigerode, petite ville de la Saxe. Lorsqu'il eut atteint sa dix-huitième année, ses parents, qui n'avaient rien oublié pour développer et orner son esprit, et qui le destinaient à la profession de théologien, furent obligés de céder au goût décidé qu'il avait conçu, depuis plusieurs années déjà, pour l'art médical. Ils l'envoyèrent, en 1738, à Altona, où le roi Chrétien VI venait d'instituer un gymnase, et là le jeune Delius suivit pendant deux années les cours de littérature, de droit, de théologie, de mathématiques, d'histoire et de médecine. Cilano, son maître dans cette dernière science, lui accorda toute son affection, et le mit en état d'écrire une thèse sur les vices régnants en médecine, qu'il soutint publiquement avant de quitter Altona. Il se rendit ensuite à Halle, où il resta deux années, au bout desquelles il alla en passer encore une à Berlin, et, en 1743, il revint prendre le bonnet doctoral à Halle, après avoir visité les universités de Leipzick et d'Helmstadt, et vu tous les endroits remarquables du Hartz. Il exerça d'abord l'art de guérir à Wernigerode, et fut admis, en 1747, parmi les membres de l'Académie des curieux de la nature, sous le nom de Démocède II. La même année, il obtint le titre de médecin pensionné à Bayreuth; mais deux ans après il quitta cette place pour celle de cinquième professeur de médecine, qui lui

fut offerte à Erlangue. Depuis lors sa réputation alla toujours en croissant, et lui valut de nombreuses distinctions honorifiques. Il fut reçu docteur en philosophie, en 1788, nommé membre d'une foule d'académies, et enfin proclamé président de celle des Curieux de la nature, avec toutes les brillantes prérogatives que les empereurs d'Allemagne ont attachées à cette importante et honorable dignité, c'est-à-dire qu'il fut créé comte palatin, noble de l'empire, conseiller et médecin de l'empereur. La mort ne le laissa jouir que trois ans de ces dignités éminentes : il termina sa longue et laborieuse carrière le 22 octobre 1791. Peu de médecins ont écrit autant que lui ; mais, dans le nombre presque infini de ses productions littéraires, on n'en trouve pas une seule qui mérite d'être lue aujourd'hui, ou qui du moins offre quelque intérêt à d'autres qu'aux érudits. Toutes d'ailleurs sont fort peu étendues, et ne consistent qu'en opuscules académiques, ou en articles de journaux. Nous allons en rapporter les titres :

Gedanken von den Morgenstunden ; in einem Schreiben an Herrn M. Schuetz'en. Halle, 1741, in-8°. — Dissertatio de consensu pectoris cum infimo ventre. Halle, 1743, in-4°. — Gedanken von der anziehenden und elektrischen Kraft. Wernigerode, 1744, in-4°. — Amœnitates medicæ circa casus medico-practicos haud vulgares. Leipzick, décades I, II, 1745 ; III, IV, 1746 ; V, 1747, in-8°. — Antwortschreiben auf den Beweis, dass die Seele ihren Kerper baue. Halle, 1746, in-8°. — Glueckwuenschungsschreiben, darinnen zugleich eine Pruefung einiger Stellen aus den 70 Dolmetschern, worinnen die Auferstehung der Aerzte geleugnet wird, enthalten ist. Halle, 1746, in-8°. — Rudera terræ mutationum particularium testes possibiles, pro diluvii universalis testibus non habenda. Leipzick et Wolfenbuttel, 1747, in-4° — (Mémoire fort curieux et fort intéressant, qu'on retrouve dans l'appendice au tome IX des Acta physico-medica de l'Académie des Curieux de la nature.) — Oratio de medicina elegantiore. Erlangue, 1749, in-4°. — Programma de theoria et secundo in medicina usu principii : Sensationem sequitur motus sensationi proportionatus, conformis, conveniens. Erlangue, 1749, in-4°. — Dissertatio de theoria toni, magno medicinæ incremento Erlangue, 1749, in-4°. — Catalepsis, affectus rarissimi, historia, causa, curatio. Erlangue, 1749, in-4°. Ibid, 1754, in-4°. — Theoria appetitus. Erlangue, 1750, in-4°. — Oratio de principe medico, et principum in rem medicam et medicos, meritis. Erlangue, 1750, in-4°. — Dissertatio de vena cava, plena malorum. Erlangue, 1751, in-4°. — Phantasmata ante oculos volitantia, oculorum adfectus singularis. Erlangue, 1751, in-4°. — Oratio de regente medico, non mutante negotium, nec vitæ genus. Erlangue, 1751, in-4°. — Dissertatio de sugillatione, quatenus infanticidii judicio. Erlangue, 1751, in-4°. — Animadversiones in doctrinam de irritabilitate, tono, sensatione et motu corporis humani. Erlangue, 1752, in-4°. Bologne, 1759, in-4°. — Entwurf einer Erlaeuterung der Teutschen Gesetze, besonders der Reichsabschiede, aus der Arzneygelahrtheit und Naturlehre. Erlangue et Leipzick, 1753, in-4°. — Dissertatio purpuræ coccinella. in medendo dignitas. Erlangue, 1753, in-4°. — Dissertatio de peucedano germanico. Erlangue, 1753, in-4°. — Dissertatio de æstu volatico. Erlangue, 1754, in-4°. — Dissertatio de taraxaco, præsertim aquæ ejusdem per fermentationem paratæ eximio usu. Erlangue, 1754, in-4°. — Oratio de meritis Francorum in rem medicam et physicam. Erlangue, 1754, in-4°. — Empfindungen bey dem am 18 April 1755 erfolgten Ableben seines Vaters, Hrn Jakob Delius. Erlangue, 1755, in-4°. — Dissertatio de discussione et medicamentis discutientibus in genere. Erlangue, 1755, in-4°. — Oratio de Indiæ medico. Erlangue, 1755, in-4°. — Oratio de conscientiæ varia efficacia medica. Erlangue, 1755, in-4°. — Dissertatio de hydrope ascite, paracentesi imprimis, feliciter curato. Erlangue, 1756, in-4°. — Dissertatio de purpura rubra et alba cum diarrhæa et fluxu hemorrhoïdali curata. Erlangue, 1756, in-4°. — Observationum medico-chirurgicarum pentas. Erlangue, 1756, in-4°. — Nonnulla ad malum hypochondriacum spectantia. Erlangue, 1757, in-4°. — Nonnulla ad diætam castrensem spectantia. Erlangue, 1757, in-4°. — Oratio de chemia œconomiæ, in genere exemplo, principe digna : cum elogio Joannis Alchemystæ, Margravii Brandenburgici. Erlangue, 1758, in-4°. — Dissertatio pathemata graviora, a flatuum occulta oriunda. Erlangue, 1759, in-4°. Nuremberg, 1766, in 4°. — Dissertatio de revolutionibus morbosis. Erlangue, 1759,

in-4°. — Animadversiones nonnullæ, ad partum faciliorem spectantes. Erlangue, 1760, in-4°. — Dissertatio de damnis ex medico nimis cunctatore oriundis. Erlangue, 1761, in-4°. — Problema chemicum de alcali primigenio. Annexæ sunt aliæ theses chemico-medicæ. Erlangue, 1761, in-4°. — Oratio de celeri vita, eaque extendenda. Erlangue, 1762, in-4°. —Triga casuum medico-chirurgicorum; cum annexis thesibus medicis variis. Erlangue, 1763, in-4°. — Observationes de ovis mulieribus fœcundis et sterilibus. Erlangue, 1763, in-4°. — Species lætificantes. Erlangue, 1763, in-4°. Trad. en allemand, Nuremberg, 1764, in-4°. — Dissertatio de efflorescentia labiorum. Erlangue, 1763, in-4°. — Experimenta et cogitata nonnulla circa lixivium sanguinis. Erlangue, 1763, in-4°. — Experimenta et conjecturæ circa sedimentum album olei vitrioli. Erlangue, 1763, in-4°. — Dissertatio de febre asode. Erlangue, 1763, in-4°. — Dissertatio de excretione sincera et iufida. Erlangue, 1763, in-4°. — Theses ex universa medicina depromptæ. Erlangue, 1763, in-4°. — Programma quod plenus venter studeat libenter. Erlangue, 1763, in-4°. — Programma de pulsu intestinali. Erlangue, 1763, in-4°. Trad. en allemand, ibid., 1781, in-4°. — Stricturæ in Rousseavii Emilium, sive de educatione. Erlangue, 1765, in-4°. — Dissertatio de notialgia seu dolore dorsi eoque vario. Erlangue, 1765, in-4°. — Dissertatio de aere, aquis et locis et salubritate Erlangæ. Erlangue, 1766, in-4°. — Pericula nonnulla microscopico-chemica. Erlangue, 1766, in-4°. — Dissertatio de scrobiculo cordis. Erlangue, 1766, in-4°. — Dissertatio de medicamentorum masticatoriorum usu et præstantia. Erlangue, 1766, in-4°. — Programma de methodo rationali eadem, in morbis, schemate et nomine diversis, legitima et profima. Erlangue, 1766, in-4°. — Dissertatio de tabe festinata. Erlangue, 1766, in-4°. — Programma in obitum C. A. a Windheim. Erlangue, 1766, in-4°. — Meditationes physico-œconomicæ sæculi ingenio accommodatæ. Erlangue, 1766, in-4°. — Nonnulla de secretione in genere una cum aliis thesibus medico chemicis. Erlangue, 1766, in-4°. — Einige Beobachtungen und Untersuchungen, welche das Geschaeft der Erzeugung und per Geburtshuelfe betreffen. Nuremberg, 1767, in-8°. — Vorlaeufige Nachricht von dem Sale aperitivo Fridericiano, oder eroeffnenden Friedrichssalze. Hildburgshausen, 1767, in-8°. Ibid., 1768, in-8°. Ibid., 1773, in-8°. Trad. en hollandais, La Haye, 1777, in-8°. — Nachricht von dem Nutzen und Gebrauch der Salzasche zum Duengen der Aecker und Wiesen, und zum Vortheil der Kammer-Land-und-Bauer-Gueter. Hildburgshausen, 1767, in-8°. Francfort et Leipzick, 1773, in-8°. — Dissertatio de nonnullis circa aquas in tractu Bauhacensi. Erlangue, 1767, in-4°. — Dissertatio de ustione cranii in epilepsia. Erlangue, 1768, in-4°. — Oratio de sanguine fridigo. Erlangue, 1768, in-4°. — Oratio de prærogativa Universitatum præcænobiis, in promovendis scientiis et formandis juvenibus. Erlangue, 1768, in-4°. — Dissertatio de uteri fabrica controversa; cum annexis aliis thesibus miscellis. Erlangue, 1769, in-4°. — Oratio de vultu sereno morientium. Erlangue, 1769, in 4°. — Kurzer Unterricht fuer angehende, der Arzneygeahrheit Beflissene. Erlangue, 1770, in-8°. — Untersuchungen und Nachrichten von den Gesundbrunnen und Baedern zu Kissingen und Bocklei im Fuerstenthum Wuerzburg. Erlangue, 1770, in 8°. — Primæ lineæ chemiæ forensis. Erlangue, 1771, in-4°. — Oratio de pane eruditorum vario. Erlangue, 1771, in-4°. — Dissertatio de moderando usu nitri in febribus putridis et malignis. Erlangue, 1772, in-4°. — Dissertatio de ataxia mensium provide dijudicanda et curanda. Erlangue, 1772, in-4°. — Dissertatio de convalescentia vera et spuria. Erlangue, 1773, in-4°. — Dissertatio de paralysi utriusque brachii, post febrem scarlatinam orta. Erlangue, 1773, in-4°. — Dissertatio de visceralibus et therapia, statui viscerum approprianda. Erlangue, 1773, in-4°. — Untersuchung und Bestimmung der Bestandtheile, Wirkungen und Nutzens der Gesundbrunnen bey Hofgeismar. Cassel, 1773, in-8°. — Nachricht von dem Gesundbrunnen bey Sichersreuth ohnweit Wohnsiedel; nebst einer Anzeige der Brandenburgischen Gesundbrunnen und Baeder in Franken. Bayreuth, 1774, in 8°.—Dissertatio de æthiope minerali, una cum analectis de salibus. Erlangue, 1774, in-4°. — Cautelæ nonnullæ circa secundinarum eductionem. Erlangue. 1775, in-4°. — Nachricht von dem Wildbade bey Burghernheim. Bayreuth, 1775, in-8°. — Primæ lineæ semiologiæ pathologicæ, sive Hermanni Boerhaavii

institutiones semioticæ, auctæ et prælectionibus academicis accommodatæ. Erlangue, 1776, in-8°. — Principia diætetica, sive Hermanni Boerhaavii institutiones hygieines digessit, auxit et prælectionibus academicis accommodavit. Erlangue, 1777, in-8°. Ibid. 1781, in-8°. — Oratio de educatione medica et morali, et translatione nonnullorum locorum Hippocraticorum ad rem scholasticam. Erlangue, 1777, in-4°. — Von Preussischen Blau und der Blutlauge. Erlangue, 1778, in-8°. — Analecta quædam physico-medica. Erlangue, 1778, in-4°. — Leben und charakter des seeligen geheimen Hofraths Schierschmid. Erlangue, 1779, in-8°. — Etwas zur Revision der Weinprobe auf Bley; nebst einem Anhange, die frische Aschenlauge betreffend. Erlangue, 1779, in-8°. — Fragmenta quædam physico-medica. Erlangue, 1779, in-4°. — Meletemata quædam physico-chemica ad universam medicinam spectantia. Erlangue, 1779, in-4°. — Synopsis introductionis in medicinam universam ejusque historiam litterariam. Erlangue, 1779, in-4°. — Curatio pleuritidis cujusdam et propositiones nonnullæ chemico-medicæ. Erlangue, 1780, in-4°. — Initia medicinæ extemporaneæ et domesticæ; cum adversariis quibusdam chemicis. Erlangue, 1780, in-4°. — Meditationes quædam in medicinæ universæ partes. Erlangue, 1780, in 4°. — Observationes et propositiones medico-chirurgicæ, cum adversariis nonnullis chemicis. Erlangue, 1780, in-4°. — Dissertatio de gratiola. Erlangue, 1782, in-4°. — De cholelithis observationes et experimenta, necnon de iconibus pathologico-semioticis consilium. Erlangue, 1782, in-4°. — Curæ posteriores nonnullæ circa acidum spathi. Erlangue, 1783, in-4°. — Brevis lustratio medicamentorum antiphthisicorum: cum adversariis nonnullis physico-chemicis. Erlangue, 1783, in-4°. — Dissertatio de capite mortuo vivificando, cum adversariis nonnullis pathologico-practicis. Erlangue, 1783, in 4°. — Cogitationes nonnullæ circa efficaciam medicamentorum physicam, vitalem et medicam, cum propositionibus quibusdam chemicis. Erlangue, 1784, in-4°. — Propositiones et observationes quædam, medicinam obstetriciam et populationem, necnon universam medicinæ scientiam spectantes. Erlangue, 1784, in-4°. — Vom aussetzenden Puls, einigen andern Pulsarten und Angelegenheiten des Herzens. Erlangue, 1784, in-8°. — Dissertatio sistens experimenta et cogitata quædam circa habitum solutionum metallorum, auri præsertim ad gallas, cum adversariis medicis. Erlangue, 1785, in-4°. — Particulæ quædam physico-medicæ. Erlangue, 1786, in-4°. — Dissertatio de ophthalmia a vitio ventriculi; cum adversariis nonnullis chirurgico-medicis. Erlangue, 1786, in-4°. — Dissertatio de panni asperi lanei usu medico-chirurgico; cum adversariis nonnullis physico-medicis. Erlangue, 1786, in-4°. — Nonnulla, officium medici duplex, clinicum et forense, spectantia. Erlangue, 1787, in-4°. — Dissertatio de glecomate hederacea Linnæi, egregio in atrophia medicamento. Erlangue, 1787, in-4°. — Super bile humana observationes nonnullæ microscopico-chemicæ, epistola. Erlangue, 1788, in-4°. — Experimenta chemica cum gummiresinis nonnullis instituta. Erlangue, 1788, in-4°. — Meditationes quædam de vicinia morbifica. Erlangue, 1788, in-4°. — Philyra de nupero et præsenti Academiæ imperialis naturæ curiosorum statu. Erlangue, 1788, in-4°. — Notitia legati, quo D. Chr. Andr. Cothenius, Academiæ imperiali naturæ curiosorum liberaliter prospexit, quamque cum lectoribus ex merito communicat, atque thema primum secundum ejus testamenti tenorem ad præmium impetrandum proponit. Erlangue, 1789, in-4°. — Rhapsodia meditationum et observationum medicarum nonnullarum. Erlangue, 1789, in-4°. — Dissertatio de scutellaria galericualta sive tertianaria. Erlangue, 1789, in-4°. — Dissertatio exhibens observata et cogitata nonnulla chiriatrica, necnon medico-practica. Erlangue, 1789, in-4°. — Une grande partie des opuscules de Delius ont été réunis par l'auteur en six fascicules, qu'il a publiés sous le titre suivant: — Adversaria argumenti physico-medici. Erlangue, 1778-1790, in-4°.

Ecrivain infatigable, Delius a encore inséré une quantité innombrable d'articles dans l'ouvrage suivant, dont il fut l'un des principaux rédacteurs et l'éditeur: — Fraenkische Sammlungen von Anmerkungen aus der Naturlehre, Arzneygelahrheit, OEkonomie und den damit verwandten Wissenschaften. Nuremberg, 1755-1768, 8 vol. in-8°, en 48 cahiers. — On y remarque des notices sur les services que les écrivains de la Franconie ont rendus à la médecine et à la physique en général, sur quelques végétaux propres à remplacer la salsepa-

reille, sur une forte hémorrhagie alvéolaire, etc. Le nombre des articles que Delius a fournis dans ce recueil s'élève à cent quatre-vingt-deux. — Il en a publié aussi une foule d'autres dans les tomes VIII, IX et X des Acta Academiæ naturæ curiosorum; les tomes I, II, III, IV, V et VI des Nova acta; les Erlangische gelehrten Anzeige: les Leipzige Belustigungen des Verstandes und Witzes, et les Chemische Annalen de Crell. — Enfin, il est auteur de plusieurs préfaces, qu'il a mises en tête d'ouvrages livrés au public par d'autres écrivains.

(*Biog. méd.*)

Apr. J.-C. 1720. — BONNET (Charles), naturaliste et philosophe célèbre, était fils unique d'un riche bourgeois de Genève, dont la famille jouissait d'une grande réputation, et avait occupé les premières places dans le gouvernement de la république. Il vint au monde en cette ville le 13 mars 1720. Son père, qui savait fort bien que l'instruction qu'on recevait à cette époque dans les écoles publiques, n'avait d'autre résultat que de remplir la tête de formules stériles, et d'exercer la mémoire aux dépens du jugement, son père eut la sagesse de confier ses premières années à un professeur particulier, qu'il sut bien choisir, et aux soins duquel le jeune Bonnet dut, en grande partie, ce goût décidé pour l'observation qui le distingua dans tout le cours de sa carrière. Cornelius Nepos, Salluste et Horace furent ses auteurs favoris. La lecture de leurs écrits enflamma son imagination, naturellement ardente, et contribua beaucoup à former son style, qui se distingue à la fois par l'élégance et la simplicité. — Bonnet était destiné, par ses parents, à la jurisprudence. Quoiqu'il eût peu de goût pour cette profession, il fit cependant son droit, après avoir suivi les cours de philosophie de Calandrini et de Cramer, et prit même le titre de docteur en 1743. Mais jamais il ne voulut se lancer dans la carrière du barreau. La lecture d'un livre plus que médiocre, le *Spectacle de la nature* de Pluche, lui avait inspiré depuis longtemps une véritable passion pour l'histoire naturelle, qui, en multipliant sous ses pas les objets les plus propres à piquer la curiosité, lui fournissait à chaque instant une occasion nouvelle de se livrer à son penchant pour l'observation. C'est cette passion qui le préserva des écarts de la scolastique, parce qu'il éprouvait une sorte de répugnance pour toute spéculation qui ne reposait pas sur des faits, au moins d'une manière indirecte; car s'il tomba dans d'étranges erreurs en philosophie, elles furent l'effet de son imagination un peu exaltée, et il eut le mérite de raisonner toujours en conséquence de ses principes, même lorsqu'abandonnant les objets réels, il se lança dans le champ de la métaphysique, qui n'était pour lui que l'histoire naturelle des êtres spirituels, et à laquelle il appliqua également la méthode de l'analyse. — Le bel ouvrage de Réaumur acheva ce que celui de Pluche avait ébauché, et enflamma d'autant plus le zèle de Bonnet, qu'ayant fait part à l'auteur de ses observations sur quelques chenilles, celui-ci l'engagea vivement à les continuer. Bonnet, qui n'avait encore que dix huit ans, redoubla donc d'ardeur, et lut avec attention la Bible de la nature de Swammerdam et l'Anatomie des plantes de Malpighi, qui lui apprirent quelle méthode on doit suivre pour tirer tout le parti possible de ses recherches. A cette époque, il découvrit que les pucerons sont féconds pendant plusieurs générations sans accouplement; et cette découverte, qu'il communiqua aussitôt à Réaumur, le fit nommer en 1740 correspondant de l'Académie des sciences de Paris. Elle lui coûta trois mois entiers de travail assidu, et influa beaucoup sur sa vue, qui demeura faible depuis lors.

Trembley, son compatriote, découvrit en 1741 la singulière propriété qu'a le polype d'eau douce de régénérer les parties qu'on lui a coupées. Bonnet répéta toutes ses expériences, les multiplia à l'infini, les varia de mille manières différentes, et les étendit à beaucoup de vers et d'insectes, chez lesquels il constata aussi l'existence de cette propriété merveilleuse. L'année suivante, il reconnut que les stigmates des insectes sont les orifices de leurs organes respiratoires, et il compléta l'histoire du tænia, dont il donna une anatomie plus parfaite. Deux ans après il réunit toutes les observations qu'il avait recueillies jusqu'alors, et en composa un ouvrage qui fut accueilli de la manière la plus flatteuse. — Cependant le mauvais état de ses yeux, qui lui interdisait l'usage du microscope, imprima une nouvelle direction à l'activité de son esprit. Il entendit parler en 1746 des expériences

que Gleditsch avait faites à Berlin, sur la végétation, et, quoiqu'il n'en connût pas les détails, il les répéta, ou plutôt il en fit de nouvelles qui coïncidèrent parfaitement avec celles du célèbre naturaliste allemand. Telle fut l'origine de son Traité sur l'usage des feuilles, l'un des meilleurs ouvrages que nous possédions sur ce sujet difficile et obscur. Il y démontre que la face inférieure des feuilles est plus propre que la supérieure à absorber l'humidité; car lorsqu'on vient à la diriger en sens contraire, elle ne tarde pas à se retourner d'elle-même vers la terre. Il s'occupa beaucoup aussi du mouvement de la sève, et des canaux qui servent à la transporter. — D'un autre côté, Bonnet, qui était doué d'un esprit trop actif pour supporter le repos absolu que sa santé lui prescrivait, s'enfonça peu à peu dans la philosophie générale. Ses expériences sur les zoophytes et les insectes avaient dû naturellement ramener déjà son attention sur les disputes qui s'étaient élevées tant de fois entre les philosophes au sujet de l'âme des animaux. Les ouvrages de Léibnitz et de Malebranche achevèrent de le décider à s'occuper de cette grande question, dans laquelle il porta beaucoup de méthode, et surtout une aversion insurmontable pour les abstractions. Il y consacra cinq années de méditations, dont son *Essai de psychologie* nous offre les plus importantes réunies dans un cadre très-resserré. Fidèle à ce grand principe, qu'il n'y a point d'effet sans cause, il fit dépendre les modifications que la partie spirituelle de l'homme éprouve, aux différents âges, des changements correspondants qui surviennent au cerveau. Son goût pour les hypothèses se prononça bien davantage encore dans son *Essai analytique des facultés de l'âme*, ouvrage remarquable, dans lequel il imagina de déterminer, par le raisonnement, ce qui arriverait à un être construit sur le modèle de l'homme, mais qui ne serait animé que par degrés, et chez lequel les facultés dont nous sommes doués, n'entreraient en action que l'une après l'autre. Bonnet eut le défaut de tirer de là des conclusions trop rigoureuses à l'égard des moyens d'apprécier et de distinguer les diverses facultés de l'homme; mais son livre n'en renferme pas moins des préceptes utiles sur l'art de donner une bonne direction à l'intelligence des enfants, et de prévenir tout ce qui pourrait exercer une influence funeste sur le cours naturel et invariable de son développement. — Les spéculations philosophiques ne détournaient toutefois pas entièrement Bonnet du principal sujet de ses méditations. Les êtres vivants lui paraissaient d'autant plus dignes d'attention, que la plupart des physiciens s'occupaient alors du mystère de leur reproduction, source de tant de systèmes contradictoires. Bonnet rassembla toutes ses idées sur ce point de doctrine, dans ses *Considérations sur les corps organisés*, dont le but principal est d'établir son système favori, celui de la préexistence des germes; à l'appui duquel il invoqua non-seulement ses propres observations, mais encore celle de Haller et de Spallanzani. Nous sortirions des bornes dans lesquelles il nous est prescrit de nous renfermer, si nous voulions discuter toutes les hypothèses, les assertions hasardées, les faits douteux ou équivoques, que Bonnet a accumulés dans ce livre. Contentons-nous de dire que, malgré la sévérité apparente de ses raisonnements, le système qu'il expose ne saurait soutenir un examen tant soit peu sévère, et qu'il a fallu pour lui procurer une vogue semblable à celui dont il a joui, l'art admirable avec lequel Bonnet savait non-seulement populariser la science, et la mettre à la portée des personnes les moins instruites, mais encore enchaîner ses idées, déduire des conséquences logiquement vraies de principes inexacts, ou admis trop légèrement, et imprimer à tout ce qui sortait de sa plume un caractère de simplicité fait pour séduire même des esprits très-éclairés.— Le plus célèbre de ses ouvrages est sa *Contemplation de la nature*, livre écrit pour toutes les classes de la société, et qui fut lu avec avidité, parce qu'il est riche de détails, fort de logique, et d'une clarté admirable. C'est là surtout que Bonnet développa le grand principe de Leibnitz que la nature ne fait point de saut; mais au lieu de se borner, comme le philosophe allemand, à l'appliquer aux effets successifs qui dérivent de l'enchaînement des causes et des effets, il l'étendit à l'universalité des êtres coexistants, et établit que les corps forment une échelle non interrompue depuis les plus simples jusqu'aux plus composés. Il a fallu bien du temps et des efforts pour renverser cette hypothèse, dont les progrès récents de la philosophie naturelle en France ont démontré la fausseté. — Ce n'était pas

assez pour Bonnet d'avoir appelé l'histoire naturelle au secours de la psychologie, il voulut encore la faire servir à l'établissement de la morale et de la religion. Tel est le but de sa *Palingénésie philosophique* et de ses *Recherches sur le christianisme*, dans lesquelles il essaya de prouver que l'irrégularité de la distribution des maux dans ce monde rend nécessaire un complément qu'on ne peut espérer que dans une autre vie. Par suite de ses principes généraux, il étendit cette nécessité à tous les corps organisés, sans en excepter les végétaux, et, donnant un libre essor à son imagination, il alla même jusqu'à prétendre que, dans sa nouvelle vie, chaque être reparaîtra plus parfait, et plus élevé dans l'échelle qu'il n'était auparavant. Mais comme il sentait bien que la raison ne pouvait point fournir de preuves démonstratives à l'appui de toutes ces hypothèses, il conclut que l'Être suprême pouvait y suppléer par des moyens particuliers, ce qui le conduisit à parler de la révélation et du christianisme. Cet ouvrage excita une sorte d'enthousiasme général, et Lavater, qui en donna une traduction allemande, se hâta de l'adresser à Mendelssohn, en le pressant ou de le réfuter, ou de se convertir. Le savant Israélite éluda un défi que la prudence ne lui permettait pas d'accepter; il ne fut pas convaincu, parce qu'il n'était pas aussi enthousiaste que le fougueux Lavater, mais il s'empressa d'entretenir, avec Bonnet, une correspondance dans laquelle ces deux hommes, dignes l'un de l'autre, se gardèrent bien de toucher le sujet qui avait été la source de leur liaison.

Les *Recherches sur le christianisme* furent la dernière production de Bonnet, qui ne s'occupa plus ensuite qu'à mettre en ordre la collection complète de ses œuvres, à laquelle il travailla pendant huit ans. Sa santé chancelante lui commandait impérieusement le repos; elle le retenait dans sa solitude de Genthod, sur les bords du lac, loin des affaires de la république, dans le maniement desquelles il avait pendant longtemps déployé autant de patriotisme que de lumières et d'élévation de sentiments. Il mourut d'une hydropisie de poitrine, le 20 mai 1793, sans être jamais sorti de sa patrie, fait qu'on a cité comme une particularité assez singulière chez un naturaliste. Saussure prononça son éloge sur sa tombe, et, par une délicatesse bien remarquable, les magistrats de Genève allèrent en corps faire inscrire le jour et l'année de sa naissance sur la porte de sa résidence habituelle. Sa vie a été écrite par Trembley et par M. de Pouilly. Wahl a consacré un genre de plantes (*bonnetia*) à sa mémoire. — Comme naturaliste, Bonnet s'est principalement distingué par son hypothèse célèbre de l'emboîtement des germes, expression dont il avait, au reste, un peu changé le sens, puisqu'il entendait par là toute préordination, toute préformation de parties, capables par elles-mêmes de déterminer l'existence d'une plante ou d'un animal. Cependant il avouait que toutes les parties du corps organisé ne sont pas en petit dans le germe, précisément comme elles paraissent en grand dans le tout développé. Suivant lui, on doit dire seulement qu'il y a dans ce germe certaines particules qui ont été préorganisées de manière que telle ou telle partie pût résulter de leur développement. Il était difficile d'admettre une hypothèse plus gratuite que celle-là, et cependant ce fut elle qui donna naissance à tout le système philosophique de Bonnet. Car, quand bien même d'autres motifs ne l'y auraient pas conduit, lui qui accordait une âme à tous les corps organisés, et qui se trouvait dans la nécessité de concilier l'indivisibilité de cette âme avec celle du corps de certains de ces êtres, fut obligé de la mettre jusqu'à un certain point sous la dépendance de la matière, et de dire que quand on coupe un polype, par exemple, on ne divise pas l'âme, mais on donne seulement lieu à certains germes de se développer, et à l'âme qui logeait originairement dans ces germes d'éprouver des sensations relatives à la conservation de l'individu. Il se représenta donc l'âme comme un petit corps organique et indestructible, logé dans le corps grossier et périssable, et soutint que comme l'âme a besoin d'un corps organique pour exercer ses fonctions, il est plus raisonnable de penser que ce corps existe déjà en petit dans l'animal, que de supposer que Dieu en créera un nouveau pour les besoins de cette âme. C'est ainsi qu'il avait l'art d'enchaîner si admirablement ses hypothèses, que le lecteur, sans défiance, se laissait sinon persuader, du moins entraîner. — On voit néanmoins que l'étude de la nature l'avait obligé de s'éloigner des opinions reçues à l'égard de la nature de l'âme; elles lui prescri-

virent des concessions analogues en morale. Il ne croyait pas à l'impossibilité d'esprits purs ayant des idées, mais seulement à celle de concevoir leur existence, parce qu'il avait bien reconnu que les sens sont la source première de toutes nos idées. Il résultait de là qu'il n'y a pas, selon lui, de volonté sans motifs, pas plus que d'effets sans causes, et que la liberté morale n'existe pas, à moins qu'on ne la considère comme la faculté exécutrice des choix faits par la volonté. La liberté d'indifférence, disait-il, renverserait la société : les théologiens qui l'admettent ne la supposent pas dans ces discours pathétiques où ils tâchent d'inculquer aux hommes les grands principes de la vertu et de la sociabilité. Ce ne sont pas les motifs d'ailleurs qui déterminent la liberté, mais elle se détermine, en vue des motifs, pour ce qui lui paraît le meilleur, réel ou apparent. Bonnet concluait de là que le grand secret de la morale consiste à se servir habilement, pour diriger la volonté vers le vrai bien, de la faculté qui retient, entraîne, reproduit, arrange, combine et modifie les idées ou les images des choses, c'est-à-dire l'imagination. Il est assez curieux de voir un homme, qui était très religieux, arriver cependant à un système voisin du matérialisme, et admettre un fatalisme, non pas physique, il est vrai, mais moral. Toujours doit-on avouer que si la plupart de ses assertions sont des hypothèses dénuées de preuves, quoiqu'en apparence établies sur des faits, nul philosophe n'a su présenter un ensemble de doctrine dont toutes les parties soient aussi étroitement liées, et maintenues dans une dépendance aussi intime les unes des autres. Les ouvrages de ce célèbre naturaliste sont :

Traité d'insectologie. Paris, 1745, 2 vol. in-12. Trad. en allemand, par Gœtze, Halle, 1773, in-8°. — La préface de ce traité est fort remarquable. Bonnet y fait amplement connaître les principes qui l'avaient dirigé jusqu'alors dans l'étude de la nature. Ses réflexions sur l'art d'observer sont sages et judicieuses. Il montre qu'il n'y a point de ces règles, applicables à tous les cas sans exception, que certains philosophes se plaisent à établir, et qu'il faut toujours mettre beaucoup de réserve et de circonspection dans ce qu'on avance sur la marche et les procédés de la nature. Il signale l'importance de ses observations pour la théorie de la reproduction des corps organisés, et parle déjà de cette échelle des êtres naturels, dont il développa tant l'idée par la suite. Enfin, il ne dissimule pas son opinion, que l'étude de la nature a les connexions les plus intimes avec les questions métaphysiques, de manière qu'on pouvait prévoir dès-lors qu'il ne tarderait pas à faire une application générale de ses principes à la philosophie. — Recherches sur l'usage des feuilles dans les plantes, et sur quelques autres sujets relatifs à l'histoire des végétaux. Gœttingue et Leyde, 1754, in-4°. Trad. en allemand par J.-C. Arnold, Nuremberg, 1762, in-4°; Ulm, 1803, in-4°. — Ce qu'on admire le plus dans ce précieux traité, c'est le talent avec lequel l'auteur a su séparer ce qui résulte de l'observation de ce qui est le fruit du raisonnement. Quoique sa logique soit partout rigoureuse et sévère, il ne donne cependant jamais ses conjectures que pour ce qu'elles sont réellement, des hypothèses plus ou moins probables. Le temps et les recherches des observateurs modernes en ont effectivement modifié et rectifié plusieurs. Bonnet propose de considérer les végétaux ligneux et vivaces comme des corps organisés composés et sociétaires, belle idée que M. de Lamarck a fécondée habilement depuis. — Essai de psychologie. Londres, 1754, in-12. — Essai analytique sur les facultés de l'âme. Copenhague, 1760, in-4°. Ibid. 1769, in-8°. — Contemplation de la nature. Amsterdam, 1764 et 1765, 2 vol. in-8°. Trad. en allemand par Jean-Daniel Titius, Leipzick, 1766, in-8°.; Ibid. 1772, in-8°.; Ibid. 1782-1783, in-8°.; Ibid. 1803, in 8°. — Cet ouvrage fait époque dans l'histoire de la philosophie. C'est l'un des plus remarquables que les modernes aient écrits sur la téléologie. Bonnet débute par des considérations générales sur l'existence et les attributs de Dieu, comme aussi sur l'ordre et l'harmonie de l'univers. Ensuite il descend dans les détails pour prouver la réalité de cette harmonie. Il examine l'homme, ses organes, ses facultés, ses forces; puis il passe en revue l'économie des plantes et les principaux phénomènes de la végétation ; enfin, il s'occupe des animaux, et s'arrête long-temps aux insectes, dont il expose le genre de vie singulier et l'instinct surprenant. Cet ouvrage a plus contribué encore que ceux de Buffon à répandre le goût de l'histoire naturelle; car, s'il est moins

brillant, il est écrit avec plus de chaleur, plus de sentiment, plus d'onction. Ce livre parle au cœur, à l'imagination : ce n'est pas, comme celui de Buffon, un pur assemblage de mots arrangés avec méthode et choisis avec art, pour flatter agréablement l'oreille. Cette différence, qui tient à celle du caractère des deux écrivains, est d'autant plus remarquable que Bonnet, adoptant la maxime de Locke dans toute son étendue, aurait pu, comme beaucoup de naturalistes de nos jours, parler un langage sec et dénué de grâces, sans croire manquer aux devoirs que lui imposait le désir de répandre la vérité. — Considérations sur les corps organisés. Amsterdam, 1762, 2 vol. in 8°. Ibid. 1776, 2 vol. in-8°. Trad. en allemand par J.-A.-E. Goetze, Lembo, 1775, in 8°. — Palingénésie philosophique. Genève, 1769 et 1770, 2 vol. in-8°.— Recherches philosophiques sur les preuves du christianisme. Genève, 1770 et 1771; in-8°. — Les œuvres de Bonnet ont été réunies et imprimées ensemble, sous ce titre : — OEuvres d'histoire naturelle et de philosophie. Neuchâtel, 1779 1783, 8 vol. in-4°, et 18 vol. in-8°. (*Biog. méd.*)

Apr. J.-C. 1721. — BRADLEY (Richard), médecin anglais qui vivait au commencement de ce siècle, était membre de la Société royale de Londres, associé de l'Académie des sciences de Paris, et professeur de botanique à Cambridge. On a plusieurs ouvrages de sa façon :

Plantæ succulentæ. Decades V. Londini, 1716, 1717, 1725, 1727, in-4° Ibidem, 1734, in-4°, avec cinquante figures. — A philosophical account of the Works of nature. Londres, 1721, in-4°. Il y met sous les yeux les différents degrés de vie, dont participent les animaux, les végétaux et les minéraux. — The plague at Marseilles considered. Londres, 1721, in-8°. Il compare la peste de Marseille avec celle qui affligea la ville de Londres en 1665, et s'efforce de prouver que toutes les maladies pestilentielles dépendent des insectes venimeux, qui sont transportés par l'air dans les différents pays. Si son système était fondé, il serait fort inutile d'établir des cordons pour interrompre la communication avec les endroits infectés. — The country gentleman and farmer's monthly director. Londres, 1726. C'est un livre destiné à l'instruction des agriculteurs. — A botanical dictionary Londres, 1728, deux volumes in-8°. — Il a aussi publié des Recherches sur le grand hiver de 1728 et les maladies qui l'ont suivi; un Traité philosophique et pratique de la culture des jardins. Le premier de ces ouvrages a paru à Londres en 1729, et le second dans la même ville en 1730. Ils sont tous deux écrits en anglais.

Apr. J.-C. 1721 *env.* —DILLENIUS (Jean Jacques), médecin natif de Giessen, ville d'Allemagne dans la Haute-Hesse, était membre de l'Académie impériale des curieux de la nature. Il se fit connaître en 1719, par un ouvrage qui ne pouvait provenir que d'un homme profondément savant dans la botanique. Il lui mérita l'attention des étrangers; on l'attira à Oxford, où il enseigna dans le jardin public de cette ville. L'accueil qu'on fit à ses talents le détermina à passer le reste de sa vie en Angleterre; il y a joui de la plus haute réputation jusqu'à l'année 1747, qui est celle de sa mort. Voici les titres des écrits qu'il a laissés :

Catalogus plantarum circa Giessam sponte nascentium. Francofurti, 1719, in-8°. C'est par cet ouvrage qu'il se fit si avantageusement connaître en qualité de botaniste. Quoiqu'il n'ait pris qu'un petit espace de terrain pour en détailler les plantes, il est incroyable combien grand est le nombre de celles qui se trouvent dans ce Catalogue. Il a même fallu des yeux aussi perçants que les siens, pour donner une juste description des plantes infiniment petites, dont il a encore gravé les figures. En parlant des méthodes adoptées pour l'arrangement des plantes, il paraît plus porté pour celle de Ray, que pour toute autre. — Hortus Elthamensis, seu, plantarum rariorum, quas in horto suo Elthami in Cantio coluit Jacobus Sherard, delineationes et descriptiones. Londini, 1732, deux volumes in-folio. Ce recueil contient 437 plantes étrangères, qui sont exprimées par autant de belles figures, peintes et gravées par l'auteur. — Historia muscorum. Londini, 1741, in-4°. Cette partie de la botanique, qui avait été traitée fort imparfaitement jusqu'alors, fut tellement amplifiée par Dillenius, que ce seul ouvrage contient près de 600 espèces de mousses et autres plantes qui s'y rapportent, la plupart indigènes, et quelques-unes de l'Amérique.

Apr. J.-C. 1721 *env.* — COGROSSI (Charles-François), docteur en philoso-

phie et en médecine, était de Crème dans l'état de Venise. Il étudia dans les écoles de Padoue, où ses talents lui méritèrent une chaire de médecine quelques années après sa promotion au doctorat. Il monta dans cette chaire le 19 janvier 1721 et, à cette occasion, il prononça un discours *Pro medicorum virtute adversus fortunam medicam,* qui fut imprimé à Bresse la même année. Ce fut seulement au mois de novembre 1722 qu'il commença ses leçons; il les ouvrit par un autre discours qui tend à prouver cette assertion : *Panaceam, sive, universalem non modo desiderari hactenus medicinam, verum etiam frustra quæri.* Il fut publié à Padoue en 1723, in-8°. Mais les ouvrages de Cogrossi ne se bornent point à ces pièces académiques : avant qu'il fût nommé professeur, il avait fait imprimer des traités d'une plus grande étendue; il en a même donné au public depuis cette époque. Voici les titres sous lesquels ils ont paru:

Della natura, effetti, ed uso della corteccia del Peru, o sia china china, considerazioni fisico-mechaniche e mediche, estese in una lettera famigliare, con alcune non meno utili, che curiose osservazioni, e sperienze concernenti alle febri e febbrifugi. Creme, 1711, in-4°. Giunte al trattato della china china. Creme, 1716, in-4°. Nuova Giunta. Creme, 1718, in-4°. — Nuova idea del male contagioso de buoi. Milan, 1714, in-12. — De praxi medica promovenda exercitatio præliminaris. Cremæ, 1714, in-8°. — Saggi della medicina italiana, divisi in due dissertazioni epistolari, nelle quali le invenzioni del Santorio con nuove invenzioni ed osservazioni s'illustrano; aggiuntevi alcune digressioni alla fisica sperimentale e alla pratica concernenti. Padoue, 1727, in-4°. On y trouve l'histoire de Santorius et de ses différentes découvertes, telles que sont le pulsiloge, la balance hydrostatique, le lit suspendu, le trocart de son invention, etc.

Ap. J.-C. 1721 *env.* — FICK (Jean-Jaques), vint au monde à Iéna. Après avoir étudié dans cette ville et à Leipzick sous les plus habiles professeurs, il passa à Helmstadt et de là dans presque toute l'Allemagne, d'où il revint prendre le bonnet de docteur en médecine dans sa patrie l'an 1689. Il y pratiqua et donna des leçons particulières jusqu'en 1691. Cette année il fut nommé médecin du comte de Mansfeld, et en 1696 du duc de Weimar. Quatre ans après, il retourna à Iéna et il y ouvrit encore des cours particuliers; mais en 1715 on lui donna la chaire extraordinaire de médecine, d'où il passa à l'ordinaire au bout de trois ans. Wedel étant mort, il le remplaça dans la chaire de botanique, de chirurgie et d'anatomie. En 1721, il remplit celle de médecine théorique; mais ayant eu une violente attaque d'apoplexie en 1726, la paralysie du côté droit, qui en fut la suite, l'obligea à résigner ses emplois académiques. On lui donna le titre de professeur honoraire. Il mourut le 23 août 1730. Ce médecin a fait imprimer différents ouvrages : Placentini tabulæ anatomicæ cum augmentis et emendationibus. Simonis Pauli quadripartitum botanicum. Pharmacopœa Bateana. Manuductio ad formularum compositionem Aphorismi Hippocratis notis illustrati. Tractatus de calce viva. Variæ dissertationes.

Apr. J.-C. 1721. — AKENSIDE (Marc), plus connu comme littérateur que comme médecin, naquit à New-Castle, sur la Tyne, le 9 novembre 1721. Son père, riche boucher de cette ville, et de la secte presbytérienne, lui fit donner une éducation très-soignée. Dès qu'il eut atteint l'âge de dix-huit ans, il fut envoyé à l'université d'Édimbourg, afin d'y faire les études nécessaires pour embrasser l'état ecclésiastique, mais il ne s'y occupa qu'une seule année de la théologie, et se livra ensuite à la médecine pour laquelle il se sentait davantage de vocation. Après avoir passé trois ans à Édimbourg il se rendit à Leyde, où au bout d'une année de séjour il fut reçu docteur, en 1744. De retour en Angleterre, il s'établit pendant quelque temps à Northampton, puis à Hampstead. Il resta deux ans et demi dans ce dernier endroit, qu'il quitta enfin pour se fixer à Londres. Son début dans la capitale ne fut pas très-brillant, puisqu'il se vit obligé d'accepter les secours d'un ami, M. Dyson, qui lui fit trois cents livres sterling de pension annuelle; mais il finit par acquérir une pratique étendue et beaucoup de réputation : aussi devint-il successivement médecin de l'hôpital de Saint-Thomas, membre du Collége des médecins de Londres, membre de la Société royale et médecin de la reine. Il mourut le 23 juin 1770. — Akenside ne s'est point fait un nom en

médecine; mais il est devenu l'un des meilleurs poètes de la Grande-Bretagne, et il a mérité l'estime et les éloges de Pope. Le goût de la poésie se développa de très-bonne heure en lui, car on assure qu'il avait déjà terminé les *Plaisirs de l'imagination* et différentes autres pièces avant de faire le voyage d'Édimbourg. Tous ses vers respirent l'amour de la liberté civile et religieuse : on y voit briller l'âme ardente d'un sage républicain et d'un bon patriote. Il a surtout développé ses principes dans deux de ses meilleures odes, celle au comte d'Huntingdon et celle à l'évêque de Winchester. Johnson, servile apôtre du despotisme, pouvait seul chercher à calomnier ce pur esprit d'indépendance, qui élève l'âme et ennoblit les sentiments.

Dissertatio de ortu et incremento fœtus humani. Leyde, 1744, in-4°. — Pleasures of imagination. Londres, 1744, in-8°. — Traduit en français par le baron d'Holbach ; Paris, 1759, in-12 ; Amsterdam, 1759, in-12 ; Paris, 1806, in-8°. — En allemand par A. de Rode ; Berlin, 1804, in-8°. — En italien par Ange Mazza ; Pavie, 1764, in-4°. — Ce poème, le premier, le plus célèbre et le meilleur de tous ceux d'Akenside, est écrit en vers blancs et plein d'harmonie. Les Anglais le regardent encore comme un des plus beaux monuments de leur littérature ; mais ils le lisent moins qu'ils ne l'admirent, parce que la diction figurée, l'emploi fréquent des méthaphores et l'abus des idées métaphysiques rendent quelquefois le style obscur et fatiguent l'esprit. Chesterfield disait malignement que c'était le plus beau des ouvrages qu'il ne comprenait pas. Il a fourni à Delille l'idée de son poème de l'Imagination. — Observations on the origin and use of lymphatic vessels. Londres, 1757, in-8°. — Notes on the postscript of a pamphlet entitled : Observations anatomical and physiological. Londres, 1758, in-8°. — Cet opuscule est une réponse à Alexandre Monro, le jeune, qui, dans ses Observations anatomical and chirurgical, avait relevé quelques erreurs échappées à Akenside dans le Mémoire sur les vaisseaux lymphatiques. — An account of a blow upon the heart, and its effects. Londres, 1763, in-8°. — Dissertatio de dysenteria. Londres, 1764, in-8°. — Cette dissertation n'est remarquable que par la beauté et l'élégance du style. — Les œuvres poétiques d'Akenside ont été réunies par M. Dyson sous le titre de The Poems of Mark Akenside. Londres, 1772, in-4°. — Ibid. 1807, in-18. — On a encore de cet écrivain trois Mémoires dans les Transactions philosophiques, sur le cancer, sur l'emploi de l'ipécacuanha dans l'asthme, et sur le traitement des tumeurs blanches des articulations. (*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1721. — BRASDOR (Pierre), naquit le 19 décembre 1721, d'une famille pauvre, dans un bourg de l'ancienne province du Maine. Les heureuses dispositions qu'il montra dès ses premières années, firent vivement sentir à ses parents le désir de lui donner une éducation soignée. On obtint pour lui une place gratuite au collége de La Flèche. Il vint ensuite étudier la chirurgie à Paris ; et le zèle qu'il porta dans le travail, l'excellente méthode d'étude qu'il s'était faite, le mirent bientôt en état de faire lui-même des leçons à ses condisciples. Il fut agrégé au collége de chirurgie en 1752, devint professeur d'anatomie, d'opérations et de thérapeutique, fut successivement conseiller du comité perpétuel de l'Académie de chirurgie, puis directeur et vice-directeur de la même Académie, et mourut le 16 vendémiaire an VIII, âgé de 76 ans. — Brasdor fut un savant et habile chirurgien. Il avait conseillé, long-temps avant Hunter, le traitement de l'anévrisme par la ligature de l'artère entre le cœur et la tumeur. Il avait reconnu, pour certains cas, la nécessité de la ligature au delà de la tumeur ; l'utilité de l'application de la glace dans quelques autres, ne lui était pas inconnue. Il fut, avec Tronchin et Bordeu, dont il posséda l'amitié, un des plus ardents propagateurs de l'inoculation. Les connaissances qu'il avait acquises dans l'art vétérinaire, dont il n'avait pas dédaigné de s'occuper dans un temps où cet art était peu connu, et par conséquent peu considéré, étaient fort étendues. Le petit nombre d'écrits que Brasdor a publiés consiste en des mémoires, dont voici les titres :

Réflexions sur la fracture de la clavicule. Mémoire lu à la séance publique de l'Académie royale de chirurgie, en 1762, inséré dans le tome v de ses mémoires. Précis de ces réflexions, dans les Mémoires pour servir à l'histoire de la chirurgie du dix-huitième siècle, etc., par Paul. Avignon, 1773, in-4° et in-8°, 2 part. — Mémoire sur les amputations dans les articles. Lu à la séance publi-

que de l'Académie de chirurgie en 1758 et imprimé dans le tome v de ses Mémoires. Précis de ce travail. (Loco cit., part. 2.) — Brasdor avait encore lu à l'Académie de chirurgie un mémoire sur la ligature des polypes de l'arrière-bouche, qui n'a pas été imprimé. On trouve la description de sa méthode dans la Médecine opératoire de Sabatier, tome III. — Mémoire sur la maladie épidémique des chiens. Avec une pl., Académie royale des sciences. Mémoires des savants étrangers, tome VII. — Brasdor avait observé un grand nombre de chiens malades; il en ouvrit plusieurs, et trouva presque toujours dans les fosses nasales un ver d'une espèce particulière. — Conjectures sur la maladie épizootique qui règne dans les provinces méridionales du royaume. Dans le Journal de la médecine. 1776, tome XLV, page 258. — Brasdor, trouvant beaucoup de ressemblance entre les symptômes de l'épizootie et ceux de la maladie des chiens, conjecture qu'il pourrait bien y avoir dans les naseaux des bœufs malades des vers tels que ceux qu'il avait observés. Gardanne ayant critiqué amèrement cet article de Brasdor dans la Gazette de santé du 22 février 1776, celui-ci répondit par la lettre suivante: — Lettre à l'auteur du journal; par M. Brasdor, professeur, etc. Journal de la médecine, tome XLVI, p. 118-137.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la Méd.*)

Apr. J.-C. 1712. — KIRKLAND (Thomas), savant médecin anglais, naquit en 1721. Il étudia d'abord la chirurgie et pratiqua long-temps avec le titre de chirurgien. En 1756, il prit le grade de docteur en médecine. Kirkland était établi à Ashby de la Zouch. Il mourut le 17 janvier 1798, à l'âge de 77 ans. Il était membre honoraire de la Société de médecine d'Édimbourg. Tous les ouvrages de Kirkland se font remarquer par les efforts de l'auteur pour rapprocher sans cesse l'une de l'autre la médecine et la chirurgie, et les faire s'éclairer mutuellement. On reconnaît partout l'homme qui ne veut pas s'enfermer dans la pratique routinière de la partie mécanique de l'art, qui veut se rendre raison des principes admis, et qui cherche partout des lumières, dans les anciens comme chez les modernes.

Treatise on gangrenes, in which the cases that require the use of the bark, and those in which it is pernicious are ascertained, and the objections to its efficacy, in the cure of gangrenes, considered. Nottingham, 1754, in 8°. — Essay on the method of suppressing hœmorrhages from divided arteries. Londres, 1763, in-8°. — Essay towards an improvement in the cure of those diseases which are the cause of fevers. Londres, 1767, in-8°. — Reply to Maxwell's auwer to his essay on fevers; wherein the utility of the practice of suppressing them is further exemplified, vindicated and enforced. Londres, 1769, in-8°. — Observations on Pott's general remarks on fractures, etc., with a postscript concerning the cure of compound dislocations, in which the usual method of treating wounds of tendons and ligaments is briefly considered. Londres, 1770, in-8°. — Appendix to the observations upon M. Pott's general remarks on fractures. Londres, 1771, in-8°. — Dissertatio inaug. de pertussi. Édimbourg, 1772, in-8°. — Treatise on childbed fevers, and the method of preventing them; to which are prefixed two dissertations, the one on the brain and nerves, and the other on the sympathy of the nerves, and different kinds of irritability. Londres, 1774, in-8°.—Animadversions on the late treatise on chincough. Londres, 1774, in-8°. — Thoughts on amputation; being a supplement to the letters on compound fractures, and comment on dr. Bilguer's book on this operation: also, essay on the use of opium in mortifications. Londres, 1779, 1780, in-8°.—An inquiry into the present state of medical surgery; including the analogy betwixt external and internal disorders, and the inseparabylity of those branches of the same profession. Vol. I. Londres, 1783, in-8°; vol. II, 1786, in-8°. — A commentary on apoplectic and paralytic affections, and the diseases connected with the subject. Londres, 1792, in-8°. — On the use of spunge after amputations. Med. obs. and inq. II. 278, 1762. — On the use and abuse of mercury in the cure of the syphilis. London, Med. Journ. t. VII.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1721. — HOFFMANN (Christophe-Louis), né à Rheda en Westphalie en 1721, reçu docteur en médecine à Iéna en 1746, fut successivement conseiller et médecin de l'évêque de Munster, directeur du collége de médecine de la même ville, conseiller de la cour de Mayence et directeur du collége de médecine. Dans un âge avancé, il se

retira à Ettwill, sur le Rhin, où ses dernières années furent appliquées à des études philosophiques et historiques. Hoffmann mourut le 28 juillet 1807. Ce médecin jouit quelque temps en Allemagne d'une certaine célébrité, comme auteur d'un système particulier de médecine, mélange de solidisme et d'humorisme, qui n'est guère remarquable qu'en ce que l'auteur n'est pas plus embarrassé de prêter aux solides une structure qu'ils n'ont pas, qu'aux humeurs des vices que personne n'y a aperçus. « La pathologie humorale, dit Sprengel vers la fin du dix-huitième siècle, dut son principal appui aux principes de Chr.-Louis Hoffmann, homme d'une grande sagacité, et dont l'esprit avait une tendance particulière à la précision et à l'exactitude mathématique. La solidité apparente de ses raisonnements, et la grande réputation qu'il avait acquise comme médecin praticien, contribuèrent plus puissamment à répandre sa doctrine que la conviction n'aurait pu le faire. Tout ce qui jusqu'alors s'était trouvé désigné sous le nom d'altération ou d'âcreté, Hoffmann l'appela putridité : il définit cet état une vraie séparation des éléments, mais il admit la putridité jusque dans les cas où il est impossible de découvrir la moindre trace d'un degré quelconque de dégénérescence. Chez l'homme bien portant même, les humeurs sont continuellement dans un état de putrescence, et la nature sépare sans cesse les particules putrides au moyen des organes sécréteurs qu'Hoffmann nomme purificateurs. Toutes les maladies dépendent de l'excitement causé par l'action des particules putrides sur les muscles sphincters des organes purificateurs, et cet excitement, qui s'accroît par degrés, détermine la rétention des molécules altérées, et le développement des différentes maladies. Hoffmann explique de cette manière toutes les affections jusqu'aux fièvres et aux inflammations. » On trouve dans le Journal der Erfindungen, etc., un exposé étendu et bien fait de la doctrine d'Hoffmann.

Dissertatio physiologica de auditu. Iéna, 1746, in 4°. — Dissertatio de attrahentium, nempe rubefacientium, vesicatoriorum, fonticulorum et setaceorum actione, usu et abusu. Steinfurt, 1759, in-4°. — Prolusio novam proponens methodum calculum vesicæ sine vitæ periculo in maribus secandi. Steinfurt, 1760, in-4°. — Prolusio, medicos reipublicæ eo esse præstantiores, quo, cæteris paribus, plures incolarum quotannis moriantur. Steinfurt, 1761, in-4°. — Vom Gebrauche des Schierlings. Munster, 1762, in-8°. — Nachricht von einer guten Heilart des Kinderblættern und einem neuen kræftigen Mittel bey bœsartigen und zusammenfliessenden Pocken. Munster, 1764, in-4° — Bestætigung der besondern Kraft des neuen Mittels bey bœsartigen und zusammenfliessenden Pocken. Munster, 1765, in-4°. — Abhandlung von den Pocken. 1 ster Theil. Munster et Hamm, 1770.— 2 ter Theil.; ibid., 1788, in-8°. — Anhang zum 1 ster. Theil von den Pocken. Munster, 1776, in-8°. — Geschichte eines Ohrenwehes. Cassel, (Paderborn), 1776, in-4°. — Unterricht von dem Kollegium der Aerzte in Münster, wie der Unterthan bey allerhand ihm zustossenden Krankheiten die sichersten Wege und die besten Mitteltressen kann seine verlohrne Gesundheit wieder zu erhalten, nebst den Münsterischen Medicinalgesetzen. Paderborn, 1777, in-8°. — Rede von dem Nutzen, den ein gehœrig eingerichtetes medicinisches Fach in einem Staate stiften kann. Gottingue, 1777, in-4°.— Geschichte einer mit seltenem Zufællen verknüpften Brustkrankheit, nebst der misslungenen Operation, und demjenigen, was sich nach dem Tode bey der Oeffnung gefunden hat. u. s. w. Francfort et Leipzick, 1778, in-8°. — Nachtrag zum Anhange des 1 sten Theils von den Pocken, worinn die Recension, welche den Anhang verurtheilt und in dem 33sten Band der Allgem. teutsch. Biblioth. geliefert ist, beantwortet wird. Cassel, 1778, in 8°. — Hessische Medicinalordnung und Gesetze. Cassel, 1778, in-4°. — Von der Empfindung und Reitzbarkeit der Theile, als eine Einleitung zum 2ten Theil von den Pocken. Munster, 1779. — 2te vermehrte und verbesserte Auflage. Mayence, 1792, in-8°. — Beantwortun der Einwurfe, welche Hr. Dr. S. A. Unzer über die Ansteckung, besonders der Pocken, in einer Beurtheilung der neuen Hoffmannischen Pockentheorie Geliefert hat. Munster, 1781, in-8°.—Vom Scharbock, von der Lustseuche, von der Verhütung der Pocken im Angesichte von der Ruhr, und einigen besondern Hülfsmitteln. Munster, 1782, in-8°. — Berichtigung der ersten Gruende der Geometrie, nebst dem Beweise, dass ein einzelnes Koerpertheilchen einen Raum

einnimmt. Mayence, 1786. in-8°. — Der Magnetist. Mayence, 1787, in-4°. — Nachtrag zum Magnetisten. Mayence, 1787, in-4°. — Von der Nothwendigkeit, einem jeden Kranken in einem Hospital sein eigenes Zimmer und Bett zu geben Mayence, 1788, in-8°. — Bestætigung der Nothwendigkeit, einem jeden Kranken in einem Hospitale sein eigenes Zimmer zu geben. Mayence, 1788, in-8°. — Opuscula latina medici argumenti, separatim prius edita, nunc vero in unum collecta, typis recudi curavit et præfatus est H. Chavet. Munster, 1789, in-8°.—Vermischte medicinische Schriften, Herausgegeben von H. Chavet. 1 ster Theil. Munster, 1790. — 2ter Theil; ibid., 1791. — Ter Theil; ibid., 1792, in-8°. — Erklærung von Eins. Mayence, 1790, in-8°. — Von der Arzneykræften des rohen Quecksilbers und der Quecksilber Panacee. Mayence, 1796, in-8°. — Ueber Aufklærung. 1796, in-8°.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Ap. J-C. 1722 *environ.* — GUISARD (Pierre), naquit à La Salle dans les Cévennes, d'Antoine Guisard, docteur en médecine, homme d'esprit, plein de jugement et bon praticien. Il fut élevé dans la religion protestante, qui était celle de son père ; et s'étant rendu habile dans la médecine, il disputa avec honneur en 1731 au concours de deux chaires vacantes dans la faculté de Monpellier, par l'abdication de MM. Deidier et Astruc. Quoiqu'il ne l'eût pas emporté sur ses concurrents, Marcot conçut de lui tant d'estime, qu'ayant été appelé à la cour, il le chargea d'enseigner, à sa place, dans les écoles de médecine ; ce que Guisard fit avec distinction. Quelque temps après Marcot voulut traiter de sa chaire avec lui ; mais comme il fallait être catholique pour la remplir, Guisard ne voulut pas l'accepter à cette condition. Il fit cependant un examen sérieux de la religion catholique et communiqua par écrit ses doutes et ses difficultés aux ministres de Genève. Comme il ne fut pas satisfait de leurs réponses, il abjura le protestantisme et embrassa la religion romaine. — Ce fut après cette abjuration qu'il vint à Paris en 1742. Il commençait à s'y faire estimer, lorsque l'amour de la patrie le rappela à Montpellier, où il fit un cours gratuit et public de physique expérimentale. Les influences avantageuses de cette science sur la médecine, lui donnèrent l'idée d'en faire ériger une chaire à Montpellier. Son projet ne réussit pas. Les obstacles qu'on opposa à son dessein lui causèrent beaucoup de chagrin, et contribuèrent à hâter sa mort arrivée le 13 septembre 1746, à l'âge de 46 ans. On a de lui :

Quæstiones medico-chirurgicæ duodecim pro cathedra regia vacante. Monspelii, 1731. — Pratique de chirurgie, ou histoire des plaies en général et en particulier, contenant une méthode simple, courte et aisée pour se conduire sûrement dans les cas les plus difficiles. Paris, 1733, 2 vol, in-12. Avignon, 1735, in-12. Paris, 1747 2 vol. in-12, avec la traduction française de ses questions médico-chirurgicales. C'est un ouvrage assez estimé. La troisième édition, qui est la meilleure, contient de nouvelles observations. — Essais sur les maladies vénériennes. Paris et Avignon, sous le nom de La Haye, 1741, in-8°. Paris, 1743, in-12, sous cet autre titre : Dissertation pratique en forme de lettres sur les maux vénériens. L'auteur proscrit les méthodes violentes, et en propose une beaucoup plus douce, plus simple et infiniment plus certaine.

Ap. J.-C. 1722 *env.* — FOURNIER (Nicolas), docteur en médecine de la faculté de Montpellier, long-temps médecin à l'hôpital de la Charité et à l'Hôtel Dieu de cette ville et membre de l'Académie des sciences, fut du nombre des médecins que le gouvernement envoya à Marseille lors de la peste qui ravagea cette ville en 1720. Il eut souvent mission de porter des secours dans les diverses parties de la province du Languedoc, où régnaient des épidémies. Il fut plus tard médecin pensionné de la ville de Dijon, médecin des états-généraux de Bourgogne et inspecteur des eaux minérales et médicinales, tant de France qu'étrangères. Fournier écrivait encore en 1781, époque à laquelle il devait être presque nonagénaire.

Dissertatio physiologico-mechanica de naturali catamæniorum fluxu. Montpellier, 1721, in-8°, 70 pp. — Mémoire sur les véritables symptômes de la petite vérole. Paris, 1757, in-4°. — Analyse des eaux de l'Ouche et de la fontaine de l'Aigle à Beaune. — Histoire d'une péripneumonie putride qui a régné à Dijon en 1753. — Histoire d'une fièvre maligne qui a régné à Mâcon en 1758. — Observations sur la nature des causes et le traitement de la maladie des chiens.

Dijon, 1764 ; ibid., 1775, in-8°, 30 pp. — Observations sur les fièvres putrides et malignes, avec des réflexions sur la nature et la cause immédiate de la fièvre. Dijon, 1775, in-8°. Observations et expériences sur le charbon malin, avec une méthode assurée de le guérir Dijon, 1769, in-8°. — Observations sur la nature, les causes et le traitement de la fièvre lente ou hectique. Dijon, 1781, in-8°, 215 pp. — Le Journal de la médecine, etc., renferme diverses observations de Fournier, parmi lesquelles nous citerons celles d'héméralopies, tome IV et tome V du Journal.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1722 *env.*. — BRUHIER (Jean-Jacques) de Beauvais, prit le bonnet de docteur en médecine à Angers. S'il vint se mettre ensuite sur les bancs de la faculté de Paris, il n'y prit aucun degré ; car on ne trouve point son nom dans la notice de M. Baron. Il vécut cependant dans cette capitale ; il était censeur royal et membre de l'Académie d'Angers, lorsqu'il mourut le 24 octobre 1756. Il laissa au public quelques ouvrages, mais il en publia un plus grand nombre de ceux des autres, qu'il prit soin, ou de traduire, ou de faire réimprimer. Voici la liste des uns et des autres :

Observations sur le manuel des accouchements. Paris, 1733, in-4°. Elles sont traduites de Deventer. — La médecine raisonnée d'Hoffmann. Paris, 1739, neuf volumes in-12. — Caprices d'imagination, ou, Lettres sur différents sujets. Paris, 1740, in-12. — Mémoire pour servir à la vie de M. Silva. Paris, 1744, in-8°. — Traité des fièvres d'Hoffmann. Paris, 1746, trois volumes in-12. — La politique du médecin. Paris, 1751, in-12. Ouvrage traduit du même. — Traité des aliments par Lémery. Paris, 1755, deux volumes in-12. Troisième édition.

Tous ces écrits ont été reçus favorablement du public ; mais celui qu'il a fait imprimer sur les Signes de la mort a été censuré par Louis de l'Académie de chirurgie, malgré les jugements avantageux qu'en avaient portés différentes sociétés littéraires et plusieurs facultés de médecine. Tout le monde sait que Winslow a fait soutenir au mois d'avril 1740, dans les écoles de la faculté de Paris, une thèse sur la question ; An mortis incertæ signa minus incerta a chirurgicis quam ab aliis experimentis? C'est-à-dire si les expériences de chirurgie sont plus propres que toutes les autres à découvrir les marques incertaines d'une mort douteuse? On y répond affirmativement; et ce fut cette thèse qui devint le canevas des ouvrages suivants : — Dissertation sur l'incertitude des signes de la mort et l'abus des enterrements et embaumements précipités. Paris, 1742, in-12, 1749 et 1752, deux volumes in-12 avec des augmentations. En anglais, Londres, 1746, in 12. En suédois, Stockholm, 1751, in-8°. En allemand, Copenhague, 1754, in-8°. — Dissertation sur l'incertitude des signes de la mort, seconde partie. Paris, 1745, in-12. — Mémoire sur la nécessité d'un règlement au sujet des enterrements. Paris, 1745, in-12, 1749, avec la dissertation. L'addition à ce Mémoire a paru en 1746. — M. de La Sorinière, auteur connu par ses talents pour la poésie, a lu publiquement, le jour de sa réception à l'Académie royale d'Angers, une épître sur ces ouvrages :

Bruhier, ton immortel ouvrage
Ouvre les yeux à bien des gens
Sur l'abus, le cruel usage,
D'enterrer les morts tout vivants.
Chacun frémit, ne peut s'en taire,
Et déjà, dans son testament,
De clause expresse et salutaire
Ajoute un petit supplément,
Qui servira de règlement
Pour brider l'héritier avide,
Dont l'empressement homicide
Veut nous loger trop promptement
En telle église ou cimetière,
Où nous reposerions long-temps.
Arrêt fatal aux survivants !
Collatéraux auront beau faire,
Ils attendront assurément
Quatre jours impatiemment :
Ce n'est pas trop en telle affaire.
Car je t'avouerai sans mystère,
Bruhier, qu'il me déplairait fort,
Bien à l'étroit dans une bière,
De me voir vif après ma mort.

Apr. J.-C. 1722 *env.*—ZANNICHELLI (Jean-Jérôme), de Modène, fit ses premières études dans sa patrie, et passa à Venise dès l'âge de douze ans, pour s'appliquer à la pharmacie. Les connaissances qu'il acquit dans cet art le firent recevoir en 1684, dans le collége des apothicaires ; et comme il était autant laborieux qu'intelligent, il établit à Venise un laboratoire, où il s'occupa de la préparation des remèdes chimiques les plus accrédités. Ses procédés lui donnèrent matière à la réflexion. Il fit de nouveaux essais, dont il recueillit les résultats en philosophe observateur ; et pour ne point laisser périr les fruits de son travail, il

les communiqua au public dans un livre intitulé :

Promptuarium remediorum chymicorum. Venetiis, 1701 in-8°. — Mais les talents de Zannichelli n'étaient point bornés à la pharmacie et à la chimie. Il fut un de ces apothicaires officieux qui, par l'habitude de voir les ordonnances des gens de l'art et le soin d'en observer les effets, prêtent volontiers leur ministère aux malades qui ont recours à eux, avant que de s'adresser au médecin ou au chirurgien. Apparemment qu'il remplit les fonctions de l'un et de l'autre avec succès, puisqu'il s'y fit de la réputation, et que François Farnèse, duc de Parme, lui envoya des lettres patentes en 1702, par lesquelles il le nommait docteur en médecine, en chimie et en chirurgie dans toute l'étendue de ses états. — Zannichelli ne fut cependant point ébloui de ce vain titre; il sut se rendre justice, et il sentit combien il lui était important de ne point abandonner ses premiers devoirs. En 1710 il commença à examiner les fossiles, et l'on peut dire qu'il poussa fort loin ses recherches en ce genre. Sa passion pour tout ce qui a rapport à l'histoire naturelle lui fit entreprendre plusieurs voyages depuis cette année jusqu'en 1726, et il en recueillit les plus grands fruits. Dès l'an 1711 et 1712, il avait déjà amassé un tel nombre de coquillages, de plantes, de poissons pétrifiés, de dents d'animaux, de fragments de métaux et de minéraux, qu'il suffit pour orner le frontispice de sa maison le jour de la procession de la Fête-Dieu. Il en publia le recueil sous ce titre: — Catalogus plantarum terrestrium et marinarum etc., quibus domus ejus ornatæ erant in festo Corporis Christi. Venetiis, 1711, 1712. — Comme il fut constant dans le goût qu'il avait pris pour tout ce qui a rapport à la matière médicale et à l'histoire naturelle, il mit bientôt au jour une dissertation curieuse intitulée : — De ferro ejusque nivis præparatione. Venetiis, 1713, in-8°, 1719, in-4°. Il écrivit cet ouvrage ensuite des recherches qu'il avait faites pour découvrir la préparation de la neige de Mars; remède dont un certain Saint-Hilaire vantait l'énergie, mais qu'il avait décrit fort obscurément dans un livre français de sa composition.

En 1714, il adressa une lettre savante à Christino Martinelli sous ce titre :— De myriophyllo pelagico, aliaque plantula marina anonyma. Venetiis, in-8°. Et comme il continuait de s'occuper de la recherche des productions que la nature a répandues sur la surface et dans les entrailles de la terre, il fit imprimer, en 1721, sa Lithographia duorum montium Veronensium, vulgo monte di Baricolo et di Zoppica. — Ce fut pour satisfaire sa curiosité toujours impatiente qu'il entreprit, en 1722, le voyage d'Istrie avec Pierre Stefanelli, et qu'il en fit deux autres en 1724 ; le premier dans les environs de Feltri, dans la Marche-Trévisane, et le second dans le territoire de Vicence. En 1725, les seigneurs de la chambre de santé le déclarèrent médecin-physicien de tout le pays de la domination de la république de Venise; et pour remplir les devoirs attachés à ce titre, Zannichelli fit, en la même année, un second voyage en Istrie avec Pierre-Antoine Micheli, et en 1726 il retourna dans la Marche-Trévisane avec Stefanelli. Le principal objet de ces voyages était l'histoire naturelle, mais plus particulièrement la botanique. — En 1727, il publia à Venise un traité in-8° intitulé : De rusco ejusque præparatione ; et bientôt après, une Lettre sur un insecte de mer, qui fut comme l'avant-coureur d'un grand ouvrage qu'il méditait depuis long-temps sur l'histoire des plantes, des zoophytes et des insectes de la mer Adriatique. Mais il mourut avant de l'avoir achevé, le 11 janvier 1729, à la suite des accidents occasionnés par une chute faite sur le monte Cavallo dans son voyage de 1726.

Ap. J.-C. 1722 *env.* — ROYEN (Adrien VAN), célèbre professeur de médecine et de botanique en l'Université de Leyde, s'est distingué dans ce siècle par ses connaissances et ses ouvrages qui roulent tous sur l'histoire des plantes, à laquelle il a quelquefois consacré ses talents pour la poésie. On a de lui :

Dissertatio botanico-medica de anatome et œconomia plantarum. Lugduni Batavorum, 1728, in-4°. Il paraît que cette pièce n'est autre chose que la dissertation inaugurale qu'il soutint lorsqu'il prit ses degrés. — Oratio, qua jucunda, utilis et necesssaria medicinæ cultoribus commendatur doctrina botanica. Ibidem, 1729, in-4°. C'est le discours qu'il prononça le 9 mai 1729 en prenant possession de la chaire de botanique. Ce discours est en vers. — De amoribus et connubiis plantarum, car-

men elegiacum. Ibidem, 1732, in-4°. — Prodromus Floræ Leidensis. Ibidem, 1740, in-8°. — Cet excellent ouvrage donne en détail toutes les richesses du Jardin de Leyde. On y trouve beaucoup de plantes très-rares, dont on est redevable aux soins de l'auteur; il est le premier qui les fit connaître ou qui les rangea dans la classe qui leur est propre. Son système est celui de Linnæus, qu'il a suivi dans les genres et les noms; mais il a pris un ordre plus naturel dans la distribution des classes, pour lesquelles il a imaginé de nouveaux noms. — David van Royen, de la famille du précédent, prit le bonnet de docteur à Leyde, où il soutint, en 1752, une thèse De intestinis crassis multorum malorum causa et sede. Ce médecin enseigne maintenant la botanique dans l'université de cette ville. On a de lui un discours intitulé : — Oratio de hortis publicis præstantissimis scientiæ botanicæ adminiculis. Lugduni Batavorum, 1754, in-4°. Apparemment qu'il a remplacé Adrien van Royen, son parent, professeur émérite, avec continuation d'appointements.

Apr. J.-C. 1722 *env.* — MURALT ou DE MURALTO (Jean), natif de Zurich, demeura quelque temps à Montpellier, où il s'appliqua à l'étude de la médecine. Il passa de là à Lyon, et il suivit les meilleurs praticiens de cette ville, surtout dans les hôpitaux; bientôt après, il se rendit à Paris dans le dessein d'y faire ses cours d'accouchements et d'anatomie. Mauriceau et Gayant furent ses maîtres. Les progrès qu'il avait faits dans ces différents genres l'annoncèrent si avantageusement dans sa patrie, qu'il y parut tout à la fois comme médecin, comme accoucheur et comme chirurgien; on le chargea même ensuite d'y enseigner la physique, l'anatomie et la chirurgie. La manière dont il s'acquitta de tous ces devoirs le rendit cher à ses concitoyens, qui le regrettèrent beaucoup à sa mort arrivée en 1733. Muralt contribua à l'établissement d'un théâtre anatomique à Zurich; il y fit souvent des dissections d'animaux, démontra quelquefois la structure de nos organes sur des cadavres humains, et donna des leçons de chirurgie. Il ne se borna cependant point à instruire de vive voix, il mit au jour plusieurs ouvrages en allemand, tant sur l'anatomie et les accouchements, que sur les opérations chirurgicales et la médecine. Celui qu'il écrivit sur cette dernière science, porte le titre d'Hippocrate helvétique, parce qu'il y a rassemblé des observations rapportées au climat de la Suisse, au tempérament et aux usages des peuples.

On trouve quantité d'autres observations de sa façon dans les Mémoires de l'Académie impériale des curieux de la nature, dont il fut membre sous le nom d'Aretæus. On a encore de lui :

Vade-mecum anatomicum, sive Clavis medicinæ. Tiguri, 1677, in-12. Amstelodami, 1688, in-12, sous le titre d'Exercitationes anatomicæ observationibus et experimentis anatomicis mixtæ. C'est dans l'exposé des dissections que consiste l'utilité de ce petit ouvrage. L'auteur s'attribue la découverte de l'artère bronchiale; mais personne ne lui en a déféré l'honneur. Il décrit assez bien la circulation, dont il prétend qu'Hippocrate a eu connaissance; il entre d'ailleurs dans une infinité de détails anatomiques, la plupart rendus avec exactitude. — Collegium anatomicum, Norimbergæ, 1687, in-8°. C'est un mélange d'anatomie et de remarques sur les accouchements. — Physices specialis quatuor partes, sive, Helvetiæ Paradisus. Tiguri, 1710, in-8°. Il y donne la description des plantes les plus rares des environs de Schaffouse et des montagnes de la Suisse; mais on doit se défier de sa nomenclature, à raison des noms étranges qu'il assigne souvent à ces plantes.

Apr. J.-C. 1722 *env.* — MAITLAND (Henri), médecin anglais, est un des premiers qui aient introduit l'inoculation de la petite vérole dans sa patrie. Il a publié deux ouvrages à ce sujet. L'un, intitulé Account of inoculation, a paru à Londres en 1722, in-8°. L'autre, qui porte ce titre : The account of inoculating vindicated, a été imprimé dans la même ville en 1722, in-8°, et en allemand à Brême, en 1725, in-8°. Dans le dernier, il défend la pratique de l'insertion contre les attaques du docteur Wagstaffe.

Peu de personnes, avant Maitland, avaient écrit sur cette méthode : on ne trouve guère qu'Abraham Vater qui publia à Wittemberg, en 1720, in-4°, une dissertation De methodo transplantandi variolas per insitionem; et Antoine Le Duc, fils d'un médecin de Constantinople, qui prit pour sujet de sa dispute

inaugurale à Leyde, en 1716, selon quelques-uns, et en 1722, selon d'autres, De Bysantina variolarum insitione. On doit cependant remarquer que les docteurs Timone et Pylarino, qui ont tous deux exercé la médecine à Constantinople, avaient déjà écrit sur cette pratique vers l'an 1715. On assure même que le premier a adressé au docteur Woodward, médecin de Londres, une lettre datée de Constantinople au mois de décembre 1713, sur les avantages et les succès de l'inoculation. Le docteur Jurin a fait imprimer quelques pièces sur cette méthode dès l'année 1721; et M. Boyer, depuis docteur-régent de la faculté de Paris, a soutenu une thèse en 1717, dans les écoles de Montpellier en faveur de l'insertion. Mais Henri Maitland paraît avoir eu plus d'avantages que bien d'autres, pour écrire sur cette pratique; car outre les observations qu'il avait recueillies à Constantinople pendant qu'il était attaché à milord Wortley Montagu, il inocula lui-même la petite vérole, en 1717, au fils unique de cet ambassadeur, qui n'était âgé que de six ans.

La liste des auteurs qui ont écrit sur cette matière, est immense aujourd'hui. On a des traités pour et contre en abondance; mais on dispute encore, et les inoculateurs ne sont point parvenus, jusqu'ici, à faire de l'insertion un dogme de pratique adopté par toutes les Facultés.

Apr. J.-C. 1722.—CAMPER (Pierre), naquit à Leyde en 1722, de Florentin Camper, théologien protestant, qui le mit fort jeune sous les fameux de Moor, père et fils, pour apprendre le dessin et la peinture. Il étudia ensuite la médecine sous le grand Boerhaave, les mathématiques sous Guillaume-Jacques S'Gravesande, les accouchements sous Trioen, et, le 14 octobre 1746, il reçut le bonnet de docteur dans l'université de sa ville natale. En 1748, il alla à Londres, où il suivit les leçons des plus habiles maîtres; l'année suivante, il se rendit à Paris pour le même sujet. Le 28 septembre 1749, il fut nommé professeur de médecine et de chirurgie à Groningue; et il en remplit les devoirs avec tant de célébrité, qu'on l'appela à Amsterdam, le 24 avril 1755, pour enseigner l'anatomie et la chirurgie dans le collége de cette ville. Il prononça, le 10 novembre de la même année, son discours de réception. Quelque grande que fut la considération dont il jouissait à Amsterdam, un secret attrait le portait vers Groningue, où il méditait de se retirer, pour se livrer avec plus de tranquillité à l'étude de l'anatomie et de l'histoire naturelle. Il était déjà membre des sociétés de Londres et de Harlem, ainsi que de l'Académie royale de chirurgie de Paris; il devint encore correspondant de l'Académie des sciences de cette dernière ville en 1772. On a de lui plusieurs ouvrages importants, dans lesquels on trouve une infinité de remarques intéressantes sur l'anatomie et la chirurgie. Il a aussi écrit sur l'inoculation de la petite vérole, et quelques pièces en hollandais, parmi lesquelles il y en a une qui traite de la mortalité des bestiaux, 1769; une autre, des signes de la vie ou de la mort dans les enfants nouveau-nés, 1774; une troisième contient des observations sur le crime et l'accusation de meurtre des enfants nouveau-nés, 1774. Voici maintenant les titres des ouvrages de Camper sur l'anatomie.

Demonstrationum anatomico-pathologicarum liber primus, continens brachii humani fabricam et morbos. Amstelœdami, 1760, in-folio maximo, avec quatre planches où l'on voit le bras et ses différentes parties représentés avec beaucoup de netteté. L'auteur en a lui-même dessiné les figures qu'il a fait graver par Schley. Mais ce qui augmente le prix de cet ouvrage, c'est que Camper a relevé le mérite de ses remarques anatomiques par de bonnes observations chirurgicales. — Demonstrationum anatomico-pathologicarum liber secundus, continens pelvis humanæ fabricam et morbos. Ibidem, 1762, folio maximo, avec quatre belles planches exécutées par le même graveur. — Oratio inauguralis de analogia inter animalia et stirpes. Groningæ, 1764, in-4°. Il prononça ce discours le 9 mai 1764, lorsqu'il prit possession de la chaire de médecine théorique, d'anatomie, de chirurgie et de botanique dans l'université de Groningue. — Epistola ad anatomicorum principem magnum Albinum. Groningæ 1767, in-4°. — Il y relève plusieurs défauts qui déparent les planches du célèbre Albinus, mais sa critique est modeste et pleine d'égards pour le grand homme auquel il reproche encore d'avoir mis trop de pittoresque dans ses tables anatomiques. — Camper a remporté le prix de l'Académie de Lyon en 1775. Il s'agissait d'assigner la

théorie et le traitement des maladies chroniques du poumon; avec des recherches historiques et critiques sur les principaux moyens employés contre ces maladies par les médecins anciens et modernes et même par les empiriques.

Apr. J.-C. 1722. — SPIELMAN (Jacques Reinbold) naquit à Strasbourg le 21 mars 1722. Après de bonnes études dans les écoles de cette ville, il y reçut le bonnet de docteur, et donna tant de preuves de la supériorité de ses talents, qu'il mérita d'être nommé à la chaire ordinaire de chimie, de botanique et de matière médicale. C'était peu pour cet homme célèbre d'être connu dans sa patrie; il méritait d'avoir part dans l'estime des étrangers. Aussi s'empressèrent-ils de lui donner des preuves de leur considération. Il fut reçu dans l'Académie impériale des curieux de la nature, dans les académies de Pétersbourg, de Berlin, de Mayence, du Palatinat, et l'Académie royale des sciences de Paris le nomma son correspondant. On a de ce médecin, indépendamment d'un grand nombre de thèses soutenues sous sa présidence, et auxquelles il avait eu part, les deux ouvrages suivants qui sont très-remarquables :

Institutiones chimicæ prælectionibus academicis accommodatæ. Argentinæ, 1736. Ibidem, 1766. M. Cadet le jeune a mis cet ouvrage en français. Paris, 1770, 2 volumes in-12. — Institutiones materæ medicæ prælectionibus academicis accommodatæ. Argentinæ, 1774. Jean-Jacques Spielman, son fils, aussi médecin de Strasbourg, a traduit ce traité en allemand et l'a publié en 1775.

Apr. J.-C. 1722. — AUENBRUGGER D'AUENBRUG (Léopold), qu'on appelle généralement chez nous Avenbrugger, par une légère modification de son nom, sans laquelle il serait assez difficile à un Français de le prononcer, naquit à Grœtz, dans la Styrie, le 19 novembre 1722, se fit recevoir docteur en médecine à Vienne, et devint ensuite médecin ordinaire d'un des hôpitaux civils de cette ville. Aucun praticien n'ignore qu'on lui doit l'invention d'un moyen, qui, après avoir été négligé chez nous pendant une quarantaine d'années, fut enfin tiré d'un oubli non mérité par Corvisart, et qui est devenu, depuis cette époque, la vraie boussole du médecin dans la recherche des maladies de la poitrine. Ce moyen, à la fois simple et facile, consiste à juger de l'état des organes pectoraux d'après le son que rend la cavité qui les renferme lorsqu'on la frappe avec la main. Avec de l'habitude, on peut, à l'aide de la percussion de la poitrine, juger de l'étendue, du siége, des progrès, et même du mode de terminaison des maladies du poumon et du cœur, mais plus particulièrement de la pneumonie et des anévrismes internes, quoique l'auteur se soit assuré qu'elle peut aussi procurer des lumières dans quelques maladies exanthématiques, telles que la rougeole, la scarlatine et la variole. La méthode d'Auenbrugger, quelque avantageuse qu'elle soit, manque cependant dans certains cas, et c'est pour obvier à son insuffisance que Laennec a imaginé le sthétoscope ou pectoriloque, instrument avec lequel il étudie les sons qui se forment dans l'intérieur même de la poitrine, au lieu de se borner, comme le médecin allemand et ses imitateurs, à l'observation des différents caractères que présente le son produit par la percussion des parois de cette cavité. Le temps décidera du mérite respectif de ces deux méthodes, dont la nouvelle aura pendant long-temps contre elle les difficultés qu'elle présente, les précautions minutieuses qu'elle exige, et l'air de charlatanisme qu'on peut craindre qu'elle ne donne à celui qui la met en usage. Les ouvrages d'Auenbrugger sont :

Inventum novum ex percussione thoracis humani, ut signo, abstrusos interni pectoris morbos detegendi. Vienne, 1761, in-8°. — Trad. en français par Rozière de La Chassagne (à la suite de son Manuel des pulmoniques, Paris, 1770, in-12.), et par M. Corvisart (Paris, 1808, in-8°). — Experimentum nascens de remedio specifico sub signo specifico in mania virorum. Vienne, 1776, in-8°. — Von der stillen Wuth, oder dem Triebe zum Selbsmorde, als einer wirklichen Krankeit. Dessau, 1783, in-8°. — On a encore d'Auenbrugger un drame intitulé : Der Rauch fangkehrer, et un mémoire sur une dyssenterie épidémique, qui a régné en 1779 à Vienne : ce mémoire a été inséré dans les Beytraege zur praktischen Arzneykunde de Mohrenheim (tom. II, 1783).

(*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1722. — CAMUS (Antoine LE), naquit à Paris le 12 avril 1722. Il fit toutes ses études au collége de Clermont, où il prit ce goût pour la

poésie, dont il a donné souvent des marques, et cette aisance à versifier qui caractérise les poètes. De ses humanités il passa à l'étude de la philosophie, dont il fit le cours sous M. Le Monnier, professeur au collége d'Harcourt. Dès qu'il l'eut fini, il voulut s'attacher à l'Université, en y prenant le grade de maître ès-arts, qu'il obtint à peine âgé de 17 ans. Dès ce moment, il tourna ses vues du côté de la médecine ; le célèbre Ferreiu fut celui qu'il adopta pour son maître. On peut dire à ce sujet, que si ce choix a pu faire honneur au discernement du disciple, les progrès qu'il fit en peu de temps furent bien capables d'honorer les leçons du professeur. Après trois ans environ de travail, Le Camus fut en état de se présenter à la faculté de médecine de Paris, pour y prendre le degré de bachelier. Il jouit de cet honneur en 1742 ; à peine avait-il alors vingt ans. Ses confrères de licence, lui ayant reconnu beaucoup de profondeur dans le génie, de force dans la mémoire et de facilité dans l'expression, qualités que la nature accorde rarement à un même homme, le chargèrent d'un acte public qui demande à la fois de l'esprit, du style et du débit. Cet acte est celui des paranymphes, dans lequel, après un discours sur quelque sujet qui regarde la médecine ou les médecins, l'orateur doit caractériser particulièrement chacun de ses émules. Il serait difficile de dire par quel motif la faculté de médecine a cru devoir adopter une cérémonie, qui paraît être tirée des rits qui se pratiquaient chez les anciens au temps des épousailles. Quoi qu'il en soit, cet acte que fit Le Camus, fut très solennel; et comme le paranymphant y avait invité des personnes de tout sexe, il lui sembla peu juste d'y parler toujours la langue des savants, langue assurément très inintelligible aux dames qui s'étaient fait un plaisir de venir ajouter quelques fleurs aux lauriers qu'on s'attendait bien qu'il y moissonnerait. Notre orateur, ou même, disons mieux, notre poète fit plusieurs paranymphes en vers français. Ses confrères répondirent dans le même idiome, et il eut la satisfaction d'avoir pu dérider la médecine, et d'avoir introduit, peut-être pour cette seule fois, les jeux et les ris jusque dans son sanctuaire. Les cérémonies de cet acte ont été réduites au seul discours du Paranymphant en 1748 sous le décanat de Jean-Baptiste-Thomas Martinencq. La faculté fit taire alors ses licenciés, et les réduisit à faire aux paranymphes le rôle d'acteurs muets. Elle leur défendit de répondre aux louanges que leur donne le paranymphant, ou de repousser sur lui le fiel dont il peut quelquefois les inonder.

Peu de jours après cet acte, Le Camus reçut le bonnet de docteur ; il fit à cette occasion un discours qui annonça moins ce qu'il avait été que ce qu'il voulait être dans la carrière où il venait d'entrer. Après avoir présidé pour sa régence à une thèse de sa composition, le premier hommage de ses talents qu'il crut devoir rendre à la faculté, fut de lui dédier, en 1745, un petit poème très-ingénieux qu'il avait fait sur l'amphithéâtre qu'elle venait d'élever à ses frais. L'année suivante, il présida à son tour à une autre thèse de sa composition; mais ces travaux étaient trop peu importants pour un esprit comme le sien. Il se mit à composer sa médecine de l'esprit, et pendant qu'il s'en occupait, il travaillait, par manière de délassement, à un autre ouvrage auquel il donna le titre d'Abdeker, ou l'Art de conserver la beauté. Environ dans le même temps, plusieurs lettrés se mirent à travailler en société à un ouvrage périodique, consacré principalement à rassembler et à faire passer à la postérité des mémoires et des pièces fugitives sur tout ce qui peut concerner l'économie. La médecine devant nécessairement entrer dans leur plan, ils crurent ne pouvoir jeter les yeux sur un homme plus capable de contribuer en son genre avec eux au bien public, que celui dont on fait l'histoire. Ils lui proposèrent d'entrer dans leur société. Le Camus fut flatté de leur offre ; et les mémoires qu'il leur procura ne sont pas les moins curieux de ceux que renferme le Journal OEconomique. Ses mémoires étaient écrits avec la franchise d'un honnête homme, le style d'un lettré, le feu d'un médecin de génie. Mais comme il avait souvent attaqué, dans ses pièces fugitives, la routine aveugle qu'il avait remarquée dans la plupart des praticiens, sa conduite à cet égard lui suscita un orage de la part de la faculté qu'il évita, en abjurant les termes injurieux dont on l'accusait de s'être servi. Cet écart n'empêcha pas que sa réputation ne prît de jour en jour plus de consistance par ses travaux littéraires, et qu'elle ne s'établit, d'une manière solide, par le nombre

considérable de malades qui prenaient ses conseils par écrit ou de vive voix.

En 1756, l'Académie royale de La Rochelle et la Société littéraire de Châlons-sur-Marne l'adoptèrent au nombre de leurs membres; et environ un an après, il reçut le même honneur de la part de l'Académie royale d'Amiens. En 1762, il fut professeur des écoles. Il ouvrit son cours par un discours latin sur les moyens de faire avec succès la médecine à Paris. Quelque temps après il fut destiné à remplir la chaire de professeur de chirurgie en langue française. Il ouvrit ses leçons en 1766 par un discours français dans lequel il prouva que la chirurgie n'est point un art difficile. En 1768, le collége royal des médecins de Nancy l'agrégea au nombre de ses associés honoraires. Enfin, Le Camus tomba malade. Son pyrrhonisme, ou plutôt son indécision, l'engagea à abandonner à la nature la guérison de sa maladie. Tous ses soins se bornèrent à ne lui donner aucunes entraves, soit par des aliments, soit par des médicaments. Un temps assez considérable se passa de la sorte sans qu'il aperçût aucun changement. En conséquence, il manda quelques-uns de ses confrères pour s'aider de leurs conseils. Il était tombé malade vers le milieu de l'année 1771, et il se trouva mieux dans le mois d'octobre; mais malheureusement ses espérances de rétablissement ne furent pas de longue durée. La maladie prit tout à fait le dessus, et il vit bien qu'il fallait se résigner à ce coup fatal qu'un honnête homme ne doit jamais craindre, puisqu'il doit être pour lui le commencement d'une vie qui n'aura point de fin. Aussi l'envigea-t-il sans frayeur, l'attendit-il sans faiblesse, le reçut-il sans murmures. Il expira en bon chrétien le 2 Janvier 1772, dans la cinquantième année de son âge. — Ses sourcils un peu épais et sa bouche toujours à demi riante, lui donnaient un peu l'air de ces sectateurs du philosophe Démocrite qui, par un rire malin, plaignent les hommes, à cause des folies dont ils voient qu'ils sont les jouets. Son commerce était doux dans la société. Il ne se prévalait jamais de son esprit pour faire remarquer les sottises des autres. Bien différent de ces gens superficiels qui ne cessent de jargonner, avec les connaissances profondes qu'il avait, il gardait le plus souvent le silence, et pour le lui faire rompre, il fallait, pour ainsi dire, le provoquer plus d'une fois. L'amour de la liberté l'éloigna toujours du mariage. On a de ce médecin :

Amphitheatrum medicum, poema. Parisiis, 1745, in-4°. Il le publia à l'occasion du nouvel amphithéâtre que la faculté avait fait bâtir. — La médecine de l'esprit. Paris. 1753, deux volumes in-12. Ibidem, 1769, in-4° et deux volumes in-12. — Abdeker, ou l'Art de conserver la beauté. Paris, 1754-56, quatre petits volumes in-12. On a trouvé dans ses papiers quelques corrections et additions à cet ouvrage, où tout est rendu agréablement. Jusqu'aux préceptes mêmes, ils ont pris la forme d'un amusement; mais, pour être mêlés avec le langage de l'amour et du plaisir, ils n'en sont pas moins profonds. — Mémoire sur différents sujets de médecine. Paris, 1760, in-12. — Projet d'anéantir la petite vérole. Paris, 1767, in-4° et in-12. — Médecine pratique rendue plus simple, plus sûre et plus méthodique. Paris, 1769, in-12. C'est un traité des maladies de la tête. On a trouvé, dans son cabinet, plusieurs additions et corrections qu'on n'a pas manqué de joindre à l'ouvrage suivant. — Médecine pratique rendue plus simple, plus sûre et plus méthodique. Tome second. — Maladies du district du cœur. Paris, 1772, deux volumes in-12 Ouvrage posthume qui devait être suivi d'un traité des maladies du domaine de l'estomac et d'un autre sur les maladies des téguments.

Apr. J.-C. 1722. — PIPELET (François), né à Coucy-le-Château en 1722, pratiqua d'abord la chirurgie avec distinction dans sa province. S'étant ensuite rendu à Paris, Louis, dont il était le condisciple et l'ami, le fit admettre membre de l'Académie de chirurgie; plus tard il obtint la charge de premier chirurgien du roi au rapport de la prévôté de l'hôtel, et fut nommé conseiller de l'Académie. En 1792 il se retira dans son pays natal, où il mourut le 14 octobre 1809. Deux Mémoires de Pipelet, l'un sur la ligature de l'épiploon, l'autre sur la réunion de l'intestin qui a souffert une déperdition de substance dans la hernie gangrenée, font partie du troisième et du quatrième volume des Mémoires de l'Académie de chirurgie et le placent au nombre des observateurs les plus judicieux de son siècle.

(*Biogr. médic.*)

Ap. J.-C. 1722.—BACKER (George), membre de la Société royale de Londres, du Collége des médecins de la même ville et de celui de Cambridge, avait exercé la médecine dans la capitale d'Angleterre avec distinction, depuis plusieurs années, lorsqu'il fut nommé médecin de la maison du roi et ensuite médecin ordinaire de la reine. On a de lui:

De catarrho et de dysenteria londinensi, epidemicis utrisque anno 1762. Londini, 1764. — Inquiry in tho the merits of inoculating, c'est-à-dire, Recherches sur les avantages de la méthode d'inoculer la petite vérole, qui est en usage en différentes provinces de l'Angleterre. Londres, 1766, in-8°. — An essay concerning the cause of the andemical colic of Devonshire, etc. C'est-à-dire, Essai sur la cause de la colique endémique du Devonshire, lu dans le théâtre des médecins de Londres, le 29 juin. Londres, 1767, in-8°. Il regarde cette colique comme l'effet du plomb dissous par l'acide du cidre dans les presses qui sont doublées de ce métal. — Opuscula medica iterùm edita. Londini, 1771, in-8°. C'est le recueil de ses opuscules qui n'avaient encore été imprimés que séparément.

Apr. J.-C. 1722. — NICOLAI (Ernest-Antoine), né à Sondershausen, le 7 septembre 1722, commença ses études dans cette ville et alla les terminer à Halle, qui tenait le premier rang parmi les universités de l'Allemagne. Le célèbre Wolf fut celui des professeurs auquel il s'attacha le plus particulièrement, et dont il adopta le système mathématique, qu'il essaya de faire servir à l'explication des phénomènes de la vie. Une thèse, dans laquelle il cherchait à rendre raison des sensations produites par les sons, d'après les lois de la mécanique, et qui fut suivie de divers autres opuscules non moins remarquables, fixa sur lui l'attention du public, de sorte que le roi de Prusse le nomma professeur extraordinaire. En 1748, il quitta Halle pour passer à Iéna, où il fut long-temps le doyen de l'Académie. Depuis lors, il sembla renoncer à la passion presque exclusive que les applications des mathématiques à la médecine lui avaient d'abord inspirée, il devint éclectique. Mort le 23 août 1802, il a laissé beaucoup d'ouvrages dont voici les titres :

Gedanken von den Wirkungen der Einbildungskraft im menschlichen koerper. Halle, 1744, in-8°. Ibid. 1750, in-8°. — Die Verbindung der musik mit der arzneygelahrheit. Halle, 1745, in-8°. — Abhandlung von dem lachen. Halle, 1746, in-8°. — Theoretische und praktische batraetung des pulsschlages. Halle, 1746, in-8°.—Gedanken von der Erzeugung des kindes in mutterleibe. Halle, 1746, in-8°. — Abhandlung von der Schoenheit des menschlichen koerpers. Halle, 1746, in-8°. — Methodus concinnandi formulas medicamentorum. Halle, 1747, in-8°. — Gedanken von thraenen und weinen. Halle, 1748, in-8°. — Bemuehungen in dem theoretischen und praktischen theile der arzneywissenschaft. Halle, 1748, in-8°. — Gedanken von der erzeugung der steine im menschlichen koerper. Halle, 1749, in-8°. — Gedanken von der erzeugung der missgeburten und mondskaelber. Halle, 1749, in-8°. — Dissertatio de spissitudine. Halle, 1749, in-4°. — Systema materiæ medicæ ad praxim applicatæ. Halle, 1750-1752, 2 vol. in-4°. — Versuch einer Lehrgebaeudes von den fiebern ueberhaupt. Halle, 1751, in-8°. — Vertheidigung seines lehrgebaeudes von den fiebern. Halle, 1754, in-8°. — Abhandlung von fehlern des gesichts. Berlin, 1754, in-8°. — Dissertatio sistens hydropis pathologiam. Iéna, 1754, in-4°. — Theoretisch-und praktische abhandlung von kalten Fiebren. Copenhague, 1758, in-8°. —Gehanken von der Verwirrung des Verstandes, dem Rasen und Phantasiren. Copenhague, 1758, in-8°. — Programma de sensatione ac sensibilitate. Iéna, 1758, in-4°. — Dissertatio de dolore. Iéna, 1758, in-4°. — Ratio structuræ quarumdam auris partium. Iéna, 1760, in-4°. — Programmata IV de genuina arthridis notione. Iéna, 1760, in-4°. —Dissertatio de irritatione, Iéna, 1760, in-4°. — Dissertatio de sudore, ut signo. Iéna, 1760, in-4°. — Dissertatio de caloris febrilis effectibus. Iéna, 1760, in-4°. — Dissertatio sistens genuinam cachexiæ indolem. Iéna, 1760, in-4°. — Dissertatio de acrimoniæ in corpore humano existentis actione, causis et effectibus. Iéna, 1760, in-4°. — Dissertatio de obstructione mesenterii ut causa multorum morborum variorum. Iéna, 1760, in-4°.— Dissertatio de tono. Iéna, 1761, in-4°. — Dissertatio de pulsibus, Iéna, 1761, in-4°. — Dissertatio de congestionibus, Iéna, 1761, in-4°. — Dissertatio de secretione corporis humani in genere. Iéna, 1762, in-4°. — Dissertatio de ge-

nesi ebrietatis. Iéna, 1763, in-4°. — Dissertatio de habitu faciei, ut signo. Iéna, 1763, in-4°. — Dissertatio de ortu effectuum, imprimis febrium ex irritatione. Iéna, 1763, in-4°. — Dissertatio de catarrho suffocativo. Iéna, 1763, in-4°. — Dissertatio de derivatione ac revulsione. Iéna, 1763, in-4°. — Dissertatio de diversis doloris capitis speciebus. Iéna, 1763, in-4°. — Dissertatio de quibusdam excretionis urinæ vitiis. Iéna, 1764, in-4°. — Dissertatio de mixtione corporis humani. Iéna, 1765, in-4°. — Dissertatio de lethalitate vulnerum in genere. Iéna, 1765, in-4°. — Dissertatio de venæ sectione exanthematum eruptionem promovente ac impediente. Iéna, 1765, in-4°. — Dissertatio de curatione febrium per vomitum. Iéna, 1765, in-4°. — Dissertatio de methodo febres intermittentes curandi. Iéna, 1766, in-4°. — Dissertatio de reditu hæmoptyseos præcavendo. Iéna, 1766, in-4°. — Dissertatio de præstantia methodi antiphlogisticæ febres continuas curandi. Iéna, 1767, in-4°. — Dissertatio de purpura. Iéna, 1767, in-4°. — Dissertatio de spasmi effectibus. Iéna, 1767, in-4° — Dissertatio de oleorum expressorum virtute ac usu. Iéna, 1768, in-4°. — Dissertatio de putredine. Iéna, 1769, in-4°. — Pathologie, oder Wissenschaft von krankheiten. Halle, 1769-1784, 9 v. in-8°. — Dissertatio de diabete. Iéna, 1770, in-4°. — Dissertatio de quibusdam ad apoplexiam spectantibus. Iéna, 1771, in-4°. — Dissertatio de cucurbitularum effectibus et usu. Iéna, 1771, in-4°. — Dissertatio de natura phreniditis ac paraphreniditis. Iéna, 1772, in-4°. — Dissertatio de febribus malignis. Iéna, 1772, in-4°. — Dissertatio de carie ossium. Iéna, 1772, in-4°. — Dissertatio de vitiis fluidorum corporis humani in genere. Iéna, 1772, in-4°. — Dissertatio de curatione nimiæ in puerperis hæmorrhagiæ ex utero. Iéna, 1773, in-4°. — Programma de diabete ex spasmo. Iéna, 1773, in-4°. — Dissertatio de fame naturali et præter naturam aucta. Iéna, 1774, in-4°. — Dissertatio de nyctalopia et hemeralopia, visu simplici ac duplici. Iéna, 1774, in-4°. — Dissertatio de anthelminticis. Iéna, 1775, in-4°. — Dissertatio de viribus ac usu mercurialium. Iéna, 1775, in-4°. — Dissertatio de utilitate et necessitate paracenteseos thoracis. Iéna, 1775, in-4°. — Dissertatio de generatione chyli. Iéna, 1776, in-4°. — Programma de causa, cur ferrum per cuprum præcipitetur. Iéna, 1776, in-4°. — Dissertatio de causis cataractæ externis. Iéna, 1776, in-4°. — Dissertatio de modo agendi aperientium et martialium medicamentorum, Iéna, 1776, in-4°. — Dissertatio de affinitate corporum chemica. Iéna, 1776, in-4°. — Dissertatio de generatione puris. Iéna, 1777, in-4°. — Dissertatio de fluxu hæmorrhoidali nimio cum nimia diarrhæa conjuncto. Iéna, 1777, in-4°. — Programmata II de fine ductus thoracici. Iéna, 1778, in-4°. — Dissertatio de sanguinis colore rubro. Iéna, 1778, in-4°. — Programma de rubore sanguinis. Iéna, 1778, in-4°. — Recepte und kurarten, nebst theoretischen und praktischen Anmerkungen. Iéna, 1780-1784, 5 vol. in-4°. Ibid. 1799, 5 vol. in-8°. — Programmata II de pulsu duro et molli. Iéna, 1782. in-4°. — Programmata III de virtute et usu clysterum ex aceto. Iéna, 1783, in-4°. — Programmata de cubitu ægrotorum. Iéna, 1785-1787, in 4°. — Theoretische und praktische abhandlung ueber die Entzuendung und Eiterung. Iéna, 1786, 2 vol. in-8°. — Programma de sanguinis missione in febribus intermittentibus. Iéna, 1787-1790, in-4°. — Programma de urina tenui et crassa. Iéna, 1791-1792. in-4°. — Programma de origine febrium ex irritatione et spasmo corporis humani vivi universali. Iéna, 1791, in-4°. — Programma de diagnosi inflammationum. Iéna, 1792-1794, in-4°. — Programma de morbis gastricæ originis. Iéna, 1792-1794, in-4°. — Programmata IX de curatione febrium intermittentium per evacuantia. Iéna, 1794-1798, in-4°. — Programma de phænomenis quibusdam corporis humani vivi, ex cerebri irritatione oriundis. Iéna, 1794, in-4°. — Historia cephalalgiæ periodicæ maro officinali sanatæ. Iéna, 1794, in-4°. — Dissertatio de febribus gastricis. Iéna, 1795, in-4°.

(*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1722. — BORDEU (Théophile DE) naquit en 1722 à Iseste en Béarn. La distinction avec laquelle son père exerçait sa profession, lui inspira du goût pour entrer dans la même carrière, et après de bonnes études, il prit le bonnet de docteur dans la faculté de médecine de Montpellier en 1743. Mais la supériorité de ses talents l'avait élevé au rang de maître, avant cette époque; il était encore sur les bancs, lorsque le corps des élèves de cette université lui fit l'hon-

neur singulier de le choisir pour leur enseigner l'anatomie, et il remplit cette tâche avec la plus grande distinction. En 1745, il obtint le titre d'inspecteur des eaux minérales de la généralité d'Auch et de Pau, et presque en même temps, celui de professeur d'anatomie. A cet honneur succéda, en 1747, l'avantage d'être nommé correspondant de l'Académie royale des sciences. Tout cela fait preuve de la réputation dont il jouissait déjà; mais pour mettre ses talents dans un plus grand jour, il prit la résolution de se rendre à Paris, où, après le cours ordinaire d'études dans les écoles de la faculté, il fut reçu docteur en 1754. Les ouvrages qu'il a publiés l'ont avantageusement répandu dans cette capitale. On a de lui plusieurs dissertations intéressantes sur les écrouelles, sur les articulations des os de la face, sur la colique de Poitou; mais les ouvrages suivants sont d'une plus grande étendue:

Chylificationis historia. Monspelii, 1742, in-8°. Parisiis, 1757, in-8°, avec le traité des glandes. — Dissertatio physiologica de sensu generice considerato. Monspelii, 1743, in-8°. Parisiis, 1751, in-8°, avec le traité de la chylification. — Lettres contenant des essais sur l'histoire des eaux minérales du Béarn et de quelques-unes des provinces voisines, sur leur nature, leur différence, leur propriété, sur les maladies auxquelles elles conviennent, sur la manière dont on doit s'en servir. Amsterdam, 1746 et 1748, in-12. Ces lettres sont au nombre de 29; la dernière est datée de Montpellier 1 août 1746, et signée ainsi, Bordeu Jurque, médecin-chirurgien. Par le titre que l'auteur prenait alors, il paraît qu'il se destinait à exercer la chirurgie; il se rapprocha même des chirurgiens, dans le temps de leur procès avec les médecins; mais depuis 1752 qu'il se mit sur les bancs de la faculté de Paris, il ne s'occupa plus que de la médecine. L'auteur entreprend de donner une explication physique de l'effet des eaux minérales du Béarn, surtout de celles de Barèges et de Bagnères. On trouve, dans ces lettres, beaucoup de choses curieuses et intéressantes sur la physique et sur la géographie du Béarn. Les eaux minérales dont il s'agit ici, sont celles de Dax, de Tersis, de Baure, de Saillies; celles de Basque, de Mancense, de Morlacs, de Féas, de Gan, d'Oléron, d'Ogeu, de Saint-Christau de Tarbes, des vallées d'Aspe et d'Ossau, de Cauterez, de Barèges et de Bagnères. — Recherches anatomiques sur la position des glandes et sur leur action. Paris, 1751, in-8° — Recherches sur le pouls par rapport aux crises. Paris, 1756; in-12. Ibidem. 1767, 2 vol. et 1772, quatre vol. in-12, avec les jugements portés sur la doctrine du pouls, depuis la publication des recherches en 1756. Tout le monde sait que M. De Bordeu a été précédé dans les recherches sur le pouls par Solano de Lucques; mais si ce médecin espagnol et Nihell, son commentateur, ont beaucoup servi à notre auteur, on peut assurer que celui-ci a aussi beaucoup contribué à les faire connaître tous deux. M. La Virotte, docteur de la faculté de Paris, a publié, en 1748, une traduction des ouvrages anglais de Nihell, avec une préface judicieuse, dans laquelle il s'efforce de prouver l'importance de cette matière. Feu M. Senac lui-même, premier médecin de Louis XV, a vérifié la plupart des observations de Solano. Guidé par la profondeur de ses lumières et poussé par son zèle pour les progrès de la médecine, il trouva ces observations si justes, qu'il ne balança pas de leur accorder son approbation; c'est par là qu'il a donné beaucoup de poids à celles de l'auteur des Recherches. Un témoignage aussi respectable remua les esprits et excita la curiosité des médecins à confirmer, par de nouvelles expériences, ce que De Bordeu avait avancé. Son système n'a rien perdu entre les mains de ses confrères; plusieurs l'ont entièrement adopté, pendant qu'un plus grand nombre n'attend que des preuves ultérieures, pour en faire la base de ses pronostics. Mais il paraît qu'on a attendu inutilement ces preuves; car les rédacteurs du Journal de médecine (février 1777) s'expriment ainsi au sujet de l'ouvrage des Recherches: « On vit bientôt quelques jeunes gens » s'exercer à l'examen du pouls: le sujet » était intéressant: l'enthousiasme se » mit de la partie: mais l'enthousiasme, » en certains cas, ressemble à une fu» sée volante, qui se lance avec rapidité, » et qui après avoir éclaté et ébloui, ne » laisse qu'une légère fumée que le vent » emporte et dissipe. » — Recherches sur quelques points d'histoire de la médecine, et concernant l'inoculation. Liége (Paris) 1764, in-8°. Le principal objet de cet ouvrage est d'examiner les fondements des différents systèmes qui ont partagé les médecins. — Recherches sur

le tissu muqueux ou l'organe cellulaire, et sur quelques maladies de la poitrine Paris, 1767, in-12, On y a joint une dissertation du même auteur qui a remporté le prix à l'Académie royale de chirurgie en 1752. Elle traite de l'usage des eaux de Barèges et du mercure pour les écrouelles. Ces recherches furent composées en 1743 et 1745 à Montpellier, où ce médecin démontrait publiquement l'anatomie. On les trouve, en effet, annoncées dans son ouvrage sur la position des glandes, qui avait été entre les mains de quelques docteurs de la faculté de Paris, nommément entre celle de M. Bruhier, censeur royal, dès l'année 1749. En général, on peut dire que tout ce qui est sorti de la plume de M. De Bordeu, fait preuve de son goût pour l'observation, mais il n'a pas toujours mis assez de discernement pour apprécier ce qu'il voyait. On remarque constamment du génie, du feu, de l'imagination, de l'érudition, du savoir dans ses écrits; on y remarque aussi beaucoup de paradoxes qu'il n'a avancés que pour rétablir, dans notre siècle, l'ancien système des médecins méthodiques.

M. De Bordeu fut trouvé mort dans son lit le 24 décembre 1776; il était dans la cinquante cinquième année de son âge.

Apr. J.-C. 1722. — MOEHSEN (Jean-Charles-Guillaume), né à Berlin le 9 mai 1722, fut déterminé par l'exemple de son grand-père à embrasser la carrière de la médecine. De l'université d'Iéna, où ses parents l'envoyèrent de bonne heure, il passa à celle de Halle, qui lui conféra le titre de docteur. Son grand-père lui céda alors la place de medécin au gymnase de Joachim, dans laquelle il ne se fit pas moins remarquer par les soins assidus qu'il donnait aux enfants, que par sa douceur et son enjouement. Admis dans le sein du collége de médecine en 1747, il s'y distingua jusqu'à la fin de ses jours par une grande perspicacité et par des connaissances profondes en médecine légale. Sa réputation toujours croissante lui valut successivement plusieurs places honorifiques et lucratives, et le portèrent enfin à celle de premier médecin de Frédéric II, qu'il accompagna dans la guerre de la succession. Il mourut universellement regretté le 22 septembre 1795. Quoiqu'ayant une pratique immense, il croyait que l'on contribue plus à la guérison des malades en leur inspirant du courage et de la patience, pour laisser à la nature le temps de les guérir, qu'en employant des remèdes héroïques, dont il était l'ennemi juré. Il ne se distingua pas seulement comme médecin, mais encore comme érudit, et dirigea surtout ses études vers l'histoire de l'art de guérir, notamment dans sa patrie. On ne peut disconvenir qu'il n'ait été l'un des médecins les plus instruits de son siècle, et c'est avec raison qu'on l'a comparé à Charles Patin, qui paraît lui avoir servi de modèle, mais qu'il surpassait par une rare modestie et par un esprit plus philosophique. Ses recherches historiques se font remarquer par une exactitude scrupuleuse et une critique impartiale. On a de lui :

Dissertatio de passionis iliacæ causis et curatione. Halle, 1741, in-4°. Berlin, 1742, in-4°. — De manuscriptis medicis, quæ inter codices bibliothecæ regiæ Berolinensis servantur, epistolæ duæ. Berlin, 1746-1747, in-4°. — Versuch einer historischen Nachricht non der kuenstlichen Gold-und Silberarbeit in der aeltesten Zeiten. Berlin, 1757, in-4°. — De medicis equestri dignitate ornatis commentatio. Berlin, 1768, in-4°. — A la fin de ce traité, l'auteur parle du passage des arts et des science de l'Italie dans le Nord, et de quelques statues d'Esculape, d'Hygie et d'Hippocrate qui se trouvaient en Prusse. — Verzeichniss einer Sammlung von Bildnissen, groesstentheils beruehmter Aerzte. Berlin, 1771, in-4°. — Beschreibung einer Berlinischen Medaillen-Sammlung. die vorzueglich aus Gedaechtniss-Muenzen beruehmter Aerzte besteht. Berlin, 1772, 1773, 3 vol. in-4°. — Une foule de digressions hors de propos, mais curieuses, rendent cet ouvrage d'un haut intérêt pour l'histoire de la médecine. — Geschichte der Wissenschaften in der Mark Brandenburn, besonders der Arzneywissenschaft. Berlin, 1781, in-4°. — Cette histoire remonte au seizième siècle. — Sammlung merkwuerdiger Erfahrungen, die den Werth und grossen Nutzen der Pockeninokulation naeher bestimmen koennen. Berlin, 1775, in 8°. — Beytraege zur Geschichte der Wissenschaften in der Mark Brandenburg. Berlin, 1783, in-4°. (*Biog. méd.*)

Apr. J.-C. 1723 *env.* — WALTHER (Augustin-Frédéric), anatomiste distingué, naquit à Wittemberg le 26 octobre 1688. Orphelin de très-bonne heure, il

fut élevé dans la maison de son grand-père maternel. Après avoir suivi les écoles de Wittemberg, il se rendit à Iéna pour étudier particulièrement les mathématiques. Après neuf mois de séjour dans cette ville, il fit un voyage dans l'Allemagne, en Hollande, en Angleterre. A son retour à Wittemberg, il obtint la maîtrise en 1711 et le doctorat en médecine en 1712. Il alla se fixer à Leipzick; en 1728, il fut nommé professeur d'anatomie et de chirurgie. En 1732, il devint médecin pensionné de la ville, professeur de pathologie, membre du grand collége ducal et décemvir de l'Académie. En 1737, il passa à la chaire de thérapeutique et fut doyen de la faculté. Il mourut le 12 octobre 1746. Walther était un prosecteur fort habile. Dans le nombre des dissertations qu'il a publiées il y en a plusieurs qui sont excellentes et que Haller a pris soin de recueillir dans ses collections.

Dissertatio de lente cristallina. Leipzick, 1712, in-4°. — Dissertatio de secretione animali. Leipzick, 1712, in-4°. — Dissertatio de fibra motrice et influente nerveo liquido. Leipzick, 1723, in-4°.— Oratio de usu et præstantia solidioris in anatomicis scientiæ. Leipzick, 1723, in-4°. — Dissertatio de organis generationis vitiatis et de tumore vaginæ uteri. Leipzick, 1724, in-4°. — De lingua humana, novis inventis octo sublingualibus salivæ rivis, nunc ex suis fontibus glandulis sublingualibus eductis irrigua. Leipzick, 1724, in-4°. Harlem, 1745, in-4°. — Dissertatio de membrana tympani. Leipzick, 1725, in-4°. — Programma de cerebro, nervis et gangliis. Leipzick, 1727, in-4°. — Dissertatio de articulis, ligamentis et musculis hominis et incessu statuque dirigendis. Leipzick, 1728, in-4°. Supplementum. Ibid., 1731, in-4°. — Dissertatio de sarcocele, seu totius membri genitalis tumore vasto rarissimoque in cadavere. Leipzick, 1727, in-4°. — Arteriæ cæliacæ tabula, ejusque descriptio. Leipzick, 1729, in-4°. —Historia suffocationis et observationes anatomicæ. Leipzick, 1729, in-4°. — Dissertatio de vasis vertebralibus. Leipzick, 1730, in-4°. — Dissertatio de ductu thoracico bipartito, vena bronchiali sinistra et inferiore, arteria hepatica superioris mesentericæ sobole. Leipzick, 1731, in-4°. — Anatome musculorum tenuiorum humani corporis repetita. Leipzick, 1731, in-4°.— Historia partus monstrosi. Leipzick, 1732, in-4°. — Paris intercostalis et vagi humani corporis nervorum et ab utroque ejus latere obviorum anatome. Leipzick, P. I, 1733; II, 1735, in-4°. — Observationes de musculis. Leipzick, 1733, in-4°. — De pulsu sanguinis in sinu duræ meningis. Leipzick, 1734, in-4°. — Dissertatio de obesis et voracibus. Leipzick, 1734, in-4°. — Designatio plantarum quas hortus suus complectitur. Leipzick, 1735, in-4°. — Dissertatio de entero-sarcocele. Leipzick, 1737, in-4°. — Dissertatio de intestinorum angustia. Leipzick, 1737, in-4°. — Dissertatio de deglutitione naturali et præpostera. Leipzick, 1737, in-4°. — Dissertatio de vomitu. Leipzick, 1738, in-4°. — Dissertatio de oscitatione. Leipzick, 1738, in-4°. — Dissertatio de structura cordis auricularum. Leipzick, 1738, in-4°. — Dissertatio de vena portarum. Leipzick, 1739, 1740, in 4°. — Dissertatio de erubescentibus et subitaneo venarum capitis tumore. Leipzick, 1739, in-4°. — Dissertatio de larynge et voce. Leipzick, 1740, in-4°. — Dissertatio de atra bile. Leipzick, 1740, in-4°. — Dissertatio de temperamentis et deliriis. Leipzick, 1741, in-4°. — Dissertatio de collo vesicæ virilis, cathetere et unguentis illi inferendis. Leipzick, 1745, in-4°.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la médecine.*)

Ap. J.-C. 1723 *env.* —SCHWENCKE (Thomas), praticien renommé, naquit à Utrecht le 12 octobre 1694. Il commença ses études médicales dans les hôpitaux de sa ville natale, et alla en 1712 les continuer à Leyde. Promu au doctorat en 1715, il se fixa à La Haye. Il y eut bientôt une clientèle étendue, notamment pour les accouchements, qu'il pratiquait avec beaucoup d'habileté. En 1723, il fut nommé professeur d'obstétrique et médecin pensionné de la ville, place qu'il occupa pendant quarante ans avec beaucoup de distinction. Il se démit de l'une et de l'autre en 1766, et mourut le 11 février 1768.

Diss. inaug. med. de saliva. Leyde, 1715, in-4°. — Rari casus explicatio anatomico-medica. La Haye, 1733, in-8°. — Hæmatologia sive sanguinis historia, experimentis passim superstructa accedit observatio anatomica de acetabuli ligamento interno, caput femoris firmante, cum binis tabulis adjectis. La Haye, 1743, in-8°. — Schets van Heelmiddelen en Haar niwerkingen op het lichaam, s'Gravenhage. 1745, in-8°. 1753 her-

drukt, en merkelyk vermeerderd. — Noodig bericht over de inenting der Kinderpokjes in's Hage, s'Gravenhage. 1756, in-8°. — On trouve de lui, dans les Mémoires de la Société des sciences de Harlem, les ouvrages suivants : — Aanmerkingen over de Weer (Callus) der Beenderen ; I. D. p. 39. — Bericht Wegens eene zeer spoedige Genezing eener Boroerdheid, of ten deelen Verlamminge : Hersteld aoor het Ryden op een Wagen, I. D. p. 414. — Aanmerkingen over Verscheidemanieren van Bloedstelpen, en de voornaanste Bloed-Stelponde middelen in de Heel Kunde. II. D. p. 225. — Voorbeld, hoe eene samengestelde Breuk, gevaarlyk door veele toevallen; gelukkig behandelt en geneezenis, IV. D. p. 133. — Beschryving van eene Nagehoorte, waarui drie Moederkoeken zich vertoondem, IV. D. p. 141. — Aanmerkingen over het getal der Dooden van 1756, 1757 en 1758, in welke twe laatste juaren de Kinderpohjes gregasseert hebben in's Gravenhage, V. D. p. 158. — Beschryving van eene nieuw Werktuig; om de Lyfmoeder te onderstennen, V. D. p. 206. — Aanmerkingen op het getal der Dooden van 1759, 1760, 1761, 1762 en 1763, in welka twee laatste jaaren de Kinderpokjes gegrasseerd hebben in's Gravenhage, VIII. D. 1 St. p. 485. — Aanmerkingen van een stuk been eener Runderribe, naa het twee-en-twintig maanden en agt dagen in de Long gedraagen te hebben, door hoesten geloost, VIII. D. II. St. p. 203.

(DEZEIMERIS, *Dict. hist. de la médec.*)

Apr. J.-C. 1723. — LOUIS (Antoine), secrétaire et membre de l'Académie royale de chirurgie à Paris, chirurgien consultant des armées du roi, ancien chirurgien major de l'hôpital de la Charité, démonstrateur et censeur royal, des Académies de Montpellier, Lyon, Rouen, Metz, associé étranger de la Société royale des sciences de Gottingue, de l'Académie des apathistes de Florence, de la Société botanique de la même ville, agrégé honoraire au collége royal des médecins de Nancy, docteur en chirurgie dans la faculté de médecine en l'université de Hall en Saxe, naquit à Metz le 13 février 1723. Tous ces titres supposent du mérite, et ce chirurgien en avait beaucoup. Sa plume a fourni différents ouvrages sur toutes sortes de matières. Il est auteur de la partie chirurgicale de la grande Encyclopédie; il a présenté plusieurs dissertations intéressantes à l'Académie de chirurgie, qui en a fait tout le cas qu'elle devait ; il s'est distingué dans la dispute entre les médecins et les chirurgiens de Paris; il a traité en critique plusieurs questions importantes; mais comme il n'a pas trouvé tout le monde de son sentiment, il a été différentes fois attaqué par de savants adversaires. Personne ne l'a traité plus vivement que M. Valentin, du collége royal de chirurgie de Paris. Les lettres qui se trouvent à la suite des *Recherches critiques sur la chirurgie moderne* de cet auteur, contiennent des reproches qui ont dû blesser l'amour-propre de M. Louis. Mais comme il ne nous appartient pas de décider si ces reproches sont bien ou mal fondés, nous passons rapidement à la notice des ouvrages du célèbre chirurgien qui fait le sujet de cet article :

Observations sur l'électricité, où l'on tâche d'expliquer son mécanisme et ses effets sur l'économie animale, avec des remarques sur son usage. Paris, 1741 et 1747, in-12. Il distingue la paralysie qui est causée par l'engorgement des vaisseaux qui compriment les tubes médullaires, d'avec celle qui est occasionnée par l'atonie ; et c'est dans cette dernière qu'il conseille autant l'usage de la machine électrique qu'il le désapprouve dans la première. — Essai sur la nature de l'âme, où l'on tâche d'expliquer son union avec le corps. Paris, 1746, in-12. Il établit le siége de l'âme dans le corps calleux, et se répand en réflexions sur la nature de cette substance spirituelle ; mais il avertit que ces réflexions sont extraites du livre de M. de Saint-Hyacinte. — Cours de chirurgie pratique sur les plaies d'armes à feu. Paris, 1746, in-4°. C'est le plan d'un cours qu'il se proposait de faire aux élèves qui se destinent à l'exercice de la chirurgie dans les armées. Comme il était à la tête d'un hôpital dans lequel il avait à sa disposition un nombre prodigieux de cadavres, il indique diverses expériences qui ne peuvent fournir que des résultats utiles à l'instruction. — Observations et remarques sur les effets du virus cancéreux, et sur les tentatives qu'on peut faire pour découvrir un spécifique contre ce vice. Paris, 1748, in-12. Il y rapporte l'exemple de deux fractures qui n'ont été sensiblement produites par aucune cause externe ; la dame qui fait le sujet de

cette observation, était attaquée d'un virus cancéreux, dont elle mourut. Les os fracturés étaient exempts de carie, mais beaucoup plus secs qu'ils n'ont coutume de l'être; les extrémités fracturées étaient cependant tuméfiées et ramollies. — Observations sur les noyés. Dissertation sur les maladies héréditaires. Paris, 1748, in-12. — Réfutation du mémoire sur la subordination des chirurgiens aux médecins. Paris, 1748, in-4°, de 32 pages. Combalusier, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, avait fait imprimer un écrit in-4° de 24 pages sous ce titre: La subordination des chirurgiens aux médecins, démontrée par la nature des deux professions, et par le bien public; et c'est cet écrit que M. Louis s'attache à réfuter. — Lettre d'un chirurgien de Paris à un chirurgien de province, contenant un rêve singulier et quelques remarques sur l'excellence de la médecine moderne. 1748, in-4°, de 52 pages. — Examen des plaintes des médecins de province et réfutation de divers mémoires composés par Combalusier dans le cours de la dispute entre les médecins et les chirurgiens. 1749, in-4°. La faculté de médecine de Paris avait fait des représentations au roi, et avait porté jusqu'au trône les plaintes des provinces sur le désordre général introduit par les chirurgiens dans l'exercice de la médecine, de la pharmacie et de la chirurgie. — Positiones anatomico-chirurgicæ de capite. Parisiis, 1749, in-4°. — Lettre à M. l'abbé Nollet sur l'électricité. Paris, 1749, in-12. — Eloge funèbre de M. Petit. Paris, 1750, in-4°. — Recueil de pièces sur différentes matières chirurgicales. Paris, 1752, in-12. — Lettres sur la certitude des signes de la mort. Paris, 1752, in-12, avec des observations et des expériences sur les noyés. Il établit, contre l'opinion de Bruhier, que la putréfaction n'est pas le seul signe de la mort, bien plus qu'elle n'en est pas un signe; et il regarde le conseil que donne Bruhier de conserver les morts jusqu'à la putréfaction, comme barbare et funeste à l'humanité. Il finit par rassurer les citoyens de la crainte d'être enterrés vivants, comme si de malheureux exemples ne prouvaient pas assez que cela est arrivé et peut encore arriver tous les jours. Les expériences de Louis sur les noyés tendent à prouver l'entrée de l'eau dans leur poumon; il passe ensuite à l'énumération des moyens propres à les rappeler à la vie. On ne doute plus aujourd'hui de l'efficacité des différents moyens qu'on a imaginés pour cela; on regrette seulement qu'on n'y ait pas recours aussi souvent et aussi promplement qu'on le devrait. — Lettres sur les maladies vénériennes. 1754, in-12, de 27 pages. — De partium externarum generationi inservientium in mulieribus, naturali, vitiosa et morbosa dispositione, these, anatomico-chirurgicæ. 1754, in-4°. C'est une espèce de thèse soutenue dans l'Acte public qui conduit à la maîtrise en chirurgie et qui est ordonné par arrêt du conseil d'état du roi, du 12 avril 1749. M. Louis est le premier qui ait soutenu pareille thèse dans son Acte le 25 septembre 1749, après avoir fini les six années d'exercice dans l'hôpital de la Salpêtrière, où il avait servi comme chirurgien gagnant maîtrise. — Dissertation sur la structure et les fonctions de l'estomac et de la rate, et sur les maladies de ces deux organes. 1755. — Expériences sur la lithotomie. 1757. Il n'approuve point le lithotome caché du frère Côme, mais il loue les méthodes de tailler proposées par M. Foubert et M. Thomas. — Discours historique et critique sur le traité des maladies des os de feu M. Petit. Paris, 1758, in-12. Dans ce discours, qui est à la tête de la cinquième édition de l'ouvrage de M. Petit, il s'attache à justifier cet auteur contre les critiques mal fondées qu'on a publiées contre lui. M. Louis, qui s'est chargé de la défense de ce grand chirurgien, a prêté ses soins à cette cinquième édition. — Eloge de MM. Bassuel, Malaval et Verdier. Paris, 1759, in-8°. — Recueil sur l'électricité médicale. Paris, 1763, deux volumes in-12. — Mémoire sur une question anatomique, relative à la jurisprudence, dans lequel on établit les principes pour distinguer, à l'inspection du corps trouvé pendu, les signes du suicide d'avec ceux de l'assassinat. Paris, 1763, in-12. M. Philip, médecin de la faculté de Paris, a donné des observations sur ce mémoire, par la voie du journal de médecine, septembre 1763: Louis y a répondu par celui de novembre de la même année. Parmi les différences distinctives de l'assassinat d'avec le suicide, il est question de la luxation des vertèbres du col; et Louis assure que *jamais chez un homme qui s'est pendu lui-même, les parties n'éprouvent un pareil désordre.* Le 22 juillet 1771, je fus présent à la visite d'un

homme qui, malgré les fers qu'il avait aux pieds et aux mains, trouva le moyen de se pendre dans sa prison. La luxation des vertèbres du col était bien marquée dans le cadavre; il n'y a cependant aucune raison de douter du suicide dans le cas de mon observation. — Mémoire contre la ligitimité des naissances prétendues tardives. Paris, 1764, in-8°. Cette matière a été traitée contradictoirement par plusieurs plumes savantes. L'opinion de Louis est que la naissance naturelle d'un enfant est physiquement impossible au delà du terme ordinaire, dont la plus grande étendue a été déterminée par Hippocrate à dix jours au delà de neuf mois complets. Cette opinion concilie les lois civiles avec celle de l'économie animale. — Supplément au mémoire contre la légitimité des naissances prétendues tardives. Paris, 1764, in-8°. — Recueil d'observations d'anatomie et de chirurgie pour servir de base à la théorie des lésions de la tête par contre-coup. Paris, 1766, in-8°. — Eloge de M. Bertrandi. Paris, 1767, in-12. — Réponse à MM. Faissole et Champeaux, chirurgiens de Lyon. 1768, in-8°. Il lnuc ces chirurgiens d'avoir conclu que Claudine Rouge n'avait point été jetée vivante dans l'eau, parce qu'on n'a pas trouvé dans ses bronches l'eau écumeuse, dont ils sont nécessairement remplis, lorsqu'on a respiré sous l'eau et qu'on a péri par la submersion. — Histoire de l'Académie royale de chirurgie depuis son établissement jusqu'en 1743. Paris, 1768, in-4°, avec le tome IV des Mémoires de cette Académie. Le cinquième a paru en 1774, et le quatrième tome du recueil des prix en 1776, in-4°. — Aphorismes de chirurgie d'Herman Boerhaave commentés par M. Van Swietten. Nouvelle traduction du latin en français, avec des notes. Paris, 1768, sept volumes in-12. — Traité des maladies vénériennes, traduit du latin de M. Astruc, quatrième édition revue et augmentée de remarques Paris, 1777, quatre volumes in-12. Louis a réuni les remarques de l'auteur en conservant ce qu'elles contiennent d'utile; mais il a supprimé les discussions polémiques, pour donner place à des réflexions qu'il était important d'ajouter au traité de M. Astruc. — Feu M. Morand avait saisi le plan des mémoires de l'Académie royale des sciences, pour rédiger ceux de l'Académie de chirurgie, lorsqu'il en était secrétaire; c'est sur ce plan qu'il a dirigé la composition du second et du troisième volume. Mais Louis, ayant remplacé ce célèbre chirurgien, a trouvé bon d'adopter une nouvelle méthode, qu'il a suivie dans le quatrième volume des Mémoires de sa compagnie. Depuis l'an 1748, qui est celui de l'établissement de l'Académie de chirurgie, les trois secrétaires qu'elle a eus, ont pris un plan différent dans la rédaction de ses Mémoires. M. Quesnay a cru devoir se contenter de mettre à la tête une préface et de donner tout de suite les Mémoires des académiciens. M. Morand, qui lui succéda, publia deux volumes en 1753 et 1757, et s'écarta du plan de son prédécesseur. Il divisa chacun de ses recueils en deux parties, dont l'une porte le titre d'*Histoire* et l'autre celui de *Mémoires*. Louis paraît n'avoir pas goûté ce plan. Il n'approuve point qu'on ait pris l'Académie des sciences pour modèle, qui, selon lui, en fournit un fort défectueux pour l'Académie de chirurgie. Il en donne ses raisons; c'est au public à les apprécier. — On a de Louis différentes autres pièces, telles que des dissertations, observations, mémoires et consultations sur des matières plus ou moins intéressantes.

Ap. J.-C. 1723. — BOERNER (Frédéric), professeur extrordinaire de médecine à Wittemberg, membre de l'Académie des curieux de la nature, des sociétés de Gœttingue, d'Iéna, d'Helmstadt, fut un homme profondément instruit dans l'histoire littéraire de la médecine. Né à Leipsick le 17 juin 1723. Il fit ses premières études sous d'excellents maîtres, et fréquenta ensuite les écoles de médecine de Leipzick, de Halle et de Wittemberg. Ses cour finis, il alla se fixer à Brunswick pour y exercer l'art de guérir; mais peu de temps après il se rendit à Helmstadt, où il reçut les honneurs du doctorat, après avoir soutenu, sous la présidence de Heister, une dissert. *De arte gymnastica nova*, en 1748. Il alla ensuite s'établir à Wolfenbuttel, où il se lia d'une étroite amitié avec Er. Ern. Bruckmann, célèbre médecin, dont il épousa la fille. Quelques années plus tard, en 1754, il accepta la charge qui lui fut offerte de professeur extraordinaire de médecine en l'Université de Wittemberg. Sa mauvaise santé l'obligea de s'en démettre en 1759. Il revint dans sa patrie, où il mourut le 30 juin 1761, au dernier degré d'une

phthisie pulmonaire. Il avait publié : Commentatio de Alexandro Benedicto Veronensi, medicinæ post litteras renatas restauratore. Brunswick, 1741, in-4°. — Comment. de vita, moribus, meritis et scriptis Hieronymi Mercurialis, foroliviensis. Brunswick, 1751, in-4°. — Comment. de vita et meritis Martini Pollichii Mellerstadii, primi in Academia Wittembergensi rectoris magnifici et professoris medicinæ. Wolfenbuttel, 1751, in-4°. — Comment. de Cosma et Damiano, artis medicæ diis olim et adhuc hinc illincque tutelaribus. Wolfenbuttel, 1752, in-4°. — Die gebaehrende, etc.; i. e. femina parturiens. Wolfenbuttel, 1753, in-8°. — Selon M. Jourdan, Boerner n'est que l'éditeur de cet ouvrage que le licencié Mohr avait laissé manuscrit. Les commentarii de rebus, que nous suivons pour cet article, n'en disent rien. — Super locum Hippocratis in jure jurando maxime vexatum meditationes. Ad virum magnif. atque illust. Georg.-Gottl. Richter. Wolfenbuttel, 1754, in-4°. — Bibliothecæ librorum rariorum physico-medicorum historico-criticæ specimen I. Helmstadt, 1751. Specimen II, ibid., 1752. in-4°. — De Æmilio Macro ejusque rariore hodie opusculo de virtutibus herbarum, diatribe. Leipzick, 1754, in-4°. — Disquisitio anatomico-medico-practica, de tabe sicca lethali a præternaturali plane ventriculi situ, mirabilique duodeni angustia. Leipzick, 1752, in-4°, fig. Réimpr. dans les Actes de l'Académie des curieux de la nature. (1754.) — Diss. epistol. de medico reipublicæ conservatore, legumque custode. Leipzick, 1754, in-4°. — De vera medicinæ origine, potioribus ejus ad Hippocratis usque tempora incrementis programma. Wittemberg, 1754, in-4°. — Memoriæ professorum medicinæ in Academia Wittebergensi inde a primis illius initiis renovatæ, specimen I. Wittemberg, 1754, in-4°. Specimen II, ibid., 1756, in-4°. — De statu medicinæ apud veteres Hebræos; diss. resp. Samuel August. Wagner. Wittemberg 1755, in-4°. — Noctes Guelphicæ, sive opuscula argumenti medici litterarii, revisa et aucta; accedunt primitiæ Wittebergenses. Rostoch et Weimar, 1755, in-8°. — C'est un recueil d'une partie des opuscules précédents. On y trouve la vie de Benedetti, celles de Mercuriali, de Pollich, les commentaires sur Côme et Damien, le discours sur l'ouvrage de Macer, les remarques sur un passage altéré du serment d'Hippocrate, la bibliothèque des livres rares, le programme sur l'origine de la médecine, et un discours sur Hippocrate. — Antiquitates medicinæ Ægyptiacæ; diss. resp. Paul Faber. — Wittemberg, 1756, in-4°. — Cette dissertation est suivie d'une lettre de Boerner : De Hungarorum atque Hungaricæ gentis ad ornandam Academiam Wittembergensem studio. — Relationes de libris physico-medicis partim antiquis, partim raris, fasciculus I. Wittemberg, 1756, in-4°. — Institutiones medicinæ legalis in usum auditorum suorum adornatæ. Wittemberg, 1756, in-4°. — Manuel bien fait, et orné d'une littérature choisie. C'est l'ouvrage de Boerner le moins rare en France. — Nachrichten von den vernehmsten Lebensumstaenden und Schriften ietzlebender aerzte und naturforscher in und um Deutschland. Ersten Band 1, 2, 3, 4, 5, zehend; Zweyten Band 1, 2, 3, 4, zehend. Dritten Band 1, 2, 3, 4, zehend. Wolfenbuttel, 1748-56, in-8°.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1723. — VENEL (Gabriel-François), de Pézenas, petite ville du Languedoc, enseigna la médecine dans les écoles de l'université de Montpellier et fut nommé inspecteur-général des eaux minérales de France. Né dans une famille tout occupée de l'art de guérir, il sentit le même goût, le même penchant, et ne douta presque pas qu'il lui était possible de se faire un jour plus de réputation que ses pères. Jean-François Venel, son aïeul, s'était distingué par une étude suivie, par des connaissances profondes et par une pratique longue et heureuse. Comme il aimait les voyages, il profita de l'occasion qu'il eut de se satisfaire. Médecin, compagnon et ami de M. d'Andrezel, ambassadeur à la Porte, il parcourut avec lui, ou sous ses auspices, tout l'empire ottoman, et s'occupa de la collection des plantes utiles aux arts et à la médecine. C'est à sa patrie qu'il vint ensuite consacrer le fruit de ses courses et de ses travaux; il lui donna ses soins jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans; et avant de terminer cette longue carrière, il vit ses leçons et son exemple fructifier dans sa famille, il fut même le témoin des prémices qui annonçaient la gloire de la seconde génération. — Étienne Venel, père de Gabriel et d'André-Joseph, eut

la consolation de les voir l'un et l'autre honorer leur profession et servir leur pays. Son âme forte dans un corps sain résistait encore aux efforts du temps en 1777. Déjà plus qu'octogénaire, il n'avait point interrompu le cours d'une pratique utile et nombreuse. — Celui dont nous parlons ne tarda pas à faire connaître ses dispositions pour les sciences et son penchant pour la médecine. Il fut envoyé à Montpellier, où il se voua à l'étude avec une application toujours soutenue, et obtint le grade de bachelier en avril 1741. Sa thèse est intitulée : Dissertatio de humorum crassitudine, ubi de incidentibus et attenuantibus, cum theoria et curatione obstructionum in genere. Quoiqu'il fût à peine âgé de dix-huit ans, il y osa lutter contre l'enseignement de ses maîtres; il puisa, dans les recueils les plus sacrés, dans les écrits des plus sages praticiens, dans les Mémoires des Académies, des principes lumineux et des faits intéressants; il exerça une critique sage sur l'abus des purgatifs; il réduisit à leur juste valeur les vertus trop préconisées de certains médicaments; il distingua, avec Baglivi, la nature du climat dans lequel il écrivait, pour prévenir les inconvénients des préceptes trop souvent généralisés. Au travers de la marche compassée de l'écolier soumis, on remarqua l'essor que prenait son génie actif et indépendant; il étonna ses maîtres par ses progrès, ses écarts et sa pénétration. — Après avoir subi, avec la même distinction, les autres examens, il reçut le bonnet de docteur, quitta les écoles, et alla s'instruire au lit des malades. Son imagination inquiète et souvent trompée cherchait un livre conforme à la nature, où elle fut peinte avec des couleurs vraies et sous une forme qui la fît connaître. Hippocrate s'offrit à ses désirs, et lui donna l'occasion d'admirer l'inconséquence des hommes, et le contraste toujours renaissant entre la théorie et la pratique, entre les paroles et les faits. La lecture des ouvrages du père de la médecine lui fit sentir l'absurdité et l'inutilité de toutes ces classifications méthodiques de maladies; le vice et le peu de fondement de tous les systèmes que la physique corpusculaire, la mécanique, la chimie avaient introduits dans cette science. Il se convainquit qu'il n'y avait qu'une voie et une voie nécessaire pour se former des principes sûrs en médecine; il eut recours à l'observation de la nature, elle qui ouvre un champ si vaste aux travaux des médecins. Mais trop servilement attaché à l'observation, Venel n'estima point assez la raison qui en éclaire les résultats; à ses yeux, la botanique et l'histoire naturelle parurent des sciences de mots, dont la principale partie consiste en nomenclatures plus propres à enrichir la mémoire qu'à étayer l'observation. Il jugea presque aussi sévèrement l'anatomie, et n'en crut véritablement utiles que les détails qui roulent sur la disposition des organes essentiels, des principaux troncs vasculaires et nerveux. Il apprécia mieux les théories de son temps; il condamnait hautement tous les systèmes qui ne peignaient pas l'homme tel qu'il est dans l'état de vie et de santé.

Son esprit avide de connaissances avait en horreur le vide affreux dans lequel une sorte de pyrrhonisme le faisait languir; il sentit tout le besoin de chercher ailleurs les lumières qui lui manquaient, et il crut ne les rencontrer que dans la capitale du royaume. Il se rendit donc à Paris, et s'attacha surtout à l'hôpital de la Charité, où il suivit et constata la marche de la nature dans le cours des maladies. Mais, soit goût naturel, soit disposition d'un esprit qui n'est satisfait que par les sciences démontrées, soit pressentiment des avantages de la chimie et de son influence sur la médecine, Venel se livra à cette étude avec ce penchant qui en assure le succès quand il est secondé par le génie. Il fut disciple du célèbre Rouelle, bientôt son ami, et devint enfin le rival sans cesser d'être l'admirateur reconnaissant de son maître. Comme il marchait à grands pas dans la carrière brillante où il était entré, son mérite connu lui prépara une place aussi glorieuse à ses talents que favorable à leur exercice. M. le duc d'Orléans l'alla chercher dans l'obscurité de son cabinet pour le placer à la tête de son laboratoire et lui en confier le soin et la direction : à la mort de ce prince, son fils se l'attacha par le don qu'il lui fit d'une place de son médecin; et bientôt après, le chancelier de France le chargea de la censure des livres de chimie. Les lumières et la façon de penser de Venel lui procurèrent ensuite la connaissance des savants qui formèrent le projet de l'Encyclopédie; il ne tarda pas à être associé à leur travail; il fut même chargé de toute la partie chimique de ce dictionnaire. — Le désir public et

le jugement des savants qui appelaient notre médecin à l'analyse générale des eaux minérales du royaume, fut enfin confirmé par le gouvernement en 1753. Il se voua tout entier à ce travail pénible et satisfaisant, dont il s'acquitta en médecin observateur et en chimiste éclairé : M. Bayen, artiste célèbre, fut chargé du manuel des opérations. Venel continua, sans interruption, les courses qu'exigeait le grand ouvrage sur les eaux minérales jusqu'en 1756 ; alors et pendant quelques années, les fonds destinés à cette dépense furent détournés par la guerre qui ravageait l'Europe ; mais pour n'être point inutile dans les moments de loisir que lui laissait le repos, il s'empressa de communiquer ses lumières à la société royale des sciences de Montpellier qui ne tarda point à se l'associer. Le 23 novembre 1758, il lui présenta un mémoire sur la manière de séparer l'acide nitreux de sa base, par le moyen du soufre, et de rendre le soufre mou et flexible comme du cuir ; et il fut agrégé à cette compagnie savante le 30 novembre suivant. En 1762, il tâcha de faire sentir l'utilité des sciences relativement aux arts, et surtout les avantages qu'on doit se promettre de l'application de la chimie à l'agriculture. Quelques années après, il lut une dissertation sur la couleur verte des plantes, dont il trouve les principes dans le fer. Son dernier ouvrage académique a pour objet les Effets de la fumée du tabac. — Rendu à lui-même, il alla puiser les douceurs de la vie domestique dans le sein d'une famille chérie auprès d'un père chargé de mérite et d'années, d'une sœur tendre, d'un frère digne d'être son ami. Après avoir passé la belle saison à visiter les fontaines minérales, il terminait ses courses dans la maison paternelle; et là, dans un laboratoire qu'il y avait établi, il examinait à loisir les résidus des expériences qu'il avait faites sur les lieux. Oracle de tout ce canton, il ne profita jamais de sa réputation que pour être plus utile aux malheureux ; il fut toujours leur ressource, leur refuge et leur conseil ; il se plaisait à exercer sur eux cette médecine émule de la nature, économe des remèdes, qui produit les plus grands effets avec le moins de moyens. La satisfaction d'avoir fait du bien était la seule récompense qu'il désirait; souvent même il joignait à ses soins des secours sans lesquels ils eussent été inutiles. C'était comme moyen d'obliger, ou comme échange des plaisirs que l'argent lui paraissait précieux et désirable; il était aussi éloigné de penser à l'accumuler que de l'employer à un luxe personnel. Il poussait la négligence dans les habillements jusqu'à l'excès ; mais, bien plus simple encore dans ses mœurs, dans ses manières, dans ses prétentions, il faisait les délices en même temps que l'ornement de la société.

Dès l'an 1758, on lui proposa une chaire alors vacante dans les écoles de la faculté de médecine de Montpellier; mais on exigea de lui qu'il subît les formalités d'une dispute. Ceux qui osèrent entrer en lice avec lui n'ignoraient, ni le mérite de leur adversaire, ni sa nomination anticipée; mais ils furent décidés par l'honneur d'un tel combat et par l'espoir de quelques circonstances favorables que l'événement réalisa. La cour désira que la chimie fût le principal objet des questions qui devaient être agitées, moins parce que cette matière, plus familière à notre médecin, était plus propre à faire briller ses talents, que par la raison que cette partie de l'art était trop peu connue à Montpellier, malgré l'établissement très-ancien d'une chaire particulière et des leçons annuellement faites avec beaucoup de régularité. Venel l'emporta sur ses concurrents et ne tarda point à se livrer à l'instruction avec tout le zèle et l'activité que demandait la place qu'on lui avait confiée. — Partisan déclaré d'Hippocrate, et attaché à Stahl qu'il avait adopté pour son maître en chimie comme en pratique, il en répandait avec ardeur les principes et la méthode, lorsqu'il fut invité à continuer son travail sur les eaux minérales. Il se remit en route en 1775. L'année suivante le rappela au même ouvrage ; il était prêt à le terminer par l'examen des sources de l'Alsace, de la Franche-Comté ; il se proposait encore de passer jusqu'à Aix-la-Chapelle, mais un ulcère à la jambe le retint quelque temps dans l'inaction. Las de ce repos forcé, il le brave ; il gagne Pont-Saint-Esprit, où sa voiture se brise ; il arrive à Montelimar plein du désir d'examiner les eaux minérales de cette contrée du Dauphiné : il ne jeta cependant sur elles qu'un coup d'œil rapide, parce que sa mauvaise santé et quelques circonstances désagréables accélérèrent son retour à Montpellier. Les devoirs de sa charge de professeur le privèrent du repos dont il avait un besoin réel ; les états de la province

de Languedoc le surchargèrent même par un nouveau travail sur la nature, les qualités, les propriétés et les usages de la houille ou charbon de terre. — Après avoir terminé cet ouvrage important et avoir fourni sa carrière professorale, il alla se délasser à la campagne ou plutôt s'occuper du soin de finir son Traité des eaux minérales. Ce travail était pour lui une vraie satisfaction ; il y mettait la dernière main lorsqu'il s'aperçut du développement de la maladie dont l'issue devait être si funeste. Il en sentit les atteintes au mois de juin 1776, et se détermina, au mois de septembre suivant, à se faire transporter à Montpellier, mais les soins officieux de ses confrères ne purent réussir à arrêter le cours d'un mal autant rebutant qu'il fut long. Les ulcères des extrémités inférieures entretenus par la dégénération scorbutique des humeurs, emportèrent Venel en 1777 à l'âge de 54 ans. Sa mort excita à Montpellier un deuil universel ; elle répandit la douleur et la consternation dans tous les cœurs. Les ouvrages les plus importants de Venel sont :

Examen des nouvelles eaux minérales de Passy, conjointement avec M. Bayen. Paris, 1755, in-8°. — Analyse chimique des eaux de Passy avec M. Bayen. Paris, 1757, in-12. — Quæstiones chymicæ XII pro cathedra vacante per obitum D. Serane. Monspelii, 1759, in-4°. — Hygienes prospectum et prolegomena sistens dissertatiuncula. Ibidem, 1762, in 4°. — Instructions sur l'usage de la houille, plus connue sous le nom impropre de charbon de terre pour faire du feu ; sur la manière de l'adapter à toute sorte de feux, et sur les avantages, tant publics que privés, qui résulteront de cet usage, publiées par ordre des états du Languedoc. Avec figures. Avignon, 1775, in-8° de 543 pages, compris la table, et de 22 pour le discours préliminaire. L'auteur détruit les préjugés établis au sujet de la houille, et prouve qu'il peut, en tout et partout, dans les maisons et dans les ateliers, dans tous les usages économiques et domestiques, suppléer le bois, sans qu'il en résulte aucun inconvénient pour la santé, aucune altération pour le produit des arts. — Mémoire sur l'analyse des eaux de Selter ou de Seltz. On le trouve parmi les mémoires de mathématique et de physique présentés à l'Académie des sciences, tome II, pag 53 et 80. — Aquarum Galliæ mineralium analysis. Manuscrit de sa bibliothèque en deux volumes in-4°. — Cet ouvrage est le fruit de ses recherches et de ses longues courses. — Analyse de deux fontaines minérales de Gabian dans le diocèse de Béziers. Autre manuscrit de sa bibliothèque.

Ap. J.-C. 1723. — BOEHMER (Georges-Rodolphe), célèbre médecin et naturaliste allemand, vint au monde à Leignitz, en Silésie, où son père, Benjamin, exerçait la profession de pharmacien. Il naquit le 1er octobre 1723, et non pas en 1721, comme l'a prétendu Winx. Après avoir fait ses humanités avec distinction dans le gymnase de sa ville natale il fut envoyé en 1742, à Leipzick, pour y étudier l'art de guérir, à l'exemple de son frère aîné, Jean-Benjamin. La médecine ne lui fit pas négliger la philosophie dont la maîtrise lui fut conférée le 20 février 1749. Platner et Ludwig furent ceux des professeurs de l'université auxquels il s'attacha le plus particulièrement, et Ludwig surtout prit pour lui les sentiments les plus affectueux. Dirigé par d'aussi bons guides il ne put manquer de faire des progrès rapides, et, le 20 mars 1750, Quelmalz lui plaça le bonnet de docteur en médecine sur la tête. A dater de cette époque il consacra son temps à la pratique, et principalement à l'instruction de la jeunesse, sans négliger, néanmoins, d'accroître la masse de ses propres connaissances. C'est ainsi, par exemple, que la botanique devint l'une de ses occupations favorites, et il y travailla même avec assez d'ardeur et de succès pour mériter de prendre place parmi les botanistes les plus habiles du temps. Aussi, dès l'année 1752, fut-il appelé à Wittemberg, où on lui offrit la chaire d'anatomie et de botanique que la mort de Vater venait de laisser vacante. On a peine à concevoir qu'il ait pu se décider à accepter cette place : en effet l'université de Wittemberg était alors dans un état peu florissant : la guerre de Sept-Ans l'avait fait tomber dans une décadence totale, et à peine y comptait-on une cinquantaine d'élèves, dont trois ou quatre se consacraient à l'art de guérir. Le fardeau de l'enseignement était d'ailleurs réparti d'une manière fort inégale dans la faculté de médecine, car Triller, aussi mauvais maître que savant écrivain, ne fit jamais ses cours, et Langguth ne tarda pas à être condamné à une inaction complète par de graves et continuelles in-

commodités. Bœhmer demeura donc seul professeur en activité jusqu'à la mort de ses deux collègues, qui furent remplacés par Leonhardi et Nuernberger. Tant d'obstacles réunis ne le découragèrent pas : il entretint, presque toujours à ses frais, le jardin de botanique, forma un assez beau cabinet d'anatomie, et rassembla une riche collection d'instruments de chirurgie, dont il abandonna la propriété à la faculté pour un prix très-modéré. Il fit même des cours de chimie, science entièrement négligée avant lui dans l'université. Sur la recommandation de Haller, on lui offrit, en 1759, les conditions les plus avantageuses pour venir occuper la chaire que Zinn laissait vacante à Gœttingue ; mais la guerre lui fit rejeter cette offre, comme aussi celle qui lui fut faite en 1763, par l'université d'Erlangue. En 1766, il obtint le titre de médecin du Cercle, et, en 1792, celui de physicien de la ville de Kemberg. La place de professeur de thérapeutique lui avait été donnée en 1783. Les facultés de philosophie et de médecine célébrèrent, en 1799 et 1800, le jubilé de son double doctorat. Il mourut peu de temps après, le 4 avril 1803, doyen de la faculté de médecine et de l'université entière. Jacquin lui a dédié un genre de plantes (Bœhmeria) de la famille des urticées. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages dont nous allons rapporter les titres. La plupart renferment des vues neuves, annonçant un esprit juste et méthodique, doué d'un rare talent pour l'observation.

Dissertatio de plantis caule bulbifero : Resp. C.-G. Kiesling. Leipzick, 1749, in-4°. — Dissertatio de consensu uteri cum mammis, causa lactis dubia. Leipzick, 1750, in-4°. C'est la thèse qu'il soutint pour obtenir le doctorat. Il y expose avec beaucoup d'érudition le sentiment des médecins de tous les âges sur la nature et les sources du lait, sur la structure des mamelles, et sur la sympathie qui unit ces dernières à l'utérus. Ensuite il soutient que cette sympathie ne saurait être considérée comme la cause de la secrétion du lait. Cette partie de sa thèse n'est ni la meilleure ni la mieux raisonnée. — Flora Lipsiæ indigena. Leipzick, 1750, in-8°. — Gleditsch fit part à l'auteur de ses nombreuses observations sur les champignons, les graminées, etc., dont celui-ci ne manqua pas de profiter. La méthode adoptée dans cette Flore de Leipzick est celle de Ludwig. Quant à la nomenclature et à la détermination des genres, Boehmer a suivi Haller. Le nombre des plantes dont il donne la description s'élève à huit cent quatre-vingt-cinq genres, en y comprenant, toutefois, quelques végétaux exotiques. — Programma de plantis fasciatis. Wittemberg, 1752, in-4°. Ce programme a pour objet les plantes dont les tiges deviennent quelquefois aplaties, larges et monstrueuses. — Dissertatio de vegetabilium celluloso contextu : Resp. J.-C. Rueffer. Wittemberg, 1753, in-4°. — Dans cette dissertation, Boehmer examine le tissu cellulaire, et explique le rôle important qu'il joue dans l'économie végétale ; mais son travail annonce moins un observateur habile qu'un compilateur laborieux et un homme versé dans la connaissance de tous les ouvrages publiés avant lui sur le sujet dont il s'occupe. L'auteur ne croit pas que le tissu cellulaire des plantes renferme des vaisseaux contenant de l'air. — Dissertatio de febri remedio : Resp. J.-T. Boehme. Wittemberg, 1754, in-4°. — Programma de virtute febris in sanandis spasmis. Wittemberg, 1754, in-4°. — Dissertatio de polyphago et allotriophago : Resp. Frentzel. Wittemberg, 1757, in-4°. Elôy attribue faussement cette dissertation à Philippe-Adolphe Boehmer. Programma de melocacto ejusque in cervum transformatione. Wittemberg, 1757, in-4°. — Programma de experimentis quæ Reaumur ad digestionis modum in variis animalibus declarandum, instituit. Wittemberg, 1757, in-4°. — Dissertatio de crocidismo et carphologia, signo in morbis auctis plerumque lethali : Resp. Wagner, Wittemberg, 1757, in-4°. — Dissertatio de nectariis florum : Resp. Muisner. Wittemberg, 1758, in-4°. — Programma de ornamentis quæ præter nectaria in floribus reperiuntur. Wittemberg, 1758, in-4°. — Programma de chirurgiæ curtorum, in vegetalibus institutæ, variis modis. Wittemberg, 1758, in-4°. C'est un petit traité sur la greffe, la taille et les plaies des végétaux. Dissertatio de morbo ex hypochondriis : Resp. Schroeer. Wittemberg, 1760, in-4°. — Dissertatio de virtute loci natalis in vegetalibus : Resp. Dœrinh. Wittemberg, 1761, in-4°. — Programmata duo de serendis vegetabilium seminibus. Wittemberg, 1761, in-4°. — Dissertatio de nectariis, florum additamenta. Wittemberg, 1762, in-4°. — Dissertatio de bello, morborum

causa : Resp. Sinzius. Wittemberg, 1762, in-4°. — Planta, res varia, Wittemberg, 1765, in-4°. Bœhmer examine les anomalies que présentent les plantes : il s'occupe des monstres et des hybrides. — Adversaria de historia morbi, Ariadneo in praxi medica filo : Resp. Berisch. Wittemberg, 1765, in-4°. — Programma de justa medicarum historiarum æstimatione. Wittemberg, 1765, in-4°. — Programma de natura, vulnerum medicatrice. Wittemberg, 1765, in-4°. — Dissertatio de exanthematum quæ cum febre sunt differentia : Resp. Titius. Wittemberg, 1766, in-4°. — Dissertatio de salibus ammoniaealibus : Resp. Peissel. Wittemberg, 1767, in-4°. — Programma de obstetrice in variolibus præcavendis superstitiosa. Wittemberg, 1767, in-4°. — Programma sistens medicum in præcavendis variolis impotentem. Wittemberg, 1767, in-4°. — Dissertatio de causis uternm impregnatum distendentibus : Resp. Kuhn. Wittemberg, 1768, in-4°. —Programma de naturalibus fœminarum clausis. Wittemberg, 1768, in-4°. — Dissertatio de justa plantarum indigenarum in pharmacopolis reformandis æstimatione : Resp. Hempel. Wittemberg, 1770, in-4°. — Dissertatio de plantis in memoriam cultorum nominatis : Resp. Brevel. Wittemberg, 1770, in-4°. — Programmata sex de plantarum superficie. Wittemberg, 1770-1772, in-4°. — Dissertatio de sambuco in totum medicinali : Resp. Georgii. Wittemberg, 1771, in-4°. — Dissertationes duæ. Natura præstantior arte in re medica et œconomicâ. Wittemberg, 1772, 1774, in-4°. — Programma de corporis naturalis et artificialis differentia. Wittemberg, 1773, in-4°. — Programma de novo contra frigus hibernum arbores defendendi adminiculo. Wittemberg, 1773, in-4°. — Dissertatio de damnis ex lactatione nimium protracta : Resp. Nuernberger. Wittemberg, 1773, in-4°. — Programmata duo de commodis quæ arbores ex cortice accipiunt. Wittemberg. 1773, in-4°. — Dissertatio : An pastus pecorum in stabulis, potius quam pratis. instituendus. Wittemberg, 1775, in-4°. — Programma de optimo messis tempore. Wittemberg, 1776, in-4°. — Programma de dubia fungorum collectione. Wittemberg, 1776, in-4°. — Dissertationes duæ de vegetabilium collectione virtutis causa. Wittemberg, 1776-1777, in-4°. Ces deux dissertations ont été traduites en allemand dans le Magasin de Pfingstein. — Programma de justo fœnisecii tempore. Wittemberg, 1776, in-4°. — Spermatologiæ vegetalis pars prima : De seminum existentia, differentia et usu. Wittemberg, 1777, in-4°. — Spermatologiæ vegetalis pars secunda : De seminum ortu, fecundatione et conservatione. Wittemberg, 1778, in-4°. — Spermatologiæ vegetalis pars tertia : De seminum collatione, duratione ac conservatione. Wittemberg, 1780, in 4°. — Spermatologiæ vegetalis pars quarta : De seminum ad sementem præparatione. Wittemberg, 1781, in-4°. — Spermatologiæ vegetalis pars quinta : De seminum satione. Wittemberg, 1781, in-4°. — Programma de præparatione seminum per mutilationem. Wittemberg, 1782, in-4°. — Dissertatio de variis coffeæ potum præparandi modis. Wittemberg, 1782, in-4°. — Programma in essentiam coffeæ in novellis publicis nuper commendatæ inquirit. Wittemberg, 1782, in-4°. — Spermatologiæ vegetalis pars sexta : De germinationis adminiculis. Wittemberg, 1783, in-4°. — Spermatologiæ vegetalis pars septima : De germinatione. Wittemberg, 1784, in-4°.—Dissertatio de uteri structura non musculosa : Resp. Weiss. Wittemberg, 1784, in-4°. —Programmata duo de sanatione mixta. Wittemberg, 1784, in-4°.— Commentatio physico-botanica de plantarum semine antehac Spermatologiæ titulo per partes, nunc conjunctim edita et aucta. Accedit dissertatio de contextu celluloso vegetabilium. Wittemberg, 1745, in-8°. Cette collection des deux programmes précédents et des sept dissertations sur la spermatologie végétale offre un traité complet des graines, envisagées sous le rapport del a physique, de la botanique et de l'économie rurale. Systematisch-litterarisches handbuch der naturgeschichte, œkonomie und anderer damit verwandten Wissenschaften und Kuenste. Leipzick, 1785, 1789, 9 vol. in-8°. — Ce répertoire bibliographique de tous les livres qui ont paru sur l'histoire naturelle, l'économie rurale et les arts ou sciences qui y ont rapport, en quelque langue que ce soit, est fait avec le plus grand soin, et fort précieux. Bœhmer ne se borne pas à donner un catalogue aride des ouvrages; il indique aussi presque toujours les recueils périodiques dans lesquels on en peut trouver un extrait plus ou moins étendu. — Programma de cœruleo colore in frequenti florum coronariorum lusu valde raro.

Wittemberg, 1786, in-4°. — Dissertatio de stomatoscopia medica : Resp. Hartmann. Wittemberg, 1786, in-4°. — Programma quo cyano segetum nuper imputatum virus limitatur. Wittemberg, 1787, in-4°. — Dissertatio de noxa et abusu elysmatum : Resp. Schaefer. Wittemberg, 1788 in-4°.—Programma : analecta œconomiæ animalis et vegetabilis circa organa et actiones sexus analogiam illustrantia. Wittemberg, 1789, in-4°. — Programma : species plantarum in tabulis synopticis disponendas commendat. Wittemberg, 1788, in-4°. — Programma : dispositio plantarum in tabulis synopticis nuper commendata, nunc exemplo mesanbryanthemi illustrata. Wittemberg, 1789, in-4°. — Programma : genera plantarum in tabulis synopticis disponenda commendat. Wittemberg, 1790, in-4°. — Dissertatio de plantis segeti infestis. Pars prima, generalis. Wittemberg, 1790, in-4°. Pars secunda, specialis : sectio prima. Ibid. 1790, in-4°. Sectiones secunda et tertia. Ibid. 1791, in-4°. Sectio quarta. Ibid. 1792, in-4°.—Programma de plantis auctoritate publica extirpandis, custodiendis et e foro publico proscribendis. Wittemberg, 1791, in-4°. Continuatio. Ibid. 1792, in-4°. — Commentationes œconomico-medico-botanicæ, quarum prior de plantis segeti infestis, posterior de plantis auctoritate publica extirpandis, custodiendis, et e foro publico proscribendis. Wittemberg, 1792, in-4°. C'est une pure réimpression des divers opuscules mentionnés dans les deux paragraphes précédents, et qui sont d'un grand intérêt, tant sous le rapport de l'agriculture que sous celui de l'économie domestique. — Dissertatio : technologiæ vegetabilis specimen primum, de oleis expressis. Wittemberg, 1792, in-4. — Dissertatio : technologiæ vegetabilis specimen secundum, de salibus a plantis paratis. Wittemberg, 1792, in-4°. — Dissertatio prima de panis multifaria materia. Wittemberg, 1793, in-4°. Dissertatio secunda. Ibid. 1794, in-4°. — Programma emplastrum vesicatorum perpetuum commendans. Wittemberg, 1793, in-4°. — Dissertatio : ophthalmoscopia pathologica : Resp. Herrich. Wittemberg, 1794, in-4°. — Dissertatio de aere atmospherico : Resp. Graun. Wittemberg, 1794, in-4°. — Programma de vegetatione plantarum inversa. Wittemberg, 1794, in-4°. — Technische Geschichte der Pflanzen, welche bey Handwerken, Kuesten and Manufakturen bereits im gebrauche sind, oder noch gebraucht werden kœnnen. Leipzick, 1794, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage important d'économie générale est trop peu connu chez nous : il mériterait les honneurs de la traduction, prodigués à tant de livres inutiles ou insignifiants. — Dissertatio de paragomphoseos remediis : Resp. Stœhrer. Wittemberg, 1795, in 4°. — Dissertatio de rachitide : Resp. Kriegel. Wittemberg, 1795, in-4°. — Dissertatio de anatomia fœtus maturi : Resp. Grismann. Wittemberg, 1795, in-4°. —Dissertatio de tussi convulsiva : Resp. Tietze. Wittemberg, 1795, in-4°. — Dissertatio de taxo boccato. Wittemberg, 1796, in-4°. — Programmata duo de rebus, naturalibus vermibus præcipue intestinalibus fictis, iisdemque eum infractu comparatis. Wittemberg, 1796, in-4°. — Dissertatio de metastasibus lacteis : Resp. Gutmann. Wittemberg, 1796, in 4°. — Programmatis de foliis arborum deciduis specimina tria. Wittemberg, 1797, in-4°. — Dissertatio de dysenteria : Resp. Fischer. Wittemberg, 1797, in-4°.—Dissertatio de plantis monadelphis, præsertim a Cavanille dispositis. Wittemberg, 1797, in-4°. — Dissertatio de medicamentis vegetabilibus suppositis. Wittemberg, 1798, in-4°. — Diss. de hæmorrhagia narium : Resp. Elz. Wittemberg, 1798, in-4°.—Diss. de morbis a nutricibus aliisque fœminis ad infantes translatis : Resp. Wagner. Wittemberg, 1798, in-4°. — Programmata quatuor de dignitate pilorum, remediisque eorum incrementum et promoventibus, et impedientibus. Wittemberg, 1798, in-4°. — Programmata quatuor, quibus Quinti Sereni Sammonici carmen de tingendis capillis repetit et illustrat. Wittemberg, 1798, in-4°. — Dissertatio de leucorrhϾ pathologia : Resp. Kersten. Wittemberg, 1798, in-4°. — Dissertatio de partu ob faciem ad uteri orificium conversam : Resp. Estrich. Wittemberg, 1799, in-4°. — Dissertatio de hydrope : Resp. Wuensche. Wittemberg, 1799, in-4°. — Dissertatio de vermibus intestinalibus : Resp. Marggraf. Wittemberg, 1799, in 4°. — Commentatio botanico-litteraria de plantis in memoriam cultorum nominatis, incœpta anno 1770, nunc ad recentissima tempora continuata. Leipzick, 1799, in-8°. Dans cet opuscule, où brille la plus grande érudition, Boehmer trace la règle qu'on doit suivre pour donner des noms au

plantes, avec des remarques sur ceux qui ont été imposés par Linné. On le trouve réimprimé dans les Delecta opuscula de Ludwig (tome I). Le Magasin encyclopédique de Millin (tome IV, page 271) contient un supplément à ce travail. — Dissertatio de scirrho. Resp. Meider. Wittemberg, 1800, in-4°. — Dissertatio de empyemate : Resp. Ruehlemann, Wittemberg, 1800, in-4°. — Dissertatio de toxicodendro. Wittemberg, 1800, in-4°. — Programmata tria de plantis fabulosis, imprimis mythologicis. Wittemberg, 1800-1801, in-4°. — Dissertatio de tussi suffocativa : Resp. Crusius. Wittemberg, 1801, in-4°. — Dissertatio de menorrhϾ pathologia : Resp. Früger. Wittemberg, 1801, in-4°. — Dissertatio de medicamentis adulteratis simplicibus. Wittemberg, 1802, in-4°. — Lexicon rei herbariæ tripartitum. Leipzick, 1802, in-8°.—Boehmer, en outre, a publié une édition des Definitiones generum de Ludwig (Leipzick, 1760, in-8°), et mis une préface en tête du Botaniches Handbuch de Skuhr (Wittemberg, 1791, in-8°.). Il a redigé le texte des seconde, troisième, quatrième et cinquième centuries des planches de l'édition de l'Herbier de Blackwell, publiées à Nuremberg par Trew, fourni celui de la première et de la seconde partie du Theatrum florum de Knorr, traité tous les articles de botanique, d'helminthologie et de conchyliologie dans le Schauplatz der natur, travaillé à la nouvelle édition allemande des Transactions philosophiques, et donné presque tous les articles de botanique dans les Commentaria de rebus in historia naturali et medicina gestis, publiés à Leipzick sous la direction de Ludwig.

(*Biog. Médic.*)

Apr. J.-C. 1723. — BERTRANDI (Ambroise), naquit à Turin le 18 octobre 1723. Les progrès qu'il fit dans ses premières études et l'application qu'il donna à celle de la philosophie, lui méritèrent l'estime de M. Klinger, professeur de chirurgie, qui lui prêta tous les secours possibles pour l'encourager dans le dessein qu'il avait de se consacrer à la pratique de cet art utile. L'anatomie fixa d'abord l'attention de Bertrandi, et comme il la cultiva par goût et avec beaucoup de zèle, il se mit si promptement au fait de la structure du corps humain, qu'il fut un sujet d'admiration pour ses condisciples et pour ses maîtres. En moins de deux ans, il devint préfet du Collége de chirurgie de Turin, et peu de temps après répétiteur de pratique. Il fut admis à la maîtrise en 1747; l'année suivante, il fut agrégé au Collége, et en 1752 il obtint la place de prosecteur dans le théâtre anatomique de l'université de sa ville natale. Le roi, qui destinait Bertrandi à de plus grands emplois, lui accorda alors une pension pour le mettre en état d'aller perfectionner ses connaissances dans les pays étrangers. Ce puissant aiguillon le piqua d'honneur, et, sensible autant qu'on peut l'être aux bienfaits de ce prince, il en fit un si bon usage, qu'il en mérita de plus grands par l'habileté qu'il s'acquit dans sa profession. Il se rendit à Paris en la même année 1752, et fut plus assidu que personne aux leçons des professeurs et démonstrateurs de cette capitale. Il s'y fit même tant de réputation par les savants mémoires qu'il présenta à l'Académie de chirurgie, qu'il mérita le titre d'associé de cette compagnie. En 1754, il passa à Londres, où il suivit pendant quelques mois la pratique de M. Bromfield, chirurgien de la cour. En 1755, il revint à Paris, et après y avoir fait de nouveaux progrès, il se rendit à Turin, où il ne tarda pas à être nommé à l'emploi de professeur extraordinaire de chirurgie, qui lui fournit l'occasion de mettre au grand jour les belles connaissances qu'il avait acquises dans ses voyages. Il se fit généralement estimer comme habile praticien; ses succès le répandirent si avantageusement dans Turin, qu'il obtint le titre de professeur ordinaire et la charge de chirurgien du roi. Bertrandi n'a pas joui long-temps de ces avantages, car il est mort en 1765, à peine âgé de 43 ans; mais toute courte qu'ait été sa vie, elle n'a pas été sans fruit pour le public. On a de lui plusieurs mémoires dans les mélanges de Turin, et séparément deux dissertations anatomiques publiées en 1748, in-4°, l'une *De hepate* et l'autre *De oculo*. Son principal ouvrage a paru à Nice en 1763, in-8°, sous le titre de *Trattato delle operazioni di chirurgia*. C'est un précis des principales opérations de la chirurgie dans lequel il a fait entrer tout ce qui a été dit de mieux sur cette matière. Solier, docteur des facultés de médecine de Reims et de Paris, a traduit cet ouvrage en français, et l'a fait imprimer dans la dernière ville en 1769, in-8°, avec figures.

Apr. J.-C. 1723. — BLOCH (Marc-Eliezer), médecin et naturaliste allemand, naquit en 1723 à Anspach, de parents attachés à la loi mosaïque, et mourut à Berlin le 6 août 1799. La pauvreté de sa famille ne lui permit de commencer que fort tard à étudier, et ce fut seulement à l'âge dix-neuf ans qu'il entra comme instituteur chez un chirurgien juif de Hambourg, dont la conversation et la bibliothèque lui inspirèrent le désir d'apprendre la médecine. Il se rendit donc à Berlin, où il avait quelques parents, et consacra tous ses moyens à l'anatomie et à l'histoire naturelle, qu'il étudiait avec une ardeur incroyable. Après avoir pris le bonnet doctoral à Francfort-sur-l'Oder, il revint pratiquer dans la capitale de la Prusse, où il jouit d'une réputation méritée jusqu'à sa mort. Il a enrichi l'ichthyologie d'un ouvrage éminemment classique. Ses productions sont intitulées :

Medicinische Bemerkungen, nebst einer Abhandlung von Pyrmonter Augenbrunnen. Berlin, 1774, in-8°. — OEkonomische naturgeschichte der Fische, besonders in den Preussischen Staaten : nach Originalzeichnungen beschrieben und abgebildet. Berlin, 1781-1782, 4 cahiers in-4°.—On retrouve ces quatre cahiers dans le premier volume de l'ouvrage suivant : — OEkonomische naturgeschichte der Fische Teutschlands. Berlin, t. I, 1782; t. II, 1783 ; t. III, 1784, in-4°, avec 108 planches. — Naturgeschichte auslaendischer Fische. Berlin, tome I, 1785; tome II, 1786 ; tome III, 1787; tome IV, 1790; tome V, 1791 ; tome VI, 1792; tome VII, 1793; tome VIII, 1794 ; tome IX, 1795, in-4°, avec 324 planches. Trad. en français par Laveaux, Berlin, 1785-1788, 6 vol. in-folio, avec 216 planches; Ibid. 1795, 6 vol. in-folio, avec 216 planches; Ibid. 1796, 12 vol. in-4°. — Cet ouvrage magnifique, et un des plus beaux que nous possédions sur l'histoire naturelle, fait suite au précédent, conjointement avec lequel il renferme quatre cent trente-deux planches enluminées, représentant les poissons de l'Europe et des autres contrées du globe. Bloch n'aurait pu terminer cette belle entreprise, sans l'assistance de plusieurs princes et riches personnages, qui se chargèrent des frais occasionnés par la gravure des planches qui ornent les six derniers volumes. On recherche peu l'édition française in-4°. — Abhandlung von der Erzeugung der Eingeweidewuermer und den Mitteln wider dieselben. Berlin, 1782, in-8°. — La société royale de Copenhague couronna ce mémoire, qui lui avait été envoyé en réponse à la question de la génération des vers intestinaux, qu'elle avait mise au concours. — Bloch a pris part à la publication du Natur-Hunshaltungs-und Geschichtekalender fuer Schlesien (1786) de E.-C. H. Boerner. On a aussi de lui différents mémoires qui ont été imprimés, tant dans les Actes de la Société d'histoire naturelle de Berlin, que dans ceux de la Société des sciences de Bohême et dans le magasin de Hanovre. (*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1724 *env.*—POUPPÉ DES PORTES (Jean-Baptiste-René) était le cinquième docteur en médecine que sa famille avait produit. Il naquit à Vitré en Bretagne, et, dès l'âge de vingt ans, il commença à s'appliquer à la médecine. Il étudia d'abord l'anatomie sous Duverney et Winslow ; ensuite il se livra à la botanique avec d'autant plus de confiance que, prévenu en faveur des spécifiques, il se persuadait que la connaissance des plantes le conduirait à la science de guérir toutes les maladies. C'est ainsi qu'il le dit lui-même dans une lettre à son frère, insérée dans l'avertissement qui est en tête d'un ouvrage de sa façon, dont on donnera le titre. Mais revenu de cette prévention, il se mit bientôt à suivre les hôpitaux, parce qu'il était convaincu de l'importance de l'observation dans l'art de guérir. Assidu à se rendre dans ces asiles ouverts à l'humanité souffrante, il se bornait aux maladies qui lui paraissaient les plus rares, et il en décrivait l'histoire chaque jour en rentrant chez lui. Ses après-midi étaient consacrées à la lecture des meilleurs livres. Au bout de six ans d'études à Paris, Des Portes alla à Reims se faire recevoir docteur. Ses talents le firent bientôt connaître. Il fut choisi à l'âge de 28 ans pour remplir les fonctions de médecin du roi dans l'île de Saint-Domingue. A cette qualité il réunit ensuite celle de correspondant de l'Académie royale des sciences. Arrivé à sa destination, il rendit les services les plus importants à la colonie : c'est à lui que l'on doit, en quelque sorte, le rétablissement de l'hôpital du Cap. Il n'y avait pas plus de vingt lits dans cette maison lorsqu'il commença

à en être chargé; et avant sa mort, on en avait augmenté le nombre jusqu'à cent. C'est encore à lui qu'on doit le règlement qui fut dressé, par lequel tout chirurgien, avant d'exercer aux îles, devait servir l'hôpital pendant un an, non-seulement pour s'instruire des maladies du pays, mais aussi pour aider aux pansements et seconder le zèle des frères de la Charité. Des Portes mourut au Quartier-Morin, île et côte Saint-Domingue, le 15 février 1748, âgé d'un peu plus de 43 ans. On lui doit une histoire, etc.—Eloy a tiré cet article du VIe cahier de supplément à l'année 1770 du Journal de médecine, dans lequel M. Roux a consigné ces détails de la vie d'un homme qui a si bien mérité de l'humanité. On a de lui :

Histoire des maladies de Saint-Domingue. Paris, 1770, trois volumes in-12. Elle renferme d'excellentes observations sur l'air de Saint-Domingue, et il en résulte que la corruption qui règne dans cet air est une des principales causes des maladies du pays. Le troisième volume est un traité des plantes usuelles de l'Amérique. On y a joint aussi deux mémoires curieux, l'un sur le sucre, l'autre sur une source d'eau chaude trouvée dans l'île de Saint-Domingue, au quartier de Mirbalais.

Apr. J.-C. 1724 *env.* — CADET (Claude), arrière-neveu de Vallot, premier médecin de Louis XIV, s'appliqua de bonne heure à la chirurgie, et vint à Paris, où il fut reçu en 1716 au nombre des chirurgiens de l'Hôtel-Dieu. Les progrès qu'il fit dans l'art utile qui l'occupait lui méritèrent la maîtrise dans la communauté de Saint-Come en 1724, et depuis il exerça sa profession avec des succès qui lui annonçaient l'avenir le plus flatteur, s'il n'eût été enlevé à l'âge de 50 ans. Il mourut à Paris le 10 février 1745, et laissa treize enfants qui ont tous fait honneur à sa mémoire. Père tendre, bon ami, compatissant pour les pauvres et toujours prêt à voler à leur secours, il fut autant regretté du public que de sa famille. Ce chirurgien a écrit :

Dissertations et observations sur les maladies scorbutiques. Paris, 1742, in-12. — Dissertation sur le scorbut avec des observations. Paris, 1744, in-12. Il ne manque pas de vanter les propriétés du vin anti scorbutique, dont il faisait un secret, mais qui n'en est plus un aujourd'hui.

Apr. J.-C 1724 *env.* — CASTROGIAANNE (Bernard-Marie DE), capucin sicilien, s'établit à Malte en 1724, et fit beaucoup de bruit par toute l'Europe à cause de sa méthode de traiter les maladies par le seul moyen de la glace et de l'eau glacée. Il avait fait tant de cures à Palerme, qu'étant arrivé à Malte dans le dessein de passer à Venise, il fut vivement sollicité par plusieurs chevaliers de s'arrêter dans l'île. Son remède opéra les mêmes merveilles qu'il avait fait ailleurs : c'est au moins le témoignage qu'en rendent différentes lettres insérées dans les cahiers des mois de septembre, novembre et décembre du Mercure de 1724, et dans ceux de février, mars, avril, juin, juillet et décembre du Mercure de 1725. Voici l'extrait d'une de ces lettres qui est écrite de Malte en date du 12 juillet 1724.

« Or écoutez, seigneurs petits et » grands, l'histoire del Medico dell' ac- » qua fresca. Un Sicilien, prêtre et ca- » pucin, fils d'un apothicaire qui est » aussi docteur en médecine et chimiste » de réputation, est ici depuis six semai- » nes. Il a, par charité, par vanité ou » par malice contre la faculté, entrepris » de guérir les maux qu'on croyait in- » connus aux médecins. Voici le fait : » Le comte de Bévérens, Allemand, était » depuis trois mois affligé d'une palpita- » tion de cœur avec des vomissements » convulsifs, un froid à la poitrine qui ne » lui permettait pas dans la canicule de » souffrir l'air quoique très-chaud; il » était toujours couvert d'une fourrure » sur la peau, et à l'avenant vêtu de ves- » tes et de surtouts. Outre cet assorti- » ment de jour, il était très-chaudement » couché; et il ne pouvait, la nuit sous » ses couvertures, sortir le doigt sans » être gelé et en avoir des convulsions. » Le capucin d'entrée de jeu le dépouil- » le de ses inutiles surtouts, le met à » l'air, et avec de l'eau commune à la » glace et presque gelée, fait en vingt- » quatre heures que le comte de Bévé- » rens ne connaît plus la faiblesse de sa » poitrine, ni le froid extraordinaire dont » il était tourmenté, est sans convul- » sions, dort à merveille et se trouve » déjà comme guéri; ses palpitations sont » diminuées. C'est l'ouvrage de cinq se- » maines, etc.

» Le commandeur Guarena, Piémon- » tais, livré par la faculté à la discrétion » d'un polype ou squirrhe, formé ou non, » mais placé à côté du foie en long, et si

» dur qu'il n'obéissait pas à la main ; ex-» térieurement marqué par tous les symp-» tômes d'un homme farci d'obstruc-» tions ; un corps sec, exténué, face li-» vide, etc. Par l'effet de l'eau, le squir-» rhe se ramollit ; quinze jours après il » sentit toutes sortes de douleurs. La du-» reté s'est dissipée à mesure que dans » ses urines on voyait des matières com-» me de la craie, et visqueuses à couper » avec le couteau. M. Guarena est re-» venu de ses lassitudes, son visage a re-» pris couleur, et il se trouve guéri, etc.

» Un prêtre, atteint de la fièvre ma-» ligne, en trois jours a été sur pied : la » fièvre fut prise dans le commencement » et dès qu'elle fut déclarée maligne. Un » Espagnol, page du grand-maître, aban-» donné par son médecin et après avoir » reçu les sacremenls, fut dans trois jours » sans fièvre par le secours du capucin. » Il le prit dans cet état, fit ouvrir les fe-» nêtres et lui fit avaler de l'eau à la » glace. Il prétend guérir les hydropisies » avec de l'eau et en très-peu de temps, » et a proposé qu'on lui donnât de tels » malades.

» Le bailly Ruffo, se trouvant attaqué » d'une fièvre violente, avec une diarrhée » et ténesme, et des douleurs affreuses, » rien ne le soulagea. Il fit venir le ca-» pucin et prit l'eau. Dès les premières » vingt-quatre heures, plus de fièvres, » moins de douleurs. Le lendemain sa » diarrhée augmente, et il fit de la ma-» tière verte en abondance ; le troisième » jour nous l'avons vu chez le grand-» maître. J'en fus tout étonné, je l'avais » vu le matin dans son lit. Tout ce que » je vous écris, mon cher Bailly, est *de* » *visu et auditu*, je ne suis pas prévenu » en faveur de l'eau ; je ne la croyais » bonne que pour rincer nos verres et » laver nos égouts.

» Voici sa manière de traiter : On fait » rafraîchir l'eau à force de glace ou de » neige, autant qu'elle peut l'être, et » vous en buvez trois grands gobelets le » matin, et dans le cours de la journée, » jusqu'à trente-six. On ne mange point, » surtout les premiers jours. Lorsqu'on » se trouve faible, au lieu d'aliment, il » donne deux ou trois verres d'eau le » soir avec deux ou trois jaunes d'œufs. » Dans la suite, on mange plus ou moins ; » un demi-poulet, un petit pigeon, deux » ou trois onces de macaron de Sicile, » selon l'état où le capucin trouve son » malade. Plus ou moins d'eau, plus ou » moins d'aliment. Il ne quitte pas ses » malades, et observe continuellement » leur pouls. L'effet de l'eau est de don-» ner, ou des maux de tête, ou des cha-» leurs extrêmes, ou des douleurs dans » les entrailles, même la diarrhée ; et » de vous rappeler tous vos anciens » maux. Voici le remède pour la diar-» rhée : il vous coule des lavements d'eau » à la glace, et fait boire dans l'instant, » ainsi que pour les douleurs des en-» trailles, et vous fait frotter le ventre » avec de la glace. Pour les chaleurs, de » même, il frotte avec de la glace la tête » et l'estomac. Si c'est sciatique qui se » renouvelle ou rhumatisme, friction sur » la partie avec cette glace, etc. »

Telle était la méthode du capucin. C'est ainsi qu'il guérissait la plupart des maux qui mettent l'esprit du médecin à la torture. Galien traitait les fièvres ardentes à peu près de même ; sa méthode peut avoir servi de modèle à celle du père Castrogiaanne. Cet ancien médecin faisait saigner le malade et lui conseillait ensuite de boire de l'eau froide et en très grande quantité. Les ardeurs de la fièvre s'apaisaient, le malade suait abondamment et sans peine, et par là il guérissait en peu de temps. Pomme a rappelé dans la médecine l'usage de l'eau froide ; il en a fait prendre les bains avec succès dans les maladies nerveuses. C'est dommage qu'il ait donné trop de généralité à la cause qu'il leur assigne, et qu'appuyant sa pratique sur une théorie qui n'est pas toujours sûre, il n'ait point voulu admettre qu'on puisse traiter ces maladies avec avantage par une méthode différente de la sienne : il a tort de ne pas convenir que ces maux peuvent dépendre de plusieurs causes.

Apr. J.-C. 1724 *env.*—COSCHWITZ (George-Daniel), docteur en médecine et professeur de l'université de Halle en Saxe, fut reçu dans l'Académie des curieux de la nature au commencement de ce siècle. Il s'est fait assez de réputation par ses ouvrages ; mais il s'en est fait davantage par une dissertation qu'il a publiée à Halle en 1724 pour annoncer la découverte d'un nouveau conduit salivaire. Il prétend qu'il est formé par de petits canaux excréteurs de la glande sublinguale et sous-maxillaire, qui se réunissent en un seul tronc de chaque côté. Coschwitz entre dans de longs détails pour donner de l'importance à sa découverte ; cependant il n'a pu séduire de célèbres anatomistes, qui n'ont rien

aperçu de pareil à ce qu'il a décrit. M. Haller, entre autres, a combattu l'existence de ce conduit dans la dissertation qu'il a soutenue à Tubingue en 1725 sous la présidence de M. Duvernoi, et qu'il a prise pour sa thèse inaugurale à Leyde en 1727. Mais notre médecin ne s'est point rendu aux raisons qu'on lui a opposées dans cet écrit; il en a publié un second pour appuyer ce qu'il avait déjà avancé sous le titre de Continuatio observationum de ductu salivali. Hall, 1729, in-4°. On a de lui plusieurs autres dissertations académiques; on a même un corps entier de médecine, qui a paru en deux volumes sous ces titres :

Organismus et mechanismus in homine vivo obvius et stabilitus, seu, hominis vivi consideratio physiologica. Lipsiæ, 1725, in-4°.— Organismi et mechanismi pars secunda, seu hominis vivi consideratio pathologica. Ibidem, 1728, in-4°. Cet ouvrage est frappé au coin de la doctrine de Stahl.

Apr. J.-C. 1724. — GREGORY (Jean), médecin écossais, naquit a Aberdeen en 1724; il était fils d'un professeur de médecine à l'université de cette ville, et petit-fils de l'inventeur du télescope. Dès qu'il eut terminé ses humanités, il se rendit en 1742 à Édimbourg, pour suivre les cours de la faculté de médecine, et alla ensuite continuer ses études à Leyde. Le titre de docteur lui fut conféré en 1745 par l'Université d'Aberdeen, malgré son absence; et à son retour en Angleterre, elle lui confia une chaire de philosophie. Il enseigna les mathématiques, la physique expérimentale et la morale jusqu'à la fin de l'année 1749, époque où il donna sa démission, pour n'être plus distrait de la pratique de l'art de guérir, à laquelle il voulait consacrer tous ses instants. S'étant établi à Londres en 1754, il y devint, l'année suivante, membre de la Société royale, et peu de temps après, son frère étant venu à mourir, il obtint la place de professeur en médecine qu'occupait ce dernier. Au bout de dix ans il alla se fixer à Edimbourg, où il fut nommé professeur en 1766, à la mort de Rutherford, et premier médecin du roi pour l'Écosse. Il mourut en cette ville le 9 février 1773. Ses ouvrages, qui sont tous écrits avec clarté, correction et élégance, portent pour titres :

A comparative view of the state and faculties of man with those of the animal world. Londres 1764, in-12.—Ibid., 1766, in-12. — Ibid., 1785, in-12. — Trad. en français, Paris, 1775, in-12.— Grégory publia cet ouvrage assez remarquable sous le voile de l'anonyme. — On the duties and offices of a physician, and on the method of prosecuting enquiries in philosophy. Edimbourg, 1769, in-8°. — Trad. en français par Verlac, Paris, 1787, in 12. — Elements of the practice of physic. Édimbourg, 1772, in-8°. — A father's Legacy to his duaghters. Édimbourg, 1774, in-12. — Trad. en français par Bernard, Leyde, 1781, in-8°; et par Morellet, Paris, 1774, in-12; Ibid. 1800, in-12; Londres, 1793, in-12, avec le texte en regard. — Ce dernier opuscule, d'une tendance purement morale, et qui a été réimprimé souvent, est rempli de sagesse, de sensibilité et de sollicitude paternelle. — Les œuvres de Grégory ont été réunies et publiées avec une notice sur sa vie (Édimbourg, 1788, 4 vol. in 8°).

(*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1724. — WALBAUM (Jean-Georges), né à Wolfenbuttel le 30 juin 1724, ayant perdu son père de bonne heure, se décida à suivre la carrière de la médecine, d'après les conseils d'un de ses parents qui exerçait la profession de chirurgien. Après avoir terminé le cours de ses humanités dans sa ville natale, il se rendit à l'Université de Helmstaedt, où il s'appliqua d'une manière spéciale à la chirurgie sous Heister, et à l'anatomie sous Crell. Au bout de deux ans, il alla à Gœttingue pour s'y perfectionner dans l'anatomie, et y apprendre la médecine pratique. Haller et Brendel furent les maîtres qui lui servirent de guides dans cette école célèbre, où il obtint les honneurs du doctorat en 1748. Après sa promotion, il retourna dans sa ville natale, et contraint, par la médiocrité de sa fortune, de renoncer à satisfaire le désir qu'il éprouvait de voyager dans les pays étrangers, il alla s'établir à Lubeck, où il pratiqua l'art de guérir jusqu'à sa mort, arrivée le 21 août 1799. Ses écrits sur la médecine, notamment sur les accouchements, sont peu remarquables; mais il en a publié d'autres fort utiles sur l'histoire naturelle, en particulier sur les tortues. On lui doit aussi de bonnes éditions des traités ichthyologiques d'Artedi. Il a inséré un très-grand nombre de mémoires et d'observations sur divers animaux dans

les annonces de Lubeck, les Mémoires de la Société d'histoire naturelle de Berlin, le Magasin de Hanovre et quelques autres recueils périodiques allemands.

Dissertatio de venæ sectione veterum ac recentiorum. Gœttingue 1740, in-4°. — Kurzgefasste Gedanken von dem verderbten Zustande der Hebammen und dessen Verbesserung. Lubeck, 1752, in-8°. — Verzeichniss einer vollstaendigen Apotheke, mit einem Apothekerkalender. Leipzick, tome I, 1767; II, 1769, in-fol. — Die Beschwerlichkeit der Geburtshuelfe aus Beyspielen erwiesen. Butzow, 1769, in-8°. — Beschreibung von vier bunten Taubentaenchern und der Eidergans, nach der Natur abgefasset. Lubeck, 1778, in-8°. — Chelonographia, oder Beschreibung einiger Schildkroeten, nach natuerlichen Urbildern verfertiget. Lubeck, 1782, in-4°. — Walbaum a publié la bibliothèque ichthyologique (Gripswald, 1788, in-4°), la philosophie ichthyologique (ibid. 1789, in-4°), et l'ichthyologie descriptive (ibid. 1792, in-8°) d'Artedi, le tout revu et corrigé; ainsi que l'Ichthyologie de J.-T. Klein (Leipzick, 1793, in-4°). Les Luebeckische Anzeige, le Hannoeverisches Magazin, et les Mémoires de la Société d'histoire naturelle de Berlin contiennent un grand nombre de mémoires de sa façon, dont quelques-uns roulent sur la médecine, mais dont la plupart sont relatifs à l'histoire naturelle. Parmi ces derniers on distingue plusieurs descriptions de poissons, d'oiseaux, de cheloniens, etc., et une bonne histoire de la blatte orientale. (*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1724. — MECKEL (Jean-Frédéric), anatomiste célèbre, l'un des disciples les plus distingués de Haller, naquit à Wetzlar le 31 juillet 1724. Après avoir fait ses études littéraires dans la maison paternelle, il alla à Gœttingue étudier la médecine; de Gœttingue il se rendit à Berlin, où il obtint bientôt la place de prosecteur. Après deux ans de séjour dans cette Université, il revint à Gœttingue, où il se livra avec la plus grande ardeur aux travaux anatomiques, sous la direction de Haller. Meckel fut reçu docteur en médecine en 1748, après avoir soutenu une dissertation devenue célèbre sur les nerfs de la cinquième paire. En 1751, il fut appelé à occuper à Berlin, dans l'école d'accouchements récemment fondée, les places de démonstrateur d'accouchements et de prosecteur d'anatomie. Il succéda peu de temps après à Buddeus dans les chaires d'accouchements et d'anatomie. Meckel mourut le 18 septembre 1774.

Diss. inaug. de quinto pare nervorum cerebri, duabus figurarum tabulis illustrata. Gœttingue, 1748, in-4°. Et aussi sous ce titre : Tractatus anatomico-physiologicus, etc. — Physiologische und anatomische Abhandlung, von einer ungewœhnlichen Erweiterung des Herzens, und denen Spannadern des Angesichts; aus den Nachrichten der Akademie der Wissenschaften zu Berlin. Berlin, 1755, in 4°. — Diss. epistol. ad Alb. de Haller, de vasis lymphaticis glandulisque conglobatis. Berlin, 1757, in 8° : et dans ses Opusculis anatomicis de vasis lymphaticis N, II. Leipzick, 1770, in-8°. — Nova experimenta et observationes de finibus venarum ac vasorum lymphaticorum in ductus visceraque excretoria corporis humani, ejusdemque structuræ utilitate. Berlin, 1771, in-8°. — Tractatus de morbo hernioso congenito singulari et complicato feliciter curato. Berlin, 1772, in-8°. — Observation anatomique sur un nœud ou ganglion du second rameau de la cinquième paire des nerfs du cerveau nouvellement découvert; avec l'examen physiologique du véritable usage des nœuds ou ganglions des nerfs : dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Berlin, 1749. — Observation d'anatomie et de physiologie, concernant une dilatation extraordinaire du cœur, qui venait de ce que le conduit de l'aorte était trop étroit; dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Berlin, 1750. — Description anatomique des nerfs de la face; dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Berlin, 1751. — Recherches anatomiques, 1) sur la nature de l'épiderme et du réseau qu'on appelle malpighien, 2) sur la diversité de couleur dans la substance médullaire du cerveau des nègres, 3) description d'une maladie particulière de poitrine; dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Berlin, 1753. — Observations anatomiques sur des pierres trouvées dans les différentes parties du corps humain; dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Berlin, 1754. — Observations sur des maladies du cœur; dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Berlin, 1755-1756. — Nouvelles observations sur l'épiderme et le cerveau des nègres; dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Berlin,

1757. — Observations anatomico-pathologiques sur l'enflure extraordinaire de l'abdomen procédant de diverses causes; dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Berlin, 1758. — Observations sur quelques maladies assez rares; dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Berlin, 1759.— Observation sur le squirrhe et les abcès de cerveau, avec l'explication physiologique et pathologique; dans les mémoires de l'Académie des sciences de Berlin, 1761.— Recherches anatomico-physiologiques sur les causes de la folie, qui viennent du vice des parties internes du corps humain; dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Berlin, 1764. — Obsergations anatomiques sur la glande pinéale, sur la cloison transparente, et sur l'origine du nerf de la septième paire; dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Berlin, 1765. — La collection publiée par Haller des lettres latines qui lui avaient été adressées par divers savants, en contient un grand nombre de Meckel.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1724. — DEZOTEUX (François) naquit, en 1724, à Boulogne-sur-Mer. Après avoir fait ses études classiques, il se livra avec succès à celles de la médecine et de la chirurgie. La guerre que la France soutint alors en Westphalie, puis en Flandre, lui offrit des moyens variés d'instruction. Envoyé comme élève dans les hôpitaux de l'armée, il s'y fit remarquer par son zèle autant que par son humanité; après la bataille de Fontenoy, il obtint le grade de chirurgien aide-major, et peu après celui de chirurgien-major d'un régiment de cavalerie. Il remplaça, en 1760, dans la même qualité, le célèbre Garengeot, dans le régiment d'infanterie du roi, et se fit recevoir docteur en médecine à la faculté de Besançon. Jusque-là Dezoteux n'avait pas encore obtenu la réputation dont il a joui depuis; ce fut à Besançon qu'il la commença; zélé partisan de l'inoculation, il mit tous ses soins à la propager dans cette ville. Une méthode dont se servait un chirurgien gentilhomme irlandais, nommé Acton, y avait occasionné des accidents si graves, que cette opération était devenue pour les parents un objet d'effroi. Dezoteux, en éclairant le public sur l'ineptie de cet empirique, releva l'inoculation du discrédit où elle était tombée. Celui dont il avait signalé le charlatanisme et l'ignorance lui intenta un procès en 1765. Dezoteux le gagna, mais afin de détruire tous les doutes qui pouvaient encore exister dans le public, il publia des pièces justificatives où il démontrait l'innocuité de la variole lorsqu'elle est inoculée, et en même temps les dangers qui devaient résulter de l'absurde procédé d'Acton. Par les intrigues de celui-ci, le parlement de Besançon défendit à Dezoteux de faire imprimer dans cette ville aucun écrit ultérieur; mais il surmonta l'obstacle qu'on lui suscitait, en faisant paraître, à Lons-le-Saulnier, ses pièces justificatives concernant l'inoculation. Ce mémoire le fit triompher de son antagoniste, et remit l'inoculation en faveur dans la Franche-Comté. En 1766, Dezoteux apprit qu'on venait de pratiquer, à Londres, une méthode plus avantageuse que l'ancienne (celles des piqûres et l'usage de l'air frais, surtout pendant le stade d'irruption); il se rendit en Angleterre pour étudier ce nouveau procédé, et revint ensuite propager en France la méthode appelée suttonienne. Ce fut à Nancy que Dezoteux fit ses premiers essais, puis à Passy, près Paris. Il en rendit témoins plusieurs praticiens distingués et le savant La Condamine, son ami, qui, depuis long-temps, s'était déclaré partisan de l'inoculation. Les notes et les observations de Dezoteux sur cette matière fournirent au docteur Gandoger, de Nancy, avec lequel il était intimement lié, de précieux matériaux pour un traité pratique de l'inoculation, que ce médecin fit paraître en 1768. Dezoteux, plein de zèle pour les progrès de l'art, proposa de fonder une école de chirurgie militaire dans le régiment du roi; le duc du Châtelet, colonel de ce corps, seconda son dessein, et obtint de Louis XVI la formation de cette école, dont Dezoteux fut nommé chef; on y compta régulièrement soixante élèves, et cette institution, justement célèbre, a fourni aux armées des sujets distingués, et à nos facultés de médecine des professeurs dont elles s'honorent encore. En 1778, les services de Dezoteux furent récompensés par la décoration de l'ordre de Saint-Michel et par l'emploi de chirurgien consultant des armées. En 1789, il fut attaché auprès du ministre de la guerre en qualité d'inspecteur des hôpitaux militaires; mais, en 1793, ses infirmités l'obligèrent à demander sa retraite, dont il perdit bientôt les émoluments

dans ces temps de trouble. Dezoteux avait exercé son art avec tant de désintéressement, qu'il n'avait amassé aucun bien pour sa vieillesse, en sorte que, privé de sa pension, il fut réduit à une extrême pauvreté, et ne subsista, pendant quelque temps, que par les secours de ses amis. Cependant les membres de l'inspection de santé, pénétrés de la situation de leur ancien collègue, le firent nommer médecin de la succursale des Invalides, qui était nouvellement établie à Versailles. On supprima ensuite cette maison, et Dezoteux revint à Paris pour y jouir de sa pension; mais, quinze mois après, il mourut à Versailles, le 2 février 1803, âgé de soixante-dix-neuf ans. Dezoteux fut un habile praticien. Son caractère noble et désintéressé lui fit toujours mettre beaucoup de dignité dans l'exercice de sa profession. Il fut constamment l'ami et le protecteur de ses élèves, qui tous l'honorèrent d'une profonde vénération. Outre les écrits qu'il a publiés contre Acton, Dezoteux a donné, en commun avec le docteur Valentin, son élève :

Traité historique de l'inoculation. Paris, an VIII, in-8°. (*Biogr. médic.*)

Ap. J.-C. 1724. — FORDYCE (William), né à Aberdeen en 1724, servit quelque temps dans les armées en qualité de chirurgien. Il se fixa ensuite à Londres, où il jouit pendant plus de quarante ans de la réputation d'un des plus habiles praticiens. Le roi lui accorda le titre de chevalier en 1787. Il mourut le 4 décembre 1792. On a de lui :

An attempt to discover the virtues of the sarsaparilla-root in the venereal disease. (In medical observations and inquiries by a society of physicians in London. T. I. Londres, 1757, p. 149.)— A review of the venereal disease, and its remedies. Londres 1767, in-8°; ibid., 1772, in-8°; ibid., 1777, in-8°; ibid., 1785, in-8°. — A new inquiry into the causes, symptoms and cure of putrid and inflammatory fevers; with an appendix on the hectic fever, and on the ulcerated and malignant Sore Throat : Nouvelles recherches sur les causes, les symptômes et le traitement des fièvres putrides et inflammatoires, avec un appendice sur la fièvre hectique et sur l'angine ulcéreuse et maligne. Londres, 1773, in-8°, 128 pp.; ibid., 1777, in-8°. — Fragmenta chirurgica et medica. Londres, 1784, in-8°. — Letter to sir John Sinclair, on the virtues of the muriatic acid in putrid fevers. Londres, 1790, in-8°. — The great importance and proper method of cultivating and curing rhubarb in Britain, for medical uses. Londres, 1792, in-8°.

(Dézeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1724. — TENON (Jacques-René), né en 1724 d'un père qui exerçait la chirurgie avec une grande distinction, vint à Paris en 1741. Son zèle et son aptitude le firent bientôt remarquer de Winslow, ainsi que d'Antoine et Bernard de Jussieu. Le premier de ces hommes célèbres l'initia à l'étude de l'anatomie, les deux autres développèrent en lui le goût de la botanique et des recherches d'histoire naturelle. Malgré les préjugés les plus enracinés et les exemples contemporains, Tenon comprit que la chirurgie, loin d'être isolée des autres parties de la médecine, et réduite au manuel des opérations, est unie, au contraire, par les liens les plus étroits, à toutes les autres branches de la science de l'homme. Dès lors le champ de ses travaux s'agrandit; il allia à l'étude et au traitement des affections chirurgicales les investigations anatomiques les plus délicates et des expériences physiologiques ingénieuses. Il acquit en peu de temps une réputation justement méritée, et si, sous le rapport de l'habileté et du génie chirurgical, il est demeuré au-dessous des J.-L. Petit, des Lapeyronie, des Louis, des Desault, des Sabatier, il posséda des connaissances plus variées, et embrassa un cercle d'études plus étendu. En 1744, Tenon fut nommé chirurgien de première classe aux armées; il fit la campagne de Flandre, et puisa, au milieu des camps, pour la chirurgie militaire, une estime qui ne se démentit jamais. A son retour à Paris, il obtint, au concours, la place de chirurgien principal de la Salpêtrière, et fonda, près de cet hospice, une maison d'inoculation qui devint bientôt célèbre. Ses travaux contribuèrent puissamment à propager cette pratique utile, qu'une découverte plus précieuse encore devait faire abandonner quelques années plus tard. Enfin, Tenon devint membre du Collége et de l'Académie royale de chirurgie; peu de temps après, il succéda à Andouillé dans la chaire de pathologie. En 1757, il fut reçu à l'Académie des sciences, et occupa la place, jusque-là laissée vacante, de J.-L. Petit. Tenon fit partie de

la première assemblée législative, et il y déploya un zèle philanthropique et un enthousiasme pour le bien qui semblaient inhérents à toutes ses actions. A la réorganisation des corps savants, il devint membre de la première classe de l'Institut, dont il anima si souvent les séances par ses lectures, toujours remplies de vues intéressantes ou de vérités nouvelles. Tenon conserva jusqu'à la fin de sa vie l'amour du travail et la ferveur pour l'avancement des sciences qui avaient signalé les premières années de sa carrière. Il était membre de la Légion-d'Honneur et de plusieurs sociétés savantes. La mort le frappa, à Paris, le 15 janvier 1816, au milieu de ses paisibles occupations. — Peu d'hommes ont écrit autant de Mémoires et traité des sujets plus variés que cet anatomiste célèbre. Il laissa un grand nombre de manuscrits qui, peut-être, seront un jour recueillis et publiés. Ses ouvrages les plus importants sont ceux dont les titres suivent; mais parmi eux il en est qui n'ont reçu d'autre publicité que celles des lectures faites à l'Institut et des analyses qu'on en a présentées dans les comptes-rendus annuels des travaux de cette célèbre compagnie.

De cataracta. Paris, 1757, in-4°. — Cette thèse, que Haller s'empressa de recueillir, à raison de l'importance des faits qu'elle renfermait, et de la pureté du style, a été traduite en français par l'auteur et réimprimée sous ce titre : — Dissertation anatomico-chirurgicale sur la cataracte. — Recherches sur les cataractes capsulaires, lues à l'Académie des sciences, le 19 mars 1755. Dans ce travail, Tenon fait connaître les signes et la fréquence des altérations de la capsule cristalline, et établit la nécessité de la détruire pour assurer le succès de l'opération de la cataracte. — Sur quelques maladies des yeux, note lue à l'Institut, le 16 fructidor an XII. Ce mémoire contient des faits intéressants relatifs à l'atrophie de l'œil, à la fracture du cristallin chez le cheval, à l'ossification de la cornée transparente, et à un enfant né sans yeux. — Faits pratiques sur quelques maladies des yeux, même date. — Additions aux deux mémoires précédents, lues à l'Institut, le 9 vendémiaire an XIII. — Des expériences sur les corps susceptibles de rendre le cristallin opaque, ou d'augmenter sa densité ou de le dissoudre, ou de le liquéfier, constituent la partie la plus importante de ce travail. — Sur l'opération de la cataracte chez le cheval, sans date. — Sur une tumeur à la joue; note lue à l'Académie en 1760. — Application de l'acide nitreux au traitement de certaines tumeurs enkystées, mémoire lu à l'Institut le 30 floreal an XIII. — Sur les polypes des narines, lu le 12 germinal an XIII. On trouve dans cet opuscule des détails encore précieux sur la structure des polypes des fosses nasales. — Sur l'emploi des cordes à boyau comme agent principal pour guérir certaines maladies, note lue à l'Institut le 14 prairial an XIII. L'auteur rapporte, dans ce travail, des observations intéressantes de resserrements congéniaux ou accidentels des ouvertures de la bouche et du nez, qu'il fit cesser par l'introduction de tronçons de corde à boyau. — Nouveau moyen de compression pour se rendre maître du sang dans certaines hémorrhagies de la bouche, présenté à l'Institut le 25 germinal an XIII. — Écarter la langue, qui sollicite la sortie du sang, et comprimer l'ouverture d'où s'écoule ce liquide, tel est le moyen proposé par Tenon. — Quelques corrections et additions faites à l'instrument de chirurgie nommé speculum oris, glossocatoche, présentées le 16 floréal an XIII. — Ces corrections sont oubliées avec l'instrument lui-même. — Observations succinctes sur l'œil du chat-huant et sur celui d'une baleine, lues le 1er vendémiaire an XIV. Sur quelques vices de la voûte palatale, note lue le 8 vendémiaire an XIV. Dans ce travail, Tenon traite des diverses ouvertures anormales du palais et des moyens mécaniques à l'aide desquels on pourrait rapprocher les deux parties écartées de cette voûte osseuse. —Sur une tumeur au cou, et sur une tumeur au bras et à l'épaule chez la même personne. Ces trois tumeurs n'étaient que des appendices d'un kyste énorme étendu de l'apophyse mastoïde au voisinage du coude. Le sujet mourut. — Mémoires sur l'exfoliation des os, lus à l'Académie des sciences en 1758, 1759 et 1760. Dans ce travail remarquable, Tenon confirma, par des expériences directes, les idées de Monro sur la nécrose, démontra les dangers des stimulants pour prévenir ou pour combattre cette affection, et dévoila les inconvénients du procédé de Belloste pour hâter la séparation des pièces frappées de mort. — Cette nombreuse série de mémoires a été

rassemblée par l'auteur en un volume, avec des notes et des additions nouvelles, sous ce titre : — Mémoires sur l'anatomie, la pathologie et la chirurgie. Paris, 1806, in-8°. — L'auteur se proposait de continuer la publication de ses travaux, mais d'autres occupations ont empêché l'exécution de ce projet. — Essai sur les infirmeries et les prisons, mémoire lu à l'Académie des sciences en 1780 et inséré parmi ses actes. — Mémoire sur les hôpitaux de Paris. Paris, 1788, in-4°. Ce travail, un des plus beaux titres de Tenon à la reconnaissance publique, a servi de modèle à la plupart de ceux qui ont été exécutés sur le même sujet ; on y trouve indiquées presque toutes les améliorations qui ont été ensuite introduites dans les hôpitaux de la capitale et spécialement à l'Hôtel-Dieu, que l'auteur voulait éloigner du centre de la ville. — Demande annexée, en vertu d'une délibération au cahier du village de Passy, près Paris, sur la manière d'opiner par ordre ou par tête aux états-généraux prochains. Paris, 1789, in-8°. — Sur les degrés d'accroissement et de décroissement du crâne humain, note lue à l'Institut en 1796. — Sur une manière particulière d'étudier l'organisation de l'homme et des animaux, 1797. — Sur l'anatomie de l'homme, 1797. — Sur les os des mâchoires des animaux, lu en 1797. — Sur la manducation, mémoire lu en 1798. — Sur la symphyse du pubis, note lue en 1801. — Sur les dents du cheval connues sous le nom de crochets, lu en 1802. — Nouvelles observations sur le cheval, lues en 1802. — Sur une substance propre aux dents de certains herbivores, lu en 1805. — Sur les maladies des yeux ; maladie propre aux chapeliers, 1805. — Sur les dents d'éléphant, 1806. — Sur le vice de conformation nommé bec-de-lièvre, lu en 1806. — Sur la dentition du cheval, lu en 1807. Ce travail complète les recherches de Tenon sur la dentition et l'organisation des dents et des os maxillaires, recherches qui ont occupé un grand nombre d'années, qu'il a étendues à plusieurs classes d'animaux, et qui ont contribué à fixer l'état de la science sur ce point important d'anatomie et de physiologie. — Sur l'exfoliation des os, lu en 1809. — Ce travail renferme des expériences sur les exfoliations à la suite des amputations des membres. — Sur un trépan au crâne, lu en 1809. — L'auteur a décrit avec une grande exactitude les phénomènes qui se sont succédé jusqu'à la guérison de l'ouverture faite par l'instrument. — Sur quelques hernies, lu en 1809. Ce travail a pour objet la description de la suspension par les genoux pour réduire la hernie crurale. — Sur la structure du porte-embryon et porte-follicules, lu en 1812. — Offrande aux vieillards de quelques moyens pour prolonger la vie. Paris, 1814, in-8°. — A qui plus qu'à Tenon, alors nonagénaire, appartenait-il de retracer les règles d'hygiène, en préceptes de modération et de régularité qu'il avait si bien observés, et dont lui-même démontrait, par l'expérience, les heureux effets? (*Biogr. médic.*)

Ap. J.-C. 1724. — VOGEL (Rodolphe-Augustin), né à Erfurt le 1er mai 1724, fit ses études en cette ville, ainsi qu'à Leipzick, et, après un séjour de quelque temps à Berlin, revint prendre le grade de docteur dans sa patrie. L'université de Gœttingue lui confia, en 1753, une chaire qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée le 5 avril 1774. A cette époque, il était revêtu du titre de médecin et conseiller du roi d'Angleterre. Aucune branche des sciences médicales ne lui était étrangère. La chimie fut cependant celle à laquelle il se consacra de préférence, et qu'il cultiva même avec le plus de succès. Il en fit une heureuse application à la minéralogie, qu'il aimait aussi beaucoup. Ses ouvrages sont :

Dissertatio de larynge humano et vocis formatione. Erford., 1747, in-4°. — Gedanken von der Hornviehseuche. Erford, 1750, in 4°. — Medicinische Bibliothek, darin von den neuesten zur Arzneygelahrheit gehœrigen Buechern und Schriften ausfuehrliche Nachricht gegeben, und zugleich nuetzliche Erfahrungen, nebst andern Neuigkeiten bekannt gemacht wurden. Erfurt, tome I, 1751 ; II, 1752-1753, in-8°. — Neue medicinische Bibliothek. Gœttingue, t. I, 1754 ; II, 1755 ; III, 1756 ; IV, 1758 ; V, 1762 ; VI, 1766-1767 ; VII, 1767-1768 ; VIII, 1769-1773, in 8°. — Programma de incremento ponderis corporum quorumdam igne calcinatorum. Gœttingue, 1753, in-4°. — Institutiones chemiæ ad lectiones academicas accommodatæ. Gœttingue, 1755, in-8°. — Leyde, 1757, in-8°. — Bamberg, 1762, in-8°. — Ibid., 1774, in-8°. — Trad. en allemand par J.-C. Wiegleb, Weimar, 1775, in-8°. — Ibid., 1785, in-8°. — De incrustato agri Gœttingensis commentatio physico-

chemica. Gœttingue, 1756, in-8°. — Historia materiæ medicæ ad novissima tempora producta. Leyde, 1758, in-8°. — Francfort, 1760, in-8°. — Bamberg, 1764, in-8°. — Ibid., 1774, in-8°. — Programma de statu plantarum quæ noctu dormire dicuntur. Gœttingue, 1759, in 8°. — Dissertatio super morbis incurabilibus. Gœttingue, 1760, in-4°. — Dissertatio de nitro cubico. Gœttingue, 1760, in-4°. — Dissertatio de humeri amputatione ex articulo. Gœttingue, 1760, in-4°. — Praktisches Mineralsystem. Leipzick, 1762, in-8°. — Ibid., 1776, in-8°. — Dissertatio : terrarum atque lapidum partitio. Gœttingue, 1762, in-4°. — Dissertatio : de rarioribus quibusdam morbis et adfectionibus observationes. Gœttingue, 1762, in-4°. — Dissertatio de nitro inflammante. Gœttingue, 1762, in-4°. — Dissertatio de vomica pulmonum sine cystide. Gœttingue, 1762, in-4°. — Programma de verioribus balsami Meccani notis. Gœttingue, 1763, in-4°. — Dubia de usu circumcisionis medico. Gœttingue, 1763, in-4°. — Gœttingensium prænotionum pensum I. Gœttingue, 1763, in-4°. — Dissertatio de insania longa. Gœttingue, 1763, in-4°. — Dissertatio de hydrope pectoris. Gœttingue, 1763, in-4°. — Dissertatio de venenorum virtute medica. Gœttingue, 1763, in-4°. — Dissertatio de natura alcali mineralis. Gœttingue, 1763, in-4°. — Definitiones generum morborum. Gœttingue, 1764, in-4°. — Herniarum communia attributa et partitio. Gœttingue, 1764, in-4°. — Dissertatio de analysi medicamentorum simplicium chemica ad virtutes ipsorum determinandas hactenus perperam adhibita, Gœttingue, 1764, in-4°. — Dissertatio de vitiligine. Gœttingue, 1764, in-4°. — Dissertatio de usu vomitoriorum ad elieiendos vermes. Gœttingue, 1765, in-4°. — Dissertatio de dysenteriæ curationibus antiquis. Gœttingue, 1765, in-4°. — Pathologia rheumatismi. Gœttingue, 1765, in-4°. — Stymatosis, vulgo hæmorrhagia penis dicta. Gœttingue, 1765, in-4°. — Dissertatio de catarrho pharyngis. Gœttingue, 1765, in-4°. — Dissertatio de varia conficiendi regulis antimonii medicinalis ratione. Gœttingue, 1765, in-4°. — Mercurius vitæ mercurii non expers. Gœttingue, 1766, in-4°. — Dubia contra nocivum linimentorum sulphureorum usum in scabie. Gœttingue, 1766, in-4°. — Dissertatio de febre nervosa. Gœttingue, 1767, in-4°. — Dissertatio de partu serotino valde dubio. Gœttingue, 1767, in-4°. — Dissertatio de nonnullis parentum delictis in morbos infantum degenerantibus. Gœttingue, 1767, in-4°. — Opuscula medica selecta antea sparsim edita, nunc autem in unum collecta, recognita, aucta et emendata. Gœttingue, 1768, in-4°. — Decas observationum physico-medico-chirurgicarum. Gœttingue, 1768, in-4°. — Dissertatio de non acceleranda secundinarum extractione. Gœttingue, 1768, in-4°. — Programmata II de Pauli Æginetæ meritis in medicinam, imprimis chirurgiam. Gœttingue, 1768-1769, in-4°. — Dissertatio de tuto et eximio vesicatoriorum usu in morbis acutis. Gœttingue, 1768, in-4°. — Fluxus cœliaci genuina notio atque ratio exposita. Gœttingue, 1768, in-4°. — Dissertatio de curatione cancri occulti et aperti per aquæ calcis vivæ potum præstita. Gœttingue, 1769, in-4°. — Disssertatio de variis calcinationis modis potioribusque corporum inde oriundis mutationibus. Gœttingue, 1770, in-4°. — Dissertatio de comparata evacuationis et correctionis medicæ æstimatione. Gœttingue, 1770, in-4°. — Dissertatio de chirurgia medicinæ opem flagitante. Gœttingue, 1770, in-4°. — Dissertio de lienteria. Gœttingue, 1770, in-4°. — Dissertatio de hodierno more examinandi aquas minerales nondum ab erroribus repurgato. Gœttingue, 1771, in-4°. — Schutzschrift fuer das Mutterkorn, als eine angebliche Ursache der sogenannten Kriebelkrankheit. Gœttingue, 1771, in-4°. — Prælectiones academicæ de cognoscendis et curandis præcipuis corporis humani affectibus. Gœttingue, 1772, in-8°. — Ibid., 1785, in-8°. — Lausanne, 1789, in-8°. — Trad. en allemand par J.-E. Pohl, Leipzick, 1780, in-8°. — Observationum medico-chirurgicarum biga. Gœttingue, 1773, in-4°. — Programma de asthmate singulari ex cartilaginum costarum ossescentia. Gœttingue, 1773, in-4°. — Ausgesuchte Akademische kleine Schriften, pathologischen, praktischen und chirurgischen Inhalts. Lemgo, 1778, in-8°. — Traduction, par S.-T. Vogel, fils de l'auteur, de quelques dissertations publiées par son père ou soutenues sous sa présidence. (*Biogr. Méd.*)

Apr. J.-C. 1725 *env.*—VOGLI (Jean-Hyacinthe), né dans le Bolonais vers la fin du XVIIe siècle, fit toutes ses études dans la capitale de cette province, et il

y reçut les honneurs du doctorat en médecine à l'âge de dix-sept ans. Mais comme il sentit que la science qu'on acquiert dans les écoles ne lui suffisait point, qu'elle devait être perfectionnée par l'observation, qui est l'ouvrage du temps, et qu'à son âge on n'était pas assez au fait du cours des maladies pour en entreprendre le traitement, il prit la sage résolution de se rendre à Florence, où il s'appliqua à la pratique dans l'hôpital de Sainte-Marie-la-Neuve. Après plusieurs années qu'il passa à voir, à observer et à réfléchir, il revint à Bologne, et il y soutint des thèses publiques sur toute la philosophie et la médecine, ainsi qu'il est d'usage lorsqu'on aspire au rang de professeur dans l'université de cette ville. Ces thèses lui ont fourni la matière des deux traités qui ont paru sous les titres suivants :

De anthropogonia, dissertatio anatomico-physica, in qua et de viviparorum genesi : et pars prima quæ refellit ova vivipara; et pars altera quæ propugnat novum specimen per uterinæ substantiæ elongationem atque ordinatam texturam ex seminibus plasmantibus. Bononiæ, 1718, in-4°. Après avoir rejeté tous les systèmes des modernes sur la génération, il a recours aux facultés plastiques des anciens, à qui il donne une tournure neuve, en supposant que la matrice n'est pas plutôt sortie de l'état d'irritation que la semence lui a procurée, qu'elle permet à ses fibres amollies de s'étendre, de s'allonger, de se contourner en différentes manières; d'où résulte l'arrangement des particules organiques en un corps qui est celui de l'embryon. — Fluidi nervei historia. Bononiæ. 1720, in-8°. Il y donne un court exposé du mécanisme des sécrétions, pour en venir à celle du fluide nerveux; selon lui, la substance corticale et les autres parties du cerveau ne concourent point à la sécrétion de ce fluide, c'est dans les méninges qu'elle se fait; c'est même dans ces membranes qu'il établit l'origine des nerfs.

Comme les nouvelles théories ne manquent jamais de partisans, Vogli s'en fit assez pour espérer qu'il trouverait des protecteurs dans ses prétentions à la première chaire qui viendrait à vaquer à Bologne. En l'attendant, il alla s'exercer à la pratique en différentes villes de la marche d'Ancône et de l'Ombrie; mais il n'était point dans son centre, il se sentait fait pour la vie sédentaire de cabinet plutôt que pour les courses que le soin des malades exige. Il revint donc à Bologne, où il fut reçu au nombre des professeurs d'anatomie, à titre d'agrégé. Pour tirer parti de ses talents, on le chargea de composer en italien des tablettes chronologiques de l'histoire des hommes illustres qui avaient fait honneur à l'université, soit par leur science, soit par leurs emplois. Cet ouvrage comprend tout le dix-septième siècle et une partie du dix-huitième, jusqu'au temps où il parut à Bologne en 1726, in-4°. L'auteur en fut récompensé par la chaire qu'il obtint et par sa réception dans l'Institut de Bologne. Toujours actif et laborieux, Vogli a travaillé à un cours entier de médecine qui devait paraître en trois volumes in-4°; il a aussi commencé un traité sur la génération de l'homme et des animaux vivipares.

Apr. J.-C. 1725. — GEOFFROY (Étienne-Louis), né à Paris en 1725, étudia l'histoire naturelle avec le plus grand succès et fut reçu docteur en 1748, après avoir soutenu deux thèses dans lesquelles il exposa des idées assez singulières, car il soutint dans l'une que la saignée convient moins chez les personnes maigres que chez les grasses, et dans l'autre que des incisions profondes sont un moyen de favoriser l'établissement de la suppuration, sans laquelle les grandes et fortes contusions ne pourraient guérir. Dès qu'il eut obtenu ses grades, il se partagea entre l'exercice de la médecine et l'étude de la zoologie, et quoiqu'il ait dû consacrer beaucoup de temps à cette dernière science pour y acquérir la juste célébrité dont brille son nom, cependant elle ne lui fit jamais négliger les devoirs de sa profession; car, pendant près de quarante ans, il fut l'un des praticiens les plus renommés et les plus occupés de la capitale. Les événements de la révolution le déterminèrent à se retirer dans la petite commune de Chartreuve, près de Soissons, où il mourut au mois d'août 1810. Il a laissé plusieurs ouvrages remarquables.

An aer præcipuum digestionis instrumentum? Paris, 1748, in-4°. — An in empyematis operatione scalpellum acu triangulari præstantius? Paris, 1758, in-4°. — Ergo recens nato lac recens enixæ matris. Paris, 1769, in-4°. — Histoire abrégée des insectes qui se trouvent aux environs de Paris, dans laquelle ces animaux sont rangés suivant un ordre méthodique. Paris, 1762, 2 vol. in-4°. Ibid. 1764, in-4°. Ibid. 1799, in-4°. Cet

ouvrage est très-élémentaire. Geoffroy y a classé les insectes d'après la présence ou l'absence, le nombre, la forme et la texture des ailes, en combinant ces données avec le nombre des articles des tarses. Fourcroy, dans sa jeunesse, donna en latin un abrégé de ce travail, en y ajoutant les noms spécifiques que Geoffroy avait négligés (Entomologia parisiensis. Paris, 1785, 2 vol. in-8°). — Traité sommaire des coquilles, tant fluviatiles que terrestres, qui se trouvent aux environs de Paris. Paris, 1767, in-12. On estime beaucoup cet opuscule, qui n'est qu'un fragment d'un travail plus vaste dont Geoffroy méditait la publication. Ce qui le rend surtout remarquable, c'est la tentative de classer les coquilles d'après les animaux qui les habitent. — Dissertation sur l'organe de l'ouïe de l'homme, des reptiles et des poissons. Amsterdam et Paris, 1778, in-8°. Trad. en allemand, Leipzick, 1780, in-8°. Cette brochure est importante et démontre combien l'anatomie comparée peut fournir de matériaux utiles à la physiologie. On distingue surtout la description de l'organe auditif des poissons. — Hygieine, sive ars sanitatem conservandi. Paris, 1771, in-8°. Traduit en français par Delaunay. Paris, 1774, in-8°. Ce poème est estimable sous le rapport du style et de la manière dont l'auteur a traité son sujet. — Manuel de médecine pratique à l'usage des chirurgiens et des personnes charitables qui s'adonnent au service des malades dans les campagnes. Paris, an IV, 2 vol. in-8°. (*Biog. méd.*)

Après J.-C. 1725. — CALDANI (Léopold-Marc-Antoine), médecin et anatomiste célèbre, naquit à Bologne le 21 novembre 1725 : sa famille était noble et originaire de Modène. Il avait terminé ses études et sa philosophie à quatorze ans, lorsque son père voulut qu'il se destinât au barreau, afin de lui faire suivre une carrière dans laquelle son aïeul s'était acquis une grande réputation ; mais un goût décidé l'entraîna vers la médecine, et ses sollicitations réunies à celles de plusieurs amis de son père déterminèrent ce dernier à laisser le jeune Léopold suivre sa véritable vocation. Il commença l'étude de la médecine à 16 ans ; il s'était en quelque sorte déjà initié aux premiers éléments de cette science en disséquant plusieurs animaux, dirigé par le seul désir de connaître leur organisation, et de s'expliquer les phénomènes qu'il observait sur eux. Les recherches anatomiques et l'observation des maladies l'occupèrent bientôt tout entier ; ses succès furent aussi brillants que rapides, et à 22 ans il obtint la place d'aide de clinique à l'hôpital de Santa Maria della Morte. Ses nouvelles fonctions lui donnaient toutes les facilités désirables pour se livrer à son étude favorite, l'anatomie de l'homme sain et malade ; peu après, il fit une série de leçons sur cette matière à un assez grand nombre d'élèves. Il avait déjà fait preuve de connaissances très-étendues, lorsqu'il reçut le bonnet de docteur, le 12 octobre 1750 : aussi ne tarda-t-il pas à jouir d'une réputation de praticien qui contrastait singulièrement avec sa jeunesse. Signalé par des travaux recommandables, Caldani fut admis, à l'âge de 24 ans, en qualité d'adjoint, à l'Institut des sciences de Bologne, et en 1755, le sénat de Bologne lui donna la chaire de médecine à la charge par lui de professer l'anatomie, en 1760. C'est dans cet intervalle de temps qu'il s'appliqua à vérifier par de nombreuses expériences les observations de Haller sur les parties sensibles et irritables du corps, et c'est de cette époque que date la correspondance intéressante qu'il entretint avec ce célèbre physiologiste, et qui ne fut interrompue que par la mort de ce dernier (voyez Epist. ab erud. viris ad Alb. Hallerum). En attendant l'époque où il devait occuper la chaire d'anatomie, Caldani se préparait journellement à cette nouvelle tâche, tout en exerçant la médecine et la chirurgie ; il faisait à la fois des recherches cadavériques et des expériences sur les animaux vivants. Le 5 janvier 1758, il se rendit à Padoue pour assister aux leçons de Morgagni, et puiser à son école de nouvelles connaissances. Pendant son séjour à Padoue, il allait chaque soir chez Morgagni, où il ne profitait pas moins dans les entretiens que dans les cours de son illustre maître. Enfin, l'année 1760 arriva, et la manière brillante et neuve avec laquelle Caldani enseigna l'anatomie dans l'université de Bologne fixa dès lors sa réputation comme anatomiste. Mais ses succès lui suscitèrent des ennemis, et les désagréments qu'il essuya le décidèrent à se rendre à Venise, où il reçut sa nomination de professeur pour l'université de Padoue. Il y occupa d'abord la chaire de médecine théorique, devenue vacante par la mort du professeur Jac. Piacentini

sous la condition de succéder à Morgagni, qui était déjà vieux et qui enseignait l'anatomie à cette université. On sait qu'alors cette partie de la médecine était professée en un petit nombre de leçons.

La juste célébrité que Caldani s'était acquise dans l'exercice de la médecine et de la chirurgie, s'accrut encore à Venise : il se livrait davantage à la pratique, parce qu'il avait moins de facilités pour s'occuper d'anatomie : aussi employa-t-il alors ses loisirs à publier divers opuscules sur la médecine et la physiologie, et des articles nombreux dans le journal de médecine rédigé par le docteur Orteschi. Une décision du magistrat qui présidait les études en 1771, avait obligé chaque professeur à publier ses leçons; ce fut par suite de cette mesure que Caldani composa ses Eléments de pathologie (1772). L'année suivante, parurent ses Institutions de physiologie pour le cours qu'il fut chargé de professer ensuite. En 1771, il avait succédé au célèbre Morgagni, que la mort enleva à la chaire d'anatomie : il rendit l'enseignement de cette science plus profitable aux élèves, en démontrant tous les organes sur le cadavre, ce qui ne s'était pratiqué jusqu'alors que très-incomplétement; Morgagni lui-même remplaçant souvent les préparations anatomiques par les planches de Vesling, d'après lesquelles il donnait ses descriptions. Plus tard, il fit pour l'anatomie ce qu'il avait fait pour la physiologie et la pathologie; il publia un livre élémentaire sur cette science, qui fut accueilli avec faveur, et dans lequel il inséra beaucoup d'observations anatomiques neuves et intéressantes. Caldani occupa jusqu'en 1805 les deux chaires de médecine théorique et d'anatomie de l'université de Padoue; quoique son âge avancé ne lui permît plus de se livrer à l'enseignement de la médecine aussi activement que par le passé, cependant il fit encore des leçons de séméiotique qu'il publia en 1808. Quand il succéda à Morgagni, il avait proposé aux directeurs des études de créer un cabinet d'anatomie; mais sa demande ne fut pas accueillie, malgré ses instances répétées. La considération et la confiance que Caldani avait acquises étaient si grandes que, malgré sa condition d'étranger, le gouvernement de Venise le nomma protecteur et syndic de l'université des artistes, charge qu'il remplit depuis 1788 jusqu'en 1801. Lorsque le sénat de Venise fonda l'Académie de Padoue, Caldani fut consulté sur les règlements qu'il convenait d'établir; et il fut le premier appelé à présider cette société, dont les Actes renferment beaucoup de mémoires de Caldani. Ce fut à l'âge de 76 ans qu'il entreprit de publier son recueil de planches anatomiques, pour l'exécution desquelles il s'adjoignit son neveu, l'affaiblissement de sa vue pouvant nuire à un semblable travail. Ses relations avec Haller, Bonnet, Albinus, Sandifort, Blumenbach, Van-Swieten, Quarin, Frank, Formey, Walter, Pringle, etc., prouvent la haute estime dont il jouissait auprès des savants les plus célèbres de son temps. Il était membre de la plupart des sociétés savantes de l'Europe. Caldani éprouvait depuis trois ans des accès d'asthme, lorsqu'une pneumonie se développa, le 24 décembre 1813, et le fit succomber le 30 du même mois. Il était âgé de 88 ans et un mois. Caldani a laissé les ouvrages suivants :

Sull' insensitivita ed irritabilita di alcune parti degli animali. Lettera scrista al chiarissimo sig. Alberto Haller. Bologne, 1757, in-4°. Réimprimée dans le recueil de Hyacinthe-Barthélemi Fabri, part. I. On a donné la traduction française de cette lettre dans le tome III des Mémoires sur la nature sensible et irritable des parties du corps des animaux. Lauzanne, 1760. — Caldani confirme, par de nouvelles observations, les résultats publiés par Haller. — Lettera terza del sig. dott. Leopoldo Marc' Antonio Caldani sopra l'irritabilita e insensitivita Halleriana. Bologne, 1759. — Lettera sull' uso del Muschio nella Idrophobia. Venise, 1761, in-8°. — Riflessioni fisiologiche sopra due dissertazioni del sig. Claudio Nicola Lecat. Venise, 1767, in-8°. Caldani publia cet opuscule et le suivant pour répondre aux objections que Lecat et De Haen avaient faites à la doctrine hallérienne. — Esame del Capitolo settimo contenuto nella XII parte dell' ultima opera del chiarissimo sig. Antonio De Haen. Padoue, 1770, in-8°. Lettera al sig. di Haller sui fenomoni che accadono ai muscoli di alcuni animali di sangue freddo tagliati attraverso, irritando inappresso la midolla spinale. (Insérée dans l'Estratto della letteratura Europea, pour l'année 1763, et dans le tome v de la Correspondance de Haller.) — Storia della Malattia che Trasse di vita la nobile signora C. B. P. C. Venise, 1766. — Caldani prouve que l'extrait de ciguë qu'il avait fait prendre à une dame af-

fectée de tumeurs squirreuses à l'une et l'autre mamelles, n'avait eu aucune action nuisible. — Innesto felice del vajuolo. Padoue, 1768. Il rapporte l'exemple d'une inoculation de la variole, pratiquée heureusement sur un jeune enfant. — Institutiones pathologicæ, auctore L. M. A. Caldanio, Padoue, 1772, in-8°.; ibid., 1776, in-8°. Leyde, 1784, in-8°; Venise, 1786, in-8°. Naples, 1787, in-8°. — Caldani annonce dans sa préface qu'il a suivi particulièrement les principes de Boerhaave, Haller, Gaubius et autres; mais cet ouvrage renferme beaucoup de remarques intéressantes de l'auteur lui-même, et des observations importantes sur la nature de différentes maladies jusque-là mal connues. — Institutiones physiologicæ, auctore L. M. A. Caldanio. Padoue, 1773. in-8°. Ibid. 1778, in-8°. Leyde, 1784, in-8°. Venise, 1786, in-8°. Naples, 1787, in-8°, 2 vol. — Cette dernière édition a été très-augmentée par l'auteur : le professeur Saverio Macri y a joint des notes; traduit en allemand. Prague, 1784, et Leipzick, 1785. — Cet ouvrage élémentaire fut adopté dans différentes universités : il renferme beaucoup d'observations propres à Caldani. Il avait reconnu que les globules du sang sont ronds, ainsi qu'on l'a vérifié depuis; ses expériences ont prouvé, contre l'opinion de Lamure, que le battement des artères consiste spécialement dans la dilatation et le resserrement alternatifs des parois de ces vaisseaux. Il a très-bien établi la différence qui existe entre la contraction des membranes cellulaires et celle des muscles. Il démontre que l'usage de la valvule qui existe à l'embouchure du canal thoracique, dans la veine sous-clavière, n'est pas de s'opposer à l'introduction du sang dans ce canal, mais d'empêcher que l'écoulement du chyle dans la veine ait lieu autrement que goutte à goutte. — Dialoghi di fisiologia e di pathologia. Padoue, 1778...; ibid, 1793... — Ce livre est une espèce de Manuel, composé pour les étudiants qui se disposaient à subir les examens qui se faisaient à la fin de chaque année.—In morte del grande Alberto di Haller. Padoue, 1780...— C'est un éloge de Haller par Caldani.—Institutiones anatomicæ. Venise, 1787, in-8°. 2 v. en quatre parties; Naples, 1791, in-8°. 2 v. Leipsick, 1792, 2 v. in-8°; traduit en italien par le docteur Castellani. Brescia, 1807. Caldani a consigné dans cet ouvrage élémentaire un grand nombre de ses observations particulières sur divers points d'anatomie : il y soutient, entre autres points de physiologie, l'absorption veineuse. — Institutiones σημειωτικῆς, auctore Leopoldo M. A. Caldanio Padoue, 1808, in 8°. — Caldani a consigné encore un très-grand nombre de Mémoires dans divers recueils scientifiques; mais il a donné une édition séparée de quelques-uns de ceux qu'il lut à l'Académie de Padoue. Voici le titre de ce recueil : Memorie lette nell' Academia di scienza, lettere ed arti di Padova da Leopoldo M. A. Caldani. Padoue, 1804... avec fig. — Les Mémoires contenus dans ce recueil sont au nombre de sept; ils ont pour objet : L'examen comparatif de la structure des os de l'homme et du bœuf; — La composition des dents. — Quelques remarques particulières sur les vaisseaux chylifères et les veines du mésentère. — Recherches sur les causes de la force et de la durée constante des mouvements du cœur et de l'extrême susceptibilité de ses parois internes à l'impression des stimulants. — Sur un fœtus singulièrement monstrueux. — Sur un enfant manquant de bras. — Essai sur la respiration. — Appendice au Mémoire sur la structure des os de l'homme et du bœuf. — Icones anatomicæ quotquot sunt celebriores, ex optimis neotericorum operibus summa diligentia depromptæ et collectæ opera et studio Leopoldi M. A. et Floriani Caldani. 4 vol. grand in-folio. Venise, 1801-1813. Iconum anatomicarum explication. Venise, 1802-1814. Ce grand ouvrage est un recueil précieux des planches anatomiques les plus exactes. — Parmi les observations insérées par Caldani dans le Giornale de Medicina du docteur Orteschi, on en trouve deux dans le premier volume, publiées sous le nom de Dorilao, surnom qui lui fut donné quand il fut admis à l'Académie degli Agiati de Roveredo. Le même volume renferme aussi plusieurs articles de lui, qu'il indique à Haller, dans sa lettre du 11 juin 1763. Le second volume de ce journal contient deux lettres sous le nom de Dorilao, et qui ont pour objet la guérison de deux hydropiques obtenue par l'usage de la crème de tartre; en outre, une observation sur la morsure de la vipère. Dans le tome troisième, on lit un exemple d'anévrisme terminé par la mort; celui d'une affection pulmonaire, également mortelle, mal déterminée pendant la vie, et suivie de l'ouverture du ca-

davre, etc., etc. — Chacun des volumes de la collection intitulée : Saggi scientifici e letterari dell' Academia di Padova, contient les travaux de Caldani, indépendamment de ceux qu'il publia isolément, et que nous avons indiqués plus haut. Les voici : Expériences et observations propres à déterminer quel est le point du cerveau où ses fibres s'entre-croisent (vol. I.)—De ureterum inæqualitate et de fœtus nutritione (vol. II). — De chordæ tympani officio et de peculari perionæi structura (vol. III). — Observations microscopiques sur la forme des molécules rouges du sang (vol. III, part. I.) — Lettre à M. Bonnet, et réponse de ce dernier sur la génération (vol. III, part. II). Mémoire sur les effets du verre avalé (v. III, part. II). Les deux dissertations latines qui viennent d'être indiquées ont été réimprimées sous ce titre : Leopoldi M. A. Caldani commentationes academiæ medicinales, præsertim anatomiam spectantes, Fasciculus I. Gottingue et Leipsik, 1799... — La collection des Memorie di matematica e di fisica della Societa italiana delle scienze residante in Modena, contient encore des travaux nombreux de Caldani : telles sont ses Lettres à Spallanzani, sur la reproduction de la tête des limaçons après son ablation (v. II). — Une lettre sur un cas singulier de passion iliaque (vol. IV).—Sur un prétendu hermaphrodite (vol. VII). — Conjectures sur les causes des différences de couleurs des Africains et des autres peuples (vol. VIII). — Examen de quelques observations de gestation chez le mulet (vol. IX). — Mémoire sur la prétendue existence de quelques quadrupèdes, dits Giumerri ou Giumarri (vol. X). — Quelques considérations sur le cancer (v. XII). — Mémoire sur une espèce particulière de choléra-morbus (vol. XII).— Quelques réflexions sur la chaleur animale (v. XIII). — Sur les mouvements de l'Iris (v. XIV). Description d'une maladie de la peau, qui régna épidémiquement à Padoue en 1807 (vol. XIV). — Réflexions et observations sur la couleur rouge du sang (vol. XV). — Cas singulier d'expulsion d'une portion d'intestin (vol. XVI).—Réflexions sur les couleurs et particulièrement sur celles qu'on nomme accidentelles. Caldani adressa ce mémoire, dans le mois de janvier 1813, à l'Institut italien, dont il avait été nommé membre pensionnaire en 1812. Il répéta les expériences de Buffon sur les couleurs accidentelles et, comme il obtint des résultats variables, il publia ses observations sur ce sujet, fit connaître les notions que les anciens possédaient à cet égard, et montra que le prisme, dont on attribue l'invention à Newton, est décrit par Marini, dans le chant XXI, stance XXIV de son poème intitulé Adone. — On peut consulter, sur Caldani et ses écrits, le recueil intitulé Epistolarum ab eruditis viris ad Albertum Hallerum scriptarum, dans lequel on trouvera une foule de particularités sur la vie et les travaux de Caldani.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la Méd.*)

Apr. J.-C. 1725. — BAYEN (Pierre), pharmacien et chimiste distingué, était de Châlons-sur-Marne, où il naquit en 1725. Passionné dès sa plus tendre jeunesse pour les travaux des arts, il vint, en 1749, à Paris, résolu de se consacrer à l'art pharmaceutique, et il y fut successivement l'élève de Charas et de Rouelle. Chamousset, dans le laboratoire de qui il travailla pendant quelque temps, l'aida de son crédit dans le monde, pour lui faire obtenir, en 1755, la place de pharmacien en chef dans l'armée destinée à réduire Mahon, puis dans celle qui fit la guerre de sept ans en Allemagne A la paix, il reprit ses travaux scientifiques ; la mort seule put les interrompre, en 1798. Il avait été nommé membre de l'Institut lors de la création de cette compagnie savante.

La chimie doit beaucoup à Bayen, qui, dans le cours d'un travail suivi sur les oxydes de mercure, reconnut, en 1775, que l'augmentation du poids des métaux, lorsqu'on les calcine, est due à une substance aériforme qu'ils absorbent. Aussi modeste que laborieux, il fit voir que cette observation précieuse n'était pas de lui, mais qu'on la trouvait dans un ouvrage publié, en 1629, par un médecin du Périgord, nommé Jean Rey. Il s'attacha surtout aux applications qu'on peut faire de la chimie aux arts et, après avoir démontré la présence de la magnésie dans les schistes, il indiqua la possibilité de faire servir cette substance à l'établissement en France de fabriques de sel de Seidlitz que nous tirons de l'étranger. Il avait reconnu que l'oxyde de mercure, précipité du nitrate par la potasse ou par la chaux, a la propriété de fulminer lorsqu'on l'expose à la chaleur après avoir été mêlé avec des fleurs de soufre. On lui doit une analyse fort exacte des marbres, dont il fit connaître ceux que les statuaires et les architectes peuvent employer avec

le plus d'avantage. L'un des principaux services qu'il rendit à l'économie domestique, ce fut de dissiper les craintes inspirées par Marggraf au sujet de l'étain, dans lequel ce célèbre chimiste admettait la présence d'une très-grande quantité d'arsenic. Bayen, aidé de Charas, examina tous les étains du commerce, tant celui d'Angleterre que celui des Indes, y trouva bien constamment un peu de régule d'arsenic, mais acquit aussi la conviction que ce dernier n'y est jamais dans une proportion supérieure a celle d'un grain par once, et que souvent même il n'y en a qu'un seul demi-grain. Il enseigna la manière de préparer l'acide oxalique, dévoila la véritable nature du fer spathique, et fit voir que l'alun a besoin du concours d'un alcali pour cristalliser. Ses ouvrages sont :

Analyse des eaux de Bagnères de Luchon. Paris, 1765, in-8. — Moyen d'analyser les serpentines, porphyres, ophites, granits, jaspes, schistes, jades et feldspaths. Paris, 1778, in-8°. — Recherches chimiques sur l'étain, faites par ordre du gouvernement. Paris, 1781, in-8°. Traduit en allemand par Léonhardi. Leipzick, 1784, in-8°. — Opuscules chimiques, Paris, 1798, 2 vol. in-8°. C'est le recueil des principaux Mémoires qu'il avait publiés dans les journaux scientifiques du temps. (*Biog. méd.*).

Apr. J.-C. 1725. — BACHERACHT (Henri), médecin russe, vint au monde, le 27 décembre 1725, à Saint Pétersbourg. Ce fut à Moscou qu'il reçut les premiers éléments de l'éducation, et, à son retour dans la résidence impériale, il fut admis, le 11 mars 1740, parmi les élèves de l'hôpital de cette ville. Trois ans après on le nomma chirurgien subalterne dans l'hôpital de la marine, et, après qu'il eut rempli pendant trois autres années les devoirs de cette place, il obtint en 1746 la permission d'aller passer quatre ans chez l'étranger pour terminer ses études médicales à Leyde et à Gœttingue. Albinus, Gaub, Royen, Allamand et Mussenbroek enseignaient alors dans la première de ces deux universités, et la seconde devait son principal lustre à la présence et aux leçons de l'immortel Haller. Bacheracht obtint le titre de docteur à Leyde, le 20 février 1750, et reprit ensuite le chemin de sa patrie, où il arriva vers la fin de la même année. L'impératrice Élisabeth le nomma, en 1751, médecin du corps de l'artillerie et du génie, place dont il jouit pendant vingt-six ans, au bout desquels, en 1776, il fut attaché à la marine impériale. Nous ignorons l'époque de sa mort. Il a écrit :

Dissertatio inauguralis de ligamentorum morbis. Leyde, 1750, in-4°. — Practische Abhandlung ueber den Scharbock, zum Gebrauche der Wundaerzte bei der Russisch-Kaiserlichen Armee und Flotte. Saint-Pétersbourg, 1786, in-8°. Trad. en russe par l'auteur lui-même. Saint-Pétersbourg, 1786, in-8°, en français par Desbout, Reval, 1787, in-8°. — Verwahrungsmittel wider die Vieuhseche. Saint-Pétersbourg, 1772, in-8°. Trad. en russe, ibid, 1773, in-4°., en francais par Wœnzel, ibid, 1783, in-8°. — Ce mémoire, qui a été couronné par la Société économique de Saint-Pétersbourg, se trouve aussi dans le vingt et unième volume des Mémoires de cette compagnie. — Pharmacopœa navalis Rossica, aut catalogus omnium necessariorum medicamentorum, quæ secundum ordinem navium classicarum pro itinere in scrinio navali habere oportet, revisa et approbata a Collegio medico imperiali. Saint Pétersbourg, 1784, in-8°. Trad. en allemand par Charles-Frédéric Schrœder, Copenhague et Leipzick, 1788, in-8°. — Cette pharmacopée a paru pour la première fois en langue russe (Saint-Pétersbourg, 1783, in-4°.). — Physich-diætetische Anleitung, die Gesundheit der Seeleute zu erhalten, besonders fuer die Russich-Kaiserliche Flotte. Saint-Pétersbourg, 1790, in-8°. Trad. en français, ibid. 1790, in-8°. — Bacheracht a encore donné quelques opuscules, soit en russe, soit en allemand, dont la plupart ont paru dans les Mémoires de la Société économique de Saint Pétersbourg, mais dont quelques-uns ont été aussi imprimés à part. Parmi ces derniers, nous citerons une instruction sur l'art d'inoculer (en langue russe, Saint-Pétersbourg, 1769, in-8°) et un traité sur les maladies que l'abus des plaisirs vénériens fait naître chez les deux sexes (en russe, Saint Pétersbourg, 1765, in-8°. Ibid., 1780, in-8°). Bacheracht fut le premier qui pratiqua l'inoculation de la petite vérole à Saint-Pétersbourg : il adopta la méthode de Dimsdale, dès qu'elle lui fut connue. (*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1725. — DARCET ou D'ARCET (Jean), médecin et chimiste distingué, naquit à Douazit, département

des Landes, le 7 septembre 1725. Entraîné par son goût vers l'étude de la médecine et des sciences naturelles, il vint à Bordeaux suivre les cours de l'école de cette ville. Pour suppléer au peu de ressources qu'il trouvait dans sa famille, qui l'avait vu à regret ne pas embrasser la carrière du barreau, il donna des leçons de latin. Telle fut la cause première de ses relations avec Montesquieu, qui lui confia l'éducation de son fils, et l'emmena avec lui à Paris en 1742. Placé dès-lors sur un théâtre où tout favorisait les études de son choix, Darcet s'occupa avec ardeur des sciences médicales, mais surtout de la chimie. Rouelle dominait alors dans cette science; il ne tarda pas à distinguer le jeune Darcet au milieu de ses nombreux auditeurs, et quand le comte de Lauraguais lui demanda un guide pour le diriger dans les travaux chimiques, auxquels il se livrait par goût, Rouelle lui présenta son élève, qui trouva dans cette nouvelle position les moyens d'agrandir le cercle de ses études. C'est de cette époque que datent les travaux importants de Darcet sur la fabrication de la porcelaine, qu'il communiqua, en 1766 et 1768, à l'Académie des sciences. En 1762 il avait été reçu docteur-régent de la faculté de médecine de Paris; en 1774 il fut nommé professeur de chimie au collége de France. A la mort du chimiste Macquer, Darcet obtint sa place à l'Académie des sciences, et celle de directeur de la manufacture de Sèvres. Tous les travaux de Darcet ont eu pour but quelque application utile de la chimie, aux arts ou à l'économie domestique : telles sont, entre autres, l'extraction de la gélatine des os, celle de la soude du sel marin, l'invention d'un alliage métallique fusible, qui porte son nom, etc. Darcet est mort le 13 février 1801. Il avait publié les ouvrages suivants :

Ergo omnes humores corporis tum excrementi, tum recrementii ex fermentatione producuntur. Paris, 18 novembre 1762, in-8°. — C'est la thèse inaugurale de Darcet. — Ergo a ganglio nervi intercostalis omnium partium consensus? J. Darcet et Mittie. Paris, 1767, in 8°. — Mémoires sur l'action d'un feu égal, violent et continué pendant plusieurs jours, sur un grand nombre de terres, de pierres et chaux métalliques, essayées, pour la plupart, telles qu'elles sortent du sein de la terre. Paris, 1766 et 1771, 2 part., in-8°. — Mémoire sur le diamant et quelques autres pierres précieuses traitées par le feu. Paris, 1771, in-4°. — Expériences sur plusieurs diamants et pierres précieuses. Paris, 1772, in 8°. — Darcet démontra l'entière combustibilité du diamant, et l'exactitude de ses expériences fut confirmée par celles que firent postérieurement sur le même sujet Macquer, Lavoisier, Cadet et Mitouard. — Lettre sur l'antivénérien d'Agironi. Paris, 1772, in-8°. — Discours en forme de dissertation sur l'état actuel des Pyrénées, et sur les causes de leur dégradation. Paris, 1776, in-8°. — Ce discours est aussi remarquable par le style que par les connaissances physiques dont l'auteur fait preuve. — Histoire de la maladie de M. Dhéricourt. Paris, 1778, in-8°. — Rapport sur l'électricité dans les maladies nerveuses. Paris, 1783, in-8°. — On trouve encore plusieurs Mémoires de Darcet dans le Recueil de l'Académie des sciences; beaucoup d'articles anonymes, dans l'ancien Journal de médecine; différents rapports dans le Journal des mines. Il a concouru à la rédaction de mémoires publiés sur les hôpitaux, le mesmérisme, etc. On lui doit les notes du Traité des Questions naturelles de Sénèque (dans la trad. de Lagrange), édition donnée par Naigeon. Paris, 1778-79, 7 vol. in-12.

(Dezeimeris, *Dict. histor. de la médec.*)

Apr. J.-C. 1725. — VIGAROUS (Barthélemi), naquit à Montpellier le 21 janvier 1725. Son père, issu d'une famille très-nombreuse de la Lomagne, petit pays de la province de Gascogne, vint s'établir à Montpellier, où il pratiqua la chirurgie, et acquit tout juste assez d'aisance pour donner une bonne éducation à ses deux fils Barthélemi et François. L'aîné des deux embrassa la même carrière que son père, avec l'espoir, qui ne fut point déçu, d'aller plus loin. En effet, à vingt ans, l'administration de l'Hôtel-Dieu le nomma premier chirurgien interne, place qui, au bout de six ans d'exercice, conférait la maîtrise sans bourse délier. Le début de Vigarous dans la pratique fut marqué par des opérations majeures, hardies, et encore peu usitées. La première fut celle d'une entérocèle étranglée qu'il fit, dans les ving quatre heures de l'étranglement, avec beaucoup de succès. Son nom se trouva dès lors sur la même ligne que les Goulard, les Serres, les Lamorier, les

Bourgenod, les Méjean, enfin les plus habiles et les plus célèbres chirurgiens de Montpellier. Il devint bientôt démonstrateur-adjoint d'opérations aux écoles royales de chirurgie, et, en 1755, chirurgien-major en survivance de l'Hôtel-Dieu ou hôpital Saint-Eloi, l'un des plus beaux établissements de la France dans ce genre. Ce fut là où Vigarous déploya toutes les ressources de son talent et acquit la réputation de grand lithotomiste. Nommé définitivement chirurgien-major de l'hôpital militaire en 1768, il eut beaucoup de succès dans le traitement des maladies vénériennes. La Société royale des sciences l'ayant admis au nombre de ses membres en 1770, il lui fit hommage de ses observations sur la régénération des os. L'Académie royale de chirurgie de Paris le nomma associé régnicole; il était alors depuis long-temps professeur royal titulaire en chirurgie et l'un des chirurgiens les plus appelés près des malades et les plus consultés; il mourut le 19 juillet 1790 d'une attaque d'apoplexie foudroyante, laissant après lui un fils justement estimé, et aujourd'hui professeur honoraire de la faculté de médecine de Montpellier. — Tout ce que Vigarous a publié ou laissé en manuscrit est réuni dans l'ouvrage suivant :

OEuvres de chirurgie pratique civile et militaire de Barthélemi Vigarous, mises en ordre et publiées par son fils Joseph-Marie-Joachim Vigarous. Montpellier, 1812, in-8°. — On trouve dans cet ouvrage, précédé d'une notice biographique, des observations sur la complication du vice vénérien avec d'autres virus. — Observations et remarques sur quelques maladies du fondement. — Un mémoire sur les entérocèles étranglées.— Aperçu pratique sur les bons effets de l'eau de chaux dans le traitement des plaies et des ulcères. — Observations et remarques sur l'emphysème. — Réflexions sur les fractures avec fracas des extrémités. — Considérations générales pratiques et théoriques sur la régénération partielle et locale des os du corps humain. — Mémoire sur les stéatomes osseux.

(*Biogr. médicale.*)

Apr. J.-C. 1725. — POUTEAU (Claude), naquit à Lyon en 1725. Son père, qui était un chirurgien fort distingué de cette ville, veilla sur son éducation, dirigea ses premières études chirurgicales, et l'envoya de bonne heure à Paris. Pouteau profita si bien des leçons de J.-L. Petit, de Ledran, de Morand et des autres maîtres habiles qui, à cette époque, illustraient la chirurgie française que, reçu en qualité d'élève à l'Hôtel-Dieu de Lyon en 1744, il fut désigné l'année suivante pour remplacer Grassot comme chirurgien-major. Il entra en exercice deux ans après, et ses succès furent tels que l'administration voulant en prolonger la durée, le continua dans ses fonctions au delà du terme ordinaire. L'Académie de Lyon l'admit dans son sein, et ses talents lui avaient mérité une des premières places parmi les praticiens modernes, lorsqu'il mourut presque subitement, en 1775, à la suite d'une chute qu'il fit en rentrant chez lui, et dans laquelle il reçut une violente contusion au crâne. — Pouteau occupe un rang distingué dans cette longue série de brillants chirurgiens dont s'honore la ville de Lyon, et qu'elle doit, d'une part, au concours qui préside au choix des chefs de ses hôpitaux, et de l'autre, à la durée toujours limitée de leurs fonctions. La pratique de cet homme célèbre fut remarquable par l'énergie des moyens qu'il employait et dont un raisonnement sévère dirigeait l'application. Il est impossible de refuser à Pouteau ce génie original qui dédaigne la routine et ouvre à l'art des voies nouvelles. Sa prédilection pour le moxa est aujourd'hui justifiée par l'expérience la plus étendue. A une époque où les théories humorales régnaient en médecine, il soutenait que l'irritation locale et les sympathies qu'elle met en action déterminent seules les accidents que l'on attribue aux virus. La variole elle-même dépend exclusivement, suivant lui, de l'affection de solides. Il croyait même que l'action élective du mercure sur les glandes salivaires, celle des cantharides sur les reins, etc., ont lieu sans que ces substances soient absorbées, et par la seule communication à certains organes de l'impression qu'elles ont faite sur les parties avec lesquelles on les a mises en contact. Ses observations sur la luxation des tendons et des muscles ont donné lieu à de vives controverses, et n'ont pas été confirmées. Il en est de même de sa théorie relativement à la formation des abcès au foie, à la suite des plaies de tête. Pouteau tenta de substituer l'incision du sac lacrymal en dedans de la paupière inférieure à celle que J.-L. Petit faisait extérieurement; mais ce pro-

cédé fut bientôt abandonné. Il fut plus heureux dans la réduction des luxations de la cuisse, qu'il ne tentait qu'après avoir fléchi le membre; ses preceptes, concernant la cautérisation des plaies affectées de pourriture d'hôpital, sont actuellement adoptés par le plus grand nombre des praticiens. Bien que la sonde garnie d'un niveau ait été rejetée par lui-même, Pouteau associa son nom avec gloire à ceux de Cheselden, frère Côme, Hawkins et Le Cat, par ses travaux sur l'opération de la taille. Il avait proposé de substituer dans quelques cas les douches sèches, produites par la chute d'un sable échauffé, aux douches humides, et tout porte à croire que cette innovation ne serait pas sans une certaine utilité. Tels sont quelques-uns des travaux les plus remarquables de ce praticien. On a donné de lui une idée fort exacte en mettant au bas de son portrait ces mots : *Igne et ferro sanabat.* — On a de Pouteau :

Mélanges de chirurgie. Lyon, 1760, in-8°. — Essai sur la rage, mémoire lu à l'Académie de Lyon le 24 mai 1763. in-8°. — La taille au niveau, avec addition de plusieurs instruments. Paris, 1763, in-8°. — OEuvres posthumes de M. Pouteau. Paris, 1783, 3 vol. in-8°. — Cet écrit renferme, indépendamment des Mélanges de chirurgie, plusieurs morceaux en réponse aux critiques dont ce dernier travail avait été l'objet, et plusieurs mémoires auxquels il n'avait pas eu le temps de mettre la dernière main. (*Biogr. méd.*)

Apr. J.-C. 1725. — LAVIROTTE (Louis-Anne), docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, était de Nolay, dans le diocèse d'Autun, où il naquit en 1725. Il mourut le 3 mars 1759, dans la trente-quatrième année de son âge et la septième de son doctorat. Bon physicien, habile observateur, il marcha à grands pas dans la carrière des sciences, qu'il aurait perfectionnées par son assiduité au travail si la courte durée de sa vie lui avait permis de remplir l'étendue de ses desseins. Outre la part qu'il a prise au Journal des Savants, il n'a fait autre chose que de mettre au jour la traduction de quelques ouvrages anglais :

Observations nouvelles sur les prédictions des crises par le pouls, par Nihell. Paris, 1748, in-12. — Dissertation sur la transpiration et autres excrétions du corps humain. Paris, in-12. — Exposition des découvertes philosophiques de Newton, par Maclaurin. Paris, 1749, in-4°. — Nouvelle méthode pour pomper le mauvais air des vaisseaux, par Needham. Paris, 1750, in-8°. — Nouvelles observations microscopiques, par le même. Paris, 1750, in-8°. — Dissertation sur la chaleur, avec des observations sur les thermomètres. Paris, 1751, in-12. — Observation sur une hydrophobie spontanée, suivie de la rage. Paris, 1757, in-12.

Apr. J.-C. 1725. — LORRY (Anne-Charles), docteur de la faculté de médecine de Paris depuis 1748, était de Crosny à quatre lieues de cette capitale, où il vint au monde en 1725. L'étude du cabinet faisait les délices de ce savant médecin depuis quelques années, lorsqu'il publia le premier volume d'un ouvrage qui a été fort accueilli. Il est intitulé :

Essai sur l'usage des aliments, pour servir de commentaire aux livres diététiques d'Hippocrate. Paris, 1753, in-12. — Le titre modeste d'Essai convenait à un écrivain de 28 ans. Il annonce un jeune homme qui cherche à se produire dans le monde littéraire; mais la lecture de cet ouvrage décèle la maturité de ses réflexions, la profondeur de ses connaissances, et l'ordre admirable de ses vues. Ce livre, qui, par son contenu et la manière dont il est écrit, dénote un bon médecin et un homme d'esprit, traite de la nature de la partie alimenteuse des corps dont nous nous nourrissons, et de l'assimilation animale des liqueurs chyleuses, selon la théorie la plus satisfaisante et les lumières de la plus saine chimie. Ce n'est point du tout un ouvrage comme en ont donné Lémery, Arbuthnot et quelques autres sur les aliments. Ceux-ci n'envisageaient que les propriétés de différentes espèces de substances, dont nous tirons notre nourriture, et Lorry ne traite guère que de l'aliment en général. Mais comme ce livre n'est que la première partie d'un ouvrage complet sur la nature des corps qui nous nourrissent, ce médecin nous en a donné la seconde en 1757. Il y traite de l'usage des aliments, suivant les différentes mœurs, les climats, les différents sujets, les lieux, les saisons où l'on se trouve; en un mot, il compare les aliments aux hommes. — Lorry eut trop de

raisons d'être satisfait de son premier ouvrage, pour ne point penser à en publier d'autres. Laborieux comme il était, il ne demeura pas oisif; il travailla aux suivants qui n'ont pas été moins bien accueillis du public :

Aphorismi Hippocratis græce et latine. Parisiis, 1759, in-8°. — De melancholia et morbis melancholicis. Ibidem, 1765, in-8°, deux volumes. Tout est intéressant dans ce traité ; le style plaît, la théorie est solide, les divisions sont bien établies, les causes bien déduites, les symptômes parfaitement caractérisés, la cure est exactement adaptée à la variété des circonstances : en un mot, cet ouvrage est moins le fruit de l'imagination brillante de son auteur, que l'expression de la nature, qu'il a rendue avec toutes ses nuances. — Mémoires pour servir à l'histoire de la faculté de médecine de Montpellier, par feu Astruc. Paris, 1767, in-4°. Lorry n'est que l'éditeur de ces Mémoires, qu'il a ornés d'une préface de sa façon et de l'éloge historique de l'auteur. — Sanctorii Sanctorii de medicina statica aphorismi ; commentaria notasque addidit. Parisiis, 1770, in-12. — Tractatus de morbis cutaneis. Parisiis, 1777, in-4°. En considérant l'élégance et l'érudition qui caractérisent les ouvrages de Lorry, on voit qu'il a donné au travail du cabinet tout le temps qu'il pouvait dérober à une pratique aussi brillante qu'étendue. Le sujet de ce traité est vaste; les recherches, auxquelles il fallait se livrer pour ne rien omettre de ce qu'un nombre prodigieux d'anciens auteurs pouvaient nous avoir laissé de bon sur les maladies de la peau, exigeaient un long travail. Ces recherches souvent fastidieuses, étaient pourtant indispensables pour mettre le lecteur au fait de la théorie et de la pratique des médecins de tous les temps. Si la collection de ces matériaux est précieuse par elle-même, ils acquièrent encore infiniment plus de valeur par l'ordre, la clarté et la précision avec lesquels ils sont présentés ; mais ce qui rend surtout le travail de notre auteur recommandable, c'est qu'il n'a cessé de ramener, aux principes les plus reconnus de l'art le traitement des maladies de la peau, qui trop long-temps a resté soumis à l'empirisme. Ainsi parlent les rédacteurs du Journal de Médecine, août 1777. — On doit à Lorry une édition latine des ouvrages de Mead, Paris, 1751, 1758, in-8°, deux volumes. Une édition française de l'Essai sur la conformité de la médecine ancienne et moderne, par Barker. Paris, 1768, in-12.

Apr. J.-C. 1726 *env.* — FITZ-GERALD (Gérard), docteur de la faculté de médecine de Montpellier, était de Limeric en Irlande. Il reçut les honneurs du doctorat en 1719, et fut nommé professeur en survivance de Pierre Chirac en 1726. Il survécut à celui-ci, conséquemment il était professeur en titre, lorsqu'il mourut en 1748. On a quelques thèses de ce médecin, comme celle *De catameniis* imprimée à Montpellier en 1731, in-8°; une autre *De visu* publiée dans la même ville en 1741, in-8°; une troisième *De carie ossium* en 1742, in-4°, etc.; mais on a donné après sa mort un ouvrage plus considérable, qui paraît être une traduction des cahiers qu'il avait dictés en latin dans les écoles. Il est intitulé :

Traité des maladies des femmes, traduit du latin de M. Fitz-Gerald, professeur de médecine dans l'université de Montpellier. Paris (Avignon), 1758, in-12. Il est divisé en deux sections, l'une traite des maladies chroniques, l'autre des maladies aiguës : mais le fond est établi sur les mêmes principes, sur les mêmes opinions, sur la même pratique, que Jacques Lazerme et d'autres médecins de Montpellier avaient posés pour base de leurs écrits. On serait tenté de croire que l'art de guérir n'a fait aucun progrès depuis cent ans dans les écoles de Montpellier, si l'on s'en tenait aux écrits de Lazerme et de Fitz-Gerald ; car ce qu'ils ont dicté dans ces écoles vers le milieu de ce siècle, ne vaut pas ce que Rivière y enseignait en 1640. Ainsi pensait M. Astruc en 1760, dans son Traité des maladies des femmes publié l'année suivante. — Les cahiers de Fitz-Gerald sur les maladies du sexe ont été imprimés en latin, sous le titre de Tractatus pathologicus de affectibus fœminarum præternaturalibus. Parisiis, 1754, in-12.

Apr. J.-C. 1726. — MORAND (Jean-François-Clément), fils du célèbre chirurgien dont nous avons donné plus haut la notice biographique, naquit à Paris le 28 avril 1726. Après de bonnes études, il se mit sur les bancs de la faculté de sa ville natale, y remporta les honneurs du doctorat en 1750, et devint professeur d'anatomie dans les écoles. Quelle exactitude n'apporta-t-il pas pour

développer les replis les plus secrets du corps humain? Quels talents ne montra-t-il pas pour réussir dans ses recherches laborieuses? Formé par un père qui était un des plus habiles maîtres en ce genre, il fit honneur aux leçons qu'il en avait reçues. Son mérite lui valut le titre de médecin ordinaire de Stanislas, roi de Pologne et duc de Lorraine, à qui il dédia une thèse soutenue sous sa présidence par Guillaume Fumée; elle posait en question : *An ex heroibus heroes?* On sent que la conclusion était affirmative. Cette cérémonie se fit avec pompe. Le roi de Pologne était représenté par un tableau d'un grand prix, placé dans le lieu le plus éminent des écoles; et un officier principal, envoyé par Sa Majesté, assista à la dispute. — Différentes sociétés littéraires agrégèrent M. Morand à leur corps, et témoignèrent par là l'estime qu'elles faisaient de ses talents. Telles sont l'Académie royale des sciences de Paris, dont il devint bibliothécaire, l'Académie de médecine de Madrid, la Société botanique de Florence, la Société royale de Londres, les Académies de Rouen, de Stockholm, les Colléges des médecins de Nancy et de Liége. Nous avons de Morand (Jean-François-Clément):

Question de médecine sur les hermaphrodites. Paris, 1748. — Mémoires sur la qualité dangereuse de l'émétique des apothicaires de Lyon. Paris, 1751, in-4°. — Histoire de la maladie singulière et de l'examen du cadavre d'une femme devenue en peu de temps toute contrefaite par un amollissement général des os. Paris, 1752, in-12. — Lettre à M. Leroi sur l'histoire de la femme Supiot. Paris, 1753, in-8°. — Recueil pour servir d'éclaircissement sur la maladie d'une fille de Saint-Geomes, près Langres, laquelle depuis plusieurs années jetait des pierres, tantôt par la bouche, tantôt par la voie des urines. Paris, 1754, in-12. — Lettre sur l'instrument de Roger Roonhuysen, méd. Paris, 1755, in-12. — Lettre à M. Le Camus sur les médecins-chirurgiens de Val-d'Ajol. Paris, 1755, in-12. — Quæstio medica : ergo ex heroïbus heroes. Paris, 1757, in-4°. — Lettre à M. Konnov sur un remède antivénérien du sieur Nicole. Paris, 1764, in-12. — Recherches anatomiques sur les rats. Paris, 1769. — L'art d'exploiter les mines de charbon de terre. Paris, 1769, 1779, in-folio. — Diss. ergo Lithanthraces, vulgo Hullæ, pabulum igni præbent sanitati innoxium. Paris, 1771, in-4°. — Mémoires sur la nature, les effets, propriétés et avantages du feu de charbon de terre apprêté. Paris, 1770, in-12. — Mémoire sur le feu de houille ou charbon de terre. Paris, 1770, in-folio. — Lettre sur feu M. Morand, son père, adressée aux différentes Académies dont il était membre. Paris, 1773, in-8°. — Recherches anatomiques sur la structure et l'usage du thymus. Mém. de l'Acad. des sciences de Paris. 1759. — Histoire de la maladie d'une femme dont les membres sont devenus en peu de temps contrefaits d'une façon singulière. Mém. de l'Acad. des sciences. 1761. — Description de la grotte de la Bolme en Dauphiné. Mém. présentés à l'Acad. des sc. 1755, t. II. — Mémoire pour servir à l'histoire naturelle et médicale des eaux de Plombières. Mém. présentés à l'Acad. des sciences. 1768, t. v. — Histoire d'une maladie très-singulière arrivée à deux bouchers de l'hôtel royal des Invalides. Mém. de l'Acad. des sciences. 1766.

Apr. J.-C. 1726. — STRACK (Charles), habile praticien, naquit à Mayence le 14 février 1726. Il prit le grade de docteur en médecine à Erfurt en 1747, et vint se fixer dans sa ville natale. Il fut élevé à divers emplois dont le plus important fut celui de professeur d'institutions de médecine à l'université de Mayence. Strack mourut le 18 octobre 1806. On a de lui les ouvrages suivants:

Dissertatio de mechanismo, effectu, usu respirationis sanæ. Erford, 1747, in-4°. — Dissertatio de reliquis instrumentis, quibus præter contractionem cordis sanguis in circulum agitur. Mayence, 1752, in-4°. — Tentamen medicum de dysenteria, et qua ratione eidem medendum sit. Mayence, 1760, in-4°. — Observationes medicinales de morbo cum petechiis, et qua ratione eidem medendum sit. Mayence, 1767, in-8°. Ibid., 1796, in-8°. — De crusta lactea infantum ejusdemque specifico remedio. Francfort, 1770, in-8°. — Observationes medicinales de colica pictorum maximeque ob arthritidem. Francfort, 1772, in-8°. — Akademische Reden von der Pflege der Kranken und von dem Betrug der Saeugammen. Francfort, 1779, in-8°. — Ad quæstionem quam de enervando variolæ miasmate Facult. Paris. medic. proposuerat, responsum. Francfort, 1780, in-8°. — Dissertatio de

catarrho epidemico anni 1782. Mayence, 1784, in-4°. — Observationes medicinales de febribus intermittentibus et qua ratione eisdem medendum sit. Offenbach, 1785, in-8°. — Nova theoria pleuritidis veræ, et recte eidem medendi ratio. Mayence, 1786, in-8°. — Das allgemein Krankenhaus in Mainz. Francfort, 1788, in-8°. — Observationes medicinales de diversa febris continuæ remittentis causa, et qua diversa ei medendum sit ratione. Francfort, 1789, in-8°. — Observationes medicinales de una præ cæteris causis, propter quam sanguis e fœminarum utero nimius profluit, atque hæc quo modo submoveri debeat. Berlin, 1794, in-8°.

(*Dict. hist.* — *Biogr.*)

Apr. J.-C. 1726. — ROEDERER (Jean-George), professeur en médecine à Gottingue, de l'Académie de Pétersbourg et de celle de chirurgie de Paris, des Sociétés royales d'Upsal et de Gottingue, était de Strasbourg, où il naquit en 1726. Il étudia la médecine dans sa patrie et il y prit le bonnet en 1750; mais, comme il cherchait à se tirer de la foule en perfectionnant et multipliant ses connaissances, il ne crut pas mieux faire que de se rendre à Paris pour y mettre à exécution son projet, et de passer ensuite en Angleterre et en Hollande. Il acheva heureusement ses voyages, et s'occupa partout de l'art des accouchements avec tant de succès, qu'à son retour à Strasbourg, il l'exerça avec la plus grande réputation. De Haller, qui sentait le besoin qu'il avait d'un tel homme pour enseigner à Gottingue ce qui a rapport à cet art intéressant, appela Roederer en 1754, et l'installa dans la chaire qu'il lui avait destinée. Les leçons du nouveau professeur répandirent bientôt tant de lumières sur la théorie et la pratique des accouchements, que les médecins qui sortirent de son école furent autant de maîtres qui allèrent instruire les sages-femmes trop longtemps ignorantes dans cette partie. Mais Roederer ne jouit guère de la réputation qu'il s'était faite. Le dérangement de sa santé l'obligea de quitter ses exercices académiques; il retourna à Strasbourg, où il mourut en 1763. Ce médecin a publié un grand nombre de programmes, plusieurs dissertations et quelques ouvrages sur la matière des accouchements :

Dissertatio exhibens decadem duplam thesium medicarum. Strasbourg, 1750, in-4°. — Dissertatio de fœtu perfecto. Strasbourg, 1750, in-4°. — Programma de axi pelvis. Gœttingue, 1751, in-4°. — Oratio de præstantia artis obstetriciæ, quæ omnino eruditum decet. Gœttingue, 1751, in-4°. — Elementa artis obstetriciæ. Gœttingue, 1752, in-8°. Ibid., 1759, in-8°. Ibid., 1766, in 8°. — La troisième édition a été augmentée de notes par H.-A. Wrisberg. — Programma observationum medicarum de suffocatis satura. Gœttingue, 1754, in-4°. — Dissertatio de uteri scirrho. Gœttingue, 1754, in-4°. — Dissertatio de nonnullis motus muscularis momentis. Gœttingue, 1755, in-4°. — De vi imaginationis in fœtum negata, quando gravidæ mens a causa quocunque violentiore commovetur. Saint-Pétersbourg, 1756, in-4°. Trad. en allemand par C.-A. Wichmann, Leipzick, 1758, in-4°. — Observationum medicarum de partu laborioso decades duæ. Gœttingue, 1756, in-4°. — Dissertatio utrum naturalibus præstent variolæ artificiales? Gœttingue, 1757, in-4°. — Dissertatio de temporum in graviditate et partu æstimatione. Gœttingue, 1757, in-4°. — Programma de genitalibus virorum. Gœttingue, 1758, in-4°. — Observationes ex cadaveribus infantum morbosis. Gœttingue, 1758, in-4°. — De fœtu observationes. Gœttingue, 1758, in-4°. — Programma de animalium calore. Gœttingue, 1758, in-4°. — Dissertatio de non damnando usu perforatorii in paragraphosi ob capitis molem. Gœttingue, 1758, in-4°. — Paralipomena de vomitoriorum usu. Gœttingue, 1758, in-4°. — Dissertatio de catarrho phthisin mentiente. Gœttingue, 1758, in-4°. — Dissertatio de oscitatione in enixu. Gœttingue, 1758, in-4°. — Programma de ulceribus utero molestis. Gœttingue, 1758, in-4°. — Observationes de cerebro. Gœttingue, 1759, in-4°. — Icones uteri humani observationibus illustratæ. Gœttingue, 1759, in-folio. — Dissertatio de raucitate. Gœttingue, 1759, in-4°. — Dissertatio de pathologia physiologiam informante, sive de morbosa hominis natura. Gœttingue, 1759, in-4°. — Observationes de ossium vitiis. Gœttingue, 1760, in-4°. — Programma de tænia. Gœttingue, 1760, in-4°. — Programma de morsu canis rabidi sanato. Gœttingue, 1760, in-4°. — Programma de febre ex intermittente continua. Gœttingue, 1760, in-4°. — Dissertatio de pulmonum scir-

rho. Gœttingue, 1762, in-4°. — Dissertatio de morbo mucoso. Gœttingue, 1762, in-4°. Ibid., 1783, in 8°. — Cette thèse fut soutenue, sous sa présidence, par Charles-Théophile Wagler, né en 1732, et mort le 20 août 1778, à Brunswick, où il était professeur public d'anatomie et de chirurgie. — Dissertatio de porrigine. Gœttingue, 1762, in-4°. — Programma de phthisi infantum nervosa. Gœttingue, 1762, in-4°. — Dissertatio de rachitide. Gœttingue, 1763, in-4°. — Rœderer est auteur de différents articles disséminés dans les Commentaires de la Société royale de Gœttingue, les Gœtting gelehrte Anzeigen, et le Magasin de Hanovre.

Apr. J.-C. 1726. — MARET (Hugues), docteur en médecine, agrégé au collége de Dijon, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de la même ville, censeur royal, médecin de la généralité pour les épidémies, correspondant de l'Académie des sciences de Paris, adjoint à la Société royale et correspondance de médecine, associé honoraire du collége de Nancy, de la Société littéraire de Clermont Ferrand, des Académies de Bordeaux, Caen, Besançon et Lyon, naquit à Dijon le 6 octobre 1726, d'une famille dans laquelle la chirurgie était pratiquée depuis un siècle. Ce fut un de ces hommes rares, dont le zèle ardent et éclairé n'a d'autre objet que l'avantage du public. Déjà connu par les talents qui le distinguent, Maret fut reçu à l'Académie de Dijon le 9 janvier 1756, et se fraya par là le chemin aux autres honneurs littéraires qu'il a obtenus dans la suite. Il met toute sa gloire à faire voir qu'il les a mérités: ami des hommes, il les sert utilement par les travaux d'une pratique également sage et heureuse; ami des sciences, il les enrichit par ses ouvrages, qui sont nombreux et la plupart très-remarquable. On a de lui :

Tableau de la fièvre pétéchiale maligne. Dijon, 1762, in-4°. — Consultation au sujet d'un enfant que l'on prétend né dans le commencement du cinquième mois. Dijon 1768, in 4°. — Mémoire sur la manière d'agir des bains d'eau douce et d'eau de mer, qui a remporté le prix de l'Académie de Bordeaux. Dijon, ... — Exposé des expériences faites pour connaître si les farines vendues par le meunier d'Ouche sont sophistiquées. Dijon, 1771, in-4°. — Mémoire dans lequel on cherche à déterminer quelle influence les mœurs des Français ont sur leur santé, qui a remporté le prix de l'Académie d'Amiens. Amiens, 1772, in-12. — Mémoire sur le traitement qu'il convient de faire aux malades menacés ou attaqués de la gangrène sèche qui résulte de l'usage du seigle ergoté. Dijon, 1771, in-8°. — Mémoire sur l'usage d'enterrer les morts dans les églises et dans l'enceinte des villes. Dijon, 1773, in-12. — Mémoire pour servir au traitement d'une fièvre épidémique, fait et imprimé par ordre du gouvernement. Dijon, 1775, in-8°. — Essai sur les fièvres épidémiques. Dijon, 1775, in-8°. — Mémoire pour servir au traitement de la dyssenterie. Dijon, 1779, in-8°. — Analyse de l'eau de Pont-de-Vesle. Dijon, 1779, in-8°. — Mémoire sur les moyens à employer pour rappeler à la vie les personnes que les vapeurs du charbon, le froid excessif ou la submersion ont réduites à l'état de mort apparente. Dijon, 1776. — Mémoire sur les moyens à employer pour s'opposer aux ravages de la variole. Paris, 1780, in-8°. Maret eut à soutenir de nombreuses et vives discussions dans les journaux, à l'occasion de cet ouvrage. — Eloge de Jean-Philibert Maret, maître de chirurgie à Dijon. Dijon, 1781, in-8°. — Maret a rédigé dans les Eléments de chimie de l'Académie de Dijon tous les articles relatifs aux alcalis, aux substances tirées des animaux et aux eaux minérales. Il a inséré une foule d'articles dans divers journaux : dans l'Encyclopédie, de nombreux articles; parmi lesquels nous citerons : Anatomie de la matrice, Bains, Cimetières, Dépôts laiteux, Lochies, Méridienne; dans l'Encyclopédie méthodique (chimie), l'article Acide méphitique; et dans les Mémoires de l'Académie de Dijon, les mémoires et observations qui suivent : — Discours sur la passion hypocondriaque ou maladie vaporeuse, lu en 1756; 9 janvier et 26 mars. — Sur l'inoculation, 17 décembre. Anciens mémoires, 1769. — Dissertation sur la saline de Montmorot, 1757, 14 janvier. — Traduction de plusieurs morceaux de physique expérimentale tirés des Actes de l'Académie de Copenhague, 1759, 6 avril. — Sur la petite vérole, lu les 6 juillet et 12 août. Anciens mémoires, 1769. — Suite de cette dissertation, 1760, 22 février et 7 mars. — Observations sur la maladie singulière d'une fille qui a craché plusieurs portions de poumon

et de membranes, 1761, 30 avril. — Observations sur l'emploi des vésicatoires dans les pleurésies et dans les péripneumonies, 26 juin. Anc. mém. 1769. — Essais sur les maladies épidémiques de 1760 et 1761, lus les 29 janvier et 5 février 1762. Anc. mém. 1769. — Tableau de la fièvre pétéchiale épidémique, observée en divers endroits, 12 février. Anc. mém. 1769. — Observation sur l'effet d'un cataplasme épispastique dans la goutte anomale, 12 mars 1762. — Exposition d'une maladie de poitrine singulière par ses accidents, 30 avril. — Discours sur les avantages de la méridienne, réflexions et réponses à des objections contre cette dissertation, 30 juillet, 6 et 17 août. Anciens mémoires, tom. II, 1774. — Observations sur une aiguille trouvée dans le cœur d'une jeune brebis, 1763, 8 juillet. Anciens mémoires, 1769. — Observations météorologiques et médicales pour l'année 1762, lues le 5 janvier 1764. — Quatrain pour mettre au bas d'un tableau allégorique, en l'honneur de Son Al. S. Mgr. le prince de Condé, 30 mars 1764. — Observation d'une éclipse de soleil, 6 avril. — Observation sur une hydrophobie spontanée, causée à une jeune fille par une violente résistance aux tentatives d'un jeune homme, 23 novembre. Anciens mém., 1769. — Suite de l'observation sur la maladie d'une fille qui a été guérie après avoir rendu divers fragments de poumon, etc. Ibidem. — Sur la fécondité de différentes espèces de blé. Anc. mém., 1769. — Histoire littéraire de l'Académie depuis l'année 1764. 9 décembre. — Lettre au sujet des inoculations faites à Besançon, lue les 29 mars, 7 juin et 19 juillet 1765. — Observation sur la rage, donnée par le baiser d'un chien enragé, 22 juin. — Lettres sur l'usage de la saignée du bras pour les femmes quoiqu'elles se trouvent dans un temps critique, lues le 7 août 1767. — Histoire de la fièvre scarlatine de 1764 et 1765, 5 février 1768. — Projet d'un mémoire sur l'air et sur la manière d'entretenir la salubrité dans les lieux que l'on habite, 26 mars. — Consultation médico-légale sur une grossesse prématurée, 18 novembre. — Lettre à M. de La Condamine, au sujet des inoculations faites à Dijon. 14 juillet 1769. — Lettre sur un maçon qui est demeuré vivant sous quarante-cinq degrés de décombres dans un puits à Chenone près de Dijon. Ibidem. — Consultation médico-légale sur la survie d'un enfant à sa mère, 29 décembre. — Réflexions concernant l'avis au public sur son plus grand intérêt, par M. Paulet, 1770, 6 janvier. — Réflexions au sujet du canal projeté en Bourgogne, 4 janvier 1771. — Expériences faites pour connaître la qualité des farines du meunier du moulin d'Ouche, 18 janvier. — Histoire de la maladie de la présidente de***, 15 mars. — Description d'une vessie avec des appendices borgnes ayant la forme d'un doigt, 14 juin. — Remarques sur le blé ergoté ; et observations critiques sur une dissertation de M. Schlegel, qui prétend que l'ergot n'est pas nuisible à la santé. — Mémoire sur le traitement de la maladie occasionnée par le blé ergoté, 2 août. — Consultation médico-légale sur une imbécillité, 31 janvier 1772. — Rapport de l'ouverture du cadavre de M. de Fontette, 21 février. — Réflexions sur les observations contenues dans un ouvrage de M. l'abbé Sans sur l'électricité considérée comme remède de la paralysie, 15 mai. — Mémoire sur la population de la Bourgogne, 22 mai et 16 août. — Mémoire sur le cimetière de Notre-Dame, 15 janvier 1773. — Mémoire sur les épidémies, 29 janvier et 22 février. — Lettre au sujet de l'infection de la cathédrale de Dijon, 5 mars. — Discours pour l'ouverture du cours de botanique, 2 juillet. — Lettre sur l'événement occasioné par l'ouverture d'une fosse à Saulieu, 16 juillet. — Observation sur une espèce de manie guérie par le stramonium, 13 août. — Mémoire sur l'abus des enterrements dans les églises, 12 novembre. — Effet antiseptique de l'acide sulfureux volatil, 23 avril 1774. — Histoire de l'Académie pour être placée à la tête du second volume des Mémoires, 11 juin. — Dissertation sur la méridienne, par M. Maret. Anc. mém. de l'Académie de Dijon, 1774. — Mémoire pour servir au traitement d'une fièvre maligne épidémique, lu le 17 novembre 1774. — Mémoire ou Réponse à une lettre de MM. les administrateurs de l'hôpital d'Aix, 17 juin 1775. — Consultation concernant les enfants trouvés nés avec la maladie vénérienne, 20 juillet. — Consultation au sujet de la maladie épidémique de Poisseul-la-Ville, 15 février 1776. — Mémoire sur les moyens de rappeler à la vie les asphyxiés, 21 février. — Histoire du traitement de l'épidémie de Poisseuil, 14 mars. — Nouvelle consultation sur cette

maladie, et observation sur l'effet du vinaigre donné à forte dose. — Observation d'une éclipse de lune; conjointement avec M. Trullard, 1er août. — Histoire de la maladie de Brassey, 16 janvier 1777. — Analyse de l'eau de Saint-Jean près de Pont-le-Vesle, 23 janvier. — Observation sur l'usage interne du sublimé corrosif, 20 février. — Observation d'un météore lumineux, 27 février. — Consultation sur l'épidémie de Montoillot, 20 mars. — Mémoire sur le lait alcalisé, 17 juillet. — Nouveau procédé pour faire l'éthiops martial, 3 juillet. — Observation sur l'efficacité de la noix de galle et sur celle de l'eau froide donnée en lavements, 31 juillet. — Observation sur l'alcali volatil et le jaune d'œuf, 8 janvier 1778. — Analyse d'une nouvelle eau de Plombières-les-Bains, 12 février. — Nouvelle expérience relative à l'alcali volatil, 29 février. — Histoire nosologique de 1777, 12 mars. — Observation sur une tumeur carcinomateuse, 16 juillet. — Lettre sur la contagion de la phthisie, 23 juillet. — Observations météorologiques pour l'année 1777, 12 août. — Observations des bons effets des purgatifs actifs réitérés dans les dépôts laiteux, aigus et chroniques, lues le 22 avril 1779. — Mémoire sur les moyens de s'opposer aux ravages de la variole, 12 août. — Mémoire sur une dyssenterie épidémique, 25 novembre. — Observations sur des varioles confluentes, 30 décembre. — Nouvelles remarques sur l'éthiops martial, lues le 13 avril 1780. — Description topographique, physique et médicale de la ville de Dijon, 27 avril. — Mémoire sur les ravages de la variole en 1779, 22 juin 1780. — Lettre écrite à M. Castellain, médecin à Mantoue, sur la contagion de la pulmonie, 10 août. — Discours sur l'utilité de la chimie en médecine, lu le 11 janvier 1781. — Histoire d'une fièvre maligne qui a régné à Norgues, 28 juin — Analyse des eaux de Sainte-Reine, 18 avril 1782. — Mémoire sur une nouvelle manière de composer le mercure doux. — Mémoire sur l'air dégagé de la crème de chaux et du minium. Premier semestre. — Mémoire sur la construction d'un hôpital, dans lequel on détermine quel est le meilleur moyen à employer pour entretenir dans les infirmeries un air pur et salubre. — Histoire météorologique de 1782. — Analyse des eaux de Prémeaux. Second semestre. — Observation sur une colique causée par des calculs biliaires, et guérie par le mélange d'éther et d'huile de térébenthine. — Extrait des registres météorologiques. — Suite de l'histoire météoro-nosologique de 1782. — Mémoire sur la réalité de la contagion de l'air, lu le 3 juillet 1783. — Addition au catéchisme des asphyxiés de M. Gardane, 4 décembre. — Expériences sur des combinaisons du mercure et de l'acide muriatique par affinité simple. Premier semestre. — Description d'un météore observé à la Chartreuse de Dijon le 2 juillet 1779. — Essai sur la durée et les probabilités de la vie, calculé pour la ville de Dijon d'après les registres mortuaires. — Histoire météorologique de 1783. — Mémoire sur le tremblement de terre arrivé le 6 juillet 1783. Deuxième semestre. — Suite de l'histoire météoro-nosologique de 1783. — Observation sur la guérison d'une épilepsie, 1784, premier semestre. — Histoire noso-météorologique pour l'année 1784. — Mémoire sur la qualité contagieuse de quelques espèces de fluxions de poitrine. Deuxième semestre. — Mémoire sur le brouillard qui a régné en juin et en juillet 1783. — Analyse de l'eau du lac de Cherchiaïo, près de Monte-Rotundo, en Toscane. — Suite de l'histoire météoro-nosologique de 1784. — Mémoire dans lequel on examine si la mine d'antimoine, les éthiops antimoniaux et les mercuriels pris intérieurement, peuvent être dangereux par leur décomposition dans les premières voies, 1785, premier semestre. — Analyse de la pierre de Maulay. En commun avec MM. de Morveau et Chaussier. Notes historiques, p. 2. — Histoire météorologique, nosologique et économique pour l'année 1785; par M. Maret et par M. Picardet, prieur de Neuilly. — Mémoire sur la maladie de Saint Jean de Pontailler, 1785, deuxième semestre. — Réflexions sur les inductions que l'on tire de la mort d'un homme arrivée dans l'espace des quarante jours qui ont suivi le moment où il a été blessé. — Mémoire sur les maladies épidémiques observées en Bourgogne dans le printemps de 1785. — Suite de l'histoire météoro-nosologique de 1785.

Apr. J.-C. 1726. — ISENFLAMM (Jacques-Frédéric), habile anatomiste, né à Vienne le 21 septembre 1726, fit ses études médicales à Erlangue, y fut reçu docteur en médecine en 1749, revint à Vienne l'année suivante, y mit à

profit les leçons de l'université, tout en commençant de pratiquer; fit, en 1762, un voyage scientifique en Hollande et en France, revint par Wurtemberg à Vienne, d'où il fut appelé, en 1764, à Erlangue, comme professeur d'anatomie, et conseiller du prince de Brandebourg. Isenflamm mourut le 23 février 1793. Il n'a laissé aucun ouvrage volumineux, ni marquant; mais, en général, ses opuscules et ses dissertations académiques annoncent une connaissance approfondie des divers sujets sur lesquels il a écrit :

Dissertatio de congestionum mechanismo. Erlangue, 1749, in-4°. — Versuch von den Ursachen der gegenwaertigen Brust-Kraukheiten. Vienne, 1762, in-8°. — De spiritu in morbis tentamen. Vienne, 1762, in-8°. — Programma de tunica cellulosa. Erlangue, 1764, in-4°. — Dissertatio de anæmia vera. Erlangue. 1764, in-4°. — Methodus plantarum medicinæ clinicæ adminiculum. Erlangue, 1764, in-4°. — Dissertatio de cauto specificorum usu et commendatione. Erlangue, 1765, in-4°. — Dissertatio de musculorum varietate. Erlangue, 1765, in-4°. — Dissertatio de excoriatione morborum comite. Erlangue, 1765, in-4°. — Dissertatio de anæmia spuria. Erlangue, 1766, in-4°. — Dissertatio de odoribus. Erlangue, 1766, in-4°. — Dissertatio de dysenteriæ affinitate. Erlangue, 1766, in-4°. — Dissertatio de remediis suspectis et venenatis. Erlangue, 1767, in-4°. — Dissertatio de rotatione femoris. Erlangue, 1767, in-4°. — Dissertatio de vasis nervorum. Erlangue, 1768, in-4°. — Oratio in natal. Frid. Carolinæ M. B. dicta de principe in populo et populo in principe quasi vivente. Erlangue, 1769, in-4°. — Dissertatio de remediis arteriacis. Erlangue, 1769, in-4°. — Dissertatio de difficili in observationes anatomicas epicrisi. Commentatio I. Erlangue, 1771; II, 1772; III, IV, 1773; V, 1776; VI, 1779; VII, 1784; VIII, 1792, in-4°. — Dissertatio de morbis cutaneis. Erlangue, 1771, in-4°. — Oratio de diverso pathematum animi in corpus imperio. Erlangue, 1773, in-4°. — Dissertatio de musculorum pathologia Erlangue, 1774, in-4°. — Versuch einiger praktischen Anmerkungen ueber die Nerven, zur Erlaeuterung verschiedener Krankheiten derselben, vornemlich hypochondrischer und hysterischer Zufaelle. Erlangue, 1774, in-8°. — Dissertatio de vi corporum primitiva. Erlangue, 1775, in-4°. — Farben-Donat, oder erleichterte Anfangsgruende der lateinischen Sprache. Erlangue, 1776, in-8°. — Versuch einiger praktischen Anmerkungen ueber die Muskeln, zur Erlaeuterung verschiedener verborgener Krankheiten und Zufaelle. Erlangue, 1778, in-4°. — Glutinis animalis cum vegetabili comparatio respectu nutritionis. Erlangue, 1778, in-4°. — Dissertatio de lingua squalida. Erlangue, 1779, in-4°. — Dissertatio de causis prædisponentibus. Erlangue, 1780, in-4°. — Versuch einiger praktischen Anmerkungen ueber die Knochen, zur Erlaeuterang verschiedener Krankheiten und Zufaelle. Erlangue, 1782, in-8°. — Dissertatio de physionomia pathologica. Erlangue, 1782, in-4°. — Versuch einiger praktischen Anmerkungen ueber die Eingeweide, zur Erlaeuterung verschiedener verborgenen Krankheiten und Zufaelle. Erlangue, 1784, in-8°. — Dissertatio de ginglymo. Erlangue, 1785, in-8°. — Dissertatio de similitudine viscerum. Erlangue, 1785, in-4°. — Dissertatio de extremitatum analogia. Erlangue, 1785, in-4°. — Dissertatio de concrementis polyposis. Erlangue, 1787, in-4°. — Arthritidis et rhumatismi diagnosis. Erlangue, 1787, in-4°. — Dissertatio de morbis amatoriis. Erlangue, 1787, in-4°. — Dissertatio de deglutitionis mechanismo. Erlangue, 1790, in-4°. — Dissertatio de phthisi nasali. Erlangue, 1790, in-4°. — Dissertatio de visu. Erlangue, 1790, in-4°. — Dissertatio de veneni effectu. Erlangue, 1790, in-4°. — Isenflamm a traduit de l'allemand en français l'Histoire de la mouche (Nuremberg, 1766, in-folio. Ibid., 1790, in-folio), et les Nouvelles découvertes dans le règne végétal (Nuremberg, 1770, in-folio. Ibid., 1790, in-fol.) du baron de Gleichen, ainsi que l'Histoire des nouvelles zoolithes par J.-F. Esper (Nuremberg, 1774, in-fol.). le 1er volume de l'Histoire naturelle des quadrupèdes par Schreber (Erlangue, 1775, in-4°.), et les Récréations entomologiques de Roesel (Nuremberg, 1779, in-fol.). On lui doit une édition du Dictionnaire de Blancard (Leipzick, tome I, 1778; II, 1779, in-8°.). Jean-Chrétien-Frédéric Isenflamm, son fils, a publié un volume seulement de ses dissertations académiques, dont il se proposait de donner la collection (Erlangue, 1793, in-4°.). On trouve quelques observations et articles du père dans les Actes de l'Aca-

démie des curieux de la nature, ainsi que dans les Gazettes littéraires de Vienne et d'Erlangue.

(*Dict. hist. — Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1726. — CLERC (Nicolas-Gabriel), Français de nation, à peine reçu docteur en médecine, commença par être médecin du duc d'Orléans à Villers-Cotterets, vint ensuite à Paris, obtint une place de médecin dans les armées du roi de France en Allemagne, et passa de là en Russie, où l'on assure qu'il remplit la charge d'inspecteur de l'hôpital de Moscow. Ses talents lui ont mérité l'entrée de l'Académie impériale de Saint-Pétershourg, et de celle des sciences, belles-lettres et arts de Rouen. On a de lui :

Mémoire sur la goutte, 1754, in-12. — Medicus veri amator, ad apollineæ artis alumnos. Moschæ, 1764, in-8°. C'est un recueil de bonnes observations sur les venins, les différentes espèces de contagion et les épidémies ; il y traite, en particulier, des maladies épidémiques qui ont régné dans l'Ukraine en 1760.— Essai sur les maladies contagieuses du bétail, avec les moyens de les prévenir et d'y remédier efficacement. Paris, 1766, in-12. Son grand secret était de tuer toutes les bêtes infectées ou soupçonnées de l'être. — Histoire naturelle de l'homme considéré dans l'état de maladie, ou la médecine rappelée à sa première simplicité. Paris, 1767, deux volumes in-8°. Ce livre, écrit avec chaleur et élégance, est lu de tout le monde avec plaisir. On désirerait seulement que l'auteur, qui veut rappeler la médecine à sa première simplicité, n'eût pas si souvent fait usage d'explications presque toujours hasardées de quelques écrivains modernes, plus curieux de deviner la nature que de l'observer. — De la contagion, de sa nature, de ses effets, de ses progrès, et des moyens les plus sûrs pour la prévenir et pour y remédier. Pétersbourg, 1771, in-8°. Cet ouvrage contient des faits et des conseils utiles. Les règles que les plus habiles médecins ont établies d'après l'observation et l'expérience, ont presque toujours été celles que l'auteur a adoptées. — En général, on reconnaît dans tous les ouvrages de Clerc un homme fort éclairé et très-érudit. Il mourut en 1798.

Apr. J.-C. 1726. — MACBRIDE (David), célèbre chirurgien anglais, né à Ballymoni, dans le comté d'Antrim, en Irlande, le 26 avril 1726, mourut à Dublin le 28 décembre 1778. Lorsqu'il eut terminé ses humanités à l'université de Glascow, il se rendit en Angleterre, où, durant plusieurs années, il se livra assidument à l'étude de la chirurgie. Étant entré ensuite au service de la marine royale, il fit, à bord d'un vaisseau de guerre, une campagne de courte durée, mais dans le cours de laquelle il eut occasion de déployer à la fois son habileté, en soignant les blessés, et son courage, en se mêlant aux combattants. La paix ayant été conclue, il quitta l'état militaire, et se mit à étudier, sous Smellie, l'art des accouchements, à la pratique duquel il avait résolu de se consacrer plus particulièrement. Dublin fut le lieu qu'il choisit, en 1749, pour sa résidence. L'anatomie et la chimie furent les deux sciences qui, dès lors, occupèrent tous ses moments de loisir. Il s'attacha particulièrement à déterminer la nature des gaz produits par la putréfaction, et à rechercher quelles sont les substances qui peuvent l'accélérer ou la retarder. Ses expériences sur ce sujet le conduisirent à conseiller l'emploi de la drèche pour prévenir ou guérir le scorbut chez les gens de mer. L'utilité des travaux dont il enrichit l'art de guérir, détermina l'université de Glascow à lui conférer le titre de docteur, sans qu'il l'eût sollicité. On a de lui :

Experimental essays on the fermentation of alimentary mixture ; on the natur and properties of fixed air ; on the respective power and manner of acting of the different kinds of antiseptics ; on the scurvy, and a new method to cure the same at sea ; also on the dissolvent power of quiklime. Londres, 1764, in-8° ; 1776, in-8° ; traduit en français par Abbadie : Paris, 1766, in-12. — Historical account of the new method of treating the scurvy at sea ; containing ten cases, which shew that this disease may be easily and effectually cured without the aid of fresh vegetable diet. Londres, 1768, in-8°. — Introduction to the theory and practice of physic. Londres, 1772, in-4° ; enlarged and corrected. To this edition is added a case of angina pectoris. Dublin, 1776, in-8°, 2 vol. ; latine vertit Closs. Utrecht, 1774, in-8°, 2 vol. Trad. en français par Petit-Radel. Paris, 17.., in-8°, 2 vol. — Account of two extraordinary cases after delivery (in Medical observations and inquiries,

1778, t. v). — History of angina pectoris successfully treated (ibid., t. iv). — Macbride a aussi publié un article dans les Transactions philosophiques, et un opuscule à part sur une méthode inventée par lui, plus expéditive et plus économique que celle connue jusqu'alors, de tanner les cuirs. — L'auteur, en pareil cas, préconise l'acide sulfurique, et prétend qu'il donne une qualité supérieure au cuir.

(*Biogr. méd. — Dict. hist.*)

Apr. J.-C. 1727 *env.* — MICHELI (Pierre-Antoine), né à Florence de parents dont la fortune était bien médiocre, fut d'abord destiné à la profession de libraire ; mais son goût pour la botanique l'arracha de la boutique de son maître, et il ne s'occupa plus que de la connaissance des plantes. Il étudia seul la langue latine ; il lut Matthiole, auquel il joignait le grand livre de la nature qu'il allait consulter dans les campagnes, dans les forêts et sur les montagnes. Le grand-duc, instruit des progrès que Micheli faisait dans cette partie, lui fit donner tous les secours dont il avait besoin pour en faire de plus grands, et bientôt après il l'honora du titre de son botaniste. Animé par ces avances et par cette marque de l'estime de son souverain, Micheli s'occupa plus que jamais de son objet ; jaloux de multiplier ses connaissances, il voyagea en divers pays, où il fit une abondante récolte de plantes et amassa d'importantes observations sur l'histoire naturelle. Son dernier voyage fut au mont Baldo dans le Véronais, endroit autant remarquable par sa hauteur que par sa fécondité en végétaux. — Ce botaniste mourut le 2 janvier 1737, âgé de 57 ans. Il laissa plusieurs ouvrages, dont voici les titres :

Relazione dell' erba detta da' Botanichi orobanche. Florence, 1723 et 1743, in-8°. L'orobanche s'était considérablement multiplié dans la Toscane depuis plusieurs années ; et comme cette plante nuit aux productions de la terre, l'auteur propose les moyens les plus propres à l'extirper. — Nova plantarum genera juxta Tournefortii methodum disposita, quibus plantæ 1900 recensentur, scilicet fere 1400 nondum observatæ, reliquæ suis sedibus restitutæ. Florentiæ, 1729, in-folio, avec 108 planches. Si l'on en croit Haller dans ses notes sur la Méthode d'étudier la médecine par Boerhaave, ce traité est de la main de Cocceius, qui a prêté sa plume à Micheli homme peu lettré, et meilleur jardinier que botaniste. Mais Boerhaave en juge différemment ; comme il ne s'attache qu'au fond de l'ouvrage, il en a fait le plus grand éloge. — On a trouvé plusieurs manuscrits dans le cabinet de notre auteur, comme Observationes itinerariæ, et différentes pièces sur l'histoire naturelle, qui devaient faire partie du second volume de son grand ouvrage, où il se proposait de traiter des plantes marines. Mais rien de tout cela n'a été publié, à l'exception du jardin Farnèse qui parut à Florence en 1748, in-folio, sous le titre de Catalogus plantarum horti Cæsarei Florentini. Micheli lui avait donné celui d'Historia plantarum horti Farnesiani ; mais il ne convenait plus en 1748, parce que François Ier, grand-duc de Toscane, était parvenu, en 1745, au trône impérial, qu'il avait autant mérité par les rares qualités de sa grande âme que par les suffrages de l'Allemagne, qui avait besoin d'un chef puissant. — L'épitaphe que les amis de Micheli ont fait graver sur son tombeau, est conçue en ces termes :

PETRUS ANTONIUS MICHELIUS
VIXIT ANNOS LVII, DIES XXII.
IN TENUI RE BEATUS,
OMNIS HISTORIÆ NATURALIS PERITISSIMUS,
MAGNORUM ETRURLÆ DUCUM HERBARIUS,
INVENTIS ET SCRIPTIS UBIQUE NOTUS ;
AC PROPTER SAPIENTIAM, SUAVITATEM,
PUDOREM,
OPTIMIS QUIBUSQUE ÆTATIS SUÆ
EGREGIE CARUS.
OBIIT IV NONAS JANUARIAS MDCCXXXVII.
AMICI ÆRE CONLATO TITULUM POSUERE.

Ap. J.-C. 1727 *env.* — TACCONI (Cajetan), docteur en médecine et lecteur public dans l'université de Bologne, enseigna la chirurgie dans l'hôpital de Sainte-Marie-de-la-Mort de la même ville. Il s'est fait honneur par les observations qu'il a communiquées à l'Académie de Bologne, et par les ouvrages qu'il a mis au jour au commencement de ce siècle. On remarque les suivants :

De raris quibusdam hepatis aliorumque viscerum affectibus observationes. Bononiæ, 1740, in-4°. L'auteur, qui s'est principalement attaché à jeter de nouvelles lumières sur les maladies du foie, parle savamment des abcès de ce viscère, de la jaunisse et des calculs biliaires. —

De nonnullis cranii ossiumque fracturis. Bononiæ, 1751, avec un opuscule de Bazani, qui est intitulé : Historia monstri.

Apr. J.-C. 1727. — FOUQUET (Henri), l'un des premiers médecins du dix-huitième siècle, né à Montpellier en 1727, est mort dans la même ville le 10 octobre 1806. Quoiqu'il ait fourni une longue carrière, il vint au monde avec une très faible santé. Son père, à qui un emploi dans les finances procurait une aisance honnête, s'occupa beaucoup de sa première éducation, qu'il confia aux jésuites, dont les talents et les succès, sous ce rapport, n'ont jamais été contestés. Fouquet se fit remarquer au milieu de ses nombreux condisciples par son amour de l'étude, sa pénétration vive et la pureté de son goût. Dès qu'il fut question d'embrasser un état, sa famille, cruellement déçue dans quelques projets de fortune, songea à le prémunir de bonne heure contre un semblable sort, et elle l'engagea vivement à entrer dans le commerce. Cette carrière ne lui plut point; il l'abandonna promptement, fut attaché, comme secrétaire intime, à un homme d'un haut rang dans la diplomatie, et le suivit à Paris. Pendant son séjour dans cette capitale, il fréquenta les bibliothèques publiques, le Collége royal et le Jardin du roi. Lié, à Montpellier, dès ses jeunes ans avec Bordeu, il fut sensible à sa gloire naissante, le suivit au lit des malades, adopta ses idées, et forma le vœu de devenir médecin lui-même, si une meilleure fortune le lui permettait un jour. Le moment favorable était encore éloigné de quelques années. Fouquet fut forcé d'entrer dans l'administration, et devint, peu de temps après, secrétaire-général de l'intendance de la province de Roussillon. Entraîné par un penchant irrésistible, il quitta bientôt cette place honorable pour venir s'asseoir sur les bancs de la faculté de médecine de Montpellier. Il avait alors trente-deux ans, ce que ses détracteurs n'ont cessé de répéter sans vouloir lui tenir compte des études préparatoires auxquelles il s'était long-temps livré avec autant d'ardeur que de succès. L'école de Montpellier comptait parmi ses professeurs Fizes, Sauvages, Lamure, Venel et Le Roy. Fouquet soutint, en 1759, pour obtenir le grade de bachelier, une dissertation qui traitait de la nature de la fibre, de ses forces et de ses maladies dans le corps animal. Cet opuscule fut dédié à Sénac, qui se borna à donner de stériles éloges à l'auteur, et lui fit assez connaître, dans la suite, qu'il préférait de beaucoup l'argent comptant aux dédicaces. Au reste, les premiers pas de Fouquet dans la carrière médicale furent ceux d'un homme d'un esprit mûr qui se proposait de marcher dans les sentiers de l'observation en prenant pour guide les lois de l'organisme vivant, et il ne s'est presque jamais écarté de cette route. Montpellier compte un trop grand nombre de médecins pour qu'il soit possible d'y débuter avec éclat; Fouquet prit donc sagement le parti de s'en éloigner pour quelque temps, et alla s'établir à Marseille, où il se fit promptement connaître d'une manière très-avantageuse. Un concours ouvert pour une chaire vacante par la mort de Fizes, arrivée en 1766, le ramena à Montpellier. Il eut pour concurrents René, Cusson, Collet, Masson, Vigarous, Sabatier et Estève. Jamais lutte ne fut plus orageuse et parfois plus indécente. Fouquet se montrait constamment avec supériorité, il offrit même de livrer ses préleçons à l'examen des juges du concours à mesure qu'il les prononcerait, et de les faire imprimer pour les soumettre au jugement du public. Il défia ses concurrents d'en faire autant, et personne ne répondit à cet appel. Sauvages mourut pendant cette dispute, et il se trouva ainsi deux chaires vacantes, ce qui animait de plus en plus l'ardeur des concurrents, lorsque la cour, voulant faire cesser des débats de jour en jour plus turbulents, ordonna la clôture du concours, et nomma professeurs René et Gouan, l'un des juges adjoints. Fouquet, sans se rebuter, se fixa décidément à Montpellier, et fut nommé médecin de l'hôpital militaire et de la citadelle. Son temps fut partagé entre la pratique et l'étude, et ce fut alors qu'il commença à se faire connaître dans le monde savant et médical par des productions qui lui acquirent une grande et juste célébrité. Les articles *sensibilité* et *vésicatoire* de l'Encyclopédie lui avaient déjà fait beaucoup d'honneur. Résistant dans le premier de ces articles à l'entraînement général pour la doctrine trop étendue de l'irritabilité, il distingua avec sagacité les propriétés qui appartiennent à la fibre charnue de celles qui sont essentiellement dévolues à la fibre nerveuse, et il développa, avec un grand art, cette

idée ingénieuse, que l'irritabilité ne semble être qu'une branche égarée de la sensibilité. Autant Fouquet parut physiologiste dans cet article sur la sensibilité, autant il se montra praticien dans l'article *vésicatoire*, en indiquant les nombreuses et précieuses ressources que les épispastiques offrent à la thérapeutique. L'article *sécrétion* n'est point sorti de sa plume, quoi qu'on en ait pu dire. L'essai sur le pouls parut en 1767. Notre auteur, marchant sur les traces de Galien, de Solano, de Nihell, de Bordeu surtout, et de quelques autres médecins de la même école, nous donne, comme eux, et avec de nouveaux développements, une masse imposante d'observations sur les pouls critiques; mais il va beaucoup plus loin et, devenant original à son tour, il croit avoir découvert, et il traces les vrais caractères des pouls non critiques de ceux qui indiquent, suivant lui, d'une manière sûre les affections morbides propres aux différents organes. Fouquet mettait le plus grand prix à ce travail. Il n'en fut pas de même des médecins; cette production excita un soulèvement presque général, on alla jusqu'à soupçonner la bonne foi de l'auteur de la manière la plus injurieuse. Ce qu'il regardait comme un titre de gloire fut une source d'amertume. Nous croyons devoir faire connaître le jugement que, plus mûri par l'âge et l'expérience, il portait, dans les derniers temps de sa vie, sur son Traité du pouls. « C'était, écrivait-il à l'auteur de cet article en janvier 1806, c'était le fruit d'une observation constante et suivie pendant quelques années auprès des malades et des gens bien portants; mais c'est un édifice mal construit en partie quoiqu'avec de bons matériaux, et qui demande à être refait. » Fouquet pensait plus désavantageusement encore de ses travaux consignés dans l'Encyclopédie. Voici ce qu'il en disait : « Me laissant aller à l'invitation de Diderot et de d'Alembert, j'eus la témérité de fournir quelques articles de médecine au grand Dictionnaire encyclopédique, articles dont je voudrais pouvoir effacer jusqu'au souvenir. » Nous ne pouvons, malgré les progrès de la physiologie et de la médecine pratique, souscrire à ce dernier jugement, qui est trop rigoureux. Fouquet lut, dans l'assemblée publique de la Société royale des sciences du 25 novembre 1771, des recherches importantes sur la topographie de Montpellier et de ses environs, publiées en 1772, et qui firent naître, comme un complément nécessaire, l'ouvrage de M. Poitevin, publié en 1803, qui offre des vues générales sur les principaux résultats d'observations faites à Montpellier pendant une longue suite d'années. La petite vérole, toujours funeste dans cette ville, d'après des observations qui remontent à deux siècles, éclata épidémiquement en 1770. Témoin de ses ravages, Fouquet crut faire une chose utile à ses concitoyens en publiant, en 1772, un opuscule sur le traitement de la variole des enfants, auquel il ajouta la traduction du traité de Dimsdale sur l'inoculation. Dans une autre assemblée publique de la Société royale, tenue le 30 décembre 1774, il lut un mémoire sur l'utilité des bains de terre, particulièrement dans quelques espèces de phthisies, le scorbut et autres maladies. Cette production frappa, par sa singularité; mais cette pratique, qui n'était point suffisamment appuyée de faits, a eu peu de partisans sages et éclairés. Fouquet fit aussi paraître, en 1774, une thèse recherchée encore aujourd'hui sur le corps cribreux d'Hippocrate ou tissu muqueux de Bordeu, qui fut présentée et soutenue par Abadie. L'espace de dix ans venait de s'écouler quand la mort de Venel fit ouvrir, en 1776, un autre concours. Fouquet se présenta encore dans celui-ci, et il eut pour rivaux Estève, Vigarous, Sabatier, Brun, Lamayran, Vrignaud et Guichard. Estève, Vrignaud et Guichard se retirèrent de la lice. Recommandables tous trois par des talents différents, Vigarous, Sabatier et Brun sont devenus professeurs à des distances plus ou moins rapprochées, et ont précédé Fouquet dans une carrière où ils auraient dû le suivre de loin. Il ne fut pas plus heureux dans ce second concours que dans le premier, quoiqu'il conservât, sur ses compétiteurs, les mêmes avantages. Il n'est enfin resté de cette dispute, qui ne fut pas aussi sans scandale, que les savantes et élégantes Prélecons, prononcées par lui, et qu'il crut devoir publier, exemple qui ne fut encore cette fois imité par aucun des concurrents. Le temps de dire la vérité sur plusieurs objets est venu, il faut en profiter, et ne point taire qu'il y avait un trafic établi sur les chaires de Montpellier. Pour obtenir le simple agrément du premier médecin du roi, car c'était le chancelier de France qui nommait, il fallait donner au moins dix mille francs. Cette somme était loin

d'être à la disposition de Fouquet lors du premier concours, il eût été embarrassé pour se la procurer à l'époque du second; il eût rougi, quand il eût eu de l'aisance, pour conserver ses propres expressions, d'acheter une chaire qu'il croyait aussi injuste qu'indécent de mettre à l'encan. Au reste, lors du troisième concours dans lequel il se présenta, le noble caractère de Lemonnier, premier médecin de Louis XVI, repoussait jusqu'à l'idée d'aussi honteuses transactions. Fouquet avait fait pendant quelques années des cours particuliers qui avaient permis d'apprécier ses talents pour l'enseignement. Il continua à voir des malades, à écrire, à donner quelques leçons, et ne perdit point entièrement l'espoir de devenir professeur public titulaire dans un temps plus équitable. On lui attribua une thèse estimée sur quelques affections convulsives de l'œsophage, qui parut en 1778. Le beau travail de Lind sur les fièvres et l'infection (*On fevers and infection*), publié à Londres en 1765, fut l'objet de ses méditations; il le traduisit, l'enrichit de notes, et le publia en 1780. En 1782 il fut nommé, par lettres patentes du roi, enregistrées au parlement de Toulouse, pour suppléer dans leurs leçons MM. Imbert et Barthez, chancelier et vice-chancelier, fixés tous deux par d'importants emplois dans la capitale. Il s'acquitta de ces fonctions pendant plusieurs années. On crut avec raison reconnaître la manière du vice-professeur dans une dissertation sur le diabète présentée à la faculté en 1783. Nous passons rapidement sur divers modes d'administrer le quinquina seul ou combiné à d'autres médicaments, et sur l'introduction, moins heureuse, de quelques poisons, en particulier de l'extrait de ciguë, dans notre thérapeutique. Fouquet prétendait, et il faut l'en croire, avoir obtenu beaucoup de succès; il s'applaudissait, quoiqu'il fût modeste, d'avoir popularisé et rendu salutaire l'usage de poisons redoutés. Quoi qu'il en soit, leur emploi, qui ne répondit point entre les mains d'autres praticiens habiles aux effets attendus et préconisés en Allemagne, fit à sa réputation un tort qu'il essayait en vain de dissimuler. Ce fut, au reste, avec tant de nouveaux titres acquis qu'alors, âgé de soixante-cinq ans, il se présenta pour la troisième fois dans un concours. Celui-ci, ouvert en 1789, fut continué, en 1790, pour le remplacement de Sabatier et de Grimaud, morts à peu de distance l'un de l'autre. Voici dans l'ordre d'inscription, qui est celui d'ancienneté du doctorat, le nom de ses concurrents dans cette nouvelle dispute : MM. La Fabrie, La Caze, Jaubert, Baumes, Crespin, Vigarous, Berthe, Dumas, Dorthez, Goguet, Reybaud de Codure et La Garde. MM. La Caze, Reybaud et La Garde se retirèrent presqu'au commencement du concours. Le dernier, employé à l'armée d'Italie comme médecin, fut tué pendant l'insurrection de Vérone les armes à la main et sur le seuil du grand hôpital militaire de cette place dont il disputait héroïquement l'entrée à de fanatiques assassins. M. La Fabrie, qui honore aujourd'hui comme professeur l'école de Montpellier, se retira, dès la cinquième préleçon, en proclamant solennellement sa déférence et ses respects pour le célèbre concurrent que la voix publique proclamait. Fouquet fut nommé après sa sixième préleçon. Il avait, en entrant dans cette troisième lutte, l'assurance d'obtenir de la justice du roi l'une des chaires vacantes. Ce fut par un excès de délicatesse qu'il voulut, avant d'être installé, monter de nouveau comme candidat dans la chaire qu'il devait à jamais illustrer comme professeur. Si l'esprit des concurrents eût été moins préoccupé par les illusions de l'ambition, ils auraient dû pressentir l'issue de cette dispute lorsque leur rival, dans son premier discours, les entretint des jeux de la fortune qui, long-temps sévère pour lui, pourrait dans ses caprices couvrir ses cheveux blancs de quelques lauriers. Cette nomination fut accueillie avec un applaudissement général. Fouquet enseigna dans les écoles la séméiotique, et fit un cours fort intéressant sur les maladies vénériennes, qu'il avait tant étudiées, et dont il faisait remonter l'origine à une époque fort antérieure à la découverte du Nouveau-Monde. Lors de la nouvelle organisation de l'enseignement, Fouquet fut appelé à professer la clinique. Il s'acquitta de ses fonctions avec une distinction singulière et, pour en laisser des traces durables, il publia un recueil d'observations et un discours sur la clinique, productions dignes de toute la maturité de son beau talent. Il réunissait tout ce qui peut donner l'idée d'un philosophe et d'un médecin. Aux dons de l'esprit dont la nature l'avait comblé, elle avait ajouté une taille élevée et imposante, une figure décente, noble et

calme. L'habitude de la gravité et d'une constante méditation était empreinte jusque dans sa démarche et ses attitudes. Il ne sortait de sa bouche que des discours pleins de sagesse, ornés de toutes les grâces de l'élocution. Son urbanité vraiment attique tenait à des mœurs douces et aux usages du grand monde qu'il avait fréquenté de fort bonne heure. La littérature grecque ne lui était point étrangère, et il faisait ses délices de la lecture de Lucrèce, d'Horace, de Virgile, de Térence, de Juvénal, d'Ovide et de Catulle. Nourri de bonne heure des écrits philosophiques de Cicéron, il imitait et rappelait souvent la pureté de son style. Montaigne et les grands écrivains du siècle de Louis XIV étaient encore au nombre de ses auteurs favoris. C'est Voltaire qu'il admira le plus parmi ses contemporains. Fouquet avait aussi lu les classiques anglais, italiens et espagnols. Parmi les médecins qu'il prisait le plus étaient Hippocrate et, loin après lui, Galien et Arétée parmi les anciens, Baillou, Sydenham et Baglivi parmi les modernes. Il ne cachait point à ses amis l'admiration que les éclairs de Van Helmont lui avaient parfois arrachée. Fouquet, qui avait honoré la médecine militaire pendant longues années, fut encore appelé à y rentrer en 1804. C'était le juste prix des éminents services qu'il avait rendus, comme inspecteur, en novembre et décembre 1793 et janvier 1794, à l'armée des Pyrénées orientales; c'était une faible récompense de ce qu'il avait fait de mémorable dans sa propre province, en traitant avec tant de succès, en 1782, à Toulouse et dans les environs, la suette, qu'il regarda comme une épidémie non contagieuse. L'auteur de cette article, en le présentant à la nomination du ministre de la guerre, s'estima heureux d'acquitter une légère partie de la reconnaissance qu'il lui devait, et pour les encouragements donnés à ses premiers travaux, et pour sa constante amitié. Fouquet appartenait à la plupart des plus célèbres académies de l'Europe. Il fut un des premiers membres de la Légion-d'Honneur, et il apprit avec une sorte d'attendrissement que le chef du gouvernement, recevant les premiers fonctionnaires de l'Hérault, leur demanda des nouvelles de la santé de Fouquet, le grand médecin. Fouquet fut marié, et perdit, après une longue et tendre union, une épouse dont il n'a point laissé d'enfants. — Voici ce qui reste de lui :

De fibræ natura, viribus et morbis in corpore animali. Montpellier, 1759, in-4°. — Essai sur le pouls considéré par rapport aux affections des principaux organes. Montpellier, 1768, in-8°. — Traitement de la petite vérole des enfants, suivi de la traduction de la méthode d'inoculation de Dimsdale. Amsterdam et Montpellier, 1772, in-12. — De corpore cribroso Hippocratis seu de textu mucoso Bordevi. Montpellier, 1774, in-4°. — Prælectiones medicæ decem, habitæ in Ludovicæo medico Monspeliensi, pro regia cathedra vacante per obitum N. D. Gabrielis-Francisci Venel. Montpellier, 1777, in-12. — Ces Préleçons traitèrent des objets suivants : I. De certis et dubiis in systemate Harveiano de circulatione sanguinis. II. De veterum doctrina circa sanguificationem. III, IV et V. De vulneribus complicatis. VI. De usu medico ferri. VII. De aquarum mineralium martialium natura. VIII. De usu medico aquarum mineralium martialium IX et X. De antisepticis proprie dictis. — Nous croyons devoir également conserver les titres de douze thèses ou questions que Fouquet eut à soutenir : — Quantum distet principium vitale hominis ab anima cogitante. — Ici Fouquet se trouva fort embarrassé, car il voulait être orthodoxe, ménager Barthez, et ne pas sacrifier entièrement quelques idées qui lui étaient propres. Il s'adressa plus d'une fois, en rédigeant et en soutenant cette thèse, ce passage d'Horace :

> Periculosæ plenum opus aleæ
> Tractas et incedis per ignes
> Suppositos cineri doloso.

Barthez et Fouquet vécurent, au reste, assez bien ensemble, et, dans les derniers temps de leur vie, ils se donnèrent fréquemment des témoignages respectifs d'attachement et d'estime. — Num ea phœnomena quæ coegerunt fingere existentiam spirituum animalium rectius deducantur ab interceptis nervorum sympathiis? — An leges progressivi motus sanguinis ab Harveio ejusque sequacibus expositæ, falsitatis sint et dubii plenæ, sub multiplici respectu, damnosæque dum regulas dant faciendæ medicinæ? — Anevrismatum tum internorum cum externorum theoriam exponens. — An de usu hepatis rectius veteres recentioribus, an vice versa? — An detur in ægritudinibus sedis affectæ certa ex pulsu diagnosis? — Num ex venenis quibuscumque tu-

tissima possit obtineri medicina? — Num intus assumptis tartaro-vitriolato, nitro, sale marino, alia immutata, alia vero radicitus decomposita excernantur, et quænam tunc vero similiter habenda sit phœnomenis illius ratio? — Utrum plantarum quæ venenatæ dicuntur, usus externus æque noxius sit æque utilis ac usus ipsarum internus? Atque utrum varia earum combinatio inter se, aut cum aliis vegetabilibus, mineralibusve, alterutrorum vires augeat vel minuat? — Quænam sint certa, quænam controversa circa motum chyli, tum in vasis chyliferis, cum in vasis mesaraïcis? — An maniæ pluries repetitæ venæ sectio, et num hæc e pede instituta, respectu capitis, sit revulsoria? — An in tetano mercurialia sudoriferis sint anteponenda? — De nonnullis morbis convulsivis æsophagi. — Thèse présentée par M. Courant (Montpellier, 1778, in-4°). — Mémoires sur les fièvres et sur la contagion par M. Jacques Lind, ouvrage traduit de l'anglais et augmenté de plusieurs notes par M. Henri Fouquet. Montpellier, 1780, in-12. — Dissertatio medica de diabete. — Présentée par M. Dautane (Montpellier, 1783, in-4°). — Précis sur les maladies vénériennes par M. Fordyce, traduit par M. Fouquet, augmenté de notes par M. Villars. Grenoble, 1791, in-8°. — Observations sur la constitution des six premiers mois de l'an V. Montpellier, 1798, in-8°. — Discours sur la clinique. Montpellier, 1803, in-4°. — Observations sur les bons effets de l'eau de Balarue, prise en boisson et à des doses très-modérées dans quelques espèces de vomissements chroniques.—Recueil des bulletins de la Société libre des sciences et belles-lettres de Montpellier, tome I, publié en 1803, — L'éloge de Fouquet fut prononcé par M. Dumas à la rentrée des écoles de 1807, en présence du prince archichancelier de l'empire, qui se trouvait à Montpellier, sa patrie. Il a été publié dans la même ville et la même année. M. Baumes a également lu, dans la Société de médecine pratique de Montpellier, un éloge de Fouquet qui parut en 1808. — Ces deux éloges diffèrent essentiellement l'un de l'autre. Le premier est plus correct, plus oratoire et plus solennel. Le second, moins soigné sous le rapport du style, est plus médical. Tout le monde, au reste, a blâmé les odieuses personnalités répandues dans quelques notes du second de ces éloges, contre deux hommes, dont l'un (Dumas) est l'objet de nos regrets, et l'autre (M. le comte Chaptal) un des savants et des administrateurs qui ont le plus honoré et le mieux servi leur pays. (*Biogr. médic.*)

Apr. C.-J. 1727. — ZINN (Jean-Godefroi), célèbre anatomiste, né à Schwabach dans le pays d'Anspach, le 4 décembre 1727, étudia à Anspach et à Gœttingue, et prit le grade de docteur dans cette dernière université en 1749 sous la présidence de Haller, son maître. Il alla ensuite passer quelque temps à Berlin pour se perfectionner dans l'anatomie et la botanique, ses deux occupations favorites. L'université de Gœttingue lui confia en 1753 une chaire de médecine qu'il remplit jusqu'au 6 avril 1759, époque de sa mort. Parmi les ouvrages qu'il a publiés, on distingue surtout sa description de l'œil, que celle de Sœmmerring pouvait seule faire oublier. Ses expériences sur le cerveau des animaux vivants méritent aussi d'être rappelées au souvenir des physiologistes, dans un moment où l'on s'occupe tant de cette question importante. Nous avons de Zinn :

Diss. inaug. (Præs. Hallero) exhibens experimenta circa corpus callosum, cerebellum et duram meningem, in vivis animalibus instituta. Gœttingue, 1749, in-4°. — Progr. de ligamentis ciliaribus. Gœttingue, 1753, in-4°. — Observationes quædam botanicæ et anatomicæ de vasis subtilioribus oculi et cochleæ auris internæ, ad illustr. Werlhofium. Gœttingue, 1753, in-4°. — Descriptio anatomica oculi humani iconibus illustrata. Gœttingue, 1755, in-4°. — Editio II Supplemento novisque tabulis aucta ab Henr. Aug. Wrisberg. Gœttingue, 1780, in-4°. — Descriptio plantarum horti et agri Goettingensis. Gœttingue, 1757, in-8°. — Observationes ex corporibus morbosis; in Comm. Soc. reg. scient. ad annum 1752. — Observationes de tunicis et musculis oculorum; ibid., tom. III. — Observationes botanicæ; ibid. — Commentatio de differentia fabricæ oculi humani et brutorum; ibid., tome IV. — De l'enveloppe des nerfs; dans les Mémoires de l'Académie de Berlin, 1753. — Beschreibung einer Verhærtung in einem menschlichen Auge; in dem Hamburg. Magazin Th. 19. — Verzeichniss einiger Gewæhse, die einzig auf einer gewissen Art Erde wachsen; ibid., Th. 22 — Vom Schlafen der Pflanzen, ibid. — Beschreibung

zweyer Gattungen der Philolacca, welche Linnæus mit einander vermengt. Ibid. — Il y a des articles de Zinn dans les Gœttingischen gelehrten Anzeigen, dans les Hannœverischen Sammlungen et dans la Brittischen Bibliothek. — On trouve quelques Lettres de Zinn dans les Epistol. doctor. virorum ad A. Hallerum. — Plusieurs mémoires lus par Zinn dans les séances du la Société royale de Gœttingue sont restés inédits.

(*Biogr. Dict. hist.*)

Ap. J.-C. 1727 *env.* — HOWARD (Jean) naquit à Enfield, ou à Hacknais, vers 1727. Son père, qui, après avoir été marchand tapissier, s'était retiré de bonne heure du commerce, le mit en apprentissage dans une maison où il se faisait un grand débit d'épiceries. A la mort de son père, il lui laissa à partager avec une sœur une fortune assez considérable. Howard quitta les occupations auxquelles on l'avait destiné sans consulter ses goûts, qui étaient d'acquérir, en voyageant, des connaissances diverses, sans les diriger alors vers un but spécial. Howard voyagea donc d'abord en France et en Italie, et y recueillit de bonnes observations sur les hommes et les choses, les mœurs et les institutions de bienfaisance de ces deux belles parties de l'Europe. On voit qu'en étudiant les hommes il aimait à les trouver heureux et bons, et nourrissait l'espoir de les voir meilleurs et plus fortunés. En 1752 il épousa, par des motifs de rèconnaissance, une veuve qui avait vingt ans de plus que lui, habituellement malade, et qui ne céda qu'à des instances réitérées. Ils vécurent trois ans dans une parfaite union.

Admis dans la Société royale de Londres en 1755, il s'embarqua en 1756 pour Lisbonne, afin d'observer les ravages du fameux tremblement de terre arrivé l'année précédente. La frégate *le Hanovre*, sur laquelle il faisait sa traversée, fut prise par les Français; il fut retenu quelque temps prisonnier de guerre et, dans cette situation affligeante, il se livra à des réflexions qui ont déterminé la plus grande partie des utiles travaux de sa vie. Devenu libre de retourner en Angleterre, il partit pour Londres et traversa une seconde fois l'Italie. Étant veuf, il se remaria en 1758 et quitta sa propriété de Cardington, près de Bedfort, pour aller s'établir dans le Hampshire, où il resta trois ou quatre ans. Revenu à Cardington, qu'il adopta définitivement pour sa résidence habituelle, il y devint le bienfaiteur le plus actif des indigents, qui abondent et se multiplient de jour en jour dans cette Angleterre, si riche par son sol, son industrie et son commerce qui embrasse le monde. La manière qu'Howard employa pour secourir les pauvres valides fut de leur procurer un travail proportionné à leur âge et à leurs forces, moyen bien préférable et surtout plus politique et plus moral que l'usage trop répandu, et souvent fastueux, de donner sans discrétion au premier venu, et d'entretenir avec la mendicité la fainéantise et tous les vices qu'elle fait naître. Il secourut également les infirmes, les vieillards et les orphelins avec des soins particuliers et assortis à leur position respective. — Howard perdit sa seconde femme à la suite d'une couche laborieuse. On a dit que l'enfant qu'il en eut ne fut point élevé avec des soins convenables. On a été jusqu'à accuser le père d'une exigence et d'une sévérité déplacées. S'il eut le malheur de mériter ce reproche, il en fut cruellement puni; car cet enfant, borné dans ses facultés, finit par perdre l'usage de la raison. — Howard fut nommé en 1775 haut-shériff du comté de Bedfort. On sait que les fonctions de cette magistrature consistent à veiller à l'exécution des lois, à nommer les jurés, et à faire expédier les jugements. Howard ayant fait, en cette qualité, beaucoup d'observations sur les mœurs, les habitudes, la santé et les besoins des prisonniers, il en présenta dès 1774 le résultat aux communes. Les plans et les améliorations proposés furent examinés et discutés avec attention, et Howard reçut même, à cette occasion, des remercîments de cette chambre représentative, récompense précieuse pour un citoyen quand elle est décernée par des défenseurs des libertés publiques et les généreux ennemis de toutes les oppressions privées. Cet heureux début agrandit l'horizon d'Howard, et lui fit prendre la résolution de visiter, non-seulement les prisons et les hôpitaux de l'Angleterre, mais même les établissements de ce genre des pays étrangers. — Deux actes du parlement, l'un pour le soulagement des hommes acquittés sur l'accusation de vol, et l'autre relatif aux soins à donner à la santé des prisonniers, furent dictés par les observations et sur le témoignage d'Howard. Ces deux bills furent impri-

més par ses soins et distribués à tous les geôliers de l'Angleterre. — Telle était l'activité d'Howard, que, dans l'espace de douze ans, de 1775 à 1787, il fit trois voyages en France, quatre en Allemagne, cinq en Hollande, deux en Italie, un en Espagne, un en Portugal, et plusieurs autres dans les contrées septentrionales et en Turquie. Joseph II ayant appris qu'Howard était à Vienne, désira le voir. Le philanthrope s'excusa avec politesse, près du souverain, de ce que, suivant l'usage reçu, il ne fléchissait point le genou en l'abordant. L'empereur sourit avec bonté, et on doit peut-être à cette entrevue l'abolition de la génuflexion dans les États de la maison d'Autriche, et même dans ceux qu'elle possède en Italie, où les articulations sont très-flexibles. L'entretien dura plusieurs heures. Howard fit connaître les vices qu'il avait observés dans les hôpitaux de Vienne et s'expliqua avec une grande franchise sur l'article des prisons de cette capitale, où un excès de prudence ou bien de sévérité avait fait pratiquer des donjons destinés à une classe de détenus. « Comment, monsieur, lui dit Joseph II, vous vous plaignez de mes donjons, et vous êtes d'un pays où l'on pend par douzaines! — Sire, répondit Howard avec vivacité, j'aimerais mieux être pendu en Angleterre que de vivre dans un de vos donjons. » Le prince mit à profit les idées d'Howard, et cependant, par une de ces habitudes qui tempèrent toujours la philosophie des tout-puissants, Joseph II ne put s'empêcher d'observer et de dire que ce petit Anglais n'était pas flatteur. — Howard se rendit de Vienne en Hollande, et de là en Angleterre, où l'héritage de sa sœur augmenta beaucoup son patrimoine, qu'il continua à employer à des objets de bienfaisance. — En 1777, Howard publia ses recherches sur les prisons de l'Angleterre et du pays de Galles, précédées d'observations sur plusieurs pays étrangers (*The state of the prisons*, etc., in-4°). — Il prit des arrangements pour que cet ouvrage, dont il distribua gratuitement un grand nombre d'exemplaires, fût vendu aux plus bas prix, tellement que les planches, objet considérable, n'étaient pas payées. — La chambre des communes ayant accueilli les idées d'Howard sur la formation des maisons de correction, il fit en 1778 un voyage fort étendu sur le continent. — Se trouvant à Rome dans le vaste et bel établissement de Saint-Michel, sur cette partie des bords du Tibre que l'on appelle *Ripa grande*, le philanthrope fut frappé de cette inscription : *Parum est coercere improbos pœna, nisi probos efficias disciplina.* C'était la pensée d'Howard, laconiquement exprimée, et le but de ses travaux. Cette belle maxime, qu'il eût voulu voir gravée partout, devint l'épigraphe chérie de tous ses écrits sur les maisons de correction. — Revenu en Angleterre en 1779, et après avoir visité de nouveau les prisons d'Angleterre, du pays de Galles, d'Irlande et d'Écosse Howard fit paraître un supplément à son ouvrage in-4°. En 1780 il donna une édition in-8° de son ouvrage sur les prisons avec le supplément. — L'acte du parlement qui établissait en Angleterre des maisons de correction, plaçait à leur tête une commission de trois directeurs. Howard fut désigné le premier, et n'accepta qu'aux conditions qu'il aurait Fothergill pour collègue, et ne recevrait point de traitement. La mort de l'ami qu'il avait obtenu pour collaborateur, et le peu d'intelligence qui s'établit entre lui et le troisième, engagèrent Howard à donner sa démission en janvier 1781. — Reprenant avec la même ardeur ses voyages et ses recherches, il se transporta dans le nord de l'Europe, visita les prisons de Danemark, de la Suède, de la Russie et de la Pologne, et de nouveau celles d'Angleterre, d'Irlande et d'Écosse. Ses vues se portèrent aussi sur les petites écoles publiques. Il fit paraître en 1784 un nouveau supplément in-4°, et dans la même année, une édition complète et in-8° de son travail sur les prisons.

L'âme active d'Howard s'ouvrit encore une autre carrière, il voulut étudier et combattre les contagions, et prit pour objet de ses recherches et son champ de bataille la peste et les lieux où elle se montre le plus fréquemment; en conséquence il partit pour le Levant vers la fin de 1785. Du midi de la France, il se rendit en Italie, de là à Malte, à Zante, à Smyrne et Constantinople. Étant dans cette dernière ville, il apprit que la peste venait de se manifester avec une grande violence à Smyrne; il y retourna de suite dans l'intention d'en partir avec la patente la plus brute, c'est-à-dire en se soumettant à la plus rigoureuse quarantaine, et se dirigea sur le lazaret de Venise pour en étudier les règlements. — L'Angleterre informée de

ce dévouement, et pénétrée plus que jamais d'admiration pour Howard, voulut lui élever une statue; une souscription fut ouverte à cet effet et bientôt remplie. Il manifesta beaucoup de chagrin en apprenant cette nouvelle; il répéta à plusieurs reprises et écrivit aux souscripteurs pour les détourner de leur projet: N'ai-je donc pas, disait-il, un ami en Angleterre pour s'opposer à un pareil dessein? — Edmond Burke, l'un des hommes les plus éloquents du siècle, fit publiquement à Bristol, dans une grande réunion, l'éloge d'Howard. — C'est sans doute à cette époque que Delille, mêlant ses chants aux acclamations britanniques, adressa à Howard, dans son poème de la Pitié, des vers nobles et touchants qu'il terminait ainsi:

> Reviens, il en est temps, reviens, cœur généreux;
> Le bonheur appartient à qui fait des heureux,
> Reviens dans ta patrie, dans une paix profonde,
> Goûter la liberté que tu donnais au monde.
> Ton œil chez aucun peuple, au palais d'aucun roi,
> N'a rien vu d'autant rare et de si grand que toi.

Érasme Darwin, l'auteur de la Zoonomie, a aussi chanté Howard dans son poème intitulée: le *Jardin des Plantes*. — Le plus grand mérite des recherches d'Howard est de présenter des tableaux comparatifs. Ainsi, il résulte de ses observations que les prisons de Hollande sont propres et tranquilles; elles sont tous les ans blanchies avec de l'eau de chaux; les maladies, qui y sont rares, sont traitées avec beaucoup de soins. Dans la plupart des prisons destinées aux criminels, ils ont un bois de lit, une paillasse et une couverture. La Hollande est d'ailleurs le pays de l'Europe où il se commet le moins de crimes. — Les prisons d'Allemagne sont moins propres et moins bien tenues que celle de Hollande, mais ont presque toutes l'avantage d'être bâties sur le bord des rivières. Elles ont peu de prisonniers, à cause de la promptitude des jugements. Ceux qui subissent des peines correctionnelles sont traités durement; leur nourriture se compose de pain et d'eau. On est moins sévères enver les criminels; quand ils sont condamnés, ils sont mieux logés et mieux nourris; ils voient librement leurs parents, leurs amis et les ministres de la religion. On exerce rarement des rigueurs inutiles dans les prisons d'Allemagne. — Les prisonniers sont beaucoup plus sévèrement traités en Danemark, en Suède et en Russie. En général, les prisons sont malsaines et malpropres, et il est pourtant juste de faire observer qu'en Russie il n'y a point de cachots, et que la fièvre, dite des prisons, paraît n'avoir jamais été observée dans ce pays, au moins ayant les prisons pour foyer. — La Suisse a des prisons plus propres que celles des royaumes du Nord. Dans les maisons d'arrêt, les criminels ont chacun une chambre solidement fermée, et plus ou moins éclairée, suivant la nature de l'accusation. Ils sont chauffés et bien nourris. Dans les cantons suisses il y a rarement des criminels. Howard l'attribue principalement à l'influence de la morale religieuse.

Lorsqu'il passa à Venise, la principale prison contenait trois ou quatre cents personnes. — A Naples, en 1781, on comptait, dans la maison pricipale (Vicaria), neuf cent quatre-vingts prisonniers. — Dans l'État romain, la Toscane et le Piémont, le nombre des prisonniers était comparativement beaucoup moins considérable. — Pierre-Léopold a fourni à l'Europe, dans ses établissements en Toscane, les plus beaux modèles d'administration. — Dans la plupart des villes d'Italie on emploie les condamnés, et même les détenus correctionnellement, à des travaux publics, et, dans tous les cas, on les invite au travail par des récompenses qui adoucissent leur sort. — Les lois pénales étaient, il y a peu de temps, en Italie, tout à fait barbares. A côté de ces excès, et comme pour les tempérer, on trouvait une foule d'institutions qui venaient au secours des prisonniers, qu'elle que fût la cause de leur détention. La compassion croissait en proportion du malheur. — En Portugal, les prisonniers sont presque réduits à vivre d'aumônes. La justice n'est pas sévère, mais elle ne termine rien, et des hommes condamnés à la peine capitale demeurent ou au moins demeuraient souvent quelques années dans les prisons avant d'être exécutés. L'exportation au delà des mers est une peine ou une commutation de peine fréquemment appliquée en Portugal. — Le régime des prisons en Espagne est très-rigoureux. Les prisonniers, mal nourris et couverts de haillons, sont ordinairement entassés les uns sur les autres; souvent ils sont chargés de fers et plongés dans des cachots humides. Howard ne put pénétrer dans ceux de l'inquisition: plus heureux que lui, nous y sommes descendus en 1809 quand les portes étaient brisés: mais les

instruments des plus barbares supplices y étaient restés comme d'irrécusables témoins des horreurs qui s'y commettaient. — Howard avait aussi visité les prisons de Paris et celles d'une grande partie de la France. Leur état était déplorable, et on ne songeait point à l'améliorer, lorsque Gros de Besplas, prêchant devant Louis XV le sermon de la Cène, s'éleva, en exposant la situation des prisons, à un mouvement de la plus haute et la plus pathétique éloquence. Cet homme de bien avait été long-temps chargé d'assister les criminels à leurs derniers moments. Il peignit l'horreur de ces cachots où il descendait souvent pour exercer son ministère de charité. « Là, dit-il, nous avons entendu des malheureux envier dans nos bras, comme un bienfait, l'instant qui les livrait au supplice. « Grand Dieu! ajouta-t-il, sous un bon roi, des sujets envier l'échafaud !... » Ce beau discours, qui rappela les temps où Vincent de Paul élevait sa voix chrétienne dans les conseils des rois, fut le signal des plus utiles réformes. Les cachots souterrains furent comblés, et l'hôtel de la Force offrit à la capitale le modèle des perfectionnements nombreux qui devaient honorer le règne de Louis XVI et attester l'humanité de ce prince malheureux. — Howard continua à s'occuper des mêmes objets en 1786, 1787 et 1788, tant en Angleterre que dans plusieurs pays, nous ne dirons pas étrangers, car il était alors regardé comme citoyen du monde, et il exerçait en Europe une espèce de magistrature jusqu'alors inconnue. — M. Pruth, auteur d'un voyage agréable (*Glanings*, etc.), nous apprend qu'Howard, qui aimait beaucoup les animaux, leur avait élevé, dans une de ses propriétés, un hôpital, et que cet établissement était aussi bien tenu que celui de Chelsea près de Londres, où on reçoit les invalides de l'armée de terre. — Enfin, en 1789, il publia son estimable ouvrage sur les lazarets, les prisons, les maisons de correction et leur police (*An account on principal lazarettos*, etc.). Un bill sanctionna tous les plans du philanthrope. — Après ce dernier succès, il s'achemina de nouveau pour faire de nouvelles recherches en Russie, en Turquie, et autres parties du Levant. — Il s'était habitué à un régime qu'aucun médecin n'oserait approuver. Il vivait très-sobrement, et en cela il faisait bien; mais il se revêtait journellement d'une chemise et couchait dans des draps mouillés. On prétend qu'il se croyait de la sorte tout à fait invulnérable, et pourtant, en assistant à Cherson une jeune personne malade, il se vit frappé d'une fièvre contagieuse dont il mourut le 20 janvier 1790, dans la maison du banquier Markuf. — Potemkin, sûr de plaire encore à Catherine II dans cette circonstance, régla lui-même le cérémonial des funérailles d'Howard. Il réunit à un nombreux cortége civil et religieux l'appareil pompeux des armes, et il ordonna d'incliner, avec respect, ses drapeaux victorieux devant la tombe de l'ami des hommes. — Le jour même où la nouvelle de la mort d'Howard parvint en Angleterre, on songea à lui élever cette statue qu'il avait eu raison de refuser. La modestie et même les calculs de la prudence doivent engager à repousser ces hommages, car les statues élevées aux morts sont celles qui restent le plus sûrement et le plus long-temps debout. — L'Angleterre avait accumulé dans l'abbaye de Westminster tant de trophées, que sa reconnaissance n'y trouvait plus de places à donner. Elle a converti la cathédrale de Saint-Paul de Londres en un autre panthéon qui, déjà consacré à son culte national, le sera aussi désormais à la mémoire de ses grands hommes. C'est là qu'on a élevé la statue d'Howard, que ses bienfaits envers l'humanité placent au moins de niveau avec les gloires les plus légitimes. — Voici la liste des ouvrages d'Howard :

Trois mémoires insérés dans les Transactions philosophiques : 1° Sur les degrés du froid qui a régné à Cardington en 1763, tome LIV. 2° Sur la température des eaux de Bath, tome LVII. 3° Sur la chaleur du sol au Vésuve, tome LIX. — The state of the prisons in England and Wales, with preliminary observations and account of some foreign prisons. Londres, 1777, in-4°. — Appendix, etc. 1780, in-4°. — The state of the prisons, etc., containing the additional matter of his Appendix. Londres, 1780, in-8°. — Appendix, etc. 1784, in-4°, et dans la même année Howard fit paraître une édition complète et in-8° de son travail sur les prisons. — Le tout a été traduit en français en 1788, 2 vol. in-8°, et en allemand par Ludwig, Leipzick, 1791, in-8°. — An account of the principal lazarettos in Europe, with various papers relative to the plague, together with further observations on some foreign pri-

sons and hospitals; with additional remarks on the present, of those in Great Britan and Ireland. Londres, 1789, in-4°. — Trad. en français par F.-P. Bertin, 1801, in-8°.—On y a joint une traduction du traité de Mead sur la peste.—Howard avait traduit du français et publié, en 1780, le Tableau de la Bastille, et il traduisit de l'italien et publia, en 1789, le nouveau Code pénal de Pierre Léopold, grand-duc de Toscane. — Aikin publia à Londres en 1791, in-8°, une vie étendue du philanthrope, sous le titre de : Tableau du caractère et des services publics de J. Howard. Cet ouvrage a été traduit en français par M. Boulard, et a paru à Paris en 1806, in-12.

(*Biogr. médic.*)

Ap. J.-C. 1727.—VANDERMONDE (Charles-Augustin), docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, ancien professeur de la faculté de médecine ou l'université de Paris, ancien professeur de chirurgie française, censeur royal, membre de l'institut de Bologne, était de Macao, ville de la Chine dans la province de Canton, où il naquit le 18 juin 1727, de Jacques-François Vandermonde de Landrecies dans le Hainaut, et de dona Espérance Caçilla. Son père fut reçu docteur en médecine à Reims, et, peu de temps après, c'est-à-dire en 1720, il partit avec M. Didier, ingénieur du roi et son ami particulier, que le duc d'Orléans, alors régent du royaume de France, avait chargé de visiter l'île de Pulocondor sur les côtes de Cambaye, où l'on avait dessein de former un établissement. Pendant que le vaisseau de M. Didier était dans la rade de cette île, le hasard fit qu'un vaisseau espagnol vint faire de l'eau dans la même plage. Vandermonde se lia d'amitié avec le capitaine, qui l'engagea à passer avec lui à Macao; il suivit ce conseil et se rendit dans cette ville, où il exerça sa profession avec tant de succès, qu'il obtint des lettres de naturalisation du roi de Portugal, avec le titre de médecin de la garnison et de la colonie portugaise. C'est dans ces circonstances qu'il épousa dona Caçilla, fille d'un noble Portugais, qui ne lui apporta pour toute dot que sa beauté et sa naissance.

Charles-Augustin Vandermonde fut le fruit de ce mariage. Mais sa mère étant venue à mourir, son père se détermina à repasser en Europe, emmenant avec lui ce fils qui n'avait alors que quatre ans. Arrivé à Paris, il résolut d'y fixer son séjour; il y prit même le bonnet de docteur en médecine le 23 décembre 1734. Son fils était le principal objet de ses soins; aussi ne négligea-t il rien pour lui donner une excellente éducation, et telle qu'elle convenait à l'état de médecin, auquel il le destinait. Il le confia, à cet effet, à l'abbé Batteux qui voulut bien se charger de lui répéter un cours de belles-lettres; mais le père de Vandermonde n'eut pas la consolation de jouir du fruit de ses travaux; il mourut lorsque son fils commençait à profiter de ses leçons.

Livré à lui-même dans un âge où la plupart des hommes ne sont guère sensibles qu'à l'attrait du plaisir, le jeune Vandermonde chercha à réparer, par son assiduité à l'étude, la perte qu'il venait de faire. Il est vrai qu'il trouva, dans MM. de Jussieu, des amis qui voulurent bien lui servir de père; aussi s'abandonna-t-il sans réserve à leurs conseils. Le temps de ses premières études fini, il se mit sur les bancs de la faculté pour faire son cours de licence. C'est là qu'il commença à recueillir le fruit de son application. Le second rang qu'il obtint, moins par indulgence dont la Faculté use quelquefois envers les fils de ses membres, que par ses talents, fut pour lui une distinction d'autant plus flatteuse que la licence était nombreuse et bien composée.

Il est d'usage, lorsque la licence est terminée, que l'un des récipiendaires prononce un discours, après lequel il trace le portrait de chacun de ceux que la faculté vient d'adopter. Cet acte, qu'on nomme *paranymphes*, se fait ordinairement avec beaucoup de cérémonie; il est même d'usage d'y inviter les cours souveraines. Il est arrivé plusieurs fois que l'orateur s'était permis les plaisanteries les plus fortes sur ses confrères, qui lui répondaient ordinairement sur le même ton. La faculté crut devoir réprimer un abus qui dégradait la majesté de ses écoles. La gêne qu'elle imposa au paranymphant, ne servit qu'à faire éclater le talent que Vandermonde avait pour la parole. Chargé des paranymphes de sa licence, il réunit tous les suffrages; il ne mit dans ses portraits que ces légères plaisanteries, qui font rire ceux même qui en sont les objets.

Ayant enfin reçu le bonnet de docteur le 10 septembre 1725, il ne songea plus qu'à se former à la pratique de la méde-

cine. A cet effet, il se renferma dans son cabinet et ne vit que des hommes de lettres, dont il crut que le commerce lui serait utile. De ce nombre était l'abbé Nollet, avec lequel il faisait souvent des expériences de physique. Les liaisons qu'il avait avec ce savant, lui firent tomber entre les mains la description que Curzio, médecin de Naples, venait de publier d'une maladie singulière de la peau qu'il avait guérie avec le mercure. Il en entreprit la traduction et la fit imprimer sous ce titre :

Dissertation anatomique et pratique sur une maladie de la peau d'une espèce fort rare et fort singulière, traduite de l'italien de Curzio. Paris, 1755, in-12.

C'est le premier ouvrage qui soit sorti de sa plume. Quelques remarques qu'il y avait ajoutées, firent connaître qu'il était capable de donner quelque chose de mieux que ces traductions. Ce premier essai fut bientôt suivi d'un ouvrage plus important. On vit paraître le traité intitulé :

Essai sur la manière de perfectionner l'espèce humaine. Paris, 1756, deux volumes in-12. Il y donne des règles pour préserver le fœtus des accidents auxquels il est exposé dans le sein de sa mère, et qui, en corrompant sa forme, nuisent pour toujours à son existence. Il y développe, d'une façon très-lumineuse, une idée brillante qu'un physicien n'avait présentée qu'en passant; je veux parler du croisement des races pour la perfection de l'espèce humaine, comme pour celle des animaux. Il était d'autant plus en état de donner quelque valeur à cette opinion, qu'il était lui-même le produit d'un pareil croisement, et bel homme. Mais ce qui rend cet ouvrage encore plus précieux, ce sont les excellents préceptes qu'il y donne pour l'éducation corporelle des enfants.

Vandermonde est encore auteur du Dictionnaire de santé, dont il y a eu plusieurs éditions. La seconde fut publiée à Paris en 1760, deux volumes in-12. Il ne crut jamais devoir s'en reconnaître l'auteur; il n'y avait que ses plus intimes amis à qui il avait osé en faire l'aveu. Sue le jeune a fait imprimer à Paris en 1771, in-8°, le Dictionnaire portatif de chirurgie, qu'on peut regarder comme le troisième tome du Dictionnaire de santé.

Dès que Vincent, imprimeur-libraire de Paris, eut acquis le privilége du Journal d'observations de médecine, il ne crut pas pouvoir mettre ce recueil périodique en de meilleures mains qu'en celles de Vandermonde. En effet, ce recueil, dont le projet avait été conçu par un homme de lettres qui n'était pas médecin et qui, par cela même, n'était pas en état d'inspirer au public la confiance qui pouvait en assurer le succès, prit sous sa plume une nouvelle forme et une nouvelle consistance qu'il a soutenue jusque vers la fin de 1776, sous la direction de M. Roux, médecin de la faculté de Paris qui remplaça Vandermonde, et qu'il soutint sous celle de MM. Dumanger et Bacher, docteurs de la même faculté, qui travaillèrent au journal depuis la mort de M. Roux. C'est à celui ci que l'on doit cet article sur Vandermonde; il a été extrait de l'éloge qu'il a fait de ce médecin en tête du XVIIe volume de l'ouvrage périodique dont il est ici question.

La réputation que notre médecin s'était acquise par ses écrits ne demeura pas renfermée dans les bornes de la France, l'institut de Bologne se hâta de l'adopter au nombre de ses membres. Becari, président de cette compagnie, lui écrivait à ce sujet : « L'acquisition d'un membre » tel que vous ne peut que faire honneur » à tout le corps : il devrait vous re- » mercier d'avoir permis que votre nom » se trouvât parmi les nôtres; mais l'usage » ne permet point aux académies de s'ex- » primer en ces termes avec leurs asso- » ciés, souffrez donc que je le fasse en » son nom. »

Jusques ici, nous n'avons représenté Vandermonde que comme auteur; il ne mérite pas moins nos éloges comme médecin. Sa pratique était sage et presque toujours heureuse, aussi la confiance du public augmentait-elle de jour en jour; et ce qui était plus flatteur pour lui, il devenait l'ami de tous ceux dont il était le médecin. L'humanité faisait le fonds de son caractère; il n'était pas moins assidu auprès de ceux de ses malades dont il n'attendait aucune récompense, qu'auprès des riches qui pouvaient le payer et même le récompenser : les regrets des malheureux à qui il prodiguait ses soins, ont seuls fait connaître tout le bien qu'ils avaient reçu de lui. Bon ami, personne ne remplissait plus exactement les devoirs qu'impose ce titre; mais aussi exigeait-il un peu trop de rigueur dans l'exactitude avec laquelle il voulait que ceux, qui étaient liés avec lui, en remplissent les devoirs, il leur pardonnait difficilement les torts qu'ils pouvaient avoir, et il sai-

sissait toutes les occasions de leur en témoigner son ressentiment. Cette faiblesse, sur laquelle il n'a jamais pu se vaincre, lui avait fait quelques ennemis, supposé que l'on doive toujours donner ce titre à des gens avec qui on rompt tout commerce. Un peu plus d'indulgence pour les défauts d'autrui aurait rendu sa société moins contentieuse; mais la véracité de son caractère ne souffrait ni détours, ni finesse, ni le moindre artifice : comme il avait un cœur excellent, il voulait voir celui des autres à découvert; et au moindre doute, il finissait par être soupçonneux.

A la veille de contracter un mariage qui faisait l'objet de tous ses désirs, et pour lequel il avait déjà pris des arrangements, il fut attaqué d'une fièvre qui le détermina à employer quelques remèdes, quoiqu'il crût sa maladie d'assez peu de conséquence pour faire avertir aucun de ses confrères. Il se regardait convalescent, lorsqu'il mourut subitement le 28 mai 1762.

Outre les matériaux qu'il avait rassemblés pour le Journal de médecine, on a trouvé dans ses papiers quelques manuscrits, parmi lesquels il y en a un sur la médecine et les médecins de la Chine, composé en partie des observations de son père.

Apr. J.-C. 1727. — UNZER (Jean-Auguste), né à Halle le 29 avril 1727, étudia la médecine sous Krueger et Junker, et se nourrit à la fois des principes de Boerhaave et de ceux du stahlianisme. Pressé d'écrire, il publia, avant sa réception, plusieurs ouvrages très-faibles qui furent assez mal accueillis. Cette circonstance le décida à poser la plume et à reprendre assidument le cours de ses études. Après sa promotion au doctorat, il fit des cours de philosophie et de médecine. En 1750, il alla s'établir à Hambourg, et ne tarda pas à obtenir une nombreuse clientèle à Altona. Ce fut là qu'il composa son Journal hebdomadaire, calqué sur le Spectateur d'Addison, qui eut un grand succès, et qui le méritait quoique déparé souvent par un style affecté et entortillé. Cet ouvrage fut lu avec avidité, et contribua beaucoup à répandre des idées saines sur l'influence de la médecine, et en particulier de l'hygiène. A cette époque, Unzer s'était formé par la lecture, et le Manuel qu'il publia contient un résumé fort exact de toutes les opinions, de toutes les théories. C'était une compilation bien faite, que les médecins praticiens pouvaient consulter avec fruit. Le principal mérite d'Unzer fut de combattre les systèmes exclusifs des mécaniciens et des animistes, et de porter les lumières d'une saine philosophie, fondée sur l'anatomie, dans la grande question de la production des sensations et la formation des idées. Il mourut en 1799.

Neue Lehre von der Gemüthsbewegungen; mit einer Vorrede vom Gelde begleitet von Joh. Gottlob Krüger'n. Halle, 1746, in-8°. — Gedanken vom Einflusse der Seele in ihren Kœrpir. Halle, 1746, in-8°. — Gedanken vom Schicksale der Gelehrten; in einem Glückwünschungschreiben u. s. w. Halle, 1746, in-8°. — S. C. J. S. Gedanken vom Schlafe u. von den Træumen; nebst einem Schreiben an N. N. dass man ohne Kopf empfinden kœnne. Halle, 1746, in-8°. — Abhandlung vom Seufzen. Halle, 1747, in 8°. — Diss. inaug. med. de sternutatione. Halle, 1747, in-8°. — Diss. de nexu metaphysices cum medicina generatim. Halle, 1749, in-4°. — Philosophische Betrachtung des menschlichen Kœrpers überhaupt. Halle, 1750, in-8°. — Der Arzt, eine medicinische Wochenschrift. 12 Thle. Hambourg, 1750-1764, in-8°. Neue umgearbeitete Ausgabe, in 8 Bænden. Hambourg, Lunébourg et Leipzick, 1769, in-8°. Neue-Abdruck. Ibid., 1770, in-8°. — Sammlung kleiner Schriften. Physikalische. Rinteln et Leipzick, 1766. — 2ter Theil. Specknlativische philosophie. Leipzick, 1767. — 3ter Theil. Hambourg, 1767, in-8°. — Physikalische Untersuchung von der Struktur der Erdflæche, und den Ursachen der Erdbeben. Hambourg et Lunébourg, 1768, in-8°. — Grundriss eines Lehrgebæudes von der Sinnlichkeit der thierischen Kærper. Lunébourg et Rinteln, 1768, in-8°. — Medicinisches Hamdbuch. Hambourg, 1770, in-8°. 2te vermehrte Ausgabe, Leipzick, 1776, in-8°. 3te viel vermehrte Ausgabe. Leipzick, 1780, in-8°. Von neuem ausgearbeitet. Leipziek, 1789, in 8°. Neue, ganz umgearbeitete, viel vermehrte 5te Ausgabe, in 3 Tehilen. Leipzick, 1794, in-8°. Berne, 1772, in-8°. — Erste Gründe einer Physiologie der eigentlichen thierischen Natur thierischer Kœrper. Leipzick, 1771, in-4°. — Physiologische Untersuchung auf Veranlassung der Gœtting. Francf. Leipz. und Hall. Recensionen

seiner Physiologie. Ibid., 1773, in-8°. — Ueber die Ansteckung, besonders der Pocken; in einer Beurtheilung der neuen Hoffmannischen Pockentheorie. Ibid., 1778, in-8°. — Einleitung zur Allgemeinen Pathologie der ansteckenden Kranhkeiten. Hall, in-8°. — Vertheidigung seiner Einwürfe gegen die Pockentheorie des Hrn. geh. Raths Hofmann. Ibid., 1783, in-8°. — On trouve un extrait de ces deux opuscules dans Pichler, Mémoires sur les maladies contagieuses, etc. Strasbourg, 1786, in-8°. — Unzer a encore publié les deux recueils suivants, dans lesquels se trouvent beaucoup d'articles de sa façon. — Gesellschaftliche Erzæhlung. 4 Theile. Hambourg, 1752-1753, in-8°. — Der physikalische und œkonomische Patriot. 3 Thle. Hambourg. 1756-1758, in-4°.

Apr. J-C. 1727. — SCHLEGER (Théodore-Auguste), né à Ulm, le 5 mars 1727, étudia la médecine à Strasbourg, et alla prendre le grade de docteur à Helmstaedt. En 1750 il obtint une chaire de professeur d'anatomie à Brunswick; mais il quitta cette place peu de temps après pour aller remplir celle de médecin pensionné à Ulm. Le comte de Goerz l'appela auprès de lui en qualité de médecin, charge qu'il remplit ensuite à Fulde près du prince évêque. A la mort de ce prélat, il se mit au service du landgrave de Hesse-Cassel, et fut nommé professeur de médecine et de chirurgie à Cassel, où il mourut le 12 décembre 1772. Parmi ses ouvrages, les seuls qui offrent quelque intérêt sont ceux qui traitent du seigle ergoté et des effets que cette substance produit quand elle est introduite dans l'économie animale.

Dissertatio de venæ sectionum usu et abusu apud Gallos. Helmstaedt, 1750. in-4°. — Dissertatio de prolapsu uteri cum inversione extra partus tempus ex terrore orto. Helmstaedt, 1750, in-4°. — Diatribe gratulatoria de fato diei natali. Helmstadt, 1751, in-4°. — Dissertatio de morbis sexus feminini ex defectu potus oriundis. Helmstaedt, 1751, in-4°. — Programma von denen der Aszneygelahrtheit vorauszusetzenden Gruenden, und von denen bey dem Carolino in Cassel sich darbietenden gewuenschten Gelegenheiten zu Erlernung und gluecklicher Verbindung der chirurgie mit der Arzneywissenschaft. Cassel, 1763, in-4°. — Versuche mit dem Mutterkorn. Cassel, 1770, in-4°. — Programma quo claves secalinos perperam a nonnullis venenum morbique rigidi cerealisve causam nominari novis argumentis et experimentis docet. Cassel, 1772, in-4°. — Observationes circa hujus temporis et loci epidemias. Cassel, 1772, in-4°. — Programma de epidemia antea chronica nunc acuta. Cassel, 1773, in-4°.

(*Biogr. médic.*)

Ap. J.-C. 1728 *env.* — ROUHAULT (Pierre-Simon), chirurgien juré de Paris et bon anatomiste, fut reçu en 1716 à l'Académie des sciences de la même ville. Son mérite l'éleva à l'emploi de premier chirurgien du roi de Sardaigne, Victor-Amédée, qui le nomma professeur de chirurgie en l'université de Turin. Rouhault mourut en 1740, et laissa quelques dissertations anatomiques qu'on trouve dans les mémoires de l'Académie des sciences de l'an 1714. Elles roulent sur les différents changements qui arrivent à la circulation du sang dans le fœtus, sur la description du placenta avec de nouvelles observations, sur le cordon ombilical. La dissertation qu'il présenta à l'Académie en 1716, a pour objet la question : Si le placenta est une partie du chorion épaissi, ou une partie distincte ; une autre de 1717 traite du placenta et des membranes du fœtus; dans deux autres qui sont de 1718, l'auteur donne ses recherches sur la force qui pousse le sang dans le fœtus, et sur les injections anatomiques. — Winslow, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, a critiqué le mémoire sur la circulation du sang dans le fœtus humain ; et Rouhault, qui se crut honoré d'avoir mérité les réflexions d'un adversaire de cette importance, lui répondit poliment par un écrit imprimé à Turin en 1728, in-4°, sous le titre de *Réponse à la critique de son mémoire de la circulation dans le fœtus humain*. On a encore de ce chirurgien :

Traité des plaies de tête. Turin, 1720, in-4°. — Osservazioni anatomico-fisiche. Turin, 1724, in-4°. Dans ces observations, qui sont au nombre de six, il détaille plus au long ce qu'il avait dit dans les mémoires présentés à l'Académie royale des sciences de Paris. Il donne un nouveau système sur l'accouchement dans la sixième position.

Ap. J.-C. 1728. — GOULIN (Jean), de Reims, médecin agrégé au collége royal des médecins de Nancy, membre des académies royales des sciences et

belles-lettres de La Rochelle, d'Angers, de Nîmes, de Lyon, de Villefranche en Beaujolais et de Châlons-sur-Marne; des Sociétés royales patriotiques de Suède et de Hesse-Hombourg, est un de ces laborieux écrivains de notre siècle, dont les ouvrages intéressants ont contribué aux progrès de la médecine, sur laquelle ils ont répandu tant de lumière. Tout ce qui est sorti de la plume de Goulin, soit traductions, soit écrits qui lui appartiennent, est marqué au coin de la bonne critique, et fait preuve de l'étendue de ses connaissances. On a de Goulin :

Traduction de la thèse de M. Falconet, sur l'opération de la taille, insérée dans le second volume de la Collection de thèses par M. Macquart, médecin de Paris, 1759, in-12. — Traduction de la dissertation de M. Castell, sur l'insensibilité des tendons, insérée dans le troisième volume de la même Collection. — Lettre à M. Vandermonde, sur M. Hecquet, médecin de Paris. (Journal de médecine, tome XVI, année 1762.) Il repousse le soupçon injuste que feu M. l'abbé Ladvocat a répandu sur ce médecin, dans le Dictionnaire historique portatif. — Vocabulaire grec des termes de médecine, inséré à la suite du Dictionnaire de M. Lavoisier, 1764 et 1771, in-8°. — Traduction de l'Histoire de la colique du Devonshire, du latin de M. Huxham, ajoutée à l'édition française des œuvres du médecin anglais. Paris, 1764, in-12. M. Goulin a procuré une nouvelle édition du traité des fièvres du même médecin; traduction française, revue et corrigée sur la dernière édition anglaise de l'auteur. 1768, in-12. — Lettres à un médecin de province, pour servir à l'histoire de la médecine en France, 1769, in-8°. Il n'en a paru que six : la septième, qui fut imprimée, n'a pas été publiée. L'auteur en a rapporté les raisons dans la préface du dixième volume de la Bibliothèque de médecine, dans sa Lettre à M. Fréron, et dans ses Mémoires littéraires. — Table des seize volumes de la matière médicale de M. Geoffroy et de ses continuateurs. Paris, 1770, in-12. — Le dixième volume in-4° de la Bibliothèque de médecine, formant les tomes XXVIII, XXIX, XXX et XXXI de l'in-12, 1770. — Traduction du traité des aliments de M. Liétaud, premier médecin du roi, imprimée à la suite de sa matière médicale, 1770, in-8°. — Lettre à M. Fréron, ou critique de l'Histoire de l'anatomie et de la chirurgie de M. Portal, médecin. Paris, 1771, in-8°. — Dictionnaire raisonné de matière médicale. Paris, 1773, quatre volumes in 8°, et avec figures, huit volumes. Ouvrage attribué, contre toute vérité, à feu M. de La Beyrie, mais auquel l'auteur ne met cependant aucune prétention. — Mémoires littéraires, critiques, philosophiques, biographiques et bibliographiques, pour servir à l'histoire ancienne et moderne de la médecine. Paris, 1775 et 1776, in-4°. On attend que l'auteur complète le second volume; on souhaite même avec ardeur qu'il continue cet ouvrage intéressant. J'en ai profité dans la rédaction de ce Dictionnaire, et je me fais un devoir d'assurer M. Goulin de ma reconnaissance. — L'état de la médecine, chirurgie et pharmacie en Europe, pour l'année 1777, en société avec MM. de Horne et de La Servolle. Paris, 1777, in-12. — On a encore de M. Goulin : Eloge du sieur Paris, célèbre opticien de Paris : Lucani Pharsalia (variis cum exemplaribus collata), cum supplemento Thomæ Maii : Vocabulaire français, ou abrégé du Dictionnaire de l'Académie française. Il a aussi travaillé aux Annales typographiques, années 1760, 1761, 1762, avec MM. Roux, Darcet et Robert; et depuis, au Journal de Trévoux, au Journal économique et à celui de médecine.

Apr. J.-C. 1728. — BORDENAVE (Toussaint) naquit à Paris, le 10 avril 1728. Les progrès qu'il fit dans l'étude de la chirurgie, lui ouvrirent l'entrée du collége de cette capitale, où il fut reçu à la maîtrise en 1750. Ses talents lui ont mérité la place de professeur de physiologie aux écoles de Saint-Côme, et la qualité de membre de l'Académie des sciences de Rouen, de l'Académie impériale de Florence et de l'Académie royale des sciences de Paris; il était associé-vétéran de la dernière depuis le 26 mars 1774. Bordenave était aussi laborieux écrivain qu'habile opérateur. Il a traduit du latin en français les Eléments de physiologie du célèbre De Haller, et sa traduction fut imprimée à Paris en 1768, in-12. Il a encore donné au public :

Essai sur la physiologie. Paris, 1756 et 1764, in-12. C'est un traité élémentaire à l'usage des commençants. Il met sous leurs yeux les principaux systèmes qu'on a imaginés pour expliquer les fonctions de l'économie animale; mais comme cet auteur les apprécie à leur juste va-

leur, il ne peut avoir fait sentir le vide de la plupart, sans prémunir l'esprit des jeunes gens contre le faux brillant des hypothèses. — Remarques sur l'insensibilité de quelques parties. 1757, in-12. Il met les tendons et les aponévroses dans la classe des parties insensibles. — Dissertation sur les antispécifiques. Dijon et Paris, 1769, in-8°. Elle a partagé l'accessit dans le concours pour le prix proposé par l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon en 1767. La palme lui a manqué, parce qu'il n'a point traité la partie médicinale avec autant de supériorité que la chirurgicale. — Mémoires sur le danger des caustiques pour la cure radicale des hernies. 1774, in-12.

Apr. J.-C. 1728. — BLACK (Joseph), moins célèbre comme médecin que comme chimiste, naquit à Bordeaux en 1728. Ses parents, qui étaient Écossais, le ramenèrent fort jeune dans leur patrie, et il fut envoyé à l'université de Glascow pour y étudier la médecine. Cullen professait alors la chimie, et, sans qu'il ait jamais rien fait pour se distinguer dans cette science, les leçons claires et méthodiques qu'il donnait, contribuaient d'une manière très-puissante à en répandre le goût parmi les Écossais. Black devint un de ses élèves favoris : il l'assistait dans toutes ses expériences, et travaillait à loisir dans son laboratoire. En 1754 il alla se faire recevoir docteur en médecine à Edimbourg, et, à cette occasion, il soutint une thèse fort célèbre, contenant les germes de la théorie qu'il développa, deux ans après, dans les *Essais physical and litterary* de la Société d'Édimbourg, au sujet de l'acide carbonique. En 1756, c'est-à-dire l'année même de la publication de ce dernier ouvrage, il fut nommé professeur à la place de Cullen, qui passait à Edimbourg, et au bout de neuf ans, lorsque Cullen quitta sa chaire de chimie dans la nouvelle université à laquelle il était attaché, ce fut encore Black qu'il eut pour successeur. Ce dernier remplit les devoirs de sa place avec une exactitude et un soin qui contribuèrent encore à accroître sa réputation. Sa santé s'altéra plusieurs années avant sa mort, qui eut lieu le 6 décembre 1799. — Black fut, après Cullen, celui qui contribua le plus à populariser la chimie en Angleterre. Il s'est principalement illustré par ses travaux sur l'air fixe, ou le gaz acide carbonique, qu'on ne doit pas craindre de regarder comme la source de toutes les découvertes qui ont été faites depuis par Cavendish, Priestley, Lavoisier et les autres fondateurs de la chimie pneumatique. En effet, il démontra que la présence ou l'absence de cet acide gazeux détermine l'état de douceur et de causticité des alcalis et des terres. La chimie a été enrichie par lui d'une belle théorie de la chaleur latente, et d'une explication fort ingénieuse de la fluidité des corps. Les résultats importants de ces deux ordres de recherches, qui ont changé la face de la chimie, suffisent pour placer Black au rang de ceux à qui cette science doit le plus. Mais, loin d'en tirer lui-même aucun parti, il se laissa bientôt surpasser de beaucoup par tous les rivaux qui se lancèrent dans la même carrière que lui, et il eut même la faiblesse, non-seulement de résister pendant long-temps à l'introduction de la nouvelle doctrine chimique, mais encore de refuser de rendre justice aux principaux chimistes français, dont la gloire offensait sans doute son amour-propre ombrageux. Comme médecin, il n'a rien fait qui soit digne de remarque. — Outre le mémoire dont nous avons parlé plus haut, et deux autres insérés dans les Transactions philosophiques de Londres et d'Edimbourg, on ne connaît de lui que sa thèse intitulée :

Dissertatio de humori acido a cibo orto et magnesia. Edimbourg, 1754, in-8°. — Ses leçons de chimie ont paru sous le titre suivant, publiées par J. Robinson, avec une notice sur sa vie : — Lectures on the elements of chemistry. Londres, 1803, 2 vol. in-4°. Trad. en allemand, par Crell, Hambourg, 1804-1815, 4 vol. in-8°. Ibid., 1818, in-8°.

(*Biogr. médic.*)

Ap. J.-C. 1728. — BENVENUTI (Joseph), habile et savant chirurgien italien, né à Lucques en 1728, fut admis, en 1756, parmi les membres de l'Académie impériale des curieux de la nature. Nous ignorons l'époque de sa mort, et nous ne connaissons de lui que les ouvrages suivants :

Dissertatio historico-epistolaris qua epidemicæ febres in Lucensis dominii quibusdam pagis grassentes describuntur, necnon mercurii atque corticis peruviani usus in earum curatione recto rationis examini subjicitur. Lucques, 1754, in-8°. — Dissertationes et quæ-

stiones medicæ magis celebres in Monspeliensi Lycæo et Parisiensis scholis discussæ. Lucques, 1757, in-8°. — De Lucensium thermarum sale tractatus. Lucques, 1758, in-8°. — Riflessioni sopra gli effetti del moto a cavallo. Lucques, 1760, in-4°. — Dissertatio physica de lumine. Vienne, 1771, in-4°. — De rubiginis frumentum corrumpentis causa et medela. Lucques, 1762, in-4°. — Observationum medicarum, quæ anatomiæ superstructæ sunt, collectio prima. Lucques, 1764, in-12. — Della condizione de' medici presso gli antichi. Pérouse, 1779, in-4°. (*Biogr. méd.*)

Apr. J.-C. 1728. — BAUMÉ (Antoine), né à Senlis le 26 février 1728, s'appliqua à l'étude de la pharmacie et de la chimie, fut reçu maître apothicaire à Paris en 1752, et de l'Académie royale des sciences de cette ville en 1773. Son exactitude dans la préparation des médicaments, les cours publics de chimie qu'il faisait d'une manière distinguée ont répandu son nom dans la capitale aussi avantageusement que ses ouvrages l'ont fait connaître dans les pays étrangers. Voici les titres de la plupart de ceux qu'il a publiés :

Plan d'un cours de chimie expérimentale et raisonnée; avec un discours historique sur la chimie. Paris, 1757, in-4°. Il a donné cet ouvrage avec M. Macquet médecin de Paris. — Dissertation sur l'éther dans laquelle on examine les différents produits du mélange de l'esprit-de-vin avec les acides minéraux. Paris, 1757, in-12. L'auteur traite toutes ses expériences en détail; mais il se borne à la manipulation, sans entrer dans des raisons physiques, ni dans les propriétés médicinales. — Éléments de pharmacie théorique et pratique. Paris, 1762, 1769, 1773, in-8°. — Manuel de chimie ou exposé des opérations de la chimie et de leurs produits. Paris, 1763, 1765 et 1769, in-12. — Mémoires sur les argiles ou recherches et expériences chimiques et physiques sur la nature des terres les plus propres à l'agriculture, et sur les moyens de fertiliser celles qui sont stériles. Paris, 1770, in-8°. — Chimie expérimentale et raisonnée. Paris, 1773, 3 volumes in-8°. Cet ouvrage n'a de rapport qu'au règne minéral.

Apr. J.-C. 1728. — HUNTER (John) naquit au mois de juillet 1728, à Long Calderwood, dans le comté de Lanerk, en Écosse. Il était le cadet de sa famille, et cette circonstance lui fut défavorable; car ses premières années se ressentirent de l'extrême indulgence d'une mère qui le chérissait et dont la tendresse aveugle ne pouvait être tempérée par la sévérité salutaire du père, que l'âge et les infirmités empêchaient de surveiller l'éducation de son dernier fils. Hunter avait si peu de goût pour l'étude, qu'à peine savait-il lire et écrire à l'âge de vingt ans. Après la mort de son père, comme il paraissait annoncer de grandes dispositions pour les arts mécaniques, sa famille, qui se trouvait réduite à un état voisin de l'indigence, le mit en apprentissage chez un charpentier de Glascow. Placé sur un théâtre aussi peu digne de lui, il ne laissa percer aucune étincelle du génie qui devait le faire monter un jour au premier rang des anatomistes et des chirurgiens de l'Angleterre. Mais, ayant entendu parler des succès que son frère obtenait à Londres, il résolut de l'aller trouver, et de lui demander à être employé auprès de lui comme aide d'anatomie. Guillaume accepta la proposition. Jean Hunter, qui se rendit à Londres au mois de septembre 1748, ne tarda pas à acquérir une grande habileté dans les dissections. Il embrassa bientôt après l'étude de la chirurgie avec non moins d'ardeur, d'abord à l'hôpital de Chelsea, puis à celui de Saint-Barthélemi. En 1755, son frère l'associa à ses leçons; et l'année suivante il obtint, à l'hôpital Saint Georges, une place de chirurgien, qu'il occupa pendant cinq mois. Cependant la fâcheuse influence que les exercices anatomiques exerçaient sur sa santé, ne lui permit pas de suivre plus long-temps une carrière qu'il avait parcourue d'une manière si honorable; il se décida donc, en 1760, à prendre du service dans les armées, et il s'embarqua, en qualité de chirurgien, sur l'escadre que l'Angleterre envoya pour attaquer Belle-Isle. En 1763 il fit partie de l'expédition de Portugal, et au mois de mai de la même année il revint à Londres. Dès lors il se livra sans réserve à l'enseignement de l'anatomie et de la chirurgie, ainsi qu'à l'exercice de ce dernier art. Son nom devint bientôt célèbre parmi ceux des professeurs et des praticiens les plus habiles, aussi la Société royale l'admit-elle au nombre de ses membres en 1767. Il devint ensuite successivement membre du collège des chirurgiens de Londres,

l'un des chirurgiens de l'hôpital Saint-Georges, chirurgien extraordinaire des armées, inspecteur général des hôpitaux, chirurgien en chef de l'armée et vice-président du collége vétérinaire de Londres. Une angine de poitrine mit fin à ses jours le 16 octobre 1793.

Jean Hunter a déployé une activité sans exemple, et un zèle infatigable pour le perfectionnement de l'anatomie et de la chirurgie. Ses revenus, qui s'élevaient à une somme considérable, étaient consacrés aux frais des nombreuses expériences dont il a enrichi le domaine de la science et à l'acquisition de tous les objets précieux d'histoire naturelle qu'il pouvait se procurer : aussi ne laissa-t-il pas de fortune, contre l'usage des praticiens anglais qui parviennent à une haute renommée. La riche collection d'anatomie qu'il avait commencée dès sa jeunesse a été acquise, suivant son vœu, par le gouvernement, qui l'a donnée au Collége des chirurgiens de Londres, sous la condition de la rendre publique, et d'en expliquer le contenu dans un certain nombre de leçons annuelles. C'est en 1810 que l'on a commencé ces leçons.

La découverte de Guillaume Hunter sur les lymphatiques et sur les vaisseaux de la matrice fut en grande partie le résultat des travaux de Jean, qui en a fait lui-même de très-importantes dans l'anatomie et la zootomie. Aussi on lui doit une description plus exacte que celle qu'on possédait jusqu'alors, de la distribution des branches du nerf olfactif et de celui de la cinquième paire, ainsi que de celle des vaisseaux de la matrice, qu'il a poursuivis jusqu'à leur épanouissement dans le placenta. Il a découvert les vaisseaux lymphatiques dans les oiseaux, et tracé un exposé fidèle de la manière dont les testicules descendent peu à peu de l'abdomen dans la cavité des bourses. C'est lui qui a donné le nom de *gouvernail*, au cordon fibreux-celluleux, qui, en se contractant pour attirer le testicule hors du ventre, allonge les fibres du muscle petit oblique, lesquelles produisent le crémaster, et constitue lui-même le dartos par son épanouissement. La physiologie lui est redevable de quelques vues ingénieuses ; en effet, il soutenait avec raison que le sang est doué de la vitalité, et pensait que l'élasticité des artères diminue en raison du rétrécissement de leur calibre et de l'augmentation de leur force musculaire. Enfin, son nom ne figure pas moins honorablement dans les fastes de la chirurgie. C'est à tort cependant que le procédé opératoire qui consiste à lier l'artère fémorale dans le cas d'anévrisme de l'artère poplitée, a été désigné sous le nom de *méthode de Hunter*, même en France, car ce procédé dont Anel fut le véritable inventeur, avait été tiré d'un injuste oubli par Desault, qui, dès 1785, développa les principes sur lesquels repose la théorie par laquelle on en explique les succès. Hunter a d'ailleurs publié des observations intéressantes sur l'anévrisme variqueux.

Indépendamment de Mémoires assez nombreux qui ont paru, soit dans les Transactions philosophiques, soit dans d'autres recueils périodiques, il a laissé plusieurs ouvrages, en général mal écrits et diffus, mais remplis d'aperçus ingénieux et de considérations neuves.

The natural history of the human teeth, explaining their structure, use, formation, growth, and diseases. Londres, 1771, in-4°. Trad. lat. Dordrecht. in 4°. —Practical treatise on the diseases of the teeth; intended as a supplement to the natural history of those parts. London, 1778, in-4°. — A treatise on the venereal disease. London, 1786, in-4°. — Observations on certain parts of the animal economy. Londres, 1786, 1787, in-4°. — A treatise on the blood in inflammation, and gun shot wounds; by the late John Hunter. To which is prefixed an account of the author's life by Everard Home. Londres, 1794, in-4°. Trad. en français par Dubar, Gand, 18.., in-8°. 3 vol. — On the digestion of the stomach after death. Philos. trans. Abridg. XIII, 354, 1772. — Anatomical observations on the torpedo. Philos. trans. 478, 1773. — On certain receptacles of air in Birds, which communicate with the lungs, and are lodged both among the fleshy parts and in the hollow bones of those animals. Philos. Trans. 530, 1774. — Observations on the Gillaroo Trout, commonly called in Ireland the Gizard Trout. Philos. Trans. 530, 1774. — Account of the gymnotus electricus. Philos. Trans. 166, 1775. — Experiments on animals and vegetables, with respect to the power of producing heat. Philos. Trans. 685. 1775 — Proposals for the recovery of people apparently drowned. Philos. Trans. Abrid. XIV. 63, 1776. — A short account of Dr. Maty's illnes, and of the appearances in the dead body which was

examined on the 3d August, 1776, the day after his disease. Philos. Trans. 217. 1777. — Of the heat etc. of animals and vegetables. Philos Trans. 278, 1778. — Account of a Free Martin. Philos Trans. 521, 1779. — Account of woman who had the small-pox during pregnancy, and who seemed to have communicated the same disease to the fœtus. Philos. Trans 628, 1782. — Of a extraordinary Pheasant. Philos. Trans. 723, 1782. — Of the organ of hearing in fishes. Philos. Trans. Abridg. xv, 408, 1782. — An experiment to determin the effect of extirpating one ovarium on the number of young produced. Philos. Trans. Abridg. xvi, 256, 1787. — Observations tending to shew that the Wolf, Jackal. and Dog are all of the same species. Philos. Trans. 264, 1787. — Observations on the structure and economy of whales. Philos. Trans. 3 6, 1787. — Supplementary letter on the identity, of the species of the Dog, Wolf, and Jackal. Philos. Trans. 562, 1789. — Observations on bœs. Philos. Trans. Abridg, xvii, 155, 1792. — Observations on the fossil bones presented to the royal Society, by his serene highness the margrave of Anspach, etc. Philos. Trans. 440, 1794. — His opinion of the nature of puerperal fever. Med. com. iii. 322, 1775. — Observations on the inflammation of the internal coats of the veins. Trans. med. and chir. i, 18, 1793. — An account of the dissection of a man who died of the suppression of urine produced by a collection of hydatids between the neck of the bladder and rectum with observations on the manner in which hydatids grow and multiply in the Human body. Trans. med. and chir. 34. — Observations on intersusception; with an appendix by M. Home. Ib. 103, 1793. — A case of paralysis of the muscles of deglutition cured by an artificial mode of conveying foods and medicine into the stomach. Ibid. 182. — Experiments and observations on the growth of bones. Ibid. ii, 277, 1800.

(*Biog. méd.*, *Dict. Hist.*)

Apr. J.-C. 1728. — ZIMMERMANN (Jean-Georges), l'un des plus illustres médecins du dix-huitième siècle, naquit à Brugg, dans le canton de Berne, le 8 octobre 1728. Il fut élevé dans la maison paternelle jusqu'à l'âge de quatorze ans; alors on l'envoya à Berne pour y faire ses humanités qu'il termina en 1747. La mort de ses parents le laissant libre de choisir une profession, il se détermina sans hésiter pour la médecine, qu'il alla étudier à Gottingue. Haller l'y reçut comme un fils, le prit chez lui, l'aida de ses conseils, et le dirigea dans ses travaux. Il cultiva toutes les branches de la médecine sous ce grand maître, Richter, Segner et Brendel, ne négligea pas non plus la physique et les mathématiques, et apprit l'anglais. Une partie de la dernière année de son séjour à Gottingue fut consacrée à un travail qui posa les fondements de sa réputation. En effet, sa thèse sur l'irritabilité est un ouvrage fondamental, auquel on doit tous les changements opérés depuis lors dans la théorie de la médecine. Zimmermann y développa les idées de Haller avec un ordre, une précision, une clarté admirables, en les appuyant d'une multitude d'observations et d'expériences qui manquaient encore au complément de cette doctrine. Content de n'avoir avancé que des faits certains, il ne fit attention à aucune critique, n'entra dans aucune dispute, et laissa au temps le soin de consolider la vérité. En quittant Gœttingue, il alla passer quelques mois en Hollande, où il s'attacha beaucoup à Gaub, et à Paris, où Sénac l'honora de son amitié. Il revint à Berne en 1752, et y jouit bientôt d'une pratique assez étendue. Ce fut alors qu'il publia en français, dans le journal de Neufchâtel, une lettre à Herreschwand, contenant une esquisse de la vie de Haller sur laquelle il écrivit, trois ans après, un ouvrage fort étendu. La place de médecin de la ville de Brugg étant devenue vacante, il accepta l'offre qui lui fut faite de la remplir, et retourna dans sa patrie. Il y passa quatorze ans, partageant son temps entre l'exercice de la médecine, la lecture, la correspondance de ses amis, et la rédaction de divers ouvrages. Ce fut en 1756 qu'il publia son premier essai sur la solitude, fruit des réflexions que son caractère mélancolique, aigri encore par le séjour d'une petite ville, lui suggéra. En 1758 il reprit ce canevas et rassembla les matériaux du grand traité auquel il n'a mis la dernière main que trente ans après. Il forma aussi le plan de son traité de l'expérience, l'une de ses productions les plus estimées et les plus justement célèbres. Enfin, il donna son ouvrage sur l'orgueil national, qui eut rapidement quatre éditions, et qui fut lu avec avidité. La dysenterie qui ravagea

Brugg en 1765, lui fournit l'occasion d'écrire un traité dans lequel on trouve les plus belles idées sur les causes et le siége de cette cruelle maladie, et auquel il ne manque, pour être parfait, que d'être dégagé des théories humorales surannées qui le déparent. S'il était permis encore de douter que la dysenterie est une inflammation du canal intestinal, cet ouvrage seul suffirait pour le démontrer, quoique l'auteur ne se soit pas élevé jusqu'à cette idée générale, qui découle irrésistiblement des faits nombreux et des ouvertures de cadavres qu'il rapporte. Tous ces travaux et une multitude d'articles piquants, épars dans les feuilles périodiques, rendirent promptement son nom célèbre, et lui procurèrent une réputation européenne. En 1768, il obtint le poste de premier médecin du roi d'Angleterre à Hanovre, vaquant par la mort de Werlhof, et se rendit sur-le-champ à sa nouvelle destination. Ses souffrances et les tracasseries qu'il eut à essuyer ne firent qu'accroître sa mélancolie habituelle, que la mort d'une épouse chérie, en 1769, rendit encore plus cruelle. Une hernie qui le tourmentait depuis longtemps le contraignit enfin, en 1771, d'aller se mettre entre les mains de Meckel, qui le guérit par une opération heureuse. L'accueil qu'il reçut à Berlin et à Hanovre quand il revint, sembla ramener un peu de calme dans sa tête; mais la mort de sa fille, en 1781, le replongea dans un désespoir, d'où l'amitié parvint cependant à le retirer en lui faisant contracter les liens d'un second hyménée qui eut lieu l'année suivante: ce fut alors qu'il publia son traité sur la solitude. Cet ouvrage fit une grande sensation en Europe, et procura à Zimmermann une correspondance avec l'impératrice de Russie, qui lui causa un véritable plaisir. Cette princesse essaya de l'attirer dans ses états par les offres les plus avantageuses; mais rien ne put le séduire, et il aima mieux rester en Allemagne. Dans le voyage qu'il avait fait à Berlin, Frédéric lui avait accordé une fort longue audience. Ce prince le rappela en 1786 pour avoir son avis au sujet de la maladie qui devait l'entraîner peu de temps après au tombeau. Zimmermann s'empressa d'obéir; et, après son retour à Hanovre, il donna une relation de ce voyage, qui est remplie de faits intéressants, et que toute l'Europe s'empressa de lire. Il avait suivi, dès sa jeunesse, l'histoire du roi de Prusse avec l'intérêt que la marche du grand homme inspire à l'homme de génie; l'accueil qu'il en reçut accrut encore ses sentiments, et dès-lors tout ce qui intéressait le héros du siècle, tout ce qui pouvait le peindre, devint précieux pour lui. Il publia successivement deux ouvrages historiques qu'on peut considérer comme des panégyriques de Frédéric, et qui lui attirèrent de nombreuses et mordantes critiques, auxquelles il eut la faiblesse de se montrer assez sensible pour que sa santé en souffrît. Depuis ce moment, il sembla perdre de vue la médecine pour ne plus s'attacher qu'à la politique et à combattre les idées de réforme qui germaient dans toutes les têtes européennes, quoique lui-même les eût partagées avec enthousiasme autrefois, lorsqu'il était membre de la célèbre association de Schintznach. Un mémoire qu'il fit présenter, en 1792, à Léopold II, contre la secte des illuminés, lui valut une lettre flatteuse de l'empereur, dont la mort inopinée le jeta dans un abattement incroyable. La révolution française acheva de porter le désordre dans ses idées, et il ne fit que languir jusqu'à sa mort, ar-arrivée le 7 octobre 1795. Ses ouvrages, tous marqués au coin de l'originalité, sont :

Dissertatio physiologica de irritabilitate. Gottingue, 1751, in-4°. En italien sous ce titre: Sulla insensibilità di alcune parti degli animali; dissertazioni de' signori Haller, Zimmermann Castell; trasportate in lingua italiana dal P. Gian. Vincenzo Petrini; etc. Coll lettere del Urbano Tosetti sullo stesso argumento. Rome, 1755 in-4°. — Leben des Hern von Haller. Zurich, 1755, in-8°. — Lettre à M*** célèbre médecin, concernant M. de Haller; dans le Journal helvétique, 1752, novembre. Zuricher neuen Sammlungen vermischter Schriften. B. 1, S. 4, u. ff. — Die zerstœhrung von lissabons poetisch entworfen. u. s. w. Zurich, 1756, in-4°. — Betrachtungen über die einsamkeit. Zurich, 1756, in-8°. — J.-G. Zimmermann von der Einsamkeit. Leipzick, 1784-85, in-8°. 4 vol. — La solitude considérée relativement à l'esprit et au cœur. Traduit de l'allemand de M. Zimmermann, par M. Mercier à Paris, 1790, in-12. 2 vol. En allemand sous ce titre: Mercier über die Einsamkeit und ihren einfluss auf geist und Herz, nach Zimmermann; ein Buch fur die reifere jugend beyderley Geschlechts; übersetzt und mi

philosophischen reflexionen begleitet vom professor Heydenreeh in Leipsick. Leipsick, 1797, in 8°. —Traduit en français par M. Jourdan, Paris, 182 , in-8°. — Vom nationalstolze. Zurich, 1758, in 8°. 2te verbesserte Ausgabe. Ibid., 1762, in-8°. 3te auflage. Vienne, ..., in 8° 4te um die Hœlfte vermehrte und durchaus verbesserte Ausgabe. Zurich, 1768, in-8°. 5te auflage. Ibid., 1789, in-4°. En anglais, Londres, 1771, in-12. — Essay on national pride. To which are added memoirs of the author's life and writings. Translated from the original german of the celebrated D. J. G. Zimmermann by H. S. Wilkocke. Londres 1797, in-4°. —Von der Erfahrung in der Arzneykunst 1ster Theil. Zurich, 1763, 2ter Theil. Ibid., 1767, in 8°. — 2te auflage in einem bande. Ibid., 1787, in-8°. — Traduit en français sous ce titre; Traité de l'expérience en géneral, et en particulier dans l'art de guérir, par M. Zimmermann. Vol. I. II. III. Paris, 1774, in-12. Par Lefebvre de Villebrune. — Von der Ruhr unter dem Volke im Jahre 1765, und denen mit derselben eingedrungenen Vorurtheilen; nebst einigen allgemeinen aussichten in die heilung dieser Vorurtheile. Zurich, 1767, in-8°. Neue auflage. Ibid., 1775, in-8°. 1789, in-8°. Traduit en français par Lefebvre de Villebrune. Paris, 1775, in-12. — Beschreibund zweyer pockenkrankheiten. Berne, 1780. An Hrn. Joh. Gottl. Hempel, kœn. Dœn Regimentschirurguszu Fuss. Hanovre, 1778, in-8°. — Versuche in anmüthigen und lehrreichen Erzæhlungen, launigten einfœllen und philosophischen remarken; über allerley gegenstende. 2te mit einem fragment und dem sendschreib. des Hrn. Hoft. Kœstner an den Verf. vermehrte auflage, Gottingue, 1777, in-8°.— Anmerkungen zu Haller's abandlung über das faulfieber. Ein geschenk für heilenda Landœrzte. Solothurn, 1786, in-8°.— Ueber friedrich den grossen und meine unterredungen mit ihm hurz vor seinem tode. Leipzig, 1788, in-8°. Shreiben des leibmedikus Zimmermann in Hannover an einem seiner freunde, die unterredung mit sr. maj. dem kœnige in Preussen betreffend. 1778, in-8°.—Vertheidigung Friedrich's des grossen gegen den grafen von Mirabeau; nebst einigen Anmerkungen über andere gegenstænde. Hanovre, 1788, in-8°. — Fragmente über Friedrich den Grossen; zur geschichte seines lebens, seiner regierung und seines charakters. 3 bœnde. Leipzig, 1790, in-8° —De Luc in Windsor an Zimmermann in Hannover. Aus dem Französischen übersetzet Leipsick 1792, in-8°. — Lettre d'un vieux militaire à un ami en Hollande, relative a une brochure intitulée : Essai sur l'armée hollandaise par un colonel des troupes légeres. Berne, 1794, in-8°. Historia vitii deglutitionis quinque annorum sanati. Dans les Act. Helvét. physico-mathém.-anatom.-botan.-médic. T. II, p. 94 sqq. (1755).—Tissot's brief über die kriebelkrankheit, übersetzt in Hannover. Magazin 1771.... Von der Windepidemie in der stadt Hannover und der sogenannten nervenkrankheit; ib., 1772. St. 5. n. 6. — Gegen eine teutsch-franzœsische und insbesondere mode; ibid. St. 87. — Von den Nervenkrankeiten und einer hülfe gegen dieselben in einem sauren elixir; ibid. St. 96 — Von der einsamkeit; ibid., 1773, St. I. — 4. — Encyklopædische Fragen, die pedanterey, pedanten u. Pedantinnen betreffend; ibid., st. 16 — Haller's beischreibung esner im kanton bern 1762 beobachteten epidemie von gallichten und fœulenden fiebern; aus dem franzœsischen; ibid., st. 20.—Ueber das Hændeküssen; ibid. 1774. — Ueber die Schwatzhaftigheit, ibid..... — Ueber die wuth. briefe ohne namensunterschrift zu schreiben; ibid. — Etwas non den Wirkungen das in taffia aufgelæsten guajagummi gegen gicht und podagra; ibid.. 1778, st. 58. — Warnung an eltern, erzieher und kinderfreunde wegen der selbstbefleckung, zumahl bey ganz jungen mœdchen; in den teutschen müseum 1778 May S. 452-460. Ueber eine von kœmpf erfundene maschine zum Dampfklystir; in baddinger's neuem magazin für aertze Th I. (*B. méd.*, *Dict. hist.*)

Ap. J.-C. 1728. —TISSOT (S. A. D.), docteur et professeur en médecine dans le collége de Lausanne, ville de Suisse au canton de Berne, naquit en 1728. Il étudia à Montpellier depuis 1746 jusqu'en 1749, et après y avoir pris le bonnet de docteur, il retourna dans son pays, où il se distingua par les plus heureux succès de sa pratique, ainsi que par les beaux ouvrages qu'il donna de temps en temps au public. Ses talents lui ont ouvert l'entrée de la Société royale de Londres, de l'Académie physico-médicinale de Bâle et de la Société économique de Berne; mais ce qui achève son éloge, c'est qu'il a mérité l'estime du cé-

lèbre de Haller, ce bon juge des hommes précieux à l'humanité par leurs connaissances dans l'art de guérir.

Tissot ne s'est point borné à la traduction des ouvrages des autres, il en a donné un plus grand nombre de sa façon. Voici le catalogue des uns et des autres :

L'inoculation justifiée, dissertation pratique et apologétique sur cette méthode, avec un essai sur la mue de la voix. Lausanne, 1754, in-12. — Dissertation sur les parties irritables et sensibles des animaux. Lausanne, 1757, in-12. Elle est traduite du latin de M. de Haller. — Mémoires sur le mouvement du sang et sur les effets de la saignée. Lausanne, 1757, in 12. D'après le même auteur. — Dissertatio de febribus biliosis, seu, historia epidemiæ biliosæ Lausannensis anni 1755. Lauzanne, 1757, in-8°, avec le Tentamen de morbis ex manustupratione. Lovanii, 1760, in-8°. La seconde pièce a été mise en français, sous ce titre : L'Onanisme, ou Dissertation physique sur les maladies produites par la masturbation. Lausanne, 1760, 1764, in-12. Paris, 1769, in-12. — Lettre à M. de Haen en réponse à ses questions sur l'inoculation. Vienne, 1759, in-8°. Lauzanne, 1765, in-12. — J. G. Zimmermanno de morbo nigro, schirris viscerum, cephaleâ, inoculatione, irritabilitate, cum cadaverum sectionibus. Lausanne, 1760-1765, in-12. Lovanii, 1764, in-12. — Alb. Hallero, de variolis, apoplexia et hydrope. Lausanne, 1761-1765, in-12. Lovanii, 1764, in-12. — On a recueilli à Lauzanne les Opuscules latins de M. Tissot, 1770, in-12. Il y aussi a des éditions de Paris, de ces opuscules — Avis au peuple sur sa santé. Lausanne, 1761, in-12. Paris, 1763 in-12, avec des augmentations par M. Le Bègue de Presle, Paris, 1764, in-12. suivant l'édition augmentée par l'auteur. Encore Paris, 1767, in-12; avec deux nouveaux chapitres, l'un sur l'inoculation, et l'autre sur la santé des personnes valétudinaires. Mais ce ne fut point seulement à Lausanne et à Paris qu'on imprima l'Avis au peuple ; il parut en allemand à Zurich, de la traduction de M. Hirzel, premier médecin de ce canton. On a encore deux autres traductions en allemand. M. Bikker, célèbre médecin de Rotterdam, a mis le même ouvrage en hollandais. Il a aussi paru en italien En un mot, en moins de six ans, il s'est fait dix éditions françaises de ce traité, et sept versions en différentes langues de l'Europe. Comme il était susceptible de beaucoup d'augmentations, il a été imprimé en français à Lausanne, 1770, deux volumes in-12. — Dissertation sur l'inutilité de l'amputation des membres. Paris, 1764, in-12. Tissot a traduit cette pièce du latin de Bilguer, avec des notes de sa façon. — Lettre à M. Hirzel sur quelques critiques de M. de Haen. Lausanne, 1765, in-12. — Lettre à Zimmermann sur l'épidémie courante, Lauzanne, 1765, in-12. — De valetudine litteratorum. Lausanne, 1766, in-8°. En français sous le titre d'Avis aux gens de lettres sur leur santé. Paris, 1768, in-12. Lauzanne, 1770, in-8°. — C'est le discours inaugural qu'il prononça le 9 avril 1766, en prenant possession d'une nouvelle chaire de médecine dans le collége de Lausanne. — Ouvrages divers en latie et en français. Paris, 1769, et suiv., huit volumes in-12. On a réuni la plupart des ouvrages de Tissot dans cette collection. — Epistolæ medico-practicæ, auctæ et emendatæ. Lausannæ, 1770, in-12. C'est encore un recueil des écrits de ce médecin. — Traité de l'épilepsie, formant le tome troisième du Traité des nerfs et de leurs maladies. Paris, 1770, in-12. Des raisons particulières ont engagé Tissot à faire paraître cette partie de l'ouvrage avant celles qui devaient naturellement la précéder. Le traité des nerfs et de leurs maladies doit être en six volumes in-12. Essai sur les maladies des gens du monde. Lausanne, chez François Grasset. Paris, 1771, in-12. Cette édition est la troisième.

L'Avis au peuple et les traductions qu'on en a publiées, font preuve des sentiments d'humanité dont les médecins se piquent. Cet ouvrage les justifie encore du reproche qu'on leur fait si souvent, de jeter un voile mystérieux sur la pratique de leur art, pour la cacher au public. Il n'y a aujourd'hui que trop de livres de médecine en langue vulgaire. Celui de Tissot mérite d'autant plus qu'on l'excepte de la condamnation qu'on pourrait porter sur plusieurs autres, que cet auteur y développe les principes de l'art avec la simplicité qu'il convenait d'y mettre pour qu'on puisse aisément les saisir. C'est aux hommes à qui cet ouvrage est adressé, à en tirer un parti qui soit conforme au but de ce médecin.

A l'époque où les premières éditions de l'Avis au peuple se répandaient dans le public, la Gazette de Hollande rapporta une anecdote qui fait trop d'honneur à Tissot, pour la passer sous si-

lenec. Il y est dit que ce traité inspira de si grands sentiments de reconnaissance aux habitants de la campagne dans l'état de Genève, qu'ils sollicitèrent la régence de cette république d'accorder une pension à son auteur, en récompense des soins qu'il avait pris pour la conservation des hommes qui ne sont point à la portée des médecins. Leur requête fut prise en considération ; les magistrats ne voulurent point céder en générosité à tout un peuple qui n'avait que des vœux et des sentiments à présenter au bienfaisant Tissot. Ce trait est bien flatteur pour lui, il reçut cette marque d'estime, sans y avoir pensé. Mais il en reçut une autre de la part de la Chambre de santé du canton de Berne. Elle lui fit remettre une médaille peu de temps après la publication de son Avis au peuple, avec une lettre par laquelle elle l'assure de la satisfaction que ce livre lui a causée. C'est l'auteur lui-même qui rapporte cette dernière anecdote dans la préface de l'édition de Lausanne de 1762.

Apr. J.-C. 1729 *env.*—CASSEBOHM (Jean Frédéric), de Hall en Saxe, où il enseigna la médecine et l'anatomie, est un de ces hommes qui ont d'autant plus contribué aux progrès de cette dernière science, qu'ils se sont attachés à une seule partie du corps humain et qu'ils en ont examiné la structure avec la plus grande attention. Cassebohm mourut vers l'an 1740, et laissa plusieurs ouvrages au public, parmi lesquels on remarque ses Traités sur l'oreille, auxquels sa dissertation inaugurale, imprimée à Francfort-sur-l'Oder en 1730, in-4°, a servi de canevas. Les trois premiers traités parurent en cette même année ; mais comme il n'y avait pas épuisé sa matière, il en publia d'autres qui furent suivis de deux ouvrages sur la méthode de disséquer. Voici leurs titres :

Tractatus quatuor anatomici de aure humana, tribus figurarum tabulis illustrati. Halæ Magdeburgicæ, 1734, in-4°. —Tractatus quintus anatomicus de aure humana, cui accedit sextus de aure monstri humani, cum tribus figurarum tabulis. Ibidem, 1735, in-4°. On y trouve une description fort exacte de l'organe de l'ouïe, qu'il considère d'abord dans le fœtus, et qu'il compare ensuite avec le même organe dans les adultes, en y faisant remarquer tous les changements par lesquels il passe avant que d'arriver à sa perfection. — Methodus secandi et contemplandi corporis humani musculos. Halæ, 1739, in-8°. En allemand, 1740, in-4°. Ses descriptions sont courtes, et de tous les muscles, dont il parle, ceux de la luette y sont décrets avec le plus long détail.— Methodus secandi viscera. Ibidem, 1740, in-8°. En allemand, Berlin, 1746, in 8°. L'auteur y donne la manière de disséquer les viscères, les nerfs et les vaisseaux. Il ne dit rien des os dans cet ouvrage posthume, parce que cette matière n'entrait pas dans son plan ; mais il a fait voir par ce qu'il en a laissé dans ses manuscrits, qu'il avait eu l'intention de la traiter un jour.

Apr. J. C. 1729 *env.* —WERLHOF (Paul-Gottlieb), petit-neveu du célèbre Henri Meibomius, fut un des plus heureux praticiens de ce siècle. Il y avait onze ans qu'il était sorti de Helmstadt, sa patrie, et cinq qu'il était établi à Hanovre, lorsqu'il fut rappelé en 1729 dans l'université de sa ville natale, pour y remplir la chaire vacante par la mort du professeur Spies. Cet emploi était assez de son goût ; il se disposait même à se rendre à Helmstadt ; mais George II, roi d'Angleterre, le nomma à la charge de son premier médecin dans ses états d'Allemagne, et par-là le retint à Hanovre. Werlhof y mourut en 1767, dans un âge avancé, et laissa plusieurs bons ouvrages. Tels sont :

De medicina methodicæ sectæ, ejusque usu et abusu. Helmstadii, 1723, in 4°. — Observationes de febribus præcipue intermittentibus. Hanoveræ, 1732, 1745, in 4°. Venetiis, 1757, in-8°. Il y traite des grands effets du quinquina dans les fièvres tierces soporeuses. — Cautionum medicarum tractatus duo. Hanoveræ, 1734, in-8°. Venetiis, 1759, in-8°. Il relève, avec esprit, les écarts de Stahl et de ses sectateurs sur ce qu'ils ont appelé conatus naturæ ; il fait voir que tous les mouvements de la nature ne sont point salutaires, conséquemment qu'ils ne doivent point être aidés par le médecin. — Disquisitio medica et philologica de variolis et anthracibus, ubi de utriusque affectus antiquitatibus, signis, differentiis, medelis, disseritur. Hanoveræ, 1735, in-4°. Venetiis, 1759, in 8°. Cet ouvrage n'est proprement qu'une réfutation de celui de Jean-Godefroid Hahn, intitulé : De variolarum antiquitatibus. — Specimina duo de medicamento alterante ex mercurio et de auriginе Epistola de camerariano auri-

ginis remedio; ubi simul disputationi de laude febris postremum corollarium additur. Hanoveræ, 1735, in-4°. Venetiis, 1759, in-8°. Les deux Essais, l'un sur un remède altérant composé de mercure doux, sublimé six fois, et de soufre doré d'antimoine, l'autre sur la jaunisse, sont traduits de l'anglais et tirés des Actes des médecins d'Edimbourg. La lettre adressée à Jean Samuel Berger roule sur le quinquina, qui était le secret de Camerarius dans la jaunisse. Werlhof en fait l'apologie, mais il insiste beaucoup sur les précautions que ce remède demande pour en obtenir de bons effets.

Apr. J.-C. 1729. — BUCHAN (Guillaume) médecin écossais, membre du collége royal d'Edimbourg, naquit en 1729, à Ancran, dans le comté de Roxbourg. Il dirigea pendant un certain temps l'hôpital des enfants trouvés à Ackworth; de là il séjourna à Edimbourg, et y publia son ouvrage sur la médecine populaire, qui a eu un succès si extraordinaire. Buchan pratiqua depuis à Londres, où il mourut en 1805. Il a laissé :

Cautions concerning the prevention cold Bathing and drinking the mineral waters. Avis sur l'usage en bains et en boisson des eaux minérales. Londres, 1786, in-8°. — A letter to the patentee concerning the medical properties of the fleecy hosiery. Lettre sur les effets hygiéniques des bas de laine. Troisième édition. Londres, 1790, in-8°. — Observations concerning the prevention and cure of the venereal disease; intended to guard the ignorant and unwary against the baneful effects of that insidious malady. Observations sur le traitement préservatif et curatif de la maladie vénérienne. Londres, 1796, in 8°; ibid., 1797, in-8°. Le même ouvrage, auquel est joint un supplément contenant des remarques sur quelques affections vénériennes anomales, une pharmacopée syphilitique, etc., par le docteur Buchan jeune. Londres, 1803, in-8°. — Advice to mothers on the subject of their own health and on the means of promoting the health, strenght and beauty of their offspring. Avis aux mères sur leur propre santé et sur les moyens d'assurer la santé, la force et la beauté de leurs enfants. Londres, 1803, in-8°; trad. en français par Duverne de Presle. Paris, 1804, in-8°. — Domestic medicine, or a treatise on the prevention and cure of diseases, by regimen and simples medicines; with an appendix containing a dispensatory for the use of private practitioners. Médecine domestique, ou traité des moyens de prévenir et de traiter les maladies par le régime et des remède simples. Edimbourg, 1772, in-8°; la vingt et unième édition, donnée par Alex. P. Buchan, Londres, 1813, in 4°. 756 pages. Traduit en français par Duplanil. Paris, 1775-76-78 in-12, 5 vol.; Ibid., 1789, in-4°, 5 vol. — L'ouvrage est divisé en deux parties : la première est un traité d'hygiène; la seconde, plus étendue, est une nosologie thérapeutique.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1729. — SPALLANZANI (Lazare), né en 1729 à Scandiano, petite ville près de Reggio dans le duché de Modène, étudia d'abord sous les yeux de son père, jurisconsulte très instruit, fut envoyé à quinze ans au Collége des Jésuites de Reggio, et y passa plusieurs années; il alla de là à l'université de Bologne, où il fut dirigé dans ses études, devenues d'un ordre supérieur, par la célèbre Laure Bassi, sa parente. La famille de Spallanzani exigea qu'il se livrât aussi à l'étude des lois, qui ne lui inspirerent aucun intérêt, et il revint aux sciences physiques et naturelles. Spallanzani fut nommé, à l'âge de vingt-six ans, professeur de belles lettres et de philosophie à Reggio. C'est du berceau de ses premières études régulières que partit sa haute renommée. Son début dans le monde littéraire fut un opuscule destiné à relever plusieurs fautes échappées à Antoine-Marie Salvini, dans sa traduction d'Homère en vers italiens. Les observations de Spallanzani furent adressées au comte Algarotti, homme aimable, qui cultiva les arts et presque toutes les sciences avec délices. Spallanzani, pendant un séjour de six ans à Reggio, et ensuite à Modène, se livra à des observations sur l'origine des fontaines; il examina la cause qui produit les ricochets des pierres lancées obliquement à la surface de l'eau; il émit ses premières vues sur les reproductions organiques; il chercha à déterminer l'action du cœur sur les vaisseaux sanguins; il publia un art d'expérimenter et un plan spécial d'expériences à faire sur la génération des mulets; enfin, il donna une traduction italienne des Contemplations de la nature de Ch. Bonnet. — Nommé pro-

fesseur d'histoire naturelle à Pavie en 1770, Spallanzani abandonna presque tout à fait la littérature pour se livrer à l'enseignement que lui imposaient la chaire et les fonctions de directeur du Musée, titre qui fut bientôt ajouté au premier. On le vit alors s'occuper de recherches nouvelles sur la circulation du sang, et émettre, sur la vitalité des systèmes nerveux et sanguins, des idées toutes particulières. Il appela l'attention des observateurs sur l'influence du cœur sur le cerveau. Il donna l'histoire physiologique des animalcules infusoires, en traitant de leur organisation, de leurs mouvements, de leur manière de se nourrir, de se reproduire, et enfin de leur résurrection. Ses fameuses expériences sur la digestion, ainsi que ses autres expériences non moins connues sur les générations naturelles et artificielles, se succédèrent rapidement. — En 1779, Spallanzani commença ses voyages. D'abord il visita une grande partie des cantons suisses. Dans le courant de 1781, il côtoya les bords de la Méditerranée, depuis Livourne jusqu'à Marseille, où il séjourna un mois et demi. Il fit, en 1782 et 1783, un voyage en Istrie, parcourut les rivages de l'Adriatique et de la mer Egée, et observa les monts Euganéens. Ensuite il partit, en 1785, pour Constantinople avec son ami l'ambassadeur vénitien Zuliani. Ils visitèrent les îles de Corfou et de Cerigo, qui est l'ancienne Cythère, et nous leur devons la description de leur géologie, de leurs volcans éteints, de leurs coquillages et d'une immense montagne presque toute formée d'ossements pétrifiés. Ils traversèrent l'Archipel, toujours en observateurs, et arrivèrent à Constantinople le 31 octobre. Pendant les onze mois que Spallanzani habita cette capitale, il trouva dans ses excursions une mine de fer dans l'île des Princes et une autre de cuivre à Calki, et observa une foule d objets intéressants sur les bords de la mer Noire et dans les montagnes de l'Asie qui en sont voisines. Après avoir visité les ruines de Troie et plusieurs autres contrées non moins célèbres dans l'antiquité, Spallanzani prit la route de l'Allemagne, et arriva heureusement à Vienne, où il fut accueilli avec distinction par l'empereur Joseph II. Le prince de Kaunitz fut plus réservé, et cette froideur engagea Spallanzani, qui avait au moins autant de finesse que le vieux diplomate, à s'ouvrir sur les motifs d'une réception aussi peu attendue. Il apprit alors qu'on lui avait suscité, pendant son absence, un procès odieux; qu'on l'avait accusé d'avoir spolié, à son profit, le Musée d'histoire naturelle de Pavie d'un assez grand nombre de précieux échantillons de minéralogie, et que pour en acquérir les preuves juridiques on avait violé son asile de Scandiano, la maison paternelle, pour y chercher les objets détournés. On y avait trouvé, en effet, ceux qui avaient été indiqués; mais, d'un côté, Spallanzani était autorisé à ces déplacements, et de l'autre, il avait la précaution de consigner sur un registre, qui restait à Pavie, la nature, le poids, les dimensions des objets d'étude emportés. Cette formalité n'avait point été oubliée par lui dans le cas présent. Jamais justification ne fut plus facile et plus complète. Quels étaient donc les accusateurs? Il est permis de le dire aujourd'hui, puisque la plupart ont cessé de vivre; ce furent dans l'ombre trois des plus illustres professeurs de l'université de Pavie, et ouvertement un nombre à peu près égal d'hommes médiocres, instruments trop communs des passions d'autrui. Le jugement qui intervint couvrit de honte les calomniateurs des deux genres, et punit avec une grande sévérité ceux qui s'étaient mis à découvert. Spallanzani, qui n'était point encore complètement apaisé, acheva d'écraser ces derniers sous le poids d'un ridicule ineffaçable. Lorsqu'il revint à Pavie, son entrée fut une sorte de triomphe. Ce jour-là les écoles furent désertes; les étudiants parés se portèrent en masse au delà des murs pour recevoir leur professeur et l'entourer des témoignages de leur respect. Il traversa la ville et fut conduit jusqu'à son habitation, au milieu des acclamations de la population tout entière. — Le Muséum de Pavie avait encore peu d'objets relatifs à la minéralogie des volcans, Spallanzani fit, en 1788, pour lui en procurer, un voyage à Naples, en Sicile et dans plusieurs parties des Apennins.

De retour à Pavie, il s'occupa avec une activité extraordinaire à mettre en ordre le nombre immense de notes qu'il avait prises devant la nature. Un autre soin cependant partageait ses instants: c'était l'enseignement, qui avait pour lui un attrait égal à l'admiration de ses nombreux disciples de toutes les nations. Le physicien et le naturaliste aspirait aussi aux succès de l'éloquence, et il

s'occupa sans cesse de les mériter et de les obtenir; de là son admiration pour l'auteur de l'Histoire naturelle, qu'il comparait toujours à Platon. Jamais Spallanzani n'était plus flatté que quand il s'entendait nommer le Buffon de l'Italie. Il y avait entre eux plus d'un trait de ressemblance. La nature même en avait établi quelques-uns en leur donnant une stature et une physionomie également imposantes, une imagination ardente, une même passion pour l'étude, et une grande ambition; mais ils eurent un génie et des talents divers, tenant à une organisation différente qui les rendit plus ou moins propres à l'art d'observer et d'expérimenter. Quant à leur caractère, Buffon avait de la bonhomie, et elle tenait aux habitudes de sa vie privée; Spallanzani, plus homme du monde, y porta t cette politesse ingénieuse et recherchée qui est propre à sa nation. La philosophie de Buffon, soutenue par l'indépendance de sa fortune, ses ménagements pour les opinions politiques et religieuses, son indifférence absolue pour les critiques, lui permirent de jouir paisiblement de toute la gloire à laquelle un savant peut aspirer. Spallanzani, plus sensible et moins favorisé par sa position sociale, n'atteignit la gloire qu'en combattant sans cesse contre l'envie et ses poisons. — La révolution française, qui est liée à l'histoire de tous les contemporains éminents, trouva Spallanzani disposé à la goûter avec modération. Bientôt il en redouta et détesta les excès. D'un caractère fier et même dominateur, il ne pensait point assez favorablement de la multitude pour croire qu'elle pût utilement changer les gouvernements et en créer de nouveaux, entourés des lumières et des vertus que de longs siècles lui ont rendues étrangères. Quand l'armée de la république pénétra au cœur de la Lombardie, le chef qui la guidait à la victoire n'effaroucha, par son amour de l'égalité, aucun homme pénétrant; cependant les inévitables malheurs de la guerre atteignirent Spallanzani : lorsque Pavie fut livrée un jour entier au pillage, pour punir cette ville de la part qu'elle avait prise à une révolte, Spallanzani, assailli dans son cabinet par nos soldats, put craindre un moment le sort d'Archimède. Consolé bientôt par des indemnités et toutes sortes d'égards, il fut si sensible à ces procédés qu'il se réconcilia cordialement avec ceux de ses collègues qui l'avaient le plus offensé. Une jeunesse studieuse célébra avec enthousiasme cette réunion où l'on vit assis au même banquet patriotique, et près l'un de l'autre, Grégoire Fontana et Spallanzani. Les officiers de santé, attachés à nos hôpitaux militaires de Pavie, allèrent se placer sur les bancs de Spallanzani; ils l'environnèrent constamment de leurs respects; ce fut dans leurs bras qu'il mourut; et quand ils l'eurent perdu, ils s'occupèrent encore du soin d'honorer sa mémoire. Tourmenté long-temps par une ischurie vésicale, il fut frappé, à des époques peu éloignées, de diverses attaques d'apoplexie, et succomba le 12 février 1799. — Principaux ouvrages de Spallanzani :

Lettere tre al signor conte Algarotti. Reggio, 1760. — Descrizione d'un viaggio montano con osservazioni sull' origine delle fontane, lettere due al Vallisnieri, figlio, 1762 (Racolta d'opuscoli scientifici. Commentar. XIV). — De lapidibus ab aqua resilientibus dissertatio, 1766. — Saggio di osservazioni microscopiche, relative al sistema della generazione de' signori Needham e Buffon. Modène, 1767, in-8°. — Prodromo sopra le reproduzioni animali. Modène, 1768, in-8°.— Dell' azione del cuore ne' vasi sanguini, nuove osservazioni. Modène, 1768, in-8°. — Invito a intraprendere sperienze onde avere muletti nel popolo degli insetti per tentar di sciogliere il grand problema della generazione Modène, 1758, in-8°. — Contemplazioni della natura del signor Bonnet, traduzione dal francese, con note. Modène, 1769, 2 vol. in-8°. — Prolusio Lazari Spallanzani in regio gymnasio Ticinensi. Pavie, 1770, in 8° — Dei fenomeni della circolazione osservata nel giro universale dei vasi; dei fenomeni della circolazione languentr; dei moti del sangue independenti del cuore; e del pulsar delle arterie; dissertazioni quattro. Modène, 1777, in-8°. Traduit en français par Tourdes. — Opuscoli di fisica animale e vegetabile, con due lettere del signor Bonnet. Modène, 1776, 2 vol. in-8°. Traduit en français par Sennebier. — Dissertazioni di fisica animale e vegetabile. Modène, 1780, 2 vol. in 8°. Trad. en français par Sennebier. — Le premier volume traite de la Digestion; le second, des Générations naturelles et artificielles. — Lettera apologetica in riposta alle osservazioni sulla digestione del signor Giovanni Hunter. Milan, 1788, in-4°. — Lettera a

un amico di Mantova. Pavie. — Précis d'une lettre sur l'électricité de la torpille (Journal de physique, etc., de Rosier, 1785, trad. du sixième volume des Opuscules choisis de Milan). — Lettere due relative a diverse produzioni marine e diversi oggetti fossili e montani, a signor Carlo Bonnet (Mem. della Soc. italiana. Vérone, tome II, et Journal de Rosier, tome XXVIII et XXIX). — Osservazioni fisiche instituite nell' isola di Citera, oggi di Cerigo (Soc. ital. di Verona, tom. 3, ann. 1786). — Viaggi alle due Sicilie ed in alcune parti dell' Apennino. Pavie, 1792, 6 vol. in-8°. Trad. en français par Toscan en Duval. — Lettera sulla pioggia di sassi avenuta in Toscana, nel 16 Giugno del anno 1794 (Bibl. fisico medica di Brugnatelli, t. III, ann. 1795). — Chimico esame degli sperimenti del signor Goetilling. Modene, 1796, in-8°. — Lettera al signor Guibert (Journal de Brera, tome III). — Lettera sopra il sospetto di un nuovo senso nei pipistrelli, etc. — On trouve un éloge de Spallanzani en tête du troisième volume des mémoires de la Société médicale d'émulation. (*B. méd.*, *D. de méd.*)

Apr. J.-C. 1729. — SCHROEDER (Philippe-Georges), né à Marbourg le 21 avril 1729, s'appliqua à l'étude des sciences naturelles et des mathématiques dans l'université de sa ville natale, depuis 1743. Il commença en 1747 l'étude de la médecine, et la continua à Iéna, en 1748, à Halle en 1751, et à Berlin l'année suivante; puis il visita les universités de Wittemberg, Leipzick et Cassel; il fut reçu docteur en médecine à Marbourg en 1752; il commença alors à faire des cours de médecine. En 1754, il fut nommé professeur ordinaire d'anatomie; il fut aussi chargé en 1756 de l'enseignement de l'histoire naturelle; il monta successivement à la troisième, à la deuxième, et enfin à la première place de cette université. Il était en même temps médecin de la garnison et médecin pensionné de la ville. En 1763 il fut nommé premier professeur de médecine de l'université de Marbourg, et médecin pensionné; mais il n'occupa pas long-temps ce poste, car il fut appelé, en 1764, à occuper celui de professeur ordinaire de médecine à Gœttingue: il devint bientôt aussi président du collége de chirurgie, et il reçut le titre de premier médecin de la cour. — Schroeder mourut le 14 mars 1772.

Diss. de convulsionibus ex hæmorrhagia nimia oriundis. Marbourg, 1752, in 4°. — Progr. de fœtu in utero non respirante. Marbourg, 1752, in-4°. — Progr. quo quæstionem, an aer sanguini in pulmonibus admisceatur? in partem affirmativam resolvit. Marbourg, 1752, in-4°. — Progr. de experimentis, quæ artis medicæ rationale exercitium admittit sine periculo ægrotorum instituendis. Rinteln, 1754, in 4°. — Diss. de obesitate vitanda. Rinteln, 1756. in-4°. — Diss. de cachexia et hydrope ex quacumque nimia sanguinis profusione facile oriundis. Rinteln, 1756, in 4°. — Diss. de præcipuis, quæ ex bile oriuntur, commodis et noxis. Rinteln, 1757, in-4°. —Diss. præcipua circa pathologiam hæmorrhoïdum notanda exponens. Rinteln, 1758, in-4° — Progr. de universali corporum terrestrium attractione Newtoniana generatim spectata. Rinteln, 1759, in-4°. — Diss. de convulsionum febrilium in genere spectatarum pathologia et therapia. Rinteln, 1760, in-4°. — Theses ex variis medicinæ partibus collectæ. Rinteln, 1762, in 4°. — Beschreibung der Hornviehseuche in der Graffschaft Schaumburg im J. 1757. — Auch in den Jahren 1761 et 1762, in-4°. — Diss. de pleuritidum siccarum differentia, indole et sede. Marbourg, 1763, in-4°. — Progr. exhibens experimentorum ad veriorem bilis cysticæ indolem declarandam captorum. Sect. I. Gœttingue, 1764, in-4°. — Diss. de indole ac sede phrenitidis et paraphrenitidis analecta. Gœttingue, 1765, in-4°. — Diss. ephemeris variolarum corpori proprio insitarum, præmissis et subjunctis nonnullis. quæ huc spectant animadversionibus. Gœttingue, 1765, in-4°. — Diss. de frequentioribus febrium prodromis generalia quædam. Gœttingue, 1765, in-4°. — Diss. de amplitudine generis febrium biliosarum. Gœttingue, 1766, in 4°. — Diss. de hæmoptysi in genere, et speciatim ejus nexu cum varia ex hypochondriis valetudine. Gœttingue, 1766, in 4°. — Diss. de alienata bilis qualitate, ubi viridis est alvo excretorum aut vomitu rejectorum color. Gœttingue, 1767, in-4°. — Diss. de apoplexiæ ex præcordiorum vitiis origine, analecta. Gœttingue, 1767, in 4°. — Diss. theses inaugurales medicæ. Gœttingue, 1767, in-4°. — Diss. de dysenteria analecta practica. Gœttingue, 1768, in-4°. — Diss. de febrium putridarum differentiis. Gœttingue, 1768, in-4°. —

Diss. de coctionis atque criseos in febribus impedimentis, variisque novis inde oriundis. Gœttingue, 1768, in-4°. — Diss. de arthritide vaga. Gœttingue, 1768, in-4°. — Diss. de pleuritidum partitione, imprimis quoad febrium iis conjunctarum differentiis. Gœttingue, 1769, in-4°. — Diss. de hæmorrhagiis febribus. Gœttingue, 1769, in-4°. — Diss. circa variolarum distributionem imprimis ratione febrium cum iis conjunctarum quædam analecta. Gœttingue, 1770, in-4° — Diss. de febribus erysipelatosis. Gœttingue, 1771, in-4°. — Diss. de hæmorrhagia uteri. Gœttingue, 1771, in 4°. — Diss. de viribus naturæ debilioribus in febrium decursu recte æstimandis iisque accommodanda medendi ratione. Gœttingue, 1770, in-4°. — Diss. venæsectionis in febribus instituendæ præcipuæ cautiones. Gœttingue, 1770, in 4°. — Diss. de inflammatione diaphragmatis. Gœttingue, 1770, in-4°. — Ein Brief über den Nutzen der Fieberrinde in Faulfiebern ; in Baldinger's Magazin für Aerzte, 1776, St. 5. — Opuscula medica antehac seorsum edita, nunc vero collecta, studio Joh. Chr. Gottl. Achermann. Vol. I. Nuremberg, 1778. — Vol. II. Nuremberg, 1779. in 8°.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1730 *env.* — DEMOURS (Pierre), docteur en médecine, médecin ordinaire oculiste du roi, de la Société royale de Londres, censeur royal, etc., s'est rendu célèbre à Paris par le traitement des maladies des yeux. Il naquit à Marseille de Jean Antoine Demours, apothicaire, qui l'envoya faire ses premières études à Avignon. De cette ville il se rendit à Paris, où son père était venu s'établir sur la fin du règne de Louis XIV; et après avoir fait son cours de philosophie au collége des Quatre-Nations, et suivi pendant quelques années les professeurs de la faculté de médecine, dont il fut reçu bachelier, il retourna à Avignon et il y prit le bonnet de docteur en 1728. Il revint aussitôt à Paris pour se perfectionner dans l'art qu'il venait d'embrasser ; mais comme il avait formé le dessein de se fixer à Avignon, il se disposait à s'y rendre, lorsque Du Verney annonça publiquement, vers la fin de l'année 1728, qu'il avait l'intention de reprendre ses travaux anatomiques, et qu'il avait besoin d'un élève en état de le seconder. Demours se présenta concurremment avec plusieurs autres jeunes médecins et chirurgiens, et comme il leur fut préféré, il eut l'avantage d'avoir part aux travaux de ce grand anatomiste pendant deux ans, c'est-à-dire jusqu'en 1730, qui est l'année de la mort de Du Verney. Chirac nomma alors Demours à la place de démonstrateur et garde du cabinet d'histoire naturelle du Jardin-du-Roi, et l'engagea en même temps à apprendre l'anglais pour se mettre en état d'entretenir une correspondance avec les médecins de cette nation, ce qui entrait dans le plan que Chirac avait formé d'une académie de médecine à Paris qui n'eut point lieu. — La mort de Chirac, arrivée le 11 mars 1732, dérangea les projets de Demours. Il cessa alors d'occuper la place de démonstrateur de et garde du cabinet du Jardin-du-Roi : ce qui lui fit prendre la résolution de retourner à Avignon. Mais Petit, médecin et membre de l'Académie des sciences, le fit encore changer de dessein ; il lui proposa de l'aider dans ses recherches anatomiques, et il lui conseilla de s'appliquer au traitement des maladies des yeux. Il prit ce parti qui lui réussit au point de lui mériter la plus brillante réputation, à laquelle ses ouvrages et ses traductions ont aussi beaucoup contribué. Voici les titres sous lesquels il les a mis au jour :

Observations de médecine de la Société d'Édimbourg. Paris, 1740 et années suivantes, onze volumes in 12. Le traducteur a mis ses Observations sur les maladies des yeux à la fin du premier volume. Les Observations d'Édimbourg et celles de Demours ont paru en italien à Venise en 1751, in-8°. — Essai sur l'histoire naturelle du polype insecte. Paris 1744, in 12. Il est traduit de l'anglais de Henri Baker. — Description du ventilateur par le moyen duquel on peut renouveler facilement, et en grande quantité, l'air des mines, des prisons, des hôpitaux, etc., traduit de l'anglais de Hales. Paris, 1744, in-12, fig. — Méthode de traiter les plaies d'armes à feu par Ramby. Paris, 1746, in-12. — Table générale des matières contenues dans l'Histoire et dans les Mémoires de l'Académie royale des sciences. Tome v, Paris, 1747, in-4°. Tome vi, 1758, in-4°. Tome vii, 1768, in-4°. — Transactions philosophiques, années 1737-46. Paris, 1759, 1760, 1761, cinq volumes in-4°. — Lettre à M. Petit en réponse à sa critique d'un rapport sur une maladie de

l'œil survenue après l'inoculation de la petite vérole, contenant de nouvelles observations sur la structure de l'œil, et quelques remarques générales de pratique, relatives aux maladies de cet organe. Paris, 1767, in-8°. — Comme Demours s'est ouvert l'entrée de l'Académie des sciences de Paris par ses connaissances, il lui a fait part de ses découvertes. Le premier mémoire qu'il a lu et qui a pour objet la structure du corps vitré est de 1741. Le moyen dont il s'est servi pour s'assurer de la conformation cellulaire de ce corps a été de faire geler un œil et de le couper ensuite en deux portions égales. Il trouva le corps vitré gelé par petits glaçons qu'il sépara facilement les uns des autres, et dont la forme lui donna celle des cellules où ils étaient contenus. Dans un second mémoire qui suivit de près celui ci, il démontra anatomiquement que la cornée n'est point une continuation de la sclérotique comme on l'avait cru jusqu'alors. En continuant ses expériences sur l'œil, une espèce de hasard lui fit découvrir qu'il y avait une communication d'une cellule à l'autre dans le corps vitré; ce qu'il n'avait point décidé dans son premier mémoire. Ce médecin a encore donné une dissertation qui se trouve dans le deuxième volume des Savants étrangers. Elle roule sur la mécanique des mouvements de la prunelle, et il y examine quelle est la structure et la manière d'agir des fibres droites de l'uvée. Suivant lui, ces fibres ne sont pas charnues comme on l'avait toujours cru. — Demours a observé une membrane particulière qui revêt la concavité de la cornée. Cette membrane, dont il a donné la description et assigné les usages dans une lettre anatomico-polémique adressée à Petit, professeur d'anatomie au Jardin du Roi, et qui est datée du 20 mars 1767, est, dit-il, tout à fait semblable à celle qui forme la partie antérieure de la capsule du cristallin. Elle se roule sur elle même, lorsqu'on l'a détachée, se déchire d'une façon nette et en tout sens, et résiste à la macération dans l'eau commune. Ces propriétés étant particulières aux cartilages, il a regardé la membrane dont il s'agit comme telle, et l'a désignée sous le nom de lame cartilagineuse de la cornée. Descemet, docteur régent de la faculté de médecine de Paris, a contesté cette découverte à Demours. Il l'a accusé de l'avoir prise de la thèse qu'il a soutenue aux écoles de médecine le 23 février 1758, et dont il est l'auteur. Cette thèse propose la question : *An sola lens crystallina cataractæ sedes? Negative.* C'est dans une lettre insérée dans le Journal de Médecine du mois d'avril 1769, que Descemet fait ce reproche à Demours. Mais celui-ci s'en est pleinement justifié dans sa réponse insérée dans le même journal au mois de novembre suivant en prouvant que la lame cartilagineuse de la cornée n'avait aucun rapport avec la membrane de l'humeur aqueuse dont parle son adversaire.

Apr. J.-C. 1730 *env.* — CLIFTON (François), médecin anglais, a publié à Londres en 1732, in-8°, une histoire de la médecine intitulée : The state of physic antient and modern briefly consider'd with a plan for improving it. L'abbé Desfontaines l'a mise en français sous le titre d'État de la médecine ancienne et moderne. Paris, 1742, in-12. On y a joint les Expériences sur le remède de Jeanne Stephens faites par Hales et traduites par Cantwel — Il est étonnant que Clifton, avec tout le savoir qui lui avait mérité le titre de médecin du prince de Galles, la qualité de membre du collége et de la Société royale de Londres, soit tombé dans les fautes que le célèbre Haller lui a reprochées dans ses notes sur la méthode d'étudier la médecine par Boerhaave. La première partie de l'ouvrage de ce médecin anglais présente un abrégé de l'histoire de son art à la façon de Freind; mais cet abrégé n'est pas sans défauts. Il dit que Théophraste le philosophe fut gendre d'Aristote, tandis qu'il n'en a été que le disciple. Il accuse Arétée d'avoir mal traité de l'anatomie; il est vrai que ce qu'il en dit n'est pas fort exact, mais il en a écrit tout autant bien qu'on pouvait le faire de son temps, puisqu'alors il était défendu de disséquer des cadavres humains. Il parle des rois d'Égypte, successeurs de Cléopâtre, et tout le monde sait que l'Égypte devint province romaine après la mort de cette reine. Il loue beaucoup la secte empirique et fait entendre qu'Hippocrate en était partisan; il fait même passer ce médecin grec et Galien, son sectateur, comme ayant connu la doctrine de l'attraction, qu'ils regardaient comme une chose de grande importance dans l'économie animale : mais suivant la note de l'abbé Desfontaines, c'est une pensée anglaise qu'il faut excuser. Il accuse Galien d'avoir abusé du raisonnement dans la mé-

decine; en cela il n'a pas tort, car ce médecin aurait mieux fait de ne raisonner que d'après l'observation plutôt que de nous donner cette théorie diffuse que son imagination enfanta : mais Galien voulut surpasser ses contemporains, et il en trouva les moyens dans son esprit fécond en idées. Clifton traite encore les modernes avec moins de ménagement. Il condamne les recherches laborieuses des anatomistes et des chimistes, et leur préfère la sagacité des anciens à prévoir le cours et les événements des maladies. Il a raison de vouloir que les médecins s'étudient à guérir ; c'est l'objet principal de leur art : mais il ne peut rejeter les connaissances qui conduisent à cet fin. C'est pour donner à la médecine toute la certitude dont elle est susceptible, qu'il propose à chaque médecin de tracer sur des tablettes l'histoire pure et simple des maux qui attaquent l'humanité; il voudrait même, à l'exemple de Baglivi, qu'il fût ordonné de consigner dans un dépôt public les observations les plus remarquables de la médecine et de la chirurgie. On ne peut que louer les efforts qu'il fait pour en établir l'usage; et il pense d'autant plus judicieusement sur cet article, que c'est ainsi que l'art de guérir s'est perfectionné entre les mains des observateurs de l'école grecque.

Clifton a traduit en anglais le livre d'Hippocrate qui traite De aere, aquis et locis. Londres, 1734. Il y a joint la description de la peste d'Athènes par Thucydide. — Ses œuvres ont été rassemblées et publiées par son fils sous ce titre : Works non first collected and published entire : with large additions and emendations from the original manuscript. Londres, 1752, in-8°, 2 vol.

Apr. J.-C. 1730. — FONTANA (Félix), généralement connu sous le titre d'abbé, parce qu'il porta long-temps le costume ecclésiastique, physicien, naturaliste et anatomiste distingué, naquit le 15 avril 1730, à Pomarole, bourg du Tyrol, d'une famille patricienne et pauvre de Roveredo. Ses parents, qui sentaient le prix d'une bonne éducation, s'imposèrent des sacrifices dont ils furent promptement dédommagés par les succès et la juste célébrité que les deux frères Grégoire et Félix obtinrent et acquirent; le premier, qui était l'aîné, dans les sciences mathématiques, et le second dans les sciences naturelles. Félix fut, comme son frère, envoyé fort jeune en Italie. Il étudia d'abord les belles-lettres à Vérone et à Parme, prit du goût pour les sciences, et suivit pendant nombre d'années les célèbres écoles de Bologne et de Padoue. Plus tard il se rendit à Florence et à Rome, où il ne fit pas un long séjour. L'empereur François Ier, alors grand-duc de Toscane, le nomma professeur de philosophie rationnelle ou théorique dans l'Université de Pise qui était, à cette époque, la première de ses états en Italie. Fontana, que la direction de son esprit appelait à cultiver et à reculer les bornes de la physique expérimentale, se fit avantageusement connaître par ses nombreuses et ingénieuses recherches sur l'irritabilité en général, et sur celle de l'iris en particulier, ainsi que par ses premiers travaux sur le venin de la vipère. Pierre Léopold, prince éclairé et habile administrateur, fils et successeur de François Ier, comme grand-duc, et devenu depuis empereur sous le nom de Léopold II, appela Fontana à Florence, sa capitale, et lui confia la direction de son muséum de physique et d'histoire naturelle, qui prit entre ses mains le plus heureux et le plus rapide accroissement. Les fondements de ce précieux établissement étaient dus au goût des Médicis pour les sciences et à leur magnificence. La célèbre Académie del Cimento, qui a laissé des traces si éclatantes de sa courte existence, fut le berceau du muséum actuel. On y voit encore aujourd'hui, avec un intérêt mêlé de respect, les instruments et les machines qui servirent aux observations et aux expériences des Galilée, des Torricelli et des Viviani, et qui furent la plupart inventés par eux et confectionnés par leurs propres mains. Fontana entreprit alors, avec l'agrément et aux frais du grand-duc, un voyage scientifique dans lequel il devait parcourir toute l'Europe, mais que des circonstances particulières, et qui nous sont inconnues, limitèrent à la France et à l'Angleterre. Il se livra avec beaucoup d'avidité, dans ces deux contrées, à ses études habituelles, profita des lumières des savants, avec lesquels il fit d'utiles échanges, et sut mériter leur estime. Il était accompagné, dans ses voyages, par le jeune Fabroni (Jean), devenu depuis un des savants les plus distingués de son pays. De retour à Florence il y employa trente ans à perfectionner le muséum, qui embrasse la physique, la chimie, l'anatomie et l'histoire

naturelle dans toutes ses branches, y compris la botanique. L'Observatoire, fourni d'instruments aussi exacts que précieux, est terminé par un cabinet spécialement destiné à l'étude de la météorologie. Là, sept instruments différents, le thermomètre, le baromètre, l'hygromètre, une mesure pour l'eau pluviale, une autre pour son évaporation, un indicateur de la direction des vents, et un autre de leur force et de leur vitesse, marquent et tracent sur le papier leurs opérations diverses. Quant à la collection d'anatomie, exécutée en cires coloriées dans leur substance, elle se compose de vingt-quatre statues grandes comme nature, et de plus de trois mille pièces de détail. Il y a une statue pour les ligaments, quatre pour les muscles, huit pour les vaisseaux sanguins, quatre pour les lymphatiques, une pour les chylifères, cinq pour les nerfs, et une représentant une femme enceinte qui s'ouvre et se décompose de viscère en viscère. On n'a point à reprocher aux cires anatomiques de Florence d'avoir copié la nature altérée, défigurée par les maladies et la putréfaction. Elles n'ont point été faites pour la plupart sur des planches, ainsi qu'on le lit dans la *Biographie universelle*. C'est une erreur involontaire échappée à l'illustre auteur de l'article Fontana. Celui-ci prenait presque toujours, il est vrai, dans les planches les coupes et les modèles des objets imités en plein relief; mais nous pouvons affirmer qu'il ne les faisait exécuter que d'après des dissections répétées, auxquelles il employait des hommes fort habiles et plus faciles à trouver en Italie que partout ailleurs. Il maniait lui-même le scalpel avec beaucoup de dextérité, mais ce n'était guère que pour étudier la structure intime des parties, et toujours l'œil armé d'une forte loupe, ou en recourant au microscope. Ceux qui se sont crus autorisés à critiquer les cires anatomiques de Florence, parce qu'elles n'avaient pas les teintes du cadavre, se sont trompés en cherchant la nature morte et défigurée par les maladies là où l'on n'avait voulu peindre que la vie et la santé. La névrologie, qui, outre quatre statues, compte plus de cinq cent pièces de détail, est le chef-d'œuvre de l'anatomie artificielle. La splanchnologie est représentée par environ six cent cinquante pièces, dont cinquante-huit consacrées à la démonstration du cerveau; aussi y voit-on tout ce qui était connu à cette époque, et surtout les beaux travaux de Vicq-d'Azir. On voit encore, exécuté en cire, tout ce qui concerne l'art des accouchements et plusieurs opérations importantes de chirurgie, telles que la cystotomie, enfin des collections de champignons, des plantes grasses et autres objets d'histoire naturelle difficiles à conserver. Pour donner à cette immense collection tout le degré d'utilité dont elle était susceptible, afin que l'on pût s'instruire sans démonstrateur, Fontana a imaginé une méthode qui explique tout. Il a fait dessiner toutes les cires anatomiques du cabinet enluminées avec leurs couleurs naturelles. Les dessins sont entourés de deux ovales concentriques, dont les circonférences sont à quatre lignes de distance l'une de l'autre. L'intervalle qu'elles laissent entre elles est divisé en parties égales, et chaque partie marquée par un nombre dans la progression naturelle, en commençant toujours par l'unité placée à la partie la plus haute. Les chiffres et les divisions des ovales sont toujours en nombre égal à celui des organes que l'on veut indiquer. De chaque chiffre, en commençant par l'unité, part une ligne droite, formée de points rouges sur le papier blanc et de points noirs sur le dessin. Le dernier point de la ligne indique précisément la partie du dessin qu'on veut désigner ou expliquer. Comme rien ne peut moins altérer les dessins que de simples points continus, tout ce que chacun contient est bien indiqué, et il reste parfaitement net. Pour que les lignes ponctuées ne se croisent pas, il suffit d'avertir que les parties du dessin où elles se rendent suivent le même ordre que les nombres, et sont les plus proches de leurs nombres respectifs. Les explications, écrites sur des feuilles à part, et empruntées des plus célèbres anatomistes, ou faites d'après nature, suivent de même l'ordre numérique, de manière que l'on peut passer du dessin à l'explication et de l'explication au dessin, comparés à l'original dans le même instant. Cette nouvelle méthode facilite et abrége singulièrement l'étude, et fait saisir nettement des objets très-compliqués. Le nombre des dessins coloriés du muséum de Florence monte à plus de quinze cents, de sorte qu'il égale au moins celui de toutes les planches anatomiques qu'on a publiées jusqu'à présent. Les explications de ces dessins forment aussi plusieurs volumes très-consi-

dérables. L'art très-difficile de composer des cires employées à confectionner les pièces anatomiques est dû aux recherches de Fontana Nous savons que ceux qui se proposent de devenir d'habiles anatomistes, que tous ceux qui se livrent à l'étude de l'art de guérir ne doivent point et ne peuvent se former sur de semblables collections, quelque parfaites qu'elles soient. L'anatomie ne s'apprend que par la dissection méthodique et répétée de l'homme et des animaux. C'est cet exercice qui donne encore ou entretient la dextérité si indispensable à ceux qui se livrent aux opérations chirurgicales. C'est la pratique de la dissection qui apprend, en effet, les résistances que présentent les différentes parties, leurs degrés de connexion et ceux de leur adhérence. Pour la classe d'hommes dont nous venons de parler, les cires anatomiques ne doivent être que des livres et des planches plus perfectionnées que ce qui a été fait jusqu'à présent. Joseph II, dans son premier voyage d'Italie, visita avec beaucoup de détails le muséum presque naissant de Florence. Au milieu des plus beaux appareils d'instruments de physique, l'attention de ce souverain se porta subitement sur le fusil à vent. Il parut étonné de ce que l'on eût négligé de l'appliquer à la guerre, et il pria Fontana de lui en faire confectionner cent cinquante. Nous ignorons si, comme Joseph II se le proposait, il en fit l'essai pour des coups de main et des surprises. Le prince, dans son second voyage d'Italie, trouva le muséum de Florence fort avancé, et il chargea Fontana de lui envoyer, à Vienne, pour être déposé dans son Académie médico-chirurgicale militaire, le double de la collection anatomique, ce qui fut exécuté en peu d'années. Il le créa aussi chevalier du Saint-Empire romain Le savant parut faire peu de cas de ce titre, car il ne le prit jamais ou au moins bien rarement; il se rapprocha en cela des idées du prince philosophe qui lui avait conféré cette distinction par une sorte de concession pour des préjugés qu'ils devaient intérieurement dédaigner tous les deux. Tous les biographes de Fontana ont passé sous silence une circonstance mémorable de sa vie, puisqu'elle altéra sensiblement son repos pendant plusieurs années. Il venait de répéter les belles expériences de nos Français sur la décomposition de l'eau, et avait obtenu les mêmes résultats; un prétendu physicien, soutenu par la haute société de Florence, voulut faire en public les mêmes expériences: il s'y prit maladroitement; le tube de fer, destiné à conduire, dans l'appareil pneumato-chimique, le produit de l'opération, s'étant ouvert par un coup de feu imprudemment poussé, l'air atmosphérique y plongea, et l'expérimentateur en conclut que les Français n'avaient rien décomposé. Fontana n'eut pas beaucoup de peine à ridiculiser ces expériences; mais les spectateurs, abusés, se liguèrent pour le dénigrer avec acharnement. Un motif fort étranger à la question de la décomposition de l'eau excitait encore vivement les passions de ses ennemis. Léopold venait de manifester, aux portes de Rome, le désir de voir opérer une réforme religieuse dans ses états. Trois évêques, quelques jurisconsultes et des courtisans formaient un parti en opposition avec le reste de la population de la Toscane. Le public éclairé n'avait pu voir, sans scandale, Fontana, autrefois si indulgent, si libre ou si hardi dans ses opinions religieuses, converti tout à coup au christianisme austère de l'église primitive. On poursuivait en apparence le physicien comme seul vulnérable, car le prosélyte était couvert par l'égide du souverain. Les choses furent portées si loin, qu'il en résulta un procès criminel qui fit naître de volumineux factums dans lesquels rien d'injurieux ne fut épargné de part et d'autre. Fontana montrait un redoutable talent pour la polémique, et terrassait ses adversaires, quand l'autorité, un peu compromise elle-même dans ces débats, mit fin au procès. D'autres contrariétés non moins graves se joignirent bientôt aux précédentes. Joseph II mourut, Léopold le remplaça, et le grand-duc, successeur de ce dernier en Toscane, ne porta plus à Fontana la même affection. On sait assez que le jeune prince gouverna avec des principes tout à fait opposés à ceux de son père. Notre physicien commença aussi, à cette époque, à être moins heureux dans le choix et l'exécution de ses travaux. Il entreprit de faire faire en bois une statue anatomique colossale qui devait se décomposer dans l'ordre de la dissection et ensuite se recomposer. Il échoua complétement dans ce projet par plusieurs difficultés insurmontables, dont nous ne rappellerons que la dilatabilité du bois à laquelle il ne put obvier, malgré le vernis qu'il avait employé pour recouvrir les parties. La ré-

volution française éclata; Fontana, qui avait été fort répandu dans le grand monde, où, quoi qu'on en ait dit, il se remontrait avec mesure et dignité; Fontana, qui recevait d'ailleurs beaucoup d'étrangers, chercha à se tenir fort au courant des événements qui se passaient au delà des Alpes; encore bien qu'il montrât beaucoup de réserve sur les questions politiques, il fut compté parmi ceux qui faisaient des vœux pour la liberté des peuples. Plus tard, et quand nos armées triomphantes couvrirent l'Italie, les égards et les attentions dont il fut l'objet le désignèrent plus spécialement à la haine des ennemis de toute émancipation politique. Lorsque les Autrichiens envahirent la Toscane, les bandes dites des insurgés d'Arrezzo, qui leur servaient d'avant-garde, le chargèrent de fers, et le plongèrent dans un cachot d'où il fut cependant assez promptement retiré. Le gouvernement français, lorsqu'il eut repris la Toscane, ou bien quand elle était déjà toute sous son influence, avait demandé à Fontana le double de sa collection anatomique. Ce n'était point une idée nouvelle en France; on l'avait déjà suggérée au gouvernement dès 1792. L'auteur de cet article fit à ce sujet, au ministre de l'intérieur Rolland, un rapport qu'il lui envoya au commencement de 1793, des avant-postes de l'armée d'Italie, et qui fut imprimé. Les événements assez connus de cette époque empêchèrent de donner aucune suite à cette affaire. En 1802, un acte du gouvernement annonça qu'il accordait une préférence marquée aux travaux de M. Laumonier, et il fonda à Rouen une école spéciale pour cet objet. Les cires de Fontana, qui étaient parvenues en France, furent reléguées à Montpellier. La commission prise dans le sein de l'École de médecine de Paris pour éclairer le gouvernement, aurait dû conserver quelques pièces comme moyens de comparaison, et elle eût pû appeler les avis de celui des professeurs qui avait le plus étudié cette question. Il en fut autrement, et l'arrêté ou le décret relatif à l'École de Rouen fut dû aux vives sollicitations d'un administrateur qui a d'ailleurs rendu tant de services à la faculté de médecine de Paris, qu'on ne peut insister plus long-temps sur la partialité dont il fit preuve dans cette circonstance. Nous ne craignons cependant point de dire qu'en suivant les procédés usités dans l'école de Rouen, et en lui accordant, si l'on veut, la supériorité de l'exécution, un demi siècle suffirait à peine pour produire une collection aussi complète que celle de Florence. Les dégoûts multipliés qu'éprouva Fontana furent pour lui la source d'une existence nouvelle, et lui inspirèrent une philosophie dont il avait donné jusqu'alors plus de préceptes que d'exemples. Il rechercha avec moins d'avidité l'admiration des étrangers, et cessa de blesser les autres par le sentiment trop prononcé de ses forces. Il sourit davantage aux arts aimables de l'imagination. Descendant des hauteurs d'une philanthropie spéculative, il s'occupa davantage du bonheur de ceux qui l'environnaient. Enfin il rendit un culte plus assidu à l'amitié qui, à son tour, honora et consola les dernières années et les derniers moments de sa vie. Le jour où Fontana cessa de vivre, ce fut le 9 mars 1805, des suites d'une chute, l'équitable postérité commença pour lui. Ses restes furent déposés, avec de grands honneurs, dans l'église de Sainte-Croix, qui est le Panthéon de Florence, sa patrie adoptive. Son éloge se trouva dans toutes les bouches; il fut prononcé avec solennité le 12 novembre 1812 à l'ouverture des cours de l'Université de Pavie, la première du royaume d'Italie, par M. le professeur Joseph Mangili, et imprimé à Milan en 1813. — Les principaux ouvrages de Félix Fontana sont :

En 1757, Expériences sur les parties irritables et sensibles 3e volume des Mémoires de Haller. — Fontana démontra, en 1765, par d'autres expériences, que les mouvements de l'iris sont soumis, dans plusieurs cas, à l'empire de la volonté. — De' moti del iride. Lucques, 1767, in-8°. — Richerche filosofiche sopra il veleno della vipera. Lucques, 1767, in-8°. — C'est un recueil d'expériences dans lequel on prouve, entre autres choses, que le venin de la vipère détruit l'irritabilité, que la morsure de notre vipère d'Europe ne peut tuer un homme, et qu'il faudrait la réunion de cinq ou six vipères pour produire cet effet. Fontana a donné une grande extension à ces mêmes recherches dans un ouvrage publié en 1781, et dont il va être fait mention un peu plus bas. Descrizioni ed usi di alcuni instromenti per misurar la salubrità dell' aria. Florence, 1774, in-8°. — Recherches physiques sur la nature de l'air déphlogistiqué et de l'air nitreux. Paris, 1776, in-8°. — C'est l'exposition des observations et des expé-

riences qui l'ont conduit à l'invention d'un eudiomètre qui porte son nom, et qu'emploient encore aujourd'hui quelques physiciens. — Les Mémoires de l'Académie des sciences de Sienne (tome III) contiennent aussi plusieurs travaux de Fontana sur l'irritabilité, qu'il compléta par la publication de son bel ouvrage intitulé : — Ricerche filosofiche sopra la fisica animale. Florence, 1775, in-4°. — Ce grand travail a été traduit en allemand par E.-B.-G. Hebenstreit, et publié à Leipzick, 1785, in-8°, avec des figures, des additions et un extrait de l'ouvrage sur le poison de la vipère. — Traité sur le venin de la vipère, sur les poisons américains, sur le laurier-cerise, et quelques autres poisons végétaux; on y a joint des observations sur la structure primitive du corps animal, différentes expériences sur la reproduction des nerfs et la description d'un nouveau canal de l'œil. Florence, 1781, 2 vol. in-4° avec fig. — Trad. en allemand, Berlin, 1787, 2 vol in 4°, fig. — Cette production a mis le sceau à la réputation de Fontana. Il a fait, sur l'origine du nerf intercostal, un travail qui a été publié par le professeur Michel Girardi de Parme, et réimprimé à Paris en 1792 par les soins de l'auteur de cet article. Ce savant laborieux a donné séparément, dans des collections académiques ou des journaux des sciences, des Observations sur les globules du sang, sur les vers solitaires et les hydatides qui se trouvent dans le cerveau des moutons et leur causent des vertiges, sur la circulation de la séve, la tremelle d'Adenson, sur l'ergot et la rouille des blés; enfin, il a donné un grand nombre de Mémoires de chimie, particulièrement sur les gaz, dès les premiers temps de leur découverte. Gibelin d'Aix, laborieux traducteur et savant bibliographe, fort aimé de Fontana, a publié à Paris en 1785, in-8°, un recueil ou choix d'Observations physiques et chimiques du directeur du Muséum de Florence. Son dernier ouvrage a pour titre : Principes raisonnés sur la génération. Il se proposait encore de donner un Traité sur la résurrection des animaux, et il en parlait avec complaisance. Ce titre avait singulièrement alarmé beaucoup d'esprits, quoiqu'il ne fût question que de la résurrection du rotifère et de celle de quelques anguilles microscopiques qu'il croyait avoir observées dans le seigle ergoté. Le rigorisme de Fontana, au temps du concile toscan, n'avait point assez rassuré les fidèles contre les conclusions qu'il avait parfois tirées de l'observation de la nature. Il est fâcheux pour les sciences d'avoir été privées de cet ouvrage, et il a été probablement heureux pour Fontana qu'il ne l'ait point publié; car les hommes qui veulent éclairer les autres sont trop souvent condamnés au sacrifice de leur repos.

(*Biog. méd.*)

Après J.-C. 1730. — DOEVEREN (Gautier Van), né en 1730 à Philippine, dans la Flandre hollandaise, étudia la physique et les différentes branches de la médecine à Leyde, où il reçut les leçons de Muschenbroeck, des deux Albinus, de Gaubius, de Van Royen et de Winter: à Paris, Nollet, Ferrein, Astruc, Petit et Levret furent ses maîtres. Revenu, en 1753, dans sa patrie, Dœveren fut reçu docteur en médecine à Leyde. En 1754, il fut nommé à Groningue professeur d'anatomie et de chirurgie, il fut deux fois recteur de l'Université, et en 1771, après la mort de B. S. Albinus, il succéda à ce médecin dans la chaire de médecine qu'il occupait à Leyde. Il mourut dans cette ville le 31 décembre 1783. L'année précédente, il avait accepté le titre de médecin archiatre du prince d'Orange. Dœveren appartenait à un très-grand nombre de sociétés savantes. Il a laissé :

Dissertatio physico-medica inauguralis de vermibus intestinalibus hominum. Leyde, 1753, in-4°; traduit en français, Lyon, 1764, in-12. — L'auteur pense qu'on ingère avec les alimens les germes du tænia. Il avait reconnu qu'un même individu pouvait en avoir plusieurs à la fois. Cet ouvrage expose avec précision et exactitude tout ce qu'on savait alors sur la matière. — Sermo academicus de imprudenti ratiocinio ex observationibus et experimentis medicis. Leyde, 1754, in-4°. — Prononcé lors de son installation dans la chaire d'anatomie et de chirurgie. — Disquisitio physiologica, de eo quod vitam constituit in corpore animali. Groningue, 1758, in-4°. Resp. Matth. Van Geuns. Se trouve dans Sandifort. Thesaurus dissertationum, tome III, p. 528. — Cet ouvrage est plus celui du répondant que de Dœveren. — Sermo academicus de erroribus medicorum sua utilitate non carentibus. Groningue, 1762, in-4°. — Dans ce discours, prononcé lors de son premier rectorat, Dœveren, qui s'était élevé souvent et

avec force contre les erreurs des médecins, fait voir que leurs fautes ont quelquefois conduit à des résultats heureux et inattendus. — Specimen observationum academicarum, ad monstrorum historiam anatomiam, pathologiam et artem obstetriciam præcipue spectantium. Groningue, 1765, in-4°, fig. — On trouve dans cet ouvrage des observations intéressantes sur un agneau à deux têtes, sur des acéphales, l'invagination des intestins, la rupture de la vessie, de la matrice, l'obliquité de ce viscère, la péricardite, etc., etc. Dœveren y a encore consigné des recherches, commencées en 1751, et suivies pendant plusieurs années sur l'irritabilité et la sensibilité. — Tractatus de variolis veris, eumdem ægrum aggressis. — Dans les Commentaires de la Société des sciences de Harlem, t. XII, p. 189, année 1770. — Epistolæ ad Cl. Edward Sandifort, de felici successu incisionis variolarum, Groningæ institutæ. — Cette lettre a été imprimée en hollandais en 1770, in 8°. — Sermo academicus de sanitatis Groninganorum præsidiis ex urbis naturali historia derivandis. Groningue, 1770, in 4°. — Prononcé lorsque l'auteur fut, pour la seconde fois, nommé recteur de l'Université de Groningue. — Sermo academicus de recentiorum inventis medicinam hodiernam veteri præstantiorem reddentibus. Leyde, 1771, in-4°. — Discours qu'il prononça lorsqu'il prit possession de la chaire de médecine à Leyde. — Primæ lineæ de cognoscendis mulierum morbis, in usus academicos. Leyde, 1775, in-8°; Leipzick, 1787, in-8°. Édition donnée par Schlegel. — Dissertatio inquirens synchondrotomiæ pubis utilitatem in partu difficili. Leyde, 1781, in-4°, 58 pp. Resp. Petersen Michell. Michell en a donné une seconde édition : de Synchondrotomia pubis commentarius. Amsterdam, 1783, in-8°, 260 pp. — Dissertatio academica sistens observationes de ano infantum imperforato. Leyde, 1781, in-4°, fig. Resp. A. Papendorp. — Cette thèse, de même que la précédente, est surtout l'ouvrage du répondant. — On trouve encore de Van Dœveren, dans le premier volume des Actes de la Société philosophique expérimentale, un mémoire, de Nova methodo παραχεντεσεως vesicæ. Enfin, en quittant le rectorat, Dœveren prononça, le 8 février 1779, à Leyde, un discours ayant pour titre : De remedio morbo, sive de malis quæ hominibus a remediis sanandi causa adhibitis sæpe numero accidere solent. Ce discours, qui reçut le même accueil que les autres, n'a pas été imprimé.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la médec.*)

Ap. J.-C. 1730. — BELLOC (Jean-Jacques; Jean-Louis, suivant quelques biographes), chirurgien et médecin légiste recommandable, naquit à Saint-Maurin, près d'Agen en 1730 d'un père qui, chirurgien lui-même, commença son éducation, et lui inspira un goût très-vif pour la profession qu'il exerçait. Belloc suivit, à Montpellier, les leçons des plus habiles maîtres, et il avait à peine quinze ans, lorsqu'il soutint, dans le collége de cette ville, une thèse qui portait ce titre: *Utrum virtus sine timore Dei adesse queat?* Il fut reçu maître en chirurgie à Paris en 1754, donna encore cinq années à l'étude, et revint à Agen recueillir le prix dû à ses veilles et à son mérite : la confiance des habitants de cette ville et une pratique très étendue, tel fut ce prix. Belloc obtint le brevet, désiré alors, de lieutenant du premier chirurgien du roi, concourut à la création d'un amphithéâtre destiné à l'enseignement de l'anatomie et de la pathologie, et, comme professeur de médecine légale, acquit quelque célébrité. L'Académie de chirurgie lui accorda deux fois la médaille d'or dont elle récompensait l'auteur du meilleur Mémoire après celui qui remportait le prix du concours. Il a inventé quelques instruments de chirurgie, à peu près oubliés aujourd'hui; le plus connu est destiné à conduire de la bouche dans les fosses nasales postérieures un bourdonnet sec ou imbibé d'une liqueur styptique, c'est l'un des trois instruments dont se servait Brasdor pour lier les polypes de l'arrière-gorge. La Société de médecine de Paris donna à Belloc des marques honorables de son estime; elle approuva son Cours de médecine légale, loua son Mémoire sur la topographie médicale du département de Lot-et-Garonne, lui décerna une médaille, et le nomma son correspondant. D'autres sociétés savantes s'empressèrent de l'admettre dans leur sein. Belloc, après avoir parcouru une longue carrière, et s'être livré avec succès à la pratique de la chirurgie, à l'enseignement et aux travaux du cabinet, mourut à Paris le 19 novembre 1807.

Il a donné, au Recueil des mémoires de l'Académie de chirurgie, les dissertations suivantes : — Description d'une

machine pour arrêter le sang de l'artère intercostale. — Cette machine est une sorte de tourniquet à vis qui arrête l'hémorrhagie sans exposer au danger de blesser la plèvre. — Description d'une machine pour les fractures obliques du corps du fémur et celle de son col. — Mémoire sur quelques hémorrhagies particulières et sur le moyen d'y remédier. — On y lit plusieurs observations intéressantes; Belloc arrêta une hémorrhagie rebelle, qui avait succédé à l'extraction d'une dent en remplissant l'alvéole avec un bouchon fait de cire molle. Il avait ouvert un vaisseau assez considérable des parois abdominales en faisant la paracentèse à un hydropique, le sang coulait, et la compression sur le ventre n'avait aucun succès; il détacha quelques parcelles d'une bougie qu'il ramollit, en fit un cylindre de la grosseur du trois-quarts, l'enfonça dans la piqûre, l'assujettit avec un bandage de corps, et se rendit ainsi maître de l'hémorrhagie. — Il est en outre auteur des ouvrage suivants : — Cours de médecine légale, judiciaire, théorique et pratique. Paris, an x, 1 vol. in-12. — Ibidem, 1811, in-8°. — Ibid., 1819, in 8°. — Cet ouvrage a eu un grand succès et il le méritait; la plupart des questions les plus importantes de la médecine légale y sont traitées avec sagacité, mais avec un peu trop de concision. On distingue surtout les articles consacrés à l'empoisonnement, à la suspension et aux questions relatives à la virginité. C'est un manuel d'autant plus estimable qu'il a précédé les ouvrages qu'ont publiés, sur le même sujet, Mahon et Fodéré. — Topographie physique et médicale du département de Lot-et-Garonne. — C'est un modèle des écrits de ce genre. Belloc a divisé son travail en trois parties : considérations générales applicables à tout le département ou à sa partie principale, vérités particulières dépendant des localités, et observations météorologico-médicales. Cette topographie est complétée par une carte géographique du département. — Belloc préparait, peu de temps avant ses derniers moments, un Mémoire sur l'hydrocèle. (*Biog. méd.*)

Apr. J.-C. 1731 *env.* — PISONI (Homobone) naquit à Crémone. Alexandre, son père, qui exerçait la chirurgie dans cette ville, est auteur d'un petit ouvrage intitulé : Breve compendio della dottrina del Magati. Il parut à Crémone en 1693, in-12, avec les Dilucidazioni de Sancassani. — Homobone s'appliqua à la médecine, dont il mérita les premiers honneurs dans sa ville natale. La Faculté de Padoue le chargea, en 1698, d'enseigner la pratique dans ses écoles en qualité de professeur extraordinaire durant les vacances; et, comme il s'acquitta de cet emploi avec distinction, on lui augmenta ses appointements en 1713 et en 1714, et l'on finit par le nommer premier professeur de médecine pratique en 1728. Homobone Pisoni mourut le 23 septembre 1748, après avoir enseigné pendant cinquante ans avec tant d'assiduité, qu'il ne manqua jamais de donner sa leçon. — Cet homme a exercé sa profession avec honneur. Comme il était d'un caractère droit, la flatterie et la duplicité furent pour lui des vices inconnus; attaché à son devoir, il n'envisageait que lui seul dans tout ce qu'il faisait. Egalement attaché à ses sentiments, lorsqu'il les croyait fondés, il n'en aurait changé pour personne : malheureusement, il tenait fortement aux vieilles opinions et ne se rendait pas toujours à l'évidence des nouvelles. Pendant que l'Europe entière convenait de la circulation du sang, il s'éleva contre la vérité de cette découverte; il osa même se mesurer avec le célèbre Morgagni, qui ne lui opposa que des faits démonstratifs, mais qui ne le convainquit pas de la réalité du mouvement circulaire. Tout ce qu'on put faire ne diminua rien de son attachement aux paradoxes qu'il avait adoptés : il les étala jusque dans ses ouvrages. Voici leurs titres :

Ultio antiquitatis in sanguinis circulationem, hoc est, opusculum in quo sanguinis circulatio refellitur. Cremonæ. 1690, in-8. — De usu vesicantium, 1691. — Methodus medendi et inquisitio in sanguinis circulationem. Patavii, 1726, in-4. — De regimine magnorum auxiliorum in curationibus morborum. Patavii, 1735, in-4°. Partisan du régime chaud et des médicaments de même nature, il en conseille l'usage; mais il ne fait pas grand cas de la saignée, il la condamne même dans les maladies des femmes grosses et des enfants. — Specilegium curationum, cui accessit Dissertatio de inconstantia medicinæ. Ibidem, 1742, in-4°.

Ap. J. C. 1731 *env.* — MANNINGHAM (Richard), docteur en médecine de la Société royale et du Collége des médecins de Londres, se fit beaucoup de réputa-

tion dans cette ville par les traités qu'il y publia avant le milieu de ce siècle : on a de cet accoucheur distingué, qui se rendit célèbre par l'établissement dans sa propre maison d'un hospice d'accouchements lorsqu'il n'en existait point encore à Londres : Compendium artis obstetricandi. Londini, 1739, in-4°. Halæ Saxonum, 1746, in-4°, par les soins de Philippe-Adolphe Boehmer, qui l'a enrichi d'une préface, et d'une dissertation sur le forceps de Chamberlayne, perfectionné par Chapman et Giffard. Londini, 1754, in-4°. Lovanii 1755, in-4°. En anglais, Londres, 1744, in-4°, sous le titre d'Abstract of midwifry. Tout concis que soit cet ouvrage, il donne des préceptes très-utiles, en forme d'aphorismes, sur l'accouchement naturel et non naturel, sur les mauvaises positions de l'enfant dans la matrice et les manœuvres propres à le ramener à une meilleure, sur les maladies des femmes grosses et accouchées. — The symptoms, nature, causes and cure of the febricula commonly called the nervous an hysterical feaver. Londres 1746, 1748, in-8°. Il accuse la viscosité du sang et le décroissement d'activité dans les esprits animaux, d'être la cause de la maladie hystérique, et c'est sur cette théorie qu'il fonde les indications curatives.

Apr. J.-C. 1731 *env.* — LEMERY (Louis), fils de Nicolas, et digne de lui par ses connaissances en chimie et en médecine, fut d'abord destiné à la profession d'avocat; mais l'étude qu'il avait faite de la chimie sous les yeux de son père, et le goût qu'il prit insensiblement pour la médecine, le déterminèrent à se mettre sur les bancs de la Faculté de Paris, sa ville natale, dont il fut reçu docteur en 1698. Il n'avait que 23 ans lorsqu'il entra à l'Académie des sciences, d'abord en qualité d'élève de Tournefort, et ensuite de son père. En 1708, il donna des leçons de chimie au Jardin-du-Roi à la place de Fagon et de Berger; et dès l'an 1710 il entra à l'Hôtel-Dieu en qualité de médecin, place qu'il conserva jusqu'à sa mort. En 1712, il passa au rang d'associé dans l'Académie, dont il devint pensionnaire à la mort de son père en 1715. Il acheta une charge de médecin du roi en 1722, et en cette qualité il accompagna Marie Anne Victoire d'Espagne, qui était venue en France pour épouser Louis XV, mais que le duc de Bourbon renvoya parce que de neuf à dix ans elle ne pouvait donner d'héritiers. L'infante devint depuis reine de Portugal. — A peine Lémery fut-il de retour à Paris, que la reine d'Espagne l'honora du brevet de son médecin-consultant. En 1731, il fut nommé professeur de chimie au Jardin-du-Roi à la place de Geoffroy. Dans la suite, il fut particulièrement attaché à la duchesse de Brunswick, qu'il visitait souvent dans le palais du Luxembourg; il eut aussi toute la confiance de la princesse de Conti, seconde douairière. Lémery passait régulièrement toutes les nuits à l'hôtel de cette princesse, depuis 9 heures du soir jusqu'à 9 heures du matin, et c'est là qu'il a composé plusieurs de ses mémoires de chimie, qu'on trouve parmi ceux que l'Académie des sciences a publiés. Ils roulent sur la nature du fer et sur sa production, sur le nitre et sur quelques autres sels, sur les analyses végétales et animales, sur l'origine et la formation des monstres, etc. — Cet habile médecin et chimiste mourut le 9 juin 1743. Il fut d'autant plus regretté, qu'il était doux et poli dans le commerce, sincère et constant dans l'amitié, généreux et libéral. Ce qu'il a écrit ne se borne point aux opuscules insérés dans les Mémoires de l'Académie; il a donné au public :

Traité des aliments. Paris, 1702. 1705, in-12, 1709, in-8°, 1755, deux volumes in-12. Il y a beaucoup d'ordre et de clarté dans cet ouvrage, dont Jean-Jacques Bruhler a augmenté la dernière édition. Ce traité a aussi paru en anglais, Londres, 1704, 1745, in-8°. — Dissertation sur la nourriture des os. Paris, 1704, in-12. Leyde, 1709, in-8°. En allemand, Dresde, 1711, in-8°. — On a encore de lui trois lettres qui sont adressées à Boudin, premier médecin du dauphin. Il les mit au jour contre le Traité de la génération des vers dans le corps de l homme, que son confrère Andry avait publié en 1700. Ces lettres parurent en 1704, avec la dissertation dont nous avons donné le titre. Lémery y réfute la réplique qu'Andry lui avait faite dans son Eclaircissement sur le Traité des vers, et il y combat encore les réflexions de ce médecin sur l'opinion de ceux qui croient que la moelle ne nourrit pas les os; ce qui était le sentiment de notre auteur. Cette dispute littéraire avait commencé par la critique du traité des aliments qu'Andry avait faite dans le Journal des Savants; pour user de représailles, Lémery le critique à son tour

dans ces trois lettres et dans la dissertation à laquelle elles sont jointes.

Ap. J-C. 1731. — BUC'HOZ (Pierre-Joseph), médecin ordinaire du feu roi de Pologne, Stanislas, duc de Lorraine et de Bar, agrégé et démonstrateur en botanique au collége royal des médecins de Nancy, membre des académies de Mayence, de Châlons, d'Angers, de Dijon, de Béziers, de Caen et de Bordeaux, correspondant de celles de Metz, de Rouen, de Toulouse, etc., naquit à Metz et reçut le bonnet de docteur en médecine à Pont-à-Mousson en 1759. Il était déjà avocat au parlement de sa ville natale; mais il quitta cette profession pour embrasser celle de médecin, qui était plus de son goût: il s'y livra, et ses talents pour la botanique ne tardèrent pas à se développer. Devenu gendre de François-Nicolas Marquet, il sentit redoubler son zèle pour cette belle science; et pour le satisfaire il s'empressa de retirer des mains de M. Gautier, chanoine régulier, un manuscrit de son beau-père contenant l'histoire générale des plantes de la Lorraine rangées en trois volumes in-fol., forme d'atlas. Marquet s'en était dépouillé de son vivant; mais Buc'hoz ne parvint à se rendre possesseur de cette précieuse collection qu'en remboursant à M. Gautier le double de ce qu'il en avait payé. Ce manuscrit a servi de canevas à quelques uns des ouvrages que le laborieux écrivain qui fait le sujet de cet article a publiés. Le nombre en est grand; et comme l'auteur se répète quelquefois sous différents titres, on a soupçonné avec raison qu'il ne travaillait pas toujours pour instruire. Voici la notice de ses ouvrages telle qu'on la trouve dans la Bibliothèque physique de la France, par feu M. Louis-Antoine-Prosper Hérissant, médecin de la Faculté de Paris. On y a joint ceux que Buc'hoz annonce dans la liste imprimée en 1775.

Traité historique des plantes de la Lorraine et des trois évêchés, contenant leur description, leur figure, l'endroit de leur naissance, leur culture, leur analyse chimique et leurs propriétés tant pour la médecine que pour les arts et métiers. Nancy, 1762-1768, in-8°. L'auteur s'était proposé de donner vingt volumes ornés de quatre cents planches en taille douce; mais la mort de Stanislas, qui daignait favoriser cette entreprise, l'a obligé de se restreindre aux tomes IX et X, première et seconde partie. Paris, 1769, 1770, 2 vol. in-8°. Il a cependant publié un catalogue des plantes qui croissent dans la Lorraine, faisant suite aux volumes donnés précédemment. Paris, 1769, in-12. — Réponse à une critique sur l'Histoire des plantes de la Lorraine. On la trouve dans le Journal économique, janvier 1763. — Tournefortius Lotharingiæ ou Catalogue des plantes qui croissent dans la Lorraine et les trois évêchés, rangées suivant le système de Tournefort, avec les endroits où on les trouve le plus communément. Nancy, in-8°, 1766. Il est aisé de voir que ce livre n'est autre chose que l'extrait du premier ouvrage que nous avons annoncé. — Lettres périodiques sur la méthode de s'enrichir promptement et de conserver sa santé par la culture des végétaux. Paris, 1768, 1770, in-8°, 5 vol. Les médecins et les agriculteurs ne se sont pas encore aperçus que ces lettres aient eu tout le succès que leur titre fastueux semblait promettre. — Médecine rurale et pratique. Paris, 1768, in-12. Yverdon, 1770, in-8°. Cet ouvrage est une pharmacopée végétale et indigène: les différents remèdes que l'auteur propose pour combattre les maladies qui règnent dans les campagnes, sont tous tirés des plantes usuelles de la France. On y a joint l'explication sommaire des vertus de chaque plante, et les définitions symptomatiques des maladies. — Secrets de la nature et de l'art, développés pour les aliments, la médecine, l'art vétérinaire, les arts et métiers. On y a joint un Traité sur les plantes qui peuvent servir à la teinture et à la peinture. Paris, 1769, 4 volumes in-12. Il ne faut pas s'en laisser imposer par le titre de l'ouvrage: le premier coup d'œil convaincra aisément que la nature a été envers l'auteur plus discrète qu'il ne croit. Au reste il avoue d'avoir compilé ce recueil dans les écrits périodiques et livres nouveaux. — Vallérius Lotharingiæ ou Catalogue des mines, terres, fossiles et cailloux qu'on trouve dans la Lorraine et les trois évêchés, ensemble leurs propriétés dans la médecine, dans les arts et les métiers. Nancy, 1769, in 8°. Le titre de ce livre annonce assez qu'il n'est qu'un démembrement du dictionnaire que le même auteur conserve en manuscrit, sous ce titre: Dictionnaire de toutes les mines, terres, fossiles, fléors, sables, cailloux, cristallisations, fontaines minérales, qui se

trouvent en France, contenant leur description raisonnée, et tous les différents usages auxquels on peut les employer dans la société civile. — Observations sur les différentes espèces et variétés du mûrier. On les trouve dans le Journal économique, octobre 1769. — Lettres périodiques, curieuses, utiles et intéressantes sur les avantages que la Société économique peut retirer de la connaissance des animaux. Paris, 1769, 1770, in-8°. Ce recueil est composé de cinq volumes. — Traité sur la phthisie pulmonaire. Paris, 1769, in-8°. — Lettres hebdomadaires sur l'utilité des minéraux dans la société civile. Paris, 1770, in-8°. C'est en cette année que le second volume fut mis sous presse. — Dictionnaire raisonné universel des plantes, arbres, et arbustes de la France, contenant la description raisonnée de tous les végétaux du royaume, considérés relativement à l'agriculture, au jardinage, aux arts et métiers, à l'économie domestique et champêtre et à la médecine des hommes et des animaux. Paris, 1770, 4 vol. in-8°. L'auteur a considéré les végétaux sous quatre aspects différents; comme nourriture, comme remèdes, comme ornements de jardin, ou enfin comme utiles dans les arts et métiers. — Manuel alimentaire et usuel, tant des plantes exotiques qu'indigènes, qui peuvent servir de nourriture aux différents peuples de la terre, avec la manière de les préparer suivant les différents peuples. Paris, 1770, in 8°. — Manuel médical et usuel des plantes, tant exotiques qu'indigènes, auquel on a joint un catalogue raisonné des plantes rangées par familles; des observations pratiques sur l'usage qu'on en peut faire dans la plupart des maladies; et différents discours sur la botanique. Paris, 1770, 2 vol. in-12. Il contient les observations pratiques du docteur Marquet. — Dictionnaire vétérinaire et des animaux domestiques, contenant leur description anatomique, leurs mœurs, leur caractère, la manière de les élever, de les nourrir; les maladies auxquelles ils sont sujets, leurs traitements, et les différents avantages que ces animaux peuvent nous procurer tant pour la médecine que pour l'économie rurale et pour les arts: on y a joint un *Faunus gallicus*, rangé selon le système de Linnæus. Paris, 1770-1774, 6 vol. in 8°. Cet ouvrage est orné de 60 planches. — Aldrovandus Lotharingiæ ou Catalogue des quadrupèdes, reptiles, insectes et autres animaux de la Lorraine. Paris, 1771, in-8°. L'auteur suit dans cet ouvrage des ordres différents; celui de M. de Buffon pour les quadrupèdes; les oiseaux sont rangés selon l'ornithologie de M. Brisson; les insectes sont classés suivant la méthode de M. Geoffroy, et les poissons par ordre alphabétique. — La nature considérée sous ses différents aspects ou Lettres sur les animaux, les végétaux et les minéraux, contenant des observations intéressantes sur l'histoire naturelle, les mœurs et le caractère des animaux; sur la minéralogie, la botanique, etc., et un détail de leurs différents usages dans l'économie domestique et rurale. Paris, 1771. Ouvrage périodique qui remplace la collection des lettres du même auteur. Il en paraît trois cahiers par mois, qui forment, jusqu'à l'année 1776, une collection de vingt-quatre volumes in-12; et avec les lettres précédentes, de trente-six volumes. — Dictionnaire minéralogique et hydrologique de la France. Paris, 1772-1775, 4 vol. in-8°. — Histoire universelle du règne végétal ou Nouveau dictionnaire physique et économique de toutes les plantes qui croissent sur la surface du globe. Il doit être en 24 volumes dont 12 de discours et 12 de planches qui en formeront 1,200 environ. Paris, 1772-1776, 12 vol. — Histoire naturelle raisonnée de différents oiseaux qui habitent le globe, traduite du latin de Jonston, avec des augmentations. Paris, 1773, 2 vol. in-fol., forme d'atlas.—Le Parfait oiseleur. Paris, 1774, in-12. — Traité économique et physique des oiseaux de basse-cour. Paris, 1775, in-12. — Centuries de planches sur les animaux, les végétaux et les minéraux. Paris, 1775, in fol. Il en paraît une décade de trois mois en trois mois — Collection enluminée des fleurs les plus rares et les plus curieuses qui se cultivent dans les jardins de la Chine et dans ceux de l'Europe. Paris, 1775, in-fol. Il en paraîtra tous les trois mois un cahier de dix feuilles. — Histoire naturelle de la France représentée en gravures et rangée suivant le système de Linnæus, divisée par parties. La première, qui devait paraître au mois de janvier 1776, représente les différents habillements et costumes des Français.

On a encore de ce médecin la Toilette de Flore. Paris, 1770, in-12. — Manuel de médecine pratique royale et bourgeoise. Paris, 1770, in-12. — Labo-

ratoire de Flore. Paris, 1772. Tout cela prouve qu'il était peut-être l'écrivain le plus fécond de son siècle.

Apr. J.-C. 1731.—DARWIN (Erasme), le plus célèbre des physiologistes que l'Angleterre ait produits, naquit à Elson, près de Newark, dans le comté de Nottingham, le 12 décembre 1731. Après avoir reçu sa première éducation à Chesterfield, il entra au collége de Saint-Jean à Cambridge, où il obtint une des bourses fondées par lord Exeter. En 1755, il prit le titre de bachelier en médecine; puis il alla suivre les leçons de Hunter à Londres, et ensuite le cours de l'école d'Édimbourg. Comme tous les jeunes médecins qui aspirent à la fortune ou à la réputation, il désirait exercer dans la capitale; mais, pour ne point végéter sur ce grand théâtre où triomphent si aisément l'intrigue et l'ignorance, il faut au mérite les circonstances les plus heureuses ou l'appui de protecteurs puissants. Darwin choisit Lichtfield pour séjour, la guérison d'une maladie réputée incurable le mit en grande vogue; il y acquit une grande réputation et de la fortune. Il est digne de remarque que la célébrité de plusieurs médecins ait été le fruit d'un premier succès obtenu chez un homme riche où élevé en dignités : on sait combien fut avantageuse à Barthez la guérison de l'intendant du Languedoc.

Darwin se maria, en 1757, avec Marie Howard, qui lui donna trois fils, dont l'aîné, Charles, et le plus jeune, Robert, furent médecins. En 1771, Darwin commença l'ouvrage qui devait le placer au premier rang parmi les physiologistes. En 1778, il établit un jardin de botanique sur un terrain qui avait appartenu à Jean Floyer. C'est là que, dans une grotte rafraîchie par de nombreux jets d'eau, Darwin se livrait à son goût pour la poésie, qui fut en même temps l'une de ses principales occupations et le délassement de ses travaux plus sérieux. En 1780 il épousa la veuve du colonel Sacheverel Pole, qui l'enrichit d'un revenu de 700 livres sterling. Dès ce moment il quitta Lichtfield pour venir demeurer à Radbourne, puis à Derby, dans le prieuré de Breadwall, où il resta jusqu'à sa mort. Pendant son séjour à Derby, il forma une réunion d'hommes éclairés pour l'usage desquels il établit une belle bibliothèque. Ce club philosophique lui attira l'animadversion de Johnson, qui l'accusa d'impiété, reproche banal que le zèle religionnaire fait à tous les hommes qui s'élèvent au-dessus du vulgaire par la profondeur de leurs pensées. L'étude de la mécanique et de l'histoire naturelle employait tout le temps que lui laissait la pratique de la médecine. Sa vie coulait doucement dans la culture des sciences et des lettres, honorée et chérie de ses concitoyens : elle fut longue et heureuse, la perte de sa première femme et de ses fils en troubla seule la sérénité. Darwin était sujet à l'inflammation de poitrine; plusieurs fois il avait échappé au danger que lui faisait courir cette maladie, lorsqu'en 1801 il en éprouva une nouvelle attaque que des saignées réitérées purent seules dissiper. Le 2 mai 1802 il lui survint un frisson auquel succédèrent tous les symptômes de la péripneumonie, que la sortie de vingt-cinq onces de sang, tirées en un jour, améliora au point qu'il se crut presque entièrement guéri. Le 17, étant à se promener dans son jardin, il dit qu'il ne paraissait jamais mieux se porter que lorsqu'il était à la veille de tomber malade. Le lendemain matin, quelques heures après son lever, il fut pris d'un frisson violent et d'un engourdissement dans tous les membres; à peine put-il se placer dans un fauteuil, où il expira sans douleur et sans émotion, entre huit et neuf heures, le 18 mai 1802, à l'âge de soixante et onze ans. Le docteur Fox attribua sa mort à l'angine de poitrine, et d'autres à l'accès de froid d'une fièvre inflammatoire, dit le docteur Kluyskens, qui a retracé les principaux événements de sa vie, et à qui nous avons emprunté les détails qu'on vient de lire.

Darwin était de moyenne taille et trapu; ses traits, grossiers, n'avaient aucune expression, et il articulait avec beaucoup de difficulté, au point qu'on avait de la peine à le comprendre. La bienveillance faisait la base de son caractère; son esprit était enjoué et caustique, sa conversation originale et piquante. Il était doué de cette force de pensée qui caractérise les hommes supérieurs; habile à rapprocher les faits pour en faire jaillir des conséquences lumineuses, il était en même temps observateur perspicace et poète très-élégant. Un accès de goutte qu'il avait éprouvé étant encore jeune, l'avait déterminé à se priver non-seulement des liqueurs fortes, mais encore de toute espèce de

vin et même de la petite bière. Il mangeait beaucoup et digérait facilement. « Mangez, disait-il, mangez autant que vous pourrez. » Il buvait de l'eau pure ou mêlée à de la crème. L'aversion qu'il éprouvait pour les boissons fermentées le portait à attribuer la plupart des maux pour lesquels il était consulté, à l'usage de ces boissons. On ne peut nier que les excès auxquels se livre un si grand nombre de ses compatriotes ne justifient son opinion. La goutte n'ayant pas reparu pendant seize ans, il crut pouvoir faire usage modérément de vin et de cidre trempé; mais la récidive de cette maladie l'obligea bientôt de revenir au régime qui l'en avait si long temps préservé.—Rechercher les lois qui président à l'exercice de la vie dans tous les corps organisés, partir de ces lois telles qu'on les observe dans les corps organiques les plus simples pour remonter jusqu'à celles qui régissent la vie dans l'homme, faire servir ces lois à l'étude des maladies, tel a été le but de Darwin dans la composition de sa Zoonomie, que l'on peut regarder comme le résultat des travaux de sa vie tout entière. Son coup d'œil hardi et perçant embrassa toute la nature, et il est du petit nombre des hommes de génie qui ont saisi la physiologie sous le véritable point de vue d'où le philosophe doit l'envisager. Avec tous ses défauts, la Zoonomie de Darwin est encore la plus belle introduction à l'étude des phénomènes de la vie dans les animaux.

Darwin ne s'est pas borné à tracer les lois de la vie organique, sur la même base il a établi un système de psychologie dépouillée de toute théorie scolastique; il a osé enceindre de sa vaste pensée tout ce que l'esprit de l'homme peut comprendre. — L'idée fondamentale du système de Darwin est celle-ci: Tous les objets dont se compose la nature offrent une certaine ressemblance. De là il conclut la nécessité de rechercher l'analogie que présentent ces objets dans leurs propriétés essentielles. Il retraça très bien tous les avantages de la théorie. « Quelques praticiens modernes rejettent, dit-il, toute espèce de théorie médicale, sans faire attention que *réflexion est théorie*, et que qui que ce soit ne peut indiquer une méthode de traiter une maladie sans réfléchir, c'est-à-dire, sans se faire une théorie. »—Plusieurs philosophes et la plupart des physiologistes ont admis que tout, dans la nature, était l'effet du mouvement; Darwin est le seul, parmi ces derniers, qui ait été conséquent à ce principe. Il divise les mouvements de la matière en primitifs et en secondaires ou communiqués (mécaniques). Les primitifs comprennent les mouvements de gravitation, les mouvements chimiques et les mouvements vitaux dans l'animal et le végétal. Dans une quatrième classe on doit mettre les mouvements peu connus, désignés sous les noms de magnétisme, électricité, calorique et lumière. — Les mouvements vitaux, dans les vaisseaux, déterminent la circulation des fluides qu'ils renferment; dans les muscles, ils produisent la locomotion; dans les organes du sentiment, ils constituent les idées.

Le mot *sensorium* désigne tout le système nerveux, les muscles et l'esprit d'animation; c'est-à-dire la condition, inconnue dans sa nature mais admirable dans ses effets, qui préside à la vie. La volition et les sensations de plaisir et de douleur résultent de mouvements sensoriaux. Les organes immédiats du sentiment, c'est-à-dire la portion du système nerveux qui sert aux organes des sens, sont composés de fibres qui se meuvent : ainsi, par mouvements fibreux, il faut entendre non-seulement ceux des muscles, ou les mouvements musculaires, mais encore ceux de la partie nerveuse des organes des sens ou mouvements sensuels, aussi appelés idées. — Le sentiment de plaisir ou de douleur qu'on éprouve à l'occasion des idées, des mouvements sensuels, constitue la sensation. La mémoire est le renouvellement raisonné ou fortuit des mouvements sensuels.— Par association, il faut entendre la coexistence, la simultanéité ou la succession de deux mouvements vitaux lorsqu'il n'y a pas entre eux le rapport de la cause à l'effet et réciproquement. Quand un mouvement fibreux sensuel ou musculaire succède à un mouvement analogue, il y a association; lorsqu'un mouvement fibreux succède à un mouvement sensorial, il y a causation; lorsqu'il se développe une série successive de mouvements fibreux et sensoriaux qui s'engendrent réciproquement, il y a caténation. Toutes ces réunions, ces successions de mouvements, sont produites par de fréquentes répétitions, autrement dit, par l'habitude. — Le *sensorium* peut être modifié de quatre manières : 1° dans une de ses

dernières parties, occupant les muscles ou les organes des sens, par l'impression des corps extérieurs sur les uns ou sur les autres : irritation ; 2° dans une de ses dernières parties occupant les muscles ou les organes des sens, par un mouvement qui arrive jusqu'à son centre, et y produit le plaisir ou la douleur : sensation ; 3° dans son centre, et de là, jusque dans une de ses dernières parties aboutissant à un muscle ou à un des organes des sens : volitions ; 4° dans plusieurs de ses dernières parties occupant les muscles ou les organes du sentiment, par un mouvement simultané et, pour ainsi dire, harmonique : association. — Ces quatre modifications du *sensorium* comprennent la totalité des actes fondamentaux de la vie, qui se compose de quatre genres de mouvements fibreux, musculaires ou sensuels : 1° mouvements irritatifs, 2° mouvements sensitifs, 3° mouvements volontaires, 4° et mouvements associés. — Telle est la base de la théorie physiologico-psychologique de Darwin. Je ne me flatte pas d'en donner en si peu de mots une exposition lumineuse, mais je suis certain qu'elle n'est pas plus obscure que dans la Zoonomie. L'obscurité est en effet la plus grande tache que l'on remarque dans cet ouvrage ; malheureusement elle est si profonde que j'ose à peine espérer de pouvoir faire passer dans l'esprit du lecteur la manière dont je conçois la théorie de Darwin. Afin de ne point donner trop d'étendue à cet article, je passe de suite aux principes pathologiques.

Après avoir fait voir que les quatre modifications du *sensorium* déterminent des mouvements dans les vaisseaux comme dans les muscles et les organes des sens, et décrit les phénomènes de ces trois ordres de parties organiques dans l'état de santé et dans celui de maladie, sans établir de limites entre l'un et l'autre, Darwin semble vouloir se résumer ; il traite du tempérament, qu'il définit une prédisposition permanente à certaines classes de maladies. Il en admet quatre espèces, caractérisées par 1° un défaut d'irritabilité ; 2° un excès d'irritabilité ; 3° un excès de volontariété ; 4° un excès d'association. — Il admet également quatre classes de maladies : excès, diminution ou rétrogradation, 1° des mouvements irritatifs ou maladies de l'irritation ; 2° des mouvements sensitifs ou maladies de la sensation ; 3° des mouvements volontaires ou maladies de la volition ; 4° des mouvements associés ou maladies de l'association. — Ses principes thérapeutiques reposent sur la même base. Les substances qui peuvent concourir au rétablissement de la santé, maintiennent l'activité des mouvements irritatifs : *nutrientia ;* augmentent l'activité de tous ses mouvements : *incitantia ;* augmentent l'activité des mouvements irritatifs qui constituent l'absorption : *sorbentia* ; intervertissent l'ordre naturel des mouvements irritatifs successifs : *invertentia* ; rétablissent cet ordre naturel lorsqu'il a été interverti : *revertentia ;* enfin, il en est qui diminuent l'activité des mouvements irritatifs. — Quelle que soit l'opinion du lecteur sur la terminologie de Darwin, s'il a saisi la marche de ses idées, il verra déjà une preuve de la sagacité de ce physiologiste, qui divisait les médicaments d'après l'influence qu'ils exercent non sur les mouvements vitaux en général, mais seulement sur les mouvements irritatifs, c'est-à-dire sur les tissus avec lesquels on les met en rapport. — A l'époque où Darwin écrivait, la science de l'homme n'était encore que l'étude des phénomènes extérieurs (qu'on me passe cette expression), mais on commençait à soupçonner qu'il manquait un fondement assuré à cette étude dépouillée de toute vaine application des sciences physiques et chimiques. Bordeu avait signalé le sentiment et le mouvement départis à chaque organe, et la dépendance de certains mouvements organiques ; Barthez avait subordonné méthodiquement tous les actes de la vie aux forces sensitives et motrices, dirigées elles-mêmes par le principe vital, et il avait cherché à distinguer la synergie de la sympathie. Cullen, disciple de Willis et d'Hofmann, avait placé tout l'organisme sous la tutelle du système nerveux, et Brown, enfin, venait d'attirer l'attention sur l'influence des incitants externes et internes, en même temps qu'il réduisait l'état morbide à deux nuances : augmentation et diminution. (*Voir* les articles Barthez, Bordeu et Cullen, et l'excellent article Brown, du docteur Coutanceau, dans la *Biogr. médic.*) — Darwin sentit la nécessité de coordonner tant de travaux, de réunir la pathologie à la physiologie, la physiologie à la psychologie, comme l'avait formellement recommandé Bordeu, comme Cabanis le fit depuis, et de classer les actes dont l'ensemble constitue la vie, comme l'avait fait Barthez ; il mit en première

ligne l'influence nerveuse, à l'exemple de Cullen; il admit l'incitation de Brown, mais il ne voulut pas réduire à une seule catégorie tous les mouvements vitaux, et il crut qu'il ne suffisait pas d'admettre deux états morbides.

Après avoir long-temps médité sur les phénomènes de la vie, Darwin posa en principe que tous ces phénomènes, sans en excepter la pensée, étaient le résultat d'un mouvement approprié à la matière organique. Voyant que l'impression des corps qui agissent sur nous produit dans nos organes des modifications dont nous n'avons pas nécessairement conscience, il désigna sous le nom d'irritation les mouvements qui ont lieu dans le corps vivant à l'occasion d'un stimulus étranger à l'organisme ou en faisant partie, tel que le froid ou le sang. L'irritation, lorsqu'elle se propage jusqu'à l'encéphale, produit en nous le plaisir ou la douleur. Darwin fit de ces deux modifications le second ordre des mouvements vitaux, sous le nom de sensation. — A l'occasion de la sensation, nous désirons qu'elle cesse ou qu'elle continue; ce qui ne peut avoir lieu que par des mouvements dans le système nerveux, les muscles et certains autres organes: mouvements auxquels Darwin donne le nom de volitions. — Ainsi l'irritation produit la sensation, et celle-ci la volition. Darwin donne, à cette succession, le nom de caténation. — A l'irritation d'une partie peut succéder l'irritation d'une autre partie, après une sensation vient une autre sensation, une volition succède à une autre volition; cette succession, ou la coexistence de deux mouvements vitaux de même espèce, a reçu de Darwin le nom d'association. — Ainsi Darwin a exposé les actes de la vie organique sous le nom d'irritation ou de mouvements irritatifs, la perception sous celui de sensation; il en a judicieusement isolé l'étude des modifications de la volonté; il a exposé l'histoire des sympathies sous les noms de causation, d'association et de caténation. Il a donc entrevu les grandes vérités qui forment aujourd'hui les principes de la physiologie pathologique. On a trop négligé depuis lui la recherche attentive des modifications des sens dans l'état de santé et dans celui de maladie: l'irritation et les sympathies absorbent notre attention. Tout physiologiste qui voudra embrasser le domaine entier de la science de l'homme, devra y joindre l'étude de la perception et de la volonté, que nous plaçons pour ainsi dire en sous ordre. L'une et l'autre ne sont pas indépendantes de l'action organique, comme on l'a ridiculement prétendu, mais ne sont pas non plus, comme l'ont dit Condillac et quelques physiologistes, de simples modifications de la sensation: j'y vois les résultats de l'action cérébrale mise en exercice par l'irritation des nerfs des sens internes et externes.

Mais Darwin a commis une erreur grave en multipliant sans nécessité et spéculativement la dépendance des mouvements organiques; c'est par là qu'il a introduit une si grande obscurité dans les généralités de sa théorie. Lorsqu'on le suit dans la pathologie, on trouve d'autres sujets d'éloge et de blâme. Parmi les premiers, je range le rapprochement lumineux de l'état normal et de l'état morbide de chaque espèce de mouvement vital: ainsi il traite successivement de la soif, de la faim, des nausées, du mal d'estomac, de la cardialgie, puis de la rumination, de l'éructation, de l'indigestion, du vomissement, du choléra, de la passion iliaque; et ailleurs, de la rêverie, de l'insomnie, de l'amour sentimental, de l'amour-propre, de la nostalgie, de l'espoir religieux, de l'orgueil héréditaire, de l'ambition, du chagrin, du dégoût de la vie, du regret de la beauté, de la peur de la pauvreté, etc. Il a donc fait quelquefois les plus heureux rapprochements entre l'état normal et l'état morbide; quelquefois il a groupé les maladies dans l'ordre le plus admirable; toujours il se montre observateur plein de finesse et de sagacité, toujours il s'élève aux vues philosophiques les plus hautes: mais à combien de rapprochements bizarres, disparates, l'a conduit le désir d'établir une classification des maladies par classes, familles, ordres, genres et espèces, à l'imitation du système de botanique de Linné! Les maladies offrent souvent un mélange inextricable des lésions, de l'irritation des émotions, de la volonté, des sympathies; il est telle maladie, la manie, par exemple, qui se trouve découpée en trois ou quatre affections dans la Zoonomie. L'imperfection de la physiologie pathologique, au temps où vivait Darwin, ne lui a pas permis de reconnaître la fréquence de l'irritation, la rareté de l'asthénie primitive. Partisan de Brown, il a réuni les uns près des autres tous les cas morbides où il y a diminution des mouvements vitaux; c'est ainsi qu'il a placé la

paralysie du rectum à côté de la catalepsie, qu'il a divisé l'odontalgie en froide et chaude. Une erreur plus grave est d'avoir méconnu l'inflammation au point de la placer parmi les lésions du sentiment.

Je ne m'arrêterai point à relever ce qu'il a dit du mouvement rétrograde des vaisseaux, ce n'est peut-être pas ce qu'il y a de plus fautif dans sa théorie; je crois également inutile de m'occuper à relever ses fautes en matières médicales. Dès qu'il est arrivé, a travers le fatras de sa nomenclature, à parler d'une fonction ou d'une maladie, on le voit prodiguer les aperçus les plus ingénieux, les vues les plus étendues; son style est clair, sa marche est méthodique; il déploie les richesses de sa vaste érudition, les trésors de son expérience, et l'on ne peut méconnaître en lui le médecin législateur, le philosophe dont la pensée a pris le plus noble essor. Pénétrés des avantages de l'étude physiologique, observons sans relâche les phénomènes de la santé et de la maladie; partageons notre vie entre les travaux cliniques et ceux de l'amphithéâtre; pour apprendre à juger sainement de ce que nous avons vu avec attention, lisons et méditons sans cesse Bordeu, Barthez, Cabanis, Brown lui-même, Bichat et Darwin, et félicitons notre patrie d'avoir produit des hommes supérieurs à cet illustre enfant de l'orgueilleuse Angleterre.

The botanical Garden, a poem in two parts. Londres, 1789, in-4°. — Ibid., 1792, 2 vol. in-4° —Ibid., 1800, 2 vol. in-4°. — Trad. en français, sous le titre d'Amours des plantes par Deleuze (Paris, 1799, in-12). — La traduction française ne renferme que la seconde partie de ce poème, dont la première est intitulée Économie de la végétation. « On admire dans cet ouvrage, dit M. Suard, un plan original et hardi, une imagination brillante. une versification harmonieuse; mais on n'y trouve rien de cet intérêt aimable que produit le développement des passions, défaut qui a fait dire de Darwin qu'il ne faisait que voltiger autour du cœur sans y pénétrer. » M. Suard n'a pas voulu voir que ce poème respirait d'un bout à l'autre les plus nobles passions, l'amour de l'indépendance et la haine de l'arbitraire. Darwin ne fut pas seulement physiologiste du premier ordre, philosophe profond et poète élégant, il fut encore citoyen vertueux: dans un gouvernement constitutionnel fortement organisé chacun doit pouvoir, en se conformant aux lois qui régissent son pays, s'exprimer avec franchise sur les principes du droit politique.

Zoonomia, or the laws of organic life. Londres, 1794, in-4°. — Ibid. 1796, in-4°. Traduit en français par Joseph-François Kluyskens, Gand, 1810, 4 vol. in-8°; — en allemand, par Jean-Dieterich Brandts, Hanovre, 1795, 3 vol. in-8°. — Ibid., 1799, in 8°. — Ibid., 1811, in-8°; —en italien, par Rasori, Milan, 1803, 6 vol. in-8°. — Cet ouvrage, que Sprengel n'a pas compris, comme il n'a pas compris Bordeu et Bichat, est en médecine théorique bien supérieur à ceux de Sydenham et de Cullen en médecine pratique. Il n'a manqué à Darwin que d'être anatomiste, de ne pas être venu après Brown, et de s'exprimer en style moins obscur. — The golden age, poetical epistle to Thomas Beddoes. Londres, 1794, in4°.—A plan for the conduct of female education, in boarding-schools. Londres, 1797, in 8°. — Darwin fit ce plan d'éducation pour deux jeunes filles naturelles qu'il avait placées dans un pensionnat a Osbourne. — Phytologia, or the phylosophy of agriculture and gardening with the theory of draining morasses and with an improved construction of the drill plough. Londres, 1799, in-4°. — Trad. en allemand par L.-B.-G. Hebenstreit, Berlin, 1801, in-8°. — The shrine of nature, a poem. Londres, 1802, in 8°.—The temple of nature or the origin of society; a poem, with philosophical notes. Londres, 1803, in-4°. (*Biog. med.*)

Apr. J.-C. 1731. — JANIN (Jean), l'un des oculistes les plus distingués du dernier siècle, naquit à Carcassonne le 12 juin 1731. Ce fut dans l'hôpital de cette ville qu'il commença ses études médicales. Il les continua à Montpellier, et se fixa, quelque temps après, à Calmette, près de Nîmes. Il eut des succès brillants dans sa pratique. Il sentit néanmoins le besoin d'acquérir des connaissances plus approfondies que celles qu'il possédait, et il fut reprendre, à Avignon, le cours de ses études. Ce n'est qu'alors qu'il commença à s'occuper d'une manière spéciale des maladies des yeux. Il n'attendit pas long-temps pour mettre au jour le premier fruit de ses recherches en ce genre. Une opération de cataracte faite à un religieux venu de Lyon pour être opéré par Janin, et dont le succès fut complet, fixa l'attention publique sur

l'opérateur. Appelé bientôt à Lyon pour en pratiquer d'autres, dans lesquelles il ne fut pas moins heureux, il reçut dans cette ville un accueil qui le détermina à s'y fixer. Il ne le fit néanmoins qu'après être venu à Paris étudier pendant quelque temps la pratique des grands maîtres. Depuis 1767, Janin vécut à Lyon : il y est mort en 1799. Il avait été anobli en 1787 sous le nom de Combe Blanche. On peut voir d'autres détails sur sa vie dans son *Éloge* publié par M. J.-P. Pointe (Lyon, 1825).— Janin publia en 1759 un opuscule sur les maladies des yeux, qui est indiqué par M. Pointe (Lyon 1825); mais dont nous n'avons pas le titre exact. — Nous connaissons les suivants :

Observations sur une fistule lacrymale, occasionnée par un coup de feu. 1765. — Observations sur plusieurs maladies des yeux. Lyon, 1768, in-12. — Histoire de quelques fistules lacrymales et de plusieurs cataractes, observations d'ulcères rongeants aux deux yeux. Cet opuscule concis et judicieux valut à l'auteur des éloges de la part de J.-L. Petit. — Mémoires et observations anatomiques, physiologiques et physiques sur l'œil et sur les maladies qui affectent cet organe, avec un précis des opérations et des remèdes qu'on doit pratiquer pour les guérir. Lyon et Paris, 1772, in-8°. — Janin, dit M. Pointe, s'était pénétré des doctrines des maîtres de l'art ; il avait lu et médité leurs écrits, et surtout avait observé et réfléchi. Il consigna dans ce livre les fruits de son savoir et de son expérience. Cet ouvrage avait le mérite d'être essentiellement pratique : il fut bientôt traduit en plusieurs langues, et porta dans l'étranger la réputation de son auteur. On distingue particulièrement dans le nombre des dissertations qu'il renferme, celles sur l'imperforation de l'iris, sur la fistule lacrymale, sur la cataracte. — Réflexions sur le triste sort des personnes qui, sous une apparence de mort, ont été enterrées vivantes; ou précis d'un mémoire sur les causes de la mort subite et violente dans lequel on prouve que ceux qui en sont victimes peuvent être rappelés à la vie. Paris, 1772, in 8°. — L'antiméphitique ou moyens de détruire les exhalaisons pernicieuses et mortelles des fosses d'aisances, l'odeur infecte des égouts, celle des hôpitaux, des prisons, des vaisseaux de guerre, etc. Imprimé par ordre du gouvernement. Paris, 1738 et 1782, in-8°. — Détails de ce qui s'est passé dans les expériences faites par Janin les 18 et 23 mars en présence des commissaires réunis de l'Académie royale des sciences, et de la Société royale de médecine (concernant l'antiméphitisme). Paris, 1782, in-8°.—Dissertations et lettres sur le méphitisme et l'antiméphitisme adressées à Cadet. Paris, 1784, in-8°. — Réponse à O'Ryan sur le magnétisme animal. Genève et Lyon, 1784, in 4°.—La vérité mise en évidence. Paris et Lyon, 1785, in-12.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1732 *env.* — MARTINE (Georges) prit le bonnet de docteur en médecine à Leyde vers 1725, et retourna ensuite en Écosse, sa patrie, où il pratiqua avec beaucoup de réputation dans la ville de Saint-André. Il fut médecin de la flotte commandée par l'amiral Vernon, et mourut entre les années 1740 et 1743. On trouve plusieurs mémoires de sa façon dans le recueil publié par la Société d'Edimbourg, mais il a écrit des ouvrages plus considérables sous ces titres :

De similibus animalibus et animalium calore, libri duo. Londini, 1740, in-8°. En français, Paris, 1751, in-12. Ce qu'il dit sur la force du cœur est appuyé de divers calculs algébriques, et de plusieurs théorèmes de Géométrie qui n'ont pu séduire l'esprit clairvoyant de feu M. Senac ; ce médecin a même relevé les écarts de notre auteur par une critique des plus sévères. « Martine, dit-il, » dont le génie promettait à la médecine » d'heureux travaux, a traité en passant » ce sujet, qui a occupé vainement tant » de géomètres. Ce qu'il y a de singu- » lier dans son ouvrage, c'est qu'il a pro- » digué un étalage d'érudition qu'on n'a » jamais accompagné de la géométrie : » Virgile, Horace, Lucrèce y égaient la » sévère et sèche raison qui marche ap- » puyée sur des calculs. Il n'a pu se pré- » server du goût dépravé qui entasse des » citations, goût qui ne prouve autre » chose si ce n'est que les yeux ont par- » couru beaucoup de livres. Un autre » défaut qui intéresse davantage, c'est » qu'il a cru que la géométrie était une » clef qui ouvre tous les secrets de la » nature : les efforts des plus grands gé- » nies n'ont pu déterminer les forces d'un » seul animal. » Ainsi parle le célèbre Senac dans son Traité du cœur.— Essay medical and philosophical. Londres, 1740, in 8°. Cet ouvrage traite de plusieurs objets détaillés dans le précédent. — In Bartholomæi Eustachii Tabulas anatomi-

cas commentaria. Edimburgi, 1755, in-8°. C'est Monro qui a déterminé les parents de l'auteur à publier ces commentaires. On y trouve plusieurs remarques historiques sur la vie et les travaux de Vésale, de Charles Etienne, de Jacques Sylvius, de Columbus, de Valverda, de Fallope, et le jugement de Martine sur les découvertes d'Eustachi, dont il corrige les défauts, mais en comblant cet auteur de tous les éloges qu'il mérite par ses recherches sur les nerfs. C'est en examinant cette partie de l'anatomie, si supérieurement traitée par Eustachi, que notre médecin indique les différentes découvertes qu'on a faites dans cette science.

Apr. J.-C. 1732. — HULME (Nataniel), médecin érudit, et praticien renommé pour le traitement des maladies des femmes et des enfants, né à Holme-Torp, dans le Yorkshire, le 7 juin 1732, était le plus jeune de onze enfants. Son frère, Joseph Hulme, médecin distingué de Halifax, lui donna les premiers principes de la médecine. Il suivit ensuite les leçons de l'hôpital de Guy, à Londres, et fut employé, en 1755, comme médecin de vaisseau. Dix ans après, il prit à Edimbourg le grade de docteur. Il s'établit alors à Londres, où il acquit, par la pratique et par la publication d'ouvrages remarquables, une grande réputation. En 1768, il fut nommé médecin ordinaire de la maison d'accouchements, place qu'il occupa jusqu'en 1794, qu'il donna sa démission. Il mit à profit le champ d'observations que lui ouvrait cet établissement et on lui dut l'un des premiers et des meilleurs ouvrages sur la fièvre puerpérale. Il fut choisi pour être médecin du dispensaire établi à Londres en 1770. Agrégé au collége royal des médecins de Londres, en 1774. — Sa réputation s'étendit sur le continent, lorsqu'il gagna une médaille d'or de la Société royale de médecine pour son Mémoire sur l'endurcissement du tissu cellulaire des nouveau-nés. La Société royale de Londres l'admit dans son sein en 1794 et celle des antiquaires de la même ville, l'année suivante. En 1807, le 21 février, Hulme fit une chute d'une hauteur considérable. Il n'en éprouva ni douleurs vives, ni accidents notables; mais il mourut le 28 mars suivant.

Diss. med. inaug. de scorbuto. Edimbourg, 1765, in-8°. — Libellus de natura, causa et curatione scorbuti; to which is annexed a proposal for preventing the scurvy in the British navy. Londres, 1768, in-8°. — A safe and easy remedy proposed for the relief of the stone and gravel, scurvy, gout, etc., and for the destruction of worms in the human body illustrated by cases; — together with an extemporaneous method of impregnating water and other liquids with fixed air, by simple mixture only, without the assistance of any apparatus or complicated machine. Londres, 1778, in-4°. — Oratio de re medica cognoscenda et promovenda, cui accessit via tuta et jucunda calculum solvendi in vesica urinaria inhærentem, ab historia calculosi hominis confirmata. In-4°. — A treatise on the puerperal fever; wherein the Nature and cause of that disease so fatal to lying in women are represented in a new point of view, illustrated by dissections and a rational method of cure proposed and confirmed experience. Londres, 1772, in-8°, 141 p. — Description soignée de la maladie. Hulme réfute l'opinion de ceux qui font consister sa nature en une métastase du lait : elle consiste essentiellement, selon lui, en une inflammation des intestins et de l'épiploon. — Mémoires sur l'endurcissement du tissu cellulaire des nouveau-nés; dans les Mémoires de la Société roy. de méd., 1787-88, tom. IX, p. 110. — Experiments and observations on the light which is spontaneoulsy emitted, with some degree of permanences from various bodies. Philosophical transactions, 1800, p. 161, et 1801, p. 403. — Account of a brick brought from the site of ancient Babylon. Archeol. Soc. XIV, p. 55, 1803.

Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*

Apr. J.-C. 1732. — SABATIER (Raphael-Bienvenu) naquit à Paris le 11 octobre 1732. Son père, Pierre Sabatier, était un membre distingué du Collége et de l'Académie royale de chirurgie, dont l'institution était alors toute récente. Les premières études du jeune Sabatier ne présentèrent rien de remarquable. Le goût du travail, développé assez tard chez lui, devint bientôt sa passion dominante; il s'y livra avec une telle ardeur, qu'en peu d'années il fit les progrès les plus surprenants. A dix-sept ans, il était maître ès-arts; la physique, la géométrie, l'anglais, l'italien, la musique et le dessin lui étaient familiers. Destiné d'abord à une autre carrière, la mort d'un oncle maternel détruisit les espérances de fortune que ses parents avaient

conçues pour lui, et l'obligèrent de faire un choix entre la médecine et la chirurgie. Celle-ci obtint la préférence. Petit et Verdier furent ses premiers maîtres; élève à la Charité, où son père avait succédé aux deux Ledran et précédé Faget, il se distingua par son zèle, son assiduité et l'intelligence avec laquelle il remplit les fonctions dédaignées, mais utiles, de la chirurgie ministrante. — Son père avait succombé à une maladie longue et douloureuse; sa famille, que menaçait la misère, n'avait que lui pour appui, et Sabatier n'avait point obtenu ses grades. Le corps des chirurgiens de Paris avança pour lui le temps des épreuves. Deux tantes se réunirent pour subvenir aux frais qu'elles entraînaient, et Sabatier fut reçu en 1752. Il devint alors membre du Collége et de cette Académie qui réunissait dans son sein tout ce que la chirurgie française comptait de plus illustre. Des cours publics d'anatomie, accompagnés d'expériences sur les animaux vivants, et dans lesquels il exposait la forme, la structure et la manière d'agir de toutes les parties du corps, fondèrent sa réputation. A vingt-quatre ans, il succéda à Balleul dans la chaire d'anatomie du Collége royal de chirurgie. Morand devenait vieux, il éprouvait le besoin du repos, et, jaloux de laisser sa place à un homme digne de succéder et à lui et aux praticiens célèbres qui l'avaient précédé, il fixa son choix sur Sabatier, le fixa à l'hôtel des Invalides, en fit son adjoint, lui accorda sa nièce, et avec elle la survivance de sa place. — De cette époque datent la grande réputation et la fortune de Sabatier. En 1773, l'Académie des sciences lui ouvrit ses portes. Commissaire pour la correspondance à l'Académie de chirurgie, il y aidait Louis dans ses importantes fonctions. Au commencement de la guerre, il reçut l'ordre de se rendre, en qualité de chirurgien-consultant, à l'armée du Nord rassemblée devant Mons. Mais son âge avancé et l'habitude d'une vie paisible, retirée, consacrée au travail du cabinet et aux occupations de la pratique civile, ne lui permettaient pas de supporter les fatigues et les privations de la guerre. Il ne parut au quartier-général qu'un moment; il y reçut l'expression de la reconnaissance et du respect de ses collaborateurs, qui étaient presque tous ses élèves, puis il fut rendu aux occupations et aux habitudes qu'il chérissait. L'Académie de chirurgie le choisit pour succéder à Louis; mais le torrent qui renversait alors toutes les institutions ne lui permit pas de s'acquitter long-temps des devoirs de sa nouvelle charge. Sabatier, attaché au service de santé militaire, fut chargé avec Coste et Parmentier de l'inspection des hôpitaux des armées. A la formation de l'école de santé, il obtint la chaire de médecine opératoire, et reprit avec le même zèle que dans sa jeunesse les travaux de l'enseignement public. Il fut appelé à la création de l'Institut: Napoléon le nomma l'un de ses chirurgiens-consultants, et il reçut la décoration de la Légion d'honneur. C'est au milieu de cette prospérité, et en se livrant sans relâche à ses occupations scientifiques, que Sabatier mourut le 19 juillet 1811, après une maladie dont l'invasion fut presque subite et la marche très-rapide. — Ce grand praticien, qui, comme Fontenelle, réunissait à la gloire d'un siècle qui n'était plus celle d'un siècle nouveau, était l'oracle et le modèle de tous les chirurgiens qui l'environnaient. Son esprit orné et réfléchi s'était nourri des exemples de ses prédécesseurs, dont il continuait les travaux. Soumis à la règle, docile aux préceptes consacrés par l'expérience, il tenait plus à perfectionner qu'à découvrir et à faire prôner des choses nouvelles. Dans sa marche lente et circonspecte, il se bornait à féconder, par ses méditations, les vérités déjà connues; mais l'enthousiasme était aussi éloigné de son caractère, qu'il savait peu l'exciter chez les autres. Sabatier et Desault étaient les chefs de deux écoles, dont l'une se présentait avec toute l'autorité de Petit, de Louis, de Morand, avec toute l'illustration de l'Académie de chirurgie; et dont l'autre, dans sa marche rapide, renversait pièce à pièce l'édifice élevé par le temps et l'usage, et replaçait la science sur de nouvelles bases. L'une conservait les anciennes doctrines, l'autre en proclamait incessamment de nouvelles, et comptait une foule d'adversaires. Aussi combien fut douce et paisible la carrière de Sabatier comparée à celle de Desault! Celui-ci, entouré de rivaux et d'ennemis qu'il accablait de sa célébrité, faillit devenir leur victime; l'autre n'excita jamais l'envie: la fortune fut pour lui prodigue de dons et toujours sans rigueur. Elle l'accompagna pour ainsi dire au delà de la tombe, en faisant consacrer sa gloire par la voix éloquente d'un ancien compagnon de ses

travaux, d'un des vétérans du grand siècle de la chirurgie. C'est dans cet éloge que j'ai puisé une partie de cet article. — Sabatier est auteur d'un grand nombre de mémoires et d'observations. Il a fourni au recueil de l'Académie des sciences des mémoires sur l'inégale capacité du cœur et des vaisseaux pulmonaires, sur la circulation du fœtus, sur la situation respective du cœur, des gros vaisseaux et des poumons, sur les veines dites de Thebetius, sur la structure du cerveau et de ses enveloppes, sur les mouvements des côtes et l'action des muscles intercostaux, sur la rage, sur les fractures en travers de la clavicule, sur du sang trouvé dans le canal thoracique. Dans les mémoires de l'Institut, Sabatier a fourni des travaux précieux sur l'opium administré à haute dose dans le tétanos traumatique, sur les fractures du sternum, la taille avec le lithotome caché, les changements qui surviennent après la naissance dans les organes de la circulation du fœtus, la résection de la tête de l'humérus pour suppléer à l'amputation du bras dans l'article. — Cet illustre praticien a inséré dans les Mémoires de l'Académie de chirurgie une observation faite par son père sur un cas intéressant de grossesse extra-utérine, et une autre sur la hernie de l'estomac; il enrichit ensuite ce recueil précieux de mémoires sur le déplacement de la matrice et du vagin, la fracture du col fémoral, les anus contre nature, la guérison radicale de l'hydrocèle et les luxations consécutives du fémur. Tous ces travaux portent l'empreinte d'un esprit exact, sévère, habitué aux procédés méthodiques de la géométrie. Sabatier a publié ensuite une nouvelle édition du Traité de Verdier sur l'anatomie; on lui doit également une édition de la Chirurgie de Lamotte, qu'il revit et enrichit de notes précieuses. Enfin il a publié de son propre fonds :

De bronchotomia, theses anatomicæ et chirurgicæ. Paris, 1722, in-4°. — Cet ouvrage est la thèse de Sabatier, qu'il soutint avec la plus grande distinction. — Traité d'anatomie. Paris, 1761, 3 vol. in-8°. — Cet écrit est un des mieux pensés et des plus utiles que nous possédions en ce genre. Il a été surpassé sans doute par le Traité de Bichat et de M. Boyer; mais on y trouve une érudition choisie et des détails physiologiques qui en rendent encore la lecture profitable. — De la médecine opératoire. Paris, 1796, 3 vol. in-8°. — Sabatier fit de cet ouvrage le fondement le plus solide de sa gloire. Traduit dans toutes les langues, on y trouve cette puissance de conception, cette profondeur de vues qui élèvent l'âme et la font planer sur le sujet tout entier. La médecine opératoire a eu une seconde édition en 1810; MM. Samson et Begin en ont publié une nouvelle, sous les yeux de Dupuytren (Paris, 1821 et 1824, 4 vol. in-8°).

(*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1732. — SAALMANN (François-Raban), né à Ruthen, dans la Westphalie, le 22 janvier 1732, médecin à Munster, est auteur d'un assez grand nombre d'ouvrages, dont plusieurs offrent de l'intérêt, en médecine pratique surtout :

Dissertatio de paragomphosi capitis fœtus in partu. Harderwyk, 1752, in-4°. — Commercium de dysenteria anni 1761 adeo immiti Monasteriensi, ejusque facta cura. Munster, 1761, in-4°. — Commercium de phthisi et hæmophthisi, ejusque hactenus prolongata cura. Munster, 1762, in-4°. — Commercium de passione hypochondriaca, et ex hoc fonte de in insecuta hydrope universale. Munster, 1762, in-4°. — Commercium de febre paraphrenitica, ejusque facta cura. Munster, 1763, in-4°. — Ces quatre opuscules ont été admis par Wichmann dans son édition des Œuvres de Werlhof. — Descriptio phrenitidis et paraphrenitidis in Westphalia circa medium mensis Martii grassari incipientium vere contagiosarum earumque factæ curationis. Munster, 1788, in-4°. — Descriptio pleuritidis, peripneumoniæ, pleuropneumoniæ et anginæ, earumque curatio. Munster, 1789, in-4°. — Descriptio rheumatismi acuti, et dilucidatio ducentorum et quinquaginta Aphorismorum Hippocratis, ad rheumatismum tum acutum, tum chronicum; item ad phrenitidem, pleuritidem, peripneumoniam, pleuropneumoniam et anginam pertinentium. Munster, 1789, in-4°. — Descriptio febrium acutarum ordinariarum et febrium catarrhalium, et dilucidatio centum et triginta Aphorismorum Hippocratis ad febres acutas ordinarias pertinentium. Munster, 1790, in-4°. — Descriptio febris urticatæ, scarlatinæ et purpureæ. Munster, 1790, in-8°. — Descriptio variolarum, morbillorum, febris erysipelatosæ et colicæ acutæ. Munster, 1790, in-4°. — Descriptio febrium ma-

lignarum in genere et specie sic dictarum, catarrhalium malignarum simplicium, et exanthematicarum, item petechiarum verarum, deinde pestis sive pestilentiæ veræ et denique rabiei caninæ. Munster, 1791, in 4° — Descriptio febrium intermittentium in genere, et speciatim febris intermittentis quotidianæ, tertianæ et quartanæ; descriptio item febrium vulnerariarum, acutarum et longarum; porro febrium continuarum longarum; deinde febris hecticæ in specie, et denique febris phthisicæ. Munster, 1791, in-4°. (*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C 1732 *env.* — SCHULZ VON SCHULZENHEIM (David) était né en Dalécarlie le 27 mars 1732. Il fut nommé prosecteur de l'Université d'Upsal en 1752, et promu au doctorat en médecine deux ans après. Sa réputation commença par la part qu'il prit à la publication du Mercure suédois de Giorwel depuis l'origine de ce recueil, en 1755, et surtout par la publication de son ouvrage sur l'inoculation de la variole. En 1760, il fut nommé membre de l'Académie royale des sciences; l'année suivante, professeur d'accouchements; en 1766, assesseur du collége de médecine; en 1775, intendant de la maison d'accouchement. Il ne borna point ses travaux à la médecine, il s'occupa encore de finances et d'économie politique, et fut l'un des rédacteurs d'un recueil consacré à ces matières. En 1809 il devint premier médecin du roi, et président du collége des médecins, qui lui érigèrent, à leurs frais, un buste en marbre blanc avec cette inscription : AU MÉDECIN, A L'HOMME D'ÉTAT, AU PATRIOTE. Schulz de Schulzenheim était le plus âgé des savants de la Suède quand il mourut, le 24 avril 1823; il était dans sa quatre-vingt douzième année :

Diss. de emesi (præs. Rosen de Rosenstein). Upsal, 1754, in-4°. — Berættelse om Koppors ympande, ofverlæmnad till hægloflige Kongl. Sundhets-Commissionnem. Stockholm, 1756, in-8°. — C'est un des meilleurs ouvrages de l'époque sur l'inoculation de la variole. — Intrædes tal om Barns Skætsel igemen, hællet fær Kongl. Vet. acad. den 16 aprd 1760. Stockholm, 1760, in-8° de 48 pp. — Discours judicieux sur les soins à donner aux enfants. — Tal om den rætta Alderdomens ærnaende, hællet fær Kongl. Swedska Vetenskaps academien vid præsidii nedlæggande, den 4 maii 1763. In-8° de 48 pp. — Sur les moyens de parvenir à la vieillesse. — Svar pæ Kongl. Vetensk. academiens fræga huru all slags frisel kan fær komnas och botas sæ hos Barnsægs Hustruv, som andra? etc. Stockholm, 1770, in-8° de 39 pp. — Les Mémoires de la Société royale des sciences de Suède renferment divers articles ou observations de Schulz.
(DEZEIMERIS, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1732. — GANDOGER (Pierre-Louis), médecin consultant de Stanislas roi de Pologne, professeur d'anatomie, de chirurgie et de botanique en l'Université de Lorraine établie à Nancy, membre des Académies de Florence, Sienne, Dijon, Nancy, Toulouse, etc., docteur agrégé au Collége royal des médecins de Nancy, médecin des hôpitaux du roi, était de Lyon, où i naquit le 6 août 1732. Pierre Charles Gandoger, son père, issu d'une famille italienne, connue sous le nom de Gandogeri, vint s'établir à Lyon et s'y maria. La tête pleine de projets, il abandonna un commerce qui lui réussissait pour se livrer à des spéculations qu'il exécuta et qui le ruinèrent. Le jeune Gandoger, éloigné à sept ans et privé à quinze d'un père qui ne s'était nullement occupé de lui donner une éducation convenable, passa sa jeunesse dans l'inaction. Il en sortit de lui-même, fit son cours d'humanités, et s'appliqua ensuite aux mathématiques avec tant d'ardeur et de succès, qu'il mérita de Clairaut le nom glorieux de petit Bernouilli. Il tourna bientôt ses vues du côté du génie; mais le retour de la paix l'ayant privé de l'espérance de s'avancer dans l'état qu'il avait embrassé, il se décida pour la médecine et reçut le bonnet de docteur en cette science après un cours de quatre ans. L'envie d'être utile dans sa nouvelle profession lui fit solliciter l'agrément du ministère pour aller à Québec en qualité de médecin du roi; il l'obtint, et il se disposait à partir pour le Canada, lorsqu'on apprit la réduction de cette colonie : événement qui l'obligea de rester à Paris, où il se livra entièrement à l'étude de la chimie. Il s'y appliqua jusqu'en 1763, que les bontés et les sollicitations de M. de La Galaizière le déterminèrent à venir fixer sa demeure en Lorraine. Il se fit estimer dans cette province et mérita de l'être, il l'éclaira de ses lumières et lui fut utile de différentes manières; mais il abrégea le cours de sa vie par son obsti-

nation au travail et par son excessive vivacité. Sorti de son cabinet, où les méditations profondes, les lectures savantes, les veilles continuelles l'épuisaient successivement, il portait dans le monde une effervescence d'idées qui ne l'épuisait pas moins. Malheureusement pour lui, il n'écouta pas les représentations de ses amis sur le dépérissement de sa santé; et, comme il négligea opiniâtrément les secours qu'il avait si souvent et si efficacement procurés à d'autres, il fut la victime d'une indifférence trop longue pour ses propres jours, qu'il termina à Malzeville le 5 août 1770. Quant à ses ouvrages, le plus considérable de ceux qu'il a fait imprimer a paru sous ce titre :

Traité pratique de l'inoculation, Nancy, 1768, in-8°. Il regarde l'inoculation comme le seul et le plus assuré moyen de se soustraire aux dangers imminents et aux ravages affreux de la petite vérole naturelle. (*Biog. méd.*)

Apr. J.-C. 1732. — DAIGNAN (Guillaume), de Lille, où il vint au monde en 1732, alla faire ses études à Montpellier, et prit le bonnet de docteur dans cette université. Il avait atteint sa vingt-cinquième année, lorsqu'il entra au service en qualité de médecin, et ne tarda pas à devenir médecin en chef des armées de Bretagne et de Genève, après avoir été employé dans plusieurs hôpitaux des côtes du Nord. En quittant l'état militaire, il vint se fixer à Paris, où il remplit tranquillement la charge de médecin du roi, qu'il avait achetée, jusqu'à la révolution ; à cette époque, et sous le régime de la Convention, il entra au conseil de Santé, mais il y resta peu de temps, et demanda sa retraite. Depuis lors il vécut très-retiré jusqu'à sa mort qui eut lieu en 1812, le 16 mars. Ses productions littéraires sont assez nombreuses :

Remarques et observations sur l'hydropisie. Paris, 1776, in-8°. — Mémoires sur les effets salutaires de l'eau-de-vie de genièvre dans les pays bas et marécageux. Saint-Omer, 1777, in-8°. Dunkerque. 1771, in-8°. — Recherches sur les causes des maladies qui ont régné à Gravelines en 1777. Lille, 1777, in-8°. — Réflexions sur la Hollande. Paris, 1778, in-12. Ibid., 1812, in-8°. — Topographie médicale du Calaisis. Calais, 1778, in-8°. — Mémoires sur l'épizootie de la châtellenie de Bergues. Paris, 1778, in-8°. — Précautions générales dans le traitement de la dysenterie qui régna en Bretagne en 1777. Saint-Malo, 1779, in-8°. — Adnotationes breves de febribus. Paris, 1783, in-8°. — Cet opuscule, dans lequel la traduction française se trouve en regard du texte, contient des remarques adressées à Colombier sur les fièvres qui ont régné en 1780 et 1781, pendant l'automne. — Rapport des épreuves du remède de Godernaux contre les maladies vénériennes. Paris, 1783, in-8°. — Ordre du service des hôpitaux militaires. Paris, 1785, in-8°. — Tableau des variétés de la vie humaine. Paris, 1786, in-8°. Ouvrage rempli de vues également judicieuses et justes. — Gymnastique des enfants convalescents, infirmes, faibles et délicats. Paris, 1787, in-8°. — Gymnastique militaire. Besançon, 1790. in-8°. — Nouvelle administration politique et économique de la France. Paris, 1791, in-8°. — Mémoire sur la dysenterie qui a régné à l'armée de l'Ouest. Paris, 1792, in-8°. — Conservatoire de santé. Paris 1802, in-8°. Supplément. Ibid., 1802, in-8°. — Mémoires sur les moyens d'extirper la mendicité en France. Paris, 1802, in-8°. — Plan général pour remédier aux principales causes qui nuisent à la constitution de l'homme. Paris, 1802, in-8°. — Relation d'un voyage en Normandie et dans les Pays-Bas. Paris, 1806, in-8°. — Centuries médicales du dix-neuvième siècle. Paris, 1807, 1808, 2 vol. in-8°. — Toilette secrète des dames françaises. Paris, 1808, in-8°. — L'échelle de la vie humaine, ou thermomètre de santé. Paris, 1811, in-8°. Daignan a traduit en français les OEuvres de Baglivi (Paris, 1757, in-12). (*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1732. — GEHLER (Jean-Charles), accoucheur allemand qui s'est rendu recommandable par un mérite peu ordinaire, naquit à Goerlitz le 17 mai 1732. Dès sa plus tendre jeunesse, il montra beaucoup de goût pour l'histoire naturelle et la mécanique, ce qui décida dans la suite sa vocation pour la médecine et pour celle des branches de l'art de guérir à laquelle il se consacra d'une manière spéciale. A peine sorti du gymnase de sa ville natale, il alla, en 1751, à Leipzick, où les recommandations de son père le firent accueillir amicalement par C.-G. Ludwig, doyen de la Faculté de médecine, que de rares talents et de brillantes qualités person-

nelles rendaient digne de l'estime générale dont il jouissait, et qui le surveilla dans ses études avec une tendresse vraiment paternelle. Gelher suivit avec assiduité les leçons de Plaz, Bose, Boehmer, Hebenstreit, Rudiger, Janke, Kaestner, et Winkler, prit le titre de maître ès-arts en 1756, et obtint deux ans plus tard celui de docteur en médecine. Peu de temps après il fit un voyage minéralogique à Freyberg, parcourut la Suisse, ainsi qu'une partie de l'Allemagne, et suivit un cours d'accouchements à Strasbourg. A son retour à Leipzick, il ouvrit un cours particulier de minéralogie, le premier qu'on eût encore fait dans cette université. Ce cours ne tarda pas à le faire connaître avantageusement, de sorte qu'il fut nommé, en 1759, accoucheur de la ville; en 1762, professeur extraordinaire de botanique; en 1773, professeur ordinaire de physiologie; en 1780, professeur d'anatomie et de chirurgie; enfin, en 1789, professeur de thérapeutique, doyen perpétuel de la Faculté, et médecin pensionné de la ville. La mort ferma ses paupières le 6 mars 1796. Quelque étendue que fût sa pratique, elle n'aurait pas suffi pour transmettre son nom à la postérité, car ses contemporains pouvaient seuls apprécier l'excellence de son cœur et sa douce philanthropie; mais il a laissé un assez grand nombre d'opuscules, parmi lesquels on doit surtout signaler ceux qui ont rapport à l'art des accouchements, et dont on a lieu d'être surpris que personne n'ait songé à enrichir notre littérature.

Dissertatio de characteribus fossilium externis. Leipzick, 1757, in-4°. — Dissertatio de horrore, ut signo. Leipzick, 1758. in-4°. — Dissertatio de sanguine in partu profluente. Leipzick, 1760, in-4°. — Dissertatio de partu difficili ex hydrope fœtus. Leipzick, 1762, in-4°. — Programma de usu macerationis seminum in plantarum vegetatione. Leipzick, 1763, in-4°. — Dissertationes duæ de utero secundinas expellente. Leipzick, 1765-1767, in-4°. — Dissertationes duæ de partus naturalis adminiculis. Leipzick, 1772, in-4°. — Programma de prima fœtus respiratione. Leipzick, 1773, in-4°. — Dissertatio de plumbo, ejusque in corpus humanum vi medicamentosa. Leipzick, 1776, in-4°. — Dissertationes duæ de eclampsia parturientium, morbo gravi quidem, neque adeo funesto. Leipzick, 1776-1777, in-4°. — Programma de insigni magnesiæ officinalis differentia. Leipzick, 1779, in-4°. — Programma de magnesiæ genuinæ usu medico. Leipzick, 1780, in-4°. — Programma de ruptura perinæi in partu cavenda Leipzick, 1781, in-4°. — Programma quatenus aer in pulmones haustus vitam alat. Leipzick, 1781, in-4°. — Programma de variis aerem corruptum emendandi mediis. Leipzick, 1781, in-4°. — Programma de dubia vini adulterati per liquorem probatorium docimasia. Leipzick, 1782, in-4°. — Programma de vini ferro adulterati docimasia. Leipzick, 1783, in-4°. — Programma de utero in partu rupto. Leipzick, 1783, in-4°. — Programma de uteri, in partu rupturam minitantis, therapia. Leipzick, 1783, in-4°. — Programma de deligatione funiculi umbilicalis. Leipzick, 1784, in-4°. — Programma de modo funiculum umbilicalem deligandi. Leipzick, 1784, in-4°. — Programma de justo deligandi funiculum umbilicalem tempore. Leipzick, 1784, in-4°. — Programma de puerperis caute fasciis insolvendis. Leipzick, 1784, in-4°. — Programma de fasciarum in puerperio noxa. Leipzick, 1785, in-4°. — Programma de fossilium physiognomiis. Leipzick, 1786. in-4°. — Observationes de dentitione tertia. Leipzick, 1786, in-4°. — Programma de causis suffocationis fœtus in partu artificiali. Leipzick, 1787, in-4°. — Programma de tincturæ cinnamomi ad compescendas uteri hæmorrhagias virtute dubia et suspecta. Leipzick, 1787, in-4°. — Programma de usu cinnamomi in partu valde dubio. Leipzick, 1787, in-4°. — Programma de vitæ fœtus in partu artificiali periclitantis, præsidiis. Leipzick, 1788, in-4°. — Programma de parturientis situ ad partum apto, Leipzick, 1789, in-4°. — Programma vitam Ern. Bosii continens. Leipzick, 1789, in-4°. — Programma de vectis obstetricalis usu dubio. Leipzick, 1789, in-4°. — Programma de meconii in partu effluxu indubio fœtus mortui signo. Leipzick, 1790, in-4°. — Programma de forcipis Johnsonianæ præ Levretiana et Smelliana præstantia. Leipzick, 1790, in-4°. Programma de nimio sanitatis studio, sæpe vel optimam sanitatem frangente. P. I, II, III. Leipzick, 1790-1791, in-4°. — Programma de effluente meconio neogeniti vitam non probante. Leipzick, 1790, in-4°. — Programma de connubio lactis cum acido-dulcibus sanitati neu-

tiquam infenso. Leipzick, 1791, in-4°. — Programma de situ fœtus in utero. Leipzick, 1791, in-4°. — Programma de capitis fœtus in partu oblique siti apta solutione. P. I, II, III, IV; Leipzick, 1792-1793, in-4°. — Programma de noxa e nimis præcipitato medicinæ studio oriundo. Leipzick, 1793, in-4°. — Programma de quibusdam rarioribus agri Lipsiensis petrificatis. Leipzick, 1793, in-4°. — Momenta quædam, quæ ad vitam hominum submersorum restituendam multum facere videntur. Leipzick, 1793, in-4°. — Programma de recta potus in sanis hominibus administratione. Leipzick, 1793, in-4°. — Programma de salubritate habitantium e placitis recentiorum physicorum dijudicata. Leipzick, 1794, in-4°. — Programma de medicamentorum compositorum scrutinio chemico dubio persæpe ac fallaci. P. I, II, Leipzick, 1794-1796, in-4°. — Programma de criteriis vitæ et mortis physico-medicis. Leipzick, 1795, in-4°. Les dissertations de Gehler, relatives aux accouchements, ont été réunies, traduites en allemand, et publiées avec quelques additions, par C.-G. Kuehn, sous le titre suivant : Kleine Schriften, die Entbindungskunst betreffen. Leipzick, 1798, 2 vol. in-8°. (*Biogr. médic.*)

Ap. J.-C. 1732. — GAERTNER (Joseph), célèbre botaniste allemand, qu'on a surnommé le prince des carpologistes, vint au monde à Calwe, dans le pays de Wurtemberg, le 12 mars 1732. Il était fils du médecin du duc, mais il perdit son père dès la plus tendre enfance. Malgré le goût décidé qu'il montra de très-bonne heure pour les sciences physiques, on voulut lui faire embrasser d'abord l'état ecclésiastique, puis la carrière du droit. Une répugnance insurmontable l'empêcha de faire aucun progrès soit dans la théologie, soit dans la jurisprudence, de sorte que son oncle, cédant enfin à des vœux bien prononcés, lui permit de se livrer tout entier à la médecine. Quittant alors Tubingue, qui ne lui offrait ni un théâtre assez vaste, ni des ressources suffisantes, il se rendit, en 1751, à Gœttingue, où pendant deux ans il se montra l'un des disciples les plus assidus de Brendel, de Richter, de Rœderer et de Haller. Ce laps de temps écoulé, il revint à Tubingue, et s'y présenta aussitôt pour soutenir les épreuves nécessaires à l'obtention du doctorat, qui lui fut conféré sous la présidence de Jean-Georges Gmelin. Dès qu'il eut rempli cette formalité indispensable, il résolut de visiter les principaux établissements scientifiques de l'Europe, parcourut d'abord l'Italie, passa de là en France, où il s'arrêta successivement à Lyon, Montpellier et Paris, et séjourna en Angleterre durant presque toute l'année 1755. En quittant la Grande Bretagne, il revint à Paris; et, en 1759, il fit un voyage en Hollande, d'où il retourna en Angleterre, où l'attirait le désir de terminer un travail sur les poissons et les vers marins. Il s'arrêta encore un an dans cette île, et ne la quitta que pour retourner dans sa patrie, où il fut nommé professeur extraordinaire d'anatomie à Tubingue. Appelé en 1768 à Saint-Pétersbourg, pour y remplir la chaire de botanique à l'université, il devint membre de l'Académie, et directeur du jardin et du cabinet d'histoire naturelle. Mais, après quelques excursions, dont une entre autres dans l'Ukraine, où il recueillit beaucoup de plantes nouvelles, il quitta la Russie, dont le climat rigoureux nuisait à sa santé, et revint, en 1770, se fixer dans sa ville natale, où il se livra exclusivement à l'étude et à la dissection des fruits. Ce travail important le mit dans la nécessité de retourner en Angleterre et en Hollande, où Banks et Thunberg lui communiquèrent avec empressement tous les fruits qu'ils avaient rapportés de leurs longs voyages. Riche de ces précieux renseignements, il se hâta de venir reprendre le microscope et le burin, qu'il maniait avec autant de patience que de perfection, et qu'il ne quitta que la veille de sa mort, arrivée le 13 juillet 1791.

Gaertner a fait faire un pas immense à la botanique en créant la carpologie, dont à peine on soupçonnait les premiers éléments avant lui, et qui devait préparer une réforme si importante dans la science. Il réunissait toutes les qualités nécessaires pour exécuter ce travail difficile, avec toute la perfection à laquelle il était donné à un seul homme de le porter, esprit profondément observateur, rare sagacité pour saisir les moindres détails des plus petits objets, talent peu ordinaire dans les arts du dessin, et relations suivies avec les premiers botanistes de l'Europe. Aussi son ouvrage est-il un monument qui durera aussi longtemps que la botanique elle-même, et Schreber n'a-t-il que faiblement payé la dette de la science en lui consacrant un

genre de plantes (*Gaertnera*) de la famille des malpighiacées.

Divers botanistes avaient déjà proposé de baser la classification des végétaux sur les diverses parties du fruit. Gaertner alla beaucoup plus loin. Il disséqua les fruits de plus de mille plantes, observa soigneusement les différences qu'ils présentent dans leur structure, et arriva ainsi à la découverte de ce grand principe qu'ils sont construits sur le même plan dans les familles parfaitement naturelles. Ce qu'on doit surtout remarquer, c'est la différence qu'il a établie entre les graines des plantes à sexes, et les corps reproductifs de celles qui n'en ont point, telles que les mousses, les champignons, les algues et les lichens. Quant aux véritables graines, il les partagea en deux classes, suivant qu'elles renferment des embryons développés ou non. Celles-ci contiennent pour la plupart un albumen, et un corps tenant lieu de cotylédons, ou le vitellus dont Gaertner signala le premier les particularités remarquables qu'il offre dans les graminées et les scitaminées. Il porta aussi l'attention des botanistes sur la direction de la radicule, qui lui parut propre à fournir de bons caractères de familles et de genres. Du reste, quelques familles ont été l'objet de ses recherches de préférence à d'autres : telles sont les composées, les palmiers, les rubiacées, les caryophyllées et les siliqueuses. Malgré son exactitude reconnue, il s'est trompé quelquefois : Richard et M. de Jussieu ont relevé plusieurs erreurs qu'il ne sut pas éviter; mais ce sont des taches légères qui n'empêcheront pas son livre d'être, dans tous les temps, indispensable à ceux qui ne voudront pas se contenter d'une connaissance superficielle, et par cela même insuffisante, des plantes.

Dissertatio de viis urinæ ordinariis et extraordinariis. Tubingue, 1753, in-4°. — De fructibus et seminibus plantarum. Stuttgard, tome I, 1789; II, 1791, in-4°. Cet ouvrage est enrichi de cent quatre-vingts planches gravées sur cuivre et dont tous les dessins originaux ont été faits par Gaertner lui-même. Ce fut à lui que l'Académie des sciences de Paris assigna la seconde place, lorsqu'elle fut appelée à juger quel était l'ouvrage qui, depuis plusieurs années, avait été le plus utile aux sciences. Gaertner y a analysé, figuré et décrit toutes les parties du fruit, dont ses prédécesseurs avaient à peine même ébauché l'étude superficielle. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que l'importance de son travail classique fut reconnue plus tard en Allemagne qu'en France, où les esprits avaient été préparés par Adanson, et où personne ne s'est montré son plus grand admirateur que M. le professeur Jussieu, dont les savantes recherches ont contribué à rectifier en plusieurs points, à compléter en d'autres, les faits annoncés par Gaertner. Le fils de ce dernier, Charles-Frédéric, a publié un supplément à l'ouvrage de son père, avec quarante-cinq planches, sous le titre de Supplementum carpologiæ. Leipzick, 1805, in-4°. Après la mort de Gaertner. il a paru de lui, dans le Neues Magazin fuer Botanique de J.-J., Rœmer, un fragment d'une classification systématique des plantes. Ce célèbre botaniste avait inséré aussi un Mémoire sur les mollusques dans les Transactions philosophiques, et il en avait rédigé, sur les zoophytes, un autre dont Pallas enrichit ses Spicilegia zoologica. (*Biogr. méd.*)

Apr. J.-C. 1734. — HENSLER (Philippe-Gabriel), médecin allemand très-érudit, naquit à Oldenswort, près d'Eidestaedt, dans le duché de Sleswig, le 11 décembre 1734. Après avoir fait ses études à Gœttingue, où il prit le grade de docteur, il exerça l'art de guérir successivement à Altona et à Pinneberg, dans le comté de Ranzau. Le roi de Danemarck lui accorda le titre de premier médecin en 1775, et quatorze ans après, il fut nommé professeur ordinaire de médecine à l'Université de Kiel. Il est mort le 31 décembre 1805, laissant divers ouvrages, pour la plupart remarquables et fort estimés :

Tentaminum et observationum de morbo varioloso. Gœttingue, 1762, in-4°. — Briefe ueber das blatterbelzen, dem parlemente von Paris gewidmet. Altona, 1766-1767, 2 vol. in-8°. Anonyme. Hensler contribua beaucoup à propager en Allemagne la méthode de l'inoculation de la petite vérole. Il tira son principal argument du rapport entre la mortalité causée par la maladie naturelle et celle de l'exanthème provoquée par l'art. — Beytrag zur geschichte des lebens und der fortpflanzung der menschen auf dem Lande. Altona et Lubeck. 1767, in-8°. Vienne, 1777, in-8°. — Anzeige der auptsaechlichsten rettungsmittel derer, die auf ploetzliche ungluecksfaelle

leblos gewolden sind, oder in naeher lubensgefahr sehweben. Altona, 1770, in-8°. Ibid., 1780, in-8°. — Sammlung einiger ueber die krankheit und den tod des hrn. Grafen von bernstorff an den D. Hensler abgelassenen briefe. Altona 1772, in-8°. — Naehrieht von dem, was zwisehen der administration des calenbergisehen wittweninstituts und einigen genosen desselben verhandelt worden. Hambourg, 1782, in-4°. Publié en commun avec Tetens et Buesch. — Geschiehte der lustseuche die zu ende des XV jahrhunderts in Europa ausbrach. Altona, 1783, in-8°. C'est sans contredit l'un des ouvrages les plus remarquables du dix-huitième siècle, et l'on doit regretter que l'auteur n'en ait publié que le premier volume. Il a prouvé sans réplique que tous les symptômes syphilitiques étaient connus et décrits long-temps avant l'époque où l'on a coutume de placer l'invasion de la maladie. Quoiqu'il n'ait pas émis formellement sa propre opinion, on voit qu'il admettait que la syphilis est aussi ancienne que le libertinage; mais qu'autrefois on ne pensait pas comme aujourd'hui à son égard, parce que les théories médicales n'étaient point les mêmes. Il admettait encore l'existence du virus syphilitique, mais, s'il eût vécu quelques années de plus, on ne peut douter qu'il n'eût abjuré encore cette erreur, et qu'en secouant tout à fait le joug des préjugés, il n'eût achevé la révolution qui commence à s'opérer dans la doctrine des maladies vénériennes, et renversé le fantôme créé par l'ignorance, le charlatanisme et la crédulité. — Guter rath, wie man sich bey dem gebrauche des diesjaehrigen nich recht reif und trockein gewordenen getraides verhalten soll. Altona, 1784, in-8°. — Ueber krankenanstalten. Hambourg, 1785, in-4°. — Ueber den Westindischen ursprung der lustsseuche. Hambourg, 1789, in-8°. Ibid. 1794, in-8°. — L'histoire à la main, Hensler démontre que la syphilis ne vient pas d'Amérique. Depuis son savant travail, qui ne laisse rien à désirer, cette proposition est prouvée clair comme le jour, et cependant les partisans des ténèbres feignent de croire qu'elle est encore en litige. J'ai traité la même question dans le Journal universel des Sciences médicales. — Vom abendlaendischen aussatze im mittelalter. Hambourg, 1790, in-8°. Ibid. 1794, in-8°. — Etwas ueber das neue Londner un andere apotheker-bueeher. Hambourg, 1790, in-8°. Anonyme. — Poetischer versuch von gefuehle. Londres (Gœttingue), 1758, in-8°. Anonyme. — De herpete seu formica veterum labis venereæ non prorsus experta, programma. Kiel, 1801, in-8°. — Hensler a coopéré à la rédaction de la Pharmaceutica danica (Francfort et Leipzick, 1786, in-8°.), et à l'instruction rédigée en allemand pour les médecins du Sleswig et du Holstein sur la raphanie (Copenhague, 1772, in-8°). On attribue, soit à lui, soit à Justi, l'ouvrage intitulé : Anaxagoras vom occident, ueber die erzeugung des menschen (Smyrne, 1769, in-8°). Il a inséré divers mémoires dans les recueils périodiques de l'Allemagne, entre autres dans les Actes de l'Académie des sciences de Copenhague. (*Biog. méd.*)

Apr. J.-C. 1733. — SCHRADER (Germain-Henri-Chrétien), né à Osterode, dans le Harz, le 10 octobre 1733, étudia la médecine à Gœttingue, et y prit ses grades. Lorsqu'il eut obtenu le titre de docteur, il alla pratiquer l'art de guérir à Salzgitter près de Hildesheim; mais, au bout de quelques années, il obtint une chaire d'accouchements au collége de Brunswich. En 1761, il servit, comme médecin militaire, dans les troupes du landgrave de Hesse; et, en 1763, il fut nommé professeur de médecine à l'université de Rinteln. Ce fut dans cette ville qu'il termina sa carrière, le 21 décembre 1776, laissant quelques opuscules académiques, qui ont pour titre :

Dissertatio inaug. de digestione animalium carnivorum. Gœttingue, 1755, in-4°. — Observationum rariorum ad rem medicam et obstetriciam spectantium fasciculus I. Wolfenbuttel, 1760. in-8°. — Dissertatio de morbo nigro Hippocratis. Rinteln, 1764, in-4°. — De tussi in genere, et epidemia quæ hoc anno sævit. Rintlen, 1775, in-4°. — Dissertatio de potu coffeæ. Rinteln, 1767, in-4°. — Dissertatio de præclaro venæ sectionis usu in quibusdam febrium biliosarum, putridarum, ac exanthematicarum speciebus. Rinteln, 1770, in-4°. — Progr. de insitione variolarum. Rinteln, 1771, in-4°. — Dissertatio de diæta et regimine in variolis. Rinteln, 1772, in-4°. — Von der quassia. Dans les Rintelnischen anzeigen de 1768, n. 44 et 45, et dans la Cassel. polich. Zeitung de 1769, n. 19, 20, 21, 22; ainsi que dans

le Berlin. Samml. zur Befœrd. der Arzneywis. B. 2, S. 164 u. ff. — Nachricht von einigen giftigen, in der grafschaft schaumburg wildwachsenden pflanzen, Dans les Rinteln. anz. de 1768, n. 41, 42, 46, 47. — Arzneykræfte des bilsenkrauts. Ibid., 1769, n. 6. — Anmerkung über das in dem lippischen intelligenzblatt, n. 43, von 1768 empfolene einfachste mittel, die kinder für die blatternsicherzu stellen. Ibid., 1768, n. 92, et 1769, n. 20, 21, 22. — Kurze Nachtrich von der krampfsucht oder kriebelkrankheit, 1770, n. 45.

(*Biogr. médic.*, *Dict. Hist.*)

Apr. J.-C. 1733. — MESMER (Antoine), né le 23 mai 1733, à Weil, près de Stein sur le Rhin, étudia la médecine à Vienne. Son début dans le monde fut une brochure dans laquelle il soutenait qu'en vertu de la force qui produit leurs mutuelles attractions, les astres exercent, sur les êtres vivants, principalement sur leur système nerveux, une influence spéciale qui n'est qu'une modification de l'attraction générale, et qui a lieu par l'intermédiaire d'un fluide subtil remplissant l'univers et pénétrant tous les corps. Cette doctrine, qui n'était qu'un mélange informe des grands principes découverts par Newton avec les rêveries de l'astrologie, fut à peine remarquée. En 1772, Mesmer essaya de la populariser en y associant celle de l'action de l'aimant, à laquelle on attribuait alors des vertus curatives surprenantes, et deux ans après il adopta les aimants artificiels que préparait Pierre Hell, astronome de la cour, grand partisan de ce nouveau moyen de traitement. Mais bientôt, abandonnant son auxiliaire, il déclara que les effets magnétiques dépendaient moins de l'aimant que d'une faculté inhérente à sa propre personne, et qu'il pouvait guérir ses malades par la seule apposition des mains sur la partie souffrante, ou même de loin et à distance. Ces assertions, émises en 1775, appelèrent l'attention sur le magnétisme animal, auquel Mesmer rapporta aussi les cures miraculeuses du curé Gassner, dont il assurait avoir été témoin oculaire Elles furent communiquées aussi aux plus célèbres académies de l'Europe, qui ne répondirent pas à l'auteur ou qui le traitèrent de visionnaire. Mesmer ne réussit pas davantage auprès des savants et des médecins de Vienne; mais il séduisit quelques bourgeois crédules, un entre autres auquel il parvint, en 1777, à faire croire qu'il avait rendu la vue à sa fille aveugle de naissance. Cette prétendue cure, proclamée par quelques enthousiastes comme un miracle, démentie par des gens de bonne foi, et dont tout Paris put constater la fausseté, puisque la malade s'y montra encore aveugle sept ans après; cette aventure fit tant de bruit que le gouvernement jugea prudent de faire intervenir son autorité. Mesmer, se voyant déjoué, prit le parti de quitter l'Autriche, et de se rendre à Paris, où il vint en 1778. A peine arrivé, il mit au jour un petit écrit fort obscur dans lequel son système se trouvait exposé en vingt-quatre propositions. L'Académie des sciences et la Société de médecine, auxquelles il s'adressa d'abord, le repoussèrent. Voyant alors qu'il n'avait rien à attendre des savants, il se tourna vers le public, et trouva réunis de ce côté tous les éléments de succès, frivolité et passion pour toutes les nouveautés. Son ton d'inspiré le fit recevoir avec transport par un monde superficiel et oisif, l'enthousiasme qu'il excita n'eut bientôt plus de bornes, et il finit même par entraîner d'Eslon, médecin du comte d'Artois, qui devint son apôtre devant la Société de médecine. Mais ce corps repoussa les rêveries du médecin allemand par une décision solennelle et par la publication de plusieurs mémoires. Cependant, Mesmer avait acquis un crédit tel que le ministre crut devoir ouvrir des négociations avec lui pour l'engager à publier sa doctrine dans l'intérêt de l'humanité; quelque magnifiques que fussent les offres qu'on lui fit, il les trouva insuffisantes, et partit pour les eaux de Spa. Mais ayant appris que d'Eslon avait profité de son absence pour ouvrir chez lui un traitement public auquel les malades accouraient en foule, il s'empressa de revenir à Paris, où Bergasse, l'un de ses plus fougueux adeptes, ouvrit une souscription de cent actions, à cent louis chaque, dont le produit devait lui être remis sous la condition qu'il révélerait la doctrine du magnétisme animal aux souscripteurs. Cette souscription fut promptement remplie et au delà, puisqu'elle rapporta plus de trois cent quarante mille francs à Mesmer. Celui-ci n'en continua pas moins de se renfermer dans une mystérieuse réserve, et à exercer une influence très-lucrative pour lui sur le brillant cercle qui se rassemblait chaque jour autour de

son baquet magique. L'enthousiasme général et, à ce qu'on assure, les nombreux désordres qui accompagnaient ces réunions, déterminèrent enfin le gouvernement à faire examiner la doctrine et l'emploi du magnétisme animal par une commission composée de Majault, Sallin, Darcet, Guillotin, Franklin, Leroi, Bailly, Bory et Lavoisier. Des expériences furent faites avec le plus grand soin chez d'Eslon et chez Franklin. Après les avoir répétées plusieurs fois et variées de diverses manières, les commissaires demeurèrent convaincus que tous les effets attribués au magnétisme étaient le résultat de l'influence morale que les hommes exercent toujours les uns sur les autres, quand ils ont la conscience de leur présence mutuelle. Le rapport de l'Académie, rédigé par Bailly, peut être considéré comme un chef-d'œuvre de raison et de philosophie, en même temps qu'il est un modèle d'élégance et de fermeté dans le style. La Société de médecine prit les mêmes conclusions que l'Académie, et les deux rapports furent répandus avec profusion par le gouvernement. La publicité, cette ennemie si dangereuse du charlatanisme, porta un coup mortel au mesmérisme, que le talent même de Bergasse ne put relever dans l'opinion. Mesmer, se voyant démasqué, quitta la France, et, après avoir passé quelque temps en Angleterre sous un nom supposé, finit par se retirer en Allemagne, où il est mort tout à fait ignoré, à Merschourg, le 5 mars 1815. C'est en vain que MM. de Puységur ont essayé de ranimer l'enthousiasme pour le magnétisme animal, dans toute l'histoire duquel on ne voit, aujourd'hui comme autrefois, que des charlatans et des dupes. Cette bizarre doctrine n'a pu séduire un seul instant les Anglais; mais quelques Suédois ont essayé de la rattacher à l'obscur mysticisme de Swenderborg, et les Allemands, qui l'avaient repoussée jusqu'en 1787, ont fini par s'enthousiasmer tellement pour elle que le gouvernement prussien fut obligé, il y a quelques années, de prendre des mesures sévères afin de réprimer les graves abus auxquels elle donnait lieu, qu'il y a des sociétés magnétiques sur les divers points de l'Allemagne, et qu'on y publie chaque mois, sous la rubrique de *médecine magique*, le récit de faits plus ou moins extraordinaires, qui sont bien dignes de figurer à côté de ceux dont Gassner, le prince de Hohenlohe et autres thaumaturges semblables ont enrichi les annales du mysticisme, et qui fourniraient un curieux supplément au traité des folies humaines par Adelung. Mesmer a publié :

Dissertatio de planetarum inflexu in corpus humanum. Vienne, 1766, in-4°. — Sendschreiben an einen auswaertigen arzt ueber die magnetkur. Vienne, 1775, in-8°. — Zweytes sendschreiben ueber die magnetkur, an das publikum. Vienne. 1775, in-4°. — Mémoire sur la découverte du magnétisme animal. Genève et Paris, 1779, in-12. — Précis historique des faits relatifs au magnétisme animal jusqu'en avril 1781. Londres, 1781, in-8°. — Dissertation sur la découverte du magnétisme animal. Paris, 1781, in-8°. — Kurze geschichte des thierischen magnetismus. Carlsruhe, 1783, in-8°. — Lettre d'un médecin de Paris à un médecin de province. Paris, 1784, in-8°. — Lettres à MM. les auteurs du Journal de Paris. Paris, 1784, in-8°. — Lettres à M. Vicq-d'Azir et à MM. les auteurs du Journal de Paris. Bruxelles, 1784, in-8°. — Mémoire de Mesmer sur ses découvertes. Paris, 1799, in-8°. — Lettre au citoyen Baudin, capitaine de vaisseau, sur les recherches à faire au sujet d'un moyen préservatif de la petite vérole. Paris, 1800, in-8°.

(*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1733. — SCHROEDER (Frédéric-Joseph-Guill.), né à Bielefeld, dans le comté de Barensberg, le 17 mars 1733, étudia la philosophie et la médecine à Halle en 1750, et à Erlang en 1753 et 1754. Après un long voyage en diverses contrées, dans la Haute-Saxe et dans le Hartz, il alla à Wernigerode, près du docteur Hauzer, son parent, et le suivit quelque temps dans sa pratique; en 1755, il alla se fixer à Cassel; il obtint, l'année suivante, la place de médecin des eaux minérales de Hofgeismer, et le physicat du district de Dumel; en 1762 il prit le titre de docteur en médecine à l'université d'Erlang, et il fut nommé, en 1764, second professeur de médecine de Marbourg. Schroeder mourut le 27 octobre 1778.

De splenis usu morboque splenico ad Werlhofium liber, in quo simul virium physicarum, monadum, motus, caloris et ignis occurrit præliminariter Theoria metaphysica nova. Wolfenbuttel, 1761, in-8°. — Von der physicalischen Theorie der Empfindungen, Schmerzen und

Schmerzstillenden Mittel; an Hrn. Profess. Eberhard. Quedlimbourg, 1764, in-4°. — Progr. de menstruo universali et fluidorum motu intestino adhærente et resolvente. Marbourg, 1764, in-4°. — Diss. quædam ad febrium doctrinam spectantia. Marbourg, 1766, in-4°. — Diss. de obstructione vasorum et morbis ab ea pendentibus. Marbourg, 1766, in-4°. — Diss. I et II de vitæ robore, tono et vitalitate, necnon de medicamentis roborantibus, seu vitæ balsamicis, confortantibus, tonicis, veris et polychresticis præsidiis. Marbourg, 1771, in-4°. — Neue Alchymistische Bibliothek, für den Naturkundiger unsres Jahrhunderts ausgesucht. 1sten Bandes 1ste Sammlung. Francfort et Leipzig, 1771. 2te Samml. 1772. — 2ten Bandes 1ste Samml. Ibid., 1773. 2te Samml. Ibid., 1774, in-8°. — Diss. de modo, quo venena ut medicamenta salutaria agunt. Ibid., 1773, in-4°. Cette dissertation est de Piderit, Schroeder n'en a été que le président. — Diss. de meliore methodo curationis per aquas minerales. Ibid., 1774, in-4°. — Theses medicæ de temperamentis hominum. Ibid., 1774, in-4°. — Von den Wirkungen der Eicheln. Verstopfungen der Drüsen im menschlichen Kœrper aufzulœsen, in einem Schreiben an Hrn. Prof. Baldinger. Gœttingue, 1774, in-8°. — Die vœllig geœffnete Alchemie oder hœhere Naturwissenschaft, in einer deutlichen Auflœsung; als ein Anhang der neuen Alchemistichen Bibliothek. Cassel, 1774, in-8°. — Geschichte der æltesten Filosofie und Chemie oder sogenannten hermetischen Filosofie der Egyptier. Marbourg, 1775, in-8°. — Neue Sammlung der Bibliothek für die hœhere Naturwissenschaft und Chemie. 1ster Band. Leipzig, 1775. — 2ter Band. Leipzig, 1776, in-8°. — Diss. therapia generalis de pinguium, sulphuris et mercurialium usu. Marbourg, 1775, in-4°. — Medicina statuum morborumque exin pullulantium in specie trium, quorum causa a medicis adhuc prætervisa fuit et cura, lumbaginis sic dictæ hæmorrhoidalis, asthmatis convulsivi et stranguriæ. Marbourg, 1776, in-4°. — Diss. nova carbunculorum, variolarum et morbillorum inveniendа ratio. Marbourg, 1776, in-4°. — Diss. de anapnoe et remediis morborum anapnoicis. Marbourg, 1776, in-4°. — Diss. de alchimia medicinæ necessaria et medicamento chimicorum panchresto. Marbourg, 1776, in-4°. — Dr. F. J. W. Schroeder's einige medicinische praktische Abhandlungen; aus dem Lateinischen übersetzt, und mit des Verfassers eigenhændigen Zusætzen zu œffentlichen Druck befœrdert von Joh. Conr. Wendelstadt, M. L. 1stes und 2tes Stück, enthælt die Abhandlung von den Blattern und von der rechten Methode, die mineralischen Wasser zu trinken; nebst Anhængen. Rothenbourg, 1778, in-4°. — Fysikalische Abhandlung von der Natur des Irdischen in der Kœrperwelt, des Zusammenhængens seiner Theile und der daher entstehenden Begriffe der Schwere, in den Marburg. Anzeigen 1762, St. 2, S. 11, St. 3, S. 17, u. ff. — Von der Tœdtlichkeit des Aderlassens in den auflœsenden gefæhrlichen besonders in den hitzigen Krankheiten; ibid. St. 3, S. 19; St. 4, S. 25, u. ff. — Dialogische Anmerkungen über das Wassertrinken; ibid., St. 4, S. 27, u. ff. — Kritiken, über die Gedichte der Frau Karschin; ibid., St. 5, S. 33, u. ff. St. 6, S. 41, u. ff. — Von der Fürtrefflichkeit des Punschtrankes; ibid., St. 6, S. 43, u. ff. — Widerlegung zwey der heutigen grœssten filosophischen Geister in den ersten Gründen und Hauptbegriffen der edelsten Wissenschaften u. s. w. (Francfort et Leipzig, 1764, in-8°); ibid., St. 8, S. 57; St. 9, S. 65; St. 12, S. 89. — Passionsbetrachtung in der stillen Woche; ibid., St. 14, S. 105. — Empfindung des Frühlings im Maymonat; ibid., St. 19, S. 145. — Andæchtige Gedanken auf den Geburtstag des Welterlœsers beym Schlusse des Jahrs; ibid., St. 52, S. 109. — Zum neuen Jahre; ibid., St. 1, S. 1. — Demokritus, ein Fragment aus der Geschichte der Abderiten; in Baldinger's Magazin für Aerzte B. 1, für 1775. — Von den Salzen und deren arzneylichen Wirkungen, wobey besonders von einer wahren Fixation des Salpeters oder der Sæure und von der Verflüchtigung des Alcali gehandelt wird; ibid., S. 175 u. ff. — Von den Fettigkeiten und deren Wirkungen und Unterschieden, ibid. (Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Ap. J.-C. 1733. — QUARIN (Joseph), célèbre médecin allemand, né à Vienne le 19 novembre 1733, reçut une éducation soignée par la tendre sollicitude de son père, habile médecin de cette ville. Reçu docteur en médecine à Fribourg en Brisgau, à l'âge de dix-huit

ans, il se livra bientôt après à l'enseignement, sur l'invitation du célèbre Van Swieten, et fit, en 1754 et 1756, des cours d'anatomie et de matière médicale à l'Université de Vienne. Il les continua ensuite à l'un des hôpitaux de la ville, dont il fut le médecin pendant vingt-huit ans. En 1756 il obtint le titre de conseiller aulique, avec la place de médecin-inspecteur de la Basse-Autriche. Vers cette époque, il fit sur la ciguë, tant vantée par son maître Stoerck, des expériences dont il publia les résultats en 1761. Quelques années après il publia son traité des inflammations, qui jouit d'un grand succès en Allemagne. L'archiduc Ferdinand étant tombé dangereusement malade à Milan en 1777, Quarin fut envoyé pour soigner ce prince; qu'il guérit, et qui, par reconnaissance, le fit nommer son médecin. A son retour dans la capitale de l'Autriche, il fut promu au poste éminent de premier médecin de Joseph II, et en profita non seulement pour améliorer le système des hôpitaux, mais encore pour perfectionner l'instruction médicale. Il établit des écoles de clinique, fit fonder des hôpitaux, et s'occupa activement d'en surveiller les moyens de salubrité. Voulant même porter ces établissements utiles au plus haut degré de perfection, il fit un voyage en France, en Italie et en Angleterre, afin d'apprendre à connaître tout ce qui avait rapport à l'économie et à l'administration de ceux de ces différentes contrées. Ses occupations nombreuses lui imposèrent la nécessité de renoncer à la place de médecin de l'hôpital général; mais rien ne put ralentir son zèle dans l'exercice public de sa profession. Joseph II, en récompense de la franchise avec laquelle il eut le courage de l'éclairer sur le danger inévitable de son état, lui décerna le titre de baron. Quelques années après, Quarin obtint celui de comte. Il mourut le 19 mars 1814. Ses ouvrages, peu connus et peu goûtés chez nous, ont pour titres :

Tentamina de cicuta. Vienne, 1761, in-8°.—Methodus medendarum febrium. Vienne, 1772, in-8°. Ibid., 1774, in-8°. Autre édition, sous ce titre : Commentatio de curandis febribus et inflammationibus. Vienne, 1781, in-8°, trad. en franç. par Emmonot. Paris, 18.., in-8°, 2 vos. — Methodus medendi inflammationibus. Vienne, 1776, trad. — Tractatus de morbis oculorum D. cutomia noxia et utilis, physico-medice considerata. — Nachricht an das Publikum über die Einrichtung des Hauptspitals in Wien. Bei dessen Erœffnung von der Oberdirection Herausgegeben. Vienne, 1764, in-8°. — Animadversiones practicæ in diversos morbos. Vienne, 1786, in-8°. Ibid., 1814, in-8°, trad. en fr. par Sainte-Marie. Paris, 1807, in-8°.

(*Biogr. médic.* — *Dict. hist.*)

Apr. J.-C. 1733. — MENURET DE CHAMBAUD (Jean-Jacques), né à Montélimart en 1733, annonça de bonne heure les plus heureuses dispositions, et termina le cours de ses humanités avec distinction. S'étant rendu ensuite à Montpellier pour yétudier la médecine, il s'attacha de préférence aux leçons de Fizès, dont il adopta trop exclusivement les idées bizarres. Après avoir obtenu les honneurs du doctorat, il fit marcher de front les travaux du cabinet et l'exercice de sa profession. D'Alembert et Diderot le choisirent pour travailler à l'Encyclopédie, et il se montra digne d'une aussi glorieuse distinction. Les articles qu'il fournit à ce beau monument, si honorable pour la France, sont écrits généralement avec pureté, parfois même avec élégance, mais parsemés d'idées paradoxales et de théories inadmissibles On distingue dans le nombre les articles *inflammation*, *mort*, *pouls* et *somnambulisme*. Menuret était médecin de Dumouriez, lorsque les commissaires de la Convention vinrent signifier à ce général de se rendre à Paris pour y rendre compte de sa conduite. Dumouriez, embarrassé, demanda l'avis de son médecin, qui lui conseilla la désobéissance; mais, l'anecdote ayant été divulguée, Menuret se trouva compromis, et obligé de chercher un asile en pays étranger. Il choisit la ville de Hambourg pour retraite, et profita de la première occasion favorable pour rentrer sans danger dans sa patrie, qu'il n'avait quittée qu'à regret. La mort termina, en 1815, sa carrière, qui avait été illustrée par des talents, et surtout par une douce et active philanthropie. On a de lui :

Nouveau traité du pouls. Amsterdam (Paris), 1767, in-12. — Avis aux mères sur la petite vérole et la rougeole, ou Lettres à madame de *** sur la manière de traiter et de gouverner ses enfants dans ces maladies; suivis d'une question proposée à messieurs de la Société

royale des sciences de Montpellier, relativement à l'inoculation. Lyon, 1770, in-12. — Eloge historique de M. Venel, médecin. Grenoble, 1777, in-8°. — Essai sur l'action de l'air dans les maladies contagieuses (dissertation couronnée par la Société royale de médecine de Paris). Paris, 1781, in-12. — Essai sur l'histoire médico-topographique de Paris. Paris, 1786, in-12. Nouvelle édition, augmentée de quelques lettres sur différents sujets. Paris, 1804, in-12. — Essai sur les moyens de former de bons médecins, sur les obligations réciproques des médecins et de la société; partie d'un projet d'éducation nationale relative à cette profession. Paris, 1791, in-8°. Edition revue et augmentée de quelques notes relatives aux changements survenus dans cette partie depuis la première en 1791. Paris, 1814, in-8°. — Mémoire sur la culture des jachères (couronné par la Société royale d'agriculture). Paris, 1790, in-8°. — Observations sur le débit du sel après la suppression de la gabelle, relatives à la santé et à l'intérêt des citoyens. Paris, 1790, in-8°. — Essai sur la ville de Hambourg considérée dans ses rapports avec la santé, ou Lettres sur l'histoire médico-topographique de cette ville. Hambourg, 1797, in-8°. — Discours sur la réunion de l'utile à l'agréable, même en médecine; lu à la séance publique de la Société philotechnique, etc. Paris, 1809, in-8°. — Notice nécrologique sur P. Chappon, docteur en médecine. Paris, 1810, in-8°.

Apr. J.-C. 1733. — DENMAN (Thomas), habile accoucheur anglais, naquit le 27 juillet 1733, à Bakewell, dans le comté de Derby, où il fit ses premières études. Il était fils d'un pharmacien, à la mort duquel, arrivée en 1752, il continua pendant deux ans encore de travailler dans l'officine sous la surveillance de son frère aîné, qui s'était mis à la tête de cet établissement. Parvenu à l'âge de vingt et un ans, il se rendit à Londres et y passa trois années à étudier l'anatomie et les opérations. Ce laps de temps écoulé, il entra au service de la marine; il y resta jusqu'à la conclusion de la paix, en 1763. Forcé alors de quitter son poste, il revint à Londres, suivit avec assiduité les leçons de Smellie, et alla s'établir à Winchester, après avoir obtenu un diplôme de l'université d'Aberdeen; mais, voyant que la fortune semblait fuir devant lui, il reprit une nouvelle fois le chemin de Londres, où, après avoir lutté pendant long-temps contre la gêne et même l'indigence, il finit par obtenir la place de chirurgien à bord d'un yacht royal, par le crédit de Cavendish et de Drake. Dès-lors tout changea de face pour lui: il donna des leçons d'accouchement qui attirèrent un concours nombreux d'auditeurs, et publia des ouvrages qui obtinrent l'accueil le plus favorable. Enfin, admis dans le sein des principales sociétés savantes de sa patrie, il fut revêtu du titre de médecin-adjoint et accoucheur de l'hôpital de Middlesex, place qu'il remplit avec autant de zèle que de talent jusqu'en 1791, époque où il renonça presque entièrement à la pratique pour jouir des douceurs d'une vie tranquille et retirée à Feltham, où il termina sa longue carrière en 1815. Ses ouvrages, tous plus utiles que brillants, sont intitulés:

An essay on puerperal fever. Londres, 1768, in-8°. Trad. en allemand, Altenbourg, 1777, in-8°. — An essay on natural labour. Londres, 1786, in-8°. — Introduction to te practice in midwifery. Londres, tome I, 1787; tome II, 1795, in-8°. Ibid., 1801, in-4°. Ibid., 1806, in-4°. Ibid., 1816, in-8°. Trad. en allemand par Jean-Jacques Rœmer, Zurich et Leipzick, 1791, in-8°; en français, par Jean-François Kluyskens, Gand, 1802, in-8°. Ouvrage regardé comme classique en Angleterre, mais inférieur, sous tous les rapports, à celui de Baudelocque. — Aphorisms on the application and use of the forceps and vectis in prælernatural labours. Londres, 1788, in-8°. Ibid., 1817, in-8°. — Collection of engravings tending to illustrate the generation and parturition of animal and of the human species. Londres, 1791, in-fol. Ibid., 1815, in-fol. — Engraving of two uterine polypi. Londres, 1801, in-fol. — Observations on the rupture of the uterus, of the shuffles in infants, and on the mania lactea. Londres, 1810, in-8°. — Observations on the cure of cancer. Londres, 1814, in-8°.

Apr. J.-C. 1733. — DU MONCHAUX (Pierre), médecin du roi aux hôpitaux militaires de Douai, était de Bouchain, où il naquit le 17 décembre 1733. Son goût pour l'étude lui fit faire des progrès rapides, et le mit en état de pro-

duire au grand jour des talents qu'on n'aurait pas soupçonnés dans un homme de son âge. Il n'avait que vingt-trois ans lorsqu'il publia un ouvrage intitulé:

Bibliographie médicinale raisonnée. Paris, 1756, in-12. Il y a joint une lettre qui contient une critique de quelques endroits des commentaires du baron Van Swieten sur les Aphorismes de Boerhaave.

Apr. J.-C. 1733. — BAADER (Joseph-François de Paule), né à Ratisbonne, le 15 septembre 1733, fit ses premières études tant dans cette ville qu'à Straubing. En 1752 il se consacra d'une manière spéciale à la théologie, et, l'année suivante, il soutint des thèses sur différents points de philosophie; mais, cette même année, il se rendit à Prague, et y consacra à l'étude de la médecine deux années, au bout desquelles il vint en passer deux autres à Ingolstadt, où le bonnet de docteur lui fut donné en 1757. La ville d'Amberg le choisit, en 1759, pour son physicien; bientôt il fut appelé à Munich en qualité de médecin du duc Clément. En 1777, il devint médecin de l'électeur Maximilien Joseph III. Il mourut le 16 mars 1794. C'était un homme très actif, un médecin philanthrope et un bon praticien. Les ouvrages sortis de sa plume sont :

Dissertatio de natura corporis humani viventis. Ingolstadt, 1757, in-4°. — Ankuendigung eine balsamischen Seifensyrups als eines beynahe specifischen Mittels in Schleim- und Obstruksions-krankheiten. Augsbourg, 1783, in-8°. Munich, 1783, in-8°. Augsbourg, 1734, in-8°. Munich, 1786, in-8°. Ibid., 1787, in-8°. Trad. en français par l'auteur même, Munich, 1784, in-8°; en italien, ibid., 1785, in-8°. — Purgirender Mandelsyrup fuer Kinder. Munich, 1788, in-8°. Ibid., 1789, in-8°. Trad. en français par l'auteur même, Munich, 1789, in-8°. — Baader est encore auteur de quelques mémoires anonymes insérés dans l'*Intelligenzblatt* de Munich.

(*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1734 *env.*—DELLA BONA (Jean), de Vérone, fut reçu docteur en philosophie et en médecine. Il enseigna cette dernière science dans les écoles de l'université de Padoue, et publia quelques ouvrages après le milieu de ce siècle. Voici leurs titres :

Historiæ aliquot curationum mercurio sublimato corrodente perfectarum. Veronæ, 1758, in-4°. Il s'agit des cures opérées par le sublimé corrosif, suivant la méthode indiquée par Van Swieten. — Tractatus de scorbuto. Veronæ, 1761, in-4°. Les Italiens s'imaginent que le scorbut est une maladie propre aux peuples du Nord, et c'est de ce préjugé que l'auteur veut guérir ses compatriotes. — Dell' uso e dell' abuso del caffe, dissertazione storico-physico-medica. Venise, 1761. Il attribue au café les effets les plus pernicieux, et ne permet l'usage de cette boisson qu'à ceux qui sont d'un tempérament phlegmatique. Tout le monde en prend aujourd'hui, sans distinction d'âge, de sexe, de tempérament; et de là il est aisé de conclure que le café fait plus de mal que de bien. L'huile de cette fève, devenue empyreumatique par la torréfaction, est l'agent principal auquel on doit attribuer les maux qui attaquent les preneurs habituels de café. — Observationes medicæ ad praxim in nosocomio ostendendam anno 1765. Patavii, 1766.

Apr. J.-C. 1724 *env.* — DESPORT (François), membre de l'Académie de chirurgie, né vers la fin du dix-septième siècle, fut un de nos plus célèbres chirurgiens militaires. Pendant la guerre qui éclata en 1734, ayant demandé du service, il fut envoyé à l'armée d'Italie en qualité de chirurgien-major dans les hôpitaux militaires, et s'y distingua bientôt par son zèle et ses talents. Ce fut surtout dans le traitement des plaies d'armes à feu qu'il se montra aussi éclairé qu'habile. Il avait attentivement observé ces sortes de blessures, et il établit avec sagacité les principes d'après lesquels elles doivent être traitées; il prouva que celles que produisent les projectiles ne sont pas empoisonnées, ainsi qu'on le croyait généralement alors, et que les phénomènes qu'on attribuait au poison ne sont que l'effet de l'attrition qu'exercent sur les parties molles les corps contondants violemment poussés par la poudre à canon. Il obtint de grands succès dans une foule d'opérations que jusque-là on n'avait pas encore tentées pour les plaies d'armes à feu; et, dans le pansement de ces blessures, il fit substituer les lotions émollientes aux lotions spiritueuses, dont on faisait alors un usage abusif. Parvenu en 1738, par ses talents et sa réputation,

à la place de chirurgien en chef de l'armée française en Corse, Desport y fit des améliorations dans le service de santé, et obtint la réforme d'un grand nombre d'abus dans l'administration des hôpitaux. Ce célèbre praticien mourut vers 1760 ; il n'a laissé qu'un seul ouvrage, intitulé :

Traité des plaies d'armes à feu. Paris, 1749, in-12. — Pendant que Desport était aux armées, il écrivit quelques Mémoires sur les faits qu'il recueillait dans sa pratique ; ces Mémoires, envoyés à l'Académie de chirurgie, reçurent son approbation, mais ne furent pas imprimés.

Apr. J.-C. 1734 *env.* — LOBB (Théophile), célèbre médecin anglais, s'est fait beaucoup de réputation dans le dix-huitième siècle par les différents ouvrages qu'il a donnés au public. Voici la notice qu'en donne le savant de Haller :

Rational methods of curing feavers deduced from the structure of the human body. Londres, 1734, in-8°. Partisan de la théorie de Boerhaave, sur laquelle il s'étend, il explique la nature, les causes et les effets de la fièvre. Il considère la saignée sous différents points de vue, et ne paraît pas lui être bien favorable; car il ne l'admet que lorsqu'il s'agit de diminuer la masse surabondante, ou de procurer la spoliation, comme dit Quesnay, par la soustraction des globules rouges. Lobb craint si fort de pousser la saignée trop avant, qu'il ordonne d'arrêter le sang à la moindre apparence de faiblesse dans le pouls. Il aurait eu raison de craindre l'excès dans la saignée, s'il était vrai qu'en tirant six onces et deux gros de sang d'un homme pesant cent soixante livres on peut diminuer les forces et l'action du cœur et des artères d'environ un dixième ; s'il était vrai encore que l'évacuation de cinquante onces diminue les forces de six septièmes, c'est-à-dire est au moment de les éteindre. — Treatise of the smallpox. Londres, 1731, 1748, in-8°, avec des augmentations. En français, Paris, 1749, deux volumes in-12. Il propose de diriger le traitement de cette maladie de manière que l'éruption ne suive point la fièvre varioleuse. — Medical practice in curing feavers. Londres, 1735, in-8°. Il distingue les fièvres en trois classes. La première reconnaît pour cause la dissolution du sang; la seconde, la coagulation : la troisième est un mélange de ces deux espèces. Il n'admet guère le quinquina ni la saignée comme moyens de traitement, et leur préfère toujours les vomitifs. Dans la fièvre catarrhale, il conseille les atténuants et tous les remèdes qui, sans être trop incendiaires, augmentent le mouvement du sang. Ce traité fut traduit et publié en français, Paris, 1757, deux volumes in-12. — Practical treatise of painfull distempers with some effectual methods in curing'em. Londres, 1739, in-8°. Le contact des molécules âcres et la pression de l'air sont, selon lui, les causes principales de la douleur. C'est d'après ce principe, qui n'est pas toujours vrai, qu'il ne veut ni saignée ni opium dans les cas où la douleur fait le symptôme le plus grave, ou tout au moins le plus pénible au malade. — A Treatise on dissolvents of the stone, and on curing the stone and the gout by aliments. Londres, 1739, in-8°. Bâle, 1742, in-8°, en latin, avec une dissertation, par David Hartley, sur le lithontriptique de Jeanne Stephens. En français, Paris, 1744, in-12. Notre auteur croit que le calcul est formé d'une matière alcaline, et regarde le suc de limon, le suc de porreau, injectés dans la vessie, comme les vrais dissolvants de la pierre. Fondé sur cette théorie, il devait nécessairement blâmer l'usage du remède de Mlle Stephens. Il ajoute que la matière de la goutte est de la même nature que celle du calcul, et qu'il suffit, pour prévenir cette maladie ou pour la dissiper lorsqu'elle n'est pas ancienne, de faire un grand et long usage d'aliments tirés de la classe des végétaux, et d'éviter ceux que les animaux fournissent. — Letters relating to the plague and other contagious distempers. Londres, 1745, in-4°, — Compendium of practice in physick. Londres, 1747, in-8°.

Ap. J.-C. 1734 *env.*. — SALERNE (François), médecin d'Orléans, aimait autant le travail qu'il avait de connaissances pour y réussir ; mais c'est principalement à l'histoire naturelle qu'il s'est attaché. Il a travaillé, avec Arnault de Nobleville, à la continuation du Traité de matière médicale que Geoffroy avait laissé imparfait. Ces deux médecins ont donné le Règne animal, qui est renfermé dans les six derniers volumes de l'édition française du Traité de la matière médi-

cale publié à Paris, en 1743 et années suivantes, seize volumes in-12. L'Histoire naturelle des animaux est de 1756. Elle s'étend sur les insectes, les poissons, les amphibies, les oiseaux, les quadrupèdes et l'homme; mais la description anatomique tient la plus grande place dans chaque article de cet ouvrage.— Le goût de Salerne pour l'histoire naturelle lui avait fait entreprendre la traduction du Synopsis avium de Ray; il en laissa en mourant le manuscrit, qui fut imprimé à Paris en 1766, deux volumes in-12, sous ce titre :

Essai sur l'histoire naturelle des oiseaux, ou traduction du Synopsis avium de Ray; augmenté de recherches critiques et d'observations curieuses sur les oiseaux de nos climats. Debure, qui en est l'imprimeur, donna en 1767 une édition in-4°, avec figures sous cet autre titre : L'histoire naturelle éclaircie dans une de ses parties principales, l'ornithologie, qui traite des oiseaux de terre, de mer et de rivière, tant de nos climats que des pays étrangers : ouvrage traduit du latin du Synopsis avium de Ray, augmenté d'un grand nombre de descriptions et de remarques historiques sur le caractère des oiseaux, leur industrie, leurs ruses. — On doit encore à Salerne un mémoire présenté à l'Académie royale des sciences de Paris sur les maladies que cause le seigle ergoté. Les observations de l'auteur, qui était correspondant de cette Académie, regardent principalement la Sologne, petit pays de l'Orléanais où cette maladie du grain fait le plus grand ravage. Notre médecin a laissé un manuscrit, in-folio, qui est passé dans les mains d'Arnault de Nobleville, et qui contient l'Histoire des plantes qui croissent aux environs d'Orléans; par Lambert de Cambrai, ancien maître des eaux et forêts : continuée depuis par Duhamel et par Salerne. Ce manuscrit a été employé dans les Observations sur les plantes, par Guettard, de l'Académie des sciences. Paris, 1747, deux volumes in-12.

Apr. J.-C. 1734. — CIRILLO (Dominique), naquit à Grugno, ville du royaume de Naples, en 1734. Passionné pour l'étude dès sa plus tendre jeunesse, il cultiva toutes les branches de la médecine et de l'histoire naturelle avec beaucoup de succès, et, quoique fort jeune, il obtint au concours une chaire de botanique devenue vacante par la mort du titulaire Pedillo. Au bout de quelques années, il vint en France et en Angleterre, accompagnant lady Walpole, se lia d'amitié avec Buffon, Nollet, d'Alembert, Diderot et Hunter, et devint membre de la Société royale de Londres. A son retour en Italie, il fut nommé professeur d'abord de médecine pratique, puis de médecine théorique, et partagea toute son activité entre les fatigues d'une pratique désintéressée et les travaux de l'Académie de Naples, auxquels nul membre ne prit une part plus active que lui. Pendant plus de vingt ans, il jouit tranquillement du bonheur que lui procuraient sa généreuse philanthropie, l'amour de ses concitoyens et l'estime des étrangers; mais les discordes politiques, en rehaussant sa gloire, détruisirent son repos et abrégèrent ses jours. La république parthénopéenne ayant été établie par les Français au commencement de l'année 1799, Cirillo fut nommé représentant du peuple, puis membre, et bientôt après président de la commission législative. Dès lors il renonça aux fonctions de médecin pour se livrer tout entier à celles de législateur; mais cette fois la fortune trompa ses vœux et renversa ses espérances. Le gouvernement républicain fut détruit quelques mois après, et ses partisans livrés aux supplices. Cirillo, arraché, au mépris d'une capitulation solennelle, du vaisseau qui le portait à Toulon, où il voulait se réfugier, fut traîné dans un cachot. Les généraux anglais, qui s'intéressaient à lui, employèrent inutilement tout leur crédit pour le sauver. Fort du témoignage de sa conscience, Cirillo refusa d'implorer la clémence du souverain, et de prolonger, par une rétractation humiliante, son existence dont la faux du temps allait bientôt trancher le cours. Il avait vécu en homme de bien, il mourut courageusement sur l'échafaud! Ses ouvrages, assez nombreux, sont pour la plupart fort remarquables :

Ad botanicas institutiones introductio. Naples, 1771, in-4°. — Ibid., 1787, 2 vol. in-8°. — Awiso interno alla maniera di adoperare l'onguento di sublimato corrosivo, nella cura delle malattie veneree. Naples, 1780, in-8°. — Ennemi du sublimé à l'intérieur, il conseille de l'administrer seulement à l'extérieur, et d'en former un onguent avec lequel on pratique des frictions à la plante des pieds. — De essentialibus nonnullarum plantarum characteribus. Naples, 1784, in-8°. — Nosologiæ methodicæ rudimen-

ta. Naples, 1780, in-8°. — Osservazioni pratiche interno alla lue venerea. Naples, 1783, in-8°. — Venise, 1786, in-8°. — Trad. en français par Auber, Paris, 1803, in-8°. — En allemand par J. G. Daehne, Leipzick, 1790, in-8°. — Riflessioni intorno alla qualita delle acque adoperate per la concia de' cuvj. Naples, 1786, in-8°. — Le virtu morali dell' asino, discorso academico. Nice, 1786, in-8°. — Le prigione et l'ospedale, discorsi academici. Nice, 1787, in-8°. — Réflexions judicieuses d'un philanthrope éclairé sur le régime des hôpitaux et des prisons. — Plantarum rariorum regni Neapolitani fasciculus primus. Naples, 1788. — Fasciculus secundus. Ibid., 1793, in-fol. — Ouvrage orné de vingt-quatre planches. — Entomologiæ Neapolitanæ specimen primum. Naples, 1787, in-8°. — Les magnifiques planches qui enrichissent cet ouvrage sont au nombre de douze. — Metodo di amministrare la pulvere antifebbrile del dottor James. Naples, 1794, in-8°. (*Biogr. méd.*)

Apr. J.-C. 1734. — PLANCHON (Jean-Baptiste-Luc), naquit à Renaix en Flandre le 5 novembre 1734. Après de bonnes études qu'il fit dans l'Université de Louvain, il fut reçu à la licence dans les écoles de la faculté de médecine de cette ville le 14 mars 1758. Déjà mûr par l'âge, mais plus encore par une application constante et suivie, il se rendit à Leuze, petite ville du Hainaut, où il exerça sa profession pendant un an et demi. Au bout de ce terme, il passa à Perwuelz, bourg de la même province, et se consacra au service de ses habitants pendant six ans et demi. Mais le génie de Planchon demandait un théâtre plus vaste ; il se fit agréger au collége de Médecine de Tournay le 10 février 1767, et il trouva dans cette ville de justes appréciateurs de son mérite. Il se distingua surtout par son goût pour l'observation, et à ce titre, il enrichit le Journal de médecine de quantité de mémoires intéressants. Les principaux roulent sur les suites des couches ; sur le mal de gorge gangréneux qui régna à Perwuelz en 1765 et 1766 ; sur les hydropisies ; sur les hémorrhagies scorbutiques avec éruption pétéchiale, qu'il regarde comme un scorbut aigu ; sur une fluxion catarrhale de la vessie ; sur les fièvres intermittentes et éruptives ; sur les affections du foie et des poumons ; sur les épidémies ; sur les vers ; sur la colique, etc. Il chercha bientôt à instruire le public par une voie plus difficile que celle du Journal, où l'annonce des pièces ne dépend que du choix du rédacteur de ce recueil périodique, et quelquefois de son indulgence. Planchon n'eut jamais besoin de recourir à cet expédient officieux ; ses observations furent toujours publiées avec éloge. Cet accueil l'engagea à se mesurer avec les savants qui concoururent pour le prix proposé par l'Académie de Dijon. Il s'agissait de déterminer dans quels temps des maladies et dans quelles circonstances on doit suivre la méthode rafraîchissante ou l'échauffante, et exposer les espèces, la nature et la manière d'agir des remèdes à employer dans l'une et dans l'autre de ces méthodes ; et il obtint le second accessit en 1770. La même année, l'Académie d'Amiens décerna l'accessit à la dissertation de Planchon sur la fièvre miliaire. L'auteur fit imprimer cette pièce à Tournay chez Serré, et sa Dédicace au magistrat de cette ville lui valut un présent d'émulation de la part de ce corps municipal. — Déjà connu de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon, Planchon en fut nommé correspondant le 6 juillet 1775. Il sentit tout le prix de cet honneur, et travailla à faire voir qu'il en était digne par son Mémoire sur la médecine agissante et expectante, qui fut couronné par cette Académie en 1776, avec celui de Voullonne, docteur et premier professeur de la faculté de médecine d'Avignon. Le mémoire de ce dernier n'a d'autre avantage sur celui de Planchon que l'élégance et l'énergie du style. Ce faible défaut n'a pas empêché le médecin dont je parle de mettre son ouvrage au grand jour. On y trouve des tableaux tracés de main de maître, qui transportent les lecteurs aux lits des malades et rendent sensibles les motifs qui, dans l'occasion, doivent décider les médecins à agir ou à rester dans l'inaction prudente d'un observateur attentif et vigilant. Ces expressions sont celles de Maret, secrétaire de l'Académie de Dijon. — Planchon a fait imprimer son Mémoire sous ce titre :

Le Naturisme, ou la Nature considérée dans les maladies et leur traitement conforme à la doctrine et à la pratique d'Hippocrate et de ses sectateurs. Ouvrage qui a remporté le prix de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon sur la médecine agissante et expectante. Tournay, 1778, in-8°. Cette

pièce a mérité à l'auteur la qualité de correspondant de la Société royale de médecine de Paris; sa nomination date du 9 juin 1777.

Ap. J.-C. 1734. — CARTHEUSER (Frédéric-Auguste), fils de Jean-Frédéric Cartheuser, mais moins célèbre que lui, vint au monde à Halle en 1734. Après avoir reçu les premiers éléments d'une éducation libérale, tant sous le toit paternel que dans le lycée de Francfort-sur-l'Oder, il se fit inscrire, en 1749, sur les registres de l'Université de cette ville, et, au bout de trois ans, il se rendit à Berlin, où il suivit surtout avec assiduité les leçons de Pott, de Gleditsch et de Marggraf. Le bonnet doctoral lui fut accordé en 1753. Peu de temps après il fit un voyage dans les montagnes de la Saxe, afin d'acquérir des connaissances pratiques sur l'exploitation des mines. De là il parcourut la Bohême, la Franconie, la Hesse et quelques autres contrées de l'Allemagne. En 1754 il professait la minéralogie, la chimie et la botanique à Francfort. Deux ans après, il accepta une chaire d'histoire naturelle et de médecine à Giessen. La cour de Hesse-Darmstadt lui confia, en 1772, l'intendance du jardin des plantes de cette ville. Mais, sa santé ne lui permettant plus de remplir ses emplois avec la même assiduité, il quitta Giessen en 1779, et se retira dans une terre près d'Idstein, puis à Bikenbach, et enfin à Schierstein, où il mourut le 12 décembre 1796. Ses ouvrages sont :

Elementa mineralogiæ systematice disposita. Francfort-sur-l'Oder, 1755, in-8°. — Trad. en italien par Joseph Benvenuti, Parme, 1790, in-8°. — Rudimenta oryctographiæ Viadrino-Francofurtanæ. Francfort-sur-l'Oder, 1755, in-8°. — Rudimenta hydrologiæ systematicæ. Francfort-sur-l'Oder, 1758, in-8°. — Vermischte Schriften aus der Naturwissenschaft, Chymie und Arzneygelahrtheit. Leipzick et Magdebourg, 1759, in-8°. — Der Herbst; eine Ode. Francfort-sur-l'Oder, 1762, in-8°. — Sinngedichte (sans lieu d'impression), 1765, in-8°. — Der Geburtstag L. Ludwigs VIII von Hessendarmstadt besungen, 1767. — Mineralogische Abhandlungen. Giessen, tome I, 1771; tome II, 1773, in-8°. — Programma de medicina Democriti Abderitæ. Giessen, 1775, in-4°. — Grunddsaetze der Bergpolicey-wissenschaft. Giessen, 1776, in-8°. — Abhandlung vom Auerbacher Mineral-Wasser. Giessen, 1776, in-8°. — Programmata I et II de fungorum venenatorum notis. Giessen, 1777, in-4°. — Programma nonnulla Georgicorum Virgilii loca illustrata continens. Giessen, 1777, in-4°. — Programmata III de quibusdam vinorum adulterationibus sanitati noxiis, quæ additamentis mineralibus peraguntur. Giessen, 1777, in 4°. — Trad. en allemand. Giessen, 1778, in-8°. — Abhandlung ueber die Verfaelschung der Weine, welche der Gesundheit schaedlich sind. Giessen, 1779, in-8°. — Abhandlung vom Emser Mineral-Wasser. Darmstadt, 1781, in-8°. — Wahrnehmungen zum Nutzen verschiedener Kuenste und Fabriken. Giessen, 1785, in-8°. — Ce médecin est auteur d'un assez grand nombre de mémoires et d'observations dans les Actes de l'Académie d'Erford, les Annonces hebdomadaires de Giessen, les Actes philosophiques et médicaux de cette ville, et autres recueils périodiques. (*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1734. — BARTHEZ (Paul-Joseph), l'un des plus célèbres médecins de la France au dix-huitième siècle, naquit à Montpellier le 11 décembre 1734, peu de temps après la mort de Stahl, dont il fut en quelque sorte le continuateur. Son père, mathématicien distingué, était ingénieur à Narbonne. C'est dans cette ville que Barthez passa son enfance : il y fut élevé avec beaucoup de soin. Dès ses premières années, il annonça un goût passionné pour l'étude; sans cesse on le voyait un livre à la main : le châtiment qu'il redoutait le plus, et le seul même qui le fit pleurer, était d'en être privé. On croira difficilement qu'à l'âge de cinq ans, il souffrit, sans se plaindre, l'amputation de la dernière phalange du pouce de la main gauche, et n'arrêta l'opérateur que pour faire renouveler la promesse qu'on lui avait faite de ne plus le gêner dans ses lectures s'il consentait à cette extirpation. Une passion si forte pour l'étude lui inspira une sorte de dégoût ou au moins d'indifférence pour la société, et cette disposition s'est prolongée jusqu'à la fin de ses jours, ainsi qu'une grande sincérité, qui fut l'un des traits les plus remarquables de son caractère; souvent, dans son enfance, il préféra subir des châtiments plutôt que de les éviter par des mensonges. Cette particularité mérite attention; elle prouve que l'on peut

avoir une entière confiance dans tout ce qu'il dit avoir vu. Dans le Collége des Pères de la doctrine chrétienne de Narbonne, où il fit ses études premières, il fut toujours à la tête de ses condisciples. Il consacrait à la lecture tous les intervalles de loisir que lui laissaient ses études, et lorsqu'on l'empêchait de se livrer à cette occupation, devenue pour lui un besoin, il lisait pendant la nuit pour s'en dédommager. A l'âge de dix ans il était déjà familiarisé avec les principaux poètes et historiens de l'antiquité, et avec les livres élémentaires de physique et de mathématiques. Ayant trouvé et fait remarquer un solécisme dans un programme de son régent, il ne put rester plus longtemps à Narbonne, et fut envoyé à Toulouse chez les doctrinaires, où il fit sa rhétorique et sa philosophie avec la même supériorité, quoique les études y fussent fortes. Ses humanités terminées, il désirait se vouer à l'état ecclésiastique, auquel le portaient les idées religieuses qu'il avait puisées dans sa première éducation : son père le décida pour la médecine; il avait alors seize ans. Il vint commencer ses études médicales en novembre 1750, à Montpellier. Baumès dit qu'une série de réflexions qui furent la base d'une opinion médicale, qu'on a revêtue des livrées de l'athéisme, le détermina dans ce parti ; il est difficile de décider qui de M. Lordat ou de M. Baumès a dit la vérité dans ce cas. Quoi qu'il en soit, Barthez étudia sous Mognol, Haguenot, Laserpel, Fizes, Sauvages et Sérane. Pendant son séjour à Montpellier, il continua ses laborieuses lectures, qui lui furent rendues faciles par la complaisance avec laquelle le baron de Durre lui prêta sa bibliothèque, qui était très-nombreuse. Après trois ans de travaux, Barthez fut reçu docteur le 2 août 1753, n'ayant pas encore vingt ans, et après des examens dans lesquels les professeurs déployèrent une sévérité inaccoutumée qui lui donna l'occasion d'y briller. En 1754, il se rendit à Paris ; il y fut accueilli par Falconet, médecin consultant de Louis XV, qui lui ouvrit sa bibliothèque composée de quarante-cinq mille volumes, et le mit en rapport avec le président Hénault, Mairan, Caylus, d'Alembert et Barthélemy. Ces deux derniers se lièrent intimement avec lui ; il prit de d'Alembert, qui le nommait *son puits de science*, le goût qu'il garda pour les anecdotes jusqu'à sa mort. Depuis un an il habitait Paris, il avait immensément acquis; mais il lui manquait ce que la pratique peut seule donner, et il sentait vivement le besoin de rattacher ses vues théoriques à l'observation des maladies. Falconet le recommanda vivement au ministre d'Argenson, qui le nomma, nonobstant sa grande jeunesse, médecin ordinaire de l'armée d'observation cantonnée dans la Normandie. Peu de temps après son arrivée à Coutances, il eut à traiter les nombreuses maladies que lui fournit une épidémie meurtrière dont il traça l'histoire dans un mémoire présentée à l'Adémie des sciences. Pendant son séjour à Coutances, il se lia d'amitié avec Bonté ; et il concourut pour un prix proposé par l'Académie des inscriptions, qu'il obtint : ici on le voit déjà ambitionner tous les genres de succès. En 1757, nommé médecin consultant de l'armée en Westphalie, il se rendit dans ce pays, et il alla au-devant du danger que pouvait lui faire courir la fièvre qui ravageait le camp de nos troupes. Il tomba malade et fut traité, à Hanovre, par Werlhof, qui lui prodigua les secours de l'art et les soins de l'amitié. Le délabrement de sa santé l'obligea de revenir à Paris pour s'y rétablir. Là, privé des secours de ses parents, il fut obligé de faire le sacrifice de son indépendance. Falconet et Mairan obtinrent pour lui, par le moyen du président de Lamoignon Malesherbes, le titre de censeur royal, et douze cents francs par an pour qu'il travaillât à un commentaire sur Pline, destiné à être joint à la traduction française des écrits de ce naturaliste, qui a paru en 1771 (12 vol. in-4°). Il fut ensuite nommé corédacteur du Journal des Savants, pour la partie de la médecine, en remplacement de Lavirotte décédé, et il fit un certain nombre d'articles pour le Dictionnaire encyclopédique. Sur ces entrefaites, François Chicoyneau, âgé de vingt et un ans, chancelier de l'Université de médecine de Montpellier depuis l'âge de deux ans, étant mort, François Imbert, professeur de cette université, fut désigné pour le remplacer, par le crédit de Sénac, son beau-père, premier médecin de Louis XV, et sa chaire fut mise au concours. Barthez se mit sur les rangs; il avait pour concurrents Crassous, Vigarous et René, pour juges Imbert, Haguenot, Fizes, Sauvages, Lamure, Vencl et Leroy. Le concours fut ouvert le 14 avril 1760. Barthez, incommodé d'un saignement de nez, suite de travaux trop assidus, de-

manda la permission de lire les préleçons qu'il avait à faire, et qu'il ne pouvait apprendre par cœur à cause de cette indisposition. Sa demande fut refusée. Les séances furent souvent orageuses. Barthez, dit M. Lordat, épouvanta, de son humeur, le chancelier Imbert, qui profita de cette circonstance pour tâcher de l'éloigner, et ne put l'obtenir. Barthez trouva moyen de déverser le ridicule et même l'odieux sur ses concurrents dans le cours de ses actes, le concours se prolongea par le départ d'Imbert pour Paris et par son séjour dans la capitale; il reprit enfin le 13 janvier 1761, et Barthez soutint douze thèses que, selon l'usage, il composa, fit imprimer et distribuer en dix jours. Enfin, le 21 février de cette même année, il fut désigné à l'unanimité, et installé le 17 avril. Il s'était présenté sous l'égide d'un protecteur puissant, mais il triompha de ses compétiteurs par la supériorité de son savoir : il n'avait encore que vingt-six ans et quelques mois. Aussitôt il demanda d'être exempté d'une sorte d'impôt que, selon l'usage, on exerçait sur la part qui lui revenait dans les rétributions perçues sur les élèves, et ne put l'obtenir, au moins de suite malgré la recommandation de Malesherbes; ce ne fut que plus tard qu'il jouit de cette exemption à la prière du maréchal de Richelieu, et lorsqu'elle allait cesser de droit. La gêne qu'il éprouvait alors justifiait sa demande, mais excusa-t-elle le ressentiment qu'il garda contre ses collègues? Il fit des cours, la foule des élèves s'y porta; et dès lors il jeta les fondements de sa réputation, qui ne s'est point encore ternie. Ses réclamations, pleines de fermeté, pour que la police de l'Université fût confiée aux professeurs, réussirent; mais il ne fut pas aussi heureux dans son projet de faire établir un enseignement clinique à l'hôpital Saint-Éloy, non plus que dans celui d'ôter aux docteurs gradués de l'Université, résidant à Montpellier, la qualité de membres constitutifs et délibérants de cette Université. Les tracasseries qu'il éprouva de la part de plusieurs de ses confrères, lui rendaient désagréable le séjour de Montpellier. Désirant d'ailleurs se consacrer à la pratique et obtenir le repos et l'indépendance que procure la fortune et mécontent des habitants de Montpellier, qui ne lui témoignaient que de l'indifférence, il voulut s'en éloigner, et, suivant l'usage d'alors, en partie renouvelé de nos jours, céder la chaire à un docteur, portant le titre de survivancier, avec lequel il eût pris des arrangements pécuniaires. Ordinairement, dit M. Lordat, le titulaire se réservait les appointements fixes et les deux prérogatives de la noblesse personnelle, savoir : l'exemption de la taille et le franc-salé. Pendant cinq ans, Imbert traversa ses desseins; mais, durant ce temps, il prépara les matériaux d'un cours de médecine pratique : de cette époque datent sa doctrine physiologique et les modificatoins plus ou moins heureuses qu'il a faites à la théorie et à la pratique médicales. Toutefois il ne put exécuter son projet, le chancelier Maupeou refusa son assentiment, et, Sénac étant mort en 1770, Imbert fut nommé, en 1772, membre de la commission des inspecteurs des hôpitaux de Paris, et prit Barthez pour survivancier; mais celui-ci demanda et obtint, le 26 février 1773, le titre d'adjoint avec les émoluments et prérogatives du titulaire pendant son absence. C'est vers cette époque que le public commença à lui accorder de la confiance à l'occasion de la guérison du comte de Périgord, commandant du Languedoc, chez qui, au moyen d'un vomitif, il fit cesser une hémoptysie avec point de côté. Sa réputation s'étendit rapidement au loin; il fut consulté des divers points de l'Europe, et mit beaucoup de soin dans ses réponses. Il n'avait encore rien écrit, si ce n'est les articles de journaux et de l'Encyclopédie dont nous avons parlé, lorsqu'il prit date en publiant son discours académique sur le principe vital dans l'homme en 1773, puis, en 1774, sa nouvelle doctrine des fonctions du corps humain, et, en 1778, ses nouveaux éléments de la science de l'homme. Ces divers écrits lui attirèrent des critiques plus ou moins piquantes, auxquelles il fut très-sensible, et qui donnèrent un nouvel accroissement à son irascibilité. Il fut d'ailleurs consolé par les éloges qu'ont donnés à ses ouvrages d'Alembert, assez peu compétent d'ailleurs, Hermann, Dubreuil, Spielmann, Poupart, Voullonne, Tissot, Desperrières, etc. Ses écrits lui attirèrent des ennemis d'un autre genre : une analyse en fut soumise, à Rome, à une commission de deux médecins et de plusieurs théologiens; un moine la défendit, et parvint à la garantir des censures papales. Pendant ce temps, un académicien de Montpellier fit, par ses manœuvres, que l'ouvrage

de Barthez sur la science de l'homme fut déféré au procureur général du parlement de Toulouse. Barthez en éprouva de l'inquiétude. L'affaire n'eut pas de suite; mais il en conserva une sorte de frayeur pour les actions judiciaires, et se promit bien de ne plus les provoquer en dévoilant les principes ésotériques dont on a ridiculement cherché à le disculper: *Avant tout*, disait-il souvent, *je veux vivre tranquille.* Barthez, après sa nomination à la place de chancelier-adjoint, fit des cours de physiologie et de botanique, mais il eut encore beaucoup à souffrir des tracasseries, des intrigues d'Imbert et de ses confrères. Fatigué de ces nouveaux désagréments, il voulut encore s'y dérober, en 1779, et demanda au ministère qu'Imbert donnât sa démission ou prît la qualité d'honoraire. Les manœuvres de ses collègues tournèrent contre eux-mêmes; il conserva tous ses avantages, et obtint de pouvoir se décharger sur eux du soin de faire le cours dont il était en possession. Mais il ne perdit pas de vue son projet de venir à Paris. En 1778, il prit le degré de bachelier et de licencié ès-droit dans la faculté de Montpellier; soutint, en 1780, des thèses publiques de droit français sur les testaments, et dans le cours de la même année il acquit, à l'exemple de Chicoyneau et de Henri Huguenot, une charge de conseiller à la cour des aides, et obtint pour son père des titres de noblesse. Quel motif peut le porter à entrer dans une carrière si fort au-dessous de son génie? Qu'un médecin vulgaire cherche la fortune ailleurs que dans sa profession, et se mette à la solde du pouvoir, personne ne s'en étonne; mais que penser d'un botaniste célèbre, d'un naturaliste du premier ordre, ou d'un homme tel que Barthez, jaloux d'acquérir des dignités qui ne devraient plaire qu'aux esprits médiocres à qui la nature a refusé la faculté de s'élever jusqu'à la culture des sciences! Revêtu de son nouveau titre, Barthez se rendit à Paris, au commencement de l'année 1781, précédé d'une grande réputation. Peu de temps après son arrivée il fut nommé médecin du duc d'Orléans, en remplacement de Tronchin, mort le 1er décembre 1781, et obtint enfin de faire donner à Grimaud la survivance de sa chaire, malgré les protestations des professeurs ses collègues. Mais, abusant de la protection de l'autorité, il eut la bassesse de demander à partager, malgré son absence, les émoluments réservés en bourse commune.

La guérison de madame de Montesson et la reconnaissance que le prince lui témoigna contribuèrent beaucoup à le mettre en vogue. Ses succès causèrent de l'ombrage à Bouvart, qui, n'osant pas d'abord le heurter de front, disait que, versé dans toutes les sciences, il savait même un peu de médecine. Les deux antagonistes s'étant trouvés en consultation, également accoutumés à ne souffrir aucune contradiction, ils se lancèrent d'abord des épigrammes, puis des injures, et enfin la querelle alla, dit M. Lordat, aussi loin qu'il était possible entre deux hommes qui n'avaient pas d'épée. Comment expliquer une pareille conduite : est-ce à l'amour de l'argent, à l'esprit de despotisme, ou bien à l'âpreté naturelle de leur caractère, ou enfin à la réunion de toutes ces causes également honteuses? Bouvart alla, dit-on, jusqu'à tendre un piége, que Barthez, d'après ses dispositions naturelles, ne pouvait éviter. Une jeune fille vint le trouver, et se conduisit de manière à lui faire croire qu'elle ne lui rafuserait rien; mais bientôt, se mettant à crier, elle l'accusa de violence : le Châtelet le décréta d'ajournement, et, sans l'intervention du duc d'Orléans, cette affaire, qui fit un bruit inouï, lui aurait été très-fâcheuse; toutefois elle ne le rendit ni odieux ni ridicule, comme ses ennemis l'avaient espéré. D'Alembert étant mort en 1783, on accusa Barthez de s'être trompé sur la nature de sa maladie. D'Alembert s'était montré décidé à ne pas se laisser tailler. Pour ne pas lui laisser la triste certitude de la présence d'un calcul, Barthez avait déclaré les symptômes équivoques et l'avait détourné de se soumettre au cathétérisme. Depuis 1783 jusqu'en 1788, il inséra une série de mémoires dans le Journal des Savants sur la mécanique des mouvements de l'homme et des animaux; il donna également plusieurs mémoires à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, sur l'art de sculpter les métaux avec le marteau, et sur les passages d'Homère relatifs à la physiologie. Dans la suite il devint membre des Académies des sciences de Berlin, de Stockholm, de Gœttingue et de Lausanne, des Académies de médecine de Madrid, etc. En 1785, il fut nommé chancelier titulaire après la mort d'Imbert. Pendant son séjour à Paris il fut nommé associé libre

de l'Académie des sciences et de celles des inscriptions et belles-lettres, et associé ordinaire de la Société royale de médecine; il reçut deux pensions comme associé de cette compagnie savante et comme homme de lettres, et fut nommé d'abord médecin consultant du roi, médecin en chef de tous les régiments de dragons, puis en 1788 membre du conseil de santé; enfin, poursuivi par le ridicule désir d'obtenir des titres étrangers à l'art de guérir, il sollicita celui de conseiller d'Etat, qui lui fut accordé. Barthez se crut dès lors destiné à parvenir aux emplois les plus élevés, mais le caprice d'un prêtre-ministre arrêta l'essor de son ambition; il ne put obtenir l'entrée au conseil quoiqu'il conservât son titre, et depuis il garda le plus vif ressentiment contre l'archevêque de Sens. La grande commotion qui a renouvelé toutes les institutions politiques de la France était alors sur le point d'éclater. Barthez se déclara pour la séparation de la noblesse d'avec le clergé et la nation dans l'assemblée des états-généraux. Aussitôt après la réunion des trois ordres il quitta Paris, vers la fin de novembre 1789, et se rendit à Narbonne, possesseur d'une fortune agréable; depuis il vécut tour à tour dans cette ville, à Carcassonne, à Toulouse et à Montpellier, donnant partout des conseils gratuits aux malades qui les réclamaient. En l'an II de la république il fut mandé pour donner des soins à un représentant du peuple et à Dugommier, ainsi qu'à un grand nombre d'officiers et de médecins militaires. En 1798 il réunit dans un volume tout ce qu'il avait émis sur la mécanique animale. En l'an VIII il fut nommé membre de l'Institut. En l'an IX il inséra dans le Magasin encyclopédique un mémoire sur la déclamation théâtrale des Grecs et des Romains. Attaqué par d'Ansc de Villoison, il répondit en 1805, puis encore en 1806. On le nomma professeur de la nouvelle école de médecine de Montpellier, établie en l'an III, et il se rendit dans cette ville l'été suivant, en déclarant qu'il ne voulait être que professeur honoraire, ce qui lui fut accordé en l'an XI. Pendant son séjour à Montpellier, il fut chargé de prononcer le discours d'inauguration du buste d'Hippocrate. En 1802, le premier consul le nomma médecin du gouvernement ainsi que M. Corvisart. Au printemps il revint à Montpellier pour travailler à la publication de son traité des maladies goutteuses. Plus tard il devint membre de la Légion d'honneur et médecin consultant de Napoléon. Il n'avait rien à désirer, puisqu'il était arrivé au plus haut degré de réputation qu'un médecin pût atteindre; et il eût été heureux si son excessive susceptibilité ou plutôt son indomptable irascibilité ne l'eût mis en discussion avec les hommes les plus distingués du temps, dont plusieurs, au reste, ne lui épargnèrent point les occasions de se livrer aux élans de son caractère impétueux. En 1804, il eut un véritable chagrin; ce fut celui que lui causa la mort de sa gouvernante, avec laquelle il vivait depuis quarante ans: un an après il la pleurait encore; il disait qu'il s'en voulait de n'avoir pas le courage d'imiter son père, qui, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, s'était laissé mourir d'inanition à cause de la mort de sa seconde épouse. Il donna dans cette occasion les preuves les plus touchantes d'une sensibilité exquise, et les impressions de son éducation religieuse se renouvelèrent avec d'autant plus de force qu'il y trouvait des motifs de consolation. Pour se distraire il se rendit à Paris, en juin 1805, avec l'intention d'y publier quelques nouvelles productions; il donna en effet une nouvelle édition de ses Eléments de la science de l'homme, sans y changer un seul mot: et l'on a dit que ce fut pour n'être pas obligé de nommer ses contemporains; mais un tel motif était indigne d'un homme tel que Barthez, une insipide médiocrité aurait pu seule se livrer à une pareille manœuvre. Barthez n'y changea rien parce qu'il crut devoir n'y rien changer, et parce qu'il n'attachait aucune importance aux travaux des physiologistes de l'école de Paris; ce fut une erreur de son amour propre, et non un tort de son caractère.

Doué d'une constitution robuste, Barthez avait cependant offert dans les premières années de sa vie les signes d'une disposition scrofuleuse qui peu à peu dégénéra en une affection scorbutique, s'accrut ensuite par la fatigue de ses immenses travaux, ses écarts de régime et ses emportements continuels; il lui survint des hémorrhagies du nez, puis de la vessie, dans laquelle une pierre d'environ trois gros finit par se développer. Ces diverses hémorrhagies alternaient d'abord avec une dysurie et des douleurs hypogastriques intermittentes, auxquelles succéda une hémoptysie qui

eut de fréquents retours. Long-temps, dans la crainte de se voir confirmer le fâcheux diagnostic de la présence d'une pierre dans la vessie, il avait refusé de se laisser sonder ; il s'y soumit enfin : d'abord on ne trouva pas le calcul ; mais plus tard on parvint à s'assurer de son existence, ce qui le plongea dans le désespoir. Ne voulant pas se faire opérer, il crut pouvoir adoucir ses souffrances par l'usage intérieur de la busserole, à laquelle il attribuait la propriété de diminuer sympathiquement l'irritation de la poitrine, par son action tonique sur la membrane muqueuse de la vessie, en rendant celle-ci moins impressionnable à l'action irritante que produit la pierre; la moindre objection le mettait en fureur. Vaincu par les sollicitations du professeur Dubois, il se rendit enfin; mais il était trop tard pour qu'on pût l'opérer, et, après plusieurs semaines de souffrances inouïes, il mourut le 15 octobre 1806. Il n'affecta ni gaîté, ni courage, ni résignation, dit M. Lordat, il se fit illusion aussi long-temps qu'il le put ; mais il fallut enfin perdre tout espoir, et ce fut plusieurs jours avant le moment de sa destruction. En mourant il légua sa bibliothèque à l'école de Montpellier et ses manuscrits à M. Lordat. Il fut enterré au cimetière de la Magdeleine, jusqu'où son corps fut accompagné par des députations de l'Institut et de l'École de médecine. M. Desgenettes prononça sur sa tombe un éloge dans lequel il osa dire la vérité sur ce grand homme, en présence d'ennemis qui avaient cherché à étouffer sa gloire. — Barthez était d'une très-petite taille, ce qui faillit l'empêcher d'être médecin militaire ; le ministre d'Argenson pensait sans doute que les médecins d'armée doivent comme les soldats être choisis à la toise. Sa tête était très-grosse ; il était laid; son front était grand, ses yeux inégaux, son nez épaté, sa bouche irrégulière, sa face large et carrée, son teint pâle; mais sa physionomie était pleine d'expression, spirituelle au plus haut degré, et tellement mobile, selon les sentiments qu'il éprouvait, que quand il parlait on oubliait sa laideur. Il aima l'étude pour elle-même, et avec passion ; il ne se faisait pas d'illusion sur la célébrité, quoiqu'il ne négligeât rien pour l'obtenir. Il fut peut-être jaloux de quelques-uns de ses contemporains; il fut certainement injuste à l'égard de Bichat, qu'il feignait de regarder comme un jeune homme sans talent. Il se plaignait sans cesse des larcins qu'on lui faisait ; ce fut la source de son inimitié contre Dumas, qu'il haïssait avec fureur, et de ses démêlés avec Cabanis, Cuvier et Richerand. Cependant il ne fut pas sans amis, et il méritait d'en avoir, parce qu'il était d'une scrupuleuse probité ; jamais il ne s'appropria sciemment l'opinion d'un auteur sans l'indiquer. Comme tant d'hommes distingués que la réflexion et les travers de l'espèce humaine rendent misanthropes, il se fit un système d'égoïsme ; mais ce fut l'égoïsme d'un honnête homme. De combien d'égoïstes peut-on en dire autant? Son excessive vivacité lui donna souvent les apparences de la brutalité, il est vrai de dire qu'il y avait au fond de son caractère une impatience de la contradiction qui dégénéra en un goût décidé pour le despotisme; aussi se montra-t-il toujours impérieux et tranchant avec ses confrères, et se fit-il de nombreux ennemis dont la haine ne fut pas sans excuses. Il était fort économe ; mais, comme pendant quinze ans il exerça la médecine gratuitement, qui pourrait le taxer d'avarice? Sera-ce ce praticien septuagénaire qui, malgré son immense fortune, court après l'argent comme Barthez courait après la gloire ?

Il avait une mémoire prodigieuse, l'esprit à la fois vif, fin et profond, mais non lumineux ; au moins ne s'est-il pas montré tel dans ses écrits. Il fut doué au plus haut degré de cette force de rapprochement intellectuel qui constitue le génie chez un dogmatique. Son érudition était immense, il savait, outre le grec et le latin, la plupart des langues de l'Europe ; mais jamais il ne s'arrêta à l'étude des mots seulement, il avait toujours en vue de trouver dans chaque sujet ce qui avait pu échapper à ses prédécesseurs. C'est par cet artifice, et en variant chaque année le plan qu'il suivait dans ses leçons, qu'il parvint à captiver les étudiants, malgré les défauts de sa voix : il aimait à fixer leur attention peu soutenue par le récit d'un grand nombre de cas rares, méthode plus attrayante que judicieuse. Pensant que le meilleur moyen d'apprendre ce qu'on ne sait pas parfaitement est de se livrer à l'enseignement, il professa successivement avec le plus grand succès toutes les parties de la médecine et même la botanique. Mais, dans ses écrits, l'habitude des méditations abstraites et l'ambition qu'il eut de n'écrire que pour ses égaux, lui firent dédaigner la

clarté, et il tomba quelquefois dans une obscurité difficile à percer. Il n'est pas vrai que les défauts de son style fussent inhérents aux matières qu'il examinait, puisque Condillac et Cabanis ont traité des sujets non moins difficiles et non moins abstraits avec une admirable clarté. — Sa doctrine est très-remarquable: elle a exercé et elle exerce encore aujourd'hui une très grande influence. Barthez est trop justement célèbre pour qu'on nous blâme d'exposer ici le plus rapidement possible ses idées fondamentales sur la science de l'homme, la mécanique animale et les méthodes thérapeutiques.

Barthez a été jugé très différemment dans le nord et dans le midi de la France: il a été beaucoup loué, beaucoup blâmé, mais l'éloge et le blâme lui ont été prodigués par l'enthousiasme ou par la prévention; presque partout on l'a jugé vaguement, soit en bien, soit en mal. Pour savoir quelle place il doit occuper dans l'histoire de la médecine, c'est moins lui qu'il faut étudier que ce qu'il a fait pour les progrès de chacune des sciences médicales. Barthez paraît avoir dédaigné le mérite solide, mais peu brillant, d'un médecin qui n'observe que pour devenir un habile guérisseur; il n'eut en vue que de coordonner la masse immense des faits recueillis par ses prédécesseurs, et de faire de la médecine une science régulière basée sur une connaissance approfondie des lois qui président au développement des phénomènes de la vie. A cette idée grande et féconde on reconnaît un esprit du premier ordre et ce qu'on peut appeler le génie dans la théorie des sciences. Tout système de physiologie qui ne donne point le moyen d'analyser et de classer les faits pathologiques, et d'où l'on ne peut déduire *a priori* des préceptes de médecine pratique absolument semblables à ceux qu'on a tirés de l'expérience, ne fut avec raison à ses yeux qu'un amusement frivole, indigne de lui et de tout médecin sensé. Pour arriver à ce but il fallait rapprocher les faits, les comparer, rendre compte de leur coexistence habituelle, de leur succession la plus ordinaire, de leur dépendance mutuelle, et les ranger, d'après cet examen, dans l'ordre naturel de leur manifestation, autant que l'état des connaissances d'alors le permettait. — Barthez avait une tête assez forte pour opérer ce lumineux rapprochement, et il l'a fait en partie; il pouvait le faire en totalité: mais il a cru qu'il ne devait pas s'arrêter aux phénomènes, et qu'il fallait s'élever jusqu'à la cause inconnue de la vie; il a cru devoir quitter un terrain solide, espérant de jeter l'ancre dans la région des nuages. Frappé de la différence que présentent les phénomènes de la vie et ceux des corps inorganiques, et trop plein du sentiment de l'unité, de l'individualité que chacun de nous éprouve, il supposa une cause occulte unique de la vie, un principe vital, dont il n'essaya pas même de démontrer l'existence. Ne voulant, n'osant peut être rien affirmer sur la nature de ce principe, il prétendit qu'il est impossible de décider s'il a une existence distincte de celle du corps et de l'âme, ou s'il n'est qu'un mode de la matière organisée. « Le principe vital de l'homme, disait-il, doit être conçu par des idées distinctes de celles qu'on a des attributs du corps et de l'âme. » Comment ne pas regetter que ce grand homme ait été amené à une si étrange proposition! Bientôt le principe vital fut tout pour lui, il ne vit plus dans les phénomènes de la vie que le résultat des modifications de ce principe, dans les maladies que celui de ses aberrations; enfin il tomba dans l'erreur des métaphysiciens qui, séparant en deux classes les phénomènes de la vie, en rapportent plusieurs à une cause immatérielle, et tiennent à peine compte de l'action organique d'où résultent ces phénomènes. Si Barthez ne se fût pas borné à étudier la vie dans l'homme, s'il l'avait observée dans la longue série des êtres qui en jouissent, depuis la plante jusqu'à nous, il aurait vu que l'unité vitale ne se retrouve pas même dans tous les animaux, et que dans les espèces très-éloignées de l'homme, dans les polypes, par exemple, le principe vital, s'il existe, doit être divisible en un grand nombre de parties, comme le corps auquel il donne l'organisation, le mouvement et le sentiment.

Barthez rattachait directement certains phénomènes à la structure des organes, ceux de la progression, de la station, par exemple; les autres dépendaient, suivant lui, directement des forces vitales, tels que les sensations, les contractions, la digestion, la nutrition, etc. La perception, l'intelligence sont du domaine de l'âme. Cette division est bonne à faire dans l'étude, parce qu'elle peut servir à montrer que les trois ordres de phénomènes demandent à être

étudiés d'abord séparément, puis comparativement; mais pourquoi les isoler, les distinguer d'une manière forcée, en les ralliant à des suppositions purement gratuites? De cette division prise à la lettre il s'ensuivrait que l'estomac est à peine nécessaire dans la digestion, le cerveau dans le raisonnement, et que dans les maladies il importe peu d'avoir égard à l'état des organes si ce n'est dans les lésions par cause mécanique. Barthez n'est point tombé dans cette méprise, dit on; mais combien de ses élèves y sont tombés par sa faute! N'y est-il pas tombé lui-même en considérant toutes les maladies locales qui ne consistent pas dans un dérangement mécanique, comme un résultat de la cause active de l'individualité vitale qui, vicieusement modifiée, exécute ses actes morbides plus particulièrement sur le système qui est le siége des symptômes? Partant de ces idées, trop éloignées des phénomènes pour être de quelque utilité, il en conclut la nécessité de chercher à reconnaître dans les maladies les diverses affections du principe vital qui en sont la source; ce qui se réduit à dire: Cherchez les modifications insolites d'un être supposé, dont l'état normal est parconséquent inconnu. Qui croirait à une première lecture que ces deux propositions si obscures, si peu fondées, et si éloignées de notre philosophie médicale actuelle, cachent un des principes les plus féconds de la pathologie? Rien n'est plus vrai pourtant; elles signifient que dans toute maladie on ne doit pas se borner à l'examen de l'organe évidemment affecté, mais qu'il faut étudier attentivement ses rapports avec ceux qui sympathisent avec lui. C'est ainsi que Barthez, après avoir profondément étudié les phénomènes de la vie, a exposé le résultat de ses savantes méditations dans une théorie trop abstraite, hypothétique et par conséquent obscure.

Nous ne pousserons pas plus loin l'exposition de ses idées; nous en avons dit assez pour montrer dans quel esprit il faut étudier ses ouvrages, et quel parti on peut en tirer quand on les dépouille de l'échafaudage dont il s'est plu à les entourer. Ses écrits ont exercé une grande influence sur la théorie et la pratique de la médecine. Lorsque Barthez enseigna et écrivit, Bordeu avait, il est vrai, déjà fait sentir que la science de la vie n'est pas une branche de la chimie ni de la physique, et qu'elle doit être étudiée dans l'homme; mais Barthez acheva ce que Bordeu avait commencé: il fit une foule de rapprochements pleins de justesse, il coordonna les grands principes de la physiologie; et s'il fut moins heureux dans la pathologie, parce que la tournure de ses idées l'éloignait de l'appréciation exacte de l'influence organique, il l'a été peut-être davantage en thérapeutique. Pendant sa vie et après sa mort, ses successeurs ont puisé avec le plus grand avantage dans ses écrits; ils les ont traduits dans le langage du siècle, et plus d'un physiologiste, d'un médecin distingué de nos jours, lui doit peut-être, même sans y penser, une partie de sa célébrité. Bichat surtout a tiré le plus grand avantage de ses recherches sur les mouvements et sur les sympathies, sujets dans lesquels Barthez a déployé toute l'immensité de son savoir et la force de son esprit. Enfin, le premier il fit un système regulier de la science de l'homme dégagée de tout mélange avec la physique du temps; le premier il érigea en principes fixes les maximes vagues, incertaines et incohérentes de la médecine pratique. Ses travaux sur la théorie médicale le placent à la tête de tous les médecins français: considéré sous ce point de vue, il surpassa Sylvius, Fernel, Boerhaave et Hoffmann; parce qu'il sut distinguer le véritable terrain sur lequel doit reposer l'édifice médical, et parce que l'établissement d'une théorie spéciale de la vie était incomparablement plus difficile que celui d'une théorie humorale chimique, physique ou mécanique. Barthez s'aida sans doute des travaux d'Hippocrate, de Van Helmont, de Stahl et de Bordeu; mais pouvait-il improviser la science de l'homme? Il puisa dans la source où ces beaux génies avaient puisé, et il alla plus loin qu'eux. On n'a pas encore remplacé son système par un autre qui soit aussi régulier, et de long-temps on ne verra probablement une tête aussi forte que la sienne.

Barthez n'a pas fait l'application de ses idées fondamentales à toutes les maladies, il est resté dans les généralités. A-t-il douté de ses forces? pensait-il n'avoir point assez observé? ou bien une pareille entreprise lui a-t-elle paru au-dessus des forces d'un seul homme? Cette dernière supposition est la plus probable. On peut ajouter, sans porter atteinte à sa gloire, que, s'il fût né cinquante ans plus tard, il eût encore fait davantage

pour la science. Nous devons toutefois ne jamais parler de lui qu'avec vénération et reconnaissance, comme d'un savant du premier ordre, dont le nom fait époque dans l'histoire de la médecine, et que la France compte avec orgueil parmi les grands hommes qu'elle s'honore d'avoir produits. Ses ouvrages sont :

Observations sur la constitution épidémique de l'année 1756 dans le Cotentin, insérées dans le troisième volume des Mémoires de l'Académie des sciences. — Ces observations méritent encore d'être lues ; elles sont enrichies d'une immense érudition bien digérée, et de nombreuses ouvertures de cadavres. C'est dans cette production que Barthez insista sur l'utilité des vomitifs dans certaines péripneumonies ; mais ceux qui en ont fait la remarque ont oublié de dire qu'il saignait même dans les pleurésies et les péripneumonies malignes, ainsi que dans les fièvres nerveuses, lorsqu'il y avait quelques signes de phlogoses abdominales. Toutefois ces observations n'annonçaient point ce que Barthez devait devenir un jour, quoiqu'elles fassent regretter qu'il n'ait pas continué de s'essayer sur les sujets pratiques. — Dubia circa potestates medicamentorum. Montpellier, 1762, in-4°. — Cette thèse, soutenue par Ponsard, est une très-faible production. — De morte : Resp. Thibault. Montpellier, 1765, in-4°. — Celle-ci n'est pas plus recommandable. — On lui en attribue deux autres ; l'une sur la nature et l'influence de l'air, et l'autre sur l'apoplexie. — Oratio academica de principio vitali hominis. Montpellier, 1773, in-4°. — Ce discours, prononcé à la rentrée de la faculté en 1772, contient l'esquisse des éléments de la science de l'homme, le sommaire des idées de Barthez. Haller ne fut frappé que des inconvénients de l'admission d'un principe de nature inconnue, supposé en un mot : c'est ainsi que devait penser ce célèbre anatomiste, habitué à ne voir dans les faits que les faits eux-mêmes; mais il méconnut l'avantage qu'on peut tirer de l'admission des forces vitales pour la coordination des faits. — Nova doctrina de functionibus corporis humani. Montpellier, 1774, in-4°. — Dans cet extrait de ses leçons sur la physiologie, Barthez examine successivement toutes les fonctions et indique dans chacune le rôle que joue le principe vital, et celui que l'on doit attribuer à la structure organique, à l'influence mécanique ou chimique, et enfin à l'âme. C'est l'introduction à l'ouvrage suivant.

Nouveaux éléments de la science de l'homme. Montpellier, 1778, in-8°. — Paris, 1806, 2 vol. in-8°. — Cet ouvrage est le plus important que l'on ait publié en France depuis celui de Fernel : si l'on oublie un instant l'obscurité du style, inséparable de la manière de penser de l'auteur, il est même peu de livres dans ce genre qui puissent lui être comparés. L'auteur s'attache à démontrer comment il a été conduit à admettre un principe vital, comment les philosophes et les médecins ont toujours été partagés sur la question de savoir si ce principe est ou non un être distinct du corps et de l'âme. Il déclare qu'on ignore si c'est une substance ou seulement un mode du corps humain. Tout ce qu'il dit à cet égard est tellement fort de faits et de raisonnements, qu'il aurait dû conclure en rejetant ce principe. De ce que plusieurs phénomènes particuliers aux corps organiques ne peuvent être rapportés aux lois générales de la mécanique, non plus qu'à l'action de l'âme, puisqu'ils ne sont pas le résultat de la conscience et d'une détermination volontaire, il aurait dû conclure seulement que ces phénomènes ne doivent être étudiés ni par les mécaniciens, ni par les théologiens. Ne perdons jamais de vue cet axiome de la saine physiologie : *Tout phénomène qui a lieu dans un corps vivant n'est qu'un produit plus ou moins direct de l'organisation.* Dans le paragraphe xxxv, je trouve ce passage, qui n'a pas assez frappé l'attention des lecteurs des *Éléments de la science de l'homme*, et qui rend inexplicable l'admission du principe vital par Barthez : « Il est difficile, dit-il, de ne pas penser, avec Gundling, que nous ignorons ce que c'est que le corps, et que nous ne savons rien de *solide* sur les esprits. » Fallait-il après cela supposer une troisième inconnue ? Barthez va plus loin : « Il me paraît impossible, dit-il, de donner un sens clair au mot *substance.* » C'est pourquoi il se borne à examiner si le principe de la vie, dans l'homme, a son existence propre et individuelle, ou s'il n'est qu'un mode inhérent au corps humain, auquel il donne la vie. A peine ose-t-il décider que ce principe a une existence individuelle : « Rien n'empêchera, dit-il, que, dans mes expressions, qui présenteront ce principe comme être distinct, on ne substitue la notion abstraite d'une simple

faculté vitale du corps humain, inconnue dans son essence, mais douée de forces motrices et sensitives. » Certes, les idées de Barthez n'étaient ni arrêtées ni claires; car qu'est-ce qu'une faculté douée de forces?

Au lieu d'étudier successivement dans chaque organe les phénomènes de la vie, ou de rallier ces phénomènes sous divers chefs relatifs au but commun vers lequel tels ou tels d'entre eux conspirent, Barthez examine d'abord ceux qui, relatifs au mouvement musculaire ou manifeste, au mouvement tonique ou latent, se montrent dans les solides, puis ceux qui se rapportent à la sensibilité. Comparant les uns aux autres, il en déduit l'influence de la sensibilité sur le mouvement. Ensuite, il cherche à démontrer qu'on retrouve l'un et l'autre dans les liquides, que la chaleur vitale ne dépend ni du froissement des parties ni d'un mouvement chimique, mais du mouvement tonique des molécules vivantes, et que la respiration sert à modérer la chaleur vitale et à ramener la température du corps au degré nécessaire. Il fait dériver même les sympathies de la liaison qu'ont entre elles les forces vitales, motrices et sensitives; elles ont lieu lorsque l'affection d'un organe occasionne sensiblement et fréquemment une affection correspondante dans un autre, sans que cette succession puisse être rapportée au hasard, à l'action mécanique réciproque des organes, ni à la *synergie*, c'est-à-dire au concours de leur action pour l'accomplissement d'une fonction. Barthez n'a pas vu que les synergies ne sont que des sympathies, mais que les sympathies ne sont pas toujours des synergies. C'est ici un des points les plus obscurs de sa doctrine; il est même tombé dans quelques erreurs à cet égard, en niant que la fièvre hectique, qui survient à la suite d'une ulcération, soit le résultat des sympathies. Tout ce qu'on peut dire sur ce point, c'est qu'il regardait comme des synergies toutes les sympathies qui sont une suite nécessaire, habituelle, d'une action vitale, physiologique ou pathologique quelconque, tandis qu'à ses yeux les sympathies proprement dites n'étaient que des suites contingentes de l'action vitale qui les occasionne. Ici ses idées ont été très-mal interprétées, même par ses plus zélés admirateurs. Il expose ensuite successivement les sympathies des organes qui n'ont entre eux aucun rapport sensible (il voulait dire très-prochain); celles des organes qui ont une structure et des usages analogues; celles des organes qui sont continus, ou qui communiquent par des nerfs, des vaisseaux, du tissu cellulaire, etc.; celles des vaisseaux sanguins et des nerfs entre eux, de chaque vaisseau, de chaque nerf, avec le système vasculaire nerveux. Enfin, il traite : 1° du rapport qu'a la conservation des fonctions de chaque organe avec l'intégrité des sympathies entre les nerfs et les vaisseaux sanguins qui le composent, et leurs systèmes respectifs; 2° de l'influence exercée par chaque organe sur tout le corps; 3° du système entier des forces vitales, et des altérations essentielles dont ce système peut être affecté. — Combien est profonde cette méthode admirable avec laquelle Barthez, partant des faits les plus simples, arrive peu à peu à l'examen de la vie dans son état naturel et dans ses aberrations! S'il avait parlé de son projet à quelqu'un, qui aurait pu croire qu'en partant d'un zéro il arriverait jusqu'au sommet de la pyramide des sciences médicales? Combien on doit s'étonner et regretter qu'il ne se soit pas assez occupé de la circulation, de la respiration, et surtout de la digestion, des sécrétions et de la nutrition! — Cette note dépasse les bornes de notre dictionnaire; mais j'ai cru que je ne devais point manquer une occasion unique de venger Barthez de tous les critiques superficiels qui l'ont attaqué, et même de plusieurs de ses admirateurs maladroits qui ont voulu tout louer dans ses écrits. Mon extrait rapide donnera une légère idée de cet immortel ouvrage, où le génie de l'auteur s'est montré dans toute sa force. Je désire qu'il détermine les jeunes médecins de l'école de Paris et les coryphées de la médecine empirico-brownienne à lire et relire ce chef-d'œuvre du plus célèbre médecin français. — Nouvelle mécanique des mouvements de l'homme et des animaux. Carcassonne, 1798, in-4°. — Trad. en allemand par Kurt Sprengel, Halle, 1800, in-8°. — Dans cet ouvrage, Barthez expose l'histoire des phénomènes mécaniques locomoteurs des corps organisés comme dans le précédent il a donné celle des phénomènes vitaux. La Nouvelle mécanique est une production originale du premier ordre, et c'est le seul ouvrage de Barthez qui ait obtenu l'approbation générale. On lui a reproché, toutefois, que pour l'entendre il faut avoir quelque teinture des

mathématiques : une si misérable considération devait-elle arrêter Barthez? — Discours sur le génie d'Hippocrate, Montpellier, 1801, in-4°.— Barthez, qui a porté de l'ordre dans les idées d'Hippocrate sur la physique des corps vivants, connaissait parfaitement les services qu'il a rendus à la médecine et même à toutes les sciences, et il en a parlé dignement, quoique avec sécheresse ; mais il a loué le vieillard de Cos d'avoir négligé la considération du siége dans la formation des maladies, tandis qu'il aurait dû le plaindre de n'avoir pu s'occuper de cette partie si importante de la science des maladies. C'est surtout en pathologie, ce n'est même que là, qu'on voit bien les résultats fâcheux de l'admission d'un principe hypothétique de la vie, dont Barthez a fait le pivot de sa théorie. Ces inconvénients sont plus frappants dans l'ouvrage qui suit : — Traité des maladies goutteuses. Paris, 1802, 2 vol. in-8. — Trad. en allemand par H.-E. Bischoff, Berlin, 1803, in-8°. — Barthez décrit avec un soin remarquable tous les faits sur lesquels il s'appuie; mais sa théorie est trop loin de nos idées pour que je m'y arrête. Il n'en est pas de même de ses vues thérapeutiques, ou moins générales. Le médecin adopte, selon lui, nécessairement une des trois méthodes suivantes : il favorise, accélère, ou régularise le développement naturel des mouvements de la vie, lorsqu'ils se dirigent convenablement; ou bien, après avoir décomposé une maladie dans les affections essentielles dont elle est le produit, il attaque chacun de ses éléments par des moyens relatifs à leur force et à leur influence; c'est lorsque les mouvements vitaux prennent une fâcheuse direction, lorsqu'ils ne se dirigent point vers la guérison, lorsque les efforts de la nature sont incomplets; enfin il agit empiriquement, c'est-à-dire sans partir du rapport connu des moyens avec le mal, lorsqu'une affection très-composée se refuse à l'analyse, ou lorsque tous les moyens que l'on a employés jusque-là ont échoué. Substituez la recherche du siége des maladies à la dissection des maladies en groupes artificiels de symptômes, faites ce que se gardent bien de faire les médecins qui croient comprendre seuls Barthez, et vous aurez les vrais principes de la thérapeutique, fondée sur la physiologie et l'anatomie pathologique. — Traité du beau. Paris, 1807, in-8°. — Ouvrage posthume peu remarquable ; trop de calcul, pas assez de sentiment. — Consultations de médecine. Paris, 1810, 2 vol. in-8°. — Ouvrage posthume sans intérêt. — Outre ces ouvrages, Barthez a publié : 1° deux Mémoires, dont l'un sur les fluxions, et l'autre sur les coliques iliaques, dans les Mémoires de la Société médicale d'émulation (1798 et 1799), réimprimés à part, en 1816 (Paris, in-8°); il a donné dans ce même recueil des Éclaircissements sur quelques points de la mécanique des mouvements de l'homme et des animaux, en 1801, pour répondre à M. Richerand ; 2° les articles de médecine du Journal des Savants depuis 1783 jusqu'à 1788 ; 3° les articles signés G. dans la première Encyclopédie ; 4° un écrit intitulé : Libre Discours sur la prérogative que doit avoir la noblesse dans la constitution et dans les états-généraux de la France (Paris, 1789, in-8°) ; 5° enfin, des articles épars dans les journaux de médecine. Sa vie a été écrite par M. Barthez-Demarmorières, son frère, éditeur de son Traité du beau, et par M. Lordat. MM. Baumes et Desgenettes ont prononcé son éloge, l'un à Montpellier et l'autre à Paris. Personne n'a mieux que M. Desgenettes fait connaître la force et l'étendue de son esprit.

(*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1734. — BOISSIEU (Barthélemy-Camille DE) était de Lyon, où il naquit le 6 août 1734, de Jacques de Boissieu, docteur en médecine, professeur agrégé au collége des médecins de Lyon, et de dame Antoinette Vialis. Il n'avait que six ans lorsqu'il perdit son père. Son éducation fut l'ouvrage de sa mère. Ce fut sous ses yeux qu'il étudia les humanités; et il n'en sortit que pour aller prendre des leçons de philosophie au séminaire de Saint-Irénée, et de médecine à l'université de Montpellier.

La nature avait doué le jeune de Boissieu d'un caractère doux, d'un esprit pénétrant, et d'une âme tendre et compatissante. L'éducation, mettant à profit de si heureuses dispositions, en avait fait un homme docile, modeste, complaisant, affable, scrupuleusement attaché à ses devoirs, ardent à acquérir des connaissances vraiment utiles, infatigable dans le travail, empressé de rendre aux hommes les services qu'ils ont droit d'attendre les uns des autres. Il se distingua à Montpellier par une grande application à l'étude. Les succès qu'il eut dans

les différents actes qui précédèrent sa réception au doctorat, en août 1755, lui procurèrent l'avantage de conserver une correspondance avec l'illustre de Sauvages.

L'amour de la patrie et l'attachement tendre et respectueux qu'il avait pour sa mère, le ramenèrent à Lyon dès qu'il eut fini son cours : il profita du privilége de fils de docteur agrégé, pour se faire recevoir, en 1756, au collége de médecine de sa ville natale; mais il suivit en pratique, pendant les deux ans prescrits par les statuts de ce collége, les médecins de l'hôpital et en particulier le docteur Potot, son parent. D'autant plus circonspect qu'il était plus instruit, il crut devoir aller se perfectionner à Paris; et après un an de séjour dans cette ville il revint à Lyon avec la satisfaction qu'éprouve un homme vertueux, dont l'âme sensible est prête à se dévouer au service de ses compatriotes. Il leur fut, en effet, de la plus grande utilité; car à peine pratiquait-il depuis trois ans à Lyon, qu'il se rendit à Mâcon, en 1762, avec M. Pestalozzi, doyen du collége, pour s'opposer aux ravages d'une épidémie très-meurtrière qui régnait dans cette ville. Ses succès lui firent tant d'honneur, que M. de Flesselle, intendant de Lyon, l'envoya en 1769 à Chazelle, petite ville du Forez, qui était désolée par les fureurs qu'une maladie épidémique exerçait sur ses habitants.

Comme ce médecin donnait à son cabinet tous les moments qu'il pouvait dérober à ses devoirs, il composa deux excellentes dissertations : l'une sur les antiseptiques, que l'Académie de Dijon couronna en 1767 et fit imprimer en 1769 ; l'autre sur les méthodes rafraîchissante et échauffante, à laquelle elle adjugea le prix de 1770 et qui fut publiée par ses ordres en 1772. Une autre pièce lui avait mérité l'honneur de l'accessit dans l'Académie de Lyon, et ses talents reconnus lui avaient ouvert l'entrée de celles de Montpellier et de Villefranche dès l'an 1769. Mais de Boissieu était né avec un tempérament si délicat, que ses travaux littéraires et ceux d'une pratique étendue achevèrent bientôt de le ruiner. Ce savant fut attaqué d'une pleurésie qui l'enleva en trois jours, vers la fin de décembre 1770, à l'âge de 36 ans et quelques mois.

Apr. J.-C. 1734. — LORENTZ (Joseph-Adam) naquit à Ribeauviller en Alsace en 1734. Son père (Adam), docteur en médecine et médecin-physicien du comté de Ribeaupierre, jouissait de beaucoup de considération dans sa province. Après que Joseph-Adam eut terminé ses premières études à Strasbourg il partit pour Montpellier, où il entendit les leçons de Fizes, de Sauvages, de Lamure et prit, au bout de trois ans, le grade de docteur en médecine. Lorentz se rendit ensuite dans la capitale, où il suivit assidument les cours d'Astruc, de Ferrein, d'Antoine-Petit, de Levret et de Rouelle. Il suivit avec la même assiduité la pratique de l'Hôtel-Dieu et celle des hôpitaux et de la Salpêtrière. De retour dans sa patrie, il accompagna son père chez les malades, où il commençait à être appelé lui-même, lorsqu'en 1757 il entra dans la carrière militaire comme médecin ordinaire de l'armée du Rhin qui occupait la Westphalie; il y servit jusqu'en 1763. La paix ayant été alors conclue, Lorentz obtint la place de médecin titulaire de l'hôpital militaire de Neuf-Brisack, d'où il passa peu après à celui de Schelestadt. Le professeur Starck, de Mayence, venait de critiquer avec fort peu de ménagement nos médecins français sur leur manière de traiter plusieurs maladies, et particulièrement la dysenterie; Lorentz riposta au médecin allemand avec chaleur, mais avec décence, par un écrit plein de bon raisonnements et, ce qui vaut mieux, plein de bonnes observations. De Schelestadt Lorentz passa à l'hôpital militaire de Strasbourg, fut professeur et recteur temporaire de l'université, devint dans nos premières guerres premier médecin de l'armée du Rhin, membre du conseil de santé des armées, et se montra avec distinction dans toutes ces places. Appelé, dans l'hiver de 1801, pour donner des soins à Moreau, il contracta dans le voyage une hernie étranglée, à la suite de laquelle il mourut à Saltzbourg. Le général en chef, sensible à cette perte, fit rendre aux restes de Lorentz de très-grands honneurs. M. Percy, chirurgien en chef de l'armée, prononça un discours touchant aux obsèques de son collègue. Un hommage plus solennel fut rendu à Lorentz par le conseil de santé des armées, au nom duquel M. Coste prononça publiquement son éloge à Paris. Le conseil ordonna, en outre, que les procès-verbaux relatifs à la mort de Lorentz et aux honneurs qui lui avaient été rendus

seraient envoyés et lus aux armées. Cet ordre fut exécuté par les soins du médecin en chef de l'armée d'Orient à l'une des embouchures du Nil, dont les armées française, anglaise et ottomane couvraient alors les rives. Lorentz n'a laissé que l'estimable ouvrage suivant :

Morbi deterioris notæ Gallorum castra trans Rhenum sita, ab anno 1757 ad 1762 infestantes. Selestadii, 1765, in-12. — On lui doit en outre : Rapport des officiers de l'armée du Rhin sur la dysenterie, 1793, et quelques Mémoires ou observations insérées dans le Journal de Médecine depuis 1761, et dans le Journal de Médecine militaire par de Horne. (*Biogr. médicale.*)

Ap. J.-C. 1734. — WALTER (Jacques-Théophile), naquit à Kœnisberg le 1er juillet 1734. Son père, économe du grand hôpital de cette ville, lui fit promettre en mourant de ne point embrasser la carrière médicale, et de se consacrer à la jurisprudence; mais Walter, entraîné par ses dispositions naturelles, ne tint pas parole, et les travaux anatomiques devinrent bientôt, comme ils restèrent constamment, l'objet de sa prédilection. Dévoré par la passion de s'instruire et de se distinguer, il fit des progrès rapides, et alla compléter son éducation médicale à Francfort sur-l'Oder, où il fut reçu docteur en 1757. Jaloux alors de devenir un anatomiste consommé, il vint à Berlin, se remit sur les bancs de l'école, et obtint, par son ardeur infatigable, l'estime et la bienveillance de Meckel. Nommé d'abord prosecteur au théâtre anatomique du collége médico-chirurgical, il fut élu second professeur en 1762, et à la mort de Meckel, en 1774, il le remplaça en qualité de premier professeur d'anatomie et d'accouchements. Cette dernière chaire lui fut aussi confiée à l'hôpital de la Charité de Berlin. Le succès avec lequel il s'acquitta de ses fonctions lui attira l'estime de ses compatriotes et la haute considération de l'étranger. En 1802 il mit en vente la riche collection de deux mille huit cent soixante huit pièces d'anatomie qu'il avait rassemblées, et que le roi de Prusse acheta près de quatre cent mille francs. C'était le fruit de cinquante-quatre années de travail, et de la dissection de plus de huit mille cadavres humains. Walter disait avec raison que l'histoire de l'anatomie n'offrait pas d'exemple pareil. La mort termina sa carrière le 4 janvier 1818. Il a laissé les ouvrages suivants :

Specimen experimentorum in vivis animalibus revisorum circa œconomiam animalem. Kœnisberg, 1755, in-4°. — Theses anatomico-physiologicæ, dissertationi de emissariis Santorini præmissa. Kœnisberg, 1757, in-4°. — Abhandlung von trocknen knochen des menschlichen koerpers. Berlin, 1763, in-8°. Ibid., 1778, in-8°. — Ibid. 1788, in-8°. Ibid., 1798, in-8°. — Observationes anatomicæ. Berlin, 1775, in-folio. Traduit en allemand par J. G. D. Michaelis, Berlin, 1782, in-4°. — Betrachtungen ueber die geburtstheile das weiblichen geschlechts. Berlin, 1776, in-4°. Ibid., 1793, in-4°. — Myologisches hondbuch. Berlin, 1777, in-8°. Ibid., 1784, in-8°. Ibid., 1795, in-8°. — Geschichte einer frau, die in ihren unterleibe ein verhaertetes kind 22 Jahre getragen hat. Berlin, 1778, in-4°. — Epistola anatomica de venis oculi summatim et in specie de venis oculi profundis, retinæ, corporis ciliaris capsulæ lentis, corporis vitrei et denique de arteria centrali retinæ. Berlin, 1778. in-8°. — Von der spaltung der schambeine in schweren geburten. Berlin, 1782, in-4°. — Tabulæ nervorum thoracis et abdominis. Berlin, 1783, in-fol. — Von den kraukheiten des bauchfells und dem Schlagfluss. Berlin, 1785, in-4°. — Von der einsæugung und durchkreuzung der sehnerven. Berlin, 1793, in-4°. — Ob der mensch und die thiere pie ausseren gegenstaende recht oder verkehrt sehen, Berlin, 1793, in-4°. — Etwas ueber gall's hirnschædellehre. Berlin, 1805, in-8°. — Was ist geburtshuelfe? Berlin, 1808, in-8°. — Museum anatomicum, per decem et quod excurrit lustra maximo studio congestum indefossoque labore fectum. Berlin, 1805, in-4°. Ibid., 1814, in-4°. 2 vol. (*Biogr. médic.. Dict. hist.*)

Apr. J.-C. 1735 *env.* — CHAPMAN (Edmont), célèbre accoucheur anglais, avait pratiqué pendant plusieurs années à la campagne avant que de venir s'établir à Londres, où il publia les ouvrages suivants :

Treatise on the improvement of midwifry. Londres, 1733, 1735, 1759, in-8°. Cet abrégé de la pratique des accouchements a été assez mal traduit en allemand et publié à Copenhague en 1747, in-8°. L'auteur y a inséré plusieurs observations, ainsi que la descrip-

tion des forceps dont les Chamberlayne ont fait tant de mystère. Mais les sentiments particuliers qu'il affiche dans certains endroits de ce traité, ne s'accordent pas toujours avec les règles de pratique que l'expérience a dictées. En particulier, il ne regarde point l'obliquité de la matrice comme un des obstacles à l'accouchement; et il conseille d'extraire l'arrière-faix immédiatement après la sortie de l'enfant, par la crainte que la nature ne soit trop faible par elle-même pour en opérer l'expulsion. — Reply to Douglas short account of the state of midwifry at London. Londres, 1737, in-8°. — Treatise on the venereal disease. Londres, 1755, in-12. C'est un abrégé du livre d'Astruc, qui est intitulé: De morbis venereis. *(Biogr. méd.)*

Apr. J.-C. 1735. — BORSIERI DE KANILFELD (Jean-Baptiste), l'un des médecins les plus célèbres de l'Italie moderne, naquit, le 18 février 1725, à Trente, d'une famille illustre et considérée. Tout sembla se liguer contre lui dans sa jeunesse, et les événements fâcheux se multiplièrent pour hérisser de difficultés la route qui devait le conduire à la gloire. A l'âge de six ans il fut atteint d'une longue maladie, durant laquelle il perdit un œil; son père mourut avant qu'il eût atteint l'âge de l'adolescence, et ses frères s'inquiétèrent peu de son éducation : aussi le désordre qui régnait dans sa famille, et la diminution de l'héritage paternel, qui en fut le résultat, nuisirent-ils beaucoup à ses premières études; mais il parvint à surmonter toutes ces difficultés. A quatorze ans il commença l'étude du latin, sous la direction du père Somasco, et dans le court espace de deux années il devint assez habile pour être en état de faire des vers en cette langue et dans la sienne. L'année suivante il se rendit à Padoue, pour s'y livrer à des travaux plus sérieux, puis il passa à Bologne, où il désirait suivre les cours du célèbre Beccari. Ses progrès furent tellement rapides, que l'université, pour le récompenser et l'encourager, lui conféra le doctorat en philosophie et en médecine avant le temps prescrit par les statuts. Borsieri n'en devint que plus assidu aux leçons et à la clinique de ses maîtres. Il avait à peine atteint l'âge de vingt ans, lorsqu'on lui conseilla d'aller à Faenza, dont les environs étaient ravagés par une fièvre épidémique. Il suivit cet avis, et parvint à extirper la maladie; succès qui le fit considérer comme le médecin le plus habile de toute la contrée. On lui offrit à Ferrare une chaire, qu'il refusa; mais, en 1769, il en accepta une à Pavie, où il alla enseigner la chimie et la pharmacie, la matière médicale et la médecine chimique. Au bout de quelques années, il obtint la charge d'archiatre de la cour archiducale à Milan. L'impression de ses Institutions de médecine pratique absorbait presque tous ses instants, lorsqu'il fut atteint d'une affection des reins qui l'emporta au tombeau le 21 décembre 1785. Ses principaux ouvrages sont:

De anthelmintica argenti vivi facultate. Faenza, 1753, in-4°. — Trattato delle acque di san Cristoforo. Faenza, 1761, in-8°. — Oratio de retardata medicinæ perfectione. Pavie, 1769, in-4°. — Institutiones medicinæ practicæ. Milan, 1785-1789, in-8°. Leipsick, 1787, in-8°. Ibid., 1798, 8 vol. in-8°. Cet ouvrage, qu'on a aussi réimprimé à Venise et à Naples, a été traduit en allemand, savoir : le Traité des fièvres, par G.-C. Hinderer (Giessen et Marbourg, 1783-1784, in-8°); et celui des exanthèmes, par le même (Giessen et Marbourg, 1789-1790, 2 vol, in-8°). Le fils de Jean Brown, adopté par Cullen, en a donné une traduction anglaise. Il en paraît actuellement une traduction italienne, par les soins de Valérien-Louis Brera, qui a placé en tête une notice sur la vie de l'auteur, dont nous avons extrait cet article. Le premier volume a paru à Padoue, 1820, in-8°.

Apr. J.-C. 1735. — PEYRILHE (Bernard), né à Perpignan en 1735, reçut une éducation soignée, quoique ses parents fussent peu favorisés du côté de la fortune. Destiné de bonne heure à l'art de guérir, il alla étudier la chirurgie à Toulouse, où il se distingua de manière à être admis parmi les membres de l'Académie des sciences de cette ville. En 1769, il fut agrégé au collége et à l'ancienne Académie de chirurgie de Paris, corps dans lequel on remarqua bientôt son érudition et son goût particulier pour l'ancienne littérature médicale. Deux ans après il publia, avec Dujardin, l'Histoire de la chirurgie (1774-1780, in-4°), dont il n'a paru que deux volumes. Cette ouvrage, recommandable par l'érudition choisie qui y règne, valut à l'auteur les plus honorables suffrages.

Quelque temps après, Peyrilhe partagea le prix proposé par l'Académie de Dijon sur la question du cancer; et son mémoire fut pendant long-temps considéré comme le meilleur ouvrage qu'on possédât sur cette redoutable affection, mérite dont les travaux de Bayle et plus encore ceux de la nouvelle école médicale l'ont entièrement dépouillé. Cependant Peyrilhe s'occupait fort peu de la chirurgie, à laquelle il préférait de beaucoup la botanique et la matière médicale. Son imagination active lui suggéra quelquefois des théories bizarres, telles que celle par laquelle il croyait expliquer l'action du mercure sur l'économie animale; mais elle lui procura aussi plusieurs idées fécondes en résultats, celle entre autres qu'il est possible de remplacer par des substances indigènes les médicaments qu'on tire avec peine et à grands frais de l'étranger. Il ouvrit en quelque sorte la carrière dans laquelle MM. Bodard et Loiseleur-Deslongchamps ont recueilli depuis une si ample moisson. Nommé, en 1794, professeur à l'Ecole de médecine de Paris, il fut chargé d'enseigner la matière médicale. La mort l'enleva en 1804, à Perpignan, où il était allé respirer l'air natal au sein de sa famille. On a de lui, indépendamment des ouvrages déjà cités :

Remède nouveau contre les maladies vénériennes, tiré du règne animal, ou essai sur la vertu antivénérienne de l'alcali volatil. Paris, 1774, in-8°; ibid., 1786, in-8°. — Précis théorique et pratique sur le pian, la maladie d'Amboine, de Therminthe, etc. Paris, 1783, in-8°. — Tableau méthodique d'un cours d'histoire naturelle, où l'on a réuni et classé les principales eaux minérales de la république, etc. Paris, 1799, in-8°; ibid., 18.., in-8° : quatrième édition, par L'Huillier et Winslow. Paris, 1804, in-8°, 2 vol. (*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1735. — VERDIER (Jean), conseiller-médecin ordinaire du feu roi de Pologne, avocat en parlement, naquit le 25 avril 1735 à La Ferté-Bernard au Maine. Il fit imprimer à Paris, en 1763, in-12, un Essai sur la jurisprudence de la médecine en France. Sa double qualité d'avocat et de médecin fit bien augurer de l'ouvrage dont cet Essai présentait le prospectus. En effet, M. Verdier donna d'abord la Jurisprudence particulière de la médecine, qui fut publiée à Paris, en la même année 1763, 2 volumes in-12; elle fut suivie de la Jurisprudence particulière de la chirurgie en France, Paris, 1764, 2 volumes in-12, mais on n'a rien vu paraître de ce que l'auteur avait promis sur la jurisprudence particulière de la médecine et de la pharmacie. Il s'est appliqué à un tout autre genre d'étude; et après avoir long-temps réfléchi sur la manière de penser des anciens, qui regardaient l'éducation physique comme la base de ses autres parties, il est parvenu à prouver que nous n'aurons jamais d'éducation à moins que le médecin ne devienne instituteur, ou que l'instituteur ne devienne physiologiste. Cette proposition passera pour un paradoxe chez bien des gens; mais elle cessera de l'être, si l'on se donne la peine de suivre l'auteur dans le développement pratique qu'il en donne dans l'ouvrage qu'il vient de mettre au jour sous ce titre :

Cours d'éducation à l'usage des élèves destinés aux premières professions et aux grands emplois de l'Etat, contenant les plans d'éducation littéraire, physique, morale et religieuse de l'enfance, de l'adolescence et de la première jeunesse; le plan encyclopédique des études et des règlements généraux d'éducation. Paris, 1777, in-12, avec cette épigraphe : *Mens sana in corpore sano*. C'est à l'hôtel de Magni, à côté du Jardin du Roi, rue de Seine-Saint-Victor, à Paris, que M. Verdier a ouvert son nouveau cours d'éducation. Il a réuni, dans une maison spacieuse et bien située, une bibliothèque suffisante pour ses vues, un cabinet de machines de mathématiques et de physique, de substances d'histoire naturelle, de productions des arts; un salon orné des portraits des grands hommes, de médailles, de tables d'histoire, de cartes géographiques; un jardin botanique, un gymnase, des maîtres pour toutes les parties des études scolastiques, des gouverneurs pour les différentes parties de l'éducation. Voilà les instruments de toutes les opérations dont le zèle, la science et l'expérience de M. Verdier assurèrent les succès.

Apr. J.-C. 1735. — WOLF (Gaspard-Frédéric), habile anatomiste et physiologiste savant, naquit à Berlin en 1735. Il fut reçu docteur en médecine à Halle, en 1759, après avoir soutenu sur la génération une dissertation fort re-

marquable, dans laquelle se trouvent les germes de nos doctrines modernes sur l'embryogénie. Wolf revint, après sa réception, se fixer dans sa ville natale. Il y resta dix années, au bout desquelles il fut appelé à Pétersbourg pour y occuper la chaire d'anatomie et de physiologie. C'est dans la collection des mémoires de l'Académie des sciences de cette ville qu'il a publié ses travaux les plus importants : celui sur la formation du canal intestinal, et la longue série de ses mémoires sur la structure du cœur. Il mourut le 22 février 1794.

Diss. inaug. sistens theoriam generationis. Halle, 1759, in-4°. Editio nova, aucta et emendata. Cum II tabb. æn. Halle, 1774, in-8°. En allemand sous ce titre : Theorie der Generation in zwey Abhandlungen, erklært und erwiesen u. s. w. Berlin, 1764, in-8°. — De formatione intestinorum præcipue, tum et de amnio spurio aliisque partibus embryonis gallinacei, nondum visis, observationes in ovis incubatis institutæ. Dans les Novis Commentar. Petropol. Tom. XII et XIII. — De gemellis in ovo ; ibid., tome XIV. — Descriptio musculorum armi leonis ; ibid., tome XV. — Anatome vituli bicipitis cum corde uno ; ibid., tome XVII. — De vesica fellea leonis ; ibid., tome XX. — Vesicæ felleæ tigridis, leonis et hominis comparatæ ; ibid., tome XX. — Anatome monstri duarum puellarum congenitarum ; dans les Act. Acad. scient. Petrop. pro an. 1778. Pars prior. — Descriptio plicarum, rugarum, etc., superficiei interioris vesicæ felleæ ; ibid., pro an. 1779. — De destinatione partium corporis humani ; ibid. — Descriptio pulli deformis, cum quatuor pedibus totidem alis ; ibid., pro an. 1780. — Descriptio positionis fibrarum carnosarum et ossearum cordis ; ibid., pro an. 1781, 1783, et 1784, 1785, 1786, 1787, 1788, 1789, 1790. — De filicum seminibus : in C.-F. Ludwigii Delectu opusculorum ad scient. natur. spectantium N. X. (Dezeimeris, *Dict. hist.*)

Apr. J.-C. 1735. — BROWN (Jean) naquit, en l'année 1735 ou 1736, à Buncle, village du comté de Berwick en Ecosse. Ses parents, qui étaient pauvres, le mirent en apprentissage chez un tisserand ; mais son dégoût pour cette profession toute mécanique et son aptitude à l'étude les engagèrent bientôt à permettre qu'il changeât de destination. Les membres de la congrégation enseignante chargée de l'éducation gratuite du peuple ayant remarqué la facilité prodigieuse avec laquelle il avait appris à lire et à écrire, l'engagèrent eux-mêmes à se rendre à l'école latine de Dunse, dans l'espoir qu'il pourrait leur être utile un jour en entrant dans leur compagnie, et peut-être lui fournirent-ils les premiers moyens nécessaires pour cet objet. Arrivé à Dunse dans le dessein d'y commencer la carrière des lettres, le jeune Brown, âgé alors de quatorze ans, fut confié aux soins de Cruikshanks, qui était un habile maître, et il se livra au travail avec tant d'ardeur et de succès, que, dans l'espace de deux ans, il parvint à lire avec la plus grande facilité tous les classiques latins, et à faire des progrès remarquables dans la langue grecque. Au bout de ce temps, toutes ses ressources étant épuisées, il fut réduit à la nécessité de travailler comme moissonneur dans les campagnes. Son maître, l'ayant su, récompensa ses talents et sa constante application à l'étude en l'admettant dans son école à titre de répétiteur ou d'assistant ; il y demeura jusqu'à l'âge de vingt ans. Pendant toute cette partie de sa jeunesse, il n'eut que des habitudes très-sévères et se montra fort religieux. Sa réputation de bon humaniste et d'homme pieux lui procura alors la place de précepteur dans une bonne maison du bourg de Dunse ; mais la raideur de son pédantisme et l'excès de sa dévotion intolérante et chagrine l'en firent bientôt sortir. Privé de cet emploi, il se rendit à l'université d'Edimbourg et il y commença régulièrement les études théologiques : il y fit de si rapides progrès, qu'il fut dans peu de temps en état de prononcer un discours public sur un sujet donné de l'Ecriture sainte ; exercice académique qui était un préliminaire indispensable pour entrer dans les ordres du clergé écossais. Là se termina sa carrière théologique ; il l'abandonna entièrement, sans qu'on en sût d'abord le motif, et il se retira à Dunse, dans la même école où il avait été assistant. Il y reprit la même place, et y passa encore une année qui tourna au profit de son instruction littéraire. Une des deux chaires latines de l'école supérieure d'Edimbourg étant venue à vaquer, il reparut un instant dans cette ville pour disputer la place au concours ; mais il fut vaincu par ses concurrents.

Ce fut alors qu'on remarqua que le jeune Brown s'était relâché de la rigueur de ses principes religieux : il commença à se montrer licencieux dans ses principes et dans sa conduite; plus tard, il alla jusqu'à faire ouvertement profession d'irréligion. Le séjour d'Edimbourg, qui avait été l'écueil de sa foi chrétienne, lui inspira sans doute le goût de la médecine. Il désirait entrer dans cette nouvelle carrière, mais les dépenses qu'elle exigeait rendaient la chose difficile. Pour surmonter cet obstacle, il s'établit à Edimbourg avec la double qualité d'étudiant en médecine et de maître de latin. Une lettre pompeuse qu'il écrivit en cette langue à tous les professeurs, lui valut la faculté de suivre gratuitement tous leurs cours. Il se procurait quelques moyens d'existence en traduisant en latin les dissertations inaugurales des candidats qui ne possédaient pas assez parfaitement cette langue. Bientôt il fut en état lui-même de composer les thèses qu'on lui demandait.

On ne sait rien de particulier concernant les quatre premières années de ses études médicales, il paraît seulement qu'il y déploya toute l'ardeur de son caractère; mais cette ardeur sans mesure et sans frein se dirigea aussi vers les plaisirs les plus dangereux, au point que sa constitution, naturellement forte, en fut altérée.

Brown espéra ensuite trouver dans l'établissement d'une pension destinée aux étudiants en médecine des ressources plus étendues, et même les moyens de suffire aux dépenses de toute une famille. Il se maria avec cette perspective, en 1765, et le succès répondit d'abord à ses espérances, en peu de temps sa maison fut remplie de pensionnaires; mais le défaut d'ordre et d'économie le perdit : au bout de deux ou trois ans, il fut réduit à faire banqueroute.

Brown reçut alors la plus flatteuse marque de confiance de la part du célèbre Cullen, auprès duquel il avait su se rendre très-utile par sa connaissance approfondie de la langue latine, que Cullen ne savait qu'imparfaitement : non-seulement cet homme célèbre le prit pour donner des leçons à ses enfants et ne négligea rien pour lui procurer d'autres élèves; mais il lui permit de répéter à ses fils les leçons des autres professeurs en médecine, et il lui donnait lui-même des notes pour l'aider dans ce travail. Une étroite liaison s'établit entre ces deux hommes et dura plusieurs années, pendant lesquelles ils se donnèrent mutuellement des preuves d'un attachement véritable. Brown, en nommant son fils aîné Guillaume-Cullen Brown, lui donna ainsi pour prénoms les noms de baptême et de famille de son illustre protecteur. Mais l'amitié qui est fille de la protection et de la reconnaissance est sujette à se changer en haine quand la différence des rangs et du but de l'ambition ne met pas un obstacle insurmontable à toute rivalité. Les causes de la rupture qui eut lieu entre ces deux médecins ne sont pas parfaitement connues, et les récits divers qu'on en a faits ne sauraient être supposés exempts de toute partialité : voici ce qui paraît le plus vraisemblable. Cullen avait promis à Brown depuis long-temps de travailler à lui faire obtenir la première chaire qui viendrait à vaquer dans le collége de médecine ; le docteur Gregory, chargé de l'enseignement de la médecine théorique, étant alors absent et livré à d'autres occupations, on songea à le remplacer ; Brown se présenta pour cet emploi, et rappela à son ami son ancienne promesse. Il paraît que Cullen, dont on ne pouvait contrarier les opinions sans danger de le blesser, avait déjà conçu de la jalousie contre son secrétaire : il fut sans doute irrité de ce qu'un homme qui dépendait de lui jusqu'à un certain point, et auquel il avait rendu tant de services, n'eût pas adopté ses opinions médicales ; enfin il se voyait déçu de l'espoir qu'il s'était plu à nourrir, que son secrétaire continuerait après lui l'enseignement de sa doctrine. Celle de Brown commençait à être connue, et Cullen ne pouvait lui pardonner ce qu'il regardait comme une sorte de trahison ; aussi, loin de le servir dans ses prétentions à la chaire vacante, il contribua à l'évincer et à la faire donner à Duncan. Cependant leur rupture n'éclata pas encore ; mais Cullen saisit bientôt une occasion nouvelle de s'aliéner l'esprit de son ancien ami. Lorsque celui-ci se présenta pour entrer dans la Société philosophique qui a publié les Essais d'Edimbourg, il lui en fit fermer la porte. Brown, irrité au dernier point, s'abandonna aux plus violentes récriminations contre son ancien maître, et se plaignit publiquement de son manque de foi. Mais pouvait-il se dire lui-même exempt de tout reproche? A défaut de

renseignements historiques à cet égard, interrogeons la nature du cœur de l'homme; elle est toujours la même et ne saurait nous induire en erreur. N'est-il pas vraisemblable, en effet, que le caractère emporté et impérieux de Brown, joint à ses prétentions, alors mal déguisées, au sceptre de la médecine, avait dû indisposer Cullen, et aigrir l'esprit d'un protecteur contre un homme qu'il s'était accoutumé à voir long-temps dans sa dépendance, et qui aspirait trop ouvertement à s'élever à son niveau? De son côté, Brown était d'un esprit trop fier et trop ambitieux pour ne pas ressentir quelques atteintes de jalousie à côté d'un homme de sa profession, son égal, que la fortune et la réputation plaçaient si fort au-dessus de lui. Cette jalousie, mutuelle sans doute, quoique dissimulée, éclata en cette occasion décisive, et se changea en inimitié déclarée. Cette fin était inévitable : deux hommes d'un tel talent, professant des doctrines opposées, tous deux avides de célébrité, ne pouvaient rester long-temps unis.

Brown, devenu le plus grand ennemi de son ancien protecteur, publia bientôt après ses Eléments de médecine. Les éloges que cet ouvrage lui attira de la part de ses amis le déterminèrent à en faire la base d'un cours public, dans lequel il donna tous les développements convenables à son système; et, quoique ses leçons ne fussent pas entendues par un auditoire nombreux, elles acquirent cependant assez de célébrité pour faire secte, et pour qu'on désignât sous le nom de Browniens les étudiants qui les suivaient. S'il ne porta pas la conviction dans tous les esprits, il sut du moins inspirer assez d'enthousiasme pour sa doctrine et d'intérêt pour sa personne, pour que ses disciples les plus zélés ne dédaignassent pas, afin de l'entendre, de fréquenter la prison où sa mauvaise fortune l'avait fait enfermer après son désastre : ce fut aussi par leur secours qu'il en sortit.

Sa théorie toute nouvelle des effets de l'opium excita une telle admiration, qu'elle parut mériter que le marbre en éternisât la mémoire. Le collége des médecins d'Edimbourg lui ayant, à cette occasion, décerné un buste pour être placé dans l'une des salles de l'Université, y fit graver ces paroles singulières, qui sont un des apophthegmes les plus remarquables de son ouvrage : *Opium me herclè non sedat.*

S'il est vrai, cependant, qu'à l'époque où les hypothèses de Cullen commençaient à être abandonnées dans l'école d'Edimbourg, un certain nombre des étudiants les plus instruits s'étaient rangés sous les étendards de son adversaire, on ne doit pas oublier qu'à ces jeunes gens estimables se joignait la partie la plus étourdie et la plus dissolue de l'université. La mauvaise conduite de cette jeunesse, les imprudences de leur maître dans sa conduite privée, et ses déclamations offensantes lorsqu'il parlait en public de ses confrères, n'avaient cessé de discréditer et le système et son auteur. Brown se trouva bientôt en état de guerre déclarée avec tous les professeurs, et cette position difficile aurait exigé de sa part, pour être supportable, beaucoup plus de ménagements qu'il n'était capable d'en garder. Forcé de lutter contre une opposition puissante, il eut recours à la violence et à l'injure : il perdait tout sentiment de raison et de justice, toutes les fois qu'il croyait son système menacé. Les querelles entre les partisans et les adversaires de la nouvelle doctrine furent alors portées jusqu'à l'animosité la plus violente, et, dans cette lutte si vive, où se trouvaient engagés Cullen, Monro, Duncan, Robert Jones et un grand nombre d'autres médecins moins connus, l'avantage ne fut pas en général du côté du réformateur. Les moyens auxquels il eut recours pour arracher la victoire à ses ennemis ne furent pas toujours honorables. Poussé par le désir de faire triompher ses principes, et d'introduire de façon ou d'autre sa doctrine dans la pratique médicale, il rechercha quelquefois des occasions de succès par de basses intrigues qui déshonorent les médecins lorsqu'ils s'oublient au point de s'abaisser jusqu'à elles. Une affaire malheureuse, dans laquelle il avait agi sourdement auprès de quelques subalternes, pour faire administrer secrètement des remèdes de sa façon à un malade que ses médecins voulaient traiter d'une tout autre manière, et où il eut l'imprudence de chanter victoire lorsqu'il fut démontré qu'il avait été dupe lui-même de ses propres artifices, acheva de le perdre dans l'opinion publique. Dès-lors tout espoir de succès, s'il avait pu jamais en concevoir, fut perdu sans retour.

Quiconque connaît l'esprit des corporations croira sans peine que, dans l'université d'Edimbourg, si violemment

attaquée par le nouveau réformateur, les moyens de défense durent prendre aussi le caractère de l'hostilité ; aussi Brown accusait-il sans cesse les professeurs, et non sans quelque raison, de s'être faits ses persécuteurs, et de n'être pas moins intolérants à l'égard des étudiants qui avaient adopté ses principes. Cette opposition obstinée de la part des professeurs se montrait dans la sévérité inusitée qu'ils déployaient dans les examens que ces jeunes gens devaient subir avant leur admission aux grades de l'Université, et même dans des restrictions condamnables apportées à la liberté dont doit jouir tout candidat dans la composition de sa thèse et le choix des opinions qu'il lui plaît de défendre en public. De leur côté, les browniens s'efforçaient en toute occasion de déverser le blâme et le ridicule sur la pratique de leurs adversaires ; ils cherchaient même, en parlant sans cesse des inconvénients de la chétive nourriture que le pauvre reçoit dans les hôpitaux et les prisons, à intéresser la pitié publique en faveur du nouveau système, qui exigeait un régime meilleur et plus substantiel. Enfin, les disputes entre les étudiants furent portées à un tel degré de violence, que la Société médicale d'Edimbourg se crut obligée d'arrêter qu'un de ses membres qui en provoquerait un autre en duel par suite de discussions de cette nature qui auraient eu lieu dans son sein, en serait exclus pour toujours.

Brown avait été élu président de la Société en 1775, et réélu en 1780 ; c'est vers ce temps et quelques années après qu'il faut fixer l'époque de la guerre la plus acharnée qu'il eut à soutenir. On ne peut pas dire au juste en quelle année il avait été fait lecteur et gradué en médecine ; ce qui est certain, c'est qu'après avoir suivi les cours à Edimbourg pendant dix à onze ans, il eut, on ne sait pourquoi, la fantaisie de se rendre à Saint-André pour y prendre le grade de docteur. Ses élèves, qui l'accompagnèrent en grande pompe dans ce trajet, s'efforcèrent de donner à son passage tout l'air d'une marche triomphale. Le héros de cette fête se plaisait beaucoup, dans la suite de sa vie, à raconter les circonstances de la cérémonie, et à représenter les professeurs tenus en respect par sa réputation et sa présence.

L'auteur de la nouvelle doctrine, qui avait besoin de ne négliger aucun moyen de succès, ayant remarqué qu'un grand nombre d'étudiants cherchaient à se faire initier aux mystères de la franc-maçonnerie, imagina de faire tourner au profit de son système la curiosité de ces jeunes gens. En conséquence, il institua en 1784, sous le nom de l'*aigle romaine*, une loge nouvelle dont il fut le vénérable, et dans laquelle tous les discours dont sa place lui faisait un devoir furent prononcés en latin, qu'il parlait avec autant de facilité, autant de véhémence et non moins de plaisir que le patois de son village. Ce fut probablement pour la première fois qu'on essaya de rendre dans cette langue morte tous les termes de la maçonnerie, ce qui divertit beaucoup les frères. Il avait aussi tenté d'établir, à l'aide des enthousiastes qu'il avait su faire, un petit hospice destiné à recevoir les pauvres malades, et à les traiter suivant toute la rigueur des principes. On en espérait beaucoup pour l'honneur de la doctrine; mais le peu de moyens pécuniaires des browniens ne leur permit pas de soutenir cet établissement.

Brown, dépourvu de toute pratique médicale, et qu'on n'appelait jamais que dans les cas désespérés, voyant de plus en plus l'impossibilité de se soutenir à Edimbourg au moyen de l'enseignement de la médecine, se décida enfin à mettre à exécution un dessein qu'il avait long-temps médité, et pour lequel il avait reçu quelques encouragements. En 1786, il s'embarqua pour Londres, répétant sans doute en lui-même, s'il ne le fit pas à haute voix, cette exclamation si connue que Scipion adressa à son ingrate patrie, qui ne devait pas garder ses ossements : sa situation était à peu près la même, et l'orgueil de Brown était capable de lui faire illusion sur la différence des personnages.

A son arrivée à Londres, il était encore d'une telle simplicité qu'il fut dupe, dès le premier jour, d'un genre d'escroquerie très-connu dans les grandes villes : un inconnu l'ayant abordé dans la rue, et lui ayant prodigué sans aucun motif plausible beaucoup de prévenances, le mena dans une taverne et lui gagna au jeu plus d'argent qu'il n'en possédait; aussi fut-il obligé, pour s'acquitter, d'avoir recours à la générosité du libraire Murray. Malgré la détresse où il se trouvait, le malheureux Brown sentit assez la dignité de sa profession pour rejeter avec mépris la proposition

que lui fit un charlatan d'une somme assez forte, pour obtenir de lui la permission de vendre, sous le nom de *pilules excitantes du docteur Brown*, une composition faite avec les médicaments les plus stimulants. Il est aisé de prévoir ce qu'il me reste à dire, et quelle a dû être la fin d'une vie aussi mal réglée. Le changement de résidence n'amena pas chez Brown un changement de conduite. L'orgueil avait eu sa part dans la résolution qu'il avait prise de quitter Edimbourg pour venir tenter la fortune dans la capitale de l'Angleterre. Son caractère, qui avait toujours été difficile, était devenu, par le malheur, plus intraitable que jamais. Il parlait avec exagération, et sans aucune mesure, des probabilités qu'il y avait que son système triompherait enfin de ses adversaires; mais cet espoir était peu fondé. Brown commença en effet un cours particulier de médecine qui fut peu suivi, et qu'il ne put terminer. En 1787, il publia sous le voile de l'anonyme ses *Observations sur les anciens systèmes de médecine*. Il ne pouvait espérer un accueil favorable de la part de ses confrères de Londres : l'ascendant tout-puissant de l'opinion publique amène seul la corporation des médecins d'une grande ville à ménager un novateur intolérant qui s'annonce comme devant tout envahir. Cet ouvrage de Brown était donc adressé au public plutôt qu'aux hommes de l'art; mais l'auteur manqua entièrement du genre de talent convenable pour rendre la science populaire, et il n'était ni assez patient ni assez riche pour attendre ce qui aurait pu lui arriver d'avantageux s'il eût réussi à faire de sa doctrine l'objet de la curiosité générale.

Toujours adonné à son ancien genre de vie, aussi irrégulier que licencieux, Brown n'en méditait pas moins de grands desseins pour sa renommée et pour sa fortune. Il était au moment de commencer un second cours de médecine, malgré le peu de succès du premier, et, quoique âgé d'environ cinquante-deux ans, il se livrait aux illusions de l'espérance avec toute l'ardeur et l'aveuglement de la jeunesse, lorsqu'il fut frappé tout à coup d'une violente attaque d'apoplexie. Il mourut dans la nuit suivante, après avoir avalé, suivant son ancienne coutume, un gros de laudanum au moment du sommeil.

Brown a laissé après lui une veuve, deux fils et quatre filles, sans aucun moyen d'existence : la bienfaisance de quelques amis y pourvut pour le moment; mais le public ne prit aucune part à cette action généreuse. Son fils aîné a suivi avec distinction la carrière de la médecine, et, quelques années après la perte qu'il avait faite, il se rendit dans cette vue à Edimbourg. Le temps et la mort avaient effacé les torts du réformateur audacieux, et l'on chercha à réparer dans la personne de son fils ceux qu'on se reprochait peut-être. Guillaume-Cullen Brown reçut le meilleur accueil de la part des étudiants et des professeurs. Il a écrit la vie de son père.

On vient de voir que la vie de cet homme célèbre n'a rien d'extraordinaire; ses qualités naturelles ont été plus remarquables. Sa physionomie était vive, spirituelle, et offrait un certain caractère d'originalité qui approchait du comique. La force de son corps égalait celle de son esprit, et il se plaisait, dans l'âge mûr, à raconter les preuves qu'il avait données dans sa jeunesse de cette force corporelle que tout son extérieur annonçait. Dès son enfance, il avait été connu comme un vigoureux marcheur. A l'âge de quinze ans, dans un jour d'été, il fit une marche de cinquante milles; quelques années après, il lui arriva de marcher pendant trente-deux heures consécutives, à l'exception d'une heure pendant laquelle il prit un seul repas. Les biographes anglais de qui j'emprunte ces détails ont l'air de se complaire ainsi que lui dans le récit de ces prouesses, qui sont dans le goût de leur nation. Brown était doué d'une très-grande susceptibilité morale; toutes ses sensations étaient vives. Quel que fût l'objet dont il était affecté, d'abord ses impressions se concentraient profondément en lui-même, mais bientôt elles réagissaient au dehors avec une égale énergie. Ses sentiments étaient forts, ses résolutions souvent courageuses; mais tout cela n'était pas appuyé sur des principes solides, et jamais il ne sut adopter un système de conduite avantageux à lui-même et juste envers les autres. Aussitôt qu'il fut dégagé des liens de la superstition, son esprit indépendant et audacieux le poussa dans l'excès le plus opposé; plus tard, toutes ses actions parurent dictées par la passion et la violence. Néanmoins la bonté et la franchise de son cœur lui firen des amis, dont plusieurs le chériren

tendrement vers la fin de sa vie : ses intimes disaient qu'il était le *meilleur compagnon du monde;* et, ce qui vaut mieux encore, il fut bon père et mari tendre. Il avait montré une assez grande force d'esprit pour se soutenir au milieu de toutes ses disgrâces, et pour conserver une certaine dignité dans le malheur; mais il affecta, au sein de la pauvreté, de mépriser les riches, qu'il eût été plus beau de regarder d'un œil indifférent. Brown était passionné de bonne foi pour son système de médecine, dont la fortune à venir lui paraissait assurée, et, ce qui est le propre de tout esprit fortement prévenu uni à un caractère ardent, sa conviction personnelle le portait à exiger impérieusement une semblable conviction dans autrui. Son imagination était tellement vive et mobile qu'elle était susceptible de s'exalter pour des objets d'une bien moindre importance, et qui n'auraient dû en avoir aucune à ses yeux : en voici un exemple. Quoique dès l'année 1770 tous les souvenirs qu'avait laissés autrefois la maison de Stuart fussent presque entièrement effacés autour de lui, Brown devint tout à coup l'admirateur de l'aristocratie écossaise et des efforts qu'elle avait faits pour mettre le prétendant sur le trône. Quelques années après, il adopta des sentiments tout opposés, sans qu'on pût assigner une cause à un aussi grand changement. Mais les premiers sentiments qu'il manifesta, l'espèce de superstition jusqu'où ils furent poussés chez lui, s'expliquent plus facilement par l'attention qu'il donnait alors aux antiquités de son pays. Cette étude, qui fait aimer les anciens souvenirs et tout ce qu'il y a d'héroïque dans l'histoire du pays, ne pouvait manquer de toucher une âme naturellement ardente et passionnée. Les connaissances archéologiques qu'il acquit par ce moyen furent sans doute ce qui lui valut d'être nommé, quelque temps après, secrétaire adjoint de la Société des antiquités d'Edimbourg.

Brown était doué d'une mémoire prodigieuse. On rapporte que, lorsqu'il vint à Edimbourg, il lui suffisait d'avoir lu une seule fois deux pages de latin pour les répéter de mémoire sans se tromper d'un seul mot : il n'en est que moins excusable d'avoir été un médecin si peu érudit. On pense qu'il avait commencé par lire les auteurs; mais, après avoir arrêté sa théorie, il lui arrivait bien rarement d'en consulter aucun, et il semblait les avoir tous oubliés. Il ne sortait jamais du cercle de ses propres idées, et il s'impatientait lorsqu'il lui arrivait par hasard de rencontrer une difficulté qu'il ne pouvait pas résoudre facilement; mais il n'en était pas moins opiniâtre à soutenir l'universalité de ses principes, auxquels il n'admettait aucune exception : il allait même jusqu'à invoquer, à l'exemple de Mahomet, l'autorité de sa doctrine pour faire taire les scrupules, plutôt que de chercher par des raisons à persuader les esprits incertains.

Cicéron et Bacon étaient ses auteurs favoris. Il cherchait avec affectation, dans ses compositions étudiées, à imiter l'orateur romain; mais il ne parvenait qu'à se faire un style d'une obscurité rare. Il paraît cependant qu'il aurait été capable d'écrire d'une autre manière, et d'unir la précision des idées à la pureté du langage : c'est au moins ce que peuvent faire penser plusieurs dissertations qu'on dit être de lui. Il s'en trouve dans les tomes III et IV du *Thesaurus medicus* publié à Edimbourg en 1785, mais elles ne portent pas le nom de leur véritable auteur. Il serait assez curieux d'aller à leur recherche dans ce recueil, où il ne serait peut-être pas bien difficile de les reconnaître. Quant à Bacon, Brown l'admirait, moins peut-être pour le coup d'œil si vaste et si élevé dont il a embrassé toutes les sciences humaines, qu'afin de justifier, par l'exemple de ce grand génie, le peu d'égards avec lequel il traitait lui même ses prédécesseurs. Il affectait encore plus de dédain pour la littérature, les talents et les doctrines médicales de ses contemporains et de ses rivaux à l'école d'Edimbourg; et, à l'exception d'un des professeurs, qui était un grand naturaliste et s'occupait fort peu de médecine, tous les autres étaient l'objet de ses sarcasmes et de son mépris. Ces sentiments haineux, il les témoignait, sans ménagement comme sans pudeur, dans les conversations qu'il soutenait fréquemment dans des cercles composés en grande partie de ses élèves, où il dominait sans rivalité, et où il déployait d'ailleurs une force extraordinaire d'imagination. Mais son élocution, toute remplie de figures hardies et souvent bizarres, était si peu agréable que les étrangers qui le voyaient dans ces réunions désiraient rarement se rencontrer avec lui. Sa voix était en général rauque et pres-

que *croassante*, suivant l'expression anglaise, mais, quand il s'animait, elle perdait sa rudesse accoutumée et devenait parfois agréable. Son accent écossais n'avait non plus rien de prévenant pour une oreille anglaise, et sa manière de parler était si incorrecte, qu'à moins d'y être accoutumé, on était quelquefois incertain sur le véritable sens de ses discours. Avant de remplir les fonctions d'instituteur à Edimbourg, il avait pris cependant un maître d'anglais pour lui même; mais les restes de son patois campagnard ne purent jamais s'effacer entièrement, ou plutôt il se plaisait à conserver les traces du langage de son enfance : il aimait aussi à rappeler le bourg de Dunse, où il avait été élevé, plutôt que le lieu de sa naissance, dans le dessein sans doute d'associer son nom, dans la postérité, à celui du célèbre Duns Scott, surnommé le *docteur subtil*, qui avait joué un si grand rôle dans les controverses théologiques au commencement du quinzième siècle.

Brown avait pour coutume, quand il faisait l'exposition de son système, de lire d'abord et de traduire un paragraphe de ses Eléments de médecine, comme un texte que le reste de sa leçon était employé à commenter. Dans le discours préliminaire qu'il prononçait à l'ouverture de chacun de ses cours, il cherchait toujours à produire une vive impression sur l'esprit de ses auditeurs, et à leur donner une haute idée de ses découvertes en médecine, en les comparant à celles de Newton. Son imagination aisément enflammée l'égarait souvent, mais lui donnait en même temps les moyens d'exprimer avec énergie les idées dont il était dominé. Cette exaltation de son esprit répandait un certain éclat sur l'exposition des principes fondamentaux de son système, mais il ne savait pas se soutenir à la même hauteur dans les détails : l'ardeur du maître s'éteignait alors, et la langueur s'étendait bientôt jusqu'aux élèves. Quand il se sentait indisposé en commençant sa leçon, il lui arrivait quelquefois de prendre dans une de ses mains une bouteille d'eau-de-vie de genièvre, une fiole de laudanum dans l'autre, et, avant de commencer à parler, il avalait quarante à cinquante gouttes de laudanum dans un verre de cette eau-de-vie, répétant quatre ou cinq fois cette dose pendant la durée de la leçon : son imagination s'échauffait bientôt par ces stimulants, dont il avait contracté l'habitude, et par les efforts de sa propre volonté, et s'exaltait même jusqu'à la frénésie.

Les seuls ouvrages imprimés que Brown ait avoués sont ses *Eléments de médecine*, connus de tout le monde, et ses *Observations sur les anciens systèmes de médecine*, qui ont eu beaucoup moins de publicité sur le continent; mais on le soupçonnait d'être aussi l'auteur des *Recherches*, etc., publiées sous le nom du docteur Robert Jones. Jamais cependant les élèves qui ont été le plus admis dans son intimité ne lui ont entendu dire un mot qui pût confirmer ce soupçon. Brown avait conçu le projet de faire un traité élémentaire de morale, en latin, d'après les principes de la philosophie, et qui aurait été intitulé *Elementa morum;* mais rien n'indique qu'il en ait jeté sur le papier seulement les premières lignes.

Doctrine de Brown. — L'homme et les autres êtres vivants ne diffèrent des corps inorganiques que par la propriété d'être affectés par les choses externes, de manière que les fonctions qui sont l'attribut de la vie puissent s'exécuter.

Toutes les choses capables d'agir ainsi sur le corps vivant et de déterminer l'exercice de ses facultés sont susceptibles d'être distinguées en deux ordres : celles qui viennent du dehors, ou qui sont contenues dans les vaisseaux ou les autres cavités organiques; telles que les aliments solides ou liquides, l'air, le sang, les fluides sécrétés, et presque tous les objets extérieurs : certaines fonctions du corps lui-même, comme les contractions musculaires, l'action cérébrale qui accompagne les sensations, l'exercice de la pensée et les passions.

La propriété sur laquelle agissent ces deux sortes d'influences s'appelle *incitabilité*, et elles sont elles-mêmes nommées *puissances incitantes*. L'*incitation* est le résultat de l'action des puissances incitantes sur l'incitabilité, ou l'incitabilité mise en jeu par les incitants; c'est la vie elle-même tout entière. Ainsi, la vie est un état forcé ; elle a besoin d'être incessamment entretenue par l'action des incitants. Quand ceux-ci cessent d'agir, la mort s'ensuit aussi sûrement que lorsque toute incitabilité est éteinte.

Il est impossible de savoir ce qu'est l'incitabilité considérée en elle-même, ni de quelle manière elle est affectée par

les puissances incitantes. Mais, quel que puisse être ce principe, dont la nature échappe à tous nos moyens d'investigation, que ce soit un fluide particulier qui tantôt augmente en quantité et tantôt diminue, ou une propriété qui quelquefois s'exalte et d'autres fois languit, il est certain que c'est de lui que dépendent tous les phénomènes de la vie. Tout être qui commence à vivre est pourvu d'une certaine incitabilité : elle se retrouve même dans les plantes, quoique à un degré inférieur, mais sujette aux mêmes lois que dans les animaux; d'où il résulte que l'agriculture n'est, à proprement parler, qu'une branche de la médecine. Le degré d'incitabilité varie dans les différentes espèces d'animaux, dans les différents individus, et aux différentes époques de leur vie. Selon qu'elle est plus ou moins intense, l'animal est plus ou moins vivace, c'est-à-dire, plus ou moins susceptible d'agir en raison des impulsions qu'il reçoit du dedans ou du dehors. L'incitabilité étant inconnue, mais soumise à des lois qui lui sont propres, on ne saurait peindre ses différents états qu'en leur appliquant des termes détournés de leur acception véritable, qui ne se rapportent qu'à des objets matériels, et qui, pour cette raison, ne doivent point être pris à la rigueur, quand on est forcé de s'en servir pour exprimer des idées d'une nature abstraite. Le sens des mots *épuisement*, *augmentation*, *renouvellement* de l'incitabilité, si fréquemment employés par l'auteur de cette doctrine, et sur l'inexactitude desquels il a pris soin de prévenir ses lecteurs, a donc besoin d'être rectifié par le jugement.

L'incitabilité a son siége dans la substance médullaire du cerveau et des nerfs, et dans la fibre musculaire; elle ne saurait être différente dans les différentes parties de ce système : c'est une propriété *une et indivisible* dans tout l'organisme. Néanmoins les diverses puissances incitantes agissent toujours avec plus de force sur une partie que sur les autres, et la plus vivement affectée est ordinairement celle sur laquelle l'action de la puissance incitante a porté directement; mais la somme totale de l'affection répandue sur tout l'organisme surpasse infiniment l'affection locale.

Les stimulants (terme abrégé, synonyme de *puissances incitantes*) sont généraux ou locaux. Les premiers produisent immédiatement l'incitation de tout le système; les seconds n'agissent sur l'organisation en général que d'une manière secondaire : leur action est bien moins fréquente et d'une bien moindre importance dans la théorie médicale.

Les sensations, la locomotion, les opérations intellectuelles et les affections morales sont le résultat commun et simultané de toutes les puissances incitantes. Cet effet étant partout identique et semblable à lui-même, le mode d'action des divers stimulants est également un et identique. Il n'y a ainsi qu'une sorte d'incitation ou d'excitement, et toute action prétendue spécifique est une chimère. Il peut arriver seulement que l'action des puissances incitantes se dirige plus particulièrement sur un organe que sur un autre, quand il est doué naturellement d'une plus grande somme d'irritabilité; mais il ne peut y avoir de différence que dans le degré, et l'incitation ne peut jamais être augmentée dans un point quelconque de l'économie animale, quand elle est diminuée dans l'ensemble du système, ou réciproquement. En un mot, dès que l'incitabilité est modifiée quelque part en plus ou en moins, elle l'est partout au même instant et de la même manière, car elle est *une et indivisible*.

L'incitation, cause prochaine de la vie, est renfermée dans certaines bornes, au delà et en deçà desquelles la vie ne saurait subsister. Elle est proportionnelle à la force du stimulus. Si l'action du stimulus est modérée et en rapport parfait avec la somme d'incitabilité répandue dans l'économie, la santé sera le résultat de cet heureux accord. Mais si cette action stimulante est trop faible ou trop forte, il en résultera, dans le premier cas, accumulation de l'incitabilité dans les organes, ou *faiblesse directe;* dans le second cas, épuisement de l'incitabilité par la violence du stimulus, ou *faiblesse indirecte.* De ces deux sortes de faiblesses résultent deux classes de maladies, l'une par défaut, l'autre par excès d'excitation; elles embrassent toutes les infirmités humaines. La mort peut aussi en être la suite immédiate, quand la faiblesse, soit directe, soit indirecte, est portée au dernier degré. Toute action des puissances incitantes use plus ou moins l'incitabilité qu'elle a mise en jeu, et qui supporte ainsi une déperdition constante et inévitable dans l'exercice de la vie. Tous les incitants agissent, à cet égard, de la

même manière, et ne diffèrent entre eux que par le plus ou le moins d'énergie de leur action sur l'incitabilité.

Il existe toujours, pendant la vie, une certaine dose d'incitabilité répandue dans tout l'organisme, quelque faible qu'elle soit ; et comme l'action plus forte ou plus faible des puissances incitantes ne cesse jamais d'être mise en jeu, on doit croire que toutes ces puissances jouissent d'une vertu stimulante qui peut être plus ou moins énergique, sans jamais cesser d'être de même nature. Ainsi, une trop grande quantité de sang stimulera trop fortement; une trop petite ne peut lui ôter sa propriété stimulante, mais elle fait que ce liquide, trop à l'aise dans les vaisseaux, stimule trop faiblement, et détermine la faiblesse directe : il en est de même du froid, comparé à la chaleur, et de toutes les autres puissances incitantes. Il n'y a donc point de véritables débilitants ; cette qualification ne peut pas être employée avec précision dans un sens absolu; tous les corps de la nature qui ont l'air de produire sur les fonctions animales un effet sédatif ne sont en réalité que des stimulants trop faibles. Les passions qu'on appelle débilitantes, et même les contagions les plus destructives, ne sont probablement pas autre chose : comme le froid excessif, elles font mourir, seulement parce qu'elles sont incapables d'entretenir l'excitation nécessaire à la vie.

Pathologie. — L'incitation étant l'unique source de la vie, de la santé et des maladies, et l'état des solides et des humeurs dans le corps vivant étant uniquement déterminé par la mesure de l'incitation, il en résulte que l'état de santé et celui de maladie ne sont pas d'une nature différente, mais seulement des effets divers du même principe d'action. Il existe des maladies générales et des maladies locales : les premières sont toujours générales dès leur origine ; elles supposent une *opportunité* préalable, et proviennent de l'affection primitive de l'incitabilité ; leur traitement doit être dirigé sur tout l'organisme. Les maladies locales affectent toujours, dans leur principe, un point déterminé de l'économie, et sont le produit d'une lésion locale; elles ne deviennent générales que pendant leur cours, mais très-rarement, et ne supposent jamais l'opportunité. Leur traitement doit être purement local, si ce n'est dans le cas où, s'étendant enfin à tout le reste du corps, elles présentent quelque ressemblance avec les maladies générales.

L'opportunité aux maladies est un état intermédiaire entre la maladie et la santé, à laquelle elle ressemble encore ; elle ne diffère de la maladie que par le degré. Les maladies générales ne peuvent se présenter que sous deux formes (l'une et l'autre toujours précédées d'opportunité), les maladies *sthéniques* et les maladies *asthéniques*. Les premières naissent d'une incitation immodérée, et les secondes d'une incitation trop faible. La proportion numérique des unes aux autres est telle, que, sur cent maladies, trois seulement sont sthéniques, et quatre-vingt dix-sept asthéniques. Il n'existe ni maladies spécifiques, ni idiosyncrasie, ni maladies héréditaires d'aucune sorte. Tous les individus atteints de la même maladie ou de la même diathèse (opportunité) sont malades de la même manière, et les diverses maladies ne diffèrent entre elles que par le degré de l'incitation.

Un médecin appelé près d'un malade n'a que trois choses à déterminer : 1° si la maladie est générale ou locale ; 2° lorsqu'elle est générale, si elle est sthénique ou asthénique ; 3° enfin, quelle en est la mesure. Il ne lui reste plus qu'à établir l'indication (car il ne saurait y en avoir plusieurs), et à la remplir par les moyens les plus convenables. Il ne faut point s'en rapporter aux symptômes, ils sont toujours trompeurs ; mais on doit surtout avoir égard à la nature de l'opportunité, sthénique ou asthénique, qui a précédé la maladie déclarée, et agir en conséquence. La plus grande difficulté du traitement consiste à saisir la juste proportion du stimulus nécessaire. Il ne doit être ni trop faible ni trop fort ; autrement il laisserait subsister une partie de la maladie, ou il pourrait déterminer une diathèse opposée, qui serait encore une autre maladie. Si l'individu malade est tombé dans la faiblesse directe, faute d'une quantité suffisante de stimulus, il faut augmenter graduellement l'action des puissances incitantes, mais avec précaution, dans la crainte qu'un stimulus trop fort, agissant sur une incitabilité accumulée par défaut d'incitation, ne devienne nuisible, et même, dans certains cas, ne détermine la mort. C'est ce qui arrive lorsqu'un membre congelé, c'est-à-dire très-affaibli par l'absence de son exci-

tant naturel, qui est la chaleur, tombe promptement en gangrène. D'un autre côté, dans les cas de faiblesse indirecte, ou, ce qui est la même chose, quand la faiblesse a été produite par une action trop vive ou trop prolongée des puissances incitantes, il est nécessaire de les réduire par degrés à la proportion convenable. Ainsi, un homme qui a fatigué sa constitution par l'abus des liqueurs spiritueuses, ne doit pas être réduit tout à coup à l'usage de l'eau pure, mais ramené peu à peu aux habitudes de la sobriété. La pléthore sanguine est le stimulus le plus puissant, et par conséquent la cause la plus active de la diathèse sthénique; par la même raison, la disette du sang est le débilitant le plus nuisible. Il s'ensuit que la saignée est le remède le plus efficace dans la première diathèse, et la réplétion méthodique des vaisseaux dans la seconde.

On n'aurait qu'une idée imparfaite du système de Brown, si, en voulant se borner à connaître ses principes généraux, on négligeait de le suivre jusque dans les applications qu'il en faisait lui-même à quelques-uns des points principaux de la pathologie. Sa manière de considérer l'inflammation doit donc tenir une place dans l'exposition de ce système, surtout au moment où ce phénomène important fixe plus particulièrement l'attention des médecins. Selon Brown, l'inflammation du poumon dans la péripneumonie, regardée généralement comme le principe de cette maladie et la cause de tous les symptômes qui l'accompagnent, n'en serait au contraire que l'effet; c'est la diathèse inflammatoire qui constituerait, à proprement parler, la maladie. Point de péripneumonie sans elle : il peut y avoir seulement lésion et inflammation par une cause externe, que les seuls moyens topiques guériraient, s'il était possible de les appliquer sur l'organe lésé; mais la péripneumonie exigera toujours le traitement d'une affection générale. De même dans la pleurésie, l'affection locale manifestée par la douleur de côté est le résultat de la diathèse inflammatoire générale, plus ou moins vive, suivant son intensité; mais elle ne se prononce jamais que dans une diathèse très-grave. En général, toute affection locale survenue spontanément dans une maladie générale doit en être regardée comme la suite, quelque redoutable qu'elle soit, et les remèdes doivent être dirigés, non sur la partie principalement affectée, mais sur tout l'organisme. Dans ce cas, comme dans tous ceux de même nature, l'état du pouls n'est point réglé par l'influence directe de l'affection locale, quel que soit l'organe affecté, mais par la quantité du sang contenu dans les vaisseaux, et la célérité plus ou moins grande de son cours, qui en est la suite. De cette seule cause résultent tous les caractères connus du pouls.

Il y a quatre sortes d'inflammations : deux *sthéniques;* l'une générale, l'autre locale : deux *asthéniques*, également générale ou locale. L'inflammation sthénique générale est un *état commun à la partie enflammée et au reste du corps, mais plus prononcé dans la première que dans toute autre;* parce qu'avant le développement de la maladie, l'incitation y était plus forte. Elle ne survient jamais que lorsque la diathèse sthénique est très-intense; mais il n'en faut pas conclure qu'il ne saurait y avoir de maladie sthénique sans inflammation véritable, car cela a lieu dans la frénésie. L'inflammation *sthénique locale*, au contraire, est produite par des causes purement locales, et consiste, dans un vice organique ou dans une solution de continuité. Si la partie a peu de sensibilité, le mal ne s'étend pas au-delà; si, au contraire, elle est douée d'une sensibilité vive, comme l'estomac et la surface interne des intestins, le trouble se répand dans toute l'économie et simule une maladie générale. C'est aussi ce qui arrive toutes les fois que l'inflammation attaque localement un organe essentiel à la vie. Brown rejette entièrement la théorie de l'*épine* de Van Helmont, si ingénieusement développée par Vicq-d'Azyr. Il nie expressément qu'une affection primitivement locale puisse jamais produire une véritable inflammation générale, à moins qu'*accidentellement* elle ne coïncide avec une diathèse inflammatoire. Si, au contraire, la diathèse est asthénique, il en résulte un typhus. Il est plus difficile d'exposer clairement ce que Brown entendait par inflammation *asthénique*, car l'explication qu'il essaie d'en donner est l'endroit le plus obscur de son ouvrage. Tout ce qu'on peut dire à ce sujet, c'est qu'en attribuant la cause prochaine de toute inflammation à la stase et au séjour du sang dans la partie enflammée, cet engorgement peut être également l'effet soit d'une trop grande abondance

de sang, qui produit l'inflammation sthénique, soit de la lenteur et de l'embarras de la circulation, d'où résulte l'inflammation asthénique. Elle est générale lorsque la diathèse asthénique, qui la produit, est seulement un peu plus prononcée dans un lieu que dans un autre, comme on le voit dans la goutte, l'esquinancie putride, gangréneuse, etc., et se dissipe par les stimulants. Elle n'est que locale lorsqu'une lésion par cause externe suivie d'inflammation se rencontre accidentellement avec la diathèse asthénique générale.

Puisque l'action de toutes les puissances incitantes qui entretiennent la vie est toujours identique par sa nature, et ne diffère d'elle-même que par le degré de son énergie, il s'ensuit que celle de tous les remèdes appliqués dans l'état de maladie est également identique. Aussi l'art de traiter les maladies n'est-il que l'art de manier les divers stimulants et de les adapter, suivant les proportions convenables, à l'état actuel de l'incitabilité, dans le dessein de ramener peu à peu le degré modéré d'incitation qui constitue la santé. Le traitement des maladies sthéniques, et principalement de l'inflammation, consiste dans la saignée, les purgatifs doux, le vomitif, *qui est d'une grande utilité*; le repos du corps et de l'esprit, le froid, qui est surtout le plus grand remède du catarrhe *toujours produit par l'action des stimulants*, *et surtout de la chaleur*. Si, après l'emploi de ces remèdes, énumérés ici dans l'ordre de leur efficacité, la maladie persiste, il faut les recommencer dans le même ordre, sans avoir égard aux différents temps de la maladie, mais seulement à son intensité, saigner, purger, etc. En voyant ce passage de Brown, on le croirait copié de Molière. Une nourriture végétale sous forme liquide et les boissons acidulées peuvent être mises en usage; mais les aliments tirés des substances animales doivent être prohibés, comme le stimulant le plus fort et le plus nuisible.

Les maladies asthéniques, au contraire, guérissent par les stimulants. On emploie d'abord les plus diffusibles, et on passe par degrés aux plus permanents. L'opium est le plus diffusible et le plus énergique des stimulants : partout ailleurs que dans la diathèse sthénique, il excite toutes les facultés physiques et morales; il *chasse le sommeil* et produit un état de veille plein d'activité et de gaieté. Il ne jouit néanmoins d'aucune vertu spécifique, et ne se distingue des autres puissances incitantes que par une plus grande énergie; son excès seul endort, comme le font tous les stimulants pris à trop forte dose. Brown, qui s'était en quelque sorte passionné pour ce médicament, en fait ici un éloge animé, qui est sans contredit la page la plus éloquente de son livre. Dans sa pratique il en faisait un usage presque universel et l'employait même, ainsi que le vin, dans l'intention de dissiper le coma, quand il lui paraissait trop profond ou trop prolongé. Après l'opium il mettait en usage, contre les maladies asthéniques ou la diathèse de même nature, une chaleur modérée, les diverses sortes de liqueurs spiritueuses; ensuite les stimulants dont l'action est moins vive et plus permanente : tels qu'une nourriture substantielle, propre à réparer la masse du sang appauvri; les assaisonnements, les boissons fortes, l'exercice du corps et de l'esprit, les sensations agréables, toutes les passions excitantes, un sommeil modéré, un air pur, et il ne cherchait jamais dans ces agents thérapeutiques que des moyens divers de produire toujours le même effet en augmentant l'incitation.

Ces deux genres opposés de traitement composaient toute sa thérapeutique; et leur application seule variait d'après l'ordre dans lequel Brown avait rangé toutes les maladies, suivant la place qu'elles occupent dans son échelle de l'incitation. Il établit une distribution semblable parmi les symptômes, dont il donne une étiologie purement systématique. Mais il a soin d'avertir, comme en passant (et c'est sans doute l'observation la plus sage et la plus pratique que renferme son ouvrage) que, dans l'exercice de la médecine, il faut moins avoir égard au nom des maladies et à leur classement méthodique, qu'à l'intensité de l'excitation dans chacune d'elles. Il faut ajouter à cette judicieuse observation, que Brown était dans l'usage d'estimer l'état actuel de l'incitation, dans une maladie donnée, surtout d'après la prédisposition ou l'opportunité, ordinairement indiquée par les habitudes antérieures du sujet. Quoiqu'il jugeât de ces considérations secondaires avec la préoccupation de son esprit, disposé à voir partout la diathèse asthénique, toujours est-il vraisemblable que

ces réflexions générales ont dû plusieurs fois balancer ce que son système avait de trop exclusif.

Tels sont, dans la doctrine de Brown, les seuls principes du traitement des maladies générales proprement dites, qui dépendent toujours, comme nous l'avons vu, d'une diathèse sthénique ou asthénique. Ce traitement est bien plus simple encore dans les maladies primitivement locales, qui, portant le trouble dans toute l'écomie, simulent ainsi une véritable maladie générale. Ces maladies sont la gastrite, l'entérite, l'hémorrhagie avec inflammation subséquente, enfin l'inflammation qui résulte d'une blessure dans une partie très-sensible.

La gastrite ne reconnaît d'autres causes que les stimulants mécaniques ou chimiques appliqués immédiatement sur la membrane interne de l'estomac ; tels que le verre pilé, les poisons âcres, le poivre de Cayenne, etc. Cette maladie étant purement locale, et ne dépendant point de l'incitation générale augmentée ou diminuée, ne saurait exiger un traitement général, et ne présente d'autre indication que celle de défendre l'organe lésé de toute impression irritante, au moyen de boissons mucilagineuses et adoucissantes; et, pour le surplus, de laisser à l'inflammation le temps de suivre son cours. Les causes de l'entérite sont les mêmes que celles de la gastrite; et l'inflammation locale qui résulte de leur action porte également le trouble dans tout l'organisme, en raison de la sensibilité encore plus grande des intestins. Elle exige un traitement local parfaitement semblable à celui de la gastrite. Toutes les autres *prétendues* phlegmasies, telles que la splénite, l'hépatite, la néphrite *vraie*, la cystite *sans calcul*, ne pouvant être le produit d'une *irritation* locale immédiate, excepté dans les cas de blessure de l'organe, doivent être considérées comme le résultat d'une diathèse générale.

Enfin, il est des maladies organiques purement locales qui sont l'effet immédiat d'une cause quelconque qui a détruit la continuité des parties par une action vulnérante, corrosive ou vénéneuse, et d'autres maladies locales qu'on doit regarder comme le produit ou la dégénération d'une maladie primitive générale : tels sont la suppuration, les pustules de la variole, l'anthrax, le bubon, la gangrène, la tumeur et l'ulcère scrofuleux, le squirrhe. Il n'entrait pas dans le plan de Brown de s'occuper du traitement de ces différents genres de maladies locales, et on peut juger que ses principes généraux leur eussent été difficilement applicables.

Une exposition plus étendue du système de Brown serait ici hors de place : un travail de cette nature a été déjà exécuté, avec plus ou moins de succès, par un grand nombre de commentateurs et de critiques dont il sera question dans ce dictionnaire. J'ai dû me borner à faire connaître les bases de cette théorie célèbre, et en abandonner les développements, ainsi que les modifications qu'elle a reçues, à l'histoire philosophique de l'art. Les personnes qui voudront connaître les principales applications qu'en faisait Brown lui-même aux différents états physiologiques et pathologiques, et la classification qu'il a donnée de ces états divers, suivant le degré de l'incitation dans chacun d'eux, n'ont qu'à consulter la Table de Lynch corrigée par Pfaff, et publiée, pour la première fois en français, dans la traduction de M. le professeur Fouquier. Je n'entrerai point dans de semblables détails; mais je ne pense pas qu'il soit également superflu d'insister sur l'idée-mère de Brown, et de la présenter sous une forme sensible, au moyen d'une comparaison empruntée au docteur Christin, et tirée des usages de la vie domestique. Ce médecin suppose un foyer établi sur un gril à la manière anglaise, rempli d'un charbon peu combustible et dont la combustion ne peut être entretenue qu'à l'aide de l'action permanente d'une machine, en guise de soufflet, d'où partent plusieurs tubes dirigés vers le foyer, où ils versent constamment plusieurs courants d'air. Le combustible, au moyen d'un tuyau fixé sur le derrière de la cheminée, est constamment renouvelé dans une proportion correspondant à la quantité détruite par cette combustion non interrompue. Dans cette supposition, le gril représente l'organisation humaine ; le charbon qui le remplit, la *matière de la vie*, l'incitabilité de Brown, la force sensoriale de Darwin ; le tuyau, au moyen duquel le combustible est entretenu, c'est la faculté inhérente à tous les corps vivants, de reproduire en eux-mêmes l'incitabilité incessamment usée et incessamment renouvelée; le soufflet à plusieurs tubes et à plusieurs courants d'air représente les divers stimulants,

susceptibles de mettre en jeu, à divers degrés d'énergie, l'incitabilité vitale; et la flamme qui s'élève dans le foyer, par suite de ce mécanisme, est l'image de la vie, c'est-à-dire du résultat de l'action des incitants sur l'incitabilité.

Tel est le système de Brown réduit à sa plus simple expression; cet auteur se félicite beaucoup d'avoir, le premier, considéré le corps humain comme un tout indivisible, soit dans l'état de santé, soit dans l'état de maladie, et d'avoir abandonné l'étude des fonctions en particulier et de leurs rapports mutuels, *portée*, suivant lui, *jusqu'au ridicule, dans la doctrine des sympathies, sous le nom de consensus*. Quelle que fût cependant la rigueur de ses principes et l'importance qu'il mettait à conserver l'unité et la parfaite régularité de son système, qui en faisaient, disait-il, la plus grande beauté, il n'a pu s'empêcher quelquefois de les modifier légèrement, quand leur stricte application eût été trop choquante par son opposition manifeste aux faits les plus vulgaires; mais il a fait trop rarement de semblables concessions aux résultats incontestables de la pratique médicale.

Aucun auteur systématique n'a moins connu que lui l'ensemble et les détails de la médecine, et l'on a de quoi s'étonner, à chaque page de son livre, de l'assurance imperturbable avec laquelle il accommode les faits particuliers de la pathologie aux conséquences de sa théorie. Comme nosographe il est au-dessous de tout, et je ne connais pas de traité de médecine populaire qui ne renferme des histoires de maladies fort supérieures aux siennes; quoiqu'il ne cesse de parler, suivant l'usage, de l'immensité des faits qui plaident en faveur de sa doctrine, on reconnaît à tout moment le défaut absolu d'observation et le jugement le plus superficiel. Rien en lui ne peut faire penser qu'il ait plus étudié les livres que la nature, ou, s'il a lu, c'est sans avoir médité; il ne cite presque jamais, ne combat aucune théorie, et croit les avoir toutes anéanties par cela seul qu'il a exposé la sienne. Il conseille cependant à ses élèves d'apprendre *ce qu'il y a de nécessaire en anatomie*, d'ouvrir des cadavres, et d'*étudier l'illustre Morgagni*. S'il l'eût fait lui-même, il y aurait trouvé sa condamnation écrite à chaque page. Mais, comme s'il eût prévu ce résultat, il prend soin d'avertir qu'on ne doit jamais espérer de découvrir dans le cadavre l'origine d'une maladie générale: or toutes les maladies qui ne sont pas le produit d'une cause extérieure, vulnérante ou irritante sont pour lui des maladies générales. Ailleurs il ne cesse de recommander de négliger les symptômes, qui sont *incertains* et *trompeurs*, et de s'en tenir aux causes, qui, dit-il, sont *certaines*. Mais ces causes, suivant lui si certaines, sont de pures abstractions. Il rejette ainsi, de l'étude de la pathologie, les deux ordres de faits qui doivent servir de base à toute théorie solide, les lésions de fonctions et les lésions d'organes.

On a cru, en Angleterre, que quelques idées hypothétiques jetées en avant par Cullen ont fait éclore, dans l'esprit de son élève et de son rival, le système qui l'a rendu célèbre. Les rapports qui ont existé entre ces deux hommes peuvent favoriser cette supposition, qui paraît encore confirmée par l'usage très-étendu qu'ils ont fait l'un et l'autre du mot *excitement*, d'où les autres termes employés dans la doctrine de Brown auraient pu être déduits par une analogie facile. Mais le sens qu'ils y attachaient l'un et l'autre n'était pas le même, comme on le verra dans l'exposition du système de Cullen. Brown n'a emprunté que très-peu de chose à la physiologie de son maître; mais ce fut réellement à quelques observations importantes du célèbre Hunter qu'il dut la rectification de quelques-unes de ses idées fondamentales, qui avaient paru inexactes et mal exprimées lors de la première publication de son système. Brown n'avait point isolé alors les actions propres au corps vivant des puissances vitales qui les produisent; *excitement* et *force* étaient pour lui des termes synonymes. Après plusieurs controverses assez vives, dans lesquelles la nécessité de cette distinction fut soutenue avec chaleur, Brown distingua nettement l'action vitale de la force dont elle est l'effet, et adopta le terme d'*excitabilité* ou *incitabilité* pour exprimer la faculté d'agir, et pour tenir lieu à lui seul des mots *sensibilité*, *irritabilité* et *inhabileté*, qu'il écarta de son système. Mais, quelle qu'ait pu être sur ses opinions l'influence contestée de quelques-uns de ses contemporains, c'est dans un plus grand éloignement qu'il faut aller chercher ses véritables modèles. Sans contredit le *strictum* et le *laxum* de The-

misou, chef de la secte des méthodistes, ont pu lui fournir sa première idée de deux états opposés dans l'économie animale, et sa division de toutes les maladies en sthéniques ou asthéniques; mais il puisa surtout les véritables éléments de son système dans les écrits de Frédéric Hoffmann. On sait que cet auteur faisait consister la vie dans le *mouvement*, et les maladies dans les *vices du mouvement*, susceptible, selon lui, de devenir trop fort ou trop faible. Dans le premier cas il produit le *spasme* (diathèse sthénique de Brown), et dans le second l'*atonie* (diathèse asthénique). Sa classification des maladies a lieu d'après ce principe unique, et les altérations des humeurs ne sont que l'effet consécutif de l'atonie ou du spasme. Mais, en adoptant ces principes pour la base de sa théorie, Brown en a poussé plus loin la rigueur; car, en différents endroits de ses ouvrages, Hoffmann paraît oublier les lois de son mouvement vital pour s'abandonner à l'humorisme, comme disciple de Sylvius, tandis que le systématique Ecossais, inébranlable dans ses idées, ne les perd jamais de vue, et ne voit rien au delà. Brown n'a fait également qu'imiter Hoffmann en donnant le vin et les autres stimulants pour guérir la goutte et les autres maladies analogues; mais le professeur de Halle avait des idées toutes différentes à l'égard de l'opium, qu'il considérait comme détruisant les spasmes, en déterminant une atonie générale, et dont, par cette raison, il redoutait prodigieusement l'abus.

Malgré ses erreurs, on ne peut s'empêcher de reconnaître que Brown a rendu quelques services à la médecine en l'affranchissant complétement des théories physiques qui la dominaient, et en insistant avec opiniâtreté, même avec une sorte de violence, sur l'action vitale, comme sur la seule cause de tous les phénomènes de la santé et des maladies, et même de la manière d'agir des médicaments. Les expériences de Pringle et de Macbride sur les substances septiques et antiseptiques avaient, à cette époque, une grande vogue en Angleterre et, par conséquent aussi, la théorie toute physique de l'action des médicaments sur les solides et les fluides animaux, les propriétés réelles ou supposées des corps privés de la vie tenaient alors une place plus ou moins grande dans toutes les théories médicales. Cullen lui-même rapportait les premiers phénomènes vitaux à un fluide hypothétique, doué des mêmes propriétés que le fluide électrique. Il fallut que Brown possédât une certaine dose d'énergie morale pour affranchir son esprit d'une erreur ancienne et accréditée, en ramenant tout dans l'homme, absolument tout, à la vitalité; mais il en fit une abstraction d'un ordre si élevé, que tous les phénomènes de détail lui échappèrent. Comment les aurait-il aperçus et jugés, à la hauteur où il s'était placé! Ce fut une faute énorme, qui tendait à faire rétrograder la physiologie. Après les expériences de Haller, il n'était plus permis de confondre sous une même dénomination la sensibilité et l'irritabilité, qui peuvent bien n'être que deux modifications du même principe de vie, mais qui, ayant une manière d'agir différente, et présidant à deux ordres distincts de phénomènes vitaux, doivent être étudiées isolément, sinon dans leur nature inconnue, du moins dans leurs effets, quand on veut apporter quelque exactitude dans l'exposition systématique des actions propres à l'animalité. Au lieu de cela que fait Brown, il passe en revue toutes les facultés et les attribue indistinctement à l'incitation : autant valait dire à la vie.

On serait dans l'étonnement du bruit qu'a fait une pareille théorie, et de l'importance qu'ont mise à la répandre, à la commenter, beaucoup de médecins recommandables, si on ne savait qu'aussitôt qu'une hypothèse est lancée avec un certain éclat dans la masse des idées généralement répandues, elle ne manque jamais de trouver des hommes d'esprit pour se l'approprier et la défendre. A plus forte raison devait-il en être de même d'un système de médecine qui s'adressait aux passions du médecin et à celles du malade, en favorisant la paresse de l'un et l'intempérance de l'autre. On peut avec certitude prédire grande vogue à toute doctrine qu'il sera possible de réduire à deux idées. Quand même cette doctrine supposerait une multitude de connaissances positives, et exigerait pour son application méthodique l'art le plus fin et le jugement le plus exquis, soyez sûrs que les esprits les plus superficiels, qui font partout la multitude, s'en empareront, la réduiront uniquement à ses éléments, faute d'en comprendre tous l'artifice, et en abuseront en l'appliquant partout sans

choix et sans discernement ; mais en même temps ils lui donneront une grande étendue et la rendront populaire, car ils sont peuple eux-mêmes et, comme lui, susceptibles d'entraînement et d'enthousiasme. Tel fut le caractère essentiel du système de Brown, qu'il joignait à cet avantage le piquant de la nouveauté sur quelques questions traitées en sens tout opposé aux idées reçues, et dont auparavant on pouvait ne pas être complétement satisfait : de ce nombre furent ses nouvelles théories des effets de l'opium, du froid et de la chaleur.

Des circonstances particulières contribuèrent encore au succès de la doctrine de l'incitation. Nous avons vu que son auteur était mort sans une véritable célébrité ; mais peu de temps après lui, dès l'année 1792, Beddoes s'aperçut que les opinions de Brown avaient été assez amplement répandues par les communications verbales (plus que par son livre, alors peu connu) pour influer sur toute la pratique de la médecine en Angleterre. Ses anciens élèves surtout, inspirés par le souvenir des discours prophétiques dont ils avaient été enivrés, poursuivaient sans se décourager le triomphe tant de fois promis à leur zèle. Bientôt le mouvement des esprits dans la direction des principes de Brown se manifesta dans des brochures où l'on recommandait l'emploi de l'opium pour soutenir l'action des forces vitales ; dans d'autres écrits, on s'efforçait de lui dérober son langage et ses idées : comme s'il était possible de l'en dépouiller. La doctrine de Brown, malgré les tentatives de quelques enthousiastes, et malgré trois publications successives, n'avait cependant obtenu qu'un succès équivoque et une médiocre attention du public en Angleterre ; peut-être la personne de l'auteur, trop connue dans ce pays, contribua-t-elle à répandre sur son système le peu de considération dont elle avait joui. Il fallut que ce système franchît la mer pour trouver en Allemagne et en Italie le véritable théâtre de la gloire de son auteur.

Hoffmann, Stahl, Boerhaave avaient tour à tour cessé de régner : il n'y avait alors en Europe aucun système complet de médecine posé sur les bases du vitalisme, et l'on était dégoûté de tous les systèmes physiques, dont l'insuffisance et les vices nombreux étaient généralement sentis. Je ne parle pas de Barthez : son nom était célèbre ; mais on lisait peu ses écrits, et il n'a jamais fait école hors de Montpellier. Brown était venu dans ces circonstances favorables ; l'extrême simplicité de sa doctrine, opposée aux théories difficiles et compliquées des systèmes précédents, devait disposer en sa faveur. Néanmoins et la doctrine et son auteur, étaient également inconnus sur le continent malgré les vives controverses auxquelles ils avaient donné lieu dans leur patrie, lorsque Christophe Girtanner entreprit de s'approprier le système de Brown, dont il avait eu connaissance dans un voyage qu'il fit en Angleterre et en Ecosse. Déjà il avait fait annoncer dans le Journal de Physique de l'abbé Rosier, au mois de juin 1790, qu'il s'occupait d'un travail important sur la théorie générale des êtres organisés, considérés dans l'état de santé et dans l'état de maladie. Il avait même poussé l'astuce et l'audace jusqu'à dire qu'il avait reçu une lettre de Duncan, qui lui annonçait que ses nouvelles idées avaient été en général bien accueillies à Edimbourg. Enfin, deux ans après (en 1792), il publia en Allemagne son prétendu système, qui n'était autre que celui de Brown mal dissimulé, et même gâté par l'application vicieuse des idées chimiques nouvellement en vogue. Brown du moins avait su se garantir de cette faute ; il s'était borné à l'exposition du fait primitif de la vie, dégagé de toute hypothèse physique. Girtanner, au contraire, voulut rendre raison de l'incitabilité de Brown, qu'il chercha à déguiser sous le nom d'*irritabilité*, en lui attribuant pour principe d'action la base de l'air vital, ou l'oxygène, qui jouissait alors de la faveur universelle ; et il expliquait, au moyen de la déperdition et de l'accumulation alternatives de ce principe, les phénomènes que Brown, plus sage en ce point, s'était contenté de présenter sous un point de vue physiologique. C'était d'ailleurs la même théorie pathologique, la même dichotomie médicale : deux maladies, deux remèdes.

Ainsi la doctrine de l'incitation avait pénétré furtivement en Allemagne, et le nom de son auteur y était encore inconnu. C'était en passant par l'Italie qu'il devait y pénétrer. Jean Locatelli, professeur de clinique à l'hôpital de Milan, ayant rapporté d'Angleterre un exemplaire des Eléments de médecine de Brown, Moscati s'en servit pour en faire une édition, qu'il décora d'une

préface dans laquelle le nouveau système recevait beaucoup d'éloges ; mais c'étaient les louanges d'un homme sage qui mettait de la mesure en tout, et déclarait même formellement ne point adopter les principes fondamentaux de la doctrine, tout en faisant valoir ses avantages. Malgré le style incorrect et obscur de l'auteur original, cette publication fut accueillie avec transport dans les écoles et tout à coup l'Italie fut convertie au brownisme par une sorte d'illumination soudaine. Toute objection fut repoussée par l'enthousiasme qu'inspirait le nouveau système. Mais cet aveuglement total dura peu; les yeux commencèrent bientôt à s'ouvrir, et, quoique le brownisme continuât d'être dominant et respecté à Milan, à Turin et à Pavie, ses plus chauds partisans ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'il y avait à reprendre et à corriger dans cette œuvre du génie, qui d'abord avait semblé parfaite. Plusieurs modifications furent proposées, parmi lesquelles la plus importante, sans contredit, est la théorie du contro-stimulus, soutenue et développée par le docteur Rasori, homme d'une imagination ardente et même un peu bizarre, d'un esprit fougueux et frondeur, et, en cela, digne de son émule. Si cette nouvelle théorie n'attaque pas les fondements de celle du novateur écossais, elle y apporte au moins des changements notables, en reconnaissant l'existence des débilitants directs, doués de la propriété de diminuer l'incitation et d'affaiblir l'action des stimulants ordinaires. De plus grands changements furent introduits dans la pratique. Rasori, tout en admettant le principe des deux ordres opposés de maladies, avait totalement renversé leur proportion numérique. Selon lui, ce sont les maladies asthéniques qui sont rares et les maladies sthéniques deviennent communes. Il fallait sans cesse stimuler avec Brown ; il faut contro-stimuler avec Rasori, c'est-à-dire, calmer, tempérer, affaiblir l'effet des stimulants naturels par des débilitants directs et puissants. Remarquons en passant l'influence des vérités pratiques bien constatées sur les théories les plus hypothétiques. Brown, qui voyait partout la faiblesse directe menaçant la vie de ses malades, avait été conduit à donner une propriété éminemment stimulante à l'opium, pour se rendre compte de ses effets. Par une raison contraire, Rasori est obligé de ranger parmi les débilitants, ou les contro-stimulants, l'arnica et la serpentaire de Virginie, regardés généralement comme de puissants toniques; mais l'expérience empirique la plus certaine et la plus commune n'a jamais pu le forcer à rendre justice à la vertu inimitable du quinquina, qu'il a frappé d'une réprobation aussi opiniâtre qu'inutile.

Les choses en étaient venues à ce point dans l'Italie septentrionale, que le brownisme y était déjà déchu, mutilé, abandonné, même d'une partie de ses premiers admirateurs, peut-être même au moment de disparaître dans les controverses, et à cause du dégoût qu'elles finissent par inspirer, lorsqu'il trouva, pour se maintenir en scène, un autre théâtre et de nouveaux acteurs.

Weikard, médecin de l'impératrice de Russie, fit connaître en même temps à l'Allemagne, en 1795, et la fraude de Girtanner, et la véritable doctrine de Brown, en publiant une mauvaise traduction de l'ouvrage de Robert Jones, d'après la seconde réimpression qui en avait été faite, l'année précédente, à Hildburgshausen. Cette publication de Weikard, qui s'était déclaré en même temps le partisan fanatique de la nouvelle doctrine ; porta le trouble et la discorde au sein de l'Allemagne médicale; toutes les imaginations s'échauffèrent; chacun prit parti pour ou contre le nouveau système, et l'esprit de secte, qui, comme une plante indigène, naît et se perpétue si aisément sur le sol germanique, domina bientôt partout et divisa les universités. Il faut voir dans l'Histoire de la médecine du savant Kurt Sprengel le récit des principaux événements de cette guerre, les étendards que suivirent les différents chefs, le nom et les exploits des combattants, parmi lesquels Girtanner lui-même n'eut pas honte de paraître. Le plus illustre d'entre eux fut sans doute Jean-Pierre Frank, dont la profession de foi (elle se trouve dans la préface de la Médecine clinique de son fils Joseph Frank, année 1797), attendue avec une impatience exagérée, ne satisfit aucun des deux partis, quoique en général elle fût très-favorable au brownisme. Mais ses fougueux sectateurs exigeaient une dévotion entière et aveugle à la nouvelle doctrine; ils oubliaient que le chef de la première école clinique de toute l'Allemagne avait des connaissances trop

étendues, un esprit trop sage et trop éclairé, pour adopter sans restriction un système de médecine quelconque ; qu'il se vantait à juste titre de n'en avoir embrassé ni inventé aucun, et d'avoir toujours professé dans son école les principes d'un éclectisme raisonné.

Le brownisme a produit en Allemagne une foule de ramifications qu'il serait fort difficile de faire connaître exactement sans avoir lu tous les écrits qui s'y rapportent. La plus importante de ces modifications est la théorie de l'excitement. On l'a combiné aussi avec des idées de toute espèce : Roeschlaub, avec le mysticisme le plus ridicule ; Reil, avec le chimisme absolu ; Kilian, Troxler, et ensuite Reil lui-même, avec le naturisme. Girtanner en a donné une excellente Histoire critique et littéraire (Gœttingue, tome I, 1797 ; tome II, 1798, in-8°).

Les controverses animées et quelquefois violentes auxquelles le brownisme avait donné lieu en Allemagne, ne passèrent pas le Rhin ; la France en fut préservée par la philosophie de Condillac, qui avait pénétré dans tous les esprits. Les disciples du logicien sévère qui exigeait que les faits d'une théorie fussent si étroitement liés les uns aux autres, qu'aucune hypothèse ne pût se glisser entre eux, ne pouvaient tolérer un système de médecine tel que celui de Brown. On ne voulait alors que des faits isolés, observations ou expériences, et l'on redoutait de faire un pas de plus pour les coordonner en corps de doctrine. Le nom seul de *système* épouvantait, et l'empirisme seul paraissait raisonnable ; aussi la doctrine de l'incitabilité fut-elle d'abord reçue avec une sorte de réprobation générale : on n'en parlait qu'avec mépris ; et l'on affectait même d'en peu parler, de crainte de lui accorder trop d'importance. Les journaux ne furent point remplis de cette polémique virulente qui avait agité l'Italie et l'Allemagne, et aucun médecin de nom n'osa se déclarer ouvertement brownien, pas même les traducteurs de Brown, qui se renfermèrent avec timidité dans le rôle impartial d'historiens ou de critiques.

Mais le brownisme, proscrit en chaire et dans les écrits les plus estimés, se réfugia dans la pratique vulgaire, et trouva, par la commodité de son application au lit du malade, un accès facile dans l'esprit du plus grand nombre des médecins. Les plus célèbres d'entre eux ne lui furent pas en tout contraires ; et ceux mêmes qui le flétrissaient en public du nom réprouvé de *système*, n'en adoptaient pas moins ses principes de thérapeutique. Les maladies, classées suivant la méthode des botanistes, furent souvent traitées d'après celle de Brown, quand elles n'étaient pas livrées à l'*expectantisme* pur. La médecine de Stahl lutta seule, en quelques points, avec avantage, et obtint sa part d'influence. Cette domination obscure et non avouée des principes du brownisme sur l'exercice de la médecine en France a persisté avec plus ou moins de force, et, à quelques exceptions près, jusqu'au moment où une nouvelle doctrine médicale, toute contraire à celle de Brown dans ses applications pratiques, est venue disputer un empire qu'on lui cède à regret. Quel que puisse être désormais le résultat de la lutte qui s'est engagée à l'occasion de cette nouvelle doctrine, posée sur la triple base de l'anatomie, de la physiologie et de l'anatomie pathologique, telles que les ont faites quelques hommes d'un rare talent et vingt-cinq ans de travaux assidus au sein de la Faculté de Paris, le sort de Brown est accompli. Son système, dépouillé de tout prestige, et incapable depuis longtemps d'agiter les esprits, vient de perdre le peu qui pouvait lui rester d'influence : il n'a plus qu'à occuper la place qui l'attend dans l'histoire de l'art. Là seront consignés, pour la leçon des médecins futurs, et comme un mémorable exemple du danger des hypothèses, le système exclusif de l'incitabilité, l'éclat passager dont il a brillé, et le nom de son auteur, moins honorable que célèbre.

Les seuls ouvrages authentiques de Brown sont les deux suivants :

Elementa medicinæ. Edimbourg, 1780, in-12. Londres, 1784, 2 vol. in-8°, Edimbourg, 1788, in-8°. Milan, 1792, in-8°. Hildburgshausen, 1794, in-8°. Trad. en anglais par Thomas Beddoes. Londres, 1795, 2 vol. in-8°, avec une préface biographique et un portrait de l'auteur. En allemand, d'après le texte latin, par M.-A. Weikard. Francfort-sur-le-Main, 1795, in-8°. Ibid., 1798, in-8° ; et, d'après le texte anglais de Beddoes, par C.-H. Pfaff. Copenhague, 1796, in-8°. Ibid., 1798, in-8°. Ibid., 1804, 2 vol. in-8°. En français, d'après l'original latin, avec des additions et

des notes de l'auteur tirées de la traduction anglaise, et la table de Lynch modifiée par Pfaff, par Fouquier. Paris, 1805, in-8°. — Observations on the old systems of physic. Londres, 1787, in-8°, Cet ouvrage a été imprimé sans nom d'auteur ; mais il fut composé par Brown lui-même, qui s'y attache à réfuter les objections qu'on avait faites contre son système, et à ruiner celui de Cullen ainsi que les autres doctrines professées de son temps à Edimbourg.

On pense aussi qu'il faut regarder Brown comme l'auteur du traité intitulé:

Inquiry into the state of medecine, on the principles of the inductive philosophy. Edimbourg, 1781, in-8°.

(*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1735. — BERGMAN (Torbern). La vie et les productions de cet homme célèbre appartiennent entièrement à l'histoire des sciences naturelles et physiques ; mais comme la médecine profita de quelques-unes de ses découvertes, il nous est prescrit d'en faire au moins mention. Bergman naquit le 20 mars 1735 à Catharineberg, dans la province de Westrogothie en Suède. Son génie l'emporta sur les desseins de son père, qui le destinait à lui succéder dans sa place de receveur des finances du domaine. Après une opposition assez vive, il put se livrer à l'étude des sciences mathématiques et physiques. Il se fit distinguer de Linné, qui jetait alors un grand éclat sur l'université d'Upsal. L'histoire naturelle fut le sujet des premiers travaux de Bergman. Il publia des recherches intéressantes sûr les insectes. C'est à lui qu'on doit d'avoir fixé plusieurs points douteux de l'anatomie des sangsues, et d'avoir fait connaître qu'elles sont ovipares, et que le *coccus aquaticus*, dont la nature n'avait point encore été déterminée, est un œuf de cette espèce de ver d'où sortent dix à douze petits. Bergman fit paraître ensuite plusieurs mémoires de physique expérimentale; il fut nommé, en 1761, professeur adjoint de mathématiques et de philosophie naturelle. Cinq ans après cette époque, Wallerius, célèbre professeur de chimie et de minéralogie, ayant obtenu sa retraite, Bergman, quoique ne s'étant encore fait connaître par aucun travail chimique, se mit sur les rangs. Pour justifier ses prétentions, il publia, sur la fabrication de l'alun, une dissertation qui est encore regardée aujourd'hui comme un chef-d'œuvre, et fut nommé. De ce moment date l'ère de la plus belle gloire de Bergman. Nous ne le suivrons pas dans tous ses travaux, auxquels notre ouvrage est étranger ; il nous suffira d'indiquer qu'il a découvert la propriété acide du gaz appelé alors *air fixe* et depuis *acide carbonique*. On lui doit la connaissance de l'acide oxalique, que l'on extrait du sucre, de la gomme et de plusieurs autres substances végétales. Une foule d'autres travaux ont immortalisé son nom. La minéralogie ne lui doit pas moins. Il fit l'analyse chimique d'un très-grand nombre de substances minérales ; il présenta une classification basée sur les caractères chimiques pour les grandes divisions, et sur les formes géométriques pour les subdivisions. Il aperçut le principe des formes des cristaux, dont le développement a fait la gloire d'Haüy ; mais ce que nous devons signaler de plus important pour nous dans la vie de Bergman, ce sont ses recherches sur les eaux minérales. Ses analyses sont encore des modèles. Ce fut en l'imitant qu'on put aller plus loin que lui. Non-seulement il a fait de nombreuses expériences pour connaître la composition des eaux minérales, et a découvert dans certaines le gaz hydrogène, qu'il nomme *gaz hépatique* ; il a encore, le premier, imaginé de les imiter, et a donné les moyens de fabriquer les eaux minérales artificielles. Bergman est plus recommandable par la précision mathémathique qu'il apporta dans les expériences chimiques, que par de grander vues théoriques, qui ne devaient naître que plus tard, après que des faits auraient été rassemblés en plus grand nombre. Sous ce dernier rapport, il a contribué à l'heureuse révolution qui a changé la face de la chimie vers la fin du dix-huitième siècle. Une mort prématurée, suite de l'épuisement qu'amena un travail trop assidu, l'enleva, en 1784, aux sciences, à la considération, au bonheur qui l'entouraient. Il n'avait que 49 ans.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Après J.-C. 1736. — VERMALE (Raimond DE), premier chirurgien de l'électeur palatin, associé correspondant de l'Académie royale de chirurgie de Paris, se déclara pour l'amputation à lambeaux, que Verduin avait mise en usage dès la fin du dernier siècle. Rava-

ton, chirurgien-major de Landau, rectifia cette méthode et la pratiqua avant De Vermale; mais celui-ci y fit encore des changements, parce qu'il crut que Ravaton avait rendu l'opération plus laborieuse sans en augmenter les avantages. Celle du chirurgien dont je parle consiste à former deux lambeaux, à scier ensuite l'os, à faire la ligature des vaisseaux, à appliquer les lambeaux pour en procurer la prompte réunion, et pour éviter l'exfoliation de l'os, ainsi que la grande suppuration. Ravaton formait les lambeaux par des incisions longitudinales, et De Vermale dirige les siennes sur des plans obliques, en donnant aux bords des lambeaux une figure semi-lunaire. Notre chirurgien a mieux détaillé sa manœuvre dans un ouvrage publié sous le titre d'Observations et remarques de chirurgie pratique, dont il a donné une seconde édition à Manheim en 1767, in-12. On a encore de lui une Lettre sur l'extraction du cristallin hors du globe de l'œil, nouvelle opération imaginée par le célèbre M. Daviel, 1751, in-12. Il paraît que De Vermale s'occupait aussi des maladies des yeux, car il a publié plusieurs notes détaillées sur cette matière par la voie du Journal de Médecine.

Ap. J.-C. 1736, *env.* — MARQUET (François-Nicolas), naquit à Nancy, d'une famille honnête mais peu favorisée des biens de la fortune. Après avoir fait ses cours d'humanités et de philosophie, il suivit le goût qu'il avait senti depuis quelque temps pour l'étude de la médecine, et se rendit à Pont-à-Mousson, où il s'appliqua à cette science pendant dix ans. La réputation de l'université de Montpellier l'attira ensuite dans les écoles de cette ville, qu'il fréquenta pendant quatre ans; ce fut là qu'il s'engagea en qualité de précepteur de quelques jeunes gentilshommes à qui il enseigna les principes de la langue latine. Marquet manquait de moyens pour se soutenir pendant le cours de ses études, et pour cette raison il fut obligé de recourir à l'expédient dont nous venons de parler pour se tirer d'affaire. Mais il avait fait ses conditions; maître d'une bonne partie de son temps, il l'employa à suivre les professeurs de la Faculté, et s'appliqua particulièrement à la botanique, dans laquelle il fit des progrès si grands et si rapides, qu'il passa, à Montpellier même, pour un homme capable de jeter un nouveau jour sur cette science. De retour en sa patrie, il prit le bonnet de docteur en médecine à Pont-à-Mousson et ne tarda pas à se fixer à Nancy. Il s'y appliqua à la pratique et la fit avec succès; mais, ne perdant pas de vue l'étude de la botanique, il employa le loisir que lui laissèrent les malades, pendant les premières années, à composer un recueil des plantes qui naissent dans la Lorraine. Il le dédia à feu S. A. R. le duc Léopold, qui le gratifia d'un brevet de médecin de sa cour, d'une pension et d'un terrain à portée de Nancy, pour y former un jardin propre à la culture des plantes. Ce recueil eût été mis sous presse il y a long-temps sans la mort prématurée du prince, qui, protecteur né des belles-lettres ainsi que juste estimateur du vrai mérite et des talents, ne manqua jamais de les encourager.

Comme Marquet parcourut la Lorraine pendant trente ans, toujours dans la vue d'en reconnaître les plantes, son premier recueil grossit d'année en année, et parvint enfin à trois volumes in-folio, forme d'atlas. L'auteur le vendit à M. Gautier, chanoine régulier; mais il se trouve actuellement entre les mains de M. Buc'hoz, gendre du médecin dont je parle et médecin lui-même, qui n'a pu parvenir à se rendre possesseur de ce manuscrit qu'en remboursant à l'abbé Gautier le double de ce qu'il en avait payé à son beau-père. C'est ainsi que l'intérêt domine quelquefois les âmes qui ont renoncé aux biens temporels, et que l'avidité de gagner quelque argent tyrannise le mérite dépourvu de richesse. C'est la plainte que fait M. Buc'hoz dans son Tournefortius Lotharingiæ.

Ce recueil, qui est le fruit d'un travail de quarante ans, est rangé par ordre alphabétique. Il contient les différents noms latins et français des plantes, leur figure d'après nature, leur étymologie, leur origine, leur description, le temps de la fleur et du fruit, l'analyse des principes qu'elles renferment, leurs vertus, la dose de leurs préparations usitées dans la pharmacie galénique, les formules latines et françaises. Cet ouvrage a beaucoup aidé M. Buc'hoz à rédiger celui qu'il a publié à Nancy et à Paris en 1762 et années suivantes, dix volumes in-8° ornés de planches en taille-douce, sous le titre de Traité historique des plantes qui croissent dans la Lorraine et les Trois-Évêchés, contenant leur description, leur figure, leur nom, l'endroit

où ils croissent, leur culture, leur analyse et leurs propriétés, tant pour la médecine que pour les arts et métiers.

Autre Hérophile, mais doué d'une imagination plus hardie que ce médecin grec, Marquet donna au public, en 1747, un ouvrage sur la méthode d'apprendre à connaître le pouls par les notes de la musique. Il est orné de planches en taille-douce qu'il prit soin de graver lui-même, et il parut à Nancy, in-4°, sous le titre de Méthode pour apprendre, par les notes de la musique, à connaître le pouls de l'homme et les différents changements qui lui arrivent depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Il y a une seconde édition de Paris, 1768, in-12, que l'on doit aux soins de M. Buc'hoz. On a encore de la façon de Marquet un Traité d'observations sur la guérison de plusieurs maladies notables, aiguës et chroniques, auquel on a joint l'Histoire de quelques maladies arrivées à Nancy et dans les environs, avec la méthode employée pour les guérir. Deux volumes in-12. Le premier fut imprimé à Paris, en 1750, et le second dans la même ville en 1770, par les soins de Buc'hoz, qui avait en mains le manuscrit de son beau-père. Il est question dans cet ouvrage de l'hydropisie, de la jaunisse, de l'apoplexie, de la paralysie et autres affections soporeuses.

En 1752, lors de l'établissement du collége royal de Nancy, comme Marquet était le plus ancien médecin de cette ville, on le reconnut doyen et, en cette qualité, il était du conseil du collége; mais il eut toujours plus de goût pour son cabinet que pour les assemblées de ce corps. Il employa les derniers temps de sa vie à travailler sur la matière médicale et à rassembler les formules des médicaments qui lui avaient réussi dans sa pratique. Enfin on a perdu cet homme vénérable le 29 mai 1759. Après une longue maladie de langueur et d'épuisement, il tomba dans une léthargie qui finit ses jours et ses travaux à l'âge de 72 ans. Ses héritiers firent graver sur son tombeau cette épitaphe :

F. N. MARQUET TUMULUS.
HIC JACET
CLARISSIMUS AD CONSULTISSIMUS VIR
F. N. MARQUET,
REGIÆ SUÆ CELSITUDINIS
LEOPOLDI I
LOTHARINGIÆ ET BARRI DUCIS,
QUONDAM MEDICUS ORDINARIUS ET BOTANICUS
CIVITATIS NANCEIANÆ A STIPENDIIS,
REGALIS COLLEGII MEDICORUM NANCEIANORUM
PRIMUS DECANUS
NECNON CONSILIARIUS,
QUI PRIMUS MUSICÆ MODULATIONIBUS PULSUM SUBJECIT.
MUSICALEMQUE APPLICUIT DIGITUM;
DOCTUS ET DOCTOR,
MEDICIS ET BOTANICIS IN REBUS PERITISSIMUS,
MIRIFICE CONJUGALIBUS NODIS CUM PRAXI THEORIAM CONJUNXIT;
DOCTISSIMIS SUIS CONSULTATIONIBUS,
QUAS TYPIS MANDAVIT,
ET IMMENSO SUO PLANTARUM TRACTATU,
LOTHARINGI THEOPHRASTI ATQUE HIPPOCRATIS NOMEN
NON IMMERITO OBTINUIT.
PROBITATE ET SCIENTIA NOTUS,
POSTQUAM OMNEM SAGACITATE SUA VICERAT NATURAM,
TANDEM IPSE NATURA VICTUS
PRÆSENTEM JUCUNDA FRONTE MORTEM SUSTINUIT,
ATQUE AB HAC LACRYMARUM REGIONE IN MELIOREM TRANLATUS EST
ANNO ÆTATIS SUÆ LXXII.
ADEOQUE FUIT SINGULARIS IPSIUS MODESTIA,
UT CORPUS IN SUUM HOC LOCO PRÆ CÆTERIS,
ABSQUE ULLO APPARATU HUMARI VOLUERIT.
QUID PLURA, VIATOR?
TANTAM PRÆCELEBRIS ILLIUS VIRI MEMORIAM PRECIBUS,
NON ELOGIIS PROSEQUERE.
OBIIT DIE 29A MENSIS MAII,
A. R. S. H. 1759.
REQUIESCAT IN PACE.

Apr. J.-C. 1736 *env.* — IMBERT (Jean-François), chancelier de l'université de médecine de Montpellier, de la Société royale de cette ville, inspecteur des hôpitaux militaires de la Provence et du Roussillon, a épousé la fille de M. Sénac, premier médecin du roi Louis XV. On a de lui quelques ouvrages :

De generationis historia. Monspelii, 1745, in-4°. Dans cette thèse, qu'il composa pour son acte de bachelier, il adopte le système des ovaristes, et combat celui de Leuwenhoeck sur les animalcules qu'on croit apercevoir dans la liqueur séminale. — Quæstiones medicæ duodecim pro cathedra regia vacante. Ibidem, 1749, in-4°. — Ces thèses soutenues avec beaucoup de savoir, d'ordre et de clarté, méritèrent à l'auteur la place de professeur vacante par la mort de Gérard Fitzgerald. — De tumoribus humoralibus. Monspelii, 1753, in-12. Ce traité est un ouvrage élémentaire qu'il composa en faveur de ses disciples; aussi s'est-il accommodé en plus d'un endroit

au langage de l'école. — Tentamen medicum de variis calculorum biliariorum speciebus. Monspelii, 1758. Cet ouvrage est rempli d'observations qui intéressent autant l'histoire de l'anatomie, que celle des maladies du foie. M. Liétaud en parle avec éloge dans son Sepulcretum.

Apr. J.-C. 1736 *envir.* — BROUZET (N.), médecin ordinaire du roi, de l'Académie de Bésiers, sa patrie, et correspondant de l'Académie royale des sciences de Paris, a publié, en 1754, un ouvrage imprimé à Paris en deux volumes in-12, sous le titre d'Essai sur l'éducation médicinale des enfants et sur leurs maladies.

Ce médecin reçut les honneurs du doctorat à Montpellier vers l'an 1736, vint ensuite à Paris, et, après quelque séjour dans cette capitale, obtint la place de médecin des hôpitaux de Fontainebleau, où il est mort.

Ap. J.-C. 1736 *env.* — CHEVALIER (Jean-Damien), natif d'Angers, fut reçu docteur de la Faculté de médecine de Paris en 1718. Il est connu par ses démêlés avec Sylva au sujet de la saignée, et par l'ouvrage qu'il mit au jour contre lui, sous le titre de Réflexions critiques sur le traité de l'usage des différentes saignées et principalement de celle du pied. Paris, 1730, in-12. Chevalier y soutient que la saignée à la jugulaire est dérivative par rapport au cerveau, et il ne croit pas que la saignée du bras produise des effets aussi fâcheux dans les maladies de la tête que le présumait Sylva. On a encore de Chevalier :

Lettres à M. Dejean. Paris, 1752, in-12. Comme l'auteur avait demeuré à Saint-Domingue, en qualité de médecin du roi, il parle des maladies les plus communes dans cette île, des plantes qui y croissent, et en même temps du remora et des alcyons.

Apr. J.-C. 1736. — MEDICUS (Frédéric-Casimir), médecin et botaniste allemand, né à Grumbach en 1736, et mort le 15 juillet 1808, était directeur de l'université de Heidelberg, et du jardin des plantes de Manheim. Il se consacra principalement à la botanique, et l'on a remarqué la critique, quelquefois heureuse, qu'il a faite du système de Linné, ainsi que les modifications qu'il y a apportées. Cependant il ne négligea pas entièrement la médecine, et se distingua surtout par les attaques qu'il dirigea contre la méthode échauffante partout employée de son temps en Allemagne, dans la petite vérole. Ses ouvrages, peu connus chez nous, ont pour titres :

Sendschreiben von ausrottung derer kinderblattern. Francfort et Leipzick, 1763, in-8°. — Geschichte periodischer krankheiten. Carlsruhe, 1764, in-8°. Francfort, 1794, in-8°. — Sammlung von beobachtungen aus der arzneywissenschaft. Zurich, 1764-1766, 2 vol. in-8°. Ibid., 1776, in-8°. — Briefe an den Hrn. J.-G. Zimmermann, ueber einige erfahrungen aus der arzneywissenschaft. Manheim, 1766, in 8°. — Deux lettres à M. Petit sur les rechutes et sur la contagion de la petite vérole. Manheim, 1767, in-8°. — Von dem bau auf steinkohlen. Manheim, 1768, in-8°. — Von dem bevoelkerungsstand in kurpfalz, besonders in Manheim. Manheim, 1769, in-8°. — Index plantarum horti electoralis Manhemiensis. Manheim, 1771, in-16. — Von der glueckseligkeit eines staates, worinn der ackerbau bluehet. Manheim, 1774, in-4°. — Vorlesung von der lebenskraft. Manheim, 1774, in-4°. — Vorzelung ueber den Satz : nicht das klima, sondern eine glueckliche buergerliche regierung ist die mutter der Wissenschaften. Manheim, 1775, in 4°. — Ueber die art, verbesserungsvorschlaege abzufassen. Manheim, 1780, in 4°. — Programma ueber die veredlung der rosskastanie. Lautern, 1780, in-4°. — Programma ueber den nutzen, den die stadt Lautern von der kameral hohen schule hat. Manheim, 1780, in-8°. — Programma dass die kameralwissenschaften auf einer besonders hierzu gestifteten hohen schule vorgetragen werden muessen. Manheim, 1780, in-4°. — Verzeichniss der chymischen versuche, soim sommerhalbenjahr 1780 auf der kameral hohen schule zu Lautern angestellt worden. Lautern, 1781, in-8°. —Beytraege zur schœnen gartenkunst. Manheim, 1782, in-8°. —Ueber den merkwuerdigen bau der zeugungdsglieder einiger geschlechter aus der familie der contorten. Manheim, 1782, in 8°. —Botanische beobachtungen. Manheim, 1782-1783, in 8°. — Wie kann elender ackerbau einer gemarkung in einen bessern verwandelt werden? Manheim, 1785, in-8°. — Theodora speciosa, ein neues pflanzengeschlecht. Manheim, 1786, in-8°. — Ueber einige kuenstliche geschlechter aus der malwen familie. Manheim, 1787, in-8°. — Kurzer um-

riss einer systematischen beschreibung der mannigfaltigen umhuellung der saamen. Manheim, 1789, in-8°. — Philosophische botanik. Manheim, tome I, 1789; II, 1789, in-8°. — Lettre à M. G.-C. La Métherie dans laquelle il répond à la réfutation que M. le baron de Bauvois a fait insérer dans le Journal de Physique du mois de février 1790, sur l'origine des champignons. Manheim, 1790, in-8°. — Pflanzengattungen, nach dem dem inbegrif saemtlicher fructifications-theile gebildet, und nach dem sexual-pflanzenregister geordnet. Manheim, 1792, in-8°. — Ueber nordamerikanische baeume und straeuche, als gegenstaende der teutschen fortswissenschaft und der schoenen gartenkunst. Manheim, 1792, in-8°. — Kritische bemerkungen ueber gegenstaende auf dem pflanzenreiche. Manheim, 1793, in-8°. — Geschichte der botanik unsrer zeiten. Manheim, 1793, in-8°. — Unaechter acacienbaum. Leipsick, 1794-1803, 5 vol. in-8°. — Beytraege zur forstwissenschaft. Manheim, 1796, in-8°. — Ueber die wahren grundsaetze des futterbaues. Manheim, 1796, in-8°. — Fortsjournal. Manheim, 1797-1800, in-8°. — Beytraege zur pflanzenanatomie. Manheim, 1799, in-8°. — Kleine œkonomische aufsaetze. Manheim, 1804, in-12. — OEkonomische abandlungen. Leipsick, 1805, in-16.

(*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1736. — VITET (Louis) naquit à Lyon en 1736. Son père et ses ancêtres avaient exercé la médecine avec honneur dans cette grande ville. Celui-ci, porté dans sa jeunesse à la mélancolie, voulut d'abord se faire chartreux, puis consentit à étudier la médecine, fut reçu docteur à Montpellier, et vint se perfectionner à Paris. Lancé dans la pratique dès qu'il fut de retour à Lyon, il conçut des scrupules, d'après un événement malheureux, et se mit en quelque sorte à recommencer ses études. Au bout de quelques années, Vitet crut pouvoir rentrer dans la carrière de la pratique et il donna pendant dix ans des leçons d'anatomie et de chimie. Il s'appliqua aussi avec deux confrères de ses amis, à recueillir des observations sur différents points de médecine, ainsi que de recherches sur les moyens d'améliorer l'administration des hôpitaux. La ville et le collége des médecins de Lyon, à la sollicitation de Vitet et de ses deux amis, fondèrent trois chaires, l'une d'anatomie, l'autre d'histoire naturelle, et la troisième de chimie. L'envie excita la colère d'un peuple aveuglé, et ces trois établissements furent anéantis avec violence. Peu après, Vitet intervint dans une affaire qui fit beaucoup de bruit; et il fit absoudre les frères Para de l'accusation portée contre eux d'avoir étranglé une jeune fille et de l'avoir ensuite jetée dans le Rhône. Il donna, dans l'école vétérinaire de Lyon, le premier exemple d'un médecin très-accrédité s'occupant à faire marcher de front la médecine appliquée à l'homme et aux animaux domestiques. Plus tard il donna une pharmacopée, et ensuite un journal hebdomadaire de médecine. Vitet concourut d'une manière très active à la fondation d'une école d'accouchements. L'aurore de la révolution le trouva tout entier à ses occupations médicales, lorsque la confiance de ses concitoyens l'entraîna dans les affaires publiques. Il devint notable, maire, administrateur du district de Lyon, et député à la Convention nationale. Enveloppé dans le siége de Lyon, il alla chercher un asile dans le canton de Zurich; et revint siéger dans les chambres législatives, d'où il sortit, enfin, au 18 brumaire. Ce fut alors qu'il mit la main à plusieurs ouvrages qu'il n'avait pu terminer. Vitet a été l'un des plus sages et des plus habiles praticiens du siècle où il a vécu, et cet hommage lui a été constamment rendu par tous ceux qui étaient en état de le juger. C'était d'ailleurs un homme d'une probité rare, doué d'un caractère élevé et d'une âme extrêmement sensible, quoique l'austérité de son front pût faire préjuger le contraire. Il mourut à Paris, le 25 mai 1809, fort regretté surtout des Lyonnais fixés dans la capitale, quelle que fût la diversité de leurs opinions politiques.

Il a laissé les ouvrages suivants :

Observations sur les maladies régnantes à Lyon, accompagnées d'observations météorologiques faites en commun avec M. Petetin. Journal commencé en novembre 1768, Lyon, format in-4°, et continué les années suivantes, in-8°, jusqu'en 1784, même ville. — Dissertation sur les noyés à l'occasion de la mort de la fille Rouge. Lyon, 1768, in-12. — Mémoire sur l'administration médicale du grand hôpital de Lyon. Genève, 1768, in-12. — Matière médicale réformée, ou pharmacopée médico-chirurgicale contenant l'exposition méthodique

des médicaments simples et composés, de leurs caractères, de leurs vertus, de leurs préparations et administrations, et des espèces de maladies où ils sont indiqués, avec un tableau méthodique des classes, des genres et des espèces de maladies. Lyon, 1770, in-4°. — Médecine vétérinaire contenant : 1° L'exposition de la structure et des fonctions du cheval et du bœuf; 2° L'exposition des maladies du cheval, du bœuf, de la brebis, etc.; 3° L'exposition des médicaments nécessaires au maréchal; 4° L'analyse des auteurs qui ont écrit sur la vétérinaire depuis Végèce jusqu'à nos jours. Lyon, 1771, 3 vol. in-8°. Traduit en italien par J. B. Zimolato. Venise, 1803, in-8°. — Rapports présentés à l'administration du district de Lyon et imprimés par ordre de cette administration : 1° Sur la prison de Saint-Joseph et sur celle du palais de la Rouanne; 2° Sur le grand hôpital de Lyon et sur l'hospice de la Charité; 3° sur l'école vétérinaire de Lyon. 1790, in-4°. — Rapports au nom de la commission d'instruction publique sur les écoles spéciales de médecine, 17 ventôse an VI. — Motion d'ordre sur les écoles spéciales de médecine, 4 messidor an VI. — Médecine expectante. Lyon, 1803, 6 vol. in-8°. — Le médecin du peuple. Lyon, 1804, 13 vol. in 12, — Traité de la sangsue médicinale par L. Vitet, publié par P.-J. Vitet son fils. Paris, 1809, in-8°, avec une planche gravée qui représente, en huit figures, l'anatomie de la sangsue. (*Biog. méd.*, *Dict. hist.*)

Apr. J.-C. 1736. — TODE (Jean-Clément), habile médecin, né à Zollenspicker en 1736, étudia la médecine à Copenhague, où il devint successivement professeur, médecin de la cour, et directeur du service médical de divers hôpitaux. En 1805 il renonça aux fonctions de l'enseignement public, et trois ans après, le 3 février 1808, il termina sa laborieuse et utile carrière. On lui doit un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels on distingue surtout ceux qui ont rapport à l'inflammation de l'urètre compliquée d'écoulement, c'est-à-dire à la blennorrhagie. Tode a tracé d'excellents préceptes pour le traitement de cette maladie. Il s'est attaché d'une manière spéciale à démontrer que le virus qui la produit diffère totalement de celui qui occasionne la formation des chancres vénériens.

Dissertatio de duplici febrium indole. Copenhague, 1769, in-4°. — Efterretning om de fattiga syge eller pleie patienter pas christianshannia. Copenhague, 1772, in-8°. — Der medicinske tilskner. Copenhague, 1772, in 8°. — Medicinisch-chirurgische bibliothek. Copenhague, 1774-1787, in-8°, 10 vol. — Vom tripper in ansehnug seiner natur und geschichte. Copenhague et Leipsick, 1774, in-8°. — Erleichterte kenntniss und heilung eines gemeinem trippers; ein theils ganz umgearbeitetes, theils neues werk, in 2 theilem. Ibid., 1780, in-8°. — Dritte stark vermehrte und durchaus verbesserte ausgabe 2 theile. Ibid., 1790, in-8°. — Geschichte der einimpfungen der Hornviehseuche 1770, 1771, und 1772, in Danemark auf konigl. Kosten angestellt. Copenhague, 1775, in 8°. — Adversaria clinica, fasciculus I et II. Ibid., 1775, in-8°. — Den dœnske lœge. Copenhague, 1776, in-8°. — Fabre, von der erkenntniss und kur der venerischen krankheiten; aus dem Franzos, übersetzt, mit anmerkungen. Ibid. 1777, in-8°. — Erinnerungen für aertze und kranke, die den rippe heilen wollen. Ibid., 1777, in-8°. — De variolarum antiquitate ex Arabum monumentis. Ibid., 1782. — D. Rudt Buchhave entdeckung eines neuen mittels, das nicht nur in kalten fiebern, sondern auch in mehrern krankheiten die stelle der chinarinde versehen kann; aus dem latein mit zusœtzen des verfassers und mit anmerkungen. Ibid., 1782, — Die secofficiere, oder tugend und ehre auf der probe. Ibid., 1783, in-8°. — An herrn regimentsfeldscher Martini. Ibid., 1784, in-8°. — Der unterhaltende arzt, über gesundheitspflege, schœnheit, medicinalwesen, religion und sitten. 4. Bœndchen. Copenhague et Leipsick, 1785-1789, in-8°. — Praktische fieberlehre 1. Theil. Copenhague, 1786, in-8°. — Arzneykundige annalen. 13 Hefte. Ibid., 1787-1792, in-8°. — Von dem begraben in kirchen und auf kirchœfen in stædien. Ibid., 1789, in-8°. (Extrait des annalen.) — Museum for sundheds og kündskabe elskabe. Ibid., 1789, in-8°. Hertha. Ibid., 1789, in-8°. — Dramatiske tillog (Journal hebdomadaire). Ibid., 1789, in-8°. — Medicinal bladet. Et bladet ugeblad. Heft. I. II. Nr. 1-23. Ibid., 1790-1793, in-8°. — D. M. Saxtorphs, kœnigl. Dœnischen justitzraths u. s. w. Umriss der entbindug-wissenschaft, fur wehmütter. Aus dem dœnischen zuerst uebersetzt von K. F. Schrœder; jetzt nach der neuesten originalausgabe dur-

chaus umgaerbeitet. Copenhague et Leipzick, 1792, in-8°. Nouvelle édition, ibid., 1810, in-8°. Quatrième édition, 1811, in-8°. — Das receptschreiben, nach einem zweckmœssigen plan vorgetragen und mit vielen zergliederten exemplen praktich erlœutert. 5 theile, Ibid., 1792, 1798, in-8°. Deuxième édition, ibid., 1798, 1800, in-8°, 2 vol. — Medicinisches Journal; et (du tome 3) Medicinish-chirurgisches Journal. Copenhague, 1793-1804, in-8°, 5 vol. — Samlede danske poetiske shrifter første deel. Fabler og fortaellinger. Ibid., 1793, in-8°. — Sundheds-Journal 1-3. Heft. Nr 1-78. Ibid., 1793-1794. — 2 Band. 1. Heft. Nr. 1-26, 1795. — Sundheds-Katechismus efter det tydske of faust 1. Bûckeb, heedt igjennem omarbejdet og mangfoldigt forœget. Ibid., 1794, in-8°. — A.W. Hauch's ritters vom Danebrog hofmarschalss u. s. w. anfangsgründe der naturlehre, unter eigener durchsicht, des herrn. Verfassers aus dem dœnischen überzetz. 2 theile: Copenhague et Leipsick, 1795, in-8°. — Nœthiger unterrich fur hypochondristen, die ihren zustand recht erhennen und sich vor schaden hüten wollen. Copenhague, 1797, in-8°. — Neue dœnische grammatik fur teutsche. Ibid., 1797, in-8°. — Arzneymittellehre, oder materia medica aus dem mineralreiche, die rohen, zubereiteten und zubereiteten und zusammengesetzten arzneyen begreifend. 1 ster theil. Ibid., 1797. — 2ter theil. Ibid., 1798, in-8°. — Von dem perkinismus oder den metallnadeln des Dr. Perkins in Nord-Amerika, nebst Amerikanischen zeugnissen, und versuchen Kopenhagener artze, herausgegeben von den herren divisionschirurœerholdt und assessor rafn. Aus dem dœnischen übersetzt und mit anmerkungen begleitet. Mit einem kupfer. Ibid., 1798, in-8°. — Die drey Charlotten, oder geschichte dreyer tage; ein komischer romann. 3 theilchen. Copenhague et Leipsick, 1798, in-8°. (L'ouvrage avait paru en danois dans le journal l'Iris) — Rhœschen und hannechen, oder der bœhmische musikant; einlustspiel in 5 akten. Ibid., 1798, in-8°. — Die allgemeine heilkunde, oder die lehre von den heilungsanzeigen. 1 ster theil. Ibid., 1798. 2ter theil. Ibid., 1799, in-8°. — Klinische berichte, oder medicinische-chirurgische behandlung der kranken unter den armen zu Kopenhague. St. I-IV. Ibid., 1800-1801. — Divers mémoires in Collectaneis Societatis medicæ hauniensis vol. 1, 1774; vol. 2, 1776: in-8°. — Les Actes de la même Société contiennent aussi des Observations de Tode. Armenapotheke, oder anweisung zu den minder kostbaren arzneymitteln von Dr. Christian Elovius, Mangorstadphysicus zu Kopenhagen, aus dem dœnischen. Copenhague, 1799, in-12. — Von der luftelektricitœt, besonders mit anvendung auf gervitterableiter, von A. W. von hauch, übersetz. Ibid., 1800, in-8°. — Die erscheinungen; ein lustspiel in vier aufzügen. Copenhague et Leipsick, 1800, in-8°. — Versuch einer receptkritik. Ibid., 1800, in-8°. — Der sammlung von bildnissen verdientvoller dœnen. — Uebersicht der mechanischen und chemischen mittel zur reinigung der luft in hospitœlern gefœngnissen, in Bergwerken auf kriegschiffen u. s. w. Mit erlœutean den kupfern. Aus dem dœnischen übersetzt. Ibid. 1802, in-8°. — Ueber schupfen und husten. Ibid., 1804, in-8°.

(*Biog. méd.* *Dict. hist.*)

Apr. J.-C. 1736. — SIEBOLD (Charles-Gaspard de), l'un des chirurgiens les plus célèbres de l'Allemagne moderne, vint au monde le 4 novembre 1736 à Nidecken, petite ville du duché de Juliers. Il était fils d'un chirurgien habile, qui, après avoir surveillé ses premières études avec la plus vive sollicitude, n'épargna rien pour lui inspirer le désir de se consacrer à l'art de guérir. Ses vœux furent exaucés. Le jeune Siebold avait déjà suivi pendant deux ans la pratique de son père, lorsque la guerre de sept ans lui fournit l'occasion de servir dans les hôpitaux de l'armée française. Trois années entières qu'il passa à cette grande école firent naître en lui une véritable passion pour l'art chirurgical, et décidèrent de son sort. Ayant été envoyé, en 1760, à Wurzbourg, il quitta le service et prit avec empressement, dans l'hôpital de cette ville, une place d'aide qui lui permettait de se livrer aux travaux anatomiques, dont il sentait le besoin, et aux autres études nécessaires pour obtenir le grade de docteur. Avant sa réception il fit un voyage en France, en Angleterre et en Hollande, et à son retour il fut nommé chirurgien du prince-évêque, soutint honorablement sa thèse, et obtint le titre de professeur d'anatomie, de chirurgie et d'accouchements. Dès lors il seconda habilement le dessein que le prince avait conçu de reformer l'université de

Wurzbourg et de l'élever au plus haut point de splendeur. Il eut besoin de tous ses talents, de son activité peu commune et de la faveur des grands, bien placée cette fois, pour triompher de tous les obstacles que l'ignorance et la routine multiplièrent sous ses pas; mais, à force de persévérance, il leva toutes les difficultés, et il fut récompensé de son zèle par l'estime générale et par les distinctions les plus flatteuses. Jusqu'à sa mort, arrivée le 3 avril 1807, il fut le principal ornement de l'université de Wurzbourg, où son habileté comme professeur et comme opérateur attirait tous les ans un grand concours d'élèves. Ce fut lui qui transporta en Allemagne cette sévérité de principes que les Français avaient introduite dans l'art chirurgical, et qui opéra, de cette manière, une révolution des plus favorables dans la chirurgie allemande. Un tact sûr et un goût sévère le préservèrent aussi des erreurs du brownisme, dont il fut l'un des plus ardents ennemis. L'étendue de sa pratique et les soins pénibles de l'enseignement ne lui laissaient guère le temps de rédiger ses idées et ses nombreuses observations. Aussi a-t-il peu écrit; mais ses ouvrages, dont voici les titres, sont remplis de faits intéressants et de pensées lumineuses :

Collectio observationum medico-chirurgicarum, fascic. I. Bamberg, 1769, in-4°. — Diss. historia morbi intestini recti. Wurzbourg, 1772, in-4°. — Diss. de insolito maxillæ superioris tumore aliisque ejusdem morbis. Ibid., 1772, in-4°. — Diss. historia lithotomiæ in eodem homine bis factæ cum ejus restitutione. Ibid., 1778, in-4°. — Diss. comparatio inter sectionem cæsaream et dissectionem cartilaginis et ligamentorum pubis, in partu ob pelvis angustiam impossibili, etc. Ibid., 1779, in-4°. — Diss. de amputatione femoris, cum relictis duobus carnis segmentis. Ibid., 1782, in-4°. — Diss. de vesicæ urinariæ calculo. Ibid., 1785, in-4°, fig. — Rede von den Vortheilen, welche der Staat durch œffentliche anatomische Lehranstalten gewidmet, bey der feyerliche Einweyhung des neuen anatomischen Theaters im Julinsspital den 9 Julius 1793 gehalten. Nuremberg, 1788, in-4°. Mit. 3, Kupfertafeln. — Progr. historia tumoris et hæmorrhagiæ alveolaris chronicæ, feliciter sanatæ, cum epicrisi, etc. Wurzbourg, 1788. — Chirurgisches Tagebuch. Mit. 6, Kupfertafeln. Nuremberg, 1792, in-8°. — Diss. de scirrho carotidis ejusque cura. Wurzbourg, 1793, in 4°. — Diss. de intussusceptione membranæ urethræ internæ ex prolapsu ejusdem observ. singularis anat. chir. Ibid., 1795, in-4°, fig. — De singulari et curatu perdifficili labio leporino; in nov. act. nat. cur. T. VI, p. 225 sqq. 1778. — De felici penis carcinomatosi amputatione. Ibid., p. 229 sqq. — Obs. de pericardio, pure repleto, post cariem ossium faciei. Ibid., t. VIII, p. 38 sqq. 1791. — Observation de section de la symphyse pubienne pratiquée avec succès; séance publique de l'Academie royale de chirurgie. Paris, 1779, 4, p. 143 sqq. — Geschichte eines glucklich verrichteten Steinschnittes. in Medicin. Wœchentlich. Jahrg. 1 St. 1. 1780. — Parotidis scirrhosæ feliciter exstirpatæ historia; in act. Acad. scient. Erfort, 1780 et 1781. — Von einem Kakerlaken in Würzburg, in Blumenbach, medicin. Biblioth. B. 3. St. 1, 1788. — Geschichte eines, nach einem complicirten Beinbruch entstandenen, und durch die Amputation geheilten Trismus; in Loder's Journal der Chirurgie. B. 1. St, 1. S. 28. u. ff. 1797. — Geschichte eines dauch die Operation geheilten Fleisch-Wasserbruchs. Ibid., St. 3. S. 371. u. ff. —Heilung eines mit heftigen blutungen verbundenen schwammigten Auswuchses am Kopfe durch das Kosmesche oder Benardische Arzneymittel, in Hufeland's Journal der prakt. Heilkunde. B. 4. S. 1. u, ff. 1797. — Geschichte der Heilung eines Ausschlags am ganzen Korper, und besonders im Gesicht, in Hufeland's Journal, u. s. w. B. 6. St. 1. 1798. — Zwey Beobachtungen uber der sogenannten schwammichten Answuchs der harten Hirnhaut; mit 2 Kupfern : in Arnemann's Magasin der Wundarzneywiss. B. 1. St, 4. 1798. S. 492. — Praktische Beobachtungen über die Kastration. Francfort-sur-le-Main, 1802, in-8°. — Drey Beobachtungen uber die Blutadergeschwulst an den grossen Schaamlefzen. — Briefwechsel zwischen ihm und Baldinger über die Extirpation einer Geschwulst im Gesichte; in Baldinger's neuem Magazin für Aerzte. B. 15. Ste 5. S. 385, u. ff. — Beobachtung eines grauem Staars, der sich von selbst seneke, nebst Bemerkungen über die Depression; in Himly's und Schmids's ophthalmologischen Bibliothek. B. 1. N. 2. S. 187, u. ff. — Verschiedene Bemerkungen und Beobachtungen über der nutzen, der Leiche-

nœffnungen, Knochenerweichung, Trepanation, Beinfrass im Gesichte mit tœdtlicher eiteransammlung in der Leber und im Herzbeutel, und über Anwendung, und Einrichtung eines elastischen Troikar. In den Würzbürgischen gelehrten Anzeigen.

(*Biog. méd.*, *Dict. hist.*)

Apr. J.-C. 1736. — LOBSTEIN (Jean-Frédéric), né en 1736, à Lampertheim, près de Strasbourg, où son père exerçait la profession de chirurgien, s'adonna de très-bonne heure à l'anatomie, pour laquelle la nature l'avait gratifié de dispositions particulières. Bornant ses vœux, dans le principe, à marcher honorablement sur les traces de son père, il ne s'occupa d'abord que de la chirurgie; mais les conseils de Bœcler le déterminèrent ensuite à faire entrer aussi la médecine dans le plan de ses études. Le bonnet doctoral lui fut accordé en 1760, après qu'il eut soutenu une thèse remarquable sur le nerf accessoire de Willis. A la suite d'un voyage dans le cours duquel il visita les écoles de la Hollande et de la France, l'université de Strasbourg lui donna la licence de faire des cours publics d'anatomie et de physiologie; plus tard, en 1764, elle le nomma démonstrateur d'anatomie: enfin il devint, en 1768 professeur d'anatomie et de chirurgie, à la mort d'Eiscmann. Cette place satisfit complétement son ambition, de sorte qu'il refusa des chaires plus avantageuses qu'on lui offrit à Gœttingue et à Berlin. Il mourut le 11 octobre 1784. C'était un homme d'un caractère âpre, mais aussi sévère pour lui-même que pour les autres; il ne pouvait souffrir qu'on élevât le moindre doute sur la réalité des observations qu'il disait avoir faites, et portait l'intolérance, sous ce rapport, presque aussi loin que Ruysch. Chirurgien habile, il s'est surtout distingué par son habileté dans les opérations de la taille et de la cataracte; il a même inventé pour cette dernière un couteau particulier, dont J.-F. Henkel a donné la description. Les travaux de Lobstein se trouvent consignés dans les thèses de ses élèves soutenues sous sa présidence. Nous en donnerons les titres.

Diss de probatissima extrahendi calculum methodo. Strasbourg, 1759, in-4°. — Dissertatio inauguralis de nervo spinali ad par vagum accessorio, 1760, in-4°. Recus. in Ludwig, scriptor. nevrol., et in Sandifort, thesaur. disput. — Diss. casus hydrocelis. Resp. J. N. Spach. Strasbourg, 1761, in-4°. — Diss. casus nephritidis calculosæ. Resp. G. A. Frank. Strasbourg, 1763, in-4°. — Diss. de pyloro. Resp. H. P. Leveling. Strasbourg, 1764, in-4°. — Diss. de non necessaria funiculi umbilicalis deligatione. Resp. G. S. Schweiknand. Strasbourg, 1764, in-4°. — De calculis biliariis. Resp. B. J. B. Fels. Strasbourg, 1764, in-4°. — Diss. de steatomate. Resp. G. T. Buser. Strasbourg, 1768, in-4°. — Diss. de læsionibus coxydis. Resp. J. P. Kees. Strasbourg. 1770, in-4°. — Diss. de carie ossium. Resp. D. Périer. Strasbourg, 1770, in-4°. — Diss. de labio leporino. Resp. G. Biderman. Strasbourg, 1770, in-4°. — Diss. de hernia congenita, in qua intestinum in contactu testis est. Strasbourg, 1771, in-4°. — Diss. de valvula Eustachii. Resp. J. M. Dioboldt. Strasbourg, 1771, in-4°. — Diss. de foramine ovali. Resp. J. M. Dioboldt. Strasbourg, 1771, in-4°. — Diss. de aqua labyrinthi auris. Strasbourg, 1771, in-4°. — Diss. de fistula ani. Resp. J. Meyer. Strasbourg, 1771, in-4°. — Diss. de osæna maxillari. Resp. F. L. Weyland. Strasbourg. 1771, in-4°. — Diss. casus ischuriæ. Resp. P. H. G. Patersen. Strasbourg, 1770, in-4°. — Diss. de nervis duræ matris. Resp. P. J. Beyckert. Strasbourg, 1772, in-4°. — Diss. de hernia scrotali. Resp. P. J. Beyckert. Strasbourg, 1773, in-4°. — Diss. de bubonoceles evitandi methodo. Strasbourg, 1773, in 4°. — Diss. de liene. Resp. J. J. Busch. Strasbourg, 1774, in-4°. — Diss. de calculis vesicæ urinariæ. Resp. J. G. Psæbler. Strasbourg, 1774, in-4°. — Diss. de tumoribus capitis. Resp. C. B. Will. Strasbourg, 1774, in-4°. — Diss. ileon lethale a concretione præternaturali intestinorum cum utero. Strasbourg, 1775, in-4°. — Diss. circa generationem puris. Resp. J. E. Petri. Strasbourg, 1775, in-4°. — Diss. de strangulationibus intestinorum in cavo abdominis. Resp. J. R. Meyer. Strasbourg, 1776, in-4°. — Diss. de viarum lacrymalium morbis. Resp. J. F. Licht. Strasbourg, 1776, in-4°. — Diss. de calculis biliariis. Resp. C. H. Vilkens. Strasbourg, 1777, in-4°. — Diss. de labyrinthi auris contentis. Resp. P. F. Meckel. Strasbourg, 1777, in-4°. — Diss. de hydrocele. Resp. Bonhœffer, Strasbourg, 1777, in-4°. — Diss. de partu difficili. Resp. C. G. Reuss. Strasbourg, 1777, in-4°. — Diss. de anchylosi. Resp. C.

A. Paul. Strasbourg, 1777, in-4°. — Diss. de linguæ involucris, Resp. J A, Rinder. Strasbourg, 1778, in-4°. — Diss. de conceptione tubaria. Resp. F. A. Fritze. Strasbourg, 1779, in-4°.—Recus. in Schlegel syllog. opusc. obstetr. — Diss. de suffusione secundaria rariori. Strasbourg, 1779, in-4°. — Diss de gonorrhæa virulenta. Resp. Pibault. Strasbourg, 1779, in-4°. — Diss. de ischuria vesicali et vesicæ paracentesi. Resp. J. W. Wagner. Strasbourg, 1779, in-4°. — Diss. de hernia crurali incarcerata. Resp. F. A. Mezler. Strasbourg, 1779, in-8°. — Diss. de dysuria. Resp. A. Weglin. Strasbourg, 1779, in-4°. — Diss. de partu difficili. Resp. F. Engelhard. Strasbourg, 1779, in-4°. — Diss. de acris in sanguinem actione. Resp. P. H. Busch. Strasbourg, 1780. — Diss. de fistula lacrymali. Resp. G. Schulze. Strasbourg, 1780. — Diss. de pressione cranii. Resp. J. H. Cropp. Strasbourg, 1781. — Diss. de hernia cerebri. Resp. J. C. Salleneuve. Strasbourg, 1781. — Diss. de uteri hæmorrhagia. Resp. J. C. Beyer. Strasbourg, 1782. — Diss. de structura renum. Resp. Schumlansky. Strasbourg, 1782. — Diss. de structura nervorum. Resp. J. Bfeffinger. Strasbourg, 1782. — Diss. de situ testiculorum alieno. Resp. J. F. Rheimlaender. Strasbourg, 1782. — Diss. de ischuria. Resp. J. F. Haas. Strasbourg, 1783, in-4°. — Diss. de vi vitali arteriarum. Resp. G. Kramp. Strasbourg, 1783. — Diss. de fonticulorum usu in sanandis morbis. Resp. G. P. Ham. Strasbourg, 1784, in-4°.

(*Biogr. médic. — Dict. hist.*)

Apr. J.-C. 1736. — LEPECQ DE LA CLOTURE (Louis), né à Caen en 1736, étudia dans cette ville, y prit le bonnet de docteur, y devint professeur de chirurgie, et alla ensuite se fixer à Rouen, où il fut anobli en 1781. Cette vaine récompense d'une ambition puérile, si commune parmi les hommes du plus grand mérite, lui suscita des désagréments qui le déterminèrent à quitter cette ville, et à se retirer dans une propriété qu'il avait à St-Pierre des Asifs, où il est mort en 1804. Ce médecin, véritablement hippocratique, a été du nombre de ceux qui ont propagé le goût de la saine observation et l'éloignement pour la saignée. On a de lui :

Observations sur les épidémiques; ouvrage rédigé d'après le tableau des Epidémies d'Hippocrate, et dans lequel on indique la meilleure manière d'observer ce genre de maladies. Paris 1776, in-4°. Cet ouvrage, qui fut imprimé aux frais du gouvernement, a été traduit en allemand (Leipzick, 1785, in-8°). Dans un discours préliminaire étendu, l'auteur se montre profondément imbu des principes d'Hippocrate. Attention à donner à la constitution atmosphérique, à la constitution individuelle, à la marche, plus encore qu'au caractère des symptômes, aux mouvements critiques; confiance dans les efforts de la nature plus que dans ceux de l'art, et pourtant profusion d'émétique et de quinquina, en même temps qu'administration des boissons acidules; profusion de vésicatoires malgré les redoublements d'intensité qui en résultaient le plus souvent; attaques contre De Haen, parce que celui-ci attribuait la miliaire à l'abus des échauffants; observations rédigées avec une méthode parfaite, une pureté de style et une précision qu'on ne retrouve que dans Hippocrate; relation de l'ouverture de trois cadavres (faite non par l'auteur mais par Guérard) qui ont montré les traces d'inflammation des méninges, de l'estomac, des intestins, du poumon et du foie; grande importance accordée aux vers dans la production des maladies : voilà ce qu'on trouve dans cet ouvrage, qui est un des meilleurs que nous possédions sur les maladies épidémiques.—Collection d'observations sur les maladies et constitutions épidémiques, ouvrage qui expose une suite de quinze années d'observations. Rouen et Paris, 1778, 2 vol. in-4°. Traduit en allemand par C.-F. Held, Altenbourg, 1788, in-8°. — Topographie médicale complète de la Normandie, qui mérita à Lepecq le suffrage de la Société royale de médecine, sur un rapport très-avantageux de Guénet, Bucquet, Jussieu, Vieq-d'Azyr et Thouret. Il a en outre inséré des observations dans l'ancien Journal de Médecine. (*Biogr. méd.*)

Apr. J.-C. 1736. — FORDYCE (Georges), célèbre médecin anglais, fils de David, professeur de philosophie à Aberdeen, naquit en cette ville le 18 novembre 1736. La nature l'avait doué d'un esprit précoce, et ses heureuses dispositions furent si habilement cultivées par les maîtres chargés de surveiller son éducation, qu'à l'âge de quatorze ans il fut en état de se présenter pour obtenir le grade de maître ès-arts. L'année sui-

vante, ses parents le placèrent chez son oncle, Jean Fordyce, chirurgien et pharmacien à Uppingham dans le comté de Rutland. Au bout de quelque temps il se rendit à Edimbourg, où son zèle et son application ne tardèrent pas à le faire remarquer de Cullen et à lui mériter la bienveillance de cet illustre professeur. Ayant été admis au doctorat en 1758, il passa en Hollande; attiré par l'éclat dont brillait l'école de Leyde, qu'il fréquenta pendant près d'un an avec beaucoup d'assiduité. Vers la fin de l'année 1759 il revint en Angleterre et s'établit à Londres. Pour obvier au défaut d'une clientèle qui ne pouvait se former qu'avec le temps, et réparer jusque-là les torts de la fortune envers lui, il se livra d'abord à l'enseignement et choisit de préférence, pour ses cours, la chimie, la matière médicale, la thérapeutique et la pathologie; branches de l'art médical que les autres démonstrateurs avaient coutume de négliger malgré leur importance. Il eut à lutter, dans cette carrière, contre les difficultés qui naissaient de son peu de vocation pour les exercices oratoires; mais à force de persévérance il parvint à les vaincre et, s'il ne fut jamais éloquent, au moins sut-il rendre ses leçons claires, précises et méthodiques : genre de mérite plus précieux quoique beaucoup moins brillant; aussi vit-il son auditoire devenir chaque jour plus nombreux, et sa pratique s'étendre dans la même proportion. En 1770, il fut nommé médecin de l'hôpital Saint-Thomas, en 1776 membre de la Société royale, et en 1787 membre du collége des médecins. La faiblesse de sa constitution et de graves infirmités ne l'empêchèrent pas de prolonger sa carrière jusqu'au delà de soixante ans. Il mourut le 25 mai 1802. Ce qui fonda surtout sa réputation, ce furent ses belles et nombreuses observations faites, en 1774, sur la température des animaux en général et sur celle du corps de l'homme en particulier. Ces expériences constatèrent la faculté dont les corps organisés jouissent de se maintenir dans une température à peu près constante, résultat important qui a été confirmé depuis par celles de Banks, de Blagden, de Solander, de Delaroche et de Berger. Fordyce a inséré divers mémoires dans les Transactions philosophiques et dans les Transactions médico-chirurgicales. En outre, il a publié à part les ouvrages suivants, d'une lecture peu attrayante, mais où des idées neuves et des expériences curieuses compensent le peu d'agrément du style.

Dissertatio de catarrho. Edimbourg, 1758, in-4°. Réimprimée dans le Trésor de Smellie et dans celui de Sandifort, ainsi que dans plusieurs autres recueils. — Eléments of agriculture and vegetation. Edimbourg, 1765, in-8°. Londres, 1771, in-8°. Trad. en allemand par François-Xavier Schwediauer, Vienne, 1777, in-8°. — Elements of the practice of physic. Londres, 1768, in-8°. Ibid., 1770, in-8°. Ibid., 1777, in-8°. Ibid., 1784, in-8°. Trad. en allemand par Chrétien-Frédéric Michaelis, Breslau, 1797, in-8°. — A dissertation on fever. Londres, 1795, in-8°. A second. Ibid., 1795, in-8°. A third. Ibid., 1798, in-8°. A four. Ibid., 1802, in-8°. A fifth. Ibid., 1803, in-8°. Trad. en allemand par Chrétien-Frédéric Michaelis, Zittau et Leipzick, 1797-1799, 2 vol in-8°. La cinquième dissertation a été publiée par Guillaume-Charles Wells. Michaelis n'a traduit que les deux premières. — A treatise on the disgestion of food. Londres, 1791, in-8°. Trad. en Allemand par Chrétien-Frédéric Michaelis, Zittau et Leipzick, 1793, in-8°.

(*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1736. — FOWLER (Thomas), né à Yorck le 22 janvier 1736, avait exercé pendant quinze ans la pharmacie, quand il se décida à aller à Edimbourg, en 1774, faire ses études médicales. Il fut reçu docteur en 1778; il s'établit à Strafford, dont l'hôpital fut confié à ses soins, et où il eut une pratique étendue. Il retourna, en 1791, à York. Un asthme convulsif extrêmement grave interrompit pendant deux ans ses travaux; il fut guéri par les seuls efforts de la nature, d'une maladie contre laquelle avaient échoué toutes les ressources de l'art. Il fut nommé, en 1796, médecin de l'hospice des aliénés quakers, établi près d'York sous le nom de *la Retraite*. Il en remplit les fonctions avec un rare talent jusqu'à sa mort, qui arriva le 22 juillet 1801. Les manuscrits trouvés parmi ses papiers donnent une idée fort avantageuse de la manière dont il exerçait et cultivait la médecine; ils renfermaient six mille observations recueillies par lui-même. C'est dans cette mine féconde qu'il a puisé les matériaux des ouvrages peu nombreux mais intéressants qu'il a mis au jour. En voici les titres :

De methodo medendi variolam, præcipue auxilio mercurii. Édimbourg, 1778, in-8°. — Medical reports on the effects of tobacco, principally with regard to its diuretic qualites in the cure of dropsies and dysuries, with some observations on the use of the glystery of tobacco, in the treatment of the cholic. Londres, 1785, in-8°. — Fowler fait infuser une once du meilleur tabac de Virginie dans une chopine d'eau bouillante, et, après avoir décanté, il en prescrit depuis trente jusqu'à deux cents gouttes dans un véhicule convenable. Il en ordonne encore en forme de lavement, et alors on mêle une once de cette infusion à un demi-setier de lait. Il faut augmenter peu à peu les doses, et les porter au point qu'elles excitent de légers vertiges. Fowler a trouvé cette infusion d'un grand secours dans les hydropisies, les dysuries et les coliques : elle est légèrement laxative et puissamment diurétique. — Medical reports on the effects of arsenic in the cure of agues remittent fevers, and periodic headach. Londres, 1786, in-8°. — Fowler a été le principal promoteur de l'usage de l'arsenic dans les fièvres intermittentes. Il l'avait employé chez deux cent quarante malades : cent soixante-et-onze furent parfaitement guéris; la maladie résista dans quarante-cinq cas, et céda au quinquina. Chez les vingt-quatre autres, ce fut par des circonstances étrangères au médicament que la guérison ne suivit pas son emploi. La solution arsenicale qu'employait Fowler est connue sous le nom de ce médecin. — Medical reports of the effects of bloodletting, sudorifics and blistering in the cure of the acute and chronic rheumatism. Londres, 1795, in-8°. — L'auteur résume et compare, dans cet ouvrage, les résultats obtenus de l'emploi de la saignée, de la teinture de gayac, des vésicatoires, des frictions avec la térébenthine, et quelques autres moyens, dans près de deux cents cas de rhumatismes aigus ou chroniques. — History of two cases of the poisonous effects of the seeds of thorn apple. In medical commentaries, 1777, tom. v, p. 161. — A remarkable case of the marked effects of Lightning, successfully treated. In medical commentaries, 1778, tom. vi, p. 194. — History of a case of rheumatism, cured by the volatile elixir of guaiacum. In medical commentaries, tom. vii, p. 94. — Observations and experiments on the effects of different anthelmentics, applied to earth worms. In medical commentaries, tom. viii, p. 336. — Case of a singular and alarming concurrence of scorbutic hæmorrhages tormenting forcibly. In medical commentaries, tom. xiv, p. 291. — Account of the effects of a solution of arsenic in the cure of remittent fever. In medical commentaries, t. xix, p. 337. — A case of an obstinate quartan ague of five month's continuance, cured by electricity. In Memoirs of med. Soc. of London, 1792, tom. iii, p. 114.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1736 — LENTIN (Lebrecht-Frédéric-Benjamin), né à Erfurt le 11 avril 1736, fréquenta, dès l'âge de quatorze ans, les cours de l'université de cette ville, et se rendit, en 1754, à Gœttingue, où, après deux années d'études assidues, il obtint les honneurs du doctorat. Nommé presqu'aussitôt après médecin pensionné à Diepholz, il s'occupa d'expériences physiques ayant principalement l'électricité pour objet. Quelque temps après il devint médecin à Clausthal, puis à Lunébourg. Enfin, le roi d'Angleterre lui ayant accordé le titre de son médecin, il vint, en cette qualité, fixer sa résidence à Hanovre, où il mourut le 26 décembre 1804, après avoir publié les ouvrages suivants :

Disp. de prerogativa venæ sectionis in partibus laborantibus. Gœttingue, 1756, in-4°. — Observationum medicarum fasciculus I. Leipzick, 1764; fascicul. II. Celles, 1770; fascicul. III. 1772, in-8°. — Beobachtungen einiger Krankheiten. Gœttingue, 1774, in-8°. — Grundsætze zuder 1775 publicirten Vorbauungskur gegen die Hornwiehseuche. Gœttingue, 1777, in-8°. — Memorabilia circa acrem vitæ genus, sanitatem et morbos clausthaliensium ann. 1774-1777. Gœttingue, 1779, in-4°. — Beobachtungen der epidemischen und einiger sporadischen Krankheiten am Oberharze vom Jahr 1777 bis inclusive 1782. Dessau et Leipzick, 1783, in-8°. — Von dem Nutzen des Wassers, worin Eisen granulirt worden, als Bad gebraucht. Im Hannœwrischen Magazin, 1780, p. 1009-1022. Fortsetzung, ibid 1781, p. 193-202. 2e Fortzetzung, ibid, 1783, p. 531-534, et dans Baldinger, Magazin für Aerzte, etc., t. III. — Bemerkungen von der Wirkung der elektrischen Erschutterung in einer Steifigkeit des Kniees und in Zahnweh. Dans Vogel, neue Medici-

nische Biblio'hek, 1757, t. III. — Beytræge zur ausübenden Arzneyw'ssenschaft. Leipzick, 1789, in-8°. — Zweite mehrte und verbesserte Ausgabe, erster Band. Leipzick, 1797. — Beytræge zur ausübenden Arzwissenschaft, Zweiter Band. Leipzick, 1798, in-8°. — Dritter Band. 1804, in-8°. — Supplement Band, mit de Lebensbeschreibung L. F. B. Lentins, von Sachse. Leipzick, 1808, in-8°. Beobachtung von Schmerz in Gesichte. In Blumenbach, Medicinische Bibliothek, t. II. 1787. — Anmerkungen über die Pulsadergeschwulst und Folgen des Schlagflusses. In Blumenbach, Medicinische Bibliothek, t. IV, 1792. Von der Wirkung der Gratiola im Wahnsinn. In Hufeland, Journal der prakt. Arzneykunde 1795.— Ueber Rhumatismus und Gicht. Hufeland, Journal, 1796. — Beytrag zur Heilung der angina polyposa. In Hufeland Journal, 1796. — Mémoire sur la question suivante proposée par la Société royale de médecine en 1786 : Quelles sont les causes de la maladie aphtheuse, connue sous le nom de muguet, à laquelle les enfants sont sujets, surtout lorsqu'ils sont réunis dans les hôpitaux, depuis le premier jusqu'au quatrième mois de leur naissance; quels en sont les symptômes, quelle en est la nature et quel en doit être le traitement, soit préservatif, soit curatif. Dans les Mémoires de la Société royale de médecine, t. VIII. p. 313; et, en latin, dans J. P. Frank, Delectus opusculorum medicorum, etc., t. XI.—Tentamen vitiis auditus medendi. maximam partem novissimis anatomicorum et chirurgorum inventis adstructum. In Comment. Soc. reg. scient. Gœtting. ad ann. 1791-1793, t. XI, 1793. — Chenopodium mexicanum. In Baldinger, Magazin, 1784. —Von einem besonderen Gewæchsan der Hand eines 14 jæhrigen Knaben, welches nach erlittener Quetschung derselben seit seinem 2 Jahr nach und nach entstandenwar. In Loder, Journal der Chirurgie, 1797, t. I. — Heilart einiger verschluckter Sachen, welche im Schlunde stecken geblieben. In Arnemann, Magazin für de Wundarzn. 1798, t. I. — Bestætigung der grossen Wirkung des Bisams mit Flücktigen Bernsteinsalze vermischt, im kalten Brande. In Hufeland, Journal, etc., 1797, t. III. —Vom Gesichtschmerz Tic douloureux. In Aufeland, Journal, 1800, t. IX. — Aeusserung über die Erfahrung, die hæutige Bræune betreffend. Hufeland, Journal, 1802. — Taxe der Apotheker-Vaaren, für die Churhannovrische Lande, welcher eine Beschreibung einiger in der Taxe Vorkommenden neuen Arzneymittel und ein lateinisch englisch pharmacentic Handwœterbuch angehængt ist. Neue verbesserte und vermehrte Ausgabe. Hanovre, 1801, in-4°. — Publié sous le nom de Lentin, contre son gré. — Nachricht von dem Gesundbrunnen und den Bædern zu Rehburg, besonders von der neuen Schwefelquelle bey Winslar nebst einem Situations Plan. Hanovre, 1803, in-8°. — Erfahrungen über die Entstehung und Würkung des Mutterkorns. In Neu. Hanuov. Magazin, 1804.

(*Dict. hist.—Biogr. méd.*)

Apr. J.-C. 1737. — SHAW (Pierre), premier médecin du roi d'Angleterre, vers la première moitié du dix huitième siècle, a publié sur la médecine et la chimie des ouvrages écrits avec simplicité, et qui annoncent à la fois un homme modeste et instruit. Nous lui sommes redevables des ouvrages suivants :

Dispensatory of the royal college of Physicians London. Londres, 1721, 1737, in-8°. — Treatise on incurable diseases. Londres, 1723, in-4°. — Philosophical Works of Francis Bacon, methodized and made english, from the originals; with notes. 1725. 3 vol. Londres, 1733, 3 vol. in-4°. — New practice of physic, on the model of Dr. Sydenham. Londres, 1726, 1728, 1733, 2 vol. in-8°, 1788. — Edinburgh Dispensatory. Londres, 1727, in-8°. — Philosophical principles of universal chemistry, from the latin of Stahl. Londres, 1730, in-8°. — An essay for introducing a portable laboratory. Londres, 1731, in-8°. — Proposals for a course of chemical experiments. Londres, 1731, in-8°. — Three essays on artificial phylosophy or universal chemistry. Londres, 1731, in-8°. — Chemical lectures for the improvement of arts, trade and natural philosophy. Londres, 1734, in-8°. — Enquiry into the contents, virtues and uses of the Scarborough-Spaw-Waters. Londres, 1734, in-8°. — Londres, 1735, in-8°.—On the Juice of the grape. — Examination of the reasons for and agains the subscriptions for a medicament for the stone. Londres, 1738, in-8°. — On the Scurvy. — Inquiries on the nature of Miss Stephen's medicaments. Londres, 1738, in-8°.—Analysis of antimony. Londres, 1747, in-4°.

— Elements of chemistry, from the original of Boerhaave. Londres, 1753, 2 vol. in-4°. — Essays for the improvement of manufactures, etc., by chemistry. Londres, 1761, in-8°.

Apr. J.-C. 1737. — ZUCKERT (Jean-Frédéric), médecin distingué, mort dans la force de l'âge, naquit à Berlin le 19 décembre 1737. Il fit ses études littéraires au lycée de Joachimsthal, puis il étudia la pharmacie durant quatre années. Il trouvait le moyen, pendant ce temps là, de lire des ouvrages de physique et de médecine. En 1756, il commença des études régulières sur cette science, tant à l'amphithéâtre anatomique qu'à l'hôpital de la Charité, et aux leçons publiques; en 1758, il se rendit à l'université de Francfort-sur-l'Oder, et c'est là qu'il prit le grade de docteur en 1760. Il parcourut alors diverses parties de l'Allemagne, et visita les principales universités; il fut de retour à Berlin à la fin de 1761. Il fut agrégé au collége supérieur des médecins de Berlin, mais la faiblesse de sa santé ne lui permit point de se livrer beaucoup à la pratique. En revanche il se donna aux travaux du cabinet, et il publia de nombreux ouvrages. Zückert mourut le 1er mai 1778.

Dissertatio anatomico-medica de morbis ex alieno situ partium thoracis. Francfort-sur-l'Oder, 1760, in-4°. — Die Naturgeschte und Bergwerfassung des Oberharzes. Berlin, 1762, in-8°. — Naturgeschichte einiger Provinzen des Unterharzes, nebst einem Anhang von den Mannsfeldischen Kupferschiefern. Berlin, 1763, in-8°. — Medicinische und moralische Abhandlung von den Leidenschaften. Berlin, 1763, in-8°. — Ibid., 1768. in-8°. — Ibid., 1774, in-8°. — Trad. en hollandais, Harderwyk, 1794, in-8°. — Unterricht fuer rechtschaffene Eltern zur diaetetischen Pflege ihrer Saeuglinge. Berlin, 1764, in-8°. — Ibid., 1771, in-8°. — Unterricht von der diaetetischen Erziehung der entwoehnten und erwachsenen Kinder bis in ihr mannbares Alter. Berlin, 1765, in-8°. — Ibid., 1771, in-8°. — Ibid., 1781, in-8°. — Diaet der Schwangern und Sechswoechnerinnen. Berlin, 1767, in-8°. — Ibid., 1776, in-8°. — Ibid., 1791, in-8°. — Systematische Beschreibung aller Gesundbrunnen und Baeder Teutschlands. Berlin, 1768, in-4°. — Kœnigsberg, 1776, in-8°. — Berlin, 1795, in-8°. — Materia alimentaria in genera, classes et species disposita. Berlin, 1769, in-4°. — Physikalich-diaetetische Abhandlung von der Luft und Witterung und der davon abhangenden Gesundheit des Menschen. Berlin, 1770, in-8°. — Medicinisches Tischbuch, oder Kur und Præservation der Krankheiten, durch diaetetische Mittel. Berlin, 1771, in-8°. Ibid., 1775, in-8°. — Ibid., 1785, in-8°. — Von den wahren Mitteln, die Entvoelkerung eines Landes in epidemischen Zeiten zu verhueten. Berlin, 1773, in-4°. — Ibid., 1777, in-8°. — Allgemeine Abhandlung von den Nahrungsmitteln. Berlin, 1775, in-8°. — Ibid., 1791, in-8°. — Speisen aus dem Thierreiche. Berlin, 1777, in-8°. — Von den Speisen aus dem Pflanzenreiche. Berlin, 1778, in-4°.

(*Dict. hist. — Biogr. méd.*)

Ap. J.-C. 1737. — PARMENTIER (Antoine-Auguste), né en 1737 à Montdidier, fut privé de bonne heure de la tendresse et de l'appui de son père, et demeura confié aux soins d'une mère qui joignait un esprit cultivé à une grande élévation dans l'âme. La médiocrité de sa fortune lui interdit les études de collége, qui heureusement ne sont pas seules en possession de former des esprits supérieurs. Elle le força en outre d'embrasser de bonne heure une profession utile, et la pharmacie fut celle pour laquelle il se décida. Après l'avoir étudiée quelque temps dans sa ville natale, il vint à Paris, où il resta jusqu'au moment de son départ, comme pharmacien militaire, pour l'armée de Hanovre en 1757. Bayen et Chamousset s'intéressèrent à son avancement, et le célèbre Meyer lui dévoilà tous les mystères de la chimie. De retour à Paris en 1763, il reprit ses études et, trois ans après, il obtint au concours la place de pharmacien-adjoint de l'hôtel des Invalides, qu'il exerça pendant six années, au bout desquelles quelques-unes de ces intrigues si ordinaires sous les gouvernements absolus, le privèrent d'exercer le grade supérieur auquel il venait d'être promu, et ne lui en laissèrent que le traitement. Bientôt ses vues se portèrent spécialement sur les moyens d'augmenter les commodités de la vie dans ses besoins les plus immédiats. La pomme de terre attira surtout son attention, et il eut la gloire de dissiper les préventions aveugles qui s'opposaient chez nous à l'emploi général de cette plante utile, que l'ignorance abandon-

nait entièrement aux animaux. Favorisé par Louis XVI, qui employa les plus nobles moyens pour seconder sa généreuse entreprise, il vit bientôt l'enthousiasme succéder au dédain, et sa plante chérie prendre enfin le rang qu'elle méritait d'occuper parmi nos richesses agricoles. Le blé de Turquie et la châtaigne ne furent point non plus négligés par lui, et il épuisa tout ce qu'on pouvait dire au sujet de ces deux semences, si précieuses pour quelques-unes de nos provinces. Non content d'augmenter les ressources alimentaires, il travailla aussi à perfectionner la boulangerie, et proposa la moûture économique, dont l'emploi augmente le produit de la farine d'un sixième. La faveur éclatante dont les auteurs de la révolution honorèrent la pomme de terre, ne s'étendit point d'abord à Parmentier rendu suspect par ses rapports avec l'ancien gouvernement et par l'accueil particulier qu'il avait reçu du roi; mais le besoin qu'on eut de savants pour seconder un immense développement militaire, le fit bientôt rappeler à un service actif. Chargé de surveiller les salaisons destinées à la marine, il s'occupa en même temps de la préparation du biscuit de mer. En 1796, il fut porté sur la liste de l'Institut. Depuis lors il remplit avec un zèle infatigable les fonctions d'inspecteur-général du service de santé et d'administrateur des hôpitaux. Il améliora le pain des troupes, et rédigea un code pharmaceutique, qui fut généralement adopté pour les hospices civils, les secours à domicile et les infirmeries des maisons d'arrêt. Il ne demeura pas non plus étranger à la propagation de la vaccine, et indiqua le moyen de rendre les soupes économiques aussi saines qu'agréables au goût. Pendant le blocus continental, il reconnut et proclama les avantages du sirop de raisin, qui soutint bientôt la concurrence avec le sucre fourni par la betterave. En un mot, toutes les découvertes utiles au genre humain trouvèrent en lui un zélé propagateur. Son ardente philanthropie ne le quitta pas un seul instant jusqu'au tombeau, où il fut conduit le 17 décembre 1813 par une affection chronique de poitrine. Ses nombreux ouvrages sont remplis de détails intéressants, mais ils se ressentent de l'insuffisance de ses premières études; ils manquent de méthode, et sont écrits d'un style lâche et diffus.

Examen chimique de la pomme de terre. Paris, 1773, in-12. — Chimie hydraulique, par M. le comte de La Garaye, nouvelle édition augmentée de notes. Paris, 1775, in-12. — Avis aux bonnes ménagères des villes et des campagnes, sur la manière de faire leur pain. Paris, 1777, 1794, in-8°. — Observations sur les fosses d'aisance, et moyens de prévenir les inconvénients de leur vidange. Paris, 1778, in-8°. — Le Parfait boulanger, ou Traité complet sur la fabrication et le commerce du pain. Paris, 1778, in-8°. — Expériences et réflexions relatives à l'analyse du blé et des farines. Paris, 1778, in-8°. — Traité de la châtaigne. Paris, 1780, in-8°. — Recherches sur les végétaux nourrissants qui, dans les temps de disette, peuvent remplacer les aliments ordinaires. Paris, 1781, in-8°. — Recueil des pièces concernant les exhumations faites dans l'enceinte de l'église Saint-Eloi de Dunkerque. Paris, 1784, in-8°. — Méthode facile de conserver à peu de frais les grains et les farines. Paris, 1785, in-12. — Instruction sur les moyens de suppléer à la disette des fourrages et d'augmenter la subsistance des bestiaux. Paris, 1785, in-8°. — Le maïs ou blé de Turquie apprécié sous tous ses rapports. Bordeaux, 1785, in-8°. — Paris, 1812, in-8°. — Mémoire sur les avantages du commerce des grains et des farines. Paris, 1785, in 8°. — Dissertation sur la nature des eaux de la Seine, avec quelques observations relatives aux propriétés physiques et économiques de l'eau en général. Paris, 1787, in-8°. — Instruction sur la conservation et les usages de la pomme de terre. Paris, 1787, in-8°. — Ibid., 1787, in-12. — Traité sur la culture et les usages des pommes de terre, de la patate et du topinambour. Paris, 1789, in-8°. — Economie rurale et domestique. Paris, 1790, 8 vol. in-12. — Précis d'expériences et observations sur les différentes espèces de lait, considérées dans leurs rapports avec la chimie, la médecine et l'économie rurale. Strasbourg, 1790, in-4°. — Strasbourg et Paris, 1799, in-8°. — En commun avec M. Deyeux. — Déterminer, d'après les découvertes modernes chimiques et par des expériences exactes, quelle est la nature des altérations que le sang éprouve dans les maladies inflammatoires, dans les maladies fébriles, putrides et dans le scorbut. Paris, 1791, in-4°. — En commun avec M. Deyeux. — Rapport au ministre de l'intérieur, par le comité général de bienfaisance, sur la

substitution de l'orge mondé au riz, avec des observations sur les soupes aux légumes. Paris, an x, in-8°. — Code pharmaceutique à l'usage des hospices civils, des secours à domicile, et des prisons. Paris, an x, in-8°. — Ibid., 1803, in-8°. — Ibid., 1807, in-8°. — Ibid., 1811, in-8°. — Rapports au ministre de l'intérieur sur les soupes aux légumes, dites à la Rumfort, et sur la substitution de l'orge mondé au riz, avec des observations sur les soupes aux légumes. Paris, 1804, in-8°. — L'art de faire des eaux-de-vie et vinaigres. Paris, 1805, in-8°. — Ibid., 1819, in-8°, fig. — Instruction sur les sirops et conserves de raisin destinés à remplacer le sucre. Paris, 1808, in-8°. — Ibid., 1809, in-8°. — Ibid., 1811, in-8°. — Aperçu des résultats obtenus de la fabrication des sirops et des conserves de raisin dans le cours des années 1810 et 1811, pour servir de suite au traité publié sur cette matière, avec une notice historique et chronologique du corps sucrant. Paris, 1812, in-8°. — Instruction pratique sur la composition, la préparation et l'emploi des soupes aux légumes, dites à la Rumfort. Paris, 1812, in-8°. — Formulaire pharmaceutique à l'usage des hôpitaux militaires. Paris, 1812. — La première édition de cet ouvrage est de l'an II; il a été traduit en allemand et en italien. — Nouvel aperçu des résultats obtenus de la fabrication des sirops et conserves de raisin. Paris. 1813, in-8°. (*Biog. méd.*)

Ap. J.-C. 1737. — STEIN (Georges-Guillaume), célèbre chirurgien et accoucheur allemand, naquit à Cassel, le 3 avril 1737. Après avoir terminé son cours d'humanités dans le collége de sa ville natale, il se rendit à l'université de Gottingue, où il étudia la médecine pendant quatre ans, et prit le titre de docteur en 1760. Comme il s'était particulièrement adonné aux accouchements sous les auspices de Rœderer, il résolut de faire un voyage en France pour accroître ses connaissances dans cette branche importante de l'art. Après quelque temps de séjour à Strasbourg et surtout à Paris, il revint, par la Hollande, à Cassel, où il se livra sur-le-champ à la pratique. En 1763, le gouvernement lui accorda le titre de professeur de médecine, de chirurgie et d'accouchements. Ayant été mis à la tête de l'hospice de la Maternité, il acquit en peu de temps une expérience et une habileté qui le placèrent au rang des premiers accoucheurs de l'Allemagne. Nommé en 1790 professeur à l'université de Marbourg, il conserva cette place jusqu'à sa mort arrivée le 24 septembre 1803. On a de lui :

Dissertatio de signorum graviditatis æstimatione. Gottingue, 1760, in-4°. — Programma de versionis negotio pro genio partus salubri et noxio vicissim. Cassel, 1763, in 4°. — Programma de mechanismo et præstantia forcipis Levretianæ. Cassel, 1767, in-4°. — Theoretische anleitung zur geburshülfe, zum gebrauche der zuhærer. Ibid, 1770. 2te verbesserte auflage. Ibid., 1777, in-8°. Marbourg, 1793. 5te verbesserte und vermehrte auflage, ibid., 1797. in-8°. 6te auflage, 1800, in-8°. Programma de præstantia forcipis ad servandam fœtus in partu difficili vitam. Cassel, 1771, in-4°. — Praktische anleitung zur geburtshulfe in widernatürlichen und schweren fœllen. Ibid., 1772, in-8°. 2te ausgabe. Ibid., 1777, in-8°. Neue und vehmerte auflage. Marbourg, 1793. 5te verbesserte und vermehrte auflage. Ibid., 1797, in-8°. 6te auflage, 1800, in-8°. — Programma kurze beschreibung eines neun geburtshelfers und bettes samt der anweisung zum voltheilhaften gebrauche desselben. Mit kupfern. Cassel, 1772, in-4°. — Progr. kurze bescheibund einer brust- oder milchpumpe, samt der anweisung zu deren vortheilhaftan gebpauch bey schwangern und kindbetterrinnen mit einem kupfer. Ibid., 1775, in-4°. — Prog. kurze beschreibuug eines baromaerometers und eines cephalometers, als nützlicher werkzeug in der entbindungskunst. Mit einem kupfer. Ibid., 1775, in-4°. — Prog. kurze beschreibung eines pelvimeters, als eines in der entbindungskunst nützlichen werkzeuges. Ibid. 1775, in-4°. — Praktische abhandlung von der kaisergeburt, in zwo warhrnehmungen. Ibid., 1775, in-4°. Hebammenkatechismus zum gebrauch der hebammen in der grafschaft lippe. Leipsick, 1776, in 8°. 2te ausgabe.... 3te ausgabe. Ibid., 1786 (eigentl. 1785), in-8°. — Kurze beschreibung einiger beckenmesser. Cassel, 1782, in-4°. — Beschreibung eines labimeters, samt der anwendung desselben in geburtshülfe. Ibid., 1782, in-4°.—Abandlung von einer merkwürdigen kaisergburt. Ibid., 1782, in-4°. — Kleine werke zur praktischen geburtshlüfe. Mit kupfern. Marbourg, 1798, in-8°. — Katechismus zum gebrauche der hebammen in den hochfurstl. Hes-

sischen lœndern; nebst hebammenordnung und anlangen. Marbourg, 1801, in-8°. 2te auflage, 1813, in-8°. — Observationes büer die entbindungskunts. 1ster theil, herausg. von Geo. Wilh. Stein dem Jüngern. Marbourg, 1807, in-8°; 2ter theil : Nachgelassene geburtshülfliche wahrnehmungen, 1809.

(*Biog. Médic.*, *Dict. Hist.*)

Apr. J.-C. 1737 — SOLAYRES DE RENHAC (François-Louis-Joseph), né à Calhac, diocèse de Cahors, en 1737, fit ses études médicales à Montpellier et par son zèle pour le travail et ses talents précoces obtint l'estime des plus célèbres professeurs de cette école. Solayres s'appliqua d'une manière toute particulière à l'étude de l'anatomie, devint un habile préparateur et suivit avec assiduité les leçons sur les accouchements du professeur de chirurgie, F. Serres, dont il devint bientôt le premier élève. En 1764 il fit un voyage à Paris et revint peu de temps après à Montpellier, où il soutint avec distinction, le 17 aout 1765, sa thèse sur les principes de l'art des accouchements. Licencié en 1767, promu au doctorat dans la même année, il revint en 1768 à Paris, où il fit des cours d'accouchements qui attirèrent un grand nombre d'auditeurs. De La Martinière, qui était devenu son protecteur, détermina Solayres à se faire agréger au collége de chirurgie, et c'est pour entrer dans cette savante compagnie qu'il devait soutenir, le 22 décembre 1771, sa thèse sur le mécanisme de l'accouchement naturel; mais la mort, qui l'enleva le 3 avril 1772, à l'âge de 35 ans, ne lui permit pas de remplir cette formalité.

Tout ce qui nous reste d'un homme aussi remarquable que Solayres se borne aux deux opuscules suivants :

Elementorum artis obstetrïcæ compendium quod in augustissimo Ludovico medico, Deo duce, et auspice Virgine Deipara, ab hora octava ad meridiem tueri conabitur F. L. J. Solayres de Renhac e loco Calhac, etc., die mensis Augusti 1765, pro baccalaureatus gradu consequendo. Montpellier, 1765, in-4°. — Dissertatio de partu viribus maternis absoluto quam.... tueri conabitur F. L. J. S. die mensis decembris 1771, pro actu publico et magisterii laurea. Paris, 1771, in-4°, 36 pp.

Apr. J.-C. 1737. — GALVANI (Louis), Italien célèbre, qui a obtenu le plus insigne honneur auquel puisse aspirer un physicien, celui de donner son nom à l'un des phénomènes de la nature, naquit à Bologne le 9 septembre 1737. On eut beaucoup de peine à le détourner du projet que la tournure mystique de ses idées lui avait fait concevoir de s'ensevelir dans la solitude d'un cloître; cependant on y réussit, et, s'il ne put renoncer entièrement à l'étude stérile de la théologie, au moins consentit-il à y associer celle des sciences exactes et naturelles, si attrayante pour l'esprit, si féconde en résultats brillants et utiles. L'art de guérir fut la profession pour laquelle il se décida, comme l'anatomie et la physiologie furent les branches qu'il cultiva spécialement. Ayant soutenu avec distinction, en 1762, une thèse sur les os, il fut nommé professeur d'anatomie. Les devoirs de cette place ne l'empêchèrent pas d'exercer constamment les accouchements et la chirurgie, dans laquelle il était fort habile. A l'époque de la révolution d'Italie, ayant refusé de prêter le serment que la république cisalpine exigeait de tous ceux qu'elle soldait, il perdit son emploi, et, réduit presque à l'indigence, il se retira chez son frère, où le chagrin de sa disgrâce, joint à celui que lui avait déjà causé la mort d'une épouse chérie, le fit tomber dans un état de langueur dont les soins de l'amitié ne purent le retirer. En vain il fut réintégré dans sa chaire, malgré sa persévérance obstinée; cette faveur du gouvernement cisalpin ne put détourner le coup de la mort, qui le frappa le 4 décembre 1798.

La découverte du singulier phénomène connu depuis sous le nom de galvanisme suffit pour immortaliser Galvani, et porter son nom à la postérité la plus reculée. Elle fut l'effet d'un pur hasard. La femme de Galvani prenait des bouillons de grenouille, jugés nécessaires au rétablissement de sa santé languissante, et notre physicien, qui aimait son épouse avec passion, prenait plaisir à préparer lui-même cette boisson. Quelques grenouilles écorchées ayant été placées sur une table qui portait une machine électrique, un élève approcha machinalement la pointe d'un scalpel des nerfs cruraux internes de l'un de ces reptiles : aussitôt de fortes convulsions se manifestèrent dans tous les muscles du membre. L'épouse de Galvani, qui était présente, fut frappée de ce phénomène, et en avertit aussitôt son mari : celui-ci

se hâta de répéter l'expérience, qu'il varia bientôt de plusieurs manières différentes. Enfin, après divers essais, sur lesquels la nature de cet ouvrage ne nous permet pas de nous appesantir, Galvani crut pouvoir s'élever à une théorie générale. Il conclut que tous les animaux sont doués d'une électricité particulière, inhérente à leur organisation, et qui se polarise dans les nerfs et dans les muscles. Dans cette théorie, chaque fibre représente en quelque sorte une bouteille de Leyde, dont les nerfs sont les conducteurs ; le fluide, attiré de l'intérieur des muscles dans les nerfs, passe ensuite de ceux-ci à la surface des premiers, en sorte qu'à chaque décharge de cet appareil électrique organique répond une contraction. Cette hypothèse ingénieuse et simple était bien faite pour séduire : aussi Volta et Aldini l'adoptèrent-ils d'abord. Mais les recherches infinies dont elle devint la source, et parmi lesquelles il faut citer au premier rang celles d'Ackermann, de Fowler, de Fontana, de Creve, de Pfaff, de Humbold et de Ritter, la renversèrent peu à peu et finirent par démontrer qu'il n'existe point de différence essentielle entre l'électricité et le galvanisme ou le voltaïsme, ainsi qu'on le nomma lorsque les travaux importants de Volta l'eurent conduit à construire l'admirable instrument auquel la chimie et la physique doivent la face entièrement nouvelle qu'elles ont prise depuis peu d'années, et dont les surprenants effets ont fait concevoir les espérances les plus extravagantes aux Anglais séduits par les expériences singulières du docteur Ure. Galvani, dont M. Alibert a fait l'éloge historique, a consigné ses observations dans l'opuscule suivant :

De viribus electricitatis in motu musculari Commentarius. Bologne, 1791, in-4°. Ibid., 1792, in-4°. — Traduit en allemand par Meyer avec d'autres écrits de Vailli, Carminati et Volta, Prague, 1793, in-8°. La seconde édition a été enrichie de notes et d'additions par Aldini. Cet opuscule avait paru pour la première fois dans les Commentaires de l'Académie des sciences de Bologne. Les Actes de cette Société renferment aussi deux autres mémoires de Galvani, l'un sur les organes urinaires, l'autre sur l'oreille des oiseaux. Ces deux mémoires sont remplis de faits intéressants et nouveaux ; ils ont contribué à l'avancement de l'anatomie comparée.

Apr. J.-C. 1737. — STEIDELE (Raphaël-Jean), habile accoucheur, naquit à Inspruck le 20 février 1737. Il fut maître en chirurgie et en l'art des accouchements ; professeur extraordinaire de chirurgie, d'anatomie et d'obstétrique à l'université de Vienne ; premier chirurgien d'hôpital, et enfin professeur de chirurgie dans l'école de l'hôpital général. Son ouvrage sur la rupture de l'utérus, et son recueil d'observations, offrent beaucoup d'intérêt.

Unterricht für die Hebammen. Vienne, 1774, in-8°. Neue vermehrte Auflage mit Kupfern (unter dem Titel : Lehrbuch von der Hebammenkunst). Ibid., 1775, in-8°. Dritte verbesserte Auflage. Ibid., 1784, in-8°. — Sammlung merkwürdiger Beobachtungen für Aerzte, Wundærzte, Hebammen, von der in der Geburt zerrissenen Gebæhrmutter, mit einem Nachtrage und Kupfern. Ibid., 1774-1781, in-8°. — Abhandlung von dem unvermeidlichen Gebrauch der Instrumente in der Geburtshülfe. Ibid., 1774, in-8°. Neue Umgearbeitete Ausgabe. Ibid., 1785, in-8°. — Sammlung verschiedener in der chirurgisch-praktischen Lehrschule gemachten Beobachtungen. 1ster Band. Ibid., 1777. 2ter Band. Ibid., 1778. 3ter Band. Ibid., 1781. 4ter Band. Ibid., 1788. — Versuche einiger spezifischen Mittel wider den Krebs bey bœsartigen Geschwüren und in der Darmgicht. Ibid., 1788, in-8°. — Abhandlung von Blutflüssen. Ibid., 1777, in-8°. — Verhaltungsregeln für Schwangere, Gebæhrende und Kindbetterinnen in der Stadt und auf dem Land. Ibid., 1787, in-8°. — Geschichte einiger Kindbetterkrankheiten ; in Mohrenheims Wienerischen Beytr. zur prakt. Arzneyk. B. 1 (1781).

Apr. J.-C. 1737. — FRANZ (Jean-Georges-Frédéric), laborieux médecin allemand, né à Leipzick en 1737, y termina sa carrière, le 14 avril 1789, revêtu du titre de professeur extraordinaire, dont l'université l'avait décoré huit années auparavant. Il se destinait d'abord à l'état ecclésiastique, et ce fut dans cette vue qu'il étudia la théologie ; mais prévoyant, par le sort de ses premières productions, à quels désagréments il s'exposerait en s'obstinant à suivre une carrière dans laquelle son esprit hardi et entreprenant l'aurait poussé à des innovations dangereuses, il y re-

nonça, et résolut d'embrasser la profession de médecin. Reçu docteur en 1778, il fit marcher de front les études médicales et les travaux purement littéraires, vers lesquels un penchant naturel l'entraînait d'une manière presque irrésistible. Plus jaloux d'ailleurs d'être utile que de briller, il publia, sous le voile de l'anonyme ou sous des noms empruntés, la plupart de ses productions, dont nous allons faire connaître les titres :

Dissertatio de polygamia ex principiis sacræ rationis illicita. Leipzick, 1761, in-4°. — Dissertatio de cœlibatu ecclesiastico. Leipzick, 1761, in-4°. Cet ouvrage eut l'honneur d'être mis au nombre des livres prohibés par la cour de Vienne, et d'être brûlé publiquement à Rome par la main du bourreau. — Dissertatio de philosophia morali, pravis moribus corrigendis minime sufficiente. Leipzick, 1763, in-4°. Cet opuscule est aussi purement écrit que profondément pensé. — Dissertatio de jure eligendi ministros Ecclesiæ ex antiquitatibus illustrato. Leipzick, 1764, in-4°. — Dissertatio de litterarum, quæ juvenum ingeniis erudiendis inserviunt, præstantia. Leipzick, 1764, in-4°. — Dissertatio de morbis litteratorum epidemicis, eorumque recta sanandorum ratione. Leipzick, 1767, in-4°. Publié sous le nom de Ferdinand-Antoine Philiater. — Von dem Nutzen der schœnen Wissenschaften in der Gottesgelahrheit. Leipzick, 1767, in-8°. — Von der genauen Uebereinstimmung geschickter Lehrer in œffentlichen Schulen mit den Staatsmænnern. Leipzick, 1767, in-8°. — Leipzick nach der Moral geschildert. Eleutheropolis (Leipzick), 1768, 6 cahiers in-8°. Sous le nom du baron d'Ehrenhausen. — Der Arzt des Gottesgelehrten, welcher Vorschriften giebt, wie sich Prediger in Ansehung ihrer Gesundheit bey Fuehrung ihres Amts zu verhalten. Leipzick, 1769, in-8°. Ibid., 1770, in-8°. Anonyme. — Wochenblatt zum Besten der Kinder. Berlin, 1768, in-8°. Anonyme. — Ist es rathsam, besondere Prediger zu berufen, welche gerichtlich Gefangenen die Wahrheiten der Religion vortragen muessen? Leipzick, 1770, in-8°. Anonyme. — Von dem Einfluss der Musik in die Gesundheit der Menschen. Leipzick, 1770, in 8°. Anonyme. — Der rechtschaffene Prediger. Leipzick, 1771, in-8°. Anonyme. — Ueber die Schædlichkeit der Federbetten. Leipzick, 1772, in-8°. Anonyme; fort intéressant, quoique d'un intérêt purement local. — Ueber die Neujahrswuensche. Leipzick, 1772, in-8°. Anonyme. — Der patriotische Kaufmann bey dem Verfall der Handlung, welcher in einigen Briefe Vorschlæge thut, wie dem Verfall der Handlung abzuhelfen. Leipzick, 1772, in-8°. Anonyme. — Ueber das Leben und den Charakter Gellerts. Leipzig, 1771, in-8°.—Pragmatische Handlungsgeschichte der Stadt Leipzig, worinnen den Ursprung, das Wachsthum, die Ursachen und die Verænderungen der Handlung aus glaubwuerdigen Urkunden und zuverlæssigen Zeugnissen beschrieben werden. Leipzick, 1772, in-8°. Anonyme. — Vermischte Aufsætze ueber die kœrperliche Erziehung der Kinder. Leipzick et Budissin, 1773, in-8°. Anonyme. — Schaubuehne, darauf die frænkischen Zuschauer in ihrer Blœsse dargestellt werden. Francfort et Leipzick, 1773, in-8°. Anonyme.—Physikalische Belustigungen. Prague, 1773, in-8°. Anonyme.—Der Arzt der Reisenden. Langensalza, 1774, in-8°. Anonyme. —Predigten fuer verheyrathete Frauenzimmer. Leipzick, 1774, in-8°. Ibid., 1776, in-8°. Anonyme. — Ueber die Schlagfluesse. Leipzick, 1775, in-8°. Anonyme. — Briefe ueber verschiedene Gegenstænde der Arzneykunst. Langensalza, 1775-1776, 3 vol. in-8°. Anonyme. — Dissertatio de asparago, ex scriptis medicorum veterum. Leipzick, 1778, in-4°. — Scriptores physiognomoniæ veteres, ex recensione Camilli Perusci et Fr. Sylburgii, græce et latine, recensuit, animadversiones Sylburgii et D.-G. Trilleri in Metampodem emendationes addidit, suasque adspersit notas. Altenbourg, 1779, in-8°. — Programma de medicorum legibus metricis. Leipzick, 1782, in-4°. — Archæologia artis obstetriciæ et puerperii. Leipzick, 1784, in-4°. — Dissertatio de Lipsia, parturientibus ac puerperis nostris temporibus minus lethifera. Leipzick, 1784, in-4°.

On doit encore à Franz une édition grecque du traité de Xénocrate sur les aliments tirés des animaux aquatiques, avec la traduction latine de Jean-Baptiste Rosario, les Commentaires de Conrad Gesner, des variantes, des annotations et un glossaire (Leipzick, 1773, in-8°); une des OEuvres de Virgile, avec les remarques de Burmann

(Leipzick, 1773, 2 vol. in-8°); une des Opuscules de Phlegonius Trallianus (Halle, 1775, in-8°); une des Commentaires d'Erotien, Galien et Hérodote sur Hippocrate, avec les Remarques d'Eustachi et d'Etienne (Leipzick, 1777, in-8°); une du Traité *de lacte* de Conrad Gesner (Leipzick, 1777, in-8°); une du Traité de médecine d'Alexandre de Tralles, en grec et en latin (Leipzick, 1777, in-8°); une de l'Histoire naturelle de Pline, avec les notes d'Hardouin et les commentaires de Barbaro (Leipzick, tome I, 1777; II, 1778; III, 1779; IV, 1782; V, 1785; VI, 1787; VII et VIII, 1788; IX, 1789; X, 1791, in-8°); une du Traité *de lacte* de F.-J. Voltelen (Leipzick, 1770, in-8°), et enfin une des Remarques de Metrophanes Critopule sur le Dictionnaire grec-barbare de Meursius (Stendal, 1787, in-8°). Après la mort de Leske, il a rédigé les Commentarii Lipsienses jusqu'au vingt-neuvième volume inclusivement. Il a aussi traduit en allemand le Médecin des dames de Goulin (Leipzick, 1771-1773, 3 vol. in-8°), et les Notes de Tissot sur la défense de l'inoculation (Leipzick, 1771, in-8°), sur la raphanie (Leipzick, 1771, in-8°) et sur l'épilepsie (Leipzick, 1771, in-8°).

(*Biogr. méd.*)

Apr. J.-C. 1737. — DELEURYE (François-Auguste), né en 1737, était conseiller de l'Académie royale de chirurgie, professeur-démonstrateur des accouchements aux écoles royales de chirurgie; il a publié les ouvrages suivants:

Traité des accouchements, en faveur des élèves. Paris, 1770, in-8°, 430 pp. Ibid., 1777, in-8°, 556 pp. Cet ouvrage fut pendant long-temps un livre classique. — La mère selon l'ordre de la nature. Paris, 1772, in-12, 333 pp. — Discours sur l'art des accouchements, prononcé aux écoles de chirurgie. Paris, 1776, in-8°, 32 pp. — Observations sur l'opération césarienne à la ligne blanche, et sur l'usage du forceps, la tête arrêtée au détroit supérieur. Paris, 1779, in-8°, 105 pp. (*Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1737. — ABBADIE (Vincent) naquit, le 26 mai 1737, à Pujo dans le comté de Bigorre. Après l'étude de la philosophie il se livra à son goût pour la chirurgie, dont il prit les premières connaissances dans les hôpitaux de Bayonne. Il les fréquenta pendant plusieurs années, au bout desquelles il se fit examiner sur son art, afin d'obtenir des lettres qui constatassent sa capacité et lui permissent de s'embarquer. Il réussit dans son dessein; mais après quelque temps d'absence il se rendit à Paris, pour y suivre les cours des professeurs des écoles de chirurgie, et profiter de tant d'autres moyens de s'instruire dans cette capitale. Admis au nombre des élèves de l'hôpital-général, il se mit en état de concourir pour y gagner la maîtrise. De huit concurrents qui furent examinés publiquement en 1763, il n'y en eut que trois qui furent jugés également capables de remplir les places vacantes, et il fut de ce nombre. L'égalité de mérite, prononcée par les examinateurs, fit pencher la balance pour le plus ancien; mais l'administration voulut, par sa délibération, qu'Abbadie fît les fonctions de gagnant-maîtrise en l'absence de celui qui était nommé, et lui confia le traitement des malades de l'hôpital de Bicêtre, où il a continué de cultiver la chirurgie pendant plusieurs années. En sortant de cette maison, il fut choisi pour être chirurgien du duc de Penthièvre. En 1768, il reçut de la bienfaisance de ce prince un brevet de chirurgien-général de la marine.

Abbadie a traduit de l'anglais en français les Essais de Macbride, qui roulent:

Sur la fermentation des mélanges alimentaires;

Sur la nature et les propriétés de l'air fixe;

Sur les vertus respectives des différents antiseptiques;

Sur le scorbut;

Sur la vertu dissolvante de la chaux vive.

Cette traduction fut imprimée à Paris, en 1766, in-12.

Apr. J.-C. 1737. — DAVID (Jean-Pierre) vint au monde, en 1737, à Gex, et termina ses humanités dans le collége de cette ville. Ayant été placé chez un médecin de Seyssel, il commença l'étude des diverses branches de l'art de guérir, dans lesquelles il alla ensuite se perfectionner à Lyon et à Paris. Ce fut en 1757 qu'il arriva dans la capitale, où il ne tarda pas à se faire distinguer par ses progrès rapides, et même par quelques succès littéraires. Après s'y être fait recevoir maître en chirurgie, il alla prendre le bonnet de docteur en médecine à Reims. Cette même année, c'est-à-dire en 1764, l'Académie de chirurgie couronna son

mémoire sur la manière d'ouvrir et de traiter les abcès dans toutes les parties du corps. Quelque temps après il épousa la fille de Le Cat, qui le choisit pour successeur. En 1770, il remporta le prix proposé par l'Académie sur la question des effets que produisent les contre-coups dans les parties du corps autres que la tête; mais comme son titre d'académicien l'excluait du concours, ce fut son élève Bazile qui présenta le travail en son propre nom. La chirurgie lui doit quelques procédés qui attestent son génie inventif, et parmi lesquels nous nous contenterons de citer son instrument pour la ligature des polypes utérins. Il était occupé de la rédaction d'un traité d'opérations chirurgicales, lorsque la mort vint trancher le fil de ses jours, le 21 août 1784. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages :

Recherches sur la manière d'agir de la saignée, et sur les effets qu'elle produit relativement à la partie où on la fait. Paris, 1762, in-12. — Dissertation sur ce qu'il convient de faire pour diminuer ou supprimer le lait des femmes. Paris, 1763, in-12, couronnée par la société de Harlem. — Dissertatio de sectione cæsarea. Paris, 1764, in-4°. Soutenue sous la présidence de Louis. — Dissertation sur le mécanisme et les usages de la respiration. Paris, 1766, in-12, couronnée par l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen. — Dissertation sur la cause de la pesanteur et de l'uniformité qu'elle nous présente. Paris, 1767, in-8°. — Dissertation sur la figure de la terre, avec une lettre de La Condamine, et la réplique à cette lettre. Paris, 1771, in-8°. — Traité de la nutrition et de l'accroissement, précédé d'une Dissertation sur l'usage des eaux de l'amnios. Paris, 1771, in-8°. — Dissertation sur les effets du mouvement et du repos dans les maladies chirurgicales. Paris, 1779, in-12. — Observations sur une maladie des os connue sous le nom de nécrose. Paris, 1782, in-8°.
(*Biog. méd.*)

Apr. J.-C. 1737 *env.* — BURMANN, (Jean), docteur en médecine, fut nommé démonstrateur de botanique au jardin d'Amsterdam en 1738. Comme il avait autant de goût que de talent pour cette belle partie de l'histoire naturelle, il n'a rien négligé pour en augmenter les richesses; c'est à ses soins que nous devons les recueils intéressants dont voici les titres :

Thesaurus zeylanicus, exhibens plantas in insula Zeylana nascentes, iconibus illustratus. Amstelodami, 1737, in-4°. — Ce magnifique ouvrage a été fait d'après différents herbiers que Hermann et Hartog avaient envoyés de l'île de Ceylan à Amsterdam. — Rariorum africanarum plantarum decades decem. Ibid., 1738, 1739, in-4°, avec de belles figures, la plupart tirées de Paul Hermann. — Plantarum Americanarum fasciculus I. Amstelodami et Lugduni Batavorum, 1755, in-fol. — On lui est encore redevable de la traduction latine d'un ouvrage d'Everhard Rumph, que l'auteur avait écrit en hollandais. Il parut en ces deux langues à Amsterdam, 1741 et années suivantes, six tomes en quatre volumes in-folio avec figures sous le titre d'Everhardi Rumphi herbarium Amboinense continens plantas in ea et adjacentibus insulis repertas. On avait envoyé en Europe un exemplaire de la précieuse collection faite à Amboine et autres îles de l'Asie, mais, suivant le rapport de Jean Holton, il périt avec le vaisseau qui le portait. On en demanda un autre à la compagnie des Indes, et c'est celui-ci que Burmann mit en Latin.

Apr. J.-C. 1738. — BONN (André), né à Amsterdam en 1738, étudia la médecine à Leyde, et y fut reçu docteur en 1763. Peu de temps après il vint à Paris, où il eut des liaisons avec les chirurgiens les plus distingués de l'époque. Au bout d'un an de séjour dans cette capitale, il retourna à Amsterdam et se livra à la pratique de son art. En 1771, il succéda à Tolcard Snip dans la chaire d'anatomie et de chirurgie. Il l'a remplie avec honneur pendant près d'un demi-siècle, et a mérité par ses ouvrages, trop peu nombreux, et par les succès de sa pratique la réputation d'un excellent chirurgien. Bonn est mort en 1818, suivant la Biographie médicale, ou en 1819, suivant Ersch. Voici les titres de ses écrits:

Dissertatio inauguralis de continuationibus membranarum. Leyde, 1763, in-4°, sept feuilles et demie et une planche. — Excellente dissertation, que Sandifort a fait réimprimer dans son Thesaurus. — Oratio de simplicitate naturæ anatomicorum admiratione chirurgicorum imitatione dignissima. Amsterdam, 1772, in-4°. — Discours d'ouverture, en prenant possession de la chaire d'anatomie et de chirurgie. — Commentatio de humero luxato. Leyde et Amsterdam, 1782,

in-4°, 60 pp., fig. — Opuscule plein de remarques neuves, d'expériences et d'observations intéressantes. — Descriptio thesauri ossium morbosorum Hoviani, adnexa est dissertatio de callo. Amsterdam, 1783, in-4°. 200 pp. — Tabulæ ossium morbosorum præcipue thesauri Hoviani : fascicul. I, tab. I-VII ; fasc. II, tab. VIII-XIV ; fasc. III, tab. XV-XXII. Leyde, 1785-1788, in-fol. avec 16 pages de texte en latin et en hollandais, pour l'explication des planches. Intimement lié avec Hovius, qui avait donné sa riche collection d'os malades au collége de chirurgie, Bonn s'était chargé de publier cet ouvrage à ses frais ; malheureusement cette publication s'est arrêtée au troisième fascicule, quoique les dessins et les planches des autres os de la collection fussent déjà terminés. — Nous ne connaissons pas l'édition originale de l'ouvrage de Bonn, dont la traduction allemande a paru sous ce titre : Anatomische und chirurgische bemerkungen ueber die harnverhaltung un den blasenstich, etc., Leipsick, 1794, in-8°. — Andreæ Bonn tabulæ anatomico-chirurgicæ doctrinam herniarum illustrantes, editæ a Gerardo Sandifort. Leyde, 1828, in-fol., 20 planches gravées, et 39 pages de texte en latin et en hollandais, ajouté par l'éditeur. — Il y a une observation de Bonn sur une rétroversion de matrice et une dilatation considérable de la vessie, dans Verhandelingen der zeeuwschen genootschap, tome IV.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1738. — NEBEL (Christophe-Louis), né le 30 août 1738 à Giessen, où son père remplissait la charge de physicien, embrassa aussi la carrière de la médecine et, après avoir suivi les cours de l'université de sa ville natale, alla terminer ses études à Strasbourg, pour se perfectionner surtout dans l'anatomie et les accouchements. Au bout d'une année il entra au service, en qualité de chirurgien, dans les troupes hanovriennes, ce qui lui fournit l'occasion d'acquérir quelque habileté dans la pratique. Revenu à Giessen en 1761, il se fit recevoir docteur, devint propriétaire d'une pharmacie, et fut, au bout de dix ans, nommé professeur à l'Université, où il enseigna particulièrement la chirurgie et les accouchements. Mort le 2 juin 1782, il a fourni divers articles à l'Encyclopédie allemande publiée à Francfort, et laissé les ouvrages suivants :

Dissertatio inaug. (præs. J. C. Voigt) de mola sive conceptu fatuo. Giessen, 1761, in-4°. — Dissertatio phys.-med. de secali cornuto ejusque noxis, experientiis atque experimentis chemicis nixa. Giessen. 1771, in-4°. En allemand par J. S. L. (Liedemann) mit E. G. Baldinger's vorrede. Iéna, 1772, in-8°. — Prog. quo dissertationem suam de secali cornuto a temerariis et contumeliosis objectionibus D. D. Schlegeri vindicat. Iéna 1772, in-8°. — Dissertatio de pericardio cum corde concreto. Iéna, 1778, in-4°. — Dissertatio de osse ileo fracto Iéna, 1778, in-4°. — Prog. de ossium inflammationibus. Iéna, 1778, in-4°. — Progr. I et II, de aeris effectibus in morbis chirurgicis. Iéna, 1780, in-4°. — Progr. de sinchondrotomia. Iéna, 1780, in-4°. — Dissertatio de nuper proposita sectione synchondroseos ossium pubis in partu difficili. Iéna, 1780, in-4°. — Observationes de asbesto ; in Actis philos. med. societ. Giessensis, 1751, p. 50 sqq. — De glandis imperforatæ acu tricuspide facta adpertione. Ibid., p. 133 sqq. — De femore introrsum luxato repositione. Ibid., p. 137 sqq. — De umbilico infantis per suppurationem destructo, morte insequente. Ibid,, p. 142 sqq. (*Biog. méd.*, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1738. — DUJARDIN (François), membre du collége et de l'Académie de chirurgie de Paris, naquit, le 3 janvier 1738, à Neuilly-Saint-Front, petite ville peu éloignée de Soissons. Il fit ses premières études dans la maison paternelle, et de là chez les pères oratoriens de Soissons ; puis il vint terminer ses humanités à l'université de Paris, où il prit le grade de maître ès-arts. Long-temps incertain sur le choix de la carrière qu'il embrasserait, il parut d'abord vouloir prendre l'état ecclésiastique, qui s'accordait plus qu'aucun autre avec son goût pour la retraite et la douceur de ses mœurs ; mais il aimait trop passionnément la littérature profane, pour ne pas changer bientôt d'opinion, et il résolut de se consacrer à l'art de guérir. Son admiration pour les anciens se montra jusque dans la manière dont il étudia la médecine, préférant l'antique institution traditionnelle à l'éducation scolastique. En effet, il suivit pendant trois années la pratique d'un chirurgien habile de Soissons, appelé Delabarre, et au bout de ce laps de temps il revint à Paris, dans l'intention d'y suivre les

cours de la Faculté, d'apprendre l'anatomie, dont il s'était à peine occupé jusqu'alors, et de fréquenter les hôpitaux. La modicité de sa fortune retarda longtemps son admission dans le corps chirurgical de la capitale; mais enfin, il remporta au concours l'une des trois réceptions gratuites fondées par La Martinière et le collége Saint-Louis. Dès qu'il eut terminé sa licence, il se mit à rassembler les matériaux d'une histoire de la chirurgie, dont il méditait le plan depuis long-temps. Quelques fragments de son travail qu'il communiqua à l'Académie impériale des curieux de la nature, lui valurent d'être admis dans le sein de cette illustre compagnie; mais la mort ne lui permit pas de le terminer, elle le surprit, le 3 février 1775, peu de temps après qu'il eut publié le premier volume, dont on s'accorde assez généralement à penser que la rédaction fut l'ouvrage d'Antoine-Gabriel-Meunier Querlon. Ce volume est intitulé :

Histoire de la chirurgie depuis son origine jusqu'à nos jours. Paris, 1774, in-4°. Dujardin n'est pas allé plus loin que Celse. Peryhile, son continuateur, n'a pas non plus fait paraître tout son travail. Nous ne possédons de lui que le second volume publié en 1780.

(*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1738.— WENDT (Frédéric de), né à Sorau, dans la Basse-Lusace, le 26 septembre 1738, devint, en 1771, professeur à l'université d'Erlangue, après avoir exercé pendant quelque temps l'art de guérir à Plesse, en Silésie, avec le titre de conseiller et de médecin du duc d'Anhalt-Plesse. Mort le 1er mai 1818, il était à cette époque président de l'Académie des curieux de la nature. L'Allemagne le comptait au nombre de ses praticiens les plus instruits et les plus célèbres. On a de lui :

Dissertatio inauguralis sistens observationes de pleuritide et peripneumonia. Gottingue, 1762, in-4°. — Historia tracheotomiæ nuperrime administratæ. Breslau, 1774, in-8°. — Programma de pulsus mutatione quadam insigni. Erlangue, 1778, in-8°. — Vorsehlæge zu Anstellung praktischer uebungen in der medicin. Erlangue, 1779, in-8°.—Nachricht der gegenwœrtigen einrichtung und dem fortgang des Instituti clinici. Ibid., 1780, in-8°. Zwote nachricht, etc. Ibid., 1781. — Dritte und vierte nachricht, ibid., 1783. — Fünfte und sexte nachricht, etc. Ibid., 1786, in-8°. — Rechnung uber einnahme und ausgabe der gelder, welche zu besahlung der arzneyen fur arme bey dem kranken-institut zu Erlangen vom 1. May 1789 bis 31 mœrz 1793 vervindet worden sind, Erlangue, 1793, in 8°.— De febribus remittentibus semestris hiberni 1795-1796, commentatio. Erlangue, in-8°. — Wiederholte beweise, das die kuhpocken fur den naturlichen blattern schutzen. Erlangue, 1804, in-8°.—Rechnung uber die in den zwey verflossenen jahren vom 1sten april 1803 bis 31sten mœrz 1804 gehalte einnahme und ausgabe des klinischen instituts zu Erlang. Ibid., 1805, in-8°. — Formulæ medicamentorum in instituto clinico Erlangensi usitorum introductæ, Erlangue, 1807, in-8°. — Annalen des klinischen instituts auf der Akademie zu Erlangue, iherausgegeben etc. 1ster heft. Erlangue, 1808, in-8°. 2ster heft Ibid. 1809, in-8°.—Rechnung über einnahme und ausgabe bey dem klinischen institut zu Erlang, vom 1sten jan. 1810. Erlangue, 1811-1816, in-8°. 7 part. — Chronagraphie der geschichte der Heinlkunde und der verenderungen schicksale, welche diese Wissenschaft erlitten hat. Erlangue, 1812, in-4°.

(*B. méd., Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1738. — BRAMBILLA (Jean-Alexandre), né à Pavie en 1738, passa une grande partie de sa vie en Allemagne; il eut pendant long-temps la place de premier chirurgien de l'empereur Joseph II. Lors de la fondation de l'Académie Joséphine, en 1785, ce monarque l'en nomma le directeur, et le chargea de l'organisation de cette nouvelle institution. Brambilla, libre de toutes fonctions publiques depuis 1795, jouissait dans la retraite de tous ses appointements, et allait s'établir à Pavie; mais voyant les troupes françaises s'avancer en Italie, il se retira d'abord à Ferrare, puis à Padoue, d'où il se proposait de retourner à Vienne, lorsqu'il fut atteint d'une inflammation de la vessie, à laquelle il succomba le 29 juillet 1800, à l'âge de 62 ans. Il fut plus redevable de sa réputation aux dignités dont il avait été revêtu qu'aux ouvrages qu'il a laissés, et qui sont généralement assez médiocres :

Lettera critica in cui si scoglie la questione, se l'inflammazione, e la gangrena si debdono abbandonar alla natura sola

o debbono esser soccorse dall' arte medica Milan, 1765, in-4°. — Trattato chirurgico-practico sopra il flemmone. Milan, 1777, in-4°, 2 v. — Cet ouvrage a paru aussi en allemand. — Storia delle scoperte fisico-medico anatomico-chirurgiche fatte dagli uomini illustri italiani. Milan, 1780-1782, in-4°, 2 vol., portraits; le second volume est divisé en deux parties. — Cet ouvrage n'est, en grande partie, qu'une copie de l'Histoire de l'anatomie et de la chirurgie de M. Portal. — Instrumentarium chirurgicum militare austriacum. Vienne, 1782, in-fol. fig. — Cet ouvrage, dit Lombard, n'est qu'une copie à peu près exacte, pour ne pas dire incorrecte, de l'ouvrage de Perret, sur l'art du coutelier. Brambilla se borne, comme son modèle, à donner le nom et la figure des instruments sans rien dire de leur application. — Instruktion fuer die professoren der RR. chirurgischen militare akademie. Vienne, 1784, in-4° de 129 pag. avec tableaux. Instruktion fuer das kaiserl konigl. militarspital zu Vienne. Vienne, 1784, in-4° de 131 pages avec tableaux. — Cet opuscule, ainsi que le précédent, fut composé par Brambilla lors de la fondation de l'Institut chirurgique-militaire de Vienne, par l'empereur Joseph II, en 1782. L'un et l'autre sont particulièrement relatifs à des dispositions réglementaires. — Oratio habita Vindobonæ, cum nova cæsareo-regia academia medico-chirurgica, anno 1785, die 7 mensis octobris solemniter aperiretur. Vienne, 1785, in-4°. Ce discours a été traduit en français par Linguet, sous ce titre : Discours sur la prééminence de la chirurgie. Bruxelles, 1787, in-8° de 52 p. — Statuta ac constitutiones academiæ medico-chirurgicæ Vindob. Vienne, 1785, in-4° de 155 pages. — Trattato chirurgico sopra le ulcere delle estremita inferiore. Milan, 1793, in-4°.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1738. — PLENK (Jean-Jacques), célèbre médecin autrichien, naquit à Vienne en 1738, et selon d'autres le 28 novembre 1732. Après avoir occupé pendant quelque temps une chaire d'anatomie, de chirurgie et d'accouchements à l'université de Bâle, il fut nommé, en 1783, professeur de chimie et de botanique à l'académie médico-chirurgicale-militaire de Vienne, où il mourut le 24 août 1807. Ses nombreux ouvrages ont servi pendant long-temps de guide aux chirurgiens et médecins autrichiens, et plusieurs ont porté sa réputation jusque chez l'étranger. Ce qui l'a surtout fait connaître, c'est son mercure gommeux, mélange du métal avec la gomme arabique, qu'on administre en pilules, et auquel il avait donné lui-même la forme d'un sirop, afin de pouvoir le faire prendre plus facilement aux enfants. Ce n'est pas, comme il le prétendait, une solution de mercure, mais seulement une suspension du métal dans le mucilage. Ses ouvrages ont pour titres :

Schreiben an Hrn. Rumpelt von der wirksamkeit des quecksilbers und schierlings. Vienne, 1766, in 8°. — Methodus nova et facilis argentum vivum ægris venerea labe infectis exhibendi. Accedit hypothesis nova de actione metalli hujus in vias salivales. Vienne, 1766, in-8°; ibid., 1778, in-8°. Trad. en français par Laflize. Nancy, 1770, in-8°. — Novum systema tumorum, quo hi morbi in sua genera et species rediguntur. Vienne, 1767, in-8°. — Anfangsgrunde der geburtshulfe. Strasbourg, 1769, in-8°; Vienne, 1774, in-8°. Ibid., 1774, in-8°. ibid., 1795, in-8°; ibid., 1803, in-8°. — Neues lehrgebœude der geschwulste. Dresde, 1769, in-8°. — Sammlung von Beobachtungen uber einige gegenstænde der wundarzneykunst. Vienne, tome I, 1769; t. II, in-8°; ibid., 1775, in-8°. — Materia chirurgica, oder lehre von der wirkungen der in der wundarzney gebræuchlichen heilmittel. Vienne, 1771, in-8°. — Lehrsætze der praktischen wundarzneywissenschaft, zum gebrauch seiner zuhœrer. Vienne, tome I, 1774; tome II, 1776, in-8°; ibid., 1799, in-8°. — Pharmacia chirurgica, sive doctrina de medicamentis præparatis ac compositis, quæ ad curandos morbos externos adhiberi solent. Vienne, 1775, in-8°; ibid., 1777, in-8°; ibid., 1786, in-8°; 1791, in-8°. — Selectus materiæ chirurgicæ. Vienne, 1775, in-8°. — Auswahl der chirurgischen arzneymittel, nebs einem verzeichniss der chirurgischen werkzeuge und bandagen. Vienne, 1775, in-8°. — Primæ lineæ anatomes. Vienne, 1775, in-8°; ibid., 1777, in-8°. Ibid., 1795, in-8. — Doctrina de morbis cutaneis, qua hi in suas classes, genera et species rediguntur. Vienne, 1776, in-8°; ib., 1783, in-8°. — Compendium institutionum chirurgicarum. Vienne, 1776, in-8°; ibid., 1780, in-8°; ibid., 1797, in 8°. — Compendium anatomes, pro tyronibus chirurgiæ. Vienne, 1777, in-8°. — Anfangsgründe

der chirurgischen vorbereitungsvissenschaften für angehende wundarzte. Vienne, 1777, in-8°; ibid., 1788, in-8; ibid., 1790, in-8°; ibid., 1794, in-8°; ibid., 1801, in-8°. — Doctrina de morbis oculorum. Vienne, 1777, in-8°; ibid., 1783, in-8°. — Doctrina de morbis dentium et gengivarum. Vienne, 1778, in-8°. — Doctrina de morbis venereis. Vienne, 1779, in-8°. — Elementa medicinæ et chirurgiæ forensis. Vienne, 1781, in-8°, — Elementa artis obstetriciæ. Vienne, 1781, in-8°. — Pharmacologia chirurgica, sive doctrina de medicamentis quæ ad curationem morborum externorum adhiberi solent. Vienne, 1781, in-8°. — Anfangsgründe der chirurgie für die angehenden wundærzte im kœnigreich hungarn. Pesth, 1783, in-8°. — Bromatologia, sive doctrina de esculentis et potulentis. Vienne, 1784, in-8°. — Toxicologia, seu doctrina de venenis et antidotis. Vienne, 1785, in-8°; ibid., 1802, in-8°. — Icones plantarum medicinalium secundum systema linnæi digestarum, cum enumeratione virium et usus medici, chirurgici atque diætetici. Vienne, t. I, 1788-89; tome II, 1789-90; tome III, 1790; tome IV, 1791; tome V, 1792; tome VI, 1794-95; tome VII, 1803-1804, in-fol. — Physiologia et pathologia plantarum. Vienne, 1794, in-8°. — Hygrologia corporis humani, sive doctrina chimico-physiologica de humoribus in corpore humano contentis. Vienne, 1794, in-8°. — Elementa terminologiæ botanicæ ac systematis sexualis plantarum. Vienne, 1797, in-8°. — Compendium institutionum chirurgicarum, in usum tyronum. Vienne, 1797, in-8°. — Anfangsgründe der botanischen terminologie und des geschlechtssystems der pflanzen. Vienne, 1798, in-8°. — Anfangsgründe der pharmaco-katagraphologie, oder der lehre, arzneyformeln vorzuschreiben. Vienne, 1799, in-4°. — Elementa chimiæ. Vienne, 1800, in-8°. — Anfangsgründe der pharmaceutischen chemie oder lehre von der bereitung und zusammensetzung der arzneymittel. Vienne, 1803, in-8°. — Pharmacologia medico-chirurgica specialis; sive doctrina de viribus medicamentorum interne ac externe in curatione morborum adhiberi maxime solitorum. Vienne, 1804, in-8°. En allemand, 1804, in-4°. — Doctrina de cognoscendis et curandis morbis infantum. Vienne, 1807, in-8°. — Doctrina de morbis sexus feminei. Vienne, 1808, in-8°. (*Biogr. médic.*, *Dict. hist.*)

Apr. J.-C. 1738. — BALDINGER (Ernest-Godefroi), l'un des plus célèbres médecins allemands du dix-huitième siècle, naquit le 13 mai 1738 à Gross-Vargula, hameau peu éloigné d'Erford. Son père était pasteur, sa mère descendait de Luther, et sa famille était originaire de la Suisse et du Brisgau, qu'elle avait quittés, avec la religion catholique, pour venir se fixer en Allemagne. Son grand-père, fabricant de bas à Erford, satisfait du bonheur qui couronnait ses entreprises et de la fortune qu'il avait acquise dans le commerce, fit vœu de consacrer son fils aîné à l'état ecclésiastique dans la communion luthérienne, et engagea tous ses descendants dans le même serment. Le père de Baldinger, se croyant lié par un engagement aussi bizarre qu'inconsidéré, destinait en conséquence le jeune Ernest à la théologie. Après lui avoir inculqué les premiers principes d'une sage et bonne éducation, il l'envoya en 1751 au gymnase de Gotha, dirigé par Stuss, homme habile et versé dans tous les genres de littérature. Baldinger s'attacha bientôt à son maître, et lui voua une amitié dont la mort seule put rompre les liens. Cependant, au bout de deux années, en 1753, il fut obligé, pour obéir à son père, d'aller au gymnase de Langensalza, qui était moins éloigné du lieu de sa naissance. Ce fut là qu'il prit du goût pour la médecine. En pension chez un pharmacien, il consacra d'abord toutes ses heures de loisir à l'étude des médicaments; mais bientôt il finit par négliger entièrement l'hébreu et par concevoir une telle aversion pour la théologie, que son père fut enfin forcé de céder à ses désirs, et de lui permettre d'embrasser la profession de médecin. La première académie qu'il visita fut celle d'Erford, où il vint en 1754 et entendit les leçons d'Adelung, de Hess, de Grant, de Baumer, de Riedel, de Kniphof, de Nunne et de Mangold. Sous de si grands maîtres, il ne tarda pas à faire de rapides progrès en philosophie et en médecine. Au bout de deux ans il se rendit à Halle, et, en 1797, il vint à Iéna; enfin, après une année d'étude dans cette dernière université, il reprit la route d'Erford, où, guidé par les sages conseils de Mangold, qui l'affectionnait beaucoup, il se mit en état de demander le bonnet de docteur, qui lui fut accordé en 1760, à Iéna. Immédiatement après, il se mit à faire des cours

particuliers qui attirèrent un grand concours d'auditeurs. Sur ces entrefaites, son père le pressa vivement de venir se fixer à Erford; mais le jeune Baldinger était trop avide de savoir pour se contenter des connaissances qu'il avait pu acquérir jusqu'alors. La guerre de sept ans mettait le gouvernement de Prusse dans la nécessité d'entretenir beaucoup de jeunes médecins pour le service des hôpitaux militaires. Baldinger sollicita et obtint avec joie une de ces places, qu'il considéra comme une excellente occasion pour rectifier, par la pratique, les erreurs ou les illusions de la simple théorie. Il vint donc, en 1761, joindre l'armée prussienne devant Torgau. Indépendamment des pénibles fonctions attribuées à sa place, il fit des cours aux jeunes chirurgiens, en même temps qu'il suivit avec fruit ceux de Bilguer et d'Heinrici. L'année suivante, le médecin en chef, Cothenius, qui le protégeait d'une manière spéciale, lui accorda la permission de se rendre à Wittemberg, où il désirait entendre Triller, Langguth et Bœhmer. Son séjour dans cette ville lui fut aussi agréable qu'avantageux, et il en revint décoré du titre de docteur en philosophie. Il y fit aussi connaissance avec une femme douée des qualités les plus séduisantes du cœur et de l'esprit, qu'il épousa peu de temps après, et qui fut regardée dans la suite comme une des femmes les plus rares et les plus distinguées de l'Allemagne. Cependant il n'avait point de fortune, son patrimoine ayant été presque entièrement absorbé par les frais d'un procès qu'il eut à soutenir contre un second mari de sa mère. Une clientèle nombreuse qu'il sut se créer à Langensalza le mit à l'abri du besoin, et divers ouvrages qu'il publia répandirent son nom dans le monde littéraire. Aussi, dès l'année 1768, lui offrit-on la troisième place de professeur à l'université d'Iéna, et, l'année suivante, le célèbre Kaltschmid étant venu à mourir, il passa de droit à la seconde chaire, à laquelle était aussi annexée celle de botanique. Il vivait tranquille et heureux à Iéna, lorsqu'en 1773, cédant aux instances de ses amis, il accepta la place de professeur de médecine et de directeur de l'Institut clinique à Gœttingue, où la mort de Richter et de Vogel le porta successivement de la troisième à la seconde chaire, et de la seconde à la première. On aurait pu croire que las, enfin, d'une vie errante, il passerait le restant de ses jours dans une université qui lui offrait tous les moyens de satisfaire sa passion ardente pour la littérature; mais il ne sut pas résister aux instances du landgrave de Hesse-Cassel, Frédéric II. Ce prince, qui l'estimait beaucoup, lui fit les offres les plus avantageuses, et l'attira ainsi à Cassel, en lui donnant le titre de premier médecin de la cour et de directeur général de tous les établissements de médecine. En 1784, il eut la douleur de perdre un fils âgé de quinze ans, qui donnait de belles espérances, et qui lui restait seul de quatre enfants du même sexe. La mort lui ravit aussi sa femme, qui survécut à peine deux années. Baldinger supporta ces deux lugubres événements avec un rare courage, et, pour se consoler de la perte irréparable qu'il venait de faire, il se remaria au bout de quelque temps. Lorsque le landgrave Guillaume IX prit les rênes du gouvernement, en 1785, ce prince résolut de rendre à l'université de Marbourg toute la splendeur dont elle avait joui autrefois. A cet effet, il y envoya, dès l'année suivante, Baldinger, dont l'activité remplit son attente. Les soins de cet infatigable médecin valurent des améliorations nombreuses et importantes à l'université : un nouvel amphithéâtre d'anatomie fut bâti, le jardin botanique agrandi, un laboratoire de chimie établi, une école vétérinaire fondée, une école pour les sages-femmes instituée, etc. C'est au milieu de ces occupations utiles que la mort vint surprendre Baldinger. Son intempérance, et surtout l'abus qu'il faisait habituellement du vin, lui avaient déjà attiré plusieurs attaques d'apoplexie, dont ses confrères et ses amis étaient parvenus, non sans peine, à combattre les effets : une nouvelle attaque plus violente le foudroya en 1804, le 21 janvier.

Baldinger unissait de grandes qualités à de grands défauts. Il était profondément instruit, franc, honnête et bon; mais il poussait la sincérité jusqu'à la rudesse, le mépris des convenances sociales jusqu'à la grossièreté, et le sentiment de son propre mérite jusqu'au ridicule d'une vanité puérile. Cependant il a honoré la médecine en Allemagne. Son principal mérite est d'avoir répandu, dans presque toutes les universités, le goût de la littérature classique, pour laquelle il éprouvait une véritable pas-

sion, et d'avoir ainsi ramené les esprits à l'étude des grands modèles de l'antiquité. La postérité lui saura gré d'avoir été le maître d'Ackermann ; il le fut aussi de Blumenbach, de Sœmmerring, de Loder et de Meckel. C'est lui qui appela le premier, en 1768, l'attention de ses compatriotes sur la fièvre jaune, qu'il leur fit connaître en publiant sa traduction de l'ouvrage du médecin anglais Moultrie. Ses talents et sa réputation lui valurent une brillante fortune, dont on peut juger par la richesse de sa bibliothèque qui contenait seize mille volumes du meilleur choix, et dont ses héritiers ont publié le catalogue en 1805. Parmi ses ouvrages, dont le professeur Creutzer, qui a prononcé son oraison funèbre, fait monter le nombre à quatre-vingt-quatre, nous citerons les suivants :

Dissertatio de effectibus salutaribus, qui fiunt in morbis. Iéna, 1760, in-4°. Baldinger soutint cette thèse, sous la présidence de Nicolaï, pour obtenir le doctorat. — Dissertatio de methodo medendi morbis, quæ adstruit : per morbos produci effectus salutares. Iéna, 1761, in-4°. — Ueber die Grænzen der Naturlehre. Torgau, 1762, in-4°. — De militum morbis, imprimis exercitus regis Borussiæ. Wittemberg, 1763, in-4°. C'est le précis des observations qu'il avait recueillies, en 1762, pendant la visite qu'il fut chargé de faire de tous les hôpitaux de l'armée du prince Henri. Il décrit un typhus dont il fut atteint, par l'excès de son zèle et des fatigues qu'il éprouva, et dont il eut beaucoup de peine à se rétablir. — Introductio in notitiam scriptorum medicinæ militaris. Berlin, 1764, in-8°. — Von den Krankheiten einer Armee, aus eignen Wahrnehmungen. Langensalza, 1765, in-8°. Ibid., 1774, in-8°. Ce traité est, à peu de chose près, une traduction allemande de la dissertation précédente sur les maladies des armées. — Arzneyen, eine physikalisch-medicinische Monatschrift. Langensalza, 1766, 2 volumes in-8°. — Neue Arzneyen. Langensalza, 1767, 2 volumes in-8°. — Ehrengedæchtniss des Professors Mangold zu Erfurt. Iéna, 1767, in-4°. — Programma de lectione Hippocratis medicis summe necessaria. Iéna, 1768, in-8°. — Biographien jetztlebender Aerzte und Naturforscher in- und ausser Teutschland. Iéna, 1768, in-8°. — Catologus dissertationum, quæ medicamentorum historiam, fata et vires exponunt. Altenbourg, 1768, in-4°. C.-D. Nebel a publié une seconde édition, corrigée et augmentée, de cet ouvrage (Marbourg, 1791, in-8°). — De professore medico, ejusque officiis præcipuis, commentatio subitanea. Iéna, 1768, in-4°. —Auszuege aus den neuesten Dissertationen ueber die Naturlehre, Arzneywissenschaft, und alle Theile derselben. Berlin et Stralsund, 1768-1773, in-8°. — Ueber das Studium der Botanik, und Erlernung derselben. Berlin, 1770, in-8°. — Programmata III de Jano Cornario. Iéna, 1770, in-4°. Ces programmes ont été insérés, aussi bien que les autres dissertations publiées à Iéna par Baldinger, dans le Delectus dissertationum Ienensium de Chrétien-Godefroy Gruner. — Programma de sede pleuritidis controversia. Berlin et Stralsund, 1771, in-4°. — Programma in Aretæi L. II, cap. VIII de venæ cavæ acuto morbo commentariolus. Iéna, 1771, in-4°. — Programma secale cornutum perperam a nonnullis ab infamia liberari. Iéna, 1771, in-4°. — Programma de Friderici Hoffmanni et Hermanni Boerhaavii meritis in medicinam practicam. Iéna, 1772, in-4°. — Programma exanthemata non a vermibus oriri. Iéna, 1772, in-4°. — Lobrede auf den Freyherrn Van Swieten. Iéna, 1772, in-4°. — Programma : Observationes de morbis ex metastasi lactis in puerperis. Iéna, 1772, in-4°. — Herrn Friedrich Bœrner's Nachrichten von jetztlebenden Aerzten und Naturforschern in- und ausser Deutschland ergænzt. Brunswick, Leipzick et Wolfenbuttel, 1773, in-8°. Ce petit volume contient des additions importantes à la Biographie médicale de Bœrner. — Index plantarum horti et agri Ienensis. Iéna, 1773, in-8°. —Programma de iis, quæ hoc sæculo inventa in arte medica. Gœttingue, 1773, in-4°. — Magazin fuer Aerzte. Clèves et Leipzick, 1775-1778, 2 vol. in-8°. Chaque volume est de six cahiers, dont le premier seulement a paru à Clèves.—Neues Magazin fuer Aerzte. Leipzick, 1779-1799, 20 vol. in-8°. — Programma de optima medicamentorum mixtione. Gœttingue, 1775, in-4°. — Programma qua illustrat malignitatem in morbis, ex mente Hippocratis, per recentiorum irritabilitatem et sensibilitatem. Gœttingue, 1775, in-4°. — Programma, vestigia irritabilitatis Hallerianæ in veterum monumentis, exemplo calidi innati.

Gœttingue, 1775, in-4°. — Programma, vindiciæ irritabilitatis Hallerianæ. Gœttingue, 1775, in-4°. — Sylloge selectiorum opusculorum argumenti medicopractici. Gœttingue, tome I, 1776; tome II, 1777; tome III, 1778; tome IV, 1779; tome V, 1780; tome VI, 1782, in 8°. — Programma epitome nevrologiæ physiologico-pathologicæ. Gœttingue, 1778, in-4°. — Programma de magnetis fatis et viribus ad morbos sanandos. Gœttingue, 1778, in-4°. Baldinger a fait réimprimer ce Programme dans ses Opuscula medica.—Programma Alexiteria et Alexipharmaca contra diabolum. Gœttingue, 1778, in-4°. —Programma de oculorum morbis, sine ophthalmicis sanandis. Gœttingue, 1778, in-4°. — Programma de abusu sanguinis missionis in variis morbis. Gœttingue, 1778, in-4°. — Programma gonorrhϾ virus ab amore meretricio defensum. Gœttingue, 1778, in-4°. Baldinger a écrit ce Programme pour soutenir, contre l'opinion parfaitement juste et solidement établie par Jean-Clément Tode, que la blennorrhagie est de nature syphilitique et peut produire une vérole constitutionnelle. Il l'a inséré ensuite dans ses Opuscula medica.— Oratio in obitum Alberti de Haller, Gœttingue, 1778, in-8°.— Johann-Clement Tode, Buchkunstrichter in Kiobenhaven; eine literarisch-medicinisch Abhandlung, mit psychologischen Anmerkungen, theoretisch und praktisch erlæutert; mænniglich zum Unterricht. Gœttingue, 1778, in-8°.—Programmata IV: historia mercurii et mercurialium medica. Gœttingue, 1780 et 1781, in-4°. Ibid., 1783-1785, in-8°. — G.-G. Richteri Querelarum de tempore epistola sex; accedit Jubilum de pace. Gœtingue, 1782, in-4°. — Selecta doctorum virorum opuscula, in quibus Hippocrates explicatur, denuo edita. Gœttingue, 1782, in-4°. — Ueber Medicinalverfassung: eine Rede am Geburtsfest des Herrn Landgrafen von Hessen-Cassel. Offenbach, 1782, in-8°. — Nachricht vom medicinischen Leseinstitute zu Gœttingen, nebst einem Vorberichte von studiren. Gœttingue, 1782, in-8°. — Medizinisches Journal. Gœttingue, 1784-1796, 86 cahiers in-8°. — Programma: Historia mercurii et mercurialium medica continuata. Cassel, 1785, in-4°. Ce programme a été réimprimé avec la seconde édition des quatre, sur le même sujet, que Baldinger avait déjà publiés à Gœttingue en 1780 et 1781. Cet ouvrage renferme une histoire, fort bien faite, des principales préparations qu'on fait subir au mercure dans les pharmacies. Celles auxquelles l'auteur accorde la préférence, pour le traitement des maladies vénériennes, sont l'éthiops minéral et les pilules de Plummer. —Programma ueber das Wunderbare in der Medicin. Cassel, 1785, in-4°. — Trauerrede auf das Absterben des Herrn Landgrafen Friedrichs des Zweyten. Cassel, 1785, in-4°. — Opuscula medica. Gœttingue, 1787. — Russisch-medizinisch-physische Literatur. Marbourg, 1792, in-8°. Il n'a paru qu'un seul cahier de ce journal. — Bruchstuecke seines Campagne- und Universitætlebens. Marbourg, 1792, in-8°. — Litteratura universa materiæ medicæ, alimentariæ, toxicologiæ, pharmaciæ et therapiæ generalis medicæ atque chirurgicæ potissimum academica. Marbourg, 1793, in-4°. — Thomas Plater's Leben, wegen seiner Merkwuerdigkeit neu herausgegeben. Marbourg, 1793, in-8°. — Ueber Universitætswesen und Unwesen, literarisch und statistisch betrachtet. Marbourg, 1797, in-8°. — Neuestes physisch-medicinisches Journal. Marbourg, tome I, 1797-1799; tome II, 1799-1800. — Ueber Pharmacopœa castrensis et terra ponderosa salita. Marbourg, 1800, in-8°. — Ueber Schiesspulver der Artilleristen und Brechpulver der Aerzte. Marbourg et Leipzick, 1800, in 8°.

(*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1739. — HAASE (Jean-Gottlob), anatomiste habile, né à Leipzick en 1739, fit ses études dans l'université de cette ville, et y fut reçu docteur en médecine en 1765. Assesseur de la Faculté de médecine quelques années après, il fut nommé professeur extraordinaire d'anatomie, et entra en fonctions le 11 janvier 1774. Il devint professeur d'anatomie et de chirurgie en 1786. Haase mourut le 10 novembre 1801. Il était, depuis 1787, membre de la Société des sciences de Gœttingue. Il n'a mis au jour que des opuscules académiques.

Dissertatio zootomiæ specimen. Leipzick, 1767, in 4°. — Dissertatio de fabrica cartilaginum. Leipzick, 1767, in-4°. — Programma: experimenta anatomica ad nutritionem unguium declarandam capta. Leipzick, 1774, in-4°. —

Dissertatio de unguine articulari ejusque vitiis. Leipzick, 1774, in-4°. — Dissertatio de abscessibus hepatis. Leipzick, 1776, in-4°. — Dissertatio de motu chyli et lymphæ glandulisque conglobatis. Leipzick, 1778, in-4°. — Dissertatio de usu opii salubri, et noxio in morbis inflammatoriis. Leipzick, 1780, in-4°. — Cerebri nervorumque corporis humani anatome repetita, cum duabus tabulis. Leipzick, 1781, in-8°. — Diss. de gravidarum varicibus. Leipzick, 1781, in-8°. — Programma: myotomiæ specimen, quo musculi pharyngis veliquc palatini observationibus quibusdam illustrati continentur. Leipzick, 1784, in-4°, 24 pp. — Programma de adminiculis motus muscularis. Leipzick, 1785, in-4°. — De vasis cutis et intestinorum absorbentibus plexibus lymphaticis pelvis humanæ, annotationes anatomicæ. Leipzick, 1786, in-folio. — Programma de ventriculis cerebri tricornibus lucubrationes anatomicæ. Leipzick, 1789, in-4°. — Programma de nervo phrenico dextri lateris duplici parisque vagi per collum decursu. Leipzick, 1790, in-4°, 10 pp. Opuscule intéressant réimprimé dans la collection de Ludwig, Script. nevrol. minor., tome III. — Animadversiones de plexibus œsophageis nervosis parisque vagi per pectus decursu. Leipzick, 1791, in-4°. — Programma I-II de hernia a diverticulo intestini ilci nata. Leipzick, 1791-1792, in-4°. — Programma de nervis narium internis. Leipzick, 1791, in-4°. — Programma de fine arteriarum earumque cum venis anastomosi. Leipzick, 1792, in-4°. — Programma de nervo maxillari superiore, sive secundo ramo quinti paris nervorum cerebri. Leipzick, 1793, in-4°.—Programma I-II de narium morbis. Leipzick, 1794-1797, in-4°. — Programma de fractura colli ossis femoris cum luxatione capitis ejusdem ossis conjuncta. Leipzick, 1798, in-4°. — Programma III de præcipuis momentis, quorum ratio a medico forensi est habenda, officio suo honeste functuro. Leipzick, 1798, in-4°. — Programma de iis, quæ artem difficilem reddunt. Sectio I-VI. Leipzick, 1798-1800, in-4°. — Programma de hæmorrhagia in morbillis symptomate, in cura eorum non negligenda. Leipzick, 1801, in-4°. — Programma de iis, quæ artem medicam difficilem reddunt. Sect. VII. Leipzick, 1801, in-4°. — Amputationis ossium præcipua quædam momenta ex duplici casu, altero femoris, altero cruris resecti. Leipzick, 1801, in-4°. — Programma de diathesi sanguinis phlogistica in synoctio inflammatorio. Leipzick, 1801, in-4°.

Sous la présidence de Haase ont été soutenues les dissertations suivantes, auxquelles il a eu plus ou moins de part:

Diss. resp. F. Glo. Durr, de ventriculi vulnere egregie curato. Leipzick, 1790, in-4°, 20 pp. — Diss. resp. Ch. Du. Genthnerus, morborum quorumdam recens plenius descriptorum scrutinium pathologico-therapeuticum. Leipzick, 1784, in-4°, 28 pp. — Diss. resp. J.-S. Grimm. De morborum quorumdam recens plenius descriptorum scrutinium pathologico-therapeuticum secundum. Leipzick, 1789, in-4°, 26 pp. — Diss. resp. J.-J. Haas de auditus vitiis, surditatem et difficilem auditum producentibus. Leipzick, 1782, in-4°, 12 pp. (*Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1739. — WRISBERG (Henri-Auguste), habile et célèbre anatomiste, mort le 29 mars 1808, était de Saint-Andriasberg, dans le Harz, où il avait pris naissance le 20 juin 1739. Envoyé dès l'âge de dix-huit ans à l'université de Gœttingue, il y fit d'excellentes études, et se distingua surtout par son habileté dans les dissections. Le titre de docteur lui fut accordé en 1763; et l'année suivante, au retour d'un voyage en France et dans les Pays-Bas, il fut investi d'une chaire qu'il conserva jusqu'à sa mort, et dans laquelle il enseigna successivement l'art des accouchements et l'anatomie. Ses écrits sont assez nombreux et tous estimés; ils ont pour titres :

Programma de respiratione prima, nervo phrenico et calore animali. Gœttingue, 1763, in-4°. — Descriptio anatomica embryonis observationibus illustrata. Gœttingue, 1764, in-4°. — Satura observationum de animalculis infusoriis. Gœttingue, 1765, in-8°. — Programma de quibusdam momentis insitionem variolarum spectantibus. Gœttingue, 1765, in-4°. — Beytræge zur Pockengeschichte. Gœttingue, 1770, in-4°. — Observationes anatomicæ de quinto pare nervorum encephali. Gœttingue, 1777, in-4°. — De præternaturali et raro intestini recti cum vesica urinaria coalitu, et inde pendente ani defectu. Gœttingue, 1778, in-4°. — De testiculorum ex abdomine in scrotum

descensu. Gœttingue, 1778, in-4°. — Observationum anatomicarum de nervis viscerum abdominalium particula 1, quæ de ganglio plexuque seminali agit. Gœttingue, 1780, in-4°. — Experimenta et observationes anatomicæ de utero gravido, tubis, ovariis et corpore luteo quorumdam animalium cum iisdem partibus in homine collatis Gœttingue, 1782, in-8°. — Observationes anatomico-obstetriciæ de structura ovi et secundinarum humanarum in partu maturo et perfecto collectæ. Gœttingue, 1783, in-8°. — Commentatio anatomica de nervis brachii. Gœttingue, 1785, in-4°. — Sylloge commentationum anatomicarum. Gœttingue, 1786, in-4°. — Commentatio de uteri mox post partum resectione non lethali. Gœttingue, 1787, in-4°. —Commentationum medici, physiologici, anatomici et obstetricii argumenti, volumen I. Gœttingue, 1800, in-8°. — De systemate vasorum absorbente morboso vicissim et sanante. Gœttingue, 1789, in-8°. — Observationes anatomicæ de corde testudinis marinæ mydas dictæ, collectæ et cum corde humano collatæ. Gœttingue, 1800, in-8°. — Observationum anatomico-nevrologicarum de nervis viscerum abdominalium particula III; de nervis systematis cœliaci. Sectio II. De nervis hepaticis et splenicis, quæ est observationum de ganglio plexuque semilunari continuatio II. Gœttingue, 1800, in-4°. — La plupart de ces opuscules avaient été insérés dans les Actes de la Société royale de Gœttingue, qui en contiennent un grand nombre d'autres encore, lesquels n'ont pas été imprimés à part.

(*Biog. méd.*)

Apr. J.-C. 1739. — PUJOL (Alexis), habile observateur, naquit au Poujol, près Béziers, le 10 octobre 1739. Il fit ses études médicales à Toulouse et fut reçu docteur le 23 juin 1762, puis il alla perfectionner ses connaissances à Montpellier. Après avoir pratiqué quelque temps à Bédarieux, il se fixa à Castres. De nombreuses palmes obtenues dans les concours académiques, et une pratique considérable, donnèrent à Pujol tous les genres de succès que puisse désirer un médecin, et répandirent au loin sa réputation. Il mourut le 15 septembre 1804.

Essai sur les maladies de la face, avec quelques réflexions sur le *raptus caninus* de Cœlius Aurelianus. Paris, 1787, in-12. Il serait à désirer qu'on réimprimât cet opuscule devenu rare. — Observations sur la fièvre miliaire épidémique qui régna dans le Languedoc et les provinces limitrophes durant le printemps de 1782. Excellent mémoire qui obtint le prix d'émulation en 1783. — Dissertation sur les maladies de la peau, relativement à l'état du foie. Couronnée en 1786. — Essai sur le vice scrofuleux. Cet essai obtint l'accessit; M. Baumes eut le prix en 1786. — Discours de réception à l'académie d'Arras en 1786. — Dissertation sur l'impossibilité de suspendre, par les remèdes, le cours des maladies aiguës, une fois qu'elles sont déclarées, et sur les moyens d'en simplifier le traitement d'après la doctrine des coctions et des crises. Adressée à l'académie d'Arras, qui avait demandé à Pujol son opinion sur ce point de doctrine. — Dissertation sur l'art d'exciter et de modérer la fièvre pour la guérison des maladies chroniques. Couronnée en 1787. Cette dissertation fut préférée, par la Société royale de médecine, à celle de Dumas sur le même sujet. Dumas n'eut que le second prix. C'est pourtant une des plus faibles productions de Pujol; mais elle est encore au-dessus de celle de Dumas. — Mémoire sur la nullité médicale des amulettes d'Aimont et l'utilité du magnétisme minéral employé comme remède. Envoyé à la Société royale de médecine en 1787, qui décida qu'elle l'adoptait sans restrictions, et qu'il serait imprimé sous son privilége. — Mémoire sur une fièvre puerpérale, suivie d'un épanchement laiteux dans l'abdomen et d'un dépôt énorme terminé par une fissure au nombril. Cas remarquable de péritonite communiqué, en 1787, à la Société royale de médecine, et mentionné dans le Journal de médecine de janvier 1789. — Mémoire et observations sur l'utilité de la méthode de M. Leroux sur la cure prophylactique de la rage. Communiqué à la Société royale de médecine en 1789. — Essai sur les maladies héréditaires. Mentionné honorablement par la Société royale en 1790. — Essai sur les maladies propres à la lymphe et aux voies lymphatiques. Mémoire couronné par la Société royale de médecine en 1790. — Essai sur les inflammations chroniques des viscères. Ce mémoire valut à Pujol une médaille d'or en 1791; c'est le plus important de ses ouvrages, et celui qui

contient le plus de vérités analogues à celles que l'on trouve dans l'Histoire des phlegmasies chroniques de M. Broussais. — Essai sur la nature du vice rachitique, et sur les indications essentielles et accessoires que ce vice offre à remplir. Ce mémoire, présenté à la Société royale de médecine, qui devait prononcer en 1792, est ce que nous avons de mieux sur le *rachitisme*. — Mémoire sur la colique hépatique par cause calculeuse, sur les signes qui la font distinguer des autres genres de colique épigastrique, et sur les moyens les plus propres à la guérir et à en prévenir le retour. Opuscule offrant des faits intéressants et des remarques qu'il importerait de vérifier.

Tous ces opuscules, à l'exception du premier, ont été publiés. en 1802, par l'auteur, en 4 volumes in-8°, imprimés à Castres. (*Biog. méd.*)

Apr. J.-C. 1739. — TRNKA DE KRZOWITZ (Venceslas), né à Tabor le 16 octobre 1739, étudia la médecine à Vienne, où Van Swieten le fit nommer, en 1769. assistant au grand hôpital militaire. Onze ans après, il prit le grade de docteur, et l'année même de sa réception, il obtint une chaire d'anatomie à l'université de Tyrnau, dont il partagea le sort quand elle fut transférée à Bude en 1727, et à Pesth en 1784. Sa mort eut lieu dans cette dernière ville, le 12 mai 1791. Plus érudit que praticien, il a publié un assez grand nombre de compilations laborieuses, qui sont pour la plupart très-utiles, et peuvent dispenser de recourir aux sources celui qui n'est pas jaloux de mettre une exactitude scrupuleuse dans ses recherches historiques.

Dissertatio de morbo coxario. Vienne, 1770, in-8°. — Historia febrium intermittentium, omnis ævi observata et inventa illustriora medica, ad has febres pertinentia, complectens. Vienne, 1775, in-8°. — Commentarius medicus de tetano, plus quam ducentis clarissimorum medicorum observationibus, necnon omnibus hactenus cognitis adversus tetanum remediis instructus. Vienne. 1777, in-8°. — De diabete commentarius. Vienne, 1778, in-8°. — Historia cophoscos et barycoiæ. Vienne, 1778, in-8°. — Historia amauroseos, omnis ævi observata medica continens. Vienne, 1781, in-8°. — Historia leucorrhϾ. Vienne, 1781, in-8°. — Historia febris hecticæ, omnis ævi observata medica continens. Vienne, 1783, in-8°. — Historia ophthalmiæ, omnis ævi observata medica continens. Vienne, 1783, in-8°. — Historia cardialgiæ hecticæ, omnis ævi observata medica continens. Vienne, 1784, in-8°. — Historia rachitidis, omnis ævi observata medica continens. Vienne, 1787, in-8°. — Historia tympanitidis, omnis ævi observata medica continens. Vienne, 1788, in-8°. — Historia hæmorrhoidum, omnis ævi observata medica continens. Vienne, tome I, 1794; II et III, 1795, in-8°. (*Biog. méd.*)

Apr. J.-C. 1739. — METZGER (Jean-Daniel), célèbre médecin légiste et écrivain laborieux, naquit à Strasbourg en 1739. Il y fit ses études médicales, particulièrement sous les soins de Lobstein, et fut reçu docteur en médecine en 1766. Il devint bientôt après premier médecin du comte de Steinfurt, et médecin pensionné du comté. Il fut appelé en 1777 à occuper la chaire d'anatomie de l'université de Kœnigsberg. Il ajouta successivement à ce titre celui d'assesseur du premier collége de médecine, de professeur d'accouchement, de chirurgie, etc.; enfin, il fut premier professeur de médecine de l'Université. Metzger mourut le 16 septembre 1805. Il a écrit sur presque toutes les parties des sciences médicales. On estime particulièrement ce qu'il a publié sur la médecine légale. Ce médecin a laissé les ouvrages suivants :

Dissertatio de primo pare nervorum. Strasbourg, 1766, in-4°. — Curationum chirurgicarum, quæ ad fistulam lacrymalem hucusque fuere adhibitæ. Munster, 1772, in-12. — Adversaria medica. Francfort, 1774-1778, 2 vol. in-8°. — Grundriss der Physiologie. Kœnigsberg, 1777, in-8°. Ibid., 1783, in-8°. — Programma de translocatione viscerum. Kœnigsberg, 1777, in 4°. — Dissertatio de secretione generatim. Kœnigsberg, 1777, in-4°. — Dubia physiologica. Kœnigsberg, 1777, in-4°. — Gerichtlich-medicinische Beobachtungen. Kœnigsberg, 1778-1780, in-8°. — Programma de sectione anatomica cadaveris fœminæ maniaco-epilepticæ. Kœnigsberg, 1781, in-4°. — Programma de rubedine sanguinis. Kœnigsberg, 1781, in-4°. — Vermischte medicinische Schriften. Kœnigsberg, tome I, 1781; II, 1782; III, 1784, in-8°. Ibid., 1784, 3 vol.

in-8°. — Beytrag zur Geschichte der Fruehlingsepidemie im Jahre 1782. Kœnigsberg, 1782, in 8°. — De controversa fabrica musculosa uteri, diatribe prior. Kœnigsberg, 1783, in-4°. Diatribe posterior, 1790, in-4°. — Programma de pulmone dextro ante sinistrum respirante. Kœnigsberg, 1783, in-4°. — Entwurf einer Medicina ruralis. Kœnigsberg, 1784, in-4°. — Medicinisch-gerichtliche Bibliothek. Kœnigsberg, 1784, 2 vol. in-8°. Publié avec C.-F. Elsner. — Programma de veneficio caute dijudicando. Kœnigsberg, 1785, in-4°. — Grundsætze der allgemeinen Semiotik und Therapie. Kœnigsberg, 1785, in-4°. — Dissertatio de assimilatione humorum. Kœnigsberg, 1786, in-4°. — Observationes anatomico-pathologicæ cum epicrisi. Kœnigsberg, 1787, in-4°. — Dissertatio de causa morbi. Kœnigsberg, 1787, in-4°. — Dissertatio de versionis in partus negotio periculis. Kœnigsberg, 1787, in-4°. — Dissertatio de morbis militum. Kœnigsberg, 1787, in-4°. — Programma de spina ventosa in vertebris dorsi visa. Kœnigsberg, 1787, in-4°. —Animadversiones ad docimasiam pulmonum. Kœnigsberg, 1787, in-4°. — Analecta de potu. Kœnigsberg, 1787, in-4°. — Programma quo somnambulismum magneticum hodie solemnem perstringit. Kœnigsberg, 1787, in-4°. Handbuch der Staatsarzneykunde. Zullichau, 1787, in-8°. — Bibliothek fuer Physiker. Kœnigsberg, 1787-1789, in-8°. — Opusculorum academicorum ad artem medicam spectantium fasciculus I. Kœnigsberg, 1788, in-8°. — Animadversiones in novam Goodwynii de morte submersorum hypothesin. Kœnigsberg, 1789, in-4°. — In casum quemdam medico-forensem commentatio. Kœnigsberg, 1789, in-4°. — Die Physiologie in Aphorismen. Kœnigsberg, 1790, in-8°. — Annalen der Staatsarzneykunde. Zullichau, 1790, in-8°. — Opuscula anatomica et physiologica. Gotha, 1790, in-8°. — Medicinisch-philosophische Anthropologie fuer Aerzte. Weissenfels, 1790, in-8°. — Handbuch der Chirurgie. Iéna, 1791, in-8°. — Programma de R. Moyse Ben Maimon. Kœnigsberg, 1791, in-8°. — Materialien fuer die Staatsarzneykunde und Jurisprudenz. Kœnigsberg, 1792, in-8°. — Ueber die Kennzeichen des Todes, und den auf die Ungewissenheit derselben gegruendeten Vorschlag, Leichenhæuser zu errichten. Kœnigsberg, 1792, in-8°. — Skizze einer pragmatischen Litteraturgeschichte der Medicin. Kœnigsberg, 1792, in-8°. —Grundsætze der sæmmtlichen Theile der Krankheitslehre. Kœnigsberg, 1792, in-8°. — Exercitationes anatomicæ argumenti aut anatomici aut physiologici. Kœnigsberg, 1792, in 8°. — Ein Wort zur Beruhigung der Gemuether gegen die Furcht von einem unbereilten Begræbniss. Kœnigsberg, 1792, in-8°. — Kurzgefasstes System der gerichtlichen Arzneywissenschaft. Kœnigsberg, 1793, in-8°. Ibid., 1798, in-8°. — Ueber die Independenz der Lebenskraft von den Nerven. Kœnigsberg, 1794, in-8°. — Ueber Irritabilitæt und Sensibilitæt, als Lebensprincipien. Kœnigsberg, 1794, in-8°. — Materialien fuer die Staatsarzneykunde und Jurisprudenz. Kœnigsberg, 1795, in-8°. — Die Lehre von der Natur des Menschen in Aphorismen. Kœnigsberg, 1795, in-8°. — Physiologische Adversarien. Kœnigsberg, 1796, in-8°. — Zusætze und Verbesserungen zu seiner Skizze einer pragmatischen Litterærgeschichte der Medicin. Kœnigsberg, 1796, in-8°. — Unterricht in der Wundarzneykunst. Kœnigsberg, 1788, in-8°. — Neue gerichtlich-medicische Beobachtungen. Kœnigsberg, 1798, in-8°. — Kurzer Inbegriff der Lehre von der Lustseuche. Kœnigsberg, 1800, in-8°. —Neue vermischte medicinische Schriften. Kœnigsberg, 1800, in-8°. — Beytrag zur Geschichte der Fruehlingsepidemie im Jahre 1800. Altenbourg, 1801, in-8°. — Ueber die Krankheiten sæmmtlicher zur OEkonomie gehœrigen Hausthiere. Kœnigsberg, 1802, in-8°. — Ueber den menschlichen Kopf, in anthropologischer Ruecksicht. Kœnigsberg, 1803, in-8°. — Gerichtlich-medicinische Abhandlungen Kœnigsberg, tome I, 1803; II, 1804, in-8°. — Lehrsætze zu einer empirische Psychologie. Kœnigsberg, 1805, in-8°.

(*Biogr. médicale.*)

Apr. J.-C. 1739. — MOSCATI (le comte Pierre), fils d'un habile chirurgien, naquit à Milan en juin 1739. Après avoir commencé ses études médicales sous son père, il alla les continuer en Toscane, puis à Turin, sous la direction de Bertrandi et Beccaria. Il prit depuis le grade de docteur en médecine et en chirurgie à l'université de Pavie, passa de là comme aide-médecin dans l'hôpi-

tal de Florence. Il vint enfin à Bologne, profitant partout des leçons des plus célèbres professeurs de ces universités. Nommé en 1764, et au concours, professeur d'anatomie et de chirurgie dans l'université de Pavie, nouvellement rétablie par l'impératrice Marie-Thérèse, Moscati publia, outre ses leçons d'anatomie en forme de tableaux, un discours sur les différences physiques qui existent entre l'homme et les animaux, qui fit beaucoup de bruit. En 1772, il fut aussi choisi par Marie-Thérèse pour professer les accouchements et diriger l'établissement des Enfants-Trouvés. Entraîné dans la carrière politique par les événements de 1796, Moscati fut d'abord membre du conseil, puis du directoire de la république cisalpine; et, sous les gouvernements qui se succédèrent en Italie, il occupa la direction générale de l'instruction publique, et obtint successivement les dignités de sénateur, comte, conseiller d'état, grand dignitaire de la Couronne de-Fer et chevalier de la Légion-d'Honneur : il était en même temps médecin du vice-roi Eugène et de sa famille. Les changements politiques de 1814 l'éloignèrent des affaires publiques; mais malgré le rôle assez important qu'il avait joué pendant la domination de Bonaparte, le comte Moscati resta dans sa patrie et ne cessa point d'y jouir de la considération due à son mérite. Il mourut à Milan en 1824. —

Observation sur une plaie au bas-ventre, avec issue et gangrène d'une portion d'intestin. Dans les Mém. de l'Ac. roy. de chir., t. III. — Observation sur la rescision des amygdales tuméfiées; sur l'amputation faite avec succès, avec la méthode d'y procéder. Dans les Mém. de l'Acad. roy. de chir., t. V. — Mémoire sur la fracture du col de l'humérus. Dans les Mém. de l'Acad. roy. de chir., t. IV. — Delle corporee differenze essenziali che passano fra la struttura de' brutie la umana. Milan, 1770, in-8°; Brescia, 1771, in-8°, avec supplément. — Osservazioni ed esperienze sul sangue e sull' origine del calor animale. Milan, 1776, in-12. — Osservazioni sulla medicina dei Morlachi, e sulla conformita del loro empirismo antichissimo con piu ricevuti principi della teoria medica. Dans les Memorie dell' Instit. nazion. italiano, t. I. — Discorso academico dei vantaggi della educazione filosofica nello studio della chimia. Milan, 1084, in-8°, 90 pp. — Sur une maladie convulsive observée dans l'hospice des Enfants-Trouvés de Milan (en italien). Milan, in-8°. — De l'emploi des systèmes dans la médecine pratique. Discours inaugural, traduit de l'italien par Ch. Sultzer. Strasbourg, an VIII (1800), in-8°, 32 pp. — Congietture sull' azione del mercurio vivo nel volvolo, e sulla natura del' sugo gastrico. Dans les Memor. della soc. italiana, t. X. — Memoria sopra alcuni prodotti singolari dell' animale economia morbosa. Dans les Mem. della soc. italiana, t. XIII. — Sur la structure des tendons (en italien). Dans les Atti fisico-critichi di Siena, t. IV.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1739. — SUE (Pierre), fils de Jean Sue, appelé aussi Sue le Jeune, né à Paris le 28 décembre 1739, cultiva avec succès presque toutes les parties de la médecine. Reçu maître en chirurgie en 1763, il avait déjà succédé à son père dans l'emploi de chirurgien de la ville de Paris, place dont il n'obtint le brevet qu'en 1772. La Martinière, alors premier chirurgien du roi, le nomma, en 1767, conjointement avec Lassus, professeur et démonstrateur à l'École pratique. En 1790, la chaire de thérapeutique devenue vacante par la mort d'Hévin lui fut accordée. Enfin il devint prévôt du Collége de chirurgie. et il était secrétaire par intérim de l'Académie royale de chirurgie à l'époque où cette célèbre compagnie cessa d'exister. Lorsque l'enseignement médical fut rétabli, Pierre Sue obtint la place de bibliothécaire de l'École de santé et, suivant l'expression de M. Désormeaux, tous ses collègues se sont plu à lui rendre cette justice que par les soins qu'il a pris d'augmenter continuellement la bibliothèque de la Faculté, par les dons qu'il lui a faits, par l'ordre qu'il y a introduit, il peut en être considéré comme le fondateur. La chaire de bibliographie lui fut quelque temps après confiée, et il la remplit en homme profondément versé dans toutes les branches de la littérature médicale. Il exerça durant quinze à vingt ans les fonctions de trésorier de la Faculté, et succéda à Leclerc dans l'enseignement de la médecine légale. Pierre Sue était membre d'un grand nombre de sociétés savantes nationales et étrangères. Ses goûts lui avaient depuis long-temps fait préférer le travail du cabinet

aux fatigues de la pratique de la médecine. Son érudition et son amour pour les livres étaient également remarquables. Il mourut à Paris le 28 mars 1816. — Pierre Sue a composé un assez grand nombre d'écrits, dont les plus importants sont :

Notes sur les Aphorismes de chirurgie de Boerhaave commentés par van Swieten. Paris, 1768, in-12. — Institutions de pathologie, traduites de Gaub. Paris, 1770, in-8°. Ibid., 1688. — Dictionnaire portatif de chirurgie, formant le tome III du Dictionnaire de santé. Paris, 1771, in-8°. — Précis historique sur la vie et les ouvrages de Jean Devaux. Paris, 1772, in-8°. — Discours aux écoles de chirurgie sur l'élection de P. Sue à la charge de prévôt. Paris, 1774, in-8°. — Extrait de Mémoires littéraires et critiques sur la médecine. Paris, 1776, in-8°. — Essai historique, littéraire et critique sur les accouchements. Paris, 1779, 2 vol. in-8°. — Discours historique et analytique sur les sujets de prix relatifs à l'hygiène chirurgicale, proposés par l'Académie de chirurgie de 1775 à 1783. Paris, 1784, in-8°. — Anecdotes historiques et littéraires sur la médecine. Paris, 1785, 2 vol. in-8°. — Examen des nouvelles instructions bibliographiques, historiques et critiques de médecine. Paris, 1786, in-8°. — Réflexions sur l'article du règlement militaire qui établit six chirurgiens-majors pour la garde nationale. Paris, 1789, in-8°. — Séance publique de l'Académie de chirurgie, du 11 avril 1793, contenant : 1° l'annonce du prix; 2° Discours historique sur la vie et les ouvrages du citoyen Louis; 3° Discours historique et critique sur la vie et les ouvrages des citoyens Sue frères. Paris, 1793, in-8°. — Sur la bibliographie médicale. Paris, 1796, in-8°. — Éloge de Poissonnier. Paris, 1798, in-8°. — Discours au Corps législatif sur le cours de bibliographie de l'École de santé. Paris, 1798, in-8°. — Histoire du galvanisme et analyse des différents ouvrages publiés sur cette découverte. Paris, 1802, 4 vol. in-8°. — Mémoire sur l'état actuel de la chirurgie à la Chine. Paris, 1802, in-8°. — Éloge historique de Xav. Bichat. Paris, 1803, in-8°. — Observations, remarques et réflexions sur quelques maladies des os. Paris, 1803, in-8°. — Discours prononcé à la rentrée de l'école de médecine de Paris, le 9 novembre 1807. Paris, 1807, in-4°. — Éloge historique de P. Lassus. Paris, 1808, in-8°. — P. Sue a enrichi les premiers volumes des Mémoires de la Société médicale d'émulation de Réflexions et observations pratiques sur le panaris (tome II du recueil), ainsi que de Réflexions sur les corps étrangers arrêtés dans l'œsophage, avec des remarques critiques sur le mémoire d'Hévin (tome IV). (*Biog. méd.*)

Apr. J.-C. 1739. — JAEGER (Chrétien-Frédéric), né à Stuttgard le 13 octobre 1739, et fils d'un médecin de cette ville, fut d'abord destiné à la théologie, qu'il abandonna après plusieurs années d'études, pour se livrer à la médecine. L'université de Tubingue, qu'il fréquenta, était alors illustrée par Sigwart, Gmelin et Mauchart. En 1764 il se rendit à Leyde, pour y suivre les leçons d'Albinus, Gaub, Van Royen et Allemann. Après avoir parcouru la Hollande et une partie de l'Allemagne il revint à Tubingue, où le doctorat lui fut conféré, en 1767, sous la présidence d'OEtinger. Quelque temps après, Mauchart étant venu à mourir, il obtint une chaire dans l'université, avec le titre de médecin du grand-duc. A la mort de Gmelin, en 1768, la place de professeur de botanique et de chimie lui fut accordée. On a de lui :

Dissertatio de antagonismo musculorum. Tubingue, 1767, in-4°. — Dissertatio sistens observationes de fœtibus recens natis, jam in utero mortuis putridis, cum subjuncta epicrisi. Tubingue, 1767, in-4°. — Dissertatio de spiritu salis ammoniaci cum calce viva, præcipueque de ejus e spiritu salis ammoniaci cum alcali fixo parato differentia. Tubingue, 1768, in-4°. — Dissertatio sistens experimenta de submersis, cum subjuncto examine phænomenorum in iis observatorum. Tubingue, 1769, in-4°. — Dissertatio de cantharidibus eorumque actione et usu. Tubingue, 1769, in-4°. — Dissertatio de metastasi lactis. Tubingue, 1770, in-4°. — Dissertatio phthisis pulmonalis casu notabiliore et epicrisi illustrata. Tubingue, 1772, in-4°. — Dissertatio de cambogiæ guttæ succo sive gummi guttæ officinali. Tubingue, 1777, in-4°. — Programma, an in summo cuneationis capitis gradu præferenda sit methodus Sigaultiana, hactenus usitatæ capitis perforationi vel et sectioni Cæsareæ. Tubingue, 1779, in-4°. — Dissertatio corticis peruviani in phthisi pulmonali historiam et usum exhibens. Tu-

bingue, 1779, in-4°. — Disquisitio medico-forensis, qua casus et annotationes ad vitam fœtus neogeni dijudicandam facientes proponuntur. Ulm, 1780, in-4°. — Examen rationum sectionem ossium pubis oppugnantium vel limitantium. Tubingue, 1780, in-4°. — Cinq de ces dissertations de Jaeger ont été insérées par Baldinger dans son Sylloge opusculorum. — Medicinische Anweisung wegen der tollen Hundswuth nebst einer Vorschrift fuer die Dorfbarbierer. Stuttgard, 1782, in-4°. — Ueber die Natur und Behandlung der krankhaften Schwaeche des menschlichen Organismus; ein Versuch zu Beantwortung der, diesen Gegenstand betreffenden, von der kaiserlichen Academie der Naturforscher im Jahr 1804 aufgestellten Preisfrage, welchem diese Academie das Accessit zuerkannt Hat. Stuttgard, 1807, in-8°. — Jaeger a inséré plusieurs articles dans divers journaux; il a surveillé avec Hopfengaertner, la cinquième édition de la Pharmacopée de Wurtemberg. (*Biogr. méd.— Dict. hist.*)

Apr. J.-C. 1740 *env.*—WINTRINGHAM (Clifton), médecin anglais et membre de la Société royale de Londres, s'est fait de la réputation par les ouvrages qu'il a publiés au commencement du dix-huitième siècle. Ces ouvrages ont pour titre :

Tractatus de podagra, in quo de ultimis vasis et liquidis et succo nutritio tractatur. Eboraci, 1714, in-8°. Il croit la guérison de la goutte d'autant plus difficile, que la cause prochaine de cette maladie élude presque toujours l'action des remèdes les mieux indiqués. Suivant lui, cette cause réside dans la viscosité acrimonieuse du liquide nerveux, la rigidité des fibres et l'étrécissement du diamètre des vaisseaux qui avoisinent les articulations. — A treatice of endemic diseases. York, 1718, in-8°. C'est aux différentes températures de l'air, aux vents qui règnent, à la nature du sol, à celle de l'eau et des aliments, que l'auteur attribue les maladies particulières à certains pays.— Commentarium nosologicum morbos epidemicos et aeris variationes in urbe Eboracensi, locisque vicinis, ab anno 1715 ad anni 1725 finem grassantes complectens. Londini, 1727, in-8°. Ibidem, 1733, in-8°. Le récit des faits est accompagné d'une théorie bien entendue et proposée avec modestie. — An experimental inquiry on some parts of the animal structure.. Londres, 1740, in-8°. Les expériences de ce médecin roulent sur la densité, l'épaisseur et la force des tuniques des grosses artères et des grosses veines, et sur les propriétés des parties de l'œil. Ses résultats sont curieux, plusieurs même influent sur la pratique. — An inquiry into the exility of the vessels of a human body. Londres, 1743, in-8°. Il y considère toutes les fibres du corps, sans s'arrêter particulièrement à celles des vaisseaux; et il y combat l'opinion de Keil sur la nutrition, qu'il rapporte à d'autre cause qu'au développement des parties. — Les œuvres de ce médecin ont été réunies et publiées par son fils, avec de nombreuses additions et corrections. Londres, 1752, 2 vol. in-8°.

Apr. J.-C. 1740. — AZZOGUIDI (Germain), naquit à Bologne en 1740, et prit le grade de docteur en médecine, en 1762, dans la célèbre et ancienne université de cette ville. Il soutint, à cette occasion, quelques thèses sur la génération, argument dont on s'occupait à cette époque avec beaucoup d'ardeur. Ce jeune médecin ayant déployé depuis lors un talent extraordinaire, obtint, à l'âge de vingt-quatre ans, une chaire de professeur. Quelque temps après sa nomination, une forte discussion s'éleva entre les médecins sur la sensibilité et l'insensibilité des parties. Il prit une part très-active dans cette controverse, et écrivit sur le sujet en litige un excellent mémoire suivi d'expériences faites sur les animaux vivants. Ce mémoire n'a point été imprimé, mais le manuscrit en fut déposé dans les archives de l'Académie des sciences de Bologne. En 1773 Azzoguidi publia un autre mémoire sur la structure de l'utérus (*Observationes ad uteri constructionem pertinentes*. Bologne, in-4°.), dans lequel il réfuta l'opinion d'Astruc sur la troisième membrane de la matrice, sur les appendices veineux que ce médecin avait crus indispensables pour la menstruation, et sur les vaisseaux vermiculaires qu'on supposait nécessaires pour la nutrition du fœtus. Ce mémoire a été traduit en allemand, avec d'autres de Jean-Baptiste Paletta et de Jean Brugnone, par H. Tabor (Heidelberg, 1791, in-8°). Azzoguidi confirma également l'existence de la membrane caduque de Hunter. En 1775 il publia ses Institutions de médecine, dans lesquelles il se distingua par de vastes con-

naissances physiologiques. Il s'occupa également de l'exercice de l'art de guérir, comme on le voit par un mémoire qu'il publia sur les mauvais effets de l'inoculation de la petite vérole, et dont Borsieri fait mention dans ses Institutions de médecine pratique. Il publia en outre un petit ouvrage sous le titre modeste de *Spezieria domestica*, par lequel on voit qu'il n'aimait pas la polypharmacie. Lorsque l'université de Bologne reçut une nouvelle organisation, Azzoguidi fut le premier chargé d'enseigner la partie si intéressante de l'anatomie comparée ; il publia un abrégé qui lui servit de guide dans ses leçons, et fut le fondateur du cabinet d'anatomie comparée qui existe actuellement dans cette université. Il avait atteint l'âge de soixante-quinze ans lorsqu'il fut enlevé, en 1814, par une péripneumonie, au grand regret de ses collègues et des élèves, qui lui étaient sincèrement attachés. (*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1740. — CARRÈRE (Joseph-Barthélemy-François), fils de Thomas, naquit à Perpignan le 24 août 1740, reçut de son père les premières leçons de l'art de guérir, étudia la philosophie, se rendit aux écoles de médecine de Montpellier, les fréquenta avec zèle et succès, et reçut, dans la faculté de cette ville, les honneurs du doctorat le 26 novembre 1759. De retour dans sa patrie, il se fit agréger à la faculté de médecine, professa l'anatomie, d'abord dans des cours particuliers, et enfin dans l'université, qui lui confia la direction de son cabinet d'histoire naturelle. Louis XV lui accorda, en 1772, en fief, les eaux minérales d'Escaldas, village de la Cerdagne française, et, en 1773, la place d'inspecteur général des eaux minérales du Roussillon et du comté de Foix. Carrère vint la même année s'établir à Paris; l'université de Perpignan, désirant reconnaître ses services et ceux de ses ancêtres, lui conféra le titre de professeur émérite. La faculté de Paris se l'associa ; il fut censeur royal, devint médecin du garde-meuble de la couronne et membre de plusieurs sociétés savantes, passa en Espagne, y séjourna quelques années, et mourut à Barcelone le 20 décembre 1802. Ses ouvrages sont nombreux. On a de ce médecin :

De vitali corporis et animæ fœdere. Perpignan, 1758, in-8°. — Dissertatio physiologica de sanguinis circulatione. Perpignan, 1764, in-8°. — Dissertatio de alimentorum digestionis mechanismo. Perpignan, 1765, in-8°. — De revulsione. Perpignan, 1770, in-8°. — Réponse à un ouvrage qui a pour titre : Recherches anatomiques, par Louis-Michel Coste, etc. ; dans laquelle l'auteur établit avec évidence la compression que les artères iliaques reçoivent de l'intestin rectum trop distendu. Perpignan, 1771, in-4°. — Dissertatio de retrogrado sanguinis motu. Perpignan, 1772, in-8°. — Traité théorique et pratique des maladies inflammatoires. Paris, 1774, in-12. — Le médecin ministre de la nature, ou recherches et observations sur le pépasme, ou coction pathologique. Paris, 1776, in-12. — Bibliothèque littéraire, historique et critique de la médecine ancienne et moderne. Paris, 1776, in-4°, 2 vol. — Lettre de M. Carrère, etc., à M. Bacher, médecin de la Faculté de Paris, un des nouveaux auteurs du Journal de médecine. Paris, 1777, in-8° de 8 pages. — Dissertation médico-pratique sur l'usage des rafraîchissants et des échauffants dans les fièvres exanthématiques. Paris, 1778, in-8°. — Mémoire sur la douce-amère, ou *solanum scandens*, dans le traitement de plusieurs maladies, et surtout des maladies dartreuses. Paris, 1781, in-8°. — Catalogue raisonné des ouvrages qui ont été publiés sur les eaux minérales en général, et sur celles de la France en particulier, avec une notice de toutes les eaux minérales de ce royaume, et un tableau de différents degrés de celles qui sont thermales ; publiés d'après le vœu de la Société royale de médecine. Paris, 1785, in-4°, de 584 pp. — Manuel pour le service des malades. Paris, 1786, in-12. Ibid., 1787, in-12. — Précis de la matière médicale, par Venel, avec des notes. Paris, 1786, in-8°. Ibid., 1802, in-8°, 2 vol. — Recherches sur les maladies vénériennes chroniques. Paris, 1788, in-12. — Traité sur une question de médecine légale. Barcelone, 1802,.... — Tableau de Lisbonne en 1796, suivi de lettres écrites en Portugal sur l'état ancien et actuel de ce royaume. Paris, 1797, in-8°. (*B. méd.*, *Dict. hist. de la méd.*)

Ap. J.-C. 1740. — CALLISEN (Henri) naquit en 1740 à Preetz, en Holstein, où son père était pasteur. Il était âgé de 15 ans lorsqu'il vint à Copenhague pour y étudier la chirurgie. Il fut d'abord obligé de se faire inscrire dans

la jurande des barbiers pour devenir élève d'un chirurgien militaire. Le directeur-général, le docteur Krüger, le prit avec lui, le seconda dans ses études, et le fit nommer chirurgien d'un régiment en garnison à Copenhague. Dégoûté de son nouveau poste par l'état de servilité auquel il se voyait réduit, il prit son congé; et l'appui de son protecteur, le docteur Krüger, lui fit obtenir une place de chirurgien en chef d'une frégate royale. Après deux ans de service sur mer, Callisen fut nommé (1762) pensionnaire royal à l'amphithéâtre de chirurgie, et chirurgien de réserve à l'hôpital Frédéric. En 1766, il obtint la permission de voyager aux frais du Roi, et séjourna quatre années tant en France qu'en Angleterre, où il se lia particulièrement avec Lecat et Hunter. Rappelé à Copenhague en 1771, en qualité de chirurgien en chef de la flotte et du lazaret, il ouvrit des cours de chirurgie, et l'année suivante il reçut le bonnet doctoral. En 1773, il fut nommé professeur de médecine à l'université de Copenhague, membre du collége médical du royaume, et examinateur à l'amphithéâtre d'anatomie. Dans cette même année, il fonda avec plusieurs de ses collègues la Société de médecine de Copenhague, qui reçut depuis le titre de Société royale. De concert avec Saxtorph, il créa en 1774 une Société de conférences pour exercer les étudiants en médecine. La jalousie lui suscita des ennemis, car, lors de la fondation de l'académie de chirurgie, Callisen en avait été exclu; mais en 1791 il fut nommé à l'une des chaires de l'Académie, et à la mort de Hennings, trois ans après, il obtint la place de directeur-général, et se démit alors de celle de chirurgien en chef de la flotte. Lorsqu'il cessa ses cours publics, en 1805, ses nombreux élèves firent frapper à cette occasion une médaille en or à son effigie, et avec ces mots: *Senescenti doctori discipulorum pietas*. Callisen avait été un promoteur zélé de la vaccine. Sa vieillesse fut honorée des témoignages unanimes de l'estime publique. Il était conseiller d'État, commandant de l'ordre de Danebrog, et médecin de la famille royale. Callisen est mort à l'âge de 84 ans, le 5 février 1824. On a de lui:

De sanitate tuenda. Copenhague, 1772, in-8°. Cet ouvrage (indiqué par Rob. Watt) serait-il le même que le suivant, qui paraît être la thèse inaugurale de Callisen, et que Pflug a traduit de l'allemand sous ce titre: Abhandlung über die Mittel die Sufahrenden, etc., ou Traité sur les moyens de conserver la santé des navigateurs, et en particulier des équipages des vaisseaux de guerre de S. M. Danoise. Copenhague, 1778, in-8°? — Institutiones chirurgiæ hodiernæ. Copenhague, 1777, in-8°; Louvain, 1777, in-8°. Cet ouvrage, considérablement augmenté, fut ensuite publié par Callisen sous ce titre: Systema chirurgiæ hodiernæ. Copenhague, 1788, in-8°, 2 vol. Ibid., 1798-1800, in-8°, 2 vol. Ibid., 1815-1817, in-8°, 2 vol.

On trouve dans les Actes de la Société de Copenhague des articles nombreux de Callisen, que nous allons indiquer: De concretione polyposa, cava ramosa, tussi rejecta. — Hernia lethalis cum ruptura atque strictura omenti. — Circa inconstantiam symptomatum in hernia omentali. — Adnotationum circa callum ossium continuatio, fractæ patellæ reunionem maxime attingens (vol. I). — De summa ebrietate observatio. — Observata quædam medico-chirurgica: herniarum rariorum biga; obstructio alvi insuperabilis a paralysi intestini; hæmorrhagia ex ano lethalis; subluxatio vertebrarum colli non lethalis (vol. II). — Specimen descriptionis morborum, anno 1779, in nosocomio naulico grassantium, part I. De inflammatione pectoris. — Observata quædam circa febrem putridam, annis 1779-80, cum adjunctis monitis circa inefficaciam corticis peruviani et inefficacissimam vim pulveris seminum synapeos anglicanis. — Relatio epidemiæ bilioso-nervoso-putridæ, etc., cum observatis circa effectum camphoræ dosi consuetis longe majori datæ et seminum sinapeos anglicani (Acta regiæ Soc., tome I). — Observatio de herniotomia ob accedentem trisemum lethali. — Observatio de diarrhææ cum obstructione alvi haud infrequenti connubio (vol. II). — Observata quædam circa epidemiam bilioso nervoso-putridam inter nautes classis regiæ Danicæ, annis 1788 89. — Commentatio de fatis atque cautelis injectionis cavitatis tympani per processum mastoideum ossis temporum pro auferenda surditate institutæ (vol. III). — Momenta quædam circa calorem, vires vitales et morbos inflammatorios. — De aqua fervida scopo vesicatorio adhiben-

da (vol. IV). — Callisen est encore l'auteur d'un ouvrage, dont nous ignorons le titre, ayant pour objet des observations physico-médicales sur la ville de Copenhague, publiées en 1807.

(DEZEIMERIS, *Dict, hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1740. — DESCHAMPS (Joseph-François-Louis) naquit à Chartres le 14 mars 1740. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il abandonna une carrière pour laquelle il n'avait aucune vocation, et vint à Paris étudier la médecine : il avait alors 19 ans. Les leçons cliniques et les opérations de Moreau lui donnèrent un goût exclusif pour la chirurgie, qui devint l'objet particulier de ses études. Admis en 1764 à cette école expérimentale, si noblement dotée par Houstet, le jeune Deschamps y remporta plusieurs années de suite le premier prix. Il ne tarda pas à être reçu membre du Collége de l'Académie royale de chirurgie. L'année suivante, il obtint au concours la place de chirurgien gagnant maîtrise de l'hôpital de la Charité, où il remplaça Desault, quand ce célèbre chirurgien fut appelé à la tête de la chirurgie de l'Hôtel-Dieu. Il était depuis longues années uniquement occupé du service de son hôpital et des travaux de cabinet, quand il fut nommé l'un des quatre chirurgiens consultants de l'Empereur. En 1811, il avait remplacé à l'Institut l'illustre Sabatier. Deschamps est mort âgé de 84 ans et huit mois, le 8 décembre 1824, laissant les ouvrages suivants :

Observations sur la ligature des principales artères des extrémités, à la suite de leurs blessures, et dans les anévrismes, particulièrement dans celui de l'artère poplitée, dont deux ont été opérés suivant la méthode de John Hunter, chirurgien anglais. Paris, 1793, in-8°, 56 pp. Ibid., 1797, in-8°, 124 pp. — Traité historique et dogmatique de l'opération de la taille. Paris, 1796-97, in-8°, 4 vol. — Observations anatomiques faites sur un sujet opéré, suivant le procédé de Hunter, d'un anévrisme de l'artère poplitée, avec planches; insérées dans le recueil de l'Institut : Mémoires des savants étrangers, tome I, an 1805. — On trouve dans le Recueil de la Société de médecine de Paris beaucoup de rapports de Deschamps sur diverses questions de chirurgie, et l'article suivant : Observations et réflexions sur un anévrisme vrai de la partie supérieure de l'artère fémorale.

(*Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1740. — FRITZE (Jean-Théophile), médecin prussien, naquit à Magdebourg le 9 janvier 1740. Ses parents désiraient qu'il embrassât l'état ecclésiastique, de sorte qu'il commença l'étude de la théologie en 1760 ; mais, dégoûté bientôt d'une prétendue science dans laquelle l'esprit ne trouve aucun principe fixe et positif pour se reposer, il l'abandonna pour la médecine, et suivit avec assiduité les cours des professeurs de l'université de Halle. Dès qu'il eut obtenu le titre de docteur, qui lui fut accordé au bout de quatre ans, il entreprit quelques voyages pour compléter son éducation, et revint exercer l'art de guérir dans sa ville natale ; mais, ne prévoyant pas que ses efforts y fussent couronnés de succès, il alla s'établir à Halberstadt en 1771. Sept ans après, le roi de Prusse lui accorda le titre de conseiller; et, en 1778, ce prince le nomma médecin de l'état-major de l'armée employée contre la Bavière. La paix fut conclue dès l'année suivante, et Fritze revint à Halberstadt, où il ne tarda pas à devenir médecin pensionné adjoint. En 1785 il fut fait médecin du chapitre de la ville, et, en 1786, inspecteur-général des hôpitaux du royaume ; mais il quitta cette place éminente dès l'année suivante, accepta celle de médecin du prince de Stolberg-Wernigerode, dont il donna sa démission aussi en 1789, pour venir se fixer définitivement à Halberstadt. Peu de temps après, il fut nommé membre du collége médical de cette ville, médecin pensionné, et professeur d'accouchements. Il mourut le 11 avril 1793. Ses ouvrages, dont voici les titres, sont en petit nombre :

Diss. inaug. de secretione lactis muliebris et præcipuis ab ea impedita pendentibus morbis. Halle, 1764, in-4°. — Eine geheime Handschrift der Herren Sutton's und raisonnirende Erlæuterung der Mittel, welcher sie sich bey der Einimpfung der Blattern bedienen, von Villiers; aus den Franzœsischen übersetzt, und mit einen Anhang begleitet, welcher das Tagebuch von den Einimpfungsversuchen enthælt, welche an vier und zwanzig Kindern in dem grossen Friedrichshospital zu Berlin sind angestellet worden. Francfort et

Leipzig, 1776, in-8°, — Das kœnigliche preussische Feldlazareth, nach seiner medicinal und œkonomischen Verfassung, der zweiten Armee, in Kriege von 1778 und 1779, und dessen Mængel, aus Documenten bewiesen. Nebst dem Dispensatorio, das bey der in Schlesien gestandenem Armee eingeführt war. Leipzig, 1780, in-8°. Cet ouvrage est anonyme. Suivant l'auteur, il y aurait eu une énorme différence de mortalité entre l'armée prussienne en Saxe, et l'armée saxonne; et cette différence, il l'attribue à la pratique des médecins et au service de santé. Baldinger, en rendant compte de l'ouvrage dans son Nouveau magasin, élève des doutes sur l'exactitude des documents de Fritze. — Medicinische Annalen für Aerzte und Gesundheitsliebende vom Herbstmonat 1779 bis dahin 1780. T. I. Leipzig, 1781, in-8°. — Scharlatanerie und Menschenopfer, Beytrag zur Geschichte der Todschlæge in den medicinischen Annalen. Leipzig, 1782, in-8°. — Von den Wechselseitigen Pflichten der Arztes und der Kranken gegen einander. Dans les Halberstædtischen Gemeinnütz. Blættern, 1785. — Von den jetzigen Herrschenden Husten und Flussfiebern. Ibid., 1786. — Ueber Selbstbiographien, aus seinem Nachlass, in der Teutschen Monatschrift, 1795. — Fritze a fourni des articles bibliographiques à l'Allgem. litter. Zeitung.

(*Biogr. médic. — Dict. hist.*)

Apr. J.-C. 1740. — MURRAY (Jean-André), le plus savant et le plus judicieux des auteurs du dernier siècle qui ont écrit sur la matière médicale, naquit à Stockholm le 27 janvier 1740. Il fit ses études d'abord dans sa ville natale, ensuite à Upsal depuis 1756. En 1759, il voyagea dans les provinces méridionales de la Suède et alla à Copenhague. Depuis 1760, ce fut à Gœttingue qu'il continua ses études; il y fut reçu docteur en médecine en 1763. L'année suivante, il eut le titre de professeur extraordinaire; en 1768 celui de maître de philosophie. En 1769, il fut professeur ordinaire de médecine et inspecteur du jardin de botanique de l'Université. En 1780, il fut décoré du titre de chevalier de l'ordre de Wasa; et en 1782 de celui de conseiller à la cour. Murray mourut le 22 mai 1791. Tous ses ouvrages méritent d'être lus; mais son traité de matière médicale est un ouvrage du premier ordre.

Enumeratio vocabulorum quorumdam, quibus antiqui linguæ latinæ auctores in re herbaria usi sunt. Ulm, 1756, in-4°. — Diss. de fatis variolorum insitionis in Suecia. Gœttingue, 1763, in-4°. — Historia variolarum insitionis in Suecia ad novissimum usque tempus producta. Gœttingue, 1767, in-8°. — Herrn Peter Kalm's, Professors der Haushaltungskunst und Mitglied der kœnigl. Schwed. Akademie der Wissenschaften, Beschreibung der Reise, die er nach dem nœrdlichen Amerika auf Befehl gedachter Akademie und offentliche Kosten unternommen hat: aus dem Schwedischen übersetzt. 3ter Theil. Gœttingue, 1764, in-8°. — Diss. de hydrophobia absque morsu prævio. Bâle, 1768, in-4°. — Programma commentatio de arbuto uva ursi, exhibens descriptionem ejus botanicam, analysim chemicam, ejusque in medicina et œconomia varium usum. Gœttingue, 1776, in-4°, — Diss. de puris absque progressa inflammatione, origine. Gœttingue, 1766, in-4°. — Des Herrn Nils Rosen von Rosenstein, kœnigl. Schwedischen Archiaters und Ritters von Nordsternorden, Anweisung zur Kenntniss und Cur der Kinderkrankheiten; aus dem Schwedischen übersetzt und mit Anmerkungen erlæutert. Gotha et Gœttingue, 1766, in-8°. 2te vermehrte Ausgabe. Gœttingue, 1768, in-8°. 3te vermehrte und verbesserte Ausgabe. Gœttingue, 1774, in-8°. 4te vermehrte u. verbess. Ausgabe. Gœttingue, 1781, in-8°. 5te verm. u. verbess. Ausgabe. Gœttingue, in-8°. — Diss. de cognatione inter arthritidem et calculum. Gœttingue, 1787, in-4°. — De vermibus in lepra obviis, juncta leprosi historia, et de lumbricorum setis; observationes R. Soc. Sc. Gœtting. prælectæ. Ibid., 1769, in-8°. — Des Hrn. D. David von Schulz, Professors der Entbindungskunst zu Stockholm, u. s. w. Unterricht von dem Schwedischen. Gœttingue et Gotha, 1769. in-8°. — Prodromus designationis stirpium Gœttingensium. Gœttingue, 1770, in-8°. — Diss. de conciliandis medicis quoad variolas internas dissentientibus. Gœttingue, 1771, in-4°. — Primæ lineæ pharmaciæ, in usum prælectionum, suecico idiomate editæ ab Andrea-Joanne Retzio, chem. et hist. natur. in Acad. Lund. Goth. doct., jam latine conversæ. Ibid, 1771

(1770), in-8°. — Tal om de pa Djur austældte Rœns och Fœrsœks opælitelighet vid tillæmpnungen pæ Manniskans kropp. Stockholm, 1772, in-8°. Trad. dans le recueil des *Opuscula*, t. I, p. 227 sqq., sous ce titre : Observationes et experimenta apud bruta capta caute ad corpus humanum applicanda. — Enumeratio librorum præcipuorum medici argumenti. Leipzick, 1772-1773, in-8°. Recudi curavit et permulta additamenta adjecit Frid.-Guil. von Halem. Aurici, 1792, in-8°. — Caroli a Linné, equitis, Systema vegetabilium. Editio decima tertia accessionibus et emendationibus novissimis manu perillustris auctoris scriptis adornata, etc. Gœttingue et Gotha, 1774, in-8°. Editio decima quarta præcedente longe auctior et correctior. Gœttingue et Gotha, 1784, in-8°; Pavie, 1789, in-8°; Londres, 1783, in-8°. — Medicinische praktische Bibliothek. 3 Bande. Gœttingue, 1774-1781, in-8°. — Apparatus medicaminum tam simplicium quam præparatorum et compositorum in praxeos adjumentum consideratus. Vol. I, ibid., 1776. Editio altera auctior et emendatior, ibid., 1793. Vol. II, ibid., 1777. Editio altera, ibid., 1794. Vol. III, ibid., 1784. Vol. IV, ibid., 1787. Vol. V, ibid., 1790. Vol. VI, post mortem auctoris edidit L.-C. Althof; ibid., 1792, in-8°. C'est aussi à Althof qu'on doit la 2e édition, fort augmentée, des 2 premiers volumes de ce bel ouvrage. — Progr. de phthisi pituitosa. Gœttingue, 1776, in-4°. Réimprimé avec augmentation dans Baldingeri Sylloge selectiorum opusculorum, vol. V. — Progr. de tempore corticis peruviani in tussi convulsiva exhibendi. Gœttingue, 1776, in-4°. — Diss. de redintegratione partium cochleis limacibusque præcisarum. Gœttingue, 1776, in-4°. — Herrn Olof Acrel, chirurgische Verfælle in dem kœniglichen Lazareth und ausserhalb demselben angemerkt; aus dem schwedischen übersetzt. Mit 12 Kupferplatten. Gœttingue, 1777, in-8°, 2 vol. — Progr. observationum et animadversionum super variolarum insitione sect. I-III. Gœttingue, 1777, in-4°. — Diss. de ascaride lumbricoide Linnei vermium intestinalium apud homines vulgatissimo. Gœttingue, 1779, in-4°. — Diss. de catechu. Gœttingue, 1779, in-8°. — Diss. dulcium naturam et vires expendens. Gœttingue, 1779, in-4°. — Oratio de limitanda laude librorum medicorum practicorum usui populari destinatorum. Gœttingue, 1779, in-4°. — Commentatio de hepatide maxima Indiæ Orientalis. Gœttingue, 1780, in-4°. — Progr. spinæ bifidæ mala ossium conformatione initia. Gœttingue, 1780, in-4°. — Des Ritters und kœnigl. Schwedischen Archiaters, Hrn. Rosen von Rosenstein, Haus- und Reiseapotheke; aus dem schwedischen nach der zweyten sehr vermehrten und verbesserten Ausgabe übersetzt. Leipzick, 1781, in-8°. — Oratio : Præstet uno medico an pluribus junctium uti? Gœttingue, 1781, in-4°. — Progr. vindiciæ nominum trivialium stirpibus a Linneo Equ. impertitorum sect. I et II. Leipzick, 1782, in-4°. — Diss. difficultates in curatione morborum infantilium obvenientes. Leipzick, 1782, in-4°. — Diss. de tempore exhibendi emetica in febribus intermittentibus maxime opportuno. Gœttingue, 1782, in 4°. — Progr. de medendi tineæ capitis ratione paralipomena. Gœttingue, 1782, in-4°. — Progr. I et II, de materia arthritica ad verenda aberrante. Gœttingue, 1785, in-4°. Aucta in Frankii Delectu opusculor. — Murray's Abhandlung über den gichtischen Tripper; aus dem Lateinischen übersetzt und mit Anmerkungen begleitet. Gœttingue, 1794, in-8°. — Opuscula, in quibus commentationes medicas et ad rem naturalem spectantes retractavit, emendavit, auxit. Vol. I. Gœttingue, 1785. Vol. II. Gœttingue, 1786, in-8°. — Oratio de laude magnetismi sic dicti animalis ambigua. Gœttingue, 1789, in-4°. — Memorial für den Herrn Dr. Paulus Usteri in Zurich. Gœttingue, 1790, in-8°. — Besküfning œfver Aletria capensis; in K. Swenska Wetenskaps Handlingar. 1770. — Commentatio naturam foliorum de arboribus cadentium expendens; in Novis comm. Soc. reg. scient. Gœtting., tome II, p. 27 sqq. 1771. — Descriptiones et icones stirpium novarum vel rariorum. Ibid., tome III, p. 60 sqq. 1772. — Commentatio de polypis bronchiorum. Ibid., tome IV, p. 44 sqq. 1773. — Descriptiones et icones stirpium novarum vel rariorum. Ibid., tome III, 1772; tome V, 1774; tome VI, 1775; tome VII, 1776; tome VIII, 1777. — Commentat. Soc. reg. sc. Gœtting., vol. I, 1778; vol. II, 1779; vol. III, 1780; vol. IV, 1781; vol. V, 1782; vol. VI, 1783; vol. VII, 1784; vol.

VIII, 1785. — Commentatio de arboribus gummi guttæ fundentibus, nominatim ea quæ verum erogat, subjunctis aliquot aliis observationibus botanicis. Ibid., vol. IX, p. 169 sqq. 1789. — Die verbesserte Einrichtung des botanischen Gartens zu Upsal; in J.-J. Rœmer's und P. Usteri's Magazin für die Botanik, St. 2 (1788).

(DEZEIMERIS, *Dict. hist.*)

Apr. J.-C. 1740. — PAULET (Jean-Jacques), savant botaniste et médecin, naquit à Andèse, département du Gard, en 1740. Il fit ses études médicales à Montpellier, et y fut reçu docteur en médecine l'an 1764. Le traité qu'il publia l'année suivante sur la variole, ouvrage remarquable comme premier essai d'un auteur encore bien jeune, au lieu des éloges qu'il méritait, lui valut des critiques acerbes de la part des journalistes, et de la part de l'autorité la menace de la prison s'il continuait à parler de la contagion de la variole. Mais la publication de son histoire des épizooties, de son excellent ouvrage sur les champignons, celle de la Gazette de santé, et d'autres écrits dans des genres variés, placèrent Paulet au rang qui lui appartenait parmi les médecins les plus instruits de son temps. Il est mort à Fontainebleau, au mois d'octobre 1826, laissant divers ouvrages en manuscrit, et ayant publié les suivants :

Histoire de la petite vérole, avec les moyens d'en préserver les enfants et d'en arrêter la contagion en France, avec le traité de Rhazès sur la petite vérole, traduit de l'arabe. Paris, 1768, in-12, 2 vol. — Avis au peuple sur son grand intérêt, ou l'Art de se préserver de la petite vérole. 1769, in-12 et in-4°. — Lettre à M. Coste, médecin de Nancy, sur la traduction des œuvres de Mead, tant louée par M. Roux le journaliste. Amsterdam et Paris, 1775, in-12. — Mémoire sur les effets d'un champignon connu des botanistes sous le nom de fungus phalloides annulatus, sordide virescens et patulus; lu à l'Académie des sciences. Extrait du Journal de physique, etc. Paris, 1775, in-4°. — Recherches historiques et physiques sur les maladies épizootiques, avec les moyens d'y remédier dans tous les cas; publiées par ordre du Roi. Paris, 1775, 2 vol. in-8°. — Mémoire pour servir à l'histoire de la petite vérole, dans lequel on démontre la possibilité et la facilité de préserver un peuple entier de cette maladie. Paris, 1768, in-12. — Le seul préservatif contre la petite vérole, ou troisième mémoire pour servir à l'histoire de la petite vérole. Paris, 1776, in-12. — Antimagnétisme, ou origine, progrès, décadence, renouvellement et réfutation du magnétisme. Londres et Paris, 1784, in-8° de 252 pages avec fig. — Mesmer justifié. Constance et Paris, 1784, in 8° de 46 pp. — Tabula plantarum fongosarum. Paris, 1791, in-4° de 31 pp., avec un tableau et une pl. en taille-douce. — Traité des champignons; ouvrage dans lequel on trouve, après l'histoire analytique et chronologique des découvertes et des travaux sur ces plantes, suivie de leur synonymie botanique et des tables nécessaires, la description détaillée, les qualités, les effets, les différents usages, non seulement des champignons proprement dits, mais des truffes, des agarics, des morilles, et autres productions de cette nature, avec une suite d'expériences sur les animaux, l'examen des principes pernicieux de certaines espèces, et les moyens de prévenir leurs effets ou d'y remédier; le tout enrichi de deux cents (aujourd'hui deux cent quarante-sept) planches, où ils sont représentés avec leurs couleurs naturelles, et en général leur grandeur naturelle, et distribués suivant une nouvelle méthode. Paris, 1793, 2 vol. in-4° de 630 et 476 pp., avec un vol. petit in-fol. de 247 pl. gravées et coloriées d'après nature; plus le portrait lithographié de l'auteur. — Observations sur la vipère de Fontainebleau et sur les moyens de remédier à sa morsure. Fontainebleau, 1805, in-8° de 60 pp. — Prospectus du traité des champignons, etc. — De la mycétologie, ou Traité historique, graphique, culinaire et médical des champignons. Paris, 1808, in-4° de 48 pp., avec 3 pl. — Examen de la partie botanique de l'Essai d'une histoire pragmatique de la médecine, par Kurt-Sprengel, traduit sur la deuxième édition par Ch.-Fréd. Geiger, médecin, etc. Paris, 1815, in-8° de 24 pp. — Examen d'un ouvrage qui a pour titre : Illustrationes Theophrasti, in usum botanicorum præcipue peregrinantium, auctore Joh. Stackhouse, etc. Paris, 1816, in-8° de 62 pp. — Flore et Faune de Virgile, ou histoire naturelle des plantes et des animaux (reptiles, insectes) les plus intéressants à connaître,

et dont ce poète a fait mention. Paris, 1824, in-8° avec 4 planches.

(DEZEIMERIS, *Dict. hist.*)

Apr. J.-C. 1740. — WICHMANN (Jean Ernest), l'un des médecins les plus distingués et les plus célèbres de l'Allemagne moderne, né à Hanovre le 10 mai 1740, annonça de bonne heure des dispositions heureuses pour les sciences. Élevé avec le plus grand soin dans la maison paternelle, il passa d'abord quelque temps dans le lycée de Brême, et se rendit, en 1759, à Gœttingue, où il étudia la médecine sous Brendel, Vogel et Rœderer, et prit le grade de docteur en 1762. Après sa promotion, il revint à Hanovre, et l'année suivante fit un voyage à Paris, d'où il passa presqu'aussitôt à Londres. Ce fut pendant son séjour dans la Grande-Bretagne qu'il conçut, pour la médecine anglaise, cette haute estime qu'on voit percer dans tous ses ouvrages, et qui contraste si fort avec le peu de cas qu'il faisait des praticiens français. Cette particularité tenait évidemment à la nature de ses études premières, dans le cours desquelles il avait négligé l'anatomie, de manière qu'il dut se trouver tout naturellement enclin à donner la préférence à la médecine purement empirique, dans laquelle il apporta d'ailleurs une sagacité peu commune, et qui fait regretter que les circonstances ne lui aient pas permis d'apprécier toute l'importance d'une investigation approfondie des mystères de l'organisation. Vers la fin de l'année 1764, il retourna dans sa ville natale, et s'y livra sur-le-champ à l'exercice de l'art de guérir. Ses débuts furent peu brillants, parce que Werlhof, qui florissait à cette époque, éclipsait tous les autres praticiens. Cependant il se fit connaître par quelques bonnes traductions d'ouvrages anglais, et Werlhof lui-même lui accorda son estime et son amitié. La place de médecin des pauvres et de l'hospice des Orphelins qu'il obtint lui fournit aussi l'occasion de déployer ses talents sur un théâtre plus vaste et plus favorable, et dès lors sa réputation fit des progrès si rapides qu'à la mort de Werlhof il se trouva en possession de la confiance générale, et fut nommé médecin de la cour. En 1770, il donna la description d'une épidémie de raphanie, qu'il avait été chargé par le gouvernement d'observer et de traiter; et, en 1775, il publia les Œuvres de Werlhof, qui firent pénétrer son nom jusque chez l'étranger. La réputation de Zimmermann n'éclipsa pas la sienne, et ces deux hommes célèbres vécurent en bonne intelligence l'un avec l'autre, sans cependant être unis par les liens de l'amitié. Wichmann admirait le génie original de Zimmermann, mais ne le considérait pas comme un grand praticien; il reconnaissait que personne n'avait mieux développé les avantages de l'expérience, mais il ne lui accordait guère que de la théorie sous ce rapport. On doit convenir qu'il y avait du vrai dans ce jugement, quoiqu'une jalousie secrète et mal déguisée en eût peut-être forcé un peu l'expression. Quant à Wichmann, il n'admettait en médecine d'autre règle que l'empirisme fondé sur l'observation et l'analogie. On en trouve la preuve dans son meilleur ouvrage, intitulé Idées sur le diagnostic, qui est sans contredit une des productions les plus remarquables du siècle dernier, mais qui aurait eu un mérite infiniment supérieur, si l'anatomie pathologique n'y avait pas été totalement négligée. Partout on y reconnaît l'homme habitué à analyser les symptômes, à en calculer les nuances et jusqu'aux plus légères différences; mais jamais l'auteur ne s'élève jusqu'à la considération de la source des désordres dont ils sont l'expression. Wichmann s'est montré chaud partisan de la théorie des cirons comme cause de la gale, de l'inoculation, et ensuite de la vaccine. La mort d'une épouse chérie lui porta un coup funeste; il languit encore trois ans et succomba sous le poids du chagrin, le 12 juin 1802. Il combattit avec force les préjugés qui régnaient relativement à la dentition difficile, et s'attacha d'une manière spéciale à faire ressortir les caractères distinctifs de plusieurs maladies confondues ensemble jusqu'à lui, ou du moins mal caractérisées. Il attachait la plus haute importance au régime dans le traitement des maladies, qu'il attribuait presque toutes à l'oubli des règles de la diététique ou à l'influence de la constitution atmosphérique. Les ouvrages de ce grand praticien sont :

Dissertatio de insigni venenorum quorumdam virtute medica, imprimisque cantharidum ad morsum animalium rabidorum, præstantia. Gœttingue, 1762, in-4°. — Beytrag zur Geschichte der Kriebelkrankheit im J. 1770. Leipzick, 1771, in-8°. — De pollutione diurna, frequentiori, sed rarius observata, tabescentiæ

causa. Gœttingue, 1782, in-8°.— Actiologie der Kraetze. Hanovre, 1786, in-8°. Ibid. 1791, in-8°.—Beytrag zur Kenntniss des Pemphigus. Erfurt, 1791, in-4°. —Ideer zur Diagnostic. Hanovre, 1794-1802, 8 vol. in-8°. Vienne, 1798, in-8°. Hanovre, 1800, in-8°. — Zimmermann's Krankheitsgeschichte. Hanovre, 1796, in-8°. — Ueber die Wirkung mineralischer Wasser, besonders des Wildunger. Hanovre, 1797, in-8°. — Kleine medicinische Schriften. Hanovre, 1799, in-8°.— Ueber die Unentbehrlichkeit des Branntweins und einige aehnliche Gegenstaeude. Pyrmont, 1802, in-8°. (*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1740. — PERCIVAL (Thomas), médecin distingué, naquit à Warrington dans le Lancastry le 29 septembre 1740. Orphelin en bas âge, il dut aux soins d'une sœur aînée de recevoir une excellente éducation. Il fit ses études médicales à Édimbourg, à Londres et enfin à Leyde, où il fut reçu docteur en 1765. Il visita la Belgique et la France, et alla se fixer en 1767 à Manchester pour y exercer l'art de guérir. Il eut bientôt une clientèle brillante; et il s'attacha à étudier dans sa pratique l'action des médicaments les plus employés. Il cultivait en même temps la chimie et les sciences physiques et naturelles. Percival fonda à Manchester la *Société philosophique et naturelle*, dont il fut nommé président. Il mourut le 30 août 1804, ayant mis au jour de nombreuses productions.

Account of a double child. Dans les Philos. transact., 1758, p. 360. — On the roman colonies and stations in Cheshire and Lancashire. Dans les Philos. trans., 1758, p. 216.— Diss. de frigore. Leyde, 1765, in-4°. — Experiments on the Peruvian bark. Dans les Philos. transact., 1767, p. 221. — Essays medical, philosophical and experimental. Vol. I-III, 1768-76, ed. II, 1772, in-8°; ed. IV, 1789, in-8°. — On the disadvantages which attend the inoculation of children in early infancy. 1768, in-8°. — Experiments and observations on water; particularly on the hara pump water of Manchester. Londres, 1768, in-8°. — Account of the course of the erminestreet through Northamptonshire and of roman burying place by the side of it (Arch., vol. I, p. 62). — Of the efficacy of external applications in the angina maligna or ulcerous sore throat 1770. — Experiments and observations on the waters of Buxton and Matlok in Derbyshire. Dans les Philos. transaet., 1772, p. 455. — History and eure of a difficulty in deglutition of long continuanee arising from a spasmodic affection of the œsophagus. Dans les Med. transact., vol. II. p. 90.—On the different heights over the same sport of ground. (Hunter's Geor. ess., vol. III, p. 173.) — On the orchis root. (Hunter's, G. e., vol. IV, p. 163.)—On the effects of fixed air on the colours and vegetation of plants. (Hunter's G. e., vol. V, p. 17.)— On the action of different manures. (Hunter's G. e., p. 60.) — Observations and experiments on the poison of lead. 1774, in-8°; 1786. — Account of an extra-uterine fœtus, voided by stool 22 years after pregnancy. Med. commentar. of Ed., vol. III. — The case of an angina peetoris, which terminated fatally with the dissection. Med. commentar., vol. III, p. 180. — On the use of flovers of zinc in epileptic cases. Med. commentar., vol. II. — On the external use of preparations of lead. Med. commentar., vol. III, p. 199. — Observat. on the state of population in Manchester and other adjacent plaees. Philos. transact., 1774, p. 54; 1775, p. 552; 1776, p. 160. — Obs. on the medicinal uses of fixed air. In Priestley's experim. on different kinds of air. Append., p. 300.— On the solution of stones of the urinary and of the Gall bladder by water, impregnated with fixed air. Ibid. — A father's instruction, to his children; consisting of tales, fables and reflexions. Vol. I-II, 1775, in-8°. — Philosophical, medical and experimental essays, 1776, in-8°. — Tables schewing the number of deaths occasioned by the smallpox in the several periods of life an different seasons of the year, with its eomparative fatality to males and females. Med obs., vol. V. p. 270. — Tables of the comparative mortality of the measles from 1768 to 1774. Med. obs., vol. T, p. 282. — Miscellaneous practical observat. Mel. commentar., vol. V, p. 166. — Account of the earthquakeat Manchester. Med. commentar., vol. V. — Aceount of a new and cheap method of preparing pothash, with observat. Philos. trans., 1780, p. 345.— Obs. on the medicinal uses of the oleum jecoris aselli; or cod liver oil, in the chronic rheumatism and other painfull disorders. Lond., Med. Journ., vol. III, p. 392. — Moral and literary dissertations, 1784, in-8°. — Miscellaneous facts and observat. Lond. Med.,

Journ., vol. IV, p. 56. — History of the fatal effects of pikles impregnated with copper; together with observat. on that mineral poison. Med. trans., vol. III, p. 80. — Tribute to the memory of Charles de Polier, Esq. Mem. of m. Vol. I, p. 287. — On the different quantities of rain wich fall, at different heights over the same spot of ground, with a letter from Benj. Franklin. Ibid., vol. II, p. 106. — Speculations on the perceptive pover of vegetables. Ibid., p. 114. — On the pursuit of experimental philosophy. Ibid., p. 326. — Facts and queries relative to attraction and repulsion. Ibid., p. 429. — Narrative of the sufferings of a collier, who was confined more than seven days, without, substenance, and exposed to the choke-damp, in a coalpit not far from Manchester, with obs. on the effects of famine on the means of alleviating them, and on the action of foul air, on the human body. Ibid., p. 467. — Experiments on the solvent powers of camphor and other miscellan. communications. Mem. of M. S. of L., vol. II, p. 54. — Medical cautions and remarks particularly relative to pulmonary disorders. Mem. of L. vol. II, p. 288. — Hints towards the investigations of the nature, causes and cure of the rabies canina. Lond. m. j., vol. X, p. 3. — Inquiry into the principales and limits of taxation as a branch of moral and political philosophy. Mem. of M., vol. III, p. 1 619. — A physical inquiry into powers and operations of medicines. Philosophy. med. of M., vol. V, p. 197. Lond. m. j., vol. II, p. 187. —Practical observ. on the treatment and causes of the dropsy of the brain Simmon's. Med. facts and obs., vol. I, p. 111. — Medical jurisprudence or a code of ethics and institutes adcpted to the professions of physic and surgery. 1800, in-8°. — A father's instruction to his children, vol. V, 1800, in-8°. — Some observ. on rabies canina. Duncans M. C. Dec. 2. vol. VI, p. 362. — Obs. on hopital duties. Ibid., vol. IX, p. 374. — Observ. on the medicinal uses of cod-liver oil, in the chronic rheumatism and other painfull disorders. American museum, Jear. 1788. Dec., p. 519. — On the different qualities of rain which fall, at different heights, over the same spot of ground. Newyork, Magaz. X, 1791, Jul., p. 519.—Medical ethics; or a code of institutes adapted to the professional conduct of physicians and surgeons in hospital practice; in relation to apothecaries, and in cases which fall may require a knowledge of law. 1803, in-8°.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1740. — SAXTORPH (Mathias), célèbre accoucheur danois, naquit en 1740 à Meyruys, près Holstebroe. Orphelin de bonne heure et sans fortune, il reçut pourtant, grâce à la générosité de quelques parents, une bonne éducation. Il fit ses études médicales à Copenhague, et dirigea spécialement ses travaux vers l'obstétrique. Il obtint la faveur de voyager aux frais de l'Etat pour se perfectionner dans son art. Trois ans furent employés par lui à visiter les hôpitaux et à fréquenter les cours des plus habiles professeurs d'Allemagne, de France et de Hollande. Peu de temps après son retour en Danemark, il fut nommé accoucheur à la Maison royale d'accouchements de Copenhague et professeur à l'Université. Il mourut le 29 juin 1800. — Saxtorph occupe un rang distingué dans l'histoire de l'art des accouchements. Formé aux leçons de C.-J. Berger, qui déjà avait des idées justes et avancées sur le mécanisme de la parturition, il décrivit avec soin les rapports successifs de la tête avec le bassin dans son passage à travers cette cavité, et montra, contre l'opinion de Smellie, qu'elle s'engage au détroit supérieur, son grand diamètre répondant, non au diamètre transverse de ce détroit, mais au diamètre oblique.

Dissertatio de doloribus parturientium signum felicis partus præbentibus. Copenhague, 1762, in-8°. — Erfaringer samlede paa det kongelige frizor demoderhuus, etc. Soroæ, 1784. En allemand : Erfahrungen die vollstændige Geburt betreffend, etc. Copenhague, 1766, 57 p. — De diverso partu ob diversam capitis ad pelvim relationem mutuam. Copenhague, 1771, in-8°. Copenhague et Leipzick, 1772, in-8°. — Pla til forelaesningern over josdemoder-videnskaben, etc. Copenhague, 1772-1773, in-8°, 2 part. En allemand, par Schrœder : Umriss der Geburtshülfe für Wehmütter. Copenhague et Leipzick, 1783, in-8°. Ibid., 1792. in-8°. Ed. J. Clem. Tode, Copenhague, Leipsick, 1801, in-8°. — Auszug der Geburtswissenschaft zum Gebrauch zur Wehmütter. Copenhague, 1790, in-8°.

Saxtorph a fourni au Recueil de la So-

ciété de médecine de Copenhague les articles suivants :

De funiculis umbilicalibus infantum vivorum nodose complicatis. Coll. V.-I., 1774. — De usu forcipis, ejusque in situ faciei laterali applicandi modo, ib. — De placenta in orificio uteri irradicata, ib. — De tumoribus insolitis in duobus fœtubus observatis, quorum unus partum impedivit, alter vero multum partui obstaculum fecit. Ib. V.-II., 1775. — Animadversiones de correctione uteri et fœtus in partu. — De variis sub partu occurrentibus impedimentis, quæ suturas cranii ejusque fontanellas tangi prohibent. — De ischuria ex utero retroflexo. — De lethali uteri hæmorrhagia. Act. Soc. Hauniens. V.-I. 1777. — De graviditate molari. — De hæmorrhagiis partum insequentibus injectione frigidarum in utero sistendis. V.-II., 1779. — De singulari uteri structura. — De morbo et morte a tumore ovarii pilosi pendente. — Observatio de fœtu aperto abdomine, visceribusque abdominalibus solo peritonæo tectis, nato. Act. Reg. Soc. V.-I. 1783. — Meditationes de utero graviditate rupto, ægrota per sex hebdomadas superstite. — De usu forcipis Levretianæ in extrahendo capite, oblique ad marginem lateralem pelvis sito. — On trouve aussi quelques articles de Saxtorph dans les mémoires de la Société des sciences de Copenhague. — Ces opuscules ont été réunis dans le recueil suivant : — Math. Saxtorph's gesammelte Schriften geburtshülflichen, praktischen und physiologischen Inhalts. Herausgegeben und mit dessen Biographie begleitet von seinen Sohne und D. P. Scheel. Copenhague, 1803, in-8°, 2 part.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1740. — WIENHOLD (Arnaud), né à Brême le 18 août 1740, mourut le 1er septembre 1804 en cette ville, où il exerçait l'art de guérir, et remplissait la place de médecin stipendié. Il s'est principalement fait connaître par l'enthousiasme avec lequel il soutint la cause du magnétisme animal, son efficacité dans les maladies, et la réalité des cures opérées par ce prétendu agent de la nature. Les ouvrages qu'il a mis au jour sont intitulés :

Dissertatio de inflammationibus occultis viscerum hypochondriacorum in febribus bilioso-putridis. Gœttingue, 1772, in-4°. — Beytrag zu den Erfahrungen ueber den thierischen Magnetismus. Hambourg, 1787, in-8°. — Antwortschreiben auf den einer Brochuere : Briefe vun und an Lavater von einem Ungenannten au ihn gerichteten Brief. Hambourg, 1786, in-8°. — Pharmacopœa in usum officinarum reipublicæ bremensis conscripta. Brême, 1792, in-8°. — Rédigé en commun avec Heineke et Meier. — Heilskraft der thierischen Magnetismus, nach eigenen Beobachtungen. Lemgo, tom. Ier, 1802 ; II, 1803 ; III, 1805, in 8°. — Abhandlungen ueber Magnetismus. Brême, 1807, in-8°. — Abhandlung ueber die Ansteckung der Schwindsucht. Brême, 1807, in-8°. — Sieben Vorlesungen ueber die Entstehung der Missgeburten. Brême, 1807, in-8°. — Hinterlassene aerztliche Miscellen. Brême, 1807, in-8°. — Rhapsodieen ueber Reimarus Nothwendigkeit eines Collegii medici. Brême, 1807, in-8°.

(*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1740. — VENEL (André-Joseph), orthopédiste habile, naquit sur les bords du lac de Genève le 28 mai 1740. Cabanis et Tronchin furent ses premiers maîtres dans l'art de guérir. Il s'établit à Yverdun en 1769, et y érigea une école de sages-femmes pour lesquelles il composa un ouvrage classique à leur portée. En 1779, il retourna à Montpellier pour y perfectionner ses études et se livrer à des recherches anatomiques spéciales dans le but de mieux connaître la nature et les causes des difformités et des déviations de la taille. De retour dans le pays de Vaud, il se fixa à Orbe, où la célébrité de ses cures lui amena des malades de tous les pays voisins. Venel mourut le 9 mars 1791.

Nouveaux secours pour les corps arrêtés dans l'œsophage. Lausanne, 1769, in-8°. — Essai sur la santé et l'éducation médicinale des filles destinées au mariage. Yverdun, 1776, in-8°. — Précis d'instruction pour les sages-femmes ; ouvrage composé en faveur de l'école des sages-femmes du pays de Vaud, formée à Yverdun, et publié aux dépens du souverain. Yverdun, 1778, in-8°. — Description de plusieurs nouveaux moyens mécaniques propres à prévenir, borner et même corriger dans certains cas les courbures latérales et la torsion de l'épine du dos. Lausanne, 1788, in-8°.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1741 *env.* — GENDRON (Claude Deshais), docteur de la Faculté

de Montpellier, médecin ordinaire de Monsieur frère de Louis XIV, et, dans la suite, médecin du duc d'Orléans, régent du royaume, tirait son origine d'une honnête famille de la Beauce. Il fit paraître, dès sa jeunesse, une inclination et des talents extraordinaires pour l'histoire naturelle et la médecine et, afin de les faire d'autant mieux profiter, il rechercha avec le plus grand empressement la compagnie des gens de lettres et des savants, dont il mit toutes les instructions au rang des règles qu'il avait à suivre dans le plan de ses études. Il fit en particulier tant de progrès dans la médecine, qu'il opéra, par des connaissances qui lui étaient propres, des guérisons sans nombre sur des sujets qui semblaient incurables; et comme il excellait surtout dans la cure des cancers et des maladies des yeux, ses succès dans cette partie lui valurent la plus haute réputation. A toutes ces connaissances et à tant d'autres qui peuvent rendre un médecin utile à l'humanité, Gendron ajoutait les agréments de l'esprit et les qualités du cœur qui rendent un homme cher à la société. Vrai jusqu'au scrupule, il avait en horreur tout genre de déguisement et de flatterie. Parvenu à un âge assez avancé, et ayant amassé un bien suffisant à ses besoins, il se retira à Auteuil près Paris, dans la maison qui avait appartenu autrefois au célèbre Despréaux, son ami, et qui était devenue la sienne depuis trente ans : ce fut là que les grands, les ministres, les ambassadeurs, les premiers magistrats, les savants et un grand nombre de personnes de l'un et de l'autre sexe vinrent souvent visiter et consulter Gendron. Un jour Voltaire, encore assez jeune, allant lui présenter un de ses ouvrages, se trouva tout à coup saisi de respect pour un endroit si cher aux Muses, et fit cet impromptu :

C'est ici le vrai Parnasse
Des vrais enfants d'Apollon ;
Sous le nom de Boileau ces lieux virent Horace,
Esculape y paraît sous celui de Gendron.

Ce médecin vécut dans sa retraite en philosophe vraiment chrétien. Il y mourut le 3 septembre 1750, à 87 ans, pleuré des pauvres, dont il était le père; des chrétiens, dont il était l'exemple; et même des médecins, quoiqu'ils eussent en lui un concurrent redoutable. M. Le Beau, célèbre professeur d'éloquence, fit son épitaphe en latin.

Gendron légua par son testament tous ses manuscrits à un de ses neveux, comme lui docteur de la Faculté de médecine de Montpellier. Le principal est intitulé : Recherches sur l'origine, le développement et la reproduction des êtres vivants. On assure que cet ouvrage sera rendu public; il devrait déjà l'être, s'il est digne de la réputation que l'auteur s'est acquise par ses Recherches sur la nature et la guérison du cancer imprimées à Paris en 1701, in-12. Cet ouvrage est d'autant plus estimable qu'il est le fruit de l'observation; mais, comme il est hors de doute que l'auteur n'ait approfondi cette matière par sa longue expérience, il aurait pu l'enrichir de nouvelles réflexions, s'il les eût crues nécessaires à son objet. C'est dans cet ouvrage qu'il conseille la belladone en topique, remède dont il devait la connaissance à l'abbé Gendron son oncle. Il lui préfère cependant l'amputation, quand le cancer est en état d'être opéré; c'est en effet le seul expédient : car nous ignorons encore la nature du vice cancéreux, et nous ne connaissons point de médicaments assez efficaces pour le dompter.

Apr. J.-C. 1744 *envir.* — FABRE (Pierre), professeur de pathologie externe, ancien prévôt du collége de St-Côme, conseiller du comité de l'Académie royale de chirurgie, naquit à Tarascon, et fut reçu dans la Société académique des chirurgiens de Paris le 30 octobre 1751. En 1744, il concourut pour un prix que l'Académie royale de chirurgie proposa sur la nature, le mode d'action et l'emploi chirurgicaux des remèdes anodins; et quoique la palme fût adjugée à J.-L. Petit, l'Académie fit un rapport avantageux sur le mémoire que Fabre proposa à ce sujet. On a de lui plusieurs ouvrages remarquables, et dont quelques-uns justifient la réputation dont il a joui :

Traité des maladies vénériennes. Paris, 1758, in-12. Ibid., 1765, 2 vol. in-12. Ibid., 1773, in-8°. Cet ouvrage contient des observations recueillies avec soin et exposées avec clarté; il peut encore soutenir, avec quelque avantage, le parallèle avec les ouvrages les plus récemment écrits sur cette matière. — Essais sur divers points de physiologie, de pathologie et de thérapeutique. Paris, 1770, in-8°. On y trouve des vues intéressantes, et qui pourraient encore offrir aujourd'hui le mérite de la nouveauté. Fabre fonde sur l'irritabilité les lois

d'une doctrine nouvelle, et cherche à expliquer, au moyen de cette propriété des tissus vivants, les principales fonctions de l'économie animale et la manière d'agir des médicaments. — Recherches sur la nature de l'homme considéré dans l'état de santé et dans l'état de maladie. Paris 1776, in-8°. — Essais sur les facultés de l'âme considérées dans leurs rapports avec la sensibilité et l'irritabilité de nos organes. Paris, 1785, in-12. — Recherches des vrais principes de l'art de guérir. Paris, 1790, in-8°. Enfin Fabre a inséré dans le recueil des travaux de l'Académie royale de chirurgie un mémoire dans lequel il prouve qu'il ne se fait point de régénération des chairs dans les plaies et les ulcères avec perte de substance.

(*Biog. méd.*)

Apr. J.-C. 1741 *env.*—DUMOULIN ou MOLIN (Jacques), médecin consultant du roi, fut plus connu à Paris sous le premier nom que sous le second. Il mourut sans postérité dans cette capitale, le 21 mars 1755, âgé de 92 ans et riche de seize cent mille livres. Cet homme, qui a joui de la plus grande célébrité dans sa profession, était d'un caractère singulier. L'auteur des Anecdotes de médecine lui attribue le trait suivant, mais sans vouloir s'en constituer le garant : « Un homme plus qu'économe et qui » s'en piquait, ayant entendu dire que » M. Molin l'emportait sur lui à cet » égard, alla le voir sur les huit heures » du soir en hiver, et le trouvant dans » une chambre enfumée, avec une petite lampe qui ne donnait presque » point de clarté, il lui dit en entrant : » J'ai appris, monsieur, que vous étiez » l'homme du monde le plus économe ; » je le suis un peu, mais je souhaiterais » l'être davantage, et je voudrais bien » que vous me fissiez l'amitié de me » donner quelques leçons d'économie. » Ne venez-vous que pour cela, lui répliqua brusquement M. Molin, prenez » ce siége ; et en même temps il éteignit » sa lampe en lui disant : Nous n'avons » pas besoin d'y voir pour parler ; nous » en serons moins distraits. Ah ! monsieur, s'écria l'avare étranger, cette » leçon d'économie me suffit ; je vois bien » que je ne serai jamais qu'un petit garçon auprès de vous, mais je vous proteste que j'en profiterai. Il se retira » aussitôt à tâtons. » L'auteur des Anecdotes continue ainsi : « Tel est l'homme ; » un assemblage de contradictions, un » être pétri de vices et de vertus ! Plusieurs fois ce médecin célèbre, qui, » appelé chez des gens aisés, n'y revenait pas si on ne le payait à chaque » visite, a donné des soins au soulagement des pauvres ; plusieurs fois il leur » a fourni des secours en argent, sans » que toutefois jamais il ait souffert qu'on » lui en fît des remercîments réitérés : » aliment d'un amour propre orgueilleux ; sans qu'il en ait jamais parlé. » On en doit le témoignage à la noblesse » de ses sentiments sur cet objet ; en » donnant il exigeait surtout qu'on oubliât qu'il eût donné. Un jour il fut » appelé dans un couvent pour une » jeune demoiselle très-pauvre et d'une » grande naissance ; on lui en fit l'aveu » en tremblant, dans la crainte que, n'étant pas payé, suivant sa méthode il ne » revînt plus : il revint pourtant, et laissa chez la malade un rouleau de dix » louis d'or, afin que d'une partie de cet » argent on pût le payer, et que par là » les assistants ne s'aperçussent pas » de l'indigence de la malade, » si le premier trait est vrai, le second en efface tout le ridicule.

L'Eloge historique de M. Molin fut imprimé à Paris en 1761, in-8° ; je l'ai inutilement cherché, pour avoir matière de m'étendre sur l'article de ce célèbre praticien. On n'a de lui qu'un ouvrage in-12, qui est un Recueil d'observations sur le rhumatisme.

Ap. J.-C. 1741. — BOURRU (Edmond-Claude), né à Paris le 27 mars 1741, fut docteur régent et bibliothécaire de la Faculté de médecine de cette ville. Il a mis au jour plusieurs ouvrages qui font preuve de son zèle pour le bien public, et de son empressement à faire connaître tout ce qui peut contribuer aux progrès de l'art qu'il exerça avec distinction. Tels sont :

De aquis medicatis ad Merlanges, 1765, in-4°. — Observations et recherches médicales par une société de médecins de Londres ; ouvrage servant de suite aux Essais d'Edimbourg. Paris, 1765, deux volumes in-12. Traduit de l'anglais. — Utilité des voyages sur mer pour la cure de différentes maladies, et notamment, de la consomption, avec un appendice sur l'usage des bains dans les fièvres. Paris, 1770, in-12. Traduit de l'anglais de Gilchrist.. — L'art de se traiter soi-même dans les maladies véné-

riennes et de se guérir de leurs différents symptômes. Paris, 1770, in-8°. — Des moyens les plus propres à éteindre les maladies vénériennes, pour servir de suite à l'Art de se traiter soi-même dans les maladies vénériennes, Paris, 1771, in-8°. Parmi les précautions qu'il indique, il en est qui demandent le concours du gouvernement. On a pourvu à la plus essentielle, en établissant un traitement public et gratuit de la vérole et de ses symptômes, sous la direction de M. Gardane, docteur-régent de la Faculté de Paris. — Eloge historique de M. Le Camus, médecin de Paris. 1772. — Recherches sur les remèdes capables de dissoudre la pierre. Paris, 1775, in-8°. Il a traduit cet ouvrage de l'anglais de Blakrie, conjointement avec M. Guilbert son confrère. — Discours prononcé aux écoles de médecine pour l'ouverture solennelle du cours de chirurgie, le 6 février 1776; sur ce sujet : « A quels points doit s'arrêter le chirurgien dans les différentes sciences dont l'étude lui est nécessaire. Paris, 1780. in-4°. — Eloge funèbre de M. Guillotin. Paris, 1814, in-4°.

Ap. J.-C. 1741. — BRUGNONE (Jean), médecin vétérinaire distingué de l'Italie, naquit à Turin vers 1741. Il était docteur en médecine et en chirurgie de l'université de cette ville, lorsqu'il vint à l'école vétérinaire de Lyon en 1764. Il y resta pendant quatre ans et alla ensuite suivre les leçons de l'école d'Alfort pendant une année. A son retour dans son pays, le roi de Sardaigne le nomma directeur d'une école vétérinaire qu'il venait de fonder à Chivasso, et lui donna le titre de vétérinaire des écuries et des haras royaux. Brugnone devint successivement professeur d'anatomie humaine et d'anatomie comparée à l'Université de Turin, membre de l'Académie des sciences et de la Société d'agriculture de cette ville, correspondant de l'Institut de France, et mourut en 1818. On a de lui :

La Mascalcia, ossia la medicina veterinaria ridotta ai suoi principii. Turin, 1774, in-8°. C'est le traité de la conformation extérieure du cheval, par Bourgelat, que Brugnone a augmenté de beaucoup d'observations qui lui sont propres. On en trouve une analyse dans le Journal des Savants de mai 1775, p. 555. — Storia della squinancia cancrenosa manifestasi sui cavalli a Torino, inséré dans le Scelta d'opuscoli interessanti, etc., vol. II, p. 64, et vol. III, p. 3. — Trattato delle razze de' cavalli. Turin, 1781, in-8°. — Recherches physiques sur la nature et sur les causes d'une épizootie qui se manifesta à Fossan, parmi les chevaux des dragons du roi. Insérées dans les Memorie della reale Acad. delle scienze di Torino, vol. VI, p. 33, 1re partie. — De testium in fœtu positu, de eorum in scrotum descensu; de tunicarum quibus hi continentur, numero et origine, dissertatio. Même collection, vol. VII, p. 13. 2e partie; réimprimé par les soins de Sandifort, à Leyde, 1788, avec la dissertation d'Azzoguidi. Observationes ad uteri constructionem pertinentes, les recherches de Paletta sur le gubernaculum testis, etc. — Observations anatomiques sur les vésicules séminales, propres à en confirmer l'usage. Même collect., v. VIII, p. 609. — Observations et expériences sur la qualité vénéneuse et même meurtrière de la renoncule des champs. Même collection, vol. IX, pag. 108. — De ovariis, eorumque corpore luteo, observationes anatomicæ. Même collection, v. IX, pag. 393. — Descrizione e cura preservativa dell' epizoozia delle galline, serpeggiante in questa città, e ne suoi contorni. Turin, 1790. in-8°. — Description d'un monstre humain, dans Memorie dell' Acad. delle scienze di Torino, vol. IV, p. 271. — Descrizione e cura del morbo contagioso, serpeggiante sulle bestie bovine. Turin, 1795, in-8°. — Del vajuolo dei quadropedi e degli uccelli. Dans les Memorie della reale società agraria di Torino, vol. IX, pag. I. — Discours d'inauguration prononcé dans la grande salle de l'Université, le 27 prairial an X, à l'ouverture solennelle de l'école vétérinaire, Turin, messidor an X, in-8°. — Ippometria ad uso degli studenti della scuola veterinaria. Turin, 1802, in-8°. — Bometria ad uso degli studenti della scuola veterinaria. Turin, 1802, in-8°. — Observations anatomiques sur l'origine du tympan et celle de la caisse. Dans les Memorie delle scienze, vol. XII, pag. 1. — Observations myologiques. Ibid., p. 157. — Mémoire sur l'introduction, dans la 27e division militaire, des bêtes à laine de la race espagnole, et sur leur éducation. Dans la Biblioteca italiana, tome III, page 213. — Essai anatomique et physiologique sur la digestion dans les oiseaux. Dans les Memorie dell' Academia. vol. XVI, p. 305. — Des animaux ruminants et de la rumination. Même collection, vol. XVIII, page 309. — Sur une découverte concernant la vaccine. Insérée dans la Biblio-

teca italiana, tome I, p. 145. — Brugnone fut, avec Penchienati, l'éditeur des OEuvres complètes de Bertrandi, en 14 vol. in-8°, publiés de 1786 à 1802.

(*Biogr. méd.* — *Dict. hist.*)

Apr. J.-C. 1741. — COSTE (Jean-François), né le 14 juin 1741, était fils d'un médecin qui exerçait sa profession avec honneur et distinction à Ville, petite commune peu éloignée de Nantua. Il fit ses humanités à Lyon, chez les Pères de l'Oratoire. Dès qu'il eut obtenu ses lettres de maître ès-arts, il vint à Paris vers la fin de 1758, pour s'y livrer à l'étude de la médecine, et suivit avec assiduité les cours de la faculté pendant quatre ans. Ce laps de temps écoulé, il se rendit à Valence pour y prendre le doctorat qui lui fut conféré en 1763. Immédiatement après, il retourna dans son pays natal, où, à peine arrivé, il fut chargé du traitement d'une épidémie alarmante qui désolait les confins du Bugey et du pays de Gex. Il parvint à en arrêter les ravages en trois mois, et la reconnaissance publique le récompensa par la place de médecin pensionné de la ville et des états du pays de Gex. La maladie s'était étendue jusqu'à Ferney, et les soins que Coste prodigua aux habitants de cette colonie, lui concilièrent l'estime et la bienveillance de Voltaire. Ce fut par le crédit de ce grand homme qu'il obtint, en 1769, la place de médecin de l'hôpital militaire de Versoy, où, depuis trois ans déjà, il donnait des soins désintéressés aux troupes cantonnées dans le Bugey, à l'occasion des troubles de Genève. Nommé, en 1772, médecin de l'hôpital de Nancy, il voulut mettre un terme aux dilapidations qui s'y commettaient, et signala les vices de l'administration au gouvernement; mais voyant ses efforts inutiles, il donna sa démission en 1780, alla passer quelque temps à Bouillon, et fut bientôt après transféré à Calais. La guerre d'Amérique ne tarda pas à lui ouvrir une plus vaste carrière. La direction du service médical de l'armée envoyée aux États-Unis, lui fut remise, et il justifia cette confiance par un zèle infatigable. Les talents et l'activité qu'il déploya dans cette guerre, si glorieuse et si honorable pour les armes françaises, puisqu'elle fut entreprise pour soutenir la liberté et l'indépendance des nations, lui valurent l'estime de Washington, l'amitié de Franklin, et l'adoption par la plupart des universités américaines. A son retour, en 1783, il reprit ses fonctions de médecin dans l'hôpital de Calais. L'année suivante, il devint premier médecin consultant des camps et armées, et fut appelé à Versailles pour suivre dans les bureaux de la guerre, la correspondance avec les chirurgiens militaires. En 1785, il eut le titre d'inspecteur des hôpitaux de l'Ouest. En 1786, il fit un voyage en Angleterre, pour y examiner les établissements hospitaliers, et, en 1778, il fut envoyé, comme premier médecin, au camp de plaisance de Saint-Omer. Cette même année on le nomma premier médecin des armées, et membre du conseil de santé : depuis lors, il est constamment entré dans la composition de tous les conseils de santé et de toutes les inspections générales du service de santé militaire près des ministres de la guerre; car on ne doit pas tenir compte de la destitution prononcée contre lui sous le régime de la terreur, puisque la Convention effaça, autant qu'il dépendait d'elle, le souvenir de cette injuste proscription, en décidant, par une loi, qu'il n'y aurait point d'interruption dans ses services. Quelques années auparavant, en 1790, Coste avait été porté à l'importante et périlleuse place de maire de Versailles par le vœu de ses concitoyens et la volonté du roi. « On n'oubliera jamais, a dit M. Broussais, le jour où cet intrépide magistrat, placé seul entre une armée et une population également soulevées, contint l'une et l'autre par sa fermeté invincible, et fit revivre, dans des temps plus difficiles, le grand caractère du président Molé. » Après avoir lutté pendant deux ans contre la tempête, et affronté mille dangers, il quitta un poste où il ne pouvait plus ni faire le bien, ni empêcher le mal. Ce fut en 1796 qu'il obtint, du Directoire, la place de médecin en chef des Invalides. Retiré dans cet asile des vétérans de la gloire, il y demeura tranquille jusqu'en 1803, époque où les événements politiques l'arrachèrent encore une fois au repos. Depuis cette année jusqu'en 1807, il remplit les fonctions de médecin en chef de l'armée des côtes, et de celle qui, sous le nom, à jamais célèbre, de *grande armée*, porta la gloire de nos armes avec une si étonnante rapidité sur tous les points de l'Allemagne; il fit les campagnes d'Austerlitz, d'Iéna et d'Eylau avec cette belle et redoutable armée; mais les fatigues et les privations qu'il éprouva en Pologne

altérèrent sa santé affaiblie par les années, et développèrent en lui tous les symptômes de la nostalgie ; aussi sollicita-t-il avec empressement l'autorisation de rentrer en France. Cette permission lui fut enfin accordée après des instances réitérées et, cédant sa place à M. Desgenettes, il revint goûter au sein de sa famille un repos et des tendres soins que son grand âge lui rendaient nécessaires. Le retour à d'anciennes habitudes et à une vie régulière, lui rendit le calme de l'âme; mais une affection de poitrine qui minait sourdement sa constitution, mit fin à son existence le 8 novembre 1819. Le Conseil de santé décida, sur la proposition de M. Desgenettes, que son éloge serait prononcé par MM. Brasier, Broussais, Vaidy et Willaume ; M. Regnault a aussi écrit sa vie. L'opinion publique désignait M. Desgenettes pour lui succéder aux Invalides; mais en cette occasion, comme en tant d'autres, elle fut dédaignée, et un nom obscur parvint à se glisser à la place de celui auquel se rattachent tant d'honorables et de glorieux souvenirs. Les ouvrages de Coste, la plupart obscurs ou diffus, sont :

Lettre à M. Joly sur l'épidémie de Collonges au pays de Gex. Gex, 1763, in-8°. — Essai sur les moyens d'améliorer la salubrité du séjour de Nancy. Nancy, 1773, in-8°. Couronné par l'Académie de Nancy. — Eloge de M. Pierrot. Nancy, 1773, in-8°. — Du genre de philosophie propre à l'étude et à la pratique de la médecine. Nancy, 1774, in-8°. — Éloge de M. Cupers. Nancy, 1775, in-8°. — Quatre lettres à M. Paulet pour servir de réponse au factum de celui-ci. Cantorbéry, 1776, in-8°. — Des avantages de la philosophie relativement aux belles-lettres. Nancy, 1776, in-8°. Coste s'attache à démontrer que, dans tous les temps, l'esprit philosophique n'a exercé qu'une influence avantageuse sur les lettres. Il définit la philosophie une force de raison qui fait penser, dire et faire de grandes choses. Pour rendre cette définition intelligible, il aurait dû dire ce qu'il entendait par *grandes choses*. Tamerlan, Attila ont fait de grandes choses et, certes, personne ne sera tenté de les mettre au nombre des philosophes. — Essai botanique, chimique et pharmaceutique sur les plantes indigènes substituées avec succès à des végétaux exotiques. Nancy, 1776, in-8°. Paris, 1793, in-8°. — Ce travail, qu'il exécuta de concert avec Willemet, et qui est assez faible, fut couronné par l'Académie de Lyon. — De antiqua medica philosophia orbi novo adaptanda. Leyde, 1780, in-8°. — Mémoire sur l'asphyxie. Philadelphie, 1780, in-8°. — Du service des hôpitaux militaires ramené aux vrais principes. Paris, 1790, in-8°. Sans contredit la meilleure production de l'auteur, qui s'y élève avec énergie contre le système des infirmeries régimentaires et la suppression des hôpitaux militaires permanents. — Avis sur les moyens de conserver et de rétablir la santé des troupes à l'armée d'Italie. Paris, 1796, in-8°. — Vues générales sur les cours d'instruction dans les hôpitaux militaires. Paris, 1796, in-8°. Les vues de Coste ont été adoptées, en 1814, par le gouvernement. — Compendium pharmaceuticum militaribus Gallorum nosocomiis in orbe novo boreali adscriptum. Newport, 1800, in-12. — De la santé des troupes. Augsbourg, 1806, in-12. — Notice sur les officiers de santé de la Grande-Armée morts en Allemagne depuis le premier vendémiaire an XIV jusqu'au premier février 1806. Ausgbourg, 1806, in-8°. — Coste a traduit du latin la Philosophie des corps organisés de Necker (Bouillon, 1775, in-8°), et de l'anglais les OEuvres de Mead (Bouillon, 2 vol. in-8°). Il a rédigé aussi l'article *Hôpital* pour le Dictionnaire des sciences médicales.

(*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1741. — FLAJANI (Joseph), l'un des plus célèbres chirurgiens qui aient brillé en Italie vers la fin du XVIIIe siècle, naquit en 1741, dans la terre d'Amarano, près d'Ascoli. Il fit à Ascoli ses premières études; puis il alla les continuer à Rome, en 1755, dans l'archigymnase de la Sapience, où il obtint, en 1761, le doctorat en philosophie et en médecine. Depuis il fut admis, comme élève, dans l'hôpital du Saint-Esprit, où il demeura, en cette qualité, jusqu'en 1769, qu'il fut élu, après les épreuves d'usage, chirurgien-suppléant de l'établissement. Chargé de former, pour l'instruction des élèves, un cabinet anatomique, il l'enrichit lui-même de belles et nombreuses préparations. Flajani devint, en 1772, premier chirurgien de l'hôpital et professeur de médecine opératoire. Il fut en outre nommé directeur du musée anatomique et lithotomiste, car il s'était appliqué d'une manière particulière à l'opération de la taille. Le pape Pie VI le choisit, en 1775,

pour son chirurgien ordinaire. Il fut associé à un grand nombre d'Académies médico-chirurgicales, comme à celles de Sienne, de Vienne, de Manheim, des accouchements de Gottingue, d'émulation de Genève, de Florence, de Naples, de Bologne, de Lucques, etc. Une affection consomptive de poitrine, qui dura une année, conduisit Flajani au tombeau le 1er août 1808.

Flajani avait des connaissances étendues et variées. Il aimait la littérature, et s'était formé une riche bibliothèque, remarquable par les livres et les manuscrits précieux qu'elle renfermait, mais surtout par une des collections de livres anatomiques les plus complètes, qu'aient formé des particuliers.

Flajani avait projeté deux grands ouvrages, auxquels ils travailla long-temps, mais que la mort l'empêcha d'achever; l'un sur la lithotomie, pour lequel il avait réservé, sans en rien publier, une multitude d'observations qu'il avait recueillies dans sa pratique, l'autre sur les maladies syphilitiques, dont il n'admettait pas l'origine américaine. Divers autres manuscrits sont restés entre les mains d'un de ses fils, qui est médecin, et qui lui a succédé dans la place de directeur du musée anatomique du Saint-Esprit.—Les ouvrages de Flajani qui ont vu le jour, sont les suivants :

Nuovo methodo di medicare alcune malattie spettanti alla chirurgia. Rome. — On trouve dans ce volume les éloges historiques de Charles Guattani et de P. Marie Giavinna; viennent ensuite quatre dissertations relatives : la première aux anévrismes des extrémités inférieures et particulièrement à l'anévrisme poplité ; la deuxième à la fracture de la clavicule ; la troisième, à la fracture de la rotule ; la quatrième à l'emploi du camphre sur les ulcères. L'ouvrage est terminé par deux observations d'anatomie pathologique, accompagnées de figures. — Osservazioni pratiche sopra l'amputazione degli articoli, le invecchiate lussazioni del braccio, l'idrocefalo ed il panericcio. Rome, 1791, in-8°. — Collezione d'osservazioni, e riflessioni di chirurgia. Rome, an VI. 1803, in-8°. 4 vol. — Ces observations embrassent la plus grande partie du domaine de la chirurgie. C'est le résultat de la pratique d'un habile chirurgien dans un grand hôpital pendant vingt années. Quelques-unes de ces observations sont très-remarquables, toutes sont plus ou moins intéressantes. L'auteur a joint à la plupart des réflexions judicieuses, et quelquefois il les accompagne de recherches historiques sur des sujets analogues, qui dénotent un homme fort instruit dans la connaissance des livres.

(DEZEIMERIS, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1741. — GASTELIER (René-Georges), docteur en médecine, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, naquit à Ferrières en Gatinais, le 1er octobre 1741. Il fut chargé en 1778, par le ministre Turgot, de faire un rapport sur l'agriculture, le commerce et les moyens de salubrité de la province du Gatinais, ce dont il s'acquitta d'une manière digne d'éloge. Deux fois il fut élu maire de Montargis. En 1787 il fut nommé membre de l'assemblée provinciale de l'Orléanais, et député du Loiret en 1791. En 1793, il fut déclaré traître à la patrie, et arrêté comme tel. Il ne dut son salut qu'à la révolution du 9 thermidor, sans laquelle il aurait infailliblement péri sur l'échafaud. Echappé à ce danger, il fut obligé de se tenir caché pendant deux ans pour se soustraire à ses ennemis. C'était un habile praticien, entêté des vieilles théories humorales, et entrant en fureur lorsqu'on contestait devant lui les métastases laiteuses ; l'humorisme a perdu en lui un vigoureux champion, il était d'ailleurs très-érudit, et prodigue de citations latines, souvent fort piquantes, de vive voix et par écrit. Personne n'a poussé aussi loin l'amour de la polémique, dans laquelle il était redoutable. On l'a souvent désigné, avec raison, sous le nom de *Patinus redivivus*. Gastelier mourut à Paris où il s'était fixé depuis plusieurs années, le 20 novembre 1821. Ses ouvrages, qui dénotent un habile praticien, ont pour titre :

Avis à mes concitoyens, ou essai sur la fièvre miliaire essentielle, avec quelques observations. Paris, 1773, in-12, 376 pp.—Traité de la fièvre miliaire épidémique. Paris, 1784, in-12, 401 pp. — Histoire d'un enfant monstrueux en tout genre, par laquelle il est physiquement démontré que l'enfant peut se nourrir et croître dans le sein de sa mère sans le secours du cordon ombilical. (Journal de médecine, 1773; tome XXXIX, et séparément, 18 pp. in-8°.) — Observations sur la végétation d'une espèce de corne de bélier qui avait pris naissance à la partie inférieure du temporal gauche d'une femme octogénaire. (His-

toire de la société royale de médecine pour l'année 1776.) — Mémoire sur la topographie médicale et sur l'histoire naturelle du Gatinais, couronné par la société royale de médecine et inséré dans les Mémoires de cette société pour l'année 1779. — Traité de la fièvre miliaire chez les femmes en couches, ouvrage qui a été couronné par la Faculté de médecine de Paris, dans sa séance publique tenue le 5 novembre 1778. Montargis, 1779, in-8°. 177 pp. et la table. — La Faculté de médecine de Paris avait recommandé dans son programme à ceux qui voudraient concourir, d'éviter toute explication systématique, d'emprunter leurs tableaux de l'observation seule et de fonder le traitement sur l'expérience. — Mémoires sur les maladies auxquelles les bestiaux sont sujets dans le Gatinais, couronné par la Société royale de médecine, et inséré parmi ceux de cette société pour l'année 1780. — Mémoire contenant une série d'observations météorologiques, nosologiques, etc., ainsi qu'un précis historique des épidémies qui ont régné pendant douze ans dans le Gatinais, couronné par la société royale de médecine, et inséré parmi ceux de cette société pour 1783. — Annus physicus, Annùs medicus, mémoire couronné par la société royale de médecine et inséré parmi ceux de cette société pour 1783. — Traité sur les spécifiques en médecine. Paris, 1783, in-8°. 163 pp. — Gastelier n'admet point de spécifiques. — Histoire d'une épidémie du genre des catarrheuses putrides des plus graves et des plus contagieuses; mémoire couronné par la société royale de médecine. Orléans, 1787, in-8°, 68 pp. tab.; et dans l'Histoire de la société royale de médecine pour 1785. — Observations et réflexions relatives à l'organisation actuelle de la médecine. Paris, 1806, in-4°, 30 pp. — Notice chronologique de mes ouvrages, depuis 1771 jusqu'à ce jour. Paris, 1816, in-4°. — Exposé fidèle des petites-véroles survenues après la vaccination; suivi d'observations sur la petite-vérole naturelle, sur la petite-vérole artificielle et sur la vaccine. Paris, 1819, in-8°. — Gastelier a traduit du latin les Principes de médecine de Home. Montargis, 1772, in-8°. Note des ouvrages sur le magnétisme animal qui se trouvent chez lui. Paris, 1786, 10 et 9 pp. — Histoire de l'épidémie de Ceriziers, Theil et Vaumart, Sens, 1796, in-8°, 80 pp. — Dissertation sur le supplice de la guillotine. Sens, an IV (1796) in-8°, 20 pp. — Gastelier soutient, contre Sœmmerring et Sue, qu'après la décapitation et dans le moment même de l'exécution, le patient ne doit éprouver aucune douleur. Quand il écrivit cet opuscule, il était en prison et devait subir le supplice le 15 thermidor, sans la mort de Robespierre qui arriva le 9. — Des maladies aiguës des femmes en couches. Paris, 1812, in-8°. 234 pp., sans les préliminaires. — A mes concitoyens. Paris, 1816, in-8°. — Controverses médicales sur les métastases laiteuses et sur la péritonite. Paris, 1817, in-8°. — Suite des controverses médicales. Paris, 1818, in-8°. 56 pp.

(*Biog. méd.*, *Dict. hist.*)

Apr. J.-C., 1741. — WITHERING (William), observateur distingué, naquit à Willington dans le Shropshire en 1741. Son père lui enseigna les premiers éléments de la médecine et de la pharmacie; il alla ensuite à l'université d'Edimbourg, où il fut promu au doctorat en 1766. Il demeura quelque temps à Stafford, mais il se fixa ensuite à Birmingham, où il eut une clientelle étendue. Ayant la poitrine naturellement délicate, il fut forcé deux fois, en 1793 et 1795, d'aller passer l'hiver en Portugal, pour se soustraire aux rigueurs du climat de sa patrie. Il mourut à Birmingham le 6 octobre 1799. Il a publié une Flore britannique estimée, des mémoires dans divers recueils académiques, et d'autres ouvrages:

A botanical arrangement of all the vegetables naturally growing in Great Britain; with an easy introduction to the study of botany. The whole illustrated with plates. Birmingham, 1776, 2 vol. in-8°. 2d. edit. including the uses of each species of British plants in medicine, in dict. rural economy, and the arts; also, a new set of references to figures, by Dr. Stokes. Vol. I. and II. Londres, 1788, vol. III, 1798, in-8°. The 3d edit. Londres, 1796, 4 vol. in-8°. — An account of the scarlet fever, and sore throat or scarlatina anginosa, particularly as it appeared at Birmingham in 1778. Londres, 1779, in-8°. Birmingham, 1793, in-8°. — Outlines of mineralogy, translated from the original of sir Fortescu Bergman. Birmingham, 1783, in-8°. — An account of the foxglove, and some of its medical uses; with practical remarks on dropsy and other

diseases. Birmingham, 1785, in-8°. — A new method of preserving fungi, etc. Trans. Linn. Soc. 1792, vol. II., p. 263. — An analysis of two mineral substances. viz. The rowley-rag-stone, and the toad-stone. Phil. Trans. 1782. Abr. XV. 290. — Experiments on the terra ponderosa, etc. Ibid., 1784, 544. — On some extraordinary effects of lightning. Ibid. 1790. XVI. 662. — The miscellaneous tracts of the late W. Withering. To which is prefixed a memoir of his life, character and writings. Londres, 1822, in-8°, 2 vol.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1741. — GILIBERT (Jean-Emmanuel), né à Lyon le 21 juin 1741, devait embrasser l'état ecclésiastique pour obéir au vœu de ses parents ; mais celui de la nature l'emporta, et comme tant d'autres hommes devenus célèbres en médecine ou en histoire naturelle, Gilibert préféra les vérités palpables des sciences exactes aux vagues et stériles discussions de la théologie. Il alla donc, en 1760, étudier la médecine à Montpellier, où il soutint, deux ans après, sous la présidence de Charles Leroy, une thèse sur la puissance de la nature pour la guérison des maladies, sujet alors fort à la mode, mais qui commence heureusement à ne plus y être, depuis que la médecine essaye de se débarrasser de toutes les entités et de toutes les abstractions dont on l'a encombrée durant tant de siècles. Après avoir reçu le bonnet doctoral, Gilibert revint à Lyon, et se fixa, pour y exercer sa profession, à Chazay, petit village situé près de cette ville. Désigné quelque temps après par Haller aux ministres de Pologne et de Portugal qui l'avaient consulté tous deux sur le choix d'un sujet capable de fonder une école de botanique, il se décida pour la Pologne, et partit en 1775. Arrivé à Grodno, il y établit un jardin de botanique, et attira un grand concours d'élèves par ses leçons de médecine clinique. Lorsque l'université fut transférée à Wilna, Gilibert l'y suivit, et remplit avec honneur, dans cette nouvelle résidence, la chaire d'histoire naturelle et de matière médicale. Mais la rigueur du climat de la Lithuanie, l'état de sa santé ruinée par le travail et par une maladie cruelle, enfin les persécutions auxquelles il fut en butte de la part d'une foule d'ennemis dangereux, toutes ces causes réunies le déterminèrent à demander sa retraite, que le gouvernement polonais lui accorda. Il partit en 1783, emportant les regrets du roi Stanislas, qui l'avait toujours honoré d'une bienveillance particulière. Arrivé à Lyon, il y fut nommé médecin de l'Hôtel-Dieu, médecin en chef des épidémies, professeur au Collége de médecine, et membre de l'Académie. Il y vivait heureux, entouré d'amis qui l'estimaient et de disciples qui le chérissaient, lorsque les qualités même qui lui avaient mérité l'estime de ses concitoyens vinrent troubler sa tranquillité et renverser tout l'édifice de son bonheur. En effet, les vertus et les lumières qu'il déploya dans la place de maire, à laquelle il avait été porté par les suffrages des Lyonnais, ne purent le mettre à l'abri des persécutions, et il fut jeté dans un cachot. Rendu à la liberté, il ne le fut point au repos, car la présidence de la commission départementale qu'il accepta pendant le fameux siége de Lyon, ouvrit devant lui la carrière des proscriptions. Obligé de fuir, à la prise de la ville, il erra d'asile en asile pendant dix-huit mois, au bout desquels seulement il put rentrer sans crainte dans sa patrie, et y jouir de la considération que son patriotisme, son dévouement et ses rares talents lui avaient méritée. La place de professeur d'histoire naturelle à l'école centrale lui fut décernée, et il la remplit de manière à justifier la confiance de l'administration. La mort le surprit le 2 septembre 1814, après quatre ans de souffrances causées par une affection arthritique et goutteuse. Il a laissé un assez grand nombre d'ouvrages, tous estimés. Son nom a été donné par Ruiz et Pavon à un genre de plantes (*Gilibertia*) de la famille des araliacées. Ses ouvrages sont :

Les chefs-d'œuvre de M. Sauvages, ou recueil des dissertations de cet auteur qui ont remporté le prix dans différentes Académies. Lyon, 1770, 2 vol. in-12. — A la suite de cette traduction, Gilibert a placé un mémoire de lui sur les allaitements mercenaires, considérés comme une cause puissante de dépopulation. — L'anarchie médicinale, ou la médecine considérée comme nuisible à la société, Neufchâtel, 1772, 3 vol. in-12. — Cet ouvrage remarquable offre une peinture exacte et animée des inconvénients de la médecine qui tiennent à l'ignorance ou aux vices de ceux qui l'exercent. Gilibert a développé quelques-unes de ses idées dans une lettre à Tissot, datée de 1792,

qui a été insérée dans divers journaux. — Flora Lithuanica inchoata. Grodno; 1781, 2 vol. in-12. — Indagatores naturæ in Lithuania. Wilna, 1781, in-8°. — Exercitium botanicum in schola principe universitatis Vilnensis peractum. Wilna, 1782, in-12. — Prælectiones Antonii de Haen. Lyon, 1784, 2 vol. in-4°. — Gilibert y a joint une préface et une table analytique servant de commentaire au texte. — Caroli Linnæi, botanicorum principis, systema plantarum Europæ. Lyon, 1785, 4 vol. in-8°. — Caroli Linnæi fundamentorum botanicorum pars prima. Lyon, 1786, 2 vol. in-8°. — Abrégé du système de la nature de Linné. Lyon, 1802, in-8°. — Il n'a paru, de cet ouvrage, que le premier volume contenant les mammifères. Ce n'est qu'une compilation. — Démonstrations élémentaires de botanique. Lyon, 1789, 3 vol. in 8°. Ibid., 1796, 4 vol. in-8°, et 2 vol. in-4°. de planches. — Cet ouvrage n'est autre que celui qu'avaient déjà publié Marc-Antoine-Louis Claret de la Tourrette et Rozier (1766, 2 vol. in-8°. 1773, 2 vol. in-8°.), mais entièrement refondu, et rédigé sur un plan plus vaste. C'est un des meilleurs livres élémentaires de botanique que nous possédions. — Exercitia phytologica, quibus omnes plantæ Europææ quas vivas invenit in variis herbationibus, in Lithuania, Gallia, Alpis, analysi nova proponuntur, ex typo naturæ describuntur, novisque observationibus, tempore florendi, usibus medicis et œconomicis, propria auctoris experientia notis. Lyon, 1792, 2 vol. in-8°. — Histoire des plantes d'Europe, ou éléments de botanique pratique. Lyon, 1798, 2 vol. in-8°. Ibid., 1806, 3 vol. in-8° — Le calendrier de Flore. Lyon, 1809, in-8°. — Adversaria medico-practica prima; seu annotationes clinicæ quibus præcipue naturæ medicatricis jura vindicantur, artisque priscæ simplicitas numerosis peculiaribus observationibus stabilitur. Lyon, 1791, in-8°. Trad. en allemand par E.-B.-C. Hébenstreit. Leipzick, 1792, in-8°. — Gilibert revient avec complaisance sur le sujet qu'il avait déjà traité autrefois à Montpellier. Admiration presque aveugle pour les anciens, et profond respect pour une prétendue nature médicatrice, qui n'exista jamais que dans l'imagination des ontologistes, tels étaient ses premiers principes médicaux. En médecine, il suivit le torrent du siècle, et ne s'éleva pas à la même hauteur qu'en histoire naturelle. — Le médecin naturaliste, ou observations de médecine et d'histoire naturelle. Lyon et Paris, 1800, in-12. Trad. en allemand, Nuremberg, 1807, in-8°. — Continuation du même sujet. L'auteur signale avec énergie les inconvénients et les dangers de la polypharmacie introduite par les galénistes et les arabistes. (*B. méd.*)

Apr. J.-C. 1741. — LASSUS (Pierre), né en 1741, se destina, jeune encore, à la profession de son père, qui était maître en chirurgie à Paris. Après avoir terminé d'excellentes études classiques, il fut bientôt admis à la licence, et, en 1765, à la maîtrise. Son goût pour l'étude et pour le travail du cabinet l'éloignait de la pratique, en même temps que sa jeunesse était un obstacle puissant à ce qu'il pût inspirer une grande confiance. Il embrassa donc la carrière de l'enseignement particulier, et y obtint de tels succès, que l'Académie royale de chirurgie lui confia provisoirement les fonctions de démonstrateur. Lamartinière encouragea ses efforts, le présenta et le fit agréer en 1770 comme chirurgien de Mesdames, filles de Louis XV. En 1779, le titre de lieutenant du premier chirurgien du roi lui fut conféré, et il eut ainsi l'emploi d'inspecteur des écoles et la charge de trésorier du collége et de l'Académie de chirurgie. Il devint, en 1781, professeur d'opérations chirurgicales. Sorti de France avec Mesdames, il revint bientôt sur le sol de la patrie, en montrant les matériaux qu'il avait recueillis durant son voyage au-delà des Alpes, et profitant ainsi de cette disposition par laquelle le décret sur les émigrés établissait que ne seraient pas considérés comme tels, ceux qui auraient été en pays étranger pour la culture et les progrès des sciences. A la création des écoles de santé, Lassus y fut admis comme professeur d'histoire de la médecine, et quelque temps après on lui confia la chaire de pathologie externe. Nommé membre de la première classe de l'Institut, il y exerça pendant deux années les fonctions de secrétaire, et reçut ensuite la direction de la bibliothèque. Ce savant illustre, qui avait été nommé chirurgien consultant de Napoléon, mourut le 7 mars 1807, après une maladie de courte durée. — Lassus possédait à un haut degré la science et l'érudition, qu'il éclairait presque toujours par une sage critique. Il s'était livré avec succès à l'étude

des langues anciennes et modernes; il possédait parfaitement l'anglais et l'italien ; il aimait tous les arts, et réunissait toutes les qualités qui forcent l'estime, attirent la considération, éloignent les envieux et concilient les suffrages. Comme professeur, il se distingua par la méthode, la clarté et la précision avec lesquelles il expliquait les parties de la science les plus difficiles. Il occupe un rang distingué parmi les écrivains qui ont traité de la chirurgie ; mais comme sa pratique n'a jamais été fort étendue, il disserta plus souvent sur les faits recueillis par d'autres, qu'il n'établit des principes d'après ses propres observations. Placé entre Desault et Sabatier, il n'eut ni le génie fécond et original du premier, ni l'expérience du second ; aussi ses ouvrages, quoique méthodiques, lumineux et remplis des plus judicieux conseils, ne sont ils aujourd'hui que médiocrement recherchés des praticiens. On a de Lassus :

Dissertation sur la lymphe, qui a obtenu le prix double de l'Académie de Lyon. Genève et Paris, 1774, in-8°. — Essai ou discours historique et critique sur les découvertes faites en anatomie par les anciens et les modernes. Paris, 1783, in-8°. — Pathologie chirurgicale. Paris, 1805, 1806 ou 1809, 2 vol. in-8°. — Ephémérides pour servir à l'histoire de toutes les parties de l'art de guérir (ouvrage périodique). Paris, 1790, in-8°. — Avec Pelletan. Il n'en a paru qu'un volume dans lequel Lassus a donné l'observation d'une hernie inguinale extraordinaire, et l'explication d'un passage de Duverney, relatif à la fracture de l'avant-bras. — De la médecine opératoire, ou traité élémentaire des opérations de chirurgie. Paris, an III (1794), 2 vol. in-8°, fig. — Lassus a publié, dans les Mémoires de l'Académie royale de chirurgie, plusieurs observations et mémoires dont voici les titres : — Observations sur une hernie intestinale avec étranglement, tome IV, 1762. — Mémoires sur les plaies du sinus longitudinal supérieur de la dure-mère, tome V, 1774. — Dans le Journal de médecine, rédigé par MM. Corvisart, Boyer et Leroux : — Observation d'un ulcère fistuleux de l'estomac, traduite de l'anglais. — Recherches sur l'hydropisie enkystée du foie, 1806. — Comme président de l'école de médecine, en l'an 1804, Lassus prononça un discours de rentrée qui a été imprimé. Dans les Mémoires de l'Institut national, classe des sciences mathématiques et physiques : — Mémoire sur le prolongement morbifique de la langue hors de la bouche, t. I. — Notices sur la vie et les ouvrages de Bayen, de Pelletier. — Recherches sur la cause de la hernie ombilicale de naissance, t. II. — En qualité de secrétaire de l'Institut, Lassus a rendu compte d'une partie des travaux de la première classe, dans les années V et VI. 1797-98. — Comme traducteur, il a publié les trois ouvrages suivants : — Nouvelle méthode de traiter les fractures et les luxations, 1771, in-12. — Dissertation sur les maladies vénériennes, 1777. — Manuel pratique de l'amputation des membres, 1784.

(*Biogr. médic. — Dict hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1741. — SAUCEROTTE (Nicolas) naquit à Lunéville, le 10 juin 1741. Ses premières études étant achevées, il embrassa la carrière de la chirurgie, et s'y élança avec une telle ardeur, qu'à dix-neuf ans il fut employé à l'armée d'Allemagne. A son retour, en 1762, il obtint le titre de maître en chirurgie à la faculté de Pont-à-Mousson. Le roi de Pologne, en 1764, le nomma son chirurgien ordinaire. Il devint, en 1770, greffier du premier chirurgien du roi et juré aux rapports. Il obtint, au concours en 1779, la place de chirurgien-major de la gendarmerie, et fut nommé quelque temps après lithotomiste en chef des duchés de Lorraine et de Bar. La gendarmerie ayant été supprimée en 1789, Saucerotte obtint la place de chirurgien-major des carabiniers-grenadiers; en 1794 il fut nommé chirurgien en chef de l'armée du Nord, et le conseil de santé le compta, l'année suivante, parmi ses membres. A la réorganisation des sociétés scientifiques en France, Saucerotte fut nommé membre associé de l'Institut; les Sociétés de médecine de Bruxelles, de Paris, de Strasbourg, de Nancy et de plusieurs contrées étrangères lui ouvrirent leurs portes. Admis enfin à la retraite, il se livrait encore à un travail assidu qu'une longue habitude lui avait rendu nécessaire, et qui pouvait seul fournir un aliment convenable à l'activité de son âme. Ce grand praticien mourut à Lunéville, au commencement de 1814. — Saucerotte débuta dans la carrière chirurgicale par la composition de mémoires académiques, qui furent tous favorablement accueillis

par les sociétés savantes auxquelles il les destina. Son Mémoire sur la théorie des lésions de la tête par contre-coup, et les conséquences pratiques qu'on en peut tirer, fut couronné par l'Académie de chirurgie en 1769, et présente à un haut degré ce caractère d'exactitude dans les recherches et les théories qui fait le principal mérite des doctrines chirurgicales. En 1775, la même société accorda le prix à un mémoire de Saucerotte et Didelot sur l'influence que les choses nommées non naturelles exercent sur le traitement des maladies chirurgicales. En 1766, il avait déjà obtenu une couronne à l'Académie de Nancy sur l'examen de plusieurs préjugés relatifs aux femmes enceintes, celles qui sont accouchées, et les enfants en bas-âge, lesquels préjugés et usages abusifs font dégénérer l'espèce humaine, avec le moyen d'y remédier. Il fit parvenir à l'Institut d'importantes recherches sur les probabilités de la vie humaine ; il obtint le prix proposé par la convention nationale sur l'éducation physique des enfants. Tant de travaux littéraires acquirent à Saucerotte la réputation méritée d'un savant laborieux, et d'un esprit exact autant que profond. Mais, lorsqu'il fut placé à la tête de la pratique de la province, il se créa un autre genre de gloire. Ses observations ont donné une grande idée de ses succès dans l'opération de la taille, et par sa présence Lunéville acquit, pour l'extraction des calculs urinaires, une renommée qui y attirait de toutes parts les nationaux et les étrangers. A l'armée, Saucerotte se montra constamment un des praticiens les plus habiles et les plus ardents à faire le bien qu'ait possédés la chirurgie militaire française. — On n'a de lui qu'un seul ouvrage dans lequel il a consigné les principaux résultats de sa longue expérience. Il a pour titre :

Mélanges de chirurgie. Paris, 1801, 2 vol. in-8°. (*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1742. — QUELLMALTZ (Samuel-Théodore), fit ses premières études à Leipzick, où il embrassa la carrière de la médecine. Après avoir obtenu le titre de docteur, il se mit à faire des cours particuliers de chimie et de métallurgie, qui ne l'empêchèrent pas d'avoir bientôt une pratique très-étendue. En 1746, Quellmaltz fut nommé professeur d'anatomie et de chirurgie. Après la mort de Platner, en 1748, il devint professeur de pathologie, et après celle de d'Hebenstreit, il fut chargé d'enseigner la thérapeutique en 1758. Il fut élu doyen cette même année et mourut le 10 février 1758. En même temps que la médecine, Quellmaltz cultivait la chimie, dans laquelle il fit quelques découvertes de peu d'importance. Ses écrits sont intéressants, mais tous peu étendus. En voici les titres :

Dissertatio de magnete. Leipzick, 1722, in 4°. — Dissertatio de divinationibus medicis. Leipzick, 1722, in-4°. — Programma quo rariores quasdam, quare operationes chirurgicæ, hic locorum, non ita frequentatæ sunt, quam penes exteros quosdam affert. Leipzick, 1726, in-4°. — Dissertatio de venis absorbantibus. Leipzick, 1732, in-4°. — Novum sanitatis præsidium ex equitatione machinæ beneficio instituendæ, oder Anweisung zu einer der Gesundheit dienlichen neu erfundenen Art der Bewegung. Leipzick, 1735, in-4°, en latin et en allemand. — Programma de artis medicæ complemento. Leipzick, 1737, in-4°. — Dissertatio de pinguedine ejusque sede tam secundum quam præter naturam constitutis. Leipzick, 1738, in-4°. — Dissertatio de salibus salsis seu mediis. Leipzick, 1741, in-4°. — Dissertatio de adjumentis sanguinis ad cor regressus. Leipzick, 1741, in-4°. — Programma de salis communis necessitate. Leipzick, 1743, in-4°. — Programma de homine electrico. Leipzick, 1744, in-4°. — Dissertatio de balneorum aquæ simplicis usu diætetico. Leipzick, 1744, in-4°. — Programma de infuso picis liquidæ aquoso. Leipzick, 1745, in-4°. — Programma de serotino testium descensu eorumque retractione. Leipzick, 1746, in-4°. — Programma de infuso foliorum theæ. Leipzick, 1747, in-4°. — Programma de miranda corporis formatione ex ovulo. Leipzick, 1748, in-4°. — Programma de depositionis cataractæ effectibus. Leipzick, 1748, in-4°. — Dissertatio de evacuationum criticarum vicissitudine. Leipzick, 1748, in-4°. — Dissertatio de liene. Leipzick, 1748, in-4°. — Dissertatio de prosoposcopia medica. Leipzick, 1748, in-4°. — Programma de arteriæ pulmonalis motu singulari hujusque efficacia. Leipzick, 1748, in-4°. — Programma de maniacis hydropotis. Leipzick, 1748, in-4°. — Dissertatio de salubri morborum per crises exitu. Leipzick, 1748, in-4°. — Programma quo hydrargyri vires a sulphure in corpore humano sus-

pensas expendit. Leipzick, 1748, in-4°. — Programma de ptyalismo febrili. Leipzick, 1748, in-4°. — Dissertatio de convalescentum cura. Leipzick, 1749, in-4°. — Programma de frictione abdominis. Leipzick, 1749, in-4°. — Programma de ileo ex hernia, eaque demum cum intestino suppurata. Leipzick, 1750, in-4°. — Programma de narium earumque septi incurvatione. Leipzick, 1750, in-4°. — Programma de oleo palmæ, materia in sectionibus anatomicis aptissima. Leipzick, 1750, in-4°. — Programma de hæmorrhagia auris sinistræ. Leipzick, 1750, in-4°. — Programma de cæcitate infantum, fluxis albi materni ejusque virulenti pedissequa. Leipzick, 1750, in-4°. — Programma de effectibus caloris æstivi fervidioris. Leipzick, 1750, in-4°. — Programma de clysmatibus frigidis. Leipzick, 1751, in-4°. — Dissertatio de potu, morborum cura. Leipzick, 1751, in-4°. — Programma de epidemica mentis alienatione. Leipzick, 1752, in-4°. — Programma de obturatione meatus auditorii imprimis a polypo. Leipsick, 1752, in-4°. — Programma de linctu oculorum, collyrio. Leipzick, 1753, in-4°. — Programma de vinis magazinatis. Leipzick, 1753, in-4°. — Programma de virtutibus electricis medicis. Leipzick, 1753, in-4°. — Programma de vasis æneis coquinæ famulantibus. Leipzick, 1753, in-4°. — Programma de delirio ex lactatu. Leipzick, 1754, in-4°. — Programma de musculorum capitis extensorum paralysi. Leipzick, 1754, in-4°. — Programma de frigoris acrioris in humanum corpus effectibus. Leipzick, 1755, in-4°. — Programma utrum arsenicum sit primum principium metallorum. Leipzick, 1755, in-4°. — Programma de uteri ruptura. Leipzick, 1756, in-4°. — Programma de pane succedaneo, corticeque tiliæ interiori. Leipzick, 1757, in-4°. — Programma de exhalatione putridarum ex cadaveribus bello trucidatorum suppressione. Leipzick, 1757, in-4°. — Programma de copiosa sabuli atque calculorum per alvum excretione. Leipzick, 1757, in-4°. — Quellmaltz a publié la Gruendliche Anleitung zur Chymie de Godefroy Rothe (Leipzick, 1750, in-8°.), et inséré de nombreuses observations dans le Commercium litterarium de Nuremberg.

(*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1742 *env.* — LANGRISH (Browne), médecin anglais, mort à Londres le 29 novembre 1759, s'est montré partisan des applications indiscrètes de la chimie à la physiologie. Il expliquait le mouvement musculaire en admettant des esprits éthérés qui augmentent la force contractile des éléments de la fibre charnue. On lui doit des tables particulières, mais sur la fidélité et l'exactitude desquelles il ne faut pas compter, des différentes proportions de la sérosité et de la partie solide du sang, des degrés de cohésion des globules rouges qui constituent cette dernière, et de la proportion des divers principes qu'on retire, soit du sang, soit de l'urine, par l'analyse chimique. Il niait que le sang pût, par sa présence, déterminer le cœur à se contracter, et admettait l'existence de fibres dilatatrices dans les ventricules. Ses ouvrages ont pour titres :

New essay on muscular motion, founded on experiments and Newtonian philosophy. Londres, 1733, in-8°. — The modern theory and practice of physic, Londres, 1735, in-8°; 1738, in-8°. — Physical experiments upon brutes chiefly with to discover a method of dissolving the stone. Londres, 1746, in-12. Trad. en français par Roux. Paris, 17.., in-12. — Croonian lecture on muscular motion, for the year 1747. Londres, 1748, in-4°. — Plain directions in regard to the small-pox. Londres, 1758, in-4°. The second edition : To which is added a letter to a young surgeon concerning mortifications. Londres, 1759, in-8°. — A new contrivance of aplyng receivers to retorts in distillation. In Philosoph. transact., 1745, abridg. tom. IX, pag. 96.

(*Biog. méd. et Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1742. — LAFOSSE (Jean), naquit à Montpellier le 13 novembre 1742, et fit ses études dans cette ville, où il eut parmi ses professeurs le P. Doran, Irlandais, qui expliquait les principes de Newton. Au sortir du collége des Jésuites, qui firent d'inutiles efforts pour le fixer au milieu d'eux, Lafosse savait beaucoup de belles-lettres, de physique, de mathématiques, et dessinait très-correctement; mais comme la médiocrité de sa fortune l'obligeait à faire choix d'une profession, il étudia la médecine. Reçu docteur en 1764, il se livra à l'enseignement particulier, et fit presque sans interruption, et jusqu'à sa mort, des leçons fort suivies, sur l'anatomie, la physiologie et la matière médicale.

Ce fut en 1761 que survint à Toulouse l'affaire si connue et si déplorable des Calas, dans laquelle un vieillard, âgé de soixante-dix ans, succomba sous l'accusation d'avoir pendu, de ses propres mains, son fils âgé de vingt huit ans, accusation dont la fausseté fut reconnue et proclamée en 1765 par un jugement définitif du grand conseil. La visite du médecin et du chirurgien appelés à l'hôtel de ville pour constater l'état du cadavre, n'eut lieu que vingt-quatre heures après le décès, et le procès-verbal ou rapport dressé à cette occasion déclarait purement et simplement que Marc-Antoine Calas était mort de strangulation. Le père était protestant, et le fils passait pour vouloir se faire catholique. Il n'en fallut pas davantage pour prononcer sa sentence, et Jean Calas expira sur la roue en prenant le ciel à témoin de son innocence. Ce ne fut qu'après ce coup fatal, et loin du théâtre où cette scène sanglante de fanatisme et d'horreur avait eu lieu, qu'on put se livrer à un examen réfléchi des circonstances de cette mémorable affaire. Lafosse s'éleva contre l'insuffisance du rapport de visite du cadavre. Il fit ressortir les fautes que l'on avait commises en ne l'examinant point sur le lieu même où il avait été trouvé suspendu, en négligeant de présenter ou d'appliquer la corde sur les traces qu'elle avait laissées, et dont la position ne fut pas même déterminée avec exactitude; il se plaignit qu'on n'eût point replacé le billot de la porte battante pour s'assurer si la suspension volontaire était possible, et il fit voir que l'on avait oublié tous les détails qui pouvaient éclairer la justice. On songea seulement alors à produire de nouveaux moyens de défense, qui réunis à ceux qu'on avait omis, eussent épargné ce crime juridique. On rappela le calme et le silence qui régnèrent dans la maison avant, pendant et après la suspension, jusqu'au moment où elle fut découverte; on releva l'absence des contusions ou autres signes de violence, et celle du plus léger désordre dans la chevelure et les vêtements qui restaient sur le corps; enfin on fit remarquer, comme un fait important, que l'habit du décédé avait été trouvé plié régulièrement et déposé sur le comptoir.

Le travail de Lafosse fut connu de Voltaire, qui s'empressa de s'en procurer une copie manuscrite, qu'il envoya à Liége pour y être publiée sous ce titre : « Du suicide considéré relativement à la » médecine, avec un abrégé des rapports » qu'on doit faire en justice. » L'impression fut suspendue par des ordres supérieurs. Lafosse ayant annoncé en 1769 à Voltaire qu'il comptait faire un voyage à Paris, fut invité par celui-ci à se détourner de sa route pour passer quelques jours à Ferney, où il fut accueilli avec autant de cordialité que de distinction. Il repartit muni de lettres pour d'Alembert et quelques autres amis de Voltaire. Lafosse, d'après leur avis, se livra bientôt à un examen approfondi des plus importantes questions de la médecine légale, et il se proposait d'en donner un traité complet, quand la mort, qui le surprit dans sa patrie le 22 février 1775, à l'âge de trente deux ans et deux mois, l'empêcha de terminer son projet. On trouve cependant une partie de ce long travail, ainsi que quelques articles de chimie rédigés par lui, dans le supplément du Dictionnaire encyclopédique.

Lafosse, qui était devenu de bonne heure membre de la Société royale des sciences de Montpellier, lut dans ses assemblées deux mémoires : le premier sur les contre-coups, et le second sur les anastomoses ou communications des vaisseaux; l'un et l'autre ont été imprimés dans la collection des mémoires de l'Académie royale des sciences de Paris pour 1767 et 1772. Il a paru aussi, dans le recueil de la Société royale de Montpellier de 1772, l'annonce détaillée d'un travail très-étendu que Lafosse se proposait de faire sur les dessèchements d'une partie des marais insalubres qui bordent les côtes du Bas-Languedoc.

(*Biog. méd.*)

Apr. J.-C. 1742. — MAY ou MAI (François-Antoine), médecin distingué par sa philanthropie et par son zèle pour l'avancement de la science, le premier sur le continent qui ait préconisé l'accouchement prématuré artificiel, comme moyen de sauver la mère et l'enfant dans le cas d'étroitesse du bassin, était né à Heidelberg le 16 décembre 1742. Il fit ses études, d'abord au gymnase catholique, puis à l'université de cette ville. Il fut promu au grade de docteur en philosophie le 2 septembre 1762, et à celui de licencié en médecine en 1765. L'année suivante, il prit le bonnet doctoral à Manheim, et y fut nommé presque aussitôt professeur à l'école d'accouchements. En 1767, il devint médecin de

la maison de correction et des orphelins de Manheim. Six ans plus tard, il fut nommé en même temps professeur extraordinaire de médecine à l'université d'Heidelberg et médecin de la cour. En 1786, il eut le titre de professeur ordinaire. Il était regardé comme un des plus habiles praticiens d'Heidelberg, et comme un des ornements de l'université, quand il leur fut enlevé par Élisabeth, épouse de l'électeur de Pfalz, Charles-Théodore, qui le nomma son premier médecin. May usa de la faveur dont il jouissait à la cour pour obtenir la création d'établissements utiles à Manheim et à Heidelberg, parmi lesquels il faut compter ceux destinés à former des gardes-malades des deux sexes. Ce médecin estimable mourut le 20 avril 1814, d'une pneumonie. Ses écrits sont assez nombreux, ils intéressent par l'esprit d'observation qui s'y fait remarquer.

Die hæmorrhoiden. Manheim, 1775, in-8°. — Stolpertus, ein Junger Arzt am Krankenbette. Manheim, 1777, 1778, 1801, 1802 et 1807, in-8°, 5 vol. —Unterricht für Hebammen. Manheim, 1778, in-8°.— Vorhengungsmittel wider den Kindermord. Manheim, 1781, in-4°. — Unterricht für Krankenwærter. Manheim, 1782, in-8°; ibid., 1785, in-8°, 1820, in-8°. — Vermischte Schriften. Manheim, 1786, in 8°. — Fata et funera puerperarum ex solutione placentæ artificiali oriunda. Disp. resp. Jon. Nepom. Buchmüller. Heidelberg, 1786, in-4°. — Crisium salutarium impedimenta. Diss. resp. K. Müller. Heidelberg, 1786, in-8°. — Anszug aus den Vorlesungen ueber die Lebensart der Studirenden, um bey ihren Beruf lang und gesund za leben. Heidelberg, 1786, in-8°.—Diss. resp. Fr. L. Bez, exhibens aphorismos circa sequelas ex prolapsu uteri oriundas. Heidelberg, 1786, in-4°. — Medicinische Fastenpredigten oder Vorlesungen über Kæper-und Seelen-Diætetik, zur Verbesserung der Gesundheit und Sitten. Manheim, 1793-94, in-8°, 2 vol. — Oratio, quænam est genuina, decora necnon homine digna DD. Academiæ civium libertas, æqualitas et fraternitas? Heidelberg, 1798, in-8°. — Sendschreiben an die auf der Hoben Schule zu Heidelberg studirende Jugend. Heidelberg, 1798, in-8° — Bemerkungen über das Baden im Neckarstrom. Heidelberg, 1798, in-8°. — Programma de variis ex paradoxa Brunonis doctrina in praxim chirurgicam commodis. Heidelberg, 1799, in-4°. — Programma de fatis archiatri manus aggravantibus. Heidelberg, 1799, in-4°. — Programma de necessitate partus quandoque præmature promovendi. Heidelberg, 1799, in-4°. — Palatini dispensatorii prototypum, climati, vitæ generi, mortis, ac moderno medici studii genio accommodatum. Quod ad confutandos atrocis calumniæ bonam Facultatis medicæ famam obnubilatis nisus delineavit auctor lesæque famæ defensor. Fr. Aut. Mai. Manheim, 1802, in-4°, 52 pp. — Heidelbergensis universitatis ab infelici bello fata, necnon subsidia e pace nata, fugitivo depicta calamo. Heidelberg, 1802, in-8°. — Paradoxum asthma cum corde e situ naturali deturbato. Heidelberg, 1803, in-4°. — Mammalis cancri cura, sepulcrum ægrotantis. Heidelberg, 1804, in-4°. — Ein Wort am rechten Orte, oder Beantwortung der Frage: ist es vernünftig und nützlich, wenn edelmüthige Fürsten den Lehreifer der Nationaljugend, stats mit geschwind verschallenden Lob, wirklichen und bleibenden Belohnung aufmuntern? Heidelberg, 1803, in-8°. — Religiœses weltbürgerliches und litterarisches Glaubenbekenntniss F. A. May's. Heidelberg, 1805, in-8°. — Programma de influxu neo-chemiæ in pathologiæ et therapiæ studium. Heidelberg, 1807, in-4°. — Ueber die Sittlichkeit und Gesundheitsgefahren bey der aus dem væterlichen Hause auswandernden mœnnlichen und weiblichen Jugend. Heidelberg, 1809, in-8°. — Frage: worauf sollten Eltern, Vormünder und Erziehcr bey der Berufsbestimmung ihrer heranreifenden Sœhne, Pupillen und Zœglinge vorzüglich aufmerksam seyn, um nicht nur das einzle Wohl dieser Staatzæglinge, sondern auch das Beste des allgemeinen Wesens zu gründen und befestigen? eine Anrede an Eltern, etc. Heidelberg, 1810, in-8°. — Die Kunst, die blühende Gesundheit zu erhalten, und die verlohrne durch Krankenpflege herzustellen. Manheim, 1811, in-8°, 2 vol.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Ap. J.-C. 1742. — STOLL (Maximilien). Si l'exactitude dans l'observation, la modestie du savoir et la reconnaissance envers les bienfaiteurs sont au nombre des qualités indispensables au médecin, à ces titres Stoll doit être placé au premier rang des hommes les plus

recommandables de son époque. Né le 12 octobre 1742, à Erzingen, en Souabe, il étudia sous les jésuites de Rothweel, entra dans leur société en 1761, et fut nommé professeur d'humanités à l'université de Halle : mais les innovations qu'il voulut introduire dans l'enseignement des langues grecque et latine, le firent reléguer à Eichstadt. Dégoûté de ce genre de vie et de cette dépendance continuelle, Stoll quitta ses premiers maîtres, vint étudier la médecine d'abord à Strasbourg, puis à Vienne, sous le célèbre de Haen. Ayant été reçu docteur en 1772, il fut peu après envoyé par le gouvernement autrichien en Hongrie, où régnait alors une épidémie meurtrière. Après un séjour de quatre ans dans cette contrée, et après avoir eu plusieurs maladies qui portèrent atteinte à sa constitution, ce célèbre médecin revint à Vienne. De Haen étant alors tombé malade, Stoll fut chargé de le remplacer, et bientôt après il lui succéda. Stoll auquel on ne peut refuser d'avoir rendu de grands services à la médecine, a sans doute eu des idées exagérées sur l'influence exclusive qu'il attribuait aux humeurs, et sur l'utilité qu'il supposait aux émétiques. Cependant, on se tromperait beaucoup, si l'on croyait qu'il méconnut toujours l'inflammation, et on lui adresserait un reproche qui n'appartient réellement qu'à ceux qui, sans avoir suffisamment médité ses écrits, ont voulu l'imiter. Au surplus, comme médecin habile, comme professeur judicieux et comme observateur attentif, on doit regretter que Stoll ait aussi promptement terminé sa carrière : en effet il mourut le 22 mars 1788, laissant des ouvrages dont plusieurs devront toujours être regardés comme des livres classiques. On a de lui :

Dissert. Theses inaugurales medicæ. Vienne, 1772, in-4°. — Pars I rationis medendi in nosocomio practico Vindobonensi. Vienne, 1777. — Pars II. Vienne, 1778. — Pars III. Vienne, 1780, in-8°, 2e édition augmentée d'une table alphabétique. Vienne, 1787, in-8°. — Leyde, 1787. — Paris 1787. Trad. en français par P. A. O. Mahon. Paris, 1809, in-8°, 2 vol. — Eyrel, après la mort de Stoll, mit au jour les parties suivantes : Part. IV-VII. 1789-1790, in-8°, 4 vol. — Rede uber die Vorzuge der Griechischen Sprache; bey der feyerlichen Eræffnung der akademischen Vorlesungen. Vienne, 1785, in-8°. — Aphorismi de cognoscendis et curandis febribus. Vienne, 1785, in-8°. Trad. en français par Mahon et Corvisart. Paris, 1809, in-8°. — Abhandlung vom Krampfhusten; in Mohrenheim's Wiener. Beytræge 2. B. 1783. — Geschichte einer Wassersucht des Herzbeheelters, einer Magenentzundung, samt der Leichenœffnung. Ibid. — Von der Wirkung der dephlogisticirten Luft in einer Engbrüstigkeit. in den Sammlung auserles. Abhandlungen zun Gebrauche praktischer Aerzte. B. 9. St. 3. S. 578. u. ff. — C'est Stoll qui a été l'éditeur des deux ouvrages suivants : Opera posthuma Antonii de Haen. Vienne, 1779, in-8°. — Ger. van Swieten Constitutiones epidemicæ et morbi potissimum Lugduni Batavorum observati. II Tom.

On a publié après la mort de Stoll : Dissert. de materia medica practica. Augsbourg, 1788, in-8°. — Ueber die Einrichtung der œffentlichen Krankenhæuser; herausgegeben von Ge. Adelbert von Beeckhen. Vienne, 1788 in-8°. — Prælectiones in diversos morbos chronicos; edidit et præfatus est Jos. Eyerel. Vienne, 1788, vol. II. Vienne, 1789, in-8°. — Dissertationes medicæ ad morbos chronicos pertinentes in Universitate Vindobonensi habitæ. Edidit Jos. Eyerel. Vol. I et II. Vienne, 1788. Vol. III et IV. Vienne, 1789, in-8°. — Briefe an die Frau von ** über e Pflicht der Mütter, ihre Kinder zu stillen; herausgegeben und mit Zusætzen vermehrt von Jos. Eyerel. Vienne, 1788, in-8°.

Apr. J.-C. 1742.—RICHTER (Auguste-Gottlob), l'un des chirurgiens dont l'Allemagne moderne s'honore le plus, et l'un de ceux qui ont brillé du plus vif éclat au dix-huitième siècle, naquit, le 13 août 1742, à Zoerbig, dans la Saxe. Ses parents l'envoyèrent étudier la médecine à Gottingue, où il prit le bonnet doctoral en 1764. Ayant ensuite consacré à voyager deux années entières, durant lesquelles il visita Paris, Londres, Leyde et Amsterdam, il revint à Gottingue, et y fut investi d'une chaire, qu'il conserva pendant le long espace de quarante-six années entières, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 23 juillet 1812. Ses ouvrages ont servi et serviront encore long-temps de guides aux jeunes médecins et chirurgiens de l'Allemagne, car si les idées théoriques qui y sont exposées ne sont pas de nature à soute-

nir l'épreuve du temps, au moins faut-il avouer qu'on y trouve aussi une immense richesse de faits, et qu'on sera obligé d'y recourir aussi long-temps qu'on ne voudra pas perdre de vue la nature et la vérité. Richter cultiva la médecine avec autant de succès que la chirurgie, et porta le même esprit investigateur dans ces deux sciences. Nous n'omettrons pas de rappeler qu'il s'est attaché à démontrer qu'un grand nombre de maladies, dites bilieuses, sont produites par l'art et par l'abus qu'on fait des évacuants. Ses ouvrages lui ont assuré une place des plus honorables parmi les meilleurs observateurs du siècle dernier : malheureusement les circonstances se sont opposées à ce qu'ils se répandissent en France, où ils ne sont parvenus qu'à la connaissance d'un très-petit nombre de personnes, malgré le haut rang qu'ils occuperont toujours dans l'histoire de l'art de guérir et en particulier dans celle de la chirurgie.

Dissertatio de prisca Roma in medicos suos haud iniqua. Gœttingue, 1764, in-4°. — Dissertatio de intumescente et calloso pyloro cum triplici hydrope. Gœttingue, 1764, in-4°. — Programma de variis cataractam extrahendi methodis. Gœttingue, 1766, in-4°. — Observationum chirurgicarum fasciculi. Gœttingue, I, 1770; II, 1776; III, 1780, in-8°. — Chirurgische Bibliothek. Gœttingue, 1771-1797, 15 vol. in-8°. — Abhandlung von der Ausziehung des grauen Staars. Gœttingue, 1773, in-8°. — Abhandlung von dem Brüchen. Gœttingue, tome I, 1777; II, 1779, in-8°. Ibid. 1785, in-8°. Trad. en français par J.-C. Rougemont, Bonn, 1788, in-4°. — Programma herniam incarceratam una cum sacco suo reponi per annulum abdominalem posse, contra Louis Monet. Gœttingue, 1777, in-4°. — Programma de agarico officinali. Gœttingue, 1778, in-4°. — Programma de remediis antiphlogisticis externis. Gœttingue, 1780, in-4°. — Programma de fracturis cranii. Gœttingue, 1780, in-4°. — Anfangsgruende der Wundarznezkunst. Gœttingue, tome I, 1782. Ibid. 1786. Ibid. 1798. II, 1786. Ibid. 1789. III, 1790. Ibid. 1794. Ibid. 1804. IV, 1797. Ibid. 1800. V, 1798. Ibid. 1801. VI, 1799 Ibid. 1802. VII, 1804. — Medicinische und chirurgische Bemerkungen. Gœttingue, tome I, 1790, in-8°. Linz 1794; II, 1813, in 8°. — Spezielle Therapie. Berlin; tomes I, II, 1813,; III, 1815; IV, 1816; V, 1817; VI, 1818; VII, 1820, in-8°. Cet ouvrage posthume, a été, comme le second volume du précédent, publié par le fils de l'auteur, A.-G. Richter. Richter a inséré diverses observations dans les Commentaires de la Société royale de Gottingue, parmi lesquelles on doit citer les suivantes : Observationes de bronchotomia et herniis. in nov. comment. soc. reg. scient. Gotting. t. II, 1771. — Observationes de morbis sinuum frontalium. Ibid. t. III, 1772. — Observat. de amaurosi. Ibid. t. IV, 1773. — De opportuno herniotomiam per agendi tempore. Ibid. t. V, 1774. — Observat. de staphylomate. Ibid. t. VI, 1775. — Observat. chirurgicæ de herniis. Ibid. — Observat. de pterigio. Ibid. t. VII, 1777. — Observat. de fistula lacrymali, in Comment. Soc. reg. scient. Gotting. t. I, 1778. — Observat. chirurgicæ. Ib. t. II, 1779. (*Biog. Méd.*)

Apr. J.-C. 1742. — LEROY (Alphonse-Louis-Vincent), né à Rouen, le 23 août 1742, se livra d'abord à l'étude des lois, et voulut embrasser la profession d'avocat. La réputation, alors gigantesque du chirurgien Lecat, lui donna l'idée de cultiver la médecine. Il se consacra spécialement à cette partie des sciences médicales qui traite des maladies des femmes et des enfants, et fut reçu docteur-régent et professeur en l'ancienne Faculté de Paris. Plusieurs ouvrages publiés sur divers sujets, une élocution pure et facile, et peut-être aussi cette confiance en soi qui éloigne la modestie et porte à se produire sans hésitation, telles sont les circonstances auxquelles Alphonse Leroy dut son admission comme professeur d'accouchement à l'école de santé de Paris. Ce médecin n'était pas, sans doute, dépourvu d'instruction, mais il réunissait la crédulité à l'enthousiasme, et son esprit paradoxal le portait fréquemment à soutenir des erreurs évidentes, ou à refuser son assentiment aux vérités les mieux démontrées. Il était remarquable par l'impatience, l'exagération et l'opiniâtreté qu'il apportait dans les discussions. Suivant lui, les substances animales, et en particulier la viande, constituent toujours les meilleurs aliments dont les plus jeunes enfants puissent faire usage. La vaccine trouva en lui un des plus obstinés antagonistes. Dans l'histoire de la symphyséotomie, circon-

stance qui contribua le plus à le faire connaître, Alphonse Leroy, ne fit que rendre publics et retracer les avantages d'une opération dont la découverte appartenait tout entière à Sigault, quoique deux siècles auparavant Severin Pineau en eût déjà reconnu la possibilité, et que même il eût donné le conseil d'y recourir. — Alphonse Leroy n'avait ni la pratique étendue, ni le génie heureux de Lauverjat et de Baudelocque. Avec un jugement droit et un esprit calme il aurait pu occuper une place honorable parmi les médecins littérateurs de la fin du siècle dernier. Mais, privé de ces qualités fondamentales, il n'a rien produit qui puisse lui assurer une longue renommée. Sa mort fut le résultat d'une horrible catastrophe : il périt assassiné dans son lit pendant la nuit du 14 au 15 janvier 1816, par un domestique qu'il avait renvoyé quelques jours auparavant. — On a d'Alphonse Leroy les ouvrages suivants:

Recherches sur les habillements des femmes et des enfants, ou examen de la manière dont il faut vêtir l'un et l'autre sexe. Paris, 1772, in-12. — Lettre sur la manière dont il faut terminer l'accouchement dans lequel le bras de l'enfant est sorti de la matrice; et examen de l'opinion du sieur Levret sur ce sujet. Paris, 1774, in-12. — La pratique des accouchements. Première partie, contenant l'histoire critique de la doctrine et de la pratique des principaux accoucheurs qui ont paru depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, pour servir d'introduction à l'étude et à la pratique des accouchements. Paris, 1776, in-8°. Un anonyme (Piet) ayant publié une critique très-vive de cet ouvrage, Alphonse Leroy chercha à se défendre dans une brochure intitulée : Alphonse Leroy, professeur en médecine, à son critique. Paris, 1776, in-8°, 26 pp. — Recherches historiques et pratiques sur la section de la symphyse du pubis. Paris, 1778, in-8°. — Consultation médico-légale sur la question : L'approche de certaines femmes nuit-elle à la fermentation des liqueurs? Paris, 1780, in-12. — Essai sur l'histoire naturelle de la grossesse et de l'accouchement. Genève et Paris, 1787, in-8°. — Réponse de M. Alphonse Leroy à une imputation d'impéritie. Paris, 1787, in-8°. — Motifs et plan d'établissement dans l'hôpital de la Salpêtrière d'un séminaire de médecine pour l'enseignement des maladies des femmes, des accouchements et de la conservation des enfants, présenté à l'assemblée nationale. Paris, 1789, in-4°. — L'enfant qui naît à cinq mois peut-il conserver la vie? Question médico-légale dans laquelle on expose quelques lois de la nature propres à donner des éclaircissements sur ce qu'est la vie. Paris, 1790, in-4°. — De la nutrition et de son influence sur la forme et la fécondité des animaux sauvages et domestiques, avec un mémoire de l'influence de la lumière sur l'économie animale. Paris, 1798, in-8°. — Leçons sur les pertes de sang pendant la grossesse, lors et à la suite des accouchements, des fausses-couches, et sur toutes les hémorrhagies, publiées par J.-F. Lobstein. Paris, 1801; ibid., 1803, in-8°. — Manuel des goutteux et des rhumatiques, recueils des principaux remèdes rationnels, empiriques, curatifs et préservatifs de ces maladies. Paris, 1803, in-8°. Deuxième édition, augmentée de la traduction de l'ouvrage du docteur Tavarès, sur un art nouveau de guérir les paroxysmes de la goutte, et de la preuve qu'elle siége primitivement dans les nerfs, etc. Paris, 1805, in-8°. — La médecine maternelle ou l'art d'élever et de conserver les enfants, Paris, 1803, in-8°. — Manuel de la saignée; utilité de celle du pied, danger de celle du bras. Paris, 1807, in-8°. — De la conservation des femmes. Paris, 1811, in-8°. — De la contagion régnant sur l'homme, les vaches et les bœufs ; de ses moyens préservatifs et curatifs, avec des considérations sur les causes des maladies funestes à la suite des armées. Paris, 1814, in-8°. — Alphonse Leroy a inséré divers articles dans les journaux de médecine et dans d'autres recueils.

(*Biogr. médic.*, *Dict. hist.*)

Apr. J.-C. 1742. — ROUSSEL (Pierre), né à Aix, département de l'Arriége, en 1742, commença ses études dans sa ville natale et alla les achever ensuite à Toulouse d'où il se rendit à Montpellier pour y étudier la médecine sous les plus célèbres professeurs de l'université de cette ville. Il sut si bien profiter des savantes leçons de Lamure, de Venel et de Barthèz, qu'il fit en très-peu de temps des progrès rapides dans l'art de guérir : mais comme il désirait acquérir de nouvelles connaissances, il vint à Paris et s'y lia de la manière la plus intime avec Bordeu qui fut pendant long-temps son guide et son ami. « Devenu médecin, dit un de ses biographes,

Roussel qui, dans sa première jeunesse, avait connu le pouvoir de l'amour, s'attacha particulièrement à étudier les femmes, leur constitution, leurs passions, leurs habitudes : le résultat de ses méditations fut le Système physique et moral de la femme, ouvrage non moins remarquable par l'élégance et la chaleur du style, que par la profondeur des recherches et la finesse des aperçus. »

Les succès que Roussel obtint dans sa pratique furent d'abord très-brillants, mais son extrême sensibilité ne lui permettant pas de voir continuellement souffrir (pour nous servir de ses expressions), il fut contraint d'abandonner l'exercice de la médecine, pour se livrer avec une ardeur soutenue à la théorie de cet art et à l'étude de la politique. Forcé, plus tard, par la médiocrité de sa fortune, de se créer d'autres ressources, Roussel fit un grand nombre d'articles pour quelques journaux scientifiques et littéraires. Il devint en 1778 l'un des rédacteurs du Journal des Beaux-Arts, puis de la Clé du cabinet des souverains et commença à travailler au Mercure de France, dont il fut un des coopérateurs pour la partie littéraire, jusqu'en 1798. Ce médecin philosophe qui était associé de l'Institut depuis sa création, mourut à Châteaudun, le 19 septembre 1802. On a de Roussel :

Éloge de Th. Bordeu. Cet éloge a été réimprimé à la tête des Recherches de Bordeu sur les maladies chroniques, publiées en 1800, sous format in-8°. — Système physique et moral de la femme. Paris, 1775-1783, in-12, traduit en allemand par Michaëlis, Berlin, 1786, in-8°; Paris, 1803, in-8°. Cet ouvrage, l'un des plus remarquables de tous ceux qui composent la littérature médicale française, a été souvent réimprimé. L'édition la plus complète est celle publiée en 1820, dans laquelle on a réuni, indépendamment de la première partie du Système moral et physique de la femme, par le même auteur, un Essai sur la sensibilité, une notice sur Mme Helvétius, une note sur la Sympathie, et les Doutes historiques sur Sapho.

Apr. J.-C. 1742. — SCHEELE (Charles-Guillaume), l'un des plus illustres chimistes du siècle dernier, naquit à Stralsund le 9 décembre 1742. Son père, qui exerçait la profession de marchand, et qui avait onze enfants dont il était le septième, le destina aux sciences et l'envoya aux écoles publiques. Scheele y éprouva le même sort que tant d'autres grands hommes dans leur jeunesse : il ne fit aucun progrès remarquable, d'où l'on s'empressa de conclure que la nature lui avait refusé ses faveurs, tandis qu'au contraire elle l'avait doné d'un de ces génies rares et profonds qui savent poursuivre une idée jusque dans ses conséquences les plus éloignées, et entrevoir les plus brillantes découvertes par une sorte de prévision qui surprend toujours les âmes vulgaires. Quoi qu'il en soit, Scheele quitta les écoles à l'âge de quatorze ans, et fut mis en apprentissage chez un apothicaire de Gothenbourg. De là il se rendit à Mulmoë, où il resta cinq ans. Rien jusqu'alors n'avait annoncé qu'il devait s'élancer bientôt d'un vol rapide au premier rang parmi les savants les plus distingués de l'époque. Il se contentait de lire tous les ouvrages de chimie qu'il pouvait se procurer; du reste il ne montrait qu'une intelligence ordinaire et beaucoup de zèle. Après avoir parcouru presque toutes les provinces de la Suède, il arriva en 1769 à Stockholm, où son génie se développa tout à coup. Jusqu'alors il ne s'était pas connu lui-même; il avait besoin d'apprendre par d'autres que ses idées sortaient de la route commune, et qu'en s'y livrant il arriverait à des résultats au-dessus de la portée du vulgaire. Quelques amis auxquels il fit part de ses modestes travaux, admirèrent la rare intelligence qui y présidait, et l'engagèrent vivement à persévérer. Scheele ne se fit pas prier; il présenta un mémoire sur le spath fluor à l'Académie des sciences, et se rendit à Upsal en 1772. Là se trouvait une école de chimie, présidée par Bergmann. Son plus ardent désir était de lier connaissance avec ce grand chimiste; mais un excès de modestie lui faisait redouter une entrevue, dans laquelle il craignait de se montrer inférieur à lui-même. Bergmann en fut informé, et alla le trouver sur-le-champ. Scheele ne lui parla qu'en tremblant et les yeux baissés, des acides, des terres et des métaux qu'il avait découverts, ainsi que d'une nouvelle théorie de l'air et du feu qu'il projetait d'établir. Bergmann, surpris, lui sauta au cou et lui voua dès ce moment une amitié sans bornes, dont il ne tarda pas à lui donner des preuves, en lui faisant obtenir une pension et le titre de membre de l'Académie des sciences de

Stockholm. Alors Scheele, qui fuyait la célébrité avec autant d'empressement que d'autres mettent à la rechercher, résolut de quitter Upsal, où il trouvait encore trop de moyens de distraction. Il refusa les offres avantageuses qui lui furent faites par les gouvernements suédois et prussien, et prit la direction d'une pharmacie en assez mauvais état, qui appartenait à une veuve de Kœping. Son activité rétablit en peu d'années les affaires de la maison; et, en 1786, la veuve reconnaissante lui offrit sa main et sa fortune. Scheele accepta avec empressement; mais, le jour même de son hymen, il fut atteint d'une maladie grave, qui l'enleva le 21 mai 1786. — Scheele n'avait que quarante-quatre ans lorsqu'il mourut, et dans une si courte carrière il a fait assez pour rendre son nom immortel. Sa vie, si pauvre en événements, est féconde en découvertes brillantes, et les services qu'il a rendus à la chimie sont si éclatants, que tout homme qui prend intérêt à cette belle science ne peut prononcer son nom sans vénération. La nature de cette Biographie nous interdit d'entrer dans de longs détails sur des objets qui ne se lient que d'une manière accessoire à la médecine; nous nous bornerons donc à dire qu'on doit à Scheele la découverte de l'oxygène, du chlore, de la baryte et du manganèse, ainsi que celle des acides arsenique, benzoïque, molybdique, tungstique, fluosilicique, tartarique, hydrosulfurique, citrique, urique, mucique, malique, lactique, gallique et prussique, sans parler d'une foule d'autres travaux d'un ordre secondaire, mais qui suffiraient encore pour fonder la réputation d'un homme ordinaire. La plupart de ses mémoires, écrits en suédois, font partie des Actes de l'Académie des sciences de Stockholm. On en trouve aussi quelques-uns en langue allemande dans les Annales de chimie de Crell. Ils ont été réunis et publiés en latin par G.-H. Schaeffer, sous le titre suivant :

Opuscula chimica et physica. Leipzick, tome I, 1788; II, 1789, in-8°. — Chemische Abhandlung von der Luft und dem feuer. Upsal et Leipzick, 1777, in-8°. Leipzick, 1782, in-8°. Trad. en français, Paris, 1781, in-8°, en anglais, par J.-R. Forster, Londres, 1780, in-8°.

(*Biog. médic.*)

Ap. J.-C. 1742. — WEICKARD (Melchior-Adam), le propagateur le plus ardent du brownisme en Allemagne, naquit le 27 avril 1742 à Romerhag, dans le pays de Fulde. Appartenant à une famille pauvre, il n'aurait point reçu d'éducation si ses heureuses dispositions ne l'eussent fait admettre gratuitement dans un couvent de capucins. Il étudia la médecine à Wurtzbourg et y fut reçu docteur en 1763. Il devint presque aussitôt médecin des eaux de Bruckenau, puis conseiller et premier médecin du prince de Fulde, et professeur de médecine à l'université de cette ville. Il abandonna ces emplois en 1784 pour se rendre à la cour de Russie, où il était appelé; il en revint au bout de cinq années, et habita successivement Francfort-sur-le-Mein, Mayence, Mannheim et Aix-la-Chapelle. Il voyagea en Hollande et en Autriche, se fixa à son retour à Heilbronn, fut rappelé à Pétersbourg par Paul Ier, rentra de nouveau dans sa patrie, fut conseiller intime du prince de Fulde et directeur des établissements de médecine. Il mourut le 25 juillet 1803. On a de lui :

Natura medicatrix, medicus naturæ minister. Wurzbourg, 1763, in-4°. — Nachricht von dem Gesundbrunnen zu Brueckenau. Brueckenau, 1764, in-8°. Ibid., 1790, in-8°. — Neuere Nachricht von dem bey Brueckenau gelegenen Gesundbrunnen. Brueckenau, 1767, in-8°. — Gemeinnuetzige medicinische Beytræge. Francfort et Leipzick, 1770, in-8°. — Von den Diæt auf dem Gesundbrunnen zu Brueckenau. Brueckenau, 1771, in-8°. —Medicinisches Bedenken ueber das in Teutschland und auch in dasigen und angrænzenden Gegenden sich æussernden sogenannte Faulfieber. Fulde, 1772, in-8°. — Kurze Nachricht von Anbauung der Futterkræuter. Fulde, 1774, in-8°. — Observationes medicæ. Francfort, 1775, in-8°. — Des philosophische Arzt. Francfort, 1775-1777, in-8°. Ibid., 1790, in-8°. Ibid., 1793, in-8°. Ibid., 1798, in-8°. — Einladung zur Kur fuer das Jahr 1777 an den Kurort bey Brueckenau. Fulde, 1777, in-8°. — Vermischte medicinische Schriften. Francfort, 1778-1780, in-8°. — Kleine Schriften. Manheim, 1782, in-8°. — Biographie von Gleichen. Manheim, 1783, in-8°. — Seine Selbstbiographie. Berlin, 1787, in-8°. Francfort, 1802, in-8°. — Von der eigentlichen Kraft, wodurch Vegetation und Nahrung geschicht. Francfort, 1786, in-8°. — Medicinische Fragmente und Erinnerun-

gen. Francfort, 1791, in-8°. — Entwurf einer einfachen Arzneykunst. Francfort, 1795, in-8°. Ibid., 1797, in-8°. — Geschichte der Brownischen Lehre. Francfort, 1796, in-8°. — Toiletten-Lektueren fuer Damen und Herren in Rueeksicht auf die Gesundheit. Hambourg, 1797, in-8°. — Medicinisches praktisches Handbuch. Heilbronn, 1797, 3 vol. in-8°. Ibid., 1802-1804, in 8°. — Magazin der theoretischen und praktischen Arzneykunst. Heilbronn, 1797, in-8°. — Sammlung medicinisch-praktischer Beobachtungen und Abhandlungen. Vienne, 1798, in-8°.

(*Dict. hist.—Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1743 *env.*— GOURRAIGNE (Hugues), docteur et professeur de la faculté de médecine de Montpellier, naquit en Gascogne. Comme il était très-attaché aux principes de Fizes, on reconnut en lui un goût bien prononcé pour les paradoxes, dans les dissertations qu'il a fait soutenir dans les écoles sur les points les plus intéressants de la théorie et de la pathologie. Ce médecin mourut à Montpellier en 1753, et avec lui s'éclipsèrent ces rayons de réputation éphémère, qu'il avait vu luire chaque fois qu'il publiait un ouvrage. Tels que soient ses écrits, il faut au moins les faire connaître par leurs titres :

Dissertatio de respiratione. Monspelii, 1729, in-4°. — Réponse au Journal des Savants sur la respiration. Montpellier, 1730, in-4°. Les journalistes avaient attaqué la dissertation publiée l'année précédente, dans laquelle il soutenait que c'est l'air qui dilate la poitrine et que le poumon agit passivement dans la respiration. — Tractatus de febribus juxta circulationis leges. Monspelii, 1730, 1753, in-12. — Dissertationes medico-chirurgicæ juxta circulationis leges. Ibidem, 1731, in-8°. — Dissertatio de ferri usu et abusu in medicina. Ibidem, 1736, in-8°. — Dissertatio de natura et causis fluiditatis sanguinis naturalis et deperditæ, ubi de diluentibus et emollientibus, de lactis natura et usibus in medicina. Ibidem, 1741, in-4°. — Dissertatio de sanguinis missione. Monspelii, 1743, in-4°. — Pathologiæ conspectus. Nemausi, 1743, in-8°. — Physiologiæ conspectus. Monspelii, 1743, in-8°.

Apr. J.-C. 1743. — LAVOISIER (Antoine-Laurent), dont la découverte d'une nouvelle théorie chimique a rendu le nom immortel, naquit à Paris le 16 août 1743. Son père, qui avait acquis une fortune assez considérable dans le commerce, n'épargna rien pour lui donner une excellente éducation. Le jeune Lavoisier fit ses études avec distinction au collége Mazarin, où il obtint un grand nombre de prix dans les diverses classes. Après avoir terminé ses humanités, il conçut tant de goût pour les sciences mathématiques et physiques, qu'il résolut, avec l'agrément de son père, de s'y consacrer tout entier. A cet effet, au sortir du collége, il s'occupa d'approfondir la science du calcul et l'astronomie, pratiqua la chimie et apprit la botanique. Il avait à peine atteint sa vingtième année, lorsqu'il fit pressentir ce qu'on devait attendre un jour de lui. L'Académie des sciences avait mis au concours la question de trouver pour la ville de Paris un mode d'éclairage à la fois plus efficace et plus économique que celui dont on s'était servi jusqu'alors. Lavoisier obtint le prix ; mais, trop généreux pour le prendre, il le fit distribuer à trois artistes qui avaient entrepris des expériences dispendieuses pour arriver à la solution du problème. Quelque temps auparavant, plusieurs voyages minéralogiques faits avec Guettard, lui avaient donné, sur la structure du globe, des idées qu'il perfectionna par la suite, et qui lui fournirent le sujet d'un mémoire sur les couches des montagnes, imprimé, en 1789, parmi ceux de l'Académie des sciences. Il avait aussi présenté à cette compagnie divers mémoires sur des sujets particuliers de chimie, notamment sur l'analyse de la pierre à plâtre des environs de Paris, et sur la prétendue conversion de l'eau en terre, que des expériences imparfaites de Borrich, de Boyle, de Boerhaave et de Margraf avaient fait admettre. L'Académie, qui sut l'apprécier d'après un si brillant début, s'empressa de l'adopter en 1768, et de lui accorder la place que la mort de Baron venait de laisser vacante dans son sein. Cependant Lavoisier n'ayant pas tardé à sentir que la fortune serait très-utile et pourrait même devenir nécessaire aux recherches qu'il se proposait d'entreprendre, sollicita une place de fermier-général, qui lui fut accordée peu de mois après son admission à l'Académie. Mais les affaires ne le détournèrent pas des sciences, et il sut

faire marcher de front deux genres si différents d'occupation. « On se convainquit promptement, dit M. Cuvier, qu'un esprit si bien ordonné n'avait besoin chaque jour que de quelques instants pour les affaires et que rien ne l'empêcherait d'employer la plus grande partie de son temps et de ses forces à ses recherches scientifiques. Il y travaillait en effet plusieurs heures le matin et le soir, et un jour de la semaine était consacré en entier à constater, par des expériences, les vues qu'avaient fait naître ses études et ses méditations. Ce jour était pour Lavoisier celui du bonheur. Dès le matin il réunissait dans son laboratoire quelques amis éclairés, dont il réclamait la coopération ; il y admettait même des jeunes gens en qui il avait reconnu de la sagacité, et les ouvriers les plus habiles à fabriquer des instruments exacts. Dans ces conférences, il faisait part de ses plans aux assistants avec une grande netteté ; chacun proposait ses idées sur les moyens d'exécution, et tout ce qu'on imaginait de plausible était aussitôt mis à l'épreuve. C'est ainsi que naquit par degrés la nouvelle théorie chimique, qui a fait de la fin du dix-huitième siècle une des époques les plus remarquables de l'histoire des sciences. Becher et Stahl ne donnant d'attention qu'à la facilité de ramener les chaux métalliques à l'état de métal, par le moyen d'une matière grasse ou combustible quelconque, avaient imaginé, comme principe de la combustibilité, une substance particulière qui reçut le nom de phlogistique, et que l'on supposait sortir du métal quand on le calcine, et y rentrer quand on le revivifie. Cependant il était certain et bien connu que la chaux d'un métal est plus pesante que le métal avec lequel on l'a faite, et, dès le dix-septième siècle, Jean Rey, Robert Boyle et Jean Mayow avaient aperçu que cette augmentation de pesanteur est due à l'absorption d'une partie de l'atmosphère ; mais leurs idées avaient été éclipsées par celles de Stahl, qui dominaient absolument en chimie. Les découvertes qui se firent sur les airs en Angleterre pendant la première moitié du dix-huitième siècle, et auxquelles Black, Cavendish et Priestley donnèrent ensuite l'extension la plus surprenante, n'influèrent pas d'abord sur la chimie autant qu'on aurait dû s'y attendre. Déjà Black avait démontré que la causticité de la chaux et des alcalis est due à l'absence de l'air fixe ; Cavendish, que l'air fixe et l'air inflammable sont des fluides spécifiquement différents de l'air commun ; Priestley, que l'air qui demeure après les combustions et celui qui provient de l'acide nitrique, en sont deux autres également différents dans leur espèce, et personne n'avait remarqué encore que tous ces faits réunis ruinaient de fond en comble le système du phlogistique. Ce ne fut que six ou sept ans après les premières expériences de Priestley, que Lavoisier fut comme frappé du pressentiment de la doctrine qu'il devait bientôt mettre dans le plus beau jour. Il en déposa le premier germe dans un paquet cacheté qu'il remit au secrétariat de l'Académie en 1772. Retirant beaucoup d'air fixe de la revivification des métaux par le charbon, son idée fut que la calcination des métaux n'est que leur combinaison avec l'air fixe, et il chercha encore à établir cette opinion dans un volume présenté à l'Académie en 1773, et publié sous le titre d'Opuscules physiques et chimiques. Cependant cet ouvrage même contient, sur la combustion du phosphore, des expériences qui prouvent suffisamment que cette théorie ne pouvait être générale ; aussi dut-elle bientôt être modifiée. Bayen ayant réduit en 1774 des chaux de mercure sans charbon, dans des vaisseaux clos, Lavoisier examina l'air que l'on obtenait de cette manière et le trouva respirable. Peu de temps après, Priestley découvrit que c'était précisément la seule partie respirable de l'air. Aussitôt Lavoisier conclut que la calcination et toutes les combustions sont le produit de l'union de cet air essentiellement respirable avec les corps, et que l'air fixe en particulier est le produit de son union avec le charbon ; et combinant cette idée avec les découvertes de Black et de Wilke sur la chaleur latente, il considéra la chaleur qui se manifeste dans les combustions, comme n'étant que dégagée de cet air respirable, qu'elle était auparavant employée à maintenir à l'état élastique. Ces deux propositions constituent ce qui appartient absolument en propre à Lavoisier dans la nouvelle théorie chimique, et font en même temps la base et le caractère fondamental de cette théorie. La première fut nettement énoncée en 1775, dans un mémoire lu à l'Académie des sciences, à sa rentrée publique de Pâques ; l'auteur développa par degrés la seconde pendant les deux

années suivantes, et il les appliqua successivement l'une et l'autre à la théorie de la formation des acides et de la respiration des animaux. »

Nous aurions craint d'affaiblir ce beau tableau en ne le rapportant pas tout entier. On ne pouvait présenter d'une manière plus complète et plus lumineuse l'origine et les progrès d'une hypothèse qui changea la face de la chimie, et qui fut pendant long-temps considérée comme aussi rigoureusement démontrée que la loi de la gravitation. Mais, quoique cette hypothèse ait couvert le nom de Lavoisier d'une gloire immortelle, les chimistes reconnaissent aujourd'hui qu'elle est fausse, et les brillantes recherches de M. Davy ont démontré que toutes les fois que les forces chimiques qui déterminent la combinaison ou la décomposition s'exercent avec énergie, les phénomènes de combustion ou d'incandescence, avec changement de propriétés, se manifestent ; d'où il suit que la combustion ne dépend pas nécessairement de l'action de l'oxygène, que le développement de la chaleur ne doit pas être attribué uniquement à ce que ce gaz partage le calorique avec le corps dans lequel il se fixe, qu'il n'y a pas de substance particulière ou de forme de matière nécessaire pour produire cet effet, que c'est un résultat général des actions réciproques de toutes les substances qui sont douées d'une forte affinité chimique les unes pour les autres, ou qui jouissent de facultés électriques opposées, que cet effet a lieu dans tous les cas où l'on peut concevoir qu'un mouvement intense et violent est communiqué aux particules des corps ; enfin que la distinction des corps en comburants et combustibles n'est plus admissible, puisqu'une même substance joue souvent les deux rôles, étant dans un cas soutien de combustion en apparence, et dans un autre combustible. — Quoi qu'il en soit, la théorie lavoisienne de la combustion n'a été abandonnée que par les chimistes; et les physiologistes qui s'en étaient emparés, afin d'expliquer les phénomènes de la respiration, n'y ont pas encore renoncé, du moins pour la plupart, tant il est vrai que la médecine, si prompte à tirer des autres sciences les idées propres à élever des hypothèses, ne se décide jamais qu'avec peine à renverser les édifices qu'elle a construits avec des matériaux étrangers, et ne suit que de loin les branches des connaissances humaines, dont elle n'est réellement que l'application à un but particulier. On sait qu'un naturaliste célèbre adopte encore la théorie chimique de la respiration, qui était bien faite pour séduire sans doute, mais dont la fausseté est presque généralement reconnue aujourd'hui. — L'hydrogène attira aussi l'attention de Lavoisier. Cavendish ayant reconnu qu'en brûlant il donne de l'eau pour produit, Lavoisier, qui soupçonnait, comme M. de Laplace, que l'eau devait pouvoir se décomposer en oxygène et en hydrogène, parvint à mettre ce fait hors de doute par une expérience qu'il exécuta en 1784, de concert avec Meusnier.

« Ces bases une fois établies, continue M. Cuvier, Lavoisier en fit une application en quelque sorte universelle, non-seulement aux acides minéraux, aux chaux métalliques, aux airs qui se produisent lors des dissolutions, mais à la nature même des substances des trois règnes. Les huiles et les autres matières combustibles végétales donnant, quand elles brûlent, de l'air fixe et de l'eau, on dut en conclure qu'elles se composent principalement de charbon et d'air inflammable. Les fermentations végétales exhalant beaucoup d'air fixe, elles durent être attribuées à des changements dans la proportion du charbon. Une découverte faite en 1785 par Berthollet, celle que l'alcali volatil se compose d'air inflammable et de cet air qui reste après que la partie respirable de l'atmosphère est consumée par la combustion, vint éclaircir des phénomènes plus compliqués encore. On reconnut que ce dernier air, nommé alors air phlogistique, est une partie essentielle des matières animales, et l'on expliqua ainsi les produits de la combustion de ces matières et ceux de la fermentation putride. Lavoisier, par des expériences aussi longues que pénibles, détermina les proportions de ces éléments dans les diverses substances, les quantités d'air respirables absorbées, et celles de chaleur développées dans leur combustion, et fit voir qu'il existe à ces divers égards, entre tous les phénomènes, un accord tel qu'il équivaut à une démonstration. »

Il ne suffisait pas d'avoir en quelque sorte recréé la chimie, il fallait encore la débarrasser des termes bizarres ou mystérieux qu'elle avait empruntés à la chimie, et introduire une nomenclature qui fût en harmonie avec la théorie nouvelle. Cette révolution dans la terminologie

était non-seulement permise, mais même légitime, puisque la science avait subi une réforme totale jusque dans ses principes fondamentaux. Lavoisier n'y demeura pas non plus étranger, et se concerta sous ce point de vue avec les chimistes les plus renommés de Paris, qui décidèrent que les divers corps seraient désignés d'après la composition constatée par la nouvelle théorie. De là résulta une terminologie simple et claire, qui ayant fondu en quelque sorte les définitions dans les noms, contribua puissamment à répandre le goût de la chimie, mais qui aussi, reposant sur l'hypothèse de l'oxygène comme principe général et unique de combustion et d'acidification, a beaucoup perdu de sa valeur, et ne peut plus être interprétée aujourd'hui comme elle le fut dans le principe. — Après avoir enrichi la science d'une foule de découvertes et d'observations de détails sur lesquels nous ne pouvons nous appesantir, Lavoisier se proposait de coordonner tous ses travaux, et d'en former un corps complet de doctrines, et il s'était, à cet effet, associé M. Armand Séguin, qui l'avait déjà aidé à employer la théorie nouvelle pour l'explication des phénomènes de la respiration et de la transpiration. Il marchait à grands pas vers l'exécution de ce louable projet, lorsque, pour employer encore les expressions de M. Cuvier, « une vie si belle et si utile fut terminée par un des crimes atroces qui ont déshonoré cette époque. Au fond de sa prison, lorsqu'il n'ignorait pas que l'on préméditait son assassinat, Lavoisier s'occupait encore avec calme et sérénité de suivre l'impression de son ouvrage, qui devait avoir huit volumes..... Les bibliothèques ne possèdent point de monument plus touchant. Ces dernières lignes d'un homme de génie écrivant encore à la vue d'un échafaud, ces volumes mutilés, ces discours interrompus au milieu d'une phrase, et dont la suite est perdue pour toujours, rappellent tout ce que les temps affreux dont nous parlons produisirent d'horreur et d'effroi. La catastrophe qui a mis fin aux jours de Lavoisier fut une suite de sa carrière administrative, qu'il avait cependant parcourue avec non moins d'honneur et de talent que sa carrière scientifique. Il avait été reçu fermier-général en 1769. Malgré les préventions que devaient exciter contre lui, dans une telle compagnie, ses occupations savantes, il y obtint promptement un crédit proportionné à l'habileté qu'il y développa, et devint en peu de temps l'un des membres les plus actifs du corps, celui que l'on chargeait des affaires les plus difficiles. Ses vues étaient éclairées : il savait combien une fiscalité excessive nuit quelquefois aux recettes, et en plusieurs occasions il fit supprimer des droits qui, fort onéreux pour le peuple, n'étaient pas très-lucratifs pour l'état. La communauté des juifs de Metz lui décerna un témoignage honorable de gratitude pour la décharge qu'il avait obtenue, en leur faveur, d'un péage à la fois vexatoire et ignominieux..... Lavoisier faisait aussi des recherches particulières d'agriculture et d'économie politique..... Comme grand propriétaire dans la généralité d'Orléans, il fut nommé, en 1787, membre de l'assemblée provinciale, et il ne se borna point, pour remplir cette honorable mission, à des conseils et à des travaux. Lors des intempéries de 1788, il avança à la ville de Blois une somme de cinquante mille francs pour acheter des blés, et il en dirigea si habilement l'emploi, que cette ville échappa, sans qu'il lui en coutât rien, aux effets de la famine, qui mirent le désordre et produisirent des séditions en tant d'autres lieux..... A cette époque, la France entière, provoquée par son roi, s'occupait des améliorations dont le gouvernement et l'administration paraissaient avoir besoin; Lavoisier crut devoir payer son tribut, et son Traité de la richesse territoriale de la France est une sorte de modèle de la manière dont on pourrait exposer les faits de l'économie politique..... Le choix que l'Académie fit de lui, en 1790, pour être l'un des membres de la commission chargée de fixer les nouvelles mesures, lui offrit encore une occasion d'appliquer à la fois son génie pour les expériences et son esprit pratique..... Tant de services, et des services si divers, ne lui obtinrent point de grâce auprès des hommes de 1793..... Traduit au tribunal révolutionnaire avec les autres fermiers-généraux, il fut du nombre des vingt-huit condamnés à mort. On espéra encore un moment que sa renommée dans les sciences inspirerait de l'intérêt : on se reposait sur les instances que quelques-uns de ses anciens confrères paraissaient à portée de faire en sa faveur; mais la terreur glaça tous les cœurs, personne n'osa en parler aux décemvirs.. .. Un citoyen courageux, Hallé, osa seul tenter un effort public; il se

hâta de faire au Lycée des arts un rapport sur ce que les découvertes de ce grand homme avaient d'utile, et ce rapport fut produit au tribunal. Lavoisier lui-même ne dédaigna pas de demander aux misérables qui venaient de le condamner un délai de quelques jours, afin, disait-il, de pouvoir terminer des expériences salutaires pour l'humanité : il entendait sans doute les Recherches sur la transpiration, qui avaient été suspendues en effet par son emprisonnement, lorsqu'elles promettaient les plus beaux résultats. Tout fut inutile. Le chef de cette horrible troupe répondit d'une voix féroce : « que l'on n'avait plus besoin de savants, » et le coup fatal fut porté le 8 mai 1794.

Ainsi périt, dans toute la force de la santé et du talent, le savant le plus remarquable du dix-huitième siècle, qui avait consacré sa vie entière à des travaux utiles au genre humain, et dont les découvertes, tout importantes qu'elles étaient déjà, semblaient n'être que le prélude d'autres plus brillantes encore. Cet événement déplorable a suggéré les remarques suivantes à M. Cuvier. « On ne peut, sans frémir, faire la réflexion qu'un délai de quelques semaines, qui, même au milieu des fureurs de ce temps-là, n'auraient eu rien d'extraordinaire, l'eût conduit à l'époque où les échafauds furent renversés. L'horreur redouble quand on songe que l'esprit de parti ne le poursuivait point, qu'il n'existait pas de dénonciation spéciale contre lui, et que l'indifférence stupide des hommes en pouvoir n'eut en cette occasion aucune des excuses ignominieuses qu'elle mettait quelquefois en avant. » Les ouvrages de Lavoisier sont :

Traité élémentaire de chimie, présenté dans un ordre nouveau et d'après les découvertes modernes. Paris, 1789, 2 vol. in-8°. Ibid., 1801, 3 vol. in-8°. Trad. en allemand par S.-F. Hermbstaedt, Berlin et Stettin, 1792, in-8°. Ibid., 1803, in-8°. En anglais, Londres, 1789, in-8°. — Opuscules physiques et chimiques. Paris, 1774, 2 vol. in-8°. Trad. en anglais par Th. Henry, Londres, 1776, in-8°. En allemand par C.-E. Weigel, Gripswald, tome Ier, 1783 : II, III, 1785, in-8°. Continué par H. F. Link. Ibid. IV, 1792; V, 1794, in-8°. — Les Allemands ont exécuté ce que Lavoisier se proposait de faire : ils ont traduit et réuni tous les opuscules épars de cet illustre chimiste. (*Biogr. méd.*)

Apr. J.-C. 1743. — CADET-DE-VAUX (Antoine-Alexis), né à Paris le 13 janvier 1743, embrassa de bonne heure la pharmacie sous les auspices de son frère Louis-Claude, et lui succéda en 1759, dans la place d'apothicaire-major de l'hôtel royal des Invalides, qu'il occupa pendant six années. Il fut ensuite pharmacien en chef de l'hôpital du Val-de-Grâce, et pendant les années 1771 et 1772, il fut chargé de donner des leçons de chimie et de pharmacie aux élèves de l'école royale vétérinaire. En 1771, il avait été nommé membre de l'Académie impériale des Curieux de la nature. Il établit une pharmacie dans la rue Saint-Antoine; mais il ne put s'astreindre aux devoirs d'une profession sédentaire et aux détails du commerce. Au bout de deux ou trois ans, il quitta cet établissement pour se livrer entièrement aux améliorations de l'hygiène publique, de l'économie domestique et de l'agriculture. Les travaux qu'il a publiés prouvent qu'il s'occupa tout entier de ce genre de recherches. Dans le principe, comme il n'avait pas de fortune, il fonda, de concert avec Suard et Corancez, le *Journal de Paris*, alors rédigé dans un but et avec un esprit qui en assurèrent le succès. Ses travaux sur l'hygiène publique le firent nommer par M. Lenoir, lieutenant-général de police, inspecteur de salubrité, place qu'on créa pour lui, et qu'il conserva jusqu'à la révolution. Émule et ami de Parmentier, toutes les époques de la vie de Cadet-de-Vaux appartiennent à l'histoire des arts économiques. Il est mort à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, à la suite d'une attaque d'apoplexie le 29 juin 1828 à Nogent-les-Vierges, département de l'Oise, où il s'était retiré depuis près d'une année. On a de lui :

Observations sur les fosses d'aisances, et moyens de prévenir les inconvénients de leur vidange, par MM. Laborie, Cadet et Parmentier; imprimé par ordre et aux frais du gouvernement. Paris, 1778, in-8°, 108 pp. — Discours prononcés à l'ouverture des cours de l'école gratuite de boulangerie, le 8 juin 1780; par MM. Parmentier et Cadet-de-Vaux. Paris, 1780, in-8°, 97 pp. — Précis des observations contradictoires à celles de M. Janin sur le prétendu anti-méphitique; inséré dans le Journal encyclopédique, juin, 1782. — Avis sur les blés germés. Paris, 1782, in-8°. — Avis sur les moyens de diminuer l'insalubrité des

habitations après les inondations. Paris, 1784. Ibid., 1802, in-8°.— Mémoire sur les bois de Corse, et Observations générales sur la coupe des arbres. Paris, 1792, in-12.— Recueil de rapports et expériences sur les soupes économiques et les fourneaux à la Rumfort. Paris, 1801, in-8°. — Mémoire sur la peinture au lait, lu à la séance du 2 messidor an IX. Paris, an IX-1801, in-8°; 14 pp. Ibid., 1802, in-8°. — Moyens de prévenir et de détruire le méphitisme des murs; publié et imprimé par ordre du ministre de l'intérieur. Paris, 1801, in-8°, 8 pp. — Mémoire sur la gélatine des os, et son application à l'économie alimentaire, privée et publique, etc.; imprimé et distribué par ordre du ministre de l'intérieur. Paris, sans date (1802), in-8°, 100 pp. — L'art de faire le vin, d'après la méthode de Chaptal. Paris, an IX, in-8°, 80 pp. — De la taupe, de ses mœurs, et des moyens de la détruire. Paris, an IX, in-12. — Traité du blanchissage domestique à la vapeur. Paris, 1805, in-12. — Dissertation sur le café, son historique. Paris, 1806, in-8°. — Essai sur la culture de la vigne sans le secours de l'échalas. Paris, 1807, in-8°. — Mémoire sur la matière sucrée de la pomme. Paris, 1808, in-8°. — Mémoire sur quelques inconvénients de la taille des arbres à fruit. Paris, 1809, in-8°. — Traité de la culture du tabac. Paris, 1810, in-12. — Le ménage, ou l'emploi des fruits dans l'économie domestique. Paris, 1810, in-12. — Moyens de prévenir le retour des disettes. Paris, 1812, in-8°. — Aperçus économiques et chimiques sur l'extraction du sucre de betterave. Paris, 1812, in-12.— Instruction sur la préparation des tiges et racines de tabac. Paris, 1812, in-12. — Des bases alimentaires de la pomme de terre. Paris, 1813, in-8°. — De l'économie alimentaire du peuple et du soldat, ou moyens de parer les disettes et d'en prévenir à jamais le retour. Paris, 1814, in-8°. — Nouveau procédé de peinture applicable à l'intérieur et à l'extérieur des maisons. Paris, 1814, in-8°. — L'Ami de l'économie aux amis de l'humanité, sur les pains divers dans la composition desquels entre la pomme de terre. Paris, 1816, in-8°. — Instruction sur le meilleur emploi de la pomme de terre dans sa co-panification avec les farines de céréales. Paris, 1817, in-8°, 24 pp. — Plantation des germes de la pomme de terre, ou instruction sur la préférence à donner à la plantation des germes ou yeux de la pomme de terre, comme moyen le plus économique, etc. Paris, 1817, in-8°; 16 pp. — De la gélatine des os, et de son bouillon. Paris, 1818, in-12.— Pains divers obtenus par l'association des nouveaux produits de la pomme de terre avec toutes espèces de farines céréales, même les plus inférieures, etc. Paris, 1818, in-18, 20 pp. — Conservation du moût soustrait à la fermentation spiritueuse, ou moyens de soustraire, dans les années abondantes, le moût à la fermentation spiritueuse, pour ne la reproduire qu'à des époques plus éloignées. Paris, 1819, in-12. 48 pp. — Traités divers d'économie rurale alimentaire et domestique. Paris, 1821, in-8°. — L'Art œnologique réduit à la simplicité de la nature par la science et l'expérience, suivi d'observations critiques sur l'appareil Gervais. Paris, 1828, in-12.— De la goutte et du rhumatisme; précis d'expériences et de faits relatifs au traitement de ces maladies. Paris, 1823, in-12. — Cadet-de-Vaux est un des auteurs du Cours complet d'agriculture. On lui doit aussi la traduction du latin en français des Instituts de chimie de Spielmann, avec notes. Paris, 1770, in-12, 2 vol.

(Dézeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1743. — CHOPART (François), naquit à Paris le 30 octobre 1743. Fils de François Turlure, il adopta de préférence le nom de sa mère, Marie-Anne Chopart, et le porta toute sa vie. Après une éducation soignée, il fut reçu maître ès arts en 1761. Entraîné par un goût particulier, Chopart embrassa l'étude de la chirurgie, et débuta par la fréquentation de l'Hôtel-Dieu; il passa de là, en qualité d'élève interne à l'hôpital de la Pitié, puis à celui de Bicêtre, où il se livra surtout à l'étude des maladies syphilitiques. En 1767, il partagea le prix proposé par l'Académie de chirurgie sur *le Caractère et le Traitement des loupes*; et l'année suivante il obtint un *accessit* avec mention honorable pour un Mémoire sur *les Contre-coups dans les lésions de la tête*. Il subit ses examens avec la plus grande distinction, et fut reçu maître en chirurgie le 20 juillet 1770. Il s'était à peine écoulé un an depuis sa réception, lorsque Chopart fut nommé professeur de l'école pratique. Il s'y fit remarquer par son attachement pour les élèves, son zèle pour leur ins-

truction, par la clarté et la méthode de ses leçons. Il devint successivement adjoint, conseiller, commissaire, et enfin vice-directeur du comité de l'Académie de chirurgie ; il fut aussi prévôt du collége de chirurgie. Le 13 mars 1782, Chopart succéda à Bordenave dans la chaire de physiologie ; il y agrandit sa réputation d'excellent professeur : aussi fut-il nommé, lors de l'institution des nouvelles écoles, à la chaire de pathologie externe. Il remplit avec zèle ses nouvelles fonctions, ainsi que celles de chirurgien de l'hospice de l'école jusqu'à sa mort, qui arriva le 21 prairial de l'an III, à la suite d'un choléra-morbus. Chopart avait fait deux voyages à Londres : l'un, pour accompagner un malade ; l'autre, pour connaître l'état de la chirurgie en Angleterre. Il contracta avec le célèbre Hunter une liaison qui fut suivie d'une correspondance très-active. On connaît l'amitié qui l'unit à Desault, dont il partagea les travaux et la gloire.

Chopart possédait toutes les qualités de l'homme de bien. Répandu dans le monde, il y porta une gaieté naïve et une extrême franchise. Il sut conserver, en fréquentant les grands, cet amour pour l'indépendance qui caractérise l'homme dont la conscience est pure. Nous avons de ce chirurgien savant et judicieux :

Essai sur les loupes, dans les prix de l'Académie de chirurgie, tome IV, première partie. — Mémoire sur les contre-coups dans les lésions de la tête, même recueil. Chopart fit de ce mémoire le sujet de sa thèse ; il n'eut qu'à le mettre en latin : De lesionibus capitis per ictus repercussos. Paris, 1770, in-4°. — De uteri prolapsu. Paris, 1772, in-4°. — Traité des maladies chirurgicales et des opérations qui leur conviennent. Paris, 1780, in-8°, 2 vol. Ibid., an IV, in-8°, 2 vol., avec l'Eloge de Desault par Bichat. — Ce traité, fait en commun avec Desault, contient plusieurs chapitres intéressants et instructifs, parmi lesquels on distingue ceux relatifs aux hernies. — Traité des maladies des voies urinaires. Paris, 1791, in-8°, 2 vol. Nouvelle édition, Paris, 1821, in-8°, 2 vol. avec des notes, et un mémoire sur les pierres de la vessie et sur la lithotomie, par E.-H. Félix-Pascal. — Ouvrage classique. — On trouve, dans la médecine éclairée par les sciences physiques, t. IV, page 85, l'observation de la première amputation partielle du pied, pratiquée par Chopart, d'après la méthode dont il est l'inventeur. Plusieurs thèses ont été soutenues sous sa présidence au collége de chirurgie.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1743. — PLANER (Jean-Jacques), médecin et botaniste, né à Erfurt le 25 juillet 1743, appartenait à une famille peu aisée. Les rigueurs de la fortune contrarièrent d'abord le goût qui l'entraînait vers l'étude, mais la protection et les secours de quelques personnes généreuses le mirent à portée de se livrer aux sciences naturelles et de suivre les cours des universités de Berlin et de Leipzick. L'anatomie et la botanique furent les branches dans lesquelles il fit les plus rapides progrès. Cependant sa position ne s'améliorait pas, et il se trouvait dans un état voisin de l'indigence, lorsqu'en 1773 il fut nommé prosecteur à l'amphithéâtre d'Erfurt. L'Académie de cette ville ayant été réorganisée en 1776, il en devint membre, et trois après, il obtint une chaire de médecine, qui ne tarda pas à être suivie de celle de chimie et de botanique. Dès ce moment il eut une clientelle considérable. Une fièvre nerveuse le mit au tombeau le 10 décembre 1789. On a de lui, outre une traduction allemande du système des plantes de Linné, d'après la sixième édition (Gotha, 1774, in-8°), et divers mémoires qui font partie de la collection de l'Académie d'Erfurt, les ouvrages suivants :

Versuch einer teutschen Nomenclatur der Linneischen Gattungen. Erfurt, 1771, in-8°. — Dissertatio de aere, aquis et locis territorii Erfurtensis. Erfurt, 1778, in-4°. — Untersuchung der blauen Farbe im Waidkraute. Erfurt, 1780, in-4°. — Ueber den Holzmangel in Erfurtischen. Erfurt, 1781, in-4°. — Beobachtungen der taeglichen Bewegung des Quecksilbers im Schwermaase wom Maerz, 1782, bis 1783. Erfurt, 1783, in-4°. — Beobachtungen der Veraenderung der Witterung und der Luft in Erfurt vom Jahr 1782. Erfurt, 1783, in-4°. — Observatio oscillationis mercurii in tubo Torricelliano. Erfurt, 1783, in-4°. — Allgemeine Uebersicht der Krankheiten in Erfurt von 1781, bis 1785. Erfurt, 1786, in-4°. — Index plantarum quas agro Erfurtensi sponte provenientes olim Joh.-Philip. Nonne, deinde J.-J. Planer collegerunt. Gotha, 1788, in-8°.

(*Biog. méd.*)

Après J.-C. 1743. — SHAW (Pierre), praticien renommé et chimiste habile,

est auteur d'ouvrages aussi variés que nombreux sur la médecine et la chimie. Membre de la société de Londres et premier médecin du roi d'Angleterre, il mourut en 1763. Ses ouvrages sont :

Dispensatory of the royal college of Physicians London. Londres, 1721, 1737, in-8°. — Treatise on incurable diseases. Londres, 1723, in-4°. — Philosophical Works of Francis Bacon, methodized and made english, from the originals, with notes. 1725, 3 vol. in-4°. Londres, 1733, 3 vol. in-4°. — New practice of physic, on the model of Dr. Sydenham. Londres, 1726, 1728, 1733, 2 vol. in-8°, 1788. — Edimburgh Dispensatory. Londres, 1727, in-8°. — Philosophical principles of universal chemistry, from the latin of Stahl. Londres, 1730, in-8°. — An essay for introducing a portable laboratory. Londres, 1731, in-8°. — Proposals for a course of chemical experiments. Londres, 1731, in-8°. — Three essays on artificial philosophy or universal chemistry. Londres, 1731, in-8°. — Chemical lectures for the improvement of arts, trade and natural philosophy. Londres, 1734, in-8°. — Enquiry into the contents, virtues and uses of the Scarborough Spaw-Waters. Londres, 1734, in-8°. — Londres, 1735, in-8°. — On the Juice of the grape. — Examination of the reasons for and against the subscriptions for a medicament for the stone. Londres, 1738, in-8°. — On the Scurvy. — Inquiries on the nature of Miss Stephen's medicaments. Londres, 1738, in-8°. — Analysis of antimony. Londres, 1747, in-8°. — Elements of chemistry, from the original of Boerhaave. Londres, 1753, 2 vol. in-4°. — Essays for the improvement of arts, manufactures, etc. by chemistry. Londres, 1761, in-8°.

Apr. J.-C. 1744. — BOSQUILLON (Edouard-François-Marie), né à Montdidier, département de la Somme, le 20 mars 1744, commença ses humanités dans sa patrie, et fut envoyé à Paris en 1755, chez les Jésuites, où il continua ses études en se distinguant surtout dans la langue grecque par des succès qui furent plusieurs fois couronnés. Reçu maître ès-arts en 1762, il commença aussitôt l'étude de la médecine, et concourut, au bout de six ans, pour une réception gratuite, prix fondé par M. Diest, médecin de Paris. Vaincu d'un suffrage seulement, il se présenta de nouveau l'année suivante, et fut couronné. La profonde connaissance qu'il avait du grec lui valut, en 1774, la chaire de professeur en cette langue au Collége royal de France. Des travaux fort étendus sur Homère, sur tous les médecins grecs, mais particulièrement sur Hippocrate, remplirent une partie de la vie de ce laborieux et savant médecin. Il enrichit la littérature médicale française de plusieurs ouvrages classiques en Angleterre, et qui méritaient de l'être partout. Considéré comme médecin praticien, Bosquillon se distingua par quelques opinions paradoxales, et par une hardiesse peu commune dans l'emploi de la saignée, dont il faisait la base du traitement de la plupart des maladies. Il était médecin de l'Hôtel-Dieu, et membre d'un grand nombre de sociétés savantes. Sa mort arriva le 23 novembre 1816, dans la 72e année de son âge. Nous avons de lui :

Traduction des Aphorismes et Pronostics d'Hippocrate. Paris, 1784, 1 vol. in-18. — Cette traduction est accompagnée d'observations préliminaires sur chaque section, de notes et d'une table analytique des matières. Cet ouvrage, qui est son dernier, et qui n'a été publié que quelques mois avant la mort de l'auteur, est l'un de ceux dans lesquels il montre sa doctrine médicale dans tout son jour, et par conséquent que l'on doit consulter de préférence pour bien connaître Bosquillon. On peut dire de lui, d'une manière générale, qu'il est toujours traducteur fidèle, mais non pas toujours bon commentateur. — Traduction des Eléments de médecine pratique de Cullen. Paris, 1785, in-8°. — Dans le discours préliminaire, le traducteur donne une très-bonne histoire de la médecine. Il recommande d'écrire en français, ce qui n'est pas peu de chose pour un homme versé dans l'étude des langues savantes. Il couvre de ridicule le magnétisme animal. — Traduction du Traité théorique et pratique des ulcères par Benjamin Bell. Paris, 1788, in-8°. Ibid., 1803; in-8°. — Traduction du Traité de la gonorrhée virulente et de la maladie vénérienne par Benjamin Bell. Paris, 1802, 2 vol. in-8°. — Rapport sur un ouvrage ayant pour titre : Dissertazione sopra la chinachina, e il suo nelle febri periodiche di Angelo Melissino, dottore in medicina e chirurgia ; Milano, 1811, in-8°. p. 171. — Observation sur une affection particulière des testicules, accompagnée d'un fongus produit par cet organe, par

Guillaume Lawrence. Trad. de l'anglais, Paris, 1808, in-8°. — On doit, de plus, à ce savant helléniste la connaissance de plusieurs manuscrits des Commentaires d'Oribase. Le manuscrit n° 2040, désigné par Bosquillon comme l'un des meilleurs, est précieux à consulter.

(*Dict. hist. — Biogr. méd.*)

Apr. J.-C. 1744. — PLOUCQUET (Guillaume-Godefroy), né à Rœtemberg dans le pays de Wurtemberg, le 20 décembre 1744, étudia la médecine à Tubingue, où il prit le grade de docteur en 1766 et devint professeur en 1782. Il fut décoré de l'ordre du mérite civil de Wurtemberg, et mourut le 12 janvier 1814.

Dissertatio de vi corporum organisatorum assimilatrici. Tubingue, 1766, in-4°. — Anweisung wie man onhe Fruechte mit geringen Kosten dennoch ernaehren kœnne. Tubingue, 1771, in-4°. — Abhandlung, ueber die gewalssamen Todesarten, nebst einem Anhang von demgeflissentlichen Missgebaehren, als ein Beytrag zuder medicinischen Rechtsgelahrheit. Tubingue, 1777, in-8°. — Dissertatio sistens ætates humanas earumque jura. Tubingue, 1778, in-4°. Trad. en allemand, Tubingue, 1779, in-8°. — Ueber die physische Erforderniss der Erbfaehigkein der Kinder. Tubingue, 1779, in-8°. — Vollstaendiger Rossarzt, oder Unterricht, die Krankheiten der Pferde zu erkennen und zu curiren. Tubingue, 1781, in-8°. Ibid., 1792, in-8°. — Ueber den Holzmangel und die Mittel, ihm abzuhelfen. Tubingue, 1780, in-8°. Ibid., 1790, in-8°. — Warnung an das Puplikum von einem in manchem Brandtewein enthaltenen Gifte, samt den Mitteln, es zu entdecken und auszuscheiden. Tubingue, 1780, in-8°. — Unterricht fuer die Barbirer und Bader der zur Grafschaft Ober-und Niederhohenberg gebœrigen Herrschaften und Orte, wie dieselben sich zu verhalten haben, weinn sie zu jemand berufen werden, welcher von einen tollen oder sogenannten wuethigen Hunde oder einem andern dergleichen Thiere beschaediget worden ist. Tubingue, 1780, in-folio. — Nova pulmonum docimasia. Tubingue, 1782, in-4°. — Sa nouvelle expérience se fonde sur ce que la respiration ayant pour suite l'accès complet du sang dans les vaisseaux pulmonaires, il suit de là que, chez l'enfant qui a respiré, la présence de ce liquide dans les poumons doit nécessairement changer les rapports de pesanteur entre ces organes et le corps entier. En conséquence, elle consiste à peser le corps du fœtus avant de l'ouvrir, à peser ensuite les poumons seuls, après qu'on les a séparés de leurs annexes, et à comparer ensemble les deux poids. Suivant Ploucquet, la respiration double la pesanteur des poumons, et le poids d'un enfant qui n'a pas respiré est à celui du corps de ce même enfant :: 1 : 70, tandis que, dans l'enfant qui a respiré, ce rapport est :: 2 : 70, ou :: 1 : 35. Afin de rendre cette preuve plus concluante, il conseille d'y en joindre une autre fondée sur le refoulement du diaphragme vers la cavité abdominale par l'effet de l'inspiration; suivant lui encore, dans le fœtus qui n'a pas respiré, la face inférieure du diaphragme est beaucoup plus convexe que dans l'enfant qui a respiré. Il veut donc qu'on détermine aussi exactement que possible ce degré de convexité au moyen du fil à plomb.

kizze der Lehre von der menschlichen Natur. Tubingue, 1782, in-8°. — Dissertatio de vertigine. Tubingue, 1783, in-8°. — Dissertatio an febris putrida sit contagiosa. Tubingue, 1783, in-4°. — Noch eine Meinung ueber die Frage : Welches sind die besten ausfuehbaren Mitteln dem Kindermord Einhalt zu thun? Tubingue, 1783, in-8°. — Dissertatio de morbis periodicis. Tubingue, 1783, in-8°. — Frenz Lana und Philipp Lohmeier von der Lustschiffkunst. Tubingue, 1784, in-8°. — Dissertatio de gonorrhœa masculina syphilitica. Tubingue, 1785, in-4°. — Fundamenta therapiæ catholicæ : subjungitur catalogus corporum medicamentosorum usitatiorum. Tubingue, 1785, in-4°. — Von Veredlung der Wolle und Verbesserung des Schaafstandes. Tubingue, 1785, in-8°. — Dissertatio de signis mortis diagnosticis. Tubingue, 1785, in-4°. — Dissertatio acquisitionem variolæ opportunam denuo commendans. Tubingue, 1785, in-8°. — Dissertatio de amputatione incruenta. Tubingue, 1785, in-4°. Trad. en allemand, Tubingue, 1786, in-8°. — Dissertatio de anthrace venenato. Tubingue, 1786, in 4°. — Dissertatio de virtutibus violæ tricoloris. Tubingue, 1786, in-4°. — Dissertatio de unica vera mortis causa proxima. Tubingue, 1786, in-4°. — Kommentar ueber das Projckt einer Kirchenvereinigung. Tubingue, 1786, in-4°. — Disser-

tatio de bubonibus inguinalibus syphiliticis. Tubingue, 1786, in-8°. — Vertrauliche Erzaehlung einer Schweitzerreise im Jahr. 1786. Tubingue, 1787, in-8°. — Commentarius medicus in processus criminales supra homicidio, infanticidio et embryoctonia. Strasbourg, 1787, in-8°. — C'est dans ce traité que l'auteur développe sa seconde épreuve docimasique pour les cas d'infanticide. — Triga observationum medico-practicarum. Tubingue, 1787, in-4°. — Cephalalgia, methodo naturæ accommodata. Tubingue, 1787, in-4°. — Abhandlung ueber die gewaltsamen Todesarten, als ein Beytrag zur medicinischen Rechtsgelahrheit. Tubingue, 1788, in-8°. — Dissertatio de febribus nerviсis. Tubingue, 1788, in-4°. — Dissertatio de exstantiori frequentia et deteriatione morborum inter vulgùs. Tubingue, 1788, in-4°. — Dissertatio : Cur stimuli morbosi quandoque sileant. Tubingue, 1789, in-4°. — Sciagraphia phthiseos nosologica. Tubingue, 1789, in-4°. — Dissertatio de amaurosi. Tubingue, 1789, in-4°. — Theses medicæ. Tubingue, 1789, in-4°. — Ueber einige Gegenstaende in der Schweitz. Tubingue, 1789, in-8°. — Dissertatio : Porphyrisma in Helvetia observatum. Tubingue, 1789, in-4°. — Ueber die Hauptmaengel der Pferde, sowohl fuer Pferdeliebhaber und Haendler, als vornemlich fuer Rechtsgelehrte in Ruecksicht der dabin einschlagenden Prozesse. Tubingue, 1790, in-8°. — Dissertatio : Casus morbi scrofulosi, cum epicrisi. Tubingue, 1790, in-4°. — Dissertatio de ischuria cystica. Tubingue, 1790, in-8°. — Dissertatio de myositide et nevritide, præsertim rheumatica, per historiam ægræ illustrata. Tubingue, 1790, in-4°. — Dissertatio de morbis nervicis, præsertim ex infarctibus abdominalibus. Tubingue, 1790, in-4°. — Unfehlbares Mittel, den Buechernachdruck zu verhindern, zum Besten rechtmaessiger Verleger und der Schriftsteller. Tubingue, 1790, in-4°. — Wie mah das Erfrieren der Weinberge verhindern koenne. Tubingue, 1791, in-4°. — Mittel Haeuser und Gebaeude unverbrennlich zu machen, nebst andern Anstalten gegen Feuersbruenste. Tubingue, 1791, in-4°. — Dissertatio : Momenta quædam circa œolechtyma. Tubingue, 1792, in-4°. — Dissertatio de emesia, sistens ejus differentias accidentales æque ac essentiales sive specificas. Tubingue, 1791, in-4°. — Delineatio systematis nosologici naturæ accommodati. Tubingue, 1791-1793, 4 vol. in-4°. — Dissertatio experimenta circa vim bilis chylificam. Tubingue, 1792, in-4°. — Aphorismi momenta quædam circa œolechtyma, sive vulgo dictas variolas sistentes. Tubingue, 1792, in-4°. — Dissertatio de metroloxia, præsertim de causis et signis illius. Tubingue, 1792, in-4°. — Dissertatio qua dyscatabrosis pharyngo-œsophagea thliptica choeradica casu illustratur. Tubingue, 1792, in-4°. — Onomatopœæ nosologicæ fundamenta. Tubingue, 1793, in-4°. — Dissertatio de herniсis succinatæ vi eximia in sanandis ambustionibus. Tubingue, 1793, in-4°. — Initia bibliothecæ medico-practicæ et chirurgicæ realis, sive repertorii medicinæ practicæ et chirurgicæ. Tubingue, tome I, 1793 ; II, 1794 ; III, 1794 ; IV, 1795 ; V, 1795 ; VI, 1796 ; VII, 1797 ; VIII, 1798, IX, 1799 ; X, 1800, in-4°. Ibid., 1804, 4 vol. in-8°. — Chacun connaît ce répertoire qui fourmille d'erreurs, et où l'on cherche en vain des traces de l'exactitude et de la patience qui caractérisent les littérateurs allemands. — Observationes in hepatidis et metritidis consolidationem fistularum ani secutarum. Tubingue, 1794, in-4°. — Dissertatio de chilocace. Tubingue, 1794, in-4°. — Theses, primas lineas odontitidis, sive inflammationis ipsorum dentium sistentes. Tubingue, 1794, in-4°. — Dissertatio de læsionibus mechanicis simulacrisque læsionum, fœtui in utero contento accidentibus, ad illustrandas causas infanticidii. Tubingue, 1794, in-4°. — Briefwechsel zweyer Schulmeister ueber ein schœn Gedicht, in den jetzigen Zeitaenfen gar nuetzlich zu lesen. Francfort, 1794, in-8°. — Dissertatio de perficienda re medica per momenta aliquot ad elegantiorem medicinam spectantia. Tubingue, 1795, in-4°. — Reflexionen ueber die Art der Entrichtung der von Wuertemberg an die Franzosen zu bezahlenden Kontributionen. Tubingue, 1796, in-8°. — Belehrung ueber die Hornviehseuche, an die Landleute gerichtet. Tubingue, 1796, in-8°. — Dissertatio de natura et usu aëris, ovis avium inclusi. Tubingue, 1796, in-4°. — Aufmunterung zu Verzuehen wirksamer Mittel gegen die herrschende Hornviehseuche. Tubingue, 1796, in-8°. — Dissertatio de vi vitali, ejusque mutationibus in apoplexia. Tubingue, 1796, in-4°. — System der Nosologie im Umrisse, Tubingue, 1797, in-8°. — Ueber die Ausbildung, Pflicht und Klughei_

des Arztes. Tubingue, 1797, in 8°. — Momenta quædam physiologica circa visum. Tubingue, 1797 in-4°. — Memorabile exemplum dyspnϾ et dyscatabroseos hyperoicæ. Tubingue, 1797, in-4°. — Programma circa universalitatem legis qua corpora viva ad stimulos specificos reagunt. Tubingue, 1797. in-4°. — Pathologie, mit allgemeiner Heilkunde in Verbindung gesetzt. Tubingue, 1798, in-8°. — Das Wasserbett, ein Vorschlag zu einer bequemeren und sichereren Badeanstalt in Fluessen und Baechen. Tubingue, 1798, in-8°. — Dissertatio de talipedibus varis. Tubingue, 1798, in-4°. — Memorabile physiconiæ carcinæ, necnon osteogeniæ et odontogeniæ anomalæ exemplum. Tubingue, 1798, in-4°. — Programma de rite formanda indicatione antasthenica. Tubingue, 1798, in-4°. — Programma de commodis et noxis quibusdam ex cultu corporis redundantibus. Tubingue, 1798, in-4°. — Dissertatio: Sylloge observationum mixtarum. Tubingue, 1799, in-4°. — Observatio pathologico-therapeutica circa photorexin. Tubingue, 1799, in-4°. — Theses medicæ. Tubingue, 1799, in-4°. — Dissertatio de rite formanda indicatione antisthenica. Tubingue, 1799, in-4°. — Animadversiones quædam in statum et therapiam submersorum. Tubingue, 1799, in-4°. — Neue Erfahrungen ueber die Hornviehseuche. Tubingue, 1800, in-8°. — Theses medicæ. Tubingue, 1800, in-4°.— Expositio nosologica typhi. Tubingue, 1800, in-8°. — Vorschlag zu einer schicklichern und allgemein annehmbaren Zeitreehnung. Tubingue, 1800, in-8°. — Anmerkungen ueber die Schrift des Herrn Cadet-de-Vaux : Die Gallerte aus Knochen. Tubingue, 1804, in-8°. — Mittel, dem Mangel eines zur Gerberey erforderlichen Materials abzuhelfen. Tubingue, 1810, in-8°.

(*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1744. — GRUNER (Chrétien-Godefroy), l'un des médecins les plus érudits et les plus laborieux qu'ait produits l'Allemagne, naquit à Sagan, en Silésie, le 8 novembre 1744. Dès l'âge de quatre ans il fut envoyé à l'école. Cette contrainte précoce à l'étude était peu de son goût, et il en profita si peu, malgré, ou peut-être à cause de l'extrême sévérité de son maître, qu'à onze ans tout ce qu'il savait se réduisait à pouvoir lire et écrire médiocrement, et répéter quelques phrases latines. Un nouveau recteur qui sut mieux comprendre les dispositions de son élève et le caractère de son esprit, l'initia dans la connaissance réelle des langues et des littératures grecque et latine, dans celle de la géographie, de l'histoire et des antiquités, et sut allumer en lui une ardeur incroyable pour l'étude. Son père ne lui permit de s'y livrer qu'à condition qu'il s'appliquerait à l'étude de la théologie. Après trois ans passés au gymnase, il se rendit, en 1763, à l'université de Leipzick, où il passa cinq années livré à ses études, et où quelques travaux littéraires lui fournirent les moyens de se former une petite bibliothèque de choix. L'indépendance de son esprit ne s'accommoda pas long-temps de la théologie; il l'abandonna pour la médecine. Il fut reçu docteur à Halle en 1770, et alla se fixer à Sagan, où il eut bientôt une clientelle assez importante. Tous ses moments de liberté étaient donnés à l'étude, et il mit au jour quelques ouvrages qui répandirent son nom. Une place de professeur lui fut offerte à l'université d'Iéna; il l'accepta en 1773. Ses succès dans le professorat furent brillants et se soutinrent dans sa vieillesse et jusqu'à sa mort; circonstance assez rare pour mériter d'être notée. Depuis lors sa vie se passa dans les exercices académiques, et fut remplie par d'innombrable travaux. Gruner mourut le 4 décembre 1815, dans la soixante-onzième année de son âge. — Dans la multitude de ses écrits, on remarque particulièrement ceux relatifs à l'histoire de la médecine, tels que sa classification critique des ouvrages attribués à Hippocrate, ses antiquités anatomiques et pathologiques, sa bibliothèque des médecins anciens, ses Essais de nosologie tirés des historiens du moyen âge, ses Fragments d'écrivains grecs ou arabes, ses Dissertations et ses nombreux recueils sur l'histoire de la maladie vénérienne et sur celle de la variole et de la rougeole. On estime, dans un autre genre, ses travaux séméiotiques. On ne fait pas moins de cas des fragments qu'il a donnés sur la médecine légale dans des écrits académiques; enfin on reconnaît l'utilité des recueils dans lesquels il a condensé et conservé ce qui pouvait se trouver d'utile dans des dissertations destinées inévitablement à tomber dans l'oubli, et on ne peut lui refuser d'avoir contribué à ranimer le goût des bonnes études, et échauffé l'amour de la science par ces publications

annuelles dont le nom ne s'applique chez nous qu'à des rapsodies insignifiantes, mais auxquelles il avait donné un caractère grave et élevé.

Dissertatio de causa sterilitatis in sexu sequiori ex doctrina Hippocratis veterumque medicorum. Halle, 1770, in-4°. — Censura librorum hippocrateorum, qua veri a falsis, integri a suppositis, segregantur : collegit ex optimis quibusque auctoribus, Erotiano, Galeno, Mercuriali, Fœsio, J.-A. Fabricio, Hallero, aliisque ; omnia recensuit, dijudicavit, novumque in ordinem redegit. Breslau, 1772, in-8°. — Gedanken von der Arzneywissenschaft und den Aerzten. Breslau, 1772, in-8°. — Programma : Neque Eros, neque Trotula, sed Salernitanus quidam medicus, isque christianus, auctor libelli est qui de morbis mulierum inscribitur. Iéna, 1773, in-4°. — Dissertatio : Variolarum antiquitates ab Arabibus solis repetendæ. Iéna, 1773, in-4°. — Analecta ad antiquitates medicas, quibus anatome Ægyptiorum et Hippocratis, necnon mortis genus quo Cleopatra regina periit, explicantur : iterum retractavit. Breslau, 1774, in-4°. Morborum antiquitates collegit ex optimis quibusque auctoribus, recensuit, ordinavit, et suo quemque morbum loco collocandum curavit. Breslau, 1774, in-8°. — Dissertatio de causis impotentiæ in sexu potiori, ex doctrina Hippocratis veterumque medicorum. Iéna, 1774, in-8°. — Programma de febre urticata ab cancris fluviatilibus et fragariæ vesceæ fructu. Iéna, 1774, in-4°. — Programma de dæmoniacis a Christo sospitatore percuratis. Iéna, 1774, in-4°. 2e édition, cum Trilleri exercitatione de mirando lateris cordisque Christi vulnere, etc. Iéna, 1775, in-8°. — Semiotice physiologicam et pathologicam complexa, in usum prælectionum academicarum. Halle, 1775, in-8°. — Johannis Jacobi Reiskii Ernesti Fabri opuscula medica, ex monimentis Arabum et Hebræorum, iterum recensuit, præfatus est, vitasque auctorum, indicemque rerum adjecit. Halle, 1776, in-8°. — Specimen correctionum galenicarum ab Gaspare Hofmanno olim conscriptarum. Iéna, 1776, in-4°. — Dissertatio de fortuna et prudentia medica. Iéna, 1776, in-4°. — Programma : Stephani Alexandrini περ. χρησοποιας lectio prima, græce et latine. Iena, 1777, in-4°. — Nævorum origines : Dissertatio. Iéna, 1777, in-4°. — De virtutibus agarici muscarii, vulgo Fliegenschwamm, tam in internis quam in externis, dissertatio. Iéna, 1778, in-4°. — Dissertatio de variantis termini vitæ causis, illumque prorogandi subsidiis. Iéna, 1778, in 4°. — Via et ratio formulas medicas conscribendi, in usum prælectionum academicarum. Halle, 1778, in-8°. — Variæ sectiones Xenocrateæ, Programma. Iéna, 1778, in-4°. — Anonymi fragmentum de venæ sectione, nunc primum græce et latine. Iéna, 1779, in-8°. — Johannis Ernesti Hebenstreit palæologia therapiæ, qua veterum de morbis curandis placida potiora recentiorum sententiis æquantur : accedit ejusdem ordo morborum causalis; nunc primum juncta edidit, præfationem, vitamque auctoris, notulas qualescunque indicemque rerum addidit. C.-G. Gruner. Halle, 1779, in-8°. — Dilectus Dissertationum medicarum Ienensium. Vol. I, Altenbourg, 1771 ; vol. II, Heidelberg, 1783 ; vol. III, Ibid., 1785, in-4°. — Dissertatio de recta hirudinum applicatione. Iéna, 1780, in-4°. — Dissertatio de anthropophago Bercano. Iéna, 1780, in-4°. — Dissertatio de debilitate, causa febrium proxima non habenda. Iéna, 1780, in-4°. — Dissertatio de dolorum partus spasticorum natura et medela. Iéna, 1780, in-4°. — Programma de vita Caspari Hofmanni. Iéna. 1780, in-4°. — Dissertatio de febre puerperarum. Iéna, 1781, in-4°. — Dissertatio de usu acidorum et saponis hispanici, præsertim in febribus acutis inflammatoriis. Iéna, 1781, in-4°. — Historia osteosteatomatis feliciter curati : Dissertatio. Iéna, 1781, in-4°. — Woechentlich-litterarische Nachrichten vom Jahr 1781. Erfort, 1781, in-8°. — Almanach fuer Aerzte and Nichtaerzte anf die Jahre 1782, bis 1796. Iéna, 1781-1795, 15 vol. in-8°. — Johannis Cratonis a Kraftsheim epistola ad Johannem Sambucum de morte imperatoris Maximiliani II : nunc primum edidit C.-G. Gruner. Iéna, 1781, in-8°. — Bibliothek der alten Aerzten in Uebersetzungen und Auszuegen. Leipzick, 1781-1782, 2 vol. in-8°. — Oribasii medicinalium collectorum liber I, e codice Mosquensi ; nunc primum græce et latine, programma. Iéna, 1782, in-4°. — Oribasii medicinalium collectorum libri I et II, et fragmentum aliud e codice Mosquensi, nunc primum græce et latine. Iéna, 1782, in-4°. — Dissertatio de causis melancholiæ et maniæ dubiis in medicina forensi caute admittendis. Iéna, 1783,

in-4°.— Kritische Nachrichten von kleinen medizinischen Schriften inn-und auslaendischer Akademien vom Jahr 1780, in Auszuegen und kurzen Urtheilen Leipziek, tome I, 1783; II, 1784; III, 1788, in-8°. — Sammlung der gemeinnuetzigsten Aufsaetze und Beobachtungen aus den Schriften der Kœniglichen medicinischen Gesellsehaft zu Paris, uebersetzt und mit Anmerkungen versehen. Halle, 1784, in-8°. — Christiani Langii, professoris medicinæ quondam Lipsiensis, faeies Hippoeratica levi penicillo adumbrata : reeudi euravit. Iéna, 1784, in-8°. — Der gemeinschaftliche Keleh, nebst einigen historisehen und medizinischen Zweifeln : ein Beytrag zur wohlgemeinten Elfenrettung des Herrn D. Tralles. Iéna, 1785, in-8°. — Programma de momentis infantieidam exeusantibus. Iéna, 1786, in-4°. — Fragmenta medicorum arabum et græcorum de variolis, Programma. Iéna, 1786, in-4°. — Baptistæ Codronehii, de morbo novo, prolapsu mucronatæ cartilaginis dieto, libellus. Iéna, 1786, in-4°. Fragmenta medieorum arabum et græcorum V, programma. Iéna, 1787, in 4°. — Josephi Grunbeck, traetatus de seorra pestilentiali, sive mala de franzos. Iéna, 1787, in-8°. — Quelques exemplaires de cet ouvrage ont été imprimés sous le titre de Traetatus de pestilentiali seorra, sive mala de franzos, remediaque ejusdem eontinens, eompilatus a venerabili vero magistro Joseph Grunbeek de Burkhausen; super carmina quædam Sebastiani Brandt, utriusque juris professoris, iterum edi curavit D.-C.-G. Gruner. — Die venerisehe Ansteckung durch gemeinschaftliche Trinkgesehirre und durch den gemeinsehaftliehen Kelch, aus Theorie und Erfahrung bewiesen : ein Beytrag zur wohlgemeinten Verketzerung des Herrn D. Tralles. Iéna, 1787, in-8°. — Dissertatio de signis mortis diagnostieis dubiis eaute admittendis et reprobandis. Iéna, 1788, in-4°. — Sendschreiben an den Herrn Bergrath Muller zu Berlin. Berlin, 1788, in-8°. — Aphrodisiacus, sive de lue venerea, in duas partes divisus, quarum altera eontinet ejus vestigia in veterum auctorum monumentis obvia, altera, quos Aloysius Luisinus temere omisit seriptores medicos et historicos, ordine chronologico digestos : eollegit, notulis instruxit, glossarium indicemque rerum memorabilium subjecit. Iéna, 1789, in-fol. — Jani Cornarii, professoris quondam medieinæ in universitate litterarum Ienensi celeberrimi, conjecturæ et emendationes galenicæ, nunc primum edidit. Iéna, 1789, in-8°. — Programma de uteri orifieio præpingui, causa sterilitatis probabili. Iéna, 1790, in-4° — De variolis et morbilis fragmenta medicorum arabistarum, Constantini Africani, Matthæi Sylvatici, Bernardi Gordoni, Johannis Anglici de Gaddesden, Gentilis de Fulgineo Michaelis Scoti, Rolandi Parmensis, Guidonis de Cauliaeo, Gulielmi Varignanæ, Valesei de Taranta, Johannis de Coneoregio, Petri Hispani, Antonii de Gradis, Menghi Faventini, Blasii Astarii, et Johannis Salieeti : junetim edidit, notulis et glossario instruxit. Iéna, 1790, in-4°. — Friderici Van der Mye, de morbis et symptomatibus popularibus Bredanis, programma. Iéna, 1792, in-4°. — De annis climactericis dissertatio. Iéna, 1792, in-4° : Accedunt Gruneri Lusus medici 1° de clerico medieo; 2° homo bulla est; 3° mentiris ut medicus. — Dissertatio de incontinentiis. Iéna, 1792, in-4°. — Lusus medici I-V. Iéna, 1792, in-4°. — Oratio de eo quod naturale in medicina est. Iéna, 1792, in-8°. — Faeultatis medieinæ Marburgensis de convulsione cereali responsum I-IX. Iéna, 1793, in-4°. — De morbo gallico scriptores medici et historici, partim inediti, partim rari, et notationibus aueti : accedunt morbi gallici origines maranniew. Iéna, 1793, in-8°. — Physiologische und pathologische Zeichenlehre : eine freye, zum Theil umgearbeitete und vermehrte Uebersetzung, zum Gebrauch akademiseher Vorlesungen. Iéna, 1793, in-8°. — Jura et privilegia doctoris medieinæ diplomate Patavino expressa et illustrata, programma. Iéna, 1793, in-8°.— Catalogus bibliotheeæ græeæ ineditus. Iéna, 1794, in-4°. — Nosologiæ historieæ specimen I-IX, programma. Iéna, 1794 1795, in-4°. — Dissertatio de phrenitide vera semper biliosa. Iéna, 1794, in-4°. — Nosologia historica ex monumentis medii ævi lecta, animadversionibus historicis ac medicis illustrata. Iéna, 1795, in-8°.—Commentatio de veneni notione dubia nec foro satis apta, programma. Iéna, 1795, in-4°. — Johannis Stephani Bernardi reliquiæ medieo-criticæ, Programmata I-III. Iéna, 1795-1796, in-4°. — Vitæ liberæ et dissolutæ encomium, oratio, etc. Iéna, 1795, in-8°. — Dissertatio de glossitide, ranula et glossanthrace. Iéna, 1795, in-8°.— Programma de forensi venæficii

notione rite informanda. Iéna, 1796, in-4°. — Pandectæ medicæ, Programmata I-IV. Iéna, 1796-1800, in-4°. — Ces opuscules intéressants ont été réimprimés ensemble sous le titre de : — Pandectæ medicæ, sive succincta explicatio rerum medicarum in Institutionibus, Digestis, Novellis, obviarum. Iéna, 1800, in-8°.—Programma de semeiotica, ætiologica meletemata. Iéna, 1796, in-4°. — Programma de observationum medicarum studio rite dirigendo. Iéna, 1797, in-4°. — De imputatione suicidii dubia, casu singulari illustrata, Prog. I-IX. Iéna, 1797-1799, in-4°. — Ein paar Worte zur Belehrung, Beherzigung und Besserung an den Herrn exprofessor Fichte. Iéna, 1799, in-8°. — Spicilegium I-VIII scriptorum de morbo gallico. Iéna, 1799-1800, in-4°. Continuatio IX-XIV. Ibid., 1801-1802, in-4°. — Programma ad locum Hippocratis : Medicina est additio et detractio. Iéna, 1800, in-4°. — Comment. I et II in locum Lutheri : De filiis per diabolum subditis. Iéna, 1800, in-4°. III, IV, V, VI, Ibid., 1800-1802, in-4°. — Programma. Quæstio forensis : An vir, qui testes perdidit, fœcundus et testabilis esse possit? Iéna, 1802, in-4°. — Programma. Zosymi de zythorum confectione fragmentum I. Iéna, 1802; sectio II, III, IV, 1803; sectio V, 1805, in-4°. Variæ sectiones in Q. Serenum Sammonicum ex N. Marescalci enchiridio excerptæ. Iéna, 1803, in-4°. — Commentatio in locum Celsi de sectis medicorum. Iéna, 1803, in-4°. — Programma de Como, zythi sive cerevisiæ veteris specie ad Digest. locum dubium. Iéna, 1805, in-4°. — Itinerarium sudoris anglici. Iéna, 1805, in-4°. — Programma de stupore mentis, infanticidam non excusante. Iéna, 1805, in-4°. — Programmata I-VII Isidis, Christiani et Pappi philosophi jusjurandum chemicum. Iéna, 1807-1808, in-8°. — C.-F.-F. Gruner, Commentatio antiquaria medica de Christi morte vera non simulata : accedunt C.-G. Gruner : Vindiciæ mortis Christi veræ, et H. Conringii. Discursus de Christi cruento sudore et morte ejus repentina, de aqua et sanguine ejus de mortui latere jam effundentibus, commentario perpetuo illustratus. Halle, 1805, in-8°.— Lusus medici orationibus expressi : insunt gonorrhϾ et calvitii encomium, Q. Calvi venerei funus indictivum et exequiæ. Iéna, 1808, in-8°. (*Biogr. médic.* — *Dict. hist.*)

Apr. J.-C. 1744. — DESAULT (Pierre-Joseph) naquit, le 6 février 1744, au Magny-Vernais, village voisin de Lure, en Franche-Comté, département de la Haute-Saône. Ses parents ne possédaient qu'un bien peu considérable; cependant, malgré la modicité de leur fortune, ils n'en donnèrent pas moins une très-bonne éducation à leurs nombreux enfants; et, si quelques ennemis de Desault ont publié qu'il n'avait pas fait d'études classiques, et qu'il avait quitté son village à seize ans pour venir chercher fortune à Paris, où il avait rempli les fonctions les plus abjectes dans les amphithéâtres d'anatomie, cette calomnie absurde n'a puisé sa source que dans la jalousie qu'inspirèrent les succès par lesquels il s'illustra. Il est prouvé que Desault étudia les premiers éléments du latin à Lure, chez un maître particulier, qui le mit en état d'entrer en cinquième au collége des jésuites, où il fut envoyé à l'âge de douze ans. Il s'y appliqua aux belles-lettres et surtout aux mathématiques, étude vers laquelle son penchant le portait, et il fit de si rapides progrès dans cette science, qu'à dix-sept ans il avait épuisé tout ce que les ouvrages élémentaires pouvaient lui apprendre. Le livre si abstrait de Borelli, intitulé *De motu animalium*, devint l'objet de ses méditations, et il y ajouta un commentaire qui fut égaré dans la suite. Après avoir achevé sa philosophie, Desault, obligé de se choisir une profession, embrassa celle de la chirurgie malgré les représentations de son père, qui le destinait à l'état ecclésiastique. Ce fut dans son village, sous un maître dont tout le talent se bornait à savoir préparer quelques médicaments, saigner et raser, qu'il commença ses nouvelles études. Il ne tarda pas à reconnaître l'ignorance de celui qui le dirigeait, et se hâta de le quitter pour se rendre à Béfort, où il espérait trouver plus de ressources pour son instruction. Quoique cette école ne lui offrît pas encore tout ce qu'il désirait, il y entendit cependant le langage de l'art; et la pratique de l'hôpital militaire, qu'il suivait avec cet esprit observateur qui le caractérisait déjà, lui fournit des remarques utiles sur des cas importants de chirurgie. Compté au nombre des sujets les plus distingués de l'école de Béfort, son génie naissant l'avertit qu'il pouvait espérer des succès sur un plus vaste théâtre. Après avoir passé trois ans dans cette

ville, il vint à Paris en 1764. J.-L. Petit, La Peyronnie et autres y avaient répandu sur la chirurgie un éclat que soutenaient alors Louis, Morand et Sabatier. Les travaux de Winslow, les recherches de Duverney y avaient aussi répandu le goût de l'anatomie, que leurs successeurs professaient avec gloire. Desault se rangea parmi les nombreux élèves du célèbre Antoine Petit. Consacrant une grande partie de ses journées à l'étude de l'anatomie, il suivait en même temps les cours du collége de chirurgie et la pratique des grands hôpitaux. Outre ces divers travaux, la modicité de son patrimoine l'avait forcé de se créer une ressource dans l'enseignement des mathématiques, qu'il montrait à ses compagnons d'étude. Ce fut, en 1766, à la suite d'une longue maladie, provenant de l'opiniâtreté de son travail, qu'il ouvrit un cours public d'anatomie : il était alors âgé de vingt-deux ans. L'été suivant fut employé à un cours complet de chirurgie. Desault ne disait rien d'inutile, n'omettait rien d'essentiel dans ses leçons, où il offrait toujours la vérité appuyée des preuves les plus solides : il manquait à la vérité d'éloquence, et un grasseyement assez désagréable rendait sa prononciation défectueuse ; mais la précision de ses idées, qu'il peignait toujours avec feu, la clarté de ses dissertations, le faisaient écouter avec le plus vif intérêt, et on oubliait facilement les défauts de l'orateur pour admirer le talent du maître. Ses profondes connaissances, cette méthode parfaite d'enseignement, dans un âge où la plupart des hommes sont encore au nombre des élèves, attirèrent sur lui l'attention générale ; mais pendant que d'honorables suffrages couronnaient ses succès, l'envie essaya d'en arrêter le cours : le privilége de l'enseignement public n'était accordé alors qu'aux seuls médecins de la Faculté et aux chirurgiens de Saint-Côme ; ces derniers, piqués de voir leur école déserte, tandis que les élèves se portaient en foule aux leçons d'un jeune homme à peine sorti des bancs, réclamèrent les droits que leur donnait le règlement, et il fut défendu à Desault de faire des cours. Il dut, pour les continuer, emprunter le nom d'un médecin célèbre, qui lui donna le titre de son répétiteur ; mais quoiqu'il eût ainsi éludé la loi, peut-être eût-il succombé dans cette lutte, sans le généreux appui que lui prêtèrent alors La Martinière et Louis ; ce dernier, qui avait engagé Desault à se livrer à l'enseignement, alla même jusqu'à se placer plusieurs fois parmi ses auditeurs, afin que son crédit donnât à ses cours toute la consistance qu'on voulait leur ôter. Le génie de Desault l'avait fait dépasser les limites qu'avait eues jusqu'alors l'enseignement anatomique : il venait de créer un nouveau système qui embrassait des considérations jusque-là négligées ; la forme, la grandeur, la position et la direction des parties du corps humain en étaient les principales : en même temps qu'il démontrait une de ces parties à ses élèves, il les entretenait des maladies propres à chacune d'elles. « Sur ces principes, dit Bichat, reposa la méthode d'enseignement de Desault. Elle créa en France l'anatomie chirurgicale, et fut le premier pas que l'art lui dut vers la perfection. Les objets qu'elle embrasse sont immenses. C'est un vaste cadre, que des lignes saillantes séparent en plusieurs autres cadres secondaires. Dans l'un se range la conformation externe ; à l'autre appartient la structure ; un troisième embrasse les propriétés ; le dernier est réservé aux usages : chacun se subdivise en plusieurs sections qui s'enchaînent sans se confondre, et se succèdent sans empiéter sur leurs limites. De leur réunion naît une formule générale, applicable aux organes de tous les systèmes, offrant, à chaque point de leur description, une place à occuper, indiquant ce qu'on omet par les vides qu'elle présente, et laissant à celui qui l'a parcourue le tableau exact de tout ce qu'il faut apprendre sur chaque partie. »

A l'époque où Desault commença ses cours, les planches d'anatomie et les modèles en cire étaient en vogue ; il s'éleva avec force contre cet usage. Chaque année même il consacra depuis, dans ses cours, une leçon à prouver le danger de leur emploi. Sa sévérité, à cet égard, allait si loin qu'il eût même voulu rendre inutile nos meilleurs traités d'anatomie qui, selon lui, n'étaient qu'une autre manière de peindre. « Voyez, disait-il à ses élèves, voyez beaucoup, voyez encore ; vous graverez dans votre cerveau des planches plus durables et plus vraies que celles que l'art doit au burin ou au pinceau, et vous y écrirez, en caractères qui ne s'effaceront jamais, un livre que ne démentira point la nature. »

Depuis plusieurs années Desault professait l'anatomie et les principes de la

chirurgie : l'envie, qui n'avait pu lui ravir sa gloire dans cette double carrière, publiait qu'excellent professeur, la nature ne l'avait pas appelé à l'exercice de l'art qu'il savait si bien enseigner. C'est alors qu'il tenta pour la pratique ce qu'il avait fait pour l'enseignement. « Il proposa, dit Bichat, le bandage de la clavicule. L'impossibilité d'une conformation régulière dans la fracture de cet os, avouée par Hippocrate, semblait être devenue, depuis lui, un axiome chirurgical. Les inutiles efforts des praticiens l'avaient confirmé, et alors plus de raisonnements étaient accumulés dans l'école pour l'expliquer, que de recherches pour l'éviter. Desault conçut qu'on y parviendrait en calculant, sur les puissances du déplacement, la résistance de l'appareil; et que puisque le fragment externe était entraîné en bas par le poids de l'épaule, en devant et en dedans par l'action musculaire, on devait, en même temps que soutenir l'épaule, tirer ce fragment en dehors et en arrière. L'extension continuelle lui offrait cet avantage. Il se servit, pour l'exécuter, du bras fixé sur un coussin en forme de coin, qui, en le rapprochant du tronc inférieurement, l'en écartait en haut et avec lui le fragment externe. L'exactitude des résultats prouva bientôt l'avantage de ce moyen, et l'art, si long-temps insuffisant sur ce point, arriva du premier coup à la perfection. Peu répandu encore dans la pratique, Desault était obligé de confier à des mains étrangères l'essai de ses procédés. Le premier succès de son bandage fut obtenu à la Salpêtrière. L'expérience confirma la première fois, à Bicêtre, la prééminence du couteau droit qu'il proposait depuis deux ans de substituer au courbe, dans les amputations, fondé sur la facilité plus grande de couper les parties en les embrassant dans une moindre étendue, sur la possibilité de retrancher alors l'instrument intérosseux, en rétrécissant la lame du couteau droit, et sur l'avantage d'être libre d'une main dans le procédé opératoire. Il avait rétabli la ligature immédiate, oubliée chez nous depuis Paré, long-temps avant qu'en France aucun praticien ne l'eût mise en usage, et sans savoir qu'en Angleterre on eût écrit sur l'inconvénient de lier immédiatement les vaisseaux. Alors, aussi, il conçut l'ingénieux projet de placer, en certain cas, au-dessous des tumeurs anévrismales, la ligature de l'artère; projet qui offrirait peut-être les avantages nombreux d'épargner toutes les collatérales supérieures, d'être souvent praticable là où la méthode ordinaire est impossible, d'abréger, comme celle de Hunter, les douleurs de l'opération, et d'en rendre, comme elle aussi, les suites moins fâcheuses. Le traitement des fractures du col de l'humérus, objet, dans ces derniers temps, d'une foule de recherches, lui dut un appareil moins embarrassant que celui de Moscati, où l'immobilité du bras et de l'épaule, plus assurée que dans le bandage à dix-huit chefs de Petit, se réunit à la facilité de varier, au gré du chirurgien, la direction du corps de l'os, et qui, mieux calculé que celui de Paul d'Égine, sur les causes de déplacement, assure, entre les fragments, un contact moins inexact. Il emprunta de son bandage nouveau pour la clavicule ce qui manquait à la perfection des appareils anciens destinés à contenir la fracture des diverses portions de l'omoplate, et reproduisit, pour l'avant-bras, les compresses graduées de Petit, injustement négligées par les praticiens, et plus méthodiquement appliquées par lui que par leur célèbre auteur. »

Ce fut par tant d'utiles travaux, par cet enchaînement de découvertes, que Desault passa du premier rang des anatomistes au rang des plus grands chirurgiens, et qu'il affermit sa gloire contre l'envieuse médiocrité. Depuis long-temps il sollicitait la place de professeur de l'école pratique. Jusque-là ses ennemis l'en avaient écarté; le choix des élèves, celui des amis de l'art l'y appelaient; mais l'usage, d'accord avec l'intrigue, s'opposait à leurs vœux et aux siens; cette école existait dans le sein du collége de chirurgie; il fallait être agrégé à ce collége pour professer à l'école pratique, et Desault, trop pauvre encore, n'avait pu s'y faire recevoir; enfin, malgré les menées de ses envieux, on fit une exception jusque là sans exemple : son mérite et ses succès firent applaudir à sa nomination. Il était impossible qu'un homme déjà aussi célèbre ne fût pas réclamé par le collége de l'Académie de chirurgie. En 1776, après dix années de professorat, Desault fut reçu membre du collége de chirurgie, et bientôt nommé de l'Académie royale; il devint ensuite conseiller de son comité perpétuel. Louis, qui, dans toutes les occasions, avait été son plus zélé protecteur, et qui, dans celle-ci, lui avait ouvert sa bourse pour se faire

recevoir, présida sa thèse de réception. Le candidat, par reconnaissance, choisit pour sujet de sa dissertation un procédé que Louis avait nouvellement introduit en France en se servant avec succès, pour l'opération de la taille, du gorgeret d'Hawkins. Desault avait fait à cet instrument des corrections qui sont exposées dans sa thèse intitulée : *De calculo vesicæ, eoque extrahendo, prævia ope instrumenti Haukensiani emendati.* « La pratique, dit Bichat, a consacré dans la suite ces modifications, avantageuses sans doute du côté de l'incision de la vessie, moins précieuses peut-être sous le rapport de la sûreté du rectum, et aujourd'hui elles survivent à celles tant de fois variées que nous voyons chaque jour naître et mourir dans notre art. » Depuis, cependant, nos habiles chirurgiens ont abandonné ce nouveau gorgeret, qui leur a paru désavantageux dans bien des cas.

Jusque-là Desault n'ayant pu faire usage lui-même des procédés qu'il avait inventés, son expérience ne se composait encore que de faits étrangers ; mais, en 1782, nommé chirurgien en chef de la Charité, son génie prit un nouvel essor. Devenu praticien, il perfectionna ses premières découvertes, et en fit un grand nombre de nouvelles. « Il traça avec précision, dit Bichat, l'histoire encore peu connue des luxations du radius, prouva par les rapports de ses extrémités articulaires, que, presqu'impossibles en haut, elles trouvent en bas peu de résistance à s'opérer ; indiqua leurs signes, établit leurs différences, et fonda sur ses succès sa méthode de réduction. Inconnues aux anciens, les fractures de l'olécrane semblaient presque étrangères aux modernes. Il confirma sur elles les recherches de David, y ajouta des vues nouvelles, et proposa un appareil aujourd'hui généralement employé, où la flexion de l'avant-bras est prévenue par un corps inflexible, placé antérieurement, et qui, enveloppant de circulaires toute l'extrémité, gêne l'action musculaire, et s'oppose, mieux que le kiastre, à l'ascension du fragment. L'analogie des causes de déplacement en étendit bientôt l'usage à la fracture de la rotule, qui en obtint un égal avantage, et où le gonflement, si commun dans les bandages à jour, tels que celui ordinairement employé, ceux de Ravaton, de Bell, ne vint plus compliquer le traitement. Les recherches de Theden, sur la compression des ulcères variqueux, brillèrent dans sa pratique d'un éclat qu'elles en reçurent en partie. Il généralisa ce moyen, prouva son efficacité sur les tumeurs squirrheuses du rectum, où des mèches, graduellement augmentées de volume, lui servirent à l'exercer, et dans une foule de cas, il en fit un de ses moyens principaux de guérison. Un appareil nouveau, aussi simple et plus sûr que celui de Louis, lui fut substitué dans le bec-de-lièvre. Le gorgeret de Marchettis, arraché à l'injuste oubli des praticiens, vint remplacer, dans l'opération par incision de la fistule à l'anus, cette espèce, bizarrement recourbée, de bistouri, que l'on appelle syringotome ; celle moins irrégulière, mais aussi difficile, que Pott et Bell ont proposée ; cet assemblage de pièces inutilement ingénieuses, qui composent l'instrument de Brambilla, et tant d'autres, dont le vice commun est de ne jamais mettre à l'abri de lésions la paroi opposée du rectum. La ligature, jusque-là impraticable dans les fistules profondément situées au-dessus de la portée du doigt, devint, au moyen d'un appareil d'instruments, simple dans son mécanisme, sûr dans son exécution, une des opérations les plus faciles de la chirurgie, et aujourd'hui le stylet à séton de Paré, la lardoire de Foubert, l'instrument de Girault, ne figurent plus que sur les planches ou dans nos arsenaux. La méthode de la compression, longue dans son effet, incertaine dans ses suites, fatigante dans son usage, avait remplacé, dans le traitement des hernies ombilicales, la ligature du sac et des téguments, employée par les Grecs et les Arabes ; Desault rappela celle-ci dans la pratique, et fit voir que la douleur fugitive qui l'accompagne n'est rien, comparée à la promptitude du succès qui la suit. »

Pendant six ans que Desault exerça la chirurgie à l'hôpital de la Charité et s'occupa des progrès de cet art, il ne négligea pas ses cours d'anatomie par lesquels il avait obtenu ses premiers succès. Mais, en 1788, un plus vaste théâtre encore lui fut ouvert, la survivance de l'Hôtel-Dieu vint à vaquer, et la voix des élèves, la voix publique même l'y appelait. Plusieurs rivaux s'étaient mis avec lui sur les rangs ; Pelletan seul pouvait lutter avec Desault. Il apportait aussi, dit Petit de Lyon, un nom déjà bien cher à la gloire et à la réputation de professeur savant, jointe à celle d'opérateur habile. Desault fut préféré à Pelletan, mais Pelletan fut jugé digne de remplacer De-

sault, lorsque la mort nous l'enleva. Louis donna, dans cette occasion, une grande preuve de sa justice et de son admiration pour les talents de Desault en décidant la question en sa faveur, quoiqu'après avoir encouragé ses premiers essais, l'avoir appuyé de tout son crédit, et lui avoir ouvert sa bourse dans des circonstances importantes, il n'en eût pas toujours reçu toutes les marques de reconnaissance qu'il avait droit d'en attendre. J'ai à me plaindre de lui, dit-il au magistrat de qui dépendait la nomination, mais je dois à l'intérêt public de vous déclarer qu'il est l'homme qui convient le mieux à la place. Desault l'obtint. Moreau, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, accablé de vieillesse et d'infirmités, mourut peu après, et lui laissa un titre qui seul lui manquait, puisque depuis long-temps Moreau avait abandonné ses fonctions au prédécesseur de Desault. Dès qu'il fut en possession de cette place importante, la confiance que le public lui accordait déjà depuis plusieurs années en l'appelant pour les opérations majeures dans les maisons particulières, devint presque exclusive pour toutes les grandes opérations qui se présentèrent dans la pratique de la capitale. Cependant les avantages de la fortune ne lui firent pas négliger le service de son hôpital, ni ne diminuèrent son zèle ardent pour l'instruction des élèves : jamais praticien ne poussa plus loin que lui l'amour du bien public; il y sacrifiait toutes les jouissances ordinaires de la vie ; et quoique les devoirs qu'il s'était imposés fussent immenses, il les remplissait avec une si scrupuleuse attention, que ce seul point lui eût déjà mérité l'admiration générale, quand même ses travaux l'eussent moins illustré. Desault était marié, il avait sa maison, et cependant il couchait régulièrement à l'Hôtel-Dieu, afin de pouvoir, au besoin, donner ses secours aux malades pendant la nuit. Toujours le premier à la visite du matin, il la terminait ordinairement à huit heures, pour passer à l'amphithéâtre, où se réunissaient tous les élèves tant internes qu'externes. « La séance s'ouvrait, dit Bichat, par une consultation publique et raisonnée, où n'étaient admis que les malades indigents du dehors. Le chirurgien en chef les interrogeait sur les causes, l'époque, les phénomènes de leur maladie, faisait remarquer l'analogie de ce qu'il observait avec le récit du malade, et après avoir établi les indications curatives, indiquait les prescriptions convenables. Les élèves de l'hospice lisaient ensuite l'observation exacte et détaillée de tous les malades intéressants qui devaient sortir dans la journée, et dont le pansement avait été confié à leurs soins. Chacune de ses observations était le résultat de notes prises chaque jour au lit du malade, et formant, ajoutées les unes aux autres, un tableau précis des progrès de la maladie. En s'instruisant eux-mêmes, les élèves contribuaient ainsi à l'instruction de leurs camarades. La troisième et la principale partie de la leçon était consacrée aux opérations. Chacune était précédée d'une dissertation sur l'état du malade, sur les suites probables de l'opération, sur les moyens de rendre ces suites moins fâcheuses, sur le procédé opératoire. On transportait ensuite le malade à l'amphithéâtre, où Desault l'opérait en présence de tous les élèves, aidé par les chirurgiens de la maison. Aux opérations succédaient des détails raisonnés, donnés par le professeur, soit sur les maladies existantes dans l'hospice; soit sur la situation des malades opérés les jours précédents. L'ouverture des cadavres qu'exigeaient les progrès de l'art ou l'enseignement des élèves, formait un des derniers objets de la séance, qui était terminée par une leçon dogmatique sur un point particulier de pathologie. » Ce n'était qu'après ces diverses leçons, qui ordinairement duraient jusqu'à midi, que Desault se rendait dans les maisons particulières où il était appelé. Rentré à six heures à l'hôpital, pour n'en plus sortir jusqu'au lendemain, il faisait sa seconde visite dans les salles, et passait ensuite à l'amphithéâtre pour procéder à la leçon du soir, consacrée à l'anatomie et à la théorie des opérations chirurgicales. Un zèle si ardent pour le soulagement des malades, cette admirable constance avec laquelle il multipliait ses travaux pour perfectionner l'enseignement de l'art, ne purent le garantir d'abord de quelques obstacles que, d'une part d'anciens préjugés, et de l'autre la jalousie, lui opposèrent ; les opérations publiques heurtèrent les idées des religieuses infirmières de l'Hôtel-Dieu, et alarmèrent en même temps l'humanité des administrateurs. Ses envieux le représentèrent comme un homme qui sacrifiait tous les intérêts à celui de sa gloire, et qui n'était fécond en plans de réforme que par l'ambition de parvenir ; les chirurgiens même de

l'Hôtel-Dieu, assujettis, sous ce chef infatigable, à un service plus actif, murmurèrent des nouveaux devoirs qu'il leur imposait, et une foule de mémoires le dénoncèrent à l'administration comme voulant bouleverser l'ordre établi. Il triompha cependant de tous les obstacles qu'on lui opposait, et l'enseignement de l'Hôtel-Dieu offrit la première école de clinique externe qui ait existé en France, et la mieux combinée qui ait encore été établie en Europe. Bientôt cette école devint aussi célèbre chez les nations étrangères qu'elle l'était chez nous; des étudiants des diverses parties de l'Europe accoururent aux leçons de Desault, et l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre et l'Allemagne ont encore aujourd'hui plusieurs chirurgiens distingués qui s'honorent, comme ceux de la France, d'avoir été les disciples de cet illustre professeur. Le théâtre où il était placé lui offrant chaque jour de nouvelles occasions d'approfondir son art, c'est là qu'il perfectionna sa méthode, et que, multipliant ses découvertes, il imagina un grand nombre d'instruments et de procédés nouveaux. « Les procédés anciens pour les ligatures des polypes de la gorge sont insuffisants, dit Bichat; dans une circonstance particulière, Desault en imagine un généralement applicable, plus facile que ceux de Levret, plus simple que celui de Brasdor, et, sur-le-champ, il en éprouve les avantages par les succès qu'il en obtient. Une bride se rencontre dans le rectum; il craint la lésion des parties voisines : le kiotome naît de cette difficulté, et son usage, d'abord restreint à ce cas particulier, s'étend bientôt à la rescision des amygdales, de la luette, des kystes de la vessie, etc. Une bougie s'échappe de l'urètre et tombe dans la vessie; l'ingénieuse idée de la pince de Hunter fournit celle d'un instrument propre à la retirer et à éviter la ressource cruelle de la taille. Une tumeur est à extraire dans la bouche, la forme des bistouris ordinaires les rend incommodes pour y parvenir; un instrument, en forme de serpette, est imaginé: des lames sont diversement recourbées; et le traitement des fongus de la bouche, du spina-ventosa de la mâchoire inférieure se trouve agrandi. Une hémorrhagie a lieu dans une cavité : un moyen nouveau de compression l'arrête, et ajoute à la science une perfection. L'action musculaire, puissance sans cesse agissante dans les fractures, ne trouvait, pour le fémur, qu'une résistance impuissante dans les appareils jusqu'alors en usage : un bandage nouveau est proposé, et le double avantage de retenir continuellement en haut le bassin, tandis que la jambe est entraînée constamment en bas, lui assure une préférence que l'expérience confirme encore chaque jour. Moins utile qu'à la cuisse, mais quelquefois nécessaire, l'extension permanente de la jambe trouve, dans deux attelles ingénieusement disposées, un mode simple et facile de s'exécuter. Les sondes élastiques, récemment substituées à celles de fil d'argent contournées en spirale, offraient au traitement des maladies des voies urinaires, un vaste moyen de perfection : Desault, le premier, en entrevoit toute l'étendue, se fraye avec lui une route nouvelle, et crée une méthode, trop fondée peut-être sur l'adresse du chirurgien, mais que son habileté justifie, et dont sa pratique couronne la hardiesse. La ponction de la vessie n'est pour lui qu'une ressource superflue, et il démontre que, toujours impraticable lorsqu'elle est nécessaire, la boutonnière n'est jamais nécessaire lorsqu'elle est praticable. Les sondes élastiques ne se bornent pas, dans ses mains, aux maladies des voies urinaires : variées dans leurs formes et leur grandeur, elles deviennent, tantôt un porte-ligature qui remplace l'instrument de Belloc, retranché dès lors de l'arsenal de chirurgie, tantôt des conducteurs qui transmettent à l'estomac les aliments que les passages ordinaires ne peuvent lui faire parvenir, et aux poumons, l'air qu'une angine ou le gonflement d'une plaie interceptent dans le larynx ou la trachée-artère, quelquefois une espèce de repoussoir propre à débarrasser l'œsophage des corps étrangers qui l'obstruent, et réunissant le mérite, rare dans nos moyens ordinaires, d'une grande flexibilité lorsqu'il est vide, et d'une grande solidité quand le stylet le remplit. Les opérations sont des moyens terribles où la certitude d'une mort éloignée ne se rachète souvent que par la probabilité d'une mort plus prochaine. Les revers s'y entremêlent aux succès, et l'existence qui les suit n'est quelquefois qu'un bienfait cruel de la chirurgie. L'art de les éviter doit précéder celui de les bien faire, et, dans le doute de leur indication, ne pas agir est la saine pratique : ce fut celle de Desault. L'amputation, autrefois si commune, n'était pour lui qu'une ressource extrême, où le danger

des suites commande presque toujours de courir les hasards de l'attente et où la main est meurtrière quand elle veut trop tôt devenir salutaire. Il prouva que les signes indicatifs du trépan offrent une incertitude qui doit presque toujours arrêter le praticien, et que, lors même que ces signes sont évidents, les conséquences funestes de l'opération doivent le retenir encore dans les grands hôpitaux, où le mauvais air qu'on respire porte bientôt sur les membranes cérébrales mises à nu, et sur le cerveau lui-même, une influence délétère. » Desault renonça à cette opération, et fit usage, pour le traitement des plaies de la tête, de la méthode, déjà connue, de Guy de Chauliac et d'autres, qui consistait dans l'emploi des purgatifs. Il la modifia en se servant de tartrate antimonié de potasse en lavage, et les succès qu'il en obtint lui donnèrent souvent lieu de se féliciter d'avoir proscrit une opération qu'une expérience de plusieurs siècles avait montrée constamment mortelle à l'Hôtel-Dieu. Dans les violentes contusions de la tête, accompagnées d'ébranlement du cerveau, perte de connaissance, assoupissement, etc., accidents auxquels l'art n'avait encore opposé que les moyens généraux, les fomentations glacées, vantées par les Allemands, et surtout les saignées faites jusqu'à défaillance, Desault obtint encore les plus grands succès en couvrant la tête d'un large vésicatoire, dont il entretenait la suppuration. Parmi le grand nombre de découvertes qui ont illustré la carrière de Desault, ses rivaux l'ont accusé d'en avoir puisé quelques-unes chez les anciens; mais si quelquefois, faute d'érudition, il a cru inventer lorsqu'il n'avait eu que des idées déjà connues, sûrs de sa bonne foi, ses nombreux disciples attestent qu'il ne dérobait rien à nos premiers maîtres en se rencontrant avec eux. Ce génie créateur qui lui faisait découvrir, comme par inspiration, les plus étonnantes vérités, l'avait porté au plus haut degré de la science sans avoir recherché les lumières de l'érudition. Sans guide et sans modèle, il s'était élancé dans la carrière, et l'avait parcourue en y imprimant profondément des traces que nos plus célèbres praticiens s'honorent encore de suivre; et quels qu'aient été les efforts de l'envie pour affaiblir sa gloire, le nom de ce savant professeur, de ce chirurgien habile, ira se placer, dans la postérité, au rang des plus illustres. Il est cependant un reproche que Desault mérita, il eut contre la médecine de grands préjugés: ignorant cette science, il affectait de la dédaigner; repoussant, comme chimériques, toutes les idées qui peuvent lui appartenir, non-seulement il étudiait peu la marche d'une maladie interne, mais encore il n'en parlait jamais à ses élèves. Ses préventions s'étendirent jusque sur ceux qui se livraient à l'exercice ou à l'étude de cet art, qu'il disait être l'aliment du charlatanisme, et il ne semblait rien tant redouter que la réputation de médecin. A part ce tort, qui décelait un faux orgueil, dont un si beau talent aurait dû s'affranchir, Desault n'en excita pas moins l'admiration universelle dans les diverses fonctions où il fut successivement appelé. Il était considéré comme le premier chirurgien de l'Europe lorsque la révolution éclata : quoiqu'il ait eu souvent à souffrir de ses orages, son zèle pour les progrès de la chirurgie ne se ralentit pas. Il avait entrepris un journal que rédigeaient, sous ses yeux, ses élèves les plus distingués. Ce journal, composé des observations recueillies dans sa clinique, fut commencé en 1791, et recueilli en 4 vol. in-8°. Il contient l'exposé presque complet de la doctrine de Desault. En 1788, on l'avait nommé membre du Conseil de santé chargé d'examiner les talents des officiers de santé militaires. En 1792 il fut élu au comité de santé des armées, et rendit, dans cette place, de grands services à l'État. Mais, quel que fût son zèle comme fonctionnaire public, il ne put se garantir des persécutions dirigées contre tous les gens de bien, dans ces temps de troubles et de désastres. Chaumette, depuis longtemps son ennemi, alors tout-puissant par sa place, le dénonça, et obtint contre lui un mandat d'arrêt du comité révolutionnaire. Le 28 mai 1793, Desault, au milieu de sa leçon, fut enlevé à ses élèves et conduit dans la prison du Luxembourg. La consternation s'était répandue parmi ses malades et ses nombreux disciples. Des réclamations s'élevèrent de toutes parts, et déterminèrent le Comité de sûreté générale à rendre à ses fonctions un homme aussi nécessaire au bien public. Il fut remis en liberté après trois jours de détention. Pendant ce court espace, il avait encore trouvé l'occasion d'exercer la bonté de son cœur en prodiguant ses soins à quelques-unes des victimes dont il partageait la captivité. Sorti du séjour de la douleur, Desault reprit,

avec le même zèle qu'auparavant, ses fonctions et l'enseignement de la chirurgie partout abandonné. L'année suivante ramena quelque encouragement parmi les savants. Alors il sollicita les moyens de rendre son école plus utile à l'instruction ; mais le comité d'instruction publique ayant créé l'école de santé, pour remplacer la Faculté de médecine et le Collége de chirurgie, l'y nomma professeur de clinique chirurgicale, et son établissement particulier devint ainsi une branche de l'institution générale. Cette place honorable ne put le consoler de la nouvelle organisation, qui heurtait toutes ses idées; idolâtrant la chirurgie, n'aimant pas la médecine, il ne pouvait voir sans chagrin leur réunion, et il en murmura hautement. Depuis sa détention il avait conservé un fond de tristesse qui s'augmentait avec les calamités publiques. La journée du 1er prairial affecta profondément son âme. Dès ce moment il ne fit plus que languir, et tomba dans un abattement dont ses amis furent sérieusement alarmés. A cette époque, le fils de Louis XVI était malade dans la prison du Temple : Desault avait été appelé et lui prodiguait tous ses soins, lorsque, dans la nuit du 29 mai 1795, il fut saisi lui-même d'une fièvre ataxique qui débuta par un délire dont la violence fit présager les suites les plus funestes. En effet, le 1er juin suivant, cet homme, si justement célèbre, mourut à peine âgé de cinquante et un ans. Ses jours avaient été comptés par ses précieux travaux, par un zèle constant pour la science et le bien de l'humanité; sa mort répandit la douleur parmi ses nombreux disciples, dont il avait été le père et l'ami. L'amitié, dit Bichat, jeta quelques fleurs sur sa tombe, et les vers suivants furent placés au-dessous de son buste :

Portes du temple de mémoire,
Ouvrez-vous, il l'a mérité.
Il vécut assez pour sa gloire,
Et trop peu pour l'humanité.

On pensa assez généralement que cette mort prématurée n'était pas naturelle, et l'on publia qu'il avait été empoisonné pour avoir refusé de se prêter à des desseins criminels sur la vie du jeune prince qu'il soignait. Cette opinion prit une nouvelle consistance par la mort presque subite de Chopart, qui avait remplacé Desault dans le traitement du dauphin, et par celle du jeune prince qui suivit de près celle de ses deux chirurgiens. Ces bruits publics ont été démentis par des hommes de l'art dont le savoir et la probité sont irrécusables, et qui, après l'ouverture du corps de Desault, ont certifié que le poison n'avait eu aucune part à sa mort.

Ce grand chirurgien, enlevé au monde à la fleur de ses ans, avait une âme généreuse et grande jusque dans ses défauts. Le malheur ne le trouva jamais insensible. Les élèves sans fortune étaient admis gratuitement dans ses cours, et il devenait leur appui. Toujours bon et compatissant, souvent sa main distribuait à l'indigence l'or qu'elle venait de recueillir. Au milieu de tant de qualités estimables, on lui reprocha cependant quelque brusquerie dans le caractère; peu répandu dans la société avant de devenir célèbre, il manquait de cette aménité que donne l'usage du monde, et communément ses élèves l'appelaient le *bourru bienfaisant*. Desault se déplaisait dans les grandes réunions : quoique l'Académie de chirurgie, en se l'attachant, eût voulu l'intéresser à ses travaux, il s'en était isolé. Au rapport de Petit de Lyon, lorsque ses élèves lui reprochaient de n'y point aller, il répondait en plaisantant : « *Je suis comme les substances salines, je ne cristallise qu'en repos.* » Petit ajoute qu'il n'aimait pas à être appelé en consultation. « Son embarras et sa timidité étaient alors extrêmes; il énonçait bien avec sang-froid sa façon de penser mais, s'il était contredit, sa tête se démontait, et, comme la vérité n'a qu'une route, Desault n'avait qu'une opinion. » Desault, livré de bonne heure à des recherches pratiques sur son art, n'avait pu s'attacher au travail du cabinet. Il n'a composé qu'un seul mémoire lu à l'Académie de chirurgie, et sa Thèse de réception écrite avec beaucoup de clarté. Un *Traité des maladies chirurgicales* parut sous son nom et sous celui de son ami Chopart, mais cet ouvrage appartient à ce dernier; Desault en avait seulement approuvé les principes, et quand le cercle de ses idées se fut agrandi par la pratique il ne vit plus qu'avec peine son nom à la tête de ce traité. Bichat a publié, en 3 vol. in-8°, les OEuvres chirurgicales de Desault. Cet excellent ouvrage n'a pas été composé par Desault, mais il renferme toute sa doctrine, et remplace avec avantage le *Journal de chirurgie* dont il a été fait mention plus haut.

(*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1744. — SCHOTTE (Jean-Pierre), né à Wolfhagen, dans la Hesse, le 29 mars 1744, étudia la pharmacie, la chirurgie et l'anatomie à Amsterdam et à Paris. Le goût des voyages lui fit prendre la résolution de visiter le Portugal, l'Espagne, l'Angleterre et le Sénégal. A son retour d'Afrique, il prit le grade de docteur en médecine à Marbourg. Quoiqu'on lui eût accordé l'expectative de la place de médecin à l'hôpital de Cassel, il partit une seconde fois pour Londres, et fit un autre voyage au Sénégal. Cette nouvelle course détruisit sa santé à tel point qu'il mourut peu de temps après son retour dans sa patrie, le 10 novembre 1785. On lui doit des observations intéressantes sur le climat, les mœurs des habitants et les maladies du Sénégal. Elles ont été imprimées dans les Annales de géographie de Sprengel ainsi que dans les Transactions philosophiques. Il a aussi publié un traité du typhus des pays chauds sous ce titre :

A treatise on the Synochus atrabiliosa, a contagious fever, which raged at Senegal in the year 1778, an proved fatal to the greatest part of the Europeans and to a number of the natives; to which is prefixed a Journal of the weather during the prevalence of that disease, with remarks on the country, formerly read at the royal Society, and annexed to it a short reflexion on the gum trade of Senegal; and the importance of the place an that account : concluding with an argument concerning the bad consequences, which must attend the present mode of sending convicts to Africa for soldiers. Londres, 1782, in-8°. En allemand, avec quelques notes de A. F. A. D. Stendal. 1786, in-8°. — G. W. Steins Abhandlung von dem wechselseitigen Nutzen und Schaden des Wendungsgeschæfts, je nach Beschaffenheit des Geburtsfælles aus dem Lateinischen; in baldinger's Magazin fur Aerzte. St. 2. 1775.— Desselben Abhandlung von dem Bau und den Vorzügen der Levretischen Zange; aus dem Lateinischen. Ibid., St. 5. — Desselben Abhandlung von dem Vorzüge der Zange zur Erhaltung des Lebens des Kindes in schwerer Geburt; aus dem Lateinischen. Ibid., St. 5. — Journal of the weather at Senegambia, during the prevalence of a very fatal putrid disease, with remarks in the country, in Philos. transact. vol. LXX, p. II for 1781. Art. 28. — Kurze Nachrichten über den Zustand von den dasigen Mohren-und Negerstæmmen, den Thieren und Pflanzen und andern merkwürdigen Dingen dieser Gegend; aus dem müudlichen Berichte des Hrn. D. Schott (e) Herausgegeben und mit Anmerkungen begleitet von Joh. Reinhold Forster u. s. w.; in seinen u. Sprengel's Beytræhen zur Vœlker u. Lænderkunde Th. I, S. 37-78. u. S. 264. 1781.— Von einem ungeheuren so genannten Feischbruche, den Sch. bey einem Schwarzen auf der Insel Senegal beobachtet; in den Philos. Transact., t. LXXIII. P. I. For 1783. (*Biogr. méd. de la méd. — Dict. hist.*)

Apr. J.-C. 1745. — REUSS (Chrétien-Frédéric), professeur de médecine à l'université de Tubingue, membre de l'Académie des curieux de la nature, de l'Académie des sciences et de la Société économique de Danemark, de l'Académie électorale de Mayence et de diverses autres Sociétés savantes, chevalier de l'ordre royal du Mérite-Civil de Wurtemberg, était né à Copenhague le 7 juillet 1745, et il mourut à Tubingue le 19 octobre 1813.

Rede ueber die Frage : Ist von jeher eine Medicin gewesen, und warum soll man solche studiren? Tubingue, 1767, in-4°. — Nova methodus lacte caprillo viribus medicatis digestionis animalis et artis ope imprægnato morbis chronicis curabilibus cito, tuto et jucunde medendi peritioribus medicis ulterius exploranda. Tubingue, 1769, in-4°. — Dissertatio de diapalmate. Tubingue, 1771. in-4°. — Compendium botanices systematis Linneani conspectum ejusdemque applicationem ad selectiora plantarum Germaniæ indigenarum usum medico et œconomico insignium genera eorumque species continens. Ulm, 1774, in-8°.; ibid, 1786, in-8°. — Untersuchung und Nachrichten von des berühmten Selzerwassers Bestandtheilen. Leipzick, 1775, in-8°.; ibid., 1780, in-8°. — Kenntniss derer Pflanzen, die Mahlern und Færbern zum Nutzen, und denen Liebhabern zum Vergnuegen gereichen hœnnen. Leipzick, 1776, in-8°. — Sammlung einiger Abhandlungen aus der Oekonomie, Kameralwissenschaft, Arzneykund und Scheidekunst. Leipzick, 1777, in-8°. — Sammlung der neuesten wichtigsten Nachrichten von Magnetkuren. Leipzick, 1778, in-8°. — Medicische-OEkonomische Untersuchung der Eigenschaften und Wirkung eines æchten und verfælschten Puders. Tubingue, 1778,

in-8°. — Vom Anbau und Commerce des Krapps oder der Færberrœthe in Teutschland. Leipzick, 1779, in-8°. — Untersuchung des Cyders oder Apfelweins. Tubingue, 1781, in-8°. — Dictionarium botanicum, oder botanisches Wœrterbuch. Leipzick, 1781, 2 vol. Suppl. 1786, in-8°. — Neue praktiseke Wersuche ueber die mit besondern Arzneykræften angeschwængerte Geis- oder Zeigenmilch. Leipzick, 1783, in-8°. — Dissertationes medicæ selectæ Tubingenses. Tubingue, tomes I, II, 1783; III, 1785, in-8°. — La plus grande partie de ce recueil est remplie par les thèses de Manchart sur les maladies des yeux. — Primæ lineæ encyclopædiæ et methodologiæ universæ scientiæ medicæ. Tubingue, 1783, in-8°. — Beobachtungen, Versuche und Erfahrungen ueber des salpeters vortheilhufteste Verfertigungsarten. Tubingue, 1783-1786, in-8°. —Rindviehharzneybuch. Tubingue, 1784, in-8°. — Kurzer Abriss der Universitætsstudien fuer junge Studirende, als besonder auch der Arzneykande beflissene, nebst einem Verzeichniss der dazu gehærigen vorzueglichen Bücher. Tubingue, 1785, in-8°. — Dispensatorium universale ad tempora nostra accomodatum. Strasbourg, 1786-1789; suppl. 1788, in-8° — Untersuchung des Kuechensalzes nach seinen vorzueglichen Eigenschaften und Wirkungen. Heidelberg, 1786, in-8°. — Medicinisch-chirurgische, theoretische und praktische Beobachtungen über alle Arten von venerischen Krankheiten. Leipzick, 1786, in-8°. — Hausvieharzneybuch. Tubingue, 1787, in-8°. — Physikalisch-medicinischen Untersuchung der unterschiedenen Salat-Pflanzen und ihrer Zugehœr. Francfort, 1787, in-8°. — Botanische Beshreibung der Græser. Francfort, 1788, in-8°. — Selectus observationum practicarum medicarum. Strasbourg, 1789, in-8°. — Allgemeines medicinisch-diætetisches Handbuch bey der Sauerbrunnenkur. Francfort, 1792, in-8°. — Physikalisch OEkonomische Beobachtungen ueber die allgemeine vortheilbaftere Gewinnung und Benutzung des Torfes. Leipzick, 1783, in-8°. — Vertilgung schœdlicher Thiere, bessere Benutzung nützlicher Thiere. Leipzick, 1793, in-8°. — Ueber den Vortheilhaften Anbau und die beste Benutzung der Kartoffeln zu Mahlzeiten. Leipzick, 1794, in 8°. — Sammlung verschiedener vorzilglicher allgemein anwendburer Fenerordnungen und bewæhrter Feneaanstalten. Leipzick, 1798, 1801, in-8°. — Physisch-œkonomische Beobachtungen ueber einen sparsamern und nützlichern Gebrauch des Holzes, etc. Zum allgemeinen Nutzen für Kameralisten und Oekonomen mitgetheilt. 1ster Teil. Leipzick, 1801, in-8°.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la médec.*)

Ap. J.-C. 1745. — CRUIKSHANK (Guillaume), naquit en 1745 à Edimbourg, et passa ses premières années en Ecosse. A l'âge de quatorze ans, il vint à l'université d'Edimbourg dans le but d'y étudier la théologie; mais il en fut détourné par le goût qu'il se sentit pour l'anatomie et la médecine, et il se livra avec ardeur, pendant huit ans, à l'étude de ces sciences, dans l'université de Glascow. En 1771, il se rendit à Londres, où, sur la recommandation du docteur D. Pitcairn, il fut attaché à Guil. Hunter comme conservateur de son cabinet. Ce célèbre anatomiste avait demandé aux professeurs de Glascow de lui envoyer un jeune homme instruit pour remplacer Hewson dans cette fonction. Cruikshank devint bientôt l'ami et le collaborateur de Hunter, qui, en mourant, légua à lui et son neveu Math. Baillie, son superbe muséum, qui devait au bout de trente ans être livré à l'université de Glascow. Les élèves de ce professeur demandèrent à ses deux héritiers de continuer à diriger l'école anatomique d'où étaient sortis des élèves si distingués. Cruikshank s'acquitta avec honneur de cette tâche, et se fit connaître de la manière la plus avantageuse par ses recherches anatomiques et physiologiques, qui décèlent une extrême sagacité. Son nom sera toujours, comme celui de Mascagni, attaché à l'histoire des progrès qu'a faits vers la fin du dernier siècle l'anatomie du système lymphatique. Cruikshank avait été nommé chimiste des hôpitaux militaires, et chirurgien du corps de l'artillerie. Il mourut le 27 juillet 1800, après avoir écrit :

Letter to M. Clare upon absorption and on the robbing of calomel in the inside of the checks in the cure of syphilis. Londres, 1779, in-8°. — Experiments on the insensible perspiration of the human body, shewing its affinity to respiration. Londres, 1779, in-8°. Ibid., 1795, in-8°. Trad. en allemand par Chrétien-Frédéric Michaelis, Leipzick, 1798, in-8°. — An account of two cases

of the diabetes mellitus, by John Rollo; with the results of the trials af various acids and other substances in the treatment of the lues venerea and some observations of the nature of sugar. Londres, 1797, 2 vol. in-8°. Trad. en allemand par J.-C.-F. Leun, Leipzick, 1800, in-8°., et par J.-H. Jugler, Stendal, 1801, in-8°., en français par Pierre-Philippe Alyon, Paris, 1..., in-8°. — Anatomy of the absorbing vessels of the human body. Londres, 1786, in-4°. Ibid., 1790, in-4°. Trad. en français par Philippe Petit Radel, Paris, 1787, in-8°, en allemand par Chrétien-Frédéric Ludwig, Leipzick, 1789, in-4°. — Memoirs of the yellow fever which appeared in Philadelphia and other parts of the states of America in the summer and autumn of the present year. Philadelphie, 1798, in-8°. — Observations on the causes and cure of remitting and bilious fever, to which is annexed an appendix exhibiting facts and speculations relative to the synochus icteroïdes or yellow fever. Philadelphie, 1798, in 8°. — A sketch of the rise and progress of the yellow fever, to which is added a collection of facts and observations respecting the origin of the yellow fever in this country, and a review of the different modes of treating it. Philadelphie, 1800, in-8°. — Cruikshank a inséré d'assez nombreux mémoires dans les Transactions philosophiques et dans les journaux de médecine anglais.

(*Dict. hist. de la med. — Biog. méd.*)

Ap. J.-C. 1745. — RUSH (Benjamin), naquit près de Bristol dans la Pensylvanie, le 5 janvier 1745, d'une famille de quakers qui avait suivi l'immortel Pen en 1683. Ayant perdu son père de bonne heure, il demeura confié aux soins d'une mère tendre, qui lui procura une éducation brillante. Libre de choisir un état, il ne vit que la médecine qui offrît un champ inépuisable à son goût pour les sciences et à sa passion pour le soulagement de ses frères. Il prit les premiers éléments de cet art chez un praticien renommé de Philadelphie, et vint ensuite à l'université d'Edimbourg, où il obtint les honneurs du doctorat en 1768. L'année suivante, il fut installé dans la chaire de chimie du collége de médecine nouvellement établi à Philadelphie. A l'époque de la fondation de l'Université, en 1791, il fut chargé d'enseigner les institutions de médecine et de clinique. « Doué de l'élocution la plus facile, et même parfois la plus brillante, dit M. Desgenettes, il embellissait toutes les matières qu'il traitait. Sa méthode, sa simplicité, sa clarté, son enjouement donnaient à ses leçons un charme particulier, et les gravaient parfaitement dans l'intelligence et la mémoire de ses nombreux auditeurs. » Personne n'a formé, dans les États-Unis, autant de bons médecins. Pleins de confiance dans ses lumières et son patriotisme, ses compatriotes le choisirent pour leur représentant au congrès qui secoua le joug de l'Angleterre. L'année suivante, en 1777, il devint chirurgien-général de l'hôpital militaire du département central, et quelque temps après il échangea cet emploi contre celui de médecin-général, qu'il abandonna au bout de quelques mois, dégoûté par la mauvaise gestion des directeurs de cet établissement. Rush mourut au mois d'avril 1813. « Tous les biographes de ce professeur illustre, dit Chaumeton, exaltent sa piété profonde, sa passion fervente pour la lecture des lettres ascétiques. Je n'imite pas ces louangeurs dévots. Accoutumé à n'estimer dans un homme que ce que j'y vois de réellement estimable, j'ai célébré les talents et les vertus qui ont honoré la vie de Rush, et je n'ai pas dit un mot de sa croyance, ou, si l'on veut, de sa crédulité, qui n'a rien de commun avec le génie. » Rush savait à la fois remplir ses devoirs de citoyen avec un zèle qui tenait de la passion, et s'acquitter de ceux de sa profession avec la plus scrupuleuse exactitude. Cependant il trouva encore du temps pour composer un grand nombre d'ouvrages, dont nous allons présenter la liste :

Dissertatio de concoctione ciborum in ventriculo. Edimbourg, 1768, in-8°. — On the spasmodic asthma of children. Philadelphie, 1770, in-8°. — An inquiry into the influence of physical causes upon the moral faculty. Philadelphie, 1786, in-4°. Trad. en allemand par A.-F.-A. Diel. Offenbach, 1787, in-8°. — An inquiry into the effects of public punishments upon criminals and upon society. Philadelphie, 1787, in-8°. — Rush parvint à adoucir le code pénal de sa patrie; et, malgré des oppositions très-vives, il eut la satisfaction de voir le gouvernement de Pensylvanie ne plus infliger la peine de mort qu'au crime de meurtre au premier degré. — Medical inquiries and observations. Philadelphie,

1789-1800, 5 vol. in-8°. Trad. en allemand par C.-F. Michaelis, Nuremberg, 1787-1800. in-8°. — Le premier volume de cette intéressante et précieuse collection contient dix-neuf mémoires. Il n'y en a que dix dans le second. On distingue ceux sur les effets des vésicants et de la saignée dans les fièvres intermittentes, sur les causes et le traitement du tétanos et de l'hydrocéphale, sur l'angine trachéale, sur la phthisie pulmonaire. Rush prétend que la phthisie pulmonaire n'est point une maladie locale, mais une affection profonde de tout le système, et qu'une irritation permanente du poumon ne la produit pas. — Observations on the dutics of a physician and the methods of improving medicine. Philadelphie, 1789, in-8°. — Eulogium in honour of the late Cullen. Philadelphie, 1790, in-8°. — An inquiry into the effects of spirituous liquors on the human body; to which is added a moral and political thermometer, or a scale of the progress of temperance and intemperance. Philadelphie, 1790, in-8°. Ibid., 1791, in-8°. Ibid., 1805, in-8°. — Account of the sugar mapple tree, of the united states, and of the methods of obtaining sugar from it. Philadelphie, 1792, in-8°. — Inquiry into the origin of the epidemic fever in Philadelphia. Philadelphie, 1793, in-8°. — An account of the bilious remittent yellow fever, as it appeared in the city of Philadelphia in the year 1793. Philadelphie, 1794, in-8°. Trad. en allemand par Hopfengaertner et Autenrieth, Tubingue, 1796, in-8°. — Rush se déclare pour la non-contagion de la fièvre jaune, contre laquelle il conseille les saignées abondantes et les purgatifs drastiques. — Eulogium intended to perpetuate the memory of Rittenhouse. Philadelphie, 1796, in-8°. — Essays litterary, moral and philosophical. Philadelphie, 1798, in-8°. — Three lectures upon animal life. Philadelphie, 1800, in-8°. — Observations upon the origin of the malignant bilious or yellow fever in Philadelphia and upon the means of preventing it. Philadelphie, 1799, in-8° — A second address to the citizens of Philadelphia, containing additional proofs to the domestic origin of the malignant bilious or yellow fever; to which are added observations intended to shew that a belief in that opinion is calculated to lessen the mortality of the diseases and to prevent its recurrence. Philadelphie, 1799, in-8°. — Six introductors lectures to courses of lectury on the theory and practice of medicine. Philadelphie, 1802, in-8°. — A treatise upon the diseases of the mind. Philadelphie, 1812, in-8°.

(*Biogr. méd.*)

Apr. J.-C. 1745. — MACQUART (Louis-Charles-René), fils de Jacques-Henri, médecin de l'hôpital de la Charité de Paris, à qui l'on doit un extrait des Thèses chirurgicales publiées par Haller, naquit à Reims le 5 décembre 1745. Il était fort jeune quand son père l'amena dans la capitale. Il y fit ses études, et fut reçu docteur en 1770. Quelque temps après il fit, aux frais du gouvernement, un voyage minéralogique dans le Nord. Lors des établissements des écoles centrales, Macquart fut nommé professeur d'histoire naturelle à celle du département de Seine-et-Marne, et chargé de la conservation du cabinet de Fontainebleau. Il mourut à Paris le 12 juillet 1818.

Chargé de rédiger la partie Hygiène presque entière du Dictionnaire de médecine de l'Encyclopédie méthodique, Macquart y fournit les articles de la première moitié de ce dictionnaire; mais la lenteur de la publication de cet ouvrage le détermina à publier son travail en un dictionnaire à part.

Voici les titres de ses ouvrages :

Ergo inter ossa capitis varii nisus absumuntur communicatione, vibratione, oppositione. Paris, 1770, in-4°. — Manuel sur les propriétés de l'eau, particulièrement dans l'art de guérir. Paris, 1783, in-8°. — Essais, ou Recueil de mémoires sur plusieurs points de minéralogie, avec la description des pièces déposées chez le roi; la figure et l'analyse chimique de celles qui sont les plus intéressantes, et la topographie de Moscou, après un voyage fait au Nord par ordre du gouvernement. Paris, 1783, in-8°. — Dictionnaire de la conservation de l'homme et d'hygiène. Paris, 1799, in-8°, 2 vol. Ibid., 1800, in-8°, 2 vol.

Macquart a en outre fourni divers articles aux journaux de médecine, de physique et des mines.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1745. — FRANK (Jean-Pierre), né à Rotalben, à cinq lieues de Deux-Ponts, le 19 mars 1745, fit ses premières études chez les Piaristes à Rastadt. Malgré le désir que son père,

qui était Français, et sa mère avaient témoigné de le voir entrer dans les ordres, il voulut embrasser la profession de médecin, et se rendit dans ce dessein à l'université de Heidelberg, après avoir étudié la philosophie à Metz et à Pont à-Mousson. En 1765, il fit un voyage à Strasbourg pour y suivre les cours et fréquenter les hôpitaux, et revint l'année suivante prendre le bonnet de docteur à Heidelberg. Son projet étant d'exercer l'art de guérir en Lorraine, il se vit obligé de faire de nouvelles preuves à Pont-à-Mousson, d'où il se rendit à Bitche. Deux ans après, il alla fixer sa résidence à Baden, près Rastadt, et, en 1769, il fut nommé médecin de la garnison et de l'arrondissement de cette dernière ville. En 1772, le prince évêque de Spire le choisit pour son premier médecin, et le mit au nombre de ses conseillers d'Etat. Pendant neuf ans qu'il passa à Bruchsal, Frank fit des cours d'anatomie et de physiologie, et dirigea l'enseignement des sages-femmes; ses soins furent couronnés de succès, car le nombre des femmes mortes enceintes diminua de près d'un tiers. En 1784, il fut appelé à l'université de Gœttingue en qualité de professeur de clinique, et le roi d'Angleterre lui accorda le titre de conseiller d'Etat. Obligé de quitter Gœttingue, dont le climat nuisait à sa santé, il se rendit à Pavie, en 1786, pour y remplacer Tissot. Là, il traça un nouveau plan d'études médicales, dont plusieurs parties ont été louées plus peut-être qu'elles n'auraient dû l'être, mais qui pourtant n'ont pas été sans résultats avantageux.

Vers la même époque, il fut nommé directeur-général pour l'état sanitaire de la Lombardie; sa réputation s'accrut considérablement, sa clinique attirait une grande affluence d'élèves, et les menées de quelques ennemis ne parvinrent pas à ralentir ses succès. En 1795, l'empereur d'Autriche l'appela à Vienne pour régler le service de santé de ses armées, et vers la fin de la même année il le nomma conseiller aulique et directeur-général de l'hospice civil de Vienne. En 1804, Frank partit pour Wilna, appelé à remplir la chaire de professeur de clinique, avec son fils, auquel fut accordée celle de pathologie. L'empereur de Russie choisit Frank pour son premier médecin et pour professeur de médecine pratique à l'Académie médico-chirurgicale de Saint-Pétersbourg. Obligé d'abandonner la Russie à cause du délabrement de sa santé, il partit, en 1808, avec l'assurance d'une pension de trois mille roubles, pour se rendre à Fribourg en Brisgaw; mais les événements de la guerre le retinrent quelque temps à Vienne, où il fut consulté par Napoléon sur l'état du maréchal Lannes. Attentif à rassembler près de lui tous les hommes d'un mérite supérieur, mais les jugeant quelquefois sur l'éclat de leur réputation, Napoléon lui offrit, dit-on, de venir occuper en France une place brillante. Frank préféra suivre son projet de retraite; il se rendit à Fribourg vers la fin de 1809, et quitta cette ville en 1811 pour aller à Vienne, déterminé en cela par la mort de sa fille. En 1814, S. M. l'archiduchesse Marie-Louise le consulta sur sa santé et sur celle de son fils, et plus tard elle lui accorda la croix de commandeur de l'ordre de Saint-Georges.

Chargé d'honneurs et d'années, Frank est mort à Vienne le 24 avril 1821, laissant après lui le souvenir d'un bon praticien et d'un professeur imbu de connaissances solides. Vingt années d'enseignement clinique dans de célèbres universités sont des titres incontestables en sa faveur. Cet illustre médecin a beaucoup écrit; mais si l'on excepte sa Médecine pratique, on peut dire qu'en France on ne connaît guère de ses ouvrages que leur réputation. On a de lui:

Epistola invitatoria ad eruditos de communicandis quæ ad politiam medicam spectant principum ac legislatorum decretis. Mannheim, 1776, in-8°. Recus. in Frank. Delect. opusc., tome I. Frank expose dans cette lettre le plan du vaste ouvrage qu'il avait entrepris, et appelle à son aide les renseignements dont il avait besoin. On admira la beauté de son projet; mais on ne lui prêta aucun secours, et il n'eut, pour accomplir un si grand projet, que ses propres forces et son propre savoir. — System einer vollstændigen medicinischen Polizey. Tome I. Mannheim, 1779, in-8°. Neue vermehrte Auflage, ibid., 1784. T. II, ibid., 1780. T. III, ibid., 1783. T. IV, ibid., 1788. T. V, ibid., 1813. T. VI, part. 1re, 2e et 3e. Vienne, 1816-1819, in 8°, 3 vol. Traduit en italien, avec un supplément, par Barzelotti, 1827, in-8°, 19 vol. Cet immense ouvrage est le premier dans le-

quel l'hygiène publique, la médecine politique et la police médicale aient été traitées dans leur ensemble, et aucun de ceux qui ont paru depuis ne saurait lui être comparé. — Sendschreiben eines Rheinisches Arztes über einige von dem Kollegium der Aerzte zu Münster aufgestellte Grundsætzte. 1776. — Observationes quædam (3) medico-chirurgicæ. Erfurt, 1783, in-4°, et dans les Actes de l'académie électorale de Mayence. — Programma de larvis morborum biliosis. Gœttingue, 1784, in-4°. Recus. in Frank Delect. opuscul. Tom. I. — Oratio inauguralis de instituendo ad praxim medico, professionis medicæ adeundæ causa, die 25 maii 1784 Gœttingæ habita. Gœttingue, 1784, in-4°. Recus. in Delect. opuscul. Tom. III. — Ankündigung des klinischen Instituts zu Gœttingen, wie solches bei seiner Wiedeherstellung zum Vortheil armer Kranken, und zur Bildung praktische Aerzte eingerichtet werden solle. Gœttingue, 1784, in 4°. — J.-P. Frank an Malacarne, über die Ablœsung der Gliedschwamms (tumor albus) in Kühn's und Weigel's italienische medicinisch-chirurgische Bibliothek. Tome II. Extrait de la Bibliotcca fisica d'Europa, de Brugnatelli. — Etwas über die Zwistigkeiten der Aeezte und ihre Ursachen. In Scherf's Archiv., etc., t. I. — Delectus opusculorum medicorum, antehac in Germaniæ diversis academiis editorum, quæ in auditorum commodum collegit, et cum notis hinc inde aucta recudi curavit. Papiæ, 1785-1792, in-8°, 12 vol.; Leipzig, 1791, t. I-IV, in-8°. — Sermo academicus de civis medici in republica conditione, atque officiis ex lege præcipue erutis. Pavie, 1785, in-8°. Recus. in Delect. opuscul., t. II. — Oratio academica de vesica urinali, ex vicinia morbosa ægrotante. Pavie, 1786, in-8°. Recus. in Delect. opusc., t. II. — Disc. acad. observationem de hæmatomate, alteram de interna hydrocelis causa exhibens. Recus. in Delect. opuscul., t. III. — Synopsis nosologiæ methodicæ, continens genera morborum; auctore Guilielmo Cullen; editio quarta, emendata et plurimum aucta (Edimbourg, 1785); recudi curavit et præfatus est J.-P. Frank. Pavie, 1787, in-8°. — Oratio de venæ sectionis apud puerperas abusu. In Delect. opuscul., t. IV. — Oratio acad. de chirurgo medicis auxiliis indigente. In Delect. opuscul., t. IV. — Opuscula medici argumenti, antehac scorsim edita. Leipzick, 1790, in-8°, 275 pp. On y trouve les mémoires suivants : I. De larvis morborum biliosis. II. Epistola invitat. de communicandis quæ ad polit. med. spectant, principum ac legislatorum decretis. III. Serm. acad. de civis medici in rep. conditione atque officiis. IV. De vesica urinali ex vicinia morbosa ægrotante. V. Discurs. de instituendo ad praxim medico. VI. Discurs. exhibens observ. de hæmatomate alteram de interna hydrocelis causa. VII. Orat. de venæ sectionis apud puerperas abusu. VIII. Orat. de chirurgo medicis auxiliis indigente. IX. Obs. quædam med.-chir. X. Discurs. de rachitide acuta et adultorum. XI. Obs med.-chirurg. XII. Orat. de signis morborum ex corporis situ partiumque positione petendis. XIII. Discurs. de hæmorrhagia uteri ex spasmo secundinas incarcerante. XIV. Orat. de virtutibus corp. nat. medicis æquiori modo determinandis. Ce dernier discours est aussi dans le Delect. opusc., t. VII. — De magistratu medico felicissimo. Gœttingue, 1784. — Oratio acad. de populorum miseria, morborum genitrice. In Delect. opusc., t. IX; et in Rœmer Delect. opusc. ad omnem rem medicam spectant, t. I, 1791. — Oratio academica de signis morborum ex corporis situ, partiumque positione petendis. Pavie, 1788, in-8°. Recus. in Delect. opuscul., t. VI. — De hæmorrhagia uteri ex spasmo secundinas incarcerante. 1789. Recus. in Delect. opuscul., t. VII. — Oratio academica altera de virtutibus corporum naturalium medicis, æquiori modo determinandis. Delect. opuscul., t. VIII. — Plan d'école clinique, ou Méthode d'enseigner la pratique de la médecine dans un hôpital académique. Vienne, 1790, 38 pp. et tableaux. — De periodicarum affectionum ordinandis familiis, oratio academica quam die 11 maii 1791 in regio Ticinensi archigymnasio publice recitavit. Pavie, 1791, in 8°. — De morbis pecudum medentibus nequaquam prætervidendis. In Frank Delect. opuscul., t. IX, et in Rœmer Delect. op. ad omnem rem med. spect., t. I. — Discursus academ. de circumscribendis morborum historiis. Pavie, 1792, in-8°. Delect. opuscul., t. X. — De medicis peregrinationibus. In Delect. opuscul., t. XI. — De vertebralis columnæ in morbis dignitate. In Delect. opuscul., t. XI. — De curandis hominum morbis

epitome, prælectionibus academicis dicata. Lib. I, Mannheim, 1792, in-8°. Lib. II, ibid., 1792. Lib. III, ibid., 1792. Lib. IV, ibid., 1793. Lib. V, partie première, ibid., 1794; partie deuxième, ibid., 1807. Lib. VI, partie première, Tubingue, 1811; partie deuxième, Vienne, 1820; partie troisième, Vienne, 1821. Cet excellent ouvrage n'ayant pas été achevé par l'auteur, on peut y joindre le précis des leçons de Frank sur les névroses, publié par Eyerel, à Vienne, en 1805. Tout l'ouvrage a été réimprimé avec cette addition, à Turin, en 18 . M. Goudareau en a donné une traduction française sous ce titre : Traité de médecine pratique. Paris, 1820-1822, in-8°, 2 vol. Il y a joint un volume de sa façon pour compléter l'ouvrage. Paris, 1828, in-8°. — Diss. inaug. curas infantum physico-medicas exhibens. In Delect. opuscul., t. XII. — Programma puerperæ de infanticidio suspectæ defensionem exhibens. In Delect. opuscul., t. XII. — Oratio academica de convalescentium conditione, ac prosperitate tuenda. In Delect. opusc., t XII. —Ueber der Vermœgen, der mit Opium verbundenen Moschus die Schmerzen beym trocknen Brande zu lindern. In Kühn's Magazin für die Arzneymittellehre, t. I. Extrait de la Biblioteca fisica d'Europa, de Brugnatelli. — Piano di regolamento del direttorio medico-chirurgico di Pavia. Milan, 1788, in-4°. — Piano di regolamento per la farmacia della Lombardia Austriaca. Milan, 1788, in-4°. — Piano di regolamento... Milan, 1788. — Ces trois mémoires ont été traduits en allemand par Titius, professeur de Wittemberg, et publiés sous ce titre : Drey zum Medicinalwesen gehœrige Abhandlungen : I. Entwurf zur Einrichtung einer clinischen Schule. II. Entwurf zur Einrichtung einer medicinisch chirurgischen Kollegium zu Pavia. III. Apothekerordnung für die osterreichische Lombardie. Leipzick, 1774, in-8°, 26-132 pp. — Apparatus medicaminum ad usum nosocomii Ticinensis. Pavie, 1790, in-8°. — Abhandlung über eine Gesunde Kindererziehung, nach medicinischen und physischen Gründsætzen, für sorgsame Eitern, besonders für Mütter, denen ihre und ihrer Kinder Gesundheit am Herzen liegt. Leipzick, 1794, in 8°, 95 pp. — Traité sur la manière d'élever sainement les enfants, fondé sur les principes de la médecine et de la physique, trad. de l'allemand par Mich. Bœhm, 1799, in-8°. — Biographie des D. Joh.-Pet. Frank u. s. w. von ihm selbst geschrieben. Vienne, 1802, in-8°. — Interpretationes clinicæ observationum selectarum. Tubingue. 1811, in-8°, fig.; Milan, 1811, in-8°.

J.-P. Frank a laissé divers manuscrits dont une partie a été publiée par son fils, Joseph Frank, sous le titre de : Opuscula posthuma. Vienne, Turin, 1825, in-8°. La principale partie de ce volume est la continuation de l'Epitome de curandis hominum morbis, dont on trouve ici les premiers chapitres, relatifs aux maladies nerveuses. Si le traducteur français de la Médecine pratique de J.-P. Frank eût connu ces fragments, et les leçons du même auteur sur les maladies nerveuses, publiées par Eyerel une vingtaine d'années auparavant, il aurait pu faire à l'ouvrage qu'il avait traduit un supplément moins disparate que celui qu'il nous a donné.

Outre les ouvrages indiqués jusqu'ici, J.-P. Frank a publié un assez grand nombre d'articles dans divers journaux. Il a placé en tête des Acta instituti clinici Ticinensis de Jos. Frank une préface remarquable, où la doctrine de Brown est mieux appréciée que dans aucun autre ouvrage de la même époque. (*Biogr. méd. — Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1745. — VILLARS (Dominique), botaniste distingué et savant estimable, naquit le 14 novembre 1745 dans le hameau de Villars, paroisse du Noyer près de Gap. Sa famille, vivant de la culture de sa ferme, ne pouvait lui donner que l'éducation la plus élémentaire; mais le curé, charmé des heureuses dispositions du jeune Villars, lui enseigna le latin, et un arpenteur lui apprit la géométrie. Quelques livres de botanique lui étant tombés sous la main décidèrent de sa vocation. Malgré les travaux agricoles qui exigeaient sa présence au Noyer, après la mort de son père, qu'il perdit dès l'âge de quatorze ans, il fit plusieurs excursions dans les environs, qui dévoilaient son amour pour les voyages, et faisaient redouter à sa mère de le voir s'éloigner d'elle pour long-temps. Elle prit le parti de le marier quand il avait à peine un peu plus de seize ans. Les soins du ménage le fixèrent en effet pour quelques années; mais enfin il s'échappa et parcourut, en compagnie d'un libraire-colporteur, le

Lyonnais, la Bourgogne, la Franche-Comté et la Bresse. Le hasard lui procura l'amitié de plusieurs botanistes; il était déjà, non pas savant, mais botaniste comme eux. Villars se rendit à Grenoble en 1771 pour y étudier les éléments de la chirurgie. Ses talents lui méritèrent la protection de l'intendant du Dauphiné. Il dut à ce magistrat son admission comme élève interne à l'hôpital de la Charité et une pension de 500 livres. En 1777, il vint à Paris; l'année suivante, il prit le grade de docteur à la faculté de Valence. Il voulait aller se fixer au Noyer: mais il fut nommé médecin en chef de l'hôpital militaire de Grenoble. Il perdit cette place en 1803, à la suppression de cet hôpital; mais, en 1805, il fut nommé professeur de botanique et de médecine à la faculté de Strasbourg. Il devint doyen de cette faculté en 1807 et mourut le 27 juin 1814. L'éloge de ce médecin estimable fut prononcé par Fodéré à l'ouverture des cours de la faculté de Strasbourg, et par Desgenettes à Paris. Villars a écrit d'assez nombreux ouvrages.

Mémoire sur l'utilité de joindre aux actes des décès une notice des maladies qui les ont précédés. — Précis d'un voyage dans les Hautes-Alpes, et mémoire sur leur agriculture. — Observations de médecine sur une fièvre épidémique qui a régné dans le Champsaur et le Valgaudemar en Dauphiné, pendant les années 1779 et 1780, contenant la description topographique de ces pays. Grenoble, 1781, in-4°. — Mémoire sur les maladies les plus fréquentes à Grenoble; suivi d'un essai sur la topographie de cette ville. Grenoble, 1787, in-4°. — Histoire des plantes du Dauphiné. Grenoble, Lyon et Paris, 1786-1789, in-8°, 3 vol., pl. —Mémoire concernant l'école de chirurgie, le jardin de botanique et les pépinières à Grenoble. Grenoble, 1790, in-8°, 10 pl. — Mémoire sur les études de la médecine, l'administration des hôpitaux et la mendicité. Grenoble, 1790, in-8°, 36 pl. — Mémoire sur une fièvre soporeuse qui a régné à l'hôpital militaire de Grenoble. Grenoble, 1797, in-8°. — Principes de médecine et de chirurgie à l'usage des étudiants. Lyon, 1797, in-8°. — Moyens d'accélérer les progrès de la botanique. Paris, 1801, in-8°, 31 pl. — Mémoires sur la topographie et l'histoire naturelle, extraits des cours de l'école centrale du département de l'Isère, suivis d'observations sur la nature des montagnes, sur les animaux et les plantes microscopiques, sur le sang, sur la fibrine, et d'un troisième mémoire sur une fièvre épidémique qui affligea la commune de Beaurepaire en l'an X et l'an XI. Lyon, 1804, in-4°. — Précis d'un voyage botanique fait en Suisse et dans les Grisons en 1811. Paris, 1802, in-8°, 64 pp. avec 4 pl. — Discours pour l'ouverture des cours de médecine de Strasbourg. Strasbourg, 1805, in-4°. — Mémoire sur la construction et l'usage du microscope. Strasbourg, 1806, in 8°. — Essai sur la littérature médicale. Strasbourg, 1811, in-8°.

(DEZEIMERIS, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1746 *env.* -SHORT (Thomas), docteur en médecine, né en Écosse, pratiqua l'art de guérir à Sheffield, et mourut en 1772. Ses écrits sont nombreux, les principaux ont pour objet les eaux minérales de l'Angleterre et la matière médicale; ils ont joui en leur temps d'une assez haute estime.

Discourse on the inward use of water. Londres, 1725, in-8°. — Discourse on the causes and effects of corpulency. Londres, 1727, in-8°. — Dissertation upon tea, explaining its nature and properties, by many new experiments. Londres, 1730, ibid., 1735, in-4°. — Explanation of the technical words made use of in botany. Londres, 1731. — The natural, experimental and medicinal history of the mineral waters of Derbyshire, Lancashire and Yorkshire particulary those of Scarborough. Londres, 1734, in-4°. — Medicina botanica; or, a Treatise on such physical plants as are found in the fields or gardens of Great Britain. Londres, 1745, 1747, in-8°. — History of the mineral Waters of Cumberland, Northumberland, Westmoreland, Durham, Lancashire, Cheshire, Staffordshire, Shropshire, Worcestershire, Gloucestershire, Warwichshire, Northamptonshire, Leicestershire and Nottinghamshire. Londres, 1740, in-4°. — Discourse on tea, sugar, milk, madewines, spirits, punch, tobacco; with plain and useful rules for country people. Londres, 1750, in-8°. — New observations moral, natural, civil, political and medical, on city, town and country bills of mortality; to which are added, large and clear abstracts of the best authors who have wrote on that subject; with

an appendix on the weather and meteors. Londres, 1750, in-8°. — Treatise on the different sorts of cold mineral waters in England. Londres, 1766, in-8°. — A comparative history of the increase and decrease of mankind in England, and several countries abroad; and also a meteorological discourse. Londres, 1767, in-4°. — Case of epilepsy from ad uncommon cause. Ed. Mod. Ess. IV, p. 416, — Total obstruction of the valve of the colon. Ibid., p. 411 — An extraordinary imposthumation of the liver. Phil. Trans. 1731. Abr. VII, p, 500. — Account of several meteors. Ibid., 1740. Abr. VIII, p. 469. Of an extraordinary dropsy. Ibid., p. 307.

(DEZEIMERIS, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1746.—BAUDELOCQUE (Jean-Louis), fut le plus grand accoucheur du dix-huitième siècle, et l'un de ces hommes rares qui font faire d'immenses progrès aux sciences qu'ils cultivent. Né à Heilly en Picardie, département de la Somme en 1746, il reçut de son père, lui-même chirurgien estimé, les premiers principes de l'art de guérir, vint à Paris commencer des études plus fortes, et s'adonna entièrement à l'art des accouchements, à la chirurgie et à l'anatomie. Les savantes leçons de Solayrès, dont il fut l'élève le plus distingué, les cours de l'école pratique, qui lui accorda l'un de ses premiers prix, et plusieurs années de service dans l'hôpital de la Charité, développèrent ses heureuses dispositions. Disciple encore, il continua pendant six mois, avec gloire et à la satisfaction de ses nombreux auditeurs, un cours que Solayrès, atteint d'une maladie dont le premier symptôme était une extinction de voix presque complète, n'avait pu achever. Lui-même, l'année suivante, prit rang parmi les professeurs; il n'était point reçu, mais son mérite et les bons offices de Houstet lui tinrent lieu de dispenses. C'est à cette époque que commença la grande réputation de Baudelocque comme professeur. Il ne tarda pas à se faire distinguer par son habileté dans l'art des accouchements, fut agrégé au collége de chirurgie en 1776, et peu de temps après nommé l'un des conseillers de cette compagnie. Les vandales révolutionnaires avaient anéanti toutes les corporations savantes; lorsque la nécessité de les rétablir eut été reconnue, lorsqu'on eut composé l'école de santé de la Société de médecine et de l'Académie de chirurgie, on confia à Baudelocque la chaire des accouchements, qu'il a occupée jusqu'à sa mort avec le plus grand honneur. Il fut nommé en même temps chirurgien en chef et accoucheur de l'hospice de la Maternité, établissement unique en Europe, dans lequel dix-huit cents à deux mille accouchements sont pratiqués chaque année, et dont la renommée de Baudelocque assura la prospérité. Son mérite ne devait point rester caché dans les écoles et les hôpitaux; plusieurs sociétés savantes, nationales et étrangères, décorèrent de son nom les listes de leurs membres; il devint en peu d'années l'accoucheur le plus célèbre et le plus occupé de Paris, et obtint successivement la confiance des reines de Hollande et de Naples, de la grande-duchesse de Berg et de l'impératrice Marie-Louise. L'envie essaya à plusieurs reprises de punir Baudelocque de ses succès. Son bonheur fut troublé par des querelles violentes avec quelques chirurgiens, et sa réputation compromise par un procès scandaleux qu'il fut contraint de soutenir contre Sacombe, rival jaloux de sa gloire. Alphonse Leroy avait attaqué plusieurs fois ses ouvrages et ses principes avec une grande véhémence; Sacombe fit plus, il ne respecta même pas son honneur. Les tribunaux punirent le calomniateur qui, critiquant sans mesure et sans vérité la conduite de Baudelocque, avait osé porter contre lui une accusation équivalant à celle d'assassinat. Tant de haine n'avait d'autre principe qu'une différence d'opinion sur les avantages de l'hystérotomie. On sait que Sacombe, ennemi aveugle de cette opération, avait fondé une école qu'il nommait anticésarienne : Baudelocque, en 1799, céda à ses demandes réitérées, en lui confiant l'accouchement d'une femme dont le bassin était très-difforme. La nature, qui devait tout faire, fut impuissante, il fallut briser la tête de l'enfant; mais on avait trop attendu, et la malheureuse mère succomba, peu de jours après, victime de l'ignorance et de la présomption. Baudelocque, vengé par l'estime publique des insultes d'un indigne rival, mourut plein de gloire et d'années, le 1er mai 1810.

Afin d'avoir une idée juste de l'influence qu'exerça Baudelocque sur l'art des accouchements, rappelons en peu de mots l'état de cette partie de la chirurgie dans la première moitié du dix-hui-

tième siècle. Levret, Smellie et Solayrès, avaient beaucoup ajouté aux travaux de Moriceau, de Deventer, de Lamotte, et substitué une connaissance exacte du mécanisme de l'accouchement naturel aux pratiques peu méthodiques des accoucheurs du dix-septième siècle. L'art fit un grand pas lorsque le forceps, heureusement corrigé, fut substitué aux instruments barbares dont on se servait, souvent sans nécessité positive, pour extraire l'enfant du sein de sa mère; il subit une grande révolution lorsque les accoucheurs raisonnèrent leurs manœuvres, déterminèrent les rapports respectifs du bassin et du fœtus, ainsi que la part qui a été confiée à l'utérus dans l'enfantement, et précisèrent les cas dans lesquels la nature sans forces demande le secours de la main d'un chirurgien, seule ou armée d'un instrument. Baudelocque exposa avec une clarté lumineuse les principes généraux de son art; il prouva que la facilité et la difficulté de l'accouchement dépendent bien moins de la force ou de la faiblesse de l'action de quelques-unes des parties du canal qui est destiné au passage de l'enfant, que du rapport des dimensions de ce même canal avec celle du corps qui doit le traverser, surtout avec celles de la tête. Il fit connaître, avec une exactitude inconnue avant lui, les divers rapports que la tête, les pieds, les genoux et les fesses de l'enfant peuvent contracter avec les divers points du bassin; et, suivant que l'une ou l'autre de ces parties du corps se présentent à l'orifice utérin, il distingua quatre espèces générales d'accouchements naturels, subdivisées en espèces particulières. Après avoir déterminé les six positions que la tête et les autres parties du corps peuvent affecter, il étudia dans chacune les procédés que suit la nature pour terminer l'accouchement. Il montra comment, prévoyante, elle présente toujours les plus grandes dimensions de la tête à la plus grande capacité du bassin, dans les différentes directions qu'elle lui fait prendre, depuis le détroit supérieur jusqu'en dehors du vagin. On ne saurait trop donner d'éloges aux hommes qui ont décrit avec autant de détail le mécanisme de l'accouchement naturel; car qui le connaît bien, possède la partie fondamentale de l'art. Baudelocque a fait beaucoup pour cet art, en persuadant à ses contemporains qu'il consiste uniquement à aider ou à imiter la nature. Parti de ce principe, il a montré l'abus et le danger d'une multitude de manœuvres et d'instruments que les accoucheurs anciens et ceux même du dix-septième siècle avaient légués à leurs successeurs. La nécessité de l'hystérotomie était un sujet de discussions très-vives; il contribua beaucoup à fixer l'opinion des chirurgiens sur ce point important. Pendant le cours de sa longue carrière, il concentra toutes ses réflexions sur un art qu'il aimait, et, malgré une pratique immense, il eut le temps de publier, indépendamment de ses ouvrages élémentaires, un grand nombre d'observations neuves, de rapports et de mémoires sur divers objets relatifs aux accouchements. Il fut l'un des membres les plus laborieux de la Société de médecine, et prouva que l'on peut très-bien concilier les travaux de cabinet, avec une grande clientèle. Ses ouvrages, extrêmement répandus en France et chez l'étranger, ont beaucoup contribué à multiplier le nombre des bons accoucheurs. Il a laissé :

An in partu propter angustiam pelvis impossibili, symphysis ossium pubis secanda? Paris, 1776, in-4°. C'est la thèse que Baudelocque présenta pour être agrégé au collége de chirurgie. — Principes de l'art des accouchements, par demandes et par réponses, en faveur des élèves sages-femmes. Paris, 1775, in-12, fig.; ibid., 1787, in-12 (édition tirée au nombre de 6,000 exempl. aux frais du gouvernement); ibid., 1806, in-12; ibid., 1812, in-12, ibid., 1821, in-12, avec 30 planches. Dans ces deux dernières éditions se trouvent des notices sur Baudelocque par MM. Leroux et Chaussier. — L'art des accouchements. Paris, 1781, in-4°, 2 vol. avec 17 planches; ibid., 1789; ibid., 1796; ibid., 1807; ibid., 1815; ibid., 1822, in-8°, 2 vol., fig., avec les notices de MM. Leroux et Chaussier. Cet ouvrage est composé sur le même plan que le précédent; mais, destiné aux médecins et chirurgiens, il est beaucoup plus étendu. — Beaudelocque est encore auteur d'un grand nombre de rapports, de mémoires intéressants sur les divers points de l'art des accouchements. Les uns sont inédits; la plupart ont paru dans des recueils périodiques, particulièrement dans les Procès-verbaux des distributions de prix de la Maternité, et dans le Journal général. Les principaux sont : — Mémoire sur les hémorrhagies utérines cachées, ou sans écoulement

de sang au dehors, pendant le travail de l'enfantement. (Recueil périodique de la Société de médecine de Paris, t. III, pp. 3-45.) — Rapports sur une observation de renversement et d'amputation de la matrice, communiquée à la Société par le citoyen Bardol. Observations et réflexions à ce sujet. (Ibid., t. IV, pp. 99-139.) — Rapport sur le travail du citoyen Piet, intitulé : De la rupture de la matrice au terme de l'accouchement, etc. (Ibid., t. IV, pp. 253-279.) — Extrait du journal d'une opération césarienne pratiquée sur la femme de Nicolas Gabory, ouvrier en indiennes, demeurant, etc., par le citoyen Bacqua, chirurgien ; et rapports à ce sujet, par les citoyens Plesmann et Baudeloeque (ibid., t. IV, pp. 434-461, et t. V, pp. 3-89). Un certain nombre d'exemplaires de ce mémoire furent tirés à part, sous le titre de : Recherches sur l'opération césarienne. — Rapport sur une observation communiquée par le citoyen R. Tarbes, officier de santé à Toulouse, concernant l'opération césarienne ; et recherches et réflexions sur plusieurs autres cas d'opération césarienne. (Ibid., t. V, pp. 427-449.) — Réflexions sur l'hydropisie de la matrice. (Ibid., pp. 357-376.) (*Biogr. méd. — Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1746. — SCHWEICKHARD (Chrétien Louis), né à Carlsruhe le 23 août 1746, fut reçu docteur en médecine à Strasbourg en 1769. Il devint médecin pensionné de sa ville natale, conseiller de la cour de Bade, directeur de la commission sanitaire générale de Carlsruhe. Il mourut dans cette ville en 1826. Il a publié plusieurs ouvrages estimés de bibliographie médicale, un recueil intéressant d'observations de médecine légale, quelques autres ouvrages de pratique et nombre d'articles de journaux.

Diss. inaug. sistens observationem de non necessaria funiculi umbilicalis deligatione. Strasbourg, 1769, in-4°. — Jægerschmidt's Unterricht fü die Hebammen in den Badischen Landen 2ter Theil. herausgegeben von S. verfertiget. Carlsruhe, 1776, in-8°. — Etwas über die Diæt; nebst einer Anzeige der Sommervorlesungen auf dem Gymnas ill. Carlsruhe, 1783, in-8°. — Ueber den Zustand des Wundarzneywesens im Baditeacn. Carlsruhe, 1787, in-8°. Et dans les Abhandlungen bey der Jubelfeyer Carlsruher der Fürstenschule (Durlach, 1787, in-8°). — Beytræge zur gerichtlichen Arzneygelahtheit. 1ster Theil, Francfort-sur-le-Mein, 1787, in-8°. — Medicinisch gerichtliche Beobachtungen, nebst ihrer Beurtheilung. 3Theile. Strasbourg, 1789, in-8°. — Magazin für Geburtsheifer. 1sten Bandez 1stes u. 2tes Stück. Francfort et Leipzick (Carlsruhe), 1794, in-8°. — Tentamen, catalogi rationalis dissertationum ad artem obstetriciam spectantium, ab anno XDXV ad nostra usque tempora. Ibid., 1795, in-8°. — Tentamen catalogi rationalis dissertationum ad medicinam forensem et politiam medicam spectantium, ab anno 1569 ad nostra usque tempora. Francfort-sur-le-Mein, 1796, in-8°. — Tentamen catalogi rationalis dissertationum ad anatomen et physiologiam spectantium, ab anno 1529 ad nostra usque tempora. Tubingue, 1798, in-8°. — Auszug medicinischer Merkwürdigkeiten aus dem Journal von und für Deutschland, von 1784 bis 1789 incl.; in Baldingers neuem Magazin fü Aerste. B. 14., St. 5., S. 449-467 (1794). — Etwas über medicinische Pfuscher; in Hufeland's Journal der prakt. Arzneyk. B. 4., St. 3. (1797.) — Cesebreibung einer Missgeburt, mit einigen medicinischen Bemerkungen über diesen Gegenstand, Mit 4 Kupfertafeln. Tubingue, 1801, in-8°. — Beytræge zur Litteratur über die Kuhpocken und ihre Impfung ; vom Jahr 1795 bis 1807. Carlsruhe, 1809 (eigentl. 1808), in-8°. — Einige Zweifel über die vie Wichmann vorgetragene Meynung von schweren Zahnen ; in dem Journal der Erfindungen in dem Arzneywiss. St. 31, Nr. 3 (1804). — Etwas über das Savoir faire in der medicin. Praxis ; in Hufeland's Journal der Prakt. Heilkunde Bd 6 (1798), S. 772-784. — Ueber Hypospadiæen ; ibid. Bd. 17, S. 42.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1746. — SHROETER (Louis-Philippe), né à Rinteln le 14 juin 1746, fit ses études médicales dans sa ville natale et à Gottingue. Il fut promu au doctorat en 1769, et alla pratiquer l'art de guérir à Bassom, près de Brim ; en 1774, on lui donna la place de second professeur ordinaire de médecine à Rinteln ; en 1787, il fut nommé médecin des eaux minérales de Ridemberg, et fut médecin pensionné dans le comté de Schaumbourg. Deux ans après, il devint conseiller à la cour de Hesse-Cassel.

Enfin, en 1790, il fut premier professeur de médecine de la Société de Rinteln. Schrœter mourut le 17 avril 1800.

Dissertatio de phthisi ejusque differentiis. Rinteln, 1769, in-4°. — Kurzer Unterricht von der gegenwaertigen ungekuenstelten Methode, die Blattera einzupfropfen. Brême, 1773, in-4°. — Dissertatio sistens observationes physico-medicas de vocis signo in morbis characteristico. Rinteln, 1777, in-4°. — Descriptio anatomica duorum vitulorum bicipitum et conjecturæ de causis monstrorum. Rinteln, 1777, in-4°. — Dissertatio de angina. Rinteln, 1778, in-4°. —Programma de uteri ruptura. Rinteln, 1780, in-4°. — Dissertatio de magistratûs politici attentione civium valetudini sacra; specimen politiæ medicæ contractæ primum. Rinteln, 1784; secundum, 1788; tertium, 1789; quartum, 1789, in-4°. — Beschreibung der kalten asphaltischen Schwefelquellen zu Grossen-Mendorf in der Grafschaft Schaumburg. Rinteln, 1788, in-4°. — Anweisung, wie sich der Landmann nicht nur gegen die hin und weider grassirenden faulichten Galleufieber praeserviren, sondern auch in den mehresten Faellen glueeklich und mit wenigen Kosten selbst curiren kœenne. Rinteln, 1787, in-4°. Ibid., 1791, in-4°. Ibid., 1792, in-8°. — Bemerkungen ueber das Mutterkorn. Rinteln, 1792, in-8°. — Nendorf's asphaltischen Schwefelquellen, historisch, physikalisch, chemisch und medicinisch beschrieben. Lingen, 1792, in-8°. — Historischer Unterricht von den Anlagen und der Einrichtung dieses Heilbrunnens. Lingen, 1792, in-8°. — Einigen Worte ueber Nendorf's Mineralquellen und ueber die Schwefelbaeder ueberhaupt. Leigen, 1794, in-8°. — Ueber die verzueglichsten Heilkraefte des Nendorfer Schwefelwassers. Lingen, 1797, in-8°. — Gorschrift fuer den Buerger und Landmann, wie die Blattern zu behandeln. Lingen, 1798, in-8°. — Merkwuerdige Beobachtung von den Wirkungen des Nendorfer achwefelwassers wider eine dreymonatliche Verstopfung des Leibes. Lingen, 1798, in-8°. — Anweisung, wie man verdorbenes Wasser trinobar machen und die verdorbene Luft in neberschwemmt gewesenen Wohnungen verbessern bœnne. Lingen, 1799, in-8°. — Ueber die bestaetigte Wirkungshraft der Nendorfer Schweschwassers. Lingen, 1800, in-8°.

(*Dict. hist. de la méd.*, *B. méd.*)

Apr. J.-C. 1746. — SCHLEGEL (Jean-Chrétien Traugott), né à Eangen-Eichstadt, près de Fribourg en Saxe, le 27 novembre 1746, fut reçu docteur en médecine à Iéna en 1771, se fixa à Langensalza, devint conseiller et premier médecin du compte de Schœmbourg-Waldenbourg, et mourut au commencement du dix-neuvième siècle. Il a publié plusieurs recueils intéressants d'opuscules académiques sur la séméiotique, la thérapeutique, la matière médicale, les accouchements et la médecine légale.

Dissertatio de metastasi in morbis. Iéna, 1771, in-4°. — Simsoui de re medica dissertationes IV. Iéna, 1771, in-8°. — Trochin, de colica Pictonum. Leipzick et Iéna, 1771, in-4°. — Scopoli de hydrargyro Idriensi tentamen. Iéna, 1771, in-4°. — Kloeckhaf, opuscula medica omnia. Iéna, 1772, in-8°.—Rouppe, Abhandlung von Scorbut. Gotha, 1774, in-8°. — Teutscher Apothekenbuch, nach der Pharmacopœa danica ausgearbeitet. Iéna, 1776, in-8°. — Medicinische Litteratur fuer praktische Aerzte. Leipzick, 1780-1786. 12 vol. in-8°. — Collectio opusculorum selectorum ad medicinam forensem spectantium. Iéna, 1783-1791, 6 vol. in-8°. — Primæ lineæ de cognoscendis mulierum morbis in usus academicos ductæ a Dœveren, quas recudi curavit. Iéna, 1785, in-8°. — Lieutaud, historia anatomico-medica. Langansalza, 1786-1802, 3 vol. in-8°. — Sylloge selectiorum opusculorum de mirabili sympathia, quæ partes inter diversas corporis humani intercedit. Leipzick, 1787, in-8°. — Neue medicinische Litteratur. Leipsick, 1787-1794, 4 vol. in-8°. Publié avec Arnemann. — Thesaurus semeiotices pathologicæ. Stendal, tome I, 1787; II, 1792; III, 1702, in-8°. — Thesaurus pathologico-therapeuticus. Leipzick, tome I. 1789-1790; II, 1793. — Thesaurus materiæ medicæ et artis pharmaceuticæ. Leipzick, tome I, 1793; II, 1794; III, 1797, in-8°. — Teutsches Apothekerbuch. Gotha, 1793, in-8°. Ibid., 1797, in-8°. Ibid., 1802, in-8°. Ibid., 1804, in-8°. Publié avec Wiegleb. — Sylloge operum minorum præstantiorum ad artem obstetriciam spectantium. Leipzick, 1795, in-8°. — Uebersicht derneusten medicinischen Litteratur. Chemnitz, 1795-1800, in-8°. (*Dict. hist. de la méd.* — *Biogr. méd.*)

Apr. J.-C. 1746 *env.* — GOULARD (Thomas), né à Saint-Nicolas-de-la-

Grave près de Montauban, fut successivement démonstrateur royal de chirurgie et d'anatomie à Montpellier, et chirurgien-major de l'hôpital militaire de la même ville. Il fut maire de la ville d'Alet, conseiller du roi, membre de la Société royale des sciences de Montpellier, puis associé correspondant de l'Académie royale de chirurgie. On a de ce chirurgien :

Mémoire sur les maladies de l'urètre et sur un remède spécifique pour les guérir, de même que beaucoup d'autres maladies chirurgicales. Montpellier, 1746, in-8°. — Lettre de M. Goulard, conseiller, etc., etc., à M. de La Martinière, etc. Montpellier, 5 novembre 1751, in-8°. Dans cette lettre, Goulard décrit la composition de ses bougies pour les maladies de l'urètre, et celles des diverses préparations de plomb qu'il employait contre une foule de maladies, de l'eau *végéto-minérale* en particulier à laquelle il a donné son nom. — Remarques et observations pratiques sur les maladies vénériennes, avec une seconde édition des maladies de l'urètre, et la composition des bougies spécifiques pour guérir les embarras de ce conduit, et autres formules nouvelles très-utiles pour le traitement des maladies vénériennes. Pezenas et Montpellier, 1760, in-12. — Traité des effets des préparations de plomb et principalement de l'extrait de saturne employé sous différentes formes, pour différentes maladies chirurgicales. Pezenas et Montpellier, 1760, in-12. On trouve dans ce traité des observations pratiques très-curieuses. — OEuvres de chirurgie. Paris, 1763, in-12, 2 vol. Ibid., 1767, in-12, 2 vol. Liége, 1779, in-8°, 2 vol.

Apr. J.-C. 1746. — COMPARETTI (André), médecin distingué et physicien, naquit dans le Frioul en 1746. Il fit ses études à Padoue, où il devint, avec son condisciple Scarpa, un des élèves favoris de Morgagni. Après avoir reçu le bonnet de docteur dans cette université, Comparetti vint se fixer à Venise, où les succès de sa pratique médicale attirèrent bientôt sur lui l'attention générale. Un ouvrage remarquable qu'il publia sur les affections nerveuses, lui valut l'honneur d'être appelé quelques années après à Padoue, pour y occuper la chaire de médecine théorique-pratique. Comparetti rendit les leçons de clinique plus profitables aux élèves, en les répétant au lit des malades, ce qui ne s'était pas fait jusqu'alors. Malgré ce double enseignement et les occupations de sa pratique particulière, Comparetti se livrait avec ardeur aux sciences physiques et médicales, comme l'attestent les ouvrages nombreux qu'il a laissés, et qui dénotent en général un esprit d'observation peu commun. Comparetti fut enlevé au milieu de sa carrière, le 12 décembre 1801. On a de lui :

Occursus medici de vaga ægritudine infirmitatis nervorum. Venise, 1780, in-8°. — Observationes de luce inflexa et coloribus. Padoue, 1787, in-4°. — Opuscule peu remarquable dans lequel Comparetti n'a fait que se servir des observations de Newton et de Grimaldi sur les phénomènes de la réflexion et de la réfraction de la lumière. — Observationes anatomicæ de aure interna comparata. Padoue, 1789, in 4°. Le but de Comparetti est de prouver que l'ouïe a son siége dans le labyrinthe membraneux. A cet effet, il décrit avec autant d'exactitude que de minutie la structure de l'organe de cette fonction dans un grand nombre d'animaux. Cet ouvrage est rempli de faits précieux. On regrette que les figures qui l'accompagnent soient trop petites, car leur peu de développement les rend à peu près inutiles. — Prodromo di un trattato di fisica vegetabile. Padoue, tome I, 1791; tome II, 1799, in-8°. — Riscontri fisico-botanici ad uso clinico. Padoue, 1792, in-8°. — Saggio della scuola clinica nello spedale civile di Padova. Padoue, 1793, in-8°. Comparetti s'attache à prouver que Padoue a possédé une école de clinique avant Leyde, Pavie, Gênes, et autres villes d'Italie, qui se vantaient de l'avoir précédée sous ce rapport. — Osservazioni sulla proprieta della china del Brasile. Padoue, 1794, in-8°. — Riscontri medici delle febbre larva te periodice perniciose. Padoue, 1795, in-8°. Ouvrage rempli d'observations intéressantes sur les fièvres intermittentes pernicieuses larvées. Si la théorie est mauvaise, on consultera toujours les faits avec fruit. — Observationes dioptricæ et anatomicæ comparatæ de coloribus apparentibus, visu et oculo. Padoue, 1798, in-4°. Comparetti s'est trompé en attribuant plusieurs des phénomènes de la diffraction de la lumière à l'imperfection de la structure de l'œil. — Riscontro clinico del nuovo ospedale, o Regolamenti medico-pratiche. Padoue, 1798, in-8°. —

La dinamica animale degl' insetti. Padoue, 1800, in-8°.
(Dict. hist. de la méd., Biog. méd.)

Apr. J.-C. 1746. — CHAUSSIER (François), né à Dijon en 1746, fut reçu docteur en médecine et en chirurgie à l'université de Besançon, le 14 janvier 1780. Un cours d'anatomie et de physiologie, qu'il ouvrit peu de temps après son retour dans sa ville natale, commença sa réputation comme professeur. Les états de Bourgogne annexèrent ce cours à ceux qui se faisaient à l'Académie de Dijon, où Chaussier occupa dès-lors cette chaire, ainsi que celle de chimie et de matière médicale. Plusieurs mémoires publiés antérieurement parmi ceux de l'Académie, avaient déjà prouvé qu'il possédait des connaissances étendues dans ces deux autres branches des sciences médicales. Les travaux de Chaussier, qui l'avaient placé au rang des médecins les plus distingués de son époque, ses succès dans l'enseignement, mais surtout les vues judicieuses qu'il avait développées dans un mémoire, où il demandait la réforme de divers abus introduits dans la constitution des corps et colléges de chirurgie, le firent appeler à Paris en juillet 1794 pour s'occuper avec Fourcroy des moyens de rétablir l'enseignement de l'art de guérir. C'est lui qui rédigea le rapport et le projet de décret qui furent imprimés et lus à la Convention le 7 frimaire an III. Après avoir rempli cette mission, Chaussier était retourné à Dijon reprendre ses travaux habituels, quand il fut rappelé à Paris pour occuper la chaire d'anatomie et de physiologie dans la nouvelle école. Le 9 mai 1804, il fut nommé médecin de l'hospice de la Maternité, et, vers le même temps, professeur de chimie et médecin de l'École polytechnique. Il perdit ces deux dernières places en 1815. Quand l'École de médecine fut désorganisée en 1822, Chaussier fut du nombre de ceux que la proscription atteignit. Dès le lendemain de cette mesure arbitraire, une attaque d'apoplexie le frappa au milieu de ses fonctions de médecin en chef à l'hospice de la Maternité. Depuis cette époque, sa santé s'affaiblit graduellement; et il succomba le 9 juin 1828, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Chaussier était membre de l'Institut, de l'Académie royale de médecine, et d'un grand nombre de sociétés savantes nationales et étrangères. L'anatomie lui doit la réformation d'une partie de sa nomenclature. En physiologie, c'est lui qui a fondé parmi nous le vitalisme organique. Il était à la fois professeur savant et praticien habile. Chaussier n'a publié qu'un petit nombre d'ouvrages de quelque étendue; mais il a inséré dans diverses collections un grand nombre d'articles ou de mémoires fort intéressants, que nous indiquons ci après :

Description de l'aérostat de l'Académie de Dijon, par MM. de Morveau, Chaussier et Bertrand. Dijon, 1784, in-8°. — Méthode de traiter les morsures des animaux enragés, et de la vipère; suivie d'un précis sur la pustule maligne, par MM. Enaux et Chaussier. Dijon, 1785, in-12; trad. allemande, Berlin, 1786, in-8°. — Consultation médico-légale sur une accusation d'infanticide. Dijon, 1785, in-4°. — Observation sur la manière de transplanter les mûriers blancs; instructions sur la manière de semer le grain de mûrier : imprimées par ordre des états de Bourgogne. Dijon, 1786, in-4°. — Exposition sommaire des muscles, suivant la classification et la nomenclature méthodiques adoptées au cours d'anatomie de Dijon. Dijon, 1789, in-8°. Paris, an V (1797), in-4°. — Mémoire sur quelques abus dans la constitution des corps et colléges de chirurgie, et particulièrement sur l'abus des droits, prérogatives et priviléges attachés à la place de premier chirurgien du roi. Dijon, 1789, in-8°, 46 pp. — Observations chirurgico-légales sur un point important de la jurisprudence criminelle; lues à la séance publique de l'Acad. de Dijon, le 20 décembre 1787. Dijon et Paris, 1790, in-8°, 62 pp. Quelques bibliographes ont fait un double emploi en citant les Opuscules de médecine légale comme un ouvrage différent des deux dernières brochures. — Instruction sur l'usage des remèdes que le département de la Côte-d'Or envoie dans les campagnes. Dijon 1792, in-8°. — Tables synoptiques : 1° Plan général des divisions et subdivisions principales d'un cours d'anatomie; idem, 3e édit., sous ce titre : Plan et division d'un cours de zoonomie; 2° des solides organiques; 3° des humeurs ou fluides animaux; 4° de la force vitale; 5° du squelette; 6° des muscles; 7° des artères; 8° des veines; 9° des lymphatiques; 10° des nerfs; 11° du nerf trisplanchnique; 12° des viscères; 13° des fonctions en général; 14° de la digestion; 15° phéno-

mènes cadavériques; 16° de l'ouverture des cadavres; 17° mesures relatives à l'étude et à la pratique des accouchements; 18° accouchements; 19° séméiotique générale, 1re part., de la santé; 20° 2e part., de la maladie; 21° des méthodes nosologiques; 22° des blessures; 23° de la névralgie; 24° des hernies, suivant la nomenclature anatomique; 25° de la lithotomie et la lithomylie. Paris, 1799-1826, format atlantique. La plupart de ces tables synoptiques ont eu trois ou quatre éditions : elles forment par leur ensemble l'un des ouvrages les plus importants de Chaussier, et qui montre avec quelle méthode et quelle clarté il exposait ses principes sur la science de l'homme.— Discours prononcés aux séances publiques de la Maternité, en 1805, 1806, 1807, 1808.... 1813, etc. On trouve dans ces différents discours les observations de Chaussier sur quelques difformités du fœtus, sur les fractures auxquelles il est sujet dans le sein de la mère, sur les convulsions et les autres accidents nerveux qui compliquent la grossesse, sur l'impossibilité de l'empoisonnement par le verre pilé, sur l'asphyxie des nouveau-nés, sur les suites de l'accouchement, sur la vaccine et la docimasie pulmonaire (avec tableaux), l'Éloge de Baudelocque, etc. Ces discours de Chaussier sont insérés dans les Procès-verbaux de la distribution des prix, faite annuellement aux sages-femmes de la Maternité, imprimés par l'administration des hospices civils de Paris, in-8°. — Exposition sommaire de la structure et des différentes parties de l'encéphale ou cerveau. Paris, 1807 (1800), in-8°, 6 pl. — Recueil des programmes des opérations chimiques et pharmaceutiques qui ont été exécutées aux jurys médicaux de 1809, 1810, 2 cahiers in-4°. — Consultations médico-légales sur une accusation d'empoisonnement par le sublimé corrosif, ou muriate de mercure suroxydé; suivies d'une notice sur les moyens de reconnaître et de constater l'existence de ce poison. Paris, 1811, in-8°, 17-167 pp.— Recueil anatomique à l'usage des jeunes gens qui se destinent à l'étude de la chirurgie, de la médecine, de la peinture et de la sculpture, Paris, 1820, in-4°, pl.; 2e édit., sous ce titre : Planches anatomiques à l'usage, etc... par Dutertre. Paris, 1823, in-4°. — Considérations sur les convulsions qui attaquent les femmes enceintes. Paris, 1823, in-8°, 19 pp. — Recueil de mémoires, consultations et rapports sur des objets de médecine légale. Paris, 1824, in-8°, avec pl. — Mémoire médico-légal sur la viabilité de l'enfant naissant. Paris, 1826, in-8°, 40 pp. — Parmi les articles nombreux insérés par Chaussier dans divers recueils scientifiques, nous nous contenterons de citer les suivants : Sur plusieurs traitements par le sel sédatif mercuriel. — Mémoire de physique expérimentale sur quelques propriétés de l'air inflammable. (Insérés dans Obs. sur la phys., l'hist. nat. et les arts. Dijon, 1777, t. IX et X.) — Réflexions sur les moyens propres à déterminer la respiration dans les enfants qui naissent sans donner aucun signe de vie, et à rétablir cette fonction chez les asphyxiés; et sur les effets de l'air vital ou déphlogistiqué pour produire ces avantages. (Insérées dans Hist. et Mém. de la Soc. de médecine, A., 1780 et 1781, Hist., p. 346.) — Mémoire d'anatomie sur les vaisseaux omphalo-mésentériques. — Mémoire sur un acide particulier découvert dans le ver à soie, avec des observations sur l'origine, le siége de cet acide, la manière de le préparer et de le conserver. — Observations sur les procédés employés pour faire périr la chrysalide du ver à soie. — Essai d'anatomie sur la structure et les usages des épiploons. Ce mémoire avait été lu en 1776, et un certain nombre d'exemplaires avaient été tirés à part. — Observations sur une cataracte compliquée avec la dissolution du corps vitré. (Nouveaux Mém. de l'Acad. de Dijon, de 1782 à 1788.) — Observations sur quelques abus dans le service des officiers de santé militaires, aux régiments et aux hôpitaux militaires, par Bernard Chaussier et Franck (François) Chaussier, insérées dans le Journal de méd., chirurg. et pharm., tome XCV. — La Biographie médicale indique une édition de ces observations de Dijon, 1790; mais c'est une erreur. Nous ignorons si elles ont été publiées à part. — Mémoire sur le moyen de préserver les cadavres des animaux de la putréfaction, en conservant leur formes essentielles, et même en leur donnant la fraîcheur, l'apparence de la vie; lu à l'Institut en l'an X. (Voy. Magasin encyclopédique, 1802, tome I, et 1803, tome II.) — Notice sur la vaccine, 1808. — Observ. sur une affection vermineuse (des vers vésiculaires diaphanes, ovoïdes, et de différentes grosseurs, dans un kyste

situé dans le thorax). — Notice sur la rage. — Obs. sur les accusations d'infanticide, sur les moyens que l'on doit employer pour parvenir à la connaissance précise du fait. — Remède spécifique contre le croup et la coqueluche (sulfure de potasse), inséré dans l'Annuaire de la Soc. de méd. du département de l'Eure, 1808 à 1810. — Précis d'expériences sur l'amputation des extrémités articulaires des os longs. — Obs. sur les effets du gaz carboneux dans l'économie animale. (Bullet. de la Soc. philomat., an IV et an X.) — Mém. sur un nouveau genre de sel (hydrosulfure, sulfure de soude), et sur son usage dans le traitement de quelques maladies. — Obs. sur une espèce rare de hernie abdominale. (Rec. périod. de la Soc. de méd., t. VII et XII.) — Mémoire sur les fractures et les luxations survenues à des fœtus encore contenus dans la matrice. — Note sur une hernie congéniale du cœur. — Obs. sur une perforation de l'estomac et du diaphragme, avec introduction des aliments dans la plèvre gauche. — Sur les hernies du poumon. — Sur l'oblitération spontanée de plusieurs artères considérables. — Rapport sur les enterrements précipités. — Obs. sur une éruption variolique dans la trachée-artère. — Sur les communications des veines utérines avec l'ombilicale. — Rapport sur le parc aux huîtres du Havre. — Péritonite et entérite observées dans un fœtus. (Bullet. de la Fac. et de a Soc. de méd. de Paris, 1804 à 1821.) — On attribue à Chaussier les dissertations inaugurales suivantes : Sur les avantages de la paracentèse pratiquée dès le commencement de l'hydropisie abdominale. Paris, an XI, in-8°. (Soutenue par Lassis.) — La paracentèse, dans le cas d'ascite primitive, est-elle le moyen sur lequel la médecine puisse le plus compter? Paris, 1804, in-4°. (Soutenue par C. Gauderan.) — De la chlorose. An XI, in-8°. (Soutenue par Ballard.) — Sur l'anévrisme. An XII, in-8°. (Soutenue par Deguise père.) — Sentences et observations d'Hippocrate sur la toux. An XII. (Soutenue par Chapelain-Durocher.) — Propositions sur divers objets de médecine. An XII. (Soutenue par Morland.) C'est dans cette thèse que se trouve le Commentaire de Chaussier sur le passage de Celse relatif à la taille bilatérale. — Sur quelques cas d'érosion de l'estomac. 1806, in-4°. (Soutenue par Morin.) — Sur l'infanticide. 1811, in-4°. (Soutenue par Lecieux.) — Manière de procéder à l'ouverture des cadavres. 1814. (Soutenue par Renard.) — Sur les érosions et perforations spontanées de l'estomac. 1819. (Soutenue par Laisné.) — Sur l'ecchymose, la sugillation, la contusion, la meurtrissure. 1814. (Soutenue par Rieux.) Ces quatre dernières dissertations ont été réimprimées ensemble. Paris, 1819, in-8°. — Sur les hémorrhoïdes. 1814. (Soutenue par Lavedan.) — Considérations médico-légales sur deux articles du Code pénal, 1819. (Soutenue par Huard.) — Chaussier a pris part à la rédaction du Journal de l'École polytechnique, il fut chargé des articles de Pharmacie des tomes III et IV, de la partie Chimie, etc., de l'Encyclopédie méthodique; il a fait en commun, avec M. Adelon, des articles dans la Biogr. universelle et dans le Dict. des Sc. méd.

(DEZEIMERIS, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1746. — BUCQUET (Jean-Baptiste-Michel), censeur royal, docteur régent et professeur de chimie dans la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie royale des sciences, associé ordinaire de la Société royale de médecine, naquit à Paris le 18 février 1746. Son père, avocat au parlement, l'avait destiné au barreau; mais un goût naturel lui fit embrasser la médecine. Il travailla avec tant d'ardeur, qu'il fut bientôt en état de faire à ses condisciples, avec lesquels il avait des conférences habituelles, des répétitions de chimie, d'histoire naturelle et d'anatomie. Après sa réception, ses leçons publiques attirèrent la foule; et en 1775, il fut chargé de l'enseignement de la pharmacie à la Faculté de médecine. En 1776, il fut nommé à la chaire de chimie, vacante par la mort de Roux, et les succès qu'il obtint justifièrent le choix dont il avait été l'objet. Des travaux nombreux et importants avaient déjà assuré sa réputation lorsqu'il fut appelé à ce poste honorable, mais il ne devait pas l'occuper long-temps. Il devint victime de son ardeur infatigable pour l'étude, et des moyens violents qu'il employait pour calmer les coliques très-vives qu'il ressentait depuis plusieurs mois. Il succomba à une colite chronique au mois de janvier 1780, avant d'achever sa trente-quatrième année. On a de lui :

Introduction à l'étude des corps naturels tirés du règne minéral. Paris,

1771, 2 vol. in-12, fig. — Introduction à l'étude des corps naturels tirés du règne végétal. Paris, 1773, 2 vol. in-12, fig. — Expériences physico-chimiques sur l'air qui se dégage des corps dans le temps de leur décomposition : dans le tome VII des Mémoires des savants étrangers de l'Académie des sciences. Il y a dans ce mémoire une erreur que Bucquet lui-même a reconnue; il avait attribué à l'air fixe, dont il niait l'acidité, la même pesanteur qu'à l'air atmosphérique. — Mémoire sur quelques circonstances qui accompagnent la dissolution du sel ammoniac par la chaux, 1773; dans le tome IX des mêmes. Ce travail sur le sel ammoniac a eu de l'importance. — Mémoires sur plusieurs combinaisons salines de l'arsenic, dans le tome IX des mêmes. Les travaux de Bucquet sur l'arsenic contribuèrent à abréger ses jours. On ne saurait donner trop d'éloges aux chimistes qui bravent les dangers de cette espèce, dangers qu'on peut appeler la *brèche de leur profession*. — Mémoire sur la zéolithe ; dans le tome IX des mêmes. — Mémoire sur l'analyse du sang, lu à l'Académie des sciences, le 11 mai 1774. Il indique le procédé pour isoler la fibrine, et la décrit avec beaucoup de soins et d'exactitude.— Mémoire sur l'analyse de l'opium ; dans les Mémoires de la Société de médecine, année 1776. Bucquet ayant préparé un extrait d'opium avec l'eau froide, obtint une substance écailleuse transparente et dépouillée de molécules irritantes. Cette substance avait la propriété calmante de l'opium ; mais elle ne produisait pas l'engourdissement qui est l'effet ordinaire de ce médicament. Si Bucquet eût donné le nom de *morphine* à cet extrait, sans doute, dans ces derniers temps, on n'aurait pas *oublié* de placer ses travaux à côté de ceux de MM. Derosne et Sertuerner. — Mémoire sur la manière dont les animaux sont affectés par différents fluides aériformes méphitiques et sur les moyens de remédier aux effets de ces fluides ; précédé d'une Histoire abrégée de ces différents fluides aériformes ou gaz. Paris, 1778, in-8°. Il y en a un extrait dans les Mémoires de la Société royale de médecine, année 1776, page 177. Dans ce Mémoire il rappelle l'opinion de Boerhaave, qui pensait que l'air frais, l'eau froide, les eaux spiritueuses et le vinaigre, l'ammoniaque, le chlore et l'acide sulfureux ne font cesser l'asphyxie qu'en stimulant les fibres et en rappelant l'action organique, et non par une vertu spécifique. — Rapports sur l'analyse du rob antisyphilitique de Laffecteur. Paris, 1779, in-8°. Il dit ne point avoir constaté la présence du mercure dans le rob de Laffecteur; mais il ne croit « pas pouvoir assurer qu'il n'en contient pas, » parce qu'il n'a pu en découvrir, dans ce même rob, après y avoir ajouté deux grains de sublimé corrosif : il pense qu'une bouteille de ce rob, tel que le vendait Laffecteur, pouvait contenir trois grains, sans qu'il fût possible de le démontrer par l'analyse.

(*Dict. hist. de la méd.*, *B. méd.*)

Ap. J.-C. 1746. — LEONHARDI (Jean-Godefroy), né à Leipzick le 18 juin 1746, étudia la médecine à l'université de cette ville, et y prit le grade de docteur en 1771. Nommé, dix ans après, professeur extraordinaire, il ne conserva pas long temps sa chaire, et la quitta dès 1782 pour aller en remplir une à Wittemberg. En 1791, il obtint le titre de médecin de l'électeur de Saxe ; il vint en cette qualité fixer sa résidence à Dresde pour être médecin de la famille royale. Ce médecin mourut le 11 janvier 1824. On a de lui :

Programma de respiratione cutanea. Leipzick, 1768, in-4°. — Dissertatio de frigoris atmosphærici effectibus in corpus humanum. Leipzick, 1771, in-4°. — Dissertatio de resorptionis in corpore humano præter naturam impeditæ causis atque noxis. Leipzick, 1771, in-4°. — Programma observationes quasdam chemicas continens. Leipzick, 1775, in-4°.— De salibus succineis. Leipzick, 1775, in-4°. — Programma de primæ respirationis causis. Leipzick, 1776, in-4°. — Programma de vi sectionis in corpore humano. Wittemberg, 1782, in-4°. — Prolusiones III. De acidorum mineralium et vegetabilium insigni ratione virium medicatarum discrimine. Wittemberg, 1783, in-4°. — Dissertatio de chemicorum instrumentis mechanicis errorum et dissensus fontibus. Wittemberg, 1783, in-4°. — Programma de respiratione recens natorum dextrilatera in medicina forensi plurimum attendenda. Wittemberg, 1783, in-4°. — Programma de medicamentis flatum ventris absorbentibus. Wittemberg, 1784, in-4°. — Animadversiones chemico-therapeuticæ de ferro. Wittemberg, 1785, in-4°. — Programma de latice pulmonum spumoso, hominis vivi submersi signo ambiguo,

Wittemberg, 1786, in-4°. — Vinorum alborum metallici contagii suspectorum docimasiæ curæ repetitæ et novæ. Wittemberg, 1787, in 4°. — Programma de nutrice menstruata. Wittemberg, 1788, in-4°. — Programma de tubarum uterinarum morbis pauca quædam. Wittemberg, 1788, in-4°. — Dissertatio de multiplici commodo per accurate institutam orificii uterini explorationem obtinendo. Wittemberg, 1788, in-4°. — Programma I et II. Viudiciæ suæ de pyrophoro aluminari theoriæ. Wittemberg, 1789, in-4°. — Physiologia muci primarum viarum. Wittemberg, 1789, in-4°. — Commentatio de succorum humanorum salibus dulcibus, pars I. Wittemberg, 1791, in-4°. — Programma de tempestivo et maturo epispasticorum in febre scarlatina usu. Wittemberg, 1803. — Epistola gratulatoria ad J. S. G. Flemming; insunt quædam ad loc epist. Pauli ad Philipp. il. 10 spect., Dresde, 1818, in-8°. — Pharmacopœa saxonica jussu regio et auctoritate publica edita. Dresde. 1820, in-8°.

(*Biogr. méd. — Dict. hist.*)

Apr. J.-C. 1747 *env.* — CANTWEL (André), né en Irlande, dans le comté de Tipperary, se fit recevoir, à Montpellier, en 1729, et concourut, mais sans succès, pour la chaire que la démission d'Astruc laissait vacante. Piqué d'avoir succombé dans cette lutte, il vint à Paris, en 1735, et prit, sept ans après, le titre de docteur à la Faculté. Déjà il était membre de la Société royale de Londres. On le nomma professeur de chirurgie latine en 1750, de chirurgie française en 1760, et de pharmacie en 1762. Il mourut, le 11 juillet 1764, sans s'être distingué autrement que par l'opiniâtreté avec laquelle il combattit les partisans de l'inoculation. Ses écrits, assez nombreux, mais tous peu remarquables, sont intitulés :

Dissertationes de eo quod deest in medicina. Paris, 1729, in-12. — Dissertation sur les fièvres en général. Paris, 1730, in-4°. — Dissertation sur les sécrétions. Paris, 1731, in-12. — Quæstiones medicinæ duodecim. Montpellier, 1732, in-4°. — Ce sont les douze questions que l'auteur soutint à Montpellier, lors du concours pour la chaire d'Astruc. — Lettre anglaise, où le mercure est indiqué comme spécifique de la rage. Londres, 1738, in-12. — An aer ab inundatione salubris? Paris, 1741, in-4°. — An ptyalismus frictionibus provocatus perfectæ luis venereæ sanationi adversetur? Paris, 1741, in-4°. — An calculo vesicæ scalpellum semper necessarium? Paris, 1742, in-4°. — On trouve dans cette thèse un détail des expériences faites par l'auteur pour constater l'efficacité de l'eau de chaux dans le cas de calcul vésical. — An in calculi ætate et temperamento ægrotantis remedium alcalino saponaceum anglicum? Paris, 1742, in-4°. — Nouvelles expériences sur le remède de mademoiselle Stéphens. Paris, 1742, in-12. — Lettre sur le traité des maladies de l'urètre (de Daran). Paris, 1749, in-12. — Ergo microscomi vita motus mere mechanicus. Paris, 1749, in 12. — Mémoire sur les maladies qui ont affligé le collége de Sainte-Barbe en 1753 (mois de mai et juin); inséré dans le Journal économique, avril 1754. Réplique sur le même sujet; même Journal, mai 1754. — Lettre de M. Cantwel, docteur régent de la Faculté de médecine, à M. Le Camus, docteur régent de la même Faculté; insérée dans le Journal de méd., chir. et phar., juillet 1754, tom. I. — Cette lettre, relative à la polémique engagée entre Le Camus et Cantwel au sujet des maladies du collége de Sainte-Barbe, est suivie de deux consultations de Cantwel : sur un abcès enkysté voisin de l'estomac, et sur une goutte héréditaire. — Analyse des nouvelles eaux de Passy. Paris, 1755, in-12. — Dissertatio de dignitate et difficultate medicinæ. Paris, 1755, in-4°. — Dissertation sur l'inoculation, en réponse à celle de M. de La Condamine. Paris, 1755, in-12. — Réponse à la lettre de M. Missa au sujet de l'inoculation. Paris, 1755, in-12. — Tableau de la petite-vérole. Paris, 1758, in-12. — L'auteur s'élève avec force contre la pratique de l'inoculation. — Analyse chimique de l'eau minérale de Merlange, insérée dans le Journal de méd., chir. et phar., tom. XVI. — Ergo sanitas a debito partium tono? Paris, 1763, in-4°. — Cantwel a donné, dans les Philos. transact., n° 453, la description d'un enfant qui en portait un autre à son épigastre. — Cantwel a traduit de l'anglais un ouvrage de Hans Sloane, sous le titre suivant : — Histoire d'un remède très-efficace pour la faiblesse et la rougeur des yeux, et autres maladies du même organe, avec un remède infaillible contre la morsure du chien enragé. Paris, 1746, in-8°. — Cette traduction a été jointe à l'ouvrage

de Saint-Yves sur les maladies des yeux, imprimé à Amsterdam, 1767, in-12.
(*Biog. méd.*; *Dict. hist.*)

Apr. J.-C. 1747. — THOUVENEL (Pierre), médecin de grande instruction, mais d'une instruction mal dirigée et d'un esprit bizarre, naquit en Lorraine en 1747. Il fut reçu docteur en 1770. De nombreux concours dont il remporta les prix commencèrent à appeler sur lui l'attention publique. Un établissement qu'il fonda à ses frais à Contrexeville, lui valut la faveur de la Société royale de médecine, qui lui donna le titre d'associé, et la faveur ministérielle à laquelle il dut celui d'inspecteur des eaux minérales. Thouvenel ayant donné dans les rêveries de la baguette divinatoire et du magnétisme, eut à soutenir des discussions qui ne tournèrent pas à sa satisfaction. A la révolution, il quitta la France et passa en Italie. Il en revint sous le gouvernement impérial; et il jouit sous la restauration de la faveur de Louis XVIII, qui l'avait connu à Vérone. Thouvenel mourut à Paris vers la fin de 1815. Ses ouvrages sont assez nombreux.

De corpore nutritivo et de nutritione tentamen chymico-medicum. Montpellier, 1770, in-4°. — Mémoire chimique et médicinal sur les eaux minérales de Contrexeville. Paris, 1775. — Mémoire sur le mécanisme et les produits de la sanguification. Couronné par l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg. 1771, in-4°. — Mémoire sur les substances médicamenteuses ou réputées telles du règne animal. Couronné par l'Académie de Bordeaux. Bordeaux, 1778. — Mémoire chimique et médicinal sur la nature, les usages et les effets de l'air, etc. Couronné par l'Académie de Toulouse. Paris, 1780. — Mémoire physique et médicinal sur les rapports qui existent entre la baguette divinatoire, le magnétisme et l'électricité. Paris, 1781. in-8°. — Second mémoire sur le même sujet. Ibid, 1784, in-8°. — Mémoire sur l'électricité organique et minérographique. Brescia, 1790. — Traité sur le climat d'Italie. Vérone, 1797, in-8°, 4 vol. — La guerra di dieci anni, raccolta polemico-physica sull' electrometria galvano-organica, parte italiana parte francese. Vérone, 1802, in-8°. — Mémoire sur l'aérologie et l'électrologie, etc. Paris, 1806, in-8°, 3 vol

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1747. — SCARPA (Antoine), né à Motta, village dans la Marche de Trévise, le 13 juin 1747, se distingua en peu de temps comme anatomiste et comme chirurgien. Ses travaux dans l'une et l'autre de ces carrières l'avaient déjà fait connaître à toute l'Europe lors de l'invasion des Français en Italie. Ce praticien a occupé pendant long-temps à l'école de Pavie, les chaires de clinique et d'opérations chirurgicales; devenu professeur émérite, il fut directeur de la Faculté de médecine dans l'Université qu'il a si puissamment contribué à rendre célèbre. Membre de l'Institut royal des sciences, belles-lettres et arts du royaume Lombardo-Vénitien, associé étranger de l'Académie des sciences de Paris, il fut chevalier de la Légion-d'honneur et de l'ordre impérial de Léopold. Praticien habile, et observateur exact autant que laborieux, Scarpa doit être compté parmi les hommes de l'époque actuelle qui ont le plus contribué au progrès de la chirurgie. Ses travaux ont exercé la plus heureuse influence sur la manière d'étudier les affections qui forment le domaine de cette partie de la médecine. Il les a spécialement considérées sous le rapport anatomique, et a donné d'un grand nombre d'entre elles des descriptions plus détaillées et plus complètes qu'on ne l'avait encore fait. L'anatomie chirurgicale, qui a imprimé de nos jours une direction particulière aux recherches des chirurgiens, doit ses premiers développements aux travaux de Scarpa, et forme en quelque sorte le caractère distinctif de ses productions. Les ouvrages de ce praticien ne sont pas toutefois sans quelques défauts. Ils se recommandent plus par la clarté que par la précision et la sévérité du style : des phrases entortillées, surchargées de propositions incidentes, et devenues par conséquent longues et diffuses, en rendent presque toujours la lecture difficile; mais l'excellence des préceptes que ces écrits renferment, les considérations judicieuses et originales qui leur servent de base, ont placé plusieurs d'entre eux au rang des livres classiques, et les ont fait traduire dans la plupart des langues de l'Europe. Unissant à l'amour de la science un goût exquis pour les beaux-arts, l'auteur les a presque tous ornés de gravures dignes d'être citées comme des modèles d'exactitude, d'élégance et de pureté. Les planches qui représentent

les nerfs du cœur, celles qui accompagnent les traités des hernies et de l'anévrisme sont rangées avec raison au nombre des productions les plus parfaites en ce genre.

Parmi les travaux les plus remarquables de Scarpa, il convient de nommer en première ligne l'opération de la cataracte par la méthode de l'abaissement, qu'il tira pour ainsi dire de l'oubli et remit en honneur, à une époque où l'engouement pour la méthode de l'extraction était porté au plus haut degré, et semblait justifié par l'assentiment général. On lui doit aussi des remarques importantes sur les causes, le développement et la thérapeutique des tumeurs et des fistules lacrymales. En même temps que J. A. Schmidt il créa, pour l'opération de la pupille anormale, une méthode nouvelle qui consiste à détacher la grande circonférence de l'iris, méthode à laquelle il préfère actuellement le procédé de Maunoir. Scarpa a donné, sur plusieurs espèces de hernies, des descriptions anatomiques très-fidèles, qui l'ont conduit à déterminer le mécanisme suivant lequel se produisent plusieurs dispositions jusque-là inconnues ou inexpliquées que ces maladies présentent assez fréquemment. Tous les praticiens connaissent les observations et les expériences du professeur de Pavie sur la ligature des artères, qu'il exécute suivant le procédé de l'aplatissement. Ce grand chirurgien a puissamment contribué à répandre et à faire généralement adopter, dans le traitement des anévrismes, la méthode d'Anel, improprement nommée, dans ces derniers temps, méthode de Hunter. Malgré son âge avancé, et quoique privé en grande partie de la vue, Scarpa continua de se livrer au travail avec un zèle et une activité qui feraient honneur au débutant le plus laborieux. C'est ainsi qu'il a ajouté de nouvelles modifications à son procédé pour la ligature des vaisseaux, et que, se mêlant aux discussions que l'opération de la taille a fait naître en Italie, il s'est constitué le défenseur de la méthode latéralisée, en même temps qu'il a attaqué avec violence la méthode recto-vésicale. Après avoir débuté dans la carrière comme anatomiste, Scarpa parut diriger toutes ses pensées vers la pratique de la chirurgie; et si quelquefois il soutint des opinions paradoxales, si ses théories et ses préceptes ne furent pas toujours inattaquables, on reconnaît, jusque dans ses erreurs, les vues d'un grand maître, et les pensées qu'il excite dans l'esprit du lecteur sont toujours utiles. — Scarpa est auteur d'un grand nombre d'écrits, dont plusieurs, insérés dans les journaux d'Italie ou relatifs à des circonstances locales, nous sont entièrement inconnus. Les principaux ouvrages de Scarpa, qui mourut en 1832, sont :

De structura fenestræ rotundæ auris et de tympano secundario anatomicæ observationes. Modène, 1772, in-4°. — Anatomicarum annotationum liber primus, de gangliis et plexubus nervorum. Modène, 1779, in-4°, fig. — De promovendis anatomicarum administrationum rationibus oratio ad tyrones. Pavie, 1783, in-4°. — Theatri anatomici Ticinensis dedicatio; oratio habita pridie kalent. Novemb. an. 1785, in-4°. — Anatomicarum annotationum liber secundus, de organo olfactus præcipuo, deque nervis nasalibus e pari quinto nervorum cerebri. Pavie, 1785, in-4°, fasc. I et II. Ed. 2. Pavie et Milan, 1792, in-4°, fig. — De nervo spinali ad octavum cerebri accessorio commentarius, in-4°. — Anatomicæ disquisitiones de auditu et olfactu. Pavie, 1789, in-fol., fig. — Tabulæ nevrologicæ ad illustrandam historiam cardiacorum nervorum, noni nervorum cerebri, glossopharyngei et pharyngei ex octavo cerebri. Pavie, 1794, in-fol., fig. — De penitiori ossium structura commentarius. Leipzick. 1799, in-4°, et dans le recueil publié par Léveillé, sous ce titre : Mémoire de physiologie et de chirurgie pratique. Paris, 1804, in-8°. — Nouvelle édition originale : De anatome et pathologia ossium commentarii, cum tabb. æneis. Pavie, 1827, in-4°, fig. — Saggio di osservazioni e di esperienze sulle principali malattie degli occhi, Pavie, 1801, in-4°, fig. 5e édit. sous ce titre : Trattato delle principali malattie degli occhi. Pavie, 1816, in-8°, 2 vol. Trad. en français par Léveillé, Paris, 1802, in-8°, 2 vol.; par J.-B. Bousquet et N. Bellanger, Paris, 1821, in-8°, 2 vol.; par Fournier-Pescay et L. J. Bégin, Paris, 1821, in-8°, 2 vol. — Memoria chirurgica su i piedi torti congeniti de' fanciulli. Pavie, 1803, in-4°, fig. Trad. en français par Léveillé, et inséré dans le recueil ci-dessus indiqué. — Sull' ancurisma, riflessioni ed osservazioni anatomico-chirurgiche. Pavie, 1804, in-fol., fig. Trad. en français par Delpech. Paris, 1809, in-8°, atlas in-folio.

— Sull' ernie memorie anatomico-chirurgiche. Milan, 1809-1810, in-folio. — Pavie, 1819, in fol. Trad. en français par Cayol. Paris, 1812, in-8°, atlas in-folio. L'édition originale de 1819 contient divers articles nouveaux qui ont été traduits par Ollivier, sous ce titre : Supplément au Traité pratique des hernies. Paris, 1823, in-8°, atlas in-folio. — Elogio storico di Giambatista Carcano Leone. Milan, 1813, in-4°. — Memoria sulla ligatura delle principale arterie degli arti, con un appendice all'opera sull' aneurisma. Pavie, 1817, in-4°. Trad. en français, Paris, 1822, in-8°. — Lettera al professor Ant. Vacca Berlinghieri sulla ligatura delle grosse arterie, e riposta di questo. Pise, in-8°. — Lettera al D. Omodei sulla ligatura temporaria delle grosse arterie degli arti. Milan, 1823, in-8°, fig. — Ces mémoires ont été traduits et insérés dans les Archives générales de médecine, par Ollivier. — Sullo scirro e sul cancro. Milan, 1821, in-4°. — Sul taglio ipogastrico per l'estrazione della pietra nella vescica orinaria. Milan, 1820, in-4°. — Saggio di osservazione sul taglio retto-vescicale per l'estrazione della pietra della vescica orinaria. Pavie, 1823, in-fol., fig. — Ces mémoires, avec deux autres, ont été traduits en français par Ollivier, et publiés sous ce titre : Traité de l'opération de la taille. Paris, 1826, in-8°, fig. — Sull' ernia del perineo. Pavie, 1821, in folio, fig. Trad. en français par Ollivier et Béclard, Paris, 1823, in-8°. — Memoria sull' idrocele del cordone spermatico. Pavie, 1823, in-fol., fig. Trad. par Ollivier, et inséré dans les Archives gén. de médecine. — Nota del cav. prof. Scarpa, perche la ligatura temporanca della grossa arteria di un arto, onde ottenere la cure radicativa dell' aneurisma sia stata riguardata talvolte siccome mancante di effetto. 1830, dans les Annales d'Omodei, et à part. Trad. par Ollivier : Archives générales de médecine. — De gangliis nervorum, deque origine et essentia nervi intercostalis ad virum ill. Henri Weber, anatomicum lipsiensem. Milan, 1831, in-8°. — Scarpa a encore inséré quelques autres articles dans divers recueils. On les trouve réunis à la plupart des précédents dans le recueil intitulé : — Opusculi di chirurgia. Pavie, 1825-1832, in-4°, 3 vol., fig.

Apr. J.-C. 1747. — PALLETTA (Jean-Baptiste), naquit en 1747, à Monteerestese, village de la vallée d'Ossola, dans les états sardes. Il fit ses premières études à Briga, et vint ensuite à Milan suivre les cours de médecine. Il se livra à l'étude avec ardeur, et devint bientôt élève pensionné du grand hôpital. Il possédait déjà des connaissances chirurgicales approfondies, quand il se rendit à Padoue pour entendre les leçons de Morgagni. Ce fut dans cette Université qu'il prit le grade de docteur en médecine. En 1774, il revint à Milan, se livra à des recherches suivies d'anatomie pathologique, et crut devoir aller prendre à l'Université de Pavie le grade de docteur en chirurgie, en 1778, avant de se donner tout entier à la pratique. De retour à Milan, Palletta y occupa successivement les places de chirurgien-adjoint, de chirurgien ordinaire, de démonstrateur d'anatomie et de professeur de clinique chirurgicale ; enfin, en 1787, il fut nommé chirurgien en chef du grand hôpital de Milan. Les écrits de Palletta sont aussi remarquables par l'érudition que par le talent d'observation de leur auteur. Dans tous ses travaux, il se montre à la fois anatomiste profond et praticien habile. L'Académie médico-chirurgicale de Vienne, l'Institut national des sciences et arts de Milan, les Sociétés de médecine de Bologne, de Lucques, de Venise, de Modène, de Naples, etc., comptaient Palletta au nombre de leurs membres. Il était chevalier de la Couronne-de-Fer et membre de la Légion d'honneur. Ce chirurgien est mort le 27 août 1832, âgé de quatre-vingt-cinq ans.

Nova gubernaculi testis Hunteriani et tunicæ vaginalis anatomica descriptio. Milan, 1774, in-4°. Recus. Sandifort. opusc. anat. select. Leyde, 1788. — De nervis crotaphitico et buccinatorio. Milan, 1784, in-4°, 38 pp., 1 pl. Recus. in Ludwig script. nevrol. minor., tome III. — Adversaria chirurgica prima. Milan, 1788, in-4°, 216 pp. 2 pl. — Exercitationes anatomico-pathologicæ. Milan, 1820-26, in-4°, 2 vol. — Di un aneurisma vero alla coscia. In Nuovo giornale della piu recente litteratura, 1782, tome II, p. 314. — Della puntura della vesica orinaria. In Giornale di Venezia, tome IX, p. 217. — Della colica fecale. In Giornale di Venezia, tome IX, p. 241. — Osservazioni sopra alcuni morbi del intestino retto. Giornale di Venezia. 1795, p. 159. — Le même journal contient des articles de Palletta, dont nous n'avons pas les titres, sur le traitement fort sim-

ple d'un anus contre nature; sur la réduction spontanée d'un bras luxé, des remarques anatomico-pathologiques sur l'articulation coxo-fémorale, sur le traitement de quatre personnes mordues par un chien enragé, sur le squirrhe et le cancer des mamelles, sur la tumeur des lymphatiques. — On trouve dans le Journal de chirurgie de Desault des articles sur la réduction d'un ancien prolapsus de matrice, sur une hydrophobie mortelle sans morsure, sur la guérison d'une hernie étranglée, sur une dysphagie traumatique. — Del movimento retrogrado del sangue, e della forza nervea. In memor. dell' Instituto nazion. italiano, Cl. fisica e matematica. tome I, P. I, p. 34. — Osservazioni pratiche di chirurgia. Ibid., p. 86. — Della vescicheita ombelicale. Ibid., p. 373. — Del parto del braccio. Ibid., t. II, P. I, p. 361. — Sur la castration et la lithotomie. Dans le Chiron de Siebold, t. I, p. 26. — Observation sur la cure de l'anévrisme, dans le Journal gén. de méd., tome LIX, p. 311; tome LX, p. 231. — Sur la cyphosis paralytique. Journ. gén. de méd., tome LX, p. 352. — Storia d'una matrice amputata. In memor. dell I. R. instituto del Regno Lombardo-Veneto, t. I, 1819. — Dello spasmo della faccia. Ibid. — Richerche sopra la malattia dei neonati ditta volgarmente indurimento cellùlare. In Omodei Annali universali 1823, et Archives gén. de méd. 1824, tome V. — Fractures rares. Annales d'Omodei et Bulletin des sciences médicales, 1826, tome VIII. — Rupture de l'utérus. Annales d'Omodei 1822.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1747. — MAYER (Jean-Christophe-André), docteur en médecine et en philosophie, conseiller intime et premier médecin du roi de Prusse, professeur de botanique et de matière médicale au collége médico-chirurgical de Berlin, doyen du collége supérieur de médecine et de santé, membre de l'Académie des sciences de Berlin et de celle des Curieux de la nature, était né à Greifswald le 8 décembre 1747. Il y fit ses études médicales et y fut promu au doctorat en 1771. En 1777, il fut appelé à occuper la chaire d'anatomie du collége médico-chirurgical, avec le titre de second professeur de ce collége; il la quitta l'année suivante pour aller occuper à Francfort-sur-l'Oder celle de professeur en médecine, jusqu'à ce qu'il fut rappelé à Berlin, en 1787, pour être professeur de botanique et de matière médicale, et en même temps directeur du jardin botanique. Mayer mourut le 5 novembre 1801. Il occupa un rang distingué parmi les anatomistes, et il mit au jour un ouvrage classique sur cette science, qui est un des plus étendus que nous ayons.

Dissertatio de calore naturali in febribus, vel aucto, vel imminuto. Greifswald, 1771, in-4°. — Examen quarumdam optimarum cataractam extrahendi methodorum, imprimis Wenzelianæ. Greifswald, 1772, in-4°. — Abhandlung von dem Nutzen der systematischen Botanikund der Arzney-und Hauskaltungskunst. Greifswald, 1772, in-8°. — Beschreibung der Blutgefaesse der menschlichen Koerpers. Berlin, 1777, in-8°. Ibid., 1788, in-8°. — Avec seize planches. — Dissertatio de debilitate symptomate febrili. Francfort-sur-l'Oder, 1779, in-4°. — Anatomisch-physiologische Abhandlung vom Gehirn, Rueckenmark und Urpsrung der Nerven. Berlin, 1779, in-4°. — Les planches sont estimées, mais les descriptions inexactes et d'une prolixité fatigante. — Exemplum hydropis pectoris in femina LXXI annorum, per ipsas naturæ vires maxima ex parte sanati. Francfort-sur-l'Oder, 1780, in-4°. — Descriptio herniæ umbilicalis veræ. Francfort-sur-l'Oder, 1780, in-8°. — Dissertatio vomicæ lienalis, quæ, rupto, uti suspicari licet, ventriculi fundo, pus in illum infundebat, historiam exhibens. Francfort-sur-l'Oder, 1781, in-4°. — Dissertatio sistens spicilegia quædam ad curationem luis venereæ universalis pertinentia. Francfort-sur-l'Oder, 1782, in-4°. — Præcipua experimenta de effectibus putredinis in pulmones infantum ante et post partum mortuorum, subjunctis novis quibusdam experimentis circa pulmones infantum ante partum mortuarum institutis. Francfort-sur-l'Oder, 1782, in 4°. — Saluberrimus usus aquæ frigidæ externe applicatæ in sistendis hæmorrhagiis internis, novissimis observationibus confirmatus. Francfort-sur-l'Oder, 1783, in-4°. — Dissertatio de ductibus hepato-cysticis. Francfort-sur-l'Oder, 1783, in-4°. — Analecta ad artem obstetriciam pertinentia, de dilaceratione velamentorum artificiali et de convulsionibus parturientium. Francfort-sur-l'Oder, 1784, in-4°. — Varietates præcipuæ musculo-

rum corporis humani, præsertim circa numerum, novissimus observationibus auctæ. Francfort-sur-l'Oder, 1784, in-4°. — Beschreibung des ganzen menschlichen Koerpers, mit den wichtigsten neuern anatomischen Entdeckungen bereichert. Berlin et Leipzick, tomes I, II, III, 1784; IV, 1786; V, 1788; VI, VII, VIII, 1794, in-8°. — Manuel complet, et naguère encore fort utile, de tout ce qu'on savait jusqu'alors de positif en anatomie. — Anatomische Kupfertafeln. Berlin, 1783-1794, 6 cahiers in-4°. — Les figures sont trop petites. Du reste elles ont été faites sur de bons modèles et d'après nature. Le prix en est fort élevé. — Dissertatio de glandulis supra renalibus. Francfort-sur-l'Oder, 1785, in-4°. — Hypothesis nova de secundaria quadam utilitate glandulæ thyroïdeæ. Francfort-sur-l'Oder, 1785, in-4°. — Animadversiones nonnullæ circa usum forcipis Levretiani. Francfort-sur-l'Oder, 1785, in-4°. — Dissertatio de hydroceles curatione chirurgica et præsertim methodo à celeb. Theden nuper proposita. Francfort-sur-l'Oder, 1786, in-4°. — Dissertatio de variolis internis. Francfort-sur-l'Oder, 1786, in-4°. — Bemerkungen ueber die nuetzlichste Art dos Studirens angehender Aerzte und Wundaerzte. Berlin, 1787, in-8°. — Thedeus Jubelfeyer. Berlin, 1788, in-8°. — Nur ein Paar Worte, teutsch gesprochene mit Hrn Prof. Walter, dem Sohn. Berlin, 1791, in-8°. — Mayer a inséré divers articles dans les Mémoires de l'Académie de Berlin, dont il était membre, dans la Gazette littéraire d'Iéna, et dans quelques autres recueils scientifiques.

Dict. hist. — Biog. méd.

Apr. J.-C. 1747. — MARCARD (Henri Matthieu), né à Walsrode en 1747, étudia la médecine à Gœttingue, où il prit le grade de docteur. Il pratiquait depuis quelque temps à Stade, lorsque le gouvernement hanovrien lui confia la place de médecin de la garnison d'Hanovre. En 1788, il fut attaché à la personne du duc d'Holstein-Oldenbourg et obligé de fixer sa résidence à Oldenbourg. En 1809, il quitta la cour et la charge qu'il y remplissait pour se consacrer entièrement à la surveillance de l'établissement sanitaire de Pyrmont, dont la direction lui était déjà confiée depuis longues années. Ses productions les plus remarquables, sans parler d'une foule d'articles insérés dans divers recueils scientifiques, sont :

Examen rigorosum malignitatis febrilis. Gœttingue, 1771, in-4°. — Von einer der Kriebelkrankheit aehnlichen Krampfsucht, die in Winter 1771 und 1772 zu state beobachtet wurde. Hambourg et Stade, 1772, in-8°. Et dans le tome II, des essais suivants : — Medicinische Versuche. Leipzick, 1778, petit in-8°, 2 vol. — Beschreibung von Pyrmont. Leipzick, 1784-85, in-8°, 2 vol. Trad. en français, Leipzick, 1785, in-8°, 2 vol., pl. — Curze Anleitung zum innerlichen Gebrauch des Pyrmonter Brunnens zu Hause und an der Quelle. Pyrmont et Hanovre, 1791, in-8°. 2ᵉ édition sous ce titre : Kleines Pyrmonter Brunnenbuch Kurgæste zu Hause und an der Quelle. Pyrmont, 1805, in-8°, 67 pp. — Ueber die Natur und den Gebrauch der Bæder. Hanovre, 1793, in-8°. Trad. en français par Parant, Paris, an XI (1801), in-8°. — Beytrag zur Biographie Zimmermann's. Hambourg, 1796, in-8°. — Reise durch die Franzæsische Schweitz Italien. Hambourg, 1798, in-8°. — Zimmermann's Verhæltniss mit der Kaiserin Katharina II und mit Herrn Weikard. Brême, 1803, in-8°. — Versuch einer Beantwortung der Aufgabe : a) welche besondere Krankheiten und Fehler der Feuchtigkeiten und Sæfte finden immenschlichen Kœrper wirklich Statt, und welche sind blos denkbar? b) Kœnnen einige Krankheiten, und in wie fern, von einer besondern und ursprünglichen Ausartung der Sæfte entstehen? oder hængen sie gænzlich von der verænderten Lebenswirkung der Gefæsse und festen Theile ab, und weaden dadurch vorzüglich und allein befœrdert? c) Giebt es in der That Heilmittel, es seyen evacuantia oder alterantia, welche eher und mehr auf die Sæfte, welche nach dem Gebrauche dieser Mittel sich zeigt allein oder vornehmlich aus der Wirkung dieser Mittel auf die Geschæfte und Gefæsse der festen Theile herieiten? von der Geselschaft der Künste und Wissenschaften zu Utrecht an 19 junius 1805 mit dem doppelten Preis einer goldenen Medaille bekrœnt. Utrecht, 1812, in-8°. — Ueber die Kochsalzhaltigen Mineralwasser zu Pyrmont und deren Arzneygebrauch. Hambourg, 1810, in-8°. — Marcard a en outre écrit divers ouvrages politiques et fourni des articles à plusieurs journaux.

(*Biog. méd. — Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1747. — FINKE (Léonard-Louis), né à Cappeln, le 24 octobre 1747, médecin pensionné d'abord à Tecklembourg, ensuite à Lingen, depuis l'an 1780, s'est fait connaître par diverses productions très-estimées, et dignes du rang distingué auquel l'opinion publique les a placées dans la littérature médicale.

De morbis biliosis anomalis, occasione epidemiæ, cujus historia præmissa est ab anno 1776-1780, in comitatu Tecklenburgensi observatis; accessit duorum infantum mortis causa per anatomen detecta. Munster, 1780, in-8°. Cet ouvrage a été le plus solide fondement de la réputation de Finke, qui s'y montre effectivement scrupuleux observateur et narrateur fidèle des faits dont il était spectateur; mais bien que cette production doive être citée comme modèle sous le rapport descriptif, elle est fort défectueuse sous le point de vue pratique: l'auteur voit la bile chez tous ses malades, quelle que soit leur affection, et cela parce que dans le même temps il régnait des fièvres dites bilieuses; il donne comme exemple d'une maladie bilieuse anomale une douleur dans les articulations, ou bien une hémoptysie qui cesse après l'administration d'un purgatif. Ce dernier genre de moyen de traitement est celui qu'il recommande davantage, quoi qu'en ait dit Pinel. Finke poussait l'aveuglement jusqu'à répéter dix ou même douze fois les purgatifs, ce qui rend raison des selles purulentes et sanguinolentes qu'il a eu l'occasion d'observer.—Disquisitio physico-medica, an in canibus per castrationem possit præcaveri rabies. Lingen, 1784, in-4°. — Exercitationes physico-medicæ de admiranda naturæ simplicitate, et de utili quidem, sed admodum limitanda medicina populari. Rinteln, 1785, in-8°. — Von dem verschiedenen Verfahren der Vœlker bey Kranken, Sterbenden und Verstorbenen. Zwey Beytræge zur Geschichte der Menschheit und der Medicin. Nebst Plan eines herauszugebenden Werkes ueber die einheimische Arzneykunde der verschiedenen Vœlker auf der Erde. Lingen, 1789, in-8°. — Versuch einer allgemeinem medicinisch-praktischen Geographie, worinn der historische Theil der einheimischen Vœlker- und Staaten-Arzneykunde vorgetragen wird. Leipzick, tomes I et II, 1792, III, 1795, in-8°. Cette excellente géographie médicale n'a point encore été surpassée. Il serait à désirer qu'on la transportât dans notre langue; quelques changements et des annotations la mettraient facilement en harmonie avec les idées nouvelles. — Specimen medicum historiam sistens insitionis variolarum in comitatibusTecklenburgensi atque Lingensi exercitæ. Lingen, 1792, in-4°.

Finke a traduit du hollandais en allemand le Traité sur la lymphe et les vaisseaux lymphatiques de Gisbert-Jacques Wolff (Lingen, 1795, in-8°). On trouve de lui, dans le Gemeinnuetziger Portefeuille de Heidekamp, un mémoire sur la manière dont les divers peuples remplacent le sel, et un autre tendant à démontrer que les frictions et le massage sont deux opérations affines, de sorte que l'on peut expliquer par la première les bons effets qu'on attribue à la seconde. (*Biog. méd.*)

Apr. J.-C. 1747. — BAADER (Ferdinand-Marie), médecin bavarois, naquit à Ingolstadt le 10 février 1747, fit ses études dans cette ville, et y prit le bonnet de docteur en 1771. La même année, il obtint le titre de physicien de la ville et de la commune d'Erding, où il vint s'établir, et épousa la veuve de Georges Schweinhammer, son prédécesseur. Son savoir étendu le fit bientôt connaître au delà du cercle étroit de ses entourages, et, en 1776, l'Académie des sciences de Munich l'admit au nombre de ses membres ordinaires. La même année, il obtint une chaire d'histoire naturelle à Munich, et, deux ans après, on lui confia la direction de la classe de physique et de philosophie de l'Académie. Nommé en 1777 médecin de l'électeur, et peu de temps après censeur, il devint aussi en 1783 médecin de Marianne Wittib, veuve de ce prince. Il mourut d'apoplexie, le 4 mars 1797, à Augsbourg; laissant la réputation d'un des plus habiles médecins et des meilleurs philosophes qu'ait produits la Bavière. On a de lui les ouvrages suivants:

Rede ueber die Naturkunde und Oekonomie, worinn zugleich die Frage abgehandelt wird; was hat sich das Vaterland von diesem Lehrstuhle zu versprechen? Munich, 1776, in-4°. — Der patriotische Landbader, oder kurze Abhandlung von den verderblichen Fruechten der Wollust und Geilheit, sammt der besten Kurart der venerischen Krankheiten unter dem Landvolke. Munich, 1777, in-8°. — Akade-

mische Rede von dem Gluecke der Vœlker unter guten Regenten. Munich, 1777, in-4°. — Vertraute Briefe ueber eine ganz unerhœrte und nachtheiliche Pockenkur. Munich, 1778, in-4°. — Akademische Rede neber das Studium der Philosophie. Munich, 1778, in-4°. — Akademische Rede : was hat die Stiftung der Akademie zur Aufklærung des Vaterlandes beygetragen ? Munich, 1783, in-4°.

Baader est aussi l'auteur d'un Mémoire sur quelques innovations en physique, qui a été inséré dans les Nouveaux mémoires philosophiques de l'Académie des sciences de Munich (t. VII, p. 312).

(*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1748 *env.*—HAMILTON (Robert), médecin anglais renommé pour son habileté, naquit à Edimbourg dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il fit ses études dans l'université de cette ville, servit pendant quelque temps dans la marine royale, ainsi que dans l'hôpital militaire de Port-Mahon, et s'établit enfin en 1748 à Lynne, dans le comté de Norfolk, où il mourut le 9 novembre 1793, laissant plusieurs ouvrages dont voici les titres :

Thoughts on establishing a fund for sick soldiers and their wives. Londres, 1783, in-8°. — A description of the influenza; with its distinction and method of cure. Londres, 1782, in-8°. — Remarks on the means of obviating the fatal effects of the bile of a mad dog, or other rabid animals; with observations on the method of cure when hydrophobia occurs, and the opinions relative to the worming of dogs refuted; illustrated by exemples. Ipswich, 1785, in-8°. An enlarged edition. Londres, 1798, 2 vol. in-8°. — The duties of a regimental surgeon considered; with observations on his general calıfications, and hints relative to a more respectable practice, and better regulations in that department. Wherein are interspersed many medical anecdotes and subjects discussed, equally interesting to every practitioner. Londres, 1788, 2 vol. in-8°; deuxième édition, 1794, 2 vol. in-8°. — Practical hints on opium, considered as a poison. Ipswich, 1791, in-8°. — Observations on scrofulous affections, with remarks on scirrhus, cancer and rachitis. Londres, 1791, in-8°. — Rales for recovering persons recently drowned. Londres, 1795, in-8°. — Observations on the marsh remittent fever; more particularly in regard to its appearence and return every autumn, after the inundation from the sea, on lest january 1795 and the five succeding years, at Lynn and its environs; also on the watercanker, or cancer aquaticus of Van Swieten. With remarks on the leprosy. Londres, 1801, in-8°. Ouvrage posthume : With memoirs of the author's life. — Letters on the cause and treatment of the gout, in which some digressive remarks on other medical subjects are interspersed. Lynn, 1806, in-8°. Ouvrage posthume. — Account of a suppression of urine, cured by a puncture made in the bladder through the anus. In Philosoph. transact. 1776, p. 578. Abridg., tome XIV, p. 113. — Case of obstinate epilepsy, successfully treated by profuse bleeding. In Medical commentaries, 1780, t. VII, p. 336. — Account of a successfull method of treating inflammatory diseases by mercury and opium. Med. comment., t. IX, p. 191. — Case of angina pectoris, from which it would appear that the diseases is sometimes hereditary. Medic. comment., t. IX, p. 307. — History of a case in which an epistaxis occurred vicarious to te menstrual discharge. Med. comment., 1786, t. XI, p. 337. — A remarkable case of nostalgia, affecting a native of Wales and occurring in Britain. Med. comment., t. XI, p. 343. — Remarks on the influenza that appeared in spring 1782. In Mem. of med. Soc. of London, 1789, t. II, p. 418. — Account of a distemper, by the common people in England vulgarly called the Mumps. Transact. of R. soc. Edimb., 1790, t. II, p. 59. — A case of a discaded testicle successfully treated. In London med. journ., t. IV, p. 172. — Several instances of the good effects of opium in mortifications. London med. journal, t. V, pp. 75 et 190. — A case of hydrophobia. London med. journal, t. VII, p. 1. — Case of worms discharged through an opening in the navel. London med. journal, t. VII, p. 4.

(*Biog. médic.* — *Dict. hist.*)

Apr. J.-C. 1748. — ANDRIA (Nicolas) naquit le 10 septembre 1748 à Nassafra, dans la terre d'Otrante, où il étudia la langue latine, les belles-lettres, la philosophie, et où il se livra surtout avec ardeur aux mathématiques.

En 1766, conduit à Naples par son frère pour étudier la jurisprudence, le jeune Andria, tout en s'occupant d'atteindre le but auquel on le destinait, ne négligeait pas la science des Euclide et des Archimède. Son goût naturel et de plus en plus prononcé pour les mathématiques l'amena insensiblement à l'étude des sciences physiques, et bientôt à celle de la médecine. Possédant déjà de vastes connaissances, et préparé par l'habitude de la méditation et de l'observation des grands phénomènes de la nature, il entra avec avantage dans cette nouvelle carrière, où il eut pour premier maître le célèbre Cotugno. Sous un tel maître, ses progrès ne pouvaient qu'être rapides : aussi à vingt-trois ans devint-il professeur, n'étant pas même encore reçu docteur en médecine. Dès-lors commença sa réputation, et bientôt il fut compté au nombre des professeurs distingués de l'école de médecine de Naples. Le premier il fit un cours de chimie expérimentale en même temps qu'il professait la médecine, et il occupa long-temps ces deux chaires à la fois. Le zèle qu'il portait dans l'enseignement ne pouvait rester long-temps sans récompense : aussi fut-il appelé à la chaire d'agriculture de l'université de Naples, en 1777, lorsqu'il terminait à peine sa trentième année.

En 1801, il passa de la chaire d'agriculture à celle de physiologie, qu'il remplit jusqu'en 1808, époque où elle fut occupée par Semenlini. Andria professa dès-lors la médecine théorique. Enfin, en 1811, quand on effectua la restauration de l'Université, il fut nommé à la chaire de pathologie et de nosologie, et à la place de doyen de la Faculté de médecine, place que sa santé chancelante l'obligea de quitter bientôt, et qui fut confiée à Ruggiero. En 1814, il avait été mis au nombre des professeurs émérites de l'Université, quand la mort vint le frapper, le 9 décembre de cette année, à l'âge de soixante-sept ans. On a de lui les ouvrages suivants :

Trattato delle acque minerali. Naples, 1775 ; réimprimé avec de nombreuses additions, ibid., 1783, P. I, p. 208 ; P. II, p. 329, in-8°. Dans cet ouvrage, l'auteur a particulièrement cherché à déduire les propriétés curatives des eaux minérales de leurs éléments chimiques, et spécialement celles des eaux thermales. Ce travail fut accueilli avec distinction par les savants de l'Italie et de l'Allemagne. — Elementi di chimica filosofica. Naples, 1786, 1 vol.; réimprimé en 1792, puis en 1805, avec les modifications que nécessitaient les découvertes de Lavoisier. Ces trois premières éditions furent publiées en latin, et, en 1812, Andria en donna une traduction italienne avec des notes : cette dernière, promptement épuisée, a été réimprimée en 1813. — Institutiones physiologicæ. Naples, 1786, 2 vol. ; ibid., 1801. Andria a suivi une classification semblable à celle de Haller. — Dissertazione sù la teoria della vita. Naples, 1804; ibid., 1805. Dans cette dissertation, qui a été traduite en français par le docteur Pitaro, élève d'Andria (Paris, 1805, in-8°), l'auteur établit, d'après une analyse rigoureuse, que la vie doit dépendre d'une force ou d'un principe inhérent à l'organisation, dont les sensations et le mouvement ne sont que la manifestation. Selon lui, ce principe n'est autre que le galvanisme, dont le siége est dans le cerveau et les nerfs, qui sont des matières analectriques. — Elementa medicinæ theoricæ. Naples, 1787. Cet ouvrage a été traduit en italien, en 1813 ou 14, par Gennaro Andria, fils de l'auteur, qui y a fait quelques additions et changements. — Materia medica. Naples, 1787. Cet ouvrage resta incomplet jusqu'en 1811, où le docteur Tauro, élève d'Andria, en publia une traduction italienne, et compléta ce travail d'après le plan de l'auteur, qui divise les médicaments en trois grandes classes : 1° évacuants ; 2° excitants; 3° débilitants. Un appendice est relatif aux bains. — Institutiones medicinæ practicæ. Naples, 1790; deuxième édition, avec beaucoup de modifications, ibid., 179... Le docteur Tauro en a donné une excellente traduction italienne en 1812. L'auteur ne divise pas les maladies en sthéniques et asthéniques, mais en *générales* et *particulières*. Dans la première classe, on trouve les fièvres, les exanthèmes fébriles, les rhumatismes, la goutte, le scorbut et la syphilis. La seconde est subdivisée en maladies de la tête, de la poitrine et de l'abdomen. Les maladies du diaphragme, jusqu'alors mal connues, y sont décrites avec beaucoup de soin, sous le rapport de leur diagnostic comme sous celui du traitement. — Enfin, Andria a laissé manuscrit un dernier travail intitulé : Instituzioni di agricultura.

(DEZEIMERIS, *Dict. hist.*)

Apr. J.-C. 1748. — VICQ D'AZYR (Félix), docteur en médecine, membre de l'Académie française, de l'Académie des sciences, secrétaire perpétuel de la Société royale de médecine, naquit à Valognes, en 1748, de Félix Vicq-d'Azyr, médecin, et de Catherine Le Chevalier. Il songea d'abord à choisir l'état ecclésiastique, séduit par l'idée de consacrer les loisirs de cette profession à son amour pour les lettres, et ce ne fut que pour se conformer au vœu de sa famille qu'il vint à Paris en 1765 étudier la médecine. L'impulsion vers les sciences physiques et la philosophie était alors générale : à ce spectacle nouveau pour lui, et qui a été la source de tant d'illustrations, le jeune Vicq-d'Azyr, animé d'un noble enthousiasme et transformant ses devoirs en plaisirs, fit marcher de front le culte des lettres avec l'étude de la chimie, de la physique, de l'histoire naturelle et de la médecine. Encore élève en 1773, il ouvrit un cours d'anatomie de l'homme et des animaux à l'amphithéâtre des écoles de médecine. Un grand savoir, de l'éloquence, de la jeunesse, c'était plus qu'il ne fallait pour irriter l'envie, et, sur un prétexte frivole, on supprima son cours. Le vertueux Antoine Petit le choisit pour le remplacer dans la chaire d'anatomie du Jardin des Plantes ; ce choix ne fut point approuvé. Vicq-d'Azyr, loin de se décourager, en appela au public en ouvrant des cours particuliers d'anatomie et de physiologie, auxquels il appliqua la méthode d'analyse développée par Condillac. Il isola les organes, les fonctions, et ensuite les considéra dans leur ensemble ; il éclaira l'anatomie et la physiologie de l'homme par l'anatomie comparée. Ce plan vaste et philosophique fut conservé par lui dans le dictionnaire de médecine de l'Encyclopédie.

Le mauvais état de sa santé l'ayant forcé de suspendre ses travaux, il alla respirer l'air natal, et le voisinage de la mer lui suggéra sur les poissons des recherches qu'il soumit à l'Académie des sciences. Quelque temps après, il fut désigné pour aller observer une épizootie qui désolait le midi de la France, et s'opposer à ses rapides progrès. C'est alors qu'il proposa l'isolement des villages et l'assommement des bestiaux, moyens qui ont été combattus et qui lui attirèrent de sanglantes plaisanteries. A son retour, il fut nommé secrétaire perpétuel d'une société qu'il contribua beaucoup à faire établir pour les épizooties, et qui ne tarda pas à devenir la Société royale de médecine, au grand regret de la Faculté de Paris, dont les coryphées, cachant leur amour-propre derrière l'esprit de corps, le désignèrent dans une foule de pamphlets comme un intrigant tourmenté du désir de s'élever.. Vicq-d'Azyr eut sans doute de l'ambition ; tant d'hommes ineptes en ont qu'on peut la pardonner au talent ; mais son ambition le portait à de grandes choses, les résultats en furent utiles à la science ; il fit créer la Société royale de médecine pour en être le secrétaire perpétuel, mais il en fut l'ornement, et elle lui doit tout son lustre : de qui pourrait-on en dire autant aujourd'hui ?

Dès le moment que la Société royale de médecine fut créée, les médecins rivalisèrent de zèle et de talent : les lumières, jusque-là éparses et isolées, aboutirent à un centre commun, et ce généreux élan fut dû tout entier à la louable ambition de Vicq-d'Azyr. L'Académie des sciences l'appela dans son sein. Il n'avait pas encore vingt-cinq ans.

Doué d'un esprit étendu et philosophique, il se plaisait à suivre et à développer des idées générales ; il fit, en anatomie comparée, plusieurs découvertes sur les poissons et les oiseaux ; il établit, d'après Aristote, le parallèle des membres supérieurs et inférieurs chez l'homme, et démontra qu'ils ne diffèrent que suivant leur position opposée et le raccourcissement ou prolongement de parties semblables, les uns plus délicats, plus souples que chez les animaux, destinés à la préhension, les autres à la locomotion seulement. Il a décrit exactement les nerfs de la deuxième et troisième paires cervicales, et sur leurs rapports il fonda l'explication de plusieurs affections sympathiques.

L'organe encéphalique devait attirer l'attention d'un médecin philosophe et d'un habile anatomiste. Vicq-d'Azyr consacra plusieurs mémoires à cette étude ; son ouvrage méritera toujours d'être consulté : il a provoqué toutes les recherches que l'on a faites sur le cerveau depuis la fin du siècle dernier.

Vicq-d'Azyr s'était proposé de publier un traité complet d'anatomie et de physiologie ; le temps ne lui permit d'en donner que la première partie. Deux discours servent d'introduction : à la

manière de Buffon, il y multiplie les rapprochements et les idées philosophiques. Ainsi, pour n'en donner qu'un exemple, il s'attache à saisir le rapport de la conformation avec les habitudes en général; il n'admet que deux classes d'êtres dans la nature, les êtres organisés et les êtres inorganiques; toujours il abonde en aperçus et en résultats du plus haut intérêt, exprimés avec tout le charme de l'éloquence, telle que la comportent les sciences. Il avait formé le projet de créer pour l'anatomie une nomenclature nouvelle, projet qui depuis a été réalisé par plusieurs médecins distingués, et entre autres par Dumas et Chaussier. Si nous suivons Vieq-d'Azyr dans sa marche rapide, nous le voyons jaloux de réunir toutes les connaissances; plusieurs mémoires sur des questions de chirurgie, des remarques sur la médecine agissante; l'article *abus* dans le dictionnaire de médecine de l'Encyclopédie; des considérations sur une médecine comparée dans le Traité des épizooties; une notice historique sur les académies; le nouveau plan de constitution pour l'enseignement de l'art de guérir, qui fut présenté à l'Assemblée nationale par la Société royale de médecine; ses articles *adustion*, *acupuncture*, *aiguillon*, dans l'Encyclopédie; les matériaux d'anatomie pathologique destinés à son instruction particulière, qu'il avait rassemblés; la traduction du Traité de Scipion Piatotli sur les lieux et les dangers des sépultures, qu'il a enrichie d'observations et de réflexions nouvelles, sont des titres brillants qui témoignent de la supériorité de Vieq-d'Azyr dans le domaine entier de la physiologie et dans chacune des sciences médicales.

Chargé de prononcer l'éloge des académiciens nationaux et étrangers, il s'acquit une double gloire comme savant et comme écrivain; cependant ce genre présentait des modèles redoutables : Fontenelle, d'Alembert, Thomas, Condorcet s'étaient concilié les suffrages du public. Sans comparer Vieq-d'Azyr à Fontenelle, dont la finesse dégénère quelquefois en afféterie, à d'Alembert, dont l'exactitude est voisine de la sécheresse, et à Thomas, dont l'emphase dépare souvent la dignité, on peut avancer peut-être qu'il réunit leurs qualités sans avoir leurs défauts; qu'il l'emporte sur Condorcet par la grâce du style, et montre qu'il peut l'égaler par la profondeur. Il est curieux d'opposer ces deux écrivains, qui plus d'une fois traitèrent le même sujet. Condorcet est un juge rigide qui pèse froidement le mérite et les travaux. Vieq-d'Azyr s'identifie à celui qu'il loue; il nous initie à son caractère, aux circonstances majeures de sa vie; on s'élève, on s'attendrit avec lui; et, jaloux sans doute de conserver les impressions qu'il a fait naître, il rend la science si claire et si simple que l'on s'étonne de saisir aussi facilement des vérités si sévères dans la bouche de Condorcet.

On compte parmi les meilleurs éloges que nous devons à Vieq-d'Azyr, et leur nombre indique encore sa supériorité dans ce genre, ceux de Lorry, de Scheele, de Duhamel, de Buffon, de Linné, Watelet, Vergennes, Senac, G. Hunter, Poulletier de la Salle, où, pour le dire en passant, il a donné de si bons conseils sur la manière d'étudier dans chacun d'eux, avec un rare bonheur qui témoigne de sa sagacité; il nous fait connaître la passion qui a été le mobile de la direction morale et des travaux de ceux qu'il a loués.

En 1778, il obtint la récompense qu'il regardait peut-être comme la plus flatteuse de toutes : l'Académie française le choisit pour succéder à Buffon; et, dans le discours qu'il prononça, il fut digne de l'Académie et du grand homme qu'il louait. A l'exemple de Vieq-d'Azyr, pour le mieux juger lui-même, cherchons à apprécier son caractère.

Son penchant pour les lettres, les émotions qu'il dut à l'amour, la mélancolie que le souvenir d'une épouse adorée qu'il perdit après dix-huit mois de mariage lui inspira toute sa vie, l'étendue de son esprit et de ses connaissances, le disposèrent singulièrement à considérer la médecine dans ses rapports avec la morale et la philosophie. Tous ses écrits portent ce cachet, et ce n'est pas le seul rapport que Vieq-d'Azyr ait eu avec Cabanis. Comme toutes les personnes éminemment sensibles, il aima la gloire, ce tribut que la société, trop souvent ingrate, devrait toujours payer au génie pour prix de ses généreuses productions. Aux faveurs de la gloire il réunit celles de la fortune, dont il usa noblement pour l'extension de ses travaux, et une activité infatigable, une sensibilité profonde. Il mourut d'une inflammation de poitrine le 20 juin 1794, âgé seulement de quarante-

six ans, épuisé par la douleur, les inquiétudes et les regrets que lui causaient les sanglantes saturnales de la Révolution.

On a de ce célèbre médecin :

Observations sur les moyens que l'on peut employer pour préserver les animaux sains de la contagion et pour arrêter ses progrès. Bordeaux, 1774, in-12. — Table pour servir à l'histoire anatomique et naturelle des corps vivants, publiée le 12 novembre 1774 dans la séance de l'Académie des sciences. In-folio. — Recueil d'observations sur différentes méthodes proposées pour guérir la maladie épidémique des bêtes à cornes. Ibid., 1775, in-4°. — Consultation sur le traitement qui convient aux bestiaux attaqués de l'épizootie. Bordeaux, 1775, in-8°. — Différents mémoires et recueils d'observations sur les maladies des bestiaux, par Vicq-d'Azyr et autres. 1775 et suivantes, in-4°. — Exposé des moyens curatifs et préservatifs qui peuvent être employés contre les maladies pestilentielles des bêtes à cornes. 1776, in-8°. — Instruction sur la manière de désinfecter les cuirs des bestiaux morts de l'épizootie, et de les rendre propres à être travaillés dans les tanneries sans y porter la contagion. Paris, 1778, in-8°. — Essai sur les lieux et les dangers des sépultures, trad. de l'italien, publié avec quelques changements, et précédé d'un discours préliminaire. 1778, in-12. — Éloges lus dans les séances publiques de la Société royale de médecine. 1778, in-8°. Suites, 1782, 1786, 1788, in-8°. — La médecine des bêtes à cornes, publiée par ordre du gouvernement. 1781, 2 vol. in-8°. — Traité d'anatomie et de physiologie, avec des planches coloriées représentant au naturel les organes de l'homme et des animaux, ou Planches anatomiques avec des explications très-détaillées. Paris, 1786, grand in-fol. — Éloge de M. le comte de Vergennes, lu dans la séance publique de la Société royale de médecine. 1788, in-8°. — Discours prononcé dans l'Académie française à sa réception. Éloge de Buffon. 1788, in-4°. — Œuvres de Vicq-d'Azyr. Paris, 1805, in-8°, 6 vol. et atlas in-4°; publiées par Moreau (de la Sarthe). Ce recueil contient les éloges et une partie des mémoires anatomiques et physiologiques de Vicq-d'Azyr, ainsi que l'ouvrage sur le cerveau.

(*Biogr. médic.* — *Dict. hist.*)

Apr. J.-C. 1748. — THOURET (Michel-Augustin), né en 1748 à Pont-l'Évêque, dans l'ancienne Normandie, aujourd'hui département du Calvados, où son père était notaire royal, fit ses premières études dans sa petite ville natale et alla les achever dans l'université de Caen. Les talents qu'il développa depuis se montrèrent de très-bonne heure. Reçu docteur en médecine, il se rendit à Paris, et se présenta en 1774 devant la Faculté de médecine pour disputer dans un concours le prix fondé par M. de Diest, pour la réception gratuite au doctorat, et il le remporta. Cet avantage flatteur ne détourna point Thouret de l'étude; il fit tout pour justifier l'estime de la célèbre compagnie qui l'avait adopté. Fort peu d'années après, le gouvernement reprit le plan proposé sous le règne précédent pour la création d'une académie de médecine. La Faculté de Paris crut voir des dangers et une sorte d'asservissement dans l'organisation de cette nouvelle compagnie, et elle en combattit l'établissement définitif par tous les moyens dont elle put disposer, sans trop de délicatesse sur leur choix. Un petit nombre d'hommes mûrs et presque tous les jeunes médecins d'un esprit droit et d'un beau talent envisagèrent la question sous un tout autre point de vue, et s'élancèrent avec un ardent courage dans la nouvelle carrière de succès qui leur était ouverte. La Société royale de médecine marcha directement vers son but éminemment utile, surmonta tous les obstacles, et ne répondit aux menées et aux pamphlets de ses adversaires qu'en excitant une vive émulation parmi tous les médecins de la France et du reste de l'Europe, et en publiant avec l'histoire de ses travaux ses savants mémoires et les intéressantes observations qui lui ont fait tant d'honneur. Thouret entra des premiers dans la Société royale, déjà soutenue par la renommée des Lorry, Leroi, Macquer, etc., avec Vicq-d'Azyr, de Jussieu, Bucquet, Hallé, Tessier, Doublet, Mahon, et, enfin, les jeunes médecins de la Faculté les plus laborieux et les mieux faits pour soutenir l'établissement naissant. Un premier arrêté du conseil du 29 avril 1776, et un autre plus étendu du 26 juillet 1778, du propre mouvement du roi, ainsi que des lettres patentes d'août enregistrées au parlement de Paris le 1er septembre de la même année, avaient

créé la Société, lui avaient assuré la protection du gouvernement et définitivement statué sur ses attributions, son régime intérieur et ses relations au dehors. Voici la part que Thouret prit plus particulièrement à ses travaux. D'abord il fit paraître des observations sur les vertus de l'aimant dans un cas de tic douloureux, et trois ans après il publia un travail étendu fait en commun avec son ami Andry, sous le titre d'Observations et Recherches sur l'usage de l'aimant en médecine, ou Mémoire sur le magnétisme animal. Plus tard, en 1784, et lorsque l'épidémie de magnétisme était arrivée à son plus haut degré de contagion, Thouret publia un nouveau travail sous le titre de Recherches et Doutes sur le magnétisme animal. Cet ouvrage se composait de deux parties très-distinctes. L'une, en quelque sorte historique, expose les rapports du magnétisme animal, tel qu'il était connu des anciens, avec celui qui est admis par les modernes. L'autre partie contient des réflexions critiques, des doutes sur les preuves qui servent de base à cette prétendue doctrine. Cependant quarante ans se sont écoulés depuis la publication de cet écrit, et malgré le prodigieux perfectionnement des sciences physiques durant cette époque, le magnétisme se réveille; il est vrai que ses partisans, étrangers presque tous aux sciences, sont des hommes subordonnés à l'influence exclusive d'une imagination plus ou moins déréglée; on a cru aussi remarquer qu'ils appartiennent à la classe qui forme d'inutiles vœux pour l'anéantissement des lumières. Au reste, l'ouvrage de Thouret sur le magnétisme, encore fort intéressant aujourd'hui, est écrit avec une érudition aussi exacte qu'étendue, et une dialectique sans sécheresse qui n'en porte que plus facilement la conviction dans tous les bons esprits. En 1785 parut encore un extrait de la correspondance de la Société royale de médecine, relativement au magnétisme animal. Des observations bien classées et des mémoires envoyés de toutes parts démontrent la futilité de cette doctrine, et terminent ce qui a été publié sur cet objet par la Société.

Thouret avait déjà communiqué à cette compagnie un mémoire sur le tic douloureux de la face, et des recherches, rendues publiques seulement en 1787, sur les différents degrés de compression dont la tête du fœtus est susceptible, pour pouvoir déterminer avec plus de précision les avantages des différentes méthodes fondées sur cette ressource de la nature dans les accouchements difficiles.

Il fut le rapporteur d'une suite d'observations sur la voirie de Montfaucon en particulier, et les voiries considérées en général; mais le plus remarquable de tous les travaux auxquels il ait été appelé à concourir fut l'exhumation du cimetière des Innocents.

Cette grande mesure d'hygiène publique, devenue de jour en jour plus urgente, était réclamée depuis plusieurs siècles. Elle l'avait été d'une manière plus formelle en 1554, depuis 1724 jusqu'en 1746, et en 1780. Enfin, en 1785, M. Thiroux de Crosne, lieutenant-général de police de Paris, renvoya à l'examen de la Société royale de médecine un mémoire qui lui avait été adressé sur les moyens de convertir l'emplacement occupé par l'église, les charniers et le cimetière des Saints-Innocents, en une place ouverte, et d'y transférer le marché aux herbes et aux légumes. L'utilité de ce projet pour la salubrité de la capitale et la possibilité de l'exécuter sans danger ayant été reconnues, la Société de médecine nomma dans son sein une commission chargée de diriger les nombreuses opérations auxquelles la fouille du terrain et les exhumations des corps qu'il contenait devaient donner lieu. Les commissaires furent le duc de La Rochefoucauld, de Lassone, Poulletier de la Salle, Geoffroy, Poissonnier des Périères, Colombier, de Horne, Vicq-d'Azyr, de Fourcroy, et Thouret rapporteur. « Long-temps, nous apprend ce dernier dans son beau rapport, le cimetière des Saints-Innocents avait été presque l'unique sépulture de la capitale. Les familles les plus distinguées de tous les ordres et de tous les rangs venaient y confondre leurs funérailles avec celles des citoyens de la classe la plus inférieure. Cette espèce d'hommage rendu au principe d'égalité que la nature établit parmi les hommes devait flatter la multitude. La religion semblait avoir cherché dans les premiers temps à entretenir une aussi pieuse coutume, en honorant cette sépulture commune par les cérémonies les plus imposantes. Au moyen des solennités dont chaque année renouvelait le spectacle, le cimetière avait été long-temps pour le peuple un

objet de culte public. Ce respect s'était bien affaibli avec le temps ; mais il ne s'était point entièrement éteint.... Cependant c'était sous les yeux de ce même peuple que les opérations devaient s'exécuter. Attiré dans toutes les rues, dans toutes les places voisines par ses occupations ou ses habitudes journalières, la nuit même ne devait pas l'en écarter.... Sous les yeux de tant de témoins, en présence d'une multitude aussi facile à céder aux impressions qu'on lui communique, la plus légère imprudence pouvait indisposer les esprits. Dans le plan des travaux entrait d'ailleurs la destruction de plusieurs places où d'honnêtes citoyens peu fortunés venaient chercher un asile parmi les morts dans cette lugubre retraite. Ajoutons que cette enceinte, qui recélait dans son sein plusieurs des antiquités les plus curieuses et les plus intéressantes de la capitale, ne pouvait être dénaturée qu'avec de grandes précautions. Mais c'était surtout relativement aux dangers pour la salubrité de l'air, tant redoutés dans de semblables occasions, que les craintes devenaient excessives. » Un principe que nous appellerons *contagium*, et que nous ne connaissons absolument que par quelques-uns de ses effets, s'était infiltré du cimetière dans des caves et des fosses d'aisances voisines. Les accidents terribles qui en furent le résultat en 1780, communiqués en 1781 à l'Académie royale des sciences, et publiés en 1783, avaient déterminé le gouvernement à faire fermer l'église et cesser les inhumations dans le cimetière. Un intervalle de cinq ans n'avait pu éteindre des germes d'infection aussi funestes. En effet, la même insalubrité observée en 1780 se reproduisit à l'ouverture de l'un des caveaux de l'intérieur du cimetière, et cependant il fallait fouiller à une grande profondeur une surface de plus de dix-sept cents toises carrées. Rien n'arrêta les commissaires et les ouvriers à leur disposition ; l'excès du mal leur inspira assez de dévouement pour tenter d'y remédier. Ce travail, exécuté jour et nuit, principalement l'hiver, et qui eut aussi lieu pendant les grandes chaleurs, dura plus de six mois et fut couronné du plus grand succès. Les sciences ont recueilli une foule de faits très-précieux sur les maladies des os, sur la décomposition de nos parties molles, solides et fluides. On a appris dans ces circonstances à connaître divers changements opérés dans les terres qui reçoivent les cadavres, différents genres de momifications, et enfin à mieux apprécier la nature d'une substance (l'adipocire) dont la chimie a donné des analyses multipliées, et dont les arts se sont depuis emparés. Plusieurs opinions erronées et accréditées dans les sciences ont été détruites ou rectifiées : ainsi, pour en citer un seul exemple, ce n'est point en terre que se réduisent les corps ; on n'en trouve aucun vestige dans les cercueils les mieux conservés. Ils ne sont pas davantage la pâture des vers, qui ne s'y développent que lorsqu'ils sont exposés à l'air, ou qu'ils l'ont été long-temps et antérieurement au moment de leur sépulture. Mais, ainsi que l'avait pensé Becker, les corps s'exhalent, s'évaporent en gaz ou principes fugaces et volatils qui, rendus au réservoir commun et mêlés de nouveau au sein des éléments, subissent une continuelle succession de formes et métamorphoses différentes. C'est là la raison pour laquelle on ne voit point s'élever le sol funèbre des cimetières, ni le nombre de leurs couches s'accroître et s'accumuler ; phénomène qui avait tant exercé l'esprit des physiciens des derniers siècles, qui considéraient que si les corps de tant d'innombrables tribus d'animaux qui peuplent les cieux, les eaux et la terre devaient être changés en ce dernier principe, le globe ne devrait être à sa surface, et dans toute l'épaisseur du sol que nous habitons, qu'un vaste amas de débris de cadavres, et recevoir chaque siècle de nouveaux accroissements produits par leur destruction. Tel a été, pour terminer cet objet, l'effet de l'exhumation du cimetière des Innocents, qu'on lui doit depuis trente ans, une vaste place couverte d'un immense marché, ornée d'une superbe fontaine jaillissante ; ainsi toutes les sources de la vie, comme l'a dit Thouret, se sont trouvées réunies dans les lieux où naguère encore étaient ouverts tous les gouffres de la mort. La Révolution a empêché qu'il fût publié sur cette grande opération un bel ouvrage pittoresque dont les matériaux, consistant en dessins et explications, étaient tous préparés.

On pourra juger de l'activité de Thouret quand on saura qu'à la même époque, en 1789, Colombier, conseiller d'état, se l'était destiné pour adjoint en.

survivance et en exercice à la place d'inspecteur-général des hôpitaux civils et maisons de force du royaume, et qu'il était aussi membre du conseil de santé des hôpitaux militaires et médecin au département de la police.

Pendant la durée de l'Assemblée constituante, Thouret fut appelé au comité de secours et de mendicité, et prit une part principale à ses mémorables travaux. Sous la législature suivante, il fut moins souvent consulté, le régime de la terreur, qui avait frappé de mort son illustre frère, l'atteignit sans refroidir sa philanthropie. Le Directoire exécutif l'accueillit, le repoussa, et le reprit comme directeur de l'Ecole de santé et comme administrateur des hôpitaux de Paris et du Mont-de-Piété. Thouret a montré dans toutes ses fonctions publiques autant de zèle que d'intégrité et de talent.

Fourcroy et Thouret déterminèrent le choix des premiers professeurs de l'Ecole de santé, depuis plus correctement appelée Ecole de médecine, et enfin Faculté, pour se conformer aux dénominations universitaires. Ils se donnèrent pour collègues, Sabatier, Desault, Pelletan, Corvisart, Peyrilhe, Pinel, Hallé, Chaussier, Ant. Dubois, Deyeux, Doublet, Lassus, Mahon, Chopart, Baudelocque, Bourdier, Sue, Lallement, Goulin, Richard, Thillaye, Percy. Le crédit des deux fondateurs de la même école en ouvrit ensuite les portes à Leclerc, à Leroux, à Cabanis et autres. Thouret, ayant survécu à Fourcroy, contribua plus puissamment que personne à la nomination de son digne ami de Jussieu; il appelait aussi par ses vœux celle de son excellent compatriote Vauquelin. Cette liste, dans laquelle on trouve encore les noms de neuf professeurs vivants, éliminés de la Faculté par l'épuration de 1823, parlera toujours en faveur de Thouret. On a dit de lui avec vérité qu'il estimait ses confrères, qu'il aimait sincèrement ceux qu'il estimait le plus, et qu'il plaçait l'avantage de la Faculté avant celui des personnes. Les étudiants lui étaient très-chers, et c'est lui qui leur a procuré les moyens variés d'instruction qui ont porté si haut la réputation de l'Ecole de Paris.

L'administration de l'Hôtel-Dieu et des secours à domicile, ainsi que celle du Mont-de-Piété, si étroitement liées ensemble par les consolations qu'elles versent sur l'indigence et l'adversité, ont eu les plus grandes obligations à Thouret.

Tant de services rendus le désignèrent à l'opinion publique pour faire partie du tribunat. Dans ce corps, destiné au maintien des libertés publiques, et qui invoqua le premier le pouvoir d'un seul, Thouret s'occupa plus spécialement d'administration intérieure. Déjà plusieurs discours prononcés dans les législatures précédentes, relativement à l'enseignement et à l'exercice de l'art de guérir, étaient sortis de la plume de Thouret. Dans l'an XI, il fut le rapporteur du projet de la loi qui fut rendue et a servi jusqu'ici de législation sur cette partie. On n'avait jamais parlé plus sensément et avec plus de dignité sur cet objet. « Tribuns, leur dit-il, après une affreuse anarchie, pendant le long silence des lois, le désordre a gagné de toutes parts et s'est établi dans le domaine de l'art de guérir. Des hordes d'empiriques assiégent les places dans les cités, se répandent dans les bourgs, dans les campagnes, et portent partout la désolation et l'effroi. Vous ferez cesser cette calamité publique; vous mettrez un terme au brigandage qui règne. A sa place vous établirez la puissance salutaire de cet art qui, soit par son ancienneté, soit par l'importance et la dignité de son objet, soit par son utilité, ne le cède à aucun autre; qui, né, comme l'agriculture, des premiers besoins des hommes, offre, comme elle, une des premières sciences dont ils aient ébauché les éléments; qui, dévoué tout entier à l'étude de la nature dans son plus parfait ouvrage, recherche les parties si cachées de son organisation et les ressorts secrets qui le font agir et penser; qui, se liant à toutes les branches de l'administration, instruit l'homme d'état sur les divers objets de salubrité publique, poursuit les fléaux qui nuisent à la population; perfectionne dans cette vue les méthodes préservatrices, éclaire les tribunaux et prête un appui même à la morale; qui distribue sur tous les points de l'empire des hommes éclairés; qui joint le courage au savoir et a aussi son genre d'héroïsme, soit que, compagnon inséparable du métier des armes, au sein des combats, il vole dans les rangs pour secourir les victimes du plus noble dévouement, soit qu'environné de dangers plus grands encore, ferme au milieu du deuil et de

la consternation générale, il affronte ces grandes contagions qui dépeuplent la terre, et brave cet invisible ennemi dont le souffle est celui de la mort. A ce tableau vous reconnaîtrez cet art également cher aux sciences et à l'humanité, cet art puissant et consolateur qui mérita toujours des hommages, et qui, revivifié par les soins du gouvernement, multipliera ses secours et doublera ses bienfaits. »

A la suppression du Tribunat, Thouret passa dans le Corps-législatif; et lors de l'organisation de l'Université impériale, il en devint conseiller ordinaire, et remplit peu après, comme doyen, les fonctions de vice-recteur près la Faculté de médecine. Il était aussi membre du comité de salubrité de la préfecture de police.

Au milieu des travaux que nécessitaient tant de places, il fut attaqué d'une affection cérébrale qui l'emporta en peu de jours. Il succomba, le 19 juin 1810, au milieu de sa famille consternée, dans une modeste maison de campagne qu'il avait au Petit-Meudon, et où il passait quelques heures dans les jours de la belle saison. A la nouvelle de sa perte, il s'éleva un concert unanime de louanges et de regrets; Thouret fut pleuré de tous ceux qui l'avaient connu. La Faculté de médecine, présidée par M. Leroux, se rendit en corps, en grand costume et avec tous les emblèmes du deuil, près des restes de son doyen, et elle fit les frais de ses obsèques, bien plus remarquables par le concours nombreux et l'affliction des assistants que par une pompe inaccoutumée au milieu des champs. Celui qui a eu le malheur de succéder à Thouret, comme doyen de la Faculté, prononça sur sa tombe un discours dicté par l'estime la plus affectueuse; il faut en rappeler quelques passages : « Thouret avait de la fermeté, mais elle était tempérée par l'indulgence la plus vraie, par la complaisance la plus remarquable, par cette politesse d'estime qui n'appartient qu'à un homme dont le cœur honnête ne lui permet point d'applaudir à tout, mais qui connaît le monde, qui sait quels égards les gens bien nés se doivent entre eux, qui sait se respecter lui-même en respectant les autres. Il était maître de lui, impénétrable dans les secrets, juste dans le parti qu'il prenait, actif dans l'exécution... Il possédait au suprême degré l'esprit conciliateur... Il a su maintenir dans l'union la plus parfaite tous les membres de la Faculté; et si la confraternité régnait dans une société, c'était à la Faculté de médecine qu'il fallait la chercher. »

Après le discours de M. Leroux, M. Husson en prononça un autre au nom du comité central de vaccine; et il fit connaître la part que Thouret, l'un de ses fondateurs, avait prise à ses travaux, et avec quel zèle éclairé il avait contribué à répandre ce grand bienfait.

La Faculté a fait exécuter en marbre statuaire le buste de Thouret. « Sage et estimable modérateur de nos écoles (dit à cette occasion Percy, à la rentrée de 1811), que la mort a si impitoyablement frappé au milieu de nos plus chères affections, nous avons voulu que votre image, devenue impérissable comme votre nom, attestât à la postérité et votre dévouement et notre gratitude. »

Thouret, qui avait épousé Marie-Antoinette Colombier, fille aînée de son bienfaiteur et de son ami, n'a laissé qu'un fils qui a eu le malheur de perdre aussi sa mère, femme distinguée par son esprit et tous les agréments de son sexe.

Ouvrages de Thouret :

Suntne habiliores ad artem medicam qui imaginatione præpollent? Négative. Paris, 1774, in-4°. — An retina primarium visionis organum? Affirmative. Paris, 1774, in-4°. — An post longas defatigationes, subito instituta vita deses, periculosa? Affirmative. Paris, 1775, in-4°. — An affectibus soporosis emeticum? Affirmative. Paris, 1776, in-4°.— An fracto cranio semper admovenda terebra? Négative. Paris, 1776, in-4°. — Observations sur les vertus de l'aimant (Histoire et mémoires de la Société royale de médecine, année 1776). — Réflexions sur le but de la nature de la conformation des os du crâne particulière à l'enfant nouveau-né, ou Mémoire sur un nouvel avantage attribué à cette conformation (Histoire et mémoires de la Société royale de médecine, année 1779). — Observations et recherches sur l'usage de l'aimant en médecine, ou Mémoire sur le magnétisme animal (Histoire et mémoires de la Société royale de médecine, année 1779). — Recherches et doutes sur le magnétisme. Paris, 1784, in-12. — Extrait de la correspondance de la Société royale de médecine, relativement au magnétisme animal, imprimé par ordre du roi. Paris, de l'imprimerie royale, 1785,

in-8°. — Mémoire sur l'affection particulière de la face à laquelle on a donné le nom de tic douloureux; lu le 5 octobre 1785 (Histoire et mémoires de la Société royale de médecine pour 1782 et 1783, publiés seulement en 1787). — Recherches sur les différents degrés de compression dont la tête du fœtus est susceptible, ou mémoire sur les moyens de déterminer d'une manière plus précise qu'on ne l'a fait jusqu'ici les avantages des différentes méthodes fondées sur cette ressource de la nature dans les accouchements laborieux dépendants de l'état de disproportion (Hist. et mém. de la Soc. royale pour 1782 et 1783, publiés seulement en 1787). — Rapport sur la voirie de Montfaucon, et supplément à ce rapport (Hist. et mém. de la Soc. royale pour 1786, publiés seulement en 1790). — Rapports sur les exhumations du cimetière des Saints-Innocents, lus le 5 février 1788 et le 3 mars 1789 (Hist. et mém. de la Soc. royale pour 1789, et à part, même année, format in-12). — Mémoire sur la nature de la substance du cerveau, et sur la propriété qu'il paraît avoir de se conserver long-temps après toutes les autres parties, dans les corps qui se décomposent au sein de la terre, lu le 23 février 1790 (Hist. et mém. de la Société royale pour 1789, et à part, même année, format in-12). — Mémoire sur la compression du cordon ombilical, ou Examen de la doctrine des auteurs sur ce point (Hist. et mém. de la Soc. royale pour 1780, et à part, même année, format in-12). — Recherches sur la structure des symphyses postérieures du bassin et sur le mécanisme de leur séparation dans l'accouchement, lu le 2 mars 1784 (Hist. et mém. de la Soc. royale pour 1787, publié seulement en l'an VI).

Si l'on joint à l'énumération des travaux ci-dessus ceux auxquels il contribua sur la rage, sur l'emploi de l'électricité dans diverses maladies, enfin, sur l'allaitement artificiel, on sera convaincu de tout le mérite de Thouret, ainsi que des importants services qu'il a rendus à l'humanité. (*Biog. méd.*)

Apr. J.-C. 1748.—SCHWEDIAUER (François-Xavier), qui écrit depuis long-temps son nom de la sorte, *Swediaur*, est né en février 1748 à Steyt, dans la Basse-Autriche, d'une famille originaire de la Suède. Le père de ce médecin avait acheté un petit domaine qu'il faisait valoir lui-même. On lui dut l'introduction, dans le pays qu'il habitait, d'une suite de récoltes sans interruption ou sans jachères, et la culture en grand du turnep. Ce même homme, qui possédait bien les classiques grecs et latins, enseigna à son fils les éléments des lettres. A treize ans, Schwediauer, qui avait perdu sa mère à cinq, quitta la maison paternelle et reçut d'habiles maîtres des leçons de physique, de mathématiques et de philosophie morale, d'après les principes de Wolf. Il se perfectionnait en même temps dans l'étude de l'histoire, de la géographie et des langues vivantes. Bientôt il se rendit à Vienne avec la résolution d'embrasser la médecine, et il y suivit pendant trois ans les cours d'anatomie, de chimie et d'histoire naturelle. Ce temps étant écoulé, il se livra trois autres années à l'étude de la médecine clinique sous la direction de De Haen. Schwediauer se fit recevoir docteur en médecine, et publia à cette occasion une description du Muséum anatomique de Vienne. Avide d'instruction, il entreprit de visiter une partie de l'Europe savante, et se fixa plus long-temps en Angleterre qu'ailleurs, et eut même le dessein de s'y établir définitivement. Ayant trouvé à Londres ses condisciples de Vienne, les docteurs Nooth et Milman, ils se mirent à répéter les expériences faites dans leur école de clinique sur l'usage du sublimé corrosif dans les maladies vénériennes, et sur celui de la ciguë dans les cancers. Les soupçons qu'ils avaient conçus à Vienne furent justifiés, et ils demeurèrent convaincus que Van Swieten avait été trompé sur le premier point et plus complétement encore sur le second, malgré les assertions personnelles de Stork. Ces trois médecins constatèrent de nouveau que le sublimé corrosif, qui fait disparaître promptement plusieurs des symptômes les plus violents du virus syphilitique, ne le guérit point radicalement. Les résultats de leurs observations furent publiés dans l'ouvrage périodique intitulé : *Foreign medical Review*, rédigé par Schwediauer, et continué pendant deux ans en société avec le docteur Simmons sous cet autre titre : *London medical journal.* Schwediauer répandit à cette époque en Angleterre plusieurs des idées de Bergmann, en publiant une traduction de son Traité sur l'utilité de la chimie et ses applications dans l'usage de

la vie. Ingenhoufs présenta Schwediauer à Pringle, et celui-ci lui fit faire une intime connaissance avec Heberden, Warren et George Fordyce. Ces célèbres médecins comblèrent Schwediauer de témoignages de confiance et d'amitié, et lui communiquèrent les résultats de l'immense pratique qui leur a procuré tant de célébrité. Ce fut aussi sous leurs auspices que Schwediauer commença à pratiquer la médecine à Londres, et eut assez de vogue pour compter à la fois dans sa clientèle cinq ambassadeurs ou ministres étrangers. En 1784, Schwediauer fit un voyage à Edimbourg; il voulait soumettre à Cullen ses nombreuses recherches et ses observations sur les affections vénériennes, et le consulter en même temps sur ses propres ouvrages, et principalement sur sa classification nosologique et quelques maladies peu connues qu'il avait placées dans ses cadres. Schwediauer publia, dans la même année et en Ecosse, ses principales idées relativement aux maladies vénériennes. Il écrivit aussi une petite brochure sur la meilleure méthode de saler les poissons, et lut à la Société royale de Londres un mémoire sur l'origine de l'ambre gris et de l'adipocire, qui a paru dans les Transactions philosophiques. M. Schwediauer publia, en 1789, une brochure en faveur de l'abolition des lois prohibitives de la libre importation du sel gemme en Ecosse. Préférant le climat de la France à celui de l'Angleterre pour sa santé, il vint dans la même année 1789 habiter Paris, où il a eu long-temps une nombreuse clientèle qu'il eut un talent particulier pour rendre très-lucrative. Accablé sous le poids de diverses infirmités, il est mort le 27 août 1824. Les principaux ouvrages de ce médecin sont :

Diss. exhibens descriptionem præparatorum anatomicorum et instrumentorum chirurgicorum, quæ possidet facultas medica Vindobonensis. Vienne, 1772, in-8°. — Hugo Schmith's kurzer Inbegriff der heutigen praktischen Arzneykunst samt einem Anhang von den Wirkungen und dem Gebrauch des Aderlassens; aus dem Englischen übersetzt und mit einigen Anmerkungen und Zusætzen vermehrt. Ibid., 1776, in-8°. — Methodus medendi hodierna in nosocomiis Londinensibus usitata. P. II. Ibid., 1777, in-8°. — G. Fordyce Anfangsgründe des Ackerbaues und Wachsthumes der Pflanzen; nach der 2ten engl. Ausgabe übersetzt, und nach den neuesten mineralogischen Grundsætzen ganz umgearbeitet und mit Zusætzen vermehrt. Ibid., 1777, in-8°. — W. Cullens Anfangsgründe der praktischen Arzneywissenschaft; aus dem Englischen. Ibid., 1777, in-8°. — Practical observations on the more obstinate and inveterate venereal complaints. Londres, 1784, in-8°. Et en allemand : Schwediauers praktische Beobachtungen über hartnæckige und eingewurzelte venerische Zufælle; aus dem Engl. von dem Verfasser selbst übersetzt und mit Zusætzen vermehrt. Vienne, 1786, in-8°. — Practical observations on venereal complaints. The thirt edition corrected and enlarged, to which are added : An account of a new venereal disease which has lately appeared in Canada, and a pharmacopœa syphilitica. Edimbourg, 1788, in-8°. — Praktische Abhandlung über die Zufælle und Heilart der Lustseuche; aus dem Englischen von dem Verfasser selbst uebersetzt und verbessert. Vienne, 1786, in-8°. — Traité complet sur les symptômes, les effets, la nature et le traitement des maladies syphilitiques. T. I. Des effets du virus syphilitique sur les organes de la génération dans les deux sexes. Tome II. Des effets du virus sur tout le système de l'économie animale. Paris, 1798, in-8°. Septième édition, Paris, 1817, in-8°, 2 vol. — Pharmacopœia medici practici universalis, sistens medicamenta præparata et composita, cum eorum usu et dosibus. Leipzick, 1803, in-12. Juxta auctoris textum recusa, editionis curam gessit, additamentis locupletavit et notis elucidavit J.-B. van Mons. Bruxelles, 1817, in-12, 2 vol. — Pharmacopœia syphilitica. Paris, an XII (1804), in-8°. — ταριχη, seu Novæ medicinæ rationale systema. Halle, 1812, 2 tomes en 3 parties.

(*Biogr. méd.—Dict. hist.*)

Apr. J.-C. 1748. — SELLE (Chrétien-Théophile), né à Stettin, dans la Poméranie, en 1748, de parents peu fortunés, fit ses études avec beaucoup de succès dans sa ville natale et à Berlin. Après avoir étudié la médecine d'abord à Gœttingue, puis à Halle, il prit le bonnet de docteur en 1770 dans cette dernière ville. La méditation des écrits des philosophes et des médecins anciens et modernes occupait alors tout son

temps. Deux ans s'étant écoulés, il publia une traduction allemande des Observations économiques et médicales de Brocklesby, qui fut froidement accueillie. L'année d'après, il fit paraître sa Pyrétologie, qui obtint le plus grand succès. L'évêque de Warmie le prit pour son médecin et l'emmena à Heilsberg. Quelques années après, Selle, de retour à Berlin, traduisit les OEuvres de Pott, les Mémoires de Janin sur l'œil, et pour la première fois il publia un ouvrage de philosophie. Peu après, il épousa la fille du célèbre Meckel et devint médecin professeur de l'hospice de la Charité à Berlin. Le jeune homme, qui jusqu'alors n'avait passé que pour un érudit, acquit dès-lors la réputation de bon praticien. Partout il suffit pour cela d'avoir le droit d'exercer dans un hôpital. Selle justifia la bonne opinion qu'on avait conçue de lui; il prouva qu'une instruction théorique solide conduit à une pratique sage et heureuse et hâte l'acquisition de l'expérience. Son Introduction à l'étude de la nature et de la médecine, sa Médecine clinique, témoignèrent de sa persévérance à mériter les honorables suffrages dont il pouvait s'enorgueillir à juste titre, puisqu'ils n'avaient pas été mendiés par l'intrigue et la bassesse. C'est alors que l'on vit Selle oser entreprendre de défendre contre Kant la philosophie expérimentale. Dire qu'il ne parut pas au-dessous de cette tâche, c'est assez le louer d'avoir osé attaquer un si rude jouteur. Il ne paraît pas que ses opinions lui aient valu aucune persécution. Dans le cours de ses discussions philosophiques, il traduisit l'ouvrage de Delaroche sur la fièvre puerpérale. En 1785, le roi de Prusse le fit son médecin ordinaire; et après la mort de ce prince, il publia une histoire détaillée de sa maladie. Le roi, fatigué de ne point obtenir la guérison qu'il espérait des soins de Selle, l'avait éloigné de sa personne avant que de mourir. L'Académie de Berlin avait appelé Selle dans son sein, lorsque, vers 1789, il fit un voyage à Paris, dont il visita les établissements sans s'annoncer comme médecin. Il était devenu conseiller intime, directeur du collége de médecine et de chirurgie de la capitale de la Prusse. Doué d'une constitution très-faible, il mourut de phthisie pulmonaire, à Berlin, le 9 novembre 1800. Ses mœurs étaient douces et son affabilité extrême.

Selle a joui d'une réputation européenne; mais elle aurait été plus grande encore sans le mouvement qui se préparait dans les sciences médicales. Ses ouvrages forment le passage des écoles du siècle dernier à l'école de Pinel, qui a marché de très-près sur ses traces, et qui fut pour ainsi dire son continuateur. Cullen, Selle, Stoll et Pinel sont tous quatre remarquables par la clarté qui règne dans leurs productions, par l'esprit d'ordre qu'on y distingue; mais Pinel a été le moins humoriste : il est venu le dernier; il s'est montré plus sévère contre les hypothèses; il a plus usé de l'anatomie. Bichat vint pour ainsi dire se joindre à lui, et de la réunion de ces deux hommes célèbres aux autres élèves de notre Bordeu est née la réforme que la médecine a subie en France, et qui déjà s'étend en Europe sur les débris de l'humorisme, du brownisme, et bientôt, osons le dire, sur ceux du rasorisme.

On a de Selle, qui a beaucoup traduit et qui a été souvent traduit :

Diss. inaug. methodi febrium naturalis rudimenta. Halle, 1770, in-4°. Berlin, 1770, in-4°. — R. Brocklesby œkonomische und medicinische Beobachtungen zur Verbesserung der Kriegslazarethe und der Heilart der Feldkrankeiten; aus dem Englischen, mit Anmerkungen. Berlin, 1772, in-8°. — Rudimenta pyretologiæ methodicæ. Berlin, 1773, in-8°. Editio secunda auctior et emendatior. Berlin, 1786, in-8°. Editio tertia aucta. Berlin, 1789 (1788), in-8°. En allemand : C. G. Hoff. Tubingue, 1791, in-8°. En français par Nauche. Paris, in 8°. 1802, 1817, in-8°, par Montblanc. Lyon, 1802, in-8°. Par Clanet. Toulouse, 1802, in 8°. — Hrn. Wilhelm Falconer, Anmerkungen ueber Hrn. Cadogan Schrift von der Gicht und den uebrigen chronischen Krankheiten; nach der zweyten Englischen Ausgabe uebersetzt. Berlin, 1773, in-8°. — Urbegriffe von der Beschaffenheit, dem Ursprunge und Endzwecke der Natur. Berlin, 1776 (1775), in 8°. — Hrn. Percival's Pott's chirurgische Beobachtungen; aus dem Englischen uebersetzt. Berlin, 1776, in-8°. — Diss. Hrn. Johann. Janin anatomische, physiologische und physikalische Abhandlungen und Beobachtungen ueber das Auge und dessen Krankheiten; nebst einem Inbegriff der Operationen und Mittel, welche man zu ihrer Heilung

anzuwenden hat; aus dem Franz. Berlin, 1776, in-8°. Ibid., 1788, in-8°. C'est la même édition avec un nouveau titre : Einleitung in das Studium der Natur und Arzneygelahrtheit. Berlin, 1777, in-8°. 2te sehr vermehrte und verbesserte Ausgabe. Sous ce titre : Studium physico-medicum, oder Einleit in die Natur und Arzneywissenschaft. Berlin, 1787, in-8°. Traduit en français par Coray. Montpellier, 1795, in-8°. — Der Mann von Gefühl; aus dem Englischen 2te Auflage. Berlin, 1778, in-8°. — Philosophische Gespræche 2 Theile. Berlin, 1780, in-8°. — Medicina clinica, oder Handbuch der medicinischen Praxis. Berlin, 1781, in-8°. 3te sehr verbesserte und vermehrte Aufl. Berlin, 1786, in-8°. 4te Aufl. Berlin, 1788. 5te Aufl. Berlin, 1789. 6te verbesserte Aufl. 1793 (1792). 7te verbesserte Aufl. Berlin, 1797. 8te Auflage. Berlin, 1801; in-8°. En latin, par K. Sprengel. Berlin, 1788, in-8°. En français, par Coray. Montpellier, 1787, in-8°, 2 vol. — Neue Beytræge zur Natur- und Arzneywissenschaft. 1ster Theil. Berlin, 1782. 2ter Theil. Berlin, 1783. 3ter Theil. Berlin, 1786, in-8°. — Untersuchungen ueber die Natur und Behandlung des Kindbetterinnenfiebers oder der Entzüendung der Eingeweide bey Wœeynerinnen; aus dem Franzœsischen des Hrn. Delaroche uebersetzt, mit Anmerkungen. Berlin, 1785, in-8°. — Krankheitsgeschichte des hœchstseligen Kœnigs von Preussen, Friedrichs des Zweyten, Majestæt. Berlin, 1786, in-8°. — Die letzten Worte an den abgeschiedenem Gest Friedrich's des Grossen, Kœnigs von Preussen, aus dem Latein. des Marquis de Luchesini uebersetzt. Berlin, 1786, in-8°. — Grundsætze der reinen Philosophie. Berlin, 1788, in-8°. — De la réalité et de l'idéalité des objets de nos connaissances. Berlin, 1791, in-4°. Dans les Mémoires de l'Académie de Berlin. — Ueber Freyheit und Nothwendigkeit; in der Berlin. Monatschrift. 1783, Oct. S. 294-306. — Von der Moralitæt der menschlichen Handlungen; ibid., Nov. S. 428-434. — Von den Gesetzen der menschlichen Handlungen; ibid., Dec. S. 488-502. — Von den Rechten der menschlichen Handlungen; ibid. 1784. Febr. S. 112-128. — Von der analogischen Schlussart; ibid. Aug., S. 18 h. u. ff. — Næhere Bestimmung der analogischen Schlussart; ibid. Oct. S. 384. u. ff. — Versuch eines Beweises, dass es keine reine von der Erfahrung unabhængige Vernunftbegriffe gebe; ibid. Dec. S. 565-574. — Ueber Natur und Offenbarung; ibid. 1786, Aug. S. 121-140. — Voitus (eide Charakteristik desselben); ibid. 1787, Mærz. S. 220-241. — Ueber den thierischen Magnetismus; ibid. 1789, St. 11. S. 466-475, und 1790, St. 2, S. 135-149. — Nachricht von dem langsamen Tode eines Menschen nach gesommenen Opium; in Pyl's Aufsætzen und Beobachtungen aus der gerichtlichen Arzneywissenschaft Samml. 1. — Des lois de nos actions; dans les Mémoires de l'Académie royale des sciences et belles-lettres, depuis l'avénement de Frédéric-Guillaume au trône, 1786 et 1789 (Berlin, 1793, in-4°). (*Biogr. méd.—Dict. hist.*)

Apr. J. C. 1748. — ODIER (Louis), naquit à Genève le 17 mars 1748. A l'exemple de plusieurss de ses compatriotes, qui n'ont pas toujours su se défendre d'un peu d'*anglomanie* relativement aux sciences, il fit ses études dans l'université d'Edimbourg, académie où les habitudes de son esprit s'établirent avec assez de force pour le rendre étranger dans la suite aux progrès dont la médecine fut redevable en France aux nouvelles écoles de Paris, Montpellier et Strasbourg. Odier fut reçu docteur en 1770; sa carrière médicale à Genève commença en 1773, et ne fut véritablement interrompue qu'à la mort, qui vint le frapper dans un âge où il pouvait encore rendre de grands services. Ses premiers écrits furent consignés dans un journal hebdomadaire qui se publia à Genève dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Des travaux plus considérables et plus analogues à sa profession, vinrent enrichir la Bibliothèque britannique, dont il devint un des principaux collaborateurs. Le professeur Odier, qui doit être compté parmi les philanthropes les plus zélés du dix-huitième siècle et du dix-neuvième, eut une part très-active à la propagation de la vaccine sur les divers points du continent. L'ouvrage périodique que nous venons de citer, lui offrit pour cet objet de grands avantages, dont il sut profiter avec autant de zèle que de talent. Un peu plus tard, il publia dans la même collection, et sous le titre de Manuel de médecine pratique, les leçons qu'il avait faites en remplissant une chaire jadis occupée par Tronchin, et qui avait prin-

cipalement pour objet de donner plus d'étendue et de solidité à l'instruction médicale des officiers de santé répandus dans les campagnes. Il a composé encore quelques autres écrits, et donné des preuves d'une vie laborieuse, sans avoir toutefois contribué d'une manière directe aux progrès des connaissances médicales. Après avoir exercé la médecine pendant près d'un demi-siècle dans sa patrie, il succomba presque subitement, le 13 avril 1817, à une attaque d'angine de poitrine. On a de ce médecin :

Epistola physiologica inauguralis de elementariis musicæ sensationibus. Edimbourg, 1770. in 8°. — Pharmacopœa Genevensis. Genève, 1780, in-8°. — Observations sur des morts apparentes produites par une cause accidentelle, sans aucune maladie antécédente et sans aucune lésion visible des organes, etc.; traduit de l'anglais. (1800.) — Réflexions sur l'inoculation de la vaccine. Genève, 1800, in-8°. — Instruction sur les moyens de purifier l'air et d'arrêter les progrès de la contagion, à l'aide des fumigations du gaz nitrique, rédigée à la demande du cit. Eymar, préfet du Léman. Genève, 1801, in-8°. — Observations sur la fièvre des prisons. Trad. librement de l'anglais. (1802.) — Grammaire anglaise; contenant l'explication des huit parties du discours, les principales règles de la prononciation, celles de la prosodie et de la versification. Genève, 1817, in-12. — Manuel de médecine pratique, ou sommaire d'un cours gratuit donné en 1800, 1801 et 1804, aux officiers de santé du département du Léman, avec une petite pharmacopée à leur usage. Troisième édit, augm. Genève et Paris, 1821, in-8°. Outre les ouvrages que je viens de citer, on trouve encore de L. Odier plusieurs mémoires insérés dans divers recueils; entre autres ceux-ci : Observations sur l'épiderme d'une baleine, imprimées dans le Journ. de méd., t. VI. — Quatre lettres sur la mortalité de la petite-vérole inoculée, imprimées dans le Journal de médecine, en septembre et octobre 1773, mai 1775, janvier 1776 et avril 1777. Ces lettres sont adressées à de Haen. — Lettre sur l'huile de ricin, imprimée dans le Journal de médecine, en 1778. — Extrait mortuaire de Genève pour 1778 et 1779, avec des considérations importantes; impr. dans les Mémoires de la Société des sciences et des arts de Genève; tome I, seconde partie. — Mémoire sur l'hydrocéphale interne, ou l'hydropisie des ventricules du cerveau; imprimé dans le recueil de la Société de médecine, tome III. — Mémoire sur les causes de l'anasarque qui accompagne la fièvre rouge; envoyé à la Société de médecine. 1779. — Histoire d'une femme qui avait un ovaire transformé en hydatides, et dans la matrice de laquelle on trouva une substance osseuse très-dure et très-compacte. Savants étr. de l'Institut, tome I, 1806.

(*Biogr. médic.*, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1748. — GMELIN (Jean-Frédéric), né à Tubingue le 8 août 1748, était fils de Philippe-Frédéric Gmelin. Livré de bonne heure à l'étude des sciences naturelles, il se forma principalement à l'école de son père, et prit le grade de docteur en 1769. Aussitôt après, il entreprit un voyage en Hollande, passa près de deux années dans cette contrée, la quitta pour aller en Angleterre, repassa dans les Pays-Bas, prit ensuite la route de Vienne et ne revint dans sa patrie qu'en 1771, après une absence de trois années. Sa principale occupation, à son retour, fut de donner des leçons d'histoire naturelle et de botanique; et sa réputation, qui commençait à s'établir, lui valut d'être admis parmi les membres de l'Académie des Curieux de la nature. En 1775, il fut nommé professeur extraordinaire de médecine. Trois ans après, il fut appelé avec le même titre à Gœttingue, où il devint professeur ordinaire en 1778, et mourut le 1er novembre 1804. Durant les trente années de sa carrière académique il s'est fait connaître par de nombreux ouvrages qui attestent la variété de ses connaissances et l'étendue de son érudition, mais qui ne donnent pas une idée aussi favorable de sa sagacité et de son jugement. Les plus importants sont des compilations historiques ou lexicographiques. Les ouvrages de Gmelin sont :

Rede über die Frage : warum schœpft der Mensch Athem? Tubingue, 1767, in-4°. — Irritabilitas vegetabilium in singulis plantarum partibus explorata, ulterioribusque experimentis confirmata. Tubingue, 1768, in-4°. — Enumeratio stirpium agro Tubingensi indigenarum. Tubingue, 1773, in-8°, 334 pp., pref. ind. Ouvrage fort estimable sous le rapport botanique, et auquel l'auteur a donné de l'intérêt en indiquant les usages médicaux ou économiques des plan-

tes qu'il décrit. — Dissertatio an adstringentia et roborantia stricte sic dicta ferreo principio suam debeant efficaciam? Tubingue, 1773, in-4°. — Abhandlung von den giftigen Gewæchsen, so in Teutschland wild wachsen. Ulm, 1775, in-8°. — Programma de alcalinibus et præcipitationibus chemicis ope eorum factis. Gottingue, 1775, in-4°, 3 feuilles et demie. Discours inaugural pour la prise de possession de la chaire de médecine. — Von dem Einfluss der Naturgeschichte in die Haulhaltungskunst, dans le Magazin fuer Aertzte de Baldinger, 1775. — Von den Gewœchsen deren knollichte Wurzeln gespeiset werden; ibid. — Abhandling von denienigen Rinden, welche die Stellen der Fieberrinde vertreten Kœnnen; ibid. — Versuche über eine bessere Art das Spiesglasœl zu machen; ibid. — Onomatologia botanica completa; oder vollstandiges botanisches Wœrterbuch, nach der Lehrart des Ritters von Linné abgefast. Francfort et Leipzick (Nuremberg), 1771-77, in-8°, 9 parties. — Lateinisches und Teutsshes Register über alle 9 Tgeile der onomatologiæ botanicæ. Nuremberg, 1778. Gmelin est seul auteur des huit dernières parties, il a eu quelques collaborateurs pour la première. — Allgemeine Geschichte der Gifte. 1 Theil. Leipzick, 1776, in-8°, 590 pp. 2 Theil : ellgemeine Geschichte des Pflanzengifte. Nuremberg, 1777, in-8°, 560 pp. 3 Theile, nebst Register über alle 3 Theile. Nuremberg, 1777, in-8°, 316 pp. 2e éd. Gottingue, 1801, Cette toxicologie a été long-temps la meilleure et la plus complète que l'on possédât. — Abhandlung von den Arten des Unkrauts und von dessen Benutzung, nebst einer Zugabe von Ausrottung desselben. Lubeck, 1779, in 8°. — Einleitung in die Chemie, zum Gebrauch der Universitæten. Nuremberg, 1780, in-8°. — Eindeitung in die Mineralogie zum Gebrauch akademischer Vorlesungen. Nuremberg, 1780, in-8°. Pour classer les minéraux, Gmelin considère à la fois les caractères extérieurs et la constitution chimique de ces corps. — Einleitung in die Pharmacie. Nuremberg, 1781, in-8°. — Ueber die neuern Entdeckungen in der Lehre von des Luft und deren Anwendung auf Arzneykunst. In Briefen an einen Arzt. Berlin, 1784, in-8°. — Grundsætze der technischen Chemie. Halle, 1786, in-8°; 2e éd. Gottingue, 1795-96, in-8°, 2 vol. — Chemische Grundsætze der Probir- und Schmelzæunst. Halle, 1786, in-8°. — Abhandlung über Wurmtrockniss. Leipzick, 1787, in-8°. — Anhang dazu, bestehend in Aktenstücker, die Trockniss am Harze betreffend, und Auszügen aus derselbigen. Ibid, 1787. in-8°. — Grundriss der allgemeinen Chemie, zum Gebrauch bey Vorlesungun. Gottingue, 1789, in-8°; 2 vol.; 2e édit., 1804. — Grundriss der Mineralogie. Gottingue, 1790, in-8°, 589 pp. — Grundriss der Pharmacie, zum Gebrauche bey seinen Vorlesungen. Gottingue, 1792, in-8°. — Gœttingisches Journal der Naturwissenschaften. 1-4 Heft. Gottingue, 1797-98, in-8°, fig. — Geschichte der Chemie. Gottingue, 1797–99, in-8°, 3 vol. — Progr. Beytrag zu den Nachrichten von dem erlen Ursprung der pneumatischen Chemie. Gottingue, 1798, in-8°. — Programma de acris vitiosi exploratione. Gottingue, 1794, in-4°. — Apparatus medicaminum tam simplicium quam compositorum in praxeos adjumentum consideratus. P. II. Regnum minerale complectens. Gottingue, 1795-96, in-8°, 2 vol. Complément de l'Apparatus de Murray. — Eine chemische Untersuchung des geheimen Mittels vor, welches ein wienerscher Arz, Bœr, als ein specifische Mittel im Kindbettfieber empfiehlt. In der Versammlung der kœnigl. Geselschafft de Wirsenschaften zu Gœttingen. 1793. — Gmelin a inséré une multitude d'articles dans les Annales chimiques de Crell, dans les Mémoires de la Société de Gottingue, et dans divers journaux. On lui doit la treizième édition du Systema naturæ de Linné, édition très-augmentée, faite avec beaucoup de travail, mais sans critique. Les cinquième, sixième et septième éditions de la Materia medica de Lœseke, la troisième et la quatrième des Anfangsgründe der Naturgeschichte d'Erxleben, et diverses traductions du français, de l'anglais et de l'italien.

(*Biogr. méd.*, *Dict. hist. de méd.*)

Apr. J.-C. 1748. — BERTHOLLET (Claude-Louis), né à Talloire en Savoie, vers 1748, docteur en médecine, fut admis au nombre des membres de l'Académie royale des sciences en 1780. En 1794, il fut nommé professeur de chimie à l'École normale; membre de l'Institut national et de la Société royale de Londres en 1795; membre de la commission chargé du choix et du transport des ob-

jets d'art conquis par les Français en Italie en 1796. Il accompagna l'armée d'Égypte, d'où il revint en 1799. Après le 18 brumaire, il fut fait successivement sénateur, comte de l'empire et grand officier de la Légion-d'Honneur en 1804; titulaire de la riche sénatorerie de Montpellier la même année; président du collége électoral des Pyrénées orientales en 1806; grand-cordon de l'ordre de la Réunion en 1813. Depuis le 4 juin 1814, il est membre de la Chambre des pairs. La postérité confirmera les justes éloges accordés à cet illustre savant, que ses travaux sur les applications de la chimie aux arts, ses recherches sur les lois de l'affinité, et ses découvertes nombreuses ont placé au rang des premiers chimistes de l'Europe. Il fut un des membres les plus actifs de cette réunion d'hommes célèbres qui réformèrent la nomenclature chimique en 1787. On lui doit entre autres la découverte de la composition de l'ammoniaque, l'art de blanchir les toiles par le chlore, et des principes fixes pour l'art de la teinture. Après une longue carrière, aussi active que convenablement remplie, Berthollet, l'un des premiers chimistes de son époque, mourut le 6 novembre 1822. Parmi les principaux ouvrages que ce savant a laissés, nous citerons :

Observations sur l'air. Paris, 1776, in-8°. — Prospectus d'un cours de matière médicale. Paris, 1779, in-8°. — Précis d'une théorie sur la nature de l'air, sur ses préparations, etc. Paris, 1789, in-8°. — Eléments de l'art de la teinture. Paris, 1791, in-8°. Ibid. 1805, 2 vol. in-8°. Trad. en allemand par A.-F. Gehlen, Berlin, 1806, 2 vol. in-8°. — Description de l'art du blanchîment des toiles par l'acide muriatique oxygéné. Paris, 1795, in-8°. — Recherches sur les lois de l'affinité. Paris, 1801, in-8°. Trad. en allemand par Ernest-Godefroy Fischer, Berlin, 1802, in-8°. — Essai de statique chimique. Paris, 1803, 2 vol. in-8°. Trad. en allemand par G.-G. Bartoldy, Berlin, 1811, in-8°; en anglais par B. Lambert, Londres, 1804, 2 vol. in-8°; en italien par Dandolo, Côme, 1804, in-8°. — Faits sur les effets de la vaccination (avec MM. Percy et Hallé). Paris, 1812, in-4°. — Mémoires sur l'emploi des fumigations sulfureuses. Paris, 1817, in-8°. — Il a en outre inséré un Cours de chimie animale dans le journal de l'École polytechnique (tome I, page 67), et de nombreux articles dans les Mémoires de l'ancienne Académie des sciences, dans ceux de l'Institut et de la Société d'Arcueil, dont il est un des fondateurs, et dans les Annales de chimie. Enfin, il a enrichi de notes la traduction de l'Essai sur le phlogistique par Kirwan, et ajouté un Discours préliminaire à la traduction de la première édition du Système de chimie par Thomson. (*Biogr. méd.*)

Apr. J.-C. 1749. — PROCHASKA (George), chevalier de l'ordre de Léopold, conseiller d'État, professeur émérite d'anatomie transcendante, de physiologie et d'ophthalmologie de la Faculté et de la Société de médecine de Vienne, était né à Lispitz le 10 avril 1749. Après avoir fait dans de bons colléges d'excellentes humanités et étudié les mathématiques et la physique, il se rendit à Vienne pour étudier la médecine. Encore élève, il se fit avantageusement connaître en publiant ses traités sur la chair musculaire et la structure des nerfs. En 1773 il fut nommé aide de clinique du professeur de Haen, et promu au doctorat la même année. En 1778, ses profondes connaissances en anatomie lui valurent le titre de professeur public extraordinaire en cette science et il obtint le diplôme d'oculiste. La même année, il fut appelé à occuper à Prague la chaire d'anatomie et d'ophthalmiatrique; il y joignit en 1785 l'enseignement de la haute anatomie unie à la physiologie et celui des maladies des yeux. Il rendit de nombreux services à l'université de Prague, et la laissa enrichie, quand il quitta cette ville, d'un beau cabinet d'anatomie pathologique qu'il avait formé. En 1791, Prochaska vint occuper une chaire à l'université de Vienne. Comme anatomiste, physiologiste et oculiste, Prochaska tint le premier rang dans cette Université, et une place distinguée entre tous les médecins de l'Allemagne. Il se rapprochait dans ses doctrines des principes de Reil, et fut de ceux dont les efforts tendirent à ramener les lois de la vie aux lois générales de la nature et à faire de la physiologie une branche de la physique expérimentale. Prochaska mourut le 17 juillet 1820.

Diss. inaug. de urinis. Vienne, 1776, in-4°. — Quæstiones physiologicæ, quæ vires cordis et motum sanguinis per vasa animalia concernunt. Vienne, 1778, in-8°. — Gedanken über die anziehenden Kræfte, welche bey den chemischen

Auflæsungen und der Erzeugung der sogenannten fixen Luft kænnen in Betrachtung gezogen werden; verfasset in einem sendschreiben an einem Freund. Prague, 1778, in-8°. — De carne musculari tractatus anatomicus tabulis æneis illustratus. Vienne, 1779, in-8°. — Annotationum Academicarum fasciculus, continens 1 Obs. anat. de decremento dentium corporis humani; accedit causarum dentitionis secundæ elucidatio. 11. Descriptio anatomica monstri humani bicipitis monocorporei. Vienne, 1780. — Fasc. II. Vienne, 1781. Fasc. III. Vienne, 1784, in-8°. — Lehrsætze aus der Physiologie der Menschen : zum Gebrauch seiner Vorlesungen. 2 Bande. Vienne, 1797, in-8°, 2 vol. Deuxième édit. 1802, in-8°; troisième, ibid., 1810, in-8°. — Beobachtungen über einiger Augenkrankheiten; in Mohrenheims Wienerischen Beytrægen B. 2. (1783.) — Beobachtungen bey Zergliederung eines Meerkalbes; in den Abhandlungen der Bæhm. Gesellsch. der Wissensch. aufs Jahr. 1785. — Von mephitischen Lufiquellen in und bey Karlsbad, ibid. — Beschreibung zweyer in Beeken vereinigter Missgeburten; ibid., aufs J. 1786. — Mikroskopische Beobachtungen über einige Roderthiere; ibid. — Nachricht von einer Widernaturlichen Harnblase, und der Geburtstheile eines siebenvierteljæhrigen Kindes; ibid., aufs. J. 1787. — Zergliederung eines menschlichen Cyclopen; ibid., aufs. J. 1788. — Beobachtungen über die Saamengænge, ihre Klappen, und einer neuem Weg, auf dem der Saamen bey Mænnern ins Blut geleitet wird; in den Abhandlung der K. K. Joseph. medicin. chirurg. Akad. B. 1. (1787.) — Næhere Berichtigung der in den einer in der Leber einer Kuhe gemachten Beobachtung, mit einem Kupfer; in der Neuern Abhandl. der konigl Bœhm. Gesellsch. der Wissensch. B. 2. (1794.) — Beobachtungen über die in den Wasserblasen der Thiere erzeugten Insekten; vorgelesen im Saale der K. Bœhm. Gesellschaft der Wissenschaften in Gegenwart S. Maj. Kaiser Leopold II am 25 septbr. Prague, 1794, in-4°. — Operum minorum anatomici, physiologici et pathologici argumenti, pars I et II. Vienne, 1800, in-8°. — Institutionum physiologiæ humanæ in usum suarum prælectionum conscriptarum volumen primum. Editio latina, 1791. Vienne, 1805. Volumen secundum. Vienne, 1806. — Bemerkungen über den Organismus des menschlichen Kœrpers, und über die denselben betreffenden, arteriæsen und venæsen Haargefæssc, nebst der darauf gegründeten Theorie von der Ernæhrung. Vienne, 1810, in-8°. — Beschreibung zweyer im Beckenvereinigten Missgeburten. In John's Arzneywissensch. Aufsætze bœhm. Gelehrten. (1798), p. 89 98. — Disquis. anatomico-physiol. organismi corporis humani ejusque processus vitalis. Vienne, 1812, in-4°. — Versuch einer empirischen Darstellung des polsrischen Naturgesetzes, und dessen Anwendung auf die Thætigkeiten der organischen und unorganischen Kœrper, mit einem Bückblick auf den thierischen Magnetismus. Vienne, 1815, in-8°. — Physiologie, oder die Lehre von der Natur des Menschen. Vienne, 1820 (1819), in-8°.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Ap. J.-C. 1749. — PETIT-RADEL (Philippe), né à Paris, le 7 février 1749, reçut de ses parents une éducation très-soignée, et se fit remarquer de bonne heure par un goût épuré pour la littérature et les sciences physiques. S'étant livré à l'étude de la chirurgie, il obtint, jeune encore, au concours, une place de chirurgien aide-major des Invalides. Quelque temps après il partit, en qualité de chirurgien-major, pour les Indes orientales, et séjourna trois ans à Surate. De retour en Europe, il alla prendre ses grades à Reims, fut reçu docteur à la faculté de médecine de Paris en 1782, et la même année investi de la chaire de chirurgie. A l'époque du 10 août, il crut devoir quitter la capitale ; il s'enfuit à Bordeaux, d'où de nouvelles persécutions le déterminèrent à passer aux Indes. Ce ne fut qu'en 1797 qu'il revint dans sa patrie, et il y reprit aussitôt ses travaux littéraires avec beaucoup d'ardeur. L'année suivante il fut nommé professeur de clinique chirurgicale à l'École de médecine de Paris, et se fit remarquer par son assiduité à remplir les devoirs pénibles de l'enseignement public. Un squirrhe à l'estomac termina sa carrière le 30 novembre 1815. Entraîné par un goût dominant pour la littérature latine, il lui consacra tous les instants dont sa place et une pratique peu étendue lui permettaient de disposer. Les ouvrages de ce médecin, quoique écrits avec pureté et méthode, n'ont pas joui

d'un très-grand succès. En voici les titres :

Essai sur le lait, considéré médicalement dans ses différents aspects, ou histoire de ce qui a rapport à ce fluide chez les femmes, chez les enfants et les adultes, soit qu'on le regarde comme cause de maladie, comme aliment ou médicament. Paris, 1786, in-8°. — Nouvel avis au peuple, ou instruction sur certaines maladies qui demandent les plus prompts secours, et sur quelques autres qui, avec une apparence peu inquiétante, sont souvent accompagnées de suites fâcheuses. Paris, 1789, in-12. — Dictionnaire de chirurgie, contenant tout ce qui a rapport à cette partie de l'art de guérir. Paris, 1790 et années suivantes, 3 vol. in-4°, avec planches. Avec de La Roche, ouvrage faisant partie de l'Encyclopédie méthodique. — Discours prononcé le 4 décembre 1791 à l'ouverture de la faculté de médecine de Paris ; dans lequel on prouve qu'établir un enseignement uniforme pour tous ceux qui se destinent à l'art de guérir, c'est agir au préjudice de l'humanité. Paris, 1792, in-8°. — De amoribus Pancharitis et Zoroæ, poema erotico-didacticon; seu umbratica lucubratio de cultu Veneris Mileto olim peracto, ut Amathunto sacello mysta subduxit et variis de generatione cum vegetantium, tum animantium exemplis auctum vulgavit Athenis. Paris, 1798, in-8°. Secunda editio, plane reformata et tabulis æneis illustrata; cui accedit Vita auctoris. Paris, 1801, in-8°. Avec le portrait de l'auteur, une carte et deux gravures. Le même ouvrage traduit en français, sous le titre de : Mariage des plantes. Paris, 1798, in-8°. — Erotopsie, ou coup d'œil sur la poésie érotique et les poètes grecs et latins qui se sont distingués en ce genre. Paris, 1802, in-8°. — Les amours de Zoroas et Pancharis, poème érotique et didactique, ouvrage traduit sur la seconde édition de l'original latin, et enrichi de notes critiques, historiques et philosophiques, par un amateur de l'antiquité (Petit-Radel lui-même). Paris, 1803, in-8°. — Cours de maladies syphilitiques, fait aux écoles de médecine de Paris en 1809 et années suivantes, ou histoire des affections, tant aiguës que chroniques, dérivées d'une infection vénérienne, avec leurs symptômes et leur traitement. Paris, 1812, 2 vol. in-8°. — Voyage historique, chorographique et philosophique dans les principales villes de l'Italie en 1811 et 1812. Paris, 1815, 3 vol. in-8°, plus une planche. — Pyretologia medica seu dissertatio methodica in febrium continuarum remittentium, tum intermittentium silvam sistens earum accuratas descriptiones, extispicia et curationes, cui, opitulantibus priscis et neotericis ad studiosæ juventutis usum operam navavit auctor. Paris, 1806, in-8°. — Le même, traduit en français par l'auteur, sous le titre de Pyrétologie médicale, etc. Paris, 1812, in-8°. — Les Mystères de Flore, ou coup d'œil sur les connaissances, les amours, le mariage et la mort des plantes, extrait de l'ouvrage du docteur Petit-Radel, intitulé : De amoribus Pancharitis et Zoroæ, pœma erotico-didacticon, idalio stylo exaratum, etc. Seconde édition, revue et augm. de la traduction française, avec des notes. Paris, 1813, in-8°, 56 pages. — Petit-Radel a inséré divers articles dans le Magasin encyclopédique ; il a été coopérateur de M. de Jussieu, pour la botanique du Dictionnaire des sciences naturelles, par plusieurs professeurs du Musée d'histoire naturelle. — Il a aussi fourni quelques articles à la Biographie universelle, et entre autres celui de Celse. — Il a donné en outre les traductions suivantes : — 1. Anatomie des vaisseaux absorbants du corps humain, par Cruikshank (1787) ; 2. Essai sur la théorie et la pratique des maladies vénériennes, par Nisbett (1787) ; 3. Introduction méthodique à la théorie et à la pratique de la médecine, par Macbride (1787) ; 4. Visite à la prison de Philadelphie, etc., par C. J. Turball (1799) ; 5. Conseils aux femmes de quarante-cinq à cinquante ans, par Fothergill (1800) ; 6. Voyage au cap Nord, etc., par Jos. Acerbi (1804) ; 7. La Médecine rendue familière, etc., par A. Thomson (1806) ; 8. Le Manuel de médecine pratique, etc., du même (1808). Il a aussi traduit du grec : 9. Longi sophistæ pastoralia, poema, e textu græco in latinum numeris heroicis deductum (1809), et les Hymnes de Callimaque le Cyrénéen, traduits du grec en vers latins de même mesure que ceux de l'original, avec la version française, le texte et les notes (1810). (*Biogr. médic.* — *Dict. hist.*)

Apr. J.-C. 1749. — JENNER (Edouard), médecin anglais, membre de la Société royale de Londres, associé étranger de l'Institut de France et de toutes les sociétés savantes de l'Europe,

est né le 17 mai 1749 à Berkeley, dans le comté de Glocester. Son père, Etienne Jenner, était maître ès arts de l'Université d'Oxford, recteur de Rockhampton, vicaire de Berkeley, et possédait des terres considérables dans le Glocestershire. Sa mère était fille de M. Henri Head, qui avait possédé la cure de Berkeley, et qui était en même temps chanoine prébendé de Bristol. Il perdit son père de bonne heure, mais les soins affectueux de son frère Jean Jenner diminuèrent pour lui la grandeur de cette perte. Il reçut sa première éducation à Circester, et de là il passa entre les mains de Daniel Ludlow, chirurgien distingué à Sudbury, qui lui servit de maître jusqu'en 1770, époque à laquelle il vint demeurer à Londres chez le célèbre Jean Hunter, auprès de qui il resta environ deux ans. Le maître s'aperçut bientôt des heureuses dispositions de l'élève, il attacha son nom à plusieurs essais d'histoire naturelle qu'il publia, et lui offrit même de s'associer à lui pour un cours d'histoire naturelle qu'il se proposait de faire sur un plan nouveau et très-étendu. Ce fut à cette époque que se projeta le premier voyage du capitaine Cook avec le chevalier Banks. On avait besoin d'un homme versé dans l'étude de l'anatomie comparée, qui pût examiner et décrire les animaux d'espèce nouvelle que le hasard présenterait; on jeta les yeux sur Jenner, qui rejeta les conditions avantageuses qui lui furent offertes : préférant rester auprès de son frère, qui lui avait servi de père. C'est alors qu'il s'établit, comme chirurgien, à Berkeley. Un nouvel incident parut devoir le détacher de ce frère chéri, auquel il venait de faire le sacrifice des offres de Hunter et du capitaine Cook. Il se trouvait à Bath dans un grand dîner où l'on présenta sur table quelque chose qu'il fallait réchauffer par le moyen d'une bougie; on mit en question si le moyen le plus expéditif serait de tenir l'objet un peu au-dessus de la flamme ou de l'y plonger. Jenner se fit donner la bougie, mit sans hésiter le doigt dans le centre même de la flamme et l'y laissa un moment, puis le plaça perpendiculairement au-dessus, mais il fut obligé de l'en retirer bien vite.... « Voici, messieurs, dit-il, un argument démonstratif. » Il reçut le jour suivant un billet du général Smith, qui avait été de la partie, et qui auparavant ne le connaissait point; celui-ci lui offrait une place dans l'Inde qui lui assurait, au bout de deux ou trois ans, une annuité de trois cents livres sterling. Il fit part de cette proposition à son frère, et par attachement pour lui, ainsi que par amour pour son pays natal, il finit par la rejeter.

Pendant son séjour dans la province, Jenner savait alléger les devoirs pénibles de son état par l'étude de la physiologie et de l'histoire naturelle. Aidé par des observations exactes, souvent répétées et variées de plusieurs manières, il a éclairci un point d'ornithologie jusque-là très-obscur, et contredit par divers naturalistes. C'est celui qui concerne le coucou, la ponte de la femelle dans le nid d'autres oiseaux, les moyens qu'emploient les coucous à peine éclos dans le nid où ils ont été couvés, pour en expulser les œufs ou les autres petits oiseaux, et usurper ainsi, de la manière la plus illégitime, non-seulement la demeure de ces derniers, mais la tendresse de leur mère. Jenner, qui le premier a assuré que le déplacement des petits de la nourrice du coucou était le fait du nourrisson lui même, explique dans les termes suivants la manière très-remarquable dont s'y prend ce jeune animal. « Le jeune coucou, peu d'heures après sa naissance, en s'aidant de son croupion et de ses ailes, tâche de se glisser sous le petit oiseau dont il partage le berceau, et de le placer sur son dos, où il le retient en élevant ses ailes. Alors, se traînant à reculons jusqu'au bord du nid, il se repose un instant, puis, faisant un effort, il jette sa charge hors du nid. Il reste, après cette opération, fort peu de temps, tâtant avec l'extrémité de ses ailes, comme s'il voulait se convaincre du succès de son entreprise. En grimpant sur les bords du nid, il laisse quelquefois tomber sa charge, qui roule dans le nid, mais il recommence bientôt son travail, et ne le discontinue que lorsqu'il est venu à bout de son entreprise. On est surpris de voir les efforts réitérés d'un coucou de deux ou trois jours, lorsqu'on met à côté de lui un petit oiseau déjà trop lourd pour qu'il puisse le soulever. Il est alors dans une agitation continuelle, et ne cesse de travailler. Quand il approche du douzième jour de sa naissance, il perd le désir de jeter ses compagnons hors du nid, et ne les y inquiète plus. » (Observations sur l'histoire naturelle du coucou, publiées dans les Transact. philos. de Londres, 1788.)

L'originalité de ces recherches excita l'attention des naturalistes, et lui mérita l'honneur d'être reçu membre de la Société royale de Londres. On publia même, dans les gazettes anglo-américaines, les observations de Jenner ; et le docteur L. Valentin, qui en a recueilli une à Norfolk en Virginie, l'a consignée dans ces gazettes.

Depuis cette époque, Jenner a essayé de démontrer, par le moyen de l'anatomie comparée, que les tubercules que l'on rencontre dans le poumon de l'homme ne sont autre chose que des hydatides. Il a imaginé aussi un procédé nouveau, et plus facile que ceux connus jusqu'alors, d'obtenir du tartre émétique pur ; il paraît également, d'après une publication du docteur Parry de Bath, qu'il a découvert la cause de l'angine de poitrine, quoique communément on attribue cette connaissance au docteur Heberden ; mais sa modestie s'est constamment refusée à réclamer ce qui appartenait à l'originalité de son esprit.

Que Jenner ait été instruit par des traditions populaires, par des communications amicales, ou par la lecture d'ouvrages publiés en langue sanscrite, le fait est qu'à dater de l'année 1776 il observa que, dans les grandes inoculations de petite-vérole que l'on pratiquait alors en Angleterre à certaines époques de l'année, plusieurs individus résistaient à tous ses efforts pour leur communiquer l'infection variolique. Il interrogea ces individus, consulta les gros propriétaires, rassembla les traditions populaires du canton, et fut naturellement conduit à étudier un phénomène si nouveau pour lui et si extraordinaire dans ses résultats.

Il trouva que ces sujets réfractaires étaient pour la plupart occupés dans les laiteries, et qu'ils avaient contracté des boutons aux mains en trayant les vaches, dont le pis présentait une éruption connue sous le nom de *cowpox*, fréquente surtout parmi celles qui habitaient les pâturages humides. Cette première donnée une fois trouvée, ne satisfit pas pleinement l'esprit indagateur de Jenner ; il voulut remonter encore à l'origine de la maladie, observée à la vérité dans les laiteries de son voisinage, mais inconnue des vétérinaires. Ses nouvelles recherches le conduisirent à acquérir la certitude que l'origine de la maladie venait du cheval, que la matière qui suinte des talons des chevaux attaqués des eaux aux jambes (*grease*), portée par les garçons de ferme sur les trayons des vaches, et inoculée ainsi à ces dernières, leur donnait le *cowpox ;* qu'ensuite, si les personnes chargées de les traire, et n'ayant pas encore eu la petite-vérole, avaient elles-mêmes des excoriations aux mains, elles contractaient des vaches la maladie que dès-lors il nomma *variolæ vaccinæ.* Jenner appuya son opinion sur des observations et des expériences convaincantes ; il savait que le *cowpox* est inconnu en Écosse, en Irlande, et en Autriche, où l'on n'emploie aucun homme dans les vacheries ou laiterie, et où, par conséquent, aucune communication n'est établie entre les individus qui pansent les chevaux et ceux qui traient les vaches ; il avait observé aussi que, de même qu'on ne voit point les eaux aux jambes pendant la sécheresse, de même aussi on ne voit point le cowpox ; enfin, il n'avait point oublié qu'en Angleterre les inoculateurs avaient remarqué que lorsqu'on inocule des serruriers (qui, dans la campagne, font presque tous l'office de maréchaux-ferrants), l'inoculation manquait souvent, ou ne communiquait qu'une petite-vérole anomale et imparfaite. A ces observations, il joignit des expériences positives. Le domestique d'un fermier de son voisinage était occupé deux fois par jour à panser un cheval nouvellement atteint de crevasses au bas de la jambe, dont il suintait une sérosité très-limpide. Le jeune homme avait une coupure aux deux petits doigts, il s'y développa des ulcères qui prirent le caractère de la vaccine, et il en fut assez incommodé. Trois mois après, on lui inocula la petite-vérole, qu'il n'avait jamais eue, non plus que la vaccine. On l'inocula aux deux bras avec un virus très-actif, mais cette inoculation ne produisit aucun effet. Jenner vit aussi un domestique qui pansait une jument atteinte du *grease*, et qui, chargé en même temps de traire les vaches, leur communiqua l'infection, qui ensuite se développa sur d'autres domestiques employés à la même opération. Il ne lui resta plus de doutes sur l'origine du cowpox et, quoique contredit plus tard dans cette opinion, qui paraissait appuyée sur des faits inattaquables, il me mandait, dans une lettre du 4 février 1802, que partout où l'on trouverait réunis un cheval, un homme, une vache et une laitière, on était presque toujours assuré de trouver le cow-

pox, si le pays était humide. Cette opinion, confirmée ensuite par M. Tanner, chirurgien vétérinaire de Londres, et par M. Lupton, dans le *London medical Review*, novembre 1800, fut mise dans tout son jour par M. Loy, dans un excellent petit écrit intitulé : *Account of some experiment on the origine of the cowpox*. Londres, 1802, in-8° de 29 pages.

Avant la publication de son ouvrage, qui parut au mois de juin 1798, sous le titre de *An inquiry into the causes and effects of the variolæ vaccinæ*, Londres, 1798, in-4°, Jenner poursuivait en silence ses observations sur l'effet antivariolique de la vaccine. Il voyait bien qu'un très-grand nombre de personnes qui avaient contracté le cowpox ne pouvaient être infectées de la petite-vérole ; mais il remarqua aussi que quelques-uns des individus qui semblaient avoir eu cette maladie (cowpox) étaient sujets à prendre, par inoculation, l'infection variolique. Cette découverte ralentit un instant son zèle ; il trouva cependant, après un examen plus approfondi, que le pis de la vache offrait plusieurs variétés d'éruption spontanée et que toutes pouvaient infecter les mains des personnes qui les trayaient, mais que quelques-unes de ces éruptions des vaches ne communiquaient point la véritable vaccine. Ce premier obstacle surmonté le mit à même d'établir une distinction entre ce qu'il appela la vraie et la fausse vaccine, d'après la faculté que l'une avait et que l'autre n'avait pas de garantir la constitution de l'infection variolique. A peine cette première difficulté avait-elle disparu, qu'il s'en présenta une seconde bien plus importante. On vit une personne qui avait trait une vache affectée de la véritable maladie, et qui avait paru éprouver les suites ordinaires de l'affection vaccinale, prendre ensuite la petite-vérole. Jenner ne perdit point courage, et recommença ses recherches avec une nouvelle ardeur. Le résultat fut très-heureux. Il découvrit que le fluide contenu dans les pustules de la vache, subissait des changements progressifs dans sa nature à mesure que ces pustules avançaient vers leur dessiccation ; que lorsqu'il était appliqué à la peau dans son état de dégénération, il pouvait bien y produire une ulcération, mais qu'il ne pouvait plus produire le changement constitutionnel qui est nécessaire pour mettre le corps à l'abri de la contagion variolique. Dès-lors, il devenait évident qu'une personne pouvait traire une vache aujourd'hui, prendre d'elle la maladie, et être pour toujours inaccessible à la petite-vérole ; tandis qu'une autre personne qui aurait trait le lendemain cette même vache pouvait éprouver l'influence locale du virus sans que sa constitution se trouvât à l'abri de la petite-vérole. Pendant qu'il s'occupait de ces recherches, qui n'étaient que de simples observations, l'idée lui vint qu'il serait possible de propager la vaccine par inoculation, sur le plan de l'inoculation variolique, en prenant de la matière d'abord de la vache, puis en l'inoculant d'un homme à un autre. Il tenta la chose, et délivra pour toujours l'humanité d'une des plus terribles maladies qui aient jamais affligé la terre.

Quel que fût l'attachement de Jenner pour la vallée du Glocester, les circonstances de sa découverte rendirent sa présence à Londres absolument nécessaire, et il se vit en quelque sorte obligé de quitter un établissement qui faisait le charme de sa vie. Tout son temps y fut consacré à entretenir une immense correspondance chez l'étranger, et à fournir à son pays toutes les instructions dont on avait besoin. Ses relations avec le monde entier devinrent même si étendues, qu'il demanda grâce à ses amis du continent qui l'accablaient ou de lettres ou d'envois de livres, que la douane lui faisait payer d'une manière ruineuse.

Toutes les Sociétés de médecine de l'Angleterre et de l'Europe se sont empressées de se l'associer, et de lui délivrer des témoignages flatteurs de leur assentiment à ses travaux. Tous les médecins de l'Europe ont rivalisé de zèle pour propager sa découverte, et les annales de la science n'offrent pas d'exemple d'un concours aussi unanime d'efforts pour se délivrer d'un fléau quelconque, et pour rendre à l'inventeur de cette découverte tous les hommages qu'il a si bien mérités.

Les chirurgiens et médecins de la marine royale anglaise ont fait, en 1801, frapper en son honneur une médaille qui représente d'un côté Apollon, dieu de la médecine, rendant à l'Angleterre un matelot guéri par la vaccine. La figure allégorique de l'Angleterre tient en main une couronne civique, au centre de laquelle est le nom de Jenner. L'inscription de cette face de la médaille

est *Alba nautis stella refulsit.* Sur l'autre côté de la médaille est gravée une ancre, au-dessus de laquelle on lit *Georgio III rege;* au-dessous, *Spencer duce:* faisant allusion à l'administration de la marine royale sous le règne de Georges III.

L'impératrice de Russie, Catherine II, lui écrivit en 1802 une lettre infiniment flatteuse, qu'elle accompagna d'un diamant d'un grand prix.

Le parlement d'Angleterre s'est plu à le combler de marques d'estime, et à lui prodiguer des témoignages de la reconnaissance nationale. Après lui avoir voté deux fois des remercîments publics et unanimes, il lui a accordé, le 2 juin 1802, une somme de 10,000 liv. sterling (240,000 fr.), et a prié le roi d'ajouter à cette somme celle de 500 liv. sterling (12,000 fr.). Cette récompense fut accompagnée des témoignages les plus honorables de l'estime de la chambre des communes et du gouvernement de la Grande-Bretagne. Le chancelier de l'échiquier, en appuyant la proposition faite à cet égard par l'amiral Berkeley, déclara que « la chambre pouvait voter en faveur de Jenner telle récompense qu'elle jugerait convenable, puisqu'il s'agissait d'une des plus importantes découvertes que la société ait faite depuis la création du monde, et que le mérite de cette découverte était au-dessus de toute expression. »

En 1804, Jenner fut nommé maire de Cheltenham, lieu célèbre pour ses eaux minérales. Il s'est tenu éloigné de Londres presque constamment depuis cette époque, et il a partagé son temps entre ses fonctions publiques et l'étude. C'était sans doute pour le rappeler dans la capitale que le lord-maire et les *aldermen* de Londres lui décernèrent, au mois de décembre 1805, ses droits de franchise et de cité, dont le diplôme était renfermé dans une boîte superbe enrichie de diamants.

Mais sa santé et la simplicité de ses goûts le retinrent à la campagne, où il passa ses dernières années, jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée le 26 janvier 1823. Il avait alors soixante-quatre ans. On a de lui :

An inquiry into the causes and effects of the variolæ vaccinæ, a disease discovered in some of the western counties of England, particulary Gloucestershire, and known by the name of the cow pox; with observations on the origin of the small pox, and on inoculation. Londres, 1798, in-4°; troisième édit. Ibid., 1801. Trad. en latin par Careno, Vienne, 1799, in-4°, fig.; et en français par de La Roque, Lyon, 1800, in-8°. — Further observations on the variolæ vaccinæ, or cow-pox. Londres, 1799, in-4°. — A continuation of facts and observations relative to the variolæ vaccinæ, or cow-pox. Londres, 1800, in-4°. Trad. lat. par Careno. Vienne, 1800, in-4°, fig. — Appendix to the treatise on cow-pox, being a continuation of facts and observations relating to that desease. 1800, in-4°. — A comparative statement of facts and observations relative to the cow-pox. 1800, in-4°. — On the origin of the vaccine inoculation. 1801, in 4°. — On the natural history of the cuckoo. In Philos. Trans. abr. XVI. 432, 1788. — On the pustules resembling small pox, which sometimes appear along with vaccination. Med and Phil. Trans. III. 101. 1800. — A process for preparing pure emetic tartar, by recrystallisation. Trans. med. and chir. I. 30, 1793. — Observations on the distemper in dogs. Medico-Chirurg. Trans. I. 263, 1809. — Two cases of small pox infection communicated to the fœtus in utero, under peculiar circumstances; with additionnal remarks. Medico-Chirurg. Trans. I. 269.

(*Biog. méd.*, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1749. — LEROUX DES TILLETS (Jean-Jacques), naquit à Sèvres, département de Seine-et-Oise, le 17 avril 1749. Il fut reçu bachelier à l'ancienne Faculté de médecine de Paris en 1776, et docteur-régent en 1778. Fixé à Paris, où il exerçait sa profession avec succès, M. Leroux fut témoin des premiers événements de notre révolution, et bientôt il joua un rôle assez remarquable dans le grand drame dont l'action se déroulait avec une effrayante rapidité. Nommé officier municipal, il était près du roi durant la nuit désastreuse du 10 août 1792; et il suivit le monarque au sein de l'assemblée législative. Arrêté quelque temps avant les sanglantes journées du 2 et du 3 septembre, il échappa aux bourreaux; et des temps moins funestes ayant succédé à ces époques de terreur et de deuil, il devint président de la section de l'Unité. Après le 13 vendémiaire, il fut proscrit et condamné à mort comme étant un de ceux qui excitèrent les sections à la révolte. Depuis lors il cessa de participer aux affaires publiques. Il devint professeur de l'Ecole

de santé à l'époque où l'on créa cet établissement, qui prit successivement le titre d'École de médecine et enfin de Faculté de médecine. En 1810, il succéda à Thouret dans les fonctions de doyen. Continuateur de l'enseignement clinique fondé par Des Bois de Rochefort et porté par Corvisart à un si haut degré de splendeur, Leroux rendit d'importants services dans cette carrière, et régularisa, plus qu'on ne l'avait encore fait, les travaux des élèves chargés de suivre les malades et d'en recueillir les observations. Il cessa ces diverses fonctions, par suite de l'ordonnance qui supprima la Faculté de médecine, et il ne conserva que le titre de professeur honoraire de la Faculté nouvelle. Après la révolution de 1830, Leroux revint prendre sa place de professeur de clinique et voulut, malgré son grand âge, reprendre le cours de ses leçons. Mais ses forces ne répondirent pas à son zèle, et il fut bientôt obligé de se faire suppléer. Leroux fut atteint du choléra en 1832 et y succomba, ainsi que le jeune chirurgien qui le remplaçait à la clinique de la Faculté. Leroux donnait à la culture des lettres tout le temps que lui laissaient les fonctions de ses places et les devoirs de son état; nous passerons sous silence ses productions littéraires, et nous n'indiquerons que ceux de ses écrits qui ont quelque rapport avec la médecine.

Table indicative des matières et table des auteurs pour les soixante-cinq premiers volumes du Journal de médecine. Paris, 1788, in-4°. — Rapport fait à l'École de médecine de Paris sur la clinique d'inoculation, le 29 fructidor an VII, par Pinel et Leroux. Paris, 1800, in 8°. — Discours prononcé le 30 juillet 1806 pour l'inauguration des salles de clinique. Paris, 1806, in-8°. — Compte rendu à l'Ecole de médecine, etc. Paris, 1807, in-4°. — Discours prononcé sur la tombe de Leclerc. 1808. Discours prononcé sur la tombe de Baudelocque. 1810. Réimprimé en tête de la dernière édition de l'Art des accouchements, de Baudelocque. — Discours prononcé sur la tombe de Thouret. 1810. — Discours prononcé à la séance publique de la Faculté de médecine de Paris le 14 novembre 1810. Paris, 1810, in 4°. — Instruction sur le typhus, fièvre des camps, fièvre des hôpitaux, fièvre des prisons. Paris, 1814, in-4°. — Mémoire en réponse à un écrit anonyme, intitulé : Observations présentées au roi sur la faculté de médecine, par Leroux et Desormeaux. Paris, 1815, in-4°. — Réflexions sur l'établissement d'une Société royale de médecine et de chirurgie. Paris, 1815, in-4°. — Mémoire et plan d'organisation pour la médecine et la chirurgie. Paris, 1816, in-4°. — Commission de l'instruction publique, Académie de Paris, faculté de médecine, clinique externe, société d'instruction médicale; règlement. Paris, 1818, in-4°. — Discours prononcé sur le cercueil de Corvisart. Paris, 1821, in-4°. — Rapport sur le cimetière de la ville de La Ferté-sous-Jouarre, par Leroux et Desgenettes. Paris, 1820, in-8°. — Discours prononcé sur la tombe de Hallé. 1822. — Cours sur les généralités de la médecine pratique et sur la philosophie de la médecine. Paris, 1825-1826, in-8°, 8 vol. — Leroux a été le directeur du Journal de médecine, chirurgie et pharmacie, publié sous les noms de Corvisart, Leroux et Boyer.

(*Biog. méd.* — *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1750 *env.* — TARIN (Pierre) naquit à Courtenay, dans le Gâtinais. Il étudia la médecine dans les écoles de la Faculté de Paris, mais il n'y prit d'autre degré que celui de bachelier. Il mourut en 1761, et laissa beaucoup d'ouvrages dont la plupart concernent l'anatomie. C'est à lui qu'on doit tout ce qui se trouve sur cette science dans l'Encyclopédie; il y a même inséré un discours sur l'origine et les progrès de cette partie de la médecine. — Les ouvrages de Tarin se sont succédé assez rapidement, pour croire que ce médecin s'occupa davantage du travail du cabinet que de la pratique de son art. On remarque :

Problemata anatomica, utrum inter arterias mesentericas, venasque lacteas, immediatum datur commercium. Parisiis, 1748. in-8°. L'auteur y soutient l'affirmative. — Anthropotomie, ou l'art de disséquer. Paris, 1750, deux vol. in-12. Ce traité est rempli de préceptes intéressants; il contient même diverses remarques sur la structure des parties. M. Portal en parle avec éloge. — Adversaria anatomica. Parisiis, 1750, in-8°, avec figures. Il n'y est question que de la description du cerveau et du cervelet. — Démosgraphie, ou description des ligaments du corps humain. Paris, 1752, in-8°. C'est une traduction du latin de Weitbrecht, professeur de physiologie à Pétersbourg et membre de l'Académie

impériale de celte ville. — Éléments de physiologie traduits du latin de Haller. Paris, 1752, in-8°. On lui doit encore les Éléments de chimie traduits de Boerhaave par Alamand, qu'il a publiés avec des augmentations en six volumes in-12. — Dictionnaire anatomique, suivi d'une Bibliothèque anatomique et physiologique. Paris, 1753, in-4°. La partie bibliographique n'est qu'un extrait de l'ouvrage intitulé : Methodus studii medici par Haller. — Ostéographie, ou description des os de l'adulte, du fœtus, etc. Paris, 1753, in-4°, avec un grand nombre de figures, la plupart copiées d'Albinus et des ouvrages de différents auteurs modernes. Il en est de même du fond de ce traité, l'auteur y a rassemblé les morceaux épars dans les écrits des anatomistes. — Myographie ou description des muscles. Paris, 1753, in-4°. Il a profité des planches du célèbre Albinus pour faire graver les siennes, mais l'artiste les a mal rendues. — Observations de médecine et de chirurgie. Paris, 1758, trois volumes in-12. Elles sont extraites de plusieurs auteurs.

Apr. J.-C. 1750 *env.*. — THIERRY (François), médecin fort instruit et bon observateur, était de Nancy. Il fut reçu docteur en médecine à Paris vers 1740. Quelques thèses remarquables qu'il fit soutenir à la faculté commencèrent sa réputation. L'amour de la science lui fit entreprendre des voyages dans le but d'étudier l'influence des climats sur la santé et les maladies. Il séjourna près de trois ans en Espagne. De retour à Paris, il fut fort répandu dans la pratique. Il entretenait une correspondance suivie avec Haller. Il mourut vers la fin du dernier siècle, dans un âge avancé. Ses ouvrages ne sont pas sans mérite. Thierry est le premier en France qui ait décrit avec soin et qui nous ait fait connaître la colique de Madrid.

An in celluloso textu frequentius morbi et morborum mutationes. Paris, 1749, in-4°. Ibid., 1757, in-4°. Ibid., 1788, in-4°. Recus. in Haller, Disp. med. pract. T. VII. — Structures et maladies du tissu cellulaire. Paris, 1759, in-8°. — Lettre sur le même sujet. Ibid. (1759). — An ab omni cibaria vasa aenea prorsus ableganda. Paris, 1759, in-4°. Ibid., 1767, in-4°. — Médecine expérimentale, ou résultats de nouvelles observations pratiques et anatomiques. Paris, 1755, in-12. — Sur les funestes effets de la poudre purgative du sieur Ailhaud. Paris, 1758, in-8°. — Lettre contenant la relation d'un voyage à Barèges, Cauterez et Bagnères. Paris, 1760, in-4°. — Instruction sur la colique de Madrid. Paris, 1762, in-4°. — Discours de réception à l'Académie des sciences et belles-lettres de Nancy. Nancy, 1767, in-4°. — La vie de l'homme respectée et défendue dans ses derniers moments. Paris, 1787, in-8°. — Vœux d'un patriote sur la médecine en France. Paris, 1789, in-8°. — Observations de physique et de médecine faites en différents lieux de l'Espagne; on y a joint des considérations sur la lèpre, la petite-vérole et la maladie vénérienne. Paris, 1791, in-8°, 2 volumes.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1750. — JEAN-ROI (Dieudonné), né à Nancy en 1750, étudia la médecine sous la conduite de son oncle, homme de beaucoup de mérite, dont les soins éclairés n'ont pas peu contribué à développer les talents auxquels il dut par la suite sa réputation. Quelque temps après avoir été reçu docteur en médecine à l'ancienne faculté de Paris, Jean-Roi fut nommé membre de la Société royale de médecine qui venait d'être organisée. En 1778 il fut désigné par le gouvernement pour se rendre à Dinan, où régnait alors une épidémie meurtrière. Pénétré de l'importance de la mission qui lui était confiée, il n'épargna rien pour limiter les progrès de la contagion et diminuer le nombre des victimes qu'elle faisait; car lui-même tomba malade, et sans MM. Paulet et Lalouette, qui partirent de Paris pour lui prodiguer leurs soins, la mort aurait été le prix de son généreux dévouement. De retour dans la capitale, Jean-Roi se livra à l'exercice de la médecine, dont il n'a cessé de s'occuper jusqu'à sa mort, qui arriva le 27 mars 1816. C'était un médecin recommandable, auquel une longue pratique et le talent de l'observation avaient donné ce tact particulier qui, dans des circonstances difficiles, fait saisir juste au praticien l'indication curative ; aussi Jean-Roi passait-il pour obtenir de nombreux succès, et son opinion était toujours d'un grand poids auprès de ceux de ses confrères qui réclamaient ses conseils. Il a écrit :

Quæstio medica, an remediorum etiam empyricorum adhibitio dogmatica. Paris, 1777, in 4°. — Premier mémoire sur

les maladies qui ont régné à Dinan en Bretagne en 1779. — Observation sur l'obstruction du pylore. — Expériences sur les effets de la racine de la dentelaire dans le traitement de la gale. — Il a encore publié plusieurs articles dans l'Encyclopédie méthodique.

(*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1750. — CRAWFORD (Adair), médecin de l'hôpital Saint-Thomas à Londres, membre de la Société royale de la même ville, professeur de chimie à Woolwich, naquit en 1749 ou 1750 et mourut à Lymington en 1795. Ce médecin, recommandable par plus d'un titre, s'est surtout fait connaître par une théorie ingénieuse de la chaleur animale, qu'il a exposée avec détails dans un ouvrage ayant pour titre :

Experiments and observations on animal heat and the inflammation of combustible Bodies, being an attempt to resolve the phœnomena into a general law of nature. Londres, 1779, in-8°. Ibid., édition considérablement augmentée, 1778, in-8°. — Crawford a en outre publié dans divers recueils les mémoires suivants : — 1° De l'usage du muriate de baryte dans le traitement des scrofules. 2° De la faculté que possède le corps animal de déterminer le refroidissement. 3° De la natnre du cancer et des fluides gazeux. — Son frère, Alexandre Crawford, a publié l'ouvrage posthume qui suit : On experimental inquiry in to the effects of tonics, and other medicinal substances on the cohesion of the animal fibre. London, 1817, in-8°.

Apr. J.-C. 1750. — VOGEL (Samuel-Gottlieb de), fils de (Rodolphe-Augustin), et l'un des praticiens les plus renommés de l'Allemagne au dix-neuvième siècle, naquit à Erfurt le 12 mars 1750. Il fut reçu docteur en médecine à Gœttingue en 1771, pratiqua l'art de guérir dans cette ville, devint, en 1780, médecin de la cour et de la garnison de Mecklembourg-Strelitz, médecin pensionné de la ville et du pays de Ratzebourg, et professeur de médecine à l'université de Rostock en 1789. En 1805, Vogel fit un voyage à Paris ; on célébra en 1821 le jubilé de ses cinquante années de doctorat. Il est mort à Rostock le 19 janvier 1837, dans sa quatre-vingt-septième année. Ses ouvrages, tous écrits dans un esprit essentiellement pratique, méritent d'être lus. Le plus important est un traité de médecine, dont il a paru six volumes dans un espace de trente-cinq ans, et qui est resté incomplet.

Diss. inaug. de lithophago et polyphago Ilfeldæ nuper mortuo ac dissecto. Gœttingue, 1771, in-4°. — Von dem ilfelder Vielfrass und Steinfresser. Berlin, 1781, in-8°. — Versuch einer medicinisch-practischen Beobactungen ; nebst Anhang einiger Kurgen Bemerkungen Vermischten Inhalts. Gœttingen, 1777, in-8°.— Handbuch der practischen Arzneiwissenschaft zum Gebrauch für angehende Aerzte. Stendal, 1781-1816, in-8°, 6 vol. — Les cinq premiers volumes ont eu plusieurs éditions, la dernière est de 1821. — Manuale praxeos medicinæ etc. in linguam latinam transtulit Jo. Bern. Keup. Stendal, t. I à III. 1790-92, in-8°, 3 vol. — Unterricht für Eltern und Erzieber, wie das unglanblich gemeinen Laster der Zelbstbefleckung am sichersten zu entdecken, zu verhüten und zu heilen. Stendal, 1786, in-8°. Ibid., 1789, in-8°. — Diatribe medico-politica de causis quare tot submersi in vitam non revocentur præmissa memorabilis exempli fausti historia. Hambourg, 1790, in-8°. — En allemand, avec des additions. Ibid., 1791, in-8°. — Kurze Anleitung zum gründlinhen Studium der Arzneiwissenschaft. Stendal, 1791, in-8°. — Ueber den Nutzen und Gebrauch der Seebæder, nebst der Ankundigug einer öffentlichen Seebadeanstalt, welche and der Ostsee in Mecklenburg angelegt wird. B. 1. Stendal, 1794, in-8°, 2 pl. — Das Kranken-Examen, oder allgemeine philosophisch medicinische Untersuchungen zur Erfahrung der Krankheiten des menschichen Kœrpers. Stendal, 1796, in-8°.—Zur Nachricht und Belehrnng für die Badegæste in Doberan im Jahr 1798. Rostock, 1790, in-8°. — Ueber die Seebadecuren in Doberan im Jahr 1798, für künftige Badegæste. Beilage zur Vorhergehenden Nachricht, etc. Rostock, 1799, in-8°. — Annalen des Seebades zu Doberan vom Sommer 1799. Zur Fortsetzung der Berichte des vorigen Jahre. Rostock, 1800, in-8°.— Neue Annalen des Seebades zu Doberan von 1803 bis 1812. Rostock, 1804-1813, in-8°. 10 part. — Einige anthropologische und medicinische Erfahrungen. Rostock, 1805, in 8°. — Kleine Schriften zur populairen Medicin. für gebildete Leser, die der Arzneiwissenschaft unkundig sind. Berlin,

1814-1817, in-8°, 3 part. — Badercgeln, zum Gebrauch für Badelustige überhaupt und diejenigen insbesondere, welche sich des Seebades bedienen. Stendal, 1817, in-8°. Ibid., 1822, in-8°. Handbuch zur richtigen Kenntniss und Benutzng der Seebadeanstalt zu Doberan den Badegæsten daselbst gewidmet. Stendal, 1819, in-8°. — Allgemeine medic. diagnostische Untersuchungen und Verfollkommnung seines Kranken-Examen. Stendal, 1824-1831, in-8°, 2 vol. — Ein Beitrag zur Lehre von der gerichtsærztlichen Zurechnungsfæhigkeit; zum Gebrauche für Rechtsgelehrte und Aerzte. Stendal, 1825, in-8°. — Beweis der unschædlichen und heilsamen Wirkungen des Badens im Winter; nebst Belehrungen über die zweckmæssigste Art des Gebrauch, der Bæder und Trinkcuren zur Winterzeit. Berlin, 1828, in-8°. — Summarische Zusammenstellung der sæmmtlichen Gesichtspuncte worauf die Physiker in ihrem Wirkungskreise ihr Augenmark zu richten haben. Rostock et Gustrow, 1832, in-8°. — Vogel a fourni un grand nombre de mémoires à divers journaux et des articles à l'Encyclopédie médicale des professeurs de l'université de Berlin. (Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1750. — THION DE LA CHAUME (Claude-Esprit), naquit à Paris le 16 janvier 1750. Son père, qui était banquier, lui fit donner une excellente éducation. Destiné d'abord au barreau, il préféra la médecine. Il se livra à son étude dans les écoles de sa patrie, fut même admis à la licence, dans laquelle il se distingua par beaucoup d'instruction et une élocution brillante et facile; mais il prit, par des motifs ignorés, le grade de docteur dans l'université de Reims. En 1773 il fut nommé médecin de l'hôpital militaire de Monaco, place de guerre qui était occupée par une garnison française, et en 1778 médecin de l'hôpital militaire plus important d'Ajaccio en Corse. Le zèle et les talents de La Chaume furent récompensés par le titre de premier médecin du corps des troupes destinées à faire le siége de Minorque, et peu après celui de Gibraltar. Il eut à traiter une épidémie meurtrière qui régnait sur les escadres française et espagnole combinées. C'était ce typhus (*typhus gravior*) dont la description a immortalisé le nom de Pringle vers le milieu du dernier siècle. Cette même escadre avait déjà mis à terre et laissé à Cadix un grand nombre de malades français, quand elle vint, au commencement de septembre 1782, mouiller dans la baie d'Algésiras. L'hôpital de la marine ne pouvait recevoir que cinquante de nos malades, et nous en avions cinq cents. Il était très-difficile, et c'est d'ailleurs une mauvaise pratique, de placer les malades dans des maisons particulières éparses. Thion de La Chaume eut, dans cette circonstance embarrassante, l'heureuse idée de faire camper les malades sous des tentes à mesure qu'on les débarquait. Le climat, la saison, la nature de la maladie lui dictèrent cette conduite, dont les hommes du Nord avaient déjà donné de fréquents et utiles exemples. Parmi nous c'était une hardiesse qui fut justifiée par le succès. Le campement des pestiférés à Toulon, en 1721, offrit des résultats fâcheux que l'on attribua principalement à la violence des vents et à de fréquents orages. En 1747, le régiment provincial de Paris, qui se trouvait en garnison à Verdun, était attaqué presque en entier d'une gale rebelle et invétérée. Destremaux, son chirurgien-major, ayant obtenu la permission de faire camper ses malades, les traita sous des tentes dressées dans l'enceinte de la citadelle et les guérit tous. Les marins, dans leurs relâches, font camper leurs malades sous de vastes tentes, où ils transportent leurs cadres élevés sur le terrain, et tous leurs effets d'hôpitaux. Nos tentes du petit modèle, trop étroites et trop surbaissées, ne valent rien, surtout quand on campe, ainsi que nous avons été presque toujours dans le cas de le faire, dans des cours d'hôpitaux ou dans des fossés de place de guerre. Toutes les fois que la nécessité nous a contraint de recourir à cet abri, nous avons constaté qu'il était plus dangereux pour les malades et ceux qui les servent que les hôpitaux les plus encombrés. Voici, au reste, ce qu'eut en quelque sorte de spécial l'épidémie traitée par La Chaume. Cet observateur nous apprend qu'on avait lieu d'espérer une heureuse terminaison quand le pouls reprenait de bonne heure son rhythme naturel, que la langue s'humectait promptement, quand le délire ne se manifestait pas trop vite, que la prostration des forces n'était ni très-grande ni croissant rapidement, quand le dévoiement était fétide, qu'il survenait des sueurs grasses sans beaucoup de chaleur, vers le neu-

vième ou le dixième jour ; enfin, lorsqu'il s'établissait un flux d'urines troubles sur le déclin. Cependant, dans des cas où le délire était arrivé promptement, où la langue avait été long-temps noire et desséchée, ce qui entraînait la difficulté de la parole et de la déglutition, quoique les soubresauts des tendons fussent considérables, qu'il y eût des selles involontaires, et que le corps fût tout couvert de pétéchies, les malades n'étaient pas pour cela dans un état désespéré. On n'observa point, comme il arrive d'ordinaire dans les fièvres de ce genre, de parotides, ni cette surdité qu'on peut regarder comme un présage favorable quand elle arrive vers la fin de la maladie. La Chaume contracta celle qu'il combattait devant Algésiras. Un grand nombre d'officiers de santé de toutes les professions et de tous les grades, ainsi que des infirmiers, en périrent. Lorsque la paix fut conclue, La Chaume rentra en France, où il fut accueilli avec distinction. S. A. R. le comte d'Artois (depuis Charles X), qui avait été témoin à Algésiras du dévouement et des succès du premier médecin de l'armée française, lui fit présent d'une des charges de médecin par quartier attaché à sa personne. Peu après, La Chaume se maria ; ce qui est un mauvais régime pour un homme menacé de phthisie pulmonaire. Elle se décida dans l'hiver de 1785 à 1786. La Chaume prit alors la résolution d'aller dans nos provinces méridionales, non dans l'espoir d'y guérir, mais pour dérober le spectacle de sa destruction à ceux qui lui étaient les plus chers. Ses derniers jours ne furent pas sans consolations. Les officiers du régiment de Vermandois, auxquels il avait donné des soins à Ajaccio, et qui se trouvaient en garnison à Montpellier, l'entourèrent des témoignages de l'intérêt le plus délicat. Il mourut dans cette dernière ville le 28 octobre 1786. — Les travaux et les écrits de La Chaume l'ont placé, malgré la brièveté de sa vie, sur la première ligne des médecins militaires. — Il se chargea en 1772 de plusieurs articles destinés à un dictionnaire de médecine, dont on peut le regarder comme le rédacteur principal.

Tableau des maladies vénériennes. Paris, 1773, in-8°. — Topographie d'Ajaccio et recherches préliminaires sur l'île de Corse en général. — Ce travail valut à son auteur un prix d'encouragement qui lui fut décerné en 1782 par la Société royale de médecine. — Mémoire sur la question suivante, proposée par la Société royale de médecine : Indiquer quelles sont les maladies qui règnent le plus communément parmi les troupes pendant la saison de l'automne ; quels sont les moyens de les prévenir, et quelle est la méthode la plus simple, la plus facile et la moins dispendieuse de les traiter (Histoire et Mémoires de la Société royale de médecine pour 1789). — Mémoire sur la maladie épidémique qui a régné dans les vaisseaux parmi les troupes de France faisant partie de l'escadre combinée à leur débarquement à Algésiras (Journal de médecine militaire, tome II ; publié en 178.). — Essai sur les maladies des Européens dans les climats chauds, et sur les moyens de les prévenir ; traduit de l'anglais de Lind. Paris, 1785, 2 vol. in-12. — De nombreuses notes confirment le texte de ce très-bon ouvrage, donnent des développements utiles aux vérités qu'il renferme, et rectifient parfois les idées de l'auteur original. — Thion de La Chaume avait adressé à la correspondance des hôpitaux militaires plusieurs observations intéressantes, entre autres trois sur autant de cas d'épilepsie, l'un produit par la frayeur, l'autre par des vers, et le troisième par une teigne répercutée. — Vicq-d'Azyr s'est borné à donner, dans les Mémoires de la Société royale de médecine pour 1789, une simple notice sur Thion de La Chaume. On y apprend qu'à la fin de chaque jour ce médecin écrivait soigneusement ce qu'il avait vu ; qu'à la fin de chaque saison il dressait le tableau des maladies régnantes, et qu'à la fin de chaque année il rédigeait l'histoire de la constitution médicale dont il avait recueilli les éléments. « Tous les écrits de La Chaume (dit-on dans la même notice) sont le fruit de dix années de recherches. On y reconnaît une marche uniforme et constante, un enchaînement d'idées qui s'appuient et s'expliquent les unes les autres sans se contrarier jamais. Surtout on aime à voir l'auteur, fortement occupé des objets qu'il a sous les yeux, ne point s'égarer, ne point se distraire, et employer tous les moyens de l'expérience, toutes les ressources de son esprit, à poursuivre des travaux que lui prescrivent son devoir et sa raison. » — Le sixième volume du Journal de médecine militaire, publié en 1787, renferme un éloge de Thion de La Chaume dans le-

quel on reconnaît la plume élégante de Roussel, qui concourait très-activement à la rédaction de cet ouvrage confié à de Horne. (*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1750. — THOMASSIN (Jean-François), habile chirurgien, naquit à Rochefort près Dôle, en 1750. Il servit comme officier de santé de première classe dans les armées, et fut médecin de l'hôpital de Besançon. Il obtint quatre fois des médailles dans les concours de l'Académie royale de chirurgie, pour des mémoires dont deux sont restés inédits. Il fit long-temps des cours de chirurgie à Besançon.

Dissertation sur le charbon de Bourgogne, ou la pustule maligne. Mémoire couronné par l'Académie de Dijon. Besançon, 1780, in-8°. Ibid., 1782, in-8°. — Observations sur quelques points de la structure de l'œil, relatives à l'extraction d'une cataracte membraneuse. Francfort, in-8°. — Précis sur l'abus de la compression et l'avantage des contre-ouvertures dans le traitement des abcès et des ulcères caverneux. Strasbourg, 1786, in-8°. — Dissertation sur l'extraction des corps étrangers des plaies, et spécialement de celles faites par les armes à feu. Strasbourg, 1788, in-8°. — Description abrégée des muscles avec deux nomenclatures, rédigée en faveur des élèves. Besançon, an VII (1800), in-8°. — Thomassin a en outre publié une édition des Observations chirurgiques de Covillard avec des notes, et des observations et mémoires dans les recueils périodiques.

(Dézeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1750. — SCHERF (Jean-Chrétien-Frédéric), né à Ilmenau le 2 février 1750, reçu docteur à Iéna, puis praticien dans sa ville natale, et ensuite médecin du prince de La Lippe à Detmold, est mort dans ce dernier lieu le 22 septembre 1818. Il s'est principalement occupé de la médecine populaire et de la police médicale, mais en général avec peu de succès : car ses ouvrages n'ont pas réussi ; à l'exception d'un recueil utile sur ces deux branches de l'art médical, dans lequel il a consigné des vues utiles et des faits intéressants. On a de lui :

Joseph Warner, von den Krankheiten der Hoden ihrer Heule, nebst ihrer Heilung, aus dem Engl. Gotha, 1775, in-8°. — Medicinische Bemerkungen und Untersuchungen einer Gesellschaft von Ærzten in London. Band. 5 ; aus dem Engl. Altembourg, 1776, in-8°. Publié aussi sous le titre de : Thom. Simson's Medicinische und Chirurgische Mannigfaltigkeiten, Kirkland's Versuch über die Kindbettfieber ; nebst zwei vorlæufigen Abhandlungen 1) über das Gehirn und die Nerven 2) über die Mitleidenschaft ; aus dem Engl. Gotha, 1778 (1777), in-8°. — Cheston's pathologische Untersuchungen und Beobachtungen in der Wundarzneyhunst ; aus dem Engl. Gotha, 1780, in-8°. — Anzeige der Rettungsmittel bey leblosen und in plœtzliche Lebensgefahr gerathenen ; nach des Hrn. Archiaters Hensler Plan ausgearbeitet. Altona, 1780, in-8°. Neue Ausgabe. Leipzick, 1787, in-8°. Neue Ausgabe. Leipzick, 1796, in-8°. — Rowleys praktische Anweisung die Krankheiten der Brüste im Kindbetterinnen heilen und zu verhüten ; aus dem Engl. mit Ammerkungen. Gotha, 1781, in-8°. — Versuch eines Apothekerbuchs für die Landstædte. Gotha, 1781, in-8°. — Wilh. Cuter's Abhandlung vom Keichhusten, nebst Anhang vom schierling und dessen Zubereitung ; aus dem Engl. Stendal, 1782, in-8°. — Des Ritters Joh. Floyers Abhandlung von der Engbrüstigkeit, nebst einem Anhange, der die Beobachtungen des Ridley über die Engbrüstigkeit enthæll ; verteutscht und mit einigen praktischen Aumerkungen versehen. Leipzick, 1782, in-8°. — Vollstændiger Hausarlzt, nach dem Englischen des Hrn. Smythson. 1 Band. Leipzick, 1783, in-8°. — Archiv der medicinischen Polizey und der gemeinnützigen Arzneykunde. 1ster Band Leipzick, 1783. 2ter Band, ibid., 1784, 3ter Band., ibid., 1786. 4ter Band., ibid., 1787, in-8°. — Beytræge zum Archiv der medicinischen Polizey. 1sten Bandes 1ster Sammlung. Ibid., 1789 (eigentl. 1788). 1ster B. 2te Samml. ibid., 1789, 2ten B. 1ste Samml., ibid., 1790 (eigentl. 1789). 2ten B. 2te Samml., ibid., 1790. 3ten B. 1ste Samml., ibid., 1791. 3ten B. 2te Samml., ibid., 1792, 4ten B. 1ste u. 2te Samml., ibid., 1793. 5te B. 1ste Samml., ibid., 1793. 5ten B. 2te Samml., ibid., 1794. 6ten B. 1ste Samml., ibid., 1795. 6ten B. 2te Samml., ibid., 1796. 7ten B. 1ste Samml., ibid., 1797. 2te Samml., 1798. 8ten B. 1ste Samml., 1798. 2te Samml., 1799. — Untersuchung des gegenwærtigen Zustandes der medicinischen Chirurgie.

Ibid., 1784, in-8°. — William Black's, Entwurf einer Geschichte der Arzneywissenschaft und Wundarzneykunst; aus dem Englischen übersetzt, herausgegeben und mit einigen Zusætzen versehen. Lemgo, 1789, in-8°. — Vollstændiger teutscher Hausarzt 1ster Band. Leipzick, 1791, in-8°. — Dispensatorium Lippiacum, genio moderno accommodatum; auctoritate collegii medici redegit. Pars I. Lemgo, 1792. Pars II, ibid., 1794, in-8°. — Briefe für das Publikum über die Gesundheitwasser zu Meinberg-1ster Heft. Ibid., 1794, in-8°. — Lippisches Dispensatorium, aus der lateinischen Urschriftverteutscht, verbessert und vermehrt. 1ster Theil. Lemgo, 1799, in-8°. — Allgemeines Archiv des Gesundheitspolizey; herausgegeben u. s. w. 1ster Band. 1stes, 2tes und 3tes Stück. Hanovre, 1805, in-8°.

(*Biogr. médic. — Dict. hist.*)

Apr. J.-C. 1750. — HEURTELOUP (Nicolas), naquit à Tours le 26 novembre 1750. Ses parents, dont la fortune était plus que médiocre, ne purent lui faire donner qu'une éducation élémentaire assez imparfaite; mais son zèle, secondé par les plus heureuses dispositions, le fit triompher de tous les obstacles, et il eut le bonheur de trouver plusieurs mécènes qui lui fournirent généreusement les moyens d'étendre ses connaissances. Un goût très-vif le porta vers l'étude de la chirurgie, dont une religieuse de la Charité, nommée Agat. Boissy, remarquable par son savoir, lui donna les premières leçons. Nommé, en 1770, chirurgien-élève à l'île de Corse, il profita de son séjour dans ce pays pour continuer ses travaux scientifiques, et pour étudier la langue italienne; plusieurs traductions estimables, qu'il publia par la suite, attestent qu'il avait cultivé cet idiome avec succès. La réputation naissante d'Heurteloup prit dès lors quelque consistance, et il parvint rapidement aux premiers grades de la chirurgie militaire. On lui confia, en 1782, le poste honorable de chirurgien major des hôpitaux de la Corse, et il fut placé, en 1786, à la tête de l'hôpital militaire de Toulon. C'est de là qu'il partit, en 1792, pour l'armée du Midi et des côtes, où il servit en qualité de chirurgien consultant. Enfin, en 1793, il prit place au conseil de santé, et il n'a pas cessé d'y siéger depuis cette époque jusqu'à sa mort. Chargé, en 1808, de la direction du service chirurgical à la grande armée, il déploya dans cette occasion toute l'activité de la jeunesse, unie aux lumières qu'une longue expérience peut seule donner. Le grade d'officier de la Légion-d'honneur et le titre de baron furent la juste récompense des services qu'il avait rendus, et dont les chirurgiens-majors de l'armée voulurent perpétuer le souvenir en faisant frapper, dans la capitale de l'Autriche, une médaille en l'honneur de leur chef. De retour à Paris, Heurteloup fut atteint, quelque temps après ce dernier et brillant succès, d'une affection paralytique, d'une sorte de congestion cérébrale, à laquelle il succomba le 27 mars 1812. — Heurteloup ne doit pas être compté au nombre des chirurgiens qui ont enrichi leur art de découvertes précieuses ou d'opérations importantes, il ne s'est même pas placé au premier rang parmi les hommes qui ont cultivé la chirurgie avec le plus d'éclat; mais il est un des meilleurs inspecteurs-généraux qu'ait possédés le service de santé militaire. Des talents administratifs d'un ordre supérieur, une connaissance approfondie de l'organisation et de tous les détails du service des hôpitaux militaires, une justice tempérée par la douceur et la bienveillance, une ardente philanthropie, telles sont les qualités qui le distinguaient et qui en firent un homme remarquable dans le poste élevé qu'il occupait. Ajoutons qu'il sut presque toujours distinguer les hommes de mérite, et qu'il ne laissa échapper aucune occasion de les encourager et de les protéger. — Les fatigues de la guerre et des travaux de l'inspection n'empêchèrent pas Heurteloup de se livrer aux méditations du cabinet. Toutefois, il introduisit dans ses écrits plus d'érudition que de méthode. Il montra qu'il avait beaucoup lu, beaucoup observé; mais il ne possédait pas cet esprit d'ordre qui enchaîne les idées de la manière la plus naturelle, et qui dispose les matériaux d'un livre de telle sorte que tout soit clair et qu'il n'y ait ni redite, ni confusion. Aussi a-t-il mieux réussi dans les notes isolées, dont il a enrichi ses traductions, que dans les ouvrages de plus longue haleine qu'il a lui-même composés. — Indépendamment de plusieurs articles insérés dans le Dictionnaire des sciences médicales et dans les journaux de médecine, on a de lui les ouvrages suivants :

Précis sur le tétanos des adultes. Pa-

ris, 1792, in-8°. — Notice sur Manne, chirurgien de la marine. Berlin, 1808, in-8°. — Rapport de la commission médico-chirurgicale instituée à Milan, ou Résultats des observations et des expériences sur l'inoculation de la vaccine. Traduit de l'italien avec des notes, Paris, 1802, in-8°. — De la nature des fièvres et de la meilleure méthode de les traiter. Traduit de l'italien, du docteur Giandini, avec des notes et des additions. Paris, 1808, 2 vol. in-8°. — Heurteloup fut l'éditeur de l'Instruction sur la culture de la betterave et sur la manière d'en extraire économiquement le sucre et le sirop, ouvrage de C.-F. Achard; traduit de l'allemand par Copin (Paris, 1811-1812, in-8°, fig.). On trouve à la tête de cette traduction une préface, et dans le cours de l'ouvrage des notes judicieuses de Heurteloup.

(*Biogr. méd.*)

Apr. J.-C. 1750. — GRIMAUD (Jean-Charles-Marguerite-Guillaume de) naquit à Nantes, en 1750. Après avoir fait d'excellentes études classiques, il se donna avec tant d'ardeur à celles que réclame la médecine, qu'il obtint le grade de docteur en 1776, quatre années après être arrivé à Montpellier. On remarqua dans la thèse qu'il soutint à cette occasion, et qui avait l'irritabilité pour objet, une érudition très-étendue, une grande profondeur de pensées, et des idées fort saines sur plusieurs points obscurs de la physiologie. Après cette brillante réception Grimaud demeura durant plusieurs années encore à Montpellier, où il se livra tout entier aux travaux du cabinet. Il se rendit ensuite à Paris, non, comme le prétendent quelques personnes, dans l'intention de solliciter la place de professeur adjoint et de survivancier de Barthez, mais seulement afin d'étendre et de perfectionner ses connaissances. Il ne fit en effet alors aucune démarche près de la cour, et l'emploi dont il s'agit ne lui fut conféré qu'en 1781, plusieurs années après son retour à Montpellier, et seulement à la suite des sollicitations toutes-puissantes de Barthez. La faveur spéciale dont il était l'objet, et qui s'étendit jusqu'à le faire jouir des émoluments et des prérogatives des autres professeurs, excita contre lui l'inimitié des membres de la Faculté, qui adressèrent des remontrances à l'autorité, et protestèrent dans leurs registres contre cette nomination et contre la violation de la loi salutaire du concours. A peine revêtu du titre de professeur, Grimaud s'élança dans la carrière de l'enseignement, et la parcourut de la manière la plus brillante. Il réunit à ses leçons un grand nombre d'élèves ; la doctrine qu'il professa sur la physiologie et sur les fièvres devint le fondement d'une réputation qui franchit bientôt les bornes de l'Université, et se répandit par toute la France et dans diverses parties de l'Europe. En 1785 Grimaud répondit à une question sur la nutrition, proposée par l'Académie de Saint-Pétersbourg; mais, son mémoire, qui fut distingué d'une manière fort honorable, ayant été jugé incomplet, il y ajouta, l'année suivante, une seconde partie, malgré laquelle il n'obtint pas le prix, à raison, sans doute, de la doctrine qu'il y exposait, et qui, conforme aux idées des anciens, parut en contradiction avec plusieurs des découvertes les mieux constatées des physiologistes modernes. Grimaud était d'une faible constitution, et sa santé, habituellement délicate, avait été altérée par des travaux continuels, par des veilles prolongées, et même par des passions vives et concentrées dont la culture des lettres et des sciences ne prévient pas toujours le développement. Les recherches auxquelles il se livra pour le concours dont je viens de rendre compte achevèrent de l'affaiblir, et portèrent un coup funeste à son organisation. Le danger qui le menaçait lui fut bientôt connu ; et, voyant sa fin prochaine, il se rendit à Nantes, où il mourut le 5 août 1789. — Disciple particulier de Barthez et maître de Dumas, Grimaud occupe, dans les fastes de la faculté de Montpellier, une place honorable entre ces deux grand hommes ; mais, incessamment livré au travail du cabinet, et n'ayant ni observé les malades, ni interrogé la nature au moyen des expériences sur les animaux vivants ou des investigations anatomiques, Grimaud erra sans boussole et sans guide assuré au milieu des théories qui se disputaient alors l'empire de la médecine. Il n'avait pas le génie qui crée des systèmes nouveaux, et il manquait de l'expérience à l'aide de laquelle on renverse les doctrines erronées. La justesse naturelle de son raisonnement et une sorte d'instinct qui le dirigeait vers la vérité, le portèrent quelquefois à choisir parmi ses lectures ce qui était exact et vrai ; mais, ad-

mirateur passionné des médecins de l'antiquité, et surtout de Galien, qui fut son auteur de prédilection, celui qu'il citait le plus souvent, Grimaud n'accordait qu'une médiocre confiance à la direction suivie par les modernes dans l'étude de la médecine, et l'anatomie pathologique surtout lui paraissait d'une importance très-secondaire. Aussi a-t-il fréquemment substitué une métaphysique obscure au langage simple et sévère de l'observation, et ses ouvrages sont un composé peu méthodique des résultats d'une vaste érudition, de quelques vérités bien démontrées, et d'un grand nombre d'explications puisées chez les anciens et dont le temps avait déjà fait justice.

Grimaud conciliait avec habileté le système de Stahl avec celui de Barthez. Une âme unique préside, suivant lui, à toutes les fonctions de l'économie vivante: elle reçoit les perceptions extérieures, qui deviennent le sujet de la réflexion et du raisonnement, et elle commande les actes de la volonté; mais cette âme a aussi des perceptions et des idées dont elle ne peut prendre connaissance, dont la conscience lui échappe, et en raison desquelles elle fait exécuter aux organes des mouvements intérieurs qu'elle ne peut ni diriger ni suspendre. Grimaud établit que l'existence de ce principe abstrait de la vie est attestée par les sympathies et les synergies organiques; que les besoins, et en particulier celui de la faim, sont déterminés par la connaissance qu'il prend de tout ce qui est nécessaire à l'organisme. Enfin ce même principe préside aux forces digestives, et maintient dans toutes les parties un certain degré de cohésion entre leurs molécules. Grimaud divisait les fonctions en extérieures et en intérieures : les unes sont mécaniques ; les autres, indépendantes de toutes les lois qui régissent les corps inertes, ont pour objet la marche des liquides dans l'économie et la composition ainsi que la décomposition des corps. Grimaud paraît avoir puisé dans Van Helmont les idées qu'il établit relativement à l'importance de l'estomac; il croyait que l'orifice supérieur de ce viscère est le centre de tous les mouvements intérieurs, et qu'il est, relativement à ces mouvements, le siége d'un *sensorium commune* analogue à celui qui, placé dans le cerveau, préside à toutes les fonctions externes. Suivant le médecin dont je retrace les opinions, le système sanguin est spécialement chargé de transporter les matériaux nutritifs dans les divers organes, et le tissu cellulaire présente des mouvements oscillatoires qui resserrent et dilatent alternativement les parties et dirigent les liquides de l'intérieur vers la peau. Enfin Grimaud a peuplé l'économie d'une multitude de forces qu'il suppose presque toujours indépendantes de l'organisation, et qui, telles que les forces de cohésion, d'expansion, d'attraction, d'impulsion, de nutrition, etc., président à l'état de santé ainsi qu'à celui de maladie et sont susceptibles d'aberrations et de concentrations plus ou moins considérables. — La pathologie de Grimaud est le résultat d'une alliance bizarre entre l'animisme, le solidisme et l'humorisme. Il établit que la maladie est un être de même nature que la vie, qui dépend du même principe, tend essentiellement aux mêmes fins, est assujetti à des lois semblables, et qui, inconnu dans sa nature, ne doit être étudié que par les phénomènes qui résultent de son existence. Les mouvements oscillatoires du tissu cellulaire peuvent, suivant lui, dégénérer en spasme ou en atonie, et il expliquait de cette manière le développement des fluxions ainsi que le resserrement et la condensation du tissu durant le premier stade des affections fébriles. Les contractions et le relâchement du cerveau sont susceptibles, d'après les idées de Grimaud, de se propager à d'autres parties du corps, et d'occasionner par exemples des lésions dans les viscères thoraciques. Ce médecin admettait que toutes les humeurs sont habituellement soumises à des fermentations, à des altérations qui produisent des matières bilieuses, pituiteuses ou autres, dont les organes sécréteurs débarrassent le sang, afin de le maintenir dans un état constant de pureté; mais qui, devenant quelquefois prédominantes, déterminent des fièvres bilieuses, muqueuses, et compliquent les inflammations et les hémorrhagies. Enfin Grimaud pensait que la bile, se corrompant dans les intestins, et mêlant son influence aux émanations produites par les vidanges retenues dans la matrice, est la cause déterminante de la fièvre puerpérale bilieuse. — La justice exige toutefois qu'après avoir signalé les principales erreurs dont Grimaud n'a pas su se défendre on reconnaisse que ce physiologiste a rendu d'importants services

à la science de l'homme. Il insista beaucoup sur la nécessité de considérer les phénomènes des corps vivants comme étant soumis à d'autres lois que ceux des substances inertes. Il rallia les organes du goût et de l'odorat aux fonctions digestives. On lui doit des préceptes judicieux concernant la manière d'étudier les maladies. Il voulait, par exemple, que l'on décrivît d'abord les affections les plus simples; que l'on abandonnât, autant que possible, leur cours à la nature; que leurs phénomènes fussent énumérés suivant l'ordre de leur manifestation, et qu'après avoir noté avec soin les médicaments employés on élaguât de leur histoire les symptômes accidentels et tout ce qui dépend des conditions spéciales et de la constitution particulière de l'individu. En lisant cette portion du Cours de fièvres il semblerait que l'on parcourt les belles pages que Pinel a écrites sur le même sujet. — Les ouvrages de Grimaud sont :

Tentamen de irritabilitate. Montpellier, 1776, in-4°. — Mémoire (premier et second). Montpellier, 1787 et 1789, in-8°, 2 part. Saint-Pétersbourg, in-4°. — Le premier mémoire, en réponse à une question mise au concours par l'Académie de Saint-Pétersbourg, obtint des éloges, mais non le prix. La même question ayant été proposée une seconde fois, Grimaud envoya le second mémoire, qui eut exactement le même succès que le premier. — Cours de fièvres. Montpellier, 1791, in-8°, 3 vol. — Edition mutilée par des suppressions et des corrections qu'on attribua à Goguet. Autre édition publiée par Dumas, avec un discours préliminaire. Montpellier, 1791, in-8°, 4 vol. Seconde édition, augmentée d'une introduction et de suppléments qui rendent ce cours complet; par J.-B. E. Demorcy-Delettre. Montpellier, 1815, in-8°, 4 vol. Il y a dans cette édition une notice sur Grimaud.— Cours complet de physiologie, distribué en leçons. Ouvrage posthume, publié par Lanthois. Paris, 1818, in-8°, 2 vol. Deuxième édition, revue, corrigée et enrichie de notes. Paris, 1824, in-8°, 2 vol. C'est la même édition, dont on a changé les titres.

(*Biogr. médic. — Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1750. — DES BOIS DE ROCHEFORT (Louis), écuyer, et fils de Louis-René Des Bois, docteur en médecine de la Faculté de Paris, est né dans la même ville en octobre 1750, et y est mort en janvier 1806. On doit le considérer comme un de ces hommes qui, sans laisser de nombreux témoignages écrits de leur savoir, n'en méritent pas moins nos souvenirs à cause de l'influence qu'ils ont exercée. Après ses premières études, Des Bois fit à Sainte-Barbe, maison déjà distinguée, un cours de philosophie; et, à peine âgé de vingt-deux ans, il se présenta au concours ouvert à la Faculté de médecine, pour obtenir la réception gratuite. Des Bois succomba dans cette lutte, mais ce fut avec gloire. Son concurrent mûri par de plus longues études étant venu à mourir, la Faculté décerna à Des Bois le prix qu'elle avait regretté de ne pouvoir partager. Devenu en quelque sorte le fils adoptif de cette célèbre compagnie, il lui voua une reconnaissance et un attachement qui ne se sont jamais démentis. Des Bois, né avec des passions vives, les conserva toute sa vie; il les porta dans ses études; dans sa pratique, à laquelle elles imprimèrent un caractère spécial d'inspiration; et enfin jusque dans ses relations d'amitié, qui furent nombreuses parce qu'il était bon et généreux jusqu'à l'excès. Il devint, de très-bonne heure, habile praticien, et débuta dans cette même communauté de Sainte-Barbe, où on le vit souvent se dépouiller du grave costume doctoral de ce temps pour se livrer avec plus d'aisance aux exercices de la gymnastique. Un champ plus vaste s'ouvrit devant lui, il devint, à trente ans, médecin de l'hôpital de la Charité; place toujours honorée par le mérite, et qui conduisait infailliblement à la célébrité. Cet hôpital était alors le seul où l'on pût se livrer convenablement à l'observation des maladies internes. Des Bois y donna spontanément le premier exemple de ces leçons de clinique si multipliées aujourd'hui dans la capitale. C'est sous ce rapport qu'il faut le considérer. La nature lui avait donné un coup-d'œil rapide et un excellent jugement qui lui faisaient apprécier les vrais caractères des maladies, les ressources de la nature et celles de l'art. Un grand nombre de bons médecins se sont formés à cette école, et elle a surtout produit le baron Corvisart, que la mort nous a enlevé, et que l'on s'accordait à regarder comme le plus habile professeur de clinique de notre temps. Des Bois brilla comme professeur, encore bien qu'il fût

peu méthodique dans l'exposition de ses doctrines, et peu châtié dans son élocution; mais il attachait par ce désordre même et cette négligence d'un haut talent qui devait moins à l'étude qu'à la prodigalité de la nature. Il n'a point assez vécu, et il fut trop occupé des soins des malades pour donner des ouvrages. Corvisart a publié les seuls manuscrits laissés par son maître et son ami, et qui ont paru sous le titre suivant :

Cours élémentaire de matière médicale, suivi d'un précis de l'art de formuler. Paris, 1789, 2 vol. in-8°. — Cette édition, à la tête de laquelle on lit un éloge touchant de Des Bois par Corvisart, a été contrefaite à Avignon. Lullier-Winslow en a donné à Paris une troisième édition en 1817. Le Cours de matière médicale de Des Bois, faible sous le rapport de l'histoire naturelle et de la chimie, à l'époque même où il parut, sera toujours estimé et recherché à cause du grand nombre d'observations et des vues pratiques qu'il renferme.

(*Biog. méd.*)

Apr. J.-C. 1751. — JURINE (Louis), médecin distingué de Genève, naquit dans cette ville en 1751. Il y fit ses études, s'y livra à la culture de l'histoire naturelle, dans laquelle il eut pour guides Charles Bonnet, Saussure, Sennebier, Deluc, et y prit le grade de maître en chirurgie. Après avoir pratiqué quelque temps à ce titre, il vint perfectionner ses études à Paris. De retour dans sa patrie, il partagea son temps entre une pratique étendue, des recherches d'histoire naturelle et de physiologie expérimentale, et les travaux du cabinet. Il mourut en 1819, ayant la réputation du plus habile médecin d'une ville qui a toujours compté dans son sein plusieurs médecins habiles.

Mémoire sur l'allaitement artificiel. Genève, 1807, in-4°. — Nouvelle méthode de classer les hyménoptères et les diptères. Tome premier (et unique), Genève et Paris, 1807, in-4°, orné de 14 planches coloriées représentant près de 500 figures. — Mémoire sur l'angine de poitrine, qui a remporté le prix au concours ouvert sur ce sujet par la Société de médecine de Paris le 13 octobre 1809, et qui fut adjugé le 2 février 1813. Genève et Paris, 1815, in-8°. C'est encore aujourd'hui la meilleure monographie que nous ayons sur ce sujet. Jurine succomba lui-même à la maladie dont il avait si bien fait l'histoire. — Mémoire sur le croup, qui a partagé le prix extraordinaire de douze mille francs fondé par le gouvernement impérial. Genève, 1810, in-8°. — Histoire des monocles qui se trouvent aux environs de Genève. Genève, 1820, in-4°, avec 22 planches coloriées. Jurine a fourni un assez grand nombre de mémoires à divers recueils. — Observations de M. Jurine sur l'air atmosphérique à sa sortie des poumons. Dans le Journal des mines, tome III, 1796. — Lettre du même, qui contient des réflexions sur la nécessité d'une nouvelle nomenclature en géologie, et l'exposé de celle qu'il propose. Journal des mines, tom. XIX, 1806. — Mémoire sur l'argule foliacé (*argulus foliaceus*), avec une planche. Dans les Annales du muséum d'histoire naturelle, tom. VII, 1806. — Observations sur le xenos vesparum. Dans les Mémoires de l'Académie de Turin, tom. XXIII, 1818. — Observations sur les ailes des hyménoptères, avec six planches. Dans les Mém. de l'Acad. de Turin, tom. XXIV, 1820. — Mémoires sur quelques particularités de l'œil du thon (scomber thynnus Linnæi) et d'autres poissons, avec une pl. Dans les Mém. de physique et d'histoire naturelle de Genève, tom. I, 1821. — Note sur les dents et la mastication des poissons appelés cyprins. Dans les Mém. de physique et d'hist. naturelle de Genève, tom. I, 1821. — Note sur la douve à long cou (fasciola Bucii), avec une pl., tom. II, première partie, 1823. — Histoire abrégée des poissons du lac Léman, extraite des manuscrits de feu M. le professeur Jurine, et accompagnée de planches dessinées et gravées sous sa direction. Dans les Mém. de physique et d'hist. naturelle de Genève, tom. III, première partie, 1825. — Enfin plusieurs articles imprimés dans la Bibliothèque universelle de Genève.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C., 1751. — DESGRANGES (Jean-Baptiste), médecin distingué, naquit à Mâcon en 1751. Il commença ses études médicales à l'hôpital de cette ville et alla les continuer à La Rochelle, où l'instruction qu'on y recevait attirait, à cette époque, de nombreux élèves. Desgranges y avait obtenu du succès, quand il vint à Lyon pour compléter ses études. La place de chirurgien interne du grand Hôtel-Dieu étant devenue va-

cante, il l'obtint au concours, après des épreuves brillantes, et pendant quatre années il remporta successivement les prix qui se distribuaient à l'École de médecine. En 1779, Desgranges fut agrégé au Collége royal de chirurgie de Lyon et soutint à cette occasion une thèse sur les tumeurs fongueuses de la dure-mère. En 1788 il se fit recevoir docteur en médecine à l'université de Valence et revint se livrer à la pratique à Lyon, où il jouissait d'une grande réputation. Il consacrait à l'étude tous ses instants de loisir, et ses travaux lui avaient déjà mérité de nombreuses palmes académiques. En 1781, l'Académie royale de chirurgie lui avait décerné un prix d'émulation; en 1785, cette compagnie célèbre couronna son mémoire sur la rétroversion de la matrice; et en 1788 et 1789, il obtint encore deux couronnes pour deux mémoires relatifs à la matière instrumentale et à l'art des pansements; Desgranges fut encore couronné par la Société royale de médecine de Paris, et par celle de Montpellier. Il était membre correspondant de ces trois compagnies savantes.

Lorsque Lyon, résistant aux ordres de la Convention, soutint un siége contre les armées de la république, Desgranges fut nommé chirurgien-major-général du département, et rendit de grands services en organisant le service de santé. Forcé, après deux mois de siége, de quitter la ville, il se retira en Suisse, dans le canton de Berne, où il exerça la médecine et la chirurgie pendant neuf ans. Rentré à Lyon en 1802, il fut un des fondateurs de la Société de médecine; et depuis cette époque il partagea son temps entre les soins qu'exigeait une clientèle nombreuse, et l'étude d'une science qu'il cultiva jusqu'à la fin avec toute l'ardeur de la jeunesse. Desgranges est mort des suites d'une altération organique du mésentère, le 23 septembre 1831, âgé de soixante-dix-neuf ans. Il est auteur de plusieurs brochures, mais surtout d'un grand nombre d'articles de médecine et chirurgie pratiques insérés dans divers recueils. Nous ferons connaître ici les plus importants.

Lettre à M. Prost de Royer, de l'Académie de Lyon, ancien lieutenant de police, sur les moyens de rappeler à la vie les enfants qui paraissent morts en naissant. Lyon, 1777. Sue a inséré cette lettre dans ses Essais hist., littér. et crit. sur l'art des accouchements, etc. — Dissertation inaugurale de chirurgie, sur les tumeurs fongueuses et les fongosités de la dure-mère, etc. Lyon, 1779, gr. in-4°. — Réflexions sur la section de la symphyse des os pubis, suivies d'observations sur l'emploi de l'alcali volatil dans le traitement des maladies vénériennes. Lyon, 1781, in-8°, 59 p. Ce mémoire, composé à l'occasion d'une opération que pratiqua l'auteur, et qui fut suivie de la mort de la mère, contient une exposition très-lumineuse des circonstances qui peuvent nécessiter cette opération. Baudelocque cite avantageusement ce travail. Desgranges rapporte deux exemples de guérison de syphilis par l'emploi de l'alcali volatil. — Mémoire sur les moyens de perfectionner l'établissement public formé à Lyon en faveur des personnes noyées; avec des remarques sur la cause de leur mort, et le traitement qui leur convient. Lyon, 1790, in-4°, 42 p. L'auteur pense que l'eau écumeuse dans les bronches a été regardée mal à propos comme un signe univoque et assuré de submersion; que cette opinion, mal fondée, peut avoir des conséquences fâcheuses dans certains cas de médecine légale. Il admet deux sortes d'asphyxies par submersion : l'une de saisissement sans matière, *per deliquium animi;* l'autre avec matière, ou par engouement des voies pulmonaires. Pour remédier à la première, il conseille de faire une incision entre deux côtes afin de porter un corps obtus sur le poumon, et même sur le diaphragme, pour agacer ces organes et faire cesser leur état de torpeur. Pour la seconde, il veut qu'on pratique la bronchotomie; afin de pouvoir faire succéder des insufflations et des aspirations capables de chasser l'écume bronchique. Dans le cas où on ne voudrait pas recourir à ces moyens, Desgranges recommande de porter par les narines une sonde de gomme élastique dans le larynx, et d'introduire de la même manière dans l'estomac, par l'œsophage, des liqueurs irritantes. Dans ce mémoire, on voit que Desgranges a contribué puissamment à détruire plusieurs coutumes nuisibles, qui existaient depuis long-temps à Lyon, et que la ville lui doit des améliorations notables dans divers établissements publics. — Supplément au mémoire sur les moyens de perfectionner l'établissement public formé à Lyon en faveur des personnes noyées, etc.; suivi de recherches sur l'emploi des lavements de fumée de ta-

bac dans les diverses espèces d'asphyxies, notamment dans celle par submersion, et dans le traitement de plusieurs autres maladies, etc. Lyon, 1790, in-4°, 108 p. Ce second mémoire contient quatre-vingt-sept observations relatives à l'asphyxie par submersion et aux divers genres de mort subite. L'auteur revient avec détail sur les moyens de stimuler les organes internes, pour les rappeler à leurs fonctions dans les morts apparentes. Il décrit une sonde de gomme élastique dont le bout extérieur est évasé pour recevoir la canule d'une seringue aspirante, quand la sonde, passée par les narines, est introduite dans le larynx, et pour y substituer un soufflet. Il conseille, contre l'opinion de Portal, l'essai des vomitifs portés dans l'estomac. Sa dissertation sur l'emploi des lavements de fumée de tabac contient de nombreuses observations sur les avantages de ce moyen, que Portal avait rejeté. — Avis sur l'administration des secours aux personnes noyées. Lyon, 1804, in-4°, pp. — Observations et remarques pratiques sur l'administration du seigle ergoté contre l'inertie de la matrice dans la parturition, suivies de quelques réflexions sur l'emploi des lavements mercuriels dans le traitement de la syphilis chez les nouveau-nés. Montpellier, 1822, in-8°, 30 p. Cette brochure, qui est extraite des Nouvelles Annales cliniques de Montpellier, 1822, p. 64 à 89, est un second mémoire où l'auteur démontre, par de nouveaux faits, la propriété obstétricale du seigle ergoté, ainsi qu'il l'avait prouvée dans un premier travail qui fut adressé à la Société de la Faculté de médecine en 1817, et sur lequel Chaussier et Percy firent un rapport le 15 janvier 1818. Un extrait de ce mémoire est inséré dans le t. I, p. 54 du Nouveau Journ. de méd., chir. et pharm. C'est à Desgranges que l'on doit la connaissance précise de l'emploi du seigle ergoté dans l'accouchement. Il a contribué à propager l'usage de ce moyen avantageux en France, où d'abord il n'était guère employé que dans les environs de Lyon.

Desgranges a consigné un grand nombre d'observations et de mémoires dans plusieurs recueils scientifiques : nous allons faire connaître les plus importants. On trouve dans l'ancien Journ. de méd., chir. et pharm. : — Obs. de spina ventosa (t. XLVIII). — Réflexions sur les épanchements dans la poitrine, et sur l'infidélité de quelques signes donnés comme pathognomoniques de ces sortes d'épanchements (t. LII). — Obs. sur quelques maladies du genou, tendantes à l'ankylose (t. LV). — Hernie compliquée d'étranglement, réduite le sixième jour (t. LVIII). — Sur une convulsionnaire (t. LIX). — Rétroversion de la matrice (t. LXVI). — Remarques critiques et obs. sur la section de la symphyse des os pubis (tom. LXVII, LXVIII et LXXV). — Fistules lacrymales avec carie guéries par la méthode de Méjean perfectionnée (t. LXXXVII). — Grossesse fausse, suivie de recherches sur les corps membraneux vésiculaires (t. LXXXIX). — Mémoire sur l'inversion de la vessie (t. XCI). — Rétention d'urine avec dilatation extrême de l'uretère (t. XCII).

Dans le Journal de méd., chir. et pharm. de Corvisart : — Sur un enfant nouveau-né, mort d'une rétention de matières alvines, par défaut de communication des intestins grêles avec les gros intestins. — Dysphagie pharyngienne et angine trachéale (t. II). — Abcès enkysté du ventre causé par une arête de poisson (t. III). — Dysphagie pharyngo-laryngienne cancéreuse (t. IV). — Mort subite occasionnée par le gaz nitreux (t. VIII). — Histoire d'un abaissement spontané du crystallin (t. XIII). — Obs. et réflexions sur le pouvoir ou l'influence de l'imagination des femmes enceintes sur le fœtus, insérées dans les Actes de la Soc. de méd. de Lyon, t. II, p. 96. — Dans le Mémorial des hôpitaux du Midi et de la clinique de Montpellier, on trouve : — Obs. d'une double imperforation congénitale de la vulve et de la matrice (août 1830). — Obs. d'une angine cervicale spasmodique (novembre 1830). On trouve dans l'Hist. de la Soc. de méd. de Montpellier les articles suivants de Desgranges : — Fait de chirurg. légale (t. II). — Sur un moyen propre à favoriser l'allaitement des enfants. (C'est à Desgranges que l'on doit l'usage, en France, des bouts de seins artificiels : ce moyen mécanique si utile avait été oublié depuis que Pierre Amand en avait conseillé l'emploi en 1714.) — Sur l'emploi de quelques plantes fraîches contre la morsure des vipères (t. IV). — Dans les Annales de la Soc. de méd. pratique de Montpellier : — Tumeur utéro-vaginale et obstruction de la rate guéries par les douches d'eau de Plombières factice (t. IV). — Vac-

cine hâtive et éruption secondaire de variole sous l'influence de la vaccine (t. V). — Sur la polydipsie, considérée comme maladie essentielle, ou le besoin de boire devenu habituel et chronique. — Empoisonnement par un verre d'encre avalé. — Accident d'empoisonnement après un usage immodéré de la pipe. — Sur les effets pernicieux des fleurs de soufre prises avec excès dans le traitement d'une gale (t. VI). — Remarques sur une cause de fausse vaccine.—Mém. sur l'hydrophobie suite de morsures d'un chien enragé (t. VIII). — Sur le cancer ulcéré du rectum (t. IX). — Néphrite purulente et calculeuse (t. XI). — Mémoire sur l'angine de poitrine (t. XXVII et XXVIII).— Obs. d'ichthyose nacrée. (t. XXXI). — Rapport médico-légal sur un cas de meurtre (t. XXXVIII). — Dans les Nouvelles Annales cliniques de la Soc. prat. de Montpellier : Obs. sur l'empoisonnement par l'opium (t. I). — Enfin, le Journal général de méd. contient aussi de nombreux articles de Desgranges. —Nouvel exemple d'épi d'orge avalé et passé dans le poumon droit; retiré, le quarantième jour, d'un abcès survenu dans un espace intercostal (tome XLIV). — Plaie contuse de la cuisse par un échalas qui a traversé le membre de part en part (t. LI). — Sur une fièvre gastrique simple traumatique (t. LXVI). — Perforation spontanée de l'estomac (t. LXXVI). — Ophthalmie catarrhale compliquée, etc. (t. LXXXII). — Asphyxie par la vapeur du charbon de terre (t. LXXXII). — Sur l'hémorrhagie utérine foudroyante après l'accouchement (t. LXXXV). — Sur une extroversion vésicale (t. CVIII). — Note sur les propriétés physiques du seigle ergoté, et sur la question de savoir si l'action obstétricale de l'ergot dépend de la présence de la sphacélie (t. CIX). — Observation sur une mort subite causée par la rupture d'un anévrisme de l'origine de l'aorte qui n'avait point donné de signes de son existence (Transact. médicales, t. II).

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1751. — DOUBLET (François), né à Chartres en 1751, quitta la maison paternelle après avoir terminé son cours de rhétorique, parcourut l'Italie et la Hollande, puis revint à Paris faire sa philosophie et étudier la médecine. Reçu docteur régent, il fut nommé, trois ans après, médecin de l'hôpital Necker, qui portait alors le nom d'hôpital de la Charité de Saint-Sulpice. En 1780, il obtint la place de médecin de l'hospice de Vaugirard; puis une troisième à l'hôpital des Vénériens. Enfin il reçut le titre de sous-inspecteur des hôpitaux civils de France. En 1794, on le choisit pour être professeur de pathologie interne à l'École de santé : il s'y distingua, mais il n'y fit qu'un seul cours. Une affection cérébrale aiguë termina sa vie le 5 juin 1795. Sa réputation de praticien s'est propagée jusqu'à nous ; il a laissé les ouvrages suivants :

Mémoire sur les symptômes et le traitement de la maladie vénérienne dans les enfants nouveau-nés, lu à l'assemblée particulière de la Faculté de médecine. Paris, 1781, in-18, 77 pp. Ce travail est divisé en trois parties; la première est consacrée à l'hygiène et à la thérapeutique des femmes enceintes qui sont infectées de la maladie vénérienne ; la seconde renferme un tableau de la syphilis chez le nouveau-né, tracé d'après ce qu'il a observé sur 150 enfants; dans la troisième, l'auteur parle du traitement direct et du traitement indirect par le lait de la nourrice. On y trouve encore quelques considérations intéressantes sur le muguet. — Observations sur une fièvre maligne pétéchiale qui a régné à l'hospice de Saint-Sulpice. Journal de Bacher, t. LVIII, p. 415, année 1782.—Mémoire sur la fièvre à laquelle on donne le nom de fièvre puerpérale, ou observations faites à l'hospice de santé de Vaugirard sur les maladies produites par les métastases et les dépôts laiteux dans la cavité abdominale. Ibid., p. 502. Doublet attribue la maladie à une métastase laiteuse, il recommande l'ipécacuanha, la succion du sein, etc. Il cite un cas de guérison obtenue après cinq saignées du bras. — Observations faites dans les départements des hôpitaux civils. Paris, 1785-88, 4 part. in-8°. Ces Observations sont extraites du Journal de médecine depuis 1785. On y remarque la topographie des hospices de Saint-Sulpice et de Vaugirard, des observations intéressantes sur le service, les maladies les plus fréquentes, la mortalité, etc., des hôpitaux. — Nouvelles recherches sur la fièvre puerpérale, ou mémoire sur les moyens de connaître le caractère de cette maladie, et les principes sur lesquels on doit se fonder dans son traitement. Paris, 1789, in-12; ibid., 1791, in 12. L'auteur soutient encore ici que

cette fièvre n'est produite que par une métastase laiteuse, quoiqu'elle puisse se compliquer quelquefois avec une inflammation du bas-ventre. Il conseille les émétiques, les sels neutres, quelquefois la saignée, et les toniques quand les malades s'affaiblissent trop. — Conclusion d'un rapport sur l'état actuel des prisons de Paris, et sur les moyens de les rendre salubres. Fourcroy, la Médecine éclairée par les sciences physiques, t. II, p. 237, année 1791, et réimp. à la fin du mémoire suivant : — Mémoire sur la nécessité d'établir une réforme dans les prisons, et sur les moyens de l'opérer. Paris, 1791, in-8°, 92 pp. Dans ce mémoire rempli de vues philanthropiques, et qui a tant contribué à la réforme si nécessaire des maisons de détention, Doublet s'occupe du nombre, de l'arrangement, de la garde et de la surveillance des prisons, ainsi que de la nourriture et de l'entretien des prisonniers. — Doublet a fourni différents articles à l'Encyclopédie méthodique, parmi lesquels nous citerons : Air atmosphérique, Armées (maladies des), Clinique (médecine), Enfants (maladies des), etc. ; il a encore, en commun avec Colombier, publié deux recueils de mémoires sur les épidémies de la généralité de Paris, et une bonne instruction sur la manière de gouverner les insensés, et de travailler à leur guérison dans les asiles qui leur sont destinés.

(*Biog. méd. — Dict. hist. de la méd.*)

Ap. J.-C. 1752 *env.*—SÉNAC (Jean), né près de Lombez, docteur en médecine de la Faculté de Reims, succéda, en avril 1752, à Chicoyneau dans la place de premier médecin du roi. Sa réputation fut européenne, son crédit à la cour fut très-grand ; il se montra favorable dans plus d'une circonstance à la Faculté de médecine de Paris, qui, une fois surtout, refusa les bienfaits de l'archiâtre pour garder son indépendance. Elle désirait obtenir une somme de vingt mille francs de la munificence royale, afin de prendre quelques mesures utiles relatives à un meilleur enseignement de l'anatomie; Sénac lui offrit, de la part du gouvernement, le don d'un fermage qui rapportait trente mille francs par an, elle refusa d'être *pensionnée*. Sénac était conseiller d'État, membre de l'Académie royale des sciences; il mourut le 20 décembre 1770, âgé d'environ soixante-dix-sept ans. La première production de Sénac fut une traduction de l'Anatomie d'Heister avec des Essais de physique sur l'usage des parties du corps humain. Paris, 1724, 1735, in 8°; 1753, 3 vol. in 8°. La première édition a été traduite en anglais. Londres, 1734, in-8°. Cette production, de la jeunesse de Sénac, renferme ses opinions sur la structure et les usages des parties du corps humain, ou plutôt un choix très-judicieux des opinions les mieux constatées des anatomistes les plus célèbres du temps, et plusieurs remarques qui lui sont propres. Peu de médecins français ont montré plus de goût que Sénac pour l'union de l'anatomie et de la pathologie. — Discours sur la méthode de Franco et sur celle de Raw touchant l'opération de la taille. Paris, 1727, in-12. — Lettres de Julien Morisson sur le choix des saignées. Paris, 1730, in-12. Ces lettres anonymes, fort piquantes, écrites contre plusieurs médecins du temps, attirèrent des désagréments à Lamethrie, qui fut accusé d'en être l'auteur, et dont elles occasionnèrent en partie l'expatriation. — Traité de la structure du cœur, de son action et de ses maladies. Paris, 1749, 2 vol. in-4°. Ibid., 1774, in-4°. Cette édition, publiée et revue par Portal, est la meilleure. Portal a rectifié plusieurs figures, et les explications; les planches du péricarde, du cœur, du trou de Botalli, du ventricule ont été ajoutées par lui. Si cet immortel ouvrage, dit Sprengel, n'a pas fait une nouvelle époque dans l'histoire des mouvements du cœur, c'est que les travaux de Haller éclipsaient toutes les recherches des autres physiologistes. Ouvrage capital, original; première bonne monographie organique publiée en France et peut-être dans le reste de l'Europe, passée sous silence par Corvisart, et dont il serait à désirer que l'on donnât une nouvelle édition, refondue avec tous les travaux qui ont été faits depuis celle qu'a donnée Portal. Sénac a inséré dans les Mémoires de l'Académie royale des sciences : des Réflexions sur les noyés, un Mémoire sur le diaphragme. On cite comme de lui un Traité des causes, des accidents et de la cure de la peste, Paris, 1744, in 4°, qui n'est qu'un recueil des rapports qui lui furent faits sur la peste de Marseille et de Provence. Enfin on lui attribue l'ouvrage suivant : — De recondita febrium intermittentium et

remittentium natura. Amsterdam, 1759, in-8°. (*Biog. méd.*)

Apr. J.-C. 1752. — THILLAYE (Jean-Baptiste-Jacques), né à Rouen le 2 août 1752, fit ses humanités dans cette ville, où son père était pompier-mécanicien du roi, et il y reçut, sous David et Lecat, les premiers principes d'un art qu'il devait cultiver un jour avec la plus grande distinction. Après avoir rempli la place de premier élève à l'Hôtel-Dieu de Rouen, place qu'il avait obtenue au concours, Thillaye vint à Paris, prétextant le désir d'entrer dans un ordre religieux, parce que son père, chargé d'une nombreuse famille, ne se croyait pas en état de pourvoir à ses besoins dans la capitale. C'était le temps où Moreau, comme chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, brillait du plus grand éclat. Thillaye, l'un de ses élèves les plus assidus, sut puiser à cette source les connaissances qui le firent remarquer dans plusieurs concours. Il obtint d'abord l'un des premiers prix que l'on décernait à l'ancienne école pratique, puis l'une des places de prévôt de cette école. Il fut moins heureux en disputant la place de gagnant maîtrise à l'hôpital de la Charité : mais sa défaite fut encore un triomphe, puisque de l'aveu même de ses juges il ne lui manquait que d'être élève de l'école de Paris pour remporter une victoire complète. Tenon, qui avait remarqué chez le jeune Thillaye une grande habileté pour les préparations d'anatomie les plus délicates, se l'associa pour beaucoup de ses travaux et lui donna de grands témoignages d'estime et de confiance. Enfin vint pour Thillaye le moment de sa réception aux écoles de chirurgie. Son acte inaugural fut une dissertation sur l'*Anévrysme de l'artère poplitée* qu'il soutint en 1784 sous la présidence de Bottentuit. Cette dissertation, écrite en latin, comme le prescrivait alors l'usage, renferme une foule de détails qui décèlent un excellent anatomiste et un habile observateur. A compter de cette époque, Thillaye prit rang parmi les maîtres : pour lui commença une autre partie de sa carrière; et s'il ne fut pas du nombre de ces hommes dont la nature est avare et qu'elle destine à faire faire aux arts et aux sciences de grands progrès, on ne peut lui refuser d'en avoir reçu les dons les plus heureux. Il possédait en effet des connaissances exactes et fort étendues sur toutes les parties de l'art de guérir : il savait assez bien la physique; il avait aussi des notions précises sur la chimie, l'histoire naturelle, qui lui permirent d'enseigner la matière médicale. Lorsqu'après la tourmente révolutionnaire on créa l'école de santé, qui, désignée plus tard sous le nom d'école de médecine, est devenue plus tard encore la Faculté de médecine, Thillaye fut nommé conservateur des cabinets de cet établissement. Il était alors membre de la commission temporaire des arts, pour l'anatomie, avec Fragonard, Vicq-d'Azyr, Corvisart et Portal. Mieux que tout autre, il pouvait rassembler les matériaux épars qui devaient trouver place dans ces cabinets. Son zèle et son extrême activité surmontèrent toutes les difficultés. Ce fut donc par ses soins que furent formées à peu de frais et avec assez de promptitude les premières collections de la Faculté de médecine de Paris. Mais la simple fonction de conserver et de mettre en ordre ces collections, dont il doit être à juste titre regardé comme le fondateur, fut généralement reconnue au-dessous du mérite de Thillaye. Bientôt il fut promu au titre de professeur, et pendant de longues années il remplit la chaire consacrée à la démonstration des drogues usuelles et des instruments de chirurgie. Dès ce moment, Thillaye put rendre de grands services au corps dont il faisait partie, et il lui en rendit en effet. Non-seulement il remplissait les devoirs de sa place avec la plus scrupuleuse exactitude, mais encore on le trouvait toujours disposé à remplacer dans leur service les professeurs absents ou malades. La variété de ses connaissances était si grande et sa mémoire lui présentait si fidèlement ce qu'il avait reçu de ses lectures, qu'il pouvait au besoin suppléer le plus grand nombre de ses collègues et improviser des leçons, méthodiques et bien faites, sur presque toutes les branches de la médecine et de la chirurgie. Enfin, pendant une absence de plus de deux ans que fit le professeur Ant. Dubois lors de son voyage en Égypte, Thillaye fit le service à l'hospice de perfectionnement, maintenant la clinique, et les preuves publiques qu'il donna d'une grande habileté, comme anatomiste et comme chirurgien, ne contribuèrent pas peu sans doute à le faire nommer alors chirurgien en chef de l'hôpital Saint-Antoine, dernière place à laquelle il succéda à Brasdor le

fils. Tout entier au soin de l'enseignement et de la pratique, Thillaye n'a publié qu'un seul ouvrage : c'est son *Traité des bandages et appareils*, qu'il composa pendant la longue captivité qu'il eut à subir en plusieurs fois, dans ces temps affreux de 93, où vouloir le bien et le faire était un crime. Cet ouvrage, long-temps regardé comme classique, eut plusieurs éditions. On doit encore à Thillaye, qui mourut à Paris le 22 mars 1822, âgé de soixante-dix ans, un grand nombre d'Observations, de Mémoires et de Rapports insérés dans les Bulletins de l'école; enfin parmi les meilleures dissertations chirurgicales soutenues il y a trente ans dans cette même Faculté, on pourrait en citer quelques-unes à la composition desquelles il n'a pas été étranger.

Apr. J.-C. 1752. — MASCAGNI (Paul), l'un des plus grands anatomistes des temps modernes, naquit en 1752 au Castellet, hameau du Haut-Siennois. Après une éducation première assez négligée il fit ses études médicales à Sienne, où le professeur Tabarani remarqua son zèle et son adresse et dirigea ses travaux anatomiques. Mascagni fut en état de succéder à son maître en 1774, dans la chaire d'anatomie que la perte de sa vue ne lui permettait plus d'occuper. Le jeune professeur commença dès-lors à ajouter à l'exposition de la science anatomique connue les résultats de ses propres recherches, faites avec le microscope, sur la structure intime des parties, et ses premiès vues sur leurs tissus élémentaires. L'étude du système lymphatique préoccupait vivement alors les esprits, Mascagni se livra à des recherches toutes spéciales sur ce système. Les prémiees de ses travaux en ce genre furent adressées par lui à l'Académie des sciences de Paris, qui avait proposé trois fois de suite pour sujet de prix l'exposition de l'ensemble de ce système. Ses mémoires étaient en français et mal écrits; le vice de la forme nuisit au mérite de l'ouvrage, et le prix ne fut point donné par l'Académie. Du reste, ces mémoires ne formaient qu'une ébauche de la grande œuvre de Mascagni; le prodrome dont il vient d'être question fut publié par lui en 1784, mais ce fut en 1787 que parut sa magnifique iconographie des lymphatiques. La publication de cet ouvrage plaça Mascagni au rang des plus grands anatomistes de l'Europe et des savants les plus considérés de son pays. En 1800, il passa de l'université de Sienne dans celle de Pise; et un an après il fut appelé à Florence pour enseigner dans le grand hôpital de Santa-Maria-Nova l'anatomie, la physiologie et la chimie. Mascagni mourut le 19 octobre 1815. On a de Mascagni :

Dei Lagoni del Senese e del Volterano. Sienne, 1779, in-8°. — Prodrome d'un ouvrage sur le système des vaisseaux lymphatiques, contenant 24 planches in-folio. Sienne, 1784, in-4°, avec 4 planches également in-folio. — Lettera di Aletofilo al Giomalista medico di Venezia. Misopoli (Sienne), 1785, in-12. — Vasorum lymphaticorum corporis humani historia et iconographia. Sienne, 1787, in-folio, avec 41 planches, même format, dont 14, simplement au trait, sont devenus indispensables pour l'explication d'autant de dessins achevés embrassant de nombreux objets de détail. Cet ouvrage est divisé en deux parties. La première expose l'histoire des vaisseaux lymphatiques, et la seconde met sous les yeux des lecteurs les organes eux-mêmes, gravés dans une suite de planches, ainsi que leur explication. L'auteur, après des notions purement historiques, renfermées sous le titre de prolégomènes, examine, dans une première section de la première partie et rejette l'opinion de plusieurs fameux anatomistes sur l'existence d'un système lymphatique artériel et veineux. Dans la seconde section, il traite de la terminaison des artères et du commencement des veines. La troisième est relative à l'origine des lymphatiques. La quatrième aux lymphatiques en général. La cinquième traite des glandes conglobées ou lymphatiques. La sixième de la manière de découvrir et d'injecter les vaisseaux lymphatiques. La septième section, qui est la plus étendue de toutes, et qui renferme la description générale des lymphatiques provenant de toutes les parties du corps, est divisée en deux chapitres dont le premier est subdivisé en neuf articles et le second en six. Le premier chapitre de cette septième section est consacré aux lymphatiques qui se portent au canal thoracique, dans les cavités abdominale et thoracique. L'article premier traite des lymphatiques superficiels qui se rendent aux glandes inguinales; le second des lymphatiques profonds des membres

inférieurs ; le troisième des lymphatiques qui, des glandes inguinales, vont au canal thoracique ; l'article quatrième traite des lymphatiques des parois du bas-ventre, qui s'associent à ceux qui appartiennent à cette cavité ; le cinquième fait connaître les lymphatiques de la vessie, des vésicules séminales, de la prostate, du vagin, des testicules, de l'utérus, des reins et des capsules atrabilaires ; le sixième indique les lymphatiques du foie ; le septième ceux de l'estomac, de la rate et du pancréas ; le huitième traite des lymphatiques des intestins et du canal thoracique, et le neuvième, enfin, des lymphatiques qui se portent au conduit thoracique dans la cavité de la poitrine. Le chapitre second est destiné à faire connaître les lymphatiques qui se rendent au col, ou dans le canal thoracique, ou bien dans les veines du côté droit ou gauche. Six articles, comme nous l'avons déjà annoncé, forment les subdivisions de ce second chapitre. Le premier article traite des lymphatiques des poumons ; le second des mammaires internes, de ceux du diaphragme, du médiastin, du péricarde, du thymus et du cœur ; le troisième des superficiels qui se rendent aux glandes axillaires ; le quatrième des profonds des membres supérieurs, de ceux du dos, de la poitrine, et de leur cours depuis les glandes axillaires jusqu'à leurs terminaisons dans les veines ; le cinquième article traite des lymphatiques superficiels de la tête et du cou et le sixième, enfin, des lymphatiques profonds des mêmes parties.

La seconde portion de l'ouvrage dont nous rendons compte, consiste dans les planches et leur explication. Elle présente, comme il est dit ci dessus, quarante et une planches dont quatorze au trait pour l'usage indiqué. La première fait connaître les rudiments du système lymphatique et la marche des vaisseaux vers les glandes. La seconde planche, outre le tube propre aux injections, expose la structure des valvules des lymphatiques, ainsi que la composition des glandes. Ces objets, ainsi que ceux contenus dans la première planche, ont été dessinés vus en partie à l'œil nu ou agrandis par le microscope. La troisième planche est relative à l'organisation propre aux vaisseaux sanguins les plus déliés, démontrée par des injections. La quatrième et la cinquième représentent les lymphatiques superficiels des membres inférieurs. La sixième planche a un double but, le premier de représenter les lymphatiques superficiels du pied, de la cuisse et de la région coxale vus postérieurement, l'autre de faire voir les tibiaux antérieurs profonds et l'origine des tibiaux postérieurs sous la plante des pieds. La septième montre les superficiels de la fesse gauche. La huitième, les téguments communs enlevés, fait voir la partie antérieure de l'abdomen, la supérieure et antérieure coxale gauche, le pénis, le scrotum, et enfin les glandes inguinales, ce qui montre comment les lymphatiques indiqués ci-dessus viennent s'y rendre. La neuvième indique les lymphatiques profonds de la plante du pied et de la cuisse, et leur concours dans les glandes poplitées. La dixième présente les lymphatiques profonds des membres inférieurs depuis le poplité jusqu'aux glandes inguinales profondes. La onzième, qui est une continuation des objets ci-dessus énoncés, démontre leurs rapports avec les glandes poplitées et leur trajet ultérieur. La douzième est relative au plexus iliolombaire, et aux lymphatiques de la vessie, des vésicules séminales et du rectum. La treizième aux lymphatiques qui, des glandes inguinales, se portent au canal thoracique, ainsi qu'à ceux qui proviennent du pénis, des testicules et des reins. La quatorzième à ceux de l'utérus, de la rate et des capsules atrabilaires. La quinzième montre les lymphatiques superficiels des intestins grêles ; et la seizième ceux des gros intestins, de l'utérus, de la rate, de l'estomac et des reins, et leur réunion, dans les glandes lombaires, à ceux des intestins grêles et à ceux qui proviennent des glandes inguinales. Les autres planches sont consacrées aux objets suivants : la dix-septième aux lymphatiques superficiels de la partie convexe du foie ; la dix-huitième aux superficiels de l'estomac et de la face concave du foie, ainsi que des profonds de ce viscère ; la dix-neuvième au conduit thoracique, aux lymphatiques intercostaux et à l'embouchure de l'ensemble du système dans les veines des deux côtés. Passant au principal organe de la respiration, les planches vingtième et vingt et unième démontrent les lymphatiques superficiels et profonds des poumons. La planche vingt-deuxième expose les superficiels des membres supérieurs ; la vingt-troisième les superficiels du dos, des lombes et du cou ; la

vingt-quatrième les superficiels du thorax et leur réunion avec les superficiels des membres supérieurs dans les glandes axillaires, et les lymphatiques du même ordre de la tête et du cou. Les trois planches qui terminent cette seconde partie, traitent des objets suivants : la vingt-cinquième des profonds des membres supérieurs, de la poitrine, de la tête et du cou, et de leur terminaison; la vingt-sixième des lymphatiques du diaphragme, du cœur, du médiastin, des mamelles, de la tête et de leur continuation avec ceux qui viennent du foie, le long du ligament suspensoire; la vingt-septième enfin, des lymphatiques du cerveau, des méninges, de la langue, du muscle temporal, de la glande thyroïde et de la terminaison de tout le système dans les veines jugulaires et sous-clavières gauche et droite. Après cette description vient, sous le titre de *Conclusion*, un résumé de tout l'ouvrage. L'auteur termine par un catalogue des préparations déposées dans le Musée royal de Florence en 1784. — Anatomia per uso degli studiosi di scultura e pittura, opera postuma. Florence, 1816, in-folio, avec 15 planches. Cet ouvrage a été publié, après la mort de l'auteur, par les soins de Bernard et d'Aurèle Mascagni, ses héritiers. L'idée d'entreprendre et de terminer ce travail fort étendu lui fut suggérée par les fonctions de démonstrateur qu'il remplit pendant plusieurs années près l'École des beaux-arts de Florence. Il était question d'établir, d'après des mesures comparatives et exactes, les plus justes proportions du corps de l'homme bien conformé, et d'assigner aux diverses passions qui nous agitent les caractères qu'elles gravent sur la physionomie. L'application de l'anatomie à plusieurs arts du dessin ou d'imitation, a été bien sentie dès le quinzième siècle; témoin les travaux de Léonard de Vinci (Trattato della pittura) et ceux de Léon Baptiste Alberti (la Statua). Mais les ouvrages les plus répandus en Italie sur cet objet, tels que ceux de Beretini, plus connu sous le nom de Pierre de Cortone, publiés d'abord vers le milieu du seizième siècle, et réimprimés à Rome en 1787, par les soins du docteur Petraglia, et ceux de Bernard Genga, expliqués par Lancisi, avaient vieilli et, de même que des travaux plus récents, ils étaient trop incomplets pour pouvoir servir de guide aux artistes. L'ouvrage posthume de Mascagni fut dédié à Ferdinand III, grand-duc de Toscane et second fils de Pierre-Léopold. Il est divisé en deux parties, dont la première traite de l'ostéologie et l'autre de la myologie. La première partie n'offre qu'un chapitre où il est question du squelette en général. La seconde partie, subdivisée en cinq chapitres, s'occupe successivement des régions supérieure, antérieure et latérale de la tête; des régions antérieure et postérieure de l'abdomen; des régions postérieure et inférieure du tronc; des muscles de l'extrémité supérieure, ou de ceux du bras, de l'avant-bras et de la main; enfin, des muscles de l'extrémité inférieure : c'est-à-dire de la cuisse, de la jambe et des faces dorsales et plantaire du pied. Les planches, au nombre de quinze, représentent les objets suivants : la première et seconde, le squelette humain, vu antérieurement et postérieurement; la troisième, quatrième et cinquième, l'écorché sous les mêmes points de vue et latéralement; la sixième, deux tiers de la tête avec la partie antérieure du thorax; la septième, la partie postérieure du thorax; la huitième, les deux tiers postérieurs de la tête; la neuvième, le thorax et le bras droit ployé; la dixième, le bras, l'avant-bras et la main, antérieurement et postérieurement, en état de contraction; la onzième, portion de la tête et partie latérale gauche du tronc; la douzième, la cuisse et la jambe, parties postérieure et interne revêtues de l'expansion aponévrotique du fascia lata; la treizième, les deux tiers du côté droit du squelette; la quatorzième, la partie latérale externe du dos de la main; la quinzième, enfin, représente la plante du pied agrandi, et le quart inférieur de la jambe. Ces planches sont correctement et élégamment dessinées et gravées par Antoine Scrantoni; à l'exception des deux premières, gravées par Augustin Costa.

Prodromo della grande anatomia, seconda opera postuma di Paolo Mascagni, posta in oordine e poblicata a spese di una Societa innominata, da Francisco Antommarchi. Florence, 1819, petit in-folio. Ce prodrome, trouvé autographe parmi les papiers de Mascagni, est divisé en neuf chapitres qui traitent des objets suivants : 1° des vaisseaux lymphatiques; 2° des vaisseaux sanguins, artériels et veineux; 3° des nerfs; 4° des muscles; 5° des ligaments et des carti-

lages; 6° des os; 7° des poumons; 8° du foie; 9° des voies alimentaires. On doit essentiellement considérer comme faisant suite à cet ouvrage et indivisibles, quoique tirées dans un grand format les tables intitulées : — Tavole figurate di alcune parti organiche del corpo umano degli animali e dei vegetabili, esposte nel prodromo della grande anatomia di Paolo Mascagni. Florence, 1819, in-folio. Ces planches, aussi bien dessinées que gravées par M. Antoine Serantoni, sont au nombre de vingt et représentent ce qui suit : première, le quart inférieur et externe de l'avant-bras et du dos de la main, les branches des vaisseaux sanguins et lymphatiques, et les nerfs sous-cutanés qui se rendent aux tégments communs qui les recouvrent, ainsi qu'aux parties voisines. On y a joint des figures qui font voir des masses adipeuses, des pustules de petite-vérole, la structure des ongles, des cheveux, etc.; deuxième, le tiers inférieur et interne de l'avant-bras, et la paume de la main avec les vaisseaux sanguins respectifs et les nerfs superficiels ou sous-cutanés majeurs; de plus, quelques observations microscopiques sur différentes parties organiques animales; troisième, configuration et structure spéciales de diverses parties organiques animales, vues au microscope de Dollon, fourni de toutes ses lentilles; quatrième, résultat d'une série d'observations microscopiques sur la structure de la peau, celle du système pileux, le développement des plumes, celui des dents dans le fœtus de l'espèce bovine; la cinquième planche traite encore du système dermoïde et d'autres membranes organiques, des animaux et des végétaux, et de quelques autres objets; la sixième, des études microscopiques sur l'organisation et la structure primitive de quelques-uns des viscères de l'homme, et comparativement de quelques autres animaux; septième, parties génitales extérieures de l'homme et de la femme, et des mamelons de l'utérus dans l'espèce bovine fécondée; huitième, l'organisation spéciale des tendons, des bourses muqueuses, etc.; neuvième, conformation externe et interne des différentes espèces d'os qui entrent dans la composition du squelette humain, les uns recouverts et les autres privés de leur périoste externe et interne : dixième, organisation primitive, et toujours observée au microscope, de quelques-uns des cartilages qui encroûtent les surfaces articulaires de certains os; des filaments osseux qui les composent, d'après des observations spéciales faites sur des sujets goutteux ou attaqués de syphilis; onzième, suite de figures relatives au développement des dents et à leur organisation; douzième, organisation primitive de la fibre musculaire, de la manière dont les vaisseaux sanguins, artériels et veineux, ainsi que les lymphatiques, se portent aux muscles, s'y distribuent; structure primitive des vaisseaux mentionnés ci-dessus; treizième, structure primordiale des tuniques des veines et de celles des vaisseaux lymphatiques, des gaînes membraneuses qui entourent les cordons nerveux, organisation des glandes conglobées; quatorzième, l'œil humain dans tous ses détails, et comparativement avec celui de plusieurs autres animaux; quinzième, l'ouïe de l'homme dans tous les détails de sa construction, ses vaisseaux et ses nerfs; série d'observations microscopiques sur quelques corps organiques animaux; seizième, structure primitive des nerfs, de leurs ganglions, de leurs filets primitifs et de leurs gaînes, et observations microscopiques relatives à divers objets; dix-septième, structure primordiale et organisation spéciale du cerveau, de ses méninges et observations microscopiques à l'appui; dix-huitième, résultat d'observations micro-scopiques sur divers objets d'organisation animale, spécialement sur certaines parties du fœtus humain, et sur les membranes de l'œuf du poussin; dix-neuvième, développement du poussin, structure et composition primitive des membranes qui l'entourent, suivies d'observations sur les végétaux et les animaux; enfin la vingtième et dernière planche contient, vues au microscope, diverses figures relatives à la structure particulière de plusieurs parties organiques des végétaux. Ce grand travail, attendu avec impatience, paraîtra prochainement sous une dénomination plus convenable que celle d'Anatomia grande. Nous en avons l'assurance positive par le prospectus publié et récemment répandu sous ce titre : Pauli Mascagni Anatomia universa, XLIV tabulis æneis, juxta archetypum hominis adulti, accuratissime repræsentata, dehinc ab excessu auctoris, cura et studio Eq. Andreæ Vacca-Berlinghieri, Jacobi Barcelloti et Joannis Rosini, in Pisana universitate professorum absoluta atque edita. Pisis, apud Nicol. Capurro, typis

Firmini Didot, 1823, in-18. Peut-être aurait-il été convenable, avant de parler des ouvrages posthumes, de rappeler quelques écrits de Mascagni publiés de son vivant dans les Actes des Georgeofiles de Florence, et en particulier une description de l'utérus humain et d'animaux de différentes espèces qui a paru dans le quinzième volume des Mémoires de la Société italienne.

(*Biogr. médic.*)

Ap. J.-C. 1752. — MAYER (Jean), savant et habile médecin allemand, vint au monde à Prague en 1752. Doué de dispositions remarquables pour l'étude, il s'appliqua spécialement aux sciences physiques, et prit le grade de docteur en médecine après avoir terminé ses cours. La faiblesse de sa santé lui imposa l'obligation de renoncer au projet qu'il avait d'abord formé de parcourir les contrées étrangères pour y observer les productions de la nature, et ne lui permit même pas d'accepter les offres avantageuses par lesquelles on essaya de l'attirer, soit en Pologne, soit en Russie. Livré à la pratique dans sa ville natale, il s'y fit connaître par des cures heureuses, et par des ouvrages qui lui valurent l'amitié de Haller, de Buffon, et de plusieurs autres des plus célèbres parmi ses contemporains. La mort l'enleva le 5 juin 1807. On a de lui :

Dissertatio de iis, quæ generationem animalis aut plantas concernunt. Prague, 1775, in-8°. — Untersuchung des Liebwerder Sauerbrunnen in Bœhmen. Prague, 1786, in-8°. Dresde, 1787, in-8°; ibid., 1791, in-8°. — Beytrag zur Geschichte der meteorischen Steine in Bœhmen. Dresde, 1805, in-8°. — Il a publié quatre volumes de la Sammlung physikalischer Aufsætze (Prague, 1791, 1792, 1793, 1794, in-8°), due à la Société d'histoire naturelle de Prague. Les Allemands lui doivent un grand nombre de traductions. Il a inséré aussi beaucoup d'articles d'histoire naturelle et de médecine dans les Mémoires de la Société des sciences de Bohême, le Naturforscher, la Bibliothèque de Richter, et une foule d'autres recueils scientifiques. (*Biogr. méd.*)

Apr. J.-C. 1752. — MAHON (Paul-Augustin-Olivier), né à Chartres le 6 avril 1752, d'un médecin très-lettré, vint à Paris se faire agréger à la Faculté de cette ville, après avoir étudié sous son père. La Société royale de médecine l'admit dans son sein. Après la révolution, il fut nommé médecin en chef de l'hospice des Vénériens, puis professeur de médecine légale et d'histoire de la médecine à l'École de santé en 1794. On cherche en vain parmi les sciences innombrables qui sont professées aux écoles de médecine de France, la science si importante de l'histoire de la médecine, dont la propagation pourrait seule faire naître dans notre pays le goût de l'érudition médicale qui s'y est éteint sous le règne absurde de l'ancienne Faculté de médecine de Paris. Faculté bien singulière, puisqu'en quelque sorte elle était sans professeurs. Le 16 mars 1801, Mahon mourut d'une inflammation de poitrine, à peine âgé de quarante-huit ans. Ses ouvrages, assez peu estimés, quoiqu'ils ne soient pas dépourvus de philosophie, sont :

Médecine légale et police médicale. Paris, 1802, 3 vol. in-8°. Ouvrage posthume, publié avec quelques notes par M. Fautrel; il a été long-temps le seul manuel des élèves, qui, après l'avoir lu, attendaient avec plus d'impatience l'ouvrage depuis trop long-temps promis par le professeur Chaussier. La médecine légale de M. Fodéré et celle de M. Orfila dispensent complétement aujourd'hui de lire celle de Mahon, qui est à la fois trop prolixe et trop courte. — Histoire de la médecine clinique depuis son origine jusqu'à nos jours, et recherches sur l'existence, la nature et la communication des maladies syphilitiques dans les femmes enceintes, les nouveau-nés et les nourrices. Paris, 1804, in-8°. Ouvrage posthume, publié avec des additions par Lamauve. On y voit que l'auteur avait conçu les obligations d'un professeur qui n'est pas seulement appelé à faire des cours, et d'un médecin d'hôpital qui n'est pas seulement appelé à faire chaque matin des prescriptions banales avec la routine d'un infirmier. — Mahon a traduit de l'anglais les Observations médicales et politiques sur la petite-vérole, et sur les avantages et les inconvénients d'une inoculation générale, de G. Black (Paris, 1788, in-12); il a traduit du latin, ou plutôt il a mis son nom en tête d'une mauvaise traduction du Ratio medendi, des Aphorismes et d'une Dissertation de Stoll sur la matière médicale (Paris, 1801, 4 vol. in-8°). Il était collaborateur de l'Encyclopédie par ordre de matières.

(*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1753. — WEBER (Frédéric-Auguste), laborieux traducteur, a fait connaître en Allemagne un grand nombre d'ouvrages publiés en diverses langues, et donné lui-même au public plusieurs ouvrages de sa façon, dont le plus important est son Dictionnaire de médecine pratique, compilation qui n'est pas sans mérite. Il était né à Heilbronn le 24 janvier 1753, avait été reçu docteur en médecine à Gœttingue en 1774, puis il avait séjourné un grand nombre d'années à Berne, et il avait fini par se fixer dans sa ville natale. Il y mourut le 21 janvier 1806.

Dissertatio de signis ex sputo. Gœttingue. 1774, in-4°. — Arzneyen wider physikalisch-œkonomische und diætetische Vorurtheile. Heilbronn, 1774, in-4°. — Opuscula semiologica. Ulm, 1778. in-8°. — Onomatologia medico-practica, oder encyklopædisches Handbuch fuer ausuebenden Aerzte, in alphabetischer Ordnung. Nuremberg, 1783 - 1786, 4 vol. in-8°. — Reisen eines Ungenannten durch Spanien im Jahre 1655. Kempten, 1786, in-8°. — De causis et signis morborum. Heidelberg, 1786, in-8°. — Beytræge zur Geschichte der berühmtesten Gesundbrunnen und Bæder in unserer Schweitz. Zurich, 1788, in-8°. — Aesculap, eine medicinisch-chirurgische Zeitschrift von einer Gesellschaft reichslændischer praktischer Aerzte. Leipzig, 1790, in-8°. — Abhandlung vom Gewitter und Gewitterableitern. Zurich, 1792, in-8°. — Von den Scropheln, einer endemischen Krankheit vieler Provinzen Europens. Salzbourg, 1794. in-8°. — Naturgeschichte aus den besten Schriftstellern. Heilbronn, 1782-1785, in-fol. — Lokalbeschreibung des Heilbades zu Baden in der Schweitz. Zurich, 1790, in-8°. — Der wohlerfahrne, sicher und leicht heilende Vieharzt fuer Landwerthe. Heilbronn, t. I, 1795; II, 1796, in-8°. — Kleine Reisen. Gotha, 1802, in-8°.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1753. — STARK ou STARKE (Jean-Chrétien), accoucheur distingué, naquit à Ossmannstadt le 13 janvier 1753. Il fut reçu docteur en médecine à Iéna en 1777, devint deux ans après professeur extraordinaire de médecine dans cette université, professeur ordinaire en 1784, et directeur en second de la maison d'accouchements. Il fut nommé plus tard premier médecin et conseiller à la cour de Saxe-Weimar, et décoré en 1808 de l'ordre de la Légion d'Honneur. Stark mourut le 11 janvier 1811.

Dissert. de tetano ejusque speciebus præcipuis. Partis hist. sect. I. Iéna, 1777. Sect. II, ibid., 1778, in-4°. — Commentatio de tetano. Pars hist. I. Iéna, 1778, in-4°. — Progr. Gedanken vom medicinischen Populærunterricht auf Akademien. Iéna, 1779, in-4°. — Commentatio theoretico-practica de tetano. P. II. Ibid., 1781, in-4°. — Comment. med. de universali nuperrime celebrato, adjunctoque recto opii usu in graviditate, partu et puerperio. Iéna, 1781, in-4°. — Einrichtung seines klinischen Instituts, nebst tabellarischer Uebersicht des Witterungszustandes der Krankheiten, ihrer Ursachen, Hauptzufælle, Anzahl der Genesenen, Gestorbenen, mænnlichen und weiblichen Geschlechts, in ihren verschiedenen Alter. u. s. w. Ibid.; 1782, in-4°. — Hebammenunterricht in Gespræchen, nebst Verhalten und Vorschriften für Schwangere, Gebæhrende, Kindbetterinnen und neugebohrne Kinder. Ibid., 1782, in-8°. — Abhandlung von den Schwæmmchen, nebst einer Uebersetzung des Ketelaers und Slevogts von den Schwæmmchen begleitet. Iéna, 1784, in-8°. — Versuch einer wahren und falschen Politik der Aerzte, zu Vorlesungen bestimmt. Iéna, 1784, in-8°. — Zweite tabellarische Uebersicht des klinischen Instituts zu Iéna, in Ansehung der Kranken und des Witterungsstandes vom Oktober 1782 bis dahin 1783. Ibid., 1784, in-4°. — Carrere, der Arzneygelahrtheit Professors, Arzts des Kœniglichen Hauses, u. s. w. Abhandlung über die Eigenschaften, den Gebrauch und die Wirkungen des Nachtschatten, oder Bittersüsses (Dulcamara, solanum scandens) bey Behandlung verschiedener Krankheiten, insbesondere der Flechtenartigen; aus dem Franzœsischen übersetzt (von Molini) mit Vorrede, Zusætzen und Anmerkungen herausgegeben. Ibid., 1786, in-8°. — Archiv für die Geburtshülfe, Frauenzimmer- und neugebohrner Kinderkrankheiten. 6 Bande (jeder von 4 Stücken), Mit Kupf. Ibid., 1787-1797, in-8°. — Neues Archiv für die Geburtshülfe, Frauenzimmer- und neugebohrner Kinderkrankheiten. Band. 1-2. Mit Kupfern. Ibid., 1798-1803. —

Auszüge aus dem Tagebuche des herzogl. Ienaischen klinischen Instituts. 1ste Lieferung. 2te und viel vermehrte Ausgabe. Ibid., 1788, in-4°. — Biographie von Johann Philipp Hagen, Kœnigl. Preussischem Hofrathes, Professor. u. s. w. Von ihm selbst aufgesetzt und beschrieben; herausgegeben, und mis einigen Anmerkungen begleitet. Ibid., 1794, in-8°. — Vorrede und Anmerkungen zu der teutschen Uebersetzung von Jadelots Lehr der Natur des gesunden menschlichen Kœrpers. Ibid., 1783, in-8°. — Nachricht von seiner kürzlich glücklich verrichteten Operation des Kaiserschnitts; in Baldingers neuem Magaz. fuer Aerzte. B. 6. (1784). — Vorrede, Anmerkungen und Zusætze zu der von D. Henckenius verfertigten teutschen Uebersetzung von Rœderers Anfangsgründen der Geburtshülfe. Iéna, 1793, in-8°. — Handbuch zur Kenntniss und Heilung innerer Krankheiten des menschlichen Kœrpers, vorzuglich aus eigenen Beobachtungen und Erfahrungen am Krankenbette gezogen. 2 Theile. Iéna, 1799-1800, in-8°. — Zusætze und Vorrede zu der von Eichwedel verfertigten Uebersetzung der theoretisch-practischen Abhandlung über Geburtshülfe u. s. w. (von Anton Petit). Erfurt, 1800, in-8°. — Diss. sistens scrofularum naturam, præsertim steatomatosarum casu rariore adjecto, tabula ænea illustrata. Iéna, 1803, in-4°. — Progr. de oculo humano ejusque affectibus et de oculo in genere. Sectio I-IV. Iéna, 1804, in-4°. — Progr. I et II de vermibus in locis insolitis repertis. Iéna, 1804, in-4°. — Progr. I et III. Historia morbi memoratu digna. Partic. I. Iéna, 1807, 1808, in-4°. — Vorrede und einige Anmerkungen zu Eichwedel's Uebersetzung von Ontyd's Untersuchungen über Ursachen des Todes u. s. w. Erfurt, 1802, in-8°. (Dezeim., *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1753. — MARCUS (Adalbert-Frédéric), l'un des plus célèbres médecins de l'Allemagne moderne, naquit en 1753 à Arolsen, dans le comté de Waldeck, d'une famille qui professait la religion judaïque. Il annonça de bonne heure des dispositions heureuses que ses parents eurent la sagesse de cultiver avec soin. Au sortir des écoles de Corbach et de Cassel, il vint se placer sur les bancs de l'université de Gœttingue, où Baldinger, qui ne tarda pas à l'apprécier, le prit en amitié, et lui conseilla de s'appliquer d'une manière spéciale à la lecture des ouvrages publiés par les praticiens anglais. Ce fut en 1775 que Marcus prit le grade de docteur. Il passa ensuite une année à Arolsen, puis deux à Wurzbourg, où il suivit avec fruit la pratique de Siebold père. Enfin, en 1778, il s'établit à Bamberg. Quelques mois s'étaient à peine écoulés qu'il comptait déjà une clientèle brillante, et qu'à peine pouvait-il suffire au grand nombre de malades qui réclamaient ses soins. Le commissaire impérial de Erthal, qu'il avait guéri d'une affection légère, étant devenu prince-évêque de Wurzbourg et de Bamberg, le prit pour médecin et lui accorda une confiance sans bornes. Marcus crut alors devoir renoncer à la religion de ses pères et embrasser le christianisme; il fut baptisé solennellement, dans la chapelle de la cour, par le prince lui-même, sur l'esprit duquel il exerça depuis cette époque un grand empire. Mais Marcus n'usa du crédit dont il jouissait que dans l'intérêt général. Ce fut à ses sollicitations que Bamberg obtint une chaire pour les élèves sages-femmes, et un bel hôpital de cent vingt lits à la consécration duquel, en 1789, il prononça un discours destiné à faire ressortir les avantages qui découlent des établissements publics d'hospitalité pour le bien général et pour l'instruction des élèves en médecine. Au bout de quatre ans, il commença des cours de clinique qu'il continua depuis jusqu'à la fin de ses jours. Les bains de Kissingen lui durent une nouvelle splendeur, et il créa pour ainsi dire ceux de Bocklet. Sa destinée changea beaucoup, en 1794, à la mort du prince, dont le successeur, qui ne l'aimait point, lui fit perdre tout à coup sa place de premier médecin, avec la haute influence politique dont il avait joui jusqu'à ce moment. Marcus se consola en sage de cette disgrâce non méritée, et, ne pouvant plus servir ses concitoyens en provoquant d'utiles institutions, il se renferma dans le domaine de la médecine pratique, consacrant à la littérature médicale tous les moments dont elle lui permettait de disposer. A peine eut-il connaissance du système de Brown qu'il en devint enthousiaste, et qu'il s'empressa d'en faire l'application au lit de ses malades. L'ouvrage qu'il publia sur cette doctrine célèbre contribua beau-

coup à la répandre en Allemagne. Il étendit aussi la réputation de Marcus, auprès de qui les jeunes médecins s'empressèrent d'accourir. En 1799, MM. Schelling, Schlegel et Steffens vinrent à Bamberg pour suivre sa pratique et juger le brownisme au lit des malades. La fréquentation de ces savants opéra bientôt une nouvelle révolution dans les idées de Marcus; on le vit embrasser avidement la théorie de l'excitement, que les travaux de Roeschlaub et de M. Schelling venaient d'établir sur les ruines de la doctrine écossaise, et qui devait conduire ce dernier à renverser tout à fait le brownisme pour y substituer sa philosophie naturelle. Toujours avide de nouveautés, Marcus se montra l'un des plus ardents propagateurs de la vaccine, et, par ses soins, Bamberg fut, après Hanovre, une des premières villes de l'Allemagne qui profita des bienfaits de la précieuse découverte de Jenner. Il accueillit aussi tout ce qu'on proclamait des bons effets de l'électricité dans la paralysie, ainsi que de la puissance du magnétisme animal, et parut assez favorablement disposé en faveur de la doctrine cranioscopique de M. Gall. Nommé en 1803, par le roi de Bavière, directeur de toutes les affaires relatives à la médecine et aux hôpitaux dans les principautés de la Franconie, il se retrouva en situation de faire beaucoup de bien aux états de Bamberg et de Wurzbourg. Aussi témoigna-t-il un dévouement absolu au nouveau gouvernement, ce qui lui attira la haine de tous les mécontents et de tous les partisans de l'ancien état de choses. Mais ni les clameurs ni les intrigues ne purent le détourner de ce qu'il croyait être utile à la chose publique. Il commença par créer des places de médecins d'arrondissements pensionnés, et Bamberg fut la première province bavaroise qui en obtint une, de sorte qu'on peut le considérer comme le fondateur de cette institution utile, qui ne tarda pas à être imitée dans tout le royaume de Bavière. Des obstacles insurmontables ne lui permirent pas d'exécuter le projet qu'il avait conçu, d'établir des places semblables de chirurgiens; mais il parvint à faire disparaître une partie des vices qu'offrait l'exercice de l'art des accouchements, en obligeant les communes à pensionner des sages-femmes. Dans le même temps, il assainit les hôpitaux de Bamberg, améliora la maison destinée aux aliénés, fonda un hospice pour les incurables, établit enfin une maison d'accouchements, et, ce qui n'a été imité nulle part ailleurs, un institut destiné non-seulement à former de bonnes infirmières, mais encore à leur assurer une retraite quand l'âge les avait rendues impropres au service pénible des malades. Cependant l'université de Bamberg avait été supprimée en 1803, et Marcus avait vu détruire en elle un des établissements dont il se trouvait le plus honoré d'avoir été l'instigateur. Ne pouvant renoncer entièrement à cette idée favorite, il employa toute son influence afin de remplacer l'université par une école médico-chirurgicale, qu'il proposait d'affilier au lycée. Mais ce projet n'eut qu'un commencement d'exécution et suscita même des désagréments à Marcus, qui vit tomber un peu son crédit public. Il se consola de cette nouvelle disgrâce en publiant divers écrits, parmi lesquels on distingue une petite brochure sur la fièvre jaune, dont on craignait alors l'invasion en Allemagne, et un journal rédigé en commun avec M. Schelling. A cette époque, Marcus avait encore modifié ses idées théoriques et n'était plus, comme jadis, un des plus zélés défenseurs de la doctrine de Brown modifiée. La lecture des ouvrages de Bichat provoqua en lui cette révolution, depuis laquelle il n'étudia plus les maladies que d'après les altérations des tissus et des divers systèmes d'organes. Peut-être le Traité des phlegmasies chroniques lui était-il tombé aussi entre les mains : car, sur les derniers temps de sa vie, il s'étonnait de ce que les médecins s'occupaient si peu des maladies chroniques; et il se proposait de remplir cette lacune, si la mort ne l'en eût empêché. Tout porte à croire qu'il eût rapporté la plupart de ces maladies à l'inflammation, dont il s'occupait alors beaucoup. En effet, il a démontré le caractère inflammatoire du croup, fait voir que le larynx et la trachée-artère sont le siége de cette affection, montré les inconvénients et les dangers de l'ancienne distinction en croup inflammatoire, croup spasmodique et croup asthénique; et prouvé que le traitement antiphlogistique est le seul sur lequel on puisse compter : il a décrit la fièvre puerpérale sous le nom d'inflammation du péritoine, le rhumatisme sous celui d'inflammation des

muscles, le mélæna comme une phlegmasie de la rate ; il a traité de la cardite et de beaucoup d'autres inflammations locales. Mais ses idées sur la généralité de l'inflammation n'éclatèrent jamais autant qu'à l'occasion du typhus qui désola l'Allemagne après les campagnes de Prusse et de Pologne. Marcus, après avoir hésité s'il rangerait cette fièvre parmi les inflammations du système nerveux en général, se décida enfin à en fixer le siége sur le cerveau et à la regarder comme une encéphalite, sans toutefois spécifier d'une manière rigoureuse s'il entendait par là une inflammation de la substance du cerveau lui-même ou de l'arachnoïde. Il soutint cette opinion, ainsi que la nécessité du traitement antiphlogistique, dans les journaux de médecine et jusque dans les gazettes politiques, avec un entraînement et une chaleur qu'il n'est pas ordinaire de rencontrer chez d'autres que ceux qui sont emportés par le fanatisme religieux. « Tout, dit M. Gasc, le ramenait à son idée favorite, et entre ses mains les théories les plus opposées se ployaient parfaitement à son système. S'il avait recours quelquefois, dans le typhus, à la méthode excitante, ce n'était que par un reste d'habitude, qu'il ne manquait jamais d'ailleurs de justifier. Il attribuait aux médicaments des vertus toutes contraires à celles qu'il leur reconnaissait autrefois; comme, selon lui, le calomélas était un antiphlogistique, il croyait qu'il ne serait peut-être pas déraisonnable de penser que le musc jouît d'une propriété semblable. D'après cela, on n'est pas étonné de ce qu'il faisait marcher cette substance et d'autres analogues par leurs vertus de front avec la saignée. D'ailleurs, Marcus avait une manière à lui d'expliquer l'action des médicaments ; je lui ai entendu dire, au sujet d'un malade atteint de typhus auquel il avait prescrit le quinquina et les trois quarts de la portion d'aliments de nos hôpitaux, que si ce malade digérait les remèdes, il pouvait à plus forte raison digérer les aliments. » Un formulaire de poche et un petit traité sur la coqueluche furent les dernières productions de Marcus, qui succomba en 1816 à la suite d'une sciatique des plus violentes. Ses principaux ouvrages ont pour titre :

Abhandlung von den Vortheilen, welche œffentliche Krankenhæuser dem Staate und noch insbesondere der Medicin studirenden Jugend gewæhren. Bamberg et Wurzbourg, 1789, in-8°. — Frænkische arzneykundige Annalen, grœsstentheils aus den Tagebuechern des Bamberger Krankenhauses gezogen. Bamberg, 1792, in-8°. — Antrittsrede bey Ankuendigung der klinischen Vorlesungen. Bamberg, 1793, in-8°. — Beschreibung der letzten Krankheit des hochw. des H.-R.-R. Fuersten Franz Ludwig, Bischoffen zu Bamberg und Wurzburg. Wurzbourg, 1795, in-4°. — Pruefung des Brownischen Systems der Heilkunde durch Erfahrungen am Krankenbette. Weimar, 1797-1799, in-8°. — Kurze Beschreibung des allgemeinen Krankenhauses zu Bamberg. Weimar, 1797, in-8°. — Magazin fuer specielle Therapie, Klinik und Staatsarzneykunde, nach den Grundsætzen der Erregungstheorie. Iéna, 1802-1805, in 8°. — Die medicinisch-chirurgische Schule zu Bamberg, dargestellt. Bamberg. 1804, in-4°. — Jahrbuecher der Medicin als Wissenschaft. Iéna, 1805-1807, in-8°. — Beytræge zur Erkenntniss und Behandlung des gelben Fiebers. Iéna, 1805, in-8°. — Entwurf einer speciellen Therapie. Nuremberg, 1807, in-8°. — Ephemeriden der Heilkunde. Bamberg, 1810 et suiv. 10 vol. in-8°. (*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1753. — GAVARD (Hyacinthe), anatomiste célèbre, naquit en 1753 à Montmélian. Le besoin de s'instruire le conduisit de bonne heure à Paris, où il arriva dans le temps de la plus grande célébrité de Desault, à l'époque où ce grand homme portait la chirurgie à un si haut degré de splendeur, et introduisait, dans les descriptions anatomiques, une méthode admirable, dont quelques-uns de ses successeurs devaient faire un étrange abus. Gavard le choisit pour maître, et ne tarda pas à être distingué de lui dans la foule de ses condisciples, par l'ardeur extraordinaire avec laquelle il se livrait aux travaux de l'anatomie. Son assiduité remarquable trouva une douce récompense lorsqu'il fut en état d'enseigner aux autres ce qu'il avait si laborieusement appris. Il ouvrit des cours auxquels sa méthode, calquée sur celle de Desault, attira une foule d'auditeurs, étonnés de la précision qu'il savait donner aux détails même les plus minutieux, et charmés surtout de l'art avec lequel il dissimulait l'aridité naturelle d'une science descriptive, en

combinant avec habileté les considérations physiologiques avec les détails de pure anatomie. Il ne lui manquait, pour ne plus rien laisser à désirer, que d'embrasser les altérations pathologiques et les monstruosités dans son vaste cadre; mais cet honneur était réservé à l'époque où nous vivons: le temps n'était pas venu encore de sentir que la physiologie n'est qu'une science stérile lorsqu'on l'isole des autres branches de la médecine; et que pour établir cette dernière sur des fondements solides, il n'y a d'autre moyen que de s'attacher à bien connaître les rapports intimes et nécessaires qui existent entre les phénomènes de la santé et les divers phénomènes morbides. Les écoles de santé venaient d'être organisées en France; Gavard ne fut point oublié: le gouvernement le chargea de donner les secours de l'art aux élèves de l'école de Mars, et quelque temps après la Société de médecine l'admit dans son sein. Mais une carrière qui annonçait devoir être brillante, se termina, au contraire, par une inexplicable obscurité. Personne n'eut plus de philanthropie que Gavard, plus de haine pour l'oppression, plus d'horreur pour l'imposture, plus de mépris pour le charlatanisme; personne ne fut mieux convaincu que lui de la nécessité de combattre l'ignorance, source de tous les maux, et de répandre parmi le peuple l'instruction, ce premier bienfait de la société, ce besoin de tous, ce premier artisan du bonheur général: cependant, malgré tant de rares qualités, malgré ses utiles travaux, il essuya les rigueurs de la fortune et mourut presqu'ignoré, en 1802, à Paris, où sa modestie et son éloignement pour l'intrigue ne lui permirent d'obtenir qu'une considération stérile parmi un petit nombre de savants et d'amis de la vérité. On ne peut lui contester un rang distingué parmi les anatomistes du dix-huitième siècle, car il fut le premier qui mit de l'ordre, de la clarté, de la précision et de la méthode dans les ouvrages d'anatomie. Rappelons aussi, comme un de ses plus beaux titres à notre reconnaissance, que, s'il n'inventa pas l'enseignement mutuel, cette admirable méthode qui, en peu d'années, répandrait les bienfaits de l'instruction jusque dans les dernières classes, si tant de gens n'avaient pas intérêt à tenir le peuple dans l'ignorance pour le diriger suivant leurs caprices, au moins imagina-t-il un nouveau procédé qui s'en rapproche beaucoup, et qui offre l'avantage de simplifier l'enseignement, au point qu'avec un petit nombre de professeurs on peut former beaucoup d'élèves. Gavard destinait ce mode d'instruction primaire à tous les petits ramoneurs de Paris, et il l'employa avec le plus grand succès à l'école de Mars. Il mourut en 1802. Ses ouvrages sont:

Méthode pour apprendre à écrire, à lire, et à écrire sous la dictée, à l'usage des écoles primaires. Paris, an III, in-8°. — Cette méthode exige beaucoup moins de temps pour apprendre à la fois à lire et à écrire qu'on n'en met, selon la méthode ordinaire pour chacune de ces choses séparément. Elle est beaucoup plus économique, et offre le très-grand avantage de simplifier, d'étendre et de multiplier l'enseignement au point qu'avec un petit nombre de professeurs on peut former un très-grand nombre d'élèves. Il ne faut pour cela que placer dans les écoles un tableau sur lequel on trace les lettres, les syllabes, etc. — Traité d'ostéologie, suivant la méthode de Desault. Paris, 1791, in-8°, 2 vol.; deuxième édition, revue et augmentée d'un Traité des ligaments. Paris, 1795, in-8°, 2 vol. — Traité de myologie. Paris, 1791, in-8°; deuxième édition, revue et corrigée: 1802, in-8°. — Traité de splanchnologie. Paris, 1800, in-8°; revue et corrigée: Ibid., 1802, in-8°; ibid., 1809, in-8°. — Tous ces traités sont remarquables par la précision minutieuse des descriptions. La Splanchnologie est supérieure à presque tous les ouvrages publiés antérieurement sur cette partie de l'anatomie. — Observation sur la fracture de la clavicule et la luxation de l'extrémité scapulaire de cet os, et description d'un bandage propre à la cure de ces maladies. Journ. de méd., chir. et phar. 1787, tom. LXXI, p. 445. — Observation sur la ligature d'un polype utérin, et d'une portion de la matrice à laquelle il était adhérent. Journ. de méd., chir. et pharm. 1787, tom. LXXII, p. 259. — Description d'une pince à gaîne (de Hunter), propre à retirer les corps étrangers du canal de l'urètre, ou d'autres cavités profondes et étroites, avec des observations relatives à ce sujet. Journ. de méd., de chir. et pharm. 1787, t. LXXIII, p. 76, fig. — Bons effets de l'emplâtre de cantharides, appliqué sur la tête, dans les commotions du cerveau. Journ. de chir., de Desault, t. I, p. 177. Journ. de méd.,

chir. et pharm. 1791, tom. LXXXVIII. — Gavard préparait encore d'autres ouvrages de médecine et d'anatomie, dont les manuscrits, presque indéchiffrables, ont été dispersés après sa mort.

(*Biogr. méd.* — *Dict. hist.*)

Apr. J.-C. 1753. — LODER (Justus-Christian von), anatomiste célèbre et l'un des plus habiles chirurgiens de l'Allemagne, naquit à Riga le 28 février 1753. Il fit ses études médicales à Gœttingue, et y fut reçu docteur en médecine en 1777. Il occupa bientôt après dans l'université d'Iéna la place de professeur d'anatomie, de chirurgie et d'accouchements. Premier médecin du prince de Saxe-Weimar en 1781, il fut conseiller de cour en 1782 et conseiller intime en 1799. Le roi de Prusse lui conféra en 1803 les titres de professeur ordinaire d'anatomie à Halle et de conseiller intime. Après la prise de cette ville par les Français en 1806, il alla à Kœnigsberg; il y fut nommé premier médecin du roi. La réputation dont il jouissait le fit appeler en 1809 à Saint-Pétersbourg, où il fut nommé conseiller d'état et premier médecin de l'empereur. Lors de l'invasion française, il fut chargé de la direction des hôpitaux militaires et décoré de plusieurs ordres pour les services qu'il y rendit. Loder est mort en 183...

Il était membre de la plupart des Académies de l'Europe. Le recueil de planches anatomiques qu'il a publié est encore un des plus complets que l'on possède et contient un assez grand nombre de planches originales. Le Journal de chirurgie, qu'il publia pendant dix ans, continua dignement la Bibliothèque chirurgicale de Richter, à laquelle Loder avait eu part.

Descriptio anatomica bascos cranii humani iconibus illustrata, pro gradu doctoris in med. et in chir. obtinendo. Gœttingue, 1777, in-4°. — Diss. Synchondroseos ossium pubis sectionem in partu difficili instituendam denuo expendit. Gœttingue, 1778, in-4°. — Diss. primæ lineæ nevrologiæ corporis humani comment. I. Iéna, 1778, in-4°. — Progr. quo pulmonum docimasia in dubium vocatur. Iéna, 1779, in-4°. — Progr. observatio anatomica tumoris scirrhosi in basi cranii aperti. Iéna, 1779, in-4°. — Progr. I-III, de vaginæ uteri procidentia. Iéna, 1781, in-4°. — Progr. Arteriarum varietates nonnullæ. Iéna, 1781, in-4°. — Diss. de musculosa uteri structura. Iéna, 1781, in-4°. — Anzeige eines für die Liebhaber der Anthropologie zu haltenden Collegiums über die Anatomie und Physiologie des menschlichen Kœrpers. Iéna, 1784, in-8°. — Progr. I-VII de Alansonii vera amputationis methodo. Trad. en allemand et inséré dans les Auserlesensten u. neuesten Abhandlungen für Wundærzte. Leipzick, 1794. — Progr. cui inest observatio herniæ diaphragmatis. Iéna, 1784, in-8°. — Progr. quo probatur ex anatomicis observationibus circularem aperturæ orificii uterini formam certum ineuntis graviditatis signum non esse. Iéna, 1785, in-4°. — Progr. lithotomiæ Lecattianæ emendatæ descriptio. Iéna, 1785, in-4°. — Progr. de renum coalitione, tabulis æneis illustrata. Iéna, 1786, in-4°. — Progr. de succi gastrici chirurgico usu. Partic. I. Iéna, 1787, in-4°. — Anatomisches Handbuch. 1ster Band. Ostéologie, Syndesmologie, Iéna, 1788, in-8°, deuxième édition, corrigée et augmentée. Iéna, 1800, in-8°. — Progr. historiæ amputationum feliciter institutarum Partic. I-XIX. Iéna, 1789-1793, in-8°. — Anfangsgründe der medicinischen Anthropologie und der Staatsarzneykunde. Iéna, 1791, in-8°, 2te verb. u. mit einer liter. Anhange vereicherte Aufl. Weymar, 1793. 782 pp. 3te verm. u. verb. Aufl. Iéna, 1800. XVI et 674 pp., in-8°. — Progr. observationis hypopyi et inde enatæ synizescos pupillæ. Partic. I-II. Iéna, 1791, in-4°. — Progr. paracentescos sinus maxillaris historia. Iéna, 1793, in-4°. — Progr. cancri labii inferioris feliciter extirpati historia. Iéna, 1794, in-4°. — Progr. digiti pedis per amputationem curati historia. Iéna, 1794, in-4°. — Chirurgisch medicinische Beobachtungen mehrentheils in der herzoglich Sachsen-Weimarischen chirurgischen Krankenanstalt in Iena gesammelt. Ister Band. Weymar, 1794, 282 pp. in-8° fig. — Anatomische Tafeln zur Befœrderung der Kenntniss des menschlichen Kœpers, mit teutschem und lateinischen Texte. Weymar, 1794-1803, texte in-fol., pl. gr.-in-fol. — Progr. historia aneurysmatis spurii arteriæ brachialis feliciter curati, Partic. Iéna, 1794. — Partic. II et III seu ultima. Iéna, 1794, in-4°. — Progr. observationis scroti per sphacelum destructi et reproductionis ope restituti. Partic. I et II. Iéna, 1795, in-4°. — Progr. observata quædam circa stru-

mam. Iéna, 1795, in-4°. — Progr. de curatione externa post cataractæ extractionem. Iéna, 1797, in-4°. — Progr. melctamatum ad medicinam forensem spectantium. Partic. I et II. Iéna, 1799, in-4°. — Progr. descriptio calculi urinarii singularis. Iéna, 1799, in-4°. — Anfangsgründe der Chirurgie 1ter Th. Gotha, 1800. in-8°. — Progr. descriptio calculi renalis conspicuæ magnitudinis. Iéna, 1801, in-4°. — Progr. observatio I calculi vesicæ urinariæ femineæ sponte excussi. Iéna, 1801, in-4°. — Progr. observatio II calculorum renalium ingens numerus in femineo cadavere observatus. Iéna, 1801, in-4°. — Progr. arteriolarum corneæ brevis descriptio. Iéna, 1801, in-4°. — Progr. I-IV. Prima Myologiæ elementa. Iena, 1802, in-4°. — Grundriss der Anatomie des menschlichen Kœrpers; zum Gebrauche bey Vorlesungen und Secir-Uebungen: ster Theil. Iéna, 1806, in-8°. — Oratio inaugurationis novi theatri anatomici X. Novembr. MDCCCXIX publ. habita (de optima anatomiam docendi et discendi modo). Moskou, ..., in-4°; avec la traduction en russe. — Verba, quibus auditores hortatus est. Iéna, 1826, in-4°. — Index præparatorum aliarumque rerum ad anatomen spectantium, quæ in museo cæsareæ universitatis Mosquensis servantur. Iéna, 1823, XIV, VIII, u. 441 pp. in-8°. — Elementa anatomiæ humani corporis quæ tironibus artis medicæ apud cæsaream Mosquensem universitatem honorarius ejus sodalis Justus Christianus a Loder, etc., exposuit: vol. I. Osteologia, Syndesmologia et Myologia. Moskou, Riga et Dorpat, 1823, in-8°. — Rede von der Verbindlichkeit einer Jugend, von der das Vaterland nützliche Bürger erwartet; dans les Histor. Berichte von der Feyerlichkeit des kaiserl. Lycei am 29 février 1772. Riga, 1772, in-8°. — Auszug aus einem Briefe von ihm aus London, die Mahagonyrinde und die rothe chinarinde betreffend; im Teutschen Merhur 1783: S. 8, S. 31. — Sections-Bericht; im Taschenbuch für deutsche Wundœrzte auf 1786-1788: S. 47 — Sections-und Obductions-Berichte; in W. H. S. Buchholz Beytr. zur gerichtl. Arzeneygelahrtheit u. zur medecin. Policey. Bd. 3. Weimar, 1790, in-8°. — Geschichte von glücklich verrichteten Amputationem; in F. A. Weitz Medicinich chirurgischen Aufsætzen, Krankengeschichten und Nachrichten, eine Fortsetzung des Tascheub. f. deutsch. Wundærzte, B. I. Altembourg, 1791, in-8°. — Ein brief in Kausch's med. Erfahrungen; in Briefen an Girtanner, Hufeland, Loder, Quarin, Richter u. s. w., nebst eingegangenen Antworten. Leipzick, 1798, in-8°. — Nils Rosen von Rosensteins Anweisung zur Kenntnifs und Kur der Kinderkrankeiten, übersetzt und mit Zusætzen von Joh. Andr. Murray, 6te Aufl. mit Anmerkungen von J. C. Loder und W. H. S. Buchholz. Gœttingue, 1798, in-8°. — Journal für die Chirurgie, Geburtshülfe und gerichtliche Arzneykunde, in-8°, 4 vol. formant chacun 4 cahiers. Iéna, 1797-1806, in-8°. Dans ce recueil on trouve un assez grand nombre d'articles de Loder. — Loder a traduit plusieurs ouvrages de diverses langues, et mis des préfaces en tête de quelques autres.

(DEZEIMERIS, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1753. — DEVEZE (Jean), né à Rabastens dans le département des Hautes-Pyrénées, le 14 décembre 1753, fit ses premières études médicales à Bordeaux, d'où il se rendit à Saint-Domingue en 1775, afin d'y exercer l'art de guérir. Dans un court séjour qu'il fit à la Martinique, il contracta la fièvre jaune, à laquelle il eut le bonheur de ne pas succomber. De retour en France dans la même année, il se prépara, par de nouvelles études, à mériter la confiance des habitants de la colonie où il se proposait de fixer sa résidence, et repartit pour le Cap-Français en 1778. Là, il se fit recevoir maître en chirurgie, ouvrit une maison de santé, et fut atteint une seconde fois de la fièvre jaune, dont il se traita lui même avec succès, et depuis il eut occasion d'observer cette terrible maladie pendant quinze années qu'il passa dans cette ville. En 1793, après l'incendie du Cap, il se réfugia aux États-Unis, et vint à Philadelphie, dépouillé de tout ce qu'il avait pu sauver de Saint-Domingue; car, dans la traversée, il fut pillé par des corsaires anglais qui ne rougirent pas d'arracher aux malheureux échappés aux désastres du Cap, les débris de leur fortune et même jusqu'à leur linge de corps. La fièvre jaune s'étant déclarée, le gouvernement consulta le collége des médecins de Philadelphie, parmi lesquels il n'y en avait pas un seul qui eût déjà vu une semblable épidémie. Le Collége décida que la maladie avait été

importée et qu'elle était contagieuse; quelques membres ajoutèrent qu'elle était essentiellement mortelle; les maisons où se trouvaient les malades affectés de cette fièvre, furent marquées à la craie; la désolation et la terreur furent inexprimables; les habitants s'enfuirent; les hôpitaux furent fermés; on en établit un hors de la ville sur un terrain élevé, M. Devèze fut invité à se joindre aux quatre médecins du pays qui avaient été désignés pour en faire le service, et qui jugèrent à propos de lui abandonner tout le danger et tout l'honneur de cette noble tâche; ils donnèrent leur démission. Resté seul, M. Devèse promit de demeurer au poste qu'il avait volontairement choisi, et il tint parole. Il organisa l'Hôpital Bresh-Hill et choisit quatre aides français, qui le secondèrent avec un zèle digne des plus grands éloges; ainsi on vit cinq Français réunir leurs efforts pour soustraire à un si terrible fléau une portion de ce peuple que d'autres Français avaient aidé dans la conquête de son indépendance. M. Devèze prodigua ses soins aux malades affectés de la fièvre jaune, et, jusqu'en 1797, il continua d'étudier et de traiter cette maladie. En 1794, il avait publié un écrit dans lequel il s'élevait contre l'idée de l'importation et de la contagion; le même motif lui fit écrire, en 1797, au gouverneur Mifflin, une lettre remarquable par le ton d'une profonde conviction qui y règne et la franchise courageuse qui la dicta. En 1798 il partit pour la France, emportant les regrets des malheureux dans le traitement desquels il avait montré le plus honorable désintéressement. Arrivé à Paris, il s'y fit recevoir docteur en médecine et alla fixer sa résidence à Fontainebleau. Il fut médecin ordinaire du roi pour le château des Tuileries et, après y avoir rempli cet emploi honorable pendant plusieurs années, des motifs particuliers l'obligèrent de se retirer à Fontainebleau où il mourut. On a de lui :

Recherches et observations sur les causes et les effets de la maladie épidémique qui a ravagé Philadelphie en 1793 depuis le mois d'août jusque vers la moitié de décembre. Philadelphie, 1794, in-8°. — Devèze, médecin en chef du gouvernement français à Philadelphie, à son excellence M. Mifflin, gouverneur de l'État en Pensylvanie. — Dissertation sur la fièvre jaune qui régna à Philadelphie en 1793. Paris, an XII, in-8°, 99 pp. — Mémoire au roi en son conseil des ministres et aux Chambres, ou Protestation contre la commission sanitaire centrale du royaume, etc. Paris, 1821 (1820), in-4°, 99 pp. — Mémoire adressé à l'Institut sur cette question : La fièvre jaune est-elle contagieuse. Journ. univers. des sc. méd., t. XVIII, p. 129, 1820; Expériences publiques sur la fièvre jaune, proposées par Devèze, et appuyées auprès du gouvernement par M. Hyde de Neuville. Journ. univers. des sc. méd., t. XX, p. 248-254. — Déclaration provisoire contre le travail de la commission sanitaire centrale du royaume. Paris. — Pétition adressée aux deux Chambres. — Traité de la fièvre jaune. Paris, 1820, in-8°. — Diverses lettres insérées dans le Diaro de Barcelona. — An essay on a new method of treatting the effusion which collects under the seall after fractures of the head, in Transact. of the Americ. philos. soc., t. IV, p. 433.

Biogr. méd. — Dict. hist.

Apr. J.-C. 1754. — HALLÉ (Jean-Noël), savant professeur de la faculté de médecine de Paris, naquit dans cette ville en 1754. Au sortir de ses études il suivit à Rome son père, directeur de l'académie de peinture, et il eut l'avantage d'obtenir dans cette capitale du monde l'amitié du savant père Jacquier. De retour à Paris, il résolut de se livrer à l'étude de la médecine. Il eut pour guide un des médecins les plus renommés de l'époque, Anne-Charles Lorry, son oncle. Ses progrès furent rapides et brillants; il se présenta, en 1776, devant la faculté de médecine de Paris, subit la série des examens et soutint les différents actes dont se composait la licence. Ce fut à cette époque que fut fondée la société royale de médecine, au grand regret de la faculté, qui voyait dans la mission donnée à cette académie de hâter les progrès de l'art de guérir une atteinte portée à ses priviléges. Une polémique ardente s'établit entre les partisans de ces deux corps savants, et l'on ne put appartenir à la société royale sans encourir la haine de la faculté. Hallé fut élu membre de la nouvelle académie au mois de décembre 1778. Le titre de protégé de Vicq-d'Azyr fit repousser Fourcroy de la régence, on ne put la refuser à Hallé parce qu'il acquitta les frais de réception, mais il ne put jamais remplir les fonctions de régent.

Quand la nouvelle faculté de médecine fut fondée en 1794, Hallé y fut chargé de l'enseignement de la physique médicale et de l'hygiène. Le plan qui lui avait été tracé s'agrandit à tel point entre ses mains, que vingt-cinq ans de la vie la plus laborieuse n'ont pu suffire pour l'exécuter. Appelé à faire partie de l'Institut dès la formation de cette société savante, Hallé en fut un des membres les plus zélés et les plus actifs. Suppléant de Corvisart à la cour, en qualité de premier médecin ordinaire de l'empereur, Hallé le remplaça comme titulaire dans la chaire de médecine au collége de France. Dans les dernières années de sa vie, Hallé fut tourmenté par les douleurs d'un calcul dans la vessie. L'état général de sa santé devait faire redouter les suites de l'opération de la taille, qu'il réclamait. On résista long-temps à ses instances, enfin l'opération fut pratiquée par Béclard ; et Hallé succomba peu de temps après, le 11 février 1822.

De præcipuis morborum mutationibus et conversionibus, tentamen medicum, auctore A. C. Lorry ; editionem post auctoris fata curavit J. N. Hallé. Paris, 1784, in-12. — Recherches sur la nature et les effets du méphitisme des fosses d'aisances, imprimées par ordre du gouvernement. Paris, 1785, in-8°. — Ce mémoire se trouve dans la collection de ceux de la Soc. royale de médecine pour 1782. — Rapport (suivi de soixante-trois observations) sur les effets d'un remède proposé (par Pradier) pour le traitement de la goutte, fait à la Faculté de médecine de Paris par une commission nommée par ordre du ministre de l'intérieur. Paris, 1810, in-8°. — Observations sur les phénomènes et les variations que présente l'urine considérée dans l'état de santé. (Mém. de la Soc. royale de médecine, 1779.)—Détails des expériences faites pour déterminer les propriétés et les effets de la racine de dentelaire dans le traitement de la gale. (Mém. de la Société royale de médecine, 1779.) — Observations sur deux ouvertures de cadavres qui ont présenté des phénomènes très-différents de ceux que semblait annoncer la maladie. (Mém. de la Soc. royale de médecine, 1780-1781.) — Mémoire sur les effets du camphre donné à haute dose, et sur la propriété qu'a ce médicament d'être le correctif de l'opium. (Mémoires de la Soc. royale de médecine, 1782-1783.) — Observations sur les parties volatiles et odorantes des médicaments tirés des substances végétales et animales. Extrait d'un mémoire de Lorry. (Mémoires de la Société royale de médecine, tome II et tome V.) — Réflexions sur la fièvre secondaire et sur l'enflure de la petite-vérole. (Mémoires de la Société royale de médecine, 1784-85.)—Réflexions sur le traitement de la manie atrabilaire, comparé à celui de plusieurs autres maladies chroniques, et sur les avantages de la méthode évacuante de ces maladies. —(Mémoires de la Société royale de médecine, 1786.)— Rapport sur l'état actuel du cours de la rivière de Bièvre. (Mémoires de la Société royale de médecine, 1789.) — Indications relatives au plan ou carte de la Bièvre. (Mémoires de la Société royale de médecine, 1789.)— Procès-verbal de la visite faite le long des deux rives de la Seine, depuis le Pont-Neuf jusqu'à la Râpée et la Gare, le 14 février 1790. (Mémoires de la Société royale de médecine, 1790.) — Observation d'une atrophie idiopathique simple, c'est-à-dire qui n'a été précédée par aucune maladie primitive ou antérieure, et n'a été accompagnée d'aucun accident et d'aucun symptôme étranger. (Mémoires de l'Institut (Académie des sciences), tom. I, 1798.)— Rapport sur l'examen de la méthode de préserver de la petite-vérole par l'inoculation de la vaccine. (Mémoires de l'Institut, tome V, 1804.)— Histoire de plusieurs vaccinations pratiquées à Lucques, dans les mois de juin et juillet 1806. (Mémoires de l'Institut, tom. VIII, 1807.) —Exposition des faits recueillis jusqu'à présent concernant les effets de la vaccination, et examen des objections qu'on a faites en différents temps, et que quelques personnes font encore contre cette pratique (avec Berthollet et Percy). (Mém. de l'Institut, tom. XII, 1816.)— Extrait du rapport fait à la classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut national, au nom de la commission chargée de vérifier l'efficacité de la gélatine animale dans le traitement des fièvres intermittentes. Séance du 4 nivôse an XII. (Bibliothèque médicale, tome III, pp. 333 à 372.) — Observations-sommaires sur une maladie qu'on peut nommer anémie ou privation de sang, qui a attaqué tous les ouvriers d'une galerie dans une mine d'anthracite ou charbon de terre en exploitation à Anzin, Frênes et Vieux-Condé près Valenciennes, et qui a été suivie et traitée sur quatre de ces ou-

vriers, à l'hospice de l'Ecole-de-Médecine, à Paris. 1802, in-8°. (Extrait dans la Bibliothèque médicale, tome VI, pp. 195 à 203.) — Observations additionnelles sur l'anémie, ou privation de sang, qui a attaqué les ouvriers de la mine d'anthracite d'Anzin près Valenciennes. Paris, 1803, in-8°. (Extrait dans la Bibliothèque médicale, tome VI, p. 342-46.) — Extrait du mémoire de M. Hallé sur les irrégularités que la vaccine a présentées à Lucques, dans le cours de l'année 1806 (dans le Bulletin de la Société de la Faculté de médecine de Paris, tome XV, premier cahier (1807). —(Observation sur une perforation de l'œsophage, coïncidant avec plusieurs autres lésions organiques (dans le Journal de médecine, chirurgie et pharmacie, tom. XX, cahier de février 1808, et dans la Bibl. médicale, tome XX).— Observation sur une perforation ulcéreuse du diaphragme (dans le Bulletin de la Société de l'Ecole-de-Médecine de Paris. Paris, 1808, cahier numéro 7).— Discours prononcé à la séance publique de la Faculté de médecine de Paris, le 4 novembre 1816. Paris, 1816, in-4° (inséré en partie dans la Bibliothèque médicale. 1816, tome LI, pp. 178 à 195). — Rapport de la Faculté de médecine de Paris sur une épidémie qui a régné pendant cinq mois dans l'arrondissement de Gourdon, département du Lot; par MM. Desgenettes et Hallé. (Bulletin de la Faculté de médecine de Paris, et de la Société établie dans son sein. 1816.) — Note sur un moyen de prévenir la dégénérescence cancéreuse des engorgements du sein. (Nouveau journal de médecine, chirurgie, pharmacie, etc. Juin, 1819.) — Hallé a fourni à la partie Médecine de l'Encyclopédie méthodique, les importants articles : Air, Afrique, Aliments, Europe, Hygiène, etc., et au Dictionnaire des sciences médicales, divers articles faits en commun avec Nysten ou Thillaye. — Il fut le principal rédacteur du Codex medicamentarius parisiensis, publié à Paris en 1818. — On lui doit la traduction de l'opuscule de Goodwin sur la connexion de la vie avec la respiration (Paris, 1798), une édition des Recherches de Bordeu sur la position des glandes, et quelques notes et une notice sur Tissot, pour une édition des œuvres de ce médecin. — C'est d'après les leçons de Hallé, recueillies avec assez de négligence, que fut publié, en 1806, l'ouvrage intitulé : Hygiène, ou l'art de conserver la santé, in-8°.

(*Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1754 *env.* — SMELLIE (Guillaume), accoucheur célèbre, est l'homme que l'Angleterre oppose avec le plus d'avantage à un Levret, à Solayrès et aux autres praticiens qui ont le plus contribué aux progrès de l'art des accouchements. Smellie avait déjà acquis une grande réputation d'habileté lorsque de la campagne il se rendit à Londres pour y exercer sa profession. Il assista à plus de onze cent cinquante parturitions, et fit en dix ans deux cent quatre-vingts cours théoriques et pratiques sur les accouchements; aussi fut-il bientôt l'accoucheur le plus célèbre et le plus expérimenté de la Grande-Bretagne.

Smellie fit construire un forceps qui parut mieux adapté aux dimensions de la tête du fœtus que ceux de ses devanciers, et fut adopté par un grand nombre d'accoucheurs. Son instrument est surtout remarquable en ce que l'on trouve cette courbure sur les bords dont l'invention est attribuée à Levret, qui la fit connaître cinq ans avant le praticien anglais. Celui-ci n'en contribua pas moins puissamment aux progrès de l'art pendant le dix-huitième siècle. Il conseilla le premier l'application du forceps lorsque la tête est encore au-dessus du détroit abdominal. L'insertion du placenta à l'orifice de l'utérus n'avait pas échappé à son observation. Dans un cas de ce genre, il fit la version par les pieds ; dans un autre, il attendit la délivrance des efforts de la nature. Les pertes, durant le travail, lui semblaient presque toujours réclamer la rupture des membranes, et lorsque la poche n'était pas assez formée pour être atteinte par les doigts il introduisait une sonde dans l'orifice pour évacuer les eaux. Ses observations particulières sont pleines d'intérêt, et souvent encore on les consulte avec avantage. Il a laissé plusieurs écrits qui sont :

Treatise on the theory and practice of midwifry. Londres, 1752, in-8°. — Cet ouvrage, qui contient la première description du forceps de l'auteur, et la publication du levier de Roonhuysen, fut traduit en français. Paris, 1754, in-8°. En allemand, Altenbourg, 1755, in-8°. En hollandais, Amsterdam, 1765, in-4°. — A collection of cases and observations

on midwifry. Londres, 1754, in-8°. — Ce recueil d'observations, qui fut traduit à Paris en 1756 et 1765, in-8°, a pour objet de confirmer par les faits les préceptes établis dans le précis théorique et pratique précédent. — A set of anatomical tables with explanations and an abridgment of the practice of midwifry. Londres, 1754, grand in folio. — Ces planches, au nombre de trente-neuf, sont de Rymodyke, qui a fait les vingt-deux premières et les cinq dernières, et de Camper, à qui les douze autres appartiennent. Les parties de la génération, les situations du fœtus et diverses applications du forceps y sont représentées avec exactitude. — A Collection of præternatural cases and observations in surgery. Londres, 1768, in-8°. — Cet ouvrage posthume forme le dernier volume de la collection des écrits de Smellie, collection qui parut en français, traduite par Préville, sous ce titre : Traité de la théorie et de la pratique des accouchements. Paris, 1770, quatre vol. in-8°.
(*Biog. méd.*)

Apr. J.-C. 1754. — PERCY (Pierre-François) est né le 28 octoble 1754, à Montagny en Franche-Comté. Son père, qui avait été chirurgien militaire, était peu satisfait du résultat de ses services, et se proposait d'écarter son fils de cette carrière, qu'il devait cependant parcourir d'une manière si brillante. Percy fit ses études classiques au collége de Besançon, où il remporta constamment les premiers prix. Destiné au génie militaire, les mathématiques devinrent l'objet spécial de ses travaux et il y fit des progrès rapides. Un goût irrésistible l'entraînait, toutefois, vers la chirurgie, et il finit par en embrasser l'étude avec une telle ardeur qu'en peu de temps il devint prévôt de salle et enseigna l'anatomie. Il fut gradué à Besançon en 1775, et entra presque immédiatement après en qualité d'aide chirurgien-major dans la gendarmerie. Lafosse, hippiâtre en chef de ce corps, se plut à lui communiquer les notions les plus importantes de l'art vétérinaire. En 1782, Percy fut nommé chirurgien-major du régiment de Berry cavalerie. Durant la guerre, il devint chirurgien en chef d'armée, et ensuite un des inspecteurs généraux du service de santé. En 1814, il fut chargé, à Paris, du service des soldats russes, prussiens et autres, blessés le 31 mars; il les rassembla dans les abattoirs, et tous les secours de l'art leur furent prodigués avec un zèle qui honore et le chirurgien en chef et la France entière. Percy exerça les plus importantes fonctions de la chirurgie militaire jusqu'en 1815, époque à laquelle il fut replacé dans la vie civile. L'Ecole de médecine le comptait parmi les plus célèbres de ses professeurs, lorsqu'en 1820 il donna de cet emploi une démission fondée sur son âge avancé et sur de graves infirmités. Il était un des commandants de la Légion-d'Honneur, chevalier de plusieurs autres ordres, membre de l'Institut et de la plupart des académies et sociétés savantes nationales et étrangères. — Percy a réuni au plus haut degré, dans ses ouvrages, au talent d'écrire avec grâce et originalité, une érudition facile et profonde et une grande justesse de pensée. Couronné quatre fois à l'Académie royale de chirurgie, il reçut le titre d'associé règnicole de cette compagnie célèbre; et fut prié de ne plus se présenter aux concours, afin de laisser le champ libre à des concurrents que ses succès avaient presque découragés. Il obtint seize autres palmes académiques dans les sociétés savantes les plus distinguées de l'Europe. A l'armée, il était le protecteur et en quelque sorte le père de tous les chirurgiens rassemblés sous ses ordres. Il se fit remarquer autant par son habileté chirurgicale que par ses talents administratifs. Il organisa, à l'armée du Rhin, sous Moreau, un corps mobile de chirurgiens militaires, et inventa, pour les transporter, des voitures qui furent ensuite abandonnées. Il forma en Espagne, et presqu'à ses frais, un bataillon de soldats d'ambulance où se trouvait une compagnie de brancardiers armés de piques susceptibles de former, en se réunissant, des brancards pour le transport des blessés. — Percy mourut le 18 février 1825. Outre un grand nombre de rapports faits à l'Institut et dans diverses académies, outre un grand nombre d'articles insérés dans divers recueils, et qu'on trouve indiqués dans l'Histoire de la vie de Percy publiée par M. Laurent, il a écrit les ouvrages suivants :

Mémoire sur les ciseaux à incision, ouvrage couronné par l'Académie royale de chirurgie. Paris, 1785, in-4°. — Manuel du chirurgien d'armée. Paris, 1792, in-12, fig. — Pyrotechnie chirurgicale-pratique, ou l'art d'appliquer le feu en chirurgie. 1810, in-12, fig. — Réponses

aux questions épuratoires qui lui ont été proposées par la commission de santé de Paris (série I-III). Metz, an III (1795), in-8°. — Éloge funèbre de Jos. Adam Lorentz. 1801, in-8° — Éloge historique d'Anuce Foës, savant médecin et très-habile helléniste du seizième siècle. Paris, 1812, in-8°. — Exposition des faits, etc., concernant les effets de la vaccination (1812). — Séance publique de la faculté de médecine de Paris, tenue le 27 novembre 1811, pour la rentrée des écoles et la distribution des prix, discours prononcé par M. le baron Percy, président. Paris, 1812, in-4°. — Éloge historique de Sabatier. Paris, 1812, in-8° de 128 pp. — Mémoire couronné par la Société des sciences, belles-lettres et arts de Mâcon, en 1812, sur la question suivante: « Les anciens avaient-ils des établissements publics en faveur des indigents, des enfants orphelins ou abandonnés, des malades et des militaires blessés ; et s'ils n'en avaient point, qu'est-ce qui en tenait lieu?» Paris, 1813, in-8° de128 pp.—Despotats, ou Brancardiers (article extrait du Dict. des sciences médicales). Paris, 1814, in-8° de 12 pp. — Funérailles de M. Deschamps. Paris, 1824, in-4° de 8 pp. — Rapport sur le nouveau moyen du docteur Civiale pour détruire la pierre dans la vessie, etc., 1824. — Opuscules de médecine, de chirurgie, d'hygiène et de critique médico-littéraire publiés dans l'Hygiène par le baron Percy et C.-J.-B. Comet. avec le portrait lithogr. de chaque auteur, et une notice historique sur feu le baron Percy. Paris, 1826, in-8°. — Percy a coopéré à différents journaux de médecine ; il a donné des articles au Magasin encyclopédique, au Dictionnaire des sciences médicales, aux Annales des faits et des sciences militaires.

(*Biogr. médic. — Dict. hist.*)

Apr. J.-C. 1754. — BEDDOES (Thomas), médecin anglais, né à Shifnal, dans le comté de Shrop, en 1754, fut envoyé fort jeune à l'université d Oxford par son père, qui était tanneur. Après avoir terminé ses études médicales il alla faire un voyage en Écosse, où il se lia d'une amitié assez étroite avec Jean Brown. En 1786 il devint à Oxford premier professeur de chimie, science qu'il avait cultivée jusqu'alors avec autant de goût que de succès. Un voyage qu'il fit en France dans l'année 1787, le mit en relation avec notre illustre Lavoisier. A son retour en Angleterre, il reprit ses fonctions de professeur; mais il les quitta en 1792 pour aller se fixer à Bristol, où la médecine absorba presque tous ses instants, et où il acquit la réputation d'un praticien très-habile. Il est mort en 1808.

Beddoes s'est fait surtout connaître par l'enthousiasme avec lequel il adopta les théories chimiques que la brillante imagination de Fourcroy avait conçu le projet d'introduire dans la physiologie. Il a fait, avec Davy et d'autres physiciens anglais, beaucoup d'expériences sur les propriétés attribuées à différentes espèces de gaz dans certaines maladies. Il a, en particulier, étudié avec soin les effets singuliers que le gaz oxyde d'azote produit sur certaines personnes, et qui lui ont valu le nom vulgaire de gaz hilariant. Attribuant la phthisie pulmonaire à la surabondance de l'oxygène dans le corps, il crut qu'on pourrait la combattre efficacement par l'ingestion de l'acide carbonique dans l'organe pulmonaire. Le temps dissipa bientôt une illusion qui s'était emparée d'un grand nombre de praticiens distingués. Nous devons à Beddoes un très-bon traité de la phthisie pulmonaire, qui n'est plus, à la vérité, au niveau des connaissances actuelles, mais qui n'en contient pas moins beaucoup de détails précieux, et qui mériterait d'être connu davantage en France. Ce médecin a singulièrement préconisé les vertus de la digitale pourprée, qu'il a presque érigée en spécifique contre la pulmonie. Il s'est montré chaud partisan de la méthode imaginée par Guillaume Scott, de Bombay, ou plutôt par Simon Zeller de Vienne, et qui consiste à substituer l'acide nitrique étendu d'eau au mercure dans le traitement des maladies vénériennes. Un des premiers il a prôné en Angleterre cette méthode, qu'Alyon a essayé aussi d'introduire chez nous ; mais qui n'a pas fait fortune, quoiqu'on ne puisse disconvenir qu'elle ne soit quelquefois couronnée de succès. Les ouvrages mis au jour par Beddoes, sont :

Chemical experiments and opinions extrated from a work published in the last century. Expériences chimiques et opinions extraites d'un ouvrage publié dans le dernier siècle. 1790. — Observations on the nature and cure of calculus, sea-scurvy, consomption catarrh, and fever, etc. Observ. sur la nature et

le traitement de la gravelle, du scorbut, de la consomption, du catarrhe et de la fièvre, suivies de quelques idées sur plusieurs autres sujets de physiologie et de pathologie. Bristol, 1792, in-8°. — A letter to Erasmus Darwin, on a new method of treating pulmonary consomption and some other diseases hitherto found incurable. Lettre à E. Darwin sur une nouvelle méthode de traiter la phthisie pulmonaire et quelques autres maladies réputées incurables. Bristol, 1793, in-8°. — Letters from D. Withering of Birmingham, D. Ewart of Bath, B. Thornton of London, and D. Biggs, late of the isle of Santa-Cruz, together with some other papers supplementary to two publications on asthma, consomption, fever, and other diseases. Sur l'asthme, la consomption, la fièvre et d'autres maladies. Londres, 1793, in 8°. — A guide for self-preservation of parental affection. Guide pour se préserver soi-même des affections de ses parents. 1794. — A proposal for the improvement of medecine. Considérations sur l'amélioration de la médecine. 1794. — Considerations on the medicinal use of factitious airs and on the manner of obtaining them in large quantities, published in association with James Watt, engineer of Birmingham. Considérations sur l'usage des airs artificiels, et sur la manière de les obtenir en grande quantité. Bristol, 1794-95-96, 4 part. in-8°. — Outline of a plan for determining the medicinal powers of factitions airs. Esquisse d'un plan pour déterminer les propriétés des airs artificiels. 1795. — Reports principally concerning the effects of the nitrous acid in the venereal disease by the surgeons of the royal hospital at Plymouth and by other practitioners. Exposé des faits de l'acide nitrique dans le traitement de la maladie vénérienne. Bristol, 1797, in-8°. — Suggestions towards setting on boot the projected establishement for pneumatic medicine. Idées sur la réalisation d'un projet d'établissement pour la médecine pneumatique. 1797. — A lecture introductory to a course of popular instruction on the constution and management of human body. Discours d'introduction à un cours d'instruction populaire sur la constitution du corps humain, et sur la manière de le diriger. Bristol, 1797. — A suggestion towards on essential improvement in the Bristol infirmary. Idées sur une amélioration importante de l'infirmerie de Bristol. 1798. — Popular essay on consomption. Essai populaire sur la consomption. 1799. — Notice of some observations made at the medical pneumatic institution. Note de quelques observations faites à l'établissement médical pneumatique. Bristol, 1799, in-8°. — Essay on the causes, early signes and prevention of pulmonary consomption. Essai sur les causes de la consomption pulmonaire, sur les signes qui l'annoncent et sur les moyens de la prévenir. Bristol, 1799, in 8°. — A collection of testimonies respecting the treatment of the venereal diseases by nitrous acid. Recueil de témoignages concernant le traitement de la maladie vénérienne par l'acide nitrique. Bristol, 1790, in-8°. — Communications respecting the external and internal use of nitrous acid, demonstrating its efficacy in every form of venereal disease, and extending its use to other complaints, with original facts and a preliminary discourse. De l'usage externe et interne de l'acide nitrique, etc. Bristol, 1800, in-8°. — Observations on the medical and domestic managements of the consomption, on the powers of digitalis purpurea, and of the cure of scrophula. Observations sur le traitement médical et hygiénique de la consomption, sur les propriétés de la digitale pourprée, et sur le traitement des scrofules. Bristol, 1801, in-8°. — Hygëia, or essays, moral and medical, on the causes affecting the personal state of middling and affluent classes. Considérations morales et médicales sur les causes qui agissent sur l'état individuel des classes moyennes et riches de la société. Bristol, 1802, 3 vol. in-8°. — Instruction for people of all capacities respecting their own health and that of their children. Instruction pour les gens de tout état sur leur santé et celle de leurs enfants. 1803. — An account of the discovery and operation of a new medicine for gout. Exposé de la découverte et de l'action d'une nouvelle médecine pour la goutte. Bristol, 1803, in-8°. — The manual of health, or the invalid conducted safely through the seasons. Manuel de santé, etc. 1806. — On fever as connected with inflammation. Sur la fièvre et ses rapports avec l'inflammation. 1807. — A letter to sir J. Banks on the prevailing discontents, abuse, and imperfections in medicine. Lettre à J. Banks sur les mécontentements dominants, sur les abus et

les imperfections de la médecine. 1808. — Good advice for the husbandman in harvest, and for all those who labour hard in hot births; as also for others who will take it in warm weather. Avis aux moissonneurs, etc. 1808. Beddoes, en outre, a publié une traduction des Œuvres de Spallanzani, et des Essais sur les Affinités de Bergmann; il a donné des notes pour une traduction des Essais physiques et chimiques du même auteur. Il a été l'éditeur d'une traduction des Essais chimiques de Scheele, il a traduit de l'espagnol le Traité de Gimbernat sur la hernie fémorale; enfin il a mis en anglais les Eléments de médecine de J. Brown, écrits en latin, et il y a joint une vie de Brown, avec lequel il avait été lié. Beddoes est encore auteur de plusieurs écrits en littérature, en politique, en économie politique; et il a fait insérer un grand nombre d'articles dans plusieurs recueils de médecine et de littérature.

(*Biog. méd. et Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1754. — RICHARD (Louis-Claude-Marie), né à Versailles le 4 septembre 1754, était fils du jardinier du roi à Auteuil, homme fort instruit, non-seulement dans sa profession, mais encore dans les mathématiques, et chargé de suppléer le professeur qui enseignait cette science aux pages. Ce fut chez son oncle, directeur du jardin de Trianon, qu'il prit le goût de la botanique, et il n'avait encore que onze ans lorsque ce goût devint une passion. A l'âge de quinze ans, il avait fini ses premières classes, et il allait entrer en rhétorique, lorsque l'archevêque de Paris, qui avait remarqué ses dispositions précoces, lui promit sa protection s'il entrait dans la carrière ecclésiastique. Mais Richard, dont la lecture de quelques voyages avait exalté l'imagination, et qui se proposait déjà de se livrer uniquement à l'histoire naturelle, se montra sourd à toutes les sollicitations de sa famille; désespérant enfin de réussir, il prit le parti de quitter la maison paternelle et de venir seul à Paris. Son père, espérant que le besoin finirait par le ramener, ne consentit qu'à lui accorder, pendant quelque temps, une pension excessivement modique. Mais Richard persévéra dans un dessein auquel il attachait le bonheur de sa vie. Les privations les plus cruelles ne l'empêchèrent pas de suivre un cours de rhétorique au collége Mazarin, et son talent dans l'art du dessin lui procura bientôt les moyens de satisfaire à ses besoins. Pouvant alors se livrer avec plus de facilité à ses études favorites, il cultiva la botanique, l'anatomie comparée, la zoologie et la minéralogie. Cependant l'année 1781 lui offrit l'occasion de réaliser les projets de voyage qu'il méditait depuis longtemps, car l'Académie des sciences le proposa pour un voyage dans la Guyane française, et il fut accepté. Après un séjour de quelques mois à Cayenne, il parcourut une grande partie de la Guyane, la Martinique, la Guadeloupe, la Jamaïque, Saint-Thomas et la plupart des îles situées à l'entrée du golfe du Mexique. Les fonds qu'il avait économisés avant son départ se trouvèrent absorbés, au bout du huit ans, par les frais que rendaient indispensables la préparation et le transport de ses collections. Inutilement il écrivit en France pour s'en procurer d'autres; de sorte qu'il fut obligé de revenir dans sa patrie, où il arriva en 1789. La révolution avait fait disparaître ou éclipsé la plupart de ses amis et de ses protecteurs. Personne ne songea plus aux promesses qu'on lui avait faites avant son départ et, quoique aucun voyageur peut-être n'eût rassemblé autant de matériaux que lui en si peu de temps, il resta sans récompense et livré à des privations que le délabrement de sa santé, suite des fatigues d'un long voyage, rendait plus cruelles encore. Cette injustice exerça sur son caractère une influence fâcheuse dont le temps finit par adoucir les traces sans jamais les effacer entièrement. Richard fut choisi pour remplir la chaire de botanique à l'École de médecine; et, quelques années après, il fut élu membre de la première classe de l'Institut, dans la section de zoologie et d'anatomie comparée. Il remplit les devoirs de l'enseignement public avec un zèle peu commun. La mort l'enleva, le 7 juin 1821, aux sciences naturelles qui avaient fait l'occupation de sa vie entière. « Quoiqu'il n'ait publié qu'un petit nombre d'ouvrages, il est certainement, dit M. Kunth, l'un des hommes de son siècle qui ont le plus contribué aux progrès de la botanique : l'influence qu'il a exercée se fera sentir surtout par les travaux de ceux qui se sont pénétrés de ses principes, et qui marchent sur ses traces. Personne n'a poussé plus loin l'art d'observer la nature jusque dans les moindres détails.

La difficulté d'une recherche était pour lui une raison de s'en occuper, l'organisation la plus compliquée était celle qui l'intéressait le plus, il passait des mois entiers à suivre une observation, lorsqu'elle lui paraissait devoir répandre quelque lumière sur un point encore obscur... Ses écrits sont quelquefois d'un style négligé, mais il n'en est aucun qui ne contienne des observations neuves et profondes... C'est lui qui a inspiré à la génération actuelle le goût de cette analyse rigoureuse et de cet examen approfondi qui caractérise essentiellement l'école française. » Les ouvrages qu'il a laissés, et qui, bien qu'en petit nombre, suffisent pour illustrer son nom, portent les titres suivants :

Dictionnaire élémentaire de botanique. Amsterdam, 1800, in-8°. Édition presqu'entièrement refondue du travail de Bulliard. C'est le catalogue le plus complet et le plus philosophique que nous possédions des termes techniques de la botanique. — Commentatio de convallaria japonica, novum genus constituente. 1807. Dans le nouveau Journal de botanique de Schrader. On trouve à la suite quelques observations sur les liliacées. — Mémoire sur les hydrocharidées, 1811. Dans les Mémoires de l'Institut. — Démonstrations botaniques, ou analyse du fruit considéré en général. Paris, 1808, in-8°. Trad. en allemand par Voigt, Leipziek, 1811, in-8°, en anglais par Jean Lindley, Londres, 1819, in-8°. Cet ouvrage, remarquable par son extrême concision, a été publié par M. Duval. Il exige plusieurs lectures pour être bien compris; mais, comme le fait observer M. Kunth, on est bien récompensé de cette peine par les idées exactes, les définitions précises et la marche philosophique que l'auteur a introduites pour la première fois dans l'une des parties les plus difficiles de la science des végétaux. — Analyse botanique des embryons endorhizes ou monocotylédones, et particulièrement de celui des graminées, 1811. Dans les Annales du Muséum. — Examen critique de quelques mémoires anatomico-physiologico-botanique de M. Mirbel. Dans le Journal de physique. — Proposition d'une nouvelle famille de plantes, les butomées. Dans les Mémoires du Muséum. — Annotationes de orchideis europæis. Dans le même recueil. — Mémoire sur la nouvelle famille des calicérées. Dans le même recueil. — Mémoire sur la nouvelle famille des balanophorées. Dans le même recueil. — Mémoire sur le lygeum spartum. Dans les Actes de la Société d'histoire naturelle de Paris. — Extrait d'une instruction pour les voyageurs naturalistes. Dans le même recueil. Richard est auteur du Flora boreali-americana, qui a paru sous le nom de Michaux. Il a publié plusieurs mémoires, conjointement avec M. de Jussieu, dans les Annales du Muséum, sur diverses familles nouvelles de plantes.

(*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1754. — MICHAELIS (Chrétien-Frédéric), fils d'un des plus célèbres orientalistes de l'Allemagne, naquit à Gœttingue le 13 mai 1754. Après avoir fait ses études dans sa ville natale, ainsi qu'à Groningue, il prit le grade de docteur en médecine à Strasbourg, visita la France et l'Angleterre, et obtint une place de médecin à l'état-major de l'armée hessoise. Au bout de quelques année, il fut chargé d'enseigner la médecine et l'anatomie au collége de Cassel; et en 1786 il fut investi à l'université de Marbourg d'une chaire qu'il conserva jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée le 17 février 1814. On a de lui :

Dissertatio de causis commutatæ quarumdam regionum fertilitatis. Cobourg, 1771, in-4°. — Dissertatio de angina polyposa sive membranacea. Gœttingue, 1778, in-8°. — Ueber die Regeneration der Nerven. Cassel, 1785, in-8°. — Medicinisch-praktische Bibliothek. Gœttingue, 1785, in-8°. — Medicinische Beytraege. Gœttingue, 1785, in-8°. — Programma de instrumentis quibusdam chirurgicis, sive novis sive mutatis. Marbourg, 1801, in-4°. On doit en outre à Michaelis plusieurs traductions. Il a fourni d'assez nombreux articles à la Bibliothèque chirurgicale de Richter et à d'autres journaux. (*Biog. méd.*)

Apr. J.-C. 1755. — HAHNEMANN (Samuel), né à Meissen le 10 avril 1755, dut le jour à un peintre de la manufacture de porcelaine de cette célèbre ville de Saxe, qui résista long-temps avant de lui permettre de se livrer à l'étude, vers laquelle il se sentait entraîné par un penchant irrésistible. Livré à ses propres ressources, Hahnemann se rendit en 1775 à Leipziek, où, pour se soutenir, il fut obligé d'enseigner le français et l'allemand à un jeune Grec de Jassy, et

d'entreprendre diverses traductions d'ouvrages anglais. Après deux ans de séjour dans cette ville, il alla suivre la pratique de Quarin à Vienne, et au bout de quelque temps obtint la place de médecin du gouverneur de la Transylvanie, qu'il accompagna à Hermanstadt. Pendant près de deux années qu'il passa dans cette ville populeuse, il s'occupa beaucoup d'antiquités et de médailles. Jaloux enfin d'obtenir le grade de docteur, dont il n'était point encore décoré, il vint le prendre en 1779 à Erlangue. Dès qu'il l'eut obtenu, il fixa son séjour a Dessau, qu'il quitta bientôt pour aller remplir la place de médecin pensionné a Gommern, près de Magdebourg. Enfin en 1789, il vint se fixer à Leipzick. On a de ce laborieux médecin un grand nombre d'ouvrages, dont les suivants sont parvenus à notre connaissance :

Conspectus affectuum spasmodicorum ætiologicus et therapeuticus. Erlangue, 1779, in-4°. — Anleitung, alte Schaede und faule Geschwuere gruendlich zu heilen ; nebst einem Anhange ueber eine zweckmaessigere Behandlung der Fisteln, der Knochenfaeule, des Winddorns, des Krebses, des Gliedschwammes und der Lungensucht. Leipzick, 1784, in-8°. — Ueber die Arsenikvergiftung, ihre Huelfe und gerichtliche Ausmittelung. Leipzick, 1786, in-8°. — Abhandlung ueber die Vorurtheile gegen die Steinkohlenfeuerung. Dresde, 1787, in-8°. — Unterricht fuer Wundaerzte ueber die venerischen Krankheiten, nebst einem neuen Quecksilberpraeparate. Leipzick, 1788, in-8°. — Der Freund der Gesundheit: premier cahier, Francfort-sur le-Main, 1792 ; deuxième cahier, Leipzick, 1794, in-8°. Ce journal, n'ayant pas été goûté du public, ne fut pas continué. — Beschreibung des Casseler Gelbs. Erford, 1793, in-4°. Inséré aussi dans les Actes de l'Académie d'Erford. — Apothekerlexikon. Leipzick, tome I, p. I, A.-E. 1793; p. II, F-K, 1795: tome II, p. I, 179.; tome II, p. II, Q Z, 1799, in-8°. — Handbuch fuer Muetter, oder Grundsaetze der Erziehung der Kinder. Leipzick, 1796, in-8°. — Heilung und Verhuetung des Scharlachfiebers. Nuremberg, 1801, in-8°. — Der Kaffee in seinen Wirkungen, nach einigen Beobachtungen. Leipzick, 1803, in-8°. — Fragmenta de viribus medicamentorum positivis, sive in sano corpore humano observatis. Leipzick, 1805, in-8°. — Reine Arzneymittellehre. Dresde et Leipzick, 1816-1820, 6 vol. in-8°. — Organon der Heilkunst. Dresde, 1819, in-8°.

Traducteur infatigable, Hahnemann a reproduit en allemand l'Essai sur les eaux minérales de Guillaume Falconer (Leipzick, 1777-1778, 2 vol. in-8°.), la Médecine moderne de Ball (Ibid., 1777-1778, in-8°.), les Expériences physiologiques de Jean Stedmann (Ibid., 1777, in-4°.), l'Essai sur l'hydrophobie de Nugent (Ibid., 1777, in-8°.), le Traité de chimie de Demachy (Ibid., 1784, in-8°.), l'Art de fabriquer des liqueurs par le même et Dubuisson (Ibid., 1785, in-8°.), l'Art de faire du vinaigre par Demachy (Ibid., 1787, in-8°.), l'Art de reconnaître la bonté ou la sophistication des médicaments par J.-B. Van den Sande (Dresde, 1787, in-8°.), l'Histoire d'Héloïse et d'Abélard par Joseph Berington (Leipzick, 1789, in-8°.), la Matière médicale de Cullen (Ibid., 1790, in-8°.), l'Art de faire le vin par Adam Fabroni (Ibid., 1790, in-8°.), les Annales d'agriculture d'Arthur Young (Ibid., 1790-1802, 3 vol. in-8°.), le Traité sur la phthisie pulmonaire de Michel Ryan (Ibid., 1790, in-8°.), le Traité sur le sucre de Rigby (Ibid., 1791, in-8°.), la Matière médicale de Donald Monro (Ibid., 1791, 2 vol. in-8°. Ibid., 1794, in-8°.), l'Hygiène des femmes de Jean Grigg (Ibid., 1791, in-8°.), le Traité sur l'oxygène par Delametterie (Ibid., 1791, in-8°.), la Médecine hippiatrique de Taplin (Ibid., 1796, in-8°.), la Pharmacopée d'Edimbourg (Ibid., 1797-1798, in-8°.), le Traité des rétentions d'urine de E. Home (Ibid., 1800, in-8°.), etc. On a de lui un grand nombre d'articles dans les Chemische Annalen de Crell, le Nouveau magazin de Baldinger, la Bibliothèque médicale de De Blumenbach, les Actes de l'Académie de Mayence, le Journal d'Hufeland, les Commentaires de Leipzick, la Gazette générale de littérature, etc. (*Biog. méd.*)

Apr. J.-C. 1755. — SOEMMERRING (Samuel-Thomas), un des anatomistes les plus habiles et les plus laborieux de l'Allemagne, né à Thorn le 25 janvier 1755, doit être considéré comme un des créateurs de cette anatomie chirurgicale qui a fourni tant de notions précieuses sur le mécanisme et la nature d'un grand nombre de lésions de nos organes.

Ses travaux ont plusieurs fois éclairé d'un nouveau jour, soit l'anatomie descriptive, soit l'anatomie pathologique. Il a constamment cherché à féconder les faits qui forment le domaine de l'une et de l'autre de ces parties de la science de l'homme, par l'application à leur histoire des vérités les mieux constatées de la physiologie. Les recherches de Sœmmerring ont beaucoup d'analogie avec celle dont l'illustre Camper s'est occupé; mais, écrivant à une époque où la science avait fait plus de progrès, il a porté ses investigations plus loin que le célèbre anatomiste hollandais. Sœmmerring est mort à Francfort-sur-le-Main le 2 mars 1830. Ses principaux ouvrages sont:

Dissertatio de basi encephali et originibus nervorum, cranio egredientium. Gœttingue, 1778, in-4°. — Programma de cognitionis subtilioris systematis lymphatici in medicina usu. Cassel, 1779, in-4°. — Abhandlung ueber die koerperliche Verschiedenhen des Mohren vom Europaeer. Mayence, 1784, in-8°. Francfort, 1785, in-8°. — Dissertatio de lapillis vel prope, vel intra glandulam pinealem sitis, s. de acervulo cerebri. Mayence, 1785, in-4°. — Dissertatio de decussatione nervorum opticorum. Mayence, 1786, in-8°. — Dissertatio de perturbatione critica et crisi. Mayence, 1786, in-8°. — Vom Hirn und Rueckenmarck. Berlin, 1788, in-8°. Ibid., 1810. — Ueber die Schaedlichkeit der Schnurbrueste. Leipzick, 1788, in-8°. Ibid., 1793, in-8°. — Abbildung und Beschreibung einiger Missgeburten, die sich auf dem anatom. Theater in Cassel dermalen zu Marburg befinden. Mayence, 1791, in-4°. Ce traité est aussi original que le cabinet de Cassel était lui-même curieux sous le rapport des monstruosités dont il contenait des exemples. Sœmmerring décrit surtout avec habileté dans cet écrit les monstres acéphales et à plusieurs têtes. — Programma de curatione calculi. Mayence, 1791, in-4°. — Dissertatio de ossium arthriticorum indole. Mayence, 1795, in-4°. Cet opuscule a été fait par Sœmmerring et J. Wenzel. — Ueber Verrenkung und Bruch der Rueckgrats. Berlin, 1793, in-8°. Cet opuscule est destiné à prouver que les fractures des vertèbres ne sont pas toujours mortelles. — De concrementis biliariis corporis humani. Francfort, 1795, in-8°. — Vom Bau des menschlichen Kocpers. Francfort, 1791-1796, cinq vol. in-8°. Ibid., 1800, in-8°. Trad. en latin, ibid., 1794-1801, in-8°. Le manuel de Sœmmerring est supérieur à tout ce qui avait été publié jusque-là en ce genre. Il se fait également remarquer et par l'exactitude des descriptions et par la variété des faits qu'il contient. Les parties les plus remarquables en sont l'ostéologie, l'odontogénie, et surtout la description du cerveau et des nerfs. — Ueber das Organ der Seele. Kœnisgberg, 1796, in-4°, avec des planches. C'est dans ce mémoire que Sœmmerring soutint le paradoxe si connu, qui consiste à donner pour siége à l'âme, l'humidité vaporeuse dont la cavité des ventricules cérébraux est lubréfiée pendant la vie. — Ueber die Ursache und Eluetung der Nabel- und Leisten-Brueche. Francfort, 1797, in 8°. Composé à l'occasion d'un programme publié par la Société de Gœttingue, sur les causes et les moyens prophylactiques des hernies parmi le peuple; ce mémoire contient quelques propositions hasardées relativement aux effets des culottes hautes et des boissons chaudes, comme le café, sur la production des tumeurs urinaires. L'indécente critique dirigée contre cet écrit par un anonyme, Rentlingen, 1797, in-8°, est actuellement oubliée. — Tabulæ sceleti fœminini ære incisæ. Berlin, 1797, grand in-folio. — Tabula sceleti fœminini, juncta descriptione. Francfort, 1797, in folio. — Icones embryorum humanorum. Francfort, 1798, in-folio. On trouve dans cet ouvrage des figures exactes de l'embryon, à dater de la quatrième semaine depuis la conception. L'auteur y a joint des observations instructives sur l'organisation du fœtus, et la manière de reconnaître, dès le temps le plus voisin de sa formation, le sexe auquel il appartient. — Tabulæ baseos encephali. Francfort, 1799, in-folio. Ces planches, exécutées avec une rare perfection, ont pour objet spécial de représenter les différences les plus remarquables qui existent entre le cerveau de l'homme et celui des animaux. Sœmmerring y a soutenu aussi que les nerfs s'épaississent à mesure qu'ils se rapprochent de la surface du corps. — De morbis vasorum absorbentium corporis humani. Francfort, 1795, in-8°. Dans cet écrit le célèbre anatomiste allemand explique le rôle important que jouent les vaisseaux lymphatiques dans les maladies et s'efforce d'expliquer, par l'é-

tude de leurs fonctions, et le mouvement rétrograde de la lymphe, et les différences qui existent entre le squirrhe et le cancer. — Icones herniarum. Francfort, 1801, in-folio. — Icones organi auditus humani. Berlin, 1806, in-folio. Cet ouvrage fut bientôt suivi de trois autres livraisons, qui complétèrent l'histoire anatomique des organes des sens, et qui ont pour titres : — Icones oculi humani; icones organorum humanorum olfactus; icones organorum humanorum gustus et vocis. Cet admirable travail renferme une foule de détails précieux qui le rendront toujours utile. La partie relative à l'œil a été traduite par Demours en français, Paris, 1820, in-4°, et placée en tête du grand ouvrage que ce praticien a publié sur la maladie des yeux. — Abbildung der Sinnorgane. Berlin, 1801-1809, in-folio. Tel est le titre de l'édition allemande de l'ouvrage dont nous venons de parler. — Ueber einige wichtige Pflichten gegen die Augen, zur Beherzigung fuer die welche an Augen leiden, oder ihre Augen gut erhalten wollen. Francfort, 1797, in-8°. Ibid., 1803, in-8°. — Ueber die Structur, die Verrichtung, und dem Gebrauch der Lungen. Berlin, 1808, in-8°. — Ueber den Saft, welcher aus den Nervem wider eingesaeugt wird, im gesundem und kranken Zustande des menschlichen Koerpers. 1811, in-8°. — Ueber die Ursache, Erkenntniss und Behandlung der Brueche am Bauche und Buken ausserhalb der Nabal-und Leistengegend. Berlin, 1811, in-8°. — Ueber die Ursache, Erkenntniss und Behandlung der Nabelbruch, 1811, in-8°. On connaît généralement cette opinion émise par Sœmmerring, d'après les dissections les plus attentives, que la hernie ombilicale ne se forme jamais chez les sujets adultes à travers la cicatrice ombilicale elle-même, mais bien au moyen d'éraillements survenus à la ligne blanche aux environs de l'ombilic. — Ueber die toedtlichen Krankheiten der Harnblase alter Maenner. Francfort, 1809, in-4°. Ibid., 1822, in-8°. Traduit en français M. Hollard. Paris, 1824, in-8°.

(*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1755 *env.* — DAZILLE (Jean-Barthélemy), fit ses études médicales à Paris et fut l'élève particulier d'Antoine Petit. Il entra en 1755 au service de la marine, parcourut une grande partie des côtes de l'Amérique et des Indes orientales, se trouva, en 1759, au bombardement de Québec, et passa près de trente années dans les colonies françaises d'Amérique en qualité de médecin du gouvernement, inspecteur-général des hôpitaux, ou comme médecin honoraire à Saint-Domingue. Il revint en France vers 1784 et mourut à Paris, au mois de juin 1812, à l'âge de près de quatre-vingts ans. Dazille introduisit dans le régime des hôpitaux des colonies d'importantes améliorations. Les ouvrages de ce médecin tiennent un rang distingué parmi ceux qui ont le mieux fait connaître les maladies des pays chauds, et surtout celles des nègres ; les règles d'hygiène les plus propres à les prévenir, et la thérapeutique particulière qu'elles réclament.

Observations sur les maladies des nègres. Paris, 1776, in-8°; ibid., 1792, in-8°, 2 vol. Entre les particularités intéressantes que nous avons remarquées dans cet ouvrage, nous citerons un cas d'amputation de la cuisse faite à un nègre par Dazille, sans ligature des artères, sans agaric, et sans autre compression que celle de l'appareil ordinaire de pansement. — Observations générales sur les maladies des climats chauds. Paris, 1785, in-8°. L'un des principaux objets de cet ouvrage, qui fut publié par ordre du gouvernement, est de faire connaître les eaux simples ou minérales des colonies, dont l'auteur avait été chargé de faire l'analyse. — Observations sur le tétanos, sur ses différences, ses causes, ses symptômes, avec le traitement de cette maladie et les moyens de la prévenir; précédées d'un Discours sur les moyens de perfectionner la médecine pratique sous la zone torride; suivies d'Observations sur la santé des femmes enceintes dans ces régions, leurs maladies aux différentes époques de la grossesse, l'accouchement et ses suites, la conservation des nouveau-nés jusqu'à l'adolescence; terminées par le rapprochement des vices et des abus des hôpitaux d'entre les tropiques, et les moyens d'y remédier. Paris, 1788, in-8°; ibid., 1792, in-8°, formant le deuxième vol. des Observations sur les maladies des nègres.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1755. — FRÉTEAU (Jean-Marie-Nicolas) naquit à Messai, dans le diocèse de Rennes, en 1755. Son père était avocat au parlement de cette ville. Il y fit ses premières études

médicales, et de là se rendit à Paris, en 1788, pour les compléter. En 1793, il fut nommé chirurgien-major à la suite des hôpitaux ambulants de l'armée des côtes de Brest. Fixé à Nantes en l'an XI, il obtint, par élection, le titre de chirurgien-major des volontaires de la Loire-Inférieure.

Le manque de ressources pécuniaires avait privé Fréteau de prendre le grade de docteur avant la révolution; lorsque cette formalité fut rigoureusement exigée pour autoriser l'exercice de l'art de guérir il se rendit à Paris, pour s'y soumettre, et soutint sa thèse de réception le 2 vendémiaire an XII. Membre de la Société royale académique de Nantes, Fréteau en devint président; ce fut lui qui, en cette qualité, rédigea en 1819, à la demande du ministre, un mémoire sur l'état présent de l'agriculture dans les départements de l'ancienne Bretagne. Fréteau fut membre du conseil général du département de la Loire-Inférieure, et l'un des plus zélés propagateurs de la méthode d'instruction élémentaire par l'enseignement mutuel. Ami sincère des idées libérales, il fit partie active de toutes les institutions qui eurent pour but de propager les lumières ou de favoriser l'industrie parmi ses concitoyens; il pratiqua avec un égal succès la chirurgie et la médecine; il s'attacha d'une manière particulière à l'étude des moyens mécaniques propres à corriger les difformités, et il avait une grande réputation comme accoucheur.

Fréteau mourut subitement, le 9 août 1823, d'une attaque d'apoplexie.

Essai sur l'asphyxie de l'enfant nouveau-né. Paris, an XII (1804), in-4°, 48 pp. L'objet de cet essai est de distinguer l'asphyxie de l'apoplexie du nouveau-né. Selon l'auteur, la première est le résultat de la compression du cordon; l'autre, de la compression de la tête ou du cou de l'enfant au passage. Dans l'asphyxie, l'enfant naît avec le visage pâle, le corps décoloré, les membres flasques, les vaisseaux exsangues, le pouls, la respiration, l'action musculaire et la chaleur animale anéantis. Dans l'apoplexie la face est livide et quelquefois noire, toujours gonflée; la tête et la poitrine sont gorgées de sang. La section du cordon est plus nuisible qu'utile dans l'asphyxie, dont le traitement consiste dans les moyens généralement employés contre l'asphyxie des adultes; au contraire, cette même section, faite à propos, guérira l'apoplexie des nouveau-nés. — Mémoire sur les moyens de guérir facilement et sans danger les vieux ulcères des jambes, même chez les vieillards. Paris, 1803, in-8°. Le traitement consiste dans la compression exercée au moyen du bandage roulé. — Considérations pratiques sur le traitement de la gonorrhée virulente, et sur celui de la vérole: ouvrage mentionné honorablement par la Société de médecine de Paris et de Besançon, dans lequel on prononce l'identité de nature entre le virus blennorrhagique et le virus syphilitique. Paris, 1813, in-8°. Cullerier, dont l'opinion au fond était la même que celle soutenue par Fréteau, chargé de faire un rapport sur cet ouvrage, trouva qu'une partie des observations alléguées par ce médecin n'étaient point concluantes; mais il en est plusieurs qu'on trouvera intéressantes, quelque parti qu'on prenne sur la question débattue dans l'ouvrage. — Considérations sur l'asphyxie de l'enfant nouveau-né. 1816. — Traité élémentaire sur l'emploi légitime et méthodique des émissions sanguines dans l'art de guérir, avec application des principes à chaque maladie; ouvrage couronné par la Société de médecine de Paris dans sa séance du 5 juillet 1814. Paris, 1816, in-8°. Ce livre, disent les commissaires de la Société de médecine dans leur rapport, est fait avec sagesse, et est l'ouvrage d'un médecin qui a beaucoup vu et lu; il ne renferme que des avis utiles et avoués par la plus saine pratique.

Fréteau a publié, dans divers journaux de médecine, un grand nombre de mémoires ou d'observations.

Observations sur la section du cordon ombilical dans le cas d'asphyxie de l'enfant nouveau-né. (Recueil périodique de la Soc. de médec., 1799, tom. I.) — Réflexions sur une petite-vérole volante qui a présenté quelques phénomènes extraordinaires. (Journ. de méd., chir. et pharm. de Corvisart, Leroux et Boyer, tom. II.) — Tumeur sarcomateuse du nez. (Bull. de la Soc. méd. d'émulation, 1810, tom. VI.) — Hydrothorax survenu spontanément douze heures après un accouchement. (Journ. gén. de méd., tom. XLII.) — Conformation vicieuse des organes de la génération de la femme. (Journ. gén. de méd., tom. XLIII.) — Opération de l'empyème suivie de la sortie de cinq cents hydatides. (Journ.

gén. de méd., tom. XLIII.) — Observation qui constate les heureux effets de l'allaitement artificiel. (Journ. gén. de méd., tom. XLIII.) — Preuves d'identité de nature entre le virus de la gonorrhée virulente et celui de la vérole. (Journ. gén. de méd., tom. XLIV.) — Mémoire sur une opération d'empyème pratiquée avec succès au côté gauche de la poitrine, dans le lieu d'élection. (Journ. gén. de méd., tom. XLVII.) — Extirpation d'une tumeur volumineuse aux parties génitales d'une fille. (Journ. gén. de méd., tom. XLVII.) — Ligature d'un polype utérin. (Journ. gén. de méd., tom. XLVIII.) — Quelques rapprochements sur la circulation du sang de la mère et de l'enfant. (Journal gén. de méd., tom. LI.) — Quelques considérations sur une hémorrhagie très-sérieuse dont la cause a été long-temps méconnue. (Journ. gén. de méd., tom. LI.) — Quelques considérations sur la doctrine des nécroses, suivies d'une observation de nécrose du tibia. (Journal gén. de méd., tom. LIII.) — Observations sur une intumescence de la langue, avec prolongement hors de la bouche. (Journ. gén. de méd., tom. LVII.)

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1755. — CORVISART-DESMAREST (Jean-Nicolas), l'un des plus grands médecins de notre époque, naquit le 15 février 1755 à Drécourt, village près de Vouziers, dans l'ancienne Champagne, aujourd'hui dans le département des Ardennes, où son père, avocat et procureur au parlement de Paris, s'était retiré pendant un des exils que subit cette compagnie sous le règne de Louis XV. Il fit ses études au collége Sainte-Barbe, où il ne fut remarqué que par un esprit réfléchi, une grande rectitude dans le jugement et une singulière aptitude pour tous les exercices du corps. Cette première éducation terminée, son père, qui le destinait au barreau, le fit travailler dans son étude; mais le jeune Corvisart, rebuté par l'aridité et la monotonie de ces occupations pour lesquelles son génie ardent n'était pas né, désertait souvent l'étude du procureur. Une circonstance fortuite lui découvrit sa véritable vocation : les leçons du célèbre Antoine Petit, auxquelles il assista par hasard, lui inspirèrent le désir d'étudier l'économie animale et de se faire médecin. Dès lors, les heures qu'il pouvait dérober à la procédure, il les consacrait à aller entendre les leçons des professeurs les plus célèbres du temps et, échappant à la surveillance de ses parents, il passait des semaines entières dans les hôpitaux, où il remplissait les fonctions d'élève, et se faisait remarquer des chefs et des malades par son zèle et son adresse. Un goût si décidé l'emporta sur les obstacles que lui opposaient le manque de fortune et le vœu de sa famille, et il se donna tout entier à la carrière médicale. Parmi les maîtres de cette époque, Corvisart s'attacha particulièrement à Desault et à Desbois de Rochefort, tous les deux célèbres par l'enseignement clinique régulier dont ils donnèrent le premier exemple en France. S'étant décidé pour la médecine, malgré les encouragements et les avantages que lui offrait Desault, il suivit pendant plusieurs années Desbois de Rochefort, et il se livra avec ardeur à l'observation des malades et à l'ouverture des corps. Cependant, lorsqu'il eut été nommé docteur régent de la Faculté de Paris, en 1782, après des épreuves subies avec éclat, son goût pour les études positives, et le désir d'assurer et d'étendre ses connaissances, le portèrent à faire des cours d'anatomie, de physiologie et même d'opérations de chirurgie et d'accouchement, et il obtint dans quelques parties de cet enseignement un succès dont le souvenir subsista long-temps. Cependant Corvisart, convaincu que l'observation des maladies peut seule conduire au véritable but de la médecine, rechercha et obtint la place de médecin des pauvres de la paroisse Saint-Sulpice. Un motif frivole, celui de ne pas porter perruque, l'empêcha de devenir médecin de l'hôpital que M. Necker venait de fonder; mais cet échec le servit, en lui permettant de parvenir un peu plus tard à un poste plus avantageux. Après la mort de Desbois de Rochefort, il obtint, en 1788, la place de médecin de l'hôpital de la Charité. Dès lors, Corvisart, continuant l'enseignement de son prédécesseur, fonda cette clinique célèbre qui, pendant près de vingt ans qu'il la dirigea, lui assura la réputation de premier praticien de son temps, et jeta tant d'éclat sur la médecine française. Une foule de jeunes médecins se formèrent à cette école et répandirent au loin le nom de leur professeur. En 1795, lors de la première création de

l'Ecole de médecine de Paris, Corvisart fut chargé de la chaire de clinique interne, comprise pour la première fois en France dans l'enseignement public, et établie à l'hôpital de la Charité. Ce ne fut pas un des moindres titres de célébrité qu'eut cette institution dès sa naissance, par le talent des hommes qui la composèrent. Déjà depuis plusieurs années Corvisart suppléait au collége de France le professeur de médecine qui était absent; cette place étant devenue vacante, il y fut définitivement nommé en 1797. C'est là que, se livrant tout à fait à sa prédilection pour Stoll, génie observateur et pratique avec lequel il avait tant de conformité, il prenait pour base de ses leçons les aphorismes de cet auteur, qu'il commentait par les résultats de ses méditations et de sa propre observation.

Une si grande renommée fut encore rehaussée par les postes éclatants auxquels fut alors appelé Corvisart. Le premier jour du consulat, il fut nommé médecin du gouvernement, avec Barthez, et là il devint peu après le premier médecin de l'empereur Napoléon. Dans cette position, qui, sans avoir les prérogatives des premiers médecins des anciens rois de France, donnait un immense crédit à l'homme qui y était élevé, il fit un noble usage de ce crédit en faveur de la science et des hommes de mérite qui la cultivaient. Il appela, pour remplir les places nombreuses dont il avait la disposition, les plus dignes et quelquefois même les hommes qui avaient écrit ou parlé contre lui. Ce fut à la sollicitation de Corvisart auprès du premier consul que l'on dut le monument élevé à l'Hôtel-Dieu à la mémoire de Desault et de Bichat.

Corvisart comblé d'honneurs et de biens, baron de l'empire, officier de la Légion d'Honneur, membre de l'Institut et de presque toutes les sociétés savantes, Corvisart, presque entièrement pris par les fonctions qu'il avait à la cour, ne pouvait plus guère se livrer à l'enseignement, et renonça même un peu plus tard à l'exercice public de la médecine. Loin d'agir comme ces hommes qui accaparent un grand nombre de places, dont ils ne peuvent pas même remplir consciencieusement une seule, il résigna, dès 1807, les chaires de médecine clinique de la Faculté et de médecine pratique du collége de France, ne conservant que le titre d'honoraire.

Après la chute du gouvernement impérial, en 1814, Corvisart se retira à la campagne, fidèle à ses affections, malgré des avances honorables qui lui furent faites sous le nouveau gouvernement. Sa santé, qui avait été jusque-là si robuste, commença à s'altérer : plusieurs attaques d'apoplexie le frappèrent; une dernière attaque l'enleva le 18 septembre 1821.

Corvisart était d'un caractère mélancolique, peu expansif, qui, joint à la précision et à la vivacité de son esprit, durent le porter souvent à des accès de franchise austère et même de brusquerie. Ce caractère se conservait même à la cour impériale, où s'en trouvait plus d'un exemple; du reste, on s'est unanimement plu à louer la noblesse et la droiture de son cœur, et à reconnaître le dévouement qu'il montrait à ses amis dans les circonstances importantes.

On doit à Corvisart d'avoir porté au plus haut degré le diagnostic des maladies de poitrine, au moyen de la *percussion;* d'avoir surtout considérablement avancé les connaissances relatives aux maladies du cœur et de ses annexes, sous le rapport des désorganisations de cet organe et des symptômes qui les font reconnaître : à quelque perfection que parvienne jamais cette branche de la pathologie, les travaux de Corvisart sur ce sujet seront toujours cités comme ceux qui en auront le plus approché et qui y auront le plus contribué. Aujourd'hui même, après les recherches nombreuses qu'a provoquées le traité de Corvisart, on n'a pas été, sur plusieurs points, au delà de ce qu'avait fait cet illustre médecin. Mais ce ne serait pas apprécier complétement Corvisart, si on ne le jugeait que sur les travaux qu'il a laissés et qui ont avancé la science; il faut le considérer comme professeur de médecine clinique, il faut montrer l'esprit qui l'animait et l'influence qu'il a eue sur le sort de la médecine.

Au rapport de plusieurs de ses élèves, qui furent eux-mêmes des professeurs et des praticiens habiles, personne ne réunit à un plus haut degré que Corvisart toutes les qualités qui sont nécessaires à l'enseignement clinique de la médecine. Doué d'une élocution facile et animée, d'un esprit net et vif, d'une mémoire heureuse, d'un tact sûr et rapide, qu'il avait fortifié par une observation continuelle et méthodique,

il exposait avec un égal intérêt les résultats d'une érudition variée et ceux d'une expérience consommée ; ravissant ses auditeurs par les aperçus ingénieux qu'il jetait en passant sur les questions générales de la science, aussi bien qu'il les étonnait par la prodigieuse sagacité avec laquelle il jugeait les cas particuliers.

C'est à Corvisart que l'on doit particulièrement rapporter l'impulsion que reçut en France, au commencement de ce siècle, l'étude de l'anatomie pathologique. Ses leçons cliniques si célèbres sur les lésions organiques, les investigations qui s'y faisaient tous les jours sur les cadavres, dirigèrent l'ardeur de ses élèves vers la recherche des altérations que présente le corps humain après la mort. C'est à son école que se formèrent, pour ne citer que les plus renommés, Bayle, Laennec et Dupuytren. Mais les élèves de Corvisart, trop imbus des idées de cet homme illustre, qu'ils exagérèrent encore, s'attachèrent trop à décrire, à classer les altérations organiques, sans jamais essayer de remonter à leurs causes immédiates, sans chercher toujours à signaler leur correspondance avec les symptômes qu'elles produisent pendant la vie, oubliant ce précepte de leur maître : « Le but désirable, l'unique but même de la médecine pratique, doit être, non pas de rechercher par une stérile curiosité ce que les cadavres peuvent offrir de singulier, mais de s'efforcer à reconnaître ces maladies à des signes certains, à des symptômes constants » (Essai sur les maladies du cœur. Disc. prél.). Mais Bichat n'était plus ; et ses écrits, dont on n'imita long-temps que la vaine phraséologie, ne devaient avoir une influence vivifiante pour la médecine et porter leurs véritables fruits que beaucoup plus tard.

Corvisart n'a laissé que peu d'ouvrages ; ce sont :

Essai sur les maladies et les lésions organiques du cœur et des gros vaisseaux. Paris, 1806, in-8° ; ibid., 1811, in-8°. Dans ces deux éditions, l'ouvrage est annoncé comme un extrait des leçons de Corvisart, publié sous ses yeux par C.-E. Horeau, dont le nom n'est plus sur le titre de la troisième édition. Paris, 1818, in-8°. — Nouvelle méthode pour reconnaître les maladies internes de la poitrine, par la percussion de cette cavité, par Auenbrugger ; ouvrage traduit du latin et commenté par J.-N. Corvisart. Paris, 1808, in-8°. Les commentaires étendus et importants qu'ajouta Corvisart à la traduction de l'opuscule d'Auenbrugger, publié en 1763, et oublié malgré la traduction qu'en avait donnée Rosière de La Chassagne en 1770, font de cet ouvrage un livre vraiment original. Auenbrugger est le premier qui sentit toute l'utilité qu'on pouvait tirer de la percussion des parois de la poitrine pour le diagnostic des organes renfermés dans cette cavité. Ce fut dans les ouvrages de Stoll que Corvisart trouva la première indication de ce précieux moyen de diagnostic, qui sans lui eût peut-être été encore long-temps perdu pour l'art. Il expérimenta le procédé d'Auenbrugger pendant vingt ans, et en fit un usage habituel devant les nombreux élèves qui suivaient ses leçons. Une aussi longue expérience donna à Corvisart l'occasion d'étendre, de modifier les premiers aperçus d'Auenbrugger, de redresser diverses erreurs dans lesquelles cet auteur était tombé, et d'ajouter des faits nouveaux à ceux qui se rattachent à sa découverte ; c'est ce qui fait l'objet des commentaires de Corvisart. Ce grand médecin, qui aurait pu si facilement composer sur ce sujet un ouvrage qui lui appartînt en entier, a voulu, par un sentiment de délicatesse, conserver l'œuvre d'Auenbrugger et lui laisser la gloire de sa belle découverte. Plusieurs commentaires sont consacrés à diverses questions de pathologie générale. On en remarque, entre autres, un curieux sur la doctrine des anciens sur les crises, que Corvisart combat par de nombreux arguments et par le témoignage de sa propre observation. Laennec a donné une excellente analyse de cet ouvrage dans le tome XV du Journ. de médecine, chir. et pharm.

Corvisart avait donné en 1789 une édition de la Matière médicale de Desbois de Rochefort, à la tête de laquelle est placé l'éloge de ce médecin, qu'il lut à une séance publique de la Faculté de médecine de Paris. Il publia en 1797 une traduction des Aphorismes de Stoll, sur la connaissance et la cure des fièvres ; enfin, on lui attribue l'ouvrage suivant : Aphorismi de cognoscendis et curandis morbis chronicis, excerpti ex Hermano Boerhaave. Paris, 1802, in-8°, sans nom d'auteur ; mais les lettres

J.-N. C. se trouvent à la fin du *monitum* qui précède l'ouvrage.

(DEZEIMERIS, *Dict. hist.*)

Apr. J.-C. 1755. — FOURCROY (Antoine-François, comte de), conseiller d'état, commandant de la Légion-d'Honneur, membre de l'Institut et de la plupart des académies de l'Europe, professeur de chimie au Muséum d'histoire naturelle, à la Faculté de médecine de Paris et à l'Ecole polytechnique, naquit à Paris, le 15 juin 1755, de Jean-Michel de Fourcroy et de Jeanne Laugier. Son père, sorti d'une famille ancienne dont plusieurs membres s'étaient distingués dans le barreau, exerçait à Paris l'état de pharmacien, en vertu d'une charge qu'il avait dans la maison du duc d'Orléans. Le jeune Fourcroy avait à peine atteint l'âge de raison qu'il se faisait remarquer par des répliques pleines d'esprit et de bon sens, et surtout par une extrême sensibilité. Privé de sa mère à l'âge de sept ans, il en ressentit une douleur si profonde qu'il se serait précipité dans sa fosse si on ne l'eût retenu, et que les soins de deux sœurs chéries eurent peine à le conserver à sa famille. Son père l'envoya de bonne heure comme externe au collége d'Harcourt, où il ne brilla pas, dans ses études, autant que pourraient le faire croire les succès prodigieux qu'il a obtenus depuis. La passion qu'il avait prise en rhétorique pour la poésie et son talent pour la déclamation ont donné lieu de penser qu'il avait eu l'intention de se faire comédien. « C'est une erreur, dit M. Palisot de Beauvois, d'autant plus essentielle à relever qu'elle a été imprimée depuis sa mort. Le fait est, ajoute-t-il, que Fourcroy avait une mémoire extraordinairement heureuse. Il savait par cœur les plus brillants passages des poètes, il se plaisait à les réciter et à les déclamer; souvent même, dans la société privée de ses sœurs et de ses intimes amis, on l'a vu monter sur un lit qui lui tenait lieu de théâtre et déclamer des scènes entières, cherchant à imiter les plus célèbres acteurs. »

Le célèbre Vicq-d'Azyr, qui voyait et estimait Fourcroy le père, frappé de l'heureuse physionomie du fils et des dispositions qu'il annonçait, lui offrit ses conseils et sa protection s'il voulait se livrer à l'étude de la médecine. Se faire recevoir médecin était une chose fort difficile dans la situation où se trouvait le jeune Fourcroy. A l'époque de sa plus grande fortune, dit M. Cuvier, on l'a entendu rappeler des détails plaisants sur le degré de détresse où il s'était trouvé réduit. Logé dans un grenier dont la lucarne était si étroite que sa tête, coiffée à la mode de ce temps-là, ne pouvait y passer qu'en diagonale, il avait auprès de lui un porteur d'eau père de douze enfants. Le jeune étudiant traitait les maladies de cette nombreuse famille; le voisin, de son côté, lui rendait service pour service : *aussi*, dit-il, *je ne manquais jamais d'eau.* Il se procurait chétivement le reste par les leçons qu'il donnait à d'autres étudiants, par des recherches pour quelques écrivains, et des traductions qu'il vendait à un libraire qui, pour comble de malheur, ne lui paya que la moitié de la somme dont ils étaient convenus. Il est vrai, dit-on, que ce libraire eut la délicatesse d'acquitter le reste de sa dette, trente ans après, quand son créancier fut devenu directeur-général de l'instruction publique. Plusieurs années d'un travail assidu avaient mis Fourcroy dans le cas de passer ses examens; mais le diplôme de docteur revenait alors à plus de six mille francs. Ne pouvant se procurer cette somme, il se présenta, en 1780, au concours pour l'une des réceptions gratuites fondées par le docteur Diest en faveur des étudiants sans fortune. Il y avait alors une vive animosité entre la Faculté chargée de l'enseignement médical et la Société royale de médecine, que le gouvernement venait d'établir pour recueillir les observations propres à reculer les bornes de l'art. Vicq-d'Azyr était secrétaire de cette société, et Fourcroy était le protégé connu de Vicq-d'Azyr. Ce seul motif fit repousser Fourcroy, qui n'eût pu obtenir son diplôme de médecin si la Société royale n'eût fait une collecte en sa faveur. Le même esprit de parti lui fit refuser le grade de docteur-régent, ce qui l'empêcha de professer aux écoles de médecine. Cependant les plus grands obstacles étaient surmontés, et le sort de Fourcroy n'allait plus dépendre que de sa réputation. Il choisit pour la faire la voie des travaux scientifiques, qui donnent ordinairement aux médecins une renommée plus prompte; et ses premiers écrits, également remarquables, prouvèrent qu'il ne tenait qu'à lui de choisir la branche des sciences physiques où il voudrait se distin-

guer. On reconnaît, dit M. Cuvier, un digne élève de Geoffroy dans son Abrégé de l'Histoire des insectes, et un homme formé à l'école de Vicq-d'Azyr dans sa Description des bourses muqueuses des tendons; l'Académie des sciences lui en rendit témoignage, car ce fut comme anatomiste qu'elle le reçut en 1785. Mais, entraîné par le talent de Bucquet, qui était alors le plus célèbre professeur de chimie de la capitale, Fourcroy avait déjà depuis longtemps donné la préférence à cette science. Bucquet ayant prévu de bonne heure que Fourcroy serait un jour l'héritier de son talent, en fit son élève favori, lui prêta généreusement son laboratoire et son amphithéâtre pour faire des cours particuliers, et prit même soin de diriger vers lui la faveur du public. Un jour, que des souffrances imprévues l'empêchaient de faire sa leçon, il engagea Fourcroy à le remplacer. En vain celui-ci allègue qu'il n'a encore parlé que devant quelques camarades; le maître insiste, lui garantit le succès; et la première fois que Fourcroy parle en public, il parle pendant deux heures, sans hésitation, sans désordre, comme s'il eût été un professeur consommé. Fourcroy dut à son éloquence une réputation si prompte et si générale qu'à la mort de Macquer, arrivée en 1784, Buffon le nomma à la chaire de chimie du Jardin du Roi, où il professa pendant plus de vingt-cinq ans avec un talent incomparable et un concours prodigieux d'auditeurs de toutes les nations. « Enchaînement dans sa méthode, abondance dans l'élocution, noblesse, justesse, élégance dans les termes, comme s'ils eussent été longuement choisis; rapidité, éclat, nouveauté, comme s'ils eussent été subitement inspirés; organe flexible, sonore, argentin, se prêtant à tous les mouvements, pénétrant dans tous les recoins du plus vaste auditoire; la nature lui avait tout donné. Tantôt son discours coulait également et avec majesté, il imposait par la grandeur des images et la pompe du style; tantôt, variant ses accents, il passait insensiblement à la familiarité ingénieuse, et rappelait l'attention par les traits d'une gaieté aimable. Il savait distinguer, dans le rang le plus éloigné, l'esprit difficile qui doutait encore, l'esprit lent qui ne comprenait pas; il redoublait pour eux d'arguments et d'images; il variait ses expressions jusqu'à ce qu'il eût rencontré celles qui pouvaient les frapper; la langue semblait multiplier pour lui ses richesses; il ne quittait une matière que quand il voyait tout son nombreux auditoire également satisfait. Et ce talent sans égal brilla de son éclat le plus vif, selon la remarque de M. Cuvier, à l'époque où la science elle-même fit les progrès les plus inouïs. » Nommé, en 1792, député suppléant de Paris à la Convention nationale, il ne fit usage de son talent oratoire que pour traiter des questions d'administration intérieure, et surtout d'instruction publique. Après la séparation de la Convention Fourcroy fit partie du Conseil des anciens, d'où il sortit par le sort en 1798. L'année suivante le premier consul l'appela au conseil d'état, où il resta jusqu'à sa mort. Il y fut principalement employé à la rédaction des règlements et des projets de loi relatifs à l'instruction publique, dont il fut nommé directeur-général en 1801. On doit à son infatigable activité l'érection des écoles de médecine de Paris, de Montpellier et de Strasbourg, celle de douze écoles de droit, d'une trentaine de lycées, et le rétablissement de plus de trois cents colléges communaux. Chargé de préparer les décrets sur l'établissement de l'Université, ce travail fut pour lui une source de violents chagrins qui abrégèrent ses jours. Obligé de le recommencer plus de vingt fois avant que de le faire agréer à Napoléon, il se vit frustré de l'espoir qu'il avait conçu de devenir le chef de cette administration et fut privé de la direction de l'instruction publique. Peu de temps après, des dotations ayant été faites à la plupart des conseillers d'état, Fourcroy ne fut pas compris dans cette distribution. Se croyant alors disgracié, sa gaieté naturelle l'abandonna. De jour en jour on remarquait une altération sensible dans ses traits; enfin, frappé d'une apoplexie foudroyante au moment où il signait quelques dépêches, il expira, entouré de sa famille, entre les bras de Vauquelin son collaborateur et son ami. Ainsi périt, le 16 décembre 1809, à l'âge de cinquante-quatre ans, le restaurateur de l'enseignement public et l'un des plus célèbres professeurs de l'Europe. Quelques instants plus tard il eût été dissuadé, et eût recueilli le fruit de ses travaux et de ses services dans les bienfaits qui lui étaient réservés.

Les découvertes de ce célèbre chi-

miste sont très nombreuses, mais la plupart lui sont communes avec le savant et modeste Vauquelin. « La principale expérience de M. Fourcroy, pour la chimie générale, dit M. Cuvier, est celle de la combustion de l'air inflammable, nommé gaz hydrogène par les nouveaux chimistes. Cavendish et Monge avaient découvert que cette combustion produit de l'eau, et l'on en avait conclu que l'eau est composée d'hydrogène et d'oxygène; mais l'eau que l'on obtenait était toujours plus ou moins mélangée d'acide nitreux, ce qui fournissait aux antagonistes de la chimie moderne une objection qu'ils croyaient décisive. MM. de Fourcroy, Vauquelin et Séguin parvinrent, en 1792, à obtenir de l'eau pure en opérant avec plus de lenteur, et montrèrent que l'acide venait de quelques parcelles d'azote toujours mêlées à l'oxygène, et qui brûlaient avec l'hydrogène quand la combustion était vive. Un chimiste allemand, M. Gœttling, avait tiré une autre objection de ce que le phosphore luisait dans du gaz azote que l'on croyait pur : preuve, disait-il, que certains corps peuvent brûler sans oxygène. MM. de Fourcroy et Vauquelin montrèrent que le phosphore se dissout dans l'azote et n'y brûle que par un peu d'oxygène qui y reste. On pourrait aussi rapporter à la chimie générale les explications données par M. de Fourcroy de la détonation du nitre et des diverses poudres fulminantes, mais elles lui sont communes avec d'autres chimistes. Ce qui lui est plus particulier c'est la découverte de plusieurs composés qui détonent par la simple percussion, et qui ont tous pour base l'acide muriatique oxygéné mêlé à divers combustibles : un coup de marteau enflamme ces mélanges avec un bruit violent. M. de Fourcroy a fait un grand nombre d'analyses : soit de minéraux à l'état concret, soit d'eaux plus ou moins minéralisées. Parmi ces dernières, on doit compter surtout celle de l'eau sulfureuse de Montmorency, faite en commun avec M. Delaporte en 1787, et qui a servi long-temps de modèle à ces sortes d'analyses, si importantes pour la médecine. Elle offrait des méthodes beaucoup plus exactes que celles de Bergmann, parce que l'on y avait profité de tous les moyens indiqués par Priestley pour retenir et pour examiner les fluides élastiques. L'un des phénomènes les plus curieux que l'on ait reconnus dans ces derniers temps est celui des pierres qui tombent de l'atmosphère, et dont la composition, toujours semblable, ne ressemble à celle d'aucune des pierres connues sur la terre. M. de Fourcroy a travaillé avec M. Vauquelin à constater ce dernier caractère, qui fait l'une des preuves les plus insentielles du phénomène. C'est dans ses recherches sur les minéraux que M. de Fourcroy découvrit les moyens de distinguer et d'obtenir à l'état de pureté les deux terres nommées baryte et strontiane; si voisines des métaux par leur pesanteur, et des alcalis par leurs autres propriétés. Les procédés qu'il indiqua sont encore ceux dont on se sert aujourd'hui. Le platine ou l'or blanc, substance qui nous vient du Pérou, et qui, plus pesante et aussi inaltérable que l'or, est en même temps dure et susceptible de poli comme l'acier, passait pour un métal simple. Les travaux presque simultanés de MM. Descotils, Wollaston, Smithson-Tennant, ont découvert, il y a quelques années, qu'il s'y mêle quatre autres substances métalliques auparavant inconnues. Une ou deux de ces substances furent aperçues par MM. de Fourcroy et Vauquelin, qui s'occupaient du platine en même temps que les chimistes dont nous venons de parler. Il existe un minéral, appelé *aragonite*, qui est jusqu'à ce jour la pierre d'achoppement de la chimie et de la minéralogie, parce qu'avec des formes cristallines, une dureté, une densité et une force réfringente différentes de celles du spath calcaire il offre les mêmes éléments que ce spath, et dans la même proportion. MM de Fourcroy et Vauquelin ont contribué à constater ce fait jusqu'à présent inexplicable. A l'époque où beaucoup d'églises perdirent leur destination, une quantité immense de cloches fut livrée au commerce. Ces bruyants instruments sont composés de cuivre et d'étain, mélange qui, dans cette proportion, n'est bon qu'à faire des cloches. Il fallait séparer ces métaux pour en tirer parti, et cela parut d'abord impossible. M. de Fourcroy imagina d'oxyder, c'est-à-dire de calciner une partie de l'alliage, et de la mêler avec une autre partie non oxydée. L'oxyde de cuivre de la première portion abandonne tout son oxygène à l'étain de la seconde, et la fusion livre le cuivre pur. Ce procédé a tenu momentanément lieu à la France de mines de cuivre, et a été

employé par quantité de fabricants qui n'en ont témoigné aucun gré à l'auteur. M. de Fourcroy a fait des recherches immenses sur les combinaisons salines; son Histoire de l'acide sulfureux et des sels qu'il produit est un ouvrage d'une grande patience, et qui remplit une lacune importante dans la chimie. Il a apprécié avec sagacité ce qui se passe quand on précipite les sels de magnésie ou de mercure par l'ammoniaque, et la nature des sels à base double qu'on obtient par ces opérations. Le degré d'oxygénation du mercure et du fer dans leurs différents sels a aussi été l'objet de ses expériences; il a repris deux fois ses recherches sur le mercure, qu'il a terminées en 1804 avec l'aide de M. Thenard. Le ministre lui ayant donné à examiner une nouvelle espèce de quinquina, apportée de Saint-Domingue, il en fit une analyse si détaillée, il y appliqua des moyens si nouveaux que ce travail devint un modèle pour la chimie végétale. MM. Vauquelin, de Saussure et Thenard ont porté depuis cette branche de la science beaucoup plus loin; mais M. de Fourcroy leur avait servi de guide, comme Rouelle et Bucquet lui en avaient servi à lui-même, et il a pris part aussi, vers la fin de sa vie, à plusieurs analyses dans ce genre perfectionné: telles que celles des céréales et des légumineuses, qui ont jeté beaucoup de lumière sur la théorie de la germination; celle du blé carié, celle du suc d'oignon, remarquable surtout par la manne qui se forme dans sa fermentation. Il est un des premiers qui aient reconnu dans les végétaux cette substance appelée *albumine*, qui fait la base du blanc d'œuf, et dont le caractère est de se coaguler dans l'eau bouillante. L'on admettait avant lui, dans ce même règne, un principe que l'on nommait *arôme*, et dont on dérivait les odeurs des diverses parties des plantes. Il a montré que les corps n'agissent sur l'odorat que par leur propre substance volatilisée. On regardait comme des acides particuliers ceux que l'on obtient de la distillation du bois et des gommes: MM. de Fourcroy et Vauquelin ont prouvé qu'ils ne sont que de l'acide acéteux altéré par un mélange d'huile, et cette découverte a permis de substituer, avec beaucoup d'économie, ces acides au vinaigre dans une foule d'emplois. L'un des phénomènes les plus compliqués de la chimie est la formation de l'éther, ou de cette substance éminemment volatile qui résulte de l'action de l'acide sulfurique concentré sur l'alcool. M. de Fourcroy s'en est occupé avec beaucoup d'autres, et sa théorie est encore celle qui paraît la plus vraisemblable; il a constaté que l'avidité de l'acide pour l'eau contraint en quelque sorte les éléments de l'eau à se combiner autrement, et de ce fait, une fois prouvé, il a déduit tous les phénomènes ultérieurs. Mais, de tous les travaux qui ont occupé M. de Fourcroy, ceux qui ont été les plus féconds et qui lui donneront la plus longue célébrité ce sont ses recherches sur les substances animales. Il y attachait une importance toute particulière, parce qu'elles lui paraissaient devoir lier plus intimement la chimie à la médecine, et il les considérait comme un des devoirs de sa chaire à la Faculté. Sa détermination de la quantité d'azote extraite par l'acide nitrique de chaque substance animale, quantité d'autant plus considérable que ces substances sont plus animalisées, a achevé de constater la nature de l'animalisation. Il a contribué plus qu'aucun de ses contemporains à fixer les caractères des principes immédiats du corps animal, de la fibrine, de la matière médullaire, plus merveilleuse encore, qui transmet les sensations et la volonté; de la gélatine, qui, dans ses diverses formes, a pour fonction générale de retenir ensemble tous les éléments du corps. Diverses humeurs particulières, comme le mucus des narines, les larmes, le chyle, le lait, la bile, le sang, l'eau des hydropiques, ont été l'objet de ses analyses; il a examiné le tartre des dents; il n'est pas jusqu'à la composition chimique des os qui n'ait reçu un jour nouveau de ses recherches: il y a découvert le phosphate de magnésie, que personne n'y avait trouvé avant lui. L'un des faits les plus curieux qu'il ait découverts fut celui que lui offrit, en 1786, le cimetière des Innocents. Le gouvernement ayant résolu de supprimer ce foyer d'infection, qui, depuis grand nombre de siècles, recevait les corps de la partie la plus peuplée de la capitale, défendit non-seulement d'y enterrer, mais ordonna de transférer ailleurs les corps qui y étaient déposés; opération dangereuse qui fut exécutée avec autant d'habileté que de courage par MM. Thouret et de Fourcroy. Une grande partie de ces corps se trouva transfor-

mée en une substance blanche, grasse et combustible, semblable pour l'essentiel à celle que l'on nomme blanc de baleine et qui se tire de la tête du cachalot. L'examen approfondi des circonstances, le rapprochement de quelques faits analogues montra que cette métamorphose a lieu pour toutes les matières animales préservées du contact de l'air dans les lieux humides, et l'on assure que l'on a tiré parti de cette découverte en Angleterre pour convertir, en matière bonne à brûler, les chairs des animaux que l'on ne mange pas, tant il est vrai qu'il n'est pas une de nos observations, en apparence les plus indifférentes, qui ne puisse devenir utile à la société. Cependant M. de Fourcroy estimait ses découvertes sur les calculs urinaires et sur les divers bézoards plus que toutes les autres, parce qu'il en prévoyait une application plus immédiate au bien public. On ne connaissait avant lui qu'une sorte de calcul dans la vessie, dont la nature acide avait été déterminée par l'illustre Scheele; M. de Fourcroy entrevit vers 1798, d'après certaines expériences de M. Pearson, chimiste anglais, qu'il pouvait y en avoir de plusieurs espèces, que quelques-unes même ne seraient peut-être pas indissolubles. Il annonça aussitôt ses idées et invita les médecins à lui envoyer les calculs dont ils pourraient disposer. Plus de cinq cents lui furent adressés. Il les examina, et les compara aux calculs des animaux, aux bézoards et aux concrétions. Les calculs de la vessie lui offrirent cinq combinaisons différentes, et il en trouva sept autres dans les différentes concrétions. Non content de les faire connaître par leur analyse, il leur assigna aussi des caractères extérieurs propres à les faire distinguer au premier coup d'œil, comme les naturalistes distinguent les minéraux. Il est déjà certain, par ces recherches, que le calcul des animaux herbivores peut se dissoudre par des injections de vinaigre affaibli, et l'on n'est pas entièrement sans espérance de produire le même effet sur quelques-uns des calculs humains. En même temps qu'il examinait les calculs, M. de Fourcroy faisait un grand travail sur l'urine de l'homme et des animaux, dont les résultats ont été d'un égal intérêt pour la chimie, pour la médecine et pour la physiologie. Les animaux herbivores ont une urine très différente de celle de l'homme, mais les principes de celle-ci se retrouvent jusque dans les excréments des oiseaux. Un résultat non moins piquant pour la physiologie a été la ressemblance de composition observée par M. de Fourcroy entre le sperme de certains animaux et la poussière fécondante de quelques plantes.

Essai sur les maladies des artisans, traduit du latin de Ramazzini, avec des notes et additions. Paris, 1777, in-12. — Leçons d'histoire naturelle et de chimie. Paris, 1781, in-8°, 2 vol. Ibid., 1789, in-8°, 4 vol.; ibid., 1791, in-8°, 5 vol.; sixième édition : sous le titre d'Éléments d'histoire naturelle et de chimie. Paris, 1798, in-8°, 6 vol. Fourcroy ayant fait depuis cette édition des changements considérables à l'ouvrage, tant pour le plan que pour les détails, il lui donna un titre entièrement nouveau : Système des connaissances chimiques, et de leur application aux phénomènes de la nature et de l'art. Paris, an IX–X (1801), in-4°, 6 vol., ou in-8°, 11 vol. — Mémoires et observations pour servir de suite aux Éléments de chimie. Paris, 1784, in-8°. — L'art de connaître et d'employer les médicaments dans les maladies qui attaquent le corps humain. Tome Ier, section première, contenant les généralités sur la matière médicale, Tome II, section seconde, contenant la thérapeutique générale. Paris, 1785, in-12, 2 vol. Cet ouvrage et les articles sur le même sujet insérés dans la partie Médecine de l'Encyclopédie méthodique, prouvent que si Fourcroy avait voulu se livrer à la culture de cette science, ses travaux n'auraient pas été moins productifs pour elle qu'ils l'ont été pour la chimie. La perspicacité, l'étendue de vue qu'on remarque dans ces deux volumes, font regretter que l'ouvrage n'ait pas été continué. — Entomologia parisiensis, sive catalogus insectorum quæ in agro parisiensi reperiuntur, secundum methodum Geoffræanam in sectiones, genera et species distributus. Paris. 1785, in-12, 2 vol. — Analyse de l'eau sulfureuse d'Enghien, etc. (avec de Laporte). Paris, 1788, in-8°. — Principes de chimie à l'usage des élèves de l'école vétérinaire. Paris, 1788, in-18, 2 vol. — Essai sur le phlogistique et les acides. Paris, 1788, in-8°. — La médecine éclairée par les sciences physiques, etc. Paris, 1791, in-8°, 4 vol. Journal fort intéressant qui ne fut pas continué. — Philosophie chimique, ou vérités fondamentales de la chimie moderne, destinées à servir

d'éléments pour l'étude de cette science. Paris, 1792, in-12.; ibid., 1795, in-12.; ibid., 1806, in-12 et in-8°. — Procédé pour extraire la soude du sel marin. Paris, 1795, in 4°. — Discours sur l'union de la chimie et de la pharmacie, prononcé à la Société libre des pharmaciens. Paris, 1798, in 8°. — Tableau pour servir de résumé aux leçons de chimie à l'École de médecine de Paris pendant l'an VIII. Paris, 1799, in-8°. — Tableaux synoptiques de chimie. Paris, 1800 et 1805, petit in-folio.

Il faut placer parmi les ouvrages de Fourcroy et les ouvrages de grande étendue, l'ensemble des articles qu'il a fournis à la partie Chimie de l'Encyclopédie méthodique, dont il était le principal rédacteur. Le seul article Chimie est tout un ouvrage; c'est une grande histoire de cette science, très développée dans la partie consacrée à l'époque de sa rénovation depuis Lavoisier. Le nombre des articles dispersés par Fourcroy dans une foule de recueils est immense. Nous indiquerons, d'après M. Quérard, ceux qui se trouvent parmi les mémoires de l'Académie des sciences, dans le Journal de l'École polytechnique, dans les Mémoires de l'Institut et dans les Annales du Muséum d'histoire naturelle. — Mémoire pour servir à l'histoire anatomique des tendons, dans lequel on s'occupe spécialement de leurs capsules muqueuses. (Acad. des sciences. Mémoires, 1785, p. 392.) Deuxième mémoire, ibid., 414. Troisième mémoire, ibid., 1786 Mém., p. 38. Quatrième mémoire, ibid., p. 550. Cinquième mémoire, ibid., 1787. Mém., p. 289. Sixième et dernier mémoire; ibid., p. 301. — Expérience sur une huile de vitriol fumante de Saxe, et sur le sel volatil concret qu'on en retire par la distillation. Ibid., 1785. — Mémoire sur la formation et les propriétés du gaz hépatique. Ibid., 1787. — Observations sur un nouveau moyen de se procurer facilement l'espèce de fluide élastique connue sous le nom de mofette atmosphérique, et sur la production de ce gaz dans les animaux. Ibid., 1787. — Mémoire sur la nature du vin lithargyré ou altéré par le plomb, et sur quelques moyens nouveaux d'y reconnaître la présence de ce dangereux métal. Ibid., 1787. — Mémoire sur la combustion de plusieurs corps dans le gaz acide muriatique oxygéné. Ibid., 1788. — Mémoire sur les phénomènes qui ont lieu dans la précipitation des dissolutions métalliques par l'ammoniaque (alcali volatil). Ibid., 1788. — Nouvelles expériences sur les matières animales, faites dans le laboratoire du Lycée. Ibid., 1788. — Observations sur un changement singulier opéré dans un foie humain par la putréfaction. Ibid., 1789. — Mémoire sur la coloration des matières végétales par l'air vital, et sur une nouvelle préparation de couleurs solides pour la peinture. Ibid., 1789. — Description et analyse chimique d'une mine de plomb verte du hameau de Roziers près Pont-Gibaud en Auvergne, lue à l'Académie le 18 mai 1789. Ibid., 1789. — Mémoire sur différents états du sulfate de mercure, sur la précipitation de ce sel par l'ammoniaque, et sur les propriétés d'un nouveau sel triple, ou du sulfate ammoniaco-mercuriel. Ibid., 1790. — Observation sur la formation de l'acide nitrique qui a lieu pendant la décomposition réciproque de l'oxyde de mercure et de l'ammoniaque. Ibid., 1790. — Mémoire sur la combustion du gaz hydrogène dans les vaisseaux clos, en commun avec Vauquelin et Séguin. Ibid., 1790. — Des propriétés de l'acide sulfureux, et de ses combinaisons avec les bases terreuses et alcalines. Recherches faites en commun avec Vauquelin. (Journal de l'École polytechnique, 1794, t. I.) — Sur l'esprit recteur de Boerhaave, l'arome des chimistes français, ou le principe de l'odeur des végétaux. Ibid., 1798, t. II. — Cours de chimie des substances salines. Ibid., ibid. — Discours sur les avantages de l'étude de la chimie, et sur la manière dont elle est enseignée à l'École polytechnique. Ibid., 1799, t. III. — Recherches sur les oxyde et les sels de mercure, avec Thenard. Ibid., 1806, t. VI. — Expériences sur les détonations par le choc, avec Vauquelin. (Mémoires de l'Institut, section des sciences mathématiques et physiques, 1799, t. II.) — Mémoire sur les propriétés de la baryte pure, et sur ses analogies avec la strontiane; avec Vauquelin. Ibid., ibid. — Mémoire sur la comparaison et la différence de la strontiane et de la baryte; avec Vauquelin. Ibid., ibid. — Expériences sur les deux états du phosphate de chaux, sur l'analyse de la base des os, et sur la préparation du phosphore. Ibid., ibid. — Mémoire sur l'urine du cheval comparée à l'urine de l'homme, et sur plusieurs points de physique animale; avec Vauquelin. Ibid., ibid. —

Mémoire sur l'analyse des calculs urinaires humains, et sur les divers matériaux qui les forment; avec Vauquelin. Ibid., 1803, t. IV. — Mémoires (deux) pour servir à l'histoire naturelle, chimique et médicale de l'urine humaine, contenant quelques faits nouveaux sur son analyse et son altération spontanée; avec Vauquelin. Ibid., ibid. — Mémoire sur la nature comparée du gaz oxyde d'azote ou de l'oxyde nitreux de M. Davy et du gaz nitreux, avec Vauquelin et Thenard. Ibid., 1806, t. VI. — Nouvelles expériences sur le lait de vache, avec Vauquelin. Ibid., ibid. — Mémoire sur le guano, ou sur l'engrais naturel des îlots de la mer du Sud près les côtes du Pérou; avec Vauquelin. Ibid., ibid. — Analyse du tabasheer; avec Vauquelin. Ibid., ibid. — Mémoire sur la nature chimique du blé carié, avec Vauquelin. Ibid., ibid. — Mémoire sur la découverte d'une nouvelle matière inflammable et détonante, formée par l'action de l'acide nitrique sur l'indigo et les matières animales, avec le même. Ibid., ibid. — Mémoire sur les phénomènes et les produits que donnent les matières animales traitées par l'acide nitrique, avec Vauquelin. Ibid., ibid. — Mémoires (deux) sur le platine brut, sur l'existence de plusieurs métaux et d'une espèce nouvelle de métal dans cette mine; avec Vauquelin. Ibid., ibid. — Expériences sur l'analyse des graines céréales et légumineuses, pour servir à l'histoire de la germination et de la fermentation; avec Vauquelin. Ibid., 1806, t. VII. — Expériences sur la nature comparée de l'ivoire frais, de l'ivoire fossile, et de l'émail des dents; avec Vauquelin. Ibid., ibid. — Expériences chimiques pour servir à l'histoire de la laite des poissons, avec Vauquelin. Ibid., 1807, t. VIII. — Rapport sur les draps fabriqués à la manufacture de Montolieu aux environs de Carcassonne, avec Desmarets. Ibid., ibid. — Essai sur les propriétés et les usages du mucus animal, avec Vauquelin. Ibid., 1809, t. IX. — Analyse de l'alumine de Halle en Saxe. (Annales du Muséum d'histoire naturelle, 1802, t. I.) — Mémoire sur le nombre, la nature et les caractères distinctifs des différents métaux qui forment les calculs, les bézoards et les diverses concrétions des animaux, avec une planche. Ibid., ibid. — Mémoire sur la nature chimique des fourmis, et sur l'existence simultanée de deux acides végétaux dans ces insectes. Ibid., ibid. — Recherches chimiques sur le pollen ou la poussière fécondante du dattier d'Egypte, phœnix dactylifera. Ibid., ibid. — Observations sur les calculs des animaux comparés à ceux de l'homme. Ibid., 1830, t. II. — Analyse de l'eau du grand puits du Jardin-des-Plantes, situé entre la serre tempérée et les galeries d'anatomie. Ibid., ibid. — Mémoire sur les pierres tombées de l'atmosphère, et spécialement sur celles tombées auprès de Laigle le 6 floréal an XI; lu à l'Institut le 28 fructidor de la même année. 1804, t. III. — Premier résultat de nouvelles recherches sur le platine brut, et annonce d'un nouveau métal qui accompagne cette espèce de mine. Ibid., ibid. — Analyse des calculs de la vessie urinaire d'une chienne. Ibid., ibid. — Mémoire sur un nouveau minéral de l'Ile-de-France, reconnu par l'analyse pour un véritable phosphate de fer pur et cristallisé. Ibid., ibid. — Notice sur une suite de recherches sur le nouveau métal qui existe dans le platine brut; extrait de deux mémoires lus à l'Institut le 23 pluviôse an XII, 1804, t. IV. — Mémoire sur la nature chimique et la classification des calculs ou concrétions qui naissent dans les animaux, et que l'on connaît sous le nom de bézoards; avec Vauquelin. Ibid., ibid. — Expériences comparées sur l'aragonite d'Auvergne et le carbonate de chaux d'Islande, avec Vauquelin. Ibid., ibid. — Analyse de l'ichtyophthalmite, avec Vauquelin. Ib., 1804 t. V. — De la nature chimique du blé carié. Extrait d'un mémoire lu à l'Institut le 30 vendémiaire an XII, par Fourcroy et Vauquelin. Ibid., 1805, t. VI. — Notice sur l'existence du phosphate de magnésie dans les os. Ibid, ibid. — Mémoire pour servir à l'histoire chimique de la germination des plantes, et de la formation des grains et des farines, avec Vauquelin. Ibid., 1806, t. VII. — Notice sur les propriétés comparées de quatre métaux nouvellement découverts dans le platine brut, lue à l'Institut le 17 mars 1806 par Fourcroy et Vauquelin. Ibid., ibid. — Analyse du suc de bananier, avec Vauquelin. Ibid., 1807, t. IX. — Expérience sur l'acide tartareux, et particulièrement sur l'acide qu'il fournit par la distillation sèche; avec Vauquelin. Ibid., ibid. — Expériences faites sur des os retirés d'un tombeau du onzième siècle, trouvé dans le sol de l'ancienne église de Sainte-Geneviève

de Paris; avec le même. Ibid., 1807, t. X. — Extrait d'un mémoire ayant pour titre : Expériences chimiques pour servir à l'histoire de la laite des poissons. Ibid., ibid. — Description et analyse d'une concrétion calculeuse tirée d'un poisson, avec une planche; faite avec Vauquelin. Ibid., ibid. — Extrait d'un mémoire sur l'analyse chimique de l'oignon (allium cæpa); lu à l'Institut le 9 novembre 1807, par Fourcroy et Vauquelin. Ibid., ibid. — Avec le même : Extrait d'un mémoire lu, le 7 mars 1808, à la première classe de l'Institut, et ayant pour titre : Nouvelles expériences sur l'urée. Ibid., 1808, t. XI. — Extrait d'un mémoire de Fourcroy et Vauquelin sur les propriétés et les usages du mucus animal, lu à l'Institut le 4 janvier 1808. Ibid., 1808, t. XII. — Mémoire sur l'existence du fer et du manganèse dans les os, avec Vauquelin. Ibid., ibid. — Mémoire sur l'existence de l'oxalat calcaire dans les végétaux, et sur l'état où se trouve la chaux dans les plantes. Ibid., 1809, t. XIII. — Expériences sur les os humains, pour faire suite au mémoire sur les os du bœuf; avec Vauquelin. Ibid., ibid. — Mémoire sur l'existence d'une combinaison de tannin et d'une matière animale dans quelques végétaux, avec Vauquelin. Ibid., 1810, t. XV. — Analyse de l'ursin d'autruche, et expériences sur les excréments de quelques autres familles d'oiseaux; avec Vauquelin. Ibid., 1810, t. XVI. — Analyse d'une espèce de madrépore pêché à la sonde à trente-cinq brasses de profondeur aux environs du cap Leuwin, et rapporté par M. Péron; avec Vauquelin. Ibid., 1811, t. XVIII.
(*Biogr. méd. — Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1755.— PINEL (Philippe), naquit à Saint Paul, près Lavaur, département du Tarn, le 11 avril 1755. Il étudia d'abord la médecine à Toulouse; puis il alla perfectionner ses connaissances à Montpellier, où il fut reçu docteur. Il vint ensuite à Paris, où il s'appliqua à la culture des sciences naturelles, à l'étude et à l'enseignement des mathématiques; enseignement dans lequel il trouvait des ressources que son peu de fortune lui rendait nécessaires. Les premiers travaux qui commencèrent à le faire connaître au public furent des traductions de l'anglais, notamment celle du Précis de médecine pratique de Cullen, et une édition annotée des œuvres de Baglivi. Lié d'amitié avec les hommes les plus éminents de l'époque, Condorcet, Fourcroy, Berthollet, Cabanis, Thouret, Chaptal, Desfontaines, Pinel aurait pu aspirer à quelque emploi élevé, mais il était modeste et aimait à se tenir à l'écart du tourbillon des affaires. Ce fut dans cet esprit qu'il accepta, en 1792, la place de médecin en chef de Bicêtre. C'est là qu'il acquit son plus beau titre de gloire. Non seulement il fit un ouvrage remarquable sur l'aliénation, et rendit par là service à la science, mais il rendit un grand service à l'humanité en brisant les chaînes dont on avait jusqu'alors chargé les aliénés, et en substituant à une méthode absurde et barbare celle de la bonté, de la douceur, de la justice et de la fermeté, toujours tempérées par la patience. — Mais la grande célébrité de Pinel eut une autre source que cette œuvre de philanthropie. C'est par sa Nosographie philosophique qu'il prit rang parmi les médecins les plus renommés de l'Europe et qu'il se plaça en tête d'une école très-nombreuse et fort répandue. Il serait superflu de s'arrêter ici à apprécier le mérite de cet ouvrage, et à exposer l'influence qu'il exerça sur son époque. — Pinel, nommé médecin de la Salpêtrière, professeur, d'abord de physique médicale, et bientôt après de pathologie interne à l'École de médecine de Paris, membre de l'Institut, dans la section de zoologie, en remplacement de Cuvier, devenu secrétaire général de cette société, se vit entouré de l'estime et de la vénération des élèves et des savants. La suppression de la Faculté de médecine de Paris, en 1822, et la réorganisation qui suivit, le frappèrent de destitution. Pinel mourut le 26 octobre 1826, à l'âge de quatre-vingt-un ans. On a de lui :

Nosographie philosophique, ou la Méthode de l'analyse appliquée à la médecine. Paris, 1798. Deuxième édition augmentée, et dans laquelle sont insérés les caractères spécifiques des maladies. Paris, an XI, 1802, in-8°, 3 vol. Sixième édit. Paris, 1818, 3 vol. in-8°. — Discours inaugural sur la nécessité de rappeler l'enseignement de la médecine aux principes de l'observation. Paris, an XIV (1806), in-4°. — Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale, ou la manie. Avec figures représentant des formes de crânes, ou des portraits d'aliénés. Paris, 1801, in-8°. Ibid., 1809, in-8°, fig. — La médecine clini-

que rendue plus précise et plus exacte par l'application de l'analyse, ou Recueil et résultats d'observations sur les maladies aiguës à la Salpêtrière. Paris, 1802, in-8°, troisième édit. Paris, 1815, in-8°. — Mémoire lu à l'Académie des sciences sur l'application des mathématiques au corps humain, et sur le mécanisme des luxations. Dans le Journal de physique. 1787, tom. 31, p. 350. — Mémoire sur le mécanisme de la luxation de l'humérus. Journal de médecine. 1788, t. 33, p. 12. — Mémoire sur les vices originaires de conformation des parties génitales, et sur le caractère apparent ou réel des hermaphrodites. Journ. de physique, 1789, t. 35. — Mémoire sur le mécanisme des luxations des deux os de l'avant-bras, le cubitus et le radius. Journ. de phys. 1789, t. 35. — Sur les moyens de préparer les quadrupèdes et les oiseaux destinés à former des collections d'histoire naturelle. Journal de physique. 1791, t. 39. — Observations sur une espèce particulière de mélancolie qui conduit au suicide. Dans la médecine éclairée par les sciences physiques, etc. 1791, t. I, p. 154. — Réflexions sur les buanderies, comme objet d'économie domestique et de salubrité. Médecine éclairée, etc. 1791, t. II, p. 12. — Recherches sur l'étiologie ou le mécanisme de la luxation de la mâchoire inférieure. Médecine éclairée. 1792, t. III, p. 183. — Mémoire lu à la Société d'histoire naturelle : sur une nouvelle méthode de classification des quadrupèdes, fondée sur les rapports de structure mécanique que présente l'articulation de la mâchoire inférieure. Dans les Mémoires de cette Société. 1791, t. I, p. 359. — Mémoire sur la manie périodique ou intermittente. Mémoires de la Société médicale d'émulation de Paris. T. I, p. 28 de la deuxième édition. 1802. — Recherches et observations sur le traitement des aliénés. Mém. de la Soc. méd. d'émulat. T. II, an VII, 1798, p. 215. — Nouvelles observations sur la conformation des os de la tête de l'éléphant. Mém. de la Soc. méd. d'émulat., an VII, 1799, t. III, p. 253. — Observations sur les aliénés et leur division en espèces distinctes. Mém. de la Soc. méd. d'émulat. 1799, t. III, p. 1. — Sur les vices originaires de conformation des parties génitales de l'homme et sur le caractère apparent des hermaphrodites. (Deuxième édit. augmentée.) Mém. de la Soc. méd. d'émulat., an IX (1801), t. IV, p. 324. — Résultats d'observations pour servir de base aux rapports indiqués dans les cas d'aliénation mentale. Mém. de la Soc. méd. d'émulat. 1807, t. VIII, p. 675. — Résultats d'observations et construction de tables pour servir à déterminer le degré de probabilité de la guérison des aliénés. Mém. de l'Institut part. phys. 1807, p. 169. — Pinel dirigea quelque temps la publication de la Gazette de santé; il a travaillé aux premiers volumes de l'Encyclopédie méthodique (Médecine). Il a fourni des articles au Dictionnaire des sciences médicales, soit seul, soit en commun avec M. Bricheteau. — Il a traduit de l'anglais la Médecine pratique de Cullen. Paris, 1781, in-8°, 2 vol.; le tome V (Chimie) de l'Abrégé des transactions philosophiques, et, avec Bosquillon, le tome VIII (Matière médicale et pharmacie).

(DEZEIMERIS, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1755. — CHAPTAL (Antoine-Claude), comte de Chanteloup, fils d'un apothicaire de Montpellier, naquit dans cette ville en 1755, et se livra à l'étude de la médecine et des sciences naturelles. Protégé par l'archevêque de Narbonne et par M. Joubert, trésorier des états de Languedoc, il débuta sous leur égide. Déjà il s'était distingué parmi les médecins, il avait publié de bons écrits, et formé des établissements de produits chimiques, enfin il avait obtenu le cordon de Saint-Michel, lorsque la révolution éclata. Il fut consulté en 1797 par le comité de salut public sur la fabrication de la poudre à canon. Nommé directeur de l'établissement de Grenelle, il simplifia tellement les procédés et imprima une telle activité à cet établissement qu'en peu de temps on put en tirer toute la poudre dont on avait besoin. Il retourna à Montpellier après le 9 thermidor 1794, et devint administrateur du département de l'Hérault. Il fut nommé membre de l'Institut en 1798, appelé au conseil-d'état par le premier consul en 1799, et au ministère de l'intérieur en 1800 : il y resta jusqu'en 1804. Nommé grand-officier de la Légion d'Honneur et membre du sénat en 1805, comte de l'empire en 1811, grand'croix de la Réunion en 1813. Chaptal mourut le 30 juillet 1832. Les principaux ouvrages de Chaptal sont :

Conspectus physiologicus de fontibus differentiarum relativarum ad scientias.

Montpellier, 1777, in-4°. — Mémoires de chimie. Montpellier, 1781, in-8°. — Tableau analytique du cours de chimie fait à Montpellier. Montpellier, 1789, in-8°. — Éléments de chimie. Montpellier, 1790, 3 vol. in-8°; troisième édition, Paris, 1796, in-4°; quatrième édition, Paris, 1803, in-8°. — Traité des salpêtres et goudrons. Montpellier, 1796, in-8°. — Discours pour l'ouverture des cours de l'École de médecine. Montpellier, 1796, in-4°. — Tableau des principaux sels terreux et substances terreuses. Paris, 1798, in-8°. — Essai sur le blanchiment. Paris, 1801, in-8°. — La chimie appliquée aux arts. Paris, 1807, 4 vol. in-8°. — Ouvrage de la plus haute importance, et qui a mis le sceau à la réputation de l'auteur. — L'art du teinturier dégraisseur. Paris, 1808, in-8°. — L'art de faire les eaux-de-vie, suivi de l'art de faire les vinaigres simples et composés, par Parmentier. Paris, 1819, in-8°. — L'art de faire le vin. Paris, 1819, in-8°, nouvelle édition, avec fig. — De l'industrie française. Paris, 1819, 2 vol. in-8°. — Cet ouvrage extrêmement remarquable est en tout digne de l'auteur. (*Biogr. méd.*)

Apr. J.-C. 1756. — MECKEL (Philippe-Frédéric-Théodore), fils de Jean-Frédéric, naquit à Berlin le 30 avril 1756. Son père, après l'avoir initié dans les travaux anatomiques, l'envoya terminer ses études à Gœttingue et à Strasbourg, qui possédaient alors les universités les plus célèbres et les plus habiles professeurs de l'Allemagne. Le bonnet doctoral lui fut conféré en 1777. Il remplit pendant encore quelque temps les fonctions de prosecteur auprès de Lobstein, parcourut la France et l'Angleterre, et obtint en 1779, à Halle, une chaire d'anatomie et de chirurgie, qu'il dut à l'amitié de Schmucker. L'université de Strasbourg le nomma professeur en 1783. Douze ans après, il fut appelé en Russie par le czar Paul I[er], qui lui confia l'inspection des hôpitaux de la capitale. Sa mort eut lieu le 18 mars 1803. Il est auteur des ouvrages suivants :

Diss. inaug. de labyrinthi auris contentis. Strasbourg, 1777, in-4°. — Neues Archiv der praktischen Arzneykunst für Aerzte, Wundærzte und Apotheker, von verschiedenen Verfassern. Leipzick, 1789-1790, in-8°. — Ueber die Lungenprobe, ein Fragment. In Pyls Repertorium für die œffentliche und gerichtliche Arzneywissenschaft. 1789, tom. I. — Von einem zwar lebendig, aber æussertschwach und mit einem unheilbaren Schaden (einer Spina bifida) zur Welt gebornem, auch gleich nach der Geburt gestorbenen Kinde. In Pyls Aufsætzen und Beobachtungen; VI Sammlung. 1789. — Leichenerœffnungen der in der Pockenepidemie zu Halle 1791 Verstorbenen. In Eyerels medic. Chronik 1793. Tom. I. — Meckel a donné une traduction allemande de l'art des accouchements de Baudelocque, enrichie de notes estimées. Il a ajouté des remarques à la traduction allemande de la physiologie de Haller (primæ lineæ, etc.) publiée par Sœmmerring, et mis quelques notes au manuel d'anatomie pathologique de Voigtel. — Dans le journal des Variétés anatomiques, publié par son fils Jean-Frédéric, on trouve un mémoire de Meckel sur les utérus doubles. (*Biogr. méd.* — *Dict. hist.*)

Apr. J.-C. 1756. — TOURTELLE (Etienne), né à Besançon en 1756, commença de bonne heure ses études médicales et s'y livra avec une ardeur incroyable, mais une passion malheureuse l'arracha à ses occupations et le plongea bientôt dans une douleur profonde qu'il alla ensevelir dans un cloître. Le calme revenu, il quitta cette retraite et alla reprendre ses études, d'abord à Montpellier, puis à Paris. Au bout de quatre ans il se fit recevoir docteur et revint pratiquer son art dans sa ville natale. En 1788, il obtint au concours une des chaires de médecine de l'université de Besançon, et lors de la suppression des universités il fut attaché comme médecin principal à l'armée du Rhin. En 1794, il fut nommé professeur à Strasbourg. Il occupa cette chaire d'une manière brillante pendant quatre années; mais le mauvais état de sa santé le força de l'abandonner alors pour aller respirer l'air natal. Il occupa à Besançon la place de médecin en chef de l'hôpital militaire. Sa mort arriva en 1801. — Tourtelle était un homme de capacité et un homme extrêmement laborieux, par conséquent fort en état de produire de bons ouvrages, mais il mourut jeune et ses écrits portent l'empreinte de la précipitation.

Éléments d'hygiène, ou de l'influence des choses physiques et morales sur l'homme. Strasbourg, 1797, in-8°, 2 vol. Ibid., 1802. Paris, 1806, in-8°. Ibid., avec des additions par Bricheteau, 1822,

in-8°, 2 vol. — Éléments de médecine théorique et pratique. Strasbourg, 1799, in-8°, 3 vol. Paris, 1815, in-8°, 3 vol. — Éléments de matière médicale. Paris, 1802, in-8°. — Histoire philosophique de la médecine. Paris, 1804, in-8°, 2 vol. publiés par le fils aîné de Tourtelle.

Ap. J.-C. 1756. — CURRIE (Jacques), naquit à Kirkpatrik-Fleming, dans le comté de Dumfries, le 31 mai 1756. Il fut d'abord destiné au commerce, et passa dans ce but plusieurs années en Virginie. Mais son aversion pour cette profession et l'imminence des troubles des colonies le déterminèrent à revenir en Europe en 1776. Il se livra alors à l'étude de la médecine à l'université d'Edimbourg, où il resta trois ans. La perspective d'une place dans le service médical de l'armée ne lui permit pas de passer par les degrés ordinaires du doctorat à Edimbourg, et il alla se faire recevoir à Glascow. Mais une maladie l'ayant pris au moment où il allait s'embarquer pour la Jamaïque, cette circonstance et d'autres considérations le firent renoncer à son premier projet; et il alla se fixer à Liverpool en 1781. Il y acquit bientôt une grande réputation et l'estime générale par ses talents de praticien, et par les qualités aimables de son esprit et de son caractère. Il fut choisi pour un des médecins de l'hôpital de cette ville. Plusieurs écrits qu'il publia sur des sujets de médecine pratique, ainsi que de politique et de littérature, firent juger de ses talents variés. C'est à lui principalement que l'on doit d'avoir fait connaître, par des observations détaillées, l'usage des affusions froides. Il fut nommé, en 1792, membre de la Société royale de Londres. Dès 1784, Currie avait éprouvé de graves symptômes d'une affection de poitrine. Sa santé déclina visiblement en 1804; il quitta Liverpool, dont le climat lui paraissait contraire. Il fit un voyage en Écosse, alla alternativement prendre les eaux à Clifton et à Bath, et mourut après de longues souffrances à Sydmouth le 31 août 1805. Il a écrit :

Dissertatio de humorum in morbis contagiosis assimilatione. Edimbourg, 1784, in-4°. — A letter commercial and political to Will. Pitt, in which the real interests of Britain in the present crisis are considered and some observations are offered on the general state of Europe. Londres, 1793, in-8°. — Publié sous le nom supposé de Jasper Wilson. — Medical reports on the effects of water, cold and warm, as a remedy in febrile diseases; whether applied to the surface of the body, or used as a drink; with observations on the nature of fever and on the effects of opium, alcohol and inanition. Liverpool, 1797, in-8°. Ibid., 1798, in-8°. Trad. en allemand par C.-F. Michaelis, Leipzick, 1801, in-8°. — Popular observations on apparent death from drowing, suffocation, with an account of the means to be employed for recovery. Londres, 1793, in-8°. Ibid., 1797, in-8°. Trad. en français par Louis Odier, Genève, in-8°. — Currie a en outre publié les OEuvres de Robert Burns (Londres, 1793, 4 vol. in-8°), et inséré plusieurs articles, tant dans les Transactions philosophiques que dans les Mémoires de la Société royale de Londres.

(*Dict. hist. de la méd.* — *Biogr. méd.*)

Apr. J.-C. 1756. — ACKERMANN (Jean-Chrétien-Théophile), naquit à Zeulenrode, dans le Voigtland, le 17 février 1756. Orphelin de bonne heure, il fut élevé par les soins d'un oncle qui était pasteur à OEttersdorf. Ses progrès dans la littérature ancienne furent étonnants. A peine âgé de 15 ans, il alla étudier la médecine à Iéna, et ne tarda pas à se faire remarquer par Baldinger. Cet illustre professeur se chargea du soin de diriger ses études, et l'emmena à Gœttingue, lorsqu'il fut appelé dans cette ville, en 1773, pour occuper la place de professeur de médecine et de directeur de l'Institut clinique. Ackermann y demeura deux ans, mettant à profit les leçons des professeurs célèbres qui faisaient alors la gloire de l'université, et prit le titre de docteur en 1775. De là il se rendit à Halle, où, pendant deux ans, il fit des cours particuliers. En 1778, il alla s'établir dans sa ville natale, dont on venait de le nommer *physicien*, jusqu'en 1786, où il accepta la chaire de chimie qui lui fut offerte à Altdorf. Ce fut dans cette ville qu'il passa le reste de ses jours. Il devint *physicien* en 1793, puis professeur de pathologie et de thérapeutique en 1794, et il y mourut le 9 mars 1801, à l'âge de 45 ans. Toutes les productions d'Ackermann décèlent un homme profondément versé dans la connaissance de l'antiquité, et habile à en fouiller les trésors trop peu connus.

De trismo commentatio medica. Gœttingue, 1775, in-8°. — C'est sa thèse dont il publia lui-même, dans la suite, une traduction allemande sous le titre de : Ueber die Kenntniss und Heilung des Trismus oder des Kinnbackenzwanges. Nuremberg, 1778, in-8°. — Dissertatio de dysenteriæ antiquitatibus. Halle, 1775, in-4°, deuxième édition augmentée ; Schleitz, 1777, in-8°. — Il soutint cette seconde thèse pour obtenir le droit de faire des cours particuliers dans l'université de Halle. — Ueber die Krankheiten der Gelehrten und die beste und sicherste Art, sie abzuhalten und zuheilen (Sur les maladies des savants, et sur la manière la meilleure et la plus sûre de les guérir). Nuremberg, 1777, in-8°. — Leben Johann-Konrad Dippel's (Vie de Jean-Conrad Dippel). Leipzick, 1781, in-8°. — Programma : De Antonio Musa, Octaviani Augusti medico, et libris qui illi adscribuntur, commentatio. Altdorf, 1786, in-4°. — Programma : Memoriam muneris magnifici, quo vir illustris C.-F. Trewius universitatem Altorfianam donavit, revocat..... Altdorf, 1789, in-4°. — Regimen sanitatis Salerni, sive scholæ Salernitanæ de conservanda bona valetudine præcepta edidit..... : studii medici Salernitani historia præmissa. Stedal, 1790, in-8°. — Institutiones historiæ medicinæ. Nuremberg, 1792, in-8°. — Cette histoire de la médecine est malheureusement renfermée dans un cadre trop resserré. — Institutiones therapiæ generalis. Nuremberg et Altdorf, tom. I, 1794, tom. II, 1795, in-8°. — C'est dans cet ouvrage surtout qu'on trouvera la confirmation du jugement que nous avons porté sur Ackermann. Ainsi, tout ce qui s'y rapporte à l'histoire de l'art, comme l'exposition des anciennes doctrines, est excellent ; mais la théorie y est surannée, la critique sans goût, et même le jugement à peu près nul. — Handbuch der Kriegsarzneykunde, oder ueber die Erhaltung der Gesundheit der Soldaten im Felde, ueber die Anstalten zur Heilung der Krankheiten derselben, und ueber die Kenntniss und Kur der wichtigsten Feldkrankheiten (Manuel de médecine militaire, etc.). Leipzick, 1794-1795 ; 2 volumes in-8°. — Nachricht von einer Anstalt fuer arme Kranke zu Altdorf. 1794-1799, in-8°. — Cet annuaire de l'hôpital des pauvres à Altdorf a paru pendant six années de suite. — Bemerkungen ueber die Kenntniss und Kur einiger Krankheiten. Altdorf et Nuremberg, 1795-1800, in-8°. — C'est encore une sorte de journal de médecine pratique, dont les premier et deuxième cahiers ont paru en 1795, et les sixième et septième en 1800. Les observations qu'il renferme n'ont qu'un faible degré d'intérêt. — Hand-und Huelfsbuch fuer Feldaerzte, oder praktische Anleitung fuer Medicinal-Personnen bey Armeen im Felde, zur gruendlichen Kenntniss und Heilung aller æfters vorkommenden æusserlichen Krankheiten (Manuel et Mémorial à l'usage des chirurgiens militaires, etc.). Leipzick, 1797, in-8°. — Ces deux ouvrages, dont on ne saurait faire un trop pompeux éloge, et auxquels nul autre ne peut être comparé, n'en forment véritablement qu'un seul en deux volumes. Aussi l'auteur, outre ces deux titres distincts, en a-t-il joint à chacun un second qui leur est commun, et que voici : Handbuch der ausuebenden Arzneywissenschaft und Wundarzneykunst bey Armeen im Felde, oder Anleitung fuer Feldaerzte und Feldwundaerzte, die vornehmsten innerlichen und æusserlichen Krankheiten, die bey Armeen im Felde vorfallen, zu erkennen und zu heilen (Manuel de médecine et de chirurgie pratiques aux armées en temps de guerre, etc.). — Opuscula ad medicinæ historiam pertinentia. Nuremberg, 1797, in-8°. — Ueber die Blaehungen ; eine fuer Kranke und Aerzte bestimmte theoretisch-praktische Abhandlung (Sur les flatuosités, etc.). Nuremberg, 1800, in-8°. — Ackermann a publié encore une édition des Opuscula medica de Philippe-Georges Schœder ; une de l'Historia constitutionis epidemicæ verminosæ de Jean-Jacques van der Bosch ; une des Opuscula medica de Georges-Gottlob Richter ; une des Institutiones pathologiæ medicinalis de Jérôme-David Gaubius ; le traité de Jean-Chrétien Dœlz intitulé : Neue Versuche und Erfahrungen ueber einige Pflanzengifte. Nuremberg, 1792, in-8° ; la quatrième édition du Manuel de médecine populaire de Henri-Félix Paulitzky ; enfin, deux éditions fort estimées, l'une de Quintus Serenus Sammonicus, l'autre de Sextus Placitus Papiriensis et de Lucius apuleius. — Traducteur infatigable, il a traduit, du français en allemand, le Traité des maladies nerveuses de Tissot, celui des aliments de Lorry, la philosophie de médecine de Lafon, et les OEu-

vres complètes de Tissot, de concert avec Jean-Chrétien Kerstens; de l'anglais, les Observations sur le climat des Barbades par Guillaume Hillary, celles sur les maladies épidémiques par Georges Cleghorn, et celle sur l'aliénation mentale par Thomas Arnold; de l'italien, le Traité de Ramazzini sur les maladies des artisans; enfin, du latin, le traité de la pleurésie de Daniel-Guillaume Triller. Il a, en outre, ajouté une préface et des notes à la traduction allemande du Traité des fleurs blanches de Raulin, par Riederer, et à celle de l'Apologie de la petite-vérole de Thomas Bond, par J.-H. Pfrœpfer. — On a également de lui un assez grand nombre d'articles dans différents recueils périodiques, tels que le Magazin fuer Aerzte de Baldinger, les Materialen zur Gottesgelahrheit und Religion de Weisen, la Neue Medicinische Literatur fuer praktischen Aerzte de J.-C.-T. Schlegel, l'Archiv fuer die Geschichte der Arzneykunde de Wittwer, la Medicinische Bibliothek de Blumenbach, le Repertorium fuer die æffentliche und gerichtliche Arzneywissenschaft de Pyl, et l'Erlang. Literatur Zeitung. — Enfin, et ce n'est pas le moins important de ses travaux, il a concouru à la belle édition de la Bibliotheca Græca de Jean-Albert Fabricius, que le savant helléniste Théophile-Christophe Harles publia, de 1790 à 1796, à Hambourg. Il a rédigé les vies d'Hippocrate, de Théophraste, de Dioscoride, d'Arétée, de Rufus d'Ephèse et de Galien, avec un soin et un talent qui font regretter vivement que ces articles n'aient point été imprimés à part, ce qui les mettrait à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs. Baldinger, bon juge en cette matière, les regardait comme des chefs-d'œuvre, et disait avec raison que, seuls, ils auraient suffi pour transmettre le nom d'Ackermann à la postérité. (*Biogr. méd. — Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1757. — WILLAN (Robert), le plus célèbre des dermatologistes, naquit au Hill, près de Sedberg, dans le Yorkshire, en 1757. Fils et neveu de médecin, il reçut une éducation médicale fort soignée et fut reçu docteur à l'université d'Édimbourg en 1780. Il passa ensuite quelque temps à Londres pour perfectionner ses connaissances, et il alla prendre la clientèle de son oncle Trotter à Darlington, dans le comté de Durham. Il n'y resta pas longtemps; revenu dans la capitale en 1782, il fut nommé presque aussitôt médecin du dispensaire de Caray-Street, et quelque temps après de celui de Finsburg. Après la mort de J.-A. Murray, en 1800, Willan le remplaça comme médecin de l'institution des fiévreux. L'excès du travail ruina sa santé, naturellement délicate; il alla à Madère, espérant du soulagement de l'influence d'un nouveau climat; mais il y succomba le 17 avril 1812. — On connaît la révolution que Willan a opérée dans l'étude et la classification des maladies de la peau. Il reconnut que les formes élémentaires de ces maladies étaient l'unique base sur laquelle on peut fonder une classification solide et une nomenclature régulière. Les études profondes auxquelles il s'était livré sur les antiquités de la médecine, lui furent d'un grand secours pour débrouiller l'histoire de plusieurs de ces affections, autrefois prodigieusement multipliées, et dont on ne voit plus aujourd'hui que de rares exemples. Willan avait étendu ses études d'érudition sur l'histoire civile et politique de l'antiquité, et il était un des membres distingués de la Société des antiquaires de Londres; il était aussi membre de la Société royale de la même ville.

Observations on the sulphur waters at Croft, near Darlington. Londres, 1782, in-8°. — The history of the ministry of Jesus-Christ, combined from the narrative of it in four Evangelists. Londres, 1782, in-8°. Second edition, with notes and observations. Londres, 1786, in 8°. — Description and treatment of cutaneous diseases. Order I. Papulous eruptions on the skin; coloured plates. Londres, 1798, in-4°. Ord. 2. Scaly diseases of the skin. 1801. Ord. 3. Rashes, 1st. Part, containing the varieties of rubeola and scarlatina, etc. Londres, 1805-7, 2 vol. in-4°. — Reports on the diseases of London, particularly during the year, 1796, 97, 98, 99, and 1800. Londres, 1801, in-12. — On vaccine inoculation. Londres, 1806, in-4°. — History of a case of chronic hydrocephalus, with an account of the appearences on dissection. Med. facts, etc. III, p. 1, 1792. — Miscellaneous Works of the late Robert Willan, comprising an inquiry into the antiquity of the smallpox, measles and scarlet fever now first published: reports on the diseases in London, a new edition and detached papers on medical subjets col—

lected from various periodical publications, edited by Ashby Smith. London, 1821, in-8°.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Ap. J.-C. 1757. — LUDWIG (Chrétien-Frédéric), naquit à Leipzick le 19 mai 1757. Jusqu'à l'âge de treize ans, son éducation fut faite par un instituteur particulier; en 1772, il commença à suivre les cours de l'université. En 1776, il fut bachelier en médecine; il obtint la maîtrise l'année suivante, et en 1779 il fut promu au doctorat. Il consacra les années 1780 et 1781 à un voyage scientifique en Allemagne, en Suisse, en France, en Hollande et en Angleterre. En 1782, il fut nommé professeur extraordinaire de médecine à Leipzick; en 1787, il joignit à ces fonctions celles de professeur extraordinaire d'histoire naturelle. Il devint en 1796 titulaire de la troisième chaire de la Faculté, de la deuxième en 1802, et de la première chaire (de chirurgie) en 1820. Ludwig mourut le 6 juillet 1823 d'une attaque d'apoplexie. Outre un grand nombre de traductions du français, de l'anglais et de l'italien, Ludwig a publié un grand nombre d'opuscules académiques, et quelques ouvrages plus étendus, dont le plus intéressant est son Esquisse de l'anatomie pathologique. La *Biographie médicale* n'a donné de ses écrits qu'une liste fort incomplète.

Diss. de munimentis plantarum. Leipzick, 1776, in-4°. — Diss. de sexu muscorum detecto. Leipzick, 1777, in-4°. — Diss. de membranarum ortu. Leipzick, 1778, in 4°. — Diss. de antennis. Leipzick, 1778, in-8°. — Diss. de pulvere antherarum. Leipzick, 1778, in-4°. — Diss. inaug. de cinerea cerebri substantia. Leipzick, 1779, in-4°. — Programma de suffusionis per acum curatione. Leipzick, 1783, in-4°. — Die neuere Wilde Baumzucht in einem alphabetischen und systematischen Verzeichnisse aufgestelt. Leipzick, 1783, in-8°, 2te vermehrte und verbesserte Ausgabe; ibid., 1796, in-8°.— Primæ lineæ anatomiæ pathologicæ, sive de morbosa partium corporis humani fabrica libellus; in usus discentium. Leipzick, 1785, in-8°. — Ausserlesene Beytræge zur Thierarzneykunde. Leipzick, 1786, in-4°, 4 cahiers — Progr. Historiæ anatomiæ et physiologiæ comparantis brevis expositio. Leipzick, 1787, in-4°. — Icones cavitatum thoracis et abdominis a tergo apertarum. Leipzick, 1789, in-fol., 2 pl. — D. physiologorum atque pathologorum de systemate absorbente recentissima quædam decreta. Commentatio I. Leipzick, 1789, in-4°. — Exercitationes academicæ fascicul. Leipzick, 1790, in-8°.— Delectus opusculorum ad scientiam naturalem spectantium. Vol. I, Leipzick, 1790, in-8°. — Scriptores neurologici minores selecti, sive opera minora ad anatomiam, physiologiam et pathologiam nervorum spectantia. Cum tabulis æneis, edidit, præfatus est, notulis nonnullis illustravit, indicibusque auxit C.-F. Ludwig. Leipzick, 1791-95, in-4°, 4 vol. — Tabellarische Uebersicht des Geschichte der Thierheilkunde. Leipzick, 1794, in-8°. — Programma de diagnostices morborum fontibus. Leipzick, 1796, in-4°. — Epitome entomologiæ Fabricianæ. Leipzick, 1797, in-8°. — De quarumdam ægritudinum humani corporis sedibus et causis. Leipzick, 1798, in-fol., 16 pl. — Nachricht von der am 31 Januar 1780 zu Leipzick gestifteten naturforschenden Gesellschaft. Leipzick, 1799, in-8°. — Studien für die neuen Gartenkünstler. Leipzick, 1802, in-8°. — Handbuch der Mineralogie nach A.-H. Werner, zu Vorlesungen unterworfen. 1ster Theil: Oryctognosie. Leipzick, 1803, in-8°, avec un tableau colorié et 4 pl. 2ter Theil: Von den Gebirgsarten und Versteinerungen, nebst einigen geognostischen Fragmenten und Beylagen. Ibid., 1804, in-8°, 4 pl. — Progr. historiæ insitionis variolarum humanarum et vaccinarum comparatio. Specim. I-VI. Leipzick, 1803-1808, in-4°. — Progr. diagnostices chirurgicæ fragment. I et II: De anevrysmate vero interno. Leipzick, 1805, in-4°. Fragm. III-IV: Leipzick, 1810-11, in-4°. — Progr. catalecta litteraria physica et medica. I-XVIII. Leipzick; 1806-1822, in-4°. — Einleitung in die Bücherkunde der praktischen Medizin, zum Gebrauche psaktischer Aerzte und zu Vorlesungen bestimmt. Leipzick, 1806, in-8°. — Progr. de mulomedicina in civitate regenda. Leipzick, 1807, in-4°. — Progr. I-II: De venæ sectione infelici. Leipzick, 1807-1810, in-8°. — Progr. I-VIII: De nosogenia in vasculis minimis. Leipzick, 1809-19, in-4°. — Progr. I-VII. Series epistolarum virorum celeberrimorum præteriti seculi ad C.-G. Ludwig, prof. med. Lips. scriptarum. Leipzick, 1809-1822, in-4°. — Progr. I-II: Initia Faunæ Saxonicæ. Leipzick,

1810, 1811, in-4°. — Ueber die Ausmittelung eines Medicinalsfonds in einem Staate. Leipzick, 1811, in-8°. — Progr. de artis obstetriciæ in academia et civitate Lipsiensi incrementis. Leipzick, 1811, in-4°. — Progr. I-II : De damno et calamitate, quæ in sanitatem publicam et societatem ex perpetuo bello redundat. Leipzick, 1814, 1815, in-4°. — Progr. I-IV : Adversaria ad medicinam publicam. Leipzick, 1816-1818, in-4°. — Progr. I-II : Saxoniæ merita in medicinam publicam, ab anno 1768 ad ann. 1818. Leipzick, 1818, in-4°. — Progr. historia insitionis variolarum continuat. I-IV. Leipzick, 1820, 1823, in-4°. — Progr. I-VII : De diastasi. Leipzick, 1820-1823, in-4°. — Ludwig a coopéré à la rédaction des Commentairesde Leipzick, de la Gazette littéraire de la même ville, et à d'autres recueils. (DEZEIMERIS, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1757. — CABANIS (Pierre-Jean-Georges) naquit en 1757 à Conac. Son père s'était fait avantageusement connaître par ses connaissances en agriculture et en économie rurale, et par les procédés nouveaux qu'il y avait introduits. Cabanis fit ses premières études au collége de Brives. Une sévérité outrée de ses maîtres et de son père, en aigrissant son caractère opiniâtre et en provoquant sa résistance, fut cause du peu de succès qu'il obtint dans ses études malgré ses heureuses dispositions. Mais abandonné à lui-même, à quatorze ans, au milieu de Paris, où son père l'avait amené, le goût de l'étude se réveilla en lui avec une sorte de fureur : il reprit en sous-œuvre son éducation ébauchée, et pendant deux ans il se livra ardemment à la culture des classiques grecs, latins et français, se montrant peu assidu aux leçons des professeurs de philosophie, mais lisant Locke, et suivant les cours de physique de Brisson. Il partit alors pour la Pologne, où l'appelait l'offre d'une place de secrétaire auprès d'un grand seigneur polonais. Il en revint bientôt avec les impressions pénibles que lui causa l'état affligeant de ce malheureux pays : c'était en 1773, époque de son premier partage. Revenu à Paris après deux ans d'absence, et lié avec le poète Roucher, Cabanis sentit renaître ses premiers goûts pour la poésie, et se proposa de suivre la carrière des lettres : il traduisit alors en vers une grande partie de l'*Iliade d'Homère*. Mais, malgré quelques succès, le vide que lui laissait son existence, l'absence de toute perspective solide, le décidèrent à prendre une autre direction, et il choisit la médecine, dont les études variées offraient d'ailleurs une ample pâture à l'activité de son esprit. Dubreuil fut son guide dans cette nouvelle carrière. Il s'y livra avec la même ardeur qu'il mettait à tout ce qu'il entreprenait. Ce fut à cette époque que, retiré à Auteuil pour les soins de sa santé, il y fit connaissance avec la veuve du célèbre Helvétius, qui réunissait chez elle les hommes les plus distingués du siècle ; c'est chez cette dame, et chez l'ancien ministre Turgot, ami de son père, qu'il vécut familièrement avec d'Holbach, Franklin, Condillac, Thomas, Diderot, d'Alembert, Condorcet, etc. On peut croire qu'indépendamment de la tournure naturelle de son génie ces relations ont influé en quelque chose sur la direction de ses travaux, qui ont eu la plupart pour but la partie philosophique et les applications générales de la médecine. — La révolution approchait et éclata bientôt. Cabanis se montra aussi dévoué aux principes sur lesquels elle était fondée, qu'ennemi des fureurs qui l'ont souillée. Il s'était lié étroitement avec le fameux Mirabeau, auquel il avait consacré, ainsi que plusieurs autres hommes de talent, ses lumières et sa plume pour le triomphe de leurs principes communs. C'est à lui que Mirabeau dut le *Travail sur l'éducation publique*, trouvé dans ses papiers après sa mort, et publié par Cabanis lui-même en 1791. Le grand orateur ne voulut d'autres soins que ceux de son ami, et mourut dans ses bras. Une liaison encore plus intime fut celle qu'il avait contractée avec Condorcet, dont il épousa la belle-sœur quelque temps après la mort funeste de cet homme illustre. Après le règne de la terreur, en l'an III, lorsqu'on forma des écoles centrales, Cabanis fut nommé professeur d'hygiène aux écoles de Paris. En l'an IV, il fut élu membre de l'Institut national des sciences et des arts ; en l'an V, professeur de clinique à l'École de médecine de Paris ; en l'an VI, représentant du peuple au conseil des Cinq-Cents ; puis, après la révolution du 18 brumaire, à laquelle il prit part, membre du sénat conservateur. Il était aussi administrateur des hôpitaux de Paris. C'est dans cette dernière époque qu'il publia la plupart de ses ouvrages.

Cependant sa santé s'altérait depuis quelque temps. Une première attaque d'apoplexie, au printemps de 1807, le força de renoncer à tout travail sérieux. Des accidents de plus en plus fréquents annonçaient sa fin. Une nouvelle attaque l'emporta le 5 mai 1808, à l'âge d'environ cinquante ans.

Une bonté active, une simplicité et une noblesse soutenues, formaient le fond du caractère privé comme du caractère public de Cabanis. La plus pure et la plus ardente philanthropie règne dans tous ses ouvrages. C'est à éclairer les hommes, à leur faire atteindre le degré de perfection dont ils sont susceptibles, que tendent tous ses efforts. Ses écrits se distinguent en général par un style pur et élégant, par des pensées fortes et grandes, par des vues profondes, par une logique vigoureuse plutôt que sévère; enfin, souvent par une vive et persuasive éloquence. Cabanis n'a pas été ce qu'on appelle un médecin praticien : c'est en spéculateur et en philosophe qu'il a envisagé et traité principalement la médecine; et, sous ce rapport, il occupera toujours un des premiers rangs parmi ceux qui se sont livrés à la haute physiologie. Quelles que soient les erreurs qu'on puisse reprendre à juste titre dans son principal ouvrage, celui sur lequel se fonde surtout sa célébrité, les *Rapports du physique et du moral*, ce n'en est pas moins un beau monument élevé à la science de l'homme. On doit à Cabanis d'avoir posé les principes de la psychologie (1) et d'avoir concouru à arracher cette belle partie de la physiologie à la métaphysique scolastique, qui l'a toujours enveloppée de ses nuages. Il a publié :

Journal de la maladie et de la mort de Mirabeau. — Observations sur les hôpitaux. Paris, 1789, in-8°. — Essai sur les secours publics. — Rapport fait au conseil des Cinq Cents sur l'organisation des écoles de médecine, séance du 29 brumaire an VII. Dans ce rapport Cabanis insiste avec beaucoup de force sur l'enseignement clinique, qu'il présente comme la base de l'enseignement médical. — Degrés de certitude de la médecine. Paris, 1797, in-8°. Ibid., 1802, avec des notes, les Observations sur les hôpitaux, et le Journal de la maladie et de la mort de Mirabeau.— Coup d'œil sur les révolutions et la réforme de la médecine. Paris, 1804, in-8°. — Travail que l'on peut considérer comme une très-bonne histoire de la médecine depuis son origine connue jusqu'à nous.

Observations sur les affections catarrhales en général, et particulièrement sur celles connues sous les noms de rhume de cerveau et rhume de poitrine. Paris, 1807, in-8°. — Traité du physique et du moral de l'homme. Paris, 1802, in-8°. Ibid., 1803, in-8°. — Cet ouvrage, qui est, à juste titre, la base de sa réputation, et dans lequel il s'abandonne à son amour pour l'idéologie, se compose des douze mémoires suivants : — Considérations générales sur l'étude de l'homme et sur les rapports de son organisation physique avec ses facultés. — Histoire physiologique des sensations. — Suite de l'histoire physiologique des sensations. — De l'influence des âges sur les idées et sur les affections morales. — De l'influence des sexes sur le caractère des idées et des affections morales. — De l'influence des tempéraments sur la formation des idées et des affections morales. — De l'influence des maladies sur la formation des idées et des affections morales. — De l'influence du régime sur les dispositions et les habitudes morales. — De l'influence des climats sur les habitudes morales. — Considérations touchant la vie animale, les premières déterminations de la sensibilité, l'instinct, la sympathie, le sommeil, le délire. — De l'influence du moral sur le physique : il entend par là la grande prédominance du système cérébral sur tous les autres systèmes. — Des tempéraments acquis. — L'auteur en trouve la source dans les maladies, le climat, les travaux de l'esprit.

Cabanis a inséré quelques écrits dans les différents journaux, et l'on trouve

(1) Nous ne pouvons approuver cette assertion de l'auteur de la Biographie. Les vrais principes de la psychologie consistent à tenir compte des deux substances qui constituent l'homme, son âme et son corps. Ce n'est pas ce qu'a fait Cabanis; pour lui, les phénomènes intellectuels et moraux sont le produit immédiat et l'effet direct de l'organisation comme les fonctions nutritives. Il n'existe pas de principe spirituel : le cerveau sécrète la pensée, comme le foie sécrète la bile; erreur grave, non moins opposée à la saine physiologie qu'à la morale, dont elle sape les fondements. (Note du rédacteur de l'Encyclopédie.)

de lui, dans le Magasin encyclopédique, un Mémoire sur la guillotine, où il combat l'opinion de Sœmmerring et de Sue, qui regardent ce supplice comme très-douloureux, et pensent que la douleur se fait sentir même après la décapitation. Cette question, qui depuis a été agitée plus d'une fois, n'est point encore, malgré les travaux de nos physiologistes, résolue d'une manière satisfaisante, et il est même douteux que l'on y parvienne. — Tous ses ouvrages scientifiques ont été réunis en 4 vol. in-8°. — On a encore de lui un petit Essai sur les causes premières; quelques Discours, prononcés à la tribune du conseil des Cinq-Cents, et insérés dans les journaux politiques. — Ses ouvrages purement littéraires sont en très-petit nombre. Ce sont un Mélange de littérature allemande, ou un Choix de traductions allemandes, dédié à madame Helvétius. Il contient neuf morceaux, dont six traduits de l'allemand de Meissner; une pièce de théâtre de Goethe, intitulée *Stella;* l'Élégie anglaise de Gray sur un cimetière de campagne, et l'Idylle grecque de Byron sur la mort d'Adonis. — Son Serment d'un médecin, par lequel il fit ses adieux à la poésie, est une imitation libre du Serment d'Hippocrate, dans lequel il manifesta déjà les principes qu'il a développés de plus en plus aux approches et pendant le cours de la révolution. Il le composa en 1783. — Il a laissé de plus, en manuscrit, une traduction en vers d'une grande partie de l'Iliade, dont il lut quelques fragments à Voltaire, auquel il avait été présenté par Turgot, à l'époque du dernier voyage de cet homme célèbre à Paris. L'illustre vieillard, quoique souffrant, parut ne pas les entendre sans plaisir, il en témoigna même son contentement à l'auteur par quelques éloges toujours accompagnés d'une critique sévère de l'original. — Enfin, nous dirons, pour dernière réflexion, que les ouvrages de Cabanis sont écrits d'une manière agréable, et que leur lecture décèle un homme qui a su faire marcher de front l'étude des sciences et la culture des belles-lettres. Médecin, philosophe et littérateur, Cabanis ne fut un homme supérieur sous aucun de ces rapports; mais il occupera toujours, dans chacune de ces classes, un rang distingué.

(*Dict. hist. de la méd. Biogr. méd.*)

Ap. J.-C. 1759. — REIL (Jean-Chrétien), fils d'un prédicateur protestant, naquit le 28 février 1759 à Rhaude, village de la Frise orientale. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il ne put vaincre la répugnance que les discussions oisives de la théologie lui inspiraient, et le goût des sciences exactes se développa de très-bonne heure en lui. Ses parents, assez sages pour ne pas contrarier des dispositions naturelles que mille actions enfantines trahissaient, l'envoyèrent au collége de Norden, où il resta jusqu'à l'âge de vingt ans. Ayant terminé ses humanités à cette époque, il se rendit à Gœttingue pour y étudier la médecine; mais il ne se distingua pas d'une manière bien particulière dans cette célèbre université. On y professait un dogmatisme trop rigoureux, on y repoussait trop ouvertement toute espèce d'innovation pour que son esprit réformateur et ennemi de la contrainte imposée par l'autorité, pût y prendre un libre essor et s'élever aux vérités nouvelles dont il était avide. L'université de Halle, illustrée par les controverses de Wolf, et dont les membres paraissaient tous plus ou moins animés du même esprit que cet habile dialecticien, offrait un concours de circonstances plus heureuses. Reil ne tarda donc point à s'y rendre, et cette ville, qui fut, à proprement parler, le théâtre de ses premières études médicales, devint bientôt celui de sa gloire et des travaux recommandables qui l'ont rendu si célèbre. Il prit le bonnet de docteur en médecine et en chirurgie le 9 novembre 1782. La thèse qu'il soutint sans président posa les fondements de sa célébrité; et le point sur lequel elle roule demeura l'un des sujets favoris de ses méditations, car, l'année suivante, il y joignit des additions assez considérables. Après sa réception, il alla pratiquer la médecine dans son pays natal; mais des talents aussi éminents que les siens ne pouvaient demeurer ensevelis au fond d'une province ignorée. En 1787, il fut appelé à Halle en qualité de professeur extraordinaire, et, l'année d'ensuite, Goldhagen étant venu à mourir, il le remplaça dans son double emploi de professeur ordinaire de thérapeutique et de directeur de l'institut clinique. Son premier soin fut de publier une relation de la maladie à laquelle avait succombé l'illustre académicien dont il devenait le successeur. En 1789, il fut nommé mé-

decin physicien de la ville de Halle. Deux ans après, il publia un manuel fort estimé de diététique à l'usage du peuple. Ses cours publics, et plus encore ses leçons de clinique, donnèrent un nouveau lustre à l'université, et contribuèrent puissamment à y attirer la foule des élèves. En 1806, cette école, l'une des plus renommées de l'Allemagne, disparut devant le colosse qui, dans une seule journée, raya momentanément la Prusse du nombre des puissances continentales. Elle fut, à la vérité, réorganisée peu de temps après; mais le zèle de Reil, qui profita de l'interruption causée par la guerre pour prendre, en 1808, le titre de maître en philosophie, ne put parvenir à lui rendre son ancienne splendeur. En 1810, il fut appelé à Berlin pour y présider au conseil des mines. Il obtint aussi une chaire de médecine dans l'université de cette capitale. A l'époque de la dernière coalition, il s'occupa d'une manière spéciale de perfectionner l'institution des hôpitaux militaires. Ses utiles travaux en ce genre lui méritèrent la place importante de directeur général des immenses hôpitaux établis à Halle et à Leipzick, après la bataille livrée sous les murs de cette dernière ville. Mais, épuisé déjà par l'étude et des veilles continuelles, Reil ne put résister aux fatigues de ce nouvel emploi. Victime d'un dévouement généreux, il succomba aux atteintes du typhus le 12 novembre 1813.

En débutant dans la carrière médicale, Reil adopta le réalisme chimique; c'est-à-dire la doctrine suivant laquelle les lois de l'économie organique ne diffèrent pas d'une manière sensible de celles qui président aux phénomènes chimiques. Après avoir fait soutenir isolément la plupart de ses idées par ses disciples, il en développa lui-même tout l'ensemble dans un mémoire sur la force vitale, qui fit une vive sensation. Un esprit aussi actif que le sien ne pouvait effectivement pas admettre une qualité occulte, qui tend à éteindre le goût des expériences et de l'observation. Convaincu que les phénomènes de la vie dépendent de la nature des matériaux dont se composent les organes qui en sont le siége, et qu'admettre qu'un organe vit ou tombe malade sans qu'il s'effectue de changement dans son état intérieur, c'est prétendre qu'il vit ou qu'il devient malade sans cause; il essaya d'expliquer physiquement l'influence du mélange de la matière organique sur la production des actions vitales, il tenta surtout l'application des lois de l'électricité; mais ses efforts ne furent pas couronnés de succès. Aussi, dégoûté par l'inutilité de ses travaux, et plus encore par les sages critiques de Roose et de Sprengel, finit-il par abandonner le réalisme chimique, et par croire qu'il existe au moins une différence notable entre la chimie ordinaire et la chimie organique. Mais n'en demeurant pas moins éloigné d'admettre le dualisme des kantiens, qui répugnait à sa raison, et ne voulant reconnaître que des degrés différents de perfection d'une seule et même substance, il se trouva tout naturellement conduit à embrasser le système de Schelling, peu différent du panthéisme des Grecs, et très-voisin surtout du spinosisme, qui suppose l'organisation générale de la nature, admet l'identité parfaite de l'esprit et du corps, et proclame leur réunion en une harmonie complète constituant le principe absolu de l'univers. On a donc eu tort de lui reprocher, comme une apostasie, l'adoption des principes de la philosophie de Landshut; car, en se rangeant sous la bannière de cette doctrine, il ne fit que persister dans ses anciennes opinions, modifiées seulement par les réflexions que l'âge et l'expérience lui avaient suggérées. Mais, dès qu'il ne parla plus le langage de la chimie organique, Reil devint diffus, les expressions mystiques de la philosophie dite *naturelle* rendirent ses raisonnements obscurs, et, en croyant devenir profond, il cessa d'être intelligible.

Les spéculations physiologiques de Reil sont déjà oubliées; mais on ne perdra jamais le souvenir des services qu'il a rendus à l'anatomie, principalement à celle du système nerveux. En effet, il s'est livré à de nombreuses recherches sur la structure des nerfs et du cerveau. Il pensait que la pulpe nerveuse est sécrétée par les artérioles du névrilème. La découverte de Bichat, touchant les relations des systèmes cérébral et ganglionaire, fixa son attention, et il s'empressa de l'appliquer à la théorie des phénomènes du magnétisme animal. Il supposait que les fonctions de l'âme, concentrées et réunies pendant la veille, agissent alors de concert, mais que, durant le sommeil, et surtout celui que le magnétisme procure, elles sont disséminées à l'intérieur dans les différents plexus et ganglions, de sorte qu'elles peuvent alors dévoiler

les secrets les plus impénétrables de la vie organique et spirituelle. D'ailleurs, il s'attachait spécialement à faire ressortir l'opposition qui existe entre les deux systèmes, et l'influence qu'elle exerce sur le matériel de l'organisation, tant en santé qu'en maladie. Toujours fidèle à ses principes, c'est-à-dire n'admettant qu'une seule substance dans le corps, et croyant à l'identité absolue de ce corps et de l'âme, il se montra partisan de la doctrine de Gall; et, soutenant que les penchants, talents et inclinations sont, aussi bien que les sens, indiqués par des formes corporelles données, mais exprimées plus ou moins clairement, il appuya cet axiome d'observations nombreuses recueillies sur des aliénés, et tendant à prouver que les modifications de la forme qui correspondent à tel ou tel penchant sont d'autant plus marquées que le penchant lui-même est plus irrésistible, ou l'harmonie des fonctions de l'âme plus dérangée.

Reil ne croyait pas que les nerfs existent substantiellement partout où nous voyons du sentiment et du mouvement. Il pensait que la sphère d'activité de leur extrémité périphérique s'étend au delà de leur existence corporelle, et que cette extrémité est entourée d'une sorte d'atmosphère de sensibilité; avouant d'ailleurs qu'on ne saurait expliquer comment elle est en état d'agir ainsi en distance. Stimulé, tant par ses propres recherches antérieures sur l'organisation des nerfs, que par celles de Gall sur l'organisation du cerveau, il essaya de développer l'idée que l'encéphale est un déploiement de la moelle allongée, et de poursuivre la chaîne des ganglions cérébraux dans leurs rapports tant entre eux qu'avec la structure du système nerveux en général. Il fit mieux connaître la structure du cervelet que Malacarne, dont il rectifia quelques erreurs. Il étudia ensuite la chaîne de ganglions étendue depuis la moelle allongée jusque dans la profondeur du cerveau, détermina, mieux que ne l'avait fait Gall, la texture des corps cannelés, qu'il regardait comme les points centraux de formation, et essaya de découvrir les relations existant entre les corps et les prolongements rayonnés qui en émanent pour aller former les hémisphères. Raisonnant d'ailleurs d'après les observations de Malacarne touchant la proportion entre le développement des facultés intellectuelles et le nombre des lames superposées du cervelet, il soutint que cet organe est formé par une agrégation de petites batteries galvaniques.

C'est en nosologie surtout que Reil a joué un grand rôle. Fatigué du vague qui régnait dans toutes les définitions du mot *fièvre*, il s'en servit pour désigner toute espèce d'altération de l'état naturel des forces vitales dans un organe quelconque; mais, afin d'éviter qu'il ne devînt synonyme de *maladie*, il ajoute cette restriction que la structure des organes n'offre pas alors de lésion apparente; quoique du reste il admît positivement que les fièvres, qui se trouvaient ainsi distinguées des maladies organiques, sont dues à un changement particulier, imperceptible pour nous, dans la disposition, la nature et l'arrangement de la matière organique. On voit qu'il ne lui manquait que d'avoir cultivé l'anatomie pathologique pour arriver à la vérité, dont il s'approcha autant qu'on pouvait le faire à l'aide de pures spéculations théoriques. Une *fièvre* était pour lui une exaltation locale de l'irritabilité d'une partie, et quelquefois aussi d'un système entier. Il mettait les vaisseaux et les nerfs au premier rang des organes susceptibles de devenir le siége de cette exaltation, mais il croyait son apparition dans un organe isolé bien plus fréquente encore. Tous les genres de fièvres des physiologistes n'étaient, à ses yeux, qu'un amas de phénomènes incohérents et hétérogènes, annonces de maladies différentes combinées les unes avec les autres, et que les médecins réunissent au gré de leurs idées arbitraires, ou en généralisant la marche accidentelle que la nature suit dans telle ou telle occasion. Il essaya de débrouiller ce chaos, et, pour y réussir, il considéra l'irritation morbifique dans les divers tissus et les divers organes, puis dans les systèmes entiers d'organes, le vasculaire sanguin, le lymphatique et le nerveux surtout. On voit qu'il s'éleva de toutes ses forces contre la doctrine des maladies essentielles. Il n'admettait ni fièvre maligne, ni fièvre putride, ni fièvre bilieuse, aucune des fièvres décrites dans les livres. Il ne voyait partout que des irritations morbides, tantôt locales, et fixées de préférence sur telle ou telle partie, tantôt plus ou moins générales, et soit simples, soit combinées les unes avec les autres, mais surtout fréquemment jointes à celles du système vasculaire sanguin, ou du système nerveux.

La maladie n'était pas, à ses yeux, un être existant par lui-même et d'une nature spéciale. Il ne personnalisait pas davantage les maladies en particulier, à moins qu'elles ne fussent différentes dans leurs phénomènes, par suite de la diversité des tissus qu'elles intéressaient; aussi s'éleva-t-il contre la doctrine des crises et des jours critiques, qu'il rejeta parmi les chimères. De même il ne croyait pas à des limites tranchées, mais seulement à des degrés différents entre les maladies aiguës et les chroniques. Mais au milieu de ces innovations hardies, il commit de grandes erreurs, dont la source fut dans la manière dont il expliqua la faiblesse fébrile. Forcé, pour être conséquent, d'admettre une surexcitation dans toutes les maladies, il crut se tirer d'embarras en disant que la force vitale surexcitée réagit tantôt avec force et tantôt avec faiblesse. On est surpris qu'il n'ait pas senti combien ce raisonnement était absurde, et qu'il n'ait point recouru aux sympathies, dont il s'était servi avec avantage dans d'autres circonstances. On est surtout étonné de ce qu'en établissant ainsi les prétendues formes fondamentales dont il croyait que toutes les maladies doivent incontestablement revêtir l'une ou l'autre, la force (*synoque*), la faiblesse (*typhus*) et la paralysie, il ne se soit pas aperçu que la dernière, caractérisée par l'abolition des forces dans un organe quelconque, entrait en contradiction directe avec sa définition générale de la fièvre, avec l'idée d'une maladie par excès d'irritation. A la vérité, il supprima la troisième forme sur la fin de ses jours; mais il conserva les deux autres, et laissa ainsi son système entaché d'une teinte de brownisme, que la connaissance approfondie de l'anatomie pathologique aurait pu seule lui donner les moyens d'effacer.

Reil cultiva la chirurgie avec autant d'ardeur que la médecine. Il était bon chirurgien, notamment oculiste habile, et il pratiqua la plupart des grandes opérations. Il s'occupa aussi de fort bonne heure des affections morales, et déploya toute sa vie une activité infatigable dans cette carrière épineuse, où il fut secondé par le professeur Hoffbauer, auteur d'un ouvrage si recommandable, et qu'il serait à désirer qu'on transportât dans notre langue. Il commit sans doute des erreurs, mais, quelque graves que soient celles qu'on lui a reprochées chez nous, elles ne peuvent l'empêcher de prendre place parmi les écrivains qui ont le plus efficacement contribué aux progrès de la médecine morale. — Reil mourut à Halle en 1813. On a de lui :

Tractatus de polycholia. Halle, 1782, in-8°. — Fragmenta metaschematismi polycholiæ. Halle, 1783, in-8°. — Reil admettait l'existence, dans le sang, d'une humeur jaunâtre, qui n'est pas de la véritable bile, mais qui en constitue le principe élémentaire, et à laquelle le foie, chargé de son élimination, peut seul donner le vrai caractère biliaire; il pensait aussi que ce principe peut s'accumuler en plus grande quantité qu'à l'ordinaire dans le fluide circulatoire, acquérir des qualités anormales, et devenir une source de désordres. C'est là ce qu'il entendait par *polycholie*. — Krankheitsgeschichte des seel Prof. und Oberbergraths J.-F.-G. Goldhagen. Halle, 1788, in 8°. — Memorabilia clinica medico-practica. Halle, fasc. I, 1790; II, 1791; III, 1793, in-8°. — Il a paru une seconde édition du premier fascicule (Halle, 1798, in-8°). — Diaetetischer Hausarzt. Brême, 1791, 2 vol. in-8°. — Dissertatio de irritabilitatis notione, natura et morbis. Halle, 1793, in 8°. — Cœnæsthesis. Halle, 1794, in-8°. — Sensus externus. Halle, 1794, in-8°. — Functiones animæ pecularies. Halle, 1794, in-8°. — Dissertatio de semeiologia placentæ. Halle, 1794, in-8°. — Archiv fuer die Physiologie. Halle, 1795-1815, 12 vol. in-8°. — Exercitationum anatomicarum fasciculus primus de structura nervorum. Halle, 1796, in-folio. — Ueber die Erkenntniss und Kur der Fieber. Halle, tome I, 1797; II, 1799; III, 1800; IV, 1801; V, 1815, in-8°. — Programma de prurita senili. Halle, 1801, in-8°. — Rhapsodieen ueber die Anwendung der psychischen Kurmethode auf Geisteszerruettungen. Halle, 1803, in-8°. — Pepinieren zum Unterricht aerztlicher Routiniers, als Beduerfnisse des Staats, nach seiner Lage wie sie ist. Halle, 1804, in-8°. — Entwurf einer allgemeinen Pathologie. Halle, tome I, 1815; II, 1816, in-8°. — Reil a inséré quelques articles dans le Journal der Erfindungen, et dans le Magazin dar Hilkunde de Roeschlaub.

(*Biog. méd.*)

Apr. J.-C. 1758. — VALENTIN (Louis) naquit à Soulanges, près de Vitry-le-Français, le 13 octobre 1758.

Il était à peine âgé de seize ans lorsqu'il entra, comme élève en chirurgie, au régiment du Roi infanterie, dont son oncle était chirurgien-major. Ce régiment possédait une école où le jeune Valentin fut nommé professeur, et quelque temps après il obtint le titre de chirurgien-major-adjoint. L'Académie royale de chirurgie lui accorda, à cette époque, une médaille en or, pour un Mémoire qu'il lui avait envoyé sur le goître, et qui est ensuite demeuré inédit. En 1790, les événements qui se succédaient en France inspirèrent à Valentin le désir de se rendre à Saint-Domingue, afin d'observer les maladies des Antilles. Il exerçait dans cette colonie les fonctions de premier médecin des armées, lorsque la révolution dont elle devint le théâtre, le força de se réfugier aux Etats-Unis, où le consul de France ne tarda pas à lui confier la direction des hôpitaux de la Virginie, destinés à recevoir nos marins. Valentin revint en France en 1799, et se fixa à Nancy, dans une retraite agréable, qu'il ne quitta plus que pour faire quelques excursions en Angleterre, dans diverses parties de la France et en Italie. Il fut décoré en 1814 de l'ordre de la Légion-d'Honneur; en 1815, il fit partie de la commission chargée de rendre compte au roi de l'enseignement dans les écoles de médecine et de chirurgie. Valentin était membre d'un grand nombre de sociétés savantes. Il est mort en 183....

Valentin s'est montré pendant toute sa vie animé du désir d'être utile aux hommes. La vaccine le compte parmi ses plus ardents propagateurs; il n'épargna ni soins, ni fatigues, ni dépenses même, pour naturaliser cette pratique salutaire dans la partie de la France qu'il habitait. Il se prononça fortement, et l'un des premiers, contre la contagion de la fièvre jaune, opinion qui paraît aujourd'hui généralement prévaloir sur la doctrine opposée. Valentin a beaucoup écrit, et ses ouvrages ont, en général, pour base des faits observés avec exactitude, des résultats-pratiques importants.

Traité théorique et pratique de l'inoculation. Paris, an VIII, in-8°. — Cet opuscule porte le nom de Desoteux et Valentin, mais le premier de ces praticiens n'en composa que l'introduction. — Traité de la fièvre jaune. Paris, 1803, in-8°. — Notices sur l'état présent des sciences physiques et naturelles et sur quelques découvertes récemment faites dans les Etats-Unis d'Amérique. Paris, 1806, 1808, 1809, in-8°. — Coup d'œil sur les différents modes de traiter le tétanos en Amérique. Paris, 1811, in-8°. — Recherches historiques et pratiques sur le croup. Paris, 1812, in 8°. — Mémoires et observations sur les fluxions de poitrine. Nancy, 1815, in-8°. — Mémoire et observations concernant les bons effets du cautère actuel appliqué sur la tête ou sur la nuque dans les maladies des yeux, des enveloppes du crâne, du cerveau, et du système nerveux. Nancy, 1815, in 8°. — Voyage médical en Italie, fait en 1820; précédé d'une excursion au volcan du mont Vésuve. Nancy, 1822 in 8°. — Notice historique sur le docteur Jenner, auteur de la découverte de la vaccine; suivie de notes explicatives. Nancy, 1824, in-8° — Lettre à M. Millin sur les Monuments antiques transportés d'Égypte à Londres. (Insérée dans le Magasin encyclopédique, tome III.) — Notice sur l'opossum. (Dans les Mémoires de l'Acad. des sciences de Marseille, tome IX.) — Sur la fièvre jaune qui a régné, en 1817, à la Nouvelle-Orléans, et, en 1818, à la Martinique. (Dans le Journal universel des sciences médicales, tome XIV.) — Réflexions sur le rapport de la Faculté de médecine de Paris concernant la fièvre jaune. (Même recueil, tome II) — Deux fragments assez curieux d'un voyage médical en Angleterre ont aussi été insérés, par Valentin, dans les volumes XXII et XXIV du Journal général de médecine.

(*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1758. — CULLERIER (Michel), né à Angers, le 8 juin 1758, fut destiné à l'état ecclésiastique, et, après avoir fait ses premières études au collége de Château-Gontier, il entra au séminaire d'Angers. Il ressentit bientôt pour l'état qu'on lui donnait un éloignement invincible, et son goût le portant vers la médecine, il se rendit à l'école de Nantes; ses premiers succès l'encouragèrent, et, en 1783, Cullerier arriva à Paris pour suivre les cours des Desault, Sabatier, Pelletan, etc. De nouveaux triomphes furent la récompense de ses travaux assidus; il obtint au concours les prix de l'École pratique et du Collége de chirurgie, et la place de chirurgien gagnant maîtrise à Bicêtre. Lors de la fondation de l'hôpital des Vénériens, Culle-

rier en fut nommé chirurgien en chef, place qu'il occupa jusqu'à sa mort. Les maladies syphilitiques devinrent dès-lors l'objet spécial de ses études; il ouvrit des cours de clinique, et donna des leçons dont la spécialité attira de nombreux auditeurs. Comme praticien, Cullerier a laissé une réputation justement méritée; et les élèves distingués qu'il a formés témoignent assez de ses talents comme professeur instruit. Cullerier était membre de l'Académie royale de médecine. Il est mort à Paris, d'un cancer de l'estomac, le 3 janvier 1827, dans sa soixante-neuvième année. Cullerier n'a pas publié d'ouvrage sur les maladies vénériennes, mais il a laissé sur cette matière plusieurs mémoires insérés dans le *Recueil périodique des travaux de la Société de médecine*, dont il était membre, et des articles dans le *Dictionnaire des Sciences médicales*. Nous n'indiquerons ici que les principaux :

Mémoire sur la salivation, et rapport sur les propriétés du sulfure de chaux contre cette sécrétion accidentelle. (Journal général, ou Recueil de la Société de Médecine, tom. XIX.) — Observation sur l'extirpation de plusieurs glandes lymphatiques très-volumineuses à la partie supérieure du cou. (Ibid., tome XXVI.) — Réflexions sur une observation de gonflement inflammatoire d'un testicule, qui a précédé une gonorrhée vénérienne. (Ibid., tome XLI.) — Rapport sur l'identité de nature entre le virus de la gonorrhée et celui de la vérole. (Ibid., tome XLIV.)—Observation sur la contagion syphilitique dans les rapports des nourrices avec les nourrissons. (Ibid., tome LV.) — Parmi les articles du Dictionnaire des Sciences médicales, nous rappellerons seulement les suivants : Alopécie, Bubon, Blennorrhagie, Chancre, Exostose, Mercure, Or, Syphilis.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1758. — GALL (Jean-Joseph), né en 1758 dans le pays de Wurtemberg, étudia la médecine à Vienne, et prit le bonnet de docteur dans cette ville, où il exerça l'art de guérir jusqu'en 1805, époque à laquelle il partit pour parcourir le nord de l'Allemagne et se rendre auprès de son père qui désirait le voir avant de mourir. Depuis 1808, il habita Paris, où il s'était fixé; considérant cette ville, centre de l'Europe savante, comme le lieu le plus favorable à la propagation de sa doctrine. Il professa publiquement l'anatomie et la physiologie du cerveau dans les plus célèbres universités de l'Allemagne, et il continua à les enseigner à Paris.

Gall avançait, dans ses cours, et a consigné dans ses écrits, une foule de propositions anatomiques, physiologiques et philosophiques, fécondes en applications à l'éducation, à la morale, à la politique et à la législation en matière civile et criminelle. On lui doit une nouvelle manière d'explorer le cerveau, laquelle consiste à poursuivre la marche de la partie blanche, qu'il croit être fibreuse, à travers les diverses portions de substance grise, depuis la moelle allongée jusqu'à la portion grise des circonvolutions, et de celles-ci jusqu'aux portions de substance blanche, qui font communiquer ensemble les deux hémisphères. Il a établi, avec plus d'exactitude qu'on ne l'avait fait jusqu'à lui, le point où chacun des nerfs encéphaliques se continue avec l'encéphale. L'opinion qui fait provenir ces nerfs et la moelle rachidienne de l'encéphale lui paraît futive; il pense que le contraire a lieu. Selon lui, la substance grise est en quelque sorte la matrice de la substance blanche, soit dans le cerveau, soit dans la moelle épinière, soit, enfin, dans les ganglions, et il le prouve principalement en faisant remarquer que tout nerf est plus gros après qu'avant d'avoir traversé une partie de la substance grise. De là il conclut que la portion blanche des circonvolutions, dont chacune est formée par la duplicature qui résulte de l'adossement des fibres venant des pédoncules et de celles que fournit la substance grise située à la périphérie du cerveau, est la partie la plus importante de l'encéphale, celle pour laquelles toutes les autres sont faites, et à laquelle les fonctions de ce viscère sont confiées. Telle est l'idée générale, mais très superficielle, que l'on peut se faire de ses travaux en anatomie, à l'exposition desquels il a joint d'importantes considérations sur les fonctions des organes des sens, dans le premier volume de son grand ouvrage.

En opposition avec les physiologistes qui placent dans le système des nerfs ganglionaires, ou dans les viscères, le siége des besoins, de l'instinct et des penchants, et plus encore avec les mys-

tiques qui ne veulent point qu'on les considère comme des fonctions organiques; en opposition avec Condillac, qui n'admettait rien d'inné chez l'homme relativement aux facultés intellectuelles et morales et à l'instinct, Gall pense que les dispositions, les propriétés de l'âme et de l'esprit sont innées en tant que les conditions matérielles d'où dépend leur manifestation le sont. En opposition avec Lamarck, il ne croit pas que les besoins soient la source principale de l'instinct, des penchants, et des facultés. Il admet que l'éducation peut modifier, développer, restreindre les dispositions morales et intellectuelles, mais non les créer. Avec tous les physiologistes éclairés de nos jours, il admet que le mode de manifestation de l'esprit et de l'âme dépend du développement, du perfectionnement et de l'affaissement des organes, et que, par conséquent, il est en rapport avec la différence des âges.

La supposition d'un point central dans l'encéphale est purement gratuite, selon Gall, et ne met point à l'abri la nature spirituelle de l'âme. Une liberté illimitée et une liberté absolue répugnent, dit-il, à la nature d'un être créé; l'homme, raisonnable en vertu de dispositions dont le nombre et la noblesse l'élèvent au dessus des animaux, a acquis la faculté de fixer son attention, non seulement sur les impulsions du dedans et du dehors, mais encore sur des motifs plus nobles qu'il puise dans son intérieur, ou qu'il reçoit de l'extérieur, et de pouvoir par là ou être déterminé par les motifs existants, ou se déterminer par des motifs nouveaux que l'homme bien organisé peut appeler continuellement à son secours. Cette faculté constitue la véritable liberté morale : d'où il résulte que toutes les fois qu'un homme sain et bien organisé a voulu une chose il aurait pu en vouloir une autre contraire à la première, non sans motif, ce qui serait absurde, mais en cherchant et se donnant d'autres motifs que ceux qui l'ont déterminé. Par conséquent, toute doctrine qui attribue à l'organisme les facultés intellectuelles et morales n'est pas plus en opposition avec la morale, la politique et la religion, que celle qui fait dépendre ces facultés d'un principe spirituel. Il ne faut pas perdre de vue que, parmi les hommes, un très-petit nombre a dans son intérieur des moyens suffisants pour se bien conduire, et que la plupart ont besoin que des motifs extérieurs influent sur leur volonté. — Selon Gall, le cerveau est exclusivement le siége des facultés intellectuelles, des aptitudes industrielles, de l'instinct, des penchants et des qualités morales. Le meilleur moyen pour trouver, à l'aide de l'état du cerveau, une mesure pour les facultés intellectuelles et les qualités morales est, à ses yeux, de bien apprécier la forme de la tête, afin de connaître, non la masse absolue du cerveau, mais le développement plus ou moins considérable de chacune des parties de ce viscère. Chacune d'elles a, suivant lui, une fonction particulière à remplir; le cerveau n'est point, par conséquent, un organe unique, mais un appareil d'organes. Les faits, suivant lui, paraissent démontrer sans réplique cette pluralité des organes de l'âme. Les facultés de l'animal sont d'autant plus multipliées que son cerveau est plus composé; l'analogie qui existe entre l'organisation du premier et celle des autres systèmes nerveux prouve que le cerveau est composé de plusieurs organes; les différences les plus marquées de la structure de l'encéphale, chez les différents animaux, correspondent à des différences marquées dans ses fonctions; dans tous les êtres organisés, des phénomènes différents supposent des appareils différents : donc les différentes fonctions de l'âme et de l'esprit supposent également des organes différents dans le cerveau; une espèce d'animaux est douée de faculté dont une autre est privée : ce qui serait inexplicable, si chaque fonction particulière du cerveau n'était pas propre à une partie cérébrale particulière; les qualités et les facultés qui se trouvent chez tous les individus de la même espèce existent chez ces divers individus à des degrés très-différents, ce qui ne peut s'expliquer que par le différent degré d'activité des différents organes de ces qualités ou de ces facultés; dans le même individu, les différentes qualités primitives ou fondamentales existent à des degrés très-différents, ce qui encore ne pourrait avoir lieu si chaque qualité primitive ne dépendait pas d'un organe particulier; les fonctions essentiellement différentes du cerveau ne se manifestent simultanément, ni chez les animaux, ni dans l'homme; les unes se manifestent constamment, tandis que

d'autres, suivant l'âge du sujet, ou suivant la saison, se manifestent ou cessent de se manifester : phénomène qui ne saurait avoir lieu si toutes les fonctions dépendaient d'un organe unique et homogène, une contention d'esprit soutenue ne fatigue pas également toutes les facultés intellectuelles, la principale fatigue n'est jamais que partielle, de façon que l'on peut se reposer tout en continuant de s'occuper, pourvu que l'on change d'objet, ce qui serait impossible, si, dans une contention d'esprit quelconque, le cerveau tout entier était également actif; des qualités morales ou des facultés intellectuelles peuvent, par une maladie, par une excitation, par une faiblesse, etc., être troublées, émoussées, ou exaltées, tandis que d'autres fonctions de l'âme sont dans un état tout différent, ou bien dans l'état de santé : phénomène qu'il est impossible de concevoir dans l'hypothèse où le cerveau tout entier n'est que l'organe unique et homogène de la manifestation de toutes les qualités et de toutes les facultés.

Après avoir posé ces principes, dont la plupart me paraissent mériter l'assentiment général, qu'ils n'ont pas encore obtenu, Gall expose la manière dont il fut amené à chercher, dans la forme du crâne, la mesure des facultés, et les moyens qu'il a employés pour parvenir à déterminer chacune des parties du cerveau auxquelles correspond une de ces facultés. Ces moyens ont été l'exploration de la tête des hommes en qui on observait une qualité très-saillante, bonne ou mauvaise, la comparaison de la forme de la tête de ces hommes avec les bustes et les portraits des hommes célèbres en quelque genre que ce fût, et avec la forme de la tête de chacun des animaux dans lesquels on reconnaît une qualité semblable ou tout au moins analogue; enfin, la comparaison du cerveau de ces derniers avec celui de l'homme, et du cerveau de l'homme raisonnable avec celui de l'idiot, du monomaniaque. En suivant cette marche il est arrivé à ne point admettre les divisions généralement adoptées des facultés intellectuelles, et à établir une nouvelle division de ces facultés confiées chacune à une partie de la substance blanche des circonvolutions, et, par conséquent, se prononçant avec plus ou moins de fidélité à la surface du crâne.

Quelque opinion qu'on adopte sur la détermination des organes cérébraux, telle que la conçoit Gall, on ne peut qu'être frappé du travail immense auquel il a dû se livrer pour asseoir ses opinions sur un si grand nombre de faits, et leur donner un si haut degré de vraisemblance : aussi tout porte à croire qu'on a commis une grande injustice en l'accusant de ne pas croire à son système, la conviction seule peut faire entreprendre d'aussi vastes recherches; l'amour propre peut faire soutenir un paradoxe imprudemment avancé, mais il n'y a pas d'exemple qu'aucun auteur ait travaillé pendant trente ans pour donner à un mensonge la couleur de la vérité. Cependant, en admettant que Gall ne se soit point trompé dans la démonstration de la pluralité des organes de l'âme, dans le rejet d'un point central d'action du cerveau, dans le siége qu'il assigne aux fonctions intellectuelles et affectives, et même dans la détermination de la plupart des organes cérébraux, il ne doit point s'étonner de l'opposition que ses opinions rencontrent à se propager, car il ne serait pas juste qu'il exigeât, de ses lecteurs, une persuasion égale à celle qui a dû résulter pour lui d'un grand nombre d'années de recherches exclusivement dirigées vers la physiologie du cerveau. Je ne pense pas, dit M. Boisseau, qu'à ses propres yeux sa doctrine ne soit susceptible d'aucune modification, autrement il tomberait dans une faute que commettent tous les hommes qui, pour avoir soulevé un coin du rideau qui couvre la vérité, s'imaginent l'avoir déchiré. Au reste, le temps fera cesser les préventions qui jusqu'ici se sont opposées à ce que ses idées devinssent le sujet d'un examen général d'où dépend le sort de sa doctrine, et dont, je crois, il n'aura qu'à se louer. — On a du docteur Gall, qui mourut le 22 août 1828 :

Philosophisch-medicinische Untersuchungen ueber Natur und Kunss im kranken und gesunden Zustande des Menschen. Wien, 1791, in 8°. — Introduction au cours de physiologie du cerveau, ou Discours prononcé à la séance d'ouverture de son cours public. Paris, 1808, in 8°. — Mémoire concernant les recherches sur le système nerveux en général et sur celui du cerveau en particulier. Paris, 1809, in-4°. — Des dispositions innées de l'âme et de l'esprit ou du matérialisme. Paris, 1812, in-8°. — Anatomie et physiologie du

système nerveux en général et du cerveau en particulier, avec des observations sur la possibilité de reconnaître plusieurs dispositions intellectuelles et morales de l'homme et des animaux par la configuration de leurs têtes. Paris, 1801-18, 4 vol. in-4° ; avec 17 planches in-fol. — Gall a fait le premier volume et la moitié du second avec M.-G. Spurzheim. — Sur les fonctions du cerveau et sur celles de chacune de ses parties avec des observations sur la possibilité de reconnaître les instincts, les penchants, les talents ou les dispositions morales et intellectuelles des hommes et des animaux par la configuration de leur cerveau et de leur tête. Paris, 1822, in-8°.

(*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1758. — LAUTH (Thomas), professeur distingué de la Faculté de Strasbourg, et le meilleur historien de l'anatomie, naquit à Strasbourg le 29 août 1758. Après de bonnes études faites au Gymnase de cette ville, il suivit les cours de l'Université, s'appliquant particulièrement à l'étude de la philosophie, des sciences naturelles, et des mathématiques. Il eut quelque répugnance à abandonner celles-ci pour s'occuper de l'étude de la médecine, dans laquelle il était loin d'apercevoir cette clarté et cette certitude qui donne du charme aux mathématiques, mais une fois son parti pris, il s'y appliqua avec l'ardeur qu'il portait dans tout ce qu'il faisait. Il soutint, le 25 janvier 1781, une thèse sur l'analyse de l'urine, et une seconde pour la licence, le 19 août de la même année, sur l'érable; il fut reçu docteur le 27 septembre 1781. Bientôt après, Lauth voyagea pour perfectionner ses connaissances en médecine : il se rendit d'abord à Paris, où il suivit particulièrement les cours d'anatomie et d'opérations chirurgicales de Desault et la clinique de ce célèbre chirurgien à la Charité. De Paris, Lauth se rendit à Londres, où il fit un assez long séjour. Il revint par la Hollande, dont il visita les Universités, et par l'Allemagne, où il vit Gœttingue, Cassel, Marbourg, Giessen, Francfort, Mayence et Manheim. De retour à Strasbourg vers la fin de 1782, Lauth y fut bientôt nommé par le collége des Quinze adjoint de Rœderer et d'Ostertag professeurs d'accouchements. Après la mort de Lobstein il fut nommé par le conseil des Treize prosecteur et démonstrateur d'anatomie le 17 janvier 1784. Au mois de septembre de la même année, le conseil académique le nomma professeur extraordinaire de médecine. Enfin, le 11 avril 1785, l'Académie, réunie en corps, lui accorda le titre et les fonctions de professeur ordinaire d'anatomie et de chirurgie. A l'établissement des nouvelles Facultés, Lauth fit partie de celle de Strasbourg. Il avait refusé une chaire qui lui avait été offerte à l'Université de Tubingue. Chanoine de Saint-Thomas et professeur au séminaire protestant, il y donnait des leçons d'anthropologie ; attaché d'abord en qualité de médecin aux hôpitaux militaires de Strasbourg, il fut, en 1795, nommé médecin en chef du grand hôpital civil. Deux ans après, il obtint le titre de *médecin-physicien* de Strasbourg. Lors de la création de l'Académie royale de médecine, Lauth en fut nommé membre associé non résidant. Il mourut presque subitement en revenant d'un voyage d'Allemagne entrepris dans l'intérêt de sa santé le 16 septembre 1826.

Lauth a laissé dans son Histoire de l'anatomie un titre solide de gloire. C'est se montrer juge bien prévenu (quand on ne peut être taxé de juge incompétent) que de n'y voir, comme Chaumeton, qu'un ouvrage écrit d'un style lourd et ennuyeux. Je crois qu'on peut le citer au contraire comme un des ouvrages les mieux conçus qui aient été faits sur l'histoire de quelque branche que ce soit de la médecine et comme un des plus solidement exécutés, malgré les défauts du style Il est bien à désirer que M. Alexandre Lauth ne laisse pas inachevé l'ouvrage de son père, dont la suite est entre ses mains.

Dissertatio de analysi urinæ et acido phosphoreo. Strasbourg, 1781, in-8°. — Dissertatio botanica de acere. Strasbourg, 1781, in-8°. — Scriptorum latinorum de anevrysmatibus collectio. Strasbourg, 1785, in-4°. — Nosologia chirurgica. Accedit notitia auctorum recentiorum Platnero, Strasbourg, 1788, in-8°.— Vom Witterungs Zustand, dem Scharlachfieber und dem bœsen Hals. Strasbourg, 1800, in-8°. — Vita Johannis Hermann. Strasbourg, 1802, in-8°.— Histoire de l'anatomie. Tome I. Strasbourg, 1815, in-4°.

(DEZEIMERIS, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1759. — HESSELBACH

(François-Gaspard), anatomiste et chirurgien distingué, dont le nom figure honorablement dans l'histoire de la chirurgie des hernies, naquit à Hammelbourg, dans le duché de Fulde, le 27 janvier 1759. Après avoir fait ses études primaires dans sa ville natale et sa philosophie à Fulde, il se rendit à Wurzbourg pour y étudier la médecine. Il devint le disciple particulier, puis l'aide et l'ami de Siebold. Il s'appliqua avec une véritable passion à l'étude de l'anatomie. L'école de Wurzbourg n'avait point alors de prosecteur, et Siebold, professeur d'anatomie, était chargé lui-même des dissections. Hesselbach le remplaça gratuitement dans ses fonctions pendant six années, puis il devint prosecteur titulaire en 1789, aux appointements de 300 florins, et de 350 en 1797. A son entrée, le muséum anatomique était fort pauvre et ne renfermait guère que des pièces sèches, consistant la plupart en des os malades; grâce au zèle d Hesselbach, ce muséum possédait, en 1826, 1232 pièces dont plusieurs fort remarquables et toutes dans un bel état.

Le 14 mai 1807, la Faculté de médecine de Wurzbourg conféra à Hesselbach le titre de docteur; il fut nommé, deux ans après, membre correspondant de la Société physico-médicale d'Erlangen, et, le 29 avril 1814, membre de l'Académie des curieux de la nature. Il était depuis quelque temps professeur d'opérations chirurgicales et il remplissait les fonctions de chirurgien en chef de l'hôpital Julius, quand il mourut le 24 juillet 1816. On a de lui :

Verbesserung des Weidmannischen Messers. In d. Salzb. med. chir. Zeitung, 1795, tom. I, p. 113, 1 pl. — Vollstændige Anleitung zur Zergliederungskunde des menschlichen Kœrpers. Armstadt et Rudolstadt, 1805-1808, 2 tomes en 3 parties. — Anatomisch-chirurgische Abhandlung über een Ursprung der Leistenbrüche. Wurzbourg, 1806, in-4°. — Anatomie soignée de la région inguinale de l'abdomen, et premier établissement de la distinction des hernies inguinales en externes et en internes. — Neueste anatomisch-pathologische Untersuchung über den Ursprung und das Forschreiten der Leisten- und Schenkelbrüche. Wurzbourg, 1812, in-4°, 15 pl. Latine vertit Ruland. Ibid., 1814, in 4°. — Cet ouvrage partage avec ceux de Scarpa et d'Astley Cooper l'honneur des progrès qu'a faits, dans ces derniers temps, la chirurgie des hernies, progrès fondés principalement sur une anatomie plus exacte des parties où se font les hernies, et une description plus soignée de l'état des parties herniées. — Beschreibung und Abbildung eines Instruments zur sichern Entdeckung und Stillung einer bey dem Bruchschnitte entstandenen gefæhrlichen Blutung. Wurzbourg, 1815 in-4°, 1 pl.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1759. — SCHMIDT (Jean-Adam), célèbre ophthalmologiste, naquit à Aub, près de Wurzbourg, le 12 octobre 1759. Il fit ses études chirurgicales à Wurzbourg, sous le professeur Siebold. En 1778, il entra au service militaire comme sous-aide en chirurgie. L'année suivante, la guerre de Prusse étant terminée, il suivit son régiment, qui fut mis en garnison à Vienne, et s'appliqua avec beaucoup d'ardeur à ses études médicales. Il se lia d'amitié avec Hunczowski en 1781 et partagea ses travaux. Après cinq ou six autres années passées dans le service de la médecine militaire, Schmidt fut nommée professeur extraordinaire d'anatomie et de chirurgie, et prosecteur à l'Académie Joséphine. Le célèbre oculiste Barth voulant quitter Vienne pour s'en retourner à Malte, sa patrie, fut chargé par l'empereur, Joseph II, de former deux jeunes médecins à l'exercice de son art. Schmidt fut désigné par l'un d'eux, et reçut les instructions de Barth pendant deux années. En 1795, Schmidt devint professeur ordinaire, et à la mort d'Hunczowski, en 1796, il lui succéda dans sa chaire. — Schmidt mourut le 18 février 1809. Les quinze dernières années de sa vie avaient été partagées entre le professorat et l'art de guérir dans les camps. Il jouissait d'une égale célébrité et comme praticien et comme professeur. Tous ses ouvrages sont estimés; mais on fait un cas particulier de ses écrits relatifs à l'ophthalmologie. On trouve dans la Gazette de Salzbourg une notice sur sa vie écrite par lui-même. On a de lui :

Antigoulard in Wahrnehmungen über Missbrauch und Unsicherkeit des Bleyextrakts, von Oestreichischen Feldwundærzten aufgestellt, und herausgegeben von J. A. S. Ister Theil. Vienne, 1785, in-8°. — D. Johann Alexander von Brambilla, über die Entzündungsgesch-

wulst und ihre Ausgæenge. Neue Ausgabe. Aus dem Italienischen übersetzt. 2 Theile. Vienne, 1786, in-8°. — Bibliothek der neuesten medicinisch-chirurgischen Litteratur. 2ter B. Vienne, 1790. — 3ter B. 1stes St. ibid., 1791; 2tes St., ibid., 1792. in-8°. (Publié avec Hunczowski) — Bemerkungen über die Krankenbetten, und Beschreibung eines von dem K. K. Oberchirurgus Hrn Braun neu erfundenen einfachen, und in den meisten Rücksichten zweckmæssigen Krankenbettes. Auszug aus dem 1sten St. des 3ten Bandes der Bibl. der neuen medic. chir. Litter. Ibid., 1791, in-8°. — Commentatio de nervis lumbalibus eorumque plexu anatomico-pathologica; cum IV tabul. æn. Ibid., 1794, in-4°. — Des apothekers Paul Sangiorgio, vormahls Professors der pharmaceutischen Chemie je zt pharmaceutischen Assessors des Kœnigl. medicinischen Direktoriums zu Pavia u. s. w. Chemische und pharmaceutische, zum Theil die medicinische Policey betreffende Abhandlungen. Nebst einen naturhistorischen Aufsatze. Aus dem Italienischen übersetzt und mit Anmerkungen begleitet. Mit 2 Kupfertafeln über die Erschütterungen der Brust und Baucheingeweide; in Eyerels medic. Chronik B. 2. H. 3. 1793. — Apologie der k. k. medicinisch chirurgischen Josephsakademie zu Wien ibid., B. 3, H. 2 u. 3. 1794. — Ueber Nachstaar und Iritis nach Staaroperationem. Vienne, 1801, in-4°. — Ophthalmologische Bibliothek. 2 Bande (jeder von 2 Stücken). Brême et Iéna, 1801-1805, in-8°. — Beytræge zu den Resultaten der Versuche mit der Salpetersæure bey primitiven und secondæren syphilitischen Krankheitsformen; in den Beobachtungen der medic. chirur. Josephsakademie zu Wien. B 1. N. 13. 1801. — Beytræge zu den Resultaten der Versuche mit der Salpetersæure bey primitiven und secondæren syphilitischen Krankheitsformen. Vienne, 1802, in-8°. — Ueber die Wortbegriffe: Curiren und Heilen: im dem Gesundheits-Taschenbuch für das J. 1801. Vienne, 1801. Direkte Curen durch Triplicitæt, oder die hellsehende Blondine. Wien für das J. 1802. — Prüfung der vom Hrn D. Beer bekannt gemachten Methode, den Grauen Staar sammt der Kapsel auszuziehen. in Loder's Journal für die Chirurgie. B. 3, St. 3, N. 1. 1801. — Ueber Hrn. D. Beer's Antwort zur Vertheidigung seiner Handgriffe, die Staarlinse sammt der Kapsel auszuziehen. Ibid., B, 4, St. 1, N. 2. 1802. — Prolegomena zur Syphilidoklinik; eine mæchtige Beylage zu dessen grosserem Werke. Vienne, 1803 in-8°. — Ueber die Krankheiten des Thrœnenorgans. Mit Kupfertafeln. Vienne, 1803, in-8°. — Lehrbuch von der Methode, Arzneyformeln zu verfassen, zum Gebrauche seiner Vorselungen, nach Gaub. Vienne, 1808, in-8°. Ibid., 1811, in 8°. — Ueber die speculative Tendenz der Erfahrnen; in Schelling's Jahrbüchern der Medicin als Wissensch. ft B. 1. H. 1, N. 2. 1805. — Handschriftlichen hinterlassenes Lehrbuch der Materia medica, revidirt und zum Druck befœrdert von Wilh. Jos. Schmitt. Vienne, 1811, in-8°. — Vorlesungen über die Syphilitischen Krankheit und ihre Gestalten, abgedruckt nach dem Manuscriptæ des Verfassers. Vienne, 1812 (1811), in-8°. —Prolegomena zu der allgemeinen Therapio und Materia medica. Abgedruckt nach dem Manuscripte des Verfassers. Vienne, 1712, in-8°.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1759. — OSIANDER (Frédéric Benjamin), l'un des plus célèbres accoucheurs des temps modernes, naquit à Zell, dans le Wurtemberg, le 9 février 1759. Il fit ses études médicales à Tubingue et fut reçu docteur en 1779. Il se fixa alors à Kirchheim, où il eut bientôt une pratique étendue; notamment pour les accouchements, dont il faisait son étude de prédilection. En 1792, il fut appelé à occuper à Gœttingue la chaire d'obstétrique et la place de directeur de la maison et de la clinique d'accouchements. Osiander a occupé pendant près de trente ans ce poste avec la plus grande célébrité. Le caractère de sa pratique obstétricale, comme de son enseignement. formait un contraste frappant avec la pratique et l'enseignement de son compatriote Boer; Osiander, moins confiant dans les efforts de la nature, était pour la pratique active. Ce célèbre professeur, membre de plusieurs sociétés savantes, mourut à Gœttingue le 23 mars 1822, laissan inachevé le grand traité d'accouchements dans lequel il résumait les travaux de toute sa vie. Il avait beaucoup écrit.

Dis. de fonte medicato Owensi. Tubingue, 1780, in-4°. — Beobachtungen Abhandlungen und Nachrichten, wel-

che vorzüglich Krankheiten der Frauenzimmer und Kinder und die Entbindungswissenschaft betreffen, nebst Beylagen und Kupfern. Tubingue, 1787, in-8°. — Abhandlungen von dem Nutzen und der Bequemlichkent eines Steinischen Geburtsluhis ; Geburtshelfern Hebammen und Gebæhrenden zur Belehrung. Tubingue, 1790 (1789), in-4°, 2 pl. — Progr. de causa insertionis placentæ in uteri orificium, ex novis circa generationem humanam observationibus et hypothesibus declarata. Gœttingue, 1792, in 4°. — Progr. das Neueste aus meiner Gœttingischen Praxis. Gœttingue, 1793, in-8°. — Abhandlung über das vortheilhafte Aufbewahren thierischer Kœrper in Weingeist; mit Zusætzen von Hrn. Hofrath Sœmmerring. Gœttingue, 1793, in-8°. —Denkwürdigkeiten für die Heilkunde und Geburtshulfe, aus den Tagebüchern der kœniglichen praktischen Anstalten zu Erlernung dieser Wissenschaften in Gœttingen. Gœttingue, 1794-1795, in-8°. — Krankengeschichte einer Frauensperson, welche verschiedene Insekten, Larven und Wuermer durch Erbrechen und Stuhlgang von sich gab. Gœttingue, 1794, in-8°. — Kurze Uebersicht der Vorfælle in den Kœnigl. Entbindungshospital auf der Georg-Augustus Univer-itæt zu Gœttingen. Gœttingue, 1795, in-4°. — Tabellarisches Verzeichniss in der Kœnigl. Entbindungsanstalt zu Gœttingen vorgefallenen Geburten. Gœttingen, 1795, in-fol. — Kurze Nachricht von der Entstehung und Ernrichtung der Gesellschaft von Freunden der Entbindungswissenschaft. Gœttingue, 1796, in-4°. — Lehrbuch der Hebammenkunst. Gœttingue, 1790, in-8°. — Erinnerungen an Polizeyen, Aerzte und Hausræter, Viehseuchen betreffend. Gœttingue, 1797, in-8°. — Neue Denkwuerdigketten fuer Aerzte und Geburtshelfer. Gœttingue, 1797-1798, in 8°. — Zweyte Nachricht von der Verhandlungen der Gesellschaft der Freunde der Entbindungskunst. Gœttingue, 1798, in-4°. — Lehrbuch der Entbindungskunst. Gœttingue, 1799, in-8°. — Annalen der Entbindungs-Lehranstalt auf der Universitæt zu Gœttingen. Gœttingue, 1800-1804, in-8°. — Ausführliche Abhandlung über die Kuhpocken, ihre Ursachen, Zufælle, Einimpfung, Behandlung, Verhæltnisse zu andern Hautauschlægen der Menschen und Thiere u. s. w. nach eigenen und anderer Beobachtungen. Mit einem ausgemahlten Kupfer. Gœttingue, 1801, in-8°. — Verlauf dor mittelst Blasenpflaster geimpften Kuhpocken. Nach eigne Beoabachtung, und Zeichnung vorgestellt in einer aufs genaueste illum. Kupfern. Gœttingue, 1802, in-fol. — Grundriss der Entbindungskunst, zum Leitfaden bey seinen Vorlesungen 1ster u. 2ter Theil. Gœttingue, 1802, in-8°, 2 vol. —Ueber die Castration der Haushahns oder das Kapaunenmachen bey den Griechen und Rœmern ; in Beckmann's Beytrægen zur Geschichte der Erfindungen B. 5, St. 3, S. 485-504 (1804). — Vera cerebri humani circa basin incisi imago ; cum II tabb. æn. ; in Commentationibus Soc. reg. scient. Gottingensis a. 1804-1808, vol XVI. — Epigrammata in complures musei sui anatomici res, quæ versuum amore fecit Gœttingue, 1807, in-8°. Edit. alt. aucta et emendatior, 1814, cum VI tab. æn. — Wie kœnnen Pallæste, Schlœsser und Schauspielhæuser am besten gegen Feuergefahr geschützt, und Feuerbrünste Ueberhaupt vermieden werden, beantwortet, etc. Gœttingue, 1812, in-8°. — Ueber den Selbstmord, seine Ursachen, Arten, medicinisch-gerichtliche Untersuchung, und die Mittel gegen dunselben. Eine Schrift sowohl für Polizey und Justitz-Beamte, als für gebildete Aerzte und Wundærzte, für Psychologen Wund- und Volkslehrer. Hanovre, 1813, in-8°. — Uebersicht der Ereignisse in der Entbindungslehranstalt im Jahr 1815 ; dargestellt in einer Rede an seine Zuhœrer am 4 Januar 1816. Gœttingue, 1816, in 8°. — Ueber die Entwickelungskrankheiten in der blütsn Jahren des weiblichen Geschlechts. 1ster Theil, enthaltend die seltenen und wunderbaren Geistes- und Leibes-Zufælle in diesem Alter. Gœttingue, 1817, in-8°. — 2ter Theil von der medicinischen und psychologischen Behandlung dieser Krankheiten. 1818, in-8°. 2te verbesserte und vermehrte Auflage. Tubingue, 1820-1822, in-8°, 2 vol. — Handbuch der Entbindungskunst 1ster Band 2ste Abtheilung. Tubingue, 1818, in-8°. 2te Abtheilung. ibid., 1819. 2ter Band 1ste Abtheilung, ibid., 1820. 2te Abtheilung, 1822, in-8°. Le dernier volume de cet ouvrage a été publié après la mort de l'auteur par son fils. — Abbildungen und Darstellungen in Kup-

ferstichen zur Erlæuterung der Lehre der Entbindungskunst nach dem Handbuch. 1stes Heft mit 4 Kupfertafeln. Tubingue, 1818, in-8°. — Das lieblichste Bild der Unschuld, beschrieben für Freunde der bildenden Künste. Gœttingue, 1819, in-8°. — Die Geschichte der Schœnen Venetianerin in und ihres Bildes. Gœttingue, 1819, in-8°. — Amor der Blumenræuber, ein Oelgemælde. Gœttingue, 1819, in-8°. — Achill unter der Tœchtern des Lykomedes, ein Oelgemælde. Gœttingue, 1819, in-8°. — Einfache Erzæhlung der Veranlassung zu seiner Reise nach Leipzig im December 1820 und der daselbst verrichteten chirurgischen Operationen. Tubingue, 1820, in-8°. — Geburtstelle, oder Beschreibung und Abbildung eines Geburtsgestells, welches nach den in den Handbuche Osianders dargelegten Grundsætzte eingerichtet, von ihm erfunden und durch eigenen und andern vierjahrigen Gebrauch erprobt ist. Mit 2 Abbildungen. Tubingue, 1821, in-8°.

Osiander a inséré un grand nombre d'articles dans divers recueils. Voici les principaux :

Geschichte der Harnverealtung von der seirrhœser Vorhaut mit ihren Folgen und ihrer Heilung. Durch Zeichnungen nach der Natur erlæutert, mit einem selbsterfundenen Harnrecipienten zum Gebrauch dener die den Harn nicht halten kœnnen, begleitet, in den Museum der Heilkunde. 1794, tom. II, p. 1-19. —Heilung der Mutterkrebses und krankhafter Auswüchse aus der Gebærmutter durch den Schnitt. Im Reichanzeiger, 1803, und in Hufeland's Journal, etc., t. XVI. — De instrumentis et machinis ad pernoscendam optimam æque ac vitiosam pelvis muliebris formam et inclinationem facientibus, ab ipso inventis multoque usu comprobatis, commentatio illustrata adumbrationibus cum tab. æn. VII. In Comment. recentior. Soc. reg. scient. Gotting., t. I, p. 1-24. — Nova methodus instituendi vivente fœmina ventris gravidi incisionem ab ipso inventa et bis peracta, adjectis observationibus huc facientibus. Ibid., t. II, p. 1-24. — De homine, quomodo fiat et formetur, series observationum una cum descriptione stateræ portatilis ad examinandum infantum neonatorum pondus nuper inventæ. Ibid., t. III, p. 25-61. — De carbone ligneo, summo ad arcendam metallorum oxydationem remedio, novo ac certissimo experimento comprobato. Ibid., t. IV, p. 89. — De homine, quomodo formetur, continuatæ observationes, spectantes imprimis epiderm dem, cutem et pilos fœtuum. Ibid., p. 109. — Ueber den Schwanzwurm der Kühe. Im Hannœver. Magazin. 1804, St. 32. — Noch ein Aufschluss über die æller. Zigeunergeschichte, aus einem latein. Schriftsteller. Ibid., St. 84.—Umstændliche Nachricht von einer unvollkommenen Frucht in den Leichnam eines Knaben, mit erlæuternden Anmerkungen. Ibid., St. 88. — Ueber D. Galls Schædellehre und Vorlesungen in Gœttingen. Ibid., 1805, St. 60. 83, 85-90. — Beantwortung der Frage : Hat man Beweise und Erfahrungen, dass im Handel der Weinen oder einigen Sorten derselben Spiessglanz beygemischt worden sey? Aus welchen Absichten konnte das geschehen? Ibid., 1806, St. 64. — Ueber die Anpflanzung der Obstbæume an Strassen und auf Weideplatzen. Ibid., 1807, St. 43-46. — Wohlfeile wasserdichte Schuhe ohne Leder zu verfertigen. Ibid., 1808, St. 19. — Ueber das Erdeessen der Menschen. Ibid., 1809, St. 26-27. — Wohlfeile und sichere Art, kleine thierische Kœrper, die in Weingeist aufbewahrt werden sollen, zu versenden. Ibid., St. 52. — Ein erprobtes neues Mittel, die Pferd von Fliegenstichen zu schutzen. Ibid., St. 75. — Ueber sogenannte Geisterescheinung und Geisterseher aus eigner Erfahrung. Ibid., 1809, St. 15-18. — Blüthenstaubregen oder vermeinter Schwefelregen in und um Gœttingen. Ibid., 1811, St. 22. — Ueber den innern Bauchbruch der Zugochsen. Ibid., St. 31. — Einige Nachrichten von dem Leben des Freyherrn Christian-Heinrich von Palm. Ibid., 1819, St. 63, 65, 66. — Krankheitsgeschichte eines jungen Mannes. der zwey Jahre lang an seiner linken Seite krank war. In dem Abhandlungen der Erlanger Societ., t. I. — Litteræ ad J.-B. Maunoir de carcinomatis uteri extirpatione. Dans les Annales de la Soc. de méd. prat. de Montpellier, t. II, p. 200.

Osiander a fourni en outre des articles critiques dans les gazettes littéraires de Gœttingue, d'Iéna, etc., et dans celle de Salzbourg.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1760 *env.* — SHARP (Sa

muel), l'un des chirurgiens les plus célèbres dont s'honore l'Angleterre, était membre de la Société royale de Londres et de l'Académie royale de chirurgie. Pendant long-temps il occupa la place de chirurgien en chef de l'hôpital de Guy, et florissait surtout en 1770. Cinq ans plus tard il fit un voyage sur le continent, et, à son retour, publia des lettres sur l'Italie, remarquables par l'élégance et la vivacité du style.

Sharp, qui mourut en 1778, peut être regardé comme un des chirurgiens dont les ouvrages portent au plus haut degré l'empreinte d'un esprit observateur, ennemi de toute autorité, de toute routine. Il est peu de maladies sur lesquelles il n'ait présenté des idées nouvelles, peu d'opérations dont il n'ait amélioré les instruments ou les procédés. Ses écrits renferment beaucoup de choses en peu de pages, et l'on y trouve à la fois une originalité et une indépendance de pensée qui séduisent le lecteur et fixent toujours son attention. Sharp établit que le sarcocèle formé par l'engorgement des testicules est le seul qui devienne cancéreux et finisse par exiger la castration; il considérait les tumeurs de l'épididyme comme toujours vasculaires et non susceptibles d'acquérir la texture squirrheuse. Cette opinion erronée fut l'objet de violentes critiques. Il ne fut pas plus heureux lorsqu'il prétendit que l'opération de l'empyeme ne doit jamais être pratiquée après les plaies de la poitrine, afin d'évacuer le sang épanché dans cette cavité. Suivant lui, si l'on ouvre le thorax pendant que l'hémorrhagie dure encore, celle-ci augmente de violence; et si l'on attend que les vaisseaux ouverts cessent de fournir du sang, il est dès lors préférable d'abandonner ce liquide à l'action des vaisseaux absorbants. Comme Cheselden, le chirurgien qui nous occupe préférait la ligature des amygdales à leur rescision, et il publiait ses idées en même temps que Levret, en France, soutenait la même doctrine. Pour pratiquer la pupille anormale, il introduisait un couteau étroit, allongé et légèrement concave sur le tranchant entre le ligament ciliaire et l'iris, le faisait pénétrer dans la chambre antérieure de l'œil, le dos tourné vers la cornée, et quand sa pointe était parvenue au côté opposé à celui de son entrée, il incisait la membrane en le retirant. On doit à Sharp d'avoir donné à la couronne du trépan la forme cylindrique qui est aujourd'hui généralement adoptée. Il fit ressortir mieux que personne les avantages du procédé suivant lequel Cheselden pratiquait la taille latéralisée. Enfin, pour mettre un terme à cette énumération qu'il serait facile de rendre plus longue, Sharp a fait remarquer l'un des premiers que l'intestin déplacé peut être contenu dans la tunique vaginale du testicule, et que cela n'a lieu que dans les hernies congéniales. On a de ce praticien les ouvrages suivants:

Treatise on the operations of surgery: a description and representations of instruments; an introduction on the nature and treatment of wounds, abscesses and ulcers. Londres, 1740, in-8°. Cette édition est la troisième, la première et la seconde parurent vers 1737 et 1739; c'est sur celle de 1740 que fut faite la traduction française de A.-F. Jault, qui parut sous le titre de Traité des opérations de chirurgie: avec les figures et la description des instruments qu'on y emploie, et une introduction sur la nature et le traitement des plaies, des abcès et des ulcères. Paris, 1741, in-12. — Critical inquiry into the present state of surgery. Londres, 1750, in-8°. Jault traduisit encore cet ouvrage en français sous le titre de: Recherches critiques sur l'état présent de la chirurgie. Paris, 1751, in-12. On en possède aussi une traduction espagnole de A. Vasquez, qui parut à Madrid en 1753. Enfin, on en publia une version allemande, Berlin, 1756, in-8°. Dans cet ouvrage, Sharp reprit et fortifia par de nouveaux développements la plupart des préceptes qu'il avait établis dans le premier. Ses critiques des procédés qu'il blâme sont toujours aussi sages que modérées.

Ce praticien a décrit, dans le 48e volume des Transactions philosophiques, la méthode de Daviel pour extraire la cataracte, en apportant quelques modifications aux instruments proposés par l'oculiste français. (*Biogr. méd.*)

Apr. J.-C. 1760. — KERN (le chevalier Vincent de), naquit à Græetz le 20 janvier 1760. Il y commença ses études chirurgicales qu'il alla continuer à l'école supérieure de Vienne en 1779. Cinq ans après, il obtint le grade de maître en chirurgie et en accouchements. Il entra alors au service du prince de Saxe-Hildburghausen, en qua-

lité de premier chirurgien, poste qu'il perdit au bout de deux ans par la mort du prince. Il fréquenta alors plusieurs Universités, et revint se perfectionner à Vienne. En 1790, il fut élevé au doctorat en chirurgie, et nommé chirurgien de l'établissement des Sourds. En 1797, il fut désigné pour professer la chirurgie au lycée de Laybach, et la chaire d'accouchement y étant alors vacante, il y fit en même temps des leçons sur cette partie de l'art, et, plus tard, sur l'éducation physique. Il contribua beaucoup à répandre dans le pays l'usage de l'inoculation, et plus tard celui de la vaccine. Il ne cessait de travailler à agrandir ses connaissances, et, en 1801, il prit le grade de docteur en médecine. En 1802, la douleur qu'il éprouva de la mort d'un de ses fils et de celle de sa femme, lui causa une maladie des plus graves. Quand il fut rétabli, il chercha des consolations dans la culture de la science. Il se rendit à Vienne pour étudier la méthode de tailler de Pajola. Il mit à profit ce voyage pour voir la pratique de tous les grands hôpitaux. A son retour, il fut nommé professeur de chirurgie à l'Université de Vienne. Il mit dès-lors tous ses soins à perfectionner de plus en plus la clinique confiée à sa direction. La lithotomie fut pratiquée par lui ou par ses suppléants trois cent trente-quatre fois, et trente et un malades seulement succombèrent, sur lesquels un tiers seulement mourut des suites immédiates de l'opération. En 1807, l'Institut opératoire fut établi, et la direction en fut confiée à de Kern. On y remarqua des cures brillantes, obtenues par des moyens très-simples, et l'on compte vingt-cinq professeurs distingués sortis de cette école. V. de Kern employa les années 1821 et 1822 à faire des voyages scientifiques. Il devint membre d'un grand nombre d'Académies. En 1816, l'empereur d'Autriche l'avait nommé son conseiller et premier chirurgien. En 1822, il passa, à cause de son âge, de la chaire de pratique à celle de théorie, et il fut décoré de la croix de chevalier de l'ordre de Léopold. Dans la dernière année de sa vie, il fut vice-directeur des études médico-chirurgicales et vétérinaire de l'Université de Vienne. Il mourut d'apoplexie le 15 avril 1829. On a de lui :

Erinnerungen über die Einführung der Blattern-Einimpfung im Herzogthum Krain Laybach. 1798, in-8°. — Annalen der chirurgischen Klinik an der hohen Schule zu Wien. Vienne, 1807, in-8°. — Antrittsrede gehalten in dem klinischen Hœrsaale der hiesigen Universitæt, den 18tem April 1807; herausgegeben von seinen Freunden. Vienne, 1807, in-4°. — Avis aux chirurgiens pour les engager à accepter et à introduire une méthode plus simple, plus naturelle et moins dispendieuse dans le pansement des blessés. Vienne, 1809, in-8°. — Annalen der chirurgischen Klinik 2ter Band. Vienne 1809 in-8°. — Ueber die Handlung weise bey Absetzung der Glieder. Vienne, 1814, in-8°, fig. — Sul modo di trattamento nell' amputazione delle estremita. Vienne, 1820, in-8°. — Bemerkungen über die neue von Civiale und Le Roy verübte Methope die Steine in der Harnblase zu zermalmen und auszuziehen. Vienne, 1826, in-8°. — Ueber die Methode d. Steine in d. Harnblase zu Zermalmen. Vienne, 1827, in-8°. — Die Steinbeschwerden der Harnblase. Vienne, 1828, in 4°, 10 pl. — Beobachtungen aus dem Chirurgie. Vienne, 1828, in 8°, fig. — Ueber Anwendung des Glüheisens. Vienne, 1828. in-8°. fig. — Leistungen der chirurgischen Klinik. Vienne, 1828, in-4°. — Vorlesungen aus dem practischen Chirurgie. Herausgegeben von R. F. Hussian Vienne, 1830, in-8°, un tome et deux parties. — Abhandlung über die Verletzungen am Kopfe, und die Durchbohrung der Hirnschale. Vienne, 1830, in-4°, X, 161 pp.

(DEZEIMERIS, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1760. — FUCHS (George-Frédéric-Chrétien), né à Iéna le 9 août 1760, fit ses études dans sa ville natale. Avant de prendre le grade de docteur en médecine, il visita les Universités de Leipzick, Wittemberg, Berlin et Halle. Il revint à Iéna, et y reçut le bonnet doctoral le 12 mai 1781. Il obtint la même année la place de médecin pensionné de Copellendorf, puis à Buergel l'année suivante. En 1783, il devint professeur de médecine à l'Université d'Iéna, il joignit plus tard à ce titre celui d'inspecteur de l'hôpital et de la maison des Aliénés. Sa mort arriva le 22 août 1813.

Fuchs a publié un assez grand nombre d'ouvrages, dans lesquels on reconnaît un homme fort laborieux et fort instruit.

Diss. inauguralis de febre puerpera-

rum. Præside Christ. Gottfr. Gruner. Iéna, 1781, in 4°, 58 pp. Fuchs met à profit, dans cette thèse, les observations qu'il avait recueillies à la Charité de Berlin, à la clinique de Selle; quant à l'opinion qu'il professe sur la nature de la maladie, elle consiste à l'attribuer à une métastase du lait. — Commentatio historico-medica de Dracunculo Persarum sive vena medinensi Arabum. Iéna, 1781, in-4°, 40 pp. Opuscule fort érudit, constituant une monographie complète sur la matière. — Dissertatio medica (resp. E. W. Huschke) pro facultate legendi, de oleo ricini adulterato et vero, ejusque in morbis summis pervulgatis laudibus. Iena, 1782, in-4°, 19 pp. Bonne dissertation où l'on trouve d'abord la description botanique du *Ricinus communis*, la manière de préparer l'huile, puis les expériences faites par l'auteur sur une huile de ricin adultérée, et enfin l'histoire de l'emploi de ce médicament depuis Dioscorides jusqu'à Hungerbühler. — Commentatio historico-medica sistens quædam de doctrina atræ bilis ex monumentis veterum eruta. Iéna, 1783, in-4°, 20 pp. Précis des opinions d'Hippocrate, Celse, Galien, des Arabes et des arabistes, et des médecins des temps modernes, sur l'atrabile; exposé des signes et des accidents des maladies qu'on attribue à cette humeur, et du traitement qu'elles réclament. — Versuch einer natürliche Geschichte des Boraxes und seiner Bestandtheile, wie auch von dessen medicinischen und chemischen Gebrauch. Iéna, 1784, in-8°, 96 pp. D'après les Commentaires de Leipzick, cet ouvrage est écrit d'un style très-incorrect et sans méthode, les parties historique et chimique sont compilées sans jugement : la partie médicale seule contient des observations précieuses, communiquées à l'auteur par Starke, qui sont *ut auri particula in luto*. Starke a vu souvent le borax réveiller les douleurs de l'accouchement, qui avaient presque entièrement cessé; rendre même quelquefois trop fortes les contractions de l'utérus, donner de la force aux femmes faibles, calmer des spasmes violents, procurer l'expulsion de l'arrière faix, jamais provoquer des inflammations; uni au nitre et à la magnésie, il a rappelé les lochies supprimées, ou fait couler les règles auparavant douloureuses; uni à l'opium, il est un des meilleurs antispasmodiques; il guérit très-bien les ulcères de la bouche, les aphthes, le ramollissement scorbutique des gencives; il est utile contre la salivation mercurielle, et c'est un excellent cosmétique. — Versuch einer Uebersicht der chymischen Litteratur und ihrer Brangschen. Altembourg, 1785, in-8°, 143 pp. Cette bibliographie chimique, interrompue par des circonstances que l'auteur ne fait pas connaître, devait être reprise par lui très-prochainement; mais elle n'a pas été continuée, et elle ne forme que l'introduction, en quelque sorte, d'un ouvrage qui aurait dû former au moins un épais volume. — Skizze einer populæren Gesundheitslehre für Juristen und Gottes-Gelehrte entworfen. In-8°, 88 pp. Hygiène populaire très-concise, où les préceptes sont accommodés aux divers âges de la vie. — Versuch einer natürlichen Geschichte des Spiessglases, dessen chemischer Zerlegung, Arzneiischen und œkonomischen Gebrauch, nebst meines seel. Vaters Streitschrift von den Bestandtheilen des Spiessglases und den Tinkturen desselben, aus dem Lateinischen. Halle, 1786, in-8°, 432 pp. Traité complet, où l'on trouve décrites toutes les préparations connues d'antimoine, et qui présente le résumé des opinions connues sur l'action de ces médicaments. — Chemischen Begriff nach Spielmann's Grundsætzen ausgearbeitet und mit neuesten Erfahrungen bereichert. Mit einer Kupfertafel. Leipzick, 1787, in-8° d'environ 650 pp. Baldinger fait l'éloge de ce traité de chimie, mais l'historien de cette science, Wiegleb, donne le titre de l'ouvrage de Fuchs et n'en dit rien. — Geschichte des Zinks in Absicht seines Verhaltens gegen andere Kœrper und seiner Anwendung auf Arzneiwissenschaft und Künste. Erfurt, 1788, in-8°, 396 pp. Monographie dans le genre de celle sur l'antimoine. On y trouve presque tout ce que le chimiste, le naturaliste, le médecin praticien et le manufacturier pouvaient désirer, à cette époque, de connaître sur le zinc. — Chemische Versuche mit einer grauen Salzichten Erde, welche bey Jena gefunden wird, und dem daraus ausgelangten Salze. Iéna, 1788, in-8°. Cette terre saline grisâtre, qui se trouve aux environs d'Iéna, contient un sel amer cathartique, semblable à celui qui se retire des eaux de Sedlitz. — Geschichte des Braunsteins, seiner Verhæltnisse gegen andere Kœrper und seiner Anwendung in Künsten. Iéna,

1791, in-8°, 200 pp. — Beilrag zu deu neuesten Prüfungen, ob Sœaren im stande sind, die Bleyglœtte in der Tœpferglasur aufzulœsen. Iéna, 1794, in-8°, 32 pp. — Zweites Stük, welches die neuesten Nachrichten über diese Prüfungen, eigene Versuche über eine bleyfreie Glasur und die Schœdlichkeit des mit Bley versezten Zinnes entœlt. Iéna, 1795, in-8°, 100 pp. — Drittes und letztes Stük der Beytræge zu den neuesten Prüfungen der Schœdlichkeit der Tœpferglasur, etc. Ibid., 1797, in-8°, 62 pp. — Chemische Bemerkungen über das Phosphorsaure Queksilber, die Boraxsaure, das Stinkende Johanniskraut und den Schafdosen Astragalus : nebst Herrn Hofrath Stark's und des Herrn D. Bretschneider's Vertheidigungen und praktischen Beobachtungen. Iéna et Leipzick, 1795 (1794), in 8°, 116 pp. Au jugement de la Gazette de Salzbourg, la partie clinique de cet opuscule est fort incomplète et fautive, et la partie relative à l'usage de ces divers remèdes dans les maladies vénériennes peu concluante.

Il parut, dans le Journal des découvertes, etc. (Journal der Erfindungen, Wiedersprüche, etc., 1794, n. 8, p. 35), un article intitulé : Noch ein Wort über das Phosphorsaure Queksilber gegen die Vertheidigungen der Herren. Stark, Fuchs und Bretschneider — Systematische Beschreibung aller Gesundbrunnen und Bœder der Bekannten Lænder, vorzuglich Teutschlande (anonyme), tom. I-II. Iéna, 1797-1801, in-8°, 2 vol. — Repertorium der chemischen Litteratur von Jahr 494 vor Christi Geburt, bis 1806, in chronologischer Ordnung aufgestellt. Iéna et Leipzick, 1806-1812, in-8°, 2 vol. en quatre parties. Outre ces ouvrages, Fuchs a publié un grand nombre d'articles dans les journaux, tels que le Magasin de Baldinger, les Annales chimiques de Crell, et autres recueils allemands.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Ap. J.-C. 1760. — FINE (Pierre), naquit à Genève en 1760. Il perdit son père de bonne heure, mais il trouva dans l'amitié de Jurius tout ce qui pouvait le consoler de cette perte. Cet homme distingué lui tint lieu de père pendant toutes ses études, et dirigea ses premiers pas dans la carrière chirurgicale. A Paris, en 1778, Fine eut l'avantage de suivre les leçons particulières de Desault. En 1782, Fine, de retour dans sa patrie, fut nommé chirurgien-major du régiment qui venait d'y être formé; et peu après, il fut attaché, comme chirurgien en chef, à l'hôpital général de Genève. Il en remplit toujours les fonctions avec autant de zèle que d'habileté; et enfin il périt, victime de son dévouement et de son assiduité, atteint du typhus contagieux qui exerçait ses ravages dans l'hôpital pendant le blocus de Genève, au commencement de 1814. Fine était membre correspondant des Sociétés de médecine de Paris, de Montpellier, de Lyon et de Grenoble. Il avait reçu, dans l'année 1805, une médaille d'encouragement de la Société de Montpellier et une de celle de Lyon. On a de Fine :

Observation sur une plaie de la gorge. (Journal de médecine, chirurgie et pharmacie ; t. LXXXIII, p 64.) — Observation sur une rupture du cœur (Recueil des actes de la Societé de santé de Lyon, t. I, p. 201.) Rupture causée par un coup de pistolet. La balle n'avait point pénétré dans la poitrine, le péricarde était intact. Hufeland a publié dans son Journal de médecine un fait tout pareil. — Observation sur une éruption particulière, survenue pendant le cours d'une vaccine. (Journal de médecine, chirurgie et pharmacie de Corvisart, Leroux et Boyer, t. I, p, 513.) — Mémoire et observation sur un dépôt situé entre la vessie et le rectum. (Annales de la Société de médecine pratique de Montpellier, t. II, p. 257.) — Lettre à M. Desgauttière, médecin de l'Hôtel Dieu de Lyon. (Journal de médecine, chirurgie et pharmacie de Corvisart, Leroux et Boyer, t. VII, p. 457.) — Observation sur une rupture de l'estomac. (Annales de la Société de médecine pratique de Montpellier, t. III, p. 241.) — Observation sur une hydropisie enkystée. (Annales de la Société de médecine pratique de Montpellier, t. III, p. 247.) — Observation et réflexions sur l'extirpation d'une tumeur enkystée à la joue. (Annales de la Société de médecine pratique de Montpellier, t. IV, p. 251.) — Mémoire et observation sur l'entérotomie. (Annales de la Société de médecine pratique de Montpellier, t. VI, p. 31.) — Second mémoire sur l'entérotomie. (Annales de la Société de médecine pratique de Montpellier, t. VI, p. 65.) — Observation sur l'extirpation d'un lipôme qui occupait une grande partie de

la joue, et toute la partie latérale gauche du cou. (Annales de la Société de médecine pratique de Montpellier, t. VII, p. 134) — Remarques sur l'opération qu'exigent les becs-de-lièvre et les tumeurs chancreuses des lèvres. (Annales cliniques de Montpellier, t. XXI, p. 159.) — Fragment d'une lettre de M. Claude Martin, major-général au service d'Angleterre, à M. Pictet à Genève (Annales cliniques de Montpellier, t. XXI, p. 195.) — Observation d'une rétention d'urine produite par un rétrécissement de l'urètre, et guérie par un procédé opératoire particulier. (Journal général de médecine, de chirurgie et de pharmacie; ou Recueil périodique, etc. : tome XXXIX, p. 154)—Lettre à M. Sédillot, rédacteur du Journal général de médecine, etc. (Ibid., t. LX, p. 187.) — Mémoire sur un nouvel appareil a extension permanente, pour la fracture du col du fémur. (Journal de médecine, chirurgie et pharmacie, par Corvisart, Leroux et Boyer, t. XXIV, p. 140.) — Mémoire et observation sur le fungus hæmatode. (Journal général de médecine, etc., t. XLV, p. 34 et 151.) — Observation d'un dépôt purulent à la cuisse qui s'est fait jour dans le rectum, décollement présumé de la tête du fémur. (Annales cliniques de Montpellier, tome XXIX, p. 252) — Observation d'une imperforation vaginale. (Annales cliniques de Montpellier, t. XXIX, p. 266.) — Suite de l'observation d une hydropisie enkystée, imprimée page 247 du tome IIIe des Annales de la Société de médecine pratique de Montpellier. Même recueil, t. XXXI, p. 161. — De la submersion ou recherches sur l'asphyxie des noyés. Paris, 1800, in-8°.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1760 *env.* — BÈGUE DE PRESLE (Achille-Guillaume le), né à Pithiviers, petite ville de la Beauce (Loiret), fut reçu docteur en la Faculté de médecine de Paris le 30 septembre 1760. Il remplit long temps la charge de censeur royal et mourut le 18 mai 1807, dans un âge assez avancé. Il fut le médecin et l'ami de J.-J. Rousseau, et publia sur la mort de ce grand homme une relation où il réfute l'opinion de ceux qui prétendaient que le philosophe s'était suicidé. On doit à Le Bègue de Presle les ouvrages suivants, dans la plupart desquels on remarque l'intention bien philanthropique, mais bien illusoire, de faire de la médecine un art à la portée de tout le monde, et où l'auteur fait preuve de beaucoup d'érudition :

Ergo ut sanguinis, ita lymphæ alibilis datur per arterias et proprias venas circulus : Resp. Hug. Gauthier. Paris, 1761, in-4°. — Le Conservateur de la santé. La Haye (Paris), 1763. in 12. — Etrennes salutaires, 1763, in-16. Ces écrits périodiques eurent peu de succès. — Mémoires et observations sur l'usage interne du mercure sublimé corrosif. La Haye (Paris), 1763, in-12. — Mémoires et observations sur l'usage interne du colchique commun, les feuilles d'oranger, et le vinaigre distillé. Paris, 1764, in 12, fig. — Manuel du naturaliste pour Paris et ses environs. Paris, 1766, in-8°. — Quel temps fera-t-il ce matin, ce soir, demain? ou Pronostics utiles au laboureur et au voyageur. 1770. — Economie rurale et civile, 1789, 2 vol. in 8°. — Relation ou notice des derniers jours de Jean-Jacques Rousseau, avec une addition par J.-H. de Magellan, gentilhomme portugais. Londres. 1778, in-8°, de 48 pages. Il paraît qu'indépendamment de cette relation, Le Bègue de Presle est l'auteur d'une Lettre sur la mort de Jean-Jacques Rousseau, adressée en 1778 au Journal de Paris, mais non publiée. Elle est imprimée dans la Correspondance littéraire de Grimm. — Observations nouvelles sur l'usage de la ciguë, traduites du latin de Stœrck. Paris, 1762, in-12. — Observations sur l'usage interne de la jusquiame, de l'aconit et de la pomme épineuse, traduites du latin de Stœrck. Paris, 1763, in-12, fig. — Les vapeurs et les maladies nerveuses hypochondriaques ou hystéritiques, traduites de l'anglais de Whytt, 1767, 2 vol. in-12, avec une exposition des nerfs d'Alexandre Monro, avec fig. — Médecine d'armée, traduite de l'anglais de Monro, avec de nombreuses additions, 1768, 2 vol. in-8°. — Avis aux Européens sur les maladies qui règnent dans les climats chauds, traduit de l'anglais. — Connaissance des médicaments, traduite de l'anglais de Lewis, avec des additions. 1771, 3 vol. in-8°. Le Bègue de Presle coopéra à la rédaction de la Bibliothèque physico-économique de 1786 à 1792, 14 vol. in-12. Il a été éditeur de l'Avis au peuple de Tissot, Paris, 1762, in-12, et 1767, 2 vol. in-12.

(*Dict. hist. de la méd., B. méd.*)

Apr. J.-C. — BOYER (Alexis), chi-

rurgien en chef adjoint de l'hôpital de la Charité, et professeur de clinique externe à la Faculté de médecine de Paris, membre de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur, est né à Uzerche en Limousin le 29 mars 1760. Disciple de Desault en 1779, il fut bientôt choisi par ce grand chirurgien pour l'aider dans l'enseignement de l'anatomie. Il obtint, en 1787, au concours, la place de chirurgien gagnant maîtrise, à l'hôpital de la Charité. Il ouvrit alors des cours particuliers d'anatomie, de physiologie et de chirurgie. A la création de l'Ecole de santé, il fut nommé professeur de médecine opératoire, et passa quelque temps après à la chaire de clinique externe, qu'il occupa pendant long-temps avec distinction. En l'an XII Napoléon le nomma son premier médecin. Boyer mourut le 25 novembre 1833. Ce célèbre chirurgien a fait plusieurs ouvrages estimés. Le premier est un mémoire adressé au concours de l'Académie de chirurgie, il a pour titre :

Déterminer la meilleure forme des aiguilles destinées à la réunion des plaies et à la ligature des vaisseaux, et la manière de s'en servir. La suppression de l'Académie empêcha le prix d'être adjugé, et le mémoire de M. Boyer fut imprimé parmi ceux de la Société médicale d'émulation. La forme des aiguilles que ce praticien recommande est plus avantageuse que celle des instruments dont on faisait usage avant lui ; mais elle ne fut pas généralement adoptée. — Traité complet d'anatomie ou description de toutes les parties du corps humain. Paris, 1797-1799, 4 vol. in-8°. Cet ouvrage, qui a eu quatre éditions, dont la dernière est de 1820, est remarquable par la minutieuse exactitude des descriptions qu'il renferme. Il est écrit dans les principes de l'école de Desault; les élèves trouveraient difficilement un guide plus sûr pour diriger leurs premières dissections, et il a rendu les plus grands services à l'enseignement et à l'étude de l'anatomie en France. — Traité des maladies chirurgicales et des opérations qui leur conviennent. Paris, 1814-1827, 11 vol. in-8°. En publiant en 1818 le tome VI, Boyer donna une seconde édition des cinq premiers dans lesquels il ne fit que très-peu de changements. On trouve dans cet écrit une saine doctrine, des principes solides, et les résultats d'une longue expérience ; mais il y existe peut-être aussi un peu trop de défiance contre les découvertes modernes, que le temps n'a pu encore définitivement consacrer. Boyer est l'auteur d'un grand nombre d'excellents articles de chirurgie dans le Dictionnaires des sciences médicales. (*Biogr. médic.*)

Ap. J.-C. 1761. — WEDEKIND (George-Chrétien-Théophile), auteur de nombreux ouvrages de médecine, de politique et de franc-maçonnerie, naquit à Gœttingue le 8 janvier 1761. Il fut d'abord conseiller et médecin de l'électeur palatin, professeur de médecine à l'université de Mayence. Quand les Français entrèrent dans cette ville en 1792, il prit du service dans nos armées et embrassa avec chaleur les principes de notre révolution ; il était en 1794 à Strasbourg, et il y occupa la place de médecin du grand hôpital militaire. Il alla reprendre quelques années après la chaire de thérapeutique et de clinique de Mayence. Plus tard il devint conseiller intime et premier médecin du grand-duc de Hesse-Darmstadt. Wedekind mourut en 1831.

Les ouvrages de Wedekind sont plus remarquables par leur nombre que par leur mérite. Les plus modernes sont moins entachés de l'esprit d'hypothèses que ne l'étaient ses premières productions. Nous n'indiquerons de tous ses écrits que ceux qui sont relatifs à la médecine, en laissant même de côté un grand nombre d'articles qu'il a insérés dans divers journaux.

Ueber das Betragen des Arztes, den Heilungweg durch Gewinnung des Zutracers und durch Ueberredung des Kranken. Mayence, 1789, in-8°. — Ueber medicinischen Unterricht. Mayence, 1789, in-8°. — Fragmente ueber die Erkenntniss venerischer Krankheiten. Hanovre, 1790, in-8°. — Allgemeine Theorie der Entzuendungen und ihrer Ausgaenge. Leipzick, 1791, in-8°. — Aufsaetze ueber verschiedene wichtige Gegenstaende der Arzneywissenschaft. Leipzick, 1791, in-8°. — De morborum primarum viarum vera notitia et curatione, necnon de morbis ex earumdem affectionibus oriundis atque cum iis complicatis, dissertatio. Nuremberg, 1792, in-4°. — Prolegomena einer kuenftigen exoterischen Arzneykunde. Mayence, 1793, in-8°. — Ueber die Kachexie in Allgemeinen und ueber die Hospitalkachexie insbesondere, nebst einer practischen Einleitung ueber die Natur des

lebendigen Koerpers. Leipzick, 1796, in-8°. — Nachrichten ueber das franzoesische Kriegs Spitalwesen. Leipzick, 1797, in-8°. — Ueber sein Heilungsverfahren im Kriegslazareth zu Mains. Berlin, 1802, in-8°. — Theoretisch-praktische Abhandlung von der Kuhpochen, nebst einer Einleitung in die Lehre von den ansteckenden Krankheiten. Bâle, 1802, in-8°. — Kurze Nachricht von Erkenntniss und Heilung der Hundswuth. Augsbourg, 1803, in 8°. — Ueber die Ruhr. Herausgegeben von Hofmed. D. Dannenberg. Francfort-sur-le-Main, 1811, in-8°. — Ueber den Werth der Heilkunde. Darmstadt, 1812, in-8°. — Einige Blicke in die Lehre von den Entzündungen und von den Fiebern überhaupt, wie in die von Gehirnentzündungen und von dem ansteckenden fœulen Nervenfieber insbesonder. Darmstadt, 1814, in-8°. — Ueber das Schwalbachen Staalbrunnenmasser in Hinsicht seines medic. Gebrauch, und seiner chemic. Bestandtheil. Mayence, 1815, in-8°. — Prüfung des homœopathischen Systems der D. Hahnemann. Darmstadt, 1825, in-8°.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1761.— BROUSSONNET (Pierre-Marie-Auguste), fils d'un médecin de Montpellier, vint au monde en cette ville le 28 février 1761. Destiné dès sa plus tendre enfance à la profession médicale, il s'appliqua de très bonne heure aux études qu'elle réclamait de sa part, et dans lesquelles il fit d'assez rapides progrès pour mériter, non-seulement que le doctorat lui fût conféré dès l'âge de dix-huit ans, mais encore que l'Université, jalouse de posséder un talent qui s'annonçait sous des auspices aussi favorables, demandât qu'il eût la survivance de la chaire que son père remplissait. La demande fut écartée, à cause de la jeunesse du candidat; mais Broussonnet, qui s'était rendu à Paris pour l'appuyer, profita du séjour de la capitale et ne négligea aucune des ressources qu'elle lui offrait pour accroître la masse de ses connaissances. L'histoire naturelle fixa toute son attention; et il eut la gloire de transporter enfin dans la zoologie la nomenclature et la méthode descriptive de Linné, dont on n'avait fait d'application jusqu'alors qu'à la science des végétaux. Plein d'enthousiasme pour l'étude de la nature, il entreprit quelques voyages dans cette vue. Il visita particulièrement l'Angleterre, où, accueilli par le célèbre Banks, il ne tarda pas à être admis au nombre des membres de la Société royale de Londres. Broussonnet revint à Paris après avoir passé trois années dans la Grande-Bretagne. Daubenton le fit sur-le-champ nommer son suppléant au Collége de France, et, en 1784, il devint aussi le suppléant de cet illustre naturaliste à l'École vétérinaire. Une série de mémoires qu'il lut à l'Académie des sciences, et dont plusieurs sont d'un haut intérêt pour la physiologie et l'histoire naturelle, lui ouvrirent les portes de cette compagnie. Quelque temps après, il réorganisa, de concert avec l'intendant de Paris, la Société d'agriculture, dans le sein de laquelle il remplit avec un grand zèle les fonctions de secrétaire qu'on lui avait confiées, ne laissant surtout jamais échapper l'occasion de répandre les procédés et les découvertes qui semblaient promettre quelque avantage à l'agriculture et à l'économie rurale. C'est ainsi, par exemple, qu'il introduisit en France les premiers béliers mérinos, les premières chèvres d'Angora et le mûrier à papier, arbre du Japon, dont avant lui on ne connaissait chez nous que l'individu mâle. C'est aussi dans les mêmes vues qu'il publia un mémoire où il développa avec beaucoup de clarté l'art de faire de la toile avec les tiges du genêt d'Espagne. La révolution vint l'arracher aux sciences et troubler son repos. En 1789, il fut désigné pour faire partie du corps électoral de Paris, et, depuis cette époque, placé toujours dans des postes éminents, il eut le talent de se faire peu remarquer, même à l'Assemblée législative, dont il avait été nommé membre. A l'époque de l'établissement de la Convention nationale, il quitta Paris, et se retira dans sa ville natale. L'esprit de faction l'y poursuivit; on l'arrêta comme ayant été du parti de la Gironde, mais il eut le bonheur de s'échapper et de se réfugier en Espagne. Ortega et Cavanilles l'accueillirent à Madrid; mais ils n'eurent pas assez de crédit pour lui assurer un asile. Poursuivi en Espagne par les émigrés royalistes, comme il l'était en France par les partisans de la révolution, Broussonnet fut encore obligé de fuir. Il s'embarqua sur un vaisseau anglais qui faisait voile pour les Indes. Une tempête l'obligea d'entrer dans le port de Lisbonne, où de nouvelles persécutions l'as-

saillirent encore. Ne sachant plus où se retirer, il erra pendant quelque temps dans les Algarves et l'Andalousie, puis passa en Afrique auprès de l'envoyé des Etats-Unis à la cour de Maroc, qui le prit pour son médecin. Dès que l'horizon politique s'éclaircit en France, Broussonnet profita de sa radiation des listes d'émigrés pour revenir dans sa patrie, où, pendant son absence et contre les statuts, l'Institut, par une exception honorable, l'avait nommé parmi ses membres. Envoyé comme consul aux Canaries, il se disposait à aller remplir les mêmes fonctions au cap de Bonne-Espérance, lorsque le ministre de l'intérieur lui accorda la chaire de botanique à Montpellier. Broussonnet se hâta de prendre possession de cette chaire, qu'il remplit dignement. Il fut porté en 1805 au corps législatif, et mourut le 27 juillet 1807 d'une attaque d'apoplexie. Son nom a été donné par L'Héritier au mûrier à papier, que les botanistes considèrent aujourd'hui comme un genre distinct (*broussonnetia*), et M. Cuvier a prononcé son éloge devant l'Institut. Ses ouvrages sont :

Variæ positiones circa respirationem. Montpellier, 1778, in-4°. — Ichthyologiæ decas prima. Londres, 1782, in-fol. — Année rurale ou calendrier à l'usage des cultivateurs. Paris, 1787 et 1788, 2 vol. in-12. — Elenchus plantarum horti Monspeliensis. Montpellier, 1805, in-8°. Broussonnet a traduit de l'allemand l'Histoire des découvertes et des voyages faits dans le Nord par Jean-Reinhold Forster (Paris, 1789, 2 vol. in-8°.), et du latin la Monachologie d'Ignace de Born (Paris, 1784, in-8°.). Il a réimprimé les Opuscules de Pierre Richer de Belleval (Paris, 1785, in-8°.), travaillé à la Feuille du cultivateur, établie par Jean-Baptiste Dubois (Paris, 1788 et années suivantes, 8 vol. in-4°.), et enfin fourni un grand nombre de mémoires au recueil de l'Académie des sciences et à ceux de l'Institut.

(*Biogr. médic.*)

Ap. J.-C. 1762. — DESGENETTES (René-Nicolas Dufriche, baron) naquit à Alençon en 1762, d'une ancienne famille originaire d'Essey. Il fut envoyé d'assez bonne heure à l'Université de Paris et, après un séjour de plusieurs années dans diverses autres écoles célèbres de l'Europe, il fut reçu, en 1789, docteur en médecine dans la Faculté de Montpellier. Il était déjà connu avantageusement lorsqu'il entra, vers le commencement de 1793, au service comme médecin ordinaire de l'armée d'Italie. Promu rapidement aux premiers grades, il fit, en qualité de médecin en chef de l'armée d'Orient, les campagnes d'Egypte et de Syrie, durant lesquelles il s'est particulièrement fait connaître par un généreux dévouement pour la conservation de l'armée. Il eut lieu de croire que le chef de l'expédition ne lui avait pas rendu justice, et c'est à cette circonstance trop avérée qu'il dut le grand crédit dont il jouit sous le général en chef Kléber, qui embrassa ses idées, et lui donna la haute main sur l'administration des hôpitaux et des lazarets. Menou, qui ne pouvait lui porter les mêmes sentiments, le traita pourtant avec beaucoup d'égards et les formes agréables d'un homme du grand monde. Desgenettes, de retour en France en 1802, fut bien accueilli par le premier consul, reçut, comme médecin en chef de l'hôpital militaire de Paris, un traitement supérieur à celui de ce grade, et, dix-huit mois après, fut appelé à la place d'inspecteur général du service de santé des armées. Il avait été nommé par le Directoire, dans l'an VII, professeur adjoint de physique médicale et d'hygiène à l'Ecole de santé, depuis Faculté de médecine de Paris, et ce fut une récompense accordée à sa conduite connue, particulièrement à Saint-Jean-d'Acre. Desgenettes a été fréquemment employé, comme commissaire de la Faculté dans l'intérieur et hors de la France, pour observer et traiter des épidémies : comme inspecteur, il a été long-temps chargé du soin des prisonniers de guerre. Il a souvent présidé la Faculté, et il a, dans cette qualité, prononcé des discours remarquables. Le dernier, qu'il prononça en 1814, offrait, à cause de l'occupation par les étrangers, beaucoup de difficultés que l'orateur surmonta sans blesser les convenances, et surtout sans abandonner la cause sacrée de l'honneur national. Desgenettes avait fait les campagnes de Prusse, de Pologne, d'Espagne; il fit encore celle de Russie et, tombé aux mains des ennemis dans la retraite, il fut mis peu après en liberté, et reconduit avec une escorte jusque sur les glacis de Wittemberg en Saxe, où il fut rendu à notre armée. La malheureuse bataille de Leipzick le força à se jeter dans Torgau, et il ne put être

de retour à Paris que dans les premiers jours de mai 1814. Il fut attaqué avec beaucoup de véhémence par quelques-uns de ses anciens collaborateurs ou subordonnés, que son ardeur pour le service et sa sévère probité n'avaient point épargnés; il perdit quelques places; il fut inquiété dans la possession de sa chaire, et menacé même d'un sort plus fâcheux. Dans les cent jours, Desgenettes fut accueilli par Napoléon avec les témoignages de la confiance la plus affectueuse. Il se trouva sur le champ de bataille de Waterloo, comme médecin en chef de l'armée et de la garde impériale. Placé depuis, et pour cela, dans la douzième *catégorie*, il revint à peu près au grade qu'il occupait vingt-cinq ans auparavant. Une ordonnance du roi, de la fin de 1819, le réintégra dans le conseil de santé des armées, et les différents ministères le consultèrent souvent pour divers objets. Desgenettes fit partie de la commission qui prépara la formation de l'Académie royale de médecine, il fut aussi membre de la commission sanitaire centrale du royaume. Desgenettes s'occupait beaucoup de la rédaction des notes qui servaient de base et de texte aux leçons claires et méthodiques qu'il faisait à la Faculté. L'idée qu'il s'était formée de cet enseignement supérieur et normal lui faisait embrasser un cadre immense, rempli de détails scientifiques qui ne pouvaient être à la portée de tous les esprits, mais que savaient apprécier tous les hommes éclairés. Il fut du nombre des professeurs qui furent obligés de quitter l'école lors de sa suppression provisoire en 1823. La révolution de 1830 lui en ouvrit de nouveau les portes, et plus tard il obtint la place de médecin en chef de l'hôtel royal des Invalides qu'il désirait depuis long-temps. Le baron Desgenettes est mort à Paris le 3 février 1837. On lui doit:

Tentamen physiologicum de vasis lymphaticis. Montpellier, 1789, in-8°.— Observation sur une phthisie calculeuse, publiée dans plusieurs journaux, et entre autres dans celui de médecine, chirurgie et de pharmacie, rédigé par Bacher, cahier de juin 1790. — Observations sur la faculté d'absorber que conserve le système des vaisseaux lymphatiques après la mort des animaux. Même journal que ci-dessus, 1790 — Testicules passés de l'abdomen dans le scrotum à l'âge de seize à dix-sept ans, et verge mal conformée. Mêmes journaux, 1791, Gazetta di Parma, 1792. — Analyse du système absorbant ou lymphatique. Montpellier, 1791, in-8°. Réimprimée avec des changements et des corrections dans le Journal de médecine de Paris, cahier de mars 1792. — Mich. Girardi protusio de origine nervi intercostalis. Paris, 1792, grand in-8°. Edition, soignée par Desgenettes, d'un opuscule intéressant. — Observations sur l'enseignement de la médecine pratique dans les hôpitaux de la Toscane. Journal de médecine de Paris, cahier de juillet 1792. — Précis d'une dissertation de M. Girardi et des recherches de M Félix Fontana, sur l'origine du nerf intercostal. Même journal, cahier de janvier 1793. — Réflexions générales sur l'utilité de l'anatomie artificielle, en particulier sur la collection de Florence et la nécessité d'en former de semblables en France. Même journal, cahier d'août 1793. — Lettre de R. Desgenettes au rédacteur du Magasin encyclopédique, sur le rapport fait au bureau de consultation des arts et métiers à l'occasion des travaux anatomiques et des pièces artificielles de Laumonier. Magasin encyclopédique tome III, an III (1795). — Fragment d'un mémoire sur les maladies qui ont régné à l'armée d'Italie. Journal de la Société de médecine de Paris, tome II, an V (1797). — Observation sur un phtiriasis ou maladie pédiculaire. Magasin encyclopédique, troisième année, tome III. — Avis sur la petite-vérole (en arabe). Au Kaire, 1800, in-8°. — Histoire médicale de l'armée d'Orient. Paris, 1802, in-8°. — Indication des principaux ouvrages sur la fièvre jaune. Journal de médecine, chirurgie et pharmacie de Paris, tome XI, an XIV (1806). — Discours prononcé le 9 novembre 1809 pour l'ouverture des cours de la Faculté de médecine de Paris. Paris, 1810, in-4°. — Des parotides dans les maladies aiguës. Extrait de deux opuscules italiens peu connus et publiés à Pérouse en 1785 et 1786. Journal de médecine de Paris, tome XX et XXI (1810). — Eloges des académiciens de Montpellier, recueillis, abrégés et publiés pour servir à l'Histoire des sciences dans le dix-huitième siècle. Paris, 1811, in-8°. — Discours prononcé le 7 novembre 1814, pour l'ouverture des cours de la Faculté de médecine de Paris. Paris, 1815, in-4°. Ce discours, prononcé pendant la première occupation des alliés, présentait beaucoup de difficultés qui naissaient des

circonstances et des sentiments connus de l'orateur. Quoique sur plus de trente ans de service Desgenettes en ait passé plus de vingt-cinq aux armées actives ou en mission, il a encore publié plusieurs autres articles dans les journaux scientifiques : 1° sur l'anatomie, la pathologie et quelques objets de physique générale ou spéciale ; 2° sur l'hygiène et la médecine pratique, plus spécialement appliquées aux hommes de guerre ; 3° enfin sur l'histoire littéraire de la médecine. On lui doit la précieuse collection de la Décade égyptienne en trois volumes, que la réimpression de Didot fera rechercher davantage. La *Biographie universelle* et la *Biographie médicale* lui doivent aussi plusieurs articles importants.

(*Biog. médic.*)

Apr. J.-C. 1762. — BRUGMANS (Sebald-Justinus), né à Franeker dans la province de Frise en 1762, et fils d'un professeur de physique et de philosophie à l'Université de Groningue, fit ses premières études dans cette Université, et les acheva dans celle de Leyde. Destiné par ses parents à devenir officier du génie, il fut entraîné par son goût pour l'histoire naturelle et la médecine, et ce penchant fut favorisé par les encouragements qu'il reçut de sa famille, dès qu'elle le vit décidé à suivre cette carrière. A dix-huit ans, il prit le bonnet de docteur en philosophie. Il étudia la minéralogie sous Wallerius. La botanique eut pour lui non moins d'attraits. En 1781, il publia une description lithologique des environs de Groningue, et remporta un prix proposé par l'Académie de Dijon, sur les moyens de remplacer les plantes inutiles et dangereuses qui envahissent les prairies, par des végétaux salubres propres à fournir une nourriture abondante et saine aux bestiaux. En 1782, il obtint un autre prix, proposé par l'Académie de Bordeaux, sur les indices auxquels on peut reconnaître le temps où les arbres et surtout les chênes commencent à dépérir. Vers 1783, il mit au jour une dissertation relative à un météore sulfureux qui avait été observé à Groningue, et qui avait exercé de l'influence sur la végétation. En 1784, il eut l'honneur de remporter un troisième prix à l'Académie de Berlin, en lui envoyant un mémoire sur l'ivraie. Il n'avait encore que vingt-deux ans ; dès-lors il embrassa la profession de médecin, et prit pour sujet de thèse la puogénie. Il prouva, par diverses expériences décisives, que le pus était le produit d'une sécrétion morbide, et fit connaître les caractères qui le distinguent des autres humeurs animales.

Lors du départ de M. de Swinden pour Amsterdam, Brugmans le remplaça dans la chaire qu'avait occupée son père, et peu de temps après, en 1786, il fut nommé professeur de botanique à l'Université de Leyde. L'année suivante, il recommanda particulièrement l'étude trop négligée des plantes indigènes. Bientôt il fut en outre nommé à la chaire d'histoire naturelle, et depuis ce moment, non content d'enseigner les sciences naturelles avec le zèle le plus louable, il s'occupa de former des collections et d'établir un cabinet d'anatomie comparée, qui fût tout entier l'ouvrage de ses mains. Ce cabinet était d'autant plus remarquable que Brugmans seul l'avait créé. A la mort de Voltelen, on lui donna la chaire de chimie, et il professa cette science avec autant d'éclat que l'histoire naturelle et la botanique ; ce triple enseignement ne fut ni au-dessus de ses forces ni au-dessus de son savoir. C'est alors qu'il composa un éloge de Boerhaave. Cet écrit, le dernier qu'il ait publié, est le plus remarquable de tous ceux qu'il a laissés.

En 1795, Brugmans organisa le service de santé militaire de la Hollande, de concert avec les chefs de la médecine militaire française. Il travailla ensuite avec MM. Ten Haaf, Deimans, Driessen et Vrolik à la *Pharmacopœa Batava*, publiée en 1805.

Lorsque Louis Bonaparte monta sur le trône de Hollande, il le choisit pour son premier médecin, et lui donna le titre de conseiller d'état. A l'époque de la réunion de ce pays à l'empire français, Brugmans fut nommé par Napoléon inspecteur-général du service de santé des armées françaises, et vint s'asseoir à côté des Desgenettes, des Percy, des Larrey. Il reçut l'étoile de la Légion-d'Honneur, et fut nommé recteur de l'Académie de Leyde, pour laquelle il obtint une dotation annuelle de cent mille francs. A l'avénement du prince d'Orange, Brugmans fut placé par ce monarque à la tête du service de santé militaire, maritime et colonial, et il rétablit à La Haye le laboratoire central de chimie et de pharmacie qu'il y avait créé en 1795. Après la bataille de Mont-Saint-Jean, il prodigua les secours de

l'art aux blessés français, et les protégea contre les vexations qu'ils eurent à souffrir de la part de quelques ennemis étonnés de les avoir vaincus. Pour prix des soins qu'il donna, avec la même philanthropie, aux Russes, aux Prussiens et à ses compatriotes, le roi des Pays-Bas, l'empereur de Russie et le roi de Prusse lui décernèrent chacun un de leurs ordres.

Chargé en 1815 de reprendre à Paris les objets d'histoire naturelle enlevés à la Hollande par les armées républicaines, Brugmans remplit cette tâche avec la modération d'un beau caractère. Sa délicatesse, dans cette circonstance, ne doit pas être oubliée par les Français.

Depuis long-temps il travaillait à divers ouvrages; il avait publié, dans les mémoires de l'Institut de Hollande, des Observations sur la natation des poissons; il avait contribué à l'avancement de la médecine vétérinaire, et il venait d'être nommé président de la Société instituée pour l'amélioration de cette branche de l'art de guérir; enfin il était à la veille de se rendre à Bruxelles, lorsqu'une maladie subite termina sa vie à Leyde le 22 juillet 1819. (*Biogr. méd.*)

Apr. J.-C. 1763. — HOME (sir Everard), chirurgien distingué et l'un des anatomistes les plus laborieux de la Grande-Bretagne, était fils d'un chirurgien d'Edimbourg. Il était né vers 1763. Il fit sa première apparition dans le monde littéraire en gagnant le prix fondé par G. Fordyce et J. Hunter, par un mémoire sur les propriétés ou les caractères du pus. Il fut d'abord médecin militaire. Associé ensuite aux travaux de son beau-frère l'illustre J. Hunter, il s'éleva rapidement à des places importantes. Il compta parmi ses titres ceux de premier chirurgien du roi, et médecin extraordinaire depuis 1830, professeur honoraire du Collége des chirurgiens et plus tard président, premier chirurgien de l'hôpital Saint-George et de l'hôtel des Invalides de Chelsea; membre du Lycée médical et de la commission d'examens près le Collége de chirurgie et l'Ecole vétérinaire; membre de la Société royale de Londres et d'un grande nombre d'autres. En 1813, Everard Home avait été créé baronnet par le prince régent, depuis George IV. Il est mort le 31 août 1832, dans l'hôtel des Invalides de Chelsea, où il avait son domicile comme chirurgien. Ses recherches d'anatomie fine et de physiologie humaine et comparée, se font plus remarquer par leur multitude que par leur rigoureuse précision. Ses ouvrages de chirurgie renferment un grand nombre d'observations, mais ne se distinguent pas par la sévérité de la composition. Les plus remarquables de ces ouvrages sont ceux sur le rétrécissement de l'urètre et de l'œsophage, sur les maladies de la prostate et ses leçons d'anatomie comparée.

A dissertation on the proprietes of pus, which gained the prize medal given by the Lyceum Londinense for the year 1788, and was ordered to be printed for the use of the Society. Londres, 1788, in-4°. — Practical observations on the treatment of stricture in the urethra. Londres, 1795, in-8°; édit. 2, enlarged, containing also, observations on strictures in the œsophagus. Londres, 1797, 1803, in-8°, 2 vol. — 3e édit., Londres, 1805, in-8°. New edit. to which are added gouty attacks of the urethra and other parts cured by vinum colchici, and a new method of performing the high operation for the stone. Londres, 1821, 1822, in-8°, 3 vol. pl. — Practical observations on treatment of ulcers on the legs; considered as a branch of military surgery. Londres, 1797, in-8°, 295 pp. — Lectures on comparative anatomy; in which are explained the preparations in the Hunterian collection. Londres, vol. 1, 2, 1814: vol. 3, 4, 1822, in-4°. — Observations on cancer connected with histories of the diseases. Londres, 1805, in-8°. — Practical observations on the treatment of the diseases of the prostate gland. Londres, 1811, in-8°, 280 pp. avec 13 planches et 80 pp. de suppl. — New edit., Londres, 1818, in-8°, 2 vol. — New edit., 1822, 2 vol. — En français sous ce titre : Traité ou observations pratiques et pathologiques sur le traitement des maladies de la glande prostate. Traduit de l'anglais par Léon Marchant. Paris, 1820, in-8°, 32, et 368 pp. avec 4 planches. — A short tract on the formations of tumours, and the peculiarities that are met with in the structure of those that have become cancerous with their mode of treatment. Londres, 1830, in-8°, avec quatre planches. — Home a été l'éditeur des deux ouvrages suivants : John Hunter. A treatise on the blood, inflammation and gunshot-wounds; with a short account of the author's life, Londres, 1794, in-4°, trad.

en français, par Dubar, Gand, 18.., in-8°, 3 vol. — John Hunter, treatise on the venereal disease; enlarged by materials left by the author. Londres, 1809, in-4°. Ibid., 1818, in-4°. Traduit en français par Audiberty. Paris, 18.., in-8°. — Description of a new marin animal (serpula gigantea Linn.), in Philos Transact. vol. LXXV, 1785, p. 333. Abridg. vol. XIV avec une planche. — An account of a child with a double head; in a letter to John Hunter. Philos. Trans. vol. LXXX, 1790, 2 pl., p. 396; vol. LXXXIX, 1799, p. 28. Abridg. vol. XVIII, p. 443. — Observations on certain horny excrescesces of the human body. Philos. transact. vol. LXXXI, 1791, p. 95. Abridg. vol. XVII, p. 28. — Some facts relative to M. John Hunter's preparation for the Croonian lecrure. Philos. trans. vol. LXXXIV, 1794, p. 21. Abridg. vol. XVII, p. 343. — The Croonian lecture on muscular motion, of the structure and actions of the animal called hydatis. Philos. transact. t. LXXXV, 1795, P. I. p. 202; tome LXXXVI, 1796, P. I. Abridg. t. XVII, p. 453 et p. 525. — Some observations on the mode of generation of the Kanguroo, with a particular description of the organes themselves. Philos. transact. vol. LXXXV, 1795, p. 221. Abridg. t. XVII, p. 535. — A description of the anatomy of the seaotter, from a dissection made Novbr. 15, 1795. Philos. transact. vol. LXXXVI, 1796, p. 385. Abridg. tome XVIII, p. 34. — En commun avec Archib. Menzie: Observations on the changes which blood undergoes, when extravasated into the urinary bladder and retained for some time in that viscus, mixed with the urine. Philos. transact., p. 486. Abridg. tome XVIII, p. 65.— The croonian lecture, in which some of the morbid actions of the straight and cornea of the eye are explained, and their treatment observed. Philos. transact., vol. LXXXVII, 1797, P. I Abridg. tome XXIII, p. 74. — An account of the orifice in the retina of the Human eye, discovered by professor Sœmmerring to which are added proofs of this appearance being extended to eyes of the other animals. Philos. transact., vol. LXXXVIII, 1798, p. 332. Abridg. tome XVIII, p. 326. — The Croonian lecture experiments and observations upon the structure of nerves. Philos. trans., vol. LXXXIX, 1799, Abridg. t. XXVIII, p. 430. — Some additions to a paper read in 1790, on the subject of a child with a double head. Philos. transact., 1799. — An account of the dissection of a hermaphrodite dog. to which are prefixed some observations on hermaphrodites in general. Philos. transact., tome LXXXIX, p. 157. Abridg., t. XVIII, p. 485. — Some observations on the structure of the teeth of graminivorous quadrupeds; particulary those of the elephant and sus æthiopicus. Philos. transact. Abridg., t. XVIII, p. 485. — The Croonian lecture, on the structure and uses of the membrana tympani of the ear; read Novemb. 7, 1799. Philos. transact. 1800, tome LXI, P. I, art. 1, p. 1-21. Abridg., t. XVIII, p. 566. — Some additionnal remarks, on the mode of hearing in cases where the membrana tympani has been destroyed. Philos. transact., t. LXI, pages 159-60. Abridg., vol. XVIII, p. 630. — Some observations on the head of the Ornithorhynchus paradoxus; read July 3, 1800. Philos. transact., 1800, P. II, art. 18, p. 432-36. Abridg., vol. XVIII, p. 746. — The croonian lecture, on the irritability of nerves; read november 20, 1800. Philos. transact., 1801, P. II, art. 1, p. 1-22, pl. 1, Abridg., 1801, p. 1. Traduit en français dans Corvisart, Leroux et Boyer, Journal de médecine, 1809, août, p. 116-39. — Observations on the structure, and mode of growth, of the grinding teeth of the wild boar, and animal incognitum; read May 7, 1801. Philos. transact., P. II, art. 14, p. 319-32, pl. — The croonian lecture on the power of the eye to adjust it self to different distances, when deprived of the crystalline lens; read Novemb. 5, 1801. Philos. transact., 1802, P. I, art. 1, p. 1-11. Abridg. 1802, p. 67. — A description of the anatomy of the ornithoryncus paradoxus. Read decemb. 17, 1801. Philos. transact. 1802, art. 4, p. 67-84. pl. — Description of the anatomy of the Ornithorynchus hystrix; read June 3 1802. Philos. transact. P. II, art. 11, p. 348-64. Pl. 10-13. — Observations on the structure of the tongue, illustrated by cases in which a portion of that organ has been removed by ligature; read Febr. 3, 1803. Philos transact. 1803, art. 7, p. 205-13. — Remarks of the structure of the orifices found in certain poisonous snakes situated between the nostril and the eye, and the description of a bag connected with the eye met with in some snakes. Philos. transact. 1804,

P. I, art. 6, p. 70-76. — Description of the structure of the parts of the Cobro de Capello, or hooked snake of the East Indies, which perform the expansion of the skin of the neck. Philos. transact. P. II, art. 12, p. 346-52. — An account of a small lobe of the human prostate-gland, which has not before been taken notice of by anatomists; read Febr. 20 1806. Philos. transact. 1806, P. I, art. 8, p. 195-204, pl. — Observations on the shell of seaworm, found on the coast of Sumatra; proving it to belong to a species of Teredo; with an account of the anatomy of the Teredo navalis; read May 1, 1806. Philos. transact. P. II art. 13, p. 276-92, pl. — Observations on the camel's stomach respecting the water it contains, and the reservoirs in which that fluid is inclosed; with an account of some peculiarities in the urine. Read Jan. 12, 1806. Philos. transact. art. 19, p. 357-84, pl. — An account of two children born with cataracts in their eyes, to shew that their sight was obscured in very different degrees; with experiments to determine the proportional knowledge of objects acquired by them immediately aft r the cataracts were removed. Junary 15, 1807. Philos. transact. 1807, P. I, art. 3, p. 183 92. — Observations on the structure of the different cavities, which constitute the stomach of the Whale, compared with those of ruminating animals; with a view to ascertaing the situation of the digestive organ. Febr. 12, 1807. Philos. transact. art. 4, p. 93 102. — Observations on the structure o the stomachs of different animals; with a view to elucidate the process of converting animal and vegetable substances into chyle 1807. Philos. transact., P. II, art. 8, p. 139 75, pl. — On the structure and uses of the spleen; read november 26, 1807. Philos. transact., 1808, P. I, art. 2, p. 45-54. — Farther experiments; read feb. 25, 1808, art. 11, p. 133-43. — Some observations on M. Brande's paper on calculi; may 1808. Philos. transact., P. II, art. 16, p. 244-48. — An account of some peculiarities in the anatomical structure of the wombat; with observations on the female organs of generation. Jun. 23, 1808. Philos. transact., art. 19, p. 304-312, pl. — On the nature of the intervertebral substance in fish and quadrupeds; febr. 23, 1809. Philos. transact., 1809. P. I, art. 9, p. 177-87, pl. — An anatomical account of the squalus maximus, which in the structure of its stomach forms an intermediate link in the gradation of animals between the whale tribe and cartilaginous fishes, may 11, 1809. Philos. transact., P. II, art. 12, p. 206-220, pl. — Hints on the subject of animal secretions. Communicated by the society for the improvement of animal chemistry; jun. 22, 1809. Philos. transact., art. 22, p. 355-88. — On the case of a man, who died in consequence of the bite of a rattlesnake, with an account of the effects produced by the poison. Philos. transact., 1810. — On the gizzards of grazing birds, 1810. Philos. transact., 1810, P. II, art. 9, p. 184-89, pl. — On the mode of breeding of the oviviparous shark (hayfish) and on aëration of the fœtal blood in different classe of animals; jun. 7, 1810. Philos. transact., art. 12, p. 205-22, pl. — Experiments to prove that flu ds pass directly from the stomach to the circulation of the blood and from thence into the cells of the spleen, the gall bladder, and urinary bladder without going through the thoracic duct. jan. 31, 1811. Philos. transact., 1811, P. I, art. 8, p. 163-70. — An account of some peculiarities in the structure of the organ of hearing in the Balaena mysticetus of Linnæus; decemb. 12, 1811. Philos. transact., 1812, P. I, art. 3. p. 83-89, pl. — Observation intended to show that the progressive motion of snakes is partly performed by means of the ribs; feb. 27, 1812. Philos. transact., 1812, art. 9, p. 163-68, pl. — On the differeut structure and situations of the solvent glands in the digestive organs of birds, according to the nature of their food and particular modes of life; jun. 1812. Philos. transact., 1812. P. II, art. 20, p. 394-404, pl. — A description of the solvent glands and gizzards of the Ardea argala, the Casuarius emu, and the long-legged Casowary, from New-South Wales; decemb. 17, 1812. Philos. transact., 1813, P. I, art. 9, p. 77-81, pl. — Experime ts to ascertain the coagulating power of the secretion of the gastric glands. Communicated by the society for promoting the knowledge of animal chemistry; jan. 21, 1813. Philos. transact., art. 12, p. 96-100. — On the tusks of the Narwhale; febr. 18, 1813. Philos. transact., art. 18, p. 126-30, pl. — On the formation of fat in the intestines of living animals; march 18, 1813. Philos. transact., 1813, P. II, art. 21,

p. 146-58. — Additions to an account of the anatomy of the Squalus maximus, contained in a former paper; with observations on the structure of the branchial artery; jun. 24, 1813 Philos. transact., art. 27, p. 227-41, pl. — Observations on the functions of the brain, may 26. Philos. transact., 1814, P. II, art. 13, p. 409-86. Trad. en français dans Corvisart, Leroux et Boyer. Journal de médecine, tome XXXII, 1815, mars, p. 247-72. — Some account of the fossil remains of an animal more nearly allied to fishes than any of the other classes of animals; jun. 23, 1814. Philos. transact., art. 28, p. 571-77, pl. — On the influence of the nerves upon the action of the arteries; jun. 30, 1814. Philos. transact., art. 30, p. 583-86. — On the structure of the organs of respiration in animals wich appear to hold an intermediate place between those of the class pisces and the class vermes; and in two genera of the last mentioned class. Jun. 1 1815. Philos. transact., 1815, P. II, art. 16, p. 256 64, pl. — On the mode of generation of the Lamprey and Myxine. Jun. 15, 1815. Philos. transact., art. 17, p. 265–69, pl.—Some account of the feet of those animals whose progressive motion can be carried on in opposition to gravity. Febr. 22, 1816. Philos. transact., 1816, P. I, art. 9, p. 149-55, pl. — Experiments and observations to prove that the beneficial effects of many medicines are produced trough the medium of the circulating blood more particularly that of the Colchicum autumnale upon the gout. Communicated by the society for improving animal chemistry. March 21 1816. Philos. transact., 1816, P. II, art. 12, p. 257-61; — An appendix on the effects of the colchicum autumnale on gout, read apr. 25, 1816. Philos. transact., art. 13, p. 262-64 — On the formation of fat in the intestine of the Tadpole and on the use of the yelk in the formation of the embryo in the egg. Read may 23, 1816. Philos. transact., art. 20, p. 301–10. — Some farther account of the fossil remains of an animal, of wich a description wes given to the society in 1814. Jun. 13, 1816. Philos. transact. art. 22, p. 318 21, pl. — Farther observations on the feet of animals whose progressive motion can be carried on against gravity. Jun. 27, 1816. Philos. transact., art. 23, p. 322-30, pl. — An account of the circulation of the blood in class vermes of Linnæus, and the principle explained in which it differs from that in the higher classes. Novemb. 7, 1816. Philos. transact, 1817, P. I, art. 1, p. 1-12, pl. — An account of some fossil remains of the rhinoceros, discovered by M. Whirby in a caverne inclosed in the lime-stone rock from wich he is forming the break wather at Plimouth. Febr. 27, 1817. Philos. transact., art. 12, p. 176-82. — On the passage of the ovum from the ovarium to the uterum in women. May 1, 1817. Philos. transact., P. II, art. 12, p. 252-61, pl. — Some farther observations on the use of the colchicum autumnale in gout. May 8, 1817. Philos. transact., art. 19, p. 262-68. — The distinguishing characters between the ova of the sepia and those of the vermes testacea, that live in water, explained. Jun. 5, 1817. Philos. transact., art. 23, p. 297-301. pl.

Avec Will. Th. Brand : Some account of the nests of the Jasa Swallow, and of the glands that secretes the mucus of which they are composed. Jun. 26, 1817. Philos. transact., art. 25, p. 332-38, pl. — Observations on the gastric glands of the human stomach, and the contraction which takes places in that viscus. Jun. 26, 1817. Philos. transact., art. 27, p. 347-52, pl. — Additional facts respecting the fossil remains of an animal, on the subject of which two papers have been printed in the Philos. transact. showing that the bones of the sternum resemble those of the ornithorhynchus paradoxus. Jan. 22, 1818. Philos. transact., 1818, P. I, art. 3, p. 24-32, pl. — The croonian lecture. On the changes the blood undergoes in the act of coagulation. Novemb. 1817. Philos. transact., art. 11, p. 172-84. Some additions. March 5 1818, art. 12, p. 185-98, pl. — A description of the teeth of the Delphinius Gangeticus. Jun. 4, 1818. Philos. transact., art 21, p. 417-19, pl. — The croonian lecture. On the conversion of pus into granulation or new flesh. Novemb. 5, 1818. Philos. transact., 1819, P. I, art. 1, p. 1-10, pl. — On corpora lutea. Jan. 14, 1819. Philos. transact., art. 4, p. 59-69, pl. — An account of the fossil skeleton of the Proteosaurus. March 4 1819. Philos. transact., P. II, art. 13, p. 209-11. — Reasons for giving the name Proteosauru to the fossil skeleton which has been described. Philos. transact., P. II, art. 14

p. 212-16, pl. — On the ova of the different tribes of Opossum and Ornithorhynchus. March 25, 1819. Philos. transact., art. 16, p. 234-40, pl. — The croonian lecture. A farther investigation of the component parts of the blood. Novemb. 4, 1819. Philos. transact., 1820, P. I, art. 1, p. 1-10, pl. — On the milk tusks, and the organ of hearing of the Dugong. Read. apr. 13, 1820. Philos. transact., P. II, art, 9, p. 144-55, pl. — On the mode of formation of the canal for containing the spinal marrow, and on the form of the fins of the Proteosaurus. May 4, 1820. Philos. transact., art. 11, p. 159-64, pl. — Observations on the human urethra showing its internal structure, as it appeared in the microscope of F. Bauer, esq. Jun. 1, 1820. Philos. transact., art. 14, p. 183-95, pl. — An account of a new mode of performing the high operation for the stone; jan. 15, 1820. Philos. transact., art. 16, p. 209-13, pl. — Particulars respecting the anatomy of the Dugong, intended a supplement to Sir. T. S. Raffles's account of the animal; jun., 1820. Philos. transact., art. 20, p. 315-23. pl. — On the black rete mucosum of the negro, being a defence against the scorching effect of the sun's rays. Novemb. 9, 1820. Philos. transact., 1821, P. I, art. 1, p. 1-6. — The croonian lecture. Microscopical observations on the following subjects. On the brain and nerves, showing that the materials of which they are composed exist in the blood. On the discovery of valves in the branches of the vas breve, lying between the villous and muscular coats of the stomach. On the structure of the spleen. Decemb. 7, 1820. Philos. transact., art. 5, p. 25-46, pl. — An account of the skeletons of the Dugong, two horned Rhinoceros and Tapir of Sumatra, sent to England by sir Th. Stomfort Raffles. March 22, 1821. Philos. transact., P. II, art. 18, p. 268-75, pl. — On the particularities that distinguish the Manatee of the West-Indies, from the Dugong of the East-Indian seas. July 12, 1821. Philos. transact., art. 26, p. 390-91, pl. — On a new species of Rhinoceros, found in the interior of Africa, the skull of which bears a close resemblance to that found in a fossil state in Siberia and other countries. Decemb. 13, 1821. Philos. transact., art. 5, p. 38-45, pl. — Croonian lecture on the anatomical structure of the eye illustrated by microscopical drawings, executed by F. Bauer. Novembre, 15, 1821. Philos. transact., 1822, P. I, art. 9, p. 76-85, pl. — On the different in the appearance of teeth and the shape of the skull in different species of seals. Febr. 28, 1822. Philos. transact., art. 18, p. 239-40, pl. — Observations on the changes the egg undergoes during incubation in the common fowl: illustrated by microscopical drawings. May 16, 1822. Philos. transact., P. II, art. 35, p. 339-56, pl. — On the placenta. Jun. 27, 1822. Philos. transact., art. 29, p 401 7, pl. — On the difference of structure between the human membrana tympani and that of the elephant. Decemb. 12, 1822. Philos. transact., 1823, P. I, art. 3, p. 23-26, pl. — On the double organs of generation of the lamprey, the conger eel, the common eel, the barnacle, and earth worm which impregnate themselves; though the last from copulating, appear mutually to impregnate one another. Febr. 27, 1823. Philos. transact., art. 12, p. 140-51, pl. — The croonian lecture. On the internal structure of the human brain, when examined in the microscope, as compared with that of fishes, insects and worms. Novemb. 20, 1823. 1824, P. I, art. 1, p. 1-10, pl. — Some curious facts respecting the walrus and seal, discovered by the examination of specimens brought to England by the different ships lately returned from the polar circle. In a letter adressed to sir Davy. March 4, 1824. Philos. transact., P. II, art. 1, p. 233-41, pl. — An account of the organs of generation of the Mexican Proteus, colled by the natives Axolotl. Jun. 17, 1824. Philos. transact.; P. II, art. 22, p. 419-23, pl. — The croonian lecture. On the existence of nerves in the placenta. Novemb. 18, 1824. Philos. transact., 1825, P. I, art. 2, p. 66-80, pl. — Observations on the charges the ovum of the frog undergoes during the formation of the talpole. Novemb. 25, 1824. Philos. transact., 1825, P. I, art. 3, p 81-86, pl. — On the influence of nerves and ganglions in producing animal heat. Presented by the soc. for the improvement of animal Chemistry. March 17, 1825. Philos. transact., P. I, art. 12, p. 255-86, pl. — Microscopical observations on the materials of the brain, and of the ova of animals, to show the analogy that exists between them. Read at the society for promoting animal chemistry. Apr. 12,

1825. Read at the Roy. soc. Jun. 3, 1825. Philos. transac., art. 19, p. 438-39, pl. — On the coagulation of the fluid blood in an aneurysmal tumour. Philos. transact., 1826. — Account of M. John Hunter's method of performing the operation for the cure of the popliteal aneurysm in Simmons London Med. Journ. : vol. 7, p. 391 ; vol. 8, p. 126. — Some observations on the loose cartilages found in joints and most commonly met with in the joints of the knee, in Transact. of a soc. for the improv. of med. and chir. Knowledge, vol. 1. 1793, p. 129. — Some observations on ulcers. Transact. of soc. etc., p. 330. — Cases and observations on strangulated hernia. Transact. of soc. etc., vol. 2, 1800, p. 99. — An account of an extraordinary tumour found in one of the axillary nerves. Transact. of soc. etc., p. 152. — Account of a person who was shot through the lungs, and survived 32 years; with an account of the appearence of the thorax on dissection. Transact. of soc. etc., p. 169.—Experiments and observations on the growth of bones. Transact. of soc. etc., p. 277. — A case of pregnancy, in which the ovum had become diseasead and was entirely filled up with small hydatids. Trans. of soc. etc., p. 300. — The operation of puncturing the bladder above the pubis, and through the rectum, illustrated by cases. Trans. of soc. etc., p. 344. — Two cases of suppuration of the brain in consequence of external injury, with observations. Transact. of soc., vol. 3, 1812, p. 94. — Cases and observations which shew that inflammation is sometimes communicated from the dura mater to the pericranium. Trans. of soc. etc., p. 122-57. — Case of inflammation and swelling of the epiglottis. Trans. of soc. etc., p. 268-74.

Extrait des observations anatomiques sur l'échidne (Bulletin philomatique), dans Lametherie : Journal de physique, t. XIV, an XI, p. 232-34. — Sur une nouvelle théorie de la fécondation. Journ. de phys., t. XLII, 1817, p. 73-74. — Sur un phénomène de la vision, Annal. de chim. et de phys., t. I, 1816, avril, p. 443-44. — Ueber die Wirkung eines Anfalls von Læhmung auf die Fæhigheit der Augen, nahe Gegenstænde zu sehen. in Meekel Deutsch. Archiv. für Physiol., t. IV, 1818, p. 125. — Ueber den Einfluss den die Wegnahme des Füllens auf die Milchabsonderung der Eselinn hat; aus Hunter's nachlass. art. 16, p. 129-30. — Lettre à M. le professeur Richerand; extrait dans le nouv. Journ. de méd., t. III, 1818 octobre, p. 182-84. — Ueber einen merkwürdigen Gallenstein, Gerson und Julius Magaz. der ausl. Heilk., t. I, 1821 janvier et février, art. 8, p. 130-33. — Recherches sur la disposition organique, en vertu de laquelle s'opèrent l'allongement et la contraction de la fibre musculaire; extrait dans Journ. des prog. des sc. méd., deuxième série, t. I, 1830, p. 97-99, fig.

(*Dict. hist. de la médec.*)

Apr. J.-C. 1763. — HECKER (Auguste-Frédéric), un des écrivains les plus féconds de l'Allemagne médicale moderne, né à Kitten en Saxe le 1er juillet 1763, étudia la médecine à Halle et fut reçu docteur en 1787. Trois ans après, il fut nommé professeur ordinaire de médecine à l'université d'Erfurt. En 1799, le prince de Hohenzollern-Sigmaringen l'honora du titre de conseiller. En 1805, il fut appelé à Berlin pour y occuper une chaire au collége médico-chirurgical; il fut en même temps nommé conseiller du roi de Prusse. Il mourut le 11 octobre 1821.

Les nombreux ouvrages de Hecker se partagent en trois classes : ouvrages sur l'histoire de la médecine; on n'y trouve pas une érudition bien profonde, mais ils offrent de l'intérêt et sont écrits avec jugement : ouvrages périodiques ; on y remarque des vues mieux arrêtées et un plan mieux suivi que dans la plupart des journaux : enfin, ouvrages sur la médecine pratique; ils ne sont pas d'un homme supérieur qui fait avancer la science, mais d'un écrivain laborieux et instruit, qui l'expose telle qu'il la trouve, avec netteté et précision. Voici les titres des principaux ouvrages de Hecker :

Theoretische-praktische Abhandlung ueber den Tripper; ein Versuch zu Vereinigung der Meinungen der Aerzte ueber diese Krankheit. Leipzick, 1787, in-8°. — Auswahl der medicinischen Aufsaetze und Beobachtungen aus den Nuernbergischen gelehrten Unterhandlingen. Halle, tome I, 1787 ; II, 1788, in-8°. Traduction du latin. — Dissertatio qua morbum syphiliticum et scrophulosum unum eumdemque morbum esse evincere conatur. Halle, 1787, in-8°. —Therapia generalis, oder Handbuch der allgemeinen Heilkunde. Berlin, 1789, in-8°. Ibid., 1784, in-8°. —

Archiv fuer die allgemeine Heilkunde. Berlin, tome I, 1790; II, 1792, in-8°. — Deutliche Anweisung, die venerischen Krankheiten genau su erkennen, und richtig zu behandeln. Erford, 1791, in-8°. Ibid., 1802, in-8°. Ibid., 1815, in-8°. — Ueber die Verrichtung der kleinsten Schlagadern und einiger aus einem Gewebe der feinsten Gefaesse bestehenden Eingeweide, der Schildund Brusdruese, des Milzes, der Nebennieren und der Nachgeburt, Erford, 1790, in-8°. — Medicinæ omnis ævi fata tabulis exposita. Erford, 1790, in-4°. — Therapia generalis chirurgica, oder Handbuch der allgemeinen chirurgischen Heilkunde, fuer angehenden Aerz e und Wundaerzte. Erford, 1791, in-8°. — Beytrag zur Kentniss der Krankheiten der Gelehrten. Erford, 1791, in-8°. — Grundriss der Physiologia pathologica, oder Lehre von dem Bau, der Mischung und den Verrichtungen des menschlichen Koerpers und seiner Theile im widernatuerlichen Zustande. Halle, 1791-1799, 2 vol. in 8°. — Nachtrag zu der Erfurter gelehrten Zeitung VII st. 1791, zu dem Archive fuer die allgemeine Heilkunde 2ter Band, und zu allen Zeitungen, Journalen, Bibliotheken, u. s. w., die Hrn. Weikard's medicinische Fragmente und Erinneringen nach Verdiensten haben, und noch recensiren werden. Ein Beytrag zur Kenntniss der Krankheiten der Gelehrten, durch einen merkwuerdigen Fall erlaeutert. Erford, 1791, in-8°. — Tabellen ueber die Geschichte der Medicin. Erford, 1791, in 8°. — Dissertatio de exanthemate miliari et pemphigo. Erford, 1791, in-4°. — Nachricht an das einheimische und auswaertige Publikum, die verbesserte Einrichtung einer grossen Krankenanstalt zu Erfort, besonders zum Unterricht der Studirenden betreffend. Erford, 1792, in-4°. — Allgemeine Geschichte der Natur-und Arzneykunde. Leipzick, 1793, in-8°. — Neues Archiv fuer die allgemeine Heilkunde. Leipzick, 1795, in-8°. — Magazin fuer die pathologische Anatomie und Physiologie. Altona, 1796, in-8°. — Archiv fuer die allgemeine Heilkunde. Berlin, 1799, 2 vol. in-8°. — Die Poken sind ausgerottet! Erford, 1802, in-8°. — Deutliche Anweisung, die verschiedene Arten des Trippers genau zu erkennen, und richtig zu behandeln. Erford, 1802, in-8°. Trad. en français par A.-J.-L. Jourdan, Paris, 1811, in-12. — Kunst, die Krankheiten der Menschen zu heilen, nach den neuesten Verbesserungen in der Arzneywissenschaft. Erford, 1804, 2 vol. in-8°. Ibid., 1805, in-8°. Ibid., 1809, in-8°. Ibid., 1813-1814, 4 vol. in-8°. — Ueber die gegenwaertige Verhaeltnisse der ausuebenden Heilkunde zu ihrer Theorie. Erford, 1805, in-8°. — Therapia generalis, oder Handbuch der allgemeinen Heilkunde. Erfort, 1805-1810, in-8°. — Die Kunst, unsere Kinder zu gesunden Staatsbuergern zu erziehen und ihre gewoehnlichen Krankheiten zu heilen. Erford, 1805, in-8°. — Kurzer Abriss der Pathologie und Semeiotik; zur Grundlage seiner Vorlesungen beym Collegio medico-chirurgico zu Berlin entworfen. Berlin, 1806, in-8°. — Medizinisch praktischer Taschenbuch fuer Feldaerzte und Wundaerzte teutscher Armeen. Berlin, 1806, in-8°. Ibidem, 1814, in-8°. — Anleitung zum zweckmaessigen Gebrauche der einfachen und zusammengesetzten Arzneymittel, welche in der Pharmacopœi castrensi Borussica enthalten sind. Eine Beylage zu dem medicinisch-praktischen Taschenbuch fuer Feldaerzte und Wundaerzte teutscher Armeen. Berlin, 1806, in-8°. — Wodurch reift die Chirurgie dem Grade ihrer gegenwaertigen Vollkommenheit entgegen? Berlin, 1806, in-8°. — Kritische Jahrbuecher der Staatsarzneykunde fuer das neunzehnte Jahrhundert. Berlin, 1806-1808, 2 vol. in-8°. — Welches ist das wahre Zweck medicinisch-chirurgischer Lehranstalten? welche Art des Unterrichts kann ihn befoerdern? Berlin, 1807, in-8°. Trad. en français, Berlin, 1807, in-8°. — Kurzer Abriss der Therapie: zur Grundlage seiner Vorlesungen bey dem Koenigl. Collegio medico-chirurgico zu Berlin entworfen. Berlin, 1807, in-8°. — Ueber die Nervenfieber, welche in Berlin im Jahre 1807 herrschten, nebst Bemerkungen ueber die reitzende, staerkende und schwaechende Kurmethode. Berlin, 1807, in 8°. — Die Heilkunst auf ihren Wegen zur Gewissheit, oder die Theorie, Systeme und Heilmethode von Hippocrates bis auf unsere Zeiten. Berlin, 1808, in-8°. Erford, 1815, in-8°. Ibid., 1819, in 8°. — Kurzer Abriss der Chirurgia medica. Berlin, 1808, in-8°. — Abriss der Pathologie und Semiotik, der Therapie und der Chirurgia medica. Berlin, 1808, in 8°. — Manuel du médecin pratique militaire. Breslau, 1808,

in-8°. — Ueber die Natur und Heilart des Faulfieber, nebst Bemerkungen neber einige Verschiedenheiten, Eintheilungen und Kurmethoden der Fieber ueberhaupt. Berlin, 1809, in-8°. — Ueber die Entzuendung im Halse und die Angina polyposa. Berlin, 1809, in-8°. — Erste Sammlung kleiner Schriften fuer die theoretische und praktische Heilkunde. Berlin, 1809, in-8°. Zweire, Erford, 1812, in-8°. — Gedanken ueber die Natur und Ursachen des Weichselzopfs. Erford, 1810, in-8°. Ibid., 1812, in-8°. — Von den Krankheiten mit den Scharlachauschlag. Leipzick, 1810, in-8°. — Von Wirkungen und Erfolge der Heilmittel. Leipzick, 1810, in 8°. — Annalen der gesammten Medicin, als Wissenschaft und Kunst, zur Beurtheilung ihrer neuesten Erfindungen, Theorien, Systeme und Heilmethoden. Berlin, 1810, in-8°. — Praktische Arzneymittellehre. Erford, 1814, in-8°. — Lexicon medicum theoretico-practicum reale, oder allgemeines Woerterbuch der gesommten theoretischen und praktischen Heilkunde. Vienne, Erford et Gotha, 1816-1818, in-8°. Ce dictionnaire s'arrête à l'F. — Vollstaendiges Handbuch der Kriegsarzneykunde. Gotha, 1816, 2 vol. in-8°.

(*Dict. hist. de la méd.* — *Biog. méd.*)

Apr. J.-C. 1763. — HILDENBRAND (Jean-Valentin, noble, de), l'une des célébrités de l'école de Vienne, né dans cette ville le 8 avril 1763, fit ses études médicales sous le célèbre Stoll, et fut reçu docteur en 1784. Nommé au physicat de Weidhofen la même année, il suivit bientôt après, en qualité de médecin, le comte de Mniezech en Pologne, où son mérite lui valut, de la part du roi Stanislas, le titre de conseiller aulique en 1787. Nommé en 1793 professeur de médecine pratique à l'université Joséphine de Lemberg, il occupa cette chaire treize ans, au bout desquels cette Université ayant été réunie à celle de Cracovie, il y fut chargé du même enseignement, en même temps qu'il fut directeur de la faculté de médecine. Il fut appelé à Vienne, dans l'année 1806, pour y être professeur de clinique et, cinq ans plus tard, il fut nommé directeur de l'Hôpital-Général. Hildenbrand mourut le 31 mai 1818, d'une attaque d'apoplexie. Il était membre d'un grand nombre d'académies, et avait la réputation d'un des professeurs les plus distingués, et d'un des plus habiles praticiens de l'Allemagne. On a de lui :

Das Buch fuer die Wundaerzte in den oesterreichischen Staaten. Leipzick et Varsovie, 1789, in-8°. — Ueber die Macht der Fuersten und die buergeliche Freyheit : ein Buch fuers teutsche Volk. Vienne, 1793, in-8°. On devine aisément dans quel esprit est rédigé un traité sur la liberté civile publié à Vienne. — Ein Wink zur naehern Kenntniss und sichern Heilart der Hundswuth. Vienne, 1797, in-8°. Hildenbrand attribuait la rage à une modification du système nerveux et à une dégénérescence de la salive du chien, produites chez cet animal par son excessive lasciveté et le défaut de sueur qu'on remarque en lui ; cette hypothèse frivole n'est pas moins singulière que le traitement que l'auteur propose contre l'hydrophobie, et qui se compose de l'ammoniaque et des cantharides. — Ueber die Pest ; ein Handbuch fuer Aerzte und Wundaerzte, welch sich dem Pestdienste widmen. Vienne, 1798, in-8°. La peste n'est pas caractérisée essentiellement par les exanthèmes qui l'accompagnent, puisqu'ils n'ont pas lieu constamment ; cette maladie est contagieuse, car elle est la plus intense des fièvres nerveuses. La première de ces deux opinions d'Hildenbrand est rigoureusement vraie, la seconde est au moins mal motivée. — Ratio medendi in schola practica Vindobonensi. Vienne, 1804-1809, in-8°. Cet ouvrage peut être consulté avec quelque avantage sous le rapport pratique. — Institutiones pharmacologiæ sive materiæ medicæ. Vienne, 1804, in-8°. — Ueber den ansteckenden Typhus, und einigen Winken zur Beschraenæung oder ganzlichen Tilgung der Kriegspest und mehrerer anderen Menschenseuchen. Vienne, 1810, in-8°. Ibid., 1815, in-8°. Trad. en français par J.-C. Gasc, Paris, 1811, in-8° Ouvrage précieux dans le genre descriptif ; mais rempli de préceptes vagues, plus propres à jeter le praticien dans une incertitude désespérante qu'à le diriger. C'est néanmoins la meilleure monographie du typhus que l'on ait aujourd'hui. — Klinische Vorkenntnisse, oder Einleitung in die Klinische Heilkunde. Vienne, 1808, in-8°.

(*Dict. hist. de la méd.*, *Biog. méd.*,)

Apr. J.-C. 1763. — SAINT-URSIN (Marie de) naquit à Chartres en 1763. Reçu docteur en médecine à l'Univer-

sité de Caen, il devint premier médecin de l'armée du Nord, en 1793, et bientôt après inspecteur au conseil sanitaire. Il se fixa à Paris en 1800, et devint rédacteur de la Gazette de santé. Lors de la guerre de Russie, il reprit du service, fut fait prisonnier par les Russes, mais fut traité avec distinction. Il rentra en France en 1815, fut nommé premier médecin de l'hôpital militaire de Calais, et mourut dans cette ville en 1818.

L'Ami des femmes. Paris, ..., deuxième édition, 1804, in-8°. — Manuel populaire de santé. Paris, 1808, in-8°. — Étiologie et thérapeutique de l'arthritis et du calcul, etc. 1816, in-8°. — Marie de Saint-Ursin a encore publié une traduction, augmentée de notes, du Traité de la goutte et du rhumatisme de Giannini, et fourni des articles à divers recueils périodiques.

(*Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1764. — WALTER (Frédéric-Auguste), fils de Jean-Théophile, naquit à Berlin le 25 septembre 1764. Après avoir reçu une excellente éducation dans la maison paternelle, il alla à l'université de Duisbourg achever ses études médicales et il y prit, en 1786, le grade de docteur. Après avoir voyagé en France, en Angleterre, il fut, en 1790, nommé professeur d'anatomie et de physique au collége médico-chirurgical de Berlin, et adjoint de son père dans les diverses places qu'occupait ce dernier. En 1803 il eut, avec son père, la direction du musée anatomique dont le roi de Prusse venait de faire l'acquisition; en 1815 il fut nommé premier médecin conseiller du monarque. Il mourut le 18 décembre 1826. Les dernières années de sa vie avaient été consacrées à des études étrangères à la médecine, il s'occupait de l'histoire de l'art dans l'antiquité. Quoiqu'il ait moins cultivé les sciences médicales par goût que par position, ses ouvrages ne sont pas sans mérite; mais on lui reproche un ton de vanité qui va souvent jusqu'à l'impertinence.

Annotationes academicæ. Berlin, 1786, in-4°. — Angiologisches Handbuch, zum Gebrauche seiner Zuhœrer. Berlin, 1789, in-8°. — Einige Krankheiten der Nieren und Harnblase untersucht und durch Leichenœffnungen bestætigt. Mit 12 Kupfertafeln. Berlin, 1709, in-4°, 46 pp. — Vertheidigung meiner Schriften, mit Beylagen. Berlin, 1791, in-4°. — Anatomiches musæum gesammelt von Johann Gottlieb Walter, beschrieben von Friedrich August Walter. Berlin, 1796, in-4°, 2 part. de 176 et 192 pp. 5 pl. — Alte Malerkunst und J.-G. Walter's Laben und Wirken. Berlin, 1821, in-8°.

(*Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1765 *env.* — WAGLER (Charles-Théophile) fit ses études médicales à Gœttingue, devint prosecteur de l'Université et correspondant de la société des sciences. Il fut appelé à Brunswick en 1762 pour y remplir les fonctions de prosecteur et mourut dans cette ville le 20 juillet 1778. Wagler est auteur avec Rœderer d'une des meilleures relation d'épidémies qui aient été publiées dans le dernier siècle. On lui doit l'ouvrage suivant :

De morbo mucoso liber singularis, quem nuper speciminis inauguralis loco ediderunt J. Georg. Rœderer et Car.-Gottl. Wagler, etc. Gœttingue, 1765, in-4°, fig. — Denuo recensus annexaque præfat. de trichuridibus novo vermicum genere. Ed. H.-A. Wrisberg. Gœttingue, 1783, in-8°. — Recus. Paris, 181.., in-32. — Wagler a aussi publié quelques articles dans différents journaux.

Apr. J.-C. 1766 *env.* — SANDIFORT (Edouard), célèbre anatomo-pathologiste hollandais, fut reçu docteur en médecine à Leyde en 1763, devint professeur de médecine à La Haye, fut appelé en 1770, après la mort de B.-S. Albinus, à venir remplacer ce grand homme dans la chaire de médecine, d'anatomie et de chirurgie de l'université de Leyde, passa par les divers honneurs académiques, jouit de la plus haute réputation de savoir et d'habileté, et mourut dans un âge avancé, en 1819. Observateur zélé et écrivain érudit, Sandifort a donné à toutes ses productions un caractère d'utilité qu'elles conserveront long-temps; il les a enrichies d'un grand nombre d'observations particulières qui lui sont propres, et il a eu soin d'en rapprocher une multitude de faits analogues, épars dans toutes sortes de livres, et qui n'acquièrent de prix que par ce rapprochement. Elevé à l'école d'Albinus, Sandifort connut tout le prix de l'iconographie appliquée à l'anatomie, et surtout à l'anatomie pathologique, et il fut pour la dernière

de ces sciences ce qu'Albinus avait été pour l'autre. Son Muséum de Leyde est encore le plus beau recueil qui existe en ce genre. On s'étonne qu'un nom tel que celui de Sandifort ait été oublié dans la Biographie universelle, et même dans la Biographie médicale.

Dissertatio inauguralis de pelvi ejusque in partu dilatatione. Leyde, 1763, in-4°. Recus. in Thesaur. Dissert., t. III. — Natu en geneeskondige bibliotek, waarin in hat kort vorgedragen worden alle nieuwe werken, welke in de geneeskonde en naturlyke historie witkommen. 1765-1776, in-8°, 10 vol., fig. — Observationes anatomico-pathologicæ. Lib. I-IV. Leyde, 1777-1781, in-4°, 4 vol., fig. — Tabulæ intestini duodeni. Leyde, 1780, in-4°. — Icones herniæ inguinalis congenitæ. Leyde, 1731, in-4°. — Descriptio musculorum hominis. Leyde, 1781, in-4°. — Descriptio ossium hominis. Accedit oratio de officio medici perquam difficili a multis pessime neglecto. Leyde, 1785, in-4°. — Exercitationes academicæ. Lib. I-IV. Leyde, 1781-1783, in-4°, 4 vol., fig. — Anatome infantis cerebro destituti. Leyde, 1784, in-4°, fig. — Museum anatomicum academiæ Lugduno-Batavæ descriptum ab E. Sandifort, t. I-II. Leyde, 1793, in-fol., 2 vol., 136 pl.; t. III. Ed. a Ger. Sandifort. Leyde, 183.., in-fol. — Thesaurus dissertationum, programmatum, aliorumque opusculorum selectissimorum, ad omnem medicinæ ambitum pertinentium. Collegit, edidit, et necessarios indices adjunxit Ed. Sandifort, t. I-III. Leyde, 1768-1778, in-4°, 3 vol.

Sandifort a encore été l'éditeur de plusieurs autres ouvrages.

Tabulæ anatomicæ situm viscerum thoracicorum et abdominalium ab utroque latere ut et a posteriore parte, depingentes. Præcedit observatio de aneurysmate arteriæ iliacæ internæ rariore ischiadis nervosæ causa. Leyde, 1804, in-fol. (*Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1765. — DUMAS (Charles-Louis), fils d'un chirurgien distingué de Lyon, naquit dans cette ville le 8 février 1765. Après avoir fait ses premières études à Chonas, puis au collége de l'Oratoire de Lyon, et sa philosophie au séminaire de Saint-Irénée, où il s'adonna particulièrement aux mathématiques, il se rendit à Montpellier et y prit le bonnet de docteur en médecine à l'âge de dix-neuf ans. Persuadé qu'en deux années il n'avait pu acquérir des connaissances suffisantes, il séjourna deux autres années dans cette ville. En 1787, il fut couronné par la Société royale de médecine de Paris, et concourut avec Fouquet pour la chaire vacante par la mort de Sabatier. Fouquet, qui concourait pour la troisième fois, Fouquet le fondateur de l'enseignement clinique à Montpellier, fut nommé, dès le commencement des épreuves, par l'autorité supérieure, qui, cette fois, fit une exception en faveur du savoir et de l'habileté. Dumas se mit sur les rangs pour obtenir la chaire de Grimaud; malgré ses efforts, il n'obtint que l'accessit. Sans se décourager, il fit des cours de physiologie qui attirèrent un grand nombre d'élèves. La place de médecin de la Charité lui fut donnée. Baumes le prit pour collaborateur dans la rédaction du Journal d'instruction médicale. En 1791, Vigarous étant mort, l'université de Montpellier nomma Dumas vice-professeur; il fit des leçons sur la pathologie. En 1792, il se rendit à Lyon, où il fut nommé médecin de l'Hôtel-Dieu. Pendant le siége, on lui confia le soin des blessés. Après la reddition de cette ville, animé du désir d'étendre ses connaissances par la fréquentation des hommes distingués de la capitale, il vint à Paris, où il suivit en 1793, avec assiduité, les leçons de Vicq-d'Azyr, étudia la chimie et s'occupa d'anatomie comparée. C'est à Paris que Dumas perfectionna ses connaissances en anatomie, circonstance remarquable en ce qu'elle fait voir que Paris ne fut pas étranger à la direction qu'il imprima à l'Ecole de Montpellier. Renfermé dans une maison d'arrêt et près d'être conduit en prison, et de là sans doute à l'échafaud, il parvint à s'échapper, aidé par le dévouement d'un négociant nommé Lécuyer, qui ne craignit pas d'exposer sa vie pour sauver les jours de son ancien camarade de collége. Arrivé à Paris dépourvu d'un certificat de civisme, il ne put obtenir une place dans la chirurgie militaire; mais celle de chirurgien de quatrième classe de la marine au port de Toulon lui fut accordée après plusieurs mois de sollicitations. Durant son séjour à Toulon, il révéla les dangers qu'il redoutait dans le délire d'une maladie dont il fut atteint; ce qui l'obligea de se rendre à Nice en qualité de médecin. Une épidémie dé-

sastreuse éclaircissait les rangs d'une armée à laquelle le destin réservait des triomphes que tant d'autres devaient faire oublier. Dumas montra un grand dévouement au milieu des scènes douloureuses qui l'entouraient, et finit par tomber malade à Mantoue. En 1795, le gouvernement le nomma professeur d'anatomie et de physiologie à l'Ecole de santé de Montpellier. Ses leçons furent dès ce moment suivies avec empressement; il enseigna lui-même l'anatomie, marchant sur les traces de Vieussens, de Bordeu et de Barthez; il fit aussi des cours sur les maladies aiguës et chroniques, et sur la bibliographie médicale. Non content de diriger les études de cette ardente jeunesse, il publia plusieurs ouvrages importants, que l'Ecole de Montpellier compte au nombre de ses livres classiques les plus remarquables, et qui ont contribué à donner une direction particulière aux travaux des élèves de cette école célèbre. De nombreuses récompenses encouragèrent son zèle, il fut successivement nommé doyen de la Faculté, recteur de l'Académie, membre de la Légion-d'Honneur, conseiller ordinaire de l'Université, correspondant de l'Institut, président des jurys médicaux. Dumas jouissait de toute la considération attachée à des titres acquis par de longs et honorables travaux, lorsque, le 28 mars 1813 il tomba malade et mourut le, 3 avril suivant âgé seulement de quarante-trois ans. Son caractère, dit M. Prunelle, fut bon, élevé, sensible. Dans les temps malheureux où la fureur des factions ensanglantait la France, Dumas lui arracha de nombreuses victimes, et diminua autant qu'il était en lui les maux qu'il ne pouvait empêcher. Le souvenir de ses bonnes actions doit faire oublier ses démêlés scandaleux avec Barthez.

Lorsque Dumas vint étudier à Montpellier, il y trouva les doctrines de Stahl et de Van Helmont profondément modifiées par Sauvages, Bordeu, Barthez et Grimaud. Les vues de Sauvages sont tombées peu à peu dans l'oubli, celles de Bordeu ont été accueillies et fécondées par l'Ecole de Paris; Dumas a développé, étendu celles de Barthez et de Grimaud. On peut le considérer comme le fondateur de la doctrine des éléments pathologiques, la moins florissante des trois sectes principales qui divisent aujourd'hui les médecins français.

Le principe vital, sans cesse réalisé dans les écrits de Barthez, ne fut pour Dumas que la considération abstraite des forces auxquelles on attribue l'exercice de l'action organique. D'après Stahl, Bordeu et Barthez, il admit une *force sensitive* et une *force motrice*; d'après Grimaud, une *force assimilatrice*, et, d'après ses propres réflexions, une *force de résistance vitale* que personne n'a voulu admettre après lui. Il finit par réduire tous les phénomènes vitaux à trois phénomènes principaux : la *réaction vitale*, l'*assimilation vitale*, la *résistance vitale*. Il crut avoir fait assez en s'arrêtant à ces trois notions abstraites des effets de l'action organique considérée en général, et il commit la faute que j'ai reprochée à Barthez; en pensant que l'on devait rallier tous les phénomènes de la vie à ces trois chefs, au lieu de les rapporter tout simplement aux organes dans lesquels on les observe. Aussi ce fut en vain qu'il établit sa division des systèmes organiques, imitée par Bichat, mais bien inférieure à la théorie de Bordeu, sur les *départements* organiques, dont on n'a pas encore recueilli tous les avantages qu'on aurait pu en tirer, si l'auteur de l'Anatomie générale avait suivi de plus près les traces de Bordeu, au lieu de marcher sur celles de Dumas.

Dumas puisa l'idée de sa division des systèmes dans les cours de Grimaud : ainsi elle appartient à la France, et non à l'Angleterre, comme on l'a prétendu tout récemment. Dumas porta cette division des systèmes dans l'observation clinique des phénomènes de chaque maladie, mais non dans l'étude générale de la pathologie : ce furent le professeur Pinel et Bichat qui firent cette observation, dont le résultat a été de ramener à l'étude des départements organiques de Bordeu. Le premier se renferma dans le rapprochement des phénomènes morbides en groupes abstraits, auxquels il négligea de rallier plusieurs organes affectés; le second voulait qu'on étudiât, dans les systèmes, l'état de la sensibilité et de la contractilité. Comme Dumas exposait 1° les maladies produites par l'altération des forces de réaction, d'assimilation et de résistance, celles de la sensibilité, de l'irritabilité, de l'absorption et de l'énergie de la constitution; 2° les maladies par épaississement, résolution, excès, défaut ou dégénération des humeurs; 3° les ma-

ladies par resserrement, relâchement, engorgement, solution, dégénérescence, transformation des solides; 4° les maladies par altération spécifique de la constitution : il suffit de retracer ce plan pour démontrer combien, dans la pathologie, il est resté en arrière.

Dans la thérapeutique, il procéda d'une manière encore moins conséquente à ses principes anatomico-physiologiques; car il s'attacha uniquement à établir les indications d'après certains groupes abstraits de symptômes, certaines circonstances plus ou moins remarquables des maladies, et non d'après l'état des forces vitales et des tissus organiques, comme on est arrivé à le faire dans l'École de Paris. Par suite du développement que les idées de Dumas sur ce point ont reçu de la part de ses élèves, les maladies sont, pour la plupart, composées de plusieurs affections primaires ou *simples*, qui exigent l'emploi de moyens thérapeutiques *spécifiques*. Ainsi, la *douleur* réclame l'usage des narcotiques; la *phlogose*, les émollients, les émissions sanguines; la *périodicité*, le quinquina. Le nombre de ces *éléments morbides*, que l'on ne craint pas de comparer aux éléments chimiques, a été porté à trente environ par M. Bérard, et chaque sectateur de cette doctrine, qui compte d'assez nombreux partisans dans le midi de la France, augmente ou diminue ce nombre à volonté, selon qu'il use plus ou moins libéralement de l'analyse. On a été jusqu'à voir quatre maladies dans l'inflammation. Cette doctrine est fautive, parce qu'elle repose sur ce principe erroné : *La diversité des moyens qui guérissent une maladie prouve qu'elle est composée.* Ce principe est erroné; car, pour le détruire, il suffit de lui opposer celui-ci : *Quelque différents que paraissent plusieurs moyens, ils doivent agir de la même manière quand ils guérissent la même maladie.*

Cette doctrine, qui offre l'exemple le plus frappant de l'abus de l'analyse en pathologie, est purement artificielle. La douleur simple, qu'elle suppose, n'est qu'une supposition gratuite; la phlogose ne peut pas avoir lieu indépendamment de l'inflammation : la *périodicité* n'est pas plus un élément des maladies que la *continuité*, dont on ne parle pas. Cette doctrine est sujette à beaucoup d'inconvénients dans la pratique; en isolant les symptômes de chaque maladie, et faisant de ces symptômes autant de maladies qu'il faut combattre par des moyens particuliers, elle conduit à méconnaître leur dépendance et la possibilité de faire disparaître plusieurs de ces prétendus éléments en attaquant celui d'où dépendent tous les autres. Elle peut être dangereuse, car elle peut conduire à ne combattre, par exemple, que la douleur dans une inflammation. Cette doctrine réduit la thérapeutique à la recherche empirique des spécifiques, au lieu de perfectionner, comme on l'a prétendu, la science des méthodes curatives. Enfin, elle ramène à la médecine purement symptomatique, que l'insuffisance et les erreurs des théories médicales physiques, mécanique, chimique et dynamique pouvaient seules mettre en vogue; et qui doit être rejetée, puisque tout commence à nous faire croire que nous sommes enfin sur la voie de la véritable théorie médicale qui fournira des principes fixes à l'exercice de l'art de guérir.

Dumas fut un de ces hommes qui, par leur savoir étendu et profond, par les services qu'ils rendent pendant leur vie, obtiennent et méritent l'estime de leurs contemporains, mais qui ajoutent peu à la masse des connaissances humaines, qui n'impriment qu'un mouvement incertain à la science, et dont, par conséquent, la réputation ne s'accroît point après leur mort.

Son style a été jugé de la manière suivante par M. Prunelle : « On lui reproche assez généralement de se servir d'expressions ampoulées et vagues, d'affecter une pompe trop ambitieuse de style, de n'avoir pas même, sur ce point, la logique nécessaire ; on a dit, enfin, que l'auteur revenait trop souvent sur les mêmes idées, sans nécessité pour ses intérêts, comme sans avantage pour le lecteur : toutes observations qui peuvent être vraies quelquefois. Je ne sais même si ces défauts ne prendraient pas en partie leur source dans la grande étude que Dumas avait faite dans sa jeunesse de Buffon et de Rousseau. Peut-être n'avait-il pas aperçu que, dans ces grands écrivains, l'expression est tellement unie à la pensée qu'elle est inséparable du caractère de l'homme, et que, pour s'essayer à parler comme Rousseau ou comme Buffon, il faut avant tout agir et penser comme eux.... Dumas, malgré ce que je viens de dire, n'en demeure pas moins un des

meilleurs écrivains que la langue française doive à la médecine. Son style est rapide, facile, souvent harmonieux, toujours un peu diffus, quoiqu'il ne manque jamais de clarté. » Je ne sais trop, je l'avoue, si les actions de Buffon et celles de Rousseau eurent quelques rapports avec leur style, mais la remarque de M. Prunelle est tout à fait judicieuse. Les jeunes médecins ne sauraient choisir avec trop de soin les modèles qu'ils se proposent d'imiter : de ce choix dépend souvent le sort de leurs productions.

On a de Dumas :

Essai sur la vie, ou Analyse raisonnée des facultés vitales. Montpellier, 1785, in-8°. On reconnaît facilement, dans l'auteur de cette thèse, un disciple de Grimaud. Dumas y propose de décomposer les fonctions, d'en étudier séparément les effets, d'abord isolément, puis en les rapprochant les uns des autres. Il ne fut pas heureux dans cette application de la méthode de Condillac. — Mémoire dans lequel, après avoir exposé la nature de la fièvre et des maladies chroniques, on tâche de déterminer dans quelles espèces et dans quel temps des maladies chroniques la fièvre peut être utile ou dangereuse, et avec quelles précautions on doit l'exciter ou la modérer dans leur traitement. Montpellier, 1787, in-8°. Ce mémoire fit accorder à Dumas la moitié du prix proposé par la Société royale de médecine, et lui valut la bienveillance de Vicq-d'Azyr. Quoique souvent citée, cette production offre peu d'intérêt : à l'époque où elle parut, on ne pouvait rien dire de solide sur l'utilité de la fièvre, parce qu'on était réduit à un empirisme bien peu fait pour jeter quelque lumière sur ce sujet. C'est seulement aujourd'hui que l'on peut étudier avec fruit jusqu'à quel point il est avantageux de surexciter les voies digestives pour guérir l'irritation chronique des organes de la digestion ou de tout autre viscère. — Utrum ex recentioris chemiæ delectis verisimilior assignari queât caloris animalis origo? Resp. J.-J. Audirac, Paris, 1788, in-4°. Cette thèse fut le premier résultat de l'étude que Dumas fit de la chimie pendant son séjour dans la capitale. On sait aujourd'hui à quoi s'en tenir sur l'application de cette science à celle des corps vivants. — Dissertation sur la nature et le traitement des fièvres rémittentes qui compliquent les grandes plaies; dans les Mémoires de la Société médicale d'émulation, t. IV. Trad. en italien, Florence, 1805, in-8°. L'auteur se montre observateur exact et habile praticien dans cette dissertation, quoiqu'il n'en ait pas épuisé le sujet. —Système méthodique de nomenclature et de classification des muscles du corps humain. Montpellier, 1797, in 4°. Dans ce travail, fait avec beaucoup de soin, l'auteur établit la nomenclature d'après les attaches des muscles; mais elle est beaucoup plus compliquée que celle de Chaussier, et, par conséquent, d'un usage moins commode. Comparer les noms anatomiques créés par Dumas aux phrases botaniques de Tournefort, c'est en montrer de suite les inconvénients. — Principes de physiologie, ou Introduction à la science expérimentale, philosophique et médicale de l'homme vivant. Paris, 1800-1803, 4 vol. in-8°. Cet ouvrage, refait dans un autre esprit, a été réimprimé à Montpellier, en 4 vol. in-8°, en 1806. — Doctrine générale des maladies chroniques, pour servir de fondement à la connaissance théorique et pratique de ces maladies. Montpellier, 1812, in-8°. Trad. en italien, Florence, 1813, 3 vol. in-8°. — Discours prononcé à la séance publique de l'École de médecine de Montpellier. Montpellier, an VI, in-4°. — Discours sur les progrès futurs de la science de l'homme. Montpellier, an XII, in-4°. — Eloge de Henri Fouquet. Montpellier, 1807, in-4°. — Eloge de Barthez. Montpellier, 1808, in-4°. — Discours prononcé à l'installation de la Faculté des lettres. Montpellier, 1810, in-4°.

Dumas a inséré dans le Journal d'instruction médicale (Montpellier, 1791-1792, 2 vol. in-8°) une Observation d'imperforation de l'anus; un Discours sur l'utilité de chacune des sciences dont se composent les études des médecins; un Aperçu d'un cours de physiologie pratique; des Considérations sur les maladies gastriques, sur la doctrine de Stahl; un Parallèle de Baillou et de Sydenham : comme observateurs ils sont égaux, selon Dumas, et Baillou est supérieur à Sydenham sous le rapport du style et comme philosophe. — Le tome V du Journal général de médecine contient l'extrait d'un Mémoire de Dumas sur les maladies qui ont régné à l'armée d'Italie à la fin de l'an II et au commencement de l'an III de l'ère républicaine. Des gastrites ont été décri-

tes, dans ce Mémoire, sous les noms de fièvres rémittentes gastriques et de fièvres ardentes nerveuses. — Dumas a traduit avec Petit-Darson l'Essai sur la nature et le traitement de la phthisie pulmonaire de Thomas Reid (Lyon, in-8°). — L'éloge funèbre de Dumas a été prononcé dans l'assemblée de la Faculté de médecine de Montpellier, le 14 décembre 1813, par Prunelle. Cet éloge (imprimé en août 1814) offre non-seulement le tableau de la vie et des ouvrages de Dumas, mais encore des considérations pleines d'intérêt sur Sauvages, Barthez, Grimaud; en un mot, sur la plupart des hommes les plus remarquables sortis de l'Ecole de Montpellier. (*Biog. méd.*)

Apr. J.-C. 1766. — SPRENGEL (Kurt), l'un des hommes les plus distingués de notre siècle et l'un de ceux qui font le plus d'honneur à l'Allemagne, naquit le 3 août 1766 à Boldekou, près d'Anklan. Son père, prédicateur de l'Evangile, était un homme distingué par ses connaissances dans les sciences naturelles, et il eut pour mère une sœur du savant Adelung. Son oncle Chr. Conrad Sprengel était un botaniste de réputation. Né au sein de la science, et nourri de sa substance dès ses premières années, Kurt Sprengel donna des preuves précoces d'un talent propre à féconder les germes déposés dans sa jeune intelligence. Par les soins de son père, il apprit, outre les langues savantes, la langue hébraïque, et il n'eut besoin que d'une grammaire, d'un dictionnaire et de quelques livres pour apprendre lui-même l'arabe. Il possédait une instruction solide et variée, quand il se chargea, à l'âge de dix-sept ans, d'une éducation particulière dans une famille honorable de près de Greifswald. Dans sa dix-neuvième année, en 1785, il commença ses études académiques à l'Université de Halle, et dès 1787 il obtint le titre de docteur en médecine. Il suivit quelque temps, comme élève, la pratique du docteur Daniel. Il devint collaborateur et fut bientôt le rédacteur principal d'un journal de médecine et d'histoire naturelle. Il fit en même temps des cours de médecine légale et d'histoire de la médecine, et fut nommé professeur extraordinaire à l'Université en 1789. Il fit avec le plus grand succès des cours de pathologie générale; leçons qu'il a continuées sans interruption jusqu'en 1817, époque où il abandonna presque entièrement l'enseignement de la médecine pour celui de la botanique. Il fut attaché à l'Université en 1795 comme professeur ordinaire, et depuis on fit de grands sacrifices pour l'y fixer, quand des offres brillantes lui furent faites à diverses reprises pour l'attirer dans d'autres universités, qui voulaient tirer profit de sa célébrité. Elle se fondait sur des talents vraiment remarquables et un savoir immense. Mais c'est surtout comme historien que Sprengel occupe un des rangs les plus élevés dans la littérature médicale moderne. Ce qui le distingue à ce titre des ses prédécesseurs et même des historiens qui sont venus depuis, c'est d'avoir toujours lié par leurs rapports naturels l'histoire de la médecine avec l'histoire de la civilisation et avec celle des sciences en général. Il est le seul qui ait tenté de présenter, pour chaque époque, le tableau des efforts de l'esprit humain dans ses recherches sur la médecine au milieu d'une esquisse du mouvement général qui l'emportait à la poursuite de toutes les autres sciences. Ce point de vue est une importation toute nouvelle dans l'histoire de la nôtre, et constitue pour Sprengel un titre solide de gloire. Il est dommage que dans l'histoire spéciale intrinsèque de la science et de l'art, dont il paraît ne s'être fait une idée bien nette qu'à l'époque où il publia la dernière édition de son ouvrage; il est dommage que, dans cette histoire qui est de beaucoup la plus nécessaire, il n'ait pas aussi bien réussi.

Specimen inaugurale, sistens rudimentorum nosologiæ dynamicorum prolegomena. Halle, 1787, in 8°. — Progr. quædam, articulum CXLVII constitutionis criminalis Carolinæ illustrantia. Halle, 1787, in-4°. — Beytræge zur Geschichte des Pulses, nebst einer Probe seiner Kommentarien über Hippocrates Aphorismen. Leipzick et Breslau, 1787, in-8°. — Galens Fieberlehre. Breslau et Leipzick, 1788, in-8°. — Sendschreiben über den thierischen Magnetisma, aus dem Schwedischen und Frænzœsischen. Mit Zusætzen. Halle, 1788, in-8°. — Apologie des Hippokrates und seiner Grundzætze. 1ster Theil. Leipzick, 1789. 2ster und letzter Theil. Ibid., 1792, in-4°. — Neue litterarische Nachrichten für Aerzte, Wundæ rzte und Naturforscher, aufs Jahr 1788 und 1789, 1stes bis 4tes Quartal. Halle, 1789, in-8°. — Diss. historia doctrinæ medi-

corum organicæ. Halle, 1790, in-8°. — Diss. de ulceribus virgæ tentamen historico-chirurgicum. Halle, 1799, in-8°. — Diss. de viribus medicaminum eorumque fatis. Halle, 1791, in-8°. — Peter Anton Perenotti de Cigliano von der Lustseuche; aus dem Italienischen: mit Zusætzen. Leipzick 1791, in-8°. — Karl Peter Thunberg's Reisen in Afrika und Asien, vorzüglich in Japon, wæhrend der Jahre 1772 bis 1779; Auszugsweise übersetzt. Mit Anmerkungen von J. R. Forster. Berlin, 1791, in-8°. — W. Buchan's Hausarzneykunde, oder Anweisung, wie man den Krankheiten durch eine schickliche Lebens art nicht nur vorbauen, sondern auch durch leiche Arzneymittel abhelfen soll. Nach der eilften englischen und der vierten franzæsischen Ausgabe übersetzt und mit Zusæzen begleitet. Altenbourg, 1792 (1791), in-8°. — Des Herrn van Kinsbergen Beschreibung vom Archipelagus; aus dem Hœllandischen übersetzt und mit Anmerkungen begleitet. Rostock et Leipzick, 1792, in-8°. — Die Schicksale der Mannschaft des Grosswenore, nach ihren Schiffbruche auf der Küste der Kaffern im Jahr 1782; aus dem Englischen der Herrn Carter übersetzt. Berlin, 1792, in-8°. — Bengt Bergius über die Leckereyen, aus dem Schwedischen mit Anmerkungen von D. Joh. Reinhold Forster und D. Kurt Sprengel. 2 Theile. Halle, 1792, in-8°. — Diss. historia litis de loco venæ sectionis in pleuritide, seculo XVI imprimis habitæ ventilatur. Halle, 1793, in-8°. — Versuch einer pragmatischen Geschichte der Arzneykunde. 5 Theile. Halle, 1792, 1800, in 8°. Dritte umgearbeitete Auflage. Halle, 1821-1828, in-8°, 5 vol. en 6 part. — Beytræge zur Geschichte der Medecin. 1sten Bandes 1tes Stück. Ibid., 1794. 2tes Stücæ. Ibid., 1795. 3tes Stück. Ibid., 1796, in-8°. — Handbuch der Pathologie. 1ster Theil: Allgemeine Pathologie. Leipzick, 1795. 2ter Theil: Fieber, Entzündungen, ibid., 1796. 3ter und letzter Theil, ibid., 1797, in-8°. — Robert Jackson über die Fieber in Jamaïka, aus dem Engl. übersetzt, mit Anmerkungen und Zusætzen. Ibid., 1796, in 8°. — Wil. Roscoe's Lorenzo de Medicis; ein Beytrag zur Geschichte der Wissenschaften in Italien; aus dem Englischen übersetzt mit Anmerhungen von J. R. Forster. Berlin, 1797, in-8°. — C. G. Selle, medicina clinica, seu manuale praxcos medicæ. Ex editione septima germ. in lat. transl. Berlin, 1797, in-8°. — Antiquitates botanicæ. Cum II tab. æn. Leipzick, 1798, in-4°. — Kommentar zu Hippocrat. Aphorism. IV. 5 und Hippokrates Begriff vom Exanthem; in Baldingers neum Magazin B. 8. St. 4 (1786). — Erlæuterung des § 147 der painlichen Halsgerichtsordnung Kaiser Karls des fünfter; in Pyl's neum Magazin für die gerichtl. Arzneyk. B. 2. St. 4 (1788). — Kurze Uebersicht des Kaiserschnitts und Chronologische kurze Anzeige des über diese Operation bis 1790 Herausgekommenem Schriften; in Pyl's Repertor für die œffentl. und gerichtl. Arzneywiss. B. 2. St. 1. S. 115-136 (1790). — Observationes circa constitutionem epidemieam Halensem autumnalem et hyemalem anni 1790; in Nov. act. Acad. Nat. Cur., t. VIII, p. 177. — D. Joh. Friedr. Zuckert's allgemeine Abhandlung von den Nährungsmitteln. 2te Auflage, mit Anmerkungen. Berlin, 1790, in-8°. — Beantwortung der Frage: Was ist Geschichte der Arneykunde, und wozu nützt sie den Aerzten? in Gruners Almanach für Aerzte u. s. w. auf das J. 1794. S. 1, u. ff. — Supplemente zü den beyden Theilen seiner Geschichte der Arzneykunde; ibid., S. 19, u. ff. — Lebensbeschreibung des verstorbenem D. und Prof. Aug. Wilh. Bertram; ibid. S. 38 u. ff. — Vorrede und Anmerkungen zu der von ihm durchgeschenen teutschen Uebersetzung von George Santi naturhistorischen Reise durch einem Theil von Toscana; aus dem Italienischen von G. C. V. Gregorini. Halle, 1797, in 8°. — J. B. Barthez neue Mechanik der willkührlichen Bewegungen der Menschen und der Thiere; aus dem Franz. übersetzt. Halle, 1800, in-8°. — Der botanische Garten der Universitæt zu Ralle im Jahr 1799. Mit Kupfern. übid., 1800, in-8°. — Bemerkungen über einige kriptoganische Pflanzen, in Schrader's Journ. für die Botanik B. 2. St. 2 (1799). — Vorrede und Anmerkungen zu G. Kleffel's Uebersetzung von Schwediaur's Werk von der Lustseuche. Berlin, 1799, in-8°. — Kritische Uebersicht des Zustandes der Arzneykunde in dem lezten Jahrzehend. Halle, 1801, in-8°. — Handbuch der Semiotik. Halle, 1801, in 8°. — Erster Nachtrag zu der Beschreibung des botanischen Gartens der Universitæt zu Hall. Halle, 1801, in-8°. — Anleitung zur Kenntniss der Gevæchse, in Briefen. 1ste Sammlung:

von dem Bau der Gewæchse und der Bestimmung ihrer Theile. Mit 4 Kupfertafeln. Halle, 1802. 2te Samlung. Von der Kunstsprache und dem System. Mit 8 Kupfertafeln. Halle, 1802. 3te Sammlung : Einleitung in das Studium der Kryptogamischen Gewæchse. Mit 10 Kupfertafeln. Halle, 1804, in-8°. — Geschichte der Medicin im Auszuge. 1ster Theil. Halle, 1804, in-8°. — Geschichte der Chirurgie. 1ster Theil : Geschichte der wichtigsten Operationen. Halle, 1805, in-8°. La suite est de W. Sprengel. — Floræ halensis tentamen novum. Cum iconibus XII æri incisis. Halle, 1806, in-8°. — Mantissa prima Floræ halensis, addita novarum plantarum centuria. Halle, 1807, in-8° (2. Ibid., 1811. — Historia rei herbariæ. Tomus I. Amstelodami 1807. Tomus II. Ibid., 1808, in-8°. — Handbuch der Gesundheit und des langen Lebens, frey bearbeitet nach Johann Sinclair. Mit, Sprengel's Bildniss, von Vilyn gestochen. Amsterdam, 1808, in-8°. — Institutiones medicæ. Amsterdam, 1808-1810. Chaque partie a un titre spécial. — Vorrede zu G. C. Stahl's Theorie der Heilkunde, dargestellt von Wendelin Ruf. (Halle, 1802. in 8°.) — Vorrede zu F. E. Dietrich's Vollstændigen Lexikon der Gærtnerey und Botanik. (Weimar, 1802, u. ff.) — Karl Linne, in dem Biographen B. 7. St. 2. S. 207-256 (1808). Robert Boyle; ibid., B. 7. St. 4. S. 469-492 (1808). Albrecht von Haller; ibid., B. 8. St. 1. S. 33-70. Franz Boco von Verulam; ibid., S. 71-114 (1809). — Observationes de Jungermanniis, aut plane nondum aut minus bene delineatis, in den Annalen der Wetterauischen Gesellschaft. B. 1. H. 1. Nr. 3 (1809). — Johann August Eberhard, als Mensch und als Bürger; in Wieland's N. Teutschen Merkur. 1809. St. 4. S. 283 296. — Vorrede zu F. C. Bach's Grundzügen zu einer Pathologie der ansteckenden Krankheiten. Halle, 1810, in-8°. — Caroli Linnæi Philosophia botanica, etc., editio quarta. Halle, 1809, in-8°. — Gartenzeitung. In Gesellschaft mehrerer praktischen Gartenkünstler herausgegehen. Halle, 1804, 1807. 4. Bde. 4 m. ausgem. Kpf. — Joseph. Addison. Ibid., 1810, in-4°. (Besonders abgedruckt aus dem Biographen Bd. 8.) — Von dem Bau und der Natur der Gewæchse Ibid., 1811, in-8°. m. 14. Kpft. — Ant. Jos. Testa, Profess. in Bologna, über die Krankheiten des Herzens. Ein Auszug aus dem Italienischen, mit Anmerkungen 1ster Theil. Ibid., 1813, in-8°. — Plantarum minus cognitarum pugillus I. Ibid., 1813. Pug. II. 1814, in-8°. m. 2. ill. Kpft. — De partibus quibus insecta spiritus ducunt commentarius. Leipzick, 1815, in-4°, fig. — J. P. Wesring's kœnigl. Schwedtschen Leibarztes Erfarungen über die Heilung der Krebsgeschwüre Aus dem Schwedischen über etzt, mit Zusætzen. Halle, 1817, in-8°. — Cornel Tacitus Germanien, übersetzt (von Gustav Sprengel) und mit Erlœuterungen herausgegeben. Ibid., 1817, in-8°. 2te verbess. Ausg. 1830. — Geschichte der Botanik. Neue Bearbeitung und bis auf die jetzige Zeit forg führt. Altenbourg et Leipzick, 1817 1818 2 Thle in-8°. m. 8 Kpf. — Gemeinschaftl. mit A. H. Schrader und H. F. Link : Jahrbücher der Gewæchskunde. 1ster Bd. 1stes Heft. Berlin et Leipzick, 1818, in-8°. 2tes Heft. 1819. 3tes Heft. 1820. — Species umbelliferarum minus cognitæ. Halle, 1818, in-4°, fig. — Neue Entdeckungen im ganzen Umfange der Pflanzenkunde. 1ster Band. Leipzick, 1819, in 8°. m. 3. Kpft. 2ter Band 1820. m. 3. Kpft. 3ter Band 1822... — Grundzüge der wissenschaftl. Pflanzenkunde. Ibid., 1820, in-8°. (En anglais, Edimbourg, 1821.) — Novi proventus hortorum academicorum Halensis et Berolinensis Centuria Specierum minus cognitarum, quæ vel per annum 1818 in Horto Halensi et Berolinensi floruerunt, vel siccæ missæ fuerunt Halle, 1820, in-8°. — Theophrast's Naturgeschichte der Gewæchse, übersetzt und erlæutert Erster Theil : Uebersetzung. Zweiter Theil : Erlæuterungen. Leipzick, 1822. — Pedanii Dioscoridis Anazarbei de materia medica libri V. ad fidem Codd. Mss. edit Aldinæ principis usquequaque neglectæ, in interpret. priscor. textum recensuit, varias addidit lect. interprét. emend. commentario illustravit C. Sprengel. 1829-30, in-8°, 2 vol. — Ueber den Einfluss der Berberizen auf das Getreide im Reichsanzeiger. 1805 Nr. 213. — De Fucis quibusdam et confervis maris mediterranei; in dem Magazin der Gesellschaft naturf. Freunde in Berlin Bd. 3. (1809.) S. 186 191. — Umbelliferarum genera quædam melius definita; ibid., Bd. 6. S. 255-262. — Botanisch. Beobachtungen; ibid., Bd. 8. S. 100 103. — In umbelliferarum genera quædam animadversiones, in Comment. Societ. Gott. re-

centior. Vol. II. ad. a. 1811-1813. — Dissertat. de germanis rei Herbariæ partibus; in den Denkschriften der Münchner Akad. der Wissensch. 1811-1812, mathem. Cl. S. 185-216. — In Graminum minus cognita genera quædam animadversiones; Mém. de l'Acad. de St-Pétersb., t. II (1807 1808), p. 280-300. — Botanische Bemerkungen beym Lesen des Shakspeare; in der Zeitung für die eleg. Welt. 1813. n. 172-173. — Plantarum umbelliferarum denuo disponendarum prodromus; in den neuen Schriften der naturforsch Gesellsch zu Halle. Bd. 2. Haft. 1 (1813), S. 1. folg. —Symbolæ criticæ in Synonymiam umbelliferarum, in den Denkschriften der botan. Gesellsch. zu Regensburg. 1ste Abtheil (1815). Nr. 4. S. 76-102. —Beschreibung und Abbildung des Kammund Wasserrispengrases, besonders des Fiorin der Englænder; in Schnee's Landwirthschaftl. Zeit. 1815, S. 213-217. — Auszug aus Humphry Davy's elements of agricultural chemistry; ibid., p. 301 et p. 313. — Androsaces species novæ, in Oken's Isis 1817. S. 1289-1290. — Ueber Plato's Lehre von Geisteszerrüttungen; in Nasse'ns Zeitschrift für psychische Aerzte. Bd. 1 (1818). Nr. 5. — Ueber die neuere Anwendung des Goldes als Arzneymittel, in dem Berlin. Jahrbuch für Pharmacie. Jahrgang 20 (1819). S. 281-385. — Genaue botanische Bestimmung von zwey Arzneypflanzen; ibid. Jahrg. 21. S. 51 63. — Ueber den Baum, der die Pichurim-Bohnen liefert; S. 36-39. — Genauere botanische Bestimmung der Pflanzen, welche die Ipecacuanha liefern; ibid. Jahrg. 22. S. 25-36. — Ueber die Narden der Alten, ibid. Jahrg. 21. — Memoria O. Swarzii, in den Verhandl. der K. Leopold. Akad. der Naturforscher. Bd. 1. Abth. I. (1819.) — Filicum novarum manipulus; ibid. Bd. 2. Abth. I. (1820.) Nr. 8.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1766. — PETIT (Marc-Antoine), né à Lyon le 3 novembre 1766, fit ses études à Beaujeu, et les termina avec succès. Il eût bien voulu alors suivre le goût qui l'entraînait vers les lettres; mais il fut obligé de se conformer au vœu de sa mère, qui désirait lui voir embrasser la chirurgie. A peine âgé de dix-sept ans, il obtint au concours une place de chirurgien interne à l'hospice de la Charité de Lyon. Cinq ans après, il remporta de la même manière celle de chirurgien en chef, dont une nouvelle décision des administrateurs ne lui permettait cependant d'entrer en jouissance qu'au bout de six années. Obligé, par le même règlement, d'aller passer trois ans à Paris, il trouva les ressources pécuniaires dont il était dépourvu dans la générosité d'un homme que ses succès avaient intéressé. De Paris il se rendit à Montpellier, où il fut reçu docteur en 1790. Revenu à Lyon l'année suivante, il assista au siége de cette ville. Voyant que la persécution menaçait de l'atteindre, il s'éloigna, et fit une absence de plusieurs mois; mais, comme le temps d'entrer en possession de sa place approchait, il fit taire la crainte, rentra dans Lyon, et ne fut pas inquiété. Il remplit avec zèle et habileté ses nouvelles fonctions, et établit une école de chirurgie clinique. A l'expiration de ses six années d'exercice, il continua de pratiquer l'art de guérir jusqu'à sa mort arrivée le 7 juillet 1811, à Villeurbanne, près de Lyon. C'était un chirurgien instruit et habile, et de plus un homme sensible et humain, désintéressé et bienfaisant. On a de lui :

Diss. de phthisi laryngea. Montpellier, 1790, in-4°. — Éloge de Desault, prononcé à l'ouverture des cours d'anatomie et de chirurgie de l'Hôtel Dieu de Lyon. Lyon, 1795, in-8°. — Essai sur la meilleure manière d'exercer la bienfaisance dans les hôpitaux. Lyon, an VI (1798), in-8°. — Discours sur la douleur, prononcé à l'ouverture du cours d'anatomie et de chirurgie de l'hospice général des maladies de Lyon, le 28 brumaire an VII. Lyon et Paris (1799), in-8°. — Essai sur la médecine du cœur. Lyon, 1806, in-8°. On trouve dans ce recueil, outre l'Éloge de Desault et quatre épîtres en vers adressées à un jeune homme qui se destine à la médecine, un discours sur l'influence de la révolution sur la santé publique; celui sur la manière d'exercer la bienfaisance, etc.; celui sur la douleur; enfin un discours sur les maladies principales observées dans l'Hôtel-Dieu de Lyon dans le cours de neuf années. — Onan, ou le tombeau du mont Cindre; fait historique (poème). Lyon et Paris, 1809, in-8°. — Collection d'observations cliniques, par Marc-Antoine Petit, etc., ouvrage posthume, publié par Antoine Lusterbourg, d. m., etc., etc., et Théodore Jobert, d. m., héritiers des manuscrits de l'auteur.

Lyon, 1815, in-8°. — Essai sur la médecine du cœur, auquel on a joint les principaux discours prononcés à l'ouverture des cours d'anatomie, d'opérations et de chirurgie clinique de l'Hôtel-Dieu. Deuxième édition, Lyon, 1823, in 8°. En tête de cette édition, on a mis l'Eloge de M.-A. Petit, par M. Parat; l'Hommage rendu à la mémoire de M. A. Petit par J.-B. Dumas, etc. Petit est encore auteur de quelques poésies disséminées dans divers recueils, et de quelques articles qui ont été imprimés dans les Actes de la Société de santé de Lyon.

(*Biog. médic.* — *Dict. hist.*)

Apr. J.-C. 1766. — LARREY (Dominique-Jean, baron) naquit à Beaudéan, petit village des Hautes-Pyrénées, le 8 juillet 1766. Ayant perdu son père de très-bonne heure, il fut élevé avec une grande tendresse par sa mère. Un digne prêtre, l'abbé de Grasset, curé de Beaudéan, charmé de la gentillesse et de la vivacité du jeune Larrey, se chargea de sa première instruction; et l'homme qui devait passer ses jours au milieu des scènes les plus terribles, habituer son oreille, ses yeux et son âme au spectacle affreux et incessamment renouvelé d'une population de mourants, débuta dans la vie par la plus paisible des fonctions. Elevé, comme le petit Joas, à l'ombre du sanctuaire, il présentait au curé de Baudéan l'encens et le sel, parait de fleurs le modeste autel du village, et mêlait sa voix pure aux chants religieux des paysans béarnais : il était enfant de chœur.

A treize ans, le jeune Larrey se sépara de sa mère et de son curé pour aller à Toulouse étudier l'art de guérir sous les auspices et la direction de son oncle, M. Alexis Larrey, chirurgien-major et professeur à l'hôpital général de cette ville. Après huit ans de travaux, partagés entre les études classiques au collége de l'Esquile et les études professionnelles aux écoles de chirurgie et de médecine de Toulouse, il forma le projet de se rendre, pour compléter son éducation, à Paris, où il arriva en août 1787. On venait à ce moment même d'ouvrir un concours pour un nombre déterminé de places de chirurgiens auxiliaires de la marine; le jeune Larrey aimait les voyages, il se laissa tenter par l'idée de courir le monde, se mit sur les rangs, obtint une des places proposées, et partit aussitôt pour le port de Brest, à pied, en touriste amateur, visitant les ruines, s'extasiant devant les paysages, et s'arrêtant deux jours à La Trappe pour pleurer sur les romanesques infortunes du comte de Comminges et d'Adélaïde. Il arriva enfin à sa destination, subit un deuxième examen, d'après lequel il devait être classé définitivement, fut nommé à vingt et un ans chirurgien-major des vaisseaux du roi, et bientôt embarqué en cette qualité, au mois d'avril 1788, sur la frégate *la Vigilante*, qui faisait voile pour l'Amérique septentrionale, avec mission de séjourner plus particulièrement à l'île de Terre-Neuve pour y protéger la pêche de la morue. — Après six mois d'une navigation souvent pénible, entremêlée de dangers et d'aventures, après avoir subi tempêtes et coups de vent, supporté la faim, la soif, guéri son équipage atteint du scorbut, recueilli des naufragés sur des bancs de glace, étudié les procédés curatifs des Esquimaux, dont il fit plus tard une application heureuse sur un illustre maréchal, le jeune chirurgien-major rentra dans le port de Brest le 31 octobre 1788, heureux de n'avoir pas perdu un seul homme par maladie. — Aussitôt débarqué Larrey sollicita son licenciement pour aller continuer ses études à Paris : il l'obtint avec peine, tant le conseil de santé de Brest, instruit des preuves nombreuses de talent et de zèle qu'il avait données, tenait à le garder dans la marine. Il partit enfin, revint à Paris au commencement de 1789, suivit à l'Hôtel-Dieu les cours de chirurgie clinique de Desault, les cours de Sabatier à l'hôtel des Invalides, comme chirurgien interne, et se prépara à la longue et glorieuse carrière qu'il allait parcourir, en soignant les premières victimes de nos discordes civiles, les blessés de la Bastille et du Champ-de-Mars.

Quand la guerre eut été déclarée par la France à l'Autriche, après la formation de trois armées sur nos frontières du Nord, Larrey, attaché en qualité d'aide-major (chirurgien-major des hôpitaux) à l'armée du Rhin, commandée par le vieux maréchal Luckner, arriva au quartier général, à Strasbourg, le 1er avril 1792. — Chargé de la direction chirurgicale d'une division commandée par Custine, Larrey, dès les premiers engagements, fut frappé de l'organisation vicieuse des ambulances. D'après les règlements militaires, les ambulances

devaient se tenir constamment à une lieue de l'armée. On laissait les blessés sur le champ de bataille pendant toute la durée de l'action, puis on les portait à bras ou sur des fusils dans un local favorable, où l'ambulance se rendait aussi promptement que possible : mais la quantité d'équipages et d'hommes interposés entre elle et l'armée la retardait au point qu'elle n'arrivait jamais avant vingt-quatre heures, quelquefois même trente-six heures ; de sorte que la plupart des blessés périssaient faute de secours administrés à temps. — Larrey conçut dès lors le plan d'une ambulance capable de suivre tous les mouvements de l'avant garde, à l'instar de l'artillerie volante ; il avait d'abord imaginé de faire porter les blessés sur des chevaux garnis de bâts et de paniers convenables ; mais l'expérience lui fit bientôt connaître l'insuffisance de ce moyen, et, favorisé par l'adhésion de Custine et la coopération zélée du commissaire général Villemanzy, il ne tarda pas à organiser un système de voitures suspendues, réunissant à la commodité la légèreté et la solidité, propres à suivre sur le terrain même toutes les évolutions de l'armée, pouvant contenir, commodément couchés, dans toute leur longueur, sur un matelas, les unes deux blessés, les autres quatre. Chacune de ces voitures, accompagnée d'un officier de santé et d'infirmiers à cheval, se portant sur tous les points du champ de bataille, permettait le pansement immédiat et l'enlèvement rapide des blessés, aussitôt transportés dans les hôpitaux de première ligne.

Ce système d'ambulances, connu sous le nom d'*ambulances volantes*, établi d'abord à l'armée du Nord, fut successivement étendu aux autres armées françaises : adopté aujourd'hui par la plupart des puissances de l'Europe, il est devenu un des plus beaux titres de gloire de son illustre fondateur. — C'est dans un combat obscur livré aux Autrichiens par l'avant-garde de Custine, dans un défilé des montagnes d'Oberüchel, que Larrey fit l'essai de son système, et que l'on vit pour la première fois un chirurgien panser des blessés au milieu du feu.

« Ce combat, dit Larrey, avait fait d'abord sur moi une vive impression ; mais la jouissance intérieure que me causa l'idée du service éminent que venait de rendre aux blessés ma nouvelle institution parvint bientôt à éloigner les sentiments qui m'affectaient, et depuis ce moment j'ai toujours vu avec calme les combats et batailles auxquels j'ai assisté. »

Quelle différence pourtant entre ce courage facile du combattant, échauffé par l'ardeur du combat, et cette froide intrépidité du chirurgien militaire, obligé de braver la mort sans la donner !

La bataille meurtrière livrée le 22 juillet 1793 devant Mayence valut à Larrey une première mention honorable au *Moniteur*.

« Parmi les braves, disait le général Beauharnais dans son bulletin à la Convention, parmi les braves dont l'intelligence et l'activité ont servi brillamment la république dans cette journée, je ne dois pas laisser ignorer le chirurgien-major Larrey, avec ses camarades de l'*ambulance volante*, dont les infatigables soins dans le pansement des blessés ont diminué ce qu'un pareil jour a d'affligeant pour l'humanité, et ont servi l'humanité elle-même en contribuant à conserver les braves défenseurs de la patrie. »

Beauharnais suivit bientôt Custine à l'échafaud. L'armée du Rhin fut réunie à celle de la Moselle, sous le commandement en chef de Hoche ; et Larrey, attaché avec son ambulance à l'avant-garde, commandée par Desaix, se lia avec ce noble soldat d'une amitié que la mort devait cruellement briser à Marengo. Dans le cours de ces deux campagnes, le jeune chirurgien, en opérant sans cesse sur le champ de bataille, eut occasion de se convaincre de la nécessité de l'amputation immédiate, lorsqu'elle est indiquée. Cette opinion était contraire aux préceptes établis par les chirurgiens les plus renommés, notamment Faure et Bilguer. Larrey prépara les éléments d'un Mémoire, publié plus tard, dans lequel il a victorieusement démontré l'erreur de Faure et ses dangereuses conséquences : sa doctrine, étayée d'un millier d'observations, a aujourd'hui complétement prévalu. — A cette même époque, en cherchant à se rendre compte des effets mortels produits quelquefois par le boulet sans aucune marque de lésion extérieure, effets attribués jusque-là au violent déplacement de l'air, Larrey fut conduit à reconnaître que l'intégrité extérieure et apparente du cadavre était toujours accompagnée d'énormes lésions intérieu-

res, produites par l'action immédiate du projectile.

A la fin de cette campagne du Rhin, Larrey, légèrement blessé dans les lignes de Wissembourg, fut envoyé à Paris par les généraux et les représentants du peuple pour y organiser complétement son nouveau système d'*ambulances volantes*, et en faire établir de semblables dans les autres armées. Mais la Convention ayant résolu une expédition contre la Corse, Larrey, nommé chirurgien en chef de cette expédition, reçut presque aussitôt l'ordre de partir pour Toulon. Il profita néanmoins de son court séjour à Paris pour accomplir des vœux formés depuis long-temps en épousant, dans cette même année 1794, mademoiselle Laville-Leroux, l'une des filles de l'ex ministre des finances sous Louis XVI. L'expédition contre la Corse n'ayant pu avoir lieu à cause des fortes croisières anglaises, Larrey, après avoir passé quelque temps à l'armée des Alpes-Maritimes, fut envoyé à celle des Pyrénées-Orientales, où il arriva pour assister au trépas glorieux de Dugommier, mort dans ses bras, la poitrine déchirée par un obus, à l'assaut meurtrier de Figuières. Les sept cents blessés que produisit cet assaut d'abord infructueux furent presque tous opérés et pansés dans les premières douze heures.

Après la conclusion de la paix avec l'Espagne, le jeune chirurgien en chef fit un nouveau voyage à Paris, pour rétablir sa santé délabrée, fut bientôt renvoyé à Toulon, en attendant le départ de l'expédition pour la Corse, départ indéfiniment ajourné, puis enfin rappelé à Paris, pour occuper une place de professeur à l'École militaire de santé, que l'on venait d'établir au Val-de Grâce. Tandis qu'il y professait avec un grand succès l'anatomie, Bonaparte demanda au ministre de la guerre de lui envoyer au plus vite le créateur des *ambulances volantes*; dont il désirait utiliser le talent au profit de son armée.

Larrey partit le 1er mai 1797 ; il trouva la campagne d'Italie déjà terminée : Bonaparte venait de signer les préliminaires de paix à Léoben. Après avoir visité les provinces conquises, inspecté les hôpitaux, institué dans diverses villes des écoles de chirurgie, porté remède à une épizootie qui dévastait les campagnes du Frioul, Larrey organisa son *ambulance volante*, formant une légion de trois cent quarante individus, tant officiers de santé que sous-officiers et soldats. La légion se décomposait en trois divisions, et, à chaque division étaient attachées douze voitures. Bonaparte fut très satisfait des manœuvres et évolutions de cette nouvelle légion chirurgicale, et comme il prévoyait sans doute que Larrey serait l'homme du monde auquel il donnerait le plus d'occupation, il résolut dès lors de l'attacher à sa fortune. En effet, quelques mois après, au moment où Larrey de retour à Paris venait de reprendre son cours, il fut nommé chirurgien en chef de l'armée dite d'Angleterre : et le 19 mai 1798, à la tête de cent huit chirurgiens, choisis parmi les plus instruits et les plus courageux, il s'embarqua pour cette terre d'Egypte où l'attendaient tant de fatigues, tant de dangers, et où il devait déployer tant de courage et tant de dévouement. Toujours présent à sa place de bataille, au milieu des soldats, que sa vue suffisait à encourager, en leur offrant l'espoir certain d'un prompt secours en cas de blessure, à Alexandrie, à Chebreisse, aux Pyramides, à Jaffa, à Saint-Jean-d'Acre, aux deux batailles d'Aboukir, à Héliopolis, partout enfin où la mort l'appelait au combat, on vit l'intrépide Larrey accourir à son appel, pour lui arracher sous le feu généraux, officiers et soldats.

Mais la mort ne se contentait pas de moissonner sur le champ de bataille ; elle apparaissait partout, sous toutes les formes. Blessés, pestiférés et malades, il fallait suffire à tous ; improviser ambulances, remèdes, moyens de pansement; suppléer par les inventions les plus ingénieuses à tout ce qui manquait; fouiller au péril de sa vie dans les cadavres des pestiférés pour y chercher le secret de la contagion; suspendre les blessés aux flancs des chameaux et des chevaux, pour leur faire traverser le désert; veiller à la santé de l'armée, en garnison comme en campagne ; purifier les hôpitaux, maintenir la propreté, assainir par tous les moyens possibles des aliments de mauvaise qualité; enfin, tenir tête à tous les fléaux réunis : telle fut la mission noblement remplie durant quatre ans par Larrey. Dans la seule expédition de Syrie, en deux mois de temps, à Jaffa et à Saint-Jean-d'Acre, dix-sept chirurgiens ou officiers de santé et onze pharmaciens payèrent de leur vie leur noble ardeur à suivre l'exemple de leur chef. Pendant la première ba-

taille d'Aboukir, Larrey opérait sous les yeux de Bonaparte le général Fugières, atteint d'une blessure jugée mortelle, et qui, se croyant à sa dernière heure, offrit à son chef, en souvenir de lui, un damas précieux garni en or. « Je l'accepte, répondit Bonaparte, mais c'est pour le donner à l'homme qui va vous sauver la vie. » Et sur la lame il fit graver en or ces deux noms : *Aboukir*, *Larrey*.

Quand Bonaparte quitta son armée pour venir renverser le directoire, Larrey resta à son poste et continua jusqu'au bout son œuvre de dévouement ; au milieu de toutes les fatigues de sa vie, il trouva encore du temps à donner à d'ingénieuses observations sur le climat, les productions du sol et les mœurs de l'Egypte, à des travaux pleins d'intérêt sur les maladies endémiques du pays : une partie de ces travaux a trouvé sa place dans le grand ouvrage de l'Institut sur l'Egypte ; l'autre figure dans les Mémoires de Larrey, entremêlés de dissertations curieuses sur les effets produits par les mille moyens de destruction inventés par l'homme.

Jusqu'à Larrey il existait plusieurs blessures généralement considérées comme désespérées : les plaies d'armes à feu aux articulations étaient dans ce cas. L'amputation du bras à l'épaule était jugée inutile presque toujours ; mais on considérait surtout comme une chimère la possibilité du succès de l'amputation coxo-fémorale, c'est-à-dire de l'extirpation de la cuisse à sa jonction avec le tronc. Larrey, partant de ce principe que le devoir du chirurgien est de lutter contre la mort jusqu'au dernier moment; après avoir obtenu de nombreux succès dans l'amputation du bras à l'articulation avec l'épaule, dans l'amputation des deux cuisses au même blessé, des deux jambes, des deux bras, Larrey résolut d'entreprendre cette terrible opération de l'extirpation de la cuisse. Les trois premières tentatives, faites en Egypte, ne réussirent pas ; mais, outre qu'elles eurent l'avantage d'adoucir l'agonie des blessés, qu'on laissait mourir jusque-là dans des souffrances horribles, tandis que l'amputation leur rendit au moins le calme, sinon la vie, l'insuccès fut dû à des causes purement accidentelles. Dans les campagnes postérieures Larrey fut plus heureux ; Napoléon ne le laissa pas manquer de sujets, et l'amputation coxo-fémorale a été décidément introduite par lui dans la pratique de l'art.

Enfin l'évacuation de l'Egypte par nos armées permit à l'illustre chirurgien en chef de revenir dans sa patrie chercher un peu de repos après tant de fatigues; chargé des fonctions de chirurgien en chef de la garde des consuls, Larrey s'occupa d'abord de publier sa *Relation chirurgicale de l'armée d'Orient*. Mais il ne devait pas chômer long-temps; Bonaparte, devenu empereur, le rappela bientôt sur le champ de bataille. Les campagnes d'Ulm et d'Austerlitz, les campagnes de Saxe et de Prusse, la campagne de Pologne, la première et la deuxième campagne d'Espagne, enfin la brillante et rapide campagne de Wagram, virent Larrey et ses ambulances volantes acquérir sans cesse de nouveaux titres à la reconnaissance de l'armée. Il ne se donna pas une grande bataille sans Larrey ; il n'y eut pas, dans la garde impériale, une seule blessure grave qui ne passât par ses mains, et presque tous nos généraux blessés lui durent ou la conservation de leur vie, ou l'adoucissement de leur agonie.

Durant la terrible bataille d'Eylau, Larrey avait été obligé d'établir son quartier-général à une centaine de toises de la mêlée, dans des granges au toit défoncé, ouvertes à tous les vents, et où la neige tombait à gros flocons. Les blessés arrivaient par centaines ; on les couchait sur des débris de paille parsemés de neige. Les instruments échappaient aux mains des chirurgiens, engourdies par le froid ; mais leur chef, puisant dans sa philanthropie une ardeur surnaturelle, restait seul debout, actif, infatigable, au milieu des cris de souffrance, courant, prompt comme l'éclair, d'un blessé à l'autre, sans autre distinction que la gravité de la blessure, passant d'une amputation à une suture, d'une suture à un trépan, d'un trépan à une extraction de balle, d'une extraction de balle à un pansement compliqué, enfin arrêtant partout d'une main ferme la douleur et la mort. Mais voilà que tout à coup l'aile droite de l'ennemi fait un mouvement pour déborder notre gauche, une colonne russe menace de se jeter sur l'ambulance. Un désordre affreux se met parmi les blessés ; ceux qui peuvent marcher cherchent à s'enfuir, les autres se traînent vers toutes les issues en s'efforçant de les suivre. Larrey,

qui achevait de couper une jambe, voit ce désordre, cette terreur; il s'élance au-devant des blessés, les rassure, leur déclare que, quoi qu'il arrive, leur situation sera respectée, que lui et ses élèves sont prêts à mourir plutôt que de quitter leur poste; et, aidé d'un peloton de soldats infirmiers, il contient les plus vigoureux, rétablit l'ordre, continue sa besogne, tandis qu'une charge de notre cavalerie refoule la colonne russe et repousse le danger.

Tel était Larrey à Eylau, tel il avait été à Austerlitz, à Iéna, tel il fut en Espagne et à Wagram. C'est dans cette dernière campagne qu'après avoir opéré avec succès une douzaine de généraux, il eut la douleur de voir son zèle et son talent échouer contre la blessure mortelle du duc de Montebello, déjà sauvé par lui en Espagne une première fois.

Après avoir été fait commandeur de la Légion-d'Honneur, sur le champ de bataille d'Austerlitz, Larrey, créé baron de l'empire à Wagram, rentra en France pour reprendre son service de chirurgien en chef de la garde. Jouissant enfin d'un repos bien mérité après tant de fatigues, il venait de publier, au commencement de 1812, les trois premiers volumes de ses Mémoires, quand il fut appelé à mettre le sceau à sa gloire au milieu de la plus grande catastrophe militaire que le monde ait jamais connue. Le 12 février 1812, nommé par un décret de l'empereur chirurgien en chef de la Grande-Armée, le baron Larrey partit pour Mayence, où était fixé le rendez-vous du quartier-général. Six mois après, une superbe armée de quatre cent mille hommes passait le Niémen; Larrey suivait, à la tête d'un régiment de chirurgiens et de nombreux fourgons d'ambulance. Encore six mois, et de ces quatre cent mille hommes il n'en restera pas trente mille; et Larrey, isolé au milieu de cette masse confuse, exténué lui-même de faim, de fatigue et de froid, traînant par la bride le dernier cheval qui lui reste, la barbe et les cils ornés de glaçons en forme de stalactites, et n'ayant conservé de tous ses équipages qu'un thermomètre pendu à sa boutonnière, qui marque 28 degrés au-dessous de zéro, reparaîtra sur la frontière prussienne, où il aura, comme il le dit, le *bonheur* de faire, pour la première fois depuis Moscou, un repas complet, et de coucher dans un lit.

Sur les bords de la Moskowa, Larrey, privé de la plupart de ses chirurgiens et de ses caissons d'ambulance, qui sont restés à Smolensk, reçoit l'ordre de se préparer aux résultats d'une grande bataille. Ce fut en effet la plus sanglante de toutes celles de l'Empire. Depuis six heures du matin jusqu'au soir, six cent mille hommes, pourvus de deux mille pièces d'artillerie, se massacrèrent sur un espace d'une lieue carrée de terrain. Les Russes perdirent près de trente mille hommes, les Français près de vingt mille; quarante généraux français furent tués ou blessés dans cette fameuse journée. Larrey, après avoir pris un chirurgien dans chaque régiment, établit son ambulance générale au centre même de la ligne de bataille. Il y eut dix mille blessés, dont les deux tiers passèrent par l'ambulance générale. Obligé de se charger seul de toutes les opérations difficiles, Larrey pratiqua, dans les premières vingt-quatre heures, plus de deux cents amputations d'un ou de deux membres; mais paille, couvertures, charpie, linge à pansement, subsistances, tout manquait. Il fallut encore avoir recours à la viande de cheval pour faire du bouillon aux blessés, et la plupart de ces malheureux, sauvés avec tant de peine, périrent plus tard dans la retraite.

Larrey trouva dans son énergie morale et dans sa robuste constitution non-seulement la force de résister lui-même, mais encore celle d'encourager et de soutenir sans cesse, par tous les moyens en son pouvoir, ce vaste troupeau d'hommes engourdis et démoralisés. On connaît les scènes affreuses du passage de la Bérésina. Avant la rupture des ponts, Larrey avait déjà passé sur l'autre rive, quand, s'apercevant qu'il a oublié dans le désordre, des caisses d'instruments de chirurgie nécessaires aux blessés, il repasse sur la rive droite. C'est à ce moment qu'un des ponts est rompu, et que la foule, poussée par les boulets russes, se précipite vers l'autre pont. Entraîné dans le mouvement et étouffé, Larrey va périr; il se nomme, il est reconnu, et à l'instant ces soldats, que le désespoir rend furieux, ces soldats capables de marcher sur le cadavre de leurs généraux, et dont le plus fort foule aux pieds le plus faible, tressaillent au nom chéri de Larrey, s'écartent pour faire place à l'homme qui fut si long-temps leur providence; et, transporté de main

en main, Larrey se trouve, à sa grande surprise, sur le pont; il le passe, et, quelques instants après, ce pont se brise sous les pieds de la multitude.

Les dernières années de l'Empire trouvèrent Larrey aussi dévoué aux jours des revers qu'aux jours des triomphes; après Lutzen et Bautzen, il ne craignit pas de tenir tête à l'empereur lui-même, pour défendre l'honneur d'une foule de blessés qu'on accusait de s'être volontairement mutilés. A Dresde, à Leipzick, à Hanau, en 1814, dans les mille combats de la mémorable campagne de France, Larrey se montra le même; au moment du départ de l'empereur pour l'île d'Elbe, il voulait l'accompagner. « Vous appartenez à l'armée, M. Larrey, lui répondit Napoléon; vous devez la suivre: ce n'est pas sans regret que je me sépare de vous. » — « Cependant, dit Larrey, après le départ de mon illustre protecteur, miné par une mélancolie noire, j'avais formé le projet d'aller le rejoindre dans son île, quand j'appris son retour inattendu. » Il fallut de nouveau courir à l'ennemi. Après la défaite de Waterloo, Larrey, forcé de suivre le mouvement de retraite, marchait à la tête de sa petite légion chirurgicale, quand il fut coupé par un corps de lanciers prussiens. Croyant ce corps peu nombreux, il veut forcer le passage, et se précipite sur l'ennemi, le sabre en main, avec sa troupe; mais son cheval s'abat, atteint d'une balle, et lui même, frappé de deux coups de sabre, a la tête et à l'épaule, tombe sans connaissance. Pendant que les ennemis poursuivent ses compagnons, il revient à lui et se traîne jusqu'aux bords de la Sambre; là, enveloppé par un nouveau corps de cavalerie prussienne, il est obligé de se rendre prisonnier. On le dépouille de ses vêtements, de ses armes et de sa bourse; sa taille, son teint, et une redingote grise qu'il portait, lui donnant quelque ressemblance avec Napoléon, on le conduit comme tel à un général prussien, qui le fait conduire en cette même qualité auprès d'un autre officier-général. Ce dernier, certain et furieux de la méprise, ordonne que ce malencontreux prisonnier soit fusillé sur le-champ. Les soldats préparaient leurs armes, un chirurgien-major prussien s'approche pour bander les yeux au patient... Tout à coup il reconnaît le célèbre chirurgien français dont il suivait les leçons de clinique à Berlin, il s'empresse de solliciter la suspension de l'ordre barbare, et l'on conduit Larrey auprès du général Bulow, qui l'envoie à son tour chez le généralissime Blücher, dont il avait sauvé le fils dans la campagne d'Autriche. Blücher le fait habiller, lui donne de l'argent, et le dirige sur Louvain, où il put enfin se faire soigner de ses deux blessures. Larrey, à son retour à Paris, le trouva pour la seconde fois souillé par l'invasion.

Les premières années de la Restauration furent pour lui très-pénibles; considéré comme un des plus dévoués partisans de Napoléon, il fut privé de son titre et de ses émoluments d'inspecteur-général du service de santé militaire, perdit à la fois sa dotation, ses pensions et son revenu de la Légion-d'Honneur: il ne conserva sa place de chirurgien en chef de l'hôpital de la garde que parce qu'on sentit la difficulté de le remplacer et parce qu'on craignit de mécontenter la garde royale, qui lui était très-attachée.

Ayant toujours dédaigné la fortune, le baron Larrey ne s'effraya pas de la pauvreté; il refusa de brillantes propositions que lui faisaient les souverains étrangers, ne voulant pas se séparer de son pays et de ses chers soldats. Une loi lui rendit, en 1818, la pension de 3,000 fr. accordée par l'empereur Napoléon après Bautzen, et qui lui avait été enlevée. Ce témoignage d'honorable justice lui donna plus de courage encore pour continuer ses travaux; il rédigea le quatrième volume de ses campagnes, écrivit son grand ouvrage de *Clinique chirurgicale*, et fut appelé, en 1829, à succéder au professeur Pelletan à l'Académie des sciences.

La révolution de juillet vit Larrey toujours fidèle à sa mission d'honneur et de philanthropie; non content de prodiguer ses soins, durant les trois jours, à tous les blessés, sans distinction de drapeaux, il sut, par la fermeté de sa parole, repousser une troupe furieuse qui assiégeait l'hôpital du Gros-Caillou en proférant contre les blessés de la garde des menaces de mort. Après un voyage en Belgique pour organiser les ambulances de l'armée belge, il revint à Paris occuper les fonctions de chirurgien en chef de l'hôtel des Invalides. Nommé en même temps membre de la commission centrale de salubrité publique de Paris, il eut bientôt à lutter contre le choléra; il combattit avec succès

le fléau à Paris, et fut chargé d'aller le combattre dans les provinces où il exerçait ses ravages : partout il se montra le même, intrépide, infatigable et dévoué jusqu'à l'abnégation la plus complète.

Après tant de travaux, l'illustre chirurgien aurait sans doute aimé à terminer ses jours au milieu de ces quatre mille braves dont il était adoré, et dont les trois quarts au moins avaient reçu ses soins sur le champ de bataille ; mais la destinée en décida autrement. Dans sa sollicitude pour ses vieux camarades, Larrey ne se bornait pas à les soigner dans l'état de maladie : il prétendait encore les maintenir en état de santé ; il les suivait dans tous les détails de leur régime de vie, et rien de ce qui les touchait ne lui était étranger. De là plusieurs conflits avec l'administration de l'hôtel, à la suite desquels Larrey, voyant que les abus étaient plus forts que lui, se détermina à prendre sa retraite.

Il venait de pleurer sur les restes glorieux de son empereur, quand il se sentit pris d'un vif désir de revoir des tentes arabes, et ce soleil d'Afrique qui devait lui rappeler les beaux jours de sa jeunesse. Le maréchal Soult lui ayant proposé une mission en Algérie, il l'accepta, et partit avec joie, malgré ses soixante-seize ans. Au retour, dans le trajet d'Alger à Toulon, une affection de poitrine déjà ancienne s'aggrava subitement ; il arriva pourtant jusqu'à Lyon, où la mort l'atteignit dans les bras de son fils le 25 juillet 1842.

Au milieu de la vie la plus occupée et des campagnes les plus actives, Larrey a composé un grand nombre d'écrits, recueilli une foule d'observations remarquables, et établi un assez grand nombre de préceptes importants et utiles dans la pratique. Dans un mémoire resté inédit, et que l'Académie royale de chirurgie a couronné durant les derniers jours de son existence, il a puissamment contribué à fixer la forme que doivent avoir les aiguilles à suture. Plus tard il fit connaître, le premier, que les bubons pestilentiels n'ont pas leur siége dans les ganglions lymphatiques, mais qu'ils se développent au milieu du tissu cellulaire qui avoisine les ouvertures des grandes cavités splanchniques. A l'occasion de l'ophthalmie dite d'Égypte, il a établi, contre l'opinion des médecins et des voyageurs, que cette maladie n'est pas causée par le vent ou le sable; mais bien par la fraîcheur extrême et l'humidité des nuits, qui succèdent à la chaleur brûlante du jour. Dans un mémoire sur le tétanos traumatique, il fit observer que la situation de la blessure détermine, suivant les nerfs qui sont irrités, tantôt l'opistotonos, tantôt l'emprostotonos, etc. Il a communiqué, à ce sujet, à la Société médicale d'émulation un mémoire peu connu sur la division que l'on peut établir entre les principaux nerfs de la vie de relation. On doit à Larrey des observations intéressantes sur les effets spéciaux que produisent les altérations ou les blessures des différentes parties de l'encéphale. Le premier, il a eu l'idée de pratiquer des contre-ouvertures au crâne, afin d'extraire les projectiles arrêtés sous les méninges à une distance plus ou moins grande du point de leur entrée. Ses idées sur l'origine du stimulus qui fait mouvoir l'iris, et sur la nutrition du cristallin, expliquent fort bien l'un et l'autre de ces phénomènes. Il a établi une méthode nouvelle pour le traitement des plaies pénétrantes de poitrine, ainsi que des préceptes pour l'extraction des projectiles perdus dans cette cavité. Enfin, il a émis des idées neuves sur le mécanisme suivant lequel s'opère la guérison après l'opération de l'empyème. Larrey a imaginé pour la guérison de l'hydrocèle un procédé que recommandent de nombreux succès. Il croit avoir démontré que l'orifice externe des fistules à l'anus est toujours situé immédiatement au-dessous des sphincters. Son procédé pour l'amputation du bras à l'article est des plus faciles et des plus favorables à une prompte guérison. La manière dont il procède à l'amputation dans l'articulation coxo-fémorale est préférable à tout ce qui a été fait depuis. Il a imaginé de couper la jambe dans l'épaisseur des condyles du tibia, et en désarticulant le péroné. Enfin, indépendamment des recherches auxquelles il s'est livré concernant le sarcocèle et les autres maladies du testicule, les plaies de la vessie et l'exécution de l'opération de la taille, pour extraire les corps étrangers arrêtés dans cet organe, l'époque à laquelle il convient de pratiquer les amputations à la suite des blessures, les abcès au foie qui résultent de l'hépatite produite par certaines divisions à la tête, les plaies des intestins, pour lesquelles il a pratiqué la suture du pelletier avec succès; indépendamment de ces tra-

vaux, Larrey a présenté des remarques importantes sur les anévrysmes, sur les luxations du fémur en bas et en arrière, et surtout sur la carie des os, soit que cette maladie affecte les vertèbres, soit qu'elle ait son siége dans les articulations profondes des membres. Il a fait connaître, par des faits nombreux, l'efficacité du moxa contre ces maladies terribles, ainsi que dans les cas de phthisie pulmonaire, d'hépatite chronique, de paralysie, etc. — La plupart de ces travaux sont consignés dans les ouvrages suivants :

Des amputations des membres à la suite des coups de feu. Paris, 1808, in-8°. — Relation chirurgicale de l'armée d'Orient. Paris, 1804, in-8°. — Mémoires de chirurgie militaire et campagnes de D.-J. Larrey. 4 vol. in-8°. — Les trois premiers ont paru en 1812 et le dernier en 1817. Ce livre a été traduit dans presque toutes les langues. — Recueil de mémoires de chirurgie. Paris, 1821, in-8°. — Considérations sur la fièvre jaune. Paris, 1822, in-8°. — Dans ce mémoire, Larrey compare la fièvre jaune au choléra-morbus, et propose, contre cette maladie, des moyens purgatifs et curatifs dont on a déja fait usage avec succès dans les Antilles. — Clinique chirurgicale exercée particulièrement dans les camps et les hôpitaux depuis 1792 jusqu'en 1829. Paris, 3 vol. in-8° avec atlas. — Les autres écrits de Larrey sont consignés dans les Mémoires et les Bulletins de la Société médicale d'émulation, dans les Actes de la Société de la Faculté de médecine, dans le Dictionnaire et le Journal complémentaire des sciences médicales; enfin, dans plusieurs autres journaux français et étrangers.

(*Contempor. illustres.— Biogr. méd.*)

Apr. J.-C. 1767. — SIEBOLD (Georges-Christophe), fils aîné de Charles-Gaspard, vint au monde à Wurzbourg le 30 juin 1767, et fut élevé avec le plus grand soin par son père, qui résolut de lui faire courir aussi la carrière dans laquelle lui-même avait obtenu de si brillants succès. Le jeune Siebold alla terminer ses études médicales à Altdorf et à Gœttingue, où l'habile Fischer, qui dirigeait l'hospice de la Maternité, lui inspira le désir de se consacrer d'une manière spéciale à l'art des accouchements, pour lequel il prit un goût très-vif, et qui devint bientôt une véritable passion. En 1789, il concourut pour le prix que l'Académie de Gœttingue avait proposé, et dont le sujet était l'action que l'opium exerce sur l'homme dans l'état de santé. Son mémoire fut couronné. La même année, il obtint le grade de docteur, après avoir soutenu une excellente thèse sur les avantages respectifs des différents lits et fauteuils employés par les accoucheurs. Quelque temps après, il fut nommé professeur de pathologie générale et de diététique à Wurzbourg. En 1792 il fit un voyage à Vienne et en Italie; et, en 1795, il fut promu à la chaire d'accouchement, à laquelle il joignit l'année suivante celle de physiologie, avec la place de directeur du vaste hôpital de sa ville natale. Faible de caractère, il se montra trop sensible aux clameurs de l'intrigue et aux manœuvres ténébreuses des envieux de ses talents. Sa santé en reçut une atteinte profonde et il succomba, le 15 janvier 1798, victime de la phthisie pulmonaire. Il acquit comme accoucheur une réputation fondée sur de nombreux succès, dont il fut redevable à son habileté et à sa prudence; mais les ouvrages qu'il a publiés auraient suffi pour le distinguer de cette foule d'écrivains qui ont surchargé la littérature médicale de leurs productions, sans aucun profit réel pour la science. Parmi les mémoires qu'il a insérés dans divers recueils périodiques de l'Allemagne, on cite ceux sur le déchirement de la fourchette, sur l'ophthalmie des nouveau-nés, et sur l'emploi du goudron dans la phthisie pulmonaire. On a de lui :

Commentatio de effectibus opii in corpus animale sanum maxime respectu habito ad ejus analogiam cum vino, etc., ornata. Gœttingue, 1789, in-4°. — Commentatio de cubilibus sedibusque usui obstetricio inservientibus. Gœttingue, 1790, in-4°, c. fig. — Super recentiorum quorumdam sententia, qua fieri neonati a matribus syphilitici dicuntur, cogitata quædam ac dubia proponit. Wurzbourg, 1791, in-4°. — Systematische Darstellung der manual und instrumenta. Geburtshülfe, nach Hofraths Stein praktischen Anleitung zur Vorlesungen herausgegeben. Wurzbourg, 1794, in-8°. — Vorlæufige Nachricht non der gegenwærtigen Einrichtung des Klinikums an dem Julius Hospital unter Aufricht des Professors Siebold der jüngeren; nebst einigen allgmeinen Bemerkungen über Spitæler und klinische Anstalten in

akademischer Hinsicht. Wurzbourg, 1795, in-8°. — De instituti clinici ratione ad tirones sermo academicus. Wurzbourg, 1795, in-8°. — Doloris faciei, morbis rarioris atque atrocis, observationibus illustrata adumbratio. Diatriba 1. Wurzbourg, 1795. Diatriba 2. Wurzbourg, 1797, in-8°. — Ueber die angebliche Verminderung des Gewichtes der Frucht im Mutterleibe durch die anmische Feuchtigheit. Wurzbourg, 1796, in-4°. — Dem andenken des am 30sten August, 1796 zwischen Herstreu und Herschfeld den feindlichen Waffen untergelegenen patriotischen Ignatz Reder's der Arzneywissenschaft Doktors und eh lem Physikus zu Neustadt an der Saale. Nuremberg, 1797, in-8°. — Ueber das Zerreissen des Schaamlippenbandes; in J.-C. Stark's Archiv für die Geburtshülfe B. 3. St. 3, S. 59-61. Krankengeschehte einer bey der Schwangerschaft entstendenen Wassersucht, ibid. B. 4. St. 3, S. 401-432 (1792). — Noch etwas über Selbstwendung und die Ophthalmie neugebohrner Kinder. Ibid. S. 551-558. Beschreibung und Heilart einer merkwürdigen dæmonia imaginaria, in Baldinger's neuem Magazin für Aerzte. B. 18. St. 4. — De asphalti olei in phthisi usu; observationum triga; in dem Museum der Heilkunde, herausgegeben von der helvet. Gesellsch. corresp. Aerzte und Wundærzte. B. 3. S. 219. u. ff. — Beobachtung einer mit Blutbrechen verbundenen Bauchbruchs bey einer Weibsperson, in Lodr's Journal fur die Chirurgie. B. 1. St. 2. S. 215 u. ff. (1797). — Siebold a pris part à la rédaction des annonces scientifiques de Wurzbourg, à celles de Gœttingue et à la Gazette médicale de Salzbourg.

(*Biogr. médic.*, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1767. — RICHTER (Guillaume-Michel de), conseiller d'état, chevalier de la seconde classe de l'ordre d'Anne et professeur, naquit à Moscou le 28 novembre 1767. Il alla en 1779 faire son éducation au collége de Reval. A son retour, il commença, en 1782, l'étude de la médecine à l'Université de Moscou. Son cours fini, il partit en 1786 pour visiter l'Allemagne, la France, l'Angleterre et la Hollande, perfectionner ses connaissances médicales, et se préparer surtout, dans les maisons d'accouchement de Gœttingue et de Berlin, à l'enseignement de l'obstétrique, dont il devait être chargé. Après avoir été promu au doctorat, il fut nommé à son retour à Moscou, le 26 juin 1790, professeur d'accouchements à l'Université de cette ville. De 1795 à 1806, il fut en outre professeur pour les sages-femmes, et premier accoucheur pensionné de Moscou; de 1801 à 1807, directeur de l'Institut d'accouchements, et depuis 1810 président de la Société physico-médicale. Enfin Richter fut élevé au poste de premier médecin de l'empereur. Il mourut au commencement du mois d'août 1822. On lui doit deux ouvrages d'un grand mérite : l'un sur les accouchements, l'autre sur l'histoire de la médecine en Russie.

Dissertatio inauguralis medica pro gradu doctoris, sistens experimenta et cogitata circa bilis naturam imprimis ejus principium salinum. Erlang, 1788, in-4°, fig. — Commentatio pro munere professoris in universitate Cæsarea Mosquensi obtinendo, die VIII maii 1790 publice lecta : de incrementis artis obstetriciæ post obitum Rœdereri. Moscou. — Oratio academica in conventu publico universitatis Mosquensis habita die 29 junii 1792 sub titulo : Panegyricus sistens Catharinam magnam, de vita et sanitate civium suorum optime merentem. Moscou, in-4°. — Oratio de civium frequentia præsidiis medicis augenda, die 29 junii 1797 habita. Moscou, in-4°, et en russe. — Oratio qua disseritur, an litterarum bonarumque artium studium, inter varios civium ordines undique propagatum, rei publicæ ac moribus proficiat vel obsit. Habita die 30 augusti 1803 in conventu publico Universitatis Mosquensis, in-4° et en russe. — De secundinis gemellorum superfœtationem mentientibus, cum icone æri inciso; epistola ad Joannem Wenssowitsch, qua eidem de summis in medicina honoribus gratulatur. 1803, à la suite de la thèse de Wenssowitsch : De structura et usu secundinarum, in-4°, fig.; et dans les Act. Soc. phys. med. Mosquensis, t. I, part. II. — Observationes de morbis organicis uteri cum descriptione novi instrumenti seu hysteromochlii pro repositione uteri gravidi retroversi, cum icone typis expresso. In Act. soc. physico-medicæ Mosquensis, t. I, part. II. — Oratio pro munere præsidii societatis physico medicæ Mosquensis adeundo : de Societarum litterarium utilitate, habita d. 5 decembris 1810, in-8°. — Relatio cum epicrisi de sectione cæsarea Rigæ in eadem fœmina

bis feliciter facta, quam ipsam hic Mosque examinare contigit, lecta die III junii 1811, in conventu Societatis physico-medicæ Mosquensi. — Commentatio de medicamentis domesticis in Russia usualibus, lecta d. 9 septembre 1811. — Observatio de vi terroris et imaginationis fœminæ gravidæ in deformando fœtu, lecta d. 9 novembris 1811. — Synopsis praxis medico-obstetriciæ, quam per hos vigenti annos Mosquæ exercuit Guil. Mich. Richter, cum IX tabulis æneis. Moscou, 1810, in 4°. — Oratio funebris in memoriam Francisci Keresturi in Societate phys.-med. d. XI april. 1811 habita, in-4°. In act. Soc. phys. med., t. I, part. II. — Geschichte der medicin in Russland. Moscou, 1813-1817, in-8°, 3 vol. Portrait de Lestocq. — Discours sur le mérite éclatant de Pierre-le-Grand, relativement à la médecine et à la chirurgie dans son empire; prononcé à la séance de la Société physico-médicale de l'Université impériale de Moscou le 10 février 1817: in-4°. — Richter a encore publié quelques autres opuscules en langue russe.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1747 *env.* — GARDANE (Joseph-Jacques de), docteur régent de la Faculté de médecine de Paris, naquit à La Ciotat en Provence. Ce médecin, qui avait d'abord reçu le grade de docteur à Montpellier, s'occupa d'une manière toute particulière du traitement des maladies vénériennes, considérées dans la classe des artisans, et l'on a dit, avec juste raison, que les ouvrages publiés par lui, sont autant de preuves irrécusables de son extrême bienfaisance. Il était membre des Académies de Montpellier, de Nancy, de Marseille et de Dijon. Il était aussi médecin du bureau des nourrices et de deux maisons de santé de Paris. Ce médecin nous a laissé les ouvrages suivants :

Observations sur la meilleure manière d'inoculer la petite-vérole. Paris, 1767, in-12. — Mémoire dans lequel on prouve l'impossibilité d'anéantir la petite-vérole. Paris, 1768, in-12. — Conjectures sur l'électricité médicinale, avec des recherches sur la colique métallique. Paris, 1768, in-12. — L'auteur commence par quelques considérations générales sur l'emploi de l'électricité en médecine, mais il s'étend particulièrement sur les avantages de ce moyen employé contre la paralysie qui succède à la colique de plomb. Il s'élève contre la méthode antiphlogistique de traitement, proposée par de Haen contre cette dernière maladie. Suivant lui, c'est le traitement de la Charité qui doit être préféré dans tous les cas. — Essais sur la putréfaction des humeurs animales, sur la suppuration et sur la croûte inflammatoire; traduits du latin de différents auteurs. Paris, 1769, in-12. — Recherches pratiques sur les différentes manières de traiter les maladies vénériennes. Paris, 1770, in-8°. — Mémoire sur l'insuffisance et le danger des lavements antivénériens; pour servir de suite aux Recherches pratiques, etc. Paris, 1771, in-8°. — Moyens de détruire le mal vénérien. Paris, 1772, in-8°. — Manière sûre et facile de traiter les maladies vénériennes, approuvée par la Faculté de médecine de Paris, et publiée par ordre du gouvernement. Paris, 1773, in-12. — Cette méthode consiste dans l'emploi du mercure précipité d'une solution de sublimé par l'eau de chaux. — Avis au peuple sur les asphyxies ou morts apparentes et subites, contenant les moyens de les prévenir et d'y remédier; avec la description d'une nouvelle boîte fumigatoire portative. Paris, 1774, in-12. — Le secret des Sutton dévoilé, ou l'inoculation mise à la portée de tout le monde. Paris, 1774, in-12. — Détails de la nouvelle direction du bureau des nourrices de Paris. Paris, 1775, in-12. — Quelques remarques intéressantes sur les maladies vénériennes des enfants. Procès d'une nourrice qui se plaint d'avoir été infectée de la vérole par son nourrisson, et obtient des parents des dommages-intérêts. — Traité des mauvais effets de la fumée de la litharge, trad. du latin, de M. Stockhusen, et commenté. 1776, in-8°. — Les notes ajoutées par Gardane ont pour objet de faire remarquer la conformité des principes de Stockhusen avec ceux des médecins de l'hôpital de la Charité, et de les confirmer les uns par les autres. — Éloge historique de M. Théophile de Bordeu. Paris, 1777, in-8°. — Catéchisme sur les morts apparentes, dites asphyxies; ou Instruction sur les manières de combattre les différentes espèces de morts apparentes, par demandes et par réponses, fondée sur l'expérience, et mise à la portée du peuple, imprimée et publiée par ordre du gouvernement. Paris, 1781, in-12, 116 pp. Dijon, 1783, in-8°. — Mémoire concernant une espèce de colique obser-

vée sur les vaisseaux, lu à l'assemblée publique de la Société de médecine de Paris. Paris, 1783, in-12, 29 pp. — Considérant l'analogie de cette colique avec la colique des peintres, et cette circonstance qu'elle n'attaque que les officiers, et parmi ceux-ci les plus sédentaires, Gardane pense qu'on en doit trouver la cause dans la peinture des chambres dans lesquelles ces officiers sont constamment renfermés. — Lettre adressée aux auteurs de ce Journal (encyclopédique), pour servir de réponse à celle de M. Bruslé, médecin de la marine au département de Brest, etc. Journal encyclopédique, mai 1786, p. 95. — M. Bruslé avait accusé Gardane d'être cause de la mort d'une dame et de plusieurs matelots, qu'on avait traités de la colique suivant la méthode indiquée par lui. Gardane se défend en montrant qu'il n'avait eu évidemment en vue qu'une espèce particulière de colique, qui n'était pas celle dont ces matelots et cette dame avaient été affectés; ce dont M. Bruslé aurait dû s'apercevoir. — Observations sur le pouls des urines. Journal de médecine, 1770, t. XXXII, p. 42. — Lettre à M. Roux, auteur du Journal de médecine; contenant quelques observations sur le pouls critique. Journal de médecine, 1767, t. XXVI, p. 399. — Gardane fut rédacteur de la Gaz. de santé vers la fin du 18e siècle. — Des maladies des créoles en Europe, avec la manière de les traiter, et des observations sur celles des gens de mer, et sur quelques autres plus fréquemment observées dans les climats chauds. Paris, 1784, in-8°. — Recherches sur la mort des noyés et sur les moyens d'y remédier. Journal de physique, 1778. Extrait dans le Journal encyclopédique, août 1778, p. 41; septembre, p. 228. — L'auteur a fait de nombreuses expériences sur les animaux. Ses conseils sur le traitement des noyés sont généralement bons, et en opposition avec des pratiques dangereuses accréditées auparavant. — Recherches sur la cause de la mort des personnes suffoquées par la vapeur du charbon, et sur les moyens d'y remédier. Journal de physique, 1778; extrait dans le Journal encyclopédique, novembre 1778, p. 14. — C'est par l'anéantissement de l'action du cerveau que meurent les asphyxiés par le charbon. — Lettre sur le traitement des asphyxies, adressée aux auteurs de ce Journal. Journal encyclopédique, décembre, 1779, p. 497. — L'auteur réclame comme sienne la méthode de traitement approuvée dans le rapport qui fut fait sur son mémoire à l'Académie des Sciences; et que les rapporteurs disaient être conforme à celle de Portal, quoiqu'elle en différât beaucoup.

(*Dict hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1767. — GARDIEN (Claude-Martin), docteur en médecine de la Faculté de Paris, né à Target, dans le Berri, le 14 juillet 1767, fit ses études au collége de Bourges, où il professa ensuite la physique et les mathématiques. Vers la fin de 1791 il commença l'étude de la médecine à l'hôpital de Clermont, où il resta deux ans, puis il vint à Paris, et y soutint sa thèse en 1799. Fixé dans cette capitale, Gardien s'y livra à la pratique des accouchements; il ouvrit des cours publics d'accouchement et de maladies des femmes et des enfants. En 1811, la Faculté de médecine de Paris mit au concours la chaire de Baudelocque: Gardien qui, par ses talents et ses nombreux services rendus à l'enseignement, figurait parmi les concurrents dont les droits étaient le mieux fondés, n'obtint pas la chaire, mais il déploya de grandes connaissances dans ce concours, et sa réputation s'accrut. Depuis cette époque Gardien ne continua pas ses cours qu'il savait rendre si instructifs, et mourut en juin 1838. On a de lui:

Examen des effets que produisent, sur l'économie animale, les qualités physiques de l'air, soit essentielles, soit accidentelles et variables. Paris, an VII, in-8°. — C'est le sujet traité par Gardien lors de sa réception au doctorat. L'autre thèse, soutenue par Gardien à l'époque du concours pour la chaire d'accouchements, et dont le sujet fut tiré au sort, a pour titre: — Du toucher. Paris, 1811, in-4°. — Excellente monographie. — Traité complet d'accouchements et des maladies des filles, des femmes et des enfants. Paris, 1807, 4 vol. in-8°. 2e édition revue et augmentée. Ibid., 1816, 4 vol. in-8°. — Dans cet ouvrage, qui est complet, et qui peut tenir lieu de tout ce qui a été écrit sur le même sujet, au moins pour les élèves, se trouvent entièrement fondus divers mémoires sur quelques points de l'art des accouchements qui avaient fait l'objet des recherches de l'auteur.

(*Biogr. méd.*)

Apr. J.-C. 1765 *env.* — SAUNDERS

(William), docteur en médecine, membre de la Société royale de Londres, doyen des médecins de l'hôpital de Guy, avait fait ses études à Edimbourg, pris ses grades en 1765, et est mort dans un âge fort avancé. On le connaît surtout en France pour ses recherches sur les maladies du foie.

Dissertatio med. chim. de antimonio, ejusque usu in morbis curandis. Edimbourg, 1765, in 8°; Londres, 1773, in-12. — A new and easy method of giving mercury to those affected with the venereal disease, from the latin of Joseph James Plenck. Londres, 1768, in-8°. — An answer to the observations of M. Geach, and to the cursory remarks of M. Alcock, on D. Baker's essay on the endemial colic of Devonshire. Londres, 1768, in-8°. — Observations and experiments on the power of the mephitic acid in dissolving stones of the bladder. Londres, 1777, in-8°. — Observations on the superior efficacy of the red peruvian bark in the cure of agues and other fevers, etc. Londres, 1782, in-8°. — A treatise on the structure, œconomy and diseases of the liver; with an inquiry into the proportions and component parts of their bile and biliary concretions. Londres, 1793, in 8°; 2e édit., 1795, in-8°; 3e édit., 1803, with additions and improvements. — Oratio Harveii instituta, habita in theatro collegii regalis medicorum. Londres, 1797, in-4°. — A treatise on the chemical history and medical powers of some of the most celebrated mineral waters; with practical Remarks on the aqueous regimen. To which are added observations on the use of cold and warm bathing. Londres, 1808, in-8°; 2e édit. enlarged. 1806, in-8°. — Observations on the hepatitis of India, and on the prevalent use of mercury in the diseases of this country. Londres, 1811, in-8°.

(*Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1768. — WENZEL (Joseph), né en 1768, fut reçu docteur en médecine à l'Université de Mayence en 1791. Il fut nommé en 1802 chirurgien-adjoint de la maison d'accouchements, devint professeur d'anatomie et de physiologie dans l'Université en 1804, et mourut le 14 avril 1808. Il publia plusieurs ouvrages faits en commun avec son frère Charles Wenzel, et quelques autres dont il était ou seul auteur ou traducteur.

J. F. Ackermann über kœrperliche Verschiedenheit des Mannes vom Weibe, ausser den Geschlechtstheilen; uebersetzt, nebst einer Vorrede und einigen Bemerkungen von Jos. Wenzel. Francfort-sur-le-Mein, 1788, in-8°. — Diss. inaug. de ossium arthriticorum indole. Francfort-sur-le-Mein, 1791, in-8°. — Vorschlaege zur Verbesserung der chirurgischen Anstalten auf dem Lande. Francfort-sur-le-Mein, 1794, in-8°. Avec Ch. Wenzel. — Ueber den Cretinismus. Vienne, 1802, in-8°. Avec Ch. Wenzel. — Prodromus eines Werks über das Hirn der Menschen und Thiere. Tubingue, 1806, in-4°. — Beobachtungen über den Hirnanhang fallsüchtiger Personen. Nach seinem Tode herausgegeben von Karl Wenzel; nebst einer kurzen Lebengeschichte des Verfassers von J. F. Lucae. Mayence, 1812, in-4°. 5 pl. Traduit en français, Paris, 181., in-8°. — Die Schwæmmige Auswüchse auf der ausseren Hirnhaut. mit 6 Kupfern. Mayence, 1819, in-4°. Avec Ch. Wenzel. — De penitiori structura cerebri hominis et brutorum. Tubingue, 1811, in-folio, 27 pl. Avec Ch. Wenzel.

(*Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1768 *env.* — PORTAL (Antoine) (1), professeur de médecine au Collége royal de France, et d'anatomie de l'homme au Jardin du roi, président d'honneur de l'Académie royale de médecine de Paris, membre de l'Académie royale des sciences de l'Institut, et de la plupart des Académies des sciences et de médecine de l'Europe, premier médecin du roi, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, officier de la Légion-d'Honneur, est né à Gaillac, le 5 janvier 1742. Il a fait ses premières études à Alby et à Toulouse sous les Jésuites, et son cours de philosophie sous les doctrinaires. Il n'avait pas encore vingt ans lorsque l'Académie des sciences de Montpellier l'admit au nombre de ses

(1) Le nom de Portal ayant été involontairement oublié à cette date, lors du classement général de notre manuscrit, nous nous empressons de réparer cet oubli en le plaçant en 1768, époque à laquelle Portal florissait le plus. Nous saisissons cette occasion pour prévenir nos lecteurs que nous avons suivi ce mode de classification toutes les fois que nous avions de l'incertitude sur l'époque de la naissance du médecin dont nous donnions la biographie. *N. du R.*

correspondants. Six mois après avoir été reçu bachelier en médecine dans cette ville, il fit des leçons d'anatomie, aidé de Laborie jusqu'en 1766, époque à laquelle il vint à Paris, espérant trouver dans cette capitale plus de moyens de s'instruire et de s'avancer. Dès la première année de son séjour dans cette ville, il fixa l'attention sur lui en lisant à l'Académie royale de chirurgie trois Mémoires sur les ankyloses, le racornissement de la vessie chez les vieillards, et l'abus des machines dans le traitement des luxations. Il se vit bientôt admis à l'intimité des chirurgiens les plus célèbres de Paris. Le goût décidé qu'il manifestait pour l'anatomie lui valut la bienveillance de Sénac et de Lieutaud, qui tardèrent peu à l'associer à leurs travaux. En 1768, il remplaça Ferrein dans la chaire de médecine au Collége de France, et peu après il fut nommé adjoint de l'Académie royale des sciences, en remplacement de Morand devenu associé; en 1777, Buffon le présenta pour succéder à Antoine Petit dans la chaire d'anatomie humaine au Jardin du roi : à l'âge de trente-cinq ans, il occupait donc les deux chaires les plus remarquables dont un médecin puisse être pourvu. Les faveurs qui l'avaient entouré dans sa jeunesse ne lui manquèrent pas dans un âge avancé. Premier médecin de Louis XVIII, il jouit de toute sa bienveillance et il sut la mettre à profit pour faire créer en 1820 l'Académie royale de médecine, dont il fut président d'honneur perpétuel. Il était aussi membre du conseil général des hôpitaux. Portal mourut le 23 juillet 1832. Il légua par testament à l'Académie royale de médecine les sommes nécessaires pour fonder un prix annuel sur celle des branches des sciences médicales qu'il avait cultivée avec le plus de zèle, sur l'anatomie pathologique. Les travaux du professorat et ceux d'une vaste pratique ne l'ont point empêché de publier un grand nombre d'ouvrages qui ont puissamment contribué à répandre, parmi les médecins, le goût de l'anatomie et surtout de l'anatomie pathologique, et à faire sentir l'utilité de ces deux branches d'une science sans laquelle la médecine n'offre aucune certitude :

Dissertatio medico-chirurgica generales luxationum complectens notiones. Montpellier, 1764, in-4°. — Mémoire sur l'abus des machines dans le traitement des luxations; dans l'ancien Journal de médecine, année 1766. — Sur deux reins monstrueux. 1767. (Dans les mémoires de l'Académie des sciences.) — Précis de la chirurgie pratique, contenant l'histoire des maladies chirurgicales et la manière la plus en usage de les traiter, avec des observations et remarques critiques sur différents points. Paris, 1768, 2 vol. in-8°, avec figures. — Sur la lecture et les usages de l'ouraque dans l'homme, 1769. — Sur l'action du poumon pendant la respiration. 1769. — Sur le canal thoracique. 1769. (Dans les mémoires de l'Académie des sciences.) — Sur divers points d'anatomie. 1770. — Sur les parties génitales de la femme. 1770. (Dans les Mém. de l'Acad. des sciences.) — Histoire de l'anatomie et de la chirurgie, contenant l'origine et les progrès de ces sciences, avec un tableau chronologique des principales découvertes, et un catalogue des ouvrages d'anatomie et de chirurgie, des mémoires académiques, des dissertations insérées dans les journaux, et de la plupart des thèses qui ont été soutenues dans les Facultés de médecine de l'Europe. Paris, 1770, 7 vol. petit in-8°. — Lettre à M. Antoine Petit au sujet d'une critique sur l'Histoire de l'anatomie par M. Duchanoy, son disciple Paris, 1771, in-12. — Sur les tumeurs et engorgements de l'épiploon. 1771. Sur la situation des viscères du bas-ventre chez les enfants, et sur le déplacement qu'ils éprouvent dans un âge avancé. 1771. — Sur l'utilité de recourir à l'art dans la difformité de la taille qui survient dans un âge avancé. 1772. — Sur le cœur du veau marin. 1772. (Dans les Mémoires de l'Académie des sciences.) — Sur une nouvelle méthode d'amputer les extrémités. 1773. — Sur la situation du foie et sur la manière de reconnaître ses maladies par le tact. 1773. — Rapport fait par ordre de l'Académie des sciences sur les effets des vapeurs méphitiques dans le corps de l'homme, et principalement sur la vapeur du charbon, avec un précis des moyens les plus efficaces pour rappeler à la vie ceux qui ont été suffoqués. Paris, 1774, in 12. — Cet opuscule, qui a été réimprimé un très-grand nombre de fois, soit à Paris, soit dans les départements, sur l'avis de l'Académie des sciences, et par ordre des gouvernements qui se sont succédé en France, a été traduit en italien par Troja en 1777, en allemand par Henri

Bruhl (Mayence, 1808, in-8°), en espagnol (Madrid, 1806, in 12). — Sur quelques maladies du foie qu'on attribue à d'autres organes. 1777. — Observations sur la nature et sur le traitement de la rage, suivies d'un précis historique et critique de divers remèdes qui ont été employés contre cette maladie. Iverdun, 1779, in-12. Alençon, 1780, petit in-12 (en extrait). Trad. en allemand par Spielmann, 1780, in 8°, en italien par l'abbé Louis, 1780, in-12. Réimprimé un grand nombre de fois avec l'Instruction sur les asphyxiés et les noyés — Observations sur la nature et le traitement du rachitisme ou des courbures de la colonne vertebrale et de celles des extrémités supérieures et inférieures. Paris, 1779, in-8°. Trad. en allemand, Leipzick, 1798, in-8°, en italien, Venise, 1802. — Sur la structure et les altérations des glandes du poumon, avec des remarques sur la phthisie pulmonaire. 1780. — Sur l'apoplexie. 1781. — Sur la phthisie de naissance. 1781. — Sur des morts subites occasionnées par la rupture du ventricule gauche du cœur. 1784. — Sur la nature et le traitement d'une maladie singulière. 1784. — Sur le traitement de la rage. 1786. — Avis concernant le traitement des nouveau-nés qu'on peut rappeler à la vie, et celui des personnes empoisonnées par divers poisons. Paris, 1787, in-8°, réimprimé avec l'Instruction sur les asphyxiés. — Observations qui prouvent que la pleurésie n'est pas essentiellement différente de la peripneumonie ou de la fluxion de poitrine. 1789. — Sur quelques voies de communication du poumon avec les bras et avec les parties extérieures de la poitrine. 1789. — Observations sur la nature et le traitement de la phthisie pulmonaire. Paris, 1792, in-8°. Ibid., 1809, 2 vol. in-8°, avec les additions jointes aux traductions de la première édition en italien par Federigo (Venise, 1801, 3 vol. in-8°), et en allemand par Muhry (Hanovre, 1802, 2 vol. in-8°). — Sur quelques maladies de la voix. An VI. — Sur un mouvement qu'on peut observer dans la moelle épinière. An VII. — Sur la nature et le traitement du mélæna ou de la maladie appelée vulgairement maladie noire. An VII. — Observations sur la petite-verole. Paris, an VII, in-8°. — Sur la nature et le traitement des fièvres qui ont régné dans la Vendée. An VII. — Mémoires sur la nature et le traitement de plusieurs maladies, avec le précis des expériences sur les animaux vivants, et un cours de physiologie pathologique. Paris, 1800, 2 vol. in-8°. — Recueil des mémoires de médecine pratique indiqués ci dessus, et qui avaient été publiés pour la plupart dans les Mémoires de l'Académie des sciences et dans ceux de l'Institut. — Second mémoire sur l'apoplexie. 1803. — Sur le grand nerf sympathique dans l'homme. 1804. (Dans les Memoires de l'Institut.) Cours d'anatomie médicale. Paris, 1804, 5 vol. in-4° et in-8°. Trad. en espagnol par Garcia Suelto. Madrid, 1807, in-4°. — Sur le traitement de l'épilepsie. — Observations sur les excroissances fongueuses du canal intestinal. 1807. — Sur les fausses concrétions membraneuses. 1808. — Sur les maladies hérédilaires. Paris, 1808, in-4°. Ibid., 1814, in-8°, avec des additions par Mazzoni. Florence, 1809, in-4°. — Mémoires sur la nature et le traitement de plusieurs maladies. Troisieme volume. Paris, 1808, in-8°. — Recueil des mémoires que nous venons d indiquer, et dont plusieurs sont imprimés dans celui de l'Institut pour l'année 1808. — Sur des cataractes guéries par l'annihilation du cristallin, opérée par la nature ou par les secours de l'art. (Dans les Annales du Muséum d histoire naturelle, tome VI.) — Mémoire sur la nature et le traitement de l'apoplexie et sur les moyens de la prévenir. Paris, 1811, in-8°. — Observations sur la nature et le traitement des maladies du foie. 1813, 1 vol. in-4° et in-8°. — Mémoires sur la nature et le traitement de plusieurs maladies, tome IV, contenant des observations et des remarques sur plusieurs maladies du cœur, sur l'inflammation des membranes, le vomissement, les antidotes ou contre-poisons, et sur quelques autres points d'anatomie médicale. Paris, 1819, in-8°. — Plusieurs de ces mémoires sont insérés dans le Journal universel des sciences médicales. — Mémoire sur l'inflammation des intestins ou les entérites qui surviennent dans les maladies du foie. 1820. (Dans les Mémoires de l'Institut) — Dissertation sur la nature et le traitement de l'hydropisie. Paris, 1824, 2 vol. in-8°. — Portal a concouru pour beaucoup à la publication de l'Historia anatomico-medica de J. Lieutaud (Paris, 1767, 2 vol. in-4°. Trad. en français, Paris, 1776, in-8°), et à la seconde édition du Traité

de la structure de l'action et des maladies du cœur par Sénac (Paris, 1774, 2 vol. in-4°, fig.). (*Biogr. médic.*)

Ap. J.-C. 1768.—ROYER-COLLARD (Antoine-Anastase), professeur à la Faculté de médecine de Paris, médecin en chef de la maison royale de Charenton, médecin ordinaire du roi, par quartier, membre titulaire de l'Académie royale de médecine, fondateur et président d'honneur de l'Athénée de médecine, était né en 1768, à Sompuis, département de la Marne. Doué d'un esprit vif et pénétrant, d'une intelligence active et précoce, véritable apanage de famille, ses premières études lui valurent de nombreux succès. Après les avoir commencées à Vitry-le Français, il alla les achever à l'Oratoire de Lyon, congrégation savante, digne émule de l'Université qu'elle ne cherchait point à dominer, mais avec laquelle elle tenait à honneur de marcher de pair dans la carrière de l'enseignement. Ce fut là surtout que le jeune élève montra déjà cette supériorité qui semble n'appartenir qu'à la maturité de l'âge, supériorité telle que, de simple disciple qu'il était, et sans avoir pris aucun degré dans les ordres, il fut chargé de la chaire d'humanités, qu'il occupa jusqu'en 1792. A cette époque, il fit paraître un journal politique intitulé *le Surveillant*, qui, comme tous ceux qui sont franchement l'expression de l'opinion publique, fut accueilli avec une rare avidité. Rédigé par un honnête homme, il rallia beaucoup d'honnêtes gens; mais septembre dévastait la patrie, le journal disparut, et l'auteur fut obligé de fuir. Il n'y avait plus d'asile qu'aux armées, Royer-Collard s'y réfugia. Il fut employé dans l'administration des vivres à l'armée des Alpes, et l'on pense que ces nouvelles fonctions, tout à fait étrangères à ses habitudes, au genre de travaux auquel il s'était livré jusqu'alors, ne pouvaient qu'être transitoires. Ce fut à Chambéry qu'il commença ses premières études médicales, étant encore employé à l'administration des vivres, obligé par conséquent de partager son temps entre les fonctions administratives, des devoirs domestiques et la méditation de la médecine.

Ce ne fut qu'en 1797 qu'il quitta l'armée pour se livrer entièrement à sa nouvelle carrière, et, quoiqu'il y entrât fort tard et sans guide, il la parcourut rapidement, et n'en atteignit le terme que pour marcher plus rapidement encore, soit dans la carrière littéraire et académique, soit dans l'exercice et l'enseignement de la médecine. — La thèse si connue qu'il soutint en 1803 sur l'*aménorrhée*, pour obtenir le grade de docteur, à une époque où ce genre d'épreuve n'était pas seulement une simple formalité de réception, avait surtout attiré l'attention de Royer-Collard, et lui avait assigné un rang distingué parmi les jeunes médecins de son temps. Déjà, en effet, l'on y trouve cet esprit de méthode, ces détails d'observation, cette force de style qui étaient l'un des plus beaux attributs de son intelligence. — Ce fut peu de temps après que Royer-Collard jeta les premiers fondements d'une société particulière de médecine, qui prit successivement les titres d'*Académie*, de *Société académique*, d'*Institut*, et enfin d'*Athénée de médecine*. — En 1805, il fonda la *Bibliothèque médicale*, journal dont les premiers volumes contiennent de lui un grand nombre d'articles, où l'on retrouve cet heureux mélange de philosophie, d'érudition et de critique, qui était encore le cachet de son talent; aussi pendant tout le temps qu'il put l'enrichir de ses travaux, ce recueil a-t-il été le premier des journaux de médecine, et peut-être n'eût-il jamais trouvé de rivaux, si Royer-Collard eût pu continuer d'apporter à sa rédaction le même soin et la même activité. — En 1806, la place de médecin en chef de la maison royale de Charenton étant devenue vacante, Royer-Collard y fut appelé, et prouva encore dans l'exercice de ce nouvel emploi tout ce que peut une âme forte jointe à un esprit supérieur. Après mille difficultés de tous genres, il fit disparaître dans l'administration de cet établissement une foule d'erreurs, d'abus et de préjugés, contre lesquels il avait eu à lutter pendant plusieurs années. Un règlement rédigé en entier par lui, et discuté ensuite avec la plus scrupuleuse exactitude devant une commission du gouvernement, rétablit l'ordre dans toutes les parties, assura au médecin en chef tous les moyens d'exécution que réclamait l'intérêt des malades confiés à ses soins; et la maison d'aliénés de Charenton devint l'un des premiers établissements de l'Europe. C'est là aussi que Royer-Collard se livra tout entier à l'étude des maladies mentales. — En 1808, Royer-

Collard avait été nommé inspecteur-général de l'Université, titre qui le fit appeler à plusieurs missions importantes et délicates, dans lesquelles il apporta encore cette scrupuleuse conscience qui caractérise l'homme de bien, cette urbanité qui s'allie avec tant de grâce à la fermeté, alors même qu'elle doit être sévère, ce discernement éclairé, cette judicieuse mesure qui arrachent l'assentiment de tous; et si quelques-unes de ces missions lui valurent des ressentiments personnels, c'est que, comme il le disait lui-même, il est impossible de les éviter quand on remplit avec justice et impartialité des fonctions publiques. De même à l'Académie et à la Faculté, on a pu apprécier souvent la sagesse de ses vues, la gravité de ses conseils, et sa rare capacité pour les fonctions administratives — Le rapport dont il fut chargé en 1812, au nom de la commission d'examen des Mémoires envoyés au concours sur le *croup*, attestera encore cette rectitude de jugement qui le caractérisait à un si haut degré : comme sa thèse, ce rapport a été pour ainsi dire transformé dans ses mains en une véritable monographie, où tout ce qui avait été dit et écrit sur cette matière se trouve consigné, discuté et apprécié ; comme sa thèse, il a mérité d'être traduit en plusieurs langues, et restera à la postérité comme un modèle de critique médicale, de talent et de probité littéraires. — C'est ainsi que deux ouvrages de circonstance, joints à quelques discours académiques, à quelques articles de journaux, sortes de publications qui, pour l'ordinaire, n'ont que l'intérêt du moment, avaient déjà suffi pour assurer à Royer-Collard une place parmi les écrivains qui ont le plus honoré la littérature médicale en France, lorsqu'une nouvelle carrière s'ouvrit devant lui, et lui donna l'occasion de développer cette vigueur de logique, cette profondeur de science qui, unies à la facilité de l'élocution, font le succès et l'affluence des cours, — Appelé en 1817, et par le vœu unanime de la Faculté de Paris, à la chaire de médecine légale, il se livra avec zèle, pendant cinq années, à cette branche si délicate et si épineuse de l'enseignement, dans laquelle il s'efforçait de faire sentir aux élèves qui l'entouraient avec respect, quels religieux devoirs ils étaient appelés à remplir, et de quel poids leur déclaration pouvait être dans la balance de la justice; c'est alors surtout que l'homme religieux s'alliant au médecin philosophe, et souvent au jurisconsulte profond, laissait entrevoir cette morale sévère qui fut toujours la règle immuable de sa conduite. — Cependant trois années s'étaient écoulées dans l'occupation de cette chaire, lorsqu'une nouvelle chaire fut fondée, en 1819, à la Faculté de médecine de Paris. La commission de l'instruction publique, frappée de l'importance que l'on donnait dans toute l'Europe au traitement de l'aliénation, de l'extension qu'avait prise l'étude de cette maladie, du nombre toujours croissant d'établissements qui se formaient partout pour recevoir les aliénés, voulant d'ailleurs rattacher à cette étude une autre étude non moins intéressante, qui jusqu'alors avait manqué à l'enseignement médical, celle des facultés intellectuelles considérées dans leurs rapports avec l'organisation, chargea l'un des professeurs de médecine légale de faire un cours de *Pathologie mentale.* On sent déjà que cette chaire devait appartenir à Royer Collard : il s'y prépara pendant deux années d'études profondes et assidues et, lorsque ce cours fut enfin ouvert, ses premières leçons attirèrent un tel concours d'auditeurs, que l'on put juger de la vive impression qu'elles devaient produire et des heureux fruits qui en seraient le résultat. Les leçons avaient essentiellement pour objet la psychologie considérée dans ses rapports avec la physiologie. Elles avaient pour but, comme le professeur l'a dit lui-même dans son introduction, de substituer les notions d'une saine philosophie à une philosophie mensongère, et d'attaquer le matérialisme jusque dans ses fondements, et pour ainsi dire dans son foyer; aussi l'on a vu avec quelle intime conviction, avec quelle force de logique et quelle touchante éloquence il développait les hautes pensées qui germaient dans son âme et découlaient, pour ainsi dire, d'une constante méditation de la nature de l'homme et de sa morale. — Malheureusement à peine le professeur avait-il eu le temps de faire goûter les fruits de cette nouvelle branche d'enseignement, qu'une violente et subite attaque de goutte le força de suspendre ses leçons ; et c'est au moment où il se disposait à les reprendre avec plus d'activité que jamais, que, par une de ces mesures inouïes, dont on ne trouve d'exemple que dans les

annales de notre révolution, la Faculté de Paris fut tout à coup renversée, le cours de pathologie mentale supprimé, et toutes les espérances que l'on en avait conçues réduites au néant. — Rendu à la chaire de médecine légale par suite de la réorganisation de la Faculté, Royer-Collard voulut concentrer de nouveau sur cette science tous ses travaux; mais la chimie, dont elle réclama sans cesse les lumières, avait fait d'immenses progrès. Royer-Collard, qui n'était pas du nombre de ceux qui répudient toutes les acquisitions nouvelles et sont au milieu de nous comme dans un autre siècle, sentit la nécessité de rechercher les applications de la chimie moderne à la médecine légale; et bientôt le voilà tout entier à des études d'autant plus pénibles, qu'elles le fixent des journées entières dans des laboratoires froids et humides que tout semble concourir à lui rendre funestes : deux fois sa santé en reçoit les plus fâcheuses atteintes, mais rien ne l'arrête; et la troisième fois, c'est la mort elle-même qui le frappe le 27 novembre 1825, dans sa cinquante-huitième année. — Il a laissé inédits :

1° Un Essai de psychologie, servant d'introduction à un cours de Pathologie mentale. — 2° Un Cours de médecine légale; recommencé à trois reprises différentes, et dont quelques parties ont été traitées avec un talent remarquable. 3° Plusieurs Mémoires sur divers points de l'aliénation mentale, qui allaient être livrés à l'impression. — Royer-Collard avait également réuni tous les matériaux d'une Monographie sur le croup, qu'il se proposait de publier, avec le rapport fait par lui au nom de la commission chargée d'examiner les Mémoires envoyés au concours ouvert en 1812 sur cette maladie. (*Encyclop. méthod.*)

Apr. J.-C. 1769. — LÉVEILLÉ (Jean-Baptiste-François), naquit le 25 août 1769 à Ouzouër, petite commune du Nivernais. Ses parents, qui faisaient un grand commerce de fer, donnèrent beaucoup de soin à son éducation : il fit ses humanités avec distinction à Nevers, et sa philosophie à Paris. En octobre 1790, Léveillé se fixa dans cette capitale, afin de se livrer à l'étude de la médecine. Deux ans après, la réquisition l'ayant frappé, il se rendit à l'armée du Rhin, d'où il ne revint que l'année suivante reprendre ses premières occupations. Disciple de Desault et honoré de sa bienveillance, il resta à l'Hôtel-Dieu jusqu'en 1799. Ayant alors acquis le droit d'exercer sa profession, il sollicita et obtint le grade de chirurgien de première classe à l'armée d'Italie, et après une campagne, durant laquelle il fut presque toujours aux avant postes, le service sédentaire de l'hôpital de Pavie lui fut confié. C'est alors que, se livrant de nouveau à l'étude, il se concilia l'estime des professeurs les plus célèbres de l'Université de cette ville. Il se lia surtout d'intimité avec l'illustre professeur Scarpa, dont il a fait connaître une partie des intéressantes recherches, et en particulier celles qui sont relatives aux maladies des yeux. De retour de l'armée en 1801, Léveillé quitta le service de la chirurgie militaire, et se livra spécialement à l'étude et à la pratique de la médecine. Il était médecin des prisons du département de la Seine; l'administration des hôpitaux et hospices civils de Paris lui confia pendant plusieurs années une partie du service de la maison royale de santé. Ce médecin laborieux était membre des principales sociétés savantes de la France, et, en dernier lieu, il fut appelé à l'Académie royale de médecine, lors de la création de cette compagnie. Léveillé est inscrit depuis long-temps parmi les médecins littéraires les plus distingués de notre époque. Indépendamment de plusieurs mémoires intéressants, insérés soit dans le Journal général de médecine, soit dans le Recueil de la Société médicale d'émulation, et dont les principaux sont relatifs à l'opération de la cataracte par abaissement, aux caries et aux maladies du bout des os après les amputations, ce praticien, qui est mort à Paris le 13 mars 1829, a composé les ouvrages suivants :

Dissertation philosophique sur la nutrition du fœtus dans les mammifères et les oiseaux, Paris, 1799, in-8°. — Traité pratique des maladies des yeux, etc., par Scarpa, traduit de l'italien avec des notes. Paris, 1802, 2 vol. in 8°. — Mémoires de physiologie et de chirurgie pratique, par A. Scarpa et J.-B.-F. Léveillé, contenant : 1° De penitiori ossium structura commentarius; 2° Des pieds bots et de la manière de corriger cette difformité congéniale; 3° Des luxations du fémur en devant; 4° Considérations générales sur les nécroses. Paris, 1804, in 8°. — Traité élémentaire d'anatomie et de physiologie, t. I. Ostéo-

graphie et syndesmographie, t. II Myographie et mouvements de l'homme. Paris, 1810, in-8°, 2 vol. L'ouvrage n'a pas été achevé. — Nouvelle doctrine chirurgicale, ou traité complet de pathologie, de thérapeutique et d'opérations chirurgicales, d'après la connaissance de l'état présent des parties malades, des guérisons spontanées, et l'uniformité des méthodes curatives. Paris, 1812, in-8°, 4 vol. — Mémoire sur l'état actuel de l'enseignement de la médecine et de la chirurgie en France et sur les modifications dont il est susceptible. Paris, 1816, in-4°. — Hippocrate interprété par lui même, ou commentaire sur les Aphorismes, d'après les écrits vrais et supposés d'Hippocrate. Paris, 1818, in-8°. — Histoire de la folie des ivrognes, précédée d'une notice nécrologique sur l'auteur. Paris, 183., in 8°.

(*Biog. méd. — Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1769. — LACHAPELLE (Marie Louise Dugès, femme), sage-femme en chef de la maison d'accouchement, directrice et première institutrice de l'école qui y est établie, naquit a Paris le 1er janviers 1769. Son père, Louis Dugès, était officier de santé. Sa mère, sage-femme jurée au Châtelet, fut nommée sage-femme en chef à l'Hôtel-Dieu, où elle s'établit et remplit ses fonctions avec un zèle, une activité et des talents qui lui attirèrent l'estime et la considération générales. Ce fut au milieu des femmes enceintes et des exemples et des leçons qui lui étaient prodigués, que la jeune Dugès acquit en grandissant, et presque sans s'en apercevoir, ses premières connaissances théoriques et pratiques de l'art des accouchements. Mariée en 1792 avec M. Lachapelle, chirurgien chargé du service à l'hôpital Saint-Louis, elle continua de demeurer à l'Hôtel-Dieu. La mort de son mari, qui eut lieu en 1795, augmenta son amour pour la retraite et pour l'étude; elle remplaçait fréquemment sa mère, soit dans les leçons, soit dans la pratique, et mérita bientôt l'honneur d'être nommée son adjointe. L'horrible état dans lequel se trouvaient les femmes enceintes à l'Hôtel Dieu, fit songer à cette époque à leur consacrer un local particulier. On voulut aussi fonder une école où les élèves sages-femmes pussent recevoir une instruction plus solide et plus complète qu'elles ne l'avaient eue jusque là. Madame Lachapelle fut consultée sur ces deux objets; ses lumières et son activité lui avaient attiré la confiance de toutes les personnes éclairées. Après quelques hésitations, Port-Royal et l'Oratoire furent assignés, en 1797, l'un aux enfants trouvés, et l'autre aux femmes enceintes. Madame Lachapelle surveilla tous les travaux que l'on exécuta afin d'adapter ces maisons à leur destination nouvelle. L'*Hospice de la maternité*, que l'on appela plus tard *Maison d'accouchement*, reçut du ministre, Chaptal, une organisation régulière. Baudelocque y fut nommé professeur et se chargea de l'enseignement théorique. Indépendamment de son cours, madame Lachapelle faisait aux élèves des leçons journalières, les dirigeait dans les manœuvres, et exécutait devant elles ou leur faisait terminer sous ses yeux les nombreux accouchements qui s'opèrent dans la maison. Ces travaux furent continués durant un grand nombre d'années, et l'école d'accouchement fournit ainsi une foule d'élèves distinguées, autant par leur instruction solide que par leur grande habileté pratique. Cependant madame Lachapelle, dont la constitution était délicate, éprouvait depuis long-temps les atteintes d'une maladie à laquelle son courage et son zèle ne lui permirent pas de faire attention, et qui, devenant de plus en plus grave, la fit succomber le 4 octobre 1822. Sa patience et sa résignation ne se démentirent pas au milieu des douleurs les plus cruelles et les plus longues; elle mourut, pour ainsi dire, en exerçant ses fonctions.

La bonté, la douceur et un esprit d'observation très-remarquable formaient les traits les plus saillants du caractère de cette excellente femme. Dans son amphithéâtre, elle ne donnait jamais que des explications claires et précises; elle n'établissait que des préceptes simples et lumineux. Elle insistait toujours sur la nécessité de bien s'assurer d'abord de la situation de l'enfant et de ses différentes parties; elle voulait que l'on se représentât constamment les rapports de la tête et des membres avec les parties de la mère. Dans sa pratique, madame Lachapelle n'était pas moins remarquable; Baudelocque, si bon juge en cette matière, admirait, dit M. le professeur Chaussier, avec quelle facilité la main la plus délicate, toujours dirigée par l'intelligence, savait vaincre

toutes les difficultés et surmonter tous les obstacles. Indépendamment de plusieurs observations importantes insérées dans le premier volume de l'*Annuaire médico-chirurgical*, madame Lachapelle a laissé sur divers points de la pratique et de la théorie des accouchements une multitude de remarques utiles, de vues neuves et importantes, de règles toujours justifiées par un raisonnement sévère. Ces matériaux devaient composer plusieurs volumes, dont un seul a paru sous ce titre :

Pratique des accouchements, ou mémoires et observations choisies sur les points les plus importants de l'art. Paris, 1821, in-8°. (*Biog. méd.*)

Apr. J.-C. 1769. — CADET-DE-GASSICOURT (Charles Louis), pharmacien, naquit à Paris le 23 janvier 1769. Des études brillantes l'entraînèrent d'abord dans la carrière des lettres et de l'éloquence; il fut reçu avocat en 1787. Cependant il avait manifesté aussi de bonne heure du goût pour les sciences physiques, comme le prouve le Mémoire sur l'histoire naturelle, qu'il composa à l'âge de quinze ans, et auquel Buffon accorda des éloges; mais depuis 1787 jusqu'en 1800, Cadet de-Gassicourt se livra entièrement à l'exercice du barreau, consacrant ses instants de loisir a des compositions littéraires de genres très-différents. Comme avocat, il signala plus d'une fois son humanité, son désintéressement et son courage par des actes pleins de noblesse et de générosité; c'est lui qui rendit la tranquillité et la vie à ces deux orphelins de Bezons, Annette et Lubin, dont Marmontel nous a conservé l'histoire Lorsque la révolution éclata, il embrassa avec ardeur un nouvel ordre de choses qui promettait à son pays des institutions fortes et libérales, et le patriotisme éclairé qu'il montra fit proscrire sa tête quand il s'éleva avec indignation contre le parti qui substitua un instant l'anarchie à la liberté légale. La mort de son père fit rentrer Cadet de-Gassicourt dans la carrière des sciences, qu'il n'avait jusqu'alors cultivées que par goût; il s'y livra par état, et bientôt il se montra le digne successeur de son père, après avoir subi ses examens avec applaudissements au Collége des pharmaciens. De cette époque datent les travaux nombreux et les recherches importantes qui ont prouvé à la fois et la flexibilité du talent et les connaissances étendues de Cadet-de-Gassicourt. C'est à lui que l'on doit le Conseil de salubrité établi près la préfecture de police de Paris; il en fut nommé secrétaire rapporteur, et conserva cette place pendant les quinze années qu'il y travailla avec une activité et un zèle infatigable. Il avait été, en 1785, l'un des fondateurs du Lycée de Paris, connu maintenant sous le nom d'Athénée. Malgré son âge assez avancé, on le vit en 1812 prendre, sur les bancs de l'Université, le grade de docteur ès-sciences, et il soutint avec éclat, à cette occasion, deux thèses : l'une sur *l'étude simultanée des sciences*, l'autre sur *l'extinction de la chaux*. Cadet-de-Gassicourt était membre d'un grand nombre de sociétés savantes, nationales et étrangères. Il est mort d'une altération organique de l'appareil digestif le 21 novembre 1821. On a de lui :

La Chimie domestique, ou introduction à l'étude de cette science, mise à la portée de tout le monde. Paris, 1801, in-12, 3 vol. — Dictionnaire de chimie, contenant la théorie et la pratique de cette science, son application à l'histoire naturelle et aux arts. Paris, 1803, in-8°, 2 vol. Malgré les progrès immenses que la science a faits depuis cette époque, on lit dans cet ouvrage des articles encore remplis d'intérêt. — Le thé est-il plus nuisible qu'utile? ou Histoire analytique de cette plante, et des moyens de la remplacer avec avantage. Paris, 1808, in-8°, 32 pp. — Formulaire magistral et mémorial pharmaceutique. Paris, 1812, in-18; ibid., 1814, in-18; ibid., 1816, in-18; ibid., 1818, in-18; ibid., 1823, in 18; ibid., 1826, in-18. — Des moyens de destruction et de résistance que les sciences physiques peuvent offrir dans une guerre nationale etc Paris, 1814, in-8°. — Pharmacie domestique, d'urgence et de charité. Paris, 1815, in-18, deuxième édit. — Considérations statistiques sur la santé des ouvriers, insérées dans les Mém. de la Soc. méd. d'émulation, huitième année, première partie. Paris, 1817. — Voyage en Autriche, en Moravie et en Bavière, fait à la suite de l'armée française, pendant la campagne de 1809. Paris, 1818. in-8°. — Projet d institut nomade Paris, 1820, in-8°. Cadet-de-Gassicourt, pénetré de toute l'importance qu'il y aurait à rendre populaire les richesses scientifiques dont les arts doivent s'emparer, avait conçu l'idée d'une société

d'hommes qui, réunissant la connaissance des arts à celle des sciences, eussent parcouru la France à des époques sagement combinées, pour accroître par leurs lumières et leurs conseils les progrès de l'industrie, et signaler ses besoins au gouvernement. — Cadet-de-Gassicourt a donné de nombreux articles dans les Annales de chimie, le Bulletin de la Société d'encouragement, dans le Dictionnaire d'agriculture, et surtout dans le Bulletin et le Journal de pharmacie, dont il fut un des principaux fondateurs en 1809. Entre autres articles, nous citerons les suivants: Recherches géoponiques, avec l'analyse des terres arabes; Recherches sur l'efflorescence des sels; Mémoire sur la fermentation acéteuse et l'art du vinaigrier; Mémoire sur le café; Observations sur la propriété dissolvante de l'albumine et d'autres liquides animaux; Notices sur le blanc de Krems, sur un blutoir pharmaceutique, sur quelques tabacs du commerce et sur les sternutatoires en général; Conjectures sur la formation du fer dans les végétaux; Description d'un appareil propre à extraire les gaz méphitiques des puits et des fosses d'aisances; Analyse d'une matière rendue par un goutteux; Mémoire curieux sur le gluten, sur de la manne observée sur un saule; Mémoire sur l'arbre cirier (Myrica); Essai sur un nouvel électromètre, sur la coloration des bois indigènes; Analyse de l'eau minérale de la Chapelle-Godefroy; sur les baguettes d'artillerie propres à remplacer les lances à feu; Notice sur le papayer; Méthode utile pour reconnaître les vins colorés accidentellement; Examen de différentes colles-fortes employées dans les arts; Mémoire sur la gélatine tannée; Conjectures sur la formation de la glace dans la caverne de la Grâce Dieu; un grand travail sur les teintures alcooliques, etc., etc.

Cadet-le-Gassicourt était aussi l'un des collaborateurs du Dictionnaire des sciences médicales, dans lequel il a consigné beaucoup d'articles parmi lesquels on distingue ceux-ci : Alchimie, Charlatans, Cosmétiques, Fard, Honoraires, Médecine politique, etc., etc. Il a publié aussi les éloges de Deparcieux, Curaudau, Baumé, Parmentier, Lalande, et un Essai sur la vie privée de Mirabeau, qu'on retrouve en tête des OEuvres complètes de cet éloquent orateur. — Un grand nombre d'opuscules en vers et en prose, remplis d'esprit et de facilité, prouvent le talent littéraire de Cadet-de-Gassicourt. Tels sont entre autres: le Souper de Molière, pièce jouée avec succès en 1775; Mon voyage, ou Lettres sur la Normandie; Saint-Géran, ou la Nouvelle langue française; le Voyage au Mont-Valérien; l'Esprit des sots, etc., etc. Enfin, les écrits suivants lui assignent aussi un rang distingué comme publiciste : Observations sur les peines infamantes, 1789, in-8°; le Tombeau de Jacques Molay, qui parut en 1797, et dans lequel l'auteur avait pour but de déterminer l'influence que les sociétés maçonniques ont exercée sur les événements de notre révolution; Raisons d'un bon choix, ou Théorie des élections de 1787. Paris, 1797, in-12, 22 pp.; Cahier de réformes, 1799. Lettres sur Londres et les Anglais (1816 ou 1817); Analyse raisonnée, ou Liste d'électeurs et d'éligibles du département de la Seine en 1817; Candidats présentés aux électeurs de Paris, 1817; Confidences de l'hôtel de Bazancourt, 1818; les Quatre âges de la garde nationale, 1818; Qui nommerons-nous? 1820, etc. —Cadet-de-Gassicourt a laissé inédit un Traité sur la salubrité publique et la police administrative.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J. C. 1769. — CUVIER (le baron George-Léopold-Chrétien-Frédéric-Dagobert), conseiller d'état, président de la commission de l'instruction publique, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, professeur d'histoire naturelle au Jardin du Roi et au Collége de France, naquit à Montbelliard en 1769. Il fit ses études à Stuttgardt, d'où il se rendit à Paris dans les premières années de la révolution. Un savoir profond, des connaissances immenses, une vaste érudition et beaucoup d'éloquence, le placèrent au premier rang parmi les naturalistes de l'Europe et parmi les professeurs de la capitale. Personne n'ignore que s'il n'a pas précisément créé l'anatomie comparée, au moins le concours extraordinaire de circonstances heureuses au milieu desquelles il s'est trouvé placé, lui a permis de la porter aussi près de la perfection qu'un seul homme pourrait à peine espérer de le faire. Mais, non content de recueillir une masse étonnante d'observations, il en a tiré le parti le plus avantageux

pour la physiologie générale, la classification des êtres naturels, la théorie de la terre, et les diverses branches de la philosophie naturelle considérée sous toutes les faces, et dans ses détails les plus minutieux comme dans ses vues les plus étendues, dans ses propositions les plus générales. Ses ouvrages ont le rare mérite d'avoir été rédigés sous la dictée de la nature, et celui, bien plus rare encore, d'être écrits avec la clarté, la précision et la méthode qui caractérisent un esprit aussi juste et aussi profond que sévère. Il faut les lire et les méditer sans cesse, si l'on ne veut pas s'exposer à construire encore quelqu'un de ces romans physiologiques dont l'imagination fait seule tous les frais, et qui décèlent plutôt l'esprit et le savoir-faire que l'instruction réelle de leurs auteurs. Cuvier est mort le 13 mai 1832. Ses principaux ouvrages sont :

Tableau élémentaire de l'histoire naturelle des animaux. Paris, 1798, in-8°. Trad. en allemand par C.-R. Wiedemann, Berlin, 1800, in-8°. — Extrait d'un ouvrage sur les espèces de quadrupèdes dont on a retrouvé les ossements dans l'intérieur de la terre. Paris, 1799, in-8°. — Leçons d'anatomie comparée, recueillies et publiées par MM. Duméril et Duvernoy. Paris, tomes I, II, 1800; tomes III, IV et V, 1805, in-8°. Trad. en anglais par G. Ross, Londres, 1802, 2 vol. in-8°. En allemand par G. Fischer, G.-F. Froriep et J.-F. Meckel, Brunswick et Leipzick, 1800-1810, 6 vol. in-8°. — Recherches anatomiques sur les reptiles regardés encore comme douteux. Paris, 1807, in-4°. — Recherches sur les ossements fossiles des quadrupèdes. Paris, 1812, 4 vol. in-4°. — Mémoire pour servir à l'histoire de l'anatomie des mollusques. Paris, 1816, in-4°. — Le Règne animal distribué d'après son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée. Paris, 1817, 4 vol. in-8°. — Recueil d'éloges historiques. Paris, 1817, 2 vol. in-8°; 1829, 5 vol. in-8°. — Cuvier a inséré une foule d'articles dans les Annales du Muséum, le Bulletin des sciences, la Décade philosophique, le Journal des savants, etc. Il a rédigé quelques articles pour le Dict. des sciences médicales.

(*Biog. méd.*)

Apr. J.-C. 1769. — WIGAND (Just-Henri), l'un des accoucheurs modernes les plus distingués de l'Allemagne, naquit à Reval le 1er novembre 1769, d'Henri-Guillaume Wigand, pasteur de l'église et recteur de l'école publique. Dès l'âge de onze ans, il fut privé des leçons de son père, qui fut atteint d'aliénation mentale, mais sa mère donna les plus grands soins à son éducation. Après de bonnes études littéraires et mathématiques faites dans sa ville natale, Wigand alla en 1788 étudier la médecine à Iéna, et en 1791 à Erlang. Il fut reçu docteur l'année suivante, et bientôt après il rentra dans sa patrie. Il fit un voyage à Saint-Pétersbourg, dans l'intention de subir l'examen exigé pour prendre sa résidence et entrer en exercice dans l'empire; mais il revint sans se soumettre à cette formalité et se fixa à Hambourg, où il eut bientôt la réputation de très-habile praticien et une belle clientèle. En 1814, sa santé, affaiblie par les travaux de la pratique, l'obligea à chercher du soulagement dans un changement de climat; il alla à Heidelberg, et l'année suivante à Manheim. Il ne put se rétablir et succomba le 10 février 1817. Le professeur F. C. Naegele, à qui l'on doit l'édition posthume de son principal ouvrage, a donné une notice sur sa vie, et apprécié, comme pouvait le faire un homme tel que lui, le mérite de Wigand.

Diss. inaug. de noxa fasciarum infantum, imprimis quoad genitalia. Erlang, 1793, in-8°. — Tabellen zur leichten Uebersicht der Geburtshülfe, aus dem Lateinischen F. W. Voigtels und in tabellarische Form gebracht. Hambourg, 1797. — Beytræge zur theoretischen und praktischen Geburtshülfe und zur Kenntniss und Kur einiger Kinderkrankheiten. 1stes Hft. Mit 1 Kpftaf. Hambourg, 1798. 2stes Hft. Ibid., 1800. Mit 1. Kupf. 3tes Hft. Ibid., 1808, in-8°. — Einige Worte an Hrn. Prof. Osiander in Gœttinguen. Hambourg, 1801, in-8°. — Ein Wort an Gattinnen und Mütter über das zu schnelle Wegnehmen der Nachgeburt. Hambourg, 1801, in-8°. — Von den Ursachen und der Behandlung der Nachgeburtszœgerungen. Hambourg, 1803, in-8°. — Ueber Geburtsstühle und Geburslager. Hambourg, 1806, in-8°. — Guter Rath und Unterricht, wie sorgsame Mütter ihre Kinder gesund erhalten und diejenigen Krankheiten derselben, wobey der Arzt so schleunig als mœglich gerufen worden muss, Zeiten erkennen

sollen, Vorzüglich für die Hamburgerinnen bestimmt. Hambourg, 1809, in-8°. — Drey den medicinischen Facultæten zu Paris und Berlin übergebene Geburtshülfliche Abhandlungen. Mit 1. Kpftaf. Hambourg, 1812, in 8°. — Meine Reise von Hamburg über Berlin, Leipzick, u. s. w. nach Heidelberg, für Aerzte und Nichtærzte beschrieben. Francfort sur-le-Main, 1815, in-8°. — Eine neue Methode, den Vorfall des Uterus und der Scheide zu Heilen; in Journ. der Erfind, Theorien u. Widersprüche in der Natur-und Arznezwiss. St. 16. Gotha, 1796, in-8°. — Merkwürdiger Fall eines mit der Gebarmüt terwand verwachsenen und zugleich doppelt incarcerirten Mutterküchens; in Loders Journal für die Chirurgie, Geburtshülfe u. gerichtlichen Arzneykunde. T. 2. S. 290. — Etwas über den Lenhardtschen Gesundheitstrank für Schwangere und auch über den Nutzen abführender Arzeneymittel in den letzten Hælfte der Schwangerschaft; ibid., III. 1. p. 151. — Bruchstücke aus der Geburtshülfe; ibid., III. 4. p. 704, etc. IV. 1. p. 124. — Abgenœthigte Erklœrung, eine Stelle aus dem 2. Hefte meine Beitræge betreffend; ibid., IV. 1. p. 197. — Schnelle Hülfe von einer ungewæhnlich semerzstillenden Mischung; in Hufeland's Journal der pract. Arzneykunde u. Wundarzeneykunst. IV. 1. S. 1. 145. — Nachricht an practische Aerzte über ein neues Heilmittel beim Croup; ibid., XXIII. 2. S. 160. — Von einem ganz besondern, oft sehrhartnæckigen Gebærmutterblutflusse, der sich nach manchen Fehloder Frühgeburten einzustellen pflegt; ibid., LXIII. 1. S. 17. — Medicinisch-practische Correspondenznachrichten; in der medicinischen Nationalzeitung für Deutschl. 1797. Intell. Bl. Aug. S. 782. — Beobachtung eines Mutterpolypen, welcher dreymal Ursache eines Abortus war; in Starks neuen Archiv für Geburtshülfe u. s. w. I. 1. S. 130. — Bruchstücke geburtshülflichen Inhalts; in Siebolds Lucina. II. 1. S. 41-61 u. II 2. S. 34-56 (1804). Ueber das Mechanische in der Geburtshülfe; in desselben Journal für Geburtshülfe. Bd. II. St. 3 (1817). n. 1. — Ueber einen wichtigen Punct bey Untersuchung des Kindermordes; in Kopps Jahrbücher der Staatsarzneykunde. St. 9. S. 116. — Hamburgisches Magazin für Geburtshelfer. Hambourg, 1807-1812, in-8°, 2 vol. Le premier volume de ce recueil fut publié en commun avec Gumprecht. L'ouvrage suivant ne parut qu'après la mort de l'auteur. — Die Geburt des Menschen in physiologisch diaetetischer und pathologisch-therapeutischer Beziehung, grœstentheils nach eigenen Beobachtungen und Versuchen dargestellt von Dr. Just Heinr. Wigand; herausgegeben von D. Franz Carl Naegele. 1ster Bd. Berlin, 1820. LXIII u. 302 S. — 2ter Bd. Mit 4. Steindrucktafeln. Ibid., 1820.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1770. — WENZEL (Charles), frère puîné de Joseph, naquit en 1770. Il fut reçu docteur en médecine à Mayence en 1791. Il occupa quelque temps la chaire d'anatomie et de chirurgie à l'université de Kœnigsberg et, depuis 1812, il fut professeur à l'école spéciale médico-chirurgicale de Francfort sur-le-Main. Il mourut le 18 octobre 1827. Indépendamment des ouvrages faits en commun avec son frère, il a publié ceux dont les titres suivent :

Diss. inaug. de comparatione inter forcipes-Levreti nam, Smellianam, Leakeanam et Johnsonianam. Mayence, 1791, in-8°. — Ueber Natur und Kunst in der Arzneywissenschaft, als Einladungsprogramm zur feurlichen Erœffnung der Grossherzoglichen med. chir. Specialschule. Francfort-sur-le-Main, 1812, in 8°. — Ueber die Induration und das Geschwür in indurirten Theilen. Mayence, 1815, in-8°. — Ueber die Krankheiten das Uterus, mit 12 kupfer- und 12 Linientafeln. Mayence, 1816, in-folio. — Allgemeine Geburshülfliche Betrachtungen und über die künstliche Frühgeburt. Mayence, 1818, in-4°. — Ueber die Krankheiten am Rückgrathe. Bamberg, 1825, in-folio, 8 planches.

(*Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1770. — FRIEDLAENDER (Michel), Israélite, neveu de David Friedlaender, l'ami intime et le collaborateur de Moses Mendelsohn, naquit à Kœnigsberg vers 1770. Il fit ses études médicales à Halle, où il reçut le grade de docteur en 1791. Il vint ensuite à Berlin, et, sous les auspices des fameux docteurs juifs Marcus Herz et Bloch, il se livra avec ardeur à l'étude des sciences exactes, physiques et naturelles. Vers 1804, il vint à Paris et s'y fixa. Il

fit néanmoins, depuis, divers voyages dans lesquels il parcourut l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne, etc. A Paris, Friedlaender rendit de grands services à une multitude de Prussiens. Malgré le soin qu'il prenait de cacher ses œuvres philanthropiques, elles ne restèrent pas ignorées. Le roi de Prusse lui en témoigna sa vive satisfaction dans une lettre autographe écrite en des termes dont d'autres auraient fait vanité, mais qui n'a été connue de personne qu'après sa mort arrivée presque subitement en septembre 1824. On a de lui :

De calore corporis humani ejusque medela. Halle, 1791, in-8°, 44 pp. Aucune des hypothèses émises pour expliquer la chaleur animale, ne paraît satisfaisante à l'auteur. Il pense qu'on ne peut se refuser à reconnaître dans les êtres animés, une propriété spéciale, source de cette chaleur, la *caloricité*. L'atmosphère qui nous enveloppe soustrait incessamment une partie de la chaleur qui se développe en nous. L'état normal, par rapport à la chaleur, consiste dans la juste proportion des pertes qu'on en fait et de la quantité qui s'en développe, quantité qui est toujours en rapport avec l'action nerveuse et la circulation, et qui s'accroît par tout ce qui excite l'activité de ces fonctions. — Neueste Entdeckungen des franzosische Gelehrten oder franzosische Annalen für die allgemeine Naturgeschichte, Physik, Chemie, Phisiologie, und ihre gemeinnützigen Anwendungen herausgegeben von Pfaff und Friedlænder. Heft. 1-5. Hambourg, 1802-1805, in 8°. — Nachricht von den neuesten Versuchen des Grafen Rumford über die strahlende Wœrmes; il Gilbert's Annalen der Physik. 1804, num. 5 et 6. — Exposition du système crânologique de M. Gall, présentée à la société de médecine. Paris, in-4°, 32 pp. 1 pl. — De l'éducation physique de l'homme. Paris, 1815, in-8°. Dans tout l'ouvrage, dit Coutanceaux, l'auteur se montre sous l'aspect honorable d'un médecin éclairé et philanthrope, qui cherche à faire concourir les connaissances les plus certaines de l'hygiène et de la physiologie, et les préceptes de la morale la plus pure, au développement de tout ce qu'il y a de bon et de beau dans la nature de l'homme. Le style de cet ouvrage n'a rien qui puisse faire reconnaître un étranger dans son auteur. Il avait été inséré par parties dans les Annales de l'éducation, publiées par M. Guizot. — Lettre au rédacteur de la Gazette de santé. Note sur l'état actuel du magnétisme animal en Allemagne. Gaz. méd. du 1er janvier 1817. Cette note donna lieu, de la part d'un partisan zélé du magnétisme, à la publication des Observations relatives à la lettre critique de M. Friedlaender, sur l'état actuel du magnétisme en Allemagne, par M. C. Oppert. Paris, 1817, in-8°. — Bibliographie méthodique des ouvrages publiés en Allemagne sur les pauvres, etc. Paris, 1822, in-8°. — Note concernant une expérience faite avec de l'huile de croton tiglium, nouvellement arrivée de l'Angleterre. Journal complémentaire, t. XVII, p 340. — Il y a de nombreux articles de Friedlaender dans les Mélanges de litt. franç., publiés à Tubingue depuis 1802, et dans le Journal de la litt. méd. étrangère de Harles, dans la Biographie universelle, dans le Dictionnaire des sciences médicales, dans les Bulletins de la Faculté de médecine, dans le Journal complémentaire, dans la Revue encyclopédique, etc. Il a traduit en allemand la Collection d'observations sur le croup, redigée par Schwilgué, et publiées par la faculté de médecine de Paris. Tubingue, 1808, in-8°.

(*Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1770. — MARCET (Alexandre), fils d'un marchand de Genève, naquit dans cette ville en 1770, et fut destiné par ses parents au commerce. Quoiqu'il ne se sentît pas la moindre vocation pour cet état, il essaya cependant de vaincre sa répugnance, et ce fut seulement au bout de deux années, lorsqu'on fut bien convaincu qu'elle était insurmontable, qu'il obtint la liberté de se livrer au penchant qui l'entraînait vers les sciences. Mais les troubles politiques qui agitèrent la république de Genève dans les commencements de la révolution française, dérangèrent encore ses nouveaux plans, et compromirent même sa sûreté personnelle. Sous prétexte qu'il avait servi dans la garde nationale, il fut mis en prison; et ce fut avec beaucoup de peine qu'à la mort de Robespierre il obtint, comme une faveur, d'être banni pour cinq ans. Obligé de quitter son pays natal, il forma la résolution d'étudier la médecine, et se rendit à Edimbourg, où le bonnet doctoral lui fut conféré au bout de trois ans. Il choisit pour sujet de sa thèse le

diabète, maladie dont la théorie occupait alors beaucoup les esprits. S'étant déterminé ensuite à s'établir à Londres, il fut nommé médecin d'un des dispensaires, et en 1800, par un acte spécial du parlement, naturalisé sujet de la Grande-Bretagne. En 1802, il obtint, à l'hôpital de Guy, une place de médecin dans laquelle il fit preuve d'un zèle et d'une activité à toute épreuve. Il fut, avec M. Yeiloly, l'un des fondateurs de la Société médico-chirurgicale de Londres. La mort de son père l'ayant mis en possession d'une grande fortune, il quitta sa place de l'hôpital de Guy, résolu de se consacrer désormais tout entier à la chimie, qu'il aimait passionnément, et pour les travaux de laquelle il s'était associé à M. Guillaume Allen. Attiré en 1815 à Genève, par le désir de voir sa patrie jouir de l'indépendance qu'elle venait de recouvrer, il y accepta la place de membre du conseil représentatif, et celle de professeur de chimie à l'Université. En 1821, il retourna en Angleterre, fit l'année suivante un voyage en Écosse, qu'il projetait depuis long-temps, et mourut le 22 octobre d'une gastrite causée par la rétrocession de la goutte. Ses diverses publications sont :

Account of the history and dissection of a diabetic case (dans le London medical and physical journal, 1799). — On the medicinal properties of the oxyd of bismuth (dans les Mémoires of the medical Society of London. 1801. Ce mémoire ne fut publié qu'en 1805). — On the hospice de la Maternité at Paris (dans le Monthly magazine, 1801). — Account on the case and dissection of a blue girl (dans l'Edinburg's medical journal 1805). — Analysis of the waters of the dead sea and of the river Jordan (dans les Philosophical transactions, 1807). — An account of the effects produced by a large quantity of laudanum, taken internally, and of the means used to counteract those effects (dans les Medico chirurgical transactions, 1809). — A case of hydrophobia, with an account of the appearances after death (dans les Medico chirurgical transactions, 1809). — A chemical account of an aluminous chalybeate spring in the isle of Wight (dans les Geological transactions, 1811). — An account of a severe case of erythema, not brought on by mercury (dans les Medico-chirurgical transactions, 1811). — Experiments on the appearance, in the urine, of certain substances taken into the stomach (dans les Philosophical transactions, 1811). — A chemical account of various dropsical fluids, with remarks concerning the nature of the alkaline matter contained in these fluids, and in the serum of the blood (dans les Medico-chirurgical transactions 1811). — On sulphuret of carbon (dans les Philosophical transactions. 1813). — On the intense cold produced by the evaporation of sulphuret of carbon (dans le même recueil). — On the congelation of mercury by means of ether and the air pump (dans le journal de Nicholson, 1813). — Observations on Klaproth's analysis of the dead sea (dans les Annals of philosophy, 1813). — An easy method of procuring an intense heat (dans le même recueil). — Account of the public schools at Geneva (dans le Monthly magazine, 1814). — Some experiments on the chemical nature of chyle, with a few observations upon chyme (dans les Medico-chirurgical transactions, 1815). — On the medicinal properties of stramonium (dans le même recueil, 1816). — An essay on the chemical history and treatment of calculous disorders. Londres, 1817, in 8°. Ibid., 1819, in-8°. Trad. en français par J. Riffault, Paris, 1823, in-8°. Marcet doit principalement sa célébrité à cet ouvrage, qui, sous le rapport chimique et médical, est néanmoins fort inférieur à celui du docteur Prout. — History of a case of nephritis calculosa, in which the various periods and symptoms of the disease are strikingly illustrated; and an account of the operation of lithotomy, given by the patient himself dans les Medico-chirurgical transactions, 1819). — On the specific gravity and temperature of sea-waters in different parts of the Ocean, and in particular seas (dans les Philosophical transactions, 1819). — Account of a singular variety of urine, which turned black soon after being discharged (dans les Medico-chirurgical transactions, 1822). — Account of a man who lived ten years after having swallowed a number of clasp-knives, with a description of the appearances of the body after death (dans le même recueil). — Some experiments and researches on the saline contents of sea water, undertaken with a view to correct and improve its chemical analyse (dans le même recueil).

(*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1771. — MOREAU DE LA SARTHE (Louis-Jacques), docteur en médecine de la Faculté de Paris, bibliothécaire, puis ensuite professeur dans la même Faculté, ancien professeur d'hygiène publique et privée à l'Athénée, membre de la Société de médecine du Louvre, membre titulaire de l'Académie royale de médecine, de la Société médicale d'émulation, dont il fut un des fondateurs, de la Société philomatique, des Sociétés de médecine de Montpellier, Bordeaux, Lyon, de l'Académie de Wilna et de plusieurs autres sociétés et académies nationales et étrangères, naquit à Montfort-sur-l'Huisne, département de la Sarthe, le 1er janvier 1771.

Après avoir fait ses premières études au collége du Mans, Moreau resta pendant deux ans environ incertain sur le choix de la profession qu'il devait embrasser : pendant ce temps il termina son instruction littéraire, et s'occupa d'une manière toute spéciale de l'étude de l'histoire naturelle. Il fut même sur le point de se faire *oratorien ;* mais ses amis lui ayant représenté qu'il perdrait sa liberté, les oratoriens de Paris ne permettant pas qu'on se livrât à l'étude du droit ou de la médecine, il se décida pour l'art médical, qu'il devait plus tard enrichir de ses recherches. A cette époque, les premières journées de la révolution avaient déjà réveillé des idées de patrie et de liberté, idées que le despotisme, qui s'opposait à l'instruction des masses, était parvenu à étouffer dans les siècles précédents. Le jeune Moreau, dont l'imagination était très-vive, ne pouvait qu'applaudir à cet élan de tout un peuple vers la liberté; il le partagea, quoique plus tard il gémît sur les malheurs qui accablèrent son pays. Doué d'un esprit philosophique, Moreau reconnut dans l'exercice de la médecine un art assez libéral et assez indépendant pour pouvoir, en l'exerçant alors, se livrer a l'étude de l'homme sans compromettre son existence. Dans cette circonstance, une de ses tantes, ses autres parents n'ayant pas assez de fortune, l'aida de tous ses moyens, et il partit du Mans le 29 septembre 1791. Après deux ans d'études il fut nommé chirurgien militaire de troisième classe, et quitta ce service le 3 nivôse an III de la république, ayant perdu le libre usage de la main droite à la suite d'une blessure qu'il se fit dans l'exercice de ses fonctions à l'hôpital militaire de Nantes : ce fut pendant ce temps qu'il eut l'occasion de recueillir les matériaux de son Mémoire sur la gangrène humide des hôpitaux, publié en 1796, et auquel il ajouta le rapport de Fourcroy, Heurteloup et Petit, dont les conclusions, très-favorables à l'auteur, contribuèrent à le faire recevoir, ainsi que son collaborateur M. Burdin, membre de la Société de médecine du Louvre. En quittant le service militaire, Moreau obtint à Paris le titre d'élève de l'école de santé, envoyé par le district du Mans sous le nom d'*élève de la patrie.* Vers la fin de l'année 1795, on le nomma sous-bibliothécaire de la même école en remplacement de M. Pariset, démissionnaire, avec lequel il a puissamment contribué à former la bibliothèque de cette faculté qui, par sa composition et par sa distribution méthodique, se trouve être aujourd'hui une des bibliothèques spéciales la plus riche et la plus propre à remplir les besoins des nombreux lecteurs qui s'y rendent journellement.

Reçu docteur en médecine à l'âge de trente-deux ans, après en avoir obtenu le diplôme le 2 prairial an XII de la République française, en échange d'un certificat de capacité, en date du 2 floréal an XI, Moreau de la Sarthe resta toujours attaché à la Faculté comme sous-bibliothécaire, et fut, le 24 mars 1808, nommé bibliothécaire à l'unanimité des suffrages, fonctions qu'il exerça avec zèle et d'une manière très-honorable jusqu'au 19 août 1815. A cette époque le gouvernement du Roi ayant été instruit que, sous le nom de *répétitions*, il avait joint à ses fonctions de bibliothécaire des leçons sur l'histoire littéraire de la médecine, rétablit en sa faveur, par une ordonnance spéciale et d'après les règlements non abrogés de l'École de Paris, la chaire de bibliographie médicale. Le 23 février 1819, un arrêté du conseil royal réunit à cette même chaire, pour le confier à Moreau, le *cours d'histoire de la médecine,* sujet vaste, étendu, hérissé de difficultés, et qu'il était seul en état de traiter convenablement, tant à cause de sa profonde et judicieuse érudition, de sa saine critique et de son activité infatigable pour les recherches qu'un pareil cours exigeait, que par son esprit si éminemment philosophique et si méthodique. Moreau fit ce cours jusqu'à la suppression de la Faculté par l'ordonnance du 21 novembre 1822.

Par une nouvelle ordonnance du 2 février 1823, il fut mis au nombre des professeurs honoraires, disgrâce qu'il partagea sans se plaindre avec les hommes les plus recommandables de cette célèbre école. Dès ce moment, Moreau se livra exclusivement à la pratique de la médecine et à l'achèvement du Dictionnaire de médecine de l'Encyclopédie méthodique. Il mourut le 13 juin 1826, d'une phthisie pulmonaire, sans prévoir un instant sa fin prochaine, et avec ce calme et cette heureuse résignation qui résultent d'une vie employée tout entière au soulagement de l'humanité. Une clause de son testament, fait plusieurs années avant sa mort, était ainsi conçue : *Je veux que mes livres de médecine soient donnés par concours et comme prix à celui des élèves qui, au jugement d'une commission nommée par l'Académie, aura montré le plus de connaissances dans la littérature et la philosophie médicales*. Cet article ne reçut son exécution qu'en 1829.

Médecin philosophe, littérateur distingué, Moreau de la Sarthe obtint dans le monde une réputation bien méritée ; la douceur de son caractère, la vivacité, la finesse de son esprit, l'étendue, la variété de ses connaissances, le charme de sa conversation, les soins qu'il prodiguait à ses malades, l'empressement qu'il leur témoignait, le faisaient rechercher par les personnes les plus remarquables de la haute société, dont il devenait autant l'ami que le médecin. Bienveillant avec ses confrères, accueillant avec empressement les élèves chez lesquels il reconnaissait l'amour du travail, le désir de l'étude, il était aimé, estimé de toutes les personnes qui le connaissaient. Peu de médecins ont laissé une réputation aussi intacte et aussi pure que la sienne. Simple dans ses habitudes, il ne vivait que pour l'étude et le soulagement de ses malades : il ne cherchait de délassement à ses travaux que dans la conversation des personnes distinguées dont il aimait à s'entourer.

Moreau de la Sarthe a beaucoup écrit sur les différentes parties de l'art de guérir et de la physiologie. Cependant sa gloire et sa réputation littéraires ne sont pas ce qu'elles devraient être : on peut dire de lui qu'il répandit la science dans de petits articles séparés, dans des brochures de quelques feuilles ou dans la réimpression d'ouvrages publiés par des auteurs connus et, en dernier lieu, dans le Dictionnaire de médecine de l'Encyclopédie méthodique, dont, à la mort de Petit-Radel, il devint le rédacteur principal. Son style était pur, élégant, sa diction facile, le mot propre se présentait toujours sous sa plume : sans viser à l'effet, sans le chercher, il en produisait beaucoup par la clarté de son expression ; en un mot il était, de l'avis même de tous les médecins, un de ceux qui écrivaient le mieux.

On a de Moreau de la Sarthe :

1° Dissertation inaugurale sur la gangrène humide des hôpitaux. Cette dissertation contient plusieurs aperçus entièrement neufs, notamment sur la nature de cette espèce de gangrène ; sur la circonstance qui peut rendre le pus d'un ulcère contagieux ; sur les rapports qui existent entre l'aspect des plaies et l'état des forces vitales des blessés. Toutes ces recherches, qui pourraient paraître maintenant superflues, furent jugées très favorablement alors ; elles sont le résultat de l'observation la plus suivie et la plus scrupuleuse, et valurent à leur jeune auteur le rapport si favorable de Fourcroy, Heurteloup et Petit. Dès ce moment, Moreau prit rang parmi les bons observateurs ; et c'est ainsi qu'il préluda dans sa carrière littéraire.

2° Recherches sur l'emploi médical des passions. Ces recherches ont pour objet de démontrer que les affections morales sont des mouvements organiques que l'on peut comparer à ceux qui résultent de l'action de plusieurs médicaments et que, dans quelques circonstances, ces mouvements ont plus d'effet que les préparations pharmaceutiques ; ce qu'il prouve par des observations aussi philosophiques que médicales. Peu de médecins se sont livrés comme Moreau à ce genre d'étude si neuf et si intéressant : on néglige entièrement les mouvements de l'âme ou les passions, pour se livrer à de vaines théories *sur les forces vitales* ; et cependant peut-on concevoir un homme sans passions? Quelle source d'observations et de méditations que ces mouvements brusques, violents, qui changent ou détruisent en un instant tout l'organisme, qui tantôt produisent une guérison que tous les efforts de l'art le mieux entendu n'auraient pu obtenir, et tantôt précipitent dans la tombe, comme s'il était frappé de la foudre, le malade en pleine convalescence ! En laissant de côté toute dis-

cussion sur l'origine et l'essence de nos passions, en ne les étudiant que comme physiologiste, Moreau de la Sarthe s'est élevé dans cette étude aux idées philosophiques les plus grandes et les plus dignes des médecins de la plus haute antiquité : il pensait que c'était en vain que l'on possédait les connaissances les plus étendues sur l'hygiène, sur la nosographie et sur toutes les autres branches de la médecine, si on ne réunissait à ces études, celle du *moral* de l'homme, de l'influence de ses passions sur les mouvements organiques, à l'action si variable de ceux-ci sur les passions : il pensait, que sans cette étude profonde, spéciale et philosophique, le médecin pourrait bien guérir des malades, mais qu'il ne connaîtrait jamais le sublime de l'art, et qu'il n'aurait jamais qu'une connaissance très-imparfaite de l'homme.

3° Esquisse d'un cours d hygiène. Dans cette Esquisse d'un cours d'hygiène, Moreau présente cette science sous un point de vue nouveau, en appliquant à la distribution de ses différentes parties, la division de l'économie vivante par fonctions ; ce qui rapproche davantage l'hygiène de la physiologie, et fait entrer dans une même considération, l'éducation, le perfectionnement des organes, avec l'emploi et la direction de toutes les circonstances extérieures qui contribuent à l'entretien de la vie.

4° Quelques expériences galvaniques. Ces expériences ont prouvé : 1° que plusieurs organes déclarés insensibles à l'excitant galvanique par Bichat, recevaient l'impression de ce stimulant ; 2° que ces organes transmettaient cette impression à des parties plus ou moins éloignées, et que peut-être plus tard on appliquerait avec quelque avantage ces sortes d'expériences à des recherches sur les sympathies.

5° Traité sur l'histoire naturelle, la physiologie et d'hygiène spéciale de la femme. Ce traité est principalement remarquable par son étendue et l'importance des objets dont il embrasse l'examen ; il offre en outre plusieurs observations qui sont propres à l'auteur, et quelques vues nouvelles sur l'analyse de l'organisation ; la physiologie comparée de l'homme et de la femme ; la doctrine des tempéraments ; le mode de description de l'appareil génital de la femme ; la sympathie des ovaires ; l'application des idées de Bordeu à la conception ; enfin plusieurs articles relatifs à la conservation et au bonheur des femmes aux différentes époque de la vie.

6° Traité historique et pratique de la vaccine. Paris, 1801, in-8°. Cet ouvrage contribua singulièrement à cette époque à convaincre les parents et les médecins de tous les avantages d'un pareil préservatif, en même temps qu'il leur indiquait la meilleure manière d'inoculer ce virus bienfaisant. Son mérite parut tellement incontestable, que cet ouvrage fut bientôt traduit dans presque toutes les langues européennes. On peut même dire qu'il contribua puissamment à étendre le bienfait de la vaccine, encore si peu connue, et qui trouvait, comme découverte importante, tant de détracteurs routiniers et ignorants.

7° Moreau publia en outre une nouvelle édition de l'Art de connaître les hommes par la physionomie, par Lavater, avec des notes curieuses et savantes, et un grand nombre d'articles nouveaux sur les diverses applications de la médecine philosophique, de l'anatomie, aux arts de la peinture, de la sculpture et de la déclamation. Cet ouvrage, qu'il a augmenté de l'Anatomie physiologique du visage et d'une foule de savantes réflexions sur le caractère des passions, des tempéraments, des maladies, des variétés nationales considérées dans le dessein de rattacher la physiognomonie à l'histoire naturelle de l homme et à l'étude des sciences physiologiques, est le résultat des recherches les plus profondes : recherches précieuses par la manière dont Moreau saisissait les différentes expressions de l'homme. Ces suppléments auraient été suffisants pour fonder la réputation d'un physiologiste moraliste : lié d'amitié avec les premiers peintres, les plus grands statuaires et les acteurs tragiques les plus célèbres, c'était avec eux, c'était sur eux que Moreau de la Sarthe recueillait ses observations, qu'il étudiait l'influence des passions sur la physionomie. Il a peint l'homme moral, il l'a suivi dans toutes les sensations plus ou moins vives qu'il éprouve ; aussi cette édition de Lavater est elle de la plus grande utilité pour tous ceux qui se livrent à l'étude de l'homme moral. — On a encore de lui une édition des OEuvres de Vicq-d'Azyr, augmentée de notes et précédée d'un discours sur la vie et les ouvrages de ce médecin.

8° Des travaux particuliers sur la médecine morale, dans laquelle il comprend la médecine mentale, la psycho-

logie médicale et l'histoire naturelle des passions, Moreau la considère dans son application à l'exercice général de la médecine et sous le point de vue du rapport du moral et du physique chez l'homme dans les diverses espèces de maladies; il était toujours guidé par ses vues philosophiques. Il regarde la médecine morale comme le sujet d'une doctrine spéciale, ou du moins d'une vaste étendue de recherches et de méditations, ce qui constitue la haute médecine et la physiologie transcendante, c'est-à-dire le point de vue particulier des sciences médicales, qui comprend l'étude de l'influence réciproque du physique et du moral dans l'état de santé et de maladie; l'observation, l'emploi des effets qui dérivent de cette réaction; l'analyse des affections sensoriales, l'exposition des maladies et du régime des gens de lettres et des artistes; enfin, l'histoire des maladies de l'entendement, que l'on traite dans les hospices, ou celles dont le développement équivoque occasionne quelquefois tant de trouble et d'agitation dans la société. A ce seul exposé, on voit sous quel aspect Moreau envisageait cette branche si importante de la nosographie, et la manière large dont il devait la traiter, si une mort prématurée ne l'eût enlevé aux sciences avant qu'il ait pu réunir ces divers matériaux, épars dans ses cartons, ou publiés dans différents recueils, pour en faire un corps de doctrine qui allait ouvrir une nouvelle carrière aux médecins philosophes.

9° Plusieurs articles et mémoires insérés dans les ouvrages périodiques, principalement dans les Mémoires de la Société médicale d'émulation, dans le Journal de médecine, la Revue philosophique et littéraire, le Dictionnaire des sciences médicales

10° Plusieurs volumes du Dictionnaire de médecine de l'Encyclopédie méthodique, dans lesquels ont peut citer plusieurs articles d'une grande importance, notamment une notice très-étendue sur la vie et les ouvrages de Cabanis, plusieurs articles relatifs à l'histoire de la médecine, ainsi que les mots Médecine, Médecine mentale, Médecine morale, Mémoire, Névralgies, Névroses, Nourriture, Phlegmasies, Physiologiques (sciences physiologiques et anatomiques) Paris (faculté nouvelle, école de Paris). Dans cette histoire de la Faculté de médecine de Paris, l'auteur rappelle non-seulement tous les services que cette célèbre école a rendus, mais encore les noms et les travaux des médecins qui s'y sont le plus distingués. On y trouve en outre une notice biographique et bibliographique sur ceux qui succombèrent pendant la durée de cette école, qui a rempli constamment les fonctions de corps enseignant, de corps académique et de conseil du gouvernement pour des objets d'utilité publique. Parmi les différents articles ou mémoires que Moreau de la Sarthe publia séparément, on peut citer: 1° une Observation sur une manie guérie par la coupe des cheveux; 2° des Réflexions philosophiques et médicales sur l'Emile; 3° des Réflexions et une suite de faits mémorables sur divers points de la médecine mentale. *(Encyclop. méthodique.)*

Apr. J.-C. 1771.—ROSENMUELLER (Jean-Chrétien), célèbre anatomiste allemand, naquit en 1771 à Hessberg, près de Hildburghausen. Son père, surintendant et membre du consistoire à Leipzick, qui s'est fait connaître honorablement par des écrits populaires d'une grande utilité, prit un soin particulier de son éducation, et l'emmena avec lui à Kœnigsberg en Franconie, et à Erfurt, où deux précepteurs habiles n'épargnèrent rien pour développer les dispositions qu'il avait reçues de la nature. Rosenmüller termina ses humanités à Giessen et à Leipzick, et cultiva de bonne heure l'art du dessin, dans lequel il acquit beaucoup d'habileté, puisque la plupart des figures qui ornent ses ouvrages ont été dessinées par lui. Après avoir pris le grade de maître ès arts, il alla étudier la médecine à Erlangue, où il passa deux années, pendant lesquelles il s'occupa beaucoup d'histoire naturelle, et découvrit une des cavernes singulières que la main de la nature a creusées près du village de Muggendorf. Cette caverne porte encore aujourd'hui son nom. En 1794 il fut attaché, comme prosecteur, au théâtre anatomique de Leipzick, et en 1797 il obtint le grade de docteur. Au bout de deux ans il fut nommé médecin de la garnison, et en 1802 il devint professeur d'anatomie et de chirurgie à l'Université; place qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 29 février 1820. Passionné pour l'anatomie, il a contribué puissamment aux progrès de cette science, sur laquelle roulent presque

tous les ouvrages qu'il a laissés, et dont voici les titres :

Quædam de ossibus fossilibus animalis cujusdam, historiam ejus et cognitionem accuratiorem illustrantia. Leipzick, 1794, in-4°. Traduit en allemand par l'auteur même, Leipzick, 1795, in-8°. — Abbildungen und Beschreibungen merkwuerdiger Hœhlen um Muggendorf im Bayreuthischen Oberlande. Erlangue, 1796, in-fol. — Organorum lacrymalium partiumque externarum oculi humani descriptio anatomica. Leipzick, 1797. in-4°. — Beytræge fuer die Zergliederungskunst. Leipzick, 1800–1803, 2 vol. in-8°. Publié de concert avec H.-F. Isenflamm. — Beytrag zur physikalischen Geschichte der Erde. Leipzick, tome I, 1799; II, 1805, in-8°. — Quædam de ovariis embryonum et fœtuum humanorum. Leipzick, 1802, in-4°. — Die Kinderstube, von ihrer physischen Seite dargestellt. Leipzick, 1803, in-8°. Cet ouvrage n'est pas de Rosenmüller, qui n'a fait qu'y joindre une préface. — Programma de nonnullis musculorum corporis humani varietatibus. Leipzick, 1804, in-4°. — Dissertatio de singularibus et nativis ossium corporis humani varietatibus. Leipzick, 1804, in-4°. — Die Merkwuerdigkeiten der Gegend um Muggendorf. Berlin, 1804, in-fol. — Abbildung und Beschreibung der fossilen Knochen des Hœhlenbærcn. Weimar, 1804, in-fol.— Chirurgisch-anatomische Abbildungen für Aerzte und Wundærzte. Weimar, 1805-1812, in-fol., 3 parties. Cet ouvrage a paru aussi en latin sous le titre de : Icones chirurgico-anatomicæ. On y trouve représentées des coupes simples et faites dans des directions différentes, en conservant aux parties leurs situations respectives naturelles. L'auteur commence par la tête, puis il passe au tronc et aux extrémités. Il a dessiné lui-même les planches, qui ont été gravées par Schrœter, et qui sont fort belles. Un texte explicatif fort clair augmente encore le mérite de ce précieux ouvrage. — Handbuch der Anatomie. Leipzick, 1808, in-8°. Ibid., 1815, in-8°. Ibid., 1819, in-8°. Manuel justement estimé, qui joint la précision à la clarté. — Partium externarum oculi humani, imprimis organorum lacrymalium descriptio anatomica. Leipzick, 1809, in 4°. — Nervi obturatorii monographia. Leipzick, 1814, in-fol. — De viribus quibusdam, qui in Academia Lipsiensi anatomes peritia inclaruerunt. Leipzick, 1815 1819, in-4°. Collection de huit programmes. — De nervorum olfactoriorum defectu. Leipzick, 1816, in-4°. — Prodromus anatomiæ artificiali inservientes. Leipzick, 1819, in 8°. — Compendium anatomiæ in usum lectionum. Leipzick, 1819, in-8°.

Rosenmüller a traduit en allemand le Traité des bourses muqueuses de Monro (Leipzick, 1800, in-fol.) et le Traité d'anatomie de Jean Bell (ibid., 1806-1807, 2 vol. in-8°). Il a refondu entièrement ce dernier ouvrage, de concert avec J.-C.-A. Heinroth. On a de lui plusieurs articles dans le Dictionnaire de Pierer, les Mémoires de la Société physico-médicale d'Erlangue, et divers recueils périodiques de l'Allemagne.

(*Biogr. méd.*)

Apr. J.-C. 1771. — RUDOLPHI (Charles-Asmund), physiologiste et naturaliste distingué, naquit à Stockholm le 14 juillet 1771. Son père, J.-Dan.-Bern. Rudolphi, natif de Magdebourg, prédicateur distingué à Abshagen et Elmenhorst, dans la Poméranie suédoise, puis correcteur dans l'école allemande de Stockholm, mourut dans cette ville au mois de décembre 1778. La veuve de ce dernier alla au printemps de 1779 à Stralsund avec ses deux fils, où elle se livra à l'éducation des petits enfants. L'aîné des siens embrassa la carrière du commerce, passa en 1790 aux Indes Orientales, et depuis on n'eut plus de ses nouvelles. Charles-Asmund fit de bonnes études, et s'appliqua d'abord à l'entomologie et à la botanique. En 1790, il se rendit à l'université de Greifswald pour y étudier la médecine. Étant né en Suède, il ne pouvait être promu au doctorat en médecine avant d'avoir subi des examens en philosophie; il reçut donc le grade de docteur en cette science en 1793, après avoir soutenu une dissertation sur les vers intestinaux. L'année suivante, il fut reçu docteur en médecine et prit pour sa thèse la continuation du même sujet. En 1796, il fut professeur particulier de médecine; en 1797, il fut nommé adjoint de la Faculté de médecine et prosecteur. Il se livra quelque temps à la pratique, mais il l'abandonna bientôt pour se livrer exclusivement aux travaux académiques. Il fit des cours de médecine et d'histoire naturelle, et partagea le temps que lui laissaient ces occupa-

tions entre les travaux d'anatomie comparée et les recherches microscopiques. En 1801, Rudolphi fut nommé assesseur du collége de santé et professeur de médecine vétérinaire. En 1808, il eut la chaire ordinaire de médecine. Deux ans après, il fut appelé à Berlin pour y professer l'anatomie; il fut nommé en même temps membre de l'Académie des sciences : il était déjà membre d'un grand nombre de sociétés savantes. Les leçons de Rudolphi eurent beaucoup d'éclat, et ses ouvrages lui assignèrent un des premiers rangs entre les médecins les plus distingués de l'Allemagne. Son Traité de physiologie, s'il eût pu le terminer, aurait été l'un des ouvrages les plus solides et les plus judicieux qu'on possédât en ce genre.

Rudolphi mourut le 29 novembre 1832. Le professeur Link, qui fut son ami, a inséré dans la Gazette médicale de Prusse une notice biographique sur Rudolphi, faite d'après des notes trouvées dans ses papiers.

Gedichte. Berlin et Greifswald, 1798, in 8°. — Schwedische Annalen der Medicin und Naturgeschichte; 1sten Bandes 1ster Heft. Berlin et Stralsund, 1799. 1ster Bandes 2ter Heft, ibid., 1800. — Beytrag zur Geschichte der Zæhne; in Reil's Archiv für die Physiologie. B 3, H. 3, S. 201-410 (1799). — Anatomische physiologische Abhandlung mit acht Kupfertafeln. Berlin, 1802, in 8°. — Bemerkungen aus dem Gebiet der Naturgeschichte, Medicin und Thierarzneykunde, auf einer Reise durch einen Theil von Teutschland, Holland und Frankreich gesammelt, 1ster Theil. Berlin, 1804; 2ter Theil, Berlin, 1805, in-8°. — Anatomie der Pflanzen; eine von der kœnigl. Societæt der Wissenschaft in Gœttingen gekrœnte Preisschrift mit sechs Kupfern. Berlin, 1807, in-8°. — Neues Nordisches Archiv für Naturkunde, Arzneywissenschaft und Chirurgie; verfasst von einer Gesellschaft Nordischer Gelehrten u. s. w. Francfort-sur-l'Oder, 1807; 1808, in-8°, 2 vol. avec Pfaff et Scheel. — Entozoorum sive vermium intestinalium historia naturalis. Amsterdam, 1808, in-8°, 3 vol. — Progr. de solidorum corporis humani partibus similaribus. Greifswald, 1809, in-4°. — Diss. observationes circa dentitionem. Greifswald, 1809, in-4°. — Observationes circa fabricam ranæ pipæ. Berlin, 1811, in-4°, fig. — Spicilegium observationum anatomicarum de hyæna. Berlin, 1812, in-4°, fig. — Beytræge zur Anthropologie und allgemeinen Naturgeschichte, mit Pallas Portrait. Berlin, 1812, in 8°. — Entozoorum synopsis, cui accedunt mantissa duplex et indices locupletissimi. Berlin, 1819, in 8°. — Grundriss der Physiologie. 1ster Band, Berlin, 1821, in-8°; 2ter Band, 1ste und 2te Theil, ibid., 1823-28, in-8°, 2 vol. — Uebersicht der bisher bey den Wirbelthieren gefundenen Steine; in den Denkschriften der Berlin. Akad. der Wissensch., 1812, 1813. Physikal. Classe, S. 171-207. — Ueber die sensible Atmosphære der Nerven; S. 208-221. — Einige Bemerkungen über den sympathischen Nerven; ibid., 1814-1815. S. 161-174. — Ueber Hornbildung, S. 175-184. — Beschreibung des Gehirns von einem Kinde, welchem das rechte Auge und die Nase fehlte; S. 185-200. — Ueber eine menschliche Missgeburt, die nur aus einem Theil des Kopfes und Halses besteht. Ibid., 1816-1817, S. 97-110. — Anatomische Beobachtungen; S. 111-123. — Ueber die Anatomie des Lœwen; ibid., 1818-1819, S. 131-150. — Denkschrift auf den Professor J.-G. Walter; ibid., 1820-1821, S. IX-XIX. — Einige anatomische Bemerkungen über Balæna rostrata; ibid., S. 27-40. — Beobachtungen aus der vergleichenden Anatomie; S. 223-246.

Rudolphi a encore inséré quelques articles dans les Horis physicis berolinensibus curante C. G. Nees von Esenbeck (Bonn, 1820, in-fol.).

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1771. — MAYGRIER (Jacques-Pierre), né à Angoulême le 11 juin 1771, se rendit à Brest en 1787 après avoir terminé ses études classiques, et y devint successivement élève entretenu de la marine, puis sous-aide, et enfin chirurgien de seconde classe. Il avait fait plusieurs campagnes en qualité de chirurgien-major sur les vaisseaux de l'État, lorsque, en 1797, il abandonna le service de la marine, et se rendit à Paris afin de s'y livrer à des études plus sérieuses et plus approfondies sur les diverses parties de la médecine. Adressé au professeur Dubois, Maygrier puisa dans les excellentes leçons de ce maître habile des connaissances précieuses sur l'anatomie, la chirurgie et l'art des accouchements. Il fut employé en qualité d'élève interne

de l'hôpital Cochin de 1800 à 1803, et ensuite à l'Hôtel Dieu, où la salle des accouchements lui fut confiée. Prévôt de feu Plessmann, Maygrier, à la mort de ce praticien, entreprit des cours d'accouchement, qu'il a continués avec une grande distinction depuis cette époque. Maygrier a concouru, en 1802, pour la place de chirurgien en second de Bicêtre; en 1806, pour la même place à l'Hôtel-Dieu de Paris; en 1811, pour la chaire d'accouchements que la mort de Baudelocque avait rendue vacante à la Faculté de médecine; et quoiqu'il n'ait pas été heureux dans ces diverses épreuves, il s'y est acquis à juste titre la réputation d'un praticien expérimenté et d'un professeur habile. Maygrier commença dès ce moment à se livrer à l'enseignement : il fit des cours d'anatomie et de physiologie qu'il interrompit en 1814, quand les amphithéâtres particuliers furent supprimés, et des cours d'accouchements qu'il a continués jusque dans les dernières années de sa vie. Maygrier est mort en 1835; il avait publié :

Des qualités physiques et morales de l'accoucheur. Paris, 1801, in-8°. — Dissertation sur la délivrance. Paris, 1802, in-8°. — Manuel de l'anatomiste, ou Traité méthodique et raisonné sur la manière de préparer toutes les parties de l'anatomie, suivi d'une description complète de ces mêmes parties. Paris, 1807, in-8°; ibid., 1811, in 8°; ibid., 1814, in-8°; ibid., 1818, in-8°. — Nouvelle méthode pour manœuvrer les accouchements. Paris, 1802, in-8°; ibid., 1804, in-8°. Ouvrage qui a été traduit en allemand. — Nouveaux éléments de la science et de l'art des accouchements. Paris, 1813, in-8°. Seconde édition, revue et augmentée du Traité des maladies des femmes et des enfants. Paris, 1817, in-8°, 2 vol. — Annuaire médical. Années 1809, 1810. Paris, in-18, 2 vol. — Le Guide de l'étudiant en médecine, ou Essai d'une méthode analytique appliquée à l'étude de toutes les branches de la médecine, etc.; deuxième éditon, revue, corrigée et augmentée d'une bibliographie à l'usage de l'étudiant en médecine. Paris, 1818, in-8°. La première édition ne porte que le second des deux titres de celle-ci : elle est de 1807. — Nouvelles démonstrations d'accouchements, avec des planches en taille-douce, accompagnées d'un texte raisonné propre à en faciliter l'explication. Paris, 1822 27, in-fol. avec 80 planches. Cet ouvrage, publié par souscription, est remarquable par la perfection des planches qui le composent.

Maygrier a fourni en outre divers articles au Dictionnaire des sciences médicales.

(*Biogr. méd.* — *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C 1771.— BICHAT (Marie-François-Xavier), l'un des plus vastes génies dont s'honorent la France et la médecine, naquit le 11 novembre 1771 à Thoirette en Bresse, depuis le département de l'Ain. Son père, médecin à Poncin-en-Bugey, en l'initiant de bonne heure aux premières notions de l'art, décida probablement sa vocation. Après avoir fait de brillantes et complètes études au collége de Nantua, Bichat se rendit à Lyon en 1791 pour se livrer spécialement à l'étude de la médecine. L'anatomie et la chirurgie fixèrent d'abord exclusivement son attention. Il étudia ces sciences sous le célèbre Marc-Antoine Petit, dont il fut bientôt distingué, et qui lui accorda toute sa confiance. Il ne resta cependant que peu de temps à Lyon, et il se rendit à Paris vers la fin de 1793, plutôt attiré par la célébrité de l'école de Desault que chassé de Lyon par les troubles politiques qui succédèrent au siége de cette ville. Bichat, que le désir de s'instruire avait seul conduit à Paris, suivait avec la foule des élèves les leçons cliniques de Desault, que chaque jour il rédigeait pour s'en mieux pénétrer, quand, un jour, l'élève chargé de recueillir la leçon de ce grand maître se trouvant absent, Bichat s'offrit pour le remplacer. La lecture de son extrait, faite en présence du chirurgien en second et des élèves, lui attira de si grands applaudissements que Desault, informé de la sensation extraordinaire qu'avait causée la rédaction de sa leçon, voulut en connaître l'auteur. Jugeant dès les premiers entretiens le mérite et la capacité de son nouvel élève, Desault lui ouvrit sa maison, l'associa à ses travaux, le destina à lui succéder; en un mot, le traita comme son fils. Il n'en fallait pas tant pour exciter au plus haut point l'activité naturelle de Bichat; dès ce moment il se livra au travail avec une ardeur infatigable, et la variété de ses travaux fut l'unique délassement qu'il se permit.

Quoique Desault exigeât beaucoup, Bichat faisait encore plus. Sa prodigieuse facilité lui procurait cependant des moments libres au milieu de tant d'occupations; et ces moments si courts, il les employait soit à perfectionner par la dissection ses connaissances anatomiques, soit à s'exercer aux opérations, soit à discuter avec ses amis quelques points de chirurgie ou de physiologie. Cette application continuelle, aidée de l'esprit le plus pénétrant, lui eut bientôt donné un fonds de connaissances qui lui permettait désormais de se soutenir par lui-même, et qui le dispensait de chercher ailleurs que chez lui les moyens de son avancement; aussi la mort de Desault, survenue presque subitement, affligea-t-elle Bichat sans le déconcerter. Il sentit que son génie lui aplanirait bientôt tous les obstacles; et après avoir donné au maître qu'il venait de perdre les larmes de la reconnaissance et de l'amitié, après avoir rendu à sa mémoire un hommage digne de lui dans le quatrième volume du *Journal de chirurgie*, qu'il termina et mit au jour, il ne songea plus qu'à entrer dans une route plus vaste encore et plus brillante que celle où il avait marché jusqu'alors.

C'est à cette époque, en effet, que commença cette suite de travaux par lesquels Bichat devait immortaliser son nom; c'est alors que, laissé à ses propres forces, il les développa dans toute leur étendue, et qu'on vit en lui non le premier élève d'un homme célèbre, mais un homme qui saurait parvenir à la plus grande célébrité sans aucun secours étranger. Sans doute Bichat connaissait ses avantages, et un pressentiment plus fort que tous les raisonnements les mieux suivis l'avertissait que les prix les plus glorieux lui étaient réservés; mais il ne pouvait calculer encore ni l'étendue du pas qu'il ferait, ni la rapidité avec laquelle il devait poursuivre sa course.

La modestie, a-t-on dit depuis longtemps, est toujours la première vertu des grands hommes : Bichat justifia cette maxime. Lorsqu'en 1797 il entreprit pour la première fois un cours d'anatomie, il se contenta d'un local étroit et peu commode, ne supposant pas qu'un grand nombre d'élèves dût le suivre. Si on fut peu surpris de lui voir entreprendre ce cours, que beaucoup d'autres avaient déjà entrepris avec moins d'éléments de succès, il n'en fut pas de même lorsqu'à la suite du cours d'anatomie il en commença un d'opérations. Jusque-là l'opinion publique supposait qu'un praticien pouvait seul s'acquitter avec succès de cette partie de l'enseignement, et les élèves nombreux qu'il eut alors y furent amenés autant par la curiosité que par la confiance. Bichat ne se dissimulait pas que ce ne fût là un de ses coups d'essai les plus hardis; mais il voulait prouver que, quoi qu'on en dît, un jeune homme pouvait mettre dans un cours d'opérations toute l'exactitude nécessaire, et il y parvint. Il se montra à ses nombreux élèves non comme un chirurgien jeune et timide, mais comme un homme consommé dans la pratique et capable de justifier, au lit du malade, tout ce qu'il enseignait dans ses leçons.

Cependant le nouveau genre d'occupations auquel Bichat se livrait influait sensiblement sur sa santé. Peu accoutumé auparavant à parler en public, il se trouvait tout-à-coup obligé de réitérer cet exercice. Une hémoptysie considérable le força à suspendre ses leçons et fit même craindre pour ses jours. Retenu au lit par cette maladie, il souffrait moins des douleurs qu'il éprouvait que de la nécessité où elle le mettait de cesser tout travail. Aussi il ne fut pas plutôt guéri, qu'oubliant le danger qu'il avait couru il n'hésita pas à en affronter de nouveaux pour arriver au point de gloire qu'il voyait ne pouvoir lui échapper désormais.

L'extrême difficulté de se procurer alors des sujets pour ses cours d'anatomie l'obligeait à des fatigues extraordinaires qui, réunies aux leçons publiques, auraient absorbé tout le temps d'un autre; cependant il faisait en outre la plus grande partie des démonstrations particulières, quoiqu'il eût dans MM. Haï et Rosière les plus zélés coopérateurs. Il faisait, indépendamment de ses leçons, des expériences physiologiques sur les animaux vivants; et lorsque le soir il rentrait chez lui, accablé par la lassitude et par une contention d'esprit continuelle, au lieu de se livrer au repos, si nécessaire, il passait la plus grande partie de la nuit à rédiger les *Œuvres chirurgicales de Desault*, dernier hommage qu'il crut devoir à la mémoire de son maître.

Déjà Bichat songeait à jeter un nouveau jour sur la physiologie; cette science était même l'objet spécial de

plusieurs de ses leçons, mais il ne présentait encore sur elle que quelques aperçus, l'anatomie l'occupant presque exclusivement. Il croyait avec raison que, pour entrer avec succès dans l'étude des fonctions, il fallait avant tout fixer parfaitement ses idées sur la structure des organes. Ses vues se dirigèrent d'abord sur le système membraneux, négligé jusqu'alors par les anatomistes. La découverte des membranes synoviales, qu'on n'avait pas connues jusqu'à lui, le conduisit à examiner avec soin les membranes que l'on connaissait déjà, mais dont on n'avait déterminé exactement ni la structure ni les propriétés.

Les résultats des recherches de ce savant anatomiste sur les membranes n'étaient encore exposés que dans ses cours, quand deux *Mémoires* les présentèrent pour la première fois au public dans le second volume du Recueil de la Société médicale d'émulation. A ces deux mémoires Bichat en ajouta trois autres sur plusieurs points de la chirurgie, et enfin, profitant du loisir que lui laissait la fin des exercices anatomiques, il publia dans un sixième mémoire ses premières vues sur la physiologie. Il y établit cette belle distinction des *deux vies*, qu'il fondait alors spécialement sur la forme extérieure des organes, mais qu'il devait ensuite appuyer par tant de preuves si frappantes et si solides.

Nous indiquons en même temps ces six Mémoires, moins parce qu'ils parurent à la même époque que parce que leur réunion forme, si l'on peut s'exprimer ainsi, le programme de tous les travaux qui ont illustré la vie de Bichat.

Lorsqu'il eut ainsi réveillé l'attention publique, Bichat songea à tenir les promesses qu'il avait faites; et, dans un traité qu'il publia bientôt, il développa sa doctrine sur les membranes, envisageant ces organes sous le rapport de leur forme, de leur organisation, de leurs propriétés vitales, de leurs fonctions et de leurs sympathies. Il augmenta le nombre des membranes séreuses, en y ajoutant l'arachnoïde; et, sous le titre de *membranes contre nature*, il comprit les kystes et la membrane des cicatrices. Enfin, le *Traité des membranes* eut le plus grand succès : on le cita partout, et presque tous les savants le placèrent avec honneur dans leur bibliothèque.

Malgré ces succès, nous pourrions plus justement dire à cause de ces succès, l'envie et la jalousie s'éveillèrent chez quelques-uns de ces hommes qui tâchent de diminuer la réputation de quiconque cherche à s'élever; mais Bichat ne tenta pas même de répondre aux critiques injurieuses qu'on affecta de diriger contre ses travaux. L'opinion publique le vengea suffisamment, et la foule d'élèves qui continua à remplir son amphithéâtre fut la réponse la plus victorieuse à ses vils détracteurs.

En 1799, Bichat fit paraître ses *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*, qui se divisent en deux parties tout-à-fait différentes. Dans les Recherches sur la vie, l'auteur expose avec beaucoup de détails les caractères qui distinguent les deux ordres de fonctions servant soit aux relations extérieures, soit à la conservation de l'individu. Il examine le développement de ces *deux vies*, et enfin leur mode de cessation. Ce plan, rempli avec la plus grande richesse, offre sans cesse l'occasion d'admirer le génie de l'auteur : cependant, il faut en convenir, entraîné par l'ardeur de son imagination, il a quelquefois oublié d'apporter dans le sujet essentiel l'exactitude nécessaire. Bichat l'avouait lui-même et se proposait, dans une nouvelle édition, de mettre dans diverses parties plus de précision et plus de soin.

Il n'en est pas de même des Recherches sur la mort. Ici Bichat était continuellement armé du flambeau de l'expérience; aussi cette seconde partie, ou plutôt ce second ouvrage, est-il au-dessus de toute critique et suffirait-il seul pour immortaliser son auteur. Plus heureux que Goodwin, il découvrit et démontra le mode réel de connexion entre la respiration et la vie. Il prouva, par les faits les plus multipliés et les plus positifs, que le sang noir pouvait, aussi bien que le sang rouge, en abordant dans les cavités gauches du cœur, en exciter les contractions; qu'au contraire le sang rouge pourrait seul porter dans le tissu des organes l'excitation nécessaire pour y entretenir la vie: qu'en conséquence, si le défaut de respiration causait la mort, ce n'était pas parce que le cœur cessait d'agir sur le sang, mais bien parce que ce sang, toujours poussé avec la même force par le cœur, ne portait plus, vu son défaut de coloration, les matériaux nécessaires à l'excitation des organes où il arrivait.

On s'étonnera peut-être que Bichat n'ait pas profité de ce moment, où il était au plus haut point de sa gloire en physiologie, pour publier sur cette science un traité élémentaire qu'on lui demandait de tous côtés, et qui eût été accueilli avec l'empressement le plus unanime; mais ce serait mal connaître l'esprit qui le dirigeait dans ses travaux. Bichat savait que l'honneur de faire un livre classique appartient rarement à la jeunesse; qu'un ouvrage annoncé comme tel décide ordinairement pour toujours, en bien ou en mal, de la réputation de son auteur, et qu'il ne faut jamais se presser de l'entreprendre, si on ne veut avoir un jour à se reprocher de l'avoir entrepris trop tôt.

Aux Recherches sur la vie et la mort Bichat fit succéder une *Anatomie générale*, dans laquelle il fondit ses idées et ses découvertes antérieures en leur donnant de nouveaux développements. Dans ce dernier ouvrage, l'étude de l'organisation saine se trouve continuellement unie par de lumineux rapprochements à celle de l'organisation malade. Bichat, qui sentait que la connaissance de celle-ci devait être le but de tous ses travaux, et qui avait déjà signalé les imperfections de la pathologie et de la thérapeutique médicale, voulut y consacrer ses efforts et continuer pour ces branches de la science ce qu'il avait fait avec tant de succès pour la partie anatomique et physiologique. C'est dans ce but qu'il ouvrit plus de six cents cadavres, soit à l'Hôtel-Dieu, soit ailleurs, et qu'il suivit en même temps les maladies remarquables que l'Hôtel-Dieu renfermait. Bientôt il exposa dans un cours les connaissances nouvelles qu'il avait acquises; et, si on l'avait admiré marchant sur les traces de Haller, on fut étonné de le voir suivre avec un égal succès celles de Morgagni.

Enfin, la matière médicale occupa la dernière période, et on peut dire les derniers moments de la vie de Bichat. Frappé depuis long-temps par la confusion et l'incertitude de cette science, il pensait que, cultivée avec méthode et des principes fixes, elle pourrait être perfectionnée comme les autres branches de l'art de guérir. Ce projet demandait des observations multipliées; il les recueillit en grand nombre à l'Hôtel-Dieu, où il venait d'être nommé médecin. L'atteinte mortelle dont il fut alors frappé ne lui permit pas de les continuer, et nous priva des espérances qu'il avait déjà en partie réalisées.

Il était facile de prévoir qu'un homme aussi infatigable et aussi peu soigneux de ménager ses forces ne pousserait pas loin sa carrière. De tous côtés on le lui prédisait, et les fréquentes affections gastriques qu'il éprouvait depuis quelque temps auraient dû l'avertir de modérer son ardeur pour le travail. Tout était inutile. Dans les plus grandes chaleurs de l'été il visitait continuellement les pièces d'anatomie pathologique qu'il avait soumises à la macération pour ses expériences, et s'exposait avec le courage le plus imprudent à leurs émanations infectes. Un jour qu'il en avait plus vivement ressenti l'influence, un accident acheva de déterminer chez lui la maladie que tant de causes avaient préparée. Il tomba en descendant un escalier de l'Hôtel-Dieu, et la commotion causée par cette chute lui fit perdre connaissance pendant quelques instants. Revenu chez lui avec peine, il passa la nuit assez paisiblement; mais le lendemain un violent mal de tête se manifesta : il voulut cependant faire sa visite comme à l'ordinaire; mais l'extrême fatigue qu'il en ressentit détermina un évanouissement qui l'obligea de se mettre au lit. Calmé d'abord par les sangsues qu'il se fit appliquer à la tête, il parut n'avoir plus à craindre les accidents de la chute; mais bientôt une affection gastrique se déclara, accompagnée des symptômes les plus alarmants, et une tendance continuelle à l'assoupissement fut le triste prélude des phénomènes ataxiques qui survinrent au bout de quelques jours, et auxquels il succomba le 3 thermidor an X (22 juillet 1802), quatorzième jour de la maladie. Corvisart, médecin du gouvernement, et Lepreux, premier médecin de l'Hôtel-Dieu, lui avaient donné les soins les plus assidus. Ce dernier prononça sur sa tombe un discours plein de la plus touchante sensibilité.

Il est peu de savants dont la perte ait produit une sensation aussi vive et aussi générale. Toute l'École de médecine en fut profondément émue, et le concours immense d'élèves et de médecins qui vinrent assister à ses obsèques prouva les regrets qu'excitait la perte de celui qui avait su réunir leur amour et leur estime. Corvisart écrivit au premier consul : « Bichat vient de mourir sur » un champ de bataille qui compte aussi

» plus d'une victime ; personne en si » peu de temps n'a fait tant de choses et » aussi bien. »

Le premier consul ordonna, par une lettre du 14 thermidor suivant, qu'un monument placé à l'Hôtel-Dieu retracerait à la postérité, dans les noms de Desault et de Bichat, le souvenir de deux hommes également illustres, et par leurs talents extraordinaires, et par leur mort prématurée.

Les plus aimables qualités morales relevaient dans la personne de Bichat tout l'éclat de son mérite. Jamais on ne vit plus de franchise et de candeur, plus de facilité à sacrifier ses opinions quand on lui faisait une objection solide. Incapable de colère et d'impatience, il était aussi accessible dans ces moments où un travail pénible l'occupait que dans ses instants de loisir. Sa générosité fut toujours une ressource assurée à ceux de ses élèves que l'éloignement de leur famille mettait pour quelques moments dans la gêne, ou que le défaut de moyens empêchait de se procurer les objets nécessaires à leur instruction. Habile à distinguer les talents, il les encourageait de toutes les manières sitôt qu'il les avait découverts.

L'envie s'attacha quelquefois à ses pas et chercha à lui ravir sa réputation, ne pouvant lui pardonner son mérite ; mais Bichat se contenta de mépriser de vaines attaques et ne se mit jamais en devoir de les repousser directement, toujours prêt à renouveler avec ses détracteurs une amitié qu'eux seuls avaient rompue.

Personne plus que Bichat n'était porté à accorder sa confiance dès qu'il avait cru reconnaître dans ceux qui l'approchaient un attachement sincère. Aussi eut-il pour amis tous ceux qui le connurent. On ne résistait pas à ses manières aimables et prévenantes, et pour peu qu'on l'entendît on connaissait parfaitement son caractère, tant il était éloigné de cette réserve d'expressions, de cette politesse affectée, qui servent si souvent à masquer les sentiments véritables. Cette franchise naturelle n'était cependant pas inconsidérée, comme on aurait pu le croire au premier abord; il savait la modérer quand il n'avait pas encore suffisamment éprouvé les qualités de ceux qu'il fréquentait.

Indépendamment des ouvrages les plus importants de Bichat, dont il a été fait mention dans cet article, le deuxième volume des Mémoires de la Société médicale d'émulation renferme plusieurs mémoires dont voici les titres :

Description d'un nouveau trépan. — Mémoire sur les fractures de l'extrémité scapulaire de la clavicule. — Description d'un procédé nouveau pour la ligature des polypes. — Mémoire sur la membrane synoviale des articulations. — Dissertation sur les membranes et sur leurs rapports généraux d'organisation. — Mémoire sur les rapports qui existent entre les organes à forme symétrique et sur ceux à forme irrégulière.

Enfin, la doctrine de Bichat sur la matière médicale a été consignée dans deux thèses soutenues à l'école de Paris en 1803 et en 1805, l'une de M. Pairier : Dissertation sur les émétiques, précédée de considérations générales sur la matière médicale ; l'autre de M. Gondret, ayant pour titre : Dissertation sur l'action des purgatifs On peut considérer la Matière médicale de M Barbier d'Amiens et les Eléments de Schwilgué comme des développements de la doctrine de Bichat. (*Encyclop. méthod.*)

Apr J.-C. 1771. — NYSTEN (Pierre-Hubert), né à Liége en 1771, destiné par ses parents au barreau, préféra la médecine et vint l'étudier à Paris en 1794. Il obtint au concours, en 1798, la place d'aide d'anatomie. En 1802, il fut adjoint à la commission médicale envoyée en Espagne pour observer la fièvre jaune. En 1804, il fut chargé d'aller dans le midi de la France rechercher les causes d'une épizootie qui sévissait sur les vers à soie. Hallé se l'adjoignit ensuite dans la rédaction de ses articles d'hygiène et de physique médicale du Dictionnaire des sciences médicales, et le fit plus tard nommer médecin de l'hôpital des Enfants. Nysten mourut d'apoplexie le 3 mars 1818, regretté des amis que lui fit la douceur de son caractère, et laissant les ouvrages suivants :

Nouvelles expériences faites sur les organes musculaires de l'homme et des animaux à sang rouge, dans lesquelles, en classant les divers organes sous le rapport de leur excitabilité galvanique, on prouve que le cœur est celui qui conserve le plus long-temps cette propriété. Paris, 1803, in 8°. — Recherches sur les maladies des vers à soie. Paris. 1808, in-8°. — Nouveau dictionnaire de médecine, chirurgie, chimie, etc. Paris, 1810, deuxième édition (avec M. Capuron, seul auteur de la premiè-

re, Paris, 1806, in-8°). Paris, 1814, in-8° (avec le nom de Nysten seulement). Paris, 1824, in-8°, augmenté par M. Bricheteau. — Traité de matière médicale par Schwilgué. Paris, 1809, 2 vol. in-8°. (Les additions seules sont de Nysten.) — Recherches de physiologie et de chimie pathologique pour faire suite à celles de Bichat sur la vie et la mort. Paris, 1811, in-8°. Quelques-unes de ces recherches offrent un véritable intérêt. — Manuel médical de Schwilgué. Paris, 1814, in-12. Ibid., 1816, in-8°. (Les additions seules sont de Nysten, quoique la dernière ne porte que son nom.) (*Biogr. méd.*)

Apr. J.-C. 1772 — DELPECH (Jacques), chirurgien célèbre, naquit à Toulouse en 1772, fit ses premières études médicales dans cette ville, et fut reçu docteur en chirurgie à Montpellier, le 9 thermidor an IX (1801). Il était à cette époque attaché aux hôpitaux militaires en qualité d'officier de santé. L'année suivante il fut chargé de l'enseignement de l'anatomie à l'école de Toulouse, qui était établie sous le titre de Société de médecine de chirurgie et de pharmacie. Dès son début dans cette nouvelle carrière, Delpech montra qu'il était doué d'un talent vraiment remarquable comme professeur; ses leçons eurent le plus grand succès. Il prouva que cette réputation était justement acquise, dans le concours brillant à l'issue duquel il fut nommé, en 1812, à la chaire de clinique chirurgicale de la Faculté de Montpellier. Antérieurement, il s'était livré pendant plusieurs années, à Paris, à une étude approfondie de la chirurgie. Placé sur un théâtre où sa supériorité ne s'est pas démentie jusqu'à la fin, Delpech sera toujours compté au nombre des professeurs les plus distingués de l'école de Montpellier; comme praticien, il occupait un rang élevé parmi les chirurgiens de notre siècle : on lui doit divers procédés opératoires importants. Ses écrits renferment beaucoup de préceptes et de remarques utiles; ils dénotent un observateur très-judicieux. Il est à regretter que son imagination méridionale l'ait entraîné trop fréquemment à tout expliquer : aussi quelques-uns de ses ouvrages sont d'une prolixité fatigante, d'un style diffus; les idées théoriques y abondent, et nuisent souvent à l'intérêt que présentent les faits pratiques qui y sont exposés. — Delpech jouissait depuis quelques années du fruit de ses travaux, il était entouré de l'estime et de la considération publiques, lorsqu'il mourut le 28 octobre 1832, victime d'un assassinat. L'auteur de ce crime, qui se suicida immédiatement après était un négociant de Bordeaux, que Delpech avait opéré, un an auparavant, d'un varicocèle. — A la place de professeur de clinique chirurgicale de la Faculté de Montpellier, Delpech joignait celle de chirurgien en chef de l'hôpital Saint-Éloi, de la même ville. Il avait fondé un établissement extrêmement remarquable d'orthopédie, et se livrait depuis plusieurs années, avec le plus grand zèle, à la culture de cette branche de l'art médical; il était correspondant de l'Institut et de l'Académie royale de médecine, membre des Sociétés de médecine de Toulouse, de Marseille, etc., etc. Il a publié les ouvrages suivants :

Possibilité et degrés d'utilité de la Symphyseotomie. Essai inaug. Montpellier, an IX (1801), in-4°, 36 pp. — Réflexions sur les causes de l'anévrisme spontané. Paris (1813), in-8°, 25 pp. — Recherches sur les difficultés du diagnostic de l'anévrisme. — C'est la suite du mémoire précédent; ibid. 27-46 pp. — Mémoire sur la complication des plaies et des ulcères connue sous le nom de pourriture d'hôpital. Paris, 1815, in 8°. — Précis élémentaire des maladies réputées chirurgicales Paris, 1816, 3 vol. in-8°. — Chirurgie clinique de Montpellier, ou Observations et réflexions tirées des travaux de chirurgie clinique de cette école. Paris, 1823-1828, 2 vol. in-4° avec fig. — De l'orthomorphie, par rapport à l'espèce humaine, ou recherches anatomico-pathologiques sur les causes, les moyens de prévenir, ceux de guérir les principales difformités, et sur les véritables fondements de l'art appelé orthopédique. Paris, 1828-1829, in-8° 2 vol. avec atlas petit in-fol. de 78 planches. — Étude du choléra-morbus en Angleterre et en Écosse, pendant les mois de janvier et février 1832. Paris, 1832, in-8°, 287 pp. — Mémorial des hôpitaux du Midi et de la clinique de Montpellier. Montpellier, 1829 à 1831, 2 vol. in-4° : publié mensuellement par numéro. — Journal fondé par Delpech, et faisant suite à sa Chirurgie clinique. Ce recueil renferme un très grand nombre d'articles et de mémoires de Delpech. Nous indiquerons seulement ici les principaux.

Tome I. — Sur les résultats de l'amputation tardive. — Sur l'artérite et la gangrène momilique. — Sur la résection de l'os maxillaire inférieur. — Sur des corps organiques contenus dans des vaisseaux sanguins, sans inflammation de ces derniers. — De l'emploi de l'émétique dans le traitement des inflammations, et de sa propriété antiphlogistique. — Mémoire sur l'empyème, ou pleurésie suppurée. — Note sur le forceps à pression pour l'écrasement de la tête. — Sur la mélanose. — Des produits morbides. — De la suppuration, de ses sources, et de ses conséquences. — Sur l'usage médical des vapeurs.

Tome II. — Mémoire sur l'ablation de l'utérus. — Observation sur l'anus artificiel, et description d'un procédé nouveau employé pour sa guérison. — Des cancers des mâchoires. — De l'hypertrophie des vaisseaux rouges. — Suite du Mémoire sur la résection du maxillaire inférieur. — Sur les perforations du voile du palais, de la vessie, et de la cloison recto-vaginale. — Produits organiques morbides. — Sur les perforations morbides de l'estomac. — Sur la réunion immédiate. — Sur l'état tuberculeux des testicules. — Du varicocèle.

Tome III. — Des rétrécissements du canal de l'urètre. — Produits organiques anormaux. — Ce journal a cessé de paraître au mois de fevrier 1831, et les matériaux en ont été adressés depuis à la Revue médicale.

Delpech a inséré des articles assez nombreux dans divers recueils scientifiques. Nous allons indiquer ici les plus importants : — Dans *les Annales de la Société de médecine pratique de Montpellier*, on trouve : Nouveau procédé pour l'opération de la fistule lacrymale (tom. II). — Accouchement retardé par l'entortillement du cordon ombilical (tom. III). — Notice sur une nouvelle forme de forceps (tom. V). — Sur un procédé nouveau pour la cure de la fracture de la clavicule (tom. XXXIII).

Dans *la Revue médicale* : Mémoire sur l'emploi du copahu dans la gonorrhée (tom. VII). — Mémoire sur l'emploi du piper cubeba dans la gonorrhée (tom. VIII). — Opération de ligature de l'artère carotide (tom. IX). — Réflexions sur la méthode proposée par Celse pour l'opération de la taille. — Observation de désarticulation de la cuisse (tom. III, 1824). — Mémoire sur la résection de la mâchoire inférieure. — Sur une blessure de la carotide droite guérie par des saignées répétées, l'application de la glace, et l'usage intérieur de la digitale (tom. IV). — Considérations médico-légales sur l'orthopédie (tom. II, 1827). — Suite de ces considérations. — Observations de pili-mixtion (tom. IV, 1827). — Considérations anatomico-médicales sur les difformités de la colonne vertébrale et des membres (tom. I, 1828). — Observation sur la taille hypogastrique. — Inflammations combattues avec succès par les frictions mercurielles. — Cancer de la région de la glande amygdale (tom. II, 1831). — Péritonite symptomatique, suite de l'opération de la taille, guérie par la mercurialisation. — Gangrène sèche de la jambe; amputation. — De la pupille artificielle. — Cataracte, kératonyxis — Blessure de l'artère occipitale, ligature de la carotide primitive (tom. III, 1831). — De la torsion des artères. — Du prolapsus linguæ (tom. IV, 1831). — Observations sur l'utilité de la section des nerfs dans certains cas (tom. I, 1832). — Mémoire sur un cas de cancer de la langue qui a fourni l'occasion d'étudier la part que prend cet organe à la formation de la parole (tom. II, 1832). — Delpech est auteur de nombreux articles insérés dans les premiers volumes du *Dict. des sc. méd.* — On doit à Delpech la traduction de l'ouvrage de Scarpa sur l'anévrisme; en voici le titre : Réflexions et observations anatomico-chirurgicales sur l'anévrisme. Paris, 1809, in-8°, avec atlas.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1772. — BERLINGHIERI (André Vacca), l'un des chirurgiens les plus célèbres de notre époque, naquit à Pise en 1772. Dégoûté de bonne heure de la médecine par l'incertitude désespérante dont il entendait souvent son père accuser cette science, il se livra entièrement à la chirurgie, et ses succès ultérieurs ont prouvé qu'il avait suivi sa véritable vocation. Envoyé par son père à Paris, à l'âge de dix-sept ans, il s'adonna avec ardeur à l'étude, surtout à celle de l'anatomie, sous les yeux de Desault, qui sut bientôt le distinguer, et qui se l'attacha particulièrement. De retour de la Hollande, où il avait accompagné son maître, auquel il servait toujours d'aide dans les opérations difficiles, il se rendit en Angleterre, où il suivit les leçons de John Hunter et de Bell avec le même zèle qu'il avait montré à

celles de Sabatier, Baudelocque, Boyer, Pinel et Dubois. Revenu à Pise en 1791, il y prit le grade de docteur en médecine, et publia peu de temps après ses *Observations sur le Traité de chirurgie de B ll.* Il avait alors vingt-un ans. Cet ouvrage, mais surtout les cours particuliers qu'il fit en même temps, commencèrent sa réputation, que ses talents comme opérateur agrandirent bientôt davantage. Il revint une seconde fois à Paris, en 1799, où il se livra avec autant d'ardeur à l'étude qu'il l'avait fait douze ans auparavant, et où, de son propre aveu, il gagna beaucoup du côté de la pratique, sans ajouter autant à ses connaissances en théorie. A cette époque, son illustre maître n'existait plus; les infirmités de Sabatier le tenaient éloigné de la pratique, et l'École chirurgicale française était représentée par Pelletan, Baudelocque, Boyer, Dubois, tandis que Bichat étonnait par l'éclat de son génie. Vacca sut mettre à profit pour son instruction, leur expérience et leurs lumières. Il fut nommé membre de la Société médicale d'Emulation, où il lut deux mémoires intéressants, l'un sur les fractures des côtes, et l'autre sur la structure du péritoine. Il retourna dans sa patrie à la fin de 1799. Il fut d'abord adjoint à son père pour les cours de chirurgie que ce dernier faisait à l'Université de Pise; et, trois ans après, Pignotti, qui présidait alors à l'instruction publique, sentant qu'il manquait à l'Université une institution propre à former des chirurgiens, créa cette institution, et plaça Berlinghieri à la tête. Telle est l'origine de cette école de clinique externe qui ne cessa depuis cette époque d'attirer de tous les points de l'Italie un concours nombreux d'élèves. Profondément affecté de la perte de son père, de ses frères et de plusieurs de ses enfants, Berlinghieri vint habiter aux environs de Pise un lieu insalubre qui acheva d'altérer sa santé, et après une maladie de quelques jours, il succomba le 7 septembre 1826.—La médecine opératoire lui est redevable de plusieurs instruments utiles, et de différents procédés qui dénotent un talent vraiment chirurgical : tels sont sa machine de compression pour l'anévrisme de la poplitée, la cuiller pour le trichiasis, le bistouri boutonné pour l'opération de la taille chez l'homme, son instrument pour l'œsophagotomie; il a perfectionné le bistouri pour le trichiasis, celui de Thomas pour la taille chez les femmes; il a modifié les procédés de Desault pour le traitement de la fistule lacrymale et de la fracture du col du fémur, celui de M. Sanson pour la taille recto vésicale, dont il était un zélé partisan. On lui doit aussi une nouvelle méthode très-sûre pour guérir le trichiasis. Berlinghieri a laissé les ouvrages suivants :

Reflessioni sul trattato di chirurgia del sig. Begnamino Bell. Pise, 1793, in-8°, 2 vol., 255 pp. — Traité des maladies vénériennes, publié par P.-P. Alyon. Paris, 1800, in-8°. — Cet ouvrage n'est point une traduction française, comme on l'indique assez généralement; c'est sur de faux renseignements que nous avons émis nous-mêmes cette assertion, en parlant des travaux d'Alyon. Ce livre fut écrit primitivement en notre langue, par Berlinghieri, et Alyon s'est borné simplement à revoir le texte : il en est donc l'éditeur et non le traducteur. Cet ouvrage parut pendant que Vacca était encore à Paris. — Mémoires sur les fractures des côtes. — Berlinghieri soutint, contre l'opinion de Desault, que les côtes fracturées ne peuvent pas se déplacer lorsque les plans des muscles intercostaux sont restés intacts : il appuie son opinion sur des faits et des expériences. — Mémoire sur la structure du péritoine et ses rapports avec les viscères abdominaux. — Notre auteur cherche à démontrer l'existence de deux lames dans le péritoine, qui sont intimement liées ensemble dans quelques points de leur étendue, mais faiblement, et même entièrement séparées dans quelques autres De cette disposition, il résulte, suivant lui, que tous les viscères du bas ventre, l'aorte et la veine-cave, sont situés entre ces deux lames du péritoine, et qu'aucun d'eux ne peut être blessé sans qu'une lame le soit aussi. Ces deux mémoires sont insérés parmi ceux de la Société médicale d'Emulat. Paris, 1800, tom. III.— Storia dell' aneurisma, etc.; c'est-à-dire, Histoire d'un anévrisme de l'artère poplitée. Pise, 1803, in-8°. — Chez le sujet de cette observation, Berlinghieri suivit le procédé de Hunter : il lia l'artère fémorale sans ouvrir la tumeur; mais l'opération ne réussit pas (Sprengel). — Memoria sopra l'allacciatura dell' arterie. Pise, 1819, in-8° —Vacca soutient, contre l'opinion de Scarpa, que l'ablation de la ligature, quatre ou cinq jours après son application, n'empêche

pas la section ultérieure de l'artère dans le point où elle a été liée ainsi temporairement. — Della esofagotomia e di un nuovo metodo di eseguirla. Pise, 1820, in-8°. Dans ce procédé opératoire, peu différent de celui qu'on emploie communément, Vacca introduit dans l'œsophage un instrument particulier, qu'il nomme *ettopesofago*, qui distend ce conduit, le rend saillant en dehors et à gauche, et en facilite l'ouverture. — Istoria di una allacciatura dell' iliaca esterna, e riflessioni sulla allacciatura temporaria delle grandi arterie. Pise, 1823. Vacca reproduit ici des arguments contre la ligature temporaire des vaisseaux. — Nuovo metodo di curare lo trichiasis, inséré dans les Annali universali di med. d'Omodei, novembre 1825; trad. franç. dans les Archives gén. de médecine, tome IX. — Le procédé conseillé et mis en pratique par Berlinghieri, consiste dans l'excision ou la cautérisation des bulbes des cils déviés, mis à découvert par une incision faite parallèlement au bord de la paupière, à une ligne et demie de ce bord. Ce procédé a réussi dans les différents cas où Vacca l'a employé. — Memoria sopra il metodo di estrarre la pietra della vesica orinaria per la via dell' intestino retto. Pise, 1821, in-8°; traduit en français par Blaquière, Paris, 1821, in-8°. — Memoria seconda sopra il metodo di estrarre la pietra della vesica orinaria per la via dell' intestino retto. Pise, 1822, in-8° de 80 pages; traduit en français, avec le précédent, par Morin, Genève, 1823, in-8°. — Memoria terza sul taglio retto-vesicale del professor Vacca Berlinghieri, e lettera sul medesimo soggetto dei signori Cavarra et Giorgi, professori di chirurgia. Pise, 1823, in-8°. — Dans ces différents Mémoires, Vacca s'attache à démontrer les avantages de la taille recto vésicale et à réfuter les objections que Scarpa lui fit à ce sujet. — Sulla litotomia nei due sessi. Quarta Memoria del professore And. Vacca Berlinghieri. Pise, 1825, in-8°, avec planches. — Chez l'homme, Vacca incise longitudinalement le raphé dans une étendue de 20 à 22 lignes, et à l'aide du cathéter, le bistouri est porté dans la vessie; en élevant le manche vers le scrotum, on divise le col de la vessie et la prostate, ainsi que la portion membraneuse de l'urètre; en inclinant légèrement de côté le cathéter, on évite la lésion des vaisseaux éjaculateurs. Ce moyen, considéré comme supérieur à tous les autres par Vacca, est loin d'être préférable à la taille *bi-latérale*. Quant à son procédé pour opérer la femme, et qu'il nomme taille *vagino-vésicale*, il consiste à aller ouvrir la vessie derrière son col, en pénétrant par le vagin préalablement distendu et déprimé inférieurement par une cuiller alongée qui embrasse le col de l'utérus, et qu'un aide maintient solidement. — Des indications biographiques exactes nous manquent sur plusieurs ouvrages de Vacca, parmi lesquels nous citerons les suivants : — Trattato degli stringimenti dell' uretra. — Memoria sulla rescisione della meta della mascella inferiore. — Memoria sulla frattura del collo di femore. — Sulla tumore lagrimale.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1772. — BROUSSAIS (François-Joseph-Victor) naquit à Saint-Malo, département d'Ille-et-Vilaine, le 17 décembre 1772. Son père, médecin recommandable du pays, le destinant à la même profession que lui, l'envoya faire ses études classiques au collége de Dinan, et ce fut pour le jeune Broussais une suite non interrompue de succès. Ses études à peine terminées, Broussais désirant suivre la carrière de la médecine, en reçut de son père les premières leçons, fit des pansements dans l'hôpital de Saint Malo et servit dans la marine militaire en qualité de chirurgien de troisième classe, puis de deuxième classe, depuis l'âge de vingt ans jusqu'à celui de vingt cinq, d'abord à Saint-Malo, puis à Brest, soit dans les hôpitaux, soit sur les bâtiments de guerre de l'état. En 1800, il vint pour la première fois à Paris; et en 1803, après avoir suivi les cours de Bichat, il se fit recevoir docteur en médecine : il composa sa thèse sur la *fièvre hectique*, cherchant, dès cette époque, autant que lui permettait sa trop jeune expérience, à rattacher les maladies aux fonctions des organes.

En 1804 Broussais prit du service dans les armées en qualité de médecin ordinaire, à l'âge de trente et un ans, et fit successivement les campagnes des Pays-Bas et de la Hollande, lors du rassemblement de la flotte au Texel; puis celle d'Allemagne à l'époque de la bataille d'Austerlitz; puis celles d'Italie pendant l'expédition de Dalmatie, à laquelle il n'assista pas, ayant été laissé

dans le Frioul, à Udine, où il compléta la plupart des matériaux de l'*Histoire des phlegmasies chroniques*, qu'il avait commencée à rassembler à Nimègue. C'est en 1808 qu'il vint publier à Paris ce grand ouvrage. Aussitôt cet ouvrage achevé, il se rendit à l'armée d'Espagne : c'était à la fin de 1809, et il y resta en qualité de médecin principal jusqu'en 1812, ayant parcouru ce pays dans toute son étendue, et ayant séjourné long-temps dans le midi, à l'armée qui formait le blocus de Cadix. Il revint avec cette armée dans le nord de l'Espagne et rentra en France en 1813.

Il fut employé comme médecin principal des hôpitaux sur les frontières de l'Espagne jusqu'au 1er mai 1814, et se rendit à cette époque à Paris, où il commença à faire des cours particuliers de pathologie interne. Nommé, la même année, médecin en second de l'hôpital militaire du Val-de-Grâce, érigé alors pour la seconde fois en hôpital militaire d'instruction, Broussais en devint médecin en chef en 1820 par la rentrée du professeur Desgenettes au conseil de santé des armées, dont il avait été déjà membre. — Dès 1835 il fut adjoint au conseil de santé, tout en conservant son titre et ses fonctions de premier professeur au Val-de-Grâce. Enfin en septembre 1836, nommé membre titulaire au conseil de santé, il quitta le Val-de-Grâce dont il avait illustré l'enseignement, et auquel son nom paraissait devoir être toujours attaché.

Lors de la fondation de l'Académie royale de médecine en 1823, il en avait été nommé membre titulaire. Le 1er mai 1831, une chaire de pathologie et de thérapeutique générales, créée à la Faculté de médecine de Paris, lui fut confiée. Dès lors ses cours particuliers furent remplacés par ses leçons publiques à l'École. A peine Broussais eut-il revêtu la toge universitaire qu'il fût nommé membre titulaire de l'Académie des sciences morales et politiques (Institut) lors du rétablissement de cette académie en 1832.

Peu de medecins ont mené une vie aussi active que Broussais dans les armées, au milieu du fracas des camps, dans les hôpitaux : en France et dans les pays étrangers : dans le Midi comme dans le Nord, dans la paix comme dans la guerre, il n'a cessé d'observer, de rédiger lui-même un très-grand nombre d'observations, de comparer des faits et de tirer de ces faits des déductions de plus en plus élevées. Il n'a cessé d'écrire et de professer. — « On trouvait dans Broussais, dit M. Bégin (1), la réunion extraordinaire de la plupart des qualités qui enfantent les grandes pensées et provoquent les résolutions. Des sens exercés, d'une harmonie parfaite, une santé de fer, une activité infatigable, le portaient naturellement à observer, lui permettaient de voir avec exactitude, et de multiplier presque à l'infini les investigations et les aspects sous lesquels il jugeait utile de considérer les objets. Dans son esprit, généralisateur au plus haut degré, les phénomènes de tous les genres et puisés à toutes les sources, tantôt connexes et tantôt éloignés, se rapprochaient sans effort, et venaient, comme par une attraction spontanée, se ranger dans l'ordre le plus convenable, pour s'éclairer mutuellement, et fournir la démonstration des principes les plus élevés. Une logique toujours pressante, rigoureuse et serrée, le conduisait avec une sûreté presque infaillible aux ultimes conséquences des faits. Enfin, ces qualités, animées par un amour ardent de la vérité, un besoin insatiable de connaître, une volonté que les obstacles irritaient au lieu de la décourager, une indépendance de caractère inflexible, étaient servies par une clarté d'exposition, une énergie et une propriété de langage, une verve de sarcasme, une hauteur de vue et un bonheur d'inspiration qui le rendaient tour à tour dogmatique puissant, critique redoutable, penseur profond, et toujours professeur entraînant, ou écrivain ingénieux, pittoresque et facile. — Parmi les sources d'instruction ouvertes aux jeunes médecins, il en est une, de création moderne et précieuse entre toutes, qui a exercé une influence prépondérante sur les progrès de l'art, mais qui exige plus impérieusement que la plupart des autres, la promptitude et la sûreté dans l'observation, la rectitude dans le jugement, la hardiesse unie à la prudence dans l'action : c'est l'enseignement médical au lit des malades. Là, en effet, tout est positif, palpable, exposé au grand jour; là, les événements et les faits dominent le médecin de toute la hauteur qui sépare

(1) Discours prononcé le jour de l'inauguration de la statue de Broussais au Val-de-Grâce à Paris le 21 août 1841.

la puissance de la nature de la faiblesse de l'homme, et l'erreur trouve bientôt et nécessairement son contrôle. Broussais avait le génie de la clinique. Quelque brillant qu'ait été son enseignement extérieur, si nombreux qu'on ait vu les auditeurs se presser dans ses amphithéâtres, ce prestige n'était que secondaire, si on le compare à celui dont il savait s'entourer au Val-de-Grâce. Son autorité réelle sur le monde médical dérivait du talent pratique admirable qu'il déployait dans nos salles. Je n'ai jamais vu un de ses adversaires échapper complétement à cette épreuve, dont il connaissait d'ailleurs si bien l'irrésistible efficacité, et à laquelle il ne cessait de convier les incrédules. Après avoir entendu ses leçons, il était impossible de douter encore de la vérité de sa doctrine, de se roidir contre la démonstration de la vérité; mais, après la visite des malades, on ne savait qu'admirer le plus, ou de l'instruction solide et variée du médecin, ou de son sens exquis et profond. Ses antagonistes les plus acharnés se retiraient subjugués par la lucidité des explications, la variété inépuisable des rapprochements, la sagesse raisonnée des déductions thérapeutiques. On a pu dire constamment, avec raison, aux détracteurs obstinés de Broussais : Vous ne l'avez pas vu pratiquer, vous ne l'avez pas suivi à la clinique; sans quoi vos prétentions seraient tombées, les faits vous auraient convaincus. — Broussais réalisait au Val-de-Grâce l'idéal du médecin praticien, tel que notre imagination se plaît à le créer après la lecture des écrits de Boerhaave, de Sydenham, de Stoll, de Morgagni. Sa démarche, ses gestes, son visage, son regard, étaient calmes, mesurés, réfléchis. Rarement alors il donnait carrière à la causticité mordante ou dédaigneuse qui lui était ailleurs si familière. Il sentait que près de l'homme souffrant, c'est de sa souffrance et des moyens de l'alléger qu'il convient exclusivement de s'occuper. Il avait la vue perçante, l'instinct sûr et rapide, le tact médical pratique de Corvisart, avec une entente plus large, une connaissance plus complète des lois de l'organisme et de l'ensemble de la pathologie. Plus varié, plus réellement analytique que Pinel, son maître, il ne s'éloignait jamais des organes, des tissus dont ils se composent, des modificateurs qui agissent sur eux, des altérations qui peuvent y être survenues. On ne le voyait pas, devant la maladie, abandonner la physiologie comme un roman, repousser les explications comme des jeux hypothétiques de l'esprit. Il n'était pas, selon l'occurrence et le sujet de la leçon, tantôt anatomiste, tantôt physiologiste, tantôt thérapeutiste, et, dans la clinique, collecteur de symptômes; mais il était partout un médecin, et un médecin du premier ordre tout entier.

» Comme Chaussier, comme Bichat, comme Schwilgué, trop tôt enlevé à la science et trop imparfaitement connu, il ne s'était occupé des branches diverses des sciences médicales qu'en vue de leur application pratique, et pour marcher plus sûrement, à l'aide de leur flambeau, du simple au composé, du connu à ce qui est encore indéterminé, des faits journaliers et vulgaires à ceux qui sont insolites et rares. Il n'oubliait pas, en exerçant la médecine, qu'il avait d'abord été chirurgien. Suivant en cela l'exemple de Bichat, il rappelait à chaque instant les phénomènes locaux, les altérations immédiatement appréciables pour les sens et les résultats primitifs ou secondaires des lésions chirurgicales, afin d'arriver à la démonstration, par voie d'analogie, de la nature, du mécanisme d'influence et de degré actuel de développement des maladies des viscères. Il proclamait sans cesse que les mêmes lois régissent les actions vitales à l'intérieur et au dehors, modifiées seulement, dans leur manifestation, selon la structure, la destination et le degré d'importance des organes où l'observateur les étudie. Il voulait que la théorie fût pour la médecine ce qu'elle est pour les sciences physiques : le résultat des faits réduits en principe. Constater les rapports de l'homme avec les modificateurs externes, et des organes de l'homme entre eux, était pour Broussais l'objet fondamental de la science; comme bien voir et conclure juste lui semblaient les seuls moyens de dissiper ses obscurités et de perfectionner l'art. Appuyée sur ces bases, la théorie, loin de pouvoir paraître jamais superflue ou nuisible, devait, au contraire, être incessamment invoquée, vérifiée, et servir de guide à la pratique aussi bien qu'à l'enseignement. — Ces propositions si simples, ces axiomes d'une si incontestable évidence, recevaient de la présence des objets et des résultats des faits une clarté si soudaine et si vive, que la

médecine tout entière semblait acquérir pour la première fois un véritable caractère de rationalisme et de certitude; les ténèbres se dissipaient comme par enchantement, et l'enthousiasme s'emparait des esprits les plus rebelles. — Broussais apportait à la clinique la ponctualité dont il avait contracté une longue habitude dans le service militaire. Commencée à l'heure prescrite par les règlements, la visite se poursuivait avec un ordre, un calme, une décence, également commandés par la discipline de nos établissements, et par le respect que tout cœur bien né doit à l'infortune et à la douleur. Aussi, l'administration de la guerre, justement rassurée par le caractère de Broussais, et appréciant l'importance de ses travaux, s'empressa-t-elle de les protéger et de permettre au grand nombre d'étudiants et de praticiens qui se présentaient, l'accès de cet enseignement, devenu bientôt le plus brillant de Paris. Elle le soutint, avec la persévérance la plus éclairée et la plus louable, contre les déclamations envieuses ou furibondes qu'il excita lors de ses débuts, et contribua ainsi, pour sa part, grâces lui en soient rendues, à la manifestation et au triomphe de la vérité. — Aussi, quel zèle déployait Broussais dans l'accomplissement de ses devoirs! Sa matinée était presque entièrement partagée entre le service, la leçon qui le suivait et les recherches cadavériques. Pendant la funeste épidémie du choléra, il donna l'exemple de la fermeté et de l'abnégation la plus complète de lui-même; il était, à toutes les heures du jour et de la nuit, inquiet et affligé de l'impuissance de l'art, au milieu de nos salles encombrées. Il poursuivit avec une ardeur de jeune homme les plus pénibles investigations d'anatomie pathologique, et maintes fois nous l'avons vu, afin de saisir, s'il avait été possible, quelque chose de la nature du terrible fléau, faire ouvrir devant lui, le décès étant bien constaté, peu d heures après leur mort, les infortunés qui en avaient été victimes. Malgré les rumeurs de contagion qui circulaient, il respirait sans s'émouvoir la vapeur qui s'élevait des cavités splanchniques ouvertes, et des liquides qui semblaient chargés du principe ou du produit actif de l'épidémie. — Près de chaque malade, il s'arrêtait, comme si ce malade eût été le seul qui dût exciter son attention. Il explorait les organes et recherchait les phénomènes morbides, non suivant un ordre invariable, mais en allant directement à la partie souffrante. Ce que l'on raconte de Desault, découvrant de loin, à la première vue, l'existence d'une fracture de la clavicule; de Dupuytren, annonçant, d'après l'attitude et les mouvements de la tête du malade, la présence d'une cataracte congéniale, on pouvait le remarquer tous les jours, à la clinique de Broussais, lorsque, à l'aide de modifications fugitives, aperçues d'abord de lui seul, il indiquait, dès le premier instant, la maladie qu'il avait sous les yeux. Puis se déroulaient, par des interrogations et des explorations successives, tous les phénomènes, tous les caractères de l'affection pressentie. Quelles formes inattendues, souvent dramatiques, toujours intéressantes, prenaient sous sa direction ces recherches ordinairement arides, et les détails minutieux qu'elles commandent! Il voulait que chacun touchât du doigt la maladie elle-même; et cette pensée lui faisait trouver le secret d'éveiller sans cesse et de soutenir l'attention : aussi, les faits antérieurs, l'état présent, les changements survenus dans les organes et dans les fonctions, l'anatomie pathologique, interpellés à leur tour, venaient-ils par leurs réponses démontrer, en l'éclairant d'une lumière de plus en plus vive, le diagnostic d'abord porté. — La clinique du Val-de-Grâce a exercé l'influence la plus heureuse sur l'art de rechercher et de constater les signes des maladies. En localisant celles-ci, Broussais, qui employait les moyens alors en usage et se plaignait souvent de leur insuffisance, appela nécessairement les méditations des praticiens sur les moyens mécaniques d'exploration des organes, et leur donna une valeur et une importance qu'on ne pouvait leur soupçonner précédemment. Le même principe mis en lumière et démontré dans nos salles, hâta les progrès de l'anatomie pathologique. Lorsque les médecins eurent admis l'existence des lésions organiques comme cause de beaucoup d'affections dont le siége était auparavant ignoré, ils furent entraînés par une conséquence inévitable, à distinguer des modes ou des nuances d'altération jusque-là inconnus ou négligés. Broussais voyait en grand et de haut; ses successeurs ont pénétré plus avant dans les particularités; mais la base de sa doctrine est res-

tée hors d'atteinte. — Il ne sera peut-être donné à personne de reproduire avec autant de perfection tout ce qu'il y avait de simple, de profond, d'exact, d'ingénieux dans les jugements cliniques de Broussais Il semblait parfois ne pas exister d'intermédiaire, dans son esprit, entre le symptôme et sa conséquence, entre l'expression de la douleur et la détermination de l'organe qui la cause. Et cependant Broussais, même au lit des malades, savait douter. Aurait-il été digne d'observer la nature et de lui servir d'interprète, si le doute lui fût resté inconnu? Il subissait donc cette condition, inévitable conséquence de l'imperfection de nos organes et de celle de la science! Mais le doute chez lui n'était pas cet état inerte et vacillant des esprits débiles, qui ne savent à quoi s'arrêter. Chez Broussais, le doute était actif, raisonné; il avait ses motifs actuels d'existence, et, dans l'avenir, des faits déterminés, dont l'acquisition devait le détruire. Dans cette tête, si fortement trempée, le doute se formulait avec le positif qui semble n'appartenir qu'à la vérité; tandis que pour tant d'hommes, la vérité elle-même reste sans formule et ressemble à l'incertitude. — Le doute philosophique, la sagesse dont on le suppose un des caractères, la réserve qu'il est indispensable d'apporter dans les jugements médicaux en particulier; la conciliation des principes, l'éclectisme parmi les doctrines, l'amalgame ou la fusion des théories et des pratiques; ces aphorismes et ces sentences, qui séduisent dans la spéculation, étaient dans la pratique diamétralement opposés aux tendances de Broussais, à la nature de son génie. Les moyens termes, qui ne sont pas toute la vérité, lui semblaient plus dangereux que l'erreur, parce qu'ils la couvrent et la protégent; aussi les repoussait-il avec une invincible antipathie, et l'expérience démontre qu'il avait raison. Les sciences ne peuvent marcher en avant et faire des progrès réels qu'à l'aide d'idées arrêtées, exprimées nettement, motivées d'après les faits et les inductions. Cette méthode est la seule qui convienne à l'enseignement. Si, pour le professeur, la démonstration est complète, la conviction entière, il doit faire passer sans ambage cette conviction dans l'esprit des élèves. Si, au contraire, après avoir attentivement observé et long-temps réfléchi, il conserve du doute, il ne lui reste qu'à déterminer les inconnues que renferme encore le problème, et à signaler les faits dont la constatation est à désirer pour le résoudre. De cette manière on fait toujours penser, on excite aux recherches, on provoque à l'observation, on porte à la lecture des grands maîtres, et l'on forme des hommes d'une instruction solide autant que de fermeté et d'expérience.

» Peu de médecins ont possédé aussi bien que Broussais la mesure de ce qu'il est permis de dire et de ce qu'il convient de taire à la clinique. Il savait, d'un geste ou d'un mot, montrer un symptôme dangereux, faire pressentir un pronostic désespérant, sans alarmer le malade, sans faire naître une terreur qui serait devenue promptement funeste. Aussi avait-il toute la confiance des soldats qui recevaient ses soins. Ils résistaient, grâce à son influence, aux préventions apportées du dehors, et même aux suggestions de quelques antagonistes honteux, qui se glissaient parfois dans nos salles, et qui ne reculaient pas, pour satisfaire de viles passions, devant la possibilité des malheurs irrémédiables qu'ils pouvaient causer. — Mais dans la salle des conférences, mais à l'amphithéâtre, Broussais se dédommageait amplement de la contrainte qu'il s'imposait à la visite. Il n'avait alors rien de caché pour les élèves : il calculait devant eux les probabilités favorables ou contraires, pesait les indications, discutait la valeur des moyens, appréciait avec franchise les résultats. Si l'événement, si l'autopsie du cadavre vérifiait ses assertions, il concluait sans doute à la vérité de sa doctrine, à la sûreté de ses méthodes à l'excellence de ses traitements. Mais lorsque l'issue de la maladie ou l'état des organes après la mort démentait ses prévisions, il avouait l'erreur avec une candeur parfaite, et tout aussitôt recherchait ses causes et s'efforçait de déterminer les précautions à prendre, pour l'éviter à l'avenir. Jamais il n'était si grand que dans ses improvisations inattendues, excitées par le désappointement, et lorsque la nature se jouant en quelque sorte du médecin, celui-ci devait redoubler d'efforts pour la saisir et lui dérober le secret de ses opérations.

» Le travail était un besoin impérieux de cette organisation herculéenne. En Hollande, en Italie, en Autriche, à Udine, en Espagne, nous le voyons pas-

ser ses journées dans les hôpitaux et les amphithéâtres, recueillant ses observations, leur donnant cette étendue, cette richesse d'images, cette animation, qui étaient presque sans exemple dans la pathologie, et qui font de chacune d'elles un tableau saisissant de vie et de ressemblance. Les exigences du service, les événements inattendus, les longs voyages, loin de le distraire du but qu'il poursuivait, étaient mis à profit pour varier et multiplier ses recherches, pour constater les influences des temps, des lieux et des climats sur la production des mêmes faits. Il ramassa ainsi et féconda les matériaux de l'*Histoire des phlegmasies chroniques*, qui sera toujours un de ses plus beaux, comme il est le premier de ses titres à la gloire. De retour à Paris, et professeur au Val-de-Grâce, Broussais reprit, en 1814, sa vie habituelle de travaux et de méditation, et s'adonna tout entier à l'enseignement; il parcourut dans ses cours le cercle de la médecine, et fixa spécialement ses pensées sur les affections aiguës et sur les fièvres, comme il l'avait fait autrefois sur les maladies lentes qui conduisent tant de malheureux au tombeau. » — En 1816 Broussais publia son *Examen de la doctrine médicale*, ouvrage remarquable par la hardiesse des vues de l'auteur et la vivacité avec laquelle il y attaque ses adversaires, autant que par le ton d'une profonde conviction qu'on y voit régner d'un bout à l'autre. Broussais y combat le brownisme, la doctrine pyrétologique, ainsi que la théorie des lésions organiques généralement admises au moment où il écrivait. Cet ouvrage causa une profonde sensation dans le monde médical. « La nouvelle doctrine, ajoute M. Bégin, pénétra partout, dans la pratique, dans la littérature, dans l'enseignement; elle franchit les limites de la France, et la médecine, établie sur d'autres bases, marcha d'un pas assuré vers des perfectionnements qui, s'ils ne sont pas tous dus à Broussais lui-même, puisent cependant leur origine dans ses écrits, et n'existeraient pas sans ses efforts. —Un grand nombre de maladies chroniques, dont l'origine, la nature et les périodes successives étaient restées inconnues ou mal déterminées, furent ralliées au principe de l'irritation. — L'irritation, rigoureusement définie, expérimentalement étudiée et poursuivie dans ses divers modes, fut présentée comme la principale clef de l'édifice médical. — Les symptômes des maladies ne servirent plus à leur classification, mais à reconnaître les organes malades et à déterminer leur mode de souffrance, ce qui détruisit les nosologies fondées sur les phénomènes extérieurs, jusque-là dominantes. — Le médecin ne doit plus prendre pour guide prédominant, dans le choix de ses médications, la force ou la faiblesse apparente et générale du malade, mais l'état réel des organes affectés. — Les principes occultes, les génies morbides, les propriétés étudiées indépendamment des tissus, toute la fantasmagorie ontologique qui avait entraîné les anciens et tant de modernes, fut dévoilée, attaquée et détruite.—Une classe entière de maladies, la plus importante de toutes, par la fréquence et la gravité des affections qu'elle renferme, la classe des fièvres essentielles, avec les fléaux épidémiques et endémiques qui s'y rattachent, fut effacée du cadre nosologique, étudiée dans toutes ses parties, et ralliée définitivement, selon les cas, aux lésions inflammatoires de divers organes. — Les phlegmasies de l'estomac et de l'intestin furent décrites, pour la première fois, dans une foule de nuances, avec une telle exactitude, qu'elles parurent presque n'avoir jamais été connues des médecins. — Partout, l'anatomie dut servir de base à la physiologie, et la physiologie dut expliquer les maladies, par cela même qu'elle explique les fonctions. — Partout, l'étude des organes vivants, mise en rapport avec les modificateurs qui nous entourent, fut substituée à l'étude abstraite des propriétés et des symptômes, c'est-à-dire que la réalité et les faits furent substitués aux rêveries et aux illusions qui, après avoir régné sur la plupart des sciences, dominaient encore la médecine. — Tel est le sommaire, très-abrégé, des principaux services rendus à la science par Broussais. Il est facile de s'assurer qu'ils comprennent les bases fondamentales et les parties secondaires les plus importantes de l'art de guérir. La réforme que Broussais a fait subir à la thérapeutique et l'impulsion qu'il a donnée à cette branche du système médical n'ont point toujours été appréciées avec exactitude, cependant on s'accorde généralement à dire qu'il a rendu un grand service en s'élevant contre l'usage exclusif des toniques et des stimulants dans toutes les

maladies fébriles avec faiblesse extérieure.

» Broussais appartenait à l'école naturiste, qui étudie les facultés de l'homme en les rattachant aux conditions organiques de leur manifestation. Marchant sur les traces de Cabanis plus encore que sur celles de Gall, il insista pour faire entrer dans la théorie de nos penchants, de nos instincts et de nos actes, cet élément que la médecine seule possède, savoir, l'appréciation de l'influence des viscères et de l'exercice normal ou dérangé de leurs fonctions sur l'encéphale. Il avait cette conviction que rien de ce qui est vrai ne peut devenir véritablement nuisible. Selon lui, les progrès des sciences sont attachés à ce que la psychologie, comme la médecine, devienne expérimentale, et ne soit soumise qu'à la recherche patiente des phénomènes, à l'étude approfondie de l'organisation, à l'autorité du raisonnement appuyé sur les faits. — Tel fut Broussais, médecin dans toute l'admirable acception de ce mot; esprit hardi, original, profond, penseur intrépide, qui a soulevé des masses énormes d'idées, abordé et résolu les problèmes qui touchent le plus immédiatement aux bases et à la constitution de la médecine et de la philosophie. »

Mais pour résister à tant de fatigues et de corps et d'esprit, il fallait à Broussais cette vigoureuse constitution dont la nature l'avait doué. Cette forte organisation eut cependant plus d'un assaut à soutenir. Broussais eut dans le cours de sa vie plusieurs congestions cérébrales dont il se rendit souvent maître par un traitement antiphlogistique énergique : il finit cependant par être atteint d'une affection chronique, qu'il ne soigna pas comme il aurait conseillé de le faire, entraîné qu'il était par ses scrupules à remplir toujours consciencieusement ses fonctions, et par une ardeur insatiable de travail et de méditation. Ce fut en achevant la deuxième édition de son Traité de l'irritation et de la folie, son livre de prédilection, que Broussais succomba, le 17 novembre 1838, d'une manière inopinée mais non inattendue, à la douloureuse et cruelle maladie dont il était depuis long-temps tourmenté. La dette de reconnaissance et d'admiration que s'imposèrent spontanément le monde médical et la société tout entière, en voulant perpétuer d'une manière digne de sa renommée et de ses services, la gloire de Broussais, a été noblement acquittée le 21 août 1841, par la solennelle inauguration de la statue de ce savant médecin, au Val-de-Grâce.

On a de Broussais :

Recherches sur la fièvre hectique, considérée comme dépendante d'une lésion d'actions des différents systèmes sans vices organiques. Paris, an XI, in-8°. — Histoire des phlegmasies chroniques ou Inflammations chroniques, fondée sur de nouvelles observations de clinique et d'anatomie pathologique : ouvrage présentant un tableau raisonné des variétés et des combinaisons diverses de ces maladies, avec leurs différentes méthodes de traitement. Paris, 1808, 2 vol. in-8°. — Lettre sur le service de santé intérieur des armées. Xeres de la Frontera, 1811, in 4°. — Cet opuscule, très-sagement écrit, contient d'excellents conseils pratiques. — Mémoire sur la circulation capillaire, tendant à faire mieux connaître les fonctions du foie, de la rate et des glandes lymphatiques (Mémoire de la Société médic. d'émulat. tom. VII, 1811). — Mémoire sur les particularités de la circulation avant et après la naissance, dans lequel on essaie de déterminer les fonctions de plusieurs organes dont on n'avait pas encore assigné les usages (1810) : (Mémoires de la Soc. médic. d'Emulat., tom. VIII, 1817). — Examen de la doctrine médicale généralement adoptée et des systèmes modernes de nosologie, dans lequel on détermine, par les faits et par le raisonnement, leur influence sur le traitement et sur la terminaison des maladies ; suivi d'un plan d'études, fondé sur l'anatomie et la physiologie, pour parvenir à la connaissance du siége et des symptômes des affections pathologiques et à la thérapeutique la plus rationnelle. Paris, 1816, in-8°. — Traduction libre en allemand par François Ruenlin. Berne, 1820, in-8°. — Ouvrage remarquable par la hardiesse des vues de l'auteur et la vivacité avec laquelle il y attaque ses adversaires, autant que par le ton d'une profonde conviction qu'on y voit régner d'un bout à l'autre. — Réflexions sur les fonctions du système nerveux en général, sur celles du grand sympathique en particulier et sur quelques autres points de physiologie, 1818 (Journal universel des sciences médicales). — Ces réflexions forment un fragment important du cours de physiologie pathologique de Broussais. — Traité de l'irrita-

tion et de la folie; in-8°, Paris, 1828. Deuxième édition publiée par son fils, 2 vol. in-8° Paris, 1839. (*Note communiquée par sa famille.*)

Apr. J.-C. 1772. — LANDRÉ-BEAUVAIS (Augustin-Jacob), né à Orléans le 4 avril 1772, étudia la chirurgie à Paris, sous le célèbre Desault, en 1790, 1791 et pendant le commencement de 1792; à Lyon, sous Rey et M.-A. Petit, pendant la fin de 1792 En 1793 et 1794, il fut chirurgien en second de l'hôpital civil et militaire de Châlons-sur-Saône; puis il revint à Paris, où, lors de la création de l'Ecole de santé, en 1795, il fut reçu élève par concours. En 1799, il fut nommé aide-médecin de l'hospice de la Salpêtrière, sur la demande du professeur Pinel. Reçu docteur en 1800, et médecin-adjoint de la Salpêtrière en 1801, il commença bientôt à faire des cours de séméiotique clinique, qui furent suivis avec assiduité par un grand nombre d'élèves, dont plusieurs sont aujourd'hui des médecins distingués. Pendant les années suivantes, Landré-Beauvais se livra entièrement à l'enseignement de la pathologie interne et de la médecine clinique, jusqu'à ce que, atteint en 1807 de violentes hémoptysies qui se renouvelèrent pendant plusieurs années, il fut obligé de cesser ses leçons, emportant les regrets de ses élèves. En 1814, Landré-Beauvais fut nommé chevalier de la Légion-d'Honneur, médecin de l'Ecole polytechnique en 1815, médecin consultant du roi, professeur de clinique et doyen de la Faculté de médecine de Paris en 1823. Landré-Beauvais quitta la Faculté en 1830, et mourut le 28 décembre 1840. On a de lui :

Doit-on admettre une nouvelle espèce de goutte sous la dénomination de goutte asthénique primitive? Paris, an VIII (1800), in-8°. — Cette dissertation a pour objet de signaler la goutte qui n'est point due à des excès de table ni à l'incontinence, mais bien aux causes morbifiques réputées débilitantes. — Séméiotique, ou Traité des signes des maladies. Paris, in-8°. Ibid., 1813. in-8°. Ibid., 1818, in-8°. — Cet ouvrage présente un sommaire bien fait des travaux d'Hippocrate, de Leroy et de Gruner, enrichi de remarques propres à l'auteur; le tout coordonné d'après les principes nosographiques du professeur Pinel. — Landré-Beauvais a donné différents articles dans le Dictionnaire des sciences médicales : *Crise*, *Jours critiques*; et au nouveau Dictionnaire de médecine : *Ascite*, *Anasarque*, etc.

(*Biogr. méd.*)

Apr. J.-C. 1772. — ESQUIROL (Jean-Etienne-Dominique) né, le 4 janvier 1772, à Toulouse, après avoir commencé ses classes au collége de l'Esquile de cette ville, vint les terminer à Paris, aux Philosophes de Saint-Sulpice, parmi lesquels il se distingua dans les mathématiques. En 1794, il était élève dans les hôpitaux militaires de Narbonne; il eut le bonheur d'arracher, au tribunal révolutionnaire, par un plaidoyer plein de chaleur, un officier accusé d'avoir abandonné les drapeaux de la république. En 1805, il se fit recevoir docteur en médecine à la Faculté de Paris. En 1808, il visita tous les hôpitaux d'aliénés de France. Il fut nommé, en 1811, médecin de la Salpêtrière pour les aliénées, et en 1814 membre de la Légion d'Honneur : dans cette même année, il fit un second voyage pour visiter les hôpitaux d'aliénés. En 1817, il fit, le premier, en Europe, un cours de clinique des maladies dites mentales, cours qu'il continua pendant nombre d'années. En 1818, il signala, avec beaucoup de force et une bien louable philanthropie, les abus qu'il avait observés; ce qui détermina le gouvernement à nommer une commission pour l'amélioration de ces hôpitaux, et à le mettre au nombre des membres qui la composèrent. Bientôt après, il fit un troisième voyage, et dans plusieurs hôpitaux il eut la satisfaction de trouver des améliorations exécutées d'après ses vues. Un asile pour les aliénés s'éleva à Rouen d'après son plan, et sur l'emplacement qu il avait choisi avec l'autorisation du préfet. Enfin, il fut nommé membre de l'Académie royale de médecine. — Esquirol a fait preuve d'une philanthropie non moins éclairée que celle de Howard, en appelant la sollicitude des gouvernements sur le sort des aliénés; en créant un établissement extrêmement remarquable spécialement consacré au traitement de la folie; les malades y abondent, non-seulement de toutes les parties de l'Europe, mais encore du nouveau continent; on y voit, avec une vive satisfaction, et en même temps avec un sentiment difficile à rendre, que

les aliénés y jouissent d'une grande liberté et qu'ils y sont traités avec beaucoup de douceur et d'indulgence. Esquirol, qui fut médecin en chef de la maison royale des Aliénés de Charenton, inspecteur-général de l'Université, est mort en 1840 (septembre). Ses écrits sont peu nombreux :

Des passions considérées comme causes, symptômes et moyens curatifs de l'aliénation mentale. Paris, 1805, in-4°. — Cette dissertation a été traduite en allemand. — Des établissements des aliénés en France et des moyens d'améliorer le sort de ces infortunés, mémoire présenté au ministre de l'intérieur en 1818. Paris, 1819, in-8°. — Cet opuscule remarquable est en quelque sorte le prospectus d'un ouvrage important sur la folie et sur les hôpitaux d'aliénés qu'Esquirol a publié plus tard. — Mémoire sur la folie à la suite des couches (Annuaire médico-chirurgical des hôpitaux); des Maladies mentales considérées sous les rapports médical hygiénique et médico-légal. Paris, 1838, 2 vol. in 8° avec atlas. — Esquirol a rédigé une partie de la Médecine clinique de Pinel, plusieurs articles dans le Journal de Corvisart, Leroux et Boyer, dans celui de Sédillot et dans le Dictionnaire des sciences médicales, ceux qui ont rapport à la folie : nous citerons entre autres l'article *démonomanie*.

Apr. J.-C. 1773. — ROLANDO (Louis), professeur d'anatomie à l'Université de Turin, et médecin par quartier du roi de Sardaigne, est né dans la capitale du Piémont le 20 juin 1773. Reçu docteur en 1793, il s'adonna ensuite à l'exercice de l'art de guérir. En 1801, il se fit agréger au collége de médecine de l'Université de Turin, et trois ans après il fut appelé pour être professeur de médecine pratique et des institutions de médecine à l'Université de Sassari, en Sardaigne. C'est depuis 1814 qu'il remplit la sienne à Turin. Rolando est un des premiers anatomistes qui ont étudié la structure de l'encéphale avec un esprit véritablement philosophique, et qui ont découvert l'épanouissement des fibres médullaires pour former les hémisphères du cerveau et du cervelet. La description qu'il a donnée dès 1809 de cet organe laisse peu de choses à désirer, et l'on n'y a ajouté depuis que des détails d'un intérêt incontestable sans doute, mais néanmoins secondaire. Le premier aussi, cet habile anatomiste a conçu l'idée de recourir aux expériences sur les animaux pour expliquer d'une manière satisfaisante les phénomènes physiologiques et pathologiques de l'action cérébrale. Ces expériences l'ont conduit, en effet, à des résultats de la plus haute importance, qui ont mis sur la voie des recherches analogues, dont les conclusions sont encore pendantes au tribunal de l'opinion, et fixent l'attention de tous ceux qui désirent franchement le progrès de nos connaissances dans une des branches les plus obscures de la physiologie. L'ardeur de ses travaux ne fut ralentie dans les dernières années de sa vie que par les vives souffrances d'une affection gastro-intestinale à laquelle il succomba le 20 avril 1831. On a de Rolando :

Anatomico-physiologica-comparativa disquisitio respirationis organa. Turin, 1801, in-4°. — Phthiseos pulmonalis specimen theoretico practicum. Turin, 1801, in-4°. — Observations anatomiques sur la structure du sphinx nerii et autres insectes. Sassari, 1805, in 4°. — Avec deux figures en deux planches — Sulle cause da cui dipende la vita negli esseri organizzati. Florence, 1807, in-8°. — Saggio sopra la vera struttura del cervello dell' uomo e degli animali, e sopro le funzioni del systema nervoso. Sassari, 1809, in 8°. — Humani corporis fabricæ ac functionum analysis adumbrata. Turin, 1717, in-4°. — Osservazioni sulla pleura e sul peritoneo. Turin, 1818, in-4°. — Anatomes physiologica. Turin, 1819. — Le but de l'auteur, en composant cet écrit, était d'offrir un tableau anatomico-physiologique du corps humain, qui fût susceptible d'être mis entre les mains des élèves, et il a parfaitement réussi. Son livre est un excellent manuel d'anatomie et de physiologie. — Cenni fusico-pathologici sulle differente specie d'eccitabilita e d'eccitamento, sull' irritazione e sulle potenze eccitanti, debilitanti ed irritanti. Turin, 1821, in 8°. Trad. en français par A.-J.-L. Jourdan et F.-G. Boisseau, Paris, 1822, in-8°, moins la dissertation sur la respiration qui est ajoutée aux remarques dans l'original. — Riflessioni e sperimenti tendenti allo scioglimento di alcune questione riguardenti la respirazione e la calorificazione, con cui si viene ad ottenere una chiara

spiegazione di tutti i fenomeni da queste funzioni dipendenti. Turin, 1821, in-8°. — Description d'un animal nouveau qui appartient à la classe des échinodermes. Turin, 1722, in-4°. — Cet animal est le bonellia fuliginosa, dont l'auteur fait connaître les caractères extérieurs, les mœurs et la structure anatomique. Une planche en donne la figure. Le mémoire fait partie de ceux de l'Académie de Turin. — Organogesia. Turin, 1823, in-8°. — Deux chapitres, d'un haut intérêt, sur la Formation du cœur et du Canal intestinal, ont paru aussi dans le Journal complémentaire.

(*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1773. — GIANNINI (Joseph) naquit en 1773 à Parahiego, près de Milan, où il étudia la théologie, qu'il abandonna pour se livrer à la médecine. Attiré à Pavie par la célébrité de J.-P. Frank, de Scarpa, de Volta et de Spallanzani, il se rendit près d'eux pour profiter de leurs savantes leçons, et prit le bonnet de docteur en 1796. De retour à Milan, l'exercice de la médecine l'occupa tout entier; et ses productions lui acquirent rapidement une honorable réputation. En 1810, il fut nommé médecin de la cour; place dont il reçut moins de lustre qu'il ne lui en donna, comme il arrive toujours quand un homme de mérite est appelé à remplir des fonctions auxquelles on arrive trop souvent par des moyens tout à fait étrangers au savoir. Giannini apportait beaucoup d'attention et un grand désir d'être utile dans la pratique; afin de mieux observer ses malades, il en limitait le nombre: bien différent en cela de tant d'autres médecins qui appelleront cette réserve une rare simplicité, et à qui l'avidité ne permet pas de laisser échapper une occasion d'avoir de l'or. Giannini est un de ceux qui ont contribué à l'établissement de la nouvelle doctrine médicale italienne; il entrevit la nature des fièvres, car il les considérait pour la plupart comme des maladies par excès de stimulus, *universellement locales*, expression singulière qui fait voir avec quelle difficulté les meilleurs esprits se tirent du sentier des théories erronées. Ce médecin a beaucoup insisté sur l'utilité des bains froids dans le traitement des fièvres, et ses ouvrages méritent d'être lus, non seulement parce qu'ils se rattachent à l'histoire du rasorisme, mais encore parce qu'ils contiennent d'excellentes vues pratiques, mêlées, il est vrai, à des erreurs qui ne sont pas dangereuses et à des idées bizarres. Giannini est mort d'une phthisie pulmonaire tuberculeuse à l'âge de quarante-cinq ans. On a de lui:

Memorie di medicina. Milan, 1800-1802, 4 vol. in-8° — Les principaux mémoires de cette collection sont les suivants: 1° Saggio sulla diagnosi delle malattie nervose ed inflammatorie; 2° Caso curioso medico-legale di una mania sospetta di simulazione, par G. Monteggia; 3° Lettera sullo stato attuale del Brunnianismo in varie parte dell' Europa; 4° Lettera al Dr. Beretta medico nel borgade Magenta; 5° Osservazioni sulla farmacopœa di Brugnatelli; 6° Breve memorie sul vajuolo vaccino; 7° Memorie sulla necessita di propagare la vaccina; 8° Resultamenti d'osservazioni e sperienze sull' inoculazione del vajuolo vaccino; 9° Della natura delle febri e del miglior methodo di curarle. Milan, 1805, tome Ier, in-8°. Ibid., 1809, tome II. Naples, 1817. A cette seconde édition se trouve joint: Appendice sull' eronea divizione delle malattie in asteniche e steniche. — Le premier volume du Traité des fièvres de Giannini a été traduit en français par Heurteloup. (Paris, 1808, in-8°.) On dit que le second volume l'a été par le docteur Jouenne sous le titre de: De la goutte et du rhumatisme (Paris, 1810).

(*Biogr. médic.*)

Apr. J.-C. 1774. — BAYLE (Gaspard-Laurent) naquit le 18 août 1774, au Vernet, village de la Haute-Provence, dans le département des Basses-Alpes. C'est un lieu peu fertile, mais très-pittoresque, et remarquable par la variété de ses sites, le nombre et la hauteur de ses montagnes.

Sa famille, originaire de la vallée d'Ours, dans le Haut-Dauphiné, s'était fixée dans ce lieu vers le milieu du seizième siècle. L'épée et la robe étaient les professions suivies par la plupart de ses membres; elle jouissait d'une assez grande aisance, acquise par les travaux de plusieurs d'entre eux, en particulier de Jessé Bayle, capitaine de cuirassiers dans l'armée de Henri IV.

Le père de Bayle était avocat au parlement d'Aix; mais il avait abandonné de bonne heure la carrière du barreau, pour se consacrer exclusivement aux soins que réclamaient de lui l'éducation

de sa nombreuse famille et l'administration de son patrimoine.

Gaspard-Laurent, son fils, qui fait le sujet de cette notice, montra de bonne heure une grande intelligence et une disposition singulière pour l'observation de la nature. Il était à peine âgé de dix ans, qu'il prit un goût particulier pour l'étude des insectes. Il en rassembla un très-grand nombre qu'il disposa avec ordre, et comme il était embarrassé pour se reconnaître au milieu de ses richesses entomologiques, il donna un nom à chacun des insectes de sa collection. A l'âge de douze ans, il fut envoyé au collége d'Embrun, où il fit ses études premières avec beaucoup de distinction. Il eut surtout l'avantage d'être remarqué, dans cette maison, par un homme de grand savoir et d'une éminente vertu : le père Rossignol, jésuite et principal du collége, auteur connu par plusieurs ouvrages estimés, et en particulier par une bonne réfutation de la théorie de la terre de Buffon. Ce savant maître conçut une grande affection pour le jeune Bayle ; il le prit chez lui, et lui enseigna plusieurs connaissances qui n'étaient pas professées dans le collége, et en particulier les mathématiques et les premiers éléments de l'histoire naturelle. Ces rapports établirent entre le maître et l'élève le plus tendre attachement et un commerce de lettres, qui n'a cessé qu'en 1813, époque de la mort du père Rossignol.

La piété de Bayle paraissant l'appeler à la carrière ecclésiastique, il entra en 1790 au séminaire, où il fit sa philosophie et sa première année de théologie ; l'année suivante le séminaire ayant été transféré à Digne, il se rendit dans cette ville pour y terminer ses études et s'y préparer à recevoir les ordres sacrés; mais bientôt réfléchissant sur les devoirs que l'Eglise impose aux ministres des autels, sur les qualités qu'ils doivent avoir pour remplir dignement un ministère aussi relevé, il craignit de n'être jamais assez parfait pour une telle carrière, et renonçant à ses projets par scrupule de conscience, il retourna chez ses parents pour se concerter avec eux sur le choix d'un état. Il se décida pour celui d'avocat; et avant d'aller étudier dans une école de droit, il travailla dans les bureaux de son frère aîné, Charles Bayle, qui était dans ce moment l'un des administrateurs du directoire du département.

On était alors en 1793, au milieu des plus grands orages de notre première révolution. Quoique Bayle fût à peine âgé de dix-neuf ans, il jouissait déjà de l'estime et de la confiance de ses concitoyens, et il fut nommé membre du conseil-général du département. Peu de temps auparavant, ayant fait un voyage à Embrun, et ayant été admis à la tribune de la société montagnarde de cette ville, il prononça un discours si énergique sur les devoirs imposés au vrai républicain et sur la funeste direction qu'on imprimait à la société, que les honnêtes gens, qui étaient en majorité dans cette assemblée, se sentant stimulés par le courage de ce jeune homme, firent prendre à la société un arrêté qui excluait de son sein quelques hommes pervers qui l'avaient dominée jusque-là par la terreur. Mais le courage civil de Bayle se montra quelque temps après d'une manière bien plus éclatante.

Barras et Fréron avaient été envoyés par la convention dans les provinces du midi, qu'ils parcouraient dans tous les sens pour faire exécuter les sanguinaires décrets de cette assemblée d'horrible mémoire. Lorsqu'ils arrivèrent aux portes de la ville de Digne, le directoire et le district désignèrent Bayle et un de ses amis, M. Thomas, aujourd'hui préfet des Bouches-du-Rhône, pour les recevoir et les haranguer au nom de la ville. Les deux jeunes gens acceptèrent cette mission, à condition qu'ils rédigeraient eux-mêmes l'adresse. Bayle porta la parole ; il termina ainsi son discours : « Représentants du peuple, la convention nationale vous a sans doute donné » pour mission de mettre un terme aux » crimes qui dévastent cette malheureuse » contrée, et de rétablir l'ordre et la justice » dans nos campagnes. Les éloges, les » félicitations et les remerciements devant être le prix des services rendus, » le département attendra pour vous en » décerner que vous ayez fait ce dont on » doit vous croire chargés. »

Le soir Bayle se rendit à la société populaire, et là, en présence des deux proconsuls, il fit un tableau effrayant des malheurs sous lesquels on gémissait, et de ceux dont on était menacé. Il exposa les devoirs des représentants : il montra combien ils s'en écartaient, et fit prendre par la société l'arrêté le plus vigoureux pour s'opposer à leurs vexations. Barras et Fréron, craignant que l'impression profonde que la philippique

de Bayle avait produite sur les esprits, ne suscitât quelque émeute contre eux, partirent le lendemain matin de Digne, abandonnant sans doute les mauvais projets qu'ils avaient conçus contre cette ville; mais ils laissèrent l'ordre d'arrêter l'orateur qui les avait démasqués. Heureusement le père et le frère de Bayle, qui étaient présents à la séance où il avait déployé un si grand courage, alarmés sur le danger qu'il courait, le firent partir secrètement pour Montpellier, en lui conseillant de se livrer à l'étude de la médecine. Cette fuite précipitée était bien nécessaire, car on vint la nuit suivante pour se saisir de sa personne.

Ce fut donc le hasard qui détermina Bayle à se dévouer à l'étude de la médecine, à laquelle il était préparé par des connaissances variées en littérature. Il savait fort bien le grec, le latin, l'italien, et il avait lu avec soin tous les bons auteurs de ces trois langues. « Mais l'attrait des études auxquelles il s'était livré jusqu'alors, pouvait le détourner de ses nouvelles occupations. C'était un obstacle qu'il fallait surmonter. A peine avait-il commencé sa rhétorique, qu'il avait pris pour la poésie un goût excessif; la nuit il composait des vers, il les écrivait dans la journée, les corrigeait sans cesse, et ne rêvait qu'à cela dans les intervalles que lui laissaient des occupations indispensables. Il avait composé des poésies de tout genre et deux tragédies..... Cette passion pour la poésie ne pouvait s'accorder avec le projet de se livrer à la pratique de la médecine. Des études plus sérieuses devaient absorber tout son temps. Il prit la résolution de ne plus rien composer; mais il ne pouvait se refuser au plaisir de revoir ses manuscrits, de les corriger, et de nouveaux plans de tragédie ou d'autres poèmes se présentaient sans cesse à son imagination. Une nuit que l'exaltation de sa verve l'avait empêché de dormir, il se dit à lui-même qu'il fallait prendre un parti et mettre une barrière devant la route périlleuse dans laquelle le démon de la poésie l'entraînait sans cesse. Il pensa que tant qu'il lui resterait quelques-uns de ses ouvrages, il ne pourrait se refuser à l'attrait qu'ils lui inspiraient, et que le seul moyen de s'en détacher était de s'en séparer irrévocablement. Il prend sa résolution, il se lève, il allume du feu, et brûle tous ses manuscrits. Depuis ce moment décisif il ne fit plus un seul vers et, comme il ne pouvait penser sans douleur à ce qu'il avait sacrifié, il en chassa si bien le souvenir qu'au bout de quelques mois il ne se rappelait plus aucun des vers qu'il avait composés (1). »

Entièrement guéri de sa préoccupation poétique, Bayle se livra avec ardeur à l'étude des diverses branches de la médecine. Mais cette science ne l'absorba pas au point de ne lui permettre aucun autre genre d'occupation. Une autre étude non moins sérieuse, et bien autrement importante pour les destinées et le bonheur de l'homme, celle de la religion, marchait concurremment avec celle de l'art de guérir. Deux ans auparavant, la lecture des philosophes du dix-huitième siècle, et en particulier de ceux de l'école de Diderot et de Voltaire, qu'il avait parcourus pour connaître les ouvrages contre la religion, avait d'abord ébranlé ses croyances et même avait fini par le jeter dans un état d'incrédulité, ou plutôt dans un scepticisme universel. Toutefois il ne se sentait pas assez éclairé sur cet important sujet; il ajourna à quelques années l'exécution d'un plan immense pour l'examen approfondi de tout ce qui avait été écrit pour et contre sur ces matières. Dans cet intervalle de temps, il ne se départit en rien de la conduite morale qu'il avait suivie jusque-là, persuadé que des changemens à cet égard ne devaient avoir lieu que dans le cas où ces nouvelles études le conduiraient à la démonstration de la fausseté de la religion. Les principes qu'il avait reçus dans son enfance contribuèrent beaucoup aussi à conserver la pureté de ses mœurs. — Il rapprocha le moment où il devait commencer le vaste plan d'études religieuses qu'il s'était tracé. Persuadé qu'avant d'arriver aux preuves de la révélation, il fallait avoir examiné les principes de la religion qu'on appelle naturelle, tels que l'existence de Dieu, celle de l'âme, les peines et les récompenses futures, il étudia à fond les philosophes anciens, grecs et romains, qui ont traité de ces matières : Platon, Xénophon, Aristote, Plutarque, Cicéron, Sénèque, etc. Il lut avec attention les auteurs modernes qui se sont occupés de ce sujet, faisant marcher concurremment

---

(1) Deleuze, Notice historique sur G.-L. Bayle.

ceux qui admettent l'existence de Dieu et de l'âme avec ceux qui la nient; il prit des notes sur tous ces auteurs, fit le résumé et le commentaire de leur doctrine.

Le résultat de ses travaux ne fut pas d'abord aussi satisfaisant qu'il s'y était attendu. Aucune de ces grandes questions, surtout celle de l'âme, n'est traitée dans ces auteurs de manière à ne laisser aucune incertitude dans l'esprit. Conservant une partie des doutes qui le tourmentaient, il entreprit l'examen de la révélation et des fondements sur lesquels elle est appuyée; il étudia la Bible et ses principaux commentateurs; il lut l'histoire des premiers siècles du christianisme et des décisions des conciles, les ouvrages principaux des pères de l'Eglise, ne laissant échapper aucune des objections anciennes et modernes qu'on a faites contre la religion, qu'il n'en eût apprécié et fixé la valeur. Ce travail, continué pendant deux ans avec un zèle extrême, et dans lequel il parcourut un nombre extraordinaire d'ouvrages, eut pour résultat de le conduire à la conviction la plus profonde de la vérité de la religion catholique, et à la pratique de tous les devoirs qu'elle impose.

Après être resté trois ans à Montpellier, Bayle fut envoyé aux armées en qualité d'officier de santé. Il fut d'abord attaché à un hôpital militaire temporaire qu'on avait établi à Barcelonnette, et ensuite à l'hôpital de Nice, sous le professeur Desgenettes, qui était alors médecin en chef des armées du midi. — Les armées, qui sont pour la plupart des jeunes gens un lieu de dissipation et une occasion de perte de temps, fournirent à Bayle les moyens de commencer une étude à laquelle il n'avait pu encore se livrer, celle de l'observation clinique. Tout son temps était partagé entre l'hôpital et la lecture des ouvrages de pathologie; aussi fut-il en état de répondre d'une manière brillante aux questions qui lui furent adressées dans un concours qui eut lieu parmi les officiers de santé de cet hôpital. Ses camarades furent d'autant plus étonnés de ses réponses, que son air de réserve et sa timidité leur avaient fait concevoir une idée peu favorable de sa capacité. — Bayle vint à Paris en novembre 1798. Dès son arrivée, il se mit à suivre un grand nombre de cours qu'il rédigeait avec soin. Il consacrait à l'étude, non-seulement les jours, mais une si grande partie des nuits, qu'à peine lui restait-il quelques heures pour le sommeil. Ses progrès furent si rapides, qu'il remporta un prix à l'école pratique, à la fin de l'année suivante, et qu'il obtint au concours la place d'aide d'anatomie. C'était alors l'époque où Corvisart, continuant les travaux de Bonet et de Morgagni, inspirait aux nombreux élèves qui se pressaient à ses leçons le goût pour les recherches d'anatomie pathologique. Bayle devint un des auditeurs les plus assidus de ce célèbre professeur, qui contribua beaucoup sans doute par sa savante clinique à lui faire prendre la direction spéciale qu'on remarque dans ses travaux. Pour un homme habitué comme lui à tout observer et à se rendre compte de toutes ses observations, la place d'aide d'anatomie dut avoir une grande part aussi à l'étude des lésions anatomiques des organes, à laquelle il se livra d'une manière particulière. En effet, à peine était-il nommé à cette place, qu'il se mit à faire l'ouverture des cadavres qui étaient déposés en si grand nombre dans les pavillons de dissection de la faculté de médecine de Paris. Ses premiers travaux d'anatomie pathologique ne sont que le résumé des observations que cette place lui permit de recueillir. — En 1802, Bayle fut reçu docteur en médecine. Sa thèse (1) fit une grande sensation, et par l'esprit philosophique et généralisateur qu'elle décelait dans son auteur, et par la découverte d'une maladie qu'on n'avait pas encore décrite, et peut-être plus encore par la manière dont il en soutint la discussion. — Dans la première partie, il s'attache à montrer le degré d'utilité des classifications en pathologie, la marche à suivre dans l'étude de la médecine pratique et de chaque maladie en particulier; dans la deuxième, il donne la description d'une espèce particulière et inconnue de pustule maligne qu'il avait eu occasion d'observer récemment dans son pays natal, et qui diffère de la pustule maligne ordinaire par plusieurs caractères tranchants, et surtout par celui

(1) Considérations sur la nosologie, la médecine d'observation et la médecine pratique, suivies de l'histoire d'une maladie gangréneuse non décrite jusqu'à ce jour.

de n'être pas contagieuse. — L'argumentation de cette thèse qu'il soutint contre les professeurs Petit-Radel, Pinel, Alphonse Leroy et Percy, fut si remarquable, que deux des amis de Bayle crurent devoir la recueillir à l'aide de la tachygraphie. Nous en citerons quelques fragments. — M. Petit-Radel, premier argumentateur, après quelques objections de peu d'intérêt, et la qualification d'échafaudage donnée à la première partie de la thèse, soutient que c'est à tort que Bayle n'a point placé les engorgements blancs des organes parmi les maladies inflammatoires. Vous n'admettez donc point, lui dit-il, l'inflammation blanche de Boerhaave ?

Bayle. « Si dans cette maladie il y a douleur, et terminaison par résolution ou suppuration, je dirai qu'elle a des rapports avec l'inflammation ; mais s'il n'y a ni rougeur, ni douleur, ni fièvre, ni terminaison par suppuration, je dirai que cette affection n'a aucun des caractères des maladies inflammatoires, et que, comme maladie inflammatoire, c'est pour nous un être imaginaire que cette inflammation blanche. Mais je ne nie pas qu'il y ait des tumeurs ou enflures blanches, indolentes, tantôt élastiques, tantôt permettant au doigt d'y laisser son impression; je dis seulement que ces maladies n'ont aucun des caractères des maladies inflammatoires. »

Petit-Radel. « Ne croyez-vous pas que des humeurs particulières puissent occasionner l'inflammation blanche?

Bayle. « Comme je ne sais ce que c'est que cette inflammation blanche, je ne dois pas être fort éclairé sur ses causes prochaines ; et quand même je connaîtrais une pareille inflammation, il est bien probable que je m'égarerais en voulant désigner l'humeur qui la cause. Il est facile de l'attribuer à la bile, ou à toute autre humeur à laquelle on accorde un degré d'acrimonie convenable; on peut mettre tout cela dans un beau livre (Petit-Radel est connu par des travaux empreints de l'esprit de système); mais il n'est pas aussi aisé de le connaître que de l'assurer : tout cela n'est fondé que sur des hypothèses, et l'on doit sans doute abandonner le plus beau génie, lorsqu'il veut, dans le délire de son enthousiasme, fonder sur l'imagination l'explication des opérations de la nature; car on observe la nature, on ne la devine pas, et il vaut mieux convenir qu'on ne sait pas ce qu'on ignore que d'élever un édifice pompeux sur un sable mouvant. »

Petit-Radel. « Parlons du traitement que vous avez conseillé. Convenait-il d'employer la saignée et les purgatifs dans la pustule gangréneuse que vous avez décrite? »

Bayle. « Comme je suis ici simple historien, je ne réponds pas de la bonté du traitement. Je rapporte les faits, ce n'est là ni approuver ni désapprouver. Quant à ce qui concerne la saignée, je sais que ceux chez lesquels on l'a pratiquée sont morts quand on n'a employé aucun autre traitement; que tous ceux qu'on n'a pas purgés ont succombé, excepté quand il est survenu une diarrhée. J'affirme que ceux à qui on a enlevé la dureté circulaire, en même temps qu'on les a saignés et purgés, ont tous guéri, et c'est là tout ce que j'affirme. »

Petit-Radel. « Mais d'après quelles indications administre-t-on les purgatifs et les saignées? Quels sont les symptômes qui justifient ce traitement? »

Bayle. « Je ne l'ai pas justifié, je l'ai exposé. Je le trouve, cependant, fort bon, puisque tous ceux qu'on a traités de cette manière ont guéri. Je ne vois pas trop sur quoi l'on peut se fonder pour donner ces remèdes; mais que m'importe, pourvu qu'ils guérissent! Les causes premières échappent à notre vue ; dès lors nous ne pouvons faire une médecine directe, ni expliquer pourquoi ce qui arrive a lieu. Dans cette position, nous devons observer ce qui réussit dans les cas particuliers, et quand un cas pareil se représente, après en avoir reconnu la similitude avec les autres, nous devons employer les mêmes moyens curatifs, quoique nous ne puissions décider pourquoi ils guérissent. »

» Il est vrai que par là je réduis la médecine à un simple empirisme raisonné, c'est-à-dire que j'en fais une science d'expérience, de comparaison, d'observation, telle qu'il est donné à l'homme de la connaître, et que je ne donne pas au médecin ce génie supérieur et pénétrant qui connaît tout, qui semble avoir assisté à la création et tenir dans ses mains les lois par lesquelles la nature conduit l'univers et en particulier le corps humain. (Il ne faut pas oublier que Bayle répondait à un homme très-systématique.) Si cette manière de voir ravale la science, n'eût-on pas eu droit de demander à celui qui

explique tout, et qui pense que c'est là la médecine, n'est-on pas, dis-je, en droit de lui demander comment il sait ce qu'il affirme sur les lois qui régissent les corps organiques, en santé, en maladie et pendant l'action des médicaments? et s'il n'est pas possible de dire nettement comment on le sait, sur quoi se fonderait-on pour poser les bases de la médecine sur des fondements aussi peu solides, aussi hypothétiques, je dirai même aussi nécessairement erronés?»

Petit-Radel. « Quoique vous n'admettiez pas que la médecine soit l'art de guérir, ne convient-il pas de raisonner ce qu'on fait, et ne serait-il pas possible d'établir des indications pour justifier l'emploi des purgatifs dans la pustule gangréneuse? »

Bayle. « Je pense qu'un homme raisonnable ne fait rien sans un motif raisonnable; si c'est là raisonner ce qu'on fait, je pense que celui-là raisonne très-bien, qui prend ses motifs d'employer un médicament dans les bons effets que ce remède a produits dans des cas qu'il reconnaît entièrement semblables à celui qu'il a actuellement sous les yeux. J'établis les indications d'agir de la même manière, dans la similitude de la maladie, avec d'autres maladies de la même espèce. Il me semble que cela suffit pour justifier l'emploi des remèdes. »

Petit-Radel. « Ne pourrait-on pas prendre, dans ce qui a lieu dans l'économie animale, des indications pour purger dans cette maladie? »

Bayle. « Nous ne savons pas trop ce qui a lieu dans l'économie animale, parce que nous ignorons, quoi que nous puissions dire, les lois qui la régissent. Ainsi, je ne sais trop comment on pourrait baser un traitement sur ces lois. Mais ordinairement nous observons les faits, et notre esprit impatient de tout connaître, se hâte de fournir des explications de ces faits, de sorte que les faits restent toujours; mais chaque âge montre la futilité des explications des âges précédents, et cependant, au lieu d'en profiter pour devenir plus réservés, il semble que chaque siècle oublie ce qui est arrivé aux siècles précédents; on espère toujours bâtir un édifice solide sur des fondements ruineux; de là une versatilité continuelle dans les explications, ce qui prouve incontestablement leur vanité. Cependant, puisque vous le désirez, je vais, d'après de pareilles données, établir des indications curatives et justifier l'emploi des purgatifs.

» Parmi les malades dont je parle, ceux qui ont eu le bonheur de guérir spontanément ont eu des diarrhées; ceux qui ont succombé ont éprouvé pour la plupart des douleurs atroces dans les intestins, et sont morts bientôt après, ce qui indique que dans cette pustule une *matière morbifique quelconque* se porte vers les intestins, et les mortifie quand elle n'est pas évacuée par la nature ou par l'art; il est même manifeste que, long-temps avant d'occasionner des douleurs, cette matière produit une stupéfaction dans le conduit alimentaire, puisqu'il faut au moins une triple dose de médicament pour déterminer deux ou trois selles... Voilà des indications prises en quelque sorte dans l'essence de la maladie. Si vous désirez une autre explication entièrement opposée, je vous la donnerai d'après telle doctrine médicale que vous m'indiquerez. Tout cela étant fondé sur l'imagination, cette faculté de l'entendement est assez riche en créations pour élever un édifice, ou du moins un *échafaudage* à la place d'un autre. (Grands applaudissements dans l'amphithéâtre.) »

Petit-Radel. « Pourriez-vous donner une explication d'après les principes des solidistes ?»

Bayle. « Voici cette explication, en en attendant de nouvelles : Il y a une dose de vie répartie dans l'économie animale; il faut qu'elle vivifie toutes les parties, et que celles qu'elle abandonne périssent. Dans la pustule dont nous avons parlé, la vie abandonne d'abord le lieu situé autour de la pustule, et cette partie est frappée de gangrène et meurt. Peu après elle abandonne aussi les intestins : ils deviennent moins vivants et finissent par éprouver les angoisses de la mort à l'époque où les douleurs s'y manifestent. Lorsqu'on veut les rappeler à la vie, quand ils ne sont encore qu'engourdis, il faut les stimuler assez fortement pour les revivifier. C'est ainsi qu'on prévient leur entière mortification. Or, c'est là l'effet qu'on obtient par les purgatifs. Les selles attestent que les intestins ont repris leur action. Ce n'est point une matière morbifique qui les faisait périr, aussi les évacuations n'ont aucun mauvais caractère, et avant ce moment on n'observait dans

les intestins d'autre lésion que la constipation, résultat de l'inertie du tube alimentaire. Voilà déjà deux explications opposées, l'une qui admet, l'autre qui rejette une *matière morbifique*. On pourrait les renverser toutes les deux et en donner une troisième; mais peut-on aujourd'hui avilir la médecine par des ornements aussi frivoles, aussi vieillis, et n'est-il pas plus convenable d'avouer que la médecine ne peut pas expliquer et qu'elle ne peut pas prendre ses indications dans les lois de l'économie animale!»

Petit-Radel. « Croyez-vous que le vin n'est pas indiqué dans votre pustule gangréneuse? »

Bayle. « J'ignore s'il est indiqué, mais je sais que ceux à qui on a donné du vin et des échauffants sont morts. »

Petit Radel. « Êtes vous certain que les échauffants les ont fait périr? »

Bayle. « Je ne sais s'ils les ont fait périr, mais je sais certainement qu'ils ne les ont pas empêché de mourir. Ainsi on fait bien de ne pas les employer dans la maladie que j'ai décrite. Je n'ignore pas qu'on les a employés avec le plus grand succès dans la pustule maligne de Bourgogne, et il est possible même qu'ils conviennent dans la pustule gangréneuse dont j'ai donné l'histoire. Je ne vois pas qu'ils soient nécessairement contre-indiqués. Je n'affirme rien sur la connexion des échauffants avec la mort ou la guérison. Je ne raisonne que d'après des probabilités, et comme il serait possible rigoureusement qu'on eût donné les échauffants et même le quinquina à ceux qui devaient mourir, il est impossible d'avoir la certitude que ces médicaments leur ont été nuisibles. Tout ce que nous savons c'est qu'on peut guérir sans les prendre, puisqu'aucun de ceux qui ont guéri n'en avaient pris... »

Pinel. « Je vois avec plaisir que vous avez librement discuté dans votre thèse les opinions de vos professeurs...... Vous les avez combattus par des raisonnements...... C'est réellement la *médecine libre*. Dernièrement un élève, avec cette épigraphe, *liberam profiteor medicinam*, montrait dans sa thèse la plus grande intolérance pour les opinions des autres, et même ne convenait pas des faits, mais la vôtre est pleine de décence et de solidité. Comme je suis rempli d'estime pour vos qualités morales et pour votre savoir, nous allons discuter amicalement quelques articles sur lesquels nous ne sommes pas de la même opinion. Ces discussions ne peuvent que jeter du jour sur ces matières qui ont besoin d'être éclaircies. Je commence par la variole. En combattant mon avis, vous ne prenez point le ton affirmatif des dogmatiques, mais vous employez la forme si convenable du doute en disant : « Ne devrait-on pas » regarder la variole discrète et la va- » riole confluente comme deux variétés » de la même espèce? » Je pense, moi, que ce sont deux espèces distinctes. Voyez si d'après leurs caractères vous avez des raisons de ne les regarder que comme des variétés. En un mot, quelle différence faites vous entre la variole discrète et la variole confluente? »

Bayle. « J'ai pensé que ces deux maladies ne devaient être regardées que comme des variétés, parce que je ne vois entre elles que des degrés différents d'intensité de la même maladie.

» Dans la variole discrète la plus simple, il y a les symptômes suivants : malaise, céphalalgie, douleur épigastrique, nausées, fièvre, et, vers le troisième jour, éruption de quelques boutons, souvent en très-petit nombre et éloignés les uns des autres. Dans la confluente mêmes symptômes, mais plus intenses, éruption de boutons le troisième jour, et même dès le deuxième (quelquefois seulement le quatrième), ces boutons rapprochés et cohérents; quelquefois enflure de toute la face. Dans l'une, la suppuration arrive paisiblement et le malade ne garde pas même le lit; dans l'autre, des symptômes violents précèdent la suppuration. L'enflure est extrême, les traits du visage sont quelquefois effacés par le boursouflement, et, vers le neuvième jour, époque de la fin de la suppuration, il survient aux uns une salivation abondante, à d'autres la diarrhée; quelques-uns sont affectés de gangrène, et plusieurs succombent. D'après cette différence d'intensité, on peut distinguer la variole en deux espèces, mais je ne pense pas que les divers degrés d'une maladie doivent constituer des espèces. »

Pinel. « Vous voyez que dans la variole confluente il y a un gonflement comme érysipélateux dès la sortie de l'éruption. Ce gonflement tend à la gangrène, l'inflammation finissant, il survient des signes d'adynamie; il y a une extrême fétidité; le pouls est faible; on voit la salivation et des taches gan-

gréneuses; un croup, qui est le croup variolique, toutes circonstances qu'on ne voit nullement dans l'autre cas; il y a donc des symptômes différents, et ce sont deux espèces différentes. »

Bayle. « J'avoue qu'entre les deux maladies dont vous venez de parler, quand l'une est très-légère et l'autre très intense, il y a les différences que vous venez d'établir; aussi ai-je dit, que si l'on établissait la distinction des espèces d'après la seule différence de la marche de la maladie, la variole discrète et la variole confluente pourraient constituer deux espèces. Mais il s'agit de prévenir la trop grande multiplication des espèces, il s'agit de ramener la médecine à la marche des autres sciences naturelles (on se rappelle que c'était le but que s'était constamment proposé Pinel dans sa Nosographie). Or, les différences qui ne sont qu'accidentelles ne sont point admises par les naturalistes pour constituer des espèces différentes. Le meilleur des caractères pour déterminer l'espèce, celui qui est véritablement fondamental, est la reproduction par la semence; or, c'est ce caractère qui unit les deux varioles dont nous avons parlé. Par l'inoculation, la variole confluente produit ordinairement une variole discrète, et quelquefois la variole discrète communique la variole confluente. Que faut-il de plus pour établir leur identité spécifique? Le sureau commun, *sambucus nigra*, et le sureau à feuilles laciniées, *sambucus laciniata*, n'ont ni le même port, ni le même aspect; cependant, quelles que puissent être leurs différences, comme la graine du sureau lacinié produit quelquefois le sureau commun, on ne regarde ces deux plantes que comme des variétés. Pourquoi abandonner cette route lumineuse que nous offrent les sciences naturelles? »

Pinel. « Mais dans le sureau, dont vous parlez, les différences ne sont pas grandes; car il y a la même racine, la même écorce, la même structure intérieure, la même fructification. »

Bayle. « Ces différences sont très-grandes; car ce qu'il y a de commun dans les plantes dont vous venez de parler appartient à toute la famille, ou du moins à tout le genre, tandis qu'à la reproduction près, qui forme le caractère le plus important, toutes les autres apparences caractéristiques de l'espèce diffèrent dans ces deux sureaux; ils n'ont pas le même port; l'un a les feuilles pinnées, l'autre bipinnées; l'un a les feuilles entières, l'autre les a laciniées, et souvent il n'y a pas d'aussi grandes différences extérieures entre les plantes d'un genre tout à fait différent. »

Pinel. « Mais toutes ces différences ne sont pas essentielles, et puis d'ailleurs vous avez bien prouvé que la *marche des naturalistes et celle des nosologistes n'était pas la même*. Dans la variole discrète et la variole confluente, il y a des différences très-grandes, très importantes relativement au traitement. Il faut bien que le médecin les distingue, ces différences. En général les classifications ont pour but de soulager la mémoire, de distinguer les cas, et pourquoi ne voulez vous pas que je fasse deux espèces, quand cela peut sauver la vie d'un malade? Les méthodes en médecine n'ont que ce but. Il y a bien des variétés dans les maladies selon l'âge, le sexe, les saisons, le lieu; mais quand il y a des affections aussi différentes que celles des espèces de variole que j'établis, demandant un traitement aussi différent, on doit distinguer ces espèces vu l'importance du traitement; la variole discrète et la variole confluente offrent deux idées complexes très importantes à considérer séparément. Cela mérite bien la peine qu'on les distingue en deux espèces. »

Bayle. « Je ne m'oppose pas à ce qu'on distingue en deux espèces la variole discrète et la variole confluente, si c'est d'après la différence d'intensité des symptômes ou même d'après leur diversité qu'on veut établir les espèces en nosologie; mais je dis qu'une pareille distinction de la variole en deux espèces est opposée à la marche adoptée en histoire naturelle pour la détermination des espèces..... Le nombre des boutons, le gonflement, la tendance à la gangrène, la salivation, la diarrhée ont offert les bases de la distinction de ces deux espèces. J'avoue que dans tout cela, je ne vois point l'application des principes de l'histoire naturelle. Si on ne se décide que par la différence et l'intensité des symptômes, et par la diversité du traitement exigé, on peut certainement établir deux espèces de varioles, mais il faut avouer alors qu'on ne suit pas en nosologie la méthode suivie en histoire naturelle où l'on ne considère point comme d'espèces différentes deux plantes qui se reproduisent

par la même semence, quoiqu'elles exigent une culture différente, à raison des variétés..... »

Pinel. « Ce sont des espèces différentes. La distinction est trop importante ; ce n'est pas pour le plaisir de faire des espèces qu'on distingue les maladies, c'est pour le traitement. Quand vous avez un grand nombre d'enfants attaqués de variole dans une salle, la distinction que j'ai admise, facilite le traitement, parce qu'il n'y a rien à faire aux uns, tandis qu'il faut les plus grands remèdes pour traiter les autres. Pourquoi vouloir tout confondre? »

Bayle. « Je ne confonds rien, nous différons..... »

Pinel (l'interrompant). « Il ne peut y avoir de fondement pour réunir ces deux maladies..... Comment ne pas vouloir distinguer des choses si différentes; il y a ici deux idées complexes à considérer; pourquoi vouloir les confondre?»

Bayle. « Je disais que..... »

Pinel (l'interrompant). « Il est impossible..... »

Bayle. Si l'on dit toutes les raisons d'un côté et que de l'autre on ne puisse pas exposer ses motifs, celui qui aura parlé aura raison sans doute; mais on ne pourra juger le parti opposé, puisqu'on ne l'aura pas entendu; je vous prie donc de me permettre de donner mes raisons, puisque vous devez me juger d'après mes réponses. »

Pinel. « C'est juste, c'est juste; il faut que chacun soit libre d'exposer ses raisons. »

Bayle. » Je disais que, quoiqu'on ne regarde ces deux maladies que comme des variétés, on ne tiendra pas une route différente pour le traitement, puisqu'on sera averti que ces deux variétés de la même espèce sont très-importantes à bien distinguer. Or, comme le praticien n'étudie pas seulement les espèces, mais les variétés, il ne confondra point la variole confluente et la variole discrète, et administrera à chacune le traitement convenable, soit qu'il les regarde comme deux espèces du même genre, soit qu'il les considère comme deux variétés de la même espèce. Dans tout cela, il me semble que nous ne différons que dans un point de pure théorie. Tout ce que je cherche en regardant ces deux maladies comme une seule espèce, c'est de suivre la marche des naturalistes dans la distinction des espèces; mais si on veut absolument que ces deux maladies soient deux espèces, la seule conséquence qui en résulte n'est pas relative au traitement, mais elle prouve seulement qu'on ne suit point la même méthode en médecine et en histoire naturelle pour la distinction des espèces. »

Nous bornerons ici ces fragments déjà un peu longs d'une argumentation dont le souvenir se conserve encore parmi beaucoup de médecins contemporains de Bayle. Elle fut surtout remarquable par le talent avec lequel il réfuta les opinions des professeurs qui l'interrogeaient et les doctrines favorites qu'ils avaient embrassées. Petit-Radel était un esprit très-systématique, Bayle lui prouva que rien n'était plus nuisible en médecine pratique que l'esprit de système; Pinel ne voyait d'autre méthode à suivre en nosologie, que celle usitée en histoire naturelle, le récipiendaire, qui avait jeté quelques observations critiques sur cette marche dans une autre partie de sa thèse, soutint dans la discussion que ce professeur s'était écarté de cette méthode, dans la détermination de plusieurs espèces et en particulier dans la distinction des espèces de variole. Alphonse Leroy avait une prédilection pour l'histoire de la médecine, et il interrogeait assez souvent les candidats sur cette matière. Il fit à Bayle une question sur la méthode et sur Hippocrate, et comme celui-ci s'aperçut à quelques mots de la demande que le professeur ignorait lui-même le sujet sur lequel il le questionnait, il fit semblant de ne pouvoir y répondre, afin de donner lieu à Alphonse Leroy de faire lui-même cette réponse, ce qui ne manqua pas d'arriver. Voyant alors que ce dernier avait donné dans le piége qui lui était tendu, Bayle répliqua : «J'ai très-bien fait de ne pas me presser de répondre ce qu'étaient les méthodistes; j'ignorais complètement qu'Hippocrate fût le chef de cette secte, et d'après les explications que vous venez de donner; j'avoue que je n'avais aucune idée de ce qu'on entendait par méthode, et aucune notion sur les médecins méthodistes que je confondais avec les solidistes de l'antiquité, partageant ainsi l'erreur de tous les historiens de la médecine. »

Peu de temps après avoir été reçu docteur en médecine, Bayle obtint au concours la place d'élève interne à l'hôpital de la Charité. A cette époque le service mé-

dical de cet hôpital était confié à deux médecins seulement, MM. Corvisart et Dumangin. A peine nommé à cette place, Bayle entreprit un travail immense, et qui plus que tous ses travaux précédents, contribua à lui donner ce tact médical extraordinaire et cet art du pronostic si rare parmi les médecins même les plus célèbres. Il consistait à écrire l'histoire de toutes les maladies qui se présentaient sans distinction, à en indiquer l'issue, à annoncer pour celles qui paraissaient incurables, les altérations organiques qu'on devait trouver après la mort, et à comparer dans tous les cas ses pronostics avec les événements. C'est à ce travail continué sans relâche pendant plusieurs années que Bayle dut les matériaux des nombreux ouvrages qu'il a publiés, et dont nous tâcherons bientôt d'estimer la valeur. — Bayle ne tarda pas à être apprécié des médecins de la Charité. Ils avaient l'un et l'autre une telle opinion de sa capacité et de son savoir, qu'au lieu de se suppléer mutuellement, d'après l'usage suivi jusqu'alors, ils se faisaient remplacer par Bayle, toutes les fois que quelques circonstances les empêchaient de faire leur service, ce qui était assez fréquent pour Corvisart, à cause de sa nombreuse clientèle, et de l'enseignement dont il était chargé à la Faculté. Bayle dut sans doute beaucoup aux savantes leçons de ce professeur; elles contribuèrent surtout à entretenir son goût pour l'anatomie pathologique; mais elles n'eurent qu'une part assez faible à ce tact médical extraordinaire que tout le monde lui reconnaît; sous ce rapport, il se forma lui-même par une observation continuelle et réfléchie de tous les phénomènes morbides que lui présentaient les malades qui entraient à la Charité. L'importance qu'il paraissait attacher à certains symptômes, tels que le nombre des pulsations et des mouvements respiratoires, ayant été un jour l'objet public de plaisanteries de la part de Corvisart, il lui prouva que cette étude n'était pas sans valeur, en diagnostiquant d'après ces seuls caractères l'état de deux malades qui venaient d'être reçus à l'hôpital. L'examen complet que fit Corvisart de ces sujets, confirma pleinement le jugement que Bayle en avait porté, et augmenta encore la haute opinion qu'il avait conçue de sa capacité. — Bayle était doué de beaucoup de sensibilité, il aimait passionnément son pays natal, dont il se rappelait tous les usages et le langage aussi parfaitement que s'il venait de le quitter. En 1804, le souvenir de ses montagnes lui revenait plus souvent que de coutume, et lui arrachait quelquefois des larmes involontaires; il finit par le dominer entièrement, et par constituer une véritable nostalgie; il maigrissait à vue d'œil, avait des étouffements, des palpitations, des éveils en sursaut; le sommeil avait fui de sa paupière, l'image de son pays était sans cesse présente à son esprit, et ne lui permettait plus de se livrer avec suite à ses occupations. Dans le mois d'août, il se décida à tout abandonner pour retourner dans ses montagnes. Il n'avait fait que les apercevoir, que déjà son état était bien amélioré, mais après quinze jours de séjour, il était parfaitement guéri (1). — En 1805, Bayle fut autorisé par le conseil des hospices, sur la demande de M. Dumangin, médecin en chef, à faire provisoirement le service de médecin à l'hôpital de la Charité et fut définitivement nommé en 1807. L'année suivante, il obtint la place de médecin par quartier de l'empereur, faveur qu'il n'avait nullement sollicitée et qu'il dut uniquement à la haute estime dont il jouissait dans l'esprit de Corvisart. Peu de temps après, il reçut l'ordre d'accompagner Bonaparte en Espagne; voyage qui lui donna occasion d'étudier la langue, les mœurs et le caractère du peuple espagnol. — En 1814, époque de l'entrée des Bourbons en France, plusieurs personnes engagèrent Bayle à demander la place de médecin par quartier du Roi; il y consentit volontiers, mais il voulut expressément, malgré tout ce qu'on put lui dire à ce sujet, faire connaître dans sa pétition qu'il avait occupé la même place auprès de l'empereur, manière

(1) Bayle avait remis à un de ses condisciples, M. Castelnau, l'histoire de sa maladie, pour être insérée dans la thèse de ce dernier médecin. Cette histoire, augmentée de quelques autres détails donnés par Bayle, avait été mise en vers par un de ses amis, M. Gandefroy, jeune écrivain plein de talent, mort en 1809, à l'âge de 32 ans. Cette pièce ne déparerait point les meilleures poésies de Delille. Elle se fait surtout remarquer par une grande vérité dans les descriptions, par des observations fines et par une touchante sensibilité.

d'agir bien différente de celle des solliciteurs de cette époque, qui avaient bien soin de dissimuler les emplois qu'ils avaient occupés sous le précédent gouvernement.

Déjà, dès 1813, il avait éprouvé les premières atteintes d'une affection de poitrine qui l'avait obligé de faire un voyage dans son pays natal. Un séjour de plusieurs mois au milieu de ses montagnes qui avaient toujours eu un si grand attrait pour lui, parut le rappeler à la santé; les symptômes alarmants qu'il éprouvait se dissipèrent, il recouvra des forces et de l'embonpoint; il revint à Paris, où il reprit ses occupations. Mais il ne tarda pas à éprouver de nouveaux accidents de la même nature que ceux qu'il avait ressentis précédemment, et, en 1815, il se décida de nouveau, mais malheureusement trop tard, à retourner avec sa femme et ses enfants dans son pays natal. Le coup était porté, le mal avait fait trop de progrès pour être arrêté dans sa marche par un changement d'air et de température. De retour à Paris, il ne lui fut plus possible de sortir de chez lui ni bientôt même de quitter son lit. Il termina sa carrière, le 11 mai 1816, à l'âge de 42 ans.

Les personnes qui ont connu Bayle, s'accordent à le considérer comme un des praticiens les plus consommés qui aient paru jusqu'ici. C'était l'opinion de Laennec; c'était aussi celle de tous les médecins qui avaient eu occasion de suivre ses visites à l'hôpital de la Charité. Je ne puis mieux faire que de m'appuyer ici du témoignage de deux excellents juges, qui furent l'un et l'autre les amis et les élèves de Bayle : MM. les professeurs Chomel et Cayol.

« Formé à l'école de Corvisart, dit » M. Cayol (1), Bayle ne fut pas inférieur à ce grand maître pour la profondeur des connaissances et la finesse » du tact médical; jamais peut-être un » médecin ne porta plus loin la science » du diagnostic et des indications thérapeutiques. Ses jugements et ses prévisions sur la marche et la tendance » des maladies, excitaient souvent l'admiration de ceux qui, comme moi, ont » eu le bonheur de suivre sa pratique à » l'hôpital de la Charité et de se former » par ses conseils et ses exemples, qui « offraient un parfait modèle du médecin hippocratiste. »

Voici maintenant comment s'exprime M. Chomel : « Bayle était généralement » considéré comme un des plus habiles » praticiens de la capitale, et ses confrères » s'accordaient à reconnaître en lui ce » tact si précieux qu'il est si important » et si difficile d'acquérir. Dans sa visite » à l'hôpital de la Charité, sept à huit » questions, souvent moins, rarement » plus, lui suffisaient pour établir son » diagnostic et saisir les indications; ses » questions étaient tellement précises » qu'elles rendaient à peu près inutile » un plus long interrogatoire. Lorsque » les malades devaient succomber, il » annonçait d'une manière presque certaine le genre, et jusqu'au degré l'altération de leurs organes (1). »

Les ouvrages de Bayle ne sont pas moins remarquables par l'exactitude des observations, le tableau fidèle des maladies et des altérations organiques, que par les découvertes nouvelles qu'ils contiennent. Nous avons déjà vu qu'il avait fait connaître dans sa thèse une espèce particulière de pustule maligne, non décrite jusqu'alors. — L'année suivante il publia ses *Remarques sur les tubercules* (2), qui changèrent entièrement la manière de considérer ces altérations. Jusqu'alors ces productions accidentelles n'avaient été que vaguement indiquées ou obscurément décrites. On n'avait remarqué ni leur présence dans les divers organes de l'économie, ni l'identité de leur structure et de leur nature, quel que soit le siége qu'ils occupent. Le mémoire que nous analysons est le premier travail où l'on ait tracé d'une manière précise les caractères anatomiques de ces productions morbides et indiqué les différentes parties qui peuvent en être affectées. L'auteur continua le développement du même sujet dans ses *Remarques sur la dégénération tuberculeuse non enkystée des organes* (3).— Les indurations blanches des organes étaient généralement con-

(1) Cayol, Clinique médicale, Introd., p. 29.

(1) Chomel, Notice sur G.-L. Bayle. Nouv. journ. de méd. t. XXXVII, p. 179.

(2) Journal de médecine, chirurgie, pharmacie, de MM. Corvisart, Leroux, Boyer, t. VI, p. 1.

(3) Journal de médecine cité, t. IX, p. 127; et t. X, p. 32.

fondues sous le nom de *squirrhe*, ce qui jetait la plus grande confusion sur ces lésions fort complexes qui, malgré quelques apparences extérieures, constituent plusieurs maladies essentiellement différentes. C'est ce que Bayle prouva en démontrant qu'elles pouvaient être fibreuses, tuberculeuses ou cancéreuses, et en exposant les caractères physiques qui distinguent les unes des autres ces trois espèces d'altérations (1). — Trois autres mémoires (2) jetèrent le plus grand jour sur les *squirrhes de l'estomac*, les *ulcères* et les *corps fibreux de la matrice*, maladies que l'on confondait avec diverses altérations qui n'ont aucun rapport essentiel avec elles : ce qui avait nécessairement pour effet de jeter dans le vague et l'incertitude relativement au pronostic et au traitement de ces affections. — Son mémoire sur l'*Œdème de la glotte* fit connaître une maladie grave, dont les exemples ne sont pas extrêmement rares, et qui avant Bayle n'avait été décrite par aucun observateur (3). — Nous passerons sous silence les autres travaux de Bayle (4), quoiqu'ils contiennent tous des vues neuves, et ce cachet d'observateur profond et judicieux qu'on remarque dans toutes ses œuvres, pour nous attacher à donner une idée de ses deux principaux ouvrages, les *Recherches sur la phthisie pulmonaire* et le *Traité des maladies cancéreuses*. — Avant Bayle, la plus grande confusion régnait dans la science relativement à la phthisie pulmonaire. — Les auteurs distinguaient les espèces de cette maladie d'après les symptômes qui les accompagnent, d'après les causes qui les déterminent ou qui accélèrent leur marche, et quelquefois aussi d'après leurs complications avec d'autres maladies des poumons dont la nature était mal connue. De là une étonnante et arbitraire multiplication des espèces : Morton en admettait seize ; Sauvages, vingt ; Portal, quatorze, etc. : c'étaient des phthisies muqueuse, scrofuleuse, hémoptoïque, vénérienne, scorbutique, etc. Il résultait de là que, le nom de *phthisie* étant donné à des maladies tout à fait différentes, il était impossible de s'entendre sur ses signes, ses chances de guérison et son traitement. — Malgré son goût pour l'anatomie pathologique, Bayle ne s'exagérait point le degré d'influence que cette science doit exercer sur la médecine pratique ; il jugeait avec le sens droit que tout le monde lui accorde le degré d'utilité de cette branche de la pathologie et les limites qu'elle ne saurait franchir. Quant à la phthisie pulmonaire, il pensait avec raison que, la lésion organique des poumons étant la source des symptômes qui se développent, cette lésion devait servir de base à la détermination des espèces de phthisie. C'est d'après cette idée, à laquelle l'avait conduit une longue et profonde observation, qu'il admet six espèces de phthisie. De ces six espèces, l'une (la phthisie tuberculeuse) était très-mal connue, quant aux altérations anatomiques qui la constituent et à sa marche ; deux autres avaient été à peine entrevues par les auteurs (les phthisies avec mélanose et calculeuse) ; les trois autres n'avaient point encore été observées, et c'est à Bayle qu'on doit la première description des granulations pulmonaires qui constituent la phthisie granuleuse, des ulcères des poumons sans tubercules qui forment l'espèce de phthisie qu'il a nommée ulcéreuse, et enfin du cancer des poumons qui forme le caractère de la phthisie cancéreuse. — La distinction des six espèces de phthisie est tellement d'accord avec les faits, qu'on peut aisé-

(1) Remarques sur l'induration blanche des organes, Journ. cité, t. IX, p. 285.

(2) Journ. cité, t. V.

(3) Ce mémoire fait partie du volume imprimé, mais non publié, des Mémoires de la Société de la Faculté de médecine de Paris. Il a été reproduit dans l'article Œdème de la glotte du Dictionnaire des sciences médicales.

(4) Notice sur les maladies qui ont régné à Paris dans les mois de nivôse et pluviôse an X. Journ. cité, t. V et suiv. — Observations sur une fièvre intermittente, d'abord régulière, puis quarte adynamique, ibid. t. II. — Idée générale de la thérapeutique, Bibliothèque médicale, t. X. — Histoire générale de l'hydrophobie, ibid. t. XII. — Vues théoriques et pratiques sur le cancer, ibid. t. XXXV. — Considérations générales sur les secours que l'anatomie pathologique peut fournir à la médecine, ibid. t. XXXVI. — Mémoires sur la phthisie pulmonaire, ibid. t. XXXVII. — Articles Anatomie pathologique, Cancer, Corps fibreux, etc., du Dictionnaire des sciences médicales.

ment rapporter à l'une ou à l'autre d'entre elles toutes les observations suffisamment détaillées qui avaient été publiées avant le Traité de la phthisie pulmonaire. Les cas qui au premier coup d'œil paraîtraient embarrassants sont tantôt de simples complications, tantôt des maladies de nature tout à fait différente.

Appuyé sur des observations nombreuses, l'auteur est arrivé à tracer le diagnostic et le pronostic de la maladie avec une clarté et une sûreté dont on n'avait aucune idée avant lui. S'il n'a pu faire faire des progrès à la thérapeutique de cette maladie, on ne peut nier qu'il n'ait encore rendu un service réel sous ce rapport, en jetant de nouvelles lumières sur ce sujet, en montrant ce qu'on peut espérer de la nature et de l'art dans cette maladie, et surtout en faisant apprécier à leur juste valeur une foule de cures merveilleuses publiées par les auteurs. — C'est encore à Bayle qu'on doit d'avoir décrit le premier ces pleurésies partielles qui ont leur siége, soit entre deux lobes des poumons, soit dans une partie circonscrite des plèvres costales, et qui avaient été prises jusque-là pour des *vomiques* par des observateurs inattentifs. — L'ouvrage sur les maladies cancéreuses, dont l'article *cancer* du Dictionnaire des Sciences médicales peut donner une idée, est le premier traité complet qui ait été publié jusqu'ici sur ces affections. Les bornes dans lesquelles nous sommes obligé de nous renfermer ne nous permettent point d'analyser cet ouvrage; nous dirons seulement qu'il se fait remarquer par la découverte de plusieurs espèces de cancers, dont l'auteur décrit, avec l'exactitude qu'on lui connaît, les caractères anatomiques et physiologiques (*cancers du foie*, *du poumon*, etc.); par une nouvelle classification des tissus cancéreux, dont il admet neuf espèces, fondées sur les recherches les plus exactes d'anatomie pathologique; par la manière éminemment pratique avec laquelle il dessine les traits qui distinguent les cancers de chaque organe des différentes maladies avec lesquelles on pourrait les confondre; par un exposé fidèle et complet de tout ce qui avait été écrit avant lui sur ces affections, etc.

Malgré les découvertes que contiennent tous les ouvrages de Bayle, et ce cachet de profond observateur qui se décèle à chaque page de ses écrits, on ne saurait d'après eux le juger comme praticien. En effet, ces ouvrages composés sous l'inspiration de l'anatomie pathologique, avaient bien plus pour but d'en étendre le domaine, que de perfectionner le traitement des maladies. On ne pouvait bien l'apprécier sous ce rapport qu'en suivant sa visite à l'hôpital de la Charité, ou sa pratique particulière. Malgré son goût pour l'anatomie pathologique, Bayle était profondément persuadé de cette vérité que, dans une foule d'affections, cette science est muette et ne peut être d'aucun secours au praticien; que, dans toutes celles où il y a des altérations organiques, cette branche de la pathologie est fort utile et peut jeter beaucoup de jour sur le siége et les effets des maladies, sans toutefois servir de base au traitement. En fait de doctrine, il était hippocratiste; en thérapeutique, il s'appuyait sur un empirisme raisonné, c'est-à-dire qu'il prescrivait contre une affection donnée les moyens dont une observation suffisamment multipliée avait constaté l'efficacité.

Quant à l'extérieur de Bayle, à son caractère, sa conversation, la multitude de ses connaissances, la force de son âme, je ne saurais mieux les faire connaître qu'en empruntant les paroles de M. le professeur Chomel (1).

« Bayle avait un abord plus que froid, qui prévenait contre lui la plupart des personnes qui le voyaient pour la première fois; aussi fut-il très-mal accueilli par plusieurs médecins célèbres, qui plus tard lui donnèrent les témoignages les plus honorables de leur bienveillance et de leur estime. Il avait dans toutes ses actions, et jusque dans ses habitudes domestiques, une méthode raisonnée, une règle invariable, dont il ne s'écartait jamais, pas même dans les choses les plus indifférentes. Il joignait à une inflexible fermeté dans sa manière de penser et d'agir tant de douceur, de tolérance et de liant dans l'esprit, que jamais il ne lui arrivait, en soutenant son opinion, de blesser l'amour-propre de ceux qui pensaient différemment, et que le plus souvent il ramenait les autres à son sentiment, par cela même qu'il ne les humiliait point en combattant leur

---

(1) Notice sur G.-L. Bayle (Journal de méd. 1816, t. XXXVII, p. 179).

manière de voir. Tous ceux qui l'ont connu ont été à même d'observer toute la puissance d'une semblable dialectique.

» Bayle parlait peu avec les personnes qu'il ne connaissait pas intimement; avec ceux qu'il affectionnait il donnait un libre cours à ses pensées. Sa conversation était constamment instructive et affectueuse; il y mêlait volontiers des réflexions morales et philosophiques. Il exposait, avec une étonnante clarté, tout ce qu'il disait, et savait proportionner son langage et ses raisonnements au degré d'intelligence de ceux qui l'écoutaient. Rapportait-il un fait, on ne savait ce qu'on devait le plus admirer, ou de l'exactitude avec laquelle il l'avait observé, ou de la pénétration avec laquelle il en rapprochait les diverses circonstances, pour s'élever à d'importantes conclusions. Parlait-il d'un ouvrage, il se rappelait ce qu'il contenait de plus remarquable, et en jugeait l'ensemble comme s'il venait d'en achever la lecture: or, il n'était aucun ouvrage de littérature, d'histoire, de théologie et de médecine qu'il ne connût à fond, et qu'il ne fût en état de juger avec la même précision. Cette justesse d'esprit, cette étendue de connaissances, ne pouvaient être bien appréciées que par ceux qui vivaient avec lui dans un commerce intime. A mesure qu'on le connaissait mieux, on l'admirait davantage. Ceux qui le voyaient rarement trouvaient en lui un esprit sage, une grande instruction; mais pour ceux qui le voyaient chaque jour, et qui, chaque jour et dans toutes les circonstances possibles, le voyaient développer, avec la même force de jugement, des connaissances toujours nouvelles, Bayle devenait un homme d'autant plus extraordinaire, que sa modestie ajoutait encore à ses étonnantes qualités.

» La nature lui avait donné, dans un corps faible et fragile, l'âme la plus forte et l'esprit le plus infatigable. Maître absolu de toutes ses passions, il mettait un frein à celles que sa raison condamnait, et donnait un libre cours à celles qui le guidaient vers le bien. Ce n'était point un homme apathique; il ne savait point haïr, mais il savait aimer. Il lui était également impossible de nuire, et de ne pas obliger. Il oubliait les injures, mais il n'oubliait jamais les services; au lieu de se venger, il cherchait sans cesse à excuser ceux qui l'avaient outragé. Rempli d'indulgence pour ceux qu'il aimait, il n'a jamais cessé de rendre justice à ceux même qui avaient tout fait pour provoquer son ressentiment. Il semblait qu'il fût conduit dans tous ses discours, dans toutes ses actions, par le désir de se rendre meilleur et d'inspirer aux autres le goût de la vertu. Je ne parlerai point du courage et de la résignation avec lesquels il a supporté la douleur et vu la mort s'approcher, ils sont au-dessus de toute expression.

» Les personnes qui ont connu Bayle ne seront pas peu étonnées d'apprendre qu'il avait été, dans sa jeunesse, irascible et vindicatif à un point extrême; les contrariétés les plus légères provoquaient en lui des accès de fureur, et il se vengeait quelquefois sur ses camarades au bout de plusieurs mois, ou même de plusieurs années, d'une injure qu'il croyait en avoir reçue. Il eut assez de force pour vaincre ces deux défauts et le triomphe de sa raison fut tellement complet, que, dans les quinze dernières années de sa vie, il ne lui est peut-être pas arrivé trois fois de se laisser aller à ce qu'on appelle un mouvement de vivacité. Quant à la vengeance, elle était bien loin de son cœur : dans plusieurs circonstances de sa vie, il fut payé de l'ingratitude la plus noire; il plaignit sincèrement ceux qu'il avait obligés, et ne conserva contre eux aucune espèce de ressentiment, comme si leur action n'eût été nuisible qu'à eux-mêmes.

» J'ai dit que Bayle avait reçu de la nature un esprit infatigable, et j'ai parlé sans aucune exagération. Jamais, en effet, la contention la plus forte, le travail le plus assidu, n'avaient produit dans ses facultés intellectuelles une fatigue légère ou momentanée; après seize ou dix-huit heures de méditations et de lectures, il avait l'esprit aussi frais qu'à l'instant où il se mettait au travail. Dans le cours des maladies les plus graves, son esprit conserva toujours la même force et la même activité, et ce fut même dans ces circonstances qu'il composa la plupart de ses ouvrages; la méditation faisait diversion à ses douleurs, et, dans les moments où il souffrait le plus, il lisait des ouvrages de métaphysique, pour cela même qu'ils exigent une application plus grande. Maître de son attention, il la portait tout entière sur l'objet qu'il voulait étudier, et rien ne lui causait des distractions. Des qualités aussi précieuses

expliquent facilement la multitude de choses qu'il avait apprises, et l'impression durable qu'elles avaient produite sur lui. »

L'empire que Bayle avait sur lui-même ne se rapportait pas seulement au moral, il s'étendait jusque sur des organes qui sont ordinairement soustraits à la volonté ; c'est ainsi qu'il parvenait à produire dans une de ses oreilles un certain tintement perceptible par les étrangers ; c'est ainsi qu'il pouvait à volonté ralentir ou même suspendre les mouvements de son cœur (1), phénomène extraordinaire dont il n'existait jusqu'ici qu'un seul exemple dans la science, celui d'un capitaine anglais, rapporté par Cheyne et répété depuis par tous les physiologistes. —. Bayle était un des modèles les plus achevés du philosophe chrétien : toutes ses pensées et ses actions étaient inspirées par ses convictions religieuses ; aussi étaient-elles bien différentes de celles qui dirigent la plupart des hommes. Sa vie était une abnégation complète de lui-même et une occupation continuelle de tout ce qui pouvait être utile et avantageux aux autres. Dur et sévère pour lui, il était d'une tolérance et d'une douceur extrêmes pour ses semblables. Quelque différentes que fussent ses opinions de celles du commun des hommes, et quoiqu'il ne cachât les siennes dans aucune circonstance, il était aimé généralement, et les hommes de l'incrédulité la plus dogmatique s'abstenaient devant lui de dire aucune parole contre la religion. L'un d'eux, Montègre, qui rédigeait la *Gazette de Santé* en 1816, au moment de la mort de Bayle, disait, en parlant de ses croyances, que des hommes comme lui faisaient pardonner au christianisme, et qu'ils le feraient aimer si l'on pouvait prouver que c'est lui qui les a formés. Oui, sans doute, la religion avait donné à Bayle cette perfection morale dont nous parlons ; car c'est elle qui lui avait fourni les moyens de vaincre une grande disposition à la colère qu'il avait apportée en venant au monde ; c'est elle qui avait paralysé le fond d'égoïsme naturel à tout homme, et qui avait rempli son âme d'amour et de bonté pour ses semblables. Cet amour le portait sans cesse à leur souhaiter et à leur faire du bien, à parler d'eux favorablement, même de ceux qui dans plusieurs circonstances s'étaient mal conduits à son égard. Malgré l'injustice de ces hommes, qui heureusement étaient bien peu nombreux, il ne se plaignait jamais d'eux ; et s'il les jugeait, c'était pour faire ressortir leur mérite, comme s'ils lui avaient été toujours étrangers. On ne s'attend point que je rappelle des circonstances pareilles ; je n'y fais allusion que pour faire ressortir un des traits les plus saillants du caractère de Bayle. — Quant au bien qu'il faisait, il s'étendait à tous ceux qui lui paraissaient en avoir besoin. Sa clientèle était devenue si étendue « qu'il était souvent obligé de se refuser aux invitations qui lui étaient adressées, et l'on ne pouvait, excepté dans les cas pressants, l'avoir quand on le désirait ; mais il trouvait toujours le loisir de faire la médecine pour les pauvres. Les personnes que je suis obligé de négliger, disait-il, trouveront aisément un autre médecin ; ceux-ci ne savent peut-être à qui s'adresser. Sa nombreuse pratique lui ayant procuré un revenu considérable, il ne changea rien en apparence à sa manière de vivre, mais il augmenta sa dépense en employant en bonnes œuvres une portion considérable de ce qu'il recevait. Je n'ai jamais eu recours à lui pour des malheureux sans en avoir obtenu plus que je n'aurais osé demander (1). Ses aumônes étaient secrètes ; il y mettait autant de prudence que de générosité. Il ne donnait qu'après s'être informé des besoins de ceux qu'il voulait soulager ; mais alors il donnait tout ce qui paraissait nécessaire. L'état qu'il exerçait le mettait à même de connaître bien des choses qu'on ignore dans le monde. Il profitait de cette circonstance pour rendre des services dont le résultat était également utile à la société et aux infortunés qui étaient devenus l'objet de sa sollicitude. S'il apprenait que l'excès de la misère allait précipiter une jeune fille dans le désordre, il la faisait placer en apprentissage chez des ouvrières dont il était sûr, et il conservait

(1) Voy. Béclard, Anat. gén., p. 589.

(1) M. Deleuze, qui parle, est connu de tout le monde par les bonnes œuvres, qu'il avait de nombreuses occasions d'exercer parmi les pauvres, soignés par la Société philanthropique, dont il a été le secrétaire général pendant plus de trente ans.

ainsi ses mœurs et son existence. Quelquefois même il venait au secours du repentir qui suit une première faute, et se trouvait heureux de ramener au bien des cœurs qui n'étaient pas encore corrompus. Ce n'est pas par lui qu'on a pu savoir ces détails; mais il s'est trouvé des êtres assez reconnaissants pour ne pas laisser ignorer qu'ils lui devaient plus que la vie (1). » — Les connaissances médicales de Bayle, loin d'ébranler ou d'affaiblir ses croyances, leur donnaient une nouvelle force. A l'imitation des plus beaux génies dont la médecine s'honore, des Baillou, des Baglivi, des Morgagni, des Boerhaave, des Haller, l'étude de l'organisation humaine, et des étonnants rapports de nos organes entre eux et avec la nature entière, avaient augmenté son admiration et son amour pour l'auteur de tant de merveilles. Les maladies elles-mêmes lui inspiraient des pensées semblables, en lui montrant les lois admirables d'après lesquelles la nature rétablit ou tend à rétablir la santé lorsqu'elle a été troublée par une cause quelconque.

Mais, dans aucune circonstance, la piété de Bayle ne se montra d'une manière plus éclatante que dans sa dernière maladie. Au milieu de longues et pénibles souffrances, jamais il ne lui échappa un seul mot de plainte ou d'impatience. Il parlait de sa maladie avec le même calme et le même sang-froid qu'il aurait parlé de celle d'un autre; il en raisonnait tous les symptômes avec sa logique accoutumée, et il en calculait les chances avec une exactitude que l'événement n'a malheureusement que trop confirmée. Conservant toute l'étendue de ses facultés et la rectitude de son jugement, tantôt il dictait pour ceux de ses malades dont il connaissait la constitution des conseils qui pussent leur être utiles lorsqu'il ne serait plus, tantôt il s'occupait à mettre la dernière main à un de ses ouvrages, ayant soin de placer de temps en temps des notes pour la personne qui serait chargée, après sa mort, d'en diriger l'impression. Il envisageait sa fin avec une telle résignation, qu'il semblait que ce ne fût pour lui qu'un voyage ordinaire; il consolait sa femme, en l'invitant à se soumettre à la Providence, et l'assurant que, lorsqu'elle serait appelée à le rejoindre, le lien qui les unissait l'un à l'autre serait renoué pour l'éternité. — Tel est l'homme que la médecine a perdu il y aura bientôt dix-huit ans. Cet espace de temps n'a point refroidi sa mémoire parmi ceux qui l'ont connu, ils n'oublieront jamais cette alliance des talents et de la vertu dont Bayle fut un des plus rares exemples qu'on puisse citer.

A.-L.-J. Bayle.

(1) Deleuze, Notice historique.

Apr. J.-C. 1774. — SCHWILGUÉ (C.-J.-A.), habile observateur et écrivain judicieux, naquit à Schelestadt en 1774. Il commença ses études médicales à Strasbourg, et vint en 1797 les continuer à Paris. Son mérite le fit distinguer, et il fut attaché à la Salpêtrière. En 1802, il fut promu au doctorat en médecine. Des cours qu'il ouvrit sur la matière médicale eurent beaucoup de succès. Il aurait rendu de véritables services à la science si la mort ne l'eût enlevé prématurément en 1808. Pinel l'avait associé à ses travaux, et c'est à Schwilgué que sont dus les détails descriptifs que l'on trouve dans la troisième édition de la Nosographie philosophique, et qui manquaient dans les premières.

Du croup aigu des enfants (thèse inaugurale). Paris, an X, in-8°. — Traité de matière médicale. Paris, 1805, 2 vol. in-12; deuxième édition, Paris, 1..., 2 vol. in-8°; troisième édition, augmentée par Nysten. Paris, 1816, 2 vol. — Manuel médical. Paris, 1807, in-12. Dernière édition (sous le nom de Nysten), Paris, 1816, in-8°.

(*Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1774. — SIEBOLD (Jean-Barthélemy), professeur public ordinaire de chirurgie et de clinique chirurgicale à l'université de Wurzbourg, chirurgien en chef de l'hôpital Julius, membre de plusieurs sociétés savantes, naquit à Wurzbourg le 3 février 1774; son éducation chirurgicale, comme celle de ses frères, fut soignée par son père. Il alla en 1794 à l'université d'Iéna. Il entreprit l'année suivante, avec son frère Elie, un voyage à Leipzig, Halle, Berlin, puis il revint à Iéna, où il fut reçu docteur en médecine en 1797. Il obtint bientôt après une place à l'université de Wurzbourg, dont son père faisait la gloire. Il la soutint dignement et l'aurait encore agrandie; mais il mourut à l'âge de quarante ans, le 28 janvier 1814. Tous ses ouvrages sont fort estimés. Sa thèse est encore le meilleur morceau que nous ayons sur la matière.

Historia systematis salivalis, physiologice et pathologice considerati : accedunt ex eadem doctrina corollaria chirurgica. Cum II tabulis æneis. Iéna, 1797, in-4°. — Georgii de La Faye Instrumentarium chirurgicum, quod servavit, describet et augebit J.-B. Siebold. P. I. Cum LXV tabb. æn. Wurzbourg et Leipzig, 1800, in-folio. — Chiron; eine der Bearbeitung der Chirurgie gewidmete Zeitschrift. 3 Bænde, mit Kupfern. Nuremberg et Sulzbach, 1805-1812, in-8°. — Sammlung seltener und auserlesener chirurgischer Beobachtungen und Erfahrungen Teutscher Aerzte und Wundærzte; mit Bemerkungen und Zusætzen. mit Kupfern. 3 Bænde, Rudolstadt, 1805-1812, in-8°. — C.-C. von Siebold's Leben und Werdienste; entworfen mit Verherung, Liebe und Dankbarkeit von dem næchsten seiner zahlreichen Schüler. Mit dem Bildnisse des Verstorbenen. Wurzbourg, 1807, in-4°. — Artistich literarische Blætter von und für Franken. 1ster Jahrgang. Wurzbourg, 1808, in-4°. — Ueber die verænderte Mischung und Form der thierischen Materie in Krankheiten; in der 3ten Beylage zu den Würzburg. gel. Anzeigen, 1799 — Beobachtung einer Sonderbaren Speckgeschwulst an der linken æussern Schaamlefze und einer Verumstaltung der æussern Geburtstheile bey einer Schwangern; mit I. Kupfer: in Loder's Journal für die Chirurgie B. 2, St. 4, Nr. 1 (1799). — Verschiedene chirurgisehe Beobachtungen und Bemerkungen, vorzüglich über Augenoperationen, in einem Schreiben an Loder; ibid., B. 3, St. 2, S. 388 et ff. (1800). — Nachricht von dem chirurgischen Klinikum am Juliusspital zu Würzburg, in der 12ten und 13ten Beylage zu den Würzburg. gel. Anzeigen 1800. — Geschichte eines an eben und demselben Kranken zum zweytenmahl verrichteten Steinschnittes, ibid. Beylage 10 und 11 Jahrg. 1801. — Ueber Vereinfachung der operativ Chirurgie überhaupt, und ins besondere des Steinschnittes, nebst Geschichte zweyer glücklich verrichteter Steinschnitte : als Vorrede an Langenbeck's Schrift über eine einfache und sichere Methode des Steinschnittes (Wurzbourg, 1802, in-4°, mit 6 Kupfern).

(*Dict. hist. de la méd.*)

Ans. J.-C. 1775. — CHAUMETON (François-Pierre), né le 20 septembre 1775 à Chouzé-sur-Loire, était fils d'un chirurgien qui, en mourant, ne lui laissa qu'un modique héritage. Après avoir fait de très-bonnes études, Chaumeton vint à Paris suivre avec ardeur les cours d'histoire naturelle et ceux des diverses branches de la médecine. Lorsque la loi l'appela sous les drapeaux de la patrie, Heurteloup, qui l'avait distingué parmi ses condisciples, le fit nommer chirurgien dans les hôpitaux militaires. Chaumeton ne possédait point cette philanthropique fermeté si nécessaire dans la pratique des opérations; incapable de supporter le spectacle de la douleur, il préféra la pharmacie, qui, d'ailleurs, le ramenait à son goût favori pour les sciences physiques, les langues et la bibliographie; il fut mis au nombre des pharmaciens de l'hôpital d'instruction du Val-de-Grâce, lors de la fondation de cet établissement.

L'Italie, cette terre classique des beaux-arts, qui fut jadis le séjour d'un peuple libre et puissant, offrira toujours un attrait irrésistible à l'ami des sciences. Elle possède un grand nombre de bibliothèques, et plusieurs universités qui ne sont pas entièrement déchues de leur ancienne splendeur. Chaumeton les visita, il connut tous les hommes de ce pays qui se consolent de l'asservissement de leur patrie par la culture des sciences. De retour en France, il mit en ordre les notes innombrables qu'il avait recueillies sur la bibliographie médicale; mais peu de temps après un incendie lui ravit ce précieux résultat de vingt ans de travaux et presque toute sa bibliothèque. Des études forcées, la mort d'une épouse qu'il adorait, celle de son excellente mère, et la perte du fruit de ses immenses recherches, développerent en lui le germe d'une misanthropie à laquelle le disposaient une sensibilité profonde et une excessive irascibilité, qui formaient les principaux traits de son caractère. Pour l'arracher au chagrin qui le minait, des amis sincères lui firent donner une place de médecin des armées en Hollande. Jusque-là Chaumeton avait négligé de prendre un titre qui devrait n'être l'apanage que du savoir; pour occuper l'emploi auquel l'amitié l'appelait, il alla prendre le bonnet de docteur à Strasbourg en 1805. Puis il parcourut, à la suite des armées françaises, la Hollande, la Prusse, la Pologne, l'Autriche et les

provinces Illyriennes, étudiant avec soin la langue de chacune de ces contrées, et fouillant avec avidité dans les bibliothèques de toutes les villes où il passait. Pendant son séjour en Zélande, il fut affecté d'une fièvre intermittente qui résista long-temps à tous les moyens curatifs dirigés contre elle. A Trieste, il se fit opérer par Cumano, habile chirurgien de cette ville, d'un volumineux cirsocèle qui lui causait d'horribles souffrances et que, d'abord, il avait cherché à guérir en se passant lui même deux sétons à travers le scrotum. On ne peut trop s'étonner de voir un homme, que l'idée d'assister à une opération révoltait, avoir l'héroïque fermeté d'en pratiquer deux fois une semblable sur lui-même. Le mauvais état de sa santé, des signes avant-coureurs d'une maladie de poitrine qui devait l'entraîner au tombeau, le déterminèrent à demander sa retraite. Depuis cette époque, il ne quitta plus guère Paris que pour faire quelques petits voyages qu'il croyait devoir améliorer son état habituel de souffrances. Cependant les progrès de la maladie qui le minait insensiblement ne lui permettaient plus de méconnaître qu'il approchait du terme de sa carrière; cette persuasion ne l'empêchait point de continuer ses travaux avec la même opiniâtreté; une toux cruelle, des douleurs atroces vers l'épaule prolongées le long du bras droit et des accès de léthargie, pouvaient seuls le déterminer à les interrompre. Après trois ans d'une longue agonie, après qu'il eut essayé sur lui tous les moyens les plus violents, auxquels il ne résista que par la force de sa constitution, le 10 août 1819 il s'évanouit et cessa de vivre. Il avait alors quarante-cinq ans.

Chaumeton ne doit pas être mis au nombre des médecins qui se sont distingués dans la pratique de l'art de guérir, il croyait même très-peu au pouvoir de la médecine, parce qu'il avait vu peu de malades, et parce que lui-même était affecté d'une maladie incurable. Il eut une vaste érudition; son style était pur et parfois élégant; il a rendu un grand service en donnant parmi nous l'exemple d'une critique sévère. Chaumeton a laissé les ouvrages suivants :

Essai médical sur les sympathies. Paris, 1803, in-8°. — Essai d'entomologie médicale. Strasbourg, 1805. C'est la dissertation inaugurale de Chaumeton. — Flore médicale décrite par F.-P. Chaumeton, peinte par madame Panckoucke et P.-J. F. Turpin. Paris, 1814, in-8°, fig., tome I; ibid., 1815, tome II. A partir du tome III (1816), MM. Chamberet et Poiret s'adjoignirent à Chaumeton, que sa santé empêchait de continuer seul ce travail.

Indépendamment des articles que Chaumeton a insérés dans le Dictionnaire des sciences médicales, dont il était l'un des collaborateurs, ainsi que de la Biographie universelle, nous citerons ceux relatifs à la bibliographie médicale consignés dans les tomes I, II, III et IV du Journal universel des sciences médicales; une notice sur l'état de la médecine en Italie dans les tomes I, XII et XIII du même recueil; les notices biographiques sur Th. Denmann et sur Menuret dans le tome I du même journal, celles sur le professeur Walter et le docteur Rush insérées dans le Journal complém. du Dict. des sciences médic.; celle sur l'histoire naturelle et médicale du pothos fétide, dans le tome III du Journ. complém. — Chaumeton a encore consigné d'autres articles dans le Magasin encyclopédique, la Bibliothèque médicale et les Annales de médecine politique de Kopp.

(*Biogr. médic.*, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1775. — SIEBOLD (Adam-Elie), l'un des accoucheurs les plus célèbres de notre siècle, naquit à Wurzbourg le 5 mars 1775. Il était le plus jeune des fils de Charles-Gaspard Siebold. Son père le destinait au commerce, et il fut placé dans un comptoir à Augsbourg; mais il n'y demeura que quelques mois: un goût invincible l'entraîna vers la médecine. Il revint à Wurzbourg suivre les leçons de son père, de son frère Christophe et du prosecteur Hesselbach. En 1795, il fit avec son autre frère Barthélemi un voyage scientifique à Leipzick, Halle et Berlin, puis il alla continuer ses études à Iéna, où il eut Stark pour maître dans l'étude et la pratique des accouchements. De Iéna il alla à Gœttingue en 1797, où il acheva le cours de ses études académiques, et où il suivit avec un zèle tout particulier les leçons d'Osiander. De retour à Wurzbourg en 1798, il suivit la clinique médicale de Thomann à l'hôpital Julius, et la pratique de son père à la maison d'accouchements. Il fut reçu docteur en médecine le 30 septembre de

cette année. Dans le semestre d'hiver 1798-99, il fit en qualité de professeur particulier des cours théoriques et pratiques d'accouchements et des leçons aux sages-femmes. En 1799, il fut nommé professeur extraordinaire de médecine, et il remplaça son père pour l'instruction des sages-femmes. Il alla à Vienne en 1800 pour mettre à profit la clinique médicale de Pierre Frank et la clinique obstétricale de Boer. A son retour, il fut nommé professeur public ordinaire à l'Université de Wurzbourg, et il employa dès lors tous ses efforts à perfectionner l'éducation des élèves et des sages-femmes dans l'art obstétrique et à fonder un établissement d'accouchements aussi bien organisé que possible. Cet établissement s'éleva en effet par ses soins, il en fit l'inauguration au mois de septembre 1805. Grâce à son zèle et à ses talents, l'école de Wurzbourg devint une des plus célèbres de l'Allemagne pour l'étude des accouchements. En 1816, il fut appelé à Berlin, où il organisa la maison d'accouchements selon ses plans. Les ouvrages qu'il publia jouirent de la plus grande estime, il fut lui-même entouré d'une haute considération. Il mourut le 12 juillet 1828.

Commentatio medico-obstetricia de diagnosi conceptionis et graviditatis sæpe dubia. Wurzbourg, 1798, in-4°. — Ein paar Worte an meine Herren Zuhœrer über einige Gegenstænde der Geburtshülfe. Wurzbourg, 1799, in-8°. — Lucina; eine Zeitschrift zur Wervolkommnung der Entbindungskunst. 6 Bande. Mit Kupfern. Leipzick, 1802, 18.., in-8°. — Ueber praktischen Unterricht in der Entbindugskunst; nebst einer systematisches Uebersicht seiner praktischen Uebungen am Phantom. Nuremberg, 1803, in-8°. — Lehrbuch der theoretisch-practischen Entbindungskunde, zu seiner Vorlesungen entworfen, 1ter Band. Leipzick, 1803. 2ter Band. Ibid., 1804, in-4°.—Abhandlung über den neuen, von ihm erfundenen Geburtsstuhl. Mit 3 Kupfertafeln. Weimar, 1804, in-4°. — Ueber Zweck und organisation der Klinik in einer Entbinaungsanstalt; ein Programm. Bamberg et Wurzbourg, 1806, in-4°. — Ueber bequemere und zweckmæssigere Einrichtung des Geburtsstuhles; in den Beylagen zu dem Wurzburg gelehrtem Anzeigen. — Annalen der klinischen Schule an der Entbindungsanstalt zu Wurzbourg ister Bd. 1 ster Stück. Leipzick, 1806, in-4°, M. Kpf. — Lehrbuch der Hebammenkunst, als Leitfaden zum Unterricht für Hebammen und zur Belehrung für Mutter. Wurzbourg, 1808, in-8°. 2te ganz umgearbeitete. Aufl. 1813. unter folg. Titel; Lehrbuch der Hebammerkunt, zum Unterricht für Hebammen überhaupt, und zunæchst für Schülerinnen der grossherzogl Hebammenschule zu Wurzbürg. 2te verm. Aufl. 1819, m. 1. Kpf. 4te verb. Aufl. — Pr. Geschichte der Hebammenschule zu Wurzbürg. Ibid., 1812, in-4°. — Handbuch zur Kenntniss und Heilung der Franenzimmerkrankheiten. Ister Bd. 1. u. 2tes Stück. Ibid., 1813, in-8°. 3tes Stück 1815. 2ter Bd. 1. u. 2tes Stück. 1816. 3ter Bd. 1stes Stück. 1820. 2tes Stück. 1821. m. 2. Kpf. 3tes Stück 1822. m. 1. Kpf. 4tes Bd. 1stes St. 1823. m. 2 Kpf. — Geschichte und gegenwærtige Einrichtung des chirurg. Klinikum Juliusspitale zu Wurzbürg. Wurzbourg, 1814, in-4°. — Ueber ein bequemes und einfaches Kissen zur Erleichterung der Geburt und Geburtshülfe. Zem Besten der Tranenvereine Berlins und Wurzbürgs, Berlin, 1817, in-8°, M. 1. Kpf. 2te mit Zusætzen verm. Aufl. 1818. — Pr. de paediometro. Ibid., 1818, in-4°. M. 1 Kfpf.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1775. — SPURZHEIM (Jean-Christophe), le disciple, puis l'ami, le collaborateur et enfin le rival et le successeur de Gall, naquit à Trèves en 1775. Il vint à Paris avec Gall dans les premières années de ce siècle, il publia avec lui le grand ouvrage sur l'anatomie et les fonctions du système nerveux; il alla importer leur doctrine en Angleterre, revint en France et prit le grade de docteur en la Faculté de médecine de Paris en 1820, passa de nouveau en Angleterre et de là en Amérique, où il est mort en 1834.

Spurzheim a fait subir à la doctrine de Gall des modifications qui n'ont pas toujours été heureuses.

Recherches sur le système nerveux en général et sur celui du cerveau en particulier, mémoire présenté à l'Institut de France le 14 mars 1808; suivi d'observations sur le rapport qui en a été fait à cette compagnie par ses commissaires (en commun avec Gall). Paris, 1809, in-4°. En allemand, Strasbourg, 1809, in-8°. — Anatomie et physiologie du système nerveux en général et du

cerveau en particulier, avec des observations sur la possibilité de reconnaître plusieurs dispositions intellectuelles et morales de l'homme et des animaux par la configuration de leurs têtes (avec Gall). Paris, 1809-18.., in-folio et in-4°, 4 vol., atlas. — Des dispositions innées de l'âme et de l'esprit; du matérialisme, du fatalisme et de la liberté morale, avec des réflexions sur l'éducation et sur la législation criminelle, par F.-J. Gall et G. Spurzheim. Paris, 1812, in-8°. — The physionomical system of D. Gall and Spurzheim, founded on an anatomical and physionomical examination of the nervous system in general, and of the brain in particular; and indicating the dispositions and manifestations of the mind. Londres et Edimbourg, 1815, in-8°, avec 19 pl. — Observations on the diseased manifestations of the Mind or Insanity. Londres, 1817, in-4°, 4 pl. — Observations sur la folie, ou sur les dérangements des fonctions morales et intellectuelles de l'homme. Paris, Strasbourg et Londres, 1818, in-8°, 2 pl. — Observations sur la phrénologie, ou la connaissance de l'homme moral et intellectuel, fondée sur les fonctions du système nerveux. Ibid., 1819, in-8°. — Essai philosophique sur la nature morale et intellectuelle de l'homme. Strasbourg, 1820, in-8°.

(*Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1776. — TREVIRANUS (Gottfried-Reinhold), l'un des plus savants physiologistes des temps modernes, naquit à Brême le 4 février 1776. C'est au gymnase de cette ville qu'il reçut sa première éducation. Il s'attacha surtout aux mathématiques, dans lesquelles il fit de remarquables progrès. Il montra également beaucoup de dispositions pour la physique ainsi que pour les sciences naturelles en général. Il alla à Gœttingue en 1793 pour se livrer à l'étude des sciences médicales. L'anatomie comparée et la physiologie eurent pour lui des attraits particuliers, et sa dissertation inaugurale, soutenue en 1796, annonça les réformes qu'il méditait dès-lors pour la seconde de ces deux belles sciences. Prenant la physiologie au point où l'avait laissée Haller, il voulait, à l'imitation de ce grand homme, la présenter au dix-neuvième siècle telle qu'elle résultait de l'ensemble de tous les travaux accomplis depuis cette époque; et c'est ce qu'il aurait fait s'il eût continué jusqu'au bout sa savante *Biologie.* Reçu docteur en 1796, Treviranus alla se fixer dans sa patrie pour y exercer l'art de guérir. Tout le temps que lui laissèrent ses occupations médicales, qui furent nombreuses, il le donnait à la lecture et à l'étude de la structure et des phénomènes des êtres organisés. Ce n'était jamais, dit Tiedmann, que sur des faits bien établis qu'il étayait ses considérations générales et ses théories. Aussi le nom de Treviranus restera honoré dans l'histoire de l'anatomie et de la physiologie pour les nombreuses découvertes que l'on doit à son talent d'observation et à son infatigable activité, aussi bien que pour l'originalité et la sagacité qu'a déployées son esprit en fondant ses théories sur la vie. Treviranus est mort le 16 février 1837. On a de lui :

Dissertatio inauguralis medica de emendanda physiologia. Gœttingue, 1796. — Ueber Nervenkraft und ihre Wirkungsart. (Dans le deuxième cahier du premier volume des Archives de physiologie de Reil.) — Physiologische Fragmente. Hanovre, 1797-99, 2 vol. in-8°. — Sur l'influence du galvanisme et de quelques agents chimiques sur les végétaux (dans les Archives du nord pour l'histoire naturelle et la médecine, publiées par Pfaff, Scheel et Rudolphi. Premier vol. Copenhague, 1800). — Recherches sur l'action de l'opium et de la belladone sur les poumons des reptiles, avec quelques remarques sur l'irritation galvanique. (Même journal, 1800.) — Biologie oder Philosophie der lebenden Natur. Gœttingue, 6 vol. in-8°, 18 2-22. Resultate einiger Untersuchungen über der innern Bau der Insekten (dans les Annales de la Société des sciences naturelles de Wettéravie. Premier vol. deuxième cahier. Francfort, 1809). — Ueber der innern Bau der Arachniden, avec 5 pl. 1 vol. Nuremberg, 1812. — De protei anguinei encephalo et organis sensuum disquisitiones zootomicæ cum figuris. IV. 4. Gœttingue, 1819. Ce travail est inséré dans le quatrième vol. des Nouveaux Mémoires de la Société royale de Gœttingue. — Avec son frère L.-C. Treviranus : Vermischte Schriften anatom. u. physiol. Inhalts. Gœttingue et Brême, 4 vol. in-4°, avec 39 pl. 1816 à 1821. Cet ouvrage, presque en entier de G.-R. Treviranus, contient de lui les mémoires suivants : *Premier vol.* publié à Gœttingue en 1816. — Mémoires sur la structure interne des insectes aptères.

—Mémoires sur différents sujets : 1. Sur la lumière du lampyris splendidula. 2. Observations sur le système nerveux de la grenouille, et sur quelques parties de cet animal jusque-là inaperçues. 3. Recherches sur l'influence du système nerveux sur la circulation du sang. 4. Sur les éléments organiques des corps animaux (ce mémoire est traduit dans le tome XXI du Journal complémentaire du Dictionnaire des sciences médicales, 1825). 5. Sur les vaisseaux et les fluides formateurs des plantes. 6. Découverte du mode de propagation des conferves oscillatoires. — *Deuxième vol.* Brême, 1817. — Suite des Mémoires sur la structure interne des insectes aptères. — Des organes de nutrition et du siége du sens de l'odorat chez les insectes, et des fonctions de la vessie natatoire des poissons ; publié précédemment dans les Annales de la Société de Wettéravie pour les sciences naturelles, troisième vol. prem. cahier, p. 147 Hanau 1812. — *Troisième vol.* Brême, 1820. — Sur les différences de forme et de situation des organes cérébraux dans les différentes classes du règne animal. Trad. dans le Journal complémentaire du Dictionnaire des sciences médicales, tom. XVII, p. 216, et XVIII, p. 2324, 184. — Sur le rapport réciproque des différentes parties du cerveau et du système nerveux, dans les différents degrés de l'échelle animale. Trad. dans le Journal complémentaire, tom. I, p. 303, 1813. — Sur les organes cérébraux, les nerfs et la vie végétative et sensitive, et leurs rapports réciproques. Trad. dans le Journal compl. tom. XVI, p. 113, 1823, et dans les Archives de medecine, 1823, tom. II, p. 392 et 556! — Sur l'hippocampe. Trad. dans les Archives de médecine, tom. III, p. 230. — Sur les nerfs de la cinquième paire, considérés comme nerfs des sens. Trad. dans le Journal complémentaire, tom. XV, p. 207, 1823, et par extrait dans les Archives de médecine, tom. III, p. 210, 1823.—Additions à l'anatomie comparée et à la physiologie des organes des sens. Trad. dans le Journal complém., tom. XVI, p. 231, 1823. — *Quatrième vol.* Brême, 1821. — Sur la relation organique des animaux inférieurs aux animaux supérieurs, et sur les mouvements automatiques des éléments organiques de certains organes des mollusques bivalves. — Beitræge zur Anat. und Physiol. der Sinnesswerkzeuge, prem. cahier (organe de la vue), grand in-folio, avec 4 pl. Bremen, 1828. — Sur la nature de la phlegmatia alba dolens, dans les Annales cliniques de Heidelberg, vol. V, p. 592. Traduit par extrait dans le Bulletin de Férussac, sciences médicales, tome XXII. — Die Erscheinungen und Gesetze des organischen Lebens. 2 vol. in-8°, en trois parties 1831 à 1833. — Beitræge zur Aufklærung der Erscheinung und Gesetze des organischen Lebens. Quatre cahiers, 1835 38. — *Premier cahier.* Sur la texture vésiculeuse du cristallin de l'œil comme cause de la faculté de voir des objets simples à différentes distances, et sur la structure interne de la rétine.—*Deuxième cahier.* Nouvelles recherches sur les éléments organiques des corps animaux et leur composition —*Troisième cahier.* Nouvelles recherches sur la théorie de la vue et sur la structure interne de la rétine de l'œil.—Avec son frère et Tiedmann : Zeitschrift für Physiologie Journal de physiologie, publié aussi sous le titre de : Untersuchungen ueber die Natur des Menschen, der Thiere u. der Pflanzen. 10 numéros ou 5 vol. in-4°. Heidelberg et Darmstadt, 1824-1835. — Les Mémoires que G.-R. Treviranus a fournis à ce journal sont les suivants :

Premier vol. Premier cahier, 1824. Sur les organes génitaux et la reproduction des mollusques, avec 5 pl. Trad. dans le Journal complément., t. XXI, p. 202 et 307, 1825, et par extrait dans le Bulletin universel de Férussac, sciences naturelles, t. V, p. 285, 1825.— *Deuxième cahier,* 1825 Sur l'adhérence des ovaires aux trompes dans quelques familles d'animaux mammifères. Trad. dans le Journal complément., t. XXIV, p 135, 1826, et par extrait dans le Bulletin de Férussac, sciences naturelles, t. VIII, p. 260. —Sur la structure interne du limaçon de l'oreille des oiseaux. Trad. par extrait dans le Bulletin de Férussac, sciences naturelles, volume IX, p 87, 1826. — *Deuxième volume. Premier cahier,* 1826 Additions pour la connaissance plus complète des organes génitaux et de la reproduction des poissons. Trad. par extrait dans le Bulletin de Férussac, sciences naturelles, t. IX, p. 355, 1826. — Observations critiques sur des opinions, des théories et des découvertes physiologiques (sur l'œil de la taupe, sur la description du système nerveux des guêpes, donnée par Home, dénonciation d'un plagiat anatomique).

Trad. par extrait dans le Bulletin de Férussac, sciences médicales, t. IX, p. 293, 1826. — *Deuxième cahier*, 1827. Sur les organes urinaires et génitaux mâles des tortues et spécialement de l'emys serrata. Trad. par extrait dans le Bulletin de Férussac, sciences naturelles, vol. XI, p. 334, 1827. — *Troisième volume. Premier cahier*, 1828. Sur le cerveau et les organes des sens de l'opossum didelphis virginiana. Trad. par extrait dans le Bulletin de Férussac, sciences naturelles, t. XV, p. 141, 1828. — Sur la préparation de la cire par les abeilles. — Sur la circulation des crustacés. Trad. par extrait dans le Bulletin de Férussac, sciences naturelles, t. XIV, p. 383, 1828. — Suite aux Remarques sur la reproduction des anodontes. Trad. par extrait dans le Bulletin de Férussac, t. XIV, p. 370, 1828. — Sur la structure interne de l'aphrodite hérissée. Trad. par extrait dans le Bulletin de Férussac, sciences naturelles, t. XXI, p. 165, 1830. — Sur l'existence d'individus sans sexe chez les hyménoptères et surtout les abeilles. Trad. par extrait dans le Bulletin de Férussac, sciences naturelles, t. XXI, p. 178, 1830 — *Quatrième volume. Premier cahier*, 1831. Recherches sur les organes respiratoires des animaux inférieurs. — Sur les hémisphères postérieurs du cerveau des oiseaux, des reptiles et des poissons, avec 4 pl. — Sur les puissances actives du sang chez l'homme et les animaux. — Sur le système nerveux du scorpion et des araignées, avec 1 pl. — *Deuxième cahier*, 1832. Sur la génération des sangsues. — Observations et tables pour l'élucidation de la structure et de l'action des organes du toucher chez les animaux, avec 2 pl. — Sur le cœur des insectes, son adhérence aux ovaires, et sur un vaisseau ventral des lépidoptères. — Sur la structure du nigua (acarus americanus L., acarus nigua de Geer), avec 2 pl. — Sur les rapports anatomiques des ancyles fluviatiles (ancylus fluviatilis), avec 1 pl. — *Cinquième volume. Premier cahier*, 1833. Sur l'anatomie du nerf facial dans le labyrinthe de l'oreille des oiseaux. — *Deuxième cahier*, 1835. Planches pour l'explication du Mémoire sur la génération des sangsues. — Sur les corps organiques du sperme des animaux et son analogie avec le pollen des plantes, avec 2 pl. — Sur la génération du lombric de terre.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd*).

Apr. J.-C. 1776. — VILLERMAY (Jean-Baptiste LOUYER), membre de l'Académie royale de médecine, de la Société de médecine pratique, était né à Rennes en 1776. Il fit ses études médicales dans sa ville natale, et devint chirurgien de l'hôpital militaire. Ayant souvent occasion de donner des soins à des militaires blessés, soit à Quiberon, soit dans la Vendée, il lui arriva maintes fois de favoriser leur évasion après les avoir guéris. Il fut mis en détention pour ce fait, et retenu long-temps en prison. Néanmoins le gouvernement sut apprécier les motifs qui l'avaient fait agir et y reconnut l'impulsion des sentiments d'humanité et non des opinions politiques. Villermay fut mis en liberté. Il vint à Paris en 1803, et y reçut le grade de docteur en médecine après avoir soutenu, sur l'hypochondrie et l'hystérie, une dissertation qui fut remarquée parmi les meilleures de l'époque. Louyer-Villermay tint depuis lors un rang honorable parmi les médecins de la capitale. Il est mort en 1838. Son principal ouvrage est sa thèse inaugurale, qu'il étendit jusqu'à en faire deux volumes. Il a aussi fourni à divers recueils périodiques ou académiques et au Dictionnaire des sciences médicales des articles assez nombreux; nous ne citerons que les ouvrages suivants :

Recherches historiques et médicales sur l'hypochondrie isolée, par l'observation et l'analyse, de l'hystérie et de la mélancolie. Diss. inaug. Paris, an X (1802), in 8°. — Traité des maladies nerveuses ou vapeurs et particulièrement de l'hystérie et de l'hypochondrie. Paris, 1806, in-8°, 2 vol. Ibid., 1816, in-8°.

(*Dict. hist. de la méd.*)

Ap. J.-C. 1777. — LOBSTEIN (Jean-Frédéric), l'un des professeurs les plus distingués de la Faculté de médecine de Strasbourg, anatomiste habile et auteur d'un des traités les plus importants qui existent sur l'anatomie pathologique, naquit à Giessen en 1777. A l'âge de treize ans, il vint avec sa famille se fixer à Strasbourg. Il y commença de bonne heure ses études médicales, mais il dut les interrompre bientôt pour aller remplir aux armées les fonctions d'élève en chirurgie. Dès qu'il put quitter cette carrière, il vint reprendre à Strasbourg le cours de ses études. L'anatomie l'occupa d'une manière particulière, et il

s'y rendit assez habile pour mériter, au bout de peu d'années, d'être nommé prosecteur de la Faculté, et bientôt après chef des travaux anatomiques. Il fut promu au doctorat en 1802, après avoir soutenu une thèse remarquable sur la nutrition du fœtus. La place de médecin en chef et professeur de l'école départementale d'accouchement du Bas-Rhin lui fut donnée. En 1814, il concourut avec Fodéré pour la chaire de médecine légale. Les titres antérieurs tout spéciaux de ce dernier lui valurent la préférence, mais Lobstein parut avec éclat dans le concours. En 1819, Cuvier fit créer pour lui une chaire d'anatomie pathologique. Il était en même temps directeur du Musée anatomique. Il joignit en dernier lieu à ces fonctions celles de professeur de clinique médicale. Lobstein est mort en 1835. Il serait superflu d'exprimer ici un jugement sur ses ouvrages, qui doivent être connus de tout le monde.

Recherches et observations anatomico-physiologiques sur la position des testicules dans le bas-ventre du fœtus et leur descente dans le scrotum, lues à la Société des sciences et arts de Strasbourg dans la séance du 1er messidor. (Dans les Archives des accouchements de Schweighæuser, tom. I, p. 269-319, et à part.) —Notice sur une distribution particulière des vaisseaux du cordon ombilical. (Dans les Archives des accouchements de Schweighæuser, tom. I. p. 320.) — Essai sur la nutrition du fœtus. Strasbourg, an X (1802), in-4°, 150 pp. 2 pl. — Rapport sur les travaux exécutés à l'amphithéâtre d'anatomie de Strasbourg pendant le premier semestre de l'an XII, présenté à l'assemblée des professeurs de cette école. Strasbourg, 1803, in-4°; ibid., 1804, in-4°. — Nachricht über eine Privat Entbindungs-Anstalt. In Siebold, Lucina, etc. 1803, p. 250. — Fragment d'anatomie pathologique de l'organisation de la matrice dans l'espèce humaine, lu à la première classe de la Société d'agriculture, sciences et arts du Bas-Rhin, dans la séance du 11 nivôse an XI. (Dans le Magasin encyclopédique, an 1803, et séparément. Paris et Strasbourg, 1803, in-8°, 32 pp.) — Observations anatomico-physiologiques sur la circulation du sang dans l'enfant qui n'a pas respiré. (Magasin encyclop. 1804.)— Mémoire sur l'ossification des artères. (Dans les Mémoires de la Soc. d'agriculture et des sciences et arts, etc., 1811.)— Observations sur la nature et l'importance de la sueur habituelle des pieds. (Dans le Journal de méd. chirurg. et pharm. de Corvisart, Leroux et Boyer, 1815, tome XXXIV, p. 162.)— Notice sur une espèce particulière d'hémorrhagie qui succède quelquefois à l'accouchement. (Dans le Journal de méd. chir. et pharm. de Corvisart, etc., 1816, tom. XXXV, p. 71.)—Mémoire sur la première inspiration de l'enfant nouveau-né. (Journ. de méd., chir. et pharm., 1816, tome XXXV, p. 298.)— Observations d'accouchements recueillies à la salle des accouchées de l'hôpital civil de Strasbourg. (Journal de méd., chir. et pharm., 1816, tom. XXXVI, p. 125-171 et 219-231.) Duchâteau ayant inséré dans le tome suivant du même journal une critique sur ces observations, Lobstein y répondit, tome XXXVII, p. 261-265. — Observations d'anatomie comparée sur le phoque à ventre blanc. (Journ. de méd., chirurg. et pharm., 1817, tome XXXIX, p. 20-59.)— Annales cliniques d'accouchements, de maladies des femmes et des enfants numéro 1. Observations sur l'application du forceps au-dessus du détroit supérieur du bassin. (Journal de méd., chir et pharm., 1817, tome XL, p. 310-53. Numéro 2, tome XLI, p. 33-56.) — Observations d'anatomie comparée sur un jeune sarigue. (Mém. de la Soc. méd. d'émulation, tome VIII.)— Sur l'inclinaison vicieuse du bassin de la femme considéré comme cause d'accouchements laborieux. Rapport par MM. Dubois et Désormeaux, extrait dans le Bulletin de la Fac. de méd., 1817, p. 517. — Vues générales sur l'anatomie pathologique. (Dans le Journal complémentaire du Dict. des sc. méd., tome II, 1818. p. 3 23 et 311-325.)— Observations sur la nature et l'importance de la sueur habituelle aux pieds. (Journal complémentaire, etc., tome XXIV, p. 212-22.)— Compte-rendu à la Faculté de médecine de Strasbourg sur l'état actuel de son Muséum anatomique. Strasbourg, 1820, in-8°. — Discours sur la prééminence du système nerveux dans l'économie animale, et l'importance d'une étude approfondie de ce système; prononcé à la séance publique de la Faculté de Strasbourg, 1821, in-8°. — De nervi sympathetici humani fabrica, usu et morbis commentatio anatomica-physiologico-pathologica. Paris, 1823, in-4°, avec 10 pl. — Compte sanitaire de la

salle des accouchées de l'hôpital civil de Strasbourg pour les années 1804 à 1814 inclusivement, rendu à la commission administrative des hôpitaux. Strasbourg, in-8°, sans date. — Mémoire sur la kirronose. (Dans Breschet, Répertoire d'anat. et de physiol. pathol., 1826, tom. I, p. 141, pl.)— Tableau général des maladies observées et traitées à la clinique interne de la Faculté de médecine de Strasbourg pendant les années 1821-25. Répert. d'anat. et de phys. pathol., tom. 1, p. 332. — Handbuch der Hebrmmenkunst, zum Gebrauche für seine Vorlesungen an der niederrheinischen Departementalschule und für angehende Hehammen entworfen. Strasbourg, 1827, in-8°. — Traité d'anatomie pathologique. Tome I, Paris et Strasbourg, 1829, in-8°, atlas ; tome II, ibid., 1833, in-8°, atlas. — Observation d'une mélanose générale. (Répert. d'anat. et de physiol. pathol., 1829, part. I.)— Notice sur les maladies qui ont été traitées à la clinique de M. Lobstein, à Strasbourg, pendant le mois de mai 1829. (Journ. complém., 1829, tome XXXIV, p. 267.)— Apoplexie nerveuse sans altération appréciable quelconque du cerveau ou de ses dépendances. (Dans la Clinique, tom. II, n. 48, et dans les Archives génér. de méd., 1830, tome XXIII, p. 260.) — Lobstein a aussi fourni au Dictionnaire des sciences mécicales l'article *Trisplanchnique* (nerf).

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1777. — DUPUYTREN (Guillaume), baron, premier chirurgien de Louis XVIII et de Charles X, professeur à la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Institut, de l'Académie royale de médecine et de plusieurs sociétés savantes nationales et étrangères, ancien inspecteur de l'Université, officier de la Légion-d'Honneur, naquit à Pierre-Buffière (Haute-Vienne) le 6 octobre 1777. Il fit ses études au collége de Raval-Magnac et de la Marche, et commença très-jeune encore l'étude de l'anatomie et de la chirurgie. A peine étudiant en médecine, déjà Dupuytren a mesuré toute l'étendue de la carrière ; il comprit bientôt que l'anatomie est la base de tout l'édifice médical, et il s'y livra avec ardenr ; l'adresse de ses mains servit merveilleusement son intelligence, et d'habiles dissections préparèrent le grand opérateur. Doué d'une prodigieuse facilité d'élocution et d'un profond savoir, il préluda à l'enseignement par des leçons particulières dont la modeste rétribution l'affranchit bientôt de l'état de gêne et de dénûment où le laissaient ses parents. A peine Dupuytren eut-il fait son premier cours public d'anatomie, que sa place fut marquée à côté des professeurs les plus distingués. La foule des élèves se précipitait à ses leçons, où la facilité, l'élégance, la grâce de l'orateur le disputaient à l'habileté des démonstrations. Son œil pénétrant savait distinguer, parmi ses auditeurs, l'intelligence paresseuse ou inattentive qui n'avait pas saisi le sens de ses paroles ; et aussitôt la même idée, reproduite sous une autre forme et présentée avec plus de chaleur, pénétrait de vive force les esprits les plus rebelles. Nommé prosectenr en 1795, lors de la réorganisation de l'école et avant l'âge de dix-huit ans, Dupuytren, en 1801, obtint, à la suite d'un concours brillant, la place de chef des travaux anatomiques; et, en 1803, celle de chirurgien-adjoint de l'Hôtel-Dieu. Ce fut à cette époque que Dupuytren, ayant G.-L. Bayle pour aide, se livra à des recherches fort importantes d'anatomie pathologique, dont on lit toujours avec intérêt le compte-rendu dans le Journal de médecine, chirurgie et pharmacie de Corvisart, Leroux et Boyer. En 1812 il fut appelé à remplir la chaire de médecine opératoire, vacante à la Faculté par la mort du célèbre Sabatier. Enfin il devint professeur de clinique chirurgicale en 1815, et chirurgien de l'Hôtel-Dieu en 1818. La plupart de ces nominations furent obtenues après des concours brillants et pénibles, dans lesquels Dupuytren eut à lutter contre des hommes d'un mérite transcendant, placés aujourd'hui à la tête de la médecine et de la chirurgie françaises. Dupuytren était essentiellement un homme de concours ; aussi s'est-il constamment montré zélé défenseur de ce genre d'épreuve, qu'il considérait comme le seul moyen d'assurer une succession de professeurs habiles, comme la seule barrière contre l'obsession, l'intrigue et le népotisme. Ce fut lui qui, dans une séance solennelle de la Faculté en 1821, demanda le rétablissement de cette institution, supprimée alors depuis plusieurs années, en proposant de tenir compte aux concurrents de leurs titres antérieurs : cette idée, pleine de sens et d'équité,

fut accueillie avec empressement par la Faculté, et fait aujourd'hui la base de l'une des épreuves de nos concours publics. « Comme professeur, dit M. Cruveilhier (1), nul n'a été plus richement doué, nul n'a su mieux que Dupuytren exprimer et, au besoin, voiler sa pensée. Dupuytren avait toutes les qualités de l'orateur et de l'improvisateur; les idées se présentaient toutes rédigées à son esprit dans l'ordre de leurs affinités, de leurs corrélations; la chaîne de leurs déductions se déroulait d'elle même dans cette tête où tout était à sa place, les expressions comme les idées. Il lui arrivait rarement de préparer une leçon, et, ce qu'on croira difficilement, ses leçons d'apparat, plus substantielles sans doute pour le fond, n'étaient peut-être pas les meilleures pour la forme. Elles perdaient de cette spontanéité que l'art ne remplace jamais.

» Dans les discussions des assemblées de la Faculté, il était d'une habileté oratoire admirable pour préparer les auditeurs les plus prévenus à accueillir favorablement ses idées, pour ménager l'amour-propre de ses adversaires, pour les amener presque malgré eux à son opinion. C'était toujours lui qui fermait la discussion; il s'emparait, en se les appropriant, des arguments favorables a sa manière de voir, et il avait tous les honneurs de la victoire lors même qu'il n'avait fait que reproduire les idées d'autrui habilement encadrées.

» Dupuytren avait pour l'exposition didactique (genre délibératif de l'école) un talent remarquable : tout y était clarté, logique, abondance, surabondance même. Son débit était généralement monotone et cadencé : il avait une manière a lui de couper, d'accentuer les phrases; mais lorsque son esprit était stimulé, son amour-propre mis en jeu, il devenait véritablement éloquent, le professeur faisait place à l'orateur, il enlevait son auditoire.

» C'est surtout comme praticien que Dupuytren a été reconnu comme le premier chirurgien de notre époque. On peut dire de lui ce qu'il avait dit lui-même de Corvisart, que jamais intelligence n'avait été servie par des organes meilleurs et plus heureusement exercés. Dupuytren était un praticien complet : il excellait dans l'art du diagnostic des maladies; il excellait dans leur traitement, dans l'art d'interroger un malade et de démêler la vérité de l'erreur. *Où souffrez-vous? depuis quand souffrez-vous? d'où vient votre mal?* telles sont les questions qu'il avait coutume d'adresser à ceux qui réclamaient ses soins. Souvent, avant d'avoir interrogé son malade, il savait déjà sa maladie, il pouvait en tracer l'histoire et redresser les erreurs. Son coup d'œil rapide et sûr avait tout deviné. Personne, enfin, n'a jamais été doué à un plus haut degré de cette espèce de sens surajouté que l'on est convenu d'appeler le *tact médical* ou *chirurgical*. Citons quelques exemples de diagnostic qui semblent le plus haut degré où l'intelligence de l'homme puisse atteindre. Une femme se présente à la consultation avec une amygdale très-considérable : au grand étonnement des assistants, Dupuytren diagnostique un kyste acéphalocyste de l'amygdale; il demande un bistouri, incise cette amygdale, d'où s'échappe une poche d'acéphalocystes. Cette femme ayant éprouvé, à la suite de l'opération, des accidents du côté des reins, Dupuytren, qui savait que les kystes acéphalocystes se montrent quelquefois simultanément dans plusieurs parties du corps, déclare que chez cette malade il existe d'autres kystes acéphalocystes dans les reins, ce que l'autopsie ne tarda pas à démontrer.

» Voici un exemple non moins éclatant de cette pénétration à laquelle rien n'échappe. Un homme, qui avait reçu quelques jours auparavant un coup à la tête, est admis dans le service chirurgical de l'Hôtel-Dieu, avec des symptômes cérébraux. Dupuytren dit à ses aides, surpris, de lui préparer, pour le lendemain, les instruments de l'opération du trépan, parce qu'il y avait dans le crâne du pus à évacuer. Dupuytren, suivant en cela la méthode de Desault, pratiquait fort rarement le trépan. — Il trépane : rien sous les os; il incise la dure-mère : rien sous la dure-mère; alors il plonge un bistouri dans l'épaisseur de la substance du cerveau : un flot de pus s'échappe par la voie qui lui est ouverte aux yeux des spectateurs frappés d'admiration.

» Était ce par une inspiration soudaine et comme instinctive que la présence du pus avait été révélée à Dupuytren? Non, il devait cette découverte à la réflexion, à l'étude sérieuse

(1) Notice biographique sur Dupuytren.

et approfondie des symptômes primitifs et consécutifs des commotions du crâne, et des rapports de ces symptômes avec les lésions matérielles du cerveau et de ses membranes.

» Dupuytren excellait aussi dans ce qu'on pourrait appeler les préparatifs moraux de l'opération : il était impossible de résister à la persuasion qu'il savait inspirer à ses malades. Pendant l'opération il était admirable : rien n'était donné ni à la précipitation, ni au hasard ; pas un mouvement, pas un coup de bistouri qui n'eussent un but : le brillant, la rapidité de l'action, tout était sacrifié à la sûreté. Il n'était point impatient, car il était fort. Pendant qu'il opérait il pouvait causer avec le malade, qu'il encourageait, et avec les élèves, auxquels il rendait compte des circonstances les plus remarquables. Il n'était jamais plus beau que lorsqu'il rencontrait quelque difficulté imprévue, ou lorsque survenait un accident grave pouvant compromettre immédiatement la vie du malade : alors on le voyait, tantôt continuer l'opération avec un sang-froid imperturbable, comme si tout avait été prévu, tantôt s'interrompre et faire part aux assistants de ce qui se passait, évitant avec un tact admirable de rien dire ni de rien faire qui pût alarmer le malade, et à l'instant il prenait un parti décisif; aussi ses malades avaient-ils en lui une confiance sans bornes.

» Dupuytren possédait l'ensemble complet des connaissances médicales et chirurgicales. Il savait bien opérer, mais il savait aussi entourer son malade de tous les soins hygiéniques et médicaux qui pouvaient préparer et assurer le succès d'une opération. Il n'ignorait pas qu'une opération place l'économie vivante dans des conditions de débilité qui la disposent à contracter toutes les maladies régnantes ; aussi ne pratiquait-il jamais une opération sans consulter avec un soin scrupuleux la constitution médicale et épidémique. L'expérience lui avait appris que le danger des accidents consécutifs était imminent, lorsque l'opération était pratiquée sur des organes plus particulièrement envahis par la cause épidémique actuellement en vigueur. Aussi ajournait-il dans de semblables circonstances toutes les opérations qui pouvaient être ajournées. Aussi redoutait-il les opérations de taille, quand sévissait la péritonite ; les opérations de cataracte, quand régnait l'ophthalmie ; toutes les opérations de chirurgie, quand régnaient l'érysipèle, la pourriture d'hôpital, etc. Le typhus de 1813 1814 aurait, au besoin, confirmé toutes ses idées à cet égard. Dupuytren était clinicien dans toute l'étendue de l'expression : de chaque fait particulier il savait tirer tout le parti possible, l'envisager sous toutes les formes et le rattacher, non à des théories, mais à d'autres faits du même ordre puisés dans sa pratique.

» Avec la capacité intellectuelle qui le caractérisait, sur le plus grand théâtre chirurgical où jamais homme de l'art ait été placé, au grand Hôtel-Dieu de Paris, où il avait succédé à Pelletan et à Desault, Dupuytren, actif, infatigable, doué d'une force de volonté qui ne connaissait d'obstacle que pour le vaincre, est devenu le plus grand chirurgien de la première moitié du dix-neuvième siècle. Jamais vie pratique n'a été mieux remplie ; esclave des devoirs de sa profession, il n'a pas manqué une seule fois pendant trente ans à sa visite de l'Hôtel-Dieu. Le service de cet hôpital lui paraissait son grand devoir, et, pour le remplir, il aurait négligé toutes ses autres occupations. Personne n'a mené une vie plus laborieuse, plus austère, plus rigoureusement dominée par les devoirs, plus étrangère à ce qu'on appelle plaisirs. Jamais, quand il s'est agi des devoirs de sa profession, Dupuytren n'a reculé ni devant les fatigues, ni devant le danger. Le 30 mars 1814, lors du combat à la suite duquel Paris tomba au pouvoir de l'Europe coalisée, on le vit traverser Paris, avec les internes de l'Hôtel-Dieu, pour porter secours aux blessés, en dehors de la barrière de la Villette, sous le feu le plus vif de l'ennemi. La révolution de 1830 le vit constamment à l'Hôtel Dieu, comme l'invasion de 1814. Pendant les trois journées, il se multiplia en quelque sorte par son activité et son dévouement. Un rapport public signala cette belle conduite à la reconnaissance de la France et de la postérité.

» Dupuytren, si haut et si grand par l'intelligence, avait une organisation morale des plus malheureuses. Il était naturellement triste, mélancolique ; on peut dire de lui qu'il n'avait pas la gaieté du cœur, il n'avait que celle de l'esprit, factice, passagère comme les circonstances extérieures qui la font naî-

tre. De là une bizarrerie, une inégalité d'humeur qui a fait porter sur lui, par les gens du monde, des jugements si contradictoires : aujourd'hui poli jusqu'à l'excès, aimable, enjoué, communicatif, bonhomme, généreux; demain morose, impoli, inabordable, brusque jusqu'à la grossièreté, emporté jusqu'à la colère, intéressé jusqu'à l'avarice. » (*Op. cit.*)

Dupuytren, riche, considéré, le premier de sa profession, avait formé le projet de renoncer à l'exercice de la chirurgie à l'âge de soixante ans. Il voulait, disait-il, « laisser le champ libre à une jeunesse impatiente qu'il voyait se consumer en efforts impuissants derrière d'éternels vieillards.» Ses vœux n'ont point été exaucés, il ne devait point atteindre l'âge où il avait marqué sa carrière médicale. « Depuis quelque temps, ajoute M. Cruveilhier, sa brillante santé paraissait s'altérer; son activité, jusque-là infatigable, connaissait des limites; son inflexible volonté se laissait dompter par l'obstacle; sa sévérité inexorable avait moins d'exigence et se relâchait jusqu'à admettre l'excuse. Il avait même consenti à partager le service de l'Hôtel-Dieu avec MM. Breschet et Sanson, ses amis; mais, pour ceux qui le connaissaient à fond, ce partage était un signe de décadence. — Faisant un jour sa leçon, il sent que sa bouche se dévie, que la joue droite est soulevée par la colonne d'air qui s'échappe de sa poitrine; il veut fermer la paupière du côté droit, il ne le peut plus, et l'œil reste à découvert. A ce signe, il reconnaît qu'il est frappé d'apoplexie. Dans ses idées, la paralysie va gagner les membres supérieur et inférieur du même côté: et néanmoins il continue sa leçon. L'articulation des sons est difficile, parce que l'air s'échappe involontairement de sa bouche. N'importe, il soutient de sa main la joue paralysée; il veut finir sa leçon. Le courage peut-il aller plus loin? non, jamais la puissance du moral sur le physique, de l'âme sur le corps ne fut démontrée d'une manière plus éclatante, et l'on vit cet homme extraordinaire dominer par la force de la volonté un mal invincible; soutenir, par l'énergie du caractère, son organisation ébranlée, et ne livrer l'homme à la maladie que lorsque le professeur eut rempli ses devoirs jusqu'au bout.

» Dupuytren avait en effet une paralysie de la moitié droite de la face, mais paralysie limitée au nerf facial; il conservait d'ailleurs la plénitude de ses facultés intellectuelles, et elles ne lui servaient qu'à mieux comprendre, qu'à s'exagérer la gravité du mal. Il sentait que son cerveau venait de recevoir une brèche qui serait bientôt suivie d'une seconde, celle-ci d'une troisième; sa constitution de fer était entamée, Dupuytren n'était plus qu'un débris de lui-même. C'est pour échapper à ces tristes pensées et à des occupations qu'il n'avait pas eu le courage d'abandonner, qu'il consentit à faire un voyage en Italie; premier voyage d'agrément qu'il se fût permis dans toute sa vie.

» De retour à Paris, il s'affaiblit de jour en jour; il alla prendre de lui-même et sans conseil des bains de mer à Tréport, et revint plus malade encore : Dupuytren éprouvait, dans tout le systène musculaire, un affaiblissement qui lui faisait croire à une maladie de la moelle épinière. Etrange impuissance de l'homme! dans tout autre, Dupuytren eût reconnu, du premier coup d'œil, les caractères de la maladie; et ses yeux, toujours si clairvoyants, ne trouvent point de lumière pour apprécier son état. Ce fut alors qu'il réclama les soins de ses confrères qui, à l'anhélation, à l'infiltration des jambes, reconnurent un épanchement dans la plèvre. Un mieux sensible ayant donné un peu d'espérance, Dupuytren voulut reprendre ses occupations à l'Hôtel-Dieu. Mais bientôt les suffocations se reproduisirent, des coliques néphrétiques avec expulsion de graviers se manifestèrent : la ponction de la poitrine à laquelle il avait consenti d'abord, fut repoussée, et après deux mois de souffrances continuelles, il mourut le 7 février 1835, en laissant par testament une partie de son immense fortune pour des institutions qui servissent aux progrès de la médecine. L'anatomie pathologique avait été sa première pensée médicale, elle fut la dernière. Il voulut que cette science, dont on ne s'occupait qu'accessoirement dans les cours de pathologie et de clinique, eût un enseignement spécial; et deux cent mille francs furent affectés à la création d'une chaire nouvelle. Par suite d'une heureuse idée de M. Orfila, doyen de la Faculté de médecine, approuvée par Dupuytren, la chaire a été instituée par le gouvernement, et une partie du legs consacrée à l'érection d'un

musée d'anatomie pathologique (le *Musée Dupuytren*), annexe presque nécessaire du cours, et qui, bien administré, pourra devenir le plus riche musée du monde.

» Comme écrivain, Dupuytren n'a pas donné à la science tout ce qu'elle avait le droit d'attendre de lui. Ce fut un des regrets qu'il exprimait en mourant; on ne peut donc lui demander de ces titres scientifiques, de ces ouvrages qui ne sauraient être achevés que dans le silence de la méditation, dans la continuité du travail : mais il serait injuste de le présenter les mains vides aux yeux de la postérité, comme n'ayant exercé qu'une action secondaire aux yeux de la science. Plusieurs découvertes en anatomie, en physiologie et en chirurgie; de nombreux perfectionnements dans presque toutes les méthodes et presque tous les procédés opératoires; une nouvelle impulsion imprimée à l'anatomie pathologique, voilà les titres scientifiques incontestables auxquels Dupuytren a dû de faire partie du corps savant qui n'accueille dans ses rangs que ceux qui ont éclairé la science par d'importantes découvertes. Les travaux les plus remarquables de Dupuytren sont :

1° *Anatomie.* — Nous devons à Dupuytren la description d'un tissu qui avait échappé au génie de Bichat, *du tissu érectile*. C'est encore à Dupuytren qu'on doit la première description bien faite *de la texture de la rate*, qu'il considère comme essentiellement formée par un tissu érectile. Le premier il a décrit les *canaux veineux des os du crâne*. C'est encore à lui qu'est due la distinction des tissus fibreux en *tissus fibreux blancs et non élastiques*, et en tissus fibreux *jaunes et élastiques*.

2° *Physiologie.* — Relativement à la physiologie, Dupuytren, marchant sur les traces de Haller, avait commencé sur les animaux vivants une série d'expériences destinées à éclairer les points obscurs de la vie. Il a analysé les *mouvements du cerveau*, et parfaitement démontré que cet organe était agité par un double mouvement. Aux travaux physiologiques de Dupuytren, doivent se rapporter ses recherches sur les *causes du méphitisme des fosses d'aisance*. Ce travail, poursuivi pendant un an avec une persévérance et un dévouement au-dessus de tout éloge, faillit plusieurs fois lui coûter la vie. Dupuytren avait fait une étude particulière *de la rage* : on peut même dire qu'il a brisé les chaînes des malheureux hydrophobes, et mis un terme aux supplices qu'une terreur barbare ajoutait à leurs tourments.

3° *Chirurgie.* — Il n'est peut-être pas un seul point de doctrine et de pratique chirurgicale sur lequel Dupuytren n'ait laissé trace de son passage. Contentons-nous de présenter ici les découvertes ou modifications les plus saillantes. — *Anus contre nature.* Il a affranchi l'humanité de cette horrible, de cette dégoûtante infirmité. — *Amputation de la mâchoire inférieure.* Le premier ou l'un des premiers, Dupuytren d'une main hardie a amputé la mâchoire inférieure cancéreuse en ne laissant que les deux branches de l'os. — *Taille bilatérale.* S'il est vrai que l'idée de cette opération n'appartienne pas entièrement à Dupuytren, c'est à lui que revient l'honneur de l'avoir pratiquée le premier un grand nombre de fois, et d'avoir mis en lumière ses avantages incontestables. — *Ligature des artères substituée dans certains cas à l'amputation des membres.* Dupuytren n'a pas seulement imaginé un grand nombre de procédés pour l'amputation des membres, il a fait plus, il a restreint le nombre des cas dans lesquels l'amputation doit être pratiquée. —*Fractures.* Il n'est presque aucun appareil de fracture que Dupuytren n'ait modifié d'une manière plus ou moins avantageuse. Son Mémoire sur les fractures du péroné, inséré dans l'*Annuaire des hôpitaux*, abonde en considérations pratiques du plus haut intérêt : on peut le considérer comme un traité des fractures en général, et des fractures du péroné en particulier, pour lesquelles il a imaginé un appareil fort ingénieux. — *Luxations.* Nous devons à Dupuytren un Mémoire sur la *luxation des vertèbres cervicales*; un travail plus important encore sur les *luxations congéniales du fémur*, que personne n'avait bien décrites avant lui. — *Hernies.* Les leçons de Dupuytren, sur les hernies, ont éclairé tous les points qui avaient échappé aux recherches d'Arnaud, de Richter et de Scarpa. Nul n'opérait mieux une hernie que Dupuytren; nul n'a plus nettement tracé les règles à suivre dans les divers temps de l'opération, et jeté un plus grand jour sur les diverses causes de l'étranglement. — *Extirpation du col utérin.* Le premier, il a importé en France cette extirpation déjà prati-

quée plusieurs fois par Osiander; mais il ne tarda pas à y renoncer entièrement : « elle est inutile et dangereuse, disait-il, lorsque la dégénération cancéreuse n'existe pas ; elle est impraticable lorsque cette dégénération existe, à moins qu'elle ne consiste dans une sorte de végétation pédiculée. » On peut encore citer sa découverte relative à la *rétraction des doigts* par raccourcissement de l'aponévrose palmaire, sa classification si complète et si vraie des *brûlures*, sa théorie de l'*anthrax*, etc...

4° *Anatomie pathologique* — Ce fut en 1803 que Dupuytren fit son premier cours d'anatomie pathologique; alors chef des travaux anatomiques, et, comme il le dit lui-même, plein de la lecture de Morgagni et des savantes leçons de Corvisart, il voyait un champ vaste ouvert au talent observateur qu'il possédait à un si haut degré. Dès cette époque, il annonçait la publication prochaine d'un *traité d'anatomie pathologique;* mais le torrent des occupations d'une des pratiques les plus étendues qui fut jamais, lui fit ajourner indéfiniment ce projet; et la thèse de *Marandel* sur les *irritations*, publiée sous l'inspiration de Dupuytren, est bien propre à augmenter nos regrets. (CRUVEILHIER, *Op. citat.*)

Apr. J.-C. 1778. — DÉSORMEAUX (Marie-Alexandre) naquit à Paris, le 5 mai 1778, et fut dès son bas âge destiné à embrasser la profession de son père, qui long temps pratiqua et enseigna dans cette ville l'art des accouchements avec beaucoup de distinction. Malheureusement le jeune Désormeaux perdit trop tôt celui qui devait lui servir de guide; cependant il ne se laissa point abattre, et, à peine âgé de vingt ans, on le vit continuer avec succès le cours d'accouchements que son père avait commencé, et qu'une mort inopinée l'empêcha de terminer. A la même époque, c'est-à-dire en 1798, Désormeaux obtint le premier prix au concours de l'École pratique. Peu après, atteint par la conscription, il fit, comme chirurgien militaire, plusieurs campagnes en Italie, et ce ne fut qu'après la paix qui suivit la bataille de Marengo qu'il put revenir à Paris, où il devint, par voie de concours, aide d'anatomie à la Faculté de médecine, où bientôt, après avoir remporté un des prix fondés par Cabanis, il fut reçu docteur le 28 avril 1804. Depuis lors, Désormeaux se livra avec ardeur et distinction à la pratique de la médecine et à celle de l'art des accouchements, jusqu'à l'époque où la mort du célèbre Baudelocque laissa vacante une chaire de professeur d'accouchements dans le sein de la Faculté. Désormeaux, malgré sa jeunesse, ne craignit point d'entrer en lice avec des hommes auxquels un mérite reconnu, des travaux déjà publiés, et surtout une longue expérience, semblaient devoir promettre un succès assuré sur leur jeune compétiteur : le résultat du concours fut tout à son avantage. — Devenu professeur de la Faculté de médecine, l'estime que Désormeaux inspira à ses confrères les détermina à lui conférer, lors de la mort de Sue, les fonctions de trésorier, fonctions qu'il remplit jusqu'à l'époque où cette Faculté fut renversée par l'ordonnance de 1822 — Désormeaux s'occupa moins de publier que de rassembler des matériaux que plus tard il se proposait de mettre en œuvre, désirant que le temps, l'expérience et surtout la maturité du jugement sanctionnassent les préceptes qu'il voulait adopter. Il ne faut donc pas s'étonner s'il ne reste de lui qu'un petit nombre d'*écrits* dans lesquels il est aisé de reconnaître la justesse de pensée et d'esprit qui formait en quelque sorte le type de son caractère. La mort de Chaussier ayant laissé vacante la place de médecin en chef de l'hospice de la Maternité, cette place importante fut confiée à Désormeaux. Tout se réunissait donc pour lui faire espérer l'avenir le plus heureux : chéri de sa famille, jouissant de l'estime et de la considération de ses collègues, placé parmi les membres les plus influents de l'Académie royale de médecine et entouré de la confiance publique, il n'avait plus rien à désirer, lorsqu'une mort aussi rapide que celle dont son père avait été frappé, termina sa carrière le 30 juin 1830.

Les ouvrages de Désormeaux sont : 1° la thèse qu'il soutint pour son admission au doctorat; elle a pour titre : Précis de doctrine sur l'accouchement par les pieds; 2° la dissertation écrite en latin qui fit le sujet de son argumentation à l'époque du concours pour la chaire d'accouchement, elle est intitulée *de Abortu;* 3° plusieurs articles importants consignés dans le Nouveau Dictionnaire de médecine.

Apr. J.-C. 1779. — MONTÈGRE (Antoine-François Jenin de), né à Belley, le 6 mai 1779, porta pendant quatre ou cinq ans les armes, au sortir du collége, et vint ensuite étudier la médecine à Paris, où il prit ses grades avec distinction. Sa jeunesse ne lui permettant pas encore de se former une clientèle, il accepta une place d'ingénieur du cadastre, qu'il exerça pendant quelque temps, après quoi il revint à Paris, où il pratiqua bientôt son art avec succès, et se fit connaître en même temps par des écrits et des recherches annonçant à la fois un médecin instruit, un excellent physiologiste et un philosophe éclairé. En 1814, il conçut le dessein d'aller répandre les lumières de l'Europe parmi les Haïtiens, et l'exécuta quatre ans après. Arrivé au port de Jacquemel, le président de la république l'accueillit avec distinction, et le pria de se rendre au Port-au-Prince, où lui-même devait bientôt retourner. Montègre s'étant jeté à l'eau dans la route, pour sauver la vie à une femme qui allait périr, entraînée par le courant d'une rivière, contracta peu de temps après la fièvre jaune, qui l'enleva le 4 septembre 1818. On a de lui :

Du magnétisme animal et de ses partisans, ou Recueil de pièces importantes sur ce sujet, précédé des observations récemment publiées. Paris, 1812, in-8o. — Expériences sur la digestion dans l'homme, présentées à la première classe de l'Institut de France, le 8 septembre 1812; suivies du rapport des commissaires nommés par l'Institut. Paris, 1814, in-8o. — Examen rapide du gouvernement des Bourbons en France, depuis le mois d'avril 1814 jusqu'au mois de mars 1815, in-8o; deuxième édition, ibid., 1815, in-8o. — Observations sur les lombrics ou vers de terre, présentées à la première classe de l'Institut de France, et suivies du rapport fait à l'Institut par MM. Lamarck et Cuvier. Paris, 1815, in-8o, 1 pl. —(Imprimées d'abord dans les Mémoires du Muséum d'histoire naturelle.)— Des hémorrhoïdes, ou Traité analytique de toutes les affections hémorrhoïdales. Nouvelle édition publiée par la veuve de l'auteur. Paris, 1819, in-8o. — Cet ouvrage avait d'abord paru dans le Dictionnaire des sciences médicales, où Montègre a inséré beaucoup d'autres articles.

(*Biogr. méd. — Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1779. — RICHERAND (Anthelme), né à Belley, le 4 février 1779, se rendit à Paris, en 1796, pour y étudier la médecine, et fit partie de cette école de santé d'où sont sortis tant de praticiens habiles et de professeurs distingués. En 1799, il soutint l'acte public alors exigé pour être admis à l'exercice de l'art de guérir. Il se livra à cette époque à l'enseignement de la physiologie; et, malgré le désavantage d'une prononciation laborieuse et embarrassée, il sut attirer et fixer à ses cours un assez grand nombre d'élèves, par la clarté et la précision avec lesquelles il décrivait les fonctions. En 1800, Richerand fut nommé chirurgien en chef adjoint à l'hôpital Saint-Louis. Il devint aussi chirurgien-major de la garde de Paris et de la garde départementale. Le choix de l'école de médecine l'appela, en 1807, à la chaire de professeur de pathologie externe devenue vacante par la mort de Lassus. Nommé, en 1814, membre de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur, il obtint, en 1815, des lettres de noblesse, et prit le titre de chevalier. Richerand fut professeur d'opérations de chirurgie à la Faculté de médecine de Paris, chirurgien en chef de l'hôpital Saint-Louis, membre de l'Académie royale de médecine, de plusieurs autres sociétés savantes, et décoré de plusieurs ordres étrangers.

Dès ses premiers pas dans la carrière médicale, Richerand montra le désir d'atteindre à la triple réputation de littérateur, de physiologiste, et de chirurgien-praticien. Doué d'une imagination vive, d'un talent facile, écrivant avec légèreté, il occupait un rang distingué parmi les hommes qui, de nos jours, se sont occupés de la composition d'ouvrages sur la médecine; mais il s'est montré plus propre à faire connaître les travaux des autres, qu'à reculer lui-même les limites de l'art, ou à perfectionner les opérations qui lui appartiennent. Ses écrits ne sont remarquables que par la clarté des classifications, l'enchaînement des détails, et un style plus brillant que correct. En physiologie, par exemple, il est notoire que Richerand a puisé sans réserve dans les ouvrages de Haller, Bordeu, Grimaud, Bichat, etc. Il profita surtout des travaux du vénérable Chaussier, qu'il négligea presque constamment de citer, et qui s'en vengea par des épigrammes

dont tous les élèves de l'ancienne Faculté de médecine conserveront longtemps le souvenir. En chirurgie, Richerand mit à contribution l'Académie royale de chirurgie, Desault, Sabatier, Boyer, et tous les chirurgiens de l'époque. Il a cependant rendu des services réels à l'instruction élémentaire, physiologique et chirurgicale, en la répandant et en la rendant plus étendue et plus complète. Mais aussi, ses ouvrages, par le ton tranchant qui s'y fait remarquer, par la légèreté avec laquelle les questions les plus graves y sont décidées, ont été quelquefois nuisibles, en donnant aux élèves une idée exagérée des connaissances qu'ils y avaient puisées, et en les détournant de la lecture, soit des écrits originaux, soit des traités moins superficiels, qui sont les sources d'une éducation chirurgicale solide.

Les jugements de Richerand sur les hommes et sur les choses ont été souvent empreints du caractère de la passion. Les hommes les plus habiles, les plus recommandables, n'ont pas été à l'abri de ses attaques. On se rappelle encore la critique virulente qu'il fit, dans le sixième volume du Magasin encyclopédique, du Traité des membranes de Bichat. Il prétendit alors que ce livre, dans lequel les médecins français commencèrent à reconnaître le premier physiologiste de l'époque, était du nombre de ceux qui grossissent le volume de la science sans en augmenter le trésor. Semblable à une fausse monnaie, les ouvrages de ce genre n'ont cours, disait-il, qu'autant que le public n'est pas éclairé sur leur nature. L'auteur avait, suivant notre aristarque, tout emprunté à ses prédécesseurs, tout copié dans Haller, Bonn et autres; enfin, il avait trouvé le moyen de faire naître mille questions d'une seule par des réponses toujours moins satisfaisantes. Ainsi fut jugé Bichat. M. Magendie a été en butte à des traits du même genre. Richerand le présente comme un de ses élèves qui a publié une sorte de table analytique de son ouvrage, dans laquelle, transposant simplement les volumes sans rien changer à l'ordre réel des matières, il essaie de se donner une apparence d'originalité par quelques allégations sans preuves et par des plaintes risibles sur l'état d'imperfection où tant de travaux ont laissé la physiologie. M. Roux n'a pas été plus ménagé dans plusieurs endroits de la Nosographie. La plupart des procédés de Dupuytren ont été, ou attribués à d'autres personnes, ou attaqués par de fades plaisanteries dans un discours académique. Enfin, Desault lui-même, qui, au commencement de 1821, était encore pour Richerand « un génie hardi et libre qui seul représentait dignement la chirurgie française au moment où la révolution amena la suppression de l'Académie, ». Desault devint, le 15 novembre de la même année, « un chirurgien qui, s'exagérant à lui-même l'importance de ses travaux, fonda sa renommée sur des titres dont chaque jour voit diminuer la valeur, et sur des inventions qui seront bientôt plongées dans l'oubli. » Or, quelques mois auparavant, Richerand trouvait encore excellents la plupart des appareils et des procédés de Desault; il les faisait représenter au trait dans sa Nosographie, afin de les mieux graver dans l'esprit des élèves. C'est ainsi qu'aveuglés par des motifs personnels d'intérêt ou de haine, et ne pouvant rien supporter d'élevé autour d'eux, certains hommes se livrent incessamment aux plus étranges écarts, et portent les jugements les plus erronés et les plus contradictoires, s'attachant à détruire eux-mêmes toute la valeur et toute l'importance que l'on pourrait attacher à leurs discours et à leurs opinions.

Indépendamment d'un grand nombre de *mémoires*, d'*observations* et d'*articles* insérés dans le Magasin encyclopédique, la Décade philosophique, les Mémoires de la Société médicale d'émulation, le Dictionnaire des sciences médicales et le Journal complémentaire, on a de Richerand, qui est mort à Paris le 22 janvier 1840, les écrits suivants :

Dissertation anatomico-chirurgicale sur les fractures du col du fémur. Paris, 1799, in-8°. — Nouveaux éléments de physiologie. Paris, 1801, in-8°. 1802, 2 vol. in-8°. 7e édition, 1817, in-8°. — Nosographie chirurgicale. Paris, 1803, 2 vol. in-8°. 1805, 4 vol. in-8°. 5e édition sous le titre de : Nosographie et thérapeutique chirurgicales. Paris, 1821, 4 vol. in-8°, avec des planches gravées au trait. — La physiologie pathologique ayant éprouvé depuis quelques années une révolution importante, et cet ouvrage reposant toujours sur l'ancien système ontologique, il en résulte qu'il n'est plus à la hauteur des connaissan-

ces médicales actuelles, et que l'on ne peut plus le prendre pour guide dans l'étude des maladies externes. Les planches dont il est orné n'ajoutent rien à sa valeur et ne sont d'aucune utilité réelle. — Leçons du C. Boyer sur les maladies des os, rédigées en un traité complet de ces maladies. Paris, 1803, 2 vol. in-8°. — Des erreurs populaires relatives à la médecine. Paris, 1809, in-8°. Ibid., 1812, in-8°. — De l'enseignement actuel de la médecine et de la chirurgie. Paris, in-4° (sans date et sans nom d'auteur). — Cet écrit, imprimé à la fin de 1816, aux frais de la Faculté de médecine, est, d'après le témoignage général, sorti de la plume de Richerand. — OEuvres complètes de Bordeu, précédées d'une notice sur sa vie et sur ses ouvrages. Paris, 1818, 2 vol. in-8°. — Histoire d'une résection des côtes et de la plèvre. Paris, 1818, in-8°. — L'opération entreprise par Richerand, et dont il est rendu compte dans cet opuscule, consistait à retrancher une partie des muscles intercostaux, des côtes et de la plèvre, à l'occasion d'un cancer des parois du thorax. Elle fut exécutée sans que l'on eût la certitude de pouvoir enlever la totalité de la maladie, qui repullula quelque temps après et fit périr le sujet. C'est à l'occasion de cette opération, plus que hasardée, que Richerand proposa d'ouvrir largement la poitrine et le péricarde, dans le cas d'hydropisie de cette membrane, afin de procurer son oblitération par l'inflammation que déterminerait l'entrée de l'air dans sa cavité. — Discours prononcé à la séance publique de la Faculté de médecine de Paris, le 7 novembre 1820. Paris, in-4°. — Dans ce discours, Richerand s'efforça d'établir la supériorité de la chirurgie sur la médecine, et ne négligea pas d'adresser quelques injures aux rédacteurs de certains recueils périodiques, lesquels, sans doute, n'avaient pas parlé avec assez de révérence de l'opération indiquée plus haut. — Rapport sur les premiers travaux de la section de chirurgie de l'Académie royale de médecine, lu à la séance du 15 novembre 1821. Paris, 1821, in-4°. Inséré aussi dans le Journal complémentaire du Dictionnaire des sciences médicales, tome II.

(*Biog. méd.*)

Apr. J. C. 1781. — MECKEL (Jean-Frédéric), le membre le plus illustre d'une famille célèbre dans la médecine durant trois générations, était fils de Philippe-Frédéric-Théodore. Après avoir fait ses études médicales dans l'université de Halle, sa ville natale, il y fut reçu docteur; puis, quelque temps après, il entreprit un voyage scientifique en France et en Italie, auquel il consacra plusieurs années. A son retour, il fut nommé, au commencement de 1808, professeur ordinaire d'anatomie et de chirurgie, en remplacement de Loder, qui avait été appelé à Moscou. Ses premiers ouvrages le placèrent au rang des anatomistes les plus distingués; et ses deux grands ouvrages d'anatomie humaine et comparée l'ont mis depuis en tête de ceux de son pays et de son siècle. Un grand nombre d'académies lui conférèrent le titre de membre; il fut décoré de divers ordres.

Meckel est mort le 31 octobre 1833, laissant inachevé, mais fort avancé, son Manuel d'anatomie comparée.

Diss. inaugural. de cordis conditionibus abnormibus. Halle, 1802, in-4°, fig. — Ablandlungen aus der Menschlichen und Vergleichenden anatomie und physiologie. Halle, 1806, in-8°. — Versuch über den bau des kleinen gehirns in menschen und thieren (avec Reil), dans Reil, Archiv für physiologie, 1808. — Handbuch des pathologischen anatomie. Leipsick, 1812, 1816, 1818, in-8°, deux tomes en trois volumes. — Diss. de ascidiarum structura, Halle, 1814, in-4°, fig. — De duplicitate monstrosa commentarius. Halle et Berlin, 1815, in-fol. 8 pl. Handbuch der menschlichen anatomie. Halle et Berlin, 1815-1820, in-8°, 4 vol. Traduit en français et augmenté des faits nouveaux dont la science s'est enrichie jusqu'à ce jour, par G. Breschet et A.-J.-L. Jourdan. Paris, 1825, in-8°, 3 vol. — Berichtigender Nachtrag zu der apologie des Herrn Dzondi. Halle, 1817, in-8°. — Tabulæ anatomico-pathologicæ modos omnes quibus partium corporis humani omnium forma externa atque interna a norma recedit, exhibentes. Leipsick, 1717-1826, in-fol. 4 fascic. — System der vergleichenden anatomie. Halle, 1821-1831, in-8, 5 t. en 6 vol. — Traité général d'anatomie comparée. Traduit de l'allemand et augmenté de notes par Reister et Alph. Sanson, précédé d'une lettre de l'auteur. Paris, 1827-1830, in-8°; 6 vol. 183., t. VII. —

Anatomisch-physiologische Beobachtungen und Untersuchungen. Halle. 1822, in-8°. — Jo. Frid. Blumenbachio semisecularia gratulatur die 16 septembre. Leipsick, 1825, in-4°, 14 pp.— Descriptio monstrorum nonnullorum cum corollariis anatomico-physiologicis. Leipsick, 1826, in-4°, 6 pl.—Ornithorynchi paradoxi descriptio anatomica. Leipsick, 1826, in-fol. 63 pp. 8 pl. — Samueli Thomæ Sœmmerringio die 7. aprilis. Halle, 1828, in-fol. 20 pp. 6 pl. — Six planches sur le système lymphatique, qu'avait fait dessiner J.-Fréd. Meckel, grand-père de celui-ci, et qui étaient restées inédites.

Outre ces ouvrages, J.-F. Meckel a publié les recueils et les mémoires suivants :

Journal für anatomische varietæten, feinere und pathologische anatomie. Von Phil. Frid. Mecket. Band I. Stück I. Halle, 1805, in-8°, 152 pp. 4 pl. — Le premier mémoire est de Phil.-Fréd. Meckel; les autres sont de son fils. — Beitræge zur vergleichenden anatomie. Leipsick, 1808-1812, in-8°. 2 vol. — Tous les mémoires contenus dans ce recueil sont de J.-Fréd. Meckel, à l'exception d'un seul, qui est d'Albert Meckel, frère de J.-Frédéric. —Deutsches archiv für physiologie. Halle, 1815-1825, in-8°. 8 vol. — Archiv für anatomie und physiologie, etc. Halle, 1826-183., in 8°, 4 vol.—Ueber die bildungsfehler des herzens. (In Reil, Archiv für physiol., t. vi, 1805.) — Ueber die divertikel am darmkanal, (Reil, archiv, t. x, 1809.)— Ueber die zwitterbildungen. (Reil archiv, t. ii, 1812.)— Versuch einer entwickelungsgeschichte der central-theil des nervensystèms in den sœugthieren. (In Meckel, deutsches archiv für physiol, t. i, 1815.) — Trad. dans le Journal complémentaire du Dict. des sc. méd., 1818, t. ii. — Beytrag zur geschichte der bildungsfehler des herzens. welche die bildung des rothen blutes hindern. (In Meckel, deutsches archiv, etc., t. i, et Journal complémentaire, etc., t. iii, 1819.)— Ueber den verlauf der arterien und venen. (In Meckel, deutsches archiv, t. i; Journal complémentaire, t. iii, 1819.)— Beytrag zur entwickelungsgeschichte des darmskanals. (Meckel, deutsches archiv, etc., t. i.) — Hornbildungen im allgemeinen and insbesondere an der menschichen eichel. (Meckel, deutsches archiv,etc., t. i; Journal complémentaire; t. iv, 1819.) — Ueber die dauer der pupillarmenbran. (Meckel archiv, t. i et ii.) — Ueber einige ungewœhnliche erscheinungen an leberknoten. (Meckel archiv. etc., t. i.) —Ueber die verschiedenheiten zwischen der rechten und linken kœrperhaelfte, in hinsicht auf die verhœltnissmœssige grœsse arterien und venen. (Meckel archiv., etc. t. i.) — Ueber die concretionen in menschlichen darmkanal. (Meckel archiv, etc., t, i, et Journal complémentaire, etc., t. iii, 1819.) — Ueber die zeugung der regenwürmer. (Meckel archiv, t. i.) — Ueber das rückengefœss der insekten. (Meckel archiv, etc., t. i) — Ueber regelwidrige haar und zahnbildengen. (Meckel arch, etc. t. i; Journal complémentaire, 1819, t. iv.) — Ueber einige abnormitœten der knochen. (Meckel archiv, etc., t. i.) — Betrœchtliche vergrœsserung der Zirboldrüze. (Meckel archiv, etc., t. i.)—Ueber den regelwidrigen verlauf der armpulsader. (Meckel archiv, etc., t. ii; Journal complémentaire, t. iii, 1819.) — Beytrœge zur geschichte der bildungfehler der herzens. (Meckel archiv, etc, t. ii.) — Ueber ungewehnlichen neigun zu blutungen. (Meckel archiv, etc., t. ii.) — Beytrœge zur, geschite der bildungsfehler des herzens. (Meckel, Archiv, etc., t. ii.)—Ueder ungewœhnlichen neinung zur blutungen. (Meckel Archiv, etc., t. ii.)—Beytræge zur bileungsgeschichte des herzens und der lungen der sœugthière. (Meckel archiv, etc., t. ii, et Journ complément., t. i, 1818.) — Zur lehr von der blauen krankeit. (Meckel archiv, etc., t. ii.)— Bildungsgeschite des darmkanals der sœugthiere und namentlich des menschen. (Meckel archiv, etc. t. iii.)—Ueber den darmkanal der reptilien. (Meckel archiv. etc., t. iii.) — Beytrag zur entwickelungsgeschichte der menschlichen zœhne. (Meckel archiv, etc., tome iii; Journal complémentaire, etc., tome i.)— Ueber das respirations-system der reptilien. (Meckel archiv, etc., t. iv.)—Ueber die blendlung im auge des hochschauers (anableps tetrophthalmus). (Meckel archiv, etc., t. iv.) — Ueber das zungenb in der amphibien. (Meckel archiv, etc., tome iv.)— Beytrag zu geschichte der acephalen. (Meckel archiv, etc., t. iv.)— Ueber einige selten bildungsabweichungen. (Meckel archiv, etc., tome iv.) — Anatomie des zweischnigen amezentressers. (Meckel archiv, etc., tome v.) —

Ueber mehrere abweichungen im Muskelsystem desselben kœrpers. (Meckel archiv, etc., tome v.)— Beytrag zur entwickelungsgeschichte der wirbel (Meckel archiv, etc., t. vi.) — Ueber einige merkwürdige gefæssabweichungen. (Meckel archiv, etc., t. vi. Journal complémentaire tome ii, 1821.)— Beschreibung einer merkwürdigen missgeburt. (Meckel archiv, etc., tome vii; Journal complémentaire, tome xiii, 1822.) — Ueber das harnen des fœtus. (Meckel archiv, etc,, t. vii.)—Beschreibung zweier, durch sehr œhnliche bildungsabweichungen antstellter geschwister. (Meckel Archiv. etc., t. viii.)— Ueber den in dem skelet ausgeprochnen uebergang von den wiederkœuern durch die kameale zu den einhufern (Meckel archiv, etc., tome viii.) — Beschreibung einer neuen moluske (pleurophyllidia). (Meckel archiv, etc., t. viii.)— Ueber die oeffnuugen des speisekanals bey den comotulen. (Meckel archiv, etc., tome viii.)— Beschreibung einiger muskelvarietœten. (Meckel archiv, etc., tome viii.)—Ueber den stachel und das giftorgan des ornythorynchus. (Meckel archiv, etc., t. viii.) — Ueber die luftwege des schnabelthieres. (Meckel archiv, etc., tome viii.) — Ueber die kopfdrüsen (und gichldrüsen) der schlangen. (Meckel archiv für anat. med. physiol tome i.)—Ueber die pleurophyllidia (eine neue moluske). (Meckel archiv, für anat. und physiol. tome i.)— Beytrag zur geschichte den gefœss-systems der vœgel. (Meckel archiv für anat. und physiol. tome i.)— Ueber die gallen-und harnorgane der insekten. (Meckel archiv für anat. und physiol., t. i.) Beschreibung einer merkwürdigen missgeburt. (Meckel archiv für anat. und physiol. tome i.) — Ueber die verschmelzungsbildungen. (Meckel archiv für anat. und physiol., tome i.) — Ueber die prioritæt der centralen theile vor den peripherischen. (Meckel archiv für anat. und physiol., tome i.) — Ueber die brustdrüse des ornythorinchus. (Meckel archiv für anat. und physiol., t. ii.) — Ueber eineige punkte aus der lehre von den bildungsabweichungen, vorzüglich mit bezug auf die beiden aufsætze von Geoffroy Saint-Hilaire. (Meckel archiv für anat. und physiol.)—Beytrag zur entwickelungsgeschichte der lungen. (Meckel archiv. etc., tome ii)—Beytrag zur geschichte ungewæhnlicher knochen. (Meckel archiv für anat. und physiol., tome ii.) — Beytræge zur anatomie des indischen kasuars. (Meckel archiv für anat. und physiol. tome iii.)

Meckel a fourni des articles à l'encyclopédie de Ersch et Gruber. Il a traduit de l'anglais les observations médico-chirurgicales d'Albernethy, et du français, les leçons d'anatomie de Cuvier. Il a eu part à diverses thèses soutenues sous sa présidence.

(*Dict. hist. de la méd.*)

Ap. J.-C. 1781. — LAENNEC (René-Théophile Hyacinthe) naquit à Quimper (Finistère) le 17 février 1781. — Son père, avocat au parlement de Bretagne, lieutenant de l'amirauté de Quimper, et depuis conseiller de préfecture du département du Finistère, était un homme d'esprit qui tournait fort bien un vers, mais qui, réunissant à ce talent les distractions et les défauts d'un poète, n'avait pu se livrer sérieusement à l'éducation de ses enfants. Il prit donc le parti de confier son fils à un de ses frères, prêtre, docteur en Sorbonne et curé de la paroisse d'Elian près Quimper. Mais le jeune homme ne put profiter long-temps des soins que son oncle prenait de son éducation, parce que ce dernier fut appelé aux fonctions de vicaire-général du diocèse de Tréguier, et forcé, bientôt après, pour échapper à la proscription générale du clergé, de quitter son pays et d'aller en Angleterre, où il termina sa carrière au bout de quelques années. — Un autre oncle du jeune Laennec, homme de mœurs patriarcales, et qui faisait un contraste parfait avec son frère aîné sous le rapport de l'ordre et de l'intelligence des affaires, se chargea dès lors du soin de son éducation et de sa jeunesse. Il le prit chez lui, lui témoigna toute la tendresse d'un père qui voit augmenter le nombre de ses enfants, et ne négligea rien pour développer les heureuses dispositions qu'il avait remarquées en lui. — Le jeune Laennec ne trompa point les espérances qu'il avait fait naître et les soins qu'on avait pris pour les assurer. Il fit avec beaucoup de distinction ses premières études à l'école centrale du département de la Loire-Inférieure ; après avoir terminé ses humanités, il mit quelque temps pour réfléchir sur l'état qu'il devait embrasser, et consulta son oncle sur une décision qui devait avoir une si grande influence sur le reste de sa vie.

Son choix ne fut pas long : son oncle

était médecin (1); il aimait sa profession avec un véritable enthousiasme; il la pratiquait d'ailleurs avec distinction et comme un homme qui n'exerce pas seulement un état, mais encore un ministère de bienfaisance. Il n'en fallait pas davantage pour exciter l'émulation d'un jeune homme en qui existaient les germes de si grands talents. Dès lors, Laennec se voua à la médecine, et en commença l'étude et les premières épreuves sous son oncle. Le docteur Laennec le conduisit dans les salles de l'hôpital de Nantes, dont il était médecin en chef, et lui fit aimer une science dont les commencements sont ordinairement si pénibles et si rebutants. Laennec suivit en même temps les leçons d'anatomie des chirurgiens du même hôpital, et dès cette époque, quoiqu'encore fort peu avancé dans l'étude de la médecine, il sentit que l'anatomie et l'observation clinique devaient être les bases de l'art de guérir, et s'y attacha tout entier. — Vers la fin de 1799, il fut employé dans l'armée de l'ouest en qualité de chirurgien de troisième classe; il fit le service comme élève dans les hôpitaux militaires de Nantes, et suivit, dans le Morbihan, le corps d'armée chargé de rétablir la paix dans le département. — L'année suivante (1800) Laennec vint à Paris pour continuer ses études médicales. — Deux écoles se partageaient alors l'enseignement: l'une plus théorique, mais peut-être aussi plus philosophique, portant l'analyse dans l'observation des maladies, voulait ramener la médecine au niveau des autres branches de l'histoire naturelle. Elle s'occupait beaucoup moins du traitement des infirmités humaines que de leur classification méthodique et de leur distribution naturelle dans un cadre nosologique. Elle prenait ses principales bases dans l'anatomie des systèmes organiques, dans la physiologie et surtout dans les différences symptomatiques. Cette école était celle du célèbre Pinel. Une logique sévère, une grande clarté, un style plein de chaleur et d'entraînement, un esprit d'éclectisme et d'observation, telles étaient les grandes qualités qui donnèrent à cet enseignement une réputation générale, et dont l'influence a duré pendant plus de quinze ans. — L'autre école, moins brillante, mais plus féconde en résultats utiles, était celle de Corvisart. Cet illustre médecin ajoutait peu d'importance aux distinctions d'espèce et de genre; il s'attachait principalement aux signes et au traitement des maladies. Mais la branche de la science dont il contribua le plus à ramener le goût en France et à étendre le domaine, c'est l'anatomie pathologique; on ne lui doit, il est vrai, aucune découverte saillante dans cette importante partie des connaissances médicales, mais son nom doit être uni aux grands travaux des élèves qu'il a formés. C'est cette école que choisit Laennec, soit par lui-même, soit qu'il eût été déterminé par les conseils de Bayle, son ami, et qui déjà, depuis plusieurs années, jouissait de l'estime et de l'amitié de Corvisart. — Laennec, que des connaissances très-étendues dans la littérature grecque et latine, et des notions très-précises d'anatomie et de physiologie avaient préparé à l'étude de la médecine proprement dite, ne tarda pas à attirer l'attention de cet illustre professeur par l'assiduité avec laquelle il suivit ses cours et la rapidité de ses progrès; aussi remporta-t-il, peu de temps après (an XI, 1803), les deux premiers prix de médecine et de chirurgie de l'Ecole de médecine de Paris, décernés par l'Institut de France. — A cette époque, la doctrine du célèbre Pinel régnait sans contestation; la classification des maladies par leurs symptômes, la méthode de l'analyse appliquée à la distinction des phénomènes morbides, et l'expectation, comme base de la thérapeutique, tels étaient les objets vers lesquels tous les esprits étaient dirigés. Au milieu des avantages qui pouvaient résulter de cette démarche, on ne peut point se dissimuler qu'elle ne pût facilement égarer en faisant négliger les causes organiques des maladies, pour s'attacher d'une manière trop exclusive aux dérangements des fonctions. Laennec apprécia ces inconvénients. Il sentit que les meilleurs fondements des

(1) M. le docteur Laennec, oncle, était associé correspondant de la Société de la Faculté de médecine de Paris et professeur de clinique interne et de matière médicale à l'école secondaire de Nantes. Il a laissé deux discours prononcés à cette école, l'un pour son installation, l'autre à l'occasion d'une distribution de prix. On y reconnaît un homme d'un vrai talent.

espèces en médecine devaient être les lésions mêmes des organes; il adopta la marche que suivait déjà Bayle depuis quelques années, et dès lors ces deux auteurs s'occupèrent, de concert, de l'anatomie pathologique, cette belle science qui devait presque le jour à Bonet et Morgagni, et dont ils étaient destinés à étendre les limites. — Les progrès de Laennec dans cette importante branche des sciences médicales furent si rapides, qu'il publia, dans le journal de Corvisart, avant d'être parvenu au terme de ses études, un Mémoire très-remarquable sur la *péritonite chronique* (1), dans lequel il donna des idées beaucoup plus exactes que celles qu'on avait eues jusqu'alors sur le siége, les lésions organiques et les signes de cette maladie. — Il inséra dans le même recueil (2) un Mémoire contenant la description d'une membrane propre du foie, qui avait échappé jusqu'alors aux recherches des anatomistes, et qui, depuis, a été inséré dans tous les ouvrages d'anatomie. Vers la même époque, il fit connaître un procédé anatomique à l'aide duquel on peut disséquer la membrane interne des ventricules du cerveau, membrane dont on admettait l'existence par analogie, sans que le scalpel l'eût encore démontré (3).

On avait cru jusqu'alors que les hydatides qu'on trouve dans différentes parties du corps étaient des espèces de kystes qui se formaient, comme les autres espèces, aux dépens du tissu cellulaire, par suite d'un trouble dans les propriétés vitales de cet organe : Laennec prouva, dans une excellente monographie qu'il lut à la Société de la Faculté de médecine, le 26 pluviôse an XII (14 février 1804) (4), que cette opinion était erronée, et que les hydatides étaient une espèce de vers vésiculaires qui avait son organisation et sa vie propres. Il donna, sous le nom d'*Acéphalocystes*, une description fort exacte de ces vers, ainsi que de plusieurs autres espèces nouvelles; il joignit la description de leurs caractères à l'histoire beaucoup plus importante des maladies et des altérations organiques auxquelles donne lieu leur présence dans le corps humain. — Le 22 prairial an XII (11 juin 1804), à une époque où déjà il s'était fait connaître par des travaux importants, Laennec obtint le grade de docteur en médecine. Sa thèse (1) montra un homme non moins versé dans la langue grecque que nourri de la lecture des ouvrages du père de la médecine.

L'étude profonde que Laennec avait faite des lésions cadavériques des organes, l'avait conduit à envisager l'anatomie pathologique sous un point de vue lumineux, et à trouver une classification des tissus morbides : c'est ce qu'il exposa dans un cours public qui obtint un succès complet, et qu'il développa plus tard dans le *Dictionnaire des sciences médicales* (2). — On avait jusqu'alors confondu sous les noms de Squirrhe, de Cancer, de Carcinome, etc., toutes les productions qui avaient une apparence lardacée, comme si elles avaient eu toutes les mêmes caractères extérieurs et la même texture; de là était résulté le grave inconvénient d'exclure de la classe des cancers des tissus accidentels qui lui appartiennent évidemment. C'est ce que prouva Laennec en faisant connaître deux corps cancéreux, la *mélanose* (3) et l'*encéphaloïde* (4), qui n'avaient point encore été décrits, quoique leurs propriétés physiques soient des plus remarquables et fassent un contraste frappant avec celles du tissu squirrheux proprement dit. — Je passe sous silence plusieurs autres travaux plus ou moins remarquables, mais dont l'analyse nous conduirait au delà des bornes que nous devons nous imposer dans cette Notice (5). — En 1816,

(1) Journal de Médecine de Corvisart, Leroux et Boyer, numéro de fructidor an X (1802).

(2) Journal de Médecine, etc., ventôse an XI.

(3) Journal cité, frimaire an XI.

(4) Ce Mémoire commence le premier volume des Mémoires imprimés, mais inédits, de cette Société.

(1) Propositions sur la doctrine d'Hippocrate.

(2) Article *Anatomie pathologique*, tom. II.

(3) Bulletin de la Faculté de médecine, n° 18.

(4) Diction. des Sc. médi, art. Encéphaloïde.

(5) 1° Un Mémoire sur l'anatomie pathologique; Journal cité, 1800. — 2° Un Mémoire en latin sur l'angine de poitrine, lu à la Société de la Faculté de

Laennec fut nommé médecin de l'hôpital Necker, et l'on put dès lors espérer, avec un homme d'une si rare sagacité, que cet événement ne serait point perdu pour la science. En effet, il n'y avait pas six mois qu'il était en possession de ce champ fertile d'observation, qu'il commença cette suite de belles recherches qui rendront à jamais son nom immortel dans les fastes de la médecine et les annales des découvertes. Tâchons de donner une idée succincte de ces travaux.

Le fait le plus simple et le plus commun en apparence, fécondé par un homme de génie, devient quelquefois la source des plus importantes conséquences : tout le monde sait que lorsque l'on touche légèrement une poutre ou tout autre corps allongé, solide ou creux, à une de ses extrémités, le son se transmet à l'instant même et avec une grande netteté à l'autre extrémité. C'est ce phénomène d'acoustique qui suggéra à Laennec l'idée d'étudier les fonctions et les maladies des organes thoraciques avec un conducteur de cette espèce. Ce nouveau mode d'exploration de la respiration et de la circulation le conduisit bientôt à une foule de faits nouveaux en séméiotique, en anatomie pathologique et en thérapeutique, qu'il publia en 1819 dans son ouvrage sur l'*Auscultation médiate* (1). — A l'aide de cette méthode, tantôt seule, tantôt réunie aux autres modes d'exploration, il est parvenu à trouver des signes nouveaux, purement physiques, de la plupart des maladies de poitrine, signes si clairs, qu'on peut les comparer, comme il l'a fait lui-même, à ceux des maladies chirurgicales. Il serait trop long de passer chacune de ces maladies en revue pour montrer combien leur diagnostic est maintenant simple et facile dans la plupart des cas. Bornons-nous à citer les plus remarquables :

La péripneumonie, cette grave affection qui fait un si grand nombre de victimes, soit parce qu'elle est masquée par des symptômes d'un autre ordre qui la font méconnaître, soit parce qu'elle est latente, soit enfin parce qu'on n'en juge souvent la présence qu'à une époque où déjà le poumon est trop profondément altéré pour revenir à son état normal, la péripneumonie est reconnue, à l'aide du stéthoscope, non seulement dans les premiers moments de son existence, mais encore dans les points les plus circonscrits du tissu pulmonaire; à quelque faible degré qu'elle existe, elle ne peut point échapper à l'oreille d'un observateur attentif. C'est alors surtout qu'un traitement rationnel est suivi des plus heureux succès. — La dilatation des bronches, la gangrène des poumons, l'œdème et l'emphysème de cet organe n'étaient pas connus avant Laennec. Il ne s'est pas contenté de décrire leurs caractères anatomiques, il a aussi trouvé des signes propres à les faire reconnaître pendant la vie ; il a également rendu facile le diagnostic des pleurésies aiguës et chroniques, des épanchements thoraciques et du pneumo-thorax. Cette dernière affection n'avait encore pu être reconnue qu'à l'ouverture du corps des individus qu'elle avait enlevés. L'auscultation et la percussion ne permettront plus désormais de commettre une pareille méprise. — Si Laennec n'est point arrivé à un meilleur traitement de la phthisie pulmonaire, ce grand fléau de l'humanité, il a obtenu des résultats qui n'en sont pas moins précieux et importants. Non-seulement il a trouvé des signes pathognomoniques de cette maladie sitôt que quelques tubercules se sont excavés, mais encore il a prouvé de la manière la plus positive, et par des recherches extrêmement curieuses d'anatomie pathologique, la possibilité de la guérison de cette affection.

---

médecine, resté inédit. — 3° Un Mémoire sur une nouvelle espèce de hernie, imprimé à la suite de la traduction du Traité des hernies de Scarpa, par M. Cayol. — 4° Un assez grand nombre d'observations sur des cas rares de médecine ou d'anatomie pathologique, lues dans les séances de la Société de la Faculté de médecine, ou insérées dans le Journal de médecine de Corvisart, Leroux et Boyer, recueil dont Laennec avait été pendant plusieurs années l'un des principaux collaborateurs (de 1805 à 1812). — 5° Divers articles du Dict. des Sc. méd., indépendamment de ceux déjà cités. (Art. Ascarides, tom. II. Cartilages accidentels, tom. III. Dégénération, tom. VIII. Désorganisation, t. VIII. Ditrachyceros ou bicorne rude, tom X. Filaire ou furie infernale, tom. XV.)

(1) De l'Auscultation médiate, ou Traité du Diagnostic des maladies des poumons et du cœur, fondé principalement sur ce nouveau mode d'exploration. Paris, 1819, 2 vol. in-8°.

— Il a obtenu des signes non moins certains pour l'hypertrophie du cœur, sa dilatation et les rétrécissements de ses orifices.

Tels sont les points les plus saillants d'un des plus beaux ouvrages qui aient été écrits sur la médecine. Le travail qu'exigea sa composition faillit être funeste à l'auteur, naturellement doué d'une constitution extrêmement délicate et nerveuse. Sa santé en fut altérée au point qu'il fut obligé de suspendre toutes ses occupations, et qu'il partit en 1820 pour la Bretagne, son pays natal, avec l'intention de ne plus retourner à Paris. Cependant deux ans après, l'air de la campagne et l'exercice auquel il s'était livré, ayant amélioré son état d'une manière inespérée, Laennec se décida à revenir dans la capitale (janvier 1822). Peu de temps après son arrivée, un savant, juste appréciateur de son talent, le respectable Hallé, ne pouvant plus, à cause de l'état de sa santé, continuer ses fonctions auprès de S. A. R. madame la duchesse de Berry, le désigna comme l'homme le plus digne de le remplacer en qualité de médecin de c tte auguste princesse. — Pendant l'année 1822, la mort ayant atteint ce vertueux médecin, Laennec fut encore appelé à lui succéder dans la place de lecteur royal et professeur au collége de France. Pendant les trois années qu'il fit le cours de médecine dans cette institution célèbre, il attira un nombreux concours d'auditeurs, non-seulement parmi les étudiants, mais encore parmi les médecins les plus distingués. Sans négliger la description des symptômes, Laennec s'attacha principalement, dans ses leçons, à cette partie de la science qu'il a enrichie de si belles découvertes. Mais l'anatomie pathologique n'absorba point son attention tout entière : il avait des connaissances trop étendues et trop positives pour ne pas sentir les erreurs de toute doctrine exclusive; aussi s'occupa-t-il de réfuter celle qui dans ce moment fait tant de bruit en France, en démontrant que les éléments des maladies sont beaucoup plus nombreux qu'on ne le prétend dans ce système; que les liquides sont susceptibles de s'altérer comme les solides, et de devenir ainsi la cause de différentes maladies. A l'ouverture d'un de ses cours, Laennec, pour faire sentir davantage à ses auditeurs les dangers de l'esprit de système, leur raconta les traits principaux de la vie et des opinions d'un des médecins anciens que cet esprit avait le plus égaré. L'auteur de cette doctrine physiologique, persuadé que Laennec avait fait allusion à sa personne et à ses ouvrages sous le nom de Paracelse, répondit à ce discours par une diatribe dans laquelle il sortit souvent des limites de la modération et de la décence. Mais nous pouvons assurer que Laennec avait uniquement l'intention d'attaquer l'esprit de système en général, sans l'appliquer à aucun novateur en particulier. — Vers la fin de 1822, la Faculté de médecine de Paris ayant été supprimée, Laennec fut appelé, par l'ordonnance du 2 février 1823, à faire partie de la nouvelle Faculté en qualité de professeur de clinique interne. Une place éminente lui avait été proposée, celle de membre du conseil royal de l'instruction publique; mais il avait trop de désintéressement et d'amour de sa profession pour ne pas préférer celle qui lui ouvrait une nouvelle carrière pour continuer ses travaux et propager ses découvertes. Il choisit la chaire de clinique interne qu'avait illustrée Corvisart. C'est à l'hôpital de la Charité, au milieu des malades confiés à ses soins, qu'on pouvait admirer son amour pour l'instruction des élèves et le perfectionnement de la science, non moins que son courage à surmonter ses souffrances habituelles afin de se livrer à ses travaux favoris; aussi en était-il dédommagé d'une manière bien agréable à son cœur par un nombreux concours d'élèves et de médecins distingués de toutes les nations que sa grande réputation attirait à Paris, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de l'Italie, etc. C'est sans doute en partie pour être compris des médecins étrangers qui fréquentaient ses leçons en si grand nombre, que Laennec avait pris l'habitude de parler latin au lit des malades. Ses découvertes sur les affections de poitrine, une rare sagacité dans le diagnostic des maladies, de vastes et profondes connaissances en anatomie pathologique, et une originalité remarquable de vues et d'aperçus importants, telles étaient les qualités qui le distinguaient et qui rendaient sa clinique une mine féconde d'instruction pour les élèves (1).

---

(1) On peut juger des points sur les-

La prédilection de Laennec pour l'étude des maladies de poitrine et l'anatomie pathologique ne lui faisait point négliger la branche la plus importante de l'art de guérir, la thérapeutique; mais la tournure particulière de son esprit l'empêchait de suivre les méthodes connues, et le portait sans cesse à la recherche de nouveaux faits. Cette disposition si heureuse pour faire faire des progrès à la science pouvait n'être pas sans inconvénients dans une clinique, où il importe surtout d'exposer les méthodes thérapeutiques les plus simples, dont l'efficacité est consacrée par l'observation et l'expérience. Laennec, persuadé qu'on administrait généralement les médicaments énergiques avec trop de timidité, s'était proposé de soumettre les principaux d'entre eux à de nouveaux essais, d'après les principes de la médecine contro-stimulante de Rasori. Quoique ses travaux, à cet égard, aient besoin d'être confirmés par d'autres faits, les résultats auxquels il était parvenu ne seront point sans influence sur les progrès ultérieurs de la thérapeutique (1). — La première édition du *Traité de l'auscultation médiate* était épuisée depuis deux années; Laennec s'occupa, pendant cet espace de temps, à modifier et à corriger certains points de son ouvrage qu'il avait laissés obscurs ou incomplets, et à soumettre toutes ses recherches à un nouvel examen. Il voulait aussi ajouter à son ouvrage ce qui est relatif aux symptômes et au traitement des maladies de poitrine, partie qu'il n'avait point fait entrer dans la première édition. C'est avec tous ces changements, qui en faisaient un ouvrage nouveau, que parut, au commencement de 1826, la deuxième édition du *Traité de l'auscultation* (2). — Le travail assidu auquel Laennec fut obligé de se livrer pour la rédaction de cet ouvrage, joint à ses nombreuses occupations, porta une atteinte profonde à sa santé. Il venait à peine d'y mettre la dernière main, qu'il fut pris de fièvre, de douleur de côté et de difficulté de respirer. Les moyens qu'on mit en usage ne parvinrent qu'incomplétement à calmer ces symptômes; des accidents plus graves ne tardèrent pas à se manifester et à faire naître les craintes les plus sérieuses sur l'état de sa poitrine. Il ne se fit point illusion lui-même sur le danger de sa position : c'est ce qui le détermina à renouveler le voyage auquel il avait dû, cinq ans avant, la vie et la santé. Il partit pour la Bretagne; mais le mal était trop profond : loin de s'améliorer, il s'aggrava avec une effrayante rapidité et prit bientôt tous les caractères de la phthisie pulmonaire..... Laennec a terminé sa carrière le 13 août 1826 à Kerlouarnec, près Douarnenez, département du Finistère, à l'âge de quarante-cinq ans. — L'homme célèbre dont nous déplorons la perte, était, sans contredit, un des plus grands médecins que la France ait produits. Doué d'une rare sagacité, il laissait peu de points utiles échapper à son regard observateur. Ce qui le distinguait plus particulièrement, c'était un esprit d'induction, qui lui faisait tirer d'importantes conséquences de faits qui auraient été insignifiants pour des hommes ordinaires; c'était une droiture de jugement, qui le portait sans cesse à soumettre à l'observation clinique les vues théoriques qui se présentaient à lui; c'était surtout une étonnante disposition à se tracer des voies jusqu'alors inconnues : aussi s'était-il rarement occupé d'un objet sans y faire quelque découverte. Ses travaux n'étonnent pas seulement par leur importance : on conçoit difficilement comment un homme, enlevé si prématurément à la science, à qui un état habituel de souffrance permettait à peine de consacrer quelques instants à l'étude, a pu venir à bout d'ouvrages qui semblaient ne devoir être le fruit que de la plus longue carrière. Mais les règles ordinaires ne s'appliquent point aux hommes de génie..... Quel malheur pour la médecine et l'humanité,

---

quels Laennec dirigeait principalement l'attention des élèves, par les relevés de sa clinique, que nous avons publiés dans la Revue médicale, relevés qui ont été rédigés par MM. les docteurs Mériadec Laennec et de Lagarde, et revus par Laennec lui-même.

(1) M. Mériadec Laennec doit publier incessamment dans la Revue médicale les observations cliniques sur l'emploi de l'émétique à haute dose, ainsi que d'autres médicaments.

(2) Traité de l'Auscultation médiate et des maladies des poumons et du cœur; 2 vol. in-8°. Paris, 1826.

qu'un esprit aussi relevé fût uni à un corps si frêle et si délicat, qu'il ne paraissait tenir à la vie que par enchantement! Quelles découvertes n'aurait-il point faites, quelle gloire n'aurait-il pas jetée sur la médecine française, et en particulier sur la Faculté de Paris, si une constitution forte avait secondé son amour pour l'observation et l'étude! Laennec faisait des efforts inouïs pour surmonter ses souffrances : et celles-ci ne l'empêchaient point de se livrer aux méditations qui naissaient de son observation personnelle; mais elles lui faisaient quelquefois négliger les travaux de ses devanciers et de ses contemporains; c'est ce qu'on remarque dans certains articles de la nouvelle édition de l'*Auscultation médiate.* — La mort de Laennec a été celle d'un chrétien. Affermi par l'espérance d'une meilleure vie, préparé par la pratique des vertus religieuses, il a vu approcher le terme fatal avec calme et résignation. Ses principes, puisés dans la première éducation qu'il avait reçue, étaient d'ailleurs le résultat d'une conviction profonde; il ne les cachait point dans des temps où ils étaient un titre d'éloignement et de défaveur, pas plus qu'il ne les montrait à une époque où tant de gens, bien éloignés du véritable esprit de l'Évangile, s'en servent comme d'un moyen de fortune et d'avancement. La religion de Laennec était douce et tolérante : elle pénétrait jusqu'au plus profond de son cœur pour en modérer et en régler les mouvements; mais elle ne cherchait point à changer les croyances des autres, autrement que par de bonnes actions et de bons exemples. — Laennec était désintéressé et toujours porté à être utile à ceux qui s'adressaient à lui. Sa grande réputation le faisait appeler par les gens les plus riches et les plus élevés en dignité, qu'il refusait souvent de voir à cause de l'état de sa santé; mais il ne rejetait jamais les pauvres : il ne les assistait pas seulement lorsqu'ils étaient malades, il les aidait encore par ses nombreuses aumônes, et d'une manière si secrète, que ce n'est que depuis sa mort qu'on a appris ces détails. La bienfaisance de Laennec venait de sa religion; doué d'un caractère naturellement froid, il connaissait peu ces élans du cœur, et ces émotions tendres qui peuvent entraîner tant de malheurs à leur suite, lorsqu'elles passent certaines limites. A l'abri des égarements des passions, une raison froide et sévère, et des croyances profondes dirigeaient toutes ses actions et commandaient tous ses devoirs. — Tel était l'homme que la médecine française a perdu; tels sont les grands travaux qu'il a mis au jour. Malgré les clameurs de l'envie et les injustices de l'esprit de parti, l'histoire confirmera, nous osons le prédire, le jugement que nous en avons porté. Mais pourquoi parler de l'histoire, lorsque le moment présent montre l'éclatante justice rendue aux services de Laennec; lorsque le Roi accorde une pension de 3,000 francs à la veuve de ce médecin célèbre; lorsque le gouvernement anglais ordonne à tous les chirurgiens de la marine de se livrer aux observations stéthoscopiques; lorsqu'enfin les découvertes de cet auteur sont propagées dans toute l'Europe par les nombreux élèves qu'il a formés, et parmi lesquels j'aime à citer notre collaborateur M. Mériadec Laennec, son parent, son disciple de prédilection et l'héritier de ses manuscrits!

(A.-L.-J. BAYLE, *Revue médic.*, 1826.)

Apr. J.-C. 1785. — BÉCLARD (Pierre-Augustin), professeur d'anatomie à la Faculté de médecine de Paris, chirurgien en chef de l'hôpital de la Pitié, membre titulaire de l'Académie royale de médecine, etc., naquit à Angers le 12 octobre 1785, de parents peu favorisés de la fortune, mais généralement estimés. Béclard fit ses premières études à l'école centrale de sa ville natale; et son père, qui, pour subvenir aux besoins d'une nombreuse famille faisait le commerce de mercerie, ne songeait à faire embrasser à son fils d'autre profession que la sienne. Cependant les heureuses dispositions et le goût de l'étude que montra de bonne heure le jeune Béclard, et que l'on conseilla aux parents de cultiver, les déterminèrent à lui laisser suivre sa vocation; il assista donc aux cours d'instruction médicale établis à l'Hôtel-Dieu d'Angers, où il fit des progrès tellement rapides, que, dès la première année, il fut reçu interne à l'hôpital, où il resta quatre ans. La botanique eut ses premiers hommages, et il remporta plusieurs des prix d'histoire naturelle qui étaient distribués au jardin des plantes d'Angers. Cependant Bichat était à l'apogée de sa gloire; le bruit de ses travaux, la réputation de ce

célèbre physiologiste remuèrent l'âme du jeune Béclard, qui quitta bientôt Angers pour se rendre à Paris, où l'attendaient de nouveaux succès, et où il était loin de pressentir que sa destinée dût avoir tant de rapport avec celle de Bichat.

Ce fut en 1808 que Béclard vint à Paris pour suivre des études qu'il n'avait pour ainsi dire qu'ébauchées. Il n'eut pas long-temps à souffrir de la médiocrité de sa fortune, car les concours lui ouvrirent bientôt les hôpitaux de cette ville; et les prix qu'il obtenait chaque année à l'école pratique établie dans le sein de la Faculté de médecine de Paris, le signalaient déjà comme l'élève le plus distingué de cette école. En 1811, il fut nommé prosecteur; et peu de temps après la place de chef des travaux anatomiques étant venue à vaquer, Béclard l'emporta sur des compétiteurs redoutables, et déjà, dans ce concours, il aurait étonné ses juges par l'éclat et la maturité de son talent, s'il n'en eût pas déjà été connu. C'est de cette époque que date la carrière publique de Béclard. Il succédait à Dupuytren, et il soutint avec honneur un parallèle aussi dangereux. En 1815, un nouveau concours ouvert pour la place de chirurgien en second de l'Hôtel-Dieu lui donna de nouveau l'occasion de signaler l'étendue de ses connaissances, et il n'en retira pas moins d'honneur qu'aux concours précédents, bien qu'il n'en sortît pas vainqueur : ce fut M. Marjolin qui l'emporta; mais la palme parut avoir été assez disputée pour qu'on crût devoir donner à Béclard en compensation la place de chirurgien de l'hôpital de la Pitié. Dans cet hôpital, comme dans l'hospice de l'Ecole et à la maison royale de santé, où il remplaçait souvent Dubois, son beau-père, il montra ce que la connaissance approfondie de l'anatomie, jointe à une dextérité naturelle et à un sang-froid imperturbable, donne d'avantage et de supériorité à un opérateur. En effet, personne ne porta plus loin que Béclard la précision dans le manuel des opérations, et plusieurs faits attestent qu'il était doué de ce génie chirurgical qui sait s'affranchir des règles et créer au besoin des procédés opératoires. On le vit, pour n'en citer qu'un exemple, dans un cas d'amputation partielle d'un pied atteint de carie, improviser un procédé opératoire devenu nécessaire par les progrès imprévus de la maladie (1). — Tous les vœux portaient Béclard à la Faculté de médecine, et en 1818, il fut appelé, par le choix de la Faculté, à la chaire d'anatomie qui y devint vacante quand M. Duméril passa à celle de pathologie interne : dès-lors il se livra tout entier à l'enseignement. Doué de la conception la plus prompte et la plus étendue, du jugement le plus sain et le plus méthodique, de la mémoire la plus heureuse, d'une élocution remarquable par la précision et le choix heureux des expressions, on conçoit facilement quel avantage il dut retirer de ces qualités dont la réunion est si rare; aussi l'entrée de Béclard dans la Faculté de médecine fut-elle un événement d'autant plus remarquable que cette école, composée en général d'hommes moins célèbres par leurs succès dans l'enseignement que par leurs travaux dans tout autre genre, manquait de professeurs, surtout depuis que l'ordonnance de fermeture des amphithéâtres particuliers d'anatomie avait porté un coup mortel à l'enseignement. Quelques cours faits à l'Ecole ou dans d'autres établissements consacrés aux sciences ont pu attirer l'attention par les talents oratoires ou par quelqu'autre qualité des professeurs, mais aucun ne pourra effacer ceux dont Béclard nous a laissé le souvenir. L'intérêt de ses leçons reposait uniquement sur la richesse et la beauté de la science qu'il exposait avec simplicité; car le professeur disparaissait en quelque sorte derrière l'objet qu'il démontrait. On se fera une idée de la difficulté et de l'importance des leçons de ce professeur quand on saura que chacune d'elles coûtait quatre ou cinq heures de préparation à un homme qui, avec toutes les qualités qui le distinguaient, se livrait depuis plusieurs années au même genre d'exercice.

---

(1) Béclard est l'auteur de plusieurs procédés opératoires très-avantageux : tels sont, entre autres, la méthode de guérir la fistule du conduit parotidien; plusieurs procédés d'amputation partielle du pied, de désarticulation des os du métacarpe, d'amputations des membres dans l'articulation de la hanche et de l'épaule, l'extirpation de la parotide. On sait aussi que Béclard est, avec Chaussier, l'auteur de la *taille bilatérale*, pratiquée avec tant de succès depuis quelques années.

Il fut amplement récompensé de son dévouement par les succès extraordinaires qu'il obtint, et par l'enthousiasme universel qu'il excita parmi les élèves qui affluaient à ses leçons. — L'Ecole de Paris ne jouit pas long-temps de l'éclat que répandait sur elle son jeune professeur d'anatomie. Déjà l'assiduité d'un travail prolongé avait altéré la santé de Béclard; depuis long-temps il avait ressenti les symptômes d'une inflammation chronique de l'estomac, quand les mêmes causes déterminèrent, dans le commencement de mars 1825, le développement d'une affection cérébrale aiguë, précédée ou accompagnée d'un érysipèle à la face, affection à laquelle il succomba le 16 mars après onze jours de maladie, malgré les soins les plus éclairés de l'art et de l'amitié. — Dans les premiers jours de sa maladie, et dans ceux où la rémission des accès laissa quelque liberté à son esprit, Béclard connut le danger de sa position, et il établit le diagnostic de sa maladie avec autant de précision qu'il en aurait apporté dans l'examen d'un cas ordinaire. — Epoux et père heureux, chéri de deux familles dont il était l'ornement et l'espoir, environné de toutes parts de l'estime et de la considération dues à son beau caractère et à son immense talent, Béclard sentit vivement tout ce qui l'attachait à la vie, et l'indifférence eût été une ingratitude dont son cœur était incapable, mais il envisagea cependant avec fermeté la mort qu'il vit approcher.

La sollicitude générale dont il fut l'objet pendant sa maladie, la consternation publique que causa sa mort, sont le plus bel éloge de Béclard. Les professeurs et les agrégés de l'Ecole de médecine, un nombre considérable de médecins de Paris, et plus de deux mille élèves, vinrent rendre les derniers devoirs à leur collègue, à leur ami, à leur maître. Les élèves se disputèrent l'honneur de porter tour à tour son cercueil jusqu'au lieu qui devait recevoir sa dépouille mortelle; et, malgré les instances qui leur furent faites, ils ne voulurent pas abandonner ce dépôt sacré, et le char funèbre suivit, inutile, le convoi, qui traversa la plus grande partie de la capitale. — Le peuple, étonné d'une pompe si extraordinaire où il ne découvrait pas les insignes de la puissance, demandait le nom de celui auquel on rendait un hommage si touchant; ce nom, inscrit si honorablement dans les fastes de la science, lui était totalement inconnu. Cependant chacun répétait : « C'est le gendre de M. Dubois; » et la renommée populaire de cet homme si justement célèbre ajoutait à la grandeur et à la tristesse de la cérémonie.

Les élèves, arrivés au cimetière de l'Est après deux heures de marche, déposèrent leur précieux fardeau non loin du lieu où les disciples de Monge ont élevé un tombeau à cet homme illustre. Ce pieux devoir n'a pas été la dernière marque de leur amour pour leur maître, ils ont voulu consacrer dans l'avenir, par un témoignage durable, le sentiment qui les animait, et, du produit d'une souscription remplie en partie par eux (1), ils lui élevèrent un monument funèbre. — Béclard fut un des plus sa-

---

(1) Un des commissaires chargés de diriger l'emploi des fonds destinés à l'érection du monument à la mémoire de Béclard, reçut la lettre suivante d'un médecin des Etats-Unis, que nous croyons devoir faire connaître en partie, parce qu'elle honore autant le caractère de celui qui l'a écrite que le souvenir de l'homme dont la perte se fait chaque jour sentir davantage.

« Washington, le 27 avril 1825.

» . . . . . . Voici une si douloureuse » nouvelle que nous annoncent les gazet- » tes de Paris, que je ne me sens pas la » force de vous parler d'autre chose; » vous jugez qu'il s'agit de la mort de » M. Béclard. Nous l'apprenons en même » temps que sa maladie, dont nous igno- » rons la nature, mais qui a dû être bien » subite et bien violente. Personne ne » sent, plus que moi, ce que la perte » d'un homme aussi habile, aussi recom- » mandable doit apporter d'affliction » dans sa famille, chez ses amis, et quel » vide elle doit laisser dans l'exercice » d'une science dont il était déjà le plus » habile professeur. . . . . Vous » étiez l'ami de celui que nous regret- » tons tous, et à qui je devais person- » nellement une véritable reconnaissan- » ce (*). J'ose espérer, monsieur, que » vous êtes aussi le nôtre, et c'est à ce » double titre que je vous prie de vou- » loir bien être, dans cette circonstance,

(*) L'auteur de cette lettre avait été opéré de la taille par Béclard : la guérison était complète, et le malade put sortir huit jours après l'opération.

vants anatomistes de son époque, et posséda au plus haut degré le talent d'exposer ses vastes connaissances. Quoique par ses talents variés il eût pu prétendre à tous les genres de réputation, cependant sa place est marquée parmi les professeurs les plus éloquents qui ont servi la science en la répandant, plutôt que parmi les auteurs originaux qui en ont reculé au loin les limites. Doué d'une conception rapide et étendue, d'un jugement sain, d'une mémoire prodigieuse, il a embrassé à la fois toutes les connaissances médicales, et personne n'en a possédé l'ensemble avec plus d'exactitude, et ne sut y appliquer une plus saine critique. L'amour de la science l'anima, plus que celui de la gloire, et l'empêcha seul d'acquérir, aux yeux de la postérité, des titres plus grands que ceux qu'il lui laissa. Il n'a presque fait servir le rare talent d'observation dont il était pourvu qu'à juger les découvertes des autres : cependant, plusieurs de ses travaux attestent ce qu'il aurait pu faire si ses goûts ne l'eussent pas entraîné vers les recherches d'érudition. Il ne lui manqua qu'un peu de cette ambition spéculative qui déborde le mérite réel de tant d'autres, pour acquérir et jouir d'une célébrité supérieure à celle de certains auteurs soi-disant originaux, et pour que son nom fût aussi connu que ceux des plus fameux chirurgiens du siècle, dont il était l'égal par l'habileté. Du reste, n'oublions pas de dire ici qu'une mort prématurée l'empêcha d'arriver au but qu'il lui était donné d'atteindre. Tous les ouvrages sortis de la plume de Béclard portent le cachet d'un esprit juste et qui possède à un degré supérieur toutes les qualités qui constituent le grand observateur. En voici les titres :

Propositions sur quelques points de médecine, in-4°. Paris, 1813. Cette dissertation renferme l'examen et la solution de plusieurs questions importantes d'anatomie, de physiologie et de thérapeutique chirurgicales. — Mémoire sur les fœtus acéphales. Paris, 1815, t. IV et V des Bulletins de la Faculté. Béclard pense que les acéphales ont éprouvé, au commencement de la vie intra-utérine, une maladie accidentelle qui a produit l'atrophie ou la destruction de la moelle allongée et de la partie supérieure de la moelle épinière, et que toutes les irrégularités apparentes que présentent ces sortes de monstres sont la conséquence naturelle et plus ou moins directe de cet accident. — Recherches et expériences sur les blessures des artères (dans les Mémoires de la Société médicale d'émulation, t. VIII, 2e part. Paris, 1817). Béclard apprécie les effets immédiats et consécutifs des diverses lésions que les artères peuvent éprouver, et ceux de la ligature appliquée dans les divers cas. — Addition à l'Anatomie générale de Xavier Bichat, in-8°. Paris, 1821. Ces notes, que Béclard avait d'abord recueillies pour être insérées dans une nouvelle édition de l'Anatomie générale de Bichat, ont été réunies en un volume séparé servant de complément aux éditions antérieures. — — Éléments d'anatomie générale, ou Description de tous les genres d'organes qui composent le corps humain, in-8°. Paris, 1823. Cet ouvrage est le résumé le plus concis et en même temps le plus complet que nous possédions des connaissances relatives à la science de l'organisation humaine. — Béclard a aussi publié, avec M. Jules Cloquet, une traduction du Traité des hernies de Lawrence. Il avait entrepris avec le même auteur la publication de l'Anatomie de l'homme, avec planches, mais il n'a fourni que l'introduction. Il a donné un grand nombre d'articles d'anatomie générale et descriptive pour le Dictionnaire de médecine en vingt et un volumes. Beaucoup d'observations d'anatomie pathologique recueillies par lui sont insérées dans les Bulletins de la Société de l'École. Ses Recherches sur l'Embryologie et sur l'Anatomie pathologiques des nerfs sont consignées, les premières dans la thèse soutenue en 1822 par son frère (Essai sur l'embryologie), et les autres dans celles de M. Jules Descot (Dissertation sur les affections locales des nerfs. Paris, 1822). — Au moment où Béclard a été enlevé à la science il s'occupait d'un traité d'Ana-

---

» l'interprète de nos sentiments auprès » de sa famille. J'apprends aussi que les » élèves, que les amis de M. Béclard ont » l'intention de lui consacrer un monu- » ment; il me semble que j'ai le droit » de m'associer à cette pieuse action, et » je vous prie de me faire comprendre » pour la somme de trois cents francs » dans la souscription. Ce me sera une » consolation de penser que j'aurai con- » tribué à témoigner la haute estime » que mérite une telle mémoire. »

tomie descriptive, dont il n'a laissé que l'introduction.

(*Dict. hist.* — *Encyclop. méthod.*)

Apr. J.-C. 1787 *env.* (1). — FRANK (Louis) naquit à Lauterbourg dans le département du Bas-Rhin. Il fit ses études d'abord à Bruchsal, puis à Gœttingue, sous les auspices de son oncle, Jean-Pierre Frank, et prit le titre de docteur en médecine et en chirurgie dans le courant de 1787, à l'Université de Pavie. S'étant rendu peu de temps après à Milan, il y fut nommé médecin du prince de Kevenhuller, et en 1789, il obtint la place de médecin-assistant au grand hôpital de cette ville. A l'arrivée de l'armée française en Italie, il suivit le prince à Florence, où il resta dix-huit mois, au bout desquels, le 18 octobre 1797, résolu de faire un voyage en Egypte, pour étudier les maladies des pays chauds, il s'embarqua à Livourne, et visita, dans la traversée, les îles de Malte et de Rhodes. Le 8 novembre, il arriva à Alexandrie, d'où il se rendit au Caire, et bientôt, dans la Haute-Egypte, jusqu'à Esné. Dans ces entrefaites, la célèbre expédition française effectua son débarquement, ce qui valut à Frank d'être renfermé, avec la plupart des Européens, dans une prison, d'où il ne sortit qu'après la brillante affaire des Pyramides et la prise du Caire. Monge et Berthollet le présentèrent au général en chef, qui le nomma médecin de l'armée d'Orient. Pendant toute l'occupation, et jusqu'à l'affaire du 30 ventôse an IX, il fut attaché au grand hôpital militaire du Caire. Resté à Alexandrie après l'évacuation de l'Egypte, il ne quitta cette ville qu'au bout de trois mois, et débarqua à Marseille, d'où il se rendit à Paris, où bientôt il perdit tout espoir d'être employé par le gouvernement français. En conséquence, il prit la route de Marseille, et s'embarqua, au mois d'octobre 1802, pour Tunis, où il fit un séjour d'une année, à l'expiration de laquelle il revint en France. Nommé, en 1804, médecin de l'hôpital militaire d'Alexandrie, il conserva cette place pendant quelques mois seulement, et la quitta pour aller remplir celle de premier médecin d'Ali, pacha de Janina, que son oncle lui avait procurée. Il passa six années entières auprès du sanguinaire tyran de l'Epire, dont il n'eut personnellement qu'à se louer. S'étant enfin décidé à le quitter, il vint une seconde fois à Paris, où il obtint la place de médecin en chef à Corfou, dont la chute de Napoléon, qui entraîna la cession des sept îles, le dépouilla en 1814. Obligé alors de partir, il s'embarqua sur l'escadre française, et fut ramené à Marseille, où tout ce qui avait appartenu à l'administration des îles Ioniennes fut licencié. — De Marseille, il fut rappelé à Vienne par son oncle, P. Frank, qui le fit nommer, le 1re mai 1816, premier médecin de la duchesse de Parme et de Plaisance. Il devint plus tard son conseiller privé. A Parme il fut membre, puis vice-président de la société médico-chirurgicale qui s'y forma. La ville de Parme lui dut la fondation d'un grand nombre d'établissements utiles, d'un hospice d'orphelins, d'une maison d'aliénés, d'une chaire de clinique, d'une école d'anatomie, l'agrandissement du Muséum d'histoire naturelle, de la collection d'anatomie pathologique, la création d'un arsenal chirurgical, etc. Il avait passé depuis long-temps la cinquantaine quand il épousa une jeune allemande. Il mourut d'un cancer à l'estomac le 19 mai 1825, à l'âge de soixante-quatre ans. — Ses principales productions littéraires sont :

Nuovo Giornale della piu recente litteratura medico-cirurgica. Milan, t. I, 1790 ; II, 1796, in-8°. Publié de concert avec les docteurs Crespi, Monteggio et Chiappari. — Bibliotecа medica Browniana. Florence, 1796, 6 vol. in-8°. Collection de toutes les pièces pour et contre la doctrine de Brown. — Mémoire sur le commerce des nègres au Caire, et les maladies auxquelles ils sont exposés en y arrivant. Paris, 1802, in-8°. Trad. en italien, Parme, 1817, in-8°. — Collection d'opuscules de médecine pratique. Paris, 1802, in-8°. Trad. en allemand par Rincolini. Brunn, 1817, in-6°. — De peste, dysenteria et ophthalmia Ægyptiaca. Vienne, 1820, in-8°. En parcourant le Journal de médecine et de chirurgie dont il a été fait mention plus haut, on y trouve plusieurs observations intéressantes que L. Frank a recueillies à l'hôpital de Milan. Il a aussi publié beaucoup d'autres observations médicales et chirurgicales dans la Gazette médico-chirurgicale qui paraît à Saltzbourg, sans interruption, depuis

(1) Voyez la note de la page 848.

1790. — Le premier volume de ce journal, pour l'année 1821, contient deux petits mémoires également intéressants; dans le premier, L. Frank expose le résultat avantageux qu'il a obtenu de l'emploi du poivre entier pour guérir les fièvres intermittentes; dans le second, il combat, par de forts arguments, l'assertion des chirurgiens anglais, ainsi que celle du docteur Omodei, qui soutiennent que l'ophthalmie d'Egypte est contagieuse, et de cette manière, il venge les médecins et chirurgiens de l'armée d'Orient de l'imputation de n'avoir pas fait cette importante observation.

(*Biog. méd. — Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1790. — PARENT DU CHATELET (Alexandre-Jean-Baptiste) naquit à Paris le 29 septembre 1790. Sa famille, riche jusqu'alors, ayant perdu dans la révolution une partie de sa fortune, se retira dans une maison de campagne, appelée le Châtelet, située à une lieue de Montargis. Parent y resta pendant toute son enfance, avec cinq frères et sœurs dont il était l'aîné. Rien ne manqua à son éducation, bien que sa première instruction ne fut pas aussi complète que le jeune Parent l'aurait désiré. La révolution n'avait rien laissé subsister de l'ordre social; il n'y avait alors d'enseignement ni pour les lettres, ni pour les sciences. Son père, homme très-instruit, y suppléa en devenant son professeur, et sa mère, qui possédait une instruction supérieure à celle ordinaire à son sexe, lui donna les premières leçons de latin. A seize ans, Parent fut envoyé à Paris pour achever ses études et étudier la médecine : il fut reçu docteur en 1814. Après s'être livré pendant quelques années à la pratique de la médecine, Parent se voua tout entier à l'étude de l'hygiène publique, et depuis l'année 1821 jusqu'à 1826, il ne cessa de s'en occuper. Nommé lors de la réorganisation de l'Ecole de médecine, en 1823, agrégé de cette Faculté, Parent accepta cette place, qu'il n'avait pas demandée; mais il ne fit jamais de leçons, sa timidité l'empêchait de parler en public. Avec une pareille disposition d'esprit, on peut juger ce qu'il serait devenu, s'il lui eût fallu concourir pour obtenir quelque place. Heureusement pour la science, plus encore que pour lui, Parent pouvait, sans subir cette épreuve, être appelé à faire partie du conseil de salubrité : il fut nommé adjoint de ce conseil en 1825; en devint titulaire en 1832, et trois mois avant sa mort il en fut nommé le président, en récompense sans doute du zèle, du courage et du noble désintéressement qu'il avait toujours montrés. Malgré ses nombreuses occupations, Parent s'acquitta avec un grande régularité du service dont il fut chargé à l'hôpital de la Pitié; il continua de visiter les pauvres, qui toujours eurent droit à ses soins; il fut toujours plein de charité et d'amour pour ses semblables, et l'on peut dire que sa vie fut un continuel dévouement, une abnégation de tous les jours. Les pénibles travaux que Parent entreprit pour ses savantes et utiles recherches hygiéniques, influèrent peu sur sa santé, qui fut constamment assez bonne; il n'eut d'autre incommodité pendant sa vie qu'une congestion hémorrhoïdaire qui revenait plusieurs fois pendant l'année et à des époques régulières. Mais le 9 février 1836, après des études trop soutenues et portées jusqu'à la fatigue, il se mit au lit; une inflammation de l'arachnoïde se déclara et prit dès le lendemain un caractère de gravité effrayant : des symptômes de pneumonie se développèrent, en très-peu de temps un poumon devint imperméable, et Parent succomba peu de jours après, le 7 mars 1836, à l'âge de quarante-cinq ans. Les ouvrages que ce médecin philosophe nous a laissés, sont:

Recherches sur l'inflammation de l'arachnoïde cérébrale et spinale, ou histoire théorique et pratique de l'arachnitis (ouvrage fait en commun avec Martinet). Paris, 1821, in-8°. — Recherches pour découvrir la cause et la nature d'accidents très-graves développés en mer, à bord d'un bâtiment chargé de poudrette. Paris, 1821, in-8°. — Recherches et considérations sur la rivière de Bièvre ou des Gobelins, et sur les moyens d'améliorer son cours, relativement à la santé publique et à l'industrie manufacturière de la ville de Paris (avec M. Pavet de Courteille). Paris, 1822, in-8°. — Essai sur les cloaques ou égouts de la ville de Paris, envisagés sous le rapport de l'hygiène publique et de la topographie médicale de cette ville. Paris, 1824, in-8°. — Mémoire sur un moyen mécanique nouvellement proposé pour respirer impunément les gaz délétères, et pénétrer avec facilité dans les lieux qui en sont remplis (avec d'Arcet et Gaultier de Claubry). Dans les Annales d'hygiène, etc., 1829. — Rapport sur le curage

des égouts Amelot, de la Roquette, Saint-Martin et autres, ou exposé des moyens qui ont été mis en usage pour exécuter cette grande opération, sans compromettre la salubrité publique et la santé des ouvriers qui y ont été employés. (Dans les Annales d'hygiène, 1829.) — Mémoire sur les véritables influences que le tabac peut avoir sur la santé des ouvriers occupés aux différentes préparations qu'on lui fait subir (d'Arcet). (Dans les Annales d'hygiène, 1829.) — Note sur les inhumations qui ont eu lieu à Paris à la suite des événements du mois de juillet 1830. 1830. — Des inconvénients que peuvent avoir les huiles pyrogénées et le goudron provenant de la distillation de la houille. (Dans les Annales d'hygiène, 1830.) — Rapport sur la cuisson des tripées de bœufs et sur la classification de cette industrie. (Dans les Annales d'hygiène, 1830.) — Mémoire sur les débardeurs de la ville de Paris, ou recherches sur l'influence que peut avoir sur la santé l'immersion long-temps prolongée des extrémités inférieures dans l'eau froide. (Dans les Annales d'hygiène, 1830.) — Recherches sur la véritable cause des ulcères qui affectent fréquemment les extrémités inférieures d'un grand nombre d'artisans de la ville de Paris. (Dans les Annales d'hygiène, 1830.) — De l'influence et de l'assainissement des salles de dissection. (Dans les Annales d'hygiène, 1831.) — Observations sur les comptoirs en étain et en marbre dont se servent les marchands de vin de la ville de Paris. (Dans les Annales d'hygiène, 1831.) — Recherches pour déterminer jusqu'à quel point les émanations putrides provenant de la décomposition des matières animales peuvent contribuer à l'altération des substances alimentaires. (Dans les Annales d'hygiène, 1831.) — Penchants vicieux et criminels observés chez une jeune fille. (Paris, dans les Annales d'hygiène, 1832.) — Les chantiers d'équarrissage de la ville de Paris, envisagés sous le rapport de l'hygiène publique. (Dans les Annales d'hygiène, 1832.) — Le rouissage du chanvre considéré sous le rapport de l'hygiène publique. Dans les Annales d'hygiène, 1832. — Quelques considérations sur le Conseil de salubrité de Paris. (Dans les Annales d'hygiène, 1833.) — Rapport fait au Conseil de salubrité sur les nouveaux procédés de MM. Salmon, Payen et compagnie pour la dessiccation des chevaux morts et la désinfection instantanée des matières fécales ; précédé de quelques considérations sur les voiries de la ville de Paris (d'Arcet, Huzard fils). (Dans les Annales d'hygiène, 1833.) — Notice sur cette question : Peut-on, sans inconvénient, laisser tomber en désuétude l'art. 6 de l'arrêt du Conseil d'État du 16 juillet 1784, relatif à l'enfouissement des animaux morts de maladies contagieuses ? (Dans les Annales d'hygiène, 1833.) — Des puits forés ou artésiens employés à l'évacuation des eaux sales et infectes, et à l'assainissement de quelques fabriques (Girard). (Dans les Annales d'hygiène, 1833.) — Sur le battage des tapis et ses inconvénients. (Dans les Annales d'hygiène, 1833.) — Rapport fait au Conseil de salubrité sur une épuration de sang. (Dans les Annales d'hygiène, 1834.) — Rapport sur les féculeries de pommes de terre, et considérations sur les émanations marécageuses. (Dans les Annales d'hygiène, 1834.) — Des obstacles que les préjugés médicaux apportent dans quelques circonstances à l'assainissement des villes et à l'établissement de certaines manufactures. (Dans les Annales d'hygiène, 1835.) — Examen de cette question : Peut-on, sans inconvénients pour la santé publique, permettre la vente, l'abattage et le débit des porcs engraissés avec de la chair de cheval, soit que cette chair ait été donnée à l'état cuit ou à l'état de crudité ? (Dans les Annales d'hygiène, 1835.) — De l'influence que peuvent avoir sur la santé les émanations provenant de la fonte et des préparations diverses que l'on fait subir au bitume asphaltique. (Dans les Annales d'hygiène, 1835.) — Rapport sur les améliorations à introduire dans les fosses d'aisances, leur mode de vidange et les voiries de la ville de Paris. (Dans les Annales d'hygiène, 1835.) — Note relative à quelques conditions que doivent présenter les hôpitaux destinés à des individus âgés de plus de soixante ans et infirmes (Esquirol, Chevallier, Willermé). (Dans les Annales d'hygiène, 1835.) — Projet d'un rapport sur la construction d'un clos central d'équarrissage pour la ville de Paris. (Dans les Annales d'hygiène, 1836.) — De la prostitution dans la ville de Paris, considérée sous le rapport de l'hygiène publique, de la morale et de l'administration : ouvrage appuyé de documents statistiques puisés dans les archives de la préfecture de police, avec cartes

et tableaux. 2 vol. in-8°. Paris et Londres, 1836. — Hygiène publique ou Mémoires sur les questions importantes de l'hygiène appliquée aux professions et aux travaux d'utilité publique. Paris, 1836, 2 forts vol. in-8°, avec 18 planches.

(*Leuret*, et *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1792.—DUCAMP (Théodore-Joseph), né à Bordeaux le 10 avril 1792, fit ses premières études médicales dans cette ville. En 1811, il fut commissionné comme chirurgien militaire, et envoyé en cette qualité à l'hôpital de Strasbourg, et l'année suivante au Val-de-Grâce à Paris. Attaché au service de santé de la garde impériale, en 1813, il conserva cette place l'année suivante, et le 15 avril 1815 il se fit recevoir docteur en médecine. Les premiers écrits de Ducamp n'avaient pu faire supposer la direction particulière qu'il avait suivie dans sa pratique médicale, quand il publia son Traité des rétentions d'urine; ouvrage qui l'a placé au rang des hommes dont le nom se rattache à l'histoire des progrès de la chirurgie française au dix-neuvième siècle. La méthode curative de Ducamp, dans le traitement des rétrécissements de l'urètre, attendait encore de son auteur plusieurs perfectionnements, lorsque la mort est venue le frapper à l'entrée de la carrière brillante qui s'ouvrait devant lui. Ducamp est mort le 1er avril 1823, âgé de 30 ans. Il avait publié les ouvrages suivants :

Dissertation inaugurale sur les polypes de la matrice et du vagin. Paris, 1815, in-4°. — Réflexions critiques sur un écrit de M. Chomel, ayant pour titre: *De l'existence des fièvres*. Paris, 1820, in-8°, 82 pp. — Traité des rétentions d'urine causées par le rétrécissement de l'urètre, et des moyens à l'aide desquels on peut détruire complétement les obstructions de ce canal. Paris, 1822, in-8°, xxix-285 pp, avec pl.; ibid., 1823, in-8°, xvi-320 pp., avec pl. — Ducamp a traduit de l'anglais l'ouvrage suivant du docteur Robert Bree : Recherches pratiques sur les désordres de la respiration, distinguant spécialement les espèces d'asthme convulsif, leurs causes et indications curatives, traduit de l'anglais sur la cinquième édition avec additions de notes et d'observations. Paris, 1819, in-8°, xxv-388 pp. — Ducamp a inséré de nombreux articles dans le Journal général de médecine; nous indiquerons ici les principaux : Peut-on rapporter les symptômes de l'asthme aux anévrysmes du cœur (t. LXIX, p. 120) ? — Réflexions sommaires sur les signes distinctifs de quelques dyspnées (tome LXXII, p. 132).— Notice sur une question élevée en Angleterre relativement au traitement de la syphilis (t. LXXIV, p. 394). — Extrait d'une note sur un nouveau moyen de remédier à l'issue prématurée du cordon ombilical (tome LXXI, p. 145). — Note de quelques médicaments dits anglais (t. LXIII, p. 282). — Ducamp a donné aussi dans ce journal plusieurs extraits d'ouvrages anglais, parmi lesquels nous citerons les suivants : Analyse d'un mémoire de John Niell, sur la différence qui existe entre la fièvre jaune des Indes occidentales et la fièvre bilieuse rémittente (t. LXX, p. 96). — Analyse de l'ouvrage d'Everard Home sur le traitement des maladies de la glande prostate (tome LXXIV, p. 113). — Analyse du mémoire de Balfour sur les effets de la compression et de la percussion dans le traitement du rhumatisme (t. LXXII, p. 402). Cette analyse a été indiquée à tort dans la notice de M. Nicod comme une traduction publiée à part par Ducamp. — Extraits de deux observations de Newnham et Windsor sur deux cas de renversement et d'extirpation de la matrice (t. LXXV, p. 133). — Analyse de la relation de Wirter sur une résection des côtes (tome LXIX, p. 421). — Analyse de l'ouvrage de Johnson, sur l'influence des climats des Tropiques sur les constitutions des Européens (t. LXX, p. 249).

(*Dict. hist. de la méd.*,)

Apr. J.-C. 1794 *env.*—DUBOIS (Antoine, le baron) (1), fils du receveur de l'enregistrement et des domaines de Gramat, département du Lot, fit ses études au collége de Cahors et vint à Paris, à l'âge de vingt ans, et, tout en donnant des leçons de lecture et d'écriture, et en copiant des exploits chez un huissier, il suivit le cours de philosophie que Chauveau-Lagarde professait au collége Mazarin. Dix-huit mois après il fut présenté à Desault, qui lui enseigna les premiers éléments de la science et le nomma bientôt son prévôt. A dater de ce moment Dubois se livra successivement à l'enseignement particulier de l'anato-

(1) Voir la note de la page 848.

mie et des accouchements, et put déjà subvenir à ses besoins. A la fin du règne de Louis XVI, il fut désigné comme professeur d'anatomie au collége des chirurgiens de Paris : le même enseignement lui fut aussi confié à l'Ecole de santé lors de son organisation en 1794, et il s'en acquitta avec distinction jusqu'à la mort de Desault, dont il fût appelé à recueillir la succession chirurgicale. Choisi en 1802 par le conseil général des hospices pour diriger le service chirurgical de la Maison de santé, alors nouvellement établie, qui a depuis porté son nom et a tant contribué à agrandir sa réputation, Dubois remplaça en 1810 Baudelocque à la Maternité : lui seul pouvait faire oublier les succès de son prédécesseur. Créé baron de l'empire à la même époque, il fut nommé membre de l'Académie de médecine en 1820, lors de l'institution de ce corps savant. Pendant trente ans, il fut chargé de l'enseignement public de la clinique externe: par une mesure inconnue, il en fut privé en 1822; mais, en 1829, une administration plus équitable lui conféra de nouveau le titre de professeur de clinique chirurgicale, et en août 1830 il accepta le décanat, qu'il ne voulut conserver que pendant neuf mois. Deux ans après, il demanda et obtint sa retraite de professeur.

Dubois (1) avait une rectitude de jugement admirable, un esprit d'investigation, une habileté dans le diagnostic qui lui faisait rapidement connaître dans les maladies les symptômes les plus insaisissables. On venait de toutes les parties du monde pour suivre sa clinique : chacun vantait le calme, le sang-froid avec lequel il opérait, la simplicité des procédés qu'il mettait en usage, et la prodigieuse facilité avec laquelle il inventait au besoin de nouveaux instruments et de nouvelles méthodes pour abréger autant que possible les souffrances des nombreux malades que sa main habile opérait. Etait-il obligé d'agir sur eux avec fermeté, il le faisait toujours avec patience et bonté. Dubois n'excellait pas seulement dans la pratique de la chirurgie, l'art des accouchements n'a jamais été exercé avec plus de succès et d'éclat que par lui; aussi reçut-il de Napoléon la haute mission d'aider à la naissance du roi de Rome. Le talent du professeur ne le cédait en rien à celui de l'opérateur. Doué d'une élocution facile, Dubois captivait son auditoire par la simplicité de son langage à la fois euphonique et clair, par l'évidence de ses démonstrations et par les ressources de son esprit. Mais l'immense renommée que Dubois s'est acquise pendant sa longue carrière n'est pas le fruit de ses travaux littéraires, car il n'a laissé que quelques écrits de peu d'étendue : elle est basée sur la pratique, sur une probité chirurgicale à toute épreuve, sur son enseignement, sur les rares qualités de son esprit et sur la bienveillance de ses relations avec ses confrères; bienveillance qui, pour avoir été poussée à l'extrême, ne s'est jamais démentie. Dubois était né le 17 juillet 1756, il mourut le 30 avril 1837.

(A. T.)

(1) Orfila, discours prononcé au nom de la Faculté sur la tombe du baron Dubois.

Apr. J.-C. 1795. — GEORGET (Etienne-Jean), naquit à Vernon, petit village près de Tours, le 9 avril 1795. Né d'une famille de simples cultivateurs, il ne reçut qu'une éducation bien incomplète; mais telle fut l'heureuse organisation qu'il reçut de la nature, que par lui-même, et sans secours étranger, il s'éleva bien au-dessus de la condition inférieure dans laquelle il était né, et qu'il arriva, quoiqu'il soit mort à la fleur de l'âge, à se placer au premier rang dans une carrière qui semblait lui être interdite par sa position. Il vint en 1812 à Paris, où il se livra avec ardeur à l'étude de l'anatomie, de la physiologie et de la chimie. Les événements politiques de la fin de 1813 engagèrent ses parents à le rappeler auprès d'eux. Il entra à l'hôpital général de Tours, et y fit pendant l'année 1814 le service d'élève. Il avait si bien profité de son court séjour dans la capitale, qu'il put faire à ses condisciples des leçons de chimie et de physiologie. De retour à Paris, il fut admis, après les concours ordinaires, dans les hôpitaux. Après une année d'internat à l'hôpital Saint-Louis il passa, en 1816, à l'hospice de la Salpêtrière, où il fut attaché à la division des aliénés. Cette circonstance décida de la direction des travaux de Georget, car tout ce qu'il écrivit eut pour objet ou les maladies qu'il avait observées dans cet hôpital ou celles qui s'y rattachent d'une manière plus ou moins indirecte Il était encore

élève lorsqu'il remporta le prix d'un concours, fondé par M. Esquirol, sur les altérations que l'on trouve dans les cadavres des aliénés. Sa thèse de réception, qui suivit de près, a pour objet les causes de l'aliénation. En moins de deux ans, à partir de cette époque, parurent son Traité de la folie et sa Physiologie du système nerveux, ouvrages remarquables par une force et une indépendance de pensée peu communes. Ennemi des subtilités métaphysiques qui ont si long-temps entravé la marche des sciences d'observation, Georget rejette ces causes occultes, ces principes substantiels, distincts de l'organisme, dont tant de physiologistes ont abusé pour expliquer les phénomènes des êtres organisés, et particulièrement les fonctions du système nerveux. Il montre que, quel que soit le nombre de ces principes que l'on admette, de quelque faculté que l'imagination se plaise à les orner, ces hypothèses ne conduisent point, dans la connaissance de la vie, au delà de ce que nos sens peuvent nous apprendre sur les conditions de son exercice. Il s'élève avec une chaleur dont la source ne peut être que dans une conviction profonde, contre ceux qui ne croient pas devoir ajouter un principe immatériel à l'estomac pour lui donner la faculté de digérer; au foie, pour opérer la sécrétion de la bile, à chaque partie du corps, pour assimiler à sa substance les matériaux apportés par la circulation; mais qui ne peuvent se dispenser d'en donner un au cerveau, sinon pour qu'il envoie à tous les organes la faculté de sentir ce qui les touche, du moins pour sentir lui-même à sa manière, pour réfléchir, pour vouloir, etc. Il leur reproche de regarder des phénomènes généraux, très-répandus dans la nature, comme moins surprenants que les phénomènes plus limités de l'intelligence; d'avoir assez de présomption pour ne pas avouer qu'ils ne conçoivent pas mieux comment deux substances peuvent se combiner pour en former une qui ne ressemble ni à l'une ni à l'autre, comment un grain peut germer, un arbre porter des fleurs et des fruits, un estomac digérer, etc., qu'ils ne comprennent comment un cerveau peut sentir, juger, réfléchir.

Georget fut un des collaborateurs les plus distingués et les plus actifs du Dictionnaire de médecine. Il fournit à cet ouvrage tous les articles relatifs aux affections mentales et aux maladies nerveuses. Il fut un des fondateurs des Archives générales de médecine, et chargé jusqu'à sa mort de la direction de ce journal. Les derniers travaux qu'il ait mis au jour, provoqués par des procès criminels dans lesquels furent condamnés comme coupables des hommes qui paraissaient plutôt avoir été des fous que des scélérats, eurent pour objet d'éclairer l'application des lois pénales par les lumières que peut fournir l'étude de toutes les nuances de l'aliénation. Pendant qu'il s'occupait de ces travaux il refondait dans son esprit les deux grands ouvrages qui avaient fait sa réputation, mais dont le succès ne pouvait lui cacher les défauts. On pouvait attendre de Georget un livre où se retrouverait la vigueur de ses premières productions unie à une raison plus mûre, à un goût plus sévère et à des formes plus correctes; une mort prématurée brisa toutes ces espérances. Depuis 1824, époque où il avait eu une hémoptysie grave, sa santé ne s'était jamais complétement rétablie; il succomba, en mai 1828, aux progrès rapides d'une phthisie pulmonaire. On a de lui :

Des causes de la folie (thèses de la Faculté de Paris, 1820, n° 31). De la folie. Considérations sur cette maladie, son siége et ses symptômes, la nature et le mode d'action de ses causes, sa marche et ses terminaisons, les différences qui la distinguent du délire aigu, les moyens de traitement qui lui conviennent; suivies de recherches cadavériques. Paris, 1820, in-8°. — De la physiologie du système nerveux, et spécialement du cerveau; recherches sur les maladies nerveuses en général, et en particulier sur le siége, la nature et le traitement de l'hystérie, de l'hypochondrie, de l'épilepsie et de l'asthme convulsif. Paris, 1821, in-8°, 2 vol. — Examen médical des procès criminels des nommés Leger, Feldtmann, Lecouffe, Jean-Pierre et Papavoine, suivi de quelques considérations médico-légales sur la liberté morale. Paris, 1825, in-8°. — Discussion médico-légale sur la folie, ou aliénation mentale, suivie de l'examen du procès d'Henriette Cornier, et de plusieurs autres procès dans lesquels cette maladie a été alléguée comme moyen de défense. Paris, 1826, in-8°. — Nouvelle discussion médico-légale sur la folie, suivie de l'examen de plusieurs procès criminels. Paris, 1827, in-8°. — Les articles four-

nis par Georget au Dictionnaire de médecine, sont les suivants : Ataxie, — Catalepsie, — Cauchemar, — Céphalalgie, — Crétinisme, — Délire, — Delirium tremens, — Douleur, — Dyspepsie, — Encéphale (Consid. pathol. sur l'), — Encéphalite, — Epilepsie, — Folie, — Gastralgie, — Hystérie, — Hypochondrie, — Idiotisme, — Liberté morale, — Névrose, — Onanisme, — Suicide.

(Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*)

Apr. J.-C. 1804 *env.* — PELLETAN (Philippe-Joseph (1)), l'un des plus habiles chirurgiens du dix-neuvième siècle, étudia de bonne heure les sciences physiques pour se livrer ensuite d'une manière toute particulière à l'étude de l'anatomie et de la physiologie. Ses progrès furent si rapides que presque à son début dans la carrière, il fit partie de l'Ecole de santé, devenue plus tard la Faculté de Paris. Pelletan, après avoir obtenu l'honneur de succéder au célèbre Desault comme chirurgien de l'Hôtel-Dieu, fut nommé professeur de clinique chirurgicale, devint en 1815 professeur de médecine opératoire, et de cette chaire passa à celle d'accouchements en 1818. A la réorganisation de la Faculté en 1823, il ne conserva que le titre de professeur honoraire. Pelletan, chirurgien consultant de Napoléon, était membre de plusieurs sociétés savantes de l'Europe, et fut l'un des premiers savants choisis pour faire partie de l'Institut. Fourcroy était le seul, parmi les professeurs de son époque, qui put rivaliser avec Pelletan, et les personnes qui les ont entendus l'un et l'autre assurent que le médecin avait sur le chimiste le plus d'avantages. Comme Fourcroy, Pelletan en effet sut toujours entraîner ses auditeurs par la pureté et le charme de son élocution, et par l'esprit dont étincelaient ses leçons ou ses entretiens familiers. On peut dire aussi qu'il possédait à un haut degré les vertus qui devraient être l'apanage de tous les hommes livrés au noble exercice de la médecine et de la chirurgie. Pelletan eut des rivaux et des émules, mais il ne les considéra jamais comme ses ennemis et ne fut jamais le leur. On admirait en lui un caractère noble, une grandeur d'âme peu commune, une grande élévation dans les sentiments : il était sous ce rapport, dit le professeur Roux, digne d'être comparé à Louis, à Deschamps, à Sabatier, à Desault.

En voyant les traits beaux et nobles de Pelletan, sa stature plus qu'ordinaire, sa démarche fière et imposante, toutes les formes de son corps, si bien prononcées, on pouvait espérer que ses forces physiques seconderaient long-temps les forces et l'activité de son esprit, on pouvait espérer que sa vieillesse serait exempte d'infirmités : il n'en fut rien. Pelletan fut pendant assez long-temps dans un état de souffrance qu'il voulait vainement cacher, mais qui finit par l'enlever à un âge fort avancé. Il avait quatre-vingt-trois ans lorsqu'il mourut au Bourg-la-Reine, le 26 novembre 1829. Pelletan a peu écrit, mais il a su, par sa pratique savante, contribuer à maintenir l'éclat et le renom de la chirurgie française ; on ne saurait oublier sans injustice que, marchant sur les traces de Kesler et de Guattani, il a le premier en France pratiqué l'opération de l'anévrysme, et qu'à lui appartiennent les premières tentatives de ligature de l'artère axillaire. Parmi le peu d'ouvrages qu'il a publiés, on a de lui :

Ephémérides pour servir à l'histoire de toutes les parties de l'art de guérir (avec Lassus). Paris, 1790, in-8°. — Clinique chirurgicale ou Mémoires et observations de chirurgie clinique, ou sur d'autres objets relatifs à l'art de guérir. Paris, 1810-1811, in-8°, 3 vol. Bien que cet ouvrage eût gagné peut-être à être composé à une époque plus rapprochée que celle où Pelletan avait recueilli les faits si nombreux et si intéressants qu'il renferme, cet ouvrage témoigne assez du talent d'observation et de la haute capacité chirurgicale de son auteur. — Observation sur un ostéosarcome de l'humérus simulant un anévrysme. Paris, 1815, brochure in-8°. (A. T.)

Apr. J.-C. 1806 *env.* — ALIBERT (Jean-Louis (1), le baron), ancien premier médecin ordinaire des rois Louis XVIII et Charles X, médecin de l'hôpital Saint-Louis, professeur de thérapeutique à l'Ecole de médecine de Paris, s'était d'abord destiné à l'enseignement des belles-lettres, et, obéissant à cette vocation, il était entré dans une corporation religieuse qui cessa d'exis-

(1) Voir la note de la page 848.

(1) Voyez la note de la page 848.

ter à une époque où furent supprimées presque toutes les autres institutions chargées de l'instruction de la jeunesse. Ce fut alors que, contraint d'entrer dans une autre carrière et déjà âgé de vingt-six ans, il choisit celle de la médecine, où il devait acquérir un jour une si grande célébrité. Ses premiers pas furent des pas de maître : à peine élève en médecine, déjà il s'entoure de ses plus laborieux condisciples pour fonder cette Société médicale d'émulation sur le berceau de laquelle ses travaux devaient jeter un si vif éclat. Sa dissertation inaugurale, sur les fièvres intermittentes pernicieuses, révéla bientôt dans Alibert le double talent d'écrivain et d'observateur, et à ces deux titres, le plaça au premier rang parmi les médecins de son temps. Cette dissertation, modèle d'analyse en médecine, de saine critique, dans laquelle, dit M. Marjolin (1), des faits nombreux se présentent pour appuyer la théorie et fortifier les préceptes, guidera plus d'une fois le praticien dans les sentiers difficiles de la pratique. C'est un traité complet des fièvres intermittentes pernicieuses, de ces fièvres qui se présentent sous des formes si variées et frappent inévitablement de mort si elles sont méconnues ou reconnues trop tard.

Peu de temps après avoir été reçu docteur, Alibert fut nommé médecin à l'hôpital Saint-Louis. En entrant dans cet asile de tant de misères, mais spécialement affecté aux maladies de la peau, Alibert comprit sur-le-champ tout le parti qu'il pouvait tirer d'une telle position et pour l'humanité et pour sa gloire. « Prenant la science au point où Lorry l'avait laissée, dit le professeur Cruveilhier, le seul médecin qui jusqu'alors eût envisagé les maladies cutanées d'une manière un peu philosophique, il importa dans leur étude la méthode naturelle de Jussieu, et, à l'aide de ce fil conducteur, il débrouilla le chaos des dermatoses, les rapprocha, les coordonna d'après leurs affinités et leurs différences, imposa aux divers groupes qu'il avait créés des noms à la fois pittoresques et euphoniques qui frappent l'esprit et s'y gravent, et il sembla lutter, dans des descriptions pleines de verve et d'originalité, avec le crayon des artistes distingués qu'il employait à représenter les types principaux de ces maladies. Pour cet ouvrage magnifique, digne de servir de modèle à toutes les monographies, aucun sacrifice ne lui coûta ; et l'histoire apprendra avec reconnaissance que, pour élever à la science un monument digne d'elle, le professeur Alibert dépensa au delà de trois cent mille francs.»

En même temps que les livraisons de ce beau travail répandaient partout, avec son nom, l'étude si négligée des dermatoses, Alibert créa à l'hôpital Saint-Louis une clinique spéciale sur les maladies de la peau ; et il n'est aucun de ses nombreux auditeurs qui ne se rappelle avec bonheur ces leçons où, assis sous des tilleuls comme le sage du Portique, Alibert développait avec charme ses idées sur les maladies de la peau, dont il peut être considéré comme le législateur. Cette clinique, faite par Alibert pendant bien des années, fut un perfectionnement de la plus haute importance introduit dans l'enseignement pratique : elle fut aussi une occasion de nouvelles recherches et de progrès pour la science ; elle devint d'un excellent exemple pour les médecins, les chirurgiens de tous les hôpitaux. Dès ce moment, la réputation d'Alibert devint européenne, un grand nombre de médecins étrangers vinrent à Paris pour suivre les visites de l'hôpital Saint-Louis, et pendant trente années il n'y eut peut-être pas une maladie de la peau pour laquelle il ne fut pas consulté. L'hôpital Saint-Louis, c'était en quelque sorte la vie d'Alibert; il en parlait sans cesse, c'était l'âme de toutes ses conversations : il lui rapportait toute sa gloire, toute sa réputation médicale; comme aussi la gloire du médecin en chef rejaillissait sur l'hôpital.

En même temps qu'Alibert s'occupait d'une manière toute spéciale de l'étude des maladies de la peau, il réunissait à l'hôpital Saint-Louis les nombreux matériaux qui devaient servir à sa Nosologie naturelle; ouvrage resté incomplet, il est vrai, mais qu'on lira avec fruit, parce qu'on y trouve des réflexions judicieuses sur la classification et sur la nomenclature des maladies ainsi qu'un assez grand nombre de faits rares, curieux, importants pour la science.

La matière médicale et la thérapeutique, branches différentes, mais cependant inséparables du même enseignement, furent pendant bien des années

(1) Discours prononcé sur la tombe d'Alibert.

pour Alibert le sujet d'études approfondies, l'occasion d'une correspondance active avec des savants étrangers, la matière de ses utiles leçons.

L'ouvrage qu'il a laissé sur cette partie de la médecine, ouvrage dans lequel pour la première fois on vit revêtir des charmes d'une diction élégante et pure l'aridité des descriptions relatives à la science des médicaments, eut un tel succès, qu'il suffit plus tard pour assurer à son auteur la chaire qu'il a occupée depuis 1818 jusqu'à sa mort.

Alibert resta toujours fidèle à sa double vocation de médecin et d'homme de lettres. Les Eloges de Roussel, de Spallauzani et de Galvani sont des modèles du genre, et sous le rapport littéraire et sous le rapport scientifique.

Mais l'ouvrage qui assurera toujours au professeur Alibert un rang distingué parmi les écrivains de notre époque c'est sa Physiologie des passions, qui se recommande à la fois et par l'élégance du style et par la profondeur de la pensée ; où le flambeau du physiologiste éclaire d'une lumière toujours pure le moraliste et le philosophe, où le peintre des passions s'est montré parfois digne d'être mis en parallèle avec le peintre des caractères. Les chapitres sur l'Ennui, le Suicide, l'Ambition et l'Egoïsme sont, sans contredit, les plus remarquables de cet ouvrage.

Alibert était bon, tolérant par nature, noble, bienfaisant, désintéressé, généreux ; jamais sa porte ne fut fermée à l'indigence, ses préférences se réglaient, non sur la fortune et sur la qualité des malades, mais sur la gravité du mal. La mesure de ses soins et de son zèle était celle du danger, et ses paroles, toujours douces et consolantes, étaient peut-être plus douces et plus consolantes encore pour le pauvre que pour le riche (*opus citat*). Homme d'esprit et de science, d'un caractère essentiellement doux, facile et bienveillant, littérateur agréable, médecin original et d'un mérite incontestable dans la spécialité des dermatoses, Alibert conserva jusqu'à sa mort une vivacité d'esprit et une fraîcheur d'imagination qui faisait illusion à son âge. Ses causeries étaient empreintes d'un caractère tout particulier de bonhomie spirituelle et piquante, qui charmait ses nombreux amis. Il naquit à Villefranche (Aveyron) le 2 mai 1766 et mourut à Paris le 4 novembre 1837. Voici les titres détaillés de ses ouvrages :

Dissertation sur les fièvres pernicieuses ou ataxiques intermittentes. Paris, 1804, in-8° (thèse remarquable). — Description des maladies de la peau observées à l'hôpital Saint-Louis, et exposition des meilleures méthodes suivies pour leur traitement. Paris, 1806, grand in-folio, pap. velin avec 15 planches. — Nouveaux éléments de thérapeutique et de matière médicale. Paris, 1804 ; ibid., 1808; cinquième édition, 1828, 3 vol. in-8°. — Précis théorique et pratique des maladies de la peau. Paris, 1810; deuxième édition, Paris, 1822, 2 vol. in-8°. — Nosologie naturelle ou les maladies du corps humain distribuées par familles. Paris, 1817, 2 vol. grand in-4°, avec 44 planches en couleur. — Traité des fièvres pernicieuses intermittentes, cinquième édition, 1819. (Thèse inaugurale, revue, corrigée et augmentée.) — Traité des pertes de sang chez les femmes enceintes. Traduit de l'italien de Pasta, Paris, 1820, 2 vol. in-8°. — Précis sur les eaux minérales les plus usitées en médecine, suivi de quelques renseignements sur les eaux minérales exotiques. Paris, 1826, 1 vol. in-8°. — Physiologie des passions, ou nouvelle doctrine des sentiments moraux. Paris, 1835, in-8°, avec fig. Alibert a fourni plusieurs articles dans le Journal et le Dictionnaire des sciences médicales, dans le Journal universel. Indépendamment des principaux ouvrages ci-dessus indiqués, on lui doit encore les Eloges de Spallanzaui, Galvani, Roussel, Bichat, suivis d'un Discours sur les rapports de la médecine avec les sciences physiques et morales. Paris, 1806, in-8°. — Quelques réflexions sur les poëmes médicaux, brochure in-8°. — Quelques réflexions sur la valeur des systèmes dans l'étude des sciences, brochure in-8°., etc. (A. T.)

Apr. J.-C. 1813 *env.*—LEGALLOIS (Julien-Jean-César (1)), né à Cherneix, bourg à deux lieues de Dol en Bretagne, était fils d'un fermier qui lui fit donner une éducation soignée, dont il profita rapidement. Après avoir remporté tous les prix de rhétorique au collége de Dol, il alla suivre les cours de médecine à Caen et y resta jusqu'au moment où, la révolution ayant éclaté, il prit les armes, en 1793, en faveur du parti fédéraliste.

(1) Voyez la note de la page 848.

Obligé de se cacher, après la défaite de ce parti, il fut dénoncé, et partit pour Paris, où il se perdit dans la foule des élèves en médecine, suivant la pratique des grands maîtres dans les hôpitaux de la capitale. Dénoncé une seconde fois, il se présenta au comité des poudres et salpêtres, subit des examens, et fut envoyé dans son département pour y diriger la fabrication de la poudre. Un an après, l'École de santé fut fondée. Legallois obtint d'y être envoyé par son district, comme élève, ainsi que le furent Bayle, Duméril et plusieurs autres qui se sont fait une réputation par de grands et utiles travaux. Legallois se distingua parmi ses condisciples, et joignit à l'étude de la médecine celle des langues grecque, italienne et anglaise. En 1801 il prit le bonnet de docteur; et dès-lors ses recherches se dirigèrent exclusivement vers la physiologie, dans l'étude de laquelle il paraît avoir suivi les principes de Cuvier et l'exemple de Bichat, qui, doué de plus de génie, avait moins de sévérité dans l'esprit. Legallois était très-myope, ses doigts étaient gros et courts, et pourtant il déploya une adresse singulière dans les expériences sur les animaux vivants. En 1813, il fut nommé médecin de Bicêtre; sans cesser de demeurer à Paris, il se rendait chaque jour à pied dans cette maison. Ce fut à la suite d'une course de ce genre qu'il éprouva une péripneumonie dont il mourut, en février 1814, après avoir refusé de se laisser saigner, prétendant que l'inflammation à laquelle il était près de succomber était de nature adynamique. Plus d'un jeune médecin de grande espérance sont morts victimes de cette funeste théorie. Legallois était un physiologiste expérimentateur, dans l'acception la plus noble de ce mot; et ce qui le caractérisait surtout, c'était la réserve avec laquelle il tirait des conclusions de ses expériences toutes remarquables par leur variété, l'esprit inventif et l'espèce de prescience qui présidait à leur accomplissement. On a de lui :

Le sang est-il identique dans tous les vaisseaux qu'il parcourt? (Thèses de Paris, an XIII, in-8°.) — Recherches chronologiques sur Hippocrate. Paris, 1804, in-8°. Réfutation de la thèse de Boulet sur la non-existence d'Hippocrate. — Recherches sur la contagion de la fièvre jaune. Paris, 1805, in-8°. — Expériences sur le principe de la vie, notamment sur celui des mouvements du cœur, et sur le siége de ce principe; suivies du rapport fait à la première classe de l'Institut, sur celles relatives aux mouvements du cœur. Paris, 1812, in-8°. Legallois a inséré dans divers recueils des mémoires, dont plusieurs lus à l'Institut, sur les dents des lapins et des cabiais; sur la durée de la gestation dans ces derniers animaux ; sur la section de la huitième paire des nerfs; sur le relâchement des symphyses du bassin dans les cabiais à l'époque du part: il a fait la partie anatomique et physiologique de l'article Cœur du Dictionnaire des sciences médicales.—Œuvres de César-Jean-Julien Legallois, avec des notes de M. Pariset; précédées d'une notice sur l'auteur, par Eugène Legallois. Paris, 1828, in-8°, 2 vol.

(*Biog. méd. et Dict. hist. de la méd.*)

FIN DE LA BIOGRAPHIE MÉDICALE.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LA BIOGRAPHIE MÉDICALE.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

J.

K.

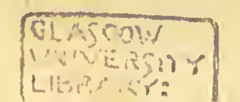
L.

Q.

R.

S.

FIN DE LA TABLE DE LA BIOGRAPHIE MÉDICALE.


GLASGOW UNIVERSITY LIBRARY

U113C

